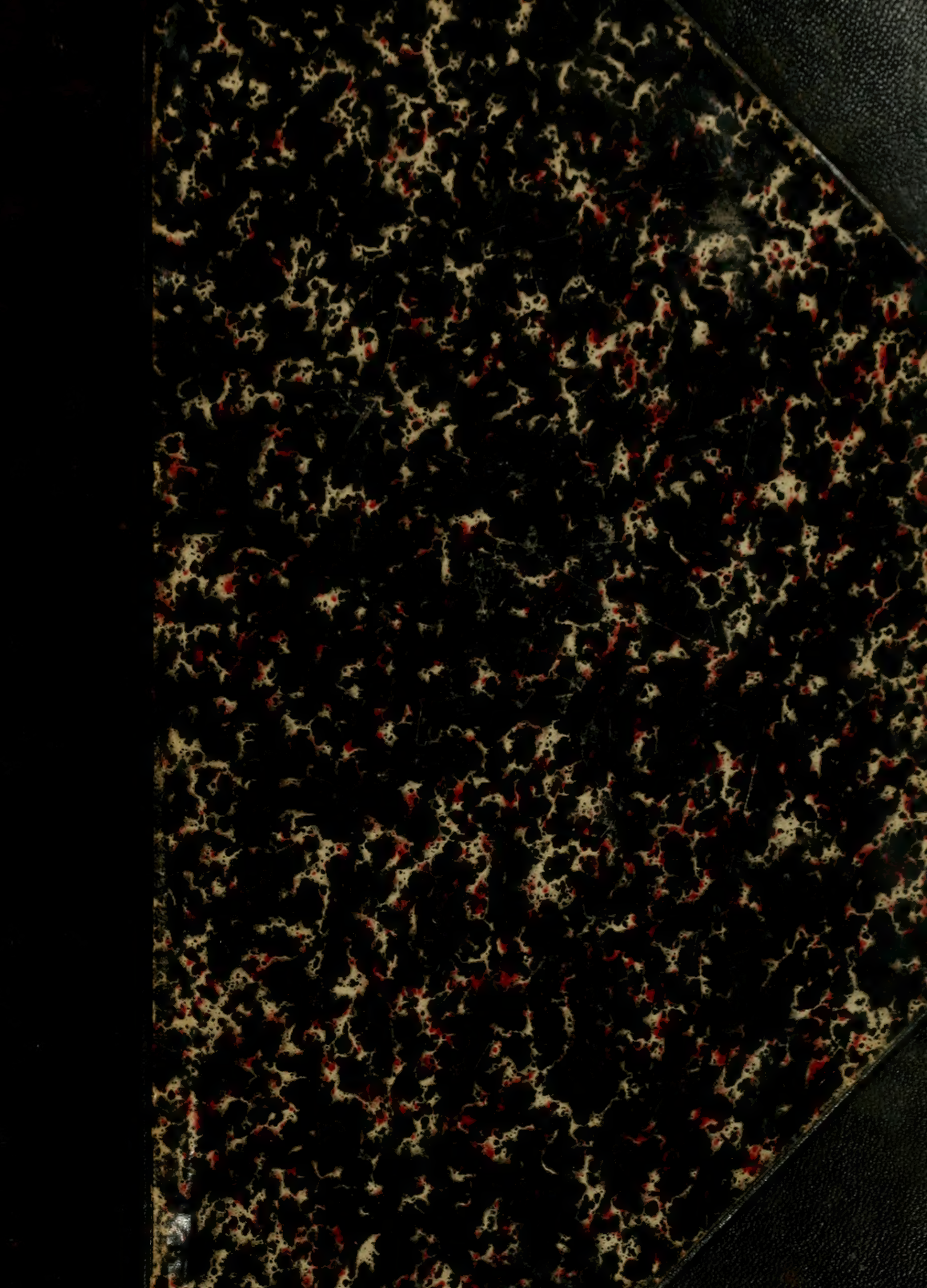
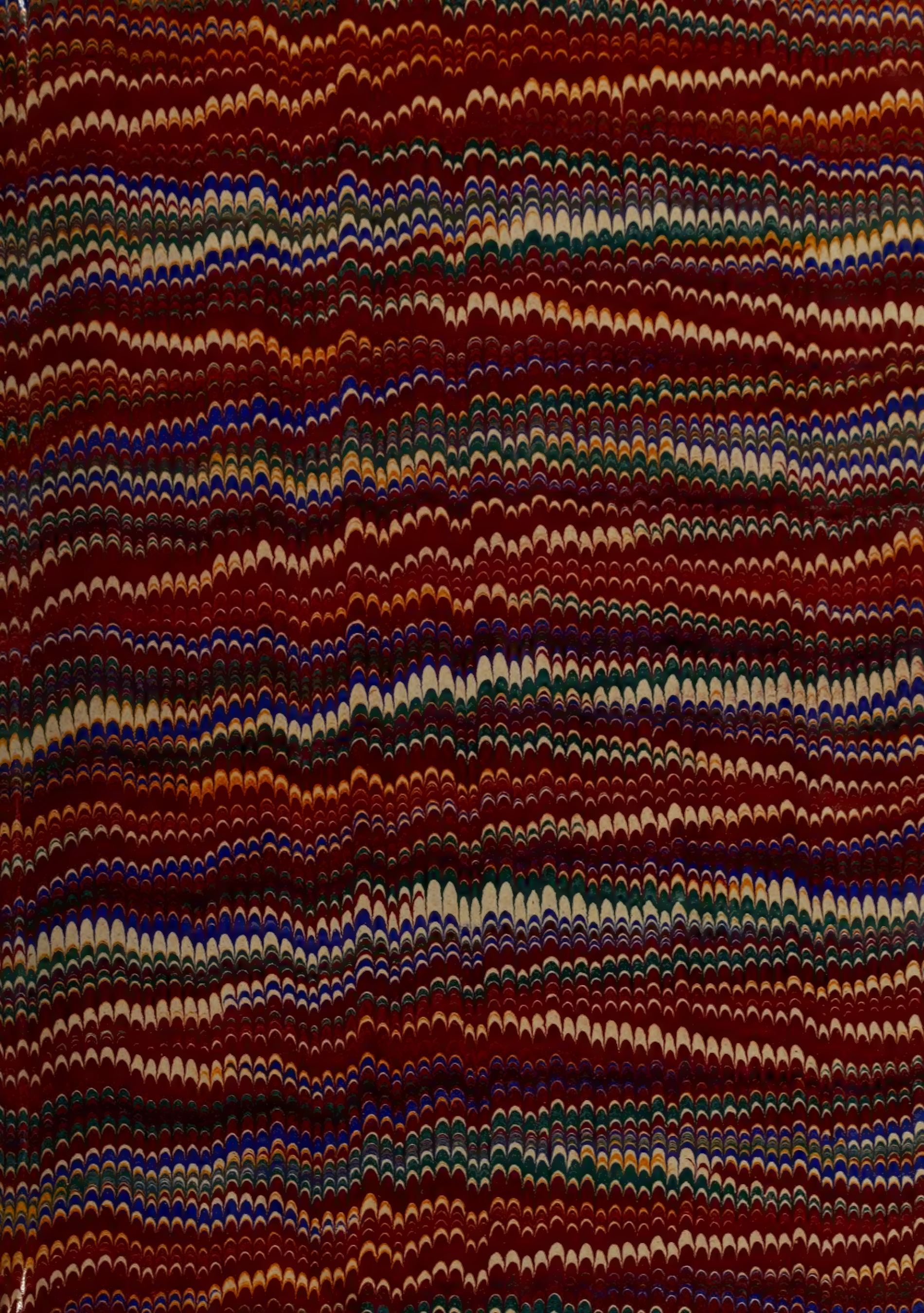




REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

PARIS. — A. DAVY (IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE)
52, rue Madame, 52

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

CINQUIÈME SÉRIE — TOME II

41e ANNÉE — 2me SEMESTRE

1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1904

PARIS

BUREAUX DE LA *REVUE BLEUE* ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

41 *bis*, RUE DE CHATEAUDUN, 41 *bis*

1904

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 1 — 5e SÉRIE — TOME II — 2 JUILLET 1904

LE THÉATRE DE GABRIEL D'ANNUNZIO [1]

Mesdames, Messieurs,

L'écrivain dont je viens vous entretenir est sans conteste l'un des plus rares et des plus brillants favoris du jour. Parmi les nombreuses bonnes fortunes dont il se fait gloire, la moindre n'est certes pas d'avoir été présenté au public lettré de France par M. Eugène Melchior de Vogüé. On peut dire que l'article de la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1895, intitulé *Gabriel d'Annunzio et la Renaissance latine*, fut un de ces coups de trompette dont les échos se prolongent au loin. Je viens de relire cette étude neuf ans après sa publication, et, en songeant à tout ce qui s'est passé depuis, je me suis souvenu de ce mot de Gœthe : « Étrange est la parole du prophète, doublement étrange ce qui arrive. » Quoi qu'il en soit, ce document fait date. Il marque une ère nouvelle dans l'histoire de la littérature italienne et une heure symptomatique dans l'évolution du génie latin.

Après avoir rappelé la stérilité de la littérature italienne de 1830 à 1870, pendant la période laborieuse d'affranchissement national qui succéda au premier élan du *Risorgimento*, M. de Vogüé nous montre le rapide essor du poète et du romancier. Visiblement séduit par la forme si essentiellement artistique de tout ce qu'écrit d'Annunzio, il relève ses qualités avec son ingéniosité pittoresque et glisse galamment sur les défauts de l'homme et les lacunes du penseur. Il découvre que d'Annunzio a trouvé une forme nouvelle, en vers, comme en prose, et fondu les sensations puissantes d'un païen moderne à l'analyse minutieuse et suraiguë des romanciers russes. Parlant enfin d'André Sperelli, « l'Enfant de Volupté, » il trouve en lui la dernière incarnation de Don Juan et fait à ce propos cette remarque spirituelle. « André nous apporte une originalité. Il a conservé toute la fougue de passion que Don Juan est en train de perdre, depuis qu'il observe sa passion avec la clairvoyance d'un psychologue surchargé de littérature... Des guides expérimentés s'offrent à nous conduire vers un Vésuve qu'ils ont laissé éteindre. André Sperelli a sur eux cet avantage que son Vésuve est toujours en éruption. » Un nouveau Don Juan est un Vésuve toujours en éruption ! Ah ! certes, aucun éloge n'aurait pu gagner à Gabriel d'Annunzio plus de lecteurs et surtout plus de lectrices, non seulement dans les pays latins, mais encore dans tout les pays du monde. M. de Vogüé concluait en saluant dans le nouvel auteur « un présage certain de la Renaissance latine ».

Remercions d'abord l'auteur du *Roman russe*, qui déjà fut le premier à nous révéler l'âme slave, de nous avoir fait connaître aussi le poète de la jeune Italie qui devait avoir parmi nous un si beau succès. Voyons maintenant le contre-coup de ce manifeste en Italie. Personne ne s'y doutait encore qu'il y avait une Renaissance latine. Les premières poésies de d'Annunzio, son *Canto nuovo* et son *Intermezzo* avaient été taxés de « démence aphrodisiaque ». Son

[1] Conférence faite sous les auspices de la *Revue politique et littéraire* (*Revue Bleue*) par M. Edouard Schuré, à la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes, le 22 juin 1904.

roman mondain et libertin *Il Piacere* n'y avait trouvé qu'un froid accueil. Mais quelqu'un, vous vous en doutez, devait comprendre mieux que personne l'article de M. de Vogüé et tout le parti qu'on en pouvait tirer : c'était d'Annunzio lui-même. Il réunit ses amis et, leur montrant le magnifique essai, leur dit : « Vous le voyez bien, il y a une Renaissance latine, et cette Renaissance c'est moi ! » Il le croyait; ils le crurent. On arbora ce drapeau; les disciples affluèrent, une école était fondée. M. de Vogüé se doutait-il, en terminant le 24 décembre 1895 son article par une invocation pieuse à la nuit de Noël, qu'il était en train de faire éclore tout un nid de petits serpents latins et païens ? Non, sans doute ; et peut-être fut-il un peu effrayé en voyant le beau dragon sortir de son antre, les yeux rutilants et les écailles luisantes avec sa jeune couvée. *Habent sua fata libelli.*

Aujourd'hui, la situation est changée. Le succès de d'Annunzio en France, dû à son talent hors ligne, est allé grandissant. En Italie, le public mondain, en général hostile à sa personne et indifférent à son œuvre, acclame par patriotisme un écrivain consacré par l'étranger. Il a dans la presse des défenseurs nombreux et bien placés. Par contre, la critique sérieuse l'accuse de sadisme, d'outrecuidance, de pose et d'un étalage fatigant de sa personnalité. La majorité de la jeunesse l'imite et le porte aux nues comme le poète national par excellence, tandis qu'une minorité pensante réclame un idéal plus viril, une philosophie plus confortante.

Pour nous autres Français, qui suivons d'un œil sympathique le développement de la jeune Italie, mais qui sommes plus désintéressés dans la question, il nous est permis de juger l'œuvre de d'Annunzio en toute impartialité.

J'essaierai donc d'apprécier, avec la plus complète indépendance d'esprit cet enchanteur à la la langue charmeresse, ce séducteur aux images brûlantes, qui a le grand mérite de ne laisser personne indifférent.

Demandons-nous, pour commencer, quelle est l'idée dominante qui se dégage de son œuvre, ou, à défaut d'idée, quelle est l'espèce de type humain qu'elle évoque de préférence. Ici, mon avis diffère profondément de celui de M. de Vogüé. Pour lui, le héros de d'Annunzio est une nouvelle incarnation de Don Juan. Or qu'est-ce que Don Juan depuis la première forme de sa légende, rédigée par le moine espagnol Tirso de Molina, jusqu'au Don Juan de Mozart, de Byron, de Musset. ... Don Juan est à la fois un séducteur de femmes et un chercheur d'infini, ou, si vous voulez, un épicurien idéaliste, qui poursuit son rêve à travers ses débordements.

Mineur qui, dans un puits, cherchais un diamant.

Ainsi le définit d'un trait Musset. Eh bien ! le type qu'on rencontre à chaque page de l'œuvre de d'Annunzio, celui qu'il magnifie en variations innombrables, n'est pas celui-là. C'est un type beaucoup plus récent, plus actuel et archi-contemporain. Je l'appellerais volontiers l'homme de proie, ou mieux encore *le fauve intellectuel*. Comme Don Juan, c'est un grand enjôleur de femmes, mais ce n'est plus un idéaliste. Il voudrait nous le faire croire, mais ce n'est pas vrai. Un apôtre de la beauté physique, oui ; un artiste de premier ordre, oui encore ; mais un idéaliste non, car il ne croit à aucune idée. Il ne croit qu'à lui-même et à sa force irrésistible. Dompteur subtil de la femme et de l'homme, c'est un Don Juan positiviste et surtout positif. Il dédaigne toute métaphysique et se cramponne à la réalité. Sa foi sans bornes en lui-même égale son mépris immense pour le vil troupeau des hommes. C'est ce qu'on appelle un homme fort, mais ce n'est pas un idéaliste. Car il ne connaît ni le tourment de la souffrance humaine, ni celui de l'infini. Son dogme unique est de poser sa griffe sur toutes les proies désirables et d'imposer sa personnalité au monde. Hors de là, il n'y a pour lui que chimère et néant. Et quel merveilleux virtuose dans l'exploitation du snobisme et de la sottise humaine ! Nul n'excelle comme le fauve intellectuel à persuader aux faibles que de se soumettre à lui les rendra plus forts. Et les faibles l'entourent en secouant leurs chaînes comme des guirlandes triomphales. Aussi, quand le fauve intellectuel pontifie parmi ses disciples, on voit errer sur ses lèvres un méphistophélique sourire.

Ce n'est pas un mince mérite, Messieurs, de nous avoir donné une représentation si vivante, si franche, si hardie, de ce redoutable type contemporain, dont Nietzsche a fourni la théorie. J'ajoute que sans Nietzsche, dont il s'inspire, d'Annunzio n'eût sans doute pas osé peindre avec tant d'audace, je dirais presque avec tant de cynisme, le type du fauve intellectuel que son tempérament d'homme et d'artiste le sollicitait à mettre en scène. Ayant trouvé dans le philosophe allemand, non seulement l'excuse mais la sanction de ses plus secrets instincts, il osa tout. Félicitons-nous en. La représentation en est devenue plus complète et plus frappante.

Je pourrais vous montrer ce type esquissé et préformé dans les premières poésies; je pourrais surtout en suivre le développement dans les romans de d'Annunzio. Nous le verrions éclore dans le Tullio Hermil de *l'Intrus*, faire ses premiers armes dans André Sperelli de *l'Enfant de Volupté*, grandir dans le Georges Aurispa du *Triomphe de la Mort*, s'affirmer cavalièrement dans le Cantelmo des *Vierges aux Rochers*, pour s'étaler doctoralement dans le Stelio Effrena du *Feu*. Je préfère l'étudier dans le théâtre

de d'Annunzio, et cela pour deux raisons : la première, c'est que la forme dramatique, étant plus objective, écarte la personnalité du poète pour nous confronter avec sa pensée et son art seuls. La seconde est que, si le roman se prête à une psychologie plus fouillée, le théâtre a sur lui ce grand avantage qu'il force le poète à conclure. Le romancier peut se dérober à une conclusion morale sans indisposer le lecteur. Il n'en est pas de même de l'auteur dramatique. La nature même de son art le force à nous montrer la logique secrète des actions humaines, leurs causes premières et leurs fins dernières. Dans le roman, on peut duper de mille façons le lecteur distrait ou complaisant, l'auteur dramatique ne le peut pas. Ses personnages se meuvent au grand jour et la lumière tombe sur eux de tous les côtés. Ajoutez que le spectateur devient forcément un être social qui se sent responsable de ses admirations. Voilà pourquoi, au théâtre, il faut déduire avec logique et conclure définitivement. Le drame est l'image de la vie en acte. Devant cette image, comme devant la vie elle-même, quelque chose d'invincible nous force à descendre jusqu'au fond de notre conscience. Car nous nous sentons en présence de cette chose mystérieuse et grave qui s'appelle : la destinée humaine.

Dans un livre très documenté qui vient de paraître sous ce titre : *Le Théâtre italien contemporain*, par Jean Dornis, je trouve cette pensée fine et pénétrante : « Chacune des « tragédies » de M. d'Annunzio est une sorte de chapelle où l'auteur se manifeste, tantôt comme le prêtre, tantôt comme le Dieu ». Entrons donc dans ces chapelles pour assister à l'office. Les trois drames *La Gioconda*, *la Ville morte*, et *La Gloria*, nous permettront d'étudier trois avatars du fauve intellectuel sous la figure d'un artiste, d'un savant et d'un réformateur politique.

Sous quel jour M. d'Annunzio nous montre-t-il ce type redoutable de notre société? Comment le juge-t-il? Enfin, que devons-nous attendre de son art pour cette renaissance latine dont on parle tant aujourd'hui ?

I. — La Gioconda

Lucio Settala, sculpteur florentin, a une femme adorable, Silvia ; adorable par sa tendresse de cœur et par sa force morale. Son dévouement n'a rien de passif. C'est une nature essentiellement active, une rayonnante dans l'épreuve et dans la douleur même. A cet égard, sa première parole la peint : « Si je puis bénir la vie, c'est parce que j'ai toujours entretenu la flamme d'une espérance ». Le mariage a été d'abord heureux. Ils ont une charmante petite fille, Beata, qui est la joie de vivre et l'expansion folâtre. Cependant Lucio s'est épris d'un modele qui a le génie des attitudes et qui s'appelle la Gioconda. Elle représente la vie physique et la beauté corporelle comme Silvia représente la vie morale, la beauté de l'âme. La Gioconda est un modèle d'un genre supérieur. Car, aux qualités de son emploi (un corps d'un charme éblouissant et d'une souplesse miraculeuse), elle joint (chose aussi rare chez les modeles de Florence ou de Rome que chez ceux de Montmartre ou de Montparnasse), la conscience de sa mission d'inspiratrice. Pour les besoins de sa cause, l'auteur lui suppose une culture intellectuelle, une exaltation de sentiment introuvable chez les professionnels. L'épouse est vivante, parce qu'elle a des racines dans la vie. La maîtresse-modèle l'est moins, parce qu'on ne voit pas ses racines. Elle règne dans l'atelier de Lucio, comme la Muse de la sculpture, presque comme une divinité. C'est un personnage purement symbolique, une abstraction visible. Mais le poète l'anime de toute sa passion pour la femme, je devrais dire pour le corps féminin, et cette passion est si forte qu'elle suffit pour nous la rendre vivante.

Si violent a été le conflit entre l'amour pour son modèle et la tendresse pour sa femme, que Lucio a voulu se brûler la cervelle. Il s'est manqué et guérit grâce aux soins passionnés de sa femme. Il semble alors naître à une vie nouvelle. Mais est-il guéri moralement, comme il l'est physiquement? L'amour de Silvia suffira-t-il à remplir son existence, à l'inspirer dans son art? Cette question résume le sujet du drame, et c'est à ce moment qu'il commence.

Le 1er acte, d'une lumineuse exposition, nous montre la reprise de possession du sculpteur convalescent par sa femme. Il se passe dans une villa, près de Florence. La chambre élégante et gaie donne sur un de ces paysages italiens que le poète sait décrire d'un trait sobre et précis : « un svelte cyprès toscan sur la lisière d'une maigre oliveraie ». Le caractère de Silvia se dessine dans une conversation avec sa sœur Francesca ; celui de Lucio dans un long entretien avec son ami Cosimo Dalbo qui revient d'Egypte Lucio est une nature faible et ultra-sensitive, d'un sensualisme raffiné, qui n'a de force et de persévérance que dans son art. Il y a eu, dans l'esprit de Lucio, par la commotion physique et morale de son suicide manqué, un ébranlement qui a créé une solution de continuité entre le passé et le présent. Reconquis par l'amour exalté de Silvia, il se croit guéri. La personnalité qui aimait la Gioconda est comme abolie ou plutôt refoulée dans l'inconscient. Silvia a su bannir le charme dangereux. Elle domine en ce moment l'âme du convalescent, et, les amis partis, celui-ci tombe aux pieds de sa femme et laisse enfin parler son cœur par une de ces explosions, où l'âme éclate après un long silence. Il

semble que le prodige soit accompli et que « l'amour plus fort que la mort » est vainqueur.

Mais ce n'est qu'une apparence. Lucio Settala a été submergé par un fleuve de bonté. Au fond, il n'est ni renouvelé, ni changé. L'homme est attendri, l'artiste n'est pas satisfait. Nous le voyons au 2e acte, où reparaît sa vraie personnalité. Le sculpteur a reçu de la Gioconda, une lettre lui disant que, tous les jours, à la même heure, elle l'attend dans son atelier. Cette lettre le bouleverse, le fait « vibrer comme une flamme ». Le voilà reconquis, enserré par sa fatalité. Et voilà qu'il se révolte contre la bonté de sa femme qui l'a sauvé. « La bonté ! la bonté ! Je suis né, moi, pour faire des statues. Moi, quand une forme substantielle est sortie de mes mains avec l'empreinte de la beauté, j'ai rempli l'office que m'assigne la Nature. Je suis dans ma loi, *fussé-je au delà du Bien.* » Voilà une formule empruntée à Nietzsche. Elle est caractéristique du fauve intellectuel. Nous la retrouverons à chaque pas dans le théâtre d'Annunzio. Je ne la discuterai pas. Nous en noterons simplement les conséquences dans l'esthétique du poète et nous en observerons avec curiosité les singuliers chocs en retour sur son propre intellect.

Aux objections, d'ailleurs très timides et superficielles, de son ami Dalbo, Settala répond par ce mot frappant : « Je ne sculpte pas les âmes. » Rappelons à ce propos la sage parole de M. Paul Flat : « C'est un mot dangereux. » Et certes, ni Phidias, ni Lysippe, ni Praxitèle, ni aucun Grec ne l'eût prononcée. Car pour eux la beauté était plus qu'une forme, c'était une essence et une harmonie, et cette beauté là périt sans l'âme qui l'inspire et la soutient. Mais laissons le poète lui-même, plaider la cause de la beauté corporelle, avec son lyrisme fulgurant. L'ami de Settala lui ayant demandé ce qu'il trouve de si merveilleux dans son modèle, le sculpteur répond : « Ah ! mille statues, et non pas une ! Cette femme est toujours diverse comme un nuage, qui, de seconde en seconde, t'apparaît changé sans que tu voies qu'il change. Chaque mouvement de son corps détruit une harmonie et en crée une autre plus belle. Tu la pries de s'arrêter et de rester immobile; et à travers toute son immobilité passe un torrent de forces obscures, comme les pensées passent dans les yeux !.. Tout son corps est comme un regard. » Quelque outrance qu'il y ait dans cette assimilation de l'expression musculaire à la puissance souveraine du regard humain, cela est vraiment beau, et un sculpteur doit parler ainsi. Ecoutez encore la fin de la tirade. Lucio raconte qu'il est allé avec son modèle dans les montagnes de Carrare. Les voilà marchant fièrement entre des monceaux de marbre : « De cette femme partaient vers la pierre brute mille étincelles animatrices comme d'une torche secouée... Nous devions choisir un bloc... Je me souviens ; la journée était sereine. Les marbres déchargés resplendissaient comme les neiges éternelles. De temps en temps, nous entendions la sourde explosion des mines qui déchiraient les entrailles du mont taciturne... Elle s'avança parmi les blancheurs des cubes, s'arrêtant devant chacun d'eux tour à tour... Une sorte d'affinité divine existait entre sa chair et ce marbre qu'en se penchant elle effleurait de son haleine. Lorsqu'elle étendit la main vers le marbre qu'elle avait choisi et se retourna pour me dire : « Celui-ci, » toute l'Alpe, depuis la racine jusqu'aux cimes, aspira vers la beauté. »

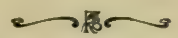
Voilà certes un morceau de haute poésie. Voyons maintenant la scène capitale, celle du 3e acte, où les deux rivales vont se trouver face à face et où la pensée de l'œuvre éclate. Silvia a su par sa sœur que la Gioconda se rend tous les jours à l'atelier de Lucio avec une clef secrète et y attend le retour du sculpteur. Naturellement l'épouse veut prévenir cette rencontre dont l'issue infaillible est facile à prévoir. A vrai dire, la bataille décisive à livrer ne serait pas entre elle et sa rivale, mais entre elle et son mari. Le poète ne l'a pas voulu ainsi ; c'était son droit. Donc l'épouse menacée va chercher la maîtresse dans son antre pour chasser l'audacieuse d'un sanctuaire qu'elle considère comme sien. Disons, pour l'intelligence de la catastrophe qui termine la scène, qu'au fond de l'atelier se trouve, derrière un voile, la statue d'une Sphinge, chef-d'œuvre de Lucio, pour lequel la Gioconda a servi de modèle. Silvia arrive la première ; la Gioconda la suit de près. Le duel commence aux premiers mots : « Je suis Silvia Settala. L'une de nous est l'in« truse. Laquelle ? » La Gioconda immobile et voilée se tait. « — Moi, peut-être ?... reprend Silvia. — « Peut-être, » répond l'autre à voix basse, avec une calme assurance. Là-dessus, l'épouse outragée attaque la maîtresse en paroles amères et méprisantes. Elle l'accuse d'avoir allumé dans les veines de son mari une fièvre perverse, de l'avoir poussé au suicide et d'être son bourreau. Fièrement, ironiquement, la Gioconda lui renvoie ses reproches. C'est l'épouse qui maintient son mari sous un joug intolérable, l'empêche de travailler, de vivre de sa vie propre. Comme Silvia lui crie : « Vous mentez ! » l'autre triomphalement affirme son droit d'inspiratrice, et, pour le prouver, montre une ébauche en terre glaise qu'elle arrose tous les jours, de peur que l'argile ne se dessèche et ne perde la dernière empreinte des doigts du maître. Cela ne prouve-t-il pas qu'elle aussi est une Muse, la gardienne d'une foi, la Vesta d'un feu sacré ? Puis, désignant l'atelier où

elle règne : « Ce n'est pas une maison, ici, dit-elle. Les affections de famille n'ont pas ici leur demeure, les vertus domestiques n'ont pas ici leur sanctuaire. Ce lieu est hors des lois et des droits communs. C'est ici qu'un sculpteur fait ses statues. Il y habite seul avec les instruments de son art. Or, je ne suis moi qu'un instrument de son art. La nature m'a envoyée vers lui pour le servir. J'obéis. » Cette prétention exaspère Silvia, qui, sur ce domaine se croit sûre de la victoire. Elle réplique : « Vous êtes restée en arrière, vous, perdue dans l'ombre, seule sur la vieille terre, et il marche à présent, lui, sur les terres nouvelles, où il recevra d'autres messages. Sa force est vierge et la beauté du monde est infinie. » Bouleversée par ce défi, la Gioconda a recours au fait. Il ne s'agit plus ni de droit, ni de famille, ni d'art, ni d'inspiration. Il s'agit de savoir laquelle des deux Lucio préfère. Or, elle se sait la plus aimée. « Je suis vivante, s'écrie-t-elle, et je suis puissante. Je lui ai écrit. Il sait que je l'attends. Il va venir. » A ce coup inattendu, sous l'imminence du danger, Silvia, par une brusque volte-face, sort de son caractère et a recours au mensonge pour chasser sa rivale. « La lettre, crie-t-elle, d'un rire provocateur, la lettre, je la connais. Il me l'a montrée. La réponse je vous l'apporte. Il demande qu'on lui laisse la paix ! » A ce congé méprisant, la bête fauve se réveille en Gioconda. Elle insulte Silvia, elle insulte Lucio qu'elle déclare un homme fini et passe derrière le rideau du fond pour mettre en pièces la statue de la Sphinge, son propre portrait, en la jetant par terre. Silvia veut l'arrêter, mais en vain, et la statue, en tombant, lui écrase les deux mains. Lucio, accouru au rendez-vous, n'arrive que pour recevoir dans ses bras sa femme évanouie, sanglante et mutilée.

Cette scène poignante est selon moi la meilleure du théâtre de d'Annunzio. Pourquoi donc, malgré ses hautes qualités dramatiques et poétiques, nous laisse-t-elle un sentiment de malaise et de mécontentement secret ? C'est peut-être à cause d'une singulière interversion des sentiments et des rôles entre les deux héroïnes. La prêtresse de la beauté charnelle y parle comme un disciple de Platon et l'épouse, dévouée jusqu'au sacrifice, a recours à un procédé d'intrigante pour chasser sa rivale. La femme qui, dans ce drame représente la beauté physique, est drapée en Pythonisse et prononce des paroles de sagesse. Au contraire, celle qui représente la beauté morale et l'abnégation, s'emporte au mensonge et à la haine. Est-ce donc que le poète, après avoir glorifié la chair, en la personne de Gioconda, aurait éprouvé un secret et malin plaisir à humilier l'âme en la personne de Silvia ? Est-ce pour cela qu'il la mutile et lui coupe ses belles mains avec tant de prestesse et se complait à nous montrer, pendant tout le 4e acte, l'épouse abandonnée, mutilée et impuissante, ne pouvant même plus embrasser sa fille avec ses moignons enveloppés de voiles, tandis que Lucio absent continue victorieusement sa carrière avec son modèle ? Je ne veux pas admettre cette hypothèse. Je me refuse à voir dans cet épisode une apologie de l'égoïsme et de la cruauté. Ce n'est sans doute là qu'un accident, « une tranche de vie » dont le dramaturge a voulu tirer des effets émouvants. D'ailleurs, Settala est un grand artiste et M. d'Annunzio aussi. Entre confrères il est permis de se ménager un peu. Je m'attends donc à ce que le fauve intellectuel, qui a échappé cette fois-ci à la justice poétique en s'esquivant de la scène, va encourir un jugement sérieux dans le prochain drame. La question devient plus grave cette fois-ci, car nous ne sommes plus en présence d'un artiste, mais d'un savant.

Edouard Schuré.

(*A suivre*).



M. JEAN JULLIEN

En écrivant cet article, j'ai l'honneur d'être l'interprète d'un groupe d'écrivains, aînés, contemporains ou cadets de Jean Jullien, qui, surpris de l'indifférence officielle pour cet artiste sincère, dont le caractère est si probe, la vie si digne, l'œuvre si haute, s'unissent, sans distinction d'écoles littéraires, de doctrines philosophiques et politiques pour demander que, au prochain 14 juillet, on le décore.

Pour faire cette étude sur l'écrivain de talent à qui ses pairs veulent rendre hommage, je dois à mes lecteurs d'oublier l'amitié profonde, invariable, qui, depuis plus de quinze ans, m'unit à Jullien et qui est pourtant mon meilleur titre à l'honneur dont mes confrères m'ont investi.

Si vive est mon estime pour le labeur de Jean Jullien que j'en vais pouvoir dire la noblesse et l'intérêt comme si j'étais un étranger, ne connaissant l'artiste que par son Théâtre et ses livres. Puisse-t-on sentir qu'il s'agit, non d'un acte d'amitié, mais d'un acte de justice, que tel autre eût accompli à ma place avec autant de plaisir — à la condition toutefois qu'il fût épris de saine et forte littérature — car il y a des existences et des œuvres si dignes de respect que le simple passant éprouve, à les saluer, une joie véritable.

C'est bien ainsi qu'apparaissent à chacun la vie et les travaux de ce bon géant, à la tête prématurément blanchie, au sourire presque naïf à force d'être jeune et bon, signe d'une âme excellente, mais dont

un fin regard, vif, aigu, malicieux, derrière l'immuable binocle, avertit les forbans comme les hypocrites qu'il n'est dupe de rien et qu'il serait téméraire de vouloir en abuser. Inscrit sur le visage de ce fier gaillard, haut de presque six pieds, et dont la carrure est celle d'un athlète, tout à la fois rude comme un être loyal souvent indigné, et doux, timide, charmant comme un enfant que la vie n'est point parvenu à flétrir ce double caractère de loyauté fruste, clairvoyante, âpre, et de bonté aussi pleine d'indulgence que généreuse, se retrouve dans toute son œuvre. Pour ceux qui la possèdent bien, elles en sont les vertus distinctives.

D'ailleurs, hâtons-nous d'ajouter que — comme il arrive toujours pour les claires intelligences et les cœurs fraternels — à mesure que Jean Jullien connut mieux la vie, parce qu'il en vécut davantage joies et douleurs, de plus en plus une philosophie de fière bienveillance domina l'acuité de son observation et l'amertume de sa critique sociale.

Comme tant d'autres parmi nous, il avait, dans la révolte d'une jeunesse frémissante, que toute laideur, toute injustice mettent en rage, débuté par d'impitoyables satires. Mais lorsque peu à peu, comme à nous tous, l'expérience lui eût montré ce qu'il y a parfois de misère sous l'arrogance et d'excuses aux vilenies, ses pièces, toujours nobles de tendances, toujours soucieuses d'accroître la valeur morale de l'homme et de lui faire mieux comprendre son devoir humain, s'embellirent de pitié. Non qu'Alceste fût tout d'un coup devenu Philinte ! Ce n'est point parce que, dès quarante ans, la blancheur hâtive de ses cheveux et de sa barbe valurent à cet affable géant l'air d'un patriarche — de quelle vigueur, de quelle énergie! — qu'il éprouva le besoin de parler avec une sereine majesté d'ancêtre. Sa bienveillance accrue ne fut jamais du bénissage. S'il juge avec plus de mansuétude les faiblesses et les frénésies des hommes, s'il les excuse plus indulgemment par la dureté de l'étau social, et s'il espère les en guérir par la pratique d'un altruisme sans cesse plus raisonnable et plus fraternel, du moins continue-t-il à les observer d'un regard pénétrant, avec le bon sens et la subtilité d'un écrivain habile à percevoir les bouffonneries du monde.

Voilà plus de vingt ans que Jean Jullien commença son robuste et original effort qui nous valut maintes œuvres, belles de logique, d'éloquence et de vérité humaine. A l'encontre des innombrables adolescents qui viennent à la littérature comme ils se mettraient dans les affaires et qui apportent dans le commerce des lettres — certaines mœurs nouvelles rajeunissent singulièrement cette expression vieillotte — des roueries qui leur assureraient des triomphes dans l'agio ou le « décrochez-moi ça », Jullien ne songea à écrire, après plusieurs autres essais de son activité, que lorsqu'il ne put résister à l'impérieux besoin de donner une forme à ses réflexions, à ses émois devant les spectacles de la vie. Par cela même, au lieu de publier des livres dès la sortie du collège comme tant de coquebins qui bavardent prétentieusement sans avoir rien regardé, rien ressenti, sans rien comprendre à la société au milieu de laquelle ils se trémoussent, sans avoir rien à dire, Jean Jullien ne se résolut à faire œuvre d'écrivain qu'après s'être laissé beaucoup émouvoir par la grandeur ou la grâce de la nature, qu'après s'être longtemps promené dans les paysages les plus divers, au milieu de l'humanité la plus variée et la plus pittoresque, qu'après s'être enrichi de connaissances, de souvenirs, d'observations multiples, qu'après avoir frémi, en homme, des joies, des douleurs, des espérances et des colères de ses semblables, qu'après avoir, en citoyen, participé aux convulsions politiques de son époque. Est-il préparation meilleure pour exprimer les sentiments de ses contemporains, pour parler un langage de vérité et de passion qu'ils comprennent ?

Tour à tour étudiant, cuirassier — car Jullien est d'un temps où l'on pouvait encore faire son volontariat sous ces blindages — puis ingénieur-chimiste, puis voyageur passionné sur les routes de France, d'Espagne, du Maroc, d'Algérie, Jean Jullien, chemineau perspicace, curieux de paysages et d'humanité, plus intéressé peut-être par les laboureurs de Normandie et les vignerons de Bourgogne, dont il pénétrait la vie intérieure, que par les fourmilières colorées des blanches villes occidentales, au pittoresque tout extérieur desquelles il lui fallait se borner, Jean Jullien, l'esprit et le cœur ornés de mille impressions, était riche de souvenirs, de notions scientifiques et d'expérience humaine lorsque la nécessité d'écrire se fit sentir à lui.

Comme il n'est pas d'éducation plus salutaire que celle donnée directement par la vie et par la pratique de la science, on devine l'influence heureuse que purent avoir sur la formation intellectuelle de Jean Jullien ces divers avatars. Les longs voyages avaient développé en lui le sens de la nature, et les perpétuels contacts avec des hommes si divers affiné sa pénétration des caractères et des mœurs. Enfin, la science l'avait discipliné à la rigueur de ses méthodes et de ses raisonnements.

Nombreuses étaient donc les chances pour que, quels que soient modes, snobisme, rites de chapelles littéraires ou pitreries des baraques prétendant à la même épithète, Jean Jullien ne pût, selon son tempérament et son éducation, que faire œuvre sincèrement humaine et vraie.

Lorsque, dans la plus tendre intimité avec son

frère, le Dr Louis Jullien, aussi délicat artiste que savant réputé, ami très cher de la plupart des écrivains d'aujourd'hui qui l'admirent pour son savoir aussi bien que pour son dévouement fraternel à toute souffrance et pour son culte de toute beauté, lorsque Jean Jullien se mit à écrire, le Naturalisme, si sain malgré ses outrances, ses procédés et certaines étroitesses, si bien d'accord tout au moins avec la philosophie qui dominait l'époque, continuait — sous moins d'outrages mais aussi au milieu des sympathies déjà moins grandes de la jeunesse artiste — son œuvre de vérité, tantôt lyrique, tantôt méticuleuse ou vulgaire, selon la nature de ceux qui le pratiquaient. Le moment était donc favorable à la vision de Jean Jullien, à son éducation expérimentale et à l'étude pratique qu'il avait faite de la vie. Aussi, plus sensible aux bienfaits du Naturalisme (si excellent par son amour de la vérité et son souci des enquêtes sociales) qu'incommodé par les étroites formules de certains adeptes, Jean Jullien se trouva-t-il fort à l'aise dans l'atmosphère littéraire d'alors pour exprimer en courts tableaux, d'un accent vigoureux, les remarques les plus saisissantes faites par lui sur les spectacles de la vie dont il avait été le témoin.

Son premier volume, *Trouble-Cœur*, paru en 1886, est un recueil des contes les plus vivants, les plus caractérisés de tous ceux que, pendant trois ans d'un labeur littéraire aussi acharné qu'obscur, il avait écrit pour acquérir la pratique de son art, mais sans réussir à vaincre la méfiance des journaux, toujours inquiets de l'audace et de la sincérité lorsqu'elles n'offrent pas les garanties d'un nom déjà fameux. Pourtant *le Matin*, *le Rappel*, *l'Illustration*, *le Clairon* avaient parfois ouvert leurs colonnes à ces récits qui, en des paysages lumineux et d'une forte senteur de terroir, évoquaient drames ou comédies de l'humaine aventure et, sans arrière-fond social, ne prétendaient à rien d'autre qu'à montrer la vie en action, pour le simple plaisir d'en évoquer le caractère,

Mais, si alertes et savoureuses que soient ses nouvelles, Jean Jullien apparaît plus original dans l'étude des caractères et des mœurs que par la couleur et la variété de son style. Avec les plus estimables qualités de conteur il est plus auteur dramatique que romancier. Lui-même semble en avoir, le tout premier, conscience, car il ne persistera guère dans la nouvelle que d'une manière fortuite pour suppléer sa tribune préférée, le théâtre, lorsque celui-ci fait trop attendre la représentation de ses pièces, et jamais, depuis qu'il se mit à écrire pour la scène, il ne passa du conte au roman, ce qui prouve ses dons supérieurs pour la forme dialoguée.

L'époque où il commença de travailler pour le théâtre n'allait pas tarder à être singulièrement propice au désir d'études véridiques et vivantes qu'il apportait en littérature. Brisant une longue tradition de comédie sentimentale, de drames à thèses déclamatoires dont les personnages étaient des arguments beaucoup plus que des hommes, Becque venait de donner, à quelques années d'intervalle, sa vigoureuse pièce, *Les Corbeaux*, d'une si belle profondeur humaine et de portée sociale si ample; puis, *La Parisienne*, chef-d'œuvre de psychologie féminine, de grâce, d'élégante prestesse. De ces deux pièces, l'une au moins, *Les Corbeaux*, marque une date dans le Théâtre français. C'est par un drame âpre, tendu, poignant, le retour à l'audacieuse vérité, à la forte logique, à la sobriété expressive de notre théâtre classique. C'est l'abandon de l'artificielle fadeur où l'on semblait enlisé. C'est l'art d'humanité frémissante rendu à nouveau possible. C'est le divorce pour toujours dénoncé — du moins pouvait-on le croire — entre le théâtre, qui s'était acquis, par son manque de sincérité, une réputation d'art inférieur, et les artistes qui, craignant de n'y pouvoir faire œuvre de vérité, le délaissaient pour le roman. La vigueur comique de Becque avait accompli ce miracle de saper par deux victoires la convention triomphante. A coup sûr elle n'avouait point ses lézardes et, par tous ses défenseurs obstinés, critiques, directeurs, boulevardiers rétrogrades, se tenait ferme contre l'assaut. Méfiant et prêt au sarcasme, le public restait en général fidèle à ses habitudes. Reprise et déplorablement jouée aux Français, *La Parisienne* y provoquait des sourires, parfois même des révoltes. Néanmoins, l'ébranlement était donné. L'élite réfléchissait, comparait à la frémissante humanité des livres les fantoches qui ronronnaient sur les tréteaux. Peu à peu une nouvelle atmosphère dramatique se créait. De jeunes hommes qui, cinq ou six ans plus tôt n'auraient jamais songé à écrire pour le théâtre, marchaient ardemment dans la voie que Becque leur avait, d'un si fier geste, indiquée. Ils ne savaient pas si jamais une scène s'ouvrirait pour leur effort, mais cependant ils travaillaient sous l'impérieuse poussée de l'évolution, comme si le théâtre, dont le besoin se faisait sentir, allait bientôt se dresser dans Paris. Cinquante jeunes artistes obscurs ou peu connus devaient être dans cet état d'esprit. Et Jean Jullien était au premier rang de ceux-là. Sentant la scène française vivifiée, permettant désormais le choc sincère des passions et des intérêts, l'étude fouillée des caractères, il entassait manuscrit sur manuscrit. Et bientôt, selon la loi qui veut que la fonction crée l'organe, qui montre toujours une école dramatique trouvant ses interprètes et faisant surgir la scène dont elle a besoin, le *Théâtre-Libre* naissait, en un soir de surprise et

de triomphe, au passage de l'Élysée des Beaux-Arts, et Antoine, ayant juste assez conscience de son rôle prédestiné pour courir le risque de s'y vouer de toute son énergie et de toute sa foi, se révélait l'acteur simple, sobrement pathétique de la nouvelle école, son metteur en scène avisé, ingénieux, et surtout l'éducateur des talents souples, sincères et variés comme la vie elle-même, que ce théâtre exigeait.

Jean Jullien, qui avait ainsi travaillé pour le *Théâtre-Libre* avant même qu'on pût prévoir sa fondation, fut tout naturellement un des premiers qui lui apportèrent des pièces. Ce théâtre ne devait-il pas vivre de la production des auteurs nouveaux, puisqu'il s'était constitué pour devenir leur tribune ? Au lendemain même de la première représentation, si hasardeuse et si réussie, qui, elle encore, est une date dans l'histoire de notre théâtre, le besoin que les écrivains et les jeunes acteurs avaient les uns des autres les groupait pour une bataille passionnée, sous les ricanements et les outrages, mais qui ne devait point tarder à être victorieuse.

C'est par deux saisissantes pièces en un acte l'*Echéance* et la *Sérénade* que, à peu de mois de distance, Jean Jullien prouva ses dons d'auteur dramatique et prit part à l'affirmation des tendances du nouveau théâtre. Le drapeau brandi n'était certes pas un symbole de joie et de grâce. Par haine du sentimentalisme conventionnel et des dénouements à l'eau de rose, on voulait montrer l'homme véritable aux prises avec les rudesses de la vie. On reprenait, en l'accentuant, l'amère satire de Becque. Oubliant un peu que dans sa pièce la plus noire, vilenies et férocités s'accompagnent de tendresse, c'est avec une sorte d'âpre volupté qu'on se bornait à être cruel, et trop souvent même les tristes héros d'une faiblesse coupable devenaient comme fanfarons de leur propre honte.

Jamais Jean Jullien, en raison même de sa sincérité, ne tomba dans ces outrances. Il ne recule certes pas devant les laideurs de la vie lorsqu'elles sont nécessaires à sa démonstration. Nul ne les voit d'un regard plus aigu. La droiture de ses personnages peut être brisée ou pervertie par les rudesses sociales ; du moins ne plastronnent-ils pas avec leur infamie. Ils s'affaissent, résignés peut-être, mais douloureux. Et leur écrasement n'est pas sans grandeur.

C'étaient d'ailleurs des pièces sobres, nourries, vivantes que ces deux actes, l'*Echéance* et la *Sérénade*, dont les personnages ont un fort relief et les situations une rare intensité. A ceux même qui, défenseurs du théâtre conventionnel, les malmenèrent, elles parurent si riches de qualités scéniques qu'ils durent rendre hommage aux dons de l'auteur tout en regrettant « l'usage qu'il en faisait ». Quant aux artistes épris de vérité, ils virent dans ce double effort l'annonce d'un talent sévère. Pour les plus clairvoyants d'entre eux, ces pièces, avec d'autres issues d'un même esprit de satire et de révolte, étaient l'indice d'un prochain théâtre d'ardente critique sociale. Car si, comme le répétaient les auteurs nouveaux, de telles déchéances sont fréquentes dans la société actuelle, il n'y a qu'un pas entre leur simple constatation — à laquelle on se bornait alors — et la critique de l'ordre social qui les multiplie. Déjà ils se plurent à y découvrir l'évolution future du théâtre naturaliste vers les drames sociaux d'une portée plus lointaine, vers l'incarnation en des personnages humains des idées de justice et de pitié qui fleurissaient dans les livres. Elargissement fort logique, que des œuvres comme la *Puissance des Ténèbres*, *Crime et Châtiment*, comme toutes les pièces d'Ibsen, où les droits de la conscience sont proclamés, comme les émouvantes démonstrations de Björnson, qui conseille aux hommes avec tant de noblesse et de raison d'attendre le bonheur, non pas du miracle, mais de l'effort quotidien, hâteront singulièrement.

Par l'*Echéance* et la *Sérénade*, virulentes satires des mœurs contemporaines, Jean Jullien fut un des préparateurs de ce mouvement auquel, dix ans plus tard, d'une manière beaucoup plus consciente et tout à fait efficace, par des pièces comme l'*Ecolière*, la *Poigne*, l'*Oasis*, il devait participer de toute sa puissance dramatique, accrue de toute l'énergie de sa foi, et dans la plénitude de sa réflexion.

Mais avant de parvenir à ces étapes récentes, il en est d'autres d'un vif intérêt qui marquent le développement progressif de Jean Jullien. En 1890, la représentation du *Maître*, drame rustique en 3 actes, que son auteur, avec sa modestie habituelle, appelait simplement « étude de paysans », et que, dans une brève crise d'audace, le théâtre des Nouveautés devait reprendre plus tard, fut une des mémorables soirées du Théâtre-Libre. Les critiques les plus rétrogrades durent en reconnaître la grandeur simple, la justesse d'observation, la vérité de caractères. C'était la première fois qu'on osait mettre sur la scène des campagnards authentiques, ne faisant que les gestes, ne disant que les paroles qui, dans la réalité, eussent été les leurs, animés des sentiments, des intérêts, des appétits qu'ils devaient logiquement avoir. La tradition des paysanneries romanesques dans le goût de George Sand était enfin interrompue. Et Jean Jullien, applaudi pour l'humanité de ses personnages, pour le pittoresque et la dramatique sobriété de cette évocation des mœurs rurales, passa au premier plan des auteurs nouveaux.

A peine pouvait-on lui reprocher d'avoir quelque peu méconnu certaines lois, inéluctables au théâtre, croyons-nous, — et en cela il s'écartait de Becque

qui fut toujours un constructeur logicien de fortes pièces mathématiquement établies — lois qui exigent une structure puissante, d'un équilibre absolu et d'un intérêt dramatique sans cesse en progression. Dans la seconde partie de sa carrière, Jean Jullien dut, comme les autres, reconnaître la nécessité de ces lois et s'y soumettre. Il y gagna plus de vigueur dans l'action et plus d'intensité, par suite des raccourcis, des synthèses, de la charpente plus forte et plus logique qu'il s'efforça de réaliser. Ces lois, très légitimes, n'ont rien de commun avec les « ficelles » en honneur dans le mauvais théâtre d'hier. Mais, à cette époque, beaucoup de novateurs, par haine de celles-ci, condamnaient celles-là, et faisaient un crime à Sarcey, certes fort insensible à l'art, mais défenseur des conditions essentielles du théâtre, de rappeler que toutes formes d'expression ont leurs lois et qu'il faut s'y résigner du moment qu'on recourt à l'une d'elles pour traduire sa pensée.

Jean Jullien fut en cette période un de ceux qui nièrent le plus systématiquement ces lois, par dégoût d'un théâtre où on ne les respectait que pour mettre en œuvre l'humanité la plus falote et la plus invraisemblable; un de ceux qui se firent gloire de la violer, malgré la leçon de tous les maîtres, de Molière comme de Shakespeare, de Becque comme de Beaumarchais. Loin de diminuer le mérite de Jean Jullien, cette obstination prouve son indépendance et son souci de s'affranchir de tout ce qui pouvait paraître un procédé. Quelles charmantes années de foi, de batailles, de bravoure! Ceux-là même qui, comme nous, avaient des doutes sur la légitimité de pareilles croyances, en aimaient la sincérité et la crânerie.

Non content de pratiquer à ses risques et périls un théâtre aussi peu « construit » que possible, Jean Jullien fut amené, par les péripéties mêmes de la lutte, à formuler la théorie du drame moderne tel qu'il le concevait. Pour répondre à des polémiques il expliqua, dans plusieurs articles publiés en des journaux, puis dans une vaillante revue, *Art et Critique* qu'il avait fondée et qui dura deux ans, de 1889 à 1891, sa théorie du *Théâtre-Vivant*. Il y fit la critique la plus judicieuse dans le fond, la plus courtoise dans la forme, de l'ancien théâtre à thèses, à ficelles, à déformations sentimentales. Il y précisa notre désir d'un théâtre simple, humain, sans hypocrisie ni fadeur, et de tendances sociales. Il y parla en outre — très accessoirement — de la fameuse « Tranche de Vie », et comme ce sont toujours les formules concises qui frappent les esprits légers, c'est à peu près tout ce qu'en voulurent retenir les plaisantins de boulevards et de coulisses. Jean Jullien devint l'apôtre de la « Tranche de Vie ». Pendant deux lustres ce fut son « leit-motiv » dès que son nom ou son œuvre était cité dans les journaux. Et ceux mêmes d'entre nous qui essayaient de pratiquer un art de fortes constructions logiques, absolument contraires à la « Tranche de Vie », n'en étaient pas moins englobés dans cette réprobation d'ensemble.

Soyons d'ailleurs sans rancune contre cette formule si hallucinante pour le public et les soiristes d'alors, car elle appela sur Jullien l'attention des gens plus encore que ne l'avaient fait ses pièces, et força les directeurs de journaux et de théâtres à compter avec ce représentant, si qualifié de l'École nouvelle. C'est alors que le directeur du *Paris*, journal fort important à cette époque, crut utile à ses intérêts de lui offrir la succession de La Pommeraye qui venait de mourir, et que M. Porel, directeur de l'Odéon, sentant que l'opinion se préoccupait des talents nouveaux, comprit que son devoir était de faire appel à un ou deux des auteurs qui venaient de triompher au Théâtre-Libre.

Ainsi nous eûmes la joie d'applaudir, de l'autre côté de l'eau, la sobre et vigoureuse pièce de Jean Jullien, *La Mer*, à laquelle il donnait, comme sous-titre explicatif, cette appellation « Étude de marins », et dont le succès, très vif, fut malheureusemt troublé par le coup de revolver du cimetière d'Ixelles. De son long séjour sur la côte bretonne, où il avait dirigé une fabrique d'iode parmi les marins et les ramasseurs de varech, (l'herbe marine qui fournit cette substance), il avait rapporté l'idée et l'émotion de ce drame. Là-bas, sur la grève désolée, parmi les rocs sévères, combien de fois n'avait-il pas vu l'angoisse impuissante de l'humanité aux prises avec la tempête, et aussi la détresse des êtres en lutte avec leurs instincts, leurs passions, ou encore se débattant, pour les assouvir, sous l'étreinte des préjugés et de l'hypocrisie, toujours impitoyables aux moindres faiblesses de la chair ou de la conscience! C'est la tourmente humaine parmi la tourmente de la nature que Jean Jullien voulut exprimer. Il le fit avec des personnages réels, pantelants de passions vraisemblables. Ce sont bien les mœurs et les âmes des Bretons de la côte qu'il évoque. Autour de leurs rires, de leurs cris d'amour, de leurs chants de joie et d'ivresse, de leurs plaintes devant la mer qui hurle, de leurs lamentations au pied du Calvaire, c'est la grande voix de l'Océan que l'on entend gronder.

Il semble que la beauté dramatique d'une telle pièce, ou tout au moins son succès littéraire, eût dû ouvrir à Jullien tous les théâtres. Dérisoire aventure! C'est au contraire à partir de ce moment qu'ils lui deviennent le plus inaccessibles. Dix années durant, ils lui tinrent rigueur de son art puissant et sévère. « La « Tranche de Vie », alors même qu'il n'y croyait plus et cessait de la mettre en pratique,

restait la formule simpliste, commode, qui le classait. Pour être joué à nouveau Jean Jullien dut attendre que certains interprètes de ses pièces anciennes fussent devenus eux-mêmes directeurs de théâtre ou régisseurs écoutés de certaines scènes. Ces expériences tardives démontrèrent que si l'art grave et profond de Jean Jullien n'est point, par ces temps de perversité et de faisandage, celui qui désopile cent fois des salles épileptiques, du moins il ennoblit un théâtre tout en lui permettant de vivre et que, en montant de telles pièces, un directeur se donne — sans risques — l'élégance assez rare et fort avantageuse en somme (les théâtres subventionnés n'ont-ils point besoin parfois de titulaires?) de passer pour un homme de goût et de bon vouloir.

Années d'injuste et injustifiable mise à l'écart pendant lesquelles Jean Jullien, avec sa science railleuse de toujours, ne cessa de travailler à des pièces de plus en plus nobles, et, par plusieurs livres très divers mais tous en parfaite harmonie avec son œuvre antérieure, prouva sa forte et tranquille activité intellectuelle.

C'est ainsi qu'après avoir publié en deux volumes l'essentiel de ses réflexions sur le *Théâtre Vivant*, qui constituent la théorie la plus autorisée du théâtre tel qu'il est issu directement de l'effort de Becque et tel que les pratiquèrent avec une rigueur systématique certains auteurs du Théâtre-Libre, Jullien montra par maints volumes de nouvelles, choisies parmi les plus significatives de celles publiées par lui dans les journaux, que l'habitude du dialogue ne lui avait pas fait perdre celle du récit et qu'il était resté un conteur vigoureux et preste, d'observation très pénétrante, et capable de résumer en brefs petits drames l'aventure humaine, si bouffonne et parfois si tragique sous son apparente simplicité. Les lettrés ont gardé le souvenir de ces recueils : *La Vie sans lutte* (où il y a une évocation si pittoresque et si originale de l'existence des bateliers dont le quartier général flottant est à Saint-Mammès), les *Petites Comédies* et les *Récits Parisiens* que, dans une édition de luxe aujourd'hui rarissime, trente eaux-fortes d'Ibels illustrèrent.

Quelques-unes de ces nouvelles et un certain nombre de ces articles de critique avaient paru sept ou huit ans plus tôt dans la Revue hebdomadaire de Jean Jullien *Art et Critique*, dont il m'est difficile de dire tout le bien que je pense parce que, en ces heures de ma jeunesse passionnée pour l'art et la littérature, je fus, dans cette gazette, l'un de ses collaborateurs les plus réguliers, mais que mon devoir est pourtant de mentionner parce qu'elle contribue à bien caractériser l'effort littéraire de Jean Jullien, et qu'elle permettra aux historiens de l'avenir de retrouver l'atmosphère intellectuelle où certains jeunes hommes de foi ardente bataillaient il y a quinze ans. Malgré la modestie de ses ressources, Jullien, avec un désintéressement dont il faut chercher le secret dans la fermeté de ses croyances artistiques, la soutint deux ans par les billets bleus d'un maigre héritage qu'il venait de recueillir. Tant d'autres, moins convaincus, eussent à sa place acheté du 3 % ! Nous n'étions pas encore à l'époque où les « jeunes » revues commencèrent de s'imposer à l'opinion inquiète. Feuilletonnistes et chroniqueurs, quand ils ne nous négligeaient pas systématiquement, ne parlaient de nos espoirs, de nos efforts collectifs pour un théâtre de vérité, et le roman humain, que pour nous prodiguer les brocards. Seul, « l'oncle », agacé de nos intransigeances, mais respectueux peut-être de notre fermeté, nous considérait comme les porte-paroles de la génération nouvelle, mais nous faisait payer cette dignité à laquelle il nous avait promus, par de violentes querelles dans son rez-de-chaussée. C'est d'après nos articles — et bien entendu en les combattant — qu'il rédigeait son feuilleton sur les pièces hardies d'alors. Et sans souci de déplaire à nos abonnés, — nous n'en avions guère ! — de faire la moindre cour aux puissances d'académie et de journal, rudement nous ripostions. Au lendemain d'une pièce nouvelle de l'un des nôtres, l'auteur expiait les coups de griffe que, dans ses articles, il avait donnés aux critiques d'arrière-garde pour défendre les ouvrages de ses amis antérieurement joués. Mésaventure prévue et acceptée, qui ne fit jamais baisser le ton aux moins énergiques d'entre nous. Ce n'étaient point là mœurs et calculs d'arrivistes ! Aussi gardons-nous un fier orgueil de nos témérités. Et lorsque nous nous revoyons, travaillant l'hiver à la Revue, médiocrement chauffés par la flamme des « bouillons » du journal (le seul combustible que lui permissent ses ressources), mais tout vibrants de joie et de confiance, nous nous précisons mieux à nous-mêmes nos raisons de nous aimer et de nous estimer les uns les autres. Nous avions au cœur une flamme autrement rayonnante que celle de notre humble papier. C'est cette flamme là tout de même qu'on apercevait du dehors et qui finit par émouvoir le monde des Lettres.

Jean Jullien, de beaucoup notre aîné et celui dont l'œuvre était la plus avancée, aurait dû être le premier à recueillir le profit de tant de zèle et d'efforts. Nous venons de voir au contraire comment, à la faveur de la gouaille boulevardière et du vaudeville renaissants, on se hâta de proscrire son art sévère. Pour mettre un terme à cet ostracisme, il fallut l'heureuse initiative de Gémier, pendant sa trop brève direction au Gymnase et à la Renaissance. Passionné de son art, rebelle aux modes, ambitieux de réussir avec de nobles pièces, il ne se laisse point duper par

l'esbroufe des malins, et sait différencier des brillantes pitreries qui ne l'intéressent pas, les œuvres humaines et fortes auxquelles vont, en toute sincérité, ses préférences. Ayant joué autrefois des comédies de Jean Jullien, il goûtait la sobriété dramatique de cet écrivain.

Aussi, dès qu'il exerça quelque influence, voulut-il faire représenter *La Poigne* qui lui avait été lue et qu'il tenait à juste titre pour une œuvre importante. Il y a trop peu d'années qu'on l'a vue sur la scène pour que j'en conte les péripéties. Il suffira d'en résumer le thème. Jullien voulut montrer la déformation morale que l'habitude du pouvoir est capable de produire chez un homme, naguère généreux et libéral. Il le fit en quatre actes saisissants, avec des personnages d'un fort relief. Un grand succès le récompensa de sa noblesse de pensée. On dut reconnaître que, pendant ces années de silence, sa compréhension des hommes s'était singulièrement élargie et qu'il jugeait la vie et le monde avec une philosophie plus clairvoyante.

Par l'*Ecolière*, que le même Gémier représenta l'année suivante sur son théâtre de la Renaissance, cette impression se précisa. On se souvient qu'il s'agit des révoltes d'une jeune fille contre les injurieuses fringales, les attentions dégradantes et plus tard les outrages rancuniers des hommes qui ne respectent pas sa fière noblesse d'âme. Personnage qui a peut-être pris dans Ibsen conscience de sa dignité, mais qui, cependant, tout à fait de notre époque et de notre pays, représente d'une manière typique la jeune Française, libre et forte d'aujourd'hui, laquelle aussi soucieuse de sa beauté morale que de sa beauté physique, met son orgueil à ne dépendre que d'elle-même. Parfois — c'est son tort — elle est plus selon les livres que selon la vie. Elle risque de payer cher cette erreur. Et au moment où elle l'expie, il lui arrive de reconnaître, comme l'héroïne de Jean Jullien, qu'à la place de l'institutrice qu'elle croyait être, elle n'est encore qu'une « écolière ».

Nos lecteurs ont trop présente à l'esprit la pièce de Jean Jullien jouée cette saison à l'*Œuvre* par les soins de M. Lugné-Poë, l'*Oasis*, pour que, après la publication dans cette Revue de ces cinq actes éloquents et généreux, j'en détaille à nouveau les péripéties. Je me bornerai à compléter mon rôle d'historien en rappelant que l'auteur y pose lui aussi — mais avec quelle noblesse ! — le problème des races et des religions et prouve par une démonstration saisissante combien toutes ces différences comptent peu devant l'humanité pareille qui frémit dans nous tous. Avec une grande voix de philosophe qui juge la vie de haut, dans toute la sérénité de sa solitude, il donne aux êtres le conseil de s'unir, malgré ces divergences extérieures, pour l'amour libre et fécond. Après les avoir montrés se ruant à la conquête sanglante, puis à l'or, décevants mirages par lesquels l'homme se laisse éternellement fasciner, il les oriente vers le bonheur par la tendresse et le travail créateurs.

Résumés trop brefs ou, de ces fortes pièces si humaines, nous n'avons pu mettre que les dominantes, mais qui suffiront à faire sentir, je l'espère, l'ennoblissement progressif de l'œuvre de Jean Jullien et combien sa portée sociale s'est accrue.

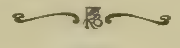
Tel est son passé. Tel est l'étape actuelle de son développement. Il nous a paru que, à une heure si claire de sa vie, ses confrères lui témoigneraient de manière gracieuse leur sympathie en réclamant pour lui cet acte de justice auquel, depuis tant d'années, il a droit.

C'est avec émotion et avec bonheur que je me suis fait leur interprète.

GEORGES LECOMTE.

Les soussignés, dans leur vive sympathie pour le talent et l'œuvre de Jean Jullien, s'unissent pour exprimer le désir de le voir nommer chevalier de la Légion d'honneur au 14 juillet prochain.

PAUL ADAM. — LÉON BAILBY. — HENRY BÉRENGER. — LÉON BLUM. — JULES BOIS. — LÉON BOURGEOIS. — ADOLPHE BRISSON. — F. BRUNETIÈRE. — HENRY CÉARD. — HENRI CHANTAVOINE. — GEORGES CLÉMENCEAU. — JULES COMTE. — GUSTAVE COQUIOT. — COURTELINE. — FRANÇOIS DE CUREL. — LUCIEN DESCAVES. — JEAN DOLENT. — MAURICE DONNAY. — AUGUSTE DORCHAIN. — GEORGES DUMAS. — FÉLIX DUMOULIN. — J. ERNEST-CHARLES. — ESTAUNIÉ. — EMILE FABRE. — PAUL FLAT. — PAUL-LOUIS GARNIER. — GROS. — E. HARAUCOURT. — LÉON HENNIQUE. — JULES HURET. — HENRY LAPAUZE. — HENRI LAVEDAN. — GEORGES LECOMTE. — DANIEL LESUEUR. — GEORGES LEYGUES. — LUGNÉ-POE. — MAURICE MAINDRON. — ROGER MARX. — CAMILLE MAUCLAIR. — FR. MAURY. — VICTOR-EMILE MICHELET. — POL NEVEUX. — M. POTTECHER. — HENRI DE RÉGNIER. — JULES RENARD. — ADOLPHE RETTÉ. — EDOUARD ROD. — ROGER-MILÈS. — J.-H. ROSNY. — RAOUL DE SAINT-ARROMAN. — EDOUARD SARRADIN. — EDMOND SÉE. — EDMOND STOULLIG. — SIMYAN. — HENRI TUROT. — LOUIS VAUXCELLES. — EMILE VERHAEREN. — VIÉLÉ-GRIFFIN. — PIERRE WOLFF. — L. LUMET. — LÉOPOLD LACOUR. — OCTAVE UZANNE. — MACRICE LEBLOND. — GUSTAVE GUICHES. — GUSTAVE TOUDOUZE.



LES RELATIONS FRANCO-SCANDINAVES (1)

Mesdames, Messieurs,

Vous êtes les bienvenus sur la terre de France. Je me félicite que le premier salut que vous y recevez soit celui de l'Université de Paris.

L'Université de Paris a vu avec plaisir se former

(1) Allocution prononcée par M. L. Liard, Vice-recteur de l'Académie de Paris, à la réception des Scandinaves, à la Sorbonne, le 21 juin 1904.

cette Association franco-scandinave ; elle souhaite, et c'est aussi votre vœu, qu'à la section suédoise et à la section française aujourd'hui constituées, s'ajoutent bientôt une section danoise et une section norvégienne.

D'une façon générale, l'Association franco-scandinave se propose « d'établir des relations amicales entre ses membres », ceux de là-bas et ceux d'ici.

Entre vous et nous, c'est chose facile, et nous y sommes prédisposés, les uns et les autres, par plusieurs siècles d'histoire.

Nous n'avons pas oublié qu'au XVI^e et au XVII^e siècles, les histoires de nos deux pays furent si intimement unies qu'on ne peut enseigner l'une sans savoir l'autre — nous n'avons pas oublié que Richelieu, dont la Sorbonne garde la tombe, saluait du beau nom de « soleil levant » l'apparition de Gustave-Adolphe. — Nous nous rappelons encore que France et Suède furent partenaires dans la grande partie engagée contre la maison d'Autriche pour l'affranchissement de l'Europe ; — que pendant tout le XVIII^e siècle, si nous ne coopérons plus sur les champs de bataille ou dans les congrès de la diplomatie, des relations se continuent entre nos deux pays, dans le domaine des lettres, des arts, des sciences et des mœurs. — Nous nous rappelons enfin que nos histoires se retrouvent mêlées dans la crise de la Révolution et de l'Empire, et qu'en Suède, le dénouement de cette crise fut l'adoption d'un Français pour continuer l'œuvre glorieuse de la dynastie nationale.

Nous y sommes prédisposés encore par des faits plus récents.

Certes, je dois avouer que, jusqu'ici, nous n'avons pas suivi d'assez près, assez régulièrement, le fécond travail des Universités suédoises et de la science scandinave ; et peut-être chez vous ne connaît-on pas assez notre effort depuis trente ans, pour refaire nos Universités vers lesquelles, depuis quelques années, reviennent nombreux les étudiants étrangers, comme aux temps lointains où vos diocèses avaient des collèges près la vieille Université de Paris. Pourtant nous savons le grand mérite de vos écoles savantes, de votre école philologique, de votre école historique, de votre école chimique, dont le maître, Arrhénius, était, il y a quelques jours, l'hôte de nos laboratoires.

De votre côté, vous n'ignorez pas les travaux de quelques-uns de nos savants. Un des vôtres, M. Mittag-Leffler, fondait il y a quelques années un journal de mathématiques écrit en notre langue ; deux des nôtres, M. Poincaré et M. Appell, triomphaient dans un concours de hautes mathématiques, ouvert par votre roi ; un des nôtres, M. Painlevé, était appelé à Stockholm pour y donner un cours de géométrie. Plus récemment, des Français recevaient les palmes enviées que chaque année votre Institut Nobel décerne à ceux qui ont le mieux fait dans le domaine de la pensée : Sully-Prudhomme, le poète profond et humain ; Frédéric Passy, l'apôtre vénéré de la paix ; il y a quelques jours, Becquerel, Curie, M^me Curie, les inventeurs de tout un mystérieux domaine de la nature. Nous ne pouvons que gagner les uns et les autres à multiplier nos relations intellectuelles.

L'Association se propose de « faciliter, — par des voyages, des conférences, des bibliothèques — « aux Français, la connaissance des pays et de la culture scandinaves ; aux Scandinaves, la connaissance de la France et de la culture française ».

Vous vous êtes mis en route les premiers.

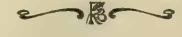
Vous allez visiter la France. Je vous demande simplement de la bien regarder, pays et habitants. Vous l'avez abordée par le Nord, là où elle est pâle et verdoyante ; à mesure que vous descendrez vers le midi, vous la verrez plus lumineuse et plus dorée. Partout, sous ses aspects divers, vous trouverez une terre féconde. Partout, aussi, vous trouverez un peuple laborieux en toute sorte de labeurs ; et si, comme je le souhaite, vous regardez dans les hommes, sous des variétés nombreuses et parfois tranchées, vous trouverez au fond un même esprit, l'esprit de vérité et de justice, l'esprit de Descartes et de la Révolution.

Quand à notre tour nous irons vers vous, nous trouverons un pays où, dit-on, la nature a dans sa grandeur austère des sourires charmants, un peuple à la vie sérieuse et simple, calme et douce, un pays heureux, de haute moralité, où l'homme a su faire un viril et efficace effort pour la dignité de l'homme et la force de la patrie, un pays enfin où la femme a conquis, par son intelligence et ses vertus, une large place dans la société, dans la vie intellectuelle de la nation, et dans le service de l'Etat.

Aussi, Mesdames, une députation suédoise où vous ne seriez pas en grand nombre ne représenterait vraiment pas la Suède. J'espère que, dans votre voyage en France, vous entreverrez les efforts heureux que, nous aussi, nous avons faits, et que nous soutiendrons pour élever la femme, par l'éducation, à la hauteur de ses devoirs et de ses activités sociales.

Mesdames, Messieurs, au nom du Conseil de l'Université de Paris, soyez les bienvenus dans l'Université de Paris.

L. LIARD,
(de l'Institut).



LA
SCULPTURE GRECQUE ET SES LOIS [1]

Subordonner l'individualité des formes à leur beauté typique ; tel est, dans sa simplicité apparente, le secret plastique de l'art grec et la raison transcendante qui lui a valu son rôle de modèle universel.

Avant que le mythique Dédale eût séparé les jambes et que Smilis d'Egine eût modelé la Junon d'Argos, il existait deux arts admirables, l'égyptien et le kaldéen. Le Louvre nous les montre suffisamment pour vérifier, aussi bien dans les têtes pharaoniques que dans les statues de Goudéa, la recherche des formes typiques, mais d'un type restreint à une race et à un lieu.

En face des figures du Nil ou de l'Euphrate, le type hellénique paraît le type humain par excellence. Que les Grecs n'aient fait que des copies de corps grecs ou qu'ils aient inventé un corps idéal, il est évident, pour tout le monde, qu'ils ont trouvé la forme la plus générale de l'espèce. La loi qui leur a permis d'atteindre à cette beauté incomparable se trouve expérimentalement prouvée par les chefs-d'œuvre ; et dès lors, ceux qui la méconnaissent se trompent.

Individualiser une forme est une opération analytique qui manifeste les différences entre la personnalité et la série. Un portrait atteint à la ressemblance d'autant qu'il particularise le modèle et développe ses traits distinctifs.

Au contraire, le type d'une forme donne sa synthèse et manifeste les identités de l'individu avec l'idéal d'espèce.

Toutes les théories et toute l'évolution des arts du dessin se rèduisent à la prédominance, et au degré de prédominance de l'un de ces termes.

Le mythe, qu'il faut toujours consulter comme la plus ancienne version d'une idée, nous montre chez les Aryens, Promethée modelant l'homme à son image ; et chez les Sémites, les Œlohim projetant leur ombre pour y découvrir la forme humaine. Et, circonstance qui a son intérêt, le Titan comme l'ange de Jehovah, ne pétrit qu'une forme unisexuelle, l'homme-femme de la version ordinaire, l'androgyne de l'art.

L'artiste de Hellade, fidèle à cette conception, se consacra à la représentation de l'homme-type ; et quand il fut assez maître de ses moyens expressifs, pour subtiliser, il produisit une forme synthétique des sexes et atteignit ainsi le plus haut degré de la perfection plastique. Cela pourrait se justifier également chez les maitres de la Renaissance. On oublie trop que le phénomène de la création artistique obéit à des lois rigoureuses, inéluctables comme celles des autres phénomènes. L'inconscience évidente de certains ne contredit pas l'assertion ; il est dans l'essence du génie de deviner ce qui convient et de faire concorder son inspiration et les règles, par intuition.

Les chefs-d'œuvre ont un air de famille qui frappe le plus profane, à la visite d'un musée ; en effet, l'œuvre d'art résulte de l'application raisonnée ou instinctive, autrement dit, talentueuse ou géniale, de principes aussi invariables que ceux de la physique. Le captif de Michel Ange, le chef-d'œuvre de la statuaire moderne, redit exactement la leçon exprimée par la Victoire de Samothrace ou l'Athlète combattant.

La culture latine, très développée picturalement, déjà remarquable en musique, est nulle en statuaire, sinon l'érection des récentes statues de Paris n'eût pas été possible. Notre esprit particulièrement littéraire a besoin d'éducation pour percevoir la plastique pure, c'est-à-dire la beauté sans drame, le corps au repos.

Il y a des wagnériens enthousiastes qui ne comprennent pas la musique de chambre ou la symphonique ; qui vibrent à *Tristan* et à *Parsifal* et ne perçoivent rien aux derniers *quatuors* de Beethoven. Les *murmures de la forêt* ne les enchantent que grâce aux images de Siegfried vainqueur du Dragon et guidé vers Brunehilde par le rouge-gorge. Le contemporain se comporte ainsi devant la statuaire. Il faut qu'elle corresponde à une notion historique ou romanesque, qu'elle soit l'illustration d'un texte, qu'elle blasonne un sujet. Le Mars Farnèse, le Jason rattachant sa sandale, au Louvre, porteraient aisément d'autres désignations : aucun accessoire ne précise le dieu de la guerre ni le conquérant de la Toison d'Or. Ce sont des hommes d'une harmonieuse proportion au même titre que le *Thésée* et le *Faune* d'Olympie.

Qu'on étudie le musée du Vatican, celui de Naples, ou d'Athènes ou de Londres, on se défendra mal d'une impression qu'on n'osera pas avouer. Le petit nombre des types, la constance des mêmes attitudes paraissent accuser une véritable stérilité d'invention, d'autant que sur la foi des manuels, on attribue aux Grecs une indépendance entière, en face de la religion. Ce n'est pas dans un alinéa que je puis exposer le hiératisme de la sculpture antique, prouver que la pose des figures offrait autrefois un sens parfaitement défini, et enfin que les Tanagra signifient autrement que par leur charme.

Il faut voir, dans un marbre attique, un monu-

(1) Cette étude se rattache à celles précédentes sur le théâtre antique : V. *Revue Bleue* : *La Religion et le théâtre* (6 février) ; *Le Théâtre et la démocratie* (5 mars) ; *Un Art patriotique* (23 avril).

ment, un Parthénon mouvant qui fut conçu, selon une pensée architectonique ; et comme tel présente des parties portantes et d'autres portées, et les cent relations imaginables de l'équilibre, du profil, de la distribution des pleins et des vides, de la succession des surfaces, de la croissance et de la décroissance des courbes.

La théorie du type, trop rigoureuse, aboutit au poncif qui est le point mort de la création artistique. Beaucoup, pour éviter le psittacisme, se sont jetés dans l'excentricité et les outranciers se disculpent de violer les règles, en invoquant la nécessité d'échapper au péril d'imitation. Ils se trompent et nous trompent, ce disant. Aucune esthétique n'a dit de copier les formes antérieures, mais au contraire d'inventer canoniquement. Inventer, c'est varier, c'est donner une version nouvelle d'un texte forcément connu.

Entrons au Vatican et recherchons trois aspects du dieu suprême : l'empyréen, le souterrain et le pontique. Et voyons comment l'Hellène a différencié Jupiter de ses frères. Deux traits d'exécution se voient dans le buste d'Ostricoli ; le développement du frontal, son épaisseur médiane et la luxuriance de la chevelure. Il s'agissait de rendre la volonté suprême, et le sculpteur a éperonné le front d'une proue ; la prodigieuse richesse du poil fait penser à la sève qui circule dans un arbre majestueux.

Le Pluton n'aurait-il pas le boisseau mystique sur la tête, se reconnaitrait à l'ombre qui enveloppe ses traits. Je n'oserais employer cette expression si ce visage n'était pas célèbre et très reproduit. Comment l'artiste a-t-il pu mettre un tel clair-obscur de tristesse séculaire, dans des formes aussi nettes ? Neptune majestueux, aussi, mais inquiet, prêt aux violences, d'humeur instable, à la chevelure humide allégorise bien l'Océan aux aspects si intermittents. Sans multiplier ce genre d'exemples, nous savons que l'Hellène individualisait les Dieux. Qui donc, en face de la colossale Junon de la villa Ludovisi se tromperait à voir cette bénignité divine, cette expression si lointaine de l'éphémère et cependant si douce ? Elle ne convient qu'à l'épouse de Jupiter.

En même temps qu'on remarque l'apparente monotonie, on est ordinairement frappé de la valeur du fragment grec. Sans tête et sans bras, les statues modernes perdent leur sens expressif : car l'artiste a vu surtout le masque et le geste. Réduisez la Victoire de Rude à l'état de la Samothrace ; il n'y aura plus rien à admirer. Le fameux torse du Belvédère, que Michel Ange presque aveugle venait palper, n'a pas d'analogue dans notre ère.

Le *mouvement de la statuaire hellénique est toujours périphérique* : telle est la seconde loi de cet art où l'expression circule, comme le sang chez l'être vivant. Nos contemporains concentrent la signification soit sur un aspect, soit dans les membres, et leur œuvre offre presque toujours des parties neutres, qui meurent littéralement, si elles se détachent de la figure. En outre, l'exécution ancienne était uniformément poussée. L'Hermès de Praxitèle offre un ensemble mené au même point de modelé. L'artiste grec finissait scrupuleusement : même quand le modelé est traité largement, les surfaces sont polies.

Pour les groupes, le mouvement périphérique impose de grandes difficultés : elles sont résolues dans les *Lutteurs* de Florence qui offrent, sous tous les aspects, un intérêt égal : les lignes tournent, au point de faire hésiter sur le véritable point de vue. L'emplacement d'une statue détermine plusieurs questions de facture : il est comique par exemple de trouver le nez d'un buste moderne à l'arête carrée, comme la taillait l'antiquité, pour les figures d'un fronton destiné à être vues d'en bas et de loin.

En se figurant l'artiste indépendant du dogme, on a cru qu'il suivait une inspiration heureuse et que l'attitude comme la proportion étaient les fruits de l'originalité. Cette double erreur disparaît à l'étude des musées. L'uniformité des types et des poses constitue un hiératisme et l'identité des résultats prouve l'observation d'une méthode traditionnelle.

M. Camille Mauclair, le plus remarquable de ceux qui cherchent à établir un concordat entre la leçon du passé et l'actuelle aspiration, a présenté ici même les majeures objections contre l'imitation de l'antique. Il a raison, nous ne pouvons parler grec et bien parler : mais la syntaxe plastique, telle que l'Ionie l'a composée, peut servir à la création de formes nouvelles et cependant canoniques. Celui qui observe la périphérie du mouvement n'imite personne, il obéit simplement à une règle séculairement rationnelle.

En cherchant une chose, on en trouve d'autres. Ce fut l'aventure des alchimistes découvrant nombre de corps simples dans leur pourchas du dissolvant universel. Pour retrouver le geste du théâtre antique, on ne peut interroger que les marbres. Ils révèlent une troisième loi plastique.

Tout mouvement se compose de trois temps, prologue, acte, épilogue, comme la vague se forme de trois lames. Rarement, l'art représenta l'acte comme dans l'*Athlète combattant* du Louvre ou les *Lutteurs* de Florence. Ordinairement, le *Discobole* s'apprête à lancer le disque ou le guerrier est assis comme le Mars Ludovisi.

En rapprochant la *Diane* du Louvre de l'*Apollon* du Belvédère (ces statues s'associent esthétiquement) la sœur semble courir au secours du frère ; mais nous ne voyons celui-ci qu'après le trait lancé, vainqueur

et s'éloignant déjà, avec une fierté vraiment olympienne. Supposons le frère et la sœur tendant leurs arcs chargés d'une flèche et aussitôt ces figures se rapprochent de nous et perdent leur accent surhumain.

L'esthétique hellénique préconisait donc le prologue et l'épilogue, et rejetait le drame lui-même comme un thème inférieur. A la reflexion, ce parti pris devient tout à fait légitime. L'imagination s'intéresse davantage à ce qu'elle conçoit qu'à ce qu'on lui montre. Wagner a mis de la puérilité dans son admirable Siegfried, en étalant aux yeux son dragon forcément dérisoire. L'*Apollon*, dans son acte d'archer visant et décochant le trait, s'humaniserait tandis que, au Belvedère, l'idée de lutte ne paraît pas ; le Dieu a châtié, il vibre encore de colère et de dignité offensée. La stase, qu'on traduirait par la posture, désigne la résolution d'un mouvement.

Dans l'admirable relief où Mercure ramène Eurydice à Orphée, le moment choisi est celui où le dieu a déjà fait la défense fatidique, où Orphée a épuisé les exclamations : il fait silence dans cette scène surnaturelle ; le mystère enveloppe les trois personnages d'une harmonie presque visible et qui les baigne d'effluves immortels. Un moderne aurait préferé une théâtralité, où Orphée aurait tendu les bras, où Mercure l'aurait arrêté du geste. Le Musée d'Athènes possède des stèles funéraires, en parfait état, qui représentent exclusivement des scènes de deuil. Ici, une famille pleure devant le jeune homme qui s'endort du dernier sommeil ; là, une femme d'un mouvement délicieux, se couvre de ses bijoux, en une suprême toilette. Ces reliefs ne frappent pas tout de suite comme une gesticulation déclamatoire, mais, quelle pénétrante et durable mélancolie ils projettent sur l'esprit qui les a une fois pénétrés. Le contenu de l'émotion qui est une bienséance dans l'Iphigénie de Racine, cette discipline de l'âme qui la contraint à ne pas exhaler tous ses soupirs, est une perfection en littérature et une condition en statuaire où l'on ne doit jamais épuiser l'expression morale, ni la tension organique. Le seul démenti à cette loi vient du Buonarotti, Il semble qu'il soit venu dans l'art pour donner aux règles les démentis d'un Prométhée. Seulement, il n'a pu doter l'humanité du feu étrange qui l'animait. Son œuvre à elle seule constitue un art entier, surtout son œuvre de marbre Il faut l'honorer dans son isolement. Comme un Dante sublime, il n'a pas toujours abouti à la Beauté, et le sublime, non plus que le météore, n'enseigne rien que la permanence du mystère autour de nous.

L'étonnement, ce choc que reçoit l'esprit devant le colossal ou l'imprévu, épuise vite notre sensibilité. Une race qui s'est exprimée par l'ogive tenterait inutilement de réaliser l'idéal de la sérénité ; notre aspiration inquiète nous filie à Promethée. Toutefois, nous venons (et on viendra toujours) vers ces temples harmonieux où règne la divine paix, où rien ne rappelle la vieillesse, la souffrance et la mort. Pour l'homme d'aujourd'hui aux prises avec les courants désordonnés de l'évolution cet art pondéré et noble dégage un rafraichissement salutaire et s'il ne satisfait pas notre passionnalité ; du moins il la modère comme fit la lyre d'Orphée parmi les Thraces.

L'art grec a-t-il copié les formes vivantes de l'Attique ou bien a-t-il composé une forme idéale ? Dans le premier cas, la beauté des œuvres résulterait de la beauté des modèles et les Hollandais eux-mêmes se trouveraient justifiés ; dans le second, la doctrine réaliste perd son crédit.

Pour l'Hellène, l'étranger s'appelle le barbare. Il le représente d'abord sous les traits du Phrygien : le Pâris du Vatican, la Médée de Latran, les groupes mithriaques montrent la mollesse asiatique. Ensuite, on le voit dans la figure du Scythe dont le *Rémouleur* de la Tribune, qui aiguise son couteau pour écorcher Marsyas paraît le meilleur exemplaire. Enfin vient le Celte, tel que le personnifie le *Gaulois mourant* de Ctésilaüs. Ce marbre si pathétique, les cheveux durs, la poitrine et le dos d'une structure grossière, pourtrait vraiment un des envahisseurs que combattirent les rois de Pergame au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

N'ayant plus la perfection corporelle à exprimer, le ciseau grec se fait pittoresque ou pathétique. Le chef-d'œuvre de Ctésilaüs démontre que l'Hellène, dans le Diadumène, non plus que le Doryphore, ne reproduisent des individus.

La culture physique, à Athènes, ne poursuivait pas un résultat de force : solidité du jarret ou du biceps indépendante des manières et de l'élégance. Il faut réunir la leçon de maintien de l'ancien régime à l'effort gymnique pour concevoir la palestre antique ; avec cette considérable différence que les manières d'une Cour, toujours conventionnelles et subordonnées aux modes du vêtement, développent une grâce toute locale et nationale, tandis que le pentalthe, à l'état de nudité, accomplit l'homme naturel, l'homme typique. Nous ignorons la méthode antique : elle s'attachait certainement à produire un résultat harmonieux : et voici une troisième loi : La *plastique grecque est l'expression du corps humain, tel qu'il devient par la culture gymnique systématisée.* On ne peut séparer ces deux faits simultanés de l'entrainement pentalthique et de la perfection sculpturale. A Eton et à Oxford, la jeunesse anglaise reste disgracieuse et brutale : à la rénovation des jeux, un fils d'Albion remporta le prix d'Athènes, mais il n'aurait été qu'un très médiocre modèle. L'exploit du soldat de Marathon, ou tout autre trait de résis-

tance organique, ne se rapporte aucunement au développement idéal de la forme.

Si on envisage la représentation féminine, l'antiquité n'écrase plus l'effort moderne de son olympienne supériorité. La Pallas de Velletri, si auguste dans sa pureté, se réfère à un idéal masculin : il en est de même des victoires, malgré la précision des galbes. Diane, représentée toujours dans un acte viril, diffère peu de son frère Apollon. Il faut arriver à Vénus, « charme des dieux et des hommes », pour contempler la féminité. Encore ici doit-on abandonner une routine : l'illustre Vénus de Milo est une Victoire, elle écrivait sur un bouclier, comme la Victoire de Brescia. A considérer la robustesse des membres et la fierté de la tête, on ne saurait y voir la sœur de la Vénus du Capitole et de la Médicis. Les belles figures de Cypris ne nous sont pas parvenues : d'après ce que nous connaissons, aucune statue ne nous donne l'impression féminine de certaines terres cuites, pleines de morbidesse et d'accent sexuel.

Les femmes incomparables, après les grandes déesses, sont une Victoire rattachant sa sandale ou le groupe des Parques, merveille de vie solennelle et de réalité surhumaine. Dans le même esprit où ils féminisaient Apollon et Dionysos, les Grecs ont virilisé les allégories obtenant ainsi une véritable immatérialisation, et cela constitue la quatrième loi plastique : *La figure féminine dont le mouvement est viril doit se modifier selon le sexe du mouvement; et la figure masculine dont le mouvement est féminin doit se modifier semblablement*. Voilà pourquoi Minerve, fille du cerveau divin, a un front si développé qu'il offusquerait sous le casque et Dionysos une forme voluptueuse et un air rêveur. Même quand il est représenté en homme mûr, il est gras et un peu lourd comme dans la splendide statue du Vatican, appelée Sardanapale, qui selon le beau mot d'un Allemand « contemple avec une intime et profonde volupté le monde qu'il a dominé ». Ainsi, le vrai sexe de la statuaire grecque consiste en activité et en passivité qui forment deux clés plastiques.

Des esprits superficiels commencent à maugréer devant le *Génie* du Vatican, et fulminent en face de l'*Hermaphrodite* du Louvre. Il y a là une erreur d'art en même temps qu'une faute de morale, bien différente de la théorie qui héroïse l'Amazone et efféminе Dionysos. Quant à l'*Antinoüs*, il interprète une idée romaine et basse. Cependant, combien de Mercure et de héros sont confondus, sur les catalogues, avec l'affranchi d'Adrien !

Ce qui rend l'étude de l'art grec si difficile est l'absence d'originaux, en bon état : quoique la composition des métopes et surtout la frise de la cella au Parthénon, manifestent le génie de Phidias, nous ne possédons pas un fragment authentique de sa main. Des autres maîtres, nous n'admirons que des copies souvent très restaurées, râclées, même modifiées. Combien de fois, dans l'antiquité même, les têtes furent jetées bas, selon le caprice politique ! A l'exemple d'Alexandre, beaucoup se faisaient représenter en divinité et les sculpteurs tenaient assortiments de statues apothéotiques, auxquelles il ne manquait que la tête de l'acheteur. A l'époque des Médicis, beaucoup de torses antiques sont devenus des figures entières. Il faut noter encore que les Grecs archaïsaient volontiers, ce qui rend douteux les ouvrages de style éginétique. Tel bas-relief aux mouvements raides, aux boucles symétriques, à la draperie verticale, qui ressemble aux figures d'Egine, appartient au second siècle après Jésus-Christ. Aucun archéologue n'assumerait, sans forfanterie, de séparer, dans un grand musée d'Europe, le grec du romain, d'une façon sûre, non plus qu'il ne désignerait parmi les peintures de Pompéï, celles qui reproduisent un original hellénique.

Malgré ces causes d'erreur, que la critique réduira par son application, à en juger par ce qu'elle a déjà accompli depuis Winckelmann, la plastique grecque est la seule qui ait la qualité pédagogique. Génie pour génie, le ciseau de la chapelle Médicis égale même celui de Phidias, devant le contemplateur qui ne demande à l'œuvre d'art que son rayonnement. Mais, à la chapelle Médicis, il n'y a qu'un homme, si admirable soit-il, et d'une individualité si spéciale que sa conception comme son exécution portent un véritable défi à l'humanité entière. Au fronton et aux frises du Parthénon rayonne une doctrine impersonnelle à force de vérité, un organon plastique, la formule pratique et œcuménique de la beauté.

Ayant pu retrouver quelques-unes des règles positives qui ont présidé à tant de chefs-d'œuvre, je les ai formulées, aussi brièvement que j'ai pu, pour la justification des maîtres et le bien esthétique de quelques-uns.

PÉLADAN.

LE LENDEMAIN DU MALHEUR

Suite (1).

« Je ne vivais plus de la vie réelle, mais d'une vie tout idéale, dont les mirages et les féeries de l'amour formaient l'atmosphère. Tous les enchantements de l'amour émanés de tant de livres passionnés vivaient en moi. J'avais l'âme de Juliette, d'Elvire,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 11 juin 1904.

de dona Sol, de Ninette et de Ninon, de Marie de Gonzague, des belles amoureuses de cour d'Alexandre Dumas, des hautaines et sentimentales grandes dames de Balzac, des ardentes héroïnes de Byron, si tendrement esclaves de leurs seigneurs maudits. Les doux sortilèges qui les attiraient vers leurs amants, l'ivresse de leurs abandons, leurs angoisses, leur mélancolie, les convulsions et les larmes de leurs désespoirs me pénétraient d'une exaltation attendrie. L'espace, pour moi, se peuplait de voix. Je trouvais un langage aux souffles du vent, aux frissons des feuilles, aux rumeurs fuyantes des eaux. La sonnerie des cloches de notre ville, où les chapelles de couvent pullulent avec les églises, à travers l'ouate rosée des brumes matinales, m'imprégnait de suavité. Je recherchais la contemplation solitaire des nuits, pour éprouver, dans tout mon être, ces délices de mélancolie que les poètes prêtent aux tressaillements des étoiles. Et je rêvais. Je rêvais ! Je sentais, avec une intensité qui me le rendait réel, comme un océan de tendresses éparses dans l'immensité. Les foules ne se doutaient même pas de leur diffusion. Les âmes d'élite, dont j'étais, savaient seules y désaltérer leur soif d'infini.

« Cette habituelle surexcitation de ma sensibilité n'allait pas sans des défaillances, des chutes subites dans l'aridité du cœur, dans le vide des sensations et l'ennui de moi-même. Inconsciemment, je me composais, de tous ces accidents du surmenage de mes facultés de sentir, une noble tristesse, que je cultivais, avec une orgueilleuse déraison. Cette tristesse me donnait de la fierté. Elle m'égalait aux poètes douloureux qui m'agitaient de tous les orages de leurs passions. Elle me livrait mieux à la tourmente contagieuse où il leur avait plu de précipiter tant de créatures artificielles, nées de leurs rêves, et animées des passions tumultueuses de leur propre cœur. J'en prenais, de moi, l'opinion que je serais capable de leurs amours éperdues, qui oscillaient entre l'extase et le martyre, quand je rencontrerais un homme digne de moi.

Dans cette ville du Puy, si dépourvue de culture un peu haute, qu'alors elle venait à peine d'avoir un théâtre, je ne me voyais guère de chances de découvrir l'homme de mes rêves et de mon choix. Nous fréquentions des fonctionnaires, des professeurs du lycée, des officiers, quelques commerçants. Le peu de noblesse qui s'y trouvait nous excluait de ses relations. Mon père était investi d'une sorte de suprématie, dans le parti radical, qui le faisait traiter en ennemi, par toute la haute société du département. On le soupçonnait d'aspirer à un siège de sénateur. Je recevais les hommages empressés de tous les jeunes gens qui m'approchaient. Je sentais leur admiration sur mon passage. Mais aucun d'eux ne répondait à mon idée préconçue de l'homme qui me donnerait les ivresses réelles de l'amour.

« Je ne vivais, cependant, que dans son insidieuse obsession, dans le transport de ses délices éventuelles. Toute cette ardeur intérieure, à vrai dire, se consumait en imagination. Si j'avais été en proie à quelque trouble de mes sens, à des impatiences de volupté, j'aurais entrevu, peut-être, les périls où mon exaltation pouvait m'exposer. Mais je ne ressentais que les langueurs préliminaires de l'amour. Je n'en souhaitais que les frissons d'âme, les émois venus d'un échange de sourires, d'une mutuelle caresse de regards, l'enchantement de me savoir liée de cœur, à travers les distances et parmi la foule, tout ce tendre délire, enfin, dont on se sent transportée, avant même de s'être effleuré les mains.

« Je n'avais aucune aversion pour les militaires, quoique mon père les eût en grand mépris. Ce n'est pas parmi eux, cependant, que je pensais découvrir celui que j'attendais. Je ne les trouvais pas assez pensifs, assez rêveurs, assez atteints du mal délicieux de poésie, dont je chérissais les alternatives entre l'enthousiasme et l'abattement. Ils m'étaient de suffisants valseurs. Je leur savais gré de se montrer sensibles à la séduction de ma personne. Et l'apprêt de leurs phrases embarrassées, pour me faire *deux doigts de cour*, m'amusait assez. Mais leur vie trop active, trop matérielle, est contraire à ma nature. Pourquoi ce nouveau lieutenant, que je venais de voir sur la place Saint-Laurent, m'a-t-il impressionnée si fort, à première vue? Y a-t-il une fatalité qui ménage les conjonctures et dispose de nos actes, par avance? Ou n'y a-t-il que des coïncidences fortuites, qui se combinent ou se repoussent, en dehors de toute volonté préétablie? Toujours est-il que mon attention a été captivée par ce jeune homme, au premier aspect. Ses yeux noirs, profonds, et son teint pâle ont correspondu, peut-être, à l'idée que je me suis faite, depuis longtemps, de la figure d'un homme passionné.

« Quoique j'eusse pu espérer, tout d'abord, que je le rencontrerais au bal de la Préfecture, je n'ai pu me retenir, plus de vingt-quatre heures, de savoir son nom. J'ai fouillé une bonne douzaine de numéros de l'*Officiel*, pour trouver la mention de sa mutation. Il s'appelle Jean de Maillargues, c'est un nom de ce pays, et il vient de Lyon. J'ai eu, dès le premier jour, toutes les puérilités d'une amoureuse. Il m'a été agréable de savoir qu'il avait séjourné dans la ville où j'ai été élevée.

« Je dois me rendre cette justice que j'ai commis, avec ce jeune homme, toutes les imprudences qui pouvaient l'autoriser à me traiter légèrement. Je n'ai pas couru après lui, je ne me suis pas jetée à sa tête, mais ma conduite ne lui a pas laissé

ignorer longtemps qu'il obtiendrait facilement accès auprès de moi. La longue surexcitation amoureuse où mes lectures et mes rêves romanesques m'avaient entretenue, m'avaient perverti l'esprit, insensiblement. C'est ainsi qu'à force de vivre, imaginairement, dans la familiarité de tous les préliminaires romanesques de l'amour, je ne sus trouver, en moi, aucune résistance aux premières tentatives du jeune lieutenant pour nouer des relations avec moi. A force de rêver au premier amoureux que j'aurais, et de prévoir, de disposer même, à l'avance, les circonstances où ce bel inconnu viendrait à moi, je m'étais dépouillée, à mon insu, de cette retenue, de ces timidités, de ces alarmes de la pudeur qui sont de si bonnes sauvegardes, contre la spontanéité, l'irréflexion et la curiosité des jeunes filles. Je m'étais attendrie si souvent sur le charme de tant de rencontres imprévues, où l'amour naissait d'un premier échange de regards, entre deux êtres qui ne s'étaient jamais vus! Cette invasion subite de l'amour me semblait une preuve si forte d'une loi mystérieuse qui prédestine deux âmes l'une à l'autre, les amène en présence, à travers toutes les invraisemblances, pour qu'elles se reconnaissent et s'unissent! Je redoutais tellement, par inadvertance ou pusillanimité, de passer à côté de l'âme qui me cherchait, sans qu'elle m'eût reconnue! J'avais enfin accumulé en moi, par mes habituelles exaltations sentimentales, un tel foyer de tendresses impatientes de se prodiguer! Dès le lendemain du jour où j'avais aperçu le lieutenant de Maillargues, il avait fallu que je connusse son nom. Je n'avais pas su, dès lors, m'interdire de me tenir à ma fenêtre, à l'heure où je savais qu'il pouvait passer sur la place. Par un reste de respect des convenances, je craignais qu'il me regardât; cependant, intérieurement, je m'impatientais qu'il ne m'eût pas encore aperçue. Malgré le froid et la neige, j'accompagnai ma servante aux provisions, dans l'espoir de le rencontrer. J'appris, de mon père, que le nouveau lieutenant vivait avec sa mère, réactionnaire passionnée, et qu'elle s'installait dans une maison entière, sur la route de Vals, où habitent, de préférence, les plus riches familles du pays. Mais il ne m'arriva pas de le rencontrer. Je devais me contenter de l'apercevoir au passage, à travers ma fenêtre. Et lorsqu'il leva enfin la tête vers moi, il put me voir lui sourire, à côté de mon rideau écarté. L'étonnement de son regard et la conscience brusque de mon effronterie irraisonnée me firent rougir. Il dut questionner ses camarades sur moi, car, à travers mon rideau baissé, maintenant, je le vis rire avec eux. Ce rire me choqua. Il me fit appréhender qu'il prît, de moi, une opinion fâcheuse, et, aussi, qu'il se crût autorisé à en user cavalièrement, avec moi. Je vécus dans des transes, durant quelques jours. Cependant, je ne pouvais me défendre contre la joie d'être connue de lui, et d'avoir pris un peu place dans sa pensée

« La réserve qu'il sut observer, à la suite de ce premier incident, dissipa mes appréhensions. Je le voyais, mais soigneusement dissimulée maintenant, lever la tête vers ma fenêtre, en passant. Pourtant il ne risqua aucun geste, aucune démarche qui m'auraient été un manque de respect. Malgré mon impatience de mêler ma vie à la sienne, peu à peu, je lui sus gré de sa retenue.

« Je commençais à m'irriter que le sort propice ne le menât jamais dans les maisons où j'allais en visite, lorsque je le rencontrai, enfin, au moment où il allait se retirer, chez M^me^ Lecourt, la femme d'un chef de bataillon. Il ne voulut pas laisser paraître que ma présence le retenait. Mais, il trouva le moyen de me dire, lorsqu'on m'eût nommée à lui, qu'il me connaissait déjà, de réputation, et qu'il me savait une des jeunes filles les plus distinguées de la société et la plus passionnée de musique et de poésie.

« Son compliment me donna de la fierté et du bonheur. Les autres jeunes filles et les femmes, là présentes, en conçurent du dépit, et se hâtèrent de tuer en germe les espérances matrimoniales qu'à leur sens, l'évidence de son désir de me plaire aurait pu faire naître en moi. Dès qu'il fut sorti, ce fut à qui renchérirait sur l'hostilité de sa mère contre le monde officiel, contre le radicalisme, contre les idées et les hommes opposés au rétablissement de la monarchie.

« J'affectai de ne pas m'avouer visée par les allusions de ces propos. Je me contentai de faire observer que M^me^ la comtesse de Maillargues étant de noblesse, avait bien raison d'être fidèle aux idées de sa classe. Et je pensai, à part moi, que si Jean de Maillargues s'éprenait de moi, comme je l'espérais, et comme le redoutaient mes bonnes amies et leurs chères mamans, ce ne seraient pas les idées de M^me^ la comtesse de Maillargues, qui empêcheraient notre mariage. Ou bien alors, l'amour n'aurait plus été l'amour.

« Je revis Jean de Maillargues, dans cette maison et dans d'autres, de loin en loin. Sans m'accaparer, au détriment des autres jeunes filles, il s'autorisait de ma réputation bien établie de liseuse passionnée et de musicienne, pour engager, avec moi, la conversation, en dehors des racontars coutumiers de notre petite ville. Il semblait prendre plaisir à me donner l'occasion de briller, dans notre société médiocre, qui m'enviait sourdement. Il se ménageait, chaque fois, l'occasion de quelque louange respectueuse des charmes de mon esprit. Il me saluait, quand il me rencontrait au dehors. Et, quoique nous

ne nous fussions rien communiqué de nos sentiments, nous nous disions, par nos regards, par nos sourires, par notre plaisir visible à converser en public, que nous étions passionnément amis.

« Trop d'yeux nous épiaient, déjà, pour qu'il nous fût permis de risquer le moindre aparté, dans les salons où nous nous rencontrions, ni dans les rues de la ville. Je ne pouvais pas me permettre d'attirer Jean de Maillargues à des visites chez mon père. Je n'étais autorisée à recevoir que des jeunes filles de mes relations. Et l'aversion de mon père pour les officiers s'était accentuée, particulièrement contre mon nouvel ami. Sa qualité de gentilhomme et l'attitude intransigeante, adoptée par sa mère, dès son arrivée dans notre ville, étaient les causes de cette animosité particulière de mon père. Tous ces obstacles à un commencement d'intimité n'avaient pas empêché que nous nous sentions d'accord. Nos yeux, chaque fois qu'ils se rencontraient avaient un secret langage, où s'avouait notre mutuel attrait l'un pour l'autre. Pour ma part, je sais bien que, pour avoir senti, quelques secondes, la caresse des yeux de Jean de Maillargues sur moi, je demeurais pénétrée de délices toute la journée. La contrainte que je devais imposer aux élans de tout mon être vers lui, soulevait, en moi, de furieuses révoltes. Mais je ne pouvais blâmer la circonspection dont il usait afin de ne pas me compromettre. Je ne doutais pas qu'il fût amoureux de moi. Et il ne pouvait pas me déplaire que son amour fût assez noble pour se contenir, — tant que les circonstances ne nous seraient pas plus favorables, — dans les limites de la prudence et du respect.

« Je devais reconnaître plus tard, à mes dépens, qu'il entrait bien du calcul dans cette correction de Jean de Maillargues, et que l'opinion commune, sur l'indépendance de mes idées, lui avait inspiré une appréciation de mon caractère, dont je n'aurais eu guère à m'enorgueillir. Mais je ne pouvais pas deviner, alors, que loin d'être un héros de roman, Jean de Maillargues était assez semblable aux autres hommes. Il n'était pas méchant, par goût, mais il avait des passions impérieuses. Et il ne considérait pas assez le mal d'autrui qui pouvait résulter de son plaisir. J'ai compris, depuis, que ma réputation d'indépendance d'esprit et d'exaltation intérieure lui avait donné l'idée que j'étais une fille impatiente de vivre, volontiers disposée à me délier des scrupules vulgaires, fort capable de m'affranchir des convenances, si je m'y trouvais invitée par mon bon plaisir.

« C'est ainsi qu'il me jugea, d'après les renseignements que durent lui donner ses camarades, qui prenaient pour d'évidentes aspirations au dévergondage, mes enthousiasmes romanesque et mon effervescence sentimentale. Il venait à moi comme à une maîtresse de choix, alors que j'allais à lui comme au prédestiné, que j'avais adoré avant de le connaître, comme à l'unique objet de mes rêves, comme au maître de mon cœur et de ma vie. Ce malentendu a été la cause originelle de la tragédie vulgaire et si douloureuse où nous ont précipités, en si peu de temps, les entraînements et les enchantements de notre idylle.

« Le mutuel accord encore inavoué, qui s'était établi entre nous, par le muet langage de nos yeux, par notre attention visible à engager la conversation sur des sujets de notre prédilection, dans les maisons où nous nous trouvions en visite, avait fini par exaspérer mon désir d'un commerce plus intime et plus explicite de nos pensées. J'en étais venue à désirer qu'au moins il eût la harbiesse de m'écrire. Et j'étais tentée moi-même, de solliciter de lui, cette correspondance. Ma vie n'était plus qu'un long colloque intérieur, où ma pensée ravie en la pensée du bien-aimé, me tenait comme en extase. Mon cœur débordait de tendresses impatientes de se répandre, et tout mon être était dans l'émoi d'un bonheur que je sentais tout proche et que j'aurais voulu hâter.

« Au Puy, le printemps est assez tardif. Il est rare, néanmoins, que le mois de Marie ne coïncide pas avec l'éclosion complète des feuillages et la floraison des premiers lilas. On est encore très assidu, dans cette ville, aux dévotions de la Sainte-Vierge. La cathédrale y est une de ses basiliques privilégiées. Et la statue monumentale de Notre-Dame de France, qui la domine, atteste que cette ville est sous sa spéciale protection. Le clergé de la cathédrale donne à ces cérémonies du mois de Marie une attrayante solennité. J'étais trop avide d'émotions poétiques, pour me priver des frissons mystiques répandus dans la vieille basilique par les effusions de l'orgue, le parfum des fleurs et par le foyer lumineux de l'autel, dans les ténèbres impressionnantes des voûtes.

« Je n'éprouve aucune confusion d'ailleurs, à m'avouer ici que je n'avais renoncé encore à aucune des habitudes de piété de mon éducation religieuse. J'eus même un réveil de ferveur, dans les prières où j'implorais la faveur du Ciel sur mon amour naissant.

« Il y avait une huitaine de jours que je suivais ces exercices du mois de Marie, à la cathédrale. Je m'éloignais du sanctuaire en compagnie de ma servante Annette, par une des ruelles étroites qui dirigeaient leurs obscurs circuits le long des pentes fort raides de la montagne, vers notre faubourg de Saint-Laurent.

« Derrière moi, tout à coup, le bruit d'un sabre battant sur des talons qui résonnent en cadence sur le pavé et qui me rejoignent, me saisit d'une angoisse délicieuse. Il me semble que tout mon sang se fige

dans mes veines; ma tête s'est alourdie, je suis prête à défaillir.

« Depuis des mois, et surtout depuis ces dernières semaines, j'avais senti en imagination, cent fois, mille fois peut-être, l'émoi de la minute que j'ai vécue en ce moment. Pourtant l'invasion en a été si nouvelle, que toutes les fibres de mon être en ont tressailli. J'ai dû attribuer au saisissement d'une frayeur, subite, imprimée à mes nerfs par ce bruit soudain de fer et de pas sonores, derrière moi, dans l'ombre, la contraction de ma gorge d'où ne sortaient d'abord que des réponses haletantes, aux premières paroles de Jean de Maillargues.

« Il ne fut inquiet de mon émoi qu'autant que l'exigeait la galanterie. Il ne s'attarda pas à me rassurer. Il affecta cependant de bénir le hasard qui lui ménageait une rencontre aussi propice à ses plus chers désirs, alors que je me plaisais à imaginer en moi-même qu'il l'avait volontairement épiée.

« Soit qu'Annette comprit qu'elle n'était pas à sa place entre nous deux, soit qu'elle nous supposât une intimité déjà avancée, elle s'attarda de quelques pas en arrière de nous. Et je ne vis pas alors que je la rendais complice de mon intrigue, ni que j'autorisais, en la laissant à l'écart, Jean de Maillargues à devenir entreprenant avec moi.

« Je m'inquiétais bien de cela, en un pareil moment! Je peux dire que je nageais réellement dans la joie. Je ne sentais plus le poids de mon être, dans la douceur de l'air où je me mouvais, comme dans des ondes de parfums. Je buvais les paroles de Jean de Maillargues. Elles résonnnaient en moi comme un chant attendri qui s'exhalait de son âme, juste assez maîtresse de ses ardeurs impatientes, pour ne pas me crier, immédiatement, son adoration. Mais je la sentais dans l'accent de sa voix, une voix vibrante et mâle, une voix doucement mordante, une voix qui brisait toute mon énergie et m'amollissait à son bras.

« Cependant, par contenance, par habitude d'opposer une défiance instinctive aux premières agressions des hommes, je m'efforçai de modérer de mon mieux, l'exaltation de ses louanges, et finis par en rire, non d'un rire de moquerie, mais d'un rire heureux, malgré moi, de ce rire qui semble aussi bien demander grâce, à des mains qui chatouillent, que les engager à continuer.

« Je ne tardai pas, hélas! à me désarmer de toutes les velléités de résistance que démentaient mes rires et l'alanguissement de tout mon être, au bras de Jean de Maillargues. Je lui laissais trop bien entendre, par là, tout le bouleversement d'allégresse dont ses paroles me transportaient. De tout mon cœur enivré, de tous les élans les plus lointains de mon âme, qui avait tant espéré les minutes de cette heure bénie, je me donnais à lui, j'étais sienne, sans le lui avouer encore ouvertement.

« Jean l'avait bien senti. De mon bras, son bras avait glissé à ma taille, en un effleurement de caresse. Et je ne m'étais pas dérobée à cet enlacement. Je me fiai aux ténèbres tutélaires de cette nuit, à l'ombre des maisons projetées dans les étroites ruelles en pente, contre les lueurs de la lune qui montait du Levant, pour nous dérober à la malice des yeux indiscrets.

« Cette paix de la nuit, ce silence, cette suavité des langueurs printanières, cette odeur un peu aigre de sèves échauffées dans la tiédeur de l'air, cette diffusion de jeunesse qui frémissait autour de nous, ces haleines lentes dans les feuilles nouvelles, pareilles aux vastes soupirs heureux de la terre ranimée, cette allégresse lointaine des étoiles que notre bonheur semblait réjouir, cette mélancolie attendrie de la lune, qui maintenait une large voûte de clarté entre les maisons de la basse ville et les hauteurs de l'enceinte de la Borne, tout concourait à donner, à cette heure, l'enchantement que j'avais imaginé à ma première ivresse d'amour.

« C'était bien dans une semblable émotion des choses muettes, autour d'eux, que mes chers poètes avaient senti leur cœur se fondre de délices, et que tant d'héroïnes de mes romans préférés avaient ouvert leur âme à la félicité. Il ne me revint à la mémoire, aucune strophe de ces chants où leur extase m'avait pénétrée, pendant que la voix rude et chaude de Jean me parlait, ni aucune figure des idéales jeunes filles que j'avais tant enviées. Mais j'étais l'une d'elles, bien mieux, je les étais toutes ensemble, et je brûlais de l'ardeur de tous les poèmes dont je m'étais imprégnée, tant que les paroles de Jean de Maillargues m'enlacèrent de leur fascination.

« Soit respect de ma confiante jeunesse, soit difficulté matérielle de profiter, immédiatement, de mon abandon à sa volonté, soit habileté à mieux assurer sa conquête par des ménagements propres à endormir les scrupules qu'il devait m'attribuer, Jean eut l'adresse de n'abuser d'aucune des privautés auxquelles l'auraient autorisé mon attitude abandonnée à son bras et mon ravissement manifeste à me trouver, seule, en sa compagnie.

« Aujourd'hui qu'une douloureuse expérience m'a éclairée sur la folie de ma conduite, j'ai vu quelles apparences de dévergondage et de perversité précoce elle avait offert aux entreprises d'un jeune homme instruit de ses avantages. Et, certes, tout me condamne dans mon malheur. Rien de vil, cependant ne m'y entraîna. Je n'ai été victime que de l'excès de franchise de mes sentiments. J'aimais l'amour. Et mon cœur impatient aspirait à ses ivresses, comme les fleurs appellent l'ardeur du soleil,

comme les âmes pieuses aspirent à sentir, en elles, la présence réelle de Dieu.

« Cette première entrevue, au clair de lune, avec Jean de Maillargues, me laissa dans ces transports intérieurs que donne, aux âmes religieuses, les effusions de la faveur divine. Seule, dans ma chambre, je savourai, longuement, mon allégresse. C'était une paix de tous mes sens et une exaltation de toute mon âme, qui m'eussent fait crier de bonheur. Aucun trouble mauvais ne me mettait en alarme contre l'imprudence et l'effronterie de ma conduite. Ma sentimentalité, seule, s'enivrait d'elle-même et de son émoi. J'aimais, enfin, et j'étais aimée! Et mon amour avait l'image même de mes rêves! La douceur de la nuit et son silence infini s'accordaient pour concentrer, en moi, tout le tumulte joyeux de mes sensations et tout mon délire. Ah! ces heures de joie, pures de toutes les servitudes des sens, quelle aube de lumière elles ont répandu sur mon triste amour! Et de quelles délices elles m'ont ravie, tandis qu'incapable de me livrer au sommeil, j'en prolongeais l'enchantement, à ma fenêtre, sous le frémissement heureux des étoiles lointaines!

« Les premières sonneries du clairon, à la caserne voisine, le lendemain, me jetèrent hors de mon lit, comme les soldats dont elles interrompaient le sommeil. J'aurais voulu apercevoir Jean, et j'aurais voulu qu'il me vît le regarder, afin qu'il sût combien ma pensée était absorbée en lui, désormais. Maintenant que je le sentais ardemment épris de moi, quoiqu'il ne m'eût fait, encore, aucune déclaration formelle de son amour, je me donnais à lui, d'un élan éperdu. En attendant qu'il sût aplanir les difficultés opposées à notre mariage, j'avais besoin de lui témoigner que j'étais sienne, à toutes les minutes de ma vie. Je ne sus rien prévoir, rien appréhender de ce qui pouvait nuire à mon amour. J'avais trop pris en pitié les prudences, les réserves des amoureuses de mes romans, qui s'étaient rendues malheures, par leur timidités, leur soumission à des contraintes de pure convenance. Mon amour était fier et résolu. Il allait droit à se satisfaire, dans un prochain mariage, que Jean devait vouloir comme moi. La loyauté de mes intentions écartait, de mon esprit, toute notion d'un danger quelconque, en ces premiers ravissements de l'amour, dont je ne sentais que la beauté. Mon amour, d'ailleurs, était tout en exaltatation intérieure, en effervescence sentimentale, en frissons de l'âme, dans la certitude que Jean de Maillargues m'aimait. Sa pensée régnait en moi, souverainement. Elle animait tous mes rêves. Elle imprégnait d'allégresse toutes les tentations que je recevais de la vie. Et, tout naïvement, je cédais au besoin de lui donner la joie de constater l'empire absolu qu'il exerçait sur moi, par mes regards, mes attitudes, mon attention exclusivement attachée à lui, et par les milles gestes, qui sont le secret langage de l'union muette des âmes.

« J'aurais souhaité qu'il m'aperçut à ma fenêtre, dès la première heure de ce lendemain béni de nos premières effusions, en se rendant à la caserne, pour l'exercice du matin. J'eus la légère déception de ne pas le voir passer. Mais que de fois, depuis, j'ai senti mon cœur trembler délicieusement, au bruit de ses éperons, dont je distinguais le son sur le pavé! Et que de fois, mon regard heureux et mon sourire ont offert la muette bienvenue de mon âme, à ses yeux levés vers moi! Je ne m'inquiétais pas, alors, de me livrer, ainsi, à la malignité publique et aux plaisanteries des camarades de Jean, jaloux de sa bonne fortune. Je ne sus pas même mesurer toute l'intensité de la malveillance qui s'éleva contre moi, dans les maisons où mon attitude extérieure avec Jean, révélait notre intimité.

FÉLICIEN PASCAL.

(*A suivre*.)

LA VIE LITTÉRAIRE

Les Souvenirs du comte de Hübner

(Comte DE HUBNER. *Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris, sous le Second Empire (1851-1859)*, publiés par son fils, le comte Alexandre DE HUBNER. Plon, éditeur.)

Il ne fut pas un homme tout à fait ordinaire, le comte Joseph-Alexandre de Hübner, né à Vienne, en 1811, mort à Vienne en 1892. Il observa son siècle en bon témoin.

Sa naissance et la fortune lui permirent d'occuper des postes avantageux à ceux qui les occupent, dans la diplomatie et dans les conseils de l'Etat. Il fut toujours égal à sa situation, mais la correction même de ses idées et de ses manières mondaines l'empêchait toujours de paraître supérieur à cette situation. Il accomplissait partout sa tâche avec une ponctualité distinguée, il ne travaillait pas pour la postérité.

Il fut d'abord attaché d'ambassade à Paris, secrétaire d'ambassade à Lisbonne, consul général à Leipzig. Il devint, en 1848, directeur de la correspondance diplomatique auprès de l'archiduc Rénier, puis du prince de Schwarzenberg qu'il affectionna. En 1849, Hübner fut envoyé à Paris comme ministre plénipotentiaire auprès de Louis Napoléon avec le titre d'ambassadeur.

C'est ainsi qu'il concourut à de grands actes, s'il ne les effectua pas lui-même. Il fut l'un des signataires du Congrès de Paris en 1856.

La déclaration de guerre de 1859 l'écarta d'une

ville où cet homme profondément sociable vivait volontiers. On lui confia des missions à Rome, à Naples, puis le portefeuille de la police qu'il garda peu. Et il termina sa carrière, brillante sans éclat, à Rome de 1865 à 1868. Il aurait pu couler ses jours laborieux non sans oisiveté; mais il avait l'esprit cultivé. Il voyagea à travers le passé et à travers le monde. Il écrivit un ouvrage sur Sixte-Quint. Il raconta ses pérégrinations parmi l'univers. Membre à vie de la Chambre des seigneurs, baron devenu comte, associé étranger à notre Académie des Sciences morales et politiques, Hübner était donc en même temps qu'un gentilhomme heureux de l'être quelque chose comme un écrivain, satisfait de passer pour tel.

Ce goût littéraire n'échappe pas à l'attention d'un lecteur de ses *Mémoires*. Ils sont écrits d'un style raide et comme légèrement distant. Mais on y rencontre des récits où le conteur véritable mit tous ses soins.

Ne cherchons pas, à moins que vous n'y teniez particulièrement, ne cherchons pas dans ce journal d'un ancien ambassadeur des renseignements diplomatiques d'autant plus précieux qu'ils auraient été jusqu'à présents inédits. Il y en a peut-être. Hübner participe à des négociations dignes de remarque. Il assiste à des événements influents sur la vie universelle des gouvernements et des peuples. Mais il n'est point, j'ose le dire, un de ces diplomates dont l'exemple reste comme une leçon pour les diplomates des siècles suivants.

Hübner observe simplement les faits. Il ne néglige pas de les préparer ou de les deviner ou de les empêcher. Réellement, il n'empêche, ou ne devine, ou ne prépare que peu de chose, mais aussitôt qu'un incident s'est produit, il note de la meilleure foi du monde qu'il l'avait bien prévu et il en écrit à son ministre. Tout cela est fort impersonnel.

Mais Hübner a au plus haut degré l'esprit de société. Il n'est point « l'homme du monde ». Il est intellectuellement et moralement supérieur aux sots de cette espèce. Mais il trouve dans la vie de société toute son originalité. C'est là que véritablement il se sent vivre

Il juge tous les événements dans leurs rapports avec la vie de société. Il est bien désolé des complications intérieures de la politique française en 1851 car, si l'on donne à dîner, il est difficile de composer la liste des invités. Les nouveaux ministres le blessent car ils ne sont pas « du monde ». Il excuse Saint-Arnaud, quoi qu'il fasse, car Saint-Arnaud a une physionomie parlante et « jusqu'à un certain point les manières du monde ». C'est le gentleman doublé de l'aventurier. Il déteste Magnan qui est simplement troupier et a l'air commun. Il rira longtemps de Boulay de la Meurthe, vice-président de la République, assez vulgaire pour lui dire : « Eh bien ! comment ça va-t-il en Autriche ? Cela se civilise-t-il un peu ? » A ce mot il a jugé pour toujours l'homme et le régime. Il s'afflige parce que la République contraint à fréquenter des gens de basse bourgeoisie. Aux Affaires étrangères chez Baroche, dîner avec toutes les notabilités politiques. Croiriez-vous que parmi les invités, il y a le docteur Véron, rédacteur du *Constitutionnel*, « qu'on ne voit nulle part ». Plusieurs des convives du ministre s'en formalisent. « Ces messieurs sont par trop difficiles en temps de République », dit Hübner avec plus de mépris encore.

Il a cette faiblesse de juger le mérite des hommes d'après l'aristocratie des noms qu'ils portent ou qui les porte. Quand il a dit : « Le prince Félix de Shwartzenberg était un vrai grand seigneur », il a tout dit en un seul mot. Il tient pour certain que la France est vouée à un abaissement définitif parce que les changements politiques diminuent l'élégance des réceptions officielles. Le soir du 2 janvier 1854, il y a grande réception à la Cour. Leurs Majestés se placent sur l'estrade. Le défilé des femmes commence, M^me^ Fould en tête. Elles passent une à une devant l'Impératrice, traînant après elles des queues énormes et faisant leurs révérences plus ou moins profondes. La princesse d'Essling, « qui a grand air » les nomme à Sa Majesté. Hübner écrit dédaigneusement : « Si on pense qu'en France la génération actuelle n'a pas vu de manteau de cour, ni de cérémonie semblable et que, à très peu d'exceptions près, les femmes de la haute société ne paraissent pas aux Tuileries, on trouve merveilleux que tout se soit passé si convenablement et sans trop prêter à la plaisanterie. Il y avait bien la femme d'un général qui ressemblait à une paysanne déguisée, et une autre, dont l'affublement grotesque excitait l'hilarité mal contenue de l'assemblée — un regard courroucé de l'Impératrice nous en punissait — mais ces 400 femmes dont fort peu portaient des noms aristocratiques se tiraient d'affaires assez bien ». Il s'irrite candidement de tout ce qui peut atteindre le prestige de l'aristocratie. Il écrit avec une indignation plaisante : « Vu au Gymnase, mais pas jusqu'à la fin — cela m'eût été impossible — une pièce de George Sand, *Flaminia*. Une grande dame anglaise éprise de son valet de pied. De pareils sujets plaisaient il y a trente ans. Aujourd'hui on les trouve grotesques. » Hübner les eût trouvés grotesques dans tous les temps. Il est des monstruosités qui lui sont intolérables.

Les dîners lui paraissent donc l'acte le plus significatif de la vie d'un homme élégant, les dîners et les bals. Dans ses mémoires, cet ambassadeur rap-

pelle, comme dignes en effet d'être rappelés, presque tous les diners qu'il donna, et les noms des personnes à qui il les donna. Il ne cite pas les menus. Je suis surpris. Il entre beaucoup d'élégance aussi dans l'art de composer un menu.

Ce n'est pas que ce gentilhomme, exagérément épris d'aristocratie, s'arrête uniquement aux puérilités de la vie de société. S'il aime ce qu'il appelle « le grand monde », s'il l'aime d'un amour absolu et pour toutes ses séductions extérieures, s'il s'enchante, même beaucoup d'années après, d'un dîner « où se rencontraient les noms les plus illustres de l'aristocratie » cosmopolite, il saura aimer en même temps cette vie de société pour les plaisirs intellectuels qu'elle favorise et pour les élégances d'esprit dont il semble qu'elle assure le règne. Il goûte l'art de la conversation; il n'est pas éloigné de croire que cet art est surtout français et de faire l'aveu de sa conviction. Il regrettera le départ des Affaires étrangères de l'incapable qu'on appelait « le beau la Hitte » il le regrettera parce que c'était « un gentilhomme de la vieille roche ». Mais, par compensation, il éprouvera une sorte de joie profonde à entendre « causer » Viel-Castel et Montebello chez la princesse de Lieven. « On entend toujours dire que l'art de causer se perd en France. Il me semble, au contraire, que c'est l'art d'agir qui se perd. » Il demeure ravi d'un dîner qu'il donna, où Dupin, Thiers, Cousin, Mignet, Changarnier, Kisseleff, Antonini, James de Rothschild sont les convives, et où l'on cause. Il suit la conversation errant autour de la table, scintillante et sautillante, mais ramenée aussitôt au sujet principal qui est le fond de toutes les préoccupations, c'est-à-dire la situation politique. « Cette causerie animée, spirituelle, parfois superficielle, jamais banale, ni triviale, ne tarissait pas un instant ni pendant, ni après le repas. Thiers pérorait, Cousin endoctrinait, Dupin interrompait par des calembours comme lui seul en savait faire. Enfin, c'était une soirée vraiment parisienne. Seulement, même à Paris, ces jeux d'esprit, faute de combattants, deviennent de plus en plus rares. » Cette raillerie implique un regret. Il adore le comte Molé, parce que fort aristocrate bien entendu, mais aussi parce qu'il sait causer, « raconter avec l'entrain d'un jeune homme et avec cette grâce qui lui est propre. » On voudrait qu'il exprimât plus souvent sa tendresse pour la conversation française. Mais Hübner est aristocrate avant d'être homme d'esprit.

Il ne lui est pas incommode d'avoir toute l'impersonnalité que comportent la perfection des manières et l'obéissance aux lois et aux tyrannies innombrables de la sociabilité. Être imperturbablement correct lui paraît de plus de conséquence que d'exprimer au dehors les charmes d'une nature originale.

C'est pourquoi une légère gaffe, inattentive, distraite, oubliée soudain par la victime, reste comme un événement notable de sa vie. Il est à Dresde, en avril 1851. Il part pour Vienne, la nuit. Il s'installe dans un coupé réservé, lorsque, au moment du départ, un jeune officier ouvre la portière et lui dit que le prince de Wasa l'invite à prendre place dans son compartiment. Hübner prend son interlocuteur pour l'aide de camp du prince qui est de ses amis. Il répond : « Dites que vous ne m'avez pas trouvé, vu, n'importe quoi, mais épargnez-moi le supplice de voyager avec ce roi des ennuyeux. » L'officier en saluant militairement réplique : « C'est bien, je ferai votre commission à mon beau-père. » « A ce moment le train partait. L'officier était le prince royal de Saxe. Sa ressemblance avec l'aide de camp du prince de Wasa, celle des uniformes autrichiens et saxons et l'obscurité qui régnait dans la gare, fort mal éclairée, expliquent ma bévue. J'étais comme anéanti ».

S'il est anéanti pour une maladresse mondaine, il est fort résistant aux catastrophes humaines. L'homme de société devient presque insensible. Il a du flegme. Il ne s'émeut que convenablement. Les circonstances font de Hübner le témoin des derniers moments de Donoso Cortès. Le malade reçoit devant lui l'extrême-onction. Il embrasse le crucifix avec ferveur. « Deux fois il me serra la main, ayant l'air de me reconnaître. Des devoirs du monde m'obligèrent de le quitter, et il expira quelques minutes après mon départ, vers 6 heures du soir, à l'âge de 44 ans. » Donoso Cortès pouvait mourir seul. Le comte de Hübner avait une visite à faire.

Hübner évitera toujours les excès de sentimentalité. Un de ses collègues, le nonce Gariboldi succombe à une attaque d'apoplexie. On l'enterre à 11 heures. Le convoi en passant par les quais met plus d'une heure pour arriver à Notre-Dame. Mais arrivé devant le portail de la cathédrale on a toutes les peines du monde pour descendre le cercueil, démesurément grand à cause de l'obésité du défunt, et il faut des coups de hache pour le dégager du char funèbre. « La cérémonie se termine seulement à 3 heures, en sorte que ce bon prélat qui n'avait jamais causé durant sa vie un moment d'ennui à ses collègues, a trouvé moyen de les impatienter par la manière dont il a fait son *exit* de ce monde. » Voilà-t-il pas une oraison funèbre dépourvue de larmes conventionnelles ! En voici une autre dont la concision fait merveille, mais non pas la sensibilité. « *Mercredi 3 août* : J'apprends la mort de la marquise d'Osmond, décédée aujourd'hui dans son hôtel de la rue Basse-du-Rempart. Encore un de nos rares salons de moins. » Cet homme de société ne voit dans la mort d'une femme qu'il fréquente que le dommage causé à la société. La femme n'est rien, la société, la vie de société sont tout. Elle fait bientôt ses esclaves de

ceux qui la cultivent. Elle les annihile presque à son profit. Elle leur ôte du moins toute ardeur de sentiment.

Elle ne les dispose point aux dévouements fatigants. Hübner fait, en 1852 seulement, la connaissance de la princesse Bagration qui, au commencement du siècle, a joué un rôle dans le monde élégant européen. Dès qu'on a franchi le seuil du bel hôtel qu'elle occupe rue du Faubourg-Saint-Honoré, on se trouve en plein Empire, l'Empire du premier Napoléon. Un suisse colossal frappe le parquet de sa hallebarde pour donner l'éveil aux valets de chambre qui, poudrés et l'épée au flanc, vous introduisent dans un salon, pur style Empire, où des rideaux d'une lourde étoffe de soie jaune et des arbustes odoriférants laissent à peine pénétrer le jour. Là, étendue sur une ottomane, drapée dans des voiles flottants de gaze,repose la dernière survivante des déesses qui ont jadis brillé aux congrès de Vienne, d'Aix-la-Chapelle, de Vérone. Mais, est-ce bien un être vivant? Pas une goutte de sang n'anime le teint mat et terne de ce visage décharné. Le regard deces yeux éteints semble se perdre dans le vague; mais un sourire gracieux vous dit que vous êtes le bienvenu. Et quelles grandes manières! Cependant, malgré la grâce et malgré les grandes manières, Hübner ne reviendra pas. « C'est bien le type de la dame russe errante de haut bord des temps passés. Ses épigones ne gagnent pas à la comparaison. Mais le visiteur n'éprouve qu'un désir, celui de s'enfuir. Il faudrait être réduit soi-même à l'état de momie pour résister à l'atmosphère tropicale et à l'excès de parfums qui remplissent ce mausolée. » Sèche ironie qui trahit une âme! Hübner, essentiellement homme de société, ne consentira aucun sacrifice à cette reine oubliée dont la compagnie négligée n'est point indispensable. Il l'a connue, car il était convenable de la connaître. Il ne saurait faire autre chose, ni plus que ce qui est strictement convenable.

Au contraire, il sera le servant d'une autre déesse des grands congrès qui exerce encore activement son prestige, de la princesse de Lieven. Il n'est point retenu chez elle par la sympathie, mais il est de bon ton d'y aller souvent. Il y va souvent. L'an passé, le livre de M. Ernest Daudet nous apprenait à connaître ou mieux nous aidait à deviner la princesse de Lieven. Déjà nous l'apercevions telle qu'elle est, commère impérieuse de la politique internationale.

Comme les documents nouveaux, les témoignages supplémentaires apportés par les souvenirs de Hübner justifient nos inductions! Il est une vérité psychologique que l'on distingue tout de suite et sûrement même où les documents sont médiocres ou sont incomplets. Je doute que la princesse de Lieven apparaisse plus noble et plus attrayante à mesure que des mémoires publiés nous la feront connaître davantage. Elle n'est ni attrayante, ni noble.

Hubner a discerné toute sa prétentieuse puérilité de politique bavarde. Elle est une « femme importante », maladivement. Le matin du 2 décembre 1851, la princesse de Lieven quoique encore couchée, reçoit Hübner pour échanger ses nouvelles avec les siennes. Plus tard dans la journée, ses salons ressemblent à un quartier général, les informations envoyées par des parlementaires s'y croisent avec celles des amis de l'Elysée. Elle veut être une « femme d'Etat ». Ses amis se moquent un peu d'elle. Mais Hübner la juge vraiment grande dame dans toutes les vicissitudes de la vie. Oui, elle l'était peut-être parce qu'elle voulait passionnément l'être. Au lendemain du coup d'Etat, elle se métamorphose en une Elyséenne fervente. Elle oublie ses amis de la veille. Elle ne garde que Guizot, délaissé maintenant dans son salon.

Restant folle de « haute société », elle qui ne sort presque jamais, elle va pourtant chez M^me^ Jules de l'Aigle, parce que ce salon est l'un des plus élégants et des plus exclusifs du faubourg Saint-Germain. Elle distribue des hommages pour en recueillir.

Avec cela, tenant volontiers dans son boudoir des conseils de guerre politique, ne quittant Paris que lorsque la diplomatie est calme, discutant gravement du retour de Palmerston au ministère, se flattant d'être consternée de la tournure que prennent les affaires d'Orient, haussant le ton et se haussant l'esprit, mais plus naturellement friande de « petits potins », discutant avec une curiosité vive des chances qu'a M^lle^ de Montijo de devenir impératrice, s'engouant de toutes les modes comme une bourgeoise qu'elle était restée au fond, bien au fond, atteinte comme toutes les autres de l'épidémie des tables tournantes qui sévit à Paris à l'automne de 1853. « Ce matin j'assiste chez la grave princesse de Lieven, pour la première fois, à une séance de ce genre. M^me^ Royer (du Nord) toute rouge d'excitation, sa ravissante jeune fille et Miss Marion Ellice (quoique non-croyante jusqu'au dernier moment) font tourner une petite table qui a aussi la complaisance de répondre aux questions qu'on lui adresse. La science méprise ces jeux, l'Eglise les condamne. Mais la mode les protège, et elle a le dessus. Je connais une foule d'esprits qui ne croient ni en Dieu, ni à l'esprit malin, mais qui croient aux tables ». M^me^ de Lieven y croit aussi longtemps que la mode les protège.

Hübner juge que le salon de la princesse de Liéven n'est qu'un noble nid à commérages. Et il le sait bien, puisque il y passe chaque jour une heure ou deux. La princesse est « un répertoire ambulant des intrigues de cour et des faits et gestes de la

haute diplomatie de son temps ». Elle arrache d'un interlocuteur des secrets qu'elle communique aussitôt à la cour de Russie. Et Hubner est bien certain que cette diplomatie féminine, cet espionnage ingénu ne servent à rien, et que toute l'existence de la princesse n'est qu'agitation vaine!...

Mais il faut se borner. Rappelons-nous seulement que ces mémoires de Hübner fournissent mieux que des détails ignorés et significatifs ; ils nous donnent un document psychologique. Ils nous font connaître dans sa vérité nue l'homme de société. C'est un homme très pourvu de charme mais non pas de bienveillance. Chamfort écrivait : « Tout homme qui vit beaucoup dans le monde me persuade qu'il est peu sensible, car je ne vois presque rien qui puisse y intéresser le cœur, ou plutôt rien qui ne l'endurcisse, ne fût-ce que le spectacle de l'insensibilité, de la frivolité et de la vanité qui y règnent. »

Ne peut-on rêver d'une société qui garderait toute sa politesse, mais y joindrait la générosité !

J. Ernest-Charles.

DE LA RECHERCHE DU STYLE

J.-K. Huysmans fait remarquer dans *Certains* combien l'homme de culture moyenne est ignorant de tout ce qui touche à la technique artistique et combien cette faiblesse, qui le livre aux mains du critique de profession, prête à ses quelques jugements personnels, une stupidité particulière, doctrinale, pompeuse et faussement éclectique. « Promiscuité dans l'admiration », prononce-t-il, et il ajoute que cette ignorance, énorme quand il s'agit de peinture et de musique, devient encore plus démesurée, impudente et grotesque à propos de la littérature : *Jamais, au grand jamais, personne ne conviendra qu'il est absolument inapte à apprécier un art qui est cependant le plus compliqué, le plus verrouillé, le plus hautain de tous.* »

Nous ne savons pas jusqu'à quel point le public doit être tenu à l'écart des secrets et des procédés littéraires. Il semble évident qu'il n'ait guère à gagner à les surprendre. L'impression qu'il remportera d'une œuvre est précisément le résultat pour lequel l'écrivain travaille, et s'altérerait d'un souci étranger. Néanmoins, à force d'ignorer la technique, condition obscure de la beauté, ce même public finit par ne plus savoir en quoi consiste cette beauté et par la confondre avec tout ce qui satisfait aux exigences temporaires d'un idéal facile et illusoire. Il lui faudrait, pour qu'il put se permettre d'ignorer les secrets au moins élémentaires d'un art, apporter dans ses jugements une ingénuité si parfaite que rien n'en ferait dévier la droiture. Mais cette ingénuité est plus rare que l'or pur, elle est presque inconcevable, et si pesant que soit le préjugé que peut développer le raffinement de la culture, il n'est cependant pas si grossier et si nuisible que les banals et sommaires truismes des médiocres.

Il ne faut pas se faire illusion sur le rôle et l'étendue de la vulgarisation intellectuelle en France. A voir, aux devantures des libraires, cette avalanche croulante et sans cesse renouvelée de papier : livres, journaux, revues, publications d'art, on s'imaginerait une foule immense de lecteurs. A feuilleter un de ces volumes et de ces périodiques, débordants de faits, de documents, d'allusions à d'innombrables connaissances, on croirait à une acquisition cérébrale universellement suffisante chez tous, très spécialisée chez la plupart.

C'est précisément cela qui trompe. Le document, le fait, le besoin de produire hâtivement pour produire beaucoup, ont tué le souci de bien écrire, après avoir depuis longtemps supprimé celui de bien lire. On dévore, indistinctement, le succulent, le substantiel, le pimenté, le délayé, l'immonde, tout. L'assimilation se fait comme elle peut et la première victime est le palais, qui se blase. Nous avons tellement de choses à méditer, d'intérêts à poursuivre, que nous n'avons guère le temps de nous mettre à table, encore moins le loisir d'y goûter le meilleur.

La culture est beaucoup trop généralisée pour que l'art n'y perde rien, cette religion immortelle dont se déciment les adeptes. La science occupe l'attention du monde ; elle a trop à dire pour qu'on ne l'écoute pas avec respect, mais elle est à ce point absorbante que les soucis de l'esthétique, injustifiables par les arguments de l'utilité, en paraissent vains, dans leur délicatesse ténue. On en vient à les tolérer comme une récréation de gens d'esprit.

En face des mystères du style, un homme d'éducation moyenne est à peu près dans la même position que l'homme du peuple. Tous deux éprouvent la même indifférence, aucun des deux ne se doute qu'il y a dans une phrase une construction intérieure qui a pu coûter des heures de travail et de souffrance et s'explique par des années de lectures et, il faut bien le dire, d'apprentissage. Ils n'ont pas encore perdu le préjugé que l'homme de lettres dit ce qu'il sent avec la même inconscience qu'un ruisseau coule. Tout au plus ont-ils quelque respect pour les complications d'une intrigue ingénieuse, parce que la vie est elle-même la plus complexe des comédies ; mais comme dans l'existence courante tout le monde parle uniment et banalement, ils ne comprennent pas que l'on s'obstine à des recherches de forme, ils n'en ont même pas la plus vague intuition. Le

premier a lu Flaubert, mais on l'étonnerait fort en lui révélant qu'il existe quelque chose de spécialement admirable dans *Madame Bovary*, en dehors de la profondeur des psychologies.

C'est ainsi que nous devons à la culture générale ce singulier résultat qu'au lieu de combler le fossé qui sépare la foule de l'élite, elle l'a creusé davantage et en a augmenté l'étendue jusqu'à supprimer toute espèce de lien et de transition entre le peuple, éduqué avec hygiène et positivisme, et les mandarins, de plus en plus rares, qui n'ont pas encore perdu les traditions de leur ésotérisme.

N'est-il pas caractéristique ce fait que, pendant quelque temps, les vers de Mallarmé servirent de phrases maçonniques entre de jeunes lettrés, dans la première défiance des rencontres, et n'est-il pas révélateur de tout un état de choses?

* *

Jusqu'au siècle de Louis XIV, la langue française était comme un jardin pittoresque et touffu, aux essences nombreuses et aux fruits pleins de sève et de saveur; mais après les alignements de Malherbe, elle devint un parc ordonnancé et froid, avec des allées symétriques, des perspectives sans obstacle et des bosquets sans mystère. La floraison verbale, éloignée de ses suffixes, rasée, greffée sobrement, réduite au minimum d'espèces, tendit à n'être plus qu'une poignée de racines sèches et sans puissance fécondante. La haine du néologisme et de l'archaïsme, le besoin d'une syntaxe fixe, achevèrent cette besogne éliminatoire après laquelle chaque écrivain, pour composer son bouquet de style, n'eut licence de cueillir que quelques centaines de fleurs sans nuances ni parfums trop forts. Il fallut à un Racine une habileté méritoire pour reproduire l'impression de beauté et de variété avec le vocabulaire dérisoirement restreint qu'il employa.

Soit que cette pauvreté verbale et syntaxique parût plus en rapport que la profusion avec notre clarté légendaire, soit que le prestige nous en imposât des auteurs qui surent en tirer un parti si inattendu, toujours est-il que la tradition de Corneille, de Pascal, de Bossuet et de Voltaire devint tradition française de préférence à celle du XVI^e siècle; et malgré que nous aimions fervemment la complexité savoureuse de Montaigne ou de Rabelais, c'est l'ombre de Malherbe qui obscurcit longtemps l'horizon de notre pensée, et le poids de son enseignement suranné qui aggrava notre marche vers la recherche et le raffinement du style.

Telle que demeure cette langue, sèche et précise, elle est merveilleusement appropriée à ce qu'on appelle la psychologie. Elle se plie aux exigences de la pensée pure et de l'abstraction, mais tout le domaine du pittoresque lui reste interdit. Chaque fois qu'elle s'y risque — comme dans *Télémaque* — elle paraît une faible et lointaine transposition, quelque chose comme la vague traduction d'une œuvre forte et vibrante. On a beaucoup parlé du sentiment de la nature dans les lettres françaises. Ce sentiment, première étape de la recherche plus complexe, n'a pas suscité de stylistes avant Chateaubriand. Que Fénelon, La Fontaine ou Rousseau aient senti la nature, cela doit se deviner sous une surcharge rhétoricienne et une amplification équivoque; encore ont-ils plutôt compris *la campagne*. Chateaubriand lui-même jeta sur sa véritable émotion le voile traînant de sa phrase trop magnificente. Mais après l'Empire, une génération vécut et médita, qui souffrit profondément du manque de coordination entre l'angoisse de la pensée et du sentiment et les méthodes d'exprimer. Tandis que les uns, les Lamartine, les Musset, les Hugo, s'accommodaient encore des vieilles formes en obtenant d'elles le maximum d'intensité dans l'effet, les autres, plus rassis et plus avertis, allèrent plus loin. Gautier, Nerval et Baudelaire furent les premiers écrivains de langue française qui élevèrent en face de la production de pensée, ou prétendue telle, le souci de l'art pour l'art. Ce souci devint même chez eux si particulier et si absorbant qu'ils jugèrent avec un mépris exagéré les œuvres parfois de mérite qui ne revêtaient pas la beauté de la forme.

* *

En prose, Flaubert marque une transition entre Chateaubriand et les Goncourt. Tandis que chez l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, la phrase coule avec une sorte de monotonie splendide, sans arêtes ni pittoresques brisures, déjà chez Flaubert, elle s'accidente, sans se désharmoniser pourtant, elle garde une belle ordonnance où rien au premier abord ne paraît occuper une place prépondérante, mais un art secret et subtil a su faire valoir un mot, une période et le tissu déclamatoire de la page n'a pas été déchiré.

Les Goncourt, plus encore que Nerval et Baudelaire, ont tenté une recherche moderniste dans la phrase nationale. Ils prirent les mots que leur donnait le dictionnaire et les groupes syntaxiques où peuvent entrer ces mots et les firent jouer selon des associations imprévues. Ce fut *l'écriture artiste*. Aujourd'hui les résultats de cet effort nous sont tellement acquis, que nous n'imaginons plus la lutte alors soutenue ni comment les contemporains purent parler de décadence, alors qu'il s'agissait seulement, tout au fond, d'être sincère avec la complexité de soi-même.

Après eux, ce devint comme un vertige enthousiaste. Ils n'étaient pas morts qu'une génération en-

tière s'était levée sur leurs traces, assez désenchantée de ce qu'on appelle les idées, convaincue que, patrimoine commun des pires comme des meilleurs artistes, elles sont de valeur neutre et n'empruntent de beauté qu'à l'image dont elles sont revêtues et que cette image elle-même doit avoir la double parure de la justesse et de la vibration sonore.

*
* *

L'homme d'aujourd'hui peut encore avoir un bagage considérable et encombrant de préjugés sur la morale courante et sur la politique, il n'en a plus d'intellectuels. Les révolutions qui ont assoupli le sens critique de ses ancêtres, lui ont laissé avec leur souvenir le scepticisme absolu ; le libre examen lui a donné, à la longue, la clairvoyance. Il sait tout, se rappelle tout, s'est passionné pour tout : les religions antiques, les voyages, les arts exotiques, les littératures étrangères. Son cœur ne croit plus à rien, mais son intelligence a tout aimé et ses nerfs sont devenus exaspérés, malades, aiguisés jusqu'à l'extrême affinement. Et comme, d'un autre côté, les mœurs ont resserré sa vie extérieure au point d'en faire un exemplaire uniforme de bureaucratie et d'obéissance, il a tout rejeté au fond de lui de sa fièvre et de ses désirs ; et l'art n'a été que la peinture de ce bouillonnement formidable.

La complexité innombrable d'un cerveau actuel ne se traduirait qu'avec mille difficultés en une langue figée et étroite. Il convient d'y faire entrer toutes les formes. Sans toucher à sa pureté étymologique, les contemporains en tirèrent le parti le plus large, s'aidant des habitudes latines et de l'appoint des idiomes étrangers. Ils s'aperçurent alors des mensonges que représentaient notre fameuse clarté et la richesse de notre vocabulaire. Celle-là n'est que le vide du rien diaphane posé sur la banalité ; la forme analytique s'oppose à toute inversion, à toute précision dans la suite des sentiments exprimés. Et la richesse de vocabulaire n'est qu'une pléthore illusoire : en effet, chaque mot a l'air de rendre une idée spéciale à l'exclusion de toutes nuances, mais en réalité il est très vague et diffus, échappant à l'analyse où il ne laisse qu'un résidu d'abstraction creuse (1). Les vrais écrivains, remontant toujours aux sources philologiques, savent seuls se servir bien du mot propre, les autres se contentent éternellement de l'à-peu-près.

Une partie des bons auteurs, la plus grande, use de toutes les libertés, mais reste en règle avec la tradition, en ce sens que la sonorité générale de leurs phrases demeure usuelle et que la diction n'y trouverait rien d'apparemment anormal. Non pas qu'un tel souci ait pu les occuper, mais à leur insu, l'influence de la littérature antécédente de la race coordonne leurs mouvements et sans peser sur eux, les dirige. France en est le plus illustre exemple.

Mais l'autre, complètement libérée et comptant aussi peu que possible avec les opinions et les appréciations du public va jusqu'à l'extrême logique de la théorie. Il est remarquable que la masse des lecteurs pense par formules et voit les choses les plus subtiles, d'avance, avec ce voile interposé. Dans leur esprit la formule est substituée à l'image naturelle elle lui est antécédente. Une certaine façon de représenter le monde comme si, au lieu d'être un panorama d'images circulaires coexistantes, il était une succession sur un même plan, caractérise le style de tradition. Il lui manque le don du pittoresque. Nous donnons à une sensation des plus vives et des plus ressenties l'apparence d'avoir eté transposée sur une portée banale et abstraite et c'est sous le triple tombeau muet d'une phrase froide et pétrifiée qu'il nous faut aller en rechercher, par souvenir l'émotion.

*
* *

Le plus grand avantage des révolutions littéraires n'est point tant la réalisation de leur programme déclaré que l'effervescence intellectuelle qu'elles suscitent et grâce à laquelle viennent au jour des formes nouvelles de pensée et des expressions d'art inattendues.

Le symbolisme qui n'a peut-être été que la théorie de l'interpénétration des arts entre eux, aura rendu à la littérature ce grand service de lui faire comprendre à quel point, au lieu d'être isolée parmi les autres efforts humains vers la beauté, elle leur était au contraire, essentiellemement fraternelle, empruntant sa vie même à toutes leurs existences, étant au centre de ce puissant rayonnement ainsi qu'une idée pure au milieu des images qui l'incarnent, abstraite et vide si ces images ne la vivifient point, mais aussi la plus totale de leurs expressions si elles l'incarnent.

Aujourd'hui, cette vérité est entrée dans la conscience publique au point que des écrivains qui, par des allusions constantes de leur style auraient paru inacceptables il y a cinquante ans sont d'une lecture courante aux plus simples.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit nullement que le littérature emploie la technique des autres arts, de la musique ou de la peinture par exemple. Au point de vue logique, ce serait une proposition absurde puisqu'un art est précisément l'ensemble des procédés spéciaux destinés à réaliser un idéal, le même pour tous. C'est pour avoir insuffisamment

1 Qu'on se rappelle, dans *Le livre de mon ami* d'Anatole France cet exquis et ironique dépouillement d'une phrase de manuel philosophique.

compris la portée toute métaphorique et idéologique de ces expressions que quelques esprits faux ont pu nourrir le rêve d'une littérature qui aurait traité les éléments de discours : phrases et mots comme on traite ceux des autres arts : notes et accord, tons et valeurs : sans plus s'occuper de leur signification discursive. Songe de cerveaux nourris d'abstraction, pour qui ne comptent plus les nécessités du réel !

Mais on conçoit aisément combien un poète sera davantage poète s'il a saisi la vie et la nature de tous les côtés à la fois, s'il a surpris les secrets que seule peut découvrir la longue méditation du peintre et du compositeur.

C'est une faculté enrichie par d'autres acquisitions : son origine est critique, sans doute, mais une fois accomplie cette phase d'études et de préparation, comme en est plus féconde la puissance créatrice elle-même.

Un point sur lequel nous ne saurions trop insister c'est la persistance de notre tradition nationale à travers cette évolution. Pour la croire compromise il faudrait lui avoir fait l'injure de la considérer comme une ennemie de la vie, alors qu'elle n'est au contraire que son reflet dans l'art, ou bien admettre l'inconcevable phénomène d'une littérature qui aurait existé en se séparant de la vie d'une époque. Ni l'un ni l'autre ne sont vrais. La tradition évolue à la suite de la vie et continue le passé sans le renier. Et quant à notre littérature actuelle, bien plutôt a-t-elle fait un effort vers une exactitude plus consciencieuse. Seulement, comme notre vie elle-même était plus réfléchie, plus sourde, plus intérieure, plus hantée de rêves qu'autrefois, on a condamné les écrivains qui l'ont traduite au nom d'un réalisme étroit, et qui n'était déjà plus réel.

Les écrivains d'aujourd'hui en sont arrivés — et il semble que ce soit moins le résultat de leur effort particulier que le progrès anonyme d'une époque — à susciter des impressions que d'autres arts paraissent seuls devoir donner. Certaines de leurs phrases imposent une vision aussi minutieuse et aussi nette qu'un tableau, d'autres, à l'extrême opposé, semblent se dissoudre dans l'harmonie sans paroles. Et si une limite fait obstacle à cette pénétration indéfinie, c'est moins l'insuffisance du procédé que l'ensemble des nécessités qui contraignent les artistes.

S'ils poursuivaient jusqu'à l'extrême logique la recherche de leur idéal particulier, qui sait où s'arrêterait la souffrance de leur raffinement? La fatalité de l'art est qu'il ne puisse jamais être parfait et l'insatisfaction torture tous ceux qui voulurent produire de belles choses.

Le Temps, apportant avec l'éclair de sa faux une moisson d'idées dont chaque épi veut germer, impose, outre l'horreur de son fantôme, la nécessité de semer vite et sans choisir le champ, ni étudier le geste. L'équation que l'artiste établit entre la durée de vie sur laquelle il croit pouvoir compter et la liste d'œuvres qu'il s'est proposée détermine pour chaque œuvre une subdivision de cette durée. D'ailleurs, quel que soit le temps dont puisse disposer un écrivain pour une œuvre, même unique, il faut qu'il s'arrête, qu'il se fixe une certaine limite, relative, au-delà de laquelle il tomberait dans l'obscurité, l'inutile retorsion, le doute de soi-même.

La pensée attend, nue, dans les limbes de l'ignoré et de l'informe, la charité d'un visible vêtement. Quel que soit l'effort de ceux qui, épris de la vérité absolue et objective, veulent étreindre le frissonnement des formes exactes, il faut qu'ils y appliquent un tissu, si léger et si transparent soit-il. L'art est essentiellement subjectif et personnel et ceux qui veulent le plus donner l'impression de la vérité vivante du non-moi ne peuvent aller plus loin qu'iriser de leur propre prisme l'univers, inconnaissable sans transposition.

Entre ces deux pôles de l'objectivation du monde et de la subjectivité de la vision oscille, avec une science et une beauté sûres, toute la génération des modernes, inquiets, raffinés et intelligents. Peut-être ce balancement est-il, plus qu'une immobile sérénité, le mouvement lui-même du Beau, et les esprits torturés d'un aussi noble tourment sont-ils la réserve précieuse de qui nous pouvons attendre le plus haut labeur et les plus magnifiques réalisations.

Francis de Miomandre.

JOURNAL D'UN VOYAGEUR DANOIS AU XVIIIe SIÈCLE

Un voyage de Copenhague à Paris était aux XVIIe et XVIIIe siècles une grosse affaire. Mme de Sévigné admirait fort la princesse de Tarente « qui alla deux fois en Danemark et ne se portait jamais si bien que quand elle faisait le tour du monde ». Claus Seidelin, fils d'un honorable apothicaire danois qui, au printemps de 1722, se mit en route pour l'Allemagne et la France, afin de s'instruire, à l'étranger, dans la profession paternelle, ne crut pas entreprendre le tour du monde. Mais il vit et apprit bien des choses et il crut intéressant de consigner ses impressions dans un « Journal » dont le manuscrit a été retrouvé par la Société danoise d'histoire.

Cette relation, écrite d'un ton sincère et naïf, renferme, à défaut de réflexions d'une haute portée

philosophique, des détails amusants sur le mode de voyager et les mœurs de l'époque. Par sa naissance et sa situation sociale, cet étudiant de vingt ans n'était pas qualifié pour approcher les grands de la terre. Pourtant les circonstances lui permirent d'en voir de près quelques-uns.

Par Hambourg et Lunebourg il arriva à Berlin où il entra chez un apothicaire en qualité d'élève-commis. Cette première partie du voyage s'effectua sans autres incidents que les fausses alertes provoquées par la crainte des voleurs de grands chemins qui tourmentait les honnêtes gens condamnés à subir ensemble pendant plusieurs jours l'incommodité des moyens de locomotion alors en usage. A Berlin, où le jeune Seidelin demeura deux années, il eut plusieurs fois l'occasion de voir Frédéric-Guillaume Ier et recueillit des renseignements curieux sur la manière de vivre du monarque prussien. Celui-ci résidait à Potsdam, mais venait souvent à Berlin et comme il ne tenait pas table dans sa capitale, il s'invitait à dîner tantôt chez un ambassadeur étranger, tantôt chez un de ses ministres, tantôt chez un général. En son château de Potsdam le roi de Prusse se contentait d'un ordinaire dont aujourd'hui plus d'un petit bourgeois ferait fi. Il affectionnait les choux, le lard, les pois secs. Jamais de dessert. Cependant pour la reine et les princesses on plaçait sur la table une assiette de biscuits.

Un jour, dans une rue de Berlin, Claus Seidelin vit le père du grand Frédéric promener le bout de sa canne sur un tas d'ordures, en retirer un paquet d'épingles, puis faire signe à une servante qui passait de le ramasser. Une autre fois il aperçut le souverain à cheval, suivi de deux pages. Un des fers du cheval tomba. Frédéric-Guillaume sauta à terre, se baissa, prit un caillou et enfonça les clous dans le fer pendant qu'un page soulevait la jambe de la bête.

Ce monarque peu prodigue avait fait construire dans son appartement privé un escalier conduisant à des chambres souterraines où étaient rangés des sacs remplis de pièces d'or et d'argent. A l'occasion il savait se départir de ses habitudes parcimonieuses. Pour recevoir son beau-père Georges Ier d'Angleterre il fit habiller de neuf les gendarmes prussiens et engagea vingt-quatre pages et quarante laquais pour qui furent confectionnés des costumes de velours bleu brodés de tresses d'or. Les superbes carrosses qui n'avaient pas servi depuis le règne de Frédéric Ier sortirent des remises. « Ils surpassaient en magnificence, dit Seidelin, ceux que je vis plus tard en France. » Enfin le roi fit venir de l'étranger des chanteurs d'opéra pour divertir son hôte. Pendant un petit nombre de jours la Cour de Prusse brilla d'un éclat inaccoutumé. Aussitôt après le départ du souverain britannique, les vingt-quatre pages et les quarante laquais furent congédiés et les livrées de velours bleu allèrent remplir des coffres.

Les grenadiers du roi excitaient l'admiration par leur haute stature. Le plus grand de tous était un Norvégien répondant au nom de Jonas. Claus Seidelin l'alla voir à Potsdam, en qualité de demi-compatriote. « Je pus, raconte-t-il, introduire ma main dans un doigt de son gant. » Un jour, dans un accès de mauvaise humeur, le colosse serra trop fort entre ses genoux un jeune garçon qui en mourut. Cet acte de violence ne lui attira aucune punition. Jonas avait les jambes torses. Grave défaut pour un grenadier prussien! Frédéric-Guillaume consulta des médecins et des chirurgiens, leur demandant de broyer les jambes à son favori et de les rétablir droites ensuite. « Je ne sais, ajoute ingénûment l'élève apothicaire, si l'opération eut lieu, ni si elle avait chance de réussir. »

Un autre trait qui peint assez bien le despote allemand est le procédé dont il usa pour repeupler une partie du Brandebourg. Il recruta dans les campagnes, par le tirage au sort, des garçons et des filles en âge d'être mariés. Il en vint environ 600 à Berlin pour être envoyés dans la province déserte. Frédéric-Guillaume invita les jeunes filles à choisir leur mari parmi leurs compagnons et il ordonna aux pasteurs berlinois d'unir sans retard ces couples. « Les filles marchèrent à l'autel en souriant, mais la plupart des hommes pleuraient et avaient la mine de gens qu'on traîne à l'échafaud. Deux jeunes filles de Berlin se présentèrent devant Sa Majesté, se disant prêtes à partir si le roi voulait bien les unir à deux commerçants de la capitale qu'elles nommèrent. A la surprise générale, le souverain contraignit ces commerçants à contracter mariage avec elles. Tous les jeunes hommes de Berlin eurent peur; moi-même je conçus des craintes. Fort heureusement on apprit le départ du convoi et ces terreurs prirent fin. »

En France, Claus Seidelin allait avoir une tout autre vision de la royauté et de son faste. Parti de Berlin, il s'arrêta à Strasbourg où il entra en condition. Il décrit Strasbourg comme une ville de joie. L'été la jeunesse s'amusait follement dans les débits de vin et de bière, l'hiver elle organisait des mascarades fort coûteuses dont les frais incombaient à un personnage nommé roi de la fête. A un bal de l'aristocratie le prince Ragotsky fut désigné pour présider le prochain divertissement; il accepta mais disparut de la ville le lendemain, ne pouvant fournir les 1.600 gulden que coûtait la mascarade. Pourtant une partie de la population conservait des mœurs austères. Notre voyageur remarque la tenue sévère des femmes de la bourgeoisie luthérienne : vêtues

du costume ancien, composé d'un corselet noir, d'une jupe et d'un tablier très amples, leurs cheveux tressés tombant jusqu'aux souliers, la tête couverte d'un chapeau noir à trois pointes, orné d'une profusion de dentelles.

En cette année-là, 1725, Strasbourg fut le théâtre de solennités en l'honneur du mariage de Louis XV avec Marie Leczinska. « Je vis cette princesse, dit Seidelin, elle était maigre, sèche, point jolie, mais elle avait l'air d'une personne très vertueuse. » Le roi Stanislas, sa femme et sa fille, s'étaient transportés de Wissembourg à Strasbourg, où ils firent une entrée pitoyable, et où le maréchal du Bourg les installa, sur l'ordre du roi, dans le palais du gouvernement. Aussitôt, de Versailles, furent expédiés pour chacun d'eux une douzaine de costumes d'une extrême richesse ; en outre six carrosses et une grosse somme d'argent qui permit à Stanislas d'engager pour son service 4 heiduques, 12 pages, 24 laquais et 10 Suisses. Ce personnel reçut des livrées somptueuses : culotte de velours noir, habit de fin drap jaune chamarré de galons d'argent en telle quantité que l'étoffe était à peine visible. Enfin des seigneurs et des dames furent attachés au Palais pour constituer une Cour à l'ex-roi de Pologne. Deux ambassadeurs extraordinaires, le duc d'Antin et le marquis d'Avoux, ayant une suite de 500 personnes, vinrent en grande pompe solliciter officiellement la main de la princesse. « Par convenance, Stanislas, dont la joie était vive, pria les ambassadeurs de renouveler la demande un peu plus tard. Le quatrième jour, le cortège retourna au Palais et cette fois les ambassadeurs obtinrent le consentement formel du roi et de sa fille. Quelque temps après arrivait, escorté de plusieurs hauts personnages de la Cour de Versailles, le duc d'Orléans, représentant le roi de France, et le mariage par procuration fut célébré en la cathédrale. »

La justice était, au dire de Claus Seidelin, rendue en France avec rigueur et promptitude. C'est ainsi qu'un banquier, convaincu d'avoir dépouillé un courrier de sa sacoche remplie d'or, eut les os broyés à coup de massue et qu'un voleur fut brûlé vif sur la place publique. « Cependant j'eus le malheur de me voir dérober un bel habit bleu, entièrement neuf. On me persuada de donner un écu aux capucins qui feraient dire une messe à ce sujet. Mais je ne retrouvai ni mon habit neuf, ni mon argent. »

En 1726, Seidelin, toujours dans le louable dessein de pousser plus loin les études pharmaceutiques, visite la Suisse où l'esprit d'intolérance est alors si grand qu'il est interdit aux luthériens de s'établir aussi bien dans les cantons réformés que dans les cantons catholiques. De Berne, il part à cheval pour Besançon, avec un ami danois et un postillon. 18 gars armés chacun de deux pistolets accompagnent les voyageurs jusqu'à Neufchâtel. A Besançon l'élève pharmacien et son compatriote retiennent deux places dans la voiture de Paris. La longueur de ce voyage sera égayée par la présence de deux femmes de l'aristocratie, Mme d'Aubigné et sa fille.

Cette Mme d'Aubigné, qui possédait une terre en Bourgogne, qui était alliée à la famille de Noailles et parente de Mme de Maintenon (1) nous est donnée comme une femme d'esprit, exempte de préjugés. Je laisse ici la parole à l'auteur du « Journal ». Peut-être négligea-t-il d'informer les voyageuses de sa modeste condition. Ce point reste obscur.

« Les deux dames me parurent très affables, la mère douée d'une haute raison, la fille, âgée d'une vingtaine d'années, belle et spirituelle. Il nous déplut, à mon ami et à moi, que ces deux nobles personnes eussent les plus mauvaises places dans la voiture, à cause qu'elles étaient venues au dernier moment. Nous leur offrîmes les nôtres. La mère refusa d'abord, par délicatesse, mais nous insistâmes. — « Messieurs, dit-elle alors, je dois convenir que la nation danoise surpasse la française en politesse. Que pouvons-nous faire pour vous en retour de tant de civilité ? Puisque vous êtes étrangers et que vous ignorez les usages de ce pays où vous risquez d'être maintes fois trompés, permettez-moi d'avoir soin de votre intérêt pendant la durée de ce voyage. » Nous acceptâmes avec reconnaissance. Elle eut pour nous des attentions maternelles. Le soir, quand nous nous arrêtions à la porte d'une hôtellerie — et je dirai en passant que les hôtelleries de France sont fort belles et bien tenues — elle commençait par choisir une chambre à deux lits. Sur l'un, nous posions nos épées. Sur l'autre, ces dames étalaient leurs effets de nuit. Ensuite, Mme d'Aubigné allait à la cuisine pour commander un repas et quand nous avions soupé, toujours fort bien et sans payer cher, elle se couchait avec sa fille, après quoi nous entrions dans la chambre. — « Messieurs, nous disait-elle, je vous « souhaite une bonne nuit. » Le lendemain matin elle nous criait : « Bonjour, messieurs, ayez la bonté de vous lever et de faire un tour dans la maison afin que ma fille et moi nous puissions quitter le lit. Tout se passait fort honnêtement entre nous. »

Au cours du trajet une discussion s'engage sur des questions religieuses. Un voyageur descend de la diligence et est remplacé par un moine, lequel, apprenant la nationalité de deux de ses compagnons de route, déclare savoir qu'en Danemark la religion luthérienne est la seule admise. Mlle d'Aubigné exprime le regret que des gentilshommes de si bon

(1) Une nièce de la célèbre marquise, Amable-Françoise Charlotte d'Aubigné, épousa en 1698 un duc de Noailles.

ton soient hérétiques. Elle supplie Seidelin d'entrer avec elle, à la première ville importante où ils passeront, chez un prêtre catholique et d'y abjurer son erreur. Le jeune homme se défend de son mieux.

« Je m'en tirai par un compliment, lui disant que si quelqu'un au monde était capable de me determiner à me convertir, c'était elle, mais que pour une affaire de cette gravité je demandais à réfléchir. A une lieue de Paris, où de nombreux jardins et châteaux rendent la campagne charmante, M. le duc de Noailles vint en un carrosse attelé de six chevaux au devant de ces dames. Nous prîmes congé d'elles avec force civilités. « Ma fille, dit Mme d'Aubigné, il ne serait pas juste de quitter ces bons messieurs danois sans les régaler d'un baiser. — Nous n'eûmes garde de refuser cette faveur. »

On se sépara sur la promesse de se revoir à Paris. Mais les merveilles de la capitale firent oublier à notre apothicaire cette rencontre. Ce qui le frappe tout d'abord dans la grande ville, c'est la propreté des rues éclairées la nuit par des lanternes suspendues en travers de la chaussée, et la beauté des maisons construites en pierres de taille, ayant rarement plus de trois étages et, malgré cela, d'une hauteur imposante. Après quelques journées de promenades, il songe à partager son temps entre l'étude et le plaisir. Du faubourg Saint-Germain où il occupe, dans la rue de la Boucherie, chez un chirurgien à l'enseigne du *Prompt Secours*, une chambre garnie, il se rend tous les matins, à cinq heures, au Jardin du Roi. Environ 400 jeunes gens de toutes nationalités assistent au cours de botanique de Bernard de Jussieu, Le professeur enseignait suivant la méthode de son maître Tournefort. Il faisait avec ses élèves le tour du jardin. Moyennant un louis on obtenait du jardinier un spécimen de chacune des plantes examinées. De deux à cinq heures de l'après-midi, leçons de chimie dans l'amphithéâtre du même jardin. Ce cours était confié au professeur Geoffroy et à l'apothicaire de la Cour, Bolduc.

Le soir l'étudiant se délasse à la promenade ou bien fréquente l'école de danse. « Bien des fois j'ai passé le Pont-Neuf à minuit, pour regagner mon logis. Il est rare qu'une nuit s'achève sans qu'un meurtre soit commis, cela bien qu'il y ait dans Paris quatre cents hommes de la maréchaussée pour veiller au maintien de l'ordre. Avec l'aide de Dieu il ne m'arriva aucun mal. »

Le samedi, où les cours sont interrompus, Seidelin visite dans la matinée les hôpitaux. L'après-midi, autorisé à pénétrer dans la cuisine d'une duchesse, il est initié à la fabrication des confitures françaises.

Un savant danois, Jacob Winslow, devenu professeur d'anatomie à l'Université de Paris après s'être converti au catholicisme aide son jeune compatriote de ses conseils et lui facilite l'accès de la Bibliothèque de l'Université. « Il m'accueillit à la mode française, qui consiste à faire beaucoup de politesses et offres de services, mais jamais il ne m'invita ni à boire ni à manger. »

La jeunesse d'alors se divertissait souvent de bizarre façon. A une table d'hôte où il dînait de temps à autre, en compagnie d'une vingtaine de jeunes roturiers, Seidelin eut la surprise d'entendre ceux-ci se faire appeler comtes ou barons. « Un jour le domestique qui me servait enleva brusquement ma perruque. Je regardai autour de moi et je vis mes compagnons de table coiffés de turbans à la turque. La vanité et la sottise de tout ce monde m'étonna plus que je ne saurais dire. »

La foire Saint-Laurent, qui se tenait pendant quatre semaines dans le faubourg de ce nom, excite l'indignation du Scandinave. C'est un lieu abominable où l'on trouve toutes sortes de mauvais spectacles et des cabarets ayant le privilège du jeu. « Ces choses ne sont pas à l'honneur de Paris. »

Seidelin raconte encore sa visite au château de Marly où il commit l'imprudence, dans la chambre de la reine, d'approcher de ses yeux un pan des rideaux du lit, lesquels étaient d'une épaisseur extraordinaire et richement brodés d'or et de soies multicolores. Cette incartade lui attira de la part du Suisse faisant fonction de cicerone une sévère réprimande : « Monsieur, comment osez-vous toucher au lit de la reine ? Cela est défendu sous peine de mort aux ducs et pairs de France. » Heureusement pour le futur apothicaire, un gentilhomme danois, M. de Rantzau, cousin de la reine de Danemark, se trouvait là. Il intervint et calma le ressentiment du Suisse. Ce gentilhomme fut tué le lendemain en duel par le duc de La Rochefoucauld et son corps fut exposé au Châtelet. Le motif du duel était que le duc et M. de Rantzau s'étant rencontrés à l'Opéra dans une loge, avec plusieurs dames, M. de La Rochefoucauld, petit, laid, bossu, offrit des bonbons que M. de Rantzau, élégant et beau cavalier, déclara être de craie enduite de sucre, après quoi il les cracha à la face du duc.

Le dimanche de Pentecôte, Seidelin et son ami danois assistent, à Versailles, à la fête de l'Ordre du Saint-Esprit. Ils voient entrer dans la chapelle du château les dignitaires, précédés des Suisses qui jouent du tambour et du fifre, et des Chevaliers-Gardes qu'accompagnent des timbaliers et des trompettes. Cela fait une musique assourdissante. Après la messe dite par le Cardinal de Fleury, le cortège sort, le roi en tête. Une voix amicale interpelle les deux étrangers : « Ah ! voilà nos gentilshommes

danois! » C'est Mme d'Aubigné avec sa fille. Fort aimablement elle s'approche de ses deux compagnons de voyage et s'enquiert de leur santé.

Mais le séjour en France touche à sa fin. Seidelin peut encore admirer à Versailles les grandes eaux que l'on fit jouer pendant deux heures à l'occasion de la délivrance de la reine. Tous les ministres étrangers se rendirent, avec une suite brillante, à la résidence royale pour féliciter Leurs Majestés de la naissance de deux princesses jumelles. Le soir il y eut banquet au château. Le spectacle des grandes eaux coûtait la bagatelle de vingt mille écus.

Enfin, le 18 août 1728, notre voyageur prend la diligence de Calais, car le retour en Danemark se fera par l'Angleterre et la Hollande. Il se met en route avec un Norvégien, un négociant de Paris et un autre de Calais. Un peu après Beauvais, le lourd véhicule passa sur une route que des paysans venaient de paver. Elle dérangea quelques blocs. Les paysans alors d'attaquer à coups de pierre le cocher et le postillon. « Messieurs, dit le négociant de Calais, ceci est sérieux. Descendons de voiture et menaçons ces rustres des armes dont nous disposons. — Nous suivîmes son conseil. Le négociant, un pistolet dans chaque main, harangua les paysans de telle façon que ces malotrus, au nombre d'une trentaine se dispersèrent. »

En Picardie, les habitations sont misérables, le pays est très pauvre. Des enfants en haillons suivent la voiture. Ils mendient et chantent une complainte que leur a enseignée le curé.

Calais est une jolie ville fortifiée, dominée par la tour de son église, mais les employés de la douane y montrent une excessive rigueur et causent beaucoup d'ennuis et de grandes dépenses aux arrivants. Même sévérité en Angleterre. Ici les villes de province sont petites, insignifiantes, les hôtelleries splendides. Le voyageur trouve les Anglais orgueilleux, portés à traiter de leur haut les étrangers. Mais lorsqu'on se présente à eux muni d'une recommandation ils deviennent obligeants et hospitaliers.

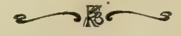
Claus Seidelin resta quelques semaines seulement à Londres, ville deux fois longue comme Paris, mais bien moins étendue en largeur. Il assiste à une représentation à l'Opéra où joue un orchestre de 40 musiciens. Le public est très généreux envers les artistes; chaque fois qu'une nouvelle chanteuse débute devant lui, il jette sur la scène plus de mille guinées. Durant ce court séjour dans la capitale britannique, l'étudiant danois eut la chance de voir le couronnement de Georges II, cérémonie où la reine d'Angleterre portait sur elle des bijoux pour une valeur de 2 millions 1/2 de livres sterling. La pompe de cette solennité égale celle qui fut déployée au couronnement d'Edouard VII. Le cortège se rendit à pied de Westminster Hall à l'église du même nom. Les rues où il passa, entre deux haies de gardes du corps, étaient couvertes dans toute leur longueur d'un plancher que dissimulait un drap rouge. Venaient d'abord 24 jeunes filles portant des paniers remplis de fleurs qu'elles répandaient à terre; puis des trompettes, des hérauts, les grands corps de l'Etat, le Lord-Maire avec ses aldermens, les pairs du Royaume, les pairesses en manteau de Cour de velours rouge bordé d'hermine, le haut clergé, l'archevêque de Canterbury portant la Bible et trois seigneurs représentant les duchés d'Aquitaine, de Bretagne et de Normandie qui autrefois appartenaient à la couronne d'Angleterre; enfin, chacun sous un dais, le roi et la reine suivis des membres de la noblesse et d'une multitude de serviteurs. A l'église Haendel dirigeait un orchestre de 130 musiciens. Sur tout le parcours du cortège les curieux se pressaient aux fenêtres des maisons. Sur les toits s'élevaient des gradins de bois dont quelques-uns s'écroulèrent, causant de graves accidents. Une fenêtre se louait jusqu'à 16 guinées. La foule acclamait bruyamment les souverains, les hommes agitaient leur chapeau, les femmes leur mouchoir. Notre Danois s'était procuré, au prix d'une guinée, une place sur une estrade construite près du Palais. Devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux, il oublia, tout ébaubi, de se découvrir sur le passage du roi et faillit être maltraité par ses voisins qui le prirent pour un Jacobite.

Leurs Majestés dînèrent avec les pairs et pairesses au Westminster Hall. Suivant un ancien usage, un chevalier en cuirasse entra dans la salle du banquet et provoqua en combat particulier quiconque trouvait à redire au couronnement de ce roi et de cette reine. Il n'y eut personne pour relever le gant.

Dans la soirée Londres fut illuminé, le canon gronda, les cloches sonnèrent à toute volée.

A bord d'un voilier anglais Claus Seidelin se rend en Hollande, visite la Haye, riche en palais et en jardins, Amsterdam, où les habitants, laborieux, économes, poussent le souci de la propreté jusqu'à poser sur la table, pendant les repas, des crachoirs à côté des convives. Puis, par Hambourg, il rentre en Danemark, après un voyage de six années « où des occasions de s'instruire lui avaient été partout données ».

Mme R. Rémusat.



Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 2 5e SÉRIE — TOME II 9 JUILLET 1904

LE THÉATRE DE GABRIEL D'ANNUNZIO (1)

(*Suite et fin*) (1).

II. — LA VILLE MORTE.

Dans son roman *Il Fuoco* qui est d'un bout à l'autre une confession personnelle nullement déguisée, mais soulignée au contraire, Gabriel d'Annunzio nous informe par la bouche de son *alter ego*, le poète Stelio Effrena que, dans *La Ville Morte*, il a voulu créer le type du drame néo-latin. Il s'est proposé d'y ressusciter la tragédie antique avec des personnages modernes, en faisant passer sur eux toute la terreur et toute l'horreur de l'antique fatalité, et cela dans un décor de beauté significative, digne du cadre hellénique. L'idée est grandiose et hardie. Voyons comment le poète l'a mise en œuvre.

Nous sommes, en effet, dans un cadre eschylien, dans l'antique cité des Atrides, où s'accomplirent les meurtres d'Agamennon et de Clytemnestre, où la Troyenne Cassandre lança, avant de tomber sous la hache royale, son cri prophétique. Nous sommes dans la légendaire Mycènes, où Schliemann retrouva ces tombeaux, ces armes, ces masques, ces diadèmes qu'on admire au musée d'Athènes. Le drame se passe de nos jours, par un de ces étés brûlants qui dessèchent l'Argolide altérée. Un jeune archéologue italien s'est établi avec sa sœur dans la citadelle mycénienne. Ce Léonard a un ami nommé Alexandre, poète d'un âge un peu plus mûr, dont la femme, Anna, est devenue aveugle. Les deux ménages, qui vivent dans une parfaite intimité, se sont établis ensemble à Mycènes, l'archéologue, pour faire des fouilles, le poète, pour renouveler son inspiration. Dans ces ruines classiques, entourées d'un pays sauvage et désolé, les deux amis ont improvisé une demeure appropriée à leurs goûts. Entre les deux colonnes doriques qui soutiennent l'architrave de la chambre commune, on aperçoit les murs cyclopéens de l'antique citadelle et la fameuse porte aux lions affrontés, qui est peut-être la plus puissante évocation de la Grèce héroïque.

L'archéologue et sa sœur, le poète et sa femme, voilà les quatre personnages entre lesquels se développe un drame intime et passionnel.

Le premier acte est languissant. Il ne nous apprend que l'inclination partagée du poète marié pour Hébé, la vierge au cœur pur, dont la fulgide chevelure trahit et symbolise la vie débordante. Le véritable sujet ce la pièce ne se découvre qu'au second acte et c'est la passion criminelle du frère pour sa sœur. Léonard est un jeune homme des plus sérieux, ayant vécu jusqu'à ce jour d'une vie entièrement chaste, absorbé dans sa science. Tout à coup, par une impression fortuite, le désir fatal, irrésistible naît en lui. Nous apprenons la cause de son trouble tragique par l'aveu plein d'épouvante qu'il en fait à son ami : « Tu rentres dans ta maison, tu ouvres une porte, tu entres dans une chambre et tu la vois, elle, ta compagne innocente, tu la vois endormie devant le foyer, toute colorée par la flamme, avec ses pieds nus exposés à la chaleur. Tu la regardes et tu souris. Et, pendant que tu souris, une pensée subite et involontaire te traverse l'esprit, une pensée

(1) Voir la *Revue Bleue* du 2 juillet 1904.

trouble contre laquelle tout ton être a un frémissement de répugnance... Mais en vain, en vain... La pensée persiste, acquiert de la force, devient monstrueuse, se fait dominatrice... Oh ! est-ce possible cela?... Elle s'empare de toi, tu es sa proie, sa proie misérable et tremblante... »

D'Annunzio a senti la difficulté de nous faire admettre cette perversion subite dans un homme sain de corps et d'esprit. Aussi a-t-il eu recours à un subterfuge. Il appelle à son aide les grands criminels de la légende grecque, Agamemnon et Clytemnestre. Il suppose que les tombeaux des Atrides fouillés par Léonard, les momies étalées, les masques de métal de ces morts illustres, agissent sur son héros, le maintiennent dans une atmosphère d'horreur qui l'entraîne au crime par une sorte d'autosuggestion. Le moyen est ingénieux, mais extérieur et artificiel.

Constatons que le fauve intellectuel, pour justifier ses pires passions, devient fataliste. Mais comme le destin de l'antique tragédie n'existe plus, il le remplace par l'archéologie.

Que va-t-il advenir? Je passe par dessus les incidents du drame, qui se traine en longues conversations, pour arriver au dénouement. En admettant la donnée de l'auteur, vous croirez peut-être que le malheureux, obsédé par son idée criminelle, va fuir ou se tuer pour sauver l'être qu'il aime le plus et débarrasser le monde d'un monstre dangereux. Mais tel n'est pas le raisonnement du fauve intellectuel. Il peut bien consentir à tuer les autres, mais lui-même non pas. Il ne vient pas un seul instant à l'idée de Léonard qu'il est un obstacle à l'honneur et au bonheur de sa sœur, il ne voit qu'une chose, c'est qu'*elle* est un obstacle au sien. Ecoutez ce monologue : « Il n'y a pas de doute, il n'y a pas d'autre moyen de salut, cela est nécessaire. Il est nécessaire qu'elle ne soit plus. Tout est considéré, oui, bien considéré... Elle est là, si douce, et à cause d'elle tout ce mal ! Personne ne reconnait plus personne. Un abîme s'est creusé entre nous, qui étions une seule âme, une seule vie. Personne ne peut plus vivre. Il n'y a pas d'autre moyen de salut ».

Léonard rôde autour de sa sœur, comme un meurtrier qui épie l'heure du crime. Il veut, du moins, que sa mort soit poétique, pour en garder une belle image. Il y a, au pied de la citadelle de Mycènes, une source merveilleuse. C'est la fontaine Perséia. Elle jaillit d'un roc aride et forme une nappe cristalline que sertit une épaisse végétation de myrtes, au parfum amer et doux. Eh bien, c'est dans cette fontaine, source de vie et image de pureté virginale, que le frère noiera sa sœur, au moment où elle s'y penche pour se désaltérer.

Vous pensez bien que cet acte monstrueux n'est pas mis sous les yeux du spectateur qui ne le supporterait pas. Il se passe entre le 4e et le 5e acte. Plus extraordinaire que cette conception est l'unique scène de ce 5e acte qui clôt la pièce. La toile se lève sur la fontaine Perséia. Le cadavre d'Hébé est étendu sur la margelle de la source. Son frère Léonard est assis d'un côté, Alexandre de l'autre. Celui-ci est consterné, mais l'autre parle avec la sérénité d'un sage. Voici par quel étonnant raisonnement le meurtrier se justifie devant son ami : « Toute souillure a disparu de mon âme ; je suis redevenu pur, entièrement pur. Toute la sainteté de mon amour est rentrée dans mon âme comme un torrent de lumière... Encore un bienfait d'elle à travers la mort ! *C'est afin de pouvoir l'aimer ainsi de nouveau que je l'ai tuée*, c'est pour que tu puisses l'aimer ainsi sous mes yeux sans que rien désormais te sépare de moi, *sans cruauté et sans remords*, c'est pour cela que je l'ai tuée..... »

Alexandre ne proteste pas, il ne se rue pas sur le misérable pour l'écarter de ce cadavre dont il baise les pieds comme dans un rite sacré... Non ; il est convaincu par son plaidoyer, il accepte sa justification, il s'incline devant cette purification du bourreau par le sang de sa victime. Quoi ! dira-t-on? pas un remords chez le meurtrier? Pas un cri d'horreur ou d'indignation chez l'ami? Ces deux hommes vont-ils continuer à vivre l'un en face de l'autre dans une heureuse intimité, dans une sérénité parfaite, avec ce cadavre entre eux? Le poète a l'air de le croire, ou, du moins, cherche à nous le persuader par les attitudes qu'il donne à ses personnages. Pour finir, Anna, l'épouse aveugle, la Cassandre de la pièce, arrive à tâtons et, touchant le corps refroidi d'Hébé, s'écrie : « Je vois ! je vois ! »

J'ignore ce qu'elle peut voir. Quant à nous, spectateurs ou lecteurs, nous ne voyons rien du tout. Une douche d'eau glaciale ruisselle sur nos épaules, et, le rideau tombé, nous nous disons : Non, décidément, ce n'est pas encore la résurrection promise de la tragédie grecque et néo-latine. Car ce qui fait la force incomparable de la tragédie antique, c'est, à côté de la grandeur des caractères, la conscience de la responsabilité et la sainte pitié pour tous les maux humains ; c'est aussi le sentiment d'un grand mystère, d'un immense au-delà, qui enveloppe la vie humaine et la régit par une suprême justice ; c'est enfin l'expiation, la purification, et la délivrance, sans lesquelles ne seraient pas possibles ce que Racine appelle si bien « la tristesse majestueuse de la Tragédie ». Ce que nous trouvons ici, c'est la momie de la tragédie antique.... recouverte d'un masque d'or, mais une momie seulement. Et puis, cet archéologue, à la poigne féroce et au cœur léger, ce fratricide sentimental, qui tue sa sœur pour en con-

server un souvenir plus parfait, ressemble un peu trop à l'illustre Ugolin, qui, au dire d'un mauvais plaisant, mangea ses enfants pour leur conserver un père.

Alors, quelle est l'intention du poète? Que veut-il que nous pensions? et que devons-nous penser de lui? Son œuvre est-elle la gageure d'un artiste qui se pique de nous imposer ses paradoxes à force d'audace? Ou bien serions-nous en présence d'une conviction réelle? Le dernier de ces trois drames qu'il intitule : *Les Victoires mutilées*, va nous le dire.

III. — La Gloria

La troisième incarnation du fauve intellectuel que nous offre le théâtre de d'Annunzio est, nous l'avons dit, un homme politique, et, dans l'espèce, un tribun libertaire devenu dictateur. De l'avis général du public et de la presse italienne, La Gloria est la plus faible de toutes les pièces du poète, et, malgré les furieux coups de cravache par lesquels l'auteur a répondu à ses critiques, cet avis a prévalu. Dussé-je m'exposer à en recevoir à mon tour, je dois vous avouer que c'est aussi le mien. Et cependant, vous verrez que je suis loin de faire fi de cette œuvre; que je lui trouve, au contraire, un intérêt tout particulier et même palpitant, dont ni les critiques italiens, ni les critiques français ne se sont doutés.

Ah! sans doute, le sujet offrait une belle matière dramatique. Nous montrer le tribun populaire arrivant au pouvoir avec une idée généreuse, mais entraîné à la violence par les appétits démesurés de son ambition, rendu infidèle à son idéal, devenu pareil à tous les tyrans qu'il a combattus et renversé finalement par le peuple dont il a cru se faire un piédestal, et dont il n'a su que soulever les pires instincts, c'eût été là un drame poignant, vrai, humain. Car il eût correspondu à cette logique des passions, à cette Némésis de la conscience et de la vérité éternelle, qui est de tous les pays et de tous les temps.

Mais avec son tempérament et ses idées, Gabriel d'Annunzio devait traiter le sujet d'une tout autre façon et dans un esprit tout opposé.

Je n'analyse pas la pièce que beaucoup d'entre vous ont lue dans l'excellente traduction de M. Hérelle. Je la résume pour en tirer la pensée capitale. Le poète nous transporte cette fois-ci dans les temps à venir et dans un décor assez fantastique qu'il appelle « la troisième Rome ». Soit dit en passant, l'image de cette Rome future est peu flatteuse pour ses compatriotes. L'Italie en république offre le spectacle d'une démagogie tempérée par un césarisme intermittent. Rome est devenue une sorte de Byzance du Bas-Empire, déchirée par les guerres civiles. A l'heure où commence le drame, cette Rome et cette Italie sont gouvernées par Cesare Bronte, paysan têtu, parvenu au rang de ministre dictateur et qui représente toutes les forces du passé et de la réaction. Déjà vieux, il a épousé Eléna Comnèna, type invraisemblable, descendante des empereurs de Trébizonde, courtisane éhontée et hautaine, sorte de mannequin d'impératrice byzantine modernisée, couvée par le cerveau fumeux d'un esthète anarchiste. C'est la grande féline.

En face d'eux, se dresse l'homme nouveau, Ruggero Flamma, tribun acclamé, chef de parti. Il n'attend plus que l'heure de faire la révolution qui le portera au pouvoir. Ses principes? D'un nietzschéisme si orthodoxe qu'ils sont copiés textuellement dans les livres du maître. « Montre-moi que tu es le droit et la force, montre-moi que tu es un droit nouveau. » Cette force, c'est la violence, et ce droit, le droit du plus fort. Sa politique? Fort simple et point nouvelle d'ailleurs. « La terre aux agriculteurs; les bandes rurales seront le nerf de la nation ». Ses moyens d'action et ses promesses? Aussi vagues que sonores : « Chacun au delà de ses forces. Il y a de la gloire pour tous. » Avec cela, il se dit porteur d'un droit terrible et nouveau, celui de sacrifier les autres à son idée. Ses amis naïfs et dociles acceptent ce programme et le trouvent merveilleux. Cependant, Eléna Comnèna, dont le mari est moribond, guettait depuis longtemps l'astre nouveau. Elle entre inopinément chez Ruggero Flamma, au moment où il va donner le signal de la révolution. Elle arrive non pour arrêter le tribun mais pour s'associer à sa fortune. Ils s'étaient déjà aperçus au Parlement, maintenant ils se saluent comme deux astres dignes l'un de l'autre. Elle n'a qu'à sourire et son sourire enchaîne le fauve. Il la regarde et balbutie halluciné : « Votre visage était celui qui convenait à la femme à laquelle j'aurais pu dire la parole que mes lèvres n'ont jamais prononcée... Dans mon cerveau flamboyaient des pensées de démence, surgies des plus terribles instincts que réveille et qu'exaspère en moi le désir de vous atteindre, de vous prendre, de vous posséder comme une proie. » Ces propos galants, du plus pur et du plus naïf nietzchéisme, plaisent à la féline et le pacte est conclu.

On pourrait croire qu'une lutte de volontés va s'engager entre cet homme et cette femme. Il n'en est rien : Eléna Comnèna est évidemment pour le poète l'idéal féminin par excellence. Il revêt ce « fantôme du Bas-Empire » d'une robe phosphorescente, il la coiffe d'un casque de Minerve, il la couronne d'une auréole. Dans les attitudes qu'il lui prête, dans la majesté frelatée et surnaturelle dont il l'enveloppe, on sent percer l'admiration, je dirais presque un attendrissement religieux. C'est plus qu'une Muse,

c'est une déesse. Devant les victimes passives dont il fait sa pâture habituelle, le poète demeure ironique et froid. Mais devant cette femme « vertébrée comme un aspic », il rend les armes, il abdique. Son héros va faire comme lui.

Ruggero Flamma a convoqué les bandes rurales au Capitole pour une grande fête qui doit mettre le sceau à son œuvre. Mais Eléna Comnèna, en sa qualité d'impérialiste, ne veut pas de l'avènement des ruraux. Secrètement et traitreusement, elle provoque par un affidé, une collision entre le peuple de Rome et les paysans. Il s'en suit un affreux massacre, qui ruine du coup toute la politique du réformateur. Le voilà placé dans l'alternative, ou de trahir son propre parti et de devenir le plus plat des tyrans, ou de désavouer et de chasser la Comnèna. Consternés et indignés, les amis de Ruggero se sont réunis dans sa demeure. A ce moment, Eléna entre en son costume de Minerve. Les jeunes gens l'accusent du crime et l'injurient. Elle les toise de haut, dédaigneuse et impassible. Ruggero arrive et demande : « Qu'est cela? — Une révolte d'esclaves, dit la Comnèna. Et ce mot suffit à Ruggero pour qu'il dise sans plus à ses amis d'un geste d'empereur : — « Je vous chasse ! » Il faut avouer que cela est raide et encore plus invraisemblable ; mais sans doute que le catéchisme nietzschéen l'exigeait ainsi.

A partir de ce moment, le personnage de Ruggero Flamma ne peut plus nous intéresser. « Le fantôme du Bas-Empire » la courtisane au casque de Minerve n'en ayant fait qu'une bouchée, il n'existe plus ni moralement, ni psychologiquement. Les péripéties ultérieures du drame n'ont plus aucune importance, et, lorsqu'au cinquième acte, le tribun réformateur hypnotisé, vidé et avili, présente à cette femme, toujours triomphante et majestueuse, un poignard pour le tuer, nous trouvons qu'il aurait dû commencer par là.

Gabriel d'Annunzio prétendra-t-il, après coup, qu'en cette pièce, il a voulu nous montrer une exécution capitale du fauve intellectuel? En ce cas, et malgré mon peu de sympathie personnelle pour ce type, je dirai que véritablement il s'est rendu la tâche trop facile, en diminuant à plaisir son héros. Nous sommes tentés à chaque instant de lui crier : « Votre lion rugissant en parole, n'est qu'un lièvre dans l'action. Vous calomniez votre fauve ! » Car jamais nulle part un homme de proie n'a manqué à ce point de logique et de volonté, Mais tout prouve, au contraire, qu'ici plus qu'ailleurs, d'Annunzio s'est confondu avec son héros, et que, dans l'éblouissement de son rêve, il a perdu la tête devant le fantôme de la grande féline, lui qui ne la perd jamais. Cette pièce, nulle comme drame, sans vérités de caractères, ni de mœurs, cette fantasmagorie paradoxale a donc un haut intérêt pour la psychologie du poète lui-même. Elle nous montre jusqu'à quel degré d'aberration peut conduire chez une très riche imagination, chez un très grand artiste, la folie nietzschéenne, l'idolâtrie de la force pour la force. Il y a dans cette frénésie une Némésis cachée et comme une sincérité involontaire. Nous assistons au suicide du fauve intellectuel devant son idole vaine et creuse, devant son double féminin.

Tout prouve encore une fois cette identification du poète avec son héros. Car les théories emphatiques et grandiloquentes de Ruggero Flamma se retrouvent éparses dans toute l'œuvre de d'Annunzio, poésies, romans, drames, préfaces et discours. Je ne citerai qu'un court dialogue entre le fauve et la féline, où nous pouvons cueillir la quintessence de leur morale et de leur philosophie, celle-là même que le poète a proclamée dans tous ses écrits. Eléna, ayant reproché à son amant de n'avoir pas frappé tout de suite un rival dangereux, Ruggero répond :

Flamma. — Ma volonté a toujours choisi son heure, et ne connaît pas d'ajournement. Toi-même tu ne saurais lui barrer le chemin. *Elle pas e par dessus tout.*

La Comnena (*rayonnante*). — Ah ! te voilà donc le maître, tel que tu dois être. C'est cela qui me rassasie. *Elle passe par dessus tout.* Tu es de ma race. Nous trouverons notre empire au-delà de toutes les limites, nous deux, seuls. A nous deux appartiendra tout ce qui est défendu, tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus lointain. Reconnais-tu maintenant ta destinée? Il est midi ; l'heure de la grande lumière. La reconnais-tu?

Flamma (*éperdument*). — Oui, je suis prêt, tu seras rassasiée ; ta joie jaillira de toi en cris et en rires. Je te verrai jouir toute, depuis la couronne jusqu'aux pieds, dans les palpitations de ma guerre. *Ton grand amour sans compassion sera le soleil de ma tête.*

« Passer par dessus tout » voilà donc le sommet de la force, de la noblesse, de l'humanité dans la doctrine du fauve intellectuel. Or, voici un fait indéniable, prouvant que cette morale transcendante de Ruggero et d'Elena est bien celle dont le poète se fait gloire lui-même.

Il y a de cela peu d'années, un romancier français de marque, s'étant permis à propos du roman *Il Fuoco* une critique un peu vive dans un des grands journaux de Paris, M. Gabriel d'Annunzio lui répondit dans ce même journal, par une lettre irritée et menaçante. Cette lettre se terminait par ces mots significatifs : « *D'ailleurs, sachez que j'ai toujours passé par-dessus tout* ! »

Il est bien entendu, Messieurs, que j'écarte de ce discours toute question de personnalité et de vie privée. Je ne me place que sur le terrain de la littérature du théâtre et de la philosophie. Eh bien ! au nom de la mission de l'art, au nom de la grandeur de la pensée, au nom de la dignité humaine, j'oserai répondre au poète d'Annunzio : « Certes, doué et armé comme vous l'êtes, vous pouvez passer par-

dessus bien des hommes et bien des choses, mais je vous défie de passer par-dessus la Justice et la Vérité ! »

IV. — Conclusion

Qu'est-ce que la Renaissance latine ?

Mesdames et Messieurs,

Je croirais mal répondre à votre légitime attente si, après vous avoir montré comment la psychologie du fauve intellectuel se développe dans le théâtre de Gabriel d'Annunzio je ne relevais pas, pour conclure, quelques-uns de ses mérites et de ses rares qualités.

Un mot d'abord du poète lyrique et du romancier. A une époque où le sens de la forme s'était, pour ainsi dire, perdu dans la prose et dans la poésie italienne, et où le seul Carducci maintenait les hautes traditions, d'Annunzio eut le privilège de se créer, en prose et en vers, une forme cristalline, incisive, à la fois classique et personnelle et encore plus grecque que latine. Je dis grecque, entendons-nous. La patrie élective de d'Annunzio n'est pas Athènes, la terre sacrée de Pallas et de Dèmètèr, où le choc des armes et le hennissement des chevaux se mêlent aux sons de la flûte et de la lyre ; où les vierges mélodieuses des chœurs de Sophocle regardent chastement les beaux coureurs nus qui allument leurs flambeaux à l'autel de Prométhée et les emportent jusqu'à la plage d'Eleusis. Non, sa patrie élective est la Lesbos de Sapho et plutôt encore l'Alexandrie de la décadence. Ses vrais maîtres sont les poètes déjà déliquescents de l'anthologie, artistes exquis, pessimistes dans l'âme et jouisseurs effrénés, qui donneraient toute l'Iliade pour la ceinture de Vénus. Lorsqu'il veut se lancer dans l'héroïque, lui, le pur sensuel, qui ne croit qu'à l'instinct, il tombe dans l'artificiel et dans l'insincérité ; ou, lorsqu'il lâche la bride à sa vraie nature, alors, il enfourche sa chimère néronienne, il cavalcade dans un idéal byzantin fait de despotisme et d'anarchie. Mais il triomphe dans la vision plastique de la nature. Là, il est passé maître et se montre artiste de génie. Pour peindre, par exemple, les nuances de la peau sur le corps féminin, ses teintes de nacre, d'ambre et d'or, ses moiteurs et ses transparences, il a la palette du Rubens et du Titien. La symphonie de la chair et des parfums coule dans son œuvre comme un fleuve grisant. En somme, il possède au suprême degré le sens de la beauté extérieure. Apportant au théâtre ce don merveilleux, il s'y montre novateur souvent heureux dans l'invention du décor significatif, des beaux gestes et des groupements harmonieux. Sachons-lui gré de l'art qu'il déploie à remettre de la beauté dans la vie moderne qui en a si peu. En ce temps de laideur et de vulgarité, c'est un effort qu'il faut reconnaître et saluer avec joie. D'Annunzio a aussi le don de l'image neuve et saisissante. Elle jaillit de source chez lui et sa forme est toujours musicale. Il sait donner à des sensations aigues, subtiles et fuyantes, la grâce nette d'une statuette de Tanagra ou le contour fruste et ramassé d'un bas-relief antique. Il a précisé et affiné la vision plastique des choses en littérature. Disons donc pour résumer son originalité et son apport à la poésie, qu'il a étendu le champ de la sensation et de son expression verbale.

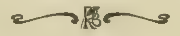
Mais la sensation est-elle tout en art et surtout en poésie ? Certes, elle est nécessaire et d'une importance capitale, mais à condition d'être l'expression du sentiment et d'un idéal. Or, là est l'erreur, là est la lacune fondamentale de d'Annunzio et de son école, comme de toutes les écoles purement sensualistes, c'est de confondre l'instrument avec le but de l'art. Il y a une hiérarchie éternelle, infrangible et souveraine, qui veut que la matière soit soumise à l'âme et gouvernée par l'esprit. Cette loi divine et sublime se manifeste aussi bien dans l'homme que dans l'univers et dans l'art. Malheur à ceux qui tenteraient de la fausser ou de la renverser ! L'art vrai et la vraie humanité ne commencent que là où la sensation est dominée par le sentiment et régie par l'idée.

Oui, moi aussi, je crois à la Renaissance latine, mais à condition qu'elle revienne à sa tradition complète et non à sa tradition tronquée. Il faut que l'homme latin d'aujourd'hui élargisse son coup d'œil aux plus vastes horizons, non seulement de la science, mais encore de l'âme et de la pensée. La renaissance latine sera créatrice de beauté sans doute, et cette beauté sera sa couronne, mais il faudra de vrais hommes et de vrais héros pour la porter. La renaissance latine enfantera des âmes libres et des volontés droites, ou elle ne sera pas. Si elle veut remplir la mission que semblent lui assigner l'histoire et l'état présent du monde, elle ne prendra pour devise ni un catholicisme réchauffé, ni un paganisme vieilli. Son mot d'ordre et son cri de ralliement sera : *Sympathie*, *Synthèse*, *Humanité*.

Pour ne parler ici que de l'Italie, l'élite de sa jeunesse est aussi lasse du sadisme élégant que du nietzschéisme creux. Elle aspire à revenir à la grande tradition du *Risorgimento*, de ce moment héroïque de son histoire, qui regorge de fiers exemples et à laquelle elle doit son unité nationale, tradition que représentèrent dans le domaine de la pensée et de l'action des hommes comme Massimo d'Azelio et Mazzini ; dans celui de la poésie, les Alfieri, les Ugo Foscolo et qu'illustre encore aujourd'hui le vigoureux et noble Carducci. Elle demande, comme Giu-

dici le faisait, il y a cinquante ans, « une littérature capable de maintenir la virilité de la nation, quand elle est vivante, et de la ressusciter quand elle est abattue. » Voilà les pensées qui la hantent, lorsqu'elle regarde la Ville Eternelle du haut de l'une des sept collines, où les deux sœurs latines, la France et l'Italie, viennent de sceller leur indissoluble amitié. Et elle ajoute : « Qu'est-il besoin de nous montrer son image future comme un nouveau Bas-Empire, quand la statue équestre de Garibaldi se dresse sur le Janicule, à la hauteur du Vatican, parcourant d'un calme regard la Rome ancienne et nouvelle ? »

Edouard Schuré.



H. TAINE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les intéressants articles de M. Félicien Pascal sur la méthode et les idées directrices de Taine dans ses recherches sur la Révolution française (1), les précieuses lettres inédites qu'il a publiées, ont bien démontré que la sévérité déployée par Taine contre la France révolutionnaire n'a pas été le résultat de l'indignation ou de l'épouvante causée chez lui par les événements tragiques de 1870 et 1871, mais la conclusion naturelle à laquelle tendait toute l'évolution de ses idées historiques depuis 1851.

Cela est vrai ; car, chez les écrivains de premier ordre (et Taine était incontestablement de ce nombre), leur développement intellectuel tout entier est déterminé par une logique intérieure qui permet de retrouver, dès leurs premières œuvres, le germe de leurs idées ultérieures. Néanmoins, il serait exagéré de ne pas reconnaître que Taine a reçu des événements de 1870-1871 un choc profond ; que, sans ces événements, il n'aurait peut-être pas entrepris la grande œuvre historique où il a donné à la France une sorte de consultation médicale sur les maladies dont elle souffre, et surtout n'aurait pas imprimé à cette consultation un caractère aussi pessimiste et désespérant. En 1860, quand il écrivait ses articles sur Carlyle, il savait encore mettre des correctifs à sa sévérité pour les hommes de la Révolution. « Ajoutez, disait-il des révolutionnaires, le bien à côté du mal. Ces sceptiques croyaient à la vérité prouvée et ne voulaient qu'elle pour maîtresse. Ces logiciens ne fondaient la Société que sur la justice et risquaient leur vie plutôt que de renoncer à un théorème établi. Ces épicuriens embrassaient dans leurs sympathies l'humanité tout entière. Ces furieux, ces ouvriers, ces Jacques sans pain, sans habits, se battaient à la frontière pour des intérêts humanitaires et des principes abstraits. La générosité et l'enthousiasme ont abondé ici... Ils ont eu un héroïsme sympathique, sociable, prompt à la propagande, et qui a réformé l'Europe. »

J'ai eu le grand privilège d'entretenir avec H. Taine, depuis 1868, des relations constantes et amicales, et j'ai pu apprécier la sincérité vraiment ingénue, le désintéressement, la persévérance obstinée avec lesquels il cherchait la vérité, mais aussi la forme toujours systématique et comme géométrique sous laquelle les idées se présentaient à lui, et une fois entrées dans son cerveau, dirigeaient toutes ses recherches. Il prenait alors pour le résultat même de ses recherches ce qui n'était que le point de vue même dont il était parti. Lorsque je le vis pour la première fois, en 1866, au moment où j'entreprenais mon premier voyage d'Italie, il me dit : « Avez-vous une idée sur la civilisation italienne et sur l'Italie ? — « Non, puisque je n'y suis pas encore allé. » — « Vous avez tort ; pour ne pas perdre de temps, il faut vous faire d'avance une idée de ce que vous allez étudier, et voir ensuite si cette idée est conforme à ce que vous voyez. » — « Je craindrais trop de voir les choses à travers l'idée préconçue que je m'en serais faite. » — Plus tard, j'ai assisté à la préparation dans son esprit des *Origines de la France contemporaine*, et je me rappelle que, quelque temps avant l'apparition du premier volume, causant avec lui à la Bibliothèque nationale, je lui dis : « Je crois voir maintenant votre idée : l'Ancien Régime est un fiasco, la Révolution est un fiasco, l'Empire est un fiasco, voilà pourquoi depuis cent ans nous pataugeons dans la boue. » — « C'est assez cela », me répondit-il. — « Mais cela n'explique pas, ni que nous vivions encore, ni que nous ayons pu jouer le rôle que nous jouons depuis 1789 ».

Lorsque, en 1878, Taine publia son premier volume sur la Révolution, il me fit l'honneur, avec la touchante bienveillance qu'il témoignait à de simples débutants dans la carrière où il était un maître, de me demander mon avis sincère. Je lui adressai la lettre suivante :

« Paris, le 16 février 1878.

« Cher Monsieur,

« Vous m'avez demandé de vous donner mon avis sur votre nouveau volume que je viens de lire avec un intérêt passionné, J'ai admiré l'immense travail dont il est le résultat et la puissance avec laquelle vous avec groupé tous ces faits dans les trois parties de l'ouvrage. Tout ce que vous dites me paraît vrai comme faits, et presque tout me paraît juste comme

(1) *L'authenticité de Taine* (*Revue Bleue*, 4 et 11 juin 1904).

appréciation. Mais je ne trouve pas dans votre livre ce qu'on doit y chercher : les Origines de la France contemporaine. C'est un seul côté des choses que vous nous montrez et vous lui donnez une importance exagérée. — Dans votre précédent volume vous aviez montré que la dissolution sociale était déjà complète ; l'édifice, absolument vermoulu, devait s'effondrer au premier choc. Par conséquent, il il n'y a ni à s'étonner, ni à s'indigner du désordre universel et croissant de 89 à 92. Le plan de réforme partielle et suffisante que vous indiquez eût été, en présence d'un pareil état de choses, plus chimérique que l'essai de reconstruction intégrale tenté par la Constituante. La Constituante a échoué, mais la France moderne vit des idées qu'elle a émises et, en partie, des institutions qu'elle a ébauchées. Vous en parlez pour montrer les excès immédiats qu'elles ont produits ou tolérés, non pour montrer ce qu'elles ont eu soit de nouveau, soit de légitime. — Votre livre n'explique, ni comment les contemporains ont été enthousiastes de la Révolution au point de la bénir quand elle les massacrait, ni comment elle a exercé tant d'influence sur l'Europe, ni ce qu'elle nous a transmis. Vous avez insisté exclusivement sur une seule série de faits, atroces mais inévitables, et vous n'avez montré ni ce qu'il y eut de bon et de juste dans les intentions, ni ce qui, dans l'attitude de la Cour et de la noblesse, provoqua les défiances, les haines, les vengeances. — Le serment du Jeu de Paume n'est pas nommé, les Fédérations ne sont peintes que par leur côté grotesque, la déclaration des Droits de l'homme n'est mentionnée que pour en montrer les côtés faux et dangereux. Pourtant, s'il est vrai qu'il est dangereux de mettre des principes absolus à la base d'une constitution, n'est-il pas vrai aussi que l'on ne peut s'occuper de politique sans avoir devant les yeux un certain idéal emprunté à la raison ? Pour l'un, cet idéal, c'est la subordination à des pouvoirs établis par Dieu ; pour l'autre, la jouissance des droits individuels ; mais on ne s'en passe pas. Vous-même, quand vous faites votre théorie des droits de l'Église et des droits de l'État, vous faites de la politique de raisonnement. Je crois que les Droits de l'homme de la Constituante expriment assez bien l'idéal social qui est apparu alors comme une révélation de la raison et que, depuis, nous cherchons — ainsi que tous les peuples européens — à réaliser.

« Toutes les grandes révolutions, l'établissement du christianisme, le mahométisme, la Réforme ont été accompagnées de très grands désordres. Je suis disposé à croire que notre Révolution n'a pas une aussi grande valeur que celles que je viens de nommer, et que sans elle, les réformes qu'elle a voulues se seraient réalisées. — Mais enfin ces réformes, c'est-à-dire la ruine de la féodalité et de l'ancien régime, la liberté de conscience, etc., sont des faits énormes, et la Révolution une des formes les plus importantes sous lesquelles ils se sont produits. Elle était mélangée de beaucoup de bien et de beaucoup de mal, de beaucoup de juste et de beaucoup de faux : je n'admets pas que ce soient le mal et le faux qui aient enthousiasmé nos pères, et pourtant c'est le faux et le mal que vous avez seuls montrés. En un mot, j'ai trouvé dans votre livre, non une philosophie de la Révolution, mais des faits très intéressants sur la Révolution. Pourtant, il y a des parties philosophiques dans le livre sur la Constituante, qui seront infiniment utiles pour montrer à quels abimes conduisent les théories *à priori*, le mépris des faits et des traditions. Le chapitre des Destructions m'a paru en particulier excellent.

« Pardonnez-moi d'avoir tant parlé de mes *desiderata* et si peu des vives jouissances que je vous ai dues, mais c'est vous-même qui m'y avez engagé. Croyez à mes sentiments de profonde sympathie et d'affectueuse estime.

G. MONOD. »

En 1881, parut le troisième volume des *Origines de la France contemporaine* : la *Conquête jacobine*. Je lui consacrai dans la *Revue historique* un assez long article où, tout en rendant hommage à la vigueur avec laquelle Taine exposait les excès de la Terreur, je lui reprochais de laisser dans l'ombre les résultats positifs de la Révolution et les grandes idées qu'elle a proclamées. « Ce qu'il y a d'exclusif dans les idées de M. Taine, disais-je, le conduit à une série de contradictions. Dans son second volume, il n'a montré que les fautes, les erreurs ; il a fait un tableau si ridicule de la Prise de la Bastille, des fédérations, des séances de la Constituante, qu'on ne peut croire qu'aucun homme sensé ait jamais éprouvé la moindre sympathie pour une révolution aussi hideuse et aussi grotesque ; et pourtant, dans le troisième volume, il nous montre une foule d'hommes honnêtes, intelligents, qui, après avoir partagé l'enthousiasme de 89 et de 90, ou se retirent et se cachent, ou tombent victimes de la Terreur. Ils tombent victimes, et pourtant ils ne cessent pas d'admirer et d'aimer cette Révolution qui les tue : étrange phénomène que M. Taine n'explique pas. Il nous démontre aussi que les élections pour la Législative devaient n'amener à l'Assemblée que des hommes sans valeur sortis des derniers rangs de la société ; il peint les Girondins sous les couleurs les plus défavorables ; et ces mêmes hommes deviennent pour lui, sous la Convention, les représentants de la classe aisée et éclairée, des hommes honnêtes et sensés. Enfin il trouve que la France héroïque des armées

console des crimes de la France scélérate des clubs ; il oublie que c'est la même bien souvent, que plus d'un des conventionnels, dont les motions à la tribune nous paraissent à la fois ineptes et atroces, a été à la frontière la plus pure incarnation du patriotisme ; que, dans ces âmes troublées, le bien et le mal, la cupidité et le désintéressement, l'amour de la liberté et l'instinct du despotisme se trouvaient unis et confondus. Il supprime tout ce qui explique ces violences : les conspirations des nobles, les intrigues de la cour et du clergé, les agressions de l'étranger. Il ne montre pas que la crainte de perdre les fruits de la Révolution surexcitait les esprits jusqu'à la folie. »

Taine m'adressa à l'occasion de cet article la belle lettre inédite qu'on va lire et qui répondait en même temps à ma lettre de 1878.

« 6 juillet 1881
« Boringe, Menthon-Saint-Bernard.
(Haute-Savoie).

« Cher Monsieur,

« Je vous remercie des paroles aimables que contient votre article, et je vous demande la permission de marquer le point central de notre divergence.

« Toute la question est à savoir en quoi consistent les principes de 89. Je ne les avais pas étudiés, lorsque j'ai écrit les phrases que vous citez de moi sur Carlyle ; je m'en tenais à l'opinion courante, à l'impression superficielle ; pardonnez-moi, si je me hasarde à croire que vous faites de même, ainsi que Michelet et tant d'autres, ainsi que la majorité des Français en 1789.

« Mais Malouet, gouverneur Morris, Mallet du Pan, Pitt, Burke et Washington ont vu plus avant dès l'abord et j'ose dire que leur jugement a été confirmé par l'expérience. Pourtant, en 1881, c'est encore un embarras, et peut-être un danger, que de juger comme eux.

« Les principes de 1789 se réduisent à un seul, le dogme de la souveraineté du peuple, entendu à la façon du contrat social. Les hommes de ce temps ont construit leur notion de l'État, non seulement *a priori*, mais avec un point de départ particulier et une méthode particulière (*Ancien Régime*, p. 303-311), le produit a été une théorie essentiellement anarchique (*ib.* p. 311-315), essentiellement despotique et anarchique (*ib.* p. 319-324) aboutissant d'un côté à une société semblable à celle des Mamelucks en Égypte ou de la garde turque des derniers Califes, de l'autre côté, à un couvent spartiate, ou au gouvernement des jésuites dans le Paraguay.

« Voilà le moteur central des événements; c'est ce germe morbide qui, infiltré dans le sang d'une société souffrante et profondément malade, a déterminé la fièvre, le délire et les convulsions révolutionnaires. Si cela est vrai, tous les jugements que l'imagination, la sensibilité, la sympathie, portent sur les hommes de 89 et de 90, sur la Fédération, sur l'œuvre des Constituants, doivent être changés ; leurs illusions, leur enthousiasme, leurs embrassades, ne peuvent inspirer que de la pitié ; il me semble voir un pauvre aveugle affamé qui, ayant fourré les mains dans un trou de rivière, croit avoir saisi un poisson et le montre triomphalement; de fait le prétendu poisson est une vipère. De là les contradictions que vous me reprochez et qui, cela posé, n'en sont plus. En 1789 et même en 1790, beaucoup d'hommes sensés, honnêtes et même cultivés, tout en se sentant mordus, se refusaient à croire que le poisson fût une vipère. C'est encore le cas aujourd'hui : j'ai montré dans les lois de la Constituante le double effet anarchique et despotique du dogme de la souveraineté du peuple; le volume que vous venez de lire montre ce *dogme anarchique* appliqué par les Jacobins ; le volume que j'écris sur le gouvernement révolutionnaire montrera les Jacobins appliquant le *dogme despotique*. Si je puis écrire le cinquième volume, sur le Régime nouveau, vous y verrez, dans la Constitution de la France, telle qu'elle a été fixée vers 1808, l'application des deux mêmes dogmes, non plus à l'état aigu, mais à l'état chronique. Ce qui caractérise la France depuis 1808 jusqu'aujourd'hui, ce qui la distingue des autres nations, c'est la présence des deux mêmes principes au fond de la structure politique et sociale, de ses révolutions si nombreuses et de sa centralisation si funeste. Au fond elle a été démolie et rebatie d'après un principe faux, dans un esprit étroit et superficiel qui est l'esprit *classique*. Et depuis la première phrase jusqu'à la dernière de mon livre, cet esprit est mon objet unique et principal. »

On saisit au vif dans cette lettre le vice de méthode qui a empêché Taine, malgré son immense labeur, malgré son admirable conscience, malgré son ardent amour de la vérité, malgré la puissance de son esprit, de faire une œuvre qui réponde aux exigences de la critique historique.

De même qu'en littérature il veut tout ramener à une faculté maîtresse, en histoire il ramène tout à une idée centrale ; et bien qu'il ait au plus haut degré l'amour, le culte des faits, qu'il considère comme le premier devoir de l'historien de montrer des hommes vivants, et des faits concrets, il explique ces hommes et il groupe ces faits en les rattachant tous à l'idée génératrice et directrice qu'il a choisie, oubliant qu'en histoire l'idée est bien plus souvent résultat et forme, que cause efficiente. Les causes efficientes sont d'ordinaire les intérêts et les passions. Un archiviste de nos amis, chargé de four-

nir à Taine les documents relatifs à son travail et qui partageait son hostilité contre la Révolution, me disait avoir été souvent surpris de l'indifférence de Taine pour les documents qui se rapportaient au travail utile des révolutionnaires et de l'importance excessive qu'il attachait à tous les « faits divers » tragiques, qui lui permettaient d'ajouter des traits nouveaux à leur férocité et à leur sottise. Taine, en peignant l'Ancien Régime, a signalé l'*Esprit classique* comme le grand coupable de la décadence de l'ancien Régime, alors qu'en réalité ce qui a détruit l'Ancien Régime, c'est le mélange incroyable d'incohérence et d'arbitraire dans nos institutions, l'abus du privilège, la prépondérance des égoïsmes individuels sur les intérêts collectifs. Et dans le tableau qu'il a tracé de l'Ancien Régime, Taine, entraîné par sa passion de simplicité et de logique, a oublié, totalement oublié, de nous parler de la noblesse de robe et de son rôle; alors que l'existence de ce *quatrième état*, qui n'existait qu'en France et qui joua en France un rôle prépondérant du XVI[e] au XVIII[e] siècle, est non seulement la caractéristique essentielle de la société de l'Ancien Régime, mais aussi la cause principale de sa ruine. Pour la Révolution, Taine nous dit que les principes de 89 se réduisent à un seul : la souveraineté du peuple, entendue à la façon de Rousseau. Il suffit de lire la déclaration des Droits de l'Homme et d'étudier les institutions de la Constituante pour voir que la séparation des pouvoirs, entendue à la façon de Montesquieu, a joué un rôle au moins aussi important que l'idée de la Souveraineté du Peuple, et qu'en voulant corriger les abus produits par la confusion de tous les pouvoirs sous l'Ancien Régime, les Constituants ont ouvert la porte à l'anarchie par l'excès de séparation des pouvoirs. Par un effet tout naturel de réaction contre un régime politique et administratif détestable (dont personne n'a mieux montré que Taine les monstruosités), la Révolution a voulu substituer, d'une manière trop radicale, la souveraineté populaire à l'absolutisme royal et la séparation absolue des pouvoirs à leur complète confusion. La France a pâti cruellement de cette erreur. Mais ce n'était qu'une erreur d'application, non une erreur de principe. Quand on cesse de faire de la Royauté le centre de l'autorité, il faut bien le placer dans la nation ; quand on veut empêcher le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif d'empiéter l'un sur l'autre et sur le pouvoir judiciaire, et d'annihiler les libertés publiques, il faut bien délimiter la sphère de chacun, tout en laissant subsister entre eux une corrélation nécessaire. Taine a admirablement montré les excès et les malheurs où les passions déchaînées ont entraîné un peuple qui n'avait ni principes constitutionnels, ni institutions administratives cohérentes : mais il s'est gravement trompé en attribuant à des erreurs intellectuelles ce qui était le résultat d'une situation de fait et du caractère national, et en ne sachant pas reconnaître tout ce qu'il y avait de vérité et de sagesse dans l'œuvre législative de la Révolution, comme aussi de générosité et de noblesse dans les passions mêmes dont les révolutionnaires ont été animés.

GABRIEL MONOD,
de l'Institut.

LA DOCTRINE ANGLAISE D'EXPANSION IMPÉRIALE

Au moment même où la nation britannique éprouvait, sous la double action d'un courant économique et intellectuel, le besoin de concentrer, en une union plus étroite, les forces du monde anglo-saxon, elle était amenée à en étendre démesurément les limites, par l'absorption de toutes les terres libres, sous les tropiques.

Cette expansion impériale, dont nous aurons à déterminer les origines, donna, par les idées évoquées, et les sentiments inspirés, une impulsion plus directe et plus puissante, que les essais de concentration impériale, au mouvement belliqueux qui allait ébranler l'Angleterre contemporaine.

I. — SES ORIGINES ÉCONOMIQUES.

A partir de 1856, il ne se passe pas d'année sans que l'Angleterre ait ses troupes engagées dans telle ou telle province de son domaine colonial.

1856-57. — Expédition sur les frontières de la Perse.

1856-60. — Troisième guerre chinoise.

1857-59. — Révolte des Indes.

1858. — Expédition sur la frontière Nord-Ouest des Indes.

1861. — Expédition de Sikkhim.

1860-61. — Seconde guerre en Nouvelle-Zélande.

1863. — Expédition sur la frontière Nord-Ouest des Indes.

1863-65. — Troisième guerre en Nouvelle-Zélande.

1864-65. — Expédition de Bhostan.

1865. — Insurrection de la Jamaïque.

1867. — Guerre avec l'Abyssinie.

1868. — Expédition sur la frontière Nord-Ouest des Indes.

1870. — Expédition de la Rivière-Rouge.

1871-72. — Expédition sur la frontière Nord-Ouest des Indes.

1873. — Première guerre avec les Ashantis.

1875. — Expédition de Perak.

1877-78. — Campagne de Jowakhi.

1877-78. — Quatrième guerre avec les Cafres.

1878-79. — Guerre avec les Zoulous.

1878-79. — Guerre contre le chef Basuto Sikukuni.

1878-80. — Seconde guerre avec l'Afghanistan.

1880. — Expédition chez les Basutos.

1881. — Insurrection du Transvaal.

1882. — Expédition d'Egypte.

1885-90. — Première campagne du Soudan.

1885-89. — Expédition en Birmanie.

1888-93. — Expéditions sur la frontière Nord-Ouest des Indes.

1894. — Expédition en Afrique-Orientale.

1895. — Expédition de Chitral.

1896. — Expédition dans le Matabeland.

1897. — Seconde guerre avec les Ashantis.

1897-99. — Expéditions sur la frontière Nord-Ouest des Indes.

1899-1900. — Seconde expédition du Soudan.

Soit, en 45 ans, 34 guerres dont 7 durent plus d'un an, et 8 plus de deux ans.

Mais à partir de 1880-1884, il est impossible de ne pas reconnaître dans les guerres coloniales, dans les annexions qui les couronnent, un de ces plans, nets et précis, qu'imposent consciemment ou non aux politiques, les besoins économiques et l'évolution intellectuelle de leur peuple. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la liste des acquisitions territoriales du Royaume-Uni, de 1884 à 1900.

	Dates	Superficie	Population
	—	—	—
		milles carrés	
Nouvelle-Guinée Brit..	1884	90.540	350.000
Nigeria..............	1884	450.000	30 000.000
Pondoland............	1884	4.040	188.000
Somaliland	1884	68.000	?
Bechuanaland...... .	1884-1885	264.000	272.000
Afrique Orient. Brit ..	1886	860.000	2.500.000
Birmanie septentr....	1886	83.470	2.947.000
Zululand	1887	15.000	240.000
Sarawack et Brunci...	1888	66.000	247.000
Pahang (presqu'île de Malacca	1888	10.000	57.000
Rhodesia	1889	470 000	718.000
Zanzibar.............	1890	1.020	200.000
Afrique Centrale Brit..	1891	42 217	900.000
Uganda...............	1894	150.000	4.000.000
Ashantis.............	1896	21 000	3.000.000
Wei-hai-wei	1898	270	118.000
Kowlung.......... .	1898	400	100.000
Soudan.	1898	950 000	10.000.000
Transvaal et Orange ..	1900	167 000	1.300.000
		3.711.957	57.436.000

Or, en janvier 1884, la superficie totale de l'Empire était de 8.059.179 milles carrés ; sa population totale de 248 millions d'habitants. Par suite de son expansion vers les terres tropicales de l'Afrique et de l'Asie, sa surface avait, en 1900, grandi d'un tiers, le nombre de ses sujets de un cinquième.

* * *

Pour déterminer les origines économiques de cette ardeur conquérante, il convient de préciser la part prise par les colonies dites d'exploitation, dans l'activité commerciale, industrielle et financière de l'Empire anglais.

Classons d'abord le tonnage des navires, battant Pavillon pritannique, entrés et déchargés dans les divers ports coloniaux. Nous obtenons les chiffres suivants.

Tonnage de navires anglais entrés et déchargés
(millions de tonnes anglaises).

Années	Colonies de peuplement y compris Cap et Natal	Colonies de peuplement sans Cap et Natal	Colonies d'exploitation sans les Indes	Colonies d'exploitation avec les Indes	Colonies d'exploitation avec le Cap et le Natal
—	—	—	—	—	—
1860..	5.658	5.244	2.911	5.296	5.710
1870..	9.194	8.841	6.343	9.819	10.172
1880..	14.720	12.989	14.558	19.362	21.093
1890..	23.090	19 541	26.034	32.846	36.395
1895..	27.886	23.066	32.594	39.621	44.141
1900..	42 594	31.532	36.374	43.177	54.239

Les statistiques citées dans les pages qui vont suivre ont été empruntées aux *Statistical Abstracts*, pour les possessions britanniques n° 39 (1902), 21 (1884) et 7 (1871). Les tableaux ont été composés à l'aide des chiffres officiels.

Si l'on fait rentrer au nombre des Colonies de peuplement, malgré leur climat tropical et leur main-d'œuvre, noire et jaune, le Natal et le Cap, on constate que le tonnage total des navires anglais, entrés et déchargés dans leurs ports, en 1860, 1870, 1880, 1890, 1895, 1900, s'élève à 5,6 ; 9,1 ; 14, 23, 27, 42 millions de tonnes anglaises. Aux mêmes dates, les chiffres pour les colonies d'exploitation étaient de : 5,2 ; 9,8 ; 19 ; 32 ; 39 ; 43,1. Si on assimile à cette seconde catégorie de possessions le Cap et le Natal, on obtient un tonnage total de : 5, 10, 21, 36, 44 et 54 millions de tonnes. Les statistiques des Colonies de peuplement sont réduites à 5, 8, 12, 19, 23 et 31 millions de tonnes. On découvre ainsi que les entrées dans les ports tropicaux, autres que ceux des Indes, qui n'étaient, en 1860 et 1870, que de 5 et 9 millions de tonnes, ont, depuis 1880, grandi dans des proportions énormes : 14, 26, 32 et 36 millions. Leurs progrès, singulièrement plus importants que ceux des Indes (2 ; 3 ; 4 ; 6,9 ; 7 ; 6,8) expliquent la rupture d'équilibre qui s'est produite, à la fin du XIX^e^ siècle, entre les deux catégories de possessions anglaises et tout au profit des colonies d'exploitation.

Cette conclusion qui se dégage des statistiques commerciales est confirmée par l'examen des statis-

tiques industrielles. Mais si la flotte britannique a le monopole des transports, l'industrie anglaise n'a point, ou n'a plus, le monopole des fournitures. Il s'ensuit que nous n'aurons point à enregistrer des hausses en ligne droite, mais des courbes mouvementées. Si on classe les achats et les ventes du Royaume-Uni, suivant les deux catégories auxquelles appartiennent ses possessions, on constate que, malgré l'accroissement énorme de leur population, qui passe de 5 millions en 1861 à 13 en 1901, les colonies de peuplement ne parviennent pas à dépasser le montant des commandes et des envois des colonies d'exploitation (1). Aux recensements répondent les annexions. L'extension croissante des frontières compense les consommations restreintes des indigènes (2), et si les importations en Angleterre des terres tropicales (26 millions de livres en 1860, 46 en 1880 et 1900) ne parviennent pas à dépasser celles des terres émancipées (15 en 1860, 44 en 1880 et 61 en 1900), il convient de faire une double réserve. D'une part, en effet, dès qu'on retranche aux unes pour les ajouter aux autres, les expéditions du Cap et du Natal, la prépondérance des Colonies d'exploitation apparaît à nouveau (28 millions contre 13 en 1860, 41 contre 22 en 1870, 52 contre 39 en 1880, 53 contre 41 en 1870, 47 contre 46 en 1895). D'autre part, si le Royaume-Uni a su dans ses achats, établir, entre ces deux genres de possessions, une balance égale, ses ventes n'ont point connu l'élégance linéaire, ni les avantages pratiques de ce parfait équilibre.

Les colonies d'exploitation, autres que les Indes, c'est-à-dire les récentes acquisitions de l'Angleterre, ont, en 30 ans, plus que doublé leur consommation de produits britanniques (6 millions de livres en 1860, 12 en 1870, 12.8 en 1890, 14.5 en 1900), et ces progrès sont d'autant plus remarquables qu'ils ne coïncidaient pas avec une hausse correspondante de leurs importations en Angleterre. La supériorité de leurs achats à la mère-patrie, par rapport à ceux des colonies de peuplement, s'est maintenue jusqu'en 1890, même si l'on fait rentrer dans cette dernière catégorie le Cap et Natal. Elle se maintient encore aujourd'hui, si on laisse de côté les statistiques de l'Afrique méridionale. Dès qu'on les ajoute à celles des terres tropicales, la prépondérance est écrasante : leurs commandes à l'industrie britannique dépassaient celles des jeunes nations anglo-saxonnes de 11 millions de livres en 1860, 16 en 1870, 24 en 1880, 24 en 1885, 22 en 1890, 19 en 1900 (1). Il ne s'agit pas de savoir si, pour l'économiste qui analyse minutieusement tous ces chiffres, le pourcentage des importations et exportations britanniques, par rapport à leur chiffre total, n'est pas plus élevé et ne grandit pas plus rapidement, dans les possessions promues à la dignité de gouvernements libres, que dans celles que gère le Ministère britannique ou des Compagnies privilégiées (1) : là n'est point la question. Le seul fait, dont nous puissions saisir l'action psychologique sur l'opinion britannique, est celui-ci : in globo, les colonies d'exploitation, grâce aux annexions annuelles, achètent plus aux industries britanniques, que les colonies de peuplement, malgré l'accroissement de leur population. Or ce fait est indiscuté et, d'ailleurs, indiscutable.

*
* *

Mais il ne suffit point, pour déterminer les origines de cette expansion impériale, de constater l'importance des liens commerciaux et industriels, qui relient à la métropole cette partie de son domaine. Il convient de pénétrer plus avant et de montrer les causes précises de ce phénomène nouveau. La valeur actuelle des possessions tropicales ; la pléthore des capitaux anglais ; la crise de l'industrie métallur-

---

(1) *Importations en Angleterre*

Originaires des colonies de :

Années	Colonies de peuplement avec le Cap et Natal	Colonies de peuplement sans le Cap et Natal	Colonies d'exploitation avec les Indes	Colonies d'exploitation sans les Indes	Colonies d'exploitation avec le Cap et Natal
	Milliers de £				
—	—	–	—	—	—
1860	15.008	13.295	26.325	11.219	28.038
1870	25.163	22.590	38.728	13.638	41.601
1880	44.689	39.051	46.769	16.652	52.407
1890	47 878	41.783	47.148	14 480	53.243
1895	52.162	46.737	42.039	15.608	47.464
1900	61.627	57.655	46.293	18.905	50.265

(2) *Exportations de l'Angleterre.*

Vers les colonies :

1860	16 747	14.585	23.821	6.137	25.983
1870	20.481	18.519	32.201	12.108	34.163
1880	31.470	27.264	44.397	12.369	51.603
1890	43.529	33.727	48.042	12.812	57.841
1895	37.366	25.904	36.246	10.759	47.708
1900	53.094	39.103	44 558	14.592	58.529

Ces deux tableaux ont été établis à l'aide des statistiques résumées dans le *Statistical Abstracts* par le Royaume-Uni. n° 11 (1864), 25 (1878), 34 (1887), 49 (1902).

(1) M. J. A. Hobson établit, avec des données différentes, le tableau ci-dessous qui confirme notre argumentation.

Exportations de produits britanniques dans :

Milliers de £

	1884	1885	1886	1887	1888
	—	—	—		—
Colonies tropicales.	46.006	43.420	43.565	45.649	49.044
Autres colonies....	24.869	34 574	32.105	29.720	35.196

	1889	1890	1891	1892	1893
	—	–	—		—
Colonies tropicales.	45.956	54.542	50.853	45.943	47.730
Autres colonies.....	33.322	32.828	35.102	28.804	24 413

	1894	1895	1896	1897	1898
	–	—	–	—	–
Colonies tropicales.	48.242	45.236	54.539	51.437	53.579
Autres colonies....	21.516	21.969	29.567	29.237	29.847

gique, tels sont les trois faits qui ont déterminé en Angleterre, depuis plus de vingt ans, cette poussée d'impérialisme conquérant.

Dans un livre récent M. Kidd, le sociologue de l'Angleterre contemporaine qui, dans des ouvrages obscurs, s'est complu à traduire en termes religieux et à transporter dans le domaine de la psychologie sociale les lois biologiques de la doctrine évolutionniste, s'efforce de trouver, à cette ruée vers les terres tropicales, des causes économiques. Après avoir constaté que les transactions avec les terres sises entre le 30e degré au Nord et au Sud de l'équateur représentent 38 p. 100 du commerce de l'Angleterre et 65 p. 100 de celui des Etats-Unis avec le reste du monde, l'auteur des *Principes de la civilisation occidentale* découvre à ce fait nouveau une double explication, trop probante pour ne pas être résumée ici. D'une part les terres équatoriales fournissent aux sociétés industrielles modernes des objets d'alimentation et de matières premières dont elles ne sauraient se passer. Caoutchouc, coton brut, plumes, gomme, ivoire, jute, pulpe de bois, soie brute, bois d'acajou, figurent dans les importations britanniques pour un total de 60 millions de livres, de 1.500 millions de francs. Les achats de caoutchouc, café, huile de palme, épices, sucre de canne, thé, tabac brut, faits annuellement pour le Royaume-Uni s'élèvent à 21 millions de livres, 525 millions de francs. Ces commandes sont si importantes qu'il y a un intérêt primordial pour une société industrielle à n'être point tributaire d'une autre nation, à la merci de ses tarifs et de ses primes. Mais, d'autre part, à une époque où toutes les usines qui fabriquent des objets de première nécessité et à bon marché, ont dû, sous la pression d'une concurrence croissante, réduire le montant de leurs affaires et la marge de leurs bénéfices, il est indispensable de trouver des terres vierges, que leurs mandataires puissent sillonner de voies ferrées et couvrir de routes, des populations encore ignorantes, qu'ils puissent vêtir, loger et armer. Pour une société industrielle et civilisée, il n'est pas, et inversement, de meilleur client qu'une société agricole et arriérée. S'élevant dans un premier livre au-dessus de ces questions de détails, M. B. Kidd affirmait que l'expansion impériale constituait l'un des deux phénomènes les plus importants de la civilisation contemporaine ; et il voyait dans la tâche ainsi confiée aux nations européennes, et en particulier à l'Angleterre. « une de ces lois universelles des choses que nous n'avons nullement le pouvoir de modifier. »

Pour admettre la conclusion de M. B. Kidd, il faut faire entrer en ligne de compte deux faits économiques, qui éclairent l'évolution de l'Angleterre contemporaine.

La pléthore des capitaux, résultats de la prospérité de 1854 à 1874, est un de ces facteurs. « Par suite de la nature de notre époque, écrivaient, en 1885, dans leurs conclusions, les membres de la Commission d'enquête sur la crise commerciale, la demande de nos produits ne grandit pas, dans la même proportion que précédemment ; notre capacité de production, est, par conséquent supérieure à nos besoins, et pourrait être considérablement accrue à bref délai : *ce fait est dû, en partie, à la concurrence des capitaux, qui s'accumulent d'une manière régulière dans notre pays* ». Des débouchés devenaient aussi nécessaires pour ces coffres surchargés, que pour des usines encombrées. En élargissant graduellement les frontières impériales, le gouvernement cédait, consciemment ou non, à la pression des capitaux inutilisés, autant qu'à celle des industries stationnaires. Les statistiques coloniales enregistrèrent une hausse énorme non seulement dans les dettes publiques (1) des colonies de peuplement, qui passent, de 1870 à 1900, de 53 à 315 millions de livres, mais encore dans celles des colonies d'exploitation. En trente ans, les Indes empruntent aux capitalistes anglais 120, le Cap et Natal 39, les autres terres tropicales 10 millions de livres. Leur passif total grandissait de 112 à 280 millions de livres. Elle atteint 7 milliards de francs. Ajoutez encore le capital que représente la construction dans ces trente dernières années de 22.000 miles anglais de voies ferrées aux Indes (2), 2.200 dans les autres colonies d'exploitation, 3.000 au Cap et dans le Natal. Quand vous aurez estimé ce que vaut ce réseau de 30.000 miles, qui serre de si près celui des colonies de peuplement (37.000 milles), vous comprendrez que les revenus de placements coloniaux, soumis à

---

(1) *Longueur en milles anglais des lignes de chémins de fer publics :*

	Colonies de Peuplement avec	sans Cap et Natal	Colonies d'Exploitation avec	sans les Indes	avec le Cap et Natal
1870...	3.570	»	1.871	93	»
1880...	12.815	11.810	9.606	306	10.611
1890...	26.894	24.848	16.817	502	18.893
1895...	32.708	30.226	20.271	863	22.753
1900...	37.909	34.841	26 934	2.301	30.019

Statistical Abstraet pour les possessions Britanniques n° 30. Gibraltar, Malte et l'Egypte, comme dans les tableaux précédents sont laissés de côté.

(2) *Dettes publiques en millions de £.*

1870...	54,3	53	111,34	3,24	112,64
1880...	134,8	121,9	157,81	4,70	170,71
1890...	270,5	241,7	199,66	7,16	228,36
1895...	318,9	283,4	195,37	10,27	230,87
1900...	355,3	315,3	240,17	13,07	280,17

Statistical Abstraet pour les possessions Britanniques déjà citées. Il nous a été impossible de retrouver les chiffres pour un certain nombre de colonies d'exploitation : Nigeria, Rhodezia, Mynda, Bornéo, Etats-Malais, etc.

l'*Income tax*, aient pu doubler en 15 ans (1). Et, tandis que les capitaux placés en fonds d'Etat indiens ou coloniaux, en actions de chemins de fer indiens, restent stationnaires ou ne grandissent que dans une faible proportion, les revenus, fournis par les autres voies ferrées coloniales et par les entreprises privées dans telles des nouvelles possessions s'accroissent de 20 millions de livres, d'un demi-milliard de francs.

Le développement si extraordinaire des voies ferrées coloniales nous met sur la voie d'une dernière explication de cette expansion impérialiste. Si l'industrie anglaise a voulu renouveler, en 1885 et 1900, sur les terres tropicales la spéculation qui lui avait fourni, de 1860 à 1870, en Europe, en France surtout, ses commandes les plus nombreuses et ses placements les plus rémunérateurs, c'est que la métallurgie traversait, depuis 1878, une crise redoutable. Dès les débuts de la doctrine de concentration impérialiste, on rencontre l'ardente propagande des villes du fer et de l'acier, atteintes dans leur prospérité, menacées dans leurs débouchés. Lorsqu'aux environs de 1890 le rêve de l'Union fédérale fut reculé dans les horizons lointains de l'idéalisme politique, les mêmes villes apportèrent à l'expansion impériale l'ardeur de leurs angoisses et l'autorité de leurs inquiétudes. Non seulement les terres tropicales fournissent à tous les produits de la métallurgie, depuis la coutellerie jusqu'aux constructions, voies ferrées et machines, des débouchés nouveaux ; mais encore les commandes, qu'imposent à l'Etat des conquêtes à main armée, remplacent avantageusement les achats, aujourd'hui suspendus, des nations européennes. Les armements — on l'oublie trop, — sont des primes indirectes à toute une catégorie d'usines nationales. Et lorsque la métallurgie, — et ses filiales, — occupe, comme en Angleterre, près d'un quart des ateliers industriels et des travailleurs manuels, il est facile d'apprécier la nécessité économique et la popularité électorale de ces largesses. Elles ne sont point à dédaigner puisque de 1880 à 1896 le montant total des dépenses extraordinaires, imposées par des conflits ou des expéditions, s'est élevé à près de 28 millions de livres, 500 millions de francs. Mais à ces subventions exceptionnelles, il faut ajouter les primes annuelles des budjets de l'armée et de la marine. Elles s'élevaient à 27 millions de livres en 1884 ; en 1889, elles passent à 50 ; depuis 1890, elles progressent régulièrement, et atteignent 41 millions en 1897, plus d'un milliard de francs. En moins de quinze ans, elles ont augmenté de 14 millions de livres, 350 millions de francs.

* * *

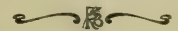
Et c'est ainsi qu'une politique d'expansion croissante et d'armements progressifs fut, dans ces vingt dernières années, imposé au Royaume-Uni par les tendances de son évolution économique, autant que par la pléthore de ses capitaux et la crise de ses usines métallurgiques. Les caractères mêmes de cette société industrielle et aristocratique ne permettaient-ils point de prévoir la formation, à côté de colonies de peuplement, de colonies d'exploitation, l'éclosion, à côté d'une doctrine de concentration impériale, d'une théorie de l'expansion impériale ? Les terres tropicales fournissent à une société aristocratique des postes de fonctionnaires pour ses cadets et des champs de batailles pour ses soldat ; à une société industrielle, des placements réservés exclusivement à ses capitaux, puisqu'elle administre souverainement ses possessions, des débouchés réservés exclusivement à ses produits, puisqu'elle dispose en maîtresse de ses populations agricoles et de leurs tarifs douaniers. Contrairement aux prévisions des philosophes libéraux et des économistes classiques l'évolution industrielle, qu'ils considéraient comme indissolublement liée à la cause du libre échange et de la démocratie, préparait elle même le retour au protectionnisme, fortifiait elle-même l'organisation aristocratique de la société anglaise. Toute l'histoire de la Grande-Bretagne, depuis trente ans, est faite de leurs banqueroutes.

JACQUES BARDOUX.

(1) J.-A. Hobson, *op. cit.* p. 57. Revenus déclarés à l'*Income tax*, comme fournis par

	Millions de livres 1884	1888	1892	1896	1900
	—	—	—	—	—
1. Les fonds publics Indiens..........	2.607	3.130	3.203	3.475	3.587
2. Les chemins de fer Indiens..........	4.544	4.841	4.580	4.543	4.693
2. Les Fonds d'Etats coloniaux	13.233	16.757	14.949	16.419	18.594
4. Les Chemins de fer, sis hors du Royaume-Uni....	3.777	4.178	8.013	13.032	14.043
5. Les Placements étrangers ou coloniaux...........	9.665	18.060	23.981	17.428	19 547
	33.829	46.978	54.728	54.901	60.266

1884 = 33.829.424 £ = 845.728.100 francs.
1900 = 60.266.868 £ = 1.506.672.150 francs.



DE FRAGONARD A RENOIR

(Une leçon de nationalisme pictural)

On avait projeté une exposition, en juin, d'une série d'œuvres du XVIIIe siècle. Le projet n'a pas abouti. Cela est regrettable : outre que nous eussions

éprouve plus de plaisir à revoir quelques merveilles qu'à parcourir les kilomètres bariolés des salons et à entendre discourir sur la concurrence du salon d'automne, nous aurions pu tirer d'un tel groupement la plus lumineuse leçon, en saisissant l'occasion de bien montrer au public la filiation directe de l'impressionnisme,

Il y a longtemps que les salons ne nous apprennent plus rien. Ces étalages n'ont guère d'intérêt critique, et l'on nous y convie à des débats commerciaux. « Ici on est mieux qu'en face. » « Défense de tenir boutique dans le même local. » « A qui la cimaise ? » Sur tout ceci l'on nous demande d'écrire, et nous écrivons sans enthousiasme. Nous n'aurions plus l'idée d'en conclure au nom d'un principe esthétique quelconque. Mais qu'une exposition du xviiie siècle, une toute petite, le moindre grain de mil auprès de ces boisseaux de tableaux, eût donc été une exquise occasion de remettre au point certaines erreurs !

Le nationalisme semble se consoler de ses déboires politiques en s'ingérant dans l'art. J'appartiens à une génération qui a été internationaliste, a défendu Ibsen, imposé Wagner, révélé Nietzsche, adoré le symbolisme anglo-allemand. Je la vois avec un peu de surprise devenir, à sa maturité, conservatrice, réactionnaire, dauber Wagner, aduler Ingres, se pâmer devant les clavecinistes, lâcher discrètement Ibsen, parler de la France, des Latins, de l'Occident, du goût français, du style français, du parler de France, des barbares, etc. A Dieu ne plaise que je m'en offense, même quand je vois des symbolistes louer à bon escient Debussy, mais se croire obligés d'écrire sur Berlioz des articles ni plus ni moins absurdes et poncifs que ceux de Scudo, et sur Wagner des allégations qui réhabilitent Arthur Pougin. J'admire Debussy et Berlioz pour des raisons diverses, voilà tout, et il m'amuse de voir louer Maurice Denis, dont j'aime beaucoup le talent, au nom des principes d'Ingres, qu'une telle peinture eût fait mourir de rage. J'aime Rameau sans trouver indispensable de trahir mon culte pour *Tristan* : et pour tout dire, je constate sans m'en émouvoir que ma génération, après une longue audace, parvenue à faire triompher ses idées, est prise d'une fringale de classicisme, a peur d'être allée trop loin dans l'internationalisme, et quitte ses idées peut-être parce qu'on ne les combat plus. Je veux bien, après tout, entonner aussi l'antienne du goût français, à condition qu'il ne serve pas à déguiser sous son pseudonyme le faux goût romain et à nous empoisonner de ce fatras de romans néo-grecs et alexandrins qui foisonne, nous vantant les mœurs socratiques et les courtisanes, ou de ces non moins assommants pastiches des romans du xviie siècle, où s'attardent plusieurs écrivains dont nous espérions mieux.

C'est précisément parce que j'ai toujours aimé l'école française que je ne peux tolérer ces choses « latines » qui sont l'effet de l'académisme déguisé ou avoué, c'est-à-dire d'une usurpation anti-française intervenue chez nous au xvie siècle. J'ai écrit ici une étude très précise sur la distinction à faire entre le classicisme et son traître parodiste, le goût néo-romain. Soyons Français, mais comment donc ! Seulement je vois, sous ce drapeau, revenir l'Académie. En peinture, Manet, après Courbet, l'avait mise à la porte, la laide personne. Et il y a dix ans nous l'envoyions chez Bouguereau, la voilà qui revient par la fenêtre. On a beau me dire qu'elle vient de chez Ingres, je n'en veux pas, de cette poseuse romaine, avec son attirail d'atelier. Nous revenons au classique national, après avoir consulté les étrangers ? Avec plaisir ! Mais alors, pas de principes de la villa Médicis, pas de romans néo-grecs ! Etre classiques, c'est rentrer chez soi. Or, chez moi, je vois, vers 1580, une invasion d'intrus : et depuis, la lutte admirable de nos Français contre ces intrus favorisés, disciplinés par Louis XIV et l'Empire. Et cela dura jusqu'en 1870. En 1740 il y a une révolte d'esprit et de vie ; en 1830 il y en a une de passion et de drame ; en 1870 il y en a une de clarté. Ces trois tentatives des Français pour reconduire les Italiens chez eux, c'est l'école de Watteau, Chardin, Fragonard, c'est celle de Delacroix et de Corot ; c'est enfin celle de Courbet, Manet et Monet. Et voilà mon classicisme.

Ce classicisme pictural des Français de France, je l'ai toujours défendu : de tous nos arts la peinture est le seul qui, en ces vingt dernières années, soit resté rebelle à l'influence étrangère. Nous consultions les producteurs européens. Ibsen renouvelait notre théâtre, Wagner notre musique, Nietzsche et Tolstoï nos idées morales, mais notre peinture était la leçon de l'Europe. Notre impressionnisme, bafoué par la critique bourgeoise qui excommuniait « la brume du Nord » au nom de la « clarté française », était cette clarté elle-même et l'honneur de cette France dont il célébrait le terroir. Si donc on en revient au classicisme, j'espère bien qu'on va louanger plus que jamais cet art qui a tenu bon pour la cause nationale ? On ne va point, n'est-ce pas, nous ramener aux idées d'Ingres ? Car enfin, Ingres, ce sont de très beaux portraits : mais la composition ingresque, les axiomes d'Ingres, et sa conception de l'art qui révoltait déjà Chassériau, le grand passionné sincère, et l'absurde école d'Ingres, qui se soutint à peine avec Mottez le scrupuleux, Chenavard le probe, Amaury Duval le délicat, et autorisa tout de suite la poncivité redoutable de l'école, nous n'allons pas revenir à tout cela, et déserter Manet pour découvrir

Flandrin? Je dis cela, parce qu'on a l'air d'en parler, parce que le mauvais génie du faux classicisme semble hanter les audacieux de la veille... mais j'espère tellement que cela passera, que nous en serons quitte pour la peur!

Une exposition du XVIIIe siècle, je l'eusse aimée juste à ce moment, parce qu'elle eût été salutaire, saine, évidente. Non, il ne faut pas que le public croie que l'impressionnisme a été une rébellion d'art contre la juste règle et les principes fondamentaux, en compagnie du symbolisme, du vers libre, et d'un furieux amour de tête pour les étrangers, et qu'il « passera comme le café » : car c'est le contraire qui est vrai. L'effort de trente-cinq ans qui, de 1865 à 1900, s'est si magnifiquement développé, c'est le corollaire de l'effort de 1740 à 1785; effort dans le même but et contre le même ennemi : l'Ecole, c'est-à-dire l'étranger.

L'effort du XVIIIe siècle a réparé, malgré le maintien de l'art officiel, l'injustice faite à l'art autochtone du XVe et du XVIe siècle, supplanté par l'invasion romaine. Si grande était la force de nos producteurs, qu'à peine envahis par les Italiens, ils firent mieux qu'eux dans le même sens. La Renaissance française, par Goujon ou Philibert Delorme, par Germain Pilon ou par tant d'autres, prouva son génie devant le rival transalpin; mais la pléiade du XVIIIe siècle ne se contenta pas de cette preuve platonique et digne, du silence de Chardin, de la beauté supérieure de Watteau. Elle se leva contre l'ennemi pour le bouter hors de France. Voilà le sens général de l'effort de 1740, de Fragonard, de Boucher, des dessinateurs « modernistes » comme Saint Aubin, Eisen, Gravelot, Marillier, Debucourt, les deux Moreau. La Révolution vint : le goût romain reparut, triompha avec le Consulat et l'Empire, Rome plus que jamais s'appesantit. 1830 se révolta de nouveau, donna l'assaut. L'école dégénérée d'Ingres, redevenue l'école du poncif avec Couture et Delaroche, profita une fois de plus de la réaction qui redressait Ponsard en face de Hugo. Et on en vint alors à l'effort suprême de Courbet, de Manet, de Degas, de Renoir et de Monet, contre Flandrin, Gérôme, Cabanel et les autres. L'Ecole est-elle cette fois définitivement effondrée? En soulpture, même lutte : Puget, Pajou, Pigalle, Clodion, Rude, Carpeaux, Barye, même série. Rodin est le dernier : et à elle seule sa sculpture remontant aux Grecs et aux Gothiques dans leur réelle technique, démontre l'inanité des principes académiques.

Voilà nos maîtres de France. Pour ceux-là je suis patriote, classique, nationaliste, chauvin, tant que l'on voudra : l'Italie a fait à notre art plus de mal que de bien, et cela me rend protectionniste. Si je suis d'avis en général que, selon une très noble parole de M. Peladan, « le mot étranger n'a aucun sens », je constate qu'en ce cas-ci il en eut un déplorable pour nous. Et ce n'est pas, bien entendu, aux grands Renaissants que j'en veux : mais accepter Raphaël et Michel-Ange n'engage pas à subir Jules Romain et le Bernin. Aimer la beauté fait détester la grimace. Je crains qu'on ne nous convie à subir l'une pour l'amour de l'autre. C'est pourquoi je pense avec amour à ce XVIIIe siècle pictural. Entre la beauté et la grimace, c'est un sourire clair.

Grand mouvement que celui de 1740! Eh! quoi, les vignettes d'Eisen et de Moreau, les culs de-lampe de Choffard et de Gravelot, les sentimentalités de Greuze, les paysages de Hubert Robert, l'érotisme de Fragonard, l'égratignure irritante de Saint-Aubin et de Debucourt? Mais oui, parce que tout cela, c'est l'esprit de liberté. Et tout cela est resté méprisé pendant soixante-dix ans (1), et tout cela reparait vivant, frais, exquis, et le mouvement de 1870 n'est qu'une floraison directe de ce petit bouquet d'artistes.

Une exposition eût permis de voir nettement et à l'instant, ce que le Louvre fait pressentir sans l'avantage d'une comparaison immédiate. Les musées sont, malgré tout, des lieux de vénération pour les morts. La mort y plane, et le respect historique nous y interdit une véridique appréciation de ce mouvement plein de vie. Boucher et Fragonard sont, au Louvre, plus solennels et plus lointains qu'en réalité : le prestige du lieu nous en écarte, au lieu que nous voyons Renoir dans des galeries où la rue moderne nous introduit directement. Il faudrait que le public vît ainsi Boucher, dans une salle claire, en sortant du boulevard, et alors s'imposeraient des évidences. Les bleus de roi de Boucher, sa facture lisse, le kaolin rose de ses nus, l'aspect de soierie de ses baigneuses, on les retrouve dans les œuvres de la première manière de Renoir. Et si, depuis la décomposition du ton, la division systématique des couleurs est intervenue dans l'œuvre de l'impressionniste, du moins l'âme est la même : c'est la même fête, le même épanouissement galant et capricieux, les mêmes yeux, les mêmes profils un peu camus, les mêmes lèvres, fruits et fleurs colorés d'un sang vif, dans l'oubli de penser et la joie un peu animale de vivre. C'est le même paganisme voluptueux, ingénu, rieur et décoratif. Mais la décomposition même des harmonies colorées, n'est-elle pas dans *l'Embarquement pour Cythère*, dans la *Finette*, dans *l'Indifférent*? Avant de se retrouver dans Bonington, Turner, Delacroix, Monticelli et les impressionnistes, elle s'attestait en Watteau, avec une perfection sub-

(1) De 1790, date où le style néo-romain fit fureur, à 1860, date où les Goncourt commencèrent leurs belles recherches sur le XVIIIe siècle.

tile. Et on ne retrouve pas seulement Boucher en Renoir, c'est aussi Fragonard qu'on y voit revivre, âme, sentiment et technique.

En Berthe Morisot, se revoit aussi Fragonard, dont elle fut l'arrière-petite-nièce, je crois : les enfants peints par Frago, les notations légères et vives de leurs gestes, les plans de lumière si amples, les modelés des joues caressées par le pinceau comme des fruits, elle les hérita de lui, la peintresse exquise l'aquarelliste exceptionnelle dont l'œuvre est le sourire de l'impressionnisme.

En Besnard revit encore Boucher. Comparez ses petites toiles où trois ou quatres nymphes nues folâtrent dans l'ombre et l'eau, avec les trumeaux de Boucher. Ces chairs cinglées d'un trait de feu, ces cernures de vermillon illuminant les plis de la chair heureuse, cette sensualité rose et or, cette mollesse riante où se décèle une nervosité souple, un jeu secret des muscles, ces verdures jetant leurs palmes, leurs festons et leurs panaches que bleuit l'alchimie du soleil pénétrant les arceaux rustiques, tout cela c'est Boucher, c'est Fragonard encore, le Frago des nudités cambrées ou des dormeuses étirées dans le mystère moite des lits défaits et des vagues de rideaux, le Frago des *Baigneuses* de la salle Lacaze, ce tableau qui sent bon, ce bouquet encadré. Là vit le souvenir de Rubens et là se prévoit Besnard, qui, comme Frago, pense à Rubens. Mais Frago est plus spirituel que Rubens, et Besnard, à cette santé, mêle l'étrange. Et les portraits de Besnard, le mouvement tumultueux des jupes des portraits de M^me^ Jourdain, de Réjane, n'est-ce pas du beau XVII^e^ siècle autant que du Largillière? Et Chéret, n'évoque-t-il pas à l'instant Frago, et les dessins de Watteau, dont tout son art est l'humble servant, si sa couleur s'exaspère en fusées de fête? En lui aussi l'impressionnisme s'affirme solidaire du XVIII^e^ siècle. Mais l'œuvre entière de Renoir parle plus haut que toutes. On la verra un jour réunie, cette merveilleuse œuvre française de Renoir, si variée, si intense, si riche de caresses, et on sera stupéfait de la puissance de son hymne à la jeune fille, aux fleurs, au soleil, aux eaux bleues, à la nudité douce, de toutes les prières panthéistes d'un génie entre tous national. C'est le XVIII^e^ siècle qui ressuscite en elles.

Gabriel de Saint-Aubin, Moreau le jeune, Debucourt, Cochin, ont créé l'illustration moderne et notre peinture de mœurs. Degas, plus grand qu'eux, vient d'eux. Forain, Lautrec, Willette, Steinlein ne seraient pas sans ces précurseurs, ni Lepère, qui est le Saint-Aubin d'aujourd'hui. Toute une expression de l'art a été créée là, dont les impressionnistes ont repris la tradition, dans un sens tout différent des vignettistes romantiques, avec le souci de la notation du geste, de la satire, de l'intention politique, sociale ou morale, de l'imprévu des attitudes et du décor. La « mise en cadre » originale, que Degas a connue à un si haut point et qu'après lui les illustrateurs actuels ont tant rénovée, c'est la pléiade de 1740 qui l'a cherchée et trouvée (1). Contre la poncivité de l'Ecole, ce groupe a protesté en aimant la vie, le familier, le hasard des mouvements, le pittoresque de la rue et de tout cela que l'Ecole déclarait étranger à « la noblesse de l'art », ces artistes ont déduit une composition neuve, que nous admirons toujours. Je ne parle que de la peinture : il serait vain, je pense, de dire ce qu'a été l'art du meuble, de l'étoffe, de la ciselure, de la marqueterie en ce temps. Merveilles françaises qui nous découragent!

Voilà quelques-uns des rapprochements qu'une exposition du XVIII^e^ siècle nous eût permis de faire toucher vivement au public, à une heure où l'on parle tant de la France, du style et du goût français, et où le néo-grec, le faux classique, sournoisement, ont l'air de vouloir vite revenir à la dérobée. Le romain et l'ennuyeux XVII^e^ pompeux et lourdauds, semblent toujours croire qu'en parlant de classicisme on songe à eux. L'Ecole affecte de penser qu'on revient à elle comme à l'immuable vérité, après des égarements. Elle déteste le XVIII^e^ siècle, et n'en parle même pas dans son enseignement. Elle a de bonnes raisons pour haïr un groupe d'hommes qui, les premiers, comprirent l'urgence de combattre l'italianisation de l'art national. Connaissons mieux notre race, et si nous parlons de classicisme, aimons nos vrais classiques et sachons aimer leurs continuateurs. Renoir est Français, et l'Institut incarne les idées de Rome ; et même pas les idées de Rome qui furent belles et conformes au génie italien, mais on ne sait quel étrange fatras de préceptes maladroitement déduits des Grecs et de Raphaël qui n'en peuvent mais, une misérable exhortation au pastiche et à la recette d'atelier, un règlement du beau affiché dans la caserne de l'art de concours et de carrière. Et combien est grand cet effort de nos souriants artistes du XVIII^e^ siècle ! Ils n'étaient pas libres comme nous le sommes après tout. Ils étaient enclavés dans l'enseignement romain : nul cours, nul atelier qui l'en délivrât. L'obscurité, le défaut de toute ressource, de tout moyen de s'instruire et de réussir, attendaient les réfractaires. C'est à Rome même que Fragonard comprit le péril. C'est au sein même de l'académisme que le groupe du XVIII^e^ siècle sut trouver sa voie et fomenter sa révolte. Quel amour de la vie il y eut en lui!

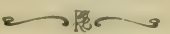
(1) Par cette expression et cette date, j'entends la série d'artistes qui commence avec Boucher, puis Greuze, Lagrenée, Vien, jusqu'à la Révolution. Frago, né en 1732 et devenu original en 1755, est du centre de ce mouvement que Boucher a inauguré après celui de Chardin et Watteau, et il lui survit jusqu'en 1806, en plein triomphe de la réaction romaine.

De lui vient toute une conception actuelle du réalisme intimiste. Lui, plus que personne, a formulé un des désirs inhérents à notre race : la transformation de l'idéal de beauté en idéal de caractère. Et ceux qui ont aimé et compris l'impressionnisme ont aimé et compris le XVIIIe siècle, parce qu'ils sont remontés par lui à l'une des idées fondamentales de notre patrie, de cet Occident français dont quelques esthéticiens prononcent le nom avec amour.

Revenir sur le XVIIIe siècle, c'est faire une cure de santé, au bon moment. Est-ce à dire que nous adorions l'esprit, le style, l'âme de ce siècle ? Je vois déjà les mystiques, les néo-classiques, évoquer les anathèmes de Hello sur le « siècle infâme », et se voiler la face. Evidemment non ; nous n'allons pas aduler l'érotisme de Boucher ou de Fragonard, nous faire des âmes d'abbés galants, prétendre que l'école d'Eisen, de Gravelot, de Moreau, de Cochin et de Debucourt, c'est le grand art ! Eh ! certes nous avons d'autres pensées ! Ce n'est pas l'heure française que nous aimerons le mieux. Mais faisons bien attention que c'est celle à qui nous devrons le plus pour la liberté de notre lignée nationale. J'aime mieux un croquis de Saint-Aubin que tous les tableaux des élèves ou soi-disant élèves d'Ingres, parce que c'est vivant, senti, artiste, vrai et spirituel dans la force : mais je ne pense à Saint-Aubin et au XVIIIe siècle qu'en les voyant, et avec mesure : ces gens là n'en ont pas moins sauvé la situation. Sans eux l'art français étouffait définitivement sous la pression épouvantable des surintendances contrôlées par le goût personnel (et quel goût !) de Louis XIV. La légèreté, la corruption, ont été salutaires : de l'allégorie le XVIIIe siècle a fait la bergerie, du pompeux au naturel il est revenu par le familier et le galant. Il n'a pas eu de grand style, parce qu'il était avant tout pressé d'éviter le faux grand style. Il a préféré le boudoir et l'alcôve au cartonnage doré des palais officiels. Il a eu une technique admirable et des visées futiles. Ne disons pas de mal d'un moment où la France, devant l'école, s'est mise à rire. Il y a eu de 1740 à 1785 un consentement universel du peintre et de l'amateur à la recherche d'une expression directe des mœurs françaises, et ces hommes ont mêlé à la lourde pâte de la peinture on ne sait quel levain de liberté.

La thèse de réaction anti-romaine, au sage triomphe de laquelle M. Henry Marcel contribue aujourd'hui autant par sa sagacité critique que par son autorité officielle, se développe à présent dans toutes les branches de l'esthétique comparée. Au nationalisme romain et néo-grec s'oppose le nationalisme français. Les marques éternelles de notre race se précisent en nos nouveaux désirs, notre filiation s'atteste. Ce n'est pas à ceux qui condamnent l'influence étrangère au nom du culte de nos morts de nous ramener aux Italiens néfastes du XVIIe siècle, à ces allégoristes déclamatoires, à ces pasticheurs de l'antique, plus étrangers à nos pensées que les Hollandais ou les Allemands. A cent vingt ans de distance, Fragonard et Renoir nous donnent une immortelle et délicieuse leçon d'autonomie picturale.

CAMILLE MAUCLAIR.



LE LENDEMAIN DU MALHEUR

Suite [1].

« Je ne sus pas davantage me préserver des privautés croissantes où Jean s'enhardissait avec moi, au cours des entrevues nocturnes que j'avais continué à lui accorder, en divers endroits écartés et déserts de la ville. Le soir où il m'avait déclaré son amour, expressément, sa voie enjôleuse, où tant de virilité se fondait dans tant de tendresse, m'avait investie d'une si défaillante ardeur que je n'avais pas su défendre mes lèvres à son baiser. Brûlante et alanguie, sous la commotion de cette caresse, j'étais demeurée dans ses bras, éblouie, éperdue, abandonnée au vertige de tout mon être extasié. Mes premiers pas avaient chancelé, lorsque arrachée, enfin, à son étreinte, je l'avais fui brusquement, sous l'impulsion de la honte que me donnait, trop tard, un si grave oubli de moi-même. La crainte de sa mésestime, plus encore que la confusion de ma coupable complaisance à sa hardiesse, me talonnait, au long de la ruelle en pente, que je descendais en courant, vers la ville. Mais j'étais trop désarmée, d'avance, devant ses désirs, par le consentement de ma misérable chair aux délices de ses caresses. Et je m'habituai, insensiblement, aux délectations sensuelles de ses étreintes, comme mon exaltation intérieure m'avait fermé les yeux d'abord, sur le danger de nos rendez-vous.

« Je n'avais, au reste, que des soupçons vagues des réalités où doivent aboutir, comme par une pente insensible et fleurie de rêves, les entraînements de la sentimentalité amoureuse. Ce surcroît de fièvre que me donnaient les étreintes de Jean, ne me sembla bientôt qu'un complément nécessaire au vertige où m'élevaient sa présence et sa parole passionnée. J'en vins à les désirer, afin de sentir, en moi, toujours plus vivace l'ardeur d'amour où j'étais si heureuse de me consumer. Je mettais une sorte de gloire à

---

(1) Voir la *Revue Bleue* des 25 juin et 2 juillet 1904.

me savoir en proie à une aussi grande passion. J'aurais souffert, comme d'une diminution de moi-même si j'avais dû constater quelque ralentissement dans l'ardeur de mes transports. Et bientôt je ne me défiai pas plus des caresses qui les surexcitaient, que du concert de commérages soulevé, contre moi, par les manifestations si visibles de mon amour.

« Ces rumeurs, aggravées par la calomnie, grossirent si démesurément qu'il en parvint quelque chose aux oreilles de mon père. Il sut, au moins, que je ne me refusais pas à un commencement d'intrigue avec le lieutenant de Maillargues. Il me remontra combien une jeune fille doit être vigilante contre la malveillance désœuvrée d'une petite ville, et combien je serais imprudente d'encourager les assuidutés d'un jeune homme empêché de projeter sérieusement un mariage avec moi, par l'hostilité de ses opinions, de sa famille et de sa caste, à tout ce qu'il représentait, lui-même, dans le pays.

« J'avais réussi jusqu'alors, à dissimuler, à mon père, par des prodiges d'ingéniosité, et avec la complicité d'Annette, mes promenades nocturnes, avec Jean de Maillargues. Maintenant que l'attention de mon père était attirée sur nos relations, j'eus la sagesse de réfléchir à quelle surveillance de mes moindres gestes je m'exposerais, s'il apprenait nos entrevues. J'eus la prudence de les interrompre. J'informai Jean des menaces qui s'élevaient contre notre amour, et je lui rapportai les objections que mon père prévoyait à notre mariage.

« Je lui offrais, ainsi, une occasion de me déclarer ses intentions et de me révéler ses moyens d'écarter les obstacles à notre union, qui n'étaient sérieux que de son côté. Il se résigna à l'abstention prudente que je lui proposais, non sans protester de la peine qu'il en éprouvait, et de la ferveur de sa passion pour moi. Mais il éluda mes insinuations matrimoniales. J'étais si éloignée du moindre soupçon sur la loyauté de ses sentiments que je ne m'avisai pas de m'étonner de son silence à ce sujet. J'imaginai qu'il n'avait pas réussi encore à s'assurer assez des dispositions de sa mère, à mon égard. Et, de plus en plus enivrée de mon amour, je répandis dans de longues lettres quotidiennes, tout le brûlant délire dont j'étais transportée.

« Dès ce moment, je dois avouer que de vives impatiences sensuelles se mêlèrent à mon exaltation sentimentale. Les premières caresses de Jean, dont j'étais privée, avaient ouvert, en moi, la source trouble des désirs, encore imprécis, mais obsédants. J'étais comme affamée de la sensation des étreintes de Jean. Ma bouche avait la nostalgie de ses baisers. Tout mon être était comme endolori, jusqu'à se fondre en larmes, qui me pénétraient pourtant d'âpres délices. Et aujourd'hui que cette effervescence de ma première jeunesse est évanouie, je crois bien que ces larmes d'amour m'ont été plus douces que les agonisantes frénésies de la volupté.

« C'est dans cet état d'ardeur mélancolique, exaspérée par une interruption de ma correspondance avec Jean de Maillargues, durant une villégiature dans les Pyrénées, en compagnie de mon père, que je dus me rendre à Clermont-Ferrand, près de ma tante Mazoyer. Une maladie assez grave nécessitait mon aide à mes deux cousines, trop jeunes pour donner à leur mère tous les soins que sont état, exigeait.

« Entre mon retour des Pyrénées, et ce voyage à Clermont, j'avais pensé, non sans raison, que les soupçons de mon père étaient assez endormis, s'ils avaient été jamais éveillés, pour me prêter à une reprise de nos entrevues avec Jean de Maillargues. Et je n'avais pas été peu réjouie de constater qu'il était aussi épris de moi qu'aux premiers jours. J'eus cependant la déception de m'apercevoir que la perspective de la nouvelle séparation que je lui annonçai, ne l'avait pas affligé. Il adhéra, sans objections, aux conventions que je lui proposai, pour assurer notre correspondance. Et son attitude m'avait donné un commencement de perplexité qui me laissa incertaine, durant le trajet du Puy à Clermont-Ferrand, sur la sincérité de son amour et sur la réalité de ses aspirations conjugales.

« Je m'efforçai d'éloigner de mon esprit, l'obscur pressentiment des duplicités dont Jean de Maillargues usait, peut-être, en cette intrigue trop prolongée, où il apportait, qui sait? des intentions différentes des miennes. Par moments, une horrible angoisse me serrait aux entrailles. Qu'allais-je devenir s'il ne se hâtait pas de conclure notre mariage? Il me faudrait donc renoncer à lui? Et je me sentais si violemment révoltée contre une semblable éventualité, qu'afin de m'y soustraire, j'avais la honte de me trouver disposée à toutes les complaisances.

« Aussi quel évanouissement soudain de toutes mes anxiétés fit place au ravissement de le découvrir, sur le quai de la gare, à mon arrivée à Clermont! De la portière de mon wagon, je me laissai glisser dans ses bras, sans défense contre la surprise de le trouver là, et contre ce témoignage si délicat de son amour, qu'opposait, à mes inquiétudes, sa présence imprévue.

« Ma joie de cette rencontre inattendue m'enivra de telles délices, elle dissipa si miraculeusement mes inquiétudes, elle me confirma si profondément dans la certitude de notre amour que j'adhérai à tout ce que Jean me proposa, malgré des appréhensions à peine sensibles de ma conscience.

« Je le suivis à l'hôtel, où il avait arrangé que nous dînerions ensemble, et où il m'avait retenu une

chambre, puisque je devrais feindre, chez ma tante, que je n'étais arrivée, à Clermont, que par le premier train du lendemain.

« J'eus bien la sensation que j'étais coupable de me prêter aussi aisément aux arrangements de Jean de Maillargues. Et la joie de mon tête-à-tête avec lui était un peu paralysée par le remords déjà naissant qui s'y mêlait. Mais je me considérais, déjà comme sa fiancée. Cette situation où je me croyais, m'autorisait à me fier à lui. Il aurait été, d'ailleurs au-dessus de mes forces de le priver du plaisir qu'il s'était promis de m'avoir à dîner, sans témoins. Je ne craignais rien tant que de le contrister par des refus qui auraient affaibli son amour pour moi. Notre escapade, au reste, aurait une saveur romanesque bien propre à m'y entraîner.

« — Ce sera, dis-je, étourdiment, comme un avant-« goût de notre nuit des noces.

« — Oh ! Thérèse, répondit-il de sa voix grave et « chaude, qui me remait toute, si vous pouviez dire « vrai ! »

« L'ardente expression de ce souhait me mit à l'aise. C'était la première fois que Jean proclamait, implicitement, son intention de m'épouser. J'aurais considéré comme une indélicatesse grave de le pousser à des affirmations plus nettes sur ce point. Il ajouta spontanément, qu'il s'était ouvert de ses intentions, à sa mère. Mais ces premières ouvertures s'étaient heurtées à un refus formel et à une menace d'user des hautes influences de la famille pour le faire envoyer, d'urgence, dans quelque colonie, s'il avait le malheur de vouloir passer outre à son refus.

« Il n'y avait pas là de quoi activer ma joie de me trouver seule avec l'homme que j'aimais. J'éprouvai, cependant de cette confidence décourageante, un surcroît d'allégresse. Elle me délivrait de la seule inquiétude qui commençât à effleurer mon amour, puisqu'elle était, au moins, un témoignage de la droiture d'intentions de Jean. Elle dissipa les dernières résistances de mes scrupules à commettre l'action inconsidérée que j'accomplissais. Elle me préserve encore, aujourd'hui, de toute rancune, contre l'infortuné à qui je dois les seules félicités et tout le désastre de ma jeunesse.

« Il me plaît, ici, de ne me souvenir que des effusions de tendresse, des adorations de ma beauté, des plaintes d'amour à bout de patience, par lesquelles Jean s'empara de ma volonté désarmée et de tout mon être surexcité si entièrement que, dans ma chambre, où il m'accompagna, après le dîner, je fus entre ses bras et sous ses caresses, une pauvre créature défaillante de langueur et de vertige. Et ce fut en un brusque élan de mon énergie, comme en peuvent avoir, se sentant perdus, ceux qui se jettent dans quelque abîme, que je m'abandonnai, moi-même aux suprêmes entreprises de son désir.

« Les suites de cette première faute, où je m'étais exposée, moi-même, autant que j'y avais été entraînée, soumirent ma vie à des alternatives de voluptés fiévreuses, de regret, d'angoisses, de transports de toutes les puissances de mon âme, qui sont le cortège habituel des amours clandestines et coupables.

« Dès mon retour au Puy, plus asservie que jamais au moindre désir de Jean de Maillargues, je consentis à venir le retrouver, dans une maison qu'il avait louée, au milieu de la verdure, à mi-côte de la montagne au-dessus de Taulhac. Toutes nos précautions pour dissimuler nos rendez-vous furent vaines contre la curiosité rusée des désœuvrés de notre petite ville. Notre mariage n'avançait pas plus qu'au premier jour. Mais le scandale de notre liaison grossissait, grondait sur mes pas, partout où j'apparaissais maintenant, devenait un sujet de médisance universelle.

« Je peux dire qu'à partir de ce voyage à Clermont j'eus à souhait cette surabondance d'émotions que j'avais tant attendue de l'amour. Remords de mes coupables abandons aux désirs de Jean, et complaisances prolongées dans la surexcitation de ses caresses ; transes commençantes de la fécondité possible de nos relations et joies orgueilleuses puisées dans le sentiment que mon amour avait été assez fort pour m'amener à tout braver ; perpétuels froissements de mon amour-propre, sous le poids de la réprobation publique ameutée contre moi, et révoltes allègres de ma fierté, tendue jusqu'à défier, du front et du regard, les blâmes mal contenus et les dérisions ouvertes : toutes ces sensations, successives et simultanées, dévoraient ma vie, la consumaient de leur fièvre, dans un frémissement ininterrompu de douleur et de volupté.

« Et je me dois, à moi-même, la loyauté de m'avouer que les protestations intermittentes de ma conscience, les appréhensions des suites fâcheuses de mon inconduite, les mortifications cuisantes de la mésestime générale, ne m'affectèrent que superficiellement, durant cette brève période de mon bonheur troublé. Je ne pouvais être insensible à ces impressions désagréables et réitérées. Mais elles me semblaient la rançon si légère du bonheur enivrant dont j'étais transportée.

« L'ardeur précoce de mes rêves, durant les années de ma jeunesse où je m'étais trouvée trop livrée à moi-même, et l'excitation de mes lectures sur mon imagination inflammable et sur ma sensibilité impatiente, m'avaient vouée à l'amour, si fortement et exclusivement, qu'après une première chute dans ses jouissances trop désirées, je ne pouvais plus

m'arracher au renouvellement de ses délices. J'avais trop placé l'amour au dessus de tout pour ne pas me trouver disposée, aisément, à affronter les pires dangers et tous les venimeux commérages et même mon propre blâme, maintenant que je me sentais asservie, si joyeusement, à son empire.

« Une fois acceptée la première défaillance qui m'avait initiée, à peu près à mon insu, à ses réalités redoutables et fascinantes, je me sentis captive, étroitement, de cette passion, depuis si longtemps appelée de tous mes vœux. Jean de Maillargues, d'ailleurs, avait réalisé si parfaitement mes conceptions de l'amour ; il avait su me dire, de cette voix chaude et grave, qui avait le pouvoir de dissoudre toute ma volonté, si passionnément, les propos amoureux dont j'étais avide ; ma soumission à ses désirs et mes propres transports, sous la ferveur de son adoration et de ses caresses, lui donnaient de si expansives félicités, que, pour lire dans ses yeux sa gratitude du bonheur que je lui donnais, pour me sentir pénétrée, dans tout mon être, du son passionné de sa voix, pour renouveler ces ivresses d'amour tant souhaitées, je faisais bon marché de mes remords, de ma dignité et même du repos de ma vie.

« Les inquiétudes des conséquences matérielles de nos relations et la crainte que mon père en eût connaissance, dès que je me trouvais éloignée de Jean, ne tardèrent pas, cependant à dégénérer en une anxiété habituelle. Je mettais une sorte de point d'honneur à la dominer. Je m'efforçais, surtout, de la dissimuler à Jean, soigneusement. Il lui était arrivé de faire allusion, lui-même, à l'une et à l'autre de ces éventualités. J'avais cru pouvoir lui faire entrevoir qu'elles seraient pour moi l'une et l'autre, un malheur redoutable. Il m'avait répondu, en riant, qu'elles pourraient au contraire peser favorablement, sur les résistances de sa mère à notre mariage. Et mon aveugle crédulité s'était rassurée d'un propos qui pouvait, en un certain sens, me confirmer dans mes espérances. Je veux croire encore, aujourd'hui, à la sincérité de Jean, quoique la légèreté de son ton puisse me donner à croire qu'il mettait, dans ce propos, moins de conviction que de condescendance à mes désirs secrets.

« Ce fut au bout de onze mois seulement de cette vie de coupables délices, d'angoisses croissantes et d'affermissement plus résolu que jamais dans mon amour, qu'éclata enfin l'orage accumulé sur moi, par mes propres soins.

« Nous étions au milieu de septembre de l'année 1895. Nous rentrions de la station annuelle que mon père faisait dans les Pyrénées. Jean de Maillargues était aux grandes manœuvres, avec son régiment. Mes premières inquiétudes tournaient à un désespoir exaspéré et muet. Je ne pouvais plus douter que mon amour ne dût porter ses fruits. J'avais résolu d'attendre le retour de Jean pour lui révéler mon terrible secret. Mais ma détresse était visible sur mon visage et dans l'abattement de tout mon corps endolori. Qu'allais-je faire ? Comment avouer mon état à mon père ? Comment le lui dissimuler ? Je sentais, depuis quelque temps, sur moi, l'investigation obstinée de ses yeux. Mes fréquents malaises l'avaient arraché enfin, à son habituelle indifférence pour moi. Il avait voulu plusieurs fois appeler notre médecin. Les questions dont il accompagnait cette proposition me donnaient des sueurs froides.

« Lui arriva-t-il quelque écho des rumeurs déchaînées contre moi ? Ou sa perspicacité d'ancien juge d'instruction, activée par l'embarras de mes réponses, suffit-elle à déterminer sa conviction ? Toujours est-il qu'un soir, après un dîner silencieux, mon père m'entraîna dans son cabinet. Jean de Maillargues ne devait rentrer, des manœuvres, que quatre ou cinq jours plus tard.

« — Tiens-toi droite, me dit rudement mon père, que je te voie.

« — Mais, père balbutiai-je...

« — Malheureuse ! cria-t-il frappé, comme d'un coup de poignard, par l'horrible évidence ! Tu as osé ! Tu as fait cela ! Ce déshonneur, cette infamie sur notre nom !

« Un peu du courage que j'opposais au mépris public, me vint en aide. Et je voulus, bravement, payer d'audace.

« — Oh ! mon Dieu, dis-je, mon père, ne nous exagérons rien. Ce n'est pas vous, au moins, qui pouvez attribuer du déshonneur à l'amour.

« — Mais tu ne sens pas, malheureuse, que tu nous rends la fable de la ville ? Je comprends, maintenant, pourquoi on chuchottait en ricanant, sur mon passage, pourquoi les conversations s'interrompaient, à mon approche. Tu avais un amant ! Toute la ville le savait. Et j'étais le seul à l'ignorer. Mais quand on des instincts de fille perdue on quitte l'honnête maison de la famille. On va porter, ailleurs la scandale de ses débordements. On n'inflige pas à un vieux magistrat, au chef de la justice dans sa ville, la honte de devenir la risée de tous les polissons.

« Je savais, sans en avoir jamais démêlé les motifs, que mon père n'avait aucune tendresse pour moi. Une naturelle sécheresse de cœur, une lointaine hostilité contre les croyances religieuses de ma mère, une âpre ambition, que le scandale de ma conduite allait contrarier, les embarras d'une situation intolérable que mon état lui créait, étaient les seules causes de son irritation. C'était pour lui, non pour moi qu'il avait honte.

« — J'aurais déjà quitté votre maison, lui répon-

dis-je, le sentant parfaitement détaché de moi. Mais il m'a semblé que je vous ferais moins de tort, si j'y attendais la demande en mariage, que vous recevrez nécessairement dans quelques jours.

« — Vous vous imaginez que votre amant... ?

« — Mon amant est un homme d'honneur.

« — Votre état achève de rendre impossible un mariage auquel tout vous défendait déjà d'aspirer,

« — Ce n'est pas vrai, m'écriai-je, M. de Maillargues m'aime. Et...

« — Et il a abusé de vous, sachant très bien que sa mère ne vous admettrait jamais dans sa famille.

« — Vous vous trompez ! vous vous trompez, mon père, protestai-je, de toute la force de mon amour outragé ! Ou, alors... Ah ! ce serait horrible !

« En même temps que toute ma tendresse ulcérée s'indignait de l'accusation élevée contre la loyauté de Jean, par mon père, ma raison venait d'entrevoir la possibilité d'une duperie où je m'étais bien imprudemment exposée. Toute la série des malheurs inhérents à ma faute s'offrirent, à mon esprit, en même temps que la pensée de l'abandon de Jean et de la fin de notre amour. Mon énergie se brisa soudain. Mes jambes fléchirent ; je tombai, sur une chaise, accablée, hébétée, sous la chute de tout mon bonheur, et dans l'étreinte de douleurs illimitées que j'avais provoquées moi-même.

« — Vous voyez bien, me dit mon père, plus sensible, peut-être à la satisfaction d'avoir raison, qu'à l'horreur de ma détresse ; vous n'êtes pas sûre, vous-même, que votre séducteur saura accomplir le seul devoir qui lui reste.

« — Oh ! père, suppliai-je, humble et adoucie, malgré sa dureté, ne m'achevez pas. Je me sens perdue anéantie. Du mirage du plus puissant bonheur, je suis précipitée, tout à coup, aux abîmes d'un désespoir infini. Peut-être pouvez-vous encore empêcher mon malheur d'être irréparable, Je vais prévenir M. de Maillargues. Il n'est pas possible qu'il ait été perfide, au point que vous croyez. Je me suis donnée à lui si librement, mon Dieu, dans de tels élans de tendresse et de foi en son amour. Ah !...

« Ici, mes sanglots me suffoquèrent. Un long ruisseau de larmes, pendant que je parlais, avait jailli de mes yeux et inondait mon visage. La douleur, maintenant, me submergeait. Avoir tant, tant aimé ! et si loyalement ! si ingénument ! avec la seule appréhension, mon Dieu, de ne pas assez me donner, toute, à mon amour, et aboutir à cela ! à cette chose épouvantable, à cette trahison de l'homme que j'adorais, et à cette maternité honteuse et qui me vouait à l'infamie ! Ah ! ah !...

« Quelques plaintes se mêlaient à mes sanglots et à mes larmes. Tout mon corps tressaillait, douloureusement, comme si, d'une plaie ouverte, la vie en avait fui à flots paisibles, avec le sang de mon cœur. Et on venait bien d'égorger en moi, réellement, quelqu'un qui agonisait, l'amoureuse exaltée, intrépide et confiante que je ne serais jamais plus. J'avais cette sensation de l'agonie, en moi, d'un être en qui s'étaient incarnées toutes les belles forces de ma jeunesse, tous mes espoirs, tous mes rêves, tous mes élans de tendresse vers l'homme qui recevrait de moi, toutes les ivresses du cœur, et qui m'en donnerait tous les délires. Et c'était fini, fini ! Jamais plus le cruel ami que je m'étais choisi, ne viendrait déchaîner, dans tout mon être, l'allégresse dont me pénétrait l'ardeur virile de sa voix ! Jamais plus, je ne m'alanguirais à la douceur de ses caresses ! Jamais plus l'emportement de ses étreintes ne me jetterai, défaillante, aux abîmes de délices où je m'étais sentie m'anéantir ! Et j'étais si réellement devenue, l'amoureuse exclusive que j'avais voulu être, que le déracinement de mon amour, en ce désastre où sombrait toute ma vie, était la seule plaie vive qui alimentât mes larmes intarissables et mes plaintes.

« Au spectacle de ma douleur, l'irritation de mon père s'était apaisée. Il n'essaya pas de me consoler. Nous avions vécu trop étrangers l'un à l'autre, pour qu'il ne craignît pas, sans doute, que sa pitié me parût affectée. Sa compassion d'ailleurs, aurait blessé, en moi, je ne sais quelles fibres réfractaires à toute atteinte. Mais il me parla doucement. Il me conduisit, lui-même, dans ma chambre. Il voulut que je me misse au lit. Et, par crainte que je me portasse à quelque extrémité sur moi-même, il me demanda la permission de passer la nuit, près de moi, dans un fauteuil. Cette précaution était superflue. L'idée de mettre un terme brusquement à ma vie ne s'était pas offerte à mon esprit. J'étais toute absorbée dans la sensation déchirante de la perte de mon amour. Mon énergie anéantie ne projetait pas encore ma pensée sur les désolations de mon avenir. Dans le bouleversement de mon âme, je ne m'attachais qu'à l'évidence, désormais éclatante, de l'abandon de Jean, que mon état rendait inévitable. La tare de la fécondité de mon amour était bien, comme mon père me l'avait dit, un obstacle nouveau et plus insurmontable que tous les autres, à mon mariage. Est-ce que sa famille adopterait une jeune fille qui avait manqué, aussi scandaleusement que moi, à l'honneur spécial de sa condition ?

« Des idées auxquelles je n'avais pas encore pris garde, dans l'isolement angoissé de ma détresse, s'emparaient avec force de mon esprit. Au lieu de m'absorber dans la sensation de ma souffrance, je prêtais une attention instinctive au travail tumultueux qui s'opérait dans ma pensée. Je comprenais toute la valeur de cette opinion commune qui maintient une équivalence exacte, entre la chasteté de la jeune fille

et le courage du soldat. Sans me blâmer encore, moi-même, je reconnaissais que je m'étais exclue délibérément du mariage que j'avais souhaité. Jean, du moins, aurait dû m'avertir, me mettre en garde contre moi-même, me préserver de mes propres entraînements. Mais est-ce là le rôle d'un homme? Ne l'avais-je pas provoqué la première? Ne m'étais-je pas offerte à toutes ses entreprises, par la défaillance successive de mes velléités de résistance à ses désirs? Je ne savais même pas qu'elle sorte d'homme il était, malgré la durée déjà longue de nos relations. Séduisant, enjôleur, câlin, attentionné, attendri, spirituel, fougueux dans le plaisir, je pouvais dire qu'il était tout cela. Mais homme d'honneur, de conscience, d'initiative et de résolution dans le devoir, je l'ignorais. Sa conduite ambiguë, en tout ce qui avait concerné notre mariage, m'inclinait fortement à craindre, maintenant, qu'il ne fût guère homme à accepter les responsabilités nouvelles de notre amour.

« La nécessité de mon éloignement tout prochain, que mon père m'avait fait envisager, s'imposait à moi, en même temps que ces prévisions de la conduite vraisemblable de Jean, à mon égard. Je sentais trop, parmi tous les déchirements de ma douleur, qu'il se déroberait, prudemment, à toutes les obligations qui auraient dû lier sa destinée à la mienne. Toute ma fierté cruellement humiliée, se révoltait, d'ailleurs, contre la contrainte qu'il se serait faite, pour m'avouer, publiquement pour sa femme et pour s'avouer le père de son enfant. L'amour seul nous avait unis. L'amour seul m'avait réduite à l'espèce d'infamie qui allait peser, maintenant, sur mon avenir. L'amour seul devait inspirer, à Jean, la décision qui pourrait encore associer nos deux vies. Et cet amour en si grand péril, m'était toujours assez sacré pour que je n'en voulusse ternir la délicatesse, d'aucune de ces discussions où récriminent les intérêts, et où transpire la vilenie des âmes. Si l'amour de Jean était assez puissant pour le faire passer outre à toutes les oppositions de sa mère et de sa famille, et à l'espèce de respect humain qu'il y a à épouser la jeune fille qu'on a compromise, de grand cœur, je serais sa femme. Mais quelle apparence, maintenant, qu'il osât ce qu'il n'avait pas risqué, alors qu'au moins je n'étais pas encore perdue, entièrement de réputation?

« Toutes ces pensées s'agitaient en désordre, dans mon esprit, sans autre effet que de me découvrir, mieux, toute l'étendue de mon malheur. De toutes façons, mon amour était fini. Je ne verrais plus Jean. Sa voix mâle, qui s'assouplissait pour moi, en inflexions, câlines, ne me murmurerait plus ses tremblantes litanies d'adoration. Ses caresses ne répandraient plus la joie, dans tout mon être. Ma chair ne tressaillerait plus, de toutes ses fibres, dans l'ivresse de ses étreintes et de ses baisers. Jamais plus, je n'en recevrais, ni je ne lui donnerais les ardentes délices où nous nous sommes anéantis. Jamais plus!

« Je me répétais ces lamentations mentales, qui résonnaient, dans mon âme endolorie sans que mon attention en fût distraite des idées, qui s'offraient en tumulte, à mon esprit. Et la répétition de certains de ces mots, qui ont le pouvoir de faire mal, rouvrait, dans mon cœur, la source interrompue de mes larmes. Elle avivait toute ma douleur. Elle hérissait, pour ainsi dire, d'horreur et d'épouvante, toute ma chair, contre mon abandon et contre l'isolement définitif de ma destinée, comme si la mort brusque était venue m'arracher aux enchantements de la jeunesse. Ma vie ne m'offrait plus que l'aspect d'une immensité noire, où je serai seule, seule, toujours dans la désolation. Et je pleurais, je pleurais, ah! que j'ai pleuré, silencieusement, dans cette cruelle nuit, jusqu'à ce qu'un tardif sommeil vînt, enfin, m'envahir, et tarît mes larmes!

« Mon père était encore assoupi, dans son fauteuil lorsque je m'éveillai pour me sentir ressaisie, aussitôt, par l'horreur de ma situation. Je savais que mon père avait pris la résolution de m'éloigner. Mais il ne m'avait proposé aucun lieu de refuge. Cette idée de mon éloignement ne me révoltait plus, puisque mes relations avec Jean de Maillargues ne me paraissaient plus possibles, et puisque mes secrets pressentiments s'accordaient avec les remontrances de mon père, pour reconnaître de quelle force insurmontable nos impatiences coupables et ma situation nouvelle avaient armé l'opposition de sa mère à notre mariage. Ce ne fut ni par résignation, à mon malheur, ni par immolation volontaire de mon amour, que je me trouvai, à mon réveil, soumise à toutes les volontés de mon père. Ce fut la torture de la conviction que Jean ne se déciderait jamais à assumer tous les embarras et les devoirs attachés à la continuation de nos relations, qui me disposa sans résistance à m'accommoder de tous les arrangements que mon père me proposa.

« J'ai su depuis, hélas! que je me suis trop hâtée de mal juger Jean de Maillargues. J'ai eu tort de m'éloigner de lui, sans l'avertir, ouvertement, des obligations impérieuses qu'il avait envers moi. Les rancunes accumulées en moi, et à mon insu, contre sa pusillanimité à attaquer l'opposition de sa mère à notre mariage, avant que nos imprudences l'eussent rendu à peu près impossible et si nécessaire, me le firent juger au milieu de ma détresse, comme un vulgaire libertin qui avait abusé de ma confiance en lui. Je redoutai, à ce moment où l'excès de ma douleur me rendit injuste, de faire appel à son honneur, tant j'appré-

hendai de le trouver sourd à mon appel. Je lui en voulais de m'avoir vouée à la reprobation de toute la ville scandalisée, et de ne pas être là, pour imposer silence à toutes les mauvaises langues, par une acceptation publique de sa responsabilité, dans l'état qui me contraignait à m'éloigner de lui et à briser, de mon propre mouvement, tout mon amour et tout mon bonheur.

« Dès que mon père fut éveillé, il s'assura de mes dispositions. Je le vis heureux de me trouver calme et accessible aux conseils de la raison. Je ne fis aucune difficulté d'adopter l'organisation de ma nouvelle vie, qu'il avait arrêtée dans son esprit.

« Il me conduirait à Paris ; il m'y confierait aux bons soins de ma tante Thourenc, qui me découvrirait un établissement convenable, pour y recevoir tous les soins exigés par mon état. Il me ferait émanciper, puisque je n'étais pas encore majeure. Il me ferait établir ses comptes de tutelle, et me ferait mettre en possession de l'héritage de ma mère, qui était de 150.000 francs. Avec cette petite fortune, j'aurais à m'organiser à moi-même, une vie à mon gré, puisque je m'étais engagée de moi-même, hors des voies communes.

« A la froideur méthodique de ce règlement de ma situation future, je sentis, avec une précision nouvelle, mais sans froissement douloureux, que mon père avait hâte d'éloigner de sa maison le scandale que j'y avais introduit. Ce n'était pas, seulement son honorabilité personnelle qui aurait à souffrir de mon inconduite, c'était l'honorabilité de tout son parti. C'était assez pour que le peu de tendresse de mon père pour moi se fût éteint, tout à fait.

FÉLICIEN PASCAL.

(*A suivre*).

LA VIE LITTÉRAIRE

Quelques poètes et M. Fernand Gregh.

FERNAND GREGH. *La Maison de l'enfance. La Beauté de vivre.* (Calmann-Lévy, éditeurs. — *Les Clartés humaines.* Fasquelle, éditeur. — RENÉ PUAUX. *La Grille du jardin.* Plon, éditeur. — CHARLES EPRY. *Vers la pitié.* (Lemerre, éditeur.) — TANCRÈDE DE VISAN. *Paysages introspectifs*, poésies, avec un essai sur le symbolisme. (Henri Jouve, éditeur.) — MARIE DAUGUET. *Par l'amour.* (Editions du *Mercure de France.*) — EDOUARD DUCOTE. *La Prairie en fleurs.* Editions du *Mercure de France.*) — LOUIS LE CARDONNEL. *Poèmes.* Editions du *Mercure de France.* — GABRIEL FAUCONNEAU DES FRESNE. *Printemps d'Exil* ; *Alternatives.* (Messein, éditeur.) — CHARLES DERENNES. *L'Enivrante angoisse.* (Ollendorff, éditeur.) — JEAN MARIEL. *Parfums.* (Sansot et Cie, éditeurs.) — HENRY BATAILLE. *Le Beau voyage.* (Fasquelle, éditeur.) — CHARLES VAN LERBERGHE. *La Chanson d'Eve.* Editions du *Mercure de France.* — ALBERT MOCKEL. *Charles van Lerberghe.* Editions du *Mercure de France.* — J. FONSNY et J. VAN DOOREN. *Anthologie des poètes* [illegible] *français.* Deuxième édition. (Ch. Hermann, éditeur, Verviers.)

Ce bon Deschamps consacrait l'autre jour une étude (?) aux œuvres du jeune poète Fernand Gregh qui, âgé de 32 ans à peine, nous a gratifié de trois recueils de poèmes peu abondants et d'un petit volume intitulé : *La Fenêtre ouverte*, recueil d'articles et d'interviews et des poèmes en prose et de manifestes très disparates dans lesquels ce jeune homme parle avec une égale faveur d'Anatole France et de lui-même.

Il paraît que Fernand Gregh est en butte aux haines de toutes sortes d'ennemis qui le persécutent. Ce bon Deschamps le plaint bien. Il écrit ces lignes que je tiens à citer comme un document singulier de la critique contemporaine. Ce sera long, mais ce sera beau.

« Les hommes ! Rien ne vient excuser ni ennoblir leurs méchancetés et leurs faiblesses. Ah ! les faux amis dont les serments sont des mensonges et dont la poignée de main se détend et vous abandonne dans l'instant précis où vous auriez besoin d'une aide affectueuse ! Les camarades jaloux qui s'embusquent au détour du chemin et qui vous suivent pour essayer de vous donner sournoisement un croc-en-jambe. Et, les « bons maîtres » aux gestes bénisseurs et à la voix sacerdotale (à vous Sully-Prudhomme !) de qui vous avez recueilli la doctrine et propagé la renommée (ah ! je savais bien que Sully-Prudhomme devait beaucoup à Fernand Gregh !) à qui vous avez voué en des temps difficiles toutes les forces défensives de votre jeunesse, les bons maîtres qui, en échange de votre attachement quasi filial, vous doivent bien un peu d'affection paternelle, et qui, dès la première alerte, affolés, se réfugient avec armes et bagages dans le camp injuste d'où l'on tiraille sur vous et sur les vôtres ! Il faudrait une bien longue énumération pour dénombrer toutes les variétés et toutes les laideurs de la mascarade grimaçante qui gambade en tirant la langue, autour du poète, toute prête à le pousser, s'il bute contre un caillou et à le piétiner s'il tombe à terre. Quel lamentable défilé de figures difformes, haineuses, laidement colériques et impuissantes ! Il y a dans cette troupe la collection à peu près complète de toutes les sottises dont est capable l'homme encore mal dégagé de l'animalité (*sic*). On y distingue le perfide sourire de la flatterie qui rampe à vos pieds comme un serpent (*sic*). On y discerne le hideux rictus de l'ingratitude qui se retourne contre vous afin de mordre la main naguère prodigue en bienfaits. Le poète a des yeux perçants à qui rien n'échappe, une intelligence lucide qui voit et qui juge. Hélas ! il a aussi un cœur aux fibres innombrables merveilleusement

disposé à souffrir et à saigner. Les méchants le savent bien. C'est pourquoi ils le taquinent et le navrent, et le harcèlent de coups d'épingle lorsqu'ils ne peuvent pas lui faire de *plus mortelles* blessures (*sic*). Lui cependant, conscient de sa force, fier de sa mission... »

De pareilles considérations assénées sur un poète pourraient le ridiculiser à toujours. Pour moi, je ne sais pas si de vilains méchants ont fait du mal au petit cœur de Fernand Gregh! mais, que diable! puisqu'il veut « être homme », comme il le dit puissamment, c'est le moment de l'être. Il sait bien que la vie littéraire est un combat dont la première palme est chez M. Chaumié, la deuxième à l'Académie... Il est capable, je l'espère, de souffrir pour la gloire et pour le reste. Qu'il se rassure, du moins, ce n'est pas ici qu'on lui fera « les plus mortelles blessures » dont parle ce bon Deschamps. Je ne lui montrerai pas non plus « le perfide sourire de la flatterie qui rampe à vos pieds comme un serpent. »

Je citerai tout simplement ses vers. Ce jeune homme mérite d'intéresser les observateurs impartiaux par sa vive ambition, un peu ingénue. Bourgeois, ignorant la vie, ayant tout reçu d'elle, attendant plus encore il n'a pas voulu voir les conditions exactes de l'existence littéraire. Il y a en France 30 ou 40.000 poètes, dont beaucoup ont du talent. Il est l'un d'eux.. Il a cru que tous consentiraient à lui rendre un hommage spécial et, pour ainsi dire, un hommage préalable. Il s'est trompé. Les poètes, innombrables, sont enclins à se juger sévèrement les uns les autres. Ils ne vantent que des talents soigneusement contrôlés. Peu résistent à leur critique, âpre mais impartiale. Si les poètes de 30 ans admettent la suprématie de Charles Guérin, c'est parce que l'œuvre, l'œuvre seule de Charles Guérin impose cette suprématie. L'œuvre de Fernand Gregh ne l'impose nullement. Fernand Gregh peut entretenir quelque bruit favorable autour de son nom, être plus notoire que tel ou tel autre poète de talent (il paraît trois ou quatre volumes de vers par jour) qui demeure dans quelque petite ville, mène une existence humble d'homme sans argent, est chétif ou contrefait, privé de relations. Il ne peut être, en aucune manière, le capitaine que souhaite ce bon Deschamps aux « combattants du peloton d'avant-garde » qui a publié la *Foi nouvelle*. Ses poèmes ne le désignent pas pour le commandement, d'abord parce que chacun écrit sans avoir besoin de se choisir un chef de sa génération, ensuite parce que les idées ou les inspirations de Fernand Gregh sont faibles et contradictoires, enfin parce que son talent ne se développe pas avec sa réputation et parce que ses *Clartés humaines* sont un livre bien plus faible que *La Beauté de vivre*, qui est un ouvrage inférieur à la *Maison de l'Enfance*.

Fernand Gregh avait chanté avec bonheur la chanson accoutumée des poètes de 20 ans. La *Maison de l'Enfance* n'était pas dépourvue de sentiments gracieux, de mélancolique douceur, de grêle délicatesse. Son œuvre était jeune ou, si vous voulez, juvénile, ou, si vous préférez, printanière. Il y avait en elle de la tendresse et, presque toujours, de la sincérité, une langueur aimable, une candeur exquise et point trop quintessenciée. Des incertitudes parfois et parfois des mièvreries. Mais il fallait se plaire néanmoins à l'ingénuité précieuse, un petit peu agaçante peut-être de cet enfant persistant, qui chantait — en appuyant — ses élans, ses émois, ses ardeurs, ses fièvres et ses peines d'adolescent content et naïf. Il fallait être ravi de cette banalité agréablement jeune. Si le poète abusait déjà des épithètes inexpressives, imitait trop Verlaine ou Baudelaire, manquait de personnalité, trahissait un souffle court, laissait apparaître son inaptitude aux grandes inspirations, on consentait volontiers à être charmé par ses petits airs gentillets modulés sur la flûte élégante. Son succès fut alors un peu « soufflé » à la suite de circonstances et d'adresses judicieuses quoique précipitées. Néanmoins, un plaisant poète s'annonçait.

Mais Fernand Gregh voulut imprudemment que sa flûte retentît comme une trompette. Il cria trop fort ses petits airs. Il fut visiblement inférieur à lui-même. Le jeune homme, sentimental et « pleurard » avec attrait qui sortait de la Maison fleurie de l'Enfance, voulut conduire les hommes. Il chanta la beauté de vivre. Notez-le bien, c'est son immense originalité. Il ne célèbre pas la bonté de vivre, mais la beauté de vivre, Il a souffert, mais il s'est exalté. Cette souffrance et cette exaltation, encore qu'elles se manifestent un peu puériles, sont de nobles sujets de poèmes. La poésie de Fernand Gregh est inégale à ces nobles sujets. Il s'applique trop pour exprimer avec ampleur des idées amples. Ce n'est pas son genre. Ne forçons pas notre talent, nous ne ferions rien avec grâce. Il perd sa grâce à vouloir aboutir au grandiose qu'il n'atteint pas. Son inspiration est sincère mais pauvre; sa poésie est laborieuse mais froide. On goûte encore de petits poèmes légers et pénétrants, mais il ne consent plus à en écrire beaucoup. Il traîne à terre pour avoir voulu monter sur ses grands chevaux. Pégase est rétif. Le poète est désarçonné. Toutefois, son succès factice s'affirme en même temps que son impersonnalité réelle.

Les observateurs scrupuleux voient bien alors les limites de son talent poétique; il ne leur est plus possible de voir les limites de son ambition.

Ce jeune homme annonce superbement au monde

qu'il va régner sur le monde. Il sort de sa tour d'ivoire; et c'est un événement extraordinaire. Il chante la beauté de vivre. Ah! c'est qu'il la connait la vie! Cieux! écoutez sa voix! Terre, prête l'oreille.

« Nous nous jetterons dans le tourbillon. Nous nous mêlerons à la vie, nous communierons avec notre temps par la pensée, et s'il le faut, par l'action...

« Nous vivrons de la vie de tous! C'est notre devoir, et ce sera notre joie. De la beauté? Nous en trouverons dans la vie autant, plus que dans le rêve; car elle ne sera pas morte. Où trouver plus de beauté que dans ce temps?... Pour se plonger dans la vie, on ne devient pas aveugle à la beauté; on élargit au contraire son regard à voir de plus amples spectacles; et c'est encore en scrutant le plus d'humanité qu'on sonde le plus d'éternité. »

Ses belles phrases sont-elles mieux que du galimatias? Ce jeune conducteur des poètes tombe tout de suite dans la métaphore et dans le pathos :

« On nous dira : qu'allez-vous faire dans cette galère?

« Qu'importe!

« Ce que nous allons faire dans cette galère?

« Ramer à notre banc, rythmer de la voix la cadence des rames, arracher la barre aux timonniers s'ils mènent la nef aux abîmes, entrer avec elle, tous les pavillons au vent dans l'avenir.

« Et c'est encore sur mer, à bord d'un navire en marche, que l'on voit le mieux les étoiles... »

De cette rhétorique assez médiocre naquit l'humanisme. D'autres mieux que moi vous expliqueraient comment. Il y eut des incohérences où je me perds. Mais un jour le bouillant Gregh s'écria : *Soyons des hommes!* et l'humanisme fut fondé; avec lui fut créée l'école humaniste, et si j'en crois le témoignage de Fernand Gregh, le chef de cette sympathique école fut bientôt trouvé.

Deux lettrés de Belgique, MM. Fonsny et Van Dooren ont constitué avec soin une anthologie des poètes français riche de documents de toutes sortes et nécessaire aux témoins attentifs de la vie poétique (1). Ils ont dû demander à chaque poète des renseignements sur lui-même. Toujours est-il qu'ils se sont informés auprès de Fernand Gregh des destins de cet humanisme révélé par Fernand Gregh, imposé par Fernand Gregh, dominé par Fernand Gregh. Voici la réponse :

« L'École des *Humanistes* comprendrait, d'*après M. Gregh lui-même*, Barbusse, André Rivoire, André Dumas, Maurice Magre, Mme de Noailles, Adolphe Boschot, Léonce Depont, Jean Vignaud, Amédée Rouquès, Lucie Mardrus, etc.). Le manifeste de l'*Humanisme* a paru dans le *Figaro* du 12 décembre 1902. »

Le maitre Fernand Gregh a quelques bons disciples. Mais ce maitre est-il égal à ses disciples? Nous admirons sa ferveur de renouvellement poétique (tout ce qu'il introduit dans l'humanisme existe chez les poètes qui l'ont immédiatement précédé), son activité littéraire, son désir de ne laisser méconnaitre par les Béotiens que nous sommes aucun effort de sa pensée... Il faut considérer sa dernière œuvre élaborée depuis qu'il a constitué non sans bruit l'humanisme.

Cette œuvre frêle et trouble a ce titre vigoureux et lumineux : *Les Clartés humaines*. C'est un recueil sans unité, de tendances contradictoires. C'est un recueil sans nouveauté. On a l'impression qu'on « a lu ça partout ». Cette impression devient plus forte et comme obsédante lorsqu'on rencontre — et ils sont nombreux — des vers pastichés ou transposés d'après Albert Samain (voir surtout la poésie : Un soir), d'après Verlaine et quelquefois d'après Baudelaire.

Quelle est donc la forme de ces poèmes humaniters?

Fernand Gregh renouvellera-t-il la métrique française? Il ne sait. Tantôt il écrit les vers les plus irréguliers qui soient. Tantôt il écrit des vers parnassiens, exactement. Et je n'aperçois nulle correspondance entre la différence des sujets et la différence des mètres.

Au reste, dans les deux cas, ses vers sont sans rythme, absolument sans rythme. Ce qui manque le plus à ce poète lyrique, c'est le lyrisme. Il versifie avec une peine émouvante. On sent l'effort à chaque ligne. Les vers ne naissent pas en lui par la fougue irrésistible de l'inspiration. Il les élabore lentement pied par pied. C'est très curieux. Les vers ne vont pas par strophes; ils vont *un par un*. Et que de difficultés pour établir un vers, un vers tout entier!

C'est pourquoi les épithètes pullulent. Il n'y a pas de poèmes contemporains plus remplis d'épithètes que ceux de M. Fernand Gregh. Son livre : *Les Clartés humaines* en contient plus qu'aucun autre livre : mais ce sont presque toujours les mêmes qui sont répétées, les moins colorées, les plus banales, qui s'affaiblissent les unes les autres.

Je suis tremblant, hagard, brisé, tendu, nerveux.
Je me sens incertain, épars, divers, nombreux.
. . . .
Toujours de mon enfance à l'âme *tendre* et *vive*
Dans l'ombre du labeur *viril* et *soucieux*

(1) Vous m'en voyez consterné. Mais lorsque notre confrère, G. Deschamps, reproche à MM. Fonsny et Van Dooren d'avoir oublié dans leur anthologie, l'estimable poète Louis Mercier, je dois protester contre ce reproche. MM. Fonsny et Van Dooren sont des gens sérieux. Ils ont donné à Louis Mercier la place dont le rend digne son talent. Il suffit de lire non pas même le livre, mais simplement la table des matières, pour s'en rendre compte. Voir Fonsny et Van Dooren, pages 351 à 584 et encore page 380.

. . . .

> Tombe [illegible] pluie !
> Sur [illegible] ou crépitait l'é[illegible]
> Sur le jardin *ardent* et [illegible]
> [illegible] comme un cœur *jeune* qui s'ennuie
> Tombe *douce* pluie !
>
> . . . .
>
> *Âpre, avide, [illegible], éperdue*
> Ainsi qu'un *grand* bouquet [illegible] et *las*
> La plaine...
>
> . . . .
>
> *[illegible]* entrelacs *[illegible]* au *sombre* éclat *changeant.*
>
> . . . .
>
> *D[illegible]* souvenirs *obscurs, beaux* regrets *[illegible]*
>
> . . . .
>
> C'est un *beau* jour *sonore, ardent* et *bleu* de juin
>
> . . . .
>
> *Acharné, frémissant, douloureux, [illegible] table*
>
> . . . .
>
> Lorsque les os *poudreux, brisés, broyés, moulus*
>
> . . . .
>
> Un art *audacieux*, un art *inattendu*
> Plus *fluide*, plus *frais*, plus *flottant*, plus *fondu*.

Toujours ainsi. Les figures souffrent de la même pénurie que les épithètes, et reparaissent identiques et pauvre à la lueur des *Clartés humaines*. Partout la *nuit douce*, l'*ombre exquise*, l'*eau argentée*, le *ciel pâle*, l'*azur pâle*, le *parc bleu*, la *grève bleue*, les *tilleuls bleus*, la *paix auguste*... Il écrira :

> Longtemps sous la *douceur du crépuscule exquis*
> Parmi le *blond parfum des tilleuls alanguis*
>
> . . . .
>
> Nous, pleins de *mille* soins *émus* et *diligents*
> Avec ce *doux* respect *tendre* des *jeunes* gens...

Vers d'amateurs, vers de salons, vers de provinces ! vers d'amateurs de salons de provinces !

Quand il se risque à fabriquer une image avec ses propres ressources, il aboutit à ceci :

> C'était un de ces jours inquiets et déserts
> Où parfois l'écheveau enchevêtré des nerfs
> Se tord au creux sensible et chaud des mains crispées (?)

Naturellement, il y a six ou sept épithètes. Jamais moins. S'il veut être audacieux, il parlera d'une femme entrevue.

> Et dont les cheveux longs, restés sous ses paupières
> Traînaient encore épars dans son cœur amoureux (!!)

Image baroque, n'est-il pas vrai ! On s'est amusé à compter le nombre d'épithètes contenues dans la pièce intitulée *Norvège*. Il y a 109 vers et 127 épithètes ! Cette poésie est trop significative de la manière du poète. Rhétorique sans aisance. Il s'est imposé un sujet ; et sans imagination, sans inspiration, il développe. Verbiage.

Il développe surtout des banalités. Son style est indigent parce que l'idée, le sentiment sont indigents. Lisez Norvège. Tout ce qu'on peut dire de convenu sur la Norvège y est accumulée. Eddas, Sagas.

> Norvège des Eddas, Norvège des Sagas

C'est un vers. Ibsen, Björnson, Thaulow, les fjords, l'aurore boréale, le pôle, la neige, les longs hivers, les brusques étés, allez donc renouveler la poésie avec des inspirations pareilles !

S'il abandonne le petit tableau, la gentille bluette où il excelle encore (voir *avril*, voir *Rosée*), il exprimera avec un prosaïsme effréné des médiocrités lourdes.

> Il n'y aura pas eu de printemps cette année
> Hélas ! avril et mai n'ont été qu'une fin
> D'hiver sombre et boueuse et lentement traînée
> De jours froids en jours froids jusqu'aux chaleurs de juin.

Ou bien :

> Les saisons, par l'effet de sourdes influences
> Echo (?) d'un autre ciel ici répercuté
> Dans l'hésitation subtile des nuances
> Ont passé brusquement de l'hiver à l'été

Ce langage n'est pas simple ; mais il est plat. Il n'exprime guère que ces constatations que l'on fait dans des conversations où l'on ne sait que dire, mais où l'on parle, parce qu'on n'a pas le droit de se taire. Fernand Gregh a pourtant ce droit. Et quoi donc l'oblige, lui poète avide d'être généreusement novateur, à écrire ces vieilles petites niaiseries :

> Quand bal, théâtre et régate
> A l'équinoxe ont pris fin
> Et qu'on est déjà le vingt
> A Dinard, comme à Houlgate
> Seul sous son kiosque *peu sobre* (*sic*)
> L'orchestre finit le mois
> Et dans un décor chinois
> Bruit jusqu'au premier octobre

S'il veut encore badiner, il écrira des enfants :

> Leurs pieds suivent, au vol, leurs désirs vagabonds
> Habiles à sauter dix mètres en trois bonds
> Quand il s'agit de fuir loin des justes taloches
> La peur des coups attache à leurs grosses galoches
> En hiver, à leurs pieds nus dans l'herbe en été
> Des ailes de mystère et de vélocité !

Quelle application et pas heureuse ! La fantaisie n'est pas « le genre » du poète humaniste. Mais quand il hausse le ton, il ne s'abstient pas de ses développements lents de rhétorique glacée.

> *Trop tard* ! C'est l'ennemi patient de la vie
> Il déçoit plus encore le souhait et l'envie
> Que son frère cruel *Jamais* aux grands yeux froids

Cependant notre poète humaniste a eu une *vision* « qui n'est pas dans une musette » ; et il la rapporte en des vers sombres et rocailleux auxquelles Chapelain reconnaîtrait son fils.

> C'était comme ce goût de fiel mêlé de miel
> Cet avant-goût amer et suave du ciel
> Que des Esprits jadis déchus aux pâles nimbes
> Auraient dans quelque cercle inférieur des limbes
> Lorsque, laissant glisser sur eux un tiède rai,
> Une porte d'en haut parfois leur ouvrirait
> Le jardin où le cœur des élus se devine
> Et les rapprocherait de la face divine...

Au cours de la vision il nous donnera mille preuves de la dureté de la langue française. Ainsi :

Ou bien, car nous cachons tant de mystère en nous
Que l'on pourrait sans fin le scruter, ou bien même
Entrevoyais-je alors, dans cette lueur blême
Que ce *qu'ont* espéré nos pères, était vrai,
Que notre âme au delà de la mort revivrait.

Et ce visionnaire continue à exprimer des idées fortes et neuves en une langue neuve et forte. Ainsi :

Loin de ce Paris âpre où l'on ne connaît pas,
Sinon hâtivement, en de trop bref repas
Qui même nous assoient souvent la bouche amère
Les yeux perdus, chacun regardant sa chimère,
Cette antique douceur d'être enfin réunis
Sous le toit à goûter des instants infinis...

Que cela est donc pauvre !

Mais pour que le poète de la *Maison de l'Enfance* consente à ces médiocrités, à ce « gnangnan » accusé encore par je ne sais quelle surprenante impuissance verbale, est-ce donc qu'il est dépourvu de philosophie ? Si Fernand Gregh a une philosophie, et plût au ciel qu'il n'en eût point, car celle qu'il a est vide et plate !

Il a d'abord, ainsi qu'il sied à un poète humaniste, des aspirations sociales bien généreuses et que nous ne pouvons trop approuver. Mais ce n'est pas ma faute si, dans sa poésie traînante et prosaïque, elles apparaissent comme d'un Déroulède pacifiste, sans animation et sans verve, mais toujours sans style. Fernand Gregh s'adresse à son aïeul « blond liseur de Rousseau » et lui dit :

Comme j'aurais, clément aux vaincus, doux vainqueur
Acclamé, glabre et long, Lamartine au grand cœur
Et juré comme lui qu'on ne tarderait guère
A voir sous l'arc-en-ciel fuir le vol de la guerre !
— Et je songe que maintenant, si tu vivais
Tu serais devant moi sur la route où je vais
Que tu m'approuverais de rêver une France
Plus tendrement penchée encor sur la souffrance,
Et que voyant en moi ce que tu fus jadis
Parfois tu sourirais, grave à ton petit fils.

Il interroge maintenant la vie et la destinée. Le résultat de ses interrogations n'est pas assez imprévu : la façon dont il est exprimé ne l'est pas davantage.

Et j'ai dû m'avouer tout bas
Vieille et jeune vie Eternelle
Que l'on ne te corrige pas
Qu'il faut t'accepter telle qu'elle.
Je t'ai comprise, et c'est pourquoi
D'avance, va, je te pardonne
Même encor cruelle avec moi
Je te répèterai : tu es bonne,

Cela ne l'empêche pas de se contredire immédiatement : sans oublier pour cela qu'on peut mettre beaucoup de prose dans la poésie.

Je suis las de la vie et ne veux pas mourir
Je veux être et pourtant ne plus me sentir vivre.

Heureusement il se ragaillardit :

Moi, ciel ou mer, azur ou givre
Joie et tristesse, *tout m'énivre*
Je vis de la beauté de vivre.

Ah ! voilà, il y a la beauté de vivre qui suffit à tout. Sans elle, la conception du poète serait un peu hésitante. Aussi bien a-t-il tort d'insister pour devenir un penseur. Ce n'est pas non plus son genre. Quand il a dit, avec une sagesse un peu prudhommesque qu'il faut travailler.

Les morts sont les morts et la vie
Est la simple, forte, éternelle

. . . .

Allons trève au regret stérile !
Au lieu de t'attendrir, travaille !
Fais ton devoir, vaille que vaille
Accomplis ton œuvre virile.

Il résume sa philosophie dans une maxime qui clot le volume. Il s'adresse au poète et compare l'éternité à une perle dissoute dans une liqueur, profonde naturellement, il lui apprend avec gravité que « la vérité suprême c'est de vivre ». Ça, c'est très bien.

... Poète admets ta vie
Admets la, aime la d'une âme inassouvie
Goûte l'infini de l'instant
Et l'absolu de la seconde !
Dans la coupe d'opale ou d'azur que nous tend
Le doux ciel nuageux, le beau ciel éclatant,
Bois fendue en l'essence innombrable des temps,
Comme une perle aux flots d'une liqueur profonde
L'éternité dissoute en chaque heure du monde,
Sans chercher, sans pleurer, sans rêver, — sans souffrir !

Telle est la conclusion où aboutit ce poète créateur d'une poésie nouvelle. Elle ne signifie pas grand chose, dites-vous ? C'est mon avis...

Il est bien entendu que, dans ma critique, il n'y a que les citations qui comptent J'en ai fait beaucoup : si vous les trouvez belles, je serai bien content. J'aurais voulu les entourer de commentaires plus flatteurs; mais ils eussent été moins justes. Il y a aujourd'hui trop de poètes inconnus, méconnus; nous sommes trop peu nombreux à suivre régulièrement, consciencieusement le mouvement littéraire pour qu'on puisse se permettre d'attribuer par pure sympathie à ce gentil garçon de Gregh une gloire dont *Les Clartés humaines* le rendent bien indigne. Vous trouverez d'autres critiques pour dire qu'il est le premier poète du siècle, ou de l'année : moi, je ne puis, car ce n'est pas vrai. Son dernier volume, malgré quelques poésies assez gracieuses : *A l'automne*, *Vertige*, *Air connu*... airs lointains, airs heureusement ressouvenus de la *Maison de l'Enfance* est d'un rhétoricien qui écrit avec une application pas toujours récompensée, ses devoirs en vers ; il n'est pas d'un bon poète.

Pourtant, avec quelle joie nous l'eussions qualifié grand poète, ce jeune homme qui a un appétit de gloire, glouton, mais au demeurant très noble. Sujet aux visions, il a vu Victor Hugo en rêve et il l'a tutoyé ? Et il a de hautes ambitions. Il s'adresse au vent d'automne qui, Dieu merci, ne l'écoute pas, et lui dit :

> Fais, dussé-je comme eux pleurer, crier, souffrir,
> Que mon nom soit illustre à l'heure de mourir,
> Et [illegible] jette-moi jeune dans la mort noire,
> Si ton souffle à mon tour m'emporte vers la gloire

Et il s'attriste parce qu'on a dit que ces vers se traînaient lourdement sur leurs pieds.

> Ils ont injustement parlé de moi ; je souffre
> La vie était un clair chemin. Elle est un gouffre
> Soudainement, où je me sens descendre et choir
> D'[illegible] en [illegible], de rêve en rêve, dans du noir.
> Je ne me souviens pas même de leurs paroles.
> Qu'elles aillent au vent, les mauvaises, les folles !...
> Non, je ne souffre pas de ce mal qu'ils ont dit.
> Ma fierté me compare à d'autres et sourit.
> . . . .
> Mais ils croient — et pourtant hier je les aimais !
> Que j'aurai de la haine envers eux désormais ;
> Ils croient qu'il est fatal que, moi, je leur en veuille.

Bons sentiments, mauvais vers ! Je voudrais dire à Fernand Gregh : « Ne vous occupez pas des jugements que l'on porte sur vous. Ne les quêtez point, ces jugements. Vous y perdrez votre peine. Votre œuvre pour vous parlera mieux ou plus fort que vous. Imitez Charles Guérin qui établit son œuvre, sa très belle œuvre, loin du bruit. La renommée va le chercher, presque malgré lui, à Lunéville Et c'est lui très probablement, lui que ses « amis et admirateurs » ne citent pas avec prodigalité dans les échos des feuilles publiques, c'est lui qui sera probablement le maître de sa génération — la vôtre. D'autres aussi travaillent obscurément — et nous avons confiance en leur patient effort. Ils ont le recueillement nécessaire pour l'œuvre poétique. Vous ne l'avez pas : cherchez-le... Et peut-être retrouverons-nous bien loin des *Clartés humaines*, le poète de la *Maison de l'Enfance* !

Néanmoins, Fernand Gregh « prend de la place ». Je voulais célébrer les débuts de M. René Puaux dont la Muse pédestre a de la grâce, de l'aisance, presque trop d'aisance, un sourire sage, et chante elle aussi la vie, la beauté de vivre ainsi que la solidarité de M. Léon Bourgeois, mais sans forcer la note, avec un calme persuasif... Je voulais dire le talent nuancé de M. Charles Epry, lamartinien railleur qui, en dépit de son inquiétante facilité, conserve presque toujours une souveraine harmonie. Je voulais marquer l'inspiration si forte de Marie Dauguet qui chante magnifiquement la nature. Je voulais indiquer la venue d'un vrai poète Tancrède de Visan qui a une originalité prétentieuse, contournée, mais de la jeunesse, de la finese, de la hardiesse, et par surcroit beaucoup d'obscurité philosophique. Je voulais devenir à l'œuvre délicate d'Edouard Ducoté, m'attarder au *Beau voyage* d'Henry Bataille, suivre avec Albert Mockel, les rêves de Charles van Lerberghe... Il a fallu déblayer le terrain. Le travail était pénible, mais indispensable. Il est fait.

J. Ernest-Charles.

FIGURES DE LA RENAISSANCE

Lorenzaccio.

C'est surtout à Musset que le nom de Lorenzaccio est chez nous redevable de sa célébrité. Le drame que le poète composa sous ce titre est celui où notre théâtre s'est le plus rapproché de la formule shakespearienne, qui fut la grande préoccupation du Romantisme. Quant à Musset, il n'est pas douteux qu'il songeait, quand il le composa, à devenir le Shakespeare français et véritablement s'il n'atteignit pas à la splendeur *d'Hamlet*, dont on voit bien qu'il eut l'obsession, du moins fit-il une œuvre qui aurait pu être signée de son modèle.

Il en cueillit le sujet dans une de ces chroniques italiennes, que le vieux maître anglais affectionnait, pour leur mouvement et leur netteté, pour ces brefs récits de passions exposés en trois lignes, suggestives comme un scenario.

Musset trouva toute sa pièce au long dans Varchi, avec tous ses personnages, son développement et son dénouement. Il n'eut plus qu'à la revivre et à l'emplir de son âme inquiète.

Ce lui fut facile, car il était un peu le frère de son déconcertant héros.

Jusque dans la poussière des mémoires, à travers la phraséologie poncive et languissante du temps, Lorenzaccio laisse passer son masque fin et tourmenté, qu'on n'oublie plus. Dans toutes les actions qu'il accomplit, on reconnaît un tour de main, qui n'est qu'à lui.

J'avoue que cette âme inépuisable à l'analyse me tentait depuis longtemps. M. Pierre Gauthiez m'a devancé.

Grâce à cet écrivain, si versé dans les choses italiennes, le public possède maintenant toutes les pièces du dossier. J'y recourrai comme à une bonne référence, surtout en ce qui concerne les dernières années de Lorenzaccio, car cette partie surtout m'a paru remarquable.

Pour le reste, — et le reste ne sera guère qu'un essai de psychologie historique, — je m'en rapporterai plutôt à Varchi, à Nardi, à Lorenzaccio lui-même.

I

En 1534, philosophiquement rentra à Florence, ruiné, presque pendu, suivi des imprécations du pape et du peuple de Rome, un grand garçon élégant et bizarre, à qui des débauches sans joie avaient sculpté un visage de buis et peint des yeux de chat, — l'infamie enfin de la maison de Médicis, comme le lui avait crié, en le chassant, Clément VII, qui en était le bâtard le plus ornemental et le plus honoré.

Laurent de Médicis, Lorenzino, Laurenzinet, Lorenzaccio, homme de barbe rare et de petit rire, personnage ambigu, triste avorton presque sans sexe, qu'on disait avoir servi aux plaisirs de hauts dignitaires, Lorenzaccio, adolescent aimé de la canaille et caressé des grands, venait de faire un coup, qui rappelait la manière d'Alcibiade. Il avait, l'une des nuits d'avant, décapité huit statues de marbre qui faisaient partie de la décoration de l'arc de Constantin. Pour juger de la désolation du peuple, il faut savoir que les huit têtes étaient fausses et qu'on avait eu grand'peine à les appareiller, trente ans auparavant. Elles commençaient à passer pour authentiques, lorsque ce mauvais sujet avait tout remis en question.

Clément VII, furieux, voulait le livrer à la potence et il fallut le retirer de ces mêmes mains pontificales qui, murmurait-on, lui avaient peut-être été trop bienveillantes, jusqu'alors.

Avec de l'esprit et de la mauvaise réputation, on se tire de bien des affaires, c'est ce que dut se dire Lorenzaccio, dans le mélancolique examen de conscience où sa fortune présente l'invitait. Il n'avait ni regret ni repentir de son action, simple geste d'ennui et d'insolence, par quoi il pensait avoir débarrassé Rome de sculptures ridicules en même temps qu'il s'évadait lui-même glorieusement de servitude. Car, derrière son visage flétri se cachait une âme républicaine et je ne sais quelle tristesse austère.

En attendant, il alla revoir sa mère, son frère et ses sœurs, qu'il aimait tendrement, comme on aime les êtres familiers, avec qui l'on a mené jadis petite et douloureuse vie. Peut-être retrouva-t-il aussi le vieux Zeppi, ce domestique fidèle et lettré qui lui avait servi de précepteur et avec Zeppi son enthousiasme enfantin pour les beaux mots latins orgueilleusement sonores et libérateurs. Et, semblables aux figures de la maison, un peu plus mystérieuses seulement et plus sollicitantes, rassemblées par son aïeul Laurent de Médicis, ami et protecteur du peintre, la plupart des têtes rêvées par Botticelli faisaient comme autrefois à ses pensées un troublant et muet cortège. Et dehors fuyaient, par les fenêtres, les ombreuses collines florentines, fins paysages, créés pour servir de fond à la pensée, comme dans les toiles des maîtres italiens, où le visage humain emplit presque tout l'horizon.

Lorenzaccio avait grandi là sous l'influence de souvenirs de famille, tantôt grandioses, tantôt un peu honteux, aussi propres à lui inspirer de la fierté que de la gêne secrète.

Du côté paternel, il avait eu pour aïeul, je l'ai dit, Laurent de Médicis l'Ancien. Ce Laurent, ami de Savonarole, avait été assez populaire, parce que, beau, éloquent, lettré et de manières libérales. Il avait profité de sa grande situation pour passer au parti français. Visage séduisant, cœur peu sûr, presque traître, il avait amassé fortune, dans les années calamiteuses, mais avec une certaine décence et toujours avec affabilité.

Quant à son fils Pierre-François, le père de Lorenzaccio, ce fut, si nous en croyons M. Gauthiez, un pur imbécile, bassement roublard et qui, incapable d'administrer son propre bien, n'aurait songé qu'à grappiller sur celui de son cousin-germain, le pauvre condottière, Jean des Bandes Noires. Il eut cependant la bonne fortune d'épouser une femme charmante et vraiment supérieure en Marie Soderini, la petite-fille de l'ancien gonfalonnier de Florence.

On avait toujours un peu penché vers les idées républicaines, chez ces Médicis-là, ainsi qu'on pouvait s'y attendre de la part de cadets jaloux et de parents pauvres du Magnifique. On avait même un peu boudé, conspiré, trahi.

Du côté Soderini, il y avait aussi quelques histoires. Mais la tradition républicaine dominait et la noble figure de Marie, mère de Lorenzaccio, effaçait les taches et restaurait tout le passé superbe.

Enfant, Lorenzaccio habita de beaux châteaux, où l'on faisait maigre chère. Il eut des jouets splendides et des vêtements dont il était fort humilié. Toujours son cœur resta en contrainte.

Il était alors un petit être pâle et fin, de ceux que l'on croit frêles et qu'on appellerait volontiers des souffreteux, parce que le cerveau les dévore et que seuls se développent en eux les organes profonds de la vie.

Cependant le cousin, cardinal de Médicis, était devenu pape, sous le nom de Clément VII, coup de fortune pour toute la famille, que le malheur avait réconciliée. Clément VII était bâtard. Il n'en avait que plus à cœur de montrer qu'il était un vrai Médicis. Pour commencer, il installa dans Florence, à la tête du gouvernement, un adolescent trouvé dans les cuisines et qui passait pour être son fils, Alexandre et il lui adjoignit le jeune Hippolyte, né Nemours, qu'il fit cardinal. Cela n'alla pas tout seul. Les Florentins mirent ses protégés dehors, lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon. Clément VII traita alors avec Charles-Quint pour les faire rétablir.

En même temps, il s'était fait envoyer à Rome le pétit Laurent, Lorenzaccio, qui avait perdu son père en 1525, perte peu regrettable, bon débarras. Le pape se montra envers cet enfant d'une tendresse et débonnaireté qu'on interpréta à paillardise. Il paraît, du reste, que le pauvre Laurent avait déjà été détourné de son sexe par une amitié puérile mal avertie. L'ami, qui se crut trompé, fit des scènes de jalousie. Ainsi défloré de réputation et quelque peu

gangrené de vices, Laurent eut la malechance de passer pour le mignon du pape.

Le chagrin qu'il en conçut le poussa à des idées extrêmes, et comme il était grand liseur et fortement pensif, il ne faut point douter qu'il tira de ses lectures le modèle de l'action étonnante qu'il rêvait. Lui-même nous avoue qu'il avait songé alors à tuer le pape. Après réflexion, il se décida pour la décapitation des statues.

Et maintenant, il pouvait s'apercevoir qu'à Florence son geste n'avait guère été compris et que l'opinion le rangeait parmi les impulsifs dangereux. J'emploie à dessein ces termes tout modernes. Aussi bien ce que nous appellerions la mentalité de Lorenzaccio offre-t-elle plus d'une ressemblance avec celle de nos jeunes libertaires intellectuels.

Il rôda par là quelque temps, cherchant une proie à son ennui, fréquentant les ateliers de peintres et de sculpteurs, celui de Michel-Ange peut-être. Il était bon connaisseur et collectionneur avisé.

Pourtant de sa vie à Rome il lui restait des besoins qu'il ne s'avouait pas, des habitudes de bruit et d'émotions brutales. Peut-être eût-il eu du goût pour les agitations politiques, mais, sauf dans le monde des sbires et des spadassins, il était naturellement impopulaire. En outre, la police était rudement faite à Florence, sous le principat d'Alexandre.

Alors que faire? Crapule pour crapule, autant valait s'attacher à Alexandre. Celui-ci, métis d'Orientale et de Florentin, découplé comme un athlète, court et camus d'intelligence, quoique avec des roueries d'Asiatique, tirait une sorte de cruel dandysme de sa lourdeur même. Du reste il était secondé dans son administration par le meilleur praticien de la politique de ce temps, le fameux Guichardin.

Alexandre prit un goût très vif à la société de Lorenzaccio et presque tout de suite en fit son favori. Il se méfiait bien un peu de lui le sentant fourbe, mais Laurent avait des complaisances si basses et si dégradantes, qu'elles le persuadèrent de sa lâcheté. A faire le vil métier d'entremetteur et de pourvoyeur des plaisirs du maître qu'il s'était donné, Lorenzaccio trouvait pour son esprit une sombre excitation et des sources d'atroce ironie.

Ensemble ils assaillaient des couvents, enlevaient des jeunes filles à leurs familles, poussaient le bon plaisir jusqu'au sacrilège et à la démence.

Il ne manquait plus à Laurent, pour paraître un complet scélérat, que de faire le délateur. Soit coquetterie d'un affreux esprit, soit nécessité, il alla jusque-là. Il vint dénoncer à Alexandre toute une conjuration à laquelle il avait pris part.

Qu'avait-il voulu ? Prévenir une autre dénonciation? Gagner définitivement la confiance d'Alexandre? Se réserver à lui seul la gloire de son attentat? car il avait déjà formé le projet d'être le Brutus de sa patrie, comme il avait tâché d'en être l'Alcibiade, trois ans plus tôt.

L'imitation de l'antiquité fut le dogme du xvi^e siècle. Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à voir le nombre de traités qu'on écrivit sur ce sujet. Mais si la formule était propre à enfanter des chefs-d'œuvre, pourquoi n'eût-elle pas été bonne aussi pour parfaire de belles actions ? Elle leur assurait au moins ces lignes d'élégance nécessaire pour persuader un artiste comme Lorenzaccio, qui ne pouvait vouloir que d'un crime bien littéraire.

Quoi qu'il en fût, après sa délation, Lorenzaccio fut isolé dans l'horreur et l'effroi qu'il inspirait.

A partir de ce jour, il ne pouvait plus reculer. A moins de s'ensevelir lui-même dans son infamie, il ne lui restait plus d'évasion possible que par le meurtre. Alexandre se plaisait à lui faire mille avanies et voilà qu'il demandait que Laurent lui livrât sa jeune tante, Catherine Ginori, et sa sœur, Laudomine de Médicis.

Le drame allait de lui-même à son dénouement. Lorenzaccio se préparait. Il commença par dérober la cotte de mailles ou chemise d'acier que portait Alexandre et l'alla jeter dans un puits.

Alexandre soupçonna le voleur mais dédaigna de l'inquiéter. Tout du reste réussissait au tyran de Florence, pris d'un insolent vertige. Après avoir eu quelques inquiétudes à la mort de Clément VII, surtout quand il vit arriver à la papauté Farnèse, l'ennemi personnel de sa maison, il se sentait de nouveau remis en selle. Charles-Quint, dont il épousait une fille bâtarde, Marguerite d'Autriche, l'avait fait duc et prince de l'Empire.

Ce fut justement à l'occasion des fêtes du mariage que Lorenzaccio composa et fit jouer sa jolie comédie de l'*Aridosio*, l'une des œuvres classiques du vieux théâtre italien. Notre Larivey en a donné une traduction célèbre et plutôt fâcheusement altérée, sous le titre : *les Esprits* et Molière s'en est inspiré pour écrire l'*Avare*. C'est au fond la vieille *Marmite* de Platue, arrangée à l'italienne, par un esprit jeune et charmant.

Et cependant, s'il était une chose que Lorenzaccio voulait qui fût bien entendue, c'est qu'il tenait à rester, en littérature, un simple amateur. Il avait peur, sans doute, en développant trop ses qualités d'écrivain, qu'elles le disqualifiassent pour son action, qu'il rêvait pure et sans alliage.

Et il s'en expliquait de façon assez hautaine, dans un prologue aux sous-entendus menaçants : « Ne vous inquiétez pas de connaître l'auteur, y disait-il. Il est de ceux qu'on ne saurait voir sans les prendre en aversion, et si vous saviez qui il est, son nom seul vous gâterait votre plaisir. Ne le louez pas, vous

l'inciteriez à recommencer ; blâmez-le plutôt, il vous saura gré de lui avoir épargné de la fatigue.

« Il a la cervelle faite de telle sorte qu'il estime avoir mieux à faire que de quêter vos approbations. Et après cette comédie, il se réserve de vous en *montrer bientôt une autre, plus belle, de sa façon.* »

De concert avec l'architecte Aristote de San Gallo, il se chargea lui-même de construire la scène et les décors. Il avait combiné, sous prétexte de plus d'élégance, un plan tel que le duc et sa suite pussent y trouver la mort, sous l'écroulement de quelques échafaudages. L'architecte s'en aperçut et trouva moyen de corriger adroitement quelques détails, qui assurèrent de la solidité à son ouvrage.

Déçu de ce côté, Lorenzaccio dut chercher autre chose. Grâce à ses habitudes de débauche, il connaissait pas mal de ces gens de sac et de corde, qu'on rencontre surtout dans les mauvais lieux, et qui sont presque indispensables à qui se veut mal conduire. Toutes les dépravations l'amusaient et il n'avait pas à feindre avec ces drôles. Il tâchait aussi, par système, de se créer des obligés, des clients, des amis dans leur monde. C'est ainsi qu'il avait arraché à la potence un certain Scoroncocolo, avec lequel il s'était lié, que cette camaraderie princière flattait et qui lui était dévoué jusqu'à la mort.

« Scoroncocolo, lui dit-il un jour, j'ai du chagrin. Quelqu'un m'a fait affront.

— Nommez-le-moi seulement, répondit le sbire. On s'arrangera pour que sa figure ne vous donne plus d'ennui.

— Il s'agit d'un favori du Duc !

— Eh ! quand il s'agirait du duc ou du Christ en personne !...

Lorenzaccio prit son homme au mot. Il fut décidé qu'on répèterait tous les soirs, afin d'habituer les voisins au bruit. Les deux compères s'enfermaient dans une chambre et se battaient pour la feinte, en poussant de grands cris et en roulant les meubles.

Tout étant disposé ainsi, Laurent prépara son guet-apens, mais sans révéler à Scoroncocolo le nom de la victime.

Le jour des Rois 1537, après un joyeux souper, il alla parler au Duc, à l'oreille. « C'est fait, dit-il. J'ai décidé ma sœur à passer la nuit chez moi. Venez seul et je vous la livre. »

Les voilà partis. Le Duc licencie son monde sur la place et suit Laurent. Il y a un bon feu dans la chambre, un bon lit. Lorenzaccio le couche, ferme les courtines, prend l'épée et la dague, les entortille dans les courroies du ceinturon et sort, annonçant qu'il va chercher la dame.

Il revient, au bout d'un instant, avec Scoroncocolo, poste un autre bandit à la porte, ferme à clef et marche vers le lit. Là, il ouvre le rideau, et en même temps qu'il demande au duc : « Dormez-vous, Monseigneur », il lui enfonce un coup d'épée dans les reins. Le duc saute dans la ruelle, en se roulant sur les matelas, mais reste empêtré dans les rideaux.

« Pour l'amour de Dieu, donne-moi la vie, Laurent, gémit-il. — N'ayez crainte, Seigneur », répond Lorenzaccio qui, pour le bâillonner, lui enfonce deux doigts dans la bouche. Ils sont maintenant l'un sur l'autre, enlacés, Scoroncocolo ne sait où frapper, de peur d'atteindre son complice. Cependant Alexandre se dégage et saisit un escabeau pour se protéger. Scoroncocolo lui fend la figure, le duc tombe, et Laurent, tirant de sa poche son petit couteau lui ouvre le cou. C'est fini.

On ramasse le cadavre et on le pose sur le lit.

Laurent va alors à la fenêtre pour respirer un peu d'air frais de la nuit. Son pouce a été profondément entamé par les dents du duc ; le sang coule, mais le meurtrier s'en aperçoit à peine.

— « Et si nous faisions appeler maintenant les ministres ? dit-il. Pendant qu'on y est, il n'en coûterait pas plus de les expédier à leur tour. »

Mais Scoroncocolo en avait assez et ne songeait qu'à fuir. Tous deux quittèrent donc le palais. Il s'agissait de trouver de l'argent. Laurent courut réveiller le fidèle Zeppi, qui vida sa bourse, de là il gagna la porte de Florence, qu'il réussit à se faire ouvrir, en inventant une histoire de maladie de son frère, puis il s'élança à cheval, avec ses complices, dans la campagne. A huit heures, ils atteignirent Bologne, où se trouvait Silvestre Aldobrandini, un des chefs des bannis. Laurent lui conta tout, mais sa figure et son récit parurent suspects au bonhomme, qui jugea prudent de ne pas bouger.

Désolé de cette stupeur et de cette inertie, Laurent reprit le galop vers Venise, où il arriva le 9 janvier, chez les Strozzi. C'était déjà trop tard. Florence avait un nouveau duc : Cosme, le fils de Jean des Bandes-Noires. Les politiques, Guichardin, Cibo, Vettori avaient arrangé cela, sans perdre de temps, en gens décidés qu'ils étaient, au milieu d'une ville perdue de surprise. En même temps, la tête du meurtrier était mise à prix. Et tout de suite allait commencer pour Lorenzaccio cette effrayante existence du proscrit que suit pas à pas, sur toutes les routes du monde, une mystérieuse escorte d'assassins. Il les sentira près de lui, sur les places, dans les rues des villes et jusque dans les maisons où il dormira et il ne les connaîtra pas. L'assassin, ce sera peut-être cet homme obligeant près de qui l'on se renseigne, ce sera le passant qui vous frôle et vous heurte, quand il y a foule, ce pourra être aussi tel ami de rencontre.

En sortant de chez les Strozzi, qu'il trouva mous, Lorenzaccio se rendit à la Mirandole, pour essayer

de rassembler des troupes contre Cosme. Et pendant qu'il se démène, ceux en qui il avait droit d'espérer négocient. Chacun cherche à faire sa paix avec le nouveau pouvoir. La liberté, la République, des mots ! Tout se passe en conversations. On lui donne, à lui, du Brutus, plus qu'il n'en veut. Et le soir où il arrive dans une ville, on le prie de vouloir bien s'en aller un peu plus loin.

Il passe au service de la France, qui l'envoie chez le Grand-Turc, à Constantinople, négocier avec Soliman une action commune contre Charles-Quint. Sur le vaisseau qui l'emmène, il compose des vers, où souffle, grande comme le vent sur la mer, toute sa mélancolie d'exilé. A son retour, il se glisse dans Bologne, pour embrasser sa mère et ses sœurs. On n'a pas besoin de lui apprendre qu'il n'y a plus d'espoir ; il le voit, à la ruine de ceux qu'il aime.

Le voilà parti pour Lyon, où il trouve la cour de François Ier, avec laquelle il pérégrine; il va à Moulins, puis à Paris, puis à Saintes, où il a un oncle, évêque. Ah! les douloureuses lettres qui partent, à la recherche de ses nouvelles et qu'écrit sa pauvre mère aux exilés qui auraient pu le voir : « Pour nous, dit-elle, nous sommes tous dispersés, en proie aux angoisses. »

Lui, caché dans un collège de Paris, composait pendant ce temps la fière apologie, que le poète Léopardi aimait tant et dont je citerai les dernières lignes, empruntées à la traduction de M. Pierre Gauthiez.

« Tenez pour certain que, s'il m'eût été possible de donner à tous les citoyens de Florence les sentiments envers la patrie qui devraient être les leurs, tout de même que je n'hésitai point, afin d'ôter le tyran, ce qui était le moyen pour arriver à mon but, — à mettre ma vie en danger manifeste et à laisser dans l'abandon ma mère et mes frère et sœurs, et ce qui m'était le plus cher, et à plonger toute ma maison dans cette ruine où elle se trouve à présent, ainsi, pour le même but, je ne me serais point épargné à verser mon sang propre et celui des miens ensemble, étant certain que ni eux ni moi n'aurions pu finir notre vie plus glorieusement qu'au service de la patrie. »

Ces lignes, où respire la plus noble tristesse, montrent bien que Laurent s'était séparé enfin du mauvais compagnon qu'il avait été jadis pour lui-même et qu'il n'était plus le Lorenzaccio poseur et artificiel qu'on avait connu et haï. Il n'avait plus besoin de se contrefaire maintenant, pour être un grand isolé parmi les hommes. Son acte suffisait pour lui marquer le front d'une effrayante énigme. La simplicité convenait à son nouvel état et j'imagine que lorsqu'il se montrait dans les réunions de cour, c'était avec des manières discrètes et effacées. Voyez-vous l'effet produit sur ces gens de lettres ou ces artistes, qu'il aimait à fréquenter, lorsque tout à coup on leur disait : « Savez-vous le nom de l'homme d'esprit avec qui vous venez de vous entretenir ; c'est le fameux Laurent de Médicis, qui a tué de sa main le duc de Florence.

Son oncle mort, il regagna Venise en 1545. Depuis huit ans qu'il errait, il s'était fait au danger. Plusieurs fois déjà, il n'avait échappé que par miracle au poignard. Dans son fatalisme las, il lui était même arrivé d'accorder la vie à ses assassins.

A Venise, il habitait le palais Trevisani, d'où sa gondole silencieuse l'emmenait tantôt chez monsignor della Casa, légat du pape et tantôt vers le palais d'Hélène Barozzi, car, fatigué de ses anciens rêves inutiles, il n'avait plus de soins que pour l'amitié et pour l'amour. Tous les jours, cependant, on mettait la main au collet de quelque gaillard, à la solde du duc Cosme.

L'existence n'étant plus tenable, son beau-frère, Pierre Strozzi, qui avait épousé Laudomine, fit ses paquets pour retourner en France. Mais Lorenzaccio, amoureux, n'eut pas le courage de le suivre. C'est si peu intéressant de réduire toutes ses préoccupations uniquement à vivre.

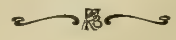
A partir de ce moment, il ne se défend presque plus. Il change de domicile, et vient habiter l'endroit le plus dangereux de la ville, pour être à côté d'Hélène. Ses ennemis le cernent chaque jour davantage.

Enfin, le 26 février 1548, comme il se rendait à la messe, à l'église de Saint-Paul, accompagné d'Alexandre Soderini, deux sicaires les assaillirent traîtreusement; l'un d'eux fendit le crâne à Laurent, tandis que l'autre se débarrassait de Soderini.

On rapporta à son palais Lorenzaccio, qui respirait encore, mais ne parlait plus et on le remit entre les bras de sa mère : « Elle se mit à le prier de pardonner, car Dieu aussi avait pardonné.

Ainsi cessa de battre, à 34 ans, ce cœur orageux.

Alfred Poizat.



Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 3 — 5e SÉRIE — TOME II — 16 JUILLET 1904

IBSEN ET SON PUBLIC [1]

Mesdames, Messieurs,

Je n'aurais jamais osé parler devant le public de la *Revue Politique et littéraire* et de la *Revue Scientifique* si je n'avais eu le sentiment qu'en choisissant un sujet aussi familier pour moi que l'est celui d'Ibsen et de son public, je pouvais espérer rendre excusable, dans une certaine mesure, l'usurpation de métier que je commets ce soir. D'ailleurs je ne tenterai rien de difficile ; je rapporterai seulement un petit nombre d'entretiens, d'observations sincères, quelques anecdotes; tout cela n'ajoutera sans doute pas grand chose à vos propres études critiques mais gardera toutefois le mérite de la fidélité.

Existe-t-il un public pour Ibsen?... Ce public a-t-il toujours été le même? Augmente-t-il? Ainsi peut se résumer le sujet de cette conférence.

Me contraignant à n'user que d'observations personnelles, je crois pouvoir fournir des réponses, sinon définitives, tout au moins acceptables à ces différentes questions.

Et d'abord, avant d'examiner *s'il y a un public pour Ibsen*, il est nécessaire d'examiner si Ibsen a travaillé jamais pour un public quelconque, cette proposition étant intimement liée à la première.

Il y a quelques années, me promenant à Bergen où j'essayais de retrouver les endroits aimés d'Ibsen, je grimpai jusqu'aux étages supérieurs du Musée de la Société de pêche où se trouvent les salles affectées à la Bibliothèque communale bergenoise. Si étrange que cela puisse paraître, il est cependant très rationnel que les avisés Normands aient ainsi groupé, dans une très ordinaire bâtisse de bois construite de plain-pied avec le port, les engins divers de la pêche indispensables à la vie quotidienne, et, sous les combles, les livres des penseurs, des poètes et des philosophes, non moins nécessaires à la vie spirituelle. Et si, au rez-de-chaussé, un ancien loup de mer garde avec une jalousie somnolente les instruments utiles sur l'Océan, là haut, une sexagénaire demoiselle, pieuse et vigilante, collectionne les livres.

Mlle Platou, à qui je pense en ce moment, donne sa vie à la bibliothèque de Bergen ; tout le jour elle voit par les carreaux de ses fenêtres les hommes se presser vers le port ou, se dirigeant vers les demeures des armateurs, courir à leurs affaires ; et la vieille érudite, qui connut Ibsen à Bergen, lui garda de l'amitié, et devint d'ailleurs le critique dramatique le plus redouté de l'ancienne ville des Hanséates, déplore, en bonne bibliophile, le peu de place qu'on lui cède pour ses livres, le manque de confort des salles de lecture, et redoute, — ce qui est bien compréhensible et bien justifié en Norwège, — les dangers toujours imminents du feu. Il faut en effet pendant les jours d'hiver, entretenir de bois sec les poêles ronflants dans les salles construites en sapin.

Je demandai à Mlle Platou, que j'étais venu voir à dessein, de me montrer les rayons de la bibliothèque ibsénienne. Je savais la bibliothécaire de Bergen très au courant de tout ce qui paraissait et se publiait sur Ibsen, et j'espérais ainsi démêler où se

[1] Conférence faite, sous les auspices de la *Revue Bleue*, par M. Lugné Poé, à la Salle des Agriculteurs, le 21 avril 1904.

trouvaient en plus grand nombre les lecteurs et les disciples du Maître.

« Oh! me dit Mlle Platou, il me serait bien plus facile de vous désigner quels ont été autrefois dans cette ville les trente premiers spectateurs d'Ibsen. Aujourd'hui, il est lu et joué dans le monde entier et vous ne pouvez guère conclure par la collection forcément incomplète que j'ai là (1)!

Et, ce disant, elle me montrait les rayons ibséniens de la bibliothèque où les livres de la critique allemande tenaient la plus large place. Nous savons tous combien les Allemands sont prolixes et féconds lorsqu'ils touchent aux questions d'esthétique et de critique!

Mais le fier accent de Mlle Platou, qui gardait cependant une très savoureuse originalité, m'avait incité à jeter les yeux vers un tas de brochures et de livres non encore classés et venus de tous les pays du monde; et je tirai de la collection un journal japonais annonçant une représentation d'un *Ennemi du Peuple*. Sur le journal s'étalait un portrait d'Henrik Ibsen, extraordinairement déformé, mais que l'artiste oriental avait su, dans son interprétation, rendre saisissant tout de même. Le masque grimaçant sous les lunettes avait une expression étrange, féroce et sarcastique. C'était le nain de Siegfried, ou bien quelque idole des mythologies bouddhistes, et je songeais, je ne sais pourquoi, aux anciennes sculptures sur bois des Normands d'autrefois, où l'on croit retrouver les rapports d'une parenté lointaine, d'une affinité mystérieuse avec les motifs décoratifs des Extrême-Orientaux. Ce n'était guère là le doux docteur que j'avais pris l'habitude de fréquenter à Christiania; l'artiste japonais en avait fait plutôt un cynique, un impitoyable, que la vie, que l'enthousiasme animaient pourtant, et paraissaient mettre ainsi à l'abri de toute pensée fatale, de tout harakiri criminel et inutile. Jamais portrait ne m'a donné, d'une manière aussi lumineuse, ne m'a rendu avec autant d'exactitude, l'impression d'amour intense de la vie qui a toujours animé Ibsen.

Mais, il y avait une faute dans ce portrait. L'artiste oriental, en dépit de sa prodigieuse intuition, laissait supposer qu'Ibsen aimait à parler et à converser avec son prochain; et cependant le dramaturge, à l'époque où j'eus le plaisir de l'approcher, semblait être devenu avare de renseignements et de moins en moins se soucier de communiquer avec la foule des interrogateurs curieux.

Il semblerait en effet — cela a été souvent dit — que du jour où son nom fut en Europe sur les lèvres des hommes, Ibsen ait tenu, lui, par contre, à s'isoler davantage, qu'il n'ait plus voulu révéler son existence au public que par la publication de ses drames, qu'il se soit même contraint à négliger la fureur poétique « nationale » qui avait marqué ses premiers ouvrages, à tel point que cette attitude hautaine, méprisante, dédaigneuse, le fit frapper d'ostracisme par les foules du monde entier.

On croirait pouvoir affirmer que cet Ibsen silencieux date de *Rosmersholm*, du lendemain du *Canard sauvage* qui fut accueilli si froidement, du jour où il commença à distinguer et à sculpter les masques humains dont parle Rubeck, du jour où il s'efforça, par une série de tâtonnements, à préciser « la forme » vraie de l'individu en général.

C'est à cette époque-là que George Brandès pourrait vraiment dire d'Ibsen, devenu le contempteur de son propre génie poétique : « Il a Dieu dans le cœur et le diable dans le corps ».

*
* *

Lorsque je vis Ibsen pour la première fois, chez lui, en octobre 1894, à Christiania, je trouvai un vieillard maussade, renfermé. J'entrepris de suite de pénétrer davantage dans la pensée de ce vieillard méfiant.

Il suivait alors les représentations que nous donnions au Carl Johann's Théâtre, et, un soir, après *Solness*, il vint à moi d'un air un peu plus satisfait que de coutume, et me dit ces paroles que je rapporte et traduis presque textuellement : « Les Français sont beaucoup plus aptes que les autres à me jouer; on ne veut pas me comprendre, je suis un auteur de passion. je veux être joué avec passion et non autrement ».

Ces paroles furent pour nous un trait de lumière, et nous les mîmes à profit en transformant nos interprétations qui empruntaient jusque là leurs procédés aux traditions scandinaves et allemandes.

J'entrepris de pénétrer davantage les êtres de passion qu'Ibsen avait voulu rendre dramatiques; chaque année pendant les mois de vacances, je visitais les endroits où il avait souffert : Skien, Grimstadt, la colline de Bergen sur laquelle il s'était promené et du haut de laquelle avec la Ellida Wangel, encore vivante aujourd'hui, ils avaient tous deux jeté les anneaux dans l'Océan. Ainsi excité par un enthousiasme un peu désordonné, en jeune homme allant à l'aventure, sans méthode, à travers les traces de la vie d'Ibsen qui s'effaçaient, ne discernant qu'à peine le culte que je devais un jour pratiquer, je découvris les êtres que le dramaturge avait eu plaisir à connaître, je refis ses promenades favorites de jadis. Et lorsque, rentré au Grand-Hôtel, à Chris-

(1) A ce propos qu'il nous soit permis de rappeler aux éditeurs et aux critiques français d'Ibsen la sollicitude de la bibliothécaire de Bergen qui regrette qu'on l'oublie trop souvent.

tiania je le supposais de bonne humeur, ne se sentant observé que par les jolies voyageuses — car c'était là une de ses coquetteries, — avec mille précautions, je l'amenais à parler quelque peu.

Il se montrait débonnaire et souriant, lui si rude, si rogue, lors de nos premiers entretiens. Il semblait s'amuser de cette ténacité dépensée à se documenter sur ses batailles de jadis en Norvège. Il rendait en quelque sorte de l'émotion amicale et affectueuse à cette recherche si ardente, si inexplicable, des sources et des origines de son œuvre faite par un étranger si gauche, si indiscret et si peu averti.

Ainsi, la lumière se fit ; je connus ces héros de passion auxquels il avait fait un soir allusion, et infatigable dans mon désir de documentation, je n'hésitais pas à user parfois de stratagèmes pour connaitre à fond ce qui m'intriguait.

Je me rappelle un jour où j'eus recours à un reporter américain pour lequel j'avais pris auparavant soin de de fixer les termes de son incertain questionnaire. Ce Yankee voyageait pour un syndicat de journaux, et avait comme mission de câbler toute une série d'articles-interviews. Aujourd'hui, il était à Christiana, deux ou trois jours plus tard, c'était Pasteur qu'il devait en quelque sorte exécuter littérairement ; son inquisition professionnelle était dirigée contre une centaine de personnalités classées sur un petit calepin ayant toutes les apparences d'un almanach répertorié ; tous les six noms, une page restait blanche, — il détruisait le monde en six jours et se reposait le septième.

Ce beau midi, mon homme perplexe s'était arrêté devant le portier de l'hôtel de Christiania, auprès de qui il sollicitait une introduction pour Ibsen. De mon côté, je m'étais éloigné du maître, n'osant pas aller plus loin ce jour-là dans les questions qui me brûlaient les lèvres.

Un marché fut vite conclu avec le globe-trotter ; je l'avais deviné implacable, et comme il me promettait de me communiquer toutes les réponses d'Ibsen, je facilitai sa tâche en lui dictant une série de questions précises, parfois même gênantes, sceptique toutefois quant au résultat de son enquête. Lui, content, me remercia ; sûr de lui, il tourna les talons ; et fort des renseignements notés sur son calepin, il alla tout de gô à sa victime.

J'assistai alors à une scène stupéfiante, dont je regrettai vite d'avoir été l'instigateur. Le Jonathan enserrait le craintif Ibsen ; de temps à autre, il ouvrait son carnet, jetait une question, souriait en découvrant deux ou trois dents cruelles, qui visiblement terrorisaient Ibsen, et il répondait... oui, Ibsen répondait, le sphinx parlait ! Au fur et à mesure, le tortionnaire reporter notait les réponses, cependant que le vieillard souffrait mille morts.

Mais la scène devint douloureusement comique. A un instant où son bourreau construisait une phrase peut-être plus longue que les autres, Ibsen qui guettait la sortie se leva, prit son chapeau, et, aussi vivement que ses jambes le lui permettaient, dégringola les 4 ou 5 marches du vestibule de l'hôtel, plantant là son interlocuteur.

L'homme ne se déconcerta pas ; il se leva et emboita le pas au maître jusque dans la rue.

J'aurais voulu intervenir pour délivrer Ibsen du goujat qui le harcelait aussi impitoyablement. Ils marchaient maintenant le long du trottoir, Ibsen serrant la bordure de la chaussée. Un geste fréquent de cet escogriffe, natif de Porcopolis, avait le don de provoquer la fureur du vieillard : c'était celui que ce fruste et simpliste personnage avait importé d'au-delà des mers de se désenchifrener à l'aide d'un doigt pressant tour à tour l'une et l'autre narine...

Au coin d'une rue, la scène se termina, l'homme tira de sa poche une plume de voyage, et contraignit Ibsen, sur le trottoir, à signer le document qu'il avait pour ainsi dire volé au grand homme.

Faut-il le dire ? Je fus à ce point mécontent que, lorsque l'homme me communiqua quelques instants plus tard, les réponses qui lui avaient été faites, je n'hésitai pas, par quatre ou cinq modifications sur son calepin, à transformer de telle manière la rédaction des réponses que l'article dut paraitre au plus naïf lecteur du Nouveau-Monde un mensonge, et que le reporter put passer pour un imposteur.

Beaucoup d'anecdotes semblables pourraient laisser supposer qu'Ibsen était en effet hostile aux occasions d'entretien, de même qu'il était hostile aux représentations que l'on pouvait donner de ses œuvres. Et si on ne l'a pas tant soit peu fréquenté dans ses dernières années, il est bien malaisé de savoir s'il a jamais travaillé pour le public et s'il a cherché à le séduire. Etait-il maussade ou orgueilleux ? J'incline à croire qu'il était seulement fier et digne, et voilà ce qui n'a pas été assez répété. Sans doute certaines boutades d'Ibsen laisseraient plutôt supposer à ceux qui ne le connurent point qu'il s'éloignait, pour ainsi dire, du public, et qu'il n'écrivait que pour lui seul. On a répété ces mots d'Ibsen lors du *Petit Eyolf* : « Qu'on s'occupe moins de mes œuvres ! » mais d'autre part on doit retenir la déclaration qu'il me répéta, ainsi qu'à bien d'autres personnes : « Je désire qu'on voie dans mes pièces jusqu'aux boutons du dos de la redingote des personnages, tant je les ai sentis, en les écrivant, précis et vivants ! ... »

Voilà tout de même un propos qui n'est pas si insouciant, et je vous prie de remarquer, Messieurs, que ces paroles — j'insiste à dessein sur ce détail —

ne datent pas chez lui de l'époque où le poète dominait le critique et le philosophe, mais bien de celle où, Ibsen, déjà âgé, concentrait tous ses moyens de technicien sur des situations extrêmement simples, de manière à rendre plus aigus les conflits de ses drames sur les sociétés modernes ; de cette époque où il commençait à souffrir dans son idéal, toujours négatif jusque là, de se voir accepté par une petite élite studieuse, d'une époque donc où il avait de furieuses raisons pour se montrer irascible.

Tout à l'heure nous examinerons cette dernière évolution du penseur, nous le verrons méticuleux jusque dans les moindres détails. Paraît-il être sceptique, manquer de confiance dans son œuvre révolutionnaire? Ce n'est qu'une feinte, une feinte de maligne résignation, comme il en a souvent le secret, et uniquement dans le but de réchauffer l'ardeur du combat chez les hommes d'une façon sournoise. La bataille, la révolution, la répression même qui étouffe les cris, le ravissent, l'exaltent. Ce sont les années de *Solness*, d'*Eyolf*, de *Borkmann*, de *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, la dernière étape lorsque le héros atteint la crête aiguë de la montagne.

Dès 1874, on peut prévoir vers quelle forme Ibsen tendra un jour. Voici, en effet, ce qu'il déclare aux étudiants de Christiania (1).

« La composition d'une œuvre doit résulter uniquement de la propre vision de l'auteur,... mais la difficulté réside dans le rapport qui existe toujours entre l'action de *vivre intellectuellement* et l'*émotion lyrique* qui doit pénétrer le cœur de chacun. On conçoit donc la nécessité d'ériger un pont d'intelligence entre l'esprit créateur et celui qu'il faut toucher... »

Voilà donc Ibsen cherchant à s'expliquer; et comme chez lui, longtemps, malgré tout, le poète a toujours subsisté, qu'il ne peut y avoir qu'incompatibilité de rapports entre le poète, le critique et le philosophe, nous le verrons toujours, alors qu'il essaie de parler à l'homme, d'avoir de l'action sur l'individu, souffrir du poète impénitent qui est en lui, et qu'il aurait bien voulu tuer.

Voyez de quels sarcasmes, en toute occasion, il accable les poètes et les artistes :

— Tu n'es qu'un poète..., dit J. Gabriel-Borkmann.

— Poète! dit Ellen à Rubeck (*Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*).

— Pourquoi poète?

— Parce que tu es veule, inerte, mou, plein d'indulgence pour tes pensées. »

Je pourais donc de la sorte, en multipliant les citations, vous convaincre que ce n'est véritablement que *depuis ces vingt dernières années qu'Ibsen a cherché anxieusement, par le théâtre, à entrer en rapports avec les publics du monde entier*,.. et ce sera là le fond de cette causerie!

Si l'on veut bien se rappeler, d'autre part, qu'il fût toujours en avance sur son temps, au-dessus de ses contemporains, même à une époque où il ne songeait pas encore aux conflits généraux, où il ne s'adressait qu'à une élite de Norvégiens (qu'on se souvienne de l'*Ennemi du Peuple*, on comprendra mieux la stupeur que manifestent encore aujourd'hui un bon nombre de spectateurs dociles aux enseignements et à l'entendement traditionnels, lorsqu'ils voient représenter *Eyolf* ou *Jean Gabriel-Borkmann*.

Je trouverais encore une preuve qu'Ibsen cherchait le contact avec les hommes, à quelque société qu'ils appartiennent, dans les transformations de son écriture concordant avec celles de son style depuis 1890. A cette époque, le graphique de son écriture, — excusez le pléonasme! — devient de plus en plus simple, adéquat au style; il n'y a plus dans ses lettres aucune fioriture, il n'y a plus de romantisme dans son style; tout devient de la géométrie. Ibsen trace lentement les caractères, il les imprime, il les souligne, et pas un point, pas une virgule, pas un jambage prétentieux ne viennent détruire la symétrie qu'ordonnent les phrases et les mots. Il cherche des formules simples qui secouent violemment les nerfs autant qu'elles peuvent retenir la mémoire des yeux. Et si vous voulez bien vous souvenir qu'à son examen de licence, à 20 ans, il eut une note déplorable en arithmétique et une note excellente en géométrie, vous vous apercevrez que son amour pour les formules géométriques, alors qu'il est âgé, se revivifie soudain, et que, après avoir examiné en détail les divers aspects de la question, il poursuit sa pensée rigoureusement. La proposition sitôt énoncée, vient le problème, puis le corollaire de la proposition, sa réciproque; et, bien souvent, au moment de donner la solution, les figures ayant été tracées, étudiées, Ibsen, malicieusement, oublie de la livrer lui même, il laisse ce soin au public qui ne lui en sait pas gré et reste déconcerté.

Voici ce qu'il dit à ce sujet dans ce même discours que je résumais il y a quelques instants :

« Je n'ai écrit que sur ce qui m'émouvait, dans le moment précis où jaillissait en moi, comme un éclair, dans les heures les plus favorisées un aigu sentiment de quelque chose de grand et de beau. J'ai condensé, façonné cela, bien entendu cela seulement qui restait au-dessus de mes conceptions journalières, et j'ai médité, puis composé de manière à faire un tout solide qui retienne et la forme et l'esprit. Mais j'ai médité aussi sur ce que j'avais d'abord

(1) Extrait d'un discours qu'Ibsen, rentrant en Norvège, prononça, après une longue absence, fêté par les étudiants, le 10 septembre 1874.

négligé, sur les scories et le déchet des grandes idées aimées dans le premier instant ; la méditation poétique, littéraire, me devenait alors comme un bain qui me rendait plus propre, plus libre, mieux portant pour continuer mon chemin...

« Quel est l'homme parmi nous, qui n'a pas, peu ou beaucoup, éprouvé en lui-même et reconnu comme une opposition entre sa parole et ses actes, entre sa volonté et sa résignation et principalement entre l'existence et le dogme ? Ou bien, quel est celui parmi nous qui n'a pas été, au moins une fois dans sa vie, esclave de son égoïsme, et qui, sans s'en rendre compte exactement, et à demi convaincu tout de même, n'a pas trouvé nécessaire de dissimuler devant son prochain en s'excusant vis-à-vis de soi-même, de sa propre faute, etc... »

La retraite d'Ibsen dans son propre pays où il ne voit plus personne, nous fournit une preuve nouvelle et spéciale de sa volonté intime de travailler pour le public. Voilà qui est stupéfiant et prodigieux. Toute sa vie, cet homme trouve moyen d'échapper aux groupements qui se forment autour de lui jusqu'aux années finales où il ne semble plus appartenir qu'à l'humanité, au temps !

Voyez le à Grimstadt, élève pharmacien. La vie d'Ibsen étant génératrice de son œuvre, il est impossible de ne pas s'y reporter. Dans son laboratoire, il souffre des commérages de la petite ville provinciale, et il se venge en écrivant son *Catilina*, œuvre historico-satirique. Déjà ému des échos de 1848 (il ne faut pas oublier que chez nos voisins, longtemps Ibsen passa pour un Quarante-huitard), son horizon se déplace, il rêve de « fraternelles maisons pour les hommes », il fouaille la bourgeoisie profondément mesquine de Grimstadt... mais sa place n'étant pas là, il sent poindre en lui le lutteur de grande ville, et il fuit Grimstadt où il a déjà allumé bien des haines.

A Grimstadt, emprisonné dans le cadre social, il avait subi une sorte de passivité ; à Christiania, il va agir. Son action y est tumultueuse, indisciplinée, effroyable ; il s'affirme, se prodigue, se multiplie. Le contact avec les autres multitudes exalte sa volonté et sa fureur ; il est Peer Gynt, il crie devant le Tordu !

Devant l'obscurantisme et la sottise des pasteurs du Nord, il entreprend une œuvre d'émancipation à laquelle ils ne comprennent rien : « Si jeune, se jeter dans la mêlée, alors qu'il pouvait rester si tranquille !... »

Et en effet c'est bien là un point étrange dans la vie de cet homme. Toujours, au cours de cette grande existence, s'est manifestée cette disproportion, ce désaccord entre l'âge même d'Ibsen et les conflits moraux et sociaux, où il se jetait tête baissée. Le doute à ce moment ne l'inquiétait guère, il ne l'avait même pas effleuré ; Ibsen allait fort de sa puissance lyrique, capable de tout soumettre, avec la joie d'un Viking délivré, et convaincu que son adolescence méditative et critique l'avait préparé aux combats journaliers et jamais ne reprendrait le dessus.

Et cependant, combien la puissance du penseur devait surpasser la fougue du poète dont s'énorgueillissaient alors quelques jeunes gens norwégiens, et quelles déceptions Ibsen se préparait !

Ce furent là les jours où Ibsen crut à l'amitié, où il s'efforça de croire à la famille, à la patrie ! Son individualiste orgueil ne se découvrait pas encore : il n'apparut que lorsque, par un brusque écart, il s'éloigna des pasteurs, guides de la vie en Norwège, conducteurs de toute une théorie de petites sociétés d'épiciers. Quelques uns, piétistes, plus hypocrites que les autres, feignaient et feignent encore de diriger les consciences vers un idéal meilleur, mais ce n'est qu'un mensonge, une tartufferie, la plus dangereuse de toutes.

Au soir des *Revenants*, un nouvel Ibsen se révéla. Abandonnant résolument le vieil idéal que des siècles de régie chrétienne avaient imposé, répudiant les vérités desséchées qui sont à la base de tous les systèmes sociaux et de toutes les morales de tous les pays, il ne voulut plus qu'une chose : devenir le citoyen du monde dont parle Peer Gynt !...

Puissent les années qui lui restent à vivre et à lutter, lui suffire dès ce jour à retrouver d'abord son individualité ! Pour la récupérer il faudra qu'il s'évade entièrement ! Maître de sa technique, ne pourra-t-il pas désormais essayer de parler à tous les publics ? Errant solitaire. Il cherche les mensonges et les responsabilités sociales ; et les personnages qu'il invente désormais, parce que extrêmement simples, ne seront-ils pas eux-mêmes très près de nous et très près de tous ?

Le voilà donc sur sa nouvelle route, un scientiste avant tout, et d'esprit rigoureux ; il n'accorde plus rien à la poésie que ce qu'une science analytique, — j'oserais dire — peut bien encore accorder à la beauté des gestes de ceux qui l'ennoblissent. Et dans cette nouvelle voie, il espère *tout de demain*, non pour lui — *cela lui est bien égal*, — il se rend bien compte qu'il ne peut pas faire école et il ne s'en soucie pas, mais que sa personnalité créatrice seul prospère, voilà son vœu. Il ne flattera pas, et, à cause de cela, aura de la peine à être compris, à être entendu !... Tout de même il se trouvera bien des hésitants, des dévoyés, qui reprendront un jour son œuvre, peut-être même *contre sa pensée à lui*,.. cela lui est égal et *ne peut avoir aucune espèce d'importance*. La course de l'humanité appelle dans la carrière les savants,

les penseurs — qui sait ? il aura exalté, enhardi des énergies qui se marchandaient, elles deviendront plus robustes, plus farouches et vivront. — Le cyclone, par son irrésistible tourbillon, rasera le mensonge d'aujourd'hui ou de demain. Peu importe, mais l'impossible aura été tenté, le but des aspirations de tous les hommes sera atteint !

Oui, il est incontestable que, examinée au seul point de vue scientifique, l'œuvre d'Ibsen est étonnante, et nous connaissons telle étude médico-psychologique (1) qui la côtoie scrupuleusement. Nous savons aussi que, dans le public du monde entier, les savants ne sont pas les moins charmés, ni les moins saisis d'un enthousiasme, en quelque sorte lyrique, par *Eyolf*, *Solness*, et *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*.

* *

Après avoir fui la Norwège et s'être réfugié en Italie, puis avoir parcouru l'Europe, après avoir porté ses pas jusque devant les Pyramides sans jamais cesser de donner des chefs-d'œuvre, ayant fait le tour de toutes les doctrines et de toutes les morales, en ayant pesé les dangers, Ibsen croit s'apercevoir que, pour un temps, le vieux monde est perdu, et il rentre dans son pays, il se terre à Christiana.

Il est plus seul que jamais, il ne voit pas ses compatriotes, mais de là, il pourra parler aux hommes par des images simples et, les ayant tous connus ou visités, il espère que ces images, ils les comprendront. S'il le croit utile il déformera les silhouettes, les images et les fera grimacer — il est bien inutile d'ailleurs désormais qu'elles soient plus ou moins norvégiennes !

— Est-ce parce qu'il choisit Christiania comme dernière résidence qu'on pourrait trouver là une raison suffisante pour déclarer que son œuvre est uniquement du Nord ? Non. Le voit-on s'intéresser à la vie dramatique du pays ? Non. Assiste-t-il aux fêtes et aux solennités ? Bien rarement. Que dit-il à ses concitoyens de Skien qui, il y a huit ou dix ans, venaient le prier d'inaugurer la fête de leur petite exposition locale ?

— « Non, Messieurs, répond-il. Pour l'honneur de votre journée, l'ouverture de votre exposition suffira. »

Il y a peu de temps, environ deux ans, terrassé déjà par la maladie, on lui apprend qu'un Ministère songe à l'exproprier de son appartement voulant agrandir ses bureaux. Il trouve l'énergie de s'écrier : « Si je quitte cet appartement, je m'en irai de Norvège et je n'y reviendrai plus jamais ».

L'amour du sol natal est devenu singulièrement hypothétique, n'est-il pas vrai ?

Il y a moins de temps encore, ses concitoyens le pressent d'accepter le partage du prix Nobel avec Bjoernstjerne-Bjoernson ; son fils, M. S. Ibsen lui montre l'intérêt de cette faveur nationale... mais il répond : « Non, jamais je n'ai partagé, ni ici, ni ailleurs, tout ou rien ! » Et il n'eut rien.

J'en suis fermement convaincu, du jour où Ibsen s'est retiré à Christiania, il a voulu se faire entendre, non pas *de tous*, mais *de tous ceux qui savent entendre*. Il y a beau temps qu'il avait dit son sentiment sur la difficulté d'élever des demeures morales à la foule des individus, encore qu'il ait toujours professé du respect pour l'humble, le solitaire, pour celui qui essaie de créer spontanément son harmonie intérieure.

Celui-là se trouve aussi bien en bas de l'échelle sociale (1). Rappelez-vous ce qu'il dit dans *l'Ennemi du Peuple* ; rappelez-vous aussi l'oraison qu'un pasteur dit à l'enterrement d'un Inconnu, dans *Peer Gynt* ; étant jeune, cet homme s'était coupé un doigt d'un coup de faucille pour ne pas être soldat et ne pas partir à la guerre ; toujours solitaire, objet de dégoût pour ses compatriotes, il avait vécu à l'écart en outlaw, indigne de contact avec son pays. Après une misérable existence, essayant sans cesse de vivre de son rude travail sur les rochers où son crime de lèse patrie l'avait fait reléguer, ne parvenant jamais à gagner un jour de repos, même dans sa vieillesse, il était mort épuisé... Que dit le Pasteur ?

— « C'était un homme à courte vue. Par delà le petit cercle de ceux qui le tenaient de près, il n'apercevait rién. Les mots puissants qui devraient faire battre tous les cœurs sonnaient à ses oreilles comme de vains grelots : peuple, patrie, tout ce qu'il y a d'élevé, de sublime, était pour lui plongé dans un brouillard épais. Mais c'était un humble que cet homme !... Devant la loi du pays n'était-ce pas un réfractaire ? Oui, c'est vrai, mais il y a quelque chose qui brille au-dessus de la loi... C'était un mauvais citoyen ! Pour l'Eglise, pour l'Etat, c'était un arbre stérile... Mais là-haut, sur la crête, là où nos chemins se retrécissent, dans ce travail auquel il se sentait appelé, il était grand, parce qu'il était lui-même. Sa vie rendait le son qui lui était propre. Elle vibra toujours en sourdine !... ce n'est pas en infirme que cet homme paraît devant Dieu ! » (2)

Dès lors que la foule ne comprend pas, qu'elle n'est pas en état de comprendre l'humble individu qui rend le son qui lui est propre, à qui Ibsen

(1) V. *Le Théâtre d'Ibsen*, Étude médico-psychologique du D[r] [illegible].

(1) Voir *L'Ennemi du peuple* (IVe acte). Discours de Stockmann.

(2) Voir *Peer Gynt* trad. Prozor.

peut-il s'adresser, sinon aux forts, puisque les autres sont encore trop faibles pour supporter la lumière ? Parbleu ! on redoute ces natures solitaires, telles qu'Ibsen ; le contact est ingrat, de semblables penseurs, que l'individualisme ennoblit mais ne corrompt pas ; ils ont des façons de censurer qui ne sont guère aimables pour indiquer la route. La plupart du temps ils sont exécrés : eux-mêmes subissent déjà le supplice de leur austère individualisme au milieu de nos sociétés où l'on aimerait supposer que leur œuvre restera vaine... Tant de paresse flotte autour de nous : à quoi bon se réveiller, s'agiter, pour essayer de même concevoir ce moi intime et profond en qui, disent-ils, réside le vrai bonheur ? Le bon billet de supposer que notre emplâtre de petite critique, de prêteurs de bons raisonnements, va se détacher et tomber tout à coup et que les politiciens ou les pontifes du théâtre vont confesser leurs erreurs !

Et cependant, il est partout, le génie d'Ibsen, il s'est glissé comme un troll dans toutes les causes à travers tous les mensonges, et, qu'on le veuille ou non, *même ceux qui n'auront pas lu son œuvre* devront s'y soumettre.

LUGNÉ-POE.

(*A suivre*).

M. GUSTAVE GEFFROY

Quatre volumes publiés coup sur coup cet hiver et aux premiers jours du printemps font de Gustave Geffroy, artiste de labeur fécond, un des hommes dont l'opinion discute l'œuvre avec le plus de sympathie.

Ceux-là mêmes qui, en peinture, ne jugent pas selon ses préférences (on sait que Geffroy fut toujours un persuasif champion d'art moderne), ceux qui, en histoire, sont loin de partager toutes les vues du précis et passionnant historien de Blanqui (on n'a pas oublié la superbe évocation que Geffroy fit, à propos de cette figure, des idées, des espérances et des mouvements populaires du dernier siècle) ceux-là mêmes qui, préférant un art moins près de la vie pourraient ne pas goûter des livres tout frémissants de vérité et de poésie humaines, de fraternelle pitié — car Geffroy, historien et critique d'art, est aussi l'auteur de délicates nouvelles et de fiers romans, — tous, intéressés s'ils ne sont pas conquis, ont donné leur estime à cet écrivain réfléchi, artiste cultivé, qui comprend la vie et la nature aussi bien que l'art, en exprime la beauté en une langue de lumière et de couleur, et, dans ses travaux les plus divers, reste par la pensée, par la philosophie, par la science, si fermement pareil à lui-même.

A ceux-là qui observent les perpétuelles volte-face de certains écrivains au gré des époques et des modes, et pour qui ces métamorphoses sont une juste cause de méfiance, les quatre volumes récents de Gustave Geffroy, montrent combien sa personnalité reste entière et immuable dans les ouvrages les plus différents.

Le sobre et pathétique roman *l'Apprentie*, est l'étude vivante d'une famille populaire parmi les joies et pièges du faubourg. Sociologue avisé, Geffroy ne l'isole pas des milieux qui réagissent sur elle et des incidents de la vie publique qui déterminent son évolution. La guerre de 1870, la Commune sont les grandes rafales qui, passant sur l'enfance de ses héroïnes, les courbent à jamais. Aussi, en nous contant les douceurs puis les tristesses de leur foyer, et les ravages qu'y laissa la tourmente, est-il conduit à évoquer en tableaux qui donnent le frisson certaines heures tragiques de cette double tuerie et les mœurs de Paris pendant les années qui suivirent. Sans cesser de faire vivre ses personnages, le romancier devient historien, de même que, dans *l'Enfermé*, le narrateur exact de la vie politique et sociale française à propos de Blanqui, s'était montré psychologue pour reconstituer les états d'âme de son héros aussi bien que des personnages avec lesquels Blanqui se trouva en contact, et délicat paysagiste pour imaginer la rêverie du fameux révolutionnaire devant les décors bretons qu'il entrevoyait à travers les grilles de ses diverses geôles.

C'est encore œuvre d'historien et de romancier que fait Gustave Geffroy dans son beau livre sur Versailles où, en étudiant avec la compétence et le goût qu'on lui connaît, les merveilles d'art entassées là-bas, il reconstitue l'atmosphère, les mœurs, les élégances, les intrigues de la cour de Louis XIV, en évoque les grandes figures et les scandales, la gloire et les tristesses, fait revivre toute l'humanité qui frémissait jadis dans ce décor si solennel de l'ancienne monarchie, aujourd'hui « cimetière où elle est momifiée, embaumée pour jamais ». Aussi ce livre, tout en constituant une étude très complète sur les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, dépasse-t-il la portée habituelle de la critique d'art.

Du reste cette signification supérieure est le caractère de toute la critique, artistique ou littéraire, de Gustave Geffroy. Le roman, le poème, le tableau, la statue ne sont, comme il convient pour tout esprit un peu grave, que des signes. Certes, nul n'en découvre et n'en explique mieux les mérites plastiques. Il perçoit les plus subtiles harmonies de lignes et de couleurs, la souple beauté des rythmes, et, s'il s'agit de littérature, le relief des caractères

et l'expressive beauté des images. Aucun théoricien de l'art pour l'art ne pourrait faire preuve d'une sensibilité plus vive et d'une plus grande délicatesse de jugement. Mais cette intelligence de la Beauté s'accompagne d'une intelligence plus vive encore de l'atmosphère morale et sociale qu'elle révèle. Il reconstitue, d'après elle, les mœurs et la pensée d'un temps. .

C'est ainsi que le livre de Gustave Geffroy sur Londres et la *National Gallery*, publié également cet hiver, évoque, à propos de Gainsborough comme de Turner, le ciel, les élégances, le tohu-bohu et l'âme d'outre-Manche.

Dans l'art moderne dont il étudie depuis vingt ans les moindres nuances, ce qu'il recherche, en historien des idées et des mœurs, c'est peut-être moins encore l'œuvre d'art en elle-même que des symptômes de l'intellectualité contemporaine. Ainsi son huitième volume de la *Vie Artistique* récemment paru, qui complète sa série d'études sur les artistes d'hier et d'aujourd'hui, s'efforce de discerner tout ce que que l'œuvre d'un Gustave Moreau, d'un Besnard, d'un Cazin, d'un Dalou, etc... nous expriment de la pensée moderne

Ces quatre volumes si divers, le roman, le livre d'histoire comme les recueils de critique, nous montrent donc, malgré la différence des sujets et des formes, un esprit toujours identique à lui-même qui, sous toutes les manifestations de la vie, ancienne ou présente, artistique ou réelle, s'efforce d'en comprendre le sens, et, par delà les anecdotes de l'histoire ou de l'au jour le jour, par delà tableaux et statues, cherche, d'une pensée profonde et recueillie, à découvrir l'homme.

En nous donnant sur l'esprit d'autrefois et d'aujourd'hui des renseignements précieux, Gustave Geffroy nous fait connaître le sien, et le lecteur, qui n'aime point à se sentir berné par les clowns, si artificiels, de la phrase, se réjouit d'apercevoir un écrivain de fine sensibilité, de réflexion grave, de foi sincère, qui va droit, avec amour et pitié, jusqu'au tréfond humain.

Le sérieux de son esprit lucide, qui a le calme des forces continûment actives, est inscrit dans son clair regard, parfois un peu mélancolique, de Breton transplanté qui médite devant les houles populaires battant les falaises des maisons, comme ses ancêtres le firent en face des houles de l'Océan. Mais entre eux et lui il y a cette différence que, épouvantés par l'inconnu de toute cette puissance, ils ne songeaient pas à en sonder le mystère, tandis que leur descendant, avide de savoir, habitué à l'analyse et à la critique, cherche à pénétrer le secret des choses et, s'il accepte d'un cœur résolu et confiant les lois matérielles, ne se résigne pas sans luttes aux nécessités sociales.

Au milieu de la nature dont il aime les frémissements, les rumeurs, les féeries changeantes, dans les Musées où ses yeux cherchent des harmonies de couleurs et de lignes, dans la rue qui, comme pour tous les artistes curieux de la vie, est une source de perpétuelle inspiration, remarquez cet homme un peu pâli par le labeur acharné, à l'allure discrète et pourtant résolue, au gris regard rêveur, mais d'un rêve précis, volontaire et plein d'images vivantes. C'est Gustave Geffroy qui, au sortir de son cabinet de travail, ravi de reprendre contact avec les êtres et les choses, s'assimile, sans même en avoir souci, la substance de ses livres. Il s'intéresse et s'amuse, mais sa gaîté n'est pas volontiers exubérante. Il s'émeut, mais, d'habitude, son émotion ne se traduit guère que par un peu plus de douceur mélancolique dans le regard. Personne, en coudoyant ce petit homme simple, attentif et discret, ne devinerait, sous cette concentration austère, tant d'ardeur et d'enthousiasme généreux. Seuls, les vrais intimes de Geffroy, en qui les indifférents seraient plutôt tentés de voir un taciturne à cause de sa gravité habituelle, connaissent la force de joie, jeune et fraîche, qu'il porte en lui et qui vient de sa sérénité par la réflexion et par le travail. Loin de l'attrister ou de l'aigrir, le spectacle du monde, ainsi qu'il arrive pour toutes les âmes de qualité, l'égaie comme le plus varié et le plus vivant des théâtres. Il en sait voir la bouffonnerie aussi bien que le tragique. Dans ses livres, à côté des poignantes aventures, il en note avec un humour réservé, les pittoresques farandoles. Une fois que le promeneur au clair regard pénétrant et mélancolique, à l'allure discrète, qui, dans la foule, se veut effacé et inaperçu, se retrouve chez lui devant sa page blanche, alors toute cette concentration de pensées et d'émois se traduit par l'ardeur de pages vibrantes, colorées, généreuses, de rythmes souples et divers, qui sont comme le jaillissement d'une sensibilité vive, artiste et surtout très humaine.

Plus de dix ans, on put voir Geffroy, descendant le soir, après la journée de travail, de Belleville où il habitait, vers les journaux et les revues où il portait, les pages écrites tout le jour dans la solitude. En se mêlant ainsi à la cohue du faubourg populaire, dont sans cesse la rumeur lui parvenait au milieu de ses livres, il emplissait son regard ou son esprit de silhouettes, de figures, de gestes et de paroles qui, interprétés par un imaginatif, lui révélaient peu à peu les souffrances et les joies du peuple. Ce sont ces longues observations, lentement incorporées en lui si l'on peut dire, qui

nous valurent la forte vérité de tant de nouvelles saisissantes et de son roman *L'Apprentie*, si sobre et si riche d'humanité. Puis il émigra vers des quartiers, moins tumultueux de vie actuelle, mais tout bourdonnants d'histoire, vers le silence lumineux des quais où, de sa fenêtre, il pouvait entendre le clapotis de l'eau contre les berges, suivre le vol rapide des bateaux sur le fleuve et des nuages au ciel, se réjouir des flammes du couchant, derrière la dentelle noire de Notre-Dame, le faîte majestueux du Louvre et les corniches des vieilles maisons. L'artiste qui est en Geffroy, épris de beauté ancienne comme d'art moderne, le délicat paysagiste, sensible aux féeries de l'atmosphère et aux grâces de la nature, l'historien, attentif à tous les souvenirs qui surgissent du pavé, qui rôdent le long des tourelles, sourdent des portails d'ombre, s'enroulent comme des lianes autour des grilles de fer forgé, reçut, au cœur de la Cité, des émotions d'art et de vie dont nous eûmes l'écho dans maints récits et en particulier dans une délicieuse œuvrette, *L'Ile Saint-Louis*, que je cite tout de suite parce qu'elle nous semble résumer le double caractère de l'écrivain, à la fois plein de goût pour l'art et la vie d'autrefois et passionné pour l'art et la vie de maintenant.

Sa formation nous apparaît logique et simple. Homme d'aujourd'hui, Geffroy se soumit tout jeune et de lui-même à une saine discipline scientifique. Darwin, Spencer lui fournirent les formules d'une philosophie dont il percevait confusément autour de lui l'esprit et l'influence. Les pages généreuses de Michelet lui révélèrent l'âme de la France et lui firent aimer le rôle libérateur que le vieux poète entrevoyait pour elle. Pareille au vent qui fait frissonner les cimes, la grande voix de Victor Hugo accrut sa tendresse et sa pitié fraternelles. Renan lui enseigna l'effroyable sottise des haines et des tueries pour des croyances presque identiques sous leur diversité apparente. La magnifique fourmilière de Balzac affina son sentiment de la vie. Et les hommes avec lesquels tout d'abord il se trouva en contact, démocrates aux rêves fiers, accrurent son instinctif respect pour les fraternels espoirs de Victor Hugo, de Michelet, pour l'altruisme des Fourier, des Pierre Leroux, etc..., dont le doux rayonnement lui était arrivé par les livres de George Sand, par les *Misérables* de Victor Hugo, par les écrits de nos historiens et sociologues démocratiques du XIX^e siècle. Dans la dédicace de ses *Notes d'un Journaliste*, Geffroy salue avec gratitude en Clémenceau un des éducateurs de sa jeunesse, et, en effet, un cerveau scientifique d'une telle clarté dut lui faire connaître et aimer les doctrines philosophiques qui régissent, pour une grande part, la pensée de notre temps.

En littérature ce furent les grands naturalistes, dont l'effort correspondait si bien à cette philosophie, qui satisfirent le mieux ce besoin de vérité, ce culte de la vie, cette tendresse pitoyable pour l'être humain qui étaient au cœur de Geffroy. Puis le nervosisme coloré des Goncourt et la radieuse palette des Impressionnistes — dont il fut un des tout premiers à défendre l'art fluide et lumineux — lui inspirèrent la langue souple, riche et pimpante dont il avait besoin pour traduire la délicatesse de ses visions d'art et de vie.

Acquêts successifs de doctrine et de forme qui, loin de donner à Geffroy une seconde nature, nécessairement artificielle, ne firent que développer les caractères de sa nature véritable. Il ne fut docile à cette double éducation que parce qu'elle s'accordait avec son tempérament et n'en prit que ce qui lui convenait. C'est à cette seule condition qu'un enseignement ne fausse pas l'instinct. Or il n'est guère douteux que la claire et calme raison de Geffroy le prédisposait à la philosophie scientifique, que sa grave sensibilité devait le conduire à l'étude généreuse de l'humaine aventure, enfin que l'acuité de ses émotions en face des paysages, des œuvres d'art et des spectacles de la vie lui faisait une nécessité de recourir à une langue preste, riche et complexe, permettant le rendu des plus fugitives nuances et des impressions les plus ténues.

Tous ceux qui savent de quelle manière une nature prend conscience d'elle-même et un talent se forme, ont déjà compris qu'une telle éducation ne fut ni systématique ni surtout immédiate. Comme toujours l'instinct y joue un rôle plus prépondérant que la volonté, et le hasard vient en aide à la logique. Une lecture, une causerie, une méditation devant un tableau ou un paysage opèrent un travail de mûrissement à l'insu même de celui qui en bénéficiera. Puis l'atmosphère intellectuelle exerce une forte influence dont on n'est pas conscient. Enfin et surtout c'est peu à peu, dans un enveloppement continu d'idées et de formes, qu'on évolue selon sa nature.

Pas plus qu'un autre, Geffroy ne fut tout de suite l'homme et l'écrivain que nous voyons aujourd'hui. Mais, comme tous les êtres de forte personnalité, il y a toujours, et de plus en plus, puissamment tendu. Dès son premier livre, ses curiosités, ses sympathies, les auteurs qu'il lit, les œuvres qu'il regarde, les hommes d'action qui l'intéressent, marquent vers quelles études il incline. Les êtres falots hésitent, tâtonnent, se dispersent. Leur vie n'est faite que de zigzags. On y discerne de l'agitation au gré des modes, mais non pas la logique d'un développement harmonieux. Aux premières pages de Geffroy, on peut, au contraire, deviner, sinon quelle envergure sera la sienne, du moins dans quelle direction il

s'orientera. Plus il va, plus son vol s'accélère, droit et puissant. Et, à dater du jour où il est bien conscient de son but, son effort se précise, s'amplifie, et, quel que soit son mode d'activité, concourt au même résultat.

Les notes d'un Journaliste, parues en 1887, constituent le premier livre de Gustave Geffroy. C'est un recueil des articles publiés par l'écrivain, alors tout jeune, sur les œuvres, les idées et les hommes qui, au hasard de l'actualité, l'intéressaient le plus et avaient les plus intimes correspondances avec son propre esprit. Déjà ils révèlent sa tendresse grave et forte pour le peuple, un souci généreux de son éducation et de son bonheur. Ses études sur Balzac, Gustave Flaubert, Zola, Goncourt, Daudet, montrent son goût pour une littérature de vérité humaine. Ses pages sur Renan révèlent son respect de la pensée libre et tolérante. En même temps ses premiers écrits sur la délicate orfèvrerie des Goncourt, dont l'œuvre est aussi artiste qu'elle est humaine, ses articles sur certains autres raffinés tels que Huysmans et Barbey d'Aurevilly indiquent son culte du style haut en couleurs, riche de belles images. Sa sympathie pour la forte et saine rusticité des poèmes de Rollinat trahit son amour de la nature. Et les féeries lumineuses des Impressionnistes, qu'il évoque en pages d'un radieux éclat, contribuent aussi, par la leçon de leur faste nuancé et de leur souplesse, à l'affinement de sa vision qui percevra mieux encore les aspects les plus changeants du monde, les spectacles les plus subtils et les plus mystérieux de la Cité.

Désormais Gustave Geffroy, rendu conscient par des lectures poursuivies selon son instinct, des idées et des préférences qu'il tenait de son propre tempérament, ayant subi la légitime influence des écrivains et des peintres originaux qui s'apparentaient le mieux à son esprit, maître d'une forme assez libre pour lui permettre de traduire tout le nuancé de sa rêverie et de ses impressions, Gustave Geffroy, homme et artiste frémissant d'aujourd'hui, est en mesure d'accomplir son œuvre personnelle.

Si, après avoir fait longtemps de la critique littéraire et artistique, il continue à chercher dans les livres, les pièces, les toiles d'autrui, des indications sur la pensée moderne, c'est en sociologue et en observateur des mœurs plus encore qu'en critique qu'il fait cette étude. Ses feuilletons de la *Justice*, du *Grand Journal*, de l'ancien *Gil Blas*, des innombrables revues où tant d'années, il publia ses réflexions sur les œuvres contemporaines, offriront aux historiens de l'avenir les renseignements les plus précieux sur la pensée et les goûts de notre époque. « Au juste de la *justice* », c'est ainsi que, en gratitude de son équitable pénétration, Barbey d'Aurévilly pouvait lui dédicacer ses livres à l'époque même où Zola, Becque, comme aussi Verlaine, le remerciaient de l'intelligente sympathie avec laquelle il analysait leur effort littéraire. De même les milliers d'articles sur l'art que Gustave Geffroy donna à la *Justice*, au *Gaulois*, au *Journal*, au *Gil Blas* et dans toutes les revues spéciales, montrent sa constante recherche de l'homme, de la pensée, et de la société modernes dans l'amas des statues, tableaux, estampes, son désir d'en dégager sans cesse la leçon sociale et de la faire servir à l'éducation du peuple.

L'étude sous toutes les formes, de l'humanité vivante et l'éducation de la foule par la vérité, tels semblent être, en fin d'analyse, les principes essentiels du labeur de Gustave Geffroy, où se rassemblèrent, en une conjonction féconde et généreuse, ses goûts héréditaires, les enseignements reçus des livres, des homme et de la vie, l'influence des sociologues fraternels de 1848, de Michelet, des évolutionnistes français et anglais, de Clémenceau, porte-parole persuasif des grands explicateurs du système du monde et des nobles rêveurs d'une société plus harmonieuse. « L'art de notre temps ne peut être qu'un art social «, telle est la formule par laquelle, en 1891, Gustave Geffroy résuma son interview par Jules Huret au cours de *l'Enquête littéraire* si finement révélatrice des préoccupations littéraires d'alors. Idée quasi-prophétique, si on la rapproche de l'orientation récente de la littérature française, et que Geffroy fut le seul à formuler en ce temps.

Fière devise qu'il ne se borna pas à formuler mais que, dans un petit groupe d'amis fidèles à la même croyance, il s'efforça de mettre en pratique.

Le Cœur et l'Esprit, émouvant recueil de nouvelles choisies, parmi les plus riches de vie intellectuelle et sentimentale dans le nombre de celles que Geffroy avait çà et là publiées, révélèrent aux lecteurs qui connaissaient seulement le critique averti et le fin chroniqueur de l'au-jour-le jour, le conteur délicat, d'observation pénétrante, de sensibilité vive mais recueillie, qu'il pouvait être. Qualités qui ne surprirent pas les familiers de ce robuste talent, parce que déjà, à travers les pages de sa critique, au cours de ses articles sur la vie et les mœurs, ils avaient su discerner sa connaissance des hommes, la justesse de son observation, surtout la grave et noble poésie avec laquelle Geffroy transpose la vérité. Ils savaient aussi, pour en avoir goûté le charme dans maintes évocations d'œuvres d'art et de paysages, la souple richesse d'un style, capable tour à tour de l'ampleur des classiques et de l'acuité complexe qu'il faut pour traduire toutes les nuances de la sensibilité moderne.

En même temps que, chaque année, il augmentait d'un volume sa précieuse série de la *Vie Artistique*, il parachevait, avec une admirable conscience, au

milieu de son rude labeur quotidien, des livres conçus et poursuivis depuis sa jeunesse, dont la richesse humaine et sociale s'accroissait en même temps que son expérience de la vie : *L'Enfermé*, puis cette *Apprentie* dont il est question au début de cet article.

Geffroy est de ceux qui pensent qu'un livre émouvant et substantiel ne peut être fait qu'avec des impressions de nature, des observations de vie qu'on a longtemps portées en soi, qu'avec des réflexions longues qui, à force d'être reprises et approfondies, finisssent par faire partie d'un homme au même titre que sa chair et son sang. Ainsi ruminé, un paysage devient pour l'artiste un reflet de sa propre pensée, et, dans l'évocation qu'il fait d'un spectacle du monde, c'est son émoi personnel qu'il inscrit. Les beaux livres, rendant bien le son de la vie, résultent toujours de ces longues gésines qui commencent sans même qu'on le soupçonne et se continuent parfois jusqu'à maturité sans qu'on y prête attention. Alors, au moment de créer certains personnages, de les faire agir dans un décor approprié, l'écrivain est surpris de l'intensité avec laquelle personnages et aspects de nature vivaient en sa pensée une vie mystérieuse.

Plus grand encore fut le mérite de Geffroy pour lequel cette gésine n'était pas inconsciente. Depuis plus de quinze ans il portait en lui l'idée de ces deux livres, se documentait de faits historiques, d'impressions de vie et de paysages, pour les établir solidement. Il y travaillait passionnément à chaque accalmie de son labeur quotidien. Jamais il ne s'en laissa distraire par les modes littéraires qui sévirent, par une faiblesse qui en somme, eût été excusable, pour les thèmes et les sujets en faveur. Pour se donner tout entier à l'œuvre originale qui mûrissait en lui, il sut résister à la séduction des joailleries symbolistes aussi bien que, dix ans plus tôt, il s'était montré rebelle aux formules d'un naturalisme étroit.

Portant en lui une œuvre largement humaine, Geffroy ne prit au naturalisme que son goût de la vérité et ne recueillit du symbolisme qu'une plus grande souplesse de style, propice au maniement des idées et aux représentations plus synthétiques des spectacles de la rue et de la nature.

En un mot, tout en vivant, avec intelligence dans l'atmosphère intellectuelle de son époque, Gustave Geffroy resta lui-même. De son tenace effort il fut récompensé par cette chance que, au moment où ses deux grands livres parurent, on était guéri à la fois de la sécheresse naturaliste et du flou, vraiment trop vide sous prétexte d'idéalité, du symbolisme ; que les Russes et les Scandinaves, nous rapportant, avec la douceur d'une pitié plus frémissante, les nobles idées de la philosophie et de la littérature françaises, venaient de nous rendre conscients des pures traditions de notre race, enfin que se dessinait, malgré les criailleries des attardés et les sarcasmes des plaisantins, cette ère nouvelle de littérature grave, vivante, humaine, où [illegible] le réel où le réel est traduit le plus possible en beauté, où le retentissement social des actes individuels et l'influence de la société sur le caractère des hommes sont montrés avec une généreuse émotion et aussi avec le désir très noble d'accélérer le triomphe des idées de justice et d'accroître le bonheur de tous. Aussi ces livres de Gustave Geffroy, conçus dans cet esprit de vérité et avec ces préoccupations sociales alors que les modes littéraires étaient tout opposées, émurent-ils profondément le public des penseurs, des délicats et des artistes.

L'*Enfermé*, c'est le révolutionnaire Blanqui, rêveur d'intelligence claire et pratique qui, pour avoir conçu une société meilleure dont le plan se réalise chaque jour peu à peu, passa quarante ans de sa vie dans les géoles les plus rudes, les plus tragiques et qui, malgré cette longue claustration, sut, à force de foi, de logique, d'ardent prosélytisme, animer le socialisme français de sa doctrine et le pousser à l'action. On est libre d'aimer ou de haïr les idées et le caractère de Blanqui ; mais ce qu'on ne peut nier c'est son influence sur les hommes de son temps, dont il fut, presque un demi-siècle séparé par des grilles, c'est la superbe fermeté de sa croyance, c'est la noblesse du sacrifice volontaire qu'il fit de sa liberté et de son bonheur à ses opinions.

En nous contant la vie d'un homme qui, à cause même de son perpétuel emprisonnement, ne put se mêler que par hasard aux émeutes et aux agitations de son époque, c'est surtout la vie sociale, les fièvres politiques de la France en cette période, que Gustave Geffroy nous retrace. Sa pittoresque et fidèle histoire de l'existence d'un individu devient l'histoire du progrès démocratique en France, des luttes de presse, de tribune, des mouvements de foules et des bagarres de la rue que ce progrès nécessita. Tout l'effort de la nation française, pendant un demi-siècle revit dans ces pages frémissantes où les historiens de l'avenir viendront chercher, parmi des matériaux qu'ils ne trouveraient pas réunis aussi logiquement et aussi complètement ailleurs, la pensée et l'espoir de la France démocratique.

Dans l'ombre de ses prisons, la figure de Blanqui est singulièrement lumineuse. On voit de quelle ardeur ce puissant cerveau anime les combattants demeurés libres, de même que, dans ses écrits, dans la propagande et l'action qu'il conseille, on trouve comme un écho des passions, des souffrances, des colères qui grondaient autour de ses géôles. Avec

cet enfermé résolu, dont la concentration énergique a visiblement ses sympathies, Geffroy s'est si bien identifié qu'il imagine la rêverie et les émotions du reclus devant les paysages grandioses qu'il pouvait découvrir à travers les barreaux de sa prison. Nul document ne nous prouve que ce n'est pas l'exacte méditation de Blanqui en face de la grisaille mélancolique de la baie Saint-Michel ou de l'horizon marin du fort du Taureau. Par les lettres de Blanqui et par ce que nous savons de sa nature nous devons croire au contraire que ses impressions furent bien telles que Geffroy nous les représente. Mais nous sommes plus assurés encore que ce sont les impressions du Breton Geffroy devant les plus significatifs décors de Bretagne. Les immensités de mer, la douceur estompée des côtes qu'il évoque aux diverses heures du jour, dans la féerie nuancée des plus subtiles atmosphères, avec toutes les richesses d'un style coloré et souple, ont le charme ému, sobre et grave de toutes les descriptions de nature que Geffroy nous donne ailleurs en son propre nom.

Ce sont des pages qui pourraient harmonieusement se fondre en celles où Gustave Geffroy, sous le titre de *Pays d'Ouest*, évoque le ciel, la campagne, les mœurs et les caractères de sa chère Bretagne. Là ce ne sont pas seulement des descriptions de nature. Par de brefs récits très vivants il met en valeur l'âme des gens aussi bien que du pays. Par lui la lande, les chemins creux, les chaumières basses et enfouies, les ruelles aux maisons de granit qui dévalent vers le port aux odeurs de coaltar et d'huile, vers le sable où sèchent les filets parmi les fumées et les relents de varech, s'animent des laboureurs au grand chapeau, des filles aux hanches larges et aux joues rubicondes dans la blancheur des coiffes, des marins scrutant l'espace, la pipe au bec. Comme nous voilà loin de la Bretagne pittoresque, superficielle que découvrent au saut du train tant de voyageurs pressés ! Ce pays, Geffroy l'a dans le cœur et dans le sang. Il est en communion avec lui par les influences héréditaires et par des séjours fréquents qui réveillent chez lui toute la connaissance innée qu'il en a. Aussi ces courtes nouvelles, expressives, saisissantes, nous apportent-elles les plus profondes révélations sur les âmes bretonnes.

Enfin, après avoir publié un volume sur le peintre Eugène Carrière, dont l'art humain et grave s'apparente si intimement avec le sien, un livre sur Constantin Guys, l'évocateur des parades militaires, élégantes et galantes du Second Empire, après de rarissimes et délicieuses plaquettes sur le caricaturiste Daumier, sur le café-concert symbolisé par Yvette Guilbert, après des livres éloquents et substantiels sur les Arts appliqués à l'Exposition de 1900, Gustave Geffroy nous donna ce simple et dramatique roman de *l'Apprentie*, où il résuma toutes ses observations de la vie des faubourgs parisiens.

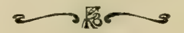
Art de vérité humaine, pouvant expliquer l'homme à lui-même, capable aussi d'éclairer son avenir en lui expliquant son passé, tel est l'art que, selon sa nature, son éducation et aussi selon son programme, Geffroy a sans cesse mis en pratique.

Mais il ne s'est pas borné, historien, romancier, critique, à ce rôle fraternel d'éducation par ses livres. De toute son énergie, de toute sa foi, il s'est efforcé d'obtenir pour le peuple les moyens d'enrichir ses connaissances, d'affiner son goût; en un mot de se rendre plus apte à une vie sociale meilleure par une connaissance plus précise de l'évolution historique et littéraire, des idées et de l'art. Ainsi Geffroy, fidèle à lui-même, s'ingéniait à traduire en actes ses croyances.

Tout en indiquant, dans une brochure qui fit sensation, les moyens pratiques d'établir le *Musée du Soir*, si nécessaire à la culture des artisans retenus tout le jour par la lutte pour le pain, loin des chefs d'œuvre de nos galeries, Gustave Geffroy multiplia chroniques et démarches pour la création d'un *Théâtre Populaire* qui porterait dans les faubourgs, à la sensibilité si vive de la foule, la saine et forte leçon des pièces classiques, la frémissante humanité des drames modernes. Enfin, de toute son autorité morale sur les jeunes hommes de bonne volonté qui pouvaient devenir des professeurs et des conférenciers éventuels, il participa à la création de ces *Universités populaires* qui n'ont peut-être pas donné encore, à cause du manque de coordination dans l'effort et de méthode dans l'enseignement, tous les fruits qu'on avait le tort d'en espérer trop vite, mais qui cependant rendent à une foule de déshérités et de solitaires, à qui personne ne disait jamais une parole de raison ou de beauté, le service de leur apporter, au sortir de l'usine, du magasin ou du bureau, l'enchantement des idées et des salutaires lectures.

C'est ainsi que Geffroy a pu compléter par l'action directe et pratique celle qu'il exerça par son œuvre d'historien, de romancier, de critique. Ce ne doit pas être sa satisfaction la moins vive. En un temps où trop de convictions incertaines chancellent au gré des caprices de la mode, c'est un fait si rare de trouver une vie harmonieuse en toutes ses parts, si invariable en ses aspects divers, que nous éprouvons un particulier plaisir à mettre en valeur tous les titres pour lesquels la vie littéraire de Gustave Geffroy mérite l'estime des artistes et des honnêtes gens, estime qui lui est depuis longtemps acquise.

Georges Lecomte.



LE JOURNAL DE GŒTHE

L'Allemagne, à travers toutes ses révolutions littéraires, ne cesse de revenir à Gœthe, comme un voyageur, après avoir erré sur les chemins de traverse, regagne la grande route large et unie, que lui ont tracée des mains expérimentées. Toutes les fois qu'une école a dit son dernier mot, que ce soit la Jeune Allemagne avec ses revendications politiques, ou le naturalisme contemporain avec ses visées sociales et humanitaires, Gœthe reparaît et reprend faveur : lui, toujours lui. C'est le pôle immobile autour duquel la pensée allemande gravite et tourne depuis un siècle. Il semble qu'il y ait dans le public allemand cette conviction intime, que nul écrivain n'a réuni en sa personne, d'une manière aussi complète, tous les côtés du génie national.

Le catalogue de ce qui a été écrit sur Gœthe n'est plus à faire : il existe, et il forme tout un volume. Mais le recueil même de ses œuvres vient de s'enrichir d'une série toute nouvelle : c'est son Journal. Il forme treize volumes dans l'édition monumentale qui se publie à Weimar ; le treizième vient de paraître, et il ne manque plus que le quatorzième, qui doit contenir une table générale. Ce sera le témoignage le plus éclatant de dévotion admirative qu'une nation ait jamais donné à un de ses grands hommes (1).

Gœthe notait presque jour par jour ce qu'il faisait, ce qu'il lisait, les visites qu'il recevait, les impressions que lui laissaient les personnes et les choses qui passaient devant lui. C'étaient tantôt des rédactions à peu près suivies, comme des brouillons, tantôt des phrases inachevées, parfois de simples mots. Certaines notes sont tout à fait inintelligibles ; elles n'avaient un sens que pour lui. Quelquefois il écrivait sur des feuilles blanches intercalées dans un calendrier. Dans les premiers volumes, les personnages dont les noms reviennent le plus souvent sont désignés par des initiales, ou même par des signes planétaires. Le duc Charles-Auguste a la marque de Jupiter ♃, qui convenait en effet au souverain de cet Olympe bourgeois. Madame de Stein, c'est le Soleil ☉ : ne fut-elle pas le soleil qui répandit sur une dizaine d'années de la vie de Gœthe sa tiède lumière ? La duchesse Amélie est tantôt le premier, tantôt le dernier quartier de la lune, ☾ ou ☽. Certains signes ne sont pas encore déchiffrés ; les éditeurs se sont contentés de les accompagner d'un point d'interrogation. Il y a là de quoi exercer la sagacité de la critique allemande ; il n'est d'ailleurs pas de problème si délicat qu'elle ne vienne à bout de résoudre.

Le caractère énigmatique de certains passages suffirait pour prouver que ces feuillets [illegible] ne devaient point passer sous les yeux du public. Il est même permis de croire que Gœthe les aurait supprimés, s'il avait prévu l'usage qu'on en ferait. Il a fallu l'esprit fureteur et enquêteur de la critique actuelle, spécialement de la critique allemande, pour les tirer au grand jour.

Les Allemands ne se font pas de la critique littéraire la même idée que nous. Pour nous, quelque curieux que nous soyons des origines, ce qui nous importe dans une œuvre, c'est l'œuvre elle-même. Nous aimons bien à remonter à la source, à la suivre jusqu'aux obscures profondeurs où elle jaillit du sol, mais l'important est pour nous d'y boire et de nous y rafraîchir. En somme, c'est le point de vue esthétique, le point de vue du goût qui domine dans nos recherches. Or, aux yeux d'un Allemand, le mot même de goût est quelquefois suspect. Le goût n'est-il pas quelque chose de subjectif, de personnel, et par conséquent de variable ? Et quand il s'agit de goût français, on n'en parle le plus souvent qu'avec une nuance de scientifique dédain. Notre critique est analytique et discursive ; la critique allemande a plutôt la forme historique. Elle étudie dans les moindres détails la vie des écrivains ; elle aime mieux ajouter un fait nouveau à une biographie que d'ouvrir un point de vue nouveau sur un chef-d'œuvre. De là souvent de gros volumes sur des poètes médiocres ; de là aussi un entassement de menus propos sur les grands noms ; de là enfin l'habitude de considérer la littérature comme un objet d'investigation minutieuse plutôt que de jouissance intellectuelle. Si nous avions sur Molière ou sur Rousseau un ensemble de documents comme ceux qui constituent le Journal de Gœthe, nous les donnerions peut être en fac-simile pour l'usage des savants, mais nous n'aurions pas l'idée de les comprendre dans le recueil de leurs œuvres.

On saura désormais de façon certaine, si on ne le savait déjà par d'autres documents, que le matin du 14 février 1779, Gœthe a commencé à dicter *Iphigénie*, qu'il a écrit les premiers vers d'*Hermann et Dorothée* le 11 septembre 1796, et les derniers le 21 mars 1797 de grand matin, que les premiers chapitres des *Affinités* ont été esquissés le 29 mai 1808, que le roman a été terminé le 6 juin 1809, et que l'impression a commencé le 28 juillet suivant. On connaîtra les jours où Gœthe a travaillé au *Faust*. On pourra dire à quelle heure il s'est levé, où il s'est

(1) Cette édition, qui a été commencée en 1887 sous les auspices de la grande-duchesse Sophie de Saxe-Weimar, comprend 4 séries : I. Œuvres, 50 vol. ; II. Travaux d'histoire naturelle, 12 vol. ; III. Journal, 13 vol. parus ; IV. Correspondance, 28 vol. parus, dont le dernier s'arrête à la fin de 1816.

promené, en quelle compagnie, et de quoi l'on a causé le long de la route, les lettres qu'il a reçues et celles qu'il a écrites; et pour peu qu'on se soit déjà familiarisé avec lui par la lecture de ses œuvres et de sa correspondance, on pourra, par un dernier effort d'imagination, se donner le spectacle complet de sa vie, jour par jour, dans le plus grand détail.

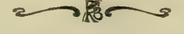
Le Journal s'étend, avec de courtes interruptions, sur un espace de cinquante-sept ans, du 13 juin 1775 au 16 mai 1832. Il commence par une excursion sur le lac de Lucerne, où le jeune poète, avec le souvenir de Lili Schœnemann au fond du cœur, exhale sa verve en strophes extravagantes et en fantastiques bouts-rimés. Il se termine par une lecture de Plutarque, que lui fait sa belle-fille, Ottilie de Pogwisch, six jours avant sa mort. Les notices sont ordinairement courtes, même sèches ; il faut que le lecteur — si tant est qu'elles puissent être un objet de lecture — les anime par la connaissance qu'il a de Gœthe. Parfois cependant, l'émotion perce sous la brièveté des mots. A la date du 14 octobre 1806, on lit : « De bonne heure, canonnade du côté d'Iéna. Bataille. Déroute des Prussiens. A 5 heures du soir, les boulets volent à travers les toits. 5 heures et demie, entrée des chasseurs. 6 heures, incendie. Pillage. Nuit terrible. » Gœthe cite ensuite le nom d'un lieutenant français, qui préserva sans doute sa maison. On sait que c'est pendant l'occupation française qu'il fit consacrer son union avec Christiane Vulpius, que la société aristocratique de Weimar hésita d'abord à recevoir ; et si Christiane a encore besoin d'une réhabilitation, elle la trouve dans les notes du Journal. En 1796, Gœthe lui adresse ce joli distique : « Mettez beaucoup de violettes ensemble, et le bouquet paraîtra comme une seule fleur : c'est ton image, fille ménagère. » Et le jour où il la voit mourir, le 6 juin 1816, il écrit dans son Journal : « Dernière convulsion vers midi. Un vide et un silence de mort en moi et autour de moi. »

Si une impression générale se dégage de ces notes rapides, c'est celle d'une immense activité, se portant tour à tour sur les objets les plus divers, et qui risquerait de se débander, de s'écouler en pure perte, si elle n'était dirigée avec méthode. Il s'y joint un besoin de connaissance claire et d'information précise, qui se traduit dans les habitudes de l'écrivain et jusque dans les manies de l'homme. Pour être bien reçu chez lui, il ne faut pas porter de lunettes : il aime à regarder son interlocuteur dans les yeux. La barbe ne lui déplaît pas moins : elle cache une partie de la physionomie. Un jour il reçoit la visite d'un peintre ayant une moustache extraordinaire. « A quoi bon, écrit-il, cette mascarade? Pourquoi ne pas se mettre au patron commun? » En voyage, il observe tout, et il note tout immédiatement, la nature du sol, les produits et les conditions économiques du pays, l'administration, les mœurs, le dialecte, le costume. A partir de son premier voyage en Italie, c'est-à-dire après 1788, la botanique et la minéralogie tiennent autant de place dans son Journal que les lettres et les arts. Tous les matins, il consulte son baromètre, il marque l'état du ciel, et quelquefois la peinture s'anime. Un jour, au château de Dornbourg, construit sur un rocher au-dessus de la Saale, il écrit : « Levé avant le soleil. Parfaite clarté de la vallée. Sainteté de l'heure matinale. Bientôt les brouillards commencent leur jeu. Un vent du sud-ouest les soulève. Enfin il ne reste plus que quelques raies dans le ciel. Tout se dissout en clarté. »

Il suit le mouvement littéraire, non seulement en Allemagne, mais en France, en Angleterre, en Italie. Il reçoit toutes les nouveautés, il lit tout, mais il a ses préférences. Il annote l'*Essai sur la peinture* de Diderot. Le 3 avril 1780, il écrit : « De 6 heures du matin à 11 heures et demie, j'ai dévoré *Jacques le Fataliste*, et, comme le Bel de Babel, je me suis délecté à ce festin énorme ; j'ai remercié Dieu de pouvoir avaler un si gros morceau d'un seul trait, comme si c'était un verre d'eau, et pourtant avec une volupté indescriptible. » Il se régale moins de *Notre-Dame de Paris* : « Ces mannequins m'affligent ; l'auteur leur fait faire des gestes absurdes, les fouette, les torture, et nous met au désespoir. C'est une histoire insupportable, inhumaine. Je n'ai pu finir le second volume. » Mais, en général, il approuve le mouvement romantique. Non seulement il lit le *Globe*, qui était alors l'organe des idées nouvelles, mais il l'étudie, il le fait traduire par ses secrétaires et il le traduit lui-même.

En somme, le Gœthe que le Journal nous présente n'est pas différent de celui que nous connaissions ; mais le portrait s'accuse, les traits se marquent, et la physionomie devient parlante. C'est comme une photographie, qui détache le moindre pli de la peau, avec cette différence que la pose varie, tout en étant toujours la plus naturelle du monde. Il faut ajouter que les éditeurs ont mis tous leurs soins à élucider les points obscurs, à combler les lacunes, à rendre lisible, ou du moins profitable pour tout le monde, ce que l'auteur n'avait écrit que pour lui-même.

A. Bossert.



LA DOCTRINE ANGLAISE D'EXPANSION IMPÉRIALE (1)

II. — Ses justifications philosophiques

Pouvaient-ils prévoir, ces théoriciens du libéralisme politique, ces doctrinaires du classicisme économique, que les découvertes des sciences naturelles, dont ils avaient encouragé les auteurs et prôné l'importance, allaient, tout comme les œuvres des Romantiques, dont ils avaient lu les poèmes et admiré les imaginations, accroître l'influence de l'Impérialisme et étendre la défaite de leurs idées?

L'action prépondérante des lois biologiques, sur l'opinion britannique, qui est le trait caractéristique de sa vie intellectuelle, à la fin du XIX^e et à l'aube du XX^e siècles, est incompréhensible pour tous ceux qui n'ont point présentes à l'esprit les lignes générales de son évolution, depuis la fin du XVIII^e siècle. La popularité des solutions données par la doctrine évolutionniste aux moindres problèmes des consciences morales et des luttes politiques, est inexplicable, si l'on ignore l'exactitude avec laquelle les marques particulières de ces théories nouvelles s'emboîtaient dans les cases encore vides de l'évolution intellectuelle, au point que l'œil le plus exercé ne saurait y découvrir la moindre solution de continuité. Dans cette réaction contre le classicisme abstrait et le rationalisme religieux, dans cette lutte qui dure tout un siècle, les lois biologiques ont une place toute marquée, à côté du mouvement méthodiste, de la Renaissance catholique et de la littérature romantique, ce courant religieux, ce courant littéraire, ce courant scientifique, avec tout l'élan de leurs forces distinctes, ont battu en brèche la même muraille. A des degrés différents, un Wesley et un Newman, un Carlyle et un Ruskin, un Darwin et un Huxley ont bataillé contre les abstractions rationalistes, classiques ou mathématiques, et réclamé une place pour les faits concrets, élans de leurs sensibilités religieuses, visions de leurs imaginations créatrices, résultats de leurs observations expérimentales. Les découvertes des sciences naturelles reprennent les pensées anglaises, par leur amour pour les réalités vivantes, par leur horreur pour les créations artificielles du raisonnement humain; et, en même temps, volontairement ou non, elles donnent en pâture à ces âmes religieuses les mystères du monde entrevus sous le scalpel d'un naturaliste, résumés dans une loi sous la plume d'un savant. Les recherches de la biologie répondaient autant aux aspirations permanentes du tempérament national, qu'aux caractères distinctifs de l'évolution intellectuelle. Comment, dès lors, nous étonner, si nous découvrons dans les incidents de la vie sociale, dans cette poussée impérialiste qui ébranle la Grande-Bretagne, l'action de certaines lois biologiques dont le sens a été altéré et la portée élargie?

Sans discuter dogmatiquement les arguments, à l'aide desquels sociologues et moralistes de l'Angleterre contemporaine prétendent justifier, *à priori*, au nom du droit et de la justice, l'expansion impériale, nous voudrions rechercher les idées d'origine scientifique, qui ont exercé, sur l'opinion britannique, une influence parallèle à celles des causes économiques dont nous avons précisé les caractères et l'importance. Les trois notions d'évolution, de race, et de concurrence, plus ou moins démarquées par les publicistes, ont gagné l'opinion britannique à la cause de l'expansion impériale, d'autant plus facilement qu'elles pouvaient revêtir davantage, sous la plume des commentateurs, l'apparence de formules religieuses.

*
* *

Des efforts, d'ailleurs légitimes, pour éclairer les mystères de la vie humaine à l'aide des découvertes des sciences naturelles, il est resté dans l'opinion britannique l'impression que son évolution était déterminée, au sens philosophique du mot, par un enchaînement de phénomènes, rigoureux dans leur succession et irrésistibles dans leur résultat. L'importance de cette croyance, son influence sur l'Angleterre contemporaine ont été signalées par de F. A. Hobson, pour la première fois. F.-H. Giddings nous en a donné une définition précise; F. R. Seeley la démonstration historique. La loi de la vie est le mouvement. Ce groupement d'êtres vivants, qu'est une société, participe à la mobilité des choses. Comme pour elles, l'évolution est déterminée par des causes lointaines et irrésistibles : « Les forces cachées de la vie nationale sont instinctives et inconscientes. Les masses d'hommes marchent en avant vers l'accomplissement de leurs destinées, comme le font les individus entraînés par des courants de sentiment, et automatiquement guidés par des impulsions mécaniques, qui avaient leur origine, des milliers de générations en arrière, dans les âges obscurs de l'évolution animale ». Mais si les volontés individuelles ou collectives ne sauraient avoir de prise sur les forces héréditaires ou les courants économiques qui déterminent cette évolution, elles n'en ont pas moins une certaine action sur les courants intellectuels qui restent l'un des facteurs importants de ce déterminisme social. « Les nations comme les individus, dans une certaine mesure, ont façonné

(1) Voir la *Revue Bleue* du 9 juillet 1904.

leurs destinées guidé leur progrès, par la lumière des idéals que la raison a créés, à l'aide de réflexions critiques sur les révélations de l'expérience, et par une étude comparée de la valeur relative des désirs humains, telle que la met à l'épreuve l'expérimentation. » Appliquant cette théorie à l'étude de l'impérialisme américain, F. H. Giddings démontra qu'étant donnés les besoins économiques les caractères ethniques, les idées directrices de son peuple, « l'expansion territoriale des Etats-Unis était un fait aussi certain que l'arrivée du printemps après l'hiver. » Protester contre cette loi de la nature serait, de la part d'un penseur, un acte coupable : il gaspillerait ses forces dans une tâche irréalisable : et d'autre part il ferait perdre de vue à ses contemporains un effort difficile et nécessaire : « adapter leurs vies à ce qui ne peut pas être évité ».

La même démonstration avait été faite, il y a près de vingt ans pour l'Expansion Anglaise, par J.-R. Seeley. Conçue en termes moins scientifiques et sous une forme moins philosophique, elle avait besoin d'être précédée par ce résumé de la thèse de Giddings, comme d'une préface nécessaire. Le fait qui domine et éclaire toute l'histoire anglaise, c'est beaucoup moins l'application à l'organisation de l'Etat d'idées libérales et empruntées au continent, « qu'une expansion sans précédents ». C'est elle qui explique la lente tenacité avec laquelle l'Angleterre, au XVI[e] siècle, « s'élève graduellement d'une humble position à la primauté parmi les empires coloniaux ». C'est elle qui explique au XVIII[e] siècle, la nouvelle guerre de Cent ans, qui de Louis XIV à Napoléon I[er], met aux prises la France et l'Angleterre. A Londres ou à Paris, « les affaires domestiques absorbaient l'attention, et la politique semblait pivoter autour du dernier vote parlementaire ou de la dernière intrigue de cour. C'est ce qui est à la surface des choses qui frappe les yeux, et non ce qui est au fond : et *la cause cachée, qui faisait naître ou tomber les ministères, qui convulsait l'Europe*, et la précipitait dans les guerres et les révolutions était tout autre, et tout autrement importante, qu'on ne le supposait : c'était la rivalité permanente des intérêts dans le Nouveau-Monde ». Au XIX[e] siècle, « *si intense est le courant de la destinée qui nous porte à l'occupation du Nouveau-Monde*, qu'après avoir créé un empire et l'avoir perdu, nous en avons élevé un second presqu'en *dépit de nous-mêmes.* » Et l'histoire des tendances de ce second empire colonial à une concentration plus étroite, l'histoire de ses relations avec les deux grands voisins, les Etats-Unis et la Russie domine le siècle qui vient de se clore et dominera celui qui se lève. « L'expansion de l'Angleterre, voilà la *formule qui lie son passé à son avenir*, et nous laisse l'esprit éclairé et plus profondément intéressé que jamais, parce que nous comprenons en *partie ce qui va suivre immédiatement*... Avons-nous réellement autant de pouvoir sur la marche des événements que nous le supposons ? Le cours du temps et celui de la vie, *qui tresse des liens si puissants, limite notre liberté plus que nous le pensons, et même sans que nous en ayons conscience.* » Cette loi domine toute l'histoire du Royaume-Uni, impose aux industriels et aux commerçants une activité spéciale, aux hommes d'Etat des ambitions particulières, parce qu'elle est le résultat des tendances séculaires du tempérament national, des caractères économiques de son ilot encombré. Et si cette « loi de développement historique, paraît encore obscure, J.-R. Seeley n'est point embarrassé pour trouver à l'expansion, une dernière cause, qui est en même temps, une justification : « A mesure, que le temps s'écoule il nous semble plus clairement démontré, que nous sommes dans les mains d'une Providence, dont la sagesse dépasse l'habileté des hommes d'Etat. Le « Dieu que révèle l'histoire », a imposé au peuple anglais ce besoin d'annexion et partant légitimé ses conquêtes. Quelques vingt ans avant B. Kidd (1). F. R. Seeley montrait qu'une notion biologique de l'évolutionnisme fataliste pouvait revêtir une forme religieuse, et nous expliquait ainsi son influence sur l'opinion britannique.

Pour que les actes des collectivités puissent être déterminés, d'une manière aussi certaine, et soient soumis aux mêmes lois que les phénomènes de la nature, il faut qu'elles aient une unité réelle. Les notions de race et de concurrence sont inséparables de celles d'évolution ; comme elle, elles apportèrent à l'expansion impériale, la force d'idées populaires, la justification de conclusions acceptées.

* * *

Par le seul fait de substituer à la notion d'individu, celle de race ou de société, d'accorder à ces groupements l'unité et la vie d'une personne, naturalistes et sociologues apportaient au sentiment national une consécration scientifique. Il n'était plus seulement l'incarnation de traditions historiques, d'idées communes, mais encore l'expression d'une réalité concrète, d'une force naturelle. « Les limites d'une nation sont fixées par les mêmes lois qui règlent la pierre qui tombe, et la plante qui grandit ; ses impulsions ont leurs racines dans le passé,

---

(1) Voir *Principles of Western civilization, 1901*, pp. 99 et 473. — Fouillée dans sa *Psychologie des Peuples Européens*, 1900, p. 527 a défini, en quelques lignes, la tendance nouvelle que révélait l'œuvre de B. Kidd.

comme les arbres d'aujourd'hui dans la poussière d'une végétation disparue Comme un autre organisme, la nation doit s'adapter à son milieu. Elle doit poursuivre ses fins, par des moyens appropriés au monde qui l'entoure (1) ».

Mais si les nations sont des organismes, des personnes vivantes, il s'ensuit qu'elles participent aux lois qui régissent les êtres; et, en premier lieu, qu'elles en connaissent toutes les inégalités. Il est de ces individus à l'apparente collectivité, dont la supériorité intellectuelle et morale sur les autres, est telle qu'ils ont le droit de leur imposer leur autorité. « N'importe quelle éducation littéraire ne donnera à l'Indou ou au Parsi l'honnêteté, le jugement, l'incorruptibilité qu'on peut présumer chez l'Anglais; et le fonctionnaire indigène n'a naturellement pas pour s'élever le stimulant si fort, dont l'Anglais, dans la même position, ne peut éviter l'influence : — la responsabilité d'appartenir à la race qui commande. Nous avons ouvert dans les Indes une multitude d'écoles, dans lesquelles nous apprenons l'Anglais et les éléments du savoir de l'Occident, et qui sont autant d'avenues vers les fonctions du gouvernement, dans les grades inférieurs. Mais un tempérament (Character), ne se donne pas dans des leçons enseignées du haut d'une chaire. Il est le résultat d'une vie passée sous l'influence du sentiment du devoir et de traditions séculaires. L'implanter dans les Indes en quelques années, est une impossibilité véritable (2) » L'exercice de l'autorité auquel cette supériorité donne droit, est aussi un devoir. C'est un devoir pour l'Angleterre d'occuper l'Egypte; c'est un devoir pour elle de consolider par des annexions nécessaires, son empire dans les Indes ». Conteurs et orateurs ont répété, à satiété : ce mot de « duty », dont nous avons dit l'action magique sur une pensée anglaise. Le sentiment de cette supériorité est la justification morale de tous ceux — colons et fonctionnaires, qui collaborent à l'Expansion Impériale. Ils s'acquittent d'une mission religieuse.

Et leurs scrupules doivent être d'autant plus légers que la concurrence, la lutte pour la vie, reste, — et c'est là une dernière application des notions biologiques — aussi nécessaire pour les personnes nationales que pour les êtres vivants.

*
* *

La loi de l'hérédité est aussi infaillible que la loi de la gravitation : seule, la sélection naturelle, — c'est-à-dire « le choix des plus aptes physiquement et moralement » à donner le jour aux générations nouvelles, — peut en combattre les dangereuses conséquences et assurer l'élimination des éléments mauvais. Appliquée aux individus, la sélection naturelle assure le progrès d'une nation Appliquée aux nations, elle assure le progrès de l'humanité.

L'expansion impériale, cette forme de la lutte pour la vie, est une nécessité. L'histoire nous montre une manière « et une seule, pour produire un haut degré de civilisation, et c'est la lutte des races contre les races, la survivance de la race la plus apte physiquement et intellectuellement. » Cette lutte éliminatrice peut revêtir deux formes différentes. Sur le terrain économique et intellectuel les nations, qui incarnent les traits distinctifs de la civilisation occidentale, bataillent entre elles pour assurer la prédominance de leurs industries, de leurs sciences et de leurs arts. Sur le terrain matériel et militaire, les races les plus fortes, amenées à rechercher, de par le monde, les richesses inexploitées, luttent les armes à la main contre les races les plus faibles pour les asservir, souvent pour les exterminer : « La lutte pour l'existence entre les blancs et les rouges, quelque douloureuse et même terrible qu'elle fut dans ses détails, nous a donné un bien qui dépasse de beaucoup les maux immédiats. Au lieu de l'homme rouge qui, pratiquement, ne contribuait en rien au travail et à la pensée du monde, nous avons une grande nation, maîtresse dans beaucoup d'arts, et capable, avec sa jeune imagination et sa nouvelle activité, que rien n'entrave, de contribuer à accroître, pour une large part, le trésor commun de l'homme civilisé. En balance de tout cela, vous pouvez seulement placer la sympathie romantique pour les Peaux-Rouges, créée par les romans de Cooper et les poèmes de Longfellow, — eh bien, — voyez de combien peu elle pèse dans la balance!

Salutaire, au point de vue des intérêts généraux de l'humanité,, cette disparition, sinon des races, au moins des civilisations inférieures, l'est aussi pour les nations contemporaines, prises individuellement. « Ces vastes organismes, soumis aussi complètement aux grandes forces de l'évolution, qu'aucun autre type collectif de vie » doivent lutter pour la vie; mais il ne s'agit pas de prendre part aux batailles inconscientes qui caractérisent les périodes barbares; il faut, « par des efforts conscients et attentifs, adapter les nations à un milieu, qui change d'une manière continue. » Pour arriver à un pareil résultat, il est nécessaire d'assurer, au sein de chaque société, l'élimination de tous les mauvais et le développement de tous les bons éléments. L'expansion impériale est le seul moyen d'arriver à ce double

(1) P. 322, *Spencer Wilkinson.*

(2) P. 222. *Spencer Wilkinson the great alternative*, 2e édition, 1902. Tous les ouvrages du même auteur sont à lire pour comprendre les origines et les caractères de la poussée belliqueuse contemporaine.

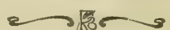
résultat. D'une part, les colonies, — même sous les climats tropicaux, — fournissent des débouchés, pour un trop plein de population, sans lequel il est impossible d'obtenir l'arrivée au premier rang des intelligences et des volontés supérieures. Seule, la poussée constante d'une natalité débordante permet à la loi de la sélection naturelle de fonctionner d'une manière complète et de produire tous ses résultats. Or elle n'est possible que si, au travail et aux capitaux, sont ouvertes des terres nouvelles. Et, d'autre part, il n'est pas de labeur qui trempe d'une manière plus complète ses ouvriers, que cette œuvre de défrichement matériel et moral. Elle donne aux hommes ces qualités mêmes de ténacité orgueilleuse et d'audacieuse initiative qui sont les plus nécessaires dans les luttes économiques de notre époque. Même si le commerce des terres tropicales n'était pas une nécessité immédiate, il n'en contribuerait pas moins indirectement à assurer la prédominance des nations, qui en auraient le monopole.

Mais tel n'est pas le cas du Royaume-Uni. L'expansion impériale, la lutte contre les races faibles est pour lui d'une nécessité quotidienne C'est là sa dernière justification, en même temps qu'une dernière application de la loi biologique de la concurrence. « Il est possible, pour une petite communauté rurale, de rester à l'écart des luttes mondiales, dans un état de stagnation, s'il n'y a plus de nation puissante pour désirer ses possessions. Mais sommes-nous une de ces communautés? N'est-ce pas un fait que le pain quotidien de nos millions de travailleurs dépend de ce qu'ils aient quelqu'un pour qui travailler? Que si nous renonçons à lutter pour les routes commerciales, les marchés libres et les terres inoccupées, nous renonçons indirectement à notre approvisionnement en aliments? N'est-ce point un fait que notre force dépend d'elles et de nos colonies, et que nos colonies ont été acquises par l'expulsion des races inférieures, et qu'elles sont conservées, en dépit de races égales, simplement par respect pour ce qu'elles et nous sommes capables de faire? »

Et c'est ainsi qu'envisagée, soit au point de vue britannique, soit au point de vue occidental, soit au point de vue humain, la loi de la concurrence justifie cette douloureuse mais nécessaire expansion : « Le sentier du progrès est semé des débris des nations : des traces partout sont visibles des hécatombes de races inférieures et de victimes, qui ne trouvèrent pas la voie étroite, qui conduisait à une perfection plus grande. Et cependant ces peuples morts sont, en vérité, les marches à l'aide desquelles l'humanité s'est élevée à la vie de pensées plus hautes et de sentiments plus profonds, dont elle jouit aujourd'hui ». L'histoire sacrée ne nous apprend-t-elle pas — et l'on voit que cette idée biologique, tout comme les deux premières, peut revêtir une forme religieuse, — que Dieu, pour assurer le perfectionnement progressif et le triomphe final du peuple élu, précurseur du christianisme, — lui ordonna de lutter les armes à la main, et d'anéantir ses adversaires. L'Evangile d'ailleurs, l'a redit « Les nations s'armeront contre les nations et les royaumes contre les royaumes. »

Ces trois justifications biologiques, de l'expansion impériale — dont les origines et les caractères concordent si exactement avec les besoins particuliers des pensées Britanniques, amoureuses, par haine de l'abstrait, à la fois des annotations expérimentales et des visions imaginatives, — ces trois argumentations prennent le lecteur ou l'auditeur anglais à la fois par ses qualités et ses défauts. Elles fournissent aux consciences, morales, qui éprouvent le besoin de réaliser d'une manière concrète, sous une forme religieuse, leur culte du devoir, des arguments, qu'il sera it possible de traduire en termes bibliques. Elles adressent aux volontés, orgueilleuses de leur force individuelle et de leur œuvre collective, un ardent et brutal appel. Comment s'étonner dès lors que ces arguments, reproduits dans les articles, passés à l'état de vérités indéniables, soient devenus l'un des facteurs les plus décisifs, de l'évolution contemporaine?

JACQUES BARDOUX.



LE LENDEMAIN DU MALHEUR

Suite (1).

« La journée se passa en préparatifs de départ. A la réflexion, je crus devoir informer Jean de Maillargues, malgré tout, de mon malheur. Ma dernière lettre que je voulus, par quel raidissement absurde de mon amour-propre, volontairement stoïque, me coûta de cruels attendrissements sur moi-même, sur la ruine de notre commun bonheur. Mais je ne laissai rien transpirer, dans ma lettre, de ces défaillances de mon courage, à l'entrée de la voie douloureuse où notre amour m'avait amenée. Je lui laissai entendre que je ne le croyais pas en mesure d'accomplir, envers moi, les devoirs que ma situation aurait exigés. Je lui appris mon départ pour Paris et les arrangements pris par mon père pour que j'y établisse mon domicile. Mais ma conviction d'une rupture définitive entre nous m'empêcha de lui donner aucun renseignement qui lui permît de suivre mes traces dans l immensité de la grande ville.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 25 juin, 2 et 9 juillet 1904.

« Et je partis, le cœur déchiré par cet arrachement à tout mon bonheur, à tous mes rêves, à toute l'exubérante jeunesse qui avait fleuri en moi dans l'atmosphère de brûlante passion dont l'amour de Jean de Maillargues m'avait imprégnée depuis plus de deux ans.

« Pauvre cruel ami, à qui me liaient toutes les fibres de mon être, parce qu'il n'en était aucune que son amour n'eût fait frémir de volupté, et que l'excès même de notre amour m'obligeait à abandonner !

« Je n'ai su que plus tard, après la naissance de ma fille, à quel point je l'ai méconnu, et combien je fus coupable, envers lui, envers moi-même, envers notre enfant, par ma précipitation à partager les préventions de mon père sur ses dispositions à me sacrifier aux volontés de sa mère, que nous lui avions prêtées si légèrement.

« Je vois encore le premier clerc de Mᵉ Jeanselme, notaire, dans mon salon de la rue de Tocqueville, où ma tante Thourenc m'avait fait installer un appartement depuis que ma fille était née.

« Ce jeune homme avait la physionomie agréable de quelqu'un qui se croit messager de bonnes nouvelles. Il me remit un pli dont il me pria de prendre connaissance, et qui m'était communiqué, par le ministère de son patron, à la demande d'un de ses confrères du Puy.

« Je ressentis une vive contraction intérieure à entendre prononcer le nom de cette ville qui me rappelait tant de joies et tout mon malheur. Quoique je fusse sans nouvelles de Jean de Maillargues, sa pensée ne me quittait pas une seule minute des journées solitaires et désolées que je vivais, depuis notre séparation. Mes rancunes de tout le mal qu'il n'avait pas su m'éviter, s'étaient évanouies. Je n'étais plus sensible qu'aux regrets de toutes les ivresses de notre amour sacrifié aux convenances mondaines. Et je lui gardais une tendresse triste, que je savourais, jalousement, dans la solitude farouche et douloureuse de mon âme.

« — Oh ! mon Dieu, m'écriais-je, en reconnaissant l'écriture de Jean de Maillargues et en devinant, dès les premiers mots de sa lettre, l'horrible nouvelle qu'elle m'annonçait, Jean de Maillargues est mort ! Pauvre ami ! Mort ! Oh ! quel affreux malheur !

« Du geste, j'arrêtai les consolations que mon visiteur se préparait à m'offrir. Il comprit que sa présence me serait importune. Il me pria de bien vouloir lui transmettre en son étude, la décision que j'aurais prise, sur le legs, qui était fait à ma fille, par le testament dont copie accompagnait la lettre que je tenais à la main, et, accompagné de mes seules lamentions, il se retira.

« Tout mon cœur, toutes les fibres de ma chair étaient convulsées d'une de ces souffrances ineffables qui angoissent l'âme et la précipitent dans des abîmes de désolation intime. Des flots de larmes coulaient de mes yeux. Des sanglots et des gémissements s'échappaient de ma gorge serrée. Et mon imagination m'obsédait de l'image rigide du cadavre de l'homme si cher et si bon, naguère si ardent de vie et si transporté de passion pour moi, que la tombe déjà recouvrait !

« L'impatience de savoir comment le malheur était arrivé, se substitua dans mon esprit, à l'horreur de cette image. A travers mes larmes, je parvins à lire la lettre suprême de mon bien aimé.

[illegible], 14 décembre [illegible].

« Mon cher amour.

« A 150 kilomètres de nos derniers postes du Sud-« Algérien, dans le Sahara, je suis à la tête de ma « compagnie de tirailleurs algériens, en vue d'un « groupe important de nomades dont notre colonne « vient châtier les déprédations.

« C'est le soir, un soir lumineux teinté de mauve « et d'émeraude, dont la silencieuse douceur vous « plairait. Toutes les dispositions sont prises pour « notre attaque, dès demain matin, de ces écumeurs « du désert. Nous allons dormir, sous les étoiles. Et « je ne veux pas m'abandonner au sommeil, si le « sommeil clément vient faire trêve au chagrin qui « me consume, depuis notre séparation, sans vous « avoir adressé les dernières effusions de mon amour « et mes suprêmes adieux.

« Je peux mourir, demain, ma bien-aimée. Les « brigands que nous venons combattre sont d'une « intrépidité tranquille ; leur tir est d'une justesse « mécanique : ils ont l'habitude de viser surtout les « officiers. Et j'ai le pressentiment que ma destinée « va s'achever ici.

« Mon amour, notre amour m'y aura conduit, « puisque c'est afin de rendre notre mariage impos-« sible que ma mère, inflexible à toutes les suppli-« cations dont je l'ai obsédée, pour la décider à me « laisser faire mon devoir, envers vous et envers notre « enfant, a usé de ses influences auprès de mes « supérieurs militaires, et m'a fait envoyer ici, pen-« dant que vous alliez vous perdre dans l'immen-« sité parisienne, sans aucun moyen d'y retrouver « votre trace.

« Dans votre dernière lettre, si irritée, malgré ses « termes volontairement mesurés, j'ai bien compris « qu'outrée de l'horrible situation où je vous avais « réduite, votre désespoir a troublé le jugement que « vous aviez à porter sur moi. Vous avez douté de « moi. Vous n'avez pu voir en moi, dans la détresse « soudaine qui vous étreignait, qu'un misérable li-« bertin, qui avait profité, pour son plaisir, du goût « que j'avais eu le bonheur de vous inspirer.

« Cruelle et trop chère amie pourquoi n'avez vous pas eu plus de confiance en moi ? Pourquoi m'avez vous caché le refuge où vous alliez vous dérober à la malveillance publique ? Vous m'auriez vu accourir auprès de vous. J'aurais refusé le poste lointain où ma mère me faisait exiler, quoiqu'un pareil refus, pour un officier aussi lié que moi à son devoir militaire, par le culte de sa naissance et de son nom, eût équivalu à une désertion. J'aurais démissionné, s'il l'avait fallu, pour vous donner mon nom et le donner à notre enfant.

« Mais les réponses évasives par lesquelles j'avais l'air d'éluder vos allusions à notre mariage, et qui m'étaient dictées uniquement par les refus de ma mère à mes demandes réitérées, vous ont amenée à me croire réfractaire aux responsabilités attachées à notre amour. Blessé de cette humiliante opinion que vous aviez prise de moi, et désespéré de la velléité de rupture que votre lettre m'invitait à vous supposer, je laissai agir les événements. Je consentis à être envoyé ici, où quelques possibilité d'aventure donnerait le change à ma douleur de vous avoir perdue, et à mes remords de vous avoir vouée à un avenir désolé.

« Je ne me sentis pas plutôt hors de France, que j'eus l'intuition du malentendu qui nous séparait. Il n'était pas possible que ma tendre et indomptable Thérèse eût renoncé, de gaîté de cœur, à notre amour. Dieu m'est témoin, ma bien chérie, que j'ai fait, d'ici, tous mes efforts, pour obtenir votre adresse, de votre père. Je ne sais à quelle rancune de la déconsidération que je lui avais attirée par vous, votre père a obéi. La vérité est qu'il n'a pas répondu aux lettres où je lui demandais le moyen de vous adresser les explications que je vous devais de ma conduite.

« Je ne vous dirai pas, Thérèse, quel martyre m'a été la privation de votre tendresse et de votre beauté. Les odieuses souffrances, dont je vous aurai été la cause involontaire, vous l'auront mieux appris que je ne saurais vous le décrire, moi-même. Je n'en suis plus, d'ailleurs, à l'heure des élégies.

« L'obscur pressentiment qui me hante, surtout depuis qu'une bohémienne du désert a hoché la tête tristement, en examinant dans ma main ma ligne de vie, m'assiège, ce soir, plus fortement. Je sens que je vais mourir, demain. C'est donc, du bord de ma tombe, Thérèse, que ma pensée, par cette lettre, vous parviendra. Je l'enfermerai dans le pli où se trouve déjà mon testament. Ce pli, à l'adresse de mon notaire, sera trouvé sur mon cadavre, et mon notaire saura bien vous découvrir pour vous faire remettre ces dernières confidences de mon amour, avec l'expression de mes volontés pour notre enfant et pour vous.

« Vous êtes ma femme, Thérèse, la mère de mon enfant, celle que j'eusse épousée, joyeusement, si trop de volontés extérieures ne s'étaient coalisées, pour contrarier l'élan mutuel de nos désirs. Vous respecterez les arrangements que j'ai pris, spontanément, pour garantir notre enfant contre les nécessités pesantes de la vie. Pauvre petit être, fille ou garçon, fleur vivante de notre amour que je n'aurai jamais vu !

« A cette pensée, mon cœur se brise, comme à celle des années heureuses que nous aurions pu vivre, dans les délices de notre amour, immuable dans son ardeur et toujours animé de quelque attrait nouveau, par le don de renouvellement que vous portez, Thérèse, en votre âme passionnée. Mais, sans doute avons-nous épuisé, en quelques mois, par l'abondance de nos ivresses, tout le bonheur que notre avare destinée nous permettait de nous donner l'un à l'autre. Et maintenant que me voici au seuil de l'autre monde qui s'ouvre devant moi, prématurément, je ne dois pas laisser mon cœur défaillir en des regrets trop attendris. Puisque je sens que la mort m'attend, demain, je veux marcher au-devant d'elle, avec l'énergie consciente qui poussa tant des miens à sa rencontre, sur les champs de bataille, à l'ombre du drapeau français.

« Allons, adieu ma Thérèse, adieu ma vaillante et câline amoureuse. Voyez, je ne peux m'arracher au charme des souvenirs et des regrets de votre beauté et de toutes les félicités que vous m'avez données. Ma reconnaissance, mes adorations et toute l'ardeur de mes désirs, maintenant vains, montent de mon cœur, vers vous, à travers l'espace. Et le dernier souffle qui s'échappera de mes lèvres, poussera vers vous, si la réalité répond à mon vouloir, toute l'âme, ravie éternellement en votre beauté et en votre amour, de votre infortuné et tendrement fidèle

« JEAN DE MAILLARGUES. »

« Vingt fois mon courage défaillit, au cours de cette lecture qui me rendait responsable de la mort de Jean et de toutes mes douleurs, depuis que je l'avais mis hors d'état de se maintenir en relation avec moi. Je laissai libre carrière à la désolation intarissable de mon cœur. J'avais besoin de m'enivrer de ma douleur, comme je m'étais enivrée de mon amour. Et ma pitié pour Jean de Maillargues, mêlée à l'amertume des regrets déchirants que sa mort me laissait, me donnèrent une âme de veuve, une âme plaintive, douloureuse et toute renfermée dans son deuil attendri.

« Ces besoins intérieurs s'accordaient, absolument à l'attitude extérieure que ma situation me comman-

dait. J'étais résolue à vivre isolée, pour me soustraire aux atteintes de la malignité publique. Le besoin de souffrir, de m'exalter douloureusement dans la considération accablante de tout mon malheur, me fit, de la solitude, une nécessité.

« Après de longues hésitations, après bien des débats, entre les scrupules de ma dignité et le juste souci des intérêts de ma fille, j'acceptai le legs de Jean de Maillargues. C'était une propriété qu'il avait héritée de son père. Sa vente produisit deux cent mille francs que j'ai placés en rentes sur l'État.

« Et, avec mon propre bien, je me suis fait acheter cette maison de Ville-d'Avray, où je suis seule avec mon enfant et ma fidèle Annette qui a quitté le Puy, pour ne pas me livrer à la merci de quelque inconnue qui me servirait mal.

« Je n'attends plus aucun des bonheurs de la vie. Dût-il m'en venir, je ne les accueillerais pas. Leurs joies profondes et toute-puissantes ont une durée trop rapide et se paient de trop de douleurs. J'en ai été assez meurtrie, pour que le repos, le silence, le culte de mes souvenirs, l'éducation de mon enfant occupent ma vie, soigneusement protégée contre tout ce qui pourrait me remettre en émoi. Je suis veuve de mon amour et de mon bonheur. Je laisserai ma sensibilité se dessécher, j'espère, comme ces nœuds de plantes rampantes, étendues autour des arbres, dans les forêts, et que chaque hiver réduit en cendres. Je veux être tranquille désormais. »

Les mains molles de Thérèse Mazoyer retinrent le cahier dont le texte se terminait sur cette dernière résolution, et ses yeux noyés de rêve laissèrent errer leurs regards, dans le salon, sans se fixer à rien. La lecture de sa confession lui laissait une déception. Elle s'était promis d'en recevoir un apaisement bienfaisant au malaise qu'elle devait à la nouvelle rencontre de l'inconnu qui la préoccupait contre son gré. Cette lecture n'avait pas le pouvoir qu'elle lui avait cru. Ces pages écrites depuis quatre ans, n'avaient plus en ce moment, l'effervescence douloureuse qu'elle avait voulu y trouver. Sa douleur, son deuil, ses attendrissements de cœur pour Jean de Maillargues, et même les frémissements de son être extasié, au souvenir des félicités de leur amour, loin de lui être immédiatement sensibles, lui apparurent lointains. Tout cela, malgré elle, lui sembla atténué par des poussées de vie nouvelle, qu'elle ne se soupçonnait pas. Et elle s'effraya de se découvrir, tout-à-coup, si différente de l'idée qu'elle se faisait d'elle-même.

VI

Lorsque Thérèse Mazoyer se trouva installée, avec sa fille et sa servante, au premier étage de la villa Kervéan, dans le petit village breton de Pempoul, sur la mer, en avant de Saint-Pol-de-Léon, elle se crut délivrée de l'agitation douloureuse que lui avait causée la renaissance latente de sa sensibilité.

Thérèse vécut sur la plage, du matin au soir, avec Éléonore, dont Annette surveillait les ébats et partageait les jeux. La plage offrait, à l'endroit que Thérèse affectionnait, un assez vaste champ de sable aux architectures éphémères de la petite Léo. Et une belle étendue de mer déroulait, jusqu'à un horizon lointain, l'intensité bleue de ses eaux, moirées d'émeraude et bouillonnantes de blancs flocons d'écume, à la crête de milliers de vagues.

Ce spectacle s'emparait de l'attention de Thérèse, impérieusement. Tout à coup, sans qu'elle en eût conscience, ses mains occupées à broder tombaient, inertes, sur ses genoux. La mer entraînait ses regards dans le mouvement de ses flots et dans la féerie de leurs couleurs variables; elle les fixait sur quelque récif d'un brun jaunâtre, assailli par des vagues qui se brisaient contre lui et jaillissaient, en colonnes d'eau retombante, autour de lui, ou les attachait au glissement de quelque barque, se fondant, peu à peu, dans la grisaille de l'horizon.

Durant des jours Thérèse put croire qu'elle avait laissé, dans sa maison de Ville-d'Avray, toute son âme inquiète et dolente. La nouveauté des impressions qu'elle recevait de cette mer enveloppante, ne lui permit pas, d'abord, de se souvenir de la forte empreinte de sensations antérieures qu'elle portait, gravées en elle. Du silence et de l'espace, un espace grandissant et toujours sans fin s'insinuaient en elle, et la berçaient, dans une ravissante inertie spirituelle. Cette station de solitude au bord de la mer, l'isolait de son passé, comme des appréhensions de l'avenir.

Mais cette trêve aux orages de son âme, dont l'avaient menacée, l'effacement de ses résolutions anciennes de fidélité à ses souvenirs et à ses regrets, et le réveil inattendu de ses faculté affectives, n'eut pas la même durée que son séjour dans cette retraite de la côte bretonne.

Un jour vint où l'accoutumance du spectacle absorba moins la pensée de Thérèse Mazoyer. Elle subissait toujours la fascination de la mer, mais c'était en un moindre saisissement qu'aux premiers jours, et dans une sorte de dédoublement de son activité intérieure. Sa pensée reprenait possession d'elle même, peu à peu.

Elle ne pouvait pas se soustraire, longtemps, aux inconvénients de sa nature impétueuse et excessive. Elle était de ses femmes d'élite qui prennent à cœur, démesurément, leurs joies et leurs malheurs. Elle s'était donnée sans réserves à l'amour de Jean de Maillargues. Elle s'était précipitée, du même élan

contraire, dans la douleur de l'avoir perdu. Et la seule appréhension d'avoir laissé s'étendre, en elle, le feu de sa douleur, à son insu, pour donner accès à une inclination nouvelle, lui faisait honte, l'irritait contre elle-même, comme si, du vivant de Jean de Maillargues, elle s'était découvert quelque attrait pour un autre homme que lui.

Thérèse Mazoyer était du petit nombre des êtres humains qui s'appliquent à assurer, à leur vie sentimentale, la prédominance sur les autres fonctions de leur organisme. Elle avait trop peu vécu, encore, pour admettre quelque défaillance de sa sentimentalité. Lorsqu'elle avait voué sa vie à l'isolement, sous le coup du sort qui avait ruiné tout son bonheur, et à un deuil inaltérable, après que la mort de Jean de Maillargues lui avait appris quels torts elle s'était donnés par ses doutes précipités, elle avait cru sincèrement que les tendresses vivaces de son cœur et les ardeurs de son âme passionnée s'attacheraient, exclusivement, à la pieuse tristesse de ses souvenirs et de ses regrets,

Inutilement elle avait lutté contre l'évidence. L'accueillante retraite au bord de la mer, où elle avait voulu se fuir elle-même, ne lui avait ménagé qu'un vain refuge. Comme des végétations nouvelles étendent, à la surface désolée de la terre, leurs verdures fleuries, ainsi, au-dessous de la désolation de son âme, une vie nouvelle avait germé sourdement, et cherchait à s'épanouir, en frissons nouveaux, aspirant à de nouveaux émois.

La mer riait devant les yeux de Thérèse, de toute sa surface apaisée, où courait comme un glacis d'argent, lorsqu'elle découvrit, à n'en pouvoir douter, ce renouvellement de sa sensibilité.

Elle était assise sur les roches granitiques qui prolongent, dans la mer, l'ilôt de Sainte-Anne. Le ciel était clair et profond, et le soleil ardent. Mais la fraîcheur de la mer tempérait les ardeurs solaires et l'air, autour d'elle, avait des douceurs de caresse. Il ne régnait, autour d'elle, qu'aménité des choses, apaisement flottant. La petite Léo, secondée par Annette, se livrait à la cueillette des coquillages. Quelques cris d'enfants, disséminés sur la plage, se fondaient dans le silence trop vaste et dénué de sonorité. Çà et là, des baigneurs s'ébattaient au bord des flots en fuite. Thérèse pouvait embrasser du regard la vaste étendue de mer qui laissait à découvert les sinuosités de la côte, jusqu'à la pointe extrême de Roskoff. Et l'immensité d'eau bleue qu'elle avait devant elle, paraissait presque immobile, tant ses vagues, aux flancs verdâtres, avaient des mouvements presque alanguis.

C'est alors que, moins captivée par un spectacle qui lui devenait familier, peu à peu sa pensée se replia sur elle-même insensiblement, quoiqu'elle ne perdit pas tout à fait la sensation heureuse du bercement des flots. Elle perçut, ainsi, qu'une détente sensible de tout son être s'était opérée. Elle ne retrouvait plus cette crispation volontaire de sa sensibilité qui lui rendait présente, constamment, la vue de son malheur, et qui éloignait d'elle toutes les sollicitations normales de la vie. Son amour pour Jean de Maillargues et son deuil de leur commun bonheur anéanti ne s'étaient pas évanouis. Mais ils ne retenaient plus son âme captive sous leur unique empire. Le cortège d'images radieuses ou désolées, qu'ils avaient entretenu, en elle, jusqu'ici, ne l'avait pas abandonné tout à fait. Mais il s'était affaibli, diminué, fondu dans du lointain, comme ce bleu mouvant de la mer qui se dégradait devant ses yeux et se diluait dans la grisaille éloignée de l'horizon. C'était du passé qui s'était dégagé d'elle, sous l'action insensible des jours, et qu'elle découvrait, tout à coup, fixé hors d'elle, dans cette sorte d'au-delà des temps accomplis, où nos impressions successives vont nous composer des images de nous, que nous avons connues, mais qui ne nous représentent plus, dans nos nuances actuelles.

Thérèse s'étonna de cette transformation. Cependant elle ne s'en irrita plus, comme elle l'avait fait à Ville-d'Avray, la première fois qu'elle en avait eu le soupçon et l'appréhension. Mais ce n'était là qu'un premier degré dans la connaissance des nouvelles dispositions intérieures qu'elle portait en elle, à son insu.

En même temps qu'elle se trouva allégée du poids de son malheur, elle sentit, dans sa sensibilité, des aspirations à revivre, dans le désir, dans l'émoi et l'allégresse, comme aux jours enchantés où sa première jeunesse s'était ouverte, prématurément, aux grandes ivresses de la vie.

— Allons, pensa-t-elle, soumise à l'action lente des forces qui avaient opéré en elle, obscurément, rien n'est durable, dans notre âme, pas plus que dans l'aspect mobile des flots. Une loi mystérieuse préside aux mouvements de notre cœur, comme au rythme alangui ou tumultueux de la mer. J'avais apporté, ici, une âme douloureuse, irritée contre elle-même, maussade et obstinée à se nourrir de ses amertumes. Cette mer, en d'autres temps furieuse, soulevée contre elle-même et s'étourdissant du vacarme de sa propre fureur, depuis que je suis ici, abandonne mollement à la douceur et à l'allégresse ses eaux étincelantes, sous la bénignité d'un ciel paisible. C'est elle, sans doute, qui m'aura apaisée.

Et Thérèse adressa, à cette mer bienfaisante, des regards affectueux, comme elle en eût adressé à quelque ami délicat qui aurait su trouver le chemin de son cœur, pour en bannir la tristesse invétérée, et pour lui rendre le goût de la vie. Mais elle savait

bien qu'elle ne devait pas à la mer seule ce changement de ses dispositions intimes, qu'elle avait redouté d'abord, et qu'elle accueillait maintenant sans effroi.

Sa mémoire lui offrait l'image de ce jeune homme inconnu, dont l'attention charmée avait suscité, dans son âme, des inquiétudes qu'elle avait cru en avoir extirpé pour jamais.

Elle revoyait, aussi, la stupéfaction du jeune homme, lorsqu'un nouveau hasard, non moins surprenant que celui de leur première rencontre, les avait remis en présence, au bord du lac de Ville-d'Avray. Son empressement à la suivre à distance respectueuse, jusqu'à la porte de sa maison, ne lui était pas une démonstration moins agréable à son amour-propre de l'impression profonde qu'elle avait produite sur lui. Et elle se souvenait combien le plaisir de l'admiration circonspecte que lui avait témoignée ainsi ce jeune homme, lui avait doucement rappelé l'empire durable de sa beauté. Tout ce plaisir lui aurait été gâté si l'attentif inconnu s'était permis de l'aborder. Mais il avait eu la bonne inspiration de s'en abstenir. Il avait manifesté ainsi autant de délicatesse personnelle que de respect pour elle. Il s'était préservé, par cette attitude réservée, de la plus grave faute qu'elle aurait pu avoir à lui reprocher : il ne l'avait pas jugée comme une femme envers qui on pût se dispenser d'observer les convenances. Thérèse était particulièrement ombrageuse sur ce point, en raison de sa situation. Et elle savait gré au jeune homme de sa correction autant que de son empressement à lui révéler le pouvoir de son charme sur lui.

En remontant vers la villa de Pempoul, c'est de ce jeune homme que sa pensée était encore préoccupée. Et Thérèse commençait à imaginer quelle pourrait être son attitude envers lui, si elle le rencontrait de nouveau.

Cet égarement de son imagination romanesque la fit sourire. Quelle apparence pouvait-il y avoir qu'un troisième hasard les remît en présence l'un de l'autre? Elle voulut se démontrer qu'il lui était indifférent que cette éventualité se produisît, ou non. Elle dut convenir qu'au fond, elle la souhaitait, par curiosité, pour savoir jusqu'où le jeu mystérieux des événements disposerait d'elle.

Elle voulut se persuader, il est vrai, pour s'assurer que ses anciennes résolutions tenaient encore, que ce jeune homme ne pensait déjà plus à elle. La certitude du charme qu'elle avait exercé sur lui, déjà, la rassura contre l'atteinte de cette légère mortification d'amour-propre. Cependant, devant la porte de la villa Kervéan, elle eut conscience de ses divagations.

— Incorrigible romanesque, se dit-elle intérieurement !

Et elle se sentit toute semblable à la rêveuse jeune fille qu'elle avait été dans la maison de son père. Elle allait être envahie des mêmes impatiences de bonheur qui avaient livré sa jeunesse à tant d'émotions tragiques. Et des appréhensions vagues calmèrent son exaltation.

VII

Le désir inavoué de Thérèse, cette aspiration sourde aux grandes délices de la vie qui s'insinuait en elle, malgré ses appréhensions et ses résistances, finirent par en triompher, dans le refuge même où elle avait espéré s'en affranchir.

Sa fuite de Ville-d'Avray, que Raymond Marvaize n'avait pas tardé à apprendre, avait été pour le jeune homme la démonstration la plus décisive de la forte impression qu'il avait produite sur elle. Se serait-elle enfuie, si elle n'avait craint de l'aimer? Et cette crainte ne devait-elle pas stimuler énergiquement les espoirs qu'avait Raymond de l'amener à partager l'ardeur de ses propres sentiments? Raymond jugea même que Thérèse, en s'exposant aux promiscuités faciles des villégiatures, lui offrait l'occasion toute naturelle d'une entrée en relations correcte avec elle, pourvu que sa sœur lui accordât sa complicité. On se lie si aisément au bord de la mer. Et M^me^ Evrard avait trouvé si amusant de collaborer à l'entreprise amoureuse de son frère !

Installés ensemble, à Saint-Pol-de-Léon, Raymond avait laissé sa sœur, d'abord, découvrir Thérèse sur la plage de Sainte-Anne, lier conversation avec elle, la préparer adroitement à son apparition. Et le jour où Raymond accompagna sa sœur, Thérèse se trouvait prise dans la trame des convenances mondaines. Raymond, instruit de la susceptibilité ombrageuse de la jeune femme, s'appliqua à user du tact le plus délicat envers elle. Il sut contenir ses impatiences de lui avouer son amour. Et qu'avait-il besoin de formuler ses sentiments? Sa présence, près d'elle, ses soins à lui plaire, n'étaient-ils pas des aveux suffisants? Une familiarité respectueuse, une intimité intellectuelle, où Thérèse trouvait un charme envahissant, frayèrent la voie à l'insensible fusion de leurs sentiments.

Cependant une sorte de rétractilité nerveuse comprimait encore la sensibilité de Thérèse, à la racine même de ses émotions, la raidissait, tout à coup, sur la pente des abandons. Le simple contact de sa main avec la main de Raymond, un jour que le jeune homme s'était risqué à la caresse d'une étreinte un peu insistante, avait fait tressaillir Thérèse, douloureusement. Des fibres obscures, au fond de son être avaient été blessées, comme à un souffle immodéré le frêle feuillage de la sensitive. L'empreinte des émois anciens que les caresses de Jean de Maillargues

avait gravée dans sa chair, s'y ravivait, comme une plaie mal cicatrisée, à un frôlement fortuit.

Thérèse s'était trouvée atterrée, subitement par l'intuition que lui donnait ce frisson intérieur, de quelque incapacité radicale à se prêter à de plus tendres contacts, dont elle était frappée à jamais, peut-être par cette survivance des frémissements inoubliables de son ancien amour. Elle était condamnée, peut-être, à ne plus pouvoir se donner à un autre, même si elle le voulait.

FÉLICIEN PASCAL.

(*A suivre*).

IMPRESSION D'ÉTÉ EN NORVÈGE

Deux jours de mer. Comme le soir approche, voici Bergen. Une petite ville gaie et gracieuse, encadrée de collines violettes. Les maisons, au bord de l'eau, sont d'un bois brun, aux tons chauds et doux. Toutes les fenêtres sont illuminées d'un flamboiement rouge qui éclate et fuse de tous côtés. C'est le dernier regard qu'elles jettent là-bas, derrière nous, au soleil qui se couche. Et le soleil se sépare lentement, avec peine, de cette nature au charme profond.

Et la mer est comme le soleil ; elle aime cette terre, elle la baigne, la caresse, et semble n'avoir jamais assez de son contact. Elle entre partout, s'insinue partout, se creuse autant de nids qu'il y a d'étoiles au ciel, se blottit le plus loin qu'elle peut. — Et l'on navigue ainsi dans les fjords, entre les montagnes, des jours et des jours, dans le calme intime et délicieux de cet amour toujours vivant.

On voudrait écrire et l'on n'y arrive pas. Nous baignons dans l'immense paix, les nuits ont fui, le temps a disparu, et tant de beautés s'approchent de nous, que l'esprit en est ébloui. On veut voir, voir, voir encore et l'on s'abîme dans la contemplation, l'être entier ravi par la poésie pénétrante qui se dégage ici de toute chose.

La Norvège est le pays de la couleur. Ce qui frappe avant tout, c'est l'exquise tonalité et l'infinie variété des lumières.

Nous longeons les côtes de très près. Elles sont toutes montagneuses. Ce sont d'abord des formes lentement arrondies, polies, qui laissent deviner le travail des glaces qui les recouvraient autrefois. Peu d'arbres ; des sapins dans le Sud seulement ; ils disparaissent assez vite et laissent la place à des bouleaux nains ou à de petits saules maigrelets. Les ondulations du terrain ont des tons de vieux bronze, comme une médaille usée et patinée par le temps.

Par places, la roche est nue. On voit apparaître le squelette gigantesque du pays, une colossale charpente aux os blanchis, quelque chose de puissant et de doux à la fois, un air lassé et fatigué d'en avoir tant vu, qui laisse une impression fine et grave.

Puis, les pentes se redressent, les rivages disparaissent. On pense à un pays de montagnes, qui se serait lentement immergé dans la mer, car les flancs de ces montagnes tombent dans l'eau sans s'infléchir, et continuent leur chemin en dessous, tout droit. Les couleurs sont devenues sombres ; elles s'harmonisent avec la tranquillité de l'air, avec le grand silence que l'on écoute...

Plus au Nord, les montagnes s'élèvent davantage. Aucune d'elles n'atteint une très grande altitude, mais la neige descend si bas que toutes ont quand même des airs de hauts sommets. Les lointains sont d'un bleu surprenant, diaphane, léger, pur à tel point, que souvent les montagnes semblent, à l'horizon, continuer le ciel. Les teintes sont plates, les profils élancés et fins, le tout plaqué de notes blanches, de sorte que l'on se croit au milieu d'estampes japonaises.

Plus au Nord encore, le pays prend un caractère plus sauvage et plus grand. Tout à coup, un promontoire, en se retirant, nous laisse voir une large vallée toute blanche. C'est le Svartisen, un magnifique glacier qui occupe plusieurs centaines de kilomètres carrés. Cette vallée blanche n'est qu'un de ses bras, superbe fleuve de glace, qui descend lentement entre deux hauteurs, jusqu'à la mer, en poussant devant lui sa moraine. L'effet est saisissant et l'on est remué...

Et les roches s'escarpent et deviennent plus âpres. Dans le Raftsünd, des glaciers remplissent toutes les vallées. Dans le Lynjenfjord, d'un côté est un étroit rivage, et de l'autre nous longeons une succession de couloirs très abrupts, presque droits. Les rochers sont gris clair et comme déchiquetés par une gigantesque lèpre. Chaque couloir dégorge de la glace, et, de moment en moment, de gros blocs blancs viennent tomber dans l'eau. C'est la gueule monstrueuse de quelque dragon, d'un énorme Fafner, qui bave. Le soleil faisait étinceler les écailles de son dos et le monstre suait et fumait... Et les roches s'élançaient dans la nue, et les glaces à crevasses bleues succédaient aux roches, et tout cela était baigné par une mer profonde, sombre, bleu indigo, presque noire, et si pure. Des baleines se jouaient autour de nous avec une grâce infinie et achevaient ce tableau fantastique... Nous n'étions plus de ce monde, mais emportés par le vaisseau enchanté du Hollandais Volant. L'émotion ressentie était violente, et c'étaient des sentiments passionnés que cette nature suscitait pour elle dans nos cœurs.

*
* *

La nuit qui suivit ce jour acheva de prendre ceux qui s'appartenaient encore. Dans nos pays, quand le soleil se couche, il est le centre principal et unique d'un grand éclat. Ici non. D'abord il ne se couche plus en été. Ce soir là, il n'y avait pas un nuage, l'air était calme, le soleil descendait... Et à mesure qu'il descendait, le ciel entier s'illuminait d'une lueur jaune pâle, douce, douce. Tout n'était que lumière. Le ciel éclairait, les montagnes brillaient, la mer était une nappe d'électrum fondu. Par moments, la couleur de cet univers devenait verte, puis repassait au jaune lentement. C'était calme, tranquille, d'une majesté simple et sublime. Et nous vîmes le soleil s'abaisser encore, s'incliner très bas, jusque tout près de l'eau, mais sans la toucher, puis se relever tout doucement en répandant autour de lui des flots de lumière et d'harmonie... Nous étions tous pris, adorant sans parler cette beauté qui semblait appartenir à un monde irréel...

*
* *

En redescendant vers le Sud, nous fîmes quelques ascensions. L'une d'elles nous laissa un souvenir ineffaçable.

Nous partîmes vers dix heures du soir, comme le soleil allait se coucher. Pendant son absence, fort courte, le jour restait aussi clair que chez nous en été, au crépuscule. Après un petit fjord, une petite vallée verte et jolie, égayée par le gazouillement d'un ruisseau. De-ci, de-là, quelques fleurettes bleues, qui pâlissaient à mesure que nous montions, jusqu'à devenir toutes blanches, tandis qu'au contraire des anémones, qui, en bas, avaient des teintes effacées, se fonçaient de rouge, et les dernières trouvées étaient écarlates.

L'ascension fut une joie. L'ivresse de l'escalade s'emparait de nous, grisés par l'air frais du matin, bu à pleins poumons. J'étreignais la montagne, je l'embrassais en pensée toute entière, et la pressais contre moi de toutes mes forces. Un épanouissement développait l'être et je grimpais, petit point sur une grande paroi blanche, l'infini dans le cœur, pénétré par cette admirable nature...

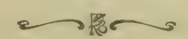
Et voici que le soleil montait à son tour... Il n'éclairait pas les pics comme nous sommes accoutumés à le voir faire en Suisse. Ici l'on eût dit qu'il rendait les montagnes vivantes, et chacune d'elles ensuite, vibrant avec lui, devenait elle-même un foyer rayonnant de lumière rose, jaune, verte ou bleue. Et c'était ainsi comme une multitude de soleils qu'elles portaient en elles, et qui s'illuminaient pour saluer le soleil levant...

Parvenus au sommet, nous découvrions les grands dos arrondis de tout un peuple de glaciers et une foule innombrable de pics. Là, pas de chaîne qui relie une montagne à une autre. Si pressées soient-elles, chacune s'élève presque isolée, en formidable poussée vers le ciel. Et ce monde est d'une beauté nouvelle et puissante. En bas, des vallées avec des filets d'argent, quelques lacs noirs, bordés de vieux bronze. L'air est d'une limpidité extrême, les brumes sont ténues. Au loin, les teintes plates et fines des paysages japonais, la plaine nulle part, les montagnes, les glaciers, toujours, toujours...

Puis, en nous retournant, là-bas, jusqu'à l'infini, sous un manteau transparent de nuées toutes légères, verte et rose en des tons d'opale, la mer.

La mer calme et douce, frisée d'or, toute lumineuse aussi, éclairant tout de son sourire enchanteur, âme de la vie concentrée et profonde, qui coule partout en ce pays de rêve.

EDOUARD MONOD HERZEN.



LA VIE LITTÉRAIRE

Myriam Harry

MYRIAM HARRY. *Passage de Bédouins* (Calmann-Lévy, éditeur). — MYRIAM HARRY. *Petites Épouses* (Calmann-Lévy, éditeur). — MYRIAM HARRY. *La Conquête de Jérusalem* (Calmann-Lévy, éditeur).

Plaisanteries qui ne cessent pas :

Un certain nombre de jeunes femmes qui consacrent à écrire des livres un temps qu'elles emploiraient plus utilement à d'autres occupations, sont entourées d'une tourbe d'admirateurs surexcités. Ces courtiers de gloire clament dans les journaux, dans les salons, dans les carrefours qu'un nouveau chef-d'œuvre enfin est venu enrichir, embellir, ennoblir notre littérature. Ils poussent ces cris plusieurs fois chaque année, car ces géniales jeunes femmes sont prodigues de leurs aptitudes à écrire des chefs-d'œuvre, et elles ne s'offusquent pas des éloges sans goût, sans grâce, sans modération, sans mesure. Elles aiment les madrigaux retentissants.

Ces petites agitations sont de peu d'importance, car les petits ouvrages qui les animent sont de peu de prix. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvres sont beaucoup plus rares qu'elles ne le pensent. On n'en compte qu'une quantité restreinte dans l'histoire d'une littérature. Aussi bien ils sont immortels, tandis que les leurs ne vivent qu'un mois ou deux ou trois. . Nous en avons pendant ces quatre-vingt-dix jours les oreilles rebattues. Mais cette période passée, nous sommes bien vengés, car nul ne parle plus de cette œuvre éternelle. Les admi-

rateurs exaltés des premières semaines, en oublient le sujet et le titre ; ils ne savent plus si l'ouvrage, dont ils ne discutaient qu'avec extase, est écrit en vers ou en prose ; ils ne sont jamais sûrs de ne pas confondre le dernier né des chefs-d'œuvres avec les premiers nés ensevelis dans la mort.

Dédaignant ces exagérations qui ne sont point significatives de l'évolution littéraire de notre époque, mais le sont plutôt du bouleversement de la société et de la sociabilité modernes, devons-nous dire que tout au moins les femmes conquièrent, ainsi que certaines personnes paraissent le croire, le premier rang dans la littérature d'aujourd'hui ? Nous ne pouvons le dire et, au surplus, il est bien malaisé de décider qui est du premier rang et qui donc ne peut que demeurer dans un rang subalterne : c'est une décision toujours aventureuse. Les femmes n'écrivent ni plus, ni moins, ni mieux qu'elles ne firent en d'autres temps. Si elles sont plus nombreuses, pauvres femmes, à publier des livres qui sont le plus souvent des livres d'imagination, c'est que cent ou mille personnes écrivent maintenant alors que naguère cinq seulement ou peut être dix écrivaient. C'est que chaque écrivain d'aujourd'hui écrit dix ou cent fois plus que ne faisait chaque écrivain d'autrefois... Conséquences des transformations de la vie économique des hommes et des femmes de lettres, mais cela n'offre aucun rapport avec le développement même de la littérature française. Cohue de livres qu'on n'a pas le loisir de distinguer : il en vient des villes et des villages et ils se pressent, ils se pressent, et se poussant les uns les autres, ils s'engouffrent immédiatement dans l'oubli. Pauvres femmes ! Pitoyables victimes de leur précipitation et de leur multitude. Ecrivez, écrivez, vous fondez un triste prolétariat ! Et la misère de votre sort s'aggrave d'un désenchantement moral qui « fait mal à voir ».

Qui donc leur donnera le pain quotidien et les empêchera d'écrire?

Entre cette troupe lamentable de femmes trop importunées par le besoin de vivre pour avoir le loisir de faire œuvre d'art, et les jeunes privilégiées dont l'ambition, intéressante,— car quelle ambition féminine n'est pas intéressante ! — mais naïvement frémissante et désordonnée, veut établir une gloire littéraire à la faveur d'un nom et d'une fortune pareillement prestigieux à nos regards de démocrates, on éprouve une joie réconfortante à rencontrer quelques femmes, écrivains par vocation et s'acheminant à la gloire sans fureur et sans charlatanisme. Myriam Harry est l'une d'elles. Que les dieux lui soient propices !

Je proclamerai tout de suite, afin que nul n'en ignore, que Myriam Harry n'a point écrit de chef-d'œuvre. Vous m'entendez bien, Myriam Harry n'a point écrit de chef-d'œuvre. Telle quelle, néanmoins, son œuvre imparfaite, mais où chaque livre réalise un progrès apparemment prodigieux, suggère beaucoup plus d'idées et de sentiments, donne le spectacle de beautés beaucoup plus nombreuses et diverses que cette œuvre-ci ou cette œuvre-là composées ainsi que vous l'avez entendu dire, de chefs-d'œuvre, rien que de chefs-d'œuvre et de quels chefs-d'œuvre ! L'œuvre de Myriam Harry n'est point incomparable à d'autres. Elle ne domine pas, elle n'écrase pas la littérature du passé, du présent, de l'avenir. Mais elle est vibrante, variée, réaliste et poétique, colorée, presque neuve. Elle annonce une radieuse originalité littéraire.

Prenons garde d'accorder trop d'attention à des détails où s'accroche toujours l'admiration des badauds, détails révélateurs d'une de ces précocités intellectuelles qui sont brillantes mais dangereuses. A treize ans, Myriam Harry publie un roman écrit en allemand. Elle en publia d'autres encore. Puis elle écrivit en anglais. Maintenant, c'est en français et en bon français qu'elle écrit.

Est-il possible de posséder l'usage de langages si différents et d'écrire une seule langue avec ce naturel et cette pureté qui sont, dit-on, la vertu principale des œuvres de littérature ? Nous verrons bien. Mais nous ne serions pas surpris si le style de Myriam Harry, qui est maintenant d'une assez noble élégance, manquait longtemps d'une certaine familiarité, relevée bien entendu, et si je peux dire, d'intimité...

Et nous détestons assurément les révélations aguichantes auxquelles trop d'écrivains se complaisent, qui ne nous laissent rien ignorer des petites aventures de leur vie sentimentale et bourgeoise, ni de leur régime à la campagne, ni de leur ameublement de salle à manger. Cache ta vie, dit le sage ; l'homme de goût le dit aussi. Mais il est des existences d'écrivains qui expliquent tout leur talent, qu'il est absolument nécessaire de connaître pour comprendre leur talent. Telle est l'existence de Myriam Harry. Il ne peut nous être indifférent de savoir qu'elle naquit à Jérusalem, enfant de races extrêmement mélangées, qu'elle demeura dans la Palestine, qu'elle fréquenta l'Europe et la Méditerranée, qu'elle habita Saïgon, qu'elle connaît les routes de Mandchourie mieux que les stratégistes russes, qu'elle a presque tout vu de la vie universelle, de la vie primitive comme de celle que l'on nomme la civilisée, que cette observatrice vagabonde de notre petit globe terraqué, s'est donné en outre, une culture intellectuelle, sans méthode peut-être, mais ample si ce n'est profonde, que son intelligence a été perméable à toutes

les influences, qu'elle a recueilli dans son âme tous les échos du monde, et qu'elle est maintenant une jeune femme, simplement !

Tout cela qui est rare, presque exceptionnel et peut nous émerveiller nous le découvrons dans son œuvre. Mais nous y découvrons par surcroît cette allégresse d'écrire qui est le signe de l'écrivain, et ce joli sourire de l'esprit qui donne du charme à la mélancolie elle-même. « Il y a dans la femme une gaieté légère, disait Bernardin de Saint-Pierre, qui dissipe la tristesse naturelle de l'homme... » Cette gaieté légère d'une femme qui a vu tant de spectacles et n'exagère pas même l'importance de la douleur, flotte sur l'œuvre grave de Myriam Harry. Elle en est l'enchantement !

Myriam Harry a écrit un recueil de nouvelles, *Passage de Bédouins*, et deux romans *Petites Epouses*, la *Conquête de Jérusalem*.

Que ces exercices d'enfants sublimes sont de faible avantage ! On nous dit que, dès l'âge de treize ans, Myriam Harry composait des romans en toutes les langues ! Pourtant son premier livre *Passage de Bédouins* n'est qu'un essai. Ouvrage de débutante qui a cette seule force : elle doute d'elle-même. Elle hésite, et elle n'écrit que des nouvelles courtes, toutes identiques, monotones par conséquent. Ce sont des histoires bien simples, presque simplettes, où s'expriment une pensée et une âme très jeunes.

Sans doute la vie orientale y frémit ; et on y voit paraître aussi les habiletés littéraires qu'on a coutume d'utiliser en Occident pour les récits d'Orient. L'harmonie du langage est soignée on ne peut mieux, et les enfants eux-mêmes parlent comme René Bazin écrit. Les procédés scolaires pourraient dissiper toute l'émotion du conteur, si elle n'était, au fond, très forte. L'amour, la mort : voilà ce qui émeut l'écrivain ; et toutes ses héroïnes ne font qu'aimer et mourir, prier aussi avec une confiance omnipotente et vague. Chaque nouvelle d'un symbolisme aisément pénétrable, montre la rapidité, l'irrésistible brutalité de l'amour, et qu'on renonce plus facilement à la vie qu'on ne renonce à l'amour.

Et déjà Myriam Harry témoigne des préoccupations qui l'animeront dans la *Conquête de Jérusalem*. Elle est cruellement blessée par l'incompréhension moderne de l'auguste simplicité des souvenirs antiques. Elle décrit avec désolation un *Noël à Bethléem*. Les croyants pénètrent dans une entrée devant l'Eglise, où des Turcs et des Arabes sous prétexte de veiller à l'ordre, fument leurs narghilés et boivent du café en disputant sur le prix des femmes et des chameaux. La vaste salle qui suit, supportée par des colonnes en granit rouge est grandiose, mais les autels et les chapelles des différentes sectes détruisent tout noble sentiment de confraternité religieuse.

Deux escaliers séparés conduisent à la crypte. Ici passent les catholiques romains, et là les catholiques grecs. Horreur ! La grotte de la Nativité est déjà envahie par des Américains qui ont payé leurs places à prix d'or... Et dans ce lieu où jadis des pâtres glorifiaient l'Enfant Dieu par des chants sincères, les prêtres chamarrés d'or récitent distraitement l'Evangile de Noël. De l'étage supérieur on entend lire une messe rivale par un pope nasillard. La paille sur laquelle Marie enfanta son fils a été remplacée par un lit de marbre où l'on montre encore l'empreinte de son corps. A la place de la crèche, si humainement misérable avec ses couches loqueteuses, s'élève un autel en porphyre, criblé de pierreries, chargé de dentelles et d'hermines. Une dalle d'albâtre prétend indiquer la place des genoux des Mages, et de tous les côtés pendent des ornements horribles et somptueux... Myriam Harry raille avec colère ces atroces profanations. Ce sont des spectacles et des émotions d'une autre sorte qu'une âme délicate demande à la Terre Sainte ; ce sont d'autres leçons.

Mais partout les civilisations se heurtent, et Myriam Harry considère ces chocs inévitables avec une grande mélancolie. Elle est allée vivre la vie indochinoise. Elle fut le témoin de la gracieuse barbarie à laquelle se mêle le raffinement européen, qui ne détruit point la barbarie mais en adultère la grâce. Et voici le roman douloureux et tendre des *Petites Epouses*, que dis-je ! le roman ! c'est la vie véritable de ces petites fleurs d'Annam que tout contraint à l'esclavage sentimental, qui serait le pire de tous, si elles n'inventaient l'art de s'y soustraire par des procédés aussi perfectionnés que ceux auxquels les Européennes doivent une partie de leur gloire.

M. Alain, fonctionnaire colonial, débarque à Saïgon. Il vivra la vie du pays. Pour la vivre tout entière, il épouse, à la mode annamite, M^lle Frisson-de-Bambou, née dans la ville de Cholen où son père avait été régisseur des pompes funèbres. Par lui elle appartenait à la famille chinoise des Min-King, dont la généalogie remonte au XII^e siècle. Son véritable nom était Thi-Moï, numéro-Dix. Mais selon la mode de Chine son père l'avait gratifiée d'un nom honorifique choisi ainsi parce que, au moment de sa naissance, le bambou avait frissonné. Jeune fille accomplie, Frisson-de-Bambou savait jouer du luth en s'accompagnant du chant, fabriquer 39 sortes de gâteaux, découper des fleurs fraîches pour en faire des corolles artificielles. Elle pouvait, en outre, peindre son nom et déchiffrer quelques caractères idéographiques. Elle avait 14 ans quand M. Alain l'épousa. Il l'aima et ne la comprit jamais. Elle l'aima, ne chercha pas à le comprendre et le trompa de mille et une manières. Il eut un enfant qui s'appela Zim-

Zi-Zi et Bébé Alouette. Il l'aima aussi, et il vécut avec eux des jours traversés de soupçons. Mais, un soir, Frisson-de-Bambou le quitta. Elle ne revint que quatre jours après. Elle revint mourante. La fièvre la tua le lendemain. Alain pleura sa petite fleur d'Annam emportée par le vent. Après quoi, il apprit que, si sa congaie avait été la plus jolie fille de Saigon, elle avait été la plus folle. Il fut aussi triste en apprenant ces choses que Charles Bovary faisant, après la mort d'Emma, les découvertes que vous savez. Puis il quitta l'Indo-Chine laissant là-bas, où il vit encore, le petit Zim-Zi-Zi...

Que c'est simple tout cela, et quel drame cependant! Le petit roman est composé avec un ordre merveilleux. Il est le vrai manuel de la vie indo-chinoise. Il est précis et complet. Il fournit comme à plaisir tous les documents... Habileté qui risque de rendre l'ouvrage un peu sec. Heureusement, il n'en paraît rien. Et la précision même du livre est toute éblouissante de poésie. Myriam Harry a su alléger l'exotisme pittoresque mais d'une couleur trop éclatante que nous connaissons déjà. Il s'y trouve cependant. Nous avons toute la bimbeloterie annamite que nous pouvons souhaiter. Mais ce n'est point là de l'exotisme de pacotille : Myriam Harry a compris qu'il ne se suffisait point à lui-même. Et si nous rencontrons les ébéniers et les ibiscus nécessaires, nous avons plus que ces détails superficiels dont se satisfont trop souvent les romanciers des pays lointains. Nous sommes véritablement dans les paysages de ces régions, et la lumière et la chaleur du soleil d'Orient pèsent vraiment sur nous. Les femmes ne se présentent pas seulement avec ces gestes menus et plaisants, ces noms d'oiseaux, ces allures d'animaux gentils qui sont les leurs. Nous les sentons vivre. Et lorsqu'elles satisfont à toutes les coutumes bariolées d'un pays qui adore la couleur, ces coutumes ne sont pas décrites pour ajouter seulement au livre un attrait supplémentaire et factice. Nous comprenons quel sentiment se font ces petits êtres de la tradition des aïeux et de quel élan naïf elles élèvent leur âme incertaine vers les divinités confuses et toutes puissantes. Nous entrons dans ces âmes féminimes si frêles, si simples, et peut-être inexplicables. Myriam Harry, dans ces cœurs de congaïes frivoles, a démêlé l'universel du cœur féminin... Et si elle nous montre tous les éléments de la société européenne transportée là-bas, monde des fonctionnaires, des soldats, des marchands, et ce monde interlope qui vit entre les deux sociétés, ce n'est pas seulement pour enrichir son livre par la diversité des personnages, elle anime à nos yeux cette société même... Elle excelle à montrer les mélanges de civilisations et de races et comment ces fusions ne peuvent totalement s'accomplir, et comment l'amour, identique à lui-même, émeut partout le corps de l'homme, et comment les drames sentimentaux suscitent partout d'aussi poignantes émotions.

Petites épouses est plus qu'un joli tableau peint avec une application qui a la pudeur de paraitre, une minutie éblouissante. C'est une œuvre attendrissante et douce, qu'éclaire le sourire sans méchanceté d'une femme pitoyable à son héros infortuné et qui souffre en s'égayant d'eux. Elle a eu dessein d'enclore dans ce livre toutes les mœurs et la civilisation d'une région disparate. Elle y a réussi. Elle ne fut pas moins ambitieuse en écrivant la *Conquête de Jerusalem*. Elle a justifié son ambition.

Cette romancière étonne parce qu'elle ne cède pas, comme la plupart des autres femmes écrivains, à une impulsion irrésistible qu'elles expriment avec force en des pages spontanées. Myriam Harry a autant de raison que d'imagination et de sensibilité. Et d'abord c'est la raison qui commande en elle.

Elle se propose donc de vastes sujets, et bien vite elle s'égale à eux. Il est impossible de ne pas être saisi en lisant la *Conquête de Jérusalem* par la grandeur de la conception et par l'ordre, l'ordre souverain avec lequel ce livre plein de magnificence est disposé. L'art de la composition, maître de lui, sûr, triomphant des obstacles systématiquement multipliés, émerveille.

Résumer un tel livre : est-ce possible? Je dirai seulement qu'Hélie Jamain, savant et pieux, romanesque et naïf, décide de reconquérir Jérusalem à la foi, non plus par le glaive, mais par sa science d'archéologue, cette grande évocatrice des temps révolus. « De la poussière, il exhumerait les vestiges sacrés du culte ancestral; à l'aide de la pierre, il confirmerait le « livre » ; peu à peu il suivrait le christianisme dans sa voix de douleur et sur son chemin de gloire. Il agenouillerait son orgueil au pied du Saint-Sépulcre ; et en de belles pages érudites, il enflammerait l'indifférence et confondrait le doute. »

Il arrive à Jérusalem et que voit-il? Partout dans cette patrie évangélique, l'intolérance et la haine. L'Eglise du Saint-Sépulcre, labyrinthe de chapelles, de cryptes, de cloîtres hétéroclites et hétérodoxes, est un temple de discorde âpre et hurlante. Aussi la ville. Et bientôt Xélie Jamain perd ses illusions et son enthousiasme. Il perd aussi sa foi, et son cœur devient désolé comme un tombeau vide.

Malade, il est soigné par une blonde diaconesse qui le guérit. L'amour les unit. Hélie épouse Cécile, mais il s'aperçoit qu'emprisonné par sa religion tyrannique Cécile se refuse à l'amour, à la vie. Elle s'écarte de lui qui représente le bonheur terrestre. Lui, s'écarte de toute religion, et, emporté par la science, il s'applique à ressusciter le paganisme favo-

rable à la vie, à l'amour! Il professe que l'indulgente bonté est plus grande que la vertu sévère et sèche. Tous le combattent. Sa femme est son ennemie. Alors il s'exalte avec tous les idéalistes généreux et bienfaisants, cependant que Cécile travaille rageusement à conquérir des fidèles moins à son Dieu qu'à sa secte. Quand elle meurt, soudain, il n'a plus la force de lutter contre le milieu hostile, et il se suicide par désespoir de n'avoir pu réaliser son rêve.

Ce qu'il faut dire, c'est que ce livre est immense. Il n'est pas seulement un roman d'amour. Il est le roman de l'homme, le roman de l'intelligence et du cœur. Il englobe le mystère de l'humanité et de la divinité, le présent et le passé, toutes les civilisations, les religions et les races. Doutera-t-on de son extrême variété? Il est d'une science solide et claire et qui n'est jamais pédante. Il est d'une gravité majestueuse, sans impertinence. Les idées y pullulent mais ne l'embarrassent point... Et les dons les plus rares des romanciers s'y manifestent avec bonheur.

Le don de la vie surtout, ce don qui suppose à peu près tous les autres. Hélie et Cécile vivent avec intensité, mais les personnages accessoires, les pasteurs et leurs femmes, les prêtres, les musulmans, les lépreux, les silhouettes mêmes qu'on ne fait qu'entrevoir vivent d'une vie si forte et si personnelle qu'on ne les oublie pas! Et rien n'échappe à Myriam Harry de ces mœurs si composites dont Jérusalem offre le bizarre spectacle. Et ces mœurs, elle les met naturellement en action, sans effort, parce qu'elle est capable de tout animer. Elle n'est pas moins habile à décrire les paysages que les hommes. Moins encore que dans *Petites Epouses*, elle use ici des ressources que prodigue aux romanciers des pays lointains l'exotisme superficiel du ciel, de la terre, des éléments... Mais elle a le sens de la nature. Elle sait peindre la beauté dénudée des environs arides de Jérusalem, les splendeurs desséchées du désert, la luxuriante majesté des terres chargées de végétations ensoleillées. Et partout elle use des termes les plus simples et les plus généraux. Et l'impression produite par ses peintures est lente à s'évanouir... C'est qu'elle a, pour compléter tous ces dons et les rendre efficaces, le sentiment de la beauté et de la vérité, et de la poésie de l'une et de l'autre.

Et maintenant elle a su parvenir à la pureté éclatante du style. Dans ses premiers livres, surtout dans *Passage de Bédouins*, elle tâchait à enrichir son vocabulaire par des expressions dont la langue française s'est passée jusqu'ici : *diadémer*, *attirances*, se *rébellionner*, *errances*, *girandolé*, *banderolé*, *s'irruer*, *fragrances*, se *mélancoliser*, *guenilleux*, *s'illimiter*,... expressions que je cite pour qu'elle cesse de les employer. Parfois les temps des verbes étaient mal d'accord dans ses phrases, les *présents*, les *imparfaits*, les *passés définis* faisaient mauvais voisinage. Elle a désormais abjuré ses erreurs. Son style élégant, précis, d'une couleur ardente, est presque toujours d'une poésie merveilleuse, et il est traversé d'images rapides et fulgurantes...

Qu'adviendra-t-il de cet écrivain qui écrivit plusieurs langues européennes, dit-on, avant d'écrire la langue française? Myriam Harry vient de composer, avec une discipline inspirée, un des livres les plus « vastes » que j'aie lus ces dernières années, et elle connaît la vie de l'univers. J'espère de Myriam Harry des œuvres variées comme le monde, et dont l'originalité ne sera pas médiocre.

J. ERNEST-CHARLES.

MADAME DE SABRAN

Celle-ci n'est pas une inconnue. Peu de gens, parmi ceux qu'intéresse la fin de l'ancien régime, qui ne l'aient souvent aperçue au détour des vieilles pages. Non pas, quoiqu'on l'ait dite intrigante, qu'elle ait joué un rôle, si mince qu'il soit, en dehors de ces démarches particulières que chacun est obligé de faire dans la vie pour soi et pour les siens. Mais sans être attachée à la Cour, ni à aucune maison, elle était liée avec tous les grands de ce temps et c'est avec eux que nous sommes obligés de la rencontrer. Enfin, elle s'est gardée elle-même de l'oubli en épousant un écrivain remarquable, le chevalier de Boufflers, et en écrivant beaucoup de son côté. On a publié d'elle une *Correspondance*, un *Journal*. M. Bardoux, M. Perey, M. de Croze, tour à tour, ont longuement parlé d'elle. Aussi bien ne prétendons-nous pas apporter sur elle quoi que ce soit de nouveau. Nous n'avons surtout pas cherché à le faire. A entasser les documents, sur cette figure secondaire, on risquerait peut-être de l'étouffer. Nous avons essayé simplement de dégager sa physionomie, pensant que l'histoire, avec son lourd appareil d'archives et de mémoires, ne serait rien, si elle ne comportait un enseignement ou un plaisir.

Dans la *Galerie des Dames françoises*, pour faire suite à celle des Etats-Généraux, un anonyme a tracé d'elle, sous le nom de *Sapho*, un portrait qui en dit beaucoup plus qu'elle-même n'en a montré dans ses volumineux épanchements littéraires. Portrait tout linéaire, tout desséché, parce que l'auteur n'a fait que rappeler d'un trait des particularités connues de tous, mais dont la figure devient tout à fait vivante

lorsqu'on l'éclaire de ce que l'on sait d'elle par ailleurs. Il est difficile de connaitre l'auteur de cette page, dans un livre auquel on attribue quatre collaborateurs : Rivarol, Mirabeau, Laclos et Luchet, et qui en eut peut-être d'autres, tels que Champcenetz, ou même, s'il faut en croire Grimm, Sénac de Meilhan. Sénac de Meilhan, a en effet écrit des *Caractères*. Mais dans ceux que nous avons, Sénac s'est bien plus efforcé de faire une œuvre purement rhétorique et imitée de La Bruyère que de vraiment caractériser ses modèles. Il est douteux, d'un autre côté, que la très honnête Mme de Sabran se soit beaucoup laissé approcher de Mirabeau ou de Champcenetz dont la réputation, avant 1789, n'était pas des meilleures, encore qu'elle eût fréquenté, disons le chez la belle Mme de Champcenetz. Il est peu vraisemblable qu'elle fût connue de Laclos, familier du duc d'Orléans, chez qui une femme de son humeur ne pouvait aller, chez qui, en effet, elle n'allait pas, et en qui surtout elle vit de bonne heure l'instigateur de la Révolution. Pour la peindre comme elle l'a été dans la *Galerie*, il fallait l'avoir vue souvent et étudiée. Bien que les relations avec la Cour de Prusse, l'attrait de la superstition et peut être même de l'illuminisme, établissent plus d'un point de contact entre Mme de Sabran et Luchet, nous écarterons encore celui-ci dont le talent tour à tour entortillé et relâché n'eût pas pu composer ce morceau de belle tenue littéraire qu'est *Sapho*. Nous l'attribuerons donc à Rivarol qui l'avait rencontrée plus d'une fois sans doute chez les Trudaine, chez Champion de Cicé, et n'avait pas été sans entendre médire d'elle par Mme de Boisgelin de Cicé, sœur de Boufflers.

L'enfance des héroïnes n'est guère intéressante parce qu'elle donne bien faiblement à présager de ce qui sera plus tard leur attrait, je veux dire leur beauté et leurs passions. Sur l'enfance de Mme de Sabran, ajouterons-nous, l'on s'est déjà beaucoup trop étendu. Nul doute que celle-ci ne fût très gracieuse; mais ce sont des grâces qui ne captivent que lorsque la vieillesse a rendu incapable d'en ressentir d'autres. De la jeune Eléonore nous retiendrons simplement qu'elle fut habituée au malheur, et par suite à la résignation, par une belle-mère qui la détestait, un père indifférent, une grand mère et des religieuses d'une sévérité impitoyable et déplacée. A peine sortie du couvent, poursuivie par les sollicitations d'un aventurier qui dans le gouvernement du père a remplacé la belle-mère, elle n'a d'autre dé faite que d'épouser un septuagénaire sans fortune, mais couvert de gloire, porteur d'un grand nom, qu'elle rehaussera de son beau patrimoine, l'amiral comte de Sabran. De cette union elle a deux enfants, dont l'une sera Delphine de Custine, l'amie de Châteaubriand, l'autre, Elzéar de Sabran, l'auteur bien justement oublié des *Notes critiques sur le Génie du Christianisme*. Elle était heureuse, si c'est être heureux que de faire simplement son devoir; du moins, elle ne cherchait pas d'autre bonheur. Soudain, pendant qu'à Reims elle asssiste au sacre du Roi, son mari meurt, foudroyé par l'apoplexie. Elle était libre, elle était jolie, elle était sensible et elle avait 25 ans.

Nous ne sommes pas en Espagne où pendant un an l'usage veut qu'une veuve assiste chaque matin à une messe pour le salut éternel du défunt. Nous ne sommes pas non plus au temps des *Egarements du cœur et de l'esprit*, de la *Nuit et le Moment*, du *Sopha*... Le deuil de Mme de Sabran fut pour le moins aussi correct que celui qu'on peut voir aux jeunes veuves dans les romans de M. Paul Bourget Mme de Sabran s'habille de crêpe et de batiste, mais n'interrompt pas ses relations. On continue de la voir chez Mesdames, chez Mme de Marsan, chez Mme de Trudaine, chez Mme d'Andlau, voire chez le comte d'Artois. Elle continue de recevoir. Un jour le prince de Ligne lui amène le bourru chevalier de Boufflers. Parée de tout ce que ses malheurs ajoutaient à ses grâces premières, ravivée de tout ce que promettaient sa jeunesse et sa liberté, quel effet ne pouvait-elle pas produire sur un homme d'esprit au cœur naturellement faible et excitable? Il est facile, d'après la nouvelle de Boufflers écrite à cette époque, *Ah! si...* et où la comtesse est formellement représentée, d'imaginer ce que que fut ce commerce. On était entre gens bien élevés. Il n'y eut pas moins de retenue d'une part que de délicatesse de l'autre. Lorsqu'on fut arrivé au point où chacun tendait en secret et comme malgré soi, chacun comprit qu'il serait de mauvais goût de le différer. On le franchit donc, le 2 mai 1777, en observant toutefois ce que les convenances mondaines exigeaient.

Le chevalier de Boufflers et Mme de Sabran ne formaient pas un ensemble bien extraordinaire. Boufflers a le visage épais, la physionomie attristée; lui qui sait être le plus galant des hommes a souvent la rudesse du chercheur d'aventures et de l'homme de cheval; à cet esprit si léger, parfois si vif, Mme de Sabran doit reprocher d'être ordinairement lourd et endormi. Elle, est une blonde ébouriffée, s'il faut s'en rapporter au portrait de Mme Lebrun et aux vers de Boufflers, à *Sabran la mal peignée*; elle a les sourcils, les cils noirs, de grands yeux « bleus, striés de brun »; elle est assez grande, bien en chair, car Boufflers n'aime pas les « perches », les « obélisques » comme sa sœur de Boisgelin. Pour sa manière d'être et de s'habiller, voici ce qu'en dit Rivarol :

« Sapho feroit aimer l'indifférence, tant elle imite bien son attitude, ses regards, son langage. Son âme n'a jamais l'air de se troubler, et cependant elle aime

avec acharnement, elle hait avec fureur, elle se venge avec cruauté, elle intrigue avec persévérance.

« Sapho a de l'adresse dans tout ce qu'elle fait. Sa parure est assez le symbole de sa tournure d'esprit, elle n'emploie dans sa toilette rien que de simple, elle ne dit jamais rien à prétention...

« Sapho ne néglige aucune des ressources de la parure. Son art consiste à rejeter tout ce qui brille et à employer avec une adresse intime les ornements les plus simples ; elle a l'air de ne rien ajuster et de tout jeter au hasard ; mais, quand on l'examine, on voit que rien n'a été oublié. Si ce n'est pas une qualité, c'est encore moins un défaut. Quand le désir de plaire ne va pas jusqu'à la coquetterie, c'est une attention pour la société. »

Tous deux sont trop de leur temps pour n'avoir pas à la fois le goût de l'esprit et celui du naturisme. Goût qui paraît contradictoire, mais qui n'est que la double face de la même futilité. Il est vrai que ce goût, ils l'ont sans relief. Il ne les poussera certes pas, avec les disciples immédiats de Rousseau, au jacobinisme et au culte de l'Etre suprême. Ils en restent à la rocaille et à la bergerie galante. Mais, d'un autre côté, la sensiblerie à la mode les a pénétrés davantage, M^me de Sabran surtout. On aime à se représenter l'influence qu'elle eut sur Boufflers, à dire combien elle l'avait amené à un amour sentimental, à une tendresse constante, bien éloignés des légèretés de l'esprit. Si cela était vrai, n'en faudrait-il pas faire un énorme grief à cette femme trop simple ? Heureusement elle-même ne perdit jamais le goût des lettres et des choses bien dites et, pour Boufflers, il a laissé, du temps où il était déjà tendre, des témoignages assez lestes, tels que *la Montgolfière*, pour nous prouver suffisamment qu'il n'oubliait pas les réalités tangibles de l'amour.

M^me de Sabran ne fut pas sans pressentir ce que sa liaison avait d'imprudent. Outre le soin qu'elle devait à sa réputation, et qu'elle ne cessa jamais d'avoir, Boufflers n'était pas fait pour apaiser l'inquiétude d'une femme portée à une jalousie assez vive pour être, disait-elle, « son méchant lutin ». Sans croire qu'il eût encore dans l'esprit cette sévérité nécessaire pour jouer les Valmont, car il paraît qu'il l'avait eue, elle n'ignorait pas les succès du chevalier. Il ne s'était pas caché d'avoir eu un fils naturel de la comtesse de Craon, puisqu'il avait couru une chanson de lui à ce sujet. Puis il avait une charge bien dangereuse pour la fidélité : nous le voyons toujours en route à la tête de son régiment. Il faut dire que, de son côté, M^me de Sabran n'est pas moins occupée par le monde. On la voit constamment à Anisy, chez un prélat élégant, son oncle de Sabran ; on la voit à Voré, chez M^me d'Andlau, une des filles d'Helvétius ; puis à Choisy, chez le comte d'Artois. Un moment, elle hésite à suivre au camp du maréchal de Broglie MM^mes de Gontaut, de Villequier et de Seignelay, démarche qui était alors du dernier galant. Elle se résout pourtant à la solitude ou du moins elle peut songer à son ami. Elle est, d'ailleurs, presque aussi grande voyageuse que lui : tour à tour elle visite les Vosges, la Suisse, la Belgique, la Hollande.

Elle nous montre alors, dans les lettres de cette époque qui sont nombreuses, des épanchements de deux sortes. Le plus souvent, ils servent, par comparaison, de prétextes à sa jalousie dont il faut l'avouer, son avidité d'être aimée fait une part aussi grande que le soupçon. Heureusement pour Boufflers, la grand'mère et les sévères religieuses avaient appris à la jeune fille toute l'humble discrétion qu'on doit aux personnes auxquelles on se consacre. Pour lui, il n'eut pas de peine à lui persuader que ses inquiétudes « l'avaient toujours calomnié ». D'autres fois, ses transports sont soudains, plus vifs encore, sans qu'on en trouve la cause. Etonnés, nous continuons la lecture, et nous voyons qu'il sont le chant triomphal de tentations peut-être difficilement combattues. Rivarol nous dit, en effet, qu' « elle n'a pas renoncé au plaisir d'avoir des esclaves et aux réminiscences de la volupté ». Nous aimerons ainsi nous la représenter, comme toutes les femmes de sa condition, faisant, à Paris, mine de traiter son amant en étranger antipathique, et, belle d'insouciance, faisant à Bruxelles la conquête « d'un jeune négociant anglois, qui ne les a pas quittées de tout le voyage, qui de temps en temps leur payoit de la bière, à sa compagne et à elle, pour les rafraîchir et qui les avoit presque grisées ; car, par politesse, elles n'osoient refuser ». A Spa, se laissant aller à toutes sortes de confidences avec le prince Henri de Prusse, au point de le quitter « le cœur gros de regrets, les yeux bouffis de larmes ». Voluptés bien innocentes, sans doute, mais « moyens sûrs, d'après Rivarol, de fixer l'éclair de la jeunesse, ou du moins de prolonger le printemps ».

Cependant, M^me de Sabran vieillissait et l'avenir n'était point sans l'inquiéter. Boufflers, à qui elle dut demander de l'épouser, se déroba, prétextant que son nom avait encore trop peu de gloire et sollicita le gouvernement du Sénégal, qu'il obtint d'autant mieux que le poste était peu recherché. A la vérité il n'était pas pressé. Il attendit encore dix ans après son retour, jusqu'en 1797, pour consacrer une union que le monde avait acceptée, comme dit M^me de Genlis, à qui ses propres aventures ne permettaient guère la pruderie. M^me de Sabran prit alors l'exaltation de toutes les femmes dont la quarantaine approche. Au lieu de cette sensibilité passionnée et réaliste que sa maturité plus qu'accomplie aurait

nécessitée, par un contraste pénible, elle se jeta dans un sentimentalisme épuré qui n'était pas loin du mysticisme. Elle n'était plus jalouse, disait-elle, « parce que la jalousie est comme la peste : quand on en a réchappé, c'est pour la vie ». Elle n'était plus jalouse, surtout, parce qu'elle s'était spiritualisée. Un homme âgé, comme était Boufflers, malgré le platonisme où elle était parvenue à l'amener, n'aurait pu oublier les attraits terrestres d'une femme encore jolie. Mais il faut reconnaître, de la pureté de Mme de Sabran, qu'elle était singulièrement de saison avec un amant vieux et d'ailleurs absent.

Cette abandonnée put se consacrer entièrement à ses enfants. Elle avait un fils chétif, dégénéré et dont cette femme sensible chérissait surtout l'esprit et les talents précoces. Rivarol prétend que sa fille lui était indifférente. Mais il semble que Delphine, autant que le permettait le bas âge, ait manifesté un peu tôt cette indépendance qui plus tard devait la rendre fameuse. Mme de Sabran lui reprochait encore d'être sournoise. « Je lui vois, écrit-elle après une visite au couvent où est sa fille, je lui vois cependant toujours un air contraint qui me déplaît : la candeur et la franchise ont un air d'aisance qui frappe d'abord et auquel on ne peut pas se méprendre. J'aurais aimé moins de phrases et plus de démonstrations de sa part. » Cependant son cœur de mère était à la fois heureux et fier des succès de sa fille. Quoique le mariage de Delphine lui eût suscité des difficultés, elle ne se plaint nulle part d'avoir eu à les surmonter. Et si le jour que l'on signait le contrat, elle aima mieux laisser sa fille aller se promener dans le bois de Meudon, cette femme de mesure compensa cette absence en témoignant à Delphine le plus vif intérêt, le lendemain de ses noces.

Il paraît qu'elle faisait la plus grande affaire de sa santé. Boufflers la comparait à Mme de Trudaine « qui réduisait tous ses sentiments à une triste et folle occupation de sa santé ». Rien ne l'offusquait plus, pourtant, que de passer pour vaporeuse; du moins, Rivarol en témoigne, son humeur n'incommodait personne. « Tout ce que je puis faire de mieux, ajoute-t-elle, c'est de composer avec mes peines, de manière qu'il n'y ait que moi qui en souffre et que la société, et surtout mes pauvres enfants ne s'en aperçoivent jamais. » Elle pensait d'ailleurs, et c'est Rivarol encore qui nous le dit, « que rien n'était plus précieux qu'une de ces maladies qui ne causent ni inquiétude à ses amis, ni douleur à soi-même et fournissent un prétexte officieux à la paresse. »

Mme de Sabran avait un frère qu'elle désavouait. A l'entendre, il y avait beaucoup de mal à dire de lui, mais à l'entendre lui, il y avait, paraît-il, peu de bien à dire d'elle. Les éditeurs de Mme de Sabran ont avancé que c'était un mauvais sujet. Voici tout ce qu'en dit Boufflers, qui pourtant doit-être suspect. La scène se passe au Palais-Royal :

« Au milieu de la bagarre, j'ai trouvé ton frère, dans son costume accoutumé, avec une physionomie austère, parfaitement dans le sens de la Révolution. Il avait l'air de protéger une jeune citoyenne qui se fiait à sa tendresse comme Déjanire à celle d'Hercule. Il m'a demandé, d'un air que j'aurais pu croire ironique, des nouvelles de madame la douairière (1); je lui ai répondu vaguement, je lui ai demandé des siennes, nous avons parlé des affaires du temps et du moment. Son cabriolet est arrivé avec un grand cheval efflanqué qui avait autant de berloques au col que le maître en portait à ses cuisses. La foule s'est écartée respectueusement pour laisser passer Hercule et Déjanire; ils ont monté dans leur char et le petit Iolas a monté derrière et je les ai perdus de vue. Il faut te dire que la Déjanire est fille, non pas du fleuve Pénée, mais du ruisseau de le rue Saint-Honoré ; quoiqu'il en soit, j'ai peur que sa chemise ne soit encore plus dangereuse que celle de quelque Centaure que ce puisse être. »

Cependant, avec ces petites imperfections, Mme de Sabran, nous l'avons dit, avait du moins le bon goût d'être lettrée et d'aimer l'esprit. Delille, qu'elle avait rencontré chez Mme de Trudaine, avait été son premier maître de latin. Plus tard, elle en avait pris un autre, de moitié avec la comtesse Auguste d'Aremberg, la même qui, assure-t-on, était si malheureuse dans le choix de ses lectures. Elle peignait, composait des vers, des chansons, tout cela fort joliment. Enfin, ayant paisiblement survécu de quinze ans à ce chevalier qui, jurait-elle autrefois, était toute sa vie, elle était restée, dit Visconti, « d'une amabilité infiniment supérieure à celle des jeunes gens », ce qui ne surprendra pas si l'on songe que le romantisme allait triompher. « Après avoir considéré, ajoute-t-il, ces monuments d'une civilisation qui se détruit, on est tout étonné, lorsqu'on passe à une autre génération, de la différence de ton, d'amabilité et de manières. » Ce que nous pouvons voir par nous-mêmes, ne nous permettra pas un instant d'en douter.

FERNAND CAUSSY.

---

1. Mme de Sabran elle-même.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 4 — 5e SÉRIE — TOME II — 23 JUILLET 1904

IBSEN ET SON PUBLIC

(*Suite et fin*) (1)

Eh! Messieurs, comment expliquer ces visites obstinées qu'il y a peu de temps encore, Ibsen faisait deux fois par jour au seuil du Grand Hôtel à Christiania?

Tout l'hiver, il descendait de chez lui, de Victoria Terrasse, vêtu de sa redingote n° 2, s'asseyait au salon, lisait là les journaux du monde entier, jusqu'aux annonces, s'arrêtait parfois de lire et le regard perdu vers la rue, songeait à d'interminables chroniques où semblaient converger ses pensées et sa lecture, puis donnant un coup de foulard à son chapeau, il reprenait le chemin de son appartement.

Mais aux premiers rayons du printemps, sa mise devenait plus soignée, ses regards souriaient, et pardessus son journal il guettait les allées et venues des étrangers plus particulièrement des étrangères; à ces dernières il accordait de l'affabilité, autant qu'il était susceptible d'en avoir, tandis qu'il la refusait à ses concitoyens. Et si l'étrangère pouvait se passer d'un truchement norvégien, il ne cachait plus sa joie.

N'est-elle pas tout à fait significative et suggestive, cette attitude d'Ibsen allant écouter, épier, à travers les échos et la vie bruyante d'un hôtel, tout ce qui passe et disparaît, la vie de ces milliers de voyageurs qui entrent, séjournent et s'évanouissent? Il est là comme un mort au milieu des vivants, ou qui sait? s'estimant peut-être le seul vivant au milieu d'ombres d'individus qui *pourraient...*, qui auraient pu être des vivants...

Oui, Ibsen s'intéressait à la vie des étrangers, assistant à leurs représentations, à leurs fêtes sans qu'il s'en fit trop prier. Je l'ai vu moi-même, il y a six ans, présider un banquet offert à un Français et il resta jusqu'à la fin de la soirée. Vous voyez que s'il grommelle, comme l'a représenté Georges Brandès, à l'idée de dîner dans un milieu scandinave, il n'est tout de même point si sauvage avec les autres collectivités. Puis il n'oublia jamais l'hostilité qu'il rencontra dans son pays à ses débuts et il devina plus tard la mauvaise humeur jalouse que beaucoup de Norvégiens ressentaient à voir sa pensée se répercuter en Europe tandis qu'on goûtait moins les écrits de ses rivaux.

J'ai eu — et qu'on me pardonne de citer souvent mes souvenirs — l'occasion de voir dans une cérémonie Ibsen, Bjoernsön et Nansen à la fois. C'était, il y a sept ans, à l'enterrement de la mère de Bjoernsön. (On sait les liens de famille qui unissent indirectement Ibsen à Bjoernsön). Je vis d'abord Ibsen à l'église, puis au cimetière et ne le perdis pas de vue. A l'église, il resta seul ne soufflant mot à qui que ce soit; le corps légèrement penché en avant, il ne cessa d'observer tour à tour le prêtre qui officiait, puis Bjoernsön dont la haute stature dominait l'assemblée. Au cimetière, appuyé sur son parapluie, il ne reconnut personne dans la foule qui le négligeait, d'ailleurs et semblait l'oublier; mais Nansen vint à passer et ils échangèrent cependant quelques mots. Pour ce héros, l'homme de Solness, le lutteur contre l'impossible, manifesta une visible affection,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 16 juillet 1904.

encore que narquoise, mais admirative tout de même. Au conquérant du pôle, il parut dire : « Que vas-tu faire désormais, mon ami ? que pourrais-tu entreprendre de mieux ? »

Et il s'éloigna sans compagnon de route ; un quart d'heure après, il était au Grand Hôtel.

Non, rien ne rattache l'œuvre d'Ibsen, ces dernières années, au public norvégien, et il est absurde de déclarer qu'*Hedda-Gabler*, *Solness*, *Eyolf*, *Borkman*, *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, ne peuvent être compris et représentés que là haut.

Enfin, si je voulais appuyer encore mon sentiment à ce sujet, je rappellerais l'attitude des critiques norvégiens et celle du public. Nous-mêmes n'avons-nous pas entendu souvent à Paris, de la part de Scandinaves, cette phrase : « Mais qu'est-ce que vous pouvez donc bien comprendre à Ibsen, puisque nous autres, à part *Peer Gynt*, nous n'y comprenons rien ? »

Mais il y a mieux. Que joue-t-on le plus fréquemment en Norvège, à part *Peer Gynt* qui est, à vrai dire, une féerie nationale, que l'on mutile étrangement, dont on est parvenu à faire un spectacle pour amuser les enfants, ou une série de panoramas locaux destinés à satisfaire les étrangers qui ne veulent pas dépasser Christiania ? Que joue-t-on parmi les œuvres modernes ? En 1901, 1902, on a joué trois fois *Les Revenants* et *Hedda Gabler* sept fois, c'est tout ; par contre, pendant la même année, le même théâtre donnait vingt-sept fois *Paul Lange* de Bjoernsön. Quant aux pièces d'Ibsen, très connues chez nous, on ne les joue guère, presque jamais. Les œuvres le plus souvent représentées, sont l'*Union des Jeunes* ou *Les Guerriers à Helgeland*, cette dernière présente un intérêt évidemment très-national, mais moins général toutefois que celles que nous aimons et qu'on néglige presque absolument au Théâtre National.

A Bergen, où l'amour du théâtre est peut être plus profond qu'à Christiania, c'est encore l'*Union des Jeunes* qui de temps à autre rappelle le nom d'Ibsen sur l'affiche. Je tiens ce renseignement de M[lle] Platou qui m'a écrit à ce sujet et m'a déclaré « que les grands drames modernes, émouvants par leurs problèmes difficiles et inquiétants, les conséquences de leurs dénouements pénibles et tragiques plaisaient moins, malgré le respect dont on les entoure ».

Vous voyez, Messieurs, que la terre d'Ibsen — qui est aussi celle de Bjoernsön — ne lui est guère hospitalière et qu'on a raison de dire que son public se trouve partout, sauf là-haut !

Je n'ai pas à insister sur les autres publics scandinaves, puisque, si, en Danemark, une ferveur intelligente s'est manifestée ces dernières années, elle n'a guère fourni de résultats appréciables et qu'en Suède, si on excepte cette remarquable phalange de mathématiciens et de géographes qui honorent le monde savant, la majorité du public est plutôt indifférente.

Nous arrivons aux voisins d'Allemagne ; ceux-là auraient bien voulu faire d'Ibsen une force pangermanique. Ils ne tardèrent pas à le représenter, à Weimar, il y a de cela quelque quarante ans, mais de suite ils voulurent le germaniser. Ils ne se firent pas scrupule de modifier ses pièces, l'action même, en un mot ils se les adaptèrent.

Vous connaissez l'histoire du dénouement de *Maison de Poupée* : M[me] Nieman Raebe, actrice du théâtre Thalia de Hambourg, à l'instigation de son directeur (1) écrivit à Ibsen pour lui demander de modifier son dénouement, lui déclarant qu'il fallait satisfaire davantage la moyenne du public. Ibsen le fit sans se faire prier, et ce n'est que beaucoup plus tard, en 1880, que dans une lettre publiée, adressée à Heinrich Laube, directeur du Grand Théâtre de Vienne, il s'inscrivit en faux contre ce dénouement de convenance déclarant qu'il ne l'avait pas écrit *sous l'impulsion d'une bien grande conviction personnelle.*

Vous connaissez le dénouement actuel de la pièce : Nora, abandonnant sans scrupule son mari et ses enfants lorsqu'elle s'aperçoit, trop tard hélas ! qu'elle n'a été qu'une poupée soignée pendant de longues années et non une *femme* heureuse et pensante. — Voici maintenant le texte du dénouement qu'*en 1880* Ibsen donna *sans hésiter* à un directeur d'Allemagne, offrant en quelque sorte à la marche même du drame une porte de sortie accessible à quiconque aimerait à s'en servir.

Au moment de partir, Nora, décidée à quitter sa maison de poupée, dit :

NORA. — Nous aurons beau vivre ensemble, jamais nous ne deviendrons mari et femme.

HELMER. — Va-t-en (*lui saisissant le bras*). Mais tu vas voir les enfants au moins une dernière fois...

NORA. — Laisse-moi, je ne peux pas les voir, je ne peux pas !

HELMER (*la poussant vers la porte de gauche*). — Tu les verras ! (*il ouvre la porte et dit à voix basse.*) Regarde-les dormir tranquilles et sans souci. Demain, à leur réveil, ils appelleront leur mère et ils seront orphelins.

NORA (*tremblante*). — Orphelins !...

HELMER. — Comme tu l'as été.

NORA. — Orphelins ! (*En proie à une violente lutte intérieure, Nora laisse tomber son sac de voyage et*

(1) M. Moritz, je crois ?

dit : Je me fais tort à moi-même, mais je ne peux pas les quitter ! *(Elle s'affaisse devant la porte.)*

HELMER *(supérieurement heureux)*. — Nora !

Le rideau tombe...

Ce dénouement écrit sans mauvaise humeur prouve donc bien qu'Ibsen... a cherché longtemps à contenter le public. L'épreuve serait piquante de donner à Paris un soir ce dénouement, puisqu'il se trouve encore des personnes pour déclarer le départ de Nora déconcertant et inadmissible; mais je suis sûr que chez nous Ibsen n'y gagnerait rien, tandis qu'en Allemagne il subsiste encore dans la classe moyenne une sentimentalité particulière et familiale qui s'épanouissait mieux après une si charmante conclusion.

Le critique Georges Brandès, qu'on doit toujours citer lorsqu'on parle d'Ibsen, a écrit dans la *Revue Bleue* qu'Ibsen « fut salué en Allemagne comme un grand naturaliste au moment où l'on commençait à combattre l'ancien idéalisme » ; et, fort justement, Brandes ajoute « qu'on négligea en Allemagne l'idéalisme dans son œuvre ».

Certes, Ibsen a provoqué en Allemagne, en Autriche d'admirables travaux; les livres de MM. Elias (1), Bulthaupt (2) Woerner (3), etc., et sans omettre les remarquables conférences de M. Reich à Vienne (4) sont dignes de respect ; mais malgré cela, partis trop tôt, les Allemands s'égarèrent dans le naturalisme des *Revenants* et de certaines autres pièces. Puis, lorsque parut Rosmersholm, ils comprirent l'erreur de jadis ; ils boudèrent lorsque Solness vint — bien que cette œuvre vienne d'être reprise avec succès à Vienne — et ils firent tout à fait la grimace à Borkmann. Toutefois, à l'honneur de l'Allemagne studieuse qui n'a pu goûter la joie parfaite tant souhaitée d'associer ces deux esprits si dissemblables Nietzsche et Ibsen, il est bon de déclarer qu'elle ne cesse de travailler à pénétrer l'œuvre du dramaturge, qu'elle le commente dans toutes ses Facultés, que lorsqu'elle le joue, elle y apporte un soin pieux, enfin que les Allemands savent oublier les appréciations si cruelles d'Ibsen sur leur pays ; en dépit de tout, en Allemagne on admet la passion dynamique de son œuvre, alors même qu'on repousse ses derniers drames. On retrouve encore fréquemment les interprétations molles, chantantes, qui préparèrent « le pasteur somnambule » de M. Jules Lemaître — qui m'amusa un temps, — mais, au moins, on analyse, on critique, on *étudie*.

Le plus souvent, on ne représente que *Nora* et les *Revenants*; on ne comprend guère les autres pièces qu'on maintient au répertoire de toutes les villes, mais on le lit et le commente beaucoup, et c'est par centaines de mille que se chiffre la vente de certaines pièces ; on s'incline devant le génie d'Ibsen déplorant toutefois qu'il soit si peu allemand ! — « Un pareil lutteur qui, isolé, ne tient compte de rien, est indispensable quel que soit le but qu'il surpasse, » s'écrie M. Reich. Je crois qu'il y a là un grand enseignement de probité qu'il faut signaler avec d'autant plus de plaisir qu'il est plus rare.

Depuis vingt ans, en Angleterre, MM. William Archer, Bernard-Schaw, A.-B. Walkley mènent campagne pour Ibsen. De temps à autre, des séries de représentations ont lieu. Miss Elisabeth Robbins et aussi Mess Patrick Campbell ont joué, il y a quelques années, le *Petit Eyolf* et *Hedda Gabler*. Mais il faut croire que les recettes du théâtre de l'Avenue ne furent pas très fructueuses, puisque ces représentations ne furent pas renouvelées. M. Beerbohm Tree s'est essayé dans l'*Ennemi du Peuple*; *Nora* encore est joué quelquefois, mais le public anglais qui ne vient guère au théâtre que pour goûter des joies simples et autorisées demande autre chose et les bonnes volontés de la Stage Society — Théâtre d'essais — n'ont pas abouti.

Les livres des critiques circonspects paraphrasent le plus souvent ceux du continent, et M. William Archer, la personnalité la plus éminente du mouvement ibsénien en Angleterre, las d'attendre des représentations incertaines, reste aujourd'hui dans une attitude dédaigneuse et indifférente, un peu analogue à celle d'Ibsen en Norvège, ces dernières années.

Un temps on put croire qu'une partie du public qui souffre de l'intolérance du clergé anglican puiserait des forces vives dans quelques œuvres du dramaturge dirigées contre le clergé piétiste du Nord ; mais cet espoir est demeuré sans lendemain. On vit au jour le jour, en Angleterre, et la masse du public ne s'émeut guère des grandes manifestations de la pensée. Le souci du quotidien finit même par impressionner des esprits très éclairés et très fins, et je n'ai pas été peu surpris d'entendre M. A.-B. Walkley dire dernièrement : « Mais on s'occupe donc encore d'Ibsen en France ? Il nous paraît bien démodé ! »

J'arrive, Messieurs, aux pays latins, et — voilà qui est vraiment extraordinaire, — j'incline à croire que c'est particulièrement dans les pays de race latine que le théâtre d'Ibsen s'est le plus et le mieux répandu.

Quel ne fut pas mon étonnement, l'année dernière, lorsque, voyageant dans l'Amérique du Sud, je constatai qu'on connaissait Ibsen à Rio-de-Janeiro, à Buenos-Ayres, au moins aussi bien qu'à Paris et à Berlin. Les troupes italiennes de Zaccone, d'Eleo-

(1) *Saemtliche Werke* (Berlin : Fischer).
(2) *Dramaturgie* (Oldenburg).
(3) *Ibsen* (Munich).
(4) *Vingt conférences* publiées à Dresde.

nora Duse et bien d'autres y ont vulgarisé Ibsen.

En Europe, les Espagnols jouent, démarquent, adaptent Ibsen avec une impudeur souriante, mais son œuvre *porte* ; Ibsen a là ses fervents, et l'individualisme farouche du penseur exalte ces nations latines qu'une religiosité fanatique et criminelle asservit longtemps. Entre les zarzuelas d'Espagne, les comédies italiennes et les drames d'Ibsen, l'abime est comblé d'autant plus aisément que ni les Italiens, ni les Espagnols n'ont eu, autant que d'autres nations, à secouer le joug d'une littérature intermédiaire et assez artificielle. D'un bond, les uns et les autres se sont jetés sur cette source de vie féconde et inespérée dans le désert des mirages où ils s'égaraient; de ci, de là, quelques scrupules sont encore plaisants à noter, mais ils disparaîtront vite. La sagesse des nations qui veut que les extrêmes se touchent, ne m'a jamais paru avoir aussi raison que dans le cas d'Ibsen devant la majorité des publics italien et espagnol (1).

Il me serait facile, je crois, de démontrer maintenant que, après avoir été les derniers à représenter Ibsen, nous sommes vite parvenus à être aujourd'hui les mieux initiés. J'ajouterai même que l'écho de ce qui fut écrit en France sur Ibsen influa sur ses dernières œuvres.

Lorsque, le 30 mai 1890, Antoine, courageux, encore qu'un peu étonné de son audace, comme étourdi, nous donna pour la première fois *Les Revenants*, on se regarda déconcerté. On était alors tout à la joie nouvelle de la formule rosse de « la tranche de vie » La stupeur fut telle que je crois me souvenir — mais je n'oserais pas l'affirmer — qu'Antoine, inquiet sur l'impression que pourrait produire, soit *Les Revenants*, soit *Le Canard sauvage* — qu'il donna la saison suivante — songea un moment à faire adapter (lui aussi !) une de ces deux pièces par l'érudit Henri Céard ; heureusement, ce ne fut là qu'une tentation passagère

(1) Sur la foi de certains ayant vu la très grande Eleonora Duse jouer en Italie *Nora* j'avais, tout en manifestant mon étonnement lors de la conférence de la rue d'Athènes, raconté ici que, à l'envers de Mme Nieman-Raebe, l'actrice allemande qui, à la dernière minute, reste au foyer à cause des enfants, Mme Duse partait bien pour de bon, mais seulement après s'être agenouillée devant l'image de la madone suspendue auprès de leur chambre.

Pris de scrupule, j'ai écrit à Mme Duse, lui demandant de me confirmer le fait et si elle avait le souvenir d'avoir jamais une seule fois inventé ce jeu de scène... Quelques heures après je reçus par télégraphe la réponse de Mme Eleonora Duse; elle réjouira tous ceux qui, comme moi, reconnaissent en Mme Duse la plus grande interprète de la souffrance et de la vie humaine aujourd'hui. Voici cette réponse :

« Jamais, jamais, jamais. Ce serait trahir le texte et n'avoir rien compris ni à Ibsen, ni à Nora. Jamais Nora ne ferait une telle stupidité, une telle bêtise. — Et voilà comment on écrit l'histoire !

« ELEONORA DUSE. »

Les années qui suivirent *Les Revenants*, on travailla à découvrir le trésor, mais sans fil conducteur, sans une étude d'ensemble sur l'œuvre d'Ibsen qui permît de discerner juste : on n'avançait qu'avec une extrême circonspection et les interprétations s'en ressentaient.

Quelques mois on parla du naturalisme d'Ibsen — on subissait encore l'influence des opinions de la critique allemande ; — on lut les traductions hâtives que l'éditeur Savine jetait dans le commerce, puis, tout à coup, le voile se déchira brusquement et, d'un saut, notre esprit lumineux parcourut toute la courbe de l'œuvre d'Ibsen. Nous éprouvâmes une joie d'enfant à le découvrir, à le déchiffrer, à saisir toute la grandeur, tout le génie du maître de l'individualisme moderne.

Depuis le jour, — voilà qui est plaisant — où un M. Harald Hansen (août 1889) écrivit à M. Jules Lemaître qui, parmi les premiers, publiait une série d'articles judicieux sur Ibsen, une lettre reproduite dans son feuilleton, et dans laquelle il était dit que l'œuvre d'Ibsen était, avant tout, nationale, norvégienne, de ce jour là, précisément, il semble qu'Ibsen se soit appliqué à démontrer le contraire.

Alors que M. Lemaître vulgarisait la plus répandue des œuvres d'Ibsen en Europe, *Nora*, dans le même moment Ibsen, abandonnant toute idée et tout personnage pouvant appeler un rapprochement norvégien, en 1892, publiait *Solness*, où il montrait sa ferme intention de ne plus être national, mais universel et humain.

Reportez-vous à ces feuilletons de M. Jules Lemaître et voyez les drames qui parurent ensuite, vous constaterez qu'Ibsen ne fut nullement insensible à ce qu'écrivait chez nous la fraction intelligente de la critique ; j'ai dit « la fraction ».

Jamais on ne le voit plus, à partir de cette époque, mettre de pasteur en scène ; peut-être, au surplus, avait-il prévu combien un certain cléricalisme pouvait nous agacer à la longue. (Ne réservez, Messieurs, à cette incidente appréciation qu'un crédit fort accidentel.)

Enfin chaque fois qu'un Français s'en fut depuis lui demander des éclaircissements sur telle ou telle de ses pièces prise au hasard, toujours Ibsen répondit : « Je vous en prie, ne me demandez pas ce qui a déterminé telle de mes œuvres ; elles sont rivées les unes aux autres comme les maillons d'une même chaîne ; relisez-les ou jouez-les chronologiquement, et point ne sera besoin de commentaires. »

Voyez en 1892 Ibsen vivant tranquillement à Christiania dans la mélancolique certitude qu'il n'y a plus grand chose à faire pour l'individu, chaussé depuis bien longtemps de « ces bottes en cuir de buffle » dont parle Renan « de la modération et du bon

sens » ; il doute de la force individuelle lorsque, tout à coup lui parviennent les échos de la campagne libertaire qui marqua les années 1893-1894. Croyez-vous qu'il reste insensible, lui, le vieux Viking assagi déjà au déclin de l'existence, lui qui reçoit les honneurs tardifs que lui rendent quelques Scandinaves, lui qui a toujours crié : « Sois toi-même », qui n'a jamais rien vu venir ni de Norvège, ni d'Allemagne, ni d'ailleurs, pour l'affranchissement moral individuel ? Sans aucun doute, il ne cherchera pas à communiquer avec nous d'une manière intime, — il est trop suspect pour cela ; de plus, il est vieux, il a bien gagné quelques années de repos, puis il ne parle pas notre langue... — (il est vrai qu'il s'est vanté de savoir l'italien !) — mais à ce moment il se ressaisit, il se met à réfléchir encore : « Ce qu'il y a de meilleur en nous, c'est la pensée » chuchote Almers. Ibsen n'a plus l'âge d'attacher la torpille aux flancs de l'arche, mais *la révolte de l'esprit humain* lui suffit.

Qu'importe que des sottises aient été débitées chez nous, puisque sa parole nous est tout de même parvenue ! De toutes les classes de la société, sur tout l'horizon, des êtres surgirent qui, sans l'avoir jamais lu, sans l'avoir jamais vu jouer, conçurent des pensées ibséniennes et créèrent en eux leur harmonie. Il s'en trouva même parmi les adversaires d'Ibsen, et c'est bien là, je pense, ce que le Maître souhaitait.

Dans un journal libertaire, un écrivain connu donna de bonne foi sur Ibsen, une série d'articles intitulés : « Un anarchiste sans le savoir ». Chaque individu qui sut s'affranchir, qui apparut *à lui-même*, vécut et fut un héros d'Ibsen. Etant plus passionnés que tous les autres peuples, nous l'avons prouvé, il n'y a pas encore bien longtemps, nous souffrons plus douloureusement d'avoir eu le col endolori par les jougs de l'autorité et de la morale sous leurs formes diverses. Or, comme toujours Ibsen fit œuvre de révolutionnaire, qu'il n'y a que la *révolte de l'esprit* qui importe, qu'avions-nous besoin d'entendre de plus précis ? Qui encore plus que le simple, le prolétaire, est à même d'aspirer le souffle de révolte que jette l'œuvre d'Ibsen ?

Des germes d'émancipation harmonieuse sont tombés dans de jeunes cerveaux : ce seront les seuls maîtres de demain. Là, l'œuvre d'Ibsen, chez nous, a été féconde, et il faut ne pas être sincère, ou être injuste comme le sont certains critiques allemands, pour venir déclarer que sa doctrine est imprégnée d'un individualisme chargé de désolation qui déprime l'individu.

Que l'on comprenne donc au contraire, qu'on veuille donc bien suivre la merveilleuse ascension qui va de *Solness* à *Eyolf*, d'*Eyolf* à *Borkmann*, de *Borkmann* à *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*. Il crie, il hurle, le vieil Ibsen, ivre d'amour libre et d'orgueil dans *Solness*, ivre de charité dans *Eyolf*, éperdu d'égoïsme dans *Borkmann*. Et que l'on *sache vivre enfin sans résignation mortelle dans la beauté de la forme, de la force rayonnante que nous sommes, mais honte à la résignation funeste, fatale, car la résignation est une honte et non une vertu !*

Je crois vous avoir démontré que nous avons chez nous aujourd'hui un grand nombre d'ibséniens sans le savoir. N'attendez pas de moi des preuves minutieuses, mais admettez les joies ou les haines fécondes pour la cause individuelle que peuvent susciter les représentations d'Ibsen, et, en passant, accordez-moi qu'il n'est pas nécessaire d'avoir lu l'œuvre d'un penseur ou de l'avoir vu représenter pour en subir le contre-coup. M. Ossip-Lourié, s'autorisant à propos du livre de M. G. Tarde, *La répétition universelle*, dit fort justement à ce sujet « c'est là une manifestation de la loi générale des choses (1) ».

Sans doute les premières représentations d'Ibsen ont été incertaines, incorrectes, et la mauvaise humeur du public n'était que trop souvent justifiée. On comprenait mal, on déchiffrait mal ces longues phrases pleines d'incidentes qui débordaient, empiétant les unes sur les autres, traductrices mal aisées des courtes répliques norvégiennes simples et elliptiques. Que faisait-on alors Messieurs ? Oh, c'est bien simple : on attribuait à je ne sais quel lyrisme, quel romantisme brumeux ce que l'on ne comprenait pas et on « mélopait », on chantait. Oui ! Il fallut une initiation près du Maître pour comprendre combien nos tempéraments français sont proches parents du tempérament normand, et combien ils peuvent en être les fidèles interprètes.

Enfin comme d'autre part, on s'était embarrassé du souci d'un pittoresque et d'une ingéniosité vraisemblables d'ordinaire, mais qui n'avaient pas leur raison d'être dans les drames si intimes, si tragiques d'Ibsen, il fallut encore répudier tous ces procédés de fantoches plus ou moins vivants où l'on venait de s'évertuer pour présenter au public des êtres, des âmes simples et humaines.

Voilà pourquoi je suis convaincu que les étrangers se sont aperçus, bien après nous, qu'ils avaient fait de faux marchés avec Ibsen, qu'ils avaient été abusés, et que nous seuls nous étions dans la vérité.

Le public ibsénien (ceci est de la statistique) a décuplé en France depuis douze ans, et si M. Coquelin, comme il en manifeste l'intention, joue prochainement *l'Ennemi du Peuple*, vous verrez que son initiative donnera le signal de toute une série de reprises qui accentueront la progression croissante du public.

---

(1) V. *La Philosophie Sociale dans le Théâtre d'Ibsen*, par Ossip-Lourié (Alcan, édit.).

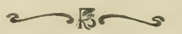
Les partis ou les critiques moraux qui veulent utiliser l'œuvre d'Ibsen pour les démonstrations qui leur sont chères font fausse route; non seulement ils ne parviendront pas à égarer les consciences, mais ils se condamnent eux-mêmes puisque les uns et les autres n'ont pas de force en eux-mêmes. Ibsen comme Peer Gynt comme le Cynique de la Grèce ancienne, est citoyen du monde, et à cause de cela il est à chacun de nous et il n'est à personne, mais il est avant tout très proche de l'humble, du solitaire qui ne sait rien ou peu de chose, qui n'a pas encore reçu de fausse empreinte.

Sans doute, il appartient également aux savants et aux penseurs, aux poètes parce qu'il n'embarrasse pas les consciences, parce qu'il est un grand Individu supérieurement intelligent.

Ceux qui voient de la désolation dans l'œuvre d'Ibsen sont ceux qui ne le comprennent pas ou tout au moins je le répète, ceux qui ne cherchent pas à le comprendre. Certes, une révolution technique théâtrale, une révolution morale, ne pouvaient pas s'accomplir sans déchaîner des haines ou de la mauvaise foi. Mais un Ibsen qui, à l'âge de 72 ans, sait — avec quelle ferveur ardente — chanter un cantique d'amour comme celui d'Ellen à Rubeck à la fin de *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, cantique d'amour et de joie s'élevant au-dessus de l'inconnu social scientifique de notre nouveau siècle, celui qui déclare à 72 ans, qu'il va *revenir sur le champ de bataille avec un nouvel équipement et de nouvelles armes*, celui-là n'est pas un homme de désespoir!

Et puis, les simples, les innocents sentent et voient, encore mieux que nous-mêmes! *Agir, mourir en beauté!... La joie de vivre!...* ces claires locutions sont entrées dans le vocabulaire du prolétaire et j'en ai la ferme conviction, avant 50 ans, c'est lui qui constituera le vrai public d'Ibsen; il n'y aura pas d'autre forme simpliste de théâtre pour lui, de théâtre « du peuple », car toutes les autres, inventées à son intention, sont insultantes pour son idéal. Et la satire passionnée, et la passion, la goguenarderie féroce et même un peu crispée d'Ibsen achèveront cette révolution morale déjà commencée dont personne n'ose s'entretenir, peut-être par peur. A ce moment-là, Ibsen ne sera plus considéré, ni comme un Norvégien, ni comme un Allemand, ni en pasteur, en théosophe, en socialiste ou en maçon, il sera simplement considéré comme l'Antique, un grand et beau citoyen de l'humanité, *ayant fait œuvre dramatique!*

LUGNÉ-POË.



LA DOCTRINE ANGLAISE D'EXPANSION IMPÉRIALE

III. — LES CONSÉQUENCES POLITIQUES

L'expansion impériale était imposée, consciemment ou non, par un courant économique et intellectuel si intense, par des circonstances historiques si pressantes que libéraux et conservateurs ont annexé avec un zèle égal. Il faut, en effet, inscrire l'absorption des terres tropicales suivantes, à l'actif :

Des cabinets libéraux.	*Des cabinets conservateurs.*
1871 Griqualand occidental.	1874 Fiji.
1871 Perak et autres Etats.	1876 Socotra.
1881 Boréo septentrional.	1878 Chypre.
1882 Occupation de l'Egypte.	1886 Birmanie sup.
1883 Nouveaux Etats malais.	1886 Afrique orientale.
1881 Nouvelle-Guinée Britannique.	1887 Zululand.
1884 Protectorat de la côte du Niger.	1888 Sarawach et Bruneï.
1884 Nigeria.	1888 Pahang.
1884 Pondoland.	1889 Rhodesia.
1884 Somaliland.	1890 Zanzibar.
1884 Bechuanaland.	1891 Afrique centrale.
1894 Tongoland.	1896 Ashantis.
1894 Uganda.	1898 Weï-hai-Wei.
	1898 Kow-Lung.
	1898 Soudan (1).

De ce tableau il résulte, que les seuls Ministères dont l'activité conquérante puissent être rapprochée de celle des cabinets Beaconsfield et Salisbury se trouvent être ceux que présida l'apôtre du droit international, l'homme d'Etat pacifique, Gladstone. Et en effet, malgré ses moyens exclusivement militaires, ce second courant Impérialiste, tout comme le premier, mais, à un degré moindre cependant, aurait pu prétendre à une certaine action pacifique. Comment le droit d'occupation, auquel, dans une même société, des hommes, égaux par la culture générale et les droits civiques, se refusent à reconnaître un caractère inviolable, aurait-il, pour des collectivités, dont la civilisation diffère, une portée absolue? Si des nouveaux venus, sans songer un seul instant, ni à exterminer, par les balles et le feu, l'alcool et le « Travail obligatoire » les premiers occupants, ni à les assimiller brusquement, en détruisant leur organisation politique, et leurs coutumes religieuses, se préoccupent seulement d'exploiter, d'une manière plus complète, des richesses ignorées ou même méconnues, de mettre un terme à des usages sanguinaires et à des guerres permanentes, comment nier la légitimité absolue et l'action pacifique de cette expansion coloniale?

Non seulement, l'origine militaire de ces annexions. le contact de deux races, les pouvoirs absolus d'une minorité rendent difficile le respect de ces restric-

(1) *Samuel, o. c.*, p. 329.

tions ; mais encore étant donnés les caractères particuliers du tempérament et de la Société britannique, l'Expansion Impériale devait exercer sur l'Angleterre contemporaine une triple influence belliqueuse, morale, intellectuelle et politique.

*
* *

Sans méconnaître les qualités de la race Anglaise, ni oublier la sympathie qu'elle a témoignée, à diverses époques, à des nations opprimées, il est cependant impossible de nier que les expéditions annuelles et les conquêtes permanentes aient exercé, non seulement sur leurs auteurs, mais sur l'opinion publique, elle-même une action débilitante. Les auteurs anglais ont reconnu, que les récits des *War-correspondants* et les romans des apôtres de l'Impérialisme avaient contribué à rendre les générations contemporaines, plus brutales et plus agressives : « Un des caractères du nouvel Impérialisme est l'exploitation et le mauvais traitement des indigènes... La balle Dum-Dum fut condamnée à la Conférence de la Haye par tous les Etats, excepté l'Angleterre et les Etats-Unis, qui déclarèrent qu'elles ne pouvaient renoncer à les utiliser dans leurs guerres contre des sauvages. Tandis que nous pensons qu'il est parfaitement juste et légitime d'infliger de terribles blessures à des hommes, qui ne possèdent pas une peau blanche, on considère comme un crime, que ces baltes soient utilisées contre nous... M. Rhodes, « une personnification de l'impérialisme », au dire du *Times*, qui devrait s'y connaître, vota, au Parlement du Cap, en faveur du projet de loi sur le fouet, qui donnait le droit au maître de battre des indigènes, après en avoir référé à un magistrat. Sir Arthur Hardinge raille « la faction antiesclavagiste » de Zanzibar ; et il est fort peu certain, que le gouverneur Eyre eut été arrêté (*brought to book*), s'il avait pendu Gordon en 1901, au lieu de 1865. La destruction des indigènes est à la fois l'occupation et la distraction de leurs vies, pour les héros de M. Kipling. Quand l'aveugle Dick Helbar, au Soudan, entend tirer le canon, il s'écrie avec délices : « Donnez-leur le feu de l'enfer ! oh ! donnez-leur le feu de l'enfer » ; et on nous apprend avec délicatesse, que frapper d'estoc et de la taille des Afghans produit un bruit semblable à la viande coupée sur le billot » (1). Avec raison M. Gooch, qui énumère aussi sincèrement ces jolies malpropretés, rappelle que les Anglais n'ont point été seuls à les commettres. Avant de les flétrir, du haut de leurs consciences sereines, les Allemands devront évoquer dans leurs mémoires les sanglantes débauches de M. Peters, le fondateur des colonies de l'Afrique Orientale, et les Français, les massacres de la mission Voulet et Chanoine. Sans donc songer, un seul instant, à oublier cette communauté dans le crime, constatons seulement, avec les mêmes auteurs anglais, que l'opinion britannique n'a point entouré d'une réprobation unanime, tous ces actes de brutalité. Et lorsque à des faits isolés succédèrent des mesures collectives, la confiscation en 1877, à la suite d'une émeute, des propriétés de 8.000 Cafres « terre excellente, susceptible d'être morcelée en un certain nombre d'exploitations » (1), l'organisation, dans l'Afrique Méridionale du « travail obligatoire » pour les indigènes (2), la nation anglaise endurcie par ses lectures (3) et ses émotions passées, aguerrie d'ailleurs de longue date par la rudesse romaine de son tempérament, les souvenirs belliqueux de son histoire, et les traditions sportives de sa société, les accepta avec sérénité.

*
* *

Sous l'action de cette expansion impériale, les consciences britanniques sont devenues moins sensibles aux brutales agressions, les pensées anglaises plus rebelles aux règles du droit international.

La guerre fut considérée comme un acte normal, une forme de la vie nationale (4) ; bien plus comme un phénomène nécessaire : « Aucun peuple ne s'est élevé à la grandeur sans la discipline de la guerre ; peu ont été capables de développer les plus hautes capacités, en art, science, savoir ou industrie, excepté sous son impulsion. Les grandes époques littéraires sont d'ordinaire celles qui ont succédé à une guerre heureuse... L'âge de Périclès n'était pas une époque où les hommes n'eussent point tâté de la bataille ; et de même pour l'âge de Dante ou celui de la Reine Elisabeth... Les terribles, mais rares et courtes guerres des temps modernes fourniront ce tonique occasionnel, dont le corps social a besoin. En attendant, la préparation, soigneuse et systématique, au conflit possible, est une inappréciable discipline, qui semble nécessaire à une époque où l'aisance (*confort*) grandit et où la religion perd le pouvoir nécessaire pour élever les esprits des hommes au-dessus d'un matérialisme grossier (5). »

(1) *Heart of the Empire o. cit.* p. 328 ; voir aussi *Gilbert Murray the Exploitation of inferior races. Libéralism and the Empire* ; *J. A. Hobson o. cit.* p. 210, 240. etc.

(1) *J. A. Hobson*, p. 276.

(2) P. 282, 287.

(3) Ex. « Le foot-ball est un bon jeu ; mais bien meilleur que tout autre jeu, est la chasse à l'homme » *Baden-Powell-Aids to scouting* p. 124 ; *Winston Churchill the River War* (notamment p. 204, 206) *W. O. L. Beynon With kelly to Chitral* 1899 ; sir *R. Slatin. Fire and Sword in the Sudan* 1899.

(4) Sp. *Wilkinson, o. cit.*, p. 117.

(5) *Sidney Low-Should Europe disarm?* XIX Cent., oct. 1898. — Voir d'autres citations dans : *Robertson. Patriotism and Empire*, 2°, *ed.*, 1900.

Mais, si les luttes collectives à main armée sont une forme normale et nécessaire de l'activite humaine il s'ensuit que toutes les règles, à l'aide desquelles des juristes se sont efforcés de limiter ce qu'ils considéraient comme un « mal », doivent être accueillies par le dédaigneux sourire d'hommes pratiques. L'hostilité traditionnelle de l'opinion britannique pour le droit international s'est accrue ; et Spencer Wilkinson s'en est fait l'interprète. Il a raillé et réfuté les six principes, à l'aide desquels Gladstone prétendait enrayer « les droits, les intérêts, ou les ambitions, les trois mots sont synonymes du Royaume-Uni (1) ».

La diplomatie ne doit pas se donner comme but « de conserver aux nations la bénédiction de la paix ; c'est la négation de toute politique ». Les Etats ne sont pas égaux : « dans ce monde, il n'y a pas d'autre moyen, excepté la guerre, pour trancher une sérieuse querelle internationale. Les nations acceptent l'arbitrage pour des disputes futiles ; mais elles n'acceptent jamais l'arbitrage pour des questions, qui sont ou qu'elles croient être d'une importance vitale. Une nation qui se fie à ses droits, au lieu de se fier à sa marine et soldats, se trompe elle-même et prépare sa propre chute (2) ». Entrainé, de conséquences en conséquences, Spencer Wilkinson en arrive à condamner la déclaration de Paris et la législation qui décide que le pavillon neutre protège contre la confiscation tous les articles destinés aux belligérants, à l'exception de la contrebande de güerre. « Il apparait que l'immunité du drapeau neutre est considéré comme une concession à l'humanité. Il n'en est rien... Il *s'agit simplement de diminuer les effets de la victoire* navale. » Et il considère comme « incroyable », qu'il se soit trouvé des ministres anglais pour accepter cette restriction (3). Pas une des règles, les plus humaines du droit international ne pourrait résister à une pareille argumentation. L'intérêt des belligérants excuse tout, justifie tout. La courtoisie de l'homme de sport est la seule garantie de l'adversaire malheureux.

*
* *

Cette influence intellectuelle et morale des conquêtes est d'autant plus redoutable que les annexions régulières ont multiplié et facilité les chances de conflits. Si de 1884 à 1900, la surface des possessions britanniques a grandi d'un tiers, comment les sources de difficultés diplomatiques n'auraient elles point été accrues ? Si cette expansion est le résultat de lois biologiques, qui déterminent l'évolution des peuples, imposent aux races des missions distinctes, les contraignent enfin à lutter les unes contre les autres, comment les hommes d'Etat et l'opinion britannique ne se montreraient-ils pas plus cassants lorsque leur légitime et providentielle activité se trouvera sur un point enrayée par un rival européen, ou menacée par une nationalité rebelle (1) ? Pourquoi d'ailleurs redouter une solution brutale, puisque l'Angleterre dispose pour faire prévaloir ses droits, d'une armée indigène qui peut être décimée sur les champs de bataille, sans que les femmes anglaises aient à porter le deuil des morts et les contribuables britanniques à payer les pensions des orphelins (2) ? L'expansion impériale fournit pour trancher les conflits, dont elle multiplie le nombre et envenime les négoéiations, une arme commode et bon marché.

Son influence belliqueuse était d'autant plus redoutable, qu'elle avait par avance sapé les bases des résistances pacifiques, brisé l'autorité des pensées juridiques et détruit les scrupules des consciences morales.

IV

Différents par leurs origines économiques et intellectuelles, identiques par leur action psycologique sur ces pensées imaginatives et ces âmes religieuses, les deux doctrines de concentration et d'expansion impériales se ressemblent enfin par l'action belliqueuse qu'elles ont exercée sur l'Angleterre contemporaine.

Toutes les deux se prêtent à la justification d'une seule et même guerre, contre un peuple de race blanche. Les apôtres de l'unité du monde anglo-saxon y verraient le moyen de réaliser, entre toutes ses fractions, cette alliance miiitaire, de produire sous toutes les latitudes cet ébranlement, prélude nécessaire d'une révision constitutionnelle et d'une fédération politique. Les pionniers de la *Pax Britannica* y verraient l'application nécessaire des lois biologiques et la disparition d'un obstacle à une activité légitime.

Ces deux courants impérialistes se rapprochent, enfin, dans une œuvre politique commune : ils ont enrayé le mouvement démocratique et affaibli le libéralisme parlementaire. Tous ces efforts pour réaliser l'unité impériale, par des manifestations pu-

(1) P. 7-11.

(2) Ces six préceptes avaient été posés, lors de la campagne « Midlothian » 1879. I. Développer par des réformes intérieurs, les forces de l'Empire et les réserver pour des circonstances extérieures importantes. II. Donner comme but à la politique étrangère, la conservation de la paix. III. Travailler à maintenir le concert Européen. IV. Eviter les engagements inutiles. V. Reéonnaitre l'égalité des droits des nations. VI. Donner comme guide à la diplomotie anglaise l'amour de la liberté.

(3) P. 137.

(1) *Kidd the Control of the tropics*, p. 45, 58, 59.

(2) *J. A. Hobson*, *o. cit.*, p. 145.

bliques ou des réformes administratives, accroissent le prestige, et partant, l'autorité de la monarchie héréditaire, symbole de l'Union anglo-saxonne, limitent le rôle, et partant les droits, du Parlement, par la création, à côté du ministre de conseils fédéraux (1). L'expansion impériale grandit, aux dépens du pouvoir législatif, l'autorité du pouvoir exécutif. Au fur et à mesure que s'étendent le champ de son activité et le nombre de ses fonctionnaires (2), accroît les pouvoirs de l'aristocratie, aux dépens de ceux des classes démocratiques puisque les conquêtes nouvelles lui apportent, avec le prestige des victoires, les revenus de placements privilégiés (3). Né de la réaction conservatrice, qu'entraîna l'évolution industrielle, l'impérialisme, sous ses deux formes leur restait indissolublement lié.

Seule une diminution au profit de la vie rurale et de l'activité agricole, de la vie urbaine et de l'activité industrielle, qui permettrait au Royaume-Uni de se suffire économiquement à lui-même, et une modification dans la distribution de la fortune mobilière répartie en un plus grand nombre de mains, qui rendrait impossible la pléthore des capitaux concentrés, — atteindraient, dans leurs causes premières, les deux courants impérialistes. L'unité et l'expansion impériales deviendraient pratiquement inutiles.

Ces deux doctrines, ces deux mouvements continueront, pendant longtemps encore, à exercer sur la vie intime, sur la politique extérieure du Royaume-Uni, l'influence dont nous nous sommes efforcé de déterminer les caractères et de préciser la portée. Le jour où, dans une Angleterre aussi démocratique que telle de nos provinces françaises, l'herbe poussera dans les faubourgs déserts et le blé aux abords des villages ressuscités, n'est point près de luire. Son soleil est bien loin, — au-dessous de l'horizon. Qui sait même s'il se lèvera ?

JACQUES BARDOUX.

LE LENDEMAIN DU MALHEUR

(*Suite et fin*) (4).

VIII

La veille de ce jour-là, Thérèse avait dit à Raymond, qui la suppliait de mettre un terme au mystère des sentiments qu'elle éprouvait pour lui :

— Demain, si le temps est beau comme aujourd'hui venez m'attendre, au bord du lac de Ville-d'Avray, près duquel nous nous sommes rencontrés, une seconde fois, sans nous connaître. Je vous dirai, sur moi, des choses que vous devez savoir.

— Mais vous me délivrerez de l'incertitude qui me tourmente, jour et nuit?

— Après l'entretien que nous aurons là, sans témoins, vous jugerez vous-même quelle conduite vous pourrez avoir, avec moi.

Ces conventions avaient été arrêtées, entre Raymond et Thérèse, quelques semaines après leur retour de Saint-Pol-de-Léon, dans le salon de M^me^ Frédéric Evrard, à Paris, durant les quelques minutes qu'ils y avaient passé, seuls, avant le dîner.

Le ciel avait favorisé leurs vœux. Il était lumineux et doux, depuis le matin. En sorte qu'après déjeuner, au lieu de se rendre au bureau, Raymond Marvaize, impatient et anxieux, était venu entendre prononcer, par Thérèse Mazoyer, l'arrêt de sa destinée.

Il allait et venait, au long de l'allée où Thérèse lui avait demandé de l'attendre, indifférent à la tiédeur et à la mélancolie attendrissante de cette belle journée de la fin de septembre, qui, en toute autre circonstance, l'aurait baigné de sa suavité.

La forêt, autour de lui, avait son émouvante parure d'or pâle, rehaussée de touches d'or bruni et de survivante émeraude, la parure qu'elle revêt, sous l'azur teinté d'argent des derniers beaux jours, avant de se laisser dépouiller par les bises humides, avec un bruit si triste. Elle était émouvante comme la dernière allégresse d'une réunion de belles femmes, qui ont conscience de la fin prochaine de leur maturité, et qui s'attardent à jouir des suprêmes splendeurs de leur être miné, déjà, par l'œuvre imminente des décrépitudes. Ils ne prêtait aucune attention à la sourdine des tonalités qui s'harmonisaient, sous ses yeux, en clartés atténuées, en éclats défaillants, sur toute la houle paisible des bois. Et il ne prenait pas garde davantage, à la joie permanente des eaux du lac, qui riaient de tous les frissons de leurs petites vagues, au ciel limpide, dont elles réflétaient l'immensité. Sa sensibilité était fermée aux impressions ambiantes de tristesse et d'allégresse opposées, là, en un contraste pathétique. Elle était absorbée, toute entière, par l'espoir ou la crainte du bonheur ou du désastre que Thérèse allait lui annoncer.

D'un commun accord avec Raymond, Thérèse n'avait rien dit, à M^me^ Evrard, ni à son mari, de sa véritable condition. Raymond l'avait engagée à cette inoffensive supercherie. Elle lui avait paru nécessaire pour assurer la continuité des relations que Thérèse devait conserver avec M^me^ Evrard. Ils ne la dévoileraient, l'un et l'autre, que plus tard, quand les circonstances l'exigeraient.

(1) *Holland Imperium et Libertas*, p. 305-318.
(2) J. A. *Hobson op. cit.*, p. 153.
(3) *Idem*, p. 158, 335.
(4) Voir la *Revue Bleue* des 25 juin, 2, 9 et 16 juillet 1904.

Depuis environ trois mois, Raymond et Thérèse, à la faveur des relations assidues qu'ils avaient eues en présence de Mme Evrard, et souvent, aussi, de son mari, avaient achevé de se connaître et de s'apprécier. Et ils s'étaient assez révélé leurs communes aspirations, pour savoir que leurs sentiments étaient en parfaite harmonie.

Toutefois, Thérèse s'était dérobée, par de prudentes réticences, à la fougue impatiente de Raymond Elle l'avait laissé lui avouer toute l'ardente inclination qui l'attachait à elle. Mais elle s'était gardée. jusqu'alors, de lui donner aucune certitude sur l'impression qu'elle recevait de ses implorations ferventes.

Les hommages du jeune homme, ses soins empressés, ses louanges délicates à sa beauté, lui agréaient infiniment. Son cœur était délicieusement attendri du généreux amour que le jeune homme lui témoignait. Il lui fallait maîtriser les élans de sa sensibilité, qui l'incitaient intérieurement, lorsqu'elle voyait Raymond, triste de l'inutilité de ses prières, à lui dire :

— Et moi aussi, mon ami, je vous aime ; je serai votre femme quand vous voudrez.

Mais elle avait retardé son consentement à leur commun bonheur, autant pour s'assurer de la durée des sentiments que Raymond éprouvait, pour elle, que pour donner le temps, à son nouvel amour, d'effacer tout vestige de son amour défunt. Et elle voulait, surtout, que Raymond l'aimât au point que le bonheur de l'avoir pour femme, lui fît oublier qu'un homme, avant lui, avait ému son cœur.

C'était contre son gré que Thérèse Mazoyer avait pris ces précautions, et en se faisant violence à elle-même. Toute la spontanéité de sa nature romanesque souffrait de la contrainte qu'elle imposait, ainsi, à son besoin de nouvelles émotions, Assez de deuil, assez de larmes, assez de solitude et de silence avaient cultivé pieusement, les regrets de son ancien bonheur. Toutefois elle appréhendait que la délivrance des souvenirs dont elle avait vécu, exclusivement, ne fût pas assez complète. Lorsqu'elle s'abandonnait à l'allégresse d'être aimée de Raymond Marvaize, lorsqu'elle prenait plaisir à ses louanges, à son admiration tremblante, à ses émotions muettes devant elle, quelque chose comme la voix d'une vieille habitude protestait encore un peu aigrement au fond d'elle-même. Elle éprouvait la sensation fugitive de faire tort au chagrin de quelqu'un, par son consentement à ces sollicitations nouvelles à la joie. C'est pourquoi, sans décourager Raymond, elle avait usé de toute la stratégie des coquettes qui aiment à être courtisées, et font durer le plaisir des adulations, sans livrer, en échange que juste assez de leurs menues faveurs pour retenir les victimes de leurs séductions.

Raymond Marvaize aurait pris une idée fausse du caractère de Thérèse Mazoyer, s'il avait attribué à de la coquetterie les manèges dont elle n'usait que pour lui dissimuler ses indécisions. Thérèse n'était pas de ces femmes à qui la nature fut ingrate, et qui ne trouvent de vrai plaisir qu'au spectacle des peines d'amour qu'elles ont causées.

Elle ne put douter, cependant, que Raymond n'avait pas tardé à souffrir de ses réserves et de ses réticences. Elle ne parvint pas, néanmoins, à s'en désarmer, quoique le chagrin de Raymond eût le pouvoir de l'attendrir et de lui démontrer combien elle était aimée passionnément.

Et, à toutes les raisons qu'elle avait pu se donner pour se justifier de tenir en suspens Raymond Marvaise et de s'attarder, elle-même, en des incertitudes pénibles, il en était une qu'elle ne s'avouait pas, mais qui demeurait à la base de tous les mouvements de son cœur.

Sans aucun doute, elle avait senti, parmi les rurumeurs apaisantes de la mer bretonne, que son passé de larmes, de regrets et de bouderie contre la vie. s'était détaché d'elle, tout à coup, comme un décor qu'elle aurait vu disparaître devant ses yeux Et sans aucun doute, la germination d'une vie nouvelle, à la surface de son âme, lui avait été pour ainsi dire sensible. Et l'impression dont l'avait effleurée Raymond Marvaize, durant les deux rencontes fortuites qui devaient les réunir, avait été l'occasion superficielle de ce renouvellement de son intimité, qu'elle avait combattu et enfin accepté.

Mais quoiqu'elle eût cessé de résister aux invitations nouvelles de la vie, et quoiqu'elle eût recueilli dans le sanctuaire de sa pensée et dans la piété dûe aux défunts aimés, la mémoire de Jean de Maillargues, Thérèse Mazoyer avait gardé le souvenir de la sorte d'émotions dont l'amour avait soulevé son âme. Elle n'avait pas reçu de la présence de Raymond Marvaize, ces soudaines et impétueuses commotions cette invasion de crainte et de joie, dans tout son être, dont la seule vue de Jean de Maillargues lui communiquait, à la fois, les défaillances et les transports.

Raymond Marvaize lui était agréable ; il lui plaisait : elle était touchée de ses délicatesses, de son ingéniosité à prévenir ses moindres désirs ; elle pressentait qu'avec lui, la vie serait douce, paisible, embellie de plaisirs distingués. Mais elle redoutait de ne pas retrouver à l'amour, avec lui, la même saveur capiteuse, le même pouvoir d'ivresse et de vertige, dont elle conservait la nostalgie.

C'est cela qu'elle ne pouvait pas dire à Raymond.

C'est cela qui l'obligeait à recourir à des moyens de coquetterie dont elle avait honte, mais qu'elle croyait propres à lui donner le temps d'habituer son cœur à un amour moins tumultueux que l'ancien, mais plus tendre, peut-être plus doux, plus près de l'âme. Et Raymond, chaque jour, plus captivé par le charme frêle de la jeune femme, en si singulier contraste avec la véhémence de son âme, souffrait, sans trop se plaindre du peu de pouvoir de son amour sur elle de son impuissance à lui inspirer la même exaltation passionnée qu'il en recevait.

Il n'avait pas moins persévéré dans ses attentions auprès d'elle, dans ses câlineries de paroles, dans une cajolerie d'hommages qui la laissaient plus contente d'elle-même, chaque jour, et la persuadaient davantage du dévouement absolu du jeune homme à son bonheur.

Mais ce fut, surtout, la vue de l'affliction croissante de Raymond qui apitoya Thérèse jusqu'à l'attendrissement le plus affectueux, et la séduisit par le charme de cette allégresse très noble qu'une belle âme éprouve à donner du bonheur. Ce fut un attrait tout nouveau pour elle qui s'insinua, dans son cœur insensiblement, et imprima une impulsion inédite à ses désirs.

Passionnée en tous ses sentiments, Thérèse se livra, enfin, à la fougue de ce sentiment nouveau, avec la même ardeur qu'à la désolation récente où elle s'était condamnée, avec la même résolution qu'à son premier amour. Et c'est dans la certitude enfin acquise, des joies qu'elle aurait à rendre heureux l'homme dont elle était si religieusement aimée, qu'elle avait invité Raymond au rendez-vous où il l'attendait.

En marchant, à pas lents, le long du lac, et le front incliné sous le poids de ses appréhensions, Raymond Marvaize avait analysé minutieusement, les dispositions où pouvait être Thérèse à son sujet. Il avait démêlé les divers mobiles de sa conduite, envers lui. Il s'était répété, après se l'être dit, tant de fois, pour se rassurer, qu'il ne lui était pas indifférent. Elle n'aurait pas rompu la clôture où elle s'était confinée, avant de le connaître, s'il ne lui avait inspiré aucune inclination pour lui, Mais il lui semblait évident qu'il n'avait pas su l'émouvoir assez fortement pour lui donner à croire que son amour lui offrirait les transports inoubliables, sans doute, de l'ancien amour, dont elle avait porté si longtemps le deuil.

Il essayait, après tant d'autres fois, de se représenter l'homme que Thérèse avait pu aimer assez passionnément pour n'avoir voulu vivre que du regret de l'avoir perdu. Cette image imprécise, le blessait, douloureusement, dans sa tendresse angoissée. Qu'avait donc cet homme qu'il n'eût pas lui-même? Quel avait été son secret de se faire aimer dont la nature avait eu le caprice de ne pas le doter lui-même ? Ce mort aurait-il absorbé l'âme de Thérèse si absolument, que nul autre, après lui, ne fût capable de l'émouvoir ? Et des morts avaient-ils le pouvoir d'éloigner, de leur bonheur, des vivants, qu'ils n'avaient pas même connus ?

Il y avait là de quoi froisser Raymond au plus intime de sa sensibilité. Mais il avait su surmonter cette obsession cruelle. Il la surmontait encore, au moment où il allait entendre Thérèse décider de son sort, au bord de ces eaux du lac, étincelantes et joyeuses, dans la tiédeur de ce ciel d'automne, dont il ne percevait même pas la caresse, sur son visage, parmi les murmures étouffés et heureux encore, de cette forêt parée de toutes les nuances somptueuses de l'or, qui répandaient une éclatante allégresse sur sa lente agonie.

Maintenant il voyait venir Thérèse vers lui. Sa grâce légère lui fit trembler le cœur. Il s'empressa à sa rencontre.

— Je vous ai fait attendre, lui dit-elle, quand ils furent en face l'un de l'autre. Pardonnez-moi.

Il la regarda en lui serrant la main. Il lui vit dans ses yeux bleus, qui ne se détournèrent pas des siens, une animation joyeuse.

— Oh ! oh ! dit-il, voilà des yeux comme j'aime vous les voir, et que vous ne m'avez pas souvent montrés.

Elle avait la tête inclinée en arrière, comme pour mieux s'offrir à la contemplation ravie du jeune homme. Elle dit, à son tour :

— Il vous plaisent mes yeux ?

— Comme le clair miroir de votre âme aérienne, céleste.

— Oh ! voilà bien l'exagération de vos éloges.

— Ils expriment, faiblement l'idée que je me fais des séductions de votre âme profonde.

Ils marchèrent, côte à côte, jusqu'à un banc, sur lequel ils s'assirent. Ils étaient si émus qu'ils ne savaient comment exprimer tout leur émoi. Ils se regardèrent encore. Et avec une mutinerie dont Raymond fut ravi, Thérèse dit :

— Voulez-vous bien finir de me regarder ainsi. Vous me rendez toute confuse.

— J'adore tant vos yeux, votre visage, votre sourire et toute la grâce exquise qui est en vous ! Ah ! si vous pouviez m'aimer un peu !

— Mais, dit-elle, êtes-vous bien sûr que je sois encore une femme qu'on puisse aimer?

— Si j'en suis sûr, répondit-il, d'un ton chaleureux dont Thérèse fut pénétrée ! Mais vous ignorez donc le miracle de votre beauté et la surabondance de joie qui rayonne de vous? Mais vous aimer, vous appartenir, avoir le droit de prévenir vos caprices,

vous dispenser tous les agréments d'une vie dévouée à votre bonheur, conquérir votre âme, vos pensées, arriver à être l'objet préféré de vos désirs, ah ! Thérèse, voilà le sort que j'envie, de toute la force de mes aspirations.

Il s'était emparé de ses mains qu'elle abandonnait à ses caresses.

— Mon ami, dit-elle, simplement, d'une voix un peu tremblante d'émotion, mon cher et doux ami !

— Ah ! vous m'aimez donc, Thérèse, s'écria t-il dans un transport de tout son être exalté de joie, vous m'aimez ! Oh ! dites que vous m'aimez !

— Oui, mon ami, je vous aime ; je serai votre femme quand vous voudrez.

— Ah ! Thérèse, ma Thérèse, ma bien-aimée !

Il se leva pour sceller, sur ses lèvres, les paroles décisives qui les engageaient. Mais elle détourna légèrement la tête. Son baiser s'égara sur les fins cheveux qui lui caressaient la joue. Et, ne sachant comment exprimer son exaltation intérieure, il se répandait en exclamations d'allégresse et de reconnaissance, que Thérèse entendait comme un hymne enivrant d'adoration et de pénétrante tendresse.

Elle se sentait délicieusement émue. Elle se laissait envahir sans aucune résistance, par la joie d'aimer et d'être aimée. Toute sa sensibilité était vibrante de libre allégresse. Son sang activé par l'émotion, l'agitait d'une fièvre heureuse. Elle n'avait rien dit encore à Raymond, de tant de choses qu'elle s'était réservé de lui dire sur son passé. Elle s'apercevait que c'était inutile. Elle jouissait des effusions de tendresse que Raymond lui prodiguait. Et elle maîtrisait malaisément l'exaltation que l'effervescence sentimentale de Raymond lui avait enfin communiquée.

— Marchons, voulez-vous, dit-elle.

Raymond s'empara de son bras. Et ils s'éloignèrent de ce banc, où il leur était difficile de s'attarder plus longtemps, sans se trouver sans force contre le tumulte envahissant de leurs désirs.

— Est-ce singulier, dit Thérèse de sa claire voix de cristal, dont Raymond chérissait la sonorité fluide, est-ce singulier la vie ? J'avais cru que le lendemain du malheur, il n'y avait place que pour une désolation inaltérable.

— Le lendemain du malheur, ma Thérèse, reprit Raymond, il y a place encore pour de longues années de joie. Le tout est d'être indulgent à la vie et, même au milieu des afflictions, de ne pas fermer son âme aux invitations consolantes qu'elle nous envoie.

Il l'arrêta et leva les yeux sur la forêt autour de lui.

— Voyez ajouta-t-il, maintenant que son cœur se trouvait à l'unisson de la vie ambiante, voyez comme les arbres autour de nous, s'imprègnent de la joie éparse de cette belle journée. La rouille de leur feuillage a déjà des aspects d'agonie. Ils n'en sont pas moins frémissants, tant que le soleil et le ciel clair leur prodiguent la douceur de leur lumière.

— C'est vrai, répondit Thérèse, gravement. Vous sentez des choses que les autres hommes ne soupçonnent pas.

— Je sens surtout que je vous adore et que votre amour m'a ouvert la porte des enchantements.

— Mon bien-aimé. C'est ce jour qui aura été pour moi, véritablement, le lendemain du malheur.

Et, lentement, ils marchèrent dans la tiédeur de cette journée, et dans la splendeur dorée de la forêt agonisante, qui leur conseillait, par toutes ses rumeurs étouffées, par toute la beauté dont elle parait encore le paysage, de se livrer résolument aux sollicitations riantes de la vie.

FÉLICIEN PASCAL.

PSYCHOLOGIE DU PRIMITIF

On se figure trop le moyen-âge comme une immense collégiale où règnent des mœurs ecclésiastiques et où l'artiste affecte des façons de tertiaire.

Puvis de Chavannes, allégorisant l'inspiration chrétienne, a donné, comme fond au cloître que décore l'artiste, une pente inculte qui sert de cimetière au couvent. Sans transition, sans rompre sa clôture, le moine peintre ira de sa dernière fresque à la tombe : rien du monde jamais n'aura obscurci sa vision. Belle image sans réalité, ni historique, ni psychique !

On juge l'esprit des œuvres ordinairement par le choix des sujets, et pour les superficiels, les statues de Saint-Pierre de Rome, Saint Pierre lui-même, comme le *Stabat* de Rossini, relèvent de l'esthétique religieuse. Si la madone se détache sur un fond d'or ou que le Sauveur apparaisse largement nimbé, on croit voir l'artiste ceinturé du cordon franciscain et préludant à son travail par des récitations de chapelet. Ainsi s'est formée et se prolonge cette bizarre confusion de la foi avec la dévotion, et des mœurs cléricales avec les bonnes mœurs.

Fra Angelico pleurait en peignant les scènes de la Passion mais il n'y a jamais eu qu'un Fra Angelico.

Ce frère dominicain ne représente nullement le type artistique de son temps et l'épithète de *Beato* lui vient du suffrage profane. On n'a jamais songé à mettre sur les autels un homme d'une supériorité si étrangère à la routine et d'un exemple si humiliant pour la corporation paresseuse entre toutes.

On cite souvent ces paroles, attribuées à Buffal-

maco : « Nous autres peintres, nous ne nous occupons que de faire des saints et des saintes sur les murs et les autels, afin qu'au grand dépit des démons, les hommes soient plus portés à la vertu et à la piété. » Mais nous savons que ce même giottesque montait, après vêpres, sur la colline de Fiesole et buvait frais avec des camarades.

Rio, dans son *Art chrétien*, dit littéralement que « l'atelier du peintre était transformé en oratoire, vers 1350. » Il représente la confrérie de Saint-Luc non comme une réunion d'artistes se communiquant leurs découvertes ou délibérant sur l'adoption de nouvelles méthodes, mais en pieuse assemblée ayant ce but unique, *rendere lode e grazie a Dio*.

Nous touchons ici à la grande erreur de l'enseignement sacerdotal. Est-ce un heureux changement, celui qui transforme un lieu d'activité et de création en formule passive?

Quelles louanges et quelles actions de grâce égalent une belle fresque, même au sens clérical?

En méprisant les œuvres du génie pour exalter les vertus cachées, l'humble obéissance et les mérites qu'on n'a pas besoin de prouver, le clergé de tous les temps a conçu un dessein politique où sa paresse s'accordait avec le soin de son prestige. La canonisation d'un Labre prend ses raisons, non de la belle humilité du personnage, mais d'une volonté séculaire et tyrannique d'humilier la supériorité véritable et d'opposer à l'idéal naturel de l'homme civilisé une autre conception qui sauvegarde l'hégémonie du clerc sur le laïc. Chose bien digne d'étonner, cette aberration a été exaspérée et portée au point actuel par l'esprit protestant. Un Jules II, un Léon X savent la surnaturalité d'un Michel-Ange et d'un Raphaël : ce sont des humanistes, et l'art profite de ce qu'ils ôtent à la religion. Le Moyen-Age, implacable à l'hérétique et au sorcier, ne fut pas bassement tracassier. Son indulgence même nous est témoignée par les documents les plus authentiques. Quel chapitre contemporain laisserait un sculpteur le pourtraiturer dans les attitudes des vices, au portail de la basilique?

Giotto, qui a glorifié Saint François aux voûtes d'Assise, a écrit un poème contre la pauvreté volontaire qui était le dogme fondamental du petit frère.

Une des nouvelles de Sachetti nous montre le grand fresquite comme un homme jovial, à la réplique très vive, à l'esprit critique, à l'humeur joyeuse.

Alexandre VI reconnaissait l'éclatante vérité des discours de Savonarole : il le fit brûler pour un motif politique. Le dominicain avait écrit au roi de France pour l'engager a chasser les Borgia de Rome et de l'Italie même.

A mesure que la religion perd son influence ses tenants augmentent d'impériosité et gênent ainsi par leurs proférations polémiques, l'étude des périodes antérieures.

L'artiste primitif croyait d'une manière sentimentale. Sa psychologie se composait de trois termes; le péché originel, legs détestable, mais source d'excuses illimitée ; l'ange gardien qui veillait sur lui et devait finalement le sauver ; et le Malin, l'éternel adversaire, le tentateur, véritable auteur de tout le mal. Ces trois notions aboutissaient à une confiance sans borne dans la miséricorde divine. Le médiéviste a bonne opinion de son espèce ; une faute ancestrale le relève d'une part de responsabilité et le diable si puissant, si méchant, porte le reste des culpabilités. A ces notions rassurantes, une autre et qui suffirait à rendre l'espérance au plus grand scélérat, vient ajouter encore son rafraîchissement incomparable. Le Verbe s'est fait chair. Dieu a eu une mère humaine, les hommes donc ont une mère au ciel.

Certainement le Moyen-Age ne distingue pas entre Marie et Jésus ; et dans son cœur, la Trinité se compose de quatre personnes. Nul ne le dit et chacun le croit. L'idée de maternité et l'idée de divinité se mêlent si bien dans cette adoration que la Vierge est déesse autant que la déesse est maternelle. La théologie actuelle s'insurgerait. Mais qu'importe la théologie à la foi et l'esthétique à la volonté de créer? Quelles pauvretés que les formules en face des mouvements de l'âme! Le médiéviste avait donc une mère dans les cieux, une mère d'éternité et pour elle il a travaillé anonymement à ces sculptures que nul ne devait voir, à ces vitraux que nous pouvons à peine deviner au moyen des meilleures jumelles.

Cette application avait deux caractères ; celui d'œuvre pie et satisfactoire et un autre de sens ouvrier. Enlumineurs et tailleurs d'images ne distinguaient pas en eux l'artiste de l'artisan, puisque en ce beau temps, l'artisan était presque toujours artiste. Ils mettaient donc leur amour propre dans la perfection du métier. Ils étaient, avant tout, des ouvriers ; ils faisaient très bien tout ce qu'ils faisaient, sans dédain aux lenteurs et aux difficultés du travail manuel. Le sculpteur de 1300 n'est pas ce manieur de terre mouillée que nous connaissons : il s'affronte marteau et ciseau en main avec le bloc de pierre. Le peintre broyait ses couleurs et le statuaire polissait sa statue. Les gens de métier formaient une caste et chaque métier une maçonnerie ayant ses secrets, ses modes d'affiliation. Nul ne pouvait exercer un état sans l'agrément des maîtres et le gâte-métier dès lors n'existait pas. Au commencement du XIXe siècle, le compagnonnage conservait encore beaucoup de traditions médiévales qui avaient surnagé

sur le chaos révolutionnaire. Au XIIIe siècle, la pratique d'un art même inférieur exigeait un long apprentissage : on n'exerçait pas plus la sculpture sans licence des maîtres tailleurs de pierres qu'on n'exerce aujourd'hui la médecine sans la permission, sous forme d'examen et de concours de diplôme obtenu devant la corporation médicale.

Ces garanties profitaient singulièrement au grand art. La situation des élèves chez les peintres italiens diffère étrangement des actuels cours de beaux arts; c'étaient des apprentis traités familièrement, mais vivant de la vie intime du maître et moralement adoptés.

Wagner a exprimé dans la physionomie à demi comique de David, l'élève de Sachs, cette condition si éloignée de nos mœurs.

Si socialement l'artiste était classé parmi les ouvriers, il ne s'ensuit pas qu'il fût condamné à une culture exclusivement technique. La pensée d'alors fut très active, aussi audacieuse qu'en aucun temps et nullement encapuchonnée de cléricalisme.

Le XIIIe siècle nous a légué son encyclopédie comme le XVIIIe, et au point de vue des idées générales l'œuvre de Diderot reste inférieure a celle de Vincent de Beauvais, esprit synthétique d'une rare lucidité.

Le *Miroir du monde* nous fournit une image très complète de la haute culture à l'époque des grandes cathédrales. Dieu et son œuvre, la création ; l'homme et son œuvre, l'évolution dans le sens de salut et d'éternité : voilà le schéma de l'ouvrage. Après la théodicée vient la cosmologie, et suivant l'ordre de la Genèse les sciences physiques et naturelles. Ensuite l'homme paraît. Les diverses branches du savoir sont autant de branches de salut. La morale nous apprend à nous gouverner individuellement et selon notre état et condition; l'économique nous enseigne les devoirs familiaux ; la politique les obligations civiques. Il y a au moins 10.000 chapitres dans cette somme des connaissances humaines. Une seule phrase, a peine choisie suffira à montrer quel haut esprit était le lecteur de Saint Louis.

« Les premiers rangs, dans l'empire des lettres, appartiennent sans contredit aux écrivains originaux qui étendent les connaissances humaines, qui agrandissent une science, qui enrichissent un art, qui conçoivent ou expriment des idées nouvelles ». Si on se souvient de la date de 1250, on s'apercevra une fois de plus que la nuit du Moyen-âge n'était pas si noire, ni si épaisse qu'on le prétend.

Les dix in-folio du lecteur de Louis IX, formidable compilation, nous livrent les opinions du temps, les superstitions mêmes. On y trouve la direction des études, les auteurs connus, ceux préférés et ceux dédaignés, et les divers systèmes en cours dans les écoles et les monastères.

La liste des auteurs cités dépasse 400. Il ressort, je n'ose dire de cette lecture, mais du feuilletement que l'avidité du savoir était aussi ardente au Moyen-Age qu'à la Renaissance, qui passa de l'invocation d'Aristote à celle de Platon, puis de Plotin.

Le dogme n'immobilisait pas l'investigation comme on l'a cru, pas plus que le sacristain n'est empêché dans ses va-et-vient par la génuflexion qu'il donne à l'autel, en passant. Jamais un libre-penseur n'arrivera à l'inconsciente familiarité du monsignore dans les basiliques romaines. L'homme violet étant chez Dieu est chez lui, il en use avec des simagrées, mais il en use étrangement. Le medieviste ne conclut jamais contre la foi, mais il l'accommode à son gré et lui impose le pli de sa prédilection, sous la bénédiction d'un clergé certain de son empire et dès lors fort accommodant à l'individualisme silencieux.

Si on voulait aller plus avant et plus haut, on rencontrerait Albert-le-Grand et Roger Bacon. Qui croirait que les phrases suivantes sont du moine d'Oxford, mort en 1294 :

« On peut faire jaillir du bronze des foudres plus redoutables que ceux de la nature ; une faible quantité de matière congrûment préparée produit une horrible explosion accompagnée d'une vive lumière. On peut multiplier ce phénomène jusqu'à détruire une ville et une armée. L'art peut construire des instruments de navigation tels que les plus grands vaisseaux, gouvernés par un seul homme, parcourront les fleuves et les mers avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis de rameurs. On peut aussi faire des chars, qui sans le secours d'aucun animal, courront avec une incommensurable vitesse !... » Visionnaire ? Non, voyant !

Interrogeons maintenant Saint Bonaventure, qui mourut en 1274. Que dira-t-il : « La lumière extérieure ou la tradition éclaire les arts mécaniques : la lumière des sens nous procure les notions expérimentales ; la lumière intérieure ou raison nous révèle les vérités intelligibles ». Quelle gêne ces formules imposent-elles à l'activité cérébrale ?

Dans l'ordre des faits, quelle audace est comparable à celle d'un Godefroy de Bouillon, qui rêve d'établir en Palestine ce même christianisme des parfaits que Blanche de Castille exterminera en Occitanie. Rien n'atteste mieux l'intensité de la vie philosophique que l'Inquisition. La bulle datée de Brescia (1251) indique que le clergé se trouvait déjà débordé par l'hérésie, c'est-à-dire par les progrès de l'indépendance intellectuelle.

Au mouvement mystique d'un Joachim de Flore, d'un Jean d'Oliva, aux fratricelles, aux bégards, il faut ajouter le pullulement des sociétés secrètes. Rutebœuf, le roman de la *Rose* et celui du *Renard* lus entre les lignes, offrent de véritables cours d'hé-

résie. La chaîne gnostique qui a son premier anneau parmi les néo-platoniciens se continue sans interruption jusqu'aux Gibelins. Cecco d'Ascoli, ami du Dante condamné d'abord à se défaire de ses livres et à assister tous les dimanches au sermon des Dominicains fut brûlé pour son poème *Acerba* et cependant il n'était coupable que d'allusions critiques, tandis que la Divine Comédie est une divine diatribe.

Les troubadours n'étaient pas les poètes anodins qu'on suppose ; leurs *Sirrentes* cachent plus d'un secret, Fauriel a remarqué qu'un seul, un unique troubadour avait été favorable aux croisés de l'orthodoxie. La gaie science dépassait de beaucoup de coudées la rimaillerie. Lorsque Ulderic Utter disait : *In Italia quærite Turcas*, il dénonçait les doctrines de source orientale. L'ordre du Temple eut le plus extraordinaire des avocats, le poète de la *Vie nouvelle*. Le lyrisme enveloppa si bien l'hétérodoxie que les papes acceptèrent comme poème religieux le plus épouvantable pamphlet qui ait jamais été écrit contre aucun clergé, si on en excepte le Christ de Michel Ange à la Sixtine, identique d'inspiration gibeline.

Le primitif n'est pas ce faucon encapuchonné qu'un évêque porte à son poing ganté. Croyant, il prie et espère en poète et plie le dogme aux besoins de sa sensibilité ; dissident, il ose les plus extrêmes audaces et rêve de communisme et de panthéisme. Il semble que l'honneur de l'historien soit de présenter à tout prix une unité illusoire pour chaque époque : la vie morale ondoie davantage et n'affecte jamais cet alignement des consciences qui serait une espèce d'ataxie intérieure. L'hérésie est un abcès de la foi. Actuellement, personne ne se passionnerait pour une matière doctrinale ; les meilleurs érudits refusent créance à un ésotérisme provençal et enseignent que les cours d'amour étaient simplement des salons bleus d'Arthénice du XIIe siècle. Nous possédons un code d'amour en 31 articles : il suffira d'en citer 2 :

« Le mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour ». « Rien n'empêche qu'une femme soit aimée de deux hommes, ni qu'un homme soit aimé de deux femmes. » A qui fera-t-on croire qu'une reine Eléonore, qu'une comtesse de Champagne ou de Flandre, entre 1140 et 1174, aient approuvé des termes d'un tel cynisme et qui sont démentis par ce que nous connaissons sur les mœurs de cette époque ? Il faudrait trop de citations pour prouver le bien fondé de l'interprétation, mais elle est simple. Le mariage représente le lien avec l'église romaine, et l'amour la secte albigeoise ou autre. Michelet dira de la poésie provençale « trop légère littérature qui n'a connu d'autre idéal que l'amour de la femme » et il ajoutera sans s'apercevoir de l'étrangeté des termes unis : « L'esprit scolastique envahit dès leur naissance les fameuses cours d'amour. *Les formes juridiques y étaient rigoureusement observées* dans la discussion des questions légères de galanterie. »

On a vu la plus ancienne carte du Tendre dans les quatre degrés de l'initiation : hésitant, priant, écouté et ami : on a vu que la dame impose au chevalier, des exigences de coquette avant d'octroyer l'amoureuse merci. Fauriel avec ingénuité donne comme usage du XIIIe siècle, le fait de se consacrer au culte d'une dame par un vœu analogue aux vœux de religion. Cent chevaliers se sont fait raser la tête pour la comtesse de Rodez ; il faut lire : *Tonsurés pour le service du diocèse de Rodez*. Le même auteur remarque encore ceci : « Rien de plus fréquent que de voir des clercs, des hommes déjà engagés dans les ordres, y renoncer pour se faire troubadours. »

Ces quelques traits forcément cursifs démontrent que le Moyen-Age, même au riant soleil du Midi, vivait d'une vie sentimentale intense et échappait à la domination romaine sous le masque de la galanterie. La version adoptée plaira encore longtemps aux imaginations éprises d'absurde et de contes fabuleux, mais la vérité apparaîtra prochainement sous une signature de l'Institut qui la rendra recevable.

On contemple le moyen-âge comme fait le voyageur d'une cathédrale : la masse étonne, l'ascendance des lignes enthousiasme : on vénère la piété qui a dressé le monument ; mais on ne déchiffre pas les sculptures du portail et du chapiteau et surtout on ne se rend pas compte du caractère primesautier, intime, individualiste, que les vieilles pierres manifesteraient à un minutieux et méditatif examen.

Si une opération humaine mérite l'épithète de divine, c'est assurément celle de créer : ceux qui conçurent le chœur de Beauvais, le clocher de Chartres, la nef d'Amiens, le portail de Reims, pouvaient être et devaient être des hommes convaincus de la divinité du Christ ; mais qui s'estimaient fort au-dessus de leurs curés, et avec justice, car ils faisaient des miracles d'art beaucoup plus étonnants que les thaumaturgies attribuées aux plus grands saints. Celui qui produit un chef-d'œuvre s'élève si haut qu'il ne se trompe plus sur la véritable hiérarchie et, spirituellement, il n'obéit qu'à son génie ou à son démon.

En ce temps, toute supériorité se manifeste par la sédition ; il n'y a pas d'originalité sans bizarrerie ou du moins elle ne se produit pas autrement. Le primitif conseillé par son intérêt, contenu par la pression du corps social pensait librement, mais ne s'exprimait pas. On a pris cette prudence pour de la

passivité cérébrale ; c'était seulement l'effet combiné du besoin de sécurité et de l'esprit d'ordre. Connait on deux madones semblables, identiques de sentiment, du xe au xve siècle. Quelle autre marque cherchera-t-on du profond individualisme de cette période ? Chacun donnait à la Vierge mère les traits les plus chers à son cœur et je ne trouve aucune erreur à employer même la beauté de sa maitresse aux représentations sacrées. L'amour nous rachète de l'instinct, c'est un principe rédempteur et le charme indéfinissable de l'œuvre médiéviste provient de sa douce chaleur. L'artiste aimait son métier et son art, son sujet et ses outils · et cette sensibilité profonde a triomphé de l'imperfection technique.

Lorsque, Pausanias à la main, je me suis acheminé vers le radieux Parthénon, mon esprit a reçu l'éblouissement de la chose parfaite qui réunit les rapports possibles en d'infaillibles proportions, et j'ai admiré, de tout mon cerveau, avec une espèce de fierté d'espèce et un soudain orgueil d'être homme. La cathédrale produit une impression moins définissable. Elle manifeste que l'homme n'est point le but de l'homme. Le véritable idéal commence là même ou la personnalité s'oublie ? C'est ce mont Nebo d'où Moïse aperçut la Terre Promise. La moindre figure médiévale produit à divers degrés cet effet d'au delà et d'horizon indéfini.

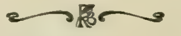
Hérétique ou marguillier, albigeois ou courbé sous le joug dominicain, le Primitif eut dans l'âme cette pénombre mystérieuse et il la traduisit dans ses moindres travaux, comme on peut se traduire une pénombre par des nuances de sensibilité.

L'Antiquité et la Renaissance justifieraient le moindre détail de leurs œuvres, car elles concevaient, selon des méthodes et n'exprimaient que de la pensée logique, lucide, essentiellement typique.

Le Moyen Age fut un cœur humain très vif : mais son accent irrésistiblement séduit, comme dans la réalité une vraie larme et un vivant sourire. Pour avoir tout fait avec amour, même la ferrure, même la sculpture invisible, cette époque si concentrée garde un prestige étrange.

A côté du hiératisme oriental, à côté de la beauté hellénique, la grâce médiévale, comme une dixième muse, représente l'ingénuité, c'est-à-dire, une personnalite si sincère qu'elle s'oublie. Elle ne signe pas son œuvre, tellement sa joie d'œuvrer est profonde tellement le suffrage souhaité diffère de ceux que nous cherchons aujourd'hui.

PÉLADAN.



LA GENÈSE DU RIRE

De toutes les questions relatives à la phychophysiologie du rire la plus intéressante — la plus obscure aussi — concerne ses *origines*.

Je me propose, dans les pages qui vont suivre, de vous faire assister à sa lente éclosion. Pour cela il vous faudra remonter avec moi jusqu'aux époques lointaines où, timidement, s'ébauchèrent sur le visage des hommes ces mouvements compliqués autant qu'involontaires dont s'accompagnent nos troubles émotionnels.

Grâce aux magistrales études de Darwin, datant d'une trentaine d'années, nous savons en effet que les jeux expressifs de la physionomie n'existaient pas comme tels chez nos plus vieux ancêtres. Leur face, sans doute, possédait des muscles disposés comme les nôtres : qui plus est, certains d'entre eux, inactifs aujourd'hui, obéissaient alors aux ordres de la volonté. Mais on les appliquait à des fonctions plus simples. Ils servaient avant tout — peut-être même était-ce là leur unique usage — aux besoins immédiats de la vie. Beaucoup plus tard seulement, sous le tardif effort des siècles, ils en vinrent à exprimer, sinon inconsciemment, au moins inintentionnellement les formes diverses de l'émotion.

Rassembler les preuves de cette adaptation ne fut pas chose facile. Le grand Darwin lui-même n'a su nous les fournir qu'au prix d'innombrables recherches poursuivies dans toutes les directions, portant à la fois sur l'animal et sur l'homme, sur l'adulte et sur l'enfant. Il n'est point jusqu'aux mœurs actuelles des sauvages, jusqu'aux divagations des fous, jusqu'à l'œuvre ancienne et moderne des artistes et des poètes qu'il n'ait utilisés au cours de son travail. Il avait en effet à dépouiller de leurs annexions successives, pour reconstituer leur type élémentaire, des actes devenus depuis lors étonnamment complexes.

De l'ensemble de ces observations on doit conclure que la plupart des réflexes mimiques — tels ceux de la surprise, de la colère, de la défiance, de la peur — dérivent de mouvements offensifs ou défensifs autrefois volontaires. Mais, curieuse exception, le rire ne compte point parmi ceux-là. Jamais il ne fut, la chose est bien certaine, un moyen de préservation, moins encore une menace ; pour ce qui regarde nos besoins matériels, il apparaît comme une pure superfluité.

Quelle fut donc la mimique ancestrale dont le temps a pu faire notre rire d'aujourd'hui ? Quand, comment et pourquoi s'est-elle perpétuée à travers des millénaires sans nombre, subissant partout, malgré la diversité des ambiances, une évolution identique?

Autant d'énigmes posées à notre intelligence par la mystérieuse nature et qui jusqu'à présent, n'ont reçu, disons-le, qu'une solution partielle.

Que l'acte risorien soit d'origine ancienne, cela paraît surabondamment démontré par son œcuménisme d'une part, et, de l'autre, par l'indéniable uniformité de ses traits fondamentaux. A lui seul ce double attribut en fait le descendant direct d'un geste préhistorique. Mais les autres réflexes, ceux qui, dans le principe, furent de simples moyens d'attaque ou de défense, apparurent sans doute très longtemps avant lui ; et quand vint son tour, l'humanité, suivant toute vraisemblance, était déjà bien vieille.

Vivant au jour le jour, sans cesse talonnés par la faim, nos tout premiers aïeux n'en auraient su que faire. Pour ces misérables créatures, c'eût été vraiment un article de luxe qu'elles n'avaient ni le loisir, ni les moyens de se payer.

Leurs descendants immédiats — agriculteurs et pâtres — eurent un sort plus heureux. Mieux pourvus, ils connurent des jouissances jusqu'alors imperçues qu'à défaut de paroles ils sentirent le besoin de rendre par un geste nouveau : d'où l'avènement du rire.

Naquit-il sous la forme complexe qu'il affecte aujourd'hui ? La chose est fort douteuse. Les muscles inassouplis de ces faces simiennes aux pommettes saillantes, aux maxillaires énormes, n'ont pu créer d'emblée son masque tourmenté. Ils ont dû tout d'abord apprendre le sourire : et chez nos ascendants comme chez nous, ce fut le muscle rétracteur de la joue qui se chargea de le réaliser.

Pourquoi, direz-vous, celui-là plus qu'un autre? A cause peut-être de l'action qu'il exerce sur la commissure des lèvres. En attirant vers l'extérieur les deux coins de la bouche, il en augmente l'étendue et facilite par là même les échanges aériens. A vrai dire les narines sont la seule voie que nous utilisons dans la respiration calme ; mais lors d'une aspiration profonde, un second courant s'établit par l'orifice buccal qui fournit aux poumons une ventilation supplémentaire : au point quedéjà, en 1806, un physiologiste anglais, Ch. Bell, avait cru devoir ranger dans une rubrique commune les nerfs respiratoires proprement dits et les nerfs moteurs de la face.

On serait donc tenté, à l'exemple de Gratiolet, d'assimiler le sourire de la bouche à un effort respiratoire : celui que nous accomplissons d'instinct quand notre corps se meut au sein d'une atmosphère fraîche et pure.

Mais il faudrait, convenons-en, une certaine complaisance pour ne voir dans le physiologisme du sourire qu'une « respiration libre et heureuse ». Outre cela, si telle était sa cause originelle, le sourire — qui n'écarte que faiblement les lèvres — n'atteindrait point son but.

Aussi a-t-on dû recourir à d'autres explications reposant, celles-ci, sur des bases plus concrètes.

En voici une, fort ingénieuse, imaginée par Edouard Cuyer et communiquée par lui en 1895 à la Société anthropologique de Paris. Dans l'acte de la manducation, le rôle initial, ainsi qu'il le fait justement observer, incombe aux parties extérieures de la bouche, les dents et la langue n'intervenant qu'en second lieu. Le motif en est simple : on ne saurait procéder à la préhension effective des aliments sans dégager tout d'abord la denture ; et ceci ne s'obtient que par la disclosion des lèvres jointe au retrait des joues.

Or, parmi les rares plaisirs échus aux premiers hommes, le plus grand sans doute — parce qu'il répondait à leur plus impérieux besoin — fut celui de manger. De là un lien mental entre l'acte prémonitoire de l'alimentation et l'idée de ce plaisir. Et c'est ainsi qu'un phénomène rudimentaire en soi serait devenu, par une transition naturelle, le signe emblématique du sourire. Encore aujourd'hui n'éclaire-t-il pas la figure de l'enfant — héritier actuel des tendances ancestrales — devant l'appât d'un mets dont il est très friand ?

Pour asseoir cette hypothèse, il faudrait à tout le moins qu'on pût arguer de la similitude, sinon de l'identité des deux mouvements : et j'ai le regret de dire qu'on ne constate rien de pareil. Dans l'un comme dans l'autre on observe, il est vrai, l'entre-bâillement des lèvres ; mais tandis que le sourire presse étroitement celles-ci contre l'arcade dentaire, elles se portent en avant quand nous voulons happer un objet qui nous tente. Au surplus, certains gestes, entre autres le *rictus canin*, qui découvrent largement la mâchoire supérieure, symbolisent bien plutôt la fureur que la gaieté : montrer les dents indique le désir de mordre et non la joie de vivre.

Procédant d'après la même méthode, Pidderit avait déjà noté, dans ses études physiognomoniques, la ressemblance offerte par le sourire avec ce qu'il nomme « le trait de la douceur (1) ». De part et d'autre, en effet, les joues s'appliquent étroitement contre la surface des dents, de façon à retenir sur la langue — organe essentiel du goût — les parcelles d'aliments qui sans cela s'accumuleraient entre la palissade dentaire et la paroi jugale.

La thèse est assurément conforme au principe darwinien. Mais outre que la langue elle-même remplirait parfaitement cet office, il répugne d'admettre

(1) Ce terme, ai-je besoin de le dire, est pris ici dans son sens littéral : il exprime non l'opposé de la rudesse, mais la sensation gustative produite par une saveur amère.

qu'une fonction après tout secondaire ait pu constituer par elle-même le point de départ d'un phénomène si haut placé dans la hiérarchie psychologique.

A mon avis, c'est ailleurs qu'il faut chercher la solution du problème. Cette solution, on la découvrira peut-être dans la donnée biologique suivante, d'ordre plus général.

Qu'observe-t on chez les animaux inférieurs, dès qu'ils se sentent exposés à un contact morbide? Vous les voyez soudain ramener vers le centre leurs organes appendiculaires. La cellule dont est formée l'amibe raccourcit ses microscopiques pseudopodes; l'anémone marine semble avaler d'un seul coup la touffe flottante de ses tentacules; le ver se ramasse sur lui-même; l'escargot rentre ses cornes; l'araignée, le coléoptère cachent leurs pattes et font le mort. Cette tendance instinctive se manifeste également chez les animaux supérieurs : chez le paon qui, à la moindre alerte, reploie son éventail de plumes, chez le hérisson dont le pelotonnement subit défie toute agression, chez le chien pris en faute que l'on voit s'enfuir l'oreille basse, le dos arqué, la queue au ventre.

Rien de plus naturel : ainsi réduite, la surface du corps offrira moins de prise à l'attaque. Le danger s'éloigne-t-il, l'animal développe à nouveau ses appendices, car en sa qualité d'être vivant il ne saurait, quelque petit qu'il soit, se passer de nourriture. Et comment reconnaître sa proie, comment l'approcher, comment surtout s'en saisir si ce n'est en mobilisant ses prolongements?

Par la première de ces deux attitudes s'expriment dès lors la défiance et la crainte; à la seconde s'associera l'idée — confuse ou nette — d'une double jouissance : celle de la liberté reconquise, celle aussi que procure l'assouvissement de la faim.

Pareille opposition se rencontre chez l'homme. Devant une menace physique il s'opère en lui comme un mouvement de concentration : son front s'incline, sa tête tout entière s'engonce dans ses épaules, son échine se courbe, ses bras rapprochés du torse le protègent contre les coups en s'en préservant eux-mêmes. Sa jubilation, au contraire, s'épanchera en efforts discursifs. Témoin les folles gambades du nègre, le moulinet des bras chez les danseurs rustiques, le geste acclamatoire des foules, le balancement latéral et le sautillement de l'enfant mis en présence d'un objet qu'il convoite, ses trépignements enthousiastes quand sa main l'a saisi.

Eh bien! ces grandes irradiations motrices ont leur équivalent, toute proportion gardée, dans l'acte du sourire. Il me suffirait, pour vous en convaincre, de reproduire ici les trois schémas construits par Superville, où les sinuosités normales du visage sont remplacées par de courtes lignes droites. L'aspect en est on ne saurait plus simple; et néanmoins chacun d'eux exprime avec la dernière évidence le sentiment qu'on a voulu lui prêter : le premier, l'indifférence ou plutôt l'absence de toute émotion, le second la tristesse, le troisième la gaieté. Or, un regard jeté sur cette dernière image vous fera reconnaître à l'instant sa marque distinctive : l'obliquité ascendante des tirets brisés simulant la fente buccale et l'ouverture des narines; et si leur demi-redressement n'élargit pas la face, au moins en donne-t-il l'illusion. En remontant ainsi leur extrémité libre, ils paraissent se détacher du centre comme les ailes d'un oiseau qui va prendre son vol.

Avec une netteté plus grande le même écarquillement caractérise les figures japonaises destinées à l'instruction technique des grimaciers professionnels : elles nous montrent le mime futur se servant de ses doigts pour tirer fortement en haut et en dehors les paupières, la bouche et les ailes du nez. C'est bien là, du reste, le trait dominant des caricatures hilares où, visant au grotesque, l'artiste l'exagère tant qu'il peut.

Basée, on le voit, sur une donnée parfaitement rationnelle, cette théorie du sourire renferme sans nul doute un fond de vérité. Le rire facial s'en accommoderait mieux encore. Seulement, elle laisse dans l'ombre les grands spasmes réflexes compliquant son mimisme. En cela elle présente une importante lacune qu'un biologiste allemand, Ewald Ecker, s'est cru en mesure de combler.

D'après lui, la raison d'être de ces derniers mouvements résiderait dans leur *utilité*. Qu'il procède du chatouillement ou qu'il ait pour cause une stimulation psychique, le rire tendrait à réduire outre mesure, par l'intermédiaire du sympathique — ce grand régulateur de la circulation — le calibre des petits vaisseaux. De là, pour le cerveau, une menace d'anémie qu'écarterait précisément le refoulement du sang vers la tête dû lui-même aux contractions du thorax.

A ceci j'objecterai que d'autres émotions — telles le saisissement et l'effroi — rétrécissent davantage encore les canalicules sanguins sans provoquer pour cela les violentes secousses du rire paroxystique.

Il paraîtra plus logique et plus simple d'en chercher le motif dans l'axiome physiologique qui proportionne à l'énergie de l'excitant l'intensité et l'étendue des réactions. Ainsi que l'a dit Gratiolet en un très beau langage, « la Société des organes s'offre à nous comme une république parfaite. Quand un plaisir s'éveille à propos d'une sensation quelconque, l'organisme entier chante sur divers tons un hymne d'allégresse... Tous les organes gémissent à l'occasion d'un seul, tous se réjouissent par sympathie quand un seul est dans la joie ».

Mieux encore : cette diffusion réflexe s'effectue dans un ordre à peu près régulier. La réaction motrice apparait d'abord aux environs immédiats du point impressionné pour gagner ensuite, à mesure que croît l'excitation, des régions plus lointaines. Que sans vous avertir on vous pique légèrement le mollet, la jambe exécutera seule un mouvement de retraite. Pareillement vous verrez se circonscrire aux muscles de la face — voisins du centre cérébral — le sourire issu d'un plaisir modéré ; tandis qu'en s'étendant aux masses grises de la moelle, l'émotion génératrice du rire, plus aiguë, plus impressive, ébranlera du même coup tout le reste du corps.

Il ne serait pas impossible non plus qu'un autre facteur, négligé jusqu'ici, intervînt à titre subsidiaire dans ladite expansion : à savoir cette jouissance instinctive développée en nous par la sensation d'un effort vaincu ou, pour être plus exact, celle dont s'accompagne d'ordinaire un effort que nous avons la certitude de voir presque immédiatement aboutir. Quand le rire bat son plein, les muscles expirateurs entrent en lutte avec les constricteurs glottiques qui, eux, s'opposent à l'expulsion de l'air. Les premiers, étant les plus forts, finissent toujours par renverser l'obstacle ; et la prévision de cette victoire transforme en un exercice plutôt agréable le labeur qu'ils s'imposent. Le sanglot lui-même n'apporte-t-il pas à ceux qui souffrent la plus bienfaisante, la plus efficace des diversions ?

A ce compte, m'opposerez-vous, la toux devrait être un plaisir. Elle aussi représente une bataille musculaire où sont engagés les mêmes organes, où triomphent les uns, où succombent les autres : et Dieu sait cependant si jamais elle fut douce à personne. Mais oublie-t-on l'insupportable grattement qui prélude à ses quintes, le râclement de nos muqueuses endolories, la soudaineté et l'opiniâtreté des accès — autant de symptômes sous lesquels disparaît, submergée, l'impression moins vive du travail accompli ? Remarquez aussi que toujours le patient se plaindra davantage s'il s'agit d'une toux sèche : il se lamentera moins, il se réjouira presque quand, pour prix de leur peine, ses bronches rejetteront violemment au dehors les phlegmes qui les encombrent.

Qui sait enfin si d'autres circonstances — étrangères à son éclosion — n'assurent pas tout au moins la pérennité du rire ? Chaque jour la nature se livre à de nouveaux essais. Parmi eux il en est dont le produit s'adapte aisément au milieu tout en satisfaisant à un besoin réel. Pourquoi le rire, ou plutôt le sourire, son frère aîné, ne serait-il point un de ceux-là ? En lui supposant même une cause accidentelle, je ne dis pas fortuite car le hasard ne joue aucun rôle en ce monde, ne se peut-il point que l'homme l'ait adopté comme une chose opportune et bonne à conserver ? Quel prix, en effet, n'avait-il pas pour lui ce langage si simple, si accessible à tous, plus clair dans son mutisme que n'importe quelle parole ! N'est-ce rien non plus, cette aménité du sourire, cette délicate beauté dont il imprègne nos traits, cette atmosphère sympathique que par sa seule présence il crée autour de nous ? Pensez à l'effort ingénu de l'enfant qui veut se faire aimer, à la mimique gracieuse inspirée à la femme par le désir de plaire, et dites-moi s'il ne suffirait pas de leur charme esthétique pour en éterniser l'usage ?

Maintenant qu'ont défilé sous vos yeux les hypothèses relatives soit à la cause première du phénomène, soit au mécanisme de son adaptation, j'avouerai volontiers qu'aucune d'entre elles — même la plus plausible — ne satisfait pleinement l'esprit. Et je doute fort que sur ce point la physiologie comparée nous en apprenne jamais davantage. Mais elle nous permettra, je pense, d'assigner une date assez précise non plus à la naissance de l'acte risorien, mais à ce que j'appellerais volontiers la phase initiale de son développement embryonnaire.

« Le rire, a-t-on répété mille fois, est le propre de l'homme ». Rien n'est moins exact. Un savant qui jamais n'affirma rien sans preuve, j'ai nommé Darwin, nous enseigne que chatouillés au bon endroit, certains singes rient à peu près comme nous. Les observateurs sont également d'accord pour attribuer à d'autres animaux la faculté du sourire.

De ce nombre est le cheval, pourvu ainsi que l'homme d'un grand zygomatique. Passif chez la bête de somme ou de trait, ce muscle révélera sa présence par des contractions effectives chez l'animal de race noble, vivant avec nous dans un commerce intime. Souvent, à l'approche d'une *persona grata*, au simple effleurement d'une caresse, ses traits prendront une expression particulière très voisine de la nôtre.

Le chien, de son côté, possède un muscle risorien spécial — absent chez l'homme — ayant pour fonction d'attirer en dehors l'angle externe des yeux. Ce qui, entre parenthèses, tend à corroborer la doctrine centrifugale du rire.

Parfois même il présente, si invraisemblable que cela paraisse, les signes d'une hilarité complète. J'ai vu, de mes yeux vu, l'un d'eux rire aux éclats. C'était un colly femelle à poil souple, une de ces bêtes remplies d'intelligence dont le niveau mental dépasse celui de maint bipède. Il faut dire que Gipsy — ainsi l'avait-on baptisée — professe pour la personne de son maître un très vif attachement. Elle ne le quitte jamais, restant des heures entières étendue à ses pieds, le couvant du regard, épiant ses moindres gestes. Dès qu'il l'appelle à lui par

un claquement des doigts, que gentiment il l'aguiche de la voix et du geste comme une nourrice le bébé dont elle veut une risette, on observe chez l'animal une transfiguration subite. Son premier mouvement est de lever la tête, en allongeant le cou. On croit qu'il va japper : mais en place du banal aboiement l'oreille perçoit un son tout à fait insolite : son guttural, un peu rauque, coupé de brèves saccades. Et comme pour attester sa nature risorienne, au cri viennent se joindre ces bondissements latéraux, ce frétillement de la queue par lesquels la gent canine trahit d'ordinaire son entrain.

Plus significatifs encore sont les virements de la face. Rétractée en arrière, la lèvre supérieure se serre contre l'arc des dents, dénudant les gencives. Au lieu de reposer sur le plancher buccal ou de pendre librement au dehors, la langue, en même temps, se retire quelque peu vers le fond de la gueule, tandis qu'une contraction singulière projette en avant le maxillaire inférieur dont la rangée dentaire se découvre à demi (1). — Vous avez remarqué peut être au musée de Berlin ce portrait magistral, œuvre de Christophe Amberger, représentant Charles Quint dans sa première jeunesse. Une particularité de cette figure est son extraordinaire prognathisme : la saillie du menton, extrêmement accusée, donne au bas du visage une apparence quasi-bestiale. Eh bien ! toute révérence gardée, je ne saurais mieux comparer la projection mandibulaire de notre aimable Gipsy qu'à cette impériale difformité.

Noyez qu'au grand jamais, en dehors de ces crises de gaieté, rien dans l'expression habituelle de l'animal ne rappelle cet ensemble mimique, que d'ailleurs nul autre que son maître ne saurait provoquer.

A coup sûr ce n'est là qu'une copie bien grossière de notre hilarité. Le masque du chien s'éloigne tellement de la figure humaine qu'il n'en pourrait être autrement. Mais étudiez de près ce rictus grotesque, détaillez-en les traits, et vous verrez qu'au fond le rire canin diffère bien peu du nôtre. Qu'en conclure sinon que le rire des bêtes et celui de l'homme sont issus d'une même souche ; qu'ils existaient *virtuellement* chez un commun ancêtre ; que nonobstant leur éclosion tardive, le germe dont ils naquirent s'était formé déjà dans un lointain passé.

C. Vanlair.

(*A suivre*).

(1) L'agent de cette contraction est le muscle ptérygoïdien. Très développé chez les herbivores qui l'emploient à la trituration des aliments, il tend au contraire à s'atrophier — faute d'usage — chez les carnassiers et chez l'homme : circonstance qui rend plus paradoxale encore la mimique de notre chien.

LA VIE LITTÉRAIRE

Camille Mauclair. *Eleusis*, causeries sur la cité intérieure ; — *L'Art en silence* ; — *Jules Laforgue* ; — *Idées vivantes* ; — *Histoire de l'impressionnisme* ; — *Fragonard*, etc.
Sonatines d'Automne ; — *Le Sang parle*.
Couronne de Clarté ; — *Les Clefs d'or* ; — *L'Orient vierge* ; — *Le Soleil des Morts* ; — *L'Ennemie des Rêves* ; — *Les Mères sociales* ; — *La Ville-Lumière*.
Le Génie est un crime.

La vie intellectuelle de Camille Mauclair, critique, romancier, dramaturge, poète, est la moins languissante qui soit. Et le beau cortège, un peu désordonné, de ses idées se déroule avec plus de rapidité encore que de pompe. La vie, c'est le mouvement. Ici, le mouvement est intense ; la vie est énorme. Camille Mauclair est un infatigable témoin, témoin qui juge tout ce qu'il a vu, avant même de l'avoir vu complètement, car déjà il le devine, le suppose, le reconstruit, l'amplifie, l'embellit, le recrée. Et cet esprit critique est orné d'une puissance d'imagination que pourraient envier les écrivains d'imagination, qui ne sont point des esprits critiques.

Précoce activité d'une intelligence infiniment généreuse ! A 20 ans, Camille Mauclair avait élaboré son système du monde : que dis-je ! il en avait élaboré plus d'un et avait même oublié tous ces systèmes les uns après les autres ; il était sur le point de découvrir la vérité philosophique ; en tous cas, il savait que les philosophes de tous les temps ont tristement erré ; il avait tout découvert à vingt ans ! Et son esprit avait fait d'immenses conquêtes qu'il a détruites depuis lors pour les transformer ou les remplacer par d'autres, car il faut agir, agir, agir intellectuellement, édifier des doctrines, généraliser avec audace, étudier un détail avec érudition, raconter des histoires, chanter ses rêves, et surtout écrire, écrire, écrire.

On peut être effrayé par cette inquiétante aptitude à traduire en un livre chaque idée qui passe. Il faut bien d'abord être séduit par cette richesse d'esprit qui se dépense incessamment et se renouvelle en se dépensant. Tous les livres innombrables de Camille Mauclair, nous les verrons peut-être incohérents et légèrement contradictoires dans leur ensemble ; mais chacun d'eux a sa force, sa vertu qui lui est propre et quelque chose comme sa personnalité. Ils s'engendrent les uns les autres, en étant assez mal enchaînés les uns avec les autres. L'étude de critique où Camille Mauclair consacre toute sa fougue imaginative, son habileté d'induction ou de déduction, et tantôt synthétise frénétiquement, et tantôt analyse patiemment, l'étude de critique lui suggère aussitôt un roman : là vivraient des personnages qui représenteraient en paroles éloquentes et abondantes les idées que le critique a fait momentanément prison-

nières de son imagination, mais qui s'imposent à leur geôlier au point de ne plus le laisser libre...

Puis tout cède à ce mouvement perpétuel d'une intelligence magnifiquement ardente... et d'autres idées surgissent, maîtresses qui animent le critique en le dominant, qui tyrannisent le romancier en l'embarrassant. Mais alors les idées anciennes flottent encore dans son souvenir, et d'être maintenant affaiblies, éloignées et comme estompées, lui paraissent plus chères, et le poète n'est pas insensible aux mésaventures de l'idéologue qui s'éprend parfois si furieusement des idées et il chante...

J'ai vu les femmes qui s'en vont
Légères au crépuscule,
Et leurs images se défont
Dans le soir vague et profond.
Depuis longtemps leurs voix sont mortes
Depuis longtemps au coin des seuils,
Leurs mémoires au coin des portes
Dorment fanées avec les feuilles.
Ainsi qu'un pauvre, pour dormir.
Fera lit de ces feuilles d'or,
Couche-toi mon souvenir
Sur ces mémoires et t'endors.
Et prends-les aussi sur ton sein.
Pour avoir chaud encore sans elles,
Afin, aussi, que leur parfum
Te reste au cœur et dans les mains.

Ainsi naissent les livres, après les livres, d'un élan intellectuel toujours aussi fort et spontané, mais le cours violent des idées les emporte souvent vers des rivages où on ne pensait point qu'ils dussent aborder.

Prenez-les néanmoins, prenez-les tous.

Camille Mauclair, qui a fait plusieurs fois déjà au cours de sa vie intellectuelle, et toujours avec précipitation, le tour du monde des idées, a su pourtant s'attarder aux endroits les plus beaux, étudier à fond avec l'admiration la plus pénétrante les merveilles spéciales qui le retenaient, ou discerner dans toute leur ampleur les grands panoramas. Dans ce livre : l'*Art en silence*, des études comme Edgar Poë idéologue, Flaubert lyrique, l'Esthétique de Mallarmé, si particulières et si déterminées, sont complètes, approfondies on ne peut mieux, et autant qu'on le peut dire encore, définitives... Mais Camille Mauclair n'est pas moins adroit à saisir le sens d'un mouvement général, et son étude sur le symbolisme est assurément, de toutes celles que je connais, l'étude qui fait le mieux comprendre ce que le symbolisme fut et tout ce qu'il aurait pu être ; ses origines, ses causes, ses tendances, ses impuissances, ses efforts, ses résultats. C'est exprimer de façon banale les qualités vivifiantes de l'œuvre de Camille Mauclair. Mais comment faire ? A suivre un par un tous ses ouvrages — il n'en est point qui soit négligeable — ou semble énumérer les articles d'un catalogue immense. Et en fin de compte, dans ses romans, poèmes ou drames, Camille Mauclair se retrouve toujours lui-même, avec ses enthousiasmes documentés de critique impétueux. Le critique pourtant n'absorbe point le romancier, le poète.

Si ses romans sont, avant tout, des œuvres où Camille Mauclair met en mouvement des idées, si les héros de ses romans ne font souvent que personnifier des doctrines, si le fond même des complications romanesques est constitué uniquement par des luttes de systèmes philosophiques, esthétiques, sociaux, Camille Mauclair a, néanmoins, le don de la vie qui, jusqu'à plus ample informé, est le don principal du romancier. Dans le *Soleil des morts*, dans l'*Ennemie des Rêves*, dans les *Mères Sociales*, dans la *Ville Lumière*, les personnages vivants, bien vivants, sont nombreux, et s'ils témoignent de leur ardeur de vivre surtout par des conversations, ces conversations n'ont point cette mollesse morne des romanciers sans fièvre ou des discoureurs sans animation.

Mais il est des heures où Camille Mauclair semble se reposer de ses véhéments combats pour des idées qui ne sont pas toujours exactement les mêmes idées, mais qu'il aime toujours d'une amour sans seconde... à l'instant qu'il les exprime. Alors, pour se reposer mieux, Camille Mauclair écrit encore : le poète chasse un moment le métaphysicien, l'esthéticien, le sociologue, le constructeur généreux de mondes presque parfaits, mais bientôt renversés pour faire place à d'autres mondes plus près de la perfection ; et le poète chante des chants vagues et doux, mélancoliques comme des crépuscules délicats, et qui vont vraiment à l'âme. Et peut-être lui reprochera-t-on seulement d'être un innovateur trop hardi dans la métrique exagérément libre de ses poèmes. Il parvient à détruire parfois toute harmonie, et sa poésie se traîne comme une proie traînante. Pourquoi persiste-t-il ainsi dans cet enthousiasme dès longtemps suranné pour les rythmes irréguliers ? Lui qui se plaît à tout prévoir annonce que la poésie à rythmes libres, à assonnances, à cadences conformes à la chanson populaire, prendra place à côté de l'autre... Ses chansons populaires en effet, (il y en a plusieurs gracieuses ou d'une tristesse passionnée dans *Le sang parle*...) sont de la mélodie la plus musicale, mais qui m'expliquera par quelle faute de logique apparente ou réelle, ce logicien infatigable qu'est Camille Mauclair s'est approché dans ses chansons populaires plus que dans ses autres poèmes de la prosodie régulière et traditionnelle ! Mais n'est-il pas bien émouvant, ce petit drame si simple?

Bon vigneron foule au pressoir
Le raisin noir du matin jusqu'au soir
Et le blanc raisin du soir au matin
En sifflotant un vieux refrain,
Bon vigneron dedans sa vigne
A trouvé sa femme maligne

De sa mie avec un manant,
Elle penaude et lui tremblant.
L'enfant dormait quand ils rentrèrent
Tout avait un air de pardon.
Bon vigneron n'a pas tué la mère
A pleuré longtemps sur l'enfant ;
Bon vigneron foule au pressoir
Son chagrin noir et son vin noir
Ses larmes du soir au matin.
Il foule avec le blanc raisin
Sang et larmes avec le moût.
Vin cette année aura fin goût.
Mais cloches sonnent glas profond
Pour vigneron du bon pardon.

*
* *

Prendra-t-on le soin de rechercher Camille Mauclair et de le reconnaître à travers les métamorphoses. Il disparaît un peu parmi ses ouvrages. Il est un de ceux qui communiquèrent à sa génération les impulsions les plus vives. Il sera sans doute l'un des maîtres de sa génération, lorsque sa génération en sera venue à ce point où chacun doit proclamer ses maîtres.

Mais on oublie parfois ses livres ; et lui-même, est-ce que quelquefois on ne l'oublie pas quand on le devrait nommer d'abord ?

Il a écrit trop de livres et exprimé trop d'idées. Assurément il est, comme tous les autres, la victime des conditions de la vie littéraire dans la société d'aujourd'hui. Mais dans n'importe quel temps et quelles que fussent les circonstances, Camille Mauclair eût été l'homme de beaucoup de livres. Seulement, aujourd'hui plus que dans tous les temps on est prompt à voir le déchet.

On le voit d'autant plus aisément dans l'œuvre énorme de Camille Mauclair qu'aucun de ses livres n'est réellement terminé. Chacun est inspiré, commencé avec une fougue qui ne peut se ralentir : mais l'inspiration ne va pas toujours aussi vite que l'écrivain, et dans les dernières parties d'ouvrages dont le début émerveille, on sent que l'auteur n'écrit plus que par entraînement, et parce qu'il ne peut plus s'arrêter... Il a pris trop d'élan.

Dans ses romans surtout, ce défaut est sensible. Ils roulent tous des mondes et des mondes en eux ; et d'abord l'écrivain semble bien ordonner tous ces mouvements, mais ensuite les mouvements le dépassent, et les mondes roulent comme ils peuvent. Et ce sont des déceptions assez amères après de grands espoirs ! C'est que, voyez-vous, quand on commence à lire un livre de Camille Mauclair, on espère toujours une manière de chef-d'œuvre.

Camille Mauclair soutient l'espérance sans la réaliser. Et son style même n'est pas tellement fort qu'il puisse assurer à chaque livre une personnalité durable. Camille Mauclair écrit avec la même fougue qu'il pense ou qu'il imagine. La pensée ne se fait jamais attendre ; et les mots s'empressent constamment pour l'expression la plus noble de la pensée.

Il s'empressent si bien qu'ils arrivent tous à la fois. Mais si le style est d'une impressionnante luxuriance, il n'a pas tout ce relief singulier qu'on pourrait souhaiter, et parfois la phrase à force d'être opulente et chargée de mots précipités est un peu confuse, d'une somptuosité grise et d'une fastueuse incertitude. Le style est le serviteur très docile des idées, mais il accomplit avec trop de hâte sa tâche considérable, et, si je peux dire, il effectue constamment le jour même, avec quelle prestesse ! ce qui pourrait être remis au lendemain.

Or, c'est un principe de styliste scrupuleux qu'il faut toujours remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille.

Camille Mauclair est incapable de ces temporisations, car son esprit est trop actif, trop proche et trop varié.

L'est-il au point de s'égarer dans toutes les routes intellectuelles et de se perdre dans toutes les contradictions qu'on a dites ?

Evidemment rien ne ressemble moins à Camille Mauclair, que Camille Mauclair lui-même. Il a été depuis quinze ans le disciple de toutes les doctrines et de tous les écrivains qui ont exercé quelque influence. Il suivit la discipline de Mallarmé, de Barrès, de Mæterlinck. Son drame, *Le Génie est un crime*, est d'un habile admirateur d'Ibsen. Mais Camille Mauclair se rit de notre manie de classification et de l'étonnement que nous éprouvons lorsque un écrivain donne deux livres qui se contredisent

C'est de la meilleure foi du monde qu'il adopte tour à tour toutes les doctrines philosophiques ou esthétiques. Il aime tellement les idées qu'il les veut toutes avoir pour favorites ; et il ne faut pas être surpris si ces favorites, sont d'aventure, mal d'accord entre elles. Il les comprend toutes, car rien ne résiste à l'effort de son intelligence, prodigieusement active et d'une effarante mobilité.

Nous pouvons, toutefois, supprimant de son œuvre ce qui est accessoire, discerner des tendances à l'unité. Et voici comment se constituera le plus nettement la personnalité de Camille Mauclair.

Il faut le considérer essentiellement comme critique. Et il sera d'un puissant secours pour la prospérité de la critique. Il pense que la critique est salutaire, qu'elle est indispensable. Il veut qu'elle soit forte. Il travaille donc à détruire le préjugé de l'infériorité du critique au producteur, à les réconcilier, à reconstituer une critique homogène, consciente de ses droits. Il tâche à faire comprendre au public ce que peut et doit être « la mission humaine de la critique supérieure ». Il s'applique, enfin, à constituer un dogmatisme nouveau.

Où donc trouvera-t-il les principes d'une critique nouvelle ?

« Si la comparaison, dit-il, si le parallèle entre producteurs d'un même art ne sont que des procédés stériles, la comparaison entre les quatre arts, évoqués systématiquement, peut devenir le plus puissant moyen d'explication et l'accès même de la critique supérieure.

« Nous sommes ramenés à trouver dans l'analyse des identités la base d'une critique synthétique, seule capable de répondre au grand désir qui commande tous les efforts de l'art moderne, le désir de la fusion des arts ; au dogmatisme spécialisant de plus en plus les visées de chacun d'eux, nous pouvons opposer un dogmatisme unifiant leurs principes communs et remontant au-dessus d'eux-mêmes pour s'appuyer directement sur ce qui ne change jamais, bien qu'en se transformant toujours, sur le rythme, sur l'émanation même de la vitalité, sur l'échange éternel de la conscience et des phénomènes. »

Alors, peu à peu, le critique reprendra son vrai rôle « celui de l'alchimiste grave et patient, penché sur le corps simple du génie pour surprendre l'essence mystérieuse du *don*, isoler dans le creuset de l'analyse les éléments de la création, dire à l'humanité pourquoi et comment la perception des analogies mentales et naturelles est accordée à certains êtres, réduire le mystère du génie à une nouvelle loi psychologique, — et ainsi créer, puisque créer c'est pour l'homme, transformer une chose révélée en vérité universellement perceptible ! »

Vaste conception ! On comprend qu'en s'acheminant à elle et jusqu'à l heure où il aura élaboré dans ses détails tout ce système mirifique, Camille Mauclair ait un certain nombre d'indécisions et même de contradictions. On lui reprochera de « perdre pied » souvent. On lui reprochera de chercher la pierre philosophale de la pensée. Mais du moins, il siéra de reconnaître que cette ambition téméraire d'un écrivain, que son intelligence inexorable pousse toujours, toujours, à des spéculations imprévues, aura ce résultat pratique de donner à sa critique une précieuse nouveauté : Mauclair aussi érudit que généralisateur saura considérer tous les arts à la fois, et, de ses observations, faire jaillir des idées favorables à chacun d'eux...

Mais je crois qu'il importe d'abord à la critique d'accomplir une mission plus humble, de suivre de plus près la vie sociale où se heurtent les écrivains et les œuvres, de juger la moralité des intentions et des influences... Camille Mauclair serait homme lui aussi à remplir cette tâche de régénération littéraire, car il est d'un intellectualisme héroïque. Et ce vaillant, ce fervent intellectuel a seulement le défaut de ne pas regarder la terre d'assez près.

J. Ernest-Charles.

LES BEAUTÉS DE LA CIVILISATION ARABE

De l'Espagne au Maroc.

C'est un préjugé courant qu'on peut tout espérer des races qui n'ont pas encore eu leur période d'hégémonie dans le monde et que celles qui l'ont une fois tenue, puis perdue, ne sont guère plus susceptibles de pleine renaissance. Et on ne l'a jamais si souvent invoqué que contre les Arabes.

Pour comprendre finement la civilisation arabe contemporaine, l'esprit arabe de l'Afrique du Nord, caractérisé avec plus de force au Maroc, il faut évoquer la civilisation des Omméiades de l'Espagne au Moyen-Age. Elle fut alors très florissante ; au contraire le Maroc est presque unanimement appelé « l'Empire qui s'écroule ». Or, pour la plus grande partie des Musulmans, il représente aujourd'hui le pays lige de la foi ; le sultan de Fez est le vrai successeur du Prophète, tandis qu'ils « considèrent le sultan de Stamboul comme un usurpateur presque sacrilège. » (Loti). Que précisément l'empire du chérif soit en complète décadence, cela n'indique-t-il pas la déchéance de l'Islam, n'exprime-t-il point que, religion du moyen âge, il n'est plus compatible avec la vie moderne? Déchéance qui s'accuserait singulièrement à considérer la prospérité de l'Espagne musulmane (1) d'où émigrèrent les maîtres de Fez.

I

Ernest Renan, qui, étudiant les civilisations sémitiques, a tourné son attention impartiale, à l'ordinaire très souple et pénétrante, vers les choses de l'Islam, a résumé, avec force et décision, son sentiment sur l'Islam dans une conférence à la Sorbonne qui fit impression : c'en est la condamnation formelle et presque violente. « A partir de son initiation religieuse, l'enfant musulman, *jusque-là quelquefois assez éveillé*, devient tout à coup fanatique, plein d'une sotte fierté de posséder ce qu'il croit la vérité absolue, heureux comme d'un privilège de ce qui fait son infériorité. Ce fol orgueil est le vice radical du musulman. » Nettement, c'est *la religion* mahométane, la plus caractérisée et la plus fanatique des religions que Renan, fidèle à montrer les vices de l'esprit religieux adversaire de l'esprit scientifique,

(1) Il faut particulièrement consulter Dozy avec son excellente histoire des *Musulmans d'Espagne*, Leyde, 1861 et ses *Recherches* 1860; Viardot : *Histoire des Arabes et Maures d'Espagne* 1851, œuvre intelligente; Rosseuw Saint-Hilaire : *Histoire d'Espagne*; Coude : *Histoire de la domination des Arabes en Espagne* traduit en 1825 ; Le Bon : *La civilisation des Arabes* 1883, et Mercier : *Histoire de l'Afrique septentrionale* 1889. — Voir aussi le *Voyage en Espagne* de Gautier, la très intéressante *Espagne* de G. Lecomte (1896), etc.

accuse avant tout d'impuissance et de vandalisme. Et, prévenant l'objection qu'on lui fera en évoquant Haroun-al-Rachid et la cour resplendissante des Khalifes de Bagdad, il avertit que l'Islam s'y borna à hériter de la civilisation des Perses Sassanides, elle-même héritière de la Grèce, que ce ne fut donc, sous les Abbassides, qu'une résurrection de la Perse. Mais cela même pose que l'Islam peut susciter et favoriser la renaissance et le développement de civilisations autochtones, et écarte donc l'accusation de vandalisme; et, par ailleurs, il déclare que si l'Islam aujourd'hui est hostile à tout progrès, on le doit à *la race* turque qui a fait prévaloir son manque total d'esprit philosophique.

Renan reconnait que « le monde musulman a été supérieur, pour la culture intellectuelle, au monde chrétien » pendant 500 ans, à peu près de 775 à 1250. Mais non seulement il reporte à la civilisation sassanide la gloire de la splendeur des cours arabes d'Orient, il veut encore établir dans son *Averrhoès* (1) que l'intellectualité des Arabes d'Espagne a été beaucoup moins considérable qu'on ne l'a dit, que les Khalifes de Cordoue se montrèrent souvent des pires fanatiques, persécutant les esprits libres et incendiant les bibliothèques, qu'il ne s'est pas composé de mouvement philosophique original.

Il semble que, pour ce jugement catégorique, son esprit nuancé ait un peu perdu le sens des justes comparaisons, quand il apprécie les Arabes du Moyen-Age avec les exigences d'une conscience moderne : c'est seulement aux chrétiens d'alors qu'il faut les comparer, et juger de l'originalité de leur philosophie et de la valeur de toute philosophie médiévale en considérant la scolastique ; et alors, selon Renan lui-même, « Saint-Thomas doit tout à Averrhoès, » comme Albert le Grand à Avicenne. Nous voyons justement que les grands arguments des Arabes contre la philosophie, c'était le nombre infini des systèmes, d'où leur confusion et anarchie — danger capital pour l'Islam naissant — ; c'était que les philosophes se haïssaient tous, division cause d'agitation, et « qu'ils parlaient des choses dont ils ne savaient rien. » Or lisez les livres des penseurs scientifiques les plus rigoureux de la France contemporaine, par exemple *Le Conflit* de Félix Le Dantec, négateur systématique de toute métaphysique, et vous noterez que ce sont exactement les mêmes arguments qui sont invoqués contre la philosophie et l'esprit philosophique que Renan a souvent confondu avec l'esprit scientifique. De tels penseurs procéderaient bien plutôt de l'Islam que du philosophisme, qui n'est au fond que du christianisme, du protestantisme à tension spéculative très lâche. Génie celtique, fortement nourri de la philosophie allemande, Renan a été naturellement très dur pour la race arabe dont le génie est matérialiste, pratique, précis.

II

Il est assez logique que, écrivant la *Civilisation des Arabes*, M. Gustave Le Bon ait eu à cœur de célébrer leur supériorité. Après Sédillot (1), qui a conclu que « sous le point de vue moral, scientifique, industriel, les Arabes étaient bien supérieurs aux chrétiens », M. Le Bon vient poser qu'avant les Arabes la civilisation était presque nulle, qu'elle fut brillante avec eux, et qu'après eux la décadence fut profonde. Il répète des chiffres qui seraient plus probants s'ils étaient moins exagérés : Tolède qui n'a plus que 17.000 habitants en aurait eu 200.000 sous les khalifes et Cordoue qui en a 42.000 en aurait eu un million. Les auteurs arabes parlent de 14.000 villages dans la seule vallée du Guadalquivir. Mais il est déjà faux d'établir une différence aussi tranchée qu'il le fait entre l'Espagne des Khalifes et celle qui la précéda.

Après Sidoine Apollinaire quelques chroniqueurs nous ont laissé de celle-ci un tableau assez complet. Les Wisigoths qui y dominaient n'étaient pas tant les barbares dont on a parlé, mais plutôt au contraire des raffinés. Certes sous l'exaction de l'aristocratie et du clergé les hommes des villes étaient ruinés, les indigènes des campagnes asservis, les Juifs persécutés jusqu'à la révolte ; les guerres civiles se multipliaient avec les appels à l'étranger ; mais elles ont été plus nombreuses encore sous les Arabes. Et de même que les Khalifes de Bagdad imitèrent les Sassanides, c'est du luxe artistique de l'aristocratie wisigothe qu'héritèrent ceux de Cordoue. Elle s'alanguissait en de copieuses villas aux berges des fleuves soyeux, devant des collines heureuses, alors alternées d'oliviers et de vignes. Le jeu, le bain, la lecture, l'équitation et les repas partageaient leurs loisirs comme en les *Mille et une nuits,* entre les murailles tendues de tapisseries peintes ou brodées d'Assyrie ; couchés sur des lits drapés de pourpre, les convives improvisaient des vers, avant que les musiciens préludassent, puis les danseuses se déroulaient. Le ciel de l'Espagne latine avait déjà des couleurs d'Orient.

Les descriptions du palais d'Abder-Rhaman, près de Cordoue nous détaillent un luxe plus grand, mais analogue, décèlent le même goût de byzantinisme. Avec ses 17.000 serviteurs, il enfermait 6 340 femmes dans le harem, 4.300 colonnes de marbre pré-

(1) Nous laissons de côté l'*Histoire Générale des Langues sémitiques* qui vise en même temps que les Arabes les Juifs et les Chrétiens.

(1) *Histoire des Arabes.*

cieux exhaussaient les plafonds, peints en or et en azur, des salles aux frises de couleurs éclatantes et pavées de mosaïque ; les sculptures de cèdre s'accommodaient à l'ouvragement des portes de fer, du cuivre argenté ou doré ; la fraicheur du marbre miroitait entre l'ivoire et l'ébène. Des bosquets de lauriers entrelaçaient une fontaine de jaspe. Dans un pavillon qui dominait le pays, 8 portes aux arcs d'ivoire et d'ébène incrustés d'or et de gemme ouvraient sur une salle où, dans un bassin de porphyre, un jet d'eau de vif argent étincelait au fil d'un rayon de soleil ou de lune. A cette cour, c'est le musicien Zyniab qui donne le ton, arbitre de la mode et des cérémonies : il remplace la mode wisigothe des cheveux longs par celle des cheveux coupés en rond, les vases d'or et d'argent des Espagnols par les verres guillochés, leurs nappes de lin par des nappes de cuir ; il leur apprend à manger les asperges et invente des plats ; on se modèle sur lui dans les minuties de la vie élégante (Maccari) : il a la réputation universelle d'un goût exquis, d'un immense savoir et d'être un excellent poète parce qu'il sait par cœur 10.000 chansons. Il est le favori de cet Abder-Rhaman qui passe lui-même pour poète, s'attribuant les vers de ses hôtes, qu'il paie très cher il est vrai.

Abder-Rhaman était sous le charme de la superbe prodigalité des Khalifes de Bagdad, et la rayonnante civilisation arabe de l'Espagne est un entremêlement du luxe oriental au luxe des cours wisigothes. Elle fut très brillante sans vive originalité, parce que les deux éléments dont elle se compose sont trop similaires, et elle n'a pas eu le temps de s'adapter plus étroitement au caractère du pays, de se renouveler lentement et de se fortifier et particulariser par l'action de la race qui allait sortir du mélange des Andalous, des Berbères et des Arabes. La marque dominante de cette civilisation brillante est le luxe et l'abondance, ce qui est naturel de l'établissement d'un peuple plutôt pauvre dans un pays riche : mais cet insigne de luxe, qui est bien oriental, n'est point nécessairement ce qui constitue la supériorité de cette civilisation sur celles de l'Europe voisine. Si elle a persisté assez longtemps avec cet éclat, c'est qu'elle était entretenue par la force de deux peuples : les Berbères et les Andalous qui différaient aussi profondément des Arabes qu'ils se ressemblaient entre eux. Les Andalous étaient sobres, rudes, grossiers et économes à l'extrême, tandis que les Arabes se dissolvaient vite dans l'abus de la bonne chère, de la parure et de l'élégance. Ce sont les indigènes andalous qui, notamment, connaissaient seuls les procédés de l'agriculture (Maccari), qui a été un des facteurs principaux de la fortune arabe. Il apparaît à ce point de vue que si la conquête arabe a déterminé la prospérité de l'Espagne c'est certes en lui apportant une connaissance parfaite de l'irrigation, mais surtout en la libérant des oligarchies étrangères, en créant par là la petite propriété qui permit seule la culture intensive et adoucit l'esclavage. Le travail fut tout entier espagnol, œuvre des Andalous et des Berbères vite mêlés.

*
* *

Telle, la civilisation de l'Espagne musulmane fleurit merveilleuse. La religieuse allemande Hrovistha appelle Cordoue « la perle du monde ». Elle a 500.000 habitants, 113.000 maisons, 3.000 mosquées ; la vie, si mouvante aux quartiers populeux, se délasse voluptueusement aux tièdes promenades le long du fleuve ; elle est gaie, telle que nous la montre l'historien Dozy dans cette reconstitution de la fête du Chauwal : tout le monde est sorti en habits neufs, les esclaves revêtus des costumes qu'on vient de leur donner en cadeau, les enfants en longues robes de couleur verte, olive, orange ou amaranthe. Des chevaux et des mules carapaçonnés, d'un amble doux ou fier se répandent par la ville. On s'embrasse dans les rues, en groupes décoratifs. Les visites s'échangent et se croisent gracieusement. Les femmes, libres, parcourent les rues, des branches de palmier à la main et en distribuant des gâteaux aux pauvres pour se rendre aux cimetières où, en pleurant les défunts, elles nouent de souples intrigues au voisinage caressant des cyprès.

C'est que le pays est riche. Des barrages qu'on admire encore ont étendu l'agriculture, en Valence, Murcie et Andalousie ; les palmeraies multiplient les ajourements de leurs nefs mauresques qui s'entrecroisent ; les vergers d'amandiers, d'orangers, d'abricotiers se propagent avec leurs parfums ; le mûrier et la canne à sucre ont été introduits avec le riz, le safran, le chanvre, l'asperge, l'artichaut, le haricot, le cédrat et les autres arbres fruitiers. Des traités méthodiques tendent à développer l'agriculture, l'hydrographie agricole, l'acclimatement.

L'initiative et l'art de l'acclimatement sont essentiellement arabes, ainsi qu'il est naturel d'une race nomade, ou bien plutôt d'une race à demi sédentaire et à demi nomade, qui aime la terre et sait s'y attacher, mais qui aime la terre dans son ampleur variée, avec un sens rare et admirable de son étendue et de la beauté de son déroulement qui a fait de cette race positive les premiers géographes du monde. Successivement ils se sont établis dans les divers pays du Nord de l'Afrique avec autant d'amour pour le sol de chaque région que s'ils allaient y habiter, préférant tour à tour chaque ville et chaque campagne, ce qui se sent aux légendes et aux contes des *Mille et Une Nuits*. Puis, poussés par les desti-

nées nouvelles qui faisaient des pasteurs de l'Arabie les conquérants du Monde, ils repartaient, mais emportant, par un génie matérialiste qui se voit bien dans leur poésie toute réaliste, le souvenir attendri des lieux récemment habités et des arbres qui permettaient de s'en recomposer l'image avec plus d'exactitude. Si on compare les Arabes aux grands conquérants de ce siècle, aux Anglais, il semble bien qu'ils leur aient été peut-être supérieurs parfois en certains points, ainsi précisément par cet art, délicat et qui est une expression de sensibilité, de l'acclimatement, et parce qu'ils avaient plus d'attachement païen pour les choses. Les Anglais dans l'Inde (1) gardent le souvenir du pays natal, mais strictement, sèchement, trop chrétiennement, dans une certaine impuissance à s'extérioriser, sans représentation attendrie des paysages, et en outre avec un exclusivisme mesquin qui les détourne en horreur de seulement regarder la vie et la civilisation indigènes; les Arabes, partout où ils vont, se rappellent de Damas, l'Orient, mais ils admirent le pays où ils viennent de s'arrêter, savent jouir profondément de la courbe d'une colline découverte qui naît sous leurs yeux, des eaux jaillissantes des vallons, du miroitement du sol, du roucoulement inouï des oiseaux sous des bocages. Leurs souvenirs leur servent précisément à goûter, en synthèse, avec plus d'intensité, le charme de l'heure présente et du pays ondulant sous les yeux, et ils proclamaient l'Espagne « un pays qui valait la Syrie pour la douceur du climat et la pureté de l'air, l'Yemen pour la richesse du sol, l'Inde pour les fleurs et les parfums, l'Aden pour les ports et les beaux rivages. »

A demi sédentaire et à demi nomade, l'Arabe aime l'eau, l'eau courante et l'eau qui fertilise. Il est le grand poète, le grand praticien de l'*irrigation* qui a fait la richesse de l'Espagne et assure celle du Maroc. Elle joue un rôle primordial dans la civilisation arabe; elle est la circulation vivifiante de ce grand organisme chaud et voluptueux. C'est la religion qui, prescrivant l'usage fréquent des ablutions, a fait de l'eau une nécessité divine de la vie musulmane. Les mosquées, avec leurs parois d'émail vernissé, la nudité blanche de leurs colonnades torses comme des jets de fontaine, leur déroulement de nattes et de tapis, ont la fraîcheur de salles de bain : en des cours ombreuses, des vasques de marbre ruissellent sous un continuel jet d'eau qui ne tarit pas plus que ne s'éteignait le feu de Vestales. Le passant, avant de prier, vient s'y purifier de la sueur et de la poussière du dehors. L'Arabe riche qui a apprivoisé un jet d'eau dans la cage d'arcades de sa cour intérieure, peut faire ses ablutions chez lui. Devant l'esprit de l'Arabe, l'eau coule toujours dans le silence d'une mosquée : elle est le murmure même de la prière et comme un rite lustral de propreté : elle apparie saintement la maison à la mosquée; elle y reste une présence religieuse. C'est par elle qu'en se lavant des souillures de la vie on peut se remettre à tout instant en état de grâce et de fraîcheur, baptême perpétuel, simple et musical. Pour faciliter au passant pauvre, à l'Arabe poudreux qui arrive de voyage les saintes ablutions, on multiplie les fontaines dans la ville (1) : ce sont là avant tout des fondations pieuses; l'eau pour l'Arabe est toujours bénite et le présent de l'eau aux croyants est une aumône religieuse. Qu'aucun mahométan ne manque d'eau, tel est le vœu que doit formuler une âme fervente. L'irrigation, qui la répartit entre tous les fidèles d'une même ville, est comme un canon d'église : en passant également dans toutes les maisons de chaux, pure et cristalline, elle fait communier entre elles les familles mahométanes; c'est le communisme harmonieux de l'eau. Institution religieuse et sociale, elle a ses lois et ses gardiens, sorte de clergé fontainier qui veille à leur observance.

Quand la race nomade devint sédentaire, ce ne fut pas le sol qui lui parut la richesse, mais l'eau, si précieuse, si désirable dans les Sahara où errèrent les ancêtres. Elle resta pour ces fils du Désert un idéal et un luxe. Et la perfection de l'irrigation ne témoigne pas seulement de leur empressement à en jouir, mais du juste dessein de la partager équitablement. L'Arabe, qui excelle sur le marbre des monuments aux combinaisons linéaires, réalisa par elle dans les villes verdoyantes la répartition géométrique du plus immesurable bienfait du ciel. Jardins et canaux d'irrigation furent la vie dessinée en mosaïques et en arabesques de bonheur. Et par là, goûtant dans les cités une existence plus aisée et plus voluptueuse, ils continuaient encore un peu la vie précaire et communiste des oasis où l'eau des rares sources, mesurée impartialement, entonnoir à entonnoir, par des vieillards précis comme des horloges, doit couler un temps égal dans chaque séguia.

Il y avait en Espagne tout un système complexe de norias ou puits à auge, de barrages et de canaux, il y avait une *Cour des eaux* pour régler les affaires d'arrosage. Le chef-d'œuvre de l'hydrographie arabe fut en la Huerta de Valence : à 2 lieues de son embouchure, la Tuna avait été emprisonnée; sept canaux subdivisés chacun en autant de branches secondaires rayonnaient sur la plaine, franchissant les accidents par des siphons et des aqueducs; on en ouvrait un chaque jour de la semaine et la fertilité,

(1) Voir Métin : *L'Inde d'aujourd'hui.*

(1) Ainsi Fez, ville sainte, qui est une cité de fontaines.

selon une régularité rituelle, se répandait dans un quartier de la plaine. L'idée, la composition mathématique de cette architecture hydrostatique, en cette simplicité et cette ordonnance linéaires qui touchent d'un sentiment strict et grave plus profondément que nos colonnades classiques, est admirable comme un Versailles qui serait bienfaisant. C'est un Versailles musulman, c'est le Versailles primitif d'un peuple algébriste et agriculteur.

Poètes des eaux, les Arabes furent les plus artistes artisans des jardins ; il n'est peut-être point de race qui ait plus ardemment aimé la fleur et de fines narines senti l'âme des parfums. Tandis qu'on se laisse conduire par les ruelles de Tanger, regardant dans une échoppe de savetier ou la boutique d'un marchand de tapis, on voit, devant un Arabe qui travaille ou rêve la tête penchée vers les genoux, une fleur qui se courbe décorativement hors d'un petit vase. Ils ont le culte, familier et caressant, de la fleur comme nos vieilles filles des animaux. Elle est pour eux un être vivant et immortel dont ils ne songent même pas comme nous à pleurer qu'elle se fane. Les Arabes introduisirent en Espagne le jasmin, les camélias, les roses bleues et les roses jaunes. Ils quadrillèrent la vallée du Guadalquivir d'un damier de jardins aux entrelacs d'aloès, aux couleurs vives et mêlées comme dans un tapis de Rbat. Aujourd'hui encore au Maroc les jardins de Sfrou sont célèbres.

Pour un peuple qui enferme ses femmes et la volupté aux harems, le jardin prend une place importante dans la vie. Ce harem de jeunes arbustes souples et de fleurs souriantes s'enrichit, se perfectionne de toute la dilection jalouse dont le maître caresse ses femmes, du raffinement qu'il met dans la volupté et dans le plaisir de la renouveler au contact d'une nature ornementée selon ses goûts traditionnels et à laquelle il aime emprunter les termes de comparaison amoureuse ; le jardin devient nécessaire et il aime à y voir se promener ses compagnes de cet œil initié à rêver continuellement le paradis hanté de houris. Et les femmes, qui ne peuvent pas sortir, cherchent à y retrouver, recueillies en les repliments des lignes essentielles, toutes les grâces des paysages ; les courbures des vallons aux belles hanches s'y transcrivent en arabesques de parterre ; des bosquets remués de chants d'oiseaux permettent de songer les forêts. Au milieu des maisons voisines pressées et interdites, le jardin est une oasis. C'est en Espagne que s'étagèrent les plus beaux jardins du monde, le Maroc les voit refleurir aux faubourgs de Fez et de Merrakech, dans « l'inimaginable » Sfrou. Que l'anarchie cesse au Maghreb, que les Zemmour ou les Beraber ne viennent plus, comme l'année dernière, ravager jusqu'aux portes de la capitale, que la France au lieu de faire du Maroc une colonie pareille à l'Algérie se borne à y assurer la police en échange de bénéfices commerciaux, et, par suite, que l'aristocratie arabe prospère dans une féodalité agricole, que des sociétés de crédit délivrent des usuriers, les jardins s'étendront autour de Fez dans un éternel printemps d'eaux serpentantes et de lianes fleuries.

*
* *

L'industrie fut aussi très prospère en Espagne : au pays de Jaen 600 manufactures de soie, à Alméria 6.000 métiers pour le tissage des draps, des brocarts, des cotonnades, dont cette Alméria, Valence, Séville, Grenade disputaient la perfection à Damas ; on fabriquait des tapis à Baeza, des cristaux à Malaga, des cuirs gaufrés à Cordoue, Murcie, Tolède, Saragosse, et ces produits étaient recherchés en Afrique et en Europe. A l'imitation de la Perse, des faïences et des poteries émaillées, des porcelaines dorées s'ouvrageaient ; Tolède forgea ses lames célèbres à l'exemple de Damas, ses pièces d'armures défensives, ses casques, ses cuirasses et ses cottes de maille souples comme des jerseys ; le papier dont on venait d'importer l'industrie, était fourni abondamment par Xativa ; les mines et les carrières furent exploitées ; on façonnait les marbres ; une marine nombreuse carguait aux ports de Cadix, Malaga, Carthagène et Barcelone. Le commerce enrichissait la douane.

Aussi Abder-Rhaman III était-il un des deux princes les plus riches de son temps : un tiers de ses revenus suffisait aux dépenses publiques, un tiers allait chaque année grossir le trésor, l'autre tiers élevait des bâtiments. L'ordre se distribuait jusqu'aux districts les plus reculés. L'Espagne était un immense « jardin de bien-être ».

La péninsule se fleurit de monuments : mosquée de Cordoue, palais d'ez Zahar, Puerta del Sol de Tolède, Alcazar avec ses jardins et Giralda de Séville, Alhambra et Généralife de Grenade. Il fut fondé à Cordoue une université dont la réputation franchit très vite les Pyrénées, et Hakam II réunit une bibliothèque de 400.000 volumes, ayant rempli son palais de copistes, de relieurs et d'enlumineurs, envoyant des messagers jusqu'en Orient pour lui acheter les manuscrits inédits et précieux. A côté du grand nom d'Averrhoès on peut citer ceux d'algébristes comme Ibn Djaber, de géographes comme Idrisi et Djobeïr, d'historiens, de médecins, de poètes, hommes et femmes, d'Ibn-Hazn auteur du *Traité sur l'amour* si caractéristique de l'époque et de la race composites et précieuses. Selon les chroniqueurs catholiques eux-mêmes, tous les jeunes intellectuels chrétiens ne voulaient connaître que la langue et la littérature islamiques, enthousiastes de ses beautés,

et avaient formé à grands frais des bibliothèques arabes. Dès le x[e] siècle, un clerc auvergnat Gerbert, le futur pape Sylvestre II, alla chercher la science chez les musulmans ; au xi[e] siècle Constantin l'Africain est supérieur en connaissances à son temps parce qu'il a reçu une éducation musulmane ; de 1130 à 1150 un collège de scribes est établi à Tolède sous les auspices de l'archevêque Raymond pour traduire les œuvres antiques de l'arabe en latin ; au xiii[e] siècle Roger Bacon recommande avec force l'étude de l'arabe et Averrhoès fait son entrée triomphante dans l'université de Paris.

Si Renan a contesté assez vivement l'originalité du mouvement philosophique, la critique a reconnu que dans les sciences ils furent les premiers à introduire l'expérimentation qui est bien la création d'une race de génie scientifique et antiphilosophique ; et le développement intellectuel fut considérable : les écoles primaires étaient bonnes et nombreuses et Hakam II en avait à lui seul fondé 27 gratuites pour les pauvres ; en Andalousie presque tout le monde savait lire et écrire, tandis que dans l'Europe chrétienne les personnes les plus haut placées ne le pouvaient, à moins qu'elles n'appartinssent au clergé. Renan semble réduire ce développement intellectuel à un encyclopédisme tout mnémotechnique, et il donne à valoir qu'il ne modéra pas le fanatisme, puisque Ibn-abi-Amir incendia la bibliothèque de Hakam et que les philosophes furent bientôt persécutés après avoir joui de faveur précaire. Mais si Ibn-abi-Amir, qui avait été étudiant brillant, mit le feu à la célèbre bibliothèque d'Hakam, ce ne fut point par fanatisme, mais par politique, précisément parce qu'il n'était pas croyant et qu'il avait peur d'être comme tel suspect à la foule ignorante sur laquelle il devait appuyer son pouvoir d'usurpateur. Almanzor protégeait les philosophes dès qu'il pouvait le faire sans blesser les susceptibilités du clergé, les exilant pour les rappeler aussitôt, et nombre de poètes pensionnés composaient sa cour. Il a souvent passé pour fanatique parce qu'on n'a pas tenu compte de la nécessité pour lui de donner de temps à autre des gages et des distractions cruelles à la plèbe berbère : Cordoue était devenue une ville manufacturière avec des milliers d'ouvriers où la moindre émeute pouvait se rendre terrible. On s'est souvent mépris sur le caractère foncier du fanatisme arabe lui-même, et Viardot a justement montré que les colères religieuses n'avaient souvent été que la forme apparente prise par les colères sociales contre les riches, et ceux-ci avaient tout intérêt à les dénaturer. Le fanatisme arabe, comme tous les fanatismes, et seulement avec plus de force, est une question de race, est simplement un nationalisme.

Lorsque, reprenant l'œuvre d'Abder-Rhaman III, Almanzor eut réalisé un moment l'unité de la race dans le Khalifat, la lutte des classes remplaça celle des races : alors ce furent les ouvriers qui s'agitèrent contre les patrons, les bourgeois contre les nobles, la haine du militarisme s'affirma, les esprits forts se multiplièrent, et le scepticisme qui constitue, dit Dozy, le fond du caractère arabe, revêtit de plus en plus des formes scientifiques. Sous l'hégémonie arabe, la tolérance fut très grande : des conciles chrétiens se réunissaient en Epagne, les mariages étaient fréquents entre musulmans et chrétiens (Le Bon), outre que les chrétiennes razziées alimentaient les harems. Lorsque la puissance arabe décrut, que l'anarchie se résolut en faiblesse, le fanatisme revint, et, d'une façon générale, on peut avancer que c'est la faiblesse de l'empire chérifien et celle de l'orthodoxie musulmane qui fait le fanatisme du Maroc.

III

Après avoir évoqué la civilisation andalouse, si on lit les descriptions modernes d'un Foucauld, d'un Amicis, d'un Loti, d'un Picard ou le livre très intéressant que vient de publier un voyageur, M. Aubin (1), œuvre documentaire assez complète et variée, écrite avec une intelligence prudente de la vie arabe, on est de suite porté à affirmer la décadence irrémédiable de la race. Le jugement synthétique de Reclus reste vrai : « L'agriculture, l'industrie la plus antique et celle qui se transforme avec le plus de lenteur, ne s'est que très peu modifiée dans sa routine traditionnelle. L'exportation du froment et de l'orge étant interdite, la culture de ces céréales, auxquelles convient admirablement le sol du Maroc, ne prend aucune extension... Aucune espèce végétale n'a été acclimatée (2)... Nulle tentative n'a été faite pour introduire dans le pays des races nouvelles d'animaux ou pour améliorer par le croisement celles qui existent. » Les Juifs sont pillés, persécutés, avilis. L'anarchie s'étend partout. Le *Pays insoumis* gagne de jour en jour du terrain sur le *Pays du Makhzen* qui se rétrécit comme la peau de chagrin. Le pouvoir du sultan s'annulle. Le Maroc n'est plus qu'une expression géographique.

Mais, à bien y regarder, l'Espagne aussi n'était alors qu'une expression géographique. Certains Khalifes ont pu faire reconnaître par eux leur hégégémonie, mais les seigneurs arabes, les valis, étaient rois chacun dans leur province, retranchés dans leurs châteaux et leurs villes fortes, les chefs berbères et indigènes ne reconnaissaient que pour la forme la souveraineté du sultan omméïade (Wahl).

(1) E. Aubin. *Le Maroc d'aujourd'hui*, Lib. A. Colin 1904.
(2) Pas même le thé dont il se fait une grande consommation.

Celui-ci réussissait quelquefois à dominer par la politique, en entretenant la division entre les valis ou appelant contre eux à leur aide les rois chrétiens; « jamais il n'écoutait les préjugés de race et de religion (1) » et ses agents supérieurs étaient souvent des chrétiens ou même des juifs, tel Samuel, vizir d'un roi de Grenade. C'est une situation analogue qui tend à s'établir peu à peu au Maroc où, par l'effet d'une politique lente, les sultans alaouites peuvent fort bien arriver à dominer par une aide étrangère à l'Islam.

Les différences entre l'Espagne prospère du xe siècle et le Maroc en ruines du xxe sont moins profondes qu'on ne croit, si elles sont encore considérables; elles tiennent surtout à la disparition de l'aristocratie arabe qui se reforme depuis quelques décades sous la protection française, notamment avec les chérifs d'Ouazzan, et à l'existence actuelle des confréries qui ont précisément pris la puissance de cette aristocratie, mais qui, devant la vénération des Marocains pour l'origine chérifienne, peuvent finir par s'identifier complètement avec elle. Les éléments sont les mêmes : Arabes, Berbères — seulement encadrés dans une oligarchie berbère très consistante mais qui s'assimilera peu à peu à l'aristocratie arabe — et, à la place des indigènes espagnols qui s'infiltraient parmi les Arabes par le servage et le harem, les Noirs qui jouent à peu près exactement le même rôle.

La vie intellectuelle et religieuse, floraison par laquelle se spécifie une civilisation, s'est perpétuée à peu près telle qu'en l'Espagne du xe siècle voire en cette Espagne du xive ou du xvie siècle encore si fortement arabisée. Psalmodiant dans les mosquées une science qui se fond étroitement avec la religion, au demeurant assez fainéant, l'étudiant, le thaleb, est avant tout le personnage parasite de la société arabe. Les thalebs des grandes villes, qui sont entretenus par le sultan, gardent les attitudes décoratives d'une certaine dignité, mais ceux des petites villes et des maigres bourgs des montagnes, qui vivent de la générosité publique, ne manquent pas d'être comiques et pitoyables : deux fois par jour ils passent la quête dans les maisons où on leur donne une part de chaque plat, ou même on leur apporte toute chaude à la mosquée l'écuelle fumante de couscouss colorée de sauce. Ils s'honorent d'être mendiants, sans vergogne à cause du prestige que leur confère la science, et souvent une famille tient à privilège d'entretenir spécialement un thaleb dont la présence est un exemple pour les jeunes enfants. Leur gourmandise est célèbre comme celle des nobles castillans, et leur humeur se targue arrogamment de la pauvreté ou de la richesse du lieu où le sort les a conduits; ils mènent dans les mosquées aux heures de bombance un tapage d'auberges; impatients d'un long séjour ils changent souvent de mosquée de résidence et errent d'un point à l'autre du Maghreb. Vagabonds, bataillant, chantant et improvisant, inspirés par la poésie sauvage et fraîche des sentiers et les incertitudes d'une pittoresque nomaderie au vent et à la pluie, sorte de clercs aventuriers, ils traînent, souvent jusqu'à leur mort, une vie bohême et mystérieuse, sans toutefois courir grand danger, car les peuplades de bandits les plus âpres leur gardent une indulgence respectueuse mêlée de quelque pitié : à peine reçoivent-ils quelque bastonnade au défilé d'une gorge ou sont-ils brusquement dépouillés de leurs burnous et de leurs espadrilles; n'ayant pas de bourse, ils remportent toujours la vie sauve; ils ne trouvent jamais de trésors sous les pierres du Rif, ainsi qu'à Salamanque; mais, à part cela, c'est assez exactement le type du bachelier, successeur de l'étudiant arabe de l'Université de Cordoue, tel que nous l'ont laissé les romans picaresques, Mendoza, Quevedo, Cervantès, et d'après eux Le Sage, qui se survit, en un hardi débraillement, dans le thaleb du Maroc.

IV

En somme, la grande différence entre les deux civilisations arabes, de l'Espagne du moyen-âge et du Maroc d'aujourd'hui, est peut-être moins une différence de temps que de lieu, qui se ramène à une différence ethnique : elle tient au caractère original de la race noire qui joue au Maroc le même rôle que la race indigène andalouse en Espagne, et cela se perçoit, par exemple, dans l'art. L'art marocain est moins élégant, moins voluptueux, moins féminin que celui de Grenade; et il ne se spécialise pas seulement par le choix de la matière, terre et brique, pisé, mais par le fléchissement des lignes, l'arrondissement des angles au voisinage du Soudan; la guerre, la civilisation guerrière du désert arrête l'art et lui conserve quelque chose de militaire et de sèchement religieux.

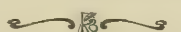
L'Afrique pénètre au Maroc la civilisation arabe de son génie, si l'on peut dire, terreux, grossier et fétichiste, qui a particulièrement transformé l'islamisme asiatique. Cette influence africaine s'était déjà largement fait sentir au moyen-âge en Espagne qui n'est qu'un prolongement de l'Afrique et où les Berbères fraternisèrent vite avec la race similaire des montagnards espagnols; elle est naturellement devenue plus profonde au Maroc, après plusieurs

(1) Le culte était libre, seulement *les evêques étaient nommés par les Khalifes.*

siècles d'habitat : elle se perpétuera longtemps par une continuelle infiltration des races soudaniennes qu'activera encore le développement du commerce sous une direction française.

Par là, il apparait que la France ne pourra guère que favoriser une renaissance islamique en mettant l'ordre là où il n'y a pas décadence mais seulement désordre, en aidant mécaniquement la race arabe sceptique à se renouveler par un élément africain. La civilisation nouvelle du Maroc sera assez profondément africaine, et d'autant plus longtemps musulmane, parce que l'Islam convient particulièrement au génie africain, qui l'a déjà modifié et le modifiera, plus ou moins profondément, car rien, pas même l'Islam, n'est immuable. Au fond, il n'y a pas une orthodoxie mahométane, il y en a plusieurs; s'il y a un idéal arabe à peu près intangible, ce n'est pas celui que s'imaginent les Arabes actuels : l'étude historique, sans critique religieuse, de l'Islam, en convaincrait vite leur élite qui ne tient nullement à rester dans le même état d'esprit que la foule, ainsi qu'il se voit à Fez; en tout cas, la renaissance islamique peut très bien ne pas être fanatique, le propre de notre œuvre devant être de débarrasser l'Islam de l'esprit turc qui ne lui est point essentiel. Le génie français, très souple parce qu'il est très composite, est beaucoup plus proche de l'africain que l'anglo-saxon, moins républicain et plus chrétien; il peut assez aisément marquer de son esprit libéral et progressiste le développement de cette renaissance sans la châtrer de ses caractères autochtones, et son œuvre sera aisée et durable dans la proportion où il saura en prendre conscience et les respecter, ce qui seul peut assurer la beauté de la civilisation marocaine nouvelle.

Marius-Ary Leblond.



FEMMES ARTISTES

La condition économique des musiciennes

Certain jour, un auteur eut la fantaisie d'écrire un livre qu'il intitula : *Femmes d'artistes*. J'imagine qu'il y traçait l'image de la femme rêvée, et quelquefois conquise, par cet être d'exception qu'on nomme : l'artiste. C'est celle qui, sans le dire, prodigue tous les dévouements, essuie toutes les larmes, multiplie les joies, gâte, entoure, chérit le « grand homme », sans jamais détourner vers elle-même le plus petit rayon de sa gloire, la moindre parcelle de sa renommée. De plus en plus, de telles femmes se feront rares; oncques n'écrira : *femmes d'artistes*, mais bien : *femmes artistes*; celles qui vivent *par* et *pour* elles-mêmes, qui ne glissent plus, formes légères, discrètes et silencieuses, dans le brillant sillage d'une gloire masculine, mais s'affirment, se précisent, s'installent dans notre société moderne, à titre d'unités combattantes et quelquefois redoutables. Ce n'est plus seulement la femme de théâtre dont le nom s'inscrit en vedette sur de grandes affiches, prometteuses de plaisirs esthétiques; elle n'est plus seule à figurer dans les comptes rendus des gazettes; musiciennes, peintresses, poétesses, sculpteurs — le féminin est encore à déterminer — révèlent des talents plus ou moins originaux qu'elles proclament, ou font proclamer par leurs amis, presque quotidiennement.

Nous aimerions examiner aujourd'hui une classe de femmes qu'un même art rassemble (à titre d'art ou de métier), les *musiciennes*, dont la condition économique offre actuellement des vues singulières et profitables à la méditation de celui qui s'intéresse au mécanisme social.

A grands traits, on peut diviser les femmes musiciennes en trois classes : les *professeurs*, les *virtuoses*, celles qui, plus particulièrement, sollicitent dans les concerts les suffrages du public, et les femmes compositeurs ou *compositrices*. Il y a quelque cinquante ans, toutes étaient en petit nombre et gagnaient aisément de quoi se suffire. Un bon professeur, au mérite reconnu, était recommandé de famille en famille et sa clientèle d'élèves s'accroissait rapidement. Le virtuosisme n'était pas encore une carrière et celles qui se faisaient entendre dans les salons y étaient retenues, choyées et y trouvaient large profit. Quant aux compositrices, c'était le *rara avis*. Ajoutons qu'à cette époque, les femmes, en général, n'éprouvaient pas le besoin de tirer de leur savoir un argent indispensable à leur subsistance; elles se mariaient, le plus souvent se mariaient jeunes, et le gain de leur mari suffisait, presque toujours, à nourrir leur famille.

De nos jours, les conditions matérielles de l'existence ont totalement changé. Les dépenses sont allées croissant; par contre les revenus ont diminué; de là, pour rétablir l'équilibre, l'obligation, pour beaucoup de femmes, de se livrer à un travail rémunérateur. La femme mariée apporte à son mari ce qu'on a appelé un « salaire d'appoint »; les célibataires, dont le nombre augmente sans cesse, cherchent, avec un redoublement d'activité, l'emploi rétribué de leurs forces. Il en résulte qu'une énorme quantité de femmes se sont jetées dans le professorat, en général, et l'enseignement musical en particulier. La conséquence immédiate de ce flux subit était facile à prévoir : l'offre a dépassé la demande; le nombre des élèves a augmenté, mais les professeurs étant devenus légion, beaucoup n'ont plus

trouvé qu'une maigre clientèle pour recevoir leur enseignement ; ils végètent ; d'autres se lancent et se lassent à la poursuite d'un insaisissable élève. La condition du petit professeur de musique, de celui qu'on peut nommer le prolétaire du professorat, est infiniment misérable. Pauvrement payées, quelquefois frustrées par des gens peu délicats, connaissant d'interminables vacances (par suite de cette habitude implantée dans la plus petite bourgeoisie de délaisser les villes pendant de longs mois), une très grande quantité de professeurs femmes approfondissent chaque jour l'art de mourir proprement de faim. Quelques-unes se nuisent encore, aggravent leur mal, en mettant en pratique l'idée fausse de « gratuité » que la laïcité obligatoire a insinuée dans la tête de tant de Français.

Cours gratuits, leçons gratuites de piano, de chant, de violon, de violoncelle, tous ces pauvres professeurs donnent leur temps, et ce qu'ils se croient de talent, à enseigner « gratuitement » aux générations suivantes, les rudiments de l'art musical. Cette apparente générosité cache un essai de réclame, une maladroite et inutile parade dont les tristes créatures espèrent cependant, à un moment donné, tirer profit : la leçon gratuite amorçant, pensent-ils, l'élève payant. Malgré les déceptions, ils continuent, inlassables et mornes, tels ces lamentables bateleurs qui s'essoufflent à jeter leur aigre note dans les discordances d'un vaste champ de foire où une foule houleuse les délaisse, courant aux plus belles enseignes.

Quant aux virtuoses, si la façade est plus brillante le fond est presque le même. Ils sont devenus aussi nombreux que les grains de sable de la mer. Ils sollicitent la faveur et l'argent du public avec une persévérance digne de prix. De concerts en concerts, de matinées en matinées, ils prouvent, surabondamment un talent incontestable (acquis au prix de quels efforts, la plupart de leurs auditeurs ne s'en doutent pas). Mais, à tous leurs appels, un public, frivole et bientôt las, a déjà cessé de répondre et, seuls, ceux qui organisent ce genre de séances savent à quels mécomptes ils s'exposent. Enfin, dans les salons mondains, où l'on n'en est pas encore excédé, on leur rend le service, on leur fait la grâce de les inviter, charitablement, « pour les faire connaître » et on les paie... d'un sourire ou d'une tasse de thé ; s'il s'agit d'une femme, d'une gerbe de fleurs. C'est peu. Quand l'artiste rentre chez soi, elle se livre à d'amères réflexions. Ne rien recevoir en échange d'un peu de sa vie donné pour amuser les autres, ne rien rapporter au creux de la main qui vient de frémir sur la corde vibrante ou au contact énervant des touches d'ivoire!... Le talent n'a pas de prix, leur dit-on, alors... on ne les paie pas.

Bien mieux, c'est invraisemblable, il arrive *qu'elles paient*, les infortunées, pour se faire entendre. Le public ignore que, dans certains de nos grands concerts — il y en a beaucoup aujourd'hui de grands concerts — les virtuoses (à l'exception de quelques artistes classés qui font recette) donnent, non seulement leur temps et leur talent, mais encore leur argent, avant d'entrer en scène. Ils luttent, récriminent, rusent... sans succès. Quelquefois il y a des incidents drôles. En voici un d'hier. Un musicien qui voulait se faire entendre d'un nombreux public — cela pose un artiste — découvre un impresario, directeur d'orchestre, et lui fait part de son désir de jouer, chez lui, certain dimanche.

— Parfaitement, répond l'autre, vous jouerez et, pour les frais, me donnerez 200 francs.

Le virtuose fait la grimace mais promet la somme.

Les jours passent, le concert est annoncé, la mélancolie du futur payeur s'accroît. Il va trouver un sien ami, homme de bon conseil, et lui explique le cas. L'autre réfléchit, hoche la tête et, tout à coup, génial :

— Avez-vous une feuille?... un engagement écrit?...

— Non.

— Eh bien ! *verba volant*. Dites que vous n'avez pas autorisé la pose des affiches ; qu'on a abusé de votre nom ; envoyez l'huissier au chef d'orchestre et demandez 200 francs de dommages et intérêts. Le concert est annoncé, vous jouerez et vous toucherez.

Aussitôt fait. On imagine la figure de l'impresario recevant cette assignation et obligé de débourser au lieu d'encaisser.

En riant, les artistes se racontent mille traits semblables, ils se consolent ainsi, quelques minutes, de leurs misères.

Comme si ce n'était pas assez de cette situation vraiment intolérable pour la femme musicienne qui veut vivre honorablement de son seul talent, une rivalité fort inattendue pour elle s'est produite. Ainsi que nous l'avons dit précédemment et que personne ne conteste, les conditions matérielles de la vie sont devenues fort difficiles, les frais de toute maison, petite ou grande, sont très lourds. Est-ce à cela ?... est-ce à tout autre cause qu'il faut attribuer l'entrée des « femmes du monde » dans la lice ?... Nous n'avons pas à examiner ce point. Le fait est que beaucoup d'entre elles, qui n'avaient jamais songé à rien faire, se sont senties de soudaines vocations pour le professorat ou la carrière du virtuose et sont venues concurrencer les professionnelles. Il n'est point messéant, aujourd'hui, pour une de ces jolies reines de la mode qu'est une « femme du monde » de donner des leçons à

condition qu'elles soient payées très cher et prodiguées à une clientèle aristocratique. Ainsi la marquise de Z... ou la comtesse de X..., font entendre leurs élèves et acceptent les félicitations des courriéristes sur l'excellence de leur enseignement. Il n'est point étrange, en cette drôle d'époque, de voir de grandes dames, d'authentique noblesse, étaler leurs occupations, leurs méditations poétiques, voire leurs compositions musicales, ornées souvent de leur propre portrait, au long des pages d'un *magazine*, entre la photographie d'une danseuse et le plus récent concours à dix mille francs de prix. Nul ne s'étonne plus de lire les mêmes noms, titres et particules, au programme d'un concert, de contempler les jolies femmes qui les portent grimpant sur le scène, luttant de courtoisie avec les actrices qui s'entêtent à leur céder le pas, et même d'apprendre — dans les coulisses — que quelques-unes touchent le cachet rémunérateur destiné à payer l'une de leurs fantaisies.

Le tort que ces jolies femmes font aux professionnelles, à celles qui ont un besoin véritable de ce cachet qu'on leur enlève, de cette renommée qu'on leur prend, ce tort est considérable. Est-ce une trop grande hardiesse de l'indiquer à celles qui le causent, à ces favorisées de la fortune, qu'un peu de vanité, de coquetterie ou d'insatiété attirent, de leur salon où elles sont adulées, vers les portants d'un théâtre où on s'étonne de les voir entrer ou sur la scène minuscule d'une Bodinière quelconque comme vivante attraction du plus mondain des conférenciers.

Il nous reste à dire quelques mots des *compositrices*. Elles sont relativement peu, mais leur nombre augmente chaque jour, sans que le succès leur vienne dans la même proportion. On aurait tort de croire que leurs concurrents masculins leur facilitent la tâche. Certaines d'entre elles éprouvent de bien grandes difficultés à faire connaître leur musique. En général, elles paient — toujours — pour être éditées; elles paient les lignes élogieuses qu'une *Presse* très occupée leur concède quelquefois. Je ne sais pas si elles paient des acheteurs pour qu'ils aient l'air d'acquérir leur musique! la chose ne serait pas impossible.

Mais, dira le bienveillant lecteur de cet article : « Qu'y a-t-il, dans tout cela pour Apollon? » Autrement dit : « Que devient l'art des Bach, des Beethoven et des Mozart avec tous ces gens dont les uns ne paient pas, dont les autres demandent à être payés, chacun s'entêtant dans son avidité ou ses réclamations?... »

Hélas!... Hélas! Je vous le demanderai moi-même, ce que devient l'art de ces Dieux dans cette lutte vulgaire, prosaïque, où s'épuisent et se débattent tant d'infortunées créatures.

O croire! croire pour une femme, dans ses jeunes années d'études, qu'elle sera une prêtresse de l'Art; s'initier peu à peu aux beautés de la divine Muse; chercher à pénétrer la pensée des grands maîtres; vivre en communion avec eux... et lorsqu'enfin cette femme pense s'être élevée aux sommets, lorsqu'elle commence à porter ce titre « d'artiste » qui pourrait être si beau!... tomber à cet écœurement de la lutte quotidienne; demander de l'argent, pour un peu de son âme; recevoir un mince salaire; s'attrister; recommencer le jour suivant, et descendre de l'Art au métier, telle est la chute. L'Art s'est augmenté d'une syllabe, il est devenu l'Argent. C'est l'Argent qui inspire toute notre vie. Il nous obsède, nous enserre, nous étouffe; il s'insinue en nous comme un poison dévastateur. Dieu ironique, corrupteur, malfaisant; Protée ignoble; tentateur inlassable, il est le vêtement qui nous couvre, l'aliment que nous mangeons, la maigre joie, au goût d'amertume, qui fait le pont fragile entre les abîmes de chagrin où il nous précipite. Il gâte ces cœurs de femmes comme le ver pourrit un fruit savoureux. Elles se croyaient des artistes!... êtres d'exception; elles sentaient frémir les ailes de leurs âmes au souffle divin de la Muse immortelle, il en fait des manœuvres, des coureuses de cachet, un cachet misérable disputé, comme une proie, par des mains avides. Il en conduit quelques-unes à la misère, au désespoir, à la honte. J'exagère!... Hélas! j'ai le cœur lourd des choses que je sais; je songe à celles qui m'ont dit ce qu'elles veulent faire, se sentant plus dénuées chaque jour dans un monde où le dénuement est une indécence. Plus loin, beaucoup plus loin que ces pauvres musiciennes dont j'ai exposé les doléances, s'étend la puissance malfaisante du dieu méprisable. La plus honnête, la plus pure de nos femmes porte aujourd'hui, en elle, le sentiment de sa faiblesse devant un maître idéal et malsain. Celles mêmes qui, sûres de leur vertu, savent qu'elles ne cèderont jamais, apprennent que d'autres succombent. De la connaissance du mal s'exhale une tristesse qui les envahit. Oui, de toutes parts monte une plainte incessante, répercutée, comme s'étagent les premiers accords d'une symphonie. C'est la grande Symphonie de la Douleur dont bat la mesure un inexorable Destin. Pauvres femmes, qui jetez dans ce concert le sanglot de vos voix, pauvres êtres de délicatesse et de charme vers lesquels s'épanche ici une impuissante pitié, jusques à quand clamerez-vous le pathétique adagio de vos souffrances, la mélopée ininterrompue de vos immérités désespoirs?...

M. Daubresse.

Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 5 — 5e SÉRIE — TOME II — 30 JUILLET 1904

SCIENCE ET PHILOSOPHIE [1]

Mesdames, Messieurs,

En recevant la carte qui nous invitait, vous et moi, à nous rendre à cette réunion, j'y ai remarqué un détail que j'avais vu vingt fois sans y prendre garde. L'invitation nous est adressée, conjointement, par la *Revue Littéraire* et la *Revue Scientifique*. Or, tandis que je faisais cette découverte, mon imagination me représentait les deux charmantes sœurs, l'une habillée de rose, l'autre habillée de bleu, qui, la main dans la main, ont traversé près d'un demi-siècle pour arriver jusqu'à nous. Elles ont eu quelque mérite à rester unies, les deux jumelles, car dans le monde où elles vivent une telle union est plutôt rare. Les scientifiques, à ce que j'ai souvent entendu dire, consentent que les lettres les amusent : ils ont de la peine à les prendre au sérieux. Je me rappelle un de mes professeurs de sciences, naturaliste très distingué, qui, lorsque nous traitions la pomme de terre de racine ou la baleine de poisson, nous accusait de faire de la littérature. Même les fautes d'orthographe étaient, selon lui, de la littérature. Il avait évidemment le monopole du sens de la vérité et de l'exactitude : pauvres littéraires, en qui l'imagination seule avait été cultivée, nous ne pouvions nous évader de la fantaisie et de l'à-peu-près. Et, de leur côté, les littéraires hésitent souvent à confesser la valeur intellectuelle des travaux scientifiques. En face des hiéroglyphes du mathématicien, ils protestent volontiers de leur admiration, ils déplorent leur impuissance à comprendre de si belles choses. Ils s'émerveillent de cette faculté, pour eux mystérieuse, qu'ont les géomètres d'éprouver des jouissances intenses à combiner des *a* et des *b*, des α et des φ. Mais, tandis qu'ils s'humilient ainsi avec ostentation, observez leur fin sourire : ils ne sont pas sûrs que ces savants soient des intelligences vivantes et ornées, et non simplement des automates dont la propriété est de calculer.

Et je ne sais si nos programmes d'enseignement ne sont pas de nature à perpétuer ce malentendu. Car si l'on a renoncé à la bifurcation, sous prétexte qu'elle faisait des savants trop peu lettrés et des lettrés trop peu savants, on y a, jusqu'à la prochaine réforme, substitué une quadrifurcation qui semble destinée à rendre, non plus difficile, mais entièrement impossible la combinaison des études littéraires et des études scientifiques.

A qui donc appartiendrait-il de rappeler, soit aux littéraires, soit aux scientifiques, qu'ils représentent, les uns et les autres, un besoin, une dignité également essentiels de l'esprit humain, et que, dès lors, leur rôle véritable est de s'unir pour faire la vie humaine la plus haute et la plus belle possible, non de se dédaigner et de se dénigrer réciproquement? C'est la philosophie, semble-t-il, qui a reçu cette mission, elle qui, chez un Platon, un Aristote, un Descartes, un Pascal, un Leibnitz, a constamment uni le culte de l'esprit à l'effort pour posséder les sciences de la nature. Mais la philosophie, à son tour, est battue en brèche, et cela, semble-t-il, par les deux parties. Quand elle veut les rapprocher, elle a trop souvent le

(1) Conférence faite, sous les auspices de la *Revue Politique et Littéraire (Revue Bleue)* et de la *Revue Scientifique*, par M. Emile Boutroux, de l'Institut, 8, rue d'Athènes, le 1er juin 1904.

sort du voisin dans la dispute de Sganarelle et de Martine.

Je ne m'occuperai pas pour le moment du démêlé de la philosophie avec les littérateurs, lesquels, avec une érudition toujours nouvelle, lui révèlent la phrase de Voltaire sur la métaphysique, et insinuent spirituellement qu'ils doutent, quant à eux, qu'elle se comprenne elle-même. Mais je rechercherai si la philosophie, devant le magnifique développement de la science, n'a plus aujourd'hui qu'à disparaître, ou si elle conserve, dans l'état actuel des connaissances et de la pensée humaine, une raison d'être et une mission propre, qui en garantissent la persistance.

*
* *

Le rapport de la philosophie aux sciences, dans le passé, a été étroit et important : elle les a créées.

A l'origine, la philosophie était elle-même la science, mais alors elle représentait plutôt l'aspiration de l'esprit humain vers la vérité en général, qu'elle n'offrait, sur les différentes parties de la nature, un ensemble de connaissances vraiment scientifiques. Elle a créé les sciences, en dégageant tout d'abord le type de la connaissance scientique, et en rangeant ensuite peu à peu sous ce type, grâce à des accommodations et des adaptations appropriées, les différentes formes de la réalité.

Elle érigea en type de la science les mathématiques, modèle de l'exactitude et de la liaison nécessaire. Tout ce qui est connaissable renferme le nombre, disait Philolaüs, car sans le nombre nous ne pouvons penser. Telle est du moins la condition de la connaissance parfaite. Mais cette condition est très difficile à rencontrer dans les réalités vivantes et qualitatives qui nous entourent ; et il fallut user d'industrie pour obtenir de ces réalités une représentation qui, tout en étant suffisamment fidèle, rappelât de près ou de loin l'exactitude mathématique.

Ce n'est qu'avec Galilée et Descartes que la physique entra décidément dans la voie scientifique. Avant eux, elle était en quête de qualités occultes, et découvrait des explications comparables à celle du bachelier de Molière à qui l'on demande pourquoi l'opium fait dormir. Descartes chercha le talon d'Achille de la nature, le point par où elle offre prise aux mathématiques ; et il le trouva dans l'étendue mesurable qui se rencontre en tout phénomène donné. C'était de ce biais, estimait-il, qu'il fallait considérer toutes les choses matérielles, si on voulait les soumettre aux démonstrations des géomètres ; et il estima que l'on pouvait ramener a un mécanisme géométrique la vie elle-même. En ce dernier point il allait trop vite. La vie offre une spontanéité, une finalité, au moins apparentes, qui ne se laissent pas ainsi ramener immédiatement au mécanisme. Il faut arriver à Claude Bernard pour voir la philosophie formuler d'une manière pratique la condition de la biologie comme science. La vie ne nous est pas connaissable, au moins pour le présent, comme mécanisme ; mais nous pouvons, par l'expérimentation, découvrir, dans la production des phénomènes biologiques un conditionnement physique, un déterminisme, qui permet d'en faire les objets d'une science véritable. Si ce n'est plus ici la liaison mathématique, dont le symbole est l'égalité, c'est, du moins, la conformité au principe : « les mêmes causes produisent les mêmes effets », entendu en un sens positif et expérimental. Et, de la sorte, la vie rentra dans le cadre des phénomènes justiciables de la science.

Restaient les choses humaines proprement dites, morales et sociales. Auguste Comte se donna pour tâche de les assimiler, à leur tour, à la matière scientifique. Il distingua des lois statiques et des lois dynamiques, et il trouva les conditions de ces dernières dans la continuité et la filiation historiques. Envisagées sous cet aspect, les choses humaines elles-mêmes présentaient la régularité et la détermination qui suffisent à rendre la science possible.

Mais que penser de la vie de la conscience, de l'étude dite psychologie ? On sait que Comte avait dissocié cette étude, et en avait attribué une moitié à la biologie, l'autre à la sociologie. Cette solution parut trop simple. Le phénomène psychique, l'état de conscience avait, pensait-on, sa réalité propre, son originalité, que la science devait commencer par respecter. La méthode qui permit de triompher de sa résistance consista à considérer l'état de conscience, non plus en lui-même, mais dans ses conditions ou ses conséquents physiologiques, et à postuler un parallélisme exact entre le côté interne et le côté externe du phénomène donné.

Enfin il n'est pas jusqu'à la morale que la philosophie n'ait réussi à traiter comme une science positive. Les notions de droit, de devoir, de libre arbitre, de fin en soi, étaient, semblait-il, en contradiction irréductible avec l'idée même de loi scientifique. Or, il suffit d'admettre l'hypothèse de l'inconscient et la déformation des phénomènes par la conscience, pour faire évanouir la difficulté. Nos actions sont, en réalité, quoique inconsciemment, déterminées par leurs antécédents, tout comme les phénoménes physiques. Mais notre conscience, selon des lois d'ailleurs déterminables, fait apparaître la nécessité physique comme obligation morale, et l'impulsion mécanique comme libre arbitre. Moyennant ces postulats, la morale peut devenir une science positive.

C'est ainsi que, de proche en proche, tant par l'appropriation de l'idée de science que par la déter-

mination du biais dont il convient de considérer les choses, la philosophie a conquis à la science tous les domaines de la réalité. Sans doute, ils ne sont pas occupés par elle dans tout le détail de leurs parties, et ils ne le seront apparemment jamais. Mais désormais ils lui appartiennent en droit. La science possède les cadres dans lesquels elle sait que peuvent rentrer tous les phénomènes de notre monde. La nature, en ce sens, n'a plus pour nous de mystères. Et ces différents cadres sont suffisamment analogues entre eux pour que l'on puisse dire que, dans sa forme générale, la science est une.

Donc la philosophie a triomphé, dans l'accomplissement de sa tâche, de tous les obstacles que lui offraient l'infinie diversité et la spontanéité apparente des choses. Elle a suscité, réglé, orienté les sciences. Elle les a établies maîtresses du monde. Elle a prouvé par là sa fécondité. Ne l'a-t-elle pas, du même coup, épuisée? Quel domaine lui reste-t-il, maintenant que tous relèvent de la recherche scientifique proprement dite ? Quelle peut être son utilité, maintenant qu'en toute matière on sait comment s'y prendre pour viser à une connaissance objective, démontrable, comparable, pour la certitude et la valeur pratique, aux résultats de la physique ou de la chimie ? Il semble que la philosophie, en engendrant les sciences, leur ait sacrifié sa propre vie, qu'elle doive désormais leur céder la place, comme le vieillard à son héritier devenu adulte, et qu'il ne lui reste plus d'autre rôle, à l'avenir, que de retracer sa glorieuse histoire, et de se coucher, pour y dormir le dernier sommeil, sous les rares fleurs du souvenir, dans le tombeau qu'elle s'est creusé elle-même.

*
* *

Pourtant, dira-t-on, la situation de la philosophie est loin d'apparaître aussi sombre à qui prête l'oreille aux voix du dehors. Jamais on n'a tant parlé de philosophie, ni prononcé ce mot avec plus d'emphase. Nous avons la philosophie de la science, de l'art, de l'histoire et de la géographie, de la chimie et des mathématiques, de la biologie et de la Révolution. Il y a quatre ans, nous avions la philosophie de l'Exposition, qui était elle-même la philosophie du siècle. Tout ce qui est encyclopédie, considérations hautes et abstraites, révélation de l'évolution et de l'avenir de l'humanité s'appelle philosophie ; et, en général, il suffit que les vues d'un auteur se présentent sous ce nom pour qu'elles soient appréciées comme profondes et originales, sauf parfois lorsqu'il s'agit de celles d'un homme effectivement versé dans les spéculations philosophiques, qui s'est efforcé de voir clair dans les idées, comme les savants voient clair dans les faits.

Quel est, selon l'opinion courante, le critérium d'une œuvre philosophique ? Ce critérium est exprimé par un mot qui lui-même est fort à la mode, le mot de synthèse. Plus une vue est synthétique, plus elle est philosophique ; l'Exposition universelle fut une philosophie, parce qu'elle synthétisait les produits de l'activité du siècle. La synthétisation : tel est le plus haut emploi de nos facultés intellectuelles.

Et, de fait, cette opération prête aux discours sonores, aux superbes phrases, amples et rythmiques, aux métaphores splendides emplissant l'imagination. Mais que valent ces synthèses ? De deux choses l'une : ou elles ne représentent que la fantaisie d'un esprit facile, se jouant autour et au-dessus des faits, et alors, pour une génération qui fait profession de ne croire qu'à la science, elles ne sont, en définitive, qu'un amusement d'un moment, plus prétentieux dans la forme, non plus scientifique dans le fond, que les réflexions par lesquelles les hommes ont, de tout temps, exprimé leurs impressions en face de la nature et de la science. Ou ces vues, dites synthétiques, doivent procéder rigoureusement de l'état de nos connaissances, résulter analytiquement des sciences elles-mêmes. Alors, dans la mesure où cette condition est remplie, elles rentrent purement et simplement dans la science. Et ce qui, en elles, dépasse la science acquise, s'il a quelque valeur, n'est autre chose qu'une hypothèse, attendant le contrôle des faits. Dans les deux cas, ce qu'on nomme philosophie est sans originalité et sans signification précise : littérature ambitieuse d'un côté, science plus ou moins téméraire de l'autre. La philosophie n'est qu'un mot, si elle ne répond pas à des besoins, à des problèmes différents de ceux auxquels la science se rapporte, et si elle ne dispose pas, pour s'y appliquer, de moyens définis, rationnels, autres que la facilité inventive de l'homme d'imagination. Existe-t-il de tels problèmes et des méthodes régulières pour les étudier ? telle est la question d'où dépend l'existence de la philosophie.

*
* *

Il est une faculté de l'homme qui, dit-on, lui fait honneur, mais dont l'exercice n'est nullement indispensable : c'est la réflexion. Rien de plus facile que de vivre sans réfléchir. L'instinct, la coutume, l'imitation, le prestige de la mode, les nécessités sociales, la crainte des puissants suffisent fort bien à déterminer nos actions. Réfléchir est une complication de l'existence que d'ordinaire nous nous épargnons. De même, en ce qui concerne, non l'action, mais la connaissance, il ne semble pas que la science elle-même suppose la réflexion, le retour sur nous-même.

Elle suppose, bien plutôt, que nous nous dépouillons de nous-même le plus possible, pour nous offrir, purement et simplement, à l'action des choses. Donc, l'on peut vivre et savoir, sans réfléchir. Mais à qui agit et connaît, pourquoi la réflexion serait-elle interdite? Ne peut-on appliquer à cette occupation, comme aux autres, le fameux vers du poète : *Homo sum, humani nihil...*? S'il est permis au pommier de produire des pommes, à l'aimant d'attirer le fer, pourquoi serait-il défendu à un animal raisonnable de se servir de sa raison ?

Or, si je réfléchis sur la Science, je trouve que la majuscule dont on la décore lui prête une unité factice. En réalité, il y a des sciences diverses, et les différences sont si importantes qu'elles constituent, en réalité, une véritable antinomie. On peut ranger d'un côté les sciences mathématiques, ou conçues au point de vue mathématique, de l'autre les sciences dites naturelles, ou, plus précisément, les sciences bio-psychologiques. Ces deux catégories de sciences sont en opposition entre elles, en ce qui concerne : le critère de la connaissance scientifique, le but de cette connaissance, l'ordre de nos connaissances, le rapport de la science à la réalité.

Dans les sciences mathématiques, le critérium de la valeur scientifique est la clarté, non une clarté quelconque, mais la clarté intellectuelle proprement dite. Les sensations de couleur, de chaleur, sont claires à notre point de vue : elles doivent être éliminées de la science comme essentiellement obscures, au point de vue du mathématicien. Les concepts d'individu, d'évolution, d'adaptation, de tendance à la conservation ou à la restauration du type peuvent être clairs pour un naturaliste : ils n'offrent rien de saisissable au mathématicien, pour qui n'est clair que ce qui est exprimable numériquement.

Le but de la science, pour un esprit mathématique, c'est l'explication. Non, que le mathématicien prétende atteindre les raisons dernières des choses, mais il ne se contente certainement pas de les dénommer et de les classer : il en enchaîne les symboles les uns aux autres au moyen de ses démonstrations, il explique véritablement. N'est-ce pas expliquer que de démontrer un théorème?

Il suit de là que l'ordre logique des sciences, pour un mathématicien, est celui qui va de l'abstrait au concret. C'est des sciences relativement abstraites que les explications descendent dans les sciences concrètes.

Enfin le mathématicien, quand il réfléchit au rapport de la science aux choses, a une disposition à concevoir ce rapport sous une forme dualiste. Les choses ne reproduisent ni ne peuvent reproduire la pureté, l'exactitude des symboles mathématiques. Ceux-ci s'en distinguent donc. Ils constituent les instruments que l'esprit se forge pour essayer d'expliquer les faits.

Tout autre est le tableau de la science, du point de vue bio-psychologique. Ici, le critérium de la vérité n'est plus le clair, mais le donné. Si la science emploie les mots de clair et de simple, c'est au donné qu'elle l'appliquera. Elle trouvera très clair de dire : Un être vivant est une machine qui se construit et se répare d'elle-même. Elle ne verra pas d'obscurité dans le concept d'état de conscience ou de parallélisme psycho-physique. Pour elle, c'est l'abstrait qui est confus, obscur et flottant, parce qu'il est loin du donné. Elle n'est pas sûre qu'il y ait dans les choses une mathématique ni même une logique. Tout ne se ramène-t-il pas, en fait, à des séries d'états de conscience ?

Le but de la science, dès lors, ne saurait être l'explication. En dépit des apparences, on n'explique pas. La science ne vise qu'à nous donner, des faits naturels, une narration utilisable. Elle nous raconte des successions sensiblement constantes de phénomènes, propres à nous faire prévoir ce qui va suivre tel phénomène, qui se produit actuellement.

Les sciences abstraites, de ce point de vue, reposent sur les sciences concrètes. C'est la biologie, ou même la sociologie ou la psychologie, non la mathématique, qui est la science maîtresse, donnant à toutes leur objet véritable et leurs lois fondamentales. Tous les phénomènes ne sont-ils pas, avant tout, des états de conscience, ou encore des manières d'envisager la nature relatives à un état donné de la société humaine? Les signes que considèrent les sciences mathématiques doivent être, sous peine de perdre bientôt leur valeur représentative, constamment confrontés avec les données concrètes que nous fournissent les sciences de la vie.

Enfin la science et les choses ne sauraient, pour le naturaliste, former une dualité. La science est un phénomène naturel comme la digestion ou la chute des corps. Elle naît de la relation d'une partie de la nature appelée homme, avec d'autres parties, qui se trouvent plus ou moins immédiatement à la portée de la première. La vérité de la science consiste précisément dans son identité d'origine avec les réalités qu'elle représente.

Il y a donc, au sein de la science elle-même, une antinomie, que l'on peut résumer en ces termes : Toute science met en jeu deux facteurs : le raisonnement et l'expérience. Or, pour le mathématicien, le raisonnement détermine l'expérience. Un fait, en soi, est sans valeur scientifique. L'expérience n'est instructive, que si elle est guidée par les postulats de la science, en particulier par l'hypothèse, laquelle, elle-même, se règle, en dernière analyse, sur les conditions du raisonnement. Au contraire,

dans la science bio-psychologique, où l'hypothèse n'est pas conçue dans le même sens, c'est l'expérience qui détermine le raisonnement : les lois sortent des faits, toutes seules, comme la lumière émane du soleil. L'esprit n'a qu'à se faire miroir inerte, pour les réfléchir.

Telle apparaît la science, double et divisée avec elle-même, à l'homme qui réfléchit. Une autre antinomie se manifeste, si nous réfléchissons sur les rapports de la science et de l'action. La science antique ne connaissait pas cette opposition, parce qu'elle était esthétique, morale, et allait au-devant de l'action, en même temps que, de son côté, l'action tendait à s'insérer dans cette même harmonie universelle, dont la science poursuivait la contemplation. Les types de perfection proposés à l'imitation de la nature comme de l'homme faisaient le trait d'union entre la science et l'action. Mais la science moderne répudie tout ce que suppose l'action, et ainsi naît, pour qui confronte les principes de l'une et de l'autre, une véritable antinomie.

Qu'est-ce que la science moderne ? Un système de signes exprimant les rapports constants des phénomènes, et rien de plus. Toute considération de la nature intrinsèque des choses, des choses comme êtres et substances, est écartée comme inutile et vaine. Il suit de là que la science ne peut reconnaître aucun sens véritable au concept de possible, non plus qu'au concept de valeur.

Un possible serait une chose qui posséderait un certain degré d'existence, une tendance ou une prétention à l'être, indépendamment de sa réalisation. L'existence s'ajouterait à la possibilité sans l'absorber. Mais la science, ne connaissant d'autre point de départ pour ses théories que les choses réalisées, les faits, et se bornant à en chercher les rapports, réduit nécessairement le possible à une simple lacune de notre connaissance.

De même, ce qu'on nomme la valeur d'un être serait son droit à l'existence, fondé sur sa conformité à une idée. Mais qu'est-ce qu'une idée pour la science, sinon un vague reflet ou une réfraction des faits, résultant de leur rencontre avec une conscience ? L'idée, qui n'est rien, ne peut conférer aux choses une valeur qu'elle n'a pas elle-même. Il n'existe que des faits, tous d'égale valeur, puisqu'ils sont tous également réels. Une valeur où figurerait la notion de mérite, de dignité, d'excellence, impliquerait cette notion métaphysique du possible que nous venons d'écarter comme incompatible avec la science.

Or l'action, au sens propre et véritablement humain du mot, repose précisément sur ces deux notions de possible et de valeur, que la science rejette. Agir, pour un homme qui pense, c'est croire que l'on prend une détermination que les forces mécaniques, à elles seules, n'auraient pas produite; c'est croire que l'on fait réellement passer un possible à l'acte. Si cette croyance est illusoire, l'action l'est aussi. De même, pour agir, il faut attribuer à la chose que l'on veut réaliser, il faut s'attribuer à soi-même une certaine valeur. Il faut repousser le dissolvant : A quoi bon ? Si rien n'a de prix, d'intérêt, de bonté intrinsèque, si ces mots ne représentent que des transpositions subjectives et fantaisistes des différences quantitatives que comporte la matière homogène, l'action, elle aussi, n'est qu'une apparence, une manière illusoire de s'expliquer, après coup, les mouvements de l'organisme.

En un mot, la science considère le subjectif comme déterminé entièrement par l'objectif, et, par suite, comme frivole et négligeable. Pour l'homme qui croit à l'action, au contraire, le subjectif est une réalité, et c'est lui qui détermine l'objectif. Telle est l'antinomie de la science et de la pratique.

*
* *

Platon aimait à dire que l'étonnement est un sentiment très philosophique. S'il a raison, la réflexion sur le rapport des sciences entre elles et sur le rapport de la science à l'action a sujet de nous rendre philosophes; car quoi de plus propre à susciter l'étonnement qu'une double antinomie naissant de données qui paraissent, les unes et les autres, également sûres, également indispensables? Et, de fait, ces antinomies elles-mêmes rappellent précisément les grands débats qui, de tout temps, ont partagé les philosophes. Dans l'opposition du point de vue mathématique et du point de vue biologico-psychologique nous retrouvons la classique querelle des rationalistes et des empiristes touchant l'origine de nos connaissances; et dans l'opposition du point de vue de la science et du point de vue de l'action, nous reconnaissons l'antique conflit de la nécessité et de l'intelligence, du déterminisme et de la liberté.

Et ainsi l'invitation à philosopher surgit de cette science même qui semblait devoir remplacer toute philosophie. Un commencement de réflexion sur les sciences détourne de la philosophie, une réflexion plus profonde y ramène.

Non pourtant à une philosophie quelconque, non à une philosophie qui se désintéresserait des résultats des sciences, et prétendrait se suffire à elle-même par le moyen d'une dialectique purement interne. On peut distinguer deux modes de philosopher. L'un, auquel convient l'appellation de dogmatique, pose des principes au nom de la raison pure, et prétend que ces principes soient évidents par eux-mêmes et constituent les fondements de toute con-

naissance et de toute science. L'autre prend son point de départ dans la science même ; mais, voyant surgir de la science des problèmes ultra-scientifiques, combine les données de la science avec l'activité de l'esprit, pour essayer d'obtenir, de ces problèmes, des solutions conformes et aux faits et à la raison. Jusqu'à Descartes, Leibnitz et Kant, ces deux manières de philosopher ont été mal distinguées l'une de l'autre. Mais depuis le *Discours de la méthode*, les *Nouveaux Essais* et la *Critique de la raison pure*, il n'est plus permis de les confondre. Certes, la philosophie laisse intacte la science, qui, en fait, se constitue sans elle. Elle est suscitée par la science, loin de la diriger. Mais elle a son point de vue qui n'est pas celui de la science proprement dite ; elle est l'arbre, qui se distingue du sol, bien qu'il y puise les matériaux dont il se compose.

Qu'est-ce que la philosophie ainsi conçue? Quels problèmes se propose-t-elle? De quelles ressources dispose-t-elle pour les résoudre?

Elle s'applique aux problèmes qui naissent, pour la réflexion humaine, de la science elle-même et de ses rapports avec la vie. En quoi peut bien consister l'étude de ces problèmes? Il semble que ce soit essentiellement une recherche de la raison, de la signification, et, s'il se peut, de la solution des antinomies qui se manifestent à l'homme, lorsqu'il réfléchit sur les sciences et sur l'action. Mais, pour essayer de résoudre ces antinomies, il faudrait pouvoir remonter aux activités spontanées qui sont les sources véritables et de la science et de l'action. Il faudrait pouvoir reconstituer le travail par lequel ces activités se sont incorporées aux faits, et différenciées pour s'y adapter. Il faudrait pouvoir confronter les sciences et l'action, choses observables du dehors, avec le principe insaisissable de vie, d'industrie, d'effort vers le vrai et le bien, dont elles sont les effets et les manifestations. Il faudrait comparer le donné à ses conditions internes et à ses causes.

Or cet énoncé même du problème ne prouve-t-il pas qu'il est insoluble? Comment saisir ce qui n'est ni ne peut être donné? Comment, sans retomber dans les errements d'une métaphysique discréditée, prétendre remonter aux causes des choses?

Certes l'activité n'est pas saisissable en elle-même, mais il existe des expressions observables du développement qu'elle acquiert en se mêlant aux choses. Telle est, en ce qui concerne l'activité scientifique, l'histoire des méthodes inventées par l'esprit humain pour soumettre les phénomènes aux lois de son intelligence. Et pour ce qui regarde l'activité pratique, qu'est-ce que les lettres, les arts, les religions, les institutions, les coutumes, sinon la vie elle-même, fixée, autant qu'elle peut l'être, dans son travail intime, dans les étapes de sa marche vers un but invisible?

Ces phénomènes sont si bien des choses vivantes, intermédiaires entre le fait proprement dit et l'activité en soi, qu'ils ne peuvent être véritablement compris si on se borne à les ranger matériellement à côté d'autres phénomènes, si on les considère uniquement du dehors, ainsi qu'on étudie les phénomènes physiques. Tenant encore à l'âme pensante et sentante qui les tire de sa substance, ils veulent, pour être interprétés suivant leur sens profond et vrai, des intelligences qui à la perception des faits joignent l'intuition de la vie intérieure, des consciences qui, rentrant en elles mêmes, y trouvent des réalités analogues aux idées et aux sentiments représentés, des âmes vivantes et agissantes, qui possèdent une expérience propre des besoins, des aspirations, des émotions, dont les documents humains sont le témoignage.

Ni les produits du travail humain considérés d'une manière purement objective, ni le sens intérieur réduit à ses seules lumières ne pourraient nous instruire véritablement sur nos activités spontanées et sur leur développement. Mais l'union de ces deux éléments, auxquels s'ajoute l'histoire des doctrines philosophiques, nous fournit, à cet égard, une véritable connaissance, avec laquelle il nous est permis de confronter les données des sciences positives et de la pratique.

Ainsi se détermine, par le travail de notre raison, l'objet et la méthode de la philosophie. Elle est, et en fait elle a toujours été, la confrontation des sciences et de l'action, c'est-à-dire des phénomènes, avec l'homme même, qui est pour nous, nécessairement, le type de l'être et de l'activité. Philosopher, comme il est visible chez un Platon, un Aristote, un Descartes, un Leibnitz ou un Kant, c'est chercher s'il y a harmonie ou désaccord entre le monde et nous, et comment il faut user des choses, pour remplir les fins de notre nature.

Et cette définition pourrait être, sans altération, traduite dans cette autre : Philosopher, c'est rapprocher et confronter entre elles les sciences, ou représentations des choses, et les lettres, expressions de l'âme humaine. L'union des lettres et des sciences : tel est le principe et le terme de la philosophie.

*
* *

Ce caractère lui assigne un rôle qui n'est pas sans utilité.

Dans l'ordre théorique, si nous n'avions d'autre principe de jugement que le point de vue des sciences, nous serions amenés à considérer le passé comme ne présentant, au regard du présent, qu'un intérêt

de curiosité. Ce qui est passé, dans les sciences, est d'ordinaire dépassé, et le présent contient, à lui seul, tout ce que la série des temps a produit d'utilisable pour les générations actuelles. Il est la somme algébrique des travaux humains. D'une manière générale, ce qui est passé est mort, et ce qui est mort n'a qu'à rester dans sa tombe, d'où d'ailleurs il ne peut sortir, car ce n'est que dans les contes que les morts reviennent.

Or, la philosophie introduit dans les jugements des hommes un point de vue tout autre. Elle enseigne à démêler, dans toutes les œuvres humaines, la part de l'homme même, à retrouver l'homme que nous sommes, vivant, sentant, pensant, agissant, sous les monuments, les doctrines, les traditions qui se présentent comme des choses matérielles subsistant en elles-mêmes (tel le fruit détaché de l'arbre); et par là elle nous fait comprendre les efforts, les travaux, les erreurs, les actions et les institutions de nos devanciers tout autrement que si nous les avions simplement considérés comme des phénomènes liés à des phénomènes. Chez nos pères nous sommes surpris et charmés de découvrir des hommes qui ne sont pas si loin de nous; et le passé n'est plus remplacé purement et simplement par le présent. Rien n'empêche qu'il en subsiste quelque chose. Il n'est plus absurde que les vivants soient jusqu'à un certain point gouvernés par les morts, comme le voulait Auguste Comte. J'entendis jadis un savant et profond théologien hollandais, Allard Pierson, exprimer avec éloquence le souhait que fût rayé de la langue le mot : méconnaître, source d'injustice et d'intolérance. La philosophie, en nous ramenant au centre commun de toutes les œuvres humaines, à savoir l'homme, un dans sa nature et dans son développement, est particulièrement propre à réaliser le souhait de ce noble esprit.

Dans l'ordre pratique, son rôle est analogue. Si nous n'étions initiés qu'à l'esprit scientifique proprement dit, nous ne disposerions, pour chercher à réaliser l'unité et la stabilité morales, que de deux méthodes : l'absorption ou l'élimination. Nous tiendrions toute contradiction, toute dissidence, pour une révolte contre la vérité. Y a-t-il une liberté de penser en géométrie, en astronomie, en mécanique? Si la science positive s'étend à tout également, et est la seule maîtresse de notre vie, ce qui est vrai de la mécanique s'applique à toutes nos pensées, à toutes nos actions, sans exception. Jamais, disait Parménide, je ne te permettrai de dire que le non-être est et que l'être n'est pas. Le rêve de l'Eléate est réalisé. Entre une vérité scientifique et son contraire il n'y a pas de milieu. Qui nie que $2 + 2 = 4$ est un ignorant ou un fou.

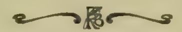
La philosophie nous fait voir les choses de la vie d'un autre biais. Avant de se demander si telle ou telle manière de voir ou d'agir paraît logiquement compatible avec telle autre, elle examine dans quelle mesure cette manière de voir existe et est bonne en soi; et, dans l'existence même, attestée par la tendance à subsister et à engendrer, elle voit une valeur, un titre à l'estime et à la sympathie d'un être raisonnable. Au fond, le philosophe n'est pas très convaincu que deux choses qui, l'une et l'autre, subsistent puissent se trouver, l'une à l'égard de l'autre, dans ce rapport précis qu'on appelle en logique la contradiction, d'où résulterait la nécessité, pour celle-ci, de disparaître purement et simplement devant celle-là. L'être peut-il être contradictoire à l'être?

Le rapport de contradiction n'existe, au fond, qu'entre nos concepts, symboles abstraits, étriqués, inadéquats des choses. Les réalités, dans leurs relations entre elles, sont autres, différentes, plus ou moins amies ou rivales, elles ne sont jamais, à la lettre, contradictoires. Et le problème, dès lors, n'est pas d'aider ceci à absorber ou à tuer cela, mais de conserver, des variétés de l'être qui spontanément ont poussé de profondes racines, le plus grand nombre possible, et d'en former, en les mesurant et les ordonnant libéralement, une harmonie toujours plus riche et toujours plus belle.

Et cette conciliation, que nous enseigne la philosophie, n'est autre, en définitive, que l'amitié de la nature et de l'homme, ou encore, si vous voulez, des sciences et des lettres.

Mesdames et Messieurs, je vous remercie de l'attention que vous m'avez accordée, mais je vous dois un aveu. Ce que je vous ai dit, je ne l'ai pas précisément tiré de mon propre fonds : je n'ai guère fait que traduire, comme je l'ai pu, les discours très beaux et persuasifs que m'ont tenus, en leur langage symbolique, les deux sœurs jumelles, l'une habillée de bleu, l'autre habillée de rose, à l'appel desquelles nous nous sommes réunis ce soir.

EMILE BOUTROUX,
de l'Institut.



SENSATIONS D'ALSACE

Le Parfait Village.

Tout près de la frontière française, à la hauteur de Saint-Dié, on trouve en Alsace un petit coin de pays, l'ancien comté du Ban-de-la-Roche, qui est le plus rustique et le plus aimable du monde.

Il est tout en montagne et la terre rouge qu'il

montre, ça et là, sous ses prés ou ses genêts, aux saignées de quelques carrières, a été dure à défricher. Il a subi toutes sortes de vicissitudes au cours des siècles, les longues années infertiles, les exigences de ses seigneurs ou de leurs prévôts, les Suédois, la peste. la Révolution, l'annexion... que sais je? et la plupart de ses villages sont pauvres encore aujourd'hui. L'opulence de certains « bans » de la plaine lui sera toujours inconnue. Un peu de tissage excepté, il se contente de semer et de récolter son pain, ce qui lui coûte déjà beaucoup de peine, et les industries métallurgiques qu'y exploitait, il y a plus de cent ans, à grand renfort de corvées, l'un des derniers maîtres du pays, le marquis Voyer d'Argenson, ne paraissent pas destinées à revivre. Elles ne fournissaient. d'ailleurs, que de piteux salaires aux habitants.

Mais le Ban-de-la-Roche prend son état en patience. Il est résigné, paisible et riant, et un homme dont nous parlerons lui a donné de fortes vertus. La Bruche, qui l'arrose de son eau tumultueuse, lui apporte ses truites et on y respire de l'air de France. Il est français d'usages et de langage. Aucun de ses « anciens », de ceux qui ont vu la guerre de 1870, ne comprend l'allemand, et les jeunes, instruits à l'école publique, en bredouillent à peine quelques mots. Son patois est un patois lorrain, sonore et amusant, qui ne saurait renier ses origines et qui a été exactement déterminé, en 1775, par un vénérable philologue dans un joli petit in-douze relié en veau : tous les patois n'ont pas eu pareil honneur.

Ce coin d'Alsace, ces montagnes rondes, ces « ballons » couverts de genêts, ces forêts de chênes et de sapins, ces vallées si fraîches, ces champs et ces tranquilles hameaux, c'est donc, à proprement dire, un coin de France. C'est ce qui subsiste, comme ensemble, de plus français en Alsace. Sans doute, l'âme française, nous la distinguons encore à Strasbourg, puissante et harmonieuse, dans les moindres décors d'un château épiscopal, dans les lignes impeccables d'un palais du gouverneur, ou l'élégance nette d'un hôtel de Darmstadt .. L'image du temps français y apparaît encore, dans tel vieux quartier des Ponts-Couverts, où il semble que l'on aille voir sortir, de la caserne proche, des troupiers aux jambes rouges, et à Strasbourg comme à Colmar, comme dans toutes les villes d'Alsace, on parle la langue française... Mais elle y est alourdie par tant d'accent et corrompue par tant de germanismes, elle est mélangée de tant de mots et de phrases du dialecte alsacien ; mais cette caserne du quartier le plus vieillot et le plus pittoresque répand par ses portes tant d'artilleurs badois; mais ces hôtels Louis XV, dont les glaces ont réfléchi jadis le bel air de la société la plus française, ces hôtels parés de Gobelins abritent tant de fonctionnaires impériaux ou tant d'Etats-Majors !

Le Ban-de-la-Roche, lui, en dehors peut-être de son chef-lieu, Rothau, est tout français, sans alliage, sans surprises allemandes. Seuls, deux ou trois gendarmes, d'ailleurs fort désagréables, y représentent l'autorité prussienne. Le français de Lorraine y résonne purement ; les femmes qui, le soir, lavent leur linge dans la longue fontaine en bavardant, accueillent le voyageur d'un « Bonsoir, Monsieur » où ne se heurte aucune consonne trop dure, et elles portent des chapeaux comtois.

Arrêtons nos regards sur ce pays qui est encore un peu à nous, puisque l'annexion ne l'a pas transformé.

Il renferme un village délicieux, d'une grâce si simple, avec ses chaumes et ses pots de géranium, que je voudrais tenter d'en esquisser la physionomie : elle résume celle de tout le Ban-de-la-Roche.

Nous ne rappellerons jamais assez tout ce que nous avons perdu en perdant l'Alsace. J'ai trouvé pour ma part qu'on nous a ravi avec elle, le type du parfait village.

*
* *

C'est Solbach qu'il se nomme. On ne le rencontre pas en passant. en allant ailleurs, vers les gros bourgs du bas de la vallée. Il n'est pas vulgairement assis au bord d'une grande route, comme tant d'autres villages. Non, il faut être informé pour le découvrir. Il est haut perché et se cache dans un creux de verdure, entre deux flancs de montagne. C'est ce qui lui donne la qualité essentielle de son agrément, c'est ce qui fait surtout qu'il est plaisant et vénérable, tout chargé d'un passé qu'aucune fâcheuse modernité n'a déformé et plein de traditions qu'on n'a point corrompues. Il est resté le village d'autrefois, le village lointain où les choses, les idées et les coutumes nouvelles n'ont pas pu pénétrer, parce qu'il ne semblait pas qu'il existât. Les années, en se succédant, ont bien fait tomber quelques murs, et s'écrouler quelques toits, elles ont épaissi les vergers autour des maisons, et remplacé l'ancien maître d'école par un instituteur qui enseigne une langue étrangère. Mais l'essence des automobiles n'a jamais empesté le chemin, et le pétrole lui-même n'a pas encore fait son apparition foudroyante dans l'antique Solbach. On s'y éclaire à la chandelle; les gens riches usent de l'huile, et l'on fait cuire la soupe dans l'âtre, l'âtre familial et superbe qui aspire dans son manteau noir la bonne odeur du lard fumé... Ce qu'on nomme le progrès a oublié Solbach. Grâces lui en soient rendues! Solbach ignore les auberges achalandées, où s'arrêtent les rouliers as-

soiffés, les estaminets où l'on s'attarde le soir, et le bruit que font les billes de billard en s'entrechoquant. Aucun tramway ne le traverse, et les architectes de l'Etat n'y font point de restaurations. Jamais les chevaux de bois ne sont venus s'y installer, et même les vrais chevaux n'y sont point des animaux familiers. Solbach n'aime pas le tapage ni les nouveautés de notre époque, et, en fait de bêtes de trait, ses bœufs lui suffisent.

Comme ce village tranquille a persisté dans son caractère séculaire, c'est lui aussi qui nous donnera le mieux, dans tout le Ban de la-Roche, la sensation du pays français.

S'il en est ainsi, c'est beaucoup parce que le chemin rose qui y mène ne conduit pas plus loin.

Je le monte, ce chemin. Je le suis jusqu'à ce que sa trace s'efface dans l'herbe courte. C'est un peu la fin du monde là-haut; hormis un ou deux bouquets de chênes arrondis, on ne rencontre que des genêts sur des crêtes dénudées. Mais de cet observatoire on distingue toutes les maisons du village, et tous les vergers d'un vert si doux qui les entourent, les séparent les unes des autres et font que Solbach est un peu comme un long jardin dans lequel il y aurait des toits. A cette heure charmante du soir où, le soleil s'inclinant près de l'horizon, les couleurs du paysage, tendres et rosées, s'harmonisent et où la fumée claire s'élève des cheminées comme pour confondre dans une teinte plus vaporeuse encore tous ces flous délicats, tous ces ors atténués, tous ces reflets blonds, Solbach et ses montagnes composent un spectacle dont Gustave Doré, ce Vosgien, aurait pu s'inspirer lorsqu'il illustrait les contes de Perrault.

Je vois mon village qui dégringole vers la vallée, dans un superbe précipice de forêts. Les pelouses dévalent, obliques, de droite et de gauche, contre un ruisseau tumultueux, et tout cela glisse, comme très pressé, dans un gouffre bleu, où certainement il se passe quelque chose... Les prés, dont le ton cru s'est éteint, sont eux-mêmes poursuivis par deux forêts qui descendent aussi en grande hâte, une sur chaque pente, avec quelques arbres en avant-garde. L'une de ces forêts est encore éclairée par un peu de soleil, et ses essences diverses se reconnaissent à des sillages de nuances différentes, l'autre déjà plongée dans l'ombre, et dès l'orée, toute mystérieuse de velours violacés. Au delà du gouffre, au delà de la vallée, les montagnes se relèvent et forment une succession de hautes murailles mauves dont les teintes fines se dégradent avec la distance.

Et le village, recueilli, absorbant les derniers feux du soleil qui lui fait sa vie, se prépare à la paix nocturne.

* *

Une fumée que je regarde monter lentement vers le ciel me paraît plus blanche et plus légère que toutes autres. On dirait qu'elle se plaît à développer ses volutes avec plus de rythme. Elle m'est familière et me parle un langage aimé. C'est l'âme de ma maison, de la maison de mon vieil ami « le Henri », où je suis attendu.

« Le Henri »... A Solbach, dans tout le Ban-de-la-Roche, il est d'usage de placer l'article devant le nom de baptême, le nom de famille, le surnom. L'un ne va pas sans l'autre. On dit : « l'Albert », « le Jacques », « l'Etienne », « l'Adèle », comme on dit « chez le Penkelé », « chez le Hardelet », « chez le Lélelle »... Il suffit d'ordinaire d'un nom de baptême pour désigner quelqu'un du village : on n'y est pas si nombreux ! Parfois pourtant il faut préciser; alors on met deux petits noms au lieu d'un : « la Sophie la Cate », ou bien l'on recourt à ce procédé primitif et universel qui consiste à rappeler quelque chose du père pour distinguer le fils : « c'est le Charles du maréchal ». Et l'on comprend sans peine.

Il y a bien quelques exemples qui nous montrent le nom propre privé de l'article. Et c'est justement dans les cas où il lui serait nécessaire. On parle couramment à Solbach de l'espalier de « Chez Chasseur », car il n'y a qu'un seul chasseur parmi les habitants, et quand on va « chez Hussard » tout le monde sait bien qu'il s'agit du descendant de ce Claude qui fit la campagne d'Italie dans les hussards de la garde.

C'est vers cette maison que nous nous hâtons. C'est « chez Hussard » que la fumée, qui s'échappe du toit, est plus blanche et plus légère... et c'est « le Henri » qui est aujourd'hui le maître de cette antique et simple demeure à laquelle son grand père attacha le souvenir de son existence guerrière.

Le Henri est un grand diable d'homme taillé à la serpe, aux épaules larges et aux reins solides, avec un petit nez drôlichon et des yeux clairs où brille une franchise malicieuse. Tous les vents des sommets et le soleil de trente étés ont masqué son visage imberbe d'un hâle épais qui s'étend en triangle sur sa poitrine découverte, et il semble que la forge puissante de ses poumons ait dû aspirer tout l'air des montagnes de la contrée. Il est trop grand, vraiment et trop massif, mais c'est un bon colosse. Quand j'observe la saillie de ses muscles sous les plis de sa chemise de grosse toile, je m'attends à le voir user de ses poings comme de massues pour étendre raide sur le sol le malheureux qui aurait la mauvaise idée de s'approcher trop près de lui. Il est créé pour la bataille, ce gars; toutes les forces humaines se mani-

festent superbement en lui : il va frapper, lutter, cogner, tuer ! Point du tout, il lève la main, mais c'est pour me saluer ou pour arracher une « quetsch », une prune oblongue bien violette à quelque branche qui lui frôlait le visage, et je ne l'ai jamais vu étreindre que de formidables hottées d'herbes, quand il prépare la nourriture de ses vaches. C'est sans doute son petit nez retroussé qui met tant de bonhomie dans cet athlète. Ses gestes sont sobres et mesurés, comme ceux des marins. Il ne fait pas un pas plus vite que l'autre, et il caresse volontiers de ses mains vigoureuses, dont les serrements font peur, le petit chat, frêle et minuscule, qui quitte la grange pour venir se frotter à ses sabots.

« Bonjour, le Henri ! ». Je surprends toute la famille au milieu de ces travaux calmes du soir, qui occupent les paysans, du moment qu'ils reviennent « des prés » jusqu'à l'heure où la soupe fume sur la table : c'est une charretée de regain qu'on engrange à demi, les faux que l'on aiguise, les vaches que l'on fait boire. Les voilà, le Henri et les siens, qui rient, s'exclament, me tendent des mains calleuses, qu'ils essuient d'abord à leur pantalon ou au coin de leur tablier. Je leur dis mon plaisir de les revoir, et je salue aussi, comme une vieille amie, la maison dont je vais franchir le seuil.

Qu'elle est jolie, la maison villageoise ! Ses murs bas sont tout blancs, blancs comme le lait qu'on vient de traire, on n'a peint d'un peu de rose que le cadre des fenêtres, et cela ressemble, ce rose et ce blanc si frais, à une image coloriée par la main candide d'un enfant. La porte de la grange dessine son cintre à la place d'honneur, au beau milieu du mur. On a songé d'abord aux foins, aux récoltes, aux bêtes, on a installé la grange, et, à côté, l'étable, puis les hôtes de la maison ont pensé à eux-mêmes, et ils se sont nichés dans ce qui restait de place. Une chambre en bas, une autre en haut, et c'est tout. Trois portes et trois ou quatre fenêtres, le compte est vite fait. Et les fenêtres sont toutes petites, blotties derrière leurs touffes de géraniums ou d'hortensias, contre le rebord du chaume qui dépasse le mur d'une bonne coudée et qui les enveloppe d'ombre... Ah !, avec ces fenêtres minuscules qui sont des jardins et ce chaume épais et ample qui les protège, on n'y voit pas bien clair, dans les chambres du Henri ! Il y entre peu de soleil à la fois. Mais qu'importe ! Ceux qui habitent la maison n'ont pas besoin de tant de soleil ! Ils en boivent tout leur saoûl, du soleil, du matin au soir, lors qu' ils sont dans leurs champs ou leurs prés, à labourer, faucher, faner ou glaner ! Et puis, ils n'entrent dans cette chambre du haut que pour s'y mettre au lit.

Le soleil, qui va bientôt disparaître, dore à présent le chaume moussu et la façade blanche de la maison. Il s'étale sur le banc, à côté de la petite porte d'entrée, il étincelle sur la faux posée contre l'étable, il fait plus rouges encore les pétales des géraniums qui flamboient aux fenêtres, il se mire dans l'angle d'une vitre, il joue dans le feuillage de l'abricotier qui rampe le long du mur, il brille dans la paille tressée du chapeau franc-comtois, qui, semblable à un bouclier, est accroché près de la grange.

Tout est harmonieux et doux. Les objets rustiques, cette faux dans un coin, ce chapeau de travail, et plus loin cette fourche, ce sont les attributs mêmes du paysan, qui peine tout le long du jour, et, ils ont, ainsi disposés, inutiles pour l'instant, comme un aspect votif.

*
* *

Que ce soit chez Hussard ou chez les Bernard, chez Chasseur ou chez le Charles du Maréchal, toutes les maisons de Solbach, village d'Alsace où la France persiste, sont semblables les unes aux autres. Bâties selon la tradition du village, selon la bonne coutume des ancêtres, elle vous ont toutes un air de famille qui me permettrait de les reconnaître entre les maisons du monde entier. On conte, à Solbach, que là-bas, en Amérique, des enfants du village, des « cadets » qui ont émigré, aussi gueux que des puinés de grandes familles anglaises, ont construit leur maison comme était construite la maison de leurs pères... Ah ! dans les prairies du Nouveau-Monde, ou aux faubourgs de ses cités, je distinguerais aisément à leur physionomie vieillotte et riante les chaumières de Solbach ! Les murs longs et bien blancs, dont le crépi resplendit au soleil, un chaume massif qui descend très bas, tout pesant, des fenêtres à petits carreaux qui se serrent sous le toit et qui arborent des forêts de géraniums, une grande porte cochère, gros œil rond, bien au milieu du mur, à droite l'étable qu'un « jour » haut de deux mains laisse dans une pénombre toujours fraiche, à gauche la grande salle et le logis, des bordures d'un rose vif autour des portes, quelque vigne qui grimpe en espalier, un jardinet devant la maison, un bouquet d'arbres fruitiers autour, et des fleurs partout... Voilà la chaumière que les habitants de Solbach bâtissaient déjà il y a plus de cent ans et qu'ils ont pieusement conservée. Quand ils sortent de leur maison pour aller chez le voisin, ils croient rentrer chez eux. Est-ce à force de vivre dans des maisons semblables ? Leurs âmes et leurs visages sont semblables aussi.

Tout cela porte le sceau d'une forte tradition qui se perpétue sans que l'on songe à s'y dérober. Aucun Solbachois ne s'aviserait de bâtir sa maison dans un autre style que celui d'autrefois... D'ailleurs, on ne

bâtit plus à Solbach... On habite toujours les mêmes maisons, les vieilles qu'on replâtre ou que l'on consolide un tantinet, si elles menacent ruine, mais qui servent toujours.

Elles sont trente-cinq à Solbach, avec une modeste église sur laquelle virevolte un petit coq en fer blanc, et à part le « chapeau », qui, chez plusieurs est aujourd'hui en tuiles, au lieu d'être de chaume, elles sont toutes « habillées pareilles ». Les anciens du village, ceux d'il y a très longtemps, ceux d'il y a un siècle et plus, s'ils pouvaient revenir à Solbach, n'y verraient que peu de chose de changé. Et ils en auraient, je pense, quelque plaisir.

*
* *

Ils y retrouveraient les mêmes fleurs qu'autrefois.

Pas plus qu'à ses maisons blanches, Solbach n'a renoncé aux fleurs qui les ont toujours ornées et qui les font si jolies sous tant de touffes roses ou écarlates s'arrondissant devant les petits rectangles des vitres et dans les enclos étroits des jardinets. La même coutume, qui a laissé les vieilles chaumières à leur place, leur a conservé aussi leurs compagnes anciennes, ces fleurs qui se multiplient, capucines, sur le crépi des murs ou qui, dahlias en terre, montent la garde devant la porte de la maison. On toucherait à l'âme ingénue du parfait village en sacrifiant ses fleurs ou même en y honorant d'autres espèces que celles dont les lointains ancêtres se réjouissaient. Le paysan de Solbach a des goûts traditionnels; il aime ces bouquets simples et nombreux qu'il a toujours vus pomponner le vieux logis, qui ajoutent leurs reflets dans l'angle des fenêtres où les fleurs mortes mirent les leurs, et qui sont identiques aux bouquets de jadis, dont ses aïeulesont eu du contentement.

Au fait, les aime-t-il? Sent-il le charme de toutes ces fleurs amies de la maison, jardins de fenêtres et jardins enclos? Je ne sais, mais il les soigne avec conscience et presque avec piété.

C'est en quelque sorte une institution communale, ces fleurs abondantes de Solbach. Et ce sont les mêmes fleurs chez tous les habitants du village. Les uns en ont un peu plus, les autres un peu moins, selon leur état de fortune, mais ils plantent tous les mêmes espèces, les espèces consacrées. Les fleurs du Haut-Village sont pareilles à celles du Bas-Village, et les fleurs de « chez Hussard » ne diffèrent point des fleurs de chez le voisin.

A peu près comme à Vondervotteimitiss, où Edgar Poe a situé son conte du « Diable dans le Beffroi » et où chaque bourgeois possède un carré de jardin, dans lequel poussent exactement vingt-quatre choux, tout habitant de Solbach a devant ses fenêtres deux ou trois pots de géraniums, à son mur un flot grimpant de capucines, voire de clématites, entêtées à gravir le toit, et, dans l'ombre de sa maison, un enclos qui, parmi les têtes de choux — elles sont parfois plus de vingt-quatre — arbore des dahlias de mille nuances.

Les dahlias sont la majesté de ces potagers rudimentaires où, à côté des choux déjà nommés, d'un peu de ciboulette et de quelques pieds de bourrache, on s'exténue vainement à cultiver des racines de raifort que le sol refuse de nourrir, mais qu'on persiste néanmoins à planter, parce qu'autrefois quelqu'un recommanda aux Solbachois d'en faire l'essai... Les habitants d'aujourd'hui ne savent plus trop pourquoi ils plantent du raifort, ce dernier s'obstinant à ne pas reconnaître la sollicitude dont il est l'objet; mais pareils aux peuples antiques qui avaient oublié le sens des cérémonies religieuses qu'ils continuaient de pratiquer, ils réservent encore une place à cette racine dans le jardinet d'où ils tirent leur légumes. Et il en est de même pour le tabac.

Tout à l'entour du potager, çà et là, au milieu des salades, s'érigent les énergiques dahlias. La fleur godronnée dresse sa tête aux pétales serrés, comme ferait une créature pleine de morgue, et domine tout l'enclos. C'est une fleur infatuée; mais voilà qui est parfaitement indifférent aux Solbachois. Ils ont tous des dahlias dans leurs jardins: des dahlias pourpres, dont la couleur riche, qui gonfle la corolle tuyautée ainsi qu'un jet de sang sombre, est celle du grenat; ou bien des dahlias d'un jaune citron, ou encore des dahlias pâles, des dahlias blancs, boules neigeuses qui, la nuit, sous la clarté lunaire, semblent des fleurs de rêve, un peu fantastiques et effrayantes.

D'autres fois, les reines-marguerites prennent la place prépondérante dans les jardins modestes de Solbach. Et puis, de droite et de gauche, on y trouve des balsamines.

Remarquez que ce sont toutes des fleurs sans parfum. L'odorat des Solbachois n'est pas aussi exigeant que leur œil. Devant les fenêtres de leurs chaumières, où des supports en bois blanc enserrent les pots de fleurs nécessaires, légers jardins suspendus, ce sont encore des plantes éclatantes qui réjouissent le seul regard ou dont l'arome, du moins, est bien discret: des corymbes d'hortensias roses ou bleu pâle et des touffes copieuses de géraniums rutilants. Les géraniums surtout, les géraniums vermillon et les géraniums incarnadins, dont les tiges sont aussi veloutées que les corolles, ont les faveurs du village. Les géraniums y règnent positivement. Je ne conçois point Solbach sans géraniums. Cette

fleur fait un effet aussi coquet aux fenêtres de Solbach qu'à l'oreille d'une Sévillane. Une fenêtre qui, à Solbach, n'est point pourvue d'un pot de géranium, a l'air d'une fenêtre sans usage, inutile, puisqu'elle ne reflète aucun pétale rouge.

Quant aux quelques fuchsias qui, chez certains, laissent pendre leurs clochettes mélancoliques à côté des géraniums vigoureux, ils sont privés de toute importance. La commune les adopta, ce ne sont point des intrus, mais ils ne prêtent rien à la physionomie du village.

Et c'est tout.

Je ne connais, à Solbach, que la vieille Sophie « de chez Toueyri » qui cultive d'autres fleurs. Elle possède des roses trémières. Trois pieds de roses trémières s'élancent, d'un minuscule jardin, à l'ombre d'un sureau, devant sa fenêtre, qui ressemblerait à un reposoir, si la propriétaire ne montrait, de temps en temps, son visage flétri entre ses roses si fraîches et ses ardentes capucines.

Mais la Sophie de chez Toueyri est une vieille originale, et elle habite le bout du Haut-Village, où ils sont plusieurs à passer pour un peu fous.

*
* *

La noblesse et la bonhomie de Solbach, ce sont ses chaumes. Tous ces chaumes touffus, épais de plus d'un empan, qui dépassent le mur de chaque côté, pour donner plus d'abri et plus d'ombre, font de Solbach un village vénérable, qui vit sous son passé.

Ils sont antiques et bienfaisants : ils recueillent durant l'été, ils boivent la chaleur du soleil, ils s'en imprègnent et la conservent aux hôtes de la maison pour les durs mois d'hiver. Quand la neige encombre les montagnes et confond les chemins, il ne fait point trop mauvais dans les chaumières de Solbach, à cause des chaumes.

Et les innombrables blessures dont les années les ont couverts, ils en portent avec fierté les cicatrices sur leurs amples manteaux, aussi rapiécés que la culotte d'un pauvre homme. Le fait est qu'aucune de leurs reprises ne demeure inaperçue ; sur toute la surface du chaume, d'un brun sombre tirant sur le violet, on voit, çà et là, des rectangles petits ou grands, d'un ton plus clair, d'un jaune plus vif, morceaux neufs que le temps n'a pas encore obscurcis. Ainsi bariolés les chaumes de Solbach semblent de vastes damiers sur lesquels se sont répandues des mousses merveilleuses et abondantes. Les mousses y disposent de magiques végétations, où les verts moelleux et opulents, les cinabres dorés se mêlent aux bleus sombres et aux violets pourprés. Elles les revêtent d'une lèpre splendide en y projetant leurs cloques légères, leurs boules brillantes, leurs dômes opaques, leurs boursouflures molles éblouissantes pustules qui grimpent à l'assaut du faîte en bataillons serrés.

On peut y plonger les mains, dans ces mousses voluptueuses, car les chaumes s'avancent jusqu'au bord de la route : ils nous offrent complaisamment les forêts parasites qui les recouvrent, pour que nous ayons le plaisir de les caresser. Elles sont douces et tièdes, ces rondes chevelures, et comme des fourrures au moyen desquelles les chaumes garderont plus de chaleur encore pour les rigueurs hivernales.

A la crête des toits, on voit se balancer des bouquets d'herbes frêles, des tiges de blé qui naquirent du chaume même, fait de l'étoffe de tant de tiges mortes. Le moindre souffle les anime, et agite leurs épis vides.

Ainsi, jusqu'au sommet de leurs maisons, la nature a figuré pour les travailleurs de la terre, les symboles de leur vie consacrée au sol nourricier. Cette herbe mince et palpitante, ce blé illusoire nous dit clairement : « Voici la demeure d'un paysan. Il me cultive et je l'alimente. »

*
* *

Mais les toits de chaume, hélas, ne dureront pas toujours ! C'est par les toits que le *progrès* pénètre, peu à peu, dans les maisons séculaires de Solbach. L'assemblée des vieux chaumes renferme déjà dans son sein des hérétiques : les toits en tuiles ont fait leur apparition au pays, et chaque année j'en compte au moins un de plus, surtout au Bas-Village, où l'on est plus « moderne » plus mondain, si je puis dire.

Les tuiles roses font les glorieuses. Mais ce ne sont que des parvenues à l'égard de la vieille noblesse des chaumes. Si le parfait village, dans lequel il n'y aura plus de chaumières alors, perd un jour son doux attrait, malgré ses fleurs qui se dédoublent dans ses fenêtres et malgré ses fontaines qui chantent, c'est aux nouveaux toits en tuiles qu'il le devra.

Déjà ces nouveaux toits jettent dans la verdure tendre de Solbach des tons crus et fâcheux, et les maisons là-dessous, qui ont gardé, leur charpente ancienne et vermoulue, leurs murs bas, leurs petites fenêtres d'autrefois serrées contre le feutre ombreux, leur physionomie humble et champêtre, les maisons ont l'air endimanché et malheureux, ainsi que des villageois tout gauches sous des habits d'emprunt trop beaux pour eux... C'est la même carcasse, la même grange qui élargit son œil rond entre la grand' chambre et l'étable, le même crépi d'un blanc de lait, les mêmes petites portes avec la même peinture rose autour, les mêmes géraniums,

mais « ça n'est plus ça »... La retouche est trop visible et le charme rompu.

Pourtant l'âme des Solbachois, nous l'avons vu, est pleine de ferveur pour le passé du village et pour ses traditions, mais que voulez-vous ? quelque diable les tentant, ils se croient plus d'importance quand ils ont remplacé, sur leur toit, la paille par des tuiles... Et puis les grands coupables, ce sont les compagnies d'assurances qui se refusent absolument à assurer les chaumes contre l'incendie.

Ah, quel rôle corrupteur est le leur !

* * *

Voici que passe devant chez Hussard, tandis que je songe à ces choses graves, le « Louis du Charron ». C'est un des plus vieux du village. Il a dans les septante ans, camme on dit ici. Bien que — cela se devine sans peine — il soit orphelin depuis un certain temps, on n'en continue pas moins de l'appeler « le Louis du Charron ». On l'a appelé ainsi pendant qu'il était jeune et que son père vivait, et l'on n'a pas changé depuis. Il est aussi vaillant, du reste, qu'à l'époque de son bel âge. Il rentre des prés où il a fauché le fourrage de sa vache, et il porte sur son dos une hotte volumineuse si pleine de trèfle tassé qu'il y en a presque autant dessus que dedans et qu'il marche tout courbé sous ce poids formidable. Il monte lentement le dur chemin, le visage dans l'ombre que projette sur lui l'immense hottée de trèfle, où pend la faux victorieuse.

Au moins celui-là, pensé-je tout haut, le Solbachois chenu, conservera toujours le chaume paternel.

— Eh non, Monsieur, me répond le Henri en éclatant de rire, il le fait abattre en ce moment-ci !

— Comment ? est-ce possible ? dis-je au « Louis du Charron », vous, l'un des anciens du village, vous en tenez aussi pour la nouvelle mode ? Vous mettez des tuiles à votre toit ! C'est du joli !

— Oui, monsieur, s'écrie le « Louis du Charron », qui « entend un peu sourd », — pour employer l'expression du pays — oui, monsieur, n'est-ce pas que c'est plus joli ?

Parbleu ! il en est convaincu.

Il s'est arrêté et se repose quelques instants, sa hotte sur un remblai. Son visage rasé et rouge comme la brique, égayé de courts favoris blancs et d'une paire de lunettes, paraît réfléter une âme tranquille. L'idée du crime qu'il commet en vouant son chaume au feu ne trouble pas sa sérénité. Il s'éponge le front, reprend du souffle, puis, toujours placide, recharge sa montagne de trèfle, et continue sa route courbé et silencieux. Par derrière, on ne voit plus que l'énorme hottée d'herbe, et dessous, deux petites jambes de toile bleue qui se déplacent péniblement l'une après l'autre...

Rentré chez lui, il va terminer quelque belle paire de sabots. La grande majorité des habitants mâles de Solbach sont saboliers, et le « Louis du Charron » fait des sabots, depuis des années, tout comme les autres. En été, il est vrai, ce travail chôme. On est aux prés toute la journée. Mais l'hiver venu, on scie, on rabote et l'on « tourne » ferme. C'est alors aussi que s'éveille la voix des « métiers » de tisserand dont presque toutes les familles de Solbach sont pourvues, et qu'il faut entendre le village, rempli du fracas incessant des navettes, se rattraper en quelque sorte du long silence de l'été !

Ce sont les femmes qui s'installent aux métiers, ce sont elles qui produisent, du mouvement inlassable de leurs bras, les rubans blancs dont la matière première leur a été fournie par les grands tissages de la vallée et qui leur seront payés par ces mêmes fabriques. Ce sont elles seules qui manœuvrent ces machines gigantesques, effrayantes et compliquées, et quand les appareils s'émeuvent et jacassent sous leur main habile, l'âme des petits enfants qui écoutent est envahie d'une sainte terreur.

Car le bavardage des métiers est tonitruant, et tous les métiers du village fonctionnent ensemble. Ils se répondent d'une maison à l'autre. C'est une bataille de navettes furibondes dont les clic-clac impitoyables s'entremêlent et qui rivalisent à qui fera le plus de vacarme dans les chambres bien closes.

Ainsi parle Solbach, en hiver, au milieu des neiges.

* * *

Une chambre étroite, obscure et basse de plafond ; comme plancher, la pierre ; un coin plus sombre encore, tout enfumé, qui est l'âtre, où l'on a placé un petit fourneau en fonte ; un manteau de cheminée noirci et si vaste qu'on pourrait vivre dessous ; des rangées d'oignons dans la cheminée, des fagots devant ; une petite crédence en sapin où s'alignent des pots minces et longs en terre vernissée, et des pots ronds en grès fleuri de bleu indigo, le tout très propre ; l'unique fenêtre, pas bien large, donnant sur les prés ; une baratte près de l'évier, un ou deux légers baquets, semblables à des hottes d'enfants, pour traire les vaches ; une table en bois blanc, une chandelle au milieu qui l'éclaire, et trois personnages autour...

C'est le foyer, c'est la cuisine de chez Hussard, c'est-à-dire de la famille Papelin, laquelle finit de prendre, silencieusement, son maigre repas du soir (celui du matin, du reste, n'est pas plus copieux). Tous les jours que Dieu fait, du moins tous les jours ouvrables, les Papelin se nourrissent de lait caillé, de pommes de terre et de salade, comme tous les

autres paysans du Ban-de-la-Roche... On ne boit de vin qu'au temps de la moisson et de la fenaison, et l'on ne met le pot au feu que le dimanche et les jours de fête. Ça et là, on s'offre un petit bout du cochon qu'on a saigné, un peu de lard...

Ce régime quasi monacal n'empêche pas d'ailleurs les Papelin de peiner du matin au soir. Les travaux des champs et des prés, et ceux de la maison ne leur laissent guère de répit. Levés à l'aube, ils ne se couchent pas, ainsi que les poules, au coucher du soleil. Et, quand les bras se reposent, ce sont les jambes qui « tricotent »; comme il n'y a pas de boulanger à Solbach, ni, naturellement, de boucher, c'est dans les bourgs de la vallée, à Fouday, à Rothau, à quelques kilomètres de distance, qu'il faut aller faire ses provisions. Personne ne musarde chez Hussard, et c'est le Henri, le maître de la famille, qui y fournit le plus de travail. Sa profession de charpentier, apprise en France, à Saint-Dié, lui permet d'apporter, de ci de là, de bonnes pièces blanches, d'authentiques thalers, un peu d'aisance enfin dans sa maison. Certes, il ne coule pas beaucoup d'argent liquide entre les doigts épais du Henri, car tout Solbach est pauvre et naguère encore la famille Papelin comptait parmi les plus pauvres du village, mais, grâce aux quelques sous qu'il gagne, il peut, de loin en loin, ajouter un petit lopin de terre à son champ — les communaux en friche ne manquent pas — un panier à ses ruches, voire à la vieille chaumière une chambre qu'il nous louera pour l'été. Il considère ainsi que « ça ne va pas mal », il a fait recrépir la maison l'an dernier, et je ne doute pas que prochainement il n'en couvre le toit de belle tuiles rouges, à l'exemple du Louis du Charron et de quelques autres de ses concitoyens.

CARLOS FISHER.

(*A suivre*).

LA GENÈSE DU RIRE

(*Suite et fin*) (1).

Une dernière question reste à résoudre : celle de la cause *prochaine* du rire.

Elle apparaît nettement dans les cas où la crise éclate à l'occasion du *chatouillement*. Semblable, en tant que mimisme, au rire émotionnel, le spasme résultant de cette excitation en diffère du tout au tout par son mécanisme central. Tandis qu'ailleurs les organes de l'idéation remplissent un rôle actif, ici l'impression risorienne n'atteint pas ces hautes régions. Elle développe une sensation, non un sentiment. Le phénomène dont il s'agit occupe donc une place intermédiaire entre le rire automatique des déments et le rire ordinaire.

D'autre part, l'effet produit sur le sujet est plutôt déplaisant. Loin de le désirer, il cherche à s'y soustraire ; et pour peu que le spasme persiste, il en éprouve un véritable énervement.

Seconde anomalie : *A priori* l'on devrait croire à un rapport direct entre la sensibilité au chatouillement et la finesse du tact : Or, c'est quasiment le contraire qui s'observe. La plante du pied, les aines, le dos, l'aisselle où se localise mal l'impression du toucher réagissent vivement à l'égard de la titillation, alors que des surfaces très riches en nerfs tactiles comme la pulpe des doigts, les papilles de la langue, s'y montrent réfractaires. N'est-il pas étonnant aussi qu'à l'inverse des orteils, pour ainsi dire inchatouillables, la voûte du pied, nonobstant l'épaisseur et la densité de sa peau, soit sensible au moindre frôlement ? On chercherait en vain le motif de cette dilection.

Chose non moins singulière, les corpuscules nerveux répandus en ces points, quelqu'excitables qu'ils soient, ne s'irritent qu'à l'attouchement d'autrui. Car il n'est pas vrai, n'en déplaise à l'illustrissime historiographe de Gargantua et de Pantagruel, qu'on arrive à se faire rire en se chatouillant soi-même.

Par quel mystère encore, au mépris de la loi régissant les réflexes, un contact aussi léger ébranle-t-il avec une pareille violence notre système nerveux ?

Comment enfin deux stimulants aussi hétérologues — effleurement de la peau et mouvement d'allégresse — développent-ils des réactions musculaires de tout point identiques? Y aurait-il donc entre eux quelque affinité secrète qu'en cherchant bien on parviendrait peut-être à découvrir ?

Ce n'est pas, en tout cas, dans le rapprochement imaginé par Spinoza que nous pourrons trouver le lien qui les unit. « J'appelle *chatouillement* ou *hilarité*, écrit-il au troisième Livre de son Ethique, un sentiment de joie se rapportant à la fois à l'âme et au corps. Mais le chatouillement affecte une partie de l'être humain plus que toutes les autres ; dans l'hilarité toutes le sont semblablement. » Comparaison vide de sens, peu digne en vérité d'un esprit aussi profond, et qu'aucun physiologiste ne voudrait accepter.

Un autre philosophe doublé d'un psychologue, le regretté Léon Dumont, me semble avoir été beaucoup mieux inspiré en appliquant au rire physique sa

1. Voir la *Revue Bleue* du 23 juillet 1904.

théorie du rire mental. D'après lui, l'un et l'autre résulteraient d'un trouble émotif causé par une contradiction entre la prévision et l'effet. En face du geste provocateur, nous ne savons jamais au juste vers quel point se portera la main de l'autre personne. Ses évolutions insidieuses nous déroutent et presque toujours elle fait mouche là où elle semble le moins viser. L'imprévu disparait dans l'autochatouillement : de là sa complète inopérance.

Il faut bien dire, néanmoins, que cette condition n'a rien d'inéluctable : témoin l'effet exhilarant d'une titillation continue de la plante des pieds — où pourtant n'intervient aucune surprise. Si d'ailleurs il suffisait de la déconcertance des gestes pour créer à elle seule la tentation du rire, nous aurions cent fois par jour l'occasion d'y céder; et l'escrime, la boxe, bien d'autres exercices encore nous seraient interdits.

VI

La cause déterminante du rire *émotionnel* paraît mieux définie.

Chez l'enfant — que sa mentalité rapproche de nos barbares ancêtres — l'hilarité naît directement, exclusivement, d'une impression sensorielle agréable ; ou, ce qui revient au même, de la perspective de cette impression. Offrez-lui une gourmandise dont il raffole, un jouet auquel s'attache l'idée d'un amusement futur, il n'en faudra pas davantage pour l'inciter au rire.

Aux sollicitations de cet ordre l'homme fait, lui non plus, ne sera pas insensible. Volontiers il accueillera d'un sourire le don d'un objet convoité, une visite sympathique, la promesse d'un plaisir ; mais il ne rira point pour si peu. Car ces bonheurs sans mélange, ces naïfs ravissements du premier âge, il a perdu, hélas ! le pouvoir de les éprouver. Ses sens blasés réclament un autre stimulant : il leur faut la piquante saveur du ridicule, le piment du grotesque, le sel de l'esprit ou de l'humour.

Et c'est ici que va se compliquer la psychologisme du rire.

Prenez la série de ses facteurs, comparez-les entre eux au point de vue de leurs qualités intrinsèques, et vous constaterez en effet qu'ils diffèrent singulièrement les uns des autres. Quoi qu'on en pense, une chose risible n'est pas toujours, loin de là, une chose ridicule; le drôlatique n'est pas le burlesque; le plaisant n'est pas le comique; la facétie n'est pas la farce. Si l'on a coutume de confondre des éléments tellement disparates, c'est que tous, à dose inégale, entrent comme ingrédients dans un produit unique : l'hilarité. Pour qu'il en soit ainsi on doit forcément admettre qu'en dépit de leur diversité objective, ils renferment en eux un principe commun — lequel, vraisemblablement, n'est autre que le *contraste*.

Qu'elle pénètre en nous par la vue, par l'ouïe, ou bien qu'elle se rattache au souvenir d'un événement passé, la suggestion exhilarante ne serait qu'une surprise, provoquée elle-même par la perception simultanée de deux actes, de deux spectacles, de deux idées inconciliables. Tel que l'a défini Dumont, « le sentiment générateur du rire est celui que nous éprouvons en présence de tout objet qui réunit les signes de qualités contradictoires; de telle façon qu'au même moment nous sommes déterminés à faire entrer dans la même conception des éléments qui s'excluent ».

Ce n'est donc pas de l'essence des choses qu'émanerait la *vis comica*, mais de leur juxtaposition subjective et des rapports anormaux — Darwin dit : *incongruous* — que sans le vouloir nous établissons entre elles. L'imprévu, le non pressenti, voilà ce dont s'émeuvent nos fibres risoriennes.

Cet effet, au théâtre surtout, s'obtiendra par la solennité du geste et de l'accent, le sérieux du discours, la componction des attitudes, opposés à la futilité de l'acte ou *vice-versa* ; ailleurs, par une discordance voulue entre le type conventionnel d'un personnage et le rôle qu'on lui prête. Tels, dans une opérette célèbre, le langage anachronique et l'allure étrangement modernisée du beau Pâris et de la belle Hélène. Telle aussi cette fantaisie épique qui nous montre le Roi des Rois proposant une charade — et quelle charade ! — à la fine fleur des héros grecs.

Je garde moi-même le souvenir d'une scène quasi-inénarrable où feu Brasseur s'exhibait en un rôle assurément original : celui d'un conférencier... aphone.

Derrière une table encombrée de bouquins, on voyait apparaître un cocasse personnage aux cheveux longs et plats, lunetté de vert, sanglé dans un frac antédiluvien, le cou enveloppé d'un immense cache-nez. Son regard commençait par parcourir la salle longuement, très longuement, du rez-de-chaussée aux combles, des fauteuils d'orchestre aux derniers rangs du parterre. Puis, en place d'entamer son sujet, notre homme se mettait, sans souffler mot, à sucrer imperturbablement son eau, à remplir et à vider son verre, à classer et reclasser ses notes, à ranger et déranger ses livres, les feuilletant tour à tour, transposant les signets, cornant une page, en décornant une autre... L'assemblée impatiente s'avisait-elle de murmurer, il s'arrêtait un instant, levait les yeux d'un air étonné et reprenait tranquillement son manège.

Finalement, par un signe de la main, l'orateur annonçait qu'on eût à l'écouter. Sa bouche s'ouvrait,

ses lèvres remuaient, semblaient articuler des phrases; mais aucun son distinct ne sortait du gosier. On avait beau tendre l'oreille : à peine percevait-on quelques vagues syllabes, quelques notes gutturales noyées presque aussitôt dans l'enrouement d'une quinte de toux. Cela agrémenté d'une gesticulation effrénée prétendant suppléer à la parole absente.

Le jeu se prolongeant, la voix devenait de plus en plus rauque, mourait tout à fait. Alors, à bout de souffle, furieux en apparence de sa déconvenue, bousculant rageusement ses volumes, lançant tous ses papiers à la tête du public, le malencontreux conférencier se décidait à disparaître, sous une tempête de rires, sans qu'on ait pu saisir un traître mot de son soi-disant discours...

— Partout, on le voit, cette même opposition entre ce qui devrait être et ce qu'on nous fait voir.

Moins que cela. Souvent il suffira, pour déclancher le rire, de la répétition inattendue d'une phrase, d'une intonation jurant avec le sens du verbe, ou, dans l'ordre plastique, d'un clignement des paupières, d'un pli particulier des lèvres, voire d'une simple imitation mimique. On connait même des gens qu'esbaudit un coq-à-l'âne et qui se pâment à l'audition d'un calembour.

C'est encore et toujours par l'effet du contraste que certains accidents, n'ayant en soi rien de grotesque, activent nos centres risoriens. Pourquoi prête-t-il à rire le malchanceux qui, prenant son élan pour franchir un fossé, glisse et tombe dans la boue ? Parce que, suivant la juste observation de Delbœuf, nous associons à l'idée de ses efforts en vue du but à atteindre celle du résultat piteux auquel il aboutit.

Mais si l'élément antilogique — et cela ne fait point de doute — intervient dans la causalisé du rire, on en est encore à se demander de quelle manière il agit. Ce point complémentaire, personne, que je sache, n'a su l'élucider. Il n'est pas du ressort de la physiologie; et parmi les psychologues, Léon Dumont paraît être le seul qui s'en soit préoccupé.

Son hypothèse est la suivante. De la duplicité irréductible des suggestions résulte dans nos centres psychiques une commotion violente, laquelle, si je puis ainsi m'exprimer, dépolarise l'effort mental; au lieu d'aboutir à un concept logique, régulier, bien défini, conforme à l'ordre naturel des choses, il se trouve obligé de prendre un autre cours et se dépense alors en force musculaire. Quand à la forme sous laquelle s'effectue cette dépense, elle serait déterminée par la sélection.

J'imagine que, lorsqu'il a conçu cette théorie, l'auteur s'est involontairement représenté nos énergies mentales sous la figure de deux trains qui, lancés à toute vitesse sur deux voies convergentes, entrent en collision; ou mieux de deux nuages inversement électrisés dont le conflit se résout en un coup de foudre. Mais bien que soumis aux mêmes lois, les phénomènes vitaux sont autrement complexes que ceux du monde physique. Aussi se montrent-ils rebelles à toute explication simpliste; et celle-ci me paraît d'un psychologisme trop rudimentaire pour mériter quelque crédit.

Nous avons pu d'ailleurs le constater déjà : l'imprécision de la pensée se dissimule trop fréquemment ici sous le mirage des mots. Il existe certainement dans la physiogénie du rire un élément indéfinissable, un *quid ignotum* qui se dérobe, quoi qu'on fasse, à toute disquisition. Suivant l'expression de Voltaire, on sent la cause du rire, on ne l'analyse pas.

Qui donc, en effet, saura nous dire au juste pourquoi telle invention scénique soulève chez tous les spectateurs une bruyante hilarité, tandis que telle autre, non moins ingénieusement conçue, nous laisse absolument froids?

Ne rencontre-t-on pas aussi, dans la vie ordinaire, de ces gens dont la personne épand à l'entour d'elle comme un fluide hilarant? Venant d'eux, une attitude banale, un simple geste, une parole quelconque revêtent un sens comique. Et cette vertu subtile n'est point due, tant s'en faut, à la gaieté même du sujet. Voyez les « auteurs gais » : bien souvent ils sont tristes; voyez les comédiens : ceux qui font le plus rire sont presque toujours ceux qui ne rient jamais.

Ai-je besoin d'ajouter que, pour chacun de nous, la tendance au rire sera tantôt favorisée et tantôt combattue par les dispositions — accidentelles ou natives — de notre être mental? Il est des créatures heureuses entre toutes qui s'amusent de tout et de rien : la femme, l'enfant, le méridional, le nègre possèdent cet inestimable don. D'autres sont ainsi faits que leur front ne se déride jamais. Avons-nous quelque sujet de peine, un chagrin qui nous ronge, la plaisanterie la plus spirituelle, la plus bouffonne des facéties n'auront pour nous qu'une bien faible saveur. Un bonheur, par contre, vient-il de nous échoir, presque de lui-même le rire éclora sur nos lèvres.

Ceux-là aussi auront l'alacrité facile dont les jours se dépensent en des occupations frivoles; les rieurs, au contraire, formeront l'exception parmi les personnes que replient sur elles-mêmes l'absorbante contention du travail psychique, l'austérité des mœurs, l'habitude de la méditation. De là l'induction illogique qui, d'un côté, nous fait considérer l'habitude du rire comme le signe d'une infériorité mentale et, de l'autre, nous porte à concéder aux

esprits moroses le privilège des hautes pensées. En fût-il ainsi que, des deux, les gens d'humeur gaie auraient encore la meilleure part. C'est à eux en effet que vont nos sympathies ; partout ils reçoivent un accueil empressé : on les recherche et on les aime. Et cela leur est dû. Car auprès d'eux seulement nous trouverons, pour un trop court instant, quelque allègement à nos soucis.

Mais j'ai trop insisté déjà sur l'éthisme du rire. Il est temps de revenir à l'étude de ses causes.

On aurait tort de croire, d'après ce qui précède, que toutes se synthétisent en un mobile commun : la collision psychique. De fait, celle-ci n'engendre pas inéluctablement le rire; et par contre il existe des rires ne dépendant point d'elles.

Certes, on pourra, soi aussi, trouver drôle ce dont s'amuse autrui ; mais que de fois ne rit-on pas purement et simplement parce qu'on entend rire ! Il ne s'agit plus alors d'un acte semi-volontaire, dérivant d'une impression consciente. C'est un autre facteur — *l'instinct de l'imitation* — qui met en jeu nos centres risoriens : ce même instinct auquel, bon gré mal gré, nous obéissons tous en pleurant et bâillant quand pleure ou bâille notre voisin.

Les cas sont nombreux où se manifeste cette propagation automatique. Bien souvent, dans une salle de spectacle, un seul rire parti on ne sait d'où entraîne tout l'auditoire. Ne sait-on pas non plus combien est contagieux, même dans la vie réelle, l'exemple de la gaieté ?

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adsunt
Humani vultus...

On la voit s'exercer, cette curieuse suggestion, jusque dans le *fou rire*, qui cependant appartient déjà au domaine de la morbidité. L'observation suivante, relatée tout au long par Zwinger dans les *Acta helvetica*, nous en fournit la preuve :

La nuit même de ses noces, une jeune Bâloise se trouva prise tout à coup, sans raison apparente, d'un rire extraordinaire. Justement étonné — on le serait à moins — le mari veut savoir quelle chose plaisante ou ridicule motive un tel émoi. A peine, par quelques phrases entrecoupées, sa compagne l'a-t-elle rassuré sur ce point que la crise reprend avec une acuité nouvelle. En désespoir de cause, les parents de l'épousée sont mandés auprès d'elle. Ils accourent, choqués, eux aussi, d'une pareille incartade, résolus à tancer vertement la coupable. Mais voilà qu'arrivés d'un instant, la contagion les gagne : « *Primum risum risui miscebant*, dit le texte, *et stultorum instar omnes ridebant* ». Si bien que jusqu'au jour, sans un moment de trêve, la chambre conjugale retentit de leurs éclats inextinguibles.

Le lendemain seulement on eut le mot de l'énigme, quand apparurent chez la jeune femme les premiers symptômes d'une fièvre éruptive. C'est, du moins, la cause assignée par Zwinger à cette étrange hilarité. Mais, étant données les circonstances du fait, j'y verrais plutôt, pour mon compte, une crise exclusivement nerveuse, un pur accès d'hystérie.

Pour que s'opère sa transmission, il n'est même nul besoin des esclaffements du rire. Son mimisme suffit. Imaginez un sourd engagé dans une joyeuse partie. Non seulement il n'entend pas rire, mais presque toujours il ignore pourquoi l'on rit ; et néanmoins vous le verrez partager l'hilarité de ses compagnons.

Je dirai plus : pour peu qu'elle soit fidèle, la simple représentation de l'acte risorien excite invinciblement notre gaieté. Les expositions et les musées nous offrent par-ci par-là de ces figures hilares nées de la fantaisie d'un peintre en belle humeur. Rarement on manquera de s'arrêter devant elles ; et, *nolens volens*, on éprouvera l'envie de les imiter. Par une sorte de magnétisme, l'émotion qu'elles expriment s'impose à nos centres nerveux, et fait vibrer à son propre unisson la chanterelle risorienne. Et remarquez le bien, je ne parle nullement ici de ces compositions burlesques où s'agitent de nombreux personnages, mais d'une tête isolée, formant à elle seule tout le tableau et dont la jovialité reste pour nous une pure énigme.

Il advient même parfois que le nom seul du rire en amène l'éclosion. Le cas s'est présenté, entre autres, chez un malade de Brissaud devant lequel il suffisait de prononcer le mot pour susciter d'interminables crises. — Faut-il, d'autre part, rappeler les curieuses expériences pratiquées par Charcot et Richer sur les grandes hystériques de la Salpêtrière ? Lorsque, durant l'hypnose, on provoquait artificiellement la contraction de tel ou tel muscle risorien de la face, des idées plaisantes surgissaient aussitôt dans l'esprit du sujet, auxquelles s'associaient spontanément la contorsion et le cri du véritable rire

Ne croyez pas pourtant que l'exemple soit toujours également efficace. Tel rire restera sans écho : celui par exemple où l'on sent la contrainte, où grince le sarcasme. Tel autre, si la note en est juste, si vibre en lui l'accent de la sincérité, aura dans l'entourage une immédiate répercussion. Son timbre aussi doit caresser l'oreille : presque irrésistible quand une voix fraîche et pure égrène ses perles argentines, sa contagiosité devient nulle dès qu'il s'échappe en chevrotements discords d'un larynx malade ou d'un gosier sénile.

Pour ne rien perdre enfin de sa grâce séductrice il doit cesser à temps. Quoi de plus insupportable, dites-

moi, que ces rires persistants, factices ou non, dont l'opiniâtre et monotone tintement nous horripile au lieu de nous charmer ? Je le connais, cet agacement, pour l'avoir ressenti à un très haut degré, voici dans quelle circonstance.

J'avais l'habitude de passer mes vacances à Dinard, qui, en ce temps-là, n'était pas la fastueuse station d'aujourd'hui. Comme toute plage qui se respecte, elle possédait cependant, à cette époque, un casino, d'ailleurs modeste, où s'arrêtaient parfois des acteurs en tournée. Le jour dont je parle, une jeune et sympathique artiste — elle se nommait Alice Lavigne — s'était chargée des intermèdes.

Je la vois encore, le rideau levé, faire son entrée en costume de soubrette, pouffant à perdre haleine, d'un rire frais, clair, sonore, délicieux à l'oreille : une merveille d'imitation. Le sujet de cette gaieté ? Il semblait à tout moment qu'elle allait nous le dire. Mais non. Repartant de plus belle, des éclats aigus lui coupaient la parole, qui ne laissaient ni à elle ni à nous une seconde de répit... Son rire durait encore quand elle quitta la scène. — Combien de temps se prolongea cette irréfrangible hilarité, je n'en ai nulle idée. Ce que je sais seulement, c'est que tous nous poussâmes un soupir de délivrance lorsque s'éteignit enfin dans les coulisses son claironnement tumultueux : car il y avait beau temps qu'en notre for intime l'agréable surprise du début avait fait place à un intolérable énervement.

Par tout ce qui vient d'être dit, on a pu voir à quel point sont nombreux et variés les éléments physiogéniques du rire, et je suis loin pourtant d'en avoir épuisé la série.

Mais sûrement déjà vous vous êtes demandé si, avec sa durée fugitive, son mécanisme obscur, ses douteuses origines, le geste dont il s'agit méritait une aussi longue étude. A ceci laissez-moi vous répondre que, malgré ces lacunes, il n'en demeure pas moins la visible et tangible expression de nos plaisirs et de nos joies. Supposez-le banni de notre vie mentale, et l'existence humaine, désormais incolore, serait privée de son plus vif attrait. N'est-ce pas lui en effet dont le charme divin — tel un rai de soleil perçant un ciel brumeux — dissipe nos lourds ennuis ?

C. Vanlair.

LETTRES D'UNE VESTALE

Fragments d'une Correspondance perdue. On ne sait à qui ces lettres étaient adressées ni à quelle époque elles furent écrites.

Lettre I.

Eh bien oui ! Le mot que je n'ai pas voulu te dire, je te l'écris. Je t'aime ! Vesta m'abandonne. Ta parole et ton regard m'ont poursuivie toute la nuit ; je n'ai pu m'endormir qu'à l'aube ; dans mon sommeil tu m'es encore apparu, et tu me disais : « Si tu étais libre, m'aimerais-tu ? » et je te répondais : « Oui, oui, de toute mon âme. »

Quand je me suis réveillée, il me semblait que j'étais entrée dans un monde inconnu, un monde brûlant comme l'Afrique, où les parfums sont des poisons.

Voilà dix ans que je suis Vestale. Je vivais, calme et sereine, auprès du feu sacré. Depuis que je t'ai connu, j'ai perdu à tout jamais la paix du cœur. Quand je t'ai vu pour la première fois, tu ne m'as pas plu. Ton front sévère, ta figure pâle et ravagée, ton regard presque dur, ne m'attiraient pas ; moi qui, dans mes rêves, voyais passer de jeunes dieux ayant le rayon et le sourire, je me détournai de toi. Puis tu m'aimas ; d'abord, je fus offensée, t'en souviens-tu ? Ensuite, je compris que ta pensée voyait dans l'amour l'hommage suprême, et que ta souffrance était un agenouillement touchant devant la femme ; alors les prosternations de la piété devant la prêtresse me semblèrent peu de chose ; et quand je te disais : non ! je souffrais plus que toi. Tu ne l'as pas deviné ? J'ai trop lutté. Je n'ai plus de force ! en t'aimant, je ne serai pas vile, car je donne ma vie.

Oui, bénis soient ceux qui ont condamné la Vestale coupable à une mort affreuse. Ils nous ont défendues, à tout jamais, de la profanation des plaisirs légers ; quand nous allons vers celui que nous aimons, nous savons que la mort sera, tôt ou tard, notre châtiment ; toute étreinte a la passion et la tendresse des baisers suprêmes. Je ne veux pas que tu sois malheureux. Viens ! toutes les années qui me restaient à vivre et toutes celles que j'ai vécues sans toi, je les mettrai dans la première heure que nous passerons ensemble. Viens ! Tu m'as bien aimée, je veux te rendre fou de bonheur. Je m'étais juré de respecter en moi la prêtresse, et je tiens mon serment ; car je ne crains pas de me tromper, c'est bien l'Amour, le dieu lui-même qui me parle puisque je peux mépriser la lente torture qu'on m'infligera pour la joie que je te donnerai et que je te demande.

Viens ! je n'ai pas à craindre la satiété, ni l'abandon. La mort me prendra, et celle qui te quittera ainsi ne pourra être oubliée.

Nous ne serons pas de ces amants qui rient plus tard de leur folie ; il y a dans notre passion assez de douleur pour l'éterniser. Bénis soient ceux qui me châtieront, car ils me sauvent du mépris.

Ne crains pas pour moi le péril auquel tu m'exposes ; car pour vivre enfin de toutes mes forces, pour ressentir une telle ivresse, je mourrais mille fois.

Viens, c'est moi qui t'en prie ! Viens, je t'attends !

LETTRE II.

Je t'avais écrit, il y a dix jours, mais mon messager n'est pas venu, et je n'ai pu t'envoyer ma lettre. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car j'ai été faible, je te disais des choses insensées.

Aujourd'hui, je me sens plus de courage. J'ai prié, et la déesse est venue à mon secours. Obéis-moi, je t'en supplie, pars, ne me revois plus.

Je l'avoue, si je n'eusse été prêtresse, si j'avais pu être ton épouse, je t'aurais follement aimé. Mais cela ne sera, hélas ! jamais possible.

Je suis vierge, noble et Romaine, je mourrai plutôt que de forfaire à l'honneur. Tu as aimé d'autres femmes ; ces paroles que tu m'as dites, d'autres les ont entendues, d'autres les entendront. Etre ta victime comme elles, jamais !

Hier, j'ai rencontré l'Impératrice ; elle s'appuyait sur le beau Clodius; deux plébéiens ricanèrent : « Encore un », et ils se regardèrent.

Je ne veux pas qu'on puisse se regarder ainsi, en m'entendant nommer.

La honte et le vice sont partout autour de moi. Je veux être pure parmi les impures. Je veux veiller sur le feu sacré qui est l'emblème de la vertu humaine.

Lorsque presque tous l'oublient, il est juste que quelques femmes y dévouent leur vie entière.

A vous, les hommes, la patrie demande la fierté, le courage, toutes les grandes vertus ; ne rien demander aux femmes ! ce serait les mépriser ; elle nous demande la chasteté ! je la remercie de nous imposer ce sacrifice, de nous estimer assez pour nous confier un devoir, et j'obéirai.

Je veux que ma vie soit blanche comme ma robe. Adieu !

LETTRE III *à un autre inconnu*.

Je viens d'apprendre la mort de ton ami, je suis folle de douleur. Hélas ! les dieux récompensent mal la vertu.

S'il est mort, si l'Empereur l'a condamné, c'est qu'il était trop grand, trop fier pour cette horrible cour.

Il a su qu'il devait mourir, et avant de se frapper il n'a pas eu un mot pour moi ; il n'a pas demandé à me voir ; il ne m'aimait donc plus ?

Ah ! si seulement j'avais tenu sur ma poitrine sa tête mourante, je serais moins malheureuse ; si seulement je lui avait dit combien je l'aimais ! Mais il est mort, il ne le saura jamais.

Si j'avais été plus faible, je l'aurais rendu heureux pendant quelques semaines, et ce souvenir aurait suffi à ma vie ; oui, j'aurais pu mourir avec lui sans attendre la sentence de mes juges ; à présent je n'ose me tuer, car, lorsque son ombre rencontrera la mienne, elle la repoussera peut-être.

Je souffre affreusement. Je vois toujours ses yeux suppliants qui se posaient sur moi comme une caresse et une brûlure. Comme j'aurais voulu céder à leur prière ! mais je ne l'ai pas fait ; à présent, c'est trop tard.

J'ai voulu garder le respect du monde ; comme il me paraît peu de chose en ce moment ! Le respect de moi-même ? Je ne sais si je ne me méprise pas d'avoir mal aimé.

Il me reste l'approbation des dieux. Et si ces dieux n'existaient pas ?

J'ai voulu être pure. J'ai rêvé, cette nuit, que j'étais dans un pays couvert de neige. Les arbres n'étaient que des formes blanches, le ciel était couvert de nuages blancs, la mer gelée n'était qu'une immense surface blanche, et, dans toute cette blancheur, je vis couchée une statue de femme en marbre blanc. Et je me dis : Voilà la pureté absolue ; cette femme de pierre, c'est moi telle que je me suis faite. C'est cette blancheur mortelle que j'ai préférée à la nature ensoleillée, criminelle et féconde, pleine de boue et de sang, d'harmonie et de couleur.

Aucun pied humain ne doit se poser sur cette neige qu'il souillerait. Je dois demeurer, à tout jamais, seule, dans cette blancheur immaculée. Ah ! l'affreux rêve ! tu vois que je deviens folle.

Je sens que je mourrai de ma douleur ; et je n'ai pas vécu ! Pas un jour, pas une heure ! Les dieux me rendront-ils ce que j'ai perdu ici-bas ? L'Amour aussi est un dieu, et je l'ai mortellement offensé.

Je suis belle et nul n'a été heureux par moi. Voilà la pensée qui me tue.

LA DOULEUR DE PROMÉTHÉE

Le Titan rêvait ! derrière les noirs rochers du Caucase, de sombres nuages s'amoncelaient.

Prométhée voyait Jupiter sur son trône. Pour qu'un tyran soit condamné, il suffit qu'un seul offre au vautour un corps dont la tête ne s'est pas inclinée. Le grand Titan savait que la pensée était née en

l'homme, et que les dieux tremblaient. Bien des siècles s'étaient écoulés depuis qu'il avait dérobé le feu sacré, ce feu qui est en même temps chaleur et lumière. Bien des siècles s'écouleraient encore, mais le jour de la victoire viendrait.

Jupiter avait fait un martyr. Jupiter s'écroulerait. Prométhée connaissait maintenant l'extase qui jaillit du sacrifice et que les Olympiens ne connaîtront jamais. Il se sentait le Maître des Dieux et l'ami des mortels. Il avait la majesté suprême devant laquelle Vénus même se prosterne, palpitante et soumise.

Soudain une forme ailée se posa sur le roc et vint s'agenouiller aux pieds du Titan. C'était une femme d'une beauté lunaire.

« Sois la bienvenue » dit Prométhée. Je t'attendais depuis longtemps, ma divine Messagère ! »

« Mon amour et mon Maître, c'est pour te servir que je suis restée loin de toi. Je t'apporte de grandes nouvelles. Ne regarde plus la Grèce, ton pays chéri t'oublie. »

« Si la Grèce m'oublie, j'ai donc perdu le cœur de l'humanité. »

« Bien-aimé, il y a un pays où les hommes sont laids et haineux, et pourtant en ce moment même il s'y passe des choses merveilleuses, car là vit un être adorable. Regarde la Palestine, je t'en supplie. »

Vers le coin de terre que sa Messagère lui montrait, le Titan tourna ses yeux profonds. Il vit, sur un crucifix, un corps sanglant comme le sien ; et il se dit : C'est un révolté comme moi !

Mais le crucifié parla : « Mon père, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ».

Le Titan tressaillit. Ce père c'était le Puissant, le Despote, celui que Prométhée combattait. Qu'on le nommât Jupiter ou Jéhovah, c'était le même Dieu ! Le martyr du Caucase vit que le martyr du Golgotha serait profondément aimé. Un jour, il tiendrait dans ses mains percées le cœur de l'humanité, et il l'offrirait à celui qui règne dans les cieux.

Prométhée disait à l'esclave : « Lutte sans lassitude et sans fin. Délivre-toi. »

Jésus lui dirait. « Le tyran céleste est ton père. Adore sa volonté. »

Prométhée murmura : « Je suis peut-être vaincu ; je suis, certes, oublié.

Je voulais rendre la terre digne du ciel, mais maintenant, pendant des siècles, les meilleurs parmi les hommes dédaigneront la terre pour mériter le ciel. Ils ont mis leur Dieu si haut, qu'ils ne peuvent songer à le détrôner.

« Vois, mon amie. Celui qui souffre là-bas, lève vers un Paradis céleste ses yeux mourants. Moi, lié sur la plus haute des cimes terrestres, je contemple avec désir la vallée où l'on travaille et où l'on aime.

« Mais mon règne est fini. Le Christ a murmuré des paroles de douceur que je n'ai pas su prononcer, et l'âme des humbles a tressailli.

« Les hommes vivront de rêves et de cauchemars ; quand ils s'éveilleront, ils penseront à moi.

« Mais ce jour tardera. Viens ici, ma bien aimée, près de moi, mets ta main dans la mienne ; seule ta tendresse de femme peut consoler le Titan oublié. »

Elle obéit. Ils restèrent longtemps ainsi, silencieux. Soudain ? Prométhée sentit que les doigts de l'Amante étaient froids et inertes ; il vit qu'elle regardait fixement là-bas, où des femmes mortelles couvraient de larmes et de parfums le corps du crucifié.

Il laissa tristement retomber la petite main, et dit : « Va donc où ton cœur t'appelle. Va trouver ceux à qui leur Maître a promis le bonheur, ceux qui appellent la révolte un crime, ceux qui ont senti sur leur épaule une lourde main qui les a jetés à genoux ».

Elle est partie. Les siècles s'écoulent ; le Titan torturé ne sent plus sur ses blessures les lèvres d'une amante. Il est seul, car la femme est à Jésus. Le vautour s'est envolé, le laissant à ses chaînes pesantes.

Suspendu entre la terre et le ciel, il médite, et il attend le réveil de l'homme.

MAX RIVES.

LA TRADITION FRANÇAISE DANS LE GÉNIE DE LA TOUR

— Et Vernet ? ripostait un royal modèle à son roturier portraitiste qui se permettait d'incriminer déjà le néant de notre marine...

— Et La Tour? faut-il répondre au pessimisme qui prétend qu'il n'y a jamais eu d'art français.

I

De prime abord, à considérer de haut la perspective des siècles, on aperçoit toujours l'art d'un temps plutôt que l'art d'un pays ; le moment historique paraît l'emporter sur les vertus d'une race : dans le moderne Occident, sans aller plus loin, se succèdent le roman, le gothique, le renaissant, le classique, le rococo, le gréco-romain, le romantique, le néo-grec, le composite, l'art nouveau... Mais, bientôt, sous les métamorphoses européennes des styles et des modes, on découvre un foyer d'énergie créatrice qui se déplace d'âge en âge. Et Voltaire écrivait : « Il n'y a aucun art qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui le cultivent. » Dès que l'accord existe entre une race permanente et

l'éphémère instant, un pays domine ; certaines heures semblent sympathiques à l'hégémonie d'une race et d'un art : c'est la musique allemande qui règne jusqu'à Paris au XIXe siècle, devenu le siècle dernier ; au XVIIIe, qui s'éloigne, c'est la peinture et la pensée françaises, l'art et le génie français. Alors, la France donne le ton dans toutes les cours, telle une Pompadour élégante et lettrée ; philosophe voluptueuse, elle joue de l'éventail dans le rectiligne décor d'architecture et de jardins qui, souverainement, se prolonge aux confins de l'Europe : un sourire pimpant dans un cadre pompeux. C'est le triomphe de l'Esprit.

Ce XVIIIe siècle aux yeux vifs, ce personnage agile et poudré dans cette classique bibliothèque, aucun artiste ne l'a transmis plus ressemblant à l'émerveillement de l'avenir que notre La Tour.

Réflexions ébauchées par l'amoureux d'art dans le rapide qui l'emporte un beau matin sous un ciel de feu vers la calme cité des *Veromandui* qui, depuis un demi-siècle, montre avec orgueil le Musée, la statue de son illustre enfant, non loin de son Hôtel de Ville Renaissance, à l'écart de cette fière Basilique moyen-âgeuse (de l'art français, pourtant), que les contemporains de La Tour et lui-même traitaient avec dédain de « colifichet de la barbarie gothique » : il ne faut jamais compter sur l'avenir ! Mais il n'est point défendu d'aimer « sa patrie » : ainsi La Tour appelait Saint-Quentin. « Je suis Picard avant d'être français ! » disait-il. Ce patriote, malgré tout, ne devait point demeurer « peintre de terroir », tels les trois frères Le Nain (1), originaires, comme lui, de la ville de Laon. La Providence des arts, qui semble disposer un siècle comme on organise un musée, ne l'avait point marqué pour peindre obscurément les choses et les gens de sa petite forteresse, ville du Nord, déjà, semble-t-il, avec son béguinage et son mail désert, mais pour descendre à la cour, à la ville, après ses compatriotes non moins spirituellement français, La Fontaine et Saint-Simon, pour y surprendre les âmes sous les visages, sans rien garder du froid septentrion ni du midi romain.

En chemin de fer, il faut lire ou questionner les champs : à toute une bibliographie peu portative (2), — où s'impose le fascicule des Goncourt qui, les premiers, dès 1867, ont saisi d'instinct la parenté tacite de la *modernité* qu'ils aimaient avec le prime-saut de « l'Art au XVIIIe siècle », — s'ajoutent aujourd'hui

(1) Antony Valabrègue, *Les Frères Le Nain* (Paris, librairie de l'*Art ancien et moderne*, 1904) : ouvrage posthume, in-8°.

(2) Une trentaine de pièces, depuis l'*Eloge historique* de l'abbé Duplaquet (Saint-Quentin, 2 mai 1788) jusqu'au délicieux appel de M. Henry Roujon dans la *Revue Bleue* du 11 juin 1904.

deux petits livres, double introduction précieuse au Musée de Saint-Quentin dans leur involontaire antithèse : le *La Tour* de Maurice Tourneux (1), œuvre d'érudition ; le *Pastel vivant* de Paul Flat (2), œuvre de sensibilité. Quels meilleurs catalogues pour une galerie d'âmes ?

Au retour de Londres, on a beau se dire « peintre anglais » (et ce fut le cas de notre adroit mystificateur), Maurice-Quentin de La Tour (3) apparaît malgré soi le plus français de nos génies artistes : à la fois miroir de sa race et de son siècle, de sa race dans le plus français des siècles où l'âme française a jeté le plus vivement son feu ; miroir involontairement flatteur de notre âme séculaire et de nous-mêmes ; reflet du génie de France dans le costume qui lui sied le mieux... Peintre sans palette et créateur sans fictions ; n'offrant que deux véhicules à sa libre pensée : le crayon de pastel et la toile bise d'un portrait !

La Tour est la Tour : la cause est entendue ! A tant de paroles récentes du savoir ou de l'émotion qu'ajouter ? Après la conscience d'un érudit, après la tendresse d'un psychologue, auxquelles M. Roujon rendit justice ici même en esquissant d'une main spirituelle un portrait de l'aîné des artistes modernes, il semblerait que tout est dit, que l'on vient trop tard, si l'heure n'était venue de déterminer ce problème : en quoi La Tour et son temps furent-ils essentiellement *français* ?

Et, d'abord, comment peut-on dire : *Il n'y a point d'art français* ? On l'a dit, pourtant... La France n'est ni poète, ni artiste ; elle n'a jamais eu d'art ni de poésie qui soient sa chair et son sang ; (quant à la musique, on le disait, il y a quarante ans à peine : nous ne sommes point musiciens, mais nous pourrons le devenir... Et le sommes-nous devenus, grands dieux de Bayreuth !)

Bref, pourquoi tant d'ironique sévérité ? Parce que l'âme et l'art de France apparaissent un champ mixte, un terrain neutre, et partagé toujours entre la servitude académique où fleurissent en serre chaude les grands souvenirs de la Ville Eternelle et la fantaisie réaliste des barbares du Nord, petits Flamands des tabagies crapuleuses, libres Hollandais des intérieurs bourgeois ou des humbles campagnes, « ma-

(1) Une des plus substantielles plaquettes illustrées de la collection des *Grands Artistes* et qui vient de paraître en même temps que le *Poussin* de Paul Desjardins, le *Chardin* de Gaston Schéfer, le *Fragonard* de Camille Mauclair et le *David* de Charles Saunier, remarquables travaux sur l'école française.

(2) Paris, Editions de la *Revue Bleue* ; mai 1904.

(3) Maurice-Quentin de la Tour, né à Saint-Quentin le 5 septembre 1704, y mourut le 17 février 1788 : il a rempli son siècle.

gots » ou « bamboches » écartés promptement par un Roi qui se voulait grand… Perpétuels procès entre le prime-saut révolutionnaire et la théorie scolastique, entre l'audace et l'harmonie, entre le grivois et le pur! Il ne s'agit pas aujourd'hui de faire comparaître l'art français depuis les cathédrales gothiques jusqu'à l'impressionnisme qui s'en réclame et qui s'en inspire, des — miniatures moyenâgeuses à nos intimistes, floraisons successives de l'Ile-de-France! Toutefois, chez nos *Primitifs* les plus *français*, on soupçonne un alliage : Fouquet lui-même a fait le voyage de Rome; et l'un des frères Le Nain, précurseurs étonnamment vrais sous Louis XIII, était appelé Louis le Romain… Influences étrangères, internationales plutôt, qui n'ont pas étouffé le libre accent des vrais maîtres! L'éducation latine a-t-elle corrompu les paysages cornéliens du Poussin (1), contrarié l'essor de Corot, mâtiné les crayons d'Ingres, et rendu moins français l'emportement d'Eugène Delacroix ou le galbe de Jean Goujon?

Rome, qui semble avoir reçu pour mission d'incarner trois fois l'absolu dans l'histoire du monde, n'en a pas moins pesé sur notre art de tout le poids de ses coupoles et de ses ruines! Rome, renaissante ou dégénérée, a conseillé nos renouveaux ou nos décadences; Rome, antique ou pédante, a fomenté nos révolutions. Et, curieusement, l'art français ne révèle-t-il pas le perpétuel conflit de deux principes tour à tour vainqueurs? Après le dernier flamboiement du gothique, l'Ecole de Fontainebleau nous verse un machiavélique poison dans une coupe ciselée, mais l'antique bonhomie renaît sous Louis XIII; les lourdeurs bolonaises n'effarouchent point les disciples emperruqués de Le Brun, mais le XVIIIe siècle léger s'émancipe clandestinement sur l'oreiller du doute ou de Manon… David, conventionnel deux fois, est là qui veille au salut de la République; et le romantisme viendra pour souffler l'orage, et la minauderie pompéienne des néo-grecs ne retardera point les sombres émeutes du réalisme, et la sagesse préraphaélite n'intimidera qu'un instant la pâle flamme de l'impressionnisme issu de Claude par Turner… Dialogue éternel entre la théorie et l'instinct, toujours au nom de la vérité, dès que le goût régnant devient *manière* ou *poncif*! Nous sommes nés assimilateurs. Et rares les libres inspirés qui s'écrient : « Je rêve un art épique qui ne soit plus un art d'école (2)! »

Mais, parmi tant de contradictions, il est un filon d'art français qui ne cesse point de briller, toujours supérieur et souverain, même quand l'heure de la décadence fatale a sonné : le portrait nous venge. Il suffit de nommer Fouquet, les Clouet, Philippe de Champaigne, Largillière et Rigaud, David et Prudhon, Ingres et Ricard, Flandrin lui-même et Manet, pour ne parler que des peintres et que des morts. Le portrait les réconcilie dans la passion toute française du Vrai.

Notre La Tour est né portraitiste.

Il n'a pas eu, dès l'apprentissage, à choisir entre la draperie décorative d'une Italie décadente et le déshabillé gaulois d'une imagination qui se déprave, entre la peinture en vers latins et la peinture érotique : jamais courtisan, même en face de Louis XV! Absolument indépendant en présence des « premiers peintres du Roy », les Coypel et les Van Loo. Mais toujours aristocratique : ni bourgeois, ni poète; ni Chardin, ni Watteau. Ni Bolonais, ni Flamand. Pour fuir la boursouflure académique, il n'est pas astreint à condescendre au chiffonné du genre, d'assister, avec Baudouin, au *Coucher de la Mariée* qui scandalisait Diderot lui-même, petits contes encadrés, « faits pour de petits abbés et de gros financiers »; pour échapper aux contrefacteurs de Virgile, il n'est pas forcé de traduire Martial; pour être moderne, il n'est pas tenu d'être équivoque. « Mon cher Frago, tu vas voir en Italie des Raphaël, des Michel-Ange et leurs imitateurs; mais je te le dis confidentiellement et comme ami, si tu prends au sérieux ces gens-là, tu es un garçon perdu! » Le jeune prix de Rome de 1752 ne devait pas oublier ce conseil très parisien de Boucher, centenaire aujourd'hui comme La Tour, mais moins éloquent à nos yeux que le portraitiste, car il personnifie moins sa race entière que son temps. Et la dépravation n'a qu'une heure : il est aussi dangereux de retrousser des cotillons que de copier des draperies…

Pour bien comprendre un artiste, il faut exprimer ce qu'il n'était point. Par son genre issu de son génie même, La Tour a pu s'évader de la geôle académique et de la prison parfumée des boudoirs. Des quelques novateurs inconscients du XVIIIe siècle (de vrais Français, ceux-là) n'est-il pas le plus naturellement et durablement Français? Ne partage-t-il pas cet honneur avec le modeste Chardin, précurseur aussi, malgré tous les mépris du grand art? Toute-puissance immortelle de la franchise et victoire de l'intimité sur l'imitation! Quels que soient ses caprices ou ses aventures, la peinture française a toujours gardé le goût du *sujet* : or, quel *sujet* plus attachant

---

(1) Cf. notre article : *Un portrait de la France* (*Revue Bleue* du 12 septembre 1903).

(2) Mot de Gustave Moreau, qui pourrait s'appliquer à Delacroix, à Théodore Chassériau, à Puvis de Chavannes, à Fantin-Latour, à G.-F. Watts qui vient de mourir. — On imagine le brillant débat doctrinal et contradictoire qu'il pourrait fournir à des orateurs tels que MM. Mauclair et Péladan, qui représentent ici les deux nuances du *classicisme*!

qu'un portrait? Et traduire une pensée dans un regard, dans un geste, n'est-ce pas l'idéal de la tradition française? Par son exactitude asservie, le portrait n'a jamais été la plus haute ambition des adorateurs italiens du style : genre essentiellement tempéré, son effort ne vise pas au-delà du caractère individuel; son rêve n'est point l'absolu; mais ce « modèle compliqué d'un artiste » a toujours séduit le peintre français, plus psychologue évidemment qu'artiste : le genre même comporte une interposition spirituelle, une intervention de son *moi* concentré dans son regard pour en déchiffrer un autre qui fait du portraitiste un rival du littérateur; et tout chef-d'œuvre du genre est un miroir double qui révèle deux âmes superposées.

Mais La Tour ne serait pas encore La Tour s'il n'avait été que le portraitiste habile et scrupuleux qui ne manque pas une ressemblance, et, comme disait Mariette, « le peintre banal » qu'il fut d'abord. S'il n'avait fignolé que le portrait officiel de Mme la marquise de Pompadour, serait-il supérieur à cette chatoyante légion de portraitistes, honneur français du XVIIIe siècle : Belle, Tournières, Aved, Nattier le poète et Tocqué, son gendre, aussi méconnu qu'intelligent, sans oublier Michel Van Loo, portraitiste de ce bon Diderot qui reconnaissait avoir plus de cent expressions par jour? Et si La Tour, au contraire, apparaît un artiste unique, c'est qu'il innova d'abord, en replaçant, en même temps que Chardin, les gens dans leur cadre habituel, M. de la Reynière ou le président de Rieux dans leurs paperasses ou l'abbé Hubert aux lueurs de sa chandelle qui coule, et que son influence, à partir du Salon de 1737, fut lisible sur tous ses contemporains qu'il détourna du décor vague ou mythologique; c'est qu'il justifia surtout le mot orgueilleux que lui prêtait Mercier : « Mes modèles croient que je ne saisis que les traits de leurs visages, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu et je les remporte tout entiers. »

Aveu d'inquisiteur très conscient, qui se contente rarement de circonscrire dans l'or une perruque, une cuirasse, une écharpe, mais qui sait faire parler deux yeux, penser le regard et vivre le sourire, et pour qui le contour d'une bouche, même jolie, est comme la peinture même, « un silence passionné » (1). La Tour est un *physionomiste*, comme le Lorrain Claude un *luminariste*. La matière vivante ou colorée n'est qu'un alphabet pour un pareil fureteur d'âmes, inférieur seulement aux créateurs d'humanité qui s'appellent Sophocle, Shakespeare, Honoré de Balzac ou Richard Wagner!

Ce *physionomiste* était une *physionomie* ; il n'eut qu'à se regarder pour deviner son art. Il s'est peint, d'ailleurs, plusieurs fois, se dévoilant tel qu'il était, un Alceste rieur parmi tant de Philintes, cet original sans perruque qui devança Figaro dans sa désinvolture à parler aux grands. Sous le beret d'atelier, son cerveau bouillonnant a dénudé son crâne, son visage crispé ressemble au masque vengeur de Thalie ; son débraillé cache un fond d'orgueil; spirituel, alerte, propret, comme son temps, il le dépasse de toute sa réflexion de miroir conscient; faible et fin, tout nerfs, un peu fou, sage au travail, l'air presque cynique avec le sourire qui semblera hideux à la naïve désillusion du romantisme, il est cousin de Zadig : et s'il avait mieux flatté la Pompadour, il serait le pendant de Voltaire.

Aussi bien ce peintre raisonneur est un *philosophe*, et sa poétique sans poésie est l'esthétique même du portrait, du XVIIIe siècle et de l'art français. Diderot le salonnier le déclarait, comme Chardin, autre « magicien », un de ces artistes qu'il est bon d'entendre... C'est un *réaliste*, mais combien subtil! A ses yeux d'observateur, « il n'y a, dans la nature et, par conséquent, dans l'art, aucun être oisif » : chacun porte l'empreinte de son état; l'homme en soi n'est qu'un mot, il y a des hommes, des individus, l'homme de robe ou d'épée, le portefaix ou le roi : qu'ils soient de leur état de la tête aux pieds! Quel mauvais conseil aux enfants que celui d'embellir la nature! De là, le froid ou le faux, l'esclavage ou le libertinage de la ligne, le compassé ou le maniéré (tout le XVIIIe siècle!). La Tour concluait en confiant à Diderot cet aveu qu'aurait approuvé Dürer : « Que la fureur d'embellir et d'exagérer la nature s'affaiblissait à mesure qu'on acquérait plus d'expérience et d'adresse, et qu'il venait un temps où on la trouvait si belle, si *une*, si liée même dans ses défauts qu'on penchait à la rendre telle qu'on la voyait, penchant dont on n'était détourné que par l'habitude contraire et par l'extrême difficulté qu'on trouvait à être assez vrai pour plaire en suivant cette route. » Cela, ce n'est pas, sans doute, le goût antique ; mais, comme disait un roi, « c'est le goût français ». Et la beauté suprême consiste moins dans l'immobile eurythmie d'un bas-relief que dans l'expression, dans le feu de la vie. Changer quelque trait dans un visage expressif, n'est-ce pas le trahir? Pour ce *portraitiste*, le style n'est qu'une impuissance à faire vrai; comme Diogène ou David, ce philosophe ne cherche pas l'homme tel qu'il devrait être; et les femmes réelles ne sont pas à ses yeux des caricatures d'une Vénus céleste. La nature lui suffit. C'est le héros des Goncourt pour qui l'idéal suprême est une ressemblance, pour qui l'idéalisation n'est qu'un vain mot. Moins artiste qu'analyste : en cela pur génie français. Indépendant, il ne fait pas école : « Je voudrais bien savoir où est l'école où l'on

(1) Belle définition de Gustave Moreau, citée par M. Schuré.

apprend à sentir ? » s'écriait Diderot qui trouvait, dans les ouvrages de La Tour, la nature même, avec ses incorrections : « Ce n'est pas de la poésie ; ce n'est que de la peinture. »

Et cette peinture qui pense est le crayonnage le plus suave, un velours contemporain de la poudre et du fard, la poussière d'arc-en-ciel ou d'ailes de papillons où Diderot, toujours, aurait voulu tremper sa plume avant de parler des femmes ! Le pastel, La Tour l'invente ou le retrouve. Le physionomiste en réchauffe la pâleur avec ces yeux que les Goncourt appelaient populairement des pruneaux. Entre La Rosalba défunte et Prud'hon naissant, entre les clairs de lune de Venise ou d'Athènes, le pastel de La Tour est une appétissante réalité. Perronneau, son rival, et Ducreux, son élève, ou le suédois Lundberg, en savaient autant que lui : le Louvre et Saint-Quentin nous l'affirment. Et la Centennale de 1900 nous a révélé J.-B. Hoin le Dijonnais, son admirateur. Mais personne n'a connu le secret de ses merveilleuses *préparations* supérieures au *fini* des grands portraits gâtés par la manie des retouches, où quelques traits carrés ressuscitent la sensuelle Dangeville, la mutine Camargo, le charme adouci de M^{me} de la Popelinière, la protectrice de Rameau (que M. Paul Flat nomme M^{me} de Mondonville sur la foi du catalogue provincial), ou l'exotisme amoureux de M^{lle} Fel. Là, se perpétue « ce mouvement qui se communiquait à ceux qui le voyaient », ce je ne sais quoi de pétillant qui ne se retrouve que dans quelques bustes du siècle, fascination des masques crayeux ou du sourire qui fait peur...

Là encore, le pastelliste n'a d'autre émule que le bonhomme Chardin dans ses portraits affectueux. Malgré la maestria de ses constructions, sa psychologie l'empêche d'être un calligraphe ; mais son dessin le met d'avance au-dessus de tous nos impressionnistes. Il sentait ; mais il savait.

Si la littérature prépare les révolutions et les mœurs, l'art ne peut qu'en refléter les allures et le ton, le costume physique et moral. La Tour, en sa prestesse, évoque cette France vraiment française qui s'achemina des couplets de la Régence au bruit froid de la guillotine ; et l'indéfinissable esprit français devient presque visible, — gaminerie de la raison pure qui n'a d'autre morale que la politesse et d'autre limite que le goût.

II

Mais par quel mystère ou quel miracle ce Voltaire du pastel a-t-il inspiré le livre « austère et tendre » de M. Paul Flat ? Comment un de ses « pastels vivants » a-t-il fourni l'étincelle d'un roman d'amour ?

Une objection sera faite : jamais La Tour n'aurait compris cette exaltation qu'éprouve, en face d'un de ses plus printaniers sourires, le jeune Sébran de M. Paul Flat. Aucun de ses cadres ne dégage une passion pareille ; aucun n'autorise une si « noble idylle »... Et, devant un livre émané d'une œuvre d'art, se pose, hallucinant, un nouveau problème.

D'abord, un visage est, comme un paysage, « un état de l'âme » : il peut suggérer la nuance d'émotion qui n'est que dans ses couleurs, et provoquer l'âme qu'il ne contient pas... Ensuite, êtes-vous bien sûrs que le pastelliste aurait boudé l'écrivain ? Les psychologues, entre eux, se comprennent ; et quelle que soit l'atmosphère de leur pensée fervente ou sceptique, ils sympathisent à première vue dans une même adoration pour la *vie intérieure*. Les artistes de l'âme sont tous des amoureux qui s'ignorent. La Tour devient un « confident ».

Et, déjà, La Tour lui-même ne nous conduit-il pas, comme son temps, de l'analyse à l'émotion ? Sa romantique et larmoyante vieillesse est un irrécusable témoin ; cette vieillesse romanesque a prolongé son œuvre : où l'esprit finit, la nature commence ; le philosophe quitte le salon d'Helvétius pour écouter d'autres murmures sous les peupliers de Jean-Jacques : notez que nous vivons dorénavant sous Louis XVI... Le pastelliste a quitté son logement du Louvre pour sa maison d'Auteuil ; mais il ressent la nostalgie de sa patrie. On l'y ramène, on l'enlève... Le voyez-vous de retour à Saint-Quentin, le rusé Picard, octogénaire maintenant, parmi ses compatriotes qui l'accueillent au chant des cloches, en habit de fête, et lui, cassé comme un père noble de Greuze, ruminant, comme disait Watelet, « une cosmogonie insensée et sublime », demandant des nouvelles de la Céleste, c'est-à-dire de M^{lle} Fel qui fut la Colette du *Devin du village*, se répandant en fondations charitables en souvenir de sa vingtième année volage et studieuse, bénissant les siens et parlant aux arbres : « Bientôt vous serez bons à chauffer les pauvres ! » Le romantisme est une névrose, et ce Voltaire transfiguré prend le ton d'un Beethoven... Le voilà qui s'éteint la veille d'une Révolution, très française aussi ! Son joli siècle au regard de feu s'est fait élégiaque ou spartiate, il déclame ou soupire : passionné, déjà, sous sa poudre, alors qu'il creusait de ses ongles saignants la fosse lointaine de Manon Lescaut !

L'heure a changé. Les sites sont dits *romantiques*, avant les êtres ; des ruines et des urnes s'élèvent dans les jardins plus délabrés ; de noirs voyageurs, se hâtent, traversant le crépuscule et l'automne. Louis XV meurt et *Werther* paraît. Et Gœthe s'étonnera bientôt de l'enthousiasme des Français pour son petit livre... Une France moins française, un peu germanique, apparaît dans un sombre élan de notre sen-

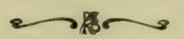
sibilité native. Mais ce n'est pas la seule influence que nous devions à la Germanie métaphysique et sentimentale ; deux sources d'art nouveau naissent parallèles : l'une sera, plus tard, le romantisme avec tous les frissons de la musique et du paysage ; l'autre est déjà le pseudo-classique, autoritaire et sculptural. Le XVIIIe siècle est le siècle de Winckelmann et de Watteau : s'il a commencé par faire un élégant pied de nez à toutes les doctrines, il finit par l'Esthétique et par la conversion la plus grave au Beau absolu. Pompéï renaît pour morigéner la modernité du sourire français : voilà qu'il doute de lui, le triste sourire ! Il se déprécie lui-même, au nom de l'antique. Alors, la froideur alterne avec la passion ; mais la passion couve dans cette blanche et noble intimité du style Louis XVI où Mozart compose, où Charlotte mariée relit en frémissant les lettres de Werther... Et, chef-d'œuvre inespéré d'un compatriote vieilli du grand Gœthe, l'*Orphée* du chevalier Gluck enflamme, en plein Paris, le cœur meurtri d'une femme : indicible, harmonieuse fusion du Nord moderne les antiques souvenirs, de l'Allemagne expressive avec l'Italie mélodieuse, de l'idéale musique avec la beauté païenne ! Cet *Orphée* nous suggère une Grèce romantique et du David qui s'anime ; mais le cœur féminin n'y perçoit qu'un immortel écho de ses ultimes blessures, et le feu sacré de la passion qui l'absorbe : « *Octobre 1774.* — Cette musique me rend folle ; elle m'entraîne ; mon âme est avide de cette espèce de douleur... Ah ! mon Dieu ! que je suis peu au ton de tout ce qui m'entoure !... »

Ainsi parle une ardente Julie. Est-ce la *Nouvelle Héloïse* du rêve éternel d'aimer, l'héroïne à la mode de ce Rousseau dont La Tour laisse aux rêveurs une si déconcertante et superficielle image ? Non, c'est une grande dame, infidèle amie d'un géomètre, dont le pastelliste a négligé de transmettre à l'avenir, ému par ses *Lettres*, la physionomie sans beauté. C'est la docte amoureuse qui se trouve enfin dépaysée dans son propre salon, parmi tant de poupées glaciales, « liseuses de Newton » ou bergères prochaines de Trianon...

Et quel est donc ce vieux livre que dévore, au Musée La Tour, le romantique Sébran de M. Paul Flat ? — Ce sont les *Lettres* de Mlle de Lespinasse, de cette incandescente Julie qui fut assez loyale pour être infidèle... Voilà le trait d'union, de lumière, entre l'œuvre du peintre et l'œuvre du psychologue, entre le sourire du fard et sa transposition dans une âme. Le pieux Sébran n'a point mal choisi son bréviaire, dans l'inconscient de ses vagues désirs ! L'aventure de Sébran qui retrouve, dans la Basilique, à deux pas de son oratoire, l'ovale aimé d'un pastel, ajoute un nouveau cadre à la psychologique galerie de La Tour ; et cette conclusion, qui semblait surprendre, est moins un roman qu'une page prolongée de l'histoire des âmes.

Là-bas, vous souriez toujours, fragile Sourire, moins éphémère, pourtant, que la vie ! Oui, votre insouciance poudrée pouvait inspirer ce coup de foudre et la nature, jalouse en effet du peintre, a voulu vous donner une vivante rivale ; mais le vieil ami de Mlle Fel n'aurait point désavoué le jeune élève de Mlle de Lespinasse, car il approuvait toujours la nature, avec son intuition de classique français.

RAYMOND BOUYER.



LA VIE LITTÉRAIRE

La Déchéance, par Léon Daudet.

LÉON DAUDET. *La Déchéance*, roman. Fasquelle, éditeur.

C'est une bien terrible histoire que nous raconte le roman-feuilleton de Léon Daudet. Elle m'a prodigieusement amusé.

D'abord il y a une dédicace — et il faudra un jour écrire un beau chapitre de philosophie profonde, mais souriante, intitulé : Le rôle de la dédicace dans la littérature et ses rapports avec les transformations des mœurs littéraires — d'abord il y a une dédicace :

Au colonel Marchand
Poète de l'action.
En témoignage d'une amitié fraternelle
Je dédie cette histoire morale.

LÉON DAUDET.

Brave poète de l'action, que de mélodrames on commet en ton nom ! Le mélodrame de Léon Daudet est commis avec verve et avec jeunesse. Ah ! ce livre est bien amusant, mais je crois l'avoir déjà dit.

« A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fille unique Marie Aubryet, lequel tombait le 18 mai, c'était fête chez Laure Montmélian, seule propriétaire, depuis la mort de son mari, des immenses magasins *Au Paris Nouveau* qui font le coin du Boulevard Montmartre ».

Laure Montmélian n'habitait pas, comme on le pourrait penser, « au-dessus » de ses magasins qui font le coin du Boulevard Montmartre — quel coin ! — elle possédait un luxueux hôtel privé rue de Bourgogne. Moi, je n'aime pas ce quartier-là.

Dans les salons de Laure Montmélian, il y avait ce soir-là beaucoup de gens que Léon Daudet déteste fougueusement depuis qu'il s'est « lancé » sans bonheur littéraire, dans la politique militante, trépidante et parfois incohérente. On rencontrait Gustave Cha-

ramol député, ancien ministre tombé dans la déconfiture, le type du primaire arrivé, comme dit Léon Daudet qui se sait gré d'avoir inventé une expression inexacte, le type encore du professeur de philosophie pour classes du soir et dîners d'athées (*sic*), bref, un républicain, peut-être un combiste, une canaille. On rencontrait aussi Paul de Fonteroy, fils du duc, personnage falot, malingre et maniaque, avare et démocrate, destiné à disparaître de ce livre où on meurt beaucoup; Pierre Froncin, chef de bureau à l'Instruction publique qui « se suicidera de ses propres mains », selon une parole célèbre de François Coppée. Du sang! Du sang! Marianne Froncin, son infidèle épouse ; Henri Saverne, dessinateur aux yeux cruels, aimé des femmes et qui en meurt, lui aussi. Vous n'en épargnez point et chacun a son tour. On rencontrait Mina Murmelthier, « fille d'un repoussant Israëlite berlinois qui dirigeait une agence francophobe de renseignements politiques, paravent d'une louche officine d'espionnage international ». Trop de « sales juifs », Léon Daudet. Cela date

On rencontrait enfin — et ce n'est pas trop tôt — les héros de cette histoire extraordinairement tragique et qui n'est pas médiocrement gaie.

C'était François Aubryet, fils d'un auteur dramatique célèbre qui paraît avoir le béret de M. Sardou, les « fiches » de M. Claretie, « la littérature », de l'un et de l'autre. François Aubryet, élégant et fatigué, sans volonté surtout, est l'époux de Marie Montmélian.

C'était Jane Verneuil, presque sœur de Marie Montmélian, élevée avec elle, fille extrêmement naturelle de Sophie Verneuil vaguement artiste, bohême et musicienne. Or, François est follement amoureux de Jane. Et tout à l'heure ils doivent partir pour les Espagnes. Le moment du départ est drôlement choisi. Avec eux partira le secrétaire de Sophie Verneuil, Marc Darnopolis, dit Darnot, dont nul ne connait les intentions, les ressources, ni les origines.

Ils partent en effet pour Madrid.

« Tous trois confortablement installés dans la meilleure cabine du sleeping eurent une exclamation d'allégresse quand le sifflet du départ retentit. Le rastaquouère sortit de sa valise une bouteille de champagne et trois gobelets :

« Ce Marc, il pense à tout! s'écria familièrement Jane. Elle appuya sa main fine sur son épaule :

— Je vous gobe, et depuis longtemps... François, à l'avenir! à la fuite... à notre grande tendresse! »

J'ai compris immédiatement que cette jeune femme si familière était prête à toutes les déchéances.

Pendant ce temps-là, Marie Aubryet, l'épouse abandonnée, pleurait à Paris toutes les larmes de ses yeux, car elle aimait encore ce faible et charmant François. Puis elle réclamait le divorce et devenait sans retard la maîtresse du dessinateur Saverne aux yeux cruels et qu'elle aimait aussi.

Madrid! Grenade! Alhambra! Courses de taureaux. Ollé! ollé! Amour! amour! Mais qu'il fait chaud! Et Jane boit déjà des coktails. Etape sur le chemin de la déchéance, écrirait Bourget, auteur de grand style. En outre Jane échange déjà de fâcheuses confidences avec Darnopolis dit Darnot. Elle le tutoie, par instants. Darnot lui fait une déclaration d'amour. Jane lui répond : « As-tu été l'amant de ma mère? » Puis elle lui caresse la figure d'un geste de tendresse et de pitié :

« Patience, grande bête... Toutes les heures sonnent. » Pauvre François Aubryet! Pauvre Jane Verneuil!

Marie Aubryet, à qui Saverne a fait des ennuis, envoie en Espagne son fidèle ami Ignacio Palientès pour reconquérir François. Jane essaie de séduire Ignacio. Il se réserve, car il brûle pour Marie d'un feu sans égal.

François confie à Ignacio : J'en ai assez! Je n'en puis plus... emmène-moi. Ce Marc est un voleur et je soupçonne qu'*on* s'entend avec lui pour me dépouiller... C'est elle qui me l'a imposé, qui a exigé que nous partions avec lui, moi je ne voulais pas, je lui trouvais une mauvaise tête, l'air fourbe. Elle m'a tellement harcelé que je lui ai confié notre argent, mon argent... S'il n'était qu'un escroc... mais c'est un corrupteur. Il a sur elle une influence déplorable. Il la rattache à son milieu, à sa mère, à tout ce dont je veux la séparer. Car c'est un peu raide que j'aie, moi, rompu tous les liens et qu'elle ne renonce ni à cette vieille Sophie Verneuil, ni à cette canaille de Darnot...

Ignacio ne répond que peu de mots — il repart seul en France ; François reste en Espagne avec Jane et Darnot.

Bientôt tous les trois sont rappelés en France par la mort opportune du père extrêmement oublié de Jane Verneuil, qui se trouvait être à Montmartre quelque chose comme un potier de génie. Enterrement d'un comique achevé..... Lisez-moi ça! c'est à pouffer de rire, Léon Daudet nous en conte de bonnes, de bien bonnes. Et maintenant à la tour de Nesle!...

C'est ici que commence la série des mésaventures joyeuses, mais déplorables, qui conduiront Jane, François à la déchéance, au crime, à l'infamie. Quant à Darnot, il y est depuis longtemps, Léon Daudet consent à appeler ce chapitre d'une histoire mouvementée, à la façon de M. Pierre Sales : *Les Dessous de la Vie luxueuse.*

François, Jane, Darnot n'ont plus qu'une centaine de mille francs, moins peut-être. Ils s'installent place Vendôme au 35. Dix-huit mille de loyer. C'est pour rien. Ils meublent à crédit. Défilé des fournisseurs et des belles-mères et de leurs amies, annonciatrices des entremetteuses.

On reçoit beaucoup. On croit s'amuser autant. François Aubryet a retrouvé ses anciens camarades. Parmi eux, le comte Paul de Fonteroy qui vient voir Jane.

Paul de Fonteroy passait pour posséder un million de rentes et n'en dépenser que le dixième. Il tenait à son vieux noceur de père la bride serrée « dans l'intérêt de sa santé » affirmait-il. Leurs deux hôtels contigus du Parc Monceau renfermaient des collections merveilleuses que le duc n'avait le droit ni de dissiper ni d'aliéner. Père et fils étaient camarades. « Contrairement aux usages de leur monde, ils se tutoyaient » écrit Léon Daudet à la manière de Paul Bourget.

L'argent manque chez Jane. François Aubryet joue et perd, Dartot détourne ce qu'il peut, le comte de Fonteroy devient pressant. Il donne à Jane un porte-cigarette qu'elle revend aussitôt six cents francs rue de la Paix.

On a pris un appartement rue Pigalle au-dessus de la brasserie du *Qu'en dis-tu* ? Un soir, comme ils sont seuls, Darnot se rapproche.

— Jane, tu m'as dit en Espagne que les heures sonnaient toutes... Te rappelles-tu ?... Jane je t'aime trop... Il faut que tu m'entendes.

Jane refuse, mais échange avec lui quelques insultes. Peu de jours après, Jane devient la maîtresse du comte de Fonteroy. Cela se fait tout simplement au cours d'une visite à l'hôtel du parc Monceau, après une scène plus violente que les autres où François avait déclaré formellement ne pouvoir s'astreindre à une occupation serieuse. Fonteroy est avare. Jane est habile. Bientôt elle nourrit avec l'argent du comte Darnot et François qu'elle vient enfin d'épouser.

Cependant, l'argent du comte ne suffit pas. Dettes de tous côtés. Les créanciers menacent. Il faut agir. Il faut trouver quelque chose. Mais quoi ? *La suite au prochain numéro.*

Un an après, par une belle matinée de printemps, le duc de Fonteroy se décide à se retirer du monde, au *Mas Bleu*, près d'Arles. Au départ, il donne à son fils des conseils de père. « Mon enfant, prends garde à ta maîtresse. Elle court aux pires déchéances. François est un faible qui dégringolera dans le ruisseau quand elle lui donnera un croc en jambe et qui ne se relèvera pas. Et surtout il y a Darnot ! Ah ! Darnot ! Nul ne sait d'où il tombe. Il fut inventé par Sophie Verneuil. Il a été marchand de cravates, receleur, cambrioleur, sous tous les noms et dans tous les pays. Il s'est appelé comte Brabantio à Londres, duc de Creilhan à Bruxelles... On ne connaît pas plus son âge que son pays, que son origine... C'est lui qui a lancé François jadis dans les bras de Jane. Je les ai vus rarement ensemble. Mais il a l'air de les dominer, de les fasciner. Prends garde ! »

Ainsi parle ce bon père avant son départ. Quelques heures après, Jane vient ; elle arrache 6.000 francs au comte avare mais amoureux, qui lui fait cet aveu imprudent : « Il y a ici dans cette maison 700.000 fr. en espèces, au moins ! »

Jane rentra rue Pigalle, Elle donne 4.000 francs à François qui court payer quelques dettes. Darnot arrive, réclame les 2.000 francs qui restent. Jane refuse. Darnot prend l'argent, après avoir souffleté Jane par deux fois. La déchéance !

Malheureuse Jane ! Elle pleure sur elle-même. Hélas ! il est trop tard pour pleurer utilement.

Mais Darnot « a causé » à la robuste Coco, tenancière du *Qu'en dis-tu* ? Il y a un coup à faire chez Fonteroy. Coco est prudente. « Tu es trop hardi et trop pressé. Méfie-toi. Une affaire comme celle-là, ça ne s'établit pas en cinq minutes. Quand celle qui m'a précédé au *Qu'en dis-tu*, la femme qu'on appelait « le Soldat », a fait le coup à Berthe de Richeville et barboté 75.000 balles, elle a travaillé six mois d'avance. Elle avait pris ses précautions.

« C'est pas comme une autre femme, celle qui a un trou dans le front. Elle vendait des gants celle-là. Elle travaillait, c'était merveilleux. Avec un poteau de sa connaissance, elle a amorcé un truc dans ce genre-là chez des dames de Saint-Mandé... mais trop tôt ; ça n'avait pas mûri. On n'avait pas pris assez d'informations. Les gonzesses ont rappliqué de la campagne. Le type a été forcé d'en nettoyer une qui gueulait. Il a été pincé ; et la bonne femme a tiré cinq ans de prison.

— C'est bon, dit alors Darnot à la grosse Coco. On se passera de vous. D'ailleurs, c'était pour rire. Tu m'as l'air d'une bonne fille, c'est pourquoi je te parle comme à un copain. Mais si jamais, rappelle-toi ça, tu causais, ça n'est pas le lendemain, ma mignonne, que je te ficherais un billet de cercueil. »

— Ça va bien. Ça va bien !

Mais Jane, Darnot et François avaient toujours plus de dettes que cent honnêtes gens n'en pourraient faire. François essaya d'abord de voler une de ses tantes. Mais ce maladroit ne réussit pas.

Alors Darnot réfléchit avec Jane. Tu conviens toi-même, dit cet homme raisonnable, que Paul de Fonteroy mijote en ce moment avec sa canaille de père de te planter là, de nous laisser le bec dans l'eau ou plutôt dans la dèche... Et ça ne te remue pas le sang ?... Et ça ne te donne pas l'envie de bar-

boter les 700.000 francs que ce maniaque a chez lui cachés, pendant qu'il complote au *Mas Bleu*. Il ne les a pas emportés, c'est certain, puisqu'il revient dans six jours. »

Soudain Jane sortit d'un petit sac en mailles d'acier une clef brillante, et la fit miroiter entre ses doigts fins... C'était la clef de l'hôtel du Parc Monceau... La prévoyante Jane l'avait volée depuis un mois. Admirable! Et comme il est vrai que les romanciers ont besoin de tout prévoir!

Le mardi soir, vers huit heures, Jane entra dans l'hôtel sans être vue. Il pleuvait. Dans les rues, personne. Dieu favorise les criminels. La nuit tombée, Darnot et François arrivèrent.

— Ne nous frappons pas, déclara Darnot qui devenait le chef, et commençons par la bibliothèque; puisque la probabilité est pour elle, Jane, guide-nous!

A dix heures, ils trouvèrent l'argent.

Et voilà! vous vous y attendiez n'est-ce pas? Mais Darnot qui n'avait pas lu assez de romans-feuilletons ne s'y attendait pas du tout, Paul de Fonteroy n'avait pas pris le train directement pour le *Mas-Bleu* comme le supposait sa maîtresse. Il s'était arrêté à Dijon, le lundi, pour consulter dans cette ville un des nombreux hommes d'affaires qui géraient son immense fortune et ses multiples propriétés. Là il s'aperçut avec désespoir qu'il avait oublié un dossier indispensable pour les transactions projetées. Après plusieurs heures de perplexité, une nuit d'insomnie et une matinée de tergiversations vaines — comptez le temps avec précision — il adoptait le parti de rebrousser chemin, télégraphiait à son père à Arles, afin de le prévenir du contre-temps, au vieil Anselme, son domestique, à Sèvres, pour lui ordonner de revenir sur-le-champ au parc Monceau, et il montait lui-même le mardi à six heures du soir dans l'express qui le mettait à Paris à onze heures.

Onze heures et demie sonnaient à toutes les horloges depuis la Porte Saint-Martin jusqu'à la Porte Saint-Jacques, quand un fiacre découvert (pourquoi était-il découvert?) déposa le gentilhomme et même sa valise. Ah! le pauvre garçon!

A cet instant précis, Marc, Jane et François empilaient dans une serviette les liasses de billets bleus que leur avait livrés la bibliothèque. Ils les comptaient à mesure, aussi tranquilles et rassurés que des commerçants qui font leur bilan à la fin du mois.

Jane — vilaine petite Jane! — annonçait joyeusement « cent vingt-cinq mille! » quand le terrifiant vacarme d'un timbre électrique gela le chiffre sur ses lèvres et figea le geste de Darnot.

C'est le vieil Anselme, pensa Darnot. Mais Darnot se trompait et ce n'était pas le vieil Anselme. C'était le comte de Fonteroy. Il aurait bien dû le prévoir. Ça se passe toujours ainsi dans les romans!

Darnot, homme décidé, renversa Fonteroy. Il lui serra la gorge avec les deux pouces écartés du poing; et il s'appliquait à sa besogne, ainsi qu'un chirurgien ou un bourreau, l'accomplissait en plusieurs stades, secouait sur le tapis la tête écarlate et ridée.

« Grâce, Marc » supplia Jane. Elle s'élançait. Mais elle rencontra l'œil de la victime, sanglant, désorbité, déjà voilé d'ombre, et elle n'eut plus que la force de s'affaisser sur le tapis en sanglotant, pour chasser cette vision très désagréable.

« Toi, laisse-moi, si tu ne veux pas », rugit Darnot menaçant François qui tentait plus timidement d'intervenir, et pour hâter le dénouement, du plat de sa main, dure et luisante comme un outil (ces romanciers, non, voyez-vous ces romanciers!) il écrasa le cou de l'infortuné. Les cartilages craquèrent. La langue sortit au-dessus de la mâchoire rabattue, entre les dents blanches d'écume. C'était écrit.

Ils laissèrent le cadavre et emportèrent l'argent. Qu'auriez-vous fait à leur place? Mais Dieu ne protège pas les criminels, autant que je le disais tout à l'heure. Jane, François et même Darnot passèrent, rue Pigalle, trois jours tels que je n'en souhaite pas beaucoup de pareils aux pires champions de la littérature mercantile.

Darnot, péremptoire, déclara :

« C'est toi, Jane, qui nous a indiqué le coup, ouvert la porte, montré la cachette. C'est François qui a fait le guet. Je n'ai été que votre instrument. »

Les journaux annonçaient : *le Crime mystérieux du parc Monceau*. La brave Coco — aussi je me disais : que fait-elle en ce roman? — les dénonça par un pneumatique bien compris et solidement rédigé.

Ils furent arrêtés le vendredi :

Dix ans après. — J'ai oublié beaucoup de morts dans ce roman où l'on tue à merveille : je ne parlerai donc pas de leurs veuves. — Dix ans après!

Jane était morte de la morphine en prison, repentante et désespérée. Je ne savais pas que les prisonniers eussent de la morphine *ad libitum*.

François, libéré de sa peine quelques mois auparavant, avait été recueilli par son père, le vieux Philippe Aubryet. Il était à demi gâteux. Le père, l'auteur dramatique, l'était complètement. Mais il écrivait encore des pièces. Darnot avait été tué au bagne, d'un coup de fusil, par un garde-chiourme, au cours d'une révolte qu'il avait fomentée.

Ignacio Palientés avait épousée Marie Aubryet. Ils étaient heureux, et ils avaient deux ou trois enfants. Et Léon Daudet conclut : « Tout déchoit et se corrompt dans une société sans idéal. » Moi, je veux bien.

J'ai lu je ne sais où que ce livre est une protestation contre le matérialisme contemporain. J'ai lu, je ne sais où, que ce livre est d'inspiration franchement idéaliste et chrétienne. C'est bien possible. Je ne m'en suis pas aperçu. J'étais tellement préoccupé par les aventures de Jane, de François et de Darnot. Je ne vous cache pas d'ailleurs que, si je m'étais trouvé à leur place, je n'aurais pas étranglé Fonteroy. Il suffisait d'éteindre l'électricité! Darnot n'y a pas pensé. Léon Daudet non plus.

Bref, en lisant *La Déchéance*, on frémit à chaque page. On disait : Léon Daudet a perdu beaucoup de son talent à travers ses articles politiques. Je tiens pour certain qu'il n'a pas perdu sa gaieté ni sa fantaisie. Je ne souhaite pas que Léon Daudet s'applique constamment à renouveler le roman-feuilleton. Mais on peut dire avec confiance pour son talent comme pour chaque chapitre de *La Déchéance* : *la suite au prochain numéro*. On lira toujours la suite. Elle sera émouvante ou joyeuse. Mais Léon Daudet n'a pas dû s'ennuyer en écrivant la *Déchéance*, ni le colonel Marchand lorsqu'il l'a lue.

J. Ernest-Charles.

LA MORALE DES AFFAIRES

« Je fais des affaires » — « Je cherche des affaires » — « Je vais à mes affaires » — « C'est un homme d'affaires ». Partout et toujours les affaires, tel est le mot qui se rencontre le plus souvent sur les lèvres de nos contemporains. Il domine l'actuelle Société comme ces enseignes lumineuses, qui, le soir, rayonnent sur Paris. Cet empire est partout sensible, dans le déploiement d'une réclame multicolore, dans l'encombrement des produits, l'affairement des passants, la trépidation d'une vie agitée sans merci, secouée entre le téléphone et le télégraphe, porteurs d'ordres divers et de commandes lointaines, modernes remplaçants de l'antique Mercure aux pieds ailés.

Les pièces de théâtre, les romans se font l'écho de cette renommée par le soin qu'ils mettent à nous dépeindre le monde des affaires, à nous faire toucher du doigt leur importance dans une Société où tout repose sur l'argent : C'est la comédie d'Octave Mirbeau, *Les affaires sont les affaires* ; *l'Armature*, de Paul Hervieu ; *le Maître de la Mer*, du vicomte de Voguë. Les ouvrages de sociologie, de leur côté, nous les conseillent, nous les imposent, nous donnent des recettes pour y réussir, nous stimulent en un mot à en faire. Dans cet ordre d'idées il faut signaler *l'Energie française*, de Gabriel Hanotaux ; *Forces perdues*, de Pierre Baudin. Et cela est caractéristique d'un état dans les mœurs, d'une nécessité sociale, qui vient des nouvelles conditions de vie faites par les communications plus rapides, les échanges plus faciles, la mise en œuvre de jour en jour plus complète des forces de la nature, les progrès constants de l'industrie, l'instruction même plus répandue.

On peut se réjouir ou s'affliger de la place toujours plus considérable que pour toutes ces causes les affaires tiennent de jour en jour dans notre existence. On peut s'en réjouir ou s'en affliger suivant le tempérament personnel de chacun, mais aussi pour des raisons extrinsèques pour ainsi dire. On peut s'en réjouir pour tous les avantages qui découlent d'une activité plus grande dans la production ou les échanges, pour le bien-être accru et partagé, la terre transformée, la nature adaptée à nos besoins, les relations multipliées entre les peuples, les barrières abaissées. On peut s'en affliger pour ce que ce constant souci des affaires a d'envahissant, d'exclusif et pour tout dire d'absorbant, pour son emprise, étrangère à tout ce qui rend la vie bonne, à tout ce qui la fait belle et surtout pour tout ce que la nécessité de conquérir l'or, symbole et fin des affaires, a ajouté de fiévreux, d'âpre et d'implacable à la lutte pour l'existence. Somme toute, il y a ici, comme dans toutes choses humaines, prétexte à louanges ou à malédictions, suivant le point de vue auquel on se place.

Il était réservé aux Américains, à ces modernes rois du pétrole, du cochon ou de l'acier, non seulement d'abonder dans l'éloge des affaires, sans réserve aucune qui pût en refroidir l'hyperbole, mais d'en faire le fondement et le but d'une morale, d'ériger le « business » en souverain Bien, terme et fin dernière des actions humaines. Pour Carnegie l'application à gagner de l'argent est le commencement et la fin de toute sagesse, idéal suprême digne en tous points de diriger nos activités et hors de quoi il n'y a point de salut. Il a ainsi donné à la question des affaires toute son ampleur, à savoir si elles se peuvent suffire à elles-mêmes, si elles résument tous les devoirs de l'homme moderne. En la posant avec cette force, il nous a du même coup fourni les moyens de la résoudre. Il nous a instruits par surcroît des avantages moraux qu'on peut tirer des affaires, si bizarre qu'au premier abord paraisse l'accouplement de tels mots.

Il faut, il est vrai, commencer par s'entendre sur ce que désigne ce vocable d' « affaires », qui, pour être dans toutes les bouches, et dans beaucoup de malhonnêtes, a quelque peu perdu pour nous de son sens primitif et honorable. Cela est peut-être signe de l'abus qu'on en a fait. Quoi qu'il en soit, les affaires que prônent un Carnegie et un Roosevelt, n'ont rien des subterfuges d'un Gil Blas, des tripotages d'un Beaumarchais, de ces compromissions, commis-

sions et conventions, qui frisent plus ou moins l'escroquerie. Ils ne déguisent pas de ce nom les expédients d'un Malfroy, fabricant de bibelots anciens, les combinaisons plutôt louches d'un Saffre ou d'un Lechat, banquiers de proie, qui font de la banque un piège. Les affaires pour ces Américains, ne sont pas « l'argent des autres », comme le proclame cyniquement Robert Macaire, en un mot qui résume tout ce qu'ils en rejettent, au contraire de certains qui n'en retiennent que cela. Ce n'est pas non plus le jeu, si l'un des premiers commandements de leur catéchisme pour gagner de l'argent est de fuir la spéculation.

Non, les affaires, pour eux, c'est le travail utile et productif qui s'emploie à une industrie ou à un commerce, que l'application, la persévérance, l'intelligence et le savoir-faire servent plus que le hasard, qui ne doit aux accidents de la fortune que de savoir en profiter; c'est le souci de gagner de l'argent par des moyens non seulement licites, mais utiles à la Société, c'est l'ensemble de ces moyens, fabriques, usines, comptoirs, banques, mines, ou plutôt l'application à les faire prospérer.

Ainsi comprises, il est évident que les affaires sont favorables au développement de la moralité, d'abord parce qu'elles en exigent, ensuite par leur retentissement même sur le caractère.

Ce n'est pas une sinécure, en effet, que de gagner de l'argent suivant les principes d'un Carnegie. Il y faut de la volonté, bien plus, de l'énergie, une énergie à la fois souple et rigide, souple à tirer parti des circonstances, rigide dans un roidissement de tout l'être vers le but poursuivi, contre tous les obstacles intérieurs et autres, qui s'y peuvent opposer. Etre le premier à son bureau, le dernier parti, l'esprit toujours en éveil, s'abstenir de plaisirs, à l'exemple de ces hommes de sport qui vivent d'abstinence au profit de leur entraînement, ne sont que les moindres des conditions exigées. A ce point de vue la biographie d'un quelconque de ces milliardaires américains, où se répète en ses lignes essentielles leur existence à tous, est vraiment édifiante. Elles pourraient rentrer dans un de ces manuels de morale en actions, qu'on a coutume de mettre entre les mains des petits Français pour leur donner le goût des héroïsmes.

Outre qu'elles réclament des vertus au sens ancien, les affaires trempent la volonté, comme tout effort du reste. Elles sont génératrices de vertu, si la force est bien l'essentiel de toute vertu, et cela en conformité avec son étymologie. De fait, ces milliardaires ont quelque chose d'ascétique par cette tension de la volonté, qui se discipline elle-même dans cette lente ascension qui les fait passer du balayage d'un magasin au commandement de milliers de vies humaines.

Morales par leurs exigences et par leurs résultats, il apparaît que les affaires n'ont pu être mises par les Américains au sommet de toute morale que parce qu'ils s'attachent moins à elles comme règles de vie qu'à l'énergie même qu'elles imposent et qu'elles favorisent. Ce qu'ils admirent en elles, c'est moins, en définitive, la richesse qui en est l'aboutissement que l'effort même qu'elles nécessitent. Ils les aiment parce qu'ils leur reconnaissent avec justesse la vertu d'entretenir et d'exalter la volonté. Ils considèrent une banque, une entreprise de chemins de fer, de boucherie ou de métallurgie comme d'excellentes écoles d'énergie. Là est la raison de leur estime et ils n'ont point tort. Les affaires ont ce mérite à leurs yeux de former, sinon des héros, comme le voulait Carlyle, du moins des hommes forts.

Aussi bien l'argent qui est le terme des affaires, leur raison d'être en somme et leur inspirateur, n'a de valeur à leurs yeux que comme signe, parce qu'il est le témoignage et le prix de la force à une époque de civilisation où le surhomme du philosophe allemand aurait chance d'être un grand industriel.

L'homme d'affaires en effet, tel qu'on nous le propose en modèle, ne gagne de l'argent ni pour en jouir au gré de sa fantaisie, ni pour l'entasser en une stérile satisfaction d'avarice, mais bien pour s'en servir comme d'un instrument propre à en gagner plus encore et ainsi de suite, indéfiniment. Rien qui ne tende à ce but dans les mœurs américaines. Si les femmes de New-York ou de Chicago mènent grand train, c'est pour augmenter le crédit du mari. Leurs toilettes, leurs bijoux sont pour indiquer la prospérité de la raison sociale, qu'est le mariage dans le Nouveau-Monde, étalage qui sert à donner confiance en la solidité de la firme.

« Gagner de l'argent pour en gagner », telle est en dernière analyse la maxime maîtresse de cette nouvelle morale et, chose curieuse, ce qui lui permet de tenir figure sinon d'une morale intégrale, du moins de quelque chose d'approchant. En effet, mettre ainsi l'argent au terme de tous nos efforts c'est tout juste en montrer l'insuffisance, puisque l'argent ne peut être aimé pour lui-même, mais apparemment pour l'usage qu'on en fait, ne fût-ce que celui de thésauriser. L'argent n'est pas une fin en soi et l'amener ainsi au premier plan, c'est manifestement ne le considérer que comme témoin ou résultat de ce qu'on tient pour vraiment moral, qui est l'action de gagner, devant qui s'efface ce que l'on gagne. Cette soi-disant morale du gain ou des affaires est au vrai une morale de l'énergie, d'une énergie particulière, appliquée à un objet déterminé, mais enfin de l'énergie, considérée non plus comme moyen, mais comme fin dernière de tous nos actes, n'admettant par ailleurs comme plaisir légitime que

celui de la volonté jouissant d'elle-même et de son déploiement. Cela au reste est bien dans le caractère américain, si le plus grand plaisir de l'aventurier, du cow-boy ou du trappeur, est de se sentir effleuré par le risque, de dompter les obstacles et de s'enivrer à l'exercice même des plus rudes qualités d'endurance et de courage. N'est-ce pas, magnifié et agrandi, l'idéal d'une race qui a inventé Robinson Crusoé ?

Cette morale des affaires se trouve être par suite une variante de la morale du vouloir, sorte de stoïcisme de forme utilitaire, stoïcisme d'un âge industriel et commerçant, adapté à la vapeur et à l'électricité, aux trusts et aux cartells, qui n'en est pas moins rigide et sans joie, tout entier compris dans l'effort.

Quelle que soit l'indéniable grandeur de cette conception, quelque conseillère qu'elle puisse être de vertus, elle n'en reste pas moins incomplète et inférieure par le but proposé, le gain, qui, tout accessoire et représentatif qu'il soit, ne permet pas l'épanouissement de toutes les puissances de notre être, en tout cas ne l'élève pas au-dessus de lui-même par ses préoccupations terre à terre. L'effort n'est pas tellement indépendant de son objet, comme Kant en a trop persuadé la pensée contemporaine, pour qu'il ne puisse perdre par lui de son prix. Le but proposé à la volonté n'est pas si indifférent qu'il ne nous semble préférable de l'employer à de hautes spéculations scientifiques ou à des actes de dévouement que de la tendre vers le seul enrichissement. Les affaires ne peuvent être le but suprême de la vie qu'au détriment du développement même de la personnalité, et peut-on dire de son intensité, puisque le culte des Anglo-Saxons pour les affaires, vient de ce qu'ils imaginent y vivre la vie la plus intensive qui soit.

Du point de vue de l'effort qui est le leur, les affaires, pour pénibles qu'elles soient, ne sont assurément pas ce pour quoi la plus grande somme de courage est requise. Admettons que la valeur de l'acte réside dans la difficulté vaincue : un Latin ne peut s'empêcher d'estimer que le travail du penseur, de l'artiste ou du savant exigent des sacrifices plus relevés et profitables pour l'éducation du vouloir que l'application d'un chef d'industrie, et qu'à coup sûr la charité d'un saint Vincent-de-Paul en réclame de plus grandioses. Le laboratoire, l'atelier, le cabinet de travail, l'hospice lui semblent d'aussi bons terrains de culture de l'énergie, pour ne pas dire de meilleurs, que le bureau yankee, vaste récepteur vers qui converge tout un monde, dont les aboutissants finissent au coffre-fort. On peut à juste titre penser qu'en fait de vie intense, celles d'un Pasteur, d'un Hugo, valent plus encore que l'existence de ces producteurs de dollars, si beau du reste que soit leur exemple et profitable, à condition toutefois de n'en pas faire un idéal exclusif.

Enfin, devant la dureté inhérente à cet évangile de la richesse, obligé pour remplir son dessein de sacrifier tout ce qui est poids mort, de subordonner la masse à l'élévation de l'homme supérieur conçu en conformité avec le prototype de Nietzsche, on se prend à regretter celui d'un Tolstoï pour la tendresse humaine dont il est tout pénétré et comme parfumé. Etre fort est bien, est un devoir, mais enfin ce n'est pas le tout de la vie. A l'oublier on risque d'enfermer sa vie dans un cercle qui en gêne l'expansion intégrale; on risque de n'être pas vraiment fort, quelque paradoxal que cela paraisse, puisque la force du caractère dans sa pleine acception implique la sup[é]riorité du but poursuivi, la pleine dilatation du m[oi] par le désintéressement qui l'engendre. Il ne suffit pas de vivre pour soi, il faut encore vivre pour autrui. La vie vraiment forte est peut-être celle qui en prend conscience, qui va au-devant de ce devoir, qui assume la charge d'autres vies, et qui, par un miracle d'amour, s'accroît de ce qu'elle donne, s'agrandit en s'oubliant. La vraie moralité, comme la vraie vie, est peut-être dans ce don de soi-même, non vague mysticisme, mol abandon ou attendrissement facile, mais action consentie et amplifiée, qui travaille non seulement pour soi, mais pour les autres, sans rien dédaigner des moyens propres à fortifier l'existence, à l'élever et à la parer, sans rejeter du reste aucun appui, fût-ce celui de l'or, ni négliger aucun échelon, fût-ce celui des affaires.

Je sais bien que Carnegie — et là est l'un de ses grands mérites — recommande de distribuer la fortune acquise et de la distribuer de son vivant. « Celui qui meurt riche, écrit-il, meurt déshonoré. » Outre que cela achève de montrer que ce qu'il prône est bien plutôt l'énergie déployée au gain, que le gain même, cela semble contredire ses prémisses et nous ramener d'une morale des affaires, à la morale tout court, celle de la pitié et de l'amour. Il n'en est rien cependant. S'il recommande à ses confrères en fortune de répandre leurs trésors, ce n'est point pour faire des heureux, pour diminuer le malheur des uns, secourir les autres, mais pour aider les forts à s'aider, autrement dit à gagner de l'argent, de sorte qu'il nous faut en dernière instance gagner de l'argent pour permettre à ceux qui en sont capables d'en gagner à leur tour et ainsi de suite, à l'infini. L'argent ici devient non plus seulement le signe de la force, mais la force même, comme condensée et convertie en pépites. De simple témoignage il devient fin suprême, douée de je ne sais quel charme, sorte de talisman en qui résiderait une force inconnue, tel le trésor que le nain Alberich ravit aux filles du Rhin.

Ainsi poussé à l'extrême et posé pour lui-même en fin dernière des nations comme des individus, l'insuffisance d'un pareil idéal éclate aux yeux non seulement dans l'ordre moral, mais cette fois, jusque dans l'ordre social, qu'il ne saurait régir. Outre que la science sociale, qui vise au bonheur des sociétés, ne saurait déjà se réduire à une économique, comme l'école libérale l'a trop voulu faire, parceque suivant un vieil adage, l'argent à lui tout seul ne fait pas le bonheur, les affaires ainsi posées en absolu prohibent toute velléité de jouissance et vont par conséquent au rebours des aspirations les plus légitime. Les affaires pour les affaires sont exclusives de tout délassement, qui ne serait pas un fortifiant, un excitant pour de nouvelles conquêtes, de toute joie, qui n'est pas celle de la lutte, de tout confort même qui n'est pas un outil de prospérité financière. Peut-on imaginer rien de plus triste et de plus plat qu'une société constituée sur ce modèle, société uniquement industrielle et productrice, où il n'y aurait point de place pour les pures spéculations, pour la contemplation esthétique et plus simplement pour la joie simple et naïve ? Une telle société aurait la puissance de ces machines géantes, qui meuvent des théories d'autres machines. Elle en aurait la précision, mais aussi la monotonie et la rigidité.

Ce rêve au demeurant est tout le contraire de celui de Ruskin, qui à un univers industrialisé opposait un monde contemplé et libre sans compter que dans l' « Empire des affaires », il ne faut admettre de liberté que pour les puissants, les capables, qui seuls sont dignes d'intérêt, liberté oppressive par suite de celle des estropiés, des infirmes ou des sots. S'inquiéter de pareille engeance serait non seulement peine perdue, mais une faute, un mal, presque un crime, puisque secourir les impotents de corps ou d'âme c'est entraver le bon fonctionnement de la machine sociale, gaspiller de la richesse sans retour, diminuer en fin de compte la somme d'effort utile qui peut être fournie, comme s'il agissait d'accuser au dynamomètre social le plus grand nombre de chevaux-vapeur qu'il est possible ou d'enfler sans trêve l'avoir d'une nation. Aussi bien ne saurait-on songer à atténuer la loi de concurrence, pour dure qu'elle soit, mais bien plutôt à l'aggraver en diminuant le salaire des ouvriers pour mieux triompher dans la lutte économique. C'est aux yeux des apôtres de la richesse une loi implacable, en quelque sorte inévitable, à laquelle doit se soumettre tout chef d'industrie, d'abord parce qu'il ne peut faire autrement, ensuite parce qu'elle est bonne, quasi providentielle, comme servant à expulser les déchets, à éliminer les scories et les crasses. On ne peut rien trouver de plus rude, ni de plus inflexible que cette morale devenue une sociologie inspirée de Darwin et de Nietzsche, avec l'unique préoccupation du gain comme déploiement de l'énergie, qui en est le véritable fond, et qui fait sa grandeur en même temps que sa faiblesse.

Si ce culte des affaires a le tort de vouloir s'ériger en morale universelle, de ne pas voir que par son but avoué d'abord, par son principe caché ensuite, il ne saurait suffire à toutes les aspirations de l'âme humaine, non plus qu'au bonheur des nations, précisément parce que dans ses préoccupations morales il dépasse le point de vue des sciences sociales en le méconnaissant ; s'il oublie que, la richesse n'étant pas le seul bien pour ainsi dire, la volonté a d'autres emplois plus profitables que sa poursuite, qu'au surplus le vouloir ne saurait se borner à son seul perfectionnement, l'apologie des affaires, à la mode américaine, n'en a pas moins le grand mérite de nous enseigner ce que la poursuite de la richesse peut avoir de moral, de grandiose et de beau, ce qu'il y faut d'authentiques vertus et le fruit que la volonté peut y récolter. Elle nous invite au surplus à considérer comme un devoir, pour nous et pour les autres, la nécessité de faire fortune dans la mesure de nos moyens, nécessité que de plus en plus nous impose la vie moderne et elle nous excite à la force sur un point particulier, où il semblerait qu'elle fût de moindre emploi. Elle nous conseille enfin de dépouiller l'idéalisme insoucieux d'un Tournoël, de quitter un peu nos rêves pour l'action et surtout de laisser de côté cette sorte de dédain dans lequel nous tenons les affaires, au vrai sens du mot, et qui s'accorde fort bien avec un insatiable appétit de tripotages et de compromissions d'autant plus véreuses qu'on est plus éloigné de la noble, bien que rude conception d'un Carnegie.

Rien en dernier analyse n'est plus propre à nous faire reconnaître que si la fortune ne vient pas en dormant, elle n'est pas non plus toujours cette déesse capricieuse aux yeux bandés, que le génie latin s'est plu à jucher sur une roue aussi incertaine qu'elle-même, mais qu'au contraire malgré des erreurs, c'est une déesse avisée qui, récompense le plus souvent ceux qui le méritent, tout au moins par leur énergie et leur application au travail producteur. Celle-là est constante parce qu'elle couronne la vertu qui se cache sous le culte qu'on lui voue, au contraire de l'ancienne qui fut toujours d'autant plus fantasque que plus égarée dans ses choix, remportant le lendemain ce qu'elle avait apporté la veille.

PAUL GAULTIER.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 6 — 5e SÉRIE — TOME II — 6 AOUT 1904

NOTES SUR LES DÉBUTS DE Mme DELEDDA [1]

Il n'y a pas beaucoup plus d'une année que le nom de Mme Grazzia Deledda a pénétré en France, introduit par un remarquable article de M. Haguenin dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1903. Le même recueil publiait aussitôt après *Elias Portolû*, traduit par M. Hérelle avec cet art consommé qui sait conserver tout la saveur et le « bouquet » de l'original. M. Ernest-Charles a récemment apprécié, ici même, ce volume, qui fut le premier succès universel de Mme Deledda. Je n'en parlerai donc qu'incidemment dans ces notes, non plus que des deux romans qui lui sont postérieurs, *Dopo il divorzio* et *Cenere* : je m'en tiendrai aux livres de début, d'autant plus intéressants peut-être pour la critique qu'ils sont moins parfaits et qu'on y peut surprendre, dans leurs défauts qu'aucune adresse ne dissimule autant que dans leurs rares qualités, les traits qui marquent la forte personnalité de leur jeune auteur et annoncent un maître du roman.

J'ai eu l'honneur de rencontrer Mme Deledda, l'an dernier, pendant un séjour à Rome. Bien que je n'aime guère à me servir de mes impressions personnelles pour guider mes impressions littéraires, et qu'un auteur vivant ne doive exister pour le lecteur que par ses livres, je ne puis m'empêcher de rappeler ici cette rapide rencontre. Aucune trace de pose, de prétention, ni de vanité, dans cette jeune femme simple, réservée, naturelle et attentive. Aucune trace non plus de ces « déformations » professionnelles qui gâtent quelquefois les écrivains et les artistes. La sincérité de sa nature éclate aux rares paroles mesurées qu'elle prononce : il suffit de la voir et de l'écouter un instant, pour reconnaître ou deviner un de ces êtres qui réussissent à exprimer la vie parce qu'ils la sentent profondément, et non parce qu'ils ont le désir ou la volonté de la traduire en littérature. Pas plus dans sa parole que dans son œuvre, elle ne cherche à éblouir ou à étonner : elle se donne pour ce qu'elle est, avec la même confiance qu'elle met à décrire les paysages comme elle les voit, à raconter les choses comme elle les comprend. De peu de fortune, femme d'un fonctionnaire, M. Madesani, qu'elle a connu en Sardaigne et qui l'a amenée à Rome. elle est d'une modestie et d'une dignité qui la mettent à l'abri des ambitions vulgaires. Elle a écrit, dès l'enfance, ce *qu'elle voyait :* la sincérité, la simplicité, le naturel de son art expliquent peut-être certaines imperfections de ses premiers livres dont elle sera lente à se corriger tout-à-fait, et que je veux reconnaître avant d'aller plus loin.

Le spectacle de la vie ne fournit guère au romancier que des traits isolés, des données incomplètes : anneaux d'une chaîne disjointe, dont quelques-uns parfois sont perdus. Il y a donc, dans son travail, une part importante de reconstruction ou d'hypothèse qui s'impose : elle exige une large expérience des choses humaines. On est parti d'une observation

[1] *Racconti Sardi*, Sassari, 1893. — *Tradizioni popolari di Nuoro*, Rome, 1895. — *Anime oneste*, Milan, 1895. — *La via del Male*, Turin, 1896. — *Il Tesoro*, id. 1897. — *Le Tentazioni*, Milan, 1899. — *Il vecchio della montagna*, Turin, 1900. — *Le Giustizia*, id. 1901. — *La Regina delle Tenebre*, Milan, 1902.

directe des caractères dont on croit posséder les éléments principaux, de faits dont on croit connaître la genèse ou le détail : on se met en route, et tout à coup l'on constate dans sa « documentation » une lacune essentielle que la réalité ne comble pas, ou l'on s'aperçoit que la nature même nous a ménagé quelque surprise qui déjoue tous nos calculs ! Les événements semblaient jusqu'alors se dérouler librement sous nos yeux : voici qu'ils s'arrêtent et s'embarrassent, comme le fil d'un peloton qui se noue. C'est le moment où l'intervention de l' « opérateur » devient nécessaire, comme dans une expérience scientifique qui s'arrêterait net si personne ne la dirigeait. La tâche est toujours délicate : car en aidant l'expérience, il n'en faut point forcer le cours. Ici, elle l'est d'autant plus, que les éléments en sont plus complexes, que l'opérateur a su la conduire jusqu'à un point plus intéressant et que, d'ailleurs, par le fait qu'il la poursuit dans l'ordre immatériel des sentiments, des passions ou des idées, il a pour la diriger une liberté plus grande, et naturellement la tentation et la crainte d'abuser de cette liberté, d'élargir son rôle, d'augmenter sa part de création. La réalité l'a soutenu longtemps : elle lui manque ; il est donc forcé de tirer de sa propre substance la matière de son œuvre qui, jusqu'alors, avait presque une existence indépendante. C'est alors que les plus puissants fléchissent quelquefois, que les plus clairvoyants se trompent, que les plus sincères courent le risque de manquer involontairement à leur sincérité. C'est alors que le sort de l'œuvre se dessine, que la qualité s'en détermine.

On observera avec un curieux intérêt cette espèce de crise dans la seconde moitié de plusieurs des premiers romans de Mme Deledda, entr'autres dans la *Via del male* : aussi longtemps qu'elle a pu suivre pas à pas le développement des caractères, sans recourir à aucune combinaison artificielle d'événements, elle reproduit la nature avec les plus saisissantes qualités de couleur et de relief, elle en fait jaillir la plus intense poésie et son œuvre est vivante, pittoresque, entraînante, admirable. Mais, quand elle en arrive à ces combinaisons, quand elle veut « corser » l'intrigue ou la résoudre, elle tâtonne, elle hésite, elle se trompe : le récit languit, la vérité en devient discutable, le dénouement ne satisfait qu'à peine ; tandis que jusqu'alors on avait l'impression du spectacle même de la vie, on se sent tout à coup gêné par l'artifice du conteur. Cette faiblesse — je la souligne plus peut-être qu'il n'est équitable pour la mieux expliquer — peut déconcerter le lecteur qui veut aller jusqu'au bout de son plaisir ou de son émotion ; elle ne saurait inquiéter les admirateurs d'un si beau talent : ils n'y verront à juste titre qu'un défaut de jeunesse et d'inexpérience, que des tâtonnements qui par leur gaucherie même, attestent la sincérité de l'artiste, que l'impuissance d'une nature profondément poétique et vraie à payer son tribut aux exigences de l'arrangement et de la fiction.

*
* *

M. Haguenin nous a conté la biographie de Mme Deledda en quelques pages qui sont elles-mêmes comme une jolie « nouvelle sarde » toute pittoresque et fraîche. J'en retiens ceci surtout, qu'elle est la fille d'un homme d'affaires (*procuratore*) de Nuoro, qui, après avoir renoncé à son cabinet, pratiqua pour son compte les négoces habituels de la Sardaigne. Ce fait nous explique la richesse et la variété de la galerie de Mme Deledda. Née dans un milieu plus intellectuel, ou exclusivement bourgeois, — c'est-à-dire dans un des milieux où se forment la plupart des écrivains, — elle n'aurait vu défiler devant ses yeux d'enfant que des figures plus uniformes et plus rapprochées du répertoire ordinaire des romans, au lieu de rencontrer, dans l'âge où les premières impressions qu'on reçoit du monde frappent le plus fortement l'imagination et s'y gravent le mieux, tant de personnages originaux, populaires, engagés dans des drames authentiques et variés, dont les caractères bien marqués ajoutent à l'intérêt romanesque de ses livres le charme de l'inattendu. C'est, sans aucun doute, à la profession de son père qu'elle a dû de pouvoir observer sur nature des représentants de toutes les classes d'une petite société, assez primitive encore pour que les individualités y puissent conserver leurs traits les plus accentués. Elle les vit de près, non seulement dans leurs costumes nationaux, dans leurs attitudes naturelles, avec leurs gestes coutumiers, mais dans leur activité quotidienne, dans leurs luttes, dans leurs défaites, dans leurs misères. Elle acquit ainsi la connaissance directe de leurs manières d'être, de leurs sentiments, de leurs passions, de leurs ambitions, et peu à peu l'intuition de leurs secrètes pensées. Elle s'habitua à saisir au vol et à noter les rapports particuliers de leurs âmes frustes et de leurs figures, et ceux aussi de leurs âmes et de leur sol. De là tant de portraits dessinés avec la netteté vigoureuse qu'ont les portraits des anciens maîtres, où les moindres plis du visage sont fouillés avec une patience qui en souligne toute la signification ; de là surtout — comme encore chez les anciens maîtres — des portraits de vieillards particulièrement précis, parce que ces têtes modelées par le pouce habile du Temps livrent à l'artiste des traits plus accentués et plus définitifs. Voulez-vous un exemple ? Voici le portrait de l'oncle Piétro, le vieil aveugle qui ne descend plus de sa montagne.

« ... Il était haut et rigide, avec quelque chose de hiératique dans son visage rosé, aux paupières abaissées, avec un profil aigu et une très longue barbe, d'une blancheur métallique. Il était chauve, avec une couronne de frisons argentés sur la nuque. Les épais sourcils blancs, froncés, trahissaient la continuelle tension de la très fine ouïe aux écoutes, guettant les impressions et les sons du dehors. Il portait le costume de Nuoro, mais avec une toque en peau de renard au lieu du béret. Il se servait d'un léger bâton d'oléandre à tête de chien grossièrement sculptée, et presque toujours il l'étendait en avant ou de côté, dans la recherche d'un obstacle invisible. Quoique d'aspect serein, l'oncle Piétro ne souriait jamais, et ses sourcils ne se défronçaient que lorsqu'il sentait son fils auprès de lui ; alors, dans sa douce sécurité, son beau visage semblait celui d'un patriarche ou d'un saint (1). »

Il serait facile d'extraire de la galerie de M^me^ Deledda nombre de portraits aussi nets, d'une ligne aussi ferme, qui s'incrustent dans la mémoire comme des figures rencontrées dans la réalité et dont on aurait pénétré le secret ; et souvent, deux ou trois touches sobres suffisent à la besogne. J'en détache encore un, celui de l'énigmatique directeur d'un pénitencier qui nous est présenté dans la nouvelle intitulée : *Un petit homme*.

« ... Le directeur, d'âge incertain, était petit, un peu voûté, avec de petits pieds et de petites mains qu'il tenait constamment cachées dans les poches de son long pardessus de drap noir, luisant. Dans son terreux visage imberbe, un grand air de souffrance physique qui tirait les coins de sa bouche grêle ; dans ses petits yeux verts, une indifférence froide, presque cruelle : deux grandes oreilles dressées sur ses cheveux blonds, parfaitement tondus (2)... »

Ces personnages vivent pour la plupart dans la province de Nuoro, ou dans la petite ville du même nom qui en est le chef-lieu. Il est rare que M^me^ Deledda les transporte ou les suive dans d'autres parties de son île. Elle s'en tient, pour eux, au cadre qu'elle connaît le mieux, et les place ou les maintient dans les lieux mêmes où elle a pu les observer. Qu'importe si l'espace est circonscrit ? Il y a partout assez de place pour que des vies puissent être accidentées, dramatiques, émouvantes, variées. Toute la diversité des vicissitudes humaines se manifeste dans les aventures qu'ils traversent ; et ces aventures, malgré leur attrait romanesque demeurent vraisemblables, parce que leur singularité même est déterminée par celle de conditions d'existence assez différentes des nôtres pour nous surprendre. Ces bergers ne descendent de leurs *tancas* à la plaine qu'à de courts intervalles, ces marchands de chevaux ou de moutons dont les affaires sont parfois très compliquées, ces chercheurs de trésors aux imaginations échauffées par d'anciennes légendes, ces gentillâtres qu'on prendrait pour des exemplaires d'une variété d'hommes à peu près disparue, ces sages jeunes filles et ces ménagères économes que la paix des habitudes ne préserve pas des sentiments extrêmes, ont échappé jusqu'à présent au niveau que la civilisation des grands pays promène sur nos têtes. Comme ils sont restés, dans leur île, éloignés du courant général, isolés, plus près de la nature, leurs passions ont gardé plus de force et plus de caractère. Dans un centre populeux, où leur réglementation est indispensable et minutieuse, celles qui s'exaltent au-delà d'une certaine mesure deviennent facilement odieuses ou viles, relèvent alors du criminaliste ou du spécialiste plutôt que du poète ou du romancier, et aboutissent à de banaux « faits divers » plutôt qu'à de belles histoires. Ici, au contraire, dans la liberté plus grande de l'espace plus ouvert, elles conservent une espèce de noblesse ou de majesté primitives qui les relève, fût-ce à travers leurs pires excès. Presque jamais elles ne se confondent avec le vice, et n'en revêtent l'abjection ; les fautes, les erreurs, les violences, les crimes où elles entraînent leurs victimes, paraissent plutôt des épisodes de la lutte séculaire soutenue par les instincts individuels contre les croissantes exigences des besoins collectifs. Aussi, la romancière peut-elle tirer de leurs jeux des effets qui seraient impossibles dans le type social adopté dans des contrées plus avancées, les suivre et les précéder à travers des manifestations dont la violence, ailleurs, perdrait tout intérêt. Nous la verrons, par exemple, mettre en scène un personnel de délinquants, de condamnés, de criminels auxquels elle conserve son indulgence, presque sa sympathie, et assure la nôtre. Et il n'y a point là de paradoxe : ces malheureux ne sont pas de vulgaires malfaiteurs ; ils sont tombés sans trop s'en douter, par maladresse, dans les pièges que leur tendaient des lois trop compliquées pour leur mentalité ; à moins qu'ils n'aient cédé à une poussée un peu brusque de leur sang du Midi, en frappant un rival, en exerçant une « vendetta ». Coupables sans doute, ils n'ont pas de bassesse. Souvent, leur faute est légère, ou d'ignorance, comme celle de ce Pietro Benu (1) qui, moitié de gré, moitié de force, a mangé sa part de l'agneau volé dont se régale une bande de malandrins. On les arrête, on les emprisonne, on les condamne, on les envoie dans des pénitenciers ; là, mêlés aux professionnels du crime, ils se perver-

(1) *Il Vecchio della Montagna*, pp. 13-14.
(2) *Le Tentazioni*, p. 54.

(1) *La via del male*.

tissent, et quand ils sortent, ils sont capables de tout. Ils n'étaient pas mauvais, ils le deviennent. La violence de leurs instincts n'excluait pas en eux un certain sens de la loi morale, à défaut de la connaissance du Code : la répression rigoureuse à laquelle on les soumet ne réussit qu'à les changer en gredins ou en bandits. L'étude de leur déchéance est presque toujours conduite avec une autorité qui surprend, quand on pense à la jeunesse de l'auteur ; et cette étude, par le seul fait de sa sincérité, et sans qu'il y ait là aucun parti-pris, touchera bientôt à la critique sociale ; sans déclamer, sans prêcher, rien qu'en les montrant aux prises avec des mœurs proches encore de la nature, elle souligne d'un trait saisissant la sauvagerie persistante, l'absurde cruauté de nos mœurs judiciaires.

En effet, les institutions et les lois de plus en plus strictes, qu'acceptent aujourd'hui tous les pays civilisés, ont mûri lentement au cours des siècles, parmi des populations qui tendaient à s'unifier autour de grands centres populeux ; elles correspondent aux nécessités d'existence de ces populations très denses, qui trouvent, somme toute, avantage à en accepter le joug. Au contraire, elles ont été introduites brusquement, sans préparation préalable, dans cette île longtemps séparée du monde, demeurée à beaucoup d'égards primitive, et dont les mœurs — à juger par les peintures que nous en avons sous les yeux — sont encore patriarcales et pastorales (1). Comment la population de cette île comprendrait-elle leur raison d'être et leur esprit? Elle ne les accepte qu'en frémissant, comme si elles lui étaient imposées par des volontés arbitraires plutôt que par la force des choses ; elle est toute prête à prendre parti pour ceux qui s'y soustraient contre ceux qui les appliquent ; elle se refuse à sanctionner, par son mépris, les peines cruelles dont ceux-ci frappent ceux-là. Le hasard m'a fait lire, en même temps qu'*Elias Portolù*, le très beau livre de M[me] Selma Lagerloef, si brillamment traduit par M. André Bellessort, *Jérusalem en Dalécarlie*. Les deux ouvrages s'ouvrent par une scène de sortie de prison, et l'on ne saurait rien imaginer qui marque de façon plus frappante la différence entre les pays du Nord, où la vie est réglée, où le principe de la minutieuse réglementation sociale n'est pas contesté, où les lois et tout ce qui touche aux lois inspirent un respect religieux, et ces pays du Midi où le soleil et l'espace invitent à l'indépendance, offrent leurs asiles aux réfractaires, bravent l'art que mettent les hommes à organiser leurs sociétés. Lorsque les portes de la prison suédoise s'ouvrent devant la malheureuse infanticide qui a fini son temps, elle en sort comme enveloppée dans une atmosphère de honte, de remords, de tristesse, d'effroi ; honnie de tous, même des siens qu'elle a humiliés, son châtiment continue après l'expiation ; le mépris public lui rendrait bientôt la liberté plus intolérable que la prison ; il ne lui resterait qu'à s'en aller très loin, si la main d'un brave homme ne se tendait vers elle. Encore ce geste n'est-il point de générosité spontanée, mais de conscience réfléchie : ce brave homme est le père de l'enfant supprimé ; en conduisant à son foyer celle qu'il avait séduite, il paye une sorte de dette, il expie sa part du crime, sans amour, sans élan, et seulement parce qu'il se juge et se trouve aussi responsable. — Au contraire, quand Elias revient dans la maison paternelle en quittant son pénitencier, la famille lui fait fête, on mange et on boit gaiement, les voisins viennent lui souhaiter de ne pas retomber de cent ans dans un pareil malheur, — dont chacun d'eux se sent peut-être plus ou moins menacé. Et cela ne signifie point que les paysans de la Sardaigne sont plus mauvais ou plus malhonnêtes que ceux de la Dalécarlie : ils appartiennent simplement à un autre état social, ils vacillent dans un monde hérissé de surprises; et s'il est vrai, comme l'a dit quelque part l'apôtre Paul, que *le péché c'est la loi*, — ils ne sont pas encore assez pénétrés de toutes les lois nouvelles, qui créent de nouveaux péchés, pour écraser le pécheur sous leur anathème. — M. Haguenin l'a très bien dit : les romans de M[me] Deledda sont « la méditation..... des impressions innombrables que lui ont laissées les hommes et les choses de sa chère Sardaigne ». Leur fruste originalité doit beaucoup à la rudesse primitive des aspects, des mœurs et des âmes qu'elle y décrit.

*
* *

M[me] Deledda ne s'en tient pas à l'observation directe des mœurs de la Sardaigne : elle en a constamment le passé dans la mémoire. Les locutions, les proverbes, les usages locaux, les traditions, les chansons populaires tiennent une place importante dans ses romans. Elle se plaît à les conserver, elle s'attarde parfois à les décrire avec une amoureuse minutie, et plus longuement peut-être que ne l'exigeraient les bonnes règles de la composition. Ces intermèdes ralentissent un peu l'action du roman, c'est vrai ; mais, en revanche, ils enrichissent, si l'on peut dire, l'orchestration de la symphonie, par des notes aux sonorités plus prolongées; ils montrent les racines qu'ont les personnages dans le sol d'où il sont issus, et qu'ils sont de même origine que leurs légendes et leurs refrains, que leurs superstitions et leurs croyances. Une chanson qui passe au bon moment relie en quelque sorte le thème individuel du récit

(1) Cf. l'*Isola del Sole*, où M. Luigi Capuana a noté des traits analogues dans le développement de la Sicile.

au vaste développement collectif, à l'*histoire* dont il n'est qu'un épisode. Quand nous voyons des personnages, engagés dans une forte aventure de passion, accomplir lentement et pieusement les rites de quelque pèlerinage ou de quelque cérémonie fixée par de séculaires traditions, nous sentons mieux à quel monde particulier ils appartiennent.

J'en dirai autant des descriptions. Elles sont souvent assez développées. Parfois même, elles admettent une partie historique un peu fastidieuse : et si, par exemple, Orolà ne possède d'autre monument qu'une église pisane, construite vers 1100, il nous est bien indifférent de savoir qu'Antoine de Tharros rapporte qu'à l'époque des invasions sarrazines elle possédait encore d'importants vestiges de la domination romaine (1). Mais, à l'exception de ces légères « excroissances », elles ne renferment rien d'artificiel, rien de plaqué. Comme dans les portraits, l'abondance des détails précis, observés avec justesse et notés avec vigueur, concourt à leur effet d'ensemble, à la fois réaliste et poétique. Elles ne se bornent d'ailleurs pas à transcrire les paysages : elle rendent le ciel, l'atmosphère, la saveur de l'air, les fortes odeurs des pâturages, l'ampleur des aspects étendus aux pieds des sommets. Il y a certainement des écrivains plus « peintres », et qui savent rendre avec autant d'art, par des mots, l'aspect d'une contrée spéciale, avec ses lignes, ses formes, ses couleurs : je n'en connais aucun qui sache mieux en dégager la poésie.

Et l'on voit ici l'avantage qu'il y a pour un écrivain à tenir par de profondes racines à la terre d'où sortent ses héros, on voit tout ce qu'il gagne à rester dans le pays qui lui fournit la matière poétique ou la trame de ses récits. Surtout quand ce pays a conservé des caractères anciens, des traits nettement marqués, des mœurs à soi, une vie individuelle qui ne se confond pas encore dans l'universel nivellement de la modernité, — et pour tout dire en un mot, quelques bons restes de sauvagerie. Autour de nous, le monde s'unifie avec une rapidité incroyable. Le moment n'est pas loin où, si les aspects du sol conservent encore d'une contrée à l'autre quelque différence, il n'y en aura plus aucune dans le costume ni dans les mœurs, dans les sentiments ni dans les idées. D'un pôle à l'autre, partout où il y a des hommes blancs (et je crains que les jaunes ne finissent par leur emboîter le pas), il auront la même manière de goûter la vie, les mêmes modes de sensibilité et d'imagination. Ils ressembleront de plus en plus à des objets coulés dans un même moule : on leur aura appris, dans la même école, les mêmes rudiments des mêmes sciences; ils auront tous fait les mêmes voyages, en descendant dans les mêmes hôtels où ils auront goûté les mêmes sauces ; tout ce que l'ingéniosité humaine peut inventer pour détruire la variété de la nature aura été mis en œuvre ; et l'Europe, avec ses dépendances, sera mûre pour le Volapuk ou l'Esperanto. Je me figure qu'alors, pour nos fils et peut-être déjà pour nous, ce sera une joyeuse surprise que de rencontrer ces peintures d'une société si proche de nous par la date et qui nous paraîtra si reculée : on dirait qu'il y a dans les pays que baigne la belle mer azurée comme un parti pris instinctif de rester jusqu'au bout fidèle à la forme de civilisation dont ils ont été le berceau, — et qu'il y a dans le beau talent, si « méditerranéen », de Mme Deledda, comme une étincelle du génie auquel nous avons dû l'Odyssée.

ÉDOUARD ROD.

(1) *Anime oneste*, p. 2.

SENSATIONS D'ALSACE

Le Parfait village.

Suite (1).

... Ils sont là tous trois, le Henri, sa mère « la Louise la Cate » (Louise-Catherine) et la jeune « Charité », sa sœur aux cheveux blonds, devant leurs assiettes en terre à moitié vides. A côté, dans l'étable, on entend ruminer les vaches, plus loin, grogner les porcs, et il vient de tout ce coin une odeur de chaude animalité. D'ordinaire, quand je leur rends visite le soir, à la chandelle, les Papelin m'accueillent avec satisfaction et se croient obligés non seulement de toujours m'approuver, mais encore de rire dès que j'ouvre la bouche, pour m'indiquer le grand plaisir qu'ils prennent aux plaisanteries que je ne puis manquer de vouloir faire... Ils rient alors tous ensemble, sans hésiter, d'un rire sonore et inextinguible, qui secoue et ballotte la large poitrine de la mère Papelin, va faire trembler, au fond de la salle, les pots rangés sur la crédence, trouble de l'autre côté du mur, les ruminants dans leur sérénité et s'engouffre ensuite dans le manteau noir de la cheminée...

Mais ce soir ils ne sont pas en train. Ils ne me trouvent pas drôle. Ils rient très peu, du bout des dents.

— Tiens, où est donc l'Albert? demandé-je en voyant inoccupée la place du cadet de la maison.

Ils se consultent un instant du regard, puis le Henri me répond :

(1) Voir la *Revue Bleue* du 30 juillet 1904.

— He bien, voilà, Monsieur, l'Albert est parti ce matin, par rapport au service.

Comment ? déjà ? nous sommes au mois d'août et les recrues allemandes ne sont appelées sous les drapeaux qu'en octobre.

Mais le Henri me tire d'erreur. L'Albert devait bien, en effet, accomplir ses deux ans de service militaire en Allemagne, à partir du mois d'octobre. Il était même désigné pour l'infanterie de la garde, à Berlin, où l'on envoie volontiers les jeunes conscrits de la frontière qui ont besoin d'être fortement germanisés. Ils sont là-bas près du soleil auguste et militaire. Ils voient l'Empereur au lieu d'entendre seulement parler de lui ; ils ont, simples soldats, des galons au col, et l'air de la capitale ou de Potsdam, qu'illustrèrent tant de grenadiers géants du grand Frédéric, leur est, pense-t-on, extrêmement propice. L'incorporation dans la garde a toujours passé pour un excellent moyen de persuader les cœurs ; aussi n'a-t on pas ménagé cet honneur au jeune Ban-de-la-Roche, qui peut se flatter, en grande majorité, d'avoir présenté les armes à Sa Majesté Impériale aux portes même de son palais. Ces troupiers d'élite n'en parlent pas mieux l'allemand pour cela, quand ils reviennent du service, et quoiqu'ils aient défilé à plusieurs reprises, d'un pas rythmé, « Unter den Linden », les tilleuls du pays natal leur semblent répandre un parfum bien plus doux que ceux de la fameuse allée.

En fait, ils ne rapportent point de Berlin une somme d'idées allemandes, mais seulement quelques lithographies en couleur, ou leur visage photographié au dessus d'un uniforme de soldat. Ils pendent ces témoignages de leur vie prussienne à côté de quelques souvenirs de leur « confirmation », dans la grande chambre de la maison, où ils les admirent parfois, en famille, et tout est dit. On ne se souviendra guère des années passées au régiment que pour recevoir avec bonté les soldats éreintés que les manœuvres amènent, chaque automne, dans la montagne : ceux-là, souffrant ce qu'on a souffert soi-même, seront gavés, et couchés dans la plume.

Mais la France est si proche du Ban-de-la-Roche, on en voit si bien les montagnes et les villages, là-bas, du côté de Saint-Dié, que tous les enfants du pays n'envisagent pas avec placidité, quand vient l'année fatale, la nécessité de porter le casque à pointe, fût-il orné d'un large panache blanc. Un grand nombre d'entre eux, attirés par le poteau tricolore, abandonnent brusquement, quelque temps avant la date de leur incorporation, le toit paternel, qu'ils ne reverront plus jamais, et, déserteurs résolus, passent en France où, presque toujours, n'ayant pas le temps de se faire naturaliser, ils sont dirigés sur la Légion étrangère. Encore leur faut-il ruser, pour franchir la frontière sans paraître suspects aux gendarmes, lesquels suivent d'un œil fort méfiant et très méchant tous les grand enfants qui vont, comme cela, se promener du côté des « Welches »...

Et puis, au jour fixé pour le rassemblement des recrues, on s'aperçoit que tel conscrit de Waldersbach, ou tel autre de Solbach, manque à l'appel ; on sait tout de suite ce que cela veut dire, on dresse de péremptoires procès-verbaux, des « protocoles », comme disent les Allemands et les Alsaciens, et l'on s'applique à faire toutes sortes de misères aux parents des déserteurs : ils payent des amendes et n'ont, pour toute consolation, que la certitude de ne plus jamais embrasser les « petits » qui s'en sont allés, le cœur gros, eux aussi, chercher dans l'antique patrie une pauvre vie de peines et de soucis... Et tout cela finit très mal, à l'inverse des contes de fées... Mais il y a encore de braves gens, dans les montagnes d'Alsace !...

Eh bien, c'est l'aventure de l'Albert. On le sentait, depuis quelque temps, de moins en moins disposé à subir les honneurs de la garde auxquels un bureau de recrutement soucieux des intérêts de l'Empire l'avait destiné, et ce matin, à la suite de vifs reproches que sa mère, la Louise la Cate, lui fit d'avoir été s'enivrer... un peu... chez l'aubergiste du village, il a pris ses hardes du dimanche et a disparu.

— Il est bien sûr allé chez sa marraine, à Saint-Dié, dit la mère Papelin. Si seulement il avait attendu la fin de ses deux ans, comme « n'y en a » qui font !

Car, à présent, s'il est parti avec l'intention de déserter, il est perdu pour elle... Il ne pourra plus revenir au pays. Les jeunes Alsaciens qui quittent irrégulièrement leur foyer avant d'avoir chaussé les bottes d'ordonnance le quittent pour la dernière fois. Ils sont à jamais « déracinés ».

Aussi, tout ce que des paysans peuvent ressentir de chagrin trouble à cette heure l'âme de mes amis Papelin. Mais alors que nous autres citadins, que l'éducation et le milieu n'ont certes pas aguerris contre les émotions, nous nous laisserions dominer, en pareille occurrence, par notre angoisse, ces campagnards placides manifestent à peine leur inquiétude. Ils souffrent, mais ils restent calmes. Ils ne disent rien. Seules, les larmes qui coulent sur les joues de la Louise la Cate, révèlent la douleur maternelle.

Je m'assieds près d'eux et je respecte leur affliction silencieuse. Puis je demande :

— Sait-on déjà au village que l'Albert s'en est allé ?

— Oh ! non, répond le Henri, et il ne faut pas

qu'on le sache. Il sera toujours temps. Ça ne regarde pas les voisins.

Ça ne regarde pas les voisins... Voilà un principe d'existence que les Solbachois observent tous également. Ils sont discrets. Ils se méfient des « ragots » et n'aiment pas à livrer leurs affaires de famille à la curiosité d'autrui. Les femmes sont bavardes et vont jaser chaque soir « sur la fontaine », mais ce qui doit être tu est tu. On a sa fierté !

— Demain, dit tout d'un coup la Louise la Cate en s'adressant à sa fille, demain tu iras à Saint-Dié pour voir si l'Albert y est et pour tâcher de le ramener. Mais tu feras bien attention qu'on n'en sache rien.

C'est décidé, et la blonde Charité, dont les cheveux sont partagés exactement sur le front, comme le veut la coutume protestante du pays, et bien lissés de droite et de gauche, songe à présent à son grand voyage du lendemain. Elle se lèvera à l'aube, elle fera la route à pied jusqu'à Sales, sur la frontière, bien que le chemin de fer mène jusque là, et prendra ensuite la diligence... Quand on se rend dans une ville aussi considérable que Saint-Dié, il est bien évident qu'on ne peut faire autrement que de revêtir ses plus beaux atours. D'ailleurs, à quoi serviraient les habits de fête, si on ne les mettait pour aller à la ville ! Charité tirera donc de son armoire sa robe noire, celle que l'on acheta naguère à Strasbourg même, et cet atroce petit chapeau à plumes qu'elle pose de travers sur sa tête et qui lui donne un air si parfaitement ridicule. Cette idée la réjouit un peu. Mais elle sait qu'elle devra être prudente, pour ne pas éveiller l'attention du village (sa visite à la marraine de Saint-Dié ne regarde pas les voisins), et, en partant, elle cachera au fond de son panier le petit chapeau atroce qu'elle exhibera avec tant de plaisir dès qu'elle sera dans la vallée...

— Et puis, dit-elle, pour qu'on ne voie pas ma robe, je mettrai « mon bleu tablier ».

... Le silence, alors, les reprend tous trois. Ils restent là pensifs, à la table où palpite et fume la chandelle; la lumière vacillante, qui laisse presque toute la salle dans l'ombre, va et vient sur le bonnet blanc de la mère Papelin, joue sur le nez drôlichon du Henri, et caresse les cheveux si blonds de la jeune Charité, dont l'âme, déjà, voyage sur la route de France.

A côté, dans l'étable, on entend toujours les vaches qui ruminent et tirent sur leur chaîne.

*
* *

Il n'y pas bien longtemps on voyait encore, lorsqu'on portait en terre quelque habitant de Solbach, deux villageois précéder le convoi en jouant de la clarinette, de la « flûte à bec », comme on dit au pays. Les musiciens, sorte de pleureurs d'un nouveau genre, essayaient en vain de tirer de leurs instruments des notes funèbres, et la cérémonie empruntait à leurs improvisations obstinément légères, un caractère un peu bizarre.

La clarinette était du reste en usage depuis plus d'un siècle aux offices de l'église de Solbach, où elle a été remplacée récemment par un harmonium. Sa sautillante musique suppléait à tous les grondements de l'orgue et donnait à la population solbachoise la somme de poésie religieuse qui lui était nécessaire.

C'est ainsi qu'à force d'accompagner le chant des psaumes, la clarinette, qui n'est guère destinée, d'ordinaire, qu'à faire danser filles et garçons, prit à Solbach un caractère en quelque sorte sacerdotal, jusqu'à paraître indispensable et d'une musique triste à la cérémonie la plus grave du monde. Ses notes guillerettes s'égrenaient sur le drap noir des cercueils, et faisaient pleurer.

Ce qu'il faut goûter ici, c'est le silence. Il est délicieux et continu, l'été durant. Solbach, qui est le village lointain, est aussi le village silencieux. Rien ne trouble son repos au soleil que le bruit frais de l'eau qui coule dans les prés et dans les fontaines, et celui des faux que les paysans aiguisent ou martèlent.

C'est qu'il n'y a point de voitures qui passent, ni — les dieux en soient loués ! — de féroces automobiles, ni même de marmots qui crient ou se disputent. Ce village de 160 habitants contient un nombre d'enfants presque insignifiant ; il y en a juste 9 sur les bancs de l'école, et ces 9 gaillards ne font pas beaucoup de vacarme, malgré toute la bonne volonté qu'ils y mettent. Parfois seulement, j'entends de ma fenêtre, derrière les géraniums, un grand bruit de sabots qui frappent très vite sur la route : ce sont nos gamins qui dégringolent du Haut-Village vers Fouday à l'heure de « l'instruction religieuse » que leur donne M. le Pasteur.

Solbach, qui n'a pas de chevaux, ne possède point de chiens non plus. On a dit autrefois aux habitants de Solbach, du temps de leur plus dure pauvreté : « Un chien est une bouche inutile à nourrir. Prenez plutôt un chat, qui tue les souris, si vous ne pouvez avoir un cochon. » Et ils ont renoncé aux chiens et ils ont accueilli les cochons et les chats.

Et leur village est calme. Mais la vie le remplit, mais la vie y chante sans cesse une chanson harmonieuse et douce dans le bruit de l'eau qui se précipite parmi les prairies et qui tombe en courbes cristallines des fontaines nombreuses. Ah, cette eau qui coule inlassablement dans l'herbe et dans la pierre creusée, comme rien qu'à l'entendre, on la devine limpide et fraîche ! Elle est la musique du paysage, elle est le chœur qui célèbre les louanges de la

nature, elle est la phrase familière qui plaît, elle est le « motif » abondant qui rappelle la vie toujours en chemin, toujours répandue, toujours féconde !

Autour du village, on entend dans les prés, à intervalles réguliers, les paysans aiguiser leurs faux.

Le métal qui gémit sous le frottement du silex dit à tout instant le travail obstiné des habitants. Le soir, quand ils reviennent des champs, ils font encore résonner l'acier de leurs faux, leurs dociles pourvoyeuses, jusqu'à la tombée de la nuit ; car alors, assis devant la porte de sa maison, l'outil posé à plat sur quelque pierre servant d'enclume, chaque travailleur repasse et égalise longuement sa lame, à petits coups de marteau, pour la besogne du lendemain.. « Toc, toc » sur la faux... « toc, toc » encore, en la tournant et retournant, comme font les forgerons leur fer.

L'acier vibre et les fontaines bavardent, et ce sont là les grands tumultes du parfait village, l'été durant.

* * *

Les fontaines bavardent... Ces fontaines champêtres de Solbach, elles sont le luxe du village... On en a mis partout. Au Haut-Village, au Bas-Village, les fontaines abondent et versent l'eau du torrent voisin depuis des années et des années : seule la glace hivernale brise leur jet prodigue... Oh, elles ne disputent point leur grâce ancienne aux fontaines publiques de Fribourg en Brisgau, ni leur beauté ensoleillée à celles qui firent la renommée de tant de villes italiennes!... Elles sont d'une simplicité que rien n'égale, formées d'une cuve allongée et point très profonde — bassin de grès rose — où se répand l'eau bruissante qui jaillit d'un grossier tuyau. Ce sont des ouvrages primitifs. Solbach n'en eut point voulu d'autres. Ça et là même, au Haut-Village, vers les sommets, le bassin de pierre rose est remplacé par un ou deux troncs d'arbres creusés qui reposent sur terre, l'un au bout de l'autre, dans l'herbe courte. Mais l'eau qu'elles fournissent, les fontaines roses ou les fontaines d'écorce, l'eau qui chante et qui brille, nous attire aussi sûrement que le feu captive les oiseaux. Une eau si claire est, ne nous y trompons point, ce qu'il y a de plus pur au monde : on ne passe pas à côté sans être tenté de la recueillir... Elle appelle nos mains et nos lèvres, et nos regards y plongent avec délices, en même temps que nos doigts. Elle me semble, à moi, un peu ensorcelante...

Les bonnes gens de Solbach n'ont point cette idée. Ils possèdent une fontaine pour chaque groupe de 5 ou 6 maisons et la font servir à toutes sortes d'usages. On s'y débarbouille, on y nettoie les concombres, les salades et les carottes, on y mène boire le bétail et on y lave le linge. Il arrive même qu'on l'y laisse tremper durant toute une nuit ou plus longtemps encore ; on a confiance dans les fontaines et dans ses voisins. Mais qu'importent ces souillures ménagères ? L'eau qui retombe plus limpide, a vite fait de chasser les impuretés des fontaines où le ciel, de nouveau, se mire complaisamment.

A Solbach, du reste, elles n'ont pas pour seule fonction de pourvoir d'eau les habitants. Elles y jouent en quelque sorte un rôle social. C'est aux fontaines que l'on se rencontre et que l'on se préoccupe de son prochain ; c'est là que l'on prend des nouvelles les uns des autres et que l'on traite des affaires du village. Les fontaines de Solbach sont bien restées ce qu'étaient les fontaines banales des bonnes cités d'autrefois, où les commères s'en allaient, jupes retroussées, conter maints propos sous prétexte de puiser un seau d'eau fraîche... Ce sont les dernières fontaines où l'on cause... On n'y voit point, au surplus, que des villageoises sans importance, et celle du Bas-Village, qui se trouve en face de chez les Papelin, réunit la meilleure société de notre petit coin. M. le Maire, aubergiste dans ces parages, y vient lui-même remplir sa cruche, sa femme y donne audience et le Henri y abreuve ses deux bêtes lorsque le troupeau rentre des Hauts, vers sept heures du soir. Les vaches, en passant, agitent leurs sonnailles qui semblent fêlées, font quelques cabrioles, d'ailleurs disgracieuses, comme pour se rappeler qu'elles furent veaux, et la gaieté des assistants devient générale... La mère Papelin, qui, depuis un nombre considérable d'ans, voit tous les soirs ses vaches se livrer à de si folles gambades, se tient les côtes de rire, et ses seins sont agités de mouvements convulsifs. Elle préfère, du reste, les porcs, qu'elle soigne avec tendresse. « J'ai toujours aimé les cochons », dit-elle.

Elle crie d'une voix formidable pour appeler sa fille, comme s'il était arrivé quelque grand malheur : il ne s'agit que d'éplucher les haricots. « Charité !... Charité ! »... « Bien sûr, ajoute-t-elle, qu'elle est de nouveau « sur » la fontaine ! »

Et Charité est, en effet, « sur » la fontaine (car on ne dit pas, à Solbach, aller « à » la fontaine, mais bien « sur » la fontaine). Elle y a porté son seau et son linge, retrouvé deux ou trois voisines, ainsi que le fils du Chasseur, et l'on bavarde, on bavarde à l'envi...

* * *

Il est très tendre et très plaisant, le parler des femmes de Solbach, et je l'écoute avec attention. Il n'a de rusticité que ce qu'il faut pour être savoureux. Le timbre de la voix et la prononciation ne sont point gâtés par ce je ne sais quoi de vulgaire qui ferait reconnaître les gens du commun rien qu'à

leur parole. Les Solbachoises sont des campagnardes affinées. L'air des Vosges, le chant de leurs fontaines, une instruction réelle et toute la « manière d'être » de ce village plein de grâce, où de vieux et sages préceptes sont encore agissants, leur ont assez délicatement façonné l'âme. Le métal de leur voix n'est pas grossier; à part la mère Papelin qui semble désireuse, quand elle gourmande sa fille, de se faire entendre des bourgs de la vallée, elles s'expriment doucement. Enfin la Providence, qui les protège, leur a épargné, à ces demi-lorraines, l'accent lorrain et elles n'ont de franc-comtois que le chapeau !

Et puis il y a du pittoresque dans leurs expressions. Leurs locutions, leurs tours de phrases sont amusants et l'on retrouve aussi, çà et là, dans leurs discours, de vieux mots français, auxquels nous ne sommes plus accoutumés ou qui n'ont pas gardé communément leur valeur ancienne. Par ainsi, on se peut croire transporté, en les écoutant, dans quelque coin d'une France de jadis ou tout au moins de naguère. D'autant que tout ce qui nous entoure, à Solbach, à part le costume, activerait au besoin l'illusion. « Voici M. le prédicant », disent-elles en voyant passer le pasteur du pays... et Charité Papelin m'avertit ensuite : « Nous laisserons *une clarté* ce soir, si monsieur va à Waldersbach et rentre après neuf heures ». Tantôt c'est une façon de prononcer, toute particulière, qui étonne : on dit toujours « en d'zous », jamais « en dessous », en faisant sentir les deux *s*. Tantôt un mot d'origine allemande qui se glisse, à la faveur d'un vêtement welche, dans le langage français, à côté d'un vocable patoisé venu tout droit d'Italie en Lorraine... pour être alsacien : « La robe de M. le prédicant est de *ferbe nère*. » Tantôt une épithète qui ne se trouve pas à sa place et qui, loin de paraître gênée de sa situation fausse, y gagne un aspect comique. C'est ainsi qu'à Solbach il n'existe point de « bonnets blancs », mais seulement de « blancs bonnets », point de « tabliers bleus », mais de « bleus tabliers », et qu'on n'y a point coutume de dire : « c'est un pot jaune », mais « c'est un jaune pot », ou une « brune vache », ou un « gris chat » etc.

Il est aussi à remarquer que, pleins d'indifférence à l'égard de la distinction des genres, les Solbachois ont une tendance générale à mettre tous les substantifs au féminin.

— J'admire chaque jour les dahlias de votre jardin, dis-je à M^me^ Bernard, la femme du maire, pour lui faire un peu la cour. Ils sont magnifiques.

— Vous trouvez ? me répond-elle avec quelque plaisir. Vous êtes très aimable... C'est vrai, qu'elles sont bien belles.

Me voilà prévenu. Cela m'apprendra à prêter aux dahlias du Ban-de-la-Roche un genre auquel ils n'ont évidemment aucun droit et à oublier que les femmes du pays ont exercé sur la langue qu'on y parle une influence telle que les mots masculins les plus authentiques ont complaisamment changé de genre. On conçoit bien, en tout cas, que si des mots usuels comme dahlia se sont féminisés, les mots qui semblent nouveaux au bon vieux village de Solbach, qui n'y font pas figure depuis longtemps, qu'on y emploie pour la première fois, quitte à ne les pas bien entendre, n'échappent point à la règle commune. Ainsi on n'y aura jamais de discussion grammaticale sur ces grosses machines qui labourent brutalement les routes dans des flots de poussière, et l'Académie elle-même dût-elle émettre une opinion contraire, on y dira toujours, quand on se hasardera à prononcer ce vocable extravagant, *une* automobile.

... Et tenez, lorsque je vous affirmais que mes excellentes amies de Solbach avaient une façon à elles d'exprimer les choses, n'avais-je point raison? Ecoutez, je vous prie, M^me^ Bernard et M^me^ Papelin, déjà nommées, qui, en cette heure de palabre vespérale, « d'zur » la fontaine du Bas-Village, se sont prises, un peu, de querelle, malgré la grande urbanité des manières du pays. M^me^ Papelin, qui, d'ailleurs, « monte comme une soupe au lait » aux moindres discussions, reproche à M^me^ Bernard, sa voisine, de s'approprier les œufs que ses poules, — les poules Papelin — vont pondre maladroitement dans le poulailler Bernard. Le fait est que le cas est grave (il se réprésente d'ailleurs plusieurs fois par semaine). A qui appartiennent les œufs que nous qualifierons de forains? M^me^ Bernard estime que, dans l'espèce, il lui appartiennent incontestablement. « Et puis, s'écrie-t-elle pour clore la dispute, *si vos poules pondent parties*, ça n'est pas de ma faute! »

« Si vos poules pondent parties »... c'est-à-dire si elles s'en vont, si elles quittent leur poulailler domiciliaire pour pondre ailleurs, — voilà qui est du cru... Et n'est-ce pas d'une hardiesse de tournure bien amusante?

... Mais voici que le soleil a disparu derrière les montagnes, brusquant soudain les adieux, et que les foyers se sont allumés dans les maisons. La réunion au bord des vasques de pierre prend fin. Le groupe des femmes bavardes se disperse. Bruit de sabots. Des rires qui sonnent, des voix qui appellent, des exclamations en patois. C'est fini. En cercle autour de l'eau qui tombe, plus rien que les pieux d'un palis coiffés chacun d'un pot oblong de terre vernissée que le soleil a séché. Et seules les fontaines, qui jasent toujours, continuent la longue causerie.

*
* *

Il manque aux femmes de Solbach quelques coquets atours d'un temps où le vêtement avait du cachet. Le village a perdu, à cet égard, de n'être pas plus alsacien : le pittoresque du costume y fait défaut, les accoutrements originaux dont s'enorgueillissent tant de bourgs de la vallée rhénane y sont inconnus et le large nœud de ruban qui balance ses quatre ailes noires sur la chevelure des paysannes d'Alsace en est banni. Point de jolies jupes rouge vermillon ou vert pomme, point de fines chemisettes blanches aux manches courtes, point de tabliers de soie, point de bonnets en vieille étoffe parsemée de bouquets, point de « vorsteckers » guillochés d'or. Le type classique de l'Alsacienne en costume de fête, qui a servi à créer des légions de poupées incassables ou non, disant maman, papa, etc... ne se retrouve pas, hélas, au Ban-de-la-Roche.

Le Ban-de-la-Roche n'est point remarquable par le costume. Les habits de travail y sont quelconques et les habits du dimanche grotesques. Le dimanche, les villageoises, les jeunes filles surtout, jouent à « la dame »; elles portent des corsages à revers et à parements et des chapeaux garnis de plumes qui font l'effet de ces toquets qu'on met aux singes savants. Leur candeur champêtre devient gaucherie ridicule sous leurs oripeaux d'occasion, et subjuguées par les modes de la ville, où quelques unes d'entre elles ont été en « condition », elles sont tout simplement comiques. Elles se « déracinent » sur place rien qu'en mettant leurs belles nippes des grands jours pour se rendre au culte dominical.

La semaine durant, elles se coiffent, afin de se garer du soleil, d'un si joli chapeau, le chapeau franc-comtois, bouclier de paille tressée et brillante, galette ronde et blonde traversée d'un ruban de velours noir, chapeau de bergère qui serait presque romanesque, chapeau galant qui les ombrage on ne peut mieux et qui les rend charmantes, bien qu'elles ne soient pas jolies (car, j'ai le regret de le déclarer, le Ban-de-la-Roche ne possède guère de jolies filles)!

Mais il ne conviendrait pas de fréquenter l'église ni les foires des environs avec ce chapeau-là, et le dimanche est le jour du toquet de singe.

Qu'elles coiffent le bavolet, le chapeau de paille ou la capote à plumes, les femmes du Ban-de-la-Roche, dociles à la règle commune que le protestantisme leur a proposée, portent les cheveux exactement séparés sur le front et lissés aux tempes.

*
* *

Quand je me réveille le matin, dans ma chambre blanchie à la chaux, chez Hussard, ce que j'aperçois avant toute chose est un petit placard pendu au mur, encadré de branchages de sapin et sur lequel des lettres brodées de couleurs vives tracent le verset suivant :

« Ma maison et moi nous servons l'Eternel. »

En bas, dans la grand'chambre de la famille Papelin, celle qui contient le métier à tisser, un autre placard, tout aussi biblique, proclame :

« Venez à moi, vous tous qui êtes *travaillés* et chargés, et je vous soulagerai (Math., XI, 28).

Et ailleurs, dans les autres chambres, ce sont d'autres paroles évangéliques, sur d'identiques placards bien en vue, encadrés souvent de la façon la plus laide du monde ou pomponnés de fleurs artificielles. Et ainsi, chez tous les habitants de Solbach, c'est une profusion de placards et de versets qui permettent en quelque sorte de lire la Bible sur la muraille. Dans la maison du Chasseur on lit, dès l'entrée :

« Ces trois vertus demeurent, la foi, l'espérance et la charité (I. *Corinthiens*, XIII, 13), » et tel autre Solbachois, qui n'est pas à la vérité l'aubergiste du lieu, a arboré le verset que voici :

« Soit que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez autre chose, faites tout à la gloire de Dieu (I. *Corinthiens*, X, 31). »

Tous ces petits mots rouges ou dorés sur du papier blanc encadré sans goût, que les générations du village ont eu tour à tour sous les yeux depuis une centaine d'années, diraient assez à eux seuls que Solbach est protestant.

Il l'est, en effet, dans sa totalité, comme la plupart des autres bourgs ou villages du Ban-de-la-Roche : nulle âme catholique dans aucune des trente-cinq chaumières fleuries d'hortensias et de géraniums, nulle robe de prêtre, jamais, dans quelque jardinet proche de l'église et bien tenu où il conviendrait que M. le curé soignât ses roses. Ceci l'éloigne de la Lorraine et le rapproche de l'Alsace, encore que la majorité des Alsaciens soient catholiques. Mais si j'ai appelé Solbach le parfait village, je ne prétends point que ce soit le protestantisme qui lui a donné sa perfection.

C'est le culte luthérien qui règne en maître à Solbach, et c'est l'un des pasteurs du Ban-de-la-Roche, celui de Fouday, qui vient y faire le prêche le dimanche, de quinzaine en quinzaine. Les autres dimanches, les paysans de Solbach se déplacent à leur tour, pour assister au sermon hebdomadaire à Fouday, village de la vallée.

Les bonnes femmes de Solbach, et d'ailleurs les hommes en grande partie aussi, sont d'une piété exacte et suivent les offices religieux avec ponctualité. Et quand M. le prédicant commence le culte, ses paroissiennes, pleines d'humilité, plongent leur vi-

sage dans leurs mains et ne le relèvent que pour entonner les cantiques. Elles n'en profitent point pour dormir et elles sont attentives à suivre, du mieux possible, les exhortations de leur ministre.

Solbach, du reste, doit sa véritable existence à l'un de ses recteurs, l'un de ses prédicants d'autrefois, le « papa Oberlin », comme l'appela toute la contrée, et il a accoutumé depuis cette époque d'observer d'une façon consciencieuse les préceptes de « Monsieur le Pasteur », surtout ceux du papa Oberlin. Ainsi les textes évangéliques, qui s'étalent sur les murs de toutes les chambres et offrent à la méditation persévérante d'un chacun leurs règles de morale ou de piété, ne sont que la reproduction de ceux que M. le Pasteur Oberlin imprimait lui-même et distribuait de ses propres mains à ses ouailles, pour les habituer à de salutaires pensées.

Ainsi encore, les femmes du village, afin de n'invoquer jamais en vain le nom du Créateur, non seulement ne jurent point, mais ne s'écrient pas, à tout propos, comme nous faisons volontiers : « Ah mon Dieu!... » dans un moment de surprise, de joie ou de crainte. Non. Elles s'observent : elles disent : « Ah, mon... » et elles s'arrêtent court, se souvenant des recommandations que leurs mères leur ont transmises, et si le mouvement de leur passion est trop violent et les emporte au-delà de toute retenue, elles vont jusqu'à proférer : « Ah, mon Père ! »... et le nom de Dieu, de toute manière, est épargné...

Or, c'est aussi M. le Pasteur Oberlin, de vénérée mémoire, qui enseigna jadis cette exemplaire modération à leurs dociles aïeules.

*
* *

D'ailleurs, que n'a-t-il pas enseigné, M. le Pasteur Oberlin? Il a été, à proprement parler, le second créateur du Ban-de-la-Roche — le premier avait laissé fort à faire — et il est temps que nous donnions une idée plus complète de l'œuvre prodigieuse de cet évangéliste, dont le préfet impérial du Bas-Rhin, Lezay-Marnesia, ne craignait pas de dire que « c'était un homme presque divin ».

Ayant pris possession de son poste de pasteur à Waldersbach — l'une des deux paroisses de la région — en 1767, il l'a occupé jusqu'au 1er juin 1826, jour de sa mort : et ces cinquante-neuf ans d'exercice, il les a passés — ceci est à la lettre — à faire du bien au pays. Il a transformé ce canton des Vosges absolument comme le *Médecin de campagne* de Balzac a transformé certaine vallée des Alpes, peuplée de crétins. Ce que « le bon Monsieur Benassis » a entrepris pour renouveler sa propre existence et pour dominer les chagrins que l'amour lui avait causés, Jean Frédéric Oberlin, qui ne croyait pas que son ministère paroissial se bornât à prêcher le dimanche, l'a accompli parce que sa foi chrétienne lui commandait d'y consacrer toutes ses forces. Mais il y a entre l'œuvre d'Oberlin et celle du héros balzacien toute la distance qui sépare la réalité de la fiction... Ce n'est pas peu de chose.

Lorsque Oberlin, que les traditions orales et le livre, d'ailleurs mal écrit, de son fervent disciple Stoeber, nous montrent parcourant sans cesse la contrée, d'un village à l'autre, toujours vêtu de noir, la tête ornée d'une perruque ronde recouverte d'un large chapeau de toile cirée aux bords relevés, lorsque Oberlin, dis-je, arrive pour la première fois dans la contrée, il y trouve une misère sans nom, qui n'a d'égales que l'ignorance et l'inertie des habitants. On s'y nourrit d'herbes cuites dans l'eau et on y peine sur la glèbe sans profit. L'homme noir à la perruque ronde, le théologien qu'animent le feu sacré et une volonté terrible, se met aussitôt à sa besogne civilisatrice, et les êtres déshérités qui piochaient inutilement le sol ingrat de la montagne connaissent enfin des jours meilleurs.

Leurs champs paraissaient comme épuisés ; ils ne produisaient presque plus rien. Oberlin a tôt fait d'observer que l'emploi continu d'une même semence de pommes de terre est la cause de cette défaillance. Il procure à ses paroissiens des semences de nouvelles espèces, et bientôt des récoltes satisfaisantes ramènent quelque aisance au Ban-de-la-Roche. Sur ses instances aussi, on commence de cultiver le lin. La terre n'est pas fertile et le fumier manque? Oberlin prouve à ces laboureurs routiniers que tous les végétaux mêlés avec le fumier et tous les déchets du règne animal, tels que morceaux d'étoffe, etc..., peuvent servir d'engrais. Il leur apprend de la sorte qu'une scrupuleuse épargne contribuera à enrichir leurs champs. Les villages ne sont plus en communication entre eux dès que point l'hiver, et il n'existe que d'infâmes sentiers? C'est bon, on construira des chemins... et M. le Pasteur prend lui-même la pioche et achète lui-même le terrain nécessaire, quand les riverains ne se décident pas, sur sa prière, à élargir ou à améliorer les anciens et détestables sentiers. Il fait plus, il construit une vraie route, de Fouday à Rothau, qui ira rejoindre la route de Strasbourg et permettra aux Ban-de-la-Rochois d'expédier leurs sacs de pommes de terre jusqu'à la grande ville d'Alsace. Il faut de l'argent? Il donne le sien. Il faut des outils? Il les achète. Il faut des hommes? Il les persuade en prêchant d'exemple. Et de même qu'il construit des routes, il construit des ponts sur la Bruche. Mais comment entretiendra-t-on les sentiers, les routes et les ponts? Cela coûte ! C'est fort simple. Oberlin bien qu'il soit loin d'être riche, entretiendra tout cela à ses frais, durant plus de trente ans.

Son activité est sans bornes. On ignore, au Ban-de-la-Roche, la plantation et l'utilité des arbres fruitiers. Oberlin établit une pépinière devant sa cure et, par cette leçon de choses, amène ses sceptiques paroissiens à planter poiriers et pommiers chez eux ainsi que sur les terrains communaux. Il donne ou cède à des prix minimes des instruments de travail à ceux qui en manquent. Il crée des prés artificiels, il détermine les communes à renoncer au droit de vaine pâture, dont l'abus contrarie la conservation des prés naturels. Même du haut de la chaire, il propage des notions agricoles : il cultive *ex cathedra* ! Il fonde des prix pour favoriser l'amélioration du bétail. Il en fonde d'autres pour encourager les essais de culture. Il en fonde pour décider les villageois à économiser le bois en faisant cuire leur pain dans un four banal ; il en fonde pour récompenser les tisserands les plus habiles, les tricoteuses les plus diligentes, les bons maçons, les bons menuisiers, les bons serruriers... Car il a mis en honneur, surtout pour les longs hivernages, les métiers manuels, qui assurent aux paysans adroits les moyens de bâtir convenablement leur maison, de réparer leur charrette ou de gagner quelques écus en travaillant pour leurs voisins, et c'est grâce à lui qu'un village comme Solbach possède soudain un charron ou un charpentier. C'est grâce à sa prévoyance aussi, grâce à l'installation d'un tissage dans la vallée, que les femmes du Ban-de-la-Roche peuvent, elles également, se créer des ressources durant les mois d'hiver, en manœuvrant, à leur propre foyer, les bruyants « métiers » dont peu à peu tous les villages se remplissent.

Mais il faut faire plus que cela. Il ne faut pas seulement donner la vie à tous les Ban-de-la-Rochois, il faut encore leur donner la pensée. Ils sont ignares et ne parlent que le patois : il faut les instruire et leur apprendre la langue du pays de France. Aussi Oberlin — ce théologien de culture allemande — pense-t-il tout de suite à construire des écoles et à éduquer des instituteurs. Avant lui, la charge de maître d'école était mise généralement à l'encan, dans chaque commune, et comme elle rapportait moins que celle du pâtre, elle était peu recherchée ! Oberlin élit quelques paysans mieux doués que les autres, les prépare à leur mission et les installe dans les maisons scolaires qu'il a édifiées un peu grâce au concours de ses amis de la ville, beaucoup au moyen de ses propres revenus, engagés au point de grever d'une lourde charge, pour de longues années, son budget de pasteur de campagne. Mais le peuple ne demande point à s'instruire ! Celui du Ban-de-la-Roche résiste lorsqu'on lui apporte ce pain auquel il n'est pas accoutumé, dont il ne connaît pas le goût... Il craint que les écoles, les écoliers et leurs maîtres n'imposent à tous de nouvelles dépenses, et les réformes scolaires du « prédicant » sont mal vues... Ce n'est que petit à petit qu'Oberlin réussit à dissiper la méfiance de ses paroissiens. Mais il y réussit si bien que les « anciens » des villages demandent, un jour, à aller à l'école, sur les mêmes bancs où leurs propres petits-fils viennent de déchirer leurs premières culottes.

C'est qu'aussi bien, sans compter qu'Oberlin pourvoit à toutes les dépenses, fournit tout, les plumes, l'encre, le papier et les livres, il a adopté dès le début une méthode d'enseignement qui, singulièrement nouvelle pour son temps, est bien faite, en vérité, à l'opposé des autres, pour intéresser les écoliers, petits ou grands. Rompant avec la routine, bouleversant les coutumes de l'école française, rejetant les livres de piété dont on farcit ailleurs la mémoire des enfants sous couleur de les instruire, il donne à ses élèves, tout en leur apprenant à lire et à écrire, des notions pratiques sur la nature qui les entoure, au milieu de laquelle ils sont appelés à vivre, sur les plantes de la contrée, leurs vertus et leur culture, sur les arbres, les animaux, les minéraux, etc... Il leur parle de la physique et de la géographie, comme, un peu plus tard, il leur dira, par la bouche de leurs nouveaux magisters, ce qu'est la famille, ce qu'est un héritage, ce qu'est le devoir du citoyen et ce qu'est l'Etat.

Oberlin, on le voit, a été un précurseur en matière d'enseignement. On ne lui a pas, du reste, emprunté par la suite que sa méthode, c'est à lui que l'on doit l'institution des *salles d'asile*, cette œuvre à la fois philanthropique et pédagogique, bonne aux mères, bonne aux enfants, qui eût suffi à la rigueur à illustrer le nom du ministre de Waldersbach. L'idée était simple et généreuse : elle devait naître dans le cœur d'un Oberlin.

C'est dans ces salles d'asile, dirigées par de ferventes « conductrices », que les bambins du Ban-de-la-Roche se familiarisent, mieux encore qu'à l'école avec la langue française ; c'est là qu'Oberlin combat le plus facilement le vieux patois lorrain, qui a été si longtemps le seul parler du pays. Et puis, l'été venu, les « conductrices » emmènent leurs pupilles dans la campagne, et ce sont alors, « *en allant aux myrtilles* », mûres ou framboises, ou en cueillant des fleurs, d'idéales leçons de botanique ! Le goût des fleurs, du reste, Oberlin s'est efforcé de le répandre parmi ses élèves. Il leur faisait dessiner, à l'école, et peindre de beaux bouquets de roses et de dahlias, et, aujourd'hui encore, il n'est point de fille du Ban-de-la-Roche qui ne soit capable de copier, le crayon à la main, la fleur de la clématite qui grimpe au mur de sa main. Et si Oberlin n'avait pas vécu, peut-être n'y aurait-il pas de géraniums à Solbach...

Sa mission bienfaisante, cependant, ne s'est pas bornée à instruire ses ouailles, ni à améliorer leurs conditions d'existence. Oberlin était un apôtre et le sentiment religieux inspirait tous ses actes. Il n'a pas voulu seulement former l'esprit des paysans dont il était le guide, mais leur façonner le cœur. Après l'épargne, après le français, cet homme rude, ce philanthrope forcené leur a enseigné la bonté! C'était bien d'avoir fait des cultivateurs avisés, c'est mieux de faire des êtres charitables. Oberlin ne cesse, à ce point de vue, d'édifier son peuple champêtre, qui bientôt ne l'appellera plus que son bon papa, quoiqu'il le mène avec véhémence et n'excuse aucun écart, et il sait profiter de toute occasion pour le convaincre que, non seulement la religion chrétienne nous commande, mais encore qu'il est utile d'aider son prochain. Qu'un litige naisse dans une famille, Oberlin apparaît; il parle, il persuade, et toute querelle s'apaise. Que des voisins se brouillent, Oberlin n'a de tranquillité qu'il ne les ait réconciliés. « Soyez constants,dit-il, dans un langage dont les termes désuets nous paraissent plaisants, soyez constants, donc prompts à céder. Vainquez la grossièreté, l'insolence, la « piquanterie » des autres par la patience, la douceur et la complaisance ». Et peu à peu, ces hommes candides, éclairés par l'exemple, appliquent d'eux-mêmes la formule que leur propose leur ministre et qui leur permettra de vivre plus paisiblement que la plupart de leurs semblables.

Aucune de ces semences, sans doute, n'aurait levé si celui qui les jetait n'avait persévéré dans la voie qu'il s'était tracée. Mais sa propre conduite a merveilleusement démontré aux Ban-de-la-Rochois, mieux que tout autre enseignement, que l'opiniâtreté est faiseuse de miracles, et qu'elle sait transformer les pays comme les âmes...

Il y avait près de Solbach un marais à la place duquel un beau pré vert eût bien mieux fait l'affaire des villageois. Chaque fois qu'Oberlin passait à côté, il y lançait quelques pierres. On le vit, on l'imita, et bientôt le marais fut comblé. Ce geste de combler un marais, Oberlin l'a, en quelque sorte, répété toute sa vie. C'est le geste de la persévérance; on doit à sa vertu l'œuvre que nous admirons.

Le « bon papa » du Ban-de-la-Roche repose à présent dans l'étroit et humble cimetière de Fouday, à l'ombre de quelques vieux arbres. On peut faire à sa tombe une sorte de pélerinage civique; sa mémoire nous donne une leçon d'énergie.

CARLOS FISCHER.

(*A suivre*).

UNE CHASSE AU CONVENTIONNEL SOUS LA RESTAURATION

Jean Baptiste Lecarpentier était né au village d'Helleville (Manche), le 1er juin 1759. Avant la Révolution, il occupait à Valognes un petit emploi d'huissier. Grand partisan des idées nouvelles, il fut élu par son département député à la Convention, où il alla s'asseoir sur les hauteurs de la Montagne. C'est lui qui fit décréter que l'assemblée jugerait Louis XVI, et, pendant le procès, il montra l'animosité la plus violente contre le roi. Inutile d'ajouter qu'il vota la mort sans appel, ni sursis.

Après avoir activement participé aux événements des 31 mai et 2 juin 1793, il fut envoyé en mission extraordinaire dans les départements de la Manche, d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord. On sait qu'il contribua à défendre victorieusement Granville contre l'attaque des Vendéens. Mais, en même temps, par les mesures de rigueur qu'il prit contre les suspects, aristocrates, commerçants, armateurs, prêtres et religieuses, il s'acquit le surnom de bourreau de la Manche, d'émule de Carrier et de Le Bon. Plusieurs fois dénoncé pendant la réaction thermidorienne pour ses excès, impliqué dans le mouvement insurrectionnel du 1er prairial, il fut mis en prison; l'amnistie générale du 4 brumaire an IV lui rendit la liberté.

L'ex-conventionnel se retira alors à Valognes où il reprit son état d'homme de loi. On dit que, sous l'Empire, il fut rayé du tableau des avocats de cette ville, en vertu d'un jugement : dans un procès où il était partie, son adversaire, après l'avoir laissé prêter serment, aurait exhibé une quittance signée de son nom, prouvant qu'il avait sciemment juré le faux. Marié, père de cinq enfants, méprisé, sans fortune, il vécut chétivement. Pour sortir de cette position, lui-même et ses fils, dont l'aîné avait été sergent dans la garde impériale, adhérèrent avec empressement aux nouvelles constitutions pendant les Cent jours et demandèrent à être employés dans la police. Le désastre de Waterloo non seulement ruina leurs espérances, mais, en ramenant les Bourbons, raviva la haine des royalistes contre les révolutionnaires, surtout contre ceux qui avaient servi l'empereur pendant l'interrègne, en sorte que la position de l'ex-conventionnel, loin de s'améliorer, devint pire que jamais. Lecarpentier avait signé l'Acte additionnel; mais à Valognes, comme en plusieurs autres localités, le registre, paraît-il, fut brûlé. Il chercha naturellement à se prévaloir de ce que le fait matériel n'existait pas, de ce qu'une présomption n'était pas une vérité prouvée. Il fut dénoncé comme

avant signé, et cela suffit pour que l'exception de la loi d'amnistie lui fut appliquée (1).

Il s'embarqua pour l'Angleterre. Des vents contraires l'ayant obligé de relâcher à Guernesey, où se trouvaient alors plusieurs habitants de Saint-Malo, ceux-ci reconnurent le proconsul qui avait décimé leur ville en 1793, et, sans l'intervention du gouverneur, ils l'auraient massacré. Ne pouvant obtenir de résider en terre britannique, Lecarpentier se décida à regagner la France à ses risques et périls.

Le 11 mars 1816, vers quatre à cinq heures du soir, l'*Argus*, bateau chargé de charbon, débarqua deux voyageurs sur la côte de Cherbourg, au petit port de Diélette. Le plus jeune fut aussitôt réclamé par sa mère. L'autre, âgé de 50 à 60 ans, « très maigre et ayant très mauvaise mine », resta, faute de papiers, consigné dans une auberge du port. Le gendarme qui le gardait était du pays ; il avait été élevé par le frère de Lecarpentier, « ex-prêtre jureur » ; il laissa au régicide proscrit la facilité de s'évader. Mais la nouvelle ne tarda pas à s'ébruiter, et une véritable chasse à l'homme commença, tout aussi ardente, mais tout aussi maladroite que celles qui s'organisaient vers le même temps à l'autre bout de la France, contre les collègues de l'ex-conventionnel, Drouet et Courtois. Pour en donner une idée, voici, sans commentaire, le compte-rendu de la première expédition :

Rapport du 28 au 29 mars 1816. — Instruit le 27 courant par le gendarme Gauvin que le régicide Carpentier avait certainement habité la maison de François Quésnel (située au lieu appelé La Boissière) depuis le 15 courant jusqu'au 24, qu'ayant dû en partir à cette époque, il était probable qu'on le trouverait au hameau Malendé, même commune, particulièrement dans la maison de Guillaume Lamotte, je communiquai aussitôt à M. le sous-préfet de Cherbourg le désir que j'avais de ne pas manquer à prendre ce grand coupable, mais que les gendarmes à ma disposition étaient en trop petit nombre. En conséquence, nous obtînmes du général et de MM. les chefs de corps 8 gendarmes de la marine et 40 hommes de la légion de la Manche, commandés par un capitaine, un adjudant-major et un lieutenant. Notre troupe se mit en marche vers les onze heures du soir. Arrivés avant le jour, au lieu de notre destination, les maisons ont été cernées et la recherche intérieure a été faite. Elle a été infructueuse; mais les renseignements que j'ai obtenus... prouvent que ce régicide a effectivement logé chez le nommé Quesnel et a été vu dans deux maisons de ce village, où, contrefaisant le mendiant, il a demandé du pain et a dirigé sa route du côté de Vauville... J'ai mis sur pied dans cette contrée quelques braves sous la direction particulière de M. de Gazenvile, et des gendarmes déguisés sont à sa poursuite.

Lieutenant DE MONTFLEURY.

Signalement : chapeau rond, veste bleue, courte, un pantalon même couleur, guêtres et souliers ordinaires ; un bissac sur son dos, mais plus souvent à sa main, et, dedans, la quantité d'une tourte de pain dont il demande un morceau en passant devant quelques maisons. On aperçoit sous son gilet une bretelle.

— En dépit, ou plutôt à cause même de ce grand déploiement de forces, Lecarpentier resta introuvable. Aussi, l'administration, renonçant aux moyens ostensibles dont l'échec la discréditait aux yeux d'une population malveillante, essaya de s'emparer du vieux proscrit par trahison. Grâce à l'appât d'une récompense, le sous-préfet de Valognes parvint, au commencement de 1817, à gagner « un ouvrier de la lie du peuple, méprisable autant que méprisé », mais qui, servant de commissionnaire à la famille Lecarpentier, connaissait ses secrets et s'engageait à livrer le régicide pour trois cents francs. « Le vingt-cinq janvier, — lisons-nous dans une lettre de ce fonctionnaire au préfet, — sur les six heures du soir, deux des fils Carpentier sont entrés chez V... (c'était le nom du commissionnaire). « Vite, prenez vos souliers, votre bâton, et suivez-nous ». — A deux lieues de Valognes et à quatre de l'endroit où il devait aller, on lui dit : « Vous allez porter ces effets dans telle commune, chez tel ; vous les remettrez à notre père que vous y trouverez, avec ces dix francs que voilà ». — Quelque désir que V... avait de revenir sur ses pas pour me prévenir, il ne l'osa, de peur d'être vu par les fils Carpentier. Il arriva sur les minuit chez le paysan à qui il était adressé. Lecarpentier qui était couché, se leva, fit servir à manger et trinqua avec V... « Te voilà, mon cher? — Oui, Monsieur. — Comment se porte ma famille? — Bien, Monsieur. — Tant mieux, mais il n'en est pas de même de moi. — Je le vois bien, Monsieur. (En effet, il a beaucoup maigri). — Depuis les recherches que ces brigands (gendarmes) ont faites à Tourteville-la-Hague (Teurthéville-Hague), malgré que j'en étais parti la veille, j'ai presque toujours eu la fièvre. Le 24 janvier au matin, j'ai su qu'on devait venir à Breuville, et deux heures plus tard, je tombais au pouvoir de ces coquins; je suis décidé à leur vendre cher ma vie; mais je suis bien servi; les chemins pour les chevaux sont si mauvais, et avant que les

1. L'article 7 de la loi du 12 janvier 1816, dite d'amnistie, obligeait les anciens conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI, à sortir du royaume, si, pendant les Cent jours, ils avaient adhéré à l'Acte additionnel ou accepté quelque fonction publique.

hommes se rassemblent, je suis hors d'atteinte. Cela n'empêche pas que cela augmente encore mon mal. Cependant, j'aurais bien du chagrin d'être arrêté ou de mourir dans ce moment, car, je ne te le dissimule pas, l'instant approche où je pourrai reparaître, et peut-être serai-je de nouveau en position de poursuivre ces gueux d'émigrés et ces chiens d'aristocrates. Ils ne se font pas d'idée de ce dont ils sont menacés. » Après quoi, Lecarpentier regagna son gîte. V... se coucha aussi et, le lendemain, revint bien fatigué à Valognes. » Le sous-préfet terminait en disant que, sous peu, Lecarpentier devait, à cause de sa maladie, se rapprocher de sa famille, et que l'espion l'en aviserait.

Mais l'année 1817 se passa comme la précédente, sans qu'on pût mettre la main sur le régicide. Pour stimuler le zèle du commissionnaire, le préfet voulut doubler la somme ; il demanda des fonds au ministère. M. Decazes lui répondit sévèrement le 10 avril 1818 : « ... Le gouvernement du roi ne met point d'arrestation à prix (1). Des lois existent : des fonctionnaires ont soin de leur exécution. Leur action tardive prouve sans doute moins que du zèle. Depuis deux ans, j'ai reçu des avis réitérés de la présence du sieur Lecarpentier dans le département de la Manche. J'ai renouvelé successivement les ordres les plus précis pour son arrestation, et l'application régulière des lois à son égard. J'aurais donc plutôt lieu de me plaindre que sujet de récompenser. Dans tous les cas, je dois attendre que les avis soient justifiés par l'événement. »

Il fallut en revenir à la gendarmerie. Ses nouvelles battues débutèrent par un nouvel échec. Le dimanche 14 juin 1818, le lieutenant de Montfleury, prévenu que Lecarpentier était chez un particulier de Teurthéville, après avoir inspecté sous un déguisement les issues de la maison, la fit cerner par quatre gendarmes. Il avait choisi l'heure de la messe, afin d'être plus sûr de n'être pas dénoncé. Cependant un jeune homme les devança, et ils virent Lecarpentier s'échapper par le jardin et gagner un bois. S'étant mis à sa poursuite, ils furent arrêtés par un ruisseau dont ils n'avaient pas immédiatement trouvé le pont. Ils apprirent qu'il était là depuis plusieurs jours, donnant des leçons à quelques jeunes gens et des consultations aux paysans. Il avait beaucoup de parents et d'amis dans la commune. A défaut du réfractaire, ils s'emparèrent de son hôte qui fut condamné le 6 juillet à dix-huit mois de prison.

Dans les conditions misérables où son indigence et sa sénilité l'obligeaient à se soustraire à ses persécuteurs, réduit à compromettre les rares amis qui osaient encore lui donner asile, Lecarpentier devait finir par succomber dans cette lutte trop inégale. Ce n'est cependant que le 6 novembre 1819, après trois ans et neuf mois d'efforts, qu'il fut capturé. La gendarmerie le surprit couché avec son fils dans la chambre à four d'un cultivateur de Teurthéville, et le remit à la disposition du parquet. Il fut traduit aux assises de Coutances, dans la session du mois de mars 1820. Afin d'éviter toute surprise, le préfet avait mis le plus grand soin (c'est lui-même qui en a fait l'aveu) à composer la liste des jurés « d'hommes connus par leur sagesse et leurs bons principes. » Lecarpentier s'en aperçut bien et fit usage du droit qu'il avait d'en récuser plusieurs. N'ayant pu trouver d'avocat, il plaida lui-même, avec beaucoup de modération. Condamné à la déportation, il fut transféré à la maison centrale du Mont-Saint-Michel, qui, aux termes de l'ordonnance du 2 avril 1817, devait recevoir les déportés, en attendant leur départ pour le lieu de leur destination définitive. C'est là qu'il mourut le 27 janvier 1829, à 5 heures du soir.

EUGÈNE WELVERT.

(1) C'est cependant le même M. Decazes qui, deux ans plus tôt, lors de l'évasion de Lavalette, avait offert dix mille francs de récompense à qui découvrirait le fugitif. (Arch. nat., F[7] 6681, dossier *Lavalette*).

LE RELÈVEMENT DU DANEMARK PAR L'INSTRUCTION POPULAIRE

Après une défense vaillante et fatalement inutile, le Danemark avait dû par le traité du 30 octobre 1864 renoncer en faveur de ses envahisseurs austro prussiens à la souveraineté sur les duchés de Schleswig-Holstein et de Lauenburg : c'était non seulement une amputation douloureuse, mais pour ce pays une perte apparemment irréparable. Cependant le premier étourdissement passé, quand on se fut rendu compte que sans renoncer à l'espoir improbable, mais tout de même possible, d'un retour de la justice, il fallait s'incliner devant la force, le vaincu se ressaisit : le territoire de la patrie venait d'être amoindri, le chiffre de sa population diminué, il s'agissait de reconquérir sur la nature le terrain pris par l'ennemi et de remplacer dans le peuple le nombre par la qualité.

Et résolument on se mit à l'œuvre.

Le Schleswig a été reconquis dans les limites même du royaume : depuis la guerre la population a augmenté de plus de 600.000 âmes, c'est-à-dire une fois et demie au moins ce qu'elle avait perdu alors ; et l'on a défriché une étendue de terrain équivalent largement au Schleswig danois. Grâce à l'intelli-

gente activité de la « Hedeselskab » les landes du Jutland diminuent d'année en année, l'agriculture s'en empare à l'abri d'épais rideaux de forêts de sapins qui la garantissent des terribles vents d'ouest; les tourbières se déssèchent et font place à de plantureuses prairies où paissent les troupeaux de vaches .. « la poésie des landes s'évanouit, mais à la place les générations à venir trouveront celle des grands bois ». Le paysan jutlandais, naguère encore si misérable, devient de plus en plus aisé.

Par tout le pays le commerce a augmenté. L'exportation du beurre, la principale source de la richesse nationale, a progressé dans les proportions de 10 à 75. Ce merveilleux résultat est dû surtout à l'amélioration des procédés de fabrication et à l'union qui s'est établie entre les propriétaires. On ne fait plus son beurre à la maison, mais chaque agglomération possède sa beurrerie qui centralise le lait du pays, fabrique le beurre et le vend. Moins de frais et pas de concurrence. L'acheteur est obligé d'accepter les prix qu'on lui fait. En outre, d'autres industries sont nées, qui n'existaient pas avant 1864, notamment l'industrie sucrière.

La capitale n'est point restée en arrière. Copenhague vient, dans ces dernières années, de créer un magnifique port libre dont il est impossible que le pays ne tire pas un grand profit.

La partie économique du problème posé après 1864 a donc été admirablement résolue; la manière dont on a cherché à venir à bout de la partie morale mérite peut-être encore plus d'attirer l'attention: ce sont pour la plus grande part les « Ecoles supérieures populaires » (Folkehöjskoler) qui s'en sont chargées, prenant à tâche de faire comprendre à tous qu'il n'y a de relèvement possible pour un peuple que si chacun y consacre toute sa volonté et toutes ses forces.

Que sont donc ces Ecoles?

Déjà, dans la première moitié du siècle dernier, Grundtvig avait cherché à répandre ce principe, que le moment de la vie où l'on est le plus apte à recevoir l'enseignement, c'est non pas l'enfance, comme on le croit communément, mais la jeunesse, c'est-à-dire de la dix-huitième à la trentième année environ, alors que l'imagination créatrice est la plus active dans l'homme : qualité indispensable à qui veut s'assimiler ce qu'il apprend, et développer son individualité.

Non qu'il ne faille rien faire faire à l'enfant : jusqu'à la douzième année accomplie il apprendra à lire, à écrire et à calculer; on lui enseignera de façon convenable sa langue maternelle et lui donnera des notions suffisantes de l'histoire de son pays et même de l'histoire générale, ainsi que des idées précises sur la géographie physique et économique.

Mais alors, de 12 à 18 ans, au lieu du collège, que Grundtvig considérait comme absolument funeste, où l'enfant *se gâte*, dit-il, et n'apprend rien ou si peu que rien, ce qu'il faut, c'est l'occuper de façon active, le faire travailler de ses mains, le mettre en pleine nature. Si l'on ne peut l'abandonner à lui-même, s'il faut, malgré tout, lui enseigner quelque chose, que ce soient les sciences naturelles, la physique, la chimie, la géologie. L'idéal serait de faire de ces années le véritable apprentissage d'un métier. Les uns, selon leur goût, iraient chez des menuisiers, serruriers, tourneurs en bois ou en métaux; les autres chez des cultivateurs où ils s'occuperaient aux travaux des champs : tous se perfectionneraient dans les exercices du corps, la natation, le tir, le maniement des armes.

L'adolescence ainsi passée, de façon fortifiante et saine, quand s'éveille dans l'âme le désir de l'inconnu, quand germe l'ambition de se faire sa place dans le monde : alors seulement commencerait le véritable enseignement. De fait, c'étaient des hommes qui entouraient Samuel à Rama, des hommes aussi, et non des enfants, que les disciples de Socrate.

Nos étudiants également sont de jeunes hommes, sans doute, mais nos étudiants ne constituent qu'une élite. L'idée originale de Grundtvig, c'est d'avoir voulu l'enseignement intégral pour tous : non pas pour les futurs savants ou les fonctionnaires seulement, mais pour les agriculteurs, les marchands, les ouvriers, les marins; en un mot, il veut donner au peuple tout entier une instruction qui soit ce que le soleil est à la terre qu'il fertilise.

Les « Ecoles supérieures populaires » sont le fruit de ces idées.

La première fut fondée à Rœdding, dans le Jutland méridional, en 1844, par le professeur C. Flor, de Kiel. Pendant les premières années il y eut, et c'était inévitable, bien des tâtonnements. Cependant, peu à peu, lentement, d'autres écoles du même genre se créèrent. Puis vint la guerre, l'école de Rœdding fut fermée le 1er mars 1864. La frontière se trouvant reculée, on la reporta en deçà, à Askov. A ce moment le conseiller d'Etat Flor adressa un vigoureux appel aux amis de la nationalité danoise. Constatant le découragement, la désorganisation, la désespérance de rester une nation, il faut réagir, dit-il, et c'est l'affaire du particulier plus que de l'Etat si l'on veut que le peuple danois reprenne conscience de lui-même...

Dès lors, les « Ecoles supérieures populaires » se développèrent avec une merveilleuse rapidité. En 1870, il y en avait déjà plus de 30, dont 7 seulement dataient d'avant 1864.

Et, la preuve qu'elles ne répondaient pas seulement à un besoin national, c'est que du Danemark

elles se répandirent presque aussitôt dans les autres États scandinaves, jusqu'en Finlande. En Norvège, il y en avait 12 en 1886; en Suède 25 en 1890. Le directeur Schrœder estimait cette année-là, au Congrès de Copenhague, à 5.000 Danois et à 1.000 Suédois le nombre annuel de leurs élèves.

L'enseignement qu'on y donnait fut, dans le début, assez critiqué. Il est désormais essentiellement approprié à ceux auxquels il est destiné. Si l'on n'a point renoncé aux notions générales de philosophie et de littérature, on y étudie, et à un point de vue patriotique, l'histoire et la géographie du pays; on s'y applique surtout aux connaissances pratiques : les mathématiques et les sciences naturelles, l'économie domestique, la comptabilité, le dessin, sans oublier le chant et la gymnastique, ni l'hygiène.

Quelquefois les cours sont communs aux hommes et aux femmes; le plus souvent, cependant, ils sont séparés.

La direction ne néglige rien pour intéresser ses élèves, élever leur âme, former leur goût, leur donner le sentiment de la solidarité : ce sont des conférences extraordinaires faites par des professeurs étrangers, des expositions de peinture, des auditions musicales, des fêtes de famille, des excursions. Aussi comprend-on qu'il n'y soit pas question de discipline.

Ces élèves vivent disséminés chez les professeurs. Les conditions sont à la portée de tous : un peu plus de 300 francs pour le semestre d'hiver, enseignement, logement et nourriture compris. Et si les programmes sont établis sur deux semestres, cependant nul n'est obligé de rester un semestre complet ; il y a des conditions spéciales pour 5, 4, 3, 2 et 1 mois. En outre, il y a pour les plus pauvres de nombreuses bourses payées par l'État ou entretenues par des fondations charitables.

D'ailleurs, le budget de ces écoles, alimenté par la rétribution des élèves et par des subventions, est des plus modestes. Celui de l'école d'Askov s'élevait en 1884-1885, avec ses 163 élèves et ses 18 maîtres à peine à une cinquantaine de mille francs en recettes et en dépenses. C'est que les hommes réunis là sont vraiment admirables. Leur simplicité n'a d'égal que leur dévouement, ce qui est bien loin d'exclure la science.

Pour donner une idée de la population des « Écoles supérieures populaires », si inconnues chez nous, je prends comme exemple celle d'Askov, que des relations personnelles m'ont mis à même de mieux connaître.

Pendant le semestre d'hiver 1884-1885, du 2 novembre au 27 avril, cette école a compté 98 élèves hommes, dont 1 de 3e année, 25 de 2e et 72 de 1re. Ils se décomposaient, quant à l'origine, en 57 fils de cultivateurs, 21 journaliers, 11 manouvriers, 9 employés, marchands, etc., 41 étaient âgés de plus de 25 ans, 53 avaient de 18 à 25 et les autres de 16 à 18 ans. Ils étaient venus là de toutes les régions du pays danois : 6 étaient des provinces annexées; il y en avait, en outre, 1 des îles Féroé, 1 de la Norvège, 1 de la Finlande et même 1 d'Amérique.

Pendant le même temps il y eut 65 élèves femmes, dont 9 de deuxième année et 56 de première. Leur condition sociale correspond assez exactement à celle des hommes ; ce sont principalement des filles de cultivateurs et d'ouvriers, des domestiques; 16 avaient plus de 25 ans, 46 étaient âgées de 18 à 25 ans, 2 de 16 à 18, une seule n'avait pas 16 ans.

L'été rendant les hommes à la vie des champs, l'école a pendant les trois mois de mai, juin et juillet des cours généralement réservés aux femmes. On les perfectionne dans les travaux manuels, on leur fait faire de la gymnastique rationnelle, on les habitue aux soins de l'hygiène : préparant en elles des mères qui sauront plus tard comment faire de leurs enfants des hommes robustes de corps et droits de caractère.

Voici, d'après un article de Niels Kirkegaerd dans le numéro d'octobre 1903 de la Revue, *Oet ny Aarhundrede*, l'emploi d'une journée à l'école de Kjœng.

Réveillées au son de la cloche, les élèves prennent le café en commun, puis descendent un instant au jardin. Il faut dire que les « Écoles supérieures populaires », comme les anciens couvents, ont généralement su s'installer dans les plus beaux sites. On se réunit alors pour la prière, qui est immédiatement suivie d'une conférence — ce jour-là, sur Blicher, le poète de la lande jutlandaise. Après cela, gymnastique et dans un double but : développer le corps et en même temps fournir un échappement au surcroît de forces de cette robuste jeunesse. Avec la gymnastique on cultive les jeux, le jeu de balle surtout, et la danse. Puis, leçon de géographie. Rapidement, le professeur repasse la précédente leçon, sur la Syrie et la Palestine, et aborde l'Arabie. Le pays trouvé sur la carte et délimité, il en montre des vues, lit des descriptions, dépeint la vie des habitants, expose les productions. Tout cela, d'une manière intéressante et pleine de vie. Une courte récréation et leçon de lecture. Oui, de lecture. On leur apprend à lire avec l'âme, avec le cœur. A midi, déjeuner. Après quoi, tout le monde se précipite dans la salle de lecture. Chacune veut voir les journaux de sa localité. On débat les nouvelles ; puis, on se disperse un peu partout dans l'école chez les professeurs et dans le jardin. A une heure et demie, travail manuel. Pendant que les unes s'occupent à la couture, d'autres s'exercent à la broderie : tout en se racontant des histoires et en chantant, car le chant est dans ces écoles

comme au printemps le gazouillement des oiseaux dans les bois. Après le goûter conférence sur l'hygiène; puis, lecture littéraire; graduellement, on passe en revue toutes les belles productions de la littérature, des œuvres les plus simples aux plus délicates. Le soir, le thé. On joue, on lit, on cause, on fait de la musique et tout le monde va se coucher.

L'école d'Askov a, dans ces dernières années, tenté une autre entreprise infiniment intéressante : celle de donner, en deux semestres d'hiver, une sorte d'enseignement supérieur aux jeunes gens, hommes et femmes, qui ont déjà suivi les cours d'une Ecole populaire supérieure ou qui, de quelque autre façon, se trouvent à même de profiter de cet enseignement.

Enfin, on a cherché de créer un contact entre ces Universités du peuple et les Universités d'Etat : celles-ci en organisant des cours pour les professeurs des Ecoles populaires, celles-là en invitant les maîtres de l'enseignement officiel à se rapprocher d'elles pour apprendre à les mieux connaître.

Pour juger des résultats obtenus, il suffit de comparer ce qu'était le paysan il y a trente ans, avec ce qu'il est aujourd'hui. Content quand il ne mourait pas de faim, il labourait, semait; mais rien ne l'intéressait de ce qui ne touchait directement à sa vie matérielle. Toute la politique se résumait pour lui en une question, la diminution des impôts. Quant à la patrie elle-même, quant à l'avenir des enfants, que lui importait? A chaque jour suffit sa peine. C'était donc la nuit sans fin.

Les Ecoles supérieures populaires l'ont secoué de cette apathie. Il s'est mis à apprendre et, à son tour, il enseigne : il n'est pas rare, en effet, de voir à la tête de ces écoles et d'y trouver comme professeurs des hommes sortis du peuple et qui se sont ainsi développés à leur foyer. Quelques-uns sont devenus prêtres, d'autres journalistes et écrivains. Mais le plus grand nombre est retourné à la terre ou à son métier. M. le professeur Hœffding, de l'Université de Copenhague, me racontait qu'un jour, voyageant dans le Jutland, il se mit à causer avec l'homme qui conduisait sa carriole. Celui-ci, apprenant qu'il avait devant lui un professeur en philosophie, tout simplement, tout naturellement l'interrogea sur Socrate, lui posant maintes questions surprenantes de bon sens. C'était un ancien élève de l'école d'Askov. Assurément, il ne faut pas généraliser ce fait; il est cependant significatif.

Et ces paysans-là aiment leur terre. La ville ne les éblouit plus; ses funestes attraits n'ont plus de pouvoir sur eux. C'est à eux que sont dus les progrès de l'agriculture et la création de nouvelles industries. Ils savent qu'ils sont le nombre et que, par conséquent, l'avenir est à eux : parce qu'ils auront élevé leur intelligence et leur cœur, développé leur personnalité, ils seront les guides de leurs destinées et non plus les instruments des ambitions d'autrui. Déjà ils ont pris la parole à la Diète : le jour viendra où ils seront les maîtres.

Il serait injuste de ne pas citer à côté de l'œuvre des Ecoles supérieures populaires, celle parallèlement entreprise par l'Association des étudiants de Copenhague. Le but poursuivi est triple : contribuer à l'instruction de la classe ouvrière, donner l'assistance judiciaire aux indigents et travailler à l'éducation artistique de la masse.

Les cours ont lieu le soir dans des locaux prêtés soit par des établissements d'instruction privés, soit par les écoles publiques de la ville et durent du mois d'octobre au mois d'avril. La rétribution en est des plus minimes. Nul n'y est admis au-dessous de 16 ans. Ces cours sont séparés : les uns s'adressant spécialement aux hommes, les autres étant réservés aux femmes; quelques-uns seulement, sur des sujets généraux, sont communs. Les conférenciers ne sont point payés.

L'enseignement est très varié : grammaire, calcul, histoire, géographie, etc., etc., et surtout fort pratique. Pour être certain, du reste, qu'il correspond bien aux besoins des ouvriers, on invite ceux-ci à exprimer eux-mêmes le désir qu'ils peuvent avoir de tel ou tel cours : ainsi un groupe a demandé d'étudier la métallurgie, un autre la coloration chimique; quelques-uns, qui ont l'intention d'émigrer dans l'Amérique du Sud, ont obtenu un cours de portugais. Et toujours reviennent la gymnastique et l'hygiène.

Pendant un même hiver, il a été organisé 97 sections de 20 élèves chacune en moyenne, dont 25 de femmes.

L'Association complète l'œuvre des conférences par des publications à très bon marché et des articles spéciaux que les journaux de province répandent au fond des campagnes les plus reculées.

On ne peut nier que les résultats n'en soient des plus importants : d'anciens auditeurs, devenus à leur tour conférenciers, en ont fourni la meilleure preuve et aussi nombre de personnes qui, par écrit, ont témoigné plus tard de tout le fruit qn'elles en avaient retiré.

Ces cours ont une conséquence plus sérieuse encore, au point de vue social : c'est que, si les jeunes gens favorisés par la fortune, la naissance ou l'intelligence, s'habituent à regarder au-dessous d'eux et à s'occuper du sort des humbles, ceux-ci, en retour, acquièrent pour la science et les ouvriers de la pensée un respect qu'on ne trouve peut-être aussi profond en aucun pays.

L'assistance judiciaire aux indigents date de 1885. Les conférences avaient commencé dès 1882.

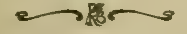
Elle n'a pas seulement pour but d'aider la classe pauvre dans les contestations de famille, questions de mariage, d'héritage, de partage: mais dans tous les démêlés judiciaires possibles. L'association lui donne ses conseils; elle la soutient, à l'occasion, dans ses procès. Puis, se plaçant à un autre point de vue, plus général, elle a aussi organisé des conférences pour répandre dans le peuple l'idée du droit et de la justice et l'habituer au respect absolu que tous, du haut en bas de l'échelle sociale, doivent à la loi.

Il va sans dire que les étudiants seuls n'auraient pu se charger de cette difficile mission : ce sont des professeurs de droit, des avocats, des avoués qui sont à la tête; les étudiants les assistent comme secrétaires, ou les suppléent dans les cas les plus faciles.

Enfin, l'Association a rêvé de faire l'éducation artistique de la masse. Pour cela elle organise des représentations théâtrales : auteurs et acteurs, parmi les meilleurs, s'y prêtent de bonne grâce. Elle confie à des hommes compétents, à des spécialistes, de diriger des visites populaires dans les musées. Elle s'adresse surtout aux instituteurs et institutrices en province où ils peuvent exercer une heureuse influence sur les petits musées régionaux; non seulement elle cherche à former leur goût, elle leur donne aussi les notions indispensables pour l'organisation et la disposition de ces musées. En tout cela son œuvre vient s'ajouter à celle des « Ecoles supérieures populaires », faisant pour l'ouvrier des villes ce que celle-ci a entrepris pour l'habitant des campagnes.

La seconde partie du problème, de la solution duquel dépend le relèvement national, n'est donc pas en moins bonne voie que la première. L'éducation du peuple en Danemark repose sur des principes et s'accomplit avec une intelligence et un désintéressement dont ce petit pays peut à bon droit être fier.

Léon Pineau.



LES AMANTS DU MONT SAINT-MICHEL

I

Le soleil entourait le Mont Saint-Michel d'une poudre blonde. Accoudée à la fenêtre d'un hôtel de briques rouges, Rosine regardait les voyageurs qui descendaient du tramway. Ils se précipitaient sur la passerelle. Elle épiait leurs impressions sur leur figure.

Le souffle frais de la mer balayait le paysage. Les sables découverts étaient sillonnés de pêcheurs chargés de hottes.

Des voitures attelées en tandem s'avançaient à travers la grève du côté de Granville.

Rosine mordait la paume de sa main. Sur les remparts, des promeneurs la dévisageaient. Arrivée la veille, elle avait satisfait sa première curiosité du mont.

Elle était venue au mont avec sa famille et des amis, les Durier. Elle aimait Jacques Durier. Poitrinaire, elle ne prétendait pas au mariage. Les Durier et les siens étaient partis dans une excursion à Tombelaine.

Rosine avait soupçonné sa maladie à cause des réticences de son médecin. Un de ses frères était mort de tuberculose. Elle n'était atteinte qu'au premier degré. Ses joues portaient encore les marques de la santé, ses yeux brillaient d'illusion.

Averti du mal dont elle souffrait, Jacques Durier ne parvenait pas à se détacher d'elle.

— Le mariage, lui avait dit Rosine, c'est la mort pour moi ! Je l'ai entendu dire au docteur derrière une tenture, je ne crains pas la mort... Je ne veux pas d'un bonheur trop court!... Cependant votre amitié m'est chère...

Rosine aperçut Jacques Durier qui pénétrait dans l'hôtel. Elle sortit de sa chambre, alla à sa rencontre.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle. Vous paraissez troublé.

— Je me suis sauvé de Tombelaine. L'admiration m'en a chassé. J'en aurais eu la nausée. Comment puis-je admirer en désespérant de vous?

— Il était dangereux de revenir sans guide, reprit-elle.

Rosine se trouvait en beauté. Ses cheveux châtains bouclaient à la lumière dorée. Ses lèvres s'empourpraient de la saveur du large.

La mer ronronnait au loin.

Jacques Durier ne cessait de contempler Rosine. Il lui reprochait dans ses regards la tendresse qu'il ressentait.

— Venez, lui dit-elle. Rentrons dans l'abbaye. Nous nous y arrêterons à loisir.

Elle le prit par la main pour le décider. Ils gravirent les marches du Châtelet. Trompant la surveillance des gardiens, ils s'égarèrent dans le monument.

Sous le pont fortifié de la cour de l'église, Rosine s'arrêta.

— Cet escalier me grandit, murmura-t-elle. Je m'y vois déguisée en chevalier. J'entends des fanfares et des chants liturgiques. L'héroïsme monte à ma tête comme un poison divin!

Elle était appuyée au mur. Les pierres exhalaient l'odeur particulière du temps écoulé. Des nuages passaient sur le ciel à travers les dentelures de l'église.

Rosine gardait ses mains jointes devant elle.

— Quel opéra silencieux ! acheva-t-elle.

Elle reprit l'ascension du Grand-Degré. Une ombre bleutée recouvrait les arceaux jaunis. Jacques Durier la suivait pas à pas, le front baissé.

Rosine négligea l'église dont la grandeur l'eût accablée. En arrivant dans le cloître, elle se retourna brusquement, tendit ses deux mains à Jacques Durier.

— Je vous reçois chez moi. Vous êtes ici chez moi lui dit-elle.

Radieuse, elle se précipita à droite, puis revint à gauche. Elle eût voulut voir tout à la fois. Elle se dirigea du côté de la verrière.

Le soleil étincelait. La baie du Mont Saint-Michel s'étendait dans une poudre de lumière humide jusqu'à des collines verdoyantes.

— Nous tournons le dos au cloître, fit Rosine. Nous l'admirons sans le voir. N'est-il pas suffisant de s'y trouver ?

Jacques Durier ne répondait toujours pas. Sa poitrine était étreinte d'un spasme qui l'empêchait de parler.

— Les écoinçons de la colonnade sont sculptés dans mon cœur. Les colonnettes s'y profilent dans leur ordre merveilleux. Ne trouvez-vous pas dans mes yeux autant de recueillement que dans ce cloître ?

Jacques Durier porta la main sur sa poitrine en signe de protestation.

— Vous m'aimez répliqua-t-elle. Vous viendrez ici retrouver mon souvenir. Je n'ai pas la prétention d'être regrettée.

Des mouettes volaient sur les rochers. Le flot montait. Les barques ancrées redressaient leur mât. Rosine sauta dans le préau, s'immobilisa dans la contemplation des colonnettes.

— Il est un autre endroit où je veux vous conduire, avoua-t-elle. Nous nous éloignerons de l'abbaye, car l'esclavage de la beauté est aussi dangereux que n'importe lequel !

Rosine entraîna Jacques Durier sur les remparts en face de Tombelaine. Sur la droite, Avranches dominait le voisinage de son enceinte fortifiée. Ils s'assirent sur un encorbellement. Des chênes descendaient sous eux jusqu'à la mer. L'ancienne forêt qui s'étendait jusqu'à Jersey avait été engloutie. Les vagues battaient les rochers de granit dont la sauvagerie impressionnait. Des barques de promeneurs faisaient le tour du mont. Les rayons obliques du soleil s'écrasaient en taches d'or sur les flots.

Un mouvement de fièvre animait Rosine. Ses yeux s'assombrissaient sous son teint pâle. Jacques Durier ne pouvait la croire malade.

— Pourquoi m'avez-vous amené ici ? lui demanda-t-il.

— Vous ne vous en doutez pas ! fit elle avec reproche. Regardez Tombelaine, il n'y reste rien des constructions du passé. N'est-ce pas encore plus adorable que le Mont ?

— Rosine !

— Regardez Tombelaine, continua-elle. La beauté en rapproche la distance ! Le rideau du jour tremble sur ses contours. Eloignée de plusieurs kilomètres, plus grande que le Mont Saint Michel, elle paraît, par le mirage de la mer, toute proche, toute petite.

Jacques Durier lui raconta un épisode de l'histoire de Tombelaine.

— Je ne veux pas connaître cette aventure, interrompit-elle. Vous ne me renseigneriez pas ; évoqueriez-vous tous les souvenirs de Tombelaine, imagineriez-vous une tendresse plus tendre que celle des regards !

Jacques Durier saisit sa main brûlante, toute menue de fièvre, qu'il porta à ses lèvres.

Le jour en déclinant augmentait de clarté. La poussière du soleil s'était dissipée. Les lointains se précisaient. La mer azurée se moirait d'argent. Les ailes des mouettes se teintaient de mauve, dans la limpidité du soir.

Tombelaine se dessinait au fusain.

— Ne jamais aimer ! gémit Rosine.

Elle se parlait à elle-même plus qu'à Jacques Durier.

— Ne jamais aimer ! L'admiration seule de Tombelaine provoque en moi un accès de fièvre. L'amour me tuerait... Si j'osais, je me marierais pour mourir ! Ce ne serait pas lugubre ! Vous êtes plus malheureux que moi, termina-t-elle, en se tournant vers Jacques Durier ; vous m'aimez, vous me survivrez. Je me défends de l'amour, je ne me défends pas de l'admiration, l'admiration me ronge peu à peu ! Vous ne m'oublierez pas, vous ne me trouverez pas dans une autre.

La figure de Jacques Durier se figea de tristesse.

— Pensez, lui dit-elle, à tous les amants qui sont venus au Mont, en mal de leur cœur et de la vie ! Songez à tous les regards de détresse perdus sur Tombelaine !

Jacques Durier se redressa :

— Soyez à moi s'écria-t-il. Le temps que dure le bonheur n'importe pas. Le bonheur n'a pas de durée. Soyez à moi !

Rosine montra de l'étonnement.

— Le bonheur n'a pas de durée, reprit Jacques Durier. Une minute de bonheur se répand dans tous les siècles...

La voix de Jacques Durier se faisait persuasive. Les paupières de Rosine vacillaient.

Elle se défendait mal de son émotion.

Le spectacle de la baie se décolorait. Deux nuances subsistaient, l'émeraude de la mer, la sépia des côtes. Il se retourna vers le Mont Saint-Michel. L'église menaçait le ciel de sa hardiesse. Rosine se pencha sur le créneau d'une tour. La mer clapotait contre une poterne. Elle songeait aux paroles de Jacques Durier.

— Une minute de bonheur, une éternité de bonheur! Il n'y a pas de différence...

Elle détourna vers l'horizon la volupté de ses regards. Elle était trop heureuse dans son imagination pour désirer le bonheur!

Le manteau de la nuit se resserrait autour du Mont. Septembre annonçait la fin de l'été.

Sous la porte de l'Avancée, des voyageurs montaient dans des canots pour se rendre au tramway dont les feux allumés retenaient les dernières clartés. La passerelle était submergée. Le brouhaha des voix résonnait contre le métal du crépuscule. Jacques Durier exigeait une réponse.

— Une réponse? Pourquoi répondrais-je? fit Rosine. Interrogez pour moi le Mont Saint-Michel. En quel lieu la mort fut-elle jamais plus charmante!

Elle se reposa sur son bras.

II

Le lendemain, dans la matinée, amoureuse de lumière, Rosine monta à la plate-forme de l'Eglise, au-dessus des chapelles du chœur. Elle découvrit Genest, la pointe de Cancale, les îles Chausey. L'Escalier de dentelles au-dessus de l'abside lui masquait les prairies de Pontorson, découpées de peupliers dont le feuillage rosé ressemblait à des vapeurs au milieu de la brume argentée.

Accoudée sur la balustrade, Rosine s'abreuvait de lumière pour le temps où elle ne serait plus. Elle en faisait une provision qui ne s'épuiserait pas. Les sables d'or bleuissaient de l'azur du ciel. Sa mort prochaine la faisait sourire. Elle ne reprendrait pas la parole qu'elle avait donnée à Jacques Durier.

Elle considérait le mouvement des barques de toute antiquité et pour toute éternité, sans émotion, avec indifférence et gaîté. Ses paupières se baissaient de lourdeur. La vie, toute la vie, son imagination la charmaient moins que sa pensée!

Jacques Durier la cherchait à travers l'abbaye. Il ne supposait pas qu'elle avait pris l'escalier de St-Gilles. Rosine avait quitté l'hôtel sans prévenir.

Ils se rencontrèrent une heure plus tard dans les substructions de l'Eglise, dans le quartier des cachots. Jacques Durier n'avait pas dormi de la nuit; l'espoir d'épouser Rosine l'avait tenu éveillé jusqu'au matin.

— Quittons ces caves malsaines, fit elle. Aucun intérêt ne s'y attache. Les souvenirs de Barbès, Raspail, Blanqui ne me touchent pas. Martyrs sans sympathie. Il faudrait les louer avec des phrases mélodramatiques... Ils sont trop près de nous. . Que me fait la liberté si je ne puis aimer? Dubourg, qui fut enfermé dans une cage de fer pour avoir osé critiquer Louis XV, et dont le corps fut retrouvé, un matin, rongé par une légion de rats, frapperait plutôt mon imagination : il luttait contre un homme et non pour des idées.

Rosine s'arrêta auprès du Charnier. Grotte noire le long d'un couloir où les moines étaient enterrés dans des fosses, sans cercueil, enveloppés dans leurs vêtements et recouverts de chaux. Des fouilles avaient été pratiquées. Aucun ossement n'avait été retrouvé. La chaux avait tout dévoré. Rosine s'avança vers l'ombre tentante, ses pieds enfoncèrent dans un terrain visqueux.

— J'aurais cru être plus effrayée, s'écria-t-elle... Le romanesque de la mort est surfait. On s'en émeut par préjugé. Ce Charnier ne m'inspire aucune répulsion. Ne sommes nous pas étrangers à nous-mêmes? Notre mort ne nous intéresse pas plus que celle d'autrui. Nous vivons en-dehors de nous...

Ils arrivèrent à la grande roue verticale où tournaient douze galériens qui, par leur poids, au moyen d'une poulie, faisaient monter les provisions nécessaires aux moines.

Rosine et Jacques Durier négligèrent les plus belles parties de l'abbaye, le Réfectoire, la salle des Chevaliers. Rosine remarqua des fougères qui avaient poussé derrière une meurtrière. Tout autour le granit était rongé par le sel de la mer.

Dans l'après-midi, Rosine et Jacques Durier se rendirent à la chapelle Saint-Aubert, élevée au nord, sur la pointe d'un rocher qui surplombe la grève. Ils étaient las du pathétique du Mont Saint-Michel. Ils s'assirent sur les pliants à dossier que Jacques Durier avait apportés. Rosine avait annoncé ses fiançailles à sa mère. Celle-ci s'était contentée de la dorloter sur son épaule.

Jacques Durier lut un livre. Rosine broda un sachet. Le Couesnon glissait à leur gauche derrière une rangée de piquets qui en délimitaient le cours.

Le soleil se reposait dans sa chaleur. Le vol des oiseaux s'élanguissait.

Jacques Durier vint s'asseoir aux pieds de Rosine, reposa sa tête sur ses genoux. Elle ne le chassa pas, continua à travailler. Sa poitrine se gonflait de soupirs retenus. Ses yeux se fixaient sur l'horizon couleur de plomb. La tête de Jacques Durier lui était un précieux fardeau. Ils semblaient seuls sur la terre.

Elle se pencha vers Jacques Durier dont les paupières étaient closes.

— Pourquoi fermez-vous les yeux ? lui demanda-t-elle.

— Puis-je songer à vous les yeux ouverts ? répondit-il. La douceur de votre pensée...

— Vous m'empruntez mes sentiments, interrompit-elle. Vous me survivrez, vous m'oublierez. Je le sais, je ne vous en veux pas. Je mourrai de notre passion. Mieux vaut la mort qu'un fade bonheur ! Vous vous remarierez, vous aurez des enfants ! Votre tendresse se lasserait-elle ?

Des larmes montèrent aux yeux de Rosine qui brillèrent d'une beauté surprenante. Ils entendirent le bruit de leur souffle dans l'immensité de la mer.

Rosine reprit sa broderie. Jacques Durier descendit sur le sable par les degrés de la chapelle Saint-Aubert. Il fut écrasé par la majesté du Mont Saint-Michel. Toute sa jeunesse, tout son avenir se réunissaient dans son cœur.

— Quelles œuvres comparer à l'amour ? pensa-t-il. L'Acropole s'écroulera un jour ou l'autre. Des paturages remplaceront Rome. La tendresse est immortelle dans la beauté de la lumière !

Il vint reposer sa tête sur les genoux de Rosine. Les fils de soie du sachet pendaient sur sa figure.

— Une minute de bonheur, une éternité de bonheur ! murmura Rosine.

Le flot remontait. Le petit bois derrière la chapelle commençait à frissonner. Le chant de la mer remplit l'espace. Le Mont Saint-Michel s'éleva davantage dans le ciel, à mesure que le soleil déclina.

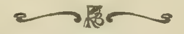
La fièvre reprit Rosine. Jacques Durier la pressa de rentrer à l'hôtel.

— Je n'en ferai rien, répliqua-t-elle. Me trouvez-vous jolie ? Je ne voudrais pas être malade d'une maladie qui m'enlaidirait. L'amour me consumera comme un feu de joie ! *La vie n'est qu'une prière !* Le Mont Saint-Michel aussi est une prière ! La prière seule est active !

Jacques Durier l'aida à rejoindre l'hôtel. Rosine égaya le diner de ses reparties.

Le lendemain ils quittèrent le Mont Saint-Michel.

EUGÈNE VERNON.



LA VIE LITTÉRAIRE

L'Art pour tous, par Louis Lumet

LOUIS LUMET. *L'Art pour tous.* Conférences par MM. Emile Bontemps, Pierre Calmettes, Emile Chauvelon, Paul Cornu, Charles Formentin, Hustin, Frantz Jourdain, Gustave Kahn, Georges Lecomte, Louis Lumet, Roger Marx, Gaston Rabaud, Jules Rois, Georges Renard, Louis-Frédéric Sauvage, Tiron, Jean Viollis (Edouard Cornély et Cie, éditeurs).

Ce n'est pas tout à fait de la littérature. Mais ce livre indique ce que peuvent faire, il annonce ce que feront les écrivains des générations nouvelles. Il pourrait même donner à beaucoup de jeunes gens bien intentionnés et suffisamment pourvus de loisirs l'idée de ne point publier d'ouvrages, mais de consacrer leur activité intellectuelle, qui est généreuse, à des travaux pratiquement utiles.

C'est pourquoi le recueil de conférences publié par Louis Lumet sous ce titre noblement ambitieux, *L'Art pour tous*, est un bon exemple. Il fournit un document on ne peut plus significatif pour l'histoire assez compliquée des mœurs littéraires de notre temps ; à côté des prétentions fiévreuses, qui se montrent à l'excès par ailleurs, il met en relief les jolis dévouements d'écrivains et d'artistes qui ne sont pas incapables d'idéalisme actif et de désintéressement agissant.

Et voici ce qu'ont voulu faire les fondateurs de *L'Art pour tous*, qui est un groupe de propagande esthétique. Ils ont voulu « communiser la beauté ». Ils se sont dits qu'animés par l'esprit de justice ils devaient faire participer tous les hommes à de rares et hautes émotions, en leur apprenant à connaître, à comprendre les œuvres qui les suscitent. Ils se sont demandés : « Si l'on admet que l'art cesse d'être la fortune exclusive de quelques-uns, n'y a-t-il pas une sorte de pressant devoir pour ceux dont il a élargi et magnifié la vie, d'en enrichir ceux qui l'ignorent ? » Et parce qu'ils sont avant tout des jeunes hommes de bonne volonté, ils se sont répondus instantanément : oui, ce devoir est évident; nous ne pouvons nous y soustraire. Et ils ont créé *L'Art pour tous.* Ils ont de l'ardeur et du talent. *L'Art pour tous* se développe, il prospère, il durera.

Louis Lumet expose l'origine de *L'Art pour tous.* Il dit les résultats obtenus, les projets nouveaux justifiés par ces résultats, l'influence qu'ils rêvent d'exercer pour le bien et le bonheur universels. Louis Lumet est le plus gentil réformateur de notre société. Il a une douceur charmante, qui est celle des vrais apôtres. Il est persuasif parce qu'il est persuadé. Au fond, il est socialiste, et il a bien raison de l'être si cela lui est agréable. Il est surtout un très bon garçon, qui n'est pas heureux si tout le monde ne l'est pas avec lui. Il travaille donc à l'amélioration de la vie humaine. Il y travaille avec un courage si loyal que chaque témoin de ses efforts est immédiatement enclin à les aider. Il se voue tout entier à une tâche d'éducation sociale, lui qui pourrait écrire seulement, écrire avantageusement pour sa gloire. Mais il lui plaît moins d'être célèbre que d'être bienfaisant. Lui qui dissertait naguère avec une vaillante conviction sur les philosophies et, naturellement, sur les sociologies dont est parée et chargée notre époque puissante pour édifier des systèmes et pour les dé-

molir aussitôt; lui qui exprimait jadis avec une sincérité passionnée, en des romans tumultueux et un peu troubles, mais forts et sains, *La Fièvre*, *Le Chaos*, les aspirations contemporaines, il s'est adonné tout entier à former *L'Art pour tous*, qui est vraiment l'émanation de sa personnalité, et profondément imprégné de ses sentiments généreux.

Il raconte les débuts avec une émotion cordiale, et le romancier, le poète idyllique qu'il serait — si la société était mieux constituée à son gré — viennent lui prêter son concours.

C'était vers le milieu d'avril 1901 que se tint, sur son initiative et celle d'Edouard Massienx, secrétaire de la *Jeunesse socialiste du* XIIIe, la première réunion préparatoire pour la formation du groupe. Un soir, dans une petite salle de marchand de vins, une quinzaine de jeunes gens de métiers divers étaient réunis. Soir heureux, soir favorable, que son souvenir est doux à Louis Lumet! Historiographe attendri, il pleure encore de bonnes larmes en se rappelant qu'il y avait là des tanneurs, des mécaniciens, oui, des mécaniciens et des tanneurs, des ébénistes aussi et des employés d'administration. Et tous, les employés d'administration, comme les ébénistes, autant que les tanneurs et pas moins que les mécaniciens, lui parurent très résolus à consacrer à l'art la matinée du dimanche, leur jour de repos. Adorable sensibilité de Louis Lumet!

Louis Lumet fit, ce soir, une courte causerie. Les auditeurs le pressèrent de questions qui lui prouvèrent leur impatience de pénétrer dans un monde de choses dont ils soupçonnaient confusément la magnificence et la vertu éducatrice. Charme souverain des anecdotes simplement contées! Louis Lumet écrit sans vanité.

« Il me fut très difficile d'être simple et clair, des visages tendus épiaient mes paroles, et comme vers la fin de notre conversation, une jeune fille s'était assoupie, la tête sur la table, entre ses bras, je me pris à sourire : « Excusez-la, me dit son frère, je la conduis dans toutes les réunions... Nous nous sommes couchés tard hier et elle est fatiguée... Mais vous verrez, elle ne manquera pas une seule visite. » En effet, cette jeune fille est devenue une de nos plus fidèles adhérentes. »

Cette jeune fille est un symbole, ni plus ni moins. Au reste, ce soir-là, les nouveaux camarades de Louis Lumet l'accompagnèrent jusque à la plus prochaine station de tramways que, depuis ce temps, Louis Lumet ne revoit pas sans émotion, et tout en descendant l'avenue des Gobelins, qui, la nuit tombée, entend généralement de bien autres discours, ils devisèrent fraternellement.

Louis Lumet chante alors : » C'était une nuit fraîche d'avril où l'on sentait toutes les sèves frémissantes de vie: des étoiles limpides brillaient au ciel d'azur profond, il y avait dans l'air et dans les yeux de mes compagnons comme une allégresse de printemps. » O Louis Lumet, poète et apôtre!

Une autre réunion préparatoire eut lieu dans le même temple humble et auguste d'un marchand de vins dont j'aimerais à connaître le nom. M. Emile Chauvelon, l'éloquent professeur du lycée Voltaire, y apporta des photographies de chefs-d'œuvre. Ainsi fut commencée l'éducation artistique du peuple!

Les camarades se donnèrent rendez-vous le dimanche 21 avril 1901 à 10 heures au Musée du Louvre. La première convocation, tirée à l'autocopiste, était ainsi libellée :

L'ART POUR TOUS

—

Promenade au musée du Louvre

Le dimanche 21 avril 1901, de 10 à 11 heures.

Visite aux salles des Antiquités asiatiques : *l'Art Assyrien*, *l'Art phénicien*.
Les Origines de l'art sacerdotal et guerrier.
L'Interprétation des monuments funéraires : une *statue*, un *temple*.
Sous la conduite du citoyen Louis Lumet.

Remarquez ici la conscience du citoyen Louis Lumet. Il ne choisit pas pour cette première visite un sujet attrayant, mais un sujet austère. Au risque de les décourager, il éprouve les dévouements. Il ne veut point les faciles succès. Il les fuit.

Aussi bien, le dimanche, au rendez-vous, place Saint-Germain l'Auxerrois, huit personnes seulement l'attendent. Il les guide bravement au musée des Antiques. Quelle est sa causerie? Il s'applique moins à énumérer des dates et à citer des noms propres qu'à évoquer, à propos d'une statue ou d'un fragment de temple, le milieu social qui les a produits. Il essaie de rendre la vie aux pierres taillées qu'examinent avec curiosité ses camarades en ressuscitant les idées et les sentiments qui ont modelé leurs formes, réglé leurs attitudes, distribué l'ordonnance de leurs groupements. Ce n'est pas comme archéologue, avec une méthode critique, qu'il parle des œuvres qui nous sont parvenues des antiques civilisations assyriennes, mais il provoque chez ses auditeurs la sensation d'une époque telle qu'il l'a eue lui-même, assez conforme du reste à ce que nous pensons être la vérité historique dans l'état actuel de nos connaissances.

Ils étaient huit pour l'art assyrien. Ils étaient quinze pour l'art égyptien. Plus de quarante se présentèrent pour la troisième réunion où M. Emile Chauvelon parla de la *Peinture française au XVe et XVIe siècles*. Et maintenant le groupe est définitivement établi. Il compte plus de deux mille adhérents. Il a reçu aussi les adhésions collectives de différents

groupements : la *Fédération des Universités populaires*, *la Société Amicale des Anciens élèves de l'Orphelinat de Cempuis*, *l'Union syndicale des ouvriers et ouvrières doreurs sur bois*, *la Chambre syndicale des cantonniers, ouvriers et ouvrières de la direction des Travaux de la Ville de Paris*, *l'Association générale des gardiens des musées nationaux*, *la Chambre syndicale des ouvriers graveurs et ciseleurs sur tous métaux*, *l'Université populaire de Meaux*, *l'Association générale des sous-agents des postes et télégraphes de France et des Colonies.* Les créateurs de l'*Art pour tous* ont organisé plusieurs centaines de visites dans les musées, dans les manufactures nationales, dans les divers monuments de Paris, dans les ateliers d'artistes. Ils ont conduit leurs adhérents à Dieppe, à Bruxelles, à Beauvais, à Rouen, à Versailles, à Chantilly. Ils ont créé une section enfantine, une section musicale, une section littéraire... Et ils ont de grands, de très grands projets. Ils veulent atteindre toutes les sources de la vie humaine, individuelle, familiale et publique. Ils veulent créer des coopératives de production d'objets d'art, des magasins de vente en commun, en dehors de l'agio des marchands, modifier le costume, décorer l'intérieur de la famille, diriger le goût dans le choix du mobilier et des accessoires vers la simplicité, l'harmonie sobre et légère, détruire ce préjugé que les objets de luxe sont des objets d'art, orner les écoles, les édifices publics, parer les cérémonies laïques, ennoblir les fêtes nationales.

Louis Lumet cite tous les auxiliaires, leur rend hommage. Il oublie seulement de se rendre justice à lui-même. Ne songeons qu'à lui. Il est l'âme de cette œuvre, l'*Art pour tous*, qui peut être une très grande œuvre.

Ne forcera-t-elle pas la critique d'art à se renouveler un peu ! Les conférences que Louis Lumet a publiées dans ce livre sont fatalement disparates, comme leurs sujets et comme leurs auteurs. J'aurais donné comme modèle celle, complète, où Georges Lecomte étudie Eugène Carrière et, pour résumer l'impression que ce nom d'Eugène Carrière éveille en nous, dit que « c'est dans une sorte de brume lumineuse, le surgissement de formes puissantes, de gestes expressifs, de regards aigus, de lèvres souriantes ou anxieuses, de fronts resplendissants de lumière, et qu'on pense tout de suite à une œuvre de tendresse représentant la méditation de l'homme devant la vie, son effort pour la comprendre, pour la dominer en l'aimant, pour préserver ceux qui l'entourent de ses pièges et de ses ruses. » C'est là de la critique d'art faite par un artiste qui n'est certes pas étranger aux sentiments sociaux. Mais je vois que M. Emile Chauvelon, dans sa conférence très claire et très fine quoique très systématique sur Puvis de Chavannes, expose les principes essentiels de la critique faite par les orateurs de l'*Art pour tous.*

Ils savent que le peuple est apte à goûter et à comprendre les chefs-d'œuvre de l'art. L'*Art pour tous* est donc une œuvre d'enseignement et d'éducation artistiques et esthétiques. Mais c'est une œuvre d'un genre tout particulier. Les auditeurs viennent librement, parce qu'ils aiment l'art sincèrement, soit pour en nourrir leur imagination, leur esprit et leur cœur, soit pour le réaliser selon leurs goûts et leurs moyens comme ouvriers d'art et comme artistes. Et, comme le dit M. Emile Chauvelon qui est orateur, « c'est avec respect, respect de leurs convictions et respect de la Beauté qu'ils portent la main à la coupe sainte de l'émotion artistique et qu'ils prennent place au banquet où l'*Art pour tous* les convie. »

Bien médiocre était le *Banquet* que célébra Platon. Socrate, qui aurait dû le présider, n'y était qu'un invité, n'y avait que son tour de parole, et Alcibiade y étalait avec trop de complaisance son *moi* plus bourgeois encore qu'aristocratique... Alcibiade, Aristophane, Agathon, — la fleur de l'esprit athénien, — croyaient, non sans orgueil, disserter sur le pur Amour et sur l'absolue Beauté. En réalité, ils s'efforçaient, mais en vain, de donner à leurs fantaisies individuelles, à leurs égoïsmes raffinés, à leurs préjugés distingués, l'éclat incorruptible de la Vérité et de la Philosophie. Mais la Vérité et la Philosophie leur échappaient : ils n'en possédaient que le fantôme, ils n'en apercevaient que le mirage.

C'est que, en effet, il n'y a de vraiment beau que ce qui est rationnel, que ce qui est humain, que ce qui est valable pour tous. Or, Athènes était une ploutocratie tempérée par l'esprit et par l'art, mais une ploutocratie. L'idéal de Platon lui-même était un idéal égoïste de caste. Tout le monde n'était pas convié au Banquet. Et si les convives s'égarent parfois dans leur casuistique sur ce qu'ils appellent la Vision céleste, M. Emile Chauvelon est certain que cette erreur est la conséquence et le châtiment d'une première faute irrémissible, celle-ci : ils acceptaient, avec une sérénité criminelle, de vivre dans une Cité où étaient esclaves et les femmes des hommes libres et leurs serviteurs et presque un demi-million de travailleurs... Mais l'*Art pour tous* se propose d'abolir rapidement cette dure loi de sélection étroite et exclusive, à base ploutocratique et censitaire. L'*Art pour tous* est donc très sérieusement une société esthétique de rénovation sociale.

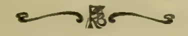
Aussi, M. Emile Chauvelon n'« a-t-il pas son pareil » pour démontrer que Puvis de Chavannes fut, avant tout, un « peintre bourgeois ». Il étudie, par exemple, l'*Alma Parens* du grand amphithéâtre de la Sorbonne. Il atteste aussitôt que, selon l'*Art pour tous*, la science doit être bienfaisante à tous et que

la philosophie doit être vraiment la conscience du genre humain tout entier, et il prononce avec exactitude :

« Cette idée était étrangère à l'intelligence de Puvis de Chavannes. La philosophie de l'humanité et de la science ne dépassait pas le niveau d'une culture bourgeoise distinguée, mais sommaire et médiocrement artiste. Cette lacune devait se trahir le jour où il tenterait de symboliser l'ensemble du savoir humain. Aussi est-elle très sensible dans la composition qui orne l'hémicycle de la Sorbonne. Cette œuvre, considérée dans sa facture, et en fonction de la culture littéraire bourgeoise dont elle est l'expression, est aussi belle qu'elle pouvait l'être. Mais c'est peut être celle qui date le plus de toute la série. »

M. Emile Chauvelon nous apporte ainsi une critique d'art que nous n'attendions pas. Allons néanmoins à l'*Art pour tous*! Et que les jeunes gens qui, avant de se marier et d'entrer dans « l'état bourgeois », écrivent un ou deux livres que personne ne lit, veuillent bien considérer que cette œuvre de conciliation universelle par l'amour et l'admiration de la beauté pourrait être un bien meilleur emploi de leur activité indécise ! Qu'ils aillent donc à cette œuvre utile et cessent d'écrire inutilement! Qu'ils aillent tous, d'un cœur généreux, à Louis Lumet, ce charmant apôtre !

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Sémiramis, tragédie antique de Péladan, représentée aux Arènes de Nimes.

Les lecteurs de la *Revue Bleue*, habitués à la critique si pénétrante et si sûre de M. Paul Flat, éprouveront, je le crains, quelque désenchantement, à trouver pour une fois ma signature à la place de la sienne. Et peut-être auront-ils quelque embarras à se reconnaître au milieu de la broussaille de mes considérations. Ils n'en auront que plus de plaisir à retrouver ensuite leur guide familier.

J'ai donc vu cette illustre *Sémiramis*. Ce n'est peut-être pas le chef-d'œuvre de Péladan, mais il reste que le sujet est de ceux auxquels l'auteur aime à revenir et qui font partie, pour ainsi dire, du matériel de sa pensée.

Péladan a dans l'imagination des côtés babyloniens. Et j'espère qu'on ne rira pas trop de moi si j'avance que sa tête elle-même m'a souvent fait souvenir de celle des taureaux à face humaine qu'on voit aux bas-reliefs assyriens. Rarement la nature a sculpté masque plus représentatif que le sien ; rarement écrivain aura été une pareille enseigne à son œuvre.

Faut il croire qu'il a réellement des origines asiatiques? C'est le cas de répéter ici la belle phrase de Shakespeare : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre qu'il n'est donné à notre philosophie d'en concevoir.

Un homme, quel qu'il soit, regardé de près, est toujours une énigme pour l'homme.

Péladan a vu le jour, non loin du Rhône, sur ces terres méditerranéennes, dont les premiers colons furent des marchands de Tyr, dont les premières Cités furent des comptoirs phéniciens. Le christianisme y amena, dans la suite, beaucoup de Syriens et avec les chrétiens abordèrent des Manichéens, venus de Perse et des gnostiques ; l'Albigéisme témoigne historiquement de la profondeur de pénétration, pendant le Moyen Age, de l'Asie dans notre Midi.

Il est aisé d'en conclure à la possibilité d'un atavisme. Ce qui est certain, c'est que Péladan a grandi, hors des conditions ordinaires et dans une atmosphère d'idées très spéciales. Nimes est plein de légendes sur la famille Péladan. Le père aurait été vaguement devin et nécromancien ; le frère aurait prophétisé, dans un journal, sa propre mort tragique. Du mystère flotte sur leur existence enveloppée et singulière.

Ce qu'on a pris pour du charlatanisme chez Péladan n'était donc qu'une manière d'être naturelle et familiale, et l'affectation n'a peut-être commencé pour lui que le jour où il a voulu ressembler à tout le monde. La banalité lui fut laborieuse.

Peladan n'était ni de ce temps, ni de Paris. Ce fut là tout le malentendu.

Et cela s'appelle du provincialisme, quand il s'agit d'un médiocre, mais ce n'est que de l'originalité profonde, s'il s'agit d'un homme supérieur. A l'exception de Voltaire peut-être, tous nos grands écrivains furent des provinciaux.

Tempérament de prophète, roi-mage en exil, il manque à Peladan le ciel d'Orient, les chars, les costumes, les cortèges, et j'ai l'impression qu'à certaines époques, à la tête d'un collège de prêtres, souverain-pontife de quelque religion d'Asie, il eût été très grand et très redoutable, car ni la subtilité, ni la profondeur, ni la continuité de vues ne lui eussent fait défaut, ni peut-être même le mépris de la vie humaine et ce superbe sourire qui est la noblesse de la tyrannie.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* ont pu apprécier ici son intelligence magnifique. Soit qu'il parle, soit qu'il écrive, Péladan a un cerveau qui fait de la lumière. Je connais peu d'hommes aussi éloquents ; il parle avec joie ; il y a je ne sais quoi alors dans sa figure de fort et de serein : il y roule des constella-

tions et des sphères. C'est très beau, c'est presque trop beau : cela manque de perspective ; c'est olympien et un peu théâtral.

Péladan a nourri de bonne heure l'ambition d'être plus qu'un homme de lettres ; il a visiblement rêvé de devenir une sorte de chef spirituel, de grand initié, de Mage. Il aime les mots avec raison, surtout ceux qui gardent du mystère et par là une puissance plus grande. Le titre ainsi que le costume oblige. Voyez les prêtres et les magistrats. En se conférant le titre de Mage, il s'imposait donc à lui-même une pensée toujours élevée et pure, une tenue constante d'esprit.

Quant aux costumes à jabots, il les porta comme les insignes de la seigneurie intellectuelle à laquelle il prétendait; il se promena dans la rue, comme une allégorie du penseur et du poète qu'il savait être et ses titres de Mage et de Sâr n'étaient que pour avertir le public du sens élevé et quasi-religieux de ses doctrines littéraires.

Le symbolisme ne fut pas seulement pour lui une théorie d'art, il le transporta ainsi jusque dans la pratique de la vie. Il était persuadé avec Buffon que des dentelles aux manchettes peuvent rappeler excellemment à l'écrivain et au penseur qu'il est bon d'en mettre à son esprit avant de penser et d'écrire et qu'il n'est point indifférent à la messe d'être célébrée sous une chasuble d'or.

Et Louis XIV, afin de mieux prendre conscience de son métier de Roi, à quels artifices n'eut-il pas recours, pour éloigner de lui l'idée de la simple humanité ? Il se créa le décor de Versailles ; il régla lui-même dans les moindres détails la représentation dont il fut le perpétuel figurant, avec ses hauts talons, sa canne et cette perruque, qui faisait de sa tête l'image du soleil.

Tout est parade, comédie, représentation en ce monde, où le talent consiste à bien jouer son rôle. La civilisation n'est pas un état naturel. On ne sait pas jusqu'où il faudrait descendre pour retrouver l'homme à l'état naturel. Les peuples, comme les individus, composent de vastes scénarios. A force de s'exercer au rôle de héros, par exemple, on finit par le jouer au naturel.

Il me semble que telle était à peu près la philosophie de Péladan, et que son ambition fut de se choisir un beau rôle, de le bien jouer et de l'imposer au public.

S'est-il sculpté à lui-même, comme un masque de théâtre, cette tête, que j'ai dite assyrienne ? Je serais assez enclin à le croire. Outre que nos visages dépendent, pour une part, de l'arrangement et de l'interprétation que nous leur donnons, il est également certain que le travail intérieur de la pensée en transforme lentement les lignes, comme par une sorte de repoussé. Nos têtes sont ainsi de très authentiques portraits et comme des moulages de notre âme.

En tout cas, Péladan a voulu que fut dessiné, en manière de frontispice et d'emblèmes, le profil humain des mystérieux taureaux, auxquels il ressemble, et cela fait un orgueilleux et beau symbole, pour une pensée qui, comme la sienne, aime à plonger dans le mythe.

Je me suis laissé entraîner à des divagations un peu longues à propos de ce qu'on pourrait appeler le *Cas Péladan*. La personnalité de cet écrivain envahit, déborde ses œuvres, conceptions grandioses certes, mais qui laissent un peu l'impression de décors brossés trop vite par un Maître. J'en excepte, bien entendu, ces pages d'une clarté et d'une subtilité immortelles sur Léonard de Vinci. En dehors de là, je ne puis m'empêcher de voir Péladan, tel que je l'ai rencontré, l'autre jour, dans les Arènes de Nîmes, entouré d'une nombreuse équipe de charpentiers qui dressaient vers le ciel en hâte des montagnes de planches peintes. Jamais le bruit des marteaux et des scies, l'odeur du vernis et du sapin ne m'ont donné, à ce degré, la sensation du travail. C'était comme une de ces scènes de l'*Enéide* et du *Télémaque* où l'on voit des gens en train de bâtir des villes.

Et je pourrais dire encore que les poèmes de Péladan, innombrables et pompeux, font songer à ces rapides et prodigieuses civilisations asiatiques, aussitôt grandies que remplacées, dont il se plaît à évoquer la structure.

Cela est Babylonien et aussi un peu Nîmois. Nîmes l'a bien compris, qui a fait, l'autre jour, à Péladan, une véritable apothéose. La représentation de *Sémiramis* a eu là-bas le caractère d'un événement national. On a écouté religieusement la pièce comme un hymne à la gloire de la cité. Il faut si peu à une ville qui possède les Arènes, la Maison Carrée, ce petit temple si pur dédié à la Jeunesse, les merveilleux Jardins de la Fontaine, avec le temple de Diane et l'antique Tour Magne, pour s'élancer en rêve jusqu'au monumental et fabuleux passé.

En dehors des Arènes, je me demande si cette tragédie lyrique eût eu le même succès. Elle a été représentée dans ce cadre gigantesque, aux lumières électriques, à 8 h. 1/2. Le ciel formait au-dessus de nous une énorme coupole noire et la lune pleine errait sur les hautes murailles blanches, commémorative d'anciennes cosmogonies; la foule lointaine pendait en grappes énormes le long de ces murailles. Il soufflait une brise exquise.

Sémiramis fait plus penser à de l'Eschyle qu'à du Sophocle. Je veux dire qu'il y a encore trop d'épopée là-dedans pour que ce ne soit un vrai drame. Les dieux font de mauvais personnages tragiques, car on ne s'intéresse qu'aux êtres de son

espèce. On admire Prométhée ; on ne l'aime pas. Or, Sémiramis est trop une déesse.

De plus, chaque fois qu'on amuse les yeux avec des défilés, des costumes, des lumières et des décors, on distrait le cœur de son émotion. La tragedie idéale serait celle à laquelle son texte suffirait.

Péladan ne s'y est pas trompé. Il a dit : « Ma pièce est un opéra parlé, une tragédie wagnerienne, où le lyrisme tient lieu de la musique. »

A ce point de vue, la tentative était très intéressante et elle fut réussie autant que la nature des choses le permettait. Les arts sont impénétrables les uns aux autres. Ils ont chacun leur domaine propre et leurs moyens d'expression. Et c'est un rêve inutile autant qu'impossible de vouloir que la poésie s'approprie ce qui est l'essence de la musique. La littérature a, il est vrai, cette supériorité de pouvoir jusqu'à de certaines limites suppléer aux autres arts. Il est en poésie des génies picturaux, sculpturaux, musicaux. Tout ce qu'il faut retenir de ceci, c'est que Péladan porte en poésie une imagination plus spécialement musicale. Presque tous ses effets de style sont obtenus non par des images, mais par le sortilège de l'assemblement des mots.

Le sujet de la pièce est très simple et demande peu d'efforts pour le suivre : « Sémiramis doit le trône à sa beauté. Elle règne par l'amour éperdu qu'elle inspire à chacun de ses soldats ; elle est l'amante des légions. Mais il est clair que le jour où elle se donnera à l'un d'eux, tous les autres, jaloux, et se sentant trompés, l'abandonneront. Son immense empire s'effondrera.

« Une telle situation ne peut évidemment pas durer. Les vieux politiques s'en préoccupent, car il y va de la fortune de Ninive, mais ils ont beau retourner le problème, ils n'y trouvent pas de solution satisfaisante. Ils s'adressent aux Mages de Babylone. La théorie de ceux-ci est qu'il faut se mettre au-dessus des contingences. Sémiramis incarne une idée, celle d'un Empire fondé sur le culte amoureux, sur l'adoration sexuelle de la Femme. Il importe de sauver la pure idée des caprices d'un être aussi peu sûr. En d'autres termes, lorsque Sémiramis deviendra dangereuse, on en fera une déesse et on se débarrassera, d'une façon ou de l'autre, de la partie fragile, c'est-à-dire qu'on lui subtilisera adroitement la vie ou, ce qui est peut-être préférable, on la laissera courir le monde à sa guise, sous le nom qu'elle voudra, mais alors elle ne sera plus Sémiramis. La partie divine de son être une fois sauvée, le reste sera négligeable.

« Bien entendu, tout cela est expliqué peu à peu, avec des réticences et des circonlocutions de prêtre.

« Pourtant, ce qui devait arriver arrive. La Reine, déjà sur le retour de l'âge, n'entend pas mourir sans avoir éprouvé l'amour qu'elle a inspiré à tant d'autres. En vertu de la loi des contrastes, forte, elle aimera un faible, un vaincu; femme d'action, un intellectuel, un rêveur, le représentant maladif et élégant d'une race et d'une civilisation finies, Keth-Aour, dernier des Pharaons d'Egypte.

« Naturellement, avec l'esprit subversif des femmes, elle émet la prétention de tout bouleverser, si cela lui fait plaisir : « Elle a créé la puissance de « Ninive ; elle la détruira, si cela l'amuse ». Voilà sa façon de raisonner. Elle déclare, sans ambages, que ses conquêtes ne l'amusent plus et qu'elle va s'adonner désormais à d'autres jeux. Elle embrasse, en conséquence, son Pharaon, au nez de toute son armée, qui rugit sourdement. Quant aux soldats, elle n'en est pas inquiète. Ce sont des amoureux, elle sait comment les prendre. Zakir-Iddin, le général en chef, se fâche ; il veut tuer Keth-Aour.

« Tu ne le tueras pas, lui dit-elle, en le regardant dans les yeux, tu vas te tuer, toi, là, sous mes regards. Je poserai mes lèvres sur les tiennes et je t'endormirai tout doucement dans la mort ». Le malheureux fasciné va succomber, lorsque la voix du prêtre le rappelle à lui. Il s'élance sur le Pharaon ; un duel commence où celui-ci succombe.

« Pauvre folle, murmure le Mage. Pourquoi êtes-vous allé faire ce scandale ? On vous eût laissé partir avec votre Keth-Aour, tandis qu'à présent... »

La situation est analogue à celle de Ruy-Blas, quand don Salluste offre l'évasion à l'amoureuse, pour perdre la Reine.

« A ce moment, Sémiramis furieuse, désespérée, se souvient qu'elle est déesse. Elle quitte, avec des imprécations, son peuple ingrat et lentement monte à l'Olympe. N'importe, les Mages ont atteint leur but. »

La scène de l'apothéose est admirable. Tout l'art si sûr et si magnifique de Péladan s'y trouve déployé.

On voit ce qu'un cerveau comme celui-là a pu tirer d'un thème aussi fécond. Il y a peint en raccourci les éléments constitutifs de toute société : le prêtre, le soldat, l'homme politique à courtes vues : Ourkam le Mage, Zakir-Iddin, le général, Naram-Sin, le pontife, ministre ou magistrat. Le premier considère les choses du point de vue de l'Eternité ; il voit dans l'Empire Ninivite une civilisation propice au développement de la pensée et à la propagation de sa doctrine et s'attache à en assurer la durée, en la mettant à l'abri des vicissitudes des passions. Il cherche à tourner le fait en loi et par là à le fixer.

Naram-Sin est le politique au jour le jour, qui ne voit que le fait et qui n'est maitre qu'en l'art d'en tirer parti.

Zakir-Iddin est le soldat qui ne connait que sa

consigne et ne considère que le sort de l'armée. Cette armée ne peut survivre au pacte qui l'a groupée et la tient serrée et il pense et sent comme elle.

Ceci peut être de tous les pays et de tous les temps. Sémiramis est plus spécialement antique, asiatique et fabuleuse. Elle explique le caractère qu'ont revêtu en Orient certaines dominations fondées par des femmes. « La Femme ne devient toute puissante que dans les contrées où elle est esclave », est une des théories les mieux dégagées par Péladan.

La tragédie de Péladan est donc surtout l'œuvre d'un poète-philosophe. L'auteur a fixé en alexandrins lumineux et sonores les principaux axiômes et théorèmes de la science d'Etat. Là est proprement sa grandeur et son triomphe. Au milieu de tant de beautés, on pourrait tout au plus lui reprocher d'avoir, pour l'excès de clarté, parlé parfois, très rarement il est vrai, la langue des journaux.

« Tu es le fait, je suis l'idée, dit Ourkam à Naram-Sin. » Evidemment, il n'y a pas moyen de ne pas comprendre après cela. Je trouve tout de même que ces généralisations si précises ont un air un peu puéril.

Mais à quoi bon chercher de petites taches sur cette somptueuse broderie ?

Peut-être aussi l'auteur a-t-il un peu abusé du leit motiv : *Je suis Sémiramis la Grande.* Cela ne produit pas du tout l'effet qu'il en attendait.

Il a écrit sa tragédie en vers libres non rimés, mais parmi lesquels l'alexandrin domine. A la représentation, une grande impression musicale s'en dégage ; à la lecture, l'effet est moins heureux, en dépit de quelques petits couplets d'une harmonie savante et exquise. Pourquoi, lui qui fait, quand il veut, de si beaux vers, a-t-il systématiquement écarté les rythmes classiques, et compromis peut-être la durée de son œuvre, en lui laissant ce cours hasardeux ?

Je n'ai pas besoin de dire que l'interprétation a été au-dessus de toute louange. Je ne vois pas une seule actrice de ce temps capable de réaliser comme M[me] Weber, avec la sûreté qu'elle y a mise, cette métamorphose de la femme en déesse, cette ascension à l'absolue beauté, cette fuite vers la Chimère et le Rêve.

Toutefois je ne lui conseillerais pas de s'attarder trop à de tels rôles, car ils l'amèneraient, sans qu'elle s'en aperçût, d'un art à un autre, de la tragédie à l'opéra. Or, la voilà bientôt notre seule tragédienne, à l'heure précise où la tragédie, grâce aux théâtres de plein air, renaît de toutes parts. Nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements du début, à Jodelle, si vous voulez, mais qui sait si nous n'approchons pas de Garnier et de Montchrétien ? Il ne faut espérer ni Corneille, ni Racine. La civilisation unique où ces beaux génies ont fleuri est morte pour jamais. Ils furent l'expression de la plus rare aristocratie qu'ait vue le monde. Nous ne pouvons espérer qu'une tragédie démocratique ou alexandrine, dont la formule reste à trouver. Mais j'attends fermement l'une ou l'autre, l'une et l'autre, sans doute.

M. Albert Lambert fils a composé un délicieux, lointain et mélancolique Pharaon. M. Darmont s'est révélé grand acteur dans la composition du mage Ourkam. MM. Dorival et Lisar ont été excellents, et M[lle] Brille s'est tirée, avec beaucoup d'élégance, de son difficile personnage de Chorente.

ALFRED POIZAT.

PRÉJUGÉS ET TRADITIONS

Deux fois par an, à dates fixes, le *Journal officiel* publie administrativement les promotions dans l'ordre national de la Légion d'honneur. L'esprit de l'homme est-il donc né chagrin ? Au lieu de se réjouir de cette régularité, de cette floraison biennale du mérite et de cette consécration, par l'Etat — mieux, par un gouvernement — de la valeur de leurs concitoyens, « les autres », c'est-à-dire ceux qui n'ont encore rien obtenu, se livrent à toutes sortes de critiques, émettent des jugements sévères et se montrent, en général, grincheux pour les élus.

Dès lors, vous entendez les vieux militaires évoquer l'époque du premier Empire, vanter ces temps où l'on courait à la gloire comme on va maintenant à l'apéritif ; ils citent des actions d'éclat, célèbrent des héros — mais leur âge ne leur permit pas d'assister à ces hauts faits, et le ruban qui saigne à leur boutonnière fut ramassé dans des champs de bataille dont le souvenir les étreint... D'autres, les plus nombreux, se contentèrent de passer trente ou quarante ans dans les cours des casernes, à surveiller d'un œil jaloux les pansages ou les corvées de quartier et l'on pourrait citer, à l'heure présente, quelques centaines de bonnes gens qui n'ont jamais vu d'autre feu que celui qui brille dans leur foyer, en hiver; ceux-là portent avec un éclat particulier l'étoile des braves... Et tel, encore, le fonctionnaire en retraite qui compte tant d'années de bureau « doubles » — assimilables aux campagnes et expéditions dans les pays barbares — et qui s'exprime avec amertume sur un collègue qui reçut la rosette, alors qu'il n'avait encore que les palmes d'Académie. Et, parmi nos bienveillants artistes ou gens de lettres, n'en connaissez-vous pas qui protestent de leur mépris pour ces « hochets de la vanité » et qui, cependant, sollicitent, comme une chose due, cette croix qui, tout

à coup, leur paraît digne d'eux ? Gare aux confrères que le sort favorise avant les autres On n'admet guère « le choix », lorsqu'on a franchi le seuil d'un âge qui vous consacre oublié ou illustre... Quant aux jeunes, sauraient-ils admettre, une seconde, que leur tour n'est pas le prochain ?... J'admire, pour mon compte, à quel point, dans ces sortes de discussions, les idées de Napoléon reviennent en vogue. « Autrefois », ce mot résonne avec une singulière tenacité et chacun de s'imaginer, alors, qu'il aurait trouvé l'occasion de s'illustrer...

En somme, on ne conçoit plus la possibilité de n'être pas décoré : chacun a droit à la Légion d'honneur, chacun ayant le mérite. Pourquoi ne pas déclarer, par exemple, qu'à partir d'une époque établie, tout citoyen sera décoré, pourvu qu'il en ait exprimé le désir depuis un nombre de mois ou d'années que l'on déterminerait?... A moins que l'on ne supprime l'ordre de la Légion d'honneur, afin de ne pas permettre aux meilleurs écrivains, parfois, de se distinguer par l'absence de tout ornement à leur boutonnière... En vérité, voici encore une injustice qu'il convient de réparer : on parle trop, beaucoup trop, de ceux qui n'ont rien ou de ceux qui « devraient avoir un degré plus élevé ». Notez que l'on diminue d'autant la qualité des nouveaux légionnaires... Il me semble que le suprême hommage, pour un homme d'esprit, consisterait à ce qu'on lui retirât l'insigne, accordé jadis. On ne reste pas toujours « d'actualité », les idées en cours se modifient et les distributeurs des croix changent avec l'opinion accréditée. Je propose, encore, que l'on ne soit admis dans la Légion d'honneur que pour un temps fixé et que, pour les écrivains, savants et artistes, par exemple, l'Etat, après leur avoir octroyé le grand cordon, leur distribue les palmes d'Académie. Que diable ! Nous sommes « au civil » ; que les prérogatives civiles s'affirment une bonne fois et que l'on décerne le modeste ruban violet — symbole, chez celui qui le porte, du culte des choses belles et honnêtes — comme jadis — il n'y a pas si longtemps encore — la médaille militaire aux soldats comblés... Alors, nous verrons revivre les années épiques et, tout au souci d'une paix universelle, on ne songera plus qu'à de glorieuses disputes intérieures...

J'entends un maître, dont je respecte l'âge et la raison, qui me gronde et me blâme : « Jeune homme, me dit-il, vous vous livrez à des digressions du plus mauvais goût. Plaisantez, j'y consens.... j'aime que la jeunesse s'égaie... mais, prenez garde, vous attaquez ici une très vieille institution ; c'est au dépens de hautes et nobles pensées que vous exercez votre verve ignorante. Sachez que vous ruinerez en vous, avec ce scepticisme de mauvais aloi, dans votre inexpérience blasée, déjà, hélas ! les croyances qui firent la force de ma génération : il ne faut point toucher aux traditions ! »

Je courbe le front et ne saurais contredire, car ce vieillard est sincère et s'exprime avec une douce énergie qui me pénètre. Oserai-je, à ce bon sens, opposer une modeste réflexion ?... Il la jugerait impertinente. Aurait-il prononcé le mot vrai ? En souriant de ces ambitions contingentes, de cette institution séculaire, maintenant, raille-t-on des pensées plus graves, mystérieuses, presque, cette unité morale, intellectuelle de la race que l'on nomme « tradition » ?... En vérité, j'ai peur ; faut il donc, au seuil de la moindre question, s'arrêter dans un doute inexplicable ? Faut il ne point s'interroger, de crainte d'une réponse dont on redoute la logique ? Faut il pousser la prudence jusqu'à écarter la tentation d'une curiosité et, pour ne point s'égarer dans l'anarchie, demeurer prisonnier d'une pusillanimité bourgeoise ?... J'envie l'existence confortable et lente de ceux qui ne taquinent point un problème : je les envie de ne point le poser à propos d'un événement infime, secondaire, comme celui-ci, et de parcourir, dans l'immuable sérénité de leur optimisme, la carrière tranquille de leur destinée mentale... Ceux-là sont les résultats, aussi, de vagues hérédités, qui s'accumulèrent dans leurs âmes médiocres ; gardiens fidèles d'un éternel *statu quo*, ils rêvent, entre deux sommeils oisifs, de modestes réformes qui leur profiteront ; ils ont inventé certaines « charités » pour éviter certains « progrès » ; ils professent, en doctrinaires, de mesquines pitiés, pour écarter de meilleurs soucis ; ils conçoivent fort bien le sacrifice chez leurs voisins ; ils n'admettent point qu'une cause extérieure interrompe le train-train journalier de leurs habitudes ; ils ne travaillent jamais à la grande œuvre pour laquelle les individus se rassemblent, avec une énergie qui ne manque pas toujours de générosité...

Je songe à mon bon maître et je me hasarde à lui répondre avec déférence : « Vous faites erreur, et vous allez me troubler. Il convient, de nos jours, de ne point abuser des conseils excessivement dogmatiques ; pour entretenir, dans un esprit, le culte des idées que la naissance et la race ont déposées en lui, ne limitez pas le champ de culture ; ne confondez point deux principes, ou, mieux, ne confondez point un principe et un semblant de principe : la tradition et les préjugés... »

Mon bon maître m'habitua, lorsque je recevais ses conseils, à l'extrême indulgence de son attention. Il me demande, comme, jadis, j'expliquais un texte, de lui expliquer mon sentiment et j'essaye, sinon de le convaincre, du moins de m'éclairer moi-même.

*
* *

Il est certain — je choisis cet exemple d'actualité — que l'on ne peut demander à la Légion d'honneur de conserver le caractère que lui donna Napoléon ; fondée pour des militaires, l'institution a dérivé insensiblement de son origine : la voici à la charge de l'administration. On n'exigera point — je me plais à l'espérer — que des hommes bien portants se mutilent ou s'estropient à seule fin qu'on les déclare « invalides », ce serait pousser le sens du préjugé ou de la tradition un peu trop loin. Si l'on refuse de décorer un invalide, parce que invalide, on attaque une tradition, mais si un citoyen quelconque estime qu'il est indispensable de recevoir la croix, se déclarant invalide à sa façon, à un moment voulu, il obéit à un préjugé.

Le préjugé domine trop les esprits. A dire vrai, il appartient exclusivement à l'amour propre et participe de l'orgueil et du bon sens. Il est des préjugés utiles — je n'en disconviens pas — mais il en est, ainsi de dangereux, de rétrogrades et de périmés. L'ordre social est établi sur un certain nombre de conventions ; prenez une famille, examinez-en la constitution, la discipline, concluez à la part sentimentale et à la part qui revient aux préjugés... Qui ne possède ce parent qui se mêle de tout, qui argumente sur les moindres incidents de votre vie, hostile aux caprices les plus innocents des femmes, adversaire de toutes les initiatives des hommes et qui s'arroge le droit de critiquer, de blâmer, de prêcher à propos du fait le plus insignifiant ? On ne l'aime pas ; on l'estime pour de vagues raisons, qui s'atténuent de génération en génération ; on le supporte, on le craint. Il jouit de la réputation la plus louable, on l'appelle « bon », on le déclare « raisonnable » ; on a suivi la coutume de le citer en exemple aux enfants et, tout de suite, les enfants se sont mis à le prendre en grippe... Ils grandissent. Il les importune, parasite insupportable, gêneur méticuleux et pédant... Ils ne rompent pas avec lui : il est « de la famille »... préjugé ! Car, enfin, les liens du sang ne signifient plus rien, dans l'espèce ; entre ces créatures, issues d'un lointain aïeul commun, nulle vue analogue, nulle sensibilité, aucune affinité communes. Mais il faut que l'on se rencontre, que l'on se réunisse, plutôt que de choisir, parmi des voisins — qui possèdent l'incroyable avantage de ne pas s'imposer — les natures proches de la vôtre et de créer, avec eux, une sorte de famille morale.

« Ce n'est pas la même chose », affirmez-vous. Sans doute, parce que « le préjugé » n'intervient nullement ici...

Croyez-moi : rappelez-vous les réunions dites « de famille », les conversations qui traînent, les propos qui tombent, la gêne qui sépare ces personnages, dont les traits déformés rappellent, avec je ne sais quoi d'inquiétant, votre propre visage... rappelez-vous : vous suiviez votre pensée et votre proche parent la sienne et vous vous sentiez d'autant plus un étranger que vous cherchiez à vous imposer à vous-même le sentiment d'union qui vous échappe. Avouez-le : le préjugé vous apparut, alors, dans toute son abstraction, hôte impassible, présidant au sinistre ennui...

Le préjugé, vous dis-je, est abstrait : on le raisonne, on l'analyse ; on le couve par prudence, on le rejette par révolte... on le subit par nécessité, on le respecte par devoir ou par prudence. Il exige, parfois, un effort : on se défend contre l'exaspération qu'il inspire ; il énerve ; il irrite... mais, il est là : il est au présent, veilleur jaloux du prestige. Car, il faut le reconnaître, il se cramponne avec une sournoise persistance. En chemin de fer, le monsieur décoré sera l'objet de plus d'égards que celui qui désire la décoration... Cela ne se lit point sur les visages... Le voyageur de première classe, inspirera, instinctivement, plus de confiance que le voyageur de troisième. Un vol est-il commis, on accusera ce dernier, de préférence à l'autre.

A l'hôtel, observez les touristes qui débarquent : les mieux vêtus sont les mieux servis : il est des domiciles privés où je ne vous conseille point d'entrer, sans observer, dans votre tenue, non seulement de la correction, mais, surtout, de l'élégance — sous peine de vous voir interdire « le grand escalier » et d'être forcé de monter par « l'escalier de service ». Les concierges ont le sentiment du préjugé très développé...

Mais, plus perfide encore que dans les mœurs, il obsède les consciences. Combien de ménages, que l'on sait désunis, reçoivent quotidiennement l'hommage de nos déférences, parce que légitimes, alors que l'on ne fréquentera point deux amants, qui méritent, par leur fidélité, nos respects, à un titre très supérieur ?... Agissons-nous, simplement, en vertu de principes moraux ? Au fond de nous-mêmes, nous savons bien que, dans la majorité des cas, nous redoutons le « qu'en dira-t-on » et nous subissons le protocole mondain : le préjugé !

« Cette fois, m'interrompt mon bon maître, vous abusez. Vous ne vous contentez pas de détruire l'esprit de famille, de vous livrer à des plaisanteries, que je ne qualifierai pas, mais voici que, sous prétexte de disserter du préjugé, vous vous faites l'apôtre de l'union libre ? Qu'avez-vous fait de mes sages préceptes ? Avec quelle sollicitude je m'appliquais à vous inculquer les infaillibles notions que vous répudiez aujourd'hui ! Y songez-vous : ce qu'avec votre inconscience et votre mépris vous nommez

« préjugés », mais ce sont « les traditions » elles-mêmes! Quoi de plus sacré que l'institution de la famille, du mariage... Vous allez, je pense, dans un instant, vous en prendre à des conceptions plus hautes encore, que sais-je? Tout, à ce compte-là, deviendrait inutile : plus de morale, plus de lois, plus de discipline sociale... »

Je vous attendais là, mon cher et bon maître ; vos objections ne m'épouvantent pas ; néanmoins, souffrez que je tente de formuler sur ce point mon sentiment, et que je vous dise les raisons qui m'ont poussé à cette distinction subtile, peut-être, mais que je crois vraie.

*
* *

Dans quelques jours, vous assisterez, une fois de plus, aux scènes que je vous signalais, à propos des croix du 14 Juillet. Lorsque j'étais enfant, cette marque d'honneur m'apparaissait avec une rare importance. Je me suis, plus tard, presque passionné pour telles nominations... Puis, j'ai compris que les honneurs arrivaient aux hommes, hiérarchiquement et que toute hiérarchie, toute classification des genres, des mérites ou des vertus, supposait quelque arbitraire : l'opportunité ne demeure pas étrangère aux nominations...

Eh bien, que m'importe, après tout! Je ne vois point là atteinte portée à une tradition. Le préjugé s'écroule, car j'ai examiné l'institution dans ses effets, la signification d'un ruban sur celui qui le porte... Bons ou mauvais, ce sont des choix ; ceux que j'approuve sont blâmés par d'autres : rien, dans l'espèce, ne fait loi, ne touche à quelque chose de profond, d'impérieux, de plus fort que vous : la tradition veut que l'on décerne des croix ; le préjugé la conserve ; les circonstances seules peuvent apporter à un acte un caractère plus sérieux. Supprimez la Légion d'honneur, par des temps ordinaires, un préjugé qui disparaît ; supprimez-la dans une période ou des individus sont dignes d'appeler sur eux l'attention de l'Etat, vous ébréchez une tradition.

La tradition, mais on la subit : elle est sentimentale et vivante. Je me souviens — il n'y a pas longtemps — de quel air d'assurance d'excellents rhéteurs érigeaient en dogmes impérieux les tentatives de croyance les plus simples. Ils formulaient, en termes sonores, creux parfois, leurs principes qui partaient d'une métaphysique plus que suspecte, pour aboutir à un devoir plus que catégorique. Dès lors, les sentiments les plus naturels, codifiés de la sorte, se font rigoureux ; ils échappent à la vie, ils n'y sont plus mêlés, ils ne s'en dégagent plus.

Voulez-vous, je vous prie, m'expliquer en termes abstraits, ce que j'éprouve lorsque j'arrive, par un soir d'automne, dans ma ville normande? Il n'est point un tournant de rues, une échappée vers la haute mer, une barque qui ne m'accueillent non pas comme un homme, mais comme une chose, au même titre que ce paysage ou que ces objets. Et, si je pousse la grille de la maison de mes ancêtres, si je franchis le portail qu'ils franchirent naguère, je me sens ému de je ne sais quelle piété, de quelle dévotion : ces êtres que je ne connus pas, dont je distingue mal le visage sur leurs portraits détériorés, me guident par les allées du jardin, m'apprennent à écouter la litanie du vent dans les arbres : ils sont avec moi, autour de moi, ils planent sur ces lieux. Je ne déplacerais point un meuble, un objet, un bibelot, sans consulter ma mémoire, sans chercher laquelle vaut le mieux de la raison qui les décida à disposer de telle sorte, ou de celle qui m'invite à disposer de telle autre. La tradition est là, que je le veuille ou non ; elle flotte dans l'ombre, elle s'exhale du sol, elle plane dans la brume du soir, elle semble l'âme du pays.

Il n'est rien, à la réflexion, qui me paraisse, dès lors, plus détestable que ces sophistes qui savent le penchant humain pour le culte du souvenir et l'attachement à ces tombes peuplées d'une vie qui se renouvelle sans cesse. Ils exploitent le sentimentalisme, rimant quelque romance sans portée, sur ce thème digne de la plus riche symphonie. On ne disserte pas de la tradition, car elle est concrète ; ce sont les choses, les arbres, les vieux murs, les cimetières, le ciel qui change pour reparaître le même, c'est la nature qui la révèle aux cœurs. Aussi bien, il me semble faux de chercher à codifier ce qui échappe à la définition ; la tradition réduite à des nécessités de polémique, perd de son efficacité ; elle retombe dans le préjugé.

D'abord, où l'homme trouverait-il ses lointaines affinités, si ce n'est en lui-même. Quand l'individu, décidé à s'enfermer dans une tour d'ivoire, a parcouru la prison qui l'enserre, tâtant les murailles pour y découvrir une fissure, désespérant de se libérer par ses propres ressources, qu'il invoque, à son secours, les éléments dont il dispose et qu'il ne se sent plus la force de soulever de ses mains blessées, alors, mystérieuses d'abord, sereines et presque spectrales, s'éveillent en lui des images qui se précisent insensiblement, qui s'accusent, qui prennent corps et qui apportent leurs énergies à ses faiblesses et à ses lassitudes : les traditions, suprême ressource de la personnalité, obligent la pensée à sortir d'elle-même, elles la font déborder : elle brise alors, par son développement logique, hautain et poétique, les frontières de sa captivité. Nous voici adversaires du convenu, de l'apport du préjugé : il n'est que l'expression objective et relative d'un état de choses supposé, à un instant donné... La tradition afflue

d'un passé lointain, bien au delà de l'horizon, et entraîne, dans son courant, vers d'autres rives familières...

*
* *

N'abusons pas, cependant : ce cercle est vicieux. On se méprend très vite, parmi tant de complexités et de contradictions, sur la portée réelle et la valeur exacte des mots. Il est d'excellents esprits — je le confesse — qui ne me convainquent pas et qui, néanmoins, se déclarent traditionalistes. Ceux-là, sans doute, ne portent leurs regards que sur le passé et se refusent à jeter les yeux vers l'avenir. Il ne suffit pas de posséder l'historique d'une famille, ni de collectionner les menus souvenirs, ni de respecter les coutumes invétérées; cela n'est que l'apparence, l'extérieur de la tradition; il convient d'en mesurer la portée et de discerner dans quelle mesure elle peut et doit servir le présent. Elle se refuse à la contrainte et à la réduction ; elle réclame de l'espace et ne se justifie que parce qu'elle domine, parce que celui qui voudrait rompre avec elle, s'imposerait une charge, un sacrifice, une responsabilité qu'il ne peut pas assumer. Vous pouvez secouer un préjugé, vous n'arracherez pas une tradition : elle laisse une empreinte dans l'âme dont elle souffre toujours...

Il ne conviendrait pas, sous prétexte d'étendre la question, d'apporter un esprit exclusif à des considérations très générales. En art, surtout, et ce point de vue seul pourrait me préoccuper, il serait dangereux de restreindre l'inspiration à des formules trop rigoureuses. Toutefois, si la pensée évolue, si les expressions sont appelées à se modifier, défions-nous des exagérations qui parlent d'affranchissements et qui nous rejettent dans des préjugés nouveaux !

La tradition exerce son influence en art, comme partout; cette influence n'est efficace et productrice qu'à la condition de n'être point artificielle. Beaucoup d'écrivains s'imaginent qu'en défendant des causes, des institutions, ils créent une œuvre de tradition. Détrompons-les. Lorsque je lis tel livre d'un auteur contemporain, qui passa en droite ligne de sa province à l'Académie française, je ne puis m'empêcher de sentir les préjugés auxquels il obéit. L'éducation opère davantage sur ses goûts, sur ses tendances que le libre discernement et le choix de l'individu. Il me suffit, au contraire, d'ouvrir un volume de M. Maurice Barrès pour entendre, tout de suite, qu'il défend une tradition, la tradition de sa race, et que sa riche et savante complexité d'artiste démêle sans effort, l'atavisme national qu'il subit. Car, en fin de compte, la tradition n'est autre chose que l'atavisme national...

En musique, l'art le plus particulier, le plus nuancé, le plus puissant, vous en discernerez sans peine les conséquences. Une école érudite, fort louable, d'ailleurs, que dirige M. Vincent d'Indy, s'acharne à démontrer ses filiations françaises. Je ne doute pas une seconde de la sincérité, ni du bon vouloir de ces techniciens. Mais, enfin, on ne peut pas nier que M. Vincent d'Indy ne procède, consciemment ou inconsciemment, de Richard Wagner et de César Franck. Il déclarera que Rameau, surtout, l'influence. Sans doute, je le reconnais, on peut, de nos jours, aux yeux du grand public, invoquer impunément Rameau... Certes, M. Vincent d'Indy le possède à merveille, car nul ne lui contestera cette science profonde, unique presque, parmi ses contemporains. Oyez, cependant : lorsqu'il compose un opéra, — j'abandonne ses symphonies, ses *variations sur un thème montagnard*, émouvantes, et sa musique de chambre très travaillée — lorsqu'il compose un opéra, paroles et partition, il s'enchevêtre dans le symbolisme le plus obscur ou le plus naïf : excellente intention, puisqu'il se précipite à la recherche de l'origine de nos traditions, puisqu'il rêve grand et qu'il y réussit, quelquefois — tel le second acte de son *Etranger* — mais le résultat général échappe, car ceci n'est pas la tradition, ce n'est qu'une tradition arbitraire. Voulez-vous le plus génial des novateurs? Wagner, en Allemagne, accomplit la plus prodigieuse révolution dans l'opéra et la symphonie dramatique; il n'existe pas de conception plus profondément traditionaliste dans le génie de sa race. Ces antiques légendes, dans lesquelles il entend des cris éternels, nourrissent l'imagination de l'enfant, enchantent les amants : elles sont toute l'âme du peuple allemand... Les transposer me paraît une hérésie : on ne transpose pas une inspiration ; on se contente d'exploiter un système harmonique, sinon, on spécule sur le goût du jour, sur la passion présente, sur les préjugés...

*
* *

Cependant mon bon maître me fait observer que les listes des décorations sont soumises aux signatures compétentes et que, lorsqu'elle paraîtront, les élus y verront les meilleures traditions et tous les autres de mesquins préjugés...

Il a peut-être raison...

Albert-Emile Sorel.

Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 7 — 5e SÉRIE — TOME II — 13 AOUT 1904

DEUX AMOURS

NOUVELLE SARDE.

Antonio Azar et son vieil ami Efes Mulas, riche pharmacien, avaient décidé de passer une nuit à la campagne. Efes était chasseur, Antonio lettré ; tous les deux, fils de bergers, avaient vécu leur enfance dans la montagne, parmi les pâturages et les maquis, et conservaient un sentiment profond de la nature, une façon de sentir les choses primitive et forte, qui, chez Mulas, confinait à la grossièreté.

Un soir d'août, les deux jeunes gens se dirigèrent vers la bergerie du père d'Azar. Efes portait, à son ordinaire, une veste de chasseur et avait pris son fusil, bien que la chasse fût encore défendue. Antonio était vêtu d'un vieil habit noir qui le faisait paraître encore plus petit et plus laid que de coutume; il avait un visage terreux, des yeux cernés et sombres.

Après avoir dépassé un sentier, bordé par deux haies de ronces vertes où les mûres encore rouges mettaient des taches claires, les deux amis prirent le chemin de la montagne. Le soleil était couché, l'horizon très pur entourait d'un vaste cercle le paysage; des monts violacés coupaient de leur profil aigu l'occident teinté de rose ; à l'orient on devinait la ligne d'argent livide de la mer lointaine. Derrière les deux amis, en contre-bas, le village moresque couvert de noyers et de peupliers s'assoupissait déjà dans l'ombre, au murmure du ruisseau qui le traversait; devant s'étendait et se perdait la lande haute, ondulée. Des champs de chaumes jaunes luisaient comme des étangs d'or dans la splendeur du crépuscule, et là-bas, là-bas dans le fond, derrière ces lignes d'or, se prolongeait le royaume des maquis, la montagne illimitée, la bruyère déserte, ce songe de solitude primitive pour lequel Antonio Azar était venu, espérant s'y plonger comme dans un bain, pour oublier ou pour adoucir sa souffrance.

— Jusqu'à présent, tu n'as eu que des ennuis, lui dit Mulas, comme s'il suivait les secrètes pensées de son ami.

Antonio fit tourner sa canne en l'air, la lança très haut et la rattrapa au vol.

— Bravo ! dit l'autre en suivant des yeux cet exercice. J'ai presque envie d'en faire autant.

— Essaie, répondit Antonio en lui tendant sa canne.

Mais l'autre la refusa.

— Jamais de la vie, moi je suis chasseur !

— Et puis après ? Tu ne veux pas essayer, parce que tu ne sais pas.

— Donne-la moi ! Une, deux, trois !

La canne retomba très loin ; les deux amis s'élancèrent ensemble pour la ramasser, riant comme des enfants. Mais Azar sentit vite ce qu'avait de puéril cette minute d'inconscience et il s'assombrit encore davantage : son visage devint presque livide, ses yeux erraient à l'horizon, douloureux et égarés.

— Quelle triste vision a-t-il ? pensait Mulas en l'observant. Et il désira lui dire quelque chose qui pût le distraire, mais il ne sut rien trouver, impressionné par la tristesse d'Antonio. Pendant un instant il garda le silence, découragé, puis il eut l'idée malheureuse de rappeler des souvenirs d'enfance.

— Te souviens-tu de ceci ? Te souviens-tu de cela? Un sourire à demi ironique effleura les lèvres d'Antonio qui se taisait.

— Vois-tu, je crois que tu as fait fausse route : c'est médecin que tu aurais dû être, je te l'ai déjà dit, médecin de l'Assistance publique, et moi pharmacien ! Imagine-toi comme nous aurions pu être heureux ensemble, et puis, toi maire, moi adjoint, ou bien, pourquoi pas ? moi maire et toi adjoint, cela revient au même.

— Pour moi, je ne dis pas non, répondit Antonio, il aurait peut-être mieux valu revenir ici et m'y ensevelir et m'y encroûter ; mais toi tu es riche, tu es beau garçon, aimable, d'humeur gaie. Le monde était à toi, tandis que...

— Tandis que ? Crois-moi, je t'assure ! Je ne me suis ni enseveli, ni encroûté. Tout est relatif, vois-tu, et la joie se trouve là où on sait la prendre. Qu'est-ce que tu es, toi, dans le monde ? Es-tu par hasard plus heureux que moi ?

— Moi je suis pauvre, — dit Antonio amèrement, — et le monde n'appartient pas à ceux qui sont pauvres, laids, taciturnes, voilà ce que je voulais dire.

Efes Mulas sentit une tristesse si poignante dans la voix de son ami qu'il souffrit presque d'être riche et heureux. Mais comme il avait une curiosité insurmontable de savoir pourquoi Antonio souffrait, il jugea le moment opportun pour le lui demander.

Ils allaient par un sentier tracé dans les chaumes : la lumière du soir se faisait de plus en plus rose et indécise ; çà et là, dans les chardons fleuris de grandes étoiles violettes, on entendait le trille d'un grillon qui s'interrompait un moment, au passage des deux amis.

— Et pourtant, moi je t'ai envié quelquefois, dit Efes en précédant d'un pas Antonio ; on disait que tu faisais ton chemin, que tu t'amusais. — Antonio le regardait par derrière et se taisait. — L'autre tourna un peu la tête et poursuivit avec hésitation.

— Et d'ailleurs, ne dois-tu pas épouser une belle fille, riche et que tu aimes ?

Cette fois, Antonio le regarda fixement, avec un regard de haine, avec l'envie de lui envoyer sa canne en plein visage. Ah ! il était venu pour oublier, pour ne plus jamais entendre, dans la solitude des cimes, ce nom, cette *chose* qui le déchirait et voilà que le spectre surgissait encore !

— Je n'épouse personne, dit-il.

Son visage s'assombrit, ses yeux prirent une telle expression d'indifférence que Mulas en fut presque blessé. Ils continuaient à marcher, en silence : Antonio enleva son chapeau et le mit au bout de sa canne, en l'élevant en l'air. Il était agité, tout à fait nerveux ; il aurait voulu avoir quelque chose à déchirer avec ses dents.

A ce moment, passa une fille de la campagne, mince, pâle avec de grands yeux noirs, le front un peu bas, le profil très marqué, mais doux et très pur.

Suivant la mode du pays, elle avait un corsage de drap jaune et une jupe courte. Sur sa tête couverte d'un grand châle de laine sombre, elle portait un paquet. Elle allait svelte et rapide comme une gazelle, et c'est précisément la comparaison que fit Mulas en s'arrêtant pour la regarder, avec des yeux ardents.

La jeune fille passa.

— Bonsoir, Colomba ; prends garde que quelque vautour ne fonde sur toi ! lui cria Mulas, sans la quitter des yeux.

Elle, sans se retourner, riposta avec esprit :

— Vous êtes si bon chasseur qu'il n'y a plus de vautours dans ces parages.

— Eh ! non, aujourd'hui il en est venu un de loin.

— Comment est-il fait ? — cria Colomba, toujours en s'éloignant.

— Retourne-toi un peu et tu le verras.

— Je ne peux pas me retourner, mais je le vois tout de même. Ce n'est pas un vautour, mais un petit poulet.

— Et il est dans les champs, encore ! dit Efes en riant. Antonio ne disait mot, mais lui aussi regardait avec une flamme dans les yeux la belle silhouette de la jeune fille qui s'en allait, dessinée sur le fond lumineux du sentier.

— Bien des choses à Zio Martinu (1), et bien des choses au compère Petru Loi : ce soir, nous irons vous voir.

La fille ne répondit plus.

— Qui est-ce ? demanda Antonio.

— Allons donc, tu ne la reconnais pas ? Ta voisine : elle habite à côté de ta maison et de ta bergerie, Colomba Colias.

— Ah ! Colomba Colias ! Elle est devenue très belle.

— Très belle. Regarde comme elle est bien faite : quand elle lève les bras, on dirait une amphore d'or. (A cette comparaison, Antonio eut un sourire railleur). Sa famille veut la marier à Pietro Loi, le propriétaire des troupeaux dont Zio Martinu est berger pour une part, mais elle n'est pas très satisfaite.

— Il est vieux ?

— Qui ? Pietro ? Il peut avoir quarante ans.

— Riche ?

— Je crois. Eh ! oui, il y a quelque chose : c'est le frère de Franzicheddu Loi, celui qui l'an dernier...

Efes continua son explication, mais Antonio, retombé dans ses pensées, n'entendait plus rien.

Depuis qu'il était arrivé au village, il paraissait s'intéresser aux plus petites choses : il s'informait

(1) En Sardaigne, le nom de *Zio* se donne à tous les hommes du peuple qui sont un peu avancés en âge.

minutieusement, mais d'une voix indifférente, de telle et telle personne, de la vie et des petits incidents du village : souvent il ne faisait même pas attention aux réponses qu'on lui donnait, et il oubliait tout de suite ce qu'il avait entendu. Parfois il repétait ses questions et oubliait encore une fois.

Cependant la petite image jaune et brune de Colomba avait disparu derrière les maquis. Quelques paysans à pied ou à cheval passaient, retournant au village, et saluaient respectueusement les deux messieurs.

Le soir tombait, Vénus brillait dans le ciel pur, et plus bas la lune nouvelle, comme un fin anneau d'argent orné d'une faucille d'or, cheminait vers les montagnes violacées de l'horizon.

Les grillons chantaient : on sentait l'odeur âpre des maquis dont tout le paysage, à perte de vue, était couvert. Dans le lointain, scintillaient des feux de bergers, et l'on entendait tinter des clochettes de troupeaux.

Antonio Azar sentait une paix inattendue lui envahir le cœur : finalement, il était arrivé dans ce royaume de la solitude auquel il avait aspiré dans les jours douloureux de la ville, parmi la multitude fausse et mauvaise. Ici la nature était primitive : on ne découvrait même pas de traces de culture sur la vaste montagne parsemée de maquis et d'arbres sauvages, traversée par les seuls habitants du petit village, adonnés exclusivement à l'élevage des troupeaux.

La bergerie des Azar était à environ une heure du village, et les deux amis y arrivèrent quand la lune nouvelle illuminait à peine les crêtes des montagnes lointaines.

Autour de la bergerie, sur les cabanes, sur les haies, sur la vaste esplanade entourée de roches sombres, et plus au delà, sur la bruyère, le jour mourait.

Antonio se souvint d'avoir évoqué un crépuscule semblable sur la sauvage pureté de ce paysage, une nuit, au théâtre, dans la loge de sa fiancée, à la lumière éclatante des lustres, devant un cercle de femmes en toilettes de soirée. Et par contre, aujourd'hui qu'il se trouvait là-haut, perdu dans la douce solitude crépusculaire de sa montagne natale, il eut une nostalgie déchirante de ce théâtre, de ces lumières, de cette loge, un désir poignant de se retrouver près de la belle jeune fille aux chastes épaules nues, près de sa Maria inexorablement perdue pour lui.

Il traversa l'esplanade, plongé dans ce songe douloureux. Efes Mulas siffla ; les chiens aboyaient avec rage. Et dans l'ouverture de la cabane apparut un petit homme sombre, au profil et aux yeux d'aigle : de longs cheveux noirs lui tombaient jusqu'au cou, encadrant son visage rasé.

C'était le père d'Azar.

Il attendait son fils et l'ami Mulas ; aussi avait-il préparé un repas somptueux, du laitage, de la viande, des fruits, du miel.

— Silence ! — cria-t-il aux chiens, et les chiens se turent. C'est mon fils, que diable ! le professeur ! Et puis il y a aussi Efes Mulas le richard, Efes le chasseur, qui honore de sa visite la bergerie du pauvre Giacobbe Azar. Remuez donc la queue, mauvais chiens !

Et les chiens, nullement offensés de cette dernière injure, commencèrent à fêter les arrivants.

— Bonsoir, Zio Giacobbe, comment allez-vous ? Qui y a-t-il là avec vous ? Qu'est-ce que je vois ? Zio Martinu Colias ? Et votre fille Colomba ? C'est comme cela que vous la laissez seule à la bergerie ? Ah ! Zio Martinu, qu'est-ce que vous faites là ?

— Comment, comment ? Bonsoir, Monsieur Efes. bonsoir, Monsieur Antonio ; je suis venu ici pour vous préparer le rôti, pour vous faire la salade, pour vous tenir en joyeuse humeur, — répondit Zio Martinu. — C'était un homme grand, sauvage, avec des yeux obliques, des cheveux en broussaille, et deux grandes moustaches rouges qui lui retombaient en crocs sur le menton.

— Nous avons réellement aperçu Colomba : elle courait et portait un paquet sur sa tête. Colias eut l'air inquiet.

— S'il en est ainsi, je m'en vais.

— Tu t'en vas ? et tu ne restes pas à dîner avec nous, vieux faucon ? Que le diable t'emporte ! Ce ne sont pas des choses à faire ! Va, mais reviens tout de suite et amène ta fille.

Colias refusait : il voulait s'en aller, mais il ne reviendrait pas.

— Allons, bon ! qu'est-ce que tu crains ? cria Zio Giacobbe. — Tu as peur qu'on ne la vole à ton Petru aux yeux vitreux ? Ou bien crois-tu donc qu'Efes Mulas et mon fils daignent seulement la regarder ? Va, va ; nous, nous sommes des valets et eux sont les maîtres. Va.

Et il le poussa par les épaules.

Zio Martinu s'en alla, et revint peu après avec Colomba, qui venait justement chercher son père à la bergerie des Azar.

— Ah ! tu venais ici, ma colombe ? — lui dit Zio Giacobbe, en lui prenant les mains. — Tu savais qu'il y avait de jeunes messieurs ? Ils te plaisent, hein ? Mais ce n'est pas la peine de les regarder : ils ne sont pas pour toi, ils ne veulent pas épouser des cottes de grosse serge, ils épouseront des jupes de soie. Prends bien garde, ma colombe : s'ils te regardent, baisse les yeux et viens le dire à Zio Giacobbe qui leur donnera des coups de bâton.

— Vous êtes fou, laissez-moi ! — disait-elle en

cherchant à se dégager tout en faisant la coquette. — Moi je ne regarde personne, Zio Azar!

— Ah! c'est vrai, tu regardes Petru Loi aux yeux vitreux? C'est celui-là que tu veux? Et pourquoi le veux-tu? Pourquoi te vends-tu pour quatre brebis galeuses qu'il a?

— Assez, compère, — dit Zio Martinu, visiblement agacé.

Les deux amis, cependant, ne cessaient de regarder Colomba. Et elle, au lieu de se troubler, commença à plaisanter avec eux, leur répondant avec vivacité, et en même temps elle aidait à préparer le dîner, qui fut très gai. Ils mangèrent dehors, sur l'esplanade, assis sur des sacs de laine étendus en guise de tapis, et à la lumière d'une grande lampe de fer, un morceau de métal replié en quatre, suspendue à une branche qui sortait de la cabane. La nuit était si calme que la flamme de la lampe ne tremblait même pas. A cette lumière indécise qui dessinait à peine un demi-cercle rougeâtre sur la cour, devant les figures caractéristiques des bergers et la pure beauté de Colomba, Antonio croyait rêver. Il mangea peu, mais but beaucoup et, peu à peu, une douceur étrange engourdit ses membres et sa pensée.

— Suis-je ivre? — se disait-il. — Non, je n'ai pas trop bu. C'est la douceur du lieu et de l'heure. O Antonio Azar, sens-tu l'odeur des bruyères, le charme fort de la nature, mère bienfaisante et sincère? La vie peut encore être belle: j'ai fait fausse route, je devais être berger, m'éprendre de cette enfant pure et saine qui ressemble à un camée égyptien. Ici, rien n'est mensonger. Elle me regarde parce que je lui plais, et je lui plais non pour mon intelligence, comme je plaisais à *l'autre*, mais pour moi-même, pour mes yeux, pour ma bouche, pour ma voix. Peut-être ne suis-je pas laid, comme je me l'imagine. Elle pourrait regarder Efes Mulas, et pourtant c'est moi qu'elle regarde; et moi j'en éprouve une grande douceur. Que peut-il y avoir dans son âme simple et sauvage? Elle est vive, la petite, et intelligente. Ah! après m'être perdu dans le labyrinthe d'une âme de jeune fille moderne, qui m'a trahi parce qu'elle devait agir ainsi et non autrement, je voudrais pénétrer cette âme primitive et saine. Autrefois, les paysannes m'inspiraient du dégoût; il me semblait qu'elles avaient une odeur sauvage, désagréable; mais Colomba est propre, blanche, bien chaussée; elle a un parfum de thym. Je voudrais m'en aller, seul avec elle, sur ces rochers, devant l'horizon cendré de la bruyère, au milieu du mélancolique tintement des troupeaux qui paissent, parmi les buissons aromatiques, et écouter ce qu'elle dit, comment elle explique, comment elle comprend la vie, comment elle aime.

Tout en faisant ces réflexions, il la regardait fixement, avec des yeux ardents; elle s'en apercevait et lui renvoyait des regards pleins de langueur, qui certainement décelaient plus qu'une coquetterie rustique.

Les deux bergers, qui buvaient et mangeaient à n'en plus pouvoir, se querellaient dans leur langage imagé, et Zio Giacobbe avait pris son ami à partie au sujet de Petru Loi aux yeux vitreux, sans s'apercevoir que l'imagination de Colomba était engagée sur un chemin dangereux.

Mais Mulas s'en apercevait, et, bien que Colomba lui plût beaucoup et même un peu trop, il se réjouissait dans son cœur de ce qu'elle plaisait aussi à Antonio.

— Cela le distraira, — pensait-il, — pauvre diable, il est si mélancolique!

— Dis-moi, dis-moi, — disait-il à Colomba, en lui effleurant l'oreille de son visage, — nous irons ensemble à la fête du Miracle, n'est-ce pas? Tu monteras en croupe sur le cheval d'Antonio Azar, et toutes les filles du pays mourront d'envie en te voyant avec un professeur!

— J'irai seule sur mon cheval, — riposta Colomba, — je ne veux faire mourir personne d'envie.

Puis elle demanda à Antonio si, à la ville où il vivait, les hommes avaient coutume de monter à cheval et si les femmes allaient en croupe sur leurs chevaux.

— Non, — dit-il, en riant amèrement, — mais ce sont les femmes qui se servent des hommes comme de chevaux, et qui les domptent, fussent-ils fiers et rétifs comme des poulains.

— Oh! Oh!

— Pourquoi ris-tu? dit Efes Mulas. — Il en est ainsi.

— Je ris, non parce que je n'y crois pas, — répondit-elle avec esprit, — mais parce que cet usage est de partout, quand la femme sait se faire obéir.

— Et toi, sauras-tu?

— Moi? plus que toutes.

— Veux-tu essayer?

— Avec vous cela n'en vaut pas la peine.

— Non, avec Antonio Azar.

Elle rougit légèrement et baissa les yeux sous l'ardent regard d'Antonio,

A peine le repas fini, Zio Martinu se leva, et dit à sa fille:

— Allons-nous en!

— Maintenant que vous avez bu et mangé, maintenant que vous avez rongé jusqu'aux os, vous vous en allez, — cria Zio Azar, qui était légèrement éméché. — Restez ici pour passer la nuit, sans quoi je ne vous regarderai plus en face.

Mais Zio Martinu, bien qu'un peu gris lui aussi, regardait de travers les deux jeunes gens, et insista jusqu'à ce que Colomba se fût levée.

— Adieu, dit-elle, en secouant légèrement ses vêtements — allez à la chasse et amusez-vous bien.

Si seulement nous pouvions rencontrer une certaine colombe! — lui murmura Antonio. — J'irai te voir au pays, ma belle.

Le berger et sa fille s'en allèrent, et à peine furent-ils un peu loin, que Zio Martinu dit durement :

— Je te l'assommerai quelque beau jour cet Efes Mulas! Et quant à toi, si tu n'es pas sérieuse, je te prends par les cheveux et je te traîne comme un balai.

— Je ne pense même pas à lui, répondit-elle; et sa voix résonna forte et fière dans le silence de la nuit.

Cependant les deux amis s'étaient mis à errer sur l'esplanade et parlaient de Colomba.

— C'est une fille avec laquelle j'aimerais à me divertir, dit Efes. — Mais elle te convient mieux à toi : moi j'en connais tant d'autres. Tu l'as à côté de chez toi, elle vit seule, avec sa mère un peu sourde; et de plus, tu peux la voir souvent dans ces parages, où elle vient presque tous les jours porter à manger à son père. Amuse-toi, imbécile ; pourquoi regardes-tu ainsi les étoiles? Les femmes se moquent des poètes et des rêveurs. La vie est courte, mais on peut se la couler douce même à la campagne. Colomba...

— Tais-toi! — interrompit durement Antonio. — Tout le monde n'est pas né pour se divertir...

*
* *

Et pourtant, Colomba lui plaisait et plus d'une fois, il prit la résolution de lui déclarer son amour. Au village, il la voyait peu, peut-être parce qu'il ne sortait presque jamais; mais il la rencontrait souvent dans la montagne. Il n'alla jamais chez elle, bien qu'elle habitât tout près de chez lui, mais plus d'une fois ils firent route ensemble du village à la bergerie.

Colomba lui confiait ses peines.

— Ils veulent que j'épouse Petru Loi, mais moi je ne veux pas de lui; mon père et mes oncles menacent de me battre, mais d'ailleurs, ils ne le feront jamais parce qu'ils m'aiment, et puis parce que je ne me laisserais pas faire: eh! eh! pour moi, ce ne sont pas les yeux vitreux de Petru Loi qui feraient mon affaire!

— Quels yeux te faut-il donc?

— Deux yeux qui ressemblent à des étoiles.

— Alors les miens ne font pas non plus l'affaire, Colomba?

— Les vôtres sont trop au-dessus des étoiles pour pouvoir s'abaisser jusqu'à moi.

— Qui sait, Colomba? disait-il, en essayant de lui prendre une main.

Mais elle s'éloignait, fièrement.

— Laissez-moi, Monsieur le professeur, laissez-moi suivre mon chemin : je ne suis pas faite pour vous, ni vous pour moi. Vous, d'ailleurs, vous êtes fiancé.

Cette allusion suffisait pour qu'Antonio devînt de glace et s'assombrît : et Colomba en éprouvait quelque jalousie.

Souvent, ils cheminaient ensemble pendant une demi-heure, sans rencontrer âme qui vive par les sentiers de la montagne, déserts dans le silence du crépuscule.

Quelquefois, ils se retrouvaient aussi à l'aurore, à travers les maquis, à travers les champs jaunes de chaumes et d'asphodèles flétris, sur lesquels la lueur de l'orient mettait des reflets roses. Le ciel était frais et pur; un souffle de brise, parfumé par les herbes aromatiques, passait toujours sur la cime; les cailles chantaient dans les chaumes, et des nuées d'oiseaux passaient en sifflant, avec un grand bruit d'ailes, d'un maquis à l'autre. C'était un tableau admirable sur lequel se dessinait Colomba, lumineuse.

Antonio ne se rassasiait pas de la regarder, et il aurait voulu lui déclarer sérieusement sa passion; mais bien des raisons l'en détournaient.

Sa prudence n'empêchait pas Colomba de se passionner pour lui : et lui en éprouvait un amer plaisir. Toutes les fois qu'elle allait à la bergerie, lui aussi passait la nuit en pleine campagne.

Et il commença à mener une vie sauvage, mangeant avec les bergers et dormant souvent en plein air.

Vainement il voulait se complaire à cette vie, dont les désagréments n'étaient pas suffisamment compensés par la poésie sauvage de la solitude. Peut-être aussi la saison ne s'y prêtait-elle pas, bien que les heures passées par Antonio dans la bruyère fussent les moins chaudes.

Par moments, il est vrai, il s'enivrait de la solitude, du silence et de la paix des nuits de lune qui là-haut étaient d'une beauté indicible; mais c'était une ivresse triste, désabusée. Il lui semblait qu'un songe de mort pesait sur la montagne, que lui seul vivait et s'agitait, âme errante, dans ce cercle d'horizons argentés et lumineux, infinis et inaccessibles comme les rêves qu'il avait faits dans ses jours de bonheur.

Des voix secrètes vibraient dans la nuit; mais le chant monotone du coucou, dont les notes tombaient comme des larmes, le trille des grillons, les clochettes des troupeaux, toutes les voix de la nuit avaient un rythme d'une suprême tristesse.

Il se sentait désolé et vaincu : il pensait toujours

à Maria, son ancienne fiancée, à la douleur qu'elle lui avait causée, et il lui semblait que tout le passé était un rêve, duquel il s'était éveillé à une bien triste réalité.

Colomba commençait à commettre pour lui quelques petites folies. Au village elle entrait à chaque instant chez les Azar, sous un prétexte quelconque. Elle prévenait Antonio quand elle devait aller à la bergerie, elle lui faisait d'humbles cadeaux ; notamment elle lui donna un petit mouchoir qu'elle avait brodé, et la broderie assez primitive, en fil rouge, mais très symbolique, représentait une colombe, le cœur traversé d'une flèche.

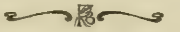
Il acceptait en souriant les dons de la jeune fille, mais il les mettait de côté avec une négligence discrète, et à certains moments, il regardait Colomba d'un air défiant.

— Si cette créature primitive était comme toutes les autres? — pensait-il. — Si elle était aussi coquette, et si elle voyait en moi un mari inespéré? Je suis laid, et elle ne peut pas m'apprécier et m'estimer pour mon intelligence, comme l'*autre*. Colomba peut bien s'amouracher d'Efes Mulas, qui est beau, mais peut-être se garde-t-elle bien de penser à lui, parce qu'elle sait qu'il ne l'épousera jamais. Est-ce qu'elle me prendrait pour une bête? Parce que je parle peu, parce que j'ai une apparence très humble, elle cherche à m'attirer dans ses filets. Elle est maligne, la petite paysanne, et toutes les femmes sont les mêmes; mais voyons un peu comment tout cela va finir. Je veux l'étudier, cette fille des maquis, je veux voir si elle a quelque affinité avec cette fille de la ville.

GRAZIA DELEDDA.

Traduit de l'Italien, par ED. MAYNIAL.,

(*A suivre*).



LES CONGRÉGATIONS FRANÇAISES EN BELGIQUE

Les résultats des dernières élections législatives en Belgique ont surpris tous ceux qui ne suivent pas de très près l'évolution politique et le mouvement des esprits de ce pays. Après vingt ans de défaites répétées et toujours plus cruelles, plus accentuées, le parti libéral a tout à coup repris un peu de son ancien prestige. S'il n'a pas conquis un grand nombre de sièges parlementaires, il a vu le chiffre des voix accordées à ses candidats augmenter dans de grandes proportions, et les théoriciens du parti, que de si nombreux échecs avaient rendus pessimistes, ont cru pouvoir discerner, cette fois, les prodromes d'un véritable réveil libéral.

On a attribué à ce succès inattendu diverses causes : le recul du socialisme, la fatigue, l'usure d'un parti qui, pendant vingt ans, a exercé le pouvoir, et qui, durant ces quatre lustres, a fait, forcément, beaucoup de mécontents ; l'incontestable talent de quelques jeunes chefs de l'opposition ; l'activité de la propagande joyeusement menée dans tout le pays flamand ; l'impossibilité dans laquelle s'est trouvé le gouvernement catholique de résoudre certaines questions d'intérêt primordial comme la question militaire ; enfin l'invasion du pays par les congréganistes expulsés de France.

Certes, il ne faudrait pas attribuer à cet envahissement monacal de trop graves conséquences, et si, dans deux ans, le ministère voyait sa majorité renversée, il ne pourrait, à juste titre, attribuer cette défaite à l'hospitalité qu'il a accordée à des religieux que la solidarité catholique le forçait d'accueillir. Cependant, le fait même que l'on a cru pouvoir ranger au nombre des causes du recul clérical l'établissement d'un grand nombre de congrégations françaises dans les frontières belges, montre que cet événement a eu des conséquences politiques et sociales qui méritent d'attirer l'attention. Elles sont d'autant plus intéressantes qu'elles ont dévoilé les symptômes de quelques phénomènes constants.

L'émotion provoquée dans tout le pays par l'interpellation que M. Crombez, député libéral de Tournai, adressa sur ce sujet, le 17 mai 1903, à M. Van den Heuvel, ministre de la Justice et des Cultes, montre au surplus que, dès ce moment, le public belge ne voyait pas sans inquiétude ses provinces envahies par des milliers de religieux étrangers. Aussi bien, malgré les parades, et pour tout dire le « battage » exécuté par les conservateurs lors de l'interpellation Crombez, les catholiques eux-mêmes n'ont pas assisté sans quelque appréhension à l'arrivée de ces auxiliaires encombrants. Cet aspect n'est pas le moins intéressant de la question.

Le nombre des religieux immigrant en terre belge a-t-il été aussi considérable qu'on l'a cru tout d'abord? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer. Lorsque M. Crombez prépara son interpellation, il demanda au ministre « quel était le nombre des religieux des deux sexes arrivés en Belgique depuis le 1er janvier 1901 » ; M. Van den Heuvel répondit : « L'administration de la sûreté publique n'a pas l'obligation de dresser des tableaux de recensement par communes et par professions ; aussi les renseignements qu'elle doit recevoir des administrations communales sont-ils classés, au fur et à mesure de leur arrivée, dans son casier général qui est

tenu, non par commune et par profession, mais par noms et prénoms. » Certes, le député de Tournai était en droit de dire que si le ministère avait voulu établir la statistique des congréganistes envahisseurs, il eût pu le faire, mais il n'est pas moins exact que les chiffres demandés par l'interpellateur n'existent pas réglementairement ; comme il n'est ni dans l'intérêt du gouvernement, ni dans l'intérêt des congrégations de l'établir, aucun travail de ce genre n'a été fait ni ne se fera. Tous les chiffres qu'on a donné sont donc extrêmement approximatifs. Aussi bien, ce qui importe, ce n'est pas le nombre précis des religieux français qui se sont établis en Belgique, c'est l'impression qu'a causée leur établissement, et cette impression a été celle d'une véritable invasion.

Dès 1901, on a vu des religieuses et des moines français louer des maisons dans tous les quartiers de Bruxelles, en manière de locaux provisoires. Dans la banlieue, certaines communautés ont, dès ce moment, commencé de vastes et importantes constructions ; dans tout le pays, et particulièrement dans les provinces wallones, d'innombrables couvents se sont élevés. Tous les châteaux à louer ou à vendre ont même trouvé ainsi en fort peu de temps des occupants ou des acquéreurs. Durant toute l'année 1903, il ne s'est pas passé de semaine sans que les journaux ne mentionnassent l'établissement de quelque nouvelle maison conventuelle.

Aussi bien personne n'a-t-il songé à nier que la plus grande partie des expulsés de France se soient dirigés vers la Belgique et c'était, en effet, vers la Belgique que les portaient leur intérêt et leurs sympathies. Nulle part, ils ne pouvaient trouver, croyaient-ils, régime plus favorable et population plus accueillante. Depuis des siècles, les Pays-Bas méridionaux sont, en effet, la terre bénie des couvents. Jusqu'à ces dernières années, la population en était foncièrement catholique et dans certains districts, elle l'est demeurée. A la fin du XVIIIe siècle, quelques années à peine après la suppression des Jésuites, au moment même où triomphait l'Encyclopédie, les provinces belges ne se soulevaient-elles pas tout entières pour défendre les privilèges de l'Eglise contre Joseph II, l'empereur philosophe ; en 1814 la loi fondamentale soumise par le gouvernement du roi Guillaume à l'approbation de 1.603 notables belges, n'était-elle pas repoussée par 796 suffrages contre 527 à cause des articles relatifs à la liberté religieuse ? Un tel passé pèse sur le présent d'un pays. Quels qu'aient été les progrès de l'industrie, puissant dissolvant de la foi, quels qu'aient été les efforts de la bourgeoisie libérale formée à l'école des jacobins français, il est incontestable que la majorité de la population belge est restée, sinon cléricale, du moins catholique, de mœurs et de sentiments. Après l'Espagne et l'Autriche, la Belgique est peut-être le pays de l'Europe où le catholicisme ultramontain a perdu le moins de puissance. Le clergé salarié par l'État ne dépend, au point de vue des nominations, que de Rome, et les ministères libéraux se sont trouvés sans action sur des clercs qui devaient leur avancement au zèle qu'ils mettaient à combattre un pouvoir qui les payait. Cette circonstance a fait que la vieille hostilité sourde du clergé régulier et du clergé séculier ne s'est jamais manifestée en Belgique comme en France, où les grands ordres religieux ont été si souvent les représentants du Pape vis-a-vis des évêques gallicans. C'est donc avec quelqu'apparence de justesse que certains catholiques belges ont pu dire qu'ils étaient les catholiques « par excellence ». Aussi nulle part n'a-t-on vu prospérer les couvents comme en ce pays. En 1846, on comptait dans le royaume 779 communautés et 11.968 religieux. En 1880, 1.559 communautés et 25.462 religieux. En 1890, 1.793 communautés et 30.065 religieux. Enfin, en 1900, le nombre des couvents s'élevait à 2.221 et celui des religieux à 37 684. Les statistiques depuis l'invasion française n'ont pas été publiées.

La législation actuelle est du reste extrêmement favorable aux congrégations. Le droit d'association est inscrit dans la Constitution belge et ses auteurs l'ont considéré comme une des plus précieuses conquêtes de la révolution de 1830. Le gouvernement provisoire en avait, dès l'abord, posé le principe : « Considérant que les entraves mises à la liberté d'association sont des infractions aux droits sacrés de la liberté individuelle et politique, le gouvernement provisoire arrête :

« Il est permis aux citoyens de s'associer comme ils l'entendent dans un but religieux, philosophique, littéraire, industriel ou commercial.

« La loi ne pourra atteindre que les actes coupables de l'association ou des associés, et non le droit d'association lui-même ».

Le Congrès entendit se conformer à ce principe en libellant comme suit l'article XX du pacte fondamental de la nouvelle nationalité :

« Les Belges ont le droit de s'associer. Ce droit ne peut être soumis à aucune mesure préventive. »

Certes, — et cela résulte des discussions du Congrès — les constituants n'entendaient pas permettre le rétablissement de la mainmorte légale qui, sous l'ancien régime, avait permis aux abbayes d'immobiliser une grande partie de la richesse nationale ; un jurisconsulte catholique, M. Thonissen, le déclare en propres termes :

« Le Congrès, écrit-il, ne s'est bien certainement pas proposé d'accorder aux associations dont il auto-

rise la formation les privilèges attachés à la qualité de personne civile. » Mais cela n'a pas empêché que le caractère absolu reconnu au droit de s'associer n'ait facilité aux couvents le rétablissement d'une mainmorte de fait. Que cette mainmorte soit illégale, cela n'est guère douteux.

Les jurisconsultes catholiques, et particulièrement M. van den Heuvel, ancien professeur à l'Université de Louvain, et actuellement ministre de la Justice et des Cultes, ont pu soutenir, avec une grande habileté juridique, que les membres d'une congrégation pouvaient posséder collectivement et indivisement au même titre que des associés civils; il n'en paraît pas moins évident à tout esprit impartial que le religieux ne pouvant, en raison de son vœu de pauvreté, posséder l'*animus domini*, la volonté d'avoir pour soi, il ne participe pas individuellement à la propriété des biens réunis par la communauté dont il fait partie. Ces biens appartiennent donc à la congrégation, à « un être collectif idéal, capable de droits distincts de ceux des personnes qui le composent, un être perpétuel qui ne subit aucun changement alors que tout peut changer en lui (1). » Ils font partie de ces mainmortes que la loi interdit. C'est la thèse brillemment défendue par Auguste Orts et portée au Parlement par M. Janson.

Les catholiques répondent que les tribunaux n'ont pas à tenir compte du vœu de pauvreté, puisque ce vœu est affaire de conscience, et que la loi civile ne voit dans le moine que le citoyen. Mais il est aisé de rétorquer que le juge doit tenir compte d'un fait, ce fait ne fût-il pas reconnu par la loi, et que le vœu de pauvreté est un fait. Ce n'est pas une présomption *Juris et de Jure*, mais c'est une présomption *Juris tantum*.

Aussi bien n'ai-je pas à m'étendre sur cette question délicate et compliquée.

Que l'on parvienne, par des subtilités de juriste, à soutenir plus ou moins valablement la légalité de la propriété congréganiste, ou que l'on démontre irréfutablement que celle-ci n'existe et ne se perpétue qu'en fraude de la loi au moyen de donations simulées, d'interpositions de personnes, de fidéi-commis tacites, de baux amphithéotiques à long terme, de contre-lettres, ou même de tontines indéfiniment renouvelables (2), peu importe, la richesse conventuelle en Belgique apparaît aux yeux de tous. Suivant une statistique publiée par M. Yves Guyot, et reproduite par M. Warnant dans son livre sur *Les dangers de la mainmorte en Belgique*, « la valeur des propriétés appartenant aux congrégations religieuses belges, en prenant pour base le revenu cadastral de ces propriétés, s'élève à 612.517.000 fr. La valeur des propriétés (bâtiments, terres) appartenant à des congrégations et louées à des particuliers à 117.411.000 fr. Le matériel, le mobilier et les objets d'art représentent la somme de 305.418.000 fr. Ce qui donne un total de 1.035.346 000 francs ». « Il faudrait, ajoute M. Yves Guyot, pour évaluer la fortune complète des congrégations religieuses, ajouter à ce chiffre, déjà énorme, la valeur des terres, des prairies, des bois, des usines, des manufactures, des magasins, des hôtels que possèdent les congrégations par personnes interposées, ainsi que les valeurs mobilières. »

Quelle nouvelle patrie plus tentante pouvait attirer les religieux exilés qu'un pays qui assure aux couvents une telle prospérité, qu'un pays où le gouvernement les protège! S'il est exact, en effet, que l'Etat reste désarmé vis-à-vis des congrégations, il est évident cependant que la certitude où l'on est de voir le ministère actuel témoigner aux couvents une inlassable indulgence a fortement contribué à l'accroissement de leur fortune. Mais une société ne peut supporter qu'un nombre limité de parasites. Quand ce nombre est dépassé, elle succombe et se dissout, à moins qu'elle ne les rejette, si l'instinct vital est assez puissant en elle pour qu'elle puisse s'imposer ce remède violent. Il semble que la Belgique se trouve dans ce dernier cas et que l'invasion des congréganistes français ait ouvert les yeux de la nation sur un péril dont elle ne soupçonnait pas la gravité. C'est, du moins, ce que socialistes et libéraux veulent faire entendre. Si tous les leaders de l'opposition ont pris la parole dans la discussion de l'interpellation Crombez, c'est qu'ils se sont sentis sur un excellent terrain, c'est qu'ils ont compris que le « péril congréganiste » pouvait attirer l'attention de l'électeur sur le « péril clérical ». On peut plus facilement effrayer le paysan avec la robe brune du moine qu'avec la soutane du prêtre. Si certains ordres, en effet, sont demeurés sympathiques aux classes populaires et à la majeure partie de ce public flottant dont les opinions essentiellement variables se basent sur des raisons immédiates et sentimentales, la puissance des grandes communautés lui est apparue redoutable. Le petit propriétaire rural, le petit bourgeois des villes, sur l'opinion desquels se fonde aujourd'hui tout véritable pouvoir politique, ont commencé de regarder avec crainte ces opulentes abbayes dont le domaine foncier s'accroît sans cesse. C'est le point de vue économique qui les a touchés, et ici apparaît, encore une fois, ce vigoureux tempérament réaliste du peuple belge, que j'essayais de

(1) Discours de M. Bernaert ancien ministre catholique, au Parlement belge.

(2) C'est le curieux système employé par les Rédemptoristes de Bruxelles.

caractériser naguère (1). C'est le point de vue économique qui a déterminé la sourde hostilité avec laquelle l'opinion de certains districts a accueilli les religieux exilés.

Dans les campagnes françaises — j'excepte les provinces profondément catholiques de l'Ouest — il y a contre les religieux un vieux sentiment populaire narquois et goguenard, fait de l'envie et du mépris de l'homme qui travaille pour celui qui ne fait rien, du cultivateur qui produit de la vie pour le prêtre qui vit de la mort, et que l'on ne craint véritablement qu'à l'heure de la mort. Même aux époques les plus religieuses, même en pleine ferveur médiévale, le moine papelard et paresseux a été le personnage principal de la satire populaire. Dans l'anticléricalisme du bon rural de France, si peu enclin à la mysticité, survit l'esprit des fabliaux ; il regarde le trappiste, le bénédictin ou l'assomptionniste du même air moqueur que Jean de Meung ou Rabelais regardaient le capucin. Certes, on retrouverait quelques traces de ce sentiment chez les villageois de Wallonie, dont la psychologie profonde ne diffère guère de celle de tous les villageois d'en deçà de la Loire. Mais en Belgique ce sentiment n'est que secondaire et la véritable cause de l'hostilité du paysan contre les abbayes, c'est la concurrence dont il se sent ou dont il se croit la victime.

Partout où s'établit une importante communauté, le prix d'achat de la terre augmente. Chaque parcelle vacante est acquise par le couvent pour des sommes que le petit propriétaire ne peut songer à offrir. De plus, la Congrégation cultive, brasse, fabrique, héberge le voyageur. Elle centralise toute la vie économique d'un pays. C'est une concurrente invincible, puisqu'elle a des ouvriers qui travaillent sans salaire, ou presque sans salaire.

Aux petits bourgeois, les maisons conventuelles apparaissent comme des adversaires plus redoutables encore. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner dans quelle mesure les ouvroirs, les ateliers de charité, les orphelinats, les écoles professionnelles « exploitent » les enfants et les adolescents qui leur sont confiés, ni jusqu'à quel point les abus du *Bon Pasteur* de Nancy, signalés par M. Turinaz et rendus fameux par un procès retentissant, peuvent être généralisés ; mais il est incontestable que ces établissements, fondés dans un but humanitaire et charitable, ont pris l'aspect de véritables entreprises industrielles. En 1854, dans un livre sur « *La mainmorte et la charité en Belgique* », qu'il signait du pseudonyme Jean van Damme, Frère-Orban, le grand ministre libéral, signalait à l'attention publique certaines écoles primaires des Flandres, dirigées par des religieuses et adoptées par le gouvernement, où l'enseignement était complètement négligé au profit du travail productif. Dans la Flandre occidentale, 11.154 élèves, répartis en 124 écoles dentellières, occasionnaient une dépense de 74.951 francs et donnaient en produit 1.526.800 francs. Dans la Flandre orientale, 11.010 élèves répartis en 123 écoles occasionnaient une dépense de 75 420 francs et produisaient 1.519.000 francs. Ces chiffres avaient été publiés dans *Le Spectateur*, par l'abbé De Haerne.

En 1883, M. De Ridder, professeur à l'Université de Gand, faisant un rapport à la Chambre sur l'enseignement professionnel dans ses rapports avec l'enseignement primaire, constatait que la situation n'avait pas changé. L'enquête faite par M. Crombez, lors de son interpellation, montre qu'elle est encore la même aujourd'hui. Les Salésiens, qui ont couvert la catholicité de leurs écoles professionnelles, dans le but d'ailleurs parfaitement louable d'arracher au vagabondage les orphelins abandonnés, et de leur apprendre un métier, fabriquent des souliers, des habits, font des entreprises de mécanique, de menuiserie, d'ajustage, de reliure. Dans certaines villes, le *Bon Pasteur* a véritablement monopolisé la lingerie fine. Tous ces établissements travaillent pour les grands magasins ou pour les particuliers et notez qu'en Belgique, ils ne paient pas de patente en vertu d'une loi de 1819 qui dit :

« Que sont exemptées les fondations de charité publique destinées à enseigner des métiers à la jeunesse, pour autant que les bénéfices résultant du travail des élèves tournent au profit des dites fondations ». Voilà qui indigne le petit bourgeois, chef d'industrie, ou même l'ouvrier. Voilà qui fait plus d'anticléricaux que vingt discours de meetings et que trente dissertations sur les contradictions des Evangiles !

Les établissements congréganistes ont été entraînés dans cette voie par la force des choses. La difficulté de vivre les a poussés à se créer des ressources, à se former des réserves par les moyens qui leur ont semblé les meilleurs, et peu à peu, les nécessités de la lutte économique ont fait oublier le but pour le moyen. Il est toujours difficile de déterminer où le souci du bénéfice légitime assurant la vie devient l'esprit de lucre. Au reste, l'Eglise tout entière entre dans la voie marchande. Depuis les temps lointains où elle a cessé d'être révolutionnaire, mystique et chercheuse d'absolu pour devenir une puissance sociale, elle a toujours su, — et ce fut la meilleure source de sa puissance — s'adapter aux nécessités des temps ! Agricole et militaire au Moyen-Age, elle fut centralisatrice et absolutiste du XVI^e au XVIII^e siècles ; à l'âge économique où nous sommes, elle devient

(1) La *Revue Bleue. La Belgique contemporaine*, n^os des 21 et 28 mai 1904.

mercantile et financière. Mais une telle transformation ne peut se faire qu'avec une extrême délicatesse. C'est à bon droit que Jésus avait chassé les marchands du temple : ils n'y pénètrent point sans y apporter quelque souillure. Le prêtre qui vend et achète perd toujours un peu de son prestige et de sa force morale. Il se met sur le même rang que ceux avec qui il entre en concurrence : gouvernant des intérêts, il ne peut plus prétendre à gouverner des âmes. Quelques catholiques clairvoyants l'ont compris, et s'ils ont vu qu'à une époque où l'instinct acquisitif est dominant, l'Eglise ne peut posséder la puissance qu'à condition de posséder la grande force moderne, l'or, ils ont eu la perception nette de la prudence qu'il fallait mettre à exécuter une évolution aussi radicale que la transformation du prêtre ascétique en un marchand. C'est dans ce sentiment que des prélats ont pris des mesures pour entraver l'expansion commerciale de certaines Congrégations, trop bien douées pour les affaires et pas assez pour la piété. A différentes reprises, les évêques belges ont refusé à des couvents l'autorisation d'acquérir de nouveaux biens-fonds. C'était un acte sagace, et il caractérise heureusement la politique à la fois hardie et mesurée du haut clergé belge.

Or, les congrégations françaises sont venues déranger les calculs de cette sagesse pratique. Leur arrivée en foule et la nécessité même où se trouvaient certaines d'entre elles d'assurer immédiatement leur existence, ont mis brusquement en lumière le caractère de plus en plus mercantile de l'Eglise moderne. Quelques-unes, en effet, n'avaient pas le choix des moyens qui devaient assurer leur subsistance. Si les grands ordres, Jésuites, Assomptionnistes, Bénédictins, Chartreux avaient accumulé de puissantes réserves, qui leur permettaient de s'établir en exil avec aisance sinon avec somptuosité, beaucoup de petites communautés d'ordres mineurs, des communautés de femmes principalement, sont arrivées en Belgique sans aucune ressource. Les unes vivaient de la charité, et pour la charité dans les villes où elles étaient établies, elles avaient leur clientèle de bonnes âmes et, bien que leur règle les obligeât de vivre au jour le jour, elles étaient assurées en somme d'un revenu régulier dont elles distribuaient le superflu entre leurs pauvres. Quand elles arrivèrent dans les villes belges où elles étaient inconnues, elles trouvèrent les places prises. Des communautés du même ordre ou d'ordres analogues avaient, de temps immémoriaux, canalisé ces ressources ordinaires de la charité catholique. Ces congrégations-là se trouvèrent véritablement dans la misère, et c'est à bon droit que M. René Bazin sollicita à leur profit la charité des catholiques français. D'autres qui travaillaient ou faisaient travailler, qui vivaient petitement de leurs épargnes, se sont trouvées dans une situation analogue. Elles ont offert du travail à bas prix, accentuant la concurrence que les congrégations belges faisaient déjà au petit commerce et à la petite industrie et cela a produit dans la population une fort mauvaise impression. Eh quoi! disait-on, n'avons-nous pas assez de nos moines? Devons-nous être encore envahis par ces étrangers qui viennent nous enlever notre travail, et sous prétexte qu'ils sont victimes du malheur des temps, faire appel à notre bourse?

Le clergé belge a senti le danger, et cela a commencé d'atténuer le grand sentiment de solidarité catholique avec lequel il avait accueilli d'abord les exilés. D'autre part, au point de vue religieux même, certaines divergences n'ont pas tardé à se manifester. Le ton, le style de la piété belge, ont je ne sais quoi d'original et de particulier. La dévotion de ce pays a quelque chose de tendre et de familier, de populaire et de trotte-menu qu'on ne re-retrouve nulle part dans la catholicité. « Moins illuminée que la Suède avec Sainte-Brigitte, moins funèbre que la Bretagne avec le purgatoire de Saint Patrick, dit un jeune écrivain catholique belge, M. Thomas Braun (1), la Belgique sait mieux que tout autre jouer dans la paille avec l'enfant de Bethléem. » Or l'Eglise française a subi, ces derniers temps, comme toute la culture française, la prédominance des Méridionaux, qui ont apporté dans le vieux catholicisme français, si simple, si sainement social (je me place au point de vue des catholiques) un style italien, théâtral et pompeux qui se concilie avec le ton mondain du clergé du Paris, mais très mal avec la piété un peu rustique et terre à terre du clergé belge. Ces considérations sentimentales d'un côté, économiques et politiques de l'autre, ont déterminé chez celui-ci, sinon de l'hostilité, du moins une sourde méfiance contre les congrégations françaises, tout spécialement contre les grands ordres, et contre les congrégations commerçantes. Celles qui se consacrent à l'enseignement ont conservé l'appui général des catholiques pour les services qu'elles rendaient à la « Cause », les écoles religieuses en Belgique manquant généralement de personnel instruit. Seules, quelques-unes de celles-ci, du reste, ont su s'adapter aux milieux nouveaux que leur impose le malheur des temps. Les autres sont demeurées des exilées, des étrangères, et cela d'autant plus qu'elles se sentaient tenues en méfiance par ceux mêmes sur qui elles avaient cru pouvoir compter.

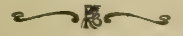
Au point de vue religieux donc, comme au point

(1) *Entretien sur la Belgique contemporaine.* Série de conférences données à Bruxelles par le jeune Barreau et réunies par l'éditeur Larcier.

de vue politique et social, l'arrivée des congrégations françaises en Belgique a causé des perturbations qui, sans être immédiatement apparentes, n'en sont pas moins profondes, et dont le parti catholique belge peut avoir à souffrir. Elle a, dans tous les cas, mis le gouvernement dans une situation assez fausse. Ce gouvernement, en effet, n'est catholique que de nom. C'est, en réalité, un gouvernement d'hommes d'affaires qui a toujours mis les intérêts religieux au second plan, et s'est servi du masque catholique pour donner quelque lustre aux intérêts de la classe industrielle et financière qu'il représente. Et c'est parce que cette classe sentait qu'il n'était dogmatique que de nom, qu'elle lui prêtait si fidèlement son appui. Or, l'arrivée des congrégations l'a obligé à justifier son étiquette catholique, à prendre une attitude nettement confessionnelle dont l'opposition libérale a su tirer parti et que la classe économique a vu se manifester avec crainte. Tandis que les vieux libéraux, les libéraux de conviction, suivent avec une admiration et un intérêt un peu naïfs les péripéties de la lutte anticongréganiste en France, et se sentent réconfortés par l'exemple qui leur est donné, l'électeur rural et le petit bourgeois commencent à s'inquiéter de la prospérité conventuelle, dans laquelle ils voient une menace pour leur bien-être et pour la richesse nationale.

Cette double constatation permet de conclure à l'influence de l'invasion des congrégations françaises sur les dernières élections. Aussi bien, quelle que soit l'originalité de sa civilisation, la Belgique reste une province morale de la France. Tous les mouvements sociaux, toutes les fièvres françaises ont eu dans ce pays leur répercussion, et les libéraux belges peuvent voir, dans le courant anticlérical qui entraîne pour le moment la République, un signe heureux de la victoire prochaine de leur parti.

L. DUMONT-WILDEN.



La Vie Mentale

—

L'ÉDUCATION ET L'INCONSCIENT

Dr GUSTAVE LE BON. *Psychologie de l'Education.* (Ernest Flammarion, éditeur. — LAISANT. *L'Education fondée sur la science.* (Alcan, éditeur.) — GUYAU. *Education et Hérédité.* (Alcan, éditeur.)

Le but idéal de l'éducation est-il l'automatisme? Et devons-nous acquérir, en science, en littérature comme en morale, ces réflexes précis et sûrs qui font la supériorité du pianiste, du savant ? Appliquer inconsciemment les procédés les plus convenables pour parler correctement ou pour faire les expériences de chimie, ou encore pour la solution des problèmes de conduite sociale, est-ce bien la fin possible et la meilleure de l'éducation individuelle ? Voilà un problème, vieux dans la discussion philosophique et pédagogique, qu'un livre récent a posé à nouveau, et qu'il m'intéresse d'examiner, en choisissant quelques autres ouvrages nouveaux ou significatifs.

* *

Le Dr Gustave Le Bon a pris pour épigraphe de son livre, *Psychologie de l'Education*, cette maxime : « L'éducation est l'art de faire passer le conscient dans l'inconscient. »

Voici comment il développe la thèse : « Quelle que soit la connaissance à acquérir : parler une langue, monter à bicyclette ou à cheval, jouer du piano, peindre, apprendre une science ou un art, le mécanisme est toujours le même. Il faut, au moyen d'artifices divers, faire passer le conscient dans l'inconscient par l'établissement d'associations qui engendrent progressivement des réflexes. »

Les associations d'idées sont régies par cette loi générale : toute image ou toute idée actuelle tend à faire apparaître les images ou les idées qui ont été unies à elle dans le passé par un lien chronologique ou qui lui ressemblent par quelque qualité. « C'est en se basant sur le principe des associations par contiguïté que se fait le dressage du cheval et qu'on obtient de lui les choses les plus contradictoires en apparence, par exemple, s'arrêter quand il reçoit un coup de cravache étant au galop. Si on associe pendant plusieurs jours ces deux opérations successives : 1° un coup de cravache ; 2° arrêt brusque avec la bride, la première opération, le coup de cravache, suffira bientôt (association par contiguïté) à déterminer l'arrêt sans qu'il soit besoin de passer à la seconde opération, arrêt avec la bride. A ce moment, il s'est développé une association stable qui réalise les conditions d'un véritable réflexe. Le coup de cravache détermine sûrement l'arrêt du cheval. »

C'est à l'établissement de réflexes analogues que l'individu doit viser pour acquérir — avec plus ou moins de difficultés — des connaissances et des procédés d'activité sûrs. « Le bicycliste, le pianiste, l'écuyer, qui se souviennent de leurs débuts, se rappellent par quelles difficultés ils ont passé, les efforts inutiles de leur raison, tant que les réflexes nécessaires n'étaient pas créés. Leur application consciente ne leur donnait ni l'équilibre sur la bicyclette ou le cheval, ni l'habileté des doigts sur le piano. Ce

n'est que quand, par des répétitions d'associations convenables, des réflexes ont été créés, et que leur travail est devenu inconscient, qu'ils ont pu monter sans difficulté à bicyclette et à cheval, ou jouer du piano. »

Ces réflexes, difficiles à établir, tendent à se dissocier si un exercice suffisamment répété ne vient pas les fixer. C'est ainsi que le pianiste est obligé de pratiquer sans cesse, s'il ne veut pas perdre de sa sûreté d'exécution. Cela est exact. Mais le Dʳ Le Bon aurait pu ajouter que ces réflexes sont — une fois bien établis — d'une persistance remarquable. Quand on a su monter à bicyclette, d'une manière tout à fait automatique, on peut rester plusieurs années sans toucher une bicyclette et tout d'un coup, sans nouvelle préparation, enfourcher une machine et se tenir en équilibre. La mémoire de ces réflexes d'éducation est, comme toutes les mémoires organiques, excessivement tenace. Ce que l'on perd très vite, c'est une argumentation, ce qui représente un effort particulier de notre jugement. Au contraire, tout ce qui prend une forme automatique et échappe ainsi au travail et au contrôle des processus intellectuels supérieurs a une vie persistante.

M. Gustave Le Bon rappelle que l'hérédité tend à fixer les réflexes acquis par l'individu. Cela s'observe surtout chez les animaux. Et M. Edmond Perrier a expliqué que, chez les insectes, les instincts les plus merveilleux étaient vraisemblablement le produit d'une éducation personnelle heureuse qui s'était formée durant les premiers âges géologiques sans hiver, où les animaux pensaient vivre longtemps. Il est une espèce de guêpe, la scolie, qui, en piquant des vers à un point où tout le système nerveux est rassemblé en une seule masse, provoque en eux une paralysie qui leur permet de vivre jusqu'au réveil des larves auxquelles ces proies sont destinées. « Cette guêpe, dit M. Edmond Perrier, a été préparée, pour ainsi dire, par une longue série de guêpes : la guêpe commune porte tous les jours à ses petits des proies mortes, ce qui paraît tout naturel; d'autres reviennent moins souvent, mais se montrent encore maladroites ; elles multiplient les proies, mâchonnent la tête de leurs victimes, abusent des coups d'aiguillon, et l'on n'arrive que par degrés à l'élégante précision chirurgicale de la scolie. En fixant ces étapes sur une bande de cinématographe, on pourrait faire revivre, dans tous ses détails, l'évolution logique du plus surprenant de tous les instincts. »

Je crois que le Dʳ Le Bon a raison de vouloir faire jouer dans l'éducation un rôle plus grand à l'automatisme. Encore faut-il déterminer ce qui est susceptible d'être acquis de cette manière.

Considérons d'abord le langage.

Ici le problème semble facile à résoudre. On ne connaît une langue que lorsqu'on la parle ou qu'on l'écrit avec cette sûreté qui tient plus de l'automatisme que de la réflexion. Kant disait qu'un enfant ne sait pas une règle de grammaire s'il la récite, mais s'il l'applique, même s'il ne peut la réciter.

Il est évident que tant que les mots ne viennent pas à la pensée sans efforts, que les flexions des verbes ne s'opèrent pas immédiatement, que les accords des genres et des propositions ne se réalisent pas avec la soudaineté de réflexes psychiques, on ne sait pas parler une langue, et l'on n'est pas capable de tenir une conversation dans les conditions sociales ordinaires. Si donc on veut donner à un enfant la possibilité de discourir dans une langue maternelle ou étrangère, il est de toute nécessité de former dans son cerveau les associations étroites qui transformeront le langage en un réflexe aisé. Quel procédé employer?

Il y a deux méthodes : la meilleure est la méthode naturelle, celle de l'enfant qui apprend à parler en entendant ceux qui l'entourent, et que l'on pourrait encore appeler la méthode pratique ou expérimentale. Elle donne les résultats les plus sûrs, puisque dans un pays, tout individu, qui n'a pas une faiblesse intellectuelle congénitale confinant à l'idiotie, apprend entre deux et quatre ans à discourir convenablement.

L'autre méthode est théorique; c'est celle qui est appliquée dans les lycées. Je ne sais pas pourquoi le Dʳ Le Bon appelle mnémonique cette méthode qui ne fait pas plus appel à la mémoire que l'autre, laquelle est fondée sur la conservation parfaite des souvenirs des sons verbaux et de leurs multiples combinaisons.

Dans les deux cas, la mémoire joue un rôle important. Mais, à mon avis, la grande différence, c'est que dans la méthode pratique, la mémoire fixe et rend plus aisés les actes psycho-moteurs du langage, tandis que dans la méthode théorique, elle tend surtout à conserver les règles de cet exercice. Mais il n'y a pas superposition de connaissances. Le premier procédé donnera le moyen de parler et de comprendre une langue; le second conduira à une instruction philologique. En réalité, ce sont deux ordres de faits, que par une fiction d'enseignement abusive, on a voulu identifier et qui ne sont communs que dans la mesure — à déterminer — où la philologie est nécessaire pour bien parler. On peut affirmer que cette mesure est petite.

La langue d'un pays évolue par l'usage; et ceux-là contribuent à la fixer à tout moment qui, par suite de leur situation sociale prestigieuse, sont imités par les autres : les gens aisés, les acteurs, les journalistes, les écrivains. Or, il n'est pas sûr que toutes ces personnes qui parlent facilement le fran-

çais en connaissent la grammaire comme des professeurs ou des linguistes. Je sais des écrivains distingués qui seraient peu capables de donner la règle grammaticale qu'ils appliquent plus ou moins inconsciemment. Il est des faits encore plus caractéristiques. J'ai connu dans des milieux cultivés des femmes âgées qui appartenaient à une génération où l'instruction scolaire de leur sexe était encore rudimentaire. Elles parlaient une langue très correcte et très sûre; et quand elles écrivaient elles prouvaient qu'elles n'avaient même pas les simples notions qu'un petit primaire possède aujourd'hui bien avant de se présenter au certificat d'études.

Par contre, on peut connaître parfaitement la grammaire d'une langue et ne pas savoir la parler. Un licencié ès lettres est incapable de tenir une conversation en latin, après dix ans d'études, alors qu'un enfant au cerveau embryonnaire apprend en deux ou trois ans à parler sa langue maternelle et telle autre langue étrangère qu'il entendra autour de lui.

Et cela est tout simple. Parler une langue et en connaître la grammaire sont deux ordres de connaissances différentes qui peuvent exister séparément et ne peuvent se suppléer. C'est un peu comme si un homme très érudit dans l'art de l'escrime, connaissant la théorie et la physiologie de cet exercice, s'imaginait de tenir un fleuret : Il serait incapable de se mettre correctement en garde.

Donc si l'on veut savoir parler, écrire ou traduire une langue, ancienne ou moderne, il faut en arriver à l'automatisme par l'usage du langage. Au contraire, si l'on veut connaître la grammaire et l'évolution historique d'une langue, il servira de peu de savoir la parler. Et les connaissances trop automatiques peuvent nuire à la compréhension des faits. Il s'agit donc de savoir — par exemple pour le latin — laquelle des deux sortes de connaissances on veut faire acquérir aux élèves. Il n'est pas douteux qu'il faut d'abord leur permettre de comprendre un texte latin. Ces considérations s'appliquent, avec plus de force encore, aux langues vivantes.

Un dernier point à considérer dans la question du langage. Est-ce que l'éducation ne doit tendre qu'à faciliter l'automatisme? Ici il y a lieu de faire une distinction que nous retrouverons pour d'autres faits. Dans tout exercice intellectuel, il y a un travail d'exécution et un travail de création, combinés selon les cas en des proportions variables. Pour l'exécution, la reproduction exacte est le phénomène essentiel; et l'automatisme est nécessaire. C'est en cela qu'il est vrai de dire que l'on ne sait parler avec l'accent, avec le choix des termes et la correction syntaxique employés dans les milieux sélectionnés, que lorsque ce travail de l'esprit est si aisé qu'il paraît réflexe et inconscient. Pour se créer un langage littéraire personnel, la réflexion, la critique de soi et des autres est utile; encore ne peuvent-elles s'exercer avec profit que par l'instrument du langage automatique, sous peine d'aboutir à quelque chose d'artificiel et de faux. Et même, dans ce travail, l'activité spontanée est prépondérante.

Dans la pratique des arts et des métiers, la connaissance automatique paraît tout aussi nécessaire. Il est superflu de l'indiquer pour les sports. Savoir la théorie de la danse ou de la bicyclette n'aide pour ainsi dire pas à valser ou à se tenir en équilibre sur un vélocipède. Le Dr Le Bon dit justement : « Chacun sait bien que l'on pourrait étudier pendant l'éternité les règles de la musique, de l'équitation, de la peinture, être capable de réciter bien des livres composés sur ces arts, sans pouvoir jouer du piano, monter à cheval ou manier des couleurs. »

*
* *

D'après le Dr Le Bon, il serait tout aussi nécessaire à l'individu de connaître de la même manière automatique les sciences. Mais il ne développe pas cette idée. Il s'attache surtout à démontrer l'utilité de la méthode expérimentale, comme moyen d'acquisition. « Le jeune Latin, dit-il, apprend la physique ou telle autre science avec des livres et ne sait jamais manier un instrument de physique... Un jeune Anglo-Saxon apprend la physique en manipulant des instruments de physique, une profession quelconque, celle d'ingénieur, par exemple, en la pratiquant, c'est-à-dire en commençant par entrer comme ouvrier dans un atelier ou chez un constructeur. La théorie viendra ensuite. »

Là-dessus, M. Laisant a écrit, dans l'*Education fondée sur la science,* un chapitre que ses connaissances de mathématicien rendent très attrayant. Il montre que l'on pourrait enseigner les mathématiques par l'expérience, tandis que cette science ne s'apprend habituellement que par des raisonnements théoriques. Son opinion est d'ailleurs que « toutes les sciences, sans exception, sont expérimentales, au moins dans une certaine mesure; en dépit de certaines doctrines qui ont voulu faire des sciences mathématiques une suite d'opérations de pure logique, reposant sur des idées pures, il est permis d'affirmer qu'en mathématiques, aussi bien que dans tous les autres domaines scientifiques, il n'existe pas une notion, pas une idée qui pourrait pénétrer dans notre cerveau sans la contemplation préalable du monde extérieur. »

M. Laisant rapporte, à l'appui de ses critiques concernant l'enseignement théorique actuel, le fait

suivant : « Un maître d'école se trouvait en présence d'un petit enfant commençant à compter : cela allait bien jusqu'à trois, mais l'élève ne pouvait arriver à avoir la notion du nombre quatre. Sur quoi le maître disait : quatre, c'est tout ce qu'il y a de plus facile à comprendre, voilà : et, avec un crayon, il traçait le chiffre 4. Le bambin était stupéfait et ne comprenait absolument rien. Si on lui avait montré, par exemple, une table avec ses quatre pieds, ou bien ses deux bras et ses deux jambes, ou bien encore les quatre doigts d'une de ses mains, la paume étant cachée, l'enfant aurait pu acquérir la notion qui lui manquait. »

M. Laisant indique comment, en se servant de jetons, de boules ou d'allumettes, il est possible de donner la première notion des nombres, et que l'on peut apprendre les opérations arithmétiques ou géométrique d'une manière analogue en s'adressant aux faits concrets.

Il en est de même de la physique. « S'agit-il de la pesanteur, des propriétés du centre de gravité des corps solides, du pendule, de la chute des corps? Des pièces de 5 ou 10 centimes, des bâtons, des couteaux, des fourchettes, des verres, des bouteilles, des bouchons, des aiguilles, permettront de mettre sous les yeux de l'enfant une quantité considérable de faits... Avec un simple canif, tiré de sa poche, l'écolier fera tenir un crayon par la pointe sur le bout du doigt. Cela ne lui donnera-t-il pas, sur la stabilité des corps pesants, une notion plus précise, le satisfaisant mieux que des raisonnements puisés dans un livre ? » De même un bâton auquel un seau plein d'eau sera suspendu aidera à comprendre les propriétés du centre de gravité et celles du levier. C'est ainsi que les éléments de l'hydrostatique, de l'acoustique, de la chaleur, pourront être rendus plus concrets et facilement assimilables par les enfants.

Cette méthode concrète peut se continuer jusqu'au bout et toujours la science doit être enseignée et apprise par des méthodes expérimentales. L'avantage de ce procédé, c'est que la mémoire retient mieux une loi lorsque son énoncé est lié dans l'esprit à des faits concrets. En outre, l'habileté des muscles et des sens, si nécessaire dans la pratique des sciences, ne peut se développer que par leur emploi régulier. Il faut tendre là aussi à un certain automatisme qui vous dispense de penser aux détails des actes que l'on réalise.

Mais toute la science est-elle là? M. Laisant se le demande et, critiquant la théorie générale du docteur Le Bon, il écrit : « Ce que nous cherchons à obtenir, c'est le développement des facultés qui ne peuvent pas résulter exclusivement de ces réflexes artificiels. Il s'agit alors d'autre chose que de la possibilité de faire et de bien faire un acte déterminé; il s'agit de développer cet instrument que l'on appelle le cerveau, pour le mettre à même de résoudre des problèmes qu'il est apte à résoudre, mais qu'il ne pourrait pas résoudre sans l'éducation. »

M. Laisant a raison, et voici comment je traduirai ses idées dans mon langage. En science, il y a des actes d'exécution — le métier — comme pour le langage. Et là il faut en arriver à l'établissement d'associations stables et d'un certain automatisme, qui nous fournissent aisément les explications connues des phénomènes et nous facilitent le travail des sens et des mains. Mais pour la création, pour l'invention, l'automatisme n'intervient plus, sinon que, là aussi, la création est souvent le résultat de l'activité spontanée de l'esprit. Mais nous sortons des limites de l'éducation scolaire, qui aura fait beaucoup quand elle aura donné un bon instrument de travail.

Toutefois, le problème est grave. Car l'automatisme en science, c'est le préjugé, la routine. Et le progrès ne se fait qu'avec des apports nouveaux. Le conflit entre ces deux activités, également nécessaires, mériterait d'être étudié à part.

*
* *

L'éducation a une autre tâche à remplir, la plus utile et la plus délicate : celle de former les caractères. C'est l'éducation morale.

Guyau a abordé ce problème dans son livre *Education et Hérédité*. Il pose la question. Pour certains, l'idéal moral et le dernier temps de l'éducation, c'est l'automatisme complet où les sentiments sont réduits à de purs réflexes. « Tout fait de conscience, dit M. Paulhan, toute pensée, tout sentiment supposent une imperfection, un retard, un arrêt, un défaut d'organisation; si donc nous prenons pour former le type de l'homme idéal, cette qualité que toutes les autres supposent et qui ne suppose pas les autres, l'organisation, et si nous l'élevons par la pensée au plus haut degré possible, notre idéal de l'homme est un automate inconscient, merveilleusement compliqué et unifié. »

Guyau critique l'opinion d'après laquelle la science et l'éducation scientifique auraient pour but l'automatisme parce que la mémoire est le moyen employé pour fixer les faits et les faire revenir par un jeu quasi-automatique. « On oublie que la science n'est pas constituée seulement par le savoir acquis, mais par la manière dont on emploie ce savoir pour connaître toujours davantage et aboutir à des actions *nouvelles*. Le progrès augmente constamment le nombre des machines, des instruments sous la main de l'homme, et parmi ces instruments, le premier de tous est le savoir organisé en habitude, l'instruction. »

D'après ce philosophe, qui développe des conceptions de M. Fouillée, dans toute idée il y a une force. « La force d'une idée est en raison directe du nombre d'états de conscience que l'idée se trouve dominer et régler. Celui qui agit conformément à une idée sentira cette force intellectuelle et régulatrice en raison inverse de l'impulsion toute physique et aveugle qu'il subira au même moment. Or, agir selon des idées, c'est par cela même vouloir, c'est le commencement de la vie morale ». Chez les primitifs et les enfants, les tendances morales sont réduites à des caprices, à des impulsions. Dans une organisation supérieure, la conscience est assez complexe pour que les motifs puissent s'équilibrer longtemps et ne pas se dépenser en mouvements spontanés, mais au contraire assurer une attitude continue.

Ces observations sont justes, quoique d'une psychologie déjà éloignée des faits. En morale, comme dans les autres modes de l'activité psychique, je ferai la même distinction, de l'exécution et de la création. Pour qu'un individu obéisse entièrement à la « dictée d'une obligation », selon l'originale expression de Guyau, il faut qu'il se soit établi dans sa conscience morale des associations stables entre certains objets et certains modes de réaction. Il y a des réflexes moraux comme il est des réflexes purement intellectuels et moteurs. La perfection morale — tout au moins objective et sociale — d'un individu se mesurera à la rapidité et à la sûreté des bonnes réactions. L'homme qui hésite sans cesse entre le bien et le mal peut avoir plus de mérite que celui qui va droit à la solution vertueuse ; mais il m'apparaît comme ayant une organisation subalterne.

Le but de l'éducation me paraît, là comme partout, de donner à l'individu un fond de réactions utiles, un automatisme basal bien orienté, d'heureuses habitudes enfin. Pour la solution des problèmes nouveaux, pour ce que j'appellerai la création morale, l'automatisme ne suffit pas. Le raisonnement, l'érudition, la critique des autres peuvent apporter des moyens d'informations et susciter des actes mieux adaptés à des conditions plus complexes ou inattendues.

Mais la vie morale subit une évolution bien plus lente que la vie physique. Combien nous sommes loin des anciens pour les connaissances rationnelles ! Il n'est aucune science qui ne se soit transformée dans ces derniers siècles. Le XIX^e^ siècle à lui seul a bouleversé et changé complètement les sciences physiques et du même coup les conditions de notre existence matérielle. Or la morale reste toujours sensiblement la même dans ses phénomènes essentiels. La maîtrise de soi, la loyauté, la fidélité n'ont pas cessé d'être des vertus honorées.

La religion, dont le fondement est une conception morale, n'évolue pas : on l'accepte ou on la refuse en bloc. C'est ainsi que les moralistes de tous les siècles passés se confondent dans des conceptions très voisines et peuvent tous plus ou moins servir à notre éducation morale, tandis que les dissertations scientifiques des anciens nous apparaissent, sauf en mathématique, qui est d'ailleurs une science subjective, comme des enfantillages.

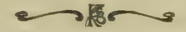
La discipline morale, qui crée les bonnes habitudes, paraît, en définitive, le plus sûr procédé d'éducation, en cette matière.

Il n'y a pas lieu de compter — autrement que comme moyen de créer et d'expliquer l'activité morale parfaite — sur la force des idées et du raisonnement, qui ne vaudront jamais en pratique des habitudes automatiques. Les religions, dont les dogmes rationnels sont puérils, mais dont les prescriptions morales peuvent être étudiées avec fruit, ont même fait si peu de cas du raisonnement qu'elles l'ont généralement condamné. C'est la règle de l'Eglise catholique, qui a poussé jusqu'au bout le système.

Mais des philosophes rationnalistes ont montré la même faiblesse de l'instruction purement intellectuelle des lettres et des sciences pour la vie morale. D'après M. Ribot, que je cite d'après Guyau, « notre pédagogie est toute entière fondée sur une immense erreur, parce qu'elle espère le relèvement du pays d'une meilleure organisation de l'enseignement. L'action ne dépend pas de l'intelligence, mais du vouloir et du sentiment, et l'instruction n'a de prise ni sur l'un ni sur l'autre. » Herbert Spencer a fait, dans son *Testament philosophique*, des déclarations tout aussi catégoriques.

L'habitude morale, l'automatisme, doit être le but principal et presque unique de l'éducation, car, en cela, l'innovation est réduite à une portion pratiquement nulle. Et au point de vue social, une bonne discipline morale aura toujours plus de force et partant d'utilité objective que les connaissances les plus étendues et que la dialectique la plus aiguisée. Autre chose en cette matière, comme en d'autres, est de penser, autre chose est de faire.

D^r^ TOULOUSE.



SENSATIONS D'ALSACE

Le Parfait village

(Suite et fin) (1).

Solbach, qui, au milieu du Ban-de-la-Roche, fut si bien endoctriné par le papa Oberlin, a gardé

1) Voir la *Revue Bleue* des 30 juillet et 6 août 1904.

l'empreinte que lui donna le bon pasteur de Waldersbach. Chaque habitant y a un peu, si j'ose dire, l'âme oberline. Les leçons du vieux « prédicant » campagnard ont été toutes fructueuses, et l'on s'en souvient, on s'en inspire aujourd'hui encore. Le bon exemple sert parfois à quelque chose : celui du père Oberlin sert depuis plus d'un siècle.

Le fait est qu'à Solbach la méchanceté humaine semble être beaucoup plus bénigne qu'ailleurs, et même insignifiante ; les passions terribles des paysans, dont l'intérêt fait généralement tout le ressort, ne s'y révèlent point. On y a conservé beaucoup d'innocence et de bonté. On n'y connaît pas le vol. Un cambrioleur y serait un phénomène, et l'on confierait, à la rigueur, son avoir à n'importe quel habitant du village. Le linge des ménagères, je l'ai dit, reste la nuit dans les fontaines : on le reprend le lendemain. Et le Henri m'a signalé quelques maisons dont les portes d'entrée sont totalement dépourvues de serrure. Un simple loquet, et c'est tout ; quand les gens du logis s'en vont aux prés, ils fichent un brin de sapin entre la clenchette et le mentonnet, pour signifier qu'il n'y a personne au foyer et que ce n'est pas la peine d'entrer...

En vérité, mes amis de Solbach ont l'âme candide, et il convient de les admirer.

Non seulement l'idée de s'approprier le bien d'autrui ne leur viendrait pas à l'esprit, mais ils appliquent avec conscience le précepte que le père Oberlin avait sans cesse à la bouche : « Aidez-vous les uns les autres ». Ils ne se sentent point rivaux et sont toujours disposés à seconder leur voisin. Ils lui prêtent, quand il est nécessaire, leurs instruments de travail et fauchent pour lui le matin ou fanent pour lui l'après-midi, plusieurs jours de suite, si le voisin a besoin de hâter la rentrée de ses fourrages. Puis, à l'occasion, ils lui demandent le même service.

Il n'y a pas longtemps, à l'époque où le toit de chaume était encore en honneur parmi les Ban-de-la-Rochois, cette assistance mutuelle se manifestait chaque fois que l'un des villageois bâtissait ou restaurait sa maison. La coutume permettait alors au constructeur, qui avait besoin d'une quantité de paille considérable pour composer son chaume, de se rendre de porte en porte, dans les différents villages qui forment le Ban-de-la-Roche, pour ramasser ses matériaux. Selon leur propre avoir, les uns lui donnaient une ou deux bottes de paille, les autres jusqu'à dix ou douze bottes ; on réunissait toute la provision du village donateur sous un hangar quelconque, et le soir venu, filles et garçons portaient les bottes, c'est-à-dire le toit du prochain, à travers la montagne couverte de genêts, jusqu'à celui des villages où s'élevait la maison du bénéficiaire... Et c'était souvent très loin, le village du bénéficiaire. En rentrant filles et garçons, débarrassés de leur faix, s'en attardaient davantage dans les genêts... Mais je suis bien prêt, ce me semble, de calomnier les mœurs du « parfait village ».

Ce n'était pas tout, du reste. La paille fournie, les ménagères de la commune aidaient à leur façon « la voisine qui bâtissait » et qui devait la nourriture à ses ouvriers maçons ou charpentiers, en lui remettant qui du beurre, qui quelques œufs, qui du lard, qui de la farine. Ainsi peu à peu, grâce à la bonne volonté de tous, la chaumière se construisait, et bientôt quelques superbes pots de géraniums fleurissaient devant ses petites fenêtres.

Au moment du départ de la classe, on avait aussi accoutumé de faciliter les débuts des jeunes recrues dans la vie militaire en leur baillant, de village à village, avec de solides provisions de bouche, quelque bonnes pièces de monnaie bien trébuchantes. « Et tenez, me dit le Henri, avec une sorte d'admiration mêlée de bien des regrets, mon père s'est fait jusqu'à 55 francs, de cette manière là, *quand il est parti hussard.* »

*
* *

Je ne sais si l'unité de doctrine religieuse est pour quelque chose dans la bonne entente qui règne parmi les habitants du « parfait village », mais assurément l'absence de toute passion politique la prépare en grande partie.

Ces montagnards, qui arrachent péniblement leur vie au sol, n'ont aucun intérêt dans le mouvement économique de l'Alsace et se moquent des destinées de la plaine. Ils vivent de leur coin de terre et les gestes des autres annexés leur sont complètement indifférents ; ils n'y pensent même pas. Peu leur importent les nouveaux tarifs douaniers, la politique des canaux, le prix du vin ou la question du port de Strasbourg et de la navigabilité du vieux fleuve « qui a tenu dans notre verre »... Ils n'expédient que des pommes de terre hors de leur commune et y importent si peu de chose ! Les affaires agricoles et commerciales de leur entourage immédiat les toucheraient à peine s'ils appartenaient encore à la France ; ils les ignorent tout à fait, à présent que le sort des batailles les a faits sujets allemands. Il leur est bien égal d'être représentés soit à la Délégation d'Alsace, soit au Reichstag, par celui-ci ou par celui-là, et le Henri lui-même, mon brave camarade Henri, qui est des mieux posés parmi les jeunes et qui est loin de ressembler à ces « animaux farouches » dont parle le moraliste, ignore complètement le nom de son député. On aime à penser que le devoir civique s'imposerait davantage à leur esprit, s'ils rentraient

dans la communauté française, mais, comme ils sont annexés, leur attitude n'a rien que d'estimable.

*
* *

Au surplus, les affaires de clocher les émeuvent aussi médiocrement que les affaires d'Etat. Il n'y a point de partis dans la commune, et l'on trouve avec peine des candidats à la mairie. Le Henri, pour sa part, a refusé d'être adjoint : l'administration des 5.000 francs qui constituent le budget de la commune ne l'a pas tenté.

Ainsi le Ban-de-la-Roche, qui touche à la France de si près, est exactement, au point de vue politique aux antipodes de la Corse, où le paysan du plus pauvre village ne cesse de penser aux élections passées que pour méditer sur les élections à venir et où, le jour venu, il ne craint pas de s'exposer aux peines correctionnelles ni de faire parler son vieux fusil pour conquérir la majorité municipale à son parti et l'écharpe à son candidat. Ce qui alimente toute la vie d'un berger du Niolo remplirait de pitié l'âme d'un Solbachois. Et il n'y a que six degrés de latitude de différence entre leurs deux pays !

Enfin, pour tout dire, Solbach ne lit pas de journaux, ni français, ni allemands. Le *Messager boiteux*, la Bible, quelques brochures sur Oberlin y sont les seuls imprimés en usage. On n'y dispute point, par conséquent, sur les événements du jour non plus que sur les principes de la politique. Quand le maire, vieillard vénérable, qui a pris part, étant chasseur à cheval, à la bataille de Solférino, vante l'époque de l'Empire, personne ne lui répond en exaltant les vertus du radicalisme, et s'il glorifiait « le Roi », on l'écouterait avec le même recueillement.

Tout conspire de la sorte à laisser Solbach dans cette idéale tranquillité, qui permit à l'œuvre du bon Oberlin d'y porter ses fruits.

*
* *

Aussi, n'est-il pas malaisé de vérifier qu'il n'y a, en réalité, aucun point de contact entre les montagnards du Ban-de-la-Roche, nerveux et peu nourris, Lorrains travestis en Alsaciens, et les villageois cossus de la vallée rhénane, habitants de gros bourgs bien peuplés, ayant bonnes vignes ou bonnes houblonnières au soleil, larges maisons, la soupière toujours fumante et le pichet toujours plein. Ceux-ci ne montrent pas à l'égard de la politique locale ou des affaires de la province, le dédain champêtre de nos amis des hauts sommets ! Ils lisent les gazettes imprimées à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse ; ils ne les comprennent peut-être pas, mais ils s'en inspirent, ils nomment leur délégué, ils connaissent leur député et son programme, ils jalousent leurs conseillers et quand ils atteignent eux-mêmes aux honneurs municipaux, ils adulent et fêtent à qui mieux mieux leur « Kreisdirektor ». C'est que leurs intérêts sont sans cesse en jeu et que toutes les mesures économiques qu'on vote dans les conseils ou qu'on prend en haut lieu peuvent exercer une influence directe sur leur prospérité.

Non, la vie alsacienne n'est point celle des paysans affinés du Ban-de-la-Roche et à Solbach, en particulier, bien des obstacles contribuent à l'en tenir éloignée : la race des habitants, qui, on le voit aisément, ne sortent pas de la même souche que leurs voisins de la plaine, leur langue, — fille du vieux français de nos pères, — qu'aucun germanisme n'abâtardit (on n'y dit point « j'ai un tablier *rempli* de taches », ni « *qu'il brûle* chez le Louis du Charron ! »), la position du village qui réserve ses surprises aux seuls amateurs de traditions et qui n'a pas d'histoire, l'indifférence que montrent à son égard chemineaux, marchands et mendigots... Quant aux propriétaires de vélos et d'autos, ce n'est pas de l'indifférence qu'ils témoignent, mais, la pente étant fort raide, de la répugnance, une heureuse et bienfaisante répugnance ! C'est du reste la mort du chemin rose, cette abstention obstinée des mercantis et des voyageurs ; il est solitaire tout le long de l'année et paraît attendre toujours des troupes de rouliers, de touristes ou de « Handwerksburschen » qui ne viennent jamais !

Mais lorsque la plaine se hasarde à envoyer là-haut quelque colporteur audacieux qui sort de son sein et qui, comme ce petit vieux que j'aperçois à cette heure de ma fenêtre, monte clopin-clopant, son bâton à la main, la pente du village où chantent les fontaines, oh, alors on comprend mieux que jamais combien l'Alsace proprement dite est différente de ce pays perdu, exclu de France, lui aussi, mais où l'on prononce naturellement les syllabes françaises ! Il apparaît, le colporteur, et on le regarde avec curiosité, mais le voilà qui parle, pour annoncer sa marchandise, et c'est la voix d'un étranger qui résonne... Que dit-il, le petit vieux qui vient de là-bas et qui vend des choses vagues ? Il dit, en criant très fort pour essayer de se faire comprendre :

« *Vous n'avez rien pesoin ? Des grayonnes planches, des grayonnes noires, des grayonnes de jarpenpentier ? Des galepins, des sencriers ?* »

Voilà ce qu'il dit, l'antique colporteur d'Alsace, et il chemine devant les maisons de ces êtres qui ont bras et jambes comme lui, mais qui parlent une autre langue. Ses mots tombent dans l'air, mais n'y éveillent pas d'écho : c'est que les Solbachois n'ont pas l'accent alsacien.

Il est au haut du village, à présent, le vendeur de calepins, on ne le voit plus, mais on entend encore, plus faibles, quelques notes de sa pauvre antienne :

« *Vous n'avez rien pesoin? Des grayonnes planches, des grayonnes noires et des grayonnes de jarpentier?...* »

C'est un autre peuple qui passe.

Le colporteur parti, en voilà pour longtemps avant que quelque nouvel étranger ne traverse la commune qu'administre si facilement M. Claude Bernard, ancien brigadier de chasseurs à cheval de la garde.

Mais le village connait deux barbares très intimement : le premier est l'instituteur, un Allemand, qui sonne pieusement les cloches le dimanche et qui dénonce à son ami le gendarme les habitants ou les visiteurs en contravention politique, et le second n'est autre que le gendarme en question, plus allemand encore que son camarade, si c'est possible.

Ce gendarme est la terreur du village. Il n'habite pas Solbach, mais le chef-lieu du canton, Rothau, et il se fait un malin plaisir de surgir, même aux heures les plus invraisemblables, dans l'intention manifeste de prendre celui-ci ou celui-là en faute, et de dresser, s'il se peut, quelque bon *protocole*. Il s'en va généralement bredouille... non sans avoir pris un verre de bière chez le maire, et l'on voit son casque briller et ses jambes blanches faire ciseaux parmi les genêts, tandis qu'il s'achemine vers un autre village, Bellefosse ou Wildersbach, où il tâchera de se rattraper de sa malchance. Le régime des autorisations de séjour et des déclarations à adresser aux autorités, pour tous ceux qui hébergent des étrangers de passage, lui a permis néanmoins de satisfaire de ci de là sa passion favorite et de jeter quelques pièces de cinq marks de plus dans les coffres de l'Etat, au moyen de ses fameux protocoles. Ah, ah, comme il rit dans sa courte barbe rousse, le bon gendarme, quand il a réussi à pincer quelqu'un de nos braves villageois, qui avait omis de faire sa déclaration dans le temps voulu, ou quelque Français d'origine alsacienne qui n'avait pas le droit de séjourner dans le pays sans autorisation du Ministère!

C'est surtout à Solbach que le gendarme est sans pitié : nous l'allons montrer tout à l'heure, comme dit le doux La Fontaine.

Il y avait une fois, au village, une fille assez jolie, qui s'appelait l'Angèle et qui était fort recherchée des gars de la région, bien que le mariage les tente peu en général. Un paysan de France, des environs de Saint-Dié, qui était venu à plusieurs reprises au Ban-de-la-Roche, se résolut un beau jour à la demander en mariage, et elle l'accepta. Elle fit cadeau à la France de son aimable personne et des quelques pots de géraniums qu'elle apportait en dot. Les épousailles eurent lieu à Solbach, dans la vieille chaumière des ancêtres, et ce fut une folle journée. Le mari, étant Français, avait dû faire une déclaration de séjour dès son arrivée, ou plutôt les parents de sa fiancée, qui l'hébergeaient, l'avaient, selon les prescriptions administratives, faite pour lui. Le lendemain du mariage, les jeunes époux se disposaient à prendre ensemble le chemin de Saint-Dié. Quelle ne fut pas la surprise des parents de l'Angèle en recevant, ce jour-là, la visite du gendarme, souriant dans sa barbe rousse, et en apprenant de sa bouche qu'il leur dressait procès-verbal (le fameux *protocole*, coût 5 marks) pour n'avoir point déclaré leur fille, « devenue Française par le fait de son mariage, et soumise en conséquence à toutes les obligations concernant les étrangers séjournant en Alsace! » — « Ah mon... » s'écrièrent-ils, et les bras leur en tombèrent... Ils les ont ramassés depuis, mais la pièce de cinq marks qu'ils furent tenus de céder à l'Etat allemand n'a pas réintégré le vieux bas de laine de la famille où elle figurait honorablement depuis un certain temps.

Le gendarme, le « rouge », comme on l'appelle au pays, à cause de la nuance hardie de son poil blond, rit encore aujourd'hui du bon tour qu'il a joué là à l'un de ses administrés. Mais les haines du village se sont accumulées sur sa tête, et on lui souhaite de tout cœur l'avancement que son zèle lui mérite, afin qu'il disparaisse du Ban-de-la-Roche.

Seul, M. le Maire, bien qu'il ne l'aimât guère, entretenait d'assez bonnes relations avec lui. « *Li gros tchin non si mingeo mi inneguelade* », comme me le déclarait le Henri dans son patois : Les gros chiens ne se mangent pas entre eux. Mais le Henri et la sagesse des nations se trompaient, car il y a quelques semaines le gros chien gendarme a dressé procès-verbal au gros chien maire pour avoir, sans patente de boucher, débité et vendu un veau à ses administrés. Aussi not'maire se tient-il sur ses gardes, à cette heure.

Le gendarme allemand est, on le voit, aussi perfide que l'eau qui dort. Ah, combien il diffère sous son casque à pointe, de notre bon gendarme à bicorne! Notre excellent Pandore ne passe pas, assurément, pour être doué d'une intelligence supérieure, mais ses qualités de bon enfant, sans rien lui enlever de ses vertus professionnelles, en ont fait un personnage si sympathique qu'il en est légendaire.

*
* *

... Au Haut-Village, dans la chaumière de la vieille Frédérique Egalité. La chaumière et la Frédérique Egalité, qui sont d'une vénérable antiquité toutes deux, tombent en ruines l'une et l'autre. Mme Papelin m'a assuré que je trouverais des « objets d'art » très

remarquables chez la Frederique et à fort bon compte.

La seule manie des excellents Solbachois est de voir des objets d'art partout, non pas certes qu'ils se préoccupent de l'esthétique des choses, mais parce qu'ils sont animés du désir perpétuel de brocanter leurs vieux ustensiles de ménage. Ce souci leur est venu, naturellement, à l'époque précise où les collectionneurs ont commencé de fureter dans leur région et de payer parfois fort cher des commodes ventrues ou des bougeoirs Louis XVI qui leur paraissaient, à eux villageois, dénués de toute espèce de valeur. A partir de ces temps, qu'ils trouvèrent charmants, ils ont baptisé objets d'art tous les instruments désuets, toutes les poteries ébréchées et toutes les chaises privées d'un pied ou de deux, qu'ils conservaient dans quelque coin de la maison. Et c'est, lorsque j'arrive à Solbach, à qui, du Chasseur, du Charles du Maréchal, du Penkelé ou du Lélelle, m'attirera chez lui pour me proposer, avec ingénuité, d'acquérir quelque pauvre chandelier en étain ou quelque armoire bien plate, dépourvues de toute moulure, dont le marchand de bric à brac le moins renseigné ne voudrait pas. Je les remercie, j'admire et je passe. Quant aux Papelin, ils ont épuisé depuis que je suis leur hôte, tout le fonds « d'objets d'art » dont ils disposaient.

La Frédérique Egalité, il va de soi, n'a rien de mieux à m'offrir. Elle veut se défaire d'un rouet démoli qui ne lui est plus d'aucun usage. « Monsieur a plus voyagé que moi, me dit-elle, et doit mieux savoir les prix ». Mais je ne veux rien savoir du tout; je la laisse à son rouet, ou plutôt je lui laisse son rouet, où ses doigts ridés et faibles ne fileront plus le chanvre, et sorti de sa maison qui est au bout du village, me voilà dans la solitude des sommets, tout près de la Bârehöhe — le Haut aux Ours — qui arrondit son ballon au dessus de Solbach et d'où l'on découvre des montagnes et des vallées à perte de vue...

*
* *

Là, plus de route, un sentier qui se multiplie puis se perd parmi l'herbe rase, parsemée de fleurs minuscules, parmi les bouquets d'airelles, les bruyères et les genêts secs qui couvrent ces hauteurs où souffle un grand vent. Çà et là le pied enfonce dans une terre détrempée : c'est l'eau des sources de la montagne qui, canalisée dans des troncs de sapin ou de hêtre pour former ces primitives fontaines où le pâtre va mener boire le bétail communal, s'est répandue hors de ces arbres creux, et mouille les mousses en cherchant son lit par mille petits filets limpides, le long des pentes. Toutes ces fontaines des Hauts, auges longues et étroites posées sur l'herbe et assez éloignées les unes des autres, sont ombragées par de larges chênes, à l'opulent et lourd feuillage, sous lesquels les troupeaux tintinnabulants viennent se reposer à l'heure de midi, où le dur soleil brûle tous ces sommets nus. Ce sont ces bouquets de chênes épais et ces fontaines comme des oasis disposées sur le flanc dégarni de la montagne, tout à l'entour de la croupe de la Barehohe.

L'un des nombreux autels de la patrie fut érigé, en 1791, sous l'inspiration d'Oberlin, au haut du ballon : il emprunta au décor de monts violets qui l'entourait, une majesté dont on eût cherché en vain à revêtir quelques-uns des autres monuments du même genre qui furent édifiés en France.

Quand on contourne la Bârehohe, le paysage, soudain, devient plus âpre. Les bruyères mêmes disparaissent et sont remplacées par des monceaux de pierres violacées entre lesquelles les genêts décharnés secouent leurs balais tragiques. Quelque mur fabuleux semble s'être écroulé à la cime de la montagne et avoir projeté ses blocs de granit en tous sens jusqu'au fond de la vallée. Le vent gémit furieusement, je regarde des bandes de corbeaux étendre leur vol noir et de gros nuages couleur de soufre rouler leur masse boursouflée au-dessus de ces champs de pierres et je pense que les sorcières dont les chroniques nous disent que le Ban-de-la-Roche fut infesté il y a quelques siècles, durent choisir avec amour ces pentes stériles pour le théâtre de leurs exploits.

Mais de telles violences cessent bientôt. Voici de nouveau de ces bouquets de chênes graves et superbes qui abritent les sources et le bétail dans leur ombre compacte. La nuance de leur feuillage gras et mordoré en fait comme les types de ces arbres massifs qui figurent dans les tableaux si composés de nos paysagistes classiques » ce sont des chênes de Claude Gelée dit le Lorrain. Une guipure rousse ourle leurs feuilles immobiles... Et voici que réapparaissent les maisons de Solbach...

*
* *

Contemplons-les une dernière fois. Avec les vergers qui les entourent et les séparent les unes des autres, elles forment comme un long jardin qui aurait des toits. De chacune d'elles, la fumée, bleue et fine, monte doucement vers le ciel. Le soleil du soir caresse leurs chaumes épais, étoffés de mousse. Les touffes de géraniums rougeoient aux fenêtres. On entend chanter les fontaines. Dans les prés les faucheurs finissent d'aiguiser leurs faux. Point d'autre bruit. Le parfait village est silencieux, comme d'habitude.

Là se perpétue le souvenir d'un vieux pasteur, qui allait par les chemins prêcher la charité et là subsiste l'empreinte française qui, dans d'autres villages d'Alsace, va s'effaçant. On y cultive fortes

vertus et des traditions qui sont sacrées. L'âme lorraine y vibre. Le jour où la France, qui en est si proche, recevra de nouveau ce petit domaine en son giron, elle le retrouvera tel qu'elle l'a laissé il y a trente quatre ans.

Il en est ainsi de tous les bourgs du Ban-de-la-Roche, villages à la fois d'Alsace et de Lorraine.

CARLOS FISCHER.

POÉSIES

Réveil

Tu t'allonges câline et câline soupires...
Au fond de tes yeux clairs passe un rêve enjôleur;
Et je vois se jouer l'errance des sourires
Sur ta bouche fleurie et sur ta joue en fleur.

C'est hier, quand le soir tombait de la ramée,
Que l'essaim des aveux
L'a quittée à la fin, ta bouche bien-aimée,
A l'appel de mes vœux!

Ce matin, tu te tais quand j'effleure tes lèvres;
La mienne en se taisant goûte mieux ton baiser;
Et les chers mots, les plus chantants et les plus miè-
[vres,
Notre silence ému n'ose plus les oser.

Symphonies Siciliennes

(*Fragment*)

Rentrons, Myrrha. Ta chair de lait, ta chair de mar-
[bre
Craint les flèches de feu qui pleuvent sur les champs;
Et, dans la villa close, à l'ombre du vieil arbre,
Il est des lits moelleux et des mets allèchants :
Des convives choisis, à la table de marbre,
Y charment les festins par leur joie et leurs chants.

Rentrons. — En même temps, d'une lèvre ravie,
Nous y dégusterons le falerne et la vie.
Nous tiendrons des propos frivoles, et ceindrons
De verveine, plutôt que de laurier, nos fronts.
Marcus a du savoir, Paulus de l'éloquence :
Tous deux discuteront subtilement, je pense,
Sur le Bien, sur le Mal, la Nature, les Dieux,
Le plaisir d'exister et le malheur d'être homme.
Atticus nous dira les scandales de Rome.

... Oh! comme j'aime à voir, au rythme harmonieux
Des vagues, respirer longuement ta poitrine,
Cependant que ma tête à mon insu s'incline
Et que — tout entretien, tout vol, tout bruit cessant,
Sauf le cri des grillons au timbre frémissant —
La torpeur de juillet assoupit la colline
Et comme un voile épais sur les moissons descend!...

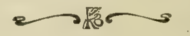
Initiation

La vierge à l'exquise pâleur
Fuit ma caresse et fait la moue...
Je rêve d'un baiser frôleur
Sur le satin frais de sa joue.

Un sourire erre dans ses yeux,
Mais son cœur encor s'effarouche...
Je rêve d'un baiser joyeux
Sur le joli coin de sa bouche.

Puis elle frémit longuement
Et s'abandonne aux chères fièvres...
Je rêve d'un baiser d'amant,
A pleines lèvres sur ses lèvres.

HENRY BERTON.



LA VIE LITTÉRAIRE

Un Divorce, par Paul Bourget

PAUL BOURGET : *Un Divorce*, roman. (Plon, éditeur.)

Oh! non, je ne dirai pas que ce roman me réconcilie avec Paul Bourget. Mais une sérénité assez noble a remplacé dans *Un Divorce* la brutale virulence qui se manifestait injurieusement dans *L'Etape*. Je ne crois pas que *Un Divorce* résiste à la discussion : du moins il la supporte. Le moderne auteur du *Disciple* se fait de plus en plus l'esclave d'idées caduques, le serviteur de sentiments barbares; et je demeure stupéfait de l'étrange perversion de cet esprit. Toutefois, ce paladin lourdaud du passé s'efforce à rendre quelque justice aux adversaires dont il a pitié. Il n'est plus tout à fait l'injuste et un peu grossier combattant de *L'Etape*. Il est loyal dans la lutte qu'il pousse, non sans vigueur pressante, contre des doctrines qu'il prohibe avec une impérieuse horreur.

Sans doute, on reconnaîtra partout le Bourget des années précédentes. Est-ce le style dont vous vous préoccupez? Il est ici plus massif que partout ailleurs. Forme massive, recouvrant l'idée massive. Tous les moyens sont employés, qui peuvent rendre le style plus pesant. Comparaisons longuement maçonnées :

« La nature, toujours une sous la variété des phé-

nomènes, emploie dans l'ordre moral et dans l'ordre physique des procédés tout pareils. Lorsqu'une maladie résulte non pas d'un accident, mais de cette disposition générale qui constitue une diathèse, ses accidents se manifestent, non pas sur un point de l'organisme, mais sur plusieurs. Il en va de même du malheur quand il dérive, non pas de telle ou telle circonstance mais d'un état », (etc.)

Ou bien, pour choisir un autre exemple — on en rencontrerait plusieurs en chaque page — :

« Ce second mari a beau déployer les plus touchantes *délicatesses*, faire preuve des plus *délicats* scrupules (médiocrité de ces répétitions !) son beau-fils et lui ne descendent jamais à cette profondeur d'intelligibilité réciproque, absolument nécessaire à la famille et que produit seule l'identité du sang ».

L'idée est on ne peut plus contestable et il y a des parents et des enfants parfaitement inintelligibles les uns aux autres. Mais je veux seulement observer que ce style, convenable aux traités spéciaux de droit ou de médecine, est moins convenable aux romans qui réclament plus de limpidité facile. En outre, le défaut constitutionnel du style de Paul Bourget s'aggrave dans ces romans d'idées, abondants en longues conversations, et qui ne sont guère que des dissertations plus ou moins frémissantes. Tous les personnages en arrivent à parler une langue identique — et c'est là pour le livre un redoutable péril de monotonie, — et cette langue n'offre que peu de rapports avec le langage ordinaire des conversations, même les plus sérieuses et les plus élégantes. Elle est chargée de matériaux pénibles à remuer. Et les héros du *Divorce* causent entre eux comme badinent des pachydermes.

Si vous êtes curieux encore du Bourget qui autrefois vous était cher ou insupportable, mais non pas indifférent, vous le retrouverez ici dans son admiration toujours béate des « gens du monde ». Il ne dépouillera jamais cette admiration ingénue qui est son indestructible nature. Le soin qu'il met d'abord à prouver que sa noble héroïne Gabrielle Darras est une vraie « personne du monde » est touchant, mais ne laisse pas d'être puéril. Elle est bien un peu candide aussi son application à faire dignement mourir un aristocrate, de Chambault, qui a indignement vécu... car il n'est point pour l'indulgent Paul Bourget d'irréparables dégradations dans l'aristocratie... Mais voilà, oui, voilà le Bourget que vous connaissez dès longtemps, qui ne se transforme, ni ne se renouvelle... Tâchons à découvrir quelques caractères d'un Bourget moins prévu...

Je l'ai dit, le pamphlétaire compact de *L'Etape* s'efforce, dans *Un Divorce*, à une discussion équitable et sereine. Cela, c'est une grande nouveauté. Au reste, ses efforts ne sont pas toujours heureux.

On sourit d'abord, lorsque cet observateur ponctuel de la vie nous présente un prêtre « victime des abominables mesures de 1903, contre les congrégations ». On hausse les épaules lorsqu'il juge ainsi les bourgeois républicains d'aujourd'hui : « Quelques-uns parmi ces Jacobins nantis ont étalé du luxe et tenu des salons — par devoir ! On entend bien ainsi qu'il ne s'agit là que des membres naïfs du plus corrompu et du plus déshonoré des partis. » Les uns concluent que Paul Bourget est fort ignorant de l'histoire et que son ignorance est coupable. Les autres s'étonnent que Paul Bourget puisse se contenter d'affirmations aussi sommaires et dépourvues de nuances sur des questions capitales, lui qui justifie d'ordinaire par des explications innombrables les moindres gestes de ses moindres personnages et jusqu'aux moindres détails de leurs moindres actes, ou de leurs moindres pensées ; il en infèrent durement que ce psychologue effrené manque de sens critique. D'autres doutent seulement que ce satiriste violent et rudimentaire puisse aboutir à l'impartialité.

Il y tend, néanmoins, dans ce livre passionné, *Un Divorce*, composé un peu trouble de deux ou trois romans, qui sont deux ou trois réquisitoires que Bourget a enchaînés de son mieux les uns aux autres ; et ce n'est pas tout à fait sa faute si le mieux a été l'ennemi du bien.

Réquisitoire contre le divorce, réquisitoire contre l'union libre, réquisitoire contre l'éducation et la morale sans Dieu ; tous ces réquisitoires sont dans ce livre. Et voici comment ce procureur, qui veut être véridique, mais qui reste procureur, précise « les circonstances de la cause ».

Gabrielle Nouet, « personne du monde », a épousé d'abord M. de Chambault, alcoolique, mais gentilhomme. Elle a eu de lui un enfant, Lucien de Chambault. Elle a divorcé, puis elle s'est remariée avec un ingénieur Albert Darras. Elle a de son second mariage une fille, Jeanne.

Albert Darras est libre-penseur. Il a cependant permis à sa femme de donner à la petite Jeanne une éducation catholique. Or, Jeanne va faire sa première communion. Sa mère sent renaître en elle-même sa piété d'autrefois qui n'était point complètement disparue. Elle veut se rapprocher de la religion d'où l'éloigne son second mariage, non reconnu par l'Eglise. Un vieux prêtre, l'abbé Euvrard, lui donne le conseil peu moral et peu social de quitter son second mari pour venir à Dieu. Gabrielle Darras commence à juger la situation difficile. Elle pleure ; elle prie Dieu qui l'exauce, tue bien à propos son premier mari, l'alcoolique gentilhomme. Maintenant le mariage religieux est possible avec Albert Darras. Gabrielle, pour y contraindre Albert, que ses principes écartent de l'Eglise, s'en va du domi-

cile conjugal, emmenant sa fille avec elle. On nous laisse comprendre à la fin que le longanime Albert satisfera toutes les fantaisies mystiques de sa femme, raisonneuse autant qu'exaltée. Paul Bourget a voulu démontrer, par toutes ces complications, que le divorce est une cause de désordre fatal dans les familles.

Mais il y a une bien autre histoire ! Lucien de Chambault a été élevé par son beau-père Darras. Il a accepté avec enthousiasme toutes ses doctrines de libre-penseur. Il a vingt-cinq ans maintenant. Il veut épouser une étudiante, Berthe Planat, qui a eu déjà un enfant d'un drôle par qui elle fut séduite et abandonnée. Albert Darras s'oppose à cette union. Lucien discute longuement avec son beau-père, qui n'est pas à court d'arguments. A la fin, Lucien répond à Darras qu'il n'est point son fils et donc qu'il n'a pas à se soumettre à l'autorité inexistante d'un beau-père. Il vivra avec Berthe Planat et l'épousera. Paul Bourget a voulu démontrer par ces complications que le divorce est une cause de désordre fatal dans les familles.

A-t-il réussi à le démontrer ?

Les faits allégués ne sont pas pertinents. Il semble nécessaire que les romans à thèse, d'où doit découler une leçon sociale, ne développent que des événements communs, fréquents, ordinaires à la vie de tous les hommes, pour que tous les hommes puissent profiter de la leçon. Or, par une anomalie qui détruit toute la portée de la thèse, la plupart des romans à thèse sont fabriqués avec des laissés pour compte de mélodrame. Paul Bourget n'évite pas le péril auquel tant d'autres ont succombé. Et les incidents de son roman, qui devraient avoir une vérité générale, ont au contraire le caractère exceptionnel d'accidents assez vulgaires de mélos. Je ne parle même pas de ces enquêtes de police que Bourget emprunte avec trop de désinvolture à Xavier de Montépin. Je ne parle même pas de cette mort trop opportune d'un alcoolique oublié, que Bourget régénère et anéantit soudain pour mieux prouver aux partisans du divorce que le divorce ne mérite pas d'avoir des partisans. Mais cette aventure feuilletonesque dont Lucien de Chambault est le héros en « tombant amoureux » d'une jolie étudiante, sérieuse encore que fille-mère, est d'une invention vraiment trop facile ; et réellement ce n'est pas parce que sa mère a divorcé que Lucien de Chambault aime Berthe Planat. Ces deux faits « ça n'a pas de rapport ». Et cet incident est, au surplus, trop médiocre pour supporter solidement toutes les discussions que Bourget retourne contre le divorce par l'effet trop singulier d'un étrange choc en retour. Dans ce livre grave et déséquilibré, les événements sont d'un côté, les thèses de l'autre côté — et ne se rencontrent jamais.

Aussi bien, les personnages sont des dissertations en marche, mais non des êtres véritablement vivants. Un seul vit d'une vie intense, c'est Dieu, qui domine l'ouvrage et ne joue pas le rôle d'un personnage sympathique. Il est terrible. Il est abominable. Il passe son temps à décourager la vertu, Gabrielle Darras a été la plus honnête des femmes : elle est terrorisée par Dieu. Son courroux la poursuit. « Ah ! dit-elle à son mari qui la plaint bien, tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir Dieu avec soi et de ne l'avoir plus. Quand je t'ai épousé, j'avais été si malheureuse, tu m'aimais tant ; j'ai voulu me démontrer que j'avais le droit de refaire ma vie avec toi. Je sais aujourd'hui que je ne l'avais pas. Non, je ne l'avais pas. J'étais la femme d'un autre devant Dieu... J'ai du remords... Devant quel Dieu ? me demandes-tu. Mais le Dieu de ma mère et de mon père, de ta mère et de ton père ; le Dieu que j'ai appris à prier quand j'étais toute petite ; le Dieu que ma fille apprend à prier ; le Dieu de l'Evangile et de l'Eglise, de mon Eglise. J'avais perdu la foi en lui, je l'ai retrouvée... Ce qui s'est passé depuis trois jours me prouve trop que j'avais raison... notre foyer est maudit. Nous sommes frappés parce que nous sommes en révolte contre lui, parce que nous l'outrageons tous les jours, parce que... parce que nous ne sommes pas mariés ! » Que voilà un Dieu de méchant caractère ! Nous sommes accoutumés à concevoir un Dieu plus doux, de meilleure humeur et plus disposé à pardonner les offenses... Est-ce que les idées de Paul Bourget ne seraient pas contemporaines de ce Dieu cruel et constamment irrité qui a heureusement abdiqué en faveur d'un Dieu clément !

En tous cas, ces idées groupées en plaidoiries ou en réquisitoires sont peu persuasives ! Est-ce l'indécision naturelle à un esprit loyal en qui persistent au fond, tout au fond, des doutes ? Je ne sais, mais l'argumentation de Paul Bourget — qui ne fait qu'argumenter en ce livre — contre le divorce ou l'union libre est inconsistante et fragile ! Probablement, Bourget a voulu utiliser les seuls arguments habituels des dissertants professionnels de l'Eglise. Mais qu'elles s'appuient sur l'autorité d'ecclésiastiques vénérables ou de sociologues qui ne plaisantent pas comme le professeur Enrico Morselli, il est cependant des sottises que Paul Bourget n'aurait pas dû prendre à son compte. Entre autres, celle-ci : « Dans les pays où le divorce existe, le chiffre des criminels, des fous, des suicides, est proportionnellement décuple chez les divorcés. » Cela, avec votre permission, ne démontre pas que le divorce est une cause d'anarchie et de dégénérescence, mais tout simplement que les divorcés, tombés dans le crime ou la folie, étaient *a fortiori* incapables de vivre dans l'état de mariage, et qu'il était bien heu-

reux que le divorce existât pour débarrasser les êtres sains du contact pernicieux de ces êtres malsains. Le grand nombre de fous, de criminels ou de suicidés parmi les divorcés ne condamne donc pas le divorce, mais bien plutôt le justifie. Paul Bourget oserait-il dire le contraire ?

Il est vrai que Paul Bourget ne pensera pas que rien puisse justifier le divorce, car le divorce est opposé à l'immuable loi divine qui a façonné les immuables lois humaines, d'après lesquelles la famille doit être immuablement organisée... Le livre tout entier de Paul Bourget a pour base cette doctrine : j'avais bien raison de dire qu'il est peu d'accord avec la vie.

Enfin, les contradictions n'y manquent pas, qui affaiblissent la thèse étroite et absolue. Et on est d'autant plus choqué de ces contradictions que Paul Bourget a voulu davantage se montrer à nous comme un imperturbable logicien.

D'abord il faut nous présenter Gabrielle Darras telle qu'elle est, c'est-à-dire femme vertueuse avec délicatesse, naturellement encline aux sentiments les plus purs et les plus nobles. Il est donc bien entendu que Gabrielle n'a divorcé que parce qu'elle était la victime douloureuse de son premier mari, brute alcoolique qui l'outrageait et la battait. Nous sommes convaincus, et nous aurions encouragé Gabrielle à divorcer plus tôt. Mais ensuite il faut démontrer que le divorce est le destructeur haïssable de la famille et de l'ordre social. Alors Paul Bourget oublie que le Chambault était au début du livre un incorrigible dépravé, et il nous fait croire que Gabrielle aurait très bien pu corriger les petits défauts de son premier mari en y mettant de la patience, et qu'elle a eu tort de quitter sans le régénérer l'ivrogne qui la rouait de coups, mais dont les instincts n'étaient peut-être point si mauvais...

Détail, pensez-vous. Il est des contradictions essentielles. Tout le drame naît d'une conversation entre Gabrielle Darras, déjà en proie à sa crise mystique, et un vieil Oratorien, l'abbé Euvrard. Celui-ci affirme une intransigeance implacable. L'Eglise, qui marie volontiers les filles-mères, ne peut en aucun cas excuser le divorce, ni tolérer un mariage après divorce, car le divorce est le pire des crimes. « Vous vous êtes associée, dit ce prêtre sévère, à cette œuvre d'ébranlement (social et moral) dans la mesure où vous l'avez pu. Vous avez sacrifié la société à votre bonheur individuel. Vous avez, votre second mari et vous, constitué, dans votre humble sphère, un type de foyer anarchique d'autant plus funeste que vous y avez donné l'exemple par vos vertus, de la décence dans l'irrégularité, d'une apparence d'ordre dans le désordre. » Pour se réconcilier avec Dieu, Gabrielle Darras doit donc bouleverser sans retard son nouveau foyer, quitter son mari... Bizarre moyen de rétablir l'ordre. Mais Dieu a ces exigences précises ; il n'admet aucune concession, vous le comprenez bien, aucune, aucune concession. La pieuse Gabrielle qui ne se sentait pas si criminelle, est affolée. On le serait à moins... Mais à la fin, quand le premier mari a rendu à Paul Bourget le service de mourir, quand Albert Darras laisse supposer que plus tard, peut-être, il aura la générosité de consentir à l'union religieuse que pourtant il condamne, alors l'abbé Euvrard devient conciliant jusqu'au prodige. Il n'hésite pas à conseiller à Gabrielle Darras de rester dans son foyer anarchique, de vivre avec son mari qui n'est pas son mari et d'attendre les événements... Où l'Eglise gagne quelque chose, l'ordre social ne saurait rien perdre.

Autres contradictions. Paul Bourget professe que le divorce est une cause de désunion irrémédiable. Or, ce ménage de divorcés qui ne sont point valablement mariés fournit le plus bel exemple d'union qui se puisse voir. Et on se demande si elle aurait été d'une vertu sociale plus efficace l'union — indestructible — de Gabrielle avec de Chambault l'alcoolique, qui eut conduit sa femme jolie et sage à la misère, peut-être à la dégradation, compagne assidue de la misère, et lui eût infligé des enfants héritiers des tares paternelles, voués à tous les vices et à toutes les maladies... Ah oui ! nulle part la puissance du sentiment de la famille n'apparait mieux que dans cette association — coupable — de divorcés, puisque ce sentiment résiste à toutes les causes de divisions religieuses et morales... Et alors que Paul Bourget a été très préoccupé de démontrer l'infériorité de la morale moderne — de cette morale moderne qui admet le divorce — de la morale moderne qui n'a d'autre religion que celle de la conscience et d'autre principe directeur que celui du devoir, il arrive que les seuls personnages raisonnables et énergiques du roman sont ceux qui la professent : le jeune Robert de Chambault qui a subi l'influence de son beau-père, Berthe Planat qui n'a point trahi les principes dont elle fut d'abord la victime, et surtout Albert Darras dont la sagesse pratique dénouera le drame créé par la violence antisociale de la loi divine...

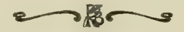
Il ne s'agit point d'opposer une thèse à la thèse de Paul Bourget. Il suffit d'observer qu'il n'est pas parvenu à déterminer rigoureusement sa thèse dans ce livre, où il est moins moraliste que casuiste de la morale. Il est, là, défenseur acharné de la doctrine catholique la plus étroite et de ses applications sociales les plus complètement détruites par le progrès des esprits et des mœurs. La haine et le mépris de son époque l'animent. Est ce que son intransigeance sert la cause qu'il veut défendre ? Vous le direz.

Est-ce que même ces romans de combat dont *L'Etape* et *Un Divorce* offrent des exemples très différents, peuvent exercer quelque influence? Vous en déciderez.

Mais on est stupéfait, en lisant *Un Divorce*, de la transformation profonde qui s'est opérée dans l'esprit et l'âme de Bourget. Lui qui a consacré presque toute son œuvre à étudier l'amour et la femme, à excuser ou à expliquer, ce qui revient au même, les amours des femmes, à parer de charmes, en dépit de toutes les restrictions possibles, les manifestations de ces amours féminines, il s'emploie maintenant à célébrer la sainteté du mariage. Il attribue à la vie des femmes la mission la plus austère. La femme ne lui paraît aimable que dans le sacrifice. Gabrielle Darras qui dit à son second mari : « Nous avons été trop coupables, moi surtout, qui *croyais*, en cédant à à la terrible tentation de cette loi impie du divorce. Il n'y a pas de code humain qui puisse prévaloir contre l'ordre divin. On ne divorce pas des sacrements », elle se persuade que l'ordre divin lui imposait l'obligation de demeurer avec son premier mari et de fonder dans les pleurs une famille de rachitiques et de dégénérés... Tel est l'avis de Paul Bourget !

Evidemment, les préoccupations de Paul Bourget sont aujourd'hui nobles et hautes. Il ne convertira personne à sa doctrine féroce. Mais les adversaires de ses idées lui sauront gré d'avoir dessiné cette belle physionomie d'Albert Darras, qui est l'homme moderne avec sa force souveraine et rayonnante de bonté, et qui sort seul vivant de ce livre destiné à anéantir la détestable société moderne. En faveur de cette impartialité, il pardonneront peut-être les violentes injustices de *L'Etape* à Paul Bourget, contempteur systématique du temps présent.

J. Ernest-Charles.



Hannetons de Paris

—

LA SNOBINETTE

Elle parle de tout ce qui tient en effervescence les potinières à la mode, ou mieux de tout ce qui les mettra en rumeur demain. Elle vibre de l'enthousiasme qu'il est « chic » de partager ce soir-là, se crispe de la dernière indignation dont il est élégant de frémir. Elle a l'opinion, la toilette, le style, l'écriture, l'argot mondain, voire même les maladies dont la vogue commence. Elle est fervente des sports, du luxe, des bibelots, des livres, que des fournisseurs avisés lui suggèrent et qu'elle croit découvrir. Elle se discipline à l'attitude, à la ligne, aux gestes que son couturier lui impose et qu'elle se persuade d'avoir lancés. Elle répète le tic et la grimace que telle cabotine glorieuse a mise en valeur, avec la certitude que sa grâce personnelle en fit seule le succès. Elle est partout où il faut être vu, où le nom d'une femme dans le train doit être cité, de toutes les fêtes dont il faut pouvoir dire « qu'on en était ».

Il n'importe guère qu'elle ait lu ou écouté ce dont elle parle, qu'elle ait réfléchi aux gens et aux choses à propos de quoi elle affirme ardemment une opinion outrancière et définitive (qui du reste changera demain si le vent est à quelque caprice contraire). Peu importe aussi qu'elle n'ait rien regardé et rien compris du spectacle où il n'y avait d'intéressant pour elle que d'y être aperçue, où elle était elle-même une figurante au même titre que toutes les caillettes frénétiques de sa sorte qui constituent toujours les unes pour les autres le véritable spectacle. Ne sait-elle pas, en effet, que ses pareilles se trémoussent dans le même vertige, se convulsent de la même épilepsie, qu'aucune d'elles ne sera de cerveau assez orné pour la prendre en défaut et que, d'ailleurs, avec sa prestesse et ses grâces de papotage, elle se tirerait aisément par une jolie pirouette de ce piège improbable? L'essentiel n'est-il point de donner, par une phrase adroite, l'illusion d'une connaissance profonde, par une pensée pittoresque et rare, le leurre d'un jugement hardi autant que sûr, et, avant tout, pour maintenir son prestige, d'inspirer par la variété et la magnificence des cérémonies mondaines où elle figura, par l'importance du décor et des noms évoqués, par la richesse des anecdotes et des menus détails intimes, le sentiment de sa gloire mondaine ?

N'ai-je pas eu, certain soir, la joie de dîner avec une personne si répandue et si agitée que son esprit n'avait évidemment le loisir de se fixer sur rien, aimable femme en perpétuel galop de parade, qui, dans la même journée, avait assisté à un grand enterrement, processionné dans la cohue piaffante et papotante d'un mariage où il fallait apparaître, pris le temps de jouer son rôle de cousine affectueuse dans la venue au monde d'un petit parent et d'amie affligée dans la mise en bière d'un poète illustre, montré enfin un costume clair et une figure de fête au vernissage d'un peintre mondain, avait encore trouvé le moyen de revêtir une toilette de soirée pour ses nombreuses voltiges du soir, car ce dîner auquel nous étions conviés ensemble n'était qu'un des endroits où elle devait se montrer. Quel carnet, mon Dieu ! Quelle trépidation ! Mais, n'est-ce pas ? il faut bien dîner. Et la nécessité de s'asseoir une heure pour cet office lui valait quelque détente dans ce hourvari.

Repos bien relatif, car on pense bien qu'une femme ayant tant de gestes à conter et tant de relations à mettre en valeur, s'asseyait à table pour bien d'autres choses que pour y manger. D'abord ne lui fallait-il pas jouir de son prestige en narrant les péripéties hétéroclites de sa journée, en faisant briller ses parentés ou ses amitiés si reluisantes? Puis, tout en illuminant son petit être falot par les innombrables reflets des diverses gloires au milieu desquelles elle avait pirouetté tout le jour, ne devait-elle pas aussi retenir des noms, des titres, des cancans et des mots, ramasser les miettes de la conversation à cette table où il y avait une guirlande d'hommes notoires et de femmes élégantes, afin d'ajouter ce lustre nouveau au magnifique compte rendu de sa journée dans les deux soirées qu'elle avait encore à « faire » avant de pouvoir reposer dans le sommeil son exténuante grimace mondaine ?

Ses voltiges si disparates du tantôt l'avaient bien, à dire vrai, un peu mise en retard pour ce dîner qu'on différait de servir à cause d'elle, et le visage bourru des maîtres de maison commençait à trahir leur agacement de son sans-gêne. Mais quelle entrée joyeuse, jacassante, exubérante ! Quelle prometteuse entrée de commère de revue qui porte en elle un grouillant mystère de drôlatiques aventures et qu'on sent devoir défiler en quelques quarts d'heure un long chapelet de bouffonneries ! Aussitôt, les figures maussades des convives affamés rayonnent, celles des hôtes se plissent d'un sourire indulgent, autour de la retardataire loquace la glace de l'avant-dîner se fond. Sa toilette est comme murmurante de potins. On devine qu'elle sait tout, qu'elle a tout vu, que par sa bouche toutes les fanfares de Paris vont retentir. Et comme les yeux des mioches dans l'attente du spectacle, les regards des auditeurs lui font risette.

A peine a-t-elle échangé les shake-hands (du geste à la mode cette saison là), offert ses doigts aux baisers des hommes, arrangé d'une tape les volants de la robe autour de sa croupe un instant posée sur une chaise, que, immédiatement, les récits commencent et s'entrecroisent. Le passage du salon à la salle à manger n'interrompt ni ne gêne sa volubilité, et tous les couples en partance se taisent pour ouïr le tumultueux bavardage qui va leur révéler toute l'anecdote galante, familière, funèbre ou pittoresque de ce même tantôt à Paris.

Oh ! Elle les aime, tous ces gens qu'elle frôle, dans la douleur ou la félicité desquels elle figure, ces gens dont on parle et qui feront parler d'elle dans le monde ou les journaux! Avec la même sincérité de cabotine qui se pique à son propre jeu, elle a ri et congratulé au lunch des nouveaux époux, elle a pleuré et sangloté sa condoléance dans les voiles noirs de la famille en deuil. D'une âme également mais diversement émue elle vit mettre le nouveau-né dans ses langes et le mort illustre dans son linceul. Elle n'a oublié aucun des éloges qu'elle entendit bourdonner autour d'elle, par des visiteurs compétents au vernissage du peintre mondain et que, pour être sûre de ne pas lui déplaire, elle lui a resservis avec le charme de son bagoût personnel, aucune des célébrités dont elle a reçu l'hommage, aucune des historiettes scandaleuses ou méchantes dont ses amis la régalèrent.

— Pauvre grand Fleurville, jacasse-t-elle... Qu'elles étaient donc tristes ses pâles mains jointes qui ne ciseleront plus la joaillerie des mots!... Et que sa tête chauve semblait petite!... Une vraie pomme de rampe d'escalier ! Devant ce crâne si longtemps sonore de rythmes et dont le mécanisme ne fonctionnera plus, j'ai eu la même impression qu'en face d'un réveil-matin pour toujours arrêté... Figurez-vous que sa femme, qui a la superstition d'une vêture confortable pour les morts, a voulu l'embarquer pour ce grand voyage — où pourtant le coryza n'est guère à craindre — avec la petite calotte noire dont il préservait sa calvitie et dissimulait la misère de son pauvre petit crâne à musique!... Hélas! Les fées, les princes et les cygnes ont fini de s'y prélasser pour notre enchantement ! Quel dommage ! car c'était un grand poète que Fleurville et d'une grâce si spirituelle avec les femmes, dont il excellait à mettre en valeur le charme et la beauté... Encore un brillant foyer d'art qui s'éteint!... Chez lui, quel défilé de gloires! Fête perpétuelle du Verbe et de l'Idée! Quelles utiles et enorgueillissantes relations!... L'émoi produit par sa mort avive les regrets de tous les familiers de son salon... A sa mise en bière, une Altesse impériale, deux académiciens, une duchesse, et le Nonce disant les prières des Morts!... Dans l'antichambre une nuée de reporters aux aguets d'un détail et d'un nom — ils sont admirablement renseignés et je me suis aperçu qu'ils chuchotaient le mien ! — dans le salon une file de jeunes poètes — il en est de tout blancs déjà et de tout fripés — qui font queue pour obtenir l'honneur d'une pieuse veillée autour du catafalque... Mon Dieu, pourvu que ces reporters ne travestissent pas les renseignements que j'ai eu la faiblesse de ne savoir leur refuser!... Avec quelle impatience j'attends les feuilles de demain!... Quel ennui d'avoir son nom dans les journaux!... Le Nonce ! Je le retrouverai au baptême de mon jeune cousin... J'ai profité d'une seconde de répit entre deux de ses prières pour lui apprendre l'heureuse naissance du bébé... Il en a paru ravi... C'est M. de Rotschild qui sera son parrain et une descendante de l'amiral de Coligny sa marraine... Le Dr Lapince, de l'Académie de médecine, vieil

ami de la famille, a fait l'accouchement... La célèbre sage-femme, M^me Dextre, médecin de l'hôpital Necker et officier de la Légion d'honneur, a tenu à l'assister comme simple garde... Au moment où je suis partie, M. Coquelin, l'Amiralissime et la princesse de Gennevilliers venaient déjà de faire prendre des nouvelles... J'avais hâte de bondir au vernissage de notre admirable Mortora... Quel art bien français sous ce nom levantin !... Rien que des portraits de femmes à la mode et de gens connus !... Vous pensez s'il y avait foule... Dès l'entrée un parfum d'élégance et une rumeur de succès... Une vraie griserie... On se sentait vivre... Des photographes braquant leur objectif sur des groupes !... Tout le gratin dans la salle et dans les cadres... C'est un Van Dyck qui nous est né... Impossible de mieux rendre les morbidesses, la névrose, les crispations de la femme moderne et le plaqué mousseux de ses toilettes !... Je ne pouvais manquer d'y être, puisque je l'avais promis à Mortora que j'avais rencontré au mariage de la petite Josse et ensuite à l'enterrement de maître Salivas, l'ancien bâtonnier... Cérémonies contradictoires, l'une délicieusement gaie, l'autre lugubre, à une demi-heure de distance !... Très liée avec les Josse et les Salivas, j'étais naturellement des deux... Impossible de rater l'une au profit de l'autre !... On l'aurait remarqué... Très difficile à cause des toilettes... Je ne pouvais guère aller au mariage en costume sombre... Alors j'ai pris le parti d'une couleur intermédiaire... Quittant la messe d'hyménée, juste à pic pour arriver au service funèbre à l'heure du défilé de condoléances, je me suis arrangée pour changer en fiacre de gants, de voilette et de visage... Je m'en suis très bien tirée... Et j'ai rejoint le mariage pour le lunch... Très élégant... Le Gotha de la race ou de la gloire... Magnifique compte rendu dans les journaux... Les reporters des gazettes mondaines connaissent vraiment leur Tout-Paris... Là encore par un qui m'ignorât... Mais, Dieu, qu'on est teigne !.. Dans un groupe de jeunes femmes, amies de la mariée, ne s'amusait-on pas à désigner pour elle les amants possibles ?... On s'en montrait jusqu'à trois, dont l'un même passe pour avoir été, il n'y a pas deux ans, le tendre chéri de la mère... Fraîchement conservée d'ailleurs, la mère, et précieuse encore aux ardeurs juvéniles des amis de l'adolescent son fils.. Par exemple, très solennelle aujourd'hui et pour la première fois peut-être prenant au sérieux son rôle de mère !... Songez donc, c'est son Eminence l'archevêque de Paris qui donnait la bénédiction...

Tout en contant les épisodes, les historiettes pittoresques ou galantes et surtout les satisfactions d'amour-propre de sa journée si bien remplie, elle jouissait de l'effet produit avec des grâces de chatte qui se pourlèche, trouvait le temps d'épier les physionomies, de retenir le nom des gens qui dînaient autour d'elle et même les mots d'esprit, les formules d'une frappe amusante, dont ils ponctuaient son récit. Cela, non certes pour rendre hommage à leur verve, à leur importance, mais simplement afin de pouvoir se pavoiser du prestige de leur gloire et se faire un succès avec leurs propos dans les deux salons où elle devait encore porter cette nuit-là l'esbroufe de son verbiage.

A dire vrai, si glorieuse que fût la maison où elle dînait avec un tel ramage, sa cueillette était maigre, car les convives, depuis longtemps fameux, avaient un renom sans scandale, sans piment de nouveauté, et, comme ils avaient le respect d'eux-mêmes, ils n'éprouvaient pas le besoin d'ahurir leur monde par un tintamarre d'opinions quintessenciées et paradoxales.

Or, ce dont notre snobinette est friande, c'est de réputations frais écloses, ainsi que champignons dans la rosée du matin, qu'elle s'imagine avoir découvertes et fait resplendir, et dont elle se pare avant la foule badaude, comme d'un bijou qui n'est pas encore sur toutes les poitrines et dans toutes les chevelures. Ce qui la séduit, c'est l'opinion rare, outrancière, frénétique, qui la sépare du commun (et presque toujours du bon sens), c'est le dénigrement passionné de tout ce qu'on s'accorde à trouver digne d'intérêt, c'est l'enthousiasme éperdu pour des bibelots et des ouvrages que personne ne connaît et qui ahurissent le goût public, c'est l'adhésion fiévreuse aux plus abracadabrantes idées.

Des musées, où elle ne va jamais parce qu'on n'y est pas vu du Tout-Paris — lequel ne demande à l'art que des prétextes de mondanité —, elle n'admire que deux où trois œuvrettes d'une beauté un peu baroque, dont quelque prétentieux esthète aura bruyamment exalté les mérites fort contestables afin d'accroître son propre prestige de raffiné. Dans une exposition de peinture, ce qu'elle cherche ce n'est pas la toile d'harmonieux équilibre et de noble caractère qui enchantera le commun des artistes sans pose, c'est le barbouillage corruscant, c'est le tohubohu de lignes et de couleurs, c'est le rébus indéchiffrable sous prétexte de symbole, qui est un outrage au bon sens et une torture pour les yeux, c'est le triomphe de la cocasserie et de la monstruosité. En littérature, où elle ignore tout du passé et où pourtant elle s'arroge le droit des verdicts les plus sévères, elle n'est à l'affût que de pensées prétentieusement vides et des formes les plus saugrenues. Au théâtre, elle ne tolère que les balbutiements de l'art le plus neuf en des salles de spectacle où elle a la certitude de ne partager son plaisir qu'avec la fine fleur de l'aristocratie intellectuelle. Peu im-

porte d'ailleurs que la lumière — ou même l'obscurité — lui vienne du Nord, du Midi ou simplement du boulevard ! C'est ainsi que, après s'être engouée des drames norvégiens sans les comprendre, de pièces italiennes sans en discerner la passion égoïste et voluptueuse jusqu'à la férocité, elle s'émerveille des piécettes à fleur de peau, optimistes et goguenardes, qui font fureur en ce moment et nous viennent en ligne directe de feu le perron de Tortoni, sans même apercevoir en leur succès une renaissance — vraiment peu folichonne — du vaudeville, qu'elle avait jadis tant honni ! Quant à la musique, notre snobinette déclarait volontiers, ces années dernières, qu'il n'y avait qu'à Bayreuth, à Munich ou à Dresde qu'on en pouvait ouïr de bonne. Elle prenait en pitié les humbles gens, moins nomades ou moins bien rentés, qui avouaient modestement leur joie d'une bonne audition à quelque concert du dimanche. De même les seuls pianistes d'outre-Rhin avaient le don de la faire frissonner. Il fallait voir de quel air langoureux, de quels regards voilés, elle s'émouvait de leur jeu ! C'est que la musique, où, pour acquérir réputation de dilettante, il suffit généralement de soupirer, avec des yeux de pamoison, des propos enthousiastes et confus, la musique est son royaume. Monde mystérieux dont elle se fait la souveraine extasiée et trépidante. Que ce soit chez elle ou chez des amis, dès que le piano s'ouvre et que les premiers accords retentissent, elle s'approche de l'instrument comme si elle en était l'âme, du virtuose, comme si elle en était l'inspiratrice, et, un sourire de béatitude aux lèvres, le regard perdu dans une sorte d'hallucination extatique, semble être le génie même de la musique et offrir aux profanes émerveillés l'ivresse des grandes ondes harmonieuses ! Mais depuis quelques mois, elle a fini par s'apercevoir que les billets Cook promènent bien aisément une clientèle fort mêlée à travers les vieilles villes allemandes, que ce n'est plus une originalité d'avoir entendu la tétralogie à Bayreuth, à Munich, à Dresde, que l'invasion allemande se continue en la personne des innombrables pianistes teutons qui prodiguent un peu trop, dans tous les concerts et tous les salons qui les paient bien, leur cabotinage, leur pédantisme, voire même leur talent. Aussi son enthousiasme a-t-il repassé le Rhin pour exalter deux ou trois compositeurs ou instrumentistes français encore inconnus des foules et qu'elle propose à leur admiration.

Caprices, ferveurs, mépris que, d'ordinaire, elle n'a pas spontanément, mais qu'elle recueille avec docilité de quelque nigaud flegmatique et solennel, de quelque pétulante personne, soucieux de se distinguer par la bizarrerie de leurs opinions et qui, à force de silence hautain ou d'exubérante frénésie, à force d'artifice ou de trémoussements, sont devenus comme les guides d'un petit monde où ils rendent leurs oracles. C'est généralement une maîtresse de salon littéraire qui se doit à elle-même d'avoir des opinions originales, ou quelque médiocre esthète sans public qui, par la cocasserie sévère de ses jugements, prend au milieu de ce cénacle sa revanche du manque d'influence et d'autorité qui le caractérise.

Du reste, après quelques années de ce régime, notre snobinette n'a plus besoin de conseiller et d'entraîneur. N'en étant pas à une erreur ou à une contradiction près, elle préfère se donner l'illusion qu'elle se dirige elle-même, en prenant comme seul guide son fanatisme de toute nouveauté, guide ni plus incertain, ni plus mauvais d'ailleurs que celui auquel naguère elle obéissait. Invariablement donc, sans réflexion, contrôle, ni choix, elle galope et bondit au tout dernier brimborion, à la fantasmagorie la plus récente, à l'élégance qui vient à peine de sévir, à l'opinion en train d'éclore. Dans une vie sans principes et sans foi, l'enthousiasme pour toute floraison nouvelle, même vénéneuse, est son unique foi et son seul principe. Ce qu'elle redoute avant tout, c'est de paraître retarder, de ne pas être dans le train — aussi monte-t-elle parfois dans ceux qui s'immobilisent tout de suite sur une voie de garage, — de ne pas être comprise parmi les passagers du dernier bateau — aussi lui arrive-t-il de s'embarquer sur certains qui sombrent avant même d'avoir quitté le port ! — C'est sa terreur, son angoisse. Elle met son amour-propre à s'épargner cette inélégance... d'autant mieux qu'elle l'a connue peut-être dans sa jeunesse sans prétention et sans méfiance.

Car, bien souvent, notre curieuse d'impressions rares, notre exploratrice de cocasseries et d'outrances, notre interprète exaltée de tous les balbutiements d'art, ne s'est pas toujours dressée, frénétique et trépidante, à la proue des bateaux d'avant-garde, sous les yeux du Tout-Paris attentif à ses nobles appels de vigie ! Avant d'être en vedette sur les tréteaux mondains de la Grande Ville, elle était enfouie peut-être dans l'obscur silence de la province où, jusqu'à son mariage, elle mena une existence de jeune fille paisiblement docile à toute tradition. Avant d'être émancipée par l'hymen, par le triomphe de sa beauté dans les salons de Paris, avant de subir la transfiguration qui résulte de son fiévreux cabotinage, elle vivotait, respectueuse de toutes les idées reçues, de toutes les formes consacrées, des élégances un peu défraîchies. Elle se trouvait très heureuse en ces plaisirs de tout repos et ne soupçonnait même pas qu'on pût si frénétiquement être prise du besoin d'en changer.

Mais lorsque, de Pontarlier ou d'Yssingeaux, son mariage avec un homme lancé dans la farandole de Paris la transplanta soudain en plein artifice, en plein règne de la grimace et de l'attitude, elle rougit de ses opinions « popotte », de ses goûts arriérés, de ses connaissances sans imprévu sur les hommes et sur leurs œuvres. Ne s'apercevant pas que cette délicate fleur de naïveté était l'un de ses charmes, elle eût hâte de grimper dans le train le plus tumultueux et le plus rapide, pour n'en jamais redescendre, elle mit son orgueil à y faire la plus voyante pantomime afin que sa gaucherie retardataire de la veille fût pour toujours oubliée.

Aussi, par honte de son bourgeoisisme un peu timoré d'antan, est-elle d'avance acquise à toute nouveauté, même inutile et bouffonne, à toute floraison, fût-elle mort-née, d'art ou de littérature. Par crainte qu'on se rappelle sa ferveur ancienne pour les choses d'autrefois, elle adhère fougueusement à ce qui ne sera peut-être qu'une pauvre minute de demain. Même elle n'attend pas que la bizarrerie surgisse : pour se donner le lustre de l'avoir pressentie et découverte, elle guette son éclosion. Alors ce sont des fanfares d'enthousiasme qui saluent beaucoup plus sa propre importance, son goût, son originalité que le mérite de l'inventeur. Aussi est-elle la proie ravie et consentante de tous les charlatans, de tous les cymbalistes, de tous les batteurs d'estrade. Cette prétendue directrice de l'art et du goût n'est au fond que de la quintessence de gogo! Sa terreur de paraître retarder la fait choir dans toutes les fadaises, la rend dupe des pires démences. Quelle victime désignée pour tous les clowns de lettres qui remplacent l'œuvre (difficile à créer) par les théories tapageuses, pour tous les aigrefins de la peinture et de la sculpture qui masquent d'une noble doctrine leur impuissance, pour tous les stropiats de la musique, pour les innombrables bavards qui, impuissants à rien tirer d'eux-mêmes, rendent des oracles sous le majestueux titre d'esthéticiens, et sont d'autant plus enclins à égarer le goût public par la bizarrerie de leurs jugements, qu'ils gardent rancune à l'art sain et fort de n'avoir pu y réussir! Ratés aigris et fourbus qui sont les grands hommes de notre snobinette. Ne sympathise-t-elle pas avec eux non seulement dans la frénésie pour toutes végétations baroques, mais dans le mépris de l'harmonieuse et robuste beauté? Car si elle est fort au courant de la moindre broussaille qui vient de surgir, elle est magnifiquement ignorante des plus grandes fleurs éternelles. Son effroi d'être une arriérée s'accorde à merveille avec son manque de vraie culture : elle nie, dédaigne, prend en pitié les œuvres simplement riches de beauté sans fracas et sans scandale. C'est d'ailleurs bien à tort qu'elle s'inquiète jusqu'à l'angoisse de passer pour une retardataire. Nul risque pour elle de chopper à cette mésaventure puisque, de parti-pris désormais, sans avoir besoin de recourir aux fantoches qui guident d'ordinaire ses enthousiasmes, elle court d'elle-même à tout ce que l'on déballe sur le marché.

Ce galop éperdu autant qu'aveugle n'a qu'un péril: celui de vous faire passer sans les voir à côté des fortes œuvres qui s'édifient sans bluff, et, tandis qu'on s'attarde à une cueillette ridicule d'herbes rabougries, de découvrir soudain, au bruit des acclamations de la foule, qu'on a négligé telle pousse vraiment radieuse et vivace, et cela simplement parce que personne ne prit soin d'y accrocher les grelots de la réclame! Mais qu'importe? On en est quitte pour rebrousser chemin en hâte, et pour se livrer à une si tapageuse pantomime d'admiration que les autres hannetons toujours distraits et préoccupés d'eux-mêmes, remarquent à peine que, si l'on se démène ainsi, c'est pour rattraper le temps perdu! Un autre écueil, bien plus anodin encore, c'est de s'engouer de niaiseries par trop grotesques dans leur apparente nouveauté. Mais n'a-t-on pas la ressource de les jeter discrètement au tas des défroques de la mode, « aux laissés pour compte » des grands enthousiasmes? Qui donc dans cette trépidation perpétuelle s'apercevra d'un emballement à faux? La seule chose qui compte c'est de se trémousser, d'une manière très voyante, pour tout ce qui tient cinq minutes l'affiche de la curiosité : œuvres, idées, hommes.

Car on est aussi friand des personnages dont on parle que des bibelots dont la vogue commence. Si c'est Paris qui est le lieu de leur triomphe, on les veut dans son salon et sa salle à manger. Les plus frénétiques iront peut-être jusqu'à leur ouvrir leur alcôve. S'ils accomplissent leurs prouesses sur les chemins du monde, il faut qu'on ait de leurs nouvelles directes, qu'on puisse donner la preuve de l'intimité cordiale où l'on est avec eux, en exhibant quelques lignes de leur écriture héroïque. Lorsque, étrangers, ils voyagent en France, ou bien, coloniaux, viennent y rafraîchir leur fièvre, quel orgueil de pouvoir, chez soi, les offrir à ses hôtes! Fort légitime serait la satisfaction de reconquérir un ami et de fêter son retour au milieu de gens qui l'estiment. Mais ce n'est point d'un tel plaisir affectueux qu'il s'agit. Nulle joie sinon de vanité sereine! Le but c'est de s'annexer cette gloire à la mode, c'est d'en faire parade, c'est de montrer « qu'on en est » peu ou prou. Aussi ne se contentera-t-on point d'un hommage discret. Là encore on n'aura que des gestes qui seront très vus. Lettres, paroles, attitudes seront combinées pour ne laisser de doute à personne sur l'ancienneté et la profondeur de cette affection... qui eût été moins démonstrative en cas

de malchance ! Ce qu'il faut, c'est qu'une relation aussi splendide illumine de ses reflets le prestige de notre hannetonnette, c'est que son accueil au héros, au savant créateur, au grand artiste, soit partout trompetté, soit un peu étrange en sa forme afin qu'on en parle davantage.

Avec quel art, à la première rumeur de succès, elle saura pour un homme, pour une femme jadis négligés parce qu'elle ne croyait pas à leur avenir, resserrer les liens, évoquer les souvenirs qui rapprochent, afin de pouvoir porter comme une parure cette amitié en train de devenir rayonnante ! Si, dans cette famille en vedette, quelque grave événement se produit, mariage ou mort, avec quelle ingéniosité elle se singularisera dans l'hommage, afin d'attirer sur elle-même un peu de l'attention qui se fixe sur ses amis illustres ! Son cadeau ou ses fleurs ne ressembleront pas aux autres, son attitude de congratulation ou de condoléance sera calculée pour l'effet. Soyons sûrs que, de là, elle ne sortira pas inaperçue...

Danse de Saint-Guy perpétuelle, qui exige invention, souplesse, rouerie, qui ne laisse ni repos ni détente, et à laquelle notre snobinette s'évertue sans profond plaisir, car elle ne jouit de rien, sinon de son esbroufe, et sans vrai profit, car le jour où elle s'arrête enfin, exténuée, fourbue, elle n'est qu'un pauvre petit être falot, parcheminé, ridicule, qui, de toutes les puissantes rumeurs et de tous les grands souffles du monde, n'a rien perçu que le bruit des antennes, des ailes et des pattes des hannetons, ses pareils, dans la trépidation desquels elle-même trépida!

Georges Lecomte.

LA QUESTION DU MAROC

Si on parle beaucoup du Maroc, au jour le jour, on ne sait pas exactement le fond de la situation, et on l'apprécie généralement dans l'ignorance des problèmes africains et du sentiment et des intérêts des Algériens, voisins du Maroc et premiers soldats de notre pénétration pacifique. Quel est l'état actuel de la question du Maroc, dégagé des traités récents et des petits faits quotidiens, dégagé aussi des complications et routines diplomatiques de la métropole et des diverses prétentions de l'Algérie?

* * *

Ce n'est pas le lieu d'en faire l'historique. Rappelons seulement que, dès 1844, date de la bataille d'Isly, elle a été une question française, et c'est peut-être même surtout à cette époque qu'au XIXe siècle on en a apprécié toute l'importance nationale : plusieurs généraux d'Afrique se voyaient logiquement entraînés à porter nos armes aussi bien à Fez qu'à Constantine pour assurer la possession d'Alger, et il faut lire les revues de l'époque, de tous partis, et notamment *La Revue Indépendante*, pour se rendre compte de la vivacité de l'intérêt qu'on attachait au Maroc. Dès cette époque, c'est l'Angleterre qui arrête l'expansion française vers l'ouest, ce qu'avèrent les attaques de l'opposition contre Guizot.

Quelles que soient les raisons importantes, rapprochement de Napoléon et de Victoria, guerre de 1870 et politique de la revanche, affaires du Tonkin et de Madagascar, il reste incompréhensible que, depuis 1848, l'opinion française se soit à ce point désintéressée du Maroc, et que, de même, notre politique étrangère n'en ait point fait l'objet de sa préoccupation capitale. Nos ministres d'ailleurs n'y ont jamais été incités par un mouvement d'ensemble de la presse.

Je ne vois guère qu'aujourd'hui M. Victor Bérard, qui est en quelque sorte l'historien de la Méditerranée depuis les âges homériques, pour déclarer : « La question marocaine doit être le nœud vital de notre politique, si, revenant à la Méditerranée, nous comprenons enfin que là sont nos grands intérêts, notre avenir en même temps que notre sécurité. » Y a-t-il lieu, ainsi que le pense M. Bérard, pour un peuple comme le peuple français, de concentrer presque toute sa puissance de colonisation sur la région limitrophe, ou, au contraire, vaut-il mieux pour une race aussi complexe que la nôtre, et possédant des besoins si variés, de prendre contact avec quelques-uns des pays les plus différents, ce qui est une façon de prendre conscience de la diversité de l'univers et par là d'assurer sa richesse et sa suprématie intellectuelles? C'est un problème qu'il serait trop long de discuter ici ; il y a autant de pour que de contre, même dans le domaine économique où le danger de coloniser des pays voisins et similaires est déjà apparu à un Tocqueville (1).

Quoi qu'il en soit, nous revenons à une politique d'expansion méditerranéenne — qui vient s'exprimer jusque dans des livres de vulgarisation un peu tapageuse comme celui de M. Onésime Reclus. L'idée de faire, sinon de la Méditerranée, comme le voulait Bonaparte, du moins de la Méditerranée occidentale, un lac français, à côté du lac anglais qu'est déjà devenue la Méditerranée orientale, semble recommencer à dominer notre politique.

Est-ce à M. Delcassé qu'il faut reporter la gloire d'avoir assuré notre prépondérance sur le Maroc

(1) Ce danger est d'ailleurs bien plus réel pour l'Algérie, devenue pays de vignobles, que pour le Maroc, pays de céréales dont nous avons besoin.

et ce résultat n'a-t-il pas été trop chèrement acheté? On le verra plus tard. En tout cas, c'est lui qui a fait signer la déclaration du 8 avril 1904, dont l'article II stipule :

« Le Gouvernement de S. M. Britannique reconnaît qu'il appartient à la France de veiller à la tranquillité du Maroc et de lui prêter son assistance pour toutes les réformes dont il a besoin... Le Gouvernement de la République Française se réserve de veiller à ce que les concessions de routes, chemins de fer, ports, etc., soient données dans des conditions telles que l'autorité de l'Etat sur ces grandes entreprises d'intérêt général demeure entière. »

En résumé, la convention nous abandonne le Maroc en y mettant des formes diplomatiques nouvelles : à l'hypocrisie diplomatique qu'était déjà le protectorat, déguisement de l'occupation, nos hommes d'Etat modernes en ont ajouté une autre, qui est le déguisement de ce déguisement.

*
* *

Ainsi résolue, la question du Maroc reste néanmoins question d'ordre intérieur après avoir été d'ordre extérieur. Le Maroc nous est donné par ceux à qui il n'appartenait point : les Anglais; il nous reste à le conquérir sur ceux à qui il appartient : les Marocains.

Sans nul doute, le gouvernement français est décidé à effectuer la pénétration très lentement et par les moyens les plus pacifiques, ce que l'on doit en partie à M. Jaurès qui, par une intervention intelligente, juste à l'heure où les pacifiques se seraient laissés entraîner par les belliqueux — au moment d'El Moungar — a permis aux premiers de se maintenir avec fermeté dans leurs intentions. Mais cette pénétration, d'abord lente, ne se précipitera-t-elle pas bientôt, dès que les antimilitaristes seront occupés à d'autres querelles, dès que les financiers, ayant en mains les renseignements donnés par leurs prospecteurs, sauront exactement la position des lieux d'exploitation avantageuse et seront pressés d'en tirer profits?

Voilà ce que les anticoloniaux se sentent quelque peu autorisés à faire valoir, car les événements récents semblent leur donner raison : le brigand Raisouli enlève des négociants aux portes de Tanger et ne les rend à leur famille qu'après des semaines et par le bénéfice d'un traité déshonorant pour le sultan... jamais le pouvoir de celui-ci, c'est-à-dire le seul moyen prochain d'administration de la France, n'a été aussi amoindri ; l'anarchie est au comble des rébellions sont imminentes! Tels sont les bruits accrédités depuis un an : si bien que dans un grand nombre de milieux français, pour les antiministériels hostiles systématiquement à tout arrangement opéré par un ministre actuel et, à l'extrême gauche, pour les anticoloniaux, il n'est point de folie comparable à cette pénétration du Maroc qui nous obligera bientôt, indubitablement, à y envoyer 150.000 hommes — d'autres disent 300.000 — et à y dépenser des milliards.

Prenons garde aussitôt que si le gouvernement n'a ni ne peut avoir la notion bien exacte des dangers de l'affaire, les pessimistes n'ont aucun sens des choses coloniales. Même si une guerre éclate, elle peut être limitée, et il n'est dans l'idée d'aucun colonial à outrance de vouloir soumettre de sitôt à la civilisation européenne les Rifains du Nord et les Berabers du Sud. D'autre part les bruits de révolte ne sauraient effrayer à ce point : de nombreux publicistes ont su dès maintenant apprendre au public qu'elles sont choses coutumières, et M. Pène-Siéfert nous a avertis de nous méfier des nouvelles venues de Fez où le journal anglais *Times*, trop partial dans la question, a installé un correspondant spécial, avec monopole virtuel du bureau télégraphique, sans contrôle ni correctif possible. Sur les lieux, l'appréciation des choses est plus exacte : loin d'être effrayés, à Tanger les Européens achètent en ce moment tous les terrains libres autour de la ville.

*
* *

S'il ne peut s'agir d'ici plusieurs années de commencer l'exploitation économique du Maroc, s'ouvre déjà la grande période d'activité pour les hommes politiques dont l'œuvre doit être justement de la préparer.

Le fait nouveau, capital, à signaler, est la collaboration du parti socialiste à la pénétration du Maroc. Il ne se bornera point à la maintenir pacifique, il coopérera à l'entreprise économique. Une réforme importante s'élabore justement à ce sujet dans le socialisme français : s'inspirant des conditions de son milieu au lieu de se rétrécir dans une imitation scolaire du marxisme absolutiste et modelé aux nécessités allemandes, il comprend enfin, grâce à MM. Jaurès, Sembat et Turot, la nécessité et le devoir de sortir d'un anticolonialisme qui a encore des raisons d'être pour le parti allemand — où, cependant, Bernstein peut déjà s'inscrire contre lui — mais qui est formellement contraire aux intérêts du socialisme français, et même, ajouterons-nous, aux principes du socialisme.

Les discussions à la Chambre au sujet des affaires du Maroc ont précisé cette tendance nouvelle, et c'est M. Jaurès qui, le premier, a présenté un projet de résolution tendant à l'ouverture des crédits pour le développement d'œuvres de civilisation chez les tribus musulmanes du Maroc. Il ne faudrait pas

voir dans ce projet désir de limiter notre action, mais un gage donné au parti socialiste qu'on n'abdique point ses principes antimilitaristes et une mesure active impliquant un nouveau programme de politique coloniale, telle que la conseille le général Liautey lui-même, chef du corps de pacification sur la frontière algérienne du Sud-Ouest.

*
* *

A la suite de cela il s'établit déjà, sinon un différend, une division d'idées à la Chambre. Logiquement avec ses principes, le parti de gauche réclame une politique nouvelle, contraire à celle qu'a suivie jusqu'ici le gouvernement, soit aux autres colonies, soit dans ses négociations préliminaires au Maroc même. Conformément à l'esprit bureaucratique qui aime à centraliser et à simplifier sa besogne sur le papier, dût-il s'ensuivre des complications dans le pays, M. Delcassé veut d'abord travailler à asseoir sur tout le territoire maugrabin la suprématie du Sultan; et c'est ici qu'apparaît le vice de confier toute opération coloniale quelconque — fût-ce un demi-protectorat — au ministère des Affaires étrangères qui préconisera toujours avant tout le système le plus commode à éviter les complications diplomatiques, ce qui n'est plus à considérer du jour où une convention pareille à celle du 8 avril a été signée.

M. Jaurès préconise l'entente directe avec les tribus, ce qui aboutirait à une série de petits protectorats, — et il s'appuie à ce sujet sur les observations des explorateurs, notamment « de ce grand explorateur qui s'appelle M. de Segonzac » et que M. Etienne lui-même a préfacé : toutes les fois qu'auprès des tribus indépendantes on se présente sans porter le caractère d'un envoyé ou d'un allié du Sultan, on est accueilli à merveille, et il suffit de prononcer le nom du sultan pour voir se hérisser les défiances et naître les hostilités.

Selon M. Etienne, établir en principe l'autorité du Sultan sous le contrôle français sur ces tribus, c'est leur dire : « Le maghzen, en effet, n'a pu jusqu'à ce jour pénétrer chez vous parce qu'il employait contre vous des procédés fâcheux, parce qu'il vous accablait d'impôts que vous ne pouviez supporter... Nous vous affirmons, nous Français, qu'au lieu d'être taillés ou razziés, vous jouirez d'une sécurité complète. Vous payerez des impôts, c'est vrai, mais ces impôts seront tellement faibles que vous n'en serez véritablement pas touchés; ce seront de simples droits de statistique permettant de constater les échanges qui se feront désormais entre vous et nos tribus ». A quoi M. Jaurès se récrie que c'est compromettre la cause de la civilisasion européenne « que de la lier à des principes de fiscalité abusive qui donnent au système d'impôts la forme d'une perpetuelle razzia du souverain sur des vassaux. »

Il pourrait d'abord étonner que M. Etienne, qui a une grande expérience des colonies et n'a point les raisons bureaucratiques de M. Delcassé, préconise une méthode qui nous a été funeste à Madagascar. Il faut voir dans sa conduite qu'il tient compte avant tout d'un élément qui n'existait pas à Madagascar, le fanatisme religieux; il lui semble très important de se servir du sultan comme collecteur musulman des impôts avec lesquels la France construira les routes. Il y aurait peut-être bien des objections à présenter à cette conception, mais il nous semble que ce qu'il importe avant tout, dût-on y perdre quelque chose, c'est de laisser une certaine initiative, le contrôle métropolitain, aux représentants de l'Algérie, voisins du Maroc et plus expérimentés en affaires indigènes. Remarquons, à ce propos, que la théorie de M. Etienne est soutenue par des publicistes algériens de valeur, comme M. Doutté ou comme M. Sartay, qui appuie sur une connaissance minutieuse et sagace de l'histoire algéro-marocaine l'idée de faire jouer à la France vis-à-vis du sultan le rôle du Saint Empire romain vis-à vis du pape dans un moyen âge analogue à l'état social actuel du Maghreb-el-Aksa.

L'action socialiste pourrait justement devenir efficace en adoptant la conception de M. Etienne pour la marquer de son propre esprit : elle pourrait par exemple contribuer à assurer, dans l'administration du Maroc, sous une suprématie presque honorifique et religieuse du sultan — ce que comporte la forme religieuse de l'impôt au Maroc — une certaine autonomie provinciale, telle que les impôts seraient, dans chaque groupement de tribu, recueillis par des contributes et employés dans la région même.

*
* *

Ce qu'il y a d'important, ce qui se fera en partie et notamment par la prédominance de M. Etienne dans le parti colonial, c'est que la pénétration du Maroc s'effectue en grande partie par l'intermédiaire de l'Algérie : l'œuvre de la métropole devrait autant que possible se borner à choisir les éléments algériens. Une opération coloniale ne peut bien s'accomplir que par des coloniaux, des créoles.

L'Algérie d'abord y a tout droit : outre que ses députés ont le plus contribué à déterminer l'action du Gouvernement, ce sont des savants, orientalistes d'Alger ou d'Oran : MM. René Basset, le successeur du remarquable Masqueray à la direction des écoles supérieures, Rinn, Ernest Mercier, Augustin Bernard, Mouliéras, Doutté, William Marçais : ou des fonctionnaires : MM. Deppont et Coppolani, Eudel, etc. qui ont préparé la pénétration par leurs beaux travaux et par la persévérance avec laquelle, presque

seuls, ils ont rappelé l'attention de la France sur ce pays. Par un heureux projet de résolution M. Elie une vient d inviter le gouvernement à créer un institut marocain sur le modèle des instituts du Caire et de Hanoï (institut d'archéologie, d'histoire, de linguistique et de socologie marocaines) : un tel établissement est indispensable et c'est de l'Algérie seule qu'il peut tenir ses cadres ; la direction, semble-t-il, en devrait être confiée à M. Doutté qui n'est pas seulement un excellent arabisant comme les autres, mais un homme d'idées fermes, exactes, judicieuses, logiques, prudentes, qui a étudié toutes les choses de l'Islam maghrebin avec un esprit d'ordre et de suite procédant d'une érudition sûre et lente, et qui possède les notions ethnologiques et sociologiques les plus justes sur le Maroc.

Il paraît que ce sont aussi, en partie, des capitaux algériens qui soutiendront les premières entreprises économiques, ports et chemins de fer ; cela est excellent. Autant on peut garder de défiance pour certains membres haut titrés du comité parisien du Maroc, sur lesquels la *Dépêche de Toulouse* a attiré l'attention, autant il y a de garanties pour le public à ce que les négociants d'Alger et d'Oran soient les principaux commissionnaires des sociétés. Un *Comité Oranais* du Maroc vient de se fonder dans ce sens, pour créer des dépôts d'échantillons des produits marocains en Algérie et de produits français au Maroc, et pour organiser des missions commerciales analogues à celle que Lyon envoya si fructueusement en Chine.

Et c'est aussi parmi les Algériens que le gouvernement devrait choisir, avec toute la minutie qu'il voudrait, ses quelques fonctionnaires européens du Maroc, comme il empruntera aux régiments de tirailleurs algériens, les officiers et sous-officiers de l'armée qu'il va réorganiser pour le sultan, et au corps médical des médecins ayant l'expérience des maladies africaines et respectant les usages musulmans. Il faut des gens qui aient au moins, à défaut de la connaissance exacte du pays, encore en grande partie inconnu, la pratique des musulmans et du climat, de la race et du milieu. Et on ne saurait enfin assez préconiser l'emploi des indigènes algériens pour l'exploration des territoires insoumis, voire soumis.

*
* *

Telle s'établit généralement la question du Maroc qui achève de se caractériser par une considération dominante :

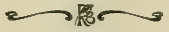
On se plaint souvent, parfois avec raison, que le propre de la colonisation française soit d'instituer des colonies sans colons ; or c'est exactement ce qu'il est nécessaire de faire au Maroc d'ici assez longtemps. Tout au contraire de l'Algérie et de la Tunisie, on ne doit de sitôt s'efforcer d'y faciliter l'émigration européenne, la présence des colons sédentaires ne pouvant qu'exaspérer les indigènes les plus hostiles non seulement aux infidèles mais surtout aux étrangers.

Au contraire les agents de commerce, dont le propre est d'être nomades et la fonction de leur procurer les objets *qu'ils demandent*, sont bienvenus. C'est avec des commis-voyageurs qu'il faut coloniser le Maroc : Reclus l'indiquait déjà ; M. Jean Hess a consacré à le démontrer tout son livre, *La Question du Maroc*, où il a réuni de très intéressants documents à ce sujet et notamment sur la création et le développement d'un port libre par un ancien officier français, M. Louis Say, près de l'embouchure de la Mlouia ; M. Allan affirme comme lui que le Maroc ne demande qu'à se laisser pénétrer par le commerce pacifique ; cela ressort également des études savantes de M. Doutté.

Une objection sérieuse se pose aussitôt : l'Algérie, la première sur laquelle on doit compter pour la pénétration, est-elle très commerçante ; ses agents, en général éduqués à brusquer l'indigène, sauront-ils gagner les acheteurs marocains habitués à la prévenance habile des Allemands, alors qu'ils n'ont pas encore su conquérir tout le marché algérien ? On est effaré de voir le peu que l'Algérie — qui savait avoir à coloniser le Maroc — a fait pour le développement des études commerciales, de même que pour la connaissance des langues arabe et berbère *dans l'enseignement primaire et secondaire*, celui qui forme les commerçants.

La France aussi est malheureusement très mal munie en commis-voyageurs ; nous n'avons pas assez le sens de la beauté humaine du commerce et le goût, qui lui est connexe, du voyage, de la vie mobile. Rien ne nous est plus indispensable pour redevenir de grands colonisateurs, et particulièrement pour coloniser l'Afrique, continent où l'Européen ne doit pas se sédentariser, et le Maroc, pays tempéré mais hostile. Ce sens, ce goût doivent se créer, se développer par l'œuvre des écrivains, des conférenciers, des revues, et telle est la conclusion nécessaire d'une étude sur la question du Maroc.

MARIUS-ARY LEBLOND.



Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 8 — 5e SÉRIE — TOME II — 20 AOUT 1904

POÈTES ET CRITIQUES ALLEMANDS

Il vient de se former en Allemagne une association de poètes qui se sont érigés en critiques. Qu'est-ce qui a pu les déterminer à ce changement de rôle? Quel mauvais génie les a poussés, le jour où ils ont pris cette résolution? Il est si beau de chanter, quand on a reçu du ciel le don de la mélodie! Chanter à tue-tête et à cœur-joie, sans s'inquiéter de savoir si le passant vous écoute, égayer seul son coin de forêt et laisser la foule courir à ses affaires : peut-il y avoir un plus noble emploi de la vie, quand on porte en soi une parcelle du feu divin, quand on a la voix sonore et qu'on est libre? Au lieu de cela, se mettre à juger les autres, avec la secrète pensée de se comparer à eux ou de se décerner à soi-même un petit éloge en passant, quelle déchéance!

L'Allemagne a toujours eu beaucoup de poètes, ou du moins beaucoup de gens qui ont fait des vers. La langue allemande, avec son riche vocabulaire, sa souplesse grammaticale, la variété de ses formes prosodiques, se prête complaisamment à toutes les effusions de l'âme, à tous les caprices de l'imagination. C'est un instrument merveilleux pour un maître ouvrier, mais perfide entre des mains maladroites : il n'y a pas une langue au monde dans laquelle il soit plus facile de faire de mauvais vers. Aussi, le nombre des versificateurs plus ou moins bien doués n'a-t-il pas diminué en Allemagne, même en ce siècle qu'on accuse d'être trop tourné à la prose. Le seul trait qui les distingue de leurs aînés, c'est la hâte qu'ils ont d'*arriver*, leurs appels pressants au public, leur soif de renommée, leur besoin de bruit : c'est en cela surtout qu'ils sont de leur temps.

Il faut croire que certains d'entre eux avaient été fustigés par la critique, au-delà de ce qu'ils méritaient. En France, nous sommes indulgents pour les poètes, surtout quand ils ont l'air désintéressé. La poésie est une si belle chose par elle-même! Pour peu que l'émotion soit sincère, lors même qu'elle s'exprime par des accents timides ou embarrassés, et pour peu que la forme soit châtiée, lors même qu'elle ne traduit qu'un sentiment banal, nous nous déclarons satisfaits et nous passons volontiers une heure en compagnie du poète qui veut bien nous mettre dans la confidence de ses joies ou de ses chagrins. Quand nous sommes choqués par des recherches de mauvais goût, des affectations de néologisme, des éclats de voix mal sonnants, nous passons sans nous effaroucher, et quand nous voulons exprimer un blâme, nous l'enveloppons d'ironie, pour lui ôter sa pointe tranchante. La critique alleallemande n'a pas de ces nuances, ou elle s'en sert rarement. Elle a à son service des mots d'éloge et des mots de blâme qui, les uns et les autres, sont d'une empreinte énergique; et quand elle emploie les mots de blâme, elle égratigne sans pitié l'épiderme sensible des poètes.

Donc les poètes se sont révoltés; et pour mieux faire sentir leur force, ils se sont groupés, coalisés, syndiqués. Ils n'ont pas voulu avoir l'air de plaider leur propre cause et de ne défendre que leurs intérêts personnels : ils ont posé la question en termes généraux. Est-il permis de porter un jugement en poésie, lorsqu'on n'a jamais produit ni une chanson, ni une ballade, ni la moindre scène dramatique, ni un roman, ni une nouvelle? car il faut se souvenir qu'en allemand le mot de poésie (*Dichtung*) embrasse

toute la littérature d'invention, en vers ou en prose, et n'exclut que l'histoire, la philosophie et la science.

Le programme des nouveaux critiques embrasse tout l'ensemble des littératures modernes. A chaque auteur est consacré un petit volume d'une centaine de pages, d'un format assez coquet, comme il convient pour des poètes, et orné de vignettes, de portraits et d'autographes. Dans les neuf volumes parus, qui se sont succédé assez rapidement, Ibsen figure à côté de Victor Hugo, de Boccace et de Cervantès, et l'Allemagne contemporaine est représentée par Anzengruber, Liliencron et Gottfried Keller. Trente et un autres volumes sont annoncés, et toute la collection doit être portée à cent. Le prospectus porte ces mots caractéristiques : « Ici les poètes sont jugés par des poètes » ; et c'est précisément là qu'est l'erreur.

La critique littéraire, si elle veut être sérieuse et utile, suppose certaines habitudes, exige certaines qualités qui ne sont pas indispensables au poète, qui peuvent même lui être nuisibles; et ce qui est vrai de la poésie est vrai de l'art dans toutes ses manifestations, est vrai de toute création originale. Ce qu'il faut d'abord au critique, c'est ce qu'autrefois on appelait le goût, ce qu'on appelle aujourd'hui le sens esthétique ou le sentiment du beau; et s'il est vrai, comme le prétend Kant, que le goût est inné aussi bien que le génie, on naît critique comme on naît poète ou artiste. Ce qu'il faut ensuite au critique, c'est une souplesse d'esprit qui lui permette d'entrer dans des conceptions qu'il n'aurait pas imaginées lui-même, mais qu'il est capable de comprendre et de pénétrer entièrement un fois qu'il se les est assimilées. C'est une banalité de dire que la première condition d'une bonne critique est l'impartialité. Or l'art est partial de sa nature; il vit de partis pris. Le critique peut avoir ses préférences : il les fait taire devant les exigences de sa raison et de son goût. L'artiste ne préfère même pas; il suit son tempérament, sans toujours savoir où il va; il obéit aux suggestions du démon qui l'inspire.

Un Allemand objectera toujours l'exemple de Gœthe, à la fois grand poète et grand critique, raisonnant son art et le pratiquant en maître. Mais il est admis que Gœthe était doué d'une faculté de compréhension exceptionnelle, et nos jeunes esthéticiens ne voudront pas sans doute, sous ce rapport, se comparer à lui. On sait aussi que ses meilleurs jugements, les seuls qui soient restés, datent du temps de sa vieillesse, du temps où il avait conçu l'idée d'une littérature universelle, « à laquelle travailleraient les meilleurs poètes et les meilleurs esthéticiens de toutes les nations. » Mais que d'exemples, au contraire, de poètes qui, loin de pouvoir juger leurs confrères, ont méconnu leur propre génie! La Fontaine a débuté par une comédie et n'a jamais renoncé au théâtre; et Béranger, — qui le croirait à lire *le Roi d'Yvetot*? — s'est d'abord essayé à l'épopée. Pétrarque prisait ses œuvres latines plus que ses sonnets, et Henri Heine croyait que sa tragédie de *William Radcliffe* vivrait plus longtemps que ses poésies lyriques. On connaît la prédilection de Corneille pour sa *Rodogune* , et Racine, si l'on en croit l'abbé du Bos, « donnait à entendre qu'il aimait mieux *Bérénice* que ses autres tragédies profanes ».

Un jugement porté par un poète sur un autre poète n'est le plus souvent qu'un jugement qu'il porte indirectement sur lui-même. Hebbel reproche à Lessing sa froideur, et Otto Ludwig fait le même reproche à Hebbel. Voilà trois poètes dramatiques en jeu : qu'est-ce à dire, sinon que Lessing est le plus pondéré et le mieux ordonné des trois, et Otto Ludwig le plus passionné et le plus incohérent ? S'il est si difficile à un poète d'entrer dans la peau d'un autre poète, que sera-ce si l'homme qu'on s'arroge le droit de juger appartient à une autre nation ou à une époque reculée? Ici, il ne s'agit plus d'expliquer et d'analyser une œuvre avec laquelle on a certains points de contact; il faut rechercher ce que l'écrivain a reçu de la société au milieu de laquelle il a vécu, ce qu'il a dû à ses modèles et ce qu'il a transmis à ses successeurs; il faut, en d'autres termes, que le poète qui s'est érigé en critique se fasse historien ou même archéologue, et c'est vraiment trop lui demander, ou, pour mieux dire, c'est lui qui exige trop de lui-même et qui promet plus qu'il ne peut tenir.

On voit pourquoi nous n'abordons cette collection de monographies qu'avec une certaine défiance, que justifie, du reste, la lecture de la plupart de celles qui ont déjà paru. Le directeur, M. Paul Remer, un Berlinois, auteur de poésies en vers et en prose, de contes et de récits, et même d'un drame, s'est quelquefois signalé par l'annonce pompeuse de ses ouvrages, ou par la singularité de l'impression et du format. Il a choisi Detlev de Liliencron, un des écrivains les plus en vue de l'Allemagne actuelle. Liliencron, après une vie assez agitée, jouit aujourd'hui paisiblement de sa renommée dans sa retraite aux environs de Hambourg. Les poètes autrichiens viennent de lui offrir, pour le 60e anniversaire de sa naissance, un beau volume grand in-octavo, auquel ils ont tous contribué, soit par une poésie, soit par une nouvelle ou une scène dramatique. Il a dû sa première popularité à ses *Nouvelles militaires*, souvenirs de ses campagnes en Autriche et en France. Ses poésies, dont il a fait un choix judicieux, sont finement travaillées. Liliencron est un partisan de la « forme impeccable »; il s'entend merveilleusement

à faire la toilette d'une petite pièce de vers. C'est par là qu'il a eu de l'influence et qu'il pouvait faire l'objet d'une étude intéressante. M. Paul Remer le définit tantôt par des formules banales, tantôt par des métaphores ambitieuses. Liliencron est « un subjectif »; il est « le peintre de lui-même » : c'est le cas de tous les poètes lyriques. Ailleurs il est « le hardi chevalier qui a délivré la dame Nature des étreintes de l'horrible dragon Morale ». Il est « le Vainqueur » dans le sens de Nietzsche. Son âme est « une alouette matinale qui s'élève dans l'azur et qui là-haut se dissout en une averse de sons retentissants. » Tout cela plaira sans doute à de jeunes poètes qui se comptent eux-mêmes parmi les vainqueurs; mais cela ne suffit pas pour caractériser un écrivain de marque.

Les lecteurs qui veulent être renseignés aimeront mieux le portrait que Ricarda Huch a tracé de l'écrivain zurichois Gottfried Keller. Elle a connu son modèle; elle en a subi l'influence; elle le suit dans ses attaches familiales, dans les habitudes de sa vie, dans les traits de son caractère, dans la formation de ses idées littéraires et philosophiques. Ricarda Huch a écrit des poésies et des nouvelles; mais nous ne la blesserons sans doute pas en lui disant que ce qu'il y de meilleur en elle, c'est l'esprit d'observation et d'analyse dont elle a fait preuve dans ses deux volumes sur le romantisme et qui la qualifie presque pour le camp des critiques.

Hugo de Hofmannsthal, autrefois l'un des chefs des impressionnistes viennois dont il s'est séparé depuis, a entrepris de retracer la figure de Victor Hugo. Il y était porté par sa nature; son style poétique, haut en couleur et d'une harmonie calculée, n'est pas sans analogie avec celui de Victor Hugo. On pourrait dire de lui-même ce qu'il dit du poète français : « Le monde, pour lui, réside dans l'impression sensible... il voit des pays qu'il n'a jamais vus, et il les voit mieux que ceux qui les ont vus. » Hofmannsthal ramène les œuvres principales de Victor Hugo aux impressions de son enfance et de sa jeunesse et aux expériences de son âge mûr; il ne montre pas assez leur place dans le développement général de la littérature française. Il dit quelque part que « l'antithèse est l'élément fondamental de la diction française », et, à ce point de vue, il présente Victor Hugo comme le continuateur de Racine, de Bossuet, de Montesquieu et de Voltaire : c'est un rapprochement qui étonne. Est-il vrai aussi que *Hernani* et *Notre-Dame-de-Paris*, soient l'expression de l'esprit français aux environs de 1830? Enfin, quand l'auteur cite, comme les deux grandes dates dans l'histoire du théâtre français, l'année où parut *Hernani* et « l'année *1650*, où fut représenté pour la première fois *le Cid* de Corneille », nous voulons croire qu'il n'y a là qu'une faute d'impression. L'opuscule de Hofmannsthal est une œuvre de poète, qui a son prix comme telle; les lacunes qu'on regrette d'y trouver, tiennent à un défaut d'orientation historique et critique. Ce défaut est aussi celui de quelques autres de ces monographies, qui n'ont pas les mêmes qualités littéraires.

A. Bossert.

WALDECK-ROUSSEAU

Le 8 septembre 1877, Gambetta, Ferry, Grévy, marquaient leur respect et leurs regrets aux funérailles de Thiers : Le vieil homme d'Etat était-il donc l'organisateur attendu de leur parti, le guide hardi dans l'accomplissement des destinées nouvelles? Nullement. Par sa défiance obstinée du peuple, sa conception conservatrice du pouvoir, il demeurait le représentant de l'orléanisme finissant. Mais, d'une rare clairvoyance, il avait prévu l'avènement du régime démocratique et cru sage de le seconder. — En 1904, le plus bel hommage à Waldeck-Rousseau, qui meurt, lui est rendu par MM. Jaurès, Millerand, Briand : Saluent-ils en lui l'adepte d'un nouveau système social? bien plutôt le politique qui, le premier, malgré son loyalisme opportuniste, jugea leur parti capable d'action féconde et l'admit au pouvoir.

Héritière des sentimentalismes de 1848, la génération républicaine apparue sous l'Empire ne les fit siens que sous de graves réserves. C'est qu'elle avait vu l'assujétissement du suffrage universel et l'omnipotence de la dictature; la foi aux principes, en la justice immanente, avait fléchi, devant ces succès de la force. Plus que tout autre, Waldeck-Rousseau, fils d'un ancien Constituant, confondait le relèvement des classes laborieuses et la cause républicaine. Mais il était ouvert aux tendances réalistes; il avait le respect de la loi, que lui inspirait une forte éducation juridique, l'estime de cette élite sociale dont il était issu : au sentiment démocratique, il joignit promptement le sens de l'autorité.

Grâce à un labeur discipliné, il suivit une heureuse carrière. Avocat à Rennes, après des débuts à Saint-Nazaire, il s'y distingua par le dédain précoce du vieil appareil oratoire, la rigueur du raisonnement, la précision de la parole, la sobriété du geste. Il aidait avec zèle à la propagation des idées républicaines en Bretagne. Son parti, discernant en lui les virtualités d'un chef, le nomma député de Rennes en 1879, à 33 ans.

Gambetta exerçait sur le pays cette dictature de la persuasion, à laquelle les Chambres elles-mêmes allaient céder. Moins soucieux de créer une doctrine qu'une méthode, des principes que des hommes d'Etat, il recrutait et façonnait un personnel dirigeant. Waldeck-Rousseau se signalait à son choix. N'avait-il point une influence héréditaire, une valeur bien personnelle? Gambetta vit en lui un auxiliaire précieux, dont la circonspection corrigerait sa propre cordialité, dont la précision juridique excellerait à transmuer en formules légales ses velléités généreuses.

Ministre de l'Intérieur à 35 ans, dans le cabinet Gambetta (1881), Waldeck-Rousseau le demeura dans le cabinet Ferry. Il prit une part décisive à l'élaboration des lois organiques du régime, en même temps qu'il montrait, dans la direction de son département, une fermeté vigilante.

Ferry emporté dans la débâcle de sa politique coloniale, le parti républicain se divisa irrévocablement en groupes opportuniste et radical. Pourquoi s'épuiser en luttes stériles dans l'âpre conflit des appétits? Trois ans de pouvoir ne donnent-ils point le prestige... et la satiété? Waldeck-Rousseau s'éloigna de la politique militante. Son collège ne l'élit qu'au scrutin de ballotage en 1885... il ne lui demanda point ses suffrages quatre ans plus tard.

En pleine force, en plein ascendant, il s'inscrivit au barreau de Paris. Il plaida avec éclat. Sa parole, plus dépouillée, élégante et nette que jamais, fit merveille. Des causes considérables affluèrent chez lui. Il devint l'un des premiers hommes d'affaires de la République.

En 1894, effrayés des attentats anarchistes et de l'effervescence du parti socialiste, discrédités par dix ans de querelles et de scandales, les opportunistes eurent besoin de leur ancien chef; ils le firent élire sénateur de la Loire. Waldeck-Rousseau accepta, mais réserva son indépendance : Il dit « sa résolution de n'accepter un rôle plus important, quelques circonstances qui se puissent produire, que s'il arrivait à penser qu'un nouveau et plus grand sacrifice pourrait tourner au profit de notre pays... » Casimir Périer démissionnant, il faillit être élevé à la présidence de la République; la gauche l'évinça.

Devant l'essor socialiste, Waldeck-Rousseau tenta de rallier les forces républicaines, en vue de l'œuvre démocratique sans cesse promise et ajournée. Comme jadis Thiers prônait la République conservatrice, il préconisa de prudentes réformes, un parti social conservateur.

Survint l'effrayante tourmente de 1898 : les règles de la justice violées, les esprits en déroute, le heurt des passions et la bataille des rues, la coalition des partis d'agitation et de réaction, l'effort nationaliste. En présence du péril public, la probité de Brisson et la vigueur de Dupuy étant également jouées, on offrit à Waldeck-Rousseau la présidence du Conseil.

Il vit la force des socialistes, leur concours indispensable, leur assagissement possible, au profit de la République, et, nettement, dût-il briser d'anciennes collaborations, il les appela à lui.

Son action fut, dès lors, d'une précision et d'une efficacité admirables. Il fit suivre au procès Dreyfus son cours normal, tandis qu'il traduisait les énergumènes devant la Haute-Cour de justice. Soucieux d'amener l'apaisement, en dépit des clameurs de droite et d'extrême-gauche, impassible, il obtint le vote de l'amnistie. Puis il reprit l'œuvre organique délaissée en 1885, promulgua d'importantes lois, et après avoir fait approuver sa politique par le pays, aux élections générales de 1902, en plein triomphe, il se retira.

*
* *

En France et plus encore à l'étranger, on admira la maîtrise de Waldeck-Rousseau, on le salua homme d'Etat. Parmi les conducteurs d'hommes, ses contemporains, sa place cependant est discrète. Il n'est point de ces grands remueurs qui, tels un Bismarck, un Chamberlain, perçoivent des ensembles, mènent de front la politique intérieure et l'extérieure, frayent à leur pays des destinées plus amples. Il n'est pas non plus de ces tribuns qui, tels un Gambetta, un Jaurès, savent diriger une propagande effrénée, soulever l'opinion, agir sur le peuple et par le peuple, lui révéler une vocation nouvelle.

C'est un légiste, qui ne prétend qu'à harmoniser les forces et les intérêts sans cesse en mouvement, à insérer d'opportunes réformes en un vieux droit public. Il est de la lignée de ces précieux légistes qui, du XIVe siècle à nos jours, firent l'Etat plus vigoureux et mieux ordonné.

Du légiste, il a tous les dons, le réalisme et l'objectivité, l'acuité dans l'analyse, l'argumentation serrée, l'expression concise; il rédige des lois impeccables, de même qu'à la barre il est le dialecticien expert, implacable. Mais il en a les défauts, une certaine sécheresse, le désir de n'exercer son art subtil qu'avec des initiés.

Ce ministre de la république parlementaire n'est un parlementaire que dans la moindre mesure. Il l'est par devoir, non par goût. Il ne se dilate pas, comme un Thiers, en l'atmosphère excitante des Chambres, aux luttes passionnées et véhémentes de la tribune, aux jeux de l'intrigue et du hasard. Il a plutôt pour ces agitations le dédain d'un Guizot. Est-il contraint de s'expliquer? Il parle la même langue, lucide et pressante, qu'au Palais, sans s'émouvoir, sans exalter;

il dédaigne les interruptions, les insultes ; il suit sa démonstration jusqu'à ce que persuasion s'ensuive.

Et c'est cette même éloquence austère qu'il fait entendre aux assemblées populaires. D'ailleurs, s'il s'adresse volontiers à des auditoires éclairés, déférents ; s'il crée un grand cercle républicain et s'il suscite un comité républicain du commerce et de l'industrie pour atteindre, par eux, au loin, ce ministre d'un régime fondé sur l'opinion universelle ne recherche pas le contact des foules : il incline à les diriger par des injonctions légales.

*
* *

L'Etat, dans cette conception, possède en effet un rôle éminent. Il est le pondérateur, mais aussi l'initiateur. En ordonnant les tentatives des citoyens, il les rectifie, leur fait rendre l'effet utile.

Waldeck-Rousseau est le défenseur convaincu des prérogatives du Pouvoir, telles que les a définies notre vieux droit public. Il admet volontiers que l'Eglise séculière fasse encore partie de l'Etat, comme depuis des siècles; mais à condition qu'elle ne décide rien d'important sans son assentiment. A propos du *Pro nobis nominavit*, il oppose hardiment les franchises gallicanes aux prétentions de la Cour romaine. Quant au clergé régulier, continuateur fidèle des Machault, des d'Aguesseau, il le maintient sous l'autorité discrétionnaire du pouvoir civil.

De même, il entend que le gouvernement conserve ses droits à l'égard des communes, et stipule une forte centralisation dans la loi municipale de 1884.

Légiste de tradition toute française, il ne pouvait adhérer aux doctrines venues d'outre-Manche interdisant à l'Etat toute ingérence dans l'organisation de l'industrie moderne. De fait, il repoussa toujours le libéralisme négatif d'un Benjamin Constant, comme l'anarchisme économique d'un Bastiat. C'est la théorie démocratique de l'école française, celle d'un Villermé, celle de 1848, de Lamartine et de Ledru-Rollin, recueillie et amplifiée par Gambetta, qui est sienne. N'était-ce point déjà celle de son père ? Il soutint la législation protectrice du travail et de l'enfance. Dès 1881, il proposait de modifier, à l'avantage des employés de chemins de fer, le contrat qui les lie aux compagnies. Vingt ans plus tard, il présentait un projet de retraites ouvrières obligatoires, réalisables par l'aide pécuniaire de l'Etat.

Waldeck-Rousseau avait cependant le goût de l'indépendance, l'horreur de toute sujétion. Il prisait fort l'initiative individuelle et en défendit à maintes reprises, dans les discussions législatives, les prérogatives. De cette foi libérale, il a donné d'ailleurs un éclatant témoignage.

Il voulut que le droit d'association, enlevé à l'individu en 1789 en haine des tyrannies corporatives, lui fût restitué par son entremise. Dès 1882, il prépara à cet effet une loi organique; il la fit voter, amendée, lors de son dernier ministère, en 1901. — Déjà il avait à demi gagné sa cause : en 1884, s'inspirant de ses sentiments démocratiques et individualistes, il avait rendu aux ouvriers le droit de se syndiquer, de s'organiser pour le succès de leurs revendications. Il sauvegardait le contrôle de l'Etat en exigeant de ces groupements la déclaration préalable, obligation qu'il voulut en vain imposer aussi en 1901 aux associations. Les ouvriers, qui se groupaient depuis plusieurs années par la tolérance du pouvoir, flétrirent, tout d'abord, cette « loi de police ». C'était en réalité une charte d'affranchissement, nul ne s'y méprend actuellement.

En développant l'associationisme, Waldeck-Rousseau pensait servir la liberté. « Je crois, disait-il, que l'individualisme est une force naturelle qui cherchera, non point à s'absorber dans l'association, mais à se fortifier par elle ».

C'est de cette intervention de l'Etat, et des efforts ligués des individus qu'il attendait le progrès social, notamment l'élimination du salariat, remplacé par des formes supérieures de rémunération. Mais la transformation rapide de la constitution économique par voie d'autorité ou par la force révolutionnaire lui paraissait chimérique.

*
* *

La vertu de sa méthode et de ses principes fit de ce légiste un grand ministre. Il voulut un gouvernement fort et utile, capable par une action indépendante et ferme d'acheminer la nation entière vers le bien-être.

Il revendiquait pour le Cabinet l'initiative et n'eut pas volontiers toléré la volonté jacobine d'une Chambre. Il prétendait être maître et seul maître de ses agents, les préfets et leurs auxiliaires : on se souvient à cet égard de la circulaire fameuse de 1882 et de celle, plus récente, où il requérait d'eux « le courage des responsabilités ».

Cette force, il la mettait au service de l'ordre. Dans les conflits les plus épineux, les grèves, il en usait avec infiniment de dextérité. Il contraignait ses préfets à une stricte neutralité, mais à un sérieux effort en faveur de la conciliation et de l'arbitrage. Il n'employait la troupe qu'avec une extrême réserve, et en cas d'urgence. C'est de même sans appareil de force armée, par la justesse de ses décisions et leur prompte exécution, qu'il sut apaiser les fols tumultes de 1899. Il ne s'effrayait pas des sommations : « Les réformes, répondait-il en 1900 aux menaces du Comité fédéral des mineurs, ne se décrètent ni en

trente jours, ni à échéance fixe. On ne les conquiert que par l'étude et une préparation consciencieuse et réfléchie. »

Il visait non seulement l'ordre matériel, mais le calme des esprits, l'union. S'il gouvernait par un parti, c'était du moins pour le pays entier. Il ambitionnait une politique nationale. L'extrême gauche, son alliée, lui réclamait-elle l'allocation de secours à des familles ouvrières en détresse, par suite de grève? Cette mesure, répliquait-il, « heurterait des traditions que je crois absolument nécessaire de maintenir. » En inaugurant, en 1899, son ministère de salut public, il déclarait hautement poursuivre l'apaisement; il le prouva par sa conduite et par l'amnistie.

*
* *

Dans cette carrière une, dans cette uniforme passion pour la légalité, d'aucuns discernent une brisure. Le 22 juin 1899, Waldeck-Rousseau se serait déjugé, en s'alliant à un parti de bouleversement et répudiant les concours modérateurs. Peut-être est-ce là une appréciation simpliste ou partiale.

La légalité était violée, les factions en armes, l'Etat en danger. Le parti opportuniste, perplexe, veule, se dérobait. Hardiment Waldeck-Rousseau appela aux responsabilités, sous sa direction, le parti socialiste, compact et audacieux. Ceci, uniquement « dans un but précis qui ne varie point avec les méthodes ou avec les écoles » : pour sauver les institutions républicaines.

Propose-t-il ensuite des mesures subversives? Non, il exclut, suivant sa formule, tout ce qui peut diviser les républicains et retient tout ce qui peut les unir. Il effectue les réformes étudiées de 1881 à 1885. Il applique « la politique du vieux parti républicain » et même lorsqu'il châtie « les moines liqueurs et les moines d'affaires », ce sont « des votes de fidélité à la tradition républicaine » qu'il demande.

Tout au plus, par la pénétration et l'ampleur de ses vues, amende-t-il cette politique républicaine. Il rend plus mesurée la conquête africaine, institue l'armée coloniale, organise le Sud-Algérien. A l'extérieur, il maintient les alliances et l'action pacifique de la France, qui s'affirme au Congrès de la Haye. Il sait ce qu'une démocratie, puissante par ses armées de terre et de mer, doit à la dignité de ses doctrines. L'envoi d'une flotte à Mitylène impressionne l'étranger, accoutumé à notre effacement.

La formation d'un gouvernement réformiste, par l'appui du parti socialiste désormais discipliné, est acte souverainement opportun. Les hommes d'hier peuvent le déplorer, le pays y applaudit.

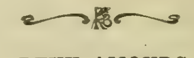
*
* *

Grand légiste, politique éprouvé, orateur, Waldeck-Rousseau est une des figures les plus originales et les plus hautes de la troisième République. Il incarna quelques-unes des vertus du régime : l'esprit réaliste, l'aptitude à comprendre tout effort et à lui donner son statut légal, l'ambition de la justice pour tous, le désir d'union.

Il en posséda aussi le praticisme un peu court. Les grandes nations étrangères ont acquis, sous l'impulsion d'hommes d'Etat d'une ambitieuse prévoyance, une puissante expansion. La France a travaillé, brillé dans les lettres et dans les arts, et cependant a décliné dans le monde, à cause de la débilité de ses politiques.

Le plus éminent d'entre eux, le successeur de Gambetta et de Ferry, Waldeck-Rousseau, était tout pénétré d'une haute et claire raison. Mais il avait une excessive défiance des vastes conceptions et des enthousiasmes nationaux. Il est vrai qu'il éveilla le pays de ses égarements, qu'il le rappela à la nette conscience de sa vocation d'initiative et d'équité. Ce faisant il clôturait une ère sans gloire et en ouvrait une autre, où de plus grandes espérances sont permises (1).

François Maury.



DEUX AMOURS

NOUVELLE SARDE.

(*Suite et fin*) (2).

Ainsi, lui aussi commença à la rechercher; mais quand il était auprès d'elle, il éprouvait un étrange sentiment de douceur, et au lieu d'étudier Colomba, il se laissait prendre par le charme insurmontable que la jeune fille exerçait sur tous les hommes qui l'approchaient.

Elle parlait bien, avec esprit, verve et sagesse. Ses yeux brillaient quand ils regardaient Antonio; sa bouche ressemblait à une rose.

Elle était loin d'être naïve, mais de sa malice saine et franche, de ses discours, comme de toute sa personne, émanait un parfum de maquis, sauvage et enivrant.

— Si j'étais resté au pays, — lui dit un jour Antonio, très sincèrement, — je me serais fait berger, et je t'aurais épousée, Colomba!

(1) A qui veut pénétrer dans l'intimité de cette personnalité un peu hautaine, j'indiquerai l'admirable étude psychologique et politique de J. Ernest-Charles : *Waldeck-Rousseau.*

(2) Voir la *Revue Bleue* du 13 août 1904.

— Mais qui sait si j'aurais voulu !

— Ah ! c'est vrai. Si j'avais été berger, tu ne m'aurais même pas regardé. Tu me regardes maintenant parce que je suis professeur.

— C'est vrai, répondit-elle, sans bien comprendre.

— Comme cette *autre* ! — pensa Antonio, et il faillit la frapper.

— Mais sais-tu au moins ce que cela veut dire, être professeur ?

— Bien sûr, je le sais : cela veut dire être un homme instruit, qui sait beaucoup de choses, qui connait les étoiles, les herbes, tout ce qui est arrivé depuis que le monde existe, et qui pourtant est un homme comme tous les autres hommes... conclut-elle avec un fin sourire d'ironie.

— Tu as raison, Colomba, mais tu ne sais pas une chose : c'est que, berger, j'aurais pu t'épouser, et professeur, non.

Elle pâlit d'humiliation plus que de tristesse ou de colère, et faillit répondre vivement ; mais elle fut envahie soudain par une profonde désolation ; elle comprit qu'Antonio avait raison, et elle se contenta de dire :

— Je le sais.

— Tu le sais. Comment le sais-tu ?

— Je ne suis pas instruite, moi, et pourtant, je sais...

— Tu le sais ! répéta-t-il un peu surpris, et alors, pourquoi m'aimes-tu ?

— Qui vous a dit que je vous aime ?

— Toi !

— Moi ? Et comment ?

— Et comment ? Comme on le dit d'ordinaire : par les yeux, par certaines petites manières d'être. Comment veux-tu qu'un professeur qui sait tout ce qui est arrivé depuis la création du monde jusqu'à nous, quand une femme l'aime, ne s'en aperçoive pas ?

Colomba fut un peu démontée par la logique d'Antonio et se tut.

Ces propos s'échangeaient, comme de coutume, pendant que les deux jeunes gens se rendaient à la bergerie. On était en septembre ; un peu plus d'un mois s'était écoulé depuis le moment où Antonio avait vu Colomba pour la première fois. Il faisait encore très chaud, mais une averse avait purifié l'air et rafraîchi la campagne. Les chaumes et les maquis, lavés par la pluie, luisaient et répandaient une odeur plus forte qu'à l'ordinaire ; l'horizon était transparent et la mer lointaine apparaissait comme une ligne violette, sur laquelle les yeux perçants des pasteurs pouvaient découvrir les ailes minces de quelque voilier.

— Cette nuit, il y aura pleine lune, dit Antonio, en regardant vers la mer. — L'as-tu vue quelquefois se lever d'ici ?

— Oui.

— Et à quoi t'a-t-elle fait songer ?

— Elle est rouge comme du feu. On dirait une énorme grenade.

— Écoute, Colomba, viens ce soir hors de la bergerie : nous verrons la lune sortir de la mer.

— Non !

— Pourquoi non ? Pourquoi ne veux-tu pas venir ?

— Pourquoi me poses-tu cette question ? Suis-je donc une enfant de cinq ans ?

— Alors tu ne veux pas venir ?

— Quand même je le voudrais, mon père me tuerait, s'il savait.

— Ton père ! Mais ne sait-il pas déjà que nous sortons l'un avec l'autre, que nous revenons ensemble de la bergerie ? Ne m'as-tu pas dit qu'il est content, au contraire que je te tienne compagnie ?

— Oui, parce qu'il croit que vous allez bientôt m'épouser, et il ne craint pas pour moi.

— C'est toi alors qui crains ?

— Moi ? — dit-elle en riant d'un rire contraint. — Moi je n'ai peur de personne. Mais vous comprendrez que s'en retourner ensemble par une même route ce n'est pas la même chose que de se trouver seuls, la nuit, dans la campagne déserte.

— Colomba, ce sont des plaisanteries ! Quel mal peut-il y avoir ? Quel mal puis je te faire ? Écoute : moi je serai près du mur du pâturage au lever de la lune. Viens.

— Vous pouvez m'attendre ! — dit-elle en riant ironiquement. Grand bien vous fasse !

*
* *

Ils se séparèrent presque fâchés l'un contre l'autre ; mais au lever de la lune, Antonio se trouvait près du petit mur de l'enclos, à peu près certain au fond de son cœur que Colomba viendrait au rendez-vous.

La nuit était très limpide, silencieuse ; à l'extrémité du ciel, splendide comme une plaque d'argent, montait lentement la lune. Il y avait quelque chose de solennel et de mystérieux dans cette nuit lumineuse et douce ; les pierres, les maquis, la ligne claire des chaumes, le profil d'azur des montagnes dessinées sur l'horizon vaporeux, toute la campagne endormie, tout le paysage enfin paraissait plongé dans un songe de paix suprême, sous le ciel très pur.

Tout d'abord, Antonio s'attrista, comme toujours, en se sentant perdu dans cette solitude infinie.

— Et pourtant cela est beau, pur et grand, pensait-il. Tous les artistes se sentent vivre quand ils se trouvent à la campagne devant la nature simple et sincère : le cœur se guérit des blessures que les hommes lui ont faites ; mais le mien ne veut pas guérir. Moi, je m'attriste de ma solitude, ici, alors

que j'ai toujours rêvé la solitude, la vie champêtre : il me semble que tout est mort autour de moi, et que moi seul je vis, ou même que je suis mort, moi aussi. Mais voici Colomba ! Ou bien ne serait-ce pas elle ? Quelqu'un vient par le sentier, voici : c'est elle, c'est elle. Non c'est un berger, il passe. Non, c'est elle ; c'est bien elle !

Il ferma les yeux, et demeura immobile, légèrement penché sur le mur. La personne s'avançait, mais elle était trop loin pour qu'on pût la distinguer.

— C'est Colomba, c'est Colomba ! pensa Antonió. Et il s'étonnait de sentir battre son cœur.

Une joie immense l'envahit : il aurait voulu s'élancer au devant de la jeune fille, mais il eut peur de la faire reculer, et il attendit, anxieusement.

— Elle vient ! se disait-il à lui-même. Je la ferai asseoir près de moi, nôus bavarderons. Elle sait dire tant de choses gracieuses, elle est belle, elle m'aime. Je la ferai asseoir près de moi.

En toute sincérité sa pensée n'allait pas plus loin : même, si quelque idée de conquête lui était venue à l'esprit, en ce moment, il l'aurait loyalement repoussée.

Colomba était tout près du mur. Redoutant toujours qu'elle ne s'enfuît, Antonio se redressa avec précaution, en lui disant d'une voix douce :

— Bonsoir, Colomba : tu viens prendre le frais ?

— Vous êtes là, monsieur Azar ? Qu'est-ce que vous faites ? dit-elle, d'une voix sûre et forte.

— Je t'attendais, dit-il avec plus d'assurance.

— Mais je ne suis pas venue pour vous.

— Je le sais; mais, puisque tu es ici, reste; nous causerons un peu. Que fait ton père ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Vous avez peur ?

— Non, parce que je n'ai pas de mauvais desseins contre toi. Pourquoi devrais-je avoir peur ?

— Bonne nuit, dit-elle, en faisant semblant de s'en aller.

Mais Antonio sauta lestement par-dessus le mur, la poursuivit, la prit par la main et la força à s'asseoir près de lui.

Elle était très pâle et avait la tête enveloppée d'un châle. Antonio la regardait et il se rappelait avoir vu une statue qui lui ressemblait : où ? quand ? il ne savait plus.

— Pourquoi trembles-tu, Colomba ? lui dit-il, commençant lui aussi à être impressionné. Tu as peur ? Je t'aime tant !

Mais, tout de suite, il pensa :

— Pourquoi lui dire cela ? dans quel but ? Pourquoi la troubler, ou plutôt à quoi bon la flatter ?

Mais Colomba semblait plus troublée que flattée, et sa main tremblait dans celle d'Antonio. Et peu à peu son trouble parut, au moyen de ce tremblement, se communiquer au jeune homme.

— Je te compare à une statue, commença-t-il ; je ne me souviens plus où, dans un musée, il me semble, j'ai vu une figure semblable à la tienne, enveloppée d'un voile, comme cela. Tu es belle et je t'aime, Colomba. Toi aussi tu m'aimes, n'est-ce pas ? Allons, dis-moi quelque chose, mon âme.

Elle ne répondit pas et se cacha le visage. Antonio la regarda et se demanda avec une sincère angoisse :

— Qu'est-ce que je fais ? Dans quel but ? Ne suis-je pas un lâche ?

— Parle, Colomba, dit-il en lui découvrant le visage. Dis-moi quelque chose.

Elle ouvrit la bouche, sans doute pour dire quelque phrase ardente d'amour, mais lui, qui la regardait fixement, s'écria :

— A présent je me souviens ! C'est un buste, le numéro 6194, il me semble, au Musée de Naples.

La figure de Colomba s'obscurcit ; elle comprit avec son intuition sauvage et jalouse que l'esprit d'Antonio n'était pas entièrement dominé par son image à elle, et elle dit :

— Je devrais m'en aller, Antonio Azar, parce que tu veux t'amuser de moi...

— Qu'est-ce qui te passe par l'esprit ! — s'exclama-t-il, en faisant un mouvement pour la retenir.

— Non, dit-elle en souriant, je reste encore un peu, n'aie pas peur, je ne m'en vais pas. Sans cela je ne serais pas venue. Qu'est-ce que tu veux ? C'est mon destin ! Je sais, et toi-même tu me l'as dit, qu'il ne peut y avoir aucun lien entre nous, et pourtant, je pense toujours à toi, et il me suffit de te voir pour être heureuse.

— Que dis-tu, Colomba ? C'est vrai, notre union sera difficile, parce que je suis encore trop pauvre, mais qui sait ? dans un an ou deux !

— Ni dans un an, ni dans deux, ni jamais, je le sais. Ne me leurre pas, Antonio Azar, et ne crois pas que je parle ainsi par calcul, pour t'arracher des promesses, (c'est ce qu'il était en train de penser en effet), mais parce que je t'aime vraiment. Je ne te demande rien ; — poursuivit Colomba en s'animant, — il me suffit de te voir, d'être quelquefois auprès de toi, de savoir que tu penses à moi. Tu es un savant, je suis une petite sauvageonne ignorante : l'œillet peut-il s'unir à la fleur du lentisque ? Tu es mon œillet adoré, tu es un aigle, tu es une nuée d'or, et je veux mourir à tes pieds, Antonio Azar. Il suffit que tes yeux d'étoile me regardent, pour que je sois la femme la plus heureuse du monde...

Et elle le regardait, extasiée, de ses grands yeux luisants, toute vibrante de passion.

Autour d'eux, sous la lune très pure, régnait un silence infini, un enchantement de lointain, d'ombre,

de lumière, de senteurs aromatiques, de fraicheur.

— Voilà la vie, voilà la sincérité, l'amour, le but de la vie, — pensait Antonio.

Et en ce moment, il était sincère, heureux. Peut-être quelque instinct atavique renaissait-il en lui, peut-être était-ce son amour-propre flatté par la passion aveugle de Colomba ; mais à coup sûr, en cet instant, il se sentait amoureux de la jeune fille, et même il lui semblait que jamais plus il ne pourrait aimer une femme de la ville comme il aimait cette enfant sauvage.

Pendant une longue heure de la nuit, ils restèrent ensemble, se disant les choses les plus poétiques et les plus imagées que deux amoureux puissent se dire au clair de lune, et Colomba paraissait oublier jusqu'à son père, jusqu'à la bergerie et au lieu où elle se trouvait.

Mais Antonio regardait toujours autour de lui, auprès et au loin, s'alarmant à chaque bruit, et ce fut lui qui avertit Colomba qu'il était temps de se séparer.

Elle s'en alla à contre-cœur. Resté seul, Antonio parut s'éveiller d'un songe. Il lui semblait avoir Colomba encore tout près de lui, et il se répétait les paroles qu'ils s'étaient dites; mais de tout cela il gardait une profonde tristesse. De nouveau, un grand vide, une vision glacée de mort l'entourait de toute part.

Le souvenir de Maria, de l'étrange et fine créature qui l'avait trahi, surgit dans son âme, et non plus avec amertume, mais avec une tendresse immense. C'était comme un souvenir nostalgique, d'une douceur ineffable.

Il lui semblait que c'était elle, la délicate jeune fille, qui lui avait parlé d'amour, dans cette pure nuit de lune, dans la solitude de la montagne, elle, qui lui avait fait oublier l'artifice et le mensonge, parce qu'elle était bonne, sincère, passionnée comme Colomba; et il s'attendrissait jusqu'aux larmes.

L'idylle dura tout l'automne. Antonio n'était pas très épris de Colomba, mais il la recherchait, s'inquiétait quand il ne réussissait pas à la voir, et retrouvait un peu de calme quand il était auprès d'elle. Et elle, mettait en œuvre toute son intelligence sauvage pour lui plaire. Jamais une parole vulgaire ne sortait de ses lèvres : quand elle allait au rendez-vous qu'il lui donnait, elle était toujours vêtue avec recherche, bien chaussée, bien peignée, avec les mains très propres et les dents luisantes. Sur son corsage, elle mettait des bouquets d'herbes aromatiques qui la parfumaient toute, et elle portait au cou des ornements d'argent et de corail. Son langage amoureux était plein d'images passionnées, mais débordant de sincérité, et flattait beaucoup Antonio.

L'idylle ne déplaisait pas au jeune professeur, mais quelquefois lui inspirait de l'inquiétude.

— Qu'arrivera-t-il? Bientôt je dois m'en aller, pensait-il, et elle restera là à m'attendre, à consumer en vain sa jeunesse. N'est-ce pas une très vilaine action de ma part?

Cependant, il ne voyait pas sans ennui approcher la fin des vacances, et il se disait à lui-même :

— Je m'en irai, j'abandonnerai tout ce qui est frais, pur, sincère pour retourner au milieu du mensonge et de la corruption du monde. Pourquoi ne pourrais-je pas épouser Colomba et l'emmener avec moi? C'est la seule femme qui m'aime et qui m'aimera sincèrement. Elle n'est pas pauvre, elle n'est pas bête; qu'est-ce que je veux de plus? Je suis un homme fatigué et fini; je crois peu à la passion, au bonheur, mais je trouverai sans doute un peu de paix en vivant près de quelqu'un qui se chargera de veiller sur moi comme sur un enfant, de penser pour moi à toutes les petites misères de la vie matérielle, de ne pas avoir d'autre souci que celui de mon bien-être. Et Colomba le ferait avec enthousiasme.

— C'est vrai, — poursuivait-il, — dans tout cela il entre un peu de calcul, mais tout est relatif, et au moins j'ai la sincérité de le confesser. Ce calcul, qui, à Maria, aurait paru une monstruosité, pour Colomba constitue le suprême bonheur. Elle, de son côté, ne saurait pas même s'imaginer que la femme puisse être autre chose que l'esclave de son mari, surtout si je suis le mari.

A mesure qu'il y réfléchissait, le projet lui paraissait de plus en plus naturel; pourtant il n'osait pas en parler à Colomba, et il attendait que l'idée fût complètement mûre.

Le jour du départ approchait. L'air s'était rafraichi; l'approche de l'automne répandait un nouvel enchantement sur la montagne. Les lointains de l'horizon prenaient de suprêmes douceurs d'azur, les buissons verts étaient luisants de mûres noires, l'herbe repoussait sous les maquis. Colomba, elle aussi, paraissait prendre un nouvel aspect; elle devenait plus douce, plus tendre, plus intelligente. Antonio s'étonnait en la voyant venir auprès de lui, lui accorder de fréquents et de longs rendez-vous, sans être jamais découverte par ses parents, qui, dans le cas contraire, l'auraient tuée.

Il avait toujours un peu peur que l'idylle ne se terminât en drame, et souvent, quand il était avec Colomba, il regardait autour d'eux avec crainte.

— Pourquoi crains-tu? lui dit-elle un jour. — De toute façon, c'est moi qui serais la seule victime, si on nous découvrait.

— C'est précisément ce que je ne veux pas.

— Qu'importe, Antonio Azar ? Pour toi, je voudrais être battue, liée, traînée par les cheveux. Je t'aimerais plus encore.

Toi, sans doute, ajouta-t-elle avec un sourire un peu amer, tu as peur que si on nous découvre on ne te force à m'épouser. N'aie pas peur, va !

— Tu me calomnies, répondit-il, un peu blessé ; l'avenir te dira que tu me calomnies, Colomba.

Elle le regarda avec des yeux timides, comme épouvantée d'une vision que son âme n'osait pas même rêver, et elle secoua la tête.

— Pourquoi fais-tu signe que non ? Que veux-tu dire ? Tu crois donc que je suis assez lâche pour te retenir ainsi inutilement, pour te faire perdre ton temps, pour te faire perdre la tête, si je n'avais pas des idées sérieuses et honnêtes ? — dit-il, offensé de son peu de confiance.

— Ce n'est pas cela, ma chère fleur, calme-toi : tu ne me comprends pas. Je t'aime trop et c'est pour cela que je dis non, non et non. Que ferais-je devant toi ? Tu es un savant, je suis ignorante et je ne pourrais être que ta servante. Mais, même si tu me disais : je te traiterai en égale, comme si tu étais ma première fiancée, je n'aurai pas honte de toi, tu ne seras pas ma servante, mais tu seras chez moi la maîtresse, eh bien ! je répondrais toujours non, parce que je t'aime trop et que je ne veux pas faire ton malheur.

Il la regardait fixement, émerveillé.

— Et si je lui demandais de n'être que ma servante, qu'arriverait-il ?

*
* *

— C'est curieux, pensait Antonio Azar, en revenant du dernier rendez-vous qu'il avait eu avec Colomba, elle est fière comme un aigle, mais je veux aller jusqu'au bout. Peut-être dit-elle « non » parce qu'elle est sûre que je ne m'avancerai pas : je vais essayer.

Il alla trouver son père et lui dit qu'il voulait épouser Colomba.

— Allez me la demander en mariage avant que je ne parte. Etes-vous content ?

Il s'attendait à des protestations, à des exclamations de son père, mais Zio Jacobbe, au lieu de s'étonner et de s'indigner, se réjouit en apprenant que son fils le professeur voulait épouser une fille de la montagne.

— Saint François te soit en aide ! dit-il, avec les larmes aux yeux. — Je vais te demander ta Colomba plus blanche que la neige, je vous donne dès maintenant ma bénédiction, et puissiez-vous avoir douze fils dont celui qui aurait le plus modeste sort serait archevêque de Cagliari !

— Eh ! nous avons le temps d'y penser, dit Antonio en souriant, — pour le moment allez faire la demande en mariage.

Zio Jacobbe s'en alla, et le jeune homme attendit avec curiosité la réponse.

Les Colias demandèrent huit jours pour se décider. Le vieil Azar ne s'étonna point, parce que c'était l'usage du pays, et que, fût-il venu un prince pour demander la main de la fille d'un pâtre, on l'aurait fait attendre une semaine avant de lui rendre réponse ; mais Antonio s'en alla, nerveux, inquiet, peut-être aussi un peu humilié, sans avoir revu Colomba.

— Elle acceptera, pensait-il, autrement elle aurait refusé tout de suite.

Et il ne savait ce qui lui aurait déplu davantage, un refus ou une réponse favorable.

Dans les premiers jours de son retour à la ville, il reprit possession de sa chambre, de ses livres, de sa classe, de ses habitudes ; il lui semblait sortir d'un rêve. Il se rappelait Colomba, mais il la voyait comme une apparition poétique sur le fond de la montagne, dans la solitude de la bergerie, et il désirait qu'elle restât toujours ainsi, lointaine, fantastique, intangible. Que ferait-elle à la ville ? Arrachée à ses maquis, devenue madame Azar, parmi les misères infinies de la vie sociale quotidienne, elle aurait l'air d'une servante de la campagne, rien de plus. Antonio faisait ces réflexions, et il désirait ardemment qu'un refus lui arrivât : il commença à craindre le contraire et à se repentir de la légèreté avec laquelle il avait fait la demande. En outre, la ville, chaque chose, chaque objet de sa chambre, la vue dont il jouissait de son balcon, ses livres, les portraits, les souvenirs grands ou petits, lui rappelaient le premier amour, et le faisaient revivre dans le passé avec une intensité douloureuse. Toutes les nuits, il rêvait de la montagne, des maquis, des horizons sereins, mais, à la place de Colomba, il voyait toujours Maria, et il avait avec elle des entretiens obscurs, pleins d'angoisse, durant lesquels il éprouvait une grande terreur, à la pensée que Colomba pourrait venir le surprendre avec sa première fiancée.

Finalement la réponse arriva : Colomba le refusait et même, mise en demeure par ses parents de choisir entre lui et Petru Loi, elle avait préféré ce dernier.

Antonio pâlit en lisant cette nouvelle. Ce fut comme un voile qui lui tomba des yeux, et il éprouva une étrange sensation de douleur, de surprise, de terreur, comme si le vulgaire feuillet qui portait la nouvelle lui eût révélé un secret terrible. C'était, ce secret, la révélation d'une âme forte qui savait aimer, souffrir, se sacrifier pour son amour ; et devant la révélation de cette âme sauvage, lui, avec toute sa science, ses études, ses doctrines, ses doutes, ses

incertitudes, se sentit petit, vil, méprisable, et il en vint à penser qu'il avait perdu le seul grand amour qui aurait pu l'aider dans la vie, parce qu'il ne le méritait pas.

Grazia Deledda.

Traduit de l'Italien par Ed. Maynial.

LA CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

Tous les quatre ans, les citoyens américains sont appelés à élire le président des Etats-Unis. C'est un des événements les plus importants de la vie politique normale de l'Union. Chaque fois, il met aux prises, avec une ardeur égale, les deux grands partis : républicain et démocrate, qui se partagent la presque totalité des électeurs. Par méfiance des masses, les auteurs de la Constitution n'avaient pas voulu soumettre au suffrage direct le choix d'un personnage aussi important que le premier magistrat de la République. Prudemment, ils avaient adopté le principe de l'élection au second degré. C'est encore le mode en vigueur. Mais comme, depuis de nombreuses années, la coutume s'est établie de donner aux électeurs présidentiels un mandat impératif tacite, le président est devenu, en fait, l'élu direct du peuple. Le choix de ces électeurs spéciaux est fixé au premier mardi après le premier lundi de novembre. Chaque Etat a un nombre d'électeurs égal au nombre de sénateurs et de représentants auxquels il a droit dans le Congrès ; le nombre total des électeurs présidentiels est ainsi fixé, actuellement, à 476. Ces derniers votent le deuxième lundi de janvier. Le dépouillement des votes se fait devant les deux Chambres du Congrès réunies, et le président du Sénat proclame le nom de l'heureux élu, qui prend possession de ses fonctions le 4 mars suivant. La Constitution ne met pas de terme à la réélection d'un président, mais une tradition, dont l'origine remonte à Washington et qui a été respectée jusqu'ici, veut que le même homme ne soit réélu qu'une seule fois.

La campagne présidentielle est une pièce en deux actes. Le premier a pour objet le choix par chaque parti du candidat qu'il décide de présenter aux suffrages populaires, et l'élaboration d'un programme électoral. Il se joue d'abord dans la coulisse, à l'abri des regards du public, qui n'en connaît que ce que lui apprennent les indiscrétions de la presse. La lutte a lieu entre les factions rivales du parti : chacune d'elles s'efforce d'imposer aux autres son favori. Le public n'est appelé que pour la scène finale. C'est par une Convention nationale, formée de représentants du parti élus dans tous les Etats et les territoires de l'Union, qu'est choisi définitivement le candidat. Le plus souvent, la Convention se borne à ratifier le choix auquel les chefs, les *bosses*, se sont arrêtés. Lorsque ceux-ci n'ont pu se mettre d'accord, les intrigues continuent encore au sein de la Convention, et aboutissent en général à l'élection d'un candidat peu connu, — un *dark horse*, — sur le nom duquel se fait l'entente finale. Quelquefois, cependant, dans un moment de révolte ou d'enthousiasme inattendu, la Convention échappe à l'autorité de ceux qui croyaient lui commander, et c'est elle qui leur impose un candidat de son choix.

Le deuxième acte de la pièce se passe, au contraire, tout entier en public : c'est la lutte entre les deux partis pour faire triompher leur candidat, gagner le plus de voix possible en sa faveur. Un comité central dirige de Washington cette campagne électorale colossale, qui se déroule sur un territoire aussi vaste que l'Europe. Le comité dispose d'un fonds de guerre formé par les contributions souvent considérables des grandes sociétés industrielles ou commerciales, des millionnaires qui ambitionnent d'entrer dans la vie politique, et par celles, plus modestes, mais infiniment nombreuses, des fonctionnaires qui veulent s'assurer leur place en soutenant le parti au pouvoir, ou des aspirants fonctionnaires, qui voient dans la victoire de l'opposition la possibilité d'émarger à leur tour au budget. Les dépenses qu'entraîne pour chaque parti la campagne présidentielle atteignent des proportions vraiment extraordinaires. Un membre de la Chambre des Représentants déclarait récemment qu'en 1896, le comité républicain avait dépensé 80 millions de francs. Ce chiffre, il est vrai, a été déclaré absurde par un membre de ce comité, suivant lequel les dépenses n'auraient été que de 20 millions. Si la première évaluation est manifestement exagérée, celle-ci est, par contre, certainement trop réduite. D'ailleurs, les dépenses du comité central ne représentent qu'une partie des frais de la campagne : il faut y ajouter celles des comités d'Etats et des comités locaux, et, enfin, les dépenses individuelles qui, dans certains cas, atteignent des chiffres élevés. Naturellement, ces comités politiques ne publient jamais leurs comptes : à la fin de la campagne, les pièces de comptabilité sont brûlées ; toute crainte de révélations gênantes pour l'avenir est ainsi supprimée. Par suite de la pratique du mandat impératif, l'élection de novembre met fin à la campagne : le vote même des électeurs en janvier n'est qu'une pure formalité.

*
* *

Le premier acte de la campagne de 1904 s'est achevé pour les deux partis au commencement du mois dernier. Comme d'ordinaire, il a donné lieu de part et d'autre à de nombreuses intrigues ; mais la lutte, demeurée calme, et promptement réglée d'ailleurs, dans le parti républicain, a eu un caractère vraiment dramatique dans le parti démocrate, où elle s'est poursuivie jusqu'au sein de la convention même.

Pour si habiles et si prévoyants que soient les politiciens, les événements viennent parfois détruire leurs plans les plus soigneusement élaborés. Tel a été le résultat, pour les « bosses » républicains, de l'assassinat du président Mac Kinley. Au retour de la campagne de Cuba, la popularité qu'y avait acquise M. Roosevelt le fit élire gouverneur de l'Etat de New-York. Mais, pendant son gouvernorat, il se créa de nombreux ennemis par son application rigide de la loi, et surtout par l'ardeur avec laquelle il signala les abus que commettaient les grandes corporations. Lorsque, en 1900, son premier terme expiré, M. Roosevelt résolut de demander à ses concitoyens le renouvellement de son mandat, les politiciens décidèrent d'éloigner un homme dont l'indépendance de caractère les gênait de multiples façons. N'osant engager franchement la lutte contre lui, ils s'avisèrent d'un stratagème qui, pensaient-ils, mettrait fin à sa carrière politique. Ils lui firent l'honneur de le choisir comme candidat du parti républicain à la vice-présidence des Etats-Unis. M. Roosevelt eut beau protester, il ne put éloigner de ses lèvres le calice doré qu'on lui présentait. Sa popularité même le rendait prisonnier des politiciens. Elu par acclamations à la Convention nationale, force lui fut de s'incliner devant le verdict populaire. Le triomphe assuré du parti républicain à ces élections de 1900 devait être sa perte.

Les fonctions de vice-président des Etats-Unis sont nulles : son rôle se borne à présider le Sénat, aux débats duquel il ne peut même participer, et la tradition veut qu'il se tienne éloigné de la politique active. Quatre années passées dans cette demi-obscurité eussent singulièrement atténué la popularité de M. Roosevelt : il n'eût plus été en 1904 un candidat présidentiel bien gênant. La mort de M. Mac Kinley, en le portant inopinément, en septembre 1901, à la présidence, vint déjouer les calculs des politiciens, et a fait de lui le candidat naturel du parti républicain cette année. Mais, M. Roosevelt ne s'est pas concilié davantage, comme président, les bosses de son parti, qu'il n'avait fait comme gouverneur. Il leur a disputé vigoureusement l'exercice de ses prérogatives, il a refusé de jouer le rôle effacé de maire du palais ; son tempérament combatif, sa franchise parfois brutale ne lui ont pas toujours permis d'adoucir les blessures qu'il faisait. En outre, la décision dont il a fait preuve dans l'application des lois anciennes ou des lois récemment votées à son instigation contre les trusts, certains de ses discours où son ardeur belliqueuse, son désir de hâter l'avenir grandiose qui s'ouvre aux Etats-Unis, paraissaient trop clairement, avaient alarmé le monde industriel et financier. Cette coalition d'intérêts a naturellement cherché à empêcher le succès de sa candidature.

Dès le début de l'année dernière, la propagande commençait en faveur de la candidature de M. Marcus A. Hanna, qui représentait au Sénat l'Etat d'Ohio. L'adversaire n'était pas négligeable. Un des hommes d'affaires les plus importants de l'Ohio, M. Hanna s'était lancé en 1896 dans la politique. Il avait patronné la candidature de M. Mac Kinley, et dirigé, comme président du Comité national républicain, les campagnes présidentielles de 1896 et de 1900, qui avaient été un triomphe éclatant pour le parti, dont il était devenu un des chefs les plus puissants. Son nom était sympathique au monde des financiers et des trusteurs : aucune attaque sérieuse n'était à craindre de lui. Moins rigide que M. Roosevelt, dédaigneux des faiblesses humaines, l'homme agréait aux politiciens; ils se plaisaient à croire que, sous sa présidence, les mille tripotages, sans lesquels la politique cesserait d'être un métier lucratif, leur seraient rendus plus aisés. M. Hanna lui-même ne se déclara jamais franchement candidat : il conserva une attitude indifférente, laissant tout à espérer et tout à craindre à la fois. Le fait cependant qu'il avait abandonné vers la même époque toute part active dans la direction des multiples affaires où il était engagé, prêta crédit aux rumeurs de ceux qui le disaient résolu à se présenter. Cette fois encore, la mort servit M. Roosevelt : dans les premiers jours de février, le sénateur Hanna était enlevé par une fièvre typhoïde. Cela mit fin aux intrigues dirigées contre M. Roosevelt, et la Convention nationale républicaine, qui s'est tenue à Chicago du 21 au 23 juin, l'a réélu avec enthousiasme et par acclamations, candidat du parti. L'accord préliminaire existant entre les chefs a enlevé tout intérêt particulier aux travaux de la Convention : son verdict était connu d'avance, aucune surprise n'était à redouter.

*
* *

Le parti démocrate, au contraire, a été troublé jusqu'au dernier moment par des luttes intestines très vives. Depuis 1860, sur 11 élections présidentielles, ce parti n'a réussi à faire élire son candidat

que deux fois : en 1884 et en 1892. Pendant près de quarante ans, il a été tenu presque constamment à l'écart du pouvoir, et soumis à la dictature des républicains. On conçoit l'ardent désir des démocrates de voir enfin la fortune leur sourire et de pouvoir à leur tour s'emparer des 120.000 emplois fédéraux devenus l'apanage de leurs rivaux.

Mais ce parti a subi pendant ces dernières années des tribulations qui ont failli le détruire. En 1896, l'élément radical, à tendances socialistes, avait réussi à dominer l'élément conservateur du parti, et jusqu'à ces derniers temps, il avait pu conserver son autorité. A la faveur de ce revirement, M. William J. Bryan, de Nebraska, un inconnu la veille, avait réussi à la Convention nationale de 1896, par un éloquent plaidoyer en faveur du métal-argent et sa violente philippique contre les financiers de l'Est qui prétendaient, pour assurer leur fortune, « crucifier les Etats-Unis sur une croix d'or », à se faire élire candidat à la présidence, et à faire insérer par la Convention, dans son programme électoral, un article en faveur du libre-monnayage de l'argent au rapport traditionnel de 16 à 1. Le triomphe de Bryan amena une scission dans le parti : de nombreux démocrates partisans de l'étalon d'or s'abstinrent de voter en 1896, tandis que d'autres donnèrent leur voix au candidat républicain, pour éviter à leur pays le danger de l'aventure monétaire où des ignorants voulaient le précipiter. En 1896, le parti démocrate était battu. En 1900, malgré une vive opposition, Bryan était pour la seconde fois réélu candidat : cette fois encore, il ne put éviter la défaite à son parti.

La prospérité dont a joui l'ouest pendant ces dernières années a mis fin au mouvement en faveur de l'argent; Bryan, cependant, persiste dans son rôle d'avocat du bimétallisme. Ses deux défaites successives, son obstination à défendre une cause perdue, rendaient très aventureuse la réussite de sa candidature en 1904, d'autant plus que l'élément conservateur avait réussi depuis quelque temps à reprendre en partie le pouvoir qui lui avait échappé. Bryan comprenait l'impossibilité d'être une troisième fois candidat de son parti ; il se croyait encore assez fort cependant pour jouer un rôle prédominant dans le choix du candidat et dans l'élaboration du programme électoral où il voulait faire insérer cette fois encore un article en faveur de l'argent. La réussite de ce plan lui eût assuré, en prouvant sa puissance, une part importante dans la direction de son parti, malgré ses deux défaites successives. La Convention de 1904 devait être pour lui la lutte finale.

Vers la fin de l'année dernière, une candidature surgit, en opposition à la sienne, surprenant à l'improviste les politiciens eux-mêmes. Le nouveau candidat était M. William Randolph Hearst, l'inventeur en Amérique de la « presse jaune », de triste célébrité et propriétaire de quatre ou cinq journaux, à New-York, à Chicago, à San Francisco, qui comptent, notamment le *Journal* de New-York, parmi les journaux à grand tirage des Etats-Unis. M. Hearst possédait l'instrument nécessaire pour créer au moment opportun un « boom » colossal sur son nom. Mais ses journaux n'étaient pas son unique moyen de propagande. En 1900, pour soutenir la candidature de Bryan, dont il était alors partisan, il avait créé à ses frais une ligue de clubs démocrates dont, tout naturellement, il fut élu président. Depuis, les « Hearst clubs » ont prospéré, et il en existe aujourd'hui, dit-on, plusieurs milliers qui couvrent de leur réseau l'Union tout entière. Les chefs du parti refusèrent tout d'abord de croire à cette audacieuse candidature. Force fut cependant de se rendre à l'évidence et, qui plus est, de convenir, en étudiant les moyens d'action que possédait Hearst, qu'il était un adversaire dangereux. Les éléments conservateurs du parti jugeaient pareille candidature grotesque et humiliante, et ils déclaraient hautement que son succès serait un déshonneur pour le parti démocrate et pour le pays lui-même. Il fallait l'empêcher à tout prix. La Convention devait se tenir à Chicago ; lorsque le Comité national se réunit à Washington, en janvier, pour fixer définitivement la date et le lieu de la réunion, Chicago fut abandonné pour Saint-Louis, par crainte de l'influence dont Hearst pouvait jouir dans la première ville, grâce à son journal.

Les démocrates des Etats de l'est et du nord, adversaires résolus de Bryan, dont les forces viennent surtout des Etats de l'ouest et du sud, cherchaient pendant ce temps, sans le trouver, un candidat populaire, capable d'affronter la lutte avec des chances de succès. Un groupe assez nombreux patronnait, malgré la tradition, la candidature de M. Grover Cleveland qui, pendant ses deux présidences, s'est fait une réputation de bon aloi. De l'avis de tous les politiciens, c'était le seul homme qui pût contrebalancer la popularité de M. Roosevelt. Mais, M. Cleveland refusa trop nettement l'offre flatteuse qui lui était faite, pour qu'on pût espérer le faire revenir sur sa décision.

Le choix de l'élément conservateur du parti démocrate se fixa alors sur M. Alton B. Parker, président de la Cour d'appel de l'Etat de New-York, tribunal dont il est membre depuis douze ans déjà. Fils d'un petit agriculteur sans fortune, il a fait toute sa carrière par ses seuls efforts. En 1892, il déclina l'offre qui lui était faite d'aller représenter son Etat au Sénat fédéral, préférant le calme des fonctions judiciaires aux tribulations des fonctions politiques. Très respecté de tous, son honorabilité parfaite fai-

sait de lui, bien qu'il fût complètement ignoré des masses populaires, un excellent candidat à présenter à l'élément sérieux du pays.

Lorsque la Convention nationale démocrate se réunit à Saint-Louis, le 6 juillet, la plus grande incertitude regnait dans le parti. Deux candidatures étaient en présence : celles de Hearst et de Parker, soutenues chacune par des groupes importants, et si Bryan n'était pas lui-même candidat, il s'était prononcé déjà contre Parker, et il réservait les forces dont il disposait, pour les apporter au moment opportun à un de ces nombreux candidats dont le nom n'est présenté que par courtoisie, mais à qui cet appoint inattendu permettrait peut-être de gagner la bataille. Les partisans de Parker étaient d'autant plus inquiets que, tandis qu'à la Convention républicaine le candidat est élu à la simple majorité, une règle traditionnelle du parti démocrate exige que la nomination soit faite à la majorité des 2/3. C'est dans les situations de ce genre que les chefs de parti déploient leurs qualités de stratégistes. A mesure que les délégations des Etats arrivent au siège de la convention leurs membres sont sollicités, circonvenus par les chefs des factions rivales; on pointe fébrilement les listes, on s'attaque surtout aux délégués qui paraissent chancelants, ou à qui la Convention d'Etat, en les élisant, a laissé la liberté de disposer à leur gré des voix de l'Etat.

Le premier combat dans la Convention se livre sur le choix des membres du comité chargé d'élaborer le programme électoral, et sur celui des membres du nouveau comité national, à qui incombe, après la Convention, le soin de diriger la campagne. Le résultat de ces deux votes montra que décidément, le pouvoir échappait à l'élément radical du parti qui, depuis 1896, dominait. La composition des deux comités était en majorité hostile à Bryan. Celui-ci n'abandonna pourtant pas la lutte. Il proposa au « comité des résolutions » un article en faveur de l'argent. Il ne put en obtenir l'adoption; mais la crainte qu'il inspirait était encore assez grande pour qu'il pût s'opposer avec succès à l'insertion dans le programme électoral d'un article, fort désiré par les Etats de l'est, indiquant que le parti démocrate se ralliait à l'étalon d'or. Par son obstination, il empêcha qu'aucune allusion fut faite, dans le programme, à la question monétaire.

Le jour de l'élection du candidat présidentiel, malgré les pronostics en faveur de Parker, tout était encore incertain. Des factions rivales, aucune n'était en mesure de commander à la Convention : les chefs se sentaient à la merci d'un incident. La candidature de Parker, présentée la première par les délégués de l'Etat de New-York, fut accueillie avec de formidables applaudissements par les délégations de l'est et du centre, et fut l'objet d'une démonstration bruyante qui dura plus d'une demi-heure. Lorsque le président de la délégation de Californie proposa la candidature de Hearst, les délégués de cet Etat déchainèrent une démonstration assourdissante : applaudissements, cris, trépignements, qu'ils réussirent à faire durer aussi longtemps que la précédente. Quand Bryan se leva pour parler au nom de la délégation de Nebraska, les délégués des Etats de l'ouest et du nord applaudirent avec frénésie, puis, lorsqu'il commença le silence soudain s'établit : l'assemblée tout entière, délégués et public, plus de quinze mille personnes, donnait par son attitude un dernier témoignage de respect au chef qui, après huit ans de lutte, devait abandonner l'espoir tendrement caressé de présider aux destinées de la grande République. Sa déclaration que, s'il avait combattu jusqu'au bout, il aurait peut-être atteint son but, mais que personne ne pouvait nier qu'il était demeuré fidèle à son parti, fut vigoureusement applaudie : « Pourquoi ai-je échoué? Parce que des hommes même de notre parti pensèrent que mon élection serait dangereuse pour le pays et prêtèrent leur appui pour faire élire mon adversaire (Mac Kinley). Voilà la cause de mon échec. Mais je n'ai aucune critique à leur adresser. » En finissant, il déclara qu'il appuyait la nomination du sénateur Cockrell, de Missouri. Des applaudissements saluèrent encore la fin de son discours, mais c'était le dernier salut accordé au combattant loyal, lorsque, irrémédiablement vaincu, il abandonne la lutte.

Quand on additionna les votes, Parker avait 658 voix, Hearst 204, Cockrell 42 seulement. Il ne manquait à Parker que 9 voix pour obtenir la majorité requise des 2/3. Les représentants de l'Idaho, puis du Nevada, qui avaient voté pour Hearst déclarèrent reprendre leurs voix pour les donner à Parker : ce fut alors la débandade folle, c'était à qui des adversaires de tout à l'heure, apporterait le premier son tribut au vainqueur. Avant que le second vote fut achevé, un délégué proposa l'élection par acclamation qui, mise aux voix par le président, reçut l'adhésion unanime des membres de la convention.

Un événement dramatique était encore réservé à celle-ci. A la dernière séance, le chef de la délégation de l'Etat de New-York lut une dépêche de M. Parker dans laquelle il déclarait regarder « l'étalon d'or comme sûrement et définitivement établi ». Le silence observé par le programme sur cette importante question lui faisait un devoir, disait-il, d'informer la Convention de son opinion sur ce point, avant qu'elle se séparât : si celle-ci le désapprouvait, il déclinerait la nomination qui lui était offerte. Cette déclaration rendait inévitable le

débat public que M. Bryan avait réussi à éviter. Le débat s'ouvrit de suite sur la motion faite par un délégué de l'envoi à M. Parker d'une dépêche l'informant que le programme adopté par la Convention ne faisait pas allusion à la question monétaire parce qu'elle ne la considérait pas comme susceptible d'être soulevée pendant la campagne, et que le programme ne mentionnait que les questions devant être l'objet d'un débat entre les partis. « Dans ces conditions — concluait la dépêche — rien n'empêchait M. Parker d'accepter la nomination. » Le vote sur cette résolution allait avoir lieu lorsque parut sur l'estrade, pâle et défait, Bryan ; bien que menacé d'une pneumonie, apprenant ce qui se passait, il s'était levé pour venir livrer un dernier combat. Il tenta vainement d'empêcher l'envoi de cette dépêche, qui, en scellant l'adhésion de parti démocrate à l'étalon d'or, consacrait irrémédiablement sa défaite personnelle. La motion proposée fut adoptée à une écrasante majorité. Après le vote, Bryan se rendit enfin, et promit son appui sans réserve au candidat choisi par la Convention.

Les vieux démocrates ont salué avec joie la nomination de Parker, et applaudi à son action délibérée au sujet de l'étalon d'or. La menace de nouvelles attaques sur le régime monétaire, en cas de retour au pouvoir des démocrates, avec Bryan pour chef, pesait comme un cauchemar sur les Etats industriels et financiers de l'est et du nord. C'en est fini avec lui. Le parti démocrate peut de nouveau se mesurer dans ces Etats avec chances de succès contre les républicains. Le choix de Parker est, d'ailleurs, fort habile. L'intégrité de l'homme lui ralliera sans doute de nombreux partisans ; inconnu du grand public à la veille de la Convention, sa dépêche l'a rendu populaire. Elle témoignait d'un caractère résolu, d'un homme décidé à ne pas se laisser asservir par une coterie de politiciens. « Enfin, — écrivait le grave *Evening post* de New-York, organe démocrate, au lendemain de cet acte — enfin, nous avons trouvé un homme. »

En même temps qu'elles avaient à choisir un candidat à la présidence, les deux Conventions devaient désigner également un candidat à la vice-présidence. Les républicains ont élu M. Charles W. Fairbanks, qui représente l'Indiana au Sénat fédéral, et les démocrates M. Henry G. Davis, ancien sénateur de la Virginie occidentale.

* * *

Les programmes électoraux adoptés par les deux partis n'offrent aucune caractéristique bien particulière. Ce sont à peu près toujours les mêmes clichés, auxquels le public blasé ne prête, d'ailleurs, qu'une médiocre attention. Les républicains continuent à affirmer leur foi dans la protection, en insérant cependant un article favorable à la politique de réciprocité. Les démocrates dénoncent, suivant leur habitude, la politique protectionniste comme « un vol au profit de quelques individus, au détriment des masses » et demandent un tarif purement fiscal. Les républicains glissent rapidement sur la question des trusts, s'engageant à continuer vis-à-vis d'eux la politique suivie par l'administration existante, tandis que leurs adversaires promettent d'adopter à leur égard une attitude plus active et plus efficace. Au sujet de l'impérialisme, le programme républicain approuve pleinement les actes de M. Roosevelt, réclame une marine puissante, et, évitant de se prononcer sur l'avenir des Philippines, se borne à résumer l'œuvre accomplie dans l'archipel depuis son annexion. Les démocrates, au contraire, demandent une réduction de l'armée, en passant soigneusement sous silence la marine, se prononcent en faveur du maintien de la doctrine de Monroë dans sa pureté, et déclarent que les Etats-Unis doivent traiter les Philippins comme ils ont traité les Cubains.

Mais, les programmes importent peu. La lutte ne se livrera pas cette année sur une question de principes. Elle aura lieu entre les deux candidats : Roosevelt et Parker. Roosevelt continue à avoir pour lui une grande partie de la population dans les Etats de l'est et de l'ouest ; et tous ceux qui l'aiment, et ils sont nombreux, « pour les ennemis qu'il s'est fait », ne l'abandonneront pas. Mais il aura sans doute contre lui les brasseurs d'affaires et tous ceux que des questions d'intérêt lient au sort des trusts, et aussi les esprits conservateurs et craintifs qui le regardent comme un casse-cou, un chauvin dangereux pour le pays, et redoutent la sympathie qu'il a, dans de fréquentes occasions, témoignée aux trade-unionistes. Le juge Parker, d'allures plus calmes, plus posées, paraît à beaucoup et, en particulier, au monde des affaires, un homme plus sûr que « Teddy ». Il pourra, de ce chef, recueillir nombre de voix qui se refusaient obstinément à Bryan, et les coffres de la finance s'ouvriront peut-être pour soutenir sa candidature. Ses chances sont accrues par ce fait que la victoire des démocrates, pour si complète qu'elle soit, ne saurait effrayer le monde industriel, à qui leur arrivée au pouvoir fait toujours redouter un remaniement du tarif douanier. Les républicains ont actuellement au Sénat une majorité de 26 voix, et, par suite du renouvellement de ce corps par tiers tous les deux ans, ils sont assurés d'y conserver la majorité pendant encore quatre années. Ainsi, toute revision radicale du tarif douanier par les démocrates, arriveraient-ils à avoir la majorité à la Chambre des représen-

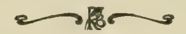
tants et à faire élire leur candidat à la présidence, serait inévitablement arrêtée au Sénat.

Ces diverses raisons rendent au parti républicain la lutte plus difficile qu'il s'y attendait. Cependant, il semble probable que les démocrates ne pourront réussir qu'à avoir une majorité à la Chambre des représentants, les élections pour celle-ci ayant lieu également cette année. Ce serait déjà une victoire appréciable, puisque, pendant les dix dernières années, ils y ont été, sans discontinuer, en minorité. Quant à triompher dans la lutte pour la présidence, l'effort nécessaire paraît trop grand pour qu'ils aient chance d'y réussir.

Le deuxième acte de la grande pièce de la campagne présidentielle est commencé. Pendant trois mois, la grande kermesse politicienne va battre son plein. Du siège central du comité de chaque parti, les pamphlets, les brochures, les images, les caricatures, vont partir chaque jour par ballots, pour être distribués par milliers aux électeurs. Les orateurs vont se répandre dans les villes et les campagnes pour haranguer le peuple-roi, et célébrer sur les tons les plus enthousiastes les louanges des deux partis. Le vote de novembre déterminera la victoire, et le 4 mars verra s'abattre à Washington une nuée de quémandeurs, qui viendront se disputer les dépouilles dues aux victorieux. Combien de rêves s'échafaudent en ce moment que réduira brutalement à néant le verdict populaire?

Quant à la politique générale des Etats-Unis, et surtout à la politique extérieure, l'élection prochaine, quel que soit son résultat, ne l'influencera que médiocrement. Que Roosevelt reste à la Maison Blanche, ou que Parker en devienne l'hôte à son tour, la politique américaine ne subira tout au plus que quelque modification dans la forme; nous autres, étrangers, nous ne nous apercevrons guère du changement.

ACHILLE VIALLATE.



CE QUE DOIT POUCHKINE AUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS?

Le 18 janvier 1835, Pouchkine lut à l'Académie impériale de Moscou un mémoire publié ensuite (1836) dans le *Contemporain* et dans lequel il exprimait l'opinion suivante : « Nous ne pensons pas qu'il y ait une corrélation quelconque entre le caractère chaotique et désordonné du mouvement littéraire actuel en France, et les troubles politiques qui ont ensanglanté ce pays. Aux époques les plus sombres de la Révolution, les lettres françaises comptèrent des œuvres où la morale était respectée et d'autres pleines de doux et tendres sentiments ; par contre, la naissance et le développement du genre de littérature monstrueuse qui règne présentement, datent des derniers temps de la bienfaisante et trop courte Restauration de la Royauté. » L'intelligence vive et lumineuse de Pouchkine n'étant pas de celles qui nient volontiers l'évidence, il y a lieu pour nous d'être quelque peu surpris quand nous voyons le poète nier l'influence des événements et des régimes politiques sur l'esprit littéraire d'une époque. M^{me} de Staël, du reste, n'a-t-elle pas trouvé en Pouchkine, précisément, un défenseur posthume de sa personne et un champion de ses idées? Et M^{me} de Staël n'a-t-elle pas écrit un ouvrage intitulé : « *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* », où elle exprime une opinion toute contraire à celle que professe ici Pouchkine? Le mémoire du grand écrivain russe n'étant, en fait, qu'une réponse assez passionnée à divers articles de M. E. Lobanov « sur l'esprit des littératures russe et française », il y a lieu de penser que l'ardeur de cette polémique a, comme il arrive souvent, amené Pouchkine à exprimer à ce moment une opinion qui n'était nullement la sienne.

Quoi qu'il en soit des idées de Pouchkine sur ce point, la critique russe s'est chargée, en jugeant le poète, d'infliger un démenti constant au génie paradoxal, plus ardent à défendre sa cause d'un jour que soucieux de rester toujours semblable à soi-même. L'impression première qui se dégage de bon nombre des articles ou livres parus en Russie sur Pouchkine, pendant les cinquante premières années qui suivirent sa mort, ce n'est point que Pouchkine reconnut pour siens tels ou tels principes littéraires, mais bien plutôt que Pouchkine fut Russe, rien que Russe et qu'il n'est point de ces écrivains dont les lettres françaises puissent se prévaloir comme d'un élève qui leur ferait honneur. Si l'on parlait de l'éducation toute classique, c'est-à-dire toute française, qu'il reçut, c'était pour ajouter qu'il ne tarda pas à faire table rase de cette éducation et qu'en devenant romantique il oublia ou rejeta tout ce qu'il devait à notre littérature. Comme romantique, on le disait livonien ou russe, et si par hasard l'on avouait qu'un rapprochement était possible entre telle de ses œuvres et les écrits de tel romantique français en particulier, l'on s'entendait généralement pour refuser au romantisme français toute influence sur le poète russe.

Oh ! sans doute, en parlant de Pouchkine, chaque critique pris à part n'avait pas d'opinions préconçues qu'on pût lui reprocher, mais la situation politique donnait à l'atmosphère littéraire une certaine teinte générale qui imprimait à toutes les opinions person-

nelles un ton uniforme. La Russie du XIX^e siècle, toute à la joie que lui donnait son triomphe sur le colosse napoléonien, répudiait tout ce dont elle avait fait gloire au XVIII^e siècle. Finis, les efforts pour étendre le territoire russe le plus près possible de l'Europe centrale et communiquer le plus largement possible avec elle! Oubliée, la distinction entre la masse inerte que constitue un peuple ignorant de tout et l'aristocratie avide de choses étrangères et parlant le français, la langue des cosmopolites d'alors! La Russie, fière d'avoir été la première en Europe à vaincre le successeur et le champion de la Révolution française, se prit à rougir d'avoir cru si longtemps à son infériorité, l'Europe cessa d'être regardée par elle comme l'éducatrice indispensable, et en face de cette Europe, elle sentit sa force, son unité et son originalité. La Sainte-Alliance fut son œuvre, Alexandre I^er son héros; Nicolas I^er qui succéda au mystique Alexandre, avait vu en 1815 Paris vaincu; il eut assez d'énergie pour tenir son peuple à l'écart du mouvement qui provoqua en Europe les Révolutions de 1830 et de 1848; il méprisa Louis-Philippe et Napoléon III. La guerre de Crimée, puis, sous Alexandre II, les encouragements d'ailleurs platoniques de Napoléon III aux Polonais, en 1863, ne nous gagnèrent pas beaucoup de sympathies dans la partie « intelligente » de la société russe et la guerre de 1870 ne fut pas pour relever notre prestige. Bref, la politique nous ayant, de 1812 à 1870, diminué aux yeux des russes éclairés, et le développement énorme de la puissance russe ayant donné à la classe élevée un juste sentiment d'orgueil, on parla moins français, ou lut moins les écrivains français, on parla russe, et peu à peu les auteurs russes non seulement ne voulurent plus être les imitateurs des écrivains étrangers, mais encore n'admirent plus qu'à regret l'existence dans la littérature, russe du XIX^e siècle d'écrivains qui eussent été autre chose que russes. Telle fut donc souvent l'opinion de la critique russe sur Pouchkine.

Mais tout a une fin, même les préjugés politiques, même les erreurs des critiques : il y a quelque temps, on eut été combattu avec force, si l'on avait affirmé que Pouchkine devait beaucoup de son talent aux auteurs français dont il avait été nourri et que, fût-on d'ailleurs le plus original des poètes, fût-on même aussi philosophe que Descartes, on ne faisait jamais complètement table rase de sa propre éducation, laquelle gardait malgré tout sur nous ses droits fort longtemps. Mais maintenant que les défiances politiques ont fait place à des rapports cordiaux, l'atmosphère littéraire se ressent, semble-t-il, de ce changement et nous pouvons revendiquer pour nous une part de Pouchkine sans risquer autre chose que des critiques de détail.

Assurément, si Pouchkine fut un des plus féconds et des plus prestigieux écrivains que compte la Russie, ce fut avant tout parce qu'il était supérieurement doué; mais, ceci réservé, l'on peut hardiment affirmer que si Pouchkine n'avait point reçu dans sa famille une éducation française très soignée qui se continua au lycée et durant toute sa vie, son talent ne se fut point pleinement développé et cet écrivain à l'âme si vraiment russe, Pouchkine, n'eut point été Pouchkine. Tous les auteurs français célèbres, les classiques, puis les romantiques, lui furent familiers, et c'est grâce à eux qu'il parvint à être du petit nombre des hommes dont la notoriété dépasse les frontières de leur pays.

Et, d'abord, l'imagination de Pouchkine s'assimila les modèles classiques de la poésie française avec lesquels depuis longtemps s'était familiarisée la littérature européenne. Zeus, Phébus, Apollon, Bacchus, Vénus, Minerve, les Grâces, les Faunes, les Satyres, les Nymphes, toute cette défroque des mythologies grecque et romaine servait à orner les premières poésies de Pouchkine. C'est dans Bitaubé qu'il avait appris à connaître Homère, ce furent les classiques du XVII^e et du XVIII^e siècles qui lui apprirent à versifier; il fut donc dans sa première jeunesse un écrivain pseudo-classique, tout comme l'avaient été, peu de temps auparavant, Fontanes ou François de Neufchâteau. Encore enfant, il aima « le génie majestueux de Corneille », qu'il célébra en vers, et Racine « chantre des femmes aimantes et des rois amoureux ». Il aima nos deux tragiques jusqu'à leur pardonner leurs défauts, lorsque, devenu romantique, il n'eut plus que du dégoût pour les derniers classiques. Lemontey ayant écrit une préface à la traduction française des œuvres de Krilov (1), Pouchkine y lit cette phrase : « Qui a poudré et fardé la Melpomène de Racine et même la muse sévère du vieux Corneille? Les courtisans de Louis XIV. » Voilà dès lors les deux grands tragiques excusés, disculpés et Pouchkine content. Lemontey parle et Pouchkine sent comme parlera et sentira parfois Victor Hugo dans la Préface de Cromwell. Mais Pouchkine aima surtout — et ceci est très français — il aima très tôt Molière. Cette prédilection de Pouchkine s'explique par une prédilection analogue chez son père qui savait Molière presque par cœur et en récitait des scènes entières avec un talent supérieur à celui d'un amateur ordinaire. Une belle éducation prédisposant Pouchkine à jouer lui-même et à imiter son modèle, l'auteur en lui suivit de près le lecteur; il improvisa

1) *Fables russes tirées du recueil de M. Kriloff, et imitées en vers français et italiens*, par divers auteurs; précédées d'une Introduction française de M. Lemontey et d'une préface italienne de M. Salfi, publiées par M. le comte Orlov. Paris 1825. 2 t. in-8. LXI, 245, 378.

donc de petites pièces en français et organisa avec sa sœur quelque chose comme un théâtre, lui-même étant auteur et acteur, sa sœur figurant le public. Nous savons notamment qu'une fois le public siffla sa pièce « l'Escamoteur », et lui-même fit en français une épigramme dans laquelle il nous apprend la cause de cette impertinence :

> Dis-moi pourquoi l'Escamoteur
> Est-il sifflé par le parterre ?
> Hélas ! c'est que le pauvre auteur
> L'escamota de Molière.

Plus tard, Pouchkine appellera Molière « un géant » et enfin, il lui empruntera sinon le type du Chevalier avare, qui a quelque chose de romantique et même de balzacien, du moins l'idée de ce type trouvée par lui dans Harpagon.

« Le grave Boileau », comme il l'appelle, lui inspirera le respect qu'il sied d'avoir pour un « législateur poète, terreur des malheureux rimailleurs ». Boileau d'ailleurs, est, à notre avis, un exemple qui doit suffire à démontrer combien nous sommes peu fondés à croire que Pouchkine ait fait, à un moment donné, table rase de sa première éducation classique. Chose étrange ! le lycéen qui dans Boileau n'avait vu qu'un infaillible « chancelier du Parnasse », conserve intactes jusqu'à la fin de sa vie les erreurs — toujours plus précieuses que les vérités — que Boileau lui a enseignées. En 1834 (*Pensées écrites en chemin*), il ignore encore que la France ait vu au moyen-âge éclore une riche floraison de poèmes, et il dit : « En France, la civilisation trouva la poésie dans l'enfance, sans aucune direction, sans aucune force... Le meilleur poète, Villon, chantait sur les places des couplets de cabaret, ce n'était qu'un poète populaire, Son successeur Marot, qui vivait en même temps que l'Arioste et le Camoens « rima des triolets, fit fleurir la ballade (*sic*). » Pouchkine, à ce moment, cite de mémoire ce passage du premier chant de l'Art Poétique ; mais s'il fond ici deux vers en un seul, il ne nous en fait pas moins comprendre qu'il s'en tient sur ce chapitre à l'opinion de Boileau : comme Boileau, il ignore tout ce qui a précédé Villon. Il continue du reste dans le même ton :

« La prose avait alors la prépondérance : le sceptique Montaigne, le cynique Rabelais étaient contemporains du Tasse... Des hommes de talent, frappés alors de la nullité de la poésie française, pensèrent que cela provenait de la pauvreté de la langue et voulurent refaire cette langue à l'image de la grecque, ce qui nous rappelle l'école de nos vieux slavons. Mais l'effort de Ronsard, de Jodelle et de Dubellay (*sic*) resta vain ; la langue reprit son chemin. Enfin Malherbe vint... » Cette dernière phrase qui se trouve en russe et en français dans le texte nous dispense encore une fois de chercher ailleurs que dans l'Art poétique, la source où Pouchkine a puisé ses idées sur la Renaissance française.

La Fontaine séduira Pouchkine, lui aussi, à tel point que le jeune poète russe, nouveau Krilov, écrira des fables et s'adressera en vers au fabuliste français sur un ton de familiarité qui prouve combien il se sent à l'aise avec « le bonhomme » :

> Et toi, poète aimable,
> Dont la poésie au charme enchanteur
> Sait en ses liens captiver notre cœur...
> J'aime doux paresseux ta tranquille paresse ;
> Vrai sage d'enfantine et naïve simplesse,
> Bon Lafontaine, cher Jeannot. »

Cette affection, un peu naïve et simplette elle-même, pour le fabuliste, deviendra plus raisonnée par la suite, mais elle ne faiblira guère. Pouchkine veut-il louer un écrivain, il dit : « Il y a dans Bogdanovitch des vers et des pages entières dignes de Lafontaine. » En 1824, dans un article « sur les causes qui ont retardé la marche de notre littérature », Pouchkine écrit : « Krilov surpasse tous les fabulistes, à l'exception peut être de Lafontaine. » L'intention de Pouchkine était probablement de mettre Krilov plus haut que tous les fabulistes ; le souvenir de Lafontaine l'a arrêté et finalement un peu d'orgueil national lui a fait écrire « peut-être ». L'année suivante, à propos de la préface de Lemontey aux fables de Krilov, il est plus explicite : « Un Français n'osera jamais placer Krilov plus haut que Lafontaine ; mais il me semble que nous devons préférer Krilov. Tous deux resteront à jamais les préférés de leurs compatriotes : la bonhomie est le propre du français, le russe a l'art de s'exprimer dans une langue pittoresque. Lafontaine et Krilov sont les représentants des deux peuples. » Si Pouchkine n'ose reprocher à Lemontey de n'avoir pas placé Krilov plus haut que Lafontaine, oserons-nous reprocher à Pouchkine de n'avoir pas placé Lafontaine plus haut que Krilov ? Pour le faire, il faudrait vraiment ignorer l'histoire des fluctuations de la critique relativement à Lafontaine. Le génie de Lafontaine, en effet, n'était pas au début du siècle passé aussi incontesté qu'à notre époque ; de Rousseau à Lamartine, Lafontaine trouva des censeurs malveillants en France ; il en trouva à plus forte raison à l'étranger : Lessing et Grimm, chacun à son point de vue, le critiquèrent, et eurent leurs imitateurs qui exagérèrent leurs critiques. Krilov, à une époque où tout était passion, fut merveilleux de bon sens et de goût et il fut presque seul à comprendre et à admirer Lafontaine. Si donc Pouchkine sympathisa avec le délicieux nonchalant, le penseur et le bonhomme qu'était Lafontaine, il faut l'en louer fort : son jugement sur Lafontaine est de ceux qui mettent fin à de vaines querelles de préséances et à des classements sans intérêt. Peu nous importe de savoir qui, de Krilov ou de Lafontaine,

reçoit le prix ou l'accessit : l'essentiel est que Pouchkine ait reconnu en Lafontaine l'écrivain classique le plus français de tempérament, c'est-à-dire qu'il l'ait compris.

Mais l'écrivain classique dont le nom revient le plus souvent sous la plume de Pouchkine, c'est encore Voltaire,

« Fils de Momus et de Minerve,
Barbon gouailleur de Ferney,
De tous les poètes le premier ;
Vieux polisson de lettres aux cheveux grisonnants,
Rival d'Euripide,
Tendre amis d'Eros,
Arrière neveu de l'Arioste et du Tasse,
Il est tout, toujours grand,
Vieillard unique ! »

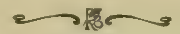
De bonne heure, Pouchkine lut la *Henriade* et, de bonne heure, il eut l'idée d'un poème en six chants, non point toutefois d'un poème héroïque, comme on aurait pu s'y attendre, mais d'un poème burlesque. Ce poème avait pour sujet la guerre intestine qui divisa les nains et les naines de la cour de Dagobert : le héros principal était Toly, nain de Dagobert ; de là le nom de Tolyade donné au poème. Ce plaisant essai poétique en français commence ainsi :

« Je chante ce combat que Toly remporta,
Où maint guerrier périt, où Paul se signala,
Nicolas Maturin et la belle Nitouche
Dont la main fut le prix d'une horrible escarmouche. »

Ici, bien évidemment, se mêlent des réminiscences de la *Henriade* et du *Lutrin*. En 1836, la publication de la correspondance inédite de Voltaire avec le président de Brosses fera l'objet d'un article de Pouchkine dans le *Contemporain*. Cette correspondance atteste la petitesse d'esprit de Voltaire, lorsque, du domaine des idées, il passe sans transition dans celui des affaires. Pouchkine, devenu romantique, n'en profite cependant pas pour lapider son ancienne idole : « Que conclure de là ? Que le génie a ses faiblesses qui consolent la médiocrité, mais attristent les cœurs nobles en leur rappelant l'imperfection de l'homme ; que l'endroit où il faut aller chercher un écrivain pour le juger, c'est son cabinet de travail et que l'indépendance et le respect de soi-même peuvent seuls nous élever au-dessus des petitesses de la vie et des tempêtes du sort. » L'année suivante encore, nouvel article sur Voltaire au sujet du personnage sinon très romantique du moins très romanesque du Masque de fer : à la veille de la mort tragique de Pouchkine, Voltaire n'est donc pas encore pour lui un oublié.

Cette longue énumération d'écrivains classiques une fois faite — il serait possible de l'allonger encore — il importe de voir maintenant quelle a été l'influence de ces écrivains sur la moralité et le talent du jeune poète. Sur ce point, les biographes de Pouchkine ont généralement l'habitude de broder : ils parlent de l'influence démoralisatrice des écrivains français sur l'enfant du genre qu'était Pouchkine et ils incriminent habituellement Grécourt et Parny. Or, nous n'avons présentement aucune donnée qui nous permette de penser que Pouchkine eût lu ces deux auteurs, lorsqu'il vivait encore chez son père, comme on veut bien le supposer : en pareille matière, il ne faut rien supposer, il faut prouver. Il les connut plus tard et les goûta quelque temps, mais peut être beaucoup moins que ne le firent bien des jeunes gens de sa génération. N'a-t-il pas, en effet, affirmé son mépris pour toute la minuscule littérature de salon qui encombrait les bibliothèques d'alors, gâtait les salons et empêchait le public de pouvoir apprécier les vrais grands écrivains : « Les auteurs qui ont illustré les lettres françaises, dit-il, n'ont pas un successeur en Russie : la nullité est générale ; ce qu'il y a de plus bas dans la littérature française, « envahit tout » et les écrivaillons sans talent se multiplient et croissent comme les champignons au pied des chênes : Dorat, Marmontel, Guimard, M^me de Genlis et d'autres moins bons ont conquis les lettres russes. » Il semble donc bien qu'on ait fait trop d'honneur à ces petits écrivains en leur attribuant une influence si marquante sur le caractère de Pouchkine. Quant à ce qu'il faut penser des « auteurs qui ont illustré les lettres françaises » et qu'il a bien connus, compris et goûtés, il est de toute évidence que ni Molière, ni Lafontaine, ni la *Henriade* n'ont pu avoir d'action démoralisatrice sur le jeune poète et que ces auteurs ont eu sur lui, néanmoins, une influence capitale pour le développement de son intelligence et la tournure de son caractère ; s'il en eut été autrement, pourquoi donc ses camarades de lycée l'auraient-ils appelé « le Français » ?

(*A suivre*). A. Mansuy.



LA VIE LITTÉRAIRE

La Vertu du sol, par Marcel Mielvaque

Marcel Mielvaque : *L'Ame de la Race*, roman (Chamuel, éditeur). — *Le Piège*, roman (Juven, éditeur). — *La Vertu du Sol*, roman (Plon, éditeur).

On peut tout admettre, et il est permis de décider que le roman est un genre littéraire qui réunit les avantages des autres genres littéraires, mais n'offre aucun de leurs inconvénients, qu'il est extrêmement propre à l'expression de tous les sentiments et de toutes les pensées, qu'évoluant sans cesse et se renouvelant sans fin, il est appelé à devenir la forme principale de notre littérature. Tel n'est point mon avis.

Cependant si chaque livre est roman ou convié à

l'être tôt ou tard, retenons que le roman est avant tout et devrait bien rester après tout un récit... romanesque, dont l'observation de la réalité et la vérité des faits ne sont pas plus absentes qu'elles n'y sont inutiles, mais où l'imagination conserve encore sa part, qui est grande.

Je vois néanmoins un jeune écrivain habile à réfléchir sur la vie sociale des pays qui l'environnent, curieux de déterminer les traditions et les lois qui déterminent cette vie des hommes et des groupements sociaux. Dix ou quinze ans, il prolonge ses études et ses réflexions. Quand il les expose et lorsqu'il exprime les idées que la considération des faits lui suggère, on s'aperçoit que ses études furent véritablement approfondies et que ses réflexions furent certainement profondes. Il s'est constitué lui aussi pour son usage personnel et probablement pour le bienfait universel un système de la société. Il est trop généreux pour ne pas nous convier à tirer profit de ses patientes découvertes... Et il écrit des romans! Des romans? Est-ce possible?

Il écrit des romans, et délibérément il écarte du roman tout ce qui donne au roman, je ne dis pas son prix et son charme, mais son caractère. Il déclare, comme on professe une foi : « Nous ne voulons point faire briller notre style, ni témoigner d'une imagination romanesque. Nous nous sommes seulement proposé une démonstration. Et plût à Dieu qu'elle pût se réduire à la sécheresse géométrique. Porte tout ton effort à éviter l'art des littératures et à réduire la proposition aux formules d'un théorème. Il importe seulement que l'on comprenne et que l'on profite. »

Il s'est proposé ce sévère dessein. Il persiste à l'exécuter. Et lorsqu'il écrit son deuxième livre, qui est un deuxième roman, il signifie sans ambages à son lecteur :

« Je te veux avertir, premièrement, de te détourner si tu cherches ici les grâces et les beautés des lettres. Tu ne les trouveras pas. Je suis ignorant des artifices admirables du langage. Comment les saurais-je? Je ne suis qu'un paysan cultivateur... »

Mais alors, puisqu'il est à ce point l'ennemi des qualités particulières aux romans, pourquoi donc est-ce seulement des romans qu'il écrit? Ne cède-t-il pas à l'entraînement prodigieux des générations littéraires où tant de romans furent publiés qui n'étaient point des romans, à la vérité, mais confondaient dans le développement d'une intrigue romanesque la matière de toutes sortes de livres!

Lui-même, Marcel Mielvaque, a un but important lorsqu'il écrit. Il veut exercer une influence sur les institutions :

« L'été, c'est le temps d'agir. L'hiver, c'est la saison de réfléchir pendant de longues heures inoccupées. Une foule de questions nous préoccupent, nous aussi. Le train universel du monde ne nous est pas indifférent. Une nouvelle invention change notre fortune, nos habitudes et nos mœurs. Les lois sociales troublent notre économie et nous suivons avec attention les discussions des Parlements et les idées des écrivains.

« D'elles dépendent les institutions futures. Nous nous inquiétons, ami lecteur, de ce que seront ces institutions, et l'éducation des fils qui doivent continuer notre œuvre, de la fille étrangère qui viendra dans notre maison pour la gouverner selon l'honneur traditionnel. Après y avoir longuement réfléchi, l'envie nous prend à nous aussi d'écrire notre pensée pour la communiquer à ceux que les mêmes soucis agitent. C'est ainsi que j'osai écrire ce livre.

« ... J'ai écrit dans un but pratique. »

L'ambition est belle; mais est-ce surtout par le roman qu'on la peut réaliser?

Du moins, les idées de Marcel Mielvaque sont extrêmement précises. Elles s'affirment dans leur énergie et leur netteté à travers ses trois romans : *l'Ame de la Race*; *le Piège*; *la Vertu du Sol.*

Il veut d'abord exposer l'histoire d'un déclassé souffrant par le fait de l'instruction et montrer la condition misérable à laquelle cette instruction le condamne. Et je vous assure que cet investigateur des réalités sociales ne dissimule rien de ses découvertes.

Avant que Maurice Barrès n'analyse avec pénétration la situation des *déracinés*, Marcel Mielvaque étudie celle des *déracés*. Arraché par l'instruction à son village natal, le *déracé* n'a plus de naturelles assises. Je cite les jugements sévères de Marcel Mielvaque :

« En effet, le milieu où il devait vivre par son origine ne lui convenait plus; et celui pour lequel il avait été dressé lui était fermé par la force des choses. C'est pourquoi il souffrait beaucoup, ayant des désirs et des goûts qu'il ne pouvait satisfaire.

« L'instruction et les livres en sont la cause. Les livres sont un poison dangereux et subtil. Ils font notre malheur. Ils ornent notre esprit et développent outre mesure notre intelligence. Cela est mauvais.

« L'intelligence se développant altère la bonne simplicité de notre nature. Il ne faut point comprendre trop de choses, ni soumettre l'univers à notre critique. Par là nous détruisons les instincts, les préjugés et toute la partie obscure de nous-mêmes à l'aide de quoi nous nous dirigeons.

« Ces instincts et ces préjugés sont ceux du milieu où nous sommes nés. C'est la qu'ils se satisfont. Ils dirigent nos désirs. Et quand nous les conservons intacts nous restons en harmonie avec le monde qui est autour de nous et nous ne désirons

rien que nous ne puissions satisfaire. C'est pourquoi nous sommes heureux.

« Si nous la détruisons, nous n'avons plus aucune règle fixe. Nous sommes comme suspendus dans le vide, ballottés au vent de tous les désirs. Nous n'atteignons rien de ce que nous voulons et nous sommes malheureux. »

La conclusion de tout ceci : c'est qu'il faut conserver *L'Ame de la race* naturelle, faite des instincts héréditaires, et qui est pour ainsi dire, dans les molécules de notre chair et dans les globules de notre sang; ne pas la laisser dominer par l'autre, artificielle, faite des principes généraux et absolus, non point propre à une race, mais convenant à tous, c'est-à-dire contraire à chacun.

Ayant démontré ces vérités utiles, Marcel Mielvaque écrit le deuxième chapitre de son essai sur la vie sociale de notre temps, et c'est un deuxième roman : *Le Piège*. Vous avez bien vu la marque caractéristique de cet écrivain. Il a des idées, il les justifie par ses observations, si ce ne sont pas ses observations qui lui ont peu à peu suggéré ses idées. Il a confiance en ses idées. Il sait qu'elles sont justes et qu'il est avantageux pour la conduite de la vie d'avoir des idées justes. Il veut tout de suite en partager le bénéfice avec son prochain. Et il écrit un roman. Il écrit deux romans. Il écrit trois romans. Il écrira d'autres romans encore, ce sociologue, les romans naissent d'une sociologie, comme ils pourraient naître d'une philosophie. Ils ne sont pas le produit d'une imagination en mouvement.

Aussi bien, quand vous connaissez l'esprit à la fois curieux et généralisateur — il a pourtant l'horreur des généralisations — de Marcel Mielvaque, vous ne demandez pas : quelle histoire va-t-il nous conter? Mais de quelle idée sociale va-t-il rechercher les sources, les applications et les conséquences?

« J'ai voulu examiner la manière dont se fait aujourd'hui le mariage », déclare l'auteur du *Piège*. On discernera tous les intérêts vulgaires des familles, intérêts dont les jeunes gens destinés à être fiancés, puis époux, deviendront, suivant leurs chances, tout simplement, les bénéficiaires ou les victimes. On met ces jeunes gens en présence l'un de l'autre, et l'on compte que le Désir, adroit oiseleur, les pourra prendre à son piège. En effet, bientôt, « le Désir, subtil enchanteur, met en eux la piété et la religion mystique des amants ». Cela dure un temps très court; et il y a en France un nouveau ménage de petits bourgeois qui ressemble à tous les autres ménages de petits bourgeois.

O poésie familière de ce sujet! Mais la poésie ne suffit point à cet historien, à ce théoricien social, à Marcel Mielvaque. Et dans les péripéties d'un mariage de chef-lieu de canton roulent des idées sans nombre. Elles sont claires, elles sont ordonnées méthodiquement, elles complètent on ne peut mieux celles exposées d'abord — chaque chose a son temps, chaque idée son roman — dans *L'Ame de la race*. L'enquête sociologique de Marcel Mielvaque sur la vie intime des villages français est menée avec un soin expérimenté, avec les scrupules d'un savant pondéré.

Nous saurons quelles sont les conséquences exactes de la Révolution française sur la moralité bourgeoise. Les bourgeois sont enclins depuis ces temps mémorables à réclamer constamment la protection de l'Etat, « le dieu sauveur à qui l'on a recours en toute difficulté ». Ou bien, « l'argent reste le seul titre de noblesse dans une société qui a détruit toutes les distinctions sociales ».

Nous saurons quelles sont les conséquences exactes de l'instruction moderne sur les affections familiales. Et comme il est certain que Marcel Mielvaque est moins préoccupé de nous raconter de belles histoires que de nous convaincre! Il a examiné dans *L'Ame de la race* les effets de l'instruction sur un jeune homme lancé par elle en un milieu complètement nouveau, où rien ne l'attache solidement. Il examinera dans *Le Piège* les effets de l'instruction sur une jeune fille qui ne pourra point se séparer du milieu familial, mais qui lui deviendra étrangère. Et pourquoi? Parce que « ces messieurs — les professeurs de lycées — sont les commis-marchands de la science moderne. Ils la répandent et ils louent ses bienfaits. Ils s'attachent à détruire avec zèle la concurrente d'en face, la famille, qui, avant eux, régnait seule et formait par les traditions la personnalité de l'enfant. Ces messieurs effacent avec soin cette première empreinte et regrettent de ne pouvoir détruire même les tendances héréditaires, afin d'édifier une bâtisse droite, pareille chez tous, et construite selon les principes rationnels ».

« Et deuxièmement... » ajoute avec sa gravité habituelle Marcel Mielvaque qui n'a jamais fini de démontrer...

Comment se dissocient, et comment se constituent les familles, nous le savons par *l'Ame de la Race*, par *Le Piège* sans qu'il soit possible d'en ignorer encore quoi que ce soit. Marcel Mielvaque, romancier consciencieusement didactique, nous a tout appris. Il élargit maintenant ses études sociales. Troisième roman. Troisième chapitre de l'enquête sociologique à laquelle il consacre infatigablement son opiniâtre perspicacité. Il étudie dans *La Vertu du Sol* la commune, « l'unité sociale la plus simple et comme la cellule de ce grand organisme complexe qu'est la nation. » Les titres des livres de Marcel Mielvaque sont des programmes, ainsi que ses préfaces et que ses livres eux-mêmes. C'est bien « la vertu du sol » que nous allons connaître. Les êtres

qui agissent dans *la Vertu du Sol* sont de ceux à qui la fortune ne permet pas de loisirs et qui donc n'ont pas de fantaisies. Leurs actions et leurs pensées sont étroitement dictées par les exigences matérielles de leur condition. Romancier que vous êtes, vous avez patiemment recherché et presque inventorié les nécessités économiques qui les font esclaves et déterminent leur conduite !!

Narrateur scientifique, vous définissez par avance vos héros, afin que nul lecteur ne s'en aille les interpréter au gré de son imagination : « Ce sont des hommes qui tirent toutes leurs ressources de la terre. C'est la terre qui, par sa générosité ou sa parcimonie, change leur fortune, l'accroît ou la restreint et par là, modifie leurs âmes mêmes. Sous la plupart d'entre eux vous retrouverez le sol, agent principal du drame, invisible et toujours présent. Et, en face du sol, des éléments de richesse nouveaux qui lui sont étrangers et ennemis et qui rendent l'homme indépendant de la terre en diminuant la puissance exclusive de la nourricière. Ce sont l'argent sous sa forme moderne et le commerce lointain, des inventions nouvelles aussi — causes de bien-être, causes de misère ? — causes certaines des drames présents, des luttes mortelles où s'effondrent des existences jadis heureuses, prospères, honorées, des existences qui s'écoulaient tranquilles, confiantes dans les antiques ressources du passé... » Voilà votre conte, ô conteur !

Bien entendu, nous cheminerons toujours parmi des idées. On ne nous laissera oublier aucun moment quelle force est l'union de la famille. Et Marcel Mielvaque parlera avec révérence de « cette haute loi, méconnue par notre société moderne, que les individus sont puissants lorsque le groupe naturel dont ils font parti est puissant. » On discutera de l'émigration vers les villes ; oui, on discutera beaucoup de l'émigration vers les villes. « Emigrer ! cela te semble facile à toi qui, vivant dans des bureaux avec des livres, as devant les yeux des statistiques et non des hommes. Tu répartis les unités au mieux des intérêts du moment. Mais ces unités, dans la réalité, ce sont des êtres vivants, grands ou petits, bruns ou blonds, d'un tempérament sanguin ou lymphatique selon les races et les climats. Ils sont adaptés à un sol, formés par lui et pour lui. La transplantation est malaisée. Ne viens-tu pas de voir Joanny ? (Joanny, je savais bien qu'il devait servir pour une démonstration !) Il est façonné par la terre, non pas une terre quelconque, mais cette terre où nous sommes, cette terre à petite propriété, terre de collines ensoleillées et caillouteuses qui, par la volonté de la nature, impose certaines cultures. Il y a déjà là un destin inéluctable, la force de la nécessité et des éléments où la raison n'a aucune prise !... »

Puisque Marcel Mielvaque est ainsi volontairement un romancier d'idées et d'idées sociales, on pourrait croire qu'il est le défenseur d'idées caduques et que le *progrès* est son ennemi personnel. Sans doute, il ne cache rien des troubles pernicieux que le Progrès inflige à l'existence des humbles familles et des modestes villages. Il ne cache pas non plus que cette existence est petite et chétive. Rassurez-vous, Marcel Mielvaque est un romancier impartial ! Il est un romancier qui a l'impartialité d'un savant !

Mais il est un romancier. Je passe L'*Ame de la Race*, roman de début, qui a un peu trop l'air d'un théorème en action et quelquefois en mauvaises actions. Et cependant, ce type de Denis Martin le *déracé*, le déclassé, vit d'une vie originale et forte. Mais *Le Piège* et *La Vertu du Sol* sont deux livres où s'épanouissent beaucoup de qualités du vrai romancier. On voit dans ces livres les êtres les plus ordinaires. Marcel Mielvaque nous avertit en ses préfaces que ce sont justement ces êtres et non pas d'autres que l'on verra.

« Je n'ai pas le mérite d'une invention extraordinaire. Je ne réussirais pas à distraire par les arrangements de mon imagination. Je ne l'essaie pas et me tiens aux propos communs. Tu verras bien aussi que mes héros ne sont point remarquables. Tu les as connus. Ils sont autour de toi et j'ai mis dans leur bouche le langage plat des conversations quotidiennes. » (*Le Piège*).

« Mon but a été de peindre la vie d'une commune française sous ses divers aspects : politique, religieux, sentimental, moral. J'ai pris une commune qui n'a rien de particulier ni d'exceptionnel et les personnages que je mets en scène sont quelconques aussi. Les événements qui leur arrivent peuvent arriver à tous. Leurs sentiments sont ordinaires et ils sont semblables à tous les personnages de même catégorie que l'on peut observer dans l'humanité française. » (*La Vertu du Sol.*)

C'est vrai, mais tout le réalisme n'est constitué que de héros ordinaires et d'aventures qui ne sont pas extraordinaires. Il faut donc dire que Marcel Mielvaque est le romancier réaliste le plus minutieux qui soit. Tous les moindres mouvements de ses moindres personnages sont pris sur le fait. C'est de la réalité méticuleusement transposée, avec l'art le plus sûr et la plus patiente habileté. Voyez dans *Le Piège* ou dans *La Vertu du Sol* vivre ces « personnages ordinaires », dont nous parle avec tant de réserve Marcel Mielvaque. Ils sont ordinaires, en effet, mais comme ils vivent ! Vous les connaissez effectivement mais avec quel plaisir vous les reconnaissez ! Bourgeoises enrichies, vieilles filles coquettes ou acariâtres, religieuses policières et dominatrices, médecins philosophes, jeunes filles « élevées à la ville »,

propriétaires qu'affole la ruine, aubergistes politiciens, banquiers de chefs-lieux de canton adroits à attirer l'argent, petits bonshommes de finances que leurs compatriotes subissent avec une respectueuse terreur, et jusqu'à cette femme incomprise, cette M^me Clavert dont on peut rapprocher le nom du nom de M^me Bovary : personnages de roman, je vous le dis! Et Marcel Mielvaque sait décrire autant qu'il excelle à analyser les caractères. Et il est sensible à la poésie des choses comme à leur réalité...

Néanmoins les idées encombrent ses livres qu'ils enrichissent. Elles arrêtent parfois la marche des personnages qu'elles doivent guider. Et peut-être que l'anecdote, si fertile en émotions qu'elle puisse être, est moins émouvante que toutes les idées agrégées autour d'elle. On se passionne moins pour l'élection du maire de Beauval que pour le destin de tous les villages français que le Progrès menace avant de les vivifier.

Marcel Mielvacque est un sociologue trop sérieux, et solide et profond, pour que l'appareil romanesque où il jette ses idées ne paraisse pas fragile, léger et superficiel. Il serait romancier excellent, s'il avait moins d'idées. Il serait sociologue plus persuasif, s'il ne dispersait pas ses idées dans le roman. Il a suivi l'exemple de ses contemporains pour qui le roman sert à tout et suffit à tout. Le jour où il concentrera dans un essai ses doctrines si fortes, il obtiendra en autorité ce que ses romans ne lui ont pas fourni en gloire, et cet esprit sincère, vigoureux et clairvoyant, ne sera plus méconnu parce qu'il ne donnera plus à personne de prétextes à le méconnaître. Il s'est systématiquement jeté dans la confusion contemporaine, il ne tient qu'à lui d'en sortir.

J.-ERNEST-CHARLES.

PLAIDOYER POUR LA VRAIE FILIATION DES GÉNIES FRANÇAIS

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle :
Depuis qu'elle n'est plus, quinze jours sont passés...

C'est de la grande semaine qu'il s'agit, de la grande semaine d'un sport très spécial : les concours du Conservatoire et, parallèlement, les concours de Rome.

Ah! que de sourires appris et d'émotions vraies! Que d'angoisse et de fard, que de mécomptes et de frous-frous! Ah! Mesdames ou Mesdemoiselles, que vous fûtes charmantes et naturelles à la minute où vous y pensiez le moins! En ce décor ultra-classique, où trône l'ombre olympienne du grand Gluck, vous êtes les jeunes prêtresses d'un dieu farouche que nous appelons l'Art. Et si j'étais le vieil ami de cette M^lle Marie Fel qui fut cantatrice et qu'immortalise un portrait, je prendrais vite mon plus suave crayon pour pasteliser votre maquillage et saisir vos âmes et les remporter tout entières... Fugitive galerie de visages trop frais où, mystérieusement, une princesse bonne fille remplace une gamine furie, où la créole voluptueuse voisine avec une marquise dépoudrée! Pour ne cueillir qu'un exemple parmi tant de roses, La Tour n'a point connu ni deviné cette blonde *Manon* pensive qui fut jugée digne d'un premier prix : comme son image éternisée serait douce auprès de la mutine Camargo, de la sensuelle Dangeville ou de la savante Favart; et cette lauréate au profil de madone emprisonnerait au Musée de Saint-Quentin tous les Sébrans de l'avenir! Mais je n'ai pas encore le génie de La Tour ni le talent d'Helleu...

Aussi bien la beauté même et le *bel canto* n'absorbent plus toute ma pensée : de moins galants problèmes la réclament. Dirai-je la supériorité du Conservatoire sur l'Ecole des Beaux-Arts? Elle éclate. Elle atteste, une fois de plus, la prédominance de l'art musical englobant désormais la peinture et la poésie, la souveraineté de la musique qui devient « la dernière religion des hommes ».

Cet hiver, à la fin d'une étude (1) inspirée par les suggestives séances du Quatuor Parent, s'imposait le rapprochement des modernistes et des classiques, des jeunes et des maîtres, des Debussystes et des Beethovéniens, réconciliés musicalement dans l'unité du grand art; ici, mêmes symptômes dans l'enseignement transformé : les morceaux de concours suffisent à nous avertir, nouvelle preuve incontestée de notre éducation musicale! Et l'évolution ne combat plus la tradition : c'est une phase inattendue; loin de cette abominable musique (?) franco-italienne, aux vocalises décadentes, aux traits surannés, jetée en pâture dernière aux derniers orgues de Barbarie, les instruments comme les voix se souviennent des anciens qui furent les jeunes (les classes de violon seules retardent). Plus de virtuoses ridés, mais Haendel, mais Mozart, mais Gluck, et le vieux Paër, et le dieu Beethoven dont le *Perfido* pathétique n'a point trompé l'espoir vocal d'une belle artiste; la séance *d'opéra-comique* s'est montrée non moins novatrice avec quatre ouvrages introduits au lendemain des dix ans réglementaires : *Le Roi d'Ys*, *Esclarmonde*, *Cavalleria Rusticana*, *l'Attaque du Moulin*... Plus de *Toréador* ni de *Val d'Andorre*! Plus d'Halévy ni d'Adolphe Adam! Ne dit-on pas mainte-

(1) Cf. notre *Rivalité de Berlioz et de Mozart en 1904*, dans la *Revue Bleue* du 9 avril 1904.

nant « vieux comme Hérold »? C'est fort grave! Le « genre éminemment national » disparaît du concours comme du théâtre auxquels il donna son nom : l'année dernière, mieux partagée, la marquise dépoudrée de 1904 triomphait déjà sous la blanche tunique de *l'Orphée* de Gluck! Et, pour être tout à fait logique, le concours d'opéra-comique ne devrait-il point couramment admettre, auprès des novateurs, le vieux maître immortel avec ses chefs-d'œuvre, *Orphée*, *Iphigénie en Tauride*, *Alceste* (en attendant *Armide* et l'autre *Iphigénie*), gages de ce « répertoire » éloquemment réclamé par notre collaborateur des Théâtres et spirituellement promis par un directeur-artiste?

Assurément. — Mais Gluck, le compositeur germanique et le tragique grec, n'est-ce pas à la fois l'influence étrangère et l'art académique, n'est-ce pas d'emblée cette tyrannie d'*ailleurs* et d'*autrefois* dont les amoureux d'art français (1) voudraient enfin libérer notre cœur et notre sol?

Terrible objection qui nous assaille au milieu des émois du Conservatoire! Abordons sans lâcheté ce nouveau sphynx imprévu parmi tant de sirènes...

* * *

L'une récente et fort commentée, l'autre différée mais prochaine, deux expositions (2) d'art national nous ont rappelé fatalement les hautes questions qui provoquent toujours des colères ou des surprises plus ou moins préméditées : Y a-t-il un art français ? Et, si oui, qu'est-ce donc que l'art français ?

Notre art? Nos maîtres en ont douté! C'est en opposant l'exceptionnelle et plastique magie d'un Théophile Gautier à toutes les rengaines bourgeoises de tous les Horace Vernet que Baudelaire, critique d'art, semblait douter que la France fût née artiste ou poète; dans son *Journal* intime, l'austère Vigny regardait comme une effrayante chose « la facilité avec laquelle les Français affectent la conviction qu'ils n'ont pas, le caractère du voisin jusque dans leurs œuvres les plus élevées. Rien ne montre mieux l'absence de foi et de caractère même... » Et le suave Renan prononçait, dès 1862, cette parole mémorable : « *La France a toujours eu le tort de détruire quand elle a voulu bâtir...* » Les démolitions successives attristaient son docte sourire : « Trois ou quatre fois, au moins », disait-il, « la France a changé de face et, chaque fois, elle s'est crue obligée de faire table rase du passé... L'Italie ancienne, même au temps de Raphaël, n'effaça jamais un Giotto. Ses vieilles écoles lui furent toujours chères... » C'est pour notre moyen âge qu'il parlait; mais, aujourd'hui, n'est-ce pas en faveur des plus français de nos maîtres qu'il est temps d'élever la voix? Le regret seulement se déplace : à leur tour, en effet, nos plus purs classiques sont menacés.

Deux doctrines rivales se contredisent, comme à l'ordinaire, sur l'art français, selon que la Renaissance est définie bienfait ou calamité : les Italianisants l'exaltent; les Gothiques la maudissent. La Renaissance! Elle a tout sauvé, — tout perdu! Tournoi renouvelé du romantisme, et qui défraye une agressive jeune revue, l'*Occident*! Dans les *templa serena* de l'art même, les cosmopolites en viennent aux mains avec les nationalistes; l'art a sa politique : une doctrine ultramontaine se dresse en face d'une théorie gallicane; double point de vue, correspondant aux deux grands états d'âme qui se partageront sans fin l'Esthétique : ici, l'autorité, qui relit les lois éternelles du Beau dans le code lapidaire de la Grèce et de Rome; là, plus près de nous, la liberté, préoccupée des contingences de la race et du temps, corrigeant ou complétant la tradition par l'évolution, préférant à l'absolu la modernité : c'est, en dernière analyse, l'esthétique des Goncourt aux prises avec l'esthétique de Platon. La critique française et, qui plus est, l'art français ont oscillé toujours entre elles.

Les uns, les doctrinaires, voient dans la Renaissance italienne un renouveau très adorable : à leurs yeux, le mot *étranger* n'a pas de sens; ils sont cosmopolites et païens par amour du Beau; ils embrassent la forme par amour du grec. Sans doute, leur christianisme ne traiterait plus, avec tous nos classiques, de La Bruyère à Rousseau lui-même, nos cathédrales moyen-âgeuses de « colifichets de la barbarie gothique »; il n'approuverait plus les destructions séculaires de ces témoins « irréguliers » d'un passé; de même, ils sont moins durs pour Watteau que David; mais leur orthodoxie préfère en secret le goût des anciens à l'ogive... Ce sont des Athéniens.

Les autres, les libéraux, vont à l'extrême, à la française, en protestant désormais contre toute influence méridionale, après avoir subi sans peur et trop longtemps le souffle du Nord ou le vent d'Est, qu'il se nomme Shakespeare, Wagner, Ibsen ou Tolstoï... En dehors de toute formule académique étrangère et de toute contagion latine, ils voudraient retrouver les frontières de l'âme nationale et la pure filiation des génies français. Fort bien! Mais comment procéder? Par élimination. Profonds ou légers, les Celtes ou les Gaulois sont bien loins : leur art nous échappe; le *roman*, par son plein-cintre, est fils

(1) Cf. *De Fragonard à Renoir* (*une leçon de nationalisme pictural*), par CAMILLE MAUCLAIR, dans la *Revue Bleue* du 9 juillet 1904.

(2) L'Exposition des *Primitifs français*, close le 17 juillet 1904, et l'Exposition de la *Peinture française au* XVIII^e^ *siècle* (Watteau, Boucher, Fragonard, Chardin, La Tour et Perronneau), promise pour le mois de janvier 1905.

de Byzance et petit-fils de Rome ; la Renaissance prétendue fut un poison ; la réaction davidienne a figé la nature et singé l'antique... Alors, où découvrir des lueurs d'art français? Que reste-t-il du trésor des siècles ? Il y a le *gothique*, puisqu'il est avéré que l'Ile-de France fut son berceau ; le gothique et nos *Primitifs*, en dépit de toutes les influences avouées par leur dévotion naïve : et le Maître de Moulins, ou le Maître de 1488, ou le Peintre des Bourbons, quelque nom que vous lui donniez, et malgré le castel français qui surmonte ses verdures, n'est-il pas un doux Italianisant? Il y a Bernard Palissy, « l'inventeur des rustiques figulines », en pleine Renaissance, et cette idéale bonhomie qui charmait Sainte-Beuve : les frères Le Nain la sauvent du naufrage, au siècle suivant. Il y a le XVIII^e siècle parisien, qui se venge, avec Louis XV, du faste espagnol de Louis XIV et des hypocrisies du grand siècle ; il y a le XIX^e enfin, le XIX^e entier, son continuateur, s'élevant trois ou quatre fois, sans remords, contre l'Ecole dégénérée, épanouissant le romantisme qui fut la revanche du Nord contre le Midi, du moderne contre l'antique et de l'ogive contre les trois ordres; exaltant le réalisme, hypertrophie du penchant français pour la vérité, qui fut peut-être, comme la nature, le contraire de l'art, mais qui permit son rajeunissement ; inaugurant, puis consacrant l'impressionnisme, qui n'avait point manqué de jeter les yeux sur Turner ; essayant enfin de l'intimisme, qui revient à Chardin non sans traverser la chambre obscure de Whistler... Tel serait le bilan de notre génie ; hors de là, point de salut : je veux dire plus d'art national ni de classiques vraiment français !

C'est tout. Ce n'est pas assez...

Certes, l'entreprise est plus qu'honorable de vouloir débarrasser à jamais la peinture et la musique françaises d'un poncif qui n'est point nôtre, qui n'est pas même la décadence fatale ou la déformation de notre pensée ; mais un excès de zèle est à craindre, qui pourrait extirper des racines profondes en croyant ne déchirer qu'une écorce adventice : l'an dernier déjà, quand nous esquissions d'après nos paysagistes un portrait de la France (1), nous avons fait justice de cette botanique arbitraire et nous voulions toujours et partout sentir la sève française sous un décor étranger ; aujourd'hui comme hier, à travers l'histoire continue comme la nature, et sous leurs métamorphoses, il nous plaît de retrouver l'art français plus fréquemment, plus profondément, plus continûment. En pleine Renaissance, si la peinture française comme la Muse française parle grec et latin, lorsque la fluette Ecole de Fontainebleau rivalise avec la pédante Pléiade, si candide parfois, — quoi de plus purement national encore, ou déjà, que notre architecture, que la divine fantaisie de nos féminins sculpteurs? Au grand siècle, autour du froid Simon Vouet ou du pompeux Le Brun, La Hire et Le Sueur ne sont-ils point des cerveaux français? Et Claude, et Poussin, loin de la cour, en pleine Italie décadente, en pleine Rome? Et Puget, et notre sculpture qu'on oublie trop, toujours, et Coysevox lui-même, et toute la vibrante lignée de nos tailleurs de pierre, et leurs sveltes voluptueuses de bronze ou de marbre aux draperies éperdues? Ce n'était plus tout à fait le goût antique : « C'est vrai ! » constate un roi bien inspiré ; « mais c'est le goût français. » Et c'est déjà le XVIII^e siècle...

Et ce siècle poudré qui, du Régent à Robespierre, vécut l'ivresse de la raison, ce joli siècle si parisien à force d'être français, n'a-t-il, par contre, jamais subi d'influences? L'ondoyante *rocaille* ne venait-elle pas directement de cette Italie vieillie qui nous fait horreur? Fragonard, comme Rameau, n'a-t-il pas écouté la faconde de ces décadents italiens qu'il disait chérir? Watteau le poète et Boucher, son héritier plus charnel, n'ont-ils point regardé Rubens? Chardin lui-même n'est-il pas le continuateur français des petits Flamands? Et Prud'hon, plus tard, quand le goût change, n'enveloppe-t-il pas la formule pompéienne en son clair-obscur romantique, où la lumière lunaire est amoureuse des beaux corps? Est-il moins français que La Tour, né portraitiste, et préservé par son propre genre? Et le siècle dernier, trois ou quatre fois révolutionnaire, a-t-il subi moins d'influences extérieures que les âges plus timorés?

L'art français semble donc la résultante de deux suggestions rivales, — Nord et Midi, — le champ clos de deux jouteurs qui ne sont que les expressions visibles ou symboliques de cette dualité d'influences... Oui. Mais qu'importe, aussitôt que le génie français veut se ressaisir? La Renaissance a renié le moyen âge, et le romantisme a désavoué la Renaissance : il n'y a peut-être jamais eu d'art français; mais qu'importe si ce palimpseste aux multiples ratures, aux incessants repentirs, nous restitue les actes d'une indiscutable famille d'artistes originaux qui savent de tout temps exprimer notre âme? Poussin, ce Normand guidé par le rameau d'or de Virgile, Claude, ce Lorrain fasciné par le regard sans trêve renaissant du jour, seront-ils traités de perruques pour s'être rencontrés devant les calmes féeries des soirs épandus sur la campagne de Rome, — exilés volontaires en cette Italie radieuse dont ils préféraient d'instinct la nature à l'art et qu'ils transfiguraient d'un souvenir? Et Corot, petit-fils de Claude, amollissant de lamartinienne lumière l'antique eurythmie des lignes? Et Puvis de Chavannes,

(1) Cf. la *Revue Bleue* du 12 septembre 1903.

héritier de Corot? Et les poètes qui retrouvent au fond des belles feuillées des nymphes ou des muses? Seront-ils bannis de notre République sans fleurs au front? Ils n'étaient pas plus Italiens, pourtant, que nos paysagistes de 1840 ne furent Anglais, malgré leur shakespearienne passion pour les soirs ensanglantés, les orages fauves et les nuées pathétiques : passionnés, mais villageois; romantiques, mais paysans, et qui chantaient l'hymne à la terre de France!

Et, par ailleurs, le triumvirat romantique, si divisé, n'avoue-t-il pas des préférences toutes classiques, qui réconcilient ses membres dans la parité de leurs origines? Eugène Delacroix, ce classique fiévreux, n'est au fond qu'un puriste qui ne jure que par Mozart; et les palinodies mêmes de son esthétique au jour le jour aboutissent à cet aveu très français que « nous ne serons jamais shakespeariens ... » Victor Hugo, ce poète latin qui salue Dante et Virgile et le Soleil pour ses divins maîtres, ne continue-t-il pas, bon gré mal gré, l'art de Versailles et la régularité du grand siècle avec sa splendeur méthodique qui balance les oppositions chères à son génie sculptural et qui multiplie les images positives dans un décor lumineux, prolongeant la tradition dans l'abîme après avoir nettement prêché l'évolution devant la grande ombre de Notre-Dame de Paris? Berlioz, enfin, le Berlioz des *Troyens* qui, de bonne foi, se croyait un compositeur aux trois quarts allemand, n'est-il pas un Gluckiste, un Virgilien qui s'ignore, affirmant à son tour les généreuses contradictions qui s'agitent au cœur de l'art français? Shakespeare, Virgile se sont partagé ton âme et ta vie, ô chantre inégal, mais immortel, de Didon, qui confirmas notre goût pour l'expression dramatique entre les foudres de Wagner et les cris de Verdi! Et tous nos artistes, depuis Baudelaire et Gautier jusqu'à Carrière et Rodin, ce Delacroix de la glaise, n'ont-ils pas épanché tôt ou tard leur gratitude envers l'art grec?

Aussi bien l'art est un langage; et ce langage, comme la langue française, est enfant du latin. Gaulois, nous ressentons des affinités naturelles et de lointaines attaches avec la Grèce divine dont Virgile et Rome mêmes ne furent que de pâles reflets. Depuis nos imagiers des cathédrales, les plus libres attestent la légitimité d'un héritage ineffable : interrogez un Montaigne, un Molière, un La Bruyère, un Fénelon, un Voltaire, un Sainte-Beuve, un Renan, un France, un Barrès; se plaindront-ils d'une éducation d'accord avec l'harmonieuse hérédité qui tressaille en eux? Artistes ou penseurs font trêve pour exalter la forme pure et la pensée libre; parmi tant de négations et de ruines, ils se retrouvent au matin frais, saluant la source immortelle.

Encore une fois, il ne s'agit plus de réhabiliter ce bourbier d'art académique où faillit s'enlizer trop souvent notre goût! Vous le voyez, maintenant : le marécage n'est pas la source. Il fallait, au contraire, établir résolûment, sans jésuitisme, un *distinguo* nécessaire, une distinction primordiale entre Rome tyrannique et l'Acropole enchanteresse, entre la *mal'aria* mortelle et l'air pur, entre l'influence académique étrangère, qui fut détestable et désastreuse, et ce patrimoine sacré. N'en déplaise aux intransigeants de l'impressionnisme, il se pourrait que Primatice, qui ne fut qu'un Italien charmant et déraciné, que Le Brun, maître-décorateur, que David, le réaliste, et que l'attique M. Ingres fussent de grands artistes; mais ce furent de malfaisants professeurs qui ont propagé le poncif de Rome au crépuscule des grands siècles. Burnes-Jones, au soir du siècle dernier, fut écouté très peu, — fort heureusement! Et le prochain Salon d'automne nous dira peut-être que notre Gustave Moreau fut un professeur non moins dangereux et que le joaillier du songe a fourvoyé les plus fidèles de ses disciples... On montre la grammaire; on n'enseigne pas le style.

Ici s'interposerait le procès toujours pendant du prix de Rome, de cette institution qui a reflété toutes les métamorphoses de notre aventureuse ardeur en s'imaginant cristalliser la tradition. Les lauréats de l'année n'apportent aucun argument : calligraphier n'est pas savoir écrire. Mais la question s'est un peu déplacée depuis les anathèmes des Goncourt, grâce à l'émancipation de quelques élus : plus d'un siècle après Frago, Regnault d'abord et Massenet, Besnard et Charpentier, Laurent et Debussy furent des *Romains* très français que les ombrages normaliens de la Villa Médicis ne semblent pas avoir changés en copistes; et le brave comte de Caylus n'en reviendrait pas, lui qui luttait héroïquement en faveur de l'Académie qui « tombait tous les jours » sous les victorieuses railleries de nos petits maîtres, et qui ne trouvait rien de mieux, pour enrayer la *manière*, que de diviniser la froideur!

*
* *

Un génie s'est rencontré dans un siècle frivole, afin de symboliser cette nuance profonde entre la froide formule et la beauté vivante, et d'offrir à l'admiration, par un exemple sublime, les permanentes vertus du génie français.

Marier en soi l'accent de Pierre Corneille et la morbidesse d'André Chénier, le sourcilleux génie du Poussin et la géniale volupté de Prud'hon, réconcilier, enfin, la sensibilité moderne et la grandeur antique, la force et la forme, le radieux et le sombre, l'au-delà caverneux et l'intimité plaintive, l'épouvantement du Tartare et le bienfait du sourire : tel fut l'évangile païen de cette grande voix. Car ce génie

était né musicien. Il devait l'être : la musique n'est-elle pas la langue universelle et divine chez qui le mot *étranger* n'a pas de sens? Or, celui que notre passionné Berlioz saluait le premier comme un père idéal et vengeait, par avance, du mépris de nos décadents, ce pur représentant du dieu latent de notre race, naquit... dans la Haute Allemagne; et le collaborateur de sa pacifique révolution fut un Italien... le poète Casalbigi, librettiste ému du grand Gluck! Mais cet étranger, ce Germain, docile au culte traditionnel de l'Antiquité, nous incarne mieux que nombre d'insouciants Français : car si le Bolonais Primatice emprisonnait dans la glace académique notre sémillante Renaissance à son aurore, l'Allemand Gluck verse à notre crépuscule l'ardente inspiration sur qui rien ne prévaut, le feu sacré, l'instinct divin. Dans notre libre initiation vers les secrets du grand art, Gluck devança Gœthe, ce Germain aux trois quarts Hellène. Gluck fut un *musicien français*, non pas seulement parce que sa juvénile vieillesse choisit la France pour séjour et cette langue française, tant décriée par des Français mêmes, comme la substance de ses tragédies vraiment lyriques, mais parce qu'il manifesta sur le tard une éloquence expressive où la science allemande et l'italienne mélodie ne se confondent un instant que pour mieux exalter notre propre clarté.

Parfois nous appelons, par badinage, le jeune Mozart musicien de France, puisqu'il accorde l'esprit et le cœur dans une harmonie d'une telle politesse qu'elle ne s'imagine qu'à travers la blancheur dorée d'un Versailles ou sous les charmilles cadencées d'un jardin français... Mais comme il mérite plus sérieusement ce nom, le grand vieillard homérique, le blanc poète en exil aux Trianons poudrés d'une reine-bergère et du vieil Haydn! Le chevalier Gluck a fait évoluer la tradition, la nôtre; il continua le Bourguignon Rameau comme Rameau continuait, sous les sarcasmes niais des Lullistes, le Florentin Lulli qui s'était naturalisé français ; nos musiciens, comme nos sculpteurs, affirment la filiation nationale, en dépit de toutes les influences soufflant des quatre points cardinaux ; ainsi, quatre siècles durant, les styles témoignent notre goût, sous les parures successives de la fantaisie, de la grandeur, de la grâce, de la passion. La Renaissance, ou le romantisme aussi, n'en peut mais ; la France a cru *détruire* chaque fois qu'elle voulut *bâtir* : mais, parmi les ruines qu'elle accumule, elle n'a jamais pu faner la fleur et le parfum de son charme.

Aussi comme il est dangereux de proscrire, en consultant d'abord les aspects ou les sujets plutôt les âmes, sans apercevoir l'esprit sous la lettre ! Le péril est grand de trop restreindre l'art français : à ne voir que ses coups de tête ou ses aventures, un excès même de respectable chauvinisme en arrive à pactiser avec les étrangers toujours trop heureux de ne souligner que nos petitesses et de prendre le mot *Français* dans l'acception très spéciale où le maintient Méphistophélès... L'art français? — Musiquette ou vulgaire mélo! Musique française ! — Le vieil opéra comique de Grétry, (né à Liège, comme y naîtra César Franck...) ; plus tard l'opérette, fille dévergondée de notre vieil opéra comique, enlevée par Offenbach, originaire de Cologne... La vraie France ? C'est « la gent trotte-menu » du XVIII^e siècle aux yeux vifs, des petits abbés et des petits vers, des petits poètes et des petits soupers, des grands esprits et des petits contes, de petits peintres et des petites maisons, de toutes les *folies* de la finance, où caillettes et muguets posaient effrontément pour les nus de Clodion !

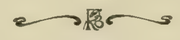
Notre XVIII^e siècle et notre art français valent mieux que leur réputation... d'outre-Rhin ! Oui, nous comprenons pleinement ce sens du XVIII^e siècle indépendant et précurseur que Mauclair définissait naguère, ici même, en traits si frappants! Et Watteau ne nous apparaît plus comme un Flamand secondaire... Mais la définition nous semblerait incomplète, privée de l'idéale figure du grand Gluck ! Un original aussi, qui s'évertuait sans perruque, comme La Tour qui aurait mieux immortalisé que Duplessis son regard de dieu ! Mais un original qui n'interprétait pas les anciens comme Letourneur ou Ducis traduisaient Shakespeare ! Le plus grand tragique de la scène française nous prouve qu'en dehors de l'académisme il y a place pour un art grandiose. Il chante, à l'heure maussade où David, dont nous prolongeons l'exil, allait être béni comme un sauveur... Il chante, victorieux, dans la dispute et l'orage, car ce pur classique est un novateur, un romantique, un décadent aux yeux de son temps. Et quand il s'écrie : « Quels hommes que ces Grecs ! » nous sentons combien sa voix inspirée diffère du ton doctoral de M. Ingres affirmant plus tard : « Il n'y a que les Grecs. » Gluck réunit la force dramatique et la grâce Louis XVI, le style et le sentiment, double éternité. Gluck a rendu la vérité belle et la beauté véhémente ; il évoque une Antiquité romantique et virgilienne, très grecque et toute française, à la fois humaine et divine : charme souverain de la *ligne* et vivante poésie d'*Alceste* pièce tombée... du ciel! Nouvel Orphée, Gluck reconquiert sur l'ombre et ramène à pas tremblants la sereine Eurydice qui déchirait délicieusement le cœur de Lespinasse... Le peintre et le poète aspirent dans cette atmosphère, mélancolique comme le bonheur,

Un peu du grand zéphyr qui souffle à Salamine.

Et voilà pourquoi, durant les heures agitées des concours du Conservatoire où d'exquises demoiselles

rivalisent de beaux sentiments sous le regard vigilant de M. le Directeur des Beaux-Arts, un mystérieux atavisme nous pousse à questionner cette noble voix. Elle vibre à notre souvenir parmi les cuivres, comme l'oracle d'*Alceste*. Le marbre est animé, le dieu s'agite, il parle : il nous découvre une plus grande France où la tradition prend vie et conscience, une radieuse colonie sur une terre sublime. Il exalte notre âme; il agrandit nos horizons. Au sens le plus large des mots, ce Germain nous apparaît le plus *classique* de nos *maîtres*. Et son œuvre nous rend intelligible le vœu clairvoyant d'un peintre français : « *Je rêve un art épique qui ne soit plus un art d'école.* »

RAYMOND BOUYER.



LES
MUSES PLAINTIVES DU ROMANTISME

Elles sont coiffées de chapeaux de paille à rubans; elles ont un grand châle à fleurs, une jupe de percale ou d'indienne et, se nouant à la taille, une écharpe flottante. Elles portent, sur le cou nu, une petite croix d'or; elles sont chaussées de satin; leurs cheveux arrangés en bandeaux sur le front retombent gracieusement en *repentirs* autour d'elles. La plupart ont le front blanc et poli, les yeux battus de fièvre, les joues languissantes et, sortant de manches courtes, au bout de poignets ronds offrent des mains admirables. Parfois un voile de mousseline ajoute, à leur jeunesse, une grâce vaporeuse; elles ont un petit bouquet de réséda sur le cœur; le soir elles errent aux terrasses, pincent du luth ou, sur le banc du parc, devant le lac tranquille, écrivent des vers sur un album, lisent l'*Almanach des Dames*, *Le Selam* ou *Le Protée*. Parfois elles soupirent et, la gorge soulevée, l'œil humide, la main toute tiède, rêvent au crépuscule à de belles chimères. Elles pensent : « J'entends le cor au fond des bois, sonner l'hallali; la meute va paraître poussant le cerf vers le lac; je serai menacée de mort, mais le beau chasseur viendra, tuera le cerf à mes pieds, à genoux baisera le bas de ma jupe à fleurs. Il se nommera René ou Eugène de Rothelin. Je dirai : Je suis Adèle de Sénange ou Valérie... Je vous attendais... Et ce sera ainsi, et nous aurons de violentes amours... »

Mais le cor attendu ne retentit point; le parc s'enveloppe de silence et de nuit; elles reviennent à pas lents, par les grands escaliers; l'odeur des fleurs est douce dans la petite allée de myrtes; le bruit des ramiers les trouble un peu; mais ce sont de sages demoiselles qui n'aiment que le rêve. Elle n'ont de vive passion que pour les élégies, les récits de voyages et les livres romanesques. Elles vivent en province mais, par les magazines, le *Journal des Modes* ou le *Musée des familles*, connaissent tout de Paris, de ses grandes et petites gloires, de ses salons littéraires; le dernier mot de M. de Chateaubriand, à l'Abbaye-aux-Bois; ce qu'a narré chez M^me^ de Broglie, Benjamin Constant; les vers qu'a répétés, chez la duchesse de Devonshire, M. de Lamartine. Le fond de leur âme est l'ennui; elles s'épuisent à attendre; elles sont lasses de l'odeur de couvent de leur province; elles sont faites pour briller, pour aimer et pour vivre; le succès poétique est leur rêve le plus cher. Pour une Eugénie de Guérin qui adore son clocher, les paysans, sa métairie et, de la même main qui compose son journal exquis, trait le lait de la ferme ou cueille les châtaignes, combien ne songent que de la Comédie, de bals d'ambassade et de caracoler, sur le boulevard de Gand, en habit d'amazone! Ainsi M^me^ de Krüdner, lasse de languir dans son château rustique, se faisant écrire à elle-même : « Pourquoi habites-tu la province? Pourquoi la retraite nous enlève-t-elle tes grâces, ton esprit? Tes succès ne t'appellent-ils pas à Paris? » Mais Paris est très bon, très brillant, à de longs jours de diligence. Il leur faut vieillir encore, veiller sur les terrasses et, Muses lointaines du romantisme, de longs soirs encore, en de beaux cahiers, odorants d'herbes fanées, exhaler la douce plainte de leur cœur poétique.

*
* *

O jeunes femmes aux noms charmants, ô Muses — Loïsa Puget, Elisa Mercœur, Mélanie Waldor — votre douce voix est claire dans le ciel romantique. Vous voici en chapeaux fanés; vous errez sous les saules. On ne peut pas penser à vous sans penser aux jeunes dames provinciales de Balzac, à Véronique qui lit *Paul et Virginie*, à Modeste Mignon qui a une « chevelure d'or pâle » et des « boucles à l'anglaise », qui se nourrit de Byron et se rêve Lara; à M^me^ de Mortsauf dont la flexueuse beauté fleurit comme un beau lys dans le jardin de Touraine. On ne peut penser à vous sans évoquer George Sand enfant, la petite Aurore « coiffée à la chinoise », ou George Sand demoiselle, collectionnant des almanachs, des tabatières et des herbiers; lisant *René* et disant : « Il me semble que *René* c'est moi »; sans penser à toutes les petites amies que George eut au couvent et après, et dont les noms charmants ont le parfum vieillot de la province et l'allure démodée du passé : Anna, Louise et Fanelly, Marie-Alicia ou Elisa Auster, Sidonie Macdonald ou Emilie de Wismes! On ne peut pas songer à vous sans songer à Sainte-Beuve qui chérit vos petites âmes fragiles d'impatientes conventines, à Sainte-Beuve qui écrivait qu'il vous faut « avant tout, des sentiments » et qui, de vous, traça ce portrait que le crayon de Nanteuil ou

de Devéria envierait à sa plume : « Elles ont lu les *Méditations* de Lamartine et elles soupirent ; elles aiment l'esprit et elles s'en vantent ; elles s'éprennent et se passionnent pour des orateurs ; elles sont femmes à se trouver mal si elles ont rencontré, sans être prévenues à l'avance, le grand poète de leur rêve. De la religiosité, un peu de mysticisme, des nerfs, un idéal ou libéral ou monarchique, mais où il s'exhale quelque vapeur de poésie, voilà ce qui distingue assez bien la jeune femme de la Restauration. »

Cette jeune femme là c'est, selon le temps, le lieu ou l'heure, une amoureuse plaintive, une sœur confidentielle, un cœur sensible épris de poésie. La plupart sont des âmes blessées par le siècle ; le bruit de l'émeute et de la guerre a troublé leur berceau ; elles ont appris à grandir en exil ou à vivre à Paris dans de grands hôtels déserts, que leur père ou leur oncle, aux retours des campagnes, faisaient retentir du bruit de fer des éperons. Et c'est la petite Marceline Desbordes contractant, à 18 ans, « une habitude de souffrance » ; c'est la pauvre Lucile de Chateaubriand, femme douce et langoureuse, dont le cloître est seulement capable d'apaiser le mal ; c'est Mélanie Waldor, fille d'un journaliste de la Révolution, qui ne peut pas tout à fait effacer de ses joues pâles la marque de ses pleurs d'enfant ; c'est la petite Amable Voïart, plus tard Mme Tastu, orpheline à huit ans et qui ne garde de sa mère que « le mal de poitrine » ; c'est Elisa Mercier s'imprégnant, dès le jeune âge, du charme nostalgique de sa natale Bretagne ; c'est Mlle Anaïs Ségalas, fille d'un marchand de toile et rouennerie en gros du quartier Saint-Martin, élevée chastement dans un décor de « maison du chat qui pelote » et, de ce milieu morose contractant la tristesse ; enfin c'est la mignonne Louise Revoil, destinée à devenir Mme Colet, dont le cœur pathétique commence à vibrer dans le séjour agreste d'un manoir provençal. Plus tard ce sera Mlle Eulalie de Senancour, sorte de pieuse Antigone qui ne connut pas l'amour et que le paternel ennui d'*Obermann* marqua de l'enfance ; ce sera Pauline de Flaugergues se dévouant à veiller le misanthrope Latouche ; ce sera Zénaïde Fleuriot ; ce sera la mourante Louisa Siéfert !

Toutes sont de la même race plaintive ; il y a, entre elles, un air de famille, une parenté du cœur. Une seule eut un génie réel : c'est Marceline Desbordes-Valmore ; mais les autres connurent le talent, chantèrent, d'une voix frêle, leur tourment intérieur. On ne peut pas les entendre sans être ému. Il semble, à les relire, que toute la petite plainte du passé revienne à nous et que, dans un bruit de volants, de dentelles et d'écharpes, repassent devant nos yeux, sur les pelouses, dans un vieux parc d'automne, tout le cortège ancien des Muses.

* * *

Beaucoup ne souffrirent pas que du mal du siècle, mais de réels orages, des tempêtes de la mer et de la vie ; et les beaux vers brisés de Lamartine à la grande Marceline,

> Cette pauvre barque, ô Valmore,
> Est l'image de ton destin
> La vague, d'aurore en aurore,
> Comme elle te ballotte encore
> Sur un Océan incertain...

c'est à toutes ces pauvres âmes sanglotantes qu'ils s'adressent aussi bien. Le goût des voyages qu'elles ont presque toutes, la fièvre de lectures comme les *Natchez* ou *Paul et Virginie* excitent leur imagination. Quelques-unes ont vu les îles, franchi l'Océan, se sont assises sous les palmiers. Ainsi Mme de Duras fut à la Martinique ; Marceline Desbordes à la Guadeloupe ; Eugénie de Guérin, à cause de Virginie, chérit l'Ile de France. Certaines, comme Elisa Mercœur, Mélanie Waldor, Mlle Fleuriot, par leur naissance bretonne, ont goûté, de bonne heure, à la saveur marine ; plus tard, Mme Tastu, veuve, fera un séjour prolongé à Chypre et, de cette île embaumée, gardera le parfum au cœur. Enfin, vint la comtesse Merlin. On lut ses *Souvenirs d'une Créole.*

Au *Magasin des Demoiselles*, Anaïs Ségalas, hantée de paysages tropicaux, de tamariniers et de déesses noires, écrivit des vers soulevés d'un beau rythme exotique :

> Dans l'habitation, maîtresse étincelante,
> Tout un peuple noir suit tes pas ;
> Ton trône est un hamac, ô reine nonchalante,
> Et ta couronne est un madras...

Toutes ont le goût du rêve, du voyage et de l'exil. On les voit accoudées sur une urne, la lyre à leurs pieds et, du regard, suivant, sur la mer, le départ d'un navire. Ainsi, dans le fin crayon de Devéria, Mlle Mercœur, avec sa beauté souple et longue, son épaule ronde et nue, son cou de cygne et ses mains adorables, contemplant l'horizon. Beaucoup sont en attente, aspirent à connaître quelque héros amer et charmant. Les longues veillées provinciales, les soins domestiques, les promenades féminines ne suffisent point à combler le vide du temps, le vide, plus morne encore, du cœur. C'est alors que se tournent, vers la gloire d'un grand homme, ces petites sensitives froissées. Beaucoup, pour alimenter leur tourment passionné, leur soif amoureuse écrivent au maître de leur cœur de longues et brûlantes épîtres. C'est ainsi que se forma, autour de certains grands écrivains du siècle, un lointain cercle d'adoratrices où tenaient à entrer toutes les femmes charmantes et délaissées que le goût de l'idéal tourmentait. Il est indéniable que, de tous ces hommes-là, M. de Cha-

teaubriand est celui qui conquit les plus nombreux hommages. MM^{mes} de Beaumont, de Duras et Récamier ne sont pas les seules femmes du cortège adorable qui le suivait partout. Beaucoup de celles qui se passionnaient pour les cheveux gris de René vivaient à l'ombre d'un clocher, dans un château de province, retirées loin de toute agitation mondaine. Ainsi, cette marquise de V... dont la *Revue Bleue* publia récemment les lettres et qui ne peut pas recevoir une épître de Chateaubriand sans que « la joie brise aussitôt son âme ». Ainsi M^{lle} Mercœur, âgée de dix-huit ans et charmante, plaçant sous la protection de René son premier recueil de poèmes. Ici la fascination devient d'autant plus forte qu'elle est plus littéraire.

J'ai besoin, faible enfant, qu'on veille à mon berceau,

dit M^{lle} Mercœur. Et la réponse ne se fait guère attendre. Elle est un peu maniérée, hautaine un peu, mais charmante : « Si la célébrité, Mademoiselle, est quelque chose de désirable, on peut la promettre, sans crainte de se tromper, à l'auteur de ces vers charmants :

Mais il est des moments où la harpe repose,
Où l'inspiration sommeille au fond du cœur...

« Puissiez-vous seulement, Mademoiselle, ne regretter jamais cet oubli contre lequel réclament votre talent et votre jeunesse. Je vous remercie de votre confiance et de vos éloges ; je ne mérite pas les derniers ; je tâcherai de ne pas tromper la première. Mais je suis un mauvais appui ; le chêne est vieux, et il est si mal défendu des tempêtes qu'il ne peut offrir l'abri à personne ».

En même temps, Lamartine qui lit le volume et se trouve à Florence, écrit à quelqu'un : « Cette petite fille nous effacera tous ». M^{lle} Mercœur le sait, en est fière ; la tête lui tourne. Mais la tête tourne aussi à M^{me} Valmore, à qui Lamartine adresse des vers divins. M^{me} Sophie Gay, si spirituelle, si aimable, a reçu le compliment de Méhul, de Marie-Joseph Chénier. Sa fille, la brillante Delphine de Girardin, « aussi blonde que sa mère était brune et n'étant pas moins belle », s'incline devant Sainte-Beuve. Celui-ci a une grande influence sur ces femmes poétiques et sensibles. Il est souple, cajoleur, a le compliment onctueux, très tendre, très léger. Elles l'adorent. M^{lle} Eugénie de Guérin, en son château de Cayla, exulte, au milieu de ses chagrins, à lire M. de Sainte-Beuve, à recevoir « son écriture vivante » ; ainsi M^{me} Blanchecotte, que le poète compara à miss Félicia Heemans, la Sapho anglaise. Devant Vigny, M^{me} Colet sent battre son cœur, sa main tremble. Et, plus tard, dans un salon, M^{lle} Siefert, qui ne vient que rarement de Lyon à Paris, se trouve devant un vieillard alerte, le front blanc, le visage coloré, qui lui dit simplement : « Mademoiselle Siefert, je suis bien heureux de vous voir ». Quelqu'un dit : « C'est Victor Hugo. » Alors Louisa sent son cœur fondre au dedans d'elle, ses jambes fléchissent ; il lui semble qu'elle va mourir. Ainsi étaient-elles extrêmement tendres, sensibles et douces. Dès que l'amour où la gloire les touchent elles tremblent, portent la main au cœur et sont prêtes à pleurer.

*
* *

Elles eurent une poésie à l'image de leur âme, extrêmement plaintive et tendre. Ce « don des larmes », que Michelet admirait chez M^{me} Desbordes, s'il se retrouve affaibli chez les autres muses voilées de cette époque, n'en offre pas moins, chez toutes, un grand charme. Elles errent, par les soirs chauds d'été, dans les beaux paysages ; elles sont attentives à écouter leur cœur ; leur voix s'accorde à celle des peupliers ; elles ont un sentiment délicieux de la nature. Avant de goûter des bois et des montagnes, des fleurs et de la mer, l'altière majesté, elles écoutent volontiers le petit souffle du vent sur le lac, se penchent sur les fleurs et en reçoivent le parfum. Ainsi l'ardente Valmore aime les roses avant de tout aimer de ce dont les jardins se fleurissent, et, de leurs voluptueuses gerbes, se pare et s'embellit ; M^{me} Tastu écrit à treize ans, *Le Réséda*, et, de cette fleur discrète imprègne toute sa vie ; Eugénie de Guérin adore du fraisier la structure exquise ; Pauline de Flaugergues dit :

L'ébénier rajeuni balance, gracieuses
A la brise de mai, ses riches grappes d'or...

et, dans la solitude de la Vallée-aux-Loups, écoute le murmure des aulnes et des coudriers, s'en inspire dans le chant de ses belles mélodies.

Plus tard, M^{lle} Siéfert, en sa maison des Ormes, près de Lyon, aimera, de sa retraite « le site champêtre, la petite terrasse ombragée et fleurie, la vue un peu bornée sur le pré et les côteaux de vigne, le vallon fuyant et le grand bois à l'horizon » ; M^{me} Colet, dont le rude Flaubert devait un peu effrayer la langueur, aimait, comme un peintre, la « fraîcheur des eaux », l' « aménité des mousses ».

Senteurs montant de la terre au ciel bleu.

Sans avoir, comme George Sand, ce don de porter jusqu'au pathétique le génie du paysage, toutes sont exquisement émues à en pénétrer le charme, à en goûter l'espace, le repos et le murmure.

L'amour naît-il? Elles en souffrent comme d'un mal qui les brise, ne savent pas accorder à leur goût de la nature, à son apaisante grâce, son impulsion ardente. M^{me} Valmore est de ces femmes celle que la passion toucha le plus violemment. La part plus vive de sa poésie est faite de ce cri que l'amour lui arrache ; sa face est mouillée de pleurs ; son cœur

défaille, sa main tremble ; elle demeure accablée et volontiers écrit : « J'ai été longtemps étonnée et plaintive de souffrir. » Cette Flamande porte en soi, comme une femme d'Italie, des trésors de passion ; mais cette amante est muse et sa lyre reste brisée de tout le poids de son cœur. De là cette poésie trempée de larmes et de caresses, cette soif d'aimer, et, pesant sur elle d'un poids accablant, ce mal intérieur ! Baudelaire, qui a aimé Valmore mieux que personne, écrit de sa poésie que « c'est un simple jardin, romantique et romanesque. Des massifs de fleurs y représentent les abondantes expressions du sentiment. Des étangs limpides et immobiles qui réfléchissent toutes choses s'appuyant à l'envers sur la voûte renversée des cieux, figurent la profonde résignation toute parsemée de souvenirs. Rien ne manque à ce charmant jardin d'un autre âge... » Et l'amour, la tristesse, la nature et la foi concourent à donner cet exquis assemblage. Et ce portrait n'est pas que celui de Marceline. Il retrace le fidèle médaillon de toutes les Muses de ce temps-là, froissées et sentimentales. De l'illustre Marceline à la plus humble des poétesses de l'*Almanach des Dames* ou du *Musée des Familles*, que Pitre Chevalier dirige, toutes offrent l'aspect lointain, fragile et résigné de beaux anges accablés par le poids du destin. Les plus humbles, les plus oubliées, celles dont on retrouve les vers au rez-de-chaussée des vieux journaux de la mode, dans les keepsakes et les almanachs, ne sont pas les moins touchantes de ces femmes désolées. Qui se souvient encore de M^me de Montanclos ou de M^lle Iphigénie de Végahre ? Cependant, vers 1835, l'*Almanach des Dames* publiait d'elles les plus exquis poèmes qui soient !

Certes, à s'exagérer, la plainte de ces belles âmes, que ne soutenait pas toujours comme chez Marceline Desbordes-Valmore la plus franche émotion, devenait la niaise romance sentimentale. Et c'était, à côté du doux et charmant talent de quelques-unes, le banal « vergissmeinnicht » de beaucoup d'autres. La romance a été la faiblesse de ces femmes. Auprès de M^me Valmore elle-même, il y avait cette harmonieuse âme triste : M^me Pauline Duchambge qui, parfois, se plaisait à traduire en musique les beaux vers de Marceline et à qui Marceline elle-même écrivait, en une lettre évoquant des souvenirs : « Tu sais la suite dont les mots m'échappent, mais qui devaient dire : Nous pleurerons toujours, nous pardonnerons et nous tremblerons toujours ; *nous sommes nées peupliers.* » Il y avait les romances de M^me Gail que l'*Almanach des Dames* admirait : *Jeune et charmante Isabelle viens écouter ce doux serment.* Et il y avait enfin les romances, les inoubliables et plaintives romances de Loïsa Puget : *La Confession du brigand*, *Ave Maria*, la *Bénédiction d'un père*, *A la Grace de Dieu*, œuvrettes non sans grace, mais d'un trop abondant désordre. M^lle Puget en composa de nombreux recueils, aujourd'hui oubliés. Elle-même valait mieux que ses chansons. C'était, vers 1832, une gracieuse jeune fille blonde, fort belle et qui chantait bien. George Sand, qui la connut enfant, a laissé d'elle, dans ses *Mémoires*, ce portrait ingénu : « Loïsa était une enfant terrible, plus terrible que tous ceux du Plessis. Jolie comme un ange, pleine de réparties drôles, elle savait se faire gâter par tout le monde. Elle a produit des choses gaies d'intentions spontanées, d'un rythme heureux, d'une couleur nette et d'une parfaite rondeur. Ce sont des qualités qui l'emportent encore sur la vulgarité du genre. Mais moi qui me souviens d'elle, plus qu'elle ne l'imagine peut-être, je sais qu'il y avait en elle beaucoup plus qu'elle n'a donné... » Loïsa Puget avait une mère cantatrice ; elle épousa plus tard un M. Gustave Lemoine qui écrivit les paroles de ses romances. Celles-ci firent l'enchantement de tout un peuple d'étudiants et de grisettes. Et ce fut la gloire réelle de Loïsa d'être, durant tout un lustre, la Sapho de Mabille et de la Grande Chaumière !

*
* *

Ecrivent-elles des romans, ces femmes douces et brisées transportent dans le récit en prose le trouble qui tourmente leur cœur de poète. Les idéales amours qu'elles n'ont pas vécues, elles les content dans leurs œuvres. Aux titres énigmatiques et romanesques elles aiment à donner un développement aventureux. Et, sous leur plume inspirée, c'est le plus souvent le récit de pathétiques épisodes, que se plaît à retracer leur imagination. Beaucoup sont imprégnées de *René*, de *Werther*, d'*Adolphe* ; beaucoup se souviennent de *Clarisse* et de l'*Héloïse*. Elles offrent de belles plaintes en une prose emportée que souligne volontiers un violent romantisme. Certes George Sand est le maître, mais il y a chez elle un profond sentiment de la nature et de la vie, une sorte de vraisemblance impossible à retrouver chez les autres. Au-delà de *Lelia* et de *Consuelo* se crée ainsi, durant le siècle, toute une étrange littérature de femmes. Ainsi de la *Valérie* de M^me de Krüdner à *Yvonne de Coatmorgan* de M^me Zenaïde Fleuriot, ne cesse-t-on de voir fleurir tout un monde romanesque d'étranges œuvres : *Léonie de Montbreuse* de M^me Sophie Gay, *Adèle de Senange* de M^me de Souza, *Alphonse et Juliette* de Mélanie Waldor, le *Marquis de Fontange* de M^me de Girardin, *Pauline de Sombreuse* de M^lle de Senancour. Les aventures inouïes qu'elles avaient rêvé d'accomplir ne trouvent à se réaliser que dans les fictions amères de leur cerveau fiévreux. Ces femmes désespérées effrayent un peu l'amour. La renommée

qu'elles convoitent ne peut guère s'accorder avec lui. Pour une Delphine de Girardin dont « le bonheur d'être belle » est une perpétuelle fête, pour une Sand, pour une Louise Colet, goûtant avec transport à l'ivresse amoureuse, que de Muses pauvres et délaissées attendent sans jamais le connaître le dénouement heureux. Valmore, dont le beau cœur ardent semble un flambeau inextinguible, est de ces amoureuses, celle qui jeta les plus beaux cris :

Oui la moitié qui manque à tes jours éphémères
Elle bat dans mon sein où tes traits sont vivants...

Mais, de toutes aussi, elle est la plus déchirée. De M. de Latouche à M. de la Tour sa belle âme inquiète se partage et s'épuise. Et l'amour que les hommes ne savent point accepter, cette femme admirable le reporte sur ses enfants. Entre ses filles chéries, Inès et Ondine, elle semble trouver le repos que son cœur inquiet n'a point connu encore. Mais il est dit que ce grand poète doit porter une grande souffrance. Sa fille « Inès, l'enfant du monde qui a le plus besoin de caresses », meurt dans ses bras. Elle est frappée de ce deuil ; et, depuis, sa face reste ainsi que celle de la Niobé antique, toute ruisselante des pleurs du maternel amour. Ainsi sont-elles toutes. Elles attendent et s'épuisent ; et quand le bel idéal qu'elles avaient entrevu n'est point venu à elles, elles se tournent vers les têtes charmantes des enfants, en caressent le front pur et, d'un baiser fiévreux, couvrent leurs boucles blondes. Mme Valmore a été ce grand poète des enfants. Mme Tastu l'a été aussi. Pour celles qui n'ont ni amour, ni enfant, leur lot est de se dévouer à quelqu'être d'élection, à un père ou un frère ou simplement à l'homme malheureux qu'elles ont rencontré. Ainsi Mlle Eulalie de Senancour se fait l'ange gardien de l'auteur d'*Obermann*, Mlle de Flaugergues est le dernier rayon du sombre Latouche. Ainsi Mlle Eugénie de Guérin. « Elle vient, dit Sainte-Beuve, la dernière dans cette procession des vierges. » Le culte qu'elle a voué à son frère ressemble à celui que Monique avait pour Augustin ; il a le goût amer de la mort. En son château de Cayla elle n'a d'unique bonheur que de vivre et de vieillir avec le cher souvenir de Maurice. De toutes les Muses ce sont là les plus résignées...

*
* *

Puisque, de toutes ces femmes, la plus admirable est toujours Mme Valmore il semble bien qu'on doive, à la suprême minute, l'invoquer avant toutes les autres. Quand l'instant fut venu, pour cette Muse adorable, de quitter tout ce qui fait la joie et le mal de la vie, le cœur ardent qui était en elle se mit à battre avec plus de violence. Alors elle était vraiment belle, quoique âgée. Michelet, qui la vit, a écrit combien elle était émue à ce moment, « troublée de sa fin prochaine et (on aurait pu le dire) ivre de mort et d'amour. » Cependant le froid du marbre immobilisa son divin visage, lui donna la pâleur du tombeau. Depuis elle n'est plus visible qu'en ses vers sanglotants. Ainsi ces femmes charmantes allaient audevant de la mort comme vers une délivrance. Leurs maux de l'âme étaient si grands qu'il semblait que l'éternel sommeil pût seul les en guérir. Voilà ces pauvres Muses ! Elles ont passé leur vie à se plaindre et pleurer et à l'instant final elles sourient de quitter cette triste vallée de larmes. C'est le temps pour elles d'aller sous les saules. Elles sont semblables à de belles fiancées pâles :

Ma vie, ô mon Seigneur ! calme s'en est allée ;
J'ai fait comme le lis brisé dans la vallée,
Je suis morte dans ma blancheur.

Ainsi chante Anaïs Ségalas ! Et Mlle de Guérin lit les *Saints désirs de la mort*, se transfigure, au dernier instant de sa vie, d'ardeur et de piété. Et Mlle de Flaugergues n'est plus qu'une fleur dont la tige est brisée ; et la pauvre Mlle Mercœur s'en va de la poitrine. Mélanie Waldor a conté sa fin et comment le mal la prit pour ne plus la quitter. C'était en 1835. Elle eut de belles funérailles. Ballanche suivait le petit cercueil blanc. Châteaubriand était dans le cortège ; « le vent faisait flotter ses cheveux grisonnants, une poésie religieuse impossible à décrire rayonnait sur sa physionomie profondément altérée. » Elisa laissait une mère éplorée. Celle-ci se montra inconsolable, se fit l'éditeur des œuvres de sa fille, écrivit, à sa louange, une notice dédiée « à toutes les bonnes et vertueuses jeunes filles » et, d'un accent ému, s'écria publiquement : « Si la vie pouvait payer la vie, Elisa Mercœur serait pleine d'existence et sa mère reposerait dans la tombe. » Ainsi devait dire un jour, avec non moins d'élan, en rappelant de sa fille les fidèles souvenirs, la mère de Louisa Siéfert...

Telles sont ces Muses. La plupart furent des femmes fragiles et frissonnantes ; elles furent désespérées. Elles errèrent dans les parcs vêtues de robes fanées et de chapeaux à fleur. Leurs âmes inspirées étaient toutes romanesques. C'étaient là de pauvres petites âmes déchirées de plaintes. Mais ces âmes-là avaient « une puissance d'orage » étrange et très douce. Et, dans ce ciel romantique, où tant d'aigles ont plané, elles passent, blanches colombes, avec un doux bruit d'ailes.

EDMOND PILON.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 9 — 5e SÉRIE — TOME II — 27 AOUT 1904

L'HISTOIRE AVANT L'HISTOIRE

LES INDO-EUROPÉENS.

Les pages les plus claires de l'histoire n'en sont pas toujours les plus intéressantes, et les brumes d'un passé presque insondable enveloppent les événements qui exercèrent les influences les plus décisives sur les destinées de l'humanité. Nous savons à peu près comment César conquit la Gaule, à merveille comment le grand Frédéric s'arrondit de la Silésie; mais, si importante qu'elle pût être pour la fortune de Rome ou de la Prusse, il est évident que la conquête de la Gaule ou de la Silésie est un accident insignifiant, au prix de l'invention du feu, de l'art d'ouvrer les métaux, ou simplement de la création de l'alphabet, dont nous ne savons rien ou fort peu de chose. C'est un problème du même genre, et non moins séduisant, qui se pose au sujet des premières étapes de la petite tribu inconnue qui, partie d'un centre inconnu, il y a au moins quarante siècles, a fini par peupler de sa postérité intellectuelle la moitié de notre planète. Car, si l'on ne le sait que depuis cent ans, encore le sait-on à n'en pouvoir douter, toute l'Europe, sauf une infime minorité de Basques, de Hongrois, de Finnois et de Turcs, parle la même langue; l'Australie est anglaise tout entière, l'Amérique tout entière portugaise, espagnole ou anglaise, c'est-à-dire européenne; l'Asie occidentale est depuis si longtemps occupée par nos frères de race, qu'en les découvrant tout d'abord nous les prîmes pour nos ancêtres (1); et l'Afrique, entamée par tout son littoral, ne se défend que par son climat contre une prise de possession désormais fatale. Un lien étroit de parenté unit tous ces rivaux qui se partagent ou se disputent l'empire du globe, Latins, Germains et Slaves, eux et bien d'autres plus effacés aujourd'hui, dont quelques-uns ont tenu pour un temps le premier rôle sur la scène du monde. Eschyle déjà, en célébrant la victoire de Salamine, se doutait vaguement et disait en beau langage que la Perse et la Grèce étaient sœurs. Nous en sommes bien plus assurés à cette heure, et le même destin nous condamne encore à aiguiser les mêmes armes fratricides.

I

Donc, à une époque que nous ne saurions préciser, mais sûrement plus de 2.000 ans avant l'ère chrétienne, vivait en une region indéterminée, vers les douteux confins de l'Europe et de l'Asie, un peuple de pasteurs et de nomades dont nous ignorons jusqu'au nom et que, par convention, nous appelons les « Indo-Européens » (les Allemands disent : « Indo-Germains »). Il va de soi qu'ils ne nous ont point laissé d'annales, ni de monuments même rudimentaires, et rien ne nous attesterait seulement leur existence, s'il ne fallait exister pour se perpétuer en descendance et en esprit. Or, leurs descendants, en chair ou en esprit, c'est nous-mêmes et l'irréfragable témoin de cette filiation, c'est leur langue, transmise et modifiée de génération en génération, devenue le russe et l'italien, le grec et le bas-breton,

(1) Rappelons ici, en tant qu'il serait nécessaire, que le sanscrit n'est, par rapport à nos langages d'Europe, qu'un frère aîné, un collatéral très estimable, mais nullement un ascendant.

l'hindoustani et l'irlandais, mais à travers tous ces hasards reconnaissable encore à sa structure générale et aux caractères essentiels qu'elle a préservés de toute atteinte. Le miracle de Babel n'est pas une fiction, mais il y faut le concours du temps. De nos jours il a eu pour contre-partie un autre miracle : la science linguistique a porté son flambeau dans la confusion des langues inintelligibles les unes aux autres, et de ce chaos, elle a refait une unité.

C'est par les mots communs à tous ou du moins à la plupart de ces vocabulaires divers, qu'on peut juger des objets et des phénomènes que ces lointains ancêtres ont nommés et par conséquent connus. De ce nombre sont la neige et la glace : ils habitaient donc une région à hivers rigoureux, ce qui n'implique point qu'ils aient ignoré les étés torrides ; les steppes d'entre Mer Noire et Caspienne, par exemple, balayées à tous les vents du ciel, ont des écarts excessifs de température. C'était sans doute une assez vaste étendue de plaines plates ou peu ondulées, humides, herbeuses et entrecoupées de bois, ainsi qu'il convient à la vie pastorale ; car ils ne paraissent guère s'être élevés jusqu'au stade agricole. Ils avaient domestiqué le cheval, le bœuf, la chèvre et le mouton. La vache, qui devait un jour devenir dans l'Inde l'animal sacré entre tous, l'était peut-être déjà pour eux aussi, en ce sens du moins qu'ils ne se résignaient qu'à la dernière extrémité à abattre la femelle, espoir du troupeau et source abondante de saine nourriture. Ils chassaient à coups de flèches ou de massue projectile les carnassiers, ours, loups et renards, qui leur disputaient le vivre, et le gibier de poil ou de plume, lièvres, castors, oies et menus oiseaux. Ne s'étant pas encore attaché le chat dont la patrie est tout autre, ils devaient beaucoup souffrir du parasitisme des petits rongeurs : le nom de la souris (latin *mûs*) est quasi universel, et il signifie « la voleuse ». Mais le chien était dès lors leur auxiliaire contre les bêtes féroces, le gardien de leurs troupeaux et le compagnon de leurs chasses (1).

Avant de se fixer, ils roulèrent longtemps sur l'océan de verdure, s'orientant sur la Grande Ourse ou sur le soleil levant, récoltant çà et là quelque céréale comestible qu'ils n'avaient point semée, poussant devant eux leurs bêtes mugissantes, séjournant là où elles trouvaient à brouter. Parfois, sur des lieues et des lieues, le vent et le soleil avaient fané l'herbe, tari les sources, et le chemin se jonchait de cadavres ; puis, après deux journées de pluie torrentielle, les graminées hâtives reprenaient vie et la fécondité de la nature réparait les pertes du troupeau. Qu'on s'étonne si ces pâtres tournaient vers la voûte du ciel des yeux anxieux, épiant les symptômes de sa clémence, les appelant de leurs vœux, déifiant ce souverain tout-puissant et capricieux sur lequel ils ne se sentaient d'autre prise que leur ardente prière !

Il y a aujourd'hui des folkloristes qui s'indignent, d'autres qui sourient, quand nous écrivons que la religion des Indo-Européens fut naturaliste, qu'ils ont divinisé les phénomènes dont le tableau mouvant les environnait, l'aurore et l'orage, la nuit et le soleil. Ne semblerait-il pas, objecte-t-on, que nos aïeux fussent sans cesse occupés à discourir de la pluie et du beau temps ? — Et de quoi donc veut-on qu'ils parlassent, sinon de ce qui leur tenait le plus à cœur et dont, à tout moment, dépendait leur vie même ?

II

L'industrie de ces demi-sauvages ne pouvait être fort compliquée. Pourtant ils avaient des outils, des armes, des chariots et des cabanes en charpente, des clôtures en treillis (1) et des murs en argile séchée. Point de division du travail, probablement ; mais chacun, pour ces ouvrages de première nécessité, était son propre artisan.

Avant tout, ils savaient faire du feu. La fable de Prométhée, sans les riches et poétiques ornements dont l'a su parer le génie grec, remonte jusqu'à eux. Ils choquaient deux cailloux ; ou plutôt, comme l'étincelle ainsi obtenue est difficile à recueillir si l'on ne dispose d'une substance éminemment combustible, ils faisaient tourner, à frottement rapide et serré, un bâton de bois dur et pointu dans le creux d'une planchette garnie de brins de mousse sèche. La manœuvre était longue et pénible, et l'on n'y réussissait qu'au prix d'un difficile apprentissage : aussi les « allumeurs de feu » ont-ils formé, dans l'Inde et un peu partout, un collège de prêtres-sorciers qui se transmettaient héréditairement leur secret. Par cette raison aussi, une fois le feu allumé, on évitait de le laisser éteindre : il couvait constamment sous la cendre, au foyer de chaque famille, prêt à jaillir au premier coup du tisonnier ; la nuit, il veillait seul sur la maisonnée endormie, et le premier soin du réveil était de s'assurer qu'il brûlait encore, d'en secouer les cendres, de l'attiser en y jetant des brindilles et éventuellement quelques gouttes de graisse combustible. Ce soin périodique et important devint aisément un rite ; cet attisement, une libation, une

(1) D'après le témoignage combiné du sanscrit, du latin et du grec, ils nommaient le bétail *peku*, et le chien *kuṓn*. Or ce dernier mot pourrait fort bien être un substitut de l'imprononçable *pkuṓn*, adjectif dérivé qui signifierait « relatif au bétail » ; ainsi, mieux qu'un parchemin suspect, la seule parole parlée conférerait au chien de berger ses préhistoriques lettres de noblesse.

(1) On en verra la preuve un peu plus bas, et que le charpentier, chez eux, ne se distinguait pas du treillageur.

pieuse offrande : cette surveillance constante, enfin, une obligation religieuse, qui prit, chez les Hindous, la forme de l'*agnihôtra* ou oblation matinale au feu ; chez les Perses, celle de l'adoration de l'être pur et purifiant par excellence ; dans le Latium, celle de l'institution des Vestales, et combien d'autres ailleurs! Il n'y a pas six siècles que les Lituaniens de Prusse entretenaient encore un feu sacré.

Outre ses services domestiques, — chauffage de la demeure, cuisson des aliments, défense contre les animaux sauvages, — le feu, une fois obtenu à volonté, enseigne à l'homme une foule de procédés de fabrication dont il se fait l'auxiliaire essentiel : durcir les pointes de pieu, courber les pièces de bois qui deviendront des roues grossières (1), faire éclater les silex et fondre les métaux. Ce dernier usage, toutefois, est ici hors de cause : non que les Indo-Européens, munis surtout d'armes et d'outils en pierre, aient totalement ignoré le métal ; ils en connaissaient au moins un, mais le tiraient de l'étranger. Les deux mots qui, chez eux, signifient « cuivre » et « hache », ressemblent beaucoup aux mots de même sens dans la langue des Accadiens, race mystérieuse qui peupla le bassin du Tigre et de l'Euphrate avant qu'il ne fût envahi par les Sémites, et leur légua, entre autres survivances, la fameuse écriture cunéiforme révélatrice d'antiques civilisations (2). Là-dessus on a étayé cette conclusion ingénieuse, que les Indo-Européens ne travaillaient pas le métal vil, mais qu'ils le connaissaient néanmoins, sous forme de haches de cuivre importées toutes faites de Babylonie. Rien de plus croyable, à coup sûr ; mais, ne l'oublions pas cependant, il est des savants considérables pour prétendre que l'accadien n'a jamais existé.

D'où qu'ils le tirassent, en tout cas, nos pères possédaient le cuivre, avec ou sans alliage, et ne soupçonnaient pas encore le fer, que nous verrons apparaître seulement à l'aurore des temps historiques. Le fer est un tard venu dans la technique de la guerre comme des travaux de la paix : aussi beaucoup de liturgies anciennes, respectueusement conservatrices des us primitifs, le proscrivent-elles comme impur, et, sans remonter jusqu'à l'âge de pierre, exigent pour l'égorgement de la victime un couteau d'airain.

Avant même de faire du feu, les hommes ont su pétrir l'argile, puisqu'il suffisait de laisser durcir au soleil le vaisseau de terre grossièrement façonné. A plus forte raison les Indo-Européens fabriquèrent-ils de la poterie ; mais ce que le feu ne put leur apprendre, c'est l'usage du tour à potier. Dans une cérémonie hindoue qui consiste essentiellement à consacrer aux dieux un bol de lait bouillant, — rite évidemment pastoral qui doit représenter un stade de religion naïve bien antérieur à celui de l'Inde des Védas, — on décrit avec la dernière minutie la manière d'établir le pot destiné à la cuisson : il doit avoir telle forme, imiter vaguement la figure d'un homme, etc., et il se compose de trois boudins de terre pétris à la main et superposés l'un à l'autre de bas en haut. Qu'est-ce à dire? A l'époque où les liturgistes hindous prescrivaient ces manipulations d'un autre âge, il y avait longtemps que les potiers en pratiquaient d'autres plus rapides et plus sûres ; mais le tour était encore inconnu des pauvres pâtres qui les premiers s'étaient avisés de réchauffer le soleil en lui offrant leur boisson brûlante, — telle est, en effet, la destination originaire du *gharma*, — et leurs arrière-neveux ne croyaient pas pouvoir rien changer à leur tradition. C'est ainsi que la religion, précieux et inaltérable témoin, nous renseigne sur les détails qui, au premier abord, sembleraient le moins devoir la concerner.

La rigueur du climat implique la nécessité de se vêtir, et les Indo-Européens y pourvoyaient autrement encore qu'au moyen des peaux de bêtes, qui épousent mal les contours du corps. Leur matière première était la laine de leurs brebis et la filasse d'un lin sauvage ou amené du dehors. On trouve des fragments d'étoffes de laine et de lin dans les stations de l'âge de pierre. On y trouve aussi des fuseaux d'argile, qui, suspendus à la fibre textile comme l'araignée à son fil d'argent, la tordaient par le mouvement de rotation rapide qu'on leur imprimait : c'était la besogne des femmes, telle qu'on la peut observer encore parmi les gardeuses d'oies ou de chèvres de nos contrées rurales. Le fil était ensuite tissé sur un métier sans mécanisme, simple châssis vertical, devant lequel l'ouvrière se tenait debout, faisant à la main passer la trame alternativement au-dessus et au-dessous des fils de la chaîne tendue. La nomenclature indo-européenne de la filature et du tissage manque cependant de fixité : sans varier absolument d'une langue à l'autre, elle n'est point la même pour toutes, ce qui donne à penser que tous ces procédés étaient encore dans l'enfance quand s'est effectuée la séparation de chacune de ces branches du tronc commun. Il est curieux de constater que le mot qui équivaut en latin à « tisser » (*texere*) signifie en sanscrit (*takshati*) « il charpente » : outre l'assemblage des bois durs, le char-

(1) Les premières roues, il est vrai, furent des disques pleins, faisant corps avec la lourde barre de bois qui figurait l'essieu : il n'y avait point de moyeu, et l'essieu tournait avec la roue ; mais pour égaliser et durcir le bord du disque, il fallait bien aussi le passer au feu.

(2) On observera que les Sémites, en Assyrie, en Phénicie et ailleurs, étaient déjà parvenus à un haut degré de culture, alors que les Indo-Européens sortaient à peine de la barbarie.

pentier de jadis pratiquait le tressage des bois flexibles ; et c'est le tressage, évidemment, qui a donné partout à l'homme la première idée du tissage, comme il lui en a fourni souvent la première appellation.

III

Voilà donc ce que savaient faire ces braves gens, à qui nous devons, somme toute, d'être ce que nous sommes ; mais eux-mêmes, comment étaient-ils faits? Comment nous représenterons-nous la stature et la figure de ces premiers parents, dont l'intelligence et l'incessant effort vers le mieux éveillent en nous, à distance, un irrésistible sentiment d'admiration et de reconnaissante piété?

Mais, d'abord, posons bien la question : il y a une langue Indo-Européenne ; il n'y a pas de race Indo-Européenne. Il n'y en a pas de nos jours, ni dans tout le cours de l'histoire, puisque, à partir de leurs premières migrations, les Indo-Européens se sont rencontrés avec toutes sortes d'autres peuples, premiers occupants du sol, et que dès lors les croisements les plus divers se sont produits entre les vaincus et les vainqueurs. Il n'y en a pas non plus dans la préhistoire, car rien ne nous dit que les Indo-Européens primitifs fussent eux-mêmes, anthropologiquement, ce qu'on nomme un type pur : ils pouvaient fort bien n'être, dès ce temps, qu'un agrégat de tribus de sang mêlé, parlant toutes la même langue, comme aujourd'hui parlent l'indo-européen le Celte trapu, brun et brachycéphale, et le dolichocéphale Norvégien, blond, à la taille élancée.

Cette réserve faite, il est presque hors de doute que la majorité, ou du moins l'élite physique de la population indo-européenne, appartenait au dernier de ces deux types, encore conservé très pur dans certains groupes ethniques restreints et confinés, comme les Sphakiotes de Candie. Qu'on se rappelle seulement la façon dont Homère décrit ses héros, patriciens jaloux de leur race et encore fort rapprochés des origines, leur carnation blanche, leur port majestueux, et, surtout, sa prédilection pour l'épithète ξανθός « blond ». La contre-épreuve est aisée : les Hindous actuels sont de petits noirauds aux traits mobiles ; mais le dieu qui assura à leurs ancêtres la conquête de l'Inde, le roi du culte védique, Indra, enfin, est un formidable géant à la barbe rutilante ; doutera-t-on que les adorateurs aient fait leur dieu à leur image? Tels aussi nous apparaissent les mages perses sur les bas-reliefs antiques où se déroulent leurs rigides théories ; tel, le premier aspect des Gaulois et des Germains frappa les Romains d'étonnement et de terreur ; tels encore, ces Normands, dont l'audace maritime et guerrière épouvanta notre moyen âge : colosses blonds ou roux, au teint clair, aux yeux bleus ou gris d'acier, qu'on croise encore çà et là dans les campagnes pacifiques de notre grasse Normandie.

Mais l'habitant de la steppe originaire ne naviguait point encore : à peine avait-il entendu parler de la mer. Sa vie devait être monotone à l'égal des paysages où il la promenait. De ses mœurs, de ses institutions, nous ne saurions guère que dire. Il était certainement polygame : de tous les Indo-Européens, les Grecs et les Romains sont les seuls où, si haut qu'on remonte, on trouve la monogamie en honneur. Toutefois, chez les barbares plus qu'ailleurs, elle est naturellement limitée par la rareté des subsistances : un homme n'a pas plus d'épouses qu'il n'en peut nourrir, et les riches, comme les pauvres, sont l'exception. De plus, il est probable que, dès cette époque, l'époux ou maître (*potis*) distinguait particulièrement l'une de ses femmes, qui portait seule le titre d' « épouse » ou de « dame » (*potnî*), était plus intimement associée à sa vie et exerçait une sorte d'autorité sur les autres, plus serves. Au reste, même montée à ce rang, la femme n'en restait pas moins, au regard du mari, dans cet état d'infériorité que perpétuent encore partiellement parmi nous le préjugé stupide et la législation surannée (1) : on sait qu'aux premiers temps de Rome, la *manus* de l'époux sur l'épouse était, ou peu s'en faut, un droit de vie et de mort, et il n'est point du tout prouvé que l'atroce coutume du sacrifice des veuves dans l'Inde du moyen âge, encore que la période védique intermédiaire paraisse l'ignorer, ne soit pas un legs obscur du passé préhistorique indo-européen.

La famille était exclusivement patriarcale, c'est-à-dire fondée sur la filiation masculine. Il n'y avait point de parenté entre l'enfant et les parents de sa mère, qui d'ailleurs était elle-même, par le fait de son union, sortie à jamais de sa propre famille. Ne possédant rien, n'héritant de rien, elle ne pouvait rien transmettre. C'est exactement, à cela près que le droit romain place en première ligne l'hérédité testamentaire, le mécanisme successoral du vieux Latium. Mais la simplicité ancestrale n'avait pas imaginé cette fiction étrange, qui prolonge au-delà du tombeau la volonté de l'être éphémère, et qui, mort en sa personne, le répute encore vivant quant à l'attribution perpétuelle de ses biens. Souverain absolu de son vivant, le père de famille était déssaisi par la mort ; ses fils se partageaient le patrimoine, sans qu'aucune disposition de sa part les pût priver ou entraver ; suivant quelle proportion, rien ne nous

(1) Comment, en effet, ne pas songer à ces ménages, encore trop nombreux, où une femme intellectuellement et moralement fort supérieure à son mari lui est, de par le Code et la coutume, asservie sans merci? Car, moins l'homme a d'intelligence et de cœur, moins il se hausse à estimer sa compagne comme son égale.

l'indique, et il n'importe guère, en somme, car la plupart du temps l'indivision devait subsister. A défaut de fils, devaient intervenir les frères consanguins. Mais cela aussi est presque hors de cause : tout homme tenait à avoir des fils et en avait presque toujours ; car toutes ses épouses ne pouvaient être stériles à la fois, et, si lui-même était impuissant, il se substituait dans le lit de sa femme un de ses proches qui engendrait pour lui.

Au-dessus du pouvoir du chef de famille, illimité sur tous les siens, s'élevait celui du chef de clan ou de tribu, restreint, semble-t-il, dans ses effets par les attributions reconnues à certaines familles éminentes ou même à l'assemblée générale des membres de la communauté. Le nom de ce gouvernant, du « roi » enfin, sur si peu de sujets qu'il ait régné, apparaît identique en sanscrit, en latin et en celtique, et c'est aux Celtes que les Germains l'ont emprunté (1). Il n'était pas héréditaire, mais probablement élu par les principaux de la tribu. Ses fonctions, au surplus, étaient médiocrement étendues : il ne rendait pas la justice, car les différends se réglaient par les armes ; l'administration ne pouvait être fort compliquée, et son autorité n'avait guère d'occasion de se déployer que lorsque le clan tout entier se mettait en marche, soit pour chercher à travers le désert périlleux de nouveaux pâturages, soit pour envahir ceux d'un autre clan (2), si toutefois, dès le temps où ils ne connaissaient pas encore d'étrangers, il arrivait parfois aux Indo-Européens de guerroyer contre leur propre race : ce dont hélas! la misère ou la malignité humaine ne permet guère de douter.

IV

Ce que nous connaissons le mieux des Indo-Européens, c'est leur religion et leur mythologie, de bonne heure fondues ensemble : rien de plus conservateur que la religion, de plus tenace que les traditions qu'elle couvre de sa tutelle inviolable, et il est difficile de ne pas faire remonter jusqu'aux tout premiers âges les divinités, les pratiques et les légendes qui s'attestent semblables dans plusieurs branches de la grande famille.

Le mot « dieu » signifie originairement « lumineux », en opposition aux puissances sinistres des ténèbres et de la mort ; et il a pour synonyme le mot « immortel » : les dieux indo-européens sont des êtres qui brillent et ne sauraient mourir. De ces surhumains, nos ancêtres en connaissaient, en nommaient au moins deux : le Ciel-père (1), à qui ils demandaient humblement sa pluie et tous ses dons ; et le Feu, fils de l'homme, qui avait besoin, pour vivre toujours, des bons offices de ses fidèles et qui les leur rendait en bénédictions. Si l'identité constatée du feu et du soleil avait déjà amené à penser que cet élément était descendu du ciel en terre ; si, inversement, l'ascension de la flamme vers le ciel l'avait déjà fait considérer comme le trait d'union des hommes aux dieux et le véhicule des offrandes de la terre au séjour des immortels : c'est ce que nous ne pouvons décider. En tout cas, ces idées sont en germe, et les mythologies postérieures les développeront.

Le Soleil, lui aussi, était-il un immortel ? Il est vrai qu'il meurt chaque jour, mais il renaît : de là, un paradoxe qui plus tard tournera au mystère, le mort qui ressuscite, l'immortel qui meurt, le dieu qui s'incarne, se manifeste, se dissimule, disparaît, puis surgit à nouveau dans la gloire. Sa fille, la clarté du matin, naît avant lui : autre paradoxe ; et il la rejoint et s'unit à elle : l'Aurore est donc à la fois sa mère, sa fille et son épouse, et l'imagination hindoue et grecque brodera à l'infini ses variations bizarres ou sublimes, sur ce thème, éternellement vieux et jeune, de l'inceste divin.

Que d'autres tableaux encore, que nous-mêmes parfois y chercherions en vain, ils ont vu se dérouler au firmament, ces guetteurs solitaires, durant les longues veillées du bercail ou de l'affût ! Qu'ils aient applaudi à l'exploit du Héros lumineux, écrasant de sa massue ou perçant de ses flèches le monstre noir de la nuit ou de l'hiver, — du Héros vainqueur du dragon, qui, dans la suite des siècles et selon les climats divers, s'appellera Indra, Apollon, Hercule, Thésée, Thôr, S. Michel ou S. Georges, — ce n'est pas de quoi nous déconcerter, puisque les péripéties de cette lutte épique se renouvellent constamment sous nos propres yeux. Mais où donc ont-ils aperçu les deux frères jumeaux, les cavaliers brillants qui traversent le ciel pour faire une garde d'honneur à la fille du jour et la conduire en pompe au lit de son splendide époux ? Ce mythe qui, à quelques variantes près, se retrouve dans l'Inde — les deux Açvins, — en Grèce — Castor et Pollux, — dans l'antique Germanie, dans le folklore lituanien, n'a pas encore reçu, ne recevra sans doute jamais d'explication de tout point satisfaisante (2). « Il y a plus de choses, Horatio, au ciel et sur la terre, que n'en saurait rêver notre philosophie. »

(1) Sanscrit *râjâ*, latin *rêx*, gaulois *rix*, allemand actuel *reich* « riche » et *Reich* « royaume ».

(2) C'est un fait bien connu que les « rois » de nos plus anciennes civilisations furent presque exclusivement des chefs militaires.

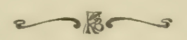
(1) Sanscrit *Dyaus pitâ*, grec Ζεὺς πατήρ, latin *Juppiter*, etc.

(2) On a proposé l'étoile du soir et celle du matin (ces premiers hommes ne pouvaient savoir qu'elles n'en font qu'une) ; mais justement elles ne se montrent jamais ensemble, tandis que les Açvins du Véda mènent de compagnie leur char plein de nourricières douceurs.

V

Tel était donc l'état matériel et mental de ceux que nous nommons « les Indo-Européens », à l'heure où se rompit entre eux le contact immémorial, où les premières bandes d'émigrants, parties d'un centre commun, franchirent les limites incertaines de leur domaine et s'en écartèrent assez pour vivre désormais isolées et s'ignorer les unes les autres comme si jamais elles n'eussent cohabité. Elles rayonnèrent alors dans toutes les directions : au sud-est, vers l'Asie antérieure ; au sud, vers la Grèce et les îles de la Méditerranée ; à l'ouest et au nord-ouest, vers les glaciers et les forêts de l'Europe centrale. Elles croyaient ne chercher qu'un peu d'espace et d'herbe pour leurs troupeaux ; elles se ruaient, sans le savoir, à la conquête du monde.

V. HENRY.



WATTEAU ET LA PHTISIE

Vingt-cinq années de labeur pauvre, de recherches de soi-même, onze années d'épanouissement de son génie, dont six seulement furent vécues après la mort de Louis XIV, puis la disparition à 37 ans, voilà l'existence de Watteau.

De 1684 à 1721 l'âme de la peinture française est changée : l'école pompeuse de Lebrun est ruinée, le XVIII^e siècle est prévu, dicté, inscrit dans ses lignes essentielles par un fils de couvreur qui a regardé une société élégante et décorative et l'a recréée en son âme lyrique en la haussant à une exquisité immortelle, sans même daigner retenir qu'en 1705 la Régence faisait choir cette société dans l'ordure et la crapule. Watteau mourant substitue à la laide dégénérescence de l'aristocratie qui l'entoure une image de ce qu'elle eût dû être : et la magie de son génie est telle que nous ne savons plus voir cette époque qu'à travers le prisme de ce rêve.

Gillot lui a conseillé ses thèmes ; Titien, Véronèse, Rubens et les Hollandais ont formé sa technique. Mais son âme, d'où est-elle venue? Et si cette âme n'avait pas tout fait, Lancret et Pater ne s'appelleraient-ils pas aussi Watteau ?

Cette âme n'a rien du XVII^e siècle, ni la sévérité, ni l'emphase allégorique, ni l'ennui décoratif. Cette peinture orientera tout le XVIII^e siècle, mais n'en sera jamais égalée. Même entre Fragonard et elle, il y aura une immense distance morale : presque autant de grâce dans la maîtrise, mais on ne sait quelle substitution de la sensualité à l'amour, de l'agacerie à la coquetterie, de l'énervement à la morbidesse, du sentimentalisme au rêve, du plaisir à la joie, de l'ombre qui dissimule à l'ombre qui voile, du sous-entendu au mystère, du joli à l'exquis, un degré diminué dans la beauté intérieure. Encore le Frago de *l'Abandon* est-il le seul en son siècle à remonter, en un sursaut de génie, jusqu'à Watteau parfois.

La personnalité morale de Watteau demeure indemne de toute imitation. Son décor, ses sujets, son coloris, son dessin seront repris par des artistes déférents et compréhensifs : mais ce sont là les vêtements chatoyants de son secret. Il y a en lui une qualité de sentiment absolument unique, et sans rapports avec son temps. Ni la cour du Roi-Soleil, ni les boudoirs de la Régence n'ont ainsi envisagé la vie et n'ont donné de telles images. Watteau défie toute théorie des milieux. Ce Flamand dépasse l'influence de Rubens, de Van der Meer, de Téniers, d'Ostade, et fait penser tout à coup à Titien, puis à l'essence du génie français, et en fin de compte à lui seul, isolé dans un art aussi chimérique et indéfinissable que le paysage où il situe ses personnages. Paysage qui évoque Ruysdaël et n'est aucunement ceux de Ruysdaël, personnages de la comédie italienne, et de la cour ou de la ville élégante, qui n'ont que l'apparence de les être. Jamais le mot *exceptionnel* n'a été plus nécessaire que pour qualifier l'irruption de cet homme et de cet art au déclin d'un siècle, à l'aube d'un autre, l'insertion de ses onze années de chefs-d'œuvre conscients dans la chronologie de l'art français. Il y a apporté un rêve, on peut même dire le rêve par excellence, élément jusqu'alors inconnu : et il l'a apporté dans une forme qui présage nos plus modernes préoccupations lyriques, devance son époque et construit un monde nouveau.

Le décor, l'art de Watteau ont été aimés et compris. Je ne peux pas croire que son âme ait été comprise, de son temps, car le XVIII^e siècle eût été tout autre : l'esprit de Frago dans la technique de Watteau, voilà tout ce que le XVIII^e siècle y a pu loger. Et cependant il y a tout autre chose, et quelque chose qui est tellement plus grand, dans Watteau ! Qu'est-ce donc ? C'est sa tristesse. Et sa tristesse, d'où venait-elle, cette tristesse sublime vêtue de bleu et de rose, cette Psyché crépusculaire dont le sourire donne le désir de pleurer ?

Elle venait de la phtisie.

Watteau meurt à 37 ans de la poitrine. Il a peiné, obscur et pauvre, jusqu'à 25 ans, fait des tableaux militaires (savants, forts et beaux d'ailleurs), jusqu'à 27 ; quand son éducation de décorateur, son goût pour la comédie italienne et son amour de la femme élégante ont constitué son génie propre, il travaille avec frénésie. Il est mélancolique, irritable, dédaigneux du succès et de l'argent, timide, brusque avec des sursauts de bonté délicate. Il dessine d'a-

près nature, mais il recompose toutes ses notes dans son imagination. Il sort peu, il travaille tant qu'il ne pourrait avoir vu tout ce qu'il fait. Une hâte mystérieuse le précipite pour arriver plus vite que la mort. Tout ce que nous apprennent M. de Julienne, son dévoué ami, qui réunit et sauva ses dessins, et Gersaint, son marchand fidèle, c'est la psychologie générale du phtisique : tristesse fiévreuse suivie de retours aux grandes espérances et aux grands projets, violente hypocondrie alternant de sincères attendrissements, désir de s'épuiser soit par la sensualité (Watteau fut chaste), soit par le surmenage cérébral, dédain des avantages matériels, nervosité, idéalisme exacerbé par le mal, disposition native à l'intuition de toute poésie, voilà Watteau et voilà les phtisiques, et c'est cela que nous sentons sous son œuvre.

Le paysage de l'*Embarquement pour Cythère*, ce prodige où le bleu ciel devient l'expression même du songe voluptueux achevé dans l'inconnu, n'est pas le « paysage choisi » du peintre Watteau : c'est le pays même du rêve éternel des phtisiques.

Dans le peuple, le jeune ouvrier, la brunisseuse que la plus intellectuelle des maladies a touchés, se distinguent des autres tâcherons : leurs mains deviennent délicates et pures, leur visage amaigri s'illumine inconsciemment, l'usure secrète les revêt d'une beauté insaisissable. Dans l'âme le même travail s'accomplit. L'ignorance, l'absorption de l'être moral dans la monotonie du labeur n'empêche pas l'affinement de la sensibilité, l'aspiration vague aux idées générales, la propension à la rêverie.

Ainsi, en Watteau, fils de couvreur, se forma, avant qu'il l'eût pu voir, une idéalisation de la société luxueuse. Ni la longue observation, ni la naissance, ne lui eussent donné cette aisance unique dans l'expression de l'exquis, du raffiné, de tout ce qui rehausse par les délicatesses du sentiment la beauté possible du corps déguisant ses imperfections sous les parures. Si le peintre dessina sur nature, l'artiste imposa sa vision préconçue, et cette vision n'était que le désir d'un paradis de la tristesse et de l'amour.

Le poème intérieur de Watteau exclut toute sensualité. On a parlé de « son libertinage, qui n'était que d'esprit et ne l'empêcha pas de mourir en bon chrétien ». Je vois dans cet étrange jugement une preuve nouvelle de l'incompréhension du XVIIIe siècle, pour le grand génie dont il démarqua les apparences. Le libertinage de Watteau, la galanterie de Watteau ! Allons devant l'*Embarquement pour Cythère*, et à l'instant nous comprendrons la désespérance latente, la pureté de cette œuvre et de cet homme.

Tout, dans Watteau, exprime l'inassouvissement. La phtisie développe la sensualité enfiévrée : le malade aime ce qui le tue. L'excès génésique surexcitant ses nerfs lui donne la fatale illusion d'un regain d'activité, la fausse preuve de son énergie vitale, et le pressentiment de la mort le convie à se hâter de multiplier l'acte de vie, à oublier la hantise du néant dans la volupté. La phtisie peut aussi détourner cette fièvre dans l'imagination. Certains poitrinaires peuvent avoir la force de s'interdire l'acte mortel, leur imagination vagabonde parmi des désirs monstrueux et inavoués, des perversités sensuelles dont l'irréalisation exacerbe la sauvage ardeur. Mais il en est qui vivent dans des mirages, transmuent tout désir en rêve, et goûtent la douloureuse volupté de la pureté, mélancoliques témoins d'une vie dont rien ne leur sera permis. Watteau est de ceux-là. Chez les mystiques, chez les métaphysiciens, cette ivresse du renoncement est grandie par le mal. Watteau est plein de ce renoncement (1). Ses personnages esquissent le songe de l'amour physique, et ne le matérialisent jamais. Ils aiment le désir et y voient tout l'amour. Ils frôlent l'existence et ne la possèdent pas. Ils sont ivres et tremblants de sympathies subites, la promesse de l'abandon les enchante, mais ne les hâte pas. Le désir assouvi se ruine lui-même, ils le savent, et ce qu'ils veulent, c'est le léger vertige de savoir qu'ils pourraient aller plus loin, toucher la chair après avoir goûté le rêve, c'est, aussi, savourer délicatement l'idée de la tristesse qui suit tout désir assouvi, sans se donner la peine de le satisfaire. Voyez-les ces personnages vêtus de soie légère, demi-couchés ou marchant avec une grâce lente, frémissant aux accords d'une musique lointaine ; les mains s'effleurent, les têtes se penchent, les êtres semblent laisser exprès entre eux la zone immatérielle de leurs magnétiques effluves, source de leur désir, sauvegarde contre sa réalisation. Quel mouvement sensuel dérangerait les plis de ces robes aux changeantes cassures ? La femme de Watteau laisse voir sa gorge, mais le mystère de son corps sous les étoffes ne sera jamais offensé.

Ces êtres vivent au bord de ces « savants abîmes éblouis » dont Mallarmé fait parler Hérodiade rêveuse. Abîmes d'un bleu inconnu, plus troublant encore que le bleu des glaciers au fond des horizons de Léonard : abîmes où se profilent des collines, couvertes de grands arbres aux panaches d'or usé, où serpentent des rivières, mais où, presque tout de suite, se dérobe la nature dans un ineffable délice de turquoise vaporeuse qu'on ne trouve ni chez le

---

(1) « Il était libertin d'esprit mais sage de mœurs, naturellement sobre et incapable d'aucun excès, dit Caylus (cité par M. Séailles dans son remarquable livre sur Watteau). La pureté de ses mœurs lui permettait à peine de jouir du libertinage de son esprit, on s'en apercevait rarement dans ses discours ». Retenez le témoignage, son sens enlève de lui-même toute acception au mot « libertinage », autre que « fantaisie ».

lyrique lorrain, ni chez le sincère Ruysdael, ni chez personne. Ces êtres n'ont que quelques pas à faire pour entrer dans l'infini des songes. Un peu de musique soulève leurs âmes légères : ah ! certes non, ils ne sont pas de leur époque ! Le geste de l'*Indifférent*, c'est le geste immatériel, emblématique de l'art de Watteau écartant son siècle avec une douceur désespérée.

Ne plus rien voir, ne plus entendre, s'isoler, sveltes, dans un pays indéfinissable, c'est tout l'idéal de ces personnages soyeux et minces. Et je sais bien qu'il y a tout l'esprit et toute la grâce en Watteau : mais qu'est-ce que c'est auprès de sa tristesse, et de quel sanglot retenu ce sourire n'est-il pas fait ?

Il était réservé à un poète de génie, qui eut l'âme d'un phtisique sans en avoir le corps, de comprendre cet art exceptionnel au point de le recréer et d'en donner une sublime transposition poétique. Les *Fêtes Galantes* de Paul Verlaine, fleurs d'une âme infiniment adorable, sont à Watteau ce que la musique de Schumann fut aux vers de Henri Heine, un monde d'analogies frôlant un monde et le reconnaissant fraternel au sein des ombres et au-delà des âges. « Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur… » dit Verlaine, en parlant de ces êtres : et d'un mot voici naître l'intuition que la plus sagace critique d'art n'eût pas atteinte, et voilà Watteau peint par Verlaine, voilà deux sensibilités françaises réunies par-dessus cent soixante ans, voilà enfin la définition éternelle de l'idéalité des phtisiques. « Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur » et c'est toute leur psychologie, toute leur beauté, toute leur douleur qui s'évoque.

Watteau est un précurseur de l'impressionnisme. La vibration chromatique, qui hante tout le XVIIIe siècle et sera la floraison impressionniste au siècle suivant, il l'a eue le premier, il a été le premier musicien de la lumière en mouvement. Mais il est aussi un précurseur de la tendresse lassée, de la névrose chaste, de l'introduction du désir de l'impossible dans la volupté momentanée, notions toutes modernes, notions que je voudrais résumer en cette formule : *la maladie de l'infini*. Verlaine la retrouva dans Watteau. Elle est propre à toute une série d'esprits. Ces esprits forment une famille distincte dans les arts. Chacun apporta son poème, mais le décor a été peint une fois pour toutes : et c'est l'*Embarquement pour Cythère*.

Vous trouverez en Schubert cette maladie de l'infini. Vous la trouverez en Novalis, mort à vingt-neuf ans. Vous la trouverez en Frédéric Chopin, mort à trente-neuf ans. Vous la trouverez encore en Jules Laforgue, mort à vingt-sept ans, et en Albert Samain, qui ne disparut qu'après sa quarantième année. Et elle était en Mozart. C'est le martyrologe du génie de la phtisie. Vous y joindrez Edgar Poe, Heine et Verlaine, bien qu'ils ne soient pas morts de la poitrine. La vibration de ces âmes-là est d'un cristal spécial. Ne vous les représentez pas comme des rêveuses sentimentales et défaillantes : elles savent aussi se soutenir par l'ironie nerveuse. Ainsi Watteau était, personnellement, enclin à la malignité, ainsi Laforgue a créé une fusion du rire et du sanglot unique dans notre littérature, ainsi Heine a été l'immortel railleur dans la douleur, et Chopin a traversé d'éclairs et de tressautants rythmes tziganes le paysage de sa passion désespérée.

Tous ces hommes sont dans Watteau, il est leur frère aîné, il est l'initiateur d'une mélancolie toute contemporaine. Il y a eu des phtisiques dans l'art auparavant, mais nous n'en savons rien. La maladie de l'infini n'a voulu créer son chef-d'œuvre que le jour où la nature a créé le peintre de l'*Assemblée dans le parc* et de l'*Amour à la campagne*. Et tous ces hommes ont pensé à lui, même sans le savoir. L'ingénuité métaphysicienne de Novalis, la tendresse fiévreuse de Chopin, le sourire parfois tragique de Laforgue, la beauté idéaliste de Mozart, l'élégance de Heine traînant ses voiles dans un cimetière, la caresse lyrique de Samain, l'évocation langoureuse du désir de Paul Verlaine, la passion pastorale de Schubert, et jusqu'à certains paysages de Poe (l'*Ile de la fée*), tout cela est situé dans le pays que Watteau a extrait de la nature, et au fond duquel, avec une émotion indicible, on entend dans les bleuités suaves le murmure de l'*Invitation au voyage*.

En un moment où l'on s'inquiète tant des origines et des formations de la sensibilité moderne et de son essence française, où l'on recherche les maîtres, où l'on définit l'âme de l'Occident pour écarter la fausse notion de l'esprit latin, il faut bien comprendre que Watteau est le plus authentique inspirateur du lyrisme douloureux cher aux meilleurs d'entre nous. Avec une technique flamande et des thèmes italiens, ce génie a doté l'âme française d'une des plus pures expressions dont elle rendra compte devant l'histoire. Par lui la maladie de l'infini est venue ajouter à notre art une grâce nouvelle. Mais nous ne comprendrons bien cette grâce qu'en la considérant comme une expression de la souffrance particulière qui naît du sentiment de l'impossible évasion de l'âme par le désir. Quiconque porte en soi ce sentiment peut avoir, comme Watteau ou les autres, de l'esprit, de la sensualité, le goût du luxe et du charme : mais il n'en est pas moins, et au-dessous de tout cela, un être pour qui la vie n'est qu'une attente impatiente, le masque de l'existence essentielle. Et maintenant je voudrais bien insister sur ce mot de *maladie*, parce que je le présente comme associé au terme de *phtisie*, et qu'on pourrait s'y

tromper. N'admettez pas que les hommes dont je viens de réunir les noms soient des prototypes de « l'art maladif » tel qu'on est porté à l'envisager, sorte d'adjonction dangereuse aux confins de l'art « normal ». Je n'ai d'autre intention que d'exprimer, par ce mot impropre de « maladie », l'intime sens de la « morbidezza » qu'il ne saurait traduire.

Rien de moins maladif que la réalisation de Watteau : dessin, couleur, expression, tout en est magnifiquement savant, original et fait de la main d'un maître. Rien de maladif dans la rêverie si pure de Novalis, ni dans Mozart, le seul artiste qui ait su tirer de la joie un univers de beauté, ni dans Schubert, dont l'art est le cœur même de l'Allemagne rustique, ni même dans Chopin, dont les harmonies, constamment inspirées du rythme populaire de son pays, sont si nettes, presque naïves auprès de nos plus récentes recherches de timbres : rien de maladif dans la poésie classique et hautaine de Samain, rien non plus dans le pessimisme sentimental que Laforgue avive d'une pointe de gaminerie si délicieuse, d'un accent si « jeune ». Le fait physiologique de la phtisie ne souligne ici qu'une disposition toute spéciale à un idéalisme qui peut se définir : *la faculté de vivre dès cette vie dans celle qui nous attend, dans la réalité seconde.* La maladie pulmonaire est la seule qui affine à ce degré la délicatesse des intuitions, c'est une collaboratrice de l'âme à l'état mystique. On conseille au phtisique de se distraire, d'éviter la contemplation, dont l'équivalent physique est la consomption. Mais le phtisique trouve toute distraction vaine et propre à le mélancoliser, auprès des joies que lui donne la rêverie, c'est-à-dire l'élément mortel et attirant. Son âme se ligue avec le mal contre son corps, qu'il ne veut pas défendre et prolonger parce qu'il y voit un obstacle à la libération de son rêve. Tout phtisique est un suicidé conscient : il aime s'user, s'alléger. Il ne peut vivre qu'en se condamnant à ne pas vivre, en adoptant une existence précautionneuse et médiocrisée systématiquement, sans émotions joyeuses ou pénibles, alors que sa maladie elle-même le prédispose à l'amour des grands desseins, des grands espoirs et des profonds sondages de soi-même. Cette maladie du corps crée une exaltation mystique de l'âme, dont les produits n'ont rien de débile ni de décadent, mais condensent au contraire, une force extrême et une violente émotion naturelle. C'est pourquoi, si vous considérez l'art et la philosophie de ces grands phtisiques, vous y verrez une maladie créer une santé indéniable de l'esprit, un envisagement courageux des fins terrestres, même quand la névrose accompagne les phénomènes pulmonaires.

Il y a un état d'esprit du phtisique intellectuel qui condense toutes les délicatesses suprêmes que le sentiment de la fin imminente peut conférer à un esprit noble. Et si j'ai nommé Poe, Heine, Verlaine, qui ne moururent pas de ce mal, c'est qu'il peut arriver parfois que cet état d'esprit réside en des hommes sans répondre à des symptômes pulmonaires. Schumann en fut imprégné. Il y a ainsi une limite de la névropathie et de la maladie de poitrine où se tient une douloureuse beauté morale dont la science ne sait pas encore définir le visage. Mais nous pouvons considérer cette série d'esprits et d'œuvres comme les résultats, non d'une maladie, mais d'un spiritualisme exceptionnellement fervent.

Un penseur que je gênerais en faisant une fois de plus son éloge, mais qu'on lit ici très souvent et dont l'esprit fécond a touché à tout avec originalité, a écrit cette saisissante formule : « L'amour est la forme attrayante de la douleur. »

Voici la définition immanente de Watteau, comme le vers de Verlaine définissait ses personnages. Pensée redoutable, où la psychologie de Schopenhauer se vérifie : mais n'oublions pas qu'un peintre français l'a dessinée et peinte au seuil du XVIIIe siècle. Pour tous ses personnages « qui n'ont pas l'air de croire à leur bonheur », l'amour est en effet une façon exquise de souffrir, de sentir à travers la créature finie le frisson de l'infini inattingible qu'on lui demande de contenir et qu'elle ne peut qu'incarner pour une seconde. Aucune douleur n'approche cette déception de l'âme enivrée du rêve de la communion durable et parfaite et n'en pouvant connaître, par l'étreinte et la volupté, qu'une fugitive image. Les personnages de Watteau, si tendres et si doucement tristes au bord du mirage azuré, nous rappellent constamment l'intangibilité de l'âme d'autrui, à travers laquelle l'homme qui croit aimer une femme n'essaie en vérité que d'atteindre, lui périssable, à ce qui ne meurt pas. Et cet évanouissement de bleuité pâlie, c'est la couleur même de la terre promise.

Que la vivacité, le goût, le luxe, la grâce de Watteau ne nous donnent pas le change. Il n'a rien d'un petit maître. C'est un des plus grands maîtres qui aient existé, et un initiateur technique qui compte parmi les plus significatifs : il a créé le XVIIIe siècle, et par conséquent les quarante dernières années du XIXe, sans compter son influence sur Delacroix, et il a fait cela au moment où la pompe décorative et allégorique du XVIIe, après un bel éclat (principalement dans l'art décoratif pur comme à Versailles), sombrait dans l'imitation de l'italianisme. Les onze ans de chefs-d'œuvre de Watteau sont, avec la révélation de Delacroix et l'initiative de Manet, et en les rendant possibles, un des trois grands moments de l'évolution picturale française. Trait d'union de la Flandre et de Titien ayant su se franciser avec

génie, Watteau se dresse en face de l'art italien et nous rappelle à nous-mêmes. Il est, avec plus d'autorité et de spontanéité, dans le monde de l'élégance songeuse, l'ouvrier qu'est Chardin dans le monde des humbles. Et tout cela est le fait d'un grand homme. Mais il y a plus que cela, il y a le symbolisme et la philosophie de Watteau, il y a la faculté contemplative de cet homme de petite condition qui, comme le fera plus tard son succédané Monticelli, se crée un univers tout de rêve et retrouve dans la nature le style magique de sa propre beauté. Le symbolisme de Watteau, sa philosophie? Mais certes. Ses « donneurs de sérénades et ses belles écouteuses », dans le mystère bleu et or des frondaisons enchanteresses, ne sont que les diverses personnifications de ce poème intérieur d'un lyrique isolé dans son époque, et surchargé de songes qu'elle ne soupçonnait pas. La philosophie de ce peintre de fêtes galantes? Mais c'est elle qui, écartant l'idée de galanterie autant que celle de fêtes, leur substitue, par l'enchantement triste du décor et la langueur des attitudes, l'idée la plus intensément moderne, l'idée-mère de l'art actuel, l'idée de *Tristan et Isolde*, l'inattingibilité de l'infini par le désir qui le pressent. Aimons Watteau dans sa douleur; là seulement nous le comprendrons et l'honorerons sans erreur et tout entier, dans son art solitaire, pur, désespéré: comme un chant de rossignol, sous la lune au printemps, nous invite à pleurer sur nous-mêmes et n'exprime pourtant que la joie éperdue d'un petit être extasié, parce que, à un certain degré de sublime, l'amour, la beauté, la douleur et la joie ne sont plus que les éléments inséparables de l'extase, ainsi Watteau nous conduit à penser qu'au fond de la tendresse vêtue de soie et de sourire, une affreuse et douce sensation de vide est endormie — et ce vide est un abîme bleu et pâle, celui qu'il a peint, le maître de la chère douleur.

CAMILLE MAUCLAIR.

UN NOUVEAU PEUPLE ANGLAIS

Jusqu'à ces dernières années, il était convenu que l'on pouvait répartir les habitants des villes anglaises en trois classes distinctes, découvrir dans l'amas des maisons qui couvrent la terre de leurs cubes gris et voilent le ciel de leurs fumées, trois types différents.

*
* *

Tous les étrangers les connaissent, parce qu'elles sont hospitalières et tolérantes, ces demeures isolées dans la paix ombragée des « *terrasses* » ou des « *squares* », dont l'extérieur discret, le perron modeste, élevé sur quelques marches et abrité sous un court portique, la soubrette en robe noire, sur laquelle tranchent la blancheur des cols et la dentelle des tabliers, masque la large et saine aisance. Sur les murs, des toiles authentiques. Sur les meubles, des souvenirs de voyage et de chasse, parfois des cadeaux, offerts à un homme d'Etat, plus souvent encore des collections d'objets d'art, éditions de W. Morris et reliures de Sanderson. Sur les tables, rarement le *Daily Telegraph* ou le *Morning Post*, d'ordinaire le *Times*, toujours la *National Review*. Les tapis étouffent les pas. Les tentures masquent les portes. Tout un jeu de rideaux tamise la lumière. Rien ne trouble la paix du *home*, que favorisent encore les larges fauteuils qui entourent les cheminées, les accueillants et discrets sofas qui remplissent les encoignures. Dans cette atmosphère sereine, garantie contre les intempéries et les bruits du dehors, flottent, à l'abri des discussions violentes et des négations farouches, idées et traditions transmises de génération en génération. Les convictions se lèguent avec le mobilier. Par leur certitude, elles sont aussi confortables que les fauteuils ou sofas. Dans cette paix des choses et des idées, vivent les membres de l'oligarchie terrienne ou industrielle, les deux sont aujourd'hui fondues en un seul bloc, dont Eton et Oxford firent des *gentlemen*, les batailles sportives et les voyages audacieux des hommes, les « Clubs » et les ligues des citoyens.

Les classes moyennes, qui ont fourni à l'aristocratie contemporaine les sir John Blundell Maple, les sir Thomas Lipton, n'en sont socialement séparées que par les proportions plus restreintes de leurs maisons. L'uniforme, — redingotes et hauts de forme — est le même. Les enfants fuient, avec un soin égal, les contacts des écoles populaires et sont élevés dans quelques-uns de ces cours secondaires, dont la médiocrité constitue pour l'Angleterre un péril reconnu. La déférence exigée des fournisseurs et des subordonnés est identique. Les maisons bourgeoises des « *suburbs* » se rapprochent plus ou moins, suivant les revenus de leurs locataires, des demeures du « *West-End* ». Comme celles-ci, elles ne donnent point de plein-pied sur la rue, mais en sont séparées par une courte allée sablée, deux ou trois marches, dans lesquelles il faut retrouver un vestige de l'allée carrossable et du portique classique. Le *Hall* existe encore; mais il est si étroit qu'il est difficile de suivre le couloir dès que l'on est deux de front. Le *drawing-room* est conservé, mais réduit, et rarement entr'ouvert par mesure d'économie. Les toiles authentiques ont été remplacées par des chromo-lithographies criardes, les tapis par des car-

pettes, les lourdes tentures par des étoffes *Liberty*. Sur les tables ne traînent plus des numéros de la *National Review*, mais *Tit-Bit* et la *Review of Reviews*. Si les idées diffèrent, les convictions sont aussi sereines et aussi fidèles. Les prédicateurs méthodistes et leurs homélies passionnées ont façonné ces scrupuleuses consciences, tandis que les cérémonies de l'Eglise anglicane, correctes et graves, donnaient aux membres de l'aristocratie la hautaine dignité de leurs âmes. Comme le disait si heureusement dans un de ses derniers articles M. Chevrillon (1) : « des pamphlets religieux, des théories anti-alcooliques et végétariennes, d'honnêtes romans-feuilletons, pleins de détectives et de sentiments, — voilà leur nourriture mentale. Vaguement, leur horizon s'étend aux Etats-Unis, mais il se borne au monde anglo-saxon. Au-delà, dans un brouillard, ils entrevoient l'Allemagne, avide, détestée pour sa concurrence croissante, la Russie barbare et ennemie, la France irréligieuse, libertine, où des hommes, gras et noirs, passent leurs après-midi à politiquer sur des terrasses de café, devant des liquides verts et rouges, et leurs soirs au café-concert. Dieu, Roi, Empire, libre-échange, protection, politique de la porte ouverte, tempérance, cricket, salaires, affaires : ces mots dessinent la ligne générale de leurs pensées. Un cercle de vie étroit, invariable, un travail exact de bureau et de magasin, celui d'une machine de précision. »

Extérieurement, rien ne distingue le cottage d'un « *Middle class* » de la demeure d'un « *skilled working man* ». L'entrée est plus près de la rue ; le jardinet qui la complète, plus étroit. Mais l'ouvrier syndicaliste dans son intérieur a résolument condamné tout ce qui pouvait rappeler des traditions sociales plus aristocratiques. Même chez celui auquel un traitement de contre-maître ou de secrétaire d'union donne des revenus supérieurs à ceux de beaucoup de commerçants, la servante est supprimée ; le « *drawing-room* », transformé en « *Sitting-Room* », en salle à manger, en cabinet de travail ; la redingote et le tube condamnés. Les enfants sont inscrits aux écoles primaires et fréquentent les cours du soir. Tandis que la femme vaque aux soins du ménage, le mari parcourt les publications de son parti, le *Labour leader*, l'organe du parti ouvrier indépendant, ou bien le *Clarion*, feuille d'avant-garde socialiste. Il ouvre l'armoire, dans laquelle sont soigneusement rangés les ouvrages achetés avec ses économies ou bien les volumes prêtés par un syndicat, un cercle d'études sociales. Plus l'ouvrier est jeune, plus l'importance de cette bibliothèque grandit. Mais son fonds ne varie guère : les œuvres de Dickens, Carlyle et Ruskin, des traductions de Tolstoï, Mazzini et Hugo, quelques traités de biologie, des comptes-rendus annuels et des brochures de propagande. Plusieurs fois par semaine, cet ouvrier d'élite laisse ses livres reposer en paix et va assister aux réunions d'une coopérative, d'une bourse du travail (*Trades's Council*), d'une association politique, d'un syndicat. Leurs rouages complexes, leurs cérémonies traditionnelles, leurs programmes minutieux satisfont complètement les besoins religieux auxquels répondait jadis la chapelle méthodiste, avec ses comités divers, ses prédications périodiques, sa propagande constante (1). Cette existence, la brièveté relative des journées de travail et le taux élevé des salaires, les lectures quotidiennes et les groupements professionnels, développent chez l'aristocratie ouvrière une curiosité d'esprit et une indépendance de jugement, ignorées des classes moyennes. Elle fournit déjà au personnel politique de l'Angleterre des hommes, comme J. Burns, Chas. Fenwick, Bell, dignes de sa vieille réputation de capacité éclairée (1).

Ces trois milieux dont la juxtaposition constitue, sinon l'Angleterre urbaine, du moins sa fraction dirigeante (la nation britannique est ainsi formée, non pas de l'agglomération d'atomes individuels, mais de la coopération de groupements importants). Ces trois classes distinctes, mais non séparées, ont, entre elles, plusieurs traits communs. Elles constituent des cadres solides, destinés à affiner les consciences individuelles sous la pression constante de traditions et de coutumes, à diriger les activités individuelles en les endiguant vers un but normal, à soutenir les énergies de toutes les forces que donne un milieu harmonieux et toute une vie réglée. Elles éduquent les sensibilités, façonnent les intelligences et utilisent les volontés.

*
* *

Si l'on prend Londres, comme cité type, et l'on est en droit de le faire, on constate à côté des maisons à portique du *West End*, à côté des cottages des *suburbs* plus ou moins entourés de verdure, vêtus de feuillages et teintés de rose, suivant qu'ils abritent sous leurs toits la petite bourgeoisie, boutiquiers et employés, ou l'aristocratie ouvrière, mécaniciens et typographes, — l'existence d'une troisième ville, plus dense et plus close. Elle s'étend entre les cités du luxe et du travail, le West-End, la Bourse et sa banlieue. Partant de Sheperd's Bush, à l'Ouest,

(1) *Foules Anglaises*. Voir aussi p. 169 H. G. Wells : *Mankind in the Making*. 1901.

(1) Ch. Booth dans le *Summary* de son étude sur les *Religious Influences* de Londres, précise l'attitude de l'ouvrier anglais vis-à-vis des questions confessionnelles.

(2) H.-G. Wells. *O. cit.*, p. 171 et suivantes.

elle atteint par Paddington et Marylebone, Saint Pancras et Pentonville au Nord, pour remplir à l'Est une vaste étendue, limitée par les quartiers juifs de White Chapel et la morne désolation de West Ham. Par delà la Tamise, le même cercle se dessine entre Lambeth d'un côté, et Battersea de l'autre : Deptford, Bermondsey, Walworth et Camberwell, forment les principaux points de la courbe (1). Et c'est la constante pression de cette ville, lugubre et enfumée, qui refoule les *suburbs* et les lance à la conquête de la verdure et du soleil.

*
* *

Il est impossible de dire la laideur désolée de ces cités, qui ne sont point le gîte des prostituées et des criminels, mais l'abri des travailleurs les plus modestes et les plus nombreux : maçons et terrassiers, manœuvres et débardeurs. En tous sens s'ouvrent des rues, étroites, bordées de deux lignes droites de bâtiments à deux étages. Leur symétrie est absolue; la régularité des ouvertures, l'égalité des toitures, l'identité des cheminées, — toutes ces manifestations d'une même monotonie dégagent un écœurant ennui. Les ruelles se mêlent et se croisent en un inextricable dédale. Çà et là, s'ouvrent des coins plus hideux encore : quelques-unes de ces casernes, à plusieurs corps de bâtiments, dont les cités de La Villette et de Belleville, pour la honte de notre municipalité parisienne, conservent le type repoussant, ou bien des passages, de plus en plus rares, étroits et fétides couloirs, dans lesquels se déversent avec la pluie et les immondices, tout un flot d'enfants, — cloaques dont les faubourgs d'Armentières peuvent seuls donner l'idée.

Pour distraire le regard, il n'y a, de temps à autre, que la masse solide et disgracieuse d'une école municipale, la silhouette d'une église, dont les fenêtres gothiques ou le fronton classique détonnent au milieu de ces laideurs modernes, et le plus souvent, la devanture écarlate, le luxueux éclairage des débits de boisson, les nouveaux palais du peuple.

Dans les ruisseaux, sales et heureux, jouent des volées d'enfants batailleurs et tapageurs. Sur les trottoirs, des femmes coiffées de chapeaux à plumes, drapées du châle troué et du tablier rapiécé, qui constituent leur uniforme, s'accrochent aux passants pour leur vendre des boutons, des choux-fleurs. Dans les rues principales circulent les larges tramways électriques du London-County-Council, pris d'assaut, matin et soir, par des ouvriers, le pantalon de velours serré au genou par un lacet de cuir, le veston ouvert, la casquette enfoncée. Public silencieux et rude où dominent les visages pâles et tirés. Il suffit d'avoir observé une fois les clameurs des marchandages, les notes aiguës des voix sans harmonie, les bruits d'un troupeau serré d'êtres humains, qui errent sous les étoiles sereines, les simples désagréments physiques d'une odeur mauvaise, d'une humanité mal tenue, cette masse entassée de vies humaines en lutte, pour remplir sa pensée d'interrogations douloureuses sur le sens ou l'utilité d'existences aussi rabougries et aussi mesquines, sur la possibilité d'un développement, en vue duquel l'individu apparaît aussi complètement négligeable aux yeux de l'homme qu'au regard de Dieu. »

A la douloureuse monotonie, à l'ennui déprimant de cette ville s'ajoutent encore l'action destructrice, la morne influence d'un labeur fastidieux. Les progrès du machinisme créent un fossé, de plus en plus grand, entre le manœuvre et le travailleur spécialisé. La complexité croissante des instruments de travail exige pour les entretenir la présence d'une minorité de professionnels éduqués, pour les manier et les alimenter, celle d'une majorité sans vigueur physique ni force intellectuelle : ses salaires médiocres permettent l'achat d'un matériel et la rémunération d'une élite, également coûteux. « Aucun appel n'est fait aux énergies de meilleur aloi de ces vastes armées de fillettes, de garçons, de femmes et d'hommes, sans initiative, sans ambition, sans force vitale. Une sorte de masse amorphe de travail non spécialisé, qui résiste à la pénétration des influences extérieures, aux essais intermittents de l'État ou des municipalités pour encourager les améliorations individuelles, l'instruction ou le désir pour un horizon plus large, de connaissances plus profondes ». Pour vaincre l'action déprimante de ce labeur et de ce milieu, dont elle accepte les conditions avec une résignation morne, cette plèbe n'a ni le temps, ni la force, ni les appuis nécessaires.

*
* *

Si les journées de travail sont relativement courtes, les distances sont longues à franchir, et le plus clair des heures que le manœuvre pourrait consacrer à combattre sa dépression morale s'écoule dans le train ouvrier ou le tramway municipal. Sa pensée, dont les lourdes ailes ne peuvent l'enlever au-dessus des faits obscurs et contradictoire, dans le domaine irréel mais lumineux des idées abstraites, ignore ces fièvres intellectuelles, ces dévouements disciplinés, qui fournissent au libertaire français, au socialiste allemand, un levier pour triompher du même engourdissement. Sa rude sensibilité est incapable de

(1) Ces détails et ceux qui vont suivre sont empruntés au dernier volume de l'admirable enquête de Ch. Booth sur Londres, ainsi qu'à *Heart of the Empire* (1900), un des volumes les plus significatifs de l'Angleterre contemporaine, dû à la collaboration de plusieurs membres du jeune groupe radical.

trouver une joie et une distraction, dans les lignes, les couleurs et les émotions d'une œuvre belle. Son âme n'a plus la ferveur religieuse d'autrefois. « L'amour superstitieux pour la Bible familiale, dans le parloir de la chaumière, s'est évanoui sous la pression de l'existence moderne. La religion est associée, dans l'esprit de la masse, avec le bruit et la ferveur de l'Armée du Salut; la lampe à huile, l'hymne vacillant et le prédicateur essouflé, au coin de la rue, le soir du jour du Sabath ; la pieuse veillée, le dernier soir de l'année, et le décent enterrement des morts. » La foi ardente qui animait, il y a un siècle, les plus modestes ouvriers, adhérents passionnés du méthodisme, s'est évanouie; et il n'est plus restée de la force passée qu'un certain stoïcisme qui voudrait sourire des souffrances quotidiennes; qu'une vague espérance, qui voudrait entrevoir les récompenses promises, dans l'au-delà mystérieux.

Pour aider dans sa lutte contre les influences déprimantes cette plèbe, dont les instants sont comptés et dont les forces morales sont limitées, il n'y a rien. « Un fond de tableau de la vie, un lien commun qui unirait malgré la discordance des luttes de la concurrence, quelqu'important sujet d'enthousiasme ou de dévouement, par delà les années qui passent sans but, quelque force spirituelle, quelque idéal élevé par-dessus le spectacle mesquin des échecs passagers », il n'y en a pas.

La nature n'est plus là pour mettre dans ces esprits, entraînés dans le tourbillon chaotique de la vie urbaine, un peu de stabilité. La régulière alternance de ses phénomènes ne vient plus imposer, aux pensées les plus rudimentaires, le sens d'une règle inflexible. L'herbe ne pousse pas entre les pavés de bois goudronnés. Les fantômes spirituels, qu'évoquent les miracles perpétuels de la nature, dans les imaginations les plus incultes, n'errent pas dans les rues des grandes villes ; il est impossible de les voir se dresser devant les yeux, dans les rues, que les passants remplissent du bruit de leur lourd piétinements, dans les chambres, dont les locataires entassés ignorent les bienfaits du silence. Comme on l'a dit éloquemment : « L'homme seul est visible, chaque endroit est rempli, à en déborder, d'êtres humains ; tout parle de l'homme, suggère l'homme, chante l'homme, dans les oreilles, avec une éternelle monotonie. Çà et là, mais le plus souvent assez loin, sont des parcs qui contiennent l'herbe piétinée et salie, quelques moineaux au plumage en désordre, mais le lieu, tout entier, a été conçu d'après un plan humain, est rempli d'êtres humains. Pendant le jour, sans doute, le soleil perce le ciel, comme par habitude, semblable à un veilleur qui indiquerait le commencement et la fin du travail quotidien de l'homme : il est vide de toute beauté. La nuit, il n'y a point de large ouverture des cieux, seulement la lumière de quelques rares étoiles tremblotte faiblement à travers le brouillard et la fumée ; et le concert des mondes est couvert par la clameur des hommes. »

Leur contact ne fait qu'accroître l'action déprimante du milieu et du travail. Le voisin est un miroir qui reflète avec une exactitude fidèle vos angoisses et vos ennuis. Ceux qui les ignorent, ceux dont la vie ne connait point les incertitudes du pain quotidien, ceux dont la pensée ne succombe pas sous le poids des fatigues journalières, vivent dans d'autres villes, à des dizaines de lieues de distance, plus près de la verdure, moins loin du soleil. Ils discutent dans leurs associations religieuses et économiques le moyen de résoudre ce terrible problème social. Ils dotent des écoles, construisent des églises, bâtissent des *Settlements*. D'autres, fondent des Trade-Unions et des Associations politiques. Mais ces divers mondes, d'une part l'aristocratie ouvrière, les classes moyennes, l'oligarchie financière ou terrienne, de l'autre, la plèbe des manœuvres, s'ignorent. Celle-ci ne participe pas à leur stabilité, à leur discipline. Victime de son isolement social, de sa vie urbaine, de sa médiocrité intellectuelle, cette poussière d'atomes humaines est aussi passivement résignée à son sort que des feuilles mortes, avec lesquelles se plaisent à jouer, par les soirs d'automne, les premières bises d'hiver.

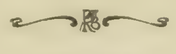
*
* *

Les caractères de la race ont été modifiés ; ses vertus les plus précieuses altérées. Les causes que nous avons analysées « tendent physiquement à élever une race malsaine, intellectuellement à créer un peuple d'intelligence rapide et superficielle, moralement, à produire deux résultats. D'abord, l'absence de la nature, le manque de tout ce qui est beau, les maisons encombrées, l'influence de la rue, tout concorde à donner naissance à une disposition excitable. Ensuite, la pauvreté, tout en encourageant un certain amour pour les faibles, les excite à lutter pour eux-mêmes, là où leurs adversaires sont les égaux ». Le nervosisme est révélé, aux observateurs les plus superficiels, par le besoin d'excitation de cette plèbe urbaine. Elle se complait dans la lecture des feuilles à un demi-penny aux couleurs crues, aux titres flamboyants et aux récits sanglants. Elle fréquente les music-halls criards et recherche l'émotion des paris. Pour attirer ces faubouriens comme autant de papillons, les bars ont accru l'éclat de leurs couleurs rutilantes, l'intensité de leurs devantures lumineuses. Leur rudesse apparait dans la violence des manifestations et les attentats des

hooligans. Leur manque de vigueur physique se lit sur les corps aux tailles petites et aux poitrines étroites ; sur les visages aux traits rapidement fatigués et à l'apparence nerveuse.

Un nouveau peuple d'Anglais bruns, petits, bavards et excitables, se forme dans les villes encombrées. Il entreprend d'envahir le pays des hommes blonds, à forte carrure, silencieux et graves.

JACQUES BARDOUX.



BETTINA

NOUVELLE

Je me souviendrai toujours de ce clair de lune sur la Méditerranée. Nous nous étions retrouvés une trentaine, après dîner, dans les salons de ce merveilleux hôtel de France et d'Italie d'où la vue s'étend sur toute la baie de Marseille. On n'avait point allumé les lampes. Par de larges vitraux, ouverts sur la mer, une clarté vague entrait, se concentrait autour du piano, laissait sur le parquet traîner comme une onde. Dans les angles obscurs, l'étincelle du cigare révèlait seule la présence de fumeurs silencieux. Hommes, femmes, que des sympathies naturelles avaient groupés, nous respirions la fraîcheur parfumée du soir. Les uns se balançaient mollement dans leur fauteuils à bascule. D'autres, accoudés au balcon, laissaient fuir leurs regards sur la mer sans limite, ou suivaient les feux du phare de Planiers, qui, tout là-bas, depuis cent ans, sans hâte et sans arrêts, alterne dans la nuit ses deux couleurs.

Cette nuit-là fut un ravissement. A un moment donné, caché parmi les tamaris, un chanteur invisible chanta, faisant vibrer sur sa guitare toute la nostalgie de son âme italienne. Une haleine passait, caressant les visages comme un frôlement d'éventail. Tout, la nuit, le phare, le silence, tout parlait d'espace et d'inconnu Et si, par hasard, une Anglaise trop communicative croyait devoir exprimer son admiration, ses réflexions choquaient un peu comme un manque de tact.

Les minutes avaient fui, légères. Quand minuit sonna, les salons s'étaient à moitié vidés. Et c'était maintenant cette heure exquise où l'on n'est plus que quelques-uns, presque tous amis, entre qui le fait seul d'être restés là, retenus par le même charme, révèle une intimité.

Le thé qu'on apporta réveilla un peu de vie. Une jeune femme se mit au piano et des sonates tremblèrent délicieusement dans la sonorité de la nuit printanière. Nous écoutions, retenant notre souffle, tandis qu'elle, les yeux dans le vide, paraissait nous oublier. Puis, peu à peu, une conversation s'engagea. Les uns firent revivre un souvenir personnel. D'autres évoquèrent une impression de tendresse ou de rêve. Et dans cette atmosphère d'intimité, qu'augmentait encore la douceur de causer ainsi, à voix basse, dans la demi-lumière, chacun livrait un peu de son âme et les moindres récits prenaient d'eux-mêmes je ne sais quel air de confidences.

Assis sur le tabouret du piano, resté libre quand la musicienne s'était levée, j'écoutais en silence. Je fus prié de prendre part à la conversation.

*
* *

« Vous disiez que les voyages avivent notre sensibilité. Je croirais presque que nous avons, beaucoup d'entre nous, deux âmes, une âme de voyages et une âme de vie sédentaire. Nous partons, nous fuyons à travers les campagnes, avec le sentiment d'être une chose fragile qu'une force mystérieuse emporte. Des hommes montent dans notre compartiment. Quelquefois ils nous parlent et nous découvrons en eux des soucis pareils aux nôtres. Quand ils descendront, nous leur tendrons leurs paquets ; peut-être échangerons-nous une poignée de mains. Pendant quelques heures, ce sont nos compagnons de vie et le plus banal accident en ferait nos compagnons de mort. Puis, de ces êtres, dont la route un instant a rencontré la nôtre, nous ne saurons jamais plus rien. Dans l'état d'âme où nous sommes la plus insignifiante aventure prend un relief inattendu. Nerveux, soumis aux moindres impressions, nous sentons s'agiter en nous cet incorrigible sentimental que plus d'hommes qu'on ne le pense ont été.

« Un souvenir me revient qui date de ma vingtième année. En 1889, j'avais été passer quelques jours au bord du lac d'Annecy, et, par un soir de fin septembre, je rentrais à Paris dans ces dispositions d'esprit où me mettent toujours les voyages. Il fallait descendre à Ambérieu pour attendre un express. Le buffet où j'allai flâner était presque vide. Deux jeunes filles, assises devant des tasses de thé, devaient attendre le même train que moi. Pour prendre patience, je me mis à parcourir les journaux et ne fut distrait de ma lecture qu'au moment où les jeunes voyageuses voulurent règler leur addition. Le garçon, pensant profiter de leur inexpérience, leur demanda un prix évidemment exagéré. La discussion m'apprit que c'étaient deux Italiennes connaissant à peine quelques mots de français. L'une d'elles, instinctivement, jeta un regard circulaire autour d'elle comme pour chercher un secours, et ses yeux rencontrèrent les miens. J'intervins alors et pus arranger l'affaire.

« Le train entrait en gare. J'aidai les jeunes filles

à porter leurs valises. Le compartiment où, tout naturellement, nous montâmes ensemble était en partie occupé. Une dame, seule, était assise dans un coin. En face un monsieur et une autre dame, assis côte à côte, tenaient la moitié de l'autre banquette. L'une des sœurs souffrant, paraît-il, de palpitations de cœur ne pouvait voyager qu'étendue. La plus jeune et moi primes les deux places voisines qui restaient libres.

« Au départ du train la petite agitation que nous avions créée se calme. Un voyageur rabaisse les voiles des lampes. On éteint tout ; plus un bruit. Tout le monde cherche à dormir sauf ma voisine et moi qui regardons par la portière. Je l'observe à la dérobée. Elle peut avoir dix-huit ans, brune avec des cheveux séparés en bandeaux et une peau extrêmement délicate. On devine en elle un petit cœur fragile, un de ces cœurs de vierges, heureuses de leur faiblesse, tant elles aiment à se sentir aidées et protégées. Mais ce qui me frappe surtout ce sont ses yeux, ces grands yeux que j'aime tant, profonds et doux, et qui seraient brillants sans une larme qui les mouille toujours.

« Il faisait une nuit pareille à celle-ci, toute baignée de clair de lune. Les autres voyageurs dormaient. Ma voisine et moi nous nous penchons ensemble pour admirer la nuit enchantée. A voix très basse nous échangeons quelques mots, comme peuvent le faire une Italienne qui comprend mal le français et un Français qui sait à peine l'italien. J'apprends que les deux sœurs, dont les parents habitent Turin, vont à Paris visiter l'Exposition.

« La voie longeait une rivière, qui, plus loin, se contournait en demi-cercle, comme une grande faucille d'argent. Des prairies, une vapeur mystérieuse s'exhalait, pareille à un léger voile de gaze. Les branches des arbres, dans la lumière idéale du soir, se détachaient avec une finesse exquise. Une poésie, une tendresse indicibles flottaient sur la terre. C'était l'heure unique, l'heure bleue de lune et de rêve. Par moments, comme nous regardions ensemble, le bras de la jeune fille touchait le mien, et ce léger contact m'emplissait le cœur d'un trouble délicieux. La lune n'éclairait pas seule le ciel, mais la nuit même était lumineuse. Ma voisine murmura :

« Que c'est beau ! »

« Nous nous regardons et nous sourions. Cette jeune italienne et moi, qu'un hasard rapprochait pour quelques heures, une même émotion, qui n'est d'aucun pays, d'aucune époque, nous envahissait tous les deux. Triste de cette mélancolie divine qu'éveille en certaines âmes le spectacle des nuits trop belles, elle se mit à réciter, à voix très basse, la *Voie lactée* de Sully Prudhomme, que son professeur de français, à Turin, avait dû lui apprendre. Moi-même, ne voulant pas me montrer plus ignorant qu'elle, je lui chantonnai, dans un murmure, une romance de Tosti qui célèbre l'*Astro d'argento*.

« Nous nous taisons alors. Chacun reprend sa place et ferme les yeux. Au bout d'un moment, sans le vouloir, je laisse glisser ma main à côté de moi, et ma main rencontre, la touchant à peine, la main de la jeune fille. Elle ne la retire pas. Chacun de nous, par une innocente supercherie, laisse croire à l'autre qu'il dort, que, si les mains se touchent, il n'en a pas conscience. Mais, à la première gare, nous retirons nos mains vivement, nous regardons autour de nous, nous échangeons même quelques mots sans faire allusion à rien.

« Le train se remet en route. Je replace ma main à côté de moi, mais celle de la jeune fille n'y est pas. Au bout d'un nombre de minutes qu'elle juge sans doute suffisant pour me laisser croire qu'elle s'est rendormie, sa main retombe, et nous restons ainsi, plus d'une heure, les mains unies. Je compris ce soir-là quelle chaste, quelle exquise caresse peut être le simple contact de deux mains. Dans le calme d'une nuit de voyage, la perception des sens devient si fine que la moindre impression nous émeut. Délicieusement troublé, je sentais passer en moi un peu de la tiédeur de cette petite chose vivante que je tenais entre mes doigts.

« Une fois encore le train s'arrête. Nous sommes en pleine campagne ; un disque sans doute qui est resté fermé... Nous nous relevons un peu pour admirer encore le paysage. C'est toujours la même nuit féerique, la même nuit de rêve et de splendeur voilée. Tandis que la jeune fille regarde, je considère la pâleur de son visage, le velours profond de ses yeux. Sa petite main est là, qui pend à côté d'elle, et une envie folle me prend de la saisir, de la serrer dans la mienne. Bientôt je n'y résiste plus. Très doucement, je prends la main de la jeune fille qui l'abandonne, sans même paraître en avoir conscience, les yeux toujours fixés sur le paysage. Et tandis que, pareillement émus, nous contemplons ensemble la nuit, les prés baignés de lune, les charmilles que pas un souffle n'agite, ma main croit percevoir une pression très légère, à peine sensible, peut-être involontaire.

« Cette fois, quand le train repart, il est vraiment assez tard pour songer à se reposer. Tous les deux nous nous installons le plus commodément possible ; puis, sans fausse comédie à présent, nos mains se retrouvent. Et sans plus dire un mot, unis dans une intimité délicieuse, nous restons ainsi toute la nuit.

« Ma voisine dormit-elle ?... Je l'ignore. Qui donc était-elle, cette pâle inconnue ? Nous ne connaissions rien l'un de l'autre. Demain je la quitterais pour

toujours. Peut-être était-ce le bonheur qui passait à côte de moi sans que je susse le reconnaître. La petite main était toujours dans la mienne. Longtemps ainsi je continuai de rêver, immobile, les yeux clos, craignant que le moindre mouvement dissipât tout le charme. Finalement je m'endormis.

« Quand le jour nous réveilla, nous arrivions à Paris. Avant de descendre j'aidai les jeunes filles, et nous causâmes même le plus naturellement du monde. Des parents les attendaient à la gare. Poliment, je saluai. Sans une poignée de main, sans un adieu, sans autre allusion qu'un regard échangé, je vis la chère inconnue disparaître. En une seconde, par notre simple retour dans la vie quotidienne, elle était redevenue l'*étrangère*. Pendant quelques jours, espérant l'apercevoir, je rôdai dans l'Exposition, plein de cette mélancolie que tout homme éprouve chaque fois qu'une femme attirante, qu'il eût peut-être aimée, passe dans sa vie comme un fantôme. Mais ce fut en vain. Je ne l'ai jamais revue.

« Et c'est tout. Ce n'est là qu'une impression, une de ces mille impressions dont notre vie est faite, que, le plus souvent, nous avons oubliées le lendemain, mais qui, suivant le jour et l'heure et les dispositions de l'âme peuvent remuer en nous des fibres si profondes que notre cœur en vibre longtemps. Ce soir, je ne sais pourquoi, à cause peut-être d'un clair de lune semblable, cette impression renaît en moi si vivante que j'ai des larmes aux yeux en l'évoquant. »

*
* *

Mon récit terminé, je restai quelques instants sans parler, les yeux baissés, perdu dans mes souvenirs. Mes auditeurs, sans doute, possédaient aussi des souvenirs pareils, car tous se taisaient. Il se produisit un de ces moments de silence où l'on dit qu'*il y a un ange qui passe*.

Quand je relevai la tête, je vis, appuyée au piano, une femme vêtue de blanc, qui fixait sur moi des yeux profonds et noirs, comme pour lire jusqu'au fond de mon âme. Brune, assez grande, ayant un peu dépassé la trentaine, elle me donna cette sensation subite que nous avons quelquefois, lorsque, apercevant une personne étrangère, nous sentons que nous la connaissions déjà, que nous l'avions vue, nous ne savons ni où, ni quand, peut-être dans une vie antérieure. Un frisson étrange me prit : « Si c'était-elle ! »

Dans un remuement de chaises, tout le monde se leva. Les salons en un instant se vidèrent.

Monté dans ma chambre, je ne pus me coucher, poursuivi par l'étrange vision. J'allai fumer une cigarette à ma fenêtre qui s'avançait en balcon sur la mer, formant un léger promontoire. D'une fête des environs, des airs de danse m'arrivaient, atténués par la distance. Jamais je n'avais mieux senti quel charme peut avoir, dans le calme de la nuit, la musique banale d'une valse. Une telle tristesse m'emplissait que je faillis pleurer.

Puis tout se tut. Ce fut le grand silence plus harmonieux que les plus belles musiques. Poussés par une brise faible, des nuages par moments passaient sur la lune. Puis la nuit s'éclairait de nouveau, toute illuminée de lune claire. A peine percevait-on le bruit des vagues régulières qui s'étiraient sur le sable.

Tout-à-coup, m'étant retourné, j'aperçus à quelques mètres de moi, sur un autre balcon, une ombre de femme qui regardait la nuit. Qui donc était-elle, cette créature étrange, qu'un trouble pareil au mien empêchait de dormir? Je n'apercevais d'elle que la silhouette. Quelque fut son nom, j'eus voulu la voir, lui parler. Seuls vivants en face de l'infini, nos deux cœurs battaient ensemble dans la grande nuit argentée. Et ce n'était pas seulement le silence de l'hôtel ou du rivage environnant, mais le silence de la mer sans limites, de toute la terre et de tout l'espace qui nous enveloppait.

Il n'y eut pas de doute pour moi. C'était la musicienne de tout à l'heure. Une idée me vint. A voix très basse, juste assez fort pour être entendu d'elle, je murmurai la première strophe de la romance de Tosti.

Je la regardai ; mais nos regards dans l'ombre ne pouvaient se parvenir. Quand je me tus, un soupir très doux m'arriva. C'était la deuxième strophe de la romance.

Un instant encore, nous restâmes ainsi, accoudés à quelques mètres l'un de l'autre. Puis, de la chambre éclairée derrière elle, quelqu'un l'appela, son mari probablement :

« Bettina... »

Un souvenir me revint, ma voisine du train s'appelait Bettina. Sa sœur l'avait nommée ainsi. La jeune femme jeta un dernier regard vers la mer, tourna rapidement les yeux de mon côté, puis, soumise, rentra dans la chambre. Les fenêtres se refermèrent derrière elle.

Il me tardait d'être au lendemain pour savoir d'elle quelque chose, pour lui parler, la voir seulement. La nuit fut longue. Les heures traînèrent, lentes à venir. Je les entendis toutes sonner à une horloge voisine. Le petit jour pâle parut sur la mer. Longtemps après, le bruit de l'hôtel s'éveilla.

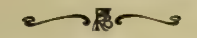
Quand le garçon entra dans ma chambre, je ne résistai pas au désir d'avoir quelques renseignements. Je le questionnai de façon discrète.

« Ah ! oui. C'est la dame italienne que monsieur veut dire. Elle vient de partir avec son mari. Ils prennent à la Joliette le bateau pour Naples. »

Je ne la revis pas. Elle est demeurée l'apparition charmante et vague, la *passante*, moins réelle que rêvée, qui traverse la vie, laissant derrière elle un très doux parfum. Le soir, mes compagnons se réunirent comme à l'ordinaire. Pour eux ce départ n'avait aucune importance. Ils ne s'en aperçurent même pas.

Mais, à moi, il me sembla que les salons étaient vides. Je ne pris plus part à leurs conversations. A peine si le bruit confus m'en arriva, tandis qu'appuyé au balcon je laissais fuir mes regards sur la mer infinie, sur la mer dont les eaux heureuses baignaient Naples, et sur qui, petite coque fragile, flottait à cette heure le bâteau, où Bettina, toute rêveuse, s'accoudait peut être au bastingage.

André Dumas.



LA VIE LITTÉRAIRE

Le Chevalier d'Eon, par Octave Homberg et Fernand Jousselin

Octave Homberg et Fernand Jousselin : *Un aventurier au XVIIIe siècle. — Le Chevalier d'Eon* (1728-1810), d'après des documents inédits, avec deux portraits et un fac-similé (Plon, éditeur).

Je confesse que je suis curieux de savoir si, en réalité, le chevalier d'Eon ne fut pas plutôt la chevalière d'Eon et que toutes les incertitudes publiques, et même retentissantes, sur le sexe de celui ou de celle que MM. Octave Homberg et Fernand Jousselin qualifient sévèrement un aventurier au XVIIIe siècle me paraissent désobligeantes.

La chevalière d'Eon fut bien le chevalier d'Eon : nous en avons la preuve irréfutable. Un procès-verbal d'autopsie rédigé le 21 mai 1810 par le chirurgien Copeland enlève tout prétexte à des discussions de mille manières équivoques. Mais l'indécision amusée des contemporains prêta à trop d'anecdotes qui seraient grossières, si d'abord elles n'étaient bouffonnes.

Au premier jour l'aventure fut piquante. On eut le droit de sourire gaiement, lorsque vint à Londres la princesse Daschkow, nièce du grand chancelier Woronzow qui avait si puissamment aidé l'impératrice Catherine II à se défaire de son royal et embarrassant époux et, veuve, à monter sur le trône où parfois elle se coucha. La princesse était exilée par l'ordre même de cette inimitable souveraine. Réfugiée à Londres, elle y contait avec animation toutes les historiettes russes dont elle faisait ainsi de l'histoire. Elle ne se tenait pas d'aise en narrant à la Cour et dans les salons qu'elle connaissait de longue date le chevalier d'Eon, diplomate autant que dragon, que jadis d'Eon s'était introduit au palais impérial de Saint-Pétersbourg sous des habits de femme et que dupe, de ce déguisement, l'impératrice Elisabeth avait admis le jeune officier dans le cercle de ses filles d'honneur où il n'avait point exercé de ravages. On plaisantait alors, et les conversations sur le sexe du chevalier d'Eon étaient des plaisanteries de fort bonne grâce. Les oisifs qui sont aussi les badauds provoquèrent une série de paris sur cette énigme imprévue. Des polices d'assurances furent contractées au Brook's et au White's Club. Les cafés affichèrent la cote et des bordereaux qui nous ont été conservés montrent que les enjeux s'élevaient couramment à plusieurs milliers de guinées. On prétend d'ailleurs que l'artificieux chevalier profitait des spéculations engagées à son sujet. Il s'en défendit vivement; mais, loin de prouver rien, il se contentait d'écrire avec pudicité. « Je suis assez mortifié d'être encore tel que la nature m'a fait et que le calme de mon tempérament naturel ne m'ayant jamais porté aux plaisirs, cela a donné lieu à l'innocence de mes amis d'imaginer tant en France qu'en Russie et en Angleterre que j'étais du genre féminin et la malice de mes ennemis a fortifié le tout » (177;).

Plus tard, cette modification, qui était une métamorphose, donna lieu à des incidents que leur vulgarité rend inexcusables.

N'êtes-vous pas choqués lorsque la question du sexe de d'Eon devient en 1775 (et il n'a pas moins alors de 48 ans; débat retardataire !) une affaire d'Etat. Le ministre Vergennes, redoutant quelqu'un de ces scandales que d'Eon tenait en réserve, envoya Caron de Beaumarchais à Londres, à cette fin qu'il obtînt de d'Eon la déclaration solennelle qu'il était une femme et qu'il s'engageait à porter l'habit féminin. « Les promesses par écrit d'être sage ne suffisent pas pour arrêter une tête qui s'enflamme toujours au seul nom de Guerchy, écrivait Beaumarchais au ministre. La déclaration positive de son sexe et l'engagement de vivre désormais avec ses habits de femme est le seul frein qui puisse empêcher du bruit et des malheurs. Je l'ai exigé hautement et je l'ai obtenu. » Plus choquante encore est la curiosité que suscite l'extraordinaire d'Eon. Il se déclarait prêt à « faire couvrir sa tête dragonne du voile sacré dans un couvent de nonnes. » En attendant il réclamait un trousseau des bontés du roi. Marie-Antoinette, frivole et un peu sotte, s'intéressait aux infortunes de cette fille si intrépide. Elle ordonnait que le trousseau serait confectionné à ses frais. Mlle Bertin, la célèbre marchande de modes, couturière de la reine, eut la première le singulier honneur d'emprisonner sous les jupes décentes, et, si je l'ose dire, austères d'une vieille et noble demoiselle, le bouil-

lant capitaine de dragons. Pour le reste de sa garde-robe, d'Eon s'adressa à Mme Maillot, marchande de modes plus modeste et à Mme Barmant « faiseuse de corps flexibles et élastiques. » Le sieur Brunet perruquier, rue de la Paroisse, fut chargé de lui accommoder une « coiffure à triple étage ».

Voltaire ricanait selon son habitude : « Je ne puis croire, écrivait-il de Ferney au comte d'Argental, que ce ou cette d'Eon ayant le menton garni d'une barbe noire très épaisse et très piquante soit une femme. » D'Eon raillait comme il avait coutume. Il écrivait à Vergennes : « Depuis que j'ai quitté mon uniforme et mon sabre, je suis aussi sot qu'un renard qui a perdu sa queue. Je tâche de marcher avec des souliers pointus et de hauts talons, mais j'ai manqué me casser le col plus d'une fois; au lieu de faire la révérence, il m'est arrivé plus d'une fois d'ôter ma perruque et ma garniture à triple étage que je prenais pour mon chapeau ou pour mon casque. » Mais tant d'autres le prenaient au sérieux! Le 21 octobre 1777, jour de Sainte-Ursule, ainsi qu'il a soin de le noter dévotement, le chevalier d'Eon, ancien capitaine de dragons, ancien ministre plénipotentiaire de France à Londres, « reprit sa première robe d'innocence pour paraître à Versailles, comme il avait été ordonné par le roi et les ministres. » Chacun voulut voir cette femme extraordinaire, simplement vêtue et qui pour tout joyau portait sur son corsage une croix de Saint-Louis gagnée sur le champ de bataille aussi bien que dans les ambassades. C'était une merveille pathologique. On lui écrivait, on l'invitait, on le fêtait, on l'admirait. Ses anciens camarades de régiment se rappelaient à son souvenir. Hélas! il lui restait encore 35 ans à vivre!

On le fêta d'abord. Puis ce furent des expédients, puis des exhibitions, puis la détresse.

Pendant la Révolution, le loyalisme des sentiments républicains de celle qui se laissait appeler « la citoyenne Geneviève » ne lui valut pas le rétablissement par la Convention de la pension que lui faisait la royauté et dont les quartiers ne lui étaient plus payés depuis 1790. D'Eon dut se faire une sorte de gagne-pain de l'épée qu'il ne lui était plus permis de mettre au service de son pays, et se vit réduit à prendre part à des assauts publics. Il y gagna du moins une véritable renommée. Il eut pour adversaires les meilleurs escrimeurs de l'Angleterre, le chevalier de Saint-Georges lui-même et les battit plus d'une fois. D'Eon n'était pas d'ailleurs un escrimeur novice. Déjà vers 1750, lorsque, tout jeune avocat au Parlement de Paris, il écrivait pour se faire remarquer d'érudits traités d'histoire ou d'économie politique, il s'y était distingué. Il n'avait fait que développer cette science des armes au cours de sa vie aventureuse et durant sa carrière à l'armée. Aussi son âge avancé ne l'empêcha-t-il pas de faire honneur à une réputation que son nouveau sexe rendait tout à fait exceptionnelle. Bien qu'il reprît d'ordinaire pour tirer en public son ancien uniforme des dragons, d'Eon fit plusieurs fois assaut sous un costume mi-féminin et mi-masculin. Au mois de septembre 1793, il prit part dans ce bizarre accoutrement à un tournoi que le prince de Galles présida lui-même. Il y remporta sur un officier anglais un brillant succès et des estampes qui sont aujourd'hui recherchées fixèrent le souvenir de cette solennité qui ne ressemblait à aucune autre. Le profit que lui procurait ce précieux talent le détermina même à entreprendre hors de Londres de véritables tournées. Les gazettes anglaises relatent le succès qu'il obtint à Douvres, à Canterbury, à Oxford. Ce fut au cours d'une de ces tournées à Southampton qu'arriva, le 26 août 1796, le malencontreux accident qui devait brutalement mettre fin aux succès d'escrimeur que la chevalière d'Eon remportait encore à l'âge de 69 ans. Le fleuret de son adversaire se cassa, lui faisant une sérieuse blessure. D'Eon fit publier dans les journaux le certificat des médecins qui l'avaient soigné, et une adresse où, remerciant le public des marques d'intérêt qui lui avaient été données, il déclarait avec amertume qu'il serait réduit désormais à « couper son pain avec son épée ». Sa blessure le retint au lit quatre mois. Dès qu'il fut transportable on le ramena à Londres où il eut à subir une longue convalescence. Il fut recueilli par une vieille dame anglaise son amie, Mistress Mary Cole, et réduit à vivre platement. Il le constatait avec mélancolie : « Ma vie se passe à manger, boire, dormir; à prier, à écrire et à travailler avec mistress Cole, à raccommoder le linge, les robes et les bonnets. » Charlotte-Geneviève, Louise, Auguste, Andrée Timothée d'Eon de Beaumont, écuyer, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, ancien capitaine de dragons, ministre de France en Angleterre, mangea, but, dormit, pria, raccommoda le linge, les robes et les bonnets jusqu'en 1810.

Cette interminable décadence du chevalier d'Eon est douloureusement vulgaire. Elle est lamentable. C'est la triste fin d'un ambitieux. Mériterait-il seulement que l'histoire le considérât, si son ambition ne le relevait! Il faut voir ainsi d'Eon : un ambitieux, un bel ambitieux qui crée toutes les circonstances favorables à son ambition, lutte contre les circonstances hostiles avec l'entrain le plus plaisant, semble arriver aux places enviées, puis, n'ayant que ce défaut de ne point savoir temporiser quand c'est justement la temporisation qui lui serait le plus avantageuse, perd un peu la tête et n'a jamais le loisir de la retrouver complètement.

Son destin est un des plus instructifs documents

des mœurs sociales d'un siècle : et c'est pourquoi MM. Homberg et Jousselin ont été judicieux de consacrer à d'Eon leur travail patient. Je ne parle point de ces mœurs agréables et polies qui font le charme parfois extravagant de la société française au XVIIIe siècle : la vie du moindre gentilhomme inhabile aux gestes historiques permet mieux de faire paraître ces mœurs en leur séduction ordinaire. Celle de d'Eon est exceptionnelle. Il est un aimable cavalier d'un siècle cavalier. Mais il est surtout un ambitieux qui eut poussé son effort d'accroissement dans tous les temps et sous tous les régimes. Il prit le sourire de son siècle. Il eût adopté la rudesse d'un autre. Il a une petite signification historique parce qu'il montre la puissance des mœurs sociales au XVIIIe siècle encore contre un homme extraordinairement intelligent, qui avait cette faiblesse de n'être point de grande naissance.

D'abord, tout jeune, en 1762, prompt aux imaginations, il rêve d'une sorte d'ambassade en Russie. Mais la tsarine meurt, et d'Eon apprend à ses dépens, que si, en dépit de l'infériorité de son grade et de la petitesse de sa naissance, il a pu se trouver désigné aux yeux du ministre et du roi pour remplir une mission de confiance auprès de la tsarine qui le connaissait depuis plusieurs années et à maintes reprises lui avait marqué sa bienveillance, l'avènement d'un nouveau souverain à Saint-Pétersbourg affaiblissait beaucoup ces raisons particulières. Toutes les « barrières de caste » dressaient de nouveaux obstacles infranchissables à l'ambitieux d'Eon.

Engagé par occasion dans la diplomatie secrète, introduit ensuite dans la carrière régulière, le « petit d'Eon » avait rendu plus que des services. En moins de deux ans, après 1762, il était passé du rôle de secrétaire à celui de représentant du roi près sa Majesté Britannique et avait troqué le titre et l'uniforme de capitaine de dragons pour ceux de ministre plénipotentiaire. Il n'était plus alors d'ambassadeur de haute noblesse et de grand dignitaire de la Cour de Londres à qui d'Eon fit tort en le traitant d'égal. Et sans doute, ce n'était point une aventure commune que celle de ce jeune homme de naissance très médiocre qui se trouvait, à peine âgé de trente-six ans, représenter le roi de France près la Cour la plus magnifique après celle de Versailles et continuer la mission de M. le duc de Nivernais, pair du royaume. Cette rapide ascension à travers les hiérarchies les plus strictes et les castes les plus fermées surprenait ceux qui l'observaient équitablement, scandalisait ceux qui lui portaient envie. Notez-le bien, les services du « petit d'Eon » étaient réels. Ils étaient de grand prix. On ne les contestait pas. Mais d'Eon n'était point né. Libre à lui d'avoir des mérites supérieurs. Mais il fallait bien qu'il s'effaçât devant quelque duc sans esprit... On lui permettrait par grâce de conseiller le duc et de l'inspirer... D'Eon comprenait à merveille la loi sociale d'une époque où ses mérites ne pouvaient point être récompensés. Il écrivait à Praslin, non sans une fierté de très bon ton :

« Je suis parti fort jeune du point de Tonnerre, ma patrie, où j'ai mon petit bien et une maison au moins six fois grande comme celle qu'occupait M. le duc de Nivernais à Londres. En 1756, je suis parti du point de l'hôtel d'Ons-en-Bray, rue de Bourbon, faubourg Saint-Germain. Je suis l'ami du maître de la maison et j'en suis parti malgré lui pour faire trois voyages en Russie et autres Cours de l'Europe, pour aller à l'armée, pour venir en Angleterre, pour porter quatre ou cinq traités à Versailles, non comme un courrier, mais comme un homme qui y avait travaillé et contribué. J'ai souvent fait ces courses quoique malade à la mort, et une fois avec une jambe cassée. Malgré cela, je suis, si le destin l'ordonne, prêt à retourner au point d'où je suis parti. J'y retrouverai mon ancien bonheur. Les points d'où je suis parti sont d'être gentilhomme, militaire et secrétaire d'ambassade : tout autant de points qui mènent naturellement à devenir ministre dans les Cours étrangères. Le premier y donne un titre ; le second confirme les sentiments et donne la fermeté que cette place exige ; mais le troisième en est l'école...

« *Si un marquis, monsieur le duc, avait fait la moitié des choses que j'ai faites depuis dix ans, il demanderait au moins un brevet de duc ou de maréchal...* » (25 septembre 1763).

Mais on ne pouvait avoir la hardiesse de nommer le petit d'Eon ambassadeur : il n'avait que l'esprit le plus délié, la plus vive activité, une expérience déjà éprouvée et prouvée. On préféra nommer le comte de Guerchy, qui était meilleur gentilhomme et qui était un sot. Après avoir été dans la grande négociation et si difficile de la paix de 1763, le secrétaire particulièrement utile de cet ambassadeur éclairé et magnifique le duc de Nivernais, dont il s'était ingénié ensuite comme ministre plénipotentiaire à conserver la tradition et les allures, d'Eon se trouvait contraint de « secrétariser » de nouveau sous les ordres d'un chef novice dans la diplomatie, court de vues et de moyens et décidé à retirer de son ambassade les avantages d'une riche prébende. Voilà ce qu'il en coûte de n'être qu'un tout petit chevalier. D'Eon, inconsidéré, entra en guerre contre son ambassadeur. Libelles, procès, scandales. L'ambitieux d'Eon est poussé par la fortune contraire à devenir sans retard un aventurier.

Comme je déplore qu'il n'ait pas eu la force d'attendre ! Je sens bien qu'il n'avait point l'âme d'un aventurier. Il aspirait vraiment à être un grand am-

bitieux, et toujours aisé dans ses mouvements! Mais était-il si commode d'être ambitieux? Était-il permis de l'être réellement, profondément? D'Eon l'était bien, dans tous les cas, et avec tant de grâce! Regardez-le partir dans la vie.

Il est de bien médiocre noblesse. Il travaille. Docteur en droit civil et en droit canon, il prête serment à la barre du Parlement et entre comme secrétaire chez M. Bertier de Sauvigny, ami de sa famille et intendant de la généralité de Paris. En 1749, il perd en l'espace de cinq jours son père et l'aîné de ses oncles à qui il succède bientôt dans la charge de censeur royal. En même temps, d'autres protecteurs disparaissent qui lui ont déjà marqué leur intérêt : la duchesse de Penthièvre, Marie d'Este, et le comte d'Ons-en-Bray, président de l'Académie des sciences. L'évènement toutefois n'est pas inutile à sa carrière, car il écrit sur ces deux personnages des panégyriques qui sont remarqués et que reproduisent les gazettes et recueils littéraires du temps. Ce témoignage de gratitude envers ses protecteurs disparus lui vaut dans le public un commencement de réputation et une bienveillance plus active de la part des personnages influents qui s'intéressent à ses débuts. Il est admis dans l'intimité du vieux maréchal de Belle-Isle. Il fréquente chez le séduisant duc de Nivernais, il pénètre même chez le prince de Conti, fort occupé de politique et de poésie, toujours vainement en quête de rimes et de trônes... Le charme de son esprit toujours en éveil, le tour original, vif et piquant, qu'il donne à la conversation, son goût pour la musique et surtout pour la musique italienne, comme aussi un véritable talent dans l'art très estimé alors de l'escrime, où il avait gagné le titre de grand prévôt, le font vite apprécier et rechercher dans la société, tandis que diverses publications sérieuses, un *Essai historique sur les finances* et même deux volumes de *Considérations politiques sur l'administration des peuples anciens et modernes*, attirent sur lui l'attention des gens en place, le préservent de tout soupçon de frivolité, lui méritent cette double réputation de brillant cavalier et d'infatigable travailleur qui devait le suivre dans toute sa carrière.

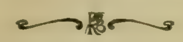
C'est qu'en effet d'Eon cherchait « une carrière », n'étant pas homme à se contenter longtemps de succès de salon. Il harcelait ses protecteurs pour obtenir d'eux un emploi où il pourrait se distinguer et gagner la faveur du roi. Le prince de Conti, qui étant le plus influent fut sans doute importuné plus que tout autre, ne put s'empêcher de remarquer le génie d'intrigue en même temps que le courage et l'appétit d'aventures du « petit d'Eon ». Il le fit entrer au service secret de la diplomatie royale. Telle était la force de ce jeune ambitieux. Il était prêt à tout, excellent pour tout. Ne le disait-il pas! « Si vous voulez me connaître, Monsieur le duc, je vous dirai franchement que je ne suis bon que pour penser, imaginer, questionner, réfléchir, comparer, lire, écrire ou pour courir du levant au couchant, du midi jusqu'au nord et pour me battre dans la plaine ou sur les montagnes. Si j'eusse vécu du temps d'Alexandre ou de Don Quichotte, j'aurais été sûrement Parménion ou Sancho Pança. Si vous m'ôtez de là, je vous mangerai sans faire aucune sottise, tous les revenus de la France en un an et, après cela, je vous ferai un excellent traité sur l'économie (1764) ». Et toutes ces ambitions furent inutiles, et toutes ces aptitudes furent inutilisées. D'Eon vivait en un temps où la récompense du mérite s'appelait une marque de faveur et il ne le voulut comprendre qu'à demi. Peut-être bien encore que ce chevalier merveilleusement intelligent et d'une activité fantastique n'était pas aussi bien équilibré qu'on eût pu le souhaiter..

Il devint donc aventurier, car les aventuriers sont des ambitieux qui tournent mal. Si ses entreprises avaient été heureuses, on admirerait la richesse étonnante de son intelligence. Je crois bien que sa correspondance deviendrait ou serait devenue déjà un ouvrage lu de beaucoup de Français, car ces lettres sont vives et prestes, animées d'une raillerie toute moderne, elles m'enchantent. Ses entreprises furent malheureuses, et on est contraint de suivre les vicissitudes d'une existence où d'Eon n'a plus qu'une préoccupation : faire argent de tout...

Carrière manquée. Héros manqué. Ambitieux manqué : nous avons enfin la vérité sur ce d'Eon, qui échoua si bien dans sa vie ardente. La vérité ne se laisse connaître que peu à peu, le premier historiographe de d'Eon pensa que l'erreur est le meilleur chemin qui conduise à la vérité. Et il conta des fables. Le duc de Broglie écrivant le *Secret du Roi* fit de la politique. M. Letainturier-Frodin fit de l'escrime. Cet historien était trop escrimeur pour ne pas vouloir que le chevalier d'Eon ne fût ni plus ni moins qu'une femme. L'Angleterre fut toujours clémente à d'Eon qui l'aima. C'est là qu'il trouva son premier historien; J. Buchon Telfer écrivit minutieusement l'étrange histoire du chevalier d'Eon de Beaumont. Sans doute, MM. Homberg et Jousselin n'auraient fait que traduire ce livre en français s'ils n'avaient, au hasard d'une vente, découvert des documents inédits. Ainsi devient-on historien quand on a de la culture et le goût du temps passé. MM. Homberg et Jousselin achètent d'aventure les papiers et la correspondance que le chevalier d'Eon conserva jusqu'à sa mort et qui, confisqués alors par un de ses nombreux créanciers, demeurèrent oubliés pendant plus d'un siècle au fond de l'arrière-boutique d'un libraire anglais; et ils écrivent un bon livre. Ils précisent les faits. Il les disposent en leur ordre régulier. Mystère

des collaborations littéraires! Le livre de ces deux historiens est bien sagement écrit. Il y manque cette verve qui n'est pourtant pas incompatible avec le souci de la vérité. M. Homberg et M. Jousselin n'ont voulu affirmer à eux deux qu'une personnalité assez effacée. Parce qu'ils redoutaient les couleurs disparates, ils ont banni toute couleur de leur récit. Du moins, ils lui ont laissé la plus persuasive clarté. Leur œuvre est utile, « le petit d'Eon », qui n'eut pas de chance en sa vie, obtient après sa mort quelque compensation. Cet aventurier a en MM. Homberg et Jousselin des historiens tels qu'il n'en eût pas eu de meilleurs si la fortune lui avait permis de rester jusqu'au bout un vaillant ambitieux.

J. Ernest-Charles.



CE QUE DOIT POUCHKINE AUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS?

(Suite et fin [1].

C'est grâce aux classiques français qu'il apprit l'art de rendre d'une façon vive et *claire* ses idées et ses sentiments. Aussi écrit-il au prince Viazemski (13 juin 1825) avec un accent de profonde conviction : « Un jour, il faudra dire à haute voix que la langue métaphysique, chez nous Russes, est encore à l'état inculte. Dieu veuille nous donner quelque jour les moyens de la former à l'image de la langue française, de cette langue claire et précise de la prose, de cette langue des idées. » Voltaire et Lafontaine, en particulier, lui transmirent leur facilité de plume et leur talent d'écrire en vers de coupes diverses et de mètres variés ; et le vigoureux réalisme des expressions molièresques est à certains endroits passé dans le style de Pouchkine, où l'on voit alors à travers la langue russe poindre comme un soupçon de gallicisme. Tout ce qu'il y a de tact, de goût, de mesure, de sens artistique dans Pouchkine, il le doit à l'influence des classiques français.

Au reste, rien de tout ceci n'est incompatible avec ce que nous savons des boutades et même des colères de Pouchkine contre tel ou tel classique ou contre les classiques en général. Pouchkine et ses contemporains, sans cesser de se nourrir des meilleurs classiques, tournaient leurs inspirations incertaines vers un idéal inconnu qui devait les reposer du classicisme. Les romanciers, les auteurs en prose étaient déjà romantiques depuis longtemps que les poètes, plus esclaves des traditions, faisaient encore de vains efforts pour sortir des sentiers battus. Pouchkine apparait à l'époque où la crise attendue pour la poésie éclate d'une façon soudaine et presque furieuse : la prose romantique avait évolué pendant plus d'un demi-siècle, mais, en poésie, il y eut vraiment révolution. Les attaques des poètes romantiques contre leurs prédécesseurs classiques eurent habituellement le caractère violent de la bataille d'Hernani ; leurs jugements sur les classiques dégénérés sont faits du même mépris hautain qui fit écrire à Victor Hugo la préface de Cromwell. De même qu'en France, plus d'un romantique oubliait qu'il devait à sa culture classique un peu de la richesse de son verbe et de l'énergie de ses métaphores, de même Pouchkine oublia, en devenant romantique virulent et exalté, qu'il eût vaticiné en vain, divagué peut-être, si son éducation classique n'eût réglé et contenu son impétuosité native. Il raille d'abord « la société de M^mes du Deffand, de Boufflers, d'Epinay, femmes très aimables, très instruites, qui ont couvert d'un froid vernis de politesse et d'esprit toutes les productions du XVIII^e siècle : Milton et le Dante n'écrivaient pas pour mériter le bienveillant sourire du beau sexe ». (Préface de Lemontey, 1825). Quelques années après, il s'en prendra au peuple français tout entier : « Tout le monde sait que le peuple français est le plus anti-poétique. Les plus illustres représentants de ce peuple spirituel et positif, Montaigne, Montesquieu, Voltaire l'ont démontré. Montaigne, voyageant en Italie, ne fait mention ni de Michel-Ange, ni de Raphaël ; Montesquieu se moque d'Homère ; Voltaire, il me semble, à part Racine et Horace, n'a compris aucun poète (1) ». Cette boutade n'a du reste qu'un tort, celui de s'inspirer directement du mot de Voltaire : « Les Français n'ont pas la tête épique », de l'amplifier et de l'exagérer. En 1834, Pouchkine prend un ton plus méprisant encore : « Quelqu'un de nous a dit que la littérature française était née dans les antichambres. » Ce mot a été répété dans les journaux français et noté comme une « opinion déplorable ». Ce n'est pas une opinion, mais la vérité historique. Marot fut valet de chambre de François 1^er, Molière de Louis XIV. Boileau, Racine et Voltaire (surtout ce dernier) arrivèrent jusqu'au salon, mais en passant par l'antichambre... Il est à remarquer qu'aucun des grands poètes français n'a quitté Paris. Voltaire, exilé de la capitale par un arrêt secret de Louis XV, conseille aux jeunes auteurs sur un ton demi-grave, demi-badin, de rester à Paris, « s'ils tiennent à la protection d'Apollon, dieu du goût ». A ne lire que ces phrases détachées, l'on jurerait que Pouchkine a voué une haine mortelle, un mépris profond à la nation et aux lettres françaises. Elles sont très pâles, si on les

[1] Voir la *Revue Bleue* du 20 août 1904.

1 Pouchkine : *Les écrivains français contemporains.* Imprimé dans les *Matériaux* d'Annenkov, 1837).

comparé à certaines pages de la préface de Cromwell, écrite, comme chacun sait, en 1827, ou à certaines autres de Théophile Gautier. Pouchkine alors n'est nullement un poète russe qui rompt avec les lettres françaises, c'est un classique attardé auquel l'évangile romantique a soudain dessillé les yeux et donné l'ardeur combattive d'un apôtre.

Il serait inadmissible de considérer Byron, ainsi qu'on le fait souvent, comme le seul romantique vénéré par Pouchkine ; il semble même douteux que l'on puisse revendiquer pour Byron le mérite d'avoir orienté Pouchkine vers le romantisme : ici encore, il y a dans l'exposé de bien des critiques littéraires une lacune qu'un rapprochement entre l'œuvre de Pouchkine et celles des premiers romantiques français peut seul combler. L'on peut, ce me semble, regarder Byron comme le point d'aboutissement du génie romantique de Pouchkine, alors que l'on trouve les premiers romantiques français au début de son évolution vers le romantisme. L'éducation de Pouchkine ressemble on ne peut mieux à celle que recevaient alors les jeunes écrivains français qui lisaient d'abord — et non sans enthousiasme — les classiques, qui les imitaient même, puis finalement dévoraient les œuvres de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand et de Mme de Staël. C'est en entendant lire *Mérope* par son père que Lamartine sent s'éveiller sa « vocation poétique » ; mais c'est lorsqu'il lit MM. de Saint-Pierre et de Chateaubriand qu'il se sent vibrer pour la première fois « d'une poétique émotion ». Ce fut également le cas de Pouchkine : après avoir été l'élève de nos classiques, il sympathisa étroitement avec l'âme émue de nos romantiques qui échauffèrent son imagination et préparèrent sa sensibilité à vibrer avec force ; quand Byron parut, l'instrument était accordé, l'artiste se trouvait dans l'état d'âme qui précède la naissance d'une grande passion : dès lors Pouchkine devait aimer Byron.

L'un des premiers auteurs responsables de l'évolution de Pouchkine vers le romantisme, c'est Rousseau ; Pouchkine à l'âge de douze ans le lisait déjà. Plus tard, il est vrai, il lui arriva d'en parler avec quelque désinvolture ; cependant ses impressions d'enfance ne furent pas sans laisser des traces sérieuses sur son œuvre. Rousseau garde toujours près de lui la sympathie qu'on a pour les âmes souffrantes ; c'est, dit Pouchkine, « un grand martyr devant lequel est passé sans s'arrêter la roue de la fortune ». L'année où Pouchkine fait paraître ses *Tsiganes*, c'est-à-dire en 1824, il place, en général, Rousseau plus haut que Voltaire, qui a le tort d'être au fond un sceptique alors que son rival « est un philanthrope convaincu ». D'autre part, lorsque diverses circonstances eurent jeté leur amertume dans ses relations avec les autorités et la société, lorsque son exil dans le sud de la Russie lui eut permis de goûter tout ce qu'il y avait de délicieux et de salutaire dans l'action de la nature sur l'homme, Pouchkine se sentit encore plus près de Rousseau. Il partagea son horreur pour une civilisation pervertie et pervertissante et son respect pour l'être supérieur et pur de toute vilenie qu'il appelle « l'homme de la nature », type exemplaire qui agit toujours conformément à la voix de sa conscience et n'obéit qu'aux injonctions de la nature telle qu'elle est dans sa simplicité. Dans le poème des *Tsiganes*, ce sont les doctrines de Rousseau et ses paradoxes préférés qui ont inspiré Pouchkine. Quant à sa principale œuvre poétique, *Eugène Oniéguine*, elle témoigne d'une direction d'esprit analogue. Oniéguine lui-même est byronien sans doute, pourtant il a pu sembler français en 1830 à Boulgarine, qui écrivait alors : « Oniéguine appartient au monde des gens que l'on rencontre dans tous les restaurants français. » Tatiana surtout, par sa religiosité, sa pureté morale, par tout ce qu'il y a en elle de tendre, de naïf, de passionné et de mélancolique, est souvent une héroïne dans le goût de Rousseau et de Mme de Staël. Le poète ne nous dit-il pas lui-même qu'elle se figurait être

> ... une héroïne
> De ses auteurs préférés,
> Clarisse, Julie ou Delphine.

Ses auteurs préférés sont précisément des Français, y compris Richardson qu'elle a lu dans la traduction française. Si Tatiana est romantique, elle l'est à la française, non à la russe,

> Elle savait mal le russe,
> Ne lisait pas nos journaux
> Et s'exprimait avec difficulté
> Dans sa langue maternelle
> Mais elle écrivait en français.

Une anecdote que nous devons au prince Viazemski et qui nous est rapportée par Polivanov dans sa savante édition d'*Eugène Oniéguine*, nous confirme dans cette opinion. Une femme fort intelligente à laquelle ses vers français et son amabilité avaient fait une célébrité dans les salons de Pétersbourg et de Paris, la princesse Galitzine, née Schouvalov, s'était attachée à Tatiana comme à un type tout à fait français. Une fois même, elle aurait demandé à Pouchkine : « Que pensez-vous faire de Tatiana ? Je vous en supplie, faites-lui un heureux sort. » A quoi le poète aurait répondu en souriant : « Soyez tranquille, princesse, je la marierai à un général-adjudant. »

Chénier, classique ou romantique, mais plutôt romantique, séduisit Pouchkine au moment où il voulait être romantique sans cesser de se recommander du classicisme, hors duquel aucun salut ne lui

semblait possible. L'art d'André Chénier, fait de réminiscences classiques et de trouvailles juvéniles, toutes romantiques, sa langue où l'on devine un effort pour substituer le mot propre à la périphrase, le mot violent, trivial même au mot noble, son tempérament batailleur, sa fin tragique, tout donnait à son œuvre un attrait irrésistible pour Pouchkine. Les œuvres complètes de Chénier ayant été publiées en 1819, Pouchkine fut le premier à les faire connaître au public russe et à les louer... comme classiques. A la fin de sa vie, lorsque Byron aura perdu près de lui une partie de son prestige, Pouchkine, qui n'est ni un simple versificateur, ni un orateur en vers, mais un poète, dira de Chénier : « Ce n'est pas un raisonneur en vers, c'est le véritable poète », opinion dont les critiques français ne contesteront pas la justesse.

Dans M[me] de Staël, Pouchkine vénéra autant la femme malheureuse qu'il estima l'écrivain. A. Mouhanov ayant, dans *L'Enfant de la Patrie*(1), attaqué M[me] de Staël à propos de quelques lignes de ses *Dix ans d'exil*, Pouchkine lui répondit dans le *Moskowski Télégraphe* (2). Mouhanov prétendait avoir remarqué dans cette œuvre de M[me] de Staël « le même caractère évaporé, la même absence d'observation, la même ignorance complète des lieux, qu'on pouvait déjà constater dans son livre sur l'Allemagne » ; il qualifie de « rêveries », les réflexions de M[me] de Staël, il va jusqu'à lui conseiller « de demander à ses cochers, par l'intermédiaire d'un truchement quelconque, la cause exacte des incendies ». Il lui fait finalement l'injure, en la jugeant, de ne pas la distinguer de la foule des aventuriers français qui promenaient alors leur fatuité et leur famélique appétit à travers toute la Russie. Pouchkine prend texte de cette grossière erreur pour rappeler vertement Mouhanov à la politesse ; il se contient, il est lui-même très courtois en donnant cette leçon de politesse, mais on sent que pour un autre que Mouhanov, il aurait gardé moins de retenue : « Je regrette, écrit-il le 15 septembre au prince Viazemski, que Mouhanov ait ainsi parlé de M[me] de Staël ; il est mon ami et je ne l'aurais jamais attaqué, mais il est fautif. M[me] de Staël est nôtre ; qu'on n'y touche pas. Du reste, je l'ai ménagé. »

Quant à l'œuvre de Chateaubriand, Pouchkine la connaissait admirablement : dans les conversations des émigrés qui fréquentaient souvent chez son père, et qui avaient tout perdu à l'époque de la Révolution, il avait maintes fois entendu parler de René, cet aristocrate malchanceux qui avait fui, au sein d'une nature vierge, la société contre laquelle il éclatait en plaintes et en reproches amers, qui avait fui contre son gré, laissant son cœur et ses rêves dans sa patrie, toujours chagrin, mélancolique, désenchanté. Le héros du prisonnier du Caucase est très proche de René et par le caractère et par sa destinée. Comme René, il quitte le monde civilisé et, courant après je ne sais quel fantôme de liberté, il arrive du Caucase, seul lieu en Russie où l'on puisse trouver une mise en scène romantique. L'intrigue, d'ailleurs, se déroule d'une façon tout à fait analogue à celle d'*Atala*. Enfin, une circonstance intéressante, c'est le fait qu'en 1825, date la composition du *Prisonnier du Caucase*. Pouchkine connaissait encore fort mal le pays caucasien, et c'est probablement le *Prisonnier du Caucase* de Xavier de Maistre qui a fait comprendre à Pouchkine les avantages du Caucase, comme cadre approprié à un sujet romantique. Sans doute, le talent énergique de Byron éclipse très vite celui plus pâle de Chateaubriand ; mais ici encore comme pour Chénier, nous sommes obligés de constater que Byron sera plus vite délaissé par Pouchkine que Chateaubriand. En 1837, alors que notre poète a cessé de parler de Byron depuis longtemps, il s'intéresse à Chateaubriand beaucoup plus que les Français de cette époque. Chateaubriand vient de faire paraître à cette date une traduction du *Paradis perdu* de Milton ; « Fait inouï ! s'écrie Pouchkine, le premier des écrivains français vient de traduire Milton *mot à mot* et annonce qu'une traduction juxtalinéaire serait le comble de l'art, si toutefois elle était possible ! Une telle humilité dans un écrivain français, le premier maître en son art... aura vraisemblablement une grande influence sur la littérature. » Personne n'a l'air de comprendre ce qu'a fait Chateaubriand ; il faut avoir une grande force de caractère pour traduire un poète sans le corriger. « Milton, en particulier, est de tous les écrivains étrangers celui qui a été le plus maltraité en France. Je ne parlerai ni des traductions en prose qui l'ont calomnié d'une façon impardonnable, ni de la traduction en vers de Delille, lequel corrigea terriblement « les grossiers défauts » de Milton et l'embellit sans miséricorde. Mais pour ne parler que du présent, comment ont portraicturé Milton les écrivains actuels dans leurs tragédies et leurs romans ? Qu'a fait de lui Alfred de Vigny que les critiques français placent sans cérémonie sur le même plan que Walter Scott ? Comment s'est conduit avec lui Victor Hugo, autre favori du public parisien ? » Personne autre que Chateaubriand en France n'a compris Milton et personne n'a autant de mérite que lui à l'avoir compris : « Le premier des écrivains français contemporains, le maître de toute la génération qui écrit actuellement, l'ex-premier ministre, plusieurs fois ambassadeur, Chateaubriand, parvenu à un âge avancé, doit tra-

(1) 1825, n° 10, sous la signature M.
(2) 1825, n° 12.

duire Milton pour un morceau de pain... Ce travail lui-même et le but dans lequel il a été conçu, font honneur à l'illustre vieillard. » Et que dit la critique qui devrait être indulgente ou tout au moins bienveillante? Elle avilit sa marchandise... Chateaubriand a trouvé, notamment, dans Nisard, un critique impitoyable ». Tout ceci, pour Pouchkine, atteste l'injustice de la génération présente : « Chateaubriand n'a pas besoin d'indulgence, il a joint à sa traduction deux volumes aussi brillants que ses œuvres précédentes, et la critique peut être aussi sévère qu'elle voudra ; des beautés indéniables, des pages dignes de la jeunesse de Chateaubriand, sauveront son livre de la négligence des lecteurs, malgré les défauts qu'il contient. » C'était bravement défendre un écrivain vers lequel l'attirait l'admiration plutôt que l'intérêt, et qui, abandonné à lui-même, était considéré par les jeunes romantiques français comme un vieillard hautain et grincheux.

A la vérité, l'on peut se demander si Pouchkine, anglomane à certaines heures, n'a pas idéalisé le vieil écrivain à raison même de la sympathie dont il ne peut se défendre pour Milton et la littérature anglaise. Mais, chose étrange! Pouchkine rompt des lances en faveur de son héros contre les Anglais eux-mêmes : « Les critiques anglais ont bien sévèrement jugé son *Essai sur la littérature anglaise*; ils l'ont trouvé superficiel; se basant sur le titre de l'ouvrage, ils ont exigé de Chateaubriand de la critique scientifique et une connaissance aussi parfaite que la leur du sujet. Chateaubriand n'ayant pu tout lire, c'est trop lui demander; il hésite, il se trompe parfois en jugeant les œuvres qu'il n'a point lues; mais ses vues d'ensemble sont d'une grande envolée; il y a là beaucoup de vérité, d'éloquence venue du cœur, beaucoup de simplicité. »

Tout autres étaient, semble-t-il, les sentiments de Pouchkine à l'endroit des romantiques français de sa génération. En 1831, il fait paraître, dans les *Matériaux* d'Annenkov, un article sur les écrivains français contemporains ; nous y apprenons, entre autres choses, que « Lamartine est plus ennuyeux que Hume et n'a pas sa profondeur. Je ne sais si l'on a reconnu ce qu'il y a de maigre et de monotone, de mou et d'incolore dans Lamartine; mais, il y a dix ans, on le plaçait à côté de Byron et de Shakespeare. » Victor Hugo surtout lui est odieux, en dépit ou peut-être à cause de l'analogie de certains de leurs principes ; il le hait notamment pour sa théorie du grotesque et plus encore pour l'abus qu'il en a fait dans ses œuvres. En 1837, il ne lui a pas encore pardonné *Cromwell* et la *Préface* : « M. Victor Hugo, dans toute sa tragédie, n'a fait entendre à Milton que des plaisanteries et des injures, il a représenté le poète anglais comme un vieux bavard méprisé de tous et à qui personne ne fait attention. Non, M. Hugo! non, Milton n'était pas ainsi; l'ami et le compagnon de Cromwell était un fanatique austère, le sévère auteur de *l'Iconoclaste* et du *Defensio populi!* Ce n'est pas dans une telle langue que s'exprimait, lorsqu'il parlait avec Cromwell, celui qui avait écrit son prophétique sonnet : *Cromwell, our chief*, etc. Il ne pouvait servir de risée à l'homme dissolu qu'était Rochester, celui qui, etc... Si M. Hugo, qui est lui-même poète (quoique de deuxième rang) a si mal compris le poète Milton, on comprendra facilement ce qu'est devenu Cromwell sous sa plume. Mais c'est assez parler de ce poète inégal et grossier aussi bien que de ses drames difformes. » Visiblement, rien ne prédisposait Pouchkine à devenir hugolâtre. Ce magnifique morceau, d'une ironie cinglante, a d'ailleurs son pendant dans l'appréciation de Pouchkine sur Vigny : « Passons au très affecté et très maniéré comte de Vigny et à son roman pourléché, *Cinq-Mars*. Que fait donc, dans ce roman, Milton chez Marion Delorme, chez une femme dissolue, lui, le puritain venu à Paris avec une mission de Cromwell? Il est passé par Paris pour amuser la société en lisant des vers écrits dans une langue inconnue, mais que critiquent, néanmoins, Des Barreaux et Scudéry et que louent fort Corneille et Molière, venus là comme par hasard avec une profonde connaissance de l'anglais. Il est passé par Paris pour s'y montrer comme un jongleur, minauder, poser tantôt en parlant les yeux fermés, tantôt en les tenant obstinément tournés vers le plafond. Ses conversations avec De Thou, Corneille et Descartes ne sont qu'un fatras de paroles; jamais il ne joue dans la société le rôle correct et modeste d'un jeune homme bien élevé. »

Pourquoi ces éclats de colère et cet écrasant mépris affirmé sur un ton qui semble sans réplique? L'horreur de Pouchkine pour Victor Hugo, horreur qui semble constante, n'est-elle pas d'un romantique repenti en qui subsisterait des restes de classicisme? Il y a parfois dans l'état d'âme de Pouchkine quelque chose de celui de Musset écrivant les lettres de Dupuis et Cotonnet. D'ailleurs il ne sent pas dans Hugo l'âme aventureuse d'un romantique, celle d'un Byron, ou celle que Pouchkine avait lui-même ; il devine en Victor Hugo un bourgeois qui s'essaie à grimacer et s'entoure de grotesques pour stupéfier la galerie ; il déteste en lui un contrefacteur patient et talentueux des vrais romantiques, dangereux pour l'art à raison même de son talent. Jamais, certainement, Pouchkine ne semble si près de Byron, que lorsqu'il critique Victor Hugo; c'est à cet endroit précis que, selon toute apparence, il faut se placer, si l'on veut comprendre pourquoi Byron éclipse à un moment donné

les romantiques français aux yeux de Pouchkine.

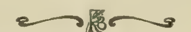
Un fait qui a son importance également, ce sont les procédés en usage chez les romantiques, lorsqu'ils composent, procédés dont Pouchkine eut personnellement lieu de se plaindre. En 1827, Mérimée publia « la *Guzla*, choix de poésies illyriennes recueillies dans la Dalmatie » : dans la préface, Mérimée prétendait savoir la langue des slaves illyriens et connaître leurs bardes. Pouchkine demi-confiant, demi-inquiet, retraduisit en vers russes onze des vingt-neuf chants en prose publiés par Mérimée et, par l'intermédiaire de Sobolevski, s'adressa à l'auteur en lui demandant comment il avait réuni ces étranges poésies. Mérimée parla de son père qui avait servi sous Marmont, lorsque ce maréchal gouvernait la Dalmatie, puis d'un consul qui, en réalité, ne savait pas plus le dalmate que Mérimée lui-même : bref, il mystifia Pouchkine qui s'aperçut un peu tard que Mérimée était un second Macpherson. Le pittoresque et l'exotisme des romantiques français lui parurent dès lors de fort mauvais aloi : les Grecs et les Turcs des *Orientales* ne lui inspirèrent plus aucun intérêt et, comme il connaissait la littérature anglaise, il s'efforça de démontrer tout ce qu'il y avait de bluff dans le *Cromwell* de Victor Hugo sous une apparente richesse de documentation.

Le plus étrange en tout ceci, c'est que les virulentes sorties de Pouchkine contre nos classiques ou nos romantiques ne l'empêchent pas de se transformer tout à coup en défenseur passionné des lettres françaises, lorsque tout autre que lui les attaque. Sa conduite vis-à-vis de M^me^ de Staël et de Chateaubriand est à ce point de vue au-dessus de tout éloge ; mais il a fait plus et mieux. Lobanov s'était permis d'écrire en 1835 : « Pour la France comme pour tous les peuples dont une nouvelle et inhumaine philosophie obscurcit l'intelligence, dont les événements de la Révolution ont rendu l'âme grossière et dont tout l'esprit a sombré dans la corruption, les spectacles les plus repoussants, le plus malpropre des drames, le chaos fangeux d'une impudeur exécrable, l'inceste, Lucrèce Borgia ne font point horreur. Les idées les plus subversives sont peu pour eux : ils y sont accoutumés depuis longtemps, puisqu'ils ont grandi au milieu des atrocités de la Révolution. » Qu'un pamphlétaire s'exprime ainsi, Pouchkine le comprend ; mais un critique ? Fi donc ! « Je vous le demande : peut-on prononcer contre tout un peuple un si terrible anathème ! Un peuple qui a produit Fénélon, Racine, Pascal et Montesquieu, qui maintenant s'enorgueillit de Chateaubriand et de Ballanche ; un peuple dont Lamartine est le plus grand poète ; qui, à Niebuhr et à Hallam, a pu opposer Barante, les deux Thierry et Guizot ; un peuple qui, dans un bel élan religieux, a rompu solennellement avec les ratiocinations du siècle passé ! » Ce beau mouvement d'indignation nous fait oublier toute la sévérité passée de Pouchkine et caresse agréablement notre amour-propre national. Notre avocat continue : « Est-ce que ce peuple doit répondre des productions de quelques écrivains pour la plupart jeunes et qui emploient mal leur talent... Du reste, contrairement à l'opinion de M. Lobanov, nous ne pensons pas que les romantiques français aient représenté des brigands ou des bourreaux pour qu'on imite la cruauté de leurs personnages. Lesage a écrit *Gil Blas*, et *Guzman d'Alfarache* ; mais ce n'était pas pour nous donner des leçons de friponnerie ; et Schiller a composé ses *Brigands* dans un autre but que celui d'appeler les jeunes gens des Universités sur les grands chemins. » Après les exemples, la déclaration de principes : « La mesquine et fausse théorie affirmée par les vieux rhéteurs, et d'après laquelle une littérature artiste ne saurait se passer d'un but utilitaire, cette théorie est tombée d'elle-même. On a senti que le but de l'art est l'idéal, non la morale. » Ces paroles sont de 1835 ; Victor Hugo ne les eut pas désavouées et certainement elles étaient comme un écho des principes dont Théophile Gautier allait se faire le héros dans la préface de *Mademoiselle de Maupin* (1836). Ainsi donc, Pouchkine, si dur habituellement pour Victor Hugo, sympathise avec celui que Brandès a appelé « le page de Victor Hugo ». Au fond, il pouvait y avoir chez Pouchkine une horreur pour certaines personnalités marquantes du romantisme français, mais l'identité entre ses principes et les leurs n'en était pas moins réelle. Aussi la conclusion d'ensemble de Pouchkine, dans sa réponse à Lobanov, est-elle le passage type qui doit nous donner l'idée la plus exacte de la faveur dont jouissait notre littérature près de Pouchkine : « Depuis Kantémir, la littérature française a toujours eu une influence directe ou indirecte sur la littérature russe ; il en doit être de même à notre époque. »

Le souhait que formulait Pouchkine dans cette dernière phrase s'est pleinement réalisé pour son époque ; mais pourquoi faut-il qu'on n'en puisse dire autant de la nôtre ? Trop de Russes, qui croient connaître la France, n'en connaissent vraiment que les plaisirs du carnaval de Nice et les joyeusetés du Paris qui fait la fête, à moins qu'ils n'y viennent chercher des idées subversives qu'ils sont parfois fort étonnés de n'y pas trouver. Nos pièces de théâtre sont à la vérité fort goûtées du public... et parfois des auteurs ; mais il ne semble pas que nous exercions une influence sérieuse sur les lettres et les écrivains d'à présent. Tolstoï a depuis un certain nombre d'années bien médit de nous, l'on peut même dire qu'il nous a méconnus en affectant de croire que les poètes dits « décadents » étaient ceux

qui donnaient une idée exacte de la littérature française contemporaine. Ni Tchekov, ni Gorki n'ont de sympathies pour notre littérature, qu'ils affectent parfois d'ignorer. Jamais, semble-t-il, ceux des Russes instruits qui n'ont point habité la France, n'ont aussi peu connu notre littérature artiste sous sa forme originale et, cependant, il y aurait plus de profit pour eux à la connaître qu'il n'y en avait pour Pouchkine à lire les classiques dégénérés du XVIIIe siècle. Malheureusement, tandis que nos conférenciers parcourent les deux Amériques, l'Empire russe est presque pour eux *terra incognita*. Si le conférencier français s'y introduit, c'est comme à la dérobée; s'il est appelé à y parler, c'est sur des sujets d'un intérêt secondaire pour lui. Récemment, M. Catulle Mendès parlait à Varsovie sur Richard Wagner : sans doute les ouvrages de M. Catulle Mendès sur Richard Wagner et sur le Wagnérisme en France, font de lui l'un des hommes de France les mieux qualifiés pour en parler. Mais pourquoi faut-il que M. Catulle Mendès, vienne déployer son talent de conférencier au profit du grand art allemand qui n'en a nul besoin, et cela dans un pays où l'on est germanophobe ? Pourtant quand Pouchkine, Lermontov, Tourgueniev, nourris de notre littérature, ne sont remplacés parmi les jeunes que par Tchékov ou Gorki qui nous ignorent, on peut penser qu'en renouant la chaîne interrompue des relations littéraires entre les deux pays, l'on ferait œuvre pie et que les ouvrages nés d'une communion plus intime entre les littératures française et russe, pourraient être tout à l'honneur de ces deux littératures.

A. MANSUY.



UN VOYAGE AU MAROC AU XVIe SIÈCLE

par Nicolas Clénard, de Louvain

Pendant que de récents et graves événements ramenaient l'attention sur le Maroc, j'ai relu les lettres d'un voyageur, qui poussa jusqu'à Ceuta et à Fez, en 1540. Ces lettres, sinon tout à fait inconnues aujourd'hui, du moins fort oubliées, m'ont paru charmantes. L'auteur qui en a troussé le joli latin à la mode française, m'a plus d'une fois fait penser à Paul-Louis Courier. En tous cas, cela est plus intéressant, à mon avis, que le voyage de Montaigne, qui, du reste, est postérieur d'au moins 35 ans, et même que les lettres de Rabelais qui sont à peu près contemporaines.

Les voyageurs ne manquent pas, dans la première moitié du XVIe siècle, qui fut peut-être l'époque de l'histoire où les gens se déplaçaient le plus volontiers, en particulier les lettrés et les professeurs, que le besoin de se procurer des livres rares, le désir d'entendre tel ou tel maître en renom, ou la facilité de trouver des emplois dans les Universités ou dans les cours princières encourageaient à quitter leur pays et à voir le monde. Je ne parle pas, bien entendu, des épiques aventuriers qui suivirent Vasco de Gama, Fernand Cortez ou Pizarre et dont les relations sont des chefs-d'œuvre.

Mais la plupart de ceux qui parcoururent alors la France, l'Espagne ou l'Italie, n'ont laissé que des itinéraires assez secs, presque des horaires. Rarement, on y trouve relevés ces détails de mœurs pittoresques, dont les romans nous ont donné le goût. Ils n'y songeaient même pas. A quoi bon raconter ce que tout le monde autour d'eux savait, ces petits incidents journaliers et communs, qui formaient la trame même de la vie et qui n'offraient pas plus d'intérêt à leurs yeux que n'en ont, aux nôtres, l'arrivée dans les gares, l'enregistrement, le dépôt et la levée des bagages, la figure des cochers parisiens ou leurs démêlés avec les piétons?

Il faut un peu de naïveté plébéienne, pour consentir à paraître étonné de quoi que ce soit. On a l'air, en découvrant tout, de n'avoir jamais rien vu. Ces messieurs voyageaient en archéologues et ne s'intéressaient qu'aux ruines romaines.

Nicolas Clénard, quoique docteur de l'Université de Louvain et maître en trois langues, latine, grecque, hébraïque, n'avait pas de ces fausses hontes : il n'écrivait pas ses lettres pour les académiciens d'Italie : il les adressait à des amis de son monde et de sa ville, à des sédentaires, pour qui s'évader du pays était une grande aventure. De là, leur charme.

La première fois que Nicolas Clénard ou Kleinhardt, de Louvain, entra à Paris, autour de 1520 les gamins d'ici, en l'apercevant cheminer sous son haut chapeau brabançon, s'assemblaient pour le voir passer, et disaient : « Regardez donc celui-là qui s'est mis sur la tête un nid de cigognes. »

Le jeune étudiant, l'homme au nid de cigognes, était un garçon de beaucoup d'esprit, digne, sous ce rapport, d'être Parisien, et qui se plut très vite chez nous. Volontiers, il eût adopté, pour terre d'élection, cette France, où tout l'enchantait, les paysages et les gens. Malheureusement, il était pauvre, et toutes les chaires de la Sorbonne et des collèges voisins étaient occupées par des maîtres de grand renom et de grand appétit. Il dut se borner à les écouter et à s'approvisionner de leur science. Il logeait alors chez Louis Cyane, un compatriote sans doute et avait avec lui le fils de son ancien professeur, l'illustre Latôme, qui lui payait pension.

Lorsqu'il retourna à Louvain, il y reparut, coiffé à la parisienne, et son ami Coclen lui demanda s'il *avait perdu la tête*.

L'Université de Louvain fabriquait trop de bacheliers, de licenciés et de docteurs ; elle travaillait pour l'exportation. Chaque année, il partait de véritables flottes de ces colons intellectuels, qui se dispersaient dans les pays du Midi. L'arrivée de Charles-Quint à l'Empire fut un coup de fortune, qui leur ouvrit le vaste débouché de l'Espagne.

L'archiduc Ferdinand en recruta un jour toute une bande, qu'il emmena avec lui. Clénard, qui était en procès pour la jouissance d'un béguinage et qui en avait assez des gens de loi, se laissa entraîner.

La traversée de la France ne fut pour eux qu'une joyeuse partie : « Prenez garde, prenez garde, ça va changer, leur disait l'archiduc. La boisson va bientôt manquer. » — « Nous ne comprîmes tout le sens de ses paroles que plus tard, dit Clénard. » La Biscaye leur parut épouvantable. Dans une auberge à Vittoria, ils ne trouvèrent qu'un seul verre, qu'ils durent se passer à la ronde et passer ensuite à un autre groupe de voyageurs. Et l'ami Vasée l'ayant cassé par mégarde, il leur fallut boire dans le creux de leurs mains. Ils atteignirent Burgos, par un brouillard glacial et durent faire tout le tour de la ville, pour trouver un fagot de sarments.

A Médina, où était la cour, la troupe se dispersa. La plupart continuèrent leur route vers Séville. Clénard resta à Salamanque, où l'archevêque de Cordoue lui fit confier l'éducation du fils du vice-roi de Naples. Un instant, il fut question qu'il accompagnerait son élève, à Naples. Mais ceux de Salamanque lui offrirent une chaire. Il séjourna là quelque temps, puis trouva que décidément l'air était trop subtil à Salamanque, et qu'il y fallait trop donner de coups de chapeau : « Cette politesse raffinée n'est pas mon affaire, disait-il. » Puis les étudiants étaient trop encombrants : « Avez-vous vu les cercles qui se forment, à Louvain, autour de la Librairie Gaspard ? Eh bien ! chaque professeur ici marche, entouré d'un cercle semblable. »

Là-dessus, il reçut des propositions du roi de Portugal, fit ses malles et partit pour Evora. Il y trouva un de ses jeunes frères, que ses parents lui avaient envoyé, pour qu'il apprît le commerce. Clénard se remua et finit par trouver à Lisbonne un négociant français établi là-bas, et qui s'appelait Charles Corrée. On s'entendit, mais voilà qu'au moment d'entrer en fonctions, le jeune frère de Clénard déclara qu'il ne pourrait jamais s'habituer à ce pays et qu'il voulait s'en retourner. A vrai dire, le frère aîné n'en fut pas trop fâché. Le Portugal d'alors lui paraissait un fort mauvais lieu. Il accuse les habitants de pratiques de sodomie et même de bestialité. A cela près, il était content de son sort personnel.

Il avait trouvé logement chez un français, le chanoine Jean Petit, et son travail se bornait à quelques causeries avec le frère du Roi.

Les émoluments qu'il touchait pouvaient paraître assez élevés, mais le moyen de faire des économies dans un pays comme celui-là ?

« — Je ne connais pas d'endroit, écrivait-il, où la vie soit plus chère ; un sou du Rhin est plus à Louvain qu'un ducat d'or ici. Point d'agriculture. Les Portugais sont les gens les plus fainéants de la terre.

« Je dépense, rien que pour ma barbe, quinze florins par an, — un patrimoine. Et c'est déjà beau qu'à ce prix le barbier veuille revenir. Pour obtenir d'être rasé, il faut d'abord envoyer son domestique le prier. Après une longue attente, il arrive, mais ne croyez pas que ce soit, comme à Louvain, avec son broc et sa cuvette. Fi ! un personnage si considérable, porter quelque chose à la main ! C'est l'affaire de votre domestique. Ici, en effet, nous sommes tous gentilshommes !

« Vous vous figurez peut-être que les mères de famille vont au marché, achètent du poisson, préparent des légumes. Ah bien ! oui ! Elles ne savent se servir que de leur langue. Pour le quart de mon revenu, je ne trouverais pas la plus petite bonne.

« En revanche, tout est plein d'esclaves. Il y a plus de noirs à Evora que d'hommes libres ; il y en a tellement qu'en arrivant, j'ai eu la sensation d'être à Pandæmonium, dans la ville des démons.

« Les plus pauvres maisons ont au moins une petite servante noire qui va aux provisions, lave les vêtements, balaie, porte l'eau et les fardeaux, ne diffère en rien, sauf par la figure, des bêtes de somme.

« Si je voulais me mettre au système portugais, j'aurais à nourrir une mule avec quatre serviteurs.

« Pour soutenir ce train, je ferais comme les camarades, je me nourrirais exclusivement de radis. De voir plus qu'on ne peut payer, c'est le bon ton, cela sent son homme de cour.

« Avec mon revenu, tel que je connais aurait huit serviteurs pour le suivre. Et à quoi, me demandez-vous, utilise-t-on tant de gens ? Voilà : deux marchent devant, le troisième porte le bonnet de fourrures, le quatrième tient le manteau, le cinquième, la bride du cheval, le sixième, des pantoufles de soie, le septième, des brosses, le huitième, un linge pour sécher le cheval, le neuvième tend un peigne, pour arranger la coiffure de son maître, lorsque passe un personnage important à saluer. Ceci, je l'ai vu de mes yeux.

« Même nos compatriotes en arrivent à faire les nobles. »

A côté de ces détails de mœurs générales, Clénard nous en donne d'autres non moins intéressants et qui tiennent à des causes plus immédiates. Il nous conte, par exemple, qu'en juillet, comme tous les puits de

la ville étaient à sec, on devait aller faire, avant l'aube, ses provisions au marché, si l'on voulait boire. Toute la journée sur les places s'installaient des buvettes où l'on vendait de l'eau aux promeneurs. Quelques-uns allaient au cabaret, où personne n'était scandalisé de voir même des prêtres.

Cependant, après deux ans et demi de séjour dans cette ville, Clénard quitta Evora. « Le 30 juillet 1537, avec trois mulets batés, conduits par deux palefreniers avec deux chevaux, un pour moi, un pour mon domestique, avec mes trois petits nègres, au plus fort de la chaleur, je me mis en route pour Braga. A voir la pompe et les grands bagages que je menais, on m'eût pris pour un évêque en tournée. Ce fut une telle affaire qu'à la chûte du jour, nous n'avions pas encore fait un pas Nous commençâmes par nous tromper de chemin. Aussi n'atteignimes nous qu'à grand peine à la nuit noire, et très fatigués, le prochain village. Nous avions fait une lieue. A l'auberge pas de vin. Il paraît qu'on en vendait dans la maison à côté, mais tout le monde y était couché. On me donna un lit trop court, mes pieds passaient. Quant à mes domestiques, ils durent se contenter de nattes.

« La nuit suivante, nous arrivâmes au mont Argillée. Nous n'y trouvâmes qu'une seule chaumière. à peine assez grande pour les bagages. Chevaux et domestiques dormirent à la belle étoile, pendant que je m'étendais à l'intérieur, entre les bagages, la tête et le dos reposant à peu près, mais le reste du corps pendant dans le vide.

« Cependant la lune émergea et par le vaste désert qui s'étendait devant nous, nous recommençâmes à cheminer. A midi, après dix heures de marche, nous avions fait quatre lieues et manqué plusieurs fois de nous rompre le cou.

« Nous déjeunons, nous rechargeons les bêtes.

« — Bah ! disent les muletiers. On dinera mieux ce soir, une fois le Tage franchi. »

Nous repartons sur cette belle espérance, et quand nous arrivons au bord du fleuve, il est trop tard. On ne passe plus.

« J'étais exaspéré contre ces imbéciles, qui ne s'étaient pas plus pressés. Que faire ? Il n'y avait qu'une seule auberge sur le rivage. J'entre : « Bonsoir, monsieur l'Hôte !

« L'Aubergiste ne bronche pas, il délibère s'il va me rendre mon salut.

« — Avez-vous de la paille ?

« Il ne répond pas et continue à marcher.

« — Avez-vous de la paille?

« — Non ! — C'est tout ce que je peux obtenir.

« Ah ! Portugal de malheur ! Pendant ce temps mes chevaux à jeun mais déchargés, se promènent; ils hennissent après la paille dont ils sentent la maison pleine. On finit par leur en apporter.

« — Avez-vous quelque chose à manger, au moins?

« Il y avait dans la cuisine une petite marmite où trempait un morceau de lard

« — Donnez-m'en un peu !

« On m'en servit comme les Génois servent de la viande, à peu près le quart d'une once et autant à mon domestique Guillaume

« — Vous avez bien des œufs?

« — Ce n'est point la saison.

« — Comment ! vous n'avez pas de poules ?

« — Nous n'en avons pas ici.

« Ah ! muletiers du diable ! Nous devions avoir de tout, à Taucos, là-bas, au-delà du Tage et vous vous êtes arrangés de façon que nous n'avons pas pu traverser.

« — Holà! l'hôte vous n'avez pas de poissons ?

« — Ce n'est pas le temps de la pèche.

« Que devenir ? Je me souvins alors que, dans mon enfance, il m'était arrivé de manger des cèpes grillés.

« — Avez-vous des cèpes? demandai-je à tout hasard, persuadé qu'il allait encore me dire : non.

« — Nous allons voir, répondit-il.

« Nous restâmes un moment suspendus entre l'espoir et la crainte. Finalement nous obtînmes deux cèpes. Après ce festin :

« — Avez-vous un lit pour ce seigneur? demanda Guillaume.

« Naturellement, il répondit encore que ce n'était pas le moment des lits... »

II

Clénard s'était mis en route avec le but de dénicher au fond de quelque prison, un More qui pût lui apprendre la langue arabe, que personne encore n'enseignait en Europe. Il n'existait, en effet, qu'un seul livre imprimé en arabe : c'était le psautier de Nébi. En le comparant avec le psautier hébreu et le psautier latin, Clénard était parvenu à en déchiffrer quelque chose, mais il eut vite fait de se rendre compte que cela ne pouvait le mener bien loin.

A Coïmbre, on lui dit qu'il y avait à Séville, exerçant la profession de potier, un converti, d'origine musulmane, qui avait autrefois donné des leçons. Le voilà parti pour Séville, où il trouva son homme, les bras pleins de terre grasse, en train de confectionner une petite marmite. Aux premiers mots qu'il lui dit, l'autre répond qu'il est trop vieux et trop occupé, car, en plus de son métier de potier, il exerce encore la médecine dans les faubourgs. Clénard insiste. L'artisan finit par lui donner la vraie raison de son refus : « Très peu de gens, à Séville, connaissaient ses origines et il ne se souciait pas d'attirer là-dessus les curiosités de la Sainte Inquisition. »

Notre savant, désespéré, se rendit au marché aux esclaves. Il finit par trouver un Marocain qui répondait à peu près au programme. Malheureusement celui-ci reçut sa rançon presque aussitôt et reprit son vol pour l'Afrique.

On en signala à Clénard un autre qui habitait Almeria. Il l'y trouva bien, en effet, mais le maître de cet esclave lui en fit un prix si exorbitant qu'il y aurait renoncé, sans l'intervention du marquis de Mondejara, gouverneur de Grenade. Le marquis, ancien maître-général de la cavalerie, lors de l'expédition contre Barberousse, s'était mis en tête, dans sa vieillesse, d'apprendre le grec. Il proposa un marché à Clénard : celui-ci lui donnerait des leçons et en échange le marquis ferait les frais du professeur d'arabe.

Ce n'était pas tout cependant. Pour bien posséder une langue et surtout pour l'enseigner, il importe d'en connaître la littérature. Or, les livres arabes étaient presque introuvables. Clénard en avait bien acheté quelques-uns ; il espérait que, grâce à ses hautes relations avec les archiducs et aussi avec la famille royale de Portugal, il obtiendrait qu'on lui livrât ceux saisis par l'Inquisition, mais, malgré toutes ses recherches, le fameux Coran lui échappait toujours. Il se décida à passer en Afrique.

Le 8 ou le 9 avril 1540, il s'embarqua à Gibraltar et fit la traversée par une affreuse tempête : Quel commentaire du récit de la tempête de Virgile, écrivait-il. Partout, la mort devant moi et toujours cette lugubre cantilène du funéraire pilote : *A riba, a vela.*

« Cependant Guillaume, plus grand, plus digne, véritable colonne de ma maison, gardait le silence, mais n'en pensait pas moins : « Que n'ai-je, se disait-il, mené, jusqu'à ce jour, l'existence d'un frère mineur !... Si j'étais encore sur le rivage, du diable si je m'embarquerais, quand on me proposerait d'être chanoine d'Anvers ! » Puis il s'en prenait à moi qui, pour de stériles et ridicules études ne craignait pas de l'exposer à un pareil danger.

« Un marin français protestait qu'au cours de tous ses voyages, il n'avait jamais bu une pareille quantité d'eau salée. Un Portugais faisait des signes de croix sur les vagues et le pilote, en voyant les abîmes qui se creusaient sous lui, criait : A la male heure ! Si Dieu ne nous aide, nous allons y rester !

« Le vent finit par nous pousser sur la côte. On accrocha l'ancre à un rocher. Nous étions, par terre, à une grande lieue de Ceuta. Il fut décidé qu'on se reposerait là jusqu'à la nuit, en attendant que l'orage se calmât.

« Le Français et un habitant de Ceuta décidèrent de continuer le voyage par terre. Nous attendions toujours. Au lieu de baisser, le vent augmentait. Un autre voyageur partit.

— « Vous allez voir, me dit Guillaume, que tous ceux qui sont un peu au courant de la mer, vont se défiler et que nous allons rester tout seuls !

« Oui, mais que faire ? Grimper par ces abruptes montagnes où jamais ne s'étaient aventurées sandales de théologien et sur les sommets desquelles on distinguait, disséminées, les maisons des Maures, nation pillarde et sans scrupule.

— « Il est clair, disait Guillaume, qu'à nous sauver, pieds nus, nous risquons une jambe ou un bras, mais à rester ici, nous hasarderons toute notre peau. Bah ! si les Maures nous prennent, nous en serons quittes pour charrier des pierres, conduire des ânes ou des mulets, et peut-être bien que nos amis s'inquiéteront de nous tirer d'embarras. Mon avis est que nous suivions ce jeune homme.

« A peine commencions-nous à gravir les premiers rochers, notre vaisseau reprend le large. Nous courons, à droite, à gauche, sans pouvoir trouver de chemin. Enfin le hasard nous met sur un sentier. Empêtré dans mon manteau, ma longue tunique et chaussé de mes sandales, je vous assure que je suais ferme. Nous atteignons le plateau et commençons à voir, au milieu d'une vaste solitude, quelques maisonnettes écroulées : « Halte ! nous dit le jeune homme. L'endroit est dangereux. Il serait bon que nous eussions chacun une lance à la main...

« Enfin nous atteignîmes Ceuta, par un gros soleil. Dans la nuit, apparut notre vaisseau. Le lendemain, après souper, nous allâmes chercher nos bagages.

« Là, on nous raconta les histoires les plus terrifiantes, sur le reste de la traversée. »

Clénard passa quatre jours à Ceuta : « Contrairement au proverbe qui dit que l'Afrique offre toujours du nouveau, j'ai bien plus intrigué les Marocains, qu'ils ne m'ont étonné. Hier et avant-hier, il y eut foule pour voir ce Flamand qui lisait, écrivait, parlait arabe : je pouvais à peine circuler pour aller à mes affaires. Ils me soupçonnèrent d'être un orateur, qui voyageait pour Mahomet et m'amenèrent un jeune homme qui avait étudié cinq ans à Fez. Je le collai sur la grammaire ce qui fit grand bruit. »

De Ceuta, le voyageur gagna Tétuan, d'où il partit le 29 avril.

Le 4 mai, après un long et pénible chemin, après plusieurs nuits sous la tente, il atteignit Fez.

Voici ce qu'il écrit de cette capitale religieuse du Maroc et des mœurs du pays :

« Fez est divisée en deux parties : la vieille Ville, grande, populeuse, compte dit-on, 400 établissements de bains et autant de mosquées. Les Mahométans se lavent beaucoup ; ils font un tel usage de l'eau que cela seul dégoûterait de leur religion nos gens du Nord. On voit aussi là d'innombrables mou-

lins, où travaillent de pauvres esclaves chrétiens.

« La Ville neuve est distante de la vieille d'environ une demi-lieue. C'est dans la Ville neuve qu'est situé le palais royal.

« Dans le voisinage se trouve le quartier juif, ceint lui-même de murs. Il comprend 8 ou 9 synagogues pour près de 4.000 Israélites. Beaucoup de ceux-ci sont remarquablement instruits, mais ils sont avares de paroles.

« J'habite le quartier juif. Je n'aurais pas osé me montrer avec tout mon monde, dans la vieille Ville ou dans la nouvelle. Les marchands européens ont bien, dans la vieille Ville, un vaste bâtiment, à eux, qu'on appelle la Douane, mais mon habit d'ecclésiastique me rend la circulation difficile. Dès que je me risque dans les rues, je suis assailli d'injures, et cela, malgré l'escorte de soldats que le sultan m'a donnée.

« Fez est proprement la ville de l'Alcoran. Tandis qu'à Tunis fleurissent les autres sciences, ici tout est à l'Alcoran et aux docteurs scholastiques. J'entends par scholastiques ceux qui traitent des cérémonies, telles que lustrations, prières, mariages, etc. Les maîtres en ces matières portent le nom d'Alpha-Kiï ou de Sages.

« Dès ses premières années, le Mahométan apprend par cœur l'Alcoran, qu'il ne comprend pas. Et, particularité curieuse, on ne trouverait pas un seul exemplaire de ce livre dans les écoles. Le maître tire de sa mémoire un fragment qu'il écrit au tableau, l'enfant le retient; le lendemain, le maître continue par un autre fragment, jusqu'à ce que l'Alcoran soit su en entier. De là la difficuté d'établir un texte pur.

« On passe ensuite, de la même manière, au *Livre des cérémonies*. La grammaire clôt le cycle des études. L'auteur adopté est un certain Ibun Mélie, qui a réduit toute la grammaire en mille distiques. Le cours dure entre deux et quatre ans.

« De temps à autre, le maître cite des exemples, empruntés le plus souvent à l'Alcoran et quelquefois aux poètes. Les poètes ont été très nombreux chez les Arabes, mais les écoliers les entendent à peu près comme nos thomistes comprennent Ennius.

« Les écoles se tiennent dans les mosquées, dont l'accès est interdit aux Chrétiens et aux Juifs. Il n'y a pas de librairie, à Fez, mais le vendredi de chaque semaine, après la prière, s'ouvre au sommet du temple, le marché aux livres. On y trouve de rares exemplaires très vieux, car, depuis deux cents ans, le métier de copiste est bien tombé. Cet article est très acheté. S'il s'agit d'un auteur de quelque étendue, on ne le trouve que par fragments, un jour, la tête, une autre fois la queue. Les Mahométans ignorent l'imprimerie.

« Les Juifs et les chrétiens sont admis à ce marché, sauf qu'ils risquent de s'y faire assommer, car les Mahométans sont fort chatouilleux, en tout ce qui touche à leurs livres. J'ai failli en savoir quelque chose.

« En dépit de leurs superstitions, les Marocains ont au moins une supériorité sur nous : ils ignorent les médecins et les gens de loi.

« Du reste, ils ne connaissent guère de litiges, qu'en matière conjugale. Chacun ici a droit à quatre épouses légitimes, qu'il peut renvoyer, à son gré, à condition de leur payer une dot. Quant aux concubines esclaves, tous en ont autant qu'ils en peuvent nourrir.

« Dès qu'un conflit s'élève dans le ménage, chaque partie va trouver le juge, qui tranche la difficulté en un moment. Ils ne savent pas ce que c'est que nos sentences interlocutoires, nos appels et tout notre désolant jargon judiciaire : Tout arrêt prononcé ici est définitif.

« De même, dès que quelqu'un est malade, il y a un remède unique : on lui brûle le nombril à la flamme, et c'est toute la pharmacie qu'on applique. Cependant, depuis quelque temps, à la suite d'une cure d'un haut personnage qui a grassement payé, certains médecins se sont remis à lire Avicenne, qui était bien oublié.

« Un autre bon côté du Mahométan, c'est qu'il met merveilleusement en pratique le précepte de l'Evangile, de n'être pas inquiet du lendemain. Rien de ce qui lui arrive ne l'étonne et il a toujours ce mot à la bouche : « Louange à Dieu ! »

« Quant aux Alpha-Kii, même riches, ils ont des allures sans fastes et m'ont souvent fait penser à ces docteurs de l'Université de Paris qu'on rencontre, par les rues, les souliers crottés, un bréviaire à la main. »

J'arrête ici les citations, empruntées aux intéressantes lettres de cet aimable pèlerin de la science. Avec elles du reste se clôt l'histoire de cet homme, dont la vie ne fut qu'un voyage. Il mourut en effet, vers 1542, peu après son retour en Espagne et ne revit pas sa patrie. Du reste, il avait écrit prophétiquement de lui-même : « Je n'ai jamais montré beaucoup de dispositions pour m'enrichir et j'en prends de moins en moins le chemin. Que la terre d'exil nourrisse seulement partout l'exilé, je ne souhaite rien de plus. Trois de mes compagnons de route sont déjà morts. Qui sait si la quatrième année, ce ne sera pas le tour de Clénard ? Je me suis passé de richesses pour vivre, je saurai bien m'en passer, pour mourir. »

ALFRED POIZAT.

CE QU'EST DEVENUE LA NORA D'IBSEN

Ibsen, en écrivant la « Maison de Poupée », a ouvert un vaste champ aux discussions ; après avoir contesté le dénouement même de la pièce, on s'est demandé ce qui avait pu advenir de Nora lorsqu'elle eût quitté la maison de son mari. Quelle a été sa vie ? N'est-elle pas revenue très vite dans son foyer, comme Björnson prétendait qu'elle avait dû faire ? N'a-t-elle jamais revu son mari et ses enfants ? Autant de questions que l'on s'est posées et qui sont restées des énigmes.

Marie Itzerott vient d'écrire un drame en trois actes intitulé *Nora ou au-dessus des forces*, où elle donne au problème une solution que lui ont inspirée ses propres opinions sur le rôle de la femme.

La conclusion où elle aboutit répond à un courant d'idées assez répandues en Allemagne aujourd'hui et qui résulte de l'excès même qu'ont mis nos voisins à accélérer le mouvement féministe. Comme d'ordinaire, il y a réaction contre les théories pour lesquelles on s'était passionné, et après avoir exalté les forces féminines, soutenu l'égalité d'intelligence des hommes et des femmes, exigé pour elles l'accession à toutes les fonctions, un grand nombre, parmi les plus féministes, sont revenus à des opinions plus raisonnables, et Mme Itzerott proclame en leur nom la faillite du féminisme.

Dix-neuf ans après s'être séparée de son mari, Nora est à la Riviera avec Mme de Wendtland dont elle est dame de compagnie et qui est sa seule amie.

Lorsqu'elle a quitté son mari, Nora a suivi les cours d'un gymnase, aidée matériellement par une parente éloignée. A sa mort, elle a donné des leçons particulières jusqu'à ce qu'une fièvre typhoïde l'ait empêchée de travailler pendant de longs mois. Le hasard lui fit découvrir son talent d'écrivain et, durant des années, poursuivant le succès dans la carrière littéraire, elle a lutté contre la faim et la misère. Elle a enfin trouvé cette situation auprès de Mme de Wendtland, alors qu'épuisée de tant d'efforts elle était déjà minée par un mal mystérieux.

Le récit de son existence est fait par Mme de Wendtland au Dr Rabner, médecin de la station, tandis que Nora se promène sur le rivage. Accablée par la fièvre, elle s'efforce de déchirer le voile qui est devant son âme et qui l'empêche de discerner si elle a eu raison ou tort d'abandonner son foyer.

Le Dr Rabner exprime l'étonnement que lui a causé la vue de cette femme, jolie et délicate, qui semble si abandonnée et si désemparée. Ni lui, ni Mme de Wendtland ne savent pourquoi elle a laissé son mari et ses enfants ; mais le Dr Rabner la condamne quelles que soient ses raisons, car elle devait rester au poste où Dieu l'avait placée... La femme n'est pas faite pour le combat de l'existence qui est trop dur pour elle, qui est au-dessus de ses forces, qui l'écrase. Son individualité, elle la découvrira dans l'amour, dans la maternité. Celle-ci a cru pouvoir la découvrir au dehors. A-t-elle atteint son but ? « ... Elle n'a pas chaud, elle ne rit pas, elle n'embrasse pas. Et que lui a donné son travail ? Il l'a tuée... il ne lui faudrait que du repos, de la joie... » Au moment où le docteur vient de prononcer ces paroles, Nora rentre au salon. Elle dit avoir vu et entendu son mari. Mme de Wendtland croit qu'elle délire... Nora lui raconte qu'autrefois elle est déjà venue dans ce même endroit avec Hellmer, qui y était tombé gravement malade. Pendant ces jours d'angoisse elle a commis l'acte qui a causé sa rupture avec son mari. Elle a signé des billets du nom de son père. Elle a pu payer exactement pendant un certain temps, jusqu'au jour où le papier est tombé dans les mains de son mari, qui l'a accablée des reproches les plus méprisants. Il a parlé de son honneur à lui, de son enfantillage à elle. « Je le regardai et il ne me comprit pas. — Ah ! si je n'avais pas été coupable, tout eût été si bien — et je l'avais fait par amour... il me repoussait... je n'étais bonne qu'à être l'objet d'une passion d'une heure, d'un jour ; j'étais un joujou... je suis partie... mais, maintenant, je pense... j'aurais dû rester. »

Au moment où elle prononce ces paroles, elle voit passer devant la fenêtre une silhouette d'homme, elle reconnaît son mari. Elle prend le registre des étrangers et elle y lit le nom de son mari : M. et Mme Hellmer. Alors elle s'écrie : « C'est ce qui devait arriver... une autre occupe ma place à mon foyer, auprès de mes enfants... j'ai sacrifié ce qui était mon devoir, ma charge, et tout cela pour trouver ma personnalité ; ce que j'ai désiré, souhaité pendant ces longues années... tout ce que j'avais construit, mes plans enfantins... tout est tombé... détruit... Tous mes combats, mes efforts... c'était lui seul que je voulais... lui... lui... j'aspirais à lui montrer que j'étais digne de son amour... digne de mes enfants.., tout ce que j'ai fait, c'était pour lui et, maintenant, je m'en aperçois, je me suis tuée, j'ai tué mon bonheur, mon être, mon moi... ce que j'ai souhaité... anéanti... anéanti... en un instant... » Au moment où son désespoir est au paroxysme, elle reçoit une dépêche lui annonçant la réussite du livre qu'elle a écrit, elle la déchire en s'écriant qu'elle hait l'art, qu'il n'existe plus rien pour elle, et elle éclate en sanglots convulsifs.

Au second acte. Mme de Wendtland désire s'éloigner avec Nora ; elle redoute la rencontre du mari et de la femme. Mais Nora refuse, elle veut rester là où il respire, où il passe, où il demeure ; elle veut

contempler les cheveux blancs qui lui sont venus tandis qu'il l'attendait, elle veut chercher dans ses yeux bleus, ceux de sa fille, et dans sa taille élancée, celle de ses fils; elle veut voir aussi celle qui l'a remplacée et elle sort pour aller à leur recherche.

Mme de Wendtland pense que pour éviter un plus grand malheur, il faut prévenir Hellmer afin qu'il parte. A cet instant il entre dans le salon avec sa fille Emmy que, par erreur, on a inscrite sur le registre comme étant sa femme. Dans le but d'augmenter les regrets de Nora et ses remords, l'auteur s'est servi de cette ficelle ; le quiproquo pouvait être éclairci en un instant et l'a été en effet.

Hellmer est triste, il se rappelle avec douleur le voyage qu'il a fait avec sa femme; sur les instances de sa fille, il lui confie la raison de son chagrin; il lui dit que c'est dans ce lieu même que sa mère a commis la faute qui a perdu leur vie à tous les deux. La jeune fille est étonnée, car on a toujours loué sa mère devant elle, quoiqu'elle sache bien qu'elle est partie quand ils étaient tout petits, elle et ses frères. Le père s'écrie : « Enfant, tranquillise-toi, c'est une faute qu'un ange aurait pu commettre par amour et seulement parce que personne ne lui avait appris ce qui était juste ou pas juste. »

Il se reproche de n'avoir pas compris les sentiments de sa femme, de n'avoir pas su diriger cette âme fine et tendre; lui seul est responsable de ce que ses enfants aient été privés de mère.

Mme de Wendtland est introduite auprès d'Hellmer; elle lui annonce que sa femme Nora se trouve dans le même hôtel que lui, et elle le supplie de partir. — « Je veux la voir, dit-il, et lui demander pardon. »

Tandis qu'il va dans le parc pour rejoindre Nora, celle-ci entre dans le salon. Elle sait que c'est sa fille qui est là, elle l'a vue, son cœur est brisé... elle sent qu'elle ne connaîtra jamais le bonheur, qu'elle mourra, car elle a trop tardé. Hellmer entre, l'appelle par son nom, et elle tombe sans connaissance.

Au 3e acte, Emmy soigne sa mère; elle dort depuis plusieurs heures, pendant lesquelles Hellmer a télégraphié à ses deux fils pour les faire venir. Nora se réveille et son angoisse grandit. Elle craint le bonheur, elle est trop faible pour le supporter; sa douleur augmente quand sa fille lui parle des années passées, où ses frères et elle souffraient du vide laissé par celle dont ils attendaient le retour.

Nora considère son enfant, elle songe qu'elle n'a pas été là pour l'élever, pour façonner son âme, pour guider ses premières années : « Je n'ai pas été une mère, c'est contre nature... reste, reste auprès de moi... quels beaux cheveux tu as... ils brillent comme un rayon de soleil... si beaux, si beaux... et ta mère ne les a pas soignés. . et comme tu es grande !.. je n'ai rien fait pour cela,.. comme ton sourire est bon et doux... et plein de force et de courage... O mon Dieu! tu as grandi sans moi... je ne t'ai rien donné... je vous ai laissés... je vous ai laissés dans l'ignorance de l'enfance... dans l'obscurité du devenir... ma main ne vous a pas aidés, ne vous a pas guidés... tout... tout, ces yeux, ces cheveux, ce corps, cette âme, tout cela s'est formé sans moi... sans moi ! »

Ses deux fils arrivent; à leur vue, elle est effrayée et s'écrie : « Me réjouir... me réjouir... Le monde que j'ai laissé tourne autour de moi... Les devoirs que j'ai rejetés valsent autour de moi, les joies que je n'ai jamais ressenties m'étouffent, le bonheur que j'ai tué pose lourdement sa main sur moi... la vie que je n'ai pas menée m'écrase, je ne peux plus respirer!.. » Et dans une dernière exaltation de remords et de regrets, elle meurt, après avoir donné un baiser de repentir et de pardon à son mari.

Marie Itzerott a mis comme titre à son drame *Au-dessus des forces*. La femme est trop faible pour lutter seule contre la vie, elle a besoin d'un aide, d'un soutien, mais le mari de Nora ne l'a pas comprise, n'a pas su l'aider au moment où elle en avait besoin. Auprès de ses enfants seulement elle aurait pu trouver ce moi, cette personnalité qu'elle a cherchée en vain et c'est la mort qu'elle rencontre au moment où le bonheur revient à elle.

Le caractère de Nora est bien dépeint; on voit, dès qu'elle entre en scène, un être qui a souffert, qui n'a vécu que dans une idée, qui, sous le coup de son erreur, est brisé comme un faible roseau. Elle s'était déchargée de devoirs qui lui incombaient; elle en a été chercher d'autres qu'elle n'a pu remplir ; elle n'a pas atteint ce qu'elle souhaitait et elle a succombé.

A présent, reste à savoir si la Nora de Mme Itzerott est bien celle d'Ibsen, si cet Hellmer aux cheveux blancs est celui qui faisait danser sa femme devant lui. Les caractères, tels qu'ils sont posés dans la « Maison de poupée », pouvaient-ils se développer dans cette direction? Hellmer est le pédant imbécile qui ne se repentira jamais d'aucune de ses actions, et sa femme l'a abandonné, non parce qu'il lui a durement reproché un acte indélicat, mais parce qu'il lui a pardonné lorsqu'il n'y a plus eu danger qu'on le découvrît. En réalité, Mme Itzerott a fait servir à sa thèse des personnages qui n'étaient pas tout à fait ceux d'Ibsen.

M. Calemard du Genestoux.

Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 10 — 5e SÉRIE — TOME II — 3 SEPTEMBRE 1904

LES RELIGIONS DANS L'ÉVOLUTION SOCIALE

Le problème de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, depuis longtemps posé, sera résolu sans doute au xx^e siècle. Pour le bien comprendre sous sa forme actuelle, il est nécessaire de connaître le rôle passé des Religions dans l'Evolution sociale de l'humanité. Car les phénomènes religieux ne sont pas des faits individuels ; ils apparaissent au contraire comme liés à des groupes d'individus et font partie du patrimoine social.

*
* *

C'est ainsi que dans l'Histoire les cultes sont toujours communs à un groupe d'hommes et se manifestent comme l'expression collective d'une organisation plus ou moins avancée. Ce caractère se retrouve partout, aussi bien dans les cultes locaux que dans les cultes de famille ou dans les religions d'état. On s'en rendra mieux compte, en prenant d'abord pour exemples des peuples non civilisés.

Chez les sauvages de l'Australie centrale, il existe des lieux de culte, marqués par un arbre, un rocher, un tas de pierres, et qui ont, au point de vue social, une extrême importance. A ces centres religieux, appelés *Oknanikilla* par les indigènes, se rattache toute leur vie collective, et c'est sous les auspices des rites magiques accomplis dans tel ou tel district que l'enfant fait son apparition dans la peuplade, est rangé immédiatement dans une classe spéciale qui détermine tous ses rapports ultérieurs avec ses semblables, puis se voit admis définitivement, après de longues cérémonies d'initiation, comme un des membres de la tribu. Le caractère social des phénomènes religieux apparaît non moins clairement dans les cultes de famille. Car la famille est la base de tout groupement social, et beaucoup de formes politiques ne sont que l'imitation ou l'extension de la société familiale primitive. Chez les Grecs et les Romains, la famille était caractérisée par la transmission héréditaire, de mâle en mâle, du culte ancestral. Celui-ci était comme la manifestation sociale de celle-là ; lorsque l'un ne pouvait plus être légitimement célébré, l'autre était considérée comme éteinte et n'existait plus dans la Cité, formée originairement d'une collectivité de familles. Aussi, en Grèce, le caractère social des phénomènes religieux se manifeste à tous les degrés de la vie politique. Il y a d'abord un groupement religieux des Etats qui sont d'origine hellénique ou se croient tels par tradition, précisement parce qu'ils ont adopté certains cultes grecs. A ce groupement correspond une religion panhellénique, fondement d'une sorte de droit panhellénique correspondant : tous les peuples participants gardent leur liberté politique pleine et entière, mais ils sont liés les uns aux autres par des obligations religieuses ; ils peuvent bien se faire la guerre, mais à condition de respecter les centres communs de cultes, les lieux d'asyle et les traditions vénérables léguées par les ancêtres. Les Athéniens racontaient qu'aux temps légendaires Thésée avait entrepris une expédition pour empêcher les Thébains de violer la loi religieuse qui ordonne de rendre les derniers devoirs aux morts, et voici les paroles que prête au héros le poète Euripide, dans sa tragédie des *Suppliantes :* « Ce n'est pas moi qui

soulève cette guerre..., mais, défenseur de la *Loi Panhellénique*, je juge qu'on doit ensevelir les cadavres des morts. . Crois-tu faire à Argos quelque tort, en n'enterrant pas les corps des ennemis ? Pas le moins du monde : c'est l'Hellade tout entière qui subit l'affront, si des morts sont privés des honneurs auxquels ils avaient droit et laissés sans sépulture. » Dans tout le cours de l'histoire grecque, l'oracle de Delphes joue un rôle capital : le dieu détermine les alliances, arrête les hostilités, lance les peuples les uns contre les autres, ou les unit contre le Barbare, l'ennemi commun et héréditaire. Dans une des trêves conclues entre les Athéniens et les Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponnèse, le premier article était ainsi conçu : « Pour le sanctuaire et l'oracle d'Apollon Pythien, nous sommes d'accord que chacun puisse s'en servir à son gré, sans dol et sans crainte, conformément à la loi des ancêtres. » Enfin, lorsque Platon expose l'organisation sociale de sa cité-type, c'est encore à Apollon Delphien qu'il laisse le soin d'établir et de sanctionner les lois les plus importantes.

A côté des dieux panhelléniques chaque Etat honorait particulièrement une ou plusieurs divinités protectrices, et ces cultes étaient bien pour tous les membres de la collectivité un lien social, puisqu'il en résultait des droits et des devoirs non seulement pour les hommes de la Cité mère, mais encore pour les descendants lointains des colons qui avaient essaimé autour d'elle jusqu'aux confins du monde Leurs liens politiques étaient déterminés par les cultes qu'ils pratiquaient en commun. Souvent, à la suite d'une disette ou d'un trop rapide accroissement de la population, la voix des dieux ordonnait aux jeunes hommes de monter sur des navires et d'aller chercher au loin fortune. Lors des migrations ioniennes du XI[e] siècle, Artémis guida le grand exode. Les émigrants emportèrent du prytanée d'Athènes le feu sacré, qu'il leur fut interdit ensuite de rallumer ailleurs que sur l'autel de la mère-patrie. Aux fêtes religieuses célébrées dans les colonies, c'était un citoyen de la métropole qui présidait aux sacrifices et goûtait le premier la chair des victimes. Au V[e] siècle, ces liens religieux n'avaient rien perdu de leur force, et on peut se rendre compte de leur importance en lisant le récit que nous a laissé Thucydide de la guerre entre Corinthe et Corcyre.

Pour montrer le caractère éminemment social des cultes grecs, on pourrait tirer encore un argument du fait très connu de la condamnation de Socrate. S'il corrompait la jeunesse aux yeux de la plupart de ses contemporains, c'était en enseignant aux jeunes gens à se laisser diriger par leur conscience individuelle. Le daimôn de chacun devait être son meilleur guide, et c'était là le dieu nouveau que le philosophe voulait substituer aux dieux de la Cité. Il dissolvait ainsi les liens sociaux imposés par la tradition religieuse et se rendait coupable du crime d'impiété ; aussi ses contemporains le considéraient-ils sans doute comme une sorte d'anarchiste.

C'est chose connue du reste que l'organisation de la cité grecque est la négation même de l'individualisme : il est donc trop facile de chercher dans l'histoire hellénique des faits à l'appui de notre thèse. Mais tous les peuples pourraient fournir des exemples analogues. Le mouvement d'expansion de l'Islamisme et la réaction des Croisades ne sont-ils pas des phénomènes religieux en même temps que des événements sociaux de la plus haute importance? Et, pour emprunter à la vie sociale des peuples non civilisés, les rapports de paix et de guerre chez les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord ou chez les noirs de l'Australie centrale ne sont-ils pas soumis à l'influence continuelle des rites et des croyances totémiques?

*
* *

On ne saurait se contenter, pour établir le caractère social des phénomènes religieux, de cette vérification sommaire dans l'histoire. Il est facile de montrer, d'une part, que, sauf quelques exceptions aisément explicables, les groupes sociaux correspondent à des phénomènes religieux qui ont les mêmes limites que ces groupes, d'autre part, qu'il y a concordance dans les variations des formes sociales et des formes religieuses.

En général, toujours, peut-on dire, lorsqu'il s'agit de sociétés primitives, la limite d'extension des phénomènes religieux se confond avec les frontières politiques des hommes qui les professent. Les croyances et les cultes d'une tribu sont l'expression de la vie sociale dont elle est capable, et la tribu est limitée par ces croyances mêmes qui sont la propriété indivise de tous ses membres et que ceux-ci transmettent à leurs descendants, telles qu'ils les ont reçues de leurs pères. Le culte est donc le lien social entre tous les individus descendus d'un même ancêtre réel (culte de la famille) ou supposé (culte du clan ou de la peuplade). Aussi l'accès de la maison et même quelquefois du territoire de la tribu n'est permis à l'étranger qu'après l'accomplissement de certaines cérémonies spéciales. Chez les *Khâs* du Laos, peuplade sauvage de l'Indo-Chine, les indigènes, avant de laisser un voyageur entrer dans leur case, s'agenouillent devant un autel en bambou qui supporte un panier de rotin contenant les cendres des ancêtres, et supplient leurs pères de ne pas s'irriter de l'introduction d'un hôte.

Ceux qui viennent du dehors, les hommes d'autres tribus ou d'autres races, ne sont admis sous

aucun prétexte aux cultes domestiques, et ce fait a de graves conséquences au point de vue social, car dans la vie des primitifs, l'étranger c'est l'ennemi. Le dieu d'un district est l'adversaire des dieux voisins et souvent l'histoire des luttes entre peuples n'est que le récit des querelles divines. La conquête de la Terre promise par les Israélites n'est qu'une suite de victoires d'Yahveh sur ses rivaux, sur Kemosh, l'idole de Moab, Dagon, le dieu des Philistins, ou Molek, le protecteur des Ammonites, sur les innombrables Astoreth et sur les Baals aux noms divers, Baal-Peor, Baal-Zeboub, Baal-Berit. Le peuple élu poursuit ses conquêtes pour apaiser les rancunes de l'Eternel, celui-ci ordonne l'extermination de races entières et ne cesse de répéter par la bouche des législateurs et des prophètes : « Vous détruirez absolument tous les lieux où les peuples que vous dépossédez adorent leurs dieux, sur les hautes montagnes, et sur les collines, et sous les arbres touffus ; vous renverserez leurs autels, vous briserez leurs colonnes, vous brûlerez leurs Astartés, vous abattrez les idoles de leurs dieux. » Ces recommandations reviennent comme de véritables litanies dans les textes bibliques, surtout dans les livres des Rois et de Samuel. De même les Assiniens, tribu de nègres du Gabon, vénèrent particulièrement une sorte de grand fétiche, spécial à la contrée et ennemi de celui de la contrée voisine ; c'est à lui qu'on voue les crânes des guerriers que ses adorateurs ont tués dans les combats.

Quand par hasard on contrevient à la loi d'exclusion, quand on admet un étranger au culte domestique, c'est encore au moyen de cérémonies religieuses qu'on lui attribue, par l'adoption, une parenté artificielle avec les membres de la tribu ou de la famille. D'ailleurs une pareille infraction ne se produit pour ainsi dire jamais chez les primitifs : les Australiens ne peuvent en aucun cas changer de totem. Cette coutume n'apparaît que chez des peuples plus avancés en civilisation, pour lesquels il y avait un intérêt politique à ne pas laisser éteindre trop de familles, intérêt devenu plus fort que l'instinct social qui fermait l'accès des cultes aux étrangers. Malgré tout, pourtant, l'adoption, chez les Romains par exemple, resta longtemps une cérémonie purement religieuse.

A un état social primitif correspond toujours une forme religieuse qui en est l'expression ou le symbole. Elle est, surtout chez les peuples enfants, comme l'âme du corps social, elle en fait la cohésion et la durée ; même, par une sorte de métempsycose, elle peut, après l'extinction d'une société, animer des organismes nouveaux, analogues à ceux qui sont morts. L'importance des cultes pour la conservation et même la résurrection d'un organisme social ne saurait être mieux illustrée que par l'exemple suivant, emprunté encore aux tribus sauvages de l'Australie centrale ; il montrera comment les formes sociales sont effectivement représentées et, dans la pratique, perpétuées par les rites qui leur correspondent. Quand un groupe social australien disparaît, soit par extinction naturelle, soit par l'extermination de ses membres, il demeure représenté aux yeux des autres tribus par ses *Churinga*, c'est-à-dire par des objets magiques en pierre ou en bois, dont chacun correspond à un membre mort du clan et qui sont conservés dans le lieu du culte totémique. Deux cas peuvent alors se présenter : ou bien les nouveaux occupants du territoire devenu libre prennent soin des *Churinga* de la tribu éteinte, comme si c'étaient les leurs propres, jusqu'à ce qu'un des ancêtres morts se soit réincarné dans un enfant à naître, ce qui d'ailleurs arrive bientôt, car il suffit qu'une femme conçoive dans le voisinage du lieu sacré où sont déposés les *Churinga* : dès lors l'ancienne société se trouve reformée de droit, et l'enfant totémique, parvenu à l'âge d'homme, est chargé de veiller sur le trésor de la future tribu. Ou bien le clan qui prend possession de la terre abandonnée envoie les *Churinga* sans propriétaire à quelque autre tribu appartenant au même totem, c'est-à-dire ayant la même marque ethnique que la tribu éteinte. Dans le premier cas, c'est une véritable résurrection de la société morte ; dans le second, elle est simplement confondue nominalement avec une société vivante identique à elle-même. Les deux exemples montrent la force conservatrice des phénomènes religieux dans les sociétés primitives.

Aussi, quand un peuple veut en soumettre ou en exterminer un autre, il commence par s'approprier ou par détruire ses dieux. Les Romains ont appliqué toujours l'une ou l'autre de ces méthodes, et d'autant plus consciencieusement qu'ils étaient plus près de leurs origines ; dans l'ancien rituel, il y avait une formule spéciale pour évoquer les divinités adverses, et, en même temps que les légions donnaient l'assaut à une ville, des prêtres accomplissaient au camp les cérémonies magiques destinées à la priver de ses protecteurs surnaturels. S'emparer par la ruse ou par la force des dieux d'un peuple et les faire siens, c'est en somme s'incorporer ce peuple ; — les détruire, c'est anéantir en quelque sorte la puissance vitale de ce peuple et ne laisser subsister de lui que les individus isolés et sans force. C'est pourquoi les Hébreux renversaient avec tant de soin les idoles des tribus rivales ; c'est pour la même raison que Xerxès, dans l'Attique, brûla les temples et saccagea les lieux sacrés ; mais les sanctuaires étaient vides ; les images divines avaient été emportées par les Athéniens sur leurs navires ; quelques-

unes furent enlevées pourtant par les Perses, entre autres le *xoanon* d'Artémis Brauronia, représentant vénérable d'un culte préhistorique. De même le grand roi avait pris aux Milésiens, comme symbole de leur asservissement, l'*agalma* d'airain d'Apollon, que Seleukos leur renvoya plus tard, en gage des libertés récupérées. Enfin, dans le Nouveau-Monde, les Aztecs avaient bâti, sous les substructions de leur principal *teocalli*, une prison appelée la « maison des barreaux », pour y enfermer les idoles des peuples vaincus, tandis qu'au Pérou les Incas honoraient avec les rites locaux, dans un temple spécial divisé en chapelles, tous les dieux de leur empire. Il existe actuellement encore des survivances de pareilles conceptions : naguère le vol d'une icône particulièrement vénérée de la cathédrale de Kazan suscita en Russie une émotion considérable ; beaucoup virent un sinistre présage dans cette disparition, en pleine guerre russo-japonaise, de la Vierge Sainte, protectrice de la patrie et palladium des czars.

*
* *

A mesure que la vie sociale devient plus complexe, les cultes qui en sont le reflet se présentent aussi sous une forme plus compliquée. A l'unité de tel clan sauvage, chasseur et nomade, correspond une religion très simple, avec quelques rites d'un symbolisme presque toujours clair et des mythes peu nombreux. Les croyances des Veddahs de Ceylan peuvent être choisies comme exemple pour illustrer cette loi sociale. Divisée en Veddahs côtiers répandus sur le littoral, sédentaires, habitant des villages, et nomades vivant dans les rochers, cette peuplade est en train de s'éteindre : elle meurt du mal qui emporte toutes les races sauvages, le contact avec la civilisation. Seuls les Veddahs nomades sont intéressants au point de vue religieux.

Ils sont de petite taille, ont une peau de couleur très foncée, les cheveux ondulés, la barbe rare. Les membres supérieurs, très longs par rapport au corps, leur donnent une certaine ressemblance avec les singes anthropoïdes. Ils sont dolichocéphales ou hyperdolichocéphales. Les cavernes, les grottes et les abris sous roche leur servent d'habitations, ou bien ils se préparent sous les arbres des espèces d'écrans inclinés et des toits en branchages. C'est la chasse qui leur fournit toute leur alimentation; leur arme est l'arc; ils ont aussi des haches de fer qu'ils se procurent par échange. Ils savent produire le feu par le procédé de la friction, mais ne connaissent pas la poterie. On prétend qu'ils ne comptent pas au-delà de cinq, ne distinguent pas les couleurs, qu'ils n'ont aucune notion de l'année, du jour, ni même de l'heure (?). Tous les explorateurs sont d'accord pour constater qu'ils ignorent le rire, que certains philosophes croient caractéristique de l'humanité. Voilà donc une peuplade primitive à souhait et chez laquelle il peut être intéressant d'observer l'évolution des phénomènes sociaux et religieux. Les Veddahs présentent en effet cette particularité qu'ils ont subi dans une mesure aussi faible que possible l'influence des peuples voisins, de race étrangère, grâce à l'habitude qu'ils ont de faire le commerce par échanges secrets. C'est à cette circonstance qu'ils doivent sans doute d'avoir gardé des croyances religieuses pures, j'entends exemptes de mélanges, tandis que leurs congénères demi-civilisés ont adopté nombre de superstitions d'origine tamile ou singhalaise.

A la vie sociale si peu complexe des Veddhas sauvages correspondent des idées religieuses extrêmement simples, fondées sur le culte des Morts. Ceux-ci deviennent des *Kandas*, esprits mystérieux et méchants. Seuls, les ancêtres et aussi les enfants morts en bas âge veillent quelquefois sur la famille pour la protéger ; les autres esprits sont redoutables et en général malfaisants. Pour se les concilier, il faut leur donner à manger : on leur offre des morceaux de venaison, qu'on dispose en certains endroits secrets, dans la forêt obscure, après une sorte d'incantation.

Les *Kandas* causent la mort des vivants par leurs maléfices ; aussi, en cas de maladie, exécute-t-on autour du malade une danse sauvage, accompagnée de cris effrayants, pour écarter les esprits malveillants. Quand un homme meurt, on abandonne la hutte de branchages ou la caverne dans laquelle il a rendu le dernier soupir. Autrefois le cadavre était laissé à l'endroit même où avait eu lieu le décès ou bien encore transporté dans la jungle, et on se contentait de déposer sur sa poitrine une lourde pierre ou de le couvrir avec des branches d'arbres ; ce n'était point d'ailleurs par négligence, mais par peur de l'esprit qui hantait le cadavre. Aujourd'hui prédomine la coutume relativement récente d'inhumer les corps, cousus préalablement dans une natte ou une peau de bête.

La chasse fournit aux Veddahs sauvages leurs moyens d'existence ; ainsi s'explique le culte qu'ils vouent à la flèche : ils adorent en elle la pourvoyeuse du gibier, agent magique de mort, mais aussi instrument de vie sociale. C'est autour d'une flèche fichée en terre qu'ils accomplissent leurs danses sacrées, lorsqu'ils implorent la protection des esprits. Et c'est peut-être ce symbolisme de la flèche plantée dans le sol qui les a amenés à entourer leurs huttes grossières d'une ligne de piquets, hauts d'un pied environ, et placés à une certaine distance les uns des autres ; ces piquets sont une barrière plus infranchissable pour eux que la plus haute muraille ;

seul, le possesseur de la hutte peut donner la permission de l'enjamber, et le sacrilège qui la viole sans autorisation préalable est puni de mort.

Ainsi l'état social des Veddahs est exactement représenté par leurs croyances religieuses : au système politique du clan familial correspond le culte des ancêtres morts, lien sacré entre les différents membres du clan, présents et à venir ; — la civilisation d'un peuple chasseur, qui vit des produits de sa chasse, est objectivée dans le culte de la flèche et dans des rites sacrificiels, dont la venaison fait les frais ; — enfin l'obscure conscience de la propriété individuelle, se traduit par le rite tout symbolique de la clôture des huttes ou des abris.

*
* *

Les mêmes correspondances entre les faits sociaux et les phénomènes religieux apparaissent à tous les stades de la vie sociale de l'humanité. Tel peuple sédentaire est divisé en classes qui sont comme les stratifications de son histoire ; il comprend soit les possesseurs primitifs du sol et les conquérants qui les ont dépossédés, soit des agriculteurs, des artisans et des guerriers ; ces divisions se trouvent fidèlement reproduites dans les manifestations religieuses et sont représentées par des cultes secondaires, particuliers à chaque groupe ; ils finissent par se fondre dans une religion générale, dont les rites déjà deviennent obscurs, parce qu'ils sont loin de leur origine, et qui comprend une riche mythologie où des récits d'âges très divers se superposent et se combinent. Certaines sociétés secrètes chez les nègres Africains, l'organisation religieuse des castes dans l'Inde, les confréries catholiques du moyen âge pourraient servir à montrer comment les cultes reproduisent l'état social de plus en plus complexe des hommes qui les pratiquent. Mais mieux vaut choisir un seul exemple et suivre dans le même peuple les variations concomitantes des formes sociales et religieuses.

Soit l'histoire d'Athènes et des cultes attiques. Les habitants de l'Attique avaient la prétention d'être autochtones, c'est-à-dire qu'aucune tradition n'avait perpétué chez eux le souvenir d'une migration quelconque, ce qui signifie en tous cas que leurs ancêtres étaient établis sur le même sol depuis une antiquité très haute. Ils vécurent pendant longtemps dispersés dans tout le pays, ayant à peine quelques places de refuges pour résister aux incursions des Aones du côté de la montagne et aux descentes des Cariens du côté de la mer. Durant cette période s'élaborèrent les cultes locaux qui devaient se fondre plus tard dans la religion athénienne : c'était surtout l'adoration des morts sous la forme bienfaisante des ancêtres, héros et fondateurs des γενῆ (familles), ou sous l'aspect redoutable des sombres esprits qu'on appellera plus tard les Erinnyes et qui poursuivent impitoyablement la vengeance du sang versé — c'était l'entretien traditionnel du feu, initiateur des arts et agent de la civilisation, au foyer de la famille ou de la tribu, — la terreur sacrée des torrents et des rivières, tantôt bienfaisants, tantôt dévastateurs, surtout de la mer changeante et mystérieuse, — enfin les rites agricoles qui solennisaient la cueillette des fruits dans le culte de l'olivier, la fabrication des boissons fermentées dans les fêtes de la vigne, et la préparation du pain, aliment précieux des peuples sédentaires, dans les cérémonies du labourage, des semailles et de la moisson du blé.

Plus tard, lorsqu'on dégagea les concepts des dieux, en leur donnant des noms, chaque district continua à ne connaître que ses traditions particulières. A l'Ouest, dans la plaine Thriasienne, Déméter règne à Eleusis ; à l'Est, Artémis est installée dans la vallée de l'Erasinos et s'est substituée peut-être à l'ourse préhistorique de Brauron ; au centre domine Poseidôn, le père des eaux douces et salées. Les relations des habitants de l'Attique avec les étrangers sont aussi représentées par des apports religieux : au Nord a pénétré, avec l'infiltration dorienne, le culte des Dioscures, autour d'Aphidnae, de Dékélia, de Rhamnous ; au Sud, les navigateurs Sémites ont apporté de l'Asie-Mineure les grandes divinité orientales, ils ont laissé à Halæ Araphenides le culte de la déesse Tauropole, à Athmonon et à Athènes celui d'Aphrodite Ourania.

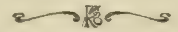
Puis a lieu un changement social considérable dont la légende nous a conservé le souvenir ; l'unité de l'Attique est faite par Thésée qui donne aux tribus éparses un centre, Athènes, et un culte commun, celui d'Athéna Polias. Pendant plusieurs siècles de glorieuse histoire, la déesse Athéna symbolise la puissance d'Athènes et son culte ne s'obscurcit qu'avec l'asservissement de sa cité. Sous la domination romaine, la cité de Périclès n'est plus que la capitale des lettres et des arts, sorte de ville cosmopolite, où la sagesse de l'Orient est élaborée par le génie grec pour l'éducation des barbares occidentaux. Alors s'y donnent rendez-vous tous les dieux du monde : d'Egypte viennent Sérapis et Isis, de Phrygie la grande Déesse avec ses fêtes orgiastiques ; on élève des autels jusqu'aux dieux inconnus, dans l'un desquels Paul voulait absolument reconnaître son Christ. L'abaissement progressif de la Grèce devant Rome est marqué par l'introduction de cultes nouveaux : dès le milieu du IIe siècle avant J.-C., les Athéniens élèvent un temple au génie de Rome personnifié, à la déesse Roma. Plus tard, quelques années avant l'ère chrétienne, ils associent à ce culte, de son vivant, le dieu Auguste. Ils

songeait même à terminer, pour le dédier au Génie de l'empereur, ce temple gigantesque que Pisistrate avait commencé de bâtir en l'honneur de Zeus Olympien et qui depuis lors était resté inachevé. Cette substitution du maître romain au Zeus panhellénique est caractéristique de l'état social et moral des Grecs d'alors. Après un quart de siècle, la servilité des Athéniens ira jusqu'à vouer un culte à l'héritier présomptif de Tibère, et dans les inscriptions les archontes éponymes de la cité de Pallas prendront le titre de prêtres de Drusus.

Ainsi les formes religieuses s'adaptent à la vie sociale, dont elles reproduisent les transformations.

Ch. Renel.

(*A suivre*).



UNE LETTRE INÉDITE DU SIEGE

Louis Blanc à Gambetta.

3 octobre 1870

Après Sedan, après la désespérante entrevue de J. Favre et de Bismarck à Ferrières, les Allemands commençaient l'investissement de Paris par la rive gauche. Deux combats d'avant-poste, le 19 et le 22 septembre, leur permettaient d'occuper les hauteurs de Châtillon, de Clamart et de Meudon. Le gouvernement de la Défense nationale n'avait pas voulu quitter Paris. Il n'était représenté, à Tours, que par une Délégation de trois membres, Crémieux, Glais-Bizoin, Fourichon, qui n'avaient ni les talents, ni la jeunesse, ni l'activité qu'exigeait le gravité des circonstances. On ne prévoyait pas, on n'espérait pas que Paris fût capable de soutenir un long siège. On ne pensait pas en tout cas que la délivrance de la capitale fût possible sans le concours d'une ou plusieurs armées libres de leurs mouvements.

C'est alors que Louis Blanc, sur la sollicitation de Ferdinand Gambon (1), écrivit à Gambetta la lettre suivante :

« Paris, 3 octobre 1870.

« Mon cher compatriote,

« Cette lettre vous sera remise par mon collègue et excellent ami, Ferdinand Gambon. C'est, comme vous le savez, un homme d'une rare énergie et d'un zèle patriotique que rien n'arrête. Son idée d'aller chercher Garibaldi, dont l'épée s'est offerte à la France, me paraît digne d'être prise en grande considération. Dans des situations aussi extrêmes que celle où nous sommes, tout ce qui est de nature à frapper les imaginations a une importance réelle et quelquefois décisive. Je ne doute pas que le nom de Garibaldi et sa présence n'exerçassent une action puissante sur les esprits inflammables du Midi et n'y déterminassent un élan révolutionnaire dont nous avons grand besoin. Car si la province n'est pas fortement remuée, il me semble évident que Paris est perdu. Chaque jour qui s'écoule ajoute à ma conviction que les Prussiens n'attaqueront point Paris. Ils veulent l'affamer en l'entourant de camps retranchés et de redoutes qui, si nous allons à eux, leur donnent contre nous tous les avantages que les travaux de la défense nous assureraient contre eux, en cas d'attaque de leur part.

« Il faut donc que derrière eux la France se lève, pour couper leurs arrivages et les mettre entre deux feux. C'est au-delà des lignes prussiennes non moins qu'en deçà qu'est la défense de Paris. Rien ne doit donc être négligé de ce qui peut concourir d'une façon ou d'une autre à ébranler les populations. Et il ne faut pas craindre de faire appel à l'esprit révolutionnaire *européen*, même au point de vue de l'appui qu'on espérerait des chancelleries, si tant est qu'on se croie autorisé à y compter encore. La crainte de déchaîner la Révolution dans le monde, en ne nous laissant plus d'autre conseiller que le désespoir, porterait peut-être, plus que toute autre chose, les gouvernements étrangers à peser sur les décisions de la Prusse.

« Ce n'est pas comme Italien que Garibaldi arriverait, mais comme soldat du cosmopolitisme révolutionnaire. Je puis parler savamment du prestige qui s'attache à son nom, moi qui fus témoin de l'espèce de délire dans lequel sa visite à Londres jeta le peuple anglais tout entier (1). Au XVe siècle, dans des circonstances analogues, qui sauva la France ? Une jeune fille se croyant et se disant envoyée par Dieu. Le temps de la superstition et de l'illuminisme religieux est passé. Mais l'enthousiasme révolutionnaire est une force aussi : pourquoi ne pas y avoir recours.

« Je vous serre la main.

« Louis Blanc.

« *Au citoyen Léon Gambetta* ».

Cette lettre appelle un bref commentaire.

N'est-ce pas sur un ton bien froid, bien politique;

(1) Louis Blanc et Gambon avaient été collègues à la Constituante de 1848. Tous deux furent proscrits, l'un pour la journée du 15 mai 1848, l'autre pour celle du 13 juin 1849. La lettre de Louis Blanc est reproduite d'après une copie de la main de Gambon, que j'ai retrouvée dans les papiers de feu Ch.-L. Chassin, qui avait accompagné Gambon dans sa visite à Gambetta.

(1) En avril 1864, c'est-à-dire deux ans après *Aspromonte*. La visite de Garibaldi n'eut point d'ailleurs la conséquence politique qu'il visait : donner, ou plutôt suivant sa pensée, rendre Rome à l'Italie.

qu'elle met en jeu l'enthousiasme révolutionnaire? On dirait un disciple de Machiavel ou de Metternich, supputant ce que peut donner au juste une « idée-force ». A la vérité, cet enthousiasme de 1792 n'existait pas au début de la guerre de 1870 : autrement, l'Empire eût croulé dès les premières défaites, et non après Sedan : autrement, la Défense nationale n'eût pas songé tout d'abord à négocier.

Cinq jours après la date de cette lettre, Gambetta quittait Paris en ballon, et donnait à la Délégation de Tours, à la France tout entière, l'impulsion qui leur manquait. Il n'hésita pas à confier un commandement à Garibaldi, mais il en confia un autre à Charette : ex-zouaves pontificaux dans l'Ouest et sur la Loire, chemises rouges dans l'Est et sur la Saône.

Garibaldi au service de la France ne fut donc pas le chef du « cosmopolitisme révolutionnaire ». Il fut le héros de l'indépendance italienne, qui, malgré l'annexion de Nice, sa ville natale, à l'Empire français, malgré le cuisant souvenir de Mentana, venait payer à la France, de sa personne, la dette de Magenta et de Solférino.

Mais le passage le plus remarquable peut-être de la lettre de Louis Blanc est celui où il expose si nettement le véritable plan des Prussiens devant Paris. Dans les articles qu'il a publiés à la même époque, il s'est bien gardé de faire aux Parisiens (et à l'ennemi) la confidence de son trop clairvoyant pronostic. Au contraire, il fait ressortir avec force, avec exagération, les ressources dont la capitale disposait :

« Nous sommes près de cinq cent mille hommes portant les armes. Nos forts sont défendus par d'infaillibles pointeurs. Nos remparts sont couverts de canons. Après nos remparts viennent nos barricades. Nous avons des canonnières pour protéger la Seine, des barrages pour submerger l'ennemi, des torpilles, pour rendre nos murs inabordables. La science a inventé pour notre usage des engins formidables. Nos jeunes mobiles sont devenus, en quelques jours, de vieux soldats. L'attitude de la garde nationale annonce une résolution indomptable; l'ardeur martiale du vigoureux peuple des faubourgs déborde; notre force est centuplée par notre union. Paris, souriant et menaçant, est plein de ce calme des grandes colères dont parle Tacite; et, derrière les insolents qui nous investissent, la France se lève! »

Que d'épithètes! Que de rhétorique! Hélas! ces patriotiques déclamations étaient de rigueur... Cependant, il ne prononce pas ces mots de « sortie en masse », de « sortie torrentielle » dont les clubs populaires commençaient à retentir. Il imprime et il a raison d'imprimer, mais il ne croit pas, que quelques jours aient suffi pour transformer les jeunes mobiles en de vieux soldats.

Quatre mois avant la capitulation, il ne voyait déjà de salut pour Paris que dans les armées de la province. C'est ce que pensaient également, sans le publier davantage, et Trochu, et Ducrot et Gambetta. Qui pouvait supposer alors que Metz et l'armée de Metz allaient être livrées à la fin de ce mois d'octobre: que, par la trahison de Bazaine, les Prussiens seraient en mesure de compléter leurs lignes d'investissement et de défense, de défier les sorties parisiennes, d'arrêter la marche des armées improvisées sur la Loire et dans le Nord?

H. Monin.

OÏE, MARIE! (1)

Couché sur les coussins à fleurs fanés dans sa barque rouge, Peppeniello dormait, les bras croisés sur sa poitrine; un mauvais chapeau lui couvrait les yeux. La mer calme balançait la barque, lentement, en cadence, comme si c'était un léger berceau, et sur la tête du dormeur, les premières étoiles pointillaient déjà dans le blanc ciel crépusculaire.

Du haut des masures noires penchées sur la mer, glissa vers le rivage silencieux l'écho d'une cantilène, la berceuse chantée à un enfant de pêcheurs: et ce fut peut-être pour cela que, dans le sommeil, un sourire enfantin erra sur les lèvres de Peppeniello.

Sur le quai, près du pont qui rejoint Santa-Lucia au château de l'Œuf, Donna Carmè, la débitante de pastèques, discourait tout bas depuis un bout de temps, avec Caruli la marchande d'eau; la maigre fillette au visage passionné racontait à la grosse femme une éternelle histoire d'amour et d'abandon. Plus loin un bourdonnement de guitare venait d'une troupe de gamins: l'instrument faux grinçait l'accompagnement d'une chanson connue qu'un pêcheur sifflait à l'écart en préparant ses filets pour la pêche de nuit. Nul autre bruit sur le petit môle presque désert à cette heure.

Là-haut, dans les masures, quelques lumières commencèrent à briller; les fourneaux pour le dîner s'allumèrent dans la rue. Les marchands de friture, hommes et femmes, cuisinaient en plein air, avec leurs poêles remplies d'huile bouillante où sautaient les poissons en prenant une couleur d'or brun.

— Ça chante — dit un enfant ébahi, en suçant son doigt sale. Et le frémissement se propagea dans la nichée: ils flairaient tous la bonne odeur, et savouraient d'avance le dîner de leur goût. Quelques uns, n'étant pas invités, regardaient de loin. Dans les

(1) Ohé, Marie!

fondachi noirs, ouverts comme des yeux vides au bas des maisons, il ne restait que les malades : des appels aux vivants partaient de ces tanières.

Parfois, une voiture de maître, venant de Chiatamone, passait brusquement sur les dalles brisées, disparaissait vers la montée du Géant. C'étaient les derniers attelages qui revenaient de la promenade élégante dans la rue Caracciolo. Les tramways passaient aussi, mais vides. A cette heure, Santa-Lucia était rendue à ses habitants, pauvres gens de mer qui dinaient dehors en se reposant des fatigues de la journée : le vieux quartier populeux reprenait un instant son aspect singulier, bouillonnait d'une simple et joyeuse vie napolitaine.

Les cloches des églises voisines, Santa-Lucia, la Madonna della Catena, et celles des églises plus éloignées, San-Francesco, San-Ferdinando et la Croce, entrecroisaient leurs sons prolongés, annonçant l'Angelus du soir. Mais Peppenielo continua à dormir dans sa barque, peut-être à rêver de Maria Stella, l'amie de son enfance solitaire.

Là-haut, dans la ruelle sombre, où une haie de linges étendus pour sécher frémissait légèrement aux rares souffles de la brise de mer, s'épanouissaient les œillets de septembre, une cascade de rubis le long du mur effrité ; et sur l'ombre de la chambre se dessinait le profil clair d'une jolie fille courbée sur sa couture. Maria-Stella entendit les cloches, releva la tête de dessus son ouvrage et fit pieusement un signe de croix : de l'intérieur, la voix de la mère cria :

— Oh, Maristè, qu'est-ce que tu attends?

Un éclair brillant dans ses yeux noirs, la petite se dressa au milieu du tas de linge blanc que ses doigts agiles devaient transformer en chemises brodées pour son trousseau et dégringola l'escalier en chantant. Dehors, sur la place où les marchands de friture vantaient leurs produits avec des cris rauques et gutturaux, Maria ne s'arrêta point; elle courait, prise à la gorge par la fumée d'huile qui montait en larges spirales noirâtres. Elle passa entre les étalages des marchands d'huîtres, salua rapidement Donna Carmé souriante et Caruli qui préparait la limonade et bondit sur la plage, comme portée par le vent.

— Carmine est-il là? — demanda-t-elle aux gamins qui grattaient la guitare, à cheval sur le parapet. Non, Carmine, son père n'était pas encore rentré ; mais Maria Stella resta là. Elle regardait autour d'elle avec des yeux luisant d'espoir, et comptait les barques amarrées sur la plage.

Alors Peppeniello s'éveilla de son rêve et, ouvrant les yeux, la vit debout sur les marches humides, son cou frêle émergeant de son corsage de toile bleue. Elle venait tous les jours à la même heure, les joues encore animées par le travail et les cheveux ébouriffés : violente et impétueuse comme si un sang fou lui coulait dans les veines.

Quelquefois Carmine était de retour et l'attendait en fumant sa petite pipe de terre ; souvent il y avait aussi Gabrio, le patron de la barque verte amarrée à côté de celle de Peppeniello, mais il habitait à Pizzofalconne. Ils remontaient tous ensemble, puis, Gabrio se séparait d'eux et prenait les grands degrés pour arriver plus vite chez lui. Carmine et Maristè préféraient au contraire s'attarder en chemin, elle gourmande et curieuse malgré ses quinze ans, lui tout fier de promenener la belle enfant. Peppeniello ne les quittait pas : il les suivait comme un chien fidèle, découvrant dans un franc sourire ses dents d'ivoire lorsque Maria-Stella l'enveloppait d'un regard caressant.

Ce jour-là, encore, l'inconsciente enjôleuse le regarda affectueusement, vint près de lui dans la barque et lui demanda ce qu'il avait fait; de son côté, Peppeniello commença un étrange récit que la jeune fille écoutait sans cligner les paupières, en fixant sur lui des yeux étincelants. Nul mieux qu'elle, son amie loquace, ne savait comprendre le silencieux langage de cette bouche muette : les expressions les plus différentes s'alternaient pour elle seule sur le visage de Peppeniello, doué d'une mobilité presque douloureuse et ses doigts avaient appris avec une rapidité extraordinaire les signes convenus.

Le muet lui expliquait en ce moment qu'il avait pris, sans le vouloir, deux francs à un vieil anglais myope, au lieu du franc qui lui était promis ; et cela parce que lui, Peppeniello, ayant remis la pièce à l'anglais pour lui faire comprendre l'erreur, celui-ci croyant qu'on lui demandait encore un pourboire, s'était fâché au point de jeter l'argent dans le bateau et s'en était allé en criant : « Italiens, voleurs... »

Maria-Stella ne perdait pas un geste et riait, contente, en frappant contre la rame la pièce de monnaie pour s'assurer qu'elle n'était pas fausse. Elle aussi trouva quelque chose à raconter, babilla longtemps, assise à la proue de *la Rouge*, ouvrant de grands yeux pour fouiller l'ombre du pont par où les barques avaient coutume d'arriver.

— Et Gabrio? — demanda-t-elle tout-à-coup, la mine renfrognée. Alors Peppeniello commença un autre récit très animé : une aventure mystérieuse de Gabrio qui mettait déjà en rumeur les bateliers de Santa-Lucia. Maria-Stella écoutait, en baissant de plus en plus les cils qui lui mirent deux cercles d'ombre sur les joues.

— Il est tard, je m'en vais, — dit-elle quand le garçon eut fini de gesticuler ; — il fait froid ici, — et elle eut un léger frisson. — Tu viens?

Le muet se leva docilement. Caruli, pâle et taciturne, rangeait les seaux sur les gradins.

— Tu sais qu'il l'a abandonnée ; il l'a trahie pour une autre, une plus riche, une vieille? — murmura la petite avec une pitié insolite. Et Peppeniello affirma d'un signe de tête, sentant son cœur se gonfler d'une obscure tristesse pour les amours désespérées.

Dans la ruelle qui était déjà pleine d'ombre, elle lui demanda à l'improviste :

— Tu dis qu'elle est belle, blonde et qu'elle est déjà venue trois fois?

Le muet répondit oui ; Maria-Stella se mit à rire et se mordillant les lèvres :

— Nous le ferons enrager demain, Gabrio!

Elle riait encore dans le corridor noir, tout en ayant dans les yeux deux larmes qu'elle refoula entre ses paupières.

Peppeniello ne les vit pas ; dans sa chambrette il reprit, tout éveillé, son rêve, en attendant le maigre souper qu'une voisine devait lui apporter.

Enfant, il avait souffert de son malheur, par chagrin de n'être pas compris, et par la cruauté de ses camarades, petits bourreaux inconscients qui le martyrisaient en lui lançant des paroles amères. Plus tard, il s'était habitué à son silence, de même que les autres à ne pas l'entendre parler ; la nécessité de se faire entendre lui avait même fait acquérir une plus grande facilité de s'exprimer par gestes, tandis que les autres apprenaient peu à peu à le deviner. Personne n'osait plus lui causer d'ennui, car le muet était devenu grand et robuste et décochait des coups de poing qui marquaient : à côté de lui venait toujours une gamine pieds-nus, aux grand yeux luisants et au babil infatigable. Maristè avait la langue aussi déliée que lui l'avait liée ; et ils se rendaient réciproquement de nombreux services, lui, avec la force de ses petits poignets ; elle avec l'élan de sa parole enfantine sachant faire rendre justice à elle et à lui.

Et, plus tard encore, cette pénible infirmité était devenue pour l'adolescent presque une force morale, une espèce de joyeuse indépendance. Dégagé de l'obligation de vivre en commun avec les hommes, il était devenu un silencieux volontaire, évitant d'expliquer aux autres ses propres sensations, enfermé dans son mutisme comme dans un monde libre et sans bornes, où il était maître de se retirer pour revoir par la pensée ses bonheurs et ses tristesses, les amours et les rêves de sa vie limitée et opprimée. Seul, le gracieux babillage de sa petite amie brune rompait ce silence ; elle seule régnait dans la solitude sauvage de cette âme. Et c'était beau de les voir de longues heures assis au soleil sur les parapets, au bord de la mer, absorbés en leurs étranges conversations, dans lesquelles la mignonne petite femme confiait tout bas à la fine oreille de son camarade ses changeantes impressions, et le muet lui répondait par une mimique rapide et sûre, en la regardant fixement dans les yeux pour lui transmettre sa pensée tout entière. Les étrangers s'arrêtaient, en passant, pour les regarder, comme ils avaient regardé une minute auparavant les reproductions des chefs-d'œuvres anciens aux devantures des marchands de bronze.

Ces beaux jours étaient passés : Maria-Stella avait grandi, et ne vagabondait plus dans les rues. Maria Stella faisait des travaux de couture, préparait son trousseau comme toutes les filles aisées du peuple napolitain ; Maria-Stella avait les plus beaux yeux de Santa-Lucia, mais son cœur était encore libre.

Et lui qui avait acheté une barque élancée avec le peu qui lui restait de l'héritage maternel, et s'en allait toute la journée sur la mer, comme il l'avait constamment rêvé ; lui qui trouvait toujours de bons clients, des couples d'amoureux qui s'intéressaient à lui et le choisissaient de préférence à tant d'autres, parce qu'il avait deux bras robustes et qu'il était muet et gentil ; lui qui ne souffrait plus de son malheur et ne s'en souvenait peut-être même plus, étant devenu un doux rêveur inconscient, heureux de sa barque et de la vie qu'il menait, heureux de Naples, du soleil, de sa guitare, ah, lui, Peppeniello, n'avait jamais songé que Maristè put aimer quelqu'un.

Un jour de septembre, clair et comme poudré d'or, le patron de *la Rouge*, allongé sur les coussins fanés où il avait dormi tant de fois en rêvant, eut, tout éveillé, son premier cauchemar. Trois jours s'étaient écoulés depuis que pour amuser son amie toujours avide de nouvelles histoires, Peppeniello lui avait raconté l'aventure de Gabrio, le batelier qui jouissait de la réputation de beau garçon auprès des *vannelle* de Santa-Lucia. Les curieux du môle avaient remarqué qu'une dame étrangère venait souvent chercher Gabrio pour des promenades en mer qui duraient trois ou quatre heures. La direction choisie n'était jamais la même : tantôt la barque filait à force de rames vers Marechiaro ; tantôt elle prenait le large derrière le Château. Toujours la dame demandait Gabrio, avec un fort accent étranger ; c'était lui qu'elle voulait et pas d'autre ; elle lui parlait familièrement. Et les réflexions de Donna Carmè? Ces Françaises sont tellement extravagantes! Elle est capable de s'éprendre du beau batelier. Gabrio souriait à ces insinuations, en haussant les épaules, et disait que c'était un secret de gens riches, et qu'il avait juré sur la Madonne de Pompéi d'être discret. C'était un garçon honnête, Gabrio ; et puis, peut-être l'auréole de mystère que Donna Carmè

avait soin de mettre autour de sa tête frisée ne lui déplaisait-elle pas.

Maria-Stella avait demandé à Peppeniello :

— Peut-on la voir, cette dame ?

— Peut-être demain à une heure, — annonça le muet. Et le lendemain, il vit Maria Stella descendre sur la plage à cette heure inaccoutumée, avec son fichu blanc des dimanches croisé sur son corsage de toile, et dans les yeux un éclair de jalousie que les cils ne réussissaient pas à voiler. Elle s'arrêta près de Donna Carmè pour acheter une tranche de pastèque, bavarda un instant avec Caruli ; ensuite, elle parut hésiter, mais cela ne dura pas, et déjà elle filait tout droit vers les bateaux. Elle cria brusquement à Peppeniello :

— Veux-tu un morceau de pastèque ?... Tiens... Est-elle venue?

Peppeniello écarquilla les yeux, étonné,

— Qui ? — interrogea-t-il d'un geste.

— L'amoureuse de Gabrio, — siffla-t-elle entre ses dents.

Peppeniello ouvrit des yeux encore plus grands, l'air peiné. Qu'avait-on fait à Maristè pour qu'elle fût si courroucée ?

La tête frisée de Gabrio émergea de la barque.

— Oui, vous, — gronda la petite en fronçant les sourcils.

— Moi, qu'y a-t-il? — Gabrio réveillé en sursaut, était très drôle avec sa mine ahurie et ses yeux bouffis par le sommeil. Maria Stella se mit à rire malgré son indignation, et ce rire enfantin était si retentissant dans le grand silence que les deux autres, grisés de soleil et de jeunesse firent chorus. Les yeux de Gabrio exprimaient une joyeuse surprise : comme elle était belle Maristè, empourprée par le rire et par la colère, avec son front plissé et sa petite bouche mutine !

Alors, la fillette à peu près rassurée, s'assit à l'avant de *la Rouge* et partagea sa pastèque : en mangeant, on en vint aux confidences, et Gabrio, ayant été questionné, révéla à Maristè ce qu'il n'avait voulu révéler à personne : le secret de la dame blonde. L'histoire sentimentale, avec les brèves conversations sur les plages désertes où l'on abordait, la mélancolie de l'inconnue, certainement quelque duchesse persécutée, la poésie du mystère, le charme de l'amour, tout cela, joint à la douceur de cette journée de septembre, exaltait les jeunes gens, rapprochait les trois têtes penchées comme en contemplation devant quelque chose d'inconnu et de terriblement agréable ou sous le poids d'un immuable destin.

— Hein? Qui peut-elle être ? — murmura la fillette, pensive.

Gabrio la dépeignit encore avec animation.

Puis ils soupirèrent longuement, tous les trois, et les yeux de Gabrio rencontrèrent ceux de Maria Stella.

Quand la petite se leva lentement, à regret, le jeune, homme lui dit sans réfléchir :

— Vous partez déjà, Maristè ? Revenez quelquefois nous voir ; n'est-ce pas, Peppeniello ?

Et il se tourna vers le muet, comme attendant un signe d'approbation. Elle aussi, s'était retournée et lui envoyait un regard caressant. Que demandaient-ils, ces yeux noirs ? L'amour avait éclos soudainement près de lui, et l'amour a besoin d'une indulgence amie... Mais en vérité, ces yeux paraissaient lui demander une caresse en échange, Peppeniello ébloui, finit par oublier pourquoi Maristè était descendue au bord de la mer : son cœur était agité par trop de sentiments nouveaux, et l'extase où il était plongé semblait lui faire perdre la vue.

Il entendit comme en rêve la chère voix dire :

— Nous irons tous demain à Piedigrotta — il entendit le rire éclatant : et Maria Stella disparut au milieu du soleil.

Gabrio s'était étendu tout de son long dans sa barque, et se taisait, les yeux fixés au ciel, suivant peut-être parmi les nuages le fil de son nouveau destin.

Peppeniello saisit les rames poussa *la Rouge* au large et s'enfuit au loin sur la mer.

* * *

La fête à Piedigrotta était revenue avec sa nuit lumineuse et toutes ses chansons; unique en son genre par ses mélodies caractéristiques, cette fête napolitaine remplissait, chaque année, les rues de sons joyeux, réveillant dans les cœurs des airs de caresse et des folies d'amour.

Depuis quelques jours déjà l'attente frémissait dans l'âme musicale de ce peuple essentiellement artiste. Dans les *fondachi* on accordait les guitares, les belles voix de ténor s'exerçaient; derrière les petites fenêtres fleuries d'œillets, les Rusinè, les Caruli, semblaient attendre l'hommage de la prochaine sérénade. Chacune aurait la sienne, celle qui paraîtrait vraiment écrite pour elle, et qui chanterait comme nulle autre n'avait encore chanté ses lèvres de corail et son joli nom.

Maristè y songeait, éveillée dans son lit : l'aurait-elle le refrain en son honneur, une poésie touchante qui l'invoquerait, parmi les arpèges de la guitare, dans quelque nuit étoilée ? Et à l'aube, elle sauta hors de son lit, et, pieds nus, en chemise, les cheveux dénoués sur les épaules, elle se mira longtemps dans son miroir. La petite glace verdâtre lui renvoya l'image brune qui se souriait à elle même.

— Maristè ! — appela sa mère, quand, le soir venu, elles se préparèrent à la fameuse promenade. Mais la petite lissait encore ses tresses, rajustait sa toilette, piquait une rose à son corsage. Peppeniello, qui se tenait en bas de la rue, la vit paraître devant lui, belle comme il ne l'avait même pas rêvée avec toutes ses grâces d'enfant, et une douceur inconnue dans les yeux.

Ils prirent par Chiatamone, où la foule se pressait déjà, noire et grouillante, au bruit des instruments discordants. Les jardinières pleines passaient au grand trot : hommes, femmes et enfants soufflaient à perdre haleine dans des trompettes de fer blanc. Les camelots passaient en offrant leur marchandise bruyante ; un sou les sifflets aigus, deux sous les trompettes rauques. Et de la musique, de la musique partout, depuis le concert effréné de la foule, jusqu'au bourdonnement étouffé de la guitare, à l'aigre fausset des mandolines qui, du haut des chars, jetaient au vent les notes des dernière chansons, en se hâtant vers la grotte. Maria Stella abasourdie, ravie, se laissait transporter par le flot tapageur, en soufflant elle même, sans arrêt, dans une trompette.

On aurait dit qu'un paroxysme de clameurs et d'allégresse entraînait la masse noire qui s'écoulait en flots épais le long des jardins de la Ville ; les oreilles déchirées ne percevaient plus les notes dominantes de ce vacarme ; dans les cerveaux, un ronflement continuel atténuait ce charivari.

Le long de la rivière de Chiaja, sous les arcs resplendissants, Maristè eut la rapide vision de Gabrio qui passait sur un char, la guitare en bandoulière et les franges de sa ceinture rouge pendant sur le côté : elle eut une commotion, s'accrocha au bras de Peppeniello. Elle savait bien qu'il serait parmi les chanteurs ; mais elle ne se l'était pas imaginé si beau et triomphant, le héros de la fête populaire, dominant la foule, caressé par mille regards de femmes. Et elle le revit, son héros, sous la coupole d'or et d'émeraude, là-bas, à la grotte où les gens se pressaient jusqu'à étouffer. Aux yeux de Maria Stella, les pièces d'artifice et les girandoles faisaient à sa tête brune un fonds de rêve, lui mettaient une couronne de roi.

— Regardez donc Gabrio — dit la mère, en extase. Le jeune homme salua en agitant son chapeau, tandis que Carmine, dans l'exubérance de sa nature en tout semblable à celle de Maristè, poussait derrière lui des cris d'admiration.

— Et quelle voix ! — ajouta-t-elle, en se mettant un baiser au bout des doigts, il n'y en a pas deux pareilles.

Peppeniello se demanda comment aurait été sa voix s'il en avait possédé une : peut-être chaude et sonore comme celle de Gabrio. Ils étaient grands et forts tous les deux : on les prenait pour des frères.

— Quel dommage ! — pensa Carmine se posant la même question, comme s'il avait entendu s'exhaler près de lui ce regret silencieux. — S'il pouvait chanter...

Il s'interrompit, honteux. Maria Stella l'avait regardé avec un air de reproche en lui indiquant le muet qui était devenu pâle et ouvrait les grands yeux pour retenir ses larmes.

— Il est si bon musicien, — dit charitablement la petite. Et Carmine renchérit :

— Certainement, il n'y en avait pas deux à Naples pour jouer de la guitare comme Peppeniello. Peppeniello faisait le chant et l'accompagnement. Peppeniello avec la guitare, c'était mieux que du chant...

Le muet l'écoutait sans faire un geste, profondément attristé par cette idée qui ne lui était jamais venue et qui, maintenant, ne lui sortait plus de la tête : comment serait sa voix s'il en avait une ?

Là-bas, on chantait. Quelques fragments de motifs, les notes élevées des ténors et les reprises de chœurs arrivaient, souvent affaiblis par la distance et par le bruit. Maristè crut reconnaître la voix, se dressa sur la pointe des pieds, se plaça les mains derrière les oreilles : peine inutile, on n'entendait pas. Tout d'un coup, son père ne la vit plus : elle s'était avancée en jouant des coudes, la tête en feu, ayant déjà perdu sa mère dans la foule, très éloignée de Carmine qui l'appelait et qui se trouvait entraîné par un courant contraire.

Debout sur un char, Gabrio chantait le dernier couplet d'une chanson de matelot ; sa voix souple modulait son chant joyeux sur la cadence des rames, s'élançait au passage principal avec une magnifique sonorité, entonnant sur une note éclatante le refrain capricieux que le chœur répétait avec une vigueur croissante jusqu'à la reprise du motif par les guitares. Les applaudissements retentirent : Maria-Stella eut un étourdissement, ne vit plus rien : la foule se mouvait et l'entraînait vers le point d'où elle était venue. Elle s'aperçut alors qu'elle avait perdu les siens. Pas tous : Peppeniello la suivait en bon chien qu'il était, mais ne savait plus lui sourire.

— Et à présent ? — demanda-t-elle, hésitante. Le muet lui fit signe d'aller droit devant elle, du côté de Santa-Lucia. C'était vrai, il fallait retourner à la maison, à cause de son père et de sa mère qui devaient l'attendre avec inquiétude : Maria-Stella marcha en soupirant. Ils quittèrent la Riviera-de-Chiaja, trop encombrée, ils prirent la rue Caracciolo, qui était noire et solitaire, si près de la foule tumultueuse, et pleine de silence sous le ciel pur où lente-

ment paraissaient les étoiles. La jeune fille se taisait enfermée dans son petit châle blanc, pressait le pas. Peppinello marchait à son côté, et il lui semblait que la lumière voilée de ces étoiles émigrait vers le haut, toujours plus loin dans l'azur limpide, se perdait et s'évanouissait comme une clarté n'ayant jamais existé, comme son rêve qui disparaissait avec elle.. La mer était là tout proche et murmurait dans l'ombre. Quand le muet eut laissé sa compagne au seuil de sa maison, il descendit en courant sur la plage, détacha sa barque et rama jusqu'à ce qu'il fût au large, seul au milieu de l'immensité.

Il l'aimait! Il l'aimait! Et il ne pourrait jamais le lui dire. D'autres l'aimaient et pourraient la bercer avec le charme de la parole, une musique divine de paroles d'amour; lui raconter toute la souffrance et la passion et la joie de l'aimer et leur désespoir; lui dire comme elle était belle, comme brillaient ses yeux, lui répéter mille fois ces douces choses, la griser, l'étourdir, l'ensorceler avec leur voix suppliante, chanter sous ses fenêtres la nuit jusqu'à ce que cette voix mourût en un soupir, lui dire seulement : « Maristè, je t'aime ! » et lui demander à genoux, tout bas, de les aimer.

Tout cela et d'autres choses encore, d'autres amabilités, d'autres mélodies qui tremblaient en son cœur pour elle, qui brûlaient ses lèvres impuissantes, voulant en sortir à toute force, tout cela, d'autres pouraient le lui dire...

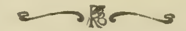
Lui, jamais!

Il délira ainsi, longuement, dans la nuit de fête, seul au milieu de la mer : il tendit les poings au ciel, dans la révolte infinie de son être, les cogna sur sa bouche condamnée... Ses dents grincèrent dans le silence.

TÉRÉSAH.

Traduit de l'italien par A. LÉCUYER.

(*A suivre.*)



UN GRAND DÉBAT SOCIALISTE

Le Congrès d'Amsterdam.

Le Congrès socialiste international, qui s'est tenu à Amsterdam du 14 au 20 août, a pris les proportions d'un événement politique de premier ordre. Partisans et adversaires du socialisme, indifférents eux-mêmes, se sont attachés à ces débats où se heurtaient des idées, où se rencontraient les mandataires de quelques millions d'êtres humains. Pendant huit jours, la presse des Deux Mondes a été remplie du libellé des motions, du texte des discours ; journaux démocratiques et journaux conservateurs rivalisaient de zèle. La longue table de la presse, que les organisateurs hollandais avaient tendue au pied de la tribune, au point stratégique de la salle pour ainsi dire, était garnie dès la première minute de journalistes de toutes langues, et ce n'étaient point les derniers d'entre eux qui étaient venus. Chaque après-midi, à une heure et à sept heures, en d'autres termes la séance à peine levée, le bureau télégraphique central d'Amsterdam regorgeait d'expéditeurs pressés, qui lançaient, à travers le monde, des milliers et des milliers de mots. Durant une semaine, le congrès a balancé la guerre extrême-orientale dans les préoccupations de ceux qui pensent et qui lisent, et ce n'est point là le moindre indice de l'intérêt permanent qu'a conquis l'effort prolétarien.

Ce Congrès était le sixième que tînt le socialisme politiquement organisé. De la dislocation de l'Internationale, au lendemain de la Commune, jusqu'à sa reconstitution de principe à Paris, en 1889, de longues années s'étaient écoulées, qui pourtant, n'avaient point été infécondes pour le recrutement des partis. En France, Guesde, Vaillant, Allemane, Brousse, poursuivaient leur tâche d'éducation au milieu d'incessantes discordes; en Allemagne, les disciples de Marx et de Lassalle s'étaient reconciliés et les lois répressives de 1878, dont le prince de Bismarck avait coordonné l'application avec la mise en vigueur des assurances sociales, n'avaient point empêché la Socialdémocratie de gagner des centaines de milliers de voix. En Belgique aussi, le Parti Ouvrier devenait une force et dressait ses congrès périodiques à côté du Parlement, d'où le régime censitaire excluait ses représentants. Partout, un gigantesque bouillonnement se produisait dans le monde, si bien que les optimistes de la révolution prophétisaient une prochaine et universelle catastrophe.

La catastrophe ne vint pas, mais le socialisme grandissait toujours. Dans les pays démocratiques, il progressait plus lentement, parce que le radicalisme, avec ses promesses plus immédiates, captait des suffrages ; mais ailleurs, il surgissait comme le grand, comme l'unique antagoniste des institutions absolutistes. La Socialdémocratie d'Allemagne, défiée par Guillaume II, affranchie en 1890 des lois d'exception, mais toujours traquée par une police omnipotente et frappée à chaque instant dans ses orateurs, dans ses publicistes, pour lèse-majesté, comptait, en juin 1903, trois millions d'adhérents : elle se dressait comme le premier parti de l'Empire.

Les Congrès internationaux se succédaient à intervalles irréguliers, à Bruxelles en 1891, à Zürich en 1893, à Londres en 1896, à Paris en 1900. Ils avaient eu, à l'origine, à statuer entre ceux qui croyaient à la fécondité de l'action politique et parlementaire et ceux qui la niaient — entre les socialdémocrates, issus de la pensée de Marx et les syndica-

listes anarchistes, communistes libertaires qui reprenaient la tradition de Bakounine et dont le leader écouté fut longtemps le Hollandais Domela Nieuwenhuis. Les anarchistes furent définitivement éliminés à Londres. Et désormais ne furent plus admis aux assises périodiques que les syndicats dont les membres souscrivaient à la conquête des pouvoirs publics. En fait, le mouvement prolétarien corporatif tendait à se détacher de plus en plus du mouvement prolétarien politique, et comme on le verra plus loin, l'opposition qui se manifeste entre ces deux formes d'une même émancipation, n'a pas été étrangère aux décisions d'Amsterdam

Mais après avoir écarté ce qu'on pourrait appeler sa gauche, le socialisme international vit surgir une droite. Après avoir combattu et refoulé ceux qui ne croyaient pas à la politique, il dut se débattre contre ceux qui croyaient trop en elle.

De 1898 à 1904, s'est produite la grande crise qui a remis en question, non seulement la tactique, mais les idées, et même les principes fondamentaux sur lesquels Marx avait édifié la doctrine.

Bernstein, le premier, dans l'ordre intellectuel et critique, avait prétendu réviser les thèses couramment admises ; il montrait que les capitaux ne se concentrent pas avec la célérité prédite, et qu'au reste, des phénomènes de dispersion voisinent avec les phénomènes de concentration ; la lutte des classes, déjà affirmée dans le fameux manifeste des Communistes en 1848, ne devenait plus qu'une tendance, puis se réduisait à une stérile formule ; les éléments moraux prenaient le pas sur les éléments économiques dans la transformation de la société. La conclusion de ce système nouveau, c'est que le socialisme, s'associant aux fractions bourgeoises les plus avancées, devait être un parti démocratique de réformes sociales, abandonner l'objectif lointain de l'affranchissement ou du nivellement intégral, pour ne plus considérer que les résultats tangibles, fussent-ils infinitésimaux, de chaque jour. Bernstein eut à subir de rudes assauts des marxistes allemands, de Kautsky surtout. Sa doctrine, qui se rapprochait à beaucoup d'égards de celle des socialistes français du milieu du siècle — Considérant, Louis Blanc Cabet, Proudhon, — n'en recueillait pas moins des adeptes.

En même temps, dans l'ordre pratique, certaines fractions socialistes renonçaient de çi, de là, à l'attitude purement hostile et négative qu'elles avaient conservée jusqu'alors. M. Millerand ouvrait la marche, en acceptant le portefeuille du Commerce dans le Cabinet Waldeck-Rousseau. Son acte, applaudi par certains, était flétri et condamné par d'autres. Chez nous, MM. Jaurès, Viviani, Rouanet prenaient fait et cause pour la participation, tandis que MM. Guesde et Vaillant la dénonçaient comme un outrage. D'un bout à l'autre du monde civilisé, un craquement retentit dans l'organisation socialiste. L'heure était venue où la social-démocratie, multipliant ses adhérents, puisant ses troupes nouvelles dans des milieux hétérogènes, associant des vues antagonistes, percevait sa division fatale. La loi historique s'exerçait.

Le Congrès international de Paris se réunit sur ces entrefaites. L'affaire Dreyfus battait son plein. La motion Kautsky qui fut adoptée et qui, tout en répudiant la collaboration des classes, prenait des allures transactionnelles, ne consolida l'unité que pour un instant. Bernstein continuait sa campagne de révision critique ; M. Millerand restait au pouvoir, de plus en plus soutenu par la fraction réformiste française, qui liait immuablement son action à celle des radicaux sous M. Waldeck-Rousseau et qui, après le départ de M. Millerand, figurait systématiquement dans le bloc de M. Combes. En Italie, la droite du socialisme avait défendu le cabinet Zanardelli avec tant de fidélité, que le roi faisait offrir un portefeuille à M. Turati sous le ministère Giolitti. En Suisse, le cas Thiébaud à Genève avait fait scandale et s'était pourtant renouvelé en plusieurs cantons. La crise s'accentuait. Dans deux pays, en Allemagne et en Italie, les révolutionnaires l'emportèrent au congrès sur les réformistes, mais ceux-ci, bien que battus à Dresde et à Bologne, s'inclinaient peu ou point : chez nous, le Parti socialiste français (Jaurès) et le Parti socialiste de France se livraient une lutte incessante et qui ne pouvait avoir nationalement aucune issue. Le Congrès d'Amsterdam était donc avant tout sollicité de se prononcer pour les uns ou pour les autres, de redresser la tradition ou d'approuver l'initiative de M. Jaurès, la critique destructive de M. Bernstein, les tendances de M. Turati, qui envahissaient de même une fraction du parti ouvrier belge. Il s'agissait, en somme, de savoir si la social-démocratie, en ses assises internationales, autoriserait ses adhérents à pactiser avec les radicaux ou les libéraux, ou si elle continuerait à leur recommander une stricte autonomie, et l'on conçoit tout de suite que cette discussion n'intéressait pas les seuls socialistes.

*
* *

L'organisation matérielle du Congrès incombait au parti hollandais, dont les leaders les plus connus sont Troelstra et Van Kol. Il s'en tira à merveille, car il donna au débat le cadre le plus imposant qu'il pût trouver. La salle du Concert Gebouw, située en face du musée où sont groupés tant de chefs-d'œuvre de Rembrandt, de Franz Hals, de Van der Helst, de Ruysdael, était spacieuse, fraîche, aérée, sobrement décorée. Les salles de commission, amples et claires elles aussi, étaient placées sous l'égide de Beethoven,

de Mozard, de Haydn, de Bach, dont les noms resplendissaient sur les murs. Des lyres décoraient les panneaux de ces enceintes où devaient se dérouler tant d'âpres litiges. Mais cette atmosphère d'art et de beauté, la tiédeur aussi qui montait des canaux innombrables dans la cité au ciel de perle exercèrent une action lénifiante et modératrice. Le Congrès fut admirable de tenue, de calme, de dignité. La voix chaude ou sèche, éclatante ou doucement timbrée des orateurs retentissait dans une salle silencieuse, et l'on n'eût jamais dit que cet ordre magnifique dissimulât tant de passions et couvrît tant d'antagonismes. Il n'est point un Parlement qui ne pût prendre exemple sur ces assises solennelles du prolétariat.

Il est vrai que tous ceux qui étaient là, vétérans des luttes publiques, ou jeunes gens conquis par l'idée, étaient soucieux du résultat et que la grandeur du problème évoqué dominait toutes les pensées. Les spectateurs eux-mêmes, massés dans les galeries et qui avaient payé leur place, comme au théâtre, écoutaient sans un geste et sans un cri ces discours qui étaient toujours traduits en deux langues. Avec une incomparable maîtrise, M^me^ Clara Zetkin refaisait pour ses collègues allemands les exposés français, et M. Smith rendait les mêmes bons offices à ses compatriotes anglais. Sans doute l'assistance comprenait des délégués qui n'entendaient aucune des trois versions, et jamais l'utilité d'un dialecte international ne se fit mieux sentir.

* * *

L'ordre du jour primitif du Congrès comportait de multiples questions; il en était de connues, qui reparaissent à toutes les réunions périodiques, et d'inédites que l'évolution même de l'histoire avait posées. Il en était qui intéressaient la classe ouvrière dans son ensemble, et les nations civilisées dans leur intégralité : d'autres ne s'adressaient qu'à un pays pris en particulier. La nécessité apparut d'opérer une sélection, et en réalité six points seulement furent soumis aux commissions spéciales : les assurances sociales, l'émigration et l'immigration, les trusts, la politique coloniale, la grève générale, les règles de la politique générale ; dans chaque commission, chaque nationalité déléguait ses spécialistes.

Le problème des assurances sociales est un des plus actuels, des plus urgents de notre époque. Dans les dernières années, la plupart des Etats civilisés ont admis l'assurance contre les accidents, la France traitant la matière dans sa loi de 1898. L'assurance contre la maladie ne fonctionne encore qu'en Allemagne, en Autriche et dans le petit Luxembourg ; l'assurance contre la vieillesse et l'invalidité ne s'exerce pleinement qu'en Allemagne, car les lois récentes de la Belgique et de l'Italie sont bien moins compréhensives que le texte bismarckien ; quant à l'assurance contre le chômage, elle n'a donné lieu qu'à de timides essais. Il y a donc de multiples, de profondes lacunes à combler. Le socialisme international, qui ne se déclare satisfait ni des législations sur les accidents, ni de la législation allemande sur la vieillesse et l'invalidité, (elle confère des pensions de 183 francs en moyenne), réclame un système de règles qui prémunirait la classe ouvrière contre tous les risques de l'existence. La motion que le Congrès a votée sur le rapport de M. Molkenbuhr, député allemand, renouvelle ce *desideratum* : en même temps, elle revendique la contribution de l'Etat aux dépenses, à l'aide d'une imposition progressive sur le revenu, le capital ou les successions, et assigne aux assurés le contrôle du régime. Il s'agit avant tout de formuler un ensemble de principes pour toutes les nations, afin qu'aucun gouvernement ne soit tenté d'opposer la lourdeur de ses charges à la légèreté de celles du voisin.

L'émigration et l'immigration n'intéressent pas seulement l'Allemagne et l'Italie — pays dont chaque année les nationaux en surnombre s'évadent vers le dehors — et l'Argentine qui les reçoit. Certaines contrées d'Europe servent de déversoir au trop plein des autres — la France par exemple — et les ouvriers de celles-ci, venant faire concurrence aux ouvriers de celles-là, provoquent des doléances qui se traduisent en projets de loi restrictifs. Le Congrès a considéré que cet échange d'hommes était une conséquence inéluctable du régime capitaliste, mais il a protesté contre toute mesure qui tendrait à clôturer les frontières.

Il a de même dénoncé, dans les Trusts, le résultat de la concentration des capitaux ; de ce point de vue, comme les socialistes tiennent le mouvement de monopolisation progressive pour le prélude de la socialisation des moyens de production, on conçoit fort bien qu'ils s'opposent à toute disposition répressive. Cette décision, qui peut étonner certaines personnes, n'a rien qui doive stupéfier celles qui sont au courant de l'analyse marxiste. La lutte contre les trusts, — expression suprême du régime en vigueur, n'est plus qu'une rébellion des forces conservatrices contre l'inéluctable expansion économique.

Le débat sur la politique coloniale, faute de temps, n'a pu prendre l'ampleur que d'aucuns eussent voulu lui assigner. De toute époque, le socialisme international a flétri les expéditions exotiques, qui sont fondées sur des intérêts particuliers, qui répandent le sang, compromettent la liberté, obèrent les finances publiques, et soumettent les indigènes à une tutelle écrasante. Il ne niait pas pourtant que la

conquête de l'Asie et de l'Afrique ne fût dans la logique du système capitaliste et, de fait, il n'a pu la paralyser. Devait il, en présence des résultats acquis, des annexions réalisées, demeurer dans cette attitude purement négative ? La motion adoptée sur l'initiative de M. Van Kol, Hollandais, un spécialiste en la matière, rend hommage à cette politique hostile, en condamnant une fois de plus les campagnes inhumaines, mais en même temps, se plaçant en face des faits, elle pose les règles d'une colonisation clémente et progressive.

Le socialisme n'a pas moins marqué son évolution en ce qui touche le grave et inquiétant problème de la grève générale. Ce problème s'est posé de tout temps devant la Social-démocratie qui est divisée sur les solutions, mais où une majorité s'est toujours vigoureusement dessinée contre une formule tenue essentiellement pour anarchiste. Le Parti Socialiste allemand, en particulier, s'est d'ordinaire prononcé avec violence contre une méthode qu'il qualifie de dangereuse, et qui, dans sa pensée, peut compromettre l'organisation prolétarienne. Les purs syndicalistes, qui se rattachent à Bakounine, estiment que la classe, ouvrière, en se concertant tout entière pour refuser le travail, au jour dit, briserait la société capitaliste. Les Social-démocrates d'Allemagne et d'ailleurs répondaient que cette unité de vues était ou serait de longtemps irréalisable, et que si jamais elle se réalisait, c'est que la classe ouvrière serait mûre pour la conquête du pouvoir politique. Et ils signalaient les avortements de certains chômages généralisés. La motion adoptée à Amsterdam consacre une fois de plus ces arguments, qui pourtant n'ont pas paru convaincants à tous les délégués ; mais elle fait une réserve qui a sa valeur. Elle admet les larges chômages qui peuvent englober, à des heures déterminées, toute une industrie primordiale : chemins de fer, transports maritimes, mines, et aussi les grandes grèves temporaires dont le but est exclusivement politique. Il est certain que le Congrès a tenu compte des expériences tentées en Belgique et en Suède, en vue d'obtenir le suffrage universel, et aussi qu'il a entendu ne point heurter de front un sentiment très vivace dans le prolétariat. Le socialisme politique, malgré une certaine rigueur d'expression, a fait un pas qui n'est point sans importance au devant du prolétariat syndicalement organisé.

* * *

Le grand débat d'Amsterdam, le vrai, l'unique, celui qui a passionné les délégués et, en dehors d'eux, tout ce qui réfléchit dans le monde, s'est déroulé sur les règles de la tactique. Dans la commission chargée d'examiner les motions concurrentes, et qui, par une coïncidence remarquée, se tenait dans le local du parti socialiste français (jaurésiste), les nationalités et les sections des nationalités dessinées avaient envoyé leurs meilleurs champions. Ferri pour l'Italie, Bebel et Kautsky pour l'Allemagne, Adler pour l'Autriche, Vandervelde pour la Belgique, d'autres encore, dont les noms sont bien connus, siégèrent dans l'enceinte trop étroite, sous la présidence du Hollandais Troelstra, à l'allure aristocratique, à la parole hautaine, à la férule magistrale.

Les spectateurs eux-mêmes étaient gens d'importance, députés, orateurs, publicistes. Tout ce que le socialisme international compte d'esprits éminents était là. On désertait les autres commissions, la séance du Congrès elle-même, pour assister à la grande joute du premier étage qui dura trois longs jours et dont certaines passes d'armes furent singulièrement impressionnantes. L'attitude des commissaires exprimait leur tempérament, réflétait aussi les préoccupations qui les assiégeaient, la confiance du succès ou l'inquiétude du lendemain. Vandervelde souriait, commodément assis, le visage quelque peu ironique ; il ne laissait point ignorer qu'il était hésitant. L'Autrichien Adler, à la moustache de brenn gaulois, semblait vouloir dissimuler sa forte encolure. Le Russe Plekanof, le chef des Social-démocrates, c'est-à-dire de la fraction non terroriste, front élevé de penseur, corps élégant et svelte, affectait de se tenir debout dans une embrasure de fenêtre ; Guesde, assis le long du mur, dardait son regard aigu vers la table présidentielle ; Vaillant avait pris place près des représentants allemands : Bebel, qui n'avait point quitté sa casquette de voyage, et Kautsky, qu'on eût cru échappé de quelque université de Heidelberg ou de Bonn. La bouillante Rosa Luxembourg, déléguée polonaise, mais publiciste en Allemagne, collaboratrice assidu de la *Neue Zeit*, la plus intransigeante adversaire du réformisme, était assise près de Troelstra, traduisant avec un zèle infatigable, se traduisant elle-même lorsqu'elle foudroyait la tactique nouvelle. Mais de tous les commissaires, celui qui s'imposait le plus à l'attention, par sa forte corpulence, par son vaste déploiement entre trois ou quatre chaises, par son incessante mobilité, c'était Jaurès. Dès la première heure, il put comprendre que sa cause était condamnée ; il eut la bonne grâce de ne le point dissimuler, et cette bonne grâce avait même laissé espérer à beaucoup qu'il s'inclinerait devant la décision prise.

Il y eut, dès l'abord, trois motions en présence. L'une proclamait l'incompétence du Congrès international à statuer sur des questions de tactique nationale : l'autre reproduisait purement et simplement le texte que les Allemands avaient voté à Dresde en 1903 ; la troisième, œuvre de Vandervelde et d'Adler, abou-

tissait à peu près au même résultat, mais au lieu de condamner les personnes, elle affirmait les principes traditionnels de la revolution et de la lutte des classes. Au point de vue des individualités engagées dans le débat, la concurrence de ces deux derniers libellés pouvait avoir sa valeur; au point de vue du jugement des méthodes antagonistes, elle n'offrait aucun intérêt.

A vrai dire, la motion d'incompétence ne retint pas longtemps l'attention. Il n'échappait à personne que son adoption eût été la faillite de l'Internationale, qu'elle eût porté à l'entente des nationalités la plus terrible des atteintes. En soumettant, aux assises d'Amsterdam, un procès qui n'était pas spécial à un pays, qui regardait plusieurs pays, qui pouvait s'étendre à tous les autres, on ne provoquait pas leur ingérence dans les détails de la politique de telle ou telle contrée déterminée; on sollicitait un avis, une sentence qui pût valoir dans le présent et dans l'avenir pour les socialistes du monde entier. Au reste, il y avait un précédent — et ce précédent c'était la motion Kautsky, acclamée au Congrès de Paris, en 1900, — et que les partisans de l'incompétence avaient votée comme les autres.

Un autre grief fut formulé contre la composition même de l'assemblée, ou mieux contre les prérogatives égales de toutes les nationalités. Au lendemain de leur défaite, les réformistes s'étonnèrent que le Japon disposât d'autant de voix que l'Allemagne, et que la France ne fût pas mieux traitée que la Bulgarie. Certes l'objection n'était pas dénuée de fondement, et il semble étrange à première vue que 3 millions de socialistes germaniques soient balancés par quelques milliers de socialistes argentins. Les congrès de certaines grandes corporations ouvrières, — les congrès de mineurs — procèdent autrement, mais si l'on entre dans la voie de la représentation proportionnelle, il n'y a pas lieu de s'arrêter à mi-chemin — et alors il faut donner à la Social-démocratie allemande, trois ou quatre fois plus de mandats explicites qu'aux fractions françaises. Qui donc voudrait aller jusque-là? Du reste, ceux qui, en 1904, protestaient contre la prépondérance des petites nationalités, étaient ceux-là mêmes qui, quatre ans plus tôt, l'exploitaient le plus volontiers.

Il reste le fond du débat. Les deux grands discours de Jaurès et de Bebel présentèrent, avec un extraordinaire éclat, les deux thèses adverses. Seulement on remarqua tout de suite que l'orateur français pensait exclusivement à sa tactique française, nationalisant pour ainsi dire la matière, tandis que l'orateur allemand, s'il puisait ses arguments dans l'évolution historique de son pays, généralisait davantage ses observations. Pour Jaurès, une fraction socialiste ne dévie pas, lorsqu'elle s'associe aux partis démocratiques radicaux ou même aux partis bourgeois libéraux. Elle doit avant tout sauvegarder la forme républicaine, balayer le césarisme, refouler le cléricarisme; la législation ouvrière ne vient que par surcroît, la légalité républicaine conduira inévitablement — et pour ainsi dire sans secousse — au collectivisme; en dehors d'elle, il est impossible de concevoir la transformation sociale — et tout socialiste qui ne met pas la conquête de l'institution républicaine politique au premier rang de ses préoccupations, manque à ses obligations de conscience les plus strictes. Pour l'historien de la Révolution française, l'histoire doit cheminer partout comme elle a fait chez nous — et nulle contrée ne saurait éviter les phases que nous avons traversées. Avec sa notion mécanique, traditionnelle, routinière même, dirait-on, des choses, il imposerait à l'Allemagne un 1830, un 1848, un 4 septembre. Il lui refuserait le droit de brûler les étapes. De là sa grande controverse avec Bebel qu'il accuse de n'être pas républicain, qui se proclame lui même républicain, mais qui apporte un tout autre concept.

Il est très possible de soutenir que le mouvement socialiste procède de la Revolution de 1789; il est très exact aussi de dire qu'il n'en dérive point essentiellement. Si Gracchus Babeuf a formulé des revendications communistes sous le Directoire, les publicistes du XVIII[e] siècle avaient déjà abouti, avant le 14 Juillet et avant le 4 Août, à des conclusions analogues. Le socialisme, envisagé comme mouvement de classe, a pu sortir ici des déductions idéalistes de tel ou tel penseur, mais partout il s'explique d'abord par les révolutions économiques de toute nature qu'ont apportées les machines et l'utilisation des forces élémentaires. Le prolétariat s'est formé même dans les pays où 1789 n'avait point exercé sa répercussion et où le libéralisme n'avait pas encore pénétré — et quelque influence mondiale qu'ait conquise la subversion d'il y a 115 ans, elle eût été impuissante à suppléer à ces phénomènes capitaux : le développement du machinisme, le déracinement des ruraux, l'agglomération des artisans dans les usines, la dépossession des petits industriels.

L'histoire de la France peut n'être point celle de l'Allemagne, de l'Autriche ou de la Russie. La Social-démocratie allemande est républicaine; seulement elle ne veut pas jouer son avenir contre la conquête de l'unique forme républicaine, car elle estime que si elle était assez vigoureuse pour renverser l'Empire, elle serait assez vigoureuse aussi pour abattre la société présente. Que si la République a été implantée en France, à plusieurs reprises, pour s'installer définitivement, cet établissement n'a pas été l'œuvre exclusive du prolétariat, mais l'œuvre commune du prolétariat et des fractions libérales de la bourgeoisie. Les

social-démocrates d'outre-Rhin estiment que cette collaboration ne serait plus aujourd'hui qu'une chimère, parce que les élections générales et celles de 1903, en particulier, ont montré la concentration de tous les partis non socialistes autour de l'Empereur. Réduits à leurs propres forces, ils entendent marcher à leur propre but.

Il n'y a donc pas, au regard des rapports du socialisme et de la République, un antagonisme d'idées entre Jaurès et Bebel. Il n'y a qu'un large malentendu, qu'une méprise assez singulière de l'orateur français sur les conceptions du leader allemand.

Dans l'ordre tactique, Bebel reproche à Jaurès sa longue complaisance pour les fractions démocratiques. Il a comparé, à la maigre législation ouvrière de la France, l'abondante législation ouvrière de l'Allemagne, et il n'est pas douteux que le bismarckisme, non point par sympathie pour le prolétariat, mais par simple esprit de conservation, ait pris souvent des initiatives intéressantes. A vrai dire, l'opposition qui s'est marquée au Congrès entre les partis socialistes n'est point celle du réformisme et de la révolution, — on le comprend de reste lorsqu'on voit Bebel énumérer les réformes acquises dans son pays, — mais celle du maintien et du sacrifice de l'autonomie prolétarienne.

Ni Ferri, ni Guesde, ni Vaillant, ni Adler, ni Vandervelde ne prétendent que la classe ouvrière doit déserter la République ou trahir la liberté ; mais ils affirment qu'elle défendra d'autant mieux la République et la liberté qu'elle sera plus indépendante, qu'elle se montrera plus rebelle à une entente permanente avec le radicalisme. De là tous les griefs qu'ils ont adressés à la droite du socialisme français, en dénonçant les votes émis par elle depuis cinq années; de là leur proclamation réitérée de la lutte des classes, qui n'est qu'un rappel de la tradition marxiste ou même blanquiste et proudhonienne.

On comprend de la sorte que Jaurès ait pu être battu, sans que la République ou la liberté aient été battues avec lui. La controverse engagée, il est bon de le répéter, n'avait pas seulement un intérêt théorique; elle avait aussi un intérêt pratique, électoral même de premier ordre ; en remontant à ses origines, en défendant les thèses sur lesquelles il s'édifiait, il y a plus de cinquante années, le socialisme international entendait se défendre contre l'anarchie.

Celle-ci, refoulée et déconcertée un moment — après les rudes assauts qu'elle avait subis à Zurich et à Londres — n'a pas tardé à reprendre sa propagande. Proclamant avec Domela Nieuwenhuis le socialisme en danger, elle a voulu être tout le socialisme. Elle dénonçait l'autoritarisme des chefs social-démocrates, leur tendance à tout régenter, le despotisme centralisateur d'une sorte de directoire européen. C'étaient déjà les griefs de Bakounine contre Marx. Mais il y avait plus. L'anarchie, le communisme libertaire s'armaient de toutes les déviations de la Social-democratie, flétrissaient ses tactiques électorales, tiraient argument des expériences ministérielles. La participation de M Millerand au pouvoir chez nous, le rapprochement de Turati et de la majorité libérale en Italie, ont coïncidé avec une indéniable recrudescence de la propagande antiparlementaire ou mieux antipolitique. Les syndicats se pénétraient de dédain, de haine même pour le socialisme politiquement organisé. Ils invitaient leurs adhérents à ne plus exprimer leurs suffrages, et ainsi dans la classe ouvrière en France et partout, se créait une dislocation qui ne tarda pas à inquiéter les organisations de doctrine. C'est de cette préoccupation surtout qu'est issu le vote du Congrès international. Elle s'est trahie dans les discours de Bebel et de Ferri; elle dominait toutes les pensées. L'immense majorité des délégués estimaient que le recrutement de leur parti serait de longtemps paralysé, s'ils n'affirmaient point, devant les corporations ouvrières, l'autonomie prolétarienne. Il est étrange que les réformistes n'aient point prévu cette résolution, et qu'ils soient restés indifférents aux considérants qui l'ont dictée.

Le Congrès ne s'est point contenté de rappeler le socialisme aux principes. Il a invité tous les partis socialistes du monde à s'unifier et, comme l'a dit Vandervelde — non sans esprit — c'est un trait bizarre que les prolétaires de tous les pays reconnaissent la nécessité de s'associer, alors que les prolétaires de certains pays — ou leurs mandataires, s'affirment hostiles les uns aux autres.

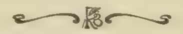
La France, en effet, n'est pas la seule contrée où se heurtent deux fractions aux prises, — on pourrait presque dire trois fractions, en songeant à celle dont M. Allemane est le principal orateur. Les Russes sont divisés en socialistes révolutionnaires ou terroristes et en socialistes démocrates, non terroristes; les Américains, les Anglais sont séparés par des dissidences de personnes et de principes parfois violentes.

Mais suffit-il de proclamer l'unité pour la consommer? Et le baiser Lamourette d'Amsterdam ne préludera-t-il pas, comme l'autre, à d'effroyables luttes? A voir les premiers commentaires dont les réformistes français ont salué le vote de la motion de Dresde, à apprécier leur tenacité, leur intransigeance, on se convainc qu'un rapprochement est bien difficile et que, s'il se réalisait, il demeurerait bien précaire.

Il y a les habitudes prises, les associations conclues, les engagements échangés, les façons de sentir et de parler; il y a aussi le respect humain ; il

y a enfin la divergence des tempéraments. Sans doute la décision d'Amsterdam entraînera de notables migrations de personnes de la droite vers la gauche, et cette droite retrouvera ses effectifs dans un nouveau prélèvement sur les fractions démocratiques radicales. Mais réformisme et révolution correspondent à deux états d'esprit irréductibles. Plus le socialisme accroîtra ses contingents, et plus ses contingents seront enclins à se fractionner, en courant vers l'un ou l'autre pôle. Pourquoi ne subirait-il pas la loi historique qui s'est exercée à chaque étape et qui, d'ailleurs, est peut-être la plus sûre des conditions du progrès social?

PAUL LOUIS.



LA VIE LITTÉRAIRE

Le Connétable de Bourbon, par André Lebey.

ANDRÉ LEBEY : *Le Connétable de Bourbon* (1490-1527). (Perrin, éditeur). — *Sur une route de Cypres.* — *Essai sur Laurent de Médicis.* — *La Condottière Castruccio Castracani.* — *L'Age où l'on s'ennuie.* (*Chronique contemporaine.*)

Vous voyez ce jeune écrivain.

Il a écrit des vers que ses amis n'ont peut-être pas oubliés. Il a écrit un roman qui, selon l'expression accoutumée, n'a pas passé complètement inaperçu au temps où l'éditeur le publia, mais dans lequel nul ne songe plus à chercher un témoignage des idées et des sentiments du jour, non plus qu'une œuvre significative de la littérature contemporaine. Et maintenant André Lebey, esprit actif, s'applique à des études d'histoire.

Cet écrivain moderne et, ainsi que l'on disait (oh ! comme elles disparaissent vite les expressions créées ces dernières années!) moderniste, a subi la séduction très puissante d'une époque déjà lointaine qui n'est jamais indifférente aux amis des grands efforts rénovateurs de l'art et des individualités hardies. Après avoir analysé l'âme singulière de Laurent de Médicis, il établit, non sans documentation ni sans imagination, la psychologie peu banale du Connétable de Bourbon. Ne croyez-pas que André Lebey soit homme à s'exiler dans un temps même fertile en émotions de toutes sortes. Les sujets et les moments les plus différents attirent sa curiosité véhémente. Epris de la Renaissance, il se plaît en outre à l'histoire moderne. Il annonce, et sans doute a-t-il écrit déjà, un livre où il expliquera à sa manière Napoléon III. Ne retenons qu'un fait, plus caractéristique que tous les autres, plus heureux à mon gré, c'est qu'un écrivain des générations les plus récemment venues à la littérature, amateur ardent de toutes les manifestations de la vie littéraire dont nous sommes les témoins, est néanmoins capable du recueillement nécessaire aux œuvres historiques. Il a discerné la vanité de ces ouvrages romanesques qui pullulent, et dont il n'est point encore las. Il en a discerné déjà la vanité; et pourtant, il en écrira encore. Mais il sait que le roman peut être, à cause de sa variété même, la distraction jamais épuisée d'un homme prompt à exprimer ses impressions. L'histoire appelle à des tâches plus nobles et plus utiles. C'est comme historien que André Lebey retiendra l'attention de son temps. Qu'il n'entreprenne point des travaux trop fragmentaires et trop disparates, et je suis sûr que, par ses œuvres d'histoire, il gagnera, pour la conserver longuement, une réputation naturellement plus stable et de meilleur aloi que la renommée surprise pour quelques heures ou quelques semaines par des romanciers...

Voici donc qu'un écrivain qui n'a point blanchi sous le harnois universitaire — qui sait cependant si André Lebey n'est point un jeune chartiste tombé sur le boulevard ! — est avide d'exécuter des travaux auxquels les universitaires français si méthodiquement laborieux, si habiles à pénétrer profondément les secrets incertains du passé, demandent leur gloire discrète, mais universelle et persistante. Qu'on n'aille point discuter trop rigoureusement sa documentation parfois indécise et dont il est toujours disposé à noter les mérites excellents, son argumentation abondante et, d'aventure, téméraire, la vigueur même de son imagination qui l'entraîne à se former une conception en quelque sorte préalable de son héros et à trouver dans tous les événements et dans tous les textes une justification empressée, si je peux dire, de la conception ! Qu'on n'aille pas surtout l'incriminer pour la verve littéraire de son récit, la couleur dont il l'anime, l'émotion qu'il y insinue avec une adresse qui ne se dérobe pas toujours aux regards. Si cet art ne se dépense que pour des faits controuvés ou hypothétiques, il est dangereux ; s'il est consacré à exposer dans toute leur vérité des faits réels, il met la vérité elle-même en relief, il est au plus haut point avantageux à l'histoire... Joseph Prudhomme le dirait comme moi. Puissent tous les critiques avoir le courage de parler, lorsqu'il est besoin, comme Joseph Prudhomme !

J'avoue qu'en notre âge de surproduction littéraire, je ne vois pas de meilleur emploi aux activités des écrivains nouveaux que les études historiques, si ce n'est les études sociales. Ils courent tous la chance de nous enrichir d'un fait vérifié. Qu'ils estiment cette chance à son prix ! Et je ne souhaite rien de mieux pour ces écrivains, que leur générosité d'esprit aventure loin des sentiers battus où fleurissent, permettez-moi cette métaphore, les fleurs vulgaires

des romans parisiens, je ne souhaite rien de mieux que le jugement courtois, l'attention point trop dédaigneuse de ceux qui sont les dépositaires des méthodes scientifiques et consacrent leur existence sévère à utiliser ces méthodes...

Il n'est pas improbable que André Lebey soit récompensé en gloire et en influence des travaux ardus qu'exige l'élaboration d'une œuvre solide. A-t-il écrit la biographie définitive du Connétable de Bourbon ? Il est beau de rester, pendant des années et encore des années, aux yeux des hommes d'élite que le connétable de Bourbon ne laisse pas complètement insensibles, l'historien de cet homme aussi grand peut-être qu'il fut infortuné et funeste... Mais André Lebey n'exprime que de modiques prétentions. Il vise à obtenir, il le dit, quelques rares lecteurs. Il se tient pour satisfait s'il est un auxiliaire non méprisable de celui qui voudra employer dix ans de sa vie à écrire une histoire du Connétable. Le sort de cet historien intermédiaire n'est pas plus mauvais pour cela. Les historiens se succèdent assez vite, et un grand nombre de livres ont été publiés sur les mêmes sujets. Du moins, il ne périssent pas tout entiers. Ceux qui viennent beaucoup après eux ont le soin de les discuter. Aussi longtemps le connétable de Bourbon passionnera quelques hommes, aussi longtemps on invoquera les noms de Marillac, d'Antoine de Laval, de Brantôme. de Paul Jove, de Martin du Bellay, de Varillas, de Dreux du Radier, de Gaillard, de Le Ferron, de Guiffrey à qui nous devons certaines vérités et certaines erreurs touchant le connétable, aussi longtemps sera conservé dans un milieu de culture raffinée le souvenir d'André Lebey... De quels romanciers vous souvenez-vous, dites-le, qui furent contemporains de Marillac, d'Antoine de Laval, de Brantôme, de Paul Jove, de Martin du Bellay, de Varillas, de Dreux du Radier, de Le Ferron, de Gaillard ? De quels romanciers gardera-t-on la mémoire qui appartiennent à la génération de Guiffrey ou bien à celle d'André Lebey ? On aura oublié totalement les romanciers les plus fameux de notre temps et quelques esprits distingués pendant les siècles futurs chercheront le livre d'André Lebey dans la poussière conventionnelle des bibliothèques. André Lebey n'a point choisi un domaine infertile. Il peut l'exploiter avec persévérance !...

Et quel plaisir doit-il éprouver à vivre en la compagnie de cet énigmatique Charles de Bourbon ! C'est un héros de qualité. On eût dit, il y a dix ans : qu'il est plus « suggestif », que tous les héros de roman. André Lebey l'a bien étudié et il l'a beaucoup aimé.

André Lebey a montré avec une louable exactitude la lutte de la royauté contre le dernier des grands féodaux, les rois redoutant la puissance, et la richesse, et l'éclat de ce grand seigneur, et brisant tout cela par l'omnipotence de l'injustice. Il l'a même montré avec un scrupule excessif et n'a pas suffisamment supposé que ses lecteurs pouvaient connaître ce qui est un fait historique élémentaire. Qu'importe ! Il vit la vie de ce temps. Il sent la jalousie de François Ier le jour même du couronnement où le somptueux connétable accomplit les devoirs de sa charge, et le jour de l'entrée à Paris qui fût la plus triomphante qu'on pût voir. « En laquelle entrée fut mondit sieur de Bourbon très richement accoutré et son cheval et ses écuyers, pages et laquais à ladite entrée, et encore mieux au souper du roy, au palais, là où ledit sieur avait une robe longue de drap d'or contenant douze aunes qui avaient coûté quatorze vingt écus d'or au soleil l'aune, payée comptant, fourrée de martres zubelines et son bonnet chargé de bagues jusques à la valeur de 100.000 écus. Et fut dit qu'il n'y en avait aucun en la compagnie qui fut si bien ni si richement accoutré qu'était ledit sieur de Bourbon et connétable de France. »

Il sent s'accroître la jalousie du roi au camp du Drap d'Or, où le luxe du connétable approchait de trop près celui de son maître ; s'accroître encore au moment où le roi vient à Moulins pour servir de parrain au fils chétif du connétable. C'est la lutte qui se prépare entre François Ier et son vassal trop fort, lutte étrange où le roi flatte celui qu'il va combattre et le craint plus que jamais à l'heure où il pense l'anéantir.

Il fallait s'attendre à ce que André Lebey dépeignît passionnément le destin atroce de cet homme exceptionnel que fut Charles de Bourbon. Mais sans doute a-t-il abusé de cette « psychologie littéraire » à laquelle sont condamnés les jeunes écrivains d'aujourd'hui, car la génération précédente pèse encore de tout son poids sur eux. On le devine à la manière dont il débute en se sachant gré d'une telle solennité appropriée, croit-il, à la magnificence triste du sujet :

« Il est peu d'existence aussi tragique que celle de Charles III, duc de Bourbon et de Châtellerault, comte de Clermont-en-Beauvoisis, de Montpensier, de Forêts, d'Auvergne, vicomte de Carlat et de Murat, seigneur de Beaujolais, de Combraille, de Mercœur Annonay, de Roche-en-Régnier et de Bourbon-Lanceys, pair et chambrier, lieutenant général du roi en ses pays de Bourgogne et de Languedoc, connétable de France ; cependant le malheur y apparait si total qu'il se métamorphose en une sorte de gloire funèbre. La destinée a poursuivi cet homme d'une façon implacable, sans lui permettre de se ressaisir ni de s'écarter de la mauvaise route où elle le maintenait, et sous l'invisible main qui le poursuit

vers la mort, pas une fois l'élu de cette tâche aride n'a baissé la tête. » Littérature !

Il distingue trop facilement l'honneur des époques.

« Il est des outrages dont on ne peut pas ne pas se venger. Tout le monde, ainsi que cela se pratique si facilement à notre époque, ne réussit point à vivre côte à côte, en bonne intelligence, avec le souvenir d'une injure acceptée et, par conséquent, avec le mépris de soi-même. » Littérature !

Qu'est-ce à dire lorsqu'il disserte sur l'ambition et sur ses effets !

« A cette époque, les ambitions étaient précoces et n'attendaient pas pour se manifester ; on se trouvait plus tôt d'aplomb en face de la réalité, on vivait plus complètement avec moins de réticences et, tout compte fait, la vie quoique moins facile et plus dangereuse, pour cela même aussi devait être plus intéressante que maintenant. » Littérature !

Littérature encore lorsque André Lebey s'applique à nous présenter en Charles de Bourbon un « beau traître ». Il le voit devant son destin toujours raidi, grand, mince et robuste, fier dans une allure de défi avec sa barbe à l'espagnole et son turban à aigrette, moins pompeux que ne l'a représenté Titien, mais aussi hautain, les yeux durs, la mine figée dans une résolution qui empêche a tristesse d'apparaître. Jamais il ne s'abandonne selon la morale naturelle des gentilshommes de son époque, qui, tout de suite, le mieux qu'ils peuvent et en ne raisonnant que le strict nécessaire, font face à l'action. « Il domine ses scrupules dès qu'il a reconnu que sa sûreté personnelle et ses biens menacés l'y autorisent : il commande à ses angoisses ; sa résolution une fois prise il va. Il est à la fois le spectateur sombre et l'artisan impassible de son histoire ; il joue sa vie en demeurant au-dessus d'elle, il se possède et se sert de lui-même comme d'une épée, comme d'une belle épée. » Littérature !

Et puis, André Lebey analyse une âme avec prestesse.

Il sait, à n'en pas douter, que certaines âmes ne peuvent vivre sans honneur et, naturellement dignes des premières places, n'admettent pas d'en être privées. « Le mérite a le droit d'en vouloir à la sottise qui le néglige ou à la médiocrité qui lui barre la route. » C'est vrai. Que c'est vrai ! « L'inaction forcée tue celui qui se sent né pour de grandes choses et le porte tout naturellement, presque par instinct de conservation, à la vengeance. » C'est vrai. Que c'est vrai ! « La vengeance du connétable va un peu loin et choque au premier abord ; le mot de traître inspire le recul et empêche l'intérêt. » C'est vrai, que c'est vrai ! « Puis, à fixer les faits avec plus d'attention, à considérer de quelle manière existait alors l'idée de patrie, à reconnaître les mobiles qui ont forcé ce prince du sang, second du royaume, à s'offrir à Charles-Quint, on s'étonne de lui trouver des excuses ; bien plus on juge que cette trahison n'en était peut-être pas une au sens exact du mot ; on constate qu'agir autrement n'était pas possible pour un tel caractère. » C'est vrai. Que c'est vrai ! Mais si le connétable de Bourbon cesse à peu près d'être un traître, il cesse d'être un beau traître. Certainement André Lebey se fait une conception toute littéraire de son héros. Bourbon n'a rien livré. Il a tourné le dos à une ingrate patrie et il l'a combattue au grand jour. « Qu'on se souvienne de *Coriolan*, déclare ce romancier, ce poète. Je n'ai jamais pu lire le beau drame de Shakespeare sans songer au connétable qui, lui aussi, connaissant sa valeur, mais trop haut placé pour les flatteries et perdre son temps en manœuvres de cour, indigné de se voir préférer des incapables tels que Bonnivet, souffrit trop de ces misères pour les supporter longtemps ! »

Ne discernez-vous pas, avec l'inspiration littéraire, le plaidoyer pour un traître ! Remarquez-le, André Lebey ne dénature point l'histoire. Son inspiration littéraire l'aide à comprendre le connétable ; son penchant au plaidoyer l'aide à distinguer la vérité favorable dans une vie où l'on est plus disposé à ne rien voir que de défavorable. Le littérateur rend service à l'historien. Mais il présente son héros dans un décor, en beauté.

Réellement, je ne sais si Charles de Bourbon fut ce héros étrange marqué par la fatalité. Le destin s'acharna contre lui. Est-il certain que sa supériorité suscitait nécessairement et partout des méfiances et des haines ? Il fut du moins combattu par tous ceux qui l'entouraient, auprès de Charles-Quint comme auprès de François Ier. Aucun de ses droits ne fut respecté. Nulle ne fut tenue des promesses qu'on lui fit ou des engagements qu'on prit envers lui. Rien ne pouvait lui réussir, même ses plus grands succès, dira André Lebey qui se plaît aux antithèses

Ne serait-il pas raisonnable de remarquer d'abord l'inquiétude de son esprit. Ce gentilhomme, d'une intelligence extrême et d'une santé débile, est neurasthénique, croyez-moi. Il a la manie des persécutions cela est certain. Il a conscience de sa valeur qui est rare ; mais il se persuade trop aisément que l'univers est son ennemi, l'univers qu'il veut maîtriser. Il abandonne François Ier, il abandonnera Charles-Quint. Ambitieux de domination, il s'en va finir condottiere. Il aspirait à régner, il meurt aventurier. Son esprit était fiévreux et indiscipliné. Il avait de gigantesques projets, mais il ne comptait point sur le temps pour les réaliser, lui à qui le temps n'appartenait pas. Il devait mourir à trente-sept ans,

presque grand homme, et traître presque deux fois, solitaire et malheureux toujours.

Si vous le pénétrez profondément, vous apercevrez son « individualisme » exaspéré. Charles de Bourbon eut une indépendance et une ambition exceptionnelles dans une situation exceptionnelle, qui ne permettait ni cette indépendance, ni cette ambition. Il était un « homme de premier ordre » parmi de vaillants capitaines un peu sots. André Lebey vous dira : « Ce grand caractère n'atteignait toute sa valeur que là où les autres eussent faibli; un fond mouvementé, tragique et violent était nécessaire à sa silhouette hautaine ; elle y apparaissait comme dans un naturel décor. » François Ier, roi de belle mine, de haute taille, de large encolure et glorieux ne pouvait comprendre ce caractère là. Charles-Quint ne le pouvait souffrir. Parce qu'il naquit trop puissant cet ambitieux maladif, capable de réaliser toutes ses ambitions, fut voué à tous les malheurs...

Que de « scènes » en cette vie de héros de drame historique ! André Lebey nécessairement les esquisse toutes, lui qui ne peut ici les animer en dialogues. C'est l'amour, vraisemblable, de la mère de François Ier, de Louise de Savoie pour le connétable. C'est ensuite la haine implacable de cette vieille femme dédaignée — et cupide — contre le possesseur de tant de biens. Ce sont les progrès dans une âme tourmentée de la tentation de trahir. Ce sont les préparatifs par un esprit calculateur d'une trahison à nulle autre pareille. C'est l'échec par suite de circonstances médiocres de cette trahison grandiose, qui, sur le trône de France, pouvait substituer le connétable à François Ier. C'est la fuite du seigneur le plus puissant de France, qui est contraint de quitter son pays comme s'il s'évadait d'une prison. Enfin, c'est l'épopée de la vengeance : Bourbon vainqueur de François Ier à Pavie n'obtenant pas les réparations qu'il espère, en proie à toutes les hostilités jalouses, impatient des contraintes, cherchant furieusement à se créer une souveraineté pour affirmer sa supériorité et s'en allant mourir d'une mort pathétique sous les remparts de la Ville Eternelle...

André Lebey n'oublie aucune de ces scènes et son récit, esclave allègre du document, se meut avec animation. Le romancier prête à l'historien tous les services que celui-ci peut réclamer de lui. Et l'histoire du connétable de Bourbon par André Lebey est, au demeurant, une belle œuvre (1).

J. Ernest-Charles.

(1) Je veux, au moins en note, faire un reproche au romancier, au poète, au « littérateur » qui persistent en l'historien. Ce livre de 448 pages compactes n'est suivi d'aucune table des matières même sommaire. Il est divisé en 4 parties seulement qui ont des titres de chants d'épopée : *Esperance.* — *Omnis spes in ferro.* — *Victoire ou mort.* — *Spes in luctu.* — Les références au bas des pages sont assez nombreuses et toujours précises, mais elles se rapportent souvent à des ouvrages de seconde main ou même de pure vulgarisation. On lira ce livre avec joie. Tel qu'il est, on ne pourra guère le consulter.

RICHARD WAGNER ET LE POÈTE GEORGES HERWEGH (1)

A mesure que nous nous éloignons de cette époque de 1848-1849, qui fut pour l'Europe entière une ère de bouleversement dont les résultats sont encore sensibles après un demi-siècle, les acteurs du drame multiple qui se joua alors en font connaître, soit d'eux-mêmes, soit par l'intermédiaire de leurs descendants ou de leurs amis, mainte circonstance, hier encore ignorée ou déjà tombée dans l'oubli.

L'Allemagne impériale moderne peut facilement retrouver ses origines dans le grand mouvement de 1849 « pour la Liberté et l'Unité allemande » : tous ceux qui ont contribué plus tard à sa fondation se sont trouvés, il y a un demi-siècle, d'un parti ou d'un autre, soit dans la politique, soit dans les armes. La Révolution terminée, l'alliance des trois royaumes conclue, de toutes parts les vaincus durent s'exiler. La plupart, la France leur étant fermée par ordre de Louis-Napoléon Bonaparte, gagnèrent la Suisse, comme naguère leurs coreligionnaires français, et de là se répandirent par le monde, particulièrement en Amérique.

L'insurrection de Dresde ayant été réprimée le 10, avec le secours des armes prussiennes, Richard Wagner parvint à Zurich le 20 mai 1849, après dix jours de fuite. Il se rendit bientôt à Paris, où il resta environ six semaines (2) et, au commencement de juillet, s'installait définitivement dans la ville de Zwingli et de Klopstock. Il devint, en octobre, citoyen zürichois. Sa femme, qu'il avait laissée à Dresde dans la situation la plus misérable, vint alors le rejoindre, grâce à l'appui généreux de Liszt, qui se montra, dans ces circonstances extraordinairement difficiles, comme toujours d'ailleurs, d'un dévouement au-dessus de tout éloge.

Pendant les premières années de son séjour à Zürich, Wagner s'occupa surtout de littérature. En même temps il faisait, devant un auditoire choisi, des conférences sur l'art dramatique, préparant son ouvrage *Oper und Drama* ; il dirigeait plusieurs concerts de la Société de musique et, tout un hiver, fut en relations suivies avec l'*Actientheater* de Zürich,

(1) D'après les souvenirs de Mme Emma Herwegh, décédée à Paris, le 24 mars dernier, à l'âge de 87 ans, et d'après plusieurs autographes vendus à Berlin les 19 et 20 mai 1904.

(2) C'est pendant ce mois de juin que Wagner écrivit sa brochure l'*Art et la Révolution*, qu'il destinait au *Constitutionnel*.

dont ses élèves, Hans von Bulow et Carl Ritter, étaient alors chefs d'orchestre.

La petite ville universitaire qu'était Zürich à cette époque avait beaucoup profité de l'écrasement de la Révolution allemande, qui lui avait amené de très remarquables professeurs. Wagner se fit des amis parmi eux, il fréquentait Gottfried Semper, qui avait été son compagnon de révolution et, après un séjour à Londres, devint professeur d'architecture au Polytechnikum en 1853; le physiologiste Moleschott, le juriste Osenbruggen, le botaniste Oken, le philologue Köchly, Louis Theodor Mommsen, et, en particulier, le germaniste Ettmüller, à Zürich depuis 1833, qui fut, pour le futur auteur du *Ring des Nibelungen* un professeur et un ami. C'était un Saxon étrange, grand et sec, à la barbe flottante, qu'on voyait toujours avec un pourpoint et une barrette à la vieille mode allemande. Le compositeur suivit avec attention, pendant quelque temps, ses conférences et prit avec lui des leçons particulières sur l'*Edda*, sur l'allitération et sur diverses matières s'y rattachant.

Le projet avorté de ce *Wieland le Forgeron*, pour lequel le compositeur avait entrepris son voyage de Paris, serait dû à l'initiative d'Ettmüller.

Wagner eut d'autres relations amicales en dehors du monde académique. Les hommes de 48 tels que Johannes Scherr, Seeger, Rollett, Jacob Venedey, l'écrivain militaire Wilhelm Rüstow, avaient, eux aussi, trouvé asile à Zürich. Le journaliste hambourgeois, François Wille, et sa femme Eliza, fille du riche armateur Slomann, s'y étaient installés, au bord du lac, dans la propriété de Mariafeld qui devint bientôt le rendez-vous des Zürichois amis de la littérature, des arts et de la liberté. Le poète suisse, Gottfried Keller, les musiciens Heim et Baumgartner fréquentaient aussi les cercles allemands. Mais, à côté de Wagner, la personnalité la plus éminente de cette société était celle du poète Georges Herwegh qui, expulsé de France après l'insuccès de sa « légion démocratique », vint à Zürich, par Genève, en 1858. Il fit bientôt la connaissance du compositeur, qui se lia avec lui de la façon la plus amicale (1),

Wagner, à cette époque, venait de terminer, après ceux de *Siegfried* et de la *Walküre*, le poème du *Rheingold*. Il lut le tout, d'abord à Mariafeld, puis à Zürich même, devant un public d'invités. Le succès fut douteux. Semper trouva l'ensemble effrayant (*fürchterlich*); Gottfried Keller déclara que c'était « du pur Ettmüller ». Herwegh n'assista qu'à la première séance et se plaignit, dans une conversation avec Wagner, de quelques invités qui lui étaient peu sympathiques. Peu après, il recevait un exemplaire du *Ring des Nibelungen*, que Wagner avait fait imprimer à ses frais, avec cette dédicace autographe :

« A mon ami Georges Herwegh
Comme continuation de Richard Wagner.
Zürich, février 53 ».

La lettre suivante accompagnait l'envoi de la brochure :

« Excellent ami,

« Je ne suis nullement fâché de votre absence de mes lectures, mais tout au plus de votre absence de ma maison — car je suis tellement affaibli que je ne puis presque pas sortir et, quand je fais une petite promenade, les damnés trois étages de l'hôtel de Herwegh m'effraient littéralement. A ce propos, je me suis demandé s'il n'y avait pas aussi loin de chez moi chez vous, que de chez vous chez moi.

« Entre parenthèses, les gens qui vous ont choqué n'étaient pas invités par moi, mais amenés par d'autres. — De plus, mon imagination avait bien meilleur jeu devant ce public plus grand et plus visible pour moi, que devant celui malheureusement trop visible de la famille Wille; je me suis trouvé, grâce à mon illusion, très bien disposé.

« Ci-joint votre exemplaire.

« Adieu !

« Votre R. WAGNER.

« 23 février 1853. » (1)

Le sujet, long et mystique, sa forme inaccoutumée, ne disaient rien au poète, et cependant il ne doutait pas que le génial musicien ne réussît à rendre naturel et coulant, par les flots harmonieux de la symphonie, ce « monceau d'allitérations ». La brochure produisit la même impression défavorable sur Mme Herwegh.

Emma Herwegh était venue, avec ses enfants, rejoindre son mari à Zürich, en passant par l'Italie; sur le coteau de Zürichberg, d'abord au Kirchbühl, puis sur le Sonnenbühl, les Herwegh se créèrent un intérieur charmant. Là, dans le petit salon tapissé de tentures, surnommé par Liszt « la tente royale »,

(1) Il ne faut pas oublier non plus les connaissances que fit Wagner parmi les réfugiés français tels que Challemel-Lacour qui, professeur au *Polytechnikum*, traduisit les *Quatre Poèmes d'Opéra* (1861).

(1) L'envoi du poème à Liszt, fait le 11 février, était accompagné d'une longue lettre où Wagner disait : « Tu le vois, mon poème est terminé : le voila donc composé et imprimé, et cela à mes frais et à peu d'exemplaires seulement, que je veux offrir à mes amis afin que, si je viens à mourir pendant que je continuerai ce travail, ils aient reçu mon legs d'avance... C'est avec une certaine satisfaction mêlée d'inquiétude que j'ai fait faire en cachette (afin de n'être pas arrêté par les représentations qu'on aurait pu me faire) cette impression dont tu trouveras la tendance précise indiquée dans la note qui la précède : j'en ai fait tirer un petit nombre d'exemplaires seulement.. » (*Corresp. entre Wagner et Liszt*, trad. Schmitt, Breitkopf et Haertel, édit., I, p. 221.)

Wagner, accompagné de sa première femme, Minna Planer, venait souvent. C'est là aussi que, pour la première fois, le poète compositeur fit connaissance avec la philosophie de Schopenhauer, qui devait exercer sur lui et sur son œuvre, une impression si profonde. Un jour, sur le bureau d'Herwegh, il trouva les *Parerga et Paralipomena*, qui venaient de paraître. Il ouvrit le livre et soudain se mit à rire aux éclats ; il était justement tombé sur le chapitre contre les femmes. « Il faut qu'il ait connu Minna, celui-là ! » s'écria-t-il ; il continua sa lecture, plus loin et encore plus loin et, comme il se hâtait, car il était tard, de rentrer chez lui, il commanda en passant, à la librairie Meyer et Zeller, tout ce qui avait déjà paru de l'œuvre de Schopenhauer. A partir de ce moment, ce philosophe fut son « dada », à tel point que, avec ses farouches interprétations, il mettait ses amis en fuite, surtout Herwegh qui, faisant en même temps de la politique en philosophie, préférait Feuerbach à Schopenhauer. Il usa encore des bons offices de son ami en une autre occurrence. Herwegh, philologue et polyglotte, parlait admirablement le français et l'anglais, et préférait la lecture d'un dictionnaire à celle du roman le plus intéressant ; Wagner, au contraire, ne savait que le français, et d'une façon pitoyable, avec un terrible accent saxon ; il étudia la philologie avec Herwegh et bientôt par ses essais de « culture des racines étymologiques », il devint la terreur de ses amis et tout d'abord de son excellente et vaillante femme, qui accusait Herwegh de rendre fou son mari, déjà passablement brouillon. Wagner, énervé, passait sa colère sur sa femme en querelles désagréables, terminées régulièrement par un tiers qui, avec le chien Peps, était le favori de ce ménage sans enfants : un perroquet qui sifflait avec une précision remarquable cinq mesures de la *Neuvième* de Beethoven, et à qui Mme Minna avait enseigné ce compliment qu'il criait à tue-tête : « Richard Wagner est un méchant homme ! »

*
* *

Les 18, 20 et 22 mai 1853 eurent lieu, à l'ancien théâtre de Zürich, les mémorables concerts wagnériens que le maître dirigea lui-même. L'orchestre avait été porté à 72 exécutants, au moyen de renforts venus de Weimar, de Wiesbaden, de Francfort et de différentes villes suisses et rhénanes ; les associations chorales de Zürich et des environs, formant un ensemble de 150 chanteurs et chanteuses, y prirent part. Le public accourut de toute la Suisse. Le programme était exclusivement wagnérien (1).

Le succès en fut grand : Mme Herwegh le constatait en ces termes : « L'action de Wagner sur l'orchestre et les chœurs était électrisante, et le résultat artistique fut tellement stupéfiant que moi, qui étais encore sous l'impression neuve du merveilleux ensemble orchestral du Conservatoire de Paris, dirigé par Habeneck, je fus étonnée de voir quelle haute manifestation d'art un chef d'orchestre pouvait tirer d'éléments plutôt faibles, et dont la majorité était composée de dilettanti. Celui qui a assisté à ces séances inoubliables pouvait croire qu'on avait réuni là des forces de premier ordre ; tel était l'enthousiasme des assistants que l'un des nôtres, qui n'aimait et ne comprenait guère la musique, allait pendant les entr'actes, accompagné d'un domestique portant des corbeilles de fleurs magnifiques, de loge en loge, et faisait jeter des bouquets sur la scène. Le triomphe de Wagner fut incontesté et mérité. »

Fatigué par la préparation de ces concerts, Wagner dut, sur les conseils des médecins, partir pour Saint-Moritz, dans le canton des Grisons ; il était accompagné de Herwegh, de « Saint-Georges », comme il l'appelle plaisamment dans ses lettres à Liszt. Les deux amis restèrent environ un mois à Saint-Moritz. A cette époque, les Wagner demeuraient au Zeltweg, au pied du Zürichberg, dans un faubourg de la ville construit de jolies villas. Mme Wagner tenait la maison en hôtesse aimable et souhaitait la bienvenue à tous les visiteurs, surtout à ses compatriotes saxons, les Ettmüller et les Semper. Au début de juillet, Liszt vint, accompagné de la princesse Wittgenstein, passer quelques jours à Zurich ; il y fréquenta beaucoup Wagner et Herwegh qu'il avait l'un et l'autre connus à Paris, et, sous la « tente royale », on joua, on chanta, on fit des lectures. Liszt louait surtout le texte de *la Walküre*, mais critiquait la scène de la dispute entre Wotan et Brünnhilde, scène dont le manque de proportions, en expression et en durée, révoltait son cœur chevaleresque. Il soutenait qu'il était impossible, même à un dieu, de se disputer aussi longtemps avec une femme, et que le public ne l'approuverait pas. Mais Wagner était inébranlable et refusait de faire aucune concession. « Oui, oui, remarquait Herwegh, Wagner a puisé cela dans son cœur, n'est-ce pas, Mme Minna ? » Emma Herwegh chuchotait à l'oreille de Liszt : « Laissez-le donc, le public n'est pas, pour Wagner, un facteur appréciable. Quand la musique sera faite, les lon-

(1) « C'était une entreprise insensée de créer un orchestre de 70 exécutants, dont il ne se trouvait sur place que 14 musiciens pouvant servir. J'ai mis au pillage toute la Suisse et tous les États limitrophes jusqu'à Nassau. Il a fallu pousser la garantie de la recette jusqu'à 7.000 francs pour couvrir les frais, et tout cela pour que je puisse entendre une fois jouer par un orchestre le prélude de *Lohengrin* ! » Wagner à Liszt, 9 mai 1853.

gueurs disparaîtront d'elles-mêmes. » L'avenir lui a donné raison.

*
* *

En mai, le *Rheingold* terminé, Wagner convoqua ses amis afin d'avoir leur opinion sur son œuvre nouvelle. Herwegh reçut alors ce billet :

« Lundi matin.

« Cher ami,

« S'il est encore possible que tu deviennes l'ami quotidien de la maison de M. Hubert, viens donc passer (avec ta femme), la soirée de jeudi chez nous : ce sera — à moins que les Wille ne puissent venir, la soirée que j'avais projetée depuis longtemps.

« Je te prie de parcourir rapidement la pièce ci-jointe de Karl Ritter (1). Tu lui ferais plaisir, en ce faisant, car j'ai à me reprocher d'avoir, contre son désir, gardé la pièce pendant un an avant de te la donner. Je compte te voir demain afin que tu me rendes cette pièce que je voudrais communiquer à Semper.

« Adieu, voyeur de fantômes. R. W. ».

Le fantôme redouté par Herwegh était Jacob Venedey (2), le Kobes de Heine, qui se trouvait alors à Zurich. Et le compositeur n'étant rien moins que certain qu'Herwegh viendrait le lendemain, il lui dépêcha cette seconde invitation en forme de calembour :

« Madame Herwegh,
Molto bello,
Sehr schœn,
Très bien.
....Jeudi donc.
« *Wille und Vorstellung*. » (3)

L'audition eut lieu, et Herwegh fut d'avis qu'en fait, les allitérations étaient rendues plus acceptables grâce à la musique sublime qui les accompagnait. Sa femme écrit à ce sujet :

« Wagner, au piano, exécutant le drame sublime qu'il venait de composer, le jouant, le chantant, le commentant, produisait une impression des plus étranges. Alors, ce petit homme au nez crochu, au menton de vieille femme, avec son accent comique, disparaissait, et nous ne voyions plus que le génie qui brillait dans ses yeux, son enthousiasme et les personnages surhumains dans une mer d'harmonie ».

Wagner, dès cette époque, projetait son théâtre modèle, qu'il eût élevé pour faire représenter ses œuvres, soit à Zurich, soit peut-être dans le voisinage plus immédiat de la frontière allemande, près de Bâle. Et, fait généralement ignoré de ses biographes, il chercha à obtenir, au début de l'année 1854, la direction de l'*Actientheater* de Zurich. Mais un autre directeur fut élu, dont on n'eut guère à se louer. Néanmoins Wagner n'en garda pas rancune à ces messieurs, et se déclara même disposé à s'occuper de la mise en scène de *Tannhäuser*. Avec son énergie accoutumée, il mena l'entreprise à bonne fin, et le succès couronna ses efforts. Tous les amis, une fois encore, furent convoqués.

Herwegh reçut ce billet :

« 1855.

« Je vous invite, toi et ta femme, à assister demain à *Tannhäuser*, dans la grande loge du milieu dont quelques places ont été mises à ma disposition. Au cas où tu aurais déjà pris des billets, essaie de t'en débarrasser.

« Je te reverrai demain après-midi chez toi.

« Ton R. W. ».

Le 17 février, devant une salle comble, *Tannhäuser* fut pour la première fois représenté à Zürich. Le succès fut caractéristique : l'œuvre fut jouée quatre fois, chose qui ne s'était pas encore vue dans cette ville, peu importante alors. Ce résultat encouragea Wagner au travail, et la composition de la *Walküre* fit des progrès gigantesques. Malheureusement, l'année suivante (1856) lui fut peu favorable ; il fut malade pendant l'été.

Le 22 octobre, à l'hôtel Baur, au Lac, on fêta le quarante-sixième anniversaire de sa naissance. Une nombreuse assistance fut invitée : on y donna la première audition de la *Walküre*. Wagner, Liszt (1) et la femme du chef d'orchestre Heim, qui était douée d'une voix admirable, interprétèrent l'œuvre. Le succès fut grand et sincère. Après le concert, Wagner porta un toast à Liszt, qu'il termina par ces mots : « Tout le monde connaît le musicien, mais seul je connais ce que vaut l'ami », belles paroles qui étonnèrent d'autant plus les assistants que la reconnaissance était la moindre vertu de Wagner.

En novembre, il reconduisit Liszt jusqu'à Saint-Gall, où tous deux donnèrent le 23 un concert dans le programme duquel figuraient des fragments de Gluck, des œuvres symphoniques de Liszt, et l'*Héroïque* de Beethoven.

Les Herwegh assistaient à ce concert. Liszt regagna ensuite Weimar. Wagner, rentré à Zürich, se mit à la composition de *Siegfried*, dont le second

(1) Karl Ritter (1830-1891) était un élève de Schumann ; musicien des mieux doués, il était aussi écrivain : il a laissé comme tel une *Théorie de la Tragédie allemande* et des drames.

(2) Jacob Venedey, publiciste, né à Cologne en 1805, membre du Parlement de 1848-1849 ; mort à Oberweiler en 1871.

(3) Allusion à l'ouvrage de Schopenhauer, *die Welt als Wille und Vorstellung*.

(1) Il vint passer quelque temps à Zürich avec la princesse Wittgenstein et sa fille Marie.

acte fut achevé dès l'été suivant. Soudain, il déclara qu'il ne pouvait plus travailler dans la maison qu'il avait habitée jusqu'alors, parce qu'un serrurier, qui s'était installé dans le voisinage, l'énervait du bruit de ses limes et de ses marteaux. Ennuyé, Wagner prit le maître serrurier à part : « Mais, brave homme, lui dit-il, cessez donc vos bruits. Je ne peux pas travailler dans ces conditions-là. » Le travailleur haussant les épaules riposta : « Monsieur le maître de chapelle, vous battez bien la mesure et je ne vous en empêche pas. » Et, comme ce brave Suisse ne voulait rien entendre, Wagner dut se mettre en quête d'un autre domicile.

Un de ses amis lui donna un bon conseil : dans le faubourg d'Enge, près du lac, un wagnérien allemand-américain, le grand industriel Otto Wesendonck, possédait une vaste propriété (1). Il habitait avec sa femme et ses enfants une villa magnifique, près de laquelle se trouvait un beau logis d'intendant inhabité. Le propriétaire le fit rapidement aménager et le mit à la disposition du maître, qui accepta l'offre sans se faire prier. Quelques jours après, M^me Minna, son mari, Peps et le perroquet s'installèrent et, pour Wagner, commença une vie heureuse et sans souci, sous la protection de ce magnanime Mécène qui, du reste, en d'autres circonstances, aida Wagner d'une façon princière. Les lignes suivantes sont un témoignage de son « opulence » d'alors :

« Cher Herwegh,

« Je vois qu'il me faut t'envoyer une invitation en règle pour t'attirer dans ma retraite. Je te prie par la présente de venir avec ton excellente femme passer la soirée de dimanche chez nous. Ne viens pas tard, je veux dire vers les six heures, afin que vous puissiez vous rendre compte de notre « opulence »

« Bonjour cordial, de ton

« RICH. WAGNER.

« Enge, 5 juillet 1857. »

Dans ce brillant intérieur, le maître fit preuve d'une activité étonnante. C'est là que naquit cette œuvre prodigieuse dont il croyait que, n'exigeant pour son interprétation que peu de chanteurs et pas de choristes, elle conquerrait du coup les scènes allemandes : *Tristan* et *Isolde*.

Dès l'automne de 1857, la composition commençait, et avant la fin de l'hiver, le premier acte était déjà composé et instrumenté. Wagner brûlait de faire entendre sa nouvelle œuvre à ses amis et, une fois encore, des invitations furent lancées, les convoquant pour une soirée à la villa Wesendonck. Les Herwegh, Semper, Gottfried Keller et les Wille y répondirent avec empressement. Après la lecture du texte, Wagner exécuta au piano le prélude de *Tristan*. Il est probable que la lecture trop longue qui avait précédé l'exécution de ce morceau en diminua l'effet, car il n'obtint pas le succès que le compositeur en attendait. Seule, une fervente du maître en fut enthousiasmée et mit à Herwegh le couteau sous la gorge en lui demandant ce qu'il en pensait. « Madame, répondit le poète conciliant, une seule audition ne permet pas de juger une telle œuvre. » Là-dessus, la dame qui attendait une réponse en harmonie avec son enthousiasme, s'en tira avec ces mots pathétiques, mais insignifiants : « Certes, c'est une de ces œuvres profondes... » Sans aucun doute, le drame, à la fois long et lyrique, avait produit une impression étrange sur les auditeurs et leur avait déplu en même temps. En rentrant chez soi, sans le moindre égard pour Wagner et son hospitalité, chacun exprimait sa désillusion. M^me Herwegh disait qu'il lui semblait s'être promenée durant des heures sur un chemin plein d'ornières et le poète, profondément abattu, remarquait : « Cela me fait aussi cette impression. » Keller était également déprimé et grommelait son assentiment tout le long du chemin.

J.-G. PROD'HOMME.

(*A suivre*).

(1) Les lettres de Wagner à Otto Wesendonck ont été publiées en 1900; celles qu'il adressa à sa femme (décédée en 1902, à Berlin), l'ont été tout récemment. C'est un des documents les plus curieux pour la psychologie de R. Wagner.

Notes romantiques

LA SOCIÉTÉ ROYALE DES BONNES-LETTRES (1821-1830)

J'avais souvent rencontré, en feuilletant les journaux littéraires de la Restauration, le nom de la *Société royale des Bonnes-Lettres*. M. Ed. Biré, dans son *Victor Hugo avant 1830*, consacre à cette Société quelques pages intéressantes, mais seulement par rapport à Victor Hugo ; et la curiosité du chercheur ne saurait en être satisfaite. Au jour le jour, et fiche par fiche, j'ai recueilli, sur cette sorte de cercle très différent de tous les *cénacles*, des renseignements assez complets, et qui peuvent, ce me semble, être utiles à tous les historiens du romantisme.

I

Les documents sont à la portée de tous ; il suffit de les avoir une fois trouvés et classés. C'est de l'imprimé, et du plus commun. — Il y a, d'abord, les *Annuaires de la Société des Bonnes-Lettres*, pour les années 1825 et 1826. Puis, les 32 volumes des *Annales de la littérature et des arts* (1821-1828), périodi-

que qui prend, à partir du tome II, le sous-titre de : *Journal de la Société des Bonnes-Lettres*. *Le Conservateur littéraire*, fondé et rédigé par les frères Hugo, donne également, dans son troisième volume (1821), des indications très précises. Enfin, on peut y ajouter différents *mémoires*, entre autres ceux du Dr Véron, qui fut un des membres actifs de cette Société.

La fondation de la *Société des Bonnes Lettres* se rattache au mouvement de réaction royaliste qui suivit la mort du duc de Berry. Il parut sans doute à quelques hommes qui tenaient tout ensemble aux lettres et à la politique, qu'un des moyens les plus efficaces pour combattre les idées libérales et révolutionnaires était de répandre par la parole les « bonnes doctrines ». Tel est bien l'esprit avoué du premier *Prospectus*, publié en janvier 1821, et qui doit avoir pour auteur Fontanes lui-même : « S'il est vrai, lit-on dans ce prospectus, que la littérature soit *l'expression de la Société*, on peut se faire une idée de ce qu'a pu être la littérature française pendant trente années de révolution. Pouvait-elle être autre chose que *l'expression* de la révolte, de la discorde, de l'impiété, de toutes les passions furieuses qui troublaient la France? Que de talents ont péri dans ce vaste naufrage ! L'esprit humain se serait tout à fait égaré, et l'on ne peut savoir où nous aurait conduits l'orgueilleuse barbarie du siècle, si les âges précédents ne nous eussent laissé leurs imposantes leçons et leurs impérissables modèles. Ce sont ces modèles et ces leçons qui serviront de flambeau et de guide à la *Société des Bonnes-Lettres*, pour faire revivre le goût des bonnes doctrines et des bonnes lettres. »

Cette profession de foi est déjà catégorique. Mais on n'en saisirait pas le véritable sens, ni surtout les causes, si l'on oubliait quelle était alors la position respective des différentes écoles littéraires. En effet, les défenseurs de la littérature *classique* étaient surtout les libéraux, — tandis que les royalistes étaient *romantiques*. Continuateurs, non pas du XVIIe siècle, mais du XVIIIe, les Etienne, les Jouy, les Jay, les Viennet prétendaient s'opposer, par leurs œuvres et par leur critique, à l'invasion des novateurs; et ceux-ci, à la suite de Chateaubriand, cherchant des formes nouvelles pour leurs « pensers nouveaux », semblaient, en attaquant les pseudo-classiques, répudier jusqu'aux maîtres qui avaient illustré le grand siècle.

N'y avait-il pas là, aux yeux de certains royalistes, une sorte de contradiction? Sans doute; et le passage suivant du *Prospectus* est assez significatif : « Il est nécessaire d'apprendre à ceux qui ne l'ont jamais su et à ceux qui l'ont oublié, les rapports qu'il y a entre les institutions présentes et les institutions anciennes. Il faut leur apprendre que la *patrie*, ou, d'après le sens littéral du mot, le *pays des aïeux*, n'existe pas seulement dans le sol, mais dans les souvenirs ; que la gloire d'un peuple ne se trouve que dans ses annales, et que l'expérience, si nécessaire aujourd'hui, est dans la mémoire des temps passés. »

Ainsi, dans la pensée des premiers fondateurs, le but de la *Société des Bonnes-Lettres* est de renouer, au profit de la cause royaliste, la tradition qui menace d'être abandonnée. Il s'agit de faire cesser, si l'on peut, l'engouement dont les jeunes gens « bien pensants » semblent saisis pour un genre de littérature qui n'a point ses racines dans le sol national, et d'arracher au *Constitutionnel* et à la *Minerve* le privilège de défendre les écrivains classiques.

En voici une autre preuve, tirée du discours prononcé à la séance de clôture du 31 mai 1822, par l'académicien Roger, alors vice-président de la *Société des Bonnes-Lettres* : « C'est, dit-il, une véritable lice ouverte aux Croisés du royalisme que cette enceinte consacrée aux Bonnes-Lettres, c'est-à-dire aux saines doctrines littéraires et politiques, car elles sont inséparables. C'est ici que viennent s'exercer, sous le brillant étendard du *Conservateur* les défenseurs de toutes les légitimités, de toutes les vraies gloires, du sceptre de Boileau comme de la couronne de Louis-le-Grand. (1) »

II

Le but essentiel de la Société est ainsi défini. Nous verrons comment les résultats répondirent à ces vœux. Mais, tout d'abord, quelle était l'organisation *matérielle* de ce cercle? — La Société, installée en 1821, rue de Grammont, se transporta bientôt dans un local plus vaste rue de Choiseul.

Les sociétaires se répartissaient en trois catégories : *Sociétaires fondateurs*, *Sociétaires abonnés*, *Associés honoraires*, — question de cotisation. — Un *bureau*, dont les Présidents furent successivement Fontanes (1821), Chateaubriand (1822), et le duc de Doudeauville (1826), arrêtait pour chaque mois le programme des *cours* et des *lectures* ; il y avait séance trois fois par semaine, de janvier à fin mai. — A partir de 1823, on mit au concours des prix de poésie et d'éloquence.

Je consulte la liste des Sociétaires dans l'Annuaire de 1826, et j'y trouve d'abord, bien entendu, toute l'aristocratie parisienne ; il n'est pas un *grand nom* du Tout-Paris de la Restauration qui ne figure sur cette liste. Mais j'y vois aussi nombre de gens de lettres ; les uns, académiciens ou aspirants à l'Académie, avaient besoin d'entretenir leur renommée

(1) Roger. *Œuvres*, 1835, II, 308.

parfois un peu artificielle ; et ce *Salon*, d'un genre particulier, était un excellent terrain ; — les autres, encore obscurs, ou commençant à peine à se créer un nom, venaient rue de Choiseul à titres d'associés honoraires, et sollicitaient l'honneur de faire des lectures devant cet auditoire choisi. Voici des noms, — et l'on sera peut-être surpris d'en lire quelques-uns parmi les royalistes *ultras* de la Société de Bonnes-Lettres... Je cite par ordre alphabétique : Berchoux, — Biot (Académie des sciences), — Brifaut (Académie française), — Capefigue, — Chauvet (à qui Manzoni a écrit cette admirable lettre sur les *deux unités*), — Chenedollé, — Désaugiers, — Emile Deschamps, — Dureau de Lamalle (Académie des Inscriptions), — Duviquet (*Journal des Débats*), — Genoude, — Edmond Géraud, — Saint-Marc Girardin (alors presque écolier), — Victor Hugo « homme de lettres, rue de Vaugirard, 91 », — Abel Hugo « homme de lettres, rue du Vieux-Colombier, 17 », — Eugène Hugo, « homme de lettres, même adresse », — Lamartine, — Laurentie, — Merle (le second mari de Mme Dorval, rédacteur à la *Gazette de France*), — Ch. Nodier, — Patin (le futur professeur à la Sorbonne), — Raoul Rochette (Académie des Inscriptions), — Royou, — Salgues, — Soulié, — Soumet, — Vanderburg (Académie des Inscriptions), — Dr Véron, — A. de Vigny, — Villemain, etc. Et je garde pour la fin celui-ci : Arvers, « élève de l'institution de M. le chevalier Massin ». Qui sait ? peut-être est-ce une grande dame habituée des soirées de la rue de Choiseul, qui inspira au jeune Arvers son fameux sonnet ?

Car les dames étaient fort assidues. « L'auditoire, dit le Dr Véron, était composé de plusieurs femmes élégantes et de gens du monde, Mme Roger, Mme Auger, Mme Michaud, toutes trois femmes d'académiciens, y brillaient de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Le baron Trouvé (1) avait deux filles charmantes, bonnes musiciennes, et qui ne sont plus de ce monde. La *Société des Bonnes Lettres* était un lieu de réunion où des habitudes de politesse, de bonnes manières, et une certaine communauté d'opinions et de sentiments politiques attiraient souvent une foule de célébrités et de grands personnages. » (2)

Et c'est aux dames que Roger fait un *éloquent* appel, dans la péroraison du discours déjà cité, lorsqu'il s'écrie : « Le royalisme est inné chez les Françaises ; il semble être, comme l'amour, la grande affaire de leur vie. Qu'elles embellissent nos réunions à venir, comme elles ont embelli celles qui finissent ; que leur présence maintienne parmi nous cette urbanité, ce bon goût dont elles sont les modèles, et que l'on cherche en vain dans les assemblées où elles ne sont pas ; que leur douce voix nous encourage ; que nos discours soient inspirés par elles et participent de la chaleur de leur âme, comme de la grâce de leur esprit ; soutenons enfin, Messieurs, de tout notre pouvoir, par nos actions et par notre langage, cette devise de nos pères, cette devise vraiment française : *Dieu, le Roi et les Dames* (1). »

(1) Le baron Trouvé, ancien préfet de l'Aude sous l'Empire, s'était rallié aux Bourbons. Journaliste, poète, économiste, il avait en 1820 acheté une imprimerie assez considérable ; sa *rubrique* d'imprimeur est bien connue de tous ceux qui ont étudié la littérature de la Restauration. Il était, à la date qui nous occupe, *directeur* de la *Société des Bonnes Lettres*.

(2) Dr Véron : *Mémoires*, III, 2-2.

III

Regardons maintenant les programmes. — Toute séance comprenait d'abord un *cours*, fait par un des professeurs attitrés, puis une *lecture*, soit en prose, soit en vers : c'était presque toujours l'auteur qui était son propre lecteur.

En mars 1821, avaient lieu, alternativement, les cours de Raoul-Rochette, sur l'*histoire moderne*, — de Lacretelle jeune, également sur l'*histoire*, — de Duviquet, *critique littéraire*, — de Abel Hugo, *littérature espagnole ;* — et des lectures, par Victor Hugo (*Vision*), — Auger (*Vie de Molière*), — Royou (1er acte de *Jules César*), — Brifaut (*Contes en vers*), etc...

Bientôt viennent s'y ajouter un cours de *droit public*, par Bois-Bertrand, — un cours d'*astronomie*, par Nicollet, — un cours de *physiologie*, par le Dr Véron. Celui-ci nous dit, dans ses *Mémoires* : « J'adressai par M. le baron Trouvé, à la commission littéraire et scientifique de la *Société des Bonnes Lettres*, un projet de cours de physiologie, limité à des études sur les fonctions des sens. Je fus admis comme professeur, et je continuai ce cours pendant deux années (2). » Au Dr Véron succéda, avec un cours d'hygiène, le Dr Pariset, médecin de la Salpêtrière, renommé pour sa facilité brillante, et dont on estime encore les *Eloges* (3). Pariset avait déjà fait des cours publics à l'Athénée ; à la *Société des Bonnes Lettres*, il obtint, nous le savons par les journaux, le plus vif succès, et ne cessa son enseignement qu'à la dissolution de 1830.

Qui trouvons-nous encore, parmi les professeurs et les lecteurs ? Voici Guiraud, qui, en 1824, lit sa tragédie de *Pélage ;* — voici Patin, qui commence, en janvier 1825, un cours sur les tragiques grecs, cours continué jusqu'en 1829 ; — Soumet, en 1825, lit sa *Jeanne d'Arc ;* — Abel Rémusat, la même année, parle

(1) Roger. *Œuvres*, 1835, II, 319.

(2) Dr Véron. *Mémoires*, I, p. 202.

(3) *Histoire des membres de l'Académie royale de médecine*, 1850, 2 vol. — Cf. Sainte-Beuve. *Lundis*, I.

de littérature orientale ; — Lamartine, en 1827, fait lire le 1er acte de sa tragédie de *Saül*. — Le 27 décembre 1825 ont lieu de sensationnels débuts. La séance s'était ouverte par un cours de *physique*, de Gaultier de Claubry (1). « Un jeune homme lui a succédé à la tribune, disent les *Annales de la littérature*, en réclamant l'indulgence et en s'excusant de paraître comme professeur lorsqu'il n'est encore qu'écolier. M. Girardin (devenu Saint-Marc Girardin) venait faire un cours de littérature ; et voilà qu'improvisateur animé, il remonte jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles, évoque les grands noms, les grands génies, les crimes et les précieux travaux, les vertus et les ridicules de cette époque, et résume tous ces temps passés et tant de souvenirs dans un langage vif, spirituel, et en une heure de temps. M. Girardin, de l'école de M. Villemain, attirera sans doute la foule par l'intérêt et le spectacle de son improvisation (2). » Nous retrouvons en effet le nom de Girardin dans les programmes des mois suivants ; désigné, en décembre 1825, sous le titre d'*Agrégé de l'Université*, il est dénommé, dans l'Annuaire de 1826, professeur au Collège royal Henri IV, — et il continue ses leçons en 1827 et 1828, toujours avec le plus grand succès.

Villemain lui-même avait promis de prendre la parole dans les séances de la *Société des Bonnes Lettres*, dont nous avons vu qu'il était membre. Le *Prospectus* de 1824 dit ceci : « M. Villemain, *Questions littéraires*, si sa santé et son cours à la Faculté des Lettres le lui permettent. » Il faut croire que sa santé, son cours, et beaucoup d'autres raisons s'opposèrent à ce que Villemain réalisât sa promesse.

Voilà pour l'enseignement et pour les lectures. On le voit ; il s'agit de véritables conférences mondaines, telles que nous les comprenons aujourd'hui. La plus grande variété règne dans le programme ; on traite des matières les plus sérieuses, mais spirituellement ; on lit des fragments d'œuvres complètes, et de petits morceaux, et parmi ceux-ci abondent les *Odes sur la santé du roi* et sur la *prise de Cadix* ; sauf les vers du jeune Victor Hugo, toute la poésie applaudie à la *Société des Bonnes Lettres* est d'une médiocrité distinguée.

D'autre part, quels sujets choisit-on pour les concours d'éloquence et de poésie ? — Dans la séance du 29 mai 1823, le bureau propose les sujets suivants : Poésie : *L'armée française en Espagne*, — Eloquence : *Discours sur les avantages de la légitimité*. Les prix sont de 1.500 francs chacun. Le lauréat pour la poésie fut Denain, et pour l'éloquence Audibert. On lira, dans les *Annales*, les vers du premier et la prose du second : rien n'est plus insipide. C'est qu'il est plus facile de décider, dans le programme et dans les discours d'ouverture, qu'on renouera la glorieuse tradition classique, que de susciter des héritiers légitimes aux Racine et aux La Fontaine !

En 1825, on met au concours, en poésie : l'*Avènement de Charles X*, en prose : *De l'influence de la religion chrétienne sur les Institutions sociales*. Audibert est encore lauréat du prix d'éloquence. Je vous laisse à penser si, pour écrire son discours, il s'est inspiré de Chateaubriand ! Quant au lauréat du prix de poésie, Bignan, il est connu par le nombre de ses couronnes à l'Académie française, et par une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Il eut un autre prix à la *Société des Bonnes Lettres* en 1828, avec l'*Entrée d'Henri IV à Paris*. Dans l'intervalle, Roux de Laborie avait été couronné pour l'*Eloge du duc d'Enghien*.

Il régnait donc une certaine émulation dans ces concours de la *Société des Bonnes Lettres*. On avait soin de rester fidèle à l'esprit des fondateurs ; et rien de plus *légitimistes*, on le voit, que les sujets proposés. Mais pourquoi faut-il que la Société n'ait pas eu du moins à couronner des vers du jeune Victor Hugo ? Celui-ci dédaigna-t-il de prendre part à ces concours ? ou bien y envoya-t-il des vers qui ne furent pas distingués ? Cette dernière hypothèse n'est pas invraisemblable. Le jury qui admirait la poésie de Denain et de Bignan, les auditeurs mêmes qui applaudissaient Brifaut, de Saint-Valry, Campenon, etc..., pouvaient-ils sentir toute l'originalité de V. Hugo ? Les *Annales*, dans leurs comptes-rendus, adoptent à l'égard de celui-ci un ton paternel et protecteur, dont il faut bien donner un échantillon : « Le nom encore peu connu de MM. Hugo, qui devaient remplir à eux seuls cette séance (28 fév. 1821), avait attiré peu de monde... MM. Hugo ont été accueillis avec l'indulgence qui devait s'attacher à leur âge et à leurs sentiments. M. Abel a commencé ses lectures sur la littérature espagnole.., M. Victor Hugo est venu réchauffer la prose de son frère par une Ode sur Quiberon qui a été fort applaudie et qui méritait de l'être, parce que, malgré quelques obscurités, on y trouve un sentiment profond et une poésie animée (1). » L'éloge nous semble terne ; mais n'oublions pas qu'il nous est bien difficile, à nous, spectateurs d'*Hernani* et des *Burgraves*, lecteurs des *Feuilles d'automne* et de la *Légende des Siècles*, d'être

(1) Henri G. de Claubry, chimiste distingué, mort en 1878, fut professeur à l'Ecole de pharmacie ; il était frère du célèbre chirurgien Charles G. de Claubry, mort en 1855.

(2) *Annales de la Littérature et des Arts*, tome XXII (1825), p. 35.

(1) *Annales de la littérature et des arts*. Tome II (1821), p. 367.

équitables à notre tour pour un jugement porté sur le V. Hugo de 1821.

IV

Le nom de Victor Hugo nous ramène au romantisme.

Nous avons dit que la *Société de Bonnes Lettres* se proposait de discréditer les doctrines nouvelles, et de ramener à la littérature *classique* et *traditionnelle* la jeunesse « bien pensante ». Dès 1821, Duviquet, le feuilletoniste du *Journal des Débats*, rompt les premières lances, et dans une leçon il traite de la *distinction entre les classiques et les romantiques.* Nous regrettons de ne point posséder sa conférence tout entière; nous ne pouvons en donner une idée que d'après le compte rendu assez succinct des *Annales.* « M. Duviquet, écrit le rédacteur, nous parait avoir parfaitement saisi l'état de la question, et développé les principes du beau et du sublime.

En montrant que les classiques avaient trouvé dans l'imitation de la nature tous les secrets de l'éloquence et de la poésie, M. Duviquet *a été amené à nier l'existence du genre romantique* et a lui contester les prétentions qu'il étale... » Au moins, c'est là ce qui s'appelle parler et juger! Ainsi, depuis bien des années déjà, non seulement en France, mais en Allemagne et en Angleterre, de nombreux écrivains, d'innombrables critiques, cherchent péniblement une définition du genre *romantique*, par opposition au genre *classique*. Les uns s'attachent au fond, les autres à la forme; tel y voit surtout l'expression des sentiments nouveaux; tel, au contraire, la résurrection du passé... A quoi bon! que de peines inutiles! Duviquet nous le dit: le genre romantique n'existe pas. Ce que l'on appelle de ce nom, c'est un simple mirage, et vous êtes dupes d'une illusion; et il le prouvera victorieusement, si nous en croyons le rédacteur des *Annales.* « M. Duviquet, dans la suite de ses leçons, *descendra des principes qu'il a établis à des applications particulières*, les chefs-d'œuvre de la nouvelle école à la main. Il *prouvera* qu'il ne s'y rencontre aucune qualité estimable qu'on ne retrouve dans les classiques, aucune expression de sentiment ou de pensée, aucune forme de langage et d'éloquence qui n'ait ses modèles dans leurs ouvrages (1). » Il est bien fâcheux que les *applications particulières* en question ne nous aient pas été conservées. Nous aurions aimé à suivre l'excellent Duviquet dans ses démonstrations; mais il faut croire qu'il épuisa bien vite les exemples, car, dès la fin de cette même année, il parle sur La Harpe, et en 1822, il consacre son cours à Mme Staël. Qu'en dit-il? nous n'en savons rien.

Lacretelle jeune se chargea d'attaquer le *romantisme mélancolique*. Dans un discours d'ouverture, prononcé le 1 décembre 1823, Lacretelle, après s'être élevé contre ceux qui veulent supprimer les trois unités, admet qu'on s'inspire des traditions nationales, mais proteste contre l'imitation étrangère: « J'ai peur, en vérité, dit-il, qu'on ne reconnaisse plus les Français sous ces habillements lugubres empruntés à nos voisins. On ne se contente pas d'en revêtir l'époque actuelle où les esprits, j'en conviens, sont assez sérieux; on veut en couvrir la légèreté si connue de nos pères... » J'attire l'attention sur cette partie du raisonnement; il y a là, au fond, une distinction très critique, entre le romantisme *spontané* et le romantisme *artificiel*, c'est-à-dire entre l'expression naturelle de sentiments nouveaux (comme dans *René* ou les *Méditations*), et l'attribution de ces sentiments à des époques qui les ont ignorés (comme dans les futurs drames de Victor Hugo)... « Rien, continue Lacretelle, ne fut moins romantique au monde que les siècles où l'on veut transporter le berceau du romantisme. De bonne foi, nos joyeux troubadours, nos malins trouvères méditaient-ils beaucoup sur les hauteurs de l'infini, sur les abimes du cœur, et sur les profondeurs incommensurables des pensées qui ne se comprennent point?... » Ces réflexions sont fines et spirituelles: et Lacretelle a-t-il tout à fait tort de protester contre « cette frénésie romantique, cette prétendue originalité qui ne sait point se passer de modèles, mais qui va choisir les plus mauvais; cette barbarie de commande qui cherche à dessein tous les procédés de l'ignorance pour arriver au génie... »?

Qu'on y songe bien, en effet. A la date de 1823, les *Méditations* de Lamartine passent pour un ouvrage presque *classique*; les premières odes de Victor Hugo, couronnées aux jeux floraux ou lues à la *Société des Bonnes Lettres*, n'ont rien de bien romantique; Vigny n'a encore publié que des pièces d'une correction un peu froide... Le *romantisme* s'agite surtout dans le mélodrame, et dans les productions aujourd'hui oubliées de toutes sortes de traducteurs et d'adaptateurs qui démarquent Schiller, Byron ou Walter Scott, et qui travaillent bien réellement dans la *frénésie*.

Mais de ces observations qui ne sont pas, répétons-le, sans valeur critique, quelles conclusions Lacretelle va-t il faire sortir? Ecoutez-le: « Ecrivains royalistes, cœurs pleins de loyauté, pleins de flamme, espoir d'une littérature illustrée par des noms si fameux, gardez-vous de prendre un étendard différent du nôtre, quand nous combattons d'une même ardeur les doctrines impies, les fureurs révolutionnaires. Tout blasphème contre Racine ou Fénelon vous irrite, sans doute, autant qu'une diatribe contre Henri IV ou Louis XIV, car tout se lie dans les sentiments royalistes; ainsi que les élo-

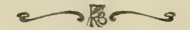
(1) *Annales de la littérature et des arts.* Tome II (1821), p. 313.

quents auteurs du *Génie du Christianisme*, de la *Législation primitive* et de l'*Essai sur l'Indifférence*, marchons au combat, précédés par les images de nos pères (1) ! »

Aussi, à la *Société des Bonnes Lettres*, surveille-t-on de très près les doctrines littéraires Patin a osé, dans une de ses leçons sur les tragiques grecs, invoquer l'autorité de Schlegel, et critiquer la Harpe « avec une sévérité tranchante ! » Les *Annales*, organe officiel de la Société, rappellent à l'ordre le jeune professeur, et lui citent avec complaisance des passages écrits par La Harpe en 1782 ; voilà de quoi réfuter Schlegel !

Mais il faut nous borner à faire saisir l'esprit général de ces théories, et conclure. L intérêt de cette courte étude sur la *Société des Bonnes Lettres* est, ce nous semble, double : — d'un côté, on voit se grouper, pour instruire et pour amuser le monde élégant de la Restauration, de jeunes professeurs, des savants renommés, des poètes, les uns encore enfants, les autres déjà vieillissants ; certains noms se trouvent réunis sur ces programmes, qui devaient, au lendemain de 1830, figurer sous des étiquettes bien différentes ! C'est dire (car il ne faut pas suspecter la bonne foi de ceux qui suivirent des routes si opposées après avoir affiché les mêmes doctrines), c'est dire que, vers 1821 ou 1826, le parti *royaliste* manquait un peu d'homogénéité, et que les contradictions mêmes de la politique, d'un ministère à un autre, permettaient à des demi-libéraux d'être très franchement des demi-royalistes. — D'un autre côté, et pour envisager la question littéraire, on voit ici l'essai de constitution d'une sorte de renaissance politico-classique, et, comme je l'ai dit, une tentative pour arracher aux libéraux voltairiens le *patronat du classicisme*. Cette tentative devait échouer, on le sait, et pour des raisons que nous n'avons pas à rechercher ici. Au moins faut-il en prendre acte, et lui donner, dans l'histoire du romantisme, la petite place à laquelle il semble bien qu'elle ait droit.

Ch.-M. des Granges.



EN MACÉDOINE (2)

Le Saint-Synode de Constantinople et les comités grecs de Turquie, inspirés, dit-on, par le gouvernement d'Athènes, mènent une guerre acharnée, implacable contre les Bulgares et l'Exarque, aussi maladroite d'ailleurs que désastreuse pour les véritables intérêts de l'Hellénisme.

Ils ont le tort immense, que rien ne peut suffisamment excuser, de se mettre du côté des Turcs, de les appeler à leur secours ; ils se sont attirés ainsi la haine terrible des insurgés bulgares, pauvres gens poussés à la révolte et à la guerre civile contre les Turcs par la misère et les exactions, brigands quelquefois, mais braves et résolus, réprouvés qui luttent comme ils peuvent contre des forces organisées, des soldats réguliers, un gouvernement et tous les formidables moyens de répression que possède un grand empire.

Si l'on admire avec raison les héros grecs de jadis, les rois des montagnes des guerres de l'Indépendance, il faut admirer et saluer aussi les valeureux et obscurs champions de la cause macédonienne : ces paysans et ces chefs de bandes sont souvent des héros.

Cette attitude a provoqué les vengeances atroces des insurgés bulgares, leurs crimes abominables sur les personnes de notables Macédoniens d'origine grecque.

Ces attentats et ces crimes ne sont pas niés par les propres insurgés bulgares ; ils sont avoués et revendiqués hautement comme de justes punitions infligées à des chrétiens ennemis de leurs frères en religion, comme des représailles de cruautés commises aussi par des bandes grecques.

Les différences de religion, — insignifiantes, il faut le proclamer, car elles ne touchent en rien les dogmes, — qui existent entre Grecs et Bulgares, existent également entre Grecs et Roumains, Roumains et Bulgares, Serbes et Bulgares. Or il n'y a pas eu de crimes, de représailles entre Serbes et Bulgares, et Bulgares et Roumains. Pourquoi cette différence ? Simplement parce que, tout en revendiquant leurs droits légitimes, Serbes et Roumains ont eu vis-à-vis des Bulgares insurgés l'attitude correcte et loyale que des frères doivent avoir envers des frères du même sang, de la même religion ; ils ont agi en gens de cœur et ils n'ont qu'à s'en féliciter, car l'opinion européenne leur a rendu justice et les Bulgares ne cachent pas pour eux leurs sympathies et leur estime.

J'ai peur que les Grecs, aveuglés par leur opinion très fausse de la situation, ne se laissent entraîner à des actes irrémédiables.

Grecs, Bulgares, Roumains, etc., tous ont cherché à nous convaincre qu'ils avaient les droits les plus légitimes, les titres les plus sérieux et les moins discutables à la possession de tout ou de partie de la Macédoine. Mais, malgré tous les dires, toutes les

(1) *Annales de la littérature et droits*. Tome XIII (1823), p. 415.

(2) Conclusions d'un ouvrage que M. Gaston Routier va faire paraître, après enquête, sur *la Macédoine et les Puissances* (Dujarric et Cie éditeurs, Paris).

affirmations, tous les discours éloquents, il est impossible de donner la cause pour entendue et de juger le procès.

Il y a pour cela nombre de raisons ; mais la meilleure, c'est qu'il ne s'agit pas seulement ici d'une question de droit, mais que le facteur, qui a dominé jusqu'à ce jour et qui dominera sans doute toujours en Macédoine, comme dans tous les pays contestés et revendiqués par des peuples différents, c'est *la Force*.

Quand les Turcs, possesseurs de ce pays, où campent leurs armées et où s'engraissent leurs fonctionnaires, entendent les arguments que font valoir les Bulgares, les Serbes, les Grecs, ils ont un sourire dédaigneux, et ils disent très nettement à qui veut les entendre : « Ces chiens de chrétiens se disputent entre eux pour des églises ou des écoles, et cela nous distrait de les entendre se quereller et de les voir se battre. Mais que parlent-ils de droits sur le pays ? Que prétendent-ils insinuer par ces mots : le principe des nationalités ? Que l'Europe s'occupe d'eux et prenne la peine de vouloir leur donner une bonne administration, c'est trop d'honneur qu'elle leur fait ! Mais, en Macédoine, il n'est pas question de cher cher des possesseurs ou des maîtres ; nous y sommes et cela nous suffit. La Macédoine n'est ni bulgare, ni grecque : elle fait partie des domaines de Sa Hautesse le Sultan. Bulgares, Serbes et Grecs sont des sujets turcs et ils ne devraient pas l'oublier ! »

Avouez que ce langage, dont on se scandalise en Europe, est fort naturel pourtant, et que, si la Turquie pouvait assurer une administration équitable et libérale à ce pays si ses ressources lui permettaient de parler haut et ferme, toutes les puissances européennes applaudiraient à ce langage.

Personne ne proteste quand des nations comme la Russie, l'Autriche et l'Allemagne tiennent, à propos de la Pologne, un langage identique : et pourtant les droits des Polonais sont aussi méconnus que ceux des Macédoniens au point de vue politique et, si l'administration publique est bonne en Autriche et en Allemagne, elle laisse à désirer en Russie.

Seulement il faut remarquer que le régime turc manque justement de ces principes essentiels dont s'inspirent plus ou moins toutes les administrations européennes. En Autriche, en Allemagne, en Russie même, il y a les lois, il y a la Loi ; et si les fonctionnaires l'interprètent mal, on a recours contre eux ; il y a sécurité pour les personnes, garanties pour les propriétés et pour les biens, protection contre les voleurs et les malfaiteurs, possibilité de faire entendre des réclamations et des plaintes, et d'obtenir justice des tribunaux.

Et, grâce à tous ces éléments essentiels des sociétés civilisées, on peut vivre normalement dans tous les pays d'Europe à condition de respecter les lois du pays, de ne pas y braver les autorités, et de ne pas faire ouvertement ou clandestinement acte de rébellion. On peut y souffrir dans ses croyances, dans ses sentiments intimes de race ou de nationalité, mais c'est là une douleur morale, la tristesse des vaincus qui doivent accepter le genre de vie des vainqueurs et. . se résigner. La vérité est qu'au point de vue matériel, on vit sous un régime qu'on n'aime pas, mais *qu'on respecte* parce qu'il s'impose *et aussi parce qu'il le mérite*.

Or, le régime turc, même quand il s'impose par la violence, ne *parvient jamais à se faire respecter* ; il ne donne aucune garantie de la propriété, aucune protection des biens ou des personnes, aucune sécurité contre les malfaiteurs, et, bien plus encore, le malheureux sujet ottoman ne sait jamais si sa vie, si ses biens, si sa famille ne vont pas lui être ravis d'un instant à l'autre par le bon plaisir d'un fonctionnaire quelconque.

Le régime turc est *le régime de l'arbitraire et de tous les caprices*..

Si le fonctionnaire est bon, l'anarchie règne dans son district, on abuse de sa bonté et de sa faiblesse.

S'il est dur et sévère, la terreur domine et les plaintes s'élèvent de tous côtés.

S'il était sévère, mais juste et honnête, son district vivrait certainement tranquille et heureux.

Le malheur veut qu'on ne puisse presque jamais citer un cas de ce genre : « Il y a eu quelquefois, me disait un Turc instruit et intelligent, des fonctionnaires turcs honnêtes et justes, sévères mais humains. Oh ! c'était rare, mais il se présentait des cas semblables. Au bout de quelques mois, on s'inquiétait à Constantinople de ne plus recevoir des plaintes, des doléances du district où gouvernait le bon fonctionnaire, et *naturellement* on le révoquait ou on le changeait de poste. On a dégoûté ainsi tous les fonctionnaires turcs de l'honnêteté, de la justice et de l'humanité.

« Le mot d'ordre qu'on leur donne aujourd'hui c'est : enrichissez-vous et faites-vous craindre, ce qui veut dire : faites du mal. »

*
* *

Il est évident que, si l'Europe avait confiance dans le régime administratif, policier et judiciaire du pays chargé de gouverner la Macédoine, la question macédonienne se résumerait en une querelle intestine entre bulgarophones, grécophones, vlakophones et servophones pour leurs églises et leurs écoles, et que cette querelle serait facile à résoudre pacifiquement en leur donnant la liberté de bâtir des églises à leurs frais, des écoles avec leur argent, d'aller entendre la messe dans leur langue et de faire éle-

ver leurs enfants par des professeurs de leur choix.

Et la Macédoine aurait ainsi — ce que d'autres pays n'ont pas — *la liberté absolue de l'enseignement et la liberté des cultes.*

Mais il faut croire que, de toutes les libertés, celles-là sont les plus difficiles à obtenir.

Le Turc, dont la tolérance est grande en matière de religion, serait le seul peuple qui pourrait donner ce grand exemple d'une liberté absolue des cultes sur son territoire ; mais actuellement il ne le fait que contraint et forcé par les puissances protectrices des églises, et il regarde avec complaisance les luttes byzantines du Saint-Synode grec contre l'Exarchat bulgare ; on prétend même qu'il les excite et les envenime en accordant tantôt sa protection aux uns et tantôt aux autres.

Quant aux Bulgares et aux Grecs, ils ont pris cette question des églises comme un prétexte pour lutter d'influences et se créer des partisans en Macédoine, en enrôlant les habitants soit dans l'église grecque soit dans l'église bulgare.

C'est ce qui ramène la question des églises à la question des races et des nationalités et fait comprendre l'acharnement déployé de part et d'autre.

Pour trancher d'un seul coup ce nœud gordien, le plus sage parti serait de permettre — à l abri de toute pression et de toute intimidation — aux habitants de la Macédoine de voter dans chaque district ou *sandjack* pour l'église qu'ils préfèrent.

On verrait ainsi si les Bulgares sont plus nombreux ou moins nombreux, si les Grecs sont la majorité ou la minorité. Dans les villes, villages et campagnes où domine telle nationalité, l'église et l'école seraient établies sans discussion.

Le gouvernement turc devrait faciliter par tous les moyens en son pouvoir ce *referendum* populaire au sujet des églises et des écoles ; il devrait le faire organiser par les officiers européens de la gendarmerie internationale, de façon qu'il soit entouré de toutes les garanties possibles, et on procéderait par la même occasion à un *recensement total* de la population macédonienne que l'on classerait par races et langues.

Tous ceux qui sont de bonne foi dans cette question de Macédoine doivent réclamer d'abord un recensement exact et total et ensuite un referendum des chrétiens au sujet des églises qu'ils préfèrent.

A l'heure actuelle on est en pleine hypothèse ; il n'y a pas une statistique sérieuse et fidèle, toutes sont basées sur des appréciations et des estimations, — ce qui, enfait de statistique, est inadmissible, quelles que soient la bonne volonté et la compétence de ceux qui dressent les statistiques.

Les Turcs eux-mêmes auraient le plus grand intérêt à établir, par un recensement strictement fait, le nombre des musulmans turcs qui habitent la Macédoine. Ce serait la meilleure réponse qu'ils pourraient faire à ceux qui disent que les Turcs sont une infime minorité dans cette province.

En définitive, une solution s'impose à l'heure actuelle. Elle peut se résumer en ces mots : *institution d'un contrôle vraiment européen avec un gouverneur général chrétien.*

Il n'est nullement question de toucher aux droits du sultan ; il restera *suzerain* de cette partie de son empire, mais il mettra à la tête de cette province un gouverneur européen.

Et point n'est besoin d'un fils de roi, ou d'un prince des grands Etats de l'Europe : il ne s'agit pas de créer une nouvelle principauté bulgare ou une nouvelle Crète. Le « *right man in the right place* », comme disent les Anglais, ce sera un bon et honnête fonctionnaire suisse ou belge, ou français, ou anglais, ou allemand, ou de toute autre nationalité, à condition qu'il ne soit ni russe, ni autrichien, ni Italien, afin de ne pas soulever les suspicions des puissances trop intéressées dans cette région.

Il ne faut pas non plus qu'il soit Bulgare ou Grec, Albanais ou Arménien, Roumain ou Serbe, afin qu'aucune des races qui se disputent la Macédoine ne puisse le revendiquer comme un des siens, ni chercher à se prévaloir de ses bienveillances.

Il faut que ce gouverneur-général soit complètement neutre dans les conflits de races et de religions, occupé seulement de faire régner l'ordre et la justice et de garder toute son indépendance au milieu des intrigues bulgares, grecques, serbes, roumaines et même turques. Il doit inspirer confiance à tous et ne laisser pencher la balance en faveur de personne.

.... Il importe à l'Europe, consciente de sa force et de ses devoirs envers les chrétiens de cette partie de la Turquie d'Europe, de ne pas laisser la situation actuelle se prolonger indéfiniment et aboutir à une crise sanglante dont nul ne pourrait prévoir l'issue.

Le maintien de la paix européenne, de l'intégrité de l'empire ottoman, la sécurité et le bonheur des populations macédoniennes exigent la nomination en Macédoine d'un gouverneur chrétien et la constitution autonome de cette province.

Il n'y a pas pour le moment d'autre solution de la question.

GASTON ROUTIER

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 11 — 5e SÉRIE — TOME II — 10 SEPTEMBRE 1904

A PROPOS D'UNE RÉIMPRESSION DE " L'HOMME LIBRE "

Ceux qui ne connurent jamais l'ivresse de déplaire ne peuvent imaginer les divines satisfactions de ma vingt-cinquième année : j'ai scandalisé. Des gens se mettaient à cause de mes livres en fureur. Leur sottise me crevait de bonheur.

Sous l'œil des Barbares parut en novembre 1887 et l'*Homme libre*, vers Pâques, en 1889. Les maîtres de la grande espèce vivaient encore. Je croisais dans le quartier latin Taine, Renan et Leconte de Lisle. J'avais vu, de mes yeux vu Hugo. — Jour inoubliable celui où je causais avec Leconte de Lisle et Anatole France dans la bibliothèque du Sénat et qu'un petit vieillard vigoureux — c'était le Père, c'était l'Empereur, c'était Victor Hugo — nous rejoignit ! Je mourrai sans avoir rien vu qui m'importe davantage. Ah ! si quelque jour je pouvais mériter que l'Histoire de la littérature acceptât ce groupe de quatre âges littéraires ! — Quand j'étais jeune, il y avait encore des dieux. Mais une pensée toute avilie faisait recette auprès du public. On prenait la grossièreté pour de la force, l'obscénité pour de la passion et des tableaux en trompe-l'œil pour des pages « grouillantes de vie ». Il y avait toutes les raisons du monde pour qu'un petit livre d'analyse ne fût point remarqué. En outre l'*Homme libre* était peu compréhensible.

Croyez-vous donc que j'eusse voulu être entendu de n'importe qui ? J'écrivais pour mettre de l'ordre en moi-même et pour me délivrer. Car on ne pense, ce qui s'appelle penser, que la plume à la main. Mais le premier venu allait-il pencher sa tête, par dessus mon épaule, sur mon papier ? — « Fi, monsieur ! m'écriais-je, moyennant 3 fr. 50, vous voudriez connaître mes plus délicates complications. Faites d'abord des études préliminaires ou plutôt adressez-vous ailleurs, car rien ne m'assure que vous soyez né pour que nous causions ensemble. »

Cette disposition méprisante a ses inconvénients. J'ai créé un préjugé contre mes livres. Pendant une dizaine d'années il y eut sur l'*Egotisme* de M. Barrès, sur le *Moi* de M. Barrès les plus sots jugements, et il semblait presque impossible que je les surmontasse. — En effet, il n'a fallu rien moins qu'une guerre civile.

Verdi répétait souvent : « Nous autres artistes, nous n'arrivons à la célébrité que par la calomnie. » Je ne suis ni célèbre, ni calomnié, mais on a travesti mes thèses. Quand j'eus bien ri de ces malentendus, ils me donnèrent de l'ennui. J'ai eu le dégoût d'entendre un ministre de l'Instruction publique amuser la Chambre avec des plaisanteries sur le *Moi* de M. Barrès. Ce problème de l'individualisme qui passionne nos députés quand on le leur pose sous la forme concrète d'une marmite à renversement (Vaillant) ne leur parut *in abstracto* qu'un phénomène de prétention littéraire. Jamais M. Charles Dupuy, qui a beaucoup de bonhomie à la Sarcey, ne me parut mieux en verve. Je n'y reviens point pour raviver l'ennui des discordes passées, mais pour marquer comment je connus mon erreur. Cette après-midi me montra clairement que pour agir sur des intelligences la sincérité ne suffit pas.

J'ai péché contre ma pensée, par trop de scrupule. J'ai craint d'introduire mon didactisme en supplément aux faits ; je me suis abstenu de me régler, de

me mettre au point, j'ai voulu me produire tout uniment. Je voyais s'éveiller mes groupes de sensation, je les notais, je les décrivais, j'acceptais ma spontanéité. J'oubliais qu'il s'agit de créer un rapport entre l'auteur et le lecteur et qu'ainsi le plus probe philosophe doit se préoccuper de l'effet à produire. J'avais une tendance à conduire au grand jour tout ce que je trouvais dans mon âme, car tout cela voulait intensément vivre ; or il y a dans ma conscience un moqueur qui surveille mes expériences les plus sincères et qui rit quand je patauge. Mes premiers livres ne dissimulent pas suffisamment ce rire. Si Jouffroy, dans sa fameuse nuit, avait été capable de ce dédoublement, et s'il avait mêlé à son chant pathétique les railleries de son surveillant intérieur, il aurait déconcerté.

Mes aînés Anatole France et Jules Lemaître me comblaient ; ils m'ont dès la première minute traité avec une grande générosité, mais ils prétendaient que je fusse un ironiste. Ils ne voyaient pas que je voulais prouver quelque chose et que l'ironie n'était qu'un de mes moyens. Ces grands navigateurs n'ayant pas encore jeté l'ancre n'admettaient pas que mes inquiétudes différassent de leur curiosité. Peut-être M. Paul Desjardins résumait-il l'opinion moyenne des gens de lettres autorisés dans une phrase qui me troublait par un mélange de justesse et d'injustice. « Cet adolescent, disait le critique des *Débats*, cet adolescent, si merveilleusement doué pour le style, a trouvé le moule de phrases le plus savoureux et le plus plaisant ; par malheur, il s'est égaré dans son propre dandysme et il lui est arrivé, ce qui n'est pas rare, qu'il n'a plus su lui-même si ce qu'il disait était sérieux ou non. C'est un mélange extraordinaire de sincérité naïve et d'ironie très serrée... Il a voulu prendre le monde pour jouet et il est lui-même le jouet de sa cadence verbale. Il n'est pas du tout sûr de lui sous son air imperturbable... (1) »

Je l'ai dit ailleurs déjà, je n'allai point droit sur la vérité comme une flèche sur la cible. L'oiseau plane d'abord et s'oriente ; les arbres pour s'élever étagent leurs ramures ; toute pensée procède par étapes. Je vivais dans une crise perpétuelle ; ma pensée était, que dis-je ! elle est encore une chose vivante, la forme de mon âme. — Qu'est-ce que mon œuvre ? Ma personne toute vive emprisonnée. La cage en fer d'une des bêtes du Jardin des Plantes

A la date où j'écris ces notes, je viens d'entreprendre les *Bastions de l'Est*, ils ne sont en moi qu'une vaste sensibilité. Qu'en tirera ma raison ? En 1890, au lendemain de l'*Homme libre*, je sentais mon abondance, je ne me possédais pas comme un être intelligible et cerné. C'est la règle de toute production artistique. L'on ne délibère guère sur les ouvrages qu'on écrira ; on se surprend à les avoir déjà vécus, quand on se demande si on les approuve. C'est par plénitude, par nécessité et de la manière la plus irréfléchie que se produisent les germes qui, bien soignés, deviendront de grandes œuvres droites. Magnifique geste d'une mère qui prend son fils aux mains de l'accoucheuse et le regarde. Elle l'a mis au monde et ne le connaît point.

Mais pourquoi chercher tant de raisons à ce refus de me comprendre que j'ai subi durant douze années ? C'est bien simple : nous ne conquérons jamais ceux qui nous précèdent dans la vie. En vain nous prêtent-ils du talent, nous ne pouvons pas les émouvoir. A vingt ans ils se sont choisis une fois pour toutes leurs poètes et leurs philosophes. Un écrivain ne se crée un public sérieux que parmi les gens de son âge ou, mieux encore, parmi ceux qui le suivent.

Les jeunes gens me dédommageaient. Ils se répétaient la dernière page des *Barbares* : « O mon maître... je te supplie que par une suprême tutelle, tu me choisisses le sentier où s'accomplira ma destinée... Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes ». Ils distinguaient dans l'*Homme libre* des forces d'enthousiasme. Ils virent que je cherchais une raison de vivre et une discipline. Ils s'intéressèrent passionnément à une recherche qu'eux-mêmes eussent voulu entreprendre. Ce petit livre produisit dans certains jeunes esprits une agitation singulière. On m'a raconté qu'au conseil supérieur de l'instruction publique vers 1890, M. Gréard exprima le regret que je fusse avec Verlaine l'auteur le plus lu par nos rhétoriciens et nos philosophes de Paris. A cette époque on disputait s'il fallait être barrésiste ou barrésien. Charles Maurras tient pour barrésien. La *Revue Indépendante* avait publié de M. Camille Mauclair une sorte de manifeste sur le barrésisme.

Un sage aurait, dès ce début, discerné chez les tenants du « culte du Moi » des formations très diverses, mais nous avions en commun le plus bel élan de jeunesse. Nous nous groupâmes tous, mistraliens, proud'honniens, jeunes juifs, néo-catholiques et socialistes dans la fameuse *Cocarde*. Du 1er septembre 1894 à mars 1895, ce journal fut un magnifique excitateur de l'intelligence. Je n'ai jamais fini de rire quand je pense que cette équipe bariolée travailla aux fondations du nationalisme, et non point seulement du nationalisme politique, mais d'un large classicisme français. Parfaitement, Fournière, Henri Bérenger, Camille Mauclair avec nous. Il y avait un malentendu. Cela apparut sur la publication des *Déracinés*, qui, peu avant une crise publique trop

(1) Les *Débats* du 13 décembre 1890 ; les *Ironistes*, par Paul Desjardins.

fameuse, obligeaient de choisir entre le point de vue intellectuel et le traditionnalisme.

En 1897, le désarroi des amis que l'*Homme libre* m'avait faits fut extrême. Beaucoup de jeunes groupements m'envoyèrent leur P. P. C. J'ai gardé une lettre privée à la fois touchante et singulière de la *Revue Blanche*. C'était l'époque héroïque. Le fameux M. Herr, bibliothécaire de l'Ecole Normale, un Alsacien et un apôtre (c'est vous dire deux fois qu'il ne manque pas de vivacité) se chargea de formuler une excommunication. Ce philosophe qui vaudrait davantage s'il était un peu plus d'Obernai me reprocha d'être de Charmes. Il se glorifie d'être le fils des livres et me méprise d'être le fils de mon petit pays : Je le félicite tout au moins de poser ainsi le problème. Oui, l'homme libre venait de distinguer et d'accepter son déterminisme.

Il y a dans la préface du *Disciple* une page de grand effet. Bourget s'adresse « aux jeunes gens de 1889 » pour les inviter « à se méfier du nihiliste struggle-for lifer cynique et volontiers jovial » et du « nihiliste délicat. » — « Celui-ci, dit-il, a toutes les aristocraties des nerfs, toutes celles de l'esprit... c'est un épicurien intellectuel et raffiné... Ce nihiliste délicat, comme il est effrayant à rencontrer et comme il abonde ! A vingt-cinq ans, il a fait le tour de toutes les idées. Son esprit critique, précocement éveillé, a compris les résultats derniers des plus subtiles philosophies de cet âge. Ne lui parle pas d'impiété, de matérialisme. Il sait que le mot *matière* n'a pas de sens précis, et il est, d'autre part, trop intelligent pour ne pas admettre que toutes les religions ont pu être légitimes à leur heure. Seulement il n'a jamais cru, il ne croira jamais à aucune, pas plus qu'il ne croira jamais à quoi que ce soit, sinon au jeu de son esprit qu'il a transformé en un outil de perversité élégante. Le bien et le mal, la beauté et la laideur, les vices et les vertus lui paraissent des objets de simple curiosité. L'âme humaine tout entière est, pour lui, un mécanisme savant et dont le démontage l'intéresse comme un objet d'expérience. Pour lui, rien n'est vrai, rien n'est faux, rien n'est moral, rien n'est immoral. C'est un égoïste subtil et raffiné dont toute l'ambition, comme l'a dit un remarquable analyste, Maurice Barrès, dans son beau roman de l'*Homme libre*, — ce chef-d'œuvre d'ironie auquel il manque seulement une conclusion, consiste à « adorer son moi », à le parer de sensations nouvelles. »

Oui, l'*Homme libre* racontait une recherche sans donner de résultat, mais, cette conclusion suspendue, les *Déracinés* la fournissent. Dans les *Déracinés*, l'homme libre distingue et accepte son déterminisme, un candidat au nihilisme poursuit son apprentissage, et d'analyse en analyse, il éprouve le néant du Moi, jusqu'à prendre le sens social. — La tradition retrouvée par l'analyse du moi, c'est la moralité que renfermait l'*Homme libre*, que Bourget réclamait et qu'allait prouver le roman de l'*Energie nationale*.

Je ne permets qu'à des catholiques les diatribes contre l'égotisme. Si vous n'êtes pas un croyant, d'où prenez-vous votre point de vue pour flétrir l'individualisme ? Au reste, d'une manière générale, il serait détestable que nous pussions contraindre des êtres en formation. Souvent leurs maladies préparent leur santé. Ce fier et vif sentiment du Moi que décrit un *Homme libre*, c'est un instant nécessaire dans la série des mouvements par où un jeune homme s'oriente pour recueillir et puis transmettre les trésors de sa lignée.

Un moi qui ne subit pas, voilà le héros de notre petit livre. Ne point subir ! C'est le salut, quand nous sommes pressés par une société anarchique, où la multitude des doctrines ne laisse plus aucune discipline, et quand, par dessus nos frontières, les flots puissants de l'étranger viennent sur les champs paternels nous étourdir et nous entraîner. L'*Homme libre* n'a point fourni aux jeunes gens une connaissance nette de leur véritable tradition, mais il les pressait de se dégager et de retrouver leur filiation propre.

Si je ne subis pas, est-ce à dire que je n'acquière point ? — J'eus mes victoires et mes conquêtes en Espagne et en Italie ; nos défaites sur le Rhin contribuèrent à ma formation ; c'est d'un Disraëli que j'ai reçu peut-être ma vue principale, à savoir que, le jour où les démocrates trahissent les intérêts et la véritable tradition du pays, il y a lieu de poursuivre la transformation du parti aristocratique pour lui confier à la fois l'amélioration sociale et les grandes ambitions nationales. — La liste de mes bienfaiteurs serait plus longue que celle qu'a dressée des siens Marc-Aurèle. L'univers m'enrichit. Seulement je suis une plante qui choisit et transforme ses nourritures.

J'ai marqué ailleurs comment un premier travail de mes idées n'est tout au fond que d'avoir reconnu d'une manière sensible que le moi individuel était supporté et alimenté par la société. Sur cette étape je ne reviendrai pas, mais je veux élargir ici mon raisonnement, et d'une évolution instinctive, je prétends qu'il y aurait à faire une méthode française.

A mon sens on n'a pas dit grand'chose quand on a dit que l'individualisme est mauvais. Le Français est individualiste, voilà un fait. Et de quelque manière qu'on le qualifie, ce fait subsiste. — Toutes les fortes critiques que nous accumulons contre la Déclaration des Droits de l'Homme n'empêchent point que ce catéchisme de l'individualisme a été formulé dans notre pays. Dans notre pays et non ailleurs !

Et ce phénomène, qu'aucun historien jusqu'à cette heure n'a rendu compréhensible, marque en traits de feu combien notre nation est prédisposée à l'individualisme. — La juste horreur que nous inspire le Robert Greslou de Bourget n'empêche point que quelques-unes des précieuses qualités de nos jeunes gens viennent, comme leurs graves défauts, de ce qu'ils sont des êtres qui ne s'agrègent point naturellement en troupeau.

Si je ne m'abuse, l'*Homme libre* complété par les *Déracinés* est utile aux jeunes Français en ce qu'il accorde avec le bien général des dispositions certaines et qui les jetteraient aisément dans un nihilisme funèbre.

Je ne me suis jamais interrompu de plaider pour l'individu, alors même que je semblais le plus l'humilier. Une de mes thèses favorites est de réclamer que l'éducation ne soit pas départie aux enfants sans égard pour leur individualité propre. Je voudrais qu'on respectât leur préparation familiale et terrienne. J'ai dénoncé l'esprit de conquérant et de millénaire d'un Bouteiller qui tombe sur les populations indigènes comme un administrateur despotique doublé d'un apôtre fanatique : j'ai marqué pourquoi le kantisme, qui est la religion officielle de l'Université, déracine les esprits. Si l'on veut bien y réfléchir, ce ne sera pas une petite chose qu'un traditionaliste demeure attentif aux nuances de l'individu. Aussi bien je ne pouvais pas les négliger puisque je voulais décrire une certaine sensibilité française et surtout agir sur des Français ? — Mon mérite est d'avoir tiré de l'individualisme même ces grands principes de subordination que la plupart des étrangers possèdent instinctivement ou trouvent dans leur religion. Les jeunes Français croient en eux-mêmes ; ils jugent de toutes choses par rapport à leur personne. Ailleurs, par exemple, il y a le loyalisme ; chez nous, c'est l'honneur, l'honneur du nom qui fait notre principal ressort. Mes compagnons ne m'eussent point écouté si j'avais pris mon point de départ ailleurs que du *Moi*.

Au milieu d'un océan d'un sombre mystère de vagues qui me battent de toutes parts, je me tiens à ma conception historique, comme un naufragé à sa barque. Je ne touche pas à l'énigme du commencement des choses, ni au douloureux énigme de la fin de toutes choses. Je me cramponne à ma courte solidité. Je me place dans une collectivité un peu plus longue que mon individu ; je m'invente une destination un peu plus raisonnable que ma chétive carrière. A force d'humiliations, ma pensée, d'abord si fière d'être libre, arrive à constater sa dépendance devant cette terre et ces morts qui, bien avant que je naquisse, l'ont commandée jusque dans ses nuances...

Tandis que je crois causer ici avec quelques milliers de fidèles lecteurs, il est possible qu'un étranger s'approche de notre cercle et que jetant les yeux sur cette préface il s'étonne. En effet, pour tout le monde, à vingt ans, la grande affaire c'est de vivre, mais bien peu se préoccupent de trouver le fondement philosophique de leur activité. Nos soucis ennuyent tout naturellement celui qui ne les partage pas. Là dessus, je n'ai rien à répondre. — D'autres personnes semblent craindre que le goût de la réflexion ne dénature et ne comprime la naïveté de nos impressions sensuelles ou proprement artistiques. Eh bien ! l'art pour nous, ce serait d'exciter, d'émouvoir l'être profond par la justesse des cadences, mais en même temps de le persuader par la force de la doctrine. Oui, l'art d'écrire doit contenter ce double besoin de musique et de géométrie que nous portons dans une âme bien faite... Ah ! mon Dieu ! ce pauvre petit livre, qu'il est loin de satisfaire à cette magnifique ambition ! Il a du moins de la jeunesse, de la fierté sans aucun théâtral et ne rétrécit pas le cœur.

MAURICE BARRÈS.

Juillet 1904.

DES CONTRADICTIONS
et
DES CONTRADICTEURS DU CONCORDAT

LA NOMINATION ET LA DISCIPLINE DES ÉVÊQUES

Les compromis ont pour objet de clore les différends et de prévenir les conflits. Celui qu'en 1801 signèrent le Pape Pie VII et le Premier Consul Bonaparte a eu parfois pour effet de les provoquer. Ce n'est pas seulement l'interprétation de son texte qui alimente la controverse : sa rédaction fut à dessein imprécise, pour épargner la susceptibilité des deux contractants et leur réserver la faculté ultérieure de réclamer l'intégralité de leurs privilèges. Le désaccord naît dans l'exécution même de certaines de ses dispositions, alors qu'on a eu soin d'en arrêter préalablement le sens.

Si le Concordat a néanmoins l'étrange fortune de durer depuis plus d'un siècle, malgré les contradictions qu'il recèle, c'est que la faiblesse ou la complicité des uns, la docilité intéressée des autres en ont autorisé de flagrantes violations. Mais entre une Eglise redevenue ultramontaine et une démocratie soucieuse de son indépendance, affranchie de tout préjugé, l'opposition ne peut laisser de devenir irréductible et permanente. Pour la marquer, il leur suffit de réclamer respectivement l'application stricte de la Convention de 1801. Pour l'aggraver, au point

de rendre une rupture définitive nécessaire, il ne leur reste plus qu'à affirmer leurs prétentions mal dissimulées sous l'hypocrisie des formules, qu'à revendiquer ce qu'elles considèrent comme leurs imprescriptibles droits.

*
* *

Qu'on essaie, pour s'en convaincre, de préciser le rôle conféré par le Concordat, tant au Saint-Siège qu'au gouvernement de la République dans la direction de l'épiscopat français. L'entente y est partout exigée des deux pouvoirs. Dans la réalité, la nécessité de cette collaboration est la source de difficultés, que la Convention de 1801 ne permet ni de prévenir ni de régler.

Dans l'organisation concordataire, l'évêque est soumis à deux autorités. Il tient sa nomination de chacune d'elles ; de l'une comme de l'autre il relève, dans l'exercice de ses fonctions. Le texte du traité, comme les rapports, correspondances ou mémoires qui en peuvent éclairer le sens, ne laissent à cet égard aucun doute au commentateur de bonne foi.

Choisis, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, par l'assemblée des fidèles et du clergé ; puis élus par les Chapitres, à partir de Saint-Louis, les évêques virent leur mode de désignation complètement transformé avec le Concordat de 1515. Léon X reconnut au roi de France le droit de présenter, à titre exclusif, le candidat de son choix. A défaut de l'agrément du Saint-Siège, une nouvelle candidature devait être soumise dans les trois mois; faute de quoi, il était provisoirement pourvu par le Pontife romain à l'administration du diocèse vacant.

Ce fut le principe de cette tradition, quelque temps interrompue, que consacra le Concordat de 1801. Le Chef de l'Etat fait la nomination. Le Pape confère ensuite l'institution canonique (art. 5 et 6). Et dès le début des négociations entamées entre le Premier Consul et la Cour de Rome, on avait de part et d'autre reconnu l'utilité de rétablir cette double intervention. Bonaparte, lors de sa visite au Cardinal Martiniana, qui fut le premier pas vers l'entente, avait déclaré... « que le pape seul instituerait les évêques, et qu'ils seraient nommés par celui qui administrerait l'autorité souveraine (1) ». « Sa Sainteté, reconnaissait Spina au nom de Pie VII, regardant le Premier Consul comme le restaurateur de l'ordre public, de la religion catholique en France, lui accorde autant qu'il restera à la place de Premier Consul, et qu'il représentera en France la souveraineté, le privilège de nommer à tous les archevêchés et évêchés vacants, suivant la forme et les règles du Concordat entre Léon X et François Ier (1) ». Et Bernier, à son tour, au nom de Bonaparte, proclamait : « Quant à la nomination aux évêchés conservés, elle suit, d'après le Concordat, le pouvoir suprême. Elle appartenait donc de plein droit aux mains habiles qui dirigent maintenant les rênes de l'Etat. »

Le concours des deux autorités n'a donc pas seulement été expressément exigé ; il a encore été délibérément voulu. Il est nécessaire à la régularité de l'investiture.

*
* *

Or qu'adviendra-t-il en fait de cette collaboration ? — Un évêché devient vacant. Pour y pourvoir, le Gouvernement français s'enquiert des vertus morales, des aptitudes ecclésiastiques des candidats en présence (Loi 18 germinal an X, art. 17). Il réclame aussi, et il le doit, des garanties de loyalisme républicain. Quand son choix est arrêté, il peut faire paraître à l'*Officiel* le décret de nomination, qui d'ores et déjà confère au titulaire la qualité de fonctionnaire français.

— Mais s'il veut exercer les attributions attachées à son titre, l'évêque doit faire toutes diligences pour rapporter l'institution du Pape, et ce n'est qu'après que la bulle qui la lui octroye aura reçu l'attache du Gouvernement, qu'il pourra prendre enfin possession de son diocèse.

Quelle sera sa situation, si le Saint-Siège ne consent pas à approuver ce choix ? — Celle d'un fonctionnaire sans fonctions, ce qui est une anomalie juridique sans issue. — Aussi, pour prévenir des discussions d'autant plus regrettables qu'elles portent sur des personnalités, a-t-on adopté la tradition de l'entente préalable ; avant de publier le décret, le Gouvernement pressent la Cour de Rome, et s'assure de son adhésion. Mais les difficultés ne sont point écartées.

Le Pape peut refuser l'institution canonique, avec une persistance systématique, à tous les candidats d'un gouvernement, dont il réprouve les actes ou condamne la politique. A maintes reprises, au cours de notre histoire, les rapports entre l'Eglise et l'État furent, par ces procédés, profondément troublés. Sans remonter à Louis XIV et à Louis XV, rappelons-nous la lutte violente que, huit ans seulement après la signature du compromis, Napoléon eut à subir pour vaincre la résistance du Pape. Le 26 août 1809, Pie VII déclarait publiquement « qu'il n'instituerait pas d'évêques, et qu'il ne fallait rien attendre de son ministère spirituel, tant qu'on ne satisferait

(1) *Mémoires du cardinal Maury*, I, p. 161.

(1) Boulay de la Meurthe. *Documents sur la négociation du Concordat*, III, p. 672.

point à ses réclamations politiques ». Plus de vingt diocèses restèrent ainsi vacants.

On sait à quels moyens Napoléon tenta de recourir, dans ce conflit. En 1809, il réunissait une commission ecclésiastique, puis en 1811, un concile national; et fort de l'adhésion péniblement obtenue des évêques français, il arracha à la Papauté le concordat de Fontainebleau, que deux décrets des 13 février et 25 mars 1813 mettaient au rang des lois de l'Empire. « L'institution canonique, y est-il déclaré, doit être donnée par le Pape dans les six mois qui suivent la notification de la nomination ; les six mois expirés sans que le Pape ait accordé l'institution, le métropolitain, ou à son défaut l'évêque le plus ancien de la province, assisté des évêques de la province ecclésiastique, procède à l'institution de l'évêque nommé, de manière qu'un siège ne soit jamais vacant plus d'une année ». Avec d'éminents jurisconsultes, il est permis de soutenir qu'aujourd'hui encore ce texte n'a point perdu de sa valeur ; que l'inconstitutionnalité des décrets n'ayant pas été déclarée sous l'Empire, et le désaveu que le Saint-Siège ne manqua pas de proclamer, aussitôt qu'il eut recouvré sa suprématie, ne pouvant atténuer la validité de signatures librement consenties et régulièrement apposées, « les dispositions de cette convention font partie de la législation en vigueur. » Toujours est-il qu'elles n'ont depuis lors reçu aucune application.

D'ailleurs, l'opposition du Pape sait se manifester sous une forme plus discrète, mais non moins efficace. Sans explicitement repousser l'institution canonique, le Saint-Père peut la conférer en des termes, qui paraissent inacceptables au pouvoir civil, et celui-ci, pour sauvegarder sa dignité et ses droits, se verra contraint de refuser l'enregistrement des bulles pontificales. Napoléon connut aussi cette résistance sourde, à demi dissimulée. Elle se renouvela à plusieurs reprises, et sous tous les régimes au cours du siècle. Elle s'est récemment accusée dans l'incident du *Nobis nominavit*, qui vient de se terminer par l'adoption de la formule primitive, du *nominavit* pur et simple, et la reconnaissance implicite des prérogatives du gouvernement français. Mais ces procédés peuvent se répéter à nouveau, en se prolongeant ; si bien qu'en maintenant une rédaction intentionnellement défectueuse, le Saint-Siège peut sans bruit, mais avec certitude, s'opposer à des nominations qui ne le satisfont point, et paralyser l'action d'un gouvernement qui ne jouit pas de ses sympathies.

Sans doute — et on ne manquera point de le dire — il est contraire à l'esprit du Concordat, que le Pape refuse l'institution aux évêques nommés par l'autorité civile, quand il n'a pas d'objections canoniques graves à présenter contre leur désignation. Les pouvoirs spirituels, dont il est investi, ne doivent point servir des haines politiques. Un instrument de contrôle ne saurait être une arme de combat. Mais ne nous laissons pas duper par les apparences, et tromper par les mots! Dans le fait, la Cour de Rome pourra toujours, si elle le veut, dissimuler sa résistance en l'expliquant par les exigences de la discipline et de la foi. C'est en invoquant de tels prétextes, qu'elle refuse l'investiture aux candidats suspects de républicanisme, qui sont présentés par le gouvernement actuel, pour les sept diocèses qui restent en ce moment sans titulaires.

Est-il donc un moyen de sortir régulièrement d'une telle anarchie! La loi prévoit sans doute les vacances de sièges. Les chapitres diocésains doivent sans retard élire des vicaires généraux, des capitulaires, dont la nomination est subordonnée à l'agrément du gouvernement, et qui pourvoient à l'administration des diocèses — Napoléon, sur les conseils de Bigot de Préameneu et de Maury, utilisa même cette disposition, au cours de sa lutte avec le pape, pour passer outre à l'opposition pontificale. Il fit désigner par les chapitres cathédraux, comme administrateurs provisoires, les prélats nommés évêques, mais non pourvus de l'institution canonique. C'est ainsi que, sous ce titre, le cardinal Maury, en 1809, put exercer ses fonctions d'archevêque de Paris.

Mais comment comparer l'autorité indiscutée qu'exerçait l'Empereur sur tout le clergé national, et l'influence dont jouirait désormais un gouvernement républicain dans des désignations capitulaires! Le ministre des Cultes aura la liberté de ne pas agréer leur choix; mais le diriger, dans le temps même où il essaie de tourner la résistance du Saint-Siège, peut-on y songer un seul instant?

D'ailleurs, ces vicaires capitulaires sauraient-ils utilement remplacer les évêques absents? Ils ne peuvent que pourvoir à l'expédition des affaires courantes, sans innover dans les usages et coutumes du diocèse, sans exercer les fonctions, telle que la juridiction, exclusivement attachées au titre épiscopal!

Le Concordat de 1801 exige l'accord de deux autorités indépendantes, pour valider la nomination des évêques, parce que ses auteurs ont cru ou feint de croire à la conciliation durable d'intérêts qui, dans la réalité, sont divergents. En fait, l'expérience l'a prouvé, il autorise l'un des contractants à paralyser à son gré l'administration diocésaine du pays, sans offrir les moyens de vaincre efficacement ses résistances injustifiées.

* * *

Ces difficultés s'accusent avec plus de netteté encore dans l'organisation de la discipline et du con-

trôle auxquels l'épiscopat français se trouve soumis.

L'évêque est un fonctionnaire français. De l'Etat, il reçoit un traitement; on lui reconnaît des immunités et privilèges qui sont réservés aux membres les plus élevés de la hiérarchie administrative. Mais à ce titre, il agit sous la surveillance permanente du gouvernement; il lui doit fidélité et obéissance; jusqu'en 1870, il était même tenu de prêter serment : « Je jure et promets à Dieu, sur les Saints Evangiles, de garder obéissance et fidélité au gouvernement établi par la constitution de la République française. Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue, soit au dedans, soit au dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique; et si, dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'Etat, je le ferai savoir au gouvernement » (art. 6 du Concordat). Sur sa personne, comme sur ses actes, les successeurs du premier consul exercent les droits et prérogatives reconnus aux anciens rois (art. 16 du Concordat).

Mais l'évêque est aussi, et avant tout, un des pasteurs de l'Eglise dont le Pape est le chef. C'est au Saint-Père qu'il doit compte de sa mission ecclésiastique. En en recevant l'institution canonique, il lui promet un attachement indissoluble, une aveugle soumission : « Je jure d'être fidèle et obéissant au bienheureux apôtre Pierre, à la Sainte Eglise romaine, au Seigneur Pape et à ses successeurs canoniquement élus; d'observer de toutes mes forces, et de faire observer par les autres, les règles des Saints Pères, leurs décrets... J'aurai soin de conserver, de protéger, d'étendre les droits, les honneurs, les privilèges et l'autorité de la Sainte Eglise romaine, de notre Saint Père le Pape et ses successeurs légitimes... » Tel est le texte du serment d'après le pontifical romain.

Les décisions juridictionnelles que l'évêque rend dans son diocèse sont, en vertu même des lois civiles de la France, portées en appel devant la Cour de Rome. Le Sacré Pontife est son maître spirituel.

Sur l'existence de ce double contrôle, les négociateurs de la convention de 1801 avaient encore échangé des vues qui paraissent concordantes et précises. Le Saint-Siège admit sans réticences la légitimité du serment d'obéissance des évêques au pouvoir civil : « Les ministres du sanctuaire, proclamait Spina dès le 22 novembre 1800... se feront un devoir d'instruire les peuples et de leur prêcher la soumission et la fidélité que de cœur et d'âme chacun doit au gouvernement... » Et de son côté, Bernier, dans une déclaration, dont Spina se hâtait de prendre acte (8-11 novembre 1800), reconnaissait que « les Français sollicitent en ce moment le retour de la religion de leurs pères, non seulement avec l'intégrité de ses dogmes, mais encore avec la pureté de sa discipline et la légitimité de son sacerdoce. Le gouvernement français est trop bienfaisant pour ne pas partager ce désir (1). »

Quelle peut donc être la situation morale et juridique de l'évêque qui reçoit des deux autorités, auxquelles il est légalement soumis, des ordres simultanés et contradictoires? N'est-il pas contraint de se mettre en rébellion contre l'une d'elles, s'il veut suivre la direction que l'autre lui impose? Et quel choix douloureux pour une conscience droite, noble, élevée, quand il faut sacrifier ses devoirs civiques à sa fidélité pastorale!

Point n'est besoin même, pour le placer dans cette angoissante alternative, de lui communiquer des ordres individuels et spéciaux, des décisions administratives! — Il est tenu à l'égale observation de deux législations qui, souvent, s'opposent expressément.

Le souverain Pontife, enseignent les saints canons, a le droit, pour gouverner l'Eglise de communiquer librement et directement avec son clergé comme avec les fidèles. La constitution *Apostolicæ sedis* due à Pie IX, menace d'excommunication « ceux qui recourent à la puissance laïque pour mettre obstacle aux lettres ou actes quelconques du Siège apostolique ou émanant de ses légats ou délégués quels qu'ils soient; ainsi que ceux qui prohibent directement ou indirectement la promulgation ou l'exécution des mêmes lettres ou actes... » Et le Concile du Vatican, au troisième chapitre de sa première constitution dogmatique sur l'Eglise de Jésus-Christ, a fait expressément la même proclamation : « Une conséquence de ce pouvoir suprême qu'a le Pontife romain de gouverner l'Eglise Universelle, c'est le droit qu'il a de communiquer avec les pasteurs et les bercails de toute l'Eglise, pour que ceux-ci puissent être instruits et régis par lui dans la voie du salut. C'est pourquoi nous condamnons et réprouvons les opinions de ceux qui disent que cette communication du chef suprême avec les pasteurs et les troupeaux peut-être légitimement empêchée, ou qui la font dépendre du bon plaisir du pouvoir séculier. »

Or le Pouvoir civil a toujours affirmé dans des décrets royaux, des arrêts de Parlements, ou des lois générales, depuis l'ordonnance du 8 janvier 1475 jusqu'aux articles organiques, le droit de vérifier tous les actes émanés de la Cour de Rome, constitutions, brefs ou décisions : « Ils ne peuvent être

(1) Boulay de la Meurthe, …, III, 672; I, 113 et 117.

reçus, publiés, imprimés, ni autrement mis à exécution sans l'autorisation du gouvernement. »

Il y a plus : du principe même de cette nécessité, du contrôle, qualifié, suivant les époques, d'annexe, d'exequatur ou de placet, dérive l'interdiction, pour les ministres du culte, d'entretenir une correspondance avec le Saint-Siège, sans en avoir préalablement informé le ministre des Cultes et en avoir obtenu l'adhésion. Loin d'être doctrinale, cette prohibition est sévèrement sanctionnée ; le Code Pénal punit les infractions qui y sont commises d'une amende de 100 à 500 fr. et d'un emprisonnement d'un mois à deux ans. Si même la correspondance a été accompagnée ou suivie d'autres faits contraires aux dispositions formelles d'une loi ou d'un décret, comme, par exemple, la réception, la publication ou l'exécution d'une décision de la Cour de Rome, la pénalité encourue est celle du bannissement (art. 207 et 208 du Code Pénal). Si ces textes rigoureux n'ont, à notre connaissance, reçu aucune application, personne ne conteste qu'il restent en vigueur.

Comment donc Mgr Le Nordez peut-il tout à la fois se soumettre au Saint-Siège qui le blâme « d'avoir donné communication de la lettre du Saint-Père au gouvernement sans tenir compte des prescriptions de la Bulle Apostolicæ Sedis (1) » ; et au gouvernement français, qui, fort des articles du Code, exige qu'il lui transmettre sa correspondance avec Rome (2)?

N'est-il pas menacé de l'excommunication, s'il fait appel au pouvoir civil, et du bannissement s'il néglige de le consulter ?

*
* *

En vertu des lois apostoliques, chaque évêque est tenu de venir périodiquement à Rome présenter ses hommages au Pontife, et lui faire un rapport sur la situation de son diocèse. D'après les constitutions de Sixte V et de Benoît XIV, il promet même, sous la foi du serment, au jour de sa consécration, d'observer scrupuleusement la règle des visites *ad limina Apostolorum*. Seule la Congrégation du Concile de Trente peut dispenser l'intéressé de ce voyage obligatoire, en appréciant souverainement les cas d'empêchement grave et absolu (maladies, vieillesse) Les dignitaires français doivent s'acquitter de ce devoir tous les quatre ans. S'ils négligeaient de l'accomplir, ils encouraient *ipso facto*, sans avertissement préalable, la suspense ; l'entrée de l'Eglise leur serait interdite ; ils seraient privés de toute administration spirituelle et temporelle, en même temps que de la perception de leurs revenus.

(1) Lettre du Cardinal Merry del Val du 22 juillet 1904. (*La Croix*, 6 août 1904.)
(2) Voir la dépêche du président du Conseil à M. Delcassé.

Or, aux termes de l'article 20 de la loi du 18 germinal an X, les évêques sont tenus de résider dans leur diocèse et n'en peuvent sortir qu'avec la permission du gouvernement. Cette obligation d'ailleurs leur était déjà expressément imposée dans les ordonnances d'Orléans et de Blois, à peine de saisie du temporel.

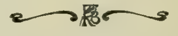
Comment Mgr Geay peut-il donc concilier les exigences contradictoires du Saint-Siège et du gouvernement français ? Le ministre des Cultes lui enjoint « de garder la résidence, conformément à notre droit concordataire (1) ».

Tandis que, d'après le cardinal Merry del Val « ... le fait que le Pontife romain, même depuis le Concordat, peut appeler à Rome — même sous menaces de peines à encourir *ipso facto* — les évêques de France pour rendre compte de leurs actes, est confirmé par la loi bien connue, loi que le gouvernement français n'ignore certainement pas, qui oblige sous menace des peines *latæ sestertiæ*, les évêques de France, comme ceux des autres pays d'Europe, sans aucune réserve du consentement de leur gouvernement, à se rendre tous les quatre ans à Rome, ou au moins à y envoyer leur représentant dans le but principal d'exposer au Saint-Siège l'état de leur diocèse, et d'en recevoir des instructions, des conseils et des commandements (2) ».

L'évêque de Laval n'est-il pas contraint d'opter entre la suspense encourue *ipso facto* — ou la déclaration d'abus, suivie de la privation de tout traitement !

Etrange conséquence du Concordat de 1801, qui crée des évêques infidèles aux lois de l'Eglise, ou bien rebelles aux lois de leur pays !

X...



OIE, MARIE !

(*Suite*) (3).

Maria Stella avait eu sa chanson ; et c'était la plus belle, celle qui deviendrait aussitôt populaire sous l'ardent ciel de Naples, qui s'implanterait dans les cœurs en les troublant délicieusement et qui éveillerait par son rythme rapide et caressant tous les rêves assoupis en cet automne constamment lumineux. Elle était venue, la morbide cantilène si désirée par les amoureux las de répéter les éternels refrains, elle évoquait vaguement aux oreilles le sou-

(1) Dépêche de M. Combes à M. Delcassé, 13 juillet 1904.
(2) Note du Saint-Siège, 26 juillet 1904.
(3) Voir la *Revue Bleue* du 3 septembre 1904.

venir d'autres vieux airs : les paroles étaient les mêmes, avec un peu plus de passion langoureuse, un peu plus de plaisir frémissant ; et l'on y retrouvait la *fenestella* et la guitare, on y retrouvait Maria. Il n'y avait pas son beau nom Maria Stella tout entier, mais enfin il y avait quelque chose d'elle. Et deux jours après, Maristè en fredonnait en cachette le premier couplet :

Arapete fenesta,
Famm' affacciá a Maria,
Ca stongo mmiezz'a via
Speruto p'a vadé.
Nun trovo n'ora' e pace...

Le motif était si discret dans sa grâce mélancolique, glissant sur les petits groupes de notes légères ; et le refrain même, la suppliante invocation d'amour, timide et soupirant dans les passages lents, atténuait la hardiesse des paroles avec sa cadence plaintive qui semblait avouer humblement la vanité de la prière.

Cette chanson devint un délire à Naples : on la chantait dans les salons et dans les cafés, sous les fenêtres des hôtels de Chiatamone et sur les terrasses rustiques des restaurants à Pausilippe ; on l'entendait monter des *fondachi* et des ruelles, elle glissait sur l'eau calme dans le sillage que laissaient les barques derrière elles, les gamins la sifflaient dans les rues. Peppeniello qui sentait vaguement qu'il la détestait, cette musique, en était persécuté : il l'entendait partout : Gabrio la redisait toute la journée à côté de lui dans la barque. Elle lui entra tellement dans les oreilles, bien qu'il ne l'eut jamais jouée, elle se fixa dans son cerveau si cruellement que, même dehors, en pleine mer, il entendait le bourdonnement des guitares, et les premières mesures du motif lui martelaient constamment le front. Quelquefois tout le thème de la mélodie semblait se dérouler suivant le battement fiévreux de ses tempes ; les pulsations des artères avaient un rythme rapide et saccadé au passage des notes légères, elles s'arrêtaient pour repartir au moment du refrain passionné... *Ah ! Mari... Ah ! Mari...* Il l'avait dans le sang comme une malédiction.

Il tâchait alors d'échapper à cette obsession : seul dans sa chambre, il jouait d'autres chansons : *Fenesta che lucive*, *Marechiaro*, *Oj Marenà* ; il essayait des airs gais, espiègles, saturés de vie et d'ironie libertine ; mais c'était en vain. Toujours le motif mélancolique se glissait entre les différentes mélodies, frappait à la porte de son pauvre cœur ulcéré, ravivait sa souffrance en lui rappelant soudain ce qui pourrait être, si... Si !

Quelles visions torturantes dans leur douceur trompeuse ! A cette révélation de l'amour, pour la première fois, comme Maristè le matin de Piedigrotta, il avait pensé à lui, à sa tournure bien faite, à son fin visage aux yeux gris pensifs. Il s'était comparé aux autres, à Gabrio surtout : Gabrio à qui la jeune fille souriait, fascinée. Pour l'égaler, pour être plus beau que lui, plus aimant certes, que lui manquait-il à Peppeniello, avec sa barque neuve et ses bons bras de rameur, avec sa vie honnête et son cœur dévoué, que lui manquait-il pour se faire aimer de sa camarade d'enfance, sinon cette belle voix jeune bien timbrée, aux notes vibrantes faites pour sonner la fanfare de l'amour, vainqueur aux oreilles émerveillées de l'enfant, pour s'alanguir en un souffle, en un soupir : *Ojè Mari ?...*

Ce qu'il n'avait pas souffert d'abord à cause de son infirmité, il le souffrit ces jours-là, seul en mer toute la journée, en fuyant ce vertige de musique et de chants qui semblait s'être emparé de la cité amoureuse. Il connut le plus profond de tous les désespoirs, celui qui provient non pas des êtres, ni du destin, mais d'une conscience amère de sa propre impuissance, d'une soudaine et terrible lucidité qui mesure sans pitié, qui juge et qui condamne. En ces moments d'abattement, il se reconnut inférieur aux autres hommes, marqué d'un stigmate ineffaçable, isolé à jamais dans son silence — et il pensa que les créatures parfaites qui s'éloignaient de lui comme d'un être incomplet, d'un monstre de la nature, le punissaient justement d'une faute non commise par lui.

Cet isolement moral dans lequel il s'était complu tant que sa babillarde compagne en avait allégé les inévitables tristesses, lui apparaissait enfin dans toute son horreur. C'était là son existence immuable ; existence d'ombre et de solitude, avenir toujours le même, sans frémissements, sans échos, vide comme le présent, comme le passé, plus que le passé... car il y avait autrefois une petite âme attentive qui savait suivre dans ses yeux les variations de sa pensée enchaînée et chercher sur ses lèvres les tremblements de son âme prisonnière : il y avait une petite tête ébouriffée qui s'appuyait sur son épaule et qui devinait, durant les longues heures muettes, l'histoire de ses souffrances : il y avait deux adroites petites mains d'enfant qui lui prenaient le cœur, en l'effeuillant doucement comme une fleur en bouton, pétale à pétale, deux petites mains si délicates et si habiles à tâter les replis de ce cœur sensitif qu'elles seules pouvaient faire s'ouvrir au soleil. Et maintenant les murs de la douloureuse prison que Maria-Stella avait élargis, s'alourdissaient autour de l'abandonné ; il se sentait enfermer dans le sombre silence involontaire comme en un cercle de fer, insurmontable barrière entre les hommes et son esprit accablé, qui se resserrait jusqu'à se trans-

former en un sepulcre de glace où il descendrait, tout vivant, parmi les morts. Le monde de ses pensées n'était-il pas mort en lui, puisque nulle parole ne pourrait jamais le révéler?

Et alors pour s'arracher à ce cercle tragique, Peppeniello tournait la proue de *la Rouge* vers l'horizon, ramait jusqu'à ce qu'il fût épuisé, haletant comme un fuyard poursuivi, croyant, par cette course folle sur la mer sans limites, briser les liens qui l'étreignaient, recouvrer tout à coup, miraculeusement, sa liberté. Il allait chaque jour plus loin, avec le vague espoir d'atteindre la ligne d'or, de se perdre dans la voûte des nuages blonds: et là, au milieu de la mer, en présence de ces deux azurs infinis, il ne tremblait plus de frayeur, il ne se trouvait plus seul; il avait l'onde pour compagne, l'onde chantante à qui il pouvait confier son délire muet, qui savait le comprendre et lui répondre, comme jadis Maria-Stella, oublieuse aujourd'hui, énamourée de sa chanson.

Déjà les femmes jasaient entre elles, en souriant, dans la ruelle où demeurait Carmine, parce que Gabrio y passait tous les jours à toute heure, trouvant mille prétextes ingénieux pour monter et descendre de Pizzofalcone, et prenant continuellement ce chemin de biais, inusité. Mais Gabrio qui les connaissait bien, les bavardes commères aux aguets, se contentait de respirer le parfum des œillets, en passant rapidement, sans trop lever la tête pour regarder. Maria-Stella se montrait rarement, car sa mère ne lui permettait pas de longues flâneries à la fenêtre. Et les commères se racontaient l'une à l'autre que ces allées et venues du beau batelier couvaient quelque mystère; il faut avouer, cependant, qu'elles étaient fort contrariées de ne pas pouvoir dire lequel.

Peppeniello ignorait ces choses-là. Tout occupé de sa terrible souffrance, ne surveillant pas Gabrio, n'étant pas encore jaloux, se désolant trop pour l'être, il n'avait pas revu Maria-Stella depuis le soir de Piedigrotta; son air égaré inspirant de la méfiance aux étrangers qui le prenaient d'ordinaire pour des promenades sur le golfe, il négligeait aussi son métier. Parfois il ne bougeait pas quand on l'appelait; parfois devant les gens, il roulait des yeux hébétés ou passaient les lueurs éteintes de son idée fixe; un sentiment de vif ennui bouleversait les traits de son visage s'il entendait parler un peu haut. Il paraissait incapable de supporter cela, fronçait les sourcils, sautait dans sa barque et partait au loin.

Souvent Caruli, la marchande d'eau, fixait sur lui un regard empreint de sympathie; quand le muet ne pouvait la voir, Donna Carmè, en débitant ses pastèques, mettait son doigt sur ses lèvres d'une manière significative: plus en haut des marches, Tolonne, surnommé l'Huître, qui vendait des fruits de mer, hochait la tête et se pointait l'index au milieu du front. A Santa Lucia on parlait beaucoup de ce brusque changement de Peppeniello; tous l'avaient connu si tranquille et si simple qu'ils s'inquiétaient de lui voir ces yeux et cette figure d'halluciné On en causa un soir chez Carmine, tout soucieux à l'égard de cet orphelin qu'il aimait; les femmes étaient consternées, ne sachant que penser. Maria-Stella fut détournée des rêveries qui l'absorbaient de longues heures, tandis que, penchée sur sa couture, elle s'imaginait travailler, ou que, debout le soir à la fenêtre, elle comptait les étoiles en soupirant comme elle avait jadis compté les barques à l'ancre dans le petit port; elle prit une part active à la discussion, en s'animant, saisie d'un commencement de remords pour avoir ainsi abandonné son camarade. Les remords augmentaient à mesure que Carmine racontait les bizarreries de Peppeniello, s'enfonçant comme une pointe effilée dans le cœur de la jeune amoureuse, y mettaient une angoisse...

La mère reprochait à Carmine les paroles imprudentes prononcés par lui à la fête de Piedigrotta, lui disant qu'il n'avait pas de bon sens, que c'était sa faute si Peppeniello avait changé à partir de ce soir là et qu'on ne pourrait jamais y remédier; mais la petite, inquiète pour ce mal assoupi, qui s'était réveillé, comprenait bien que Peppeniello, mis ainsi à l'écart, privé subitement des seules conversations dans lesquelles il put épancher ses secrètes pensées, se fût replié sur lui même, succombant sous le poids de sa noire solitude, mille fois plus lourde maintenant que son cerveau, n'étant plus celui d'un enfant, mesurait sans erreur et sans espoir l'infinité de ce silence. L'atroce souffrance l'avait donc repris dans ses tenailles, il retombait dans sa cruelle nostalgie, dans les comparaisons humiliantes; et tout cela était plus horrible aujourd'hui, le deviendrait encore plus demain, croîtrait de jour en jour, à mesure que son existence s'écoulerait toujous monotone, toujours uniforme, avec cet infernal supplice auquel il était condamné sans rémission.

Maria Stella se disait cela, pressentait cela jusqu'à la limite du possible, agitant dans sa tête intelligente ce problème qui passionnait tout Santa Lucia, et en trouvant la solution la plus claire, la plus admissible — toujours la limite du possible. Car il y avait une absurdité sur laquelle Maria Stella n'avait pas hésité un instant, et que nul autre n'aurait conçu: Est-ce qu'on songe à déchiffrer une parole d'amour sur des lèvres inanimées?

Grâce à la pitié des gens pour un être infirme, jamais l'idée de son infériorité n'était exprimée, mais elle était puissamment enracinée au plus profond de leur esprit. Il leur semblait que Peppeniello devait être content de vivre, de se chauffer au so-

leil, d'avoir un bateau à lui, de recevoir, étant enfant, une orange, de trouver, étant adolescent, quelqu'un pour lui témoigner un peu d'intérêt, pour lui sourire de loin en lui souhaitant le bonjour. Opinion très pénible pour l'être méconnu, cruellement affichée par les ignorants, et dont le muet se rendait bien compte.

Maria Stella était trop jeune ; elle s'affligea, versa une larme sincère, sourit et chantonna :

Sona, chitarra mia. Maria s'e scatata.

Elle dit à son père avec une assurance enfantine.

— Demain j'irai voir, et elle fit un geste qui promettait beaucoup.

— Justement, — observa Carmine reprenant confiance, persuadé que la petite ne manquerait pas d'arranger les choses au mieux, — on ne te voit plus. Donna Carmi disait...

Maria Stella, rougit; mais Carmine n'avait aucun soupçon ; il répétait bonnement les racontars de là-bas, tandis que sa fille, pensive, se demandait pourquoi, en effet, elle ne descendait plus sur la plage. Gabrio était toujours là, elle le savait par son père et Gabrio passait trop souvent sous ses fenêtres en fixant sur elle des yeux ardents qui l'obligeaient à baisser les siens depuis le jour, la veille de Piedigrotta, où elle s'était aperçue qu'elle l'aimait.

La voix de Carmine la réveilla :

— Maristè, tu n'entends pas?

Elle s'approcha de la fenêtre prêta l'oreille; dans le silence de la nuit, de longs arpèges de guitare montaient de la ruelle obscure.

— C'est lui, — fit Carmine, — il est rentré; je vais l'appeler.

La maison de Peppeniello n'était pas très éloignée; lorsque Carmine revint tenant par un bras ce grand garçon triste, avec sa guitare en bandoulière, ce fut chez les femmes un accès de tendresse. Pauvre, pauvre Peppeniello, quelle idée avait-il eu de se sauver loin d'eux qui l'aimaient tant et de les mettre dans l'inquiétude? Et comme il avait mauvaise mine depuis qu'on ne le voyait plus! Les femmes regardaient avec compassion sa figure pâle, ses yeux un peu hagards, en lui répétant ces bonnes paroles qu'il lui semblait ne pas entendre depuis si longtemps. Il se tenait sur le seuil, rechignant encore, devenu sauvage en quelques jours, et pour l'encourager, Maria Stella se serra près de lui, avec le mouvement caressant qui lui était habituel, en murmurant tout bas.

— Tu vois, tu vois, méchant...

Oh ! il le voyait bien qu'il ne pouvait s'obstiner à rester loin d'eux, que les jours passés sans les revoir lui avaient fait l'effet d'un mauvais rêve et qu'en se retrouvant dans cette coquette petite chambre, entre les bonnes figures de Carmine et de sa femme et la figure mobile de son amie, il lui semblait n'avoir jamais été absent et ne plus devoir s'en aller. Il était pris d'un léger vertige quand Maria Stella se serrant contre lui, l'effleurait avec les boucles de sa chevelure imprégnée de senteurs marines et d'un étrange parfum d'amandes amères ; il regardait autour de lui, tremblant, caressant les objets, reprenant possession du logis. Et Gabrio? Gabrio n'y était pas. Il avait eu si peur de le rencontrer là, d'entendre sa voix forte ! Ce fut une fête pour eux tous de se retrouver. Peppeniello joua sur sa guitare ses plus jolies chansons, les anciennes, celles des beaux jours passés. Maristè les chantait de sa voix grêle, et Carmine les écoutait d'un air béat. A les voir ainsi réunis, dans ce milieu simple et honnête, à voir ces deux jeunesses proches et souriantes, on pouvait songer à une tendre querelle, à une réconciliation d'amoureux.

Il était déjà tard, mais chez Carmine on ne pensait pas à se coucher. Il entrait par la fenêtre ouverte une fraîcheur parfumée, l'odeur de la mer peu distante et celle des œillets fleuris sur le bord de la croisée; à travers l'étroite ruelle on apercevait un lambeau du ciel perlé, dans la clarté diffuse de la lune qu'on devinait haute et limpide au-dessus de l'horizon. Aux fenêtres peu de lumières veillaient encore : le silence était interrompu par le bruit de quelques persiennes qui se fermaient.

C'était l'heure des sérénades, et Peppeniello le savait. Les bandes joyeuses, armées de guitares et de mandolines, descendaient de Pizzofalcone par les petites rues en pente vers la plage; durant le premier sommeil, on entendait passer les musiciens jouant une berceuse aux marins fatigués qui n'en avaient pas besoin pour s'endormir. Les jeunes gens s'arrêtaient sous les fenêtres des belles ; chacune avait son soupirant, et pour chacune il y avait une chanson différente : la fête de Piedigrotta avait eu lieu; c'était la providence des musiciens, et grâce à elle, de nouveaux couplets venaient éclore sur les lèvres des amoureux.

A cette heure, Maria Stella attendait, anxieuse, car c'était dimanche, et, le soir des fêtes surtout, les sérénades ne pouvaient manquer. Elle se taisait, déjà loin de Peppeniello, retombée dans ses idées fantastiques, en proie au charme qui absorbait son esprit.

Le vent, soufflant par les fenêtres, commençait à apporter des accords lointains et des fragments de chansons; l'écho de la musique affaiblie par l'éloignement se propagea dans la ruelle sombre; puis les sons devinrent plus intenses, plus nets, un chœur de voix mâles retentit dans l'air calme et sonore.

— Ils viennent — dit la jeune fille en se levant.

Elle s'accouda à la barre d'appui, regardant en bas dans l'ombre de la rue escarpée. La sérénade s'arrêta sous les fenêtres d'Assuntina, une *nennella* qui avait son fiancé parmi les chanteurs, et entonna une chanson pathétique en substituant à un nom de femme quelconque celui de la brunette, Peppeniello était venu à côté de Maristè, glacé à la pensée que sa belle soirée allait être infailliblement gâtée. On distinguait déjà la voix de Gabrio dans le chœur qui reprenait le refrain après le solo chanté par le fiancé d'Assuntina. Le chant s'arrêta. Incapable de se contenir, Maria Stella cria un joyeux bravo que répéta la voix de stentor de Carmine. Quelques-uns des musiciens relevèrent la tête; ils se rapprochèrent; des paroles furent échangées entre les personnes de la rue et celles de la fenêtre.

— Encore debout? Très bien! Peppeniello y est-il? — Laissez donc les gens dormir, tas de vauriens. — Attendez. Nous allons vous en donner une sérénade!...

On entendait le rire argentin de Maria Stella. Et, pendant qu'on tâchait d'accorder les instruments, Gabrio roucoula : *Arapete fenesta...*

— Ma chanson, — murmura involontairement la jeune fille, en rougissant dans l'ombre.

« Sa chanson, pensa Peppeniello, se raidissant contre l'angoisse.

L'accord trouvé, la voix robuste, qui donnait au muet une sensation de malaise, entonna le solo avec une vigueur extraordinaire, éclatant glorieux dans les notes élevées, s'adoucissant pour dire : *Ah Mari! Ah Mari! quanto suonno ca perde pe te...*

Sur le grand silence des choses endormies, dans la nuit pure, la chanson jaillissait, tel un jet d'eau en un parc solitaire. Peppeniello. étourdi, sentant l'âcre odeur de la mer qui montait par bouffées avec les coups de vent frais, et, plus près, l'odeur d'amandier sauvage qu'exhalait la petite nuque brune; il sentait trembler, à cause de la fraîcheur ou de la chanson, le bras de Maria Stella étroitement lié au sien; et, dans la voix de Gabrio, qui prodiguait pour une seule toutes ses notes passionnées, il sentait quelque chose d'irrévocable monter le long des tiges pendantes de l'œillet. Le malaise augmentait jusqu'à devenir insupportable, jusqu'à lui donner des idées folles de fuir au loin, de descendre serrer entre ses doigts crispés cette gorge insolente qui le narguait.

Le chœur finit sur une note haute que Gabrio ne se lassait pas de prolonger :

Ojecè Mari!

Cette fois, Maria Stella n'applaudit point : elle était restée appuyée à la fenêtre, la tête penchée vers l'ombre. Peppeniello dégagea doucement son bras.

— On ferme et on va se coucher, — criait Carmine, debout à l'autre fenêtre. — Rentrez chez vous, polissons.

En bas, dans la ruelle, on riait en protestant. Un des jeunes gens leva le nez en l'air, hasarda une prédiction sur le temps.

— Il pleuvra demain. — Il se fit huer. On entendit encore la voix de Gabrio qui criait : — Aujourd'hui nous avons du soleil, et je dois me lever à cinq heures.

La fenêtre de Carmine fut fermée, la mère appela Maristè. La petite sortit de sa rêverie : Peppeniello avait disparu.

Cette nuit-là, Carmine, encore peiné des reproches des femmes, rêva que Peppeniello était allé en Paradis et chantait là-haut avec les anges, en s'accompagnant sur les guitares célestes.

Cependant, allongé dans son lit, et les yeux grands ouverts, le muet regardait en face le livide fantôme qu'il n'avait pas connu auparavant et qui devait s'asseoir désormais tous les jours à la proue de sa barque, toutes les nuits à son chevet, le poursuivant de son rire narquois qui lui semblait, par moments, le reflet du sourire triomphant de Gabrio. La jalousie, cet esprit malin, avec sa voix moqueuse, son regard soupçonneux et son souffle corrupteur, lui avait enfoncé ses griffes dans le cœur, et, courbée sur sa proie, ne cessait d'en labourer les fibres. A son mal sans remède, cet autre mal, incurable aussi, devait-il donc s'ajouter? Venu le dernier, sournoisement, il dépassait l'autre avec une violence inouïe; et plus son cœur était resté pur de toute mauvaise pensée de haine ou de désir, uniquement rempli d'une humilité désespérée, plus le mal s'aggravait et l'empoisonnait. Peppeniello s'étreignait les tempes entre les mains, croyant devenir fou.

Que Maria Stella ne pût comprendre son amour, il le savait; il le trouvait même juste, se révoltant contre le destin, non contre cette enfant innocente. Qu'il y eut une différence terrible entre le regard caressant auquel la petite l'avait habitué, et le brillant éclat de son œil noir quand elle saluait Gabrio, le roi des chanteurs à Piedigrotta, il le savait aussi, mais il ne s'y était pas résigné, non; mais par pressentiment et par crainte de la douleur, il s'était refusé à sonder plus avant sa plaie béante.

Etant donnée cette inévitable renonciation, il fallait pourtant admettre que Maria Stella devrait un jour aimer, et aimer un homme qui ne serait pas lui, son camarade d'enfance; mais c'était encore loin, et il lui restait deux ou trois ans avant de la perdre... Et dans son espérance illusoire, Peppeniello avait étouffé ses soupçons; guidé peut-être instinctivement par son cœur qui se révoltait contre cette double peine intolérable, alors il s'était dit que la chose imminente, l'angoisse qui résumait tout et déjà

frappait à la porte, c'était la constatation claire et formelle qu'on peut tout exprimer par un geste éloquent : joie, tristesse, menace, douleur, mais non l'amour — l'amour fait de paroles d'amour. Dans sa barque, en pleine mer, il était resté des heures et des heures à penser une foule de douces paroles qu'il aurait voulu graver dans le cœur de sa chérie. Il s'était figuré qu'il prononçait tout bas les paroles divines, les plus simples ; était-ce une illusion ou avait-il entendu réellement les flots répéter : « Je t'aime, je t'aime »... ? Halluciné, la nuit, dans son taudis, il les voyait s'imprimer en lettres de feu sur le mur noir.

Maintenant, ce n'était plus cela. Il souffrait d'une piqûre plus réelle : ce joli garçon qui lui ravissait Maria Stella, il le haïssait après l'avoir envié à son insu. La haine et l'envie se confondaient en une rancune menaçante : Oh ! s'il la tenait cette gorge, entre ses doigts crispés, cette gorge chaude et animée d'une vie insolente ! Peppeniello eut l'impression de serrer vraiment quelque chose de morbide et vivant : sa propre gorge. La douleur le fit rentrer en lui-même, il ressentit l'horreur du sang, crut être en proie à une folie criminelle. Mais cette voix, cette implacable chanson, pourquoi renaissait-elle dans l'ombre et revenait-elle le persécuter, si basse qu'elle paraissait éloignée, et pourtant si claire, si proche, si réelle qu'elle se confondait avec le battement de ses artères qui en marquaient sans cesse la mesure ?..

Il écarquilla les yeux troublés par l'insomnie, se leva d'un bond ; dehors, toujours la même lumière blanche de la pleine lune. Il pouvait être deux heures. Gabrio chantait à mi-voix, sans accompagnement, sous la fenêtre garnie d'œillets.

Pepeniello le voyait bien : il était un peu changé, il avait dû courir les auberges avec ses camarades : les sérénades finies, il ne s'était pas encore décidé à rentrer, il rôdait par les rues, les yeux brouillés par les fumées de l'ivresse et, pas à pas, il était revenu là où son cœur l'appelait. Maintenant il chantait sans savoir pourquoi, espérant vaguement quelque chose, debout au milieu de la rue. Pepeniello guettait par la fenêtre a demi-ouverte, brûlant encore de fièvre, tout en ayant repris ses sens. La chanson finie, Gabrio se tut et resta un instant le nez en l'air, à attendre. Un imperceptible bruit de volets qu'on ouvrait les fit sursauter tous les deux : à la fenêtre de la cuisine où couchait Maristé apparut une main, un petit bras nu ; quelque chose glissa le long du mur, tomba par terre.

Une douleur aigüe au cœur de Pepeniello, puis le relâchement de tous ses muscles tendus, l'espèce de soulagement qui suit les faits accomplis.

Gabrio s'était baissé et avait ramassé la fleur : il regarda une minute vers le haut, mais la fenêtre s'était refermée tout doucement et, la lune à présent, l'éclairant en plein, en dessinait la forme nette et immobile. L'amoureux se décida à partir, à contre-cœur, en se retournant de temps en temps.

L'air humide de la nuit descendait sur le front de Peppeniello, sur ses yeux enluminés, en calmait la brûlure ; le feu qu'il avait dans les veines, les cuisantes souffrances de son cœur tenaillé cédaient aussi à un apaisement et à une lassitude qui le pénétraient insensiblement, de même que cette fraîcheur nocturne de septembre imprégnait toutes les choses environnantes, préludait à la fin de l'ardente saison.

TÉRÉSAH.

(*Traduit de l'italien par* A. LÉCUYER.)

(*A suivre.*)

LES RELIGIONS DANS L'ÉVOLUTION SOCIALE

(*Suite et fin*) (1)

En général la limite d'extension des croyances et des cultes se confond avec les frontières politiques du peuple chez lequel ils ont pris naissance, et il y a concordance dans les variations des formes sociales et des formes religieuses.

Il semble pourtant que toute une catégorie de phénomènes religieux fasse exception à cette règle et que les religions dites Universalistes ne soient point liées ni à une peuplade, ni même à une race particulière, qu'elles se propagent dans le temps et dans l'espace sous l'action d'une sorte de force intérieure, sans souci du milieu ni de l'histoire. Le catholicisme par exemple n'est-il pas fixé depuis plusieurs siècles et ne compte-t-il pas des adhérents parmi tous les peuples du globe ? Or, à y regarder d'un peu près, on s'aperçoit que la religion du Christ, elle aussi, se transforme avec le temps et selon les circonstances. Personne n'oserait prétendre que le catholicisme d'aujourd'hui est identique au christianisme primitif ; les dissidents d'ailleurs, et en particulier tous les partisans de l'église réformée, sont là pour l'attester. Enfin, dans le dernier siècle même, des dogmes nouveaux ont été ajoutés aux anciens. Quant à la propagation de la doctrine chrétienne ailleurs que parmi les hommes de race européenne, elle est singulièrement illusoire : ni les Hindous, ni les Chinois par exemple ne peuvent concevoir des religions intolérantes comme celles de l'Europe ; les Mahométans s'entêtent à faire du dieu des chrétiens un autre prophète, auquel ils préfèrent le leur, et

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 septembre 1904.

quant aux peuples non civilisés, ils se contentent, par cupidité, par apathie, ou pour des raisons qui nous échappent, qui surtout échappent aux missionnaires, de superposer à leurs anciennes croyances une croyance nouvelle qu'ils altèrent et déforment à plaisir. En aucun cas, ils ne renoncent à leurs superstitions, ou, s'ils abjurent leurs dieux, c'est tout simplement parce qu'ils se figurent que le dieu des blancs est plus fort, et qu'il est avantageux de lui sacrifier leurs idoles, provisoirement. Le christianisme catholique des Indiens de la Guyane et le christianisme protestant des Hovas de Madagascar ne ressemblent pas plus aux croyances des habitants de Londres ou de Paris que le bouddhisme tel qu'il est pratiqué dans les lamasseries du Thibet n'est pareil au bouddhisme de Ceylan. Car toute religion s'adapte au milieu physique, ethnique et social, dont elle est l'expression.

Mais le principe même des religions universalistes n'est-il pas en contradiction avec la loi des formes religieuses correspondant à des formes sociales? En aucune manière. Précisément les religions universalistes sont l'expression d'une tendance sociale nouvelle, beaucoup plus large que les conceptions sociales auparavant réalisées. L'homme, au moment où il l'imagine, regarde au-delà du clan, de la tribu, de la nation même. Il désire que tous ses semblables collaborent à la formation d'un seul organisme social qui embrasserait la terre entière. Il est à remarquer d'ailleurs que les religions universalistes sont relativement récentes, que la *socialité* humaine du bouddhisme est restée toute philosophique et théorique, que celle de l'Islam a été vite effacée par les haines de race et par le triomphe de la lettre sur l'esprit. Pour le christianisme, on montrerait aisément que l'histoire de ses origines vient à l'appui de notre thèse. Il a été d'abord la religion des déshérités dans un immense empire qui confondait presque ses limites avec celles du monde connu ; il a été préparé par la philosophie grecque, particulièrement par le stoïcisme ; peut-être aussi a-t-il eu quelque contact avec le bouddhisme par la secte mal connue des Esséniens ; après Platon, Cléanthe, et dans la société mondiale qu'avait fondée Rome, il ne pouvait naître en somme qu'une religion universaliste. Ce que l'évolution en a fait, nous n'avons pas à nous en occuper pour l'instant. Ajoutons que les formes religieuses, dans les sociétés modernes, ne se développent plus normalement. En se heurtant les unes aux autres, elles engendrent le scepticisme par la contradiction des idées et des croyances ; de plus, elles sont toutes en conflit avec la science, la nouvelle et la tard venue, qui prétend leur faire la loi. Les milieux où elles sont établies, se trouvent étrangement bouleversés par le mélange des races, la confusion des mœurs, l'échange perpétuel des produits et des hommes. Aujourd'hui les guerriers Maoris sont soldats chrétiens du roi d'Angleterre, et des princes nègres fétichistes, clients de la France, viennent en touristes à Paris. Au milieu de cette dépendance réciproque et de cette confusion universelle des groupes sociaux, il est naturel que le caractère social des phénomènes religieux apparaisse moins nettement. Ainsi l'existence et le développement des religions universalistes est un fait de plus à l'appui de notre opinion.

Non seulement le phénomène religieux apparait comme lié à un groupe social, mais encore il n'a sa véritable expression que par la collectivité : la croyance y gagne en intensité et le rite en puissance efficace. Le fait qu'on partage une idée avec un grand nombre de ses semblables, et surtout avec ceux qui vous touchent de près, donne à cette idée une valeur singulière et augmente considérablement, surtout pour les hommes non réfléchis, la foi qu'on peut avoir en elle. La conjuration ou l'offrande de l'homme isolé, le vœu ou la prière du particulier ont moins de prix et de force que le sacrifice ou la supplication collectives. C'est pourquoi les croyants se réunissent pour célébrer les rites d'une religion, c'est pourquoi l'église et la synagogue sont étymologiquement l'assemblée des fidèles. A Rome, le sénat décrétait, lorsqu'on avait plus particulièrement besoin des dieux, des prières publiques. Tous les peuples de l'antiquité se réunissaient autour de l'autel pour offrir en commun le sacrifice aux êtres divins, et aujourd'hui encore, en Afrique, les tribus s'assemsemblent près de l'arbre ou de la pierre sacrée pour les danses religieuses. Autour de nous enfin, des milliers de fidèles se réunissent pour participer aux pélerinages, pour organiser des croisades de prières en vue des élections.

Il y a pourtant des phénomènes religieux individuels : chez les nègres, certains fétiches sont la propriété d'un homme et n'ont de valeur que pour lui ; beaucoup de rites magiques du moyen âge exigeaient, pour être efficaces, la solitude et le secret. Mais dans le cas des talismans individuels, le véritable phénomène religieux est la croyance et non l'objet matériel servant de fétiche. Au point de vue social, l'accaparement de tel fétiche par un individu n'est, du reste, qu'une application dans l'ordre religieux du droit de propriété. Quant aux rites magiques comme l'envoûtement, ils ont bien un caractère social, puisqu'ils sont dirigés par un homme contre un autre ; ils sont l'expression des rapports de haine qui peuvent exister entre des individus ou des groupes. Certains d'entre eux sont visiblement collectifs, comme la *dévotio* chez les Romains, par laquelle un général, en se sacrifiant lui-même,

vouait aux dieux infernaux l'armée ennemie tout entière.

Mais, de même qu'un homme peut exercer une action décisive sur l'état social ou politique d'un peuple (l'existence d'un Napoléon, par exemple, a changé sans aucun doute les destinées de la France et même de l'Europe), de même l'influence individuelle, déformant ou transformant les données de la conscience collective, agit souvent sur l'évolution des phénomènes religieux. Des individus peuvent trouver une application nouvelle d'une idée religieuse déjà existante et développer ainsi la formation d'un culte ou d'un mythe. Ce qu'il importe de bien comprendre, c'est que le concept religieux ne résulte en aucune façon d'un *fait nouveau* inventé par l'individu, mais bien de la préexistence d'une matière religieuse, sur laquelle il a travaillé, ou encore du consentement social, grâce auquel les hommes qui l'entouraient ont adhéré à son invention individuelle et ainsi lui ont donné force de loi religieuse. La Bible nous a conservé un document fort intéressant propre à illustrer ce qui précède. Il s'agit d'un sanctuaire local fondé par un Ephraïmite, et qui, par suite d'un concours de circonstances, finit par devenir le centre religieux d'une tribu israélite (1). Voici les faits, brièvement résumés. Un homme des monts d'Ephraïm, nommé Mikah, reçut de sa mère deux cents sicles d'argent pour faire fabriquer par un fondeur une image sculptée. Cette idole, placée dans la maison de Mikah, fut pour lui une source de bénéfices car les gens du voisinage venaient la consulter, mais ce commerce religieux devint surtout rémunérateur quand l'Ephraïmite se fut adjoint comme prêtre un lévite de Bethléhem. « Vers ce même temps, la tribu des Danites en était encore à chercher un domaine pour s'établir, car jusque-là il ne lui en était point encore échu, à titre de territoire patrimonial, parmi les tribus d'Israël. Et les Danites envoyèrent cinq hommes pour explorer et examiner le pays .. » Ces cinq espions consultent l'oracle et en obtiennent une réponse favorable. Aussitôt qu'ils sont de retour dans leur tribu, une expédition se prépare. Une partie du clan des Danites, six cents guerriers, accompagnés sans doute de leurs familles et de leurs troupeaux, se mettent en marche pour s'emparer par surprise de la ville et du territoire de Layis. Ils campent en passant non loin de la maison de Mikah, et en profitent pour voler le dieu qui les a si bien renseignés ; moitié par force, moitié par persuasion, ils entraînent aussi le prêtre : « Viens-t-en avec nous et deviens notre père et notre prêtre. Vaut-il mieux que tu sois le prêtre de la famille d'un seul homme, ou que tu sois le prêtre d'une tribu, d'un clan en Israël ? Et le prêtre consentit, et il prit l'éfod et le terafim et l'image et se mit au milieu de la troupe. » En vain Mikah ameute les gens du district et se met avec eux à la poursuite des ravisseurs; il n'obtient d'eux que des menaces, et, les sentant plus forts que lui, il retourne en sa maison vide. Quant aux Danites, après s'être emparés de la ville et du territoire de Layis, qu'ils nommèrent Dan du nom de leur ancêtre, « ils posèrent l'image chez eux, et Ionatan, fils de Gersom, fils de Moïse, lui et ses descendants, furent prêtres de la tribu jusqu'à l'époque de l'exil. »

Au premier abord, la volonté individuelle paraît avoir une grande part dans la fondation de ce culte, mais on s'aperçoit qu'il n'en est rien, si on examine les faits d'un peu près. En réalité l'éphraïmite Mikah n'a nullement imposé un dieu de sa façon aux gens de son district et, par contre-coup, à la tribu de Dan. Il n'a pas obéi, en fabriquant son idole, à une impulsion personnelle, mais bien à une loi sociale que lui imposait son milieu. Il avait, en effet, dérobé à sa mère 1100 sicles d'argent, et celle-ci, s'étant aperçue du vol, avait prononcé contre le voleur inconnu des imprécations qui devaient nécessairement attirer sur lui une punition surnaturelle. Aussi Mikah, pris de peur, se décide à restituer l'argent, et la mère pardonne. Mais, pour détourner l'effet de la malédiction, une compensation religieuse est nécessaire. La mère prend donc une partie de la somme retrouvée et « déclare consacrer cet argent à Yahveh, de sa main, en faveur de son fils, pour en faire une image. » C'est donc la croyance aux effets de cette compensation religieuse et non l'intention personnelle de Mikah qui donne à l'idole sa vertu. Elle est le témoignage matériel de l'existence d'une loi sociale, à forme religieuse, destinée à empêcher le vol; et c'est comme telle qu'on l'adore. Un oracle est ensuite attaché à cette idole, conformément à la tradition, et la fortune de cet oracle est due à une autre croyance, celle que les hommes de la tribu de Lévy sont seuls en possession des règles authentiques de la sacrificature et de la divination. Or, Mikah s'est attaché comme prêtre un lévite. Enfin le rapt du dieu et de son interprète par la tribu conquérante de Dan est encore la vérification d'une loi sociale : les cultes des vaincus disparaissent ou sont assimilés par le vainqueur.

Ainsi, la part de l'individu reste aussi faible que possible, même dans l'établissement d'un culte qui, pour un observateur superficiel, semble individuel au premier chef; tous les phénomènes religieux ont, à l'origine du moins, un caractère social. Il y a même une telle connexité entre ce qui est social et ce qui est religieux qu'on peut dire que primitivement tous les phénomènes sociaux ont été teintés de religiosité.

---

1. Juges, XVII, 1 sq.

Chez les non civilisés, la chasse est ordinairement précédée ou suivie de cérémonies religieuses, et souvent on en mange le produit en commmun dans un repas sacré. La guerre est aussi réglementée par de nombreux rites qui ont rapport soit à la préparation religieuse des guerriers, soit à l'opportunité d'engager ou non la bataille, soit à la destination des captifs.

La culture des céréales, des arbres, de la vigne, n'est qu'une série d'actes sacrés, et la moindre infraction à ce culte minutieux compromettrait irrémédiablement la récolte. Pour couper un arbre, pour passer une rivière, pour construire une hutte, le non-civilisé donne à ses gestes la forme religieuse. Sa naissance, ses unions sexuelles, ses funérailles sont entourées, encombrées, peut-on dire, de rites innombrables. Toute sa vie sociale en un mot se développe dans les limites étroites de ses conceptions religieuses ; il ne peut perfectionner celle-ci qu'en élargissant celles-là.

En raison de son caractère social, le phénomène religieux se manifeste-t-il à la conscience d'une manière différente des phénomènes psychologiques ordinaires, et sous forme d'une représentation collective ? M. Durkheim est de cet avis et, à ce propos, donne une ingénieuse définition des choses sacrées et des choses profanes. « La représentation, dit-il, que la religion nous offre des choses n'est pas l'œuvre des raisons individuelles, mais de l'esprit collectif. » Du reste, M. Durkheim ne s'occupe pas de rechercher d'une façon précise comment s'opère la diffusion des phénomènes religieux dans la conscience collective. N'est-ce pas d'abord en raison de l'instinct d'imitation qu'on trouve à un haut degré chez tous les primates, mais qui est de plus en plus développé à mesure qu'on s'élève des singes cébiens vers l'homme, en passant par l'anthropoïde ? Et aussi en vertu de cette sympathie qui pousse l'être humain à se mettre en harmonie psychique avec ceux qui vivent autour de lui d'une vie semblable à la sienne ? Grâce à cette sympathie se trouvent réalisés certains faits moraux d'une nature particulière qu'on peut grouper sous cette dénomination générale : l'âme des foules. Il y a une différence réelle entre les manifestations internes de cette âme collective et celles d'un des individus quelconques qui contribuent à la former. Elle n'est nullement une moyenne, comme on pourrait s'y attendre. Les sentiments s'y additionnent pour ainsi dire et gagnent ainsi en intensité. C'est pourquoi les foules sont parfois absurdes d'abnégation ou horribles de cruauté et c'est pourquoi les phénomènes religieux tirent de leur caractère social un aspect particulier et original : de même que la peur dans une foule devient aisément la panique, de même le désir et l'enthousiasme facilite les hallucinations individuelles ou collectives, et par suite la production ou la manifestation des miracles.

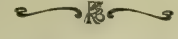
*
* *

Une autre question se pose encore à propos du caractère social des phénomènes religieux. Toute la vie collective, chez les primitifs au moins, s'exprime en des cultes. Est-ce à dire que le lien social ne saurait être conçu sans des liens religieux correspondants, et que par conséquent les religions sont les assises solides des sociétés. En aucune manière. Les sociétés peuvent vivre et se développer, conformément à la loi du progrès humain, sans l'aide ou l'appui d'aucune forme religieuse. Il est parfaitement vrai que, dans le passé lointain, c'est bien sur une pareille base que se sont fondés les organismes politiques. Mais l'histoire ne montre point qu'il en doive être de même dans l'avenir. Dans l'évolution de tous les peuples, et au fur et à mesure des étapes de la civilisation, se manifeste le détachement progressif des liens religieux. Les religions universalistes sont nées en des temps et dans des milieux où cette scission était en train de s'accomplir, par suite de l'affaiblissement et du discrédit des formes religieuses en usage. Elles reconnaissent même dans une certaine mesure, et moyennant quelques concessions, le fossé qui se creuse de plus en plus entre la vie sociale et les idées religieuses. Rendez à César ce qui est à César, a dit le Christ, et à Dieu ce qui est à Dieu. Pour remédier à la dislocation de l'ancien édifice, le christianisme a réparti l'activité de l'homme en deux domaines nettement séparés, le temporel et le spirituel, comme si l'unité de l'organisme humain pouvait être arbitrairement rompue. Deux mille ans de discussions religieuses et philosophiques sont venus aggraver cette rupture d'équilibre, par laquelle on a compromis la santé morale de l'humanité. Pendant ce temps la force sociale qui est en elles, travaillait sourdement les nouvelles religions, et, une partie de l'expansion dans le domaine de la vie en commun leur étant interdite, elles créaient à leur usage des organismes hybrides, conformes à la fois à leur nature fondamentale et à leur récente orientation : les ordres religieux étaient fondés, les couvents s'emplissaient d'hommes et de femmes, des missionnaires s'efforçaient de prêcher dans toutes les parties de l'univers la cité de Dieu. Mais ces ébauches sociologiques illusoires ne font que marquer plus nettement le caractère social des phénomènes religieux, en même temps qu'elles signalent l'irrémédiable décadence des religions. De toutes parts on assiste à l'affranchissement de la société civile, et au tableau que nous tracions tout à l'heure de la primitive vie sociale toute teintée de religiosité, on peut en opposer un autre

Aujourd'hui l'acquisition des choses nécessaires à l'existence soit par les procédés primitifs de l'agriculture, soit par les moyens nouveaux tirés de l'industrie, a complètement échappé au domaine religieux. Il n'y a plus de rites du commerce et il n'y a jamais eu de traces d'un culte industriel. Les relations entre groupes sociaux, soit dans la paix, soit dans la guerre, ne sont plus établies selon des formes religieuses. Sur le champ de bataille on traite aujourd'hui avec la même humanité l'infidèle et le croyant, le païen et le chrétien. Même des rapports politiques ont été inaugurés, en dépit des conceptions religieuses, par exemple entre l'Islam et la chrétienté, entre l'Europe et la Chine, entre la Papauté et les puissances protestantes. Dans la vie sociale de la famille, les principaux actes humains, la naissance, le mariage, la mort, se manifestent maintenant sous deux aspects, l'un purement civil, et obligatoire, l'autre strictement religieux et facultatif.

En résumé il y a dans l'histoire humaine un processus qui tend à séparer la vie religieuse de la vie sociale. C'est là un fait extrêmement important. Car si les phénomènes religieux ont un caractère éminemment social, faire la séparation précédente, c'est les détruire en quelque sorte. Le jour où la scission serait définitivement accomplie, ils ne seraient plus que des formes vides, des organismes d'où la vie se serait retirée, des fossiles. Et quand les groupes humains, en tant que collectivité, auront repoussé les religions, les individus arriveront forcément à se passer d'elles, puisque chez eux elles ne sont qu'un reflet de la primitive conscience sociale.

Ch. Renel.



FANTIN-LATOUR
(1836-1904)

Fantin-Latour n'est plus. La poésie de l'art perd un de ses derniers poètes. Sa palette solitaire évoque un orchestre à jamais silencieux, où l'instrument survit à la mélodie commencée.

Il n'y a pas trois ans, nous interrogions les *dessins* du maître ici même (1), et la perspective d'une prochaine oraison funèbre ne se dessinait guère à notre pensée... Aussi quel tressaillement soudain comme la disparition de ce musicien délicat des formes! Car il est mort subitement, en pleine force, le 25 août 1904, loin de Paris, dans l'Orne, en sa rustique maison de Buré que le rail n'atteint pas encore. Mort admirable comme la vie d'un sage! La mort subite replonge le rêve intact dans la nuit d'où nous sortons; elle fond sur l'être comme l'aigle vainqueur; brusquement elle interrompt le spectacle éphémère entre les deux infinis qui nous étreignent : son aile mystérieuse n'a rien de plus terrifiant que l'énigme de la naissance. Et, même pour les survivants consternés, quelle consolation tragique d'échapper à la vue des dénouements convulsifs, de ne pas assister à la progressive déformation d'un être cher, à la lente survenue de son néant! Le peintre mélomane avait eu 68 ans le 14 janvier : toujours alerte, il était jeune et promettait un beau soir; mais le voyez-vous frappé, raidi dans un fauteuil? La mort est peu de chose auprès des déchéances finales de la vie : la paralysie seule est à craindre; et les âmes lumineuses n'auront jamais rien à redouter de l'au-delà...

Fantin-Latour n'est plus : il faut le répéter pour croire à sa mort! Peu de regards le connaissaient; et son absence ne manquera pas aux cercles mondains... Mais il nous semble, avec l'approche de l'automne, que nous allons le croiser encore, admirant la palette mouvante du crépuscule sur le vieux pont des Arts encadré de pierres plus vieilles et de beaux feuillages, dans ce décor *poussinesque* d'un Paris Louis XIII, entre l'Institut, qui fut le seul rêve qu'il n'ait jamais fait, et le Louvre qui suffisait à ses austères délices. Est-il donc vrai que nos yeux ne reconnaîtront plus jamais, dans la foule noire à la nuit qui tombe, sa tête léonine et son pas modeste d'artiste de jadis? Avec l'âge, sa pâleur s'était colorée; sa native mélancolie souriait; son regard bleu restait limpide. Il paraissait dispos, robuste et sanguin. Simple, il cheminait avec une fierté songeuse. Il désertait, malgré lui, les songes de l'atelier suspendus par l'heure; il les prolongeait dans l'ombre. Il sortait « pour se conserver », disait-il; il marchait pour éviter la congestion qui l'a tué... Son amour de l'art voulait reculer la fin de l'artiste.

Fantin Latour n'est plus, mais son œuvre nous reste; elle survivra sans effort aux plus fidèles de nos souvenirs, cette œuvre mélodieuse et muette, plus fortunée que la symphonie qui ressuscite par intervalles! L'œuvre qui dure et la vie qui cesse apparaissent également dignes d'envie, dans leur loyauté fraternelle : aux débats sur nos traditions, comme aux mœurs du temps, elles apportent un double et cordial exemple de persévérance française et de droiture oubliée. Plus éloquemment que toutes les maximes des moralistes, qui ressemblent toujours plus ou moins à des invectives jalouses, à des regrets impuissants, plus clairement que toutes les théories des esthètes, qui demeurent fatalement distinguées et creuses, le souvenir d'un caractère fait honte à la vénalité d'une époque, et la présence d'une œuvre explique aux yeux comment un romantique,

(1) Cf. la *Revue Bleue* du 28 décembre 1901.

amoureux de musique allemande, fut éminemment un artiste français.

*
* *

C'était un romantique, en effet, un survivant du romantisme, attardé dans un siècle nouveau qui s'annonce adorateur de l'argent. Comme s'il eût conscience de ces tacites métamorphoses, Fantin-Latour, depuis 1900, n'exposait plus. A la dernière de nos Expositions Universelles, il n'avait paru qu'à la Centennale, maître vivant parmi ses aînés. Ce fut son adieu grandiose. Il était entré, sans transition, dans la gloire. On lui montrait son rang dans l'évolution. Mais le succès tard venu n'enivre point l'ironie du sage : obscur longtemps ou soudain célèbre, il reste lui-même, il ne change rien à sa vie. Sa personnalité résiste au vent, puisqu'elle existe. Ni valet, ni plat d'argent dans la galerie ; point d'hôtel à baie luisante au bout de la plaine Monceau ! Rien de commun avec les académiciens nouveau jeu de la « Ville-Lumière » ! Petit avec de grands cheveux, Fantin-Latour entr'ouvrait lui-même sa porte à de rares élus : imposant quand même, avec son clair regard scrutateur et son port de tête à la Wagner qu'arrondissait une bonhomie railleuse à la Daumier ; car il tenait de Daumier brave homme et du docteur Faust ; mais, dès qu'il parlait, ce premier abord un peu germanique se fondait dans une séduction toute française.

Ah ! cette conversation ! Quel pur chef-d'œuvre français, si notre mémoire émue pouvait la ranimer sans être infidèle à sa volonté posthume ! Mais Fantin consignait les reporters ; il condamnait l'anecdote et l'interview : « Que vous dirai-je, Monsieur ? Que j'habite une rue très humide, où les cheminées fument ? Qu'elle était jadis un passage, le passage des Beaux-Arts, entre deux grilles, et que j'y suis depuis trente-trois ans ? » Loyal autant qu'ombrageux, il avait aisément cette politesse dédaigneuse qui glace les questions. Point de cris ; jamais d'argot, sinon pour imiter, avec quel accent vengeur, le « dernier genre » de nos snobs ! Aucune familiarité : dans cette nature essentiellement discrète et recueillie, retenue et contenue toujours, l'amitié même avait sa décence et n'a jamais dû tutoyer personne. Ce sage était un tendre ; mais il sentait délicieusement qu'il n'y a point d'amour sans pudeur : n'avait-il pas longtemps prolongé l'ère des portraits, de peur de livrer son âme et de dévoiler sa muse ? Rare composé de gravité narquoise et d'affectueuse ironie, qui s'accordait secrètement avec la grâce puritaine de ses jeunes filles, avec le sourire un peu janséniste de ses modèles féminins ! Charme évanoui d'une tendresse fière et d'une antique simplicité, masque naturel et charmant d'une exaltation tout intérieure, à la Schumann ! Mais nous l'avions profondément effarouché, je m'en souviens, en le traitant de Schumann français : « Oh ! non, point cela... » Blessé d'un coup d'encensoir, notre vieux Poussin disait du même ton : « Je trouve des excès dans tout cela. » Rien de trop, c'est le désir de l'atticisme. Fantin partageait l'aversion de Wagner pour la « répugnante orgie des modulations modernes » qui corrompt tout, même l'éloge, en gagnant nos épithètes et nos métaphores. Il détestait l'hyperbole. Il poursuivait partout l'hypocrisie qui pérore, déclame ou soupire. Il s'élevait gaiement contre tous les ridicules passagers du costume et de l'âme, contre toutes les jongleries minaudières ou pédantes des Vadius et des Trissotin, des marchands de toile peinte ou de copie, contre tout ce qui fleure l'arriviste ou le charlatan. Cet Alceste était réputé très méchant chez les Orontes ou les Philintes ; mais il était sans amertume. Et le compatriote de Stendhal et de Berlioz savait toute la valeur du bon aloi. La satire n'était, chez lui, que le revers vibrant de l'enthousiasme : il avait l'esprit prompt, le jugement sûr et le compliment bref. Oui ; mais quand il avait dit simplement : « C'est bien », on pouvait emporter l'assurance d'avoir bien fait. L'hyperbole ne fournit rien de tel...

Ah ! le merveilleux critique d'art qu'il aurait pu faire et qu'il était en puissance ! Le salonnier sans pareil ! Diderot, pour le coup, l'eût déclaré « bon à entendre ! » Aucun artiste, depuis Eugène Delacroix et Gustave Moreau, n'a possédé cette lucide vision de l'art.

Il y a deux tempéraments de critiques : l'un très optimiste en se croyant très habile, se porte à l'avant-garde, y soutient les dernières créations de l'audace, écoute et frappe à toutes les portes, accueille, admet tout, pêle-mêle, défend tout d'avance afin de ne jamais rien méconnaître, salue toute nouveauté comme une beauté, prend tous les trains, même contradictoires et croisés, pour être toujours « dans le train », s'ingénie laborieusement à ne jamais rater le coche (qui devient une automobile)... L'autre, un tantinet pessimiste à force de finesse et de conscience, a, par dessus tout, l'épouvante polie d'être dupe et de tomber dans les pièges tendus par la réclame à l'affût : il voit si nettement tous les dessous de la comédie humaine qu'il en devient presque partial envers ses contemporains ; il devine d'instinct, et si joliment, tous les maquillages et toutes les intrigues de la coulisse esthétique qu'il exagère partout le fard qu'il pressent sur les lèvres et qu'il s'intéresse de moins en moins au déroulement du spectacle... Il est dur aux innovations ; le capharnaüm d'aujourd'hui déroute son regard trop clairvoyant, et le passé qui s'estompe lui semble plus pur : il se méfie.

Fantin critique était celui-là. Le novateur se mé-

fiait de toute nouveauté. Mais aussi quel coup d'œil sur tous les engouements de la mode! Peintres ou musiciens, le coloriste n'avait jamais adoré les Primitifs, leur contre-point d'école ou leur précision de verriers : il les aimait encore moins, depuis les pâmoisons des snobs devant Enguerrand de Charonton! Ce nom, souligné, devenait épique... Le figuriste n'avait jamais approuvé la moderne manie du paysage; mais il la condamnait sans merci depuis l'invasion des paysagistes. C'était un indépendant très équilibré, quoique passionné, que ne tentait aucune académie de droite ou de gauche. Il ne ménageait point les excès de l'impressionnisme dont il avait connu les débuts timides aux entretiens du café Guerbois; il reconnaissait la science caustique d'un Degas, mais il laissait à M. Berenson l'honneur de le trouver « supérieur à Raphaël »... Et, pour définir les commodités du *modern style*, il retournait une chaise en vous disant, empressé : « Prenez donc la peine de vous asseoir! » Fantin n'aurait pas dit comme Burne-Jones ou Gustave Moreau : « Je suis un homme du xv^e siècle! » Mais il avouait se sentir très vieux aux Salons annuels et comprendre encore moins les dithyrambes des salonniers... Ce qui ne l'empêchait point de discerner immédiatement, en 1902, l'*Automne* de M^{lle} Dufau — qu'il ne connaissait pas!

Cette âme se méfiait surtout des virtuoses : « Ah! les pianistes qui n'ont pas de doigts! » Son romantisme adorait la forme éternelle; la beauté grecque trônait sur son poêle, immortellement jeune et blanche en face des argentines esquisses ou des ardentes copies : la *Vénus de Milo* projetait son ombre sur l'*Embarquement pour Cythère*. Un peu mystérieux, le peintre du rêve avait une baudelairienne tendresse pour les chats : ses yeux admiraient la musique muette de leurs formes, la grâce familière et la voluptueuse élégance de ces petits fauves du foyer que la caresse peut atteindre; il leur prêtait une âme, il parlait naïvement pour eux, comme un La Fontaine. Eloigné du monde, il vivait dans ses collections, dans ses souvenirs. Et quelle sereine passion pour nos Virgiliens, pour Gluck, pour Corot, pour Chénier, pour Victor Hugo, le plus étonnant des *peintres*; pour Ingres qu'il avait toujours défendu contre les dédains outranciers de Manet, pour Ingres et Delacroix, pour Berlioz et Wagner, enfin réconciliés dans son cœur! Mais l'esprit français n'abandonna jamais cette passion moderne. Et quand Fantin se présentait souriant, la palette au pouce, avec l'abat-jour vert au milieu du front, il nous rappelait l'honnête Chardin, son ancêtre, dont la finesse dégonflait l'orgueil de Maurice Quentin de La Tour, son homonyme du siècle poudré.

*
* *

Rappeler Chardin, le peintre des enfances bourgeoises, des pêches duvetées et des natures mortes, quand on est le poète des visions colorées qui chantent... Singulière suggestion! — Parenté fort naturelle, au contraire. L'œuvre affirme le contraste; le caractère du peintre et son éducation l'expliquent.

Le rêveur n'avait point commencé par le rêve. Natif de Grenoble, ce fils d'une Russe et d'un peintre français n'a d'autre histoire que celle de son art : depuis la Centennale de 1889, nous en avons souvent marqué la double origine. Le poète-né compte parmi les jeunes *réalistes* de 1860; et sa dure jeunesse connaît les jours glacés où l'on se couche afin de pouvoir dessiner sous les toits. Le réalisme est alors un renouvellement : latent dans l'art français du du xix^e siècle depuis Géricault sur le radeau de la *Méduse* et Delacroix sur la *Barricade*, il est une nouvelle protestation contre l'académisme obstiné. Le réalisme est un bâtard du romantisme, et l'impressionnisme sortira du réalisme. C'est toujours la peinture, la belle matière en lutte avec une formule glaciale. Nouvelle édition de l'éternelle querelle entre anciens et modernes! Alors, Balzac et Wagner se confondent dans la religion du *réaliste* Champfleury qui s'extasie devant le *Prélude de Lohengrin* et scandalise les philistins devant l'*Olympia* de Manet : « C'est du neveu de Wagner! » leur crie-t-il, un peu satanique. La flamme de 1830 couve toujours...

De même, le jeune Fantin mitige Courbet par Delacroix auquel il rend son premier « hommage »; et son réalisme est transfiguré bientôt par l'apparition de la musique. S'il n'a pas entendu *Tannhäuser* à Paris, puisqu'il avait son billet pour la quatrième, interdite, — il vibre aux premiers concerts Pasdeloup avant de s'exalter, quinze ans plus tard, aux quatre prodigieuses soirées de Bayreuth. Delacroix lui verse impérieusement son philtre de pourpre et d'émeraude, Wagner son intensité nerveuse qui transportait déjà le poète des *Fleurs du Mal*. Un voyage en Angleterre lui fait entrevoir, dans les héroïnes de la peinture préraphaélite, des sœurs gourmées de la féerie wagnérienne. En 1863, il retrouve son compagnon Whistler au Salon fameux des Refusés. Mais c'est au Louvre, où quinze années de sa vie passeront studieuses et paisibles, qu'il rencontre à la fois son gagne-pain et son enchantement : Watteau, « le poète de son siècle » et de notre école, embarque son rêve juvénile pour Venise et pour Anvers, à la rencontre imaginaire de Véronèse et de Rubens; Chardin, le précurseur de l'intimité qui ne s'appelle pas encore l'*intimisme*, lui révèle la dou-

ceur casanière des chambres où descend un rayon des maîtres : et l'atmosphère silencieuse du foyer lui semble avoir son harmonie comme le chant des songes. Influences divergentes, qui fondent leurs couleurs pour nuancer une personnalité d'artiste où nous pouvons nous reconnaître ! Et phénomène d'absorption victorieuse, qui répond ingénieusement aux craintes suggérées par les continuelles palinodies de notre art !

Le rêve, chez Fantin, n'a pas étouffé la véracité, car le rêveur a regardé la vie avant d'évoquer les filles du Rhin ou la fée des Alpes. A l'exemple de Chardin qu'il aime, il débute par des études : de beaux fruits empourprés, des roses ; il a compris

Le langage des fleurs et des choses muettes...

Comme La Tour et Chardin jadis, le portraitiste a d'abord peint des êtres pensants dans leur milieu familial, contre la réelle paroi de l'appartement où s'éclaire l'or poudreux d'un cadre, il a vu des « brodeuses » brunes et de blondes « liseuses », anonymes inspiratrices qui sont encore des portraits, il a penché le graveur Edwards sur l'entre-bâillement de ses cartons verts, il a magistralement groupé les peintres rendant « hommage à Delacroix » ou causant autour de Manet dans l'*Atelier des Batignolles*, les littérateurs accoudés sur un *Coin de table*, les musiciens « autour du piano » ; et toute son âme s'est épanchée dans son art quand il a fixé pour l'avenir le fragile bonheur de la *Famille D...* Tels sont les *anciens Fantins* (dirait Jean Dolent), et que les amoureux d'art trouvent supérieurs aux visions qui suivent. L'artiste a dit : Rien n'est beau que le vrai, — avant de s'écrier : Rien n'est vrai que le beau ; il a glorifié la tradition française du portrait plein d'âme, avant de célébrer l'évolution moderne où la musique nous envahit « comme une mer » ; il a traduit sa race, avant d'exprimer son temps : poétique observateur, qui précédait le sage visionnaire ! Quand ses contemporains sacrifiaient aux Grâces, il réhabilitait la réalité ; quand l'idéal s'encanailla sous la blouse bleue du plein-air, il voulut réveiller le rêve : original toujours et contrariant la mode ! Mais toujours personnel et droit, lyrique déjà dans ses portraits profonds, peintre encore en ses vagues rêveries, — affirmant sans désaveux l'unité d'une inspiration.

Ce romantique irréductible, vous l'imaginiez très germanique dans ses rêves, tel son cher Berlioz qui se croyait un compositeur aux trois-quarts allemand ; et le voici tout aussi français, quoique féerique, n'est-ce pas, que dans ses portraits sans mensonge ! Dès le Salon de 1864, il expose une *Scène de Tannhäuser* (le Vénusberg) en regard de l'*Hommage à Delacroix* : le poète est parallèle à l'observateur. Le poète, chez Fantin, n'est pas l'adolescent mort jeune « à qui l'homme survit » ; le poète, au contraire, longtemps et volontairement endormi, se réveille tard, après Bayreuth. Mais cet inspiré, que nous croyions hier « toujours jeune et vivant », n'a jamais été l'énergumène atteint de wagnéromanie. Il n'était pas tendre, oh ! non, pour la musique française et se permettait à son endroit des remontrances très *schumanniennes* (car le suave Schumann, non plus, n'était point l'agneau pascal de la critique) ; mais il ne s'illusionnait pas sur le cabotiniage olympien de Wagner et sur le snobisme des néo-chrétiens (pour la plupart israélites) qui sacrifient d'emblée *Tristan* à *Parsifal ;* il les cinglait avec l'esprit — bien parisien — d'un Henri Heine.

Avec Schumann, avec Delacroix, les compagnons de sa pensée, le peintre sentait que Byron et son *Manfred* avaient en eux « quelque chose de noir à contenter » ; il sympathisait romantiquement. Il adorait Schumann et Brahms, Hector Berlioz et Richard Wagner, et même Rossini : mais ne serait-ce point trahir son adoration que d'insinuer qu'elle rêvait l'impossible ? En traduisant *ses* musiciens sur la toile, en travaillant *d'après* eux, le peintre a voulu seulement exprimer la poésie romantique à travers la commotion musicale, illustrer ses anciens émois, écrire, à sa façon, des souvenirs de théâtre ou de concert... Rien de plus.

Or, ses rêves réalisés sont les nôtres ; en donnant une forme à ses joies, son *moi* devine notre jeunesse et l'exprime : quelle meilleure illustration du « plaisir sacré », quel miroir plus beau de notre éducation musicale, de cette page unique de notre histoire intérieure où l'Allemagne sonore a fait une France nouvelle ?

Point de métaphysique nuageuse ni de transpositions décadentes ! La preuve en est que le peintre s'est toujours abstenu d'interpréter Beethoven et le grand secret de ses derniers quatuors qu'il mettait au sommet de l'Art : il a respecté la musique absolue ; ce Français ne s'adresse qu'aux sujets dramatiques, aux mélodies-fantômes de Robert Schumann, aux poèmes amoureux de Johannès Brahms : il les a mis en peinture, comme ses compositeurs élus mettaient leurs poètes en musique. Il ne demandait au souvenir des sonorités que la vibration capable de renouveler les thèmes éternels :

Sur des pensers *anciens* faisons des vers *nouveaux* !

Malgré sa libre admiration pour Baudelaire et son instinct des mystérieuses *correspondances*, le plastique interprète du *Prélude de Lohengrin* ou du *Ballet des Troyens* n'a rien *d'hoffmanesque* et ne rivalise point avec « l'audition colorée » des *Kreisleriana.* Nerveux sans névrose, il a traduit la musique alle-

mande en peinture française et renoué singulièrement nos traditions du XVIIIe siècle en montant sur l'arc-en-ciel des dieux vers un Olympe germanique où ne se trouve point dépaysée l'*Armide* de Quinault... Il rejoint Watteau par Monticelli, Prud'hon par Diaz, Fragonard par Tassaert, Chardin par Bonvin; il retrouve Boucher sur le chemin qui remonte de Delacroix à Rubens; il n'oublie pas, à travers les *Bacchanales* du Poussin, la roche de Polyphème et le virgilien sourire de Galatée...

S'il est encore permis de parler de « musique peinte » ou de « lithographies musicales » en présence d'un art si français, c'est grâce au parfum de l'exécution, moins matérielle ici que sentimentale, qui jette une gaze fleurie sur les chairs païennes, qui rajeunit les vieux *leit-motive* et les attributs des allégories, qui divise une tonalité comme la grappe chantante d'un accord en mariant le mystère des nuances à la mélodie des lignes, — orchestration suggestive de la palette où le créateur est son propre virtuose et le « violoniste de ses rêves ». Ce *vague* même est très *musical*, il est adéquat à l'essence de la musique qui dépouille de toute contingente parure les nocturnes d'angoisse ou les duos d'amour pour les envelopper d'absolu. Ce *vague* exprime aux yeux les voix intérieures, « cette musique que toute âme recèle »; il est le visible écho de ces voix sans paroles et des *harmonies* limitrophes dont l'ambiguïté même des mots se fait complice.

Accord d'eurythmie vaporeuse et d'exaltation pensive, qui fera dire à l'historien (si l'histoire est juste envers les modestes) que Fantin surpassa Manet et devança Renoir, l'un, au seuil d'une évolution, l'autre, dans un retour à nos traditions! Par lui surtout, dès 1860, la peinture musicienne et notre intimisme ont précédé les impressionnistes. Ce maître sans élèves apparaît un initiateur. Et si nous osons rendre au cher disparu « l'hommage » qu'il rendait à Berlioz en mêlant le rêve et la réalité dans une atmosphère subtile comme son âme, apercevons au bord de sa tombe entr'ouverte, auprès de deux grands deuils silencieux dans un groupe d'amis, deux idéales figures en méditation parmi les fleurs et les larmes: l'une, la déesse aux ailes d'ange, qui peuplait son intimité de sérieuses féeries, c'est la poésie romantique éplorée dans l'ombre; l'autre est la muse française à la palme classique, dont le demi-sourire est le rayon discret de la sensibilité la plus exquise.

RAYMOND BOUYER.

P.-S. — Exprimons, en même temps, à la sympathie éclairée de MM. Marcel et Bénédite le vœu d'une prochaine exposition temporaire du peintre au Luxembourg, à ce musée rajeuni qu'il aimait.

R. B.

LA VIE LITTÉRAIRE

Louis Bertrand.

LOUIS BERTRAND : *Le Sang des Races, la Cina, le Rival de Don Juan, Pépète le Bien-Aimé*, romans (Ollendorff, éditeur). BERNARD BOUVIER, professeur à l'Université de Genève, *L'Œuvre de Zola*. (Ch. Eggimann, éditeur, Genève).

Romancier, Louis Bertrand nous éblouit; théoricien, Louis Bertrand veut nous éclairer.

Il a écrit quatre romans tous excellemment méridionaux de sujet, de décor, de clarté, de couleur, de mouvement, d'abondance, de désordre et d'animation. Les idées, les sentiments, toutes les tendances de Louis Bertrand sont si fortes que cet artiste, qui se plaisait à rester impersonnel et extérieur à ses ouvrages, se montre tout entier en eux par la façon dont il conçoit ses milieux, ses héros, s'épanouit en ceux-là et sourit en ceux-ci. Il est à ce point dominé par le monde ensoleillé, multicolore et grouillant qui l'entoure que ses romans se ressouviennent tous les uns des autres, toujours vivants, toujours ardents, mais un peu ressemblants entre eux. *Pépète le Bien-Aimé* est la réplique du *Sang des Races*. *Le Rival du Don Juan* est la réplique de *La Cina*. Beaux titres, lumineux, beaux livres chaleureux. Une vive et vaillante personnalité. Disons ce mot que les petits bourgeois d'Alger peuvent employer en voyant passer sur le port l'inquiétant et bien-aimé Pépète: les livres de Louis Bertrand ont fait des conquêtes, toutes sortes de conquêtes. Qu'il prenne bien garde de choisir désormais ses triomphes! Pépète se laissait aimer indistinctement par la bouchère Vincente Saillagouse, la marbrière Santita, la vieille Anglaise et la jolie et pure et sensée « petite caille » Angèle Micoud. L'auteur de *Pépète* doit avoir bien soin de ne pas rechercher pour ses livres qui ont le suffrage des délicats, les faveurs de lectrices et de lecteurs apparentés à la bouchère, à la marbrière, à la vieille anglaise. M. Louis Bertrand doit fuir les dévots d'un Willy.

Il nous enchante, conteur de belles histoires vibrantes et colorées; il pense nous conquérir, nous convaincre, nous entraîner, doctrinaire, fondateur d'écoles — car Louis Bertrand (tout est facile à sa verve prodigue) a fondé son école lui aussi et rien n'est plus propre à nous instruire sur la vanité de toutes les écoles. Il a écrit son manifeste, lui constamment prêt à écrire des pages indéfiniment éloquentes. Il a formulé les préceptes les plus contradictoires à son talent. Il a mis aussi mal d'accord que possible ses théories et ses admirations. Il a prouvé qu'un romancier se connait toujours médiocrement lui-même. Les pensées de Louis Bertrand d'ailleurs sont véhémentes et ses contradictions sont enthousiastes!

Contradictions de détail, contradictions générales. Il ne s'agit que de s'entendre et ce n'est pas commode.

Il proclame son culte de Flaubert. Juste reconnaissance car il doit beaucoup à Flaubert et Louis Bertrand est quelque chose comme un Flaubert improvisateur. Une partie de son manifeste est le commentaire de ces lignes de Flaubert dans la *Tentation de Saint-Antoine* « ... Ils ont maintenant des âmes d'*esclaves*, oublient les ancêtres, le serment, et partout triomphent la sottise des foules, la médiocrité de *l'individu*, la hideur des *races* »... Il invoque constamment les exemples, mieux les leçons de Flaubert. Flaubert passe même dans ses romans. Louis Bertrand rappelle ce nom dans le *Sang des Races*; l'infortuné Mantoucher, le *Rival de Don Juan*, invoque lui-même Flaubert avec vivacité. Flaubert est le maître parmi les maîtres. Louis Bertrand le considère comme l'initiateur immortel de cette Renaissance classique qu'il accélère en la définissant. Pourtant il combat avec un vertigineux élan « l'art pour l'art » c'est-à-dire la foi de Flaubert. Et l'ardent disciple de l'auteur de *Salammbo* ou de la *Tentation de Saint-Antoine* s'irrite indigné contre ces écrivains qui s'excitent sur les cadavres des villes mortes, prennent on ne sait quel plaisir innomable à soule ver les linges et à remuer les pesanteurs des vieilles corruptions, parcourent l'Asie, l'Extrême Orient, l'Afrique, tous ces pays où des races neuves grandissent, où des peuples réveillés de leur sommeil séculaire par la menace de l'étranger se préparent à une lutte sans merci contre nous, passent devant toute cette vie frémissante sans rien voir que les débris du passé, que le clinquant d'une fausse couleur locale, le déchet de l'archéologie et de l'histoire. Il dit, il s'irrite, il s'indigne et, admirable pour la spontanéité valeureuse de son talent, il invoque une fois encore le discipliné et patient Flaubert.

Il nous l'offrira même comme le dernier des représentants notables de la littérature classique, car il ne tend à rien moins qu'à abattre les ruines du romantisme et du naturalisme qui est une honteuse dégénérescence du romantisme, qu'à restaurer le classicisme lui-même. Il n'est point lent à déterminer les caractères du classicisme renaissant : effort constant vers l'harmonie et la composition, souci de l'ordre, du choix, de la beauté, culte de la tradition, culte de la vérité humaine, préférence pour les lieux communs, conception poétique des choses, et, pour tout dire, solidité du fond et perfection de la forme, simplement.

On remarque tout de suite que ses romans exaltés ne témoignent pas de cette composition régulière et sage, de ce souci de l'ordre et du choix par lesquels s'accomplira la renaissance classique. Ils ont tout le lyrisme débordant, le pittoresque torrentueux, la fougueuse passion, la violence colorée, naturelle à un jeune romantique attardé. Et constatant la lutte du théoricien et du romancier en Louis Bertrand, on se prend à croire qu'il n'y a pas incompatibilité formelle entre romantisme et classicisme, et que tel écrivain de nos jours librement inspiré, enrichi par surcroît de la connaissance exacte de notre littérature, peut très avantageusement marier en ses œuvres les dons du romantique et les qualités du classicisme, profiter de toutes les leçons des écoles antérieures à lui, mélanger et fondre en son esprit tous leurs préceptes et perpétuellement inspiré par tous ses grands prédécesseurs dont l'influence n'est pas aisément secouée par ceux qui l'ont d'abord subie, s'appliquer à un effort rénovateur qui n'est point complètement efficace car l'écrivain ne parvient pas facilement au chef-d'œuvre d'où dépendent les destinées littéraires d'une époque, mais qui n'est point complètement inutile parce que Louis Bertrand qui a le « tempérament » original et fort a eu l'intuition assez pénétrante de ce que son époque pouvait ajouter aux efforts des époques précédentes. Il arrive ainsi qu'en comparant ses livres et ses doctrines, en remarquant que tout son manifeste sur la Renaissance classique est un réquisitoire contre le romantisme et son héritier fâcheux le naturalisme, contre Zola en somme qui fut le naturaliste le plus imprégné du romantisme, on est obsédé par cette pensée que Louis Bertrand procède d'Emile Zola plus que de personne et qu'au romantisme naturaliste de Zola il ajoute seulement ce que peuvent donner la connaissance approfondie de nos lettres classiques, le goût de la tradition et la quiétude d'une âme heureuse et saine, en qui le pessimisme n'a point accès...

*
* *

On n'hésite plus maintenant sur les caractères de l'œuvre de Zola. Je crois bien que M. Bernard Bouvier, professeur de l'Université de Genève, dans l'étude élégante qu'il lui a consacrée, vient de préciser tous ses caractères avec la netteté la plus forte et la plus brillante limpidité. Il nous a donné de Zola la critique qui observe les faits, mesure leur valeur et conclut, non pas celle qui interprète avec fantaisie. La critique de M. Bernard Bouvier est décisive parce qu'elle est inspirée par le goût exclusif de la vérité, et qu'elle traduit une aptitude singulière à la découvrir. Suivons ce guide un instant.

« Connaître la réalité présente, c'est assez. L'art est dans la vie et la vie est toute dans la réalité telle que nous le pouvons observer », voilà nous dira M. Bernard Bouvier le principe fondamental d'Emile Zola. N'est-il pas aussi le principe fondamental de Louis Bertrand. Il veut, dit-il, raconter *la vie* et non

plus *la réalité* ou *la nature*. Et non seulement cette formule aurait l'avantage d'être plus pratique, de circonscrire avec plus de précision les limites de l'observation de l'artiste comme de définir plus précisément son objet ; mais elle exclurait, en outre, ou rejetterait au second plan tout ce qui dans la nature, ne porte point les caractères d'ordre, d'harmonie et de beauté qui sont les caractères essentiels de l'activité vivante. Triomphal, Louis Bertrand ajoute : « Elle écarte ou elle subordonne tout ce qui est amorphe et inorganique, tout ce qui est anormal, hybride et monstrueux. » Ambitieuse doctrine. Mais Louis Bertrand nous persuadera-t-il que Mantoucher le rival de Don Juan qui est entraîné par la brutalité de son amour à la folie, au meurtre, au suicide, n'est pas anormal et n'est pas monstrueux. Quant à Pépète le pêcheur d'Alger, aimé pour lui-même par toutes les femmes, s'il est « nature », je tiens pour certain qu'il n'est pas « vrai ». Et tel quel il ne laisse pas que d'être lui aussi assez anormal et monstrueux... Mais ce sont là, direz-vous, des impressions. Il reste que Emile Zola protestait, il y a plus de trente ans, que « l'art est dans la vie ». Ainsi fait aujourd'hui Louis Bertrand. Et si Zola avait tort de proclamer que la vie est toute dans la réalité telle que nous la pouvons observer, du moins faut-il convenir que la vie est d'abord dans la réalité et que c'est par la connaissance et la compréhension de la réalité que nous parviendrons à la connaissance et à la compréhension de la vie tout entière.,. Louis Bertrand serait donc bien coupable de vouer à l'exécration des écrivains néo-classiques le naturalisme et son maître, lui surtout qui, s'il veut chanter la vie, excelle particulièrement à peindre la réalité, la réalité telle que nous la pouvons observer...

..... « L'indifférence au bien et au mal, au beau et au laid dans le choix des sujets, des types, des actes, du milieu, du langage, telles furent les conséquences de la philosophie de Taine appliquée au roman ». Et l'on admet que Zola ne voulut qu'appliquer au roman la philosophie de Taine..... Il fut donc indifférent au bien et au mal, au beau et au laid... Ne reprochez pas à Louis Bertrand pareille indifférence, il serait trop surpris. En effet s'il veut surtout plaire, il écoute aussi tous les autres avertissements du public. Or, « le public nous avertit que notre œuvre n'est pas un divertissement égoïste ; mais qu'elle a toujours, même sans y prétendre, une importance sociale. Nous respecterons scrupuleusement cette obligation de servir autrui qu'assume tout écrivain dès qu'il publie un livre ; et si nous prenons garde de n'offrir que des exemplaires accomplis de chaque être ou de chaque objet — sans prêcher, ni moraliser, nous conférerons par ce seul fait une valeur édifiante à nos écrits. ... » Voilà l'écrivain social et, nécessairement, moral par la seule peinture de la beauté — et je me figure que pour lui la beauté n'est rien autre chose que l'intensité de la vie ! Mais pratiquement, Louis Bertrand est trop assuré qu'un portefaix comme un membre de l'Institut a son intelligence, sa morale, voire sa philosophie et son esthétique, lesquelles dérivent des conditions de son être et de son état, et qu'il est absurde de nier chez lui les manifestations d'une mentalité qui n'est pas la nôtre, comme il serait puéril de vouloir lui en imposer une qui ne serait pas la sienne... et dans tous ses livres, ses héros ont une moralité qui dérive peut-être trop directement des conditions de leur être et de leur état, et une sorte de beauté qui résulte trop spécialement de la superbe inconscience avec laquelle ils obéissent à leurs instincts omnipotents..... Louis Bertrand disserte comme il veut, et il appelle moralité ou beauté ce qu'il lui plaît justement d'appeler moralité ou beauté, mais il aurait tout aussi sagement pu écrire en tête de chacun de ses livres ce que Zola écrivait dans la préface de *Thérèse Raquin*. « J'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères..... J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et par leur sang, dépourvus de libre arbitre et entraînés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair. Thérèse et Laurent sont des brutes humaines et rien de plus ». Il aurait pu écrire comme Zola, considérant la plupart de ses héros : « L'âme est parfaitement absente, j'en conviens aisément, puisque je l'ai voulu ainsi. » Et ils se seraient reconnus à ce signalement et Carmelo de *La Cina* et Pépète le Bien-Aimé, et Ciapa-Ciapa, et *tio* Centa-Creuz, et Poublanc et Pascualeto le-Borgne et Vincente, et Santita, et tant d'autres héros sommaires de *Pépète* et du *Sang des Races*. Zola a souvent « cherché la bête en l'homme ». Louis Bertrand proclame qu'il a toujours cherché l'homme : il a souvent trouvé la bête. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'étude sincère purifie tout, comme le feu. Il arrive qu'on ne s'en aperçoive qu'assez tard.....

Si vous vous écartez un peu des doctrines pour entrer dans les livres, vous sentirez mieux encore combien le talent de Louis Bertrand est apparenté au génie de Zola. Que Zola ait été un poète, c'est une vérité admise. Il tenait au réel, mais son imagination l'amplifiait, l'exaltait sans le dénaturer et ce romancier scientifique écrivait de vastes poèmes naturalistes. Louis Bertrand qui se flatte de raconter la vie se flatte aussi d'être avant tout un poète. Il atteste que la faculté essentielle d'un artiste est l'imagination poétique, que l'artiste ne *peut pas* de toute nécessité percevoir le monde autrement que par la Poésie, qu'amoindrir ou supprimer en l'artiste la faculté poétique, c'est rendre incomplète ou impossible la seule communication qu'il lui soit donné

d'avoir avec la réalité, qu'enfin il y a une connaissance poétique des choses... Du *Sang des Races* à *Pépète le Bien Aimé*, de *la Cina* au *Rival de Don Juan* vous discernez, en effet, cette simplification poétique des traits et des âmes et le « grandissement » de chaque individu qui devient représentatif de tout son milieu. Rafaël surtout, le charretier du *Sang des Races*, est le type idéalisé de ces hommes simples qui vivent dans la nature, et cet être primitif a je ne sais quelle grandeur et je ne sais quelle noblesse impressionnantes... Tous les faits de son existence sont empruntés à la réalité méticuleusement observée : il est lui-même une création de poète...

Dans les œuvres de Louis Bertrand comme dans celles de Zola voyez encore ces forces animées de la nature qui emplissent tous les romans et dominent tous les êtres qui y vivent... C'est la beauté du ciel méditerranéen qui fait ce qu'ils sont tous les hommes... C'est la route qui traverse les solitudes africaines, la route fascinatrice qui attire et retient ceux qui l'ont d'abord fréquentée, et ne les laisse plus maîtres de vivre loin d'elle; c'est la mer qui, elle aussi, exerce sur tout un peuple le même attrait irrésistible et le façonne à sa guise ; c'est la foule qui entraîne les individus, les commande; c'est l'amour, l'instinct amoureux omnipotent qui, progressant avec régularité, affole et supprime les êtres simples ou compliqués dont il s'est emparé : la fruste Vincente, le raffiné Mautoucher...

Faut-il continuer ces rapprochements qu'établit malgré lui le lecteur attentif et bien vite enthousiaste des romans de Louis Bertrand ? Mais Louis Bertrand a précisément hérité de Zola cette puissance créatrice qui était la force supérieure du romancier naturaliste, ce sens de la vie dont les métamorphoses sont extraordinairement variées, les mouvements divers et incessants, ce goût des tableaux vastes, des descriptions si amples qu'elles semblent parfois des amplifications, cette merveilleuse aptitude à suivre, à peindre le grouillement des êtres et des choses sous le grand ciel étincelant...

Loin de moi la prétention de diminuer la hardiesse novatrice de Louis Bertrand romancier et fondateur d'école, ni de lui attribuer une tâche qu'en définitive, et tout bien délibéré, il n'a peut-être pas entreprise, mais s'il a véritablement apporté quelques idées nouvelles et quelques nouvelles inspirations à la littérature de notre temps, il n'a certainement pas fait autre chose que ce que, dès 1891, Emile Zola désirait avec une prévoyance admirable et définissait avec une admirable précision.

« L'avenir, disait Zola à Jules Huret (Enquête sur l'évolution littéraire citée par Bernard Bouvier) l'avenir appartiendra à celui ou à ceux qui auront saisi l'âme de la société moderne qui, se dégageant des théories toujours rigoureuses, consentiront à une acceptation plus logique, plus attendrie de la vie. Je crois à une peinture de la vérité plus large, plus complexe, à une ouverture plus grande sur l'humanité, à une sorte de classicisme de l'humanisme. »

L'avenir décidera lui-même s'il appartient ou non à Louis Bertrand. Mais puisque par ses réquisitoires contre le naturalisme Louis Bertrand provoque à des rapprochements que son talent appelle, que Louis Bertrand ne tienne pas rigueur à Emile Zola de ses fautes. Il lui doit, à son insu peut-être, ses plus robustes qualités.

Je ne dissimule pas que je préfère aux autres ses deux romans qui sont le moins éloignés de ceux de Zola : *Le Sang des Races*, *Pépète le Bien-Aimé* .. Et dans *La Cina* et dans le *Sang des Races*, ce qui approche le plus de la perfection, c'est peut-être, non pas la description fervente, je le sais, des beautés classiques de la vieille terre d'Afrique ou d'Espagne, que la peinture loyalement réaliste de la vie présente à Alger ou bien à Séville... Mais voici sans doute la grande nouveauté : le pessimiste implacable d'Emile Zola a disparu. Louis Bertrand lui substitue un optimisme invincible. Peintre de la misère ou du vice, il y a dans ses peintures une joie, une alacrité qui en constituent probablement la moralité. Le néo-classique Louis Bertrand est un naturaliste gai.

Les discordances entre Louis Bertrand, fondateur d'écoles et Louis Bertrand romancier nous montrent mieux que tout le reste la continuité de l'effort littéraire dans la suite des générations, et ce que l'on doit à ceux que l'on combat, et que l'imitation peut être un moyen de renouvellement. Il y a des doctrines littéraires que les théoriciens opposent les unes aux autres; il y a des « tempéraments » littéraires qui s'enrichissent de tout et de tous, confondent en eux tout ce que les théoriciens arbitrairement séparent... De cette confusion surgit parfois une littérature rénovée.

J. Ernest-Charles.

RICHARD WAGNER ET LE POÈTE GEORGES HERWEGH (1)

(*Suite et fin*)

Tout à coup la « jalousie des dieux », pour parler comme Mme Wille dans ses *Souvenirs*, brisait le bonheur de cette existence paisible. Mme Minna crut avoir des motifs de jalousie et « fit du vacarme »,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 septembre 1904.

suivant sa propre expression. Bientôt même, elle tomba malade et fut transportée dans un établissement de bains froids, à Brestenbourg en Argovie. En vain, les amis essayèrent d'étouffer le scandale; Mais la rupture était inévitable. Bien que très malade encore, malgré une cure de trois mois, Mme Minna était revenue de Brestenbourg afin de quitter définitivement la Suisse. Sa dernière impression de Zurich ne fut rien moins qu'agréable. Le cocher qui devait la conduire à la gare, la mena chez son patron et, malgré toutes ses protestations, celui-ci ne la laissa partir, elle et ses bagages, qu'après paiement d'une somme de 300 francs due par Wagner. Elle eut juste le temps de sauter dans un train prêt à partir, sans seulement voir le bon Karl Tausig, qui était venu faire ses adieux à l'infortunée.

Wagner ne prolongea pas non plus son séjour à Zurich. Il partit seul pour Venise, où il arriva vers le commencement de septembre. A la fin de mars, il revint en Suisse et se fixa à Lucerne. C'était en 1859, l'année de la guerre. Mais cela ne le troubla pas dans son travail. Cependant, Herwegh, politique inébranlable, vivait dans les événements présents avec son cœur et sa pensée et faisait preuve d'une grande activité journalistique. Presque tous les jours paraissaient de lui, dans le *Züricher Intelligenz-Blatt*, des articles de fond et autres, notamment des nouvelles du théâtre de la guerre, que lui envoyaient d'Italie Rüstow et Schweigert, qui combattaient sous Garibaldi, Mazzini, et autres patriotes italiens.

Wagner, tout au troisième acte de son *Tristan*, qui lui tenait au cœur, ne s'intéressait guère à ce qui se passait dans le monde. Toutefois, la destinée de Venise, qu'il commençait à aimer, le préoccupait, et, sachant qu'Herwegh collaborait à l'*Intelligenz-Blatt*, il s'abonna à l'édition du soir de ce journal. Il se divertit beaucoup à la lecture d'un article humoristique d'Herwegh intitulé : *Une tempête dans un verre d'eau ou l'insurrection de l'Allemagne du Sud*. L'écrivain y mettait en garde les Allemands du Sud « qui déjà marchaient en colonnes serrées », en colonnes de journaux, au secours de l'Autriche et qui parlaient de s'allier avec elle et d'écraser les Français en Lombardie. Herwegh conseillait de n'en rien faire, n'étant pas capables de quoi que ce soit sans la Prusse ; en outre, une telle intervention provoquerait la conclusion de la paix entre ces deux puissances qui s'alliant ensuite, tomberaient sur l'Allemagne, se partageraient le butin et rétabliraient l'ancienne réaction. Il valait mieux laisser Napoléon se brûler en Italie les doigts et le reste, la guerre d'Italie étant, sans contredit, le commencement de sa fin. L'article se terminait par ces mots : « Les choses vont prendre une orientation nouvelle. Trouvera-t-on des hommes ? Les Allemands se mettront-ils de nouveau dans la tête que la Révolution mange ses enfants ou que, comme en 1848, les enfants mangent la Révolution ? »

*
* *

Pendant les années qui suivirent, les deux amis n'eurent pas l'occasion de se voir, mais le poète observait de loin, avec un profond intérêt, la pénible ascension du musicien ; de temps à autre, il le soutenait dans la presse, de sa plume dévouée.

Ainsi, immédiatement après la chute de *Tannhauser* à Paris, se rappelant encore l'enthousiasme dont les Zurichois avaient salué la première représentation de cet opéra dans leur ville, il essaya d'exposer, le 19 mars 1861, les menées des ennemis de Wagner.

« Il serait lamentable, écrivait-il, que nous, à qui Wagner a donné tant de joie, changions notre opinion si juste sur les grandes beautés de *Tannhäuser*, qu'une cabale a fait tomber à Paris. Tant pis pour les Parisiens, dirons-nous. En outre, étant donné le caractère du public parisien et le tempérament de Wagner, qui, déjà tint tête à tant d'orages, un revirement est plus que probable ; il est certain. »

Le maître, qui avait alors tout un monde à combattre, reprit son chemin de croix. Un moment, on put croire qu'il avait atteint le sommet de son calvaire, car, malgré que les frontières de sa patrie eussent été rouvertes à l'exilé, la lutte inutile qu'il eut à soutenir, en même temps à Vienne et à Karlsruhe, marqua certainement le comble de ses déboires. Poursuivi par ses créanciers, il abandonne à la fin de mars 1864 son habitation de Penzing et, errant encore une fois, il regagna la Suisse. Nous savons par les *Souvenirs* d'Eliza Wille qu'il voyagea incognito et habita presque caché à Mariafeld. Son amie a tort de se montrer si mystérieuse sur ce point : Wagner avait de bonnes raisons de garder l'incognito ; il avait des engagements envers les Viennois et à Zurich même, il avait laissé des dettes considérables. Si malgré cela, il reparut dans ce pays, c'est qu'il comptait sur l'appui de Wille ou de son ancien mécène Wesendonck. Il fut d'ailleurs déçu dans ce double espoir. L'amitié de Wille n'alla jamais au-delà des bornes de l'hospitalité et la petite maison d'Enge ne s'ouvrit plus pour lui comme un asile. Cependant, on se montrait toujours aussi amical à son égard ; on fêta même pour ainsi dire sa réconciliation, ainsi que le prouve le billet suivant :

« Lundi matin.

« Cher Herwegh,

« Montre que tu es un ami raisonnable et rends-toi à la prière que je t'adresse en même temps qu'à la famille Wesendonck de venir passer chez nous la soirée d'aujourd'hui, sans faute et sans cérémonie.

« Je voudrais tellement me trouver avec toi, mais je ne puis me laisser voir à Zurich sans que l'objet de mon très bref séjour — repos après une grande fatigue, — ne soit manqué.

« Tu viendras donc.

« Certes ! Salut cordial de ton

« RICHARD WAGNER. »

La coupe d'amertume était pleine pour le patient ; mais sa destinée idéale allait enfin commencer. M. de Pfistermeister, l'ambassadeur du juvénile roi de Bavière, qui avait cherché vainement, à Vienne et Mariafeld, le maître divinisé par son prince, le trouva à Stuttgart et l'emmena immédiatement à Munich. Le rêve du génie commença à se réaliser.

Le jeune prince fantasque, fanatisé, s'enthousiasma à l'idée du théâtre de Wagner, dont les plans avaient été demandés à Gottfried Semper, et des représentations modèles commencèrent immédiatement au Hoftheater de Munich.

Cependant, Herwegh se trouvait mêlé à l'histoire tragique de Lassalle. Le chef du mouvement ouvrier lui demanda une recommandation auprès de Wagner, afin que celui-ci s'entremît, favori tout-puissant, près du roi, et que l'ambassadeur bavarois Dönniges acceptât Lassalle pour gendre. Quinze jours avant sa mort, celui-ci vint trouver Wagner avec sa lettre de recommandation. « Je ne connaissais pas encore Lassalle, racontait le maître plus tard, mais il me déplut profondément en cette circonstance. C'était une histoire d'amour, de vanité pure et de passion fausse. En lui, je vis le type des hommes importants de notre avenir, que je suis tenu à appeler « l'ère judéo-allemande ».

Bien qu'en l'occurrence il n'ait pu être agréable à Herwegh, l'année suivante Wagner n'en écrivait pas moins à celui-ci, à l'approche des représentations de *Tristan et Ysolde* :

« Mon cher Herwegh,

« Les 15, 18 et 22 mai, d'admirables représentations de *Tristan* auront lieu ici. Je te prie de tout mon cœur d'y venir.

« Préviens-moi si et quand tu viendras, afin que je te réserve des places. Amène aussi Semper avec toi : cela finira bien par l'amuser, malgré que le sujet lui ait paru trop sérieux.

« Salut cordial de ton

« RICHARD WAGNER.

« Munich, 7 mai 1865. »

Il fut impossible à Herwegh de se rendre à Munich ; cependant, afin de donner à ses amis de Zurich une idée de son bonheur, le maître leur communiqua deux lettres enthousiastes que le roi Louis II lui avait adressées (1).

* * *

Mais l'exil rend irritable. Wagner peu à peu se fit beaucoup d'ennemis. Rustow, l'un des intimes des Herwegh, dans une lettre par laquelle il refusait de prendre part à une excursion dont Wagner devait être, traitait celui-ci d'égoïste, sans cœur, se conduisant comme une femme hystérique, mettant tous ses amis à contribution et, quand ceux-ci s'y refusent, parlant d'eux avec amertume et mépris.

« Oh ! quel in-32 d'homme et quel in-folio de vanité, de sécheresse de cœur et d'égoïsme, écrivait un jour Mme Herwegh. Pas trace de magnanimité, pas d'impulsion pour venir en aide à ses frères de lutte, comme le divin Liszt, qui donnait toujours tout pour les autres. ».

Et cependant, personne plus que lui ne trouva autant d'amis généreux et dévoués.

A côté de Liszt, de Bülow, de Tausig, il y a Herwegh. Celui-là a combattu pour la cause wagnérienne en journaliste et en poète, sans avoir jamais escompté sa reconnaissance. Quand on venait lui parler de la médisance de Wagner, qui ne l'épargnait pas à Zurich, il haussait les épaules : le génie sublime du musicien lui faisait oublier la mesquinerie de l'homme. En même temps que l'artiste, le démocrate, le révolutionnaire et l'homme politique l'intéressaient également chez Wagner. Dans les premiers temps de leur amitié, le 3 décembre 1851, Herwegh écrivait au philosophe Feuerbach, auquel l'*Œuvre d'art de l'avenir* est dédié : « Je voudrais bien que tu te décidasses à faire un saut jusqu'en Suisse. Je n'ai d'autre motif à te donner que le désir de te voir, désir que Wagner partage au plus haut point. Depuis que mon ami Bakounine est mort, je ne connais pas d'hommes de tempérament, de sentiment et d'intelligence vraiment révolutionnaires, si ce n'est toi et Wagner. »

Et à sa femme, qui était alors à Nice avec leurs enfants :

« Tu vas connaître Wagner, non seulement un des plus grands musiciens de tous les temps, mais aussi un des hommes les plus libres. »

Sans être musicien pratiquant, Herwegh avait reconnu tout de suite et dans toute son étendue le génie wagnérien. Et, contre sa propre volonté, entraîné par ses théories, il lui vint souvent en aide par la plume.

Dans les papiers d'Herwegh, on retrouve des traces de l'exil du compositeur à Zurich, de 1849

(1) M. Marcel Herwegh a donné une traduction de la lettre communiquée à son père, dans l'*Echo artistique*, 1er novembre 1891. M. J. Bainville l'a reproduite dans son volume sur *Louis II de Bavière* (Paris, 1900). Quant à l'autre, écrite après la première de *Tristan*, Mme Malvida Schnorr de Carolsfeld, la première Ysolde, l'a seulement signalée, dans ses lettres de Wagner (1883).

à 1858. Entre autres choses, relié en cuir rouge et portant sur le plat, la dédicace imprimée en lettres d'or *Brochures de Wagner pour Herwegh*, un exemplaire de la première édition du *Judaïsme dans la Musique* (1) suivi d'autres brochures.

En de nombreuse lettres de la belle correspondance échangée entre Herwegh et sa femme, il est question du maître. Lors d'un voyage qu'ils firent à Saint-Morice, l'été de 1858, Herwegh écrivait :

« 18 juillet 1858.

« Mon cher et bon trésor,

« Pour le plaisir de te télégraphier, le ciel m'a induit indignement en erreur. Un peu plus, nous n'arrivions pas à Coire. Mais par bonheur, la poste n'avait plus de place pour moi, le lendemain, et il nous fallut flâner à Coire toute la journée sous la pluie. Une lettre de Liszt t'exprime « toute l'amitié sincère qu'il ressent ». Cela me réjouit... Aussi je te l'écris.

« Je n'ai pas d'autres aventures à te raconter.

« En plein soleil, nous avons grimpé sur le Julier. Ici il n'y a rien à voir, ce qui va abréger le séjour de Wagner. Nous nous sommes promenés en voiture pendant quelques heures aujourd'hui, jusqu'à Samaden, Bevers, Zug, pour voir la Bernina qui n'a pas voulu se laisser voir, et nous allons prendre contact avec elle : je t'enverrai immédiatement la plus belle fleur que j'y trouverai. Voilà le seul cadeau que ton peu galant trésor saura te faire. Il en porte beaucoup d'autres avec lui, mais il ne veut rien promettre... surtout parce que cette fois, il en est encore moins certain que jamais.

« Le marteau de Thor (2) est arrivé, mais je veux retarder le moment où je taperai sur des pierres. Qui sait à quoi je pourrai l'employer ? Je répondrai une autre fois à la lettre laconique de mon fils. Verse-lui un peu de musique dans l'oreille... il serait vraiment trop triste de ne pas donner aux enfants quelques éléments artistiques. Je crois que le petit monstre dépassera le grand sous ce rapport.

« Adieu, chère, fidèle âme. Oui, je serai heureux, divinement heureux de t'avoir de nouveau près de moi. J'embrasse les enfants autant que toi seule.

« Ton Georg.

« Wagner vient de me dire de te souhaiter le bonjour. »

*
* *

« Saint-Morice, 31 juillet 1853.

« Mon cher trésor,

« Je n'écris pas parce que je suis furieux... et furieux contre moi cette fois. Je me méprise pour mon infinie poltronnerie qui, jusqu'en ce moment, ne m'as pas permis de m'arracher d'ici. Ne te tourmente pas, la petite bourse de désirs se videra et cela arrivera.

« La « cuisine » qui t'amuse tant est en somme d'une nature innocente (1). Qu'importe qu'on mange des racines au lieu de gazon, comme font les mortels d'ici ? Je laisse à Wagner le soin de se rendre malade à force de se soigner... ce sera bientôt terminé, et ainsi son hypocondrie l'abandonnera. Je suis en bloc son antipode... Il ne s'occupe que de soi-même et je ne m'occupe pas de moi du tout. Nous avons fait de nombreuses promenades en voiture, et même une excursion presque périlleuse sur les glaciers, que j'avais renvoyée obstinément au dimanche tandis que Wagner voulait qu'elle eût lieu un samedi. Voilà de l'eau pour ton moulin. Quant à tes chanteurs italiens, Wagner confesse sa parfaite incompétence. Jadis il y avait à Dresde un excellent professeur de chant qui s'appellait della Casa ou quelque chose d'approchant. Mais Wagner ne sait ce qu'il est devenu. Garcia à Paris, professeur de Johanna Wagner, est certainement le meilleur qu'on puisse trouver dans les cinq parties du monde. Si seulement je pouvais t'exprimer le contentement que j'éprouverais à me sentir dans une voiture de poste ! Mon cher trésor, je sais que ma dernière lettre t'a fait plaisir. Tu vois que je fais de nouvelles expériences. Minna trouvait que Wagner n'avait pas écrit aussi gentiment depuis longtemps. Je comprends cela.

« J'ai tellement de fleurs fanées autour de moi que j'en arrache une pétale au hasard, comme preuve que partout où je suis allé, j'y étais avec toi.

« Il faut que notre fils (2) apprenne le chant, qu'il chante beaucoup, avant de commencer le violon. Il faut le faire créer des notes, et non pas comme un piano. A cela, crois-moi, on reconnait le sens musical chez un homme. « Ton Georg. »

La saison à Saint-Maurice terminée, le poète revint à Zurich. Wagner, de son côté retourna dans l'Italie du Nord, à Gênes. Une lettre, connue dernièrement, nous donne les raisons de ce retour précipité :

« Sans sommeil, dans une auberge de la Spezzia, l'inspiratiou musicale du *Rheingold* me vint, écrit Wagner ; je rentrai dans ma brumeuse patrie pour travailler à la création de mon ouvrage gigantesque. »

*
* *

La muse d'Herwegh a plus d'une fois célébré le

(1) *Das Judenthum in der Musik* (1850), *Beethoven* (1870), *Über die Bestimmung der Oper* (1871), *Über die Aufführung des Ring des Nibelungen* (1871), *Herr Eduard Devrient*, von Wilhelm Drach (1869). *Le Judaïsme dans la musique* a été traduit en français (Bruxelles, Sannes édit., 1869).

(2) Marteau dont Herwegh se servait dans les excursions géologiques.

(1) Wagner, qui aimait le luxe de la table, se faisait envoyer par sa femme des primeurs, friandises très coûteuses : raffinement qu'Herwegh ne partageait nullement et sur lequel Liszt taquinait son sybarite ami. Ce qui explique le mot « cuisine » souligné par Herwegh.

(2) M. Marcel Herwegh.

grand *Worttondichter*. Au début de 1865, Gottfried Semper, avec qui Wagner avait déjà longuement discuté ses plans de théâtre, fut mandé à Munich et reçu par le roi Louis II, donna son avis sur la construction d'un *Nibelungentheater*; son projet d'une construction provisoire sur ses données fut exposé dans l'une des ailes de l'*Ausstellungsgebäude* (1). Quand, plus tard, des ennemis se firent de cette audience royale une arme de polémique journalistique, Herwegh vint au secours de Wagner avec un poème qui fut reproduit dans un grand nombre de journaux. Il y adjurait le roi de Bavière de persévérer dans sa volonté d'artiste.

La Saxe embellit Waldheim,
La Prusse élève le dôme de Cologne,
Toi, construis un Opera
Jeune prince, au bord du torrent de l'Isar !

Fais de la musique et laisse à leurs cruches
Les Philistins bourrer leurs pipes;
Fais de la Musique! La Muse n'a jamais porté
Une couronne de houblon.

..... Fais de la Musique, comme jadis
Les nobles monarques de la Judée.
Ils gouvernaient si tranquillement,
Avec le bâton d'orchestre, leurs Etats.....

Et quand éclata l'orage münichois et que le séjour du maître devint de plus en plus difficile, Herwegh adressa à son ami cette éloquente satire :

Richard Wagner, après tant de luttes, du naufrage de Paris
Echappé vers la ville de l'Isar, Ulysse annonciateur du chant!
Pionnier impétueux de l'Art musical allemand,
Chez quels insulaires, cher ami, as-tu donc abordé?
Et quel secours t'offre toute la grâce de leur seigneur Alkinous?
Sur la promenade de la vie, quel premier baiser du soleil?
Les Philistins, à l'œil mauvais, crachent dans les sources les [plus pures.
Aucune beauté n'émeut leur épiderme épais.
L'horizon de leur Hofbræu, tu le dépasses, intrépide,
Et comme Lola Montès, tu es la terreur de ces bourgeois.
« Dire qu'un étranger se permet de gaspiller de telles sommes!
« Chez Semper il a commandé une nouvelle salle de spec- [tacles! »
« La scène où Robert, le Prophète, le Trouvère
« Ravissent le public münichois, n'est-ce donc qu'une baraque [de foire?
« Le grand Vasco faisant le tour du monde n'y crierait plus.
« Mais, patience — tu feras fiasco, génie sans feu ni lieu.
« Oui, malgré tous tes trucs, nous te salerons ta soupe,
« Demain à coups de sifflets tu seras expulsé. En avant le club [des Franziskaner! »
Ainsi, en prose et en vers hurle le sauvage Bayouvar,
Et les conseillers intimes gémissent : « La Bavière est en [danger! »
Comme ces fous t'en veulent, comme la plèbe est mécontente,
Et comme ils t'inondent de boue!
Parce qu'une fois les chameaux du Chah sont arrivés à temps,
Avant que Firdousi n'ait exhalé son âme en peine et tour- [ment.
Parce qu'une fois de la pluie d'or tombe aux mains de l'artiste....
Ruine donc tous les rois de la terre! Qu'importe.
Seulement je te recommande ceci : quand tu en auras fini, [dis-leur adieu.
N'attends pas qu'on te lance des pierres à la tête... Malheur!
Ne cherche jamais sur un sol pareil une feuille de laurier,
Même si la Toison de Colchide était suspendue à chaque porte [de la ville.

Wagner suivit exactement le conseil de son ami et quitta ce pays inhospitalier pour Lucerne, afin de créer de nouveau, dans la solitude, des œuvres immortelles.

*
* *

Lorsque, après la guerre franco-allemande, l'amnistie fut accordée aux condamnés politiques, l'Allemagne se rouvrit pour Herwegh; il put se rendre à Baden-Baden, pour une cure, il y passa ses dernières années. Et ce lui fut une grande joie de recevoir, un jour, cette dernière lettre de Wagner :

« Lucerne, 13/8 1871.

« Cher Herwegh,

« L'année dernière, tu fus, je crois, presque le seul auquel j'adressai une lettre personnelle pour t'annoncer mes fiançailles avec Cosima : une inclination profonde de mon cœur m'y obligeait.

« La lettre que — d'ailleurs d'après une indication erronée, — j'envoyai à Badenweiler, me fut retournée avec de nombreuses annotations, preuves de l'inexactitude de l'adresse. Je l'ai gardée telle quelle, afin de te la renvoyer dès que je connaîtrais ton adresse exacte Pour cela nous nous adressâmes surtout à Richard Pohl, qui ne répondit d'abord pas du tout, puis ne répondit pas à ma demande; de sorte que je dus y renoncer. Dernièrement, Loew vint ici, en sa qualité de président de la société Shakespeare; je la lui demandai, il répondit » : à Durlach (1), mais il ne savait rien de plus précis. Enfin nous nous adressâmes de nouveau à Pohl et nous pûmes savoir ton adresse. Seulement la lettre que j'avais si bien mise de côté était perdue.....

« C'est tout une histoire.

« Maintenant je voudrais obtenir quelque chose de toi, tu pourrais du moins me venir en aide.

« Comme tu l'auras peut-être appris par hasard, je vis depuis quelques années retiré du monde, mais là où je vis, tu devrais bien venir me voir. Tu serais très bien logé ici.

« J'ai dû raconter ma vie à ma femme, afin qu'elle l'écrive. Je n'ai pas oublié mon séjour à Zürich et il y est souvent et surtout question de toi. Même sans cela, je pense à toi, bien que peu de chose au dehors se rattache encore au passé. Dieu! quel fatras il y a derrière nous! Mais si vite envolé comme de l'amadou brûlé au toucher du souvenir.

« Et cela vaut quelque chose quand on peut en sens et en pensée se rattacher à un seul bonheur.

(1) Cette maquette est actuellement exposée au *National Museum* de Munich, dans la salle Louis II.

(1) Près de Karlsruhe.

« Je t'en prie, donne-moi de tes nouvelles ! Que désires-tu apprendre de moi ?

« De cœur.

« Ton Richard Wagner. »

Cette belle lettre termine une correspondance qui n'avait jamais été très suivie entre le compositeur et le poète révolutionnaire. Herwegh était un paresseux en fait de correspondance, et Wagner, tout entier à l'accomplissement de son œuvre herculéen, n'employait que peu de temps à correspondre avec ses amis, sauf lorsque son intérêt était en jeu ; les lettres et billets qu'on vient de lire en sont une preuve éloquente.

En politique, depuis longtemps déjà, ils n'étaient plus du même camp : Herwegh était resté républicain rouge et estimait aussi peu le *Kaisermarsch* et autres hommages de Wagner aux grands de ce monde, que ses sorties contre la France vaincue.

La dernière preuve d'amitié que le poète donna au compositeur fut cette poésie qu'il lui adressa en février 1873, après son triomphe au *Concerthaus* de Berlin, en même temps qu'un salut à Bayreuth :

La sobre Sprée s'est grisée
Et sa raison s'en est allée.
Curieux Berlin t'a écouté
Avec ses grandes et petites oreilles.

Tes chefs-d'œuvre ont trouvé grâce
Près le gracieux père du pays,
Mais la construction de l'Empire
Lui laisse peu pour son théâtre.

Si tu étais le plus crapuleux des généraux
. . . .
Tu serais récompensé comme un Zeus.
Que pour cette fois te suffisent
Trois cents petits thaler prussiens.

Supporte, héroïque, cette mésaventure
Et persuade-moi, mon très cher,
Que la seule musique de l'Avenir
Sera finalement l'orchestre de Krupp.

J.-G. Prod'homme.

UNE UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

Grenoble

Il est des destinées auxquelles on ne peut se soustraire. La merveilleuse beauté des Alpes, qui attire depuis longtemps un si grand nombre de touristes en Dauphiné, devait inévitablement exercer son action sur l'Université de Grenoble et la transformer pour en faire une Université nouvelle, une Université d'été, un séjour de vacances, un lieu de repos et d'instruction pour les professeurs et les étudiants étrangers.

En venant à Grenoble, les étrangers admiraient une des plus célèbres régions de la France, non moins intéressante par ses beautés naturelles que par ses richesses artistiques. Aujourd'hui, ils y trouvent par surcroît une des plus complètes organisations que l'on ait faites en vue de leur faciliter l'étude de la langue française.

On dit souvent que le Dauphiné est une seconde Suisse ; c'est mal le définir, c'est exposer à de graves désillusions le touriste qui penserait y trouver les lacs de Lucerne ou d'Interlaken.

La principale différence qui existe entre le Dauphiné et la Suisse provient de la latitude. On pourrait dire que les Alpes de la Suisse sont les Alpes du nord, et les Alpes du Dauphiné, les Alpes du midi. Au voisinage de la Provence et de la Méditerranée, le Dauphiné doit une lumière qu'on chercherait en vain dans les hautes régions du Rhône ; il lui doit une végétation, une richesse de vie, qui fait de la vallée du Graisivaudan la rivale des vallées de Toscane ou de Lombardie.

Les villages et les villas qui s'échelonnent autour de Grenoble, la Tronche, pays d'Ernest Hébert, Meylan où demeurait l'Estelle de Berlioz (1), Saint Ismier, où Meissonnier a passé sa jeunesse et où Besnard (2) a séjourné avant de s'installer sur les bords du lac d'Annecy, sont des situations qui font penser aux environs de Vérone, aux rives de la Brenta, aux collines de Fiésole ou de San Miniato. La vue du col de Vence, ou celle de Bouqueron, sur la plaine de Grenoble et les chaînes de montagnes qui l'entourent de toutes parts, peut rivaliser avec celle de la Superga de Turin ou le couvent de San Martino à Naples.

Un autre caractère particulier du Dauphiné tient à la constitution de son sol, aux extraordinaires bouleversements qui ont confondu et réuni les formations géologiques les plus diverses. C'est là un des secrets du charme du Dauphiné, la raison d'une variété, qui groupe autour de la ville de Grenoble les beautés de la Suisse, des Vosges et du Jura. C'est au nord et à l'ouest le prolongement des chaînes jurassiques qui forme, tour à tour, le massif de la Chartreuse, couvert d'épaisses forêts de hêtres et de sapins, et le massif du Vercors, aux formidables escarpements ; c'est le granit qui dresse dans les airs les pics de Belledonne et de l'Oisans ; ce sont les terrains de transition, le lias et le houiller, qui forment le plateau de La Mure, et le dévonien qui

(1) « Le village de Meylan et les hameaux qui l'entourent, la vallée de l'Isère qui se déroule à leurs pieds et les montagnes du Dauphiné qui viennent là se joindre aux Basses Alpes, forment un des plus romantiques séjours que j'ai jamais admirés. » (*Mémoires de Berlioz*, page 10).

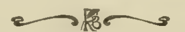
(2) C'est là que Besnard a peint une de ses plus belles scènes de l'Ecole de pharmacie, l'*Homme primitif*, s'inspirant pour le fond de son tableau de la vallée de l'Isère et de la chaîne de Belledonne.

quents auteurs du *Génie du Christianisme*, de la *Législation primitive* et de l'*Essai sur l'Indifférence*, marchons au combat, précédés par les images de nos pères (1) ! »

Aussi, à la *Société des Bonnes Lettres*, surveille-t-on de très près les doctrines littéraires. Patin a osé, dans une de ses leçons sur les tragiques grecs, invoquer l'autorité de Schlegel, et critiquer la Harpe « avec une sévérité tranchante ! » Les *Annales*, organe officiel de la Société, rappellent à l'ordre le jeune professeur, et lui citent avec complaisance des passages écrits par La Harpe en 1782 ; voilà de quoi réfuter Schlegel !

Mais il faut nous borner à faire saisir l'esprit général de ces théories, et conclure. L'intérêt de cette courte étude sur la *Société des Bonnes Lettres* est, ce nous semble, double : — d'un côté, on voit se grouper, pour instruire et pour amuser le monde élégant de la Restauration, de jeunes professeurs, des savants renommés, des poètes, les uns encore enfants, les autres déjà vieillissants ; certains noms se trouvent réunis sur ces programmes, qui devaient, au lendemain de 1830, figurer sous des étiquettes bien différentes ! C'est dire (car il ne faut pas suspecter la bonne foi de ceux qui suivirent des routes si opposées après avoir affiché les mêmes doctrines), c'est dire que, vers 1821 ou 1826, le parti *royaliste* manquait un peu d'homogénéité, et que les contradictions mêmes de la politique, d'un ministère à un autre, permettaient à des demi-libéraux d'être très franchement des demi-royalistes. — D'un autre côté, et pour envisager la question littéraire, on voit ici l'essai de constitution d'une sorte de renaissance politico-classique, et, comme je l'ai dit, une tentative pour arracher aux libéraux voltairiens le *patronat du classicisme*. Cette tentative devait échouer, on le sait, et pour des raisons que nous n'avons pas à rechercher ici. Au moins faut-il en prendre acte, et lui donner, dans l'histoire du romantisme, la petite place à laquelle il semble bien qu'elle ait droit.

Ch.-M. des Granges.



EN MACÉDOINE (2)

Le Saint-Synode de Constantinople et les comités grecs de Turquie, inspirés, dit-on, par le gouvernement d'Athènes, mènent une guerre acharnée, implacable contre les Bulgares et l'Exarque, aussi maladroite d'ailleurs que désastreuse pour les véritables intérêts de l'Hellénisme.

Ils ont le tort immense, que rien ne peut suffisamment excuser, de se mettre du côté des Turcs, de les appeler à leur secours ; ils se sont attirés ainsi la haine terrible des insurgés bulgares, pauvres gens poussés à la révolte et à la guerre civile contre les Turcs par la misère et les exactions, brigands quelquefois, mais braves et résolus, réprouvés qui luttent comme ils peuvent contre des forces organisées, des soldats réguliers, un gouvernement et tous les formidables moyens de répression que possède un grand empire.

Si l'on admire avec raison les héros grecs de jadis, les rois des montagnes des guerres de l'Indépendance, il faut admirer et saluer aussi les valeureux et obscurs champions de la cause macédonienne : ces paysans et ces chefs de bandes sont souvent des héros.

Cette attitude a provoqué les vengeances atroces des insurgés bulgares, leurs crimes abominables sur les personnes de notables Macédoniens d'origine grecque.

Ces attentats et ces crimes ne sont pas niés par les propres insurgés bulgares ; ils sont avoués et revendiqués hautement comme de justes punitions infligées à des chrétiens ennemis de leurs frères en religion, comme des représailles de cruautés commises aussi par des bandes grecques.

Les différences de religion, — insignifiantes, il faut le proclamer, car elles ne touchent en rien les dogmes, — qui existent entre Grecs et Bulgares, existent également entre Grecs et Roumains, Roumains et Bulgares, Serbes et Bulgares. Or il n'y a pas eu de crimes, de représailles entre Serbes et Bulgares, et Bulgares et Roumains. Pourquoi cette différence ? Simplement parce que, tout en revendiquant leurs droits légitimes, Serbes et Roumains ont eu vis-à-vis des Bulgares insurgés l'attitude correcte et loyale que des frères doivent avoir envers des frères du même sang, de la même religion ; ils ont agi en gens de cœur et ils n'ont qu'à s'en féliciter, car l'opinion européenne leur a rendu justice et les Bulgares ne cachent pas pour eux leurs sympathies et leur estime.

J'ai peur que les Grecs, aveuglés par leur opinion très fausse de la situation, ne se laissent entraîner à des actes irrémédiables.

Grecs, Bulgares, Roumains, etc., tous ont cherché à nous convaincre qu'ils avaient les droits les plus légitimes, les titres les plus sérieux et les moins discutables à la possession de tout ou de partie de la Macédoine. Mais, malgré tous les dires, toutes les

1. *Annales de la littérature et droits.* Tome XIII (1823), p. 415.

(2) Conclusions d'un ouvrage que M. Gaston Routier va faire paraître, après enquête, sur *la Macédoine et les Puissances* (Dujarric et Cie éditeurs, Paris).

affirmations, tous les discours éloquents, il est impossible de donner la cause pour entendue et de juger le procès.

Il y a pour cela nombre de raisons ; mais la meilleure, c'est qu'il ne s'agit pas seulement ici d'une question de droit, mais que le facteur qui a dominé jusqu'à ce jour et qui dominera sans doute toujours en Macédoine, comme dans tous les pays contestés et revendiqués par des peuples différents, c'est *la Force*.

Quand les Turcs, possesseurs de ce pays, où campent leurs armées et où s'engraissent leurs fonctionnaires, entendent les arguments que font valoir les Bulgares, les Serbes, les Grecs, ils ont un sourire dédaigneux, et ils disent très nettement à qui veut les entendre : « Ces chiens de chrétiens se disputent entre eux pour des églises ou des écoles, et cela nous distrait de les entendre se quereller et de les voir se battre. Mais que parlent-ils de droits sur le pays ? Que prétendent-ils insinuer par ces mots : le principe des nationalités ? Que l'Europe s'occupe d'eux et prenne la peine de vouloir leur donner une bonne administration, c'est trop d'honneur qu'elle leur fait ! Mais, en Macédoine, il n'est pas question de chercher des possesseurs ou des maîtres ; nous y sommes et cela nous suffit. La Macédoine n'est ni bulgare, ni grecque : elle fait partie des domaines de Sa Hautesse le Sultan. Bulgares, Serbes et Grecs sont des sujets turcs et ils ne devraient pas l'oublier ! »

Avouez que ce langage, dont on se scandalise en Europe, est fort naturel pourtant, et que, si la Turquie pouvait assurer une administration équitable et libérale à ce pays, si ses ressources lui permettaient de parler haut et ferme, toutes les puissances européennes applaudiraient à ce langage.

Personne ne proteste quand des nations comme la Russie, l'Autriche et l'Allemagne tiennent, à propos de la Pologne, un langage identique : et pourtant les droits des Polonais sont aussi méconnus que ceux des Macédoniens au point de vue politique et, si l'administration publique est bonne en Autriche et en Allemagne, elle laisse à désirer en Russie.

Seulement il faut remarquer que le régime turc manque justement de ces principes essentiels dont s'inspirent plus ou moins toutes les administrations européennes. En Autriche, en Allemagne, en Russie même, il y a les lois, il y a la Loi ; et si les fonctionnaires l'interprètent mal, on a recours contre eux ; il y a sécurité pour les personnes, garanties pour les propriétés et pour les biens, protection contre les voleurs et les malfaiteurs, possibilité de faire entendre des réclamations et des plaintes, et d'obtenir justice des tribunaux.

Et, grâce à tous ces éléments essentiels des sociétés civilisées, on peut vivre normalement dans tous les pays d'Europe, à condition de respecter les lois du pays, de ne pas y braver les autorités, et de ne pas faire ouvertement ou clandestinement acte de rébellion. On peut y souffrir dans ses croyances, dans ses sentiments intimes de race ou de nationalité, mais c'est là une douleur morale, la tristesse des vaincus qui doivent accepter le genre de vie des vainqueurs et. . se résigner. La vérité est qu'au point de vue matériel, on vit sous un régime qu'on n'aime pas, mais *qu'on respecte* parce qu'il s'impose *et aussi parce qu'il le mérite*.

Or, le régime turc, même quand il s'impose par la violence, ne *parvient jamais à se faire respecter* : il ne donne aucune garantie de la propriété, aucune protection des biens ou des personnes, aucune sécurité contre les malfaiteurs, et, bien plus encore, le malheureux sujet ottoman ne sait jamais si sa vie, si ses biens, si sa famille ne vont pas lui être ravis d'un instant à l'autre par le bon plaisir d'un fonctionnaire quelconque.

Le régime turc est *le régime de l'arbitraire et de tous les caprices*.

Si le fonctionnaire est bon, l'anarchie règne dans son district, on abuse de sa bonté et de sa faiblesse.

S'il est dur et sévère, la terreur domine et les plaintes s'élèvent de tous côtés.

S'il était sévère, mais juste et honnête, son district vivrait certainement tranquille et heureux.

Le malheur veut qu'on ne puisse presque jamais citer un cas de ce genre : « Il y a eu quelquefois, me disait un Turc instruit et intelligent, des fonctionnaires turcs honnêtes et justes, sévères mais humains. Oh ! c'était rare, mais il se présentait des cas semblables. Au bout de quelques mois, on s'inquiétait à Constantinople de ne plus recevoir des plaintes, des doléances du district où gouvernait le bon fonctionnaire, et *naturellement* on le révoquait ou on le changeait de poste. On a dégoûté ainsi tous les fonctionnaires turcs de l'honnêteté, de la justice et de l'humanité.

« Le mot d'ordre qu'on leur donne aujourd'hui c'est : enrichissez-vous et faites-vous craindre, ce qui veut dire : faites du mal. »

*
* *

Il est évident que, si l'Europe avait confiance dans le régime administratif, policier et judiciaire du pays chargé de gouverner la Macédoine, la question macédonienne se résumerait en une querelle intestine entre bulgarophones, grécophones, vlakophones et servophones pour leurs églises et leurs écoles, et que cette querelle serait facile à résoudre pacifiquement en leur donnant la liberté de bâtir des églises à leurs frais, des écoles avec leur argent, d'aller entendre la messe dans leur langue et de faire éle-

ver leurs enfants par des professeurs de leur choix.

Et la Macédoine aurait ainsi — ce que d'autres pays n'ont pas — *la liberté absolue de l'enseignement et la liberté des cultes*.

Mais il faut croire que, de toutes les libertés, celles-là sont les plus difficiles à obtenir.

Le Turc, dont la tolérance est grande en matière de religion, serait le seul peuple qui pourrait donner ce grand exemple d'une liberté absolue des cultes sur son territoire; mais actuellement il ne le fait que contraint et forcé par les puissances protectrices des églises, et il regarde avec complaisance les luttes byzantines du Saint-Synode grec contre l'Exarchat bulgare; on prétend même qu'il les excite et les envenime en accordant tantôt sa protection aux uns et tantôt aux autres.

Quant aux Bulgares et aux Grecs, ils ont pris cette question des églises comme un prétexte pour lutter d'influences et se créer des partisans en Macédoine, en enrôlant les habitants soit dans l'église grecque soit dans l'église bulgare.

C'est ce qui ramène la question des églises à la question des races et des nationalités et fait comprendre l'acharnement déployé de part et d'autre.

Pour trancher d'un seul coup ce nœud gordien, le plus sage parti serait de permettre — à l'abri de toute pression et de toute intimidation — aux habitants de la Macédoine de voter dans chaque district ou *sandjack* pour l'église qu'ils préfèrent.

On verrait ainsi si les Bulgares sont plus nombreux ou moins nombreux, si les Grecs sont la majorité ou la minorité. Dans les villes, villages et campagnes où domine telle nationalité, l'église et l'école seraient établies sans discussion.

Le gouvernement turc devrait faciliter par tous les moyens en son pouvoir ce *referendum* populaire au sujet des églises et des écoles; il devrait le faire organiser par les officiers européens de la gendarmerie internationale, de façon qu'il soit entouré de toutes les garanties possibles, et on procéderait par la même occasion à un *recensement total* de la population macédonienne que l'on classerait par races et langues.

Tous ceux qui sont de bonne foi dans cette question de Macédoine doivent réclamer d'abord un recensement exact et total et ensuite un referendum des chrétiens au sujet des églises qu'ils préfèrent.

A l'heure actuelle on est en pleine hypothèse; il n'y a pas une statistique sérieuse et fidèle, toutes sont basées sur des appréciations et des estimations, — ce qui, en fait de statistique, est inadmissible, quelles que soient la bonne volonté et la compétence de ceux qui dressent les statistiques.

Les Turcs eux-mêmes auraient le plus grand intérêt à établir, par un recensement strictement fait, le nombre des musulmans turcs qui habitent la Macédoine. Ce serait la meilleure réponse qu'ils pourraient faire à ceux qui disent que les Turcs sont une infime minorité dans cette province.

En définitive, une solution s'impose à l'heure actuelle. Elle peut se résumer en ces mots : *institution d'un contrôle vraiment européen avec un gouverneur général chrétien.*

Il n'est nullement question de toucher aux droits du sultan ; il restera *suzerain* de cette partie de son empire, mais il mettra à la tête de cette province un gouverneur européen.

Et point n'est besoin d'un fils de roi, ou d'un prince des grands Etats de l'Europe : il ne s'agit pas de créer une nouvelle principauté bulgare ou une nouvelle Crète. Le « *right man in the right place* », comme disent les Anglais, ce sera un bon et honnête fonctionnaire suisse ou belge, ou français, ou anglais, ou allemand, ou de toute autre nationalité, à condition qu'il ne soit ni russe, ni autrichien, ni Italien, afin de ne pas soulever les suspicions des puissances trop intéressées dans cette région.

Il ne faut pas non plus qu'il soit Bulgare ou Grec, Albanais ou Arménien, Roumain ou Serbe, afin qu'aucune des races qui se disputent la Macédoine ne puisse le revendiquer comme un des siens, ni chercher à se prévaloir de ses bienveillances.

Il faut que ce gouverneur-général soit complètement neutre dans les conflits de races et de religions, occupé seulement de faire régner l'ordre et la justice et de garder toute son indépendance au milieu des intrigues bulgares, grecques, serbes, roumaines et même turques. Il doit inspirer confiance à tous et ne laisser pencher la balance en faveur de personne.

.... Il importe à l'Europe, consciente de sa force et de ses devoirs envers les chrétiens de cette partie de la Turquie d'Europe, de ne pas laisser la situation actuelle se prolonger indéfiniment et aboutir à une crise sanglante dont nul ne pourrait prévoir l'issue.

Le maintien de la paix européenne, de l'intégrité de l'empire ottoman, la sécurité et le bonheur des populations macédoniennes exigent la nomination en Macédoine d'un gouverneur chrétien et la constitution autonome de cette province.

Il n'y a pas pour le moment d'autre solution de la question.

GASTON ROUTIER

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 11 — 5e SÉRIE — TOME II — 10 SEPTEMBRE 1904

A PROPOS D'UNE RÉIMPRESSION DE " L'HOMME LIBRE "

Ceux qui ne connurent jamais l'ivresse de déplaire ne peuvent imaginer les divines satisfactions de ma vingt-cinquième année : j'ai scandalisé. Des gens se mettaient à cause de mes livres en fureur. Leur sottise me crevait de bonheur.

Sous l'œil des Barbares parut en novembre 1887 et l'*Homme libre*, vers Pâques, en 1889. Les maîtres de la grande espèce vivaient encore. Je croisais dans le quartier latin Taine, Renan et Leconte de Lisle. J'avais vu, de mes yeux vu Hugo. — Jour inoubliable celui où je causais avec Leconte de Lisle et Anatole France dans la bibliothèque du Sénat et qu'un petit vieillard vigoureux — c'était le Père, c'était l'Empereur, c'était Victor Hugo — nous rejoignit ! Je mourrai sans avoir rien vu qui m'importe davantage. Ah ! si quelque jour je pouvais mériter que l'Histoire de la littérature acceptât ce groupe de quatre âges littéraires ! — Quand j'étais jeune, il y avait encore des dieux. Mais une pensée toute avilie faisait recette auprès du public. On prenait la grossièreté pour de la force, l'obscénité pour de la passion et des tableaux en trompe-l'œil pour des pages « grouillantes de vie ». Il y avait toutes les raisons du monde pour qu'un petit livre d'analyse ne fût point remarqué. En outre l'*Homme libre* était peu compréhensible.

Croyez-vous donc que j'eusse voulu être entendu de n'importe qui ? J'écrivais pour mettre de l'ordre en moi-même et pour me délivrer. Car on ne pense, ce qui s'appelle penser, que la plume à la main. Mais le premier venu allait-il pencher sa tête, par dessus mon épaule, sur mon papier ? — « Fi, monsieur ! m'écriais-je, moyennant 3 fr. 50, vous voudriez connaître mes plus délicates complications. Faites d'abord des études préliminaires ou plutôt adressez-vous ailleurs, car rien ne m'assure que vous soyez né pour que nous causions ensemble. »

Cette disposition méprisante a ses inconvénients. J'ai créé un préjugé contre mes livres. Pendant une dizaine d'années il y eut sur l'*Egotisme* de M. Barrès, sur le *Moi* de M. Barrès les plus sots jugements, et il semblait presque impossible que je les surmontasse. — En effet, il n'a fallu rien moins qu'une guerre civile.

Verdi répétait souvent : « Nous autres artistes, nous n'arrivons à la célébrité que par la calomnie. » Je ne suis ni célèbre, ni calomnié, mais on a travesti mes thèses. Quand j'eus bien ri de ces malentendus, ils me donnèrent de l'ennui. J'ai eu le dégoût d'entendre un ministre de l'Instruction publique amuser la Chambre avec des plaisanteries sur le *Moi* de M. Barrès. Ce problème de l'individualisme qui passionne nos députés quand on le leur pose sous la forme concrète d'une marmite à renversement (Vaillant) ne leur parut *in abstracto* qu'un phénomène de prétention littéraire. Jamais M. Charles Dupuy, qui a beaucoup de bonhomie à la Sarcey, ne me parut mieux en verve. Je n'y reviens point pour raviver l'ennui des discordes passées, mais pour marquer comment je connus mon erreur. Cette après-midi me montra clairement que pour agir sur des intelligences la sincérité ne suffit pas.

J'ai péché contre ma pensée, par trop de scrupule. J'ai craint d'introduire mon didactisme en supplément aux faits ; je me suis abstenu de me régler, de

me mettre au point, j'ai voulu me produire tout mûment. Je voyais s'éveiller mes groupes de sensation, je les notais, je les décrivais, j'acceptais ma spontanéité. J'oubliais qu'il s'agit de créer un rapport entre l'auteur et le lecteur et qu'ainsi le plus probe philosophe doit se préoccuper de l'effet à produire. J'avais une tendance à conduire au grand jour tout ce que je trouvais dans mon âme, car tout cela voulait intensément vivre ; or il y a dans ma conscience un moqueur qui surveille mes expériences les plus sincères et qui rit quand je patauge. Mes premiers livres ne dissimulent pas suffisamment ce rire. Si Jouffroy, dans sa fameuse nuit, avait été capable de ce dédoublement, et s'il avait mêlé à son chant pathétique les railleries de son surveillant intérieur, il aurait déconcerté.

Mes aînés Anatole France et Jules Lemaître me comblaient ; ils m'ont dès la première minute traité avec une grande générosité, mais ils prétendaient que je fusse un ironiste. Ils ne voyaient pas que je voulais prouver quelque chose et que l'ironie n'était qu'un de mes moyens. Ces grands navigateurs n'ayant pas encore jeté l'ancre n'admettaient pas que mes inquiétudes différassent de leur curiosité. Peut-être M. Paul Desjardins résumait-il l'opinion moyenne des gens de lettres autorisés dans une phrase qui me troublait par un mélange de justesse et d'injustice. « Cet adolescent, disait le critique des *Débats*, cet adolescent, si merveilleusement doué pour le style, a trouvé le moule de phrases le plus savoureux et le plus plaisant ; par malheur, il s'est égaré dans son propre dandysme et il lui est arrivé, ce qui n'est pas rare, qu'il n'a plus su lui-même si ce qu'il disait était sérieux ou non. C'est un mélange extraordinaire de sincérité naïve et d'ironie très serrée... Il a voulu prendre le monde pour jouet et il est lui-même le jouet de sa cadence verbale. Il n'est pas du tout sûr de lui sous son air imperturbable... (1) »

Je l'ai dit ailleurs déjà, je n'allai point droit sur la vérité comme une flèche sur la cible. L'oiseau plane d'abord et s'oriente ; les arbres pour s'élever étagent leurs ramures ; toute pensée procède par étapes. Je vivais dans une crise perpétuelle ; ma pensée était, que dis-je ! elle est encore une chose vivante, la forme de mon âme. — Qu'est-ce que mon œuvre ? Ma personne toute vive emprisonnée. La cage en fer d'une des bêtes du Jardin des Plantes

A la date où j'écris ces notes, je viens d'entreprendre les *Bastions de l'Est*, ils ne sont en moi qu'une vaste sensibilité. Qu'en tirera ma raison ? En 1890, au lendemain de l'*Homme libre*, je sentais mon abondance, je ne me possédais pas comme un être intelligible et cerné. C'est la règle de toute production artistique. L'on ne délibère guère sur les ouvrages qu'on écrira ; on se surprend à les avoir déjà vécus, quand on se demande si on les approuve. C'est par plénitude, par nécessité et de la manière la plus irréfléchie que se produisent les germes qui, bien soignés, deviendront de grandes œuvres droites. Magnifique geste d'une mère qui prend son fils aux mains de l'accoucheuse et le regarde. Elle l'a mis au monde et ne le connaît point.

Mais pourquoi chercher tant de raisons à ce refus de me comprendre que j'ai subi durant douze années ? C'est bien simple : nous ne conquérons jamais ceux qui nous précèdent dans la vie. En vain nous prêtent-ils du talent, nous ne pouvons pas les émouvoir. A vingt ans ils se sont choisis une fois pour toutes leurs poètes et leurs philosophes. Un écrivain ne se crée un public sérieux que parmi les gens de son âge ou, mieux encore, parmi ceux qui le suivent.

Les jeunes gens me dédommageaient. Ils se répétaient la dernière page des *Barbares* : « O mon maître... je te supplie que par une suprême tutelle, tu me choisisses le sentier où s'accomplira ma destinée... Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes ». Ils distinguaient dans l'*Homme libre* des forces d'enthousiasme. Ils virent que je cherchais une raison de vivre et une discipline. Ils s'intéressèrent passionnément à une recherche qu'eux-mêmes eussent voulu entreprendre. Ce petit livre produisit dans certains jeunes esprits une agitation singulière. On m'a raconté qu'au conseil supérieur de l'instruction publique vers 1890, M. Gréard exprima le regret que je fusse avec Verlaine l'auteur le plus lu par nos rhétoriciens et nos philosophes de Paris. A cette époque on disputait s'il fallait être barrésiste ou barrésien. Charles Maurras tient pour barrésien. La *Revue Indépendante* avait publié de M. Camille Mauclair une sorte de manifeste sur le barrésisme.

Un sage aurait, dès ce début, discerné chez les tenants du « culte du Moi » des formations très diverses, mais nous avions en commun le plus bel élan de jeunesse. Nous nous groupâmes tous, mistraliens, proud'honniens, jeunes juifs, néo-catholiques et socialistes dans la fameuse *Cocarde*. Du 1er septembre 1894 à mars 1895, ce journal fut un magnifique excitateur de l'intelligence. Je n'ai jamais fini de rire quand je pense que cette équipe bariolée travailla aux fondations du nationalisme, et non point seulement du nationalisme politique, mais d'un large classicisme français. Parfaitement, Fournière, Henri Bérenger, Camille Mauclair avec nous. Il y avait un malentendu. Cela apparut sur la publication des *Déracinés*, qui, peu avant une crise publique trop

(1) Les *Débats* du 13 décembre 1890 ; les *Ironistes*, par Paul Desjardins.

fameuse, obligeaient de choisir entre le point de vue intellectuel et le traditionnalisme.

En 1897, le désarroi des amis que l'*Homme libre* m'avait faits fut extrême. Beaucoup de jeunes groupements m'envoyèrent leur P. P. C. J'ai gardé une lettre privée à la fois touchante et singulière de la *Revue Blanche*. C'était l'époque héroïque. Le fameux M. Herr, bibliothécaire de l'Ecole Normale, un Alsacien et un apôtre (c'est vous dire deux fois qu'il ne manque pas de vivacité) se chargea de formuler une excommunication. Ce philosophe qui vaudrait davantage s'il était un peu plus d'Obernai me reprocha d'être de Charmes. Il se glorifie d'être le fils des livres et me méprise d'être le fils de mon petit pays : Je le félicite tout au moins de poser ainsi le problème. Oui, l'homme libre venait de distinguer et d'accepter son déterminisme.

Il y a dans la préface du *Disciple* une page de grand effet. Bourget s'adresse « aux jeunes gens de 1889 » pour les inviter « à se méfier du nihiliste struggle-for lifer cynique et volontiers jovial » et du « nihiliste délicat. » — « Celui-ci, dit-il, a toutes les aristocraties des nerfs, toutes celles de l'esprit... c'est un épicurien intellectuel et raffiné... Ce nihiliste délicat, comme il est effrayant à rencontrer et comme il abonde ! A vingt-cinq ans, il a fait le tour de toutes les idées. Son esprit critique, précocement éveillé, a compris les résultats derniers des plus subtiles philosophies de cet âge. Ne lui parle pas d'impiété, de matérialisme. Il sait que le mot *matière* n'a pas de sens précis, et il est, d'autre part, trop intelligent pour ne pas admettre que toutes les religions ont pu être légitimes à leur heure. Seulement il n'a jamais cru, il ne croira jamais à aucune, pas plus qu'il ne croira jamais à quoi que ce soit, sinon au jeu de son esprit qu'il a transformé en un outil de perversité élégante. Le bien et le mal, la beauté et la laideur, les vices et les vertus lui paraissent des objets de simple curiosité. L'âme humaine tout entière est, pour lui, un mécanisme savant et dont le démontage l'intéresse comme un objet d'expérience. Pour lui, rien n'est vrai, rien n'est faux, rien n'est moral, rien n'est immoral. C'est un égoïste subtil et raffiné dont toute l'ambition, comme l'a dit un reremarquable analyste, Maurice Barrès, dans son beau roman de l'*Homme libre*, — ce chef-d'œuvre d'ironie auquel il manque seulement une conclusion, consiste à « adorer son moi », à le parer de sensations nouvelles. »

Oui, l'*Homme libre* racontait une recherche sans donner de résultat, mais, cette conclusion suspendue, les *Déracinés* la fournissent. Dans les *Déracinés*, l'homme libre distingue et accepte son déterminisme, un candidat au nihilisme poursuit son apprentissage, et d'analyse en analyse, il éprouve le néant du Moi, jusqu'à prendre le sens social. — La tradition retrouvée par l'analyse du moi, c'est la moralité que renfermait l'*Homme libre*, que Bourget réclamait et qu'allait prouver le roman de l'*Energie nationale*.

Je ne permets qu'à des catholiques les diatribes contre l'égotisme. Si vous n'êtes pas un croyant, d'où prenez-vous votre point de vue pour flétrir l'individualisme ? Au reste, d'une manière générale, il serait détestable que nous pussions contraindre des êtres en formation. Souvent leurs maladies préparent leur santé. Ce fier et vif sentiment du Moi que décrit un *Homme libre*, c'est un instant nécessaire dans la série des mouvements par où un jeune homme s'oriente pour recueillir et puis transmettre les trésors de sa lignée.

Un moi qui ne subit pas, voilà le héros de notre petit livre. Ne point subir ! C'est le salut, quand nous sommes pressés par une société anarchique, où la multitude des doctrines ne laisse plus aucune discipline, et quand, par dessus nos frontières, les flots puissants de l'étranger viennent sur les champs paternels nous étourdir et nous entraîner. L'*Homme libre* n'a point fourni aux jeunes gens une connaissance nette de leur véritable tradition, mais il les pressait de se dégager et de retrouver leur filiation propre.

Si je ne subis pas, est-ce à dire que je n'acquière point ? — J'eus mes victoires et mes conquêtes en Espagne et en Italie ; nos défaites sur le Rhin contribuèrent à ma formation ; c'est d'un Disraëli que j'ai reçu peut-être ma vue principale, à savoir que, le jour où les démocrates trahissent les intérêts et la véritable tradition du pays, il y a lieu de poursuivre la transformation du parti aristocratique pour lui confier à la fois l'amélioration sociale et les grandes ambitions nationales. — La liste de mes bienfaiteurs serait plus longue que celle qu'a dressée des siens Marc-Aurèle. L'univers m'enrichit. Seulement je suis une plante qui choisit et transforme ses nourritures.

J'ai marqué ailleurs comment un premier travail de mes idées n'est tout au fond que d'avoir reconnu d'une manière sensible que le moi individuel était supporté et alimenté par la société. Sur cette étape je ne reviendrai pas, mais je veux élargir ici mon raisonnement, et d'une évolution instinctive, je prétends qu'il y aurait à faire une méthode française.

A mon sens on n'a pas dit grand'chose quand on a dit que l'individualisme est mauvais. Le Français est individualiste, voilà un fait. Et de quelque manière qu'on le qualifie, ce fait subsiste. — Toutes les fortes critiques que nous accumulons contre la Déclaration des Droits de l'Homme n'empêchent point que ce catéchisme de l'individualisme a été formulé dans notre pays. Dans notre pays et non ailleurs !

Et ce phénomène, qu'aucun historien jusqu'à cette heure n'a rendu compréhensible, marque en traits de feu combien notre nation est prédisposée à l'individualisme. — La juste horreur que nous inspire le Robert Greslou de Bourget n'empêche point que quelques-unes des précieuses qualités de nos jeunes gens viennent, comme leurs graves défauts, de ce qu'ils sont des êtres qui ne s'agrègent point naturellement en troupeau.

Si je ne m'abuse, l'*Homme libre* complété par les *Déracinés* est utile aux jeunes Français en ce qu'il accorde avec le bien général des dispositions certaines et qui les jetteraient aisément dans un nihilisme funèbre.

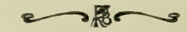
Je ne me suis jamais interrompu de plaider pour l'individu, alors même que je semblais le plus l'humilier. Une de mes thèses favorites est de réclamer que l'éducation ne soit pas départie aux enfants sans égard pour leur individualité propre. Je voudrais qu'on respectât leur préparation familiale et terrienne. J'ai dénoncé l'esprit de conquérant et de millénaire d'un Bouteiller qui tombe sur les populations indigènes comme un administrateur despotique doublé d'un apôtre fanatique : j'ai marqué pourquoi le kantisme, qui est la religion officielle de l'Université, déracine les esprits. Si l'on veut bien y réfléchir, ce ne sera pas une petite chose qu'un traditionaliste demeure attentif aux nuances de l'individu. Aussi bien je ne pouvais pas les négliger puisque je voulais décrire une certaine sensibilité française et surtout agir sur des Français ? — Mon mérite est d'avoir tiré de l'individualisme même ces grands principes de subordination que la plupart des étrangers possèdent instinctivement ou trouvent dans leur religion. Les jeunes Français croient en eux-mêmes ; ils jugent de toutes choses par rapport à leur personne. Ailleurs, par exemple, il y a le loyalisme ; chez nous, c'est l'honneur, l'honneur du nom qui fait notre principal ressort. Mes compagnons ne m'eussent point écouté si j'avais pris mon point de départ ailleurs que du *Moi*.

Au milieu d'un océan d'un sombre mystère de vagues qui me battent de toutes parts, je me tiens à ma conception historique, comme un naufragé à sa barque. Je ne touche pas à l'énigme du commencement des choses, ni au douloureux énigme de la fin de toutes choses. Je me cramponne à ma courte solidité. Je me place dans une collectivité un peu plus longue que mon individu ; je m'invente une destination un peu plus raisonnable que ma chétive carrière. A force d'humiliations, ma pensée, d'abord si fière d'être libre, arrive à constater sa dépendance devant cette terre et ces morts qui, bien avant que je naquisse, l'ont commandée jusque dans ses nuances...

Tandis que je crois causer ici avec quelques milliers de fidèles lecteurs, il est possible qu'un étranger s'approche de notre cercle et que jetant les yeux sur cette préface il s'étonne. En effet, pour tout le monde, à vingt ans, la grande affaire c'est de vivre, mais bien peu se préoccupent de trouver le fondement philosophique de leur activité. Nos soucis ennuyent tout naturellement celui qui ne les partage pas. Là dessus, je n'ai rien à répondre. — D'autres personnes semblent craindre que le goût de la réflexion ne dénature et ne comprime la naïveté de nos impressions sensuelles ou proprement artistiques. Eh bien ! l'art pour nous, ce serait d'exciter, d'émouvoir l'être profond par la justesse des cadences, mais en même temps de le persuader par la force de la doctrine. Oui, l'art d'écrire doit contenter ce double besoin de musique et de géométrie que nous portons dans une âme bien faite... Ah ! mon Dieu ! ce pauvre petit livre, qu'il est loin de satisfaire à cette magnifique ambition ! Il a du moins de la jeunesse, de la fierté sans aucun théâtral et ne rétrécit pas le cœur.

MAURICE BARRÈS.

Juillet 1904.



DES CONTRADICTIONS
et
DES CONTRADICTEURS DU CONCORDAT

LA NOMINATION ET LA DISCIPLINE DES ÉVÊQUES

Les compromis ont pour objet de clore les différends et de prévenir les conflits. Celui qu'en 1801 signèrent le Pape Pie VII et le Premier Consul Bonaparte a eu parfois pour effet de les provoquer. Ce n'est pas seulement l'interprétation de son texte qui alimente la controverse : sa rédaction fut à dessein imprécise, pour épargner la susceptibilité des deux contractants et leur réserver la faculté ultérieure de réclamer l'intégralité de leurs privilèges. Le désaccord naît dans l'exécution même de certaines de ses dispositions, alors qu'on a eu soin d'en arrêter préalablement le sens.

Si le Concordat a néanmoins l'étrange fortune de durer depuis plus d'un siècle, malgré les contradictions qu'il recèle, c'est que la faiblesse ou la complicité des uns, la docilité intéressée des autres en ont autorisé de flagrantes violations. Mais entre une Eglise redevenue ultramontaine et une démocratie soucieuse de son indépendance, affranchie de tout préjugé, l'opposition ne peut laisser de devenir irréductible et permanente. Pour la marquer, il leur suffit de réclamer respectivement l'application stricte de la Convention de 1801. Pour l'aggraver, au point

de rendre une rupture définitive nécessaire, il ne leur reste plus qu'à affirmer leurs prétentions mal dissimulées sous l'hypocrisie des formules, qu'à revendiquer ce qu'elles considèrent comme leurs imprescriptibles droits.

*
* *

Qu'on essaie, pour s'en convaincre, de préciser le rôle conféré par le Concordat, tant au Saint-Siège qu'au gouvernement de la République dans la direction de l'épiscopat français. L'entente y est partout exigée des deux pouvoirs. Dans la réalité, la nécessité de cette collaboration est la source de difficultés, que la Convention de 1801 ne permet ni de prévenir ni de régler.

Dans l'organisation concordataire, l'évêque est soumis à deux autorités. Il tient sa nomination de chacune d'elles ; de l'une comme de l'autre il relève, dans l'exercice de ses fonctions. Le texte du traité, comme les rapports, correspondances ou mémoires qui en peuvent éclairer le sens, ne laissent à cet égard aucun doute au commentateur de bonne foi.

Choisis, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, par l'assemblée des fidèles et du clergé ; puis élus par les Chapitres, à partir de Saint-Louis, les évêques virent leur mode de désignation complètement transformé avec le Concordat de 1515. Léon X reconnut au roi de France le droit de présenter, à titre exclusif, le candidat de son choix. A défaut de l'agrément du Saint-Siège, une nouvelle candidature devait être soumise dans les trois mois; faute de quoi, il était provisoirement pourvu par le Pontife romain à l'administration du diocèse vacant.

Ce fut le principe de cette tradition, quelque temps interrompue, que consacra le Concordat de 1801. Le Chef de l'Etat fait la nomination. Le Pape confère ensuite l'institution canonique (art. 5 et 6). Et dès le début des négociations entamées entre le Premier Consul et la Cour de Rome, on avait de part et d'autre reconnu l'utilité de rétablir cette double intervention. Bonaparte, lors de sa visite au Cardinal Martiniana, qui fut le premier pas vers l'entente, avait déclaré... « que le pape seul instituerait les évêques, et qu'ils seraient nommés par celui qui administrerait l'autorité souveraine (1) ». « Sa Sainteté, reconnaissait Spina au nom de Pie VII, regardant le Premier Consul comme le restaurateur de l'ordre public, de la religion catholique en France, lui accorde autant qu'il restera à la place de Premier Consul, et qu'il représentera en France la souveraineté, le privilège de nommer à tous les archevêchés et évêchés vacants, suivant la forme et les règles du Concordat entre Léon X et François I[er] (1). » Et Bernier, à son tour, au nom de Bonaparte, proclamait : « Quant à la nomination aux évêchés conservés, elle suit, d'après le Concordat, le pouvoir suprême. Elle appartenait donc de plein droit aux mains habiles qui dirigent maintenant les rênes de l'Etat. »

Le concours des deux autorités n'a donc pas seulement été expressément exigé; il a encore été délibérément voulu. Il est nécessaire à la régularité de l'investiture.

*
* *

Or qu'adviendra-t-il en fait de cette collaboration ? — Un évêché devient vacant. Pour y pourvoir, le Gouvernement français s'enquiert des vertus morales, des aptitudes ecclésiastiques des candidats en présence (Loi 18 germinal an X, art. 17). Il réclame aussi, et il le doit, des garanties de loyalisme républicain. Quand son choix est arrêté, il peut faire paraître à l'*Officiel* le décret de nomination, qui d'ores et déjà confère au titulaire la qualité de fonctionnaire français.

— Mais s'il veut exercer les attributions attachées à son titre, l'évêque doit faire toutes diligences pour rapporter l'institution du Pape, et ce n'est qu'après que la bulle qui la lui octroye aura reçu l'attache du Gouvernement, qu'il pourra prendre enfin possession de son diocèse.

Quelle sera sa situation, si le Saint-Siège ne consent pas à approuver ce choix ? — Celle d'un fonctionnaire sans fonctions, ce qui est une anomalie juridique sans issue. — Aussi, pour prévenir des discussions d'autant plus regrettables qu'elles portent sur des personnalités, a-t-on adopté la tradition de l'entente préalable ; avant de publier le décret, le Gouvernement pressent la Cour de Rome, et s'assure de son adhésion. Mais les difficultés ne sont point écartées.

Le Pape peut refuser l'institution canonique, avec une persistance systématique, à tous les candidats d'un gouvernement, dont il réprouve les actes ou condamne la politique. A maintes reprises, au cours de notre histoire, les rapports entre l'Eglise et l'État furent, par ces procédés, profondément troublés. Sans remonter à Louis XIV et à Louis XV, rappelons-nous la lutte violente que, huit ans seulement après la signature du compromis, Napoléon eut à subir pour vaincre la résistance du Pape. Le 26 août 1809, Pie VII déclarait publiquement « qu'il n'instituerait pas d'évêques, et qu'il ne fallait rien attendre de son ministère spirituel, tant qu'on ne satisferait

(1) *Mémoires du cardinal Maury*, I, p. 461.

(1) Boulay de la Meurthe. *Documents sur la négociation du Concordat*, III, p. 672.

point à ses réclamations politiques ». Plus de vingt diocèses restèrent ainsi vacants.

On sait à quels moyens Napoléon tenta de recourir, dans ce conflit. En 1809, il réunissait une commission ecclésiastique, puis en 1811, un concile national; et fort de l'adhésion péniblement obtenue des évêques français, il arracha à la Papauté le concordat de Fontainebleau, que deux décrets des 13 février et 25 mars 1813 mettaient au rang des lois de l'Empire. « L'institution canonique, y est-il déclaré, doit être donnée par le Pape dans les six mois qui suivent la notification de la nomination; les six mois expirés sans que le Pape ait accordé l'institution, le métropolitain, ou à son défaut l'évêque le plus ancien de la province, assisté des évêques de la province ecclésiastique, procède à l'institution de l'évêque nommé, de manière qu'un siège ne soit jamais vacant plus d'une année ». Avec d'éminents jurisconsultes, il est permis de soutenir qu'aujourd'hui encore ce texte n'a point perdu de sa valeur; que l'inconstitutionnalité des décrets n'ayant pas été déclarée sous l'Empire, et le désaveu que le Saint-Siège ne manqua pas de proclamer, aussitôt qu'il eut recouvré sa suprématie, ne pouvant atténuer la validité de signatures librement consenties et régulièrement apposées, « les dispositions de cette convention font partie de la législation en vigueur. » Toujours est-il qu'elles n'ont depuis lors reçu aucune application.

D'ailleurs, l'opposition du Pape sait se manifester sous une forme plus discrète, mais non moins efficace. Sans explicitement repousser l'institution canonique, le Saint-Père peut la conférer en des termes, qui paraissent inacceptables au pouvoir civil, et celui-ci, pour sauvegarder sa dignité et ses droits, se verra contraint de refuser l'enregistrement des bulles pontificales. Napoléon connut aussi cette résistance sourde, à demi dissimulée. Elle se renouvela à plusieurs reprises, et sous tous les régimes au cours du siècle. Elle s'est récemment accusée dans l'incident du *Nobis nominavit*, qui vient de se terminer par l'adoption de la formule primitive, du *nominavit* pur et simple, et la reconnaissance implicite des prérogatives du gouvernement français. Mais ces procédés peuvent se répéter à nouveau, en se prolongeant; si bien qu'en maintenant une rédaction intentionnellement défectueuse, le Saint-Siège peut sans bruit, mais avec certitude, s'opposer à des nominations qui ne le satisfont point, et paralyser l'action d'un gouvernement qui ne jouit pas de ses sympathies.

Sans doute — et on ne manquera point de le dire — il est contraire à l'esprit du Concordat, que le Pape refuse l'institution aux évêques nommés par l'autorité civile, quand il n'a pas d'objections canoniques graves à présenter contre leur désignation. Les pouvoirs spirituels, dont il est investi, ne doivent point servir des haines politiques. Un instrument de contrôle ne saurait être une arme de combat. Mais ne nous laissons pas duper par les apparences, et tromper par les mots! Dans le fait, la Cour de Rome pourra toujours, si elle le veut, dissimuler sa résistance en l'expliquant par les exigences de la discipline et de la foi. C'est en invoquant de tels prétextes, qu'elle refuse l'investiture aux candidats suspects de républicanisme, qui sont présentés par le gouvernement actuel, pour les sept diocèses qui restent en ce moment sans titulaires.

Est-il donc un moyen de sortir régulièrement d'une telle anarchie! La loi prévoit sans doute les vacances de sièges. Les chapitres diocésains doivent sans retard élire des vicaires généraux, des capitulaires, dont la nomination est subordonnée à l'agrément du gouvernement, et qui pourvoient à l'administration des diocèses — Napoléon, sur les conseils de Bigot de Préameneu et de Maury, utilisa même cette disposition, au cours de sa lutte avec le pape, pour passer outre à l'opposition pontificale. Il fit désigner par les chapitres cathédraux, comme administrateurs provisoires, les prélats nommés évêques, mais non pourvus de l'institution canonique. C'est ainsi que, sous ce titre, le cardinal Maury, en 1809, put exercer ses fonctions d'archevêque de Paris.

Mais comment comparer l'autorité indiscutée qu'exerçait l'Empereur sur tout le clergé national, et l'influence dont jouirait désormais un gouvernement républicain dans des désignations capitulaires! Le ministre des Cultes aura la liberté de ne pas agréer leur choix; mais le diriger, dans le temps même où il essaie de tourner la résistance du Saint-Siège, peut-on y songer un seul instant?

D'ailleurs, ces vicaires capitulaires sauraient-ils utilement remplacer les évêques absents? Ils ne peuvent que pourvoir à l'expédition des affaires courantes, sans innover dans les usages et coutumes du diocèse, sans exercer les fonctions, telle que la juridiction, exclusivement attachées au titre épiscopal!

Le Concordat de 1801 exige l'accord de deux autorités indépendantes, pour valider la nomination des évêques, parce que ses auteurs ont cru ou feint de croire à la conciliation durable d'intérêts qui, dans la réalité, sont divergents. En fait, l'expérience l'a prouvé, il autorise l'un des contractants à paralyser à son gré l'administration diocésaine du pays, sans offrir les moyens de vaincre efficacement ses résistances injustifiées.

*
* *

Ces difficultés s'accusent avec plus de netteté encore dans l'organisation de la discipline et du con-

trôle auxquels l'épiscopat français se trouve soumis.

L'évêque est un fonctionnaire français. De l'État, il reçoit un traitement; on lui reconnaît des immunités et privilèges qui sont réservés aux membres les plus élevés de la hiérarchie administrative. Mais à ce titre, il agit sous la surveillance permanente du gouvernement; il lui doit fidélité et obéissance; jusqu'en 1870, il était même tenu de prêter serment : « Je jure et promets à Dieu, sur les Saints Évangiles, de garder obéissance et fidélité au gouvernement établi par la constitution de la République française. Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue, soit au dedans, soit au dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique; et si, dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'Etat, je le ferai savoir au gouvernement » (art. 6 du Concordat). Sur sa personne, comme sur ses actes, les successeurs du premier consul exercent les droits et prérogatives reconnus aux anciens rois (art. 16 du Concordat).

Mais l'évêque est aussi, et avant tout, un des pasteurs de l'Église dont le Pape est le chef. C'est au Saint-Père qu'il doit compte de sa mission ecclésiastique. En en recevant l'institution canonique, il lui promet un attachement indissoluble, une aveugle soumission : « Je jure d'être fidèle et obéissant au bienheureux apôtre Pierre, à la Sainte Eglise romaine, au Seigneur Pape et à ses successeurs canoniquement élus; d'observer de toutes mes forces, et de faire observer par les autres, les règles des Saints Pères, leurs décrets... J'aurai soin de conserver, de protéger, d'étendre les droits, les honneurs, les privilèges et l'autorité de la Sainte Eglise romaine, de notre Saint Père le Pape et ses successeurs légitimes... » Tel est le texte du serment d'après le pontifical romain.

Les décisions juridictionnelles que l'évêque rend dans son diocèse sont, en vertu même des lois civiles de la France, portées en appel devant la Cour de Rome. Le Sacré Pontife est son maître spirituel.

Sur l'existence de ce double contrôle, les négociateurs de la convention de 1801 avaient encore échangé des vues qui paraissent concordantes et précises. Le Saint-Siège admit sans réticences la légitimité du serment d'obéissance des évêques au pouvoir civil : « Les ministres du sanctuaire, proclamait Spina dès le 22 novembre 1800... se feront un devoir d'instruire les peuples et de leur prêcher la soumission et la fidélité que de cœur et d'âme chacun doit au gouvernement... » Et de son côté, Bernier, dans une déclaration, dont Spina se hâtait de prendre acte (8-11 novembre 1800), reconnaissait que « les Français sollicitent en ce moment le retour de la religion de leurs pères, non seulement avec l'intégrité de ses dogmes, mais encore avec la pureté de sa discipline et la légitimité de son sacerdoce. Le gouvernement français est trop bienveillant pour ne pas partager ce désir (1). »

Quelle peut donc être la situation morale et juridique de l'évêque qui reçoit des deux autorités, auxquelles il est légalement soumis, des ordres simultanés et contradictoires ? N'est-il pas contraint de se mettre en rébellion contre l'une d'elles, s'il veut suivre la direction que l'autre lui impose ? Et quel choix douloureux pour une conscience droite, noble, élevée, quand il faut sacrifier ses devoirs civiques à sa fidélité pastorale !

Point n'est besoin même, pour le placer dans cette angoissante alternative, de lui communiquer des ordres individuels et spéciaux, des décisions administratives ! — Il est tenu à l'exacte observation de deux législations qui, souvent, s'opposent expressément.

Le souverain Pontife, enseignent les saints canons, a le droit, pour gouverner l'Eglise de communiquer librement et directement avec son clergé comme avec les fidèles. La constitution *Apostolicæ sedis* due à Pie IX, menace d'excommunication, « ceux qui recourent à la puissance laïque pour mettre obstacle aux lettres ou actes quelconques du Siège apostolique ou émanant de ses légats ou délégués quels qu'ils soient; ainsi que ceux qui prohibent directement ou indirectement la promulgation ou l'exécution des mêmes lettres ou actes... » Et le Concile du Vatican, au troisième chapitre de sa première constitution dogmatique sur l'Église de Jésus-Christ, a fait expressément la même proclamation : « Une conséquence de ce pouvoir suprême qu'a le Pontife romain de gouverner l'Eglise Universelle, c'est le droit qu'il a de communiquer avec les pasteurs et les bercails de toute l'Eglise, pour que ceux-ci puissent être instruits et régis par lui dans la voie du salut. C'est pourquoi nous condamnons et réprouvons les opinions de ceux qui disent que cette communication du chef suprême avec les pasteurs et les troupeaux peut-être légitimement empêchée, ou qui la font dépendre du bon plaisir du pouvoir séculier. »

Or le Pouvoir civil a toujours affirmé dans des décrets royaux, des arrêts de Parlements, ou des lois générales, depuis l'ordonnance du 8 janvier 1475 jusqu'aux articles organiques, le droit de vérifier tous les actes émanés de la Cour de Rome, constitutions, brefs ou décisions : « Ils ne peuvent être

(1) BOULAY DE LA MEURTHE, [illegible], III, 652; I, 113 et 117.

reçus, publiés, imprimés, ni autrement mis à exécution sans l'autorisation du gouvernement. »

Il y a plus : du principe même de cette nécessité, du contrôle, qualifié, suivant les époques, d'annexe, d'exequatur ou de placet, dérive l'interdiction, pour les ministres du culte, d'entretenir une correspondance avec le Saint-Siège, sans en avoir préalablement informé le ministre des Cultes et en avoir obtenu l'adhésion. Loin d'être doctrinale, cette prohibition est sévèrement sanctionnée ; le Code Pénal punit les infractions qui y sont commises d'une amende de 100 à 500 fr. et d'un emprisonnement d'un mois à deux ans. Si même la correspondance a été accompagnée ou suivie d'autres faits contraires aux dispositions formelles d'une loi ou d'un décret, comme, par exemple, la réception, la publication ou l'exécution d'une décision de la Cour de Rome, la pénalité encourue est celle du bannissement (art. 207 et 208 du Code Pénal). Si ces textes rigoureux n'ont, à notre connaissance, reçu aucune application, personne ne conteste qu'il restent en vigueur.

Comment donc Mgr Le Nordez peut-il tout à la fois se soumettre au Saint-Siège qui le blâme « d'avoir donné communication de la lettre du Saint-Père au gouvernement sans tenir compte des prescriptions de la Bulle Apostolicæ Sedis (1) » ; et au gouvernement français, qui, fort des articles du Code, exige qu'il lui transmettre sa correspondance avec Rome (2)?

N'est-il pas menacé de l'excommunication, s'il fait appel au pouvoir civil, et du bannissement s'il néglige de le consulter ?

*
* *

En vertu des lois apostoliques, chaque évêque est tenu de venir périodiquement à Rome présenter ses hommages au Pontife, et lui faire un rapport sur la situation de son diocèse. D'après les constitutions de Sixte V et de Benoît XIV, il promet même, sous la foi du serment, au jour de sa consécration, d'observer scrupuleusement la règle des visites *ad limina Apostolorum*. Seule la Congrégation du Concile de Trente peut dispenser l'intéressé de ce voyage obligatoire, en appréciant souverainement les cas d'empêchement grave et absolu (maladies, vieillesse) Les dignitaires français doivent s'acquitter de ce devoir tous les quatre ans. S'ils négligeaient de l'accomplir, ils encouraient *ipso facto*, sans avertissement préalable, la suspense ; l'entrée de l'Eglise leur serait interdite ; ils seraient privés de toute administration spirituelle et temporelle, en même temps que de la perception de leurs revenus.

(1) Lettre du Cardinal Merry del Val du 22 juillet 1904. (*La Croix*, 6 août 1904.

(2) Voir la dépêche du président du Conseil à M. Delcassé.

Or, aux termes de l'article 20 de la loi du 18 germinal an X, les évêques sont tenus de résider dans leur diocèse et n'en peuvent sortir qu'avec la permission du gouvernement. Cette obligation d'ailleurs leur était déjà expressément imposée dans les ordonnances d'Orléans et de Blois, à peine de saisie du temporel.

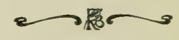
Comment Mgr Geay peut-il donc concilier les exigences contradictoires du Saint-Siège et du gouvernement français ? Le ministre des Cultes lui enjoint « de garder la résidence, conformément à notre droit concordataire (1) ».

Tandis que, d'après le cardinal Merry del Val « ... le fait que le Pontife romain, même depuis le Concordat, peut appeler à Rome — même sous menaces de peines à encourir *ipso facto* — les évêques de France pour rendre compte de leurs actes, est confirmé par la loi bien connue, loi que le gouvernement français n'ignore certainement pas, qui oblige sous menace des peines *latæ sestertiæ*, les évêques de France, comme ceux des autres pays d'Europe, sans aucune réserve du consentement de leur gouvernement, à se rendre tous les quatre ans à Rome, ou au moins à y envoyer leur représentant dans le but principal d'exposer au Saint-Siège l'état de leur diocèse, et d'en recevoir des instructions, des conseils et des commandements (2) ».

L'évêque de Laval n'est-il pas contraint d'opter entre la suspense encourue *ipso facto* — ou la déclaration d'abus, suivie de la privation de tout traitement !

Etrange conséquence du Concordat de 1801, qui crée des évêques infidèles aux lois de l'Eglise, ou bien rebelles aux lois de leur pays !

X...



OIE, MARIE !

(*Suite*) (3).

Maria Stella avait eu sa chanson ; et c'était la plus belle, celle qui deviendrait aussitôt populaire sous l'ardent ciel de Naples, qui s'implanterait dans les cœurs en les troublant délicieusement et qui éveillerait par son rythme rapide et caressant tous les rêves assoupis en cet automne constamment lumineux. Elle était venue, la morbide cantilène si désirée par les amoureux las de répéter les éternels refrains, elle évoquait vaguement aux oreilles le sou-

(1) Dépêche de M. Combes à M. Delcassé, 13 juillet 1904.

(2) Note du Saint-Siège, 26 juillet 1904.

(3) Voir la *Revue Bleue* du 3 septembre 1904.

venir d'autres vieux airs : les paroles étaient les mêmes, avec un peu plus de passion langoureuse, un peu plus de plaisir frémissant ; et l'on y retrouvait la *fenestella* et la guitare, on y retrouvait Maria. Il n'y avait pas son beau nom Maria Stella tout entier, mais enfin il y avait quelque chose d'elle. Et deux jours après, Maristè en fredonnait en cachette le premier couplet :

> Arapete fenesta,
> Famm' affacià a Maria,
> Ca stongo mmiezz'a via
> Speruto p'a vadè.
> Nun trovo n'ora' e pace...

Le motif était si discret dans sa grâce mélancolique, glissant sur les petits groupes de notes légères; et le refrain même, la suppliante invocation d'amour, timide et soupirant dans les passages lents, atténuait la hardiesse des paroles avec sa cadence plaintive qui semblait avouer humblement la vanité de la prière.

Cette chanson devint un délire à Naples : on la chantait dans les salons et dans les cafés, sous les fenêtres des hôtels de Chiatamone et sur les terrasses rustiques des restaurants à Pausilippe ; on l'entendait monter des *fondachi* et des ruelles, elle glissait sur l'eau calme dans le sillage que laissaient les barques derrière elles, les gamins la sifflaient dans les rues. Peppeniello qui sentait vaguement qu'il la détestait, cette musique, en était persécuté : il l'entendait partout : Gabrio la redisait toute la journée à côté de lui dans la barque. Elle lui entra tellement dans les oreilles, bien qu'il ne l'eut jamais jouée, elle se fixa dans son cerveau si cruellement que, même dehors, en pleine mer, il entendait le bourdonnement des guitares, et les premières mesures du motif lui martelaient constamment le front. Quelquefois tout le thème de la mélodie semblait se dérouler suivant le battement fiévreux de ses tempes; les pulsations des artères avaient un rythme rapide et saccadé au passage des notes légères, elles s'arrêtaient pour repartir au moment du refrain passionné... *Ah! Mari... Ah! Mari...* Il l'avait dans le sang comme une malédiction.

Il tâchait alors d'échapper à cette obsession : seul dans sa chambre, il jouait d'autres chansons : *Fenesta che lucive*, *Marechiaro*, *Oj Marenà* ; il essayait des airs gais, espiègles, saturés de vie et d'ironie libertine ; mais c'était en vain. Toujours le motif mélancolique se glissait entre les différentes mélodies, frappait à la porte de son pauvre cœur ulcéré, ravivait sa souffrance en lui rappelant soudain ce qui pourrait être, si... Si !

Quelles visions torturantes dans leur douceur trompeuse ! A cette révélation de l'amour, pour la première fois, comme Maristè le matin de Piedigrotta, il avait pensé à lui, à sa tournure bien faite, à son fin visage aux yeux gris pensifs. Il s'était comparé aux autres, à Gabrio surtout : Gabrio à qui la jeune fille souriait, fascinée. Pour l'égaler, pour être plus beau que lui, plus aimant certes, que lui manquait-il à Peppeniello, avec sa barque neuve et ses bons bras de rameur, avec sa vie honnête et son cœur dévoué, que lui manquait-il pour se faire aimer de sa camarade d'enfance, sinon cette belle voix jeune bien timbrée, aux notes vibrantes faites pour sonner la fanfare de l'amour, vainqueur aux oreilles émerveillées de l'enfant, pour s'alanguir en un souffle, en un soupir : *Ojè Mari?...*

Ce qu'il n'avait pas souffert d'abord à cause de son infirmité, il le souffrit ces jours-là, seul en mer toute la journée, en fuyant ce vertige de musique et de chants qui semblait s'être emparé de la cité amoureuse. Il connut le plus profond de tous les désespoirs, celui qui provient non pas des êtres, ni du destin, mais d'une conscience amère de sa propre impuissance, d'une soudaine et terrible lucidité qui mesure sans pitié, qui juge et qui condamne. En ces moments d'abattement, il se reconnut inférieur aux autres hommes, marqué d'un stigmate ineffaçable, isolé à jamais dans son silence — et il pensa que les créatures parfaites qui s'éloignaient de lui comme d'un être incomplet, d'un monstre de la nature, le punissaient justement d'une faute non commise par lui.

Cet isolement moral dans lequel il s'était complu tant que sa babillarde compagne en avait allégé les inévitables tristesses, lui apparaissait enfin dans toute son horreur. C'était là son existence immuable ; existence d'ombre et de solitude, avenir toujours le même, sans frémissements, sans échos, vide comme le présent, comme le passé, plus que le passé... car il y avait autrefois une petite âme attentive qui savait suivre dans ses yeux les variations de sa pensée enchaînée et chercher sur ses lèvres les tremblements de son âme prisonnière : il y avait une petite tête ébouriffée qui s'appuyait sur son épaule et qui devinait, durant les longues heures muettes, l'histoire de ses souffrances : il y avait deux adroites petites mains d'enfant qui lui prenaient le cœur, en l'effeuillant doucement comme une fleur en bouton, pétale à pétale, deux petites mains si délicates et si habiles à tâter les replis de ce cœur sensitif qu'elles seules pouvaient faire s'ouvrir au soleil. Et maintenant les murs de la douloureuse prison que Maria-Stella avait élargis, s'alourdissaient autour de l'abandonné ; il se sentait enfermer dans le sombre silence involontaire comme en un cercle de fer, insurmontable barrière entre les hommes et son esprit accablé, qui se resserrait jusqu'à se trans-

former en un sepulcre de glace ou il descendrait, tout vivant, parmi les morts. Le monde de ses pensees n'était-il pas mort en lui, puisque nulle parole ne pourrait jamais le reveler ?

Et alors pour s'arracher à ce cercle tragique, Peppeniello tournait la proue de *la Rouge* vers l'horizon, ramait jusqu'à ce qu'il fût épuisé, haletant comme un fuyard poursuivi, croyant, par cette course folle sur la mer sans limites, briser les liens qui l'étreignaient, recouvrer tout à coup, miraculeusement, sa liberté. Il allait chaque jour plus loin, avec le vague espoir d'atteindre la ligne d'or, de se perdre dans la voûte des nuages blonds : et là, au milieu de la mer, en présence de ces deux azurs infinis, il ne tremblait plus de frayeur, il ne se trouvait plus seul ; il avait l'onde pour compagne, l'onde chantante à qui il pouvait confier son délire muet, qui savait le comprendre et lui répondre, comme jadis Maria-Stella, oublieuse aujourd'hui, énamourée de sa chanson.

Déjà les femmes jasaient entre elles, en souriant, dans la ruelle où demeurait Carmine, parce que Gabrio y passait tous les jours à toute heure, trouvant mille prétextes ingénieux pour monter et descendre de Pizzofalcone, et prenant continuellement ce chemin de biais, inusité. Mais Gabrio qui les connaissait bien, les bavardes commères aux aguets, se contentait de respirer le parfum des œillets, en passant rapidement, sans trop lever la tête pour regarder. Maria-Stella se montrait rarement, car sa mère ne lui permettait pas de longues flaneries à la fenêtre. Et les commères se racontaient l'une à l'autre que ces allées et venues du beau batelier couvaient quelque mystère; il faut avouer, cependant, qu'elles étaient fort contrariées de ne pas pouvoir dire lequel.

Peppeniello ignorait ces choses-là. Tout occupé de sa terrible souffrance, ne surveillant pas Gabrio, n'étant pas encore jaloux, se désolant trop pour l'être, il n'avait pas revu Maria-Stella depuis le soir de Piedigrotta; son air égaré inspirant de la méfiance aux étrangers qui le prenaient d'ordinaire pour des promenades sur le golfe, il négligeait aussi son métier. Parfois il ne bougeait pas quand on l'appelait; parfois devant les gens, il roulait des yeux hébétés ou passaient les lueurs éteintes de son idée fixe ; un sentiment de vif ennui bouleversait les traits de son visage s'il entendait parler un peu haut. Il paraissait incapable de supporter cela, fronçait les sourcils, sautait dans sa barque et partait au loin.

Souvent Caruli, la marchande d'eau, fixait sur lui un regard empreint de sympathie ; quand le muet ne pouvait la voir, Donna Carmè, en débitant ses pastèques, mettait son doigt sur ses lèvres d'une manière significative : plus en haut des marches, Totonne, surnommé l'Huître, qui vendait des fruits de mer, hochait la tête et se pointait l'index au milieu du front. A Santa Lucia on parlait beaucoup de ce brusque changement de Peppeniello ; tous l'avaient connu si tranquille et si simple qu'ils s'inquiétaient de lui voir ces yeux et cette figure d'halluciné On en causa un soir chez Carmine, tout soucieux à l'égard de cet orphelin qu'il aimait ; les femmes étaient consternées, ne sachant que penser. Maria-Stella fut détournée des rêveries qui l'absorbaient de longues heures, tandis que, penchée sur sa couture, elle s'imaginait travailler, ou que, debout le soir à la fenêtre, elle comptait les étoiles en soupirant comme elle avait jadis compté les barques à l'ancre dans le petit port ; elle prit une part active à la discussion, en s'animant, saisie d'un commencement de remords pour avoir ainsi abandonné son camarade. Les remords augmentaient à mesure que Carmine racontait les bizarreries de Peppeniello, s'enfonçant comme une pointe effilée dans le cœur de la jeune amoureuse, y mettaient une angoisse...

La mère reprochait à Carmine les paroles imprudentes prononcés par lui à la fête de Piedigrotta, lui disant qu'il n'avait pas de bon sens, que c'était sa faute si Peppeniello avait changé à partir de ce soir là et qu'on ne pourrait jamais y rémédier ; mais la petite, inquiète pour ce mal assoupi, qui s'était réveillé, comprenait bien que Peppeniello, mis ainsi à l'écart, privé subitement des seules conversations dans lesquelles il put épancher ses secrètes pensées, se fût replié sur lui même, succombant sous le poids de sa noire solitude, mille fois plus lourde maintenant que son cerveau, n'étant plus celui d'un enfant, mesurait sans erreur et sans espoir l'infinité de ce silence. L'atroce souffrance l'avait donc repris dans ses tenailles, il retombait dans sa cruelle nostalgie, dans les comparaisons humiliantes ; et tout cela était plus horrible aujourd'hui, le deviendrait encore plus demain, croîtrait de jour en jour, à mesure que son existence s'écoulerait toujous monotone, toujours uniforme, avec cet infernal supplice auquel il était condamné sans rémission.

Maria Stella se disait cela, pressentait cela jusqu'à la limite du possible, agitant dans sa tête intelligente ce problème qui passionnait tout Santa Lucia, et en trouvant la solution la plus claire, la plus admissible — toujours la limite du possible. Car il y avait une absurdité sur laquelle Maria Stella n'avait pas hésité un instant, et que nul autre n'aurait conçu : Est-ce qu'on songe à déchiffrer une parole d'amour sur des lèvres inanimées ?

Grâce à la pitié des gens pour un être infirme, jamais l'idée de son infériorité n'était exprimée, mais elle était puissamment enracinée au plus profond de leur esprit. Il leur semblait que Peppeniello devait être content de vivre, de se chauffer au so-

leil, d'avoir un bateau à lui, de recevoir, étant enfant, une orange, de trouver, étant adolescent, quelqu'un pour lui témoigner un peu d'intérêt, pour lui sourire de loin en lui souhaitant le bonjour. Opinion très pénible pour l'être méconnu, cruellement affichée par les ignorants, et dont le muet se rendait bien compte.

Maria Stella était trop jeune ; elle s'affligea, versa une larme sincère, sourit et chantonna :

Sona, chitarra mia. Maria s'è scetata.

Elle dit à son père avec une assurance enfantine.

— Demain j'irai voir, et elle fit un geste qui promettait beaucoup.

— Justement, — observa Carmine reprenant confiance, persuadé que la petite ne manquerait pas d'arranger les choses au mieux, — on ne te voit plus. Donna Carmi disait...

Maria Stella, rougit ; mais Carmine n'avait aucun soupçon ; il répétait bonnement les racontars de là-bas, tandis que sa fille, pensive, se demandait pourquoi, en effet, elle ne descendait plus sur la plage. Gabrio était toujours là, elle le savait par son père et Gabrio passait trop souvent sous ses fenêtres en fixant sur elle des yeux ardents qui l'obligeaient à baisser les siens depuis le jour, la veille de Piedigrotta, où elle s'était aperçue qu'elle l'aimait.

La voix de Carmine la réveilla :

— Maristè, tu n'entends pas ?

Elle s'approcha de la fenêtre prêta l'oreille ; dans le silence de la nuit, de longs arpèges de guitare montaient de la ruelle obscure.

— C'est lui, — fit Carmine, — il est rentré ; je vais l'appeler.

La maison de Peppeniello n'était pas très éloignée ; lorsque Carmine revint tenant par un bras ce grand garçon triste, avec sa guitare en bandoulière, ce fut chez les femmes un accès de tendresse. Pauvre, pauvre Peppeniello, quelle idée avait-il eu de se sauver loin d'eux qui l'aimaient tant et de les mettre dans l'inquiétude ? Et comme il avait mauvaise mine depuis qu'on ne le voyait plus ! Les femmes regardaient avec compassion sa figure pâle, ses yeux un peu hagards, en lui répétant ces bonnes paroles qu'il lui semblait ne pas entendre depuis si longtemps, Il se tenait sur le seuil, rechignant encore, devenu sauvage en quelques jours, et pour l'encourager, Maria Stella se serra près de lui, avec le mouvement caressant qui lui était habituel, en murmurant tout bas.

— Tu vois, tu vois, méchant...

Oh ! il le voyait bien qu'il ne pouvait s'obstiner à rester loin d'eux, que les jours passés sans les revoir lui avaient fait l'effet d'un mauvais rêve et qu'en se retrouvant dans cette coquette petite chambre, entre les bonnes figures de Carmine et de sa femme et la figure mobile de son amie, il lui semblait n'avoir jamais été absent et ne plus devoir s'en aller. Il était pris d'un léger vertige quand Maria Stella se serrant contre lui, l'effleurait avec les boucles de sa chevelure imprégnée de senteurs marines et d'un étrange parfum d'amandes amères ; il regardait autour de lui, tremblant, caressant les objets, reprenant possession du logis. Et Gabrio ? Gabrio n'y était pas. Il avait eu si peur de le rencontrer là, d'entendre sa voix forte ! Ce fut une fête pour eux tous de se retrouver. Peppeniello joua sur sa guitare ses plus jolies chansons, les anciennes, celles des beaux jours passés. Maristè les chantait de sa voix grêle, et Carmine les écoutait d'un air béat. A les voir ainsi réunis, dans ce milieu simple et honnête, à voir ces deux jeunesses proches et souriantes, on pouvait songer à une tendre querelle, à une réconciliation d'amoureux.

Il était déjà tard, mais chez Carmine on ne pensait pas à se coucher. Il entrait par la fenêtre ouverte une fraîcheur parfumée, l'odeur de la mer peu distante et celle des œillets fleuris sur le bord de la croisée ; à travers l'étroite ruelle on apercevait un lambeau du ciel perlé, dans la clarté diffuse de la lune qu'on devinait haute et limpide au-dessus de l'horizon. Aux fenêtres peu de lumières veillaient encore : le silence était interrompu par le bruit de quelques persiennes qui se fermaient.

C'était l'heure des sérénades, et Peppeniello le savait. Les bandes joyeuses, armées de guitares et de mandolines, descendaient de Pizzofalcone par les petites rues en pente vers la plage ; durant le premier sommeil, on entendait passer les musiciens jouant une berceuse aux marins fatigués qui n'en avaient pas besoin pour s'endormir. Les jeunes gens s'arrêtaient sous les fenêtres des belles ; chacune avait son soupirant, et pour chacune il y avait une chanson différente : la fête de Piedigrotta avait eu lieu ; c'était la providence des musiciens, et grâce à elle, de nouveaux couplets venaient éclore sur les lèvres des amoureux.

A cette heure, Maria Stella attendait, anxieuse, car c'était dimanche, et, le soir des fêtes surtout, les sérénades ne pouvaient manquer. Elle se taisait, déjà loin de Peppeniello, retombée dans ses idées fantastiques, en proie au charme qui absorbait son esprit.

Le vent, soufflant par les fenêtres, commençait à apporter des accords lointains et des fragments de chansons ; l'écho de la musique affaiblie par l'éloignement se propagea dans la ruelle sombre ; puis les sons devinrent plus intenses, plus nets, un chœur de voix mâles retentit dans l'air calme et sonore.

— Ils viennent — dit la jeune fille en se levant.

Elle s'accouda à la barre d'appui, regardant en bas dans l'ombre de la rue escarpée. La sérénade s'arrêta sous les fenêtres d'Assuntina, une *nennella* qui avait son fiancé parmi les chanteurs, et entonna une chanson pathétique en substituant à un nom de femme quelconque celui de la brunette, Peppeniello était venu à côté de Maristè, glacé à la pensée que sa belle soirée allait être infailliblement gâtée. On distinguait déjà la voix de Gabrio dans le chœur qui reprenait le refrain après le solo chanté par le fiancé d'Assuntina. Le chant s'arrêta. Incapable de se contenir, Maria Stella cria un joyeux bravo que répéta la voix de stentor de Carmine. Quelques-uns des musiciens relevèrent la tête; ils se rapprochèrent; des paroles furent échangées entre les personnes de la rue et celles de la fenêtre.

— Encore debout? Très bien! Peppeniello y est-il? — Laissez donc les gens dormir, tas de vauriens. — Attendez. Nous allons vous en donner une sérénade!...

On entendait le rire argentin de Maria Stella. Et, pendant qu'on tâchait d'accorder les instruments, Gabrio roucoula : *Arapete fenesta...*

— Ma chanson, — murmura involontairement la jeune fille, en rougissant dans l'ombre.

« Sa chanson, pensa Peppeniello, se raidissant contre l'angoisse.

L'accord trouvé, la voix robuste, qui donnait au muet une sensation de malaise, entonna le solo avec une vigueur extraordinaire, éclatant glorieux dans les notes élevées, s'adoucissant pour dire : *Ah Mari! Ah Mari! quanto suonno ca perde pe te...*

Sur le grand silence des choses endormies, dans la nuit pure, la chanson jaillissait, tel un jet d'eau en un parc solitaire. Peppeniello, étourdi, sentant l'âcre odeur de la mer qui montait par bouffées avec les coups de vent frais, et, plus près, l'odeur d'amandier sauvage qu'exhalait la petite nuque brune; il sentait trembler, à cause de la fraîcheur ou de la chanson, le bras de Maria Stella étroitement lié au sien ; et, dans la voix de Gabrio, qui prodiguait pour une seule toutes ses notes passionnées, il sentait quelque chose d'irrévocable monter le long des tiges pendantes de l'œillet. Le malaise augmentait jusqu'à devenir insupportable, jusqu'à lui donner des idées folles de fuir au loin, de descendre serrer entre ses doigts crispés cette gorge insolente qui le narguait.

Le chœur finit sur une note haute que Gabrio ne se lassait pas de prolonger :

Ojecè Mari!

Cette fois, Maria Stella n'applaudit point : elle était restée appuyée à la fenêtre, la tête penchée vers l'ombre. Peppeniello dégagea doucement son bras.

— On ferme et on va se coucher, — criait Carmine, debout à l'autre fenêtre. — Rentrez chez vous, polissons.

En bas, dans la ruelle, on riait en protestant. Un des jeunes gens leva le nez en l'air, hasarda une prédiction sur le temps.

— Il pleuvra demain. — Il se fit huer. On entendit encore la voix de Gabrio qui criait : — Aujourd'hui nous avons du soleil, et je dois me lever à cinq heures.

La fenêtre de Carmine fut fermée, la mère appela Maristè. La petite sortit de sa rêverie : Peppeniello avait disparu.

Cette nuit-là, Carmine, encore peiné des reproches des femmes, rêva que Peppeniello était allé en Paradis et chantait là-haut avec les anges, en s'accompagnant sur les guitares célestes.

Cependant, allongé dans son lit, et les yeux grands ouverts, le muet regardait en face le livide fantôme qu'il n'avait pas connu auparavant et qui devait s'asseoir désormais tous les jours à la proue de sa barque, toutes les nuits à son chevet, le poursuivant de son rire narquois qui lui semblait, par moments, le reflet du sourire triomphant de Gabrio. La jalousie, cet esprit malin, avec sa voix moqueuse, son regard soupçonneux et son souffle corrupteur, lui avait enfoncé ses griffes dans le cœur, et, courbée sur sa proie, ne cessait d'en labourer les fibres. A son mal sans remède, cet autre mal, incurable aussi, devait-il donc s'ajouter? Venu le dernier, sournoisement, il dépassait l'autre avec une violence inouïe; et plus son cœur était resté pur de toute mauvaise pensée de haine ou de désir, uniquement rempli d'une humilité désespérée, plus le mal s'aggravait et l'empoisonnait. Peppeniello s'étreignait les tempes entre les mains, croyant devenir fou.

Que Maria Stella ne pût comprendre son amour, il le savait; il le trouvait même juste, se révoltant contre le destin, non contre cette enfant innocente. Qu'il y eut une différence terrible entre le regard caressant auquel la petite l'avait habitué, et le brillant éclat de son œil noir quand elle saluait Gabrio, le roi des chanteurs à Piedigrotta, il le savait aussi, mais il ne s'y était pas résigné, non; mais par pressentiment et par crainte de la douleur, il s'était refusé à sonder plus avant sa plaie béante.

Etant donnée cette inévitable renonciation, il fallait pourtant admettre que Maria Stella devrait un jour aimer, et aimer un homme qui ne serait pas lui, son camarade d'enfance; mais c'était encore loin, et il lui restait deux ou trois ans avant de la perdre... Et dans son espérance illusoire, Peppeniello avait étouffé ses soupçons; guidé peut-être instinctivement par son cœur qui se révoltait contre cette double peine intolérable, alors il s'était dit que la chose imminente, l'angoisse qui résumait tout et déjà

frappait à la porte, c'était la constatation claire et formelle qu'on peut tout exprimer par un geste éloquent : joie, tristesse, menace, douleur, mais non l'amour — l'amour fait de paroles d'amour. Dans sa barque, en pleine mer, il était resté des heures et des heures à penser une foule de douces paroles qu'il aurait voulu graver dans le cœur de sa chérie. Il s'était figuré qu'il prononçait tout bas les paroles divines, les plus simples ; était-ce une illusion ou avait-il entendu réellement les flots répéter : « Je t'aime, je t'aime »... ? Halluciné, la nuit, dans son taudis, il les voyait s'imprimer en lettres de feu sur le mur noir.

Maintenant, ce n'était plus cela. Il souffrait d'une piqûre plus réelle : ce joli garçon qui lui ravissait Maria Stella, il le haïssait après l'avoir envié à son insu. La haine et l'envie se confondaient en une rancune menaçante : Oh ! s'il la tenait cette gorge, entre ses doigts crispés, cette gorge chaude et animée d'une vie insolente ! Peppeniello eut l'impression de serrer vraiment quelque chose de morbide et vivant : sa propre gorge. La douleur le fit rentrer en lui-même, il ressentit l'horreur du sang, crut être en proie à une folie criminelle. Mais cette voix, cette implacable chanson, pourquoi renaissait-elle dans l'ombre et revenait-elle le persécuter, si basse qu'elle paraissait éloignée, et pourtant si claire, si proche, si réelle qu'elle se confondait avec le battement de ses artères qui en marquaient sans cesse la mesure ?..

Il écarquilla les yeux troublés par l'insomnie, se leva d'un bond ; dehors, toujours la même lumière blanche de la pleine lune. Il pouvait être deux heures. Gabrio chantait à mi-voix, sans accompagnement, sous la fenêtre garnie d'œillets.

Pepeniello le voyait bien : il était un peu changé, il avait dû courir les auberges avec ses camarades : les sérénades finies, il ne s'était pas encore décidé à rentrer, il rôdait par les rues, les yeux brouillés par les fumées de l'ivresse et, pas à pas, il était revenu là où son cœur l'appelait. Maintenant il chantait sans savoir pourquoi, espérant vaguement quelque chose, debout au milieu de la rue. Pepeniello guettait par la fenêtre a demi-ouverte, brûlant encore de fièvre. tout en ayant repris ses sens. La chanson finie, Gabrio se tut et resta un instant le nez en l'air, à attendre. Un imperceptible bruit de volets qu'on ouvrait les fit sursauter tous les deux : à la fenêtre de la cuisine où couchait Maristé apparut une main, un petit bras nu ; quelque chose glissa le long du mur, tomba par terre.

Une douleur aigüe au cœur de Pepeniello, puis le relâchement de tous ses muscles tendus, l'espèce de soulagement qui suit les faits accomplis.

Gabrio s'était baissé et avait ramassé la fleur : il regarda une minute vers le haut, mais la fenêtre s'était refermée tout doucement et, la lune à présent, l'éclairant en plein, en dessinait la forme nette et immobile. L'amoureux se décida à partir, à contre-cœur, en se retournant de temps en temps.

L'air humide de la nuit descendait sur le front de Peppeniello, sur ses yeux enluminés, en calmait la brûlure ; le feu qu'il avait dans les veines, les cuisantes souffrances de son cœur tenaillé cédaient aussi à un apaisement et à une lassitude qui le pénétraient insensiblement, de même que cette fraicheur nocturne de septembre imprégnait toutes les choses environnantes, préludait à la fin de l'ardente saison.

TÉRÉSAH.

(*Traduit de l'italien par* A. LÉCUYER.

(*A suivre.*)

LES RELIGIONS DANS L'ÉVOLUTION SOCIALE

(*Suite et fin*) (1)

En général la limite d'extension des croyances et des cultes se confond avec les frontières politiques du peuple chez lequel ils ont pris naissance, et il y a concordance dans les variations des formes sociales et des formes religieuses.

Il semble pourtant que toute une catégorie de phénomènes religieux fasse exception à cette règle et que les religions dites Universalistes ne soient point liées ni à une peuplade, ni même à une race particulière, qu'elles se propagent dans le temps et dans l'espace sous l'action d'une sorte de force intérieure, sans souci du milieu ni de l'histoire. Le catholicisme par exemple n'est-il pas fixé depuis plusieurs siècles et ne compte-t-il pas des adhérents parmi tous les peuples du globe ? Or, à y regarder d'un peu près, on s'aperçoit que la religion du Christ, elle aussi, se transforme avec le temps et selon les circonstances. Personne n'oserait prétendre que le catholicisme d'aujourd'hui est identique au christianisme primitif ; les dissidents d'ailleurs, et en particulier tous les partisans de l'église réformée, sont là pour l'attester. Enfin, dans le dernier siècle même, des dogmes nouveaux ont été ajoutés aux anciens. Quant à la propagation de la doctrine chrétienne ailleurs que parmi les hommes de race européenne, elle est singulièrement illusoire : ni les Hindous, ni les Chinois par exemple ne peuvent concevoir des religions intolérantes comme celles de l'Europe ; les Mahométans s'entêtent à faire du dieu des chrétiens un autre prophète, auquel ils préfèrent le leur, et

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 septembre 1904.

quant aux peuples non civilisés, ils se contentent, par cupidité, par apathie, ou pour des raisons qui nous échappent, qui surtout échappent aux missionnaires, de superposer à leurs anciennes croyances une croyance nouvelle qu'ils altèrent et déforment à plaisir. En aucun cas, ils ne renoncent à leurs superstitions, ou, s'ils abjurent leurs dieux, c'est tout simplement parce qu'ils se figurent que le dieu des blancs est plus fort, et qu'il est avantageux de lui sacrifier leurs idoles, provisoirement. Le christianisme catholique des Indiens de la Guyane et le christianisme protestant des Hovas de Madagascar ne ressemblent pas plus aux croyances des habitants de Londres ou de Paris que le bouddhisme tel qu'il est pratiqué dans les lamasseries du Thibet n'est pareil au bouddhisme de Ceylan. Car toute religion s'adapte au milieu physique, ethnique et social, dont elle est l'expression.

Mais le principe même des religions universalistes n'est-il pas en contradiction avec la loi des formes religieuses correspondant à des formes sociales? En aucune manière. Précisément les religions universalistes sont l'expression d'une tendance sociale nouvelle, beaucoup plus large que les conceptions sociales auparavant réalisées. L'homme, au moment où il l'imagine, regarde au-delà du clan, de la tribu, de la nation même. Il désire que tous ses semblables collaborent à la formation d'un seul organisme social qui embrasserait la terre entière. Il est à remarquer d'ailleurs que les religions universalistes sont relativement récentes, que la *socialité* humaine du bouddhisme est restée toute philosophique et théorique, que celle de l'Islam a été vite effacée par les haines de race et par le triomphe de la lettre sur l'esprit. Pour le christianisme, on montrerait aisément que l'histoire de ses origines vient à l'appui de notre thèse. Il a été d'abord la religion des déshérités dans un immense empire qui confondait presque ses limites avec celles du monde connu ; il a été préparé par la philosophie grecque, particulièrement par le stoïcisme ; peut-être aussi a-t-il eu quelque contact avec le bouddhisme par la secte mal connue des Esséniens ; après Platon, Cléanthe, et dans la société mondiale qu'avait fondée Rome, il ne pouvait naître en somme qu'une religion universaliste. Ce que l'évolution en a fait, nous n'avons pas à nous en occuper pour l'instant. Ajoutons que les formes religieuses, dans les sociétés modernes, ne se développent plus normalement. En se heurtant les unes aux autres, elles engendrent le scepticisme par la contradiction des idées et des croyances ; de plus, elles sont toutes en conflit avec la science, la nouvelle et la tard venue, qui prétend leur faire la loi. Les milieux où elles sont établies, se trouvent étrangement bouleversés par le mélange des races, la confusion des mœurs, l'échange perpétuel des produits et des hommes. Aujourd'hui les guerriers Maoris sont soldats chrétiens du roi d'Angleterre, et des princes nègres fétichistes, clients de la France, viennent en touristes à Paris. Au milieu de cette dépendance réciproque et de cette confusion universelle des groupes sociaux, il est naturel que le caractère social des phénomènes religieux apparaisse moins nettement. Ainsi l'existence et le développement des religions universalistes est un fait de plus à l'appui de notre opinion.

Non seulement le phénomène religieux apparaît comme lié à un groupe social, mais encore il n'a sa véritable expression que par la collectivité : la croyance y gagne en intensité et le rite en puissance efficace. Le fait qu'on partage une idée avec un grand nombre de ses semblables, et surtout avec ceux qui vous touchent de près, donne à cette idée une valeur singulière et augmente considérablement, surtout pour les hommes non réfléchis, la foi qu'on peut avoir en elle. La conjuration ou l'offrande de l'homme isolé, le vœu ou la prière du particulier ont moins de prix et de force que le sacrifice ou la supplication collectives. C'est pourquoi les croyants se réunissent pour célébrer les rites d'une religion, c'est pourquoi l'église et la synagogue sont étymologiquement l'assemblée des fidèles. A Rome, le sénat décrétait, lorsqu'on avait plus particulièrement besoin des dieux, des prières publiques. Tous les peuples de l'antiquité se réunissaient autour de l'autel pour offrir en commun le sacrifice aux êtres divins, et aujourd'hui encore, en Afrique, les tribus s'assemsemblent près de l'arbre ou de la pierre sacrée pour les danses religieuses. Autour de nous enfin, des milliers de fidèles se réunissent pour participer aux pélerinages, pour organiser des croisades de prières en vue des élections.

Il y a pourtant des phénomènes religieux individuels : chez les nègres, certains fétiches sont la propriété d'un homme et n'ont de valeur que pour lui ; beaucoup de rites magiques du moyen âge exigeaient, pour être efficaces, la solitude et le secret. Mais dans le cas des talismans individuels, le véritable phénomène religieux est la croyance et non l'objet matériel servant de fétiche. Au point de vue social, l'accaparement de tel fétiche par un individu n'est, du reste, qu'une application dans l'ordre religieux du droit de propriété. Quant aux rites magiques comme l'envoûtement, ils ont bien un caractère social, puisqu'ils sont dirigés par un homme contre un autre ; ils sont l'expression des rapports de haine qui peuvent exister entre des individus ou des groupes. Certains d'entre eux sont visiblement collectifs, comme la *dévotio* chez les Romains, par laquelle un général, en se sacrifiant lui-même,

vouait aux dieux infernaux l'armée ennemie tout entière.

Mais, de même qu'un homme peut exercer une action décisive sur l'état social ou politique d'un peuple (l'existence d'un Napoléon, par exemple, a changé sans aucun doute les destinées de la France et même de l'Europe), de même l'influence individuelle, déformant ou transformant les données de la conscience collective, agit souvent sur l'évolution des phénomènes religieux. Des individus peuvent trouver une application nouvelle d'une idée religieuse déjà existante et développer ainsi la formation d'un culte ou d'un mythe. Ce qu'il importe de bien comprendre, c'est que le concept religieux ne résulte en aucune façon d'un *fait nouveau* inventé par l'individu, mais bien de la préexistence d'une matière religieuse, sur laquelle il a travaillé, ou encore du consentement social, grâce auquel les hommes qui l'entouraient ont adhéré à son invention individuelle et ainsi lui ont donné force de loi religieuse. La Bible nous a conservé un document fort intéressant propre à illustrer ce qui précède. Il s'agit d'un sanctuaire local fondé par un Ephraïmite, et qui, par suite d'un concours de circonstances, finit par devenir le centre religieux d'une tribu israélite (1). Voici les faits, brièvement résumés. Un homme des monts d'Ephraïm, nommé Mikah, reçut de sa mère deux cents sicles d'argent pour faire fabriquer par un fondeur une image sculptée. Cette idole, placée dans la maison de Mikah, fut pour lui une source de bénéfices car les gens du voisinage venaient la consulter, mais ce commerce religieux devint surtout rémunérateur quand l'Ephraïmite se fut adjoint comme prêtre un lévite de Bethléhem. « Vers ce même temps, la tribu des Danites en était encore à chercher un domaine pour s'établir, car jusque-là il ne lui en était point encore échu, à titre de territoire patrimonial, parmi les tribus d'Israël. Et les Danites envoyèrent cinq hommes pour explorer et examiner le pays .. » Ces cinq espions consultent l'oracle et en obtiennent une réponse favorable. Aussitôt qu'ils sont de retour dans leur tribu, une expédition se prépare. Une partie du clan des Danites, six cents guerriers, accompagnés sans doute de leurs familles et de leurs troupeaux, se mettent en marche pour s'emparer par surprise de la ville et du territoire de Layis. Ils campent en passant non loin de la maison de Mikah, et en profitent pour voler le dieu qui les a si bien renseignés ; moitié par force, moitié par persuasion, ils entraînent aussi le prêtre : « Viens-t-en avec nous et deviens notre père et notre prêtre. Vaut-il mieux que tu sois le prêtre de la famille d'un seul homme, ou que tu sois le prêtre d'une tribu, d'un clan en Israël ? Et le prêtre consentit, et il prit l'éfod et le terafim et l'image et se mit au milieu de la troupe. » En vain Mikah ameute les gens du district et se met avec eux à la poursuite des ravisseurs; il n'obtient d'eux que des menaces, et, les sentant plus forts que lui, il retourne en sa maison vide. Quant aux Danites, après s'être emparés de la ville et du territoire de Layis, qu'ils nommèrent Dan du nom de leur ancêtre, « ils posèrent l'image chez eux, et Ionatan, fils de Gersom, fils de Moïse, lui et ses descendants, furent prêtres de la tribu jusqu'à l'époque de l'exil. »

Au premier abord, la volonté individuelle paraît avoir une grande part dans la fondation de ce culte, mais on s'aperçoit qu'il n'en est rien, si on examine les faits d'un peu près. En réalité l'éphraïmite Mikah n'a nullement imposé un dieu de sa façon aux gens de son district et, par contre-coup, à la tribu de Dan. Il n'a pas obéi, en fabriquant son idole, à une impulsion personnelle, mais bien à une loi sociale que lui imposait son milieu. Il avait, en effet, dérobé à sa mère 1100 sicles d'argent, et celle-ci, s'étant aperçue du vol, avait prononcé contre le voleur inconnu des imprécations qui devaient nécessairement attirer sur lui une punition surnaturelle. Aussi Mikah, pris de peur, se décide à restituer l'argent, et la mère pardonne. Mais, pour détourner l'effet de la malédiction, une compensation religieuse est nécessaire. La mère prend donc une partie de la somme retrouvée et « déclare consacrer cet argent à Yahveh, de sa main, en faveur de son fils, pour en faire une image. » C'est donc la croyance aux effets de cette compensation religieuse et non l'intention personnelle de Mikah qui donne à l'idole sa vertu. Elle est le témoignage matériel de l'existence d'une loi sociale, à forme religieuse, destinée à empêcher le vol; et c'est comme telle qu'on l'adore. Un oracle est ensuite attaché à cette idole, conformément à la tradition, et la fortune de cet oracle est due à une autre croyance, celle que les hommes de la tribu de Lévy sont seuls en possession des règles authentiques de la sacrificature et de la divination. Or, Mikah s'est attaché comme prêtre un lévite. Enfin le rapt du dieu et de son interprète par la tribu conquérante de Dan est encore la vérification d'une loi sociale : les cultes des vaincus disparaissent ou sont assimilés par le vainqueur.

Ainsi, la part de l'individu reste aussi faible que possible, même dans l'établissement d'un culte qui, pour un observateur superficiel, semble individuel au premier chef; tous les phénomènes religieux ont, à l'origine du moins, un caractère social. Il y a même une telle connexité entre ce qui est social et ce qui est religieux qu'on peut dire que primitivement tous les phénomènes sociaux ont été teintés de religiosité.

---

(1) Juges, XVII, 1 sq.

Chez les non civilisés, la chasse est ordinairement précédée ou suivie de cérémonies religieuses, et souvent on en mange le produit en commmun dans un repas sacré. La guerre est aussi réglementée par de nombreux rites qui ont rapport soit à la préparation religieuse des guerriers, soit à l'opportunité d'engager on non la bataille, soit à la destination des captifs.

La culture des céréales, des arbres, de la vigne, n'est qu'une série d'actes sacrés, et la moindre infraction à ce culte minutieux compromettrait irrémédiablement la récolte. Pour couper un arbre, pour passer une rivière, pour construire une hutte, le non-civilisé donne à ses gestes la forme religieuse. Sa naissance, ses unions sexuelles, ses funérailles sont entourées, encombrées, peut-on dire, de rites innombrables. Toute sa vie sociale en un mot se développe dans les limites étroites de ses conceptions religieuses ; il ne peut perfectionner celle-ci qu'en élargissant celles-là.

En raison de son caractère social, le phénomène religieux se manifeste-t-il à la conscience d'une manière différente des phénomènes psychologiques ordinaires, et sous forme d'une représentation collective ? M. Durkheim est de cet avis et, à ce propos, donne une ingénieuse définition des choses sacrées et des choses profanes. « La représentation, dit-il, que la religion nous offre des choses n'est pas l'œuvre des raisons individuelles, mais de l'esprit collectif. » Du reste, M. Durkheim ne s'occupe pas de rechercher d'une façon précise comment s'opère la diffusion des phénomènes religieux dans la conscience collective. N'est-ce pas d'abord en raison de l'instinct d'imitation qu'on trouve à un haut degré chez tous les primates, mais qui est de plus en plus développé à mesure qu'on s'élève des singes cébiens vers l'homme, en passant par l'anthropoïde ? Et aussi en vertu de cette sympathie qui pousse l'être humain à se mettre en harmonie psychique avec ceux qui vivent autour de lui d'une vie semblable à la sienne ? Grâce à cette sympathie se trouvent réalisés certains faits moraux d'une nature particulière qu'on peut grouper sous cette dénomination générale : l'âme des foules. Il y a une différence réelle entre les manifestations internes de cette âme collective et celles d'un des individus quelconques qui contribuent à la former. Elle n'est nullement une moyenne, comme on pourrait s'y attendre. Les sentiments s'y additionnent pour ainsi dire et gagnent ainsi en intensité. C'est pourquoi les foules sont parfois absurdes d'abnégation ou horribles de cruauté et c'est pourquoi les phénomènes religieux tirent de leur caractère social un aspect particulier et original : de même que la peur dans une foule devient aisément la panique, de même le désir et l'enthousiasme facilite les hallucinations individuelles ou collectives, et par suite la production ou la manifestation des miracles.

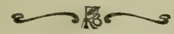
*
* *

Une autre question se pose encore à propos du caractère social des phénomènes religieux. Toute la vie collective, chez les primitifs au moins, s'exprime en des cultes. Est-ce à dire que le lien social ne saurait être conçu sans des liens religieux correspondants, et que par conséquent les religions sont les assises solides des sociétés. En aucune manière. Les sociétés peuvent vivre et se développer, conformément à la loi du progrès humain, sans l'aide ou l'appui d'aucune forme religieuse. Il est parfaitement vrai que, dans le passé lointain, c'est bien sur une pareille base que se sont fondés les organismes politiques. Mais l'histoire ne montre point qu'il en doive être de même dans l'avenir. Dans l'évolution de tous les peuples, et au fur et à mesure des étapes de la civilisation, se manifeste le détachement progressif des liens religieux. Les religions universalistes sont nées en des temps et dans des milieux où cette scission était en train de s'accomplir, par suite de l'affaiblissement et du discrédit des formes religieuses en usage. Elles reconnaissent même dans une certaine mesure, et moyennant quelques concessions, le fossé qui se creuse de plus en plus entre la vie sociale et les idées religieuses. Rendez à César ce qui est à César, a dit le Christ, et à Dieu ce qui est à Dieu. Pour remédier à la dislocation de l'ancien édifice, le christianisme a réparti l'activité de l'homme en deux domaines nettement séparés, le temporel et le spirituel, comme si l'unité de l'organisme humain pouvait être arbitrairement rompue. Deux mille ans de discussions religieuses et philosophiques sont venus aggraver cette rupture d'équilibre, par laquelle on a compromis la santé morale de l'humanité. Pendant ce temps la force sociale qui est en elles, travaillait sourdement les nouvelles religions, et, une partie de l'expansion dans le domaine de la vie en commun leur étant interdite, elles créaient à leur usage des organismes hybrides, conformes à la fois à leur nature fondamentale et à leur récente orientation : les ordres religieux étaient fondés, les couvents s'emplissaient d'hommes et de femmes, des missionnaires s'efforçaient de prêcher dans toutes les parties de l'univers la cité de Dieu. Mais ces ébauches sociologiques illusoires ne font que marquer plus nettement le caractère social des phénomènes religieux, en même temps qu'elles signalent l'irrémédiable décadence des religions. De toutes parts on assiste à l'affranchissement de la société civile, et au tableau que nous tracions tout à l'heure de la primitive vie sociale toute teintée de religiosité, on peut en opposer un autre

Aujourd'hui l'acquisition des choses nécessaires à l'existence soit par les procédés primitifs de l'agriculture, soit par les moyens nouveaux tirés de l'industrie, a complètement échappé au domaine religieux. Il n'y a plus de rites du commerce et il n'y a jamais eu de traces d'un culte industriel. Les relations entre groupes sociaux, soit dans la paix, soit dans la guerre, ne sont plus établies selon des formes religieuses. Sur le champ de bataille on traite aujourd'hui avec la même humanité l'infidèle et le croyant, le païen et le chrétien. Même des rapports politiques ont été inaugurés, en dépit des conceptions religieuses, par exemple entre l'Islam et la chrétienté, entre l'Europe et la Chine, entre la Papauté et les puissances protestantes. Dans la vie sociale de la famille, les principaux actes humains, la naissance, le mariage, la mort, se manifestent maintenant sous deux aspects, l'un purement civil, et obligatoire, l'autre strictement religieux et facultatif.

En résumé il y a dans l'histoire humaine un processus qui tend à séparer la vie religieuse de la vie sociale. C'est là un fait extrêmement important. Car si les phénomènes religieux ont un caractère éminemment social, faire la séparation précédente, c'est les détruire en quelque sorte. Le jour où la scission serait définitivement accomplie, ils ne seraient plus que des formes vides, des organismes d'où la vie se serait retirée, des fossiles. Et quand les groupes humains, en tant que collectivité, auront repoussé les religions, les individus arriveront forcément à se passer d'elles, puisque chez eux elles ne sont qu'un reflet de la primitive conscience sociale.

Ch. Renel.



FANTIN-LATOUR
(1836-1904)

Fantin-Latour n'est plus. La poésie de l'art perd un de ses derniers poètes. Sa palette solitaire évoque un orchestre à jamais silencieux, où l'instrument survit à la mélodie commencée.

Il n'y a pas trois ans, nous interrogions les *dessins* du maître ici même (1), et la perspective d'une prochaine oraison funèbre ne se dessinait guère à notre pensée... Aussi quel tressaillement soudain comme la disparition de ce musicien délicat des formes! Car il est mort subitement, en pleine force, le 25 août 1904, loin de Paris, dans l'Orne, en sa rustique maison de Buré que le rail n'atteint pas encore. Mort admirable comme la vie d'un sage! La mort subite replonge le rêve intact dans la nuit d'où nous sortons; elle fond sur l'être comme l'aigle vainqueur; brusquement elle interrompt le spectacle éphémère entre les deux infinis qui nous étreignent : son aile mystérieuse n'a rien de plus terrifiant que l'énigme de la naissance. Et, même pour les survivants consternés, quelle consolation tragique d'échapper à la vue des dénouements convulsifs, de ne pas assister à la progressive déformation d'un être cher, à la lente survenue de son néant! Le peintre mélomane avait eu 68 ans le 14 janvier : toujours alerte, il était jeune et promettait un beau soir; mais le voyez-vous frappé, raidi dans un fauteuil? La mort est peu de chose auprès des déchéances finales de la vie : la paralysie seule est à craindre; et les âmes lumineuses n'auront jamais rien à redouter de l'au-delà...

Fantin-Latour n'est plus : il faut le répéter pour croire à sa mort! Peu de regards le connaissaient; et son absence ne manquera pas aux cercles mondains... Mais il nous semble, avec l'approche de l'automne, que nous allons le croiser encore, admirant la palette mouvante du crépuscule sur le vieux pont des Arts encadré de pierres plus vieilles et de beaux feuillages, dans ce décor *poussinesque* d'un Paris Louis XIII, entre l'Institut, qui fut le seul rêve qu'il n'ait jamais fait, et le Louvre qui suffisait à ses austères délices. Est-il donc vrai que nos yeux ne reconnaîtront plus jamais, dans la foule noire à la nuit qui tombe, sa tête léonine et son pas modeste d'artiste de jadis? Avec l'âge, sa pâleur s'était colorée; sa native mélancolie souriait; son regard bleu restait limpide. Il paraissait dispos, robuste et sanguin. Simple, il cheminait avec une fierté songeuse. Il désertait, malgré lui, les songes de l'atelier suspendus par l'heure; il les prolongeait dans l'ombre. Il sortait « pour se conserver », disait-il; il marchait pour éviter la congestion qui l'a tué... Son amour de l'art voulait reculer la fin de l'artiste.

Fantin Latour n'est plus, mais son œuvre nous reste; elle survivra sans effort aux plus fidèles de nos souvenirs, cette œuvre mélodieuse et muette, plus fortunée que la symphonie qui ressuscite par intervalles! L'œuvre qui dure et la vie qui cesse apparaissent également dignes d'envie, dans leur loyauté fraternelle : aux débats sur nos traditions, comme aux mœurs du temps, elles apportent un double et cordial exemple de persévérance française et de droiture oubliée. Plus éloquemment que toutes les maximes des moralistes, qui ressemblent toujours plus ou moins à des invectives jalouses, à des regrets impuissants, plus clairement que toutes les théories des esthètes, qui demeurent fatalement distinguées et creuses, le souvenir d'un caractère fait honte à la vénalité d'une époque, et la présence d'une œuvre explique aux yeux comment un romantique,

(1) Cf. la *Revue Bleue* du 28 décembre 1901.

amoureux de musique allemande, fut éminemment un artiste français.

*
* *

C'était un romantique, en effet, un survivant du romantisme, attardé dans un siècle nouveau qui s'annonce adorateur de l'argent. Comme s'il eût conscience de ces tacites métamorphoses, Fantin-Latour, depuis 1900, n'exposait plus. A la dernière de nos Expositions Universelles, il n'avait paru qu'à la Centennale, maître vivant parmi ses aînés. Ce fut son adieu grandiose. Il était entré, sans transition, dans la gloire. On lui montrait son rang dans l'évolution. Mais le succès tard venu n'enivre point l'ironie du sage : obscur longtemps ou soudain célèbre, il reste lui-même, il ne change rien à sa vie. Sa personnalité résiste au vent, puisqu'elle existe. Ni valet, ni plat d'argent dans la galerie ; point d'hôtel à baie luisante au bout de la plaine Monceau ! Rien de commun avec les académiciens nouveau jeu de la « Ville-Lumière » ! Petit avec de grands cheveux, Fantin-Latour entr'ouvrait lui-même sa porte à de rares élus : imposant quand même, avec son clair regard scrutateur et son port de tête à la Wagner qu'arrondissait une bonhomie railleuse à la Daumier ; car il tenait de Daumier brave homme et du docteur Faust ; mais, dès qu'il parlait, ce premier abord un peu germanique se fondait dans une séduction toute française.

Ah ! cette conversation ! Quel pur chef-d'œuvre français, si notre mémoire émue pouvait la ranimer sans être infidèle à sa volonté posthume ! Mais Fantin consignait les reporters ; il condamnait l'anecdote et l'interview : « Que vous dirai-je, Monsieur ? Que j'habite une rue très humide, où les cheminées fument ? Qu'elle était jadis un passage, le passage des Beaux-Arts, entre deux grilles, et que j'y suis depuis trente-trois ans ? » Loyal autant qu'ombrageux, il avait aisément cette politesse dédaigneuse qui glace les questions. Point de cris ; jamais d'argot, sinon pour imiter, avec quel accent vengeur, le « dernier genre » de nos snobs ! Aucune familiarité : dans cette nature essentiellement discrète et recueillie, retenue et contenue toujours, l'amitié même avait sa décence et n'a jamais dû tutoyer personne. Ce sage était un tendre ; mais il sentait délicieusement qu'il n'y a point d'amour sans pudeur : n'avait-il pas longtemps prolongé l'ère des portraits, de peur de livrer son âme et de dévoiler sa muse ? Rare composé de gravité narquoise et d'affectueuse ironie, qui s'accordait secrètement avec la grâce puritaine de ses jeunes filles, avec le sourire un peu janséniste de ses modèles féminins ! Charme évanoui d'une tendresse fière et d'une antique simplicité, masque naturel et charmant d'une exaltation tout intérieure, à la Schumann ! Mais nous l'avions profondément effarouché, je m'en souviens, en le traitant de Schumann français : « Oh ! non, point cela... » Blessé d'un coup d'encensoir, notre vieux Poussin disait du même ton : « Je trouve des excès dans tout cela. » Rien de trop, c'est le désir de l'atticisme. Fantin partageait l'aversion de Wagner pour la « répugnante orgie des modulations modernes » qui corrompt tout, même l'éloge, en gagnant nos épithètes et nos métaphores. Il détestait l'hyperbole. Il poursuivait partout l'hypocrisie qui pérore, déclame ou soupire. Il s'élevait gaiement contre tous les ridicules passagers du costume et de l'âme, contre toutes les jongleries minaudières ou pédantes des Vadius et des Trissotin, des marchands de toile peinte ou de copie, contre tout ce qui fleure l'arriviste ou le charlatan. Cet Alceste était réputé très méchant chez les Orontes ou les Philintes ; mais il était sans amertume. Et le compatriote de Stendhal et de Berlioz savait toute la valeur du bon aloi. La satire n'était, chez lui, que le revers vibrant de l'enthousiasme : il avait l'esprit prompt, le jugement sûr et le compliment bref. Oui ; mais quand il avait dit simplement : « C'est bien », on pouvait emporter l'assurance d'avoir bien fait. L'hyperbole ne fournit rien de tel...

Ah ! le merveilleux critique d'art qu'il aurait pu faire et qu'il était en puissance ! Le salonnier sans pareil ! Diderot, pour le coup, l'eût déclaré « bon à entendre ! » Aucun artiste, depuis Eugène Delacroix et Gustave Moreau, n'a possédé cette lucide vision de l'art.

Il y a deux tempéraments de critiques : l'un très optimiste en se croyant très habile, se porte à l'avant-garde, y soutient les dernières créations de l'audace, écoute et frappe à toutes les portes, accueille, admet tout, pêle-mêle, défend tout d'avance afin de ne jamais rien méconnaître, salue toute nouveauté comme une beauté, prend tous les trains, même contradictoires et croisés, pour être toujours « dans le train », s'ingénie laborieusement à ne jamais rater le coche (qui devient une automobile)... L'autre, un tantinet pessimiste à force de finesse et de conscience, a, par dessus tout, l'épouvante polie d'être dupe et de tomber dans les pièges tendus par la réclame à l'affût : il voit si nettement tous les dessous de la comédie humaine qu'il en devient presque partial envers ses contemporains ; il devine d'instinct, et si joliment, tous les maquillages et toutes les intrigues de la coulisse esthétique qu'il exagère partout le fard qu'il pressent sur les lèvres et qu'il s'intéresse de moins en moins au déroulement du spectacle... Il est dur aux innovations ; le capharnaüm d'aujourd'hui déroute son regard trop clairvoyant, et le passé qui s'estompe lui semble plus pur : il se méfie.

Fantin critique était celui-là. Le novateur se mé-

fiait de toute nouveauté. Mais aussi quel coup d'œil sur tous les engouements de la mode! Peintres ou musiciens, le coloriste n'avait jamais adoré les Primitifs, leur contre-point d'école ou leur précision de verriers : il les aimait encore moins, depuis les pâmoisons des snobs devant Enguerrand de Charonton! Ce nom, souligné, devenait épique... Le figuriste n'avait jamais approuvé la moderne manie du paysage: mais il la condamnait sans merci depuis l'invasion des paysagistes. C'était un indépendant très équilibré, quoique passionné, que ne tentait aucune académie de droite ou de gauche. Il ne ménageait point les excès de l'impressionnisme dont il avait connu les débuts timides aux entretiens du café Guerbois; il reconnaissait la science caustique d'un Degas, mais il laissait à M. Berenson l'honneur de le trouver « supérieur à Raphaël »... Et, pour définir les commodités du *modern style*, il retournait une chaise en vous disant, empressé : « Prenez donc la peine de vous asseoir! » Fantin n'aurait pas dit comme Burne-Jones ou Gustave Moreau : « Je suis un homme du xvᵉ siècle! » Mais il avouait se sentir très vieux aux Salons annuels et comprendre encore moins les dithyrambes des salonniers... Ce qui ne l'empêchait point de discerner immédiatement, en 1902, l'*Automne* de Mˡˡᵉ Dufau — qu'il ne connaissait pas!

Cette âme se méfiait surtout des virtuoses : « Ah! les pianistes qui n'ont pas de doigts! » Son romantisme adorait la forme éternelle; la beauté grecque trônait sur son poêle, immortellement jeune et blanche en face des argentines esquisses ou des ardentes copies : la *Vénus de Milo* projetait son ombre sur l'*Embarquement pour Cythère*. Un peu mystérieux, le peintre du rêve avait une baudelairienne tendresse pour les chats : ses yeux admiraient la musique muette de leurs formes, la grâce familière et la voluptueuse élégance de ces petits fauves du foyer que la caresse peut atteindre; il leur prêtait une âme, il parlait naïvement pour eux, comme un La Fontaine. Eloigné du monde, il vivait dans ses collections, dans ses souvenirs. Et quelle sereine passion pour nos Virgiliens, pour Gluck, pour Corot, pour Chénier, pour Victor Hugo, le plus étonnant des *peintres*; pour Ingres qu'il avait toujours défendu contre les dédains outranciers de Manet, pour Ingres et Delacroix, pour Berlioz et Wagner, enfin réconciliés dans son cœur! Mais l'esprit français n'abandonna jamais cette passion moderne. Et quand Fantin se présentait souriant, la palette au pouce, avec l'abat-jour vert au milieu du front, il nous rappelait l'honnête Chardin, son ancêtre, dont la finesse dégonflait l'orgueil de Maurice Quentin de La Tour, son homonyme du siècle poudré.

Rappeler Chardin, le peintre des enfances bourgeoises, des pêches duvetées et des natures mortes, quand on est le poète des visions colorées qui chantent... Singulière suggestion! — Parenté fort naturelle, au contraire. L'œuvre affirme le contraste; le caractère du peintre et son éducation l'expliquent.

Le rêveur n'avait point commencé par le rêve. Natif de Grenoble, ce fils d'une Russe et d'un peintre français n'a d'autre histoire que celle de son art : depuis la Centennale de 1889, nous en avons souvent marqué la double origine. Le poète-né compte parmi les jeunes *réalistes* de 1860; et sa dure jeunesse connaît les jours glacés où l'on se couche afin de pouvoir dessiner sous les toits. Le réalisme est alors un renouvellement : latent dans l'art français du du xixᵉ siècle depuis Géricault sur le radeau de la *Méduse* et Delacroix sur la *Barricade*, il est une nouvelle protestation contre l'académisme obstiné. Le réalisme est un bâtard du romantisme, et l'impressionnisme sortira du réalisme. C'est toujours la peinture, la belle matière en lutte avec une formule glaciale. Nouvelle édition de l'éternelle querelle entre anciens et modernes! Alors, Balzac et Wagner se confondent dans la religion du *réaliste* Champfleury qui s'extasie devant le *Prélude de Lohengrin* et scandalise les philistins devant l'*Olympia* de Manet : « C'est du neveu de Wagner! » leur crie-t-il, un peu satanique. La flamme de 1830 couve toujours...

De même, le jeune Fantin mitige Courbet par Delacroix auquel il rend son premier « hommage »; et son réalisme est transfiguré bientôt par l'apparition de la musique. S'il n'a pas entendu *Tannhäuser* à Paris, puisqu'il avait son billet pour la quatrième, interdite, — il vibre aux premiers concerts Pasdeloup avant de s'exalter, quinze ans plus tard, aux quatre prodigieuses soirées de Bayreuth. Delacroix lui verse impérieusement son philtre de pourpre et d'émeraude, Wagner son intensité nerveuse qui transportait déjà le poète des *Fleurs du Mal*. Un voyage en Angleterre lui fait entrevoir, dans les héroïnes de la peinture préraphaélite, des sœurs gourmées de la féerie wagnérienne. En 1863, il retrouve son compagnon Whistler au Salon fameux des Refusés. Mais c'est au Louvre, où quinze années de sa vie passeront studieuses et paisibles, qu'il rencontre à la fois son gagne-pain et son enchantement : Watteau, « le poète de son siècle » et de notre école, embarque son rêve juvénile pour Venise et pour Anvers, à la rencontre imaginaire de Véronèse et de Rubens; Chardin, le précurseur de l'intimité qui ne s'appelle pas encore l'*intimisme*, lui révèle la dou-

cœur casanière des chambres où descend un rayon des maîtres : et l'atmosphère silencieuse du foyer lui semble avoir son harmonie comme le chant des songes. Influences divergentes, qui fondent leurs couleurs pour nuancer une personnalité d'artiste où nous pouvons nous reconnaître ! Et phénomène d'absorption victorieuse, qui répond ingénieusement aux craintes suggérées par les continuelles palinodies de notre art !

Le rêve, chez Fantin, n'a pas étouffé la véracité, car le rêveur a regardé la vie avant d'évoquer les filles du Rhin ou la fée des Alpes. A l'exemple de Chardin qu'il aime, il débute par des études : de beaux fruits empourprés, des roses ; il a compris

Le langage des fleurs et des choses muettes...

Comme La Tour et Chardin jadis, le portraitiste a d'abord peint des êtres pensants dans leur milieu familial, contre la réelle paroi de l'appartement où s'éclaire l'or poudreux d'un cadre, il a vu des « brodeuses » brunes et de blondes « liseuses », anonymes inspiratrices qui sont encore des portraits, il a penché le graveur Edwards sur l'entre-bâillement de ses cartons verts, il a magistralement groupé les peintres rendant « hommage à Delacroix » ou causant autour de Manet dans l'*Atelier des Batignolles*, les littérateurs accoudés sur un *Coin de table*, les musiciens « autour du piano » ; et toute son âme s'est épanchée dans son art quand il a fixé pour l'avenir le fragile bonheur de la *Famille D...* Tels sont les *anciens Fantins* (dirait Jean Dolent), et que les amoureux d'art trouvent supérieurs aux visions qui suivent. L'artiste a dit : Rien n'est beau que le vrai, — avant de s'écrier : Rien n'est vrai que le beau ; il a glorifié la tradition française du portrait plein d'âme, avant de célébrer l'évolution moderne où la musique nous envahit « comme une mer » ; il a traduit sa race, avant d'exprimer son temps : poétique observateur, qui précédait le sage visionnaire ! Quand ses contemporains sacrifiaient aux Grâces, il réhabilitait la réalité ; quand l'idéal s'encanailla sous la blouse bleue du plein-air, il voulut réveiller le rêve : original toujours et contrariant la mode ! Mais toujours personnel et droit, lyrique déjà dans ses portraits profonds, peintre encore en ses vagues rêveries, — affirmant sans désaveux l'unité d'une inspiration.

Ce romantique irréductible, vous l'imaginiez très germanique dans ses rêves, tel son cher Berlioz qui se croyait un compositeur aux trois-quarts allemand ; et le voici tout aussi français, quoique féerique, n'est-ce pas, que dans ses portraits sans mensonge ! Dès le Salon de 1864, il expose une *Scène de Tannhäuser* (le Vénusberg) en regard de l'*Hommage à Delacroix* : le poète est parallèle à l'observateur. Le poète, chez Fantin, n'est pas l'adolescent mort jeune « à qui l'homme survit » ; le poète, au contraire, longtemps et volontairement endormi, se réveille tard, après Bayreuth. Mais cet inspiré, que nous croyions hier « toujours jeune et vivant », n'a jamais été l'énergumène atteint de wagnéromanie. Il n'était pas tendre, oh ! non, pour la musique française et se permettait à son endroit des remontrances très *schumanniennes* (car le suave Schumann, non plus, n'était point l'agneau pascal de la critique) ; mais il ne s'illusionnait pas sur le cabotiniage olympien de Wagner et sur le snobisme des néo-chrétiens (pour la plupart israélites) qui sacrifient d'emblée *Tristan* à *Parsifal;* il les cinglait avec l'esprit — bien parisien — d'un Henri Heine.

Avec Schumann, avec Delacroix, les compagnons de sa pensée, le peintre sentait que Byron et son *Manfred* avaient en eux « quelque chose de noir à contenter » ; il sympathisait romantiquement. Il adorait Schumann et Brahms, Hector Berlioz et Richard Wagner, et même Rossini : mais ne serait-ce point trahir son adoration que d'insinuer qu'elle rêvait l'impossible ? En traduisant *ses* musiciens sur la toile, en travaillant *d'après* eux, le peintre a voulu seulement exprimer la poésie romantique à travers la commotion musicale, illustrer ses anciens émois, écrire, à sa façon, des souvenirs de théâtre ou de concert... Rien de plus.

Or, ses rêves réalisés sont les nôtres ; en donnant une forme à ses joies, son *moi* devine notre jeunesse et l'exprime : quelle meilleure illustration du « plaisir sacré », quel miroir plus beau de notre éducation musicale, de cette page unique de notre histoire intérieure où l'Allemagne sonore a fait une France nouvelle ?

Point de métaphysique nuageuse ni de transpositions décadentes ! La preuve en est que le peintre s'est toujours abstenu d'interpréter Beethoven et le grand secret de ses derniers quatuors qu'il mettait au sommet de l'Art : il a respecté la musique absolue ; ce Français ne s'adresse qu'aux sujets dramatiques, aux mélodies-fantômes de Robert Schumann, aux poèmes amoureux de Johannès Brahms : il les a mis en peinture, comme ses compositeurs élus mettaient leurs poètes en musique. Il ne demandait au souvenir des sonorités que la vibration capable de renouveler les thèmes éternels :

Sur des pensers *anciens* faisons des vers *nouveaux* !

Malgré sa libre admiration pour Baudelaire et son instinct des mystérieuses *correspondances*, le plastique interprète du *Prélude de Lohengrin* ou du *Ballet des Troyens* n'a rien *d'hoffmanesque* et ne rivalise point avec « l'audition colorée » des *Kreisleriana*. Nerveux sans névrose, il a traduit la musique alle-

mande en peinture française et renoué singulièrement nos traditions du XVIIIe siècle en montant sur l'arc-en-ciel des dieux vers un Olympe germanique où ne se trouve point dépaysée l'*Armide* de Quinault... Il rejoint Watteau par Monticelli, Prud'hon par Diaz, Fragonard par Tassaert, Chardin par Bonvin; il retrouve Boucher sur le chemin qui remonte de Delacroix à Rubens; il n'oublie pas, à travers les *Bacchanales* du Poussin, la roche de Polyphème et le virgilien sourire de Galatée...

S'il est encore permis de parler de « musique peinte » ou de « lithographies musicales » en présence d'un art si français, c'est grâce au parfum de l'exécution, moins matérielle ici que sentimentale, qui jette une gaze fleurie sur les chairs païennes, qui rajeunit les vieux *leit-motive* et les attributs des allégories, qui divise une tonalité comme la grappe chantante d'un accord en mariant le mystère des nuances à la mélodie des lignes, — orchestration suggestive de la palette où le créateur est son propre virtuose et le « violoniste de ses rêves ». Ce *vague* même est très *musical*, il est adéquat à l'essence de la musique qui dépouille de toute contingente parure les nocturnes d'angoisse ou les duos d'amour pour les envelopper d'absolu. Ce *vague* exprime aux yeux les voix intérieures, « cette musique que toute âme recèle »; il est le visible écho de ces voix sans paroles et des *harmonies* limitrophes dont l'ambiguïté même des mots se fait complice.

Accord d'eurythmie vaporeuse et d'exaltation pensive, qui fera dire à l'historien (si l'histoire est juste envers les modestes) que Fantin surpassa Manet et devança Renoir, l'un, au seuil d'une évolution, l'autre, dans un retour à nos traditions! Par lui surtout, dès 1860, la peinture musicienne et notre intimisme ont précédé les impressionnistes. Ce maître sans élèves apparaît un initiateur. Et si nous osons rendre au cher disparu « l'hommage » qu'il rendait à Berlioz en mêlant le rêve et la réalité dans une atmosphère subtile comme son âme, apercevons au bord de sa tombe entr'ouverte, auprès de deux grands deuils silencieux dans un groupe d'amis, deux idéales figures en méditation parmi les fleurs et les larmes: l'une, la déesse aux ailes d'ange, qui peuplait son intimité de sérieuses féeries, c'est la poésie romantique éplorée dans l'ombre; l'autre est la muse française à la palme classique, dont le demi-sourire est le rayon discret de la sensibilité la plus exquise.

RAYMOND BOUYER.

P.-S. — Exprimons, en même temps, à la sympathie éclairée de MM. Marcel et Bénédite le vœu d'une prochaine exposition temporaire du peintre au Luxembourg, à ce musée rajeuni qu'il aimait.

R. B.

LA VIE LITTÉRAIRE

Louis Bertrand.

LOUIS BERTRAND: *Le Sang des Races*, *la Cina*, *le Rival de Don Juan*, *Pepète le Bien-Aimé*, romans (Ollendorff, éditeur). BERNARD BOUVIER, professeur à l'Université de Genève, *L'Œuvre de Zola*. Ch. Eggimann, éditeur, Genève.

Romancier, Louis Bertrand nous éblouit; théoricien, Louis Bertrand veut nous éclairer.

Il a écrit quatre romans tous excellemment méridionaux de sujet, de décor, de clarté, de couleur, de mouvement, d'abondance, de désordre et d'animation. Les idées, les sentiments, toutes les tendances de Louis Bertrand sont si fortes que cet artiste, qui se plaisait à rester impersonnel et extérieur à ses ouvrages, se montre tout entier en eux par la façon dont il conçoit ses milieux, ses héros, s'épanouit en ceux-là et sourit en ceux-ci. Il est à ce point dominé par le monde ensoleillé, multicolore et grouillant qui l'entoure que ses romans se ressouviennent tous les uns des autres, toujours vivants, toujours ardents, mais un peu ressemblants entre eux. *Pépète le Bien-Aimé* est la réplique du *Sang des Races*. *Le Rival du Don Juan* est la réplique de *La Cina*. Beaux titres, lumineux, beaux livres chaleureux. Une vive et vaillante personnalité. Disons ce mot que les petits bourgeois d'Alger peuvent employer en voyant passer sur le port l'inquiétant et bien-aimé Pépète: les livres de Louis Bertrand ont fait des conquêtes, toutes sortes de conquêtes. Qu'il prenne bien garde de choisir désormais ses triomphes! Pépète se laissait aimer indistinctement par la bouchère Vincente Saillagouse, la marbrière Santita, la vieille Anglaise et la jolie et pure et sensée « petite caille » Angèle Micoud. L'auteur de *Pépète* doit avoir bien soin de ne pas rechercher pour ses livres qui ont le suffrage des délicats, les faveurs de lectrices et de lecteurs apparentés à la bouchère, à la marbrière, à la vieille anglaise. M. Louis Bertrand doit fuir les dévots d'un Willy.

Il nous enchante, conteur de belles histoires vibrantes et colorées; il pense nous conquérir, nous convaincre, nous entraîner, doctrinaire, fondateur d'écoles — car Louis Bertrand (tout est facile à sa verve prodigue) a fondé son école lui aussi et rien n'est plus propre à nous instruire sur la vanité de toutes les écoles. Il a écrit son manifeste, lui constamment prêt à écrire des pages indéfiniment éloquentes. Il a formulé les préceptes les plus contradictoires à son talent. Il a mis aussi mal d'accord que possible ses théories et ses admirations. Il a prouvé qu'un romancier se connaît toujours médiocrement lui-même. Les pensées de Louis Bertrand d'ailleurs sont véhémentes et ses contradictions sont enthousiastes!

Contradictions de détail, contradictions générales. Il ne s'agit que de s'entendre et ce n'est pas commode.

Il proclame son culte de Flaubert. Juste reconnaissance car il doit beaucoup à Flaubert et Louis Bertrand est quelque chose comme un Flaubert improvisateur. Une partie de son manifeste est le commentaire de ces lignes de Flaubert dans la *Tentation de Saint-Antoine* « ... Ils ont maintenant des âmes d'*esclaves*, oublient les ancêtres, le serment, et partout triomphent la sottise des foules, la médiocrité de *l'individu*, la hideur des *races* »... Il invoque constamment les exemples, mieux les leçons de Flaubert. Flaubert passe même dans ses romans. Louis Bertrand rappelle ce nom dans le *Sang des Races*; l'infortuné Mantoucher, le *Rival de Don Juan*, invoque lui-même Flaubert avec vivacité. Flaubert est le maître parmi les maîtres. Louis Bertrand le considère comme l'initiateur immortel de cette Renaissance classique qu'il accélère en la définissant. Pourtant il combat avec un vertigineux élan « l'art pour l'art » c'est-à-dire la foi de Flaubert. Et l'ardent disciple de l'auteur de *Salammbo* ou de la *Tentation de Saint-Antoine* s'irrite indigné contre ces écrivains qui s'excitent sur les cadavres des villes mortes, prennent on ne sait quel plaisir innomable à soulever les linges et à remuer les pesanteurs des vieilles corruptions, parcourent l'Asie, l'Extrême Orient, l'Afrique, tous ces pays où des races neuves grandissent, où des peuples réveillés de leur sommeil séculaire par la menace de l'étranger se préparent à une lutte sans merci contre nous, passent devant toute cette vie frémissante sans rien voir que les débris du passé, que le clinquant d'une fausse couleur locale, le déchet de l'archéologie et de l'histoire. Il dit, il s'irrite, il s'indigne et, admirable pour la spontanéité valeureuse de son talent, il invoque une fois encore le discipliné et patient Flaubert.

Il nous l'offrira même comme le dernier des représentants notables de la littérature classique, car il ne tend à rien moins qu'à abattre les ruines du romantisme et du naturalisme qui est une honteuse dégénérescence du romantisme, qu'à restaurer le classicisme lui-même. Il n'est point lent à déterminer les caractères du classicisme renaissant : effort constant vers l'harmonie et la composition, souci de l'ordre, du choix, de la beauté, culte de la tradition, culte de la vérité humaine, préférence pour les lieux communs, conception poétique des choses, et, pour tout dire, solidité du fond et perfection de la forme, simplement.

On remarque tout de suite que ses romans exaltés ne témoignent pas de cette composition régulière et sage, de ce souci de l'ordre et du choix par lesquels s'accomplira la renaissance classique. Ils ont tout le lyrisme débordant, le pittoresque torrentueux, la fougueuse passion, la violence colorée, naturelle à un jeune romantique attardé. Et constatant la lutte du théoricien et du romancier en Louis Bertrand, on se prend à croire qu'il n'y a pas incompatibilité formelle entre romantisme et classicisme, et que tel écrivain de nos jours librement inspiré, enrichi par surcroît de la connaissance exacte de notre littérature, peut très avantageusement marier en ses œuvres les dons du romantique et les qualités du classicisme, profiter de toutes les leçons des écoles antérieures à lui, mélanger et fondre en son esprit tous leurs préceptes et perpétuellement inspiré par tous ses grands prédécesseurs dont l'influence n'est pas aisément secouée par ceux qui l'ont d'abord subie, s'appliquer à un effort rénovateur qui n'est point complètement efficace car l'écrivain ne parvient pas facilement au chef-d'œuvre d'où dépendent les destinées littéraires d'une époque, mais qui n'est point complétement inutile parce que Louis Bertrand qui a le « tempérament » original et fort a eu l'intuition assez pénétrante de ce que son époque pouvait ajouter aux efforts des époques précédentes. Il arrive ainsi qu'en comparant ses livres et ses doctrines, en remarquant que tout son manifeste sur la Renaissance classique est un réquisitoire contre le romantisme et son héritier fâcheux le naturalisme, contre Zola en somme qui fut le naturaliste le plus imprégné du romantisme, on est obsédé par cette pensée que Louis Bertrand procède d'Emile Zola plus que de personne et qu'au romantisme naturaliste de Zola il ajoute seulement ce que peuvent donner la connaissance approfondie de nos lettres classiques, le goût de la tradition et la quiétude d'une âme heureuse et saine, en qui le pessimisme n'a point accès...

*
* *

On n'hésite plus maintenant sur les caractères de l'œuvre de Zola. Je crois bien que M. Bernard Bouvier, professeur de l'Université de Genève, dans l'étude élégante qu'il lui a consacrée, vient de préciser tous ses caractères avec la netteté la plus forte et la plus brillante limpidité. Il nous a donné de Zola la critique qui observe les faits, mesure leur valeur et conclut, non pas celle qui interprète avec fantaisie. La critique de M. Bernard Bouvier est décisive parce qu'elle est inspirée par le goût exclusif de la vérité, et qu'elle traduit une aptitude singulière à la découvrir. Suivons ce guide un instant.

« Connaître la réalité présente, c'est assez. L'art est dans la vie et la vie est toute dans la réalité telle que nous le pouvons observer », voilà nous dira M. Bernard Bouvier le principe fondamental d'Emile Zola. N'est-il pas aussi le principe fondamental de Louis Bertrand. Il veut, dit-il, raconter *la vie* et non

plus *la réalité* ou *la nature*. Et non seulement cette formule aurait l'avantage d'être plus pratique, de circonscrire avec plus de précision les limites de l'observation de l'artiste comme de définir plus précisément son objet ; mais elle exclurait, en outre, ou rejetterait au second plan tout ce qui dans la nature, ne porte point les caractères d'ordre, d'harmonie et de beauté qui sont les caractères essentiels de l'activité vivante. Triomphal, Louis Bertrand ajoute : « Elle écarte ou elle subordonne tout ce qui est amorphe et inorganique, tout ce qui est anormal, hybride et monstrueux. » Ambitieuse doctrine. Mais Louis Bertrand nous persuadera-t-il que Mantoucher le rival de Don Juan qui est entraîné par la brutalité de son amour à la folie, au meurtre, au suicide, n'est pas anormal et n'est pas monstrueux. Quant à Pépète le pêcheur d'Alger, aimé pour lui-même par toutes les femmes, s'il est « nature », je tiens pour certain qu'il n'est pas « vrai ». Et tel quel il ne laisse pas que d'être lui aussi assez anormal et monstrueux... Mais ce sont là, direz-vous, des impressions. Il reste que Emile Zola protestait, il y a plus de trente ans, que « l'art est dans la vie ». Ainsi fait aujourd'hui Louis Bertrand. Et si Zola avait tort de proclamer que la vie est toute dans la réalité telle que nous la pouvons observer, du moins faut-il convenir que la vie est d'abord dans la réalité et que c'est par la connaissance et la compréhension de la réalité que nous parviendrons à la connaissance et à la compréhension de la vie tout entière.,. Louis Bertrand serait donc bien coupable de vouer à l'exécration des écrivains néo-classiques le naturalisme et son maître, lui surtout qui, s'il veut chanter la vie, excelle particulièrement à peindre la réalité, la réalité telle que nous la pouvons observer...

..... « L'indifférence au bien et au mal, au beau et au laid dans le choix des sujets, des types, des actes, du milieu, du langage, telles furent les conséquences de la philosophie de Taine appliquée au roman ». Et l'on admet que Zola ne voulut qu'appliquer au roman la philosophie de Taine..... Il fut donc indifférent au bien et au mal, au beau et au laid... Ne reprochez pas à Louis Bertrand pareille indifférence, il serait trop surpris. En effet s'il veut surtout plaire, il écoute aussi tous les autres avertissements du public. Or, « le public nous avertit que notre œuvre n'est pas un divertissement égoïste ; mais qu'elle a toujours, même sans y prétendre, une importance sociale. Nous respecterons scrupuleusement cette obligation de servir autrui qu'assume tout écrivain dès qu'il publie un livre ; et si nous prenons garde de n'offrir que des exemplaires accomplis de chaque être ou de chaque objet — sans prêcher, ni moraliser, nous conférerons par ce seul fait une valeur édifiante à nos écrits. ... » Voilà l'écrivain social et, nécessairement, moral par la seule peinture de la beauté — et je me figure que pour lui la beauté n'est rien autre chose que l'intensité de la vie ! Mais pratiquement, Louis Bertrand est trop assuré qu'un portefaix comme un membre de l'Institut a son intelligence, sa morale, voire sa philosophie et son esthétique, lesquelles dérivent des conditions de son être et de son état, et qu'il est absurde de nier chez lui les manifestations d'une mentalité qui n'est pas la nôtre, comme il serait puéril de vouloir lui en imposer une qui ne serait pas la sienne... et dans tous ses livres, ses héros ont une moralité qui dérive peut-être trop directement des conditions de leur être et de leur état, et une sorte de beauté qui résulte trop spécialement de la superbe inconscience avec laquelle ils obéissent à leurs instincts omnipotents..... Louis Bertrand disserte comme il veut, et il appelle moralité ou beauté ce qu'il lui plaît justement d'appeler moralité ou beauté, mais il aurait tout aussi sagement pu écrire en tête de chacun de ses livres ce que Zola écrivait dans la préface de *Thérèse Raquin*. « J'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères..... J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et par leur sang, dépourvus de libre arbitre et entraînés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair. Thérèse et Laurent sont des brutes humaines et rien de plus ». Il aurait pu écrire comme Zola, considérant la plupart de ses héros : « L'âme est parfaitement absente, j'en conviens aisément, puisque je l'ai voulu ainsi. » Et ils se seraient reconnus à ce signalement et Carmelo de *La Cina* et Pépète le Bien-Aimé, et Ciapa-Ciapa, et *tio* Centa-Creuz, et Poublanc et Pascualeto le-Borgne et Vincente, et Santita, et tant d'autres héros sommaires de *Pépète* et du *Sang des Races*. Zola a souvent « cherché la bête en l'homme ». Louis Bertrand proclame qu'il a toujours cherché l'homme : il a souvent trouvé la bête. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'étude sincère purifie tout, comme le feu. Il arrive qu'on ne s'en aperçoive qu'assez tard.....

Si vous vous écartez un peu des doctrines pour entrer dans les livres, vous sentirez mieux encore combien le talent de Louis Bertrand est apparenté au génie de Zola. Que Zola ait été un poète, c'est une vérité admise. Il tenait au réel, mais son imagination l'amplifiait, l'exaltait sans le dénaturer et ce romancier scientifique écrivait de vastes poèmes naturalistes. Louis Bertrand qui se flatte de raconter la vie se flatte aussi d'être avant tout un poète. Il atteste que la faculté essentielle d'un artiste est l'imagination poétique, que l'artiste ne *peut pas* de toute nécessité percevoir le monde autrement que par la Poésie, qu'amoindrir ou supprimer en l'artiste la faculté poétique, c'est rendre incomplète ou impossible la seule communication qu'il lui soit donné

d'avoir avec la réalité, qu'enfin il y a une connaissance poétique des choses... Du *Sang des Races* à *Pépète le Bien Aimé*, de *la Cina* au *Rival de Don Juan* vous discernez, en effet, cette simplification poétique des traits et des âmes et le « grandissement » de chaque individu qui devient représentatif de tout son milieu. Rafaël surtout, le charretier du *Sang des Races*, est le type idéalisé de ces hommes simples qui vivent dans la nature, et cet être primitif a je ne sais quelle grandeur et je ne sais quelle noblesse impressionnantes... Tous les faits de son existence sont empruntés à la réalité méticuleusement observée : il est lui-même une création de poète...

Dans les œuvres de Louis Bertrand comme dans celles de Zola voyez encore ces forces animées de la nature qui emplissent tous les romans et dominent tous les êtres qui y vivent... C'est la beauté du ciel méditerranéen qui fait ce qu'ils sont tous les hommes... C'est la route qui traverse les solitudes africaines, la route fascinatrice qui attire et retient ceux qui l'ont d'abord fréquentée, et ne les laisse plus maîtres de vivre loin d'elle; c'est la mer qui, elle aussi, exerce sur tout un peuple le même attrait irrésistible et le façonne à sa guise ; c'est la foule qui entraîne les individus, les commande; c'est l'amour, l'instinct amoureux omnipotent qui, progressant avec régularité, affole et supprime les êtres simples ou compliqués dont il s'est emparé : la fruste Vincente, le raffiné Mautoucher...

Faut-il continuer ces rapprochements qu'établit malgré lui le lecteur attentif et bien vite enthousiaste des romans de Louis Bertrand ? Mais Louis Bertrand a précisément hérité de Zola cette puissance créatrice qui était la force supérieure du romancier naturaliste, ce sens de la vie dont les métamorphoses sont extraordinairement variées, les mouvements divers et incessants, ce goût des tableaux vastes, des descriptions si amples qu'elles semblent parfois des amplifications, cette merveilleuse aptitude à suivre, à peindre le grouillement des êtres et des choses sous le grand ciel étincelant...

Loin de moi la prétention de diminuer la hardiesse novatrice de Louis Bertrand romancier et fondateur d'école, ni de lui attribuer une tâche qu'en définitive, et tout bien délibéré, il n'a peut-être pas entreprise, mais s'il a véritablement apporté quelques idées nouvelles et quelques nouvelles inspirations à la littérature de notre temps, il n'a certainement pas fait autre chose que ce que, dès 1891, Emile Zola désirait avec une prévoyance admirable et définissait avec une admirable précision.

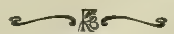
« L'avenir, disait Zola à Jules Huret (Enquête sur l'évolution littéraire citée par Bernard Bouvier) l'avenir appartiendra à celui ou à ceux qui auront saisi l'âme de la société moderne qui, se dégageant des théories toujours rigoureuses, consentiront à une acceptation plus logique, plus attendrie de la vie. Je crois à une peinture de la vérité plus large, plus complexe, à une ouverture plus grande sur l'humanité, à une sorte de classicisme de l'humanisme. »

L'avenir décidera lui-même s'il appartient ou non à Louis Bertrand. Mais puisque par ses réquisitoires contre le naturalisme Louis Bertrand provoque à des rapprochements que son talent appelle, que Louis Bertrand ne tienne pas rigueur à Emile Zola de ses fautes. Il lui doit, à son insu peut-être, ses plus robustes qualités.

Je ne dissimule pas que je préfère aux autres ses deux romans qui sont le moins éloignés de ceux de Zola : *Le Sang des Races*, *Pépète le Bien-Aimé* .. Et dans *La Cina* et dans le *Sang des Races*, ce qui approche le plus de la perfection, c'est peut-être, non pas la description fervente, je le sais, des beautés classiques de la vieille terre d'Afrique ou d'Espagne, que la peinture loyalement réaliste de la vie présente à Alger ou bien à Séville... Mais voici sans doute la grande nouveauté : le pessimiste implacable d'Emile Zola a disparu. Louis Bertrand lui substitue un optimisme invincible. Peintre de la misère ou du vice, il y a dans ses peintures une joie, une alacrité qui en constituent probablement la moralité. Le néo-classique Louis Bertrand est un naturaliste gai.

Les discordances entre Louis Bertrand, fondateur d'écoles et Louis Bertrand romancier nous montrent mieux que tout le reste la continuité de l'effort littéraire dans la suite des générations, et ce que l'on doit à ceux que l'on combat, et que l'imitation peut être un moyen de renouvellement. Il y a des doctrines littéraires que les théoriciens opposent les unes aux autres; il y a des « tempéraments » littéraires qui s'enrichissent de tout et de tous, confondent en eux tout ce que les théoriciens arbitrairement séparent... De cette confusion surgit parfois une littérature rénovée.

J. Ernest-Charles.



RICHARD WAGNER ET LE POÈTE GEORGES HERWEGH (1)

(*Suite et fin*)

Tout à coup la « jalousie des dieux », pour parler comme Mme Wille dans ses *Souvenirs*, brisait le bonheur de cette existence paisible. Mme Minna crut avoir des motifs de jalousie et « fit du vacarme »,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 septembre 1904.

suivant sa propre expression. Bientôt même, elle tomba malade et fut transportée dans un établissement de bains froids, à Brestenbourg en Argovie. En vain, les amis essayèrent d'étouffer le scandale; Mais la rupture était inévitable. Bien que très malade encore, malgré une cure de trois mois, Mme Minna était revenue de Brestenbourg afin de quitter définitivement la Suisse. Sa dernière impression de Zurich ne fut rien moins qu'agréable. Le cocher qui devait la conduire à la gare, la mena chez son patron et, malgré toutes ses protestations, celui-ci ne la laissa partir, elle et ses bagages, qu'après paiement d'une somme de 300 francs due par Wagner. Elle eut juste le temps de sauter dans un train prêt à partir, sans seulement voir le bon Karl Tausig, qui était venu faire ses adieux à l'infortunée.

Wagner ne prolongea pas non plus son séjour à Zurich. Il partit seul pour Venise, où il arriva vers le commencement de septembre. A la fin de mars, il revint en Suisse et se fixa à Lucerne. C'était en 1859, l'année de la guerre. Mais cela ne le troubla pas dans son travail. Cependant, Herwegh, politique inébranlable, vivait dans les événements présents avec son cœur et sa pensée et faisait preuve d'une grande activité journalistique. Presque tous les jours paraissaient de lui, dans le *Züricher Intelligenz-Blatt*, des articles de fond et autres, notamment des nouvelles du théâtre de la guerre, que lui envoyaient d'Italie Rüstow et Schweigert, qui combattaient sous Garibaldi, Mazzini, et autres patriotes italiens.

Wagner, tout au troisième acte de son *Tristan*, qui lui tenait au cœur, ne s'intéressait guère à ce qui se passait dans le monde. Toutefois, la destinée de Venise, qu'il commençait à aimer, le préoccupait, et, sachant qu'Herwegh collaborait à l'*Intelligenz-Blatt*, il s'abonna à l'édition du soir de ce journal. Il se divertit beaucoup à la lecture d'un article humoristique d'Herwegh intitulé : *Une tempête dans un verre d'eau ou l'insurrection de l'Allemagne du Sud*. L'écrivain y mettait en garde les Allemands du Sud « qui déjà marchaient en colonnes serrées », en colonnes de journaux, au secours de l'Autriche et qui parlaient de s'allier avec elle et d'écraser les Français en Lombardie. Herwegh conseillait de n'en rien faire, n'étant pas capables de quoi que ce soit sans la Prusse ; en outre, une telle intervention provoquerait la conclusion de la paix entre ces deux puissances qui s'alliant ensuite, tomberaient sur l'Allemagne, se partageraient le butin et rétabliraient l'ancienne réaction. Il valait mieux laisser Napoléon se brûler en Italie les doigts et le reste, la guerre d'Italie étant, sans contredit, le commencement de sa fin. L'article se terminait par ces mots : « Les choses vont prendre une orientation nouvelle. Trouvera-t-on des hommes? Les Allemands se mettront-ils de nouveau dans la tête que la Révolution mange ses enfants ou que, comme en 1848, les enfants mangent la Révolution ? »

*
* *

Pendant les années qui suivirent, les deux amis n'eurent pas l'occasion de se voir, mais le poète observait de loin, avec un profond intérêt, la pénible ascension du musicien ; de temps à autre, il le soutenait dans la presse, de sa plume dévouée.

Ainsi, immédiatement après la chute de *Tannhauser* à Paris, se rappelant encore l'enthousiasme dont les Zurichois avaient salué la première représentation de cet opéra dans leur ville, il essaya d'exposer, le 19 mars 1861, les menées des ennemis de Wagner.

« Il serait lamentable, écrivait-il, que nous, à qui Wagner a donné tant de joie, changions notre opinion si juste sur les grandes beautés de *Tannhäuser*, qu'une cabale a fait tomber à Paris. Tant pis pour les Parisiens, dirons-nous. En outre, étant donné le caractère du public parisien et le tempérament de Wagner, qui, déjà tint tête à tant d'orages, un revirement est plus que probable ; il est certain. »

Le maître, qui avait alors tout un monde à combattre, reprit son chemin de croix. Un moment, on put croire qu'il avait atteint le sommet de son calvaire, car, malgré que les frontières de sa patrie eussent été rouvertes à l'exilé, la lutte inutile qu'il eut à soutenir, en même temps à Vienne et à Karlsruhe, marqua certainement le comble de ses déboires. Poursuivi par ses créanciers, il abandonne à la fin de mars 1864 son habitation de Penzing et, errant encore une fois, il regagna la Suisse. Nous savons par les *Souvenirs* d'Eliza Wille qu'il voyagea incognito et habita presque caché à Mariafeld. Son amie a tort de se montrer si mystérieuse sur ce point : Wagner avait de bonnes raisons de garder l'incognito ; il avait des engagements envers les Viennois et à Zurich même, il avait laissé des dettes considérables. Si malgré cela, il reparut dans ce pays, c'est qu'il comptait sur l'appui de Wille ou de son ancien mécène Wesendonck. Il fut d'ailleurs déçu dans ce double espoir. L'amitié de Wille n'alla jamais au-delà des bornes de l'hospitalité et la petite maison d'Enge ne s'ouvrit plus pour lui comme un asile. Cependant, on se montrait toujours aussi amical à son égard ; on fêta même pour ainsi dire sa réconciliation, ainsi que le prouve le billet suivant :

Lundi matin.

« Cher Herwegh,

« Montre que tu es un ami raisonnable et rends-toi à la prière que je t'adresse en même temps qu'à la famille Wesendonck de venir passer chez nous la soirée d'aujourd'hui, sans faute et sans cérémonie.

« Je voudrais tellement me trouver avec toi, mais je ne puis me laisser voir à Zurich sans que l'objet de mon très bref séjour — repos après une grande fatigue, — ne soit manqué.

« Tu viendras donc.

« Certes ! Salut cordial de ton

« RICHARD WAGNER. »

La coupe d'amertume était pleine pour le patient ; mais sa destinée idéale allait enfin commencer. M. de Pfistermeister, l'ambassadeur du juvénile roi de Bavière, qui avait cherché vainement, à Vienne et Mariafeld, le maître divinisé par son prince, le trouva à Stuttgart et l'emmena immédiatement à Munich. Le rêve du génie commença à se réaliser.

Le jeune prince fantasque, fanatisé, s'enthousiasma à l'idée du théâtre de Wagner, dont les plans avaient été demandés à Gottfried Semper, et des représentations modèles commencèrent immédiatement au Hoftheater de Munich.

Cependant, Herwegh se trouvait mêlé à l'histoire tragique de Lassalle. Le chef du mouvement ouvrier lui demanda une recommandation auprès de Wagner, afin que celui-ci s'entremît, favori tout-puissant, près du roi, et que l'ambassadeur bavarois Dönniges acceptât Lassalle pour gendre. Quinze jours avant sa mort, celui-ci vint trouver Wagner avec sa lettre de recommandation. « Je ne connaissais pas encore Lassalle, racontait le maître plus tard, mais il me déplut profondément en cette circonstance. C'était une histoire d'amour, de vanité pure et de passion fausse. En lui, je vis le type des hommes importants de notre avenir, que je suis tenu à appeler « l'ère judéo-allemande ».

Bien qu'en l'occurrence il n'ait pu être agréable à Herwegh, l'année suivante Wagner n'en écrivait pas moins à celui-ci, à l'approche des représentations de *Tristan et Ysolde* :

« Mon cher Herwegh,

« Les 15, 18 et 22 mai, d'admirables représentations de *Tristan* auront lieu ici. Je te prie de tout mon cœur d'y venir.

« Préviens-moi si et quand tu viendras, afin que je te réserve des places. Amène aussi Semper avec toi : cela finira bien par l'amuser, malgré que le sujet lui ait paru trop sérieux.

« Salut cordial de ton

« RICHARD WAGNER.

« Munich, 7 mai 1865. »

Il fut impossible à Herwegh de se rendre à Munich ; cependant, afin de donner à ses amis de Zurich une idée de son bonheur, le maître leur communiqua deux lettres enthousiastes que le roi Louis II lui avait adressées (1).

* * *

Mais l'exil rend irritable. Wagner peu à peu se fit beaucoup d'ennemis. Rüstow, l'un des intimes des Herwegh, dans une lettre par laquelle il refusait de prendre part à une excursion dont Wagner devait être, traitait celui-ci d'égoïste, sans cœur, se conduisant comme une femme hystérique, mettant tous ses amis à contribution et, quand ceux-ci s'y refusent, parlant d'eux avec amertume et mépris.

« Oh ! quel in-32 d'homme et quel in-folio de vanité, de sécheresse de cœur et d'égoïsme, écrivait un jour Mme Herwegh. Pas trace de magnanimité, pas d'impulsion pour venir en aide à ses frères de lutte, comme le divin Liszt, qui donnait toujours tout pour les autres. ».

Et cependant, personne plus que lui ne trouva autant d'amis généreux et dévoués.

A côté de Liszt, de Bülow, de Tausig, il y a Herwegh. Celui-là a combattu pour la cause wagnérienne en journaliste et en poète, sans avoir jamais escompté sa reconnaissance. Quand on venait lui parler de la médisance de Wagner, qui ne l'épargnait pas à Zurich, il haussait les épaules : le génie sublime du musicien lui faisait oublier la mesquinerie de l'homme. En même temps que l'artiste, le démocrate, le révolutionnaire et l'homme politique l'intéressaient également chez Wagner. Dans les premiers temps de leur amitié, le 3 décembre 1851, Herwegh écrivait au philosophe Feuerbach, auquel l'*Œuvre d'art de l'avenir* est dédié : « Je voudrais bien que tu te décidasses à faire un saut jusqu'en Suisse. Je n'ai d'autre motif à te donner que le désir de te voir, désir que Wagner partage au plus haut point. Depuis que mon ami Bakounine est mort, je ne connais pas d'hommes de tempérament, de sentiment et d'intelligence vraiment révolutionnaires, si ce n'est toi et Wagner. »

Et à sa femme, qui était alors à Nice avec leurs enfants :

« Tu vas connaître Wagner, non seulement un des plus grands musiciens de tous les temps, mais aussi un des hommes les plus libres. »

Sans être musicien pratiquant, Herwegh avait reconnu tout de suite et dans toute son étendue le génie wagnérien. Et, contre sa propre volonté, entraîné par ses théories, il lui vint souvent en aide par la plume.

Dans les papiers d'Herwegh, on retrouve des traces de l'exil du compositeur à Zurich, de 1849

(1) M. Marcel Herwegh a donné une traduction de la lettre communiquée à son père, dans l'*Echo artistique*, 1er novembre 1891. M. J. Bainville l'a reproduite dans son volume sur *Louis II de Bavière* (Paris, 1900). Quant à l'autre, écrite après la première de *Tristan*, Mme Malvida Schnorr de Carolsfeld, la première Ysolde, l'a seulement signalée, dans ses lettres de Wagner (1883).

à 1858. Entre autres choses, relié en cuir rouge et portant sur le plat, la dédicace imprimée en lettres d'or *Brochures de Wagner pour Herwegh*, un exemplaire de la première édition du *Judaïsme dans la Musique* (1) suivi d'autres brochures.

En de nombreuse lettres de la belle correspondance échangée entre Herwegh et sa femme, il est question du maître. Lors d'un voyage qu'ils firent à Saint-Morice, l'été de 1858, Herwegh écrivait :

« 18 juillet 1858.

« Mon cher et bon trésor,

« Pour le plaisir de te télégraphier, le ciel m'a induit indignement en erreur. Un peu plus, nous n'arrivions pas à Coire. Mais par bonheur, la poste n'avait plus de place pour moi, le lendemain, et il nous fallut flâner à Coire toute la journée sous la pluie. Une lettre de Liszt t'exprime « toute l'amitié sincère qu'il ressent ». Cela me réjouit... Aussi je te l'écris.

« Je n'ai pas d'autres aventures à te raconter.

« En plein soleil, nous avons grimpé sur le Julier. Ici il n'y a rien à voir, ce qui va abréger le séjour de Wagner. Nous nous sommes promenés en voiture pendant quelques heures aujourd'hui, jusqu'à Samaden, Bevers, Zug, pour voir la Bernina qui n'a pas voulu se laisser voir, et nous allons prendre contact avec elle : je t'enverrai immédiatement la plus belle fleur que j'y trouverai. Voilà le seul cadeau que ton peu galant trésor saura te faire. Il en porte beaucoup d'autres avec lui, mais il ne veut rien promettre... surtout parce que cette fois, il en est encore moins certain que jamais.

« Le marteau de Thor (2) est arrivé, mais je veux retarder le moment où je taperai sur des pierres. Qui sait à quoi je pourrai l'employer ? Je répondrai une autre fois à la lettre laconique de mon fils. Verse-lui un peu de musique dans l'oreille... il serait vraiment trop triste de ne pas donner aux enfants quelques éléments artistiques. Je crois que le petit monstre dépassera le grand sous ce rapport.

« Adieu, chère, fidèle âme. Oui, je serai heureux, divinement heureux de t'avoir de nouveau près de moi. J'embrasse les enfants autant que toi seule.

« Ton GEORG.

« Wagner vient de me dire de te souhaiter le bonjour. »

*
* *

« Saint-Morice, 31 juillet 1853.

« Mon cher trésor,

« Je n'écris pas parce que je suis furieux... et furieux contre moi cette fois. Je me méprise pour mon infinie poltronnerie qui, jusqu'en ce moment, ne m'as pas permis de m'arracher d'ici. Ne te tourmente pas, la petite bourse de désirs se videra et cela arrivera.

« La « cuisine » qui t'amuse tant est en somme d'une nature innocente (1). Qu'importe qu'on mange des racines au lieu de gazon, comme font les mortels d'ici ? Je laisse à Wagner le soin de se rendre malade à force de se soigner... ce sera bientôt terminé, et ainsi son hypocondrie l'abandonnera. Je suis en bloc son antipode... Il ne s'occupe que de soi-même et je ne m'occupe pas de moi du tout. Nous avons fait de nombreuses promenades en voiture, et même une excursion presque périlleuse sur les glaciers, que j'avais renvoyée obstinément au dimanche tandis que Wagner voulait qu'elle eût lieu un samedi. Voilà de l'eau pour ton moulin. Quant à tes chanteurs italiens, Wagner confesse sa parfaite incompétence. Jadis il y avait à Dresde un excellent professeur de chant qui s'appellait della Casa ou quelque chose d'approchant. Mais Wagner ne sait ce qu'il est devenu. Garcia à Paris, professeur de Johanna Wagner, est certainement le meilleur qu'on puisse trouver dans les cinq parties du monde. Si seulement je pouvais t'exprimer le contentement que j'éprouverais à me sentir dans une voiture de poste ! Mon cher trésor, je sais que ma dernière lettre t'a fait plaisir. Tu vois que je fais de nouvelles expériences. Minna trouvait que Wagner n'avait pas écrit aussi gentiment depuis longtemps. Je comprends cela.

« J'ai tellement de fleurs fanées autour de moi que j'en arrache une pétale au hasard, comme preuve que partout où je suis allé, j'y étais avec toi.

« Il faut que notre fils (2) apprenne le chant, qu'il chante beaucoup, avant de commencer le violon. Il faut le faire créer des notes, et non pas comme un piano. A cela, crois-moi, on reconnait le sens musical chez un homme. « Ton GEORG. »

La saison à Saint-Maurice terminée, le poète revint à Zurich. Wagner, de son côté retourna dans l'Italie du Nord, à Gênes. Une lettre, connue dernièrement, nous donne les raisons de ce retour précipité :

« Sans sommeil, dans une auberge de la Spezzia, l'inspiration musicale du *Rheingold* me vint, écrit Wagner ; je rentrai dans ma brumeuse patrie pour travailler à la création de mon ouvrage gigantesque. »

*
* *

La muse d'Herwegh a plus d'une fois célébré le

(1) *Das Judenthum in der Musik* (1850), *Beethoven* (1870), *Über die Bestimmung der Oper* (1871), *Über die Aufführung des Ring des Nibelungen* (1871), *Herr Eduard Devrient*, von Wilhelm Drach (1869). *Le Judaïsme dans la musique* a été traduit en français (Bruxelles, Saunes edit., 1869).

(2) Marteau dont Herwegh se servait dans les excursions géologiques.

(1) Wagner, qui aimait le luxe de la table, se faisait envoyer par sa femme des primeurs, friandises très coûteuses : raffinement qu'Herwegh ne partageait nullement et sur lequel Liszt taquinait son sybarite ami. Ce qui explique le mot « cuisine » souligné par Herwegh.

(2) M. Marcel Herwegh.

grand *Worttondichter*. Au début de 1865, Gottfried Semper, avec qui Wagner avait déjà longuement discuté ses plans de théâtre, fut mandé à Munich et reçu par le roi Louis II, donna son avis sur la construction d'un *Nibelungentheater* ; son projet d'une construction provisoire sur ses données fut exposé dans l'une des ailes de l'*Ausstellungsgebäude* (1). Quand, plus tard, des ennemis se firent de cette audience royale une arme de polémique journalistique, Herwegh vint au secours de Wagner avec un poème qui fut reproduit dans un grand nombre de journaux. Il y adjurait le roi de Bavière de persévérer dans sa volonté d'artiste.

La Saxe embellit Waldheim,
La Prusse élève le dôme de Cologne,
Toi, construis un Opéra
Jeune prince, au bord du torrent de l'Isar !

Fais de la musique et laisse à leurs cruches
Les Philistins bourrer leurs pipes ;
Fais de la Musique ! La Muse n'a jamais porté
Une couronne de houblon.

..... Fais de la Musique, comme jadis
Les nobles monarques de la Judée.
Ils gouvernaient si tranquillement,
Avec le bâton d'orchestre, leurs Etats.....

Et quand éclata l'orage münichois et que le séjour du maître devint de plus en plus difficile, Herwegh adressa à son ami cette éloquente satire :

Richard Wagner, après tant de luttes, du naufrage de Paris
Echappé vers la ville de l'Isar, Ulysse annonciateur du chant !
Pionnier impétueux de l'Art musical allemand,
Chez quels insulaires, cher ami, as-tu donc abordé ?

Et quel secours t'offre toute la grâce de leur seigneur Alkinous ?
Sur la promenade de la vie, quel premier baiser du soleil ?

Les Philistins, à l'œil mauvais, crachent dans les sources les [plus pures.
Aucune beauté n'émeut leur épiderme épais.

L'horizon de leur Hofbræu, tu le dépasses, intrépide,
Et comme Lola Montès, tu es la terreur de ces bourgeois.

« Dire qu'un étranger se permet de gaspiller de telles sommes !
« Chez Semper il a commandé une nouvelle salle de spec- [tacles ! »

« La scène où Robert, le Prophète, le Trouvère
« Ravissent le public münichois, n'est-ce donc qu'une baraque [de foire ?

« Le grand Vasco faisant le tour du monde n'y crierait plus.
« Mais, patience — tu feras fiasco, génie sans feu ni lieu.

« Oui, malgré tous tes trucs, nous te salerons ta soupe,
« Demain à coups de sifflets tu seras expulsé. En avant le club [des Franziskaner ! »

Ainsi, en prose et en vers hurle le sauvage Bayouvar,
Et les conseillers intimes gémissent : « La Bavière est en [danger ! »

Comme ces fous t'en veulent, comme la plèbe est mécontente,
Et comme ils t'inondent de boue !

Parce qu'une fois les chameaux du Chah sont arrivés à temps,
Avant que Firdousi n'ait exhalé son âme en peine et tour- [ment.

Parce qu'une fois de la pluie d'or tombe aux mains de l'artiste....
Ruine donc tous les rois de la terre ! Qu'importe.

(1) Cette maquette est actuellement exposée au *National Museum* de Munich, dans la salle Louis II.

Seulement je te recommande ceci : quand tu en auras fini, [dis-leur adieu.
N'attends pas qu'on te lance des pierres à la tête... Malheur !
Ne cherche jamais sur un sol pareil une feuille de laurier,
Même si la Toison de Colchide était suspendue à chaque porte [de la ville.

Wagner suivit exactement le conseil de son ami et quitta ce pays inhospitalier pour Lucerne, afin de créer de nouveau, dans la solitude, des œuvres immortelles.

*
* *

Lorsque, après la guerre franco-allemande, l'amnistie fut accordée aux condamnés politiques, l'Allemagne se rouvrit pour Herwegh ; il put se rendre à Baden-Baden, pour une cure, il y passa ses dernières années. Et ce lui fut une grande joie de recevoir, un jour, cette dernière lettre de Wagner :

« Lucerne, 13/8 1871.

« Cher Herwegh,

« L'année dernière, tu fus, je crois, presque le seul auquel j'adressai une lettre personnelle pour t'annoncer mes fiançailles avec Cosima : une inclination profonde de mon cœur m'y obligeait.

« La lettre que — d'ailleurs d'après une indication erronée, — j'envoyai à Badenweiler, me fut retournée avec de nombreuses annotations, preuves de l'inexactitude de l'adresse. Je l'ai gardée telle quelle, afin de te la renvoyer dès que je connaîtrais ton adresse exacte. Pour cela nous nous adressâmes surtout à Richard Pohl, qui ne répondit d'abord pas du tout, puis ne répondit pas à ma demande ; de sorte que je dus y renoncer. Dernièrement, Loew vint ici, en sa qualité de président de la société Shakespeare ; je la lui demandai, il répondit » : à Durlach (1), mais il ne savait rien de plus précis. Enfin nous nous adressâmes de nouveau à Pohl et nous pûmes savoir ton adresse. Seulement la lettre que j'avais si bien mise de côté était perdue.....

« C'est tout une histoire.

« Maintenant je voudrais obtenir quelque chose de toi, tu pourrais du moins me venir en aide.

« Comme tu l'auras peut-être appris par hasard, je vis depuis quelques années retiré du monde, mais là où je vis, tu devrais bien venir me voir. Tu serais très bien logé ici.

« J'ai dû raconter ma vie à ma femme, afin qu'elle l'écrive. Je n'ai pas oublié mon séjour à Zürich et il y est souvent et surtout question de toi. Même sans cela, je pense à toi, bien que peu de chose au dehors se rattache encore au passé. Dieu ! quel fatras il y a derrière nous ! Mais si vite envolé comme de l'amadou brûlé au toucher du souvenir.

« Et cela vaut quelque chose quand on peut en sens et en pensée se rattacher à un seul bonheur.

(1) Près de Karlsruhe.

« Je t'en prie, donne-moi de tes nouvelles ! Que désires-tu apprendre de moi ?

« De cœur.

« Ton Richard Wagner. »

Cette belle lettre termine une correspondance qui n'avait jamais été très suivie entre le compositeur et le poète révolutionnaire. Herwegh était un paresseux en fait de correspondance, et Wagner, tout entier à l'accomplissement de son œuvre herculéen, n'employait que peu de temps à correspondre avec ses amis, sauf lorsque son intérêt était en jeu ; les lettres et billets qu'on vient de lire en sont une preuve éloquente.

En politique, depuis longtemps déjà, ils n'étaient plus du même camp : Herwegh était resté républicain rouge et estimait aussi peu le *Kaisermarsch* et autres hommages de Wagner aux grands de ce monde, que ses sorties contre la France vaincue.

La dernière preuve d'amitié que le poète donna au compositeur fut cette poésie qu'il lui adressa en février 1873, après son triomphe au *Concerthaus* de Berlin, en même temps qu'un salut à Bayreuth :

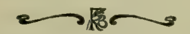
La sobre Sprée s'est grisée
Et sa raison s'en est allée.
Curieux Berlin t'a écouté
Avec ses grandes et petites oreilles.

Tes chefs-d'œuvre ont trouvé grâce
Près le gracieux père du pays,
Mais la construction de l'Empire
Lui laisse peu pour son théâtre.

Si tu étais le plus crapuleux des généraux
. . . .
Tu serais récompensé comme un Zeus.
Que pour cette fois te suffisent
Trois cents petits thaler prussiens.

Supporte, héroïque, cette mésaventure
Et persuade-moi, mon très cher,
Que la seule musique de l'Avenir
Sera finalement l'orchestre de Krupp.

J.-G. Prod'homme.



UNE UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

Grenoble

Il est des destinées auxquelles on ne peut se soustraire. La merveilleuse beauté des Alpes, qui attire depuis longtemps un si grand nombre de touristes en Dauphiné, devait inévitablement exercer son action sur l'Université de Grenoble et la transformer pour en faire une Université nouvelle, une Université d'été, un séjour de vacances, un lieu de repos et d'instruction pour les professeurs et les étudiants étrangers.

En venant à Grenoble, les étrangers admiraient une des plus célèbres régions de la France, non moins intéressante par ses beautés naturelles que par ses richesses artistiques. Aujourd'hui, ils y trouvent par surcroît une des plus complètes organisations que l'on ait faites en vue de leur faciliter l'étude de la langue française.

On dit souvent que le Dauphiné est une seconde Suisse ; c'est mal le définir, c'est exposer à de graves désillusions le touriste qui penserait y trouver les lacs de Lucerne ou d'Interlaken.

La principale différence qui existe entre le Dauphiné et la Suisse provient de la latitude. On pourrait dire que les Alpes de la Suisse sont les Alpes du nord, et les Alpes du Dauphiné, les Alpes du midi. Au voisinage de la Provence et de la Méditerranée, le Dauphiné doit une lumière qu'on chercherait en vain dans les hautes régions du Rhône ; il lui doit une végétation, une richesse de vie, qui fait de la vallée du Graisivaudan la rivale des vallées de Toscane ou de Lombardie.

Les villages et les villas qui s'échelonnent autour de Grenoble, la Tronche, pays d'Ernest Hébert, Meylan où demeurait l'Estelle de Berlioz (1), Saint Ismier, où Meissonnier a passé sa jeunesse et où Besnard (2) a séjourné avant de s'installer sur les bords du lac d'Annecy, sont des situations qui font penser aux environs de Vérone, aux rives de la Brenta, aux collines de Fiésole ou de San Miniato. La vue du col de Vence, ou celle de Bouqueron, sur la plaine de Grenoble et les chaînes de montagnes qui l'entourent de toutes parts, peut rivaliser avec celle de la Superga de Turin ou le couvent de San Martino à Naples.

Un autre caractère particulier du Dauphiné tient à la constitution de son sol, aux extraordinaires bouleversements qui ont confondu et réuni les formations géologiques les plus diverses. C'est là un des secrets du charme du Dauphiné, la raison d'une variété, qui groupe autour de la ville de Grenoble les beautés de la Suisse, des Vosges et du Jura. C'est au nord et à l'ouest le prolongement des chaînes jurassiques qui forme, tour à tour, le massif de la Chartreuse, couvert d'épaisses forêts de hêtres et de sapins, et le massif du Vercors, aux formidables escarpements ; c'est le granit qui dresse dans les airs les pics de Belledonne et de l'Oisans ; ce sont les terrains de transition, le lias et le houiller, qui forment le plateau de La Mure, et le dévonien qui

(1) « Le village de Meylan et les hameaux qui l'entourent, la vallée de l'Isère qui se déroule à leurs pieds et les montagnes du Dauphiné qui viennent là se joindre aux Basses Alpes, forment un des plus romantiques séjours que j'ai jamais admirés. » (*Mémoires de Berlioz*, page 10).

(2) C'est là que Besnard a peint une de ses plus belles scènes de l'Ecole de pharmacie, l'*Homme primitif*, s'inspirant pour le fond de son tableau de la vallée de l'Isère et de la chaîne de Belledonne.

met la marque de sa sauvagerie dans le désert du Dévoluy et de l'Obiou.

C'est à ce pays si beau — on est souvent trop porté à l'oublier — que l'on doit le réveil de la poésie, comme on lui doit le réveil de la vie politique. C'est de nos Alpes qu'est parti, comme un cri de Guillaume Tell, l'appel qui a remué toute la nation française et donné l'élan à la Révolution de 1789 ; et de même c'est dans nos Alpes du Dauphiné et de Savoie qu'a germé cet amour de la nature qui allait transformer l'âme française et inspirer toute la littérature du XIXe siècle. Ce n'est pas à Genève, dans la ville puritaine, hostile aux arts, à toute conception trop voluptueuse de la vie, c'est à Chambéry, dans le cadre riant des Charmettes, que Rousseau a vu son âme s'éveiller à la poésie et à l'amour ; ce n'est pas à Milly, dans les plaines monotones de la Saône, c'est à Belley, dans le Jura, c'est surtout en Dauphiné et en Savoie, que l'âme de Lamartine, au contact de nos Alpes, a pris son élan vers les cieux.

Dauphiné ! pays de poésie et de beauté ! Si Elvire et Estelle ont été si passionnément aimées par Lamartine et Berlioz, si à côté du Dauphiné, dans les Alpes de Vaucluse, Laure a été adorée de Pétrarque, n'était-ce pas un peu parce que le merveilleux cadre qui les entourait faisait délicieusement ressortir leur beauté. Si Lamartine, sur les bords du lac du Bourget, a été le plus sublime des amants, c'est parce que l'harmonieux concert des plus belles voix de la nature accompagnait l'amour qui chantait dans son cœur.

* * *

En même temps que, par ses richesses naturelles, le Dauphiné intéressera les étrangers par les nombreuses beautés artistiques dont l'ont enrichi tour à tour l'antiquité romaine, le moyen âge et la Renaissance. La vallée du Rhône, grande route qui conduit à la Méditerranée, a été jusqu'à nos jours le siège de puissantes civilisations et possède les plus grandes et les plus belles villes de la France.

Pour l'antiquité romaine, la vallée du Rhône n'a de rivale que la ville de Rome ; elle a même le privilège de posséder des monuments dont on ne retrouverait les analogues ni à Rome, ni dans aucune autre ville du monde, tels le pont du Gard ou l'amphithéâtre d'Orange.

Les premiers âges du christianisme sont représentés chez nous bien mieux que dans aucune autre région de la France, grâce aux sarcophages d'Arles du IVe siècle, à la Crypte de Saint-Laurent de Grenoble du VIe siècle, à l'église Saint-Pierre de Vienne du VIIIe.

La période romane nous a laissé d'incomparables chefs-d'œuvre, Saint-Gilles et le cloître de Saint-Trophime, Saint-Bernard de Romans, Saint-Apollinaire de Valence.

Saint-Jean de Lyon, Saint-Maurice de Vienne sont de magnifiques monuments du style gothique et Saint-Antoine près Grenoble est un très curieux spécimen de l'art gothique méridional.

Au XVIe siècle enfin, lors des guerres d'Italie, Grenoble ayant été le centre des armées françaises et, à plusieurs reprises, le séjour des rois de France et des grands personnages de la Cour, fut une des premières villes où pénétra l'art italien. Le Palais de Justice de Grenoble est un des plus intéressants spécimens de la Renaissance dans le premier quart du XVIe siècle.

* * *

Tel est le pays qui attire si justement un grand nombre d'étrangers, tel est le pays au milieu duquel est placée l'Université de Grenoble et qui l'a conduit à étendre son ancien enseignement pour s'engager dans des voies toutes nouvelles. Voyons ce qu'elle a fait.

Elle a voulu attirer à elle et retenir ce flot d'étrangers passant en Dauphiné. La tâche était facile. Les étrangers n'avaient pas seulement le désir de traverser la France en touristes pressés, ils voulaient séjourner parmi nous, pour étudier notre civilisation, et surtout ils voulaient apprendre à parler notre langue.

La langue française a toujours été en honneur dans le monde ; mais deux faits nouveaux lui donnent désormais une grande importance. C'est tout d'abord le grand développement que prend, d'une façon générale, l'étude des langues vivantes. La facilité et la rapidité des communications, l'importance des relations internationales ont rendu indispensable aux commerçants et aux industriels, comme aux savants et aux lettrés, l'étude des langues vivantes et la connaissance des trois langues principales du monde, du français, de l'anglais et de l'allemand s'impose à tout esprit cultivé.

Un second fait, qui ne date que d'hier, est venu plus particulièrement favoriser l'étude du français, c'est la diminution de l'étude du grec et du latin qui a eu lieu presque simultanément dans toutes les écoles secondaires du monde. Il est arrivé que presque partout on a accordé à l'étude du français la place qui était enlevée aux langues anciennes. On a choisi et on devait choisir la langue française parce que plus qu'aucune autre langue elle avait su retenir les qualités d'ordonnance, de logique, de simplicité et de clarté qui sont le fond des littératures classiques et parce que plus que tout autre, dans ses chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, elle avait su s'assimiler ce qu'il y avait de meilleur dans l'œuvre des grands penseurs d'Athènes et de Rome.

Aujourd'hui dans le monde entier, il n'est presque pas de petite ville, il n'est pas de petite institution scolaire qui ne possède de professeur de français. Or la

plupart de ces professeurs connaissent mal notre langue, ils ont le désir de l'étudier et ils savent que seul, un séjour en France, dans une de nos Universités, leur apprendra les secrets d'une prononciation qu'aucune grammaire ne peut leur enseigner. De là un champ nouveau ouvert à nos Universités : apprendre le français aux professeurs du monde entier.

L'Université de Grenoble s'est mise à la tête de ce mouvement. A vrai dire elle a pu hésiter un moment avant de s'engager dans cette voie si nouvelle. Ne semblait-il pas qu'elle s'éloignait de son rôle, qu'elle allait s'amoindrir en organisant cet enseignement du français à l'usage des étrangers; n'allait-elle pas être conduite uniquement à des exercices de grammaire, de lecture, de traduction, correspondant moins à un enseignement supérieur qu'à un enseignement secondaire ou même primaire?

Or même s'il en eût été ainsi, il n'eût pas été indigne d'une Université de s'imposer cette tâche modeste pour propager la langue française à l'étranger. Mais notre Université s'est vite rendu compte de l'erreur de ce premier jugement. Elle a compris qu'il y avait au contraire dans cette œuvre matière à un enseignement nouveau, d'une qualité tout à fait exceptionnelle.

Il s'agissait, en effet, non pas d'apprendre une langue à des enfants, mais d'instruire des hommes faits, il s'agissait de constituer l'enseignement de sa propre langue pour l'apprendre à des étrangers; et pour cela il fallait aborder des études que l'on avait jusqu'alors négligées parce qu'elles étaient inutiles dans l'enseignement établi pour les Français, études au nombre desquelles la phonétique devait tenir la première place.

A côté de la phonétique, à côté des exercices de parole, de traduction, de grammaire, il fallait, en outre, faire connaître notre littérature aux étrangers la faire aimer par ces professeurs qui assumaient la tâche de représenter notre pays dans le monde entier.

Il s'agissait aussi, après avoir enseigné notre langue et notre littérature, de faire, dans la mesure du possible, mieux connaître et mieux aimer notre pays, nos mœurs, notre civilisation et de gagner des amis à la France.

*
* *

Pratiquement, voyons comment l'œuvre de l'Université de Grenoble s'est réalisée. De toute nécessité il fallait modifier les cadres anciens, ou plutôt il fallait créer un organisme nouveau apte à faire ce que l'on ne pouvait demander aux fonctionnaires mêmes de l'Université et l'on créa, à côté de l'Université, on pourrait dire dans l'Université elle-même, un Comité de patronage des étudiants étrangers. Ce Comité, qui a comme président d'honneur M. Joubin, recteur de l'Université, et comme secrétaire général M. Capitant, professeur de droit, adjoint au maire de Grenoble, comprend parmi ses membres les doyens des Facultés de droit, des sciences et des lettres, le directeur de l'École de pharmacie et de médecine et de nombreux professeurs de l'Université et du Lycée dont l'un M. Melchior est son vice-président. Il comprend enfin de nombreuses personnes de la ville et en particulier celles qui sont à la tête des sociétés s'occupant des étrangers. (Syndicat d'initiative, Club Alpin, Touristes du Dauphiné, etc.)

Le premier acte de ce Comité fut la création d'un cours de vacances et c'est encore son œuvre la plus importante et la plus prospère. Ce cours a été inauguré en 1897 et il est fréquenté cette année par plus de 400 auditeurs. Ce n'est pas sans peine que de tels résultats ont été atteints et l'on comprend quels efforts il a fallu faire pour créer un cours qui dure quatre mois, depuis le 1er juillet jusqu'au 31 octobre, qui utilise les services de cinquante professeurs et qui, cette année, soit en conférences, soit en exercices pratiques, a compris six cents heures de leçons. Il faut citer surtout la difficile organisation des exercices de lecture. Ces exercices n'ont de valeur et de véritable utilité que si les participants sont réunis en groupe peu nombreux. Malgré le nombre de nos étudiants, nous avons pu parvenir à les diviser en groupe ne dépassant par dix pour les exercices de lecture. On se rend compte du nombre de salles et de professeurs qu'il faut pour satisfaire à une tâche pareille.

Elle n'a pu se réaliser que grâce à l'infatigable activité du doyen M. de Crozals, et au dévouement des Professeurs.

Ce qu'on venait de faire et de réussir si brillamment pendant les vacances, on l'étendit à l'année scolaire. Ici la tâche était plus facile. Il ne s'agissait plus de créer de toutes pièces un enseignement spécial; il suffisait de compléter l'enseignement ordinaire de la Faculté des lettres. A cet effet, huit cours complémentaires furent créés. Ces cours faits par les professeurs de la Faculté des lettres comprennent des exercices de traduction (anglais, allemand, italien), des corrections de devoirs, l'enseignement de la phonétique et des cours complémentaires de littérature, spécialement des cours de littérature moderne.

L'année dernière, 223 étudiants étrangers ont suivi les cours de l'Université de Grenoble, pendant l'année scolaire.

Cette œuvre des cours de vacances et des cours de l'année scolaire vient de recevoir son couronnement en la création faite par l'Université d'une maîtrise

de conférences consacrée exclusivement aux étrangers. Son titulaire, chargé d'enseigner la *Philologie française moderne*, s'occupera pour ainsi dire exclusivement des étrangers et, par une exception unique en France, il prendra ses vacances pendant l'hiver pour rester à Grenoble du mois de juillet au mois d'octobre, au moment où les étudiants étrangers sont les plus nombreux à notre Université.

Des cours sont également organisés pendant les *vacances de Pâques*, de telle sorte que les étrangers sont assurés de trouver un enseignement à leur usage quelle que soit l'époque à laquelle ils arrivent à Grenoble.

Pour donner une sanction à cet enseignement, l'Université de Grenoble a créé trois diplômes délivrés à la suite d'un examen : 1° un certificat d'études françaises; 2° un diplôme de hautes études de langue et littérature françaises ; 3° un Doctorat de l'Université de Grenoble près la Faculté des lettres.

*
* *

Le succès de cette organisation, qui ne tarda pas à attirer des centaines d'étudiants étrangers à la Faculté des lettres, conduisit à rechercher s'il ne serait pas possible de faire bénéficier de cette clientèle les autres branches de l'Université.

Notre attention se porta tout d'abord du côté des étudiants en droit. Ces étudiants, qui appartiennent à des familles riches, sont ceux qui voyagent le plus à l'étranger, et pour la plupart d'entre eux l'étude d'une langue étrangère, et notamment celle du français, est d'une grande utilité. Nous avons pensé que nous pourrions attirer à Grenoble un grand nombre de ces jeunes gens, surtout si nous pouvions organiser, au moins pendant un semestre, un enseignement de droit correspondant à leurs études et si nous pouvions obtenir de leur gouvernement que le temps passé à Grenoble comptât dans leur scolarité ; c'est ce qui a été réalisé, grâce à de longues démarches et à une organisation compliquée dont le mérite revient à M. le doyen Tartari, à son successeur M. le doyen Fournier, membre correspondant de l'Institut, et à M. Duquesne, qui a la principale charge de cet enseignement et qui, par un fait je crois unique en France, professe son cours en langue allemande. Cette année quatre-vingts étudiants étrangers ont fréquenté, en cours régulier d'études, la Faculté de droit de Grenoble.

De son côté à l'Ecole de médecine et de pharmacie, le Directeur, M. le Dr Bordier, obtenait que les étrangers puissent faire à Grenoble les trois premières années de leurs études de médecine en vue d'obtenir le grade de docteur à la Faculté de médecine de Lyon.

Enfin la Faculté des sciences faisait remarquer aux étudiants et aux professeurs étrangers quel intérêt spécial avaient en Dauphiné les études de botanique, de géologie et tout ce qui concerne l'électricité, et elle leur offrait les plus grandes facilités pour leurs travaux.

Voilà ce qui a été fait au point de vue de l'organisation des études pour les étudiants étrangers. Ce n'était qu'une partie de la tâche de l'Université de Grenoble, il restait mille détails secondaires dont l'exécution fut particulièrement l'œuvre du Comité de patronage.

*
* *

Il fallait d'abord créer des pensions de famille où l'étranger eût l'occasion fréquente d'entendre et de parler le français. Ce système de pension de famille, que l'on trouve si développé en Suisse et en Allemagne, n'est pas dans les habitudes de la vie française. Nous n'avons pas tardé toutefois à l'acclimater à Grenoble. Il y a six ans, il n'y avait pas une famille recevant des étrangers à Grenoble ; actuellement 300 étrangers sont reçus dans des pensions de famille.

Après avoir ainsi travaillé pour l'instruction et l'installation des étrangers, il fallait nous occuper de les distraire. Il fallait unir l'agréable à l'utile. Et c'est ici que la beauté des environs de Grenoble nous vient merveilleusement en aide. Nous supprimons les cours le samedi, pour réserver cette journée à des excursions

Je n'ai pas besoin de dire avec quelle gaîté, avec quel enthousiasme se font ces excursions, quelle union elles mettent entre ces étrangers, si étrangers les uns aux autres, et quel amour elles leur donnent pour le pays hospitalier qui les reçoit.

Et voilà comment il se fait qu'il y a eu cette année, après six ans seulement d'organisation, près de 700 étudiants étrangers à l'Université de Grenoble. En raison des avantages qu'elle présente, le mot que prononçait il y a quelques années M. Michel Bréal semblera de plus en plus d'actualité et nous ne saurions mieux faire que de le rappeler en nous mettant sous la protection de l'éminent philologue qui a dit : « Si j'avais à recommencer mes études, je ne voudrais pas les faire ailleurs qu'à l'Université de Grenoble (1). »

MARCEL REYMOND.

(1) M. Marcel Reymond, le savant historien de l'art florentin, a été, par son admirable dévouement, le véritable créateur de cette Université d'été ! Il est d'ailleurs président du Comité de patronage des étudiants étrangers (*N. D. L. R.*)

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 12 — 5e SÉRIE — TOME II — 17 SEPTEMBRE 1904

LA RESTAURATION EN 1814

Talleyrand.

I.

Les alliés, vivant sur la tradition de la vieille monarchie, renouvelée par la Révolution, attendaient tout de Paris. Paris, comme au temps de Henri IV, de la Fronde, comme au 10 août, au 9 thermidor, au 18 brumaire, constituait toute la France. *Roma locuta est*! Or Paris se taisait, inerte. Dans le peuple, où subsistaient, confusément mélangés, le vieil esprit national et l'esprit révolutionnaire, ni meneurs, ni mot de ralliement, sauf la vieille maxime nationale, la maxime permanente du salut public : point d'étrangers! Mais qu'y pouvaient faire des gens désarmés, bridés par la police, sous le coup de la terreur, qui pour avoir changé de mains de Robespierre à Fouché et s'être ordonnée, gouvernait encore de loin, comme les images horrifiques des dieux au fond des temples, et de près, tangible. par les espions et les sbires. Ce qui subsistait de républicains sentait bien, et la masse, d'instinct, le ressentait comme eux, que rien de ce qui pouvait suivre l'invasion ne tournerait au profit de leur cause. Le reste — fonctionnaires, gens d'argent, bourgeois soumis à l'empire, nobles ralliés et émigrés rentrés ne pensait qu'à ses affaires. Les uns cherchaient le possible, les autres s'y résignaient, personne à peu près ne le discernait encore. Comme au camp des alliés, on avançait à l'aveugle. Dans cet état indécis, la première impulsion devait faire osciller la masse. Or un besoin dominait les autres : la paix. Les alliés demandaient un gouvernement qui la fît; Paris l'accepta dès qu'il s'offrit. L'heure de Talleyrand arrivait (1).

Il ne la voyait pas venir sans angoisse, non qu'il manquât de courage à l'heure de l'action ; mais cet homme d'une sagacité si subtile et d'une fermeté rare dans les rencontres, souffrait de ne pas discerner encor ce qu'il aurait intérêt à vouloir. Il flairait le vent, et tout le Paris politique attendait qu'il en annonçât le changement. Il était encore tout à la régence : « Que faire? » répondit-il à Mme de Coigny, qui insinuait vaguement ses princes. « Que faire? N'avons-nous pas son fils? — Pas autre chose? — Il ne peut être question que de régence, disait-il en baissant les yeux et du ton grave qu'il affecte quand il ne veut pas être contrarié. »

Il spéculait tantôt sur la mort de l'empereur tué dans l'un des rudes corps à-corps de la campagne, tantôt sur la paix. Il suivait les péripéties des pourparlers de Châtillon. « J'ai, avoua-t-il, avec Caulaincourt un chiffre et un signe convenus par lesquels il m'avertira, par exemple, si l'empereur accepte ou non des propositions de paix. » Napoléon ne mourant point, la paix ne se dessinant pas, il commença d'écouter quand on « chuchotait » autour de lui le nom des Bourbons. « Un jour, raconte Madame de Coigny, il se leva, fut à la porte de son cabinet de tableaux et après s'être assuré qu'elle était fermée, il revint à moi, levant les bras en me disant : Mme de Coigny, je veux bien du roi, mais... » L'ex *Jeune captive* l'interrompt, lui saute au cou ; il la modère et reprend :

(1) Talleyrand, 1814, extraits de ses lettres à la duchesse de Dino, *Revue d'histoire diplomatique*, t. II. — ETIENNE LAMY, *Aimée de Coigny et ses mémoires*.

« Oui, je le veux bien, mais il faut vous faire connaître comment je suis avec cette famille-là. Je m'accommoderais encore assez bien avec M. le comte d'Artois, parce qu'il y a quelque chose entre lui et moi qui lui expliquerait beaucoup de ma conduite. Mais son frère ne me connaît pas du tout; je ne veux pas, je vous l'avoue, au lieu d'un remerciement m'exposer à un pardon ou avoir à me justifier. Je n'ai aucun moyen d'aboutir... »

Le lendemain ils reprirent le propos. Le grand ami de Mme de Coigny, M. de Boisgelin, qui travaillait pour les Bourbons allait partir afin de les rejoindre. « Et bien! aurait dit Talleyrand, je suis tout à fait pour cette affaire-ci, et dès ce moment vous pouvez m'en regarder. Travaillons à délivrer le pays de ce furieux... Il faut parler hautement de ses torts, de son manque de foi à tous les engagements qu'il avait pris pour régner sur les Français. On ne doit pas craindre de prononcer encore les mots nation, droits du peuple... » Ce n'étaient pas précisément les mots d'ordre de la « légitimité ».

Talleyrand aurait dès lors révélé, en partie, le plan qu'il machinait dans sa tête, infiniment plus pratique que celui de Sieyès en brumaire an VIII : un sénateur dénoncera Napoléon : Napoléon a manqué à ses serments, le contrat est annulé; Napoléon est mis hors la loi; le Sénat déclare la France monarchie constitutionnelle, avec trois ou quatre lois indiquant clairement les libertés du peuple; Louis XVIII sera appelé par un plébiscite. Les étrangers seront invités à repasser le Rhin, « pour commencer là les préliminaires de la paix ». La France aurait une constitution, les brumairiens leur garantie, Talleyrand son *habeas corpus*. Il apprend, le 24 février, que, pour la première fois, le nom des Bourbons est mentionné dans une proclamation prussienne. Il permet à Vitrolles de « chuchoter » son nom au quartier-général des alliés (1). Après l'occupation de Bordeaux par les Anglais, le 12 mars, et la proclamation de Louis XVIII par le maire de cette ville, il écrit à Mme de Dino :

« Si la paix ne se fait pas, Bordeaux devient quelque chose de bien important dans les affaires : si la paix se fait, Bordeaux perd de son importance. Il la perdrait de même si l'empereur était tué, car nous aurions alors le roi de Rome, et la régence de sa mère. Les frères de l'empereur seraient bien un obstacle à cet arrangement, par l'influence qu'ils auraient la prétention d'exercer; mais cet obstacle serait facile à lever, on les forcerait à sortir de France où ils n'ont de parti ni les uns ni les autres... »

(1) « Sa mission avait été conçue avec M. de Talleyrand qui s'était mis à la tête d'un parti travaillant à la chute de Napoléon. » NESSELRODE, *Autobiographie.*

Et encore, le 20 mars :

« Si l'empereur était tué, sa mort assurerait les droits de son fils.

« La régence satisferait tout le monde parce que l'on nommerait un conseil qui plairait à toutes les opinions. »

Huit jours après, son parti était pris. Il voyait « la décomposition sociale » augmenter tous les jours. « Personne n'obéit, et personne ne commande (1) ». Dans son incertitude sur les desseins des alliés, il spéculait, et il spéculait sagement. « Il devenait à toute heure plus pressant de préparer un gouvernement que l'on pût rapidement substituer à celui qui s'écroulait. Un seul jour d'hésitation pouvait faire éclater des idées de partage et d'asservissement qui menaçaient sourdement ce malheureux pays. Il n'y avait point d'intrigues à lier, toutes auraient été insuffisantes, ce qu'il fallait c'était de trouver juste ce que la France voulait et ce que l'Europe devait vouloir. La France, au milieu des horreurs de l'invasion, voulait être libre et respectée : c'était vouloir la maison de Bourbon dans l'ordre prescrit par la légitimité. L'Europe, inquiète encore au milieu de la France, voulait qu'elle désarmât, qu'elle rentrât dans ses anciennes limites, que la paix n'eût plus besoin d'être constamment surveillée : elle demandait des garanties : c'était aussi vouloir la maison de Bourbon. » La raison, le sens politique y conduisaient Talleyrand, mais il paraît bien qu'il ne se prononça qu'à la dernière heure, et ce fut la force des choses qui le décida.

Il fallait la paix à la France et il fallait à Talleyrand cette paix pour devenir ministre. Il fallait à la France la garantie de ses libertés, et il ne fallait rien moins qu'une constitution pour donner à Talleyrand les lettres de rémission, la sûreté de sa personne, de ses titres et de ses biens; son intérêt particulier se confondait en cet instant avec l'intérêt public. Ce sont ces sortes de rencontres qui d'un homme de grand savoir-faire et de grand savoir-vivre peuvent faire un homme d'Etat.

Sa résolution était arrêtée lorsque se réunit, le 28 mars, le conseil de régence, qui, malgré les ordres réitérés de Napoléon, sépara l'impératrice et le roi de Rome du gouvernement et fit partir Marie-Louise pour Rambouillet. Le 31 mars, la capitulation signée, Joseph partit à son tour, et à sa suite ce qui restait de gouvernement. Talleyrand aurait dû sortir avec le conseil de régence, dont, officiellement, il faisait partie. Il s'accommoda pour rester de force, et par un tour de comédie digne de son illustre patron, le cardinal de Retz, il se fit arrêter à la barrière, au nom du peuple de Paris, par les gardes nationaux de

(1) A la duchesse de Dino, 17, 20, 27 mars 1814.

M. de Rémusat, qui cumulait ce commandement avec la préfecture du Palais (1).

II

Paris préservé d'un assaut, la paix annoncée, Napoléon perdu, tout changea de figure, tout le monde se crut sauvé, et de l'extrême consternation, Paris passa à un épanouissement sans mélange. Les gens d'affaires se félicitaient. Les libéraux se répandaient en effusions. Les alliés cessaient de paraître des ennemis. Alexandre, précédé par la plus prestigieuse des réclames, apparaissait en sauveur de l'indépendance nationale, restaurateur des libertés françaises. Le 31 mars était un dimanche. « Le temps était superbe, raconte Nesselrode. Les boulevards étaient couverts de monde endimanché. On avait l'air d'y être réuni pour une fête et non pour l'entrée d'une armée ennemie. » Paris donna la contre-partie de l'entrée de Napoléon à Milan, neuf ans auparavant. Comme en Italie, le petit peuple resta chez soi, farouche, se sentant envahi, atterré, sous la botte de l'éperon, comme la terre natale et le pavé de la ville sous le fer des chevaux. Le beau monde se fit foule, foule élégante, cortège somptueux, ciel splendide, soleil éclatant, tapisserie de toilettes claires, plumes flottantes et nœuds de rubans. Aux barrières, des généraux alliés, le prince de Wurtemberg formaient la haie. « Enfin *il* arriva, accompagné du roi de Prusse, du prince de Schwarzenberg, du maréchal Barclay de Tolly, du maréchal Blücher,... précédé d'un détachement de cosaques, tous des hommes superbes ; des colonnes d'infanterie, avec des musiques excellentes ; l'artillerie et la plus belle cavalerie qu'on puisse rêver suivaient l'empereur... Ce superbe cortège traversa la porte Saint-Martin et se dirigea... vers les Champs-Elysées... Les mouchoirs commencent à s'agiter aux fenêtres. Partout les cris de : *Vive l'empereur Alexandre! Vive notre libérateur*! quelques cris de : *Vivent les Bourbons*!... L'empereur Alexandre était superbe. Il portait le petit uniforme des chevaliers-gardes et montait un cheval gris. La suite était formée de plus de mille officiers généraux, princes, etc. (2) » Toute la vieille Europe, chamarrée à neuf, se dégorgeait sur Paris, et ce Paris frivole, du même œil qu'il avait contemplé les Fédérations et les processions de l'Être suprême, se divertissait du spectacle de ces uniformes que depuis vingt ans on n'avait guère considérés que de dos, et se répétait, en grasseyant et adoucissant, ces noms barbares qu'il avait épelés dans les bulletins de victoire de Napoléon.

Le roi de Prusse parut touchant et noble, en ses malheurs passés, presque un compagnon d'infortune, échappé, comme Paris, de la geôle du tyran ; Schwarzenberg, longtemps ambassadeur, et connu de tout le monde par son bal et son incendie lors des fêtes du mariage, semblait un ami qui revenait parmi les siens ; Alexandre, beau, jeune, souriant, épanoui, dans la sérénité du jour, parmi ces cris d'enthousiasme, ce chatoiement de couleurs, ce frémissement d'étoffes chiffonnées et de femmes attendries, fit l'effet d'un jeune dieu. A le voir sensible, les yeux humides sous le front rayonnant, ces incorrigibles illusionnés en conclurent qu'il défilait triomphant, sans doute, en sa conquête, mais subjugué par eux, par l'enchantement de leur printemps parisien, le charme de leur ville, les élans de leur cœur, le spectacle de leur enthousiasme, et le croyant conquis, ils s'estimèrent délivrés.

III

Nesselrode, précédant son maître, était arrivé dans la matinée chez Talleyrand. Il le trouva à sa toilette. « Talleyrand, raconte-t-il, se précipita, à demi coiffé, à ma rencontre, se jeta dans mes bras, et me couvrit de poudre ; il fit appeler les hommes avec lesquels il était en pleine conspiration. C'étaient le duc Dalberg, l'abbé de Pradt, le baron Louis. Je leur dis que l'empereur n'avait encore qu'une seule idée arrêtée, celle de ne pas laisser Napoléon sur le trône de France... qu'il ne prendrait une décision qu'après avoir recueilli les avis des hommes éclairés avec lesquels il allait se trouver en rapport. »

Alexandre passa la revue des troupes aux Champs-Elysées, et s'installa chez Talleyrand, à l'hôtel-Florentin où affluait, depuis le matin, tout ce qui, dans Paris, comptait en politique, se piquait d'y figurer ou seulement y cherchait ses aises. Il y trouva toute une cour de militaires et de dignitaires, empressés de recueillir de ses lèvres le mot de passe et le sauf-conduit au régime nouveau. Songeait-il encore à Bernadotte? Il le vit dépaysé, en quelque sorte, et comme perdu dans Paris. Il n'y insista plus. Il comprit que désigner un maréchal serait coaliser tous les autres ; on ne les tiendrait en bride qu'en les remettant dans les rangs, et alignés. C'était le secret de l'Empire ; Alexandre en put pénétrer la raison. « Pourquoi un soldat, dit Talleyrand, quand nous rejetons le premier de tous? » Puis il plaida sa thèse : « Ni vous, Sire, ni les puissances alliées, ni moi, à qui vous croyez quelque influence, aucun de nous ne peut donner un roi à la France... Un roi quelconque, imposé, serait le résul-

(1) PASQUIER, t. II, p. 231.

(2) LŒWENSTERN. — LANGERON. — HENRY HOUSSAYE. — Enthousiasme, éblouissement des femmes : Mme de Chastenay, t. II, p. 306-307, 312-315. Lettres de Mme de Staël : *Revue de Paris*, 1er janvier 1867.

tat d'une intrigue ou de la force; l'une et l'autre serait impuissante. Pour établir une chose durable et qui soit acceptée sans réclamation, il faut agir d'après un principe. Avec un principe, nous sommes forts; les oppositions s'effaceront en peu de temps; et un principe, il n'y en a qu'un : Louis XVIII est un principe, c'est le roi légitime. »

Le tsar possédait le flair politique, il se rendait compte du nécessaire et du possible ; souple à la nécessité, adroit à profiter des circonstances et calculant la fusée d'une phrase comme on calcule celle d'une pièce d'artifice. Le « principe » que Talleyrand invoquait pour la France était celui dont Alexandre se réclamait en Russie et qu'il prétendait faire prévaloir dans toute l'Europe, sauf en France, où il eût préféré quelque vague symbole, un simulacre de souveraineté populaire. Les voyant tous convertis, et jugeant que, pour en venir là, ils risquaient davantage et venaient de plus loin que lui, il se laissa incliner, non sans quelque réticence d'amour-propre et d'inquiétude politique. Toutefois, il évita de prononcer le nom des Bourbons se flattant encore que les Français en prononceraient un autre.

Il fallait une apparence de consultation du peuple, au moins par figure et métaphore. « Comment, dit le tsar à Talleyrand, puis-je savoir que la France désire la maison de Bourbon ? — Par une délibération, Sire, que je me charge de faire prendre au Sénat, et dont Votre Majesté verra immédiatement l'effet. — Vous en êtes sûr ? — J'en réponds, Sire. »

Talleyrand connaissait, pour l'avoir pratiqué maintes fois, ce corps auguste, pivot des constitutions de l'Empire et qu'il suffisait de frapper selon les rites, pour en tirer des oracles, comme des statues creuses des anciens dieux. Personne n'était plus expert à mouvoir la planche aux sénatus-consultes. Il savait, et d'expérience personnelle, que nonobstant les dotations et les qualifications nobiliaires, les princes, les ducs, les comtes, les sénatoreries, ce corps n'avait d'autre dignité, d'autre âme et, au fond, d'autre pouvoir que ceux du « parlement croupion » dont il était issu et qui, dans la nuit du 19 au 20 brumaire an VIII, avait défait la constitution de l'an III, confisqué la République et légitimé le coup d'Etat de Bonaparte. Talleyrand attendait du Sénat la contre-partie, sans plus d'efforts et par les mêmes moyens, la servitude des intérêts. Il promit des places de sûreté, la garantie des titres et dotations; il eut ce qu'il voulait. Le Sénat conservateur, né de la ruine d'une République, ruina un empire; par une implacable logique, il en vint à se ruiner soi-même et, par l'absurde, à force de vouloir vivre, s'achemina au suicide.

Le 2 avril, Talleyrand présenta au tsar la « mémorable délibération » qu'il avait fait signer individuellement par tous les sénateurs présents : soixante quatre sur cent quarante ; les autres, comme en brumaire, n'étaient pas venus, ou n'avaient point reçu de convocation.

Alexandre demeura stupéfait quand il connut le nombre de ceux qui réclamaient le retour des Bourbons, et trouva parmi eux les noms de plusieurs *votants* de la mort de Louis XVI En réalité, ils demandaient, le 2 avril 1814, à Talleyrand et aux alliés ce qu'ils avaient demandé en janvier 1793 à Robespierre et aux Jacobins : ils demandaient leur vie. Se perpétuer au pouvoir était depuis longtemps le fond de leur politique et tout l'esprit de leurs palinodies.

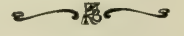
Le soir, il y eut grand dîner à l'hôtel Saint-Florentin, dîner d'empereurs et de rois, de généraux coalisés et de généraux ralliés. Tout ce monde se rendit à l'Opéra : on avait annoncé *la Clémence de Trajan*. Ce titre « contraria la modestie d'Alexandre »; d'autre part, on se souvint que la pièce n'était qu'un panégyrique de Napoléon, et il fallut changer l'affiche. On prit *la Vestale*, dont la modestie de Talleyrand ne s'offusqua point. Le feu sacré avait changé d'autel, non de mains, et il brûlait toujours; mais pour qui?

Le gouvernement provisoire, et, plus que personne, Talleyrand, qui le menait, s'était ouvertement compromis pour les Bourbons. Or, Alexandre hésitait : les *civils* se déclaraient, mais quels que fussent les préjugés constitutionnels de l'élève de La Harpe, la sanction essentielle manquait à ses yeux, et il attendait que l'armée se prononçât; il en jugeait à la russe, où les casernes opèrent les révolutions.

L'idée vint naturellement d'enlever l'armée à l'empereur et, au besoin, de se débarrasser de sa personne.

Alexandre ne songeait qu'à désarmer Napoléon, et, connaissant son caractère, il ne désespérait pas de l'amener, selon le mot d'un officier au service de Russie, à « terminer par une faiblesse inexcusable une vie militaire si orageuse et si brillante. » La défection de Marmont le réduirait à capituler sans combat, et l'abdication, trahissant « son peu de fermeté dans les revers » le perdrait devant ses fidèles qui se débanderaient. Le Tsar approuva les démarches tentées près de Marmont. Il s'occupa, en personne, de l'abdication, et ce fut la dernière reprise du duel qui durait depuis deux ans.

ALBERT SOREL,
de l'Académie française.



LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE ET LE DROIT DES GENS

D'après un juriste anglais

La guerre russo-japonaise était à peine commencée que, déjà, le professeur anglais Lawrence, lecteur de droit international au *Royal Naval College*, de Greenwich, donnait à l'Université de Cambridge, pendant le semestre d'été, quatre leçons, qu'il vient, avec quelques additions, de publier sous ce titre : *War and neutrality in the Far East* (1). Toute récente encore, mais ardente et rapide, la guerre russo-japonaise, dès ce moment, offrait au droit des gens des problèmes multiples. Mais plus intéressante encore que leur observation directe est leur examen par un tiers, qui, pendant qu'il examine, se laisse, par d'autres, observer. Non que, chez un juriste d'une telle valeur, les préférences nationales, sincèrement écartées, puissent altérer jamais la rigoureuse indépendance de l'idée. Mais qui connait l'esprit, profondément patriote, des maîtres du droit des gens britannique sait que, chez eux, toujours, l'intérêt supérieur de leur nation domine. M. Lawrence qui, dans sa préface, assure le lecteur de son impartialité vis-à-vis des parties en cause, n'ose pas affirmer cette même impartialité vis-à-vis de l'Angleterre : « Si j'ai une prédilection, dit-il, c'est pour mon pays et pour ses intérêts ». En lisant son suggestif essai, ce n'est pas seulement la transformation du droit des gens qui s'aperçoit, mais ce qui tantôt s'énonce et tantôt se devine, c'est le pli nouveau qu'à la faveur des circonstances l'intérêt britannique cherche à faire prendre au droit des gens maritime.

*
* *

Si des modifications, à cet égard, se préparent, ce n'est pas par la douceur qu'elles se caractérisent. Ce qui surprend dans les nouveautés, la plupart assez relatives, de la coutume juridique actuelle, ce n'est pas leur humanité, ni leur indulgence, mais plutôt leur rétrograde esprit d'impitoyable rigueur. — Rigueur dans l'ouverture des hostilités, le 8 février, deux jours après la rupture diplomatique, par un procédé d'équivoque et de surprise, qui, pour se libérer des superstitions du rite fécial ou des pompes du défi chevaleresque, risque de passer la mesure en se dépouillant encore de la précision nécessaire à la franchise de la conversation diplomatique ainsi qu'à la loyauté du combat. — Rigueur dans l'attitude de la Russie vis-à-vis des marchands japonais établis sur son territoire. Le XVII^e siècle eût donné le droit de les arrêter, le XVIII^e, celui de les expulser sur l'heure, la plus grande partie du XIX^e siècle, après délai; le Japon montre le droit du XX^e siècle en permettant aux nationaux de l'ennemi de rester; mais la Russie, qui rend hommage à cette règle en l'appliquant en principe au territoire de l'Empire, pratiquement la repousse, en expulsant — ce qui est rigoureux — et sans délai — ce qui est plus grave — tous les Japonais de la Lieutenance Impériale d'Extrême-Orient. — Rigueur, enfin, des deux côtés, par la restriction d'une belle pratique inaugurée, lors de la guerre de Crimée : celle de l'*indult*, qui, pour charger et regagner leur pays, laisse aux navires marchands, surpris par la guerre dans les ports ennemis, un certain temps, que les Etats-Unis, en 1898, fixaient à quatre semaines, mais que le Japon réduit à sept jours, par le décret du 9 février 1904, et la Russie, par l'ordre du 27 février, au délai nécessaire pour charger, avec un maximum de 48 heures.

Plus sévères pour eux-mêmes, les belligérants sont aussi plus durs aux neutres. Quand, le 26 mai 1904, l'amiral Togo déclare le blocus de Port-Arthur et de la péninsule du Liao-Toung, nul délai n'est accordé pour la sortie des navires neutres, auxquels les Etats-Unis donnaient trente jours, en 1898, à Cuba, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, quinze jours, en 1902, au Vénézuéla. Dans les marchandises, dont le transport est interdit, le Japon place conditionnellement, quand ils sont à destination militaire, le charbon, les vivres (9 février 1904). En 1884, à la Conférence de Berlin, la Russie déclare qu'à ses yeux le charbon n'est pas contrebande de guerre. En 1900, pendant les hostilités sud-africaines, elle met les denrées hors de la contrebande. Personne encore n'insérait, sur les listes de la contrebande, le coton, que, pendant la guerre de Sécession, les Etats-Unis n'avaient pas saisi comme contrebande, mais comme propriété privée ennemie. L'ordre russe du 27 février 1904 retire les déclarations russes de 1884, pour le charbon, et de 1900, pour les vivres. Après coup, l'ordre impérial du 6 mai charge la liste d'un autre article, le coton brut. Variations et contradictions : « La guerre change comme la lune », disait lord Beaconsfield. Et, sans doute, on savait que le droit de la guerre anglais aimait le changement ; mais on ne savait pas qu'à cet égard le droit des gens non anglais fût si profondément lunatique.

Puisqu'à la lune de miel succède la lune rousse, à leur tour, les neutres deviennent, pour les belligérants, plus sévères. Nous ne sommes plus au temps où Vattel déclarait les stipulations de l'alliance antérieure à la guerre compatibles, en une certaine mesure, avec l'obligation de la neutralité. Si la France ne pouvait faire aux vaisseaux russes, dans ses ports,

(1) London. Macmillan, 1904, 1 vol. de I-XII. 232 p.

un traitement plus favorable, elle pouvait du moins laisser à Djibouti — fût-ce plus de vingt quatre heures — pour faire le charbon nécessaire à l'atteinte du port national le plus proche, l'escadre de l'amiral Wirenius, et le professeur Lawrence n'a garde de l'en blâmer, — pourvu, dit-il, que le Japon trouve, le cas échéant, dans les possessions françaises, les mêmes facilités. Plus strictes, les règles anglaises du 10 février 1904 limitent le séjour à vingt-quatre heures et la prise de charbon au chargement nécessaire pour atteindre le port ennemi ou neutre le plus proche. Plus strictes encore les Règles égyptiennes ont profité de l'irritation causée chez les Anglais d'Egypte par la croisière de l'amiral Wirenius à l'entrée du golfe de Suez, — dont aussitôt M. Lawrence demande la neutralisation — pour limiter les navires de guerre au charbon nécessaire pour gagner, *directement*, sans croisière, « le plus proche port accessible dans lequel ils puissent obtenir l'approvisionnement nécessaire à la continuation de leur voyage ». L'annonce du départ, si longtemps projeté, de l'escadre de la Baltique, fait préconiser, en Angleterre, le refus total de charbon. Craignant les violations de leur neutralité, le Danemark, la Suède et la Norvège vont jusqu'à dénier expressément aux navires de guerre belligérants le simple accès des principaux de leurs ports et des eaux adjacentes.

*
* *

Dans ces nouvelles rigueurs du droit des gens, M. Lawrence distingue, d'une part, celles qui lui paraissent passagères et, d'autre part, celles qui lui paraissent durables. Passagères, toutes celles qui sont contraires à l'intérêt britannique : grande nation marchande, l'Angleterre proteste, avec lui, contre l'expulsion sans délai des marchands; grande productrice de houille, contre l'assimilation du charbon aux munitions dans la contrebande de guerre ; grande usine industrielle, contre l'assimilation des vivres, pour lesquels son manque d'agriculture la rend, aux 4/5, tributaire de ses importations. Mais, par ailleurs, son approbation ne cache pas la justice de ces rigueurs dans lesquelles le professeur Lawrence voit déjà les symptômes premiers d'un droit des gens meilleur, c'est-à-dire, non plus libéral, mais mieux en rapport avec les conditions modernes de la guerre.

N'est-ce pas sur la foi des calculs, plus mathématiques que juridiques, plus soucieux du nombre que des circonstances, d'un officier britannique (1) que tous les auteurs anglais invoquent en faveur de la guerre sans déclaration les faciles raisons que la statistique donne à qui sait l'employer? Cette page du droit des gens anglais est-elle autre chose qu'un feuillet détaché d'un carnet militaire ? Le droit lui-même est ici tactique. Plus neuve est l'observation que la réduction de l'indult est exigée par les conditions de la guerre. Une flotte, qui veut tenir longtemps la mer, doit se faire suivre de vaisseaux de charbon, de vaisseaux de secours, de vaisseaux de réparation, de vaisseaux de provisions. Diminuer l'*indult* des vaisseaux marchands, peut-être même le supprimer s'impose, pour empêcher qu'à sa faveur le train des équipages de guerre n'augmente. Plus neuves et plus pénétrantes encore sont les observations relatives à l'usage des ports neutres. Les charges de la neutralité se développent. Surveillance des eaux, surveillance des ports, tant pour empêcher les opérations de guerre que leur préparation, où rentrent la construction, le lancement et l'équipement même divisés, des navires de guerre : l'obligation est lourde. L'Angleterre n'oublie pas que, pour avoir manqué de la diligence nécessaire, pendant la guerre de Sécession, elle a dû payer £ 3.000.000 aux Etats-Unis. Non seulement elle s'en souvient ; mais elle le rappelle aux autres. Avec humour, « la sauce, qui fut bonne pour l'oie britannique, dit M. Lawrence, doit l'être aussi pour le jars allemand ou autrichien ». L'usage des sous-marins rend très délicate la surveillance des neutres. La télégraphie sans fil fait naître des complications, en cas que le port neutre serve, comme à Tché-fou, de transmetteur. Récemment, l'affaire du *Richetelny* montrait la difficulté, pour les neutres, de faire respecter le droit des gens et de se faire respecter soi-même. « Il est beaucoup plus aisé, pour les neutres, de se fermer aux navires de guerre que de les contrôler dans leurs ports ou de les en faire sortir, s'ils y veulent rester. » Si le refus des ports semble trop radical, le refus du charbon simplifie grandement la tâche des neutres.

Enserrant le globe d'un cercle ininterrompu de stations navales, maître des routes maritimes où sa prévoyance, les jalonnant de ports, a disposé ses dépôts de charbon, l'impérialisme britannique aimerait à voir les neutres poser, devant les belligérants, sinon la règle de la fermeture des ports, du moins celle du refus de charbon.

*
* *

La question du charbon est la question maîtresse de cette guerre. Toutes les rigueurs, qui resserrent, soit directement, soit indirectement, ici, la coutume, peuvent s'expliquer par le charbon : l'ouverture des hostilités sans déclaration, pour empêcher la trop rapide jonction, par la vapeur, des flottes de Port-Arthur

(1) Colonel Maurice, *Hostilities without declaration of war*, 1883. *Adde*. *Nineteenth Century and after*, avril 1904.

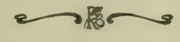
et Vladivostock ; la limitation de l'*indult* des vaisseaux marchands ennemis, pour regagner leur pays, parce qu'ils y pourraient servir de charbonniers dans l'escadre ennemie ; la contrebande du charbon à destination pacifique par la crainte qu'il ne tourne ensuite à la destination militaire ; la contrebande des denrées, parce que les troupes sont, par rapport aux vivres, comme cet autre combattant, le navire, par rapport au charbon et que la population pacifique n'a pas plus à réclamer contre la misère de la faim, par l'arrêt des vivres, que contre la misère du froid, par l'arrêt du combustible ; les appréhensions des neutres, parce que ne pouvant laisser prendre aux vaisseaux de guerre ni d'autres hommes, ni d'autres munitions, ils se demandent s'ils peuvent leur laisser prendre ce dont ils ont plus besoin que d'autres hommes ou d'autres armes : cette houille, sans laquelle, suivant le mot du prof. Lawrence, un vaisseau de guerre n'est qu'une souche inutile (*useless log*).

Pour faire méditer les neutres, il fallait, comme ici, deux belligérants séparés par l'immensité de la terre : l'un, grand Empire d'un seul tenant, vaste palais sans fenêtres, privé de jour sur la mer par les glaces au Nord, la guerre à l'Est, la clôture conventionnelle des Détroits au Sud, ne pouvant lancer de flotte qu'en la faisant circumnaviguer de la Baltique au Pacifique, sans jamais trouver, sur cette longue route, le repos ou l'abri d'un port national ; l'autre, plus petit, mieux proportionné sur terre et sur mer, et, plus près de la lutte, n'ayant pas à refaire en sens inverse, vers l'Europe, la même route ni les mêmes escales, dit M. Lawrence. Le jour, où l'escadre russe prendra la route du Pacifique, elle devra, pour faire du charbon, s'arrêter à Port-Saïd, qui est à l'Egypte, à Djibouti, qui est à la France, à Atchin, qui est aux Pays-Bas, à Canton, qui est à la Chine. Sans cette courte-échelle des neutres, comment gagnerait-elle la mer japonaise ? Mise en lumière par ce fait que la flotte russe a nécessairement besoin de faire du charbon dans des ports, où le Japon n'en fera pas, une règle nouvelle de la neutralité, toujours soucieuse de l'égalité des belligérants, s'esquisse : celle du refus de charbon. Les cercles maritimes anglais la discutent. M. Lawrence l'examine et l'accepte. L'escadre de la Baltique hésite à partir : peut-être a-t-elle craint de trouver en route, des difficultés chez les neutres, alarmés par les idées nouvelles, d'où pourraient naître un jour, pour eux, comme pour l'Angleterre après l'*Alabama*, des responsabilités inattendues.

*
* *

On ne saurait trop protester contre ces tendances. D'abord, l'égalité des belligérants, qui ne peut jamais être complète, n'est plus aujourd'hui, comme autrefois, le dernier mot de la neutralité. Puis, raisonner ainsi, ce n'est mettre en lumière, avec les Anglais, qu'un seul côté du problème. Pendant qu'ils nous font voir la Russie ne pouvant atteindre le Japon sans la courte-échelle des tiers, ils laissent dans l'ombre le Japon ne pouvant tenir la mer sans l'appoint de leur charbon. Pourquoi l'Angleterre, qui ne refuse pas aux uns le charbon de ses navires, refuserait-elle aux autres celui de ses ports ? Si le charbon est assimilé, dans les ports des neutres, aux munitions, il doit l'être de même sur les navires des neutres : ce qui le qualifie contrebande de guerre, de la manière la plus rigoureuse qui soit. Vainement le professeur Lawrence distingue-t-il le charbon d'usage pacifique, à destination du commerce, et le charbon d'usage militaire, à destination de la guerre : si, dans les ports, le charbon est traité comme les munitions, il est contrebande *per se*, sans égard à sa destination définitive, car tel est le sort des munitions. L'Angleterre a trop d'intérêts dans le commerce du charbon pour accepter cette conséquence. Entre son désir militaire de désarmer, belligérante, par la nouvelle règle du refus du charbon dans les ports neutres, des adversaires qui n'auront pas eu, comme elle, la prévoyance, la patience ou la force de se préparer sur mer les relais nécessaires, et, d'autre part, son désir marchand de livrer aux belligérants, quand elle est neutre, le charbon dont ils font une consommation si grande, la Grande-Bretagne hésite sur ses intérêts, et par conséquent sur la tournure que ses juristes doivent imprimer à son droit. A plusieurs reprises, M. Lawrence insiste sur la nécessité d'une conférence internationale pour mettre au point les délicats problèmes de la neutralité maritime. Nous ne savions pas la Grande-Bretagne si désireuse de précision en ces matières. Si cette Conférence se réunit après la guerre et que les remarquables suggestions de M. Lawrence deviennent les propositions officielles du gouvernement britannique, les puissances privées de relais maritimes répondront aisément que la liberté de la mer — aussi grande pour la guerre que pour la paix — ne serait plus complète si elle n'entraînait pas l'accès des ports et que l'accès des ports ne serait qu'un vain mot, s'il n'entraînait le droit de refaire du charbon. La thèse qui, timidement, s'esquisse serait trop favorable à la suprématie britannique, pour ne pas trouver, hors de l'Angleterre, autant, si ce n'est plus, d'adversaires qu'elle comptera jamais de partisans au dedans.

A. de Lapradelle.



OIE, MARIE !

Suite et fin (1)

Le matin même, Peppeniello, descendant sur la plage, rencontra Gabrio qui en remontait pour une de ses furtives promenades; il devina, il vit l'œillet rouge à la boutonnière de sa vareuse et, devenu infiniment miséricordieux, il n'eut pas de rancune. La certitude étant survenue et son espoir inavoué ayant été détruit, le cœur plein de mansuétude, que le soupçon avait bouleversé en y agitant ce fonds de cruauté qui revient à flot chez tous les hommes dans la lutte pour la vie et pour le bonheur, avait éprouvé tout à coup le vertige du néant, et aussitôt après l'épuisement qui suit les crises violentes. En cet état de prostration, cet être faible ne pouvait résister au charme touchant de cet amour qui s'exposait à sa colère, inconscient et désarmé. Alors il se rendit, n'osant plus blasphémer, renonçant à la haine, seulement rempli d'une lassitude immense. Et dans l'oubli de sa faute, il trouvait encore pour cette idylle qui avait éclos sous ses yeux, l'absolution fraternelle, la simple tendresse des êtres résignés. Ils s'aimaient, et on ne lutte pas avec l'amour; ils étaient prédestinés au chant et à la joie, comme lui au silence et à l'abandon.

Il sauta dans sa barque, la poussa au large, admira la voûte azurée du ciel qui se confondait avec l'eau. Son détachement des passions terrestres lui élevait l'esprit; un sourire étonné entr'ouvrait ses lèvres. Etonnement d'enfant, d'être primitif qui se retrouve lui-même et qui, dans sa simplicité, oubliant les tracas, jouit des impressions ingénues que lui procure sa surprise.

Naples lui rendait son sourire, jeune comme l'aurore, enveloppée de soleil, couronnée de la verdure tendre des collines. A ses flancs, du cap Pausilippe à la pointe de Sorrente, s'étalaient, blanches et fleuries, les villas, les bourgades, les petites villes penchées comme des narcisses sur le miroir des eaux; et la montagne ténébreuse, toute baignée d'or pâle, prenait un air plus gai, se détachait sur le ciel avec son panache de fumée légère.

Peppeniello qui aimait Naples et qui, dans la naïve poésie de sa ferveur, lui avait donné un nom de femme chérie et une âme joyeuse faite de musique et de flamme, la regardait, saisi, comme s'il la voyait pour la première fois. Ce doux observateur retrouvait les extases d'autrefois quand, enfant, il pouvait rester une journée entière assis sur la plage, les pieds effleurés à chaque lame par l'écume odorante, insensible aux ardeurs du soleil, et qu'il oubliait l'heure, content de vivre par les yeux et par les oreilles, devinant, par une merveilleuse intuition des sens, les trésors de rythme et de couleur qui palpitaient dans l'immensité bleue, se fondant et se complétant en une seule harmonie.

Naples, le soleil, la musique — et Maria Stella.

Une seule manquait au rendez-vous : mais n'était-elle pas un tout inséparable avec la ville qui faisait sa gloire, avec la mer qui donnait un âcre parfum à ses tresses noires, avec la musique qui faisait courir plus vite le sang bouillant dans ses veines? La voir sourire, la regarder passer, entendre sa voix fraîche comme l'onde au large; savoir qu'elle était là, qu'elle vivait et gazouillait, telle une fauvette perchée sur la branche; et qu'elle n'émigrerait pas comme les oiseaux oublieux, mais fleurirait lentement comme les fleurs fidèles, se courbant tranquillement vers la fin sur ce même bout de plage qui avait souri à sa jeunesse. Cela pouvait suffire à son ami silencieux, et si elle daignait revenir quelquefois s'asseoir à l'avant *de la Rouge*, sans rien dire et pensive, ou lançant aux échos son rire cristallin, le pauvre patron de la barque aurait encore tellement de bonheur qu'il lui en resterait pour les jours de désolation.

Ce fut ainsi qu'au retour de sa promenade solitaire, Peppeniello put sourire tristement aussi à Gabrio, comme il avait souri à Naples, comme il souriait plus tard à Maria Stella.

Le grand garçon tournait autour de lui, indécis et heureux, trahissant par ses longs coups d'œil son envie de parler, ne sachant que dire et espérant que l'autre devinerait et le pousserait le premier à faire ses confidences. Il vint s'asseoir dans la barque auprès du muet, arrangea plusieurs fois l'œillet à sa boutonnière, lentement afin que Peppeniello en fit la remarque; et il finit par lui conter une histoire quelconque, une dispute de bateliers, un cancan de Donna Carmi. Le muet examinait ce front ouvert, ces yeux francs, l'ensemble sympathique de cette figure jeune et vigoureuse; il songeait :

— C'est un brave garçon. — Et il en était tout consolé, comme un frère ayant des craintes.

Il pensait aussi : — aujourd'hui ou demain, l'un des deux parlera. Ils me diront tout. Je serai au courant de leur secret. — Et une grande satisfaction se mêlait à sa tristesse. — Ils ne savent pas que je les ai vus...

Redevenu enfant, il méditait une bonne surprise : « Quand je dirai à Maristé que je le savais ! » Gabrio n'osa point parler. Caruli, pâle et indifférente comme toujours, exprimait le jus des citrons dans les sceaux. Peppeniello la regarda avec pitié; il ressenti la même appréhension qu'un soir en entendant Maristè rappeler ce drame en quelques mots brefs :

(1) Voir la *Revue Bleue* des 3 et 10 septembre 1904.

— Il l'a trompée, il l'a quittée pour une autre, une plus riche, une vieille...

Amertume de la trahison que lui ne connaissait pas! Ses yeux, n'ayant pas été troublés par une violente catastrophe, pouvaient encore admirer les belles choses, et ses lèvres n'ayant pas su la douceur du baiser n'en rechercheraient pas éternellement la saveur qui avait été un baume et qui empoisonnerait sa mémoire torturée de regrets. Il n'avait fait aucun mensonge dans sa vie, rien ne souillait son amour ignoré de Maria Stella qui suivait son chemin, bonne et immaculée, allant où l'appelait son destin. Voué au supplice de cet amour qui n'était ni froissé, ni méprisé, mais rendu triste et digne par le silence, Peppeniello bénit son mutisme.

Plus tard, quand il monta pour acheter son déjeuner, Donna Carmi lui offrit une tranche de pastèque; Totonno mit en évidence ses paniers avec les fruits de mer à demi enfoncés dans les algues vertes. Le muet et ses emplettes, en souriant à part lui, avec un air étrange qui frappa la fruitière.

— Pauvre garçon — soupira la grosse femme, avec un geste expressif; Totonno fit chorus. De ce jour-là, à Santa Lucia, on le considéra comme définitivement toqué; il était redevenu sage, au contraire, ou tout au moins, cette folie tranquille était peut-être plus près des sources de la vérité que l'intelligence raisonnée des êtres bien pensants. Il travaillait, à présent, il ne négligeait aucune occasion de conduire les étrangers se promener sur le golfe; mais quand il avait fait une bonne journée, il en gaspillait le bénéfice le lendemain, dirigeant sa barque vers Pausilippe et restant jusqu'au soir en mer pour jouir de Naples et de la solitude.

Carmine lui reprochait sa vie irrégulière; Gabrio, qui avait été prodigue et sans souci, était maintenant laborieux et rangé, avait soin de faire des économies, lui conseillait aussi d'avoir du jugement. Les mauvais jours d'automne viendraient, quand la mer est rarement calme et que la menace des flots livides fait trembler les bateliers contraints de rester les bras croisés en attendant les clients qui ne viennent pas. Cette fois c'était Peppeniello la cigale prodigue et indolente: il écoutait en souriant et l'on voyait que les reproches passaient sans laisser trace sur son esprit flottant dans une atmosphère de béatitude contemplative.

Un jour que Carmine le sermona davantage, Peppeniello, abandonnant ce sourire enfantin, lui tint, en quelques gestes éloquents, un discours que Carmine peiné comprit et raisonna ainsi: Peppeniello était seul au monde et le serait toujours; qu'avait-il besoin d'avoir du jugement, lui qui se contentait d'un morceau de pain pour se nourrir? A la fin du discours, le muet indiqua, d'un mouvement passionné l'étendue de la mer. C'était vrai, il n'avait pas autre chose; qu'on le laissât en jouir en paix. Et comme, ce jour-là, Peppeniello était resté dehors plus longtemps et faisait une mine triste qui eût attendri les pierres, Carmine n'osa plus souffler mot, dans la crainte de réveiller le mal qui sommeillait.

Maria Stella n'avait pas tenu sa promesse: honteuse, après l'histoire de l'œillet, elle n'avait plus la hardiesse d'aborder en plein jour le beau chanteur de sérénades, craignant la subite rougeur, indiscrète et compromettante, qui lui brûlerait les joues.

Mais, grâce à l'ombre de la nuit, les tacites rendez-vous se succédaient. Peppeniello le savait. Toujours à la même heure, on entendait un pas bien connu descendre de Pezzofalcone: sous la fenêtre entrebaillée derrière laquelle on entrevoyait la petite tête encapuchonnée d'un foulard blanc, Gabrio entonnait à mi-voix la chanson aimée. Le temps qui se maintenait au beau durant ces derniers jours de septembre, et le croissant de lune qui montait dans le ciel pour éclairer les ténèbres, favorisaient les amoureux.

Peppeniello guettait, de la maison en face, retenant sa respiration pour ne pas révéler sa présence, tristement heureux d'être en tiers dans leur muet entretien. Il lui semblait que quelques atomes du fluide subtil émanant de cet amour venaient à lui pour l'envelopper dans son frisson magnétique, et réchauffer un peu sa petite chambre noire, son pauvre cœur glacé.

Mais un soir ils se parlèrent; et le charme fut rompu.

— Oh! Gabrio — murmura la fillette en se penchant — j'ai peur qu'on t'entende, si tu viens tous les jours.

Alors, se mettant près du mur, de sorte que la voix paraissait monter le long des touffes pendantes de l'œillet, le jeune homme lui exposa ses projets: qu'elle lui dise si elle l'acceptait pour fiancé, et il parlerait à Carmine dès le lendemain. Il y avait le service militaire: eh! bien, n'était-elle pas encore jeune? Ils attendraient, voilà tout. Maria Stella approuvait de la tête; puis elle prononça nettement le nom de Peppeniello. Le muet tendit l'oreille, avidement, ils parlaient maintenant si bas, qu'il n'arrivait plus qu'à saisir un mot par-ci par-là.

Tout d'un coup, Maria Stella ne put s'empêcher de rire aux éclats; mais elle baissa aussitôt la voix, épouvantée, et le muet n'entendit plus rien.

Gabrio retourna la tête: il souriait aussi, en lissant ses cheveux frisés.

Peppeniello bondit: il se sentit brutalement repris du délire criminel, il crispa convulsivement les doigts, s'enfonça jusqu'au sang les ongles dans les paumes. Ils parlaient de lui, ils avaient deviné son

amour, ils en riaient. Oh! quelle fureur de carnage la saisit, cette fois, contre lui-même! Qu'il était bête, ridicule et fou de n'avoir pas su se défendre d'un sentiment que son malheur lui interdisait, de mériter d'être bafoué pour son amour présomptueux! Il s'injuria cruellement, s'avilit, eut l'idée de détruire, en même temps que son misérable corps, cette aberration qui lui semblait grotesque maintenant. Ce fut un instant. La voix claire de Maria Stella, qui ne pouvait continuer tout bas, s'éleva de nouveau sur le murmure confus : le muet l'entendit poursuivre :

— ... à Peppeniello, oui ; c'est le seul qui puisse décider mon père. Lui, doit avoir deviné, il est si bon, il nous aidera.

Gabrio répliquait, et Maria Stella reprit :

— Je le sais bien, il est fâché parce que je ne lui ai encore rien dit ; je le parierais. Demain, j'irai...

Autres paroles de Gabrio ; la jeune fille, un peu courroucée, déclara :

— Je suis en état de me garder toute seule.

Gabrio parla encore, moitié riant, moitié jaloux, haussant graduellement la voix.

— Certainement, lui m'écrira s'il passe des galants sous tes fenêtres! Je serais dévoré de jalousie à faire le métier de soldat, si je ne l'avais pas, lui...

— Tu n'as pas confiance?

— Les *nemelle* sont trompeuses... je me fie plus à Peppeniello, moi.

Ils rirent gaiement et recommencèrent à se taquiner ; puis Gabrio demanda un œillet qui lui fut accordé, en signe de paix, et Maria Stella referma la croisée.

Peppeniello renaissait, regrettant amèrement de les avoir si mal jugés ; la confiance de Gabrio lui fit monter les larmes aux yeux, un peu par attendrissement, un peu par chagrin — parce qu'on pouvait se fier à lui, c'est évident! Qui penserait jamais à être jaloux de Peppeniello, le muet?

Mais ces projets lui mettaient au cœur un naïf contentement : Gabrio sous les armes, et Peppeniello gardant Maristé! Oh, il la garderait bien! il ne permettrait pas aux jeunes gens de l'approcher ; il resterait, au besoin, à l'écouter toutes les fois que, assise à la proue de la Rouge, elle voudrait causer de l'absent... Gabrio loin, et personne à rôder autour d'elle : c'était trop de bonheur.

Cependant le lendemain soir, à l'heure où Maria Stella avait l'habitude de descendre jadis sur la plage, Peppeniello n'eut pas le courage de la rencontrer : il avait encore une certaine répugnance à écouter sa petite amie lui confesser elle-même son amour. Il passa tout son temps au large, en face de Naples, se chauffant au soleil rouge d'octobre : il emportait sa guitare, et là-bas, au milieu de la mer, redevenant le maître de son royaume chimérique, oubliant que de ses amours, l'un manquait au rendez-vous, il voyait un léger fantôme, Maria Stella, la seule qui put être sienne, venir à sa rencontre à la surface des eaux. Et en avant la musique, toujours la musique, les vieux airs touchants du beau temps qui n'était plus. Il abordait à la nuit noire, courait s'enfermer dans sa petite chambre, bouchait la fenêtre avec ses habits du dimanche afin de ne pas entendre la sérénade accoutumée, et, rompu de fatigue, tombait dans un sommeil lourd, sans rêves. Personne ne savait plus rien de ce qu'il faisait ; les amoureux l'attendaient avec patience.

Un samedi soir, vers la brune, tandis que Peppeniello, indécis, se demandait si finalement il n'attendrait pas Maria Stella, puisque, de toute manière, il la verrait le lendemain à la messe, deux anciennes connaissances vinrent à lui : en apparence, deux nouveaux mariés ; peut-être seulement des amoureux qui se payaient le luxe d'une petite promenade de contrebande. Ils plaisaient beaucoup à Peppeniello. Lui à coup sûr, un modeste employé en congé du dimanche ; elle, une brunette gracile, fanée, pas belle, mais ayant dans le regard quelque chose de Maria Stella. Elle était si insinuante, la petite femme, elle le priait avec une telle grâce, que le muet, un jour qu'il était déjà retenu, avait laissé en plan son étranger, pour conduire le couple à Margellina. Ils faisaient toujours ce trajet ; vingt sous, y compris un arrêt de dix minutes en pleine mer : ils se tenaient serrés l'un près de l'autre, s'embrassant quand Peppeniello ne les voyait pas, et Peppeniello faisait toujours semblant de ne pas les voir. Aussi le voulaient-ils toujours. Lui, et pas d'autres ; et s'il n'était pas là, ils s'en retournaient, déçus.

Ce soir là encore, Peppeniello qui était fatigué, ne sut pas résister à la demande de la petite voix insinuante : un tour, un petit tour jusqu'à la rotonde de Margellina... Un batelier, debout près d'eux, regarda la mer houleuse et un nuage au-dessus de Sorrente.

— J'ai bien peur qu'il y ait une bourrasque cette nuit.

La petite femme fronça les sourcils, en disant :

— Regardez comme les étoiles brillent.

Les étoiles s'allumaient par groupes à l'horizon limpide encore, mais le nuage s'abaissait rapidement sur la ville.

— Comme vous voudrez — mima Peppeniello indifférent.

Le couple se consulta du regard.

— Allons-y — décida la femme en mettant le pied dans le bateau. Et en quelques coups de rame, ils furent sous le pont, prirent le large, derrière le château.

Les amoureux étaient rayonnants : ils se tenaient

la main, assis tous deux à l'avant, s'effleurant les épaules, se couvant des yeux, s'enivrant du plaisir d'être si près et seuls en mer, rêvant de naviguer jusqu'au bout du monde. Ce garçon sérieux, qui ramait en regardant devant soi Pausilippe éclairé, ne les dérangeait pas. L'eau était d'abord un peu agitée; mais au large ils trouvèrent un courant plat sur lequel la barque se balança sans rebondir.

— Tiens! — fit la petite femme en poussant un joyeux cri. Elle avait découvert sur le banc la guitare de Peppeniello enveloppée dans un chiffon vert.

— Chante, chante...

Et l'amoureux docile, râclant l'instrument désaccordé, commença une barcarolle. Il avait la voix faible mais juste, et mettait toute son ardeur à déployer son talent. La brunette était en extase, admirant sans réserve, demandant : « encore, encore !... » Les romances se succédaient. Et c'était touchant de les voir si unis et si contents, transfigurés par l'amour, prêts à se croire les rois de la terre, malgré leurs vêtements un peu défraîchis.

Le temps passait, et Peppeniello, en maniant ses rames pour maintenir la barque droite, et en écoutant l'intarissable répertoire de l'employé, ne s'en apercevait pas.

— Maintenant, Mari, — ordonna la petite femme exigente.

— Je t'assure que je ne sais pas m'accompagner — protesta l'amoureux. Mais elle ne cédait pas, toute gracieuse avec ses minauderies d'enfant gâté.

— Peppeniello, accompagne Mari, toi qui sais...

Machinalement, il prit la guitare que lui tendait la jeune femme. Il ne l'avait jamais jouée, la chanson de Maria Stella, et une force invincible le poussait en ce moment à esayer cette musique; ses doigts se plaçaient docilement sur les notes, la main droite indiquait l'arpége...

Pourquoi la joua-t-il?

Pour ces beaux yeux qui lui rappelaient Maria Stella, pour ne pas refuser, par un désir inavoué de de la chanter au moins une fois, lui aussi, de la seule façon qui lui était permise, en empruntant la voix de sa guitare, en en faisant vibrer la caisse comme une gorge humaine, en arrachant aux cordes des frémissements et des soupirs tandis qu'il sanglotait sur son amour désespéré.

Il joua, trouvant toutes les notes comme si le motif mélodieux palpitait dans ses veines et lui affluait au bout des doigts; il fit le chant et l'accompagnement, et tira de l'instrument des prières et des caresses et des cris de passion.

Saisi, le petit employé avait cessé de chanter après la première strophe; lui et sa compagne se taisaient, les yeux fixés sur le visage pâle qui émergeait de l'ombre, comme épouvantés.

— Comme tu joues cela, Peppeniello! C'est trop triste — murmura la femme en frissonnant.

Il n'entendait pas : il était de plus en plus pâle, et ses doigts frénétiques arrachaient aux cordes de longs gémissements... Un souffle tragique passa dans l'air.

— Assez! — cria la femme.

Peppeniello s'arrêta net, écarquillant les yeux, hébété. La guitare lui échappa des mains, tomba au fond de la barque avec un bruit sourd.

— Rame, rame, je veux descendre — commanda la femme, énervée.

Il reprit ses avirons et vogua jusqu'à la rotonde. La mer était calme, à présent, du calme sinistre qui précède les plus violentes tempêtes. On apercevait encore quelques étoiles parmi les nuages qui s'amoncelaient en haut.

Le couple descendit, paya, s'enfuit en longeant la rue Caracciolo déserte, se perdit dans la nuit, poursuivi par le souffle tragique qui l'avait effleuré un instant.

Le muet reprit ses rames et partit, comme emporté par un vent de folie : au large, au large, au large! Il étouffait; l'air était bas et lourd; de grosses gouttes de sueur perlaient à son front.

Il voulait retourner là-bas, en pleine mer, encore plus loin, passé la ligne du cap Pausilippe, plus loin, beaucoup plus loin, aller où il serait libre, où il pourrait respirer, où cette atmosphère grise ne lui pèserait plus sur la tête, où le flot ne le ballotterait plus comme une épave, où les étoiles ne cesseraient plus de resplendir au-dessus de lui... il connaissait un endroit où passait un courant tranquille qui assoupissait son mal comme celui d'un enfant qui pleure. Il vogua, vogua, entraîné par la démence, haletant, suffoquant.

Oh son mal comme il s'était réveillé plus cruel, ce mal qu'il croyait dompté; comme son cœur souffrait, comme il le comprimait avec force! Les sanglots l'étouffaient, et pas un ne sortait encore de sa poitrine. Ses nerfs se brisaient, exaspérés par cette musique qu'il avait tirée, non de cordes insensibles, mais de ses fibres sanglantes, exaspérés par l'orage qui était dans l'air, sillonné d'éclairs paraissant éclater l'un après l'autre comme les cordes d'une guitare trop tendues. Ah! pourquoi avait-il voulu la réveiller cette chanson qui dormait? Pourquoi avait-il voulu la chanter, lui aussi, une fois, une seule fois, la première et la dernière, la chanter avec son âme captive, sa voix qui n'avait jamais existé, avec ses regrets et le spasme de la renonciation complète, dans un effort insensé de vivant renfermé dans une tombe?

Le mal s'était déchaîné, un instant de faiblesse avait détruit le prodige de résignation. Et Peppe-

niello comprit vaguement quelle force il lui fallait pour vaincre son indomptable douleur : la mer, les longues stations au large, solitaires et contemplatives, la communion mystérieuse avec l'âme des choses l'avaient soulagé.

De sinistres lueurs déchiraient les épais nuages : le sommet du Vésuve était couronné de vapeurs brunes que les exhalaisons sulfureuses pouvaient à peine traverser en colonnes embrasées. Derrière le fuyard, Naples brillait encore dans la brume avec ses mille lumières disposées en longue chaîne ardente. Mais Pippeniello ne voyait pas la ville aimée, dont l'immuable sourire avait la vertu d'apaiser en lui toute révolte. Il allait, sans ressentir de fatigue, emporté par son délire, à la recherche du courant calme, du ciel étoilé, sans s'apercevoir que les étoiles s'étaient éteintes une à une, et que l'eau commençait à bouillonner d'une façon menaçante.

Tout à coup, saisi de fureur, il abandonna ses rames, empoigna sa guitare et la lança au loin parmi les flots, dans les ténèbres. L'instrument gémit sous l'étreinte de la main irritée ; mais le gémissement se perdit dans l'immense clameur de la mer. Il était coupable, ce vieil instrument, sa voix était une moquerie, c'était à la fin une chose odieuse que ce morceau de bois eût une âme libre et chantante, tandis que lui, qui était de chair vivante, il n'en avait que le vain simulacre.

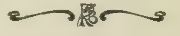
Quand il eut châtié la vieille compagne de son crime et qu'il la vit disparaître dans le noir, dans la mort, il pleura. Il pleura, comme il ne pleurait plus depuis la mort de sa mère, jeté à plat ventre dans sa barque, serrant convulsivement le dur bois de la poupe. Les lames le couvraient d'écume, un grand froid lui tombait sur les épaules, et la furie de l'ouragan se déchaînait sur sa tête, sans que discontinuât ce déluge de larmes silencieuses d'enfant abandonné.

Les rames avaient glissé d'entre les tourons, elles se détachèrent, flottèrent lentement dans les ténèbres.

La bourrasque de cette nuit-là ne fit trembler ni mères ni épouses ; c'était veille de fête et les bateaux de pêche, mis à l'ancre, bravèrent le choc des grosses lames. Quelques uns furent emportés, se brisèrent sur les rochers. Quelques balancelles, qui étaient sorties, rentrèrent à l'aube, après avoir surmonté le danger en passant au milieu des débris flottants. On attendit en vain Peppeniello et sa barque.

TÉRÉSAH.

Traduit de l'italien par A. LÉCUYER.



DES CONTRADICTIONS
et
DES CONTRADICTEURS DU CONCORDAT

LA SUSPENSION, LA RÉVOCATION ET LA DÉMISSION DES ÉVÊQUES.

L'évêque, nommé par deux autorités distinctes, se trouve investi d'un double mandat. Conçoit-on que la volonté d'une seule d'entre elles le lui puisse retirer ? Le gouvernement français et le Saint-Siège sont comme deux associés tenus d'apposer leur signature individuelle au bas de chacun des actes conclus pour les affaires communes ; admettrait-on un instant que la résiliation d'un de ces contrats, qui les engage conjointement et solidairement, puisse être obtenue par la volonté de l'un d'eux, sans le consentement exprès de l'autre ?

Au Pape, de retirer l'institution canonique ; aux successeurs du Premier Consul de rapporter le décret de nomination. Mais chacune de ces opérations est indispensable à la validation de l'autre. L'intervention des deux pouvoirs ne saurait être isolée ; elle n'est régulière que lorsqu'elle est simultanée. A défaut de stipulation formelle, ce principe résulte implicitement des dispositions de l'art. 5 du Concordat.

Au surplus la nécessité de cette collaboration a été reconnue durant les laborieuses négociations de 1801. Bonaparte voulait s'assurer d'un épiscopat qui eût rompu toutes attaches avec l'ancienne monarchie, et se montrât dévoué à ses intérêts et à sa personne ; il tenait aussi, pour des raisons politiques et financières, à réduire le nombre des diocèses et à remanier leur circonscription. Aussi réclama-t-il la démission des anciens évêques comme une des clauses essentielles de la nouvelle convention. Mais, malgré l'importance primordiale qu'il attachait à cette mesure, et les résistances qu'il rencontra pour la faire adopter, il ne crut pas un seul instant possible de passer outre à l'opposition du Saint-Siège ; il ne songea qu'aux moyens de se ménager son concours. « Le gouvernement, écrit Bernier à Spina (15 novembre 1800), attend de votre sagesse et de l'autorité du digne et vertueux Pontife qui gouverne l'Eglise, l'exécution de ses demandes. »

De son côté, le Pape tenait, pour la reconstitution de l'Eglise en France, à effacer les traces qu'y avait imprimées le régime révolutionnaire ; il voulait la suppression du clergé constitutionnel. Mais point n'était besoin, selon lui, de réclamer sa démission ; il n'avait pas d'existence régulière ; il ne pouvait jouir d'aucune autorité. Il suffisait de sanctionner

son invalidité. — Et cependant Pie VII considéra qu'il ne pouvait seul, de son initiative, retirer aux évêques constitutionnels les pouvoirs ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés. Il sollicita pour cette mesure le concours du Premier Consul : « Rien de plus juste, écrit Spina à Bernier, le 7 décembre 1800, que l'on donne à Sa Sainteté de la part du gouvernement une assurance officielle que les évêques, qui n'ont point reçu du Saint-Siège une institution canonique, les ministres qui se sont réunis à eux, et ceux qui par eux ont été ordonnés et ont reçu des pouvoirs, cesseront d'exercer aucunes fonctions jusqu'au moment qu'ils soient réconciliés avec le Saint-Siège et qu'ils soient par là même réhabilités à les exercer. »

De part et d'autre, on reconnait ainsi que l'accord des deux chancelleries peut seul autoriser la déposition des anciens évêques. On discute les procédés et les formules ; le principe même n'est pas un seul instant contesté.

N'est-ce pas d'ailleurs à cette collaboration qu'on a toujours eu recours pour résilier les fonctions des autres prêtres qui jouissent du privilège de l'inamovibilité ? Les évêques nomment aux cures les ecclésiastiques préalablement agréés par le gouvernement. Quand ils les veulent révoquer, ils doivent solliciter l'intervention de l'autorité civile ; un décret doit rapporter l'acte par lequel la nomination avait été approuvée. Cette procédure est acceptée par tous ; elle est affirmée et précisée par une longue jurisprudence. Comment cesserait-elle de devenir nécessaire à l'égard des évêques eux-mêmes, à l'établissement desquels les deux pouvoirs collaborent plus étroitement encore ?

Au cours du conflit actuel, les deux gouvernements ont reconnu sa legitimité : « Il doit en être de la destitution ou de la démission forcée, déclare le Ministre des Affaires étrangères, comme de la nomination. Les pouvoirs d'un évêque ne peuvent lui être conférés ou retirés sans une décision du gouvernement de la République. — Un évêque ne peut être suspendu ou déposé sans l'accord des deux autorités qui ont contribué à le créer ». (Notes de mai et de juillet 1904.)

« Dans l'hypothèse d'une procédure régulière, répond le cardinal Merry del Val, on n'aurait pas négligé les prescriptions du Concordat, ce qui se référait à l'hypothèse d'une déposition ou d'une renonciation spontanée. » (Note du 26 juillet 1904.)

* * *

Mais dès qu'il s'agit d'appliquer ces prescriptions, à quelles contradictions légales, à quelles difficultés politiques n'est-on pas inéluctablement acculé ?

Le droit canonique soumet les évêques à la juridiction de tribunaux ecclésiastiques, dont les compétences et les formes sont rigoureusement déterminées. Depuis le Concile de Trente, le pape connait directement des causes criminelles qui les concernent. Mais au lieu d'exercer personnellement son pouvoir judiciaire, il le délègue à des organes spéciaux, qui instruisent et jugent les procès en son nom. Ce sont les Congrégations romaines qui, depuis quatre siècles substituées aux anciens consistoires, se partagent l'ensemble des attributions administratives et contentieuses du Saint-Siège.

La Congrégation du Saint-Office, — ou de la Suprême et Universelle Inquisition — est la première dans l'ordre des temps, et par l'importance de ses attributions. Définitivement organisée par le pape Sixte V, elle veille à la pureté de la foi, et punit tous les crimes qui y portent atteinte ; elle recherche les coupables et châtie ceux qui, clercs ou laïques, se montrent rebelles à ses ordres. Les évêques relèvent de sa police et de sa juridiction.

Elle peut prononcer des mesures discrétionnaires, qui participent du caractère de l'administration ecclésiastique. Mais quand la décision affecte non plus seulement le for intérieur, mais la personnalité externe, dans ses actes ou dans ses attributs, elle devient proprement contentieuse et nécessite un jugement régulier, que les peines soient, comme disent les canonistes, médicinales ou vindicatives, qu'elles aient pour but l'amendement du coupable, comme les censures (excommunication, suspense et interdit), ou bien son châtiment, comme la déposition, la dégradation et la révocation.

La valeur de ces sentences est considérée dans l'Eglise comme identique à celle des décrets pontificaux. Elles sont rendues au nom du Pape, qui est le préfet de la Congrégation du Saint-Office, et contresignées par lui. Elles émanent de la Congrégation, mais celle-ci est estimée n'être qu'un des organes de la volonté du Saint-Père. Leur autorité est inconditionnée et absolue. Le Saint-Siège, par la voie des Congrégations romaines, et en particulier celle de la Suprême Inquisition, prétend ainsi exercer un contrôle permanent et illimité sur les évêques, et réprimer, dans la plénitude de son indépendance, les infractions qu'ils ont commises.

L'autonomie de cette juridiction est la conséquence même du droit exclusif, qui a été expressément reconnu au Saint-Père, de veiller à l'intégrité du dogme et au maintien de la discipline. Aucune immixtion du pouvoir temporel ne saurait être admise dans son organisation ni dans son fonctionnement. « Anathèmes ceux qui recourent au bras séculier

pour empêcher de mettre ses arrêts à exécution et les faire annuler ; anathèmes, les juges ou magistrats civils qui reçoivent de tels recours ! » (art. 13, 14, 15, 16, 19 de la Bulle *Cœnæ*. Et l'article 6 de la Constitution *Apostolicæ sedis* renouvelle cette « excommunication contre ceux qui empêchent directement l'exercice de la juridiction ecclésiastique, soit au for intérieur, soit au for extérieur, et ceux qui provoquent l'intervention du Pouvoir civil. »

*
* *

Or, il est un principe inscrit dans nos lois, sanctionné par une jurisprudence constante, et proclamé par les gouvernements de tous les régimes, c'est le droit pour l'autorité civile de contrôler la régularité des procédures engagées, et de refuser la sanction aux pénalités édictées par la Cour de Rome. « Le Pape est sujet comme les autres hommes aux faiblesses de l'humanité, il peut être trompé, surpris ; il peut se tromper lui-même. L'expérience prouve qu'un homme qui est à la fois pontife et souverain peut confondre l'intérêt politique avec l'intérêt religieux, et quelquefois même sacrifier l'intérêt religieux à l'intérêt politique. Il faut donc une garantie contre les surprises, contre les erreurs, contre les procédés ambitieux ou hostiles (1). »

Les décisions contentieuses émanées du Saint-Siège ne peuvent, comme les bulles et autres écrits, être reçues, publiées et exécutées sans l'autorisation du gouvernement. — D'autre part, le recours pour abus au Conseil d'Etat est ouvert contre tout acte qui, pour mettre à exécution une sentence de la Cour de Rome, porterait atteinte, soit aux libertés, franchises et coutumes de l'Eglise gallicane, soit aux règles consacrées par les canons reçus en France, soit à la liberté que les lois et règlements garantissent aux ministres du culte. Cette double vérification est expressément organisée par la loi du 18 germinal an X (art. 1, 6 et 7), qui ne fait que confirmer une longue tradition.

Une des maximes du droit gallican, de tout temps reconnues, établit qu'une seule autorité spirituelle est supérieure aux archevêques et aux évêques, celle du Pape. Les Congrégations romaines n'ont aucune existence régulière et légale. Les décisions qui en émanent sont nulles et non avenues. Les brefs ou décrets pontificaux qui les viseraient ne pourraient être enregistrés en France, — et tous les actes épiscopaux où il en serait fait application seraient irrémissiblement condamnés par la voie de l'abus.

En décembre 1900, et en juin 1904, le Conseil d'Etat n'a pas hésité à affirmer à nouveau ces principes et à déclarer comme d'abus les lettres des évêques d'Annecy et de Nice, qui donnaient publicité, autorité et exécution à des décisions de la Congrégation du Saint-Office, auxquelles ils affirmaient n'avoir fait que se conformer (1).

Comment Mgr Geay peut-il donc régler sa conduite, pour déférer aux prescriptions contradictoires des deux pouvoirs dont il dépend ? Le 17 mai 1904, le cardinal Vannutelli, secrétaire de la Congrégation, lui fait part de « la résolution du Saint-Office », et lui écrit : « Je me vois forcé, d'ordre des Très Eminents Cardinaux Inquisiteurs généraux, d'accord avec moi, de vous renouveler formellement cette invitation, et je vous prie instamment de faire en sorte que le Saint-Office ne soit pas contraint à d'autres mesures, ce qui ne manquerait pas de se produire, si, ne plaise à Dieu ! vous n'obéissiez pas dans le mois à dater du jour de cette lettre ! » Le 2 juillet, le cardinal Merry del Val lui signifie le décret rendu par la Suprême Congrégation du Saint-Office dont le Saint-Père est le Préfet et Leurs Eminences les Cardinaux sont les Inquisiteurs généraux. « Le Saint-Père, ajoute le Cardinal, est resté douloureusement surpris en apprenant par la lettre de Mgr. Geay, que celui-ci n'avait pas encore obéi aux injonctions de la Suprême Congrégation, prouvant par là qu'il n'en tenait aucun compte ». Aussi est-il invité « à comparaître en personne devant le susdit tribunal pour répondre des diverses accusations portées contre lui, et sous peine de la suspension *latæ sententiae ab exercitio ordinis et juridictionis.* » Le 10 juillet, nouvelle et dernière mise en demeure sous les mêmes menaces.

Dans le même temps, le Président du Conseil déclarait au sujet de la missive du cardinal Vannutelli, que « la personnalité dont elle émane est inconnue de nous ; de même que sont sans valeur, aux yeux de la loi française, les actes de la Congrégation romaine du Saint-Office au nom de laquelle on pré-

(1) Portalis. Rapport du 5e jour complémentaire de l'an XI.

(1) Considérant que dans la lettre ci-dessus visée, l'évêque publie une décision de la Congrégation du Saint-Office qui aurait été rendue le 31 août 1887 et à laquelle il n'aurait fait que se conformer ; qu'il est de maxime, dans le droit public français, que les bulles, brefs, rescrits, constitutions, décrets et autres expéditions de la Cour de Rome, à l'exception de ceux concernant le for intérieur seulement et les dispenses de mariage, ne peuvent être reçus, publiés ni autrement mis à exécution sans avoir été préalablement vus et vérifiés par le gouvernement; que cette règle a été formellement consacrée par l'art. 1er de la loi du 18 germinal an X ; que d'autre part l'autorité et la juridiction des Congrégations qui se tiennent en cour de Rome n'ont jamais été reconnues en France ; que, spécialement, les décrets de la Congrégation du Saint-Office n'ont été reçus à aucune époque et sous aucun régime, et que leur exécution n'a jamais été autorisée ; que dès lors en publiant sans autorisation, un décret d'une Congrégation romaine, l'évêque d'Annecy a contrevenu à l'art. 1er de la loi du 18 germinal an X, et que de plus en donnant autorité et exécution à ce décret dans son diocèse, il a porté atteinte aux libertés, franchises et coutumes de l'Eglise gallicane... (Recours pour abus, décembre 1900.

tend agir. » (Dépêche de M. Combes, du 25 mai 1904.

Mgr Geay doit-il, en vertu de ses obligations de pasteur obéissant et fidèle, se rendre aux injonctions réitérées du Saint-Père, et se soumettre à la juridiction du tribunal ecclésiastique auquel les constitutions apostoliques confèrent la mission de le juger? Ou bien, loyal fonctionnaire de la République, doit-il refuser une procédure condamnée par les lois civiles, et délibérément encourir par contumace des pénalités dont le gouvernement ne sanctionnera jamais l'existence?

*
* *

Mais alors quel parti reste ouvert aux évêques, qui cherchent à se soustraire aux périls qui les menacent? A quelle mesure extrême peut recourir celui des gouvernements qui se plaint de leurs agissements?

Le chef du diocèse peut se résoudre à se démettre de ses fonctions. Mais pour que sa démission soit valable, définitive, il faut que les autorités qui ont concouru à l'investir de son titre, sanctionnent toutes deux la rupture du lien qui l'attache à son siège. Le pouvoir civil exige que son acceptation précède l'agrément du Pape. Car, en vertu des maximes de l'Eglise gallicane confirmées par le Code Pénal, aucun acte émané du clergé de France ne doit parvenir à la Cour de Rome hors l'entremise du gouvernement. (Arrêt du Conseil du Roi du 13 mai 1670. Lettre du ministre des Affaires ecclésiastiques de 1828; avis du Conseil d'Etat de 1900). Le Saint-Siège considère au contraire qu'il peut spontanément inviter les évêques à résigner leur mission; aussi proclame-t-il qu'ils doivent directement et préalablement l'aviser de leurs intentions, avant d'en référer à l'administration française!

Et quelle sera la situation morale de l'évêque, dans son diocèse, quand sa démission aura été acceptée par le gouvernement, et refusée par le Sacré Pontife? Et si, pressé par le Pape d'abandonner son siège, ou bien relevé par lui, sur sa demande, de ses fonctions, il se heurte à l'opposition du gouvernement, qui ne veut point l'en décharger, de quelle autorité spirituelle jouira sur ses ouailles ce pasteur à demi déchu?

*
* *

Qu'un évêque gallican résiste aux commandements arbitraires venus de Rome, un ministère républicain souscrira-t-il aux condamnations disciplinaires que les tribunaux ecclésiastiques prononceront contre lui? Et si tel autre, attaché aux dogmes ultramontains, s'insurge contre les lois civiles ou les décisions du chef de l'Etat, ne trouvera-t-il pas au Vatican des appuis, des encouragements, des faveurs qui rendront inefficaces les mesures prises contre lui? Comment l'entente pourra-t-elle jamais s'établir pour le déposer ou même le suspendre? L'un des deux pouvoirs consentirait-il, sans abdiquer, à sacrifier délibérément au ressentiment de l'autre les défenseurs convaincus de ses propres prérogatives?

Mais alors peut-on concevoir la situation de l'évêque qui, au mépris des obligations concordataires, aura été canoniquement suspendu par la Congrégation du Saint-Office, sans que le Gouvernement français accepte d'approuver cette mesure? Sous peine d'excommunication, il se considérera comme temporairement dépouillé des droits attachés à son ordre; les fidèles refuseront de recourir à son saint ministère; et dans le même temps, l'autorité civile lui continuera, traitement, prérogatives, honneurs, sans cesser de le rendre responsable de l'administration de son diocèse!

Et quelle étrange anomalie si, comme le cas s'en présente trop souvent, le pouvoir civil réclame vainement du Saint-Siège la déposition d'un évêque qui s'insurge contre les lois et enseigne le mépris des décisions ou des arrêts qu'il a pour devoir strict de respecter! Suppression de salaire, déclaration d'abus! Armes inoffensives et sans portée! Des poursuites correctionnelles, quel en sera l'effet? Un fonctionnaire de la République aura été condamné par les tribunaux de son pays; mais il sera maintenu sur son siège; comblé des faveurs pontificales, il recevra les hommages empressés des fidèles, aux yeux de qui les sévérités de la justice civile l'auront ceint de la couronne du martyr!

N'est-ce pas le trouble jeté dans les consciences, le désordre établi dans l'administration, le conflit organisé à l'état permanent, et sans issue?

La Doctrine de l'Eglise

Les dispositions concordataires relatives à la nomination, la déposition et la discipline des évêques ne peuvent recevoir d'application satisfaisante que si les deux pouvoirs, dont elles ont pour but de régler harmonieusement l'action, sont décidés à des concessions mutuelles, qui les obligent le plus souvent à sacrifier leur indépendance et leurs droits.

L'Etat, jadis, savait victorieusement résister à toutes les tentatives d'oppression venues de Rome, parce qu'il avait sur la puissance temporelle des Papes des moyens de contrainte efficaces; parce que surtout il était assuré de trouver pour cette lutte un ferme appui dans le clergé lui-même. Autour de lui se groupaient les évêques, qui ne songeaient qu'à mettre, grâce à son assistance, leur autonomie à l'abri des empiètements et de l'oppression pontifi-

cale. Et contre les abus de ces hauts dignitaires ecclésiastiques, le petit clergé implorait son aide.

Mais, aujourd'hui, le gallicanisme est une tradition défunte; la doctrine ultramontaine s'affirme avec plus d'audace que jamais. Pour les plus modestes desservants, comme pour les plus éminents des cardinaux, il n'existe point d'Eglise nationale. Il ne reste plus qu'un clergé romain, étroitement attaché aux intérêts du Saint-Siège, qui va chercher au Vatican les règles de sa conduite, et y recueillir des conseils ou même des ordres, pour enrayer les progrès de l'idée républicaine. L'épiscopat tout entier se lève contre le pouvoir civil, réclamant non plus seulement l'exercice des droits qui sont reconnus à l'Eglise par les conventions et par les lois, mais la reconnaissance d'une suprématie qui la placerait hors de l'Etat, et partant, au-dessus de lui !

Dans la doctrine désormais professée, l'évêque cesse de dépendre d'une double autorité; il devient exclusivement le dévoué serviteur de la Papauté. Le Saint Pontife est le Pasteur de l'Eglise universelle, l'Evêque des Evêques; il les gouverne; à ses commandements est due une aveugle soumission. Il n'est pas seulement doué de l'infaillibilité doctrinale; il exerce des droits spirituels absolus sur tous les fidèles et sur tous les prêtres : « Si donc quelqu'un dit que le Pontife romain n'a qu'une charge d'inspection ou de direction, et non un plein et suprême pouvoir de juridiction sur l'Eglise universelle, non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Eglise répandue dans tout l'univers; ou qu'il a seulement la principale portion et non toute la plénitude de ce pouvoir; ou que le pouvoir qui lui appartient n'est pas ordinaire et immédiat soit sur toutes les Eglises, et sur chacune d'elles, soit sur tous les pasteurs et tous les fidèles ou sur chacun d'eux, qu'il soit anathème ! » Voilà le dogme proclamé par le Concile du Vatican, enseigné par tous les théologiens, observé par tous les prêtres! En l'affirmant, les évêques se sont dépouillés de leurs dernières prérogatives, au profit de la Papauté souveraine !

C'est par le Saint Père seul qu'ils sont établis et nommés; sans sa désignation expresse, ils n'exercent aucune mission légitime (Concile de Trente, 13e session, ch. VIII, canon VII) : Anathèmes ceux qui essaieraient de proclamer le contraire et songeraient à substituer à son investiture, l'institution éventuellement donnée par le Métropolitain ou le plus ancien évêque !

Le Pape seul a le droit de déposer les prêtres. Il les peut même destituer, sans qu'ils aient péché ou enfreint ses ordres. Il suffit, pour justifier sa décision, que l'intérêt de l'Eglise exige cette exceptionnelle mesure : « Le Bien Public ne doit jamais être sacrifié à un intérêt particulier... Le Pape peut, dans l'ordre spirituel, tout ce qui est nécessaire pour conserver l'unité de l'Eglise, procurer le salut des âmes et rétablir la paix, quand elle est troublée... Personne ne doit être puni, lorsqu'il est innocent, — à moins qu'il n'existe une cause qui légitime la punition, *nisi subsit causa non aliquis puniendus* » (Saint Thomas, II II, *Quæst.* 108, art. 4) (1).

Quant à la législation civile, elle n'a point de valeur aux yeux des plus autorisés des ecclésiastiques : « On ne trouverait pas en France, à l'heure qu'il est, écrit tout récemment le cardinal Mathieu, un évêque, un prêtre, un catholique instruit qui attribue la moindre valeur canonique aux Articles organiques... » Et d'autres, allant plus loin encore : « Toutes les lois civiles, affirment-ils, restreignant la liberté des Evêques, quand il s'agit de la visite de leurs diocèses, de la prédication de la parole de Dieu par eux-mêmes ou par leurs délégués, d'instruire les fidèles par leurs lettres pastorales, de les gouverner par des règles et des statuts, de les faire avancer dans les vertus évangéliques par de saintes institutions..., les lois civiles qui ont cette audace ne sont pas des lois, mais des actes de violence, des attentats contre le droit... (2). » C'est le pape qui dirige l'action épiscopale, la contrôle et la juge. Il exerce cette prérogative librement et lui seul la possède. Et dans cette armée si sévèrement disciplinée, les Evêques, à leur tour, deviennent des chefs qui transmettent, sans souffrir la moindre résistance, les ordres venus de Rome : « Mon clergé est un régiment, disait un jour quelque archevêque, et il faut qu'il marche ! »

C'est cette autonomie exorbitante de toutes règles que l'Eglise revendique; c'est elle que proclament les organes autorisés du Saint-Siège, quand, dans le feu de la lutte, ils ne songent plus à dissimuler leurs prétentions ou leurs vœux : « Personne n'ignore, écrit le cardinal Merry del Val au Nonce apostolique, le 10 juillet 1904, que c'est un devoir très grave du Pontife romain, devoir étroitement uni à sa primauté de juridiction sur l'Eglise catholique, de veiller avec une infatigable sollicitude sur la marche de tous et chacun des diocèses du monde catholique pour en promouvoir les progrès dans le bien et en empêcher, le cas échéant, la décadence spirituelle ! » — Et, le 26 juillet, dans une note diplomatique, le cardinal déclarait : « Le Concordat est bien distinct des articles organiques ultérieurs qui sont un acte unilatéral du gouvernement français contre lequel le Saint-Siège n'a jamais cessé de protester... Dans l'exercice de leur

(1) Mgr Thilloy. *Traité théorique et pratique du droit canonique*, I, 199 et s.

(2) *Liberatore. Le Droit public de l'Eglise*, p. 280.

juridiction, les évêques dépendent du Pontife romain qui leur a conféré cette juridiction au moyen de l'institution canonique et qui la leur conserve : le pontife romain ne peut pas subordonner cette dépendance au consentement de l'autorité civile... Même depuis le Concordat, il conserve sur les évêques de France sa pleine autorité... Le retrait de la lettre (à Mgr Le Nordez) équivaudrait à la complète abdication de l'autorité pontificale sur l'épiscopat, abdication qui n'est pas au pouvoir du Saint-Père... »

*
* *

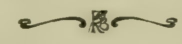
A de telles prétentions, le pouvoir civil opposait jadis les libertés, franchises et coutumes de l'Eglise gallicane. Bossuet les avait rédigées; tout le clergé de France y avait officiellement adhéré ; elles avaient reçu la sanction royale. C'étaient elles encore que Portalis rappelait, lors de la rédaction du Concordat : « Le Pape n'est point l'évêque universel des fidèles, il n'est point l'ordinaire des ordinaires, comme quelques docteurs ultramontains ont voulu le prétendre; il ne saurait être non plus le juge souverain et immédiat de l'intérieur de tous les diocèses... Nous avons toujours tenu pour maxime, en France, que chaque évêque est dans son diocèse le conservateur de la foi et de la discipline ; que le pape ne peut s'immiscer dans l'administration d'un diocèse que par la dévolution, et dans le cas de droit, ou avec le consentement de l'évêque diocésain, en remplissant toutes les formes établies par nos lois nationales. » C'étaient là des vérités admises par tous, par tous proclamées dans le royaume et plus tard dans l'Empire! Les évêques, à partir de 1801, jurèrent obéissance aux lois civiles qui en sanctionnaient l'application! Et à diverses reprises, ils crurent nécessaire d'affirmer officiellement leur fidélité aux principes de l'Eglise gallicane. C'est ainsi qu'en 1826, quatorze prélats réunis à Paris, à la tête desquels se trouvait le cardinal archevêque de Reims, Mgr de Latil, publièrent une déclaration, à laquelle l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, adhéra à son tour. « ... Nous, cardinaux, archevêques et évêques soussignés, y peut-on lire, croyons devoir au roi, à la France, au ministère divin qui nous est confié, aux véritables intérêts de la religion dans les divers Etats de la chrétienté, de déclarer que nous réprouvons les injurieuses qualifications par lesquelles on a essayé de flétrir les maximes (gallicanes) et la mémoire de nos prédécesseurs dans l'épiscopat ; que nous demeurons inviolablement attachés à la doctrine, telle qu'ils nous l'ont transmise, sur les droits des souverains et sur leur indépendance pleine et absolue, dans l'ordre temporel, de l'autorité, soit directe, soit indirecte, de toute puissance ecclésiastique... ».

— Le temps n'est plus de telles manifestations d'indépendance! Quand le Pouvoir civil réclame de l'Eglise l'observation du contrat, qui les lie tous deux, en même temps que le respect de ses propres droits, l'Episcopat ne rompt le silence que pour censurer les votes parlementaires et condamner comme hérétique l'affirmation des prérogatives gouvernementales! C'est au Saint-Siège qu'il adresse ses hommages, c'est à lui qu'il témoigne publiquement de sa fidélité et de son attachement.

Avec toute la Catholicité, proclame tout récemment l'Archevêque de Rouen, avec toute notre antique et illustre Eglise de France, nous reconnaissons dans le Pape le chef de la parole et de la conduite; il a les clefs du royaume des cieux qui désignent l'autorité du commandement... » Les Evêques de Soissons, de Périgueux, de Chartres, de Moulins, d'Autun protestent de leur inaltérable dévouement au Saint-Père et de leur aveugle obéissance à ses ordres. « S'il est attaqué, écrit l'Evêque de Verdun, notre devoir est de le défendre, et si jamais l'on tentait de nous séparer de lui, nous saurions, Dieu aidant, ne jamais trahir nos serments de chrétiens, ne jamais renier notre titre d'Enfants de l'Eglise! »

En face d'un clergé qui se proclame persécuté, quand on le veut soustraire à l'absolue et universelle autocratie de la Cour de Rome, que peut, que doit faire l'Etat républicain? — Le Concordat avait marqué une trêve; ses auteurs prétendaient soumettre l'Episcopat français à deux autorités concurrentes, à deux législations opposées! La Convention de 1801 supposait le mutuel sacrifice des deux pouvoirs. Mais dès que les aspirations secrètes de chacun s'affirment, leurs volontés s'entrechoquent. Et puisque la Papauté réclame le rétablissement de ses anciens privilèges, comme le dernier débri d'une puissance défunte, le Pouvoir civil ne doit-il pas, rompant les derniers liens qui l'asservissent, exiger le respect intégral de tous ses droits, et se libérer définitivement de toute dépendance, et de toute contrainte?

X...



Hannetons de Paris

—

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURES

Voilà nos frénétiques créatures en rumeur sur les plages et dans toutes les stations, dites balnéaires, où, pour papoter, flirter, faire assaut de vanités et de toilettes sous de frais ombrages, on a le prétexte d'une eau qui coule. Le vide, si lugubre, de l'avenue du Bois-de-Boulogne et de l'Allée des Acacias leur a révélé soudain que c'est décidément l'été. Tant

que ces voies triomphales de la fashion s'illustraient de robes élégantes et de figures notoires, beaucoup de nos belles agitées ne s'étaient point aperçues de la fournaise, bien que ce défilé radieux se recommençât chaque jour par 30 degrés centigrades. Paris peut-il vraiment être l'étouffante rôtissoire qu'on dit lorsque tant de silhouettes claires, tant de visages en fleurs et mille sourires de joie, de volupté, de conquête, s'y promènent en une parade enchantée? Mais dès que la pimpante volière, après une dernière esbroufe de son ramage et de son plumage, commence de s'éparpiller, cette désertion fait sentir l'été à ceux qui restent et que cette rumeur de joie étourdissait. Dès que l'Allée des Acacias n'est plus belle que de ses nobles masses d'arbres frissonnant dans le pur ciel d'été, dès que les échos de Trouville, de Dieppe, d'Aix, d'Evian — de tous les coins où retentissent les rythmes de danse et le roulement des petits chevaux — prouvent que toute la mondanité élégante et folâtre prend ses ébats sur ces rivages dont les gazettes content chaque jour les délices, on découvre soudain que le soleil flamboie et calcine, que Paris n'est plus tenable. On s'attendrit sur le teint cireux, sur les yeux cernés des enfants. Dans une stupeur un peu humiliée de rôtir encore dans la ville étouffante, alors que tant d'amis ont déjà leurs noms dans les comptes rendus du plein air, on a hâte d'abréger un séjour dont la prolongation, pas loin d'apparaître comme une manière de déchéance, est à coup sûr un ennui.

Alors c'est le galop vers les étalages, les vitrines, les halls des grands magasins. Deux jours durant, on dévalise les armoires pour jeter leur contenu au gouffre des malles profondes. Il semble que l'on parte pour une expédition, pour la conquête de la nature. On a tellement vécu dans l'artifice que l'air, l'eau, la lumière et la terre, même édulcorés par l'industrie des hommes, apparaissent dans leur force redoutable d'éléments! Sous la morsure de la brise marine, que deviendra la fleur délicate d'un visage déshabitué de telles violences? Comment les crèmes de beauté, si précieuses pour l'atmosphère bénigne de la cité, résisteront-elles à la desséchante averse de soleil? Et le col, la naissance de la gorge, la blancheur douillette des bras, jolies évocations de tout le mystère féminin qu'on laisse si volontiers apparaître, ne vont-ils pas se flétrir dans un tel embrasement? Les mains elles-mêmes, les fines mains pâles — formule banale dont on a mis son amour-propre à faire une troublante réalité! — pourront-elles, malgré leur lourde armature de bagues, garder la douceur laiteuse qui les rendit célèbres? Aussi ne se trouve-t-on jamais assez pourvu des dentelles, gazes, linons et surahs, de tous les tissus qui protégeront tant de charmes sans trop en dissimuler la splendeur. Et leur grâce légère s'insinue dans le majestueux amas des toilettes que, partout, en toute saison, il faut pour la parade et la conquête. Prémuni de la sorte contre les rudesses de la nature, on commence à glorifier son enchantement, sa saine et forte poésie, dans les suprêmes papotages avec les figurants de la farandole qui sont encore là et qui, dans une griserie pareille, s'apprêtent au même exode :

— Ah! La merveille des soleils couchants sur la mer! Magnificence!... Mélancolie!... Grande voix de l'Océan! Et le murmure du flot qui crépite sur les galets!... Si émouvant le mystère de l'espace!... Bienfaisante influence sur l'esprit comme sur le corps!... Quelle joie de pouvoir se bien reposer! C'est avec tout un programme de vie végétative et intérieure que nous partons...

— Et où allez-vous?

C'est généralement quelque plage célèbre de la côte normande, quelque tumultueuse ville d'eaux, dont alors on vous dit le nom. Certaines eaux sont à la mode comme certaines maladies qu'elles sont censées guérir. Et beaucoup de docteurs ayant les plus palpables raisons pour entasser leur clientèle en des cités balnéaires qui savent se montrer reconnaissantes, on a bien des chances d'être envoyé sans effort à quelque source folâtre autour de laquelle toute une fourmilière, friande de plaisirs, d'aventures, de potins, se trémousse et s'évertue. S'il s'agit d'un praticien intègre qui, dans sa probité ingénue, ne songe pas à vous y expédier d'office, quelle facile victoire d'amener son scepticisme complaisant à vous prescrire une station thermale où l'on s'amuse et qui est un rendez-vous d'élégances! La distraction n'est-elle pas le meilleur traitement? Quant aux eaux vraiment efficaces, que l'on va prendre par réel besoin, la société cosmopolite qui depuis toujours y vient faire pénitence, ne se les est-elle pas rendues agréables par tous les divertissements possibles et d'abord par celui qui pour elle-même résulte de sa propre rumeur et de son incessante voltige? Enfin, si c'est sur la forte senteur et les souffles du large que l'on compte pour vivifier son corps fourbu, n'est-on pas sûr, même en choisissant au hasard le long de la côte, de tomber sur quelque grève toute pimpante de parasols en toile rayée et de toilettes claires, plus sonore des bavardages, des rires et des flonflons que du fracas des vagues?

Si le mari est lui aussi un hanneton oisif dont tout le rôle social consiste à mêler son bourdonnement à l'immense rumeur de plaisir, c'est lui qui, avec une joie fébrile, se fait le guide des siens vers quelque réduit d'élégance. Sous prétexte de se ragaillardir dans la saine allégresse de la nature, il a la même hâte de retrouver dans un lumineux décor d'été les gens, le

flirtage, les amusettes, les ragots dont il se divertit tout l'hiver, et de goûter la fièvre grisante des casinos. Si, au contraire, il est retenu à Paris par la nécessité de conquérir, dans une perpétuelle chasse à l'or, le luxe et le faste mondain de sa femme, c'est sans lui que sa nichée vient s'ébattre dans le vertige balnéaire. Lettres et cartes illustrées lui représenteront chaque matin les voluptés du farniente, d'amour-propre et de cabotinage auxquelles, sous couleur de se reposer dans le calme des grands horizons, il pourra prétendre du samedi soir au lundi matin. Évocation quotidienne des nouvelles relations ébauchées sous la tente de coutil rayé, compte rendu des petits succès mondains qui, de loin, l'enorgueillissent et lui font prendre sa solitude en patience... si tant est qu'il ne s'en console point par des jeux plus personnels.

Car un ménage avisé ne perd pas de vue le profit social d'une villégiature. Si elle coûte cher, il faut qu'elle rapporte en intimités brillantes, en accroissement de prestige et de considération. Ce n'est pas tout que de prendre du plaisir. L'essentiel est de le goûter en compagnie de gens capables de vous servir, de favoriser votre escalade sociale ou celle de vos enfants, d'être plus tard des figurants glorieux dans votre salon. Sans doute une partie de tennis ou de golf est un agréable passe-temps, sans doute il n'est rien de tel que la vive escrime d'un flirt pour vous distraire, mais l'enchantement n'est-il pas plus complet lorsque ce duo de raquettes ou de langueurs vous approvisionne d'une bonne affaire, d'une amitié utile, vous laisse l'espoir d'une situation enviable ou d'un fructueux mariage ?

Aussi est-il élémentaire de bien choisir sa villégiature. Précaution initiale d'où dépend tout le succès de la campagne.

— Les de X. sont à Houlgate. — Tiens ! On disait qu'ils avaient loué à Trouville. — On verra défiler leur cortège habituel de financiers et de politiciens. — Le *Figaro* de ce matin annonce l'arrivée de M^me^ Le B. — Ses fils l'accompagnent-ils ? Ce sont des boute-en-train qui mettent en branle toute la jeunesse. Quadrilles américains, amour, hymen ! — Le *Gaulois* d'hier signale que M^me^ du G. vient de planter sur les galets de Dieppe sa tente littéraire. Toute la future Académie y viendra gagner par quelques spirituelles médisances les voix des deux académiciens, qui font assaut d'esprit sous son sceptre ! Dans les Lettres il n'est pas de meilleur placement que la méchanceté courtisane...

Alors, selon que par nécessité de carrière ou de situation familiale, on se soucie de belles combinaisons financières ou d'intrigues politiques, qu'on ambitionne un beau mariage pour ses filles ou bien des lauriers académiques pour ses fils, ou même que, tout uniment, on désire faire pour son salon une rafle de gens notoires ou fastueux qu'on n'avait pu encore y attirer, c'est à Trouville, Houlgate, Dieppe, Vichy, Royat, qu'on ira mettre à l'air les trois chapeaux, les ombrelles éclatantes, les toilettes radieuses comme des fleurs, dont on s'est muni pour aller goûter les joies simples de la nature.

A peine débarqué là-bas, avant même d'accorder un regard à la mer ou aux montagnes qui enserrent la ville d'eaux, on s'enquiert des baigneurs déjà présents, de leurs habitudes, des plaisirs et des passionnettes qui les attachent les uns aux autres.

— Où sont descendus les Un Tel ? De quelle escorte sont-ils ? Qui traînent-ils à leur suite ? Qu'est-ce qu'on fait ? S'amuse-t-on ? Quels jeux à la mode ? De qui parle-t-on surtout ? Les flirts, les liaisons, les divorces, les potins ?

Et l'amie interviewée, fière de l'expérience que lui donne son antériorité de séjour, ravie de se pourlécher à nouveau de toutes les histoires dont elle s'est déjà divertie à mesure que s'en régalait la plage, récapitule avec une volubilité complaisante ses observations et ses découvertes, les chuchotements et les rumeurs, ajoute aux aventures dont on a la preuve, aux diplomaties galantes ou ambitieuses qu'on peut suivre, celles que son imagination devine. Avec un don du portrait et de l'anecdote caractéristique que bien des écrivains lui envieraient, elle fait défiler en moins d'une heure toute la troupe élégante des personnages qu'on peut avoir intérêt ou plaisir à connaître :

— Aujourd'hui pas grand monde sous les tentes. Tout le monde galope à la recherche de « l'homme blanc ». Jeu importé d'hier. Vêtu de blanc pour qu'on l'aperçoive mieux, un homme se dissimule et toute la gentry, divisée en couples sympathiques, le cherche. Il a droit de cache dans toutes les demeures publiques de la ville, hôtels, cafés, casinos, dans les dépendances les plus secrètes desquelles les fringants limiers couplés ont droit de visite. Plaisir cocasse et réjouissant.

— Qui m'a tout l'air d'avoir été mis à la mode par quelque galantin pas bête, sûr de ce qu'on peut attendre d'un tel pourchas à travers les chambres garnies et les recoins obscurs...

— Le fait est que le gibier se terre admirablement et que ces parties de cache-cache se prolongent plus qu'aucun jeu connu !... Comme dans toutes les chasses ardentes, il y a des couples de limiers qui s'attardent et rentrent longtemps après que la bête a été forcée... Ainsi, à la dernière battue, tandis que l' « homme blanc » était pris à 4 heures, c'est beaucoup plus tard qu'on vit poindre M. de Chapaize et Mme La Grange, souriants mais un peu gênés. Ils s'étaient, paraît-il, obstinés à une recherche méthodique dans les dépendances de l'Hôtel Royal...

Par bonheur, le mari tire la grousse en Ecosse et il paraît que Mme de Chapaize fait les beaux soirs de Douches-les-Bains sous prétexte d'y soigner sa neurasthénie…

— Très choyée ici Mme La Grange ?

— Oui. Une cohue de femmes qui veulent être de ses fêtes, d'hommes avides d'un intérêt dans les spéculations de son époux. Mais son prestige est obscurci par celui de Mme Heurtebise, dont la grande influence politique laisse espérer places, croix, fournitures. Le discours prononcé par son mari en fin de session le désigne pour la présidence du futur Conseil des Ministres. Pour vous éviter tout risque de gaffes, il faut que je vous mette au courant des liaisons. Les respectables d'abord, celles qui sont acceptées comme des ménages : Mme Laviron et son toujours frétillant membre de l'Institut… Le jeune maëstro Potrat et sa vieille admiratrice à moitié sourde, Mme Griffe… Autour d'eux, toute l'épigraphie et tout le monde de la double croche en villégiature sur ces côtes… Les affolés de réputations, les friands de séances académiques et de beaux concerts leur font la cour… Mais tant de gloire intimide la jeunesse, choquée d'ailleurs par des amours si bizarrement disproportionnées. Aussi les fuit-elle, ne laissant que vieilles perruques autour de ces couples solennels. Elle se rallie avec bien plus de joie aux côtés des La Lessive, jeunes époux fringants, fous de plaisir et déjà si tarabustés par les dettes en attendant les héritages futurs, qu'ils s'étourdissent dans un vertige de fêtes. Ce sont eux qui mènent le branle. Dans leur sillage vous trouverez tout ce qui s'amuse et piaffe, toutes les ambitions qui se délassent et toutes les fringales aux aguets, la noblesse enchantée de voir son pavillon porté si gaillardement, les parvenus vaniteux qui, fût-ce au prix d'un emprunt, s'enorgueillissent de prendre part à cette sarabande titrée qui les classe, tous les frénétiques du dernier bateau. Troupe folâtre et renseignée où l'on ne respecte que les élégances de la dernière heure, où l'on n'a que les admirations et les goûts à la mode. Elle réunit des jeunes filles d'autant plus affriolantes qu'elles cachent leur perversité sous un air de franchise ingénue, des femmes qui sont comme d'éblouissantes fleurs de luxure et de folie, et toute une grappe d'hommes prodiguant bonne grâce, esprit, gaîté, afin de réussir dans leurs projets galants, vaniteux ou cupides. Dans cette chaude atmosphère, les aventures foisonnent comme pâquerettes au printemps. Mme X… est du dernier bien avec M. Y… pour lequel deux souples joueuses de tennis échangent sans cesse de hargneux propos et des balles rageuses… M. de V… est dépossédé de son flirt par les séductions rivales de son irrésistible fils…

Ainsi renseignée, l'arrivante se poste. Déjà, sur les seules indications de journaux mondains qui d'avance lui ont révélé le gîte des personnages notoires, elle a choisi l'hôtel qui en est le mieux fourni. Là, elle ruse pour conquérir dans la salle à manger une table qui lui assure un voisinage agréable ou utile. Même si l'on ne se connaît pas, le moindre incident de service, un souffle de gaîté qui passe, vous mettent en même temps le sourire aux lèvres. Et dans une telle atmosphère c'est bien vite que le sourire s'accompagne de paroles aimables. Amorce de l'intimité future que l'on rêve. Les enfants aussi sont un lien. Comment ne pas échanger des regards sympathiques au-dessus de leurs joues rubicondes et dorées qui font concurrence aux pêches, aux pommes, aux raisins qu'à belles dents ils dévorent?

Surtout l'avant-garde d'amis qu'on possède dans la place facilite tout ce travail d'investissement. Par eux on se faufile et s'insinue. Après vous avoir annoncé, ils vous présentent. Comme leur propre intérêt les pousse à embellir votre valeur sociale, on est garanti contre toute médisance. Dans leur cortège on se lie avec les personnes de marque qu'ils ont eu déjà le temps de s'annexer et qu'on ambitionne de faire figurer l'hiver dans son salon. En attendant, elles grossissent la cohue des amis plus anciens qui manœuvrent au gré de votre sourire, et, brillantes, aimables, empressées, contribuent, grâce à la parade mondaine dont elles vous entourent, à faire de vous une des reines de la plage ou de la station. Et c'est tout ce qu'on souhaite. Quel été charmant! On est de toutes les fêtes. On les inspire et on les règle au mieux de son prestige. Pas une mondanité, pas un divertissement où l'on n'ait un rôle en vedette!

C'est l'allègre trépidation de Paris qui continue. Véritables délices que de retrouver dans l'éparpillement de l'été le pittoresque vertige hors duquel on languit et de compléter par des recrues nouvelles l'équipe d'hommes élégants ou connus, de jolies femmes à la mode dont on a besoin pour maintenir la façade! Des potins, des passionnettes, des intrigues dont on se régale, une frénésie de joie au milieu de laquelle il fait si bon vivre, et le comique enchevêtrement des vanités et des appétits au jeu desquels on s'amuse sans négliger ses propres malices et sans se dire que, par elles, on donne aux autres le même spectacle bouffon.

Que la nature est donc adorable et bienfaisante! Quelle douceur de pouvoir apaiser son âme dans sa majesté sereine! Ah! Le charme de la vie végétative! Le mystère de l'infini! L'immense rumeur de l'espace! La magie des soleils couchants! Seulement cette grande voix de la mer, jamais on ne l'écoute, et le crépuscule a le tort de flamboyer à l'heure où l'on s'attife pour l'élégante parade du casino. Aussi

ne voit-on que son reflet dans le miroir de la table à coiffer. A vrai dire, on n'a pas l'âme assez recueillie pour goûter l'émotion de tels spectacles. Et l'on s'éloignera de la mer sans avoir senti sa grandeur et l'on quittera les montagnes sombres qui font à la ville d'eaux comme un cirque de velours sans avoir été une seule fois troublé par leur grave mystère. Tant d'autres préoccupations vous assaillent!

— Que fait-on demain? Etes-vous du pique-nique des Courtillières? Il paraît qu'ils racolent pour un déjeuner au phare des Dunes? Deux filles à marier et trois crétins de fils à pourvoir. Vous pensez s'ils se trémoussent! Pas gais d'ailleurs les Courtillière! Plus dans le train. Leurs plaisirs datent de l'époque où leurs filles n'avaient pas encore coiffé Sainte Catherine. C'est assez dire s'ils sont vieillots! Le seul homme amusant qui se fourvoie de loin en loin dans leur bande, c'est ce brimborion de Moranne, vous savez bien, le minéralogiste de l'Institut, facétieux, pirouetteur et prompt aux calembours. Encore ne s'y risque-t-il que pour contrebalancer ses autres relations trop légères et pour se faire prendre au sérieux. Il me semble examiner le corsage des femmes avec plus d'intérêt que les cailloux de la côte. C'est vrai que nous sommes en vacances. D'ailleurs il m'a tout l'air d'un vorace sans goût. Avez-vous vu l'abominable décolleté sur lequel, avant-hier, chez M^me^ de Prayes, il s'hypnotisait? Et les grâces de cette matrone aux salières n'avaient même pas le mérite du désintéressement! Elle poitrinait pour le salut de son fils, dont les culbutes au baccalauréat pourraient enfin être arrêtées par la recommandation de Moranne... Ce n'est pas comme cette insatiable M^me^ Chazeux dont les cinquante ans ne désarment pas et qui a le grand tort de trop montrer son sein, fort pénible à voir, et de cacher son fils, joli garçon qu'on regarderait avec plus de plaisir. Tandis que M^me^ Chazeux essaie de se rajeunir ici pour de suprêmes amours avec des coquebins timides, il se déniaise à Etretat avec une contemporaine, encore fringante, de sa mère... Tiens! Voilà Grime de la Comédie-Française, avec les Francfort qui l'accaparent! On m'avait dit en effet qu'il devait venir ici et descendre chez eux. Mon Dieu! l'exhibent-ils avec assez d'ostentation! On dirait qu'il leur appartient. Ah! Ils le conduisent vers les de la Masure. Naturellement. Les plus cabots de la plage! Enfin je vais le rejoindre sous leur tente. Il faut absolument que Grime dise un monologue à ma première soirée de l'hiver. Tâchons de prolonger son séjour ici par des flirts agréables et des promenades amusantes... Regardez-moi le manège de la petite M^me^ Toury autour du jeune ancien ministre Bartajoux. Elle a un tel désir de l'avoir chez elle... à moins qu'elle ne cherche à le séduire pour lui faire plaider à l'œil son divorce! Car aucun avocat n'a l'oreille du tribunal et ne fait gagner les causes comme un ancien ministre qui peut l'être encore demain. Aussi n'y a-t-il plus qu'eux qui plaident... Ah! M^me^ La Guiche avec son ténébreux ami Blanot! Il a l'air d'un poète romantique et c'est simplement le directeur des Galeries Sébastopol. Dans son hall à franfreluches il pourra nous faire profiter de bonnes occasions. Le coup de revolver que sa femme a voulu tirer sur lui le mois dernier fait un peu de vide autour d'eux. Mais comme d'ici quelques semaines tout le monde aura oublié ce scandale et fera fête à ce couple important, c'est le moment de prendre date dans son amitié. Rejoignons-le avant de fondre sur Grime...

Cependant que se jouent ces petites comédies vaniteuses ou intéressées, sur la mer aux tons de perle et pour ainsi dire immatérielle dans son vaporeux rayonnement la pourpre du couchant s'étale et flambe. Mais personne ne s'en aperçoit. Ou bien, si c'est au pied des montagnes que la fourmilière élégante s'agite, le velours sombre des sommets s'illumine des splendeurs du soir, la nappe tranquille du lac ou la courbe de la rivière semble refléter toute la joie glorieuse de la terre. Mais personne n'a un regard pour cette féerie banale et quotidienne, vraiment trop sans imprévu pour une âme à la mode. Du moins si on ne la sent pas, on en parle, ne fût-ce que pour amorcer les entretiens difficiles en attendant que la moindre insinuation caustique permette d'en arriver au seul bavardage passionnant, c'est-à-dire aux hypothèses, anecdotes et pronostics sur les galanteries de l'endroit, aux astucieux propos de bluff et de parade, surtout aux conversations adroites pour mettre au service de ses intérêts ou de sa vanité les gens qu'on tâche de séduire. Alors le soleil et les étoiles jouent tout juste le rôle de l'électricité dans un salon où l'on flirte, où l'on intrigue, et la voix profonde de la mer n'a pas d'autre importance que l'orchestre des tziganes qui, dans une soirée, sert d'accompagnement à l'alerte jaserie mondaine.

Sur la plage, sous les arbres et les vérandahs de la station balnéaire, chaque personne dirige les plaisirs et les pourchas de sa villégiature selon sa situation, sa nature et la nature de ses intérêts. Heureusement! Car, sans cela, quelle âpre lutte! Personne ne pourrait supporter personne autour de son perpétuel affût, et les hôtes de marque ne sauraient à quel appeau répondre. Même avec la dispersion des frénésies, les rivalités sont déjà suffisamment hargneuses!

La maîtresse de salon littéraire bat le rappel des célébrités de plume ou de pinceau qui passent et que, dans ses battues parisiennes, elle n'a pas encore

atteintes. La voici aux aguets sous sa tente ou bien sous les ombrages du parc, au milieu de son cercle quotidien qu'elle réunit en pleine fourmilière élégante. De là elle épie sans en avoir l'air le remue-ménage d'alentour, le travail et les prises des concurrentes qui, avec plus ou moins de virtuosité spirituelle, s'évertuent à la même traque : là elle est en bonne place pour lancer ses rabatteurs et surveiller leur manœuvre, pour mettre à profit les occasions qui s'offrent d'accrochages et d'intimités, pour juger la minute où l'intermédiaire des amis peut être le plus propice.

Même jeu, seulement avec un autre personnel, de la femme autoritaire qui ambitionne d'exercer une influence politique. Nul ministre, ancien, présent ou futur, nul journaliste prépondérant, nul financier mêlé aux grandes affaires dont la politique dépend, qu'elle n'attire dans ses rêts et ne retienne dans son sillage. Autour d'elle, empressés à lui plaire et à l'amuser, tous les petits jeunes hommes friands de places, qui trouvent agréable et commode de grandir à l'abri d'un cotillon.

Moins spécialisée parce qu'elle n'a ni mari, ni amant, ni fils à pourvoir d'un fauteuil à l'Institut ou d'un siège au Parlement, la femme qui se soucie simplement de satisfaire sa vanité par des « chopins » dans tous les mondes, jette ses filets sur toutes les gloires, toutes les beautés et même tous les figurants qui se montrent. Ce qu'elle veut surtout, c'est remplir ses salons, avoir une cohue froufroutante, jacassante, esbroufante à ses soirées et à son jour. Alors, au seuil de sa tente ou bien sous son dais de feuillages, avec autant de brio et de grâce que chez elle, elle est une maîtresse de maison impeccable. Elle dit tout ce qu'il sied de dire, avec le sourire, le ton et les nuances qu'il faut. Elle a des gestes et des regards de « réception ». Lorsqu'on la voit, lorsqu'on l'écoute, on s'étonne de ne pas retrouver autour d'elle l'habituel décor, les bibelots, les laqués blancs et les fleurettes de son salon.

Pour celles qui ne songent qu'à se divertir, qu'à recruter des comparses pour leur éternelle farandole, pareille goinfrerie sans choix : on accueille ou l'on guette tout ce qui offre une façade même momentanée d'élégance, tout ce qui a une apparence de chic, tout ce qui semble chérir la fête, tout ce qui fringue, piaffe, bluffe, rit, tout ce qui s'habille bien, mène vie de luxe et de joie, pratique les sports et les plaisirs à la mode, parle l'argot mondain du moment et dit les bêtises en vogue...

Mais déjà le soleil est moins chaud sur les arbres qui, aux premières bruines, ont comme des frissons d'automne. Les abois des chiens résonnent sous la futaie, la fusillade retentit dans la plaine. Tous ceux qui peuvent s'offrir l'enchantement d'une double villégiature vont partir pour la grave solitude des champs. On pourrait croire, que, après ces semaines de parade succédant aux brisantes fièvres de Paris, tout ce monde, fourbu de plaisir et d'esbroufe élégante, las d'avoir enchevêtré les combinaisons diplomatiques pour la prééminence, l'amour, l'argent va être heureux de pouvoir enfin se réfugier au fond des vieilles demeures, loin de la folie, et jouir avec volupté du repos enfin conquis, de même que, au soir d'une longue chasse d'apparat, on s'anéantit béatement, dans le sommeil. Quelle erreur! A la campagne la danse de Saint-Guy continue. Pas plus qu'on goûtait la merveille de la lumière sur le tumulte ou la sérénité des flots et la croupe veloutée des monts se dessinant sur l'azur, on ne s'émeut de tous les souvenirs familiaux qui bourdonnent pour ainsi dire autour de vous, on ne sent la grâce mélancolique de la terre sous sa resplendissante parure d'automne. Une fois de plus le décor change, mais l'agitation fébrile se prolonge aussi ardente.

De qui est-on entouré? Les de la Tagnière sont-ils déjà installés dans leur château? Quels invités avaient chez eux les du Pampre pour faire l'ouverture? Sait-on quelles personnes se succéderont chez les Trouillard du Plessis? La vieille M^me de Varangeville, retirée de l'amour faute d'un partenaire de bonne volonté, a-t-elle comme d'habitude réuni sous son toit sa troupe d'hommes et de femmes aimables dont les passionnettes divertissent ses loisirs de voluptueuse inlassée qui, ne pouvant plus espérer d'autres joies, trouve une légère compensation dans l'atmosphère de bonheur au milieu de laquelle elle se se plaît à vivre? Dans quelle maison annonce-t-on comédies, charades, bals, etc?... Où flirte-t-on? Où intrigue-t-on? Quels personnages de marque sont attendus, cette saison, dans la contrée? Tels sont les soucis qui vous assaillent dès que, dans l'omnibus de famille venu vous prendre à la station, on roule entre les peupliers bruissants et les haies touffues d'où les troupes de moineaux s'envolent avec fracas, entre les chaumes blonds où les sombres corbeaux qui s'y prélassent évoquent le souvenir d'habits noirs dans un décor clair, et les vignes sous le feuillage jaunissant desquels les lourdes grappes violettes apparaissent.

Et, à peine débarqué, sans avoir pris le temps d'un regard aux choses qui vous parleraient si tendrement de votre enfance, des parents et des aïeuls qui l'enchantèrent par leurs gâteries, de votre jeunesse rêveuse et fêtée, de vos premières années d'amour et de bonheur, vite, en auto, sur les mails, dans les victorias prestes et les charrettes rapides, pour reprendre contact avec le voisinage élégant, pour inventorier les promesses de plaisir que la région recèle, pour se réjouir des potins qu'on y

chuchote, pour y resserrer les liens de famille ou d'amitié qui rendront plus aisés l'escalade sociale et les mariages fructueux.

Par intérêt aussi bien que par frénétique besoin de divertissement, voilà donc la farandole qui continue sans même se métamorphoser. Il n'y a qu'un peu plus de carrosserie dans les rapports, parce qu'on est obligé de courir après son plaisir. Mais cela encore n'est-il pas un plaisir et une élégance de plus ?

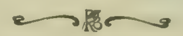
Le peu de répit que vous laisseraient vos hôtes — car il faut des séries d'invités pour que cette retraite ne soit pas trop sévère — et ces randonnées de castels en villas, se gaspille en correspondances. En effet il ne suffit pas de maintenir ses relations avec les voisins directs, avec les amis du dehors qui villégiaturent chez eux ou se succèdent chez vous. Pour déjouer l'indifférence, il faut savoir, malgré l'éloignement, se maintenir toujours présent. Après quelques semaines de séparation, les gens auxquels vous unissaient des plaisirs pris en commun perdent si vite l'habitude de vous aimer, au profit d'amis nouveaux en la société desquels ils courent de fête en fête ! Sans compter que le débinage des absents est un tel ciment de relations agréables et d'intimité ! Il semble au contraire que, même à distance, on empêche l'oubli, on paralyse le dénigrement par des lettres amusantes et cordiales où, en évoquant les joies, les ragots, les brocarts d'antan, les anecdotes dont on s'est diverti ensemble, on se rappelle qu'on est de la même bande, qu'on se retrouvera aux brumes prochaines et qu'on aura encore besoin les uns des autres pour les beaux vertiges de l'hiver et du printemps.

Alors on griffonne et l'on téléphone. On se trémousse la plume à la main, comme naguère sur la plage élégante. Pour briller devant ceux qu'on veut séduire de loin, on se montre spirituel aux dépens des amis qui vous entourent et même des hôtes accourus à votre appel pour vous distraire. N'arrêtera-t-on pas des égratignages plus cruels si l'on réussit à provoquer tout de suite ce cri de respectueuse admiration : « Quelle charmante petite rosse que cette Yvonne ou cette Madeleine ! »

Mais quelle imagination pour ainsi suppléer la présence agissante, impérieuse et loquace ! Il ne suffit pas de connaître les cœurs et de se rappeler les caractères. On doit pouvoir se les représenter tels qu'ils réagissent, dans une atmosphère donnée, lorsqu'ils sont aux prises avec certaines personnes. Il faut être capable de reconstituer cette atmosphère et de pressentir ces influences. Quelle finesse psychologique ! Quelle divination ! Et même si l'on est doué de ces vertus, quel tact pour les mettre en œuvre à distance ! La moindre gaucherie, une note de trop dans le persiflage laisseront affleurer vos craintes. Loin d'une conversation on en prend difficilement le ton, et, comme une lettre est une parole jetée dans un long entretien qui se prolonge plusieurs jours entre intimes, cette parole risque fort de n'être pas au diapason. Si encore on savait qui est là, qui va venir, dans quel état d'esprit et de cœur l'on est !

Ce sont toutes ces choses aléatoires et passagères que nos hannetonnettes s'ingénient sans cesse à se représenter. Et ce sont ces soucis, joints à leurs autres préoccupations et à leurs autres vertiges, qui font de leurs villégiatures dans l'éblouissement de l'été ou le charme de l'automne des semaines si salutaires pour le corps, si propices à la paix de l'âme et aux grands rêves humains !

GEORGES LECOMTE.



TROIS POÈMES ALGÉRIENS (1)

I. — Le soir nuptial.

Blidah

Dans le mur ténébreux
Une porte...
Dans la cour éclatante
Une noce...

Trois pleines tablées :
D'hommes blancs,
De femmes voilées,
D'enfants...

Des serviteurs nombreux
Se dépensent.

Pour l'ami,
L'étranger,
Le mendiant,
Voici le kouss-kouss
Et le méchui
De graisse et de feu
Luisant,
Les pains légers,
Les gâteaux frits,
Les piments,
Les fruits...

Pour tous
Voici tout
Ce qu'a de précieux
L'époux,
Hormis...

(1) D'un volume prochain : *Algérie*.

— ... Le corps vierge de l'épousée
Qu'il veut
Pour unique bien
Ce soir...

Il l'emportera
Dans le gynécée
Aux bas coussins
Par d'obscurs couloirs...

Pour l'enlacer
De son dur plaisir,
Pour la pénétrer
De son droit de maître,
Pour la couvrir
De son poids d'amour...

Comme enlace
Comme pénètre
Comme couvre,
Roi de la cour,
Ce grand figuier,
Là,
L'humble oranger
Qui l'admire...

— ... Et passent
Les plats,
Et l'eau douce coule... —
Que les époux cachent
Leurs baisers!

Ce n'est la peine
Pour enivrer
De nuptial bonheur
Notre table...

... Que de l'amère ardeur
Exhalée
Des deux haleines
Mêlées
De deux arbres.

II. — La mouche sacrée

Sidi Okba.

L'enfant borgne qui s'est étendu à l'ombre
Pour ne point dormir et rêver qu'il dort
Au revers de ce mur croulant d'argile
Sent déjà le soleil qui tourne brûler les songes
De sa chéchia pourpre, de son front d'or
— Et de son œil vide.

Plus rien qu'une peau de lait flasque et sale
Gerce et caille
Sur point de regard...
— « L'autre » d'autant clair, lisse et noir
Au frais des cils
Vit, luit, coule, cligne...

Et s'ouvre à la petite mouche bleue
Qui pait sur les haillons, les marchés d'entrailles, les [plaies
Puis va boire aux yeux
Comme l'homme fait
Sous l'oasis à la fontaine amère et vive.

— Et pompe la mouche, et le soleil cuise
L'enfant reste
(Ainsi Dieu le veut)
Avare d'un geste.
Dans la douce crainte de Dieu
— Et de rompre l'enchantement de sa paresse.

III. — Le Marabout

Biskra.

Sidi-Taieb a trente burnous
L'un par-dessus l'autre!
Il les tient des riches,
Il les passe aux pauvres,
Pour un qu'il ôte
Il en revêt six :
Il est saint et fou.

Il vit sous cloche
Loin de tout
De trente épaisseurs de laine,
Loin des croyants qui le touchent,
Loin des gamins qui le moquent,
Loin des femmes qui le prennent,
Loin des mouches
— Mais près des poux
Qui le saignent!

Sans la faim
Sans la vermine
Il oublierait qu'il est homme
Et chair :
Il démange
Et gratte,
Il mange,
Dilate,
Rumine,
Fait ses besoins,
Son somme
Et s'y perd.

Ainsi qu'un astre
Refroidi,
Sur la place
Il tombe :
La lune l'éclaire
Sur une face
Comme la terre!
Une demi-nuit
Il gît
Se balance

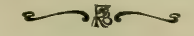
— Et roule
Sur la boule du monde
En boule
Dans la musique des sphères
Que lui gazouille
Son ventre...

Sidi-Taieb a trente burnous :
Quand il les quitte
Il les quitte tous !
C'est au printemps
En public
Chaque an,
Quand le corps lui semble
Las des extases
De l'âme...

Alors il décharge
Déploie,
Découvre,
Revoit,
Retrouve
Ses vieux membres
Et les salue !
— Comme il tremble
Et tousse
(Il est bientôt nu)
Il se dresse
Un feu de broussailles,
Agite
Ses trente burnous
Au-dessus des flammes :
De fines averses
D'œufs, de poux, de graisse
Crépitent...
Et nu crâne
Nu panse,
Nu sexe,
Il danse !

On le comprend mal,
Mais autant encor
Que le sort
— Et sale
On l'honore.

HENRI GHÉON.



LA VIE LITTÉRAIRE

Le journalisme littéraire.

EMILE BERR : *Chez les autres*. (Fasquelle éditeur.) — *Au pays des nuits blanches*. (Ollendorff éditeur. — *Le Journal de Sonia*. (Fasquelle éditeur.)
JULES HURET : *De New-York à la Nouvelle-Orléans*. (Fasquelle éditeur.

X... pédant de profession méprise le journalisme et déteste les journalistes. Il le dit tout le temps et à tout le monde. Si un livre expose en termes avenants quelques faits aimables il prononce avec pitié : C'est du journalisme. Si l'auteur sourit aux mœurs du temps, alors il se dégoûte : C'est un journaliste, dit-il.

Quant à lui, il disserte, car il ne peut que disserter. Il appelle cela penser. Les journalistes ne sont pas assez dissertants pour être aux yeux de X... des gens qui pensent. Mais il a des théories sur le génie littéraire. X... qui est dépourvu de tout talent n'est en effet préoccupé que du génie. Il a dix lecteurs et il n'est intéressé que par les hommes qui ont fait accomplir à l'humanité d'inoubliables progrès intellectuels. La compagnie de ces génies rend X .. bien dédaigneux du « pauvre monde » qui fait métier d'écrire. X..., vous le comprenez, ne peut être curieux que de ce qu'il y a d'éternel et de profond dans l'âme humaine. Or, les journalistes ne s'attachent qu'aux futiles incidents, aux manifestations éphémères de l'activité des hommes et des choses. X... s'il veut écrire cent lignes a besoin d'être entouré de cent livres qu'il consulte tour à tour ou tous à la fois ; et quand il a mêlé laborieusement en une confusion abominable les idées de tous ces livres, X... croit être un Titan qui roule des mondes. X... attend l'inspiration trois jours. Il est installé confortablement pour l'attendre, bourgeois des lettres qui a des théories comme un épicier enrichi a des rentes. Mais souvent l'inspiration se refuse à venir car elle s'ennuie chez lui; alors il ouvre ses livres aux pages connues et il supplée à la pénurie de son imagination par une lecture souvent recommencée ; et quand sa mémoire lui accorde les services que l'inspiration lui refuse, X... se figure qu'il construit des systèmes, qu'il est un philosophe, un esthéticien, un écrivain de pensée forte et neuve, estimable familier de tous les génies... Son horreur s'accroît des journalistes qui ne relisent pas toujours les mêmes livres nourrissants et qui ne lisent peut-être pas assez de livres. Et comme il est observateur intrépide, X... n'a pas été sans s'apercevoir à la longue qu'un journaliste consacre moins de vingt-quatre heures à relater en un petit nombre de lignes un événement qui vient de s'accomplir, son horreur s'aggrave d'envie et de haine. Il les envie, bien qu'il soit très sûr de sa supériorité. Il les accuse d'être vides, lui qui est creux. Il leur reproche d'improviser, lui qui a tant de peine à écrire lentement. Il les blâme de n'exprimer jamais que des idées banales en phrases sans nouveauté, lui qui accueille avec une niaise satisfaction de parvenu de l'intelligence tous les poncifs prétentieux et surannés des esthétismes de l'autre siècle. Enfin, il s'en va partout disant : la littérature s'écarte de plus en plus du journalisme,

et il n'y a pas de journalistes qui méritent d'être appelés littérateurs. C'est l'axiome favori de X... esprit lourd. Et, pédant forcené, il se remet à écrire sa prose guindée, entravée d'obstacles, compassée, cotonneuse, chargée de toutes les vulgarités qui s'en font accroire, unissant les séductions d'une syntaxe incertaine aux charmes des impropriétés de termes, laide à lire, affreuse à entendre, sans harmonie, sans mouvement, sans aisance, pesante, pesante, mafflue et comme monstrueuse !... Le manque de style, c'est l'homme.

X... méprise le journalisme, X... déteste les journalistes.

Emile Berr est essentiellement un journaliste.

D'autres hommes se sont rencontrés qui eurent l'esprit plus hardi en ses investigations des lois générales de l'humanité. Emile Berr a beaucoup de bonhomie, avec le sens des réalités. Et tout ce qu'il écrit a cet attrait souverain qui provient uniquement de la simplicité et du naturel et qui est une des qualités traditionnelles — j'ajoute une des qualités originales et les plus précieuses — de la littérature française.

Voici un écrivain, pourvu d'une culture distinguée, qui n'est pas ambitieux de renouveler le monde, mais qui est curieux de le comprendre. Il a justement cette sagesse admirable de se livrer à la tâche pour laquelle il est le mieux fait. Le reportage intellectuel et moral d'une époque : telle serait son œuvre si elle se développait, si elle était poursuivie avec une persévérance méthodique. Telle serait son œuvre. Ses quelques livres ont été faits pour et par le journalisme. Ils portent la marque de leur origine et de leur destination. Ils sont sans doute un peu fragmentaires, un peu disparates, mais ils sont utiles, parce qu'ils ont été élaborés, au jour le jour, par un homme clairvoyant, capable d'exprimer avec exactitude ce qu'il a vu. Avec exactitude ! Ce mot, en avez-vous compris comme moi l'énergie ? Avec exactitude, c'est-à-dire avec pénétration, avec précision, non pas avec sécheresse car le journaliste met dans tout ce qu'il décrit un peu de cette amabilité facile qui, nécessairement, éclaire son esprit. Le journaliste littéraire a, au plus haut degré, le sentiment de la vie. Il l'observe si souvent qu'il reflète en son esprit, en son style, quelque chose de sa mobilité... et tant il a vu d'incidents se suivre et parfois se ressembler, qui ont paru un jour des événements catastrophiques et qui ont été oubliés le lendemain, il est parvenu à ne rien prendre au tragique, et c'est à peine s'il peut prendre tout au sérieux ; mais il observe la vie avec aménité, cette vie qui le déconcerte et enfin l'enchante par ses infatigables caprices, il l'observe avec une sorte d'indulgence attendrie, il l'aime parce que ses métamorphoses animent constamment sa curiosité, et il la dépeint avec le sourire gentil d'un optimisme qui veut douter du mal... Ainsi va le journaliste littéraire dans la vie, prenant des notes !

Rassemblez tous ces traits que j'esquisse à peine : vous reconnaîtrez Emile Berr, je pourrais dire aussi Jules Huret, l'auteur de cette réelle et vivante exploration de *New-York à la Nouvelle-Orléans*, mais je compte le retrouver à mon prochain voyage en Amérique... Le journaliste se devine aisément. Le *Journal de Sonia* est un livre paru sans signature. Pas de nom ! demandez à la terre !... Vous voyez déjà le procédé employé par un homme qui connaît son temps. Il sait qu'un écrivain ne saurait faire trop d'efforts pour piquer la curiosité. Les efforts qu'il fait ne peuvent la piquer trop profondément... Simple petite rouerie ! Un livre sans nom d'auteur. Aurons-nous bientôt un livre sans titre ! Nous avons eu jusqu'ici tant de livres pourvus de beaux noms d'auteurs et de titres retentissants, mais qui ne contenaient rien autre ! Maintenant on publie un livre sans nom d'auteur !... Qui est-ce ? Qui est ce ? va-t-on se demander. Hélas ! c'est à peine si on se le demande, car on est pressé et on a été d'ailleurs si souvent déconcerté par d'autres manœuvres plus charlatanesques que cette petite ruse innocente et délicate ! Mais lisons le livre, nous découvrirons l'auteur.

J'ai peur que nous ne découvrions pas Sonia. Sonia serait une jeune veuve russe élevée à Paris, qui a voyagé dans l'Europe, connaît toutes les civilisations, n'est étonnée par aucune d'elles, et, ayant beaucoup vu, revient en France parce que c'est là, sans doute, qu'on rencontre les spectacles les plus variés et les plus divertissants et aussi parce qu'elle a l'intention d'écrire son journal sur Paris.

Elle débarque à Marseille avec sa personnalité slave, qui nous promet bien du plaisir. Mais tout de suite elle observe avec cet air narquois qui est plus parisien que moscovite. Elle s'amuse de la cohue du débarquement. Elle raille tous ces gens qui se disent bonjour avec des gestes de dispute, tous ces gens qui semblent déployer une activité frénétique pour accomplir les besognes les plus élémentaires... Déjà, elle établit la psychologie du Marseillais... C'est une observatrice qui ne perd pas son temps. Mais quand elle s'est un peu reposée à l'hôtel, elle descend dans les rues de Marseille et subitement elle oublie qu'elle est une jeune et belle étrangère raffinée, elle s'écrie : « Et voici l'heure douce de l'apéritif où s'encombrent les cafés ». Non ce n'est pas Sonia qui a pu dire et écrire : Voici l'heure douce de l'apéritif ! Ce n'est pas Sonia, certainement ce n'est pas elle ! Malencontreux apéritif qui nous laisse si incer-

tions de la personnalité d'une héroïne qui, dès les premiers instants, avait réussi à nous plaire !...

Allez plus loin, vous vous apercevrez avec regret que Sonia n'existe pas. A sa place existe un journaliste, adroit peintre de mœurs et de caractères.

Emile Berr a donné à son recueil d'observations les apparences d'un roman, parce que le roman conserve encore quelque faveur et qu'un journaliste se subordonne autant que possible au goût du jour. Il ne se révolte pas volontiers contre les tyrannies des modes littéraires ou des autres modes. Il les subit avec un empressement résigné. Et sa résignation n'implique aucun sacrifice. Elle ne suppose qu'une magnifique indifférence désabusée. Emile Berr façonne donc un roman puisque tout le monde en fabrique ; il créera donc des personnages de roman puisque tout le monde en invente. Mais il ne faut pas réclamer de lui qu'il se soucie beaucoup de son roman et de ses personnages de roman. Il les abandonne d'un cœur léger et continue ses « reportages » psychologiques sans se soucier d'eux. Ils ne sont que de simples formalités.

Donc, indépendant de ses personnages, l'écrivain observe ce qu'il lui plaît, quand il lui plaît, comme il lui plaît. N'exigez pas de lui qu'il donne à chacun de ses personnages, de ses minuscules héros, une vie propre. Non, ce sont les plus gracieux fantoches, mais les plus conventionnels. La Russe vit une vie libre, et fréquente tous les milieux, ce qui permet à Emile Berr de formuler son opinion — quand je dis son opinion ! sur tout, et particulièrement sur n'importe quoi. Et il y a le cabot raté qui a des lettres, car ce type est toujours nouveau. Et il y a le pâle nationaliste, car nous sommes au temps des pâles nationalistes. Et il y a le fougueux révolutionnaire, car nous sommes encore au temps des révolutionnaires fougueux. Et il y a le sénateur libéral, car nous sommes au temps où les sénateurs réactionnaires s'appellent sénateurs libéraux. Et il y a tous les êtres banaux, mais significatifs par leur banalité et qui sont la marque d'une époque ni meilleure ni pire que les autres. Le journaliste les observe au passage, car rien de ce qui est banal ne lui est étranger. Mais il se moque d'eux, ou plutôt, il ne s'intéresse pas à eux, car tout ce qui s'agite autour de lui, lui est on ne peut plus indifférent.

Insoucieux de créer des personnages nouveaux, et pourquoi faire, grands dieux ! — il leur prêtera perpétuellement des réflexions infiniment sages qui seront ses propres réflexions d'homme averti de tout et de tous et qui en a bien vu d'autres.

Ce qui est très digne d'admiration, c'est qu'il est capable de faire des observations étonnantes de justesse et de variété sur tous les sujets à tort et à travers. La variété de ces observations est aussi prodigieuse que leur justesse et l'une et l'autre ne sont dépassées que par le magnifique désordre dans lequel ces observations sont jetées en pâture à la populace, qui lit ou fait semblant de lire. L'auteur du *Journal de Sonia* est capable de présenter les réflexions les plus sages — sans désemparer, — sur le mouvement des gares, les visites, le jour de l'an, les réceptions mondaines, l'art de la conférence et celui de la statuaire, le libéralisme, la badauderie parisienne, l'antisémitisme, les théâtres, les fiacres, l'architecture, les passions humaines, le patriotisme, les modes parisiennes, les concours agricoles, la misère des tournées artistiques, les transformations du journalisme, les sœurs dans les hôpitaux, les destinées de la poésie, le socialisme, le talent de M. de Curel, les discours académiques, l'impudence des avocats, la foire de Neuilly, les examens, les villégiatures, l'organisation de l'Etat, l'abus du tabac, les bals blancs, le théâtre de Bussang, le tombeau de Châteaubriand, l'utilité de la contrebasse, les deuils mondains, les domestiques, les femmes de ministres, les gamins de Paris, les répétitions générales, le prix Montyon, les wagons-restaurants, le vernissage, la réforme sociale et le reste, le reste surtout.

Les observations sont désordonnées. Un rien les suscite, un rien les arrête. Et elles sont universelles. Rien n'échappe à sa clairvoyance. Il est prêt à donner son opinion, une opinion sagace sur chaque chose et sur chacun. Et tout cela, n'en doutez pas, est sur le même plan. Il attribue la même importance aux faits les plus graves et aux incidents les plus futiles. Il étudie avec la même attention les changements dans la manière de tendre la main et les progrès de la criminalité chez les adolescents. Il aura toujours ce scepticisme des autres années, qui n'a plus toute sa jeunesse, mais qui a encore du charme. Il est toujours en quête ; sa quête est toujours fructueuse. Observations pénétrantes, notations profondes tant elles sont exactes, esquisses psychologiques, tableaux de mœurs, silhouettes fugaces et vives, il groupe tout et ramasse tout pêle-mêle au petit bonheur, car la vie est courte et les livres passent vite. Rien ne vaut la peine qu'on s'attarde passionnément. Tout vaut la peine qu'on s'arrête curieusement. Il est toujours temps de badiner avec grâce, mais avec une disposition à être sérieux. Et d'autres spectacles chassent à la hâte les spectacles précédents. Et cela bariolé, bigarré, fugitif, incessamment renouvelé, c'est le cinématographe de la vie !

Merveilleuse habitude d'observation, entraînement prodigieux de psychologie. Il discerne immédiatement la ligne caractéristique : avec sûreté il la trace. Ah ! s'il avait le loisir de ne pas observer autre chose !

Veut-il indiquer comment lui apparaît la mondaine

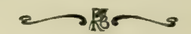
d'aujourd'hui, il la montre dans ses salons plaisants si l'on veut, décors d'élégance claire, sèche, à la mode, à la mode tout simplement La Parisienne, en effet, amincit et allège les tentures, espace les sièges de son boudoir préfère aux coussins et aux capitonnages de naguère les géométries correctes et roides du fauteuil et de la chaise de bois, dédaigne le bibelot. Elle veut de l'air, des surfaces blanches et nues. Elle concilie son esthétique avec les prescriptions de l'hygiène pastorienne la plus sévère. Reçoit-elle? Les jeunes femmes arrivent qui donnent des poignées de mains en levant le bras à la hauteur de l'œil, les jeunes hommes entrent d'un pas précipité qui baisent mécaniquement, si l'on peut dire, les doigts de la maîtresse de maison, font autour d'eux des petits saluts produits, croirait-on, par un déclanchement maladif des muscles du cou. Elle les accueille avec ce sourire immuable, cette énergie tremblée de la poignée de main qui semble avouer, comme confuse : « Enfin, vous voilà ! c'était vous que j'attendais ! c'était vous ! » Et elle a je ne sais quoi de fervent dans l'indifférence, de très attentif dans la pire banalité. Les vieux messieurs bienveillants ont des respects passionnés qui séduisent. Les jeunes gens parlent avec une belle assurance. Les jeunes filles ignorantes ont l'air de tout savoir. Elles dénigrent tout et parlent argot. Et voilà que cet observateur judicieux s'inquiète : il se demande si la bonne grâce française n'est pas en décadence. Mais il n'a point le goût d'être un réformateur des mœurs. Il lui suffit de bien voir, pourvu qu'il voie à la hâte. Il passe, et les sujets d'observations se succèdent avec vélocité qu'il ne néglige pas, mais auxquels il ne veut point prêter une attention spéciale et prolongée. Et son livre sans fièvre est mouvementé, sinon animé, comme la vie.

N'allons point médire du journaliste littéraire d'aujourd'hui. Il porte seulement la peine d'avoir trop de sagacité. Il connaît trop son temps, et c'est ce qui le tue. Il sait bien que les livres innombrables se ruinent les uns les autres, qu'il faut écrire en une heure ce que l'on écrit fatalement pour une heure. Il sait que l'on n'aborde point aisément aux lointains rivages de la postérité. Et il n'a pas d'héroïsme. Il ne tente pas les travaux gigantesques. A quoi bon? C'est en ces mots que sa philosophie se résume encore. Il est trop mêlé à la vie quotidienne pour se dégager d'elle un instant. Et il va toujours curieux même s'il est distrait, toujours souriant même s'il est mélancolique, il va. Un peu monotone sans doute et se ressemblant toujours à lui-même, ayant cette sociabilité de l'esprit qui écarte les grandes pensées, les vaticinations effroyables, jugeant que le sens commun est le commencement et la fin de toutes les œuvres de littérature et qu'on ne gagne rien à s'en écarter par un effort toujours pénible et qui coûte infiniment plus qu'il ne rapporte. Esprit raisonnable, esprit sensé, esprit moyen, esprit charmant, esprit français. Il est alerte, il est facile, il est souple. Il n'a nul pédantisme. Ouvrier périssable d'une œuvre éphémère, il ne veut jamais avoir qu'un principe.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Il nous console de X... bardé de doctrines, de théories, de systèmes et qui a lu des livres, mais qui n'a point lu la vie, lourd, balourd, cuistre présomptueux qui le méprise — d'un mépris dont il n'est point affecté.

J. Ernest-Charles.



SONGERIE SUR LA MUSIQUE

Il m'est arrivé dans ces derniers temps, en deux occasions bien différentes, d'être profondément ému d'une même émotion. Ce fut d'abord lorsque j'entendis pour la première fois la symphonie en *ré* de César Franck. (Je parlerai tout à l'heure de l'impression qu'elle fit sur moi, qui ne suis qu'un ignorant). Et la circonstance où cette émotion première se prolongea et se précisa dans mon esprit, et devint consciente, fut au cours d'une promenade aux environs de Gand. — Je me trouvais au milieu de la campagne flamande, parfois un peu monotone, mais à qui le travail de ses habitants a donné un si grand aspect. Jusqu'à l'horizon, entrecoupés seulement de ruisseaux presque à fleur de terre, et de quelques bouquets d'arbres, les prairies, les champs gras et nourriciers, s'étendent. Le spectacle est beau de cet immense cercle que limite le ciel, de culture et de labeur. — Au premier plan, un paysan d'un geste égal et tranquille, semait. Son attitude est devenue un symbole courant, par l'analogie du semeur de graines et du penseur qui répand les idées, mais elle est toujours émouvante. Je regardais le bras aller et venir, et simplement jeter la vie. Le contour de l'homme paraissait énorme sur le fond lointain du paysage. Le soleil, descendu très bas à l'Occident, allongeait considérablement les ombres, et agrandissait d'autant le personnage.

L'air était doux ; une brise caressante amenait de loin les saines odeurs de la glèbe engraissée et des étables soigneusement tenues. Un voile de quiétude couvrait la plaine. Les oiseaux chantaient, et soi-même instinctivement, on leur donnait la réponse. Une musique spontanée jaillissait de l'âme. On ne se songeait pas vivre, et cependant l'on vivait, avec volupté ; et la vie était partout éparse, joyeuse et bourdonnante, autour de soi. — On était heureux.

I

— Je vivais réellement la vie, telle que je l'avais rêvée l'autre soir, pendant que l'orchestre détaillait les visions de César Franck. — Il me semblait réentendre, amplifiée et disséminée dans l'infini, la musique qui m'avait émue. Un orchestre invisible, et dont les exécutants jouaient leur partie à des distances fantastiques les uns des autres, avait remplacé l'orchestre habituel : je n'avais entendu jusqu'ici que des parties séparées ; pour la première fois il m'arrivait, sans doute aidé par le souvenir de la symphonie en *ré*, d'apercevoir l'unisson de toutes. C'était beau ! beau à s'agenouiller. — Je plains ceux qui n'ont jamais entendu cette musique : j'éprouve pour eux plus de compassion que pour des enfants qui n'auraient jamais connu les baisers et les dorlotteries d'une mère : — ils sont les orphelins pitoyables de la poésie.

Je fus longtemps à contempler ce spectacle banal et grandiose, à écouter cette musique dont mon cœur battait la mesure.

Et comparant mon émotion présente à celle qui m'avait davantage secoué, mais plus superficiellement sans doute, pendant l'exécution de la symphonie de Franck, je réfléchissais :

Pour nous autres hommes qui, dans notre course effrénée vers le centre et le sommet des choses, ne pouvons malgré tout notre désir que *deviner* et *pressentir* l'Unique, et qui nous buttons sans cesse aux barrières du Dualisme, — il est aussi *deux* musiques. Nous ne les comparons l'une à l'autre que par métaphore, avec la complicité des mots, ces instruments serviles de tous nos caprices. Et certes, nous sentons bien qu'en réalité il ne peut en être qu'une, où toutes les différences se confondent, mais il faut néanmoins dans la pratique, que nous en distinguions deux. La musique qui sourd des cuivres et des violons, pourrions-nous dire, en effet, qu'elle est la même que celle à laquelle nous coopérons tous, à tous les instants de notre vie, sans le savoir, et dont les partitions nous sont inconnues ? — Il est ici, comme partout où plongent les regards de notre intelligence, deux reflets de l'Unité. Deux musiques : — l'une, tourmentée, superficielle et passagère ; l'autre, que l'on entend partout et toujours (quand on sait l'entendre), qui résonne aux racines mêmes de l'être et de la vie, la musique de l'insondable ; la palpitation éternelle du sein de Maïa... Il est deux musiques : la musique des hommes et la musique de Dieu.

Laquelle est la plus belle ? Celle que l'on entend le mieux. — Et il est utile d'écouter tour à tour le chœur des hommes et le chœur des séraphins : car chacun d'eux nous aide à mieux comprendre l'autre.

II

« Au commencement était le Rhythme » (1). Nulle parole n'exprimerait mon propre sentiment, d'une façon plus concise ni plus nette. Le Rhythme est au fond de tout ; il est à la limite extrême des apparences ; il garde le seuil de l'Inconcevable, et parfois entr'ouvre la porte... Mais peut-être est-il téméraire d'en parler encore après les transcendantes études d'Adrien Mithouard, de Camille Mauclair, de Henry Maubel, de Lacuzon et de tant d'autres ? — Ce lieu commun est inévitable. Les antennes curieuses de la pensée constamment s'y heurtent, et le scalpel du physiologue devant lui se brise, impuissant. — Au surplus, il n'est jamais hors de propos, ni trop tard, pour parler d'éternité ou d'infini. Et le Rhythme, source profonde de l'être, n'est-il pas la matérielle et la continuelle révélation de l'Univers, et de tout ce que cette idée renferme ? — On ne répètera jamais assez le nom de Dieu, et combien l'entendent du reste, à chaque fois qu'on le prononce ? — La curiosité est insatiable de ceux que tourmente l'Absolu : ils ne seront jamais las de raviver leurs plaies et leurs joies, ni de remuer des concepts, ni de remâcher des mots, ni de scruter avec l'espoir d'une lumière nouvelle, l'océan d'ombre qui les submerge.

— Suivons-les ! ajoutons un couplet à la chanson sempiternelle... faisons-le neuf et harmonieux, et le refrain des hommes y répondra.

Le Rhythme : voilà notre meilleur acquis. Nous ne connaissons rien de plus sûr, rien de plus universel, de plus homogène et de plus simple. Harmonie des mondes, course des astres dans l'empyrée, attractions réciproques, congrégations d'atomes, périodicité des phénomènes, flux et reflux, jour et nuit !

Le Rhythme, c'est l'essence de la vie, c'est-à-dire de tout, c'est le souffle répercuté de Dieu dans l'Univers.....

Mais les rhythmes, ou plutôt les combinaisons de rhythmes naturels, ne nous apparaissent pas toujours *de la musique*, une eurhythmie. Nos oreilles ne sont pas assez sensibles, et surtout notre oreille *intérieure*. Il ne nous arrive que rarement d'entendre, comme dans le cas personnel que j'ai raconté, l'unisson de toutes les parties dans le concert de la nature.

Pour nous faire vibrer jusqu'au tréfonds de l'âme, il faut le plus souvent que ces rhythmes aient subi une « préparation », si j'ose m'exprimer ainsi, — qu'ils aient été choisis et combinés d'une façon spéciale. Et c'est là le rôle de quelques créatures d'exception, qui *entendent* habituellement l'univers, de même que d'autres, par exemple, le voient, ou que

(1) Hans von Bülow. Et aussi les premières mesures du Rheingold.

d'autres encore le comprennent d'une façon abstraite, et ne le reconnaissent que dans quelques phrases creuses, où ils croient naïvement l'envelopper. — Ames sensitives, âmes hyperesthésiées, où les plaisirs et les douleurs se répercutent à l'infini et se grossissent sans mesure : cornues mystérieuses où toutes les réactions se résolvent en ondes sonores, et où tous les rapports naturels deviennent des rapports musicaux... : ces êtres d'un tempérament singulier sont les *musiciens*, les *compositeurs*. — Ils transposent à l'usage du commun des hommes, la musique de Dieu en cette autre musique plus condensée (1), plus simple et mieux compréhensible. Certains d'entre eux se sont acquittés si heureusement de cette mission, que l'on a pu à certaines minutes d'orchestre se croire transporté sur les cimes du monde, et que l'on a pris parfois pour la musique véritable de la vie, l'œuvre grandiose, mais malgré tout approximative, d'un mortel.

III

Je fus notamment le jouet d'une méprise semblable, lorsque j'entendis la symphonie en ré de César Franck. Si je cite cette œuvre, plutôt que d'autres, c'est que l'impression qu'elle m'a laissée est pour moi, la plus récente. Quoique je la place très haut, mon choix n'indique en rien que je la considère comme la plus belle de celles qui furent écrites. Et, du reste, il est dangereux et futile de mettre des degrés à ses admirations : on court trop le risque de s'égarer, sans aucun profit.

Mon intention n'est évidemment pas de donner une analyse même succincte de cette symphonie : d'autres, plus habiles que moi, y ont suffisamment réussi, et cela ne serait d'ailleurs d'aucune utilité au cours de cette méditation.

Je veux simplement noter l'impression nerveuse et intellectuelle dont elle me secouait, et les idées qu'elle me suggéra.

Au surplus, il est malaisé de décrire avec exactitude les sensations que nous éprouvons dans cet état où nous sommes si différents de notre moi habituel. Nous sommes réellement *autres* et j'ajoute meilleurs.

Ecoutons ce chant triomphal en si majeur : un souffle d'héroïsme nous traverse, nous avons l'illusion d'accomplir des efforts surhumains. Notre vie est exaspérée, centuplée. Nous sommes arrachés à la réalité d'aujourd'hui, pour être plongés dans la réalité de toujours. Nous voici face à face avec notre destin. Nous participons de Dieu ! — Beauté, orgueil, victoire de vivre !

(1) « Ecrire de la musique, c'est condenser, polariser un magnétisme qui enveloppe toutes choses, et est le bruit du mouvement universel, du microbe dans la plante, du sang dans l'artère, de l'étoile dans le ciel. » CAMILLE MAUCLAIR.

— L'impression est si extraordinaire, malgré qu'on s'y attende et qu'on y soit préparé, et si forte, qu'on néglige de la distinguer, et qu'on ne parvient plus à s'en rendre compte une fois que la cause en a cessé. Oui, après l'avoir ressentie pendant quelques minutes, il nous est impossible revenus à l'état normal, de nous imaginer précisément notre joie dionysiaque. Et n'en est-il pas de même de tous les sentiments profonds, dans la mesure de leur intensité ? Et quel est celui capable d'évoquer les fièvres de l'amour, quand elles sont passées, capable de hausser son souvenir à la hauteur de l'indicible réalité ?

Comment se repérer dans l'insondable ? L'aventure de saint Goar, qui accrocha un jour sa chape à un rayon de soleil, et dont la chape resta suspendue affirme la légende, n'est pas communément la nôtre. Le soleil darde sur nous ses rayons, mais lorsque nous voulons saisir l'un d'eux, il se glisse entre nos doigts.

Tout à l'heure quelles n'étaient pas nos transes quand la phrase musicale s'infléchissait, un instant se dérobait ; notre tristesse quand nous sentions lentement le thème se résoudre et s'échapper ; notre joie soudain dans les pleurs, quand le motif renaît, transformé et rajeuni. Perturbés jusqu'aux entrailles, il nous semble que nous venons de naître, que nous n'avions jamais vu le monde comme *cela*, qu'auparavant nous ne connaissions pas la vie. Il nous souvient vaguement, puis avec plus de précision d'un passé de pure musique... Une prairie très verte où s'incrustent entre les bosquets de figuiers, de myrtes en fleur et d'oliviers épanouis, des pâquerettes, — une fontaine, au centre, — dans le lointain sur le fond lapis-lazuli du ciel, des clochers d'où s'échappent les angelus violets. ... Venant de l'Orient des femmes aux formes harmonieuses, vêtues de lin, s'avancent, et jouent de la cithare, et chantent... — Est-ce là que j'ai vécu ? D'où ai-je conservé ce rêve d'harmonie, que réveille l'orchestre ?

Surgies d'âmes ! Régressions passionnées aux époques fabuleuses ! Le chant de triomphe réapparaît, devenu un hymne de foi. « Ne suffoquerons-nous pas sous la tension convulsive de toutes les fibres de l'âme ? Ayant, comme ici, appliqué notre oreille au ventricule cardiaque de la Volonté du monde, et senti le frénétique désir de vivre déborder et se répandre dans toutes les artères du monde avec le fracas d'un torrent ou le murmure d'un ruisseau aux plus délicats méandres, notre âme ne pourrait-elle se briser subitement ? (1) » Non, l'hymne quoique puissant, est trop pur et trop paisible.

Et puis... mais qu'y a-t-il donc ? Nous voici tout à coup affaissés. La symphonie est morte. — Et l'on se

(1, *Origine de la Tragédie.*

demande après en avoir subi l'influence, et quand l'ivresse n'est pas encore entièrement dissipée : Qu'était-ce cela ? qu'est-il advenu ? un Dieu a passé en nous ? Et nous reprenons notre route avec la conscience obscure d'être pénétré dans un pays inconnu, dont nous avons oublié les frontières, en dehors du temps et de l'espace. Il bourdonne dans nos oreilles des fragments d'une langue secrète, et tout au fond de notre âme luisent des réminiscences imprécises. D'une baignade, courte comme un éclair dans la mer originelle, il nous reste aux lèvres le sel primordial, et le Désir.

*
* *

Le Désir ! Musique et désir sont synonymes. La musique est le cri, la prière, la plainte, l'appel de détresse, le souhait fervent d'une âme qui s'élève vers Dieu. « Le frénétique désir de vivre » et de surmonter. C'est l'inassouvissable aspiration vers l'au-delà, qui se fraye violemment passage à travers les mailles de l'existence régulière et trop connue.

Quand l'orchestre préludait nous avions d'abord l'illusion d'avoir *tout* entendu, *tout* compris, d'avoir enfin conquis la paix des certitudes. Les sonorités tranquilles pouvaient nous le faire croire. Mais la musique s'anime, et bientôt l'inquiétude nous envahit, le *désir* d'entendre *autre chose*. « Il faudrait toujours écouter la musique en songeant à un regard. Il faudrait l'écouter comme la voix de quelqu'un qui va apparaître (1) ». Qui apparaîtra ? Le désir nous gagne avec véhémence... Notre contemplation nous laisse d'autant plus insatisfaits, qu'elle est plus profonde. Notre aspiration ne connaît plus de bornes. Nous *voulons* maintenant, de toutes les énergies de notre être... que voulons-nous ?... *toutes* les musiques, l'Univers !...

O Maître ! qui que tu sois, toi qui as augmenté le domaine de la musique des hommes, merci ! — Nous sentons sur nos épaules ta rude main qui nous secoue et nous encourage. Nous te sommes reconnaissants plus que nous ne pouvons le dire, pour les émotions que tu as fait naître en nous : nous ferons en sorte de les utiliser pour notre plus grand bien. — Merci d'être venu, d'avoir souffert, d'avoir créé, et d'avoir dit ton rêve. Merci d'avoir rendu ta neuve vision des choses, éternelle et publique.

— Tu nous a fait paraître la vie plus belle que jamais ; tu nous as donné des raisons nouvelles de vivre et d'aimer.

Nous conservons ton souvenir comme un viatique.

IV

La meilleure partie de notre être passe le temps à dormir au fond de nous : il faut qu'un événement extraordinaire se produise, et qu'une sensation inconnue et intense pénètre jusqu'au centre de notre âme pour réveiller les puissances qui y sont endormies. — Notre âme, c'est la Belle-au-Bois dormant. Elle dort d'un sommeil léthargique et, seule, l'arrivée du Prince dont le destin conduira les pas vers elle, peut la faire sortir de son enchantement. Et n'est-ce pas lui que je vois s'avancer dans les couloirs du palais silencieux ? Il traverse en toute hâte la cour d'honneur, les salles des gardes et les antichambres où dorment, les uns debout, les autres assis ou étendus, les marmitons, les suisses et les dames d'atour. Enfin, le voici dans la chambre dorée où repose la princesse sur un lit d'apparat. L'admiration arrête un instant sa course. Nulle femme ne lui parut plus belle, ni plus adorable. Il tremble d'émotion et tombe agenouillé ; mais la princesse s'éveille « et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre : Est-ce vous, mon prince, lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. »

— Et c'est ce que dit notre âme aussi, lorsque le prince (qu'il s'appelle Bach ou Glück, Beethoven ou Wagner, Berlioz ou Franck, Grieg ou Tschaïkowsky, peu importe) la tire de sa léthargie et s'incline respectueusement devant elle. — Car si grande et géniale que soit l'œuvre d'un homme, combien ne reste-t-elle pas petite en présence de toutes les possibilités que renferme en elle la plus humble et la plus médiocre des âmes humaines !

— Est-ce vous mon prince, dit-elle, *vous vous êtes bien fait attendre...*

Oh ! oui, on l'attend avec anxiété, longtemps, le libérateur qui nous arrachera le bandeau des yeux, et nous montrera la vie. On l'attend, on l'attend toujours, et lorsqu'il est venu on en attend un autre... Il est celui qui nous révèle l'harmonie cachée du monde, et qui nous rapporte du fond des abîmes la clef d'or des énigmes. Sans lui les musiques normales de la vie ne nous toucheraient peut-être jamais, et nous passerions toute notre existence à côté du plus beau et du plus grand des orchestres sans nous en douter. Nous ne saurions même pas reconnaître la symphonie incomparable, où notre propre voix se mêle aux autres voix.

Thomas Carlyle a dit : « Une pensée musicale ne peut être exprimée que par une âme qui a pénétré dans le fond des choses, qui en a saisi le mystère intime ; car en toute chose il y a une mélodie cachée, une harmonie secrète, qui est son âme. Toutes les pensées profondes sont mélodieuses ; *il y a de la musique partout, et le chant est notre essence, le reste n'est qu'enveloppe et draperie.* »

Il y a de la musique partout. — Aucune voix n'est

(1) Henry Maubel.

dissonnante dans le concert universel, quand on l'écoute du fond des cryptes de l'âme, et que l'âme est assez pure pour n'en pas troubler le son. — Les sanglots déchirants d'une mère qui pleure son enfant, il semble que cela soit en dehors de l'hymne que chantent les hommes; et cependant la plainte de ce violoncelle, simple transposition de la réalité, ne vous a-t-elle pas fait tressaillir, ne l'avez-vous pas acceptée?

Plus j'y songe, et plus il me paraît que la vie est fort semblable à ces gâteaux délicieux que confectionnent les ménagères à l'aide de diverses substances, mauvaises et immangeables, quand on se risque à les goûter isolément. C'est le *mélange*, l'*ensemble*, qui est bon. Et de même la vie, il faut l'examiner *largement*, dans son entier. Si nous nous obstinons à ne l'écouter bruire que d'une oreille, c'est très bien si nous tombons au moment d'un solo, mais que dirons-nous si nous n'entendons que la partie des contre-basses ou des cymbales?...

Il n'y a qu'une consolation : l'Harmonie, et qu'une seule jouissance : la Beauté qui en résulte.

Aux heures mauvaises de l'existence, quand des accidents pénibles interrompent notre voyage, répétons-nous en guise de cordial : « Il y a une harmonie dérobée meilleure que l'apparente, et où le Dieu a mêlé et profondément caché les apparences et les diversités (1). »

V

Mais pourtant, quoique je sois entièrement convaincu d'être dans le vrai, quelque chose en moi se révolte et me crie :

Être insensible ! — Les bruits de la douleur te laisseraient donc indifférents dans le refuge égoïste de ton esthétisme ! Je n'en crois rien : que demain t'apporte la moindre peine, à toi ou à celui de tes compagnons qui te tient le moins à cœur, et toutes tes théories s'écrouleront comme un château de cartes. — Philosophe gonflé de présomption, qui parles de comprendre la musique profonde de la vie, et t'égales à Dieu, qui t'a donné cette assurance ? Que sais-tu ? En dehors de quelques rares minutes, qu'as-tu réellement compris des mystères de l'existence ? Tu parles de la vie primordiale : tu en es loin ; et tu es bien plus éloigné encore d'être un pur esprit. — N'oublie pas que les grandes époques mystiques furent aussi des époques de grande sensualité : médite cette observation, elle contient tout un enseignement. — Descends de ce piédestal, où tu t'es trop longtemps complu : il pourrait t'y arriver malheur.

— Beaucoup de musiques te resteront étrangères, quoi que tu fasses. Mais peut être les entendras-tu un jour, sans aucune difficulté. En attendant, sois plus humble. Il est en ta puissance, et de ton devoir, de rendre *ta propre vie* aussi harmonieuse que possible.

Garde-toi de toutes les ivresses, même dionysiaques, si ton intelligence ne peut en tirer quelque profit. Ce qui débilite les uns, fortifie les autres. Si tu aimes la pensée qui spécule, mais que tu places au-dessus d'elle l'action qui réalise, ne crains rien, la sirène ne saura te séduire plus qu'il n'est utile.

— Fais en sorte que les musiques ne soient pas pour toi passagères, mais continue leur influence dans ton royaume intérieur. — Accumule en ton âme du soleil, pour les jours de pluie. — Fais mieux encore : prolonges-en les rayons au dehors de toi ; propage-les, et qu'ils irradient fructueusement dans le cercle de ton entourage.

Il faut que toute notre vie soit harmonie : accordons nos actes et nos pensées, et que ce soient celles-ci qui donnent le ton.

Au surplus, la musique met à notre disposition une force inappréciable : le désir métaphysique, dont nous avons surpris plus haut la naissance et le développement. Il est en notre pouvoir de transformer ce désir de rêve, immodéré et stérile, en un désir d'action et d'énergie immédiates.

Il nous faut l'univers : *tenons-nous satisfaits de l'œuvre que nous voulons réaliser*. Et de quels efforts utiles ne serons nous pas capables si nous concentrons ainsi toute notre activité sur un objet modeste ?

Mettons le Ciel tout entier dans notre besogne quotidienne : et les choses les plus vulgaires nous deviendront augustes ; et les beautés exceptionnelles de leur côté, nous toucheront davantage, quand nous aurons su apprécier chaque jour, les beautés coutumières (1).

Plutôt que de trouver trop vite « banal », les sentiers habituels de l'existence, efforçons-nous de les suivre patiemment jusqu'au bout, dans tous leurs circuits, et de pénétrer avec intérêt jusqu'aux sources mêmes de cette apparente banalité.

Plutôt que d'effleurer constamment, et après tout sans beaucoup de succès, les problèmes éternels, contentons-nous d'approfondir consciencieusement les choses de la vie ordinaire. Et nous connaîtrons bien vite, en agissant ainsi, que ce domaine de l'expérience n'est pas le plus indifférent, ni le moins musical, ni le moins merveilleux.

Dominique de Bray.

1. Héraclite d'Ephèse.

(1) Pour comprendre la beauté du dimanche, il faut avoir travaillé pendant toute la semaine.

Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 13 — 5e SÉRIE — TOME II — 24 SEPTEMBRE 1904

LA RESTAURATION EN 1814

Alexandre

I

Cette Restauration dont ne voulaient pas la plupart de ceux qui la firent, mais dont chacun d'eux avait besoin s'accomplit par le concours de tous. C'est, du haut en bas, Brumaire retourné. Tout va à l'encontre, et tout y travaille. Quinze jours auparavant personne n'y pensait, tout le monde s'y rallia. La Révolution finissait par une de ces vagues de fond qui avaient fait toutes les *journées*. Celle-là s'opéra comme les autres, par un coup de prestige de Paris sur la France : un comité de quelques hommes, sans autre mandat que celui qu'ils s'arrogent, machine l'affaire ; une foule anonyme acclame la révolution, l'armée y apporte de l'ordre et l'assemblée y met de la légalité. L'habitude est si invétérée que nul, ni parmi les royalistes, ni parmi les alliés, ni parmi les anciens constitutionnels ne mit en doute, un instant, cette prérogative de Paris. Quant au pays, que n'avait-il pas laissé détruire depuis 1792 ? Et la royauté de Louis XVI « restaurateur des libertés », et la république des Girondins, humanitaire émancipatrice des peuples, et celle de Danton, citoyenne et nationale, et celle de Robespierre, théocratique, inquisitoriale et internationale à la façon des religions, et celle du Directoire, débauchée, banqueroutière et conquérante ! Si le peuple ne se leva point contre l'envahisseur, c'est que les alliés avaient si bien manœuvré et que leurs affidés de France les avaient si bien servis, en dupes, mais non en victimes, que la France croyait n'avoir rien à redouter pour cette cause à laquelle elle avait tant sacrifié depuis la République : les *limites naturelles*.

Les obstacles, à qui eût projeté d'entreprendre cette restauration de dessein concerté, auraient semblé insurmontables. Les pires venaient du roi lui-même qui, dans ses manifestes, avait imperturbablement maintenu son « droit », c'est-à-dire condamné la souveraineté nationale, qui n'avait rien garanti de la Révolution et qui ne cessa jamais d'identifier son rétablissement avec le retour aux anciennes limites, c'est-à-dire le contraire de ce que souhaitait la France, et ce, précisément, contre quoi elle s'était depuis vingt-deux ans, et constamment armée. Elle ne connaissait que cela de ces princes, et cela suffit longtemps à les rendre impossibles.

Mais la France veut, avant tout, la paix. Elle s'y précipite aveuglément. Comme en toutes ses crises, elle court au plus pressé : se débarrasser de Napoléon. On se contente d'une vague garantie, toute verbale, des droits fondamentaux ; les limites mêmes s'effacent au second plan. Comme il apparaît que personne ne peut ni faire la paix ni la recevoir que les Bourbons, la France accepte les Bourbons, elle se fait de la nécessité qu'elle subit l'illusion d'une espérance.

Cette paix réclamée par la France, Louis XVIII la veut également. Il l'a déclaré dès le début des grandes conquêtes : « Le roi espère que l'équilibre de l'Europe deviendra le principe directeur des souverains... Son seul désir serait d'y parvenir sans chercher pour lui-même d'autre avantage que son rétablissement. » Il ne subira donc pas la paix des alliés, il signera avec eux *sa* paix royale, de roi de

France ; si les alliés la veulent, en 1814, à Paris, telle qu'il la voulait, en 1795, à Vérone, la rencontre ne l'humilie ni ne le diminue. Il lui est aussi naturel de la consentir qu'il était contre nature à Napoléon de l'accepter.

Malgré l'enchevêtrement des intrigues qui occupent la coulisse, les dessous et la scène, tous ces acteurs et tous ces figurants, si agités qu'ils se montrent, et gonflés de leur personnage, ne sont ni l'auteur qui a composé la pièce et disposé le dénouement, ni même le machiniste qui opère le changement de décor. « Plus on prouvera qu'aucune volonté générale, aucune grande force, interne ou externe, n'appelait et n'a fait la Restauration » a dit un grand historien, alors en condition de prendre l'histoire sur le fait, « plus on mettra en lumière la force propre et intime de cette nécessité supérieure qui détermina l'événement (1). »

Alexandre en triomphe, lieutenant-général de cette Providence qui, par lui, a tout dessiné et tout accompli. Et voilà 89 aux pieds de cet autocrate, comme jadis les philosophes, pères de 89, aux pieds de la grande Catherine, « à quatre pattes ! » ainsi qu'elle disait à Grimm en sa morgue allemande, irrévérencieusement.

Alexandre trône dans l'encens des gens de lettres, des coquettes exaltées et des coquettes mystiques, des amoureuses captivées et des enchanteresses sous le charme, des idéologues, des politiques, des intellectuels de toute provenance, de tout sexe et de toute doctrine, volière humaine qui caquette, se pavane, et se prend au miroir. « C'est un roi légitime et un gouvernement libre que vos armes victorieuses ont donnés ». « C'est un événement sans pareil dans l'histoire et qui n'est dû qu'à Vous seul... Je vous ai vu, sire, aussi grand dans l'adversité que vous l'êtes maintenant au sommet des prospérités humaines (2). » Ainsi s'exprime Corinne, dénigrante irréconciliable de Napoléon et qui lui avait refusé avec tant de fracas la gloire de ces louanges. Après la Constituante, voici venir l'ancienne cour : « Que dire de l'Empereur ? Il faut baiser la trace de ses pas... Il sera le sauveur de l'Europe, et en particulier de la France, qui pourrait avoir si peu de droits de prétendre à sa bienveillance (3) ». Et cette consécration de ses prestiges, Chateaubriand en est ébloui et ne perce pas l'artifice : « Alexandre avait quelque chose de calme et de triste : il se promenait dans Paris, à cheval ou à pied, sans suite et sans affectation. Il avait l'air étonné de son triomphe ; ses regards, presque attendris, erraient sur une population qu'il semblait considérer comme supérieure à

(1) GUIZOT, *Mémoires*, t. I, p. 30.
(2) Mme de Staël à Alexandre, 25 avril 1814.
(3) Le duc de Richelieu à Rochechouart, 16 mars 1814.

lui : on eût dit qu'il se trouvait un barbare au milieu de nous, comme un Romain se sentait honteux dans Athènes (1)... »

Un premier ouvrage s'imposait si les alliés voulaient justifier leurs promesses et le gouvernement provisoire son coup d'État : donner à la France la paix matérielle, la soustraire aux excès et aux humiliations de l'occupation étrangère, lui rendre la dignité et la libre possession de soi-même. Ce fut l'objet de la convention d'armistice du 23 avril : elle suspendit toutes les opérations de guerre ; les alliés évacueront le territoire français à mesure que la France évacuera les places qu'elle occupe encore au-delà de ses anciennes frontières.

II

Louis XVIII, très roi dans toute son attitude devant les alliés, en attendait la nouvelle. La convention conclue, c'est-à-dire, en droit, le royaume se trouvant libre, il en vint prendre possession. Il passa le détroit le 24 avril. Il apportait sur la restauration de la monarchie des idées fort différentes de celles des hommes qui venaient de s'en faire les instruments. Il tenait son « droit » de Dieu par le mystère de sa naissance, et ce droit, dont il avait été investi avec sa vie même, il ne dépendait d'aucune personne au monde, non, pas même de sa propre personne, de le modifier ou d'y porter atteinte. Sa royauté est une et indivisible, comme la République conçue à son image. Louis XVIII en garde le dogme intégral et intangible. Son règne a commencé avec l'annonce faite à la Convention le 21 prairial an III — de la mort de son neveu Louis XVII. De ce jour, il s'estima roi de France et pour toute la durée de son existence. Les événements l'avaient empêché d'exercer son droit ; les circonstances lui en permettraient désormais l'exercice. Voilà tout ce qu'il consent à connaître de ces deux capitulations, celle de Paris et celle de Fontainebleau : des faits, et rien de plus, qui ne sauraient altérer le principe. La paix reste une affaire politique à négocier selon les formes ; quant à l'acte du Sénat, qui rappelle Louis au trône, le qualifie de roi des Français et l'affuble d'une constitution, sous ratification populaire et condition de serment il le considère comme un papier sans valeur. A lui seul appartient de définir en tant que législateur absolu le caractère et les formes de son gouvernement : il reçoit le serment, il ne le prête pas. Il n'a point à subir ni à discuter une constitution quelconque : il fera une déclaration de ses vues et, s'il lui convient, il octroiera à ses sujets une charte qui, sans porter atteinte à ses droits, en réglera l'exercice.

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Comme c'était la tradition et en quelque sorte la loi de la monarchie française depuis des siècles, comme tous les gouvernants, législateurs, fonctionnaires et militaires de 1814 s'étaient entièrement compromis dans le parti de la restauration monarchique, et comme il n'existait pas de monarchie sans le « roi », il leur fallut bien en passer par où le roi voulut ; ils y passèrent, et Talleyrand tout le premier. Après avoir enfermé Alexandre dans la légitimité et son principe, il s'y trouva emprisonné lui-même, avec tout le Sénat. Louis s'arrêta à Compiègne, du 29 avril au 2 mai. Il y reçut Alexandre et Talleyrand. Avec Talleyrand tout s'accommoda de soi-même et le plus « honnêtement » du monde. Talleyrand connaissait à merveille ce mélange de dogmes, de raisons d'Etat et de précédents politiques qui n'étaient écrits dans aucun livre, que l'on évoquait toujours sans en citer jamais le texte, et que l'on qualifiait de « droit public des Français ». Il en pensait comme des choses de la religion et, sans y croire davantage, il en raisonnait en subtil théologien. Il tenait de son maître Retz, que sous cette « loi fondamentale », les droits du roi et ceux du peuple ne s'accordent que dans le silence. Louis XVIII avait besoin de Talleyrand, Talleyrand avait besoin de Louis XVIII. Ces deux hommes, les plus politiques et les plus fins de leur siècle, n'eurent peut-être, pour s'entendre, qu'à échanger ces deux mots : Sire ! — mon cousin ! Talleyrand évita de parler du Sénat et de ses articles constitutionnels ; Louis daigna ne point parler de Vincennes ni de l'évêché d'Autun, et, grâce à la majesté du roi, à la parfaite tenue du prince, l'audience se termina à leur satisfaction commune. Le prince fit hommage à *son* roi ; le roi agréa l'hommage de *son* ministre des Affaires étrangères.

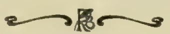
Alexandre avait le goût et jusqu'à la coquetterie de la reconnaissance. Il se flattait d'en recevoir le témoignage. Louis n'était point de caractère à éprouver ce sentiment, et s'il l'éprouva, par extraordinaire, il mit sa fierté à ne le point témoigner.

Louis reçut Alexandre, chef des rois et sauveur de l'Europe, comme s'il n'y avait d'Agamemnon qu'à la Comédie-Française. « Il affecta une *dignité tout à fait déplacée* envers un souverain auquel il devait son retour au trône », écrit Nesselrode, et cette phrase découvre l'abîme qui les séparait. La rencontre fut glaciale. L'étiquette stricte prit une tournure discourtoise. Il y eut des façons d'aller à la rencontre, de passer les portes, de reconduire, de s'asseoir à table enfin, où le roi occupait un fauteuil et fit offrir une chaise à l'empereur, qui froissèrent à la fois, en Alexandre, la haute idée qu'il avait de sa puissance, des services rendus, de l'effort fait sur lui-même pour triompher de ses répugnance, sa magnanimité, très sincère mais très susceptible, son élégante sensibilité, la cordialité de mœurs dont il avait l'habitude et qu'il avait si fort goûtée à la cour de Prusse. Et pourtant, dans le spectacle de ce roi impotent sans armée, sans trésor, campé dans un château dont pas un meuble ne lui appartenait et n'aurait pu être payé par lui, portant en sa personne cette ironique et paradoxale présomption de grandeur, on ne peut méconnaître un je ne sais quoi de supérieur dont Alexandre se sentit atteint dans le prestige de sa victoire. Le roi et lui ne se comprirent jamais. Les Russes remarquèrent « l'impression douloureuse que cette entrevue causa sur l'esprit de l'empereur et les tristes pressentiments qu'il en éprouva ». Il en revint ulcéré. Ce roi resta pour lui le plus infatué des émigrés. Que ce Compiègne était loin du radeau de Tilsit, du théâtre d'Erfurt, des embrassades, des revues, des causeries sans fin où l'on se partageait le monde et rivalisait de galanteries, où l'on jouait un rôle sans doute appris et voulu, mais quel rôle et sur quel théâtre, devant quelle galerie ! où un compliment de Napoléon semblait la flatterie d'un dieu et valait un billet sur l'immortalité, où cependant — et c'était un chatouillement exquis — tout vainqueur et divinisé qu'il fût, le Bonaparte devant le Romanof restait le parvenu ! De cette empyrée quelle chute dans les mesquineries du cérémonial de Versailles ! Est-ce calomnier Alexandre de supposer qu'en ce retour de Compiègne il regretta Napoléon, et se reprocha, tout au moins, d'avoir trop facilement cédé sur l'article de Bernadotte ?

Le 2 mai, Louis XVIII édicta la déclaration dite de Saint-Ouen qui maintenait les droits du roi, mais contenait les dispositions fondamentales du gouvernement représentatif et de la liberté politique : les deux Chambres, le vote libre de l'impôt, la liberté civile, la liberté religieuse, l'égalité devant la loi. L'entrée solennelle dans Paris eut lieu le 3 mai. Elle ressemblait à une procession : les maisons drapées de blanc, les rues jonchées de fleurs, la foule des croyants en extase. Pour les royalistes, pour le peuple des catholiques, la vieille royauté française ressuscite un instant avec son auréole mystique et son caractère sacerdotal. Le roi, revenant de si lointains exils, sortant des horizons perdus, semble en sa vieillesse débile comme un symbole du miracle perpétuel de la royauté qui ne saurait mourir. Il est la Majesté clémente et tutélaire. Il impose un respect mêlé de tendresse filiale et ses fidèles l'entourent les larmes dans les yeux. Pour les autres, ceux qui ont traversé la République et goûté sinon de la liberté de la pensée, au moins du scepticisme païen de la Révolution et de l'Empire, c'est une pompe aussi vide que celle de l'Être suprême de Robespierre ou du sacre de Napoléon. Un spectacle après tant d'au-

tres spectacles, dont, les draperies détendues et les cortèges dispersés, il ne reste rien. La monarchie? une étiquette sur une affiche collée au mur que la pluie décolle, que le passant arrache ; le roi ? un vieillard obèse et podagre qui ne peut monter à cheval, qui peut à peine se tenir debout. Les maréchaux-ducs (1), le glaive levé, crient : Vive le roi! et commandent de répéter le cri ; après eux les généraux, la voix sonore, puis avec moins d'autorité les colonels, les commandants ; l'ordre s'en va faiblissant avec le grade, le cri se perd dans les régiments sans écho, et, çà et là, à la queue des colonnes, un murmure sourd : Vive l'empereur! (1) « C'était un régiment de la vieille garde à pied qui formait la haie depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame. « Je ne crois pas, raconte Chateaubriand, que figures humaines aient jamais exprimé quelque chose d'aussi menaçant et d'aussi terrible. Quand ils présentaient les armes, c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler. »

Albert Sorel
(de l'Académie Française).



LA QUESTION THIBÉTAINE ET L'OPINION BRITANNIQUE

Sans un rapide coup d'œil sur la carte du Thibet et sur l'histoire de ses relations avec les Indes d'une part et la Russie de l'autre, il est impossible de comprendre l'importance de la mission armée que le colonel Younghusband a conduite jusqu'aux portes de Lhassa la Mystérieuse, l'accueil qu'a fait l'opinion britannique à cette nouvelle expédition coloniale.

Le plateau thibétain, désolé, d'une altitude moyenne de 5.000 mètres environ, couvre une superficie de 2 millions de kilomètres carrés. Limité au sud par l'Himalaya, appuyé à l'ouest sur le Pamir, il est borné au nord par la chaîne des Kouen-Loun, qui dominent les déserts sablonneux du Turkestan chinois. Ce gigantesque triangle, large de 450 kilomètres à l'ouest, finit par atteindre 1.250 kilomètres à sa base, vers les plaines de l'est. Mais ce plateau n'a de surface plane que pour les voyageurs qui l'aperçoivent vaguement, du haut des cols neigeux. Dans sa partie septentrionale, il est coupé par des vallées larges et plates, où s'étendent paisiblement de nombreux lacs. Dans sa partie méridionale, la moins éloignée des Indes, il est sillonné par des vallons, plus étroits et plus encaissés, où coulent le Brahmapoutra, le Mékong, le Fleuve Bleu. Cette région fluviale est la moins inhospitalière du Thibet. La rigueur du climat s'atténue. A l'abri des brises glacées, notamment sur les bords du Brahmapoutra, les indigènes peuvent cultiver le riz, les abricots, les jujubes. Dans ces vallées plus favorisées se dressent les seules villes que compte le Thibet, Gyang-Tsé, Lhassa.

Sous ce ciel inclément, sur ce plateau ingrat habitent 2 ou 3 millions d'êtres humains. La rudesse du climat les a rendus sobres et insouciants ; la pauvreté du sol, patients et enjoués. Ils ont conservé, en les défigurant légèrement, les traditions de la religion boudhiste. Ses enseignements, autant que l'extraordinaire douceur de leur tempérament docile, ont donné naissance à la plus étrange des organisations sociales. Des ordres monastiques, dont l'effectif a été évalué à 500.000 hommes, soit un moine par cinq habitants, par la discipline de leurs groupes hiérarchistes et les richesses de leurs couvents fortifiés, dominent et administrent le Thibet, sous le contrôle nominal de la Chine. Ces congrégations boudhistes, sortes de milices féodales, ont souvent lutté les unes contre les autres. Aujourd'hui encore, deux d'entre elles se divisent le pays, et constituent deux factions rivales, dont la Chine se plaît à opposer l'un à l'autre les deux Prieurs ou Lamas. Le moins influent aujourd'hui est celui de Ta-Chi-Loun-Po, le Pang-Tch'en-rin-po-tch'e. Au contraire le chef de l'ordre des Gèlong-pa, le Talé-Lama, est devenu le souverain spirituel et le maître politique du Thibet. Depuis 1751, il a reçu l'investiture des mains de l'empereur de Chine et il délègue l'exercice du pouvoir à un Lama qui gère concurremment avec le légat impérial, représentant de la Chine, les intérêts matériels et moraux de cette étrange société. Le Talé-Lama veille à ce que le tribut soit payé régulièrement à l'Empereur. Tous les ans au printemps des prières solennelles sont dites pour le souverain de la Chine; les frais qu'elles entraînent et les courriers envoyés à Pekin sont balancés avec le montant du tribut qui n'est pas acquitté.

Un Japonais, M. Kawagoutsi, au retour d'un voyage au Thibet, a donné à ses compatriotes quelques renseignements sur le Talé-Lama actuel:

« En août 1901 il paraissait avoir 26 ans. Il est de grande taille avec les yeux moins bridés que ceux de ses compatriotes. Il porte l'habit des prêtres thibétains ; mais quand il s'occupe des affaires de l'Etat, il met des vêtements laïques en soie. » Le Talé-Lama fit ses études au collège de Réboun près de Lhassa, où il eut pour maître un docteur d'origine bouriate, protégé de la Russie, qui le mit au courant des problèmes auxquels donnait naissance le voisinage du grand empire slave. « Très fin et très intelligent, le Talé-Lama paraît prendre beaucoup plus d'intérêt à la politique qu'à la religion. Il est facilement accessible et montre beaucoup de sympa-

(1) Macdonald, Ney, Moncey, Berthier.
(2) Castellane, t. I, p. 255.

thie pour le peuple; il jouit d'une très grande popularité. » (1)

Tel est le chef de cette vieille société théocratique, juchée à 5.000 mètres d'altitude, et qui, malgré la médiocrité de ses ressources économiques et la rivalité de ses ordres religieux, constitue une des grandes forces morales du continent asiatique.

II

Séparé de l'Empire russe par les hauteurs inaccessibles du plateau de Pamir et les steppes dévastées du Turkestan oriental, le Thibet touche de plus près à l'empire des Indes. Seuls des cols neigeux le garantissent contre des relations trop fréquentes avec les colonies anglaises. Le prince Henri d'Orléans écrivait en 1891 « que des Indes au Thibet il n'y avait qu'une enjambée ». Ce voisinage n'était pas sans inquiéter depuis de longues années les moines thibétains; et avec un soin jaloux, ils détournaient de leur cité sainte, Lhassa la Mystérieuse, les voyageurs rencontrés sur la route, en les comblant de cadeaux. Ils ne parvinrent point cependant à conserver intact ce splendide isolement; et bien avant 1904 le gouvernement britannique était entré en relation, par l'intermédiaire de la Chine, avec cette société théocratique de 2 millions d'hommes perdue dans les neiges de l'autre côté de l'Himalaya.

Sans remonter jusqu'à Warren Hastings, qui par deux fois envoya des émissaires saluer le Teshu-Lama de Tachi-loun-po, chercha en vain à obtenir des renseignements sur Lhassa et ouvrit inutilement un marché à Rangpour pour développer les relations commerciales, on découvre dès le milieu du XIXe siècle la preuve de l'attention avec laquelle le gouvernement des Indes surveille les affaires au Thibet. Entre 1865 et 1880 des « pandits », dressés par le service géographique de l'Inde, explorent, sous des déguisements ingénieux, les vallées thibétaines. Grâce aux renseignements ainsi recueillis les hommes d'Etat anglais purent préciser la conduite qu'il convenait de suivre vis à-vis de la théocratie himalayenne. Pour la première fois la convention de Tché-Tou, conclue avec la Chine le 13 septembre 1876, et ratifiée à Londres le 6 mai 1886, révéla à l'opinion européenne les visées de la Grande-Bretagne sur le Thibet. Remarquons en passant que ces deux dates coïncident avec deux périodes de tension diplomatique entre la Russie et l'Angleterre.

Par un article séparé de la Convention de Tché-Fou, le gouvernement chinois s'engageait à faciliter l'entrée dans le Thibet d'une mission britannique, à lui remettre les passeports indispensables et à donner à ses fonctionnaires les instructions nécessaires. Si ce traité ne reconnaissait pas à l'Angleterre le droit de faire franchir à ses envoyés commerciaux et politiques les portes de Lhassa, la ville sainte, en revanche, il leur permettait de franchir les cols de l'Himalaya. Dix ans s'écoulèrent avant que le gouvernement britannique songeât à profiter des avantages que lui conférait la convention de Tché Fou. Après que les ratifications eurent été échangées à Londres, au moment même où se posait entre l'Angleterre et la Russie la question de la frontière du Pamir, une mission fut organisée, en juin 1886, sous les ordres de M. Macaulay. Elle allait s'engager dans les cols de l'Himalaya, lorsqu'elle reçut contre-ordre. En échange, des sacrifices consentis par la Chine en Birmanie, l'Angleterre renonçait à ses visées sur le Thibet. Aux termes de la Convention signée à Pékin le 24 juillet 1886 et ratifiée à Londres le 25 août 1887, le gouvernement chinois prenait acte du contre-ordre donné à la mission britannique et reconnaissait que « en considération du désir qu'a le gouvernement anglais de trouver des arrangements pour le commerce des frontières entre l'Inde et le Thibet, il appartiendra au gouvernement chinois, qui s'en fait un devoir, après enquête soigneusement faite, d'adopter telles mesures propres à exhorter et à encourager les habitants dans le sens du développement du commerce. »

Si la mission était ajournée, les hommes d'Etat britanniques obtenaient du gouvernement chinois que la légitimité de leurs ambitions commerciales fût officiellement reconnue. Le prétexte nécessaire pour ouvrir ultérieurement des négociations, soit avec le Thibet, soit avec la puissance suzeraine, était avec soin inscrit dans un acte authentique. De nouveaux incidents fournirent bientôt une occasion pour invoquer ces arguments et rappeler ces droits. En 1887, des incidents se produisirent entre la principauté thibétaine et l'Etat de Sikkin sur lequel les Indes prétendaient exercer un contrôle. En 1888, ils dégénérèrent en un véritable conflit. Une armée thibétaine franchit les cols de l'Himalaya et fit son apparition dans les environs de Dardjeeling. Les ordres du gouvernement chinois, averti par les diplomates britanniques de cette grave infraction aux usages internationaux, n'arrivent point à temps pour arrêter l'armée des moines thibétains. Elle attaque le poste anglais de Guatong et est repoussée. Prenant à leur tour l'offensive, les troupes anglaises emportent d'assaut le col de Jelep-La (25 septembre 1888). Pour mettre un terme à cet état de guerre, les deux gouvernements chinois et anglais signèrent, en 1890, le 17 mars, une convention qui devait servir en 1904 à

(1) Correspondance du Japon publiée par les *Débats* (9 février 1901).

justifier d'une manière plus explicite l'envoi d'une mission armée au Thibet.

Dans ses articles 4, 6 et 7, ce nouvel acte diplomatique décidait que des commissaires seraient nommés pour examiner les moyens de faciliter les relations commerciales entre le Sikkin et le Thibet. En vertu de ses dispositions un règlement signé à Dardjeeling. le 5 décembre 1893, fixa les conditions auxquelles fonctionnerait un marché commercial établi à Ya-toung du côté thibétain de la frontière.

Avec un soin égal le gouvernement chinois et les autorités thibétaines s'efforcèrent de paralyser l'exercice des droits reconnus par ces deux accords. Après avoir nommé à Ya-toung un commissaire de douane, le cabinet de Pékin cessa de donner des preuves de son activité. Le Talé-Lama de Lhassa fit mieux. La petite localité thibétaine de Ya-toung est situé, près de Guatong, poste frontière des Anglais. Elle n'est séparée de Dardjeeling, ville importante que par 150 kilomètres qui se franchissent rapidement en huit étapes sur une bonne route. De l'autre côté du versant, la gorge où se trouve Guatong descend à pentes raides sur la vallée thibétaine de Tomou. Les premiers douaniers désignés par le gouvernement anglais pour surveiller le marché créé par la Convention de 1890-1893 auraient bien voulu quitter cette gorge étroite pour gagner le vallon de Tomou. A peine arrivés, ils s'aperçurent avec stupeur que les Thibétains avaient construit un mur et posé des sentinelles au-dessous de Ya-toung. Personne ne peut passer en venant du Sud, c'est-à-dire des Indes. Quant aux marchands thibétains, si quelques-uns voulaient par hasard s'avancer jusqu'à Ya-toung, les autorités avaient ordre de les empêcher de dépasser la vallée de Tomou et de gagner le marché frontière.

Avec une subtile élégance, les moines thibétains avaient trouvé le moyen d'ouvrir une porte tout en la maintenant fermée. Il est certain que cette violation discrète mais indéniable des conventions de 1890-1893 donnait le droit au gouvernement britannique de rappeler aux Lamas thibétains que les distinctions subtiles de la théologie ne sont pas du domaine de la diplomatie. Pendant longtemps il ne songea pas à utiliser ses droits irrécusables. Le jeu ne valait pas la chandelle. Le montant des échanges entre le Thibet et les Indes atteignait un chiffre ridiculement bas. Ils s'élevaient à peine à la somme de 2.500.000 francs. Dans un rapport récent notre consul général aux Indes donnait sur les transactions entre l'Inde et le Thibet, effectuées sur le marché de Ladakh, des renseignements qui ne laissaient pas de doute sur la médiocrité de ce débouché commercial.

Seuls des arguments politiques et des intérêts généraux pouvaient amener le gouvernement anglais à invoquer ce prétexte économique, à utiliser les conventions de 1890-1893.

III

De même que les premiers actes diplomatiques conclus avec la Chine dans lesquels soient mentionné le Thibet sont contemporains des périodes de tension entre l'Angleterre et la Russie, de même le réveil des visées britanniques sur le Thibet, de 1901 à 1904, est inexplicable, si l'on ne tient pas compte des progrès de l'expansion russe dans l'Asie centrale.

L'empire des Tzars maître du Turkestan occidental, qui englobait dans sa sphère d'influence la majeure partie de la Mongolie et du Pamir, semble bien, au moment même où il établissait son autorité prédominante sur la cour de Perse et affirmait ses droits sur le golfe Persique, avoir songé à fortifier son influence auprès des Lamas du Thibet. Le Talé-Lama, nous l'avons déjà dit, s'était lié, au Collège de Réboun, avec un docteur bouriate protégé de la Russie. Plus tard celui-ci revint auprès de son ancien condisciple muni d'argent et de présents importants. « En 1895, raconte le conférencier japonais auquel nous avons déjà emprunté certains renseignements, ce docteur conseilla au gouvernement de se tourner du côté de la Russie, la puissance de la Chine ne suffisant plus à contre-balancer le voisinage de l'Angleterre. On découvrit alors que le tzar est l'incarnation d'un bodhisattva et que, d'après les prédictions, le fondateur d'un boudhisme plus parfait viendra du Nord et unifiera tout l'univers. » Il paraîtrait que de 1891 à 1894, c'est-à-dire au moment même où le docteur bouriate exerçait sa propagande, un Lama-kalmouk nommé Baza-Bakcha Menkoudjief, serait venu d'Astrakan à Lhassa et y aurait séjourné près d'un an. Plus tard en 1899 un agent russe de race mongole, muni de lettres du grand Lama d'Ourga, aurait rendu visite au Talé-Lama. Bientôt des faits précis confirmèrent publiquement les diverses rumeurs. En octobre 1900, une mission thibétaine fut solennellement reçue à Livadia par le tzar. En juin 1901 une nouvelle ambassade se rendait à Péterhof. Au même moment, le bruit courait avec persistance que la Russie aurait conclu avec la Chine un accord secret relatif au Thibet. Il était hors de doute que le grand rival en Extrême-Orient de l'Empire britannique s'efforçait de mettre la main, sinon sur les richesses économiques inexistantes, du moins sur l'autorité religieuse incontestée des moines thibétains.

Par une coïncidence probablement voulue, il se trouvait qu'aux mêmes dates les Indes étaient gou-

vernées par un jeune héritier de l'aristocratie britannique qui avait inscrit sur son programme d'expansion impériale la lutte contre l'influence russe dans l'Asie Centrale. En novembre 1902, lord Curzon, escorté de sept croiseurs, allait promener au son des fanfares et des canons le drapeau anglais, le long des plages sablonneuses du golfe Persique. Un mois après, pour accroitre le prestige de sa vice-royauté, il inaugurait à Delhi, entouré des membres de la famille impériale et des délégués de l'aristocratie britannique, un durbar, dont les tournois luxueux, les éléphants caparaçonnés d'or, les cortèges pompeux, éclipsèrent la splendeur des contes orientaux. Au même moment lord Curzon s'efforçait d'amener le gouvernement britannique à intervenir au Thibet.

Sa persévérance n'eut d'égale que la méfiance du Cabinet. Encore plein des souvenirs de la guerre sud-africaine, désireux d'éviter un conflit avec la Russie, le ministère hésita longtemps à entreprendre une expédition qui pourrait bien être aussi coûteuse et aussi impopulaire que celle du Somaliland.

Le 25 juillet 1901, un mois après l'arrivée à Péterhof de l'Ambassade thibétaine, le vice-roi des Indes télégraphiait à lord Lansdowne pour lui signaler la repercussion que ne manquerait pas d'exercer sur l'opinion indienne cette grave démarche du Thibet, au moment même où le gouvernement anglais ne parvenait pas à obtenir la solution de ses légitimes griefs ; il terminait en demandant qu'une démarche de protestation fût faite auprès du comte Lamsdorff par l'ambassadeur britannique à Saint-Pétersbourg. Le ministre russe affirma à Sir Charles Scott que ces ambassades « ne pouvaient être regardées comme ayant aucun caractère politique ni diplomatique ».

Lord Curzon profite de ces assurances pour essayer d'entrer directement en pourparlers avec le Talélama ; mais sa missive lui est retournée sans avoir été décachetée, novembre 1901. Le 13 février 1902, l'ardent vice-roi se plaint auprès du Cabinet anglais de cette violation des usages diplomatiques : le prestige britannique diminuait si rapidement que les moines thibétains perdaient vis-à-vis de lui jusqu'au souvenir de leur traditionnelle politesse. Absorbé par d'autres affaires, le ministre ne prit point au tragique la déconvenue de lord Curzon. Mais celui-ci ne tarda pas à revenir à la charge.

Le 8 janvier 1903, dans une longue dépêche, après avoir rappelé, comment et pourquoi avaient échoué, en 1886 et 1893, les essais de négociations indirectes avec le Thibet par l'entremise de la Chine, lord Curzon expliquait qu'il était nécessaire d'adopter immédiatement une méthode plus pratique. La situation intérieure du Thibet s'est modifiée : les Ambans de la Chine à Lhassa n'ont plus d'autorité : tout le pouvoir est concentré entre les mains du Talé-Lama, jeune énergique et ambitieux. Pour la première fois le Thibet a un gouvernement. Il faut en profiter négocier avec lui, exiger du Talé-Lama qu'il appose sa signature en même temps que les légats chinois au bas d'un traité qui non seulement délimitera les frontières, mais encore règlera les questions commerciales. Ce traité doit être signé à Lhassa même. Un concours précieux est dès aujourd'hui acquis au gouvernement britannique : le souverain religieux du Népal fournira une escorte, des porteurs et des guides. Ce programme ne resta pas longtemps secret ; le bruit de préparatifs militaires courut à Saint-Pétersbourg et aussitôt se produisit entre les deux gouvernements, anglais et russe, un conflit particulièrement aigu.

Le 2 février 1903, l'ambassadeur de Russie à Londres remet à Lord Lansdowne un Mémorandum dans lequel son gouvernement déclare que, « étant donné qu'il jugeait très important d'éviter toute cause de trouble en Chine, il considérerait une expédition au Thibet comme devant amener une situation d'une réelle gravité, qui pourrait éventuellement obliger la Russie à prendre des mesures pour la protection de ses intérêts dans les régions ». Neuf jours après, le ministre anglais attire l'attention de son ambassadeur à Saint-Pétersbourg sur une communication qui « lui paraissait être contraire aux usages et presque d'un ton menaçant ». Il ajoute que « ce n'était pas la première fois où des plaintes qui lui paraissaient gratuites avaient été adressées à l'Angleterre par le gouvernement russe, à la suite d'une action qui s'était exercée dans la limite des droits certains ». Quelques jours après, le 18 février, Lord Lansdowne somme l'ambassadeur russe de demander à son ministre s'il est exact qu'il a conclu avec la Chine un arrangement établissant un protectorat slave sur le Thibet. En même temps, il télégraphie à Lord Curzon, le 27 février, d'ajourner toute mesure militaire ou même diplomatique concernant le Thibet. Le conflit entre les gouvernements anglais et russe battait son plein.

Pendant cinq semaines le cabinet de Saint-Pétersbourg reste silencieux et se refuse à envoyer la déclaration promise par son représentant. Le 24 mars 1903, Lord Lansdowne se plaint vivement auprès du comte Benckerdoff, l'ambassadeur russe à Londres. Les négociations semblent traverser une impasse, et l'horizon se charge de nuages. L'orage n'éclata point sur les frontières de l'empire du Tzar et des Indes, mais sur les confins de la Mandchourie. La brusque apparition du problème soulevé par l'occupation

russe des provinces chinoises au mois d'avril rendit plus souple vis-à-vis de l'Angleterre le comte Lamsdorff; de même que en novembre, décembre 1903, l'imminence du conflit avec le Japon enleva au ministre du Tzar toute velléité de s'opposer à la marche en avant de la Mission anglaise vers le Thibet. Cette répercussion imprévue et inconnue du conflit d'Extrême-Orient constitue un des faits les plus importants de l'histoire diplomatique contemporaine.

Le 8 avril, le comte Benckerdorff, au nom du comte Lamsdorff, affirme solennellement à lord Lansdowne qu'il n'y avait jamais eu de convention conclue avec la Chine, relativement au Thibet. « Bien que le gouvernement russe n'eût aucun dessein quelconque sur le Thibet, il ne pourrait pas rester indifférent à une sérieuse modification du *statu quo* dans ce pays ; et une pareille modification pourrait rendre nécessaire pour lui de sauvegarder ses intérêts ailleurs en Chine. » Le ministère anglais prit acte de ces déclarations, affirma qu'il ne songeait nullement à porter atteinte à l'indépendance du Thibet, mais seulement à exiger le respect des traités antérieurs, et le 28 mai il acceptait les propositions de lord Curzon, relatives à l'envoi d'une mission britannique qui rencontrerait à Khambajong les représentants du Talé-Lama. L'expédition du Thibet était décidée. La Russie n'avait point attendu jusque-là pour faire connaître au gouvernement chinois les conditions qu'elle mettait à l'évacuation de la Mandchourie, — conditions qui équivalaient à la prédominance définitive par les voies ferrées, les douanes et les banques, de l'autorité russe sur ces régions convoitées.

Il est inutile de rappeler les diverses phases de la mission armée que le colonel Younghusband, connu pour ses remarquables correspondances au *Times* sur l'expédition du Chitral et les affaires sud-africaines, dirigea avec une énergique habileté : la fastidieuse attente à Khambajong, de juillet à novembre 1903, de diplomates thibétains qui ne vinrent jamais ; l'occupation en décembre 1903 de la vallée de Choumbi autorisée avec peine par le Cabinet anglais ; la reprise de la marche en avant en mars, qui par une série de combats, entrecoupés de vaines attentes de négociateurs invisibles, conduisit les troupes anglaises le 29 juillet aux portes de Lhassa. Ce qu'il importe seulement de faire remarquer, c'est que le gouvernement russe qui, le 17 novembre 1903, demandait encore des renseignements sur la portée d'une mission qui devait laisser intacte l'indépendance du Thibet, suspendit complètement ses démarches ; il était, à partir de décembre, entièrement absorbé par les négociations avec le Japon et les préparatifs d'une guerre inévitable.

IV

De même qu'il est impossible de comprendre les diverses péripéties de l'affaire du Thibet, si l'on n'attache pas une importance capitale à la rivalité des deux empires slave et anglo-saxon, il est également difficile de définir l'accueil qu'a reçu cette expédition auprès de l'opinion britannique sans tenir compte de son hostilité séculaire contre la Russie.

Cette réserve et cette méfiance s'atténuèrent progressivement, à mesure que l'expédition contre le Thibet apparut plus nettement comme une phase de la lutte contre l'expansion russe. Dès le 17 novembre 1903, un journal conservateur mais que ses opinions libre-échangistes transforme souvent en un organe d'opposition, le *Standard*, écrivait : « Nous ne pouvons affecter de l'indifférence en présence d'indications tendant à prouver que le scrupuleux respect que nous avions toujours eu pour l'aversion des Thibétains contre l'entrée des étrangers chez eux n'a pas empêché la croissance d'une influence étrangère à Lhassa. Si nous ne pouvons entrer par la grande porte, il faut empêcher la Russie de pénétrer par une porte latérale. » Ces sous-entendus discrets étaient singulièrement précisés par les journaux à qui leur caractère officieux révélait les secrets des chancelleries. Dès le 11 avril 1903 on lisait dans le *Times* : « L'Angleterre ne pourrait voir sans émotion une grande puissance, pouvant nous être hostile à un moment donné, contrôler la politique du vaste organisme politico-religieux dont l'influence peut se faire sentir et se fait sentir en réalité tout le long de la frontière Nord-Est des Indes. » De même les principales feuilles anglaises de l'Inde, l'*Englishman*, le *Times of India*, le *Bombay-gazette*, tout en insistant longuement sur les griefs diplomatiques de l'Angleterre contre la théocratie thibétain, sur les avantages commerciaux d'un marché qui consomme une énorme quantité de thé, avaient grand soin de terminer leurs articles par des allusions précises au danger de l'expansion russe.

Aussi lorsqu'en février 1903, la publication d'un Livre bleu et les discours du ministre des Affaires étrangères vinrent révéler au public anglais le caractère nettement défensif de cette expédition, la gravité du conflit qu'elle avait failli soulever, l'opinion était prête à comprendre et à approuver. Il était d'ailleurs difficile d'être plus précis que le fut lord Lansdowne le 26 février devant la Chambre des lords : « Notre avis est que l'indépendance du Thibet doit être reconnue, mais que si une autre puissance doit exercer la prépondérance dans ce pays, cette puissance ne peut être que la Grande-Bretagne.

Ce qui me paraît devoir accroître nos difficultés en l'espèce, c'est non pas tant ce que le gouvernement russe a fait ou a pu faire, que l'idée que se font les Thibétains de ce que ce gouvernement a l'intention de faire, ou a seulement en vue. » Et en même temps les journaux signalaient l'importance des ambassades récemment envoyées à Livadia et à Péterhoff, l'autorité exercée sur le Talé-Lama par un Russe mystérieux; et l'opinion fidèle au souvenir lointain des conflits de 1835, 1854, 1878, 1885, avec la Russie, fidèle aussi à son animosité instinctive contre les peuples dont la vie politique et sociale ne réalise point les préceptes de la sagesse britannique, approuva ses hommes d'Etat, accepta l'expédition du Thibet. Cette attitude fut, n'en doutez pas, singulièrement facilitée par le fait que les dépenses en hommes et en argent imposées par cette politique n'étaient pas payées par le contribuable anglais. Ce sont, en effet, les Indes qui ont fourni au colonel Younghusband les neuf dixièmes de son escorte et qui couvriront le montant de ses débours: 7.800.000 fr. jusqu'au 31 mars 1904 et, depuis, 1.250.000 francs par mois.

Sans doute l'opposition libérale refusa de s'associer à ce nouvel acte d'expansion impériale. Ses chefs considéraient avec raison qu'il était illégal d'envahir une principauté soumise à la Chine avant d'avoir épuisé tous les moyens de conciliation que pouvait fournir à l'Angleterre son autorité sur le gouvernement de Pékin. Et lorsque cette mission se tranforma en expédition, quand les soldats thibétains armés de lances et de sabres se heurtèrent aux troupes anglo-indiennes, leurs protestations se firent plus vives encore. « Cette mission politique, écrivait le 2 avril le *Daily News* est une invasion armée d'un territoire étranger. Si Jameson était arrivé à Prétoria, son incursion aurait sûrement reçu le nom de mission politique. Le Thibet fait partie de l'empire chinois et la vérité est que nous sommes en guerre avec la Chine. » Ces arguments juridiques, cette comparaison avec la guerre sud-africaine, furent précisés le 23 mai, à Aberdeen par M. James Bryce: « Les ministres continuent à nous dire qu'ils n'ont pas l'intention d'entretenir un résident à Lhassa, qu'ils ne désirent pas un protectorat, qu'ils ne veulent pas annexer le pays. Mais toutes les prévisions ont été démenties par les événements et nous ne pouvons pas oublier qu'au début de la guerre du Transvaal, le premier ministre d'alors déclara que le gouvernement ne courait après aucun territoire après aucune mine d'or et que nous entendîmes un autre ministre déclarer qu'il ne pouvait pas concevoir de plus grand malheur pour l'Angleterre que d'avoir à annexer le Transvaal à l'Orange. »

V

Devant l'émotion produite par la guerre russo-japonaise, et les polémiques soulevées par la question fiscale, ces protestations restèrent sans écho. Lorsque le 8 septembre le télégraphe apporta à Londres la nouvelle que le colonel Younghusband était parvenu à obtenir des autorités thibétaines la signature d'un traité qui accordait au gouvernement britannique la rectification de frontières et les avantages commerciaux que les conventions antérieures lui donnaient le droit de réclamer, les journaux libéraux protestèrent une dernière fois contre la manière illégale dont avaient été obtenus ces résultats légitimes. Ces critiques passèrent inaperçues. Servie une fois de plus par les hasards de l'histoire, l'Angleterre avait pu céder à la fois aux objurgations d'un « Missionnaire impérial » et aux poussées d'une antipathie instinctive sans compromettre sa prospérité par un conflit redoutable ni exposer ses soldats à un hivernage terrible, dans des vallées inconnues, sous un climat rigoureux.

JACQUES BARDOUX.

PARIS EN 1815

Lettres inédites de Madame de Vandeul

La fille de Diderot, Mme de Vandeul, a vécu jusqu'aux premiers temps du règne de Charles X. Quelques semaines avant sa mort, on la voit faire de beaux rêves à propos de ce nouveau roi; elle est pleine d'une esperance qui fait sourire: « Le règne de Charles X promet le bonheur, écrivait-elle le 9 octobre 1824; j'aime à me bercer de l'espérance que mes enfants et petits-enfants ne verront aucun trouble, et que ce prince jouira de la félicité que doit donner à un monarque celle de la nation qu'il gouverne. »

Grâce à la longue correspondance, pleine de confiante intimité, que Mme de Vandeul a soutenue avec Henri Meister (1), qui avait été l'ami de son père, on peut suivre les vicissitudes de son existence, à travers les longues années de l'âge mûr et de la vieillesse; et on observe avec intérêt ce qu'était devenu, dans l'âme d'une fille très attachée à la mémoire de son père, et dans un esprit pacifique, rassis, l'héritage intellectuel d'un philosophe exubérant. Elle avait su au moins garder l'équilibre, tandis que tout à côté, tel autre qui, comme elle, était l'enfant d'un des coryphées philosophiques, l'avait décidément perdu. Stapfer écrivait à Meister, le 10 juin 1822: « Chez Mme de Vandeul, toujours parfaite de bonté pour ses amis et d'équité pour leur déraison, on trouve M. d'Holbach, qui ne trouve pas le Roi assez royaliste, ni les Jésuites assez actifs. »

Les lettres que nous publions aujourd'hui ont été écrites par Mme de Vandeul au neveu de Meister, Jean-Gaspard Hess, de Zurich, qui vivait à Genève en homme de lettres, et qui a traduit en français quelques ouvrages allemands, *Marie Stuart*, de Schiller, et l'*Histoire universelle*, de Jean de Muller.

(1) Nous en avons donné quelques extraits dans les *Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister*. Paris. lib. Hachette, pages 55 à 66, et 190.

Au commencement de l'année 1815, Hess avait fait à Paris un séjour chez Mme de Vandeul, qui avait aimablement accueilli le neveu de son vieil ami.

Dans les mois qui suivirent, elle se plut à s'entretenir avec lui des événements qui bouleversaient l'Europe, et dont le contre-coup troublait sa vie paisible. On a dans ces lettres un coin du tableau de l'invasion de 1815; il est vu par une fenêtre étroite, mais avec un coup d'œil rapide et juste. La fille et le petit-fils de Diderot ont leur vie dérangée, et presque bousculée par l'ennemi; et les arrière-petits-fils du philosophe, dans l'insouciance de leur âge enfantin, demeurent « gais et heureux » au milieu du brouhaha.

Le gendre de Diderot, M. de Vandeul, était à cette date mort depuis quelque temps, laissant à son fils des forges, établies dans le pays de montagnes où l'Aube prend sa source, près de Langres. C'est là que la famille de Vandeul possédait des propriétés où les troupes ennemies avaient passé.

La première de ces lettres a été écrite six semaines avant la bataille de Waterloo; la seconde, six semaines après.

Paul Usteri et Eugène Ritter.

I

Paris, rue Saint Lazare, n° 57.
5 mai 1815.

Je vous remercie, Monsieur, de votre bon souvenir; vous êtes parti dans une si mauvaise saison, que j'eusse eu de l'inquiétude si je n'eusse su par votre oncle votre arrivée chez vous.

C'était une vraie joie pour moi de voir le neveu d'un ami de mon père, dont je ne cesserai jamais de regretter l'aimable et douce société. C'est perte irréparable et qu'on ne remplace jamais, qu'un ami d'un grand nombre d'années.

Je ne cesse de penser au temps où je le voyais fixé à Paris. J'étais alors plus heureuse; et ce n'était que par la lecture de l'histoire, que je me doutais qu'il eût existé des révolutions dans le monde. J'étais loin de soupçonner que toute ma destinée serait bouleversée par celle qui m'a séparée de presque tous ceux auxquels je portais autant d'attachement, que leur amitié pour moi répandait sur ma vie de charme et d'agrément.

Je suis trop vieille, trop faible, mes facultés morales sont trop usées, pour n'être pas accablée des idées de guerre, et des fléaux que la plus juste peut entraîner. Le repos du jour n'existe plus, quand on ne peut calculer sur celui du lendemain.

Vous savez que je ne vis point dans le monde; je ne puis donc rien savoir d'exact sur les affaires politiques. Mais ce n'est pas la paix que je vois dans les journaux.

Je n'ose aller à la campagne; et depuis que j'ai vu des troupes étrangères au milieu de Paris, il me reste une terreur qui me rend tout séjour triste. Je m'en irais dans mes montagnes, si l'année dernière, je n'eusse pas été dévastée par ceux que vous avez laissé passer (1).

1. Les Suisses avaient laissé les troupes autrichiennes franchir le Rhin sur le pont de Bâle, dans les derniers jours de 1813, filer le long du Jura, et entrer en France par Genève.

A votre âge, on voit un long avenir, et l'on peut jouir des illusions et des charmes de l'espérance; au mien, il ne faudrait que pouvoir cheminer, doucement et paisiblement, vers le dernier asile de repos.

Il faut que vous ayez l'indulgence de vous accommoder de la bonne et franche amitié. Recevez l'expression de ce sentiment, et de l'estime que vous m'avez inspirée, sans que j'ajoute autre compliment, ou formule de politesse.

Diderot de Vandeul.

II

Paris, 1er août 1815.

Hélas! Monsieur, il est dans ma destinée de n'échapper depuis trente ans à aucune des époques cruelles de cette terrible et éternelle Révolution. A peine nous aviez-vous quittés, que l'on a fait autour de Paris les plus grands travaux de fortification : cela me remplissait d'effroi.

Je n'essaierai pas de vous peindre la terreur que me faisait éprouver le canon, si près de moi qu'il semblait être dans ma rue, et l'épouvante dont j'étais saisie, en pensant à une bataille décisive que l'on attendait chaque matin. Vainqueurs ou vaincus, je voyais Paris perdu, livré à un pillage inévitable; et pour qui a supporté cette idée, et les images qu'elle offrait à ma pensée, tout paraît supportable.

Figurez-vous que j'entendais sans cesse, dans le petit cabinet que j'habite, les tambours et les cris des troupes qui ne cessaient d'arriver par milliers pour la défense de Paris; tous les faubourgs armés et fédérés. On ne saurait trop louer et bénir la garde nationale, pour avoir préservé les habitants de cette immense ville des maux divers qu'ils pouvaient éprouver.

Aussi ne pensais-je absolument à rien : ce genre de terreur, de fièvre violente, absorbait toute autre idée. Mais il en est de ces secousses comme des incendies : hors des flammes, on regarde le lendemain autour de la contrée dévastée, et une tristesse douloureuse vous montre tous les maux qu'il reste à souffrir.

Les Souverains n'ont, à mon sens, ni plus de foi, de loyauté et de générosité, que le commun des humains; car après avoir dit et répété de mille manières qu'ils n'en voulaient qu'à l'homme (*Napoléon*), et non à la nation, on devait présumer qu'en effet ils ne se plairaient pas à épuiser, à abîmer, à tâcher d'anéantir toutes les ressources, tous les moyens de bonheur de ce royaume; qu'ils le ménageraient pour le Souverain qu'ils ont ramené, et qui doit être désolé en voyant toutes ses provinces la proie de cette inondation. Je croyais qu'aussitôt que l'on serait sûr de la chute de Buonaparte, on ferait rebrousser

chemin à ces innombrables colonnes, et qu'on serait satisfait des maux causés par leur arrivée,

Tous les environs de Paris, où l'on s'est battu plusieurs jours, sont abîmés ; partout où l'on a pu piller, briser, détruire, on n'y a fait faute. On ne peut se figurer la fureur des Prussiens, encouragés par un chef qui ne veut que la destruction de la France, et que les sollicitations mêmes du Roi n'ont pu arrêter sur rien. Paris est couvert de quatre nations. Les Anglais n'ont commis aucun excès. J'ai quatre militaires dans un hôtel garni ; mon fils en a autant, faute de place dans nos logements.

Il n'y a que peu de jours que j'ai reçu des nouvelles de mon pauvre pays : là, comme dans beaucoup de villes, ce n'est pas pour Buonaparte que l'on se bat; c'est tout bonnement contre les troupes étrangères. Beaucoup de pays ne supportent pas de rendre les villes à d'autres qu'au Roi.

On a capitulé à Langres, pour conserver le matériel de guerre. Tout revenu est encore anéanti pour nous, par les réquisitions qui ont tout emporté. Ce qui est effroyable, c'est qu'ils font des demandes et forcent à des contributions en argent, qu'il est impossible de fournir ; alors ils pillent, ils prennent tout.

Je tremble que la disette n'arrive à la suite de tant de maux, car tout se dévore pour la nourriture des armées; et je ne vois pas comment grains, bestiaux, enfin toute espèce de denrées, ne s'épuiseront pas. Rien ne peut se régulariser; les municipalités ne savent auquel entendre. Il y a peu de jours, 45 Prussiens arrivèrent le soir, dans le petit gîte d'un de nos amis, absent avec sa famille ; ils battirent la servante, forcèrent cave et armoires ; dans une nuit, ils firent un dégât considérable, ayant emporté linge, nippes, etc.

La semaine passée, mon fils me quitta en hâte, ayant avis que quatre Autrichiens étaient avec leurs chevaux dans sa cour, et voulaient coucher dans le logis ; il eut bien de la peine, avec argent et discours, de les mener en hôtel garni. Ils arrivent sans billets ni ordre, et se fourrent partout.

Pendant que je vous écris ceci, on vient de me signifier qu'on allait établir des chevaux dans mon écurie : cela est commode à un étranger qui n'a pas assez (*de place*) dans la maison qu'il a vis-à-vis (*de chez moi*).

Encore, si l'on voyait un terme prochain, dans le lointain une lueur de bonheur! Puisse le Ciel mettre un terme à tous les maux de cette malheureuse France !

Mourir en repos, et, en fermant les yeux, espérer pour mon fils, pour ses enfants, un sort paisible : je ne puis avoir autre désir. J'ai peu de besoins, nulle fantaisie ; je ne souffre réellement que pour la destinée de mon fils ; il n'a jamais connu le malaise, les embarras, les tourments de la vie, jusqu'à l'âge de 38 ans, époque de la mort de son père. Nous n'avions pas ce qu'on appelle à Paris de la fortune, mais une aisance raisonnable ; nulle affaire de spéculation, pas un sou en portefeuille : le tout en fermes et forges.

Revenus, fonds, tout se détruit, se fond chaque jour ; depuis le 18 janvier 1813 (1), nous n'avons éprouvé qu'angoisses et tourments de toute couleur; sans compter la tristesse que répand sur ma vie le peu d'amis que j'ai conservé.

Comme il faut que les humains s'amusent au sein des orages, j'entends, pendant que je vous écris, les bombes du feu d'artifice de ma rue ; une musique guerrière chez le prince d'Orange, qui habite la maison de l'oncle de Buonaparte, à côté de moi. Les spectacles n'ont cessé qu'un seul jour; les boulevards sont couverts de monde; à la vérité, je pense que les étrangers composent partout la foule.

Je reçois une lettre d'un coin de la Normandie : c'est un ami qui est écrasé de Prussiens qui font trembler sa petite ville, et qui veulent *quinze* cent mille francs, dans un lieu où toutes les fortunes réunies n'en donneraient pas *deux*.

Quatre-vingt mille Autrichiens viennent de passer en Champagne, à côté de la forge de mon fils, où ils n'ont rien laissé en vivres ; ils se promènent dans toutes les provinces.

Mon fils est fatigué ; Eugénie (*belle-fille de Mme de Vandeul*) est dans l'âge où, n'ayant pas souffert dans le passé, on n'est pas effrayé de l'avenir; et je ne me plais pas à rembrunir son âme. Les trois enfants sont bien portants, gais, heureux.

Vous allez bénir le ciel de la fin de ce papier ; que ce griffonnage vous prouve au moins ma confiance dans votre indulgence et votre amitié.

DIDEROT DE VANDEUL.

LA LOI OUVRIÈRE

C'est demain que s'ouvre à Bâle la conférence de l'Association internationale pour la protection des travailleurs. Elle statuera, entre autres questions, sur un problème particulièrement important : celui du travail nocturne des femmes, qui préoccupe à la fois les philanthropes et les socialistes.

A l'heure présente, la plupart des législations des pays civilisés proscrivent cette tâche de nuit pour

(1) C'est la date, sans doute, de la mort du vieux M. de Vandeul, le gendre de Diderot.

les ouvrières; mais cette proscription n'a guère qu'un caractère de doctrine, et partout les réglementations adoptées comportent des tolérances telles, que l'interdiction demeure en très grande partie fictive. En France, par exemple, d'après le dispositif de 1892, les femmes devraient être libres de 9 heures du soir à 5 heures du matin : seulement des licences sont accordées à certaines industries, durant 60 jours annuellement ; d'autres industries peuvent déroger au principe d'une façon temporaire ; en des cas qu'il apprécie, l'inspecteur du travail a encore le droit de donner des autorisations, qui ne sont même pas indispensables dans les usines à feu continu. En Angleterre, les lois de 1895 et de 1901 ont limité la faculté du recours au travail supplémentaire ; mais tous les interventionnistes et les Trade Unions protestent avec véhémence contre les tolérances abusives qui subsistent. En Belgique, les ordonnances royales, prises en vertu de la loi de 1889, n'ont édicté que des obligations dérisoires. En Suisse, où la loi organique de 1877 exclut la femme de l'atelier entre 8 heures du soir et 5 heures (été), ou 6 heures du matin (hiver), les autorités fédérales et cantonales confèrent de multiples dispenses. Enfin si la Gewerbeordnung ou loi industrielle allemande interdit l'accès des fabriques entre 8 h. 1/2 du soir et 5 1/2 du matin, les licences accordées sont extrêmement nombreuses. Il reste beaucoup à faire, si l'on veut pratiquement instituer une protection qui est, jusqu'à cette année, demeurée théorique et platonique, et nous constatons ici, dans un domaine spécial et très intéressant, la faiblesse, l'insuffisance du corps énorme et complexe de ces lois ouvrières, orgueil de la puissance publique des nations civilisées.

Le rôle de la Conférence de Bâle est donc tout tracé : il s'agit de déterminer les conditions d'une entente internationale pour évincer — hors des cas strictement délimités et énumérés — le labeur de nuit des femmes. Mais bien que cette conférence doive être signalée par la présence de quelques délégués des gouvernements, elle aura nécessairement un caractère privé, et ses délibérations seront dénuées de sanctions immédiates. Elle s'attachera surtout à préparer le terrain, à réunir des matériaux pour le Congrès officiel qui se tiendra vraisemblablement à Berne au printemps prochain, — dont la Suisse a, dès cet été, accepté l'initiative, et qui doit marquer une étape dans l'histoire de la législation sociale.

*
* *

Il y a quatorze ans, le premier Congrès international du droit ouvrier s'ouvrait à Berlin. C'était déjà le gouvernement helvétique qui avait eu l'idée de ces solennelles assises; mais au dernier moment, l'Empereur Guillaume II, qui voulait inaugurer son règne par un acte retentissant, et qui hésitait encore sur le choix d'une politique, s'était substitué, — avec très peu de courtoisie — au Conseil Fédéral. Les délégués des gouvernements attaquèrent tous les problèmes à la fois. On apporta aux délibérations d'autant moins de méthode, qu'on croyait faire exclusivement besogne de principe, et qu'on ne comptait guère encore avec la croissance indéfinie du mouvement ouvrier. Le protocole qui fut signé comportait six dispositions essentielles : hygiène et limitation du travail dans les mines, fixation du repos hebdomadaire, établissement d'un minimum d'âge pour toutes les industries, *interdiction du travail nocturne* et limitation de la journée pour les adolescents ; *interdiction du travail nocturne*, et limitation de la journée pour les femmes ; création d'un corps d'inspection du travail. Nous ne présenterons ici qu'une seule observation, mais peut-être assez concluante en elle-même : il y a quatorze ans, un congrès officiel s'occupait déjà de l'interdiction du travail nocturne, et ses délibérations sont, à peu de choses près, restées lettre morte.

Durant cet intervalle, les puissances se gardèrent de réunir à nouveau leurs délégués, et nous nous dispenserons de commenter cette attitude, bien que le protocole de Berlin ne soit pas demeuré totalement stérile. Mais l'initiative privée se substituait aux volontés gouvernementales — et au mois de septembre 1901, se créait, à Bâle, l'Association internationale pour la protection des travailleurs, qui groupe tous les partisans de l'intervention, depuis les socialistes révolutionnaires jusqu'aux catholiques et aux monarchistes, et qui se subdivise en huit sections nationales : France, Allemagne, Autriche, Belgique, Hongrie, Italie, Pays-Bas, Suisse. C'est à sa demande, que le Conseil fédéral helvétique a invité les différents Cabinets à désigner leurs représentants au Congrès de Berne.

L'Association est internationale et se proclame telle : le Congrès de Berne sera international. Il est donc admis que les questions du travail doivent être traitées, ne peuvent se traiter qu'internationalement. Il est reconnu qu'aucun peuple ne saurait plus introduire chez lui une règlementation de la manufacture, sans convier les autres peuples à suivre son exemple. Certes des réformes peuvent prévaloir ici, sans être immédiatement adoptées là ; mais elles resteront incomplètes et dérisoires, si elles exposent la puissance qui légifère à l'isolement. Il apparaît, en la matière, que les intérêts de tous les Etats sont connexes, se commandent les uns les autres, que les fractions de l'humanité, arrivées à la même étape de civilisation, doivent progresser d'un même pas : il apparaît de plus en plus que le sort du prolétariat,

dans une contrée, est lié au sort du prolétariat dans toutes les autres, et que son affranchissement partiel et légal ne résulte que d'une adhésion générale des pouvoirs publics à une même formule : cette conclusion ressort à tout le moins des débats les plus récents. Lorsqu'on a demandé cette année au Sénat français de revenir sur la loi de 1900, — de substituer la fixation hebdomadaire du travail à la fixation quotidienne, on s'est armé des textes étrangers. On a prétendu que ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, ni la Suisse, ni la Belgique n'avaient été aussi loin que nous dans la voie des améliorations — thèse en grande part inexacte au surplus. Les industriels d'outre-Manche et d'outre-Rhin ne s'expriment pas autrement, quand ils veulent combattre une Gewerbe ordnung ou un Factory act. L'interdépendance étroite des peuples et des prolétariats est ainsi sanctionnée : et la Conférence de Bâle et le Congrès de Berne ne seront que deux consécrations de plus de la doctrine, qui est l'une des bases du socialisme contemporain.

*
* *

La loi ouvrière est un symbole de l'époque, une affirmation de notre temps, une expression des soucis nouveaux qui obsèdent le monde. Dans le domaine juridique et politique, rien ne saurait mieux caractériser les trente dernières années écoulées. De même que les débats constitutionnels, que les discussions sur le droit de suffrage ou sur la séparation des pouvoirs, ont rempli le milieu du XIX^e^ siècle — de même la législation sociale a été la grande préoccupation de la fin de ce siècle. Transaction laborieusement négociée, toujours révisable, sans cesse révisée, entre le statut actuel et les revendications populaires, — elle remplirait des volumes. Touchant tour à tour aux problèmes les plus divers — aux accidents du travail et à la limitation de la journée, à l'hygiène de l'atelier et aux juridictions prudhommales, au paiement des salaires et aux retraites des invalides et des vieillards, — introduisant la notion nouvelle de la solidarité à la place de la notion incomplète, surannée, caduque, de la charité arbitraire ; — étendant son action sur un monde élargi sans relâche, — au fur et à mesure que l'industrialisme développait son aire, — bouleversant le droit classique en s'armant contre lui des sciences les plus variées, — elle a créé un Code à côté de l'ancien, en opposition avec l'ancien, même lorsque ses prescriptions — ce qui est le cas presque partout, — n'ont pas été coordonnées. Ni Tribonien, ni Domat, ni d'Aguesseau, ni Portalis ne s'y retrouveraient : ils frissonneraient devant l'œuvre accomplie.

Mais il y a plus encore. Cette législation sociale envahit le domaine diplomatique. Avant-hier les Congrès d'ambassadeurs examinaient des lois de succession, des conventions matrimoniales, des cessions de duchés ou de vicomtés ; hier, ils délimitaient les sphères d'influence africaine ou consolidaient — en reconnaissant des nationalités nouvelles, l'intégrité de l'empire ottoman. Aujourd'hui, ils comparent des barêmes de mutualités, s'entourent d'actuaires pour élaborer des assurances, distinguent entre les professions pour déterminer les tolérances de travail ; ils laissent les livres de l'étiquette et le Gotha, et tâchent de pénétrer les secrets d'une industrie ou de s'assimiler les préceptes de l'hygiène. Ce printemps, M. Barrère et le comte Tornielli mettaient sur pied l'accord franco-italien. Dans quelques mois, d'autres plénipotentiaires siègeront à Berne en l'honneur des ouvriers. Déchéance de la carrière ! diront quelques-uns ; — renouvellement de son rôle, répondrons les plus avisés. Mais Talleyrand, Metternich, Castlereagh et beaucoup d'autres n'y comprendraient mot !

*
* *

La Révolution française ne s'est guère occupée de l'ouvrier. Il lui avait semblé qu'en supprimant la corporation, elle avait assez fait. Elle s'imaginait qu'en proclamant la liberté abstraite de l'homme théorique, elle installait pratiquement la liberté. Son excuse, c'est d'abord qu'elle avait à lutter contre un formidable passé, c'est ensuite que le prolétariat apparaissait à peine comme classe distincte et que pour beaucoup la division du tiers Etat demeurait encore imperceptible. Il y a bien déjà en 1789, quelques grandes fabriques dans quelques grands centres, mais l'usine est à peine naissante ; les applications scientifiques n'ont pas bouleversé l'industrie ; la concentration des forces économiques et des capitaux n'est pas plus avancée que celle des effectifs humains, — et peut-être sied-il de rappeler qu'à part l'Angleterre, nulle contrée ne pouvait alors rivaliser d'activité avec nous.

Brusquement, dans le premier tiers du XIX^e^ siècle, s'opère, avec l'expansion du machinisme, une gigantesque transformation qui, non seulement influe sur les conditions mêmes du labeur, mais qui encore entraîne dans le monde un classement nouveau de la population. Cette rénovation, qui se signale surtout dans l'industrie textile et dans les transports, ne tarde pas à élargir son domaine. Le milieu de la monarchie de Juillet a été, pour la France, une phase importante de son histoire économique, avec la mise en œuvre des gîtes charbonniers. La période intermédiaire du Second Empire ne sera pas encore décisive, mais c'est surtout à dater du traité de Francfort que s'affirme en Europe et en Amérique la poussée manufacturière. Jusque-là, deux Etats seule-

ment s'étaient mis hors de pair par leur richesse : soudain le régime capitaliste s'épand sur les continents, arrachant au sillon le paysan bavarois ou saxon qui se précipite vers les villes, versant le moujik russe dans la filature de Pologne ou la métallurgie du Donetz, suscitant autour de Barcelone, de Bilbao, de Milan, de Prague, une fureur inconnue de production. L'outillage nouveau a engendré une humanité nouvelle. Les femmes et les enfants sont appelés à la tâche. Les petites pièces, où quelques salariés se réunissaient autour du maître, perdent leurs cloisons : à leur place les casernes du travail, où s'abritent des milliers d'hommes, se dressent de toutes parts, confondant les sexes et les âges dans une promiscuité douteuse, mêlant les haleines dans une atmosphère étouffante, sous les plafonds trop bas, derrière les portes et les fenêtres trop étroites, si bien que tous les problèmes se posent à la fois. Les lois sociales sont sorties spontanément de l'évolution immense qui s'est accomplie dans le monde contemporain ; et si les trente dernières années ont vu tant de renversements de doctrine et tant d'expériences juridiques, c'est qu'elles ont été le cadre du triomphe du capitalisme, le champ où a surgi la très grande industrie, et où s'est serré le prolétariat urbain.

*
* *

La lutte s'est déroulée pendant plus d'un demi siècle entre les libéraux, orthodoxes, manchestériens et les interventionnistes. Les uns acceptaient le statut économique, avec toutes ses conséquences et toutes ses tares : bien qu'ils négligeassent de réclamer la liberté du syndicat, la liberté de la grève, et la suppression du livret, ils se proclamaient les champions de la liberté : par là ils voulaient dire que la puissance publique n'a pas à s'ingérer dans l'industrie, que l'Etat ne doit s'occuper ni de la réglementation du travail, ni de l'aération des ateliers. Les autres, au contraire, pour des raisons théoriques très honorables et surtout pour des raisons politiques, assignaient à la loi un domaine sans cesse élargi, lui conférant une mission supérieure de protection des travailleurs et de sauvegarde de la santé nationale. Ces derniers ont vaincu : par étapes, ils ont réussi à imposer leurs conceptions un peu partout, en Angleterre et en France, en Autriche et en Italie, en Suisse et au Danemark. Si lente que fût la marche, si minimes que fussent à chaque échéance les progrès réalisés et consacrés par des textes volumineux, la classe ouvrière a du moins puisé, dans les réformes acquises, des forces nouvelles pour sa lutte quotidienne. Surtout on a fait justice de ce fameux sophisme de la liberté, qu'on opposa si longtemps à toute élaboration de règlements humains, et qui aboutissait uniquement à perpétuer la misère et l'épuisement du travailleur.

Or si l'on cherche les causes profondes de la défaite de l'orthodoxie, on les trouve non point dans le choc des idées, mais dans le déroulement des faits politiques. Les lois ouvrières ne se présentent point comme un don volontaire de la classe dirigeante ou possédante : elles figurent les lambeaux d'une charte exigée de plus en plus vigoureusement par le prolétariat. Ce qui prouve qu'elles n'étaient commandées ni par un sentiment de générosité, ni par le pur raisonnement, c'est qu'elles ne sont intervenues que là où les salariés, déjà groupés, revendiquaient avec force un changement du droit. En France, la législation sociale a été à vrai dire imposée du dehors. En 1848, la première limitation de la journée des adultes a été signée sous la pression des faubourgs. Lorsqu'en 1884, M. Waldeck Rousseau entraîna la proclamation de la liberté syndicale, les syndicats étaient en complet développement, au mépris de prohibitions qu'on laissait nécessairement dormir. Le projet sur les 8 heures dans les mines n'a été introduit que dans des conjonctures extrêmement pressantes, en pleine mobilisation des houillères. En Angleterre, qui contesterait l'influence du chartisme et de l'agitation trade unioniste sur le recul des Manchestériens? En Allemagne, enfin, car il faut se borner, Bismarck et Guillaume Ier n'ont dressé leur système d'assurances ouvrières que pour refouler la démocratie socialiste et lui arracher sa clientèle, en concédant des avantages immédiats aux salariés.

Cependant, à titre accessoire, il convient de présenter ici, ne fût-ce que pour mémoire, une autre considération. La science a révélé, affirmé la solidarité de tous les éléments d'une société dans l'hygiène et devant la maladie. Il est apparu que le surmenage physique provoquait la dégénérescence de la race et l'affaiblissement de sa valeur militaire, et aussi que l'atelier malsain était l'officine redoutable où s'élaboraient les contagions. Une notion d'utilité générale, remplaçant la fraternité trop abstraite, a déterminé des prescriptions sanitaires qui se multiplient de jour en jour, bien que trop souvent elles demeurent inexécutées.

*
* *

Le fait capital de l'histoire de la législation ouvrière, ce n'est ni la limitation de la journée, ni la réparation des accidents ; c'est la proclamation de ces deux libertés qui s'adossent, qui ne sauraient se séparer, la liberté syndicale et la liberté de la grève. Soit qu'elles aient été reconnues, soit qu'elles aient été disputées, elles ont partout dominé l'évolution juridique. Ici la réglementation plus poussée a été

le résultat du groupement ; là elle a été la rançon d'une répression à outrance.

Notre intention n'est point de reprendre le récit des efforts déployés par les travailleurs, en France et en Angleterre, pour conquérir le droit d'association et le droit de coalition. Il fallut de longues luttes, presque une lutte séculaire, pour que cette revendication primordiale aboutît. Mais il est des contrées, tels les Empires de l'Europe Centrale, où la condition légale des syndicats n'est pas fixée, où le chômage concerté tombe presque forcément sous le coup de dures pénalités, et même dans les pays où l'union professionnelle et la grève sont admises en principe, il reste toujours aisé de retrouver contre elles des expédients de procédure. L'article 414 de notre Code pénal, qui punit les « manœuvres frauduleuses », et dont la Commission du Travail de la Chambre réclame enfin l'abrogation, — la jurisprudence que la Cour des Lords a tenté d'établir sur la responsabilité pécuniaire des Trade-Unions, permettent de retenir en fait ce qui a été donné en droit, et un peu partout une tendance se marque à restreindre le champ des grèves en les interdisant sévèrement dans les services publics. La loi fédérale de 1887 aux Etats-Unis et la loi néerlandaise de 1903, qui visent l'exploitation des voies ferrées, illustrent admirablement ce retour en arrière. Ces oscillations juridiques attestent l'importance essentielle de la liberté syndicale et de la liberté de coalition dans le mouvement d'ensemble de la législation ouvrière, dont nous indiquions plus haut l'inspiration et les ressorts réels.

*
* *

Dans une première phase de l'histoire qui est rapportée ici à grands traits, toutes les nations civilisées adoptent une réglementation du travail, qui élargit son domaine, et précise ses détails, au fur et à mesure que s'écoule la seconde moitié du XIXe siècle. On statue d'abord pour les enfants (Angleterre, 1802-1814 ; France, 1841 ; Massachusetts, 1866 ; Danemark, 1871 ; Canton de Zurich, 1815 ; Prusse, 1853 ; — puis pour les filles mineures (France, 1848-74 ; Angleterre, 1819 ; Belgique, 1889) ; — puis pour les femmes (Angleterre, 1844 ; France, 1848-92 ; Suisse, 1877 ; Allemagne, 1891 ; Autriche, 1885) ; — puis enfin pour les adultes hommes, en général, ou dans certains cas spécifiés (France, 1848-1900 ; Autriche, 1885 ; Suisse, 1877). — Mais la progression n'a pas été aussi simple, aussi méthodique qu'on pourrait le croire. Certains pays ont brûlé les étapes, la Suisse et l'Autriche, par exemple, qui d'une réglementation rudimentaire passaient à une protection quasi complète ; d'autres, à l'inverse, fractionnaient les étapes : telle l'Angleterre qui a opéré tour à tour pour les filatures, puis pour toutes les industries textiles, puis pour toutes les manufactures, en sorte que l'historien ne peut guère noter qu'une tendance et que toute systématisation apparaîtrait excessive.

Lorsque la réglementation englobe l'ensemble des industries et l'ensemble des ouvriers de l'industrie ou la majeure partie d'entre eux, elle incline à s'étendre à d'autres catégories de travailleurs. Depuis 1886, le Parlement britannique a édicté plusieurs dispositifs pour les boutiques ; les cantons suisses, à dater de 1884, entamaient la tâche nouvelle de la sauvegarde des employés ; le Reichstag allemand légiférait de même pour les magasins en 1891-1900 et le Reichsrath autrichien en 1895, et l'impulsion est si bien donnée qu'avant longtemps les contrées les plus réfractaires à l'intervention en ce domaine, — la France ou la Belgique, par exemple, — devront suivre.

Ainsi une même vague d'idées nouvelles, de statuts inédits, s'est épandue sur le monde civilisé, submergeant les résistances doctrinales ou matérielles. Le fameux individualisme anglo-saxon qui paraissait plus rebelle que la souplesse administrative française, ou la soumission militaire allemande, à de pareilles limitations légales, s'est, au contraire, accommodé des plus strictes d'entre elles. En aucune contrée d'Europe, l'inspection du travail n'est armée de pouvoirs aussi étendus qu'outre-Manche.

Il est vrai que de la loi au fait s'étend un abîme rarement comblé. Les textes si complexes, qui ont été élaborés partout, ne reçoivent qu'une insuffisante application, soit que les autorités ferment les yeux sur des infractions réitérées, soit que le corps de l'inspection du travail, si bien disposé soit-il, demeure trop peu nombreux pour visiter des centaines de milliers d'établissements. Montant à 121 unités en France, à 114 dans le Royaume-Uni, à 320 en Allemagne, à 60 en Autriche, comment pourrait-il exécuter sa besogne de surveillance incessante ? En réalité, le contrôle ne deviendra effectif que du jour où, à côté de l'inspection administrative, fonctionnera une inspection recrutée par les ouvriers eux-mêmes et parmi eux, — et que l'innovation ne paraisse pas trop révolutionnaire : depuis 1890, les mineurs désignent en France des délégués chargés de veiller à la sécurité des exploitations.

La législation, qui limite la journée, a déterminé partout deux courants de transformation économique qui allaient en sens inverse — et ce n'est pas là le phénomène le moins curieux de l'heure présente. De même les dommages causés à la classe ouvrière par l'interventionnisme, et qui, à certains points de vue, ne

sont pas douteux, illustrent une fois de plus la règle des répercussions contradictoires (1).

L'Etat, en astreignant les industriels à réduire la journée de labeur, les a incités à modifier l'économie de leur production. Les uns ont cherché une compensation à la diminution d'activité imposée, en perfectionnant leur outillage, — et à cet égard l'on ne saurait contester que les Factory Acts aient eu une influence bienfaisante sur l'amélioration de l'appareil mécanique outre-Manche; les autres ont préféré recourir à une méthode moins onéreuse, en développant le travail à domicile. Ainsi, d'un côté, l'usine accroissait sa puissance, tandis que, de l'autre, elle fractionnait ses contingents humains et les dispersait au dehors. Dans le premier cas, le fabricant se soumettait ostensiblement à la loi, et se prémunissait contre les réductions escomptées; dans le second, il tâchait de se soustraire au contrôle et maintenait le *statu quo*, convertissant seulement ses salariés en travailleurs libres apparents. Mais l'extension du machinisme entraînait sa conséquence inéluctable et toujours observée : une aggravation au moins temporaire du chômage; et l'extension du travail à domicile, dont le sweating system est l'obligatoire compagnon, provoquait une recrudescence de surmenage dans des conditions d'hygiène toujours plus défavorables, si bien que des problèmes nouveaux se posaient brusquement, ou que des problèmes anciens se redressaient avec une acuité renouvelée. Au total, la première étape de la législation ouvrière fournit au moins quatre grands sujets d'enquêtes : tolérances nocturnes (c'est l'objet de la conférence de Bâle), inspection du travail, chômage, et travail à domicile.

*
* *

Dans une seconde phase, les Etats civilisés ont tâché d'instituer une réparation des accidents du travail. Point n'est besoin d'insister sur les principes qui ont prévalu le plus ordinairement, alors qu'on renonçait à imposer à l'ouvrier la démonstration de la faute du patron. Le renversement de la preuve et le risque professionnel ont été à peu près partout admis, mais si l'indemnité est généralement forfaitaire, elle n'est point garantie par certains pays (Angleterre, Danemark, Espagne). Quant à l'assurance, obligatoire en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, au Luxembourg, en Italie, elle est facultative en France, en Belgique, dans la Grande-Bretagne.

La seconde phase à laquelle nous faisons allusion a été beaucoup plus courte que la première — ce qu'on explique aisément par l'interdépendance plus étroite des nations industrielles. Tandis que de la publication de la première loi anglaise à la première loi norwégienne sur la limitation du travail, 80 années s'écoulaient, — en moins de dix-huit ans, presque toutes les puissances européennes ont statué sur la matière des accidents (Allemagne, 1884, Autriche 1887, Angleterre, 1897, France, Italie, Danemark, 1898, Espagne, 1900, Hollande, 1901, Belgique, 1903, etc.), et les accumulations de textes, dans les derniers temps, sont particulièrement suggestives.

Sur cette législation, il est juste, au surplus, de formuler des observations et des critiques, qui évoquent celles présentées plus haut. Tout d'abord, elle demeure fragmentaire, offrant de multiples lacunes, négligeant ici les maladies professionnelles, omettant là les accidents de l'agriculture et du commerce, en sorte qu'une énorme tâche complémentaire s'impose presque partout. En second lieu, elle a développé le double courant dont nous avons déjà parlé, car si les industriels les mieux pourvus de capitaux s'efforçaient par le perfectionnement de leur outillage ou bien de réduire les primes d'assurance ou bien de restreindre le personnel employé, les autres étaient encore incités davantage à recourir à l'atelier familial. En troisième lieu, non seulement s'affirmaient les conséquences qu'on connaît, mais encore les sujets malingres, qui représentaient un coefficient de risques plus considérable, étaient éliminés de la fabrique. Ainsi la seconde étape, comme la première, aboutissait à des effets inattendus et qui intéressent au plus haut degré la vie du prolétariat.

*
* *

La troisième phase s'est ouverte : elle est toujours en cours : elle est signalée par l'institution des retraites vieillesse et invalidité, l'Allemagne prenant l'initiative en 1889, de par sa loi fameuse du 22 juin, qui organisait l'assurance obligatoire avec la triple contribution des ouvriers, des patrons et du Trésor, l'Italie (1898-1901) et la Belgique (1900), se bornant à l'imiter de loin par leurs mutualités subsidiées. A l'heure présente, le problème de l'existence des travailleurs brisés par l'âge ou prématurément épuisés se pose devant toutes les nations, et l'on sait qu'examiné une première fois, chez nous, par la précédente législature, il ne tardera pas à donner lieu à une nouvelle et plus ample délibération. Mais la question qui sollicite actuellement les pouvoirs publics de tous les pays civilisés, pressés par l'expansion démocratique, est autrement décisive, inquiétante, complexe que celle de la réglementation du travail ou de la réparation des accidents. En ces deux cas, l'Etat n'avait à intervenir que pour dire le droit : il lui faut maintenant dire le

(1) Bien entendu, nous ne nions pas les avantages acquis d'autre part.

droit et ouvrir ses caisses, contribuer, par son autorité et par ses deniers, à créer un statut nouveau. Les Factory Acts et leurs analogues du Continent, — l'admission du risque professionnel et de l'indemnité forfaitaire, portaient atteinte à l'autonomie et à la souveraineté patronale, restreignaient la liberté de l'industriel, mais ne frappaient qu'obliquement sa propriété. Sous peine de n'être qu'une dérisoire caricature, une loi des retraites aggravera l'empiètement du droit collectif sur le droit individuel, en même temps qu'elle instituera une confiscation partielle, si minime soit elle, de la propriété. Car comment intituler le prélèvement qui doit être, de toute nécessité, imposé à l'entrepreneur, à l'employeur, et surtout la taxation sur la fortune acquise qui sera forcément introduite partout où l'on voudra faire des retraites une réalité substantielle?

Il est vrai que cette dernière condition n'est pas encore remplie et que les annuités accordées demeurent insignifiantes. L'Allemagne ne donne en moyenne que 175 fr. 75 aux invalides et 183 fr. 75 aux vieillards de plus de 70 ans. Comme son système est tenu pour le moins imparfait de ceux qui fonctionnent — on conclura que l'humanité n'est pas sortie de la période des expériences préliminaires

*
* *

Lorsque sera liquidé le problème des pensions — si toutefois il n'est pas insoluble dans les barrières du régime économique et social contemporain, les Etats se trouveront aux prises avec deux questions d'un règlement beaucoup plus malaisé encore : la suppression ou la restriction du chômage, d'une part, la fixation du salaire minimum, consécration du droit à l'existence, de l'autre. Il serait peut-être injuste de soutenir que ces deux graves matières aient été laissées jusqu'ici dans l'ombre, mais les épreuves qui ont été faites, les projets qui ont été préconisés, n'ont que mieux attesté l'impuissance de la société présente à statuer utilement. Il semble qu'en limitant la journée et qu'en ordonnant la réparation des accidents — en édictant aussi certaines législations secondaires, elle ait épuisé tous ses stratagèmes juridiques. Déjà avec l'institution des retraités, l'Etat moderne entre dans un domaine périlleux et en quelque sorte interdit. Il lui faudrait une hardiesse suprême pour pousser plus loin, pour combattre le chômage qui découle lui-même de la concurrence entre les travailleurs — et qui est, à vrai dire, à la base de notre organisation.

La loi ouvrière ne peut donc évoluer que dans un cadre restreint. Elle écarte, ajourne les problèmes — et même parfois les aggrave — au lieu de les trancher. Si elle atténue les luttes sociales sur un point, elle les éveille ou les exacerbe sur un autre. A chaque pas, s'affirme la difficulté de faire coexister un code nouveau, celui du travail, avec le code civil centenaire, sans retoucher ou bouleverser plus ou moins profondément cette création déjà caduque et vacillante. Peut-être le Congrès officiel de Berne reculera-t-il épouvanté — non seulement devant l'œuvre à accomplir, mais aussi et surtout devant l'œuvre accomplie, car celle-ci, issue elle-même de la transformation économique qui se poursuit sans relâche, commande et annonce les changements, — juridiques et autres, du lendemain. Et ces changements ne sauraient se dérouler à l'infini sans compromettre les fondements du statut social.

PAUL LOUIS.

PENDANT LES TRAVAUX

NOUVELLE

— Qu'avez-vous donc ?

— Je ne sais pas, depuis ce matin le spleen me ronge. Je ne puis trouver de place qui me convienne. Prenez-vous du schnaps, hein ?

— Oui. A qui de jouer ? C'est vous qui avez distribué les cartes. C'est à moi.

Ils se turent pendant la partie.

Les tourbillons du vent harcelaient la misérable hutte de planches blottie contre le remblai du chemin de fer.

Devant la cabane un grand feu mouillé de pluie soufflait des étincelles et des volutes de fumée âcre à la figure des joueurs assis sur des troncs d'arbre, auprès d'un troisième plus haut, jaune encore, fraîchement coupé, qui leur servait de table.

— Quarante ! — s'écria le plus jeune distinguant avec peine les cartes dans la faible lumière du foyer.

— Très bien, parfait !

— Maintenant, vingt !

— Rien que des merveilles !

— Je remporte as d'atout, ce qui fait soixante et onze. Et la partie est à moi.

— Parfaitement, elle est à toi — répondit la voix chanteuse mais absolument indifférente de Gliniewitch. Tu m'en as taillée une veste mon ami, hein ?

— Par ici la caisse.

— On payera, on payera, je m'en vais seulement réveiller un peu mes hommes.

Il sortit devant la hutte et mit ses paumes autour de sa bouche.

— Eh ! là-bas, plus vite que çà !

Le vent s'engouffra dans la cabane, enleva plusieurs bûches enflammées et les porta au loin vers la nuit et la tourmente d'octobre.

Gliniewitch rentra, paya et commença une nouvelle partie, le regard toujours fixe devant lui, l'oreille tendue.

— Une... deux... lâche ! vibrait un commandement sourd suivi de fracas.

A la lueur plus vive des bûches résineuses qui flambaient, de hauts échafaudages semblables à des tours, émergeaient de l'obscurité avec les profils indécis des hommes.

Plus loin la masse noire d'un bois de pins géants s'étalait.

Le remblai du chemin de fer était creusé sur une longueur de plusieurs dizaines de mètres ; le vieux pont avait été enlevé et des deux côtés de la rivière rapide, grossie par les pluies automnales, on enfonçait des pieux pour les fondations d'un nouveau pont.

Les travaux étaient hâtivement poussés.

— Une... deux... lâche !

Le tourniquet qui tirait le marteau-pilon s'arrêtait, les tenailles s'ouvraient et cette masse de 800 kilos, guidée en arrière par deux hautes flèches de l'échafaudage, descendait avec une rapidité d'éclair et frappait un pieu placé dessous.

— Monte !...

Les tenailles retombaient avec un cliquetis sur le marteau-pilon, le saisissaient entre leurs dents, le tourniquet criait, une dizaine de mains serraient fortement la manivelle et l'effort courbait les galbes des ouvriers.

Huit hies frappaient sans relâche et, sur les deux rives à chaque instant, s'élevaient des appels ; un sifflement aigu déchirait le silence suivi d'un fracas sourd semblable à un lointain tonnerre qui secouait la hutte.

— Les cartes ne vous vont pas.

— Rien ne me va. Je ne peux pas jouer, j'ai les mains tremblantes.

Il jeta les cartes sur le tronc d'arbre, se leva et cria d'une voix forte.

— Eh ! là-bas, plus vite que çà !

Prenez-vous du schnaps, hein ?

L'autre refusa. Gliniewitch but, se boutonna soigneusement, releva son col et descendit avec prudence les pentes glissantes du remblai vers les pieux qui, dans les reflets du foyer, brillaient comme des colonnes d'ambre rose.

— Nom d'un chien qu'il fait noir ! — grommela-t-il en scrutant avec son bâton pour ne pas s'effondrer dans les fossés, couverts seulement çà et là de planches qui fléchissaient avec un cri sous ses pas.

Une inquiétude sourde, une crainte vague l'agaçaient douloureusement. Il examinait les pieux sans savoir pourquoi, grimpait aux échelles pour contrôler la résistance des cordes, examinait les échafaudages, se heurtait dans l'obscurité aux pilotis, trébuchait et s'arrêtait pour regarder les longues traînées de feu qui montaient mélancoliquement entre les pieux, venant des torches fixées au-dessus de l'eau près des pompes et des pistons grinçants.

— Les pieux vont bien ? demanda-t-il aux ouvriers.

— Oui, ça entre comme dans du fer.

— C'est dur, hein ?

— Qué cochonnerie que c'te terre ! — grommelaient les paysans.

Il recula un peu pour contempler les profils rudes et sauvages des hommes qui semblaient rivés à ces manivelles, mouillés de sueur et de pluie, haletant lourdement d'effort.

— Amenez les torches ! cria-t-il en descendant vers les pompes — L'eau baisse ?

— Trois pouces depuis ce soir. Y en a cor ben cinq.

— On ne pourra pas commencer à bâtir demain, hein ?

— Les os craquent au travail et encore c'te pluie. On peut même pas ouvrir les yeux.

— Travail de chien ! grommela un ouvrier.

Gliniewitch s'éloigna.

Il allait traverser la rivière mais une crainte le retint. Il jeta un regard autour de lui et s'assit près de la passerelle étroite, soutenue par des barriques et fixée au deux bords par des chaînes.

La pluie tombait drue et la rivière agitée, bouillonnante, serrée par les cuvelages, hurlait des menaces, semblant vouloir faire éclater l'étreinte gênante de ces murs.

De l'autre côté de la passerelle que l'eau couvrait d'écume, les échafaudages, les pilotis et les noires silhouettes des hommes s'estompaient sur le fond du foyer comme une vieille mosaïque byzantine.

Gliniewitch contemplait l'eau tachée par le reflet des torches et des feux, écoutait son bouillonnement mystérieux, le fracas des hies, les appels et les voix étrangement pénétrantes de l'obscurité qui enveloppait le monde d'un voile funèbre.

Un frisson le secoua. Cette nuit et ces échos monotones du travail l'écrasaient.

Il se leva pour crier.

— Eh ! là-bas plus vite que çà !

De l'autre côté de la rivière, comme une réponse, s'éleva un chant que la bourrasque apportait par lambeaux avec les gouttelettes de pluie :

Un' bonn' femm' pour son malheur
Son malheur...
S'amouracha d'un voleur
D'un voleur !...

On répondait de ce côté et le chant continuait entremêlé du fracas des marteaux-pilons et des hies. Parfois il se terminait en un accord rauque et le travail reprenait, le grincement des pompes déchirait

l'air et la pluie fouettait les squelettes nus des arbres.

Avec un croassement plaintif, les corbeaux tournoyaient autour des feux, s'accrochaient aux échafaudages, puis s'enfuyaient vers le bois.

Et ce voleur était bête,
Etait bête !...
Depensait tout' sa galette
Sa galette !...

braillaient les voix rauques de fatigue.

Gliniewitch revint à la hutte.

Le feu avait baissé. Le paysan chargé de le surveiller dormait, la tête enveloppée dans un sac.

— Walek ! Le feu s'éteint. Réveille-toi, abruti ! — cria Gliniewitch en s'asseyant sur le tronc d'arbre.

— Quel chien de temps ! — grommela-t-il.

Et il regarda à gauche vers la ligne provisoire du chemin de fer.

Un train arrivait. On entendait s'approcher le cliquetis des rails et la terre tremblait.

Tout de suite il apparut au tournant comme un long et noir monstre aux yeux blancs vomissant des torrents de fumée que le vent chassait contre le bois.

— Quel chien de temps ! Prenez-vous du schnaps, hein ?

Son compagnon ne répondit pas.

Gliniewitch but à longs traits, puis s'enveloppa dans sa veste et s'assit tout près du feu.

Mais il ne pouvait rester en place.

Il se leva, passa plusieurs fois devant la hutte, de long en large, but encore et de plus en plus un désir le pressait de parler, une inquiétude inexplicable l'agitait.

Il se recoucha par terre, avala le reste d'eau-de-vie et se mit à penser tout haut.

— En voilà une destinée, hein ! Trente ans de vagabondage. Brr... il fait froid ! Eh ! toi, mets du bois sur le feu ! — cria-t-il.

Mais le paysan ne se réveilla pas. Gliniewitch le contempla d'un regard ivre et de nouveau s'absorba dans ses réflexions.

— Trente ans de travail pour arriver à quoi, hein? A être obligé de veiller comme un chien au froid et à la pluie!... Gliniewitch, mon ami, tu as la guigne! Oui... tu as la guigne!... Où que tu aies été... un mois, deux mois, un an, il t'a fallu toujours t'en aller à la fin... parce que tu as la guigne, parce qu'il arrivait toujours quelque malheur. Attends, mon ami. A Zoubrach, étais-tu bien, hein ? — Oui... Les granges ont brûlé. A qui la faute, hein? A Gliniewitch! Gliniewitch a fichu le camp avec son bâton. Et à Kiyann, y était-on mal, hein? — Non... Un paysan a été broyé par une machine. A qui la faute, hein? — A Gliniewitch. Et chez M. le comte? — ... Gliniewitch a été giflé; bien... parce que Gliniewitch avait une femme... M. le comte s'est tué en tombant d'une meule... C'est la faute à Gliniewitch... Bien. Une pichenette dans le dos et M. le comte était par terre... C'est Gliniewitch... Quelqu'un est-il mort, s'est-il tué ou brulé, a-t-il été volé?... A qui la faute?... Gliniewitch... Et le brave homme s'en allait chercher une nouvelle place. Prenez-vous du schnaps?

Son compagnon ne répondit pas. Adossé contre l'escarpe qui soutenait la cabane, il dormait.

Gliniewitch se leva, prit une bouteille d'eau-de-vie sous l'oreiller, but et s'assit de nouveau sur le tronc d'arbre, les coudes aux genoux, les yeux fixés sur le foyer qui illuminait sa figure grise de reflets sanglants. Ses lèvres larges tremblaient d'un sanglot contenu; il s'approchait du feu, tendant l'oreille aux chocs toujours plus rares des marteaux-pilons et criait d'une voix enrouée :

— Eh! là-bas, plus vite que çà!

Et il continuait ses réflexions amères avec l'entêtement propre aux ivrognes.

— En voilà une destinée, hein?... Tu es orphelin, Gliniewitch... Tu avais une femme, hein?... Oui... Elle est morte... Tu avais des enfants, hein?... Oui... Ils sont morts... Tu avais une famille, hein?... Oui... Elle est morte...

Il s'interrogeait et se répondait lui-même de plus en plus assoupi.

Les hies grondaient et frappaient avec une énervante régularité. La rivière s'agitait, se tordait dans son lit étroit et la pluie dans la lumière des torches et des feux semblait tomber sur la terre en longs fils d'acier.

— Gliniewitch est coupable, hein?... Oui... murmurait-il, les paupières fermées et des larmes sur son visage.

Il étreignait le tronc d'arbre et gémissait lourdement, ou se levait pour crier :

— Eh! là-bas, plus vite que çà!...

Puis il se couchait et reprenait son somme.

Soudain il leva la tête; la frayeur aviva ses yeux, sa main se tendit, il voulut appeler, mais au même instant, un craquement sinistre suivi d'un immense fracas qui fit trembler la terre, le glaça et un long cri terrible, répété par les lointains échos de la forêt, vibra dans les ténèbres humides.

Gliniewitch complètement dégrisé s'élança.

Une des hies s'était effondrée avec son échafaudage en écrasant un ouvrier qui tenait les cordes des tenailles.

— Des torches! — hurla Gliniewitch.

Il se précipita le premier vers l'amas de planches brisées, car il entendait les gémissements sourds du blessé.

Dégagez, n... de D...! — cria-t-il aux paysans apathiques.

On apporta des torches et quelques instants après l'ouvrier fut enlevé et couché un peu à l'écart au bord de la rivière.

Gliniewitch lui mouillait la figure d'eau, lui frottait les mains, soufflait dans ses narines, mais le paysan agonisait.

— Mon Dieu! — râlait-il en happant l'air de ses lèvres convulsées.

Il se cambrait si fort que sa tête fracassée creusait un trou dans la glaise molle; le sang lui coulait à flot sur la figure et la poitrine.

Les paysans faisaient cercle avec un regard terne, résigné, et les torches jetaient sur leurs figures salies par le travail des longues traînées de lumière.

De l'autre rive venait le choc régulier des marteaux-pilons et le chant :

> Et ce voleur était bête,
> Etait bête!...
> Dépensait tout, sa galette
> Sa galette!...

— Mon Dieu! — râlait encore le moribond.

Il voulut se lever, mais les forces lui manquèrent. Tout son corps tremblait convulsivement, ses dents grinçaient, ses pieds labouraient la terre et ses mains crispées cherchaient un appui dans le vide.

— C'est Grela! — murmura un des assistants.

Avec un morceau d'étoffe sale il banda la tête de l'agonisant, essuya sa figure ensanglantée, ôta sa casquette, alluma une lanterne et se mit à réciter les prières d'une voix tremblante.

— Au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Ainsi soit-il.

— Ainsi soit-il, — répondirent les agenouillés en se découvrant.

Sur l'autre rive les hies avaient cessé de frapper et toute une procession d'ombres affluait par la passerelle.

— Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive..., disaient-ils avec onction. Les lèvres tremblaient, des larmes brillaient dans tous les yeux. La frayeur faisait mollir ces âmes de pierre abruties par le travail et mettait des sanglots dans les gorges.

Seul Gliniewitch ne s'était pas agenouillé. Il regardait la figure vieille et parcheminée du moribond et les ouvriers qui se frappaient la poitrine d'un automatique.

— Gliniewitch est coupable, hein?... Oui... — répétait-il machinalement.

Grela mourut. Ils le couvrirent d'une capote, l'enveloppèrent de planches pour qu'il ne fût pas mouillé, puis revinrent lentement à leur travail.

Les tourniquets grinçaient, les marteaux-pilons frappaient avec la même force, les pistons sifflaient; parfois un chant timide s'élevait comme pour encourager au travail et rompre la tristesse qui planait.

Seul Gliniewitch voyait toujours les yeux du moribond, sa tête fracassée, sa figure baignée de sang et ses lèvres ouvertes,

— Gliniewitch est coupable, hein? Oui!

Il descendit sur la rive où aucun reflet de lumière n'éclairait, et s'assit sur le cuvelage. Un terrible sanglot lui déchirait la poitrine, les larmes l'étouffaient.

La rivière bouillonnait à ses pieds; des oiseaux tournoyaient dans l'air en criant; la forêt était pleine de gémissements et de plaintes et le vent chantait dans les branches nues des hymnes désespérées.

— Gliniewitch est coupable, hein? — Oui... Et il se levait déjà pour prendre son bâton et s'en aller au loin.

Et devant lui s'ouvraient les longues routes interminables de l'exil, les nuits sans abri, la faim, la misère, l'angoisse...

Il tomba lourdement à genoux, la tête dans les mains, la figure mouillée de larmes et ses lèvres hurlaient la détresse vers le ciel noir.

W. St. Reymont.

(*Traduit du polonais par* E. L. Wagner.)

LA VIE LITTÉRAIRE

La Société française sous le Consulat, par Gilbert Stenger.

Gilbert Stenger : *La Société française sous le Consulat*; tome I : *La Renaissance de la France*; — tome II : *Aristocrates et républicains*; *les Emigrés et les Complots*; *Les Hommes du Consulat.* (Librairie académique, Perrin, éditeur.)

Il m'est pénible d'avouer que je n'ai pas fait ma lecture assidue des nombreux romans dont M. Gilbert Stenger se déclare spontanément l'auteur. Ce sont des romans qui pourtant ont obtenu les succès les plus vifs, puisque chacun d'eux fut édité de dix à vingt fois. Mais je me représente que leurs beaux succès ont dû être un peu clandestins. La gloire de ces ouvrages d'imagination n'est point arrogante. Elle consent à se laisser ignorer. Peut-on vivre sans connaître *La Petite Beaujard* (15e édition); *Le Sous-Préfet de Châteauvert* (16e édition); *Maître Duchesnois* (15e édition); *Une Fille de Paris* (14e édition); *Le Père Harcouët* (10e édition); *Mlle de Granvaure* (10e édition); *Un Orphelin* (11e édition); *L'Amant légitime* (15e édition); *Le Malheur des autres* (15e édition); *Une Femme d'aujourd'hui* (17e édition); *Un Mari d'aujourd'hui* (20e édition) — ce dernier volume, notons-le, a été traduit en langue allemande — et quelques autres livres qui paraissent avoir été beaucoup

vendus, mais ne semblent pas avoir été très lus ! Je me demande si on peut supporter plus longtemps de ne les pas connaître mieux. Mais je fais réflexion que s'ils avaient exercé une influence sensible sur la formation ou la déformation des mœurs françaises à notre époque, on l'aurait entendu dire. Il faut donc convenir que les romans de M. Gilbert Stenger ont eu plus d'acheteurs que d'action. Et sans doute est-il trop tard pour entreprendre de démontrer le contraire. Les injustices prescrites sont sacrées.

M. Gilbert Stenger, dont l'activité est évidemment indomptable, a résolu de conquérir par ses travaux d'histoire les suffrages que les personnes d'un goût délicat et fin n'ont point publiquement accordé à ses romans. A cœur vaillant rien impossible. On ne pourra négliger la vaste enquête que M. Gilbert Stenger conduit avec une patience perspicace sur *La Société française pendant le Consulat.*

Et oui ! toujours lui, lui partout ! Toujours Napoléon, toujours sa grande image, quelquefois amplifiée, d'autres fois rétrécie ! Nous possédons des livres abondants et précis sur le Consulat. M. Gilbert Stenger ne pouvait renouveler un sujet qui, désormais, ne se prêtera plus guère à être renouvelé. Mais il l'a étudié d'une manière presque nouvelle. Et il rajeunit la connaissance que nous en avions. Et c'est peut-être parce qu'il reproduit des faits que nous savions déjà que nous sentons mieux le prix des renseignements qu'y ajoute cet investigateur agile du passé.

Nous avions surtout des historiens politiques du Consulat. Ils n'avaient étudié les mouvements de la société qu'au passage et par occasion, et accessoirement ou superficiellement. M. Gilbert Stenger s'est imposé la tâche que ses prédécesseurs n'ont pas jugé opportun de remplir entièrement. Son labeur montre d'abord un grand courage.

« Lire les auteurs anciens, écrivaient les Goncourt, quelques centaines de volumes, en tirer des notes sur des cartes, faire un livre sur la façon dont les Romains se chaussaient ou annoter une inscription, cela s'appelle l'érudition ; on est savant avec cela, on est de l'Institut, on est sérieux, on a tout : mais prenez un siècle près du nôtre, un siècle immense ; brassez une mer de documents, trente mille brochures, deux mille journaux, tirez de tout cela non une monographie, mais le tableau d'une société, vous ne serez rien qu'un aimable fureteur, un joli curieux, un gentil indiscret. Il se passera encore du temps avant que le public français ait de la considération pour l'histoire qui intéresse. »

Ce temps nécessaire est passé. Maintenant le public français a de la considération pour l'histoire qui intéresse. M. Gilbert Stenger a justement pris un siècle près du nôtre, un siècle immense, il a brassé avec vigueur une mer de documents, trente mille brochures, deux mille journaux et il a tiré de tout cela le tableau d'une société. Il arrive à l'heure où l'histoire sociale passionne au moins autant que l'histoire des individus. Il écrit la vie de tous ces êtres obscurs qui ne comptent presque pour rien dans l'histoire et pour qui, au demeurant, toute l'histoire est faite. Il suit les palpitations du cœur de la foule. Il établit la statistique des âmes.

Ses enquêtes méritent de faire foi. M. Gilbert Stenger a de grands desseins. Il veut en six volumes retracer toutes les modifications de la vie sociale pendant les quelques années du gouvernement consulaire. Il a étudié les symptômes de la renaissance de la France. Il étudie aujourd'hui le monde des aristocrates et des républicains : d'un côté les émigrés s'agitant en d'inutiles et troubles complots, de l'autre côté les hommes du Consulat. Demain nous verrons le monde et les salons du Consulat, puis la littérature et les hommes de lettres, les théâtres et les comédiens ; ensuite les Beaux-Arts, enfin l'armée, le clergé, la magistrature, l'université. Nous aurons alors un tableau complet. Nous comparerons la situation exacte d'un magistrat ou d'un artiste ou d'un paysan en 1804, à la situation d'un magistrat ou d'un artiste, ou d'un paysan dix ans plus tôt. Nous saurons ainsi à quoi servent les effervescences des héros. Nous percevrons l'action profonde des événements historiques et de ceux qui les mènent à leur guise. Ce faisant, M. Gilbert Stenger peut se dire observateur, philosophe, autant qu'historien. Il a raison de se rendre justice. L'historien souvent n'étudie que les apparences, les gestes ; M. Gilbert Stenger a voulu pénétrer jusqu'aux réalités mêmes.

L'inévitable péril auquel s'expose ce chercheur opiniâtre, c'est que son œuvre ne soit pas nouvelle dans toutes ses parties. Est-ce parce que nous avons accueilli avec une faveur inaltérable tant de mémoires récemment extraits des archives publiques ou familiales ? Est-ce parce que nous n'avons rien ignoré de tant d'études consacrées aux écrivains d'une époque où les écrivains ne furent que des subalternes ? Mais nous doutons que M. Gilbert Stenger nous révèle grand'chose sur les littérateurs et les hommes de lettres, le théâtre et les mœurs sous le Consulat. Nous avons peine à croire qu'il découvre des vérités inconnues et utiles touchant le monde et les salons sous le Consulat. Il reste que M. Gilbert Stenger groupe plus habilement que personne nos connaissances jusqu'ici dispersées et parfois confuses. L'ordre ajoute à la vérité.

Convenons qu'il y a beaucoup d'ordre dans les exposés de M. Gilbert Stenger. C'est à tel point qu'en les lisant on se figure apprendre ce que l'on sait déjà.

Sans doute, les hommes du Consulat nous sont familiers. Nous nous flattons de savoir ce que fut Talleyrand. Fouché ne nous est point étranger. Nous avons fort entendu parler des principaux auxiliaires de Bonaparte consul. Nous possédons leur casier judiciaire et moral. M. Gilbert Stenger fut donc bien téméraire de les réunir tous en une galerie de portraits qui risquent de n'être que des reproductions. Pourtant en les rapprochant les uns des autres, M. Gilbert Stenger communique à chacun d'eux une vie plus personnelle. Nous sommes mieux assurés des ressemblances. Nous sommes moins défiants de la vérité.

Prenons garde de ne point trop subir la séduction des fantaisies passionnées des mémorialistes? Tous les hommes, toutes les femmes de cette époque ont écrit leurs mémoires. Et tous s'expriment les uns sur les autres avec une hostilité expansive dont la sincérité vigoureuse risque de persuader, ou bien avec une sympathie ardente et loyale pareillement faite pour convaincre. Que d'exagérations contradictoires chez ces témoins que possède encore la fièvre de leur vie sans repos! Il n'est aucun homme du Consulat, même fort honnête, qui ne soit traité de fripon, aucun bandit qui ne soit présenté comme un honnête homme. Et vous savez qu'on nous a donné à entendre que Talleyrand manqua d'habileté aux affaires! M. Gilbert Stenger se conduit à merveille à travers tous ces témoignages rangés en bataille, ceux-ci contre ceux-là. Il établit avec sagacité une moyenne entre les crimes et les grandes actions. Il ne préfère personne à personne. Son indifférence garantit son équité.

Il ne donne point à Fouché plus de noblesse qu'il ne sied, il n'attribue pas à Talleyrand une moralité invraisemblable, mais il ne le prend pas pour un sot. Et parfois il nous incite à rendre justice à des méconnus. Ne pensez-vous pas que les deux consuls « les deux bras du fauteuil », comme on disait alors, sont un peu des méconnus. Cambacerès et Lebrun semblent n'avoir d'autre rôle historique que de servir de repoussoirs dans le grand tableau où Bonaparte seul doit paraître avec un relief éclatant.

On ne fait aucune difficulté de tenir Cambacerès pour un grotesque. On ne veut connaître que sa vanité démesurée, son ambition de titres, de décoration, d'honneurs, de flatteries, sa naïveté prétentieuse. Quand Bonaparte l'eut créé prince de Parme, il dit à ses secrétaires Monvel et Lavollée : « Lorsque nous serons seuls vous pouvez m'appeler Monseigneur; en public appelez-moi toujours Altesse ». On raille le luxe de ses salons, ses réceptions de grands seigneurs. Il était gourmet ; on faisait chez lui chère exquise. Il passe pour glouton, même un peu goinfre. Est-ce que cela juge l'homme?

Mais Lebrun était simple autant que Cambacerès était glorieux. On raillé sa lourde stature, sa démarche pesante, ses épaules massives, sa tête trop grosse aux traits maussades, son nez court, sa mâchoire accentuée se liant à un menton énorme autant qu'on raille par ailleurs la prestance avantageuse de Cambacerès. On a dit Cambacerès prodigue : il est juste que Lebrun passe pour avare. Deux fantoches aux côtés d'un grand homme! Voilà les caricatures que l'histoire dessine.

Comme il est bon de rapprocher ces hommes de leurs contemporains pour apprécier leurs mérites de premier rang. Cambacerès et Lebrun ne sont pas de lamentables victimes : ne sentez-vous pas toutefois qu'ils sont durement sacrifiés! Le récit de M. Gilbert Stenger les dédommage. « Messieurs, je suis bien peu quand je me considère, mais je suis beaucoup lorsque je me compare », disait l'abbé Maury. Cambacerès et Lebrun, qui gagnent à être comparés aux autres, ne perdent rien à être considérés eux-mêmes. Il faut simplement les considérer avec un soin scrupuleux, dans l'ombre que Bonaparte projette sur leurs talents précieux. Cambacerès, malin, qui était exercé disait-on, à toutes les sinuosités de la ligne oblique, est doué d'une sagesse que rien ne déconcerte. Il est le conseiller à qui Bonaparte est docile. Il a cette supériorité de ne point garder rancune à Bonaparte des services qu'il lui rend. Il a tout pouvoir dans l'organisation de la magistrature et des tribunaux ; il s'acquitte admirablement de sa tâche, refusant de placer le mérite après la faveur. Il est attentif dans la sélection des fonctionnaires. Il accepte comme magistrats tous ceux qui, adroits aux affaires, savent se détacher des mesquineries de la chicane. Il a le goût des esprits larges, et il est honnête. Il ne trompe point la confiance de Bonaparte. Il préside souvent aux séances du Conseil d'Etat et sa direction accélère les travaux de l'Assemblée. Il parle avec éloquence, avec netteté. Son jugement est sûr, son tact infaillible.

Lebrun sait réformer l'administration des finances. Il a autant de « vertu » que Cambacerès dans le choix des conseillers d'Etat, des sénateurs, des ministres. Bonaparte cède à ses avis, les lui demande, l'appelle un « tuteur précieux ». Lebrun donne tout son dévouement, conserve toutes ses préférences : ce chef d'un gouvernement nouveau garde sa fidélité à la monarchie d'autrefois. Et Bonaparte ne s'irrite pas d'une indépendance qui ne diminue point la piété de Lebrun envers la patrie. Cambacerès et Lebrun ont élaboré la nouvelle France. Néanmoins nous les oublions, ou bien nous les prenons pour des bonshommes de M. Sardou. Telle est parfois la malice de l'histoire.

Ils ont de la grandeur, cependant. Et cette gran-

deur parait tout entière lorsqu'on voit leur entourage, qui pourtant n'était pas indigne d'eux. Les hommes du Consulat avaient du mérite ; quelques-uns avaient même du caractère.

Rœderer montre « cette ivresse du bien » qui avait distingué sa jeunesse. Au *Journal de Paris*, au Conseil d'Etat, à la Direction de l'Instruction publique, il résiste à Bonaparte s'il pense en lui résistant le mieux servir. Toujours roide et brutal, il agit. Hélas! le premier consul le tient pour un idéologue. Et cet homme qui savait découvrir les hommes se trompa sur l'un d'eux.

Regnault Saint Jean d'Angely a toutes ses séductions personnelles sans compter celles de sa femme. On le méprise, mais il plaît. Il vit comme un insensé et pense comme un sage. C'est le cerveau le plus pondéré dans une existence indisciplinée. Il règne par la parole.

Et suivez donc Tronchet, Portalis, Malleville, Boulay de la Meurthe, Berlier, Merlin de Douai, Lacuée, Crétet, Muraire, Thibaudeau, Régnier... Et n'oubliez pas Réal qui réunit dans sa vie tous les drames d'une époque fertile en drames.

En 1800, Réal a 43 ans. Il a été procureur au Châtelet, accusateur public après le 10 août près le tribunal criminel extraordinaire, ou bien espion de Robespierre, plus tard journaliste avec Méhée, historiographe du Directoire, publiciste vendu au pouvoir, auteur de brochures destinées à réveiller la foi républicaine du peuple, enfin commissaire du gouvernement près l'administration centrale de la Seine. En somme, il a vécu, policier, parmi les policiers. Il aime Fouché, il l'admire. Fouché le rallie à Bonaparte lorsque le jeune Corse revint d'Egypte superbe de gloire. Bonaparte le nomme conseiller d'Etat. Fouché le garde comme auxiliaire de la police. Réal est très fier d'être « dans la police ». Il emploie pour ses invitations à dîner le papier de l'administration où se lisent en manchette, ces mots : *Police générale*. Il n'est pas tout à fait gentilhomme. Il n'a cure de le devenir. Il reste jacobin, jacobin forcené. Au jour anniversaire de l'exécution de Louis XVI, il écrivait dans son journal qu'il « invitait les patriotes à venir manger avec lui une tête de cochon. »

Néanmoins, chargé de la police des émigrés, il se montre compatissant. C'est avec bonheur qu'il recherche et qu'il découvre les conspirateurs de la machine infernale, qu'il s'occupe de la conjuration de Pichegru, de Georges, de Moreau, de l'affaire du uc d'Enghien... Il travaille aussi à ces travaux ténébreux pendant tout l'Empire... Mais après la chute de l'Empire, le destin lui est rude. Il est contraint de s'expatrier en Amérique. Il y perd ses dernières ressources. Napoléon l'avait créé comte, avait ajouté à cette faveur une somme suffisante pour fonder un majorat, l'avait gratifié encore de 500.000 francs pour acheter une maison de plaisance près de Paris, car il voulait l'avoir constamment à sa disposition. Il était célèbre, redouté. Maintenant il erre loin de sa patrie. Il est en proie à la pauvreté. Il revient en France. On l'a oublié. La misère l'accompagne seule. A Paris, le long des quais on aperçoit de temps à autre un passant de piètre apparence. Il suit les boîtes des étalagistes, pour y découvrir des pamphlets et des brochures sur la Révolution. Il ne parle à personne et personne ne lui parle. C'est Réal.

On peut voir à la Bibliothèque nationale l'estampe faite sur le médaillon de son portrait quelques années avant sa mort. Le visage, de profil, est celui d'un vieillard, les joues pendantes, le col amaigri, le menton sillonné de rides, les lèvres fermées ont des mâchoires dépourvues de dents, le front est beau, éclairé, développé, orné de toute sa chevelure, les yeux profonds, le nez droit, un peu allongé, la physionomie empreinte d'une mélancolie désenchantée. La tête est restée noble. L'âme l'est peut-être devenue.

Ainsi s'en va vers la mort l'un des rares déclassés du premier Empire. Parce qu'il n'a point obtenu de la monarchie les places que ses collègues lui ont demandées et lui ont arrachées, ce fonctionnaire de Bonaparte prend quelque originalité.

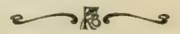
Je ne saurais vous dire assez tout le plaisir que j'ai eu à visiter, sous la direction de M. Gilbert Stenger, les âmes de tous ces hommes nullement médiocres. On peut préférer les opposants du Consulat et certes je ne leur tiens pas rigueur de n'avoir rien abdiqué de leur dignité un peu amère. Mais il faut aimer aussi les hommes qui ont su servir.

Ayons de la gratitude envers cet historien patient qui les a groupés avec convenance et a distribué sur eux tous une vive lumière. Peut-il être indifférent à aucun homme cultivé de revivre quelques instants dans l'intimité de Boulay de la Meurthe ou de Merlin de Douai? Non, n'est-ce pas! Et puis comme l'on voit bien que Bonaparte les anime, mais comme on voit bien qu'ils fortifient Bonaparte! Combien ce grand homme est redevable aux mérites excellents de ces hommes excellents! Ils lui ont dû presque toute leur fortune; il leur a dû beaucoup de sa grandeur!

Approfondie au point d'être à peu près originale dans sa première partie (La Renaissance de la France) l'œuvre imposante par ses dimensions de M. Gilbert Stenger est ensuite moins neuve. Elle ne laisse pas toutefois d'être révélatrice à cause de son ordonnance claire et forte, et de la philosophique impassibilité d'une exposition limpide et mesurée. Résumant avec exactitude les résultats de toutes les recherches

accomplies jusqu'ici, en ajoutant plusieurs autres, elle nous rendra gracieusement mille services estimables. Elle nous enseignera, par surcroît, à ne pas dénigrer à la légère les compilations faites avec une persévérance héroïque et un discernement que la passion n'altère jamais.

J. ERNEST-CHARLES.



L'IMAGINATION CRÉATRICE CHEZ L'ENFANT (1)

On peut distinguer dans le développement de l'imagination enfantine quatre stades principaux, moins différenciés, au reste, par l'ordre chronologique que par la part croissante qui y revient à l'invention.

Un premier stade — et par là se marque la transition de l'imagination purement reproductrice à l'imagination créatrice — consiste dans la *perception illusoire des choses* par l'enfant.

Il n'est pas douteux que l'imagination joue un rôle considérable dans la connaissance que nous avons des objets extérieurs. Une tache lumineuse ou colorée est interprétée par nous comme étant tantôt une pierre, tantôt une flaque d'eau plus ou moins profonde, parce que, d'après notre expérience passée, nous complétons par l'imagination la sensation visuelle et lui attribuons les qualités qui constituent un corps dur et solide, une étendue liquide et mouvante. Voyons-nous de loin, ou par derrière, une personne dont l'aspect nous est familier, nous nous figurons les traits de son visage. Entendons-nous un son, percevons-nous un parfum, nous nous représentons une voiture ou une cloche, une violette ou une rose.

De tels faits, à la vérité, relèvent encore de l'imagination reproductrice. Mais un premier progrès est accompli, quand, par exemple, l'objet de la perception visuelle, étant de forme indistincte, autorise ainsi une variété plus ou moins grande d'interprétations : le jeu capricieux de la fantaisie se donne alors carrière. « C'est ce que montre ce passe-temps bien connu qui consiste à découvrir des formes familières, telles que celles de la tête humaine ou de certains animaux, dans des rochers éloignés et dans les nuages, ou encore à apercevoir des images dans le feu, et ainsi de suite. Les formes vagues et indécises des masses de rochers, de nuages ou de charbons ardents offrent un large champ à la fantaisie créatrice; et une personne à l'imagination vive découvrira des formes sans nombre là où il n'y a, pour un œil sans imagination, qu'un chaos informe. Jean Müller raconte que, dans son enfance, il passait des heures entières à découvrir des contours et des formes dans le stuc, çà et là noirci et fendu, de la maison située en face de la sienne (1). »

Les diverses illusions des sens sont un exemple frappant de cette intervention de l'imagination dans la perception. Un buisson fait au peureux l'effet d'un brigand en embuscade, un léger brouillard est pris pour un fantôme, une branche d'arbre pour un serpent. Or, si l'imagination peut de la sorte transformer la réalité, où donc y réussirait-elle avec plus de succès et plus de puissance que chez les enfants qui, vu leur expérience très restreinte, ne sont pas prémunis comme les adultes, contre de telles métamorphoses (2).

Parfois même, certains d'entre eux, plus imaginatifs, en arrivent à réaliser objectivement, à prendre pour de vraies perceptions, des images nées dans leur esprit en dehors de toute modification des organes des sens, de toute excitation extérieure. L'image est alors hallucinatoire : « Ma mère, dit Anatole France (*Le Livre de mon ami*, p. 9), plaçait chaque nuit mon berceau au milieu de la chambre, sans doute pour le rapprocher de son lit, dont les rideaux immenses me remplissaient de crainte et d'admiration. A peine étais-je couché, que des personnages tout à fait étrangers à ma famille se mettaient à défiler autour de moi. Ils avaient des nez en bec de cigogne, des moustaches hérissées, des ventres pointus et des jambes comme des pattes de coq. Ils se montraient de profil, avec un œil rond au milieu de la joue et défilaient, portant balais, broches, guitares, seringues et quelques instruments inconnus. »

Une variété d'illusion qui persiste assez longtemps dans la vie enfantine et dont, par un appel à ses souvenirs, chacun remarquera aisément l'existence, consiste dans le grossissement des objets. L'imagination de l'enfant est essentiellement amplificative. Peut-être est-ce une conséquence de la comparaison qu'il fait de ce qui l'entoure avec lui-même qui est si petit, peut-être aussi, et plus probablement, cela tient-il à son manque d'expérience (3), mais, per-

1 Extrait de l'ouvrage *Les Jeux des enfants*, qui paraîtra incessamment chez l'éditeur Félix Alcan.

1 SULLY, *Les Illusions des sens et de l'Esprit*, p. 72-73.

(2) Un phénomène analogue se produit dans la reconnaissance des objets peints ou dessinés. « Cette faculté qui permet de supposer un objet à la place d'un autre, dit Mme Necker de Saussure, se déclare de très bonne heure chez les enfants. J'en ai vu un, de douze mois, reconnaître un très petit chien sur une gravure. Tous s'amusent des estampes après un an; cependant ni la forme, ni la grandeur, ni la couleur véritable des objets ne sont reproduits par cette surface plate, par cette multitude de traits noirs... (*L'éducation progressive*, liv. III, ch. V).

(3) C'était l'avis de La Fontaine :

sonnes et choses, il voit tout en grand. On vient de lire quelle impression produisaient sur Anatole France les rideaux du lit maternel. Le même écrivain ajoute (p. 35) : « Je me représentais mon père, ma mère et ma bonne comme des géants très doux, témoins des premiers jours du monde, immuables, éternels, uniques dans leur espèce. J'avais la certitude qu'ils sauraient me garder de tout mal et j'éprouvais près d'eux une entière sécurité. »

Telle est la raison pour laquelle le souvenir des lieux où s'est écoulée notre enfance, concorde si peu avec la réalité. Bien qu'ils soient restés les mêmes, nous sommes, plus tard, tout étonnés de les trouver si différents ; tout semble diminué : les maisons et les montagnes ont perdu de leur hauteur, les distances se sont rapprochées. Loti, revenu, après quinze années d'absence, en pèlerinage de souvenir, dans un petit coin du Midi où jeune écolier, il avait passé par trois fois de délicieuses vacances, fut désagréablement surpris d'en trouver l'aspect complètement changé. « J'entrai, dit-il, dans ce jardin, qui me parut tout rapetissé sous le ciel gris. J'allai d'abord au berceau du fond, — effeuillé, désolé aujourd'hui, — et, à l'aide toujours de cette même brèche du mur, qui me servait jadis, je me hissai sur le faîte, pour regarder furtivement la campagne d'alentour, lui dire à la hâte un suprême adieu : le domaine de Bories m'apparut, alors, singulièrement rapproché et rapetissé lui aussi ; méconnaissable, comme du reste ces montagnes du fond qui avaient l'air de s'être abaissées pour n'être plus que de petites collines. Et tout cela, que j'avais vu jadis si ensoleillé, était sinistre aujourd'hui, sous ces nuages de novembre, sous cette lumière terne et grise (1). »

C'est par un effet de cette tendance qui le porte à tout amplifier que l'enfant prend une petite nappe d'eau pour un lac, une cascade insignifiante pour un Niagara, un léger pli du sol pour un précipice, quelques arbres pour un bois ou une forêt. Henri, qui a 4 ans 1/2, s'est glissé dans le jardin entre un gros tulipier de Virginie et trois ou quatre rosiers, et il dit à son frère Paul : « C'est là un bois ; il n'y a pas de loups. » 1

Jusqu'ici le rôle de l'imagination créatrice, bien que réel pourtant, est assez borné. Il consiste simplement dans l'exagération, ou bien la transformation de données sensibles, par suite d'une perception plus ou moins confuse, qui prête à des interprétations diverses, ou encore dans la projection au dehors, dans l'extériorisation d'images que l'activité des sens amoindrie ou supprimée ne parvient pas à réduire et qui tendent, par là même, à s'objectiver et à entraîner la croyance. Mais c'est au deuxième stade, auquel nous arrivons maintenant, que l'imagination créatrice prend vraiment son essor.

D'abord, *elle peuple la nature d'êtres de toutes sortes*, la remplit de formes inconnues, les unes admirables, les autres terribles. Par delà le lointain horizon, derrière les bois, les montagnes, elle crée un monde entièrement nouveau. « Le monde extérieur, remarque J. Sully (2), autant que l'enfant peut l'apercevoir confusément, excite son étonnement, sa curiosité et son désir de remplir les espaces vides, afin de combler les lacunes de son ignorance. Les distances exercent sur lui une étrange fascination. La chaîne des collines, très éloignée, à peine visible de la maison de l'enfant, a été, bien des fois, dotée par sa riche imagination de toutes sortes de beautés merveilleuses et, peuplée d'un grand nombre d'étranges créatures. »

Peut-être trouvons-nous dans ce fait la clef du charme magique qu'exerce sur l'enfant le mystère des retraites secrètes, des recoins et des bois sombres : « Ma mère, dit Anatole France, n'entr'ouvrait pas son armoire à glace sans me faire éprouver une curiosité fine et pleine de poésie. Qu'y avait-il donc dans cette armoire ? » — « J'éprouvais une joie étrange, constate de son côté Pierre Loti, à aller jusque dans les recoins obscurs, où me prenaient je ne sais quelles frayeurs de choses sans nom ; puis à revenir me réfugier dans le cercle de lumière, en regardant avec un frisson si rien n'était sorti derrière moi de ces coins d'ombre, pour me poursuivre... Surtout, il y avait une porte, entr'ouverte sur un vestibule tout noir — lequel donnait sur le grand salon, plus noir et plus vide encore — oh !

Un souriceau tout jeune, et *qui n'avait rien vu*,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
« J'avais franchi *les monts* qui bornent cet Etat... »

(1) *Le Roman d'un enfant*, p. 313. — En revoyant le Durtin, petite rivière des environs de Provins, sur les bords de laquelle il avait joué dans son enfance, le poète Pierre Lebrun s'écrie :

Est-ce le Durtin que je vois?
Lui ! le Durtin ! le puis-je croire?
Si grand à mes yeux autrefois!
Si large encore dans ma mémoire!

C'était une rivière immense,
Dont les roseaux, mêlés de jonc,
Semblaient à ma petite enfance
Cacher des abîmes sans fond.

Je la retrouve murmurante
Sur un lit qui, mousseux et doux,
Laisserait compter ses cailloux
Comme une source transparente.

(1) A propos d'une grotte en rocaille que sa mère lui avait bâtie, G. Sand écrit (*Histoire de ma vie*, 2e partie, ch. XVI : « J'ai besoin de me rappeler qu'en montant sur ses premières assises, je pouvais atteindre le sommet, j'ai besoin de voir le petit emplacement qu'elle occupait, et qui existe encore, pour ne pas me persuader, encore aujourd'hui, que c'était une caverne de montagne. »

(2) *Etudes sur l'Enfance*, p. 74.

cette porte, je la fixai maintenant de mes pleins yeux, et, pour rien au monde, je n'aurais osé lui tourner le dos. »

L'enfant ne s'arrête pas là. Non content de croire à l'existence, partout répandue dans la nature, d'êtres vivants plus ou moins analogues à lui, *il anime et personnifie les choses mêmes*. Semblable en cela à l'homme primitif, il accorde le sentiment et la vie à ce que nous regardons comme inerte et comme absolument inconscient, et suppose dans les divers objets des émotions, des désirs ou des volontés pareils aux nôtres. Ainsi, « il ne donne pas seulement un corps, mais une âme au vent qui siffle et qui hurle pendant la nuit. Les choses les plus insignifiantes s'animent au souffle réchauffant de la fantaisie enfantine. Les lettres deviennent presque des personnes. Un bambin de 1 an et 8 mois s'était pris d'une telle passion pour la lettre w qu'il l'appelait toujours : « Ce cher vieux w. » Un autre bonhomme de 4 ans, étant occupé à écrire la lettre L, laissa glisser sa plume de telle façon que le trait horizontal formât un angle v. L'enfant vit aussitôt qu'il ressemblait à un être humain au repos et dit : « Tiens ! il s'est assis. » Il fit aussi un F tourné du mauvais côté et traçant la forme correcte du côté gauche F ꟻ, il s'écria : « Ils causent ensemble. » (1).

Si vive est la conviction de l'enfant qui attribue le sentiment aux choses, que par contre-coup s'éveille en lui la sympathie à leur égard. Dans les larmes qu'il verse sur la perte des joujoux ou des ustensiles dont il se sert, il y a, comme le remarque M^me Necker de Saussure (2), quelque chose de beaucoup plus tendre que le regret qu'on donne à ce qui est simplement utile. Une véritable pitié s'y associe. *Cette pauvre tasse* ! dit-il, le cœur gros en voyant les débris de celle qu'il a cassée, *je l'aimais tant !*

Aussi tente-t-il parfois de soulager les peines qu'il s'imagine ressenties par les êtres inanimés : « A l'âge de deux ans ou à peu près, raconte miss Ingelow, et pendant plus d'une année, j'avais l'habitude d'attribuer une intelligence semblable à la mienne et tout aussi développée, non seulement à tous les êtres vivants, mais aux pierres mêmes et aux objets fabriqués. Je pensais que les cailloux de la grande route devaient bien s'ennuyer d'être obligés de rester immobiles et de ne rien voir que ce qui les entourait. Aussi lorsque je sortais avec mon petit panier à fleurs, je ramassais quelquefois un ou deux cailloux que j'emportais avec moi pour les changer un peu de voisinage ; arrivée au but de ma promenade, je les posais à terre, persuadée qu'ils seraient ravis de voir un nouveau spectacle (3). »

(1) SULLY, *ouv. cité*, p. 43.

(2) *L'Éducation progressive*, t. I, p. 185.

(3) *Longmans Magazine*, « The History of an Infancy », février 1890.

La vie des plantes n'excite pas moins sa sensibilité. Une petite fille de huit ans, citée par Sully, apporte un jour à sa mère une quantité de feuilles d'automne fraichement tombées : « Comme elles sont jolies ! — Oh ! maman, je savais que tu aimerais ces pauvres petites ; je ne pouvais supporter de les voir mourir par terre. » Peu de jours après, on la trouva pleurant amèrement devant la fenêtre qui donnait sur le jardin en voyant les feuilles tomber en abondance.

Cette tendance à tout animer porte l'enfant à vivifier ou à personnifier même des abstractions. « Le carnaval est passé », dit Louise à son frère Paul. Mais celui-ci qui était près de la fenêtre et n'a rien vu de semblable dans la rue, en appelle contre elle à mon témoignage. — Une autre fois, ces mots : « La chasse est fermée », évoquent dans l'esprit de Paul, je le vois à ses questions, l'idée de grandes portes qui clôtureraient les champs. — Henri, entendant parler depuis plusieurs jours de la prochaine venue du printemps, m'a demandé un matin : « Le printemps est-il arrivé? » Il assimilait évidemment cette arrivée à celle des personnes qu'il a vues autour de lui aller en voyage, et se représentait peut-être quelque bon papa rentrant avec une valise, une couverture et des paquets plein les bras pour toute la maisonnée. — Dans une composition française d'un élève de quatrième, Alfred C..., esprit d'ailleurs très réfléchi, je relève ces mots : « Quand j'allais à l'école primaire, le mot de Patrie éveillait en moi l'idée d'une femme bonne, qui ne devait mourir qu'à la fin de la terre et qui était notre mère à tous... »

Le troisième stade du développement de l'imagination enfantine est celui *du jeu*. Nous n'y insisterons pas pour le moment. Il importe seulement de noter ici, qu'au point de vue qui nous intéresse, le jeu consiste essentiellement dans une métamorphose de la réalité, dans une transformation des lieux et des choses, propre à donner une forme concrète à une image, à mettre en scène quelque idée et où l'imagination plus ou moins originale a toute liberté de manifester son énergie créatrice, de se livrer aux plus singulières fantaisies.

Enfin, au quatrième et au dernier stade, apparaît ce qu'on peut appeler l'*invention romanesque* (1), « qui exige une culture plus raffinée, étant une création purement intérieure et toute en images. Elle s'éveille vers l'âge de trois ou quatre ans. On sait le goût des enfants imaginatifs pour les histoires et légendes qu'ils se font répéter à satiété : en cela ils ressemblent aux peuples demi-civilisés qui écoutent avidement leurs rapsodes pendant des heures, éprouvant toutes les émotions appropriées aux incidents

(1) Nous étudierons plus longuement cette question dans un prochain ouvrage.

du récit. C'est le prélude à la création, un état semi-passif, semi-actif, une période d'apprentissage qui leur permettra de créer à leur tour (1).

Or, cette période d'apprentissage comporte deux degrés.

D'abord l'enfant projette dans le monde réel et *rattache à des objets définis les images éveillées en son esprit* par les divers contes qu'il a entendu dire comme par les histoires qu'il a lues. Les lieux et les choses qui l'entourent et qui lui semblent appropriés deviennent pour lui le théâtre où se sont accomplies les scènes qui l'ont particulièrement frappé et où se meuvent les personnages de ses livres préférés. « Chaque grange du voisinage, écrit Ch. Dickens, chaque pierre de l'église, chaque arpent du cimetière ravivait le souvenir d'un passage de mes livres favoris (*Roderick Random*, *Tom Jones*, *Gil Blas*, *le Vicaire de Wakefield*, *Don Quichotte*, *Robinson Crusoé*) et me rappelait les endroits qu'ils ont rendus célèbres. *J'ai vu* Tom Pipes grimper jusqu'au haut du clocher ; *j'ai observé* Strap, le sac au dos, s'arrêtant pour se reposer un instant, appuyé contre la petite porte du jardin, et *je sais* que le commodore Trunnion présidait le club avec M. Pickle dans la salle du petit cabaret de notre village (2) ». — Une maisonnette de pierres et de briques, au milieu d'un fourré de lilas et d'aubépines, devenait, pour George Sand, « le palais de la Belle au bois dormant (3) ».

L'enfant avance encore d'un pas dans la voie de l'invention, quand il se représente en esprit, quand *il réalise visuellement*, *les scènes et les actions* qui lui sont racontées ou que lui-même lit. Pour son intelligence incapable d'abstraction, les mots ont une puissance évocatrice, une efficacité suggestive, qui tient de l'enchantement : ils éveillent en elle des images vives et colorées, ils y suscitent des tableaux plus brillants que ne le feraient les objets mêmes. Et par là s'explique le ravissement intense où les enfants sont plongés par une lecture ou par un récit.

Une petite amie de Loti (elle avait 6 ans et lui 7) à propos d'un abricot qu'ils venaient d'ouvrir pour le partager, lui racontait dans un coin du jardin cette histoire : « Une fois, une petite fille... en ouvrant un fruit des colonies très gros... il en était sorti une bête, une bête verte... qui l'avait piquée... et puis ça l'avait fait mourir. » — « Dans cette histoire, dit Loti, ce passage à lui seul m'avait subitement jeté dans une rêverie : « ... un fruit des colonies très gros. » Et une apparition m'était venue, d'arbres, de fruits étranges, de forêts peuplées d'oiseaux merveilleux. — Oh ! ce qu'il avait de troublant et de magique dans mon enfance, ce simple mot : « les colonies », qui, en ce temps-là, désignait pour moi l'ensemble des lointains pays chauds, avec leurs palmiers, leurs grandes fleurs, leurs nègres, leurs bêtes, leurs aventures (1).

Pour se figurer une scène, un tableau, l'enfant n'a pas besoin, comme on voit, de saisir exactement le sens des mots : une certaine imprécision dans l'expression semble, au contraire, stimuler davantage son imagination (2), parce qu'il en résulte pour celle-ci une liberté plus grande, plus d'indépendance. « Si l'enfant, remarque Sully (3), pouvait savoir ce que nous appelons *lire*, il se moquerait bien de nous. Avec quelle habileté cette petite cervelle se débrouille dans ce langage souvent si étrange et si embarrassant pour lui (4)... Une mère lisait un jour une poésie à son petit garçon âgé de 6 ans : « Je crains que tu ne comprennes pas, mon chéri. — Oh ! oui, maman, je pourrais très bien comprendre, si seulement tu voulais ne pas m'expliquer. « L'explication irrite l'enfant, car elle vient rompre le charme en voilant l'image qu'il aperçoit dans le miroir du mot pour ne lui montrer que le miroir lui-même (5).

C'est pourquoi, de même qu'il déteste les commentaires propres à le gêner dans la construction qu'il

(1) Ribot. *Essai sur l'imagination créatrice*. p. 96.
(2) Voy. *David Copperfield*, ch. VI.
(3) Voy. *l'Histoire de ma vie*, 2e partie, ch. XVI.

(1) *Ouv. cité*. p. 61.

(2) A la condition toutefois que les mots ne soient pas des termes abstraits n'exprimant que des qualités, des rapports difficiles à imaginer ; quand on raconte un événement à l'enfant, il le voit ; s'il ne le voit pas, il ne comprend plus. Aussi préfère-t-il la narration orale à la lecture, parce que souvent le livre renferme des tours de phrase auxquels il n'est pas habitué et des expressions trop recherchées ou tout à fait nouvelles qui n'éveillent en lui aucune image. « Je ne comprenais pas encore, a écrit G. Sand, la lecture des contes de fées ; les mots imprimés, même dans le style le plus élémentaire, ne m'offraient pas grand sens, et c'est par le récit que j'arrivais à comprendre ce qu'on m'avait fait lire. » (*Ouv. cité*, 2e partie, XI. J'ai fait naguère la même observation à propos de mon fils Paul, âgé de 6 ans. Comme je lui lisais quelques fables, très simples d'ailleurs, de La Fontaine, après chacune il me disait : « Maintenant, raconte-la-moi », ajoutant parfois : « Je comprends mieux quand tu me le dis. »

(3) *Ouv. cité*, p. 89.

(4) A 4 ans, dit M. Egger (*Observations et réflexions sur le développement chez les enfants*, p. 58), Félix aime à se faire conter des histoires que, certainement, il ne comprend pas bien ; il les suit d'une oreille attentive et il demande qu'on les lui répète. Son esprit a quelque prise sur tel ou tel mot, sur telle ou telle phrase ; cela suffit pour que sa curiosité s'attache à l'ensemble avec une sorte de passion. »

(5) Nous avons là l'explication d'un fait au premier abord surprenant, manifesté par l'introduction des images d'Epinal dans les pays anglo-saxons : « Les gamins y sont trop pratiques pour se plaire aux enfantillages dont les nôtres font leurs délices. Ils acceptent le texte français qu'ils ne comprennent pas, laissant à leurs petites cervelles le soin de forger une histoire moins naïve. Quand on vit l'Amérique demander l'image d'Epinal, les imprimeurs crurent que l'introduction du texte en anglais serait une bonne affaire. Ce fut un four ! On en revint à la légende française, alors les *boys* daignèrent donner leur *penny*. » (Ardouin-Dumazet : *Le Plateau lorrain et les Vosges*.)

imagine des choses, il ne tolère pas qu'on apporte une modification quelconque à ce qui a servi de base à cette construction. S'étant représenté la scène d'une certaine façon, il ne veut point qu'une circonstance ajoutée ou omise vienne déranger le tableau qui jusqu'ici l'a séduit : aussi est il d'une exigence jalouse, quant à l'exactitude des détails ; il s'aperçoit du moindre changement au récit et s'empresse de rétablir la version primitive : « Une de nos amies, dit Sully, racontant *le Chat botté*, fit asseoir par inadvertance le héros sur une chaise au lieu d'une caisse pour ôter ses bottes. Elle fut interrompue par une grêle de *non! non!* lancés d'une voix perçante. La même dame nous écrit qu'un jour qu'elle racontait l'histoire de *la Belle et la Bête*, elle oublia l'effet du soupir de la Bête, « les verres tremblèrent sur la table et les chandelles furent presque éteintes ». Son sévère petit auditeur l'interrompit aussitôt et rétablit l'intéressant détail. »

Après avoir entendu un grand nombre d'histoires et avoir exercé son imagination à s'en représenter les scènes sous un aspect plus ou moins fantaisiste, l'enfant *devient capable d'inventer lui-même quelques narrations originales.*

Ses premiers essais sont timides ; il se contente d'abord de broder sur ce qui tombe sous ses sens. « Un petit garçon de 3 ans 1/2 voyant un vagabond, à la jambe torse, clopinant le long du chemin : « Regarde ce pauvre vieux, maman, il a une jambe malade. » Puis, se mettant naturellement tout de suite à enjoliver : « Il avait un grand, grand cheval, et il est tombé sur une grosse, grosse pierre, et il s'est fait mal à sa pauvre jambe et il faudra qu'il achète un grand bâton. Il faut le guérir... » Une petite fille de 5 ans et 9 mois, ayant trouvé une pierre percée d'un trou, bâtit là-dessus tout un conte : la pierre était une pierre merveilleuse ; le trou représentait de beaux appartements où habitaient des fées... — Il brode aussi sur ce qu'on lui a raconté (1). Paul, à 5 ans 1/2, après avoir entendu dire par sa sœur la fable de La Fontaine, *le Coq et le Renard*, imagina aussitôt l'histoire suivante : « Il y avait une fois un coq... il était sur un mur... ce coq était en fer... il était gros comme un coq véritable... il avait le bec ouvert... Un renard passe, puis il lui parle... le coq répond pas... il l'appelle, le coq répond pas... le renard saute sur le mur... puis il mord le coq... le coq était en fer, il était dur... il en mange un morceau, ça lui perce les boyaux... puis après il a été mort... les chiens viennent, puis ils l'emportent et le mangent (1). »

Bientôt l'enfant cherche à se dégager de l'influence des modèles ; mais combien faible encore est l'invention ! En voici un exemple curieux : « Trois petits ours, sortis pour se promener, trouvèrent un bâton et ils ont tisonné le feu avec et puis alors, avec le bâton, ils ont tisonné le feu, puis ils sont sortis pour se promener. »

Enfin, la jeune imagination devient plus hardie, et elle produit d'étonnantes créations. Un garçon de cinq ans et trois mois qui demeurait au bord de la mer, improvisa le conte suivant : « Un jour, je suis allé sur la mer, dans une barque de sauvetage ; tout à coup, j'ai vu une énorme baleine et j'ai sauté hors de la barque pour la prendre, mais elle était si grosse que je suis monté dessus et comme cela j'ai fait un voyage à califourchon sur son dos et tous les petits poissons riaient de tout leur cœur (2). »

Tels sont les divers stades que parcourt l'imagination enfantine, s'élevant de la pure reproduction à l'invention originale. Si les trois premiers se rencontrent constamment, la forme qu'elle revêt en dernier lieu est moins commune ; elle apparaît seulement chez ceux que la nature a bien doués. « Elle présage, dit M. Ribot, un développement de l'esprit supérieur à la moyenne ; elle peut même être la marque d'une vocation naissante et indiquer dans quel sens la vocation s'orientera. »

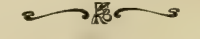
De tout ce qui précède, on peut conclure que c'est au premier âge que l'imagination se manifeste dans sa pleine spontanéité. Alors, en effet, l'expérience, à peu près nulle, ne la comprime pas ; ni la réflexion, ni la connaissance des lois de la nature, ni l'esprit critique ne sont là pour en restreindre l'essor. Aussi est-elle chez l'enfant la faculté maîtresse, la forme la plus remarquable de l'activité intellectuelle.

Fr. Queyrat.

(1) « Reproduire un fait ou une histoire avec des changements, dit Guyau (*Education et Hérédité*, p. 149-150), est une vive récréation pour l'esprit des enfants ; mais ils éprouvent beaucoup de peine à y réussir. C'est tout un travail qu'on peut quelquefois prendre sur le fait. Une petite amie de 4 ans me disait : « Ecoutez, je vais vous conter une histoire ; mais ce ne sera pas celle *du Petit Poucet.* Il y avait une fois dans une forêt un petit garçon tout petit, qui était fils de bûcherons ; mais ce n'était pas le petit Poucet, etc. » Et l'histoire se continuait, accompagnée toujours de cette parenthèse : Cela ressemble à l'histoire du petit Poucet, mais ce n'est pas la même chose.

(1) Cette disposition des enfants à transfigurer ce qu'ils ont vu ou entendu explique l'exagération dont ils font preuve dans les récits et leur tendance à enchérir les uns sur les autres. N'attachant pas d'importance à la vérité, ils mentent pour le seul plaisir d'inventer. Nous savons d'ailleurs qu'ils distinguent mal la fiction de la réalité. Ainsi est justifiée la défiance dont il ne faut jamais se départir à l'égard de leurs témoignages. — Voy. à ce propos *la Logique chez l'enfant*, p. 83-85.

(2) Voy. Sully, *ouv. cité*, p. 84 et 456-457.



LES FEMMES AUTEURS DRAMATIQUES

Les historiens littéraires qui, dans quelque cent ans et plus, s'efforceront très gravement de définir ou d'interpréter l'évolution de la littérature féminine, — si, vraiment, il y a une littérature féminine, — noteront certainement comme un des symptômes les plus caractéristiques son inaptitude foncière aux manifestations de l'art dramatique. Partout ailleurs, dans le roman, dans la poésie, dans le conte, dans l'article de journal même, la femme essaie, — et avec quelle âpreté! quelle fureur d'écrire, quel impétueux désir de notoriété! — de se faire une place aux côtés de l'écrivain ; au théâtre seul, elle hésite encore, elle tâtonne, elle n'ose pas. Non point sans doute que cet art si difficile et si spécial l'épouvante, mais un instinct secret l'avertit que son esprit de femme sensible et réfléchi, plus apte à la méditation qu'à l'action, trouvera difficilement le moyen de se plier aux nécessités d'un art aussi « en dehors », aussi agissant, aussi objectif, pour tout dire.

Cet instinct n'est pas seulement, du reste, un nstinct, c'est-à-dire quelque chose d'irraisonné, d'impulsif, c'est aussi un sentiment logique et conscient né du raisonnement et de la vision du passé. La femme actuelle, qui, depuis dix ans, s'est multipliée, littérairement parlant, dans tous les genres, n'a pas abordé franchement la scène, non seulement parce qu'elle ne s'y sentait pas très à l'aise, mais aussi parce qu'elle savait que jusqu'ici la plupart des femmes auteurs dramatiques y avaient échoué, ou, du moins, que leurs productions n'avaient pas survécu. Et ce serait une erreur absolue de croire que le nombre des femmes qui se sont essayé à l'art dramatique soit peu considérable. La vérité est que dès le commencement du XVIIe siècle, nous trouvons des manifestations dramatiques féminines. Le XVIIIe siècle en est rempli, la première moitié du XIXe siècle, pour en moins compter, s'honore toutefois des noms de Mme de Girardin et de George Sand, tandis que, depuis une trentaine d'années, il serait difficile de découvrir un groupe ou même un nom qui s'impose à la notoriété. A l'inverse des autres genres littéraires que la femme cultive de plus en plus, il semble donc que le genre théâtral soit momentanément délaissé par elle malgré ou à cause du nombre relativement considérable de pièces déjà produites par elle.

En tous cas, cette floraison dramatique qui s'est épanouie surtout, nous le répétons, au XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe siècle, si elle a paralysé l'effort féminin par sa médiocrité, va nous permettre de définir les qualités et les défauts que la femme apporte le plus souvent à la scène.

Et, tout d'abord, remarquez que, jusqu'ici, l'art dramatique exploité par la femme ne nous a donné aucune de ces œuvres de qualité supérieure qui frappent l'esprit des contemporains, ou, tout au moins, qui demeurent comme le signe le plus évident de la noblesse de l'esprit qui la conçut. Cela se sous-entendait, du reste, puisque nous savons que la littérature féminine ne comporte point de génie. Mais, à défaut d'une pièce capitale, l'art dramatique féminin eût-il pu produire une de ces œuvres originales, savoureuses, incomplètes peut-être, mal bâties, maladroites, mais vivantes d'une vie bien à elle. Deux femmes auraient pu, semble-t-il, se surpasser dans ce genre : Mme de Girardin, le spirituel vicomte de Launay, dont les *Lettres parisiennes* sont parfois si mordantes et déjà si « rosses », connaissait assez son Paris et se trouvait assez indépendante pour oser quelque pièce de vie éclatante : l'*Ecole des journalistes* est une œuvre bien terne, bien morne, bien édulcorée. Et quant à George Sand qui était toute désignée pour créer le grand drame paysan, où l'intensité d'émotion née des sentiments s'amplifierait de celle plus pénétrante encore du milieu de nature, nous ne pouvons affirmer qu'elle ait complètement échoué, mais *Claudie* ou le *Pressoir* sont déjà loin d'une telle conception. *François le Champi*, qui est peut-être le plus délicieux de ses romans et qui, transposé à la scène par la main d'un véritable ouvrier de théâtre, eût peut-être fourni la carrière la plus éclatante, est devenu une pièce terne où tous les détails exquis du livre disparaissent, où l'émotion même semble étouffée par le souci constant de lui donner une apparence dramatique. Mais Mme Sand — déjà ! — n'avait-elle pas provoqué et reçu les conseils du comédien Bocage ! Le vulgaire et haïssable « métier » n'a-t-il pas accompli son œuvre, là encore, et empêché la plus grande romancière femme du XIXe siècle d'en devenir l'un des auteurs dramatiques les plus écoutés?...

Quoi qu'il en soit, ni George Sand, ni Mme de Girardin ne nous ont apporté au théâtre cette œuvre forte et vraiment belle, qu'à défaut du chef-d'œuvre, nous étions en droit d'espérer. Pas plus au XIXe siècle que dans les périodes précédentes, la littérature dramatique n'a donc réussi, en définitive, au sexe faible. Est-ce à dire que toutes les productions qu'il donna au théâtre, aux XVIIe et XVIIIe siècles, aient passé inaperçues? Loin de là. On peut même dire, sans exagération, qu'un grand nombre de ces productions ont eu quelque succès auprès du public de l'époque. Et ce n'est même pas un succès de politesse ou d'estime, c'est souvent un succès très franc et très réel qu'on s'explique parfaitement quand on situe la pièce à l'époque même où elle fut créée. C'est que la femme, comme tous les êtres faibles et surtout ceux dont la personnalité ne s'est pas encore

dégagée, est avant tout un être d'imitation. En littérature, comme en art, comme dans les mœurs, elle s'ingénie à imiter, à reproduire au goût du jour les idées qui furent mises en circulation par les grands esprits. Elle copie, et d'autant plus servilement que son être a été plié, assoupli de bonne heure par l'éducation religieuse.

De fait, comment les grands couvents du XVII^e siècle, où ont été élevées les premières femmes qui se soient données à l'art dramatique, auraient-ils pu produire ces êtres d'exception à la personnalité indépendante, au large esprit de compréhension que sont les artistes? Si supérieures qu'aient pu être les femmes qui y fréquentaient, il leur était difficile, sinon impossible de se dégager des mille liens inextricables par quoi les retenaient l'éducation religieuse et les lettres antiques.

Il semble bien, en effet, que les premières conceptions dramatiques se présentent à l'esprit des femmes sous l'image de pièces religieuses destinées à être jouées dans leur couvent. C'est ainsi que, dès la fin du XVI^e siècle, exactement en 1570, se faisaient connaître Madeleine et Catherine des Roches par leur pièce de *Tobie*. Ces deux collaboratrices offraient, du reste, cette particularité assez rare dans l'histoire des littératures d'être mère et fille. Catherine des Roches, fille de Madeleine, ne consentit jamais à se marier, toute à l'ardeur des belles lettres auxquelles elle avait tout sacrifié. Hélas! Pas plus *Tobie* que la tragédie de *Panthée* ne valaient un tel sacrifice, et ces premiers exemplaires de l'art dramatique féminin sont décidément bien froids, bien vides, bien artificiels! Ils sont, si l'on pouvait appliquer ici cette expression sans anachronisme, « de la littérature de couvent », exemplaires puérils d'une puérile conception de la religion et d'une poétique plus inférieure encore. Et cela n'est pas particulier au XVI^e siècle : pendant tout le siècle de Louis XIV, les mêmes femmes qui créent les mêmes œuvres y apportent nécessairement le même esprit. Il dut certainement y avoir ainsi un nombre considérable de pièces tirées de l'Ecriture Sainte ou se rapportant aux premiers siècles du christianisme. La plupart n'ont pas été imprimées, beaucoup furent lues simplement et ne virent jamais le feu de la rampe. L'histoire littéraire conserve le nom de M^{lle} Cosnard, auteur des *Chastes Martyrs* et celui de M^{lle} de Saint-Balmont qui donna vers la fin du XVII^e siècle *Marc et Marcelin ou les Jumeaux Martyrs*. L'histoire littéraire a toutes les indulgences.

Cependant ne croyons pas que tous les beaux esprits de lettres, et surtout les esprits féminins, se contentaient volontiers des applaudissements d'un public restreint. On avait d'autres ambitions, on brûlait de se faire entendre à l'hôtel de Bourgogne, puis plus tard, de se faire interpréter par les comédiens ordinaires de Sa Majesté. On frémissait de se voir juger par le vrai public, on montait déjà des cabales, on soudoyait des applaudisseurs à gages, on avait toutes les fièvres et toutes les émotions du théâtre.

Deux femmes surtout paraissent, au XVII^e siècle, avoir aimé cet art dramatique d'un amour sincère et absolu, deux femmes qui, pour ne pas avoir écrit beaucoup de pièces, n'en ont pas écrit de meilleures, et dont l'une est devenue célèbre pour des raisons artistiques tout à fait étrangères au théâtre. Ces deux femmes sont M^{me} de Villedieu et M^{me} Deshoulières.

M^{me} de Villedieu a eu une vie assez mouvementée : fille d'un prévôt de la maréchaussée d'Alençon et d'une femme de chambre de M^{me} de Rohan-Montbazon, il semble bien qu'elle doive à la protection de cette dernière et son entrée à l'Hôtel de Bourgogne et l'appui indispensable pour la tirer des innombrables aventures où elle s'engagea. C'est M^{me} de Rohan qui la reçut tout éplorée lorsqu'elle avait fui de la maison paternelle, ayant été surprise en conversation criminelle avec un de ses cousins. C'est elle qui, apitoyée, la fit mettre en pension, la fit accoucher clandestinement, et qui la présenta au monde. C'est encore la noble dame qui tira sa protégée de l'impasse où elle s'était engagée par son aventure avec M. de Villedieu. Celui-ci, un galant officier, s'était épris soudain de cet esprit dont les salons raffolaient, et dans la hâte de couronner sa flamme, n'avait oublié qu'une chose : c'est qu'il était marié lui-même. Une semblable aventure pouvait mener loin la petite auteur dramatique de l'Hôtel de Bourgogne. L'ombre protectrice de M^{me} de Rohan-Montbazon la sauva encore cette fois, elle put revenir à Paris, s'y faire à nouveau ouvrir les portes des salons.

Tant d'aventures de cœur occupent un long temps : M^{me} de Villedieu ne sut trouver des loisirs que pour composer trois « tragi-comédies » : *Manlius*, *Nitétis* et le *Favori*. Le *Manlius*, pour lequel l'abbé d'Aubignac avait collaboré, eut un gros succès à l'Hôtel de Bourgogne. Les médisants assurent que ce fut grâce à l'appui des amis embauchés tout spécialement! On y sent fortement l'influence de Corneille. Le sujet en est simple et assez tragique : Manlius profite de la mort du consul qui commandait l'armée dans laquelle il sert, pour prendre sur lui de livrer bataille malgré les ordres du Sénat, et gagne une victoire complète. A Rome, on sait comment se payait une pareille désobéissance, par la mort. Cependant le jeune Manlius, couvert de gloire, arrive au camp de son père Torquatus, qui commandait une autre armée et tenait prisonnière une jeune princesse dont il était amoureux. On devine la suite : Manlius s'éprend à son tour de la belle princesse et la lutte s'engage

entre le père et le fils. Torquatus, partagé entre son amour pour son fils et ses désirs d'amant, n'hésite pas longtemps :

> Je tremble, je frémis, ah ! c'est trop combattre :
> La nature vous cède, amour saint, vertu,
> Ne me résistez plus, importune tendresse,
> Vous avez contre vous et Rome et la Princesse ;
> Cédez à mon amour, cédez à mon devoir.

Et ce père sans entrailles décide d'envoyer son fils à la mort sous le prétexte d'avoir livré combat sans ordre. Mais Manlius, délivré par ses soldats, revient trouver Torquatus qui s'attendrit et pardonne. On voit que c'est assez cornélien... de loin. La vérité, c'est que cette œuvre, honorable sans plus, est encore la meilleure de toutes celles que les femmes du XVIIe siècle ont portées à la scène. Encore convient-il d'ajouter que le plan en avait été donné à Mme de Villedieu par l'abbé d'Aubignac, qui fut bien aussi pour quelque chose dans la confection des vers, ainsi qu'un certain chevalier du Buisson.

Cette charmante et mélancolique Mme Deshoulières, « cette femme, comme dit Sainte-Beuve, qui, avec le plus de moyens d'être heureuse, eut aussi le plus à se plaindre de la fortune », a aimé, elle aussi, le théâtre avec plus d'ardeur, hélas ! que de talent. Tristes épaves, son *Genséric*, son *Jules-Antoine*, déplorables tragédies, plus déplorable comédie, ses *Eaux de Bourbon*, aussi déplorable opéra son *Zoroastre*, plus déplorable enfin le goût étrange dont elle a toujours fait preuve et qui l'a poussée à prendre parti en faveur de la *Phèdre* de Pradon contre celle de Racine !... Pauvre Amaryllis comme l'avait si joliment appelée le chevalier de Grammont, si précieuse, si languissante, si raffinée de raisonnement, d'esprit et de style, qui voulut plaire pour le plaisir de plaire et ne sut même pas contenter l'opinion de ses contemporains ! Elle avait cru, avec son *Genséric*, écrire pour le théâtre une œuvre forte, une tragédie notoire à jamais, et *Genséric* est tombé au plus profond des oubliettes littéraires, et le nom de son auteur ne survit miraculeusement que grâce aux « jolis *airs* », comme dit encore Sainte-Beuve, qu'elle avait composés dans un de ses moments les meilleurs et les plus poétiques. De son vivant même, Boileau ne l'a-t-il pas foudroyée dans une de ses satires ? Elle n'aura trouvé grâce que devant Voltaire qui, avec bien peu de flair vraiment, écrivait d'elle que, « de toutes les dames françaises qui ont cultivé la poésie, c'est encore celle qui a le plus réussi puisque c'est celle dont on a retenu le plus de vers ! » Hélas ! L'art dramatique n'aura retenu aucune de ses pièces !...

C'est à peine également s'il retient le nom de deux autres femmes qui, vers la même époque, s'essayèrent au théâtre et dont l'une eut pourtant son heure de célébrité : la première, Mlle Bernard, cousine de Corneille et de Fontenelle, aidée même, dit-on, par ce dernier dans la confection de ses ouvrages littéraires, jolie femme, bel esprit, précieuse raffinée, membre de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, a fait jouer une *Laodamie* vers 1690, et, surtout, l'année suivante, un *Brutus* qui n'a pas peu servi à Voltaire pour créer le sien. La seconde femme est Mlle de Saint-Ange dont le *Ballet des Saisons* eut un énorme succès, ainsi que ses opéras de *Circé* et de *Didon* dont Desmarets fit la musique. Succès éphémères pour qui l'oubli était bien proche !...

*
* *

Avec le XVIIIe siècle naissant, nous allons trouver une véritable pléthore de femmes auteurs dramatiques. Tous les genres ont été cultivés par elles : tragédie, comédie, théâtre d'éducation, théâtre de société, tous ces beaux esprits se sont essayés dans tous les sens et toujours avec ce même caractère que nous signalions déjà chez les femmes du XVIIe siècle : l'imitation, le manque d'originalité, l'incapacité absolue de penser par elles-mêmes, de créer œuvre durable. Nous n'infligerons pas à nos lecteurs le monotone défilé de ces gloires de jadis, tragédies démodées, comédies sans valeur, opéras trop agrémentés, trop enjolivés. Nous ne parlerons avec détails ni de Mlle du Hamel, dont le divertissement, mêlé d'ariettes et intitulé *Agnès*, fit fureur en 1763, ni de Mme Hus, mère d'actrice, actrice elle-même, qui crut tenir la gloire parce qu'elle fit représenter une trentaine de fois au Théâtre Italien son *Plutus, rival de l'Amour*, ni de Mme Benoît qui, après avoir obtenu quelque succès avec des romans médiocres, prétendit au théâtre et ne put même parvenir, à son grand désespoir, à caser sur quelque scène le *Triomphe de la Probité* ou la *Supercherie réciproque*, ni de Mme de Staal-Delaunay, dont les deux comédies, l'*Engouement* et la *Mode* eurent le même sort, ni de Mme de Gomez qui, du moins, eut les honneurs de la représentation et quelque succès même, paraît-il, avec *Halius*, *Cléarque* et *Sémiramis*, trois tragédies inégales, ni enfin de cette extraordinaire Mlle de Saint-Phalier qui s'évanouissait si tragiquement à la première de sa *Rivale confidente*, en entendant les sifflets du parterre, versait un torrent de larmes et s'écriait d'une voix lamentable : « Ils déchirent ma pièce, les misérables ! »

Toutes, ou presque toutes ces gloires (?) féminines ont connu la triste odyssée de l'auteur sans talent, de la pièce sans succès, de la troupe sans entrain. Quelques-unes sont touchantes dans leur amour obstiné du théâtre, comme Mme de Graffigny, par exemple, l'amie fidèle de Voltaire, dont le drame de *Cénie* avait été porté aux nues par les contemporains vers

1750 et qui, quelques années plus tard, voulut récidiver avec la *Fille d'Aristide*, une comédie en cinq actes sur laquelle elle comptait fort : « Elle me la lut, dit Voisenon, je la trouvai mauvaise, elle me trouva méchant. Elle fut jouée : le public mourut d'ennui et l'auteur de chagrin. » Cette femme charmante, qui avait su réunir autour d'elle tant de gens de lettres et tant de gens d'esprit, ne se put consoler des épigrammes qu'elle prévoyait par avance, à la suite de ses insuccès, et elle en mourut, en effet, comme le rapporte Voisenon, en cette même année 1758.

L'amour de la tragédie a tourmenté M^lle^ Barbier, qui grandissait ses héroïnes en dotant, par contre, ses héros de mille défauts, et M^me^ du Bocage, la belle amie de Voltaire, celle qui, paraît-il, n'essuya jamais de critique et ne se connut pas d'ennemis.

Avec M^me^ de Genlis et M^me^ de Staël, nous sommes déjà dans cette époque intermédiaire entre le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle, beaucoup plus près cependant des grâces de l'ancien régime pour ce qui regarde l'auteur du *Théâtre de Société*.

M^me^ de Genlis a marqué, toute jeune, sa passion pour le théâtre : on raconte que, ne sachant pas encore écrire, elle dictait des comédies à sa gouvernante. Comme sa voix était jolie, ses parents la faisaient chanter, déguisée en Amour, dans les comédies de société. Elle devait devenir une des femmes les plus charmantes de son époque, tournant les têtes par sa grâce, son esprit, son talent à pincer de la harpe, puis, comme tout était contraste en elle, elle fut prise soudain, en vraie femme du XVIII^e^ siècle, d'un désir incroyable de s'instruire, d'apprendre, d'enseigner surtout. La voilà qui dévore les sciences et les littératures, s'enthousiasme de Rousseau, va voir Voltaire à Ferney, se fait présenter à la Cour, fait la conquête de la duchesse de Chartres qui lui confie l'éducation de ses deux jumelles. C'est alors qu'elle commence à écrire des comédies morales et des proverbes que jouent chez le duc d'Orléans des fillettes âgées de 10 à 15 ans. On invite La Harpe, Marmontel, d'Alembert pour applaudir les petites actrices.

Grisée par ces premiers succès, M^me^ de Genlis continue à écrire des saynètes; puis bientôt, à mesure que ses élèves grandissent, ce sont de véritables pièces, qu'elle a réunies, du reste, dans son *Théâtre d'Éducation*.

Il est d'une sensibilité un peu agaçante, ce théâtre, mais comme il rachète parfois ce défaut par de sérieuses qualités ! Un critique avisé, M. Bernardin, l'a observé dans une conférence qu'il a faite à l'Odéon le jour de la reprise de *Galatée* : il y a une entente de la scène vraiment remarquable dans la *Cloison* et dans *A bon entendeur salut*. *Zélie ou l'Ingénue* a eu un gros succès et a même été traduite en anglais. La *Tendresse maternelle* est une petite pièce délicieuse de simplicité et de naturel, où M^me^ de Girardin a trouvé l'idée de sa *Joie fait peur* et Alfred de Musset son abbé de *Il ne faut jurer de rien*. C'est, d'ailleurs, le chef-d'œuvre de M^me^ de Genlis avec *Galatée* qui lui a été inspirée par Rousseau et est tout imprégnée de la philosophie du Génevois. On se souvient que l'auteur d'*Émile* avait tiré une scène lyrique assez emphatique de la légende mythologique de Pygmalion s'éprenant de sa statue et obtenant de Vénus qu'elle donne la vie à la nymphe de marbre. Cette donnée a paru curieuse à M^me^ de Genlis qui l'a reprise pour être jouée sur un théâtre de société. Elle se demande quels seront les sentiments de Galatée le lendemain de sa métamorphose, elle qui n'a pas été initiée par l'enfance aux mystères et aux misères de la vie et elle conclut à l'impossibilité de vivre pour une semblable créature. Galatée, qui sort des mains de la nature, a, bien entendu, toutes les qualités, elle est belle, bonne, droite, elle croit naïvement à l'égalité de tous les êtres et elle s'indigne lorsqu'on lui révèle l'inégale répartition des biens parmi les hommes; elle est déjà socialiste tout en restant femme, pleine d'esprit et de grâce, elle a le charme absolu d'une créature absolument naïve et sincère. Elle représentait enfin aux yeux de M^me^ de Genlis comme de tous les contemporains de Rousseau l'être de nature, l'être qui n'a pas encore été vicié par l'éducation, l'être de toutes les qualités et de toutes les vertus.

Nous voilà loin, n'est-ce pas ? des tragédies habituelles aux femmes auteurs dramatiques des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Nous retrouvons le drame avec M^me^ de Staël qui composa à 20 ans, vers 1786, une *Sophie ou les Sentiments secrets*, en 3 actes. Qu'elle était enthousiaste de théâtre, à cette époque, M^lle^ Necker ! Ne faisait-elle pas pour elle-même, au retour de chaque comédie vue, un petit compte rendu avec des extraits ? Et son premier jeu n'avait-il pas été de tailler des figures de rois et de reines et de leur faire jouer la tragédie ? Hélas ! Tout ce beau feu s'éteignit vite; elle écrivit encore une médiocre tragédie, *Jane Gray*, et ne devait plus s'occuper de théâtre que beaucoup plus tard vers 1821, époque à laquelle elle réunit ses *Essais dramatiques* dont la plupart n'ont pas été portés à la scène.

ALPHONSE SÉCHÉ et J. BERTAUT.

(*A suivre*).

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 14 5e SÉRIE — TOME II 1er OCTOBRE 1904

LA NÉCESSITÉ D'UNE LOGIQUE DU SENTIMENT (1)

Une question litigieuse est celle des rapports entre la logique affective et les croyances, dont cette forme de logique paraît être l'instrument propre. Nous répondrons que, malgré les apparences, elle n'est au service ni de toute croyance ni de la croyance seule.

L'état de croyance, très négligé par les anciens psychologues, a été très sérieusement étudié durant ce dernier quart de siècle. Je n'ai pas à traiter ce sujet et je renvoie aux ouvrages spéciaux (2). On est généralement d'accord pour admettre qu'elle n'a pas ses racines dans l'intellect ; qu'elle dépend de notre manière de sentir et de vouloir; qu'elle est l'œuvre et l'expression du tempérament, du caractère, de l'individualité; que la crédulité est un état primitif qui accompagne toutes nos représentations, fait aisé à constater chez les enfants et les ignorants; qu'elle s'attache naturellement à toute image ou idée qui occupe la conscience sans antagoniste, surtout si elles sont intenses; que cette affirmation spontanée d'une réalité est ébranlée par les démentis de l'expérience ou de nos semblables; qu'alors le doute s'éveille et que le douteur demande un soutien à la logique rationnelle s'il préfère la vérité à tout, ou à la logique affective s'il préfère sa croyance à tout et ne cherche qu'à la justifier, en sorte que « les arguments ne sont pas ce qu'ils sont, mais sont ce que je suis » (Payot, *ouv. cité*, 203).

Emprunté au langage courant, le mot croyance a le désavantage de s'appliquer à des phénomènes forts différents quoiqu'ils aient tous ce caractère commun d'être, à tort ou à raison, l'affirmation d'une réalité. Tout est ou peut être objet de croyance. Cependant on peut faire deux parts : 1° la croyance *intellectuelle* (perceptions, axiomes, vérités scientifiques établies par l'observation, l'expérience ou le calcul). Elle est *subie* par le sujet, et, des deux facteurs qui concourent à l'acte de connaissance, c'est l'objectif qui prédomine. 2° Tous les autres cas où la croyance est *créée* par le sujet sous forme d'évaluation : le facteur subjectif est le principal. Cette masse de croyances hétérogènes, — il faut y ajouter celle des fous, — constitue le groupe *non intellectuel* qui seul use de la logique affective; mais leur association n'est pas une règle invariable : parfois la croyance est étrangère à la logique, parfois la logique n'est pas au service de la croyance. Signalons ces exceptions.

1° Tandis que la croyance rationnelle est déterminée et produite par le raisonnement, la croyance non rationnelle détermine et produit le raisonnement. Aussi, quant à sa genèse, celle-ci est indépendante de la logique; elle naît directement du fond de notre nature affective et active. « Le célèbre pari de Pascal, remarque W. James, est une hypothèse

(1) Extrait de la *Logique des Sentiments*, qui paraîtra incessamment à la librairie Félix Alcan.

(2) Ils sont assez nombreux, même en éliminant ceux dont le but est surtout moral ou religieux. A consulter pour la psychologie : Payot, *De la Croyance* ; C. Bos, *Psychologie de la croyance* ; Bain, *Emotions and Will*, chap. XII; un important essai de J. Sully, *Belief*, dans *Sensation and Intrution* et *The human Mind*, I, 250 ; W. James, *The Will to believe* ; etc. Du point de vue critique et religieux : Newman, *The Grammar of assent*; Balfour, *Les bases de la croyance*, etc.

morte pour celui qui n'a pas déjà et par avance une tendance à croire en Dieu ».

2° La croyance solide, inébranlable, quel que soit son objet, religieux moral, politique, ou telle que la foi aveugle de l'amoureux, est étrangère à la logique. Elle est placée en dehors, dans une autre sphère : celle de l'affirmation immédiate et irrésistible ; sous cette forme absolue, la croyance ne peut être ni confirmée ni infirmée par le raisonnement : c'est une position privilégiée où croyance égale certitude.

3° D'un autre côté, il y a des formes de la logique affective qui naissent non des croyances, mais des désirs ou aversions et de leurs variétés : le raisonnement conjectural ou imaginatif, le travail qui produit les transformations précédemment étudiées ; la période préparatoire de certaines conversions qui se font parce qu'elles sont désirées ; les raisonnements utiles à l'expansion de l'individu et qui sont un instrument de combat.

En résumé, la psychologie de la croyance et celle du raisonnement affectif, malgré de nombreux points de contact, ne coïncident pas dans toute leur étendue. Il serait donc erroné de les confondre. La logique et la croyance sont foncièrement différentes : la première n'est qu'un moyen transitoire, adapté à la lutte ou à la défense ; la seconde est un état stable, une possession, une fin.

*
* *

Ainsi la logique des sentiments a son domaine propre ; elle n'est ni un chapitre des sophismes ni une annexe de la croyance. Cette dénomination, par sa généralité, nous a paru préférable à toute autre ; logique du préjugé, de la croyance, de l'opinion, de l'erreur — autant de termes qui conviennent à un aspect de la question, mais dont aucun ne l'épuise. A travers ses applications multiples et ses formes disparates (je ne me flatte pas de les avoir énumérées toutes) elle conserve son unité parce que son mécanisme est toujours le même — une adaptation de jugement de valeur à une conclusion préjugée — ; mais surtout parce que, malgré ses métamorphoses et travestissements rationnels, elle reste la *logique des instincts*, c'est-à-dire un effort pour les rationaliser.

J'ai signalé autre part l'hypothèse qui assimile l'instinct à une logique organique, fixée par l'hérédité. Quoi qu'on pense de cette analogie un peu vague et que je ne suis pas enclin à accepter, il est certain que ces deux manifestations psychiques ont un caractère commun : l'adaptation à un but. Celle de l'instinct est fixe, invariable, sauf des exceptions et dans des limites restreintes. Celle du raisonnement est plastique, variable, multiforme. Dès que, par suite du développement cérébral et des fonctions supérieures de l'esprit, les tendances, désirs ou aversions, au lieu d'être des impulsions presque uniquement physiologiques qui ne se traduisent que par des actes, peuvent être modifiés par la réflexion ; dès que les instincts sont devenus une énergie disponible, une force vive qui peut être adaptée de plusieurs manières ; alors se produit le travail de leur rationalisation dont la logique affective est un cas, non le moindre.

Prenons comme exemple un besoin universel et très élémentaire : la faim, instinct brutal, violent, qui chez les êtres inférieurs s'attaque à tout par une impulsion irrésistible : celle du *boa* avalant une proie aussi grosse que lui et qu'il a peine à digérer. Rationalisée, c'est-à-dire soumise au contrôle de l'expérience et de la réflexion, la faim se satisfait à des heures régulières, réclame le choix et la préparation des aliments, s'astreint même à un régime, accepte des règles d'hygiène variables suivant les individus et la mode régnante : elle prend une tournure civilisée. Voilà un cas très simple d'un instinct pétri et façonné par des influences étrangères.

Tous les autres ont subi ou peuvent subir la même transformation. Le désir ardent de justifier une passion ou une croyance, d'être consolé, soutenu ; de deviner un avenir proche ou lointain, terrestre ou supra-terrestre ; d'entraîner, de convertir, d'imposer une opinion : tous ces besoins de conservation ou d'extension, individuelle et sociale, n'est-ce pas la matière de la logique des sentiments, et les procédés qu'elle emploie sont-ils autre chose qu'un effort de notre nature affective pour s'appuyer sur des apparences de preuves et d'arguments rationnels ?

C'est qu'au fond, l'idéal auquel tout raisonneur aspire, consciemment ou non, est intellectuel. Nous avons décrit ce stade primitif où le raisonnement spontané se produit sous une forme indifférenciée, mélange hétérogène et sans critique d'arguments subjectifs et objectifs, puériles et solides, nés au hasard des sentiments, de l'imagination, de la raison. Ce n'est pas une hypothèse ; car ce qui s'est passé dans les vieux âges se répète encore sous nos yeux : qu'on observe les sauvages, les enfants ou simplement les hommes de pauvre culture intellectuelle. Puis s'est formé un corps de vérités scientifiques, c'est-à-dire stables et vérifiées, à la fois effet et cause d'une discipline plus sévère de l'esprit. Dès lors, la logique rationnelle a été constituée et est devenue le type, la règle, le guide de tout raisonnement ; mais en croyant l'imiter, la logique affective n'en a pris que le masque.

Reste à montrer ou plutôt à rappeler l'unité originelle des deux logiques ; elle est dans leur *utilité*.

La tendance à rechercher et à saisir la vérité est une des qualités les plus avantageuses qui ait été dévolue à l'homme et elle a été une des causes de la survivance des plus aptes. La connaissance intellectuelle, strictement confinée, pendant des siècles, à la pratique, s'est risquée peu à peu dans la spéculation pure. Mais la recherche désintéressée, parce qu'elle est un luxe, est inconnue des premières civilisations. Dans l'ordre de la connaissance comme dans l'ordre économique, le luxe est une floraison tardive. La logique affective, bien plus matérielle et égoïste, malgré les apparences, ne s'affranchit pas des nécessités humaines. Les deux logiques sont donc l'une et l'autre un instrument de nos besoins, avec cette différence que l'une perd quelquefois son caractère pratique et que l'autre la conserve toujours.

Par hostilité contre l'esprit scientifique, on s'est plu à soutenir que la recherche et la possession de la vérité n'ont pas une valeur absolue, en alléguant cette raison qu'elles sont le résultat d'une préférence, qu'on les choisit parce que cela plaît. Assurément, puisqu'il y a des gens qui font peu de cas de la vérité ou la dédaignent et aiment mieux garder leurs illusions. Ceci est simplement une preuve du rôle primordial de la vie affective dans toutes les manifestations de l'esprit, thèse que j'ai soutenue ailleurs sans restriction et que je ne suis pas disposé à contester. Mais *préférer* la vérité n'est pas la *constituer*. Elle est ce qu'elle est, indépendante de nos préférences et de nos répudiations.

Si, prenant cette prétention pour ce qu'elle vaut, on l'applique à notre sujet, on voit qu'elle est chez beaucoup de croyants (quelle que soit la matière de leur foi) un moyen pour proclamer la supériorité de la « logique du cœur. » Position fausse et désavantageuse, car la connaissance qui est la servante de la vie ne vaut que par son objectivité. Sans doute la « vérité vraie » ne s'impose pas sous la forme inéluctable de la gravitation dans le monde physique, de l'instinct ou de l'idée fixe dans le monde moral; mais on ne se soustrait pas impunément à sa maîtrise.

Une position plus conforme à la nature des choses est celle-ci : se demander si, avec le progrès supposé de la culture et de la discipline scientifique, la logique affective doit s'atrophier ou disparaître ? Quoi qu'en disent beaucoup d'intellectualistes, je ne vois aucune raison pour l'affirmative.

Jugée par les logiciens purs, la logique des sentiments est condamnée sans hésitation et sans appel.

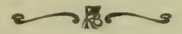
Jugée par les psychologues, elle a droit à l'existence pour des raisons individuelles et générales.

Il y a des esprits qui réclament la vérité à tout prix, mais qui la veulent bien établie, démontrée, qui ont l'obsession de l'exactitude et des procédés rigoureux. Il y en a d'autres, fuyants, imprécis, qui se complaisent dans le vague par excès de sentiment ou d'imagination, par paresse intellectuelle, par impuissance de réflexion, par défaut de patience dans la recherche. Pour eux la logique affective est suffisante et préférable : ils l'inventeraient si elle n'existait depuis des siècles.

Une raison plus profonde qui assure sa perpétuité, c'est qu'elle est l'œuvre spontanée de notre nature non-intellectuelle. L'homme *sent* surgir en lui des besoins, des désirs, des problèmes auxquels la raison pure n'apporte ni satisfaction, ni réponse, ni remède : le sentiment et l'imagination prennent sa place. L'attitude sceptique qui limite la connaissance et se résigne à beaucoup ignorer; l'attitude stoïque qui dédaigne les consolations vaines ne sont pas au goût de tout le monde. La plupart aiment mieux des réponses apparentes que rien.

Le rôle de la psychologie est d'étudier cette manifestation de la nature humaine comme fait, sans la condamner ni l'absoudre.

TH. RIBOT,
de l'Institut.



HOMMAGE A LA TOUR

Le 25 septembre, sur l'initiative de la *Revue Bleue*, a eu lieu à Saint-Quentin, avec le concours de la municipalité, la célébration du bicentenaire du célèbre pastelliste La Tour. De nombreuses personnalités parisiennes s'étaient rendues à l'invitation de M. Félix Dumoulin et ont été reçues à Saint-Quentin par M. le Dr Caulier, maire, M. Delcroix, président du comité local des fêtes, M. Hachet, le dévoué vice-président, M. Elie Fleury, M. Lavigne, etc... La commémoration a compris une visite à l'Hôtel Lécuyer, où sont réunis les admirables pastels du Maître, une manifestation artistique auprès de la statue de La Tour, la récitation par Mme Bracq-Foubert, d'une poésie de M. Henri Galoy, l'interprétation par les Orphéonistes et la Lyre Saint-Quentinois d'une cantate de MM. Magnier (poésie) et Lourdez (musique), l'exécution de morceaux de Rameau et de Grétry, et un banquet où prirent la parole MM. Delcroix, Dumoulin, Fleury et May. C'est au cours de cette solennité que M. Paul Flat a prononcé la conférence ci-après :

Mesdames, Messieurs,

C'est une gloire française que nous célébrons aujourd'hui, et quand je dis *française*, c'est en soulignant le mot pour lui donner son plein sens et toute sa valeur expressive... Est-ce à dire que dans le groupement d'artistes qui devant la postérité font escorte à La Tour, composant l'élégance et la grâce de notre XVIIIe siècle français, nous n'en puissions discerner d'autres qui reproduisent les traits essentiels de notre génie national ? Il serait puéril de le soutenir et ces seuls noms cités : Fragonard et Watteau, Boucher et Chardin, sont par eux-mêmes assez ex-

pressifs pour emporter la conviction. Ce que je veux préciser et ce que j'entends que vous compreniez, c'est que dans la fantaisie ailée d'un Watteau par exemple, il y a des éléments qui n'appartiennent pas en propre à notre race et vous discernez bien lesquels... C'est que dans la familiarité d'un Chardin, précurseur de notre moderne intimisme, sans doute il faut bien faire entrer en ligne de compte notre lucidité française et notre clair bon sens..., mais que peut-être Chardin n'eût pas été ce qu'il fut, ou du moins *tout ce qu'il fut*, si ses regards d'artiste lucide ne s'étaient pas longuement posés sur les petits maîtres de l'Ecole hollandaise... Lorsque je m'interroge sur La Tour et que je cherche ses ancêtres intellectuels, je m'avoue fort embarrassé : il ne continue pas une tradition... il en crée une. Il est peut-être plus *court* que d'autres... mais aussi plus original, parce qu'il ne se rattache nettement à nul autre.

A vrai dire, Messieurs, et pour qui veut y regarder de près, il existe deux catégories de producteurs. Toujours sans doute par quelques traits un artiste appartient à la race dont il est issu et d'un tel point de vue on n'en pourrait citer un seul qui apparût complètement *déracé* ou *déraciné*. Mais à côté des traits essentiels de leur race qu'ils fixent en les reproduisant, quelques-uns échappent d'une façon singulière à cette théorie fameuse du *milieu* qui prétendit les accaparer... Plus encore que le sol d'origine, l'Humanité tout entière nous paraît leur patrie, et si l'Internationalisme littéraire, artistique et même politique a trouvé chez nous en ces dernières années tant de forces d'expansion, l'exemple de tels hommes n'y fut pas étranger... D'autres, au contraire, sont des génies purement *nationaux*, c'est-à-dire qu'ils demeurent inexplicables, si on les isole du milieu précis dans lequel ils ont grandi. Leurs véritables formateurs, c'est la longue chaîne des aïeux obscurs dont ils sortent, et desquels ils reproduisent la mentalité, en y joignant cette maîtrise, intransmissible celle-là, qui s'appelle le don d'écrire ou de peindre La Tour est au premier rang de ceux-là... A cet égard la biographie même de La Tour nous est précieuse. L'Almanach littéraire de 1792 nous rapporte ceci : Un jour il fatiguait le roi par l'éloge irritant qu'il faisait des étrangers : « Je vous croyais Français, dit le roi. — Non, Sire. — Vous n'êtes pas Français ? dit le roi d'un air surpris. — Non, Sire, *je suis Picard de Saint-Quentin.* » Est-ce là une simple anecdote ?... Si oui, je ne vous l'aurais pas citée... car les anecdotes biographiques n'ont de valeur que par leur prolongement dans l'âme de celui qu'elles expliquent. A l'envisager ainsi, celle-là nous apparaît comme un symbole : La Tour n'est pas seulement *de sa race*... Il est *de son terroir*, et je ne sais quelle obscure conscience de son Destin l'incitait à formuler, sous une apparence de paradoxe, la plus aiguë des observations psychologiques, devant le roi Louis XV, qui, sans nul doute, n'en pouvait sentir la valeur.

Ce sont là des raisons majeures, pour justifier la cérémonie qui nous assemble aujourd'hui. Cérémonie *décentralisatrice* au premier chef, puisqu'elle a pour objet de glorifier un artiste dont le talent demeurerait inexplicable à qui ne saurait l'envisager dans son cadre d'origine.

Tout collabore à lui donner ce sens et cette portée :

1° Les traits essentiels du génie de la Tour ;

2° L'existence ici du groupement incomparable où seulement on peut prendre conscience de ce génie ;

3° Enfin le caractère de réparation envers la mémoire du Maître que revêt cette cérémonie.

Tels sont les trois points que je voudrais brièvement examiner devant vous.

I

La première épithète qui se présente à la pensée, quand il s'agit de La Tour, c'est celle d'*Analyste*, et nulle aussi bien ne saurait être plus caractéristique du génie français. Qu'est-ce que l'Analyste ? C'est celui qui décompose, qui démonte les traits essentiels d'une âme pour mettre en valeur les plus importants. Banalité, n'est-ce pas ? de dire que ce fut le triomphe d'une littérature où s'inscrivent en traits de feu les noms de La Rochefoucauld et de la Bruyère, de Stendhal et de Benjamin Constant ? A votre La Tour il était réservé de prouver que ce pouvait être le triomphe du Portrait... Ce qui composa à l'origine, et ce qui demeurera sa suprême originalité dans l'Histoire de l'Art, ce qui fait de lui un imbrisable anneau de la grande chaîne des artistes qui se continuent à travers les âges, ce fut, par un coup de génie vraiment extraordinaire, d'appliquer à la traduction plastique d'un caractère les moyens d'analyse que seule jusqu'alors la Littérature avait employés.

Tout a été dit et je ne pourrais que répéter d'illustres devanciers, en commentant à nouveau la pénétration psychologique du Maître de Saint-Quentin. Vous en avez la preuve vivante et immortelle, puisque vous tenez sous vos yeux cette galerie de figures dont les Goncourt écrivaient justement : « Stupéfiant musée de la vie et de l'Humanité d'une société !... Toutes ces têtes se tournent comme pour vous voir, tous ces yeux vous regardent, et il vous semble que vous venez de déranger, dans cette grande salle, où toutes les bouches viennent de se taire, le XVIII[e] siècle qui causait. » — Si le triomphe

de l'analyste et du psychologue — à vrai dire ces deux termes n'expriment qu'une seule et même chose, puisque le procédé psychologique n'est que la mise en œuvre des facultés de l'analyste ; — si donc le triomphe de l'analyste est de *démonter*, sans souci de préoccupations morales, l'âme de celui qu'il tient sous sa plume ou bien en face de son pinceau, alors vous pouvez mesurer le prolongement d'une telle œuvre. La Tour disait de lui-même : — « Ils croient que je ne saisis que les traits de leur visage ; mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu et je les remporte tout entiers ». — C'était peu que le dire, Messieurs, il fallait le prouver et votre musée de Saint-Quentin n'est que la confirmation éclatante d'une assertion si audacieuse. Dans son amour du *vrai* qui, plus que le *Beau*, lui tient à cœur, La Tour n'hésite devant aucune vilenie : il accuse et met en saillie toutes les parties basses d'une âme. A cet égard, il apparaît un *caractériste* avant tout. Il n'a pas souci de Beauté, mais de Vérité, et c'est là encore un des traits de l'analyste : rappelez-vous ce Stendhal avec lequel tout à l'heure nous marquions sa parenté spirituelle. Certains des portraits de La Tour traduisent des sentiments bas ou vulgaires ; mais c'est parce que cette bassesse et cette vulgarité composent l'essentiel de l'âme qu'il va fixer pour la Postérité ! Pareillement dans la peinture de son principal héros, ce Julien Sorel dans lequel il entre tant de lui-même, Stendhal ne craint pas de mettre en valeur, à côté des plus nobles mouvements de l'âme, certains mobiles se rattachant aux plus bas instincts. Car il sait bien que c'est la seule manière d'être un parfait analyste. Or, des Julien Sorel, vous en trouveriez aisément, et plus d'un, dans cette galerie de Saint-Quentin.

La Tour est donc *analyste*, parce qu'il est *Français*. Mais s'il est Français dans son art, s'il est de sa race — et mieux encore, nous l'avons dit : de *son terroir* — s'il est Picard avant d'être Français, il ne l'est pas seulement dans son œuvre, il l'est aussi dans sa vie. Merveillleux exemplaire, en vérité, que cet artiste, exemplaire unique et inappréciable pour fortifier les théories fameuses de Taine sur l'influence de la *Race* et du *Milieu*, ces théories si âprement combattues aujourd'hui, après avoir connu tant de faveur, trop énergiquement combattues peut-être, et dont nous sommes trop rapprochés encore pour les pouvoir juger en dernier ressort ! Lorsque le puissant logicien, revenant d'Italie, faisait tant d'efforts, et des efforts parfois si vains, pour plier à son implacable système telle psychologie de Florence ou de Venise qui de toute son énergie résistait, que ne montait-il à cette heure jusqu'à vous, Messieurs, que ne venait-il visiter ce petit musée régional, ce glorieux musée La Tour, où il eût rencontré, pour une fois du moins et sans objection possible, la plus éclatante vérification de son système !

Du Français, La Tour a l'esprit critique et frondeur. Les malicieux pourraient ajouter qu'à cet égard le Picard n'est qu'un Français à sa plus haute puissance : à vous de dire, Messieurs, si un tel jugement est véridique et ce serait alors un motif de plus pour admirer la profondeur de sa réplique au roi Louis XV se ramenant toute à ceci : « *Je suis Picard avant d'être Français.* » Encore une fois je ne m'arrêterais pas à ces anecdotes, à ces traits de caractère chez l'homme, si tout aussi bien ils ne servaient à expliquer l'artiste. Vous connaissez les épisodes fameux de sa vie, sur lesquels je n'insisterai pas parce qu'ils sont dans tous les livres comme dans toutes les mémoires : ses démêlés avec le financier La Reynière qui lui marchandait le prix d'un portrait et se permettait de manquer les heures convenues pour la pose ; ses difficultés et ses caprices avec la favorite Mme de Pompadour, qui ne se pliait pas aux exigences du pastelliste ; son attitude même vis-à-vis du Roi qui se permettait de pénétrer dans la pièce où Mme de Pompadour donnait séance de pose, alors qu'il avait été formellement convenu que nul, pas même le Roi, ne viendrait interrompre le travail de l'artiste. Si curieux est ce dernier trait, si expressif et pour tout dire si *pittoresque*, que je ne résiste pas au plaisir de vous le rappeler tel qu'il nous est conté dans l'Almanach littéraire de 1792 :

« Dans son déshabillé pittoresque, notre génie, ou, « si on aime mieux notre original, commença le « Portrait — celui de Mme de Pompadour. — Il n'y avait « pas un quart d'heure que notre excellent peintre « était occupé, lorsque Louis XV entra. La Tour dit, « en ôtant son bonnet : « Vous aviez promis, Madame, « que votre porte serait fermée. » — Le Roi rit de « bon cœur, du costume et du reproche du moderne « Apelle, et l'engage à continuer : « Il ne m'est pas « possible d'obéir à Votre Majesté, réplique le pein- « tre ; je reviendrai lorsque Madame sera seule ! Aus- « sitôt il se lève, emporte sa perruque, ses jarretières, « et va s'habiller dans une autre pièce, en répétant « plusieurs fois : Je n'aime pas à être interrompu ».

Vraies ou fausses — mais pour ma part je les crois authentiques, car elles rendent un son de vérité — de telles anecdotes ne sont que pour illustrer un trait essentiel de ce caractère et manifester en tous cas la suprême originalité d'une vie qui est comme la réplique de son art.

La Tour inaugure, pour le siècle qui va s'ouvrir, la véritable attitude, indépendante et fière, de l'artiste, de l'homme de pensée, en face de ce que nous nommerons les *Puissances d'établissement*. Ces anecdotes ont un sens et une portée qui dépassent de beaucoup, vous en conviendrez, leur heure d'ac-

tualité. Celui qui, le premier de tous, osait manifester une telle indépendance vis-à-vis des puissances du jour — puissance de la richesse, puissance du rang — celui-là était un véritable précurseur dans le domaine des idées. Par là il marquait, non seulement la conscience de son génie, — « mon talent est à moi », disait-il orgueilleusement — mais l'attitude décisive de l'homme qui vit par la pensée et pour la pensée. A la fin de son siècle, le dix-huitième, il annonçait, en donnant la main à Rousseau, à Diderot, à tous les philosophes de l'Encyclopédie, ce que devait être le dix-neuvième, prototype de toute une lignée d'artistes qui exaltèrent à l'égal de toutes les supériorités, celle de l'homme qui glorieusement tient une plume ou un pinceau !...

II

Nous l'avons vu en commençant, Messieurs, nulle cérémonie décentralisatrice ne trouve une meilleure justification que celle qui nous réunit ici pour célébrer cette gloire française : après en avoir donné une première raison dans les traits essentiels du génie de La Tour, j'en trouve une seconde dans l'existence de cet incomparable musée où ses œuvres sont groupées.

Ce que j'admire surtout ici, c'est la force et l'unité d'un tel enseignement... Voilà bien ce qui fait du Musée de Saint-Quentin un exemplaire unique en son genre. Quel analogue possédons-nous en France comme groupement régional s'appliquant à un même artiste? Si l'on excepte l'admirable collection des dessins d'Ingres à Montauban, je ne sais nul analogue. Nous ne dirons pas assurément que toute l'œuvre de La Tour soit ici — de riches collectionneurs, les Jahan, les Groult, les Camondo, protesteraient énergiquement et non sans raison. Mais ce que vous pouvez dire avec fierté, vous autres Saint-Quentinois, c'est qu'en dehors du Musée Lécuyer et pour quiconque ne l'a pas visité, il est impossible de se faire une idée complète du Maître... Il me faut ici, et à ce propos, exprimer un regret... Combien nous aurions désiré, pour donner son plein sens à la cérémonie qui nous assemble ici, pouvoir joindre au merveilleux groupement de Saint-Quentin les œuvres, ou du moins quelques-unes des œuvres possédées par les collectionneurs ! Il nous a fallu reculer devant des difficultés d'exécution qui, sans doute tomberont d'elles-mêmes, lorsque nous aurons plus de temps devant nous...

Le groupement du Musée Lécuyer présente donc un caractère unique et malheureusement exceptionnel en notre pays. Pour trouver des analogues, c'est-à-dire un groupement local se suffisant à lui-même et s'expliquant par le milieu, il faut aller dans la patrie des arts plastiques : c'est ainsi qu'à Parme l'essentiel de l'œuvre de Corrège tient en un petit musée et se complète par les fresques des églises locales. C'est ainsi encore qu'à Vicence, à Sienne, toute une école locale se trouve ramassée dans les pièces exiguës d'un Musée. Qu'avons nous de semblable en France ? Je ne ne vois guère que le Musée de Saint-Quentin.

La critique est unanime, vous le savez, à reconnaître, en les exaltant, les qualités du Maître qui se peuvent caractériser et que nous-même nous avons groupées sous cette appellation générale : puissance d'analyse. Faculté d'observer une âme, de la pénétrer, d'en dégager aussitôt les traits essentiels pour leur imprimer ensuite la saillie voulue dans le rendu physionomique... et cela de telle sorte que tout l'accessoire passe au second plan : voilà ces qualités éminentes du portraitiste que nul ne conteste et que tous vous avez pu admirer ici. Mais cela ne s'accompagne-t-il pas de quelque froideur, de quelque sécheresse, de ce désenchantement trop habituel aux analystes qui, dans le domaine littéraire, par exemple, fut celui d'un La Rochefoucauld ou d'un Benjamin Constant, pour nous tenir aux noms illustres de tradition française que nous citons au début ? Pour tout dire et puisqu'il faut préciser notre pensée, n'y aurait-il pas chez La Tour une absence d'émotion, cette émotion sacrée qui, dans la main de l'écrivain ou du peintre, fait trembler la plume et le pinceau, et de laquelle on peut dire qu'elle est la suprême magicienne de l'art ! Voilà un point de vue qui ne manque pas d'intérêt...

Un écrivain de ce temps qui est aussi un maître de pure tradition française, pour lequel je professe autant d'admiration comme confrère que de sympathie comme ami, M. Maurice Barrès, a pris nettement position en ce sens : Il tient pour ce dessèchement de l'âme, conséquence habituelle du travail de l'analyste : « Ce qui frappe tout d'abord, écrit-il, dans cette tête de Picard agile, c'est qu'un tel homme devait être merveilleusement doué pour tous les arts manuels. Il voit les choses par le dehors, il excelle à saisir leur agencement. Certes, il se préoccupe des pensées et des affections de l'âme, car il voit combien elles modifient les physionomies, *mais il n'a pas l'amour de l'âme. Il ne s'émeut pas des passions qu'il épie.* »

Pour une fois, je me permettrai de manifester une opinion opposée à celle de cet admirable psychologue qu'est lui-même Maurice Barrès, et je n'en veux d'autre garant que certaine figure de femme que vous possédez ici. Il me suffit d'évoquer l'incomparable portrait de M^lle Fel, celle de qui les Goncourt ont noté, avec une étrange subtilité, qu'elle semble *dépaysée à cette place*. L'amour fit ce miracle, mais quel plus puissant magicien ! Je l'ai

dit autre part et ne puis que le répéter ici sous sa forme première — car toute autre affaiblirait ma pensée : Parmi toutes ces femmes dont nous voyons les traits charmants aux murailles du Musée de Saint-Quentin, en voici une qui fut sienne et lui appartint par l'attache la plus tendre, cette M^lle Fel, cantatrice à la voix prenante, au timbre grave et passionné, qui eut l'honneur d'exciter l'enthousiasme de Diderot et de Grimm, et pour qui ce dernier semble avoir nourri un malheureux amour. Considérez longuement son image, regardez-la surtout après telle autre de pure espièglerie comme la Camargo, ou d'élégance affinée comme M^me de Mondonville — et peut-être, à côté du caprice et de la fantaisie qui font de ce portrait un incomparable chef-d'œuvre, saurez-vous discerner l'émotion dont trembla la main de l'artiste, le jour où il lui fut donné de fixer le contour de cette bouche qu'il aimait à couvrir de baisers (1).

III

Le dernier caractère où nous devions nous attacher pour donner son plein sens à la cérémonie qui nous assemble aujourd'hui, c'est, celui de réparation envers la mémoire du grand artiste. Le reproche qu'implique une telle observation ne saurait s'adresser à vos ancêtres de la fin du XVIII^e siècle. Vous savez, sans qu'il soit besoin d'y appuyer davantage, avec quels honneurs l'illustre enfant de Saint-Quentin fut reçu dans sa ville natale, quand parvenu à la fin d'une carrière glorieuse, et faisant retour, pour y terminer sa vie, aux lieux mêmes où il était né, le 21 juin 1784, il fut accueilli, « salué par le canon, le carillon, les acclamations de ses compatriotes, recevant à son entrée dans sa maison la couronne de chêne avec laquelle Saint-Quentin cherche à payer les fondations de son bienfaiteur et à honorer la gloire de son grand peintre. »

Tout cela était fort bien, et vos concitoyens de 1784, avaient montré une saine appréciation de ce qu'ils devaient à leur grand homme. Mais la mode tourne vite, nous le savons, et les plus authentiques chefs-d'œuvre ne sont point à l'abri de ses caprices. Le premier centenaire de La Tour coïncida avec une dépréciation complète de l'art du XVIII^e siècle : en ce sens M. Henry Roujon qui, dans les colonnes de la *Revue Bleue*, annonca la cérémonie qui nous assemble aujourd'hui, a pu dire justement qu'elle devait avoir un caractère *expiatoire* en quelque façon. Il a rappelé les enchères de 1808, pour quelques-uns des pastels du Maître que son frère avait été autorisé à vendre, et comment un de ces pastels avait « fait dans les 3 francs » suivant le langage imagé des Commissaires-priseurs.

Singulière volte-face du goût public, mais, somme toute, bienheureuse quand on y songe, car nous lui devons de posséder en France, dans sa presque intégralité, l'œuvre purement française du grand portraitiste ; doublement française si je puis dire, puisque d'une part elle crée une tradition, et qu'elle fixe pour l'avenir les traits de quelques-uns des hommes qui le plus contribuèrent à la grandeur de la Patrie ! Groupée aujourd'hui, pour n'en plus sortir, dans les petites salles de votre musée, elle représente un trésor sans prix, sur lequel vous veillez avec un soin jaloux. Elle est sans prix, non seulement parce que du seul point de vue matériel, si on la soumettait à des enchères publiques, elle attirerait la surenchère de tous les grands collectionneurs du Monde. Encore ceci n'est-il que peu de chose. Elle est sans prix appréciable, pour une raison bien autrement profonde. C'est qu'elle est unique, irremplaçable comme œuvre d'art, et qu'envisagée du point de vue : enseignement, essentiel dans une société démocratique comme la nôtre, elle manifeste avec éclat, par son groupement serré, quelques-uns des traits essentiels de notre génie national ! C'est dans un sentiment de cet ordre et pour l'affirmer publiquement, que vous avez voulu cet hommage public à Maurice Quentin de La Tour, c'est aussi bien avec ce caractère qu'il demeurera dans notre souvenir !

PAUL FLAT.

LA RÉFORME DE LA MAGISTRATURE

Dans une démocratie où, par définition, toutes les opinions et toutes les critiques doivent pouvoir se manifester et s'exercer librement, il n'est point d'institution qui ne subisse certaines attaques. Certes, c'est un lieu commun de dire que la France traîne le poids mort de quelques survivances d'ancien régime, qui faussent les rouages de la machine nouvelle et retardent l'activité de son mouvement ; mais, de toutes les fonctions publiques, c'est la magistrature qu'on accuse le plus d'être demeurée aristocratique et qu'on malmène d'une façon souvent plus injurieuse qu'exacte. Ignorants ou peu soucieux de distinguer entre les magistrats et les textes, bien des censeurs reprochent à ceux-là l'imperfection ou la rigueur de ceux-ci. Dans les *Pages Libres*, un anonyme qui signait « un magistrat » a prononcé contre ses collègues (n° du 19 mars 1904) un réquisitoire plus véhément que juste et contenant des

(1) Cf. mon roman : *Pastel Vivant*, dont toute l'affabulation n'est que la mise en œuvre de cette idée.

erreurs juridiques. Un magistrat fameux et qui ne demeure pas anonyme, M. Magnaud, a suscité un mouvement d'opinion peu réfléchie, qui conduirait tout droit à remplacer la loi fixe et universelle par l'équité douteuse et variable de l'individu. Durant quatre actes, M. Brieux a fait grimacer des fantoches ridicules et odieux, avec une égale ignorance des règles de l'organisation judiciaire et de la conduite des magistrats, en sorte que l'exagération de l'ensemble a nui à la vérité du détail. M. Anatole France enfin imagine tous les présidents sur le modèle du président Bourniche ; il écrit sérieusement en 1900 : « Le juge n'a point de pitié. L'esprit de caste étouffe en lui toute sympathie humaine. Je parle ici des magistrats honnêtes ». Il réimprime cette phrase en 1904 : mais dans l'intervalle — aux obsèques d'Emile Zola — il a déclaré que «la France est la patrie des philosophes humains et des magistrats bienveillants ». Il convient d'ajouter que les journaux quotidiens sont rarement bien disposés à l'égard de la magistrature qu'ils qualifient d'ordinaire de juive ou de réactionnaire, suivant leur nuance.

La violence et le parti-pris de ces critiques ne doivent pas amener à cette conclusion que l'administration judiciaire en France est parfaite et que son organisation est intangible. Il faut au contraire rechercher si elles ne contiennent pas une part de vérité, si, dans son recrutement et dans son fonctionnement, la magistrature correspond bien à l'état de la démocratie française : c'est ce que je vais m'efforcer d'étudier avec une entière indépendance d'esprit.

I

Il existe pour la France, l'Algérie et la Tunisie une Cour de Cassation, 27 Cours d'appel et 377 tribunaux d'arrondissement avec un personnel effectif de 3.527 magistrats au 1er janvier 1904. On connaît d'ordinaire assez mal les conditions de leur recrutement et de leur avancement : elles sont très simples. Tout licencié en droit, âgé de 25 ans révolus, et inscrit depuis deux ans au moins à un barreau, peut solliciter un poste de juge suppléant : c'est le poste de début qui n'entraîne ni droit à un traitement (1) ni droit à la retraite, mais confère l'inamovibilité. Voilà la règle : elle souffre deux ordres d'exceptions. D'une part, on peut être nommé substitut à 21 ans ; d'autre part, on peut être nommé d'emblée juge titulaire, sans passer par la suppléance. Le ministre agrée ou repousse la demande qui lui est adressée et accorde le poste qu'il lui plaît d'accorder, sans que sa décision soit contrôlée, sans qu'elle puisse faire l'objet d'un recours quelconque. Le même arbitraire préside à l'avancement qui a toujours lieu au choix : et ainsi, il est théoriquement concevable que celui-ci fasse dans son grade de début un stage assez long pour que son collègue de promotion parvienne au faîte de la hiérarchie. Le ministre n'est responsable que devant le Parlement. Certains magistrats cependant sont protégés : ceux qui constituent la magistrature assise. Les juges, présidents, conseillers et premiers présidents, au nombre de 2.694, sont inamovibles; ils ne sont déplacés que de leur consentement, ils ne sont pas révocables et il faut pour les atteindre l'avis de la Cour de cassation, réunie en Conseil supérieur de la magistrature. Un tel état de choses se caractérise d'un mot : c'est l'arbitraire partiellement corrigé par le privilège.

Donne-t-il au moins par lui-même de réelles garanties aux justiciables ? Je ne le pense pas. On ne peut dire sérieusement que le grade de licencié en droit, — si facile à acquérir et si répandu, — et l'inscription nominale à un barreau, mettent un jeune homme en situation de rendre la justice. Sans doute, certains suppléants ont été d'abord attachés à un parquet et, s'ils l'ont voulu, ils ont pu s'instruire utilement et sans danger pour personne, puisque leur travail est contrôlé, et qu'ils n'ont pas la signature. Mais tous les suppléants n'ont pas fait cet apprentissage; de plus, sauf dans les grands parquets, les attachés ne sont tenus ni à une présence régulière, ni à un labeur effectif : en réalité, c'est après la nomination à la fonction qu'on apprend les conditions à remplir pour la bien exercer. *Fit fabricando faber*, dira-t-on ; mais le client mécontent changera de forgeron, tandis que le justiciable gardera son juge.

Ce n'est pas tout. Le bénéfice de l'inamovibilité est attirant; on y gagne la sécurité pour l'avenir et le moyen de s'installer à demeure dans une résidence agréable : aussi voit-on des magistrats debout désireux de s'asseoir. Mais l'avancement aussi est séduisant ; et l'on voit se lever des magistrats assis. Cependant, il faut des aptitudes et des études différentes pour requérir et pour juger, pour diriger un parquet et administrer un tribunal.

Enfin, tandis que les avocats deviennent spécialistes, les uns en matière civile, les autres en matière criminelle — au sens large du terme — les magistrats au contraire connaissent des causes de toute nature et les obligations du « roulement » les contraignent, quoi qu'ils en aient, à être universels.

Suppose-t-on qu'au moins tous les citoyens ont, comme c'est leur droit, des magistrats d'égale compétence et d'égal talent ? Cela est très discutable. En effet, tandis que les cours d'appel sont toutes d'égale dignité, les tribunaux sont divisés en trois classes :

(1) Au 1er janvier 1904, sur 578 suppléants, 98 recevaient des indemnités de 1.500 francs : ils sont dits « suppléants rétribués ».

suivant que la ville où siège le tribunal a moins de 20.000, moins de 80.000 ou plus de 80.000 habitants. Comme des avantages de dignité et de traitement marquent le passage d'une classe à l'autre, il s'en suit que les petites villes et leurs arrondissements n'ont droit qu'à des magistrats débutants ou inférieurs. Heureusement, il n'en est pas tout à fait ainsi, pour une série de raisons trop longues à développer ici et tenant, les unes aux conditions même de l'avancement (1), les autres aux mœurs; mais il faut cependant avouer qu'une sélection se produit au profit du personnel des tribunaux supérieurs.

Ces inconvénients atteignent directement le justiciable; il en est une série d'autres dont il supporte le contre-coup, mais qui frappent d'abord les magistrats. En règle, ils débutent par la suppléance, qui dure au moins 3 ans et parfois 6 ou 7, mais se limite en moyenne à 4 années; durant ce délai, l'Etat exige un travail qu'il ne rémunère pas : 98 suppléants seulement touchent une indemnité de 1.500 francs : quelques autres, chargés de l'instruction, reçoivent l'indemnité de 500 francs ou de 1.000 francs afférente à ces fonctions spéciales. On passe ensuite par divers postes pour arriver, après une douzaine d'années de carrière, à ceux de procureurs et de présidents de troisième classe avec un traitement de 5.000 francs. Il y a 696 magistrats de ce grade. Les situations supérieures sont occupées par 1.150 fonctionnaires dont 310 ont un traitement de 10.000 francs au moins et 9 un traitement égal ou supérieur à 20.000 francs. La conséquence de cette situation est évidente : il n'est pas possible en France d'être magistrat, lorsqu'on est privé de toute fortune. Rien n'est plus antidémocratique; car on écarte nécessairement des jeunes gens d'esprit solide et de capacité reconnues, qui ne peuvent attendre plusieurs années le traitement de 2.800 ou de 3.000 francs, avec lequel la création d'un foyer et l'entretien d'une famille leur seront encore interdits. Certes, il est tout à fait faux de soutenir qu'un magistrat soit contraint de donner des dîners et des réceptions ; il dépend de sa volonté de s'affranchir de telles obligations. Mais si modeste que soit sa vie, elle doit être digne et respectable ; on comprendrait mal que le juge fût débraillé ; il serait déplorable qu'il fût besoigneux, car tous les soupçons seraient autorisés. M. Brieux adressait bien des reproches à la magistrature ; mais il écrivait : « Parmi nos 4.000 magistrats, on n'en trouverait peut-être pas un qui acceptât de l'argent pour modifier son jugement. Cela, c'est la gloire et le monopole de la magistrature de notre pays. Saluons (2) ».

(1) On est substitut de seconde, puis procureur de troisième : juge de seconde, puis président de troisième, etc.

(2) *La Robe rouge.* Acte 1, scène 6.

On objectera peut-être que l'absence des conditions d'ancienneté dans l'avancement, permet au juge actif et intelligent de parvenir vite aux grades élevés. Mais tout d'abord, les carrières les plus rapides ne sont pas toujours les plus légitimes ; de plus, il faut être en situation de montrer son mérite, ce qui n'est pas possible partout ; d'ailleurs, l'avancement entraîne un déplacemant souvent fort coûteux (1) : je sais un magistrat marié et père de famille qui, ayant une augmentation de traitement de 700 francs a dû débourser en frais de voyage et et de déménagements un peu plus de 2.000 francs : s'il n'avait pas eu de rentes, il aurait été forcé de refuser l'avancement offert ; enfin, il n'y aurait pas assez de postes bien rémunérés pour qu'on pût satisfaire les exigences légitimes de tous les magistrats, s'ils étaient tous en droit d'avoir des exigences.

L'inamovibilité, dira t-on; compense au moins en partie ces désavantages ; c'est une erreur. Elle ne protège que 2.700 magistrats, parmi lesquels près de 600 suppléants, très désireux de troquer cette garantie contre un poste de substitut. J'ai dit aussi qu'en échange d'un avancement, on passe volontiers de la magistrature assise à la magistrature debout. Mais en tout état de cause, l'inamovibilité est une garantie inutile ou excessive. Elle est inutile pour rendre indépendant ; car celui qui connait son devoir et se soucie de s'en acquitter, l'accomplira toujours, mais celui qui tremble ou se laisse acheter, n'oublie pas que les gouvernements disposent des honneurs et des postes avantageux (2). C'est aussi une garantie excessive : quand on en parle, on évoque le parlementaire intègre répondant que « la Cour rend des arrêts et non pas des services ». On oublie que les juges sont des hommes, avec les faiblesses, les défauts, les passions des autres hommes ; qu'ils peuvent être incapables ou paresseux, égarés par l'amitié ou la haine, par les préjugés sociaux ou politiques : et qu'ils sont également protégés contre toutes les disgrâces, même les plus méritées.

II

On s'est à bien des reprises préoccupé de remanier l'organisation judiciaire pour la mettre d'accord avec les tendances générales de la démocratie : il est certain que la loi de 1883 a eu d'heureux effets, et

(1) Il est impossible de faire toute sa carrière sur place, sauf à Paris ; il est très difficile d'avoir même un avancement sans changer de résidence.

(2) « Si vous admettez un homme pétri d'un tel limon que, pour rester honnête, il lui faille des garanties spéciales, vos garanties n'y suffiront pas », disait M. Waldeck-Rousseau à la séance du 13 novembre 1880 à la Chambre. Il faut ajouter que les juges de paix, les conseillers de préfecture et les membres du Conseil d'Etat sont amovibles.

qu'elle a beaucoup amélioré la situation. Mais il est également certain qu'il reste beaucoup à faire. Le gouvernement actuel a déposé un projet de loi, qui n'a pas encore été discuté par le Parlement et dont l'économie est assez complexe, bien que finalement il ne réalise pas de profondes modifications. L'exposé des motifs indique que l'on s'est attaché à « réduire le personnel des Cours et tribunaux, trop nombreux pour être réellement occupé et déterminer les garanties d'aptitudes professionnelles que devront présenter, à l'avenir, les candidats à la magistrature ». Il y a donc deux réformes projetées.

Pour réaliser la première, — réduction du personnel — l'inamovibilité est momentanément suspendue et 600 postes sont supprimés; mais tous les juges suppléants sont dénommes juges assesseurs et reçoivent un traitement de 1.500 fr. Le service des tribunaux et des Cours est assuré, malgré les réductions, de la façon suivante. Les conseillers ne siègent plus à cinq, mais à trois. Dans les tribunaux à personnel diminué, le procureur est remplacé par un substitut, et le président par un juge qui est aussi chargé de l'instruction ; ce juge siège avec un juge assesseur et un juge délégué d'un tribunal voisin dont le personnel n'a pas été atteint ; en cas de besoin, le juge de paix ou même son suppléant, pourra siéger. Accessoirement 20 tribunaux, installés dans des villes de moins de 20 000 habitants, deviennent de seconde classe, en raison de leur importance.

Quant au recrutement, il s'opérera désormais parmi les licenciés en droit ayant réellement exercé la profession d'avocat pendant trois années.

Tel quel, ce projet prête le flanc à une série de critiques, comme tous les projets. Ce n'est point ici le lieu de le discuter en détail, et il me suffit d'examiner à la fois ce qu'on y trouve et ce qu'on regrette de n'y pas trouver. Il contient trois idées excellentes et vraiment démocratiques : assurer un traitement à tous les magistrats ; leur imposer des occupations sérieuses ; exiger des garanties professionnelles de la part des candidats. Mais les principes ainsi posés ne sont pas développés jusqu'au bout.

En effet, les candidats sans fortune continuent d'être écartés : il n'y a pas de ville en France où un magistrat, même célibataire, puisse vivre avec 1.500 francs; c'est un traitement de famine. 600 postes sont supprimés : mais tous les tribunaux subsistent. L'inamovibilité n'est que suspendue momentanément. La division en classes d'après le chiffre de la population est maintenue, bien que le principe nouveau s'introduise de la fixation de la classe d'après le chiffre des affaires. Les règles du recrutement sont peu modifiées et celles de l'avancement ne le sont pas du tout. Voyons quelles réformes plus profondes seraient possibles.

Pour le recrutement, l'exercice réel de la profession d'avocat pendant trois années apporte une certaine garantie, mais insuffisante. Il est à craindre qu'à d'honorables exceptions près, tenant aux vocations personnelles, ce ne soient pas les meilleurs avocats qui abandonnent le barreau : il sera bien rare qu'un avocat consciencieux et distingué ne puisse en trois ans se former une clientèle dont les honoraires ne dépassent pas 1.500 francs. Au surplus, le bon avocat n'est pas nécessairement un bon magistrat : plaider, ce n'est pas juger; s'habituer à défendre les intérêts d'un client, ce n'est pas s'accoutumer à départager les prétentions de deux plaideurs. Quand donc comprendra-t-on qu'il faut apprendre à être magistrat, comme on apprend à être médecin, ingénieur, etc. ? Accomplir son devoir de magistrat, ce n'est pas mettre une robe par-dessus ses vêtements, et puis requérir ou juger d'après les lumières de son bon sens, les souvenirs de la Faculté et l'inspiration du moment. Sans parler des études juridiques qui doivent être approfondies — car la fortune, l'honneur et la liberté des citoyens sont en jeu dans les prétoires — il faut au juge un esprit curieux, indépendant et indulgent; il est nécessaire qu'il ait des clartés sur l'histoire et la philosophie ; il n'est pas bon d'ignorer les questions théoriques que, dans la pratique journalière, on perd de vue trop souvent. Si je passe maintenant au ministère public, je dirai qu'il est de son devoir de se renseigner sur les inquiétantes questions de responsabilité que pose la science médicale, de chercher lorsqu'il requiert, à obtenir la vérité plutôt qu'à triompher d'un adversaire, le défenseur, et de se souvenir qu'il a pour mission moins de réprimer le crime que d'en rendre le renouvellement impossible. Il faudrait donc, à défaut d'une école de la magistrature, du moins des cours spéciaux organisés dans les Facultés où les futurs magistrats acquerraient les connaissances théoriques et pratiques dont ils auront besoin dans l'avenir. On assurerait ainsi un recrutement tout à fait supérieur; on pourrait choisir entre les candidats pour les affecter, selon leurs goûts et leurs aptitudes, au siège ou aux parquets, au service civil ou au service criminel. Mais il va de soi qu'une telle réforme en entraîne d'autres.

Elle suppose d'abord une notable diminution de personnel : et cela n'est utilement réalisable que par la suppression des tribunaux peu importants, où les magistrats mènent une existence forcément oisive et vide : ils n'y ont pas de besogne professionnelle et ils n'y trouvent pas de ressources intellectuelles. Sans doute, bien des petites villes tiennent à leurs

tribunaux, qui les distinguent des chefs-lieux de canton voisins et parfois, comme le dit le projet du gouvernement constituent « leur élément essentiel de vitalité » ; il ne faut pas oublier non plus que le justiciable ne doit pas être éloigné de la justice. Ces objectious cependant ne sont pas décisives. L'extension de la compétence des juges de paix ruinera le rôle de maints tribunaux : pourra-t-on les conserver à ce moment? Seront-ils encore un élément essentiel de vitalité? Certes non. Le justiciable ne sera pas non plus éloigné de la justice : il suffira de revenir à l'ancienne pratique des assises; cette pratique, le projet actuel la renouvelle partiellement, puisqu'il délègue des juges dans tel ou tel tribunal au moins une fois par quinzaine; au lieu d'un juge qui se transportera, ce sera le tribunal entier (1). Est-ce que, dès maintenant, les conseillers ne se déplacent pas pour tenir les assises criminelles?

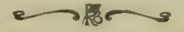
Ces magistrats moins nombreux, plus éclairés et réellement occupés pourront prétendre à d'honorables traitements, leur assurant l'existence en dehors de toute fortune personnelle. On devra par suite supprimer la distinction en classes, basée sur le chiffre de la population du chef-lieu de l'arrondissement ; tous les tribunaux devront être de même classe ; les différences entre les magistrats ne tiendront plus qu'à la durée et à l'éclat des services, qui pourront être efficacement appréciés. Il est d'évidence en effet, qu'avec le recrutement préconisé, tous passeront par les postes inférieurs et y feront un stage ; cela n'est pas possible aujourd'hui, où l'on ne saurait imposer la suppléance ou les bas grades à des hommes qui ont déjà donné des preuves de science et d'activité; cela serait possible dans cette organisation nouvelle. Enfin elle rendra inutile l'inamovibilité; les conditions du recrutement et de l'avancement feront apparaître des garanties nouvelles, — par exemple des conseils supérieurs dont le ministre devra recueillir l'avis, ou bien la création de voies de recours légales devant le Conseil d'Etat, etc., — garanties qui seront mieux en accord avec les formes sociales actuelles que le privilège de l'inamovibilité.

Telles sont, en un bref raccourci, quelques-unes des réformes qui pourraient être réalisées ; (2) elles transformeraient entièrement l'organisation de la magistrature, il est certain qu'elles ne pourraient être appliquées qu'avec prudence et à la condition de leur adjoindre une série de mesures transitoires propres à sauvegarder les droits acquis et les situations dignes d'intérêt. Il est probable qu'on s'en tiendra à des réformes de détail, que même le projet du gouvernement ne sera pas voté en son entier, et que le présent état de choses durera longtemps encore. On se consolera en remarquant qu'il est, dans l'ensemble et malgré ses défauts très satisfaisant : non seulement tous les magistrats sont honnêtes, comme dit M. Brieux, mais encore un grand nombre sont des orateurs et des juristes distingués. Ils ne sont pas ces êtres insensibles, froids, inhumains que l'on représente faute de les connaître ; on leur doit le développement des sociétés d'assistance et de patronage des prisonniers libérés; la protection de l'enfance coupable ou abandonnée, et lorsque quelques magistrats entrent au Parlement, c'est à leur initiative encore qu'est due l'adoption de lois plus efficaces et plus humaines : il suffit de rappeler le nom de M. Béranger pour de pas craindre d'être contredit.

Octave Tixier.

(1) En raison du petit nombre d'affaires, un transport par trimestre pourrait suffire; il durerait deux ou trois semaines.

(2) Les réformes que j'indique en entrainent au moins deux autres; la réduction des tribunaux amènerait la réduction des cours d'appel; la nécessité des transports exigerait une limite d'âge inférieure à 70 ans.



LA PREMIÈRE FOIS

Comédie en un acte.

Personnages :

LE COMTE LUDOVIC SANTELMI
DOM GUSTAVE BIANCHI.
LA MARQUISE ADA SILENZI.
PIERRE, concierge.
PAUL, domestique de Gustave Bianchi.
JOSEPH, jardinier.

La scène se passe à Florence. — De nos jours.

Salon élégant dans une garçonnière. Au fond, une arcade, ornée de grands rideaux à demi relevés, laisse entrevoir une petite antichambre et une porte d'entrée qui donne sous un portique, dans un jardin ; de chaque côté de la porte, une lunette fermée, garnie de verres dépolis. A gauche de l'arcade, une grande glace qui dissimule une porte secrète ; à droite une cheminée où brûlent encore quelques tisons ; sur la cheminée, une pendule ; au milieu du mur, à gauche, une porte munie d'une portière ; sur le devant, un chiffonnier adossé au mur, et plus en avant un large divan bas, garni de grands coussins. A droite, en face de la porte, une fenêtre avec des rideaux ; bureau contre le mur.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, LUDOVIC

Au lever du rideau, Pierre range le salon.

Ludovic (entrant par la gauche). — Par là, je n'ai rien oublié. (Il va au chiffonnier, on ouvre successivement les

tiroirs et les passe en revue. Ayant trouvé dans le dernier un bouquet de fleurs fanées). — Ah!... C'est bien inutile, maintenant!... Pierre... mets cela au feu. (Il lui donne le bouquet).

(Pierre obéit, puis continue à ranger le salon.)

Ludovic (Après avoir fermé les tiroirs, il va à son bureau, sort de sa poche un trousseau de clefs suspendu à une chaine d'argent fixée à sa ceinture ; il détache l'anneau, prend une clef et ouvre le tiroir du bas ; y ayant trouvé une enveloppe ouverte, il en retire une lettre qu'il parcourt ; souriant amèrement). — La lettre... de congé!... Une pièce... pour ma collection ! (Il met la lettre dans son portefeuille).

Pierre (En essuyant la pendule, il a vu un portrait qui était tombé derrière ; il le prend et le tend à Ludovic). — Monsieur le comte, il était derrière la pendule.

Ludovic (prenant le portrait). — Bon... Je l'aurais oublié... J'aurais fait un beau coup ! (Il regarde le portrait et lit). A toi pour la vie ! (Souriant amèrement). Pour la vie ?... oui, six mois ?... (il enveloppe le portrait dans une feuille de papier qui est sur le bureau). — Il n'y a pas autre chose. Pierre ?... Tu as bien regardé ?

Pierre. — Il n'y a rien, monsieur le comte... J'ai regardé partout. (Il va dans l'antichambre).

Ludovic (il examine les tiroirs supérieurs du bureau ; ayant trouvé dans l'un d'eux une clef, il la prend et l'observe ; après un moment de réflexion). — Ah ! la clef de la porte secrète. (Indiquant la glace, il remet la clef dans le tiroir).

Pierre (qui est entré dans le salon). — Pardon, monsieur le comte faut-il décrocher le tableau qui est dans l'antichambre ?

Ludovic. — Non : celui-là, je le laisse à M. Bianchi.

Pierre. — Celui à qui Monsieur a cédé l'appartement ?

Ludovic. — Oui... Et maintenant, viens ici, et faisons nos comptes... (Il s'asseoit à son bureau et prend son crayon). D'abord, le reste de ton mois : vingt francs, n'est-ce pas ?

Pierre. — Oui, monsieur le comte.

Ludovic (il inscrit sur une feuille de papier). — Puis, les dépenses... voyons...

Pierre (tirant d'un vieux portefeuille deux morceaux de papier). — Pas grand'chose, monsieur le comte.

Ludovic. — Tant mieux ; ces comptes-là sont toujours douloureux.

Pierre (tendant un papier à Ludovic). — La note du marchand de bois.

Ludovic (il examine la note, souriant). — Quarante francs de bois ?!

Pierre (vivement). — Monsieur le comte sait qu'au mois de janvier on a entretenu le feu toute la journée dans les cheminées.

Ludovic (toujours souriant). — Je le sais... je voulais dire, tant de bois... pour un feu déjà éteint !

Pierre (montrant la cheminée). — Faut-il que je le rallume ?

Ludovic. — Celui-là ne se rallumera plus !... (Après une pause). — Nous disons Quarante francs... il les inscrit). Et puis ?

Pierre. — Trois francs pour les gâteaux que Monsieur le comte m'a envoyé prendre chez Giacosa.

(Il donne l'autre papier à Ludovic.)

Ludovic — Oui... (A part, malicieusement). — Ce jour-là, j'avais des tiraillements d'estomac. (Il écrit). Et puis ?

Pierre. — Quatorze francs pour le cocher que monsieur le comte a oublié de payer... monsieur le comte s'en souvient ?

Ludovic. — Oui, oui... c'est une chose qui m'arrive souvent... Les cochers le savent bien, et ils me laissent aller... pour se faire payer ensuite la journée entière... Quatorze francs, tu m'as dit ?... (Il inscrit). Il n'y a plus rien ?

Pierre. — Non, monsieur le comte.

Ludovic. — Alors, faisons l'addition... trois et quatre, sept... un et quatre, cinq ; et deux, sept... (Il écrit). Soixante-dix-sept francs en tout. C'est bien cela ?

Pierre. — Oui,. monsieur le comte.

Ludovic (tirant de son portefeuille un billet rouge de cent francs, et le montrant à Pierre). — En as-tu vu beaucoup, des billets de cent francs ?

Pierre. — J'en ai vu souvent dans la main de monsieur le comte.

Ludovic. — Sais-tu quand ils deviennent rouges ?... Quand ils sont honteux de se trouver seuls dans un portefeuille.

Pierre. — Dans le mien, monsieur le comte, les billets d'un franc rougissent souvent.

Ludovic (se levant, et tendant le billet à Pierre). — Tiens.

Pierre (prenant le billet). — Je vais le changer...

Ludovic. — Non, garde le reste pour toi.

Pierre (enchanté). — Monsieur le comte est trop bon... J'espère qu'il aura été content de moi.

Lurovic. — Très content... Si content, qu'un de ces jours je me ferai bâtir une villa et je te prendrai à mon service.

Pierre. — Je serai toujours aux ordres de monsieur le comte... J'ai vu bien des messieurs dans cet appartement... mais pas un seul comme monsieur le comte... Il y a eu pendant une année le baron Bonnel... Monsieur ne croirait pas qu'il a eu le courage de partir sans me donner un sou.

Ludovic. — Quel pingre !

Pierre. — Il a même emporté une bouteille de cognac plus d'à moitié vide.

Ludovic. — Tu aurais dû la vider avant.

Pierre. — Eh ! il mettait tout sous clef.

Ludovic. — Du reste, il faut plutôt le plaindre ; cet appartement lui coûtait un peu cher..., et à son

âge, il n'aura sans doute pas trouvé toutes les satisfactions qu'il espérait.

PIERRE. — Il faisait pourtant bien tout ce qu'il pouvait... Je ne dis pas qu'il recevait de vraies dames... mais de celles qui viennent en voiture sans baisser les stores.

LUDOVIC. — Bravo ! Tu les distingues... d'après l'usage qu'elles font des stores. (Il va prendre son chapeau sur une chaise). Et maintenant, en route.

PIERRE. — Je suis vraiment désolé de voir partir Monsieur le comte.

LUDOVIC (d'un air comique). — Rassure-toi : nous nous reverrons dans un an.

PIERRE. — Dieu le veuille !

LUDOVIC. — Alors, c'est entendu : M. Bianchi viendra ici avec un mot de moi. Tu auras soin de bien lui montrer toute la maison.

PIERRE. — Oui, monsieur le comte.

LUDOVIC. — Et surtout... pas d'indiscrétions.

PIERRE. — Oh, il n'y a pas de danger.

LUDOVIC. — J'avais encore autre chose à te dire, et cela ne me revient pas. (Après avoir cherché un instant). Ah ! je voulais te dire que j'ai pensé aussi à toi : j'ai dit à M. Bianchi que je te donnais soixante francs par mois... et lui, il te les donnera.

PIERRE (tout heureux). — Grand merci, Monsieur le comte.

LUDOVIC. — C'est un jeune homme qui commence à faire la fête... Il y a quelques mois, il a eu la chance d'hériter d'un oncle millionnaire... Par conséquent, s'il veut se payer certaines fantaisies, il faudra qu'il desserre les cordons de sa bourse.

PIERRE. — C'est trop juste, monsieur le comte.

LUDOVIC. — Et il pourra s'estimer heureux s'il ne lui en coûte que de l'argent. (On entend une sonnerie électrique). Regarde qui est là.

(Pierre va à la porte du fond et l'ouvre).

SCÈNE II

LUDOVIC, PIERRE et GUSTAVE

GUSTAVE (paraissant sur le seuil, et voyant Ludovic qui s'est avancé sous l'arcade). — On peut entrer ?

LUDOVIC. — Ah, c'est toi Gustave !... Entre.

GUSTAVE (timidement). — Je te demande pardon...

LUDOVIC. — Cela me fait plaisir de te revoir ; je ne l'espérais pas.

GUSTAVE. — Moi non plus, je te croyais déjà en voyage.

LUDOVIC. — J'ai remis mon départ à demain... j'ai tant à faire... Je n'ai même pas eu le temps de venir hier donner ici un dernier coup d'œil... et c'était nécessaire... pour ne rien laisser de compromettant :

GUSTAVE. — Je comprends cela.

LUDOVIC. — Et je te prie de m'excuser, car d'après nos conventions, l'appartement devait être libre aujourd'hui.

GUSTAVE (un peu déconcerté). — Comment donc !...

LUDOVIC. — D'ailleurs, tu m'avais dit que tu en aurais besoin, peut-être bientôt...

GUSTAVE. — C'est vrai...

LUDOVIC. — Mais je ne suis pas fâché que tu en prennes possession devant moi... Je pense que tu ne te plaindras pas de m'avoir cru sur parole... N'est-ce pas que c'est un nid coquet.

GUSTAVE. — Très coquet.

LUDOVIC. — Qu'il te soit propice ! Moi, j'y ai passé des heures délicieuses..., mais une déception récente en a effacé le souvenir !... En rentrant ici, après un mois passé dans la solitude à la campagne, je craignais de ressentir quelque amertume, quelque vif regret... Mais non... Grâce à Dieu, je suis complètement guéri... et je pars avec la certitude de n'avoir pas de rechute.

PIERRE (Durant cette conversation, il était resté à l'écart, dans l'antichambre. S'approchant de Ludovic). — Monsieur le comte n'a besoin de rien ?

LUDOVIC. — Ah !... Gustave, voici le concierge de la villa ; il se charge aussi du nettoyage... et de tout le reste !... Comme je te l'ai dit, il est très honnête, et, qui plus est, prudent et discret... Dans sa prime jeunesse, il a été au service d'une grande dame qui lui a tout de suite appris à être aveugle, sourd et muet. N'est-ce pas, Pierre.

PIERRE. — Oui, monsieur le comte.

LUDOVIC. — Je te le recommande... Quarante... que je suis bête !.. Soixante francs par mois... et des pourboires, en quantité.

GUSTAVE (à Pierre). — Soyez tranquille...

PIERRE (à Gustave). — Merci, monsieur le comte. (Il s'incline et se dirige vers la porte).

LUDOVIC (à Gustave). — Tu vois, il débute bien : il l'a déjà promu comte.

PIERRE (sort par le fond).

SCÈNE III

LUDOVIC, GUSTAVE

GUSTAVE (timidement). — Dis-moi... tu as encore beaucoup à faire ici ?

LUDOVIC. — Plus rien... j'allais partir quand tu es arrivé... (Comme frappé par une idée). Tu as besoin de rester seul ? Avoue-le.

GUSTAVE (de même). — Pour l'instant, non...

LUDOVIC. — Mais plus tard ?...

GUSTAVE (répond oui, d'un signe de tête).

LUDOVIC (avec emphase). — Tu as un rendez-vous ?

GUSTAVE. — Oui.

LUDOVIC. — Très bien !... Tu ne perds même pas un jour de loyer... Tous mes compliments... et mes meilleurs souhaits... au revoir. (Il va pour lui serrer la main.)

GUSTAVE. — Tu t'en vas ?

LUDOVIC. — Est-ce que, par hasard, tu voudrais que j'assiste ?...

GUSTAVE — Reste encore un peu, si cela ne t'ennuie pas.

LUDOVIC. — Au contraire... tu veux que je te donne quelques conseils ?

GUSTAVE (consultant sa montre). — Il n'est pas une heure ; je suis libre jusqu'à cinq.

LUDOVIC. — Quatre heures ?... On ne le dirait pas, mais tu es un raffiné, toi... tu veux savourer longuement le plaisir d'attendre ?... Tu as raison : c'est toujours ce qu'il y a de meilleur, en amour.

GUSTAVE. — J'ai envie de parer un peu les chambres.

LUDOVIC. — Cela se comprend : fête.. d'inauguration.

GUSTAVE. — Tout à l'heure, mon jardinier apportera des fleurs...

LUDOVIC. — Très bien.

GUSTAVE. — Elle adore les fleurs.

LUDOVIC. — Et puis c'est la mise en scène obligatoire.

GUSTAVE. — J'en ai de superbes dans ma villa de Bellosguardo.

LUDOVIC. — Si ton brave homme d'oncle savait cela !... Par respect pour sa mémoire, envoie plutôt ces fleurs-là... au cimetière... (souriant) Ici, apporte, tout au plus, ... des fleurs d'oranger... A propos, veux-tu donner un coup d'œil à la chambre... nuptiale ? (Indiquant à Gustave la porte à gauche)... Tu verras comme elle est suggestive avec ces vitraux !... la lumière y est discrète, mais suffisante... Va, va... Moi, je n'ai pas le courage d'y remettre les pieds. (Avec une emphase comique). J'ai déjà dit adieu à ces témoins muets !

GUSTAVE. — Oh, j'ai bien le temps... (Comme poursuivant une idée.) Dis donc : la voiture peut toujours entrer dans le jardin ?

LUDOVIC. — Oui : on entre par la rue San Marco, et on sort par l'autre porte au fond... Tout est bien disposé.

GUSTAVE. — Ah ! oui.

LUDOVIC. — Naturellement, il faut prévenir chaque fois le concierge assez tôt pour qu'il laisse la porte ouverte. La voiture entre, longe la maison et s'arrête sous le portique. Toi, derrière la porte (il indique la porte au fond) tu regardes par le judas ; quand tu vois que la dame descend, tu ouvres et tu te caches derrière le battant... (D'un ton plaisant.) Le cocher tourne la tête de l'autre côté pour voir le temps qu'il fait... la dame entre sans gêne ; tu refermes vite la porte et tu ouvres... tes bras.

GUSTAVE. — Si je ne lui avais pas juré que personne ne la verrait, comme tu me l'as assuré, elle n'aurait jamais consenti à venir.

LUDOVIC (avec une ironie comique). — Pauvre petite ! Et tu lui as bien indiqué l'endroit pour qu'elle n'aille pas tomber chez un autre ?

GUSTAVE. — Elle sait le nom de la rue et le numéro de la maison... Pourtant, la première fois, il vaudra mieux que j'attende devant la porte. Tu ne trouves pas?

LUDOVIC. — Pour te faire remarquer ? Riche idée !... Il suffit de prévenir Pierre une demi-heure avant, que c'est... jour de réception. Il indique lui-même le chemin au cocher, puis il se retire, en homme réservé... Du reste, il en est tellement venu de voitures dans cette villa, que tous les cochers de Florence vous y conduisent les yeux fermés... Oh, si les murs pouvaient parler !... Ils évoqueraient même des souvenirs de ma famille... Oui !... Avant ma naissance, un de mes oncles, de tempérament un peu trop sanguin, et à qui les médecins avaient ordonné beaucoup d'exercice, avait établi ici... sa maison de santé... Un de ses amis d'enfance m'a conté ça l'année dernière... et j'ai cru de mon devoir de reprendre les bonnes traditions domestiques... même sans les raisons hygiéniques.

GUSTAVE. — C'est un endroit bien sûr.

LUDOVIC. — Les femmes y viennent volontiers... Hors de la ville, avec tous ces jardins à l'entour, il leur semble faire une partie de campagne.

GUSTAVE. — Si ce n'était pas comme cela, je ne l'aurais pas louée... On ne prend jamais trop de précautions quand l'honneur d'une famille est en jeu.

LUDOVIC (souriant). — D'une famille ?... Est-ce que tu attends une mère et ses filles ?

GUSTAVE. — Je voulais dire d'une dame... une vraie dame.

LUDOVIC. — Tu as raison : nous devons prendre toutes les précautions possibles avec les dames... Elles se chargent de faire savoir ce que nous nous étudions à cacher... Ainsi tu commences déjà à braconner sur le terrain d'autrui... Et tu n'as peut-être pas encore tiré sur le gibier permis. Prends garde : il y a souvent des pièges tendus dans les chasses réservées... Mais je vois que tu es un peu ému.

GUSTAVE. — Tu comprends : c'est la première fois.

LUDOVIC (regarde Gustave avec une surprise comique). — (Après une pause.) Qu'une femme donne pour toi un coup de canif dans le contrat ?... Ce n'est pas une veuve, par hasard ?

GUSTAVE. — Non.

LUDOVIC. — Tant mieux ! Tu auras moins de scru-

pules à berner un vivant qu'un mort... je comprends ton émotion ; on tremble toujours un peu... la première fois !... Et dire qu'elle, elle est peut-être déjà habituée à ces parties de plaisir !

GUSTAVE (presque peiné). — Oh ! qu'est-ce que tu dis !... C'est la première fois aussi pour elle.

LUDOVIC. — Pour les femmes, c'est toujours la première fois... parce qu'elles ne conviennent jamais des précédentes... (Avec une fine ironie.) C'est par délicatesse, vois-tu. Dans sa vanité, un amant veut croire qu'il n'a pas eu de prédécesseur ; et elles aident à cette illusion, en se refaisant chaque fois une âme immaculée... En tout cas, je ne croyais pas que tu aurais été si vite en besogne... Tu m'en avais parlé comme d'une chose encore très éloignée...

GUSTAVE. — Je le croyais aussi... mais c'est elle...

LUDOVIC. — Elle ?!

GUSTAVE. — Ne suppose rien de mal.

LUDOVIC (narquois). — Au contraire.

GUSTAVE. — Que veux-tu ? elle n'est presque jamais seule, chez elle... elle fréquente peu de monde... les occasions de nous voir sont si rares !... Il y a quelques jours, elle me disait vaguement que ce serait si gentil de pouvoir nous trouver ensemble dans un endroit solitaire et sûr, pour causer librement.

LUDOVIC (de même). — Oui !

GUSTAVE. — Aussi, l'autre jour quand tu m'as annoncé ton départ et que tu m'as offert de me céder cet appartement, j'ai accepté avec plaisir.

LUDOVIC. — Et je t'en remercie... mais franchement, tu l'as payé un peu cher si tu veux t'en servir seulement comme parloir.

GUSTAVE (avec élan). — Tu trouves que c'est peu de pouvoir lui exprimer tout ce que j'éprouve ?... j'arriverai à la convaincre de la sincérité, de l'ardeur de ma passion !... Elle ne me croit pas encore !

LUDOVIC. — Donne-lui des preuves plus... évidentes que les paroles.

GUSTAVE. — Hier soir, je lui ai annoncé de la façon la plus délicate, que j'avais l'endroit sûr et caché... Mais... le croirais-tu ?... tout d'abord, elle ne comprenait pas... puis elle a eu presque l'air de regretter ce qu'elle m'avait elle-même fait désirer, et d'être mécontente que j'aie saisi au vol son vague désir.

LUDOVIC. — C'est naturel, mon cher ami... La première fois, on ne fait pas une invitation... directe : on laisse croire qu'on a une collection quelconque à montrer... des tableaux, des armes, des papillons du Brésil, que sais-je !... Puis, quand l'invitation est acceptée, à défaut de curiosités, on a toujours quelque chose à montrer... De cette manière on flatte aussi l'amour-propre de la femme, parce qu'on s'adresse non seulement à elle, mais à son goût d'artiste.

GUSTAVE (avec satisfaction). — Oh, il n'y a pas eu besoin de cela... Je l'ai bien, bien priée, et j'ai fini par obtenir la promesse qu'elle viendrait aujourd'hui même.

LUDOVIC. — Pour causer ?

GUSTAVE. — Oui.

LUDOVIC. — Ecoute-moi : parle peu... et elle t'en saura gré.

GUSTAVE. — C'est facile à dire !... Mais moi, je la connais, et je sais que j'aurai encore beaucoup de peine à vaincre sa pudeur instinctive... ses principes... sa foi, surtout, car elle est très religieuse.

LUDOVIC. — Allons, ne joue pas avec le religion... Les femmes qui la professent réellement prient... et n'écoutent pas certaines prières... Pour les autres, la religion n'est qu'une porte de secours, pour faire entrer les scrupules et les remords, le jour où elles veulent faire sortir l'ancien amant... parce que dehors, il y a le nouveau qui attend.

GUSTAVE. — Comme tu es sceptique !

LUDOVIC. — Non, j'ai simplement de l'expérience... Tu es encore bien jeune, et tu te repais d'illusions... mais tu les perdras avec le temps... Vois-tu, j'ai connu une femme qui, avant de... manquer à ses croyances, avait chaque fois la pudeur de tourner à l'envers l'image de sa sainte protectrice accrochée au chevet de son lit... Pauvre femme ! Elle ne pensait pas que les saints voient même en ayant les yeux tournés contre le mur.

GUSTAVE. — Soit... mais toutes les femmes ne se ressemblent pas.

LUDOVIC. — Extérieurement, non... Elles sont comme les vins... Entendons-nous bien : je ne parle pas du vin pur, que l'on fait chez soi et que l'on garde dans sa cave... je parle de ceux qu'on débite pour... les goûters, dans les logis de contrebande ; ils ont de belles étiquettes, mais ils sont tous ADULTÉRÉS... (Comme assailli par un souvenir, avec une amertume marquée). Si tu savais, la dernière... bouteille que j'ai bue, ici, le mal qu'elle m'a fait !... Et quel air de *sainteté* !... (Après une pause). Au bout de six mois, j'ai été congédié, pire qu'un domestique : on ne m'a pas même donné mes huit jours... Heureusement pour moi, l'ivresse est passée... et, comme il arrive souvent, c'est mon successeur qui me vengera sans doute.

GUSTAVE. — Je te plains, mon ami...

LUDOVIC. — Je ne te souhaite certes pas de souffrir... Malheureusement cela t'arrivera... et alors tu ne t'étonneras plus de mon scepticisme...

GUSTAVE (après une pause). — Mais elle, tu ne la connais pas.

LUDOVIC (qui était resté un instant pensif, haussant les épaules et redevenant gai). — Eh bien (s'asseyant) si cela

ne te contrarie pas, je l'attendrai... et tu pourras me présenter.

GUSTAVE. — En voilà une idée!

LUDOVIC. — Si, comme tu le dis, elle ne vient pas ici pour mal faire .. nous causerons tous les trois : ce sera plus amusant.

GUSTAVE. — Pas de blague, s'il te plaît.

LUDOVIC (moqueur). — Je parle sérieusement... Je serais très heureux de pouvoir admirer cette fleur de vertu dont tu vas respirer le parfum.

GUSTAVE (un peu fâché). — Pense ce que tu voudras... mais je t'assure que c'est une femme honnête.

LUDOVIC. — Elle est honnête?... Alors, mon cher ami, laisse là rester honnête ; cela en fera une de plus... et ce sera autant de gagné.

SCÈNE IV

LUDOVIC, GUSTAVE, PIERRE

PIERRE (entrant par le fond). — monsieur le comte...

LUDOVIC (se retournant). — Qu'est-ce qu'il y a?

PIERRE (indiquant Gustave). — Pour monsieur le comte...

LUDOVIC (souriant). — Ah oui! A présent, le comte c'est lui.

PIERRE (à Gustave). — C'est le domestique de monsieur le comte qui demande à lui parler.

GUSTAVE (à Ludovic). — Tu permets?

LUDOVIC. — Comment donc? Tu es chez toi.

GUSTAVE (à Pierre). — Faites entrer.

LUDOVIC. — Moi, je m'en vais. J'ai encore différentes choses à faire... et je tiens à partir demain matin.

(Pierre sort).

SCÈNE V

LUDOVIC, GUSTAVE

LUDOVIC (il va prendre son chapeau sur une chaise). — Au revoir. Dans un an (il serre la main à Gustave).

GUSTAVE. — Au revoir... et bon voyage.

LUDOVIC. — Merci... Et à toi, bonne conversation... Je t'enverrai de mes nouvelles de Londres.

GUSTAVE. — Tu me feras grand plaisir.

(LUDOVIC se dirige vers l'antichambre).

GUSTAVE (près du bureau, il voit le paquet dans lequel est le portrait que Ludovic avait laissé). — Ludovic!

LUDOVIC (revenant). — Quoi donc?

GUSTAVE (prenant le paquet et le montrant à Ludovic). Oui... Quel étourdi!... C'est le portrait d'une dame... (drôlement) très honnête aussi... mais avec une dédicace très compromettante... Merci (il met le paquet dans sa poche). Je te laisse en échange le tableau qui est accroché dans l'antichambre : c'est le portrait d'un ancêtre de ma famille éteinte. Je l'ai acheté chez un brocanteur, parce que la devise me plaisait : SEMPER PARATUS... (la pendule vient de sonner une heure et quart). Je te laisse aussi la pendule... Qu'elle te soit de bon augure : c'est une pendule... à répétition... Au revoir.

GUSTAVE. — Au revoir.

(LUDOVIC sort par le fond).

SCÈNE VI

GUSTAVE, PAUL

PAUL (il s'est croisé à la porte avec Ludovic, il rentre et tend une lettre à Gustave). — On l'a apportée à la maison en recommandant de la remettre tout de suite à Monsieur...

GUSTAVE (regardant l'adresse, il se trouble un peu : il lit la lettre et aussitôt sa figure s'éclaircit, à Paul). — C'est bien... Allez.

(PAUL s'incline et sort).

SCÈNE VII

GUSTAVE

GUSTAVE (rayonnant). — Elle vient plus tôt!... (Emu, anxieux, il consulte sa montre ; puis il se promène en tous sens, nerveusement ; il aperçoit la fenêtre, s'en approche, et, écartant un peu les rideaux, il regarde un instant dehors ; soudain, comme frappé par une idée). — Et les fleurs?... (Il reste un peu absorbé, puis va à la porte du fond, et, du portique, appelle très haut). — Pierre!... Pierre!...

SCÈNE VIII

GUSTAVE, PIERRE

PIERRE (apparaissant au bout d'un instant). — Monsieur le comte m'a appelé?

GUSTAVE (rentrant dans le salon). — Il n'est venu personne m'apporter des fleurs?

PIERRE. — Non, monsieur le comte.

GUSTAVE (il fait un geste de désappointement). — Vous ne pourriez pas m'en cueillir quelques-unes tout de suite dans le jardin?

PIERRE. — Dame, monsieur le comte, il n'y en avait pas beaucoup, et la pluie de cette nuit les a toutes abîmées... Monsieur veut-il que j'aille chez un fleuriste?

GUSTAVE (regardant encore sa montre). — Non, il est trop tard.

PIERRE. — Si Monsieur désire que je cueille un peu de verdure... Dans les derniers temps, monsieur le comte Ludovic se contentait de quelques feuillages.

GUSTAVE. — C'est inutile.

PIERRE (après une pause, avec beaucoup de réserve). — Monsieur le comte attend... une voiture?

GUSTAVE. — Oui... Vous me ferez le plaisir...

PIERRE. — monsieur le comte peut se fier à moi.

GUSTAVE. — Accourez me prévenir dès que vous la verrez arriver.

PIERRE. — De la fenêtre (il l'indique). monsieur le comte la verra avant moi.

GUSTAVE. — C'est bien.

PIERRE (avec intention). — Quand ce sera le moment d'ouvrir l'autre porte, Monsieur le comte m'appellera... Voici la sonnette électrique (il va à la cheminée, et montre le bouton à droite). — M. le comte Ludovic sonnait toujours deux fois.

GUSTAVE. — J'en ferai autant... Allez... Je compte sur vous...

PIERRE. — Soyez tranquille. Monsieur le comte, j'ai la pratique de ces choses-là.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

GUSTAVE, seul.

GUSTAVE (Il prend la lettre qu'il avait mise dans sa poche et la relit). — A une heure et demie!... (Il regarde sa montre). Dans quelques minutes! (Toujours ému et nerveux, il se promène de long en large, puis s'asseoit sur le canapé et allume une cigarette ; mais après quelques bouffées, il la jette; consulte encore sa montre et va regarder à la fenêtre). La voici! La voici!... (Continuant à regarder). Oui, ce doit être elle... (Emu, il va à la porte du fond, l'ouvre, et fait quelques pas en dehors ; au bout d'un instant, il rentre, laisse la porte entrebaillée, et guette par le judas ; tout à coup il ouvre complètement et se cache derrière le battant.)

SCÈNE X

GUSTAVE et ADA

(ADA entre rapidement. GUSTAVE referme aussitôt la porte. ADA court se réfugier dans un coin de salon, près de l'arcade.)

GUSTAVE (s'approchant d'Ada). — Ada! Ada!... Que vous êtes bonne d'être venue!... Merci! Merci!

ADA (se reculant, avec une crainte simulée). — Fermez d'abord la porte.

GUSTAVE — Je l'ai fermée.

ADA. — Fermez-la bien, au verrou... il doit y en avoir un.

GUSTAVE (va pousser le vèrrou, revenant près d'elle). — Ne craignez rien : nous sommes en sûreté ici.

ADA (de même). — Qui était cet homme auprès de la porte?

GUSTAVE. — Le concierge.

ADA. — Il m'aura vue descendre.

GUSTAVE. — Non, ne vous tourmentez pas, il était là pour indiquer le chemin au cocher... Voilà tout.

ADA. — Quelle frayeur j'ai eue!

GUSTAVE. — Pauvre Ada!

ADA (feignant des remords). — Qu'est-ce que vous m'avez fait faire?!

GUSTAVE (affectueusement). — Ne le regrettez pas, je vous en prie... Si vous m'aimez.

ADA. — Oui, je vous aime... vous le savez... mais la première fois, c'est terrible.

GUSTAVE. — Je le crois... mais...

ADA. — Je suis allée à pied jusqu'à la place Santa-Croce, pour prendre un cocher qui ne me connaisse pas... mais quand je lui ai donné l'adresse, il a eu tout de suite l'air de savoir.

GUSTAVE. — L'imbécile!

ADA. — Il a dû amener ici d'autres femmes... et quelles femmes!... et j'y suis venue aussi, moi.. Dieu, quelle honte!

GUSTAVE. — Rassurez-vous, je vous en prie.

ADA. — J'avais peur aussi que ma lettre ne vous soit pas arrivée à temps...

GUSTAVE. — Mon domestique me l'a apportée immédiatement... j'étais ici depuis une heure... et je comptais les minutes qui me séparaient de vous.

ADA. — Je suis venue plus tôt, parce que je dois aller à quatre heures au Refuge de Sainte-Thérèse... vous savez, pour les femmes repenties.

GUSTAVE. — Tant mieux. Vous m'avez avancé de quelques heures la joie de vous revoir... Depuis hier soir je ne pense qu'à cela... je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Vous ne vous figurez pas avec quelle anxiété j'attendais cette preuve d'amour que vous m'avez donnée.

ADA (flatteuse). — Vrai?

GUSTAVE. — Vous le savez bien, je vous ai tant suppliée de me l'accorder.

ADA. — Je pense encore au danger.

GUSTAVE. — Il n'y en aura aucun, vous verrez.

ADA (toujours plus caressante). — Vous m'aimez, réellement?

GUSTAVE. — Vous me le demandez?... Je vous adore. Si vous n'étiez pas venue, j'aurais commis quelque folie... (lui prenant la main). Mais à présent je suis heureux, il me semble que je renais à l'existence.

ADA (avec un abandon étudié). — Dites-le-moi encore... dites-le-moi... car votre bonheur est ma seule excuse.

GUSTAVE. — Oui, Ada, je suis heureux de vous avoir ici, avec moi... Je ne regrette qu'une chose...

ADA. — Laquelle?

GUSTAVE. — De n'avoir pas pu orner cet appartement comme j'aurais voulu pour vous recevoir dignement... Je vous attendais à cinq heures... Je m'étais arrangé pour avoir des fleurs partout.

ADA. — Merci, quand même.

GUSTAVE. — Une autre fois cela n'arrivera pas.

ADA a comme un frisson de froid.

GUSTAVE. — Vous avez froid?

ADA. — Un peu... L'émotion, sans doute... (Elle s'approche de la cheminée). Le feu est éteint.

GUSTAVE (déconcerté, regardant autour de lui). — Je ne sais pas où est le bois... Attendez je vais en chercher par là.

ADA. — Non, ce n'est pas la peine... D'ailleurs, je m'en vais tout de suite (Elle s'asseoit sur le divan).

GUSTAVE. — Vous arrivez à peine.

ADA. — Comme je vous l'avais promis, pour vous voir un instant.

GUSTAVE (vivement). — Et pour me permettre de vous dire tout ce que j'éprouve pour vous.

ADA. — Eh bien, parlez.

GUSTAVE. — Otez au moins votre voilette, pour que je puisse vous voir.

ADA (relevant sa voilette). — Là... est-ce bien comme cela?

GUSTAVE. — Que vous êtes belle!

ADA (après une pause, en souriant). — C'est tout ce que vous avez à me dire?

GUSTAVE. — Non... j'ai bien d'autres choses.

ADA. — Voyons, je vous écoute.

GUSTAVE s'agenouille devant elle, et lui prend les mains.

ADA (avec coquetterie). — Que faites-vous? (elle fait mine de retirer sa main).

GUSTAVE (lui retenant les mains). — Consentez au moins à ce que je vous baise la main... C'est le premier baiser sans témoins.

ADA. — Laissez-moi déboutonner mon gant (indiquant la main droite), il me serre trop.

GUSTAVE. — Je vais le faire (Il lui déboutonne son gant, le baissa un peu, et lui baisa avidement la main).

ADA (souriant). — Comme vous êtes pressé!

GUSTAVE. — Il me semble que c'est naturel.

Ada retire complètement ses gants et tend les deux mains à Gustave.

GUSTAVE. — Merci (Il les embrasse avec transport).

ADA (souriant). — Etes-vous content, maintenant?

GUSTAVE. — Oui... (Tenant les mains de la jeune femme dans les siennes, et les regardant). Quelles mains de fée!... On croirait des mains d'enfant... Oh mon ange!.. (Dans un accès de passion, il attire Ada à lui et cherche à l'embrasser).

ADA (se reculant avec une feinte pudeur). — Gustave!

GUSTAVE (suppliant). — Ada... un baiser... un seul!

ADA. — Non... cela non!... (elle se lève). Comme vous êtes changé tout d'un coup!... Vous étiez si respectueux!

GUSTAVE. — Et je vous respecte encore... comme une sainte... mais on embrasse bien les madones.

ADA (souriant). — Elles sont peintes... et moi, je ne le suis pas... (S'approchant de Gustave de manière à lui effleurer la visage, comme pour empêcher tout mouvement). Voyez... même pas de poudre de riz, jamais.

GUSTAVE. — Aussi, vous sentez bon comme les roses... enjôleuse! (Il cherche de nouveau à l'attirer pour l'embrasser).

ADA (le repoussant faiblement). — On les admire... sans les toucher... ça les abîme.

GUSTAVE. — Vous êtes cruelle!

ADA. — Non... je suis venue pour causer... Ainsi donc... (Elle ôte son chapeau et son manteau) causons... Dites-moi tout ce que vous avez à me dire.

GUSTAVE (Il s'assoit près d'elle, avec calme). — Mais que vous dirais-je que vous ne sachiez déjà?... Je ne pense qu'à vous toute la journée... je rêve de vous la nuit... Vous êtes à la fois mon tourment et mon seul bonheur.

ADA (comme ravie des paroles de Gustave). — Parlez... parlez encore... j'aime tant vous entendre!

GUSTAVE. — Je suis incapable de vous en dire davantage... On pense une foule de choses quand on est loin l'un de l'autre... mais quand on est si près...

ADA (comme en extase). — Les lèvres se taisent...

GUSTAVE. — Et involontairement, elles se rapprochent (Pris d'une passion ardente, il se jette à son cou).

ADA. — C'est vrai. (Comme cédant à une impulsion naturelle, elle approche ses lèvres de celles de Gustave).

Gustave l'embrasse avec transport.

ADA (au bout d'un instant, se reculant avec un remords simulé. — Oh! Gustave... A quoi m'as-tu entraînée?!... Nous nous perdons!

GUSTAVE. — Je t'adore! Il cherche à recommencer).

ADA (se dégageant). — Non, Gustave, non... (Elle se lève.) Ne me fais pas regretter d'être venue.

GUSTAVE. — Pourquoi regretter?... puisques tu m'aimes aussi.

ADA (sans conviction). — Tu t'imaginais que je ne serais pas si forte que je croyais... C'est pour cela que tu m'as tant priée de céder à ton désir... Maintenant, tu profites de ma faiblesse; ce n'est pas bien.

GUSTAVE. — Ne dis pas cela, ma chérie... Avant de te connaître, je ne savais pas ce qu'était l'amour... j'avais beau t'aimer de toute mon âme, je ne croyais pas que j'aurais jamais le courage de...

ADA. — Alors, ne l'aie pas, je t'en prie... Je veux que tu m'estimes toujours.

GUSTAVE. — Oh!... Peux-tu croire...??

ADA. — Tu dis cela en ce moment... mais après?... Que penserais tu de moi?... La première fois que nous nous trouvons seuls!... (Avec une feinte récipiscence) Non... positivement, non.

GUSTAVE. — N'aie pas peur, Ada; je t'obéirai.

ADA (vivement, se rapprochant de Gustave et lui prenant les mains). — Jure-moi plutôt que c'est vrai, ce que tu m'as dit: que tu n'as jamais aimé aucune femme avant moi.

GUSTAVE. — Je te le jure.

ADA (avec une souffrance simulée). — Aimé, peut-être pas.. mais tu as dû en amener ici.

Gustave. — Non, je te le jure... j'ai loué cette villa pour toi.

Ada. — Pour moi?

Gustave. — Oui, pour toi... uniquement pour toi... et tu peux être sûre que nulle autre femme ne la profanera jamais.

Ada. — Je l'espère... (donnant un coup d'œil autour d'elle) Il est très joli ce salon.

Gustave. — Il te plait?

Ada. — Beaucoup.

Gustave. — Alors, tu reviendras le voir souvent, n'est-ce pas?

Ada (souriant). — Indiscret!... (Allant vers la porte de gauche). Où va-t-on par là?

Gustave (avec hésitation). — Dans une autre pièce.

Ada (Elle écarte la portière, s'avance sur le seuil et jette un regard à l'intérieur, se reculant vivement, avec une pudeur exagérée). — Oh! Gustave...

Gustave (troublé). — Quoi donc?

Ada (de même). — Tu n'aurais pas dû me montrer cette chambre.

Gustave. — Pardon... C'est toi qui...

Ada. — Voilà la preuve que tu ne m'estimes pas... On voit que tu espérais surprendre mon amour... Tu t'es dit : Ada est si bonne, qu'avec elle je puis tout oser... elle me pardonnera!

Gustave (vivement). — Non, je n'ai pas eu cette idée-là. Je te le jure.

Ada. — Je ne te crois pas... Vous êtes tous les mêmes, vous autres... Dévoués, respectueux jusqu'à l'ingénuité, quand nous nous montrons froides, indifférentes; mais dès que le cœur nous trahit, vous devenez exigeants, hardis, entreprenants... Eh bien, je t'aime, oui... je l'avoue... je sens que je n'aurais plus la force de te résister... et que peut-être même je te pardonnerais... mais je pressens le danger... (Après une pause), et je le fuis... (Elle va pour mettre son manteau).

Gustave (suppliant). — Non, Ada : reste, je t'en conjure.

Ada (posant son manteau). — Non, on m'attend... Nous avons déjà causé trop longtemps.

Gustave. — Reste encore un peu.

Ada (Après une pause). — Tu me promets d'être sage?

Gustave. — Oui, je te le promets.

Ada. — Alors je reste... (Regardant l'heure). Seulement dix minutes.

Gustave. — C'est peu.

Ada (souriant). — Si tu le mérites, nous prolongerons... (Après une pause, avec une feinte indifférence). Je voudrais savoir une chose.

Gustave. — Tout ce que tu voudras, ma chérie.

Ada. — Qui est-ce qui habitait ici avant toi?

Gustave. — Un de mes amis : le comte Santelmi.

Ada (Elle se trouble, mais se remet aussitôt — d'un air indifférent). — C'est ton ami?

Gustave. — Oui... Nous nous sommes liés à Bologne, l'année dernière... j'étais là-bas pour mes études... et lui (Avec intention) — pour étudier tout autre chose... tu le connais?

Ada. — Oui... tout le monde le connaît ici... Il allait beaucoup dans le monde... Il venait quelquefois chez moi... Tu savais que je le connaissais?

Gustave. — Je n'en savais rien.

Ada. — Il doit me détester.

Gustave (protestant). — Oh!... te détester, toi?

Ada. — Oui, car il m'a fait longtemps la cour, sans succès.

Gustave. — Oui?

Ada. — Je ne sais pas ce qu'il croyait... heureusement, je ne le verrai pas de longtemps... Il est allé faire un grand voyage.

Gustave. — Il partira demain.

Ada (Elle est plus troublée, mais le cache). — Il n'est pas encore parti?

Gustave. — Non... Il est revenu hier de la campagne où il s'était isolé tout le mois dernier.

Ada. — Tu en es sûr?

Gustave. — Très sûr... Pourquoi me demandes-tu cela?

Ada (comme cherchant un prétexte). — Oh!... pour une de mes amies... une malheureuse qu'il a traitée d'une manière indigne... Elle m'a parlé de lui, justement hier... et elle a peur qu'il ne veuille lui faire encore du mal.

Gustave (avec bonhomie). — Non... Ludovic est un gentilhomme... au fond il est bon, malgré son air sceptique... L'expérience de la vie doit l'avoir dégoûté... Qui sait quelles femmes il aura connues.

Ada (Elle se ronge intérieurement, mais dissimule). — Tu ne le connais pas, toi?... Il est capable de tout... Il s'est même vanté bien des fois, et sans raison.

Gustave (protestant). — Oh!... je l'ai rencontré ici tout à l'heure... Il était venu, dans la crainte d'avoir oublié quelque chose qui puisse me tomber sous les yeux.

Ada (On lit sur son visage un soupçon qui la trouble de plus en plus — avec un violent dépit). — Et tu laisses venir ici du monde, quand tu attends une femme?

Gustave. — Pardon... je le croyais déjà parti. Il était convenu que l'appartement serait libre aujourd'hui.

Ada. — Pourvu qu'il ne se soit pas caché dans le jardin pour espionner!

Gustave. — Qu'est-ce que dis tu là?... Rassure-toi : j'étais à la fenêtre quand il est parti.

Ada est allée à la cheminée, et sans en avoir l'air, feignant de se chauffer, elle regarde un peu partout, comme pour découvrir quelque chose).

GUSTAVE (Se rapprochant d'elle — affectueusement). — Baste... Ne parlons plus de lui.

ADA. — Tu as raison : parlons de nous, cela vaudra mieux. (Elle reste absorbée et pensive.)

GUSTAVE (lui prenant la main). — A quoi penses tu?

ADA. — A une idée.

GUSTAVE. — Pourquoi as-tu changé subitement d'humeur?

ADA. — Il y a une chose qui me tourmente.

GUSTAVE. — Laquelle?

ADA. — J'ai peur que tu ne m'aies pas dit la vérité; que je ne sois pas ton premier et unique amour.

GUSTAVE (peiné). — Tu en doutes encore?

ADA. — Quand on aime réellement, on se méfie toujours.

GUSTAVE. — Tu ne devrais pas te méfier de moi.

ADA. — C'est ma nature comme cela... je voudrais être bien sûre que tu es venu ici aujourd'hui pour la première fois.

GUSTAVE. — Puisque je n'ai même pas visité tout l'appartement.

ADA. — Eh bien, je te demanderai plus tard pardon de mes soupçons... mais en attendant...

(Elle va au chiffonnier, en ouvre un tiroir et l'inspecte avec soin.)

GUSTAVE (souriant). — Tu fouilles dans les tiroirs?

ADA. — Oui... parce que si tu m'as trompée avant, il peut se faire qu'il en reste des preuves.

GUSTAVE (rayonnant). — Alors, tu peux regarder partout.

ADA (rassurée, elle passa en revue tous les tiroirs. Avec une tendresse affectée). — Je suis jalouse même de ton passé.

GUSTAVE. — Je n'en ai point.

ADA. — Ma jalousie doit te faire plaisir quand même.

GUSTAVE. — Cela oui.

ADA (ayant refermé le dernier tiroir). — Pour l'instant, je puis dormir tranquille... mais il y a tant de cachettes dans un appartement.

GUSTAVE. — Que de peines inutiles et de temps perdu!

ADA (souriant). — Je t'en récompenserai n'aie pas peur.

(Elle se dirige vers le bureau.)

GUSTAVE (debout au milieu du salon, il arrête Ada en la prenant par les mains). — Certes! Il faudra faire pénitence après le péché.

(Il fait mine de vouloir lui donner un baiser.)

ADA (souriant). — Tu veux dire un autre péché?... (Elle va embrasser Gustave, mais elle s'écarte bien vite, en entendant la sonnerie électrique). Qui est-ce?

GUSTAVE. — Je n'en sais rien... Sans doute le jardinier qui apporte les fleurs.

ADA (agacée). — Juste maintenant!

GUSTAVE. — Je vais les chercher.

ADA (craintive). — Non... C'est peut-être un autre.

GUSTAVE. — Qui veux-tu que ce soit?

ADA. — Je n'en sais rien... mais n'ouvre pas.

GUSTAVE. — Non, non... je demanderai à la porte si c'est Joseph.

(ADA va sous l'arcade pour écouter.)

LUDOVIC (du dehors). — Gustave!... Gustave!

ADA (terrifiée, elle revient rapidement dans le salon — à part). — Ludovic!... Ah! c'est sa vengeance!

GUSTAVE (revenant près d'elle). — Ada, c'est le comte de Santelmi.

(ADA s'est empressée de remettre son chapeau et son manteau.)

GUSTAVE (étonné). — Qu'est-ce que tu fais?!

ADA (très troublée). — Je veux m'en aller.

GUSTAVE. — Pourquoi, mon Dieu?

ADA. — Parce que vous êtes un gamin.

GUSTAVE (déconcerté). — Je ne pouvais pas supposer qu'il reviendrait... que crains-tu donc?... Il veut me demander quelque chose... Attends, je vais voir...

(Il va vers l'antichambre.)

ADA (le retenant). — Non... Non! C'est un prétexte pour entrer.

GUSTAVE. — Mais je ne lui ouvrirai pas.

ADA. — Il m'attendra dehors!... Ah! c'est un piège, évidemment, pour savoir qui je suis.

GUSTAVE. — Qu'est-ce qui te passe par la tête?

(On sonne encore.)

ADA (rageuse). — Comment partir?!

GUSTAVE. — Maintenant, c'est impossible.

ADA. — Est-ce qu'il n'y a pas une autre sortie.

GUSTAVE. — Je ne sais pas.

ADA (avec dépit). — Regardez...

GUSTAVE. — A quoi bon? Calme-toi, je t'en conjure... C'est un gentilhomme... Je lui dirai de s'en aller.. qu'il m'ennuie...

(Il s'éloigne.)

(ADA court à la glace, hardiment, presse un ressort dans le mur; elle ouvre la porte secrète et disparaît en un clin d'œil.)

SCÈNE XI

GUSTAVE

GUSTAVE (à la porte du fond). — Ludovic!

LA VOIX DE LUDOVIC. — Tu es seul?

GUSTAVE. — Non... Laisse-moi la paix.

LA VOIX DE LUDOVIC. — Je ne croyais pas te déranger... il est à peine deux heures... Pardonne-moi; j'ai oublié mes clefs. Tu les trouveras avec celle qui est dans la serrure du bureau. Détache celle-là et jette-

moi les autres par la fenêtre... j'en ai besoin pour ouvrir mon coffre-fort.

GUSTAVE. — C'est bon... (Il rentre dans le salon). — Ada !... (Regardant autour de lui pour chercher Ada, il voit la porte secrète ouverte et reste confondu, il va sur le seuil et regarde au dehors). — Ah ! il y avait une porte secrète... Et elle la connaissait, elle ! (Avec un geste de dégoût, comme s'il avait tout deviné). Oh ! (il va à la porte du fond et l'ouvre.)

SCÈNE XII

GUSTAVE, LUDOVIC

LUDOVIC (sur le seuil, bas). — Je te demande bien pardon... mais les clefs ?

GUSTAVE (tristement). — Tu peux entrer.

(Il rentre dans le salon).

LUDOVIC (qui a suivi Gustave, indiquant la porte à gauche, à voix basse). — Elle est par là ?

GUSTAVE (montrant la porte secrète). — Elle s'est sauvée.

LUDOVIC (avec surprise). — Sauvée ?... Pourquoi cela ?

GUSTAVE. — Elle avait peur d'être surprise.

LUDOVIC. — Est-ce que j'ai la voix de son mari ?... Je suis désolé de vous avoir dérangés, mais tu m'avais dit que la .. conversation commencerait à cinq heures.

GUSTAVE. — Elle l'a avancée.

LUDOVIC. — C'est toujours la même chose avec les femmes : elles sont en avance ou en retard, jamais à l'heure. Pourquoi donc ne m'as-tu pas répondu tout de suite quand je t'ai appelé ?

GUSTAVE. — Je ne m'imaginais pas qu'elle s'enfuirait.

LUDOVIC. — Comment ce n'est pas toi qui lui as montré le moyen de s'échapper ?

(Il montre la porte secrète).

GUSTAVE. — Moi ?... Allons donc ! je ne le connaissais même pas.

LUDOVIC (regardant Gustave avec une surprise comique). — Ah bah !... Elle a trouvé toute seule ?

GUSTAVE. — Oui.

LUDOVIC (avec ironie). — La première fois qu'elle venait ici. Quel flair !... (Il éclate de rire, frappée par une idée). — Mais la clef de la porte, en bas ?...

GUSTAVE. — Quelle porte ?

LUDOVIC. — Celle qui donne sur la rue ?

GUSTAVE. — Je ne sais pas.

LUDOVIC (courant au bureau, il ouvre le tiroir dans lequel il a déposé la clef et la prend, avec une frayeur comique). — Mon Dieu !... Pauvre petite ! elle est au fond du corridor, sans voir clair ! (Tendant la clef à Gustave). — Va, va la délivrer bien vite... Fais-la remonter, cela vaut mieux... Je m'éclipse ?

GUSTAVE (avec dépit). — Non... Attends... (Il prend la clef que lui donne Ludovic et sort par la porte secrète).

SCÈNE XIII

LUDOVIC

LUDOVIC (éclatant de rire). — C'est trop joli, par ma foi, je n'aurais pas imaginé cela... (Après une pause, une idée lui vient tout à coup, il va ouvrir la porte de gauche et donne un coup d'œil à l'intérieur, souriant). — Rien n'est dérangé !... Pauvre Gustave ? Elle ne lui a pas réussi, la première fois !

SCÈNE XIV

LUDOVIC et GUSTAVE

GUSTAVE (rentrant, la figure bouleversée, avec dépit). — Quelle hypocrite !... Elle connaissait la maison mieux que moi. (Il s'asseoit sur une chaise et se tient la tête à deux mains).

LUDOVIC. — Tu l'as renvoyée à son mari ? Tu as bien fait.

GUSTAVE (avec ironie). — Elle est allée à la maison de recouvrance des femmes repenties.

LUDOVIC (saisi d'une idée, à part). — Oh !... Ada ? !... Je comprends maintenant. (Il sort de sa poche le paquet contenant le portrait, et va l'ouvrir, mais il s'arrête, résolu, à part soi). Non.

GUSTAVE (Il a remarqué le mouvement de Ludovic, empoigné par une idée, indiquant le portrait, avec anxiété. — Ludovic !

LUDOVIC. — Quoi donc ?

GUSTAVE. — Elle était déjà venue ici, avec toi ?

LUDOVIC. — Elle ?... Il y en a tant qui se ressemblent !... Remercie-la de t'avoir fait connaitre les femmes honnêtes qui viennent... causer dans une petite villa, hors des murs... Comme je le disais, en passant à l'octroi, elles fraudent leur conscience... et nous ensuite.

GUSTAVE (ironique). — Des sainte nitouche.

SCÈNE XV

LUDOVIC, GUSTAVE, JOSEPH

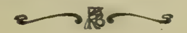
(JOSEPH entre par le fond, avec une grande corbeille remplie de fleurs coupées.)

LUDOVIC (voyant Joseph). — Tiens ! Les fleurs (A Gustave, souriant). Envoie-les donc à la maison de recouvrance des filles repenties... Nous allons ? (Il prend Gustave sous son bras et l'emmène.

Rideau.

GIANNINO-ANTONA TRAVERSI.

Traduit de l'italien, par A. LÉCUYER.



EN CROISIÈRE

D'York aux Orcades.

En mer.

... Six heures du soir. Le bateau file, et dans le grand silence, sur le désert de l'eau verte, un bruit doux de musique s'est élevé : c'est un accordéon qui chante en notes essoufflées sa romance, à l'avant du bateau. Le musicien est un matelot, que d'autres matelots entourent, assis, debout, couchés. C'est l'heure du dîner de l'équipage ; « l'heure exquise », où ceux qui ont peiné depuis le lever du jour se reposent en mangeant. Nous dînerons aussi tout à l'heure, mais moins gaiment qu'eux. Nous nous alignerons autour de petites tables élégamment servies ; nous serons assis à des places qu'on nous a d'avance désignées, et que marque immuablement le fauteuil à pied pivotant, fixé au parquet. Et nous aurons dû, pour prendre ce repas, nous vêtir d'habits de deuil ; chausser, à la place du commode soulier de coutil blanc, la bottine vernie, endosser le smoking, nouer sous nos cols un funèbre cordon de satin noir. Eux ne connaissent point cette douloureuse coutume mondaine qui ne permet de goûter l'agrément de se nourrir, à de certaines heures du jour, qu'au prix d'un changement de chemise. Aucun protocole non plus n'a gêné la liberté pittoresque de leurs groupements. Ils ont apporté sur le pont des petites tables, des caisses, quelques pliants ; il y en a qui mangent assis par terre ou sur le bastingage, ou le dos appuyé aux boxes des moutons, la gamelle ou l'assiette à la main. On entend un bruit de conversations joyeuses, et des rires, tandis que l'accordéon continue de chanter sa romance ; et maintenant, à la romance un air de valse lente a succédé. Les groupes s'écartent ; deux jeunes matelots se sont pris par la taille, et dansent. Le bateau glisse sur l'eau calme. Et de la passerelle où nous sommes juchés, nous regardons, silencieux, — avec un peu de cette mélancolie que tous les départs mettent au cœur — ces hommes dont le métier est de « partir » et que l'inconnu des voyages ne trouble point. Même on dirait pour l'instant que c'est eux qui sont ici pour leur plaisir ; que c'est nous qui les conduisons en vacances.

... L'horizon pâle a rosi. Quatre heures et demie du matin ; un point de feu brille sur l'eau, et l'astre émerge doucement. On entend chanter un coq (nous avons à bord des volailles vivantes ; mais on n'y pensait point, et cette note, entendue brusquement en pleine mer, effare un peu)...

Le bateau s'éveille. C'est le va et vient bruyant de l'équipage : les fourneaux qu'on allume, la toilette du pont qu'on commence. Et voici le plus matinal des passagers qui apparaît, se glisse furtif hors de sa cabine. Il est très jeune. Il a la face rasée et la tête nue ; il est vêtu d'une veste et d'un pantalon noir, et ganté de filoselle blanche. Il tient à la main une petite valise, et sous les bras du linge blanc plié. Il se dirige vers le salon des dames...

C'est M. l'abbé qui va dire sa messe.

Une ordonnance de Henri VIII punit de la peine de mort les prêtres catholiques qu'on verra circuler en soutane dans le royaume. On ne va plus jusqu'à la peine de mort ; mais l'interdiction demeure, et M. l'abbé s'en est souvenu. Nous l'avions vu s'embarquer à Boulogne avant-hier ; il portait la soutane. A présent il n'est, en dehors des heures du service religieux, qu'un aimable voyageur qui ressemble à tous les autres ; il est coiffé d'un panama, n'entretient plus sa tonsure, et tient sous le bras, au lieu du bréviaire, un kodak.

Scarborough, midi.

La côte se rapproche ; le fond du décor s'éclaire d'une bande d'azur pâle, au-dessus de laquelle moussent des nuages blancs, resplendissants sous ce coup de soleil de midi ; et tout au-dessus, à l'infini, le bleu du ciel.

Sur une pente crevassée qu'un torrent, courant droit à la mer, coupe en deux, Scarborough s'étale : façades d'hôtel (ou de casernes ?) villas dispersées, entassements de constructions rougeâtres où l'éternelle brume de ce ciel a mis comme une patine de suie ; à droite, juchée à la pointe du promontoire, une noire silhouette de château fort ; au dessous, une jetée formée de poutres noires entrecroisées ; tout autour, une flottille de pêche déployant au soleil l'immobile alignement de ses voiles brunes ; en arrière, une plage immense allongée là comme un tapis des maisons à la mer, et où grouille une foule.

Il paraît que, de mémoire d'homme, on ne vit un bateau du tonnage de celui-ci mouiller en rade de Scarborough. Aussi la petite jetée s'est-elle, à l'approche de notre remorqueur, couverte d'une foule curieuse et sympathique. « L'entente cordiale » n'est point ici un vain mot, et la formule est dans toutes les bouches ; j'entends la formule française ; car il semble que les Anglais aient craint, en traduisant le mot, d'ôter de la saveur à la chose. Ils prononcent « *ânneten't côrdjl* » en nous secouant les mains gentiment.

La pluie s'est mise à tomber, et Scarborough, que nous traversons au galop de nos chevaux pour aller prendre le train d'York, est tout de même une petite ville délicieuse à regarder. Ville de luxe ? Non, ville de confort simple où la bourgeoisie moyenne vient, sans coquetterie ni souci du « paraître », prendre

ses quartiers d'été et ses bains ; où l'on voit s'amarrer au quai plus de barques de pêche que de bateaux de plaisance, et les marchandes de poissons débiter en plein vent leurs demi-douzaines d'huîtres arrosées de sauces froides, tout près du music-hall dont l'orchestre fait rage... Quelquefois le mangeur d'huîtres se gare, serré de près par un cheval qui passe au grand trot ; sur ce cheval, il y a un jockey dont la casquette à longue visière abrite la face glabre ; un jockey botté, éperonné, dont un *overcoat* havane défend contre la pluie la culotte de peau blanche. Au cheval une petite voiture est attelée ; nous y sautons ; ce fiacre attelé en daumont est pour des Parisiens une chose amusante et nouvelle. C'est l'heure du lunch : une foule babillarde et rieuse d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, escalade la pente abrupte qui joint la plage aux rues, encombre le seuil des boutiques, ou regagne en courant les maisonnettes familiales, dont çà et là, des silhouettes d'architecture flamande égaient l'alignement monotone. Il pleut.

... Train pour York. Un train tout rouge, une locomotive toute rouge. A côté, c'est un train vert que remorque une locomotive verte. Et l'œil s'amuse à suivre au loin ces convois monochromes qui sillonnent à toute vitesse, d'un trait de couleur, la voie noire. Notre « train spécial » est formé de voitures de troisième classe, excellemment capitonnées, où ne dédaignent point de monter, me dit-on, les plus cossus bourgeois de ce pays-ci. Les nôtres n'oseraient pas. La première préoccupation, dans notre démocratie, d'un homme qui est riche, ou simplement « à l'aise », est de s'installer loin du « commun », d'éviter le contact de ceux qui ont moins d'argent que lui ; de se classer...

York.

Vision d'histoire... Une sérénité de jolie vie provinciale au milieu de ruines vénérables, de remparts un peu trop restaurés, de « portes » qui semblent avoir été créées pour le bonheur des marchands de cartes postales. D'étroites rues calmes, rectilignes, où s'alignent les façades sombres et massives de petites maisons toutes pareilles, avec les bow-windows qu'égaie — discrètement — la note claire d'un rideau, d'un bibelot posé contre la vitre... — Quelques vieilles demeures. J'en note une, peinte en vert, dont l'entrée se décore d'une niche creusée dans le mur à hauteur d'homme, et surmontée d'un énorme éteignoir blanc. Un vieux médecin d'York, le Dr R..., habite ici. Le Dr R... explique qu'à l'époque où les rues d'York n'étaient pas éclairées la nuit, l'on faisait brûler dans ces niches des torches sur lesquelles — le maître une fois rentré dans sa maison — l'on rabattait l'éteignoir. Il y a encore à York deux ou trois maisons où subsiste ce vestige cocasse des mœurs d'autrefois.

... Promenade hors de la ville. A trois milles d'York, au bord de la route, une allée de parc, où s'érige une porte gothique, de dessin frêle, ajourée comme une dentelle, et parée de verdures légères. Au-delà, un petit palais — gothique aussi — qu'un drapeau surmonte.

C'est ici le logis de l'archevêque : un cottage de vieilles pierres, dont l'architecture vénérable, l'arrangement intérieur et la parure florale évoquent en même temps, de façon paradoxale, le monument historique et la villa... Toutes portes ouvertes. Du silence. Entre qui veut. Aux patères du vestibule, un chapeau mou, une coiffure de femme ; aux murs, des photographies de prélats ; une porte large ouverte sur un salon luxueux, plein de meubles, de bibelots, de claires tentures ; une bibliothèque ; au fond, s'ouvrant sur le parc, la « dining-room » où la table est dressée déjà pour le repas prochain et dont les murs se tapissent de toiles précieuses : les portraits de tous les archevêques qui passèrent, vécurent ici depuis la Réforme ; l'un d'eux, l'*archbishop* Scrope, fut assassiné par ordre de son roi, dans cette salle-même, « hac in aulâ » ; l'inscription latine est gravée au mur au-dessous d'une fine estampe, qui est le portrait de l'assassiné.

Cependant le bruit de nos pas vient d'attirer l'attention d'un petit homme en veston, qui traversait là-bas, au fond de la bibliothèque du prélat. Il vient à nous, souriant, nullement surpris. Nous lui disons notre désir de saluer M. l'archevêque ; mais l'archevêque est absent. M. le secrétaire continue avec nous la promenade commencée, nous signale aux murs des portraits que nous avions mal vus, nous vante, dans la chapelle particulière de l'*archbishop*, la beauté des vitraux qu'on y posa récemment ; puis : « Will you see the gardens ? » Et M. le secrétaire, toujours souriant, et visiblement amusé par nos curiosités, nous promène dans le parc, le plus beau qui soit. Des gazons drus, déployant en toutes directions comme des tapis de feutre vert, où, çà et là, se sertissent des plates-bandes de fleurs aux tiges courtes ; des allées d'arbres séculaires ; un marronnier rampant, dont les branches ondulent au ras du sol, comme des serpents monstrueux. Derrière la maison, la rivière d'York, l'*Ouse*, fuit doucement entre les rives herbues.

M. le secrétaire nous accompagne jusqu'au seuil du parc ; *shakehands*... Et comme nous nous excusons d'une indiscrétion si grande, il rit, proteste... « Indiscrets... pourquoi ? » C'est lui qui nous remercie.

Le soir.

Un invité s'est assis à la table du commandant. C'est un Anglais qui accompagne notre bateau jusqu'à Leith. Il sait un peu de notre langue, et nous savons un peu de la sienne. On s'efforce de causer, mais en s'appliquant, de part et d'autre, à ajuster les idées qu'on exprime à la mesure des moyens sommaires qu'on a de les exprimer. On cherche des « sujets » simples qui puissent être traités par les mots dont on dispose ; et cela fait, entre quadragénaires, de petites conversations stupides d'enfants de douze ans.

Leith.

Dix heures du matin. Au seuil du *Forth*, le célèbre pont déploie dans l'azur pâle du ciel la dentelle géométrique de ses losanges d'acier. Sur la ligne transversale du sommet, on voit filer un trait noir que précède un minuscule panache de fumée blanche : c'est un train qui, sur ces deux kilomètres de pont, traverse la mer. Même curieux horizon qu'hier : à l'ouest, au-dessus d'Edimbourg, une bande de brume bleuâtre au-dessus de laquelle un bouillonnement de nuées blanches brille au soleil. Des profils de monts s'estompent dans cette brume qui semble monter d'un *fond* qu'on ne voit pas, et que cache la même bande noire des terres, allongée au premier plan du décor.

Le port. J'avais rêvé quelque chose de plus prestigieux que ce phare trappu, ces jetées de bois où s'enchevêtrent des échafaudages de poutres noires, rouillées de vert, ces rudimentaires estacades... L'estuaire se découpe en bassins étroits dont, à distance, des mâtures, des cheminées, de petits paquebots marquent la place. Au-delà, des faubourgs; un mouvement de calme vie ouvrière. Il faut s'avancer encore ; et alors on a l'impression que ces quartiers sont le point d'aboutissement de quelque chose de grand et de beau. Cela s'éclaire, en quelque sorte, à mesure qu'on marche à l'ouest; les deux villes sont soudées l'une à l'autre, et Edimbourg continue Leith, comme Marseille continue la Blancarde et Saint-Barnabé.

Edimbourg.

Un paradoxe, une vision de rêve : *Princes Street* et le château. Tout ici aboutit à ce centre : et cela ne ressemble à rien de ce qu'on a vu ailleurs. Princes Street, c'est la rue de la Paix, bordée d'un parc Monceau que couronne, découpé sur le fond du ciel, l'escarpement formidable d'un donjon. Des tourelles, des remparts où s'intercalent des pentes gazonnées de fossés ; des profils compliqués de pignons, de toits crénelés : on ne sait quoi de menaçant, d'audacieux dans la structure, de tragique dans l'aspect : et tout en bas, au-dessous de cette énormité noire, qui fait penser à certaines lithographies romantiques de Gustave Doré, dont s'émut notre enfance, des pelouses le long desquelles des dormeurs sont assoupis, et où jouent des bambins ; un kiosque où l'on fait de la musique ; une avenue sur laquelle s'ouvrent les vitrines des magasins somptueux, « à l'instar de Paris ».

Vu de là-haut — des terrasses du château — le panorama est plus étonnant encore. Ce coin de terre (il y a longtemps ; peut-être avant que des êtres humains l'habitassent) s'est crevassé, fendu par le milieu ; et le long de la faille qui le coupe en deux, et fait ressembler ce centre d'Edimbourg aux deux moitiés d'une cuvette cassée, des trains courent. Au-delà, vers la mer, des rues immenses, des églises, des monuments noirs, dont la lourde architecture, contrefaçon mal habile d'art gothique ou d'art grec, se pare d'on ne sait quelle grandeur, sous cette patine de fumée ; derrière nous, les sommets échelonnés d'*Arthur Seat*, une acropole de verdure, au pied de laquelle l'antique maison de Mary Stuart, *Holy rood*, érige les fuseaux de ses tourelles.

Mais c'est ici que l'âme d'Edimbourg s'évoque le mieux : le long de High-Street, des *closes* ou couloirs de pierres qui joignent la ville haute au creux du vallon ; de Lawn Street, où de minces échafaudages de bois et de ficelles soutiennent, en avant des façades, aux fenêtres des étages supérieurs, des linges qui sèchent ; et dans les cours du château, devenu caserne, où passent, la badine à pomme d'argent sous le bras, les highlanders en veste blanche, le ceinturon sanglé sur la jupe courte, la guêtre blanche et la jambière rouge et noire serrant le bas du mollet nu, — figurants impassibles de tragédies qu'on ne joue plus, et à qui l'immuable décor noir survivra...

Holy rood.

Vieux portraits, vieilles armures. La foule se promène, indifférente à ce passé de meurtres oubliés, de gloires finies. Au château, tout à l'heure, une seule pièce du musée l'attirait, au milieu de tant de reliques fameuses : l'affut de canon sur lequel furent transportés, d'Osborne à Cowes, les restes de Son excellente Majesté Victoria, « the remains of Her excellent Majesty ». A Holy rood, un seul personnage excite ses curiosités : le petit highlander, qui se promène au seuil du palais, le fusil à l'épaule, la sacoche à longs crins pendue sous le ventre, et, sur l'oreille, le haut bonnet à poils, dont le triple plumet noir flotte au vent, comme un panache léger de corbillard. De toutes parts, les photographes le guettent ; il le sait, il leur sourit, « pose » quand il le faut ; il a conscience d'être une petite réalité vivante

plus propre à amuser nos curiosités que de l'histoire.

La rue.

Une pagode indienne? Peut-être. A distance, je ne discerne pas. Mais je me trompais, ce n'est pas une pagode indienne; c'est une flèche de cathédrale, une flèche gothique oubliée sur le trottoir .. non, ce n'est pas cela encore. A présent, je vois. Les arêtes de cette flèche composent l'armature d'un monument: sous leur abri, il y a un socle, et sur ce socle un homme de marbre, tête nue, l'air morose, est assis. C'est Walter Scott.

J'ai l'air de me moquer; mais ce fut une idée très belle, très touchante, que de dresser en face du monstre — de ce château noir où les rois ne surent organiser et abriter que de la force, un monument glorieusement inutile, consacré — seulement — à honorer le génie d'un homme qui écrivit sur son pays de belles histoires. Qu'il y ait là trop de pierres amoncelées; que l'exagération de cette parure gothique offusque l'œil, ce n'est qu'un détail. Ce qui me ravit, c'est l'élan d'une reconnaissance si grandiosement manifestée, et la puissance d'amour qu'exprime l'énormité même de l'hommage. Et c'est autre chose encore.

Les Ecossais, en logeant sous un toit de pierre l'effigie du plus cher de leurs grands hommes, ont donné à la statuaire contemporaine une leçon qu'elle ne suivra pas, mais qui est précieuse tout de même. Ils ont rendu plus sensible à nos yeux l'erreur comique d'un art qui s'obstine à honorer l'homme illustre en l'isolant au plein air de la rue, le crâne au vent, les souliers dans l'eau, mal protégé par son costume trop léger contre le péril d'une telle exhibition. Les Ecossais n'ont pas mis Walter Scott, sous sa chapelle, à l'abri des courants d'air, mais mes yeux ont l'impression qu'il y est abrité, qu'il est là *chez lui*; je n'ai pas, en le regardant, la sensation de gloire « inconfortable » que nous donne la vue de tant de nos marbres.

Tea room.

Sous le jour gris du plafond vitré, des murs jaunes, des sièges jaunes encadrés d'acajou. Deux rangées de petites tables où des gens silencieux sont assis. Des napperons immaculés; vaisselle d'argent; aux anses des théières brûlantes, de petites gaines de flanelle rose et blanche. Une pâtisserie précède le *Tea-room*, et les délicats viennent eux-mêmes choisir là leurs gâteaux.

Le personnel : jupes et corsages noirs, tabliers blancs brodés, bonnets blancs semblables à de petites corbeilles renversées, et dont le tour ondulé dessine une auréole légère autour des cheveux noirs. Elles sont brunes toutes. Le type anglais est ici l'exception; on ne l'y rencontre çà et là que par hasard, comme les cabs dans les rues.

Puritanisme.

Soirée à l'*Empire*. Un prestidigitateur chinois stupéfiant, des chanteurs comiques, un duo de clowns musicaux *sifflés* deux heures durant par une foule enthousiaste. (En pays anglo-saxon, le coup de sifflet est une forme d'approbation.) Salle immense, à l'orchestre, de vastes sièges de velours rouge où se prélassent de jeunes bourgeois en casquette qui fument la pipe. Une odeur âcre nous enveloppe. A dix heures et demie, tableau final; « God save the King! ». On se disperse. Où aller? Les bars sont fermés depuis dix heures. Il n'y a plus dans Edimbourg, ville de trois cent mille habitants, un endroit où il soit possible de prendre un verre de bière ou une tasse de thé, un cocher nous dit : « Si, tout de même, à la gare. » Le portier nous arrête au seuil. « Le buffet? » Il sourit : « *All shut up...* » Ville de puritains, m'avait-on dit.

Nous revenons au bateau par Princes Street. Des filles de seize ans, gentilles, suivent le trottoir, d'un pas rapide et se retournent, en nous pourchassant avec des mots aguicheurs et des rires.

EMILE BERR.

(*A suivre*).

VESPÉRALE

Dans un ciel funèbre et lourd meurt la crépuscule :
A peine des lueurs fauves à l'horizon.
Dans l'air désespérant il semble qu'il circule
Le silence du deuil, l'ennui de la prison.

Et la mélancolie énorme des nuages
Croule, et le soir se couche en la paix des sillons,
Et le vent douloureux hurle dans les feuillages,
Dans les feuillages blancs secoués de frissons!

O ce râle du vent perdu dans la ramée!
O ces cieux, tristes comme un immense remords,
Qui font pleurer mon âme et ma chair alarmée,
O ces soirs d'automne où l'on veut penser aux morts!

Aux lointains de ces soirs défilent des visages,
Des visages d'enfants, d'amantes, de vieillards,
Tous les gris souveuirs — comme dans des mirages
Et la procession des beaux rêves hagards.

O ces fins de Septembre! ô cette odeur d'automne
S'élevant du bouquet fané des espoirs las;
En effeuiller les fleurs à l'angelus qui sonne,
Mourir avec la cloche après le dernier glas!

NICOLAS DENIKER.

LA VIE LITTÉRAIRE

Littérature sociale

J.-L. DE LANESSAN : *La Lutte pour l'Existence et l'Evolution des Sociétés.* (Alcan, éditeur.) — J. L. DE LANESSAN : *La Concurrence sociale et les devoirs sociaux.* (Alcan, éditeur.) — PAUL LOUIS : *Les Etapes du socialisme.* (Fasquelle, éditeur.) — PAUL LOUIS : *l'Ouvrier devant l'Etat.* Histoire comparée des lois du travail dans les deux mondes. (Alcan, éditeur.) — ANTON MENGER, professeur à l'Université de Vienne : L'*Etat socialiste*, traduit par EDGARD MILLAUD, professeur à l'Université de Genève, avec une introduction de CHARLES ANDLER. (Société nouvelle de Librairie et d'Edition.) — HENRI HAUSER : L'*Enseignement des sciences sociales.* Etat actuel de cet enseignement dans les divers pays du monde. (Chevalier Maresq, éditeur.) — MAURICE BOURGUIN. *Les Systèmes socialistes et l'Evolution économique.* (Armand Colin, éditeur.) — J.-M. GROS : *Le Mouvement littéraire socialiste depuis 1830.* (Albin Michel, éditeur.) — RENÉ WORMS : *Philosophie des Sciences sociales.* (Giard et Brière, éditeurs.) — Dr TOULOUSE : *Les Conflits intersexuels et sociaux.* (Fasquelle, éditeur.) — J.-E. FIDAO : *Le Droit des Humbles.* Etude de politique sociale. (Perrin, éditeur.)

Tout est « social » aujourd'hui pour les hommes préoccupés d'être de leur temps. Or, on ne rencontre plus personne qui n'ait la coquetterie d'être de son temps. Nous ne sommes pas encore des êtres sociaux, extrêmement. Du moins, nous faisons quelques efforts pour nous constituer une âme sociale. En attendant, nous nous acharnons à munir les générations prochaines d'une histoire sociale, d'une philosophie sociale, d'une morale sociale, d'innombrables sciences sociales, et même d'une littérature sociale.

M. Henri Hauser, qui est un homme fort savant et qui, en accumulant mille documents sur tout ce qu'un homme vraiment social doit savoir, n'a pas perdu le goût des idées claires, est bien persuadé que les temps postérieurs à la Révolution française, sont éminemment des temps de dislocation sociale, de conflits entre les classes, de libre réflexion et de libre critique. « Il ne faut point s'étonner, nous dit ce clairvoyant historien de l'*Enseignement des sciences sociales*, si c'est depuis la Révolution française, et spécialement dans la seconde moitié du XIXe siècle, que les sciences sociales se sont pour la première fois épanouies au soleil. » Laissons à M. Hauser sa métaphore estivale, mais retenons le fait qu'il veut bien nous confier. Il est bien vrai que tous les débats principaux de la jeune humanité, ardente à savoir et même à comprendre ce qu'elle fait ici-bas, sont devenus pour elle les débats accessoires. Questions religieuses, questions dynastiques, même les questions de la forme politique, les questions nationales, ne sont pas toutes reléguées au bric-à-brac archéologique, non, mais elles n'ont plus cette nouveauté qui seule excite les passions des hommes savants et discutants. Elles ont vieilli. Elles sont devenues secondaires, parce qu'elles ont vieilli. Ces antiques mobiles de l'activité collective des hommes n'ont pas cessé d'agir ; mais leur action n'est plus ni si visible, ni si intense. Elle n'est plus constante. Surtout, elle n'est plus exclusive. Les questions sociales, maintenant, mènent le monde. Tout est social, vous dis-je.

Nous avons donc une politique sociale et nous savons à peu près ce que nous entendons par ces mots inconnus il y a cinquante ans. Nous savons que la « question sociale » a suscité durant le XIXe siècle un certain nombre de mesures de l'ordre politique ou législatif, destinées non pas à résoudre un problème insoluble, mais à en réduire en quelque sorte les proportions. C'est cette série de mesures, avec l'ensemble des doctrines qui se proposent de les étendre et qui s'offrent à les justifier, que l'on enveloppe sous ces mots : Politique sociale. Et quand nous disons : politique sociale, nous signifions encore que toute la politique doit être inspirée par la volonté de rendre plus harmonieux les rapports des hommes entre eux, c'est-à-dire plus harmonieuse la vie sociale.

Nous avons donc à n'en pas douter une politique sociale ; il paraît que nous avons aussi une littérature sociale. Nous pourrions même ajouter que notre littérature tend à devenir essentiellement sociale à supposer qu'elle ne l'ait pas toujours été plus ou moins consciemment. Mais, d'abord, qu'est-ce que la littérature ? Ce n'est pas une petite question. Et il faut d'abord y répondre si l'on veut savoir tôt ou tard ce qu'est exactement une littérature sociale.

Je pourrais définir la littérature selon ma fantaisie. Il vaut mieux emprunter — et cela est plus prudent — une des dernières définitions qui en aient été données, et que l'on peut considérer comme généralement admise puisqu'elle n'a été que rarement contredite :

« Le rôle de la littérature, sa fonction propre est de faire entrer dans le patrimoine commun de l'esprit humain et d'y consolider par la vertu de la forme tout ce qui intéresse l'usage de la vie, la direction de la conduite et le problème de la destinée. Dans une langue intelligible à tous transposer et traduire ce qui ne devient clair — et même peut-être vrai — qu'en devenant général ; donner une existence durable en lui donnant une valeur universelle et pour ainsi parler, constante à ce qui n'avait qu'un commencement d'être ; faire comprendre aux autres hommes les intérêts qu'ils ont dans les questions dont ceux même qui les traitent, ne connaissent pas toujours toute l'importance, voilà l'objet de l'art d'écrire et voilà ce qui est proprement littéraire. »

On reconnaîtra, dès lors, que les études sociales peuvent être de la littérature. Elles deviennent de plus en plus accessibles ; elles sont d'une puissance de plus en plus efficace pour la communi-

cation aux hommes des idées directrices de la vie de société. Elles animent, elles vivifient la littérature tout entière, alors même qu'elles ne sont point seules à la constituer ou que l'on conteste même qu'elles puissent en constituer la moindre part.

C'est le courant du siècle. La tendance est universelle à *socialiser* tous les problèmes. Et ce que les sociétés contemporaines attendent des sciences sociales, ce n'est pas une vaine satisfaction à leur curiosité, ce sont des règles d'action, que ces règles soient le résidu de l'expérience ou l'application des théories. Comme elle se tournait à d'autres époques vers les fondateurs de religions, vers les créateurs d'empires, la société s'adresse aujourd'hui aux maîtres des sciences sociales, pour leur demander ce qu'il faut faire. « Ce besoin si général aujourd'hui, écrivait le philosophe Tarde dans ses *Etudes de psychologie sociale*, et si intense de prendre conscience des lois de la vie sociale, au lieu de se borner à leur obéir comme autrefois, révèle un besoin non moins profond d'action collective, consciente et réfléchie. Avant de se reformer et de se refondre délibérément, la société cherche à se comprendre. »

Effet nécessaire d'un mouvement naturel des esprits et des cœurs. Un très grand nombre d'hommes de bonne volonté apportent à la société le concours qu'elle leur demande implicitement. Les études sociales pullulent. Jadis, elles étaient exceptionnelles, et les initiés seuls, une élite disparate et méconnue, en faisaient leur nourriture intellectuelle. Maintenant c'est presque la foule qui se lance vers elles d'un élan incessamment accru. M. René Worms, sociologue notoire, le constate : Le public sociologique s'augmente, dit-il avec une satisfaction discrète.

Parce que la foule aspire de plus en plus à connaître ces études sociales, les études sociales sont façonnées de plus en plus pour la foule. Elles se parent pour elle de ces qualités littéraires de simplicité vivante qui lui sont indispensables. Lisez les livres que M. Paul Louis consacre à l'histoire du socialisme ; ce ne sont point seulement des travaux subalternes et éphémères de vulgarisation. Une philosophie de la nature humaine les éclaire et les pénètre. Et ils sont élaborés avec cet ordre, écrits avec cette limpidité et cette propriété qui sont les premières qualités littéraires de toute œuvre française.

Evidemment, les écrivains sociaux subissent les conditions de la vie littéraire d'aujourd'hui. Ils écrivent hâtivement, ils publient précipitamment. Nous avons trop d'études sociales, histoires des doctrines ou des événements, qui se répètent et se reproduisent, et à peine avons-nous le loisir d'apercevoir si elles se complètent. D'autres leur ont déjà succédé. Du moins l'investigation méthodique des faits sociaux s'opère peu à peu. Il se peut qu'un chef-d'œuvre soit enveloppé dans toutes ces études sociales fragmentaires, spéciales qui passent. Et de tous ces matériaux accumulés, un jour le Montesquieu du siècle prochain, saura extraire un chef-d'œuvre immortel de la littérature, et formuler à nouveau l'esprit des lois.

Eux-mêmes, les théoriciens de la science sociale, ne peuvent prétendre à effectuer un effort définitif. Leurs œuvres fatalement se chevauchent et se contredisent. Les uns sont trop pressés de tirer des conclusions générales de faits mal constatés. Ils établissent des monuments sans solidité qui, tout de suite, tombent en ruine. Les autres ne connaissent bien qu'une portion « de la matière sociale » et M. René Worms nous confie qu'aucun homme ne peut sans doute se flatter actuellement de la posséder tout entière. Enfin, c'est encore M. René Worms, l'auteur de la *Philosophie des Sciences sociales*, qui nous dira le secret de la fragilité des œuvres sociales même les plus fortes : « Les sciences sociales datent de quelques années seulement ; elles ont été entravées dans leur marche par l'indifférence du public, par le souci trop grand des applications immédiates qui pesait sur certains chercheurs, moins désireux de connaître vraiment les faits que de trouver en eux des arguments à l'appui de leurs systèmes de réforme ou d'action, enfin par les dissentiments doctrinaux... Mais tout cela s'améliore de jour en jour. Aussi les sciences sociales progressent-elles sans cesse. Dans dix ans, elles ne seront plus sans doute ce qu'elles sont aujourd'hui. Ce que nous disons d'elles actuellement et surtout de leur conclusion ne saurait donc valoir tout au plus que pour leur état présent. » Les œuvres sont momentanées, mais les efforts transitoires des générations s'enchaînent, se prolongent et la philosophie du monde est peu à peu renouvelée.

*
* *

Mais tout sort de la littérature et tout y revient. Quant à nous, considérons toutes choses du point de vue littéraire.

Si le souci des règles de la vie sociale s'est répandu au point d'absorber toutes les autres préoccupations, si les études se sont multipliées qui ont pour objet la recherche et l'exposé de ces règles, n'est-ce point parce que la littérature elle-même a favorisé la diffusion de ce souci social, la multiplication de ces études sociales ?...

« Les chefs-d'œuvres de la littérature, indépendamment des exemples qu'ils présentent, produisent une sorte d'ébranlement moral et physique, un tressaillement d'admiration qui nous dispose aux actions généreuses... L'éloquence, la poésie, les

situations dramatiques, les pensées mélancoliques agissent ainsi sur les organes quoiqu'elles s'adressent à la réflexion. La vertu devient alors une impulsion involontaire, un mouvement qui passe dans le sang et vous entraîne irrésistiblement comme les passions les plus impérieuses. » Qui donc s'inscrirait en faux contre ce témoignage de M^me de Staël, parfaitement instruite des irrésistibles entraînements des passions les plus impérieuses et des ébranlements produits par les chefs d'œuvre de la littérature! Qui donc oserait contester que tant d'œuvres de Georges Sand ou de Victor Hugo, que les livres de Tolstoï ou de Dostoiewski, que tels livres de Zola aient produit, aient accentué, aient entretenu cette *caritas generis humani*, ce sentiment universel de générosité sociale, de fraternité humaine excellement propices à l'éclosion de toutes les doctrines contemporaines de solidarité et à l'établissement durable de leur empire!

Et maintenant ces théories à leur tour inspirent de nouvelles œuvres de littérature qui aideront à leur efficacité avantageuse à tous. Prenons des exemples.

M. J.-L. de Lanessan est un philosophe qui a observé la vie. Il a étudié « en naturaliste, les sociétés humaines et les maux dont elles souffrent comme s'il se fût agi d'une espèce d'êtres à laquelle il serait étranger ». Sa méthode n'a rien de commun avec celle des métaphysiciens. Elle ne connaît ni l'innéité des idées et des sentiments, ni l'absolu des conceptions philosophiques ou sociales; elle ne s'attache qu'aux faits et n'admet comme vérités que celles fondées sur l'observation et l'expérience. Ses études ainsi conduites l'ont amené à constater que l'évolution ascendante d'une portion de nos sociétés est accompagnée de la dégénérescence parallèle d'une autre portion non moins considérable. En d'autres termes, la lutte individuelle pour l'existence, soit qu'elle ait pour objet la satisfaction des besoins relatifs à la conservation de l'individu et à son agrément, soit qu'elle tende à la satisfaction des besoins génésiques est profitable sans doute à l'ensemble de l'humanité. Mais, contrairement à l'opinion commune, il n'est pas rare qu'elle produise la régression des facultés intellectuelles ou des qualités physiques d'un certain nombre de membres de nos sociétés. Et M. de Lanessan le prouve constamment au cours de ces deux livres où la science la plus sévère sait se faire avenante : *la Lutte pour l'Existence et l'Evolution des Sociétés; la Concurrence sociale et les Devoirs sociaux.*

Or, qu'advient-il de la lutte pour la conservation de la race que les romanciers, depuis plusieurs siècles, étudient presque à leur insu en lui donnant le nom vague et trompeur d'amour.

Il apparaît bien que si la femme n'avait pas eu de tout temps le désir de plaire à l'homme et si ce dernier n'était pas dominé par la même préoccupation dans la recherche de la femme, un grand nombre de nos besoins n'auraient jamais existé, l'évolution de notre espèce aurait été beaucoup moins rapide et nous serions encore peu civilisés. C'est, en effet, la lutte sexuelle, c'est la volonté qu'ont les deux sexes de se plaire réciproquement qui a rendu les femmes coquettes et voluptueuses, qui leur donne le goût des ornements dont se rehausse leur beauté, et qui pousse l'homme a inventer des parures toujours plus belles, plus riches, témoignant perpétuellement de l'intensité de son amour, ou de l'accuité de ses désirs. Ainsi la lutte sexuelle a produit dans les sociétés humaines une action progressive très efficace. Et partout où la richesse n'intervient pas pour troubler par ses combinaisons intéressées les conditions normales de cette lutte, celle-ci contribue encore à l'amélioration de la race par le choix que les femmes font volontiers des hommes les plus intelligents, les plus forts et les plus beaux, et par le choix correspondant des hommes.

Mais voyez les influences contraires de notre incomplète civilisation. La femme a un goût particulier pour le luxe et le plaisir; elle ressent des besoins multiples; elle se laisse donc attirer vers l'homme qui, par la fortune, pourra satisfaire ses goûts, contenter ses caprices. La nature et la passion la portent vers l'homme fort, intelligent et beau; l'ambition et le besoin la détournent vers celui, fût-il laid, difforme et inintelligent, qui pourra faire vivre sa paresse gracieuse et avide. Innombrables unions de la jeunesse plantureuse avec la vieillesse décrépite, de la santé florissante avec la maladie cacochyme, de la beauté avec la laideur, de la femme qui pourrait le mieux travailler au progrès de la race avec l'homme qui ne saurait contribuer qu'à sa régression et à sa dégénérescence; effets de notre civilisation! Si le mariage a consacré ces alliances nuisibles au progrès humain, l'adultère en corrigera les vices en rapprochant par la passion ceux que l'argent sépara. Si c'est la misère qui a poussé la fille du peuple dans les bras d'un homme qu'elle ne peut aimer malgré le luxe dont il l'entoure, c'est d'habitude par le retour à la misère, après un passage plus ou moins long à travers la prostitution que finit la triste épopée. Régression, dégénérescence.

Suivons encore M. de Lanessan, et que les romanciers nous accompagnent! Ici, la nature, le goût, la vertu, conservant leurs droits, la femme a choisi celui qu'elle aimait pour lui-même; l'homme a trouvé dans sa compagne la réalisation de son idéal. Mais voilà deux misères unies. L'homme ne peut plus désormais, avec son gain trop faible, ni se nourrir lui-même suffisamment pour réparer l'usure physiologique déterminée par son travail, ni nourrir sa compagne. De leur harmonieuse union embellie

par l'amour naîtront des enfants débiles et condamnés comme leurs parents à se débiliter encore davantage par l'excès du travail et l'insuffisance du bien-être. Régression, dégénérescence.

Précisons encore, et que les romanciers précisent avec nous! Le mariage est organisé chez nous de façon à empêcher le plus possible l'amélioration de la race. La loi ne se préoccupe que des intérêts matériels des familles, elle néglige l'attrait nécessaire, naturel, bienfaisant de la beauté vers la beauté, de la force vers la force, de l'intelligence vers l'intelligence. On pourrait continuer longtemps l'énumération des obstacles élevés par la civilisation contre le progrès! Que les romanciers qui ne se lassent pas d'écrire des romans d'amour, de peindre l'amour dans toutes ses vicissitudes, et qui maintenant sont ambitieux de donner à leurs œuvres une portée sociale, méditent les observations et les règles exposées par les écrivains sociaux, les mœurs se transformeront peu à peu, avec les mœurs se modifieront les lois et la civilisation elle-même progressera plus régulièrement. Ainsi les études sociales innombrables de notre temps, peuvent exercer une influence immense sur ceux-mêmes qui ne les lisent pas ; la littérature intervient qui projette sur l'humanité tout entière la lumière du flambeau que les sociologues ont allumé — et guide plus sûrement sa marche.

Et c'est pourquoi il est vain sans doute de rechercher si la « littérature sociale », diverse et confuse et riche d'aujourd'hui, peut être admise à entrer dans cette histoire littéraire de la France où l'on se plaît à retrouver toute l'histoire de l'esprit français. Qui, dans le trouble environnant des esprits, des âmes et des idées, peut mesurer l'influence d'une œuvre et toutes les répercussions de cette influence. Tel ouvrage obscur écrit pour quelques-uns, connu de quelques-uns aura pénétré un écrivain de génie et aura décuplé les forces de son inspiration. Celui-ci aura la gloire « de faire entrer dans le patrimoine commun de l'esprit humain et d'y consolider par la vertu de la forme tout ce qui intéresse l'usage de la vie, la direction de la conduite et le problème de la destinée ». Et pourtant il n'eut presque rien été sans l'autre qui eut été quelque chose sans lui... L'histoire de la littérature est donc un peu l'histoire des apparences ; en recherchant de plus en plus l'origine et le développement des idées, des observations sociales qui la remplissent chaque jour davantage, elle deviendra de plus en plus l'histoire des réalités.

J. Ernest-Charles.

LES FEMMES AUTEURS DRAMATIQUES

(*Suite et fin*) (1)

Telles furent les femmes du XVIIe et du XVIIIe siècle, qui ont, sinon imposé, tout au moins attaché leur nom à l'art dramatique de leur temps. On le voit, ce ne furent ni de bien grands esprits, ni de bien remarquables œuvres. Il serait difficile, même à un lettré, de citer de mémoire plus de deux ou trois noms, et encore celles qui les portent se sont-elles rendues célèbres pour des motifs tout différents : Mme Deshoulières n'a pas dû au théâtre sa réputation non plus que Mme de Genlis, non plus que Mme du Bocage ni toutes les belles amies de Voltaire. Il appartenait au XIXe siècle de produire enfin, dans sa première moitié, quelques femmes auteurs dramatiques dont les ouvrages sont connus et classés, — peut-être parce qu'ils sont moins loin de nous, en tous cas parce qu'ils sont plus proches, en effet, de notre intellectualisme ou de notre sensibilité. Ces femmes sont Mme de Girardin et George Sand (2).

La figure de Mme de Girardin évoque la mémoire de sa mère, Sophie Gay, de qui elle tint les dons les plus charmants de son esprit. A vrai dire, Sophie Gay n'apparaît qu'en marge de l'histoire de l'art dramatique en France, elle appartient surtout au roman. Sainte-Beuve a écrit sur elle un chapitre délicieux où il a loué, comme il convenait, cette femme très femme, incapable d'impartialité, aimant ou haïssant à la folie, ayant beaucoup d'esprit, trop d'esprit, d'un marivaudage parfois fatigant. « Le monde était pour elle un théâtre et comme un champ d'honneur dont elle ne pouvait se séparer ; elle était infatigable à causer, à veiller, à vouloir vivre. » Elle jouait très bien la comédie de salon, aimait à diriger, à surveiller les répétitions, aurait fait un régisseur excellent et toujours sur la brèche. Elle a donné à l'Odéon la *Duchesse de Châteauroux*, en 1843, un drame en quatre actes qui n'est pas sans valeur, un petit acte en prose à la Comédie-Française, le *Marquis de Pomenar*, et surtout ce *Maître de Chapelle*, qui fait toujours les délices de l'Opéra-Comique.

De sa mère, Mme de Girardin avait hérité cet esprit

(1) Voir la *Revue Bleue* du 24 septembre 1904.

(2) Il serait injuste de ne pas citer, pour mémoire, Mme Ancelot, la pâle et médiocre collaboratrice du pâle et médiocre M. Ancelot, l'auteur, gracieux parfois, trop élégant toujours de *Marie ou trois époques* qui eut un succès de larmes, du *Château de ma nièce*, d'*Isabelle*, de *Marguerite*, de l'*Hôtel de Rambouillet* et de tant d'autres œuvres qui accaparèrent le Gymnase et le Vaudeville et le Théâtre Français, mais qui parviendront difficilement à accaparer la postérité.

primesautier, toujours éveillé, toujours alerte, toujours amusant, qui fit le succès des « Lettres Parisiennes ». Elle en avait hérité aussi le goût très vif pour le spectacle, l'amour de la scène, des interprètes, des mille petits dessous de la vie théâtrale. Disons le mot : elle se crut un grand talent d'auteur dramatique. Sainte-Beuve l'avait bien senti ; lui qui avait parlé si finement de la mère, ne put s'empêcher de dire un jour à propos de la fille : « Comment, avec tant d'esprit et d'élégance, n'a-t-on pas toujours du goût, de ce goût qu'elle-même a si bien défini quelque part la *pudeur de l'esprit* ? Et aussi, comment, avec un sentiment si vif et si fin de la raillerie, n'est-on pas toujours averti de celle à laquelle on peut prêter soi-même par le temps qui court. »

Sainte-Beuve était dur : il avait comme excuse d'avoir à parler ce jour-là de *Cléopâtre*, la grande tragédie de M^me^ de Girardin, qui est bien la plus artificielle et la plus vaine des pièces. *Cléopâtre* avait fait quelque bruit à cause de l'interprétation admirable de Rachel. Les scènes étaient à effet, les tirades éblouissantes ; Rachel fut incomparable dans les mouvements de force qui paraissaient pleins d'impétuosité. « Hors de la scène, comme dit Sainte-Beuve, et à la lecture, ça été différent. » En somme, M^me^ de Girardin n'a pas compris l'époque de Cléopâtre, il y a des erreurs historiques évidentes et des caractères, comme celui d'Antoine, qui manquent de précision. Théophile Gautier en louait beaucoup le style ; quelques tirades comme l' « Hymne au Soleil » avaient caressé agréablement l'âme du vieux romantique. Ces tirades, aujourd'hui, nous laissent froids. Nous sentons derrière cette poésie de tels artifices de métier, un tel apprêt de littérature que Sainte-Beuve lui-même nous paraît bien indulgent.

En somme, M^me^ de Girardin n'était pas plus faite pour la tragédie que pour le drame : *Judith* et *Cléopâtre* ne valent pas mieux l'une que l'autre. « Elle sait, disait encore Sainte-Beuve, le monde à fond, elle a le sentiment et l'observation de tous les travers de la société ; elle a l'art des portraits ; elle a le vers satirique, piquant et gai ; elle peut et elle ose tout dire : ce n'est pas assez encore, mais c'est beaucoup. » Malgré ces qualités incontestables, le théâtre de M^me^ de Girardin nous apparaît aujourd'hui plutôt comme un ensemble de comédies de salons, d'essais littéraires, de passe-temps d'une jolie femme qui avait beaucoup d'esprit et quelque peu le sens de la scène, que comme l'œuvre d'un artiste véritable. L'*Ecole des Journalistes*, dont la représentation à la Comédie-Française fut, comme on le sait, interdite par la censure, offre quelques parties brillantes, étincelantes même, mais la comédie tourne brusquement et s'achève dans le noir d'un drame qui déroute le spectateur. La pièce manque d'unité, cela est évident. *Lady Tartuffe* réussit surtout grâce à la présence de Rachel qui sut imposer la pièce ; comme tenue littéraire, c'est certainement une œuvre inférieure à la première. Son véritable chef-d'œuvre, c'est encore la *Joie fait peur*, cette comédie poignante et si simple, qui vous tient haletant de la première scène à la dernière. Comme c'est aussi une des dernières productions de M^me^ de Girardin, l'on est en droit de se demander, ainsi que faisait Théophile Gautier, « si l'auteur n'était pas morte dans toute la force de son talent. » Peut-être eût-elle réussi à nous donner cette comédie vive et brillante, légère et poétique, qui eût été comme le pendant de l'incomparable théâtre de Musset. Mais les femmes, quand elles écrivent, n'ont-elles pas toujours cet incurable défaut de ne plus vouloir être femmes, de singer l'homme jusque et surtout dans ses défauts les plus grossiers ?...

*
* *

L'aventure de M^me^ Sand au théâtre est peut-être plus extraordinaire encore : avec des dons de mise en scène admirables, une langue remarquable, un talent d'analyste aigu et une facilité de production qui tenait du prodige, l'auteur de *Mauprat* n'a pu parvenir à créer un de ces ensembles de pièces qui font comme un bloc imposant, comme les parties coordonnées d'un rêve esthétique, d'un même esprit. Elle a gaspillé follement son talent à tous les vents et sur tous les sujets, elle a, en particulier, manqué de ces deux qualités maîtresses du théâtre : la clarté et la logique. Les exigences de la scène imposait à l'auteur dramatique une méthode rigoureuse de composition qui a toujours été incompatible avec les libres allures du génie de George Sand. Ecrivant une pièce, elle ne savait ni où elle allait ni comment elle irait. C'est le même défaut qui, vous le savez, se remarque aussi chez elle dans le roman : elle commence d'une façon charmante, aisée, par quelques tableaux de nature ou de mœurs très poussés, puis, vers le milieu de l'œuvre, elle s'aperçoit que celle-ci est sans issue, alors elle invente péripéties sur péripéties, sombre dans le drame et la tragédie pour dénouer une intrigue inextricable. Cette méthode néfaste est probablement le sens même de son esprit puisqu'elle l'a appliquée aussi à l'art dramatique lui-même.

Une autre caractéristique du théâtre de M^me^ Sand, c'est que sa supériorité — à l'inverse des autres théâtres — s'observe surtout dans les pièces tirées de ses romans. La raison n'en serait-elle pas préci-

sément qu'ici elle connaît son sujet à fond, dans ses détails, et surtout *dans sa conclusion*. Elle sait vraiment où elle va et son instinct dramatique — qui était réel — lui inspire les moyens de mener le public à son but. Un critique avisé, M. Antoine Benoist, dans un excellent livre de critique dramatique, a ainsi noté l'habileté véritable dont elle avait fait preuve dans la pièce de *Mauprat* : « Elle y a vraiment substitué, dit-il, les procédés du théâtre à ceux du roman. Tandis que, dans le roman, les progrès de l'*humanisation* de Bernard sont indiqués par la continuité, sur la scène, ils le sont par le contraste : les étapes intermédiaires sont supprimées. » Ce détail était important à noter, car il est l'un de ces mille signes auxquels se reconnaît le véritable dramaturge. Il est vrai qu'ici se pose une question ; G. Sand ne fut-elle pas aidée pour *Mauprat*, comme elle le fut par Bocage pour *François le Champi*, comme elle le fut surtout par Dumas fils pour le *Marquis de Villemer* ? Il n'est pas possible de ne pas constater tout de suite la présence de Dumas dans cette dernière pièce : on a élagué si résolûment toute la partie romanesque du roman, on a su apercevoir avec tant d'habileté dans des éléments d'action aussi pauvres le véritable sujet, et ce sujet on l'a traité avec un art de la scène si parfait, qu'en vérité il n'y a pas de doute possible : le véritable auteur, c'est Dumas !

Il est vrai, pourrait-on dire, que Dumas n'est pour rien dans *Teverino*, dans *Maître Favilla*, dans *Marguerite de Sainte-Gemme* et dans *Françoise*. Mais aussi, quelle incertitude et quelle mollesse dans la conception ! Elle l'a avoué elle-même : elle n'a jamais su composer. Dans *Françoise*, en particulier, elle ne sait plus du tout ni ce qu'elle veut, ni où elle va malgré une préface beaucoup trop explicative et où, à l'instar de Dumas, elle refait sa pièce et le caractère de ses personnages avec une touchante application.

Ses œuvres véritables au théâtre, c'est évidemment le *Mariage de Victorine* et *Claudie*. Il y a des qualités incomparables dans la première de ces deux pièces, des tableaux d'un coloris très fin et très juste, une délicate étude de mœurs et de caractères qu'on peut lire avec plaisir après le *Philosophe sans le savoir*, mais bien inférieure tout de même à l'œuvre de Sedaine. C'est, si l'on veut, une tentative d'art très distinguée, mais ce n'est que cela : l'incurable défaut de G. Sand s'est encore fait sentir lorsqu'elle a brouillé à la fin une situation très simple et très claire, de telle sorte qu'elle fait tourner la pièce au mélodrame.

Elle a été chercher bien loin des effets qui ne portent plus sur le public, précisément parce qu'ils sont artificiels et qu'ils sont voulus. *Claudie* est certainement supérieure au *Mariage de Victorine*, et la pièce est d'autant plus intéressante qu'on peut faire un rapprochement profitable entre elle et *Denise* ou les *Idées de Mme Aubray* qui traitent du même éternel problème. La vraisemblance était beaucoup plus à l'avantage de l'œuvre de Mme Sand en raison du milieu ou l'action se déroulait : une jeune fille qui est séduite, puis abandonnée par son séducteur; un jeune homme qui s'éprend d'elle, ignorant sa faute, mais qui, quand il en est instruit, continue quand même à l'aimer et finit par l'épouser ; certes, voici un sujet qui n'est pas rare à la campagne. Le seul écueil de la pièce, c'était l'absence d'action, G. Sand a voulu en ramasser les effets principaux en quelques scènes, mais le profil des personnages n'est alors pas assez accusé, il manque justement à ces scènes le lien de cohésion indispensable. Pourtant il serait injuste de ne point reconnaître de grandes beautés à l'œuvre dramatique principale de Mme Sand : si le drame, dans son ensemble, est un peu languissant, il y a un lyrisme admirable qui sauve la pièce de toute médiocrité. Telles scènes, comme celle qui clôture le premier acte, le salut à la *gerbaude*, la gerbe qui nourrit le pauvre, et, parfois lui sert d'oreiller pour mourir, sont d'une très belle exécution. D'autres morceaux comme la discussion entre le père Fauveau et les moissonneurs sont d'un réalisme intense, vécu, qu'on s'étonne presque de trouver dans une œuvre toute d'idéaisme, mais qui apporte la note vraie indispensable à un drame de cette envergure. Somme toute, *Claudie* est une des meilleures œuvres dramatiques du siècle dernier malgré de grands, de très grands défauts.

*
* *

Depuis cette époque, c'est-à dire depuis le milieu du Second Empire, qu'a produit la littérature dramatique féminine ? Rien ou presque rien.

La plupart des œuvres de cet ordre sont ou des productions inférieures ou le divertissement d'esprits adonnés d'habitude à d'autres travaux que la fantaisie a poussés à faire du théâtre. Cette absence de femmes auteurs dramatiques s'exerçant uniquement en ce genre est d'autant plus caractéristique que dans tous les autres genres de la littérature, on sait avec quelle ardeur le zèle féministe s'est appliqué. Cependant nous devons citer, peur être complets et aussi pour être justes, quelques-unes de ces fantaisies où s'est exercé l'esprit de nos contemporaines et

dont plusieurs — très peu — ne sont point sans valeur.

C'est d'abord Mme Judith Gautier, le poète épris d'orientalisme, amoureux des civilisations japonaises et chinoises, qui a donné jadis à l'Odéon, parmi d'autres œuvres, cette délicieuse *Marchande de sourires*, que Porel avait su monter avec quel luxe et quel goût ! Un vieux drame japonais du xve siècle qui n'eût été qu'un drame vulgaire sans la poésie du décor dans lequel il s'encadrait, sans la magie des civilisations lointaines évoquées. L'esprit précieux et subtil de Mme Gautier avait su faire de ces scènes grossières et puérilement violentes un artistique bibelot, rare et merveilleux, dont tout Paris s'enticha pendant quelques semaines.

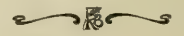
C'est ensuite l'opiniâtre et violente Mme Tola Dorian qui s'exerce, depuis quelques années, par un effort louable vers le beau et vers le bien, à nous donner des œuvres où, malheureusement, l'exécution reste trop souvent au-dessous de la conception. Le *Rocher de Sisyphe* qui fut joué en 1901, au Théâtre-Libre, demeure une production médiocre, malgré de réelles qualités d'auteur dramatique.

Citerons-nous encore Gyp, dont le talent un peu menu, très fragile, ne s'accorde guère avec les exigences du théâtre. Son roman, *Autour du Mariage*, découpé pour la scène, n'y a produit qu'un effet très médiocre. Les saynètes (*Mademoiselle Eve, Ange Gardien*, etc...), qu'elle a fait jouer ici et là valent à peine d'être notées. Mme Marni, dont le talent plus sévère et plus âpre s'était exercé aussi comme sa devancière dans ce genre désuet des dialogues, paraît avoir d'autres qualités et a fait preuve dans *Manoune* (1901) d'un réel talent d'auteur dramatique. Une vision très intense d'un milieu bourgeois, un réalisme très vrai, des moyens d'exposition et d'action très simples ont fait, avec justice, tout le succès de cette jolie pièce dans laquelle, on s'en souvient, Mme Suzanne Després fut une si incomparable et si touchante Manoune. Mme Dieulafoy a une autre esthétique et d'autres ambitions. On a joué d'elle en 1902 aux arènes de Béziers le drame de *Parysatis*, où sont contés les amours de Darius et d'Aspasie, la passion d'Artaxercès et sa vengeance. Une œuvre violente d'un tragique un peu emphatique parfois et d'un lyrisme souvent douteux qui valut surtout par la belle musique dont Saint-Saëns l'avait agrémentée.

Enfin, Mme Fred Gressac s'est révélée ces temps-ci avec une pièce en collaboration avec M. de Croisset qui eut un peu de succès et une autre au Vaudeville qui n'en eut aucun. Il paraît inutile de parler plus longuement de cette jeune femme qui a déclaré elle-même, en de copieuses interviews, qu'elle accomplissait chaque chose *et tout ce qu'elle voulait* par un pouvoir magique de sa volonté. Sans doute, elle se sera souhaitée du talent. Il serait cruel pour cette volonté de douter qu'elle en ait.

La liste, on le voit, n'est pas longue, de celles de nos contemporaines qui dirigent leurs efforts vers l'art dramatique, et, malheureusement, il ne semble pas que la qualité l'emporte sur la quantité. Est-ce donc, pour la femme, une impossibilité absolue de réussir en un art où elle s'essaie — presque inutilement — depuis trois siècles ? A la vérité nous ne le pensons pas, mais il est bien évident que le métier dramatique par les qualités qu'il exige, par la nécessité d'extériorisation qu'il exige, est le dernier des métiers littéraires où la femme, être de réflexion et de méditation, pouvait s'exercer avec profit. Ici, vraiment, elle doit faire abstraction de soi-même pour se diluer absolument, *totalement*, dans l'âme des personnages qu'elle conçoit et transpose sur la scène. Cette qualité d'extériorisation, d'objectivisme, est peut-être bien l'effort ultime que puisse faire l'être humain dans le dur métier littéraire. Se raconter n'est rien, conter l'histoire des autres, vivre leur vie et surtout la représenter est une autre affaire. Jusqu'ici la femme — nous entendons la femme de talent — s'est surtout racontée elle-même. Le jour viendra certainement — et pourquoi ne viendrait-il pas ? — où elle s'efforcera de porter sur la scène le fruit de son expérience littéraire et de sa connaissance de la vie. Ce jour-là, lorsque nous compterons un nombre de femmes auteurs dramatiques presque égal à celui des hommes, nous pourrons juger en toute connaissance de cause et savoir si vraiment il y a opposition irréductible entre le tempérament féminin et le tempérament dramatique.

Alphonse Séché et Jules Bertaut.



Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 15 — 5e SÉRIE — TOME II — 8 OCTOBRE 1904

UN HOMME HONNÊTE

Comédie en un acte.

PERSONNAGES :

FRÉDÉRIC.
MARTHE, sa femme.
ALBERT.
ROSE, sa femme.
THÉRÈSE, femme de chambre.

Salon élégant. Une porte au fond. Une autre à droite. Sur un des côtés, l'appareil téléphonique.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, FRÉDÉRIC.

MARTHE est assise, la figure entre les mains, les yeux rouges de larmes, les cheveux un peu ébouriffés. — Frédéric arpente furieusement le salon.

FRÉDÉRIC (prend une chaise et la jette par terre. Il continue à marcher). — Ainsi, nous nous séparerons !

MARTHE. — Ni plus ni moins. Tu n'as qu'à aller chez un avocat, ou chez un avoué, je ne sais pas, et régler nos affaires, si cela te convient. Du reste, moi je n'y tiens pas.

FRÉDÉRIC. — Moi, si.

MARTHE. — Tant mieux. Séparation de biens...

FRÉDÉRIC. — Et de mal.

Se promenant encore, il prend une autre chaise et frappe le parquet.

MARTHE. — Ce n'est pas la peine de briser les chaises.

FRÉDÉRIC. — Est-ce que c'est à toi, la maison ? C'est à toi ces meubles ? C'est à toi ces chaises ?

MARTHE. — Tu ne diras pas, je l'espère, que je suis ici comme à l'hôtel ?

FRÉDÉRIC. — Comme à l'hôtel, non : je ne suis pas l'hôtelier de ma femme ; mais tout ce qui est ici m'appartient.

MARTHE. — Je te prierai de ne pas oublier que je t'ai apporté ma dot.

FRÉDÉRIC. — Je te prierai de ne pas oublier que cette dot suffit à peine pour tes toilettes et tes bonbons.

MARTHE. — Je devrais payer aussi ton tailleur, n'est-ce pas ?

FRÉDERIC. — Tu sais bien que je ne suis pas un de ces maris qui se font entretenir par leur femme.

MARTHE. — Et je ne suis pas de ces femmes... qui ruinent leur mari.

FRÉDÉRIC (s'asseyant). — Donc, nous nous séparons.

MARTHE. — C'est décidé.

FRÉDÉRIC (après une pause). — Que dirons-nous au monde ?

MARTHE. — Chacun de nous dira ce qu'il voudra.

FRÉDÉRIC. — Pas du tout. Nous devons nous entendre là-dessus.

MARTHE. — Nous dirons la vérité.

FRÉDÉRIC. — Je paierais bien cher pour savoir quelle est la vérité.

MARTHE. — La vérité c'est que... nos caractères sont incompatibles.

FRÉDÉRIC. — Ça, par exemple, ce n'est pas vrai.

MARTHE. — J'ai toujours pensé qu'il n'y avait rien de commun entre toi et moi.

FRÉDÉRIC. — Mais tu nies les faits accomplis.

MARTHE. — Que prouvent-ils, ces faits ?

FRÉDÉRIC. — Ils prouvent que nous nous sommes aimés.

MARTHE. — Quand donc ?

FRÉDÉRIC. — Nous ne nous sommes pas aimés en trois ans de mariage ?

MARTHE. — Jamais.

FRÉDÉRIC. — Pas même pendant la lune de miel ?

MARTHE. — La lune de miel ne compte pas.

FRÉDÉRIC. — Comment, elle ne compte pas ! ?

MARTHE. — Mon Dieu, la lune de miel est une formalité.

FRÉDÉRIC. — Mais cette formalité, avec quelques légères modifications, elle a duré jusqu'à hier.

MARTHE. — Jusqu'à hier, c'est le devoir qui a duré.

FRÉDÉRIC. — Et selon toi ce devoir est terminé

MARTHE. — Bien entendu. Tout devoir a ses limites. Un homme qui se fait soldat ou magistrat doit être un bon soldat ou un bon magistrat. Une femme qui se marie est dans le même cas. Moi, j'ai été une bonne épouse. Mais pour toute la vie, non. Au bout d'un certain temps, le soldat et le magistrat ont le droit de donner leur démission. Moi, j'ai donné la mienne.

FRÉDÉRIC. — En d'autres termes, si je te demandais aujourd'hui ce qu'un mari peut demander à sa femme... tu me répondrais non.

MARTHE. — Certainement.

FRÉDÉRIC. — Mais je pourrais te forcer...

MARTHE. — Me forcer ? !

FRÉDÉRIC. — Le code en main, pardieu !

MARTHE. — Va donc ! Heureusement que le Code ne s'occupe pas de ces choses-là.

FRÉDÉRIC. — Tu crois cela. On doit interpréter l'esprit de la loi. Il y a un article qui résume tout : « La femme doit suivre son mari ».

MARTHE. — Le suivre où ?

FRÉDÉRIC. — Partout.

MARTHE. — Il n'y a aucun endroit où une femme ne puisse dire non à un homme.

FRÉDÉRIC. — Ah ! il n'y a aucun endroit ? il n'y a aucun endroit ? (Une pause. Il se lève, se promène, revient s'asseoir loin d'elle. Puis, d'un ton de commandement.) Marthe, viens ici et donne-moi un baiser.

MARTHE, assise aussi, elle regarde le plafond

FRÉDÉRIC. — Marthe, viens ici et donne-moi un baiser.

MARTHE. — Prends le Code, prends-le.

FRÉDÉRIC. — Méfie-toi, cela finira mal.

MARTHE. — Pourvu que cela finisse, je serai contente.

FRÉDÉRIC. — Mais alors, c'est de la haine.

MARTHE. — Je veux ma liberté.

FRÉDÉRIC. — Qu'en veux-tu faire ?

MARTHE. — Tu le verras.

FRÉDÉRIC. — Pour me tromper.

MARTHE. — Quelle bêtise ! Est-ce qu'on a besoin de se séparer de son mari pour le tromper ? Au contraire. Quand il y a la séparation, il n'y a plus de trahison.

FRÉDÉRIC. — Tu parles comme une femme pervertie.

MARTHE. — Et toi, comme un naïf.

FRÉDÉRIC. — Pourquoi ne dis-tu pas comme un imbécile ?

MARTHE. — Si tu veux.

FRÉDÉRIC. — Tu me traites même d'imbécile ?

MARTHE. — Ce n'est pas moi, c'est toi.

FRÉDÉRIC. — Ah, c'est trop fort ! (Il se lève, furieux.)

MARTHE. — Pourquoi ne me bats-tu pas ?

FRÉDÉRIC. — Le sang me monte à la tête. Je ne sais plus me contenir. Je deviens grossier comme un portefaix. (Il se donne des gifles.) Ah ! maintenant, je vais mieux.

MARTHE. — Moi aussi.

FRÉDÉRIC. — Mais cette fois, c'est fini réellement.

MARTHE. — Dieu merci.

FRÉDÉRIC (Il prend son chapeau et tout à coup se rapproche d'elle). — Veux-tu me demander pardon ?

MARTHE. — Non.

FRÉDÉRIC. — Veux-tu que moi je te demande pardon ?

MARTHE. — Non.

FRÉDÉRIC. — Veux-tu me donner un baiser ?

MARTHE. — Non.

FRÉDÉRIC. — Veux-tu que je t'embrasse ?

MARTHE. — Non.

FRÉDÉRIC. — Veux-tu faire la paix ?

MARTHE. — Non.

FRÉDÉRIC. — Veux-tu que je m'en aille ?

MARTHE. — Oui.

FRÉDÉRIC. — Adieu. (Il sort par le fond en courant.)

MARTHE. — Enfin !

SCÈNE II

MARTHE, ALBERT.

MARTHE. (Elle va au téléphone et appuie sur la sonnerie. Le bureau lui répond. Elle parle.) Allo. Allo... Le numéro 623. (Une pause. Le numéro 623 répond. Elle met les récepteurs à ses oreilles.) Qui est à l'appareil ? (Pause.) Ah, c'est toi, Rose. (Pause.) Ton mari... n'est pas chez vous ? (Pause.) Merci. Je voulais seulement lui annoncer une nouvelle. (Pause.) Oh, naturellement : je voulais te l'annoncer à toi aussi : je voudrais l'annoncer à tous mes amis. (Pause.) Eh bien, en peu de mots, Frédéric et moi nous nous sommes disputés, et nous nous séparons. (Pause.) Non, c'est inutile : tu n'y par-

viendrais pas. (Pause.) Viens, si tu veux, mais nous ne nous réconcilierons pas : tu perdras ton temps. (Pause.) Tu ne me crois pas ? (Pause.)

ALBERT entre par le fond sans qu'elle le voie.

MARTHE (toujours au téléphone). — Je te le garantis, je te le jure.

ALBERT s'avance derrière elle et l'embrasse sur le cou.

MARTHE (se retournant). — Tiens, c'est toi ?

ALBERT. — Qu'est-ce que tu jures ?

MARTHE. — Chut ! je parle avec ta femme.

ALBERT. — Ah diable ! (Il s'éloigne déconcerté, comme si sa femme pouvait le voir à travers l'appareil.)

MARTHE (les récepteurs aux oreilles, cherchant à abréger la conversation). — Oui, dis-le à ton mari. Tu le verras certainement avant moi.

ALBERT (à part). — Je suis ici.

MARTHE (concluant). — Il est si intime avec Frédéric que cette nouvelle l'intéressera beaucoup. Au revoir. (Elle appuie sur la sonnerie pour faire couper la communication.)

ALBERT. — Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-il arrivé ?

MARTHE. — Tu n'as pas entendu ?

ALBERT. — Non.

MARTHE. — Et tu ne devines pas ?

ALBERT. — Ma foi non.

MARTHE. — Je suis heureuse !

ALBERT. — Très bien.

MARTHE. — J'ai eu une scène terrible avec mon mari.

ALBERT. — Et c'est pour cela que tu es heureuse ? J'avoue que je continue à ne pas comprendre.

MARTHE. — Eh bien, telle que tu me vois, je suis libre comme l'air.

ALBERT. — Je sais bien qu'il n'est pas à la maison. La femme de chambre me l'a dit.

MARTHE. — Il ne reviendra que pour prendre les dispositions nécessaires pour la séparation.

ALBERT (bondissant de surprise). — La séparation ?

MARTHE. — Tu ne te réjouis pas ?

ALBERT. — Voyons, c'est une plaisanterie !...

MARTHE. — Non, non, tu peux te réjouir. Je serai tout à toi, entends-tu. Je te donnerai tout mon amour, tout mon temps, toute ma vie. Ah ! quel soulagement ! Je me trouve non seulement heureuse, mais réhabilitée, car ce que j'ai fait jusqu'à hier était répugnant. Jusqu'à hier, j'ai été deux moitiés de femme et aujourd'hui je redeviens une femme entière. J'étais lasse d'être obligée de partager tous les jours mes heures, mes tendresses, tout mon moi, à dose égale entre toi et lui. Je te trahissais. Oui, au fond, le trompé c'était toi. Je te trompais avec mon mari ; mais ce n'était pas moins une trahison. Tu tolérais cela par bonté, par abnégation, mon pauvre ami. Mais à présent ! Oh ! à présent, tu pourras m'aimer avec confiance, avec certitude, sans souffrir. (Caressante). Es-tu content, dis ? Es-tu bien content ?

ALBERT (embarrassé). — Dame... c'est un moyen si radical, que... je ne sais pas, mais...

MARTHE. — Tu ne me dis même pas merci ? Merci tout de suite ?

ALBERT. — Mon Dieu, j'apprécie les nobles sentiments qui t'ont fait agir... Néanmoins, si tu m'avais demandé mon avis avant de te décider...

MARTHE (ouvrant de grands yeux). — Avant ?

ALBERT (hardiment). — Eh bien, oui, si tu me l'avais demandé, je t'aurais vivement prier de ne pas te séparer de ton mari.

MARTHE. — Toi ?

ALBERT. — Moi, moi, moi.

MARTHE. — Penses-tu bien à ce que tu dis, Albert ?

ALBERT. — Et je ne m'en dédis pas. Ton mari ne mérite pas d'être mal traité. C'est un excellent homme. C'est un mari irréprochable. Moi, j'ai toujours regretté que tu aies si peu de respect pour lui.

MARTHE. — Et toi, tu l'as respecté ?

ALBERT. — D'abord, moi je n'étais pas sa femme. Et puis j'ai toujours eu et j'ai pour lui la plus sincère amitié, la plus profonde vénération. Toi-même, dis-le : ai-je été jamais discourtois avec Frédéric ? Lui ai-je causé un chagrin, un ennui ? Me suis-je révolté contre ses justes exigences ? Ai-je porté atteinte à sa dignité ? Jamais, au grand jamais ! Toi, au contraire, tu as cherché très souvent à te révolter contre sa volonté, et c'est moi qui ai dû t'en empêcher. Tu ne t'es jamais préoccupée sérieusement de celui qui t'a donné son nom, tandis que tu aurais dû considérer que je ne t'aurais probablement pas aimée si tu n'avais pas été sa femme. Et comme si tout cela ne suffisait pas, tu as été désagréable au possible pour cette homme-là : brusque, hargneuse, acariâtre...

MARTHE (avec horreur). — Oh ! mais tu es un ingrat.

ALBERT. — Envers qui ?

MARTHE. — Envers moi.

ALBERT. — Mais pas envers lui. Nous deux, nous lui devons tout, et par conséquent notre devoir est de lui être reconnaissants.

MARTHE. — Ah ? tu lui dois tout, à lui ? A moi, tu ne me dois rien ?

ALBERT. — Il y a une différence. Pour moi tu es un bienfait. Le bienfaiteur, c'est lui...

MARTHE (entre la colère et la tendresse, pleurant presque). — Si tu m'aimais comme je t'aime, tu ne ferais pas de ces distinctions subtiles et tu ne m'engagerais pas à être encore une bonne épouse.

ALBERT. — Eh bien je me suis épris de toi justement parce que tu m'as eu l'air d'être une bonne

épouse. Il n'y a pas à discuter. C'est mon idée comme cela. Je suis un honnête homme. Il me plaît de vivre dans un milieu honnête, et la première chose que j'exige de la femme, c'est l'honnêteté.

MARTHE. — Et il ne te suffirait pas que je sois très honnête comme maîtresse ?

ALBERT. — Une maîtresse qui a un mari est la seule maîtresse sur l'honnêteté de laquelle on puisse compter. C'est une des principales raisons qui m'empêchent de consentir à la séparation. Je te le dis franchement. Une femme qui vit seule a trop de tentations. Pour moi, ton mari est ton gardien. Tant qu'il est là, je suis tranquille.

MARTHE (s'irritant, se creusant la cervelle pour comprendre). — De sorte que tu serais jaloux des autres, et de lui non ?

ALBERT. — C'est évident. Quand donc est-on jaloux d'un mari ? C'est même une sentinelle précieuse.

MARTHE. — Mais en admettant cette sotte et injurieuse méfiance, qui t'empêcherait de me surveiller, de me garder ?

ALBERT. — C'est superbe ! Ma femme. Tu oublies que j'ai une femme ; une femme que je n'ai pas du tout l'envie d'envoyer promener.

MARTHE (s'animant). — Ah, c'est donc pour elle? C'est pour elle ! Voilà ce qu'il y a au fond ! C'est pour elle !

ALBERT. — Est-ce que je me suis jamais donné comme célibataire? ou bien t'ai-je faire croire que j'étais las du mariage?

MARTHE. — Par délicatesse, je n'ai jamais voulu te parler de ta femme.

ALBERT. — Tu as eu grandement raison. Cela t'aurait peut-être excitée contre elle, et moi j'en aurais eu des remords de conscience. Que diable, un homme ayant un peu de sens moral ne doit pas permettre qu'il y ait de la rivalité entre sa femme et sa maîtresse. Je t'ai aimée et je t'aime; mais je tiens aussi à être un mari modèle comme le tien. Et voilà encore une raison pour moi de ne pas vouloir la séparation. Pour continuer à être un mari modèle, je ne pourrais pas assumer envers toi des devoirs .. sans restriction. Tu comprends : je n'ai pas vingt ans. Aujourd'hui que ces devoirs sont partagés entre ton mari et moi, c'est bien. Mais si je restais seul, ce serait grave. Comme tu le vois il faut que tu fasses la paix d'une manière ou de l'autre. Nous avons vécu longtemps comme cela, et au bout du compte nous nous en sommes bien tirés. Mets tes rêveries de côté et laissons les choses telles qu'elles sont.

MARTHE (furieuse). — Non, nous ne les laisserons pas telles qu'elles sont. Ma résolution est prise, et elle est irrévocable. Je peux tolérer, tout au plus, l'existence de ta femme, mais celle de mon mari, non. Je peux me résigner à n'avoir qu'une partie de toi mais pas à t'enlever une partie de moi. Je peux consentir à l'indispensable association entre ta femme et moi, mais celle entre toi et mon mari m'exaspère, me répugne. La séparation, je la veux, et je l'aurai. Si c'est mon mari précisément qui t'attire ici, aie la franchise de me le dire une fois pour toutes. Oh ! lui non plus ne peut vivre sans toi ! Il n'y a rien de plus bête et de plus grotesque. Aujourd'hui une pauvre femme n'a plus le droit d'aimer un seul homme ! Elle est forcée d'en subir l'ami. Si elle veut avoir un mari, elle doit avoir un amant. Si elle veut avoir un amant, elle doit avoir un mari. C'est charmant ! Mais je me séparerai, je vous garantis que je me séparerai, et de bonne ou de mauvaise volonté, avec ou sans enthousiasme, avec ou sans ingratitude, il faudra que tu renonces à mon mari. Laisse-moi faire. Tu y renonceras. (Elle se dirige vers la droite pour sortir.)

SCÈNE III

MARTHE, ALBERT, THÉRÈSE, ROSE.

THÉRÈSE (du fond, rapidement, avec un empressement significatif). — Madame Rose...

ALBERT. — Ma femme manquait.

ROSE (entrant aussi par le fond). — Mais il n'y a pas besoin de m'annoncer. Quelle idée ! (Elle s'élance avec expansion pour embrasser Marthe).

MARTHE se laisse embrasser en devenant blême.

ROSE. — Dis-moi donc. Puis-je t'être utile en quelque chose ?

ALBERT. — Très utile. . Elle t'attendait.

ROSE. — Veux-tu que je parle à ton mari ?

MARTHE. — Mais non, non...

ROSE. — Tu veux me confier tes peines ? Eh bien, je suis à ta disposition. Il n'y a pas de secrets entre nous. Toi et moi nous ne faisons qu'un. Ne te gêne pas ma petite Marthe. Parle.

MARTHE. — Non, Rose, même pas cela. Pardonne-moi, je n'ai guère envie de parler. Seulement je voulais... te prier d'empêcher ton mari de se mêler de cette affaire-là et de plaider la cause de Frédéric.

ROSE — Moi aussi, je te l'avoue, j'étais venue avec des idées de conciliation ; mais s'il y a des raisons très graves, c'est tout différent. A en juger sur les apparences, ton mari paraît très bon. Mais dame... Entre mari et femme il y a tant de choses... Regarde, nous deux ? C'est le contraire. Lui, ce monstre-là (avec une grâce affectueuse, montrant Albert), à première vue, on ne l'apprécie pas beaucoup ; on le croirait presque un mari indifférent, médiocre, défectueux en somme. Eh bien, non. Non, je ne peux pas m'en plaindre.

ALBERT (comme s'il était sur des charbons ardents). —

Voyons, Rose. Est-ce le moment de lui faire mon apologie ?

Rose. — Il est bon que Marthe fasse la comparaison entre toi et Frédéric. Tu ne comprends rien. (A Marthe, continuant) A la maison, vois-tu, ce beau meuble-là est un ange. Un mari complet, je te dis. Et à toute heure. Il ne me laisse jamais manquer de rien. Je ne sais pas à quoi cela tient, mais il ne me dit jamais non.

Albert. — Rose...

Rose. — Qu'est-ce qu'il y a ? Tu rougis d'être aimable avec moi ?

Albert. — Je n'en rougis pas, je m'en vante. Mais Dieu sait ce que tu ferais croire. Et puis qu'importe à Mme Marthe ?

Marthe. — Au contraire ! cela m'intéresse infiniment.

Albert. — Je vous garantis que ma femme voit tout avec un verre grossissant... D'ailleurs, elle est si peu exigeante...

Rose. — Ce n'est pas vrai.

Marthe. — Alors quelle manie avez-vous de diminuer vos mérites ?

Rose. — Et puis tu ne peux pas être juge de toi-même. C'est nous deux qui devons te juger. Tu me rends heureuse et je tiens à le lui dire. Comme elle est plus jolie, plus intelligente et plus élégante que moi, elle doit être plus heureuse. Et si elle est à ce point malheureuse, à qui la faute ? Dis-le-moi : A qui la faute ?

Marthe. — Je t'en prie, Rose, je t'en prie, ne sois pas si indulgente pour moi... Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir... C'est ma faute, à moi, crois-le bien. à moi.

Rose. — Ce n'est pas possible.

Albert. — Ouf !

Marthe. — Mon mari n'a aucun tort envers moi. Mais je suis de ces femmes qui ont le malheur de s'attacher aux hommes... les plus lâches qu'elles rencontrent sur leur route.

Albert (à part). — Très aimable !

Marthe. — Et cette lâcheté même qu'ils méprisent étrangement, les enlace et les tient. Tu adores un homme... parfait ; moi j'adore un homme rebutant.

Albert (à part). — Très gentille !

Rose (abasourdie, à Marthe). — Tu nous dis là des énormités.

Marthe (continue, s'animant). — Des énormités, oui. Tu viens à mon secours, sans t'imaginer de quoi il s'agit. Je me sépare de mon mari parce que j'aime un autre homme. Voilà la vérité. Maintenant que tu le sais, toi, femme honnête, tu as le droit de m'abandonner à mon malheureux sort Et vous, monsieur Albert, vous, un homme très honnête, vous avez celui de défendre à votre femme d'avoir pour amie une personne comme moi. Au revoir, Rose, ou adieu. Remets-t'en à sa volonté. Tu peux te laisser guider par lui. Profite de sa noblesse de caractère, toi qui le peux. Je t'envie. (Elle sort à droite.)

SCÈNE IV

ROSE, ALBERT.

Rose (étonnée). — Hein ! qu'en dis-tu ?

Albert. — Peuh !

Rose. — Elle en aime un autre !

Albert hoche gravement la tête.

Rose. — Un homme rebutant !

Albert. — Oh, pour cela non.

Rose. — Tu le connais ?

Albert. — Moi ? Si je le connaissais j'irais lui cracher à la figure. Je dis seulement qu'il ne peut pas être... rebutant, puisqu'elle l'aime à ce point. Mme Marthe a toujours été une personne de goût...

Rose. — De mœurs irréprochables...

Albert. — Cet individu-là doit être plein d'attraits pour qu'elle en soit éprise. Moi je parie qu'il est irrésistible.

Rose. — Eh bien, je ne crois pas.

Albert. — Quoi ?

Rose. — Je ne crois pas que Marthe soit capable de tromper son mari. Je n'y croirais pas quand je le verrais de mes yeux.

Albert. — Cela, par exemple, ça me fait plaisir.

Rose. — Je dis que c'est une feinte pour punir son mari de quelque inadvertance.

Albert. — Magnifique ! Tu as une idée lumineuse. Francillon de Dumas ! Mais, dans le doute, il vaut mieux que tu t'en ailles. Moi, je resterai. Je m'informerai. Et si elle était réellement coupable et si elle se séparait de son mari, tu comprendras qu'il ne serait plus convenable pour toi ni pour moi de fréquenter sa maison.

Rose. — Je le comprends, mais, pauvre petite, je regretterais de...

Albert (l'interrompant, avec solennité). — Ah ! des transactions, jamais ! Voilà comme je suis, moi ! (l'embrassant). Va. Va...

Rose (mécontente, elle se dirige vers la porte, puis se retournant). — En tout cas ne sois pas trop dur avec elle, je t'en prie.

Albert. — Eh ! je voudrais bien te voir à ma place !... Mais ne crains rien. Je connais ton affection pour elle et j'en tiendrai compte.

Rose. — Bon chéri !

Elle sort.

SCÈNE V

ALBERT, FRÉDÉRIC.

Albert. — Et maintenant ? (Regardant vers la chambre

de Marthe, il réfléchit et conclut). — Tu es entêtée ! Mais nous verrons !

Frédéric (entre affairé, et voyant Albert, court à lui). — Je te cherchais justement. Tu as appris ?

Albert. — J'ai appris. C'est sérieux ?

Frédéric. — Une folie !

Albert. — C'est un malheur qu'il faut éviter.

Frédéric. — L'éviter ? J'ai déjà demandé notre avocat et dans une heure il sera ici.

Albert. — Tu as été bien pressé, il me semble.

Frédéric. — C'est elle qui l'a voulu. Tu ne lui as pas parlé ?

Albert. — Si, je lui ai parlé.

Frédéric. — Eh bien ?

Albert. — Inutile.

Frédéric. — Alors ? Si tu n'as pas été capable de la convaincre, toi ?...

Albert. — Mais, mon cher ami, de quoi pouvais-je la convaincre ? C'est toi qui dois t'obstiner, c'est toi qui dois t'opposer avec énergie. Ton nom est en jeu.

Frédéric. — Je le sais.

Albert. — Ton honneur !

Frédéric. — Pardon, mon ami. Pourquoi l'honneur ?

Albert. — Pourquoi ? Pourquoi ? En voilà une question ! Cette affaire de l'honneur, tu l'admets ou tu ne l'admets pas. Si tu l'admets, elle devient un contrat comme un autre, dont les obligations ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Un tel, par exemple, est un homme d'honneur seulement s'il se sépare de sa femme. Tel autre sera un homme d'honneur seulement s'il *ne* s'en sépare pas.

Frédéric. — Et, selon toi, ce serait mon cas ?

Albert. — Naturellement.

Frédéric. — Je ne vois pas ce qui te préoccupe. Quand on a la conscience tranquille...

Albert (d'un ton de reproche, s'échauffant). — En fait d'honneur, il n'y a pas de conscience qui tienne. Je suis ici pour te sauver, et je ne permettrai jamais, jamais que tu te laisses entraîner à une séparation.

Frédéric. — D'ailleurs, que tu le permettes ou que tu ne le permettes pas, c'est un détail Cette femme-là m'a contraint à consentir. Si je ne m'en vais pas, c'est elle qui s'en ira. Puis-je la coudre après moi ? Ce sera un grand chagrin pour moi, j'en conviens, mais il n'y a pas de remède à présent. Ma dignité même ne me permet plus de la prier. Ce serait un excès d'humiliation. Je ne peux pas, crois-le bien, je ne peux pas.

Albert. — Tu t'emballes, Frédéric. Ton langage est blâmable.

Frédéric. — Mon langage est blâmable ?

Albert. — Prends garde. Si tu le prends sur ce ton, nous nous fâcherons.

Frédéric. — Nous nous fâcherons ?

Albert. — Prends garde, si tu ne trouves pas le moyen de vivre uni, *très uni* avec ta femme, je serai le premier à te mépriser.

Frédéric. — Mais tu exagères, mon cher ami. Ton puritanisme est excessif. C'est extravagant.

Albert. — Eh, je comprends : c'est extravagant parce que tu t'es déjà habitué à l'idée de l'indépendance. C'est extravagant, parce que tu es un égoïste, et, étant donné ton égoïsme, il te semble avoir déjà fait beaucoup pour retenir ta femme. Je te prie de me dire ce que tu as fait pour cela. Mais parle, explique-toi. A quels moyens, à quels expédients as-tu recourus ? As-tu bien réfléchi ? Quelle peine t'es-tu donnée ?

Il s'éponge le front.

Frédéric. — Mais que veux-tu que je fasse ?

Albert. — C'est honteux ! (Irrité.) — Tu es devenu d'un cynisme révoltant. Je ne te reconnais plus ! Non, je ne te reconnais plus... Elle était si belle, si touchante...

Frédéric. — Quoi donc ?

Albert. — Votre union...

Frédéric. — Je ne dis pas le contraire.

Albert. — Elle était si agréable, si consolante, que je ne peux pas m'habituer à l'horrible idée d'une rupture définitive, qui sera un scandale, une catastrophe. Je suis dans une telle rage, vois-tu, une telle rage, que je commettrai des folies, si je ne me retenais pas.

Il met son mouchoir en loques et s'assoit.

Frédéric (se rapprochant de lui, avec bonté, avec affection). — Allons, calme-toi. Ne t'excite pas tant. Tu es tout comme moi, et je regrette que tu te fasses du mauvais sang. Je voudrais te contenter. Oui, je voudrais te voir apaisé, tranquille. Mais de quelle façon m'y prendre ? Après ses déclarations nettes, violentes, agressives, un raccommodement n'est pas possible, n'est pas vraisemblable. Sois raisonnable.

Albert (d'un ton résolu). — Alors, je ferai une autre tentative

Frédéric. — Oh, très bien ! je te laisse avec elle.

Albert. — Non, non, non, reste ici, toi.

Frédéric. — Mieux vaut que je m'en aille.

Albert. — Non pas. Il vaut mieux que tu restes.

Frédéric. — Ouf ! (Une pause, puis consentant). Pour te faire plaisir, je resterai.

Albert. — Appelle-la.

Frédéric. — Appelle-la toi-même.

Albert. — Viendra-t-elle ?

Frédéric. — Si c'est toi qui l'appelles...

Albert (va à la porte à droite et appelle). — Madame Marthe ! Madame Marthe ! Venez un peu, s'il vous plaît.

SCÈNE VI

FRÉDÉRIC, ALBERT, MARTHE.

MARTHE. — Vous avez prêché la morale, votre morale. Mais autant en emporte le vent. Du moins pour mon compte. Moi, j'en ai une autre. Cet homme-là, malheureusement, croit tout ce que vous dites...

ALBERT (qui est sur les épines, la regarde pour la prier de ne pas commettre d'imprudences et de se taire). — Chut !

MARTHE. — Mais moi, non.

FRÉDÉRIC (à Albert). — Tu vois qu'elle recommence.

ALBERT. — Attends.

MARTHE (à son mari). — Oui, attends qu'il emploie toute son éloquence, tout son charme pour y réussir. Attends qu'il nous fasse marcher comme des marionnettes...

ALBERT. — Je vous en prie, madame, je n'ai pas d'autre but que d'accomplir une bonne action.

MARTHE. — Au profit de votre femme ?

FRÉDÉRIC (à Albert). — Comment? Au profit de ta femme ?

ALBERT (lançant à Marthe un regard de reproche et de volonté). — Oui, tu comprends ?... elle dit que j'ai peur... que votre séparation ne donne un mauvais exemple à ma femme. Mais elle se trompe. Rose est une bonne fille. Elle ne se séparerait pas de moi pour un empire.

MARTHE. — Comme mon mari.

FRÉDÉRIC. — Tu te trompes, ma chère. A présent je suis très heureux de me débarrasser de toi.

ALBERT (entre Marthe et Frédéric). — Modère tes expressions, Frédéric.

MARTHE. — Laissez-le donc penser un peu par lui-même.

ALBERT. — Ce sont des brutalités qu'il ne pense pas et dont il n'a pas conscience.

Ils s'animent de plus en plus tous les trois, en élevant la voix, en gesticulant.

FRÉDÉRIC. — Je les pense, je les sens, je les dis et je les répète.

MARTHE. — Et moi je les écoute avec enthousiasme et je m'en fais une fête.

ALBERT. — Madame Marthe.

FRÉDÉRIC (à Marthe). — Ton orgueil me dégoûte.

MARTHE. — Ton dégoût me soulage l'esprit.

ALBERT. — Mais vous êtes fous !

FRÉDÉRIC. — Je ne resterais pas avec toi, quand tu m'en prierais à genoux.

MARTHE. — Ni moi avec toi, quand tu me mettrais le couteau sur la gorge.

Ils crient tous les trois ensemble à qui mieux mieux en se rapprochant l'un de l'autre :

FRÉDÉRIC. — Pourquoi donc irais-je t'obliger à rester avec moi ? Tu me fais l'effet d'un serpent, d'une vipère. Je te trouve même laide. Tu es laide comme le péché mortel. Crois-tu qu'il n'y a pas d'autres femmes au monde? Et s'il n'y en avait pas, crois-tu que, pour en avoir une, je subirais encore ta tyrannie, tes caprices, tos nerfs, ta méchanceté, ta perfidie, ton venin, ton infamie ! Non, je ne les subirais pas, non, non, non, non. Oh !

ALBERT. — Mais je suis vraiment scandalisé de ces excès, indignes de personnes comme il faut, qui ont tout au moins le devoir de se respecter. Oui, je comprends l'irritation exceptionnelle dont vous êtes victimes, et j'admets qu'elle finisse par éclater. Mais, vive Dieu, il y a des limites en tout... Je vous prie, je vous supplie, je vous ordonne de vous taire. Assez, madame Marthe !... Assez, Frédéric !... Assez, assez, assez, assez, assez, assez ! Oh !

MARTHE. — J'en ai assez d'un homme insensé, abruti, querelleur, qui ne voit pas, qui ne regarde pas, qui n'entend pas, qui ne comprend et ne comprendra jamais rien. Je suis lasse et dégoûtée d'un pantin qui m'agace, qui m'ennuie, qui me veut, qui est toujours sur mes talons, qui me rend folle. Je ne veux plus entendre parler de sa bonté. Je ne veux plus entendre parler de sa balourdise. Je ne veux plus entendre parler de rien. Non, non, non, non. Oh!

D'un mouvement spontané Marthe et Frederic s'éloignent l'un de l'autre, et arrivés aux bouts de la chambre, prennent chacun une chaise et s'assoient en se tournant le dos, tandis qu'Albert va jusqu'au fond, puis revient, prend une chaise à son tour et s'assoit entre les deux époux.

ALBERT (presque à part). — Comme cela tout s'arrange. (Une pause. Puis, patiemment, il se lève, s'approche de Fréderic et lui dit à voix basse). Si c'était elle qui fasse le premier pas, comme tu l'avais décidé, serais-tu disposé à faire la paix.

FRÉDÉRIC (bas, d'un ton bourru). — Oui, j'y serais disposé.

ALBERT. — Bon, reste tranquille et attends. (Il boutonne son pardessus et va bravement près de Marthe. Puis, d'une voix forte, à Frédéric.) Tu es prié de ne pas écouter. J'ai quelque chose de secret à dire à ta femme.

FRÉDÉRIC. — Je me bouche complètement les oreilles. (Il s'appuie avec affectation les mains sur les oreilles). Voilà.

ALBERT (très bas à Marthe). — Me crois-tu un homme capable de tenir un serment ?

MARTHE (très bas aussi). — Je te crois capable... de tout. Après?

ALBERT (toujours bas, mais accentuant ses paroles). — Eh bien, écoute. Je te jure... que si tu te sépares de ton mari, je te plante là.

MARTHE a un violent sursaut

FRÉDÉRIC. — As-tu fini ?

ALBERT. — Oui.

FRÉDÉRIC (qui n'a pas entendu parce qu'il a encore les oreilles bouchées). — As-tu fini?

ALBERT (criant). — Ouiii!

FRÉDÉRIC laisse retomber ses mains. — ALBERT se croisant les bras sur la poitrine attend anxieusement le résultat de sa suprême tentative.

MARTHE (ravalant sa colère, lançant à Albert des coups d'œil farouches, crispant les poings, se mordant les lèvres, se lève et lentement va derrière Frédéric. Elle tâche de parler). — Frédéric... (La voix lui manque.)

FRÉDÉRIC. — Qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT (s'approche d'elle, en l'excitant d'une voix mielleuse et avec les regards menaçants d'un homme sûr de se faire obéir). — Allons, madame Marthe... On sent bien que vous regrettez...

MARTHE lui empoigne le bras et le pince jusqu'au sang.

FRÉDÉRIC (sans se retourner). — En vérité, moi je ne sens rien.

ALBERT (le visage contracté par la douleur). — Moi, si! Courage donc, madame Marthe!...

MARTHE (suffoquant d'indignation réprimée). — Frédéric... j'ai réfléchi... Nous...

ALBERT. — Très bien!

MARTHE. — Nous ne nous séparerons pas.

FRÉDÉRIC (bondissant de joie, l'étreignant dans ses bras). — Ah! oui, maintenant j'oublie tout, je te pardonne tout! Tu verras, tu verras que nous serons encore bien heureux. Tu verras que je serai un mari incomparable. Tu verras que... (Changeant de ton soudainement, s'adressant à Albert.) — Mais, à propos, comment as-tu fait?

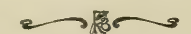
ALBERT. — Ah! cela, je ne peux pas te le dire.

MARTHE (à part). — Quelle canaille!

Rideau.

ROBERT BRACCO.

Traduit de l'italien par A. LÉCUYER.



FINANCES AMÉRICAINES

La gestion du parti républicain

Le parti républicain a célébré cette année le 50e anniversaire de sa naissance. Créé le 6 juillet 1854, pour opposer une digue à l'extension de l'esclavage, sept ans plus tard, il arrivait au pouvoir, et se trouvait appelé à défendre l'existence de l'Union, menacée par la sécession des Etats du Sud. Depuis 1861, pendant une durée de 43 ans, ce parti a conservé le pouvoir presque sans interruption. Sur les 11 présidents qui se sont succédé pendant ce temps, 9 ont été républicains; les démocrates n'ont pu envoyer un des leurs, M. Grover Cleveland, à la Maison Blanche, qu'à deux courtes reprises, de 1885 à 1889, et de 1893 à 1897. Dans les 22 Congrès qui ont siégé au Capitole depuis 1861, les républicains ont eu 18 fois la majorité au Sénat et 14 fois à la Chambre des représentants. Le parti républicain est donc bien responsable vis-à-vis du pays de la politique générale et de la politique financière suivies pendant les quarante dernières années.

Cette question de la politique financière prend une importance particulière cette année, où les Américains voient les excédents faire place au déficit. Dans son message annuel de décembre dernier, le président Roosevelt, en face de l'accroissement continu des dépenses, a incité vivement le Congrès à se montrer économe des deniers publics, et, tout naturellement, dans la campagne présidentielle actuelle, les démocrates se font une arme auprès des électeurs de la prodigalité de leurs adversaires. Une revue rapide de la gestion du parti républicain ne sera donc pas sans intérêt.

Avant de l'aborder, il importe de rappeler les limites dans lesquelles la Constitution américaine renferme l'activité du gouvernement fédéral, et l'étendue des pouvoirs financiers dont il jouit. Lorsque les jeunes Etats américains issus des anciennes colonies anglaises se groupèrent pour former les États-Unis d'Amérique, ils ne le firent que sous la pression de la nécessité. Désireux de conserver la plus grande liberté possible, ils n'accordèrent au gouvernement fédéral que les pouvoirs indispensables pour remplir la mission en vue de laquelle il était créé. La Constitution réduisit au strict minimum les services communs qui lui furent attribués. Assurer la sécurité de l'Union, et diriger ses relations, politiques et commerciales, avec les pays étrangers, telles sont les fonctions principales du gouvernement fédéral. Son budget a donc surtout le caractère d'un budget militaire. Les travaux publics n'y figurent que pour un faible chiffre, le plus grand nombre restant à la charge des Etats et les services d'instruction et d'assistance incombant intégralement aux autorités locales. Pour faire face à ses dépenses, le gouvernement fédéral jouit, outre le droit d'emprunter au nom de l'Union, du droit de taxation le plus étendu. Il peut, à son gré, imposer des taxes directes, des droits d'accise et des droits de douane. Trois restrictions cependant sont mises à l'exercice de ce droit : les impôts fédéraux doivent être uniformes sur tout le territoire de l'Union, les taxes directes doivent être réparties entre les Etats proportionnellement à leur population; enfin, il est interdit au gouvernement fédéral de percevoir des droits d'exportation. D'autre part, l'usage des droits d'importation lui est exclusivement réservé.

*
* *

Trois grands événements ont particulièrement affecté les finances de l'Union depuis que le parti républicain est au pouvoir : la guerre de Sécession, la folie de l'argent et la guerre contre l'Espagne.

Les élections de 1860 envoyèrent pour la première fois à Washington un président, Abraham Lincoln, et un Congrès républicains. La situation financière de l'Union, à ce moment, était embarrassée. Depuis 1857, les budgets fédéraux étaient en déficit. La dette fédérale, qui avait complètement disparu en 1835, s'élevait en 1861 à 450 millions de francs. Les dépenses de l'Union étaient cependant très modestes : elles n'atteignaient pas 350 millions. L'armée en absorbait 120, la marine 60, les services civils un peu plus de 125, et le service de la dette une vingtaine. Mais le gouvernement fédéral hésitait encore à faire usage de l'ensemble des droits de taxation que la Constitution lui avait reconnus. Par deux fois : en 1791, puis en 1812, il avait tenté de recourir à l'imposition de droits d'accise ; chaque fois, au bout de quelques années, il avait dû y renoncer devant l'hostilité de la population. Ses seules ressources consistaient donc dans le produit des droits de douane et dans les revenus qu'il tirait de la vente des terres publiques de l'Ouest.

La guerre de Sécession obligea le parti républicain à faire face à une situation sans précédents. L'armée fédérale ne comptait qu'une quinzaine de mille hommes. Elle dut être augmentée soudainement dans des proportions formidables : à la fin de la guerre, elle atteignait 1 million d'hommes. Il fallut également créer presque de toutes pièces une marine de guerre. Assurément, le parti républicain ne soupçonnait pas, au début de la lutte, l'étendue des obligations auxquelles il allait avoir à faire face, mais, sa décision prise, il alla résolument de l'avant. Les dépenses s'élevèrent avec une rapidité vertigineuse. En 1862, la première année de la guerre, elles atteignaient presque 2 milliards et demi ; en 1865, la dernière année, elles dépassèrent 6 milliards et demi. En quatre ans, le gouvernement fédéral dut trouver 17 milliards et demi, presque le double du total de ses dépenses depuis son origine jusqu'à 1861. L'emprunt fut, naturellement, la ressource la plus importante. A la fin de la guerre, l'Union avait pour plus de 2 milliards de francs de papier-monnaie en circulation, et la dette portant intérêt avait été accrue de 11 milliards. Quant à la taxation, on lui avait demandé près de 5 milliards. Pour obtenir un pareil résultat, il avait fallu recourir à toutes les sources de revenu dont la Constitution autorisait le Congrès à faire usage. La nécessité donna de la hardiesse au gouvernement fédéral. Après avoir relevé les droits de douane, il s'adressa aux taxes intérieures. Les spiritueux, le tabac, la bière, furent taxés. Une série de droits somptuaires frappèrent les voitures d'agrément, les yachts, les billards, la vaisselle plate. Un droit spécial atteignit les bénéfices des sociétés de transport, des banques, des compagnies d'assurances. De nombreux droits de timbre furent créés. Une taxe frappa les matières premières et les produits fabriqués à chaque étape de leur fabrication. Enfin, on établit un impôt sur le revenu, avec un tarif légèrement progressif, et des droits de succession fédéraux.

La guerre finie, le parti républicain s'appliqua à rétablir la situation financière de l'Union. Le 1er janvier 1879, le cours forcé était officiellement supprimé ; depuis quelque temps déjà, les *greenbacks*, dont on avait conservé 1.800 millions de francs en circulation, étaient reçus au pair. Ils continuent encore à remplir, concurremment avec les billets des banques nationales, le rôle de monnaie fiduciaire. Dès 1866, le licenciement de l'armée, la réduction de la marine, avaient permis de réduire considérablement les dépenses. Celles-ci, cependant, ne furent pas ramenées au chiffre modeste antérieur à 1861. Pour la décade de 1871 à 1880, la moyenne annuelle des dépenses ordinaires s'éleva à plus de 850 millions, auxquels s'ajoutait un demi-milliard pour le service de la dette. Mais l'augmentation de la population, qui passait de 31 millions 1/2 en 1860 à plus de 50 millions en 1880, et l'essor économique avaient pour résultat un accroissement extraordinaire des revenus fédéraux. A partir de 1867, le gouvernement fédéral commençait à rappeler les taxes intérieures. En 1883, elles avaient toutes disparu, à l'exception des droits sur les spiritueux, la bière et le tabac. Et, malgré ces dégrèvements, les excédents de recettes étaient tels qu'ils permettaient de consacrer, en vingt ans, plus de 5 milliards, à l'amortissement de la dette.

*
* *

La gestion des républicains pendant la guerre de Sécession et les vingt années suivantes, énergique dans la première période, prudente et avisée dans la seconde, avait été dans l'ensemble digne d'éloges. Sans doute, on pouvait leur reprocher de n'avoir pas évité suffisamment la tendance à la prodigalité qu'entraînent généralement les excédents de recettes, mais, pendant leur court passage au pouvoir, de 1884 à 1889, les démocrates se bornèrent à suivre la politique financière de leurs rivaux et ne diminuèrent pas le chiffre des dépenses. Les élections de 1888 rendirent aux républicains la majorité qu'ils conservèrent pendant quatre années. Dans ce court espace de temps,

ils adoptèrent deux mesures qui ont pesé lourdement sur les finances de l'Union.

L'amortissement de la dette publique avait diminué considérablement le service des intérêts, allégeant ainsi le montant des dépenses ordinaires. L'intérêt de la dette, qui absorbait en 1867 près de 759 millions, était tombé en 1889 à 213 millions. La guerre avait eu pour effet, il est vrai, l'inscription d'un nouveau chapitre de dépenses dans le budget fédéral. L'Union avait jugé équitable de donner des pensions aux anciens soldats blessés pendant la guerre ou infirmes des suites de maladies contractées pendant leur service. Ce chapitre qui, en 1867, ne coûtait que 110 millions, en coûtait 450 en 1889, mais, à mesure qu'on s'éloignait de la période des hostilités, il devait logiquement, au lieu de continuer à s'accroître, aller lui aussi en diminuant. Cédant à un intérêt politique, les républicains en firent au contraire une source continue de dépenses nouvelles. Les anciens soldats de la guerre civile s'étaient groupés en une association : « la Grande armée de la République » qui, naturellement, s'efforçait d'obtenir des pouvoirs publics le plus d'avantages possibles pour ses membres. L'appui ou l'hostilité des 300.000 voix dont elle disposait n'était pas chose à dédaigner dans les luttes électorales. Cédant à cette raison, les républicains votèrent en 1890 une loi qui, en quelques années, fit plus que doubler le nombre des pensionnaires. Jusqu'alors, les pensions n'étaient dues, comme dans presque tous les pays, que pour blessures ou maladies contractées pendant la présence sous les drapeaux. La nouvelle loi, écartant cette condition légitime, étendit le droit à une pension à tous les hommes ayant servi quatre-vingt-dix jours pendant la guerre de Sécession, et qu'une infirmité, dont la cause ne serait pas une habitude vicieuse, rendrait impropres à gagner leur vie, ainsi qu'aux veuves et aux enfants nécessiteux des hommes ayant fourni la même durée de service. Les conséquences de cette mesure ne se firent pas attendre. Le nombre des pensionnés, qui était de 489.725 en 1889, atteignait dès 1891 le chiffre de 676.160, et s'élevait à 976.014 en 1897, à la veille de la guerre contre l'Espagne. Quant au montant des crédits nécessités par ce service, après avoir dépassé 800 millions en 1893, il diminua quelque peu, mais en 1897, il était encore de 730 millions, représentant près de 40 p. 100 du chiffre total des dépenses ordinaires.

L'intérêt politique conduisit les républicains à adopter une seconde mesure, qui allait déchaîner sur le pays une crise financière des plus violentes et obliger le trésor à recourir, en pleine paix, à l'emprunt. Aux environs de 1875, les propriétaires de mines d'argent avaient entrepris une campagne pour obtenir l'ouverture des monnaies américaines à la frappe du métal-argent, afin d'arriver par ce moyen à en relever le prix. Ils eurent pour alliés les agriculteurs de l'ouest et la masse ignorante d'une partie de la population blanche du Sud, ainsi que la population de couleur, qui croyaient voir dans la « monnaie bon marché » une source de prospérité. Cette coalition d'intérêts avait obtenu en 1878 le vote d'une loi prescrivant la frappe de dollars d'argent et obligeant le trésor à acheter pour 2 millions de dollars par mois d'argent-métal, au cours du marché. La loi de 1878 ne réussit pas à relever le prix de l'argent. Les silverites continuèrent donc avec ardeur leur campagne en faveur de la frappe libre du métal-blanc. En 1890, les républicains étaient désireux de faire voter un nouveau tarif douanier, le fameux tarif Mac Kinley, dont les droits élevés étaient le prix de l'appui financier que leur avaient prêté pendant la campagne de 1888 les grands manufacturiers des Etats de l'Est et du Centre. Mais, pour en assurer l'adoption, ils avaient besoin de quelques voix de sénateurs des Etats de l'Ouest, partisans résolus de l'argent. La loi Sherman fut la transaction qui assura le vote du tarif Mac Kinley. Cette loi était encore un compromis, mais elle aggravait dangereusement les conditions de celle de 1878 : le Trésor était tenu d'acheter chaque mois 4 millions et demi d'onces d'argent, au cours du marché, qui devaient être payées au moyen de l'émission de billets désignés sous le nom de « treasury notes » et investis de la qualité de monnaie légale. En quinze ans, de 1878 à 1893, époque où fut abrogée la loi de 1890, le Trésor fédéral employa ainsi, pour le plus grand profit des propriétaires de mines, près de 2 milliards et demi à l'achat de métal-argent, dont la presque totalité ne circulait que sous la forme de billets. Pour que ces billets soient reçus au pair, il faut que le public ait la certitude de pouvoir les échanger à volonté contre de l'or. Le trésor fédéral doit donc conserver, tout comme une banque d'émission, une réserve de métal-jaune susceptible d'assurer le remboursement immédiat des greenbacks et de ses autres billets jouant le rôle de monnaie. En 1892, l'augmentation des dépenses, jointe à un abaissement des recettes, vint réduire considérablement les excédents qui s'étaient succédé sans interruption depuis 1866, et faire appréhender l'apparition de déficits, tandis que la diminution continue de la réserve du Trésor faisait craindre que les Etats-Unis se vissent bientôt réduits, tout comme les peuples pauvres, à payer leurs créanciers en argent, au lieu d'or. Cette situation anormale amena une crise économique des plus violentes, qui commençait à sévir au début de 1893, lorsque les républicains, battus aux élections

précédentes, cédèrent le pouvoir aux démocrates.

Ceux-ci eurent à subir les résultats inévitables des fautes de leurs prédécesseurs. Pour faire face aux dépenses ordinaires et pour reconstituer la réserve de métal jaune, ils durent emprunter. En quatre ans, de 1893 à 1897, les déficits atteignirent 800 millions, et la dette fédérale fut augmentée de 1.350 millions. Le parti républicain a essayé de faire retomber sur ses adversaires eux-mêmes ce qui n'était que le résultat de sa politique imprévoyante. Il a audacieusement affirmé que la crise de 1893 avait été due à l'appréhension causée dans le monde commercial et industriel par le remaniement radical que les démocrates, partisans d'un tarif principalement fiscal, se proposaient d'apporter dans la législation douanière. Les faits contredisent l'argumentation des républicains, qui n'ont eu, en somme, que le bonheur immérité d'échapper à la conséquence de leurs actes.

*
* *

Depuis 1897, les républicains sont restés au pouvoir sans interruption. Les excédents de recettes n'avaient pas encore reparu, lorsqu'éclata la guerre contre l'Espagne. Pour faire face à ses dépenses, il fallut recourir à l'impôt et à l'emprunt. Le gouvernement fédéral demanda au public 1 milliard, élevant ainsi la dette portant intérêt à un peu plus de 5 milliards. Quant à la taxation, c'est sans hésitation, cette fois, qu'il y a eu recours. Le *war-revenue act* de 1898 permettait de faire face à toutes les éventualités. Il augmentait de près de 50 p. 100 le revenu tiré des impôts, et faisait porter cet accroissement tout entier sur les taxes intérieures, auxquelles on demandait ainsi brusquement un surplus de 750 millions. Les droits sur la bière et le tabac étaient doublés. Un droit de patente sur les banquiers, les changeurs et les courtiers, était créé. Les quittances, actions, obligations, effets de commerce, etc., étaient soumis à des droits de timbre. Un impôt spécial atteignait les raffineurs de pétrole et de sucre, ainsi que le thé qui, auparavant, entrait en franchise. Enfin, une taxe successorale fédérale, à tarif progressif, mais ne frappant que les biens mobiliers, était rétablie.

Pour les deux années 1898 et 1899, où les dépenses s'élevèrent à plus de 5 milliards 1/2, le déficit n'atteignit que 665 millions. Dès 1900, les excédents reparurent, s'élevant à 400 millions. L'année suivante, ils furent à peu près d'égale valeur, et, en 1902, ils atteignirent 474 millions. Cette même année, les taxes établies en 1898 pour faire face aux besoins de la guerre étaient entièrement rappelées. Malgré cela, en 1903, l'excédent des recettes s'éleva encore à 280 millions.

La dernière année financière, terminée le 30 juin 1904, a été moins brillante : elle s'est clôturée avec un déficit de 213 millions. Elle a eu à faire face, il est vrai, à des dépenses extraordinaires s'élevant à 280 millions : paiement de 200 millions à la Compagnie du canal de Panama, de 50 millions à la nouvelle République de Panama, et une avance de 30 millions à l'Exposition de Saint-Louis. Si l'on défalque cette somme, il reste encore un excédent de recettes sur les dépenses ordinaires de 70 millions. Mais la diminution est, on le voit, importante, et le secrétaire du Trésor estime que l'année prochaine se soldera par un déficit d'une centaine de millions.

Cette situation mérite d'autant plus l'attention que, malgré le rappel des taxes de guerre créées en 1898, qui rapportaient environ un demi-milliard lorsqu'elles étaient en vigueur, le chiffre des recettes n'a que fort peu faibli. Les recettes, en 1904, n'ont été inférieures que d'une centaine de millions à celles de 1902. C'est donc à l'augmentation des dépenses qu'est dû le changement constaté dans les résultats budgétaires. La comparaison des dépenses de l'année 1897, immédiatement antérieure à la guerre contre l'Espagne, avec celles des trois dernières années, montrera de suite le chemin parcouru.

Montant des dépenses ordinaires 1 (millions de francs).

	1896-7	1901-2	1902-3	1903-4
Services civils et divers.	470	590	6[illegible]0	686
Guerre	255	583	616	597
Marine	180	352	430	533
Indiens	67	52	67	52
Pensions	733	721	720	740
Intérêt de la dette	195	152	148	137
	1.900	2.450	2.631	2.745

En sept ans, les dépenses ordinaires du budget fédéral ont augmenté de 45 p. 100. Les pensions sont à peu près au même chiffre en 1904 qu'en 1897. Mais les services civils ont augmenté de 216 millions, et les services militaires, guerre et marine, de 695 millions. Cette dernière augmentation est le fait capital des changements survenus dans le budget de l'Union. La guerre d'Espagne a marqué une nouvelle étape dans la politique américaine ; les finances fédérales ne font qu'en enregistrer les effets.

L'armée qui, après la guerre de Sécession, avait

1 L'année financière américaine va du 1er juillet au 30 juin. Dans les chiffres budgétaires que nous donnons, nous avons exclu le service postal, la presque totalité de ses dépenses étant compensée par des recettes. Il est cependant, depuis de nombreuses années, régulièrement en déficit. L'excédent des dépenses sur les recettes a été de [illegible] millions en 1903.

été réduite à 25.000 hommes, était restée à ce chiffre jusqu'en 1898. La loi du 2 février 1903 a autorisé le président à porter l'armée permanente à 100.000 hommes ; l'effectif actuel est d'environ 75.000. Le but poursuivi est de posséder une armée assez nombreuse pour qu'elle puisse recevoir, sans à-coups, un supplément de 100 à 150.000 hommes que pourrait fournir, en cas de besoin, la milice ou garde nationale des Etats. Celle-ci n'a guère existé jusqu'à présent, sauf dans un petit nombre d'Etats, que sur le papier. On s'efforce de la rendre efficace. Le gouvernement fédéral est autorisé à cet effet à donner des subventions aux Etats qui accepteront que l'armement et l'entraînement des hommes de leur milice soient analogues à ceux de l'armée fédérale. Les chiffres donnés plus haut pour les dépenses du département de la guerre sont quelque peu grossis. Le génie militaire est chargé de l'exécution des travaux publics d'intérêt général : amélioration des cours d'eau navigables, travaux dans les ports, qui incombent à l'Union. Les crédits de ce chef varient annuellement. Pour 1897, ils s'élevaient à 71 millions, et pour 1903, à 98 millions, atténuant d'autant, par conséquent, les chiffres des dépenses militaires proprement dites.

La marine a témoigné dans ces dernières années l'expansion la plus considérable. Les États-Unis visent délibérément aujourd'hui à devenir une grande puissance navale. Après la guerre de Sécession, on avait de nouveau négligé la marine, et, vers 1880, elle était dans un état misérable. Pendant la période quinquennale, 1875-80, les crédits qui lui étaient attribués n'étaient que de 80 millions par an. En 1883, on commença à construire la marine nouvelle, lentement d'abord, puis, à partir de 1889, avec plus de rapidité : cette année-là, les crédits pour la marine atteignirent 100 millions, et, pour la période 1893-97, la moyenne annuelle dépassa 155 millions. C'est cette marine qui permit d'engager la guerre contre l'Espagne. Depuis la guerre, les crédits pour la marine, loin de retomber aux chiffres antérieurs, se sont, au contraire, fortement accrus. Alors que, en 1898, pendant la période des hostilités, la marine n'avait dépensé que 305 millions, elle a absorbé pendant l'année fiscale 1904 plus de 530 millions. Cette augmentation est due à la fois à l'accroissement du personnel : en 1885, le nombre des marins était de 8.250, il est aujourd'hui de 34.000, et à celui des crédits affectés aux constructions neuves. Pendant les années précédant immédiatement la guerre, ces crédits oscillaient entre 50 et 75 millions. Ce dernier chiffre fut encore celui des années 1900 et 1901, mais, en 1902, ces crédits étaient portés à 100 millions, en 1903 à 140 millions et, pour 1904, il a été dépensé de ce chef près de 180 millions. Les Etats-Unis ont actuellement 12 cuirassés en service. Ils en ont 14 en construction, ainsi qu'un certain nombre de croiseurs cuirassés de grandes dimensions. On estime que l'achèvement des navires sur chantier ne coûtera pas moins de 750 millions. Comme, d'autre part, à mesure que ces navires entreront en service, le personnel devra être accru, c'est là une somme considérable de dépenses pour l'avenir. Enfin, cette même politique entraînera de grosses dépenses pour l'aménagement de stations navales dans les possessions récemment acquises. A Cuba, les États-Unis doivent en établir à Bahia-Honda et à Guantanamo ; à Puerto-Rico, il faudra également en aménager une. On en établira certainement aux débouchés du futur canal interocéanique. Dans le Pacifique, il faudra compléter Pearl Harbor, dans les Hawaï, où presque rien encore n'a été fait, en aménager une à Pago-Pago, dans les Samoa, à Guam, et le secrétaire de la marine réclame instamment l'aménagement de la baie de Subig, qui offre un site excellent, dans les Philippines. Enfin, la construction du canal interocéanique entraînera des dépenses considérables, mais la majeure partie de celles-ci doivent être effectuées au moyen d'emprunts.

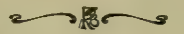
Malgré l'accroissement de la dette à la suite de la crise de 1893 et à l'occasion de la guerre de 1898, une conversion récente, les excédents des derniers exercices, qui avaient permis de reprendre l'amortissement, ont réduit le service des intérêts. De 195 millons en 1897, ce service est tombé à 137 millions en 1904. Cet allègement sensible pour le contribuable sera malheureusement plus que compensé par un nouveau développement du service des pensions. La dernière guerre devait avoir pour résultat naturel une augmentation des charges de ce chef, mais elle eût été limitée, si le parti républicain avait renoncé à sa politique de largesses intéressées. Il n'en est rien, et c'est le président lui-même qui, cette année, par un ordre exécutif, a étendu singulièrement la loi, déjà si large, de 1890. Suivant cet ordre, tout homme ayant servi 90 jours pendant la guerre de Sécession et ayant plus de 62 ans aura droit à une pension. Il est impossible d'évaluer avec quelque exactitude les dépenses qu'entraînera cette mesure. Le commissaire des pensions suppose qu'elles ne dépasseront pas 15 à 20 millions par an ; mais, suivant d'autres estimations, elles pourraient atteindre 150 millions, peut-être même dépasser ce chiffre.

En somme, la dernière période de gestion du parti républicain a été marquée par un accroissement considérable des dépenses. La plus grande partie de cet accroissement, d'ailleurs, n'est que la résultante de la politique générale où sont entraînés aujourd'hui les Etats-Unis, politique contre laquelle les

démocrates eux-mêmes ne réagiraient sans doute que difficilement s'ils arrivaient au pouvoir. Mais une partie des augmentations n'a pour origine que l'intérêt électoral ; et les scandales administratifs survenus dans l'administration militaire pendant la guerre d'Espagne, et, plus récemment, dans l'administration postale, donnent à penser que de sérieuses économies pourraient être réalisées par une surveillance plus active et plus étroite, notamment sans doute dans les gros ministères dépensiers de la guerre et de la marine Les démocrates se font fort de réaliser ces desiderata. La puissance des purs politiciens est cependant si grande dans les deux partis, que l'on peut se demander si ces belles promesses seraient vraiment tenues.

Quoi qu'il en soit, les Etats-Unis sont dans une situation qui leur permet d'envisager le déficit autrement que les nations européennes, dont les ministres des Finances commencent à ne plus trouver qu'avec des difficultés extraordinaires de nouvelles sources d'impôts. Le jour où les financiers américains abandonneront l'idée, à laquelle depuis un quart de siècle le parti républicain est demeuré fidèlement attaché, que les douanes doivent être regardées avant tout comme un instrument de protection pour l'industrie nationale, idée qui a amené les tarifs si follement exagérés de 1890 et de 1897, ils pourront trouver dans les droits d'importation une augmentation importante de recettes. Ils ont, d'autre part, dans les droits intérieurs, qui ne frappent plus aujourd'hui, comme avant 1898, que les spiritueux, la bière et le tabac, une réserve considérable pour l'avenir. Mais, bien plus, l'augmentation de la population, qui, grâce à l'immigration, dépasse annuelle- un million d'individus, l'essor économique, qui a pour resultat le développement de la consommation, créent chaque année, automatiquement, sans qu'il soit besoin de la moindre mesure législative, des sources nouvelles de revenus pour le gouvernement fédéral. Le déficit, dans ces conditions, n'offre pas une perspective bien troublante, et les États-Unis peuvent accroître considérablement encore le poids de leur armure militaire sans infliger aux contribuables une charge qui soulève de leur part un sérieux mécontentement. C'est le fait principal, et d'une singulière importance, qui se dégage de cette revue rapide des finances américaines.

ACHILLE VIALLATE.



L'ASSAUT DE LA VILLA MÉDICIS

C'en est un, vraiment. L'âpreté des polémiques soulevées par la seule annonce, officieuse encore, de la retraite de M. Guillaume, montre bien que, si la Villa est en fait un lieu morne et désuet, tout esprit indépendant y redoute un foyer d'idées réactionnaires, ou tout au moins un centre qui les consacre et les symbolise.

Il s'agit d'une institution dont l'existence évoque tant de questions brûlantes, qu'on en vient d'emblée à dépasser le problème du directeur à élire : on demande énergiquement la suppression de la Villa elle-même.

Il y a là, derrière une question de circonstance, une question de principe. Et celle-là est bien plus sérieuse. Ecartons donc de suite la circonstance.

On a ergoté sur le point de savoir si l'Institut admettrait le choix d'un directeur en dehors de ses membres, et bien entendu ces messieurs ont poussé les hauts cris, car ils considèrent la Villa comme leur fief. Administrant la beauté nationale et la gardant ainsi que toutes les recettes qui servent à la fabriquer, ils n'admettent même pas qu'on touche à un coin de leur domaine. Ils forment les jouvenceaux à la saine peinture et au bon dessin dans leurs ateliers, ils les couronnent, médaillent et priment, puis, quand ils ont été très sages, les envoient se parfaire là-bas : il ferait beau voir qu'on enlevât la Villa au contrôle de l'Institut !

On a parlé de M. Besnard. On prête à M. Henry Marcel l'intention de nommer en effet un artiste ayant passé par la Villa, mais n'appartenant pas à l'Académie, glorieux et indépendant, capable de réformes courtoises et libérales. On prête à M. Henry Marcel tant de projets que je ne conclus rien. Evidemment, comme c'est un homme d'initiative intelligente et de grande logique, il doit se dire qu'à défaut de suppression, il pourra essayer de renouveler un peu l'air de cette vieille maison. Quand on ne peut jeter bas, on replâtre, on étaie. Seulement, si le plan est mauvais au point que même les quatre murs ne sauraient rester sans absurdité, l'architecte perdra son temps. J'ai pour M. Besnard une vieille amitié, et je l'admire. Cela me met à l'aise pour déclarer que je ne lui souhaiterais pas de diriger la Villa. Il faut laisser ce vœu à ses ennemis. Chacun sait que ce beau peintre est aussi un homme du monde, et fort avisé. Mais je ne lui donnerais pas six mois pour devenir un routinier parfait, ou pour démissionner, ce qu'il ferait sans nul doute, n'étant parti à Rome que pour agir avec liberté.

Seulement, il ne faut peut-être pas d'Ecole du tout, et nous voici arrivés à la question de principe. Elle

comporte une bonne dizaine de points de détails : essayons d'y mettre un peu d'ordre et de clarté.

Qu'est-ce que c'est que l'Ecole de Rome? C'est le corollaire de l'enseignement officiel de l'art par l'Ecole des Beaux-Arts et le Conservatoire. Vous pensez bien que je résume et ne discute pas. Voilà plus d'un an que j'ai entrepris de démontrer, en une série d'études à cette même place, que l'enseignement officiel des arts est une détestable plaisanterie et un non sens. L'Ecole de Rome, c'est trois ans de vie gratuite « dans l'atmosphère des chefs-d'œuvre passés », récompense accordée aux meilleurs élèves. Ce n'est pas une Ecole d'ailleurs : c'est, si je puis dire, « un pensoir », ce qu'un rapin irrévérencieux appellerait « le dernier coup de ripolin » sur les âmes des néophytes qu'on a diplômés et qui seront de l'Institut plus tard.

Pourquoi cette Ecole est-elle à Rome? Parce que Rome est le centre des arts et le flambeau du monde civilisé.

Du moins, elle le fut. On a vécu longtemps sur l'idée qu'on trouvait à Rome, superposé aux merveilles antiques, le seul art (la Renaissance italienne), qui ait dominé la « barbarie ». L'étude successive des écoles flamande, hollandaise, espagnole, des primitifs français, des primitifs allemands, leur mise en lumière, leur réhabilitation par l'exégèse, l'évolution de l'idee du « caractère », la régénération des méthodes comparatives, intervenant dans l'histoire des esthétiques, ont changé tout cela aux yeux du monde, mais pas à ceux du monde académique. L'âme des grands morts ne donne plus des exemples de beauté, d'idéalité, qu'en la seule Rome. La Renaissance italienne est splendide : elle n'est pas tout. Elle semblait l'être tant qu'on répétait dogmatiquement qu'il n'existait qu'elle. En art comme en politique ou en religion, l'idée de Rome centripète est aussi ruinée que l'idée de l'anthropocentrisme, et là-dessus je reviendrai tout à l'heure.

Une époque du génie humain dans un pays est donc prise, par pétition de principe, pour tout le génie humain dans tous les pays ; cette idée fausse en prétexte une autre ; il y a identité entre l'art officiel et l'art romain. Prytanée du Beau, caserné à Rome — voilà le soutien moral de l'Ecole. A présent, quel est son soutien matériel?

Elle est la récompense des diplômés obéissants, l'échelon suprême de la bureaucratisation des arts. Elle est le dernier terme d'une éducation, l'appât final. Adoptez les préceptes de l'Institut, et vous irez à la Villa. La Villa appartient donc à l'Institut? Non. Elle appartient à la France. L'Institut, c'est donc l'art français?

Aucunement. J'ai exposé ici, trop longuement pour y revenir, que l'Institut a toujours été l'ennemi de l'art français, qu'il l'a toujours opprimé au nom d'un idéal néo-grec et néo-italien. L'académisme est un ensemble de procédés internationaux, identiquement enseignés dans le monde entier, et prétendant réduire les sensibilités, les différences de races, d'atmosphères, de goûts, au carcan d'une géométrie superposable à tous les tempéraments. Les grands Français se sont révoltés contre cette violence dès l'irruption de l'invasion italienne, ont produit malgré elle, en se passant des avantages matériels qui eussent récompensé leur servitude. L'admirable primitivisme français a été coupé et rejeté dans la nuit d'une barbarie prétendue, et il a fallu la dure lutte soutenue de Watteau à Manet pour que la critique moderne et l'art caractériste retrouvent notre filiation nationale au-delà de la funeste intervention italienne de la première moitié du XVIe siècle. Ces véritables héros ont tout sauvé, le génie autochtone a prévalu. L'Institut académique s'est donc arrogé un mandat que nul ne lui a donné, survivance d'une routine tolérée. Et il ne garde pas la tradition française, il a tout fait pour l'écraser. Il est vraiment internationaliste par les principes comme par la médiocrité.

L'Ecole de Rome, c'est donc une institution de l'Etat français, accaparée et détournée de sa destination légitime par une coterie sans mandat. Son soutien matériel n'est pas plus valable que son soutien moral. Le Beau n'est pas définissable par catéchisme ; le Beau n'est pas plus à Rome qu'ailleurs : le Beau n'est pas l'Institut ; l'Ecole faite pour récompenser les gens capables du Beau n'est pas le fief d'un compagnie de sectaires, et si elle a un sens, il doit être d'encourager avec l'argent français les tenants d'une tradition et d'un idéal français. L'Institut n'est pas français. L'idéal romain est un idéal étranger : il est intéressant au même titre que l'idéal espagnol, allemand, flamand, au titre de manifestation étrangère. Je dis « étranger ». Moralement, je suis tout à fait d'avis que ce mot est vide de sens : mais matériellement, il en a un, puisqu'il s'agit des deniers publics. Si l'Etat était une personne, et que cette personne fût moi, je dirais certainement aux académiques : « Vous n'aurez pas un sou pour entretenir les propagateurs de vos principes de coterie : ces principes sont considérés comme détestables par une foule d'artistes, et il est indéniable historiquement qu'ils sont antifrançais. On a assez pensionné les Italiens au XVIe siècle, et après, au détriment de nos nationaux ; je refuse de ne voir pensionner les jeunes Français qu'à la condition de leur humble soumission à la discipline néo-italienne que vous imposez. »

Maintenant, il y a une question matérielle, pécuniaire. Trois ans de vie gratuite, c'est précieux pour

un jeune homme. Faut-il supprimer cela parce que l'Institut en abuse ?

Ici je vois que les esprits en sont venus à un degré de rébellion fait pour galvaniser d'horreur l'ombre furieuse de feu Gérome. On ose dire : « Supprimez. » On demande que les peintres et les sculpteurs, les architectes et les musiciens, soient privés de tous les encouragements de l'Etat, comme les poètes et les romanciers ; en un mot, que l'Etat « ne protège plus les arts », parce qu'un Etat républicain est, lui aussi, une individualité sans mandat, irresponsable, ne pouvant et ne devant pas avoir de préférences esthétiques, une bureaucratie neutre. Voilà qui est net et radical, et là-dessus aussi je reviendrai. Mais je ne veux encore que m'en tenir à l'hypothèse d'une Villa maintenue. Et alors il faut savoir à quoi elle sert — nous le savons — et à quoi elle devrait et pourrait servir.

Elle offre trois ans de vie et un brevet de capacité qui présage une « belle carrière ». Pourquoi ces trois ans ? Pour perfectionner les jeunes lauréats dans la connaissance et le culte de l'art. De quel art ? De l'art romain, centre du monde. Mais nous venons de dire que cette idée ne tient plus debout. Alors, l'immobilisation à Rome n'a plus de raison d'être ? Eh ! non, elle n'en a plus, et voilà le point capital.

Elle n'en a plus au point de vue disciplinaire même. Observez qu'en cette citadelle de la routine, l'œuvre de perfection artistique ne se poursuit guère. Un jeune homme qui s'est résigné à l'endoctrinement, qui a fait les concours d'Ecole, qui s'est fait médailler, qui a obtenu le prix de Rome, ne peut avoir que deux psychologies. C'est, le plus communément, un garçon adroit mais sans personnalité, qui a dit vers seize ans le traditionnel « Anch'io son pittore ! ». Cela voulait dire : « Je serai élève de l'Ecole des Beaux-Arts. Je ferai ce que mes maîtres me diront. Je passerai les examens et serai reçu dans les concours. Breveté peintre, j'irai à Rome. Je ferai correctement les envois réglementaires. Après, j'aurai une clientèle, des commandes, la protection de mes patrons, le ruban rouge, et si je suis malin et bon travailleur, si j'ai de l'ordre et de la tenue, j'aurai à mon tour l'habit à palmes et l'épée ». Voilà un jeune homme de bonne conduite. Il ne fera jamais rien qui vaille, et nous n'avons rien à en dire. Le second type de candidat, c'est le jeune homme qui s'est dit : « Je suis très pauvre. A l'Ecole je trouverai des modèles gratuits, du feu en hiver. Je serai corrigé par des « pompiers ». Je ne croirai pas un mot de ce qu'ils me diront ; je sens la vie moderne, j'ai l'instinct de la vision libre, mais je ferai les bons devoirs qu'on aime dans l'endroit. J'aurai les avantages matériels et me défendrai de l'atmosphère morale. Si j'arrive à Rome, j'aurai trois ans assurés. Après, je ferai ce qu'il me plaira ». Celui-là est rare, car il lui faut une solide originalité foncière et une volonté ferme, mais enfin on le rencontre. Sorti des cours où il a dessiné des figures poncives, il va le dimanche brosser des pochades impressionnistes, voir les Degas et les Monet chez les marchands, et il prend beaucoup de croquis dans la rue. L'un et l'autre de ces jeunes gens sont déjà formés en arrivant à Rome. La Villa ne les modifiera pas. Relativement au passé, on y fait à peu près ce qu'on veut. L'Institut exige des envois, mais il sait bien que les pensionnaires sont définitivement modelés selon ses principes, ou que, s'ils sont révoltés, il ne sera plus temps d'y remédier. La Villa n'a donc pas l'influence active de l'Ecole des Beaux-Arts. Elle est un appât, elle sert à forcer les gens à l'obéissance scolastique par l'escompte de ses avantages futurs. Elle a si peu de caractère moral que ses partisans en tirent un argument pour son maintien, argument d'ailleurs impayable pour sa rouerie naïve. « On reproche, disent-ils, à la Villa de pervertir la liberté d'esprit des artistes... mais voyez donc Debussy, Besnard, Gustave Charpentier ! Est-ce que leur passage à Rome les a empêchés de produire des œuvres nullement académiques ? »

Ceci est délicieux. Vous verrez ainsi les pires poncifs se réclamer de ces trois hommes de la façon la plus inattendue. C'est avouer que, *malgré l'école*, ils ont pu être des créateurs originaux et d'audacieux novateurs. Cela prouve qu'ils avaient une solide résistance morale ; cela ne prouve pas du tout qu'ils n'eussent pas été ce qu'ils sont sans passer par l'enseignement académique, au contraire ! Et voyez-vous la pauvreté d'excuses d'une institution réduite à rappeler que, malgré elle, on a pu échapper à son esprit, et tirant de là un argument pour être maintenue (1) ? Il ne suffit pas qu'une institution ne nuise pas : il faut qu'elle soit utile, sans quoi les contribuables perdent leur argent.

C'est du simple sens commun : Charpentier, Besnard et Debussy ont évidemment profité des avantages matériels ; encore ont-ils renoncé aux derniers, car les commandes officielles du peintre lui sont venues par de tout autres voies, et les deux musiciens ont fait des envois de Rome tels que l'Institut n'en a pas voulu, et qu'ils ont abandonné, pour s'enfuir plus vite de l'art détesté, leur droit d'être joués à l'Opéra. Voilà vraiment des gens dont la

(1) M. Guillaume, qui n'est sûrement pas un grand sculpteur, mais est par contre un vrai diplomate, s'en expliquait finement dans une interview lors du centenaire de la Villa. L'institution, ayant perdu sa dure autorité de jadis, se fait tolérante et toute petite pour prouver qu'elle ne gêne personne.

Villa peut se réclamer! Mais elle ne dit pas tout. Si ceux là, et quelques autres, ont pu échapper, combien de gens ont été gâtés par l'académisme, qui eussent eu du talent? Combien ont résisté un certain temps et fini par devenir des brevetés médiocres? Rien qu'en ces quinze dernières années nous pourrions en relever beaucoup aux catalogues des salons. Rappelez vous le mot de Boucher à Fragonard partant pour l'Ecole de Rome : « Si tu prends ces gens-là au sérieux, tu es f... ichu. » Fragonard ne prit rien au sérieux, et ne fut pas... ce que Boucher exprimait trop énergiquement pour que j'aie osé l'écrire. Mais depuis, combien ont justifié sa phrase! A cette époque le règlement était tyrannique : depuis Louis XIV on ne plaisantait pas avec l'enseignement du Beau, tout marchait militairement. Vous aurez l'idée assez exacte du régime en voyant ce que Guillaume II fait de l'art officiel dans son empire. Il a tout à fait ces idées-là, et s'il régnait sur notre Villa, jamais un Besnard ou un Charpentier n'en seraient sortis, et le mot de Boucher lui aurait valu six mois de forteresse. Mais les temps ont changé, et les règlements de la Villa, sous la pression de l'art indépendant et de son triomphe, sont devenus presque incolores.

Et maintenant il faut en revenir à l'idée romaine. Voilà donc une institution surannée, qui ne sert de rien, ni en bien ni en mal, et n'a aucun caractère. Elle se traîne, c'est tout ce qu'on peut en dire, et elle s'excuse piteusement du mal dont on l'accuse en citant les rares artistes qu'elle n'a pas pu dépersonnaliser. Pourquoi est-elle à Rome?

Pour les peintres, cela se comprend. Ils ont les chefs-d'œuvre italiens à visiter, avec faculté d'excursions en Italie. Encore voit-on d'un mauvais œil qu'ils insistent pour voir Ravenne ou les primitifs d'Ombrie. Car vous savez que les primitifs sont « d'un mauvais exemple ». C'étaient des barbares d'un certain talent, qui ignoraient le Beau, découvert par la Renaissance d'après l'antique : on peut les voir comme « curiosités » et c'est tout. Programme fort simple; pourquoi a-t-il fallu que la maudite évolution de la critique historique l'ait bouleversé? Pourquoi a-t-il fallu que la révélation des arts de l'Europe ait ruiné l'idée de la Rome indispensable? Il y a Dürer, Holbein, les primitifs d'Augsbourg, en Allemagne, Rubens et Van Eyck en Flandre, Rembrandt et Hals, Ruysdaël et Pieter de Hooghe en Hollande, Velasquez et Goya en Espagne, Turner et Reynolds à Londres, et je ne parle pas de la France, de Foucquet à Delacroix et de Watteau à Corot. Tout cela, ce sont des « phares », des centres de sensibilité, des motifs de style, de pensée, de ferveur, qui peuvent attirer des âmes et des tempéraments tout aussi bien que l'art italien. Pense-t-on que des bourses de voyage dûment contrôlées en leur emploi ne permettraient pas à un jeune homme une éducation plus complexe, une émotion plus grande que trois ans immobilisés à Rome?

Les sculpteurs trouvent là de belles leçons de l'Antique. Mais d'abord il faut bien observer que rien n'est plus absurde que de donner l'Antique d'emblée à des jeunes gens. L'Ecole a fait de l'Antique une parodie néfaste. Les Grecs, ressuscités, se mettraient sérieusement en colère en voyant toutes les recettes qu'on feint d'extraire de leur art énorme, vivant, sensuel, osé et pas académique certes! Quand on aime sincèrement l'Antique, quand on révère dans la statuaire grecque non pas un catéchisme de procédés, mais la réalisation d'un des plus sublimes idéaux que l'humanité ait su atteindre, on s'aperçoit que cet art de synthèse n'a été obtenu que par l'étude profonde de la nature. Il faudrait donner l'Antique comme récompense à des sculpteurs qui auraient d'abord interprété la nature pendant dix ans. Et ainsi, au lieu de le démarquer et de n'être que des pasticheurs insoupçonneux de la vie, ils en profiteraient sainement, ils se placeraient dans l'état d'esprit des antiques et tâcheraient de synthétiser leurs observations, comme ceux là le firent. On ravale l'Antique en le donnant aux débutants. Ainsi l'on donne les sonates de Beethoven à des fillettes incapables d'en comprendre la sublime beauté morale et n'arrivant qu'à en jouer les notes en mesure. Mais écartons cette déplorable conception, ce vice d'enseignement. Est-ce que les jeunes gens, s'ils doivent voir l'Antique, ne le verraient pas aussi à Athènes, en Sicile, à Munich, au British Museum, sans parler de la sculpture d'Egypte? La bourse de voyage ne serait-elle pas, ici encore, la logique même?

Pour les architectes, on conviendra que, si Rome est pleine d'enseignements merveilleux, là encore elle n'est pas unique. Et les cathédrales de l'Europe centrale? Et les basiliques romanes? Et l'art hispano-mauresque? Est-ce qu'il n'y a pas là des leçons inoubliables, devant l'Alhambra, le Munster, Ravenne, et tous ces pèlerinages du génie humain? Mais non. Tout cela n'est que le vestige curieux, bon pour l'érudit, d'une barbarie amusante et sans beauté. On n'en parle pas à Rome.

Enfin, il y a les musiciens. Et vraiment l'immobilisation à Rome est pour eux de la pure bouffonnerie. Rome et l'Italie ont eu au XVII^{e} et au XVIII^{e} siècles une admirable école de musique, qui n'est plus connue que des mélomanes érudits, tandis qu'on ne connaît que trop, hélas! la décadence profonde de l'opéra italien. Est-ce l'exemple de Carissimi et de Monteverde, du chant palestrinien, ou celui de Donizetti et de M. Leoncavallo qu'on offre aux pension-

naires de la Villa ? On ne fait aujourd'hui à Rome qu'une musique internationale, le programme de tous les concerts de grandes villes. Mais que peut faire pendant trois ans à la Villa un musicien? Charpentier y a écrit ses *Impressions d'Italie* : elles sont fort remarquables, mais enfin il n'est pas très souhaitable que tous les prix de Rome en fassent autant : ce serait excessif. Ils font donc n'importe quoi, et le séjour apparaît une fois de plus privé d'opportunité. Reste l'avantage pécuniaire. La bourse de voyage permettrait d'aller entendre Beethoven en Allemagne, Mozart en Autriche, et Liszt et Schumann et Weber, et Wagner à Bayreuth, et Gluck et tant d'autres qui ont dépassé infiniment la musique italienne. C'est tellement évident qu'il n'y a pas à insister. Avec les frais d'entretien de trois années à la Villa, on pourrait défrayer les voyages profitables d'un jeune homme. Le système de la bourse répondrait à tout.

A tout, oui certes ! Mais pas à la volonté de l'Institut, du système d'enseignement breveté des arts. Plus soucieux de se faire des créatures et de perpétuer des doctrines que de voir des jeunes gens s'éduquer en restant maîtres de leur sensibilité et de leurs tendances, l'Académisme se démasque. Il se substitue à la France. Il entend — et ne s'en cache pas — que tous ces bienfaits ne soient donnés qu'à la condition expresse d'une obéissance passive. Il faut qu'ils soient donnés sous son contrôle, dans une maison qu'il régit, et dans la citadelle ultramontaine d'où son faux prestige est sorti. « Vous ne voulez pas, jeunes gens? Alors vous n'aurez rien. Vous serez des parias, des refusés du Salon, des irréguliers, des bohèmes, des négateurs de la Beauté sacro-sainte, estampillée par l'Académie — vous serez des impressionnistes, des malfaiteurs, et tant mieux si vous ne vendez rien ! On s'arrangera pour vous priver de commandes, de gros prix de vente, de rubans et de titres : vous serez hors la loi, et l'Etat vous ignorera, car l'Etat c'est un bureau, nous y sommes chefs de division du Beau, et l'Etat-Bureau n'aime et n'encourage que les diplômés. Certes, l'exécrable lutte des Delacroix, des Courbet, des Manet, des Degas, des Monet et autres destructeurs de l'art, la rébellion des Rodin, des Dalou, des d'Indy, des Debussy a compromis notre prestige, et ces gens ont eu l'inpertinence d'arriver sans nous au public, de vivre de leur métier, d'avoir même de la gloire authentique, quoique non revêtue de notre griffe : mais nous sommes encore le bureau du Beau, la bourgeoisie nous respecte, l'Etat nous maintient, et il faut compter avec nous. Nous avons des appuis politiques, c'est nous les gens sérieux et bien pensants ! »

Voilà le discours que je peux prêter sans erreur aux académiques, gardiens du Beau inamovible et constitué dont le siège central es à Rome. Voilà pourquoi l'Ecole de Rome persiste, et voilà comment la question est posée La lutte contre la Villa n'est qu'un épisode de la lutte de l'art national contre l'ultramontanisme, qui dure depuis 1550

Et en effet l'Etat soutient l'académisme, mais plus tant qu'on le croit. Les plans de l'enseignement d'art sont restés. Les institutions d'Etat, antilibérales, monarchiques, sont demeurées sous un régime libéral ; mais l'exemple des indépendants a modifié l'état d'esprit des fonctionnaires. Une pénétration lente s'est produite. Oh ! je sais très bien qu'elle est très lente, qu'elle est loin de suffire, qu'elle est loin de restreindre assez la part du mauvais art, part du lion dont les artistes libres n'ont guère que les miettes. Mais cette pénétration est indéniable. Elle permet d'espérer. La religion académique et ultramontaine est bien malade : comme l'autre ultramontanisme, elle est tolérée avec une déférence qui n'exclut pas le scepticisme. L'Etat la maintient parce qu'il a intérêt à maintenir toute hiérarchie constituée Mais il sympathise avec les librepenseurs de l'esthétique comme avec ceux de la religion. Quoi qu'on en dise. L'Etat a beaucoup évolué : il en est venu à patronner le second Salon, il institue des bourses de voyage données souvent à des indépendants, il partage les commandes et les achats entre l'académisme et ses adversaires, il est contraint de plus en plus à une neutralité. Certes les académiques la trouvent criminelle, ils voudraient tout pour eux et par eux. Que leur mauvaise humeur mal dissimulée serve à faire comprendre aux autres la grandeur et l'importance de l'étape parcourue. Chaque avantage enlevé à la routine a l'importance morale de dix avantages qu'elle conserve. Dans ce concordat, l'Etat ménage l'appareil politique, les personnalités ne lui semblent plus sacrées, et l'Institut a dû admettre bien des décisions qui l'ont exaspéré. L'Etat s'achemine vers la seule attitude qui excuse son intervention : la répartition impartiale des deniers publics.

De toutes façons l'Ecole de Rome est inutile, et marquée pour la disparition. Elle est caduque, son idée fondamentale est mauvaise. Cependant elle durera un certain temps, et on n'y réformera rien, la première réforme, celle des bourses, ayant pour effet de la supprimer. On voit bien que l'état de choses est illogique et mauvais, que l'Institut gouverne sans droit. Mais il a l'avantage d'être une vieille bureaucratie organisée : on a l'esprit conservateur en France, les académiciens sans gloire se réclament abusivement des vieilles gloires du passé, et l'Etat n'ose pas y toucher, il ménage les droits acquis, il trouve surtout commode de garder le vieux cadre administratif, et il compte que les

fonctionnaires sauront en atténuer les inconvénients en arrangeant tout à l'amiable, en concessionnant aux deux camps (1). C'est ainsi que les gens de l'Institut sont couverts d'honneurs à l'ancienneté, mais que tout de même le legs Caillebotte est au Luxembourg et que Besnard a joué un rôle important dans les décorations des monuments publics. C'est ainsi que bon nombre de fonctionnaires sont déférents envers l'Institut, mais achètent des Claude Monet pour leur salon.

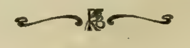
En face de cet état de choses, les indépendants n'ont rien à présenter. Aucun d'eux ne peut encore apporter un système permettant la protection libérale de l'Etat aux tempéraments originaux, sans les Ecoles et leurs excès, parce que l'*Etat est un bureau à commissions, et ne peut pas voir la vie d'une autre manière. La formule des rapports d'un Etat démocratique avec l'art libre n'a pas encore été donnée.* Pour l'instant, la question se pose trop vite. Elle peut apparaître insoluble à bon nombre d'esprits, et je comprends fort bien qu'ils en viennent à souhaiter que l'Etat s'abstienne.

C'est un parti extrême qui, désespérant de trouver la formule, préférerait qu'on renonçât à tout, plutôt que de voir continuer la main mise de l'Académisme et l'irresponsabilité de l'Etat. Faire du Conservatoire une école privée, libre, fermer l'Ecole et la Villa, supprimer les subventions, les concours, les privilèges mal donnés (1), ramener la condition des peintres, sculpteurs, architectes et musiciens, à celle des écrivains qu'on n'encourage pas et qu'on ne discipline pas; laisser à l'initiative privée de ceux qui se sentent artistes le choix des moyens de vivre et du sens de leur travail, c'est évidemment plus digne, plus conforme à l'idéal moderne et à la limitation du rôle de l'Etat dans nos mœurs. L'Etat-Mécène ne vaut pas mieux que l'Etat-pape. Le dégoût du bienfait mal donné mène au désir de ne rien recevoir. On allègue que l'égalité de conditions pour tous les producteurs d'art favoriserait la décentralisation, nous replacerait dans les conditions grecques, gothiques, florentines; qu'elle aiderait à la décentralisation artistique; qu'elle écarterait tous les gens qui, appâtés par les primes officielles, voient dans l'art une carrière et non une vocation; qu'enfin, l'objection que les métiers d'art coûtent plus cher qu'à l'écrivain son encre et son papier est une objection vaine, parce que les indépendants même très pauvres ont su se passer des deniers de l'Etat et trouver l'argent de leurs toiles et de leurs statues.

Et tout cela est vrai quoique indigné : dans une consultation récente, on m'a demandé mon avis, et j'ai répondu qu'on avait raison, et que cela devrait être ainsi. Mais la question de la Villa ne touche pas à ce qui devrait être : elle touche à ce qui est encore. Et alors je me demande si quelqu'un, quelqu'un de haute logique, ne trouvera pas le moyen malgré tout de transformer sainement, libéralement, l'intervention de l'Etat, de l'arracher à l'Ecole abusive et usurpatrice, d'en faire une chose bonne, une œuvre de zèle national, au lieu d'en venir à la rupture du Concordat actuel entre l'Etat et l'artiste. Est-ce que vraiment la routine est si inexorable, si immuable, au point que dans la Société de demain l'artiste et l'Etat dont il fait la gloire n'aient plus qu'à s'ignorer l'un l'autre? Est-ce qu'il n'y a pas un effort à faire auparavant? Est-ce que nous ne devons pas tous cet effort à tous les grands morts qui ont lutté contre l'Ecole pour maintenir le prestige français et aller droit, par-delà les bureaux, au grand public de leur race?

C'est parce que je crois qu'il serait noble de tenter encore cet effort-là — pas un « baiser Lamourette » certes, mais quelque chose de décisif! — que j'hésite encore à adopter la thèse du parti extrême, même en ne me dissimulant pas qu'il a raison au fond, et veut trancher dans le vif parce que vraiment l'Etat est bien lent à atteindre la vraie impartialité. Mais la première condition d'une entente entre l'artiste et l'Etat dans un esprit conforme à l'évolution sociale, il n'y a pas de doute là-dessus, c'est la suppression du système académique. Nous ne vivrons libres que le jour où l'ultramontanisme n'existera plus, sous quelque forme qu'il se déguise. *Delenda est Roma!* Je l'ai répété ici à satiété; mais le vieux Caton l'avait bien plus répété encore, son axiome sur Carthage, et il avait bien raison. La Villa n'existe pas comme foyer d'idées. Mais elle est l'appât d'un système mauvais. C'est pourquoi il faut désirer qu'un aquilon définitif la jette à bas. La Bastille ne signifiait plus guère, quand on la ruina; mais c'était un symbole, et la Villa aussi est un symbole, le symbole de l'obédience française à l'idéal académique romain. Voilà pourquoi il faut lui donner l'assaut.

CAMILLE MAUCLAIR.



---

(1) Ajoutez que les droits acquis sont ceux de vieux peintres, médiocrités honorées sous le Second Empire, qui s'épuisent par le temps. Et les successeurs de ces inamovibles ont quand même une combativité moins hargneuse, des idées plus modernes, en tous cas le désir de ménager les indépendants arrivés en face d'eux à des situations puissantes.

EN CROISIÈRE

(*Suite*) (1).

Saint-Andrews.

Pluie torrentielle depuis le lever du jour. Saint-Andrews apparaît au fond, derrière un rideau de brume. Les mouettes qui voletaient hier autour d'*Ile de France*, et semblaient, à distance, quand leur vol cessait, des papiers blancs posés sur l'eau, se sont enfuies.

Ile de France mouille à 2 kilomètres de la côte, et des barques à voile viennent nous chercher. Débarquera-t-on ? La pétrolette du commandant est partie en reconnaissance. A 9 heures 1/2 du matin, une petite feuille est piquée sur le cadre où s'inscrivent les « avis » du bord. Les passagers, anxieux, se précipitent. On lit :

« Le débarquement est possible, mais l'atterrissage est difficile. Les personnes âgées sont priées de ne pas débarquer. »

Ce conseil donne du courage à plusieurs dames mûres, qu'inquiète bien un peu la perspective d'un atterrissage difficile (la mer se retire et nous devrons suivre, sur une longueur de 4 ou 500 mètres, une chaussée de roches et d'algues glissantes) — mais qui préfèrent n'importe quel risque à l'humiliation d'être désormais classées parmi les personnes « âgées » du bord. M^{lle} de V... (71 ans), a sauté la première dans la barque qui danse au pied de l'échelle, et trouve qu'on ne part pas assez vite... La pluie fait rage. Saint-Andrews est noyée dans une brume où se distinguent à peine les silhouettes de ses monuments.

Atterrissage, course éperdue dans les flaques d'eau, à travers la ville. Le lent va-et-vient des barques n'a pu amener que tard les voyageurs à terre. Il paraît qu'il y a ici un château épiscopal à visiter, une cathédrale, un palais universitaire. Il ne saurait en être question. Les Baedekers sont au fond des poches mouillées, et n'en sortiront plus. Brefs arrêts de la caravane chez les *stationers*, marchands de cartes postales et *tobacconists* ; un train spécial nous attend, et nous gagnons sous le déluge la région des Highlands.

... Traversée du pont du Tay dans le brouillard : arrivée à Dundee ; changement de gare... Il y avait ici le château de Dudhop à visiter, une Eglise du XII^e siècle, une douane du XVI^e, la Tour d'*Old steeple*... et il avait aussi une marmelade célèbre à déguster ; il est bien question de marmelade, et de gothique et et de roman. Le train part, nous y sautons.

Trajet d'un quart d'heure. Perth ! L'averse redouble. Les plus gais de la caravane évoquent des souvenirs d'opéra comique, cherchent la Jolie fille parmi celles qui nous servent à déjeûner, dans la gare, et ne la trouvent point. On ne leur laissera même pas le temps de l'aller chercher en ville. L'heure presse, et le train repart. C'est maintenant la course folle entre deux rideaux d'aveuglante pluie ; la grande futaie de Dunkeld entrevue, Falls bran et Kinnaird Hol, Pitlochry, Killiecrankie, et la forêt d'Athol. A travers ce décor de brume, de végétation luxuriante et ruisselante on discute : les optimistes affirment que « nous n'avons pas cela » ; les grincheux (ou les plus mouillés) soutiennent qu'un pays qui a des Alpes, un Dauphiné, des Vosges et des Cévennes, n'a point sujet d'envier les Grampians à l'Angleterre ; quelques observateurs sans passion expriment l'avis qu'il est bien difficile de comparer, puisqu'on ne voit rien.

L'eau tombe toujours. Retour à Saint-Andrews. Dîner à l'hôtel où se donnent, chaque été, rendez-vous les grands joueurs de golf de la contrée. Au milieu des toilettes claires des femmes et des smokings impeccables, nos vêtements crottés, nos casquettes trempées se cachent... mais l' « entente cordiale » n'est point décidément un mensonge, et nous apprécions ici encore les effets salutaires de cette consigne nouvelle. Des mains se tendent vers les nôtres, on vient à nous ; on nous réclame et l'on nous acclame tel quels, tout ruisselants que nous sommes. Des bouchons sautent, et l'averse continue... Il pleut maintenant du champagne.

... Une joie : se retrouver à bord, chez soi, en un lieu *sec* ; et dans le décor déjà familier des choses parmi lesquelles on vit depuis trois jours, changer de vêtements, rencontrer le sourire compatissant d'une femme de chambre qui a l'accent marseillais...

Inverness.

Une seule impression rapportée de cette course d'une heure à la capitale des Highlands (une proprette ville de province, sans couleur) : le souvenir indiciblement doux de sa grève et de son ciel.

C'est l'heure où la mer s'est retirée. Les toits des maisons, la silhouette ronde d'une vieille tour, les étroites jetées de bois diminuent, s'estompent au loin devant la fuite du bateau, dans un décor de vallonnements doux. Et la marée basse découvre, de chaque côté de l'estuaire, deux tapis immenses de petites roches noires où les algues luisantes et les ventres des mouettes jacassières mettent, dans la lumière du jour finissant, un fourmillement de taches vertes et blanches. Les oiseaux sont venus se poser là, par milliers, et dînent en bavardant. Le soleil se

(1) Voir la *Revue Bleue* du 1^{er} Octobre.

couche. On le voit s'abaisser derrière une colline dont un mince rideau d'arbres bas borde la crête. Et il semble que deux plans, très éloignés l'un de l'autre, composent ce paysage céleste. Tout près de nous, des nuages violacés se découpent sur un fond resplendissant d'horizon, où traînent et s'étirent comme des écharpes lentement balayées, déchiquetées par le vent d'ouest, de fines nuées mauves qui peu à peu rosissent, rougeoient, s'éclairent d'étranges tons de groseille, et se diluent dans l'horizon de feu pâle. Le bateau file ; et il y a un moment où s'interpose entre le point du ciel où le soleil se couche, et le point de mer où nous naviguons le rideau d'arbres dont la crête du mont est couronnée. Leurs frondaisons rapprochées font une ligne noire sur le ciel ; mais l'or du couchant filtre par dessous, entre les intervalles de leurs troncs, et cela donne à l'œil l'impression d'un colossal écran d'encre qu'une broderie de lumière encadrerait.

Le soir.

Des passagers vont et viennent sur le pont, qu'on ne reconnait pas, tout d'abord ; mais ils nous sourient, et nous nous apercevons que ce sont les déguisements dont ils se sont affublés qui nous empêchaient de les reconnaître. Ils ont acheté chez les marchands d'Inverness des plaids dont ils drapent leurs bustes avec art, des *caps* écossaises qu'ils inclinent en arrière et sur l'oreille à la façon des highlanders ; quelques-uns ont coiffé la calotte de tricot multicolore, longue et profonde comme un petit bas, que portent les pêcheurs du pays ; d'autres, soucieux de se protéger contre les averses, apparaissent tout luisants, sanglés dans des capotes et des pantalons de caoutchouc, ou la tête enfoncée jusqu'aux yeux dans la cloche noire du suroit. Et chez tous règne la même joie enfantine du « déguisement ». Le carnaval, les bals masqués ne sont point d'arbitraires inventions de l'esprit humain. Il en faut. Je constate en ce moment que le besoin de se faire « la tête » de quelqu'un que l'on n'est pas répond à un besoin très réel, et peut-être impérieux, de certaines âmes.

Orcades.

Six heures. Dans la brume d'un matin très doux l'archipel s'étale, se disperse en îlots plats sur la mer. Paysage de tristesse, mais non de misère. Des prairies couvrent de leur verdure ces terres rases, où il n'y a pas un arbre. Au fond de la baie où nous avons jeté l'ancre, Kirkwall, capitale de l'île Pomona, érige la pointe de sa cathédrale vénérable.

Pays anglais ? Oui, mais pays celtique d'abord. Rien de britannique dans l'aspect des gens. Un débarquement aux Orcades évoque Ouessant, Oléron, ou n'importe quelle terre de chez nous. La physionomie des rues seulement — sans trottoirs, avec leurs larges dalles de pierre, coupées en longueur d'une chaussée mince de pavés, marque qu'on en est loin. Et cette impression s'affirme à mesure que nous nous enfonçons vers l'ouest, en pleine campagne, au trot de nos ronds poneys shetlandais, aux jambes fines, si comiques d'allures sous le hérissement des crinières touffues, trop longues pour leurs petits corps, et dont la course a des sursauts, des zigzaguements drôles de bêtes peureuses.

... Des champs d'avoines, de pommes de terre, de navets, de blé ; çà et là — deux ou trois fois sur un trajet de vingt kilomètres — quelques arbustes (des sureaux) rencontrés sur une terre rase, silencieuse, embrumée, presque déserte, où les maisonnettes des pêcheurs sont de granit, avec des toitures d'algues et de racines séchées que maintient en place le poids des gros cailloux alignés autour. Des fenêtres qui ne s'ouvrent pas... En ces pays de brouillards et de longs hivers, les fenêtres ne sont faites que pour apporter de la lumière dans les maisons : ce sont, sauf aux façades, de simples vitres fixées dans l'encadrement de la pierre. En plein désert, au hameau de Fintown, je remarque deux de ces vitres serties comme des lucarnes dans la toiture d'une chaumière ; et cette toiture est faite de dalles de schiste. Des pierres encore... mais colossales, celles-là, et posées debout sur un champ de tourbe, de lichens doux au pied comme un tapis, et de bruyères roses étalées jusqu'au bord de l'eau. Le « cromlech des pierres levées » de Stennis est une déception pour quelques voyageurs : ils espéraient pouvoir graver là leur initiales ; mais la pierre est dure, et les canifs s'y efforcent en vain.

... Je préfère aux « pierres levées » de Pomona ses sépultures. Quelle sublime aquarelle la pâle lumière du ciel y composait tout à l'heure ! A quelques pas de son castel en ruines, s'érige la cathédrale romane de Kirkwall. Dans cette maison de granit rouge, de pauvres gens sont venus prier depuis sept siècles ; la pluie et les brumes de la mer ont lavé, rouillé, décoloré ces pierres, démoli ces naïves sculptures ; usé, déformé ces minces colonnades dont les fûts, tout petits, évoquent je ne sais quelle vision falote de bâtons de guimauve pétrifiés... Cela est à la fois majestueux et gentil ; cela émeut et amuse. Autour de l'église s'alignent les tombes, et c'est ici que le temps a fait un chef-d'œuvre. Les plus anciennes de ces tombes sont des dalles de pierre, toutes verticales et de diverses couleurs : il y en a de roses, de grises, de jaunes, de bleues ; mais l'eau du ciel a si délicieusement éteint, fondu ces teintes, et le grand mur rougeâtre de l'Eglise oppose une telle vigueur de coloration à la délicatesse de ces nuances juxtaposées que l'œil emporte d'ici la plus suave impression d'harmonie qui se puisse rêver.

... J'aime moins l'autre côté de leur cimetière, où les sépultures récentes sont alignées. Sur les tertres gazonnés se dispersent des couronnes, ou des colombes en stuc que recouvrent des cloches de verre : et ces cloches, afin qu'aucun choc ne les détériore, sont elles-mêmes coiffées d'un petit treillage en fils de fer. A côté de la couronne ou de l'oiseau blanc (sous la cloche), une carte est posée. C'est la lettre d'envoi du donateur. En prose ou en vers, il y fait connaître au défunt l'amertume de ses regrets. L'un d'eux s'est servi, pour rédiger son compliment, de la machine à écrire. A dix pas du rouge porche en ruines, au milieu du décor fané, si délicieusement « lointain », où se complaisaient nos rêveries, ce modernisme orcadien faisait comme une tache bête...

II. — Des Orcades à Glencoe

En mer.

... Deux coups de fusil au pont d'arrière. Une petite chose blanche est tombée sur l'eau ; deux ailes s'agitent, battent un instant l'écume de la vague... La mouette est morte. Les autres, épouvantées, se sont enfuies, — on ne sait où, comme fondues soudain, diluées dans la brume de l'air.

Elles étaient depuis huit jours, ces mouettes, la joie de nos traversées, et la parure de ce grand bateau qu'elles escortaient de leur vol balancé, de la musique de leurs cris d'appel, semblables à des miaulements de jeunes chats : un passager inoccupé — homme de sport — a éprouvé le besoin de viser cela, d'envoyer de la mitraille dans ces blancheurs, de détruire une de ces petites vies innocentes et jolies. Pourquoi? Il n'a même pas l'excuse de vouloir manger de la mouette, ou décorer son fumoir d'un trophée de chasse ; car le bateau file, et nous n'apercevons plus déjà, de ce cadavre d'oiseau, qu'un point blanc balancé là-bas à la pointe des vagues grises. Cet homme a détruit pour la joie de détruire... mais cette fantaisie a mis de mauvaise humeur quelques passagers, et exaspéré la sensibilité des femmes. Quelqu'un crie : « Vive la mouette ! » ; des propos aigres sont échangés ; le chasseur invoque son droit de « s'amuser », rit au nez d'un savant qui parle de « cruauté inutile » ; et on l'entend proférer à demi-voix : « *Intellectuel*, va!... »

A ce mot, les gens se regardent ; on chuchote... Des passagers qui sympathisaient se sont éloignés les uns des autres ; plusieurs, qui se connaissaient à peine, se sont comme d'instinct rapprochés ; au bout d'un quart d'heure, il n'est plus question, sur le pont, de l'Ecosse ni de la chasse aux mouettes ; on est bien loin de tout cela... On parle de l'Affaire.

Portree.

Débarquement aux Hébrides. Un estuaire de verdure et de granit, formé de collines abruptes dont les silhouettes se profilent sur la pâleur du ciel, en colossaux escaliers. Au fond du tableau, — séparée de la haute mer par un barrage de roches, une ligne de constructions de pierres grises, encadrée d'arbres touffus, de pentes herbues dont l'opulente végétation descend jusqu'à l'eau, marque la place de Portree, capitale de l'archipel. Tout autour, dans l'air gris, de minces torrents ruissellent ; et l'on en aperçoit un, là haut, sur la plus haute falaise, dont le vent refoule si obstinément l'écume de bas en haut que ce panache rampant de poussière d'eau donne à l'œil l'illusion comique d'un torrent qui coulerait à l'envers.

... Trente-cinq kilomètres de coach, à travers une campagne embrumée et toute verte où d'abord — aux environs de Portree — les chênes, les hêtres, les sureaux, les aulnes composent la plus amusante, la plus délicieuse symphonie de lignes et de tons. Puis, c'est la route infinie qui monte et descend dans un décor de pâturages et de tourbières, le long du fil télégraphique dont les précautionneux chasseurs de grouses ont marqué la direction, au moyen de minuscules carrés de métal qui font, dans l'air, un alignement de taches noires. Il paraît que ces petites taches font peur à l'oiseau, qui s'en détourne, et évite ainsi la rencontre du fil qui le tuerait. Mais où sont les grouses ? Toute cette campagne est mortellement silencieuse, et presque déserte. A peine y voyons-nous paître, de loin en loin, quelques troupeaux : de petits bœufs très velus, aux cornes emboulées, que garde un bouvier à cheval, en macfarlane et casquette de drap.

Cette casquette molle à visière courte, que nous ne coiffons, nous autres, qu'en voyage, semble ici l'un des attributs essentiels du costume, et le signe d'une nationalité. Elle est partout. Elle coiffe égalitairement la tête du patron et du commis, du citadin et du paysan. Je l'ai rencontrée à l'*Empire* d'Edimbourg et sur les chantiers de Leith, dans les hôtels et dans les champs. (Que ferait-on d'un chapeau de paille en un pays où il pleut six jours sur dix, — durant la saison où il pleut le moins ?) Aussi bien est-ce un des traits du caractère anglo-saxon que cette répugnance à mettre dans la forme d'une coiffure, ou d'un habit, l'aveu d'une infériorité sociale. Chez nous, le costume est l'une des formes du « classement », de la hiérarchisation des individus. Dis-moi quel chapeau tu portes, je te dirai qui tu es. L'orgueil national proteste ici contre une si humiliante discipline. C'est le pays où les mendiantes des villes portent des chapeaux à plumes, où l'ouvrier coiffe, pour aller à l'usine, la casquette du joueur de

golf; où l'on rencontre des ulsters d'assez bonne coupe sur des dos de bergers. L'un d'eux, tout à l'heure, à Portree, nous regardait passer, en fumant sa pipe, et j'avais noté ce détail : sous un pantalon de cheviot bleue, très *Old England*, il avait des guêtres de drap beige, à carreaux.

Cependant ce pays est pauvre. Sur les trente-cinq kilomètres de chemin où roulent nos *coaches*, il n'y a qu'un petit hôtel : *Uig Inn* : un menu castel aux fenêtres ogivales (le gothique est l'obsession de leurs architectes). Peu d'habitants. De loin en loin, une chaumière en granit, vêtue d'un toit de bruyères sèches que défend contre le choc de la bourrasque ou des averses un réseau de cordes pourries. Tout autour, des champs d'avoine (de cette maigre avoine dont est fait leur unique aliment, le *porrich*); des bruyères, des rochers, de la tourbe; et ainsi, jusqu'à la mer, le pays se creuse en vallonnements roses, noirs, verts, sur lesquels l'éternelle brume du ciel répand sa mélancolie.

Quirain.

Après quatre heures de voiture, nous avons atteint la limite de ce désert, et mis pied à terre au bord de l'Océan, parmi les colossales tables basaltiques qui découpent autour de nous, sur le fond du ciel, un décor d'escaliers fabuleux. Et cela ne ressemble à rien de déjà vu.

Ici la montagne se déchiquète, troue la brume de ses flèches fantastiques; là, elle s'aplanit, s'étale en plateaux de verdure — ainsi que des marches d'escalier, dont les noirs soubassements de basalte dessinent, de distance en distance, des alignements de tuyaux d'orgue. A notre droite, à notre gauche, à l'infini, ces gradins superposés déploient leur fabuleuse architecture... Mais après ce spectacle effarant, en voici un autre, et qui nous réjouit :

Au centre du cirque, sur un tertre de bruyères mouillées, il y a des nappes mises, retenues au sol par des éclats de roches. Et sur ces nappes, il y a des bouteilles, des viandes froides, des œufs, une vaisselle abondante, tous les accessoires d'un copieux repas d'hôtel. Un panache de fumée monte dans l'air humide, au-dessus d'un fourneau fait de cailloux assemblés, et où l'on vient de poser une marmite; c'est du café qu'on prépare. On s'est enveloppé de couvertures; on a disposé, le long des nappes, pour s'y accroupir le plus commodément qu'on pourra, les coussins des coaches. Il fait froid; mais on est gai. On est gai, parce qu'on a très faim, et parce qu'on trouve amusant, et pas banal, de déjeuner sur l'herbe aux Hébrides, et d'avoir froid dans un moment où probablement les Parisiens ont fort chaud. Autour de nous, des hommes vont et viennent, alertes, rieurs, nous versent à boire, promènent les plats, répondent avec complaisance aux appels de la petite troupe affamée : ce sont nos garçons de table, venus ici pour nous servir, à quarante kilomètres du bateau. Belle endurance, où s'affirment, en vérité, les vertus d'une race. Ces serviteurs marseillais (ils le sont tous), nous ont servi ce matin, joyeusement, notre premier repas; puis, ils ont chargé sur des barques le matériel et les provisions d'un déjeuner de cent couverts; cela fait, ils ont, sous l'ondée, roulé quatre heures en charrette, et su pousser leurs chevaux assez vivement pour que notre troupe eût l'agrément de trouver, au terme de cette longue course, le couvert mis... Ils recommenceront tout à l'heure à emballer leur vaisselle, referont l'interminable étape sous la pluie, en chantant des chansons de régiment; et une heure après l'embarquement, nous les retrouverons en livrées et cravates blanches, autour de nos tables, éreintés sans doute, mais joyeux toujours, et prêts à se remettre en route demain.

La grâce de notre Midi s'épanouit ici tout entière. Des domestiques anglais ou allemands apporteraient peut-être le même zèle à des corvées semblables : ils ne s'y amuseraient point. Les nôtres ont quelque chose de mieux que le zèle : ils ont le sourire.

Staffa.

Encore une réminiscence d'opéra : après la *Jolie fille de Perth*, la *Grotte de Fingall*... Elle est là, ouvrant vers la haute mer sa gueule formidable, de l'autre côté de l'îlot vert et noir où nous avons jeté l'ancre, à l'abri du vent du large, qui souffle fort.

Nous ne la voyons pas; nous n'apercevons que le revêtement, le *dos* de pierre qui la recouvre, monte au-dessus d'elle en un amoncellement fabuleux de cristaux noirs. Nul signe de vie. Pas un être humain ne vit là; on dirait que cette chose se hérisse contre l'approche des hommes... Aussi bien n'y a-t-il pas très longtemps qu'ils n'ont plus peur d'elle. Les géographes nous racontent que, jusqu'au XVIII[e] siècle, on ne sait quelle terreur superstitieuse éloignait les navigateurs de ce bloc noir, et de cette gueule ouverte; aujourd'hui nous sommes familiarisés avec le monstre... Des bateaux d'Oban amènent vers lui, pendant la belle saison, les touristes; et il suffit que la mer soit calme, et d'un peu de prudence dans la conduite des embarcations pour gagner directement la grotte que l'eau remplit à marée haute, — ou pour accoster aux récifs dont la ligne rouge d'une échelle de fer et la tache blanche, à côté, d'une bouée de sauvetage marquent le point d'accès.

Deux rampes de fer, fixées au roc, sous l'échelle, contournent le flanc de l'îlot, et guident le voyageur, à marée basse, jusqu'au seuil de la brèche monstrueuse. Ici la cristallisation basaltique a fait un

chef-d'œuvre; elle a composé à la grotte de Fingall un porche de cathédrale. Elle a, de chaque côté de son ouverture, juxtaposé les fûts de pierre noire en un double alignement de colonnes hexagonales, hautes comme une maissn de cinq étages, et que joint, au sommet de la brèche, un entassement gigantesque de pierres où l'herbe et la bruyère ont poussé. Sous ce plafond les deux colonnades s'enfoncent, et, à quatre-vingts mètres du seuil, se rejoignent, formant impasse; et tout autour de l'îlot, les cristaux noirs déploient les caprices féeriques de leurs formations: tantôt détachés de la masse en récifs pyramidaux, tantôt rigidement alignés en tuyaux d'orgue, ou bien affaissés comme un métal à demi fondu, et présentant, en la régularité de dessin de leurs noires courbures parallèles, l'aspect d'un intérieur de cale incendié.

Nous errons, un peu troublés, parmi ce chaos; moins émus pourtant par la grandeur tragique du décor que puérilement satisfaits d'être des voyageurs qui « ont vu Staffa »... Et ce contentement met dans tous les yeux une petite flamme, et ranime les courages dans l'instant difficile où il nous faut regagner la rive, et, de pierre en pierre, par glissades ou par bonds, nous laisser choir au fond des canots que le flot méchant secoue.

A bord.

Vive agitation sur le pont d'*Ile de France*. Nos embarcations ont ramené de Staffa quelques personnes exaspérées : une vingtaine de passagers qui, distraits, mal renseignés ou inhabiles à se conduire, ont erré pendant une heure autour de la grotte fameuse, sans apercevoir la rampe de fer qui en montrait le chemin, et qui, l'excursion finie, fatigués, les pieds meurtris, apprennent que rien n'était plus simple que d'accéder à ce trou, et qu'ils sont seuls à n'y être point descendus. Ils protestent, vocifèrent, se plaignent de l'organisation mauvaise, et de l'insuffisance des renseignements fournis; et ce dont ils enragent, c'est moins d'avoir « manqué » la grotte, que de se sentir un peu ridicules aux yeux de ceux qui en reviennent. Un vrai dépit furieux, une jalousie de « gosses » bouleverse ces âmes mûres. On essaie de les calmer : un passager, de cœur charitable, leur affirme que la « grotte de Fingall » n'est une chose intéressante qu'en musique; que c'est un trou excessivement surfait, et qui ne vaut point le petit risque qu'on court et le mal qu'on se donne pour y descendre.

On rit. M. C... seul ne rit pas, et s'éloigne en haussant les épaules. C'est qu'il est inconsolable d'avoir manqué *Fingall*; et puis M. C. . ne rit jamais en voyage. A Boulogne déjà, tandis que le remorqueur nous menait du port au paquebot, sa mélancolie m'avait frappé. M. C... gémissait de la violence du vent, de la lenteur des manœuvres, et trouvait absurde qu'*Ile de France* fût mouillée en rade, si loin de nous.

Je le revis le soir, au dîner. Il n'était pas assis à la table où il eût souhaité d'être, et exprimait le regret que sa cabine, située au spardeck d'avant, ne fût point une cabine d'arrière. Depuis ce moment-là, je ne l'ai plus entendu que se plaindre... De quoi? de tout. C'est sa manière, à lui, de visiter les pays qu'il ne connaît pas. M. C... se plaint du voyage, comme d'autres en jouissent, par instinct de nature, et d'une façon à peu près ininterrompue. Il est rare que le bateau parte ou arrive à l'heure qu'il avait souhaitée, et sa premiere occupation, le matin, est de démontrer aux passagers qui l'entourent que le programme de la journée est déplorablement établi. Si l'excursion est courte, il insinue qu'on aurait pu la faire plus longue, et que si l'on est venu si loin, c'est en vérité « pour voir quelque chose »; et si l'excursion est longue, M. C... se fâche. Il fait observer, en termes amers, qu'un voyage de vacances n'est point une expédition coloniale, et qu'avant de mettre une caravane sur les dents, on devrait penser « qu'il y a des dames, des vieillards qui en font partie ». M. C... trouve aussi que le service des courriers se fait bien lentement. Lui remet-on la lettre qu'il attend? il commence, avant même d'en avoir vérifié les cachets, par affirmer qu'il y a vingt-quatre heures qu'il devrait avoir lu cette lettre-là. Il est terrible surtout aux heures des débarquements : M. C... a la jambe un peu raide et les reins fatigués; mais ce n'est pas de cela qu'il se plaint; il se plaint de l'incommodité des pontons, des difficultés de l'accostage « qu'on devrait avoir prévues ». M. C... ne va pas jusqu'à reprocher aux organisateurs de l'excursion d'avoir, en cette affaire, conspiré contre ses rhumatismes, et voulu jouer un bon tour à sa cystite: mais il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour lui faire avouer qu'il les en croit capables. M. C... est, par excellence, le « mauvais voyageur ».

Mais on l'aime, et il est, sans le soupçonner, le comique de notre troupe; nous jouissons de la niaiserie de ses déceptions, du ridicule de ses colères; après dix jours de vie commune, nous souffririons d'être obligés de nous passer de lui.

Glencoe.

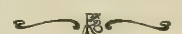
Pourquoi la maison où l'on prie, chez nous, se fait-elle une figure sévère? Pourquoi ne se pare-t-elle point de verdure et de fleurs, comme tant d'églises de ce pays-ci, comme cette délicieuse petite chapelle de Ballaculish dont la façade semble appeler de loin les fidèles, et leur sourire?

Car il y a ici — de nouveau — des hommes et des

femmes... Après une journée de navigation le long des déserts des Hébrides, tout au fond de l'adorable *loch* Linnee, où, tout à l'heure, la course des saumons monstrueux faisait passer comme des flammes d'argent à la surface de l'eau, le long de la proue du navire, nous avons retrouvé la vie. Et ce fut une surprise charmante que cette brusque vision d'une agitation industrielle, de cités ouvrières alignant, au pied des carrières noires, des luisants amoncellements de schistes, leurs maisonnettes blanches à escaliers et planchers d'ardoises. Symphonie de noir et de blanc... Au delà, symphonie de vert, de tous les verts. La vallée de Glencoe se creuse en resplendissants pâturages, en forêts pleines d'ombre fraiche, et l'on entend une musique de voix plaintives qui s'appellent, de bêlements sans fin. Accrochés aux pentes, assemblés en petits paquets sous les branches basses des grands chênes, ou dispersés, comme enfouis dans l'épaisseur des fougères mouillées, les moutons à pattes noires, aux toisons tombantes et lisses comme des écheveaux de lin, nous regardent passer. Le soir tombe. Une brume légère estompe au loin les formes des choses, répand une mélancolie indicible sur ce décor de paix. Et les bêlements, à l'infini, répondent aux bêlements. Ballaculish et Glencoe sont les premières stations d'Ecosse où la réalité d'une « mélancolie écossaise » nous ait été révélée par le spectacle des choses : nous savons à présent que cela existe...

EMILE BERR.

(*A suivre.*)



LA VIE LITTÉRAIRE

Ernest Hello.

JOSEPH SERRE : *Ernest Hello. L'homme, le penseur, l'écrivain.* Edition nouvelle. (Editions du *Mois littéraire et pittoresque.*)
ERNEST HELLO : *L'homme*; *Le Siècle*; *Paroles de Dieu*; *Physionomies de Saints*; *Les Plateaux de la Balance*; *Contes extraordinaires*, etc. (Perrin, éditeur.)

Barbey d'Aurevilly peut être content. L'écrivain dont il glorifia le flamboyant génie n'est pas abandonné à l'oubli. Quelques lettrés épris de philosophie et de mysticisme lisent encore ses ouvrages, je dis plus, achètent encore ses livres. Et vous sentez quel témoignage porte en faveur d'un écrivain mort depuis vingt ans passés l'achat continu de ses œuvres. Beaucoup dorment sans doute leur dernier sommeil dans des bibliothèques; mais plusieurs vivent encore leur vie active. L'influence qu'elles exercent s'accroît et s'étend ; peu à peu de nouveaux admirateurs se groupent silencieusement autour de Ernest Hello, écrivain de génie, disait-on, et comme il est naturel, génie méconnu, qui timidement s'achemine à la postérité. Maintenant on juge opportun de publier à nouveau le panégyrique enthousiaste et prolixe que M Joseph Serre consacra jadis à Ernest Hello et dont l'auteur professe à coup sûr que poser les problèmes c'est les résoudre, car il affirme à grands cris dans toutes ses pages que Ernest Hello est un penseur de génie et il ne le démontre pas. Mais est-il commode de le démontrer? On sent le génie, on le perçoit, on est emporté par lui, on ne peut le démontrer par des arguments rangés en bon ordre. La proclamation d'un génie est un acte de foi. Ce ne peut être une œuvre de critique.

Et nous, que dirons-nous ? Nous dirons seulement qu'il ne faut point laisser traîner dans la mort un écrivain qui peut encore revivre. Précurseur d'une société et d'une littérature également étonnantes, ou simple artiste inégal que ses ardeurs catholiques enfiévraient, je ne sais. Mais ses livres ne ressemblent à aucun autre livre; et son style, trouble comme sa pensée, est parfois grand comme elle. Il suffit. Esprit curieux et déconcertant ou géant qui domine l'avenir, faisons tout pour que Ernest Hello accomplisse son entrée officielle dans l'histoire de la littérature. Ne négligeons pas cet homme que la foule omet et qu'exalte une petite troupe d'adorateurs. Dans la grande allée triomphale où se succèdent les statues des penseurs disparates qui ont affermi l'esprit français depuis des siècles, il a droit à la sienne. On la placera près de celle de Louis Veuillot, et si elle n'étonne point par son geste, un fier regard l'animera.

* * *

La vie de Ernest Hello n'attire point l'attention. Elle est sans événements extérieurs. Seule, nous retient son œuvre vaste et concentrée. L'originalité est le mérite, le dangereux mérite qu'on peut le moins lui contester.

Quand il écrit, il a de grands desseins. Il considère que la publication de son livre est un événement notable pour l'humanité. Lorsque, en 1872, il édite *L'Homme*, il a conscience de l'importance de son acte. Il jette son livre parmi les hommes, et il attend les effets.

« A l'heure où je parle, dit-il, il y a quelque chose d'étrange et de terrible à parler. Entre le moment où j'écris et le moment où vous lirez que se passera-t-il ? Le secret de Dieu est entre ma plume et vos regards. La destinée de ce livre dépendra des événements que l'avenir garde. Le nuage qui porte la Foudre est aussi secret qu'il est terrible. Ce qu'il garde est bien gardé. La situation actuelle du monde est un mystère. Dans le voisinage de ce mystère, je m'étonne

de parler. Quand le poids de l'air, quand le tourbillon de la poussière, quand la couleur du ciel et de la terre, cette couleur particulière qui précède l'orage, quand ces signes se produisent, un certain silence se fait non seulement sur les hommes, mais aussi sur les animaux, j'allais dire sur les plantes. On dirait que la sève circule plus silencieusement sous l'écorce des chênes menacés, et les oiseaux n'osent plus faire entendre leur voix légère. Une certaine obscurité oppresse leur petit cœur. »

Et Ernest Hello se compare aux échansons qui, aux noces de Cana, versaient dans les urnes l'eau que Jésus allait convertir en vin. Ils faisaient une petite chose en versant de l'eau. Ils faisaient une grande chose en préparant ce qu'allait faire Jésus-Christ. Ernest Hello prépare ce que va faire Jésus-Christ. Il le prépare en se disant que Dieu l'a élu pour cette tâche, et que, par conséquent, il n'est point inférieur à elle.

Constamment, il aspire au génie. Ceux qui l'ont connu disent que les flammes du génie brillaient dans ses yeux. Lui-même était perpétuellement préoccupé de définir le génie, de marquer les séparations infranchissables entre l'homme de génie et l'homme de talent, de qualifier les hommes médiocres, ces ennemis personnels de l'homme du génie. Il traitait les affaires de l'homme de génie comme si c'étaient ses propres affaires. Il critique, est-ce avec puérilité? Est-ce avec sublimité les définitions qu'on a données du génie. Il ne veut pas qu'on définisse le génie. Le génie est indéfinissable. « Peut-être une définition complète du génie est-elle impossible parce que le génie fait éclater toutes les formules. Il est tellement son nom à lui-même qu'il n'en peut pas supporter d'autres. Son nom est le génie, son atmosphère est la gloire. Aucune périphrase n'équivaut à son nom, aucune atmosphère ne remplace son atmosphère. Il refuse de se laisser enfermer dans une définition. Il brise tous les cadres. Il est le Samson du monde des esprits ; et quand vous avez cru le circonscrire, il fait comme le héros juif : il emporte avec lui sur la montagne les portes de sa prison. »

Mais malgré lui il se reprend à discuter du génie. C'est l'obsession de son esprit. Il précise, il stipule : « L'homme de génie n'est pas celui qui pense ou du moins qui pense toujours *autre chose* que les autres hommes; mais quand il pense les mêmes choses il les pense *autrement*... Il peut dire ce que tout le monde a dit avant lui et dire une chose étonnante. Comment cela? C'est son secret. La griffe du lion laisse son empreinte. » N'est-ce pas à peu près la pensée de Balzac : « Tout ce que trouvent les gens de génie est si simple, que chacun croit qu'il l'aurait trouvé; mais le génie a cela de bon qu'il ressemble à tout le monde et que personne ne lui ressemble. » Mais Hello se caractérise lui même et sans doute songe-t-il à se caractériser lui-même lorsqu'il déclare : « Un des caractères du génie, c'est d'être extrême en toutes choses. Il est violent par nature et intolérant par essence. Il n'a pas ce don précieux d'aimer à peu près également toutes les personnes et toutes les choses. Il n'a pas la prudence qui consiste à se tenir au milieu de toutes les pensées et de tous les sentiments. Il n'a pas l'équilibre de l'indifférence. »

Hello n'a point cet équilibre. Il en est peut-être dépourvu parce qu'il est entraîné perpétuellement à l'étude des sujets les plus généraux, et il ne manque pas de les rendre encore plus généraux en les étudiant. Il étudie *l'Homme* : ce n'est pas, on en conviendra, une petite affaire. Il veut déterminer les lois de la vie, de la science, de l'art. S'il analyse pour préciser, c'est exceptionnellement, car d'ordinaire il ne se plait qu'à la synthèse. Il se perd dans l'immensité : il a quelques vertiges sur les sommets. Du moins, il reste dans l'immensité, il ne déserte pas les sommets.

Hello est un penseur. Il n'est rien qu'un penseur. Magnificence de ce mot qui enferme en lui tant de choses! Hello est un penseur, dans le sens le plus large de ce mot qui ne saurait avoir jamais un sens très étroit. M. Joseph Serre est si fortement impressionné par la pensée de Ernest Hello qu'il écrit sans modération : « Telle est même la puissance de la pensée dans Hello qu'elle absorbe tous les rêves de cette riche nature et semble faire autour d'elle, comme le chêne du poète, un vide superbe. » Henri Lasserre, l'historien des miracles de Lourdes, qui semblait avoir par ailleurs de la finesse d'esprit, écrit en termes plus pondérés : « Hello était avant tout un *esprit*, l'homme de ses livres. Sa vie consistait surtout en ses pensées, en ses entretiens, en les merveilleux jets de lumière dont il éclairait tout à coup la conversation quand on s'entretenait avec lui. Mais les *faits* proprement dits tenaient peu de place en sa vie, et un corps manque à nos souvenirs. » Representez-vous un homme organisé merveilleusement pour la pensée, qui ne sait que penser, qui ne veut que penser, qui ne fait que penser. Il pense à perte de vue. Il s'éloigne prodigieusement de son point de départ qui devrait être l'observation de la nature humaine. Il s'élance, il s'envole. Il perd pied. Il quitte la terre. Il s'égare près des cieux. Sublimité et incertitude!

Et cet homme est essentiellement religieux. Il est catholique de toutes les façons. Surtout il n'oublie jamais que, être catholique, c'est être universel. Toutes les idées frémissent en son cerveau. Mais il rapporte tout à Dieu. L'amour de Dieu l'inspire et l'écrase. Il veut défendre la religion pour elle-même, la défendre comme la cause universelle, comme l'idée totale faite

de toutes les splendeurs : mots familiers à son génie avide de lumières au point d'en être plus ébloui qu'éclairé. Et d'abord il veut continuer l'œuvre de Lamennais, de Lacordaire. Il fonde un journal. Ce journal s'appelle *Le Croisé* : *Le Croisé* ! Voilà toute une conception du monde. Quel apostolat annonce un titre pareil ! Il a bien la passion de voir s'établir le règne de Dieu sur la terre. Mais il ne peut longtemps préparer ce règne par les combats journaliers. Efforts trop petits et trop dispersés. Il lui faut une tâche plus haute et plus grande. Il monte aux régions supérieures, plus loin des créatures, plus près du créateur, dans les nuages. Il s'y établit, il y réside et son regard sur les réalités s'y obscurcit. Il devient le croisé de la métaphysique. Tel il reste.

Lorsqu'il écrit : « Le XIXe siècle, qui a faim et soif de plénitude, ne peut commencer véritablement que par l'union profonde de la Science et de la Religion », il pourrait mettre cette phrase en épigraphe de tous ses ouvrages. Quoi qu'il écrive, il n'entreprend jamais moins que de réaliser cette union. Et il pense ! Et il marche à la vérité. Il devine l'univers ; il ne sait s'il les découvre ou si elles lui sont révélées, il les esquisse, sans les expliquer. Il est le collaborateur de Dieu. Et il ne s'attache pas aux détails. Il se sent à l'étroit même dans la vérité, si la vérité est partielle. Il lui faut la pensée démesurée où l'on respire à l'aise et qui est au monde intellectuel ce que le ciel est au monde physique, le vaste espace où tout se meut sans se heurter.

Qu'il considère des objets proches de nous, qu'il s'applique à des sujets qui nous sont familiers, il résume tous leurs caractères en trois mots, il détermine en moins de mots encore toutes leurs transformations au cours des âges. Il parle de la critique, et certes il parle d'elle noblement, en termes excellents à nous animer d'un chaleureux enthousiasme. Il ne restreint pas son rôle, il ne déprécie point sa vertu. « La critique doit commencer près de l'homme qui attend, le rôle de l'humanité et préluder au concert que feront sur sa tombe ses descendants. Elle doit faire les noms, faire les gloires. C'est elle qui lance les rayons. Cette palme ne vaut-elle pas la peine d'être cueillie ? Quant à moi, je crois qu'il est bon que quelqu'un soit là, qui puisse après l'Amérique découverte, n'ayant ni calomnié, ni trahi, regarder en face Christophe Colomb ! » C'est dire encore trop de mots ; la critique est la conscience de l'art, dit-il — et il a tout dit. C'est ainsi que tout ce qui provient d'Ernest Hello est gigantesque et sommaire. C'est pour cela d'ailleurs qu'il comprend à merveille et qu'il aime Victor Hugo dont il parle avec une admiration jamais lasse. Il a avec lui tant d'affinités ! Signalons ces ressemblances entre Hello et Hugo aux amateurs de comparaisons déconcertantes et de stupéfiants parallèles, il n'en est guère que l'on puisse pousser plus profondément. A ce jeu Hello se serait plu. J'ai dit : gigantesque et sommaire. Il convient d'ajouter : extraordinaire, exceptionnel. Ses idées ne sont pas de celles qui peuvent avoir cours. Elles n'ont avec les idées coutumières des hommes presque pas de commune mesure. Et si au lieu d'exprimer des idées qui sont souvent des imaginations ou des rêves, il dépeint des hommes, les êtres qu'il crée sont des monstres ou si vous préférez des prodiges. Ils sont hors nature. Lisez ces contes, justement appelés extraordinaires. *Ludovic*, héros déplorable d'un conte qui n'est que l'illustration de cette étude psychologique intitulée *Le Veau d'or*, est porté par l'avarice jusqu'à la folie. Le baron William de B..., héros lamentable du conte : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?* ce chef-d'œuvre, est si rudement saisi par le sentiment du remords ou de la responsabilité morale, qu'il devient fou, (etc.). Ces êtres ne nous ressemblent pas. Ils sont étranges, ils sont effrénés. Ils sont la création d'une imagination délirante, comme les idées de Hello sont le produit d'un cerveau surexcité.

Quels caractères littéraires une inspiration aussi singulière peut imprimer à l'œuvre d'Hello, on le devine. Hello ne cessera pas un seul instant d'être noble, élevé, grandiose, sublime. La grandeur ! voilà la marque essentielle de son œuvre. Elle n'est point monotone pourtant, car la fougue de son inspiration le conduit de sujets en sujets vers tous ceux par lesquels l'espèce humaine tout entière est intéressée, par lesquels tous les hommes sans exception sont émus. Et si les lieux communs sont accumulés forcément dans son œuvre, ils y sont transformés et pour mieux dire transfigurés. Son œuvre c'est l'exaltation perpétuelle de l'esprit et de l'âme. C'est l'enthousiasme à la fois forcené et lucide. « Le surnaturel de sa foi a surnaturalisé son talent », disait Barbey d'Aurevilly. Une sorte de flamboiement intérieur l'anime et l'agite. Et c'est au dehors une succession d'éclairs qui illuminent notre intelligence. Puis le trouble et la nuit et de nouveau la lumière qui nous environne et pénètre jusqu'au fond de nous-mêmes. Avec cela un style vigoureux, éclatant, rayonnant, de la plus forte brièveté. Les expressions les plus intenses. Des images rapides, étincelantes. Evidemment des antithèses excessives et comme une rhétorique formidable que font accepter sa magnificence et sa sincérité. Un vocabulaire précis, pur, classique. Un style dépouillé d'ornements et d'artifices et qui n'a d'autres défauts que ceux de la pensée. Un grand style : « Le style, c'est l'explosion de notre personne », disait Hello qui avait appris à définir le style en relisant ses œuvres...

Hello possède tous les dons que nous admirons

séparés chez tous les écrivains acceptés pour nos maitres. Néanmoins, il est ignoré non seulement de la foule, mais encore de la plus grande partie de l'élite. Il est ignoré d'elle parce qu'il lui est impénétrable. J'ai passé des jours en la compagnie de ce penseur passionné. J'ai lu. J'ai relu. J'ai voulu pénétrer. Je me suis efforcé à traduire. D'autres recommenceront cette tâche faite pour tenter les grands courages. S'ils l'accomplissent, je les admirerai infiniment. J'ai emprunté le secours de l'historien de Hello. Mais M. Joseph Serre est enthousiasmé quand il comprend ; et quand il ne comprend pas il proclame que c'est une raison de s'enthousiasmer davantage. Henri Lasserre, qui mit une préface pieuse et riante au livre de l'*Homme*, écrivait avec une belle ironie :

« Il y a dans Hello des hauteurs que je ne puis mesurer et des profondeurs sur le bord desquelles le vertige me saisit. Comprendre c'est égaler, est un mot de Raphaël qu'Hello s'est plu à citer. Et par malheur, je suis loin d'égaler ». Avouons, nous, que nous sommes loin de comprendre. Et par malheur ce qui échappe, ce n'est pas un détail, c'est la base du système. Que nous ne comprenions pas, c'est beaucoup notre faute, c'est un peu la faute de Hello, mettons que c'est la faute de son génie. Cependant lorsque l'on peut se flatter de comprendre véritablement, on est emporté par l'admiration. Et lorsque, après avoir fréquenté plusieurs heures ce penseur qui n'est point familier, on rentre dans le monde coutumier et banal, on est émerveillé et un peu abasourdi. On a l'impression de quitter un monde supérieur qui n'a que peu de ressemblances avec le monde que nous connaissons et où l'humilité de notre esprit nous fait vivre avec agrément, et qui est fort éloigné de ses frontières. Que serait-ce si nous comprenions tout. Alors, nous ne voudrions plus lire les romans du jour, et les discours des hommes nous sembleraient insipides !

Il fallait donc que Hello fût un isolé. Il devait être un méconnu. Mais il se sentait un héros marqué pour conduire l'humanité vers son destin, et parce qu'on ne faisait point appel à son génie, il souffrait. Il méprisait un peu les hommes pour leur incompréhension ; il n'était pas éloigné de les haïr pour leur sottise. Il tenait que le sort de Dieu était lié au sien, et il eut dit volontiers : « Seigneur, voulez-vous que nous fassions tomber le tonnerre sur ces cités indignes qui refusent de vous recevoir ! » C'est qu'il avait conscience de son génie — il ne sentait pas qu'il était excessif, démesuré, haletant, saccadé, incomplet — et il souhaitait la communion du genre humain à sa pensée. Son exaltation devenait proprement fantastique lorsque, pleurant sur sa misère, il pleurait sur le sort du Grand Homme.

« Il y a sur terre une classe d'hommes dignes d'une charité et d'une compassion tout à fait particulières, et à qui l'on refuse plus qu'à d'autres la compassion et la charité ; c'est la classe de ceux qu'on appelle les grands Hommes.

« ... L'homme est la plus pauvre des créatures. L'homme est accablé de besoins.

« Mais le grand homme est un pauvre auprès duquel il n'en existe pas.

« Le grand Homme a d'abord tous les besoins de l'homme ordinaire, et il les veut plus profondément que personne.

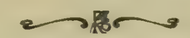
« Puis il a d'autres besoins à la fois plus élevés et plus exigeants, qui crient plus haut et qu'on écoute moins parce qu'on ne comprend pas...

« On ne comprend pas... Hello, cependant, désirait la gloire comme une excitation à remplir sa mission. Il enviait Renan, Victor Hugo qui, disait-il, ont été multipliés par l'admiration, exaltés au point d'avoir fourni tout ce qu'il était possible à leur nature de donner. »

Cette gloire fut refusée à Hello qui fut accordée à Louis Veuillot. Ils étaient pourtant les champions de la même cause. Mais le talent de Veuillot attirait l'attention du vulgaire bien intentionné que rebutait le génie de Hello. Le génie de Hello était fulgurant, le talent de Veuillot était lumineux.

Le temps nous presse de toutes parts. Aurons-nous désormais le loisir de regarder en arrière pour y rechercher les grands hommes que leur époque a méconnus ! Du moins puissent quelques-uns venir parfois vers Ernest Hello. Quand ils retourneront, enchantés des beautés littéraires vraiment rares qu'ils y auront découvertes, ils auront le sentiment qu'ils reviennent d'un lointain voyage dans des régions presque inaccessibles aux mortels, splendides, émouvantes, inquiétantes et qu'on peut être fier d'avoir visitées.

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Les Projets des Théâtres de musique.

Peut-être les lecteurs de la *Revue Bleue* se rappellent-ils l'active campagne que nous avons menée à cette place, la saison dernière, pour la constitution d'un répertoire dans les théâtres lyriques. Aussi simple apparaissait l'idée-mère de ce projet que démonstratif le raisonnement qui nous servait à la réconforter. Depuis trois ans, disions-nous en substance au directeur de l'Opéra-Comique, vous dépensez un effort d'art incroyable et des sommes

importantes pour monter des œuvres modernes qui, presque toutes, à l'exception du *Pelléas* de M. Debussy, aboutissent à des insuccès, parce qu'elles sont trop dénuées d'invention et d'originalité musicales, parce que le public, habitué aux belles choses par la longue et progressive éducation des concerts, sait parfaitement discerner aujourd'hui, en ses lignes essentielles, la qualité d'un poème et d'une musique. Cette éducation des concerts elle-même, qui l'a rendu à juste titre exigeant pour les œuvres nouvelles qu'on lui présente et qui, d'autre part, a été assez efficace pour lui faire abandonner le genre national d'autrefois : cet *opéra-comique* auquel se trouvait accolée l'épithète de français... une telle éducation, disions-nous, a fait de lui un auditeur tout préparé pour les œuvres graves et belles, fussent-elles sévères, du genre lyrique. Et nous ajoutions encore : Il ne s'agit pas ici d'une simple tentative d'art, d'une de ces entreprises où, par avance, l'impresario renonce à tout avantage *matériel*, comme nous en avons vu dans les *Théâtres à côté*, se contentant d'un bénéfice *moral*. Il s'agit d'une entreprise qui sera consacrée par le succès et qui « fera de l'argent ».

A cette brève esquisse d'un projet qui, pour les véritables artistes, offrait quelque intérêt, M. Albert Carré voulut bien répondre par une lettre que nous publiâmes ici-même. Il s'y déclarait, nos lecteurs s'en souviennent, pleinement convaincu, acquis à nos idées ; il y constatait la décadence, de plus en plus accusée, de l'ancien genre : opéra-comique, et l'évolution, de plus en plus manifeste, du grand public vers l'art sérieux et grave. Il ne voyait qu'une seule objection à la réalisation de ce beau projet : la constitution d'un répertoire... et c'était la difficulté d'avoir des interprètes assez éclatants pour tenir des rôles d'un tel style ! Mais cette objection, nous l'avions prévue, en soutenant que, si l'on offrait au grand public des œuvres de cette valeur, il attacherait une moindre importance à la virtuosité de l'acteur qu'à la magnificence de l'œuvre, autrement dit qu'il déplacerait son habituel point de vue, pour revenir à une plus saine conception du théâtre, à une sorte d'épuration de son goût, faussé depuis dix ans par les *Théâtres à étoiles*. Tentative intéressante à coup sûr, et qui valait la peine d'être faite par un directeur-artiste et jeune d'idées comme M. Albert Carré !

*
* *

Six semaines après ces articles, l'Opéra-Comique nous donnait une reprise d'*Alceste*, ce bel et noble *Alceste*, qui, depuis trente années environ, n'avait pas été joué à Paris. Et ce fut un succès qui dépassa toute attente, la nôtre, et celle du directeur de l'Opéra-Comique. On refusait chaque soir deux cents personnes... les feuilles de location se couvraient... et comme la pièce avait été donnée en fin de saison, il fallut, pour satisfaire les exigences du public, retarder la fermeture annuelle de l'Opéra-Comique. Mme Litwinne tenait le rôle d'Alceste Je ne voudrais pour rien au monde contrister une interprète qui a droit à tous les égards, qui est animée de la plus belle flamme, pourvue d'un superbe organe, très éprise de son art, et qui nous donne une très noble Alceste. Mais enfin je demeure convaincu — et, puisque je le pense, pourquoi ne pas l'écrire ? — que, dans la satisfaction du public qui se manifestait par une croissante affluence, il entrait bien autant d'enthousiasme pour la grandiose inspiration du musicien que pour la belle interprétation de l'artiste. Et j'en déduis cette conséquence que, si l'œuvre de Glück avait été interprétée par une tragédienne lyrique moins sûre d'elle, moins éprouvée que Mme Litivinne, les amateurs seraient venus quand même écouter la voix du Maître. Prenez garde, car ceci est gros de conséquences ; c'est l'interversion possible du point de vue, qui depuis tant d'années, déforme notre conception dramatique : l'*étoile* substituée à l'*œuvre* ! Si quelque éclatante démonstration parvenait à établir la hiérarchie de ces deux éléments essentiels de succès : valeur intrinsèque de l'œuvre d'une part, et rôle de l'interprète, il y aurait un grand pas fait dans l'éducation du public... et il semble bien que ce progrès soit désormais possible. Lorsque nous allons entendre *Théodora*, ou bien telle autre production de ce genre, il est trop évident que nous n'y allons que pour voir Mme Sarah-Bernhardt, et la part de l'auteur s'y réduit toute à celle d'un metteur en scène qui dispose de saisissants effets. Mais quand c'est le génie d'un Glück qui parle, il vaut bien d'être écouté pour lui seul, et quand même son interprète ne serait pas rigoureusement à la hauteur du rôle écrasant qu'on lui fait tenir !

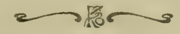
L'exemple d'*Alceste* ne fut pas long à produire ses fruits. Nos deux grands théâtres lyriques firent connaître, à l'envi, leurs projets pour la saison qui commence : M. Gailhard annonça, en même temps que le *Tristan* de Richard Wagner, l'*Armide* de Glück, et M. Albert Carré, en même temps que le *Vaisseau-fantôme* du même Wagner, une reprise de *Don Juan* et des *Noces de Figaro*. Voilà qui nous promet une saison intéressante, faite pour compenser l'ennui des deux dernières, l'exaspération causée par tant de musique prétentieuse et vide : ces *Carmélite* et ces *Fils de l'Etoile*, où l'on ne saurait exactement préciser ce qu'il y a de plus artificiel : la musique ou le poème... Rien de plus terrible que la Musique, quand l'ennui s'en dégage ; rien qui se supporte plus malaisément, puisqu'elle est l'art où l'invention a le plus de place, puisqu'elle est inven-

tion de toutes pièces, et que, semblable à la Déesse antique elle sort toute armée, de pied en cap, du cerveau de son créateur ! Un critique de légendaire mémoire écrivit jadis un article demeuré fameux sur *l'ennui dans la musique*, où il analysait cette catégorie de sensations. Il ne s'abusait pas quant au fond ; mais ses exemples n'étaient pas heureux, puisqu'il citait la *Messe en si mineur* de Bach et la *Messe en ré* de Beethoven. Les vrais musiciens s'en amusèrent longtemps. Que n'attendait-il, pour écrire son article, les dernières productions lyriques qui furent offertes au public ! Il y eût trouvé la plus merveilleuse matière à ses observations !

On peut donc nourrir cet espoir que la prochaine saison lyrique dépassera en intérêt les deux dernières. Du moins tenons-nous aux programmes quelques gages assurés : les noms de Glück, de Mozart et de Wagner. Mais il faudrait encore que les directeurs de nos grandes scènes lyriques fussent bien persuadés de cette vérité, à savoir qu'ils n'auront rien fait de durable pour la constitution d'un Répertoire, tant qu'ils auront associé de façon nécessaire la reprise d'une œuvre consacrée par le temps à son interprétation par une ou deux étoiles de passage. Je me suis assez longuement étendu ici même sur cette intéressante question de *Théâtres à étoiles* ; j'y suis revenu assez souvent, à l'occasion du répertoire lyrique, et à propos de ce même *Alceste*, pour qu'il soit inutile de développer à nouveau des idées — *idées-mères* en matière d'interprétation — qui furent analysées à cette place sous leurs différents aspects. M. Albert Carré, avait bien senti que là se trouvait le point vital de la question, puisque, après avoir reconnu l'extrême difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de retenir à son théâtre certains interprètes attirés ailleurs par les conditions exceptionnelles des tournées à l'étranger, il manifestait, dans la lettre publiée ici, cette intention ferme d'essayer dans le rôle d'*Alceste* une interprète moins éclatante sans doute que Mme Litwinne, mais qu'il tenait à sa disposition. Jusqu'alors ce projet n'a pas reçu d'exécution, puisque la reprise d'*Alceste* vient de se faire avec Mme Litwinne. Il appartient à M. Albert Carré de tenter l'épreuve. Si elle réussit — et je suis convaincu que la critique aussi bien que le public y apporteront une grande bienveillance — ce sera un précédent pour l'avenir, qui permettra de ne point attendre, pour une reprise du *Don Juan* de Mozart, que M. Victor Maurel veuille bien assurer son concours pour un nombre déterminé de représentations. L'exemple de M. de Reszké à l'Opéra paraît bien fait pour encourager les directeurs en ce sens : on se rappelle, lors des premières représentations de *Siegfrid*, l'insuffisance de cette étoile déclinante et fatiguée, insuffisance qui n'avait d'égale que les caprices innombrables et les fantaisies d'un ténor affaibi par l'âge. La direction de l'Opéra s'obstina pourtant à lui maintenir le rôle de Siegfrid, et à faire disparaître l'œuvre de l'affiche plutôt que de la confier à un interprète comme M. Alvarez qui ne revenait pas en droite ligne du Nouveau-Monde, mais, du moins, avait pour lui jeunesse et intelligence. Depuis lors, M. Alvarez a fait ses preuves et montré ce dont il était capable.

Il faudrait que de tels exemples servissent d'enseignement et que les directeurs de théâtre consentissent à ne point juger les interprètes, à ne pas leur accorder de confiance uniquement sur le *nom* qu'ils se sont fait à l'étranger. D'un tel point de vue, nous demeurons encore, en France, d'un snobisme incroyable, et la marque de New-York et de Saint-Pétersbourg reste un passe-port pour les plus hautes destinées lyriques. Contre une telle routine il conviendrait pourtant de réagir. Il ne faut pas attendre grand'chose en ce sens de l'Académie nationale de musique où une hiérarchisation à outrance et la routine administrative laissent au directeur peu de liberté et d'initiative. Mon invitation s'adresse bien plutôt à M. Albert Carré qui tient en main sa troupe et conserve sur elle une action immédiate. Je suis convaincu qu'il voudra tenter cet effort d'art qui est digne de lui, digne aussi du rôle que son théâtre est appelé à jouer dans la régénération du goût musical en France.

PAUL FLAT.



LA VICTOIRE DU SOCIALISME EN 1893 (1)

Les partis socialistes étaient peu nombreux alors et très divisés ; les syndicats ne renfermaient qu'une minorité de travailleurs ; et pourtant l'idée sociale grandissait chaque jour. Elle s'insinuait lentement dans le peuple, favorisée par les crises industrielles, par les chômages fréquents ; la lutte silencieuse des patrons contre la loi de 1884, contre toutes les lois sociales, fortifiait ces tendances. Les attentats anarchistes, condamnés par les meneurs du socialisme, rencontraient chez les ouvriers une appréciation plus indulgente (2). Dans la bourgeoisie aussi, le socialisme

(1) Extrait de *l'Histoire du mouvement social en France (1852-1902)*, qui paraîtra incessamment chez l'éditeur Félix Alcan.

(2) L'attentat de Vaillant à la Chambre fut bien accueilli dans les faubourgs de Paris. (Leyret. *En plein faubourg*. 1895. p. 253 sqq.)

recrutait peu à peu de nombreux adeptes. Le boulangisme était mort, et par suite le danger politique disparu, les craintes de guerre conjurées : la visite de l'escadre française à Cronstadt préparait l'alliance franco-russe, autre garantie de paix ; les questions coloniales, presque entièrement réglées, ne soulevaient plus de passions ; la lutte contre le cléricalisme sommeillait, surtout depuis que le pape invitait les catholiques à reconnaître la République. Les questions ouvrières se trouvèrent donc, vers 1882, être les seules pressantes et actuelles : les attentats anarchistes le rappelèrent à ceux qui ne s'en doutaient pas. Le socialisme pénétrait dans la jeunesse des écoles ; quand le premier congrès international d'étudiants socialistes eut lieu à Bruxelles en 1892, des étudiants parisiens y participèrent. Dans le Parlement, l'idée d'une politique nouvelle, franchement orientée vers les réformes sociales, gagna des partisans. La première manifestation notable dans ce sens avait été un programme publié par la *Petite République française*, le 28 novembre 1891, et signé par MM. Goblet, Lockroy, Sarrien, Peytral et Millerand. « Nous croyons, disaient-ils, que le moment est venu de reparler politique... La République a mis aux mains du peuple le bulletin de vote : elle lui a donné l'instruction. Il veut aujourd'hui user de ces armes pour conquérir plus de bien-être et de bonheur. Il faut être avec lui ou contre lui... Pour accomplir les réformes sociales qui, de l'aveu de tous les partis, s'imposent à notre temps, nous faisons plus qu'accepter, nous réclamons le concours de tous les républicains, de tous les socialistes — si hardies que paraissent leurs théories, si éloignée qu'en puisse être la réalisation — pourvu qu'ils ne demandent qu'à des moyens pacifiques et légaux le triomphe de leurs idées. » Avec la réforme générale des impôts et de nouvelles lois sur les rapports avec l'Eglise, les auteurs du programme demandaient la limitation légale de la journée de travail, la protection des femmes et des enfants, des lois sur l'hygiène des ateliers, sur l'arbitrage, sur les accidents du travail, sur les retraites ouvrières, la réforme de l'assistance publique, une sanction garantissant la liberté des syndicats professionnels. Ce fut le commencement d'une campagne politique destinée à former un grand parti d'extrême gauche par l'union entre les radicaux et les socialistes.

Ce qui pouvait le plus contribuer à fonder ce nouveau parti, c'était une rencontre, une alliance entre le mouvement politique et le mouvement syndical ; divers incidents, surtout des grèves, amenèrent ce rapprochement. Une grève très étendue éclata en 1891 chez les mineurs du Nord, poussés par la misère et d'ailleurs entraînés par l'agitation qui avait suivi la sanglante bagarre de Fourmies. M. Paul Lafargue, après un discours violent prononcé en faveur des grévistes, fut poursuivi et condamné par le jury. M. Millerand était venu le défendre, faisant ainsi acte d'adhésion au socialisme ; et peu après, comme une élection législative partielle avait lieu dans le Nord, les socialistes prirent le condamné comme candidat. Soutenus ouvertement par les radicaux, appuyés en secret par certains monarchistes qui voulaient faire échec au gouvernement, ils réussirent à le faire nommer. L'entrée à la Chambre d'un des principaux théoriciens du collectivisme révolutionnaire causa une certaine émotion, qui ne dura guère ; le nouveau député, isolé dans l'assemblée, n'y joua qu'un rôle insignifiant.

L'événement qui fit enfin conclure l'alliance entre politiques et syndicaux fut la grève de Carmaux en 1892, parce qu'elle eut une cause politique. Dans une ville ouvrière, le syndicat devait chercher à faire entrer ses représentants et ses membres au Conseil municipal, pour augmenter sa force ; tel ouvrier pouvait ainsi être dans l'usine un simple travailleur soumis à la discipline générale, dans le syndicat un administrateur occupé à lutter contre le patron, et dans le Conseil municipal un maire ou un adjoint possédant l'autorité sur ce patron qui lui donnait des ordres à l'atelier. Pour peu que la bonne volonté réciproque fît défaut, il y avait là bien des sources de conflits. A Carmaux, ville de mineurs et de verriers, un des administrateurs de la Compagnie minière avait obtenu le mandat de député en 1889, non sans faire usage de son pouvoir économique ; mais le secrétaire de la Chambre syndicale des mineurs, M. Calvignac, fut élu maire, puis conseiller d'arrondissement. La Compagnie saisit bientôt le premier prétexte pour le congédier ; la désignation d'un ouvrier par le suffrage universel lui faisait donc perdre son gagne-pain (1). La classe ouvrière en France a prouvé plus d'une fois que les questions de salaire ont pour elle moins d'importance que le respect de sa dignité, de ses droits, et le droit de vote lui apparaît comme le plus précieux de tous. Les mineurs de Carmaux se mirent en grève, demandant que la Compagnie reprît M. Calvignac ; comme le principe seul était en jeu, celui-ci promettait de quitter l'atelier dès le lendemain de sa réintégration. Dans toute la France, les syndicats vinrent au secours de Carmaux. Les socialistes ne furent pas cette fois les seuls à parler en faveur de la grève ; les chefs des radicaux se joignirent à eux pour défendre le suffrage universel menacé. Dans la franc-maçonnerie, que les socialistes dédaignaient à cause de son caractère bourgeois, le Grand-Orient de France ouvrit une souscription en

(1) V. Paul de Rousiers, *Carmaux* (*Science sociale*, t. XIV, p. 347 sqq.

faveur des grévistes ; finalement un arbitrage mit fin au conflit par une transaction. Peu après, la circonscription de Carmaux eut à élire un député en janvier 1893 ; le candidat d'extrême gauche, M. Jaurès, achevant l'évolution commencée dès 1887, avait passé au collectivisme ; il fut élu avec l'appui de tous les partis radicaux.

C'était la première fois depuis vingt ans que le socialisme franchissait les limites étroites de quelques groupes convaincus, pour s'imposer à l'attention de tous ; alors on s'aperçut des sympathies qu'il avait conquises chez les prolétaires. De nombreux journaux, souvent pauvres et menacés par la faillite, mais toujours renaissants, contribuaient à le faire connaître (1). Ils progressaient plus encore par la propagande orale continue à laquelle se livraient ses représentants, sans épargner leur temps ni leur peine. Pour en donner un exemple, résumons une conférence faite à Dijon par MM. Guesde et Lafargue, quelques mois avant les élections de 1893 (2). L'entrée de la salle où ils vont parler est libre, sauf paiement de 50 centimes pour les frais ; l'auditoire est en majorité composé d'ouvriers, en minorité de bourgeois curieux d'entendre des orateurs connus. A la porte les ennemis habituels, les anarchistes, distribuent des placards montrant que l'Etat collectiviste vaudra l'Etat bourgeois comme dureté, comme oppression. M. Lafargue prend la parole, en s'intitulant lui-même « commis voyageur en socialisme » ; il glorifie l'énergie de la classe ouvrière, son esprit de solidarité prouvé par les grèves récentes ; puis il commence le procès de la classe rivale, effondrée dans le Panama. Il décrit les scandales révélés par cette triste affaire, les spéculations par lesquelles on vole en un jour des millions : « Savez-vous ce que c'est qu'un million ? Si pendant un an vous mettez chaque semaine 20 francs de côté, vous aurez 1.000 francs ; il vous faudrait continuer cela pendant mille ans. Voilà ce que c'est qu'un million. » L'orateur continue, semant la haine, faisant toute la bourgeoisie complice de pareilles hontes. Après lui un assistant, membre du parti catholique social, venu à la réunion avec un groupe d'amis, demande la parole et, aussi sévère que son prédécesseur pour le parti gouvernemental, pour l'opportunisme, il repousse les accusations portées contre le clergé. Enfin c'est le tour de M. Guesde, et la note change : après une brève réfutation du catholicisme social, il commence le tableau de la société future, du paradis collectiviste, où chacun recevra le fruit de son travail. Les auditeurs bourgeois sont visiblement intéressés par cet exposé attachant ; les auditeurs ouvriers écoutent avec passion, dans un silence religieux. La parole a porté : plus d'un, jusque-là indifférent, sortira de cette réunion convaincu des beautés du collectivisme.

Ces progrès du socialisme allaient-ils se révéler aux élections législatives de 1893 ? On y travailla de deux manières en essayant la réconciliation des divers groupes socialistes et l'alliance entre socialistes et radicaux. Les partis collectivistes portaient encore les mêmes noms qu'en 1890, mais leur importance respective n'était plus la même. La Fédération des travailleurs socialistes, si puissante pendant longtemps, si influente au Conseil municipal de Paris, se trouvait en pleine décadence. Elle avait perdu à Châtellerault ses éléments les plus énergiques ; sa modération la faisait déserter par les prolétaires, qui prenaient un intérêt médiocre aux conférences d'hygiène ouvrière organisées par M. Brousse avec l'aide de médecins notables. Possédant encore des partisans à Paris et quelques groupes en province, elle n'était plus qu'un débris de l'ancien parti possibiliste. Le Comité révolutionnaire central ou parti blanquiste demeurait sans changements, ainsi que le Paris ouvrier socialiste révolutionnaire ou fraction allemaniste, que suivaient beaucoup de syndiqués parisiens (1). Au contraire, le Parti ouvrier français ou fraction guesdiste avait repris une vigueur nouvelle, grâce à une discipline très forte et à la propagande infatigable menée par ses chefs. Le succès du Congrès international de 1889 l'avait encouragé à recommencer en 1890 les congrès nationaux annuels, interrompus depuis six ans ; depuis 1890, il avait son journal officiel régulier, le *Socialiste* (2) ; en 1891, il rédigea un programme municipal, qui obtint déjà quelques succès aux élections communales de 1892 ; en 1892 il dressa un programme agricole, étendant ainsi chaque jour son rayon d'action et ses moyens de propagande. Peu nombreux à Paris, ce parti possédait ses principales forteresses dans le Nord et le Centre.

Enfin de nouveaux groupes socialistes, indifférents aux querelles passées, rebutés par l'autoritarisme des sectes, s'étaient formés en dehors d'elles ; plusieurs s'entendirent à Paris, en prenant le nom d'Indépendants, et constituèrent une fédération. Ici plus de *Credo*, plus d'organisation despotique : il suffisait d'avoir adhéré au collectivisme. Un manifeste fut publié par la Fédération : « Elle a pour objet, disait-il, de grouper les socialistes qui ne veulent pas enfermer leurs affirmations doctrinales dans une formule dont l'étroitesse ne pourrait contenir

(1) V. la liste donnée par ARGYRIADÈS, *Almanach de la question sociale pour 1891*.
(2) C'est une conférence à laquelle j'ai assisté.

(1) Au Congrès international de Bruxelles en 1891, il y eut deux rapports sur le socialisme français, l'un présenté par les allemanistes, l'autre par les guesdistes.
(2) Quelques guesdistes inaugurèrent aussi en 1893 une revue théorique, l'*Ere nouvelle*, qui dura dix-huit mois.

les aspirations multiples du monde moderne en plein essor de développement économique, politique, économique, mental et moral. » L'union entre ces groupes était réclamée par nombre de socialistes; les blanquistes, selon leur coutume, prêchaient la concorde, et bientôt plusieurs membres des autres écoles parlèrent de même. Sans doute les querelles n'étaient pas finies; on le vit au 1er mai 1893, où les divers groupes se disputèrent encore sur la façon de manifester; mais les idées conciliantes faisaient du chemin. Une nouvelle association, la Ligue d'action révolutionnaire pour la conquête de la République sociale, put se former à Paris en accueillant des délégués de tous les groupes : ce fut, pour quelque temps au moins, la fin des injures entre socialistes

Quant à l'alliance entre socialistes et radicaux, ce fut le journal *la Petite République française* qui se chargea de la faire aboutir, surtout sur l'impulsion de M. Millerand. Ce député, passé du radicalisme au socialisme, avait gagné les sympathies des militants par son plaidoyer en faveur de M. Paul Lafargue, mais il n'avait adhéré à aucune secte; républicain socialiste, comme il s'intitulait, refusant l'épithète de révolutionnaire, son attitude était propre à désarmer les défiances de beaucoup d'hésitants, ouvriers modérés ou bourgeois désireux de progrès pacifique. La crise du Panama et les révélations scandaleuses qu'elle amena devaient favoriser le parti qui dénonçait depuis longtemps les vices du capitalisme. Dans *la Petite République*, dont il fut le collaborateur assidu, puis le rédacteur en chef depuis le 19 juillet 1893, M. Millerand ne cessait de prêcher l'union, la propagande et le calme; l'union devait se faire avec les radicaux-socialistes, qui suivaient M. Goblet, même avec les radicaux pour obtenir une revision constitutionnelle qui diminuerait les pouvoirs du Sénat, principal obstacle aux réformes sociales. M. Millerand demanda « une campagne d'éducation et d'explications plus encore que d'enthousiasme et de passion »; il souhaita au parti des travailleurs manuels de faire des recrues nombreuses parmi « les travailleurs du cerveau ». Il ne devait plus y avoir de concentration entre opportunistes et radicaux, mais une coalition des partis de gauche contre tous les partis conservateurs en matière sociale. Enfin l'écrivain conseillait à la bourgeoisie de faire les réformes nécessaires pour éviter les révolutions sanglantes. Ces réformes, il commençait à les indiquer à la Chambre dans un ordre du jour demandant « la reprise sur la haute finance des propriétés nationales qui sont la Banque de France, les mines et les chemins de fer ».

Cette politique nouvelle, prudente et hardie à la fois, rencontra des adhésions nombreuses. Les radicaux-socialistes répondirent à l'appel qu'on leur adressait; M. Goblet ne cessa de répéter que le but désirable était « l'alliance de toutes les forces progressives, radicales, socialistes, sur le terrain de la légalité, pour le triomphe de leurs idées communes »; partisan de la propriété individuelle, un accord lui paraissait légitime avec les collectivistes, « pourvu qu'ils répudient nettement la violence »; un autre membre notable du groupe radical-socialiste, M. Pelletan, prit une part active à la tournée de conférences qui fut faite depuis Calais jusqu'à Marseille.

Cette politique était vivement combattue par les républicains du centre et par la droite, chez laquelle commençait le ralliement conseillé par le pape. Le ministère Dupuy en 1893 tenta de combattre les deux mouvements qui venaient de se rejoindre, le mouvement socialiste et le mouvement syndical. La Bourse du travail à Paris comptait, sur 270 syndicats, 120 qui n'étaient pas en règle avec la loi de 1884; le ministre les somma de se soumettre et, comme cette injonction n'avait été accueillie que par des menaces et des cris de guerre, il profita de troubles survenus à Paris pour fermer la Bourse. L'émotion fut considérable dans le monde ouvrier; le congrès syndical de 1893, qui se réunissait précisément à Paris quelques jours après, vota d'enthousiasme et sans opposition le principe de la grève générale, mais quand il s'agit de passer à l'acte, 25 délégués demandèrent en vain qu'elle fût proclamée immédiatement. Le plaidoyer de M. Millerand pour les syndicats poursuivis manifesta l'alliance conclue entre syndicaux et socialistes politiques.

Peu après survinrent les élections législatives d'août-septembre 1893. Tout en donnant une grande majorité au parti républicain modéré, qui s'appela désormais « progressiste », elles furent un triomphe pour le socialisme. Dès le premier tour il eut 18 élus, dont 6 à Paris et 12 dans les départements; le second tour accentua le succès à Paris plus qu'en province. Il y avait en somme environ 50 élus socialistes, presque tous dans les grandes villes, et parmi eux la plupart des notabilités du parti : les plus brillants des indépendants, MM. Millerand et Jaurès, étaient réélus. Les journaux du centre cachèrent mal leur surprise, qui allait chez quelques-uns jusqu'à l'affolement; les socialistes célébrèrent leur succès avec enthousiasme; M. Guesde arrivait presque au lyrisme en remerciant ses électeurs; M. Millerand, plus calme, disait aux siens : « Vous avez approuvé la politique à la fois ferme et prudente, pacifique et résolue, que votre député n'a cessé de préconiser. » Désormais le socialisme allait devenir au Parlement une force avec laquelle tous les partis devaient compter.

Georges Weill.

Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 16 — 5e SÉRIE — TOME II — 15 OCTOBRE 1904

MÉTHODE ET DISCIPLINE POLITIQUES

Au lendemain d'une période politique particulièrement active et qui s'est signalée par l'ardeur des polémiques, la passion des controverses et l'âpreté des débats parlementaires, il est utile, pensons-nous, de s'expliquer sur l'état présent des choses et de tirer des actions politiques qui se sont produites dans ces derniers temps — avec impartialité et bonne foi — certains enseignements utiles au bien du pays.

Ce qui frappe, si l'on examine de près l'œuvre de la dernière législature, et celle des premières années de la nouvelle, c'est une transformation assez profonde opérée dans les mœurs du régime parlementaire, et qui a apporté pour sa pratique l'emploi d'une discipline et d'une méthode nouvelles.

A l'action incertaine, compliquée et lente des anciens partis républicains, agissant isolément, divisés entre eux et contre eux, s'est substituée une action plus concertée, plus simple et plus active de ces mêmes groupements, unis et rassemblés dans un tout qui a constitué une entité nouvelle, le « bloc républicain ». Qu'est-ce que le « bloc » ? Est-ce l'expression d'une entente occasionnelle ? L'accord provisoire de forces qui doivent reprendre leur indépendance et qui pourront à nouveau s'ignorer ou s'opposer ? Non. Il a pu être cela à un moment donné du passé, il ne l'est plus dans le présent, il ne doit plus l'être dans l'avenir.

Ce qu'on appelle le « bloc » c'est l'agglomération de toutes les unités républicaines militantes et réformatrices qui, se rapprochant sous la contrainte des événements, pour l'application d'un programme accidentel, ont, dans la même formation, entrepris maintenant de réaliser un programme de politique générale, et constituent à l'état primitif le « parti républicain social ». C'est ce parti de gauche, le parti de l'action et du progrès, celui qui, dans l'avenir, doit conduire à son aboutissement nécessaire l'œuvre de réforme qui s'impose aujourd'hui, que le bloc organise en fait.

Depuis que la République existe dans notre pays, on a longuement discuté sur la nécessité de l'organisation de deux partis : l'un de gauche, l'autre de droite, l'un de réforme et l'autre de conservation, par lesquels dussent s'équilibrer les mouvements politiques dans la libre discussion. Je ne referai pas ici, à ce propos, l'histoire des partis sous la troisième république, et n'exposerai pas par quelles raisons, tirées de la nature des oppositions faites au régime et des résistances apportées à l'examen des problèmes sociaux, se manifesta le système qui a duré près de trente ans. Je constate qu'aujourd'hui il prend fin et j'examine celui qui doit le remplacer.

Pour répondre, comme je l'ai dit, à certaines nécessités temporaires, les partis républicains de gauche se groupèrent d'instinct et, par une discipline et une méthode qui se dégagèrent naturellement de leur union, soutinrent sans défaillance deux longs ministères : celui de M. Waldeck-Rousseau et celui de M. Combes, le second n'étant en réalité que le prolongement du premier. C'est-à-dire que — fait presque sans précédent — la même politique, dans le même esprit, fut pratiquée par le Parlement d'accord, le suffrage universel ayant été consulté, avec le pays.

Ce groupement que la fatalité des choses a constitué, devons-nous lui donner la vie définitive ou doit-il, par notre décision réfléchie, retourner au néant?

Pour nous, il semble, toute réserve faite sur les modifications et améliorations de détail qu'une pratique plus exercée du système pourra suggérer, en écartant de plus en plus les questions de personnes pour s'en tenir à l'examen des principes, qu'on ne saurait, sans commettre une lourde erreur, changer l'instrument politique qui, à travers les plus graves difficultés, nous a conduits, tant au point de vue intérieur qu'au point de vue extérieur, au terme où nous sommes arrivés. Que nous ayons pu, en effet, dans l'ardente bataille qui s'est livrée et se livre tous les jours, et va continuer de se livrer, dans la politique extérieure, suivre et défendre nos intérêts dans le monde, et pacifiquement les maintenir, les accroître et solutionner les difficultés de la façon qu'on sait, n'est-ce pas un succès dû à la force intime créée par l'union des partis républicains, d'accord avec le gouvernement? Et, au point de vue intérieur, si nous pouvons aborder la solution pratique des graves problèmes dont on se contentait jusqu'ici de poursuivre l'étude théorique, n'est-ce pas à cette même vertu de l'union intime des forces réformatrices, jusqu'ici divisées et maintenant réunies, que cela est dû? Personne n'en peut douter. Dans ces conditions, faut-il renoncer à cette discipline? Faut-il abandonner cette méthode?

*
* *

D'abord la discipline. J'entends bien les critiques dont elle est le sujet et les reproches qui sont, à propos d'elle, dirigés contre les députés dont on blâme la dépendance, même la servitude, parce que très délibérément et très librement, ils votent des résolutions concertées par lesquelles ils assurent la fixité et la continuité de l'œuvre entreprise. Mais est-ce que, si l'on relisait attentivement les anciennes polémiques de ces censeurs, irrités de la politique rigide d'aujourd'hui, on ne trouverait pas sous leur plume, à propos de la politique incohérente d'hier, des reproches non moins amers, des critiques non moins acerbes sur l'indiscipline des représentants et sur l'anarchie d'un régime où les ambitions sont sans frein, les appétits sans limites.

Eh quoi! c'est au moment où l'on tente de redresser ces écarts, de refréner ces passions mauvaises pour établir au-dessus des compétitions subalternes des intérêts particuliers, une politique plus désintéressée, plus indépendante, étrangère aux ambitions vulgaires et de plus en plus soucieuse des intérêts généraux qu'on s'indigne et qu'on proteste?

N'apparaît-il pas cependant que, par là, on sert le mieux la cause de la démocratie et celle des institutions républicaines? Par cette discipline, en effet, on tend à supprimer toute brigue indécente du pouvoir, toutes ces compétitions, ces intrigues, ces complots par lesquels, dans l'agitation factice des couloirs, par la diplomatie astucieuse des commissions, on tente de surprendre les majorités et de mettre en échec les cabinets. Ce qu'on perd en habileté, on le gagne en autorité. Le peuple, en prenant moins de goût à l'escrime savante des luttes parlementaires, réservera plus d'estime pour le travail utile de ses représentants. Attendant moins de leur dextérité, il se félicitera davantage de leur application, et ceux-ci retrouveront en confiance ce qui leur manquera en curiosité.

L'esprit de discipline implique, en effet, la pratique d'un devoir, et c'est la nécessité d'accomplir surtout le devoir républicain, où que l'on se classe d'ailleurs, qui se révèle aujourd'hui.

Or, le devoir du député, celui qui découle normalement de son mandat, c'est, au premier chef, d'être le représentant fidèle du contrat qu'il a passé avec le suffrage universel. Le candidat de la députation n'est pas en même temps candidat à un ministère. Le triomphe de l'un n'implique pas le succès de l'autre.

C'est donc par la pratique d'une sage discipline que l'élu apparaît dans sa forme exacte: celle d'un mandataire soucieux de l'accomplissement de son devoir républicain et qui sacrifie tout à cette impérieuse mission. Le reste ne peut advenir que comme conséquence, à l'occasion, et par surcroît.

Est-ce à dire que par cette collaboration persistante de la majorité et du gouvernement, il doive naître, comme semble le redouter M. Goblet, un mal nouveau et devons-nous « souhaiter de n'en être pas réduits à constater — comme l'écrit, dans la *Revue Politique et Parlementaire*, l'ancien président du Conseil — qu'ainsi que le montre l'histoire, les longs ministères conduisent le plus souvent à la corruption des institutions »?

Je ne le pense pas. D'abord je ne vois pas que l'histoire fasse aussi certainement cette démonstration que le croit M. Goblet. Et puis ce n'est pas, en réalité, le résultat auquel on est arrivé. Sans doute il y a quelques fautes commises dans l'application des principes. Mais qui aurait pu, avec certitude, ne pas les commettre ou n'en pas commettre d'autres? En fait le déchet qui s'est produit dans l'action est le déchet fatal, celui qui ne peut pas être évité dans la politique effective, quand on fait passer les réclamation d'idéal dans la réalité des faits.

*
* *

Quant à la méthode d'action politique, elle concourt

au même résultat. Elle se caractérise par l'accord des forces de gauche. Sans doute cet accord a déjà existé ; mais il se présente aujourd'hui dans des conditions spéciales et avec une portée plus étendue. Les objections dirigées contre cette entente ne visent pas le fait en lui-même, considéré comme utile et fécond, mais certaines circonstances particulières créées par la collaboration du parti socialiste. Eh bien ! là encore les faits ont apporté une solution que les raisons et les intérêts doivent ratifier.

Il faut, en effet, qu'on envisage aujourd'hui comme nécessaire, indispensable dans l'avenir, l'entente avec le parti socialiste, force de gauche au même titre que les autres pour réaliser avec lui la réforme du régime économique de notre pays. Et c'est pourquoi je disais que le parti républicain de gauche, dont on n'avait pas trouvé jusqu'ici l'expression positive, devait être, maintenant qu'il s'est créé, qu'il a agi et qu'il doit vivre et s'affirmer, « le parti républicain social ». C'est-à-dire le parti qui, sans exclusion d'aucune sorte, éloigné de tout esprit sectaire, répudiant les œuvres de division, de rancune et de haine, fait appel à tous les hommes de raison libre, d'intelligence clairvoyante, de cœur généreux, résolus à poursuivre la réalisation effective et prochaine des réformes sociales.

Le parti républicain réformateur doit être résolument un parti social ou ne pas être. Il faut prendre contact avec le peuple.

Il ne saurait plus y avoir de distinctions tirées des anciennes classifications et l'on doit considérer que les cadres dans lesquels on enfermait les anciens éléments républicains sont aujourd'hui brisés. Ce sont des forces nouvelles qui se constituent, d'un caractère très inédit — forces simplifiées dans leur composition — et où, dans chacune d'elles se trouve représenté le minimum de survivance des anciens procédés. Par cette vue spéciale, qu'il se forme une puissance réformatrice exceptionnellement neuve, il convient d'apporter dans la critique des facteurs individuels qui la composent un large esprit de tolérance.

« La tolérance, dit M. Gaston Rageot, est le propre de l'évolutionniste ; car elle est le sentiment profond de la continuité dans la marche humaine, dans la vie collective ; elle est surtout la croyance instinctive et raisonnée que rien n'est définitif, ni de la religion ni du reste, que tout change — par là, elle est désir et volonté de l'avenir — et que le changement n'est pas brusque — elle est par là, respect du passé et prudence. »

Aujourd'hui, la pensée républicaine s'est affirmée dans le pays, le parti social se coordonne, son idéal se précise, ses résolutions se forment. Il fixe les articles de son programme et entreprend avec méthode de les réaliser. De cette certitude dans ses vues, de cette continuité dans son mouvement, se dégage la précision dans son action et la force dans sa volonté. Il sait ce qu'il veut et il est résolu à l'obtenir. Or, il faut que cette volonté — qui fera la loi — soit celle de la majorité certaine du pays pour qu'elle emprunte à cette majorité, avec la puissance, l'autorité décisive, autorité qui s'exercera, non sous une forme fragile, occasionnelle et précaire, mais avec sûreté et pérennité et arbitrera avec sagesse et équité les oppositions qui existent entre les intérêts.

C'est donc dire que le parti républicain social doit être organisé sur une large et solide base pour une action précise et efficace.

***

Il faut d'abord obtenir l'union de plus en plus intime des éléments d'action sociale avec les éléments d'action parlementaire : Syndicats, sociétés politiques, associations, groupements, bourses du travail qui, poursuivant l'étude des problèmes économiques et discutant des problèmes professionnels, préparent les transformations nécessaires qui peuvent momentanément apporter les solutions utiles aux réformes économiques indispensables. Il est de toute nécessité que la démocratie agisse, car si elle est une puissance de direction et de contrôle, elle doit être désormais une puissance d'action. « Avec la chute de l'Empire, écrit M. Etienne Lamy, la France voyait condamnée sa propre sagesse, punie sa longue volonté de ne pas vouloir. » Il faut que le parti républicain social, expression de la démocratie pensante et agissante, préserve notre pays du péril de l'abdication morale qui conduit nécessairement à la catastrophe politique, à l'effondrement économique, à la capitulation définitive. C'est contre ces lamentables résultats de l'impuissance démocratique que se mettent en œuvre ces organismes dont je viens de parler qui créent dans le pays républicain, avec une existence sociale nouvelle, une vie politique de plus en plus intense et féconde, élaborant par l'opinion plus instruite et plus affermie, participant à l'étude et à la discussion des problèmes, à la controverse incessante, à l'action continue, les solutions économiques et sociales qui vont s'imposant avec une urgence de plus en plus prononcée.

En réalité, c'est une discipline morale meilleure et plus généralisée qui s'institue, par laquelle s'élargit le champ de l'autorité démocratique. Celle-ci n'est plus confinée entre les mains d'une catégorie restreinte qui règle et dirige les diverses manifestations de la chose publique par sa seule science et sa seule sagesse ; elle s'étend, s'irradie, et appelle à l'exercice du pouvoir une somme de plus en plus

grande d'esprits, de consciences et de caractères et par suite de raisons, d'aptitudes et de volontés. Par là s'exerce normalement la loi du progrès et le « passage de l'homogène à l'hétérogène ». Un État qui multiplie ses institutions, un organisme qui diversifie ses fonctions, progressent pareillement, parce qu'ils s'élèvent de l'uniformité à la multiformité. Est-ce à dire qu'on sera par cela même conduit, dans l'ordre économique, par ces transformations profondes dans l'organisation du travail, à la confusion et à l'anarchie? Non, bien certainement, car au-dessus des appétits et des ambitions se dresse aujourd'hui, révélée par la conscience du peuple de plus en plus éclairée, la vérité nécessaire pour la paix et la pacification de la Société nouvelle.

La discipline morale dans la démocratie apportera, au fur et à mesure de son développement, son intervention de plus en plus décisive dans le règlement des différends et des conflits entre le capital et le travail. C'est par son rôle de plus en plus effectif, sa pratique de plus en plus exercée, qui déterminera une confiance de mieux en mieux établie, que le rapprochement des différents éléments de la puissance publique, leur fusion et leur entente pourra pratiquement s'effectuer. Mais cela comporte des conditions nouvelles dans les rapports de ces éléments. Et ces éléments il faut franchement les accepter et les coaliser. Qui peut se refuser à entrer dans cette voie? Quel républicain — mieux que cela, quel citoyen bien intentionné — répugnera à examiner ces problèmes et s'effraiera des résultats qu'ils peuvent apporter, puisque ces résultats doivent avoir pour effet, sur l'accord nouveau des forces économiques, de produire la paix et la concorde et, par elles, la paix et la richesse sociales?

*
* *

Et cela conduit pratiquement à l'étude des questions plus concrètes qui découlent de cette conception et au premier rang desquelles il faut mettre celles qui, préparées depuis longtemps, doivent être un des éléments les plus actifs de cette transformation : telle la question des retraites à la vieillesse pour tous les travailleurs.

Par elle, en effet, se pose le problème entier de la question des retraites dans notre pays et subsidiairement le problème de la réforme administrative. L'administration est aujourd'hui, au point de vue social, une force singulièrement inerte quand elle n'est pas une force hostile. Il faut que — participant à la discipline nouvelle — son esprit se transforme et qu'elle participe d'une façon plus effective au travail fécond que le pays doit fournir. L'administration coûte cher au budget; elle a, avec ses traitements en réalité un peu précaires, un avantage de sécurité dans le présent et dans l'avenir qui lui donne, au regard de l'ensemble des travailleurs et des contribuables, une situation privilégiée. Les bénéfices qui lui sont attribués par sa hiérarchie, son emploi facile du temps, sa retraite et sa quasi inamovibilité la distinguent heureusement des autres éléments de la nation. L'administration apprécie-t-elle, comme il convient, les avantages de cet état particulier? Justifie-t-elle comme il serait juste qu'elle le fît les sacrifices consentis pour elle par le pays? Lui paie-t-elle en travail effectif, en dévouement et en zèle son tribut de reconnaissance? Pas autant qu'il serait utile. S'autorisant trop souvent de la modicité de leurs appointements, considérant leurs fonctions comme « état » spécial et d'essence supérieure, les fonctionnaires se désintéressent trop souvent de la chose publique et se contentent de l'expédition sommaire d'une besogne matérielle réduite à sa plus simple expression. Tout dans ce fâcheux état d'esprit ne doit pas leur être exclusivement imputé.

Il y a beaucoup de la faute de notre système et de nos mœurs. Je ne veux pas insister outre mesure sur ce point et discuter le problème à fond. Il me suffit, pour le moment et restant dans l'objet même de cette étude, de montrer que pour établir la règle uniforme de la discipline nouvelle et rendre harmoniques tous les éléments actifs de la puissance sociale, pour obtenir une mise en valeur plus active de nos richesses nationales, il est nécessaire de réformer l'esprit, la nature et l'organisation de notre administration, pour en faire une force utile en lui donnant un caractère plus commercial, une méthode plus industrielle.

En principe il faut réduire le nombre des fonctionnaires, augmenter le travail, simplifier la hiérarchie et modifier le système des retraites administratives, en unifiant toutes les catégories et en comprenant les fonctionnaires dans une organisation générale des retraites.

Le procédé de la retraite tel qu'il existe pour l'administration, combiné avec le trop grand nombre des agents de chaque service, réduit le travail utile à son minimum d'effet. Comme les traitements sont modiques, puisque les crédits qu'on tend de plus en plus à réduire, répartis sur de nombreuses unités, qu'on tend au contraire de plus en plus à augmenter, donnent pour chacune d'elles une fraction réduite, le salaire devient un élément négligeable, qui fait qu'on ne travaille plus pour lui — par cette considération qu'on travaille toujours trop pour lui. En fait le travail est pour la retraite : c'est-à-dire qu'on réalise avant tout le temps de présence qui doit former le temps de service. Mais le « temps de présence », n'est pas du « temps de travail ». Il faut

renverser les facteurs du problème. Il est de bonne administration, en effet que ce soit le travail qui justifie le traitement, qui soit le principal et que la retraite reste l'accessoire, pour ne devenir que l'appoint des efforts d'économie et d'assurance faits au cours d'une existence de labeur efficace. Si le présent est timide et le passé vénérable, il faut que l'avenir soit audacieux.

Par cette transformation se solutionne normalement la question de l'organisation de services publics nouveaux. L'objection généralement dirigée contre leur création est tirée de l'esprit de notre administration, de l'abus des fonctionnaires, de leur inaptitude à un travail commercial ou industriel, du danger d'un accroissement des charges publiques par le développement des fonctions, sous l'influence parlementaire, et de l'augmentation des obligations financières par le jeu des retraites qui en résulteront; toutes ces oppositions tombent dans le système nouveau, puisque justement on transforme l'administration dans son principe même pour la rendre plus adéquate aux nécessités sociales qui se révèlent et l'unifier dans ses manifestations. Les fonctions nouvelles de la société, en imposant des conditions nouvelles pour l'ordre nécessaire à créer, appellent des organes nouveaux. Ce n'est pas l'Etat social qui doit se subordonner à l'administration, c'est celle-ci qui doit évoluer pour prendre la forme indispensable dans l'Etat nouveau.

*
* *

Puis il est un autre problème également posé depuis longtemps devant l'opinion, dont la solution s'impose pour l'ordre et la paix publiques : c'est l'œuvre de laïcité qu'il importe de développer normalement. On ne peut nier encore qu'il y a lieu de modifier l'organisation actuelle et de régler par d'autres moyens les rapports qui doivent exister entre l'Etat et les diverses Eglises. Il y a, au moment où nous sommes, et pour mettre les organisations confessionnelles en harmonie avec les exigences de la discipline et de la méthode nouvelles, nécessité de faire un pas en avant dans l'œuvre d'émancipation intellectuelle. L'action religieuse qui s'efforce de se confondre avec l'action politique — et qui doit de plus en plus s'en distinguer — l'attitude de combat prise par les congrégations, leur opposition au progrès social, aux transformations économiques, leur discipline étroite, autoritaire et dogmatique, tout cela est en opposition formelle avec l'évolution poursuivie par la démocratie et cette opposition fondamentale conduit à envisager l'adoption d'un autre système, avec plus de liberté, — toute la liberté — mais se rattachant plus exactement aux principes de l'ordre social nouveau. Est-ce à dire que la liberté de conscience puisse en être en quoi que ce soit entravée? Non assurément. Mais la transformation qui s'élabore doit faire disparaître tout ce qui était de nature à donner une autorité politique et sociale aux Eglises, pour leur laisser la seule influence de la liberté de conscience et de la foi.

*
* *

Puis c'est l'organisation nouvelle de l'armée dont la discipline, le caractère et la constitution doivent être impressionnés par l'action de la discipline et de la méthode nouvelles.

Dans l'œuvre générale de transformation sociale qui se poursuit, la réforme militaire se rattache à presque tous les problèmes qui se posent et pour ceux dont elle n'est pas un des éléments d'action, elle reste cependant intéressée à leur solution, car celle-ci se répercute toujours par quelque incident sur son organisation.

Il y a donc une série de problèmes qu'il faut aujourd'hui examiner pour mettre l'armée en harmonie avec les exigences sociales et les besoins économiques.

Actuellement, les crédits consacrés à la défense nationale représentent, à peu près, le tiers des dépenses du budget total de la France. C'est trop.

Quelle est, en effet, notre situation ? Que comporte-t-elle dans l'état où nous nous trouvons, comme sacrifice possible pour les dépenses de guerre, considérées dans leur rapport avec les autres dépenses? Les ressources, ainsi limitées par les diverses contingences, sont-elles suffisantes pour organiser la puissance militaire nécessaire ? Tel est, à mon avis, la première question qui se pose. Puis cette question réglée, il en découle tous les problèmes d'organisation : recrutement, loi des cadres et des effectifs; unité et communauté d'origine des officiers; loi d'avancement. Enfin, les questions d'ordre social : l'armée dans ses rapports avec les lois républicaines et l'œuvre de paix universelle; l'armée et la réforme judiciaire; l'armée dans son administration organisée selon des procédés commerciaux et industriels; l'armée dans ses rapports avec la natalité; l'armée et la discipline nouvelles.

On voit combien l'œuvre est vaste et quels efforts persévérants elle demande pour être conduite à bonne fin. C'est évidemment, dans le programme du parti républicain social, un des articles les plus importants, puisqu'il s'agit, pour l'indépendance de la patrie, la défense de ses droits, de son honneur et de ses libertés, de faire une armée forte par la force des puissances financières, politiques, économiques et sociales, et non plus en dehors d'elles.

Il y a là une transformation fondamentale et la

caractéristique en est, comme dans les autres réformes dont j'ai parlé, l'évolution de l'idée de discipline. Il faut que la discipline militaire participe maintenant, comme l'ensemble de l'organisation dans ce pays, de la discipline sociale.

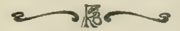
*
* *

Par cet accord de tous les intérêts se pénétrant réciproquement, par la modification apportée dans la nature des organismes sociaux par la discipline et la méthode nouvelles, on assure et on développe l'œuvre de paix dans le monde, l'œuvre de concorde dans la nation. L'arbitrage, la coopération, la solidarité — dans la pratique de la liberté — sont les éléments nouveaux de cet ordre nouveau des choses. Les forces, au lieu de s'opposer, se combinent, et par leurs résultantes apportent aux conflits les solutions transactionnelles nécessaires, sans violences et sans troubles. C'est la politique des accords substituée à la politique des oppositions. Ainsi s'opèreront les transformations inévitables au prix des moindres commotions. Car le mouvement est créé et rien ne l'arrêtera plus.

L'œuvre est aujourd'hui à ses débuts. Déjà cependant elle a produit son action dans l'univers. C'est, en effet, avec la République affirmée et réformatrice que se sont conclus les alliances, les ententes, les accords et les amitiés. C'est à la démocratie, par son attachement inébranlable à la forme républicaine, par sa foi dans son idéal social, par sa résolution irréductible de les préserver des assauts des forces adverses, c'est à la démocratie sage, pacifique et libérale, que va l'estime et la confiance du monde civilisé.

Dans les mêmes directions et par ces mêmes voies elle peut continuer son œuvre et constituer la république sociale. Les nations suivront cette expérience avec la même sympathie ; les prolétariats et les démocraties la seconderont de leur appui moral. Il dépend de nous de donner encore l'exemple à l'univers et de marquer un nouveau progrès pour la civilisation.

A. Gervais,
Député.



LA VIE FUTURE

DEVANT LA SAGESSE ANTIQUE & LA SCIENCE (1)

Au cours d'une longue étape parcourue à la poursuite de ce fantôme insaisissable qu'est l'âme humaine, nous avons rassemblé tous les témoignages capables de nous guider dans cette recherche, en interrogeant tour à tour les traditions du passé, aussi bien que les observations positives et les théories les mieux établies de la science présente, et nous devons maintenant rechercher dans quelle mesure les faits ainsi recueillis peuvent éclairer l'énigme éternelle dont l'humanité poursuit vainement la solution.

Sans doute, il ne nous a jamais été donné, au cours de ces investigations multipliées, d'embrasser l'être humain dans une vision complète, apportant la preuve irréfragable que nous cherchons ; mais, à défaut de cette perception formelle que l'humanité est destinée peut-être à ne jamais connaître, il nous a été possible cependant de découvrir, dans tous les ordres de connaissances, des indices multiples dont la concordance peut acquérir par là même une probabilité se rapprochant de mieux en mieux de la certitude, et, dès lors, le rapprochement de ces observations d'origines si diverses viendra certainement donner une autorité plus décisive aux conclusions qui peuvent s'en déduire.

Dans l'étude des traditions du passé, nous avons reconnu tout d'abord que l'idée de la survivance avait inspiré l'humanité au début de son histoire : elle est déjà affirmée en effet sur ces monuments informes qu'ont laissés sur tous les points de la terre les races primitives dont le souvenir est éteint depuis longtemps ; elle apparaît de même dans les lois et les coutumes des nations antiques, dont la législation subsiste intégralement chez certains peuples contemporains et conservent aussi de nombreux vestiges dans les sociétés modernes ; cette idée a formé encore le fondement commun des traditions religieuses de tous les peuples qui ont été les éducateurs de l'humanité civilisée, comme les Hindous, les Egyptiens, les Chaldéens ou les Gaulois, et l'on peut dire en un mot qu'elle résume en elle l'enseignement de la sagesse antique.

Dans les temps historiques, elle a été reprise par les religions modernes, et spécialement par le christianisme, qui en a fait un élément nécessaire de l'harmonie universelle de la création, en montrant comment elle apportait à la justice divine la sanction obligée des actes de la vie présente.

Par elle encore, le christianisme a su exalter tous les nobles instincts de l'humanité, inspirer le dévouement et consoler le malheur, montrer en un mot l'éminente dignité du sacrifice et de la souffrance, qui sont le meilleur moyen pour nous d'acquérir dans le monde à venir le bonheur parfait auquel nous aspirons et que la terre nous refuse.

C'est ainsi que la foi en la survivance s'est imposée dans tous les temps à l'être humain qui, malgré le

(1) Pages extraites de l'ouvrage de M. Louis Elbé qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Perrin.

témoignage formel des faits, n'a jamais voulu admettre l'anéantissement de la mort; et, puisqu'il doit avouer son impuissance à résoudre les données contradictoires de l'énigme insoluble, il préfère encore conserver l'illusion de la vie, dût-il s'en remettre aux seules ressources de son imagination pour se représenter cette existence nouvelle dont la conception s'impose à lui.

Et c'est alors que nous interrogeons la science dans tous ses ordres de manifestations, pour reconnaître si vraiment elle ne peut justifier nos rêves, en les contrôlant tout au moins sur les points qui confinent à son domaine, et si, peut-être même, elle ne saurait pas nous apporter quelque témoignage de l'activité de l'âme humaine permettant d'induire son existence et de concevoir sa nature.

L'astronomie a transformé déjà nos conceptions premières lorsqu'elle a dévoilé l'immensité des cieux devant nos yeux éblouis ; elle nous a révélé en effet la place insignifiante que notre terre occupe dans l'immense univers parmi cet amas d'astres innombrables qui nourrissent probablement aussi des créatures corporelles intelligentes; elle nous a forcés de reconnaître l'impossibilité de discerner, dans le vide infini de l'espace, le ciel et l'enfer matériels vers lesquels l'humanité dirigeait auparavant les âmes des morts de la vie terrestre, et elle nous a amenés à reporter le théâtre des fins dernières sur un plan immatériel que la nature humaine dans son état actuel ne peut pas percevoir.

En s'aidant d'autre part des découvertes dues aux sciences physiques, elle a pu en même temps éclairer l'histoire de l'univers d'une lumière imprévue; car elle conçoit aujourd'hui l'ensemble de la création comme un véritable système dynamique, obéissant aux lois que nous connaissons et marchant ainsi par une série de transformations insensibles vers une fin que nous pouvons assigner à l'avance.

Nous savons que ces transformations ont nécessairement pour effet de détruire les modalités les plus hautes de l'énergie, comme le mouvement, la lumière ou l'électricité, et qu'elles abaissent celle-ci à sa forme la moins évoluée qui est celle de la chaleur, et nous comprenons que les éléments de l'univers tendent ainsi vers une température uniforme qui ne laissera plus place à la vie ni même au mouvement.

L'univers nous apparaît comme une sorte d'énorme mecanisme dont nous voyons seulement les mouvements parasites, mais dont le travail utile nous échappe absolument.

Et, par une extension des plus légitimes, nous en concluons que ces hautes manifestations ne peuvent pas se détruire sans trouver leur contre-partie nécessaire sur un plan semi-matériel qu'il ne nous est pas donné d'aborder, mais qui retient sans doute cette raison dernière que nous soupçonnons sans l'entrevoir.

Nous reconnaissons en même temps que l'univers possède son histoire bien déterminée, et nous comprenons ainsi comment la science peut éclairer la discussion des problèmes de philosophie en apportant un appui sans doute décisif à l'aide d'une création originelle.

Et si, en effet, nous abordons plus spécialement le monde tangible, nous voyons que l'atome matériel n'est probablement pas doué de cette immutabilité absolue que nous lui supposions, et nous trouvons encore un motif de plus pour rejeter les théories fondées sur l'idée de l'éternité de la matière.

Puisque les sciences physiques prennent ainsi une importance prédominante dans ces études, nous les interrogeons encore à nouveau, et nous rencontrons immédiatement cette loi fondamentale de la permanence qui régit toutes les manifestations de la matière et des forces mécaniques : nous savons, en effet, qu'il nous est impossible de créer ou détruire le moindre atome matériel, et que nous ne pouvons provoquer aucune manifestation nouvelle de l'énergie sans en faire disparaître en même temps une quantité égale sous une forme différente.

Nous avons reconnu encore que cette loi de permanence ne s'applique pas seulement à la matière et à l'énergie, mais aussi à tous les faits du passé qui deviennent indestructibles, eux aussi, lorsqu'ils sont une fois enregistrés dans les vibrations de l'éther, et nous avons tout lieu de croire qu'elle s'étend même à des phénomènes purement immatériels en apparence, comme la pensée, puisque les idées que nous pouvons agiter paraissent inscrites aussi dans les tressaillements incessants de l'invisible éther ; nous reconnaissons en un mot que rien ne peut échapper dans l'univers à l'application obligée de la loi incorruptible qui conserve le souvenir éternel du passé, et, dès lors, nous sommes légitimement fondés à conclure que les forces vivantes, et spécialement les forces conscientes, doivent connaître aussi cette loi universelle de la permanence, car elle n'a pas pu décider de retenir le souvenir de nos actes les plus insignifiants, sans vouloir conserver en même temps l'être qui en est l'auteur.

Et si nous cherchons ensuite à déterminer le mode d'action des forces physiques, dans l'espoir d'en tirer quelque déduction intéressante sur la nature de la force consciente dont nous sommes ainsi amenés à supposer l'existence, nous reconnaissons que, toutes aussi, elles s'exercent par l'intermédiaire de ce milieu hypothétique que nous nommons l'éther, car c'est à lui que nous reportons les manifestations de l'énergie les plus diverses.

Tel que nous le concevons, il assigne la solidarité de tous les éléments de cet immense univers qu'il remplit en entier. Il transmet l'effort quasi incommensurable qui maintient les planètes dans leurs orbites, aussi bien que l'action électrique, calorifique ou lumineuse, la plus délicate ou la plus insignifiante.

Il reproduit avec la même fidélité tous les tressaillements de la vie, et il reste l'agent nécessaire du moindre phénomène.

Il y a plus encore, car aujourd'hui nous croyons le retrouver jusque dans la constitution de la matière ; et, dans ses dimensions infimes, l'atome nous apparait cependant comme étant une sorte de monde illimité, formé par l'assemblage de molécules éthériques dont la répartition détermine ses propriétés fondamentales.

Pour l'explication du moindre fait matériel, nous devons donc recourir à la conception de cet éther hypothétique dont nous faisons désormais la seule réalité effective, l'esprit caché qui inspire la matière, suivant la parole des Anciens : *mens agitat molem* ; et par suite, ne sommes-nous pas autorisés à y chercher également l'explication de la vie elle-même, en considérant celle-ci comme attachée à l'action d'un agrégat spécial plus immatériel encore peut-être que l'éther?

Nous voyons maintenant dans les radiations éthériques une propriété nécessaire de la matière inerte ; n'est-il pas légitime de les retrouver également dans le monde organique, et d'en faire une manifestation de l'activité de cet agrégat subtil qui assigne les formes et surveille le développement des êtres vivants?

Chez les êtres inférieurs, cet agrégat se différencie à peine de celui de l'atome matériel; mais il s'affine peu à peu à mesure que nous nous élevons dans l'échelle de la vie; il emprunte en même temps des éléments de plus en plus subtils, aussitôt que la conscience s'éveille d'une façon plus parfaite, comme c'est le cas chez les animaux supérieurs et surtout chez l'être humain, où elle s'accompagne de l'exercice des plus hautes facultés de l'âme.

Nous revenons ainsi à l'enseignement de la doctrine antique, qui faisait de ces facultés diverses autant d'éléments distincts dans la partie immatérielle de l'être humain, dans cette enveloppe astrale qui constituait le char de l'âme d'après Platon ; et aujourd'hui cette conception paraît acquérir, au point de vue scientifique, une autorité toute nouvelle dans les études actuellement poursuivies sur ces phénomènes si étranges, comme l'extériorisation du corps astral, la transmission de la pensée à distance.

Si, en outre, il est possible d'établir que les expériences médiumniques peuvent apporter réellement des communications d'outre-tombe, elles fourniront par là même cette preuve décisive que l'humanité appelle toujours de ses vœux ; mais il est à penser toutefois que cette observation ne prendra jamais la valeur absolument probante à laquelle nous sommes habitués dans l'étude des faits matériels.

Les forces dont nous voulons constater l'existence sont, en effet, d'un autre ordre que celles qui agissent directement sur la matière, et, comme elles peuvent se manifester seulement par l'intermédiaire de celles-ci, il semble qu'il subsistera toujours un doute inévitable sur la réalité de leur intervention.

Il faut observer, d'ailleurs, que tous les mouvements éthériques par lesquels nous expliquons l'action des forces physiques n'ont pas une réalité plus certaine, puisqu'ils échappent aussi à toute observation directe, et, en dehors de leur action sur la matière, ils n'acquièrent jamais par eux-mêmes une énergie assez puissante pour qu'elle puisse intervenir effectivement dans l'équilibre dynamique des systèmes matériels.

L'ignorance à laquelle nous sommes réduits touchant ce monde invisible est certainement une conséquence obligée de l'imperfection de la nature humaine qui nous rend incapables de percevoir des éléments plus subtils que ceux du plan matériel dont nous ne pouvons pas nous détacher ; et, puisque la science nous oblige à les supposer, sans pouvoir cependant nous les manifester, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître que l'idée de l'existence dans l'être humain d'un élément immatériel indépendant s'impose à nous avec une probabilité au moins égale, sinon supérieure, à celle de toutes les conceptions théoriques de la science positive?

Si, effectivement, comme nous venons de le voir, l'âme humaine possède bien son existence indépendante sur un plan autre que celui de la matière, nous ne saurions comprendre qu'elle soit forcément entraînée dans la mort du corps physique, et nous devons admettre qu'elle retourne au contraire dans le monde invisible d'où elle émane, pour y poursuivre ses destinées immortelles.

Ainsi entendue, la foi en la survivance se rattache bien, selon nous, par une conséquence qui nous paraît nécessaire, à la conception scientifique de la nature de l'âme humaine ; mais, si elle nous apporte ainsi en principe l'affirmation formelle que nous cherchons, elle ne saurait cependant satisfaire encore notre curiosité inquiète, car elle ignore toujours les conditions dans lesquelles se déroule cette vie future qu'elle nous fait seulement entrevoir.

Les communications médiumniques, présentées comme venant d'outre-tombe, n'ont jamais apporté aucune lumière sur cette question essentielle : elles ne nous ont ouvert aucun horizon nouveau sur la

destinée qui nous attend, et la condition humaine est tellement misérable qu'il nous est impossible même d'en faire l'objet d'une simple théorie spéculative complètement satisfaisante, en renonçant à l'appuyer sur l'observation des faits.

Et, en admettant même la survivance immédiate de la conscience, il faut reconnaître tout d'abord qu'elle subit nécessairement une transformation capitale par le fait de la séparation du corps physique.

Ce changement s'opère déjà d'une façon continue au cours de la vie présente, et si, d'un instant à l'autre, il paraît insensible, il n'en conserve pas moins son activité incessante, et, dans certain cas, il peut acquérir une importance impossible à prévoir.

Le vieillard qui a traversé la vie en éprouvant tour à tour les faveurs et les adversités de la fortune, doit faire un effort sur lui-même, lorsqu'il évoque ses souvenirs, pour se représenter l'être qu'il était dans ces conditions si diverses; car les mêmes événements l'impressionnaient d'une façon absolument différente, suivant qu'il était riche ou pauvre, puissant ou misérable, doué d'une santé prospère ou paralysé par la maladie, et qu'en un mot, il pouvait ou non disposer de toutes les activités que la vie met au service de l'être humain. Il n'a plus les mêmes besoins, les mêmes désirs, les mêmes puissances, et il sent qu'à tous les points de vue son être intime s'est profondément transformé.

De même la mère qui, après de longues années d'absence, retrouve dans ses bras le fils chéri dont elle était séparée, est forcée de reconnaître qu'elle n'a plus devant elle l'enfant dont elle avait conservé le souvenir intact, mais un être nouveau qui a d'autres pensées que les siennes, tellement il est vrai que l'être moral se modifie en nous en même temps que l'être physique.

Si donc la vie elle-même transforme déjà la conscience psychique, combien plus profonde encore doit être la transformation que la mort apporte avec elle, puisqu'elle prive brusquement l'âme désincarnée de tous ses moyens d'action antérieurs, et qu'elle l'entraîne sur un plan nouveau, où presque toutes les préoccupations qui l'avaient agitée jusque-là vont se trouver désormais sans objet!

Les besoins de l'existence matérielle, la recherche de la fortune et du bonheur, les peines et les joies du monde présent, tout ce qui avait été sa vie, s'est brusquement évanoui, et il lui est devenu impossible de faire l'effort nécessaire pour revenir, au moins par la pensée, à sa condition antérieure.

Le papillon ailé qui s'élance avec tant de légèreté à travers les airs, dédaigne la chenille rampante clouée au sol ou la chrysalide ensevelie dans une immobilité voisine de la mort; car il a oublié sans doute les étapes obscures où s'est élaboré son réveil radieux.

De même, l'état de conscience de l'âme désincarnée est déterminé sans doute aussi par la vie nouvelle où elle vient d'entrer, et, tout ce qui nous est permis de concevoir, c'est qu'elle conserve en elle l'avancement moral qu'elle a pu réaliser au cours de sa vie terrestre.

Elle est douée probablement encore du sentiment du désir et de la souffrance, puisque l'élément astral qu'elle entraîne avec elle possède seul la sensibilité que nous attribuons à tort au corps physique, comme nous l'a montré l'expérience, et c'est peut-être par là qu'elle subit le châtiment de l'amour excessif qu'elle a pu accorder aux choses de la vie charnelle; car elle est désormais impuissante à assouvir les désirs et les besoins qui survivent en elle avec ce corps astral.

Ce supplice est appelé à durer sans doute aussi longtemps que cette enveloppe semi-matérielle, et, quelque vague qu'elle puisse nous paraître encore, cette conception grossière est peut-être la seule qui puisse nous fournir au moins un aperçu voisin de ce que doit être la vie en ces lieux de châtiment, qui sont le purgatoire ou l'enfer.

Si l'observation scientifique nous fournit bien ce premier aperçu, elle est malheureusement impuissante à aller au delà; nous voudrions savoir, en effet, si l'âme désincarnée peut encore agir utilement pour modifier la condition qui lui est faite, pour hâter le moment où elle sera délivrée de cette enveloppe des désirs inassouvis, de cette tunique de Nessus, qui est le châtiment toujours présent, tel que l'avait entrevu la légende antique.

Nous voudrions savoir surtout si toutes les âmes peuvent espérer la délivrance, ou si, au contraire, certains pécheurs particulièrement coupables, qui ont laissé étouffer en eux tout germe d'une vie supérieure, ne seront pas condamnés fatalement a l'éternité du malheur.

Et, à l'extrême opposé, dans l'éternité heureuse, nous nous demandons de même si l'âme reste toujours susceptible de monter encore plus haut vers la perfection divine, en traversant tour à tour ces demeures diverses qui constituent la maison du Père suivant la parole du Christ.

Ce sont là autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre, et, ainsi que nous le disions plus haut, la science ne peut même pas guider notre imagination vers une solution purement théorique; la foi religieuse paraît seule en mesure de nous apporter la réponse désirée.

Nous possédons seulement cette conception d'un état de perfection infinie formant le but inaccessible assigné à nos efforts, vers lequel nous devons

tendre éternellement sans espoir de jamais l'atteindre, et, en partant de cette idée qui nous apporte le seul flambeau susceptible d'éclairer nos rêves, nous pouvons dire peut-être que la perfection ainsi entrevue doit répondre à la constitution intime de l'âme dont elle est la fin dernière, elle doit affecter par conséquent les facultés diverses en qui cette âme se manifeste.

Celle-ci est capable de volonté, d'intelligence et d'amour : elle veut le bien, elle conçoit le vrai, elle aime le beau. Elle sent, elle poursuit en quelque sorte ces idées primordiales par delà les manifestations passagères qu'elles revêtent ici-bas, elle éprouve le besoin de s'unir à elles par une communion toujours plus intime qui trouve dans la charité sa manifestation la plus haute ; elle entrevoit ainsi cette notion de la Trinité divine où elle retrouve sa propre image : le Père créateur dont la volonté entretient le monde, le Fils qui est son Verbe et son Intelligence, l'Esprit d'amour et de charité sont bien les fins dernières de ses trois facultés.

C'est là sans doute un principe qui paraît s'imposer sans discussion ; mais nous ne voyons malheureusement pas comment il peut recevoir son application dans la vie future : nous savons bien que la vie est une évolution perpétuelle, et il nous répugne de supposer que cette évolution doive s'arrêter à ce monde nouveau qui est un plan de l'univers au même titre que le nôtre ; mais, par contre, il nous est impossible de concevoir comment peut s'exercer l'activité de l'être immatériel pour son progrès moral.

Nous vivons dans le monde de la souffrance et de la douleur, obligés de lutter toujours contre le mal triomphant et la nature rebelle ; c'est à ce prix seulement que nous achetons le mérite et le progrès, et nous ne concevons même pas comment il peut en être autrement.

Sans doute, l'univers moral forme une vaste communion des vivants et des morts, de l'Eglise triomphante ou même souffrante et de l'Eglise militante, et nous savons que les défunts du ciel ou même du purgatoire ne peuvent pas oublier complètement les êtres aimés qu'ils ont laissés sur la terre ; nous retrouvons en effet leur action tutélaire dans les bonnes pensées qu'ils leur inspirent ; mais, si cette intervention témoigne bien de l'esprit de charité qui les anime dans le monde de l'au-delà, nous ne concevons pas cependant comment elle s'accompagne de l'effort nécessaire, du dévouement ou du sacrifice, qui seul, à nos yeux, peut leur acquérir un mérite réel, et ce n'est pas sans raison à ce point de vue que le dogme chrétien semble refuser cette activité personnelle aux âmes des défunts, tout au moins dans le purgatoire ; aussi fait-il dépendre exclusivement leur libération anticipée des prières des vivants, qui seules peuvent obtenir en leur faveur l'application des mérites infinis du Sauveur.

Que si maintenant, nous supposons que l'âme imparfaitement purifiée doive revenir sur la terre pour y poursuivre dans une incarnation nouvelle son évolution incessante, nous reprenons alors la doctrine formelle de la sagesse antique, qui effectivement s'applique mieux que toute autre à la conception de progrès indéfini dont nous ne pouvons pas nous détacher ; mais nous ne saurions méconnaître toutefois que cette théorie elle-même n'est pas sans soulever aussi des difficultés fort graves.

Elle ne peut évidemment pas s'appuyer sur l'observation des faits, puisque tous nous avons perdu le souvenir d'une existence antérieure ; mais ce n'est pas là encore du reste l'objection la plus décisive, car nous pouvons admettre que la conscience de l'être moral est déterminée par la nature des enveloppes semi-matérielles dont l'égo est entouré, et nous devons en conclure qu'elle subit une transformation complète en prenant une enveloppe nouvelle ; elle ne retient donc du passé que les facultés psychiques plus ou moins développées qu'elle apporte à la naissance, avec des souvenirs obscurs, enfouis dans les profondeurs du subconscient, dont elle n'a pas la perception à l'état normal.

Pour appuyer de façon certaine la théorie de la pluralité des existences matérielles, il faudrait pouvoir montrer, dans les manifestations du subconscient, la trace indéniable de souvenirs ou de connaissances que la conscience normale n'a pu acquérir au cours de la vie présente.

Cette démonstration n'est pas encore faite de façon satisfaisante, bien que certaines expériences médiumniques et certaines observations d'enfants prodiges puissent apporter un appui sérieux à la théorie ; mais nous estimons toutefois qu'elle se heurte à une objection plus grave encore, tenant à ce que l'histoire de l'humanité ne paraît aucunement vérifier cette idée d'un progrès moral ininterrompu, qui en forme la base fondamentale.

Nous observons bien que l'humanité réalise des progrès certains dans l'ordre sensitif et intellectuel, mais nous ne voyons pas qu'il en soit de même dans l'ordre moral ; nous ne pensons pas, en un mot, que nos contemporains, mis en face d'une action déshonnête dont ils tireraient profit, soient plus capables de résister à la tentation que ne l'auraient été leurs ancêtres à plusieurs siècles en arrière, et cependant, si nous étions nous-même ces ancêtres revenus sur la terre, ne devrions-nous pas témoigner d'une moralité plus haute que la leur, puisque aussi bien c'est là le véritable critérium de ce progrès qui, dans la théorie, devient le but unique et la fin dernière de toutes nos existences successives.

Et, poursuivant cette observation peut-être un peu

trop pessimiste, on en arrive même à se demander si, pour beaucoup de nos contemporains, l'existence qu'ils mènent sur la terre correspond bien à un progrès moral certain, et si, trop souvent, elle ne représente pas plutôt un arrêt marqué, sinon même un véritable recul dans cette marche en avant à laquelle ils sont conviés.

Pour échapper à cette difficulté, nous pouvons essayer sans doute de transporter dans les mondes planétaires le théâtre de cette évolution infinie dont l'idée s'impose à nous, malgré les démentis que l'observation des faits paraît lui infliger dans la vie présente ; mais, là encore, nous nous heurtons aux mêmes objections que nous venons de rencontrer déjà ; si ces humanités lointaines ne connaissent pas le mal, si elle n'ont pas à lutter contre les penchants mauvais de leur nature imparfaite, nous ne voyons pas comment elle peuvent acquérir aucun mérite, et si, au contraire, comme il est plus probable, les terres du ciel qu'elles habitent sont des vallées de larmes au même titre que la nôtre, il est bien à supposer aussi que l'être intelligent n'y fait pas plus de progrès que chez nous, qu'il est impuissant à épurer sa nature matérielle et les désirs grossiers qu'elle porte en elle. Là non plus, nous ne pouvons pas rencontrer une solution absolument satisfaisante, encore bien que nous restions ici dans le domaine de l'imagination pure, échappant jusqu'à présent au contrôle des faits constatés ; et, dès lors, il nous faut bien reconnaître que, dans notre état présent, nous sommes complètement hors d'état de nous faire la moindre idée précise de ce que peuvent être dans l'univers les plans de vie autres que le nôtre.

Mais, si nous sommes condamnés toujours à ignorer la vie future, et si nous devons demander à la foi religieuse de nous révéler un monde que la faible raison humaine ne peut découvrir à elle seule, nous devons, par contre, retenir avec d'autant plus d'énergie, au nom de la science, ce principe de la survivance, qui se présente à nous, comme nous venons de le voir, sous la double autorité de la tradition universelle et des déductions tirées de l'observation des faits.

Non omnis moriar, s'écriait le poète romain qui avait reçu l'enseignement de la sagesse antique, et l'un de nos plus éminents savants modernes, Frédéric Myers, qui avait retrouvé la foi en la survivance dans les études qu'il poursuivait au nom de la Société des recherches psychiques, reprenait à son tour, à l'instant suprême de la mort, la même affirmation formelle basée cette fois sur la conviction scientifique.

C'est la réponse au cri du poète contemporain, qui s'est fait l'écho des supplications de l'humanité entière :

Fais naître un renouveau suprême
Au cœur des morts

La foi chrétienne l'avait formulée depuis longtemps dans la belle préface de l'office des défunts : comme si elle avait pressenti déjà cette loi de permanence qui devait se dégager des découvertes futures de la science positive :

Tuis fidelibus, Domine, vita mutatur, non tollitur.

Louis Elbé.

DE LA SENSATION D'ART

L'œuvre partout précéda la théorie ; on ne disserte pas aux époques de création et les grands maîtres n'ont laissé aucune formule doctrinale.

Lorsque le Beau n'est plus senti, on le commente et on le codifie : des professeurs de philosophie s'emparent de la notion esthétique et l'annexent à la morale ou à une autre catégorie traditionnelle. Ainsi le domaine de l'inspiration et de l'enthousiasme, scolastiquement administré par des régents, devient un genre littéraire et on aboutit à des définitions sonores et vides comme « le Beau est ce qui plait à la vertu éclairée » ou bien « le beau est la splendeur du vrai » et qui peuvent se joindre à la tragédie *purgative des passions* et à la comédie correctrice des mœurs ! Ces phraséologies qui ont juste la valeur d'une phrase électorale permettent aux ignorants d'enseigner.

Le Beau est une vision intérieure où le monde sensible se revêt de qualités suréminentes. Celui qui voudra préciser davantage, dénombrer ces qualités et en marquer le degré, tombera dans le dogmatisme littéraire et ne méritera plus d'être suivi.

L'artiste est un voyant qui découvre parmi les formes réelles une forme nouvelle. Qu'il procède par intensité ou par harmonisation, qu'il réponde aux appellations de styliste ou de réaliste, son ouvrage consiste à *qualifier une forme*.

Cette proposition, assez large pour les individualités les plus hautaines, contient un éclectisme qui n'est qu'une apparence.

D'abord l'objet qui révèle à la vue toutes ses qualités ne peut devenir le thème d'une vision. Une rose réalise son propre idéal et n'augmente d'intérêt que par symbolisme. Ensuite, il y a une hiérarchie des visions, comme en mystique. L'ascétisme donne pour moyen de discernement des esprits qui apparaissent « que les mauvais laissent l'âme fatiguée, pleine de trouble et de mélancolie, tandis que les bons ne nous quittent pas sans nous avoir augmenté de quelques belles pensées et nobles résolutions ». On pourrait accepter ce critère, car il détruit les

erreurs « de l'art pour l'art » et de « l'art pour une élite » qui contredisent à la charité comme à la civilisation.

L'art est un aliment de la sensibilité; il a été créé pour sustenter les foules et non pour réjouir quelques amateurs. Seulement la sensibilité a besoin d'être guidée, selon une diététique expérimentale; et l'office de l'esthétique apparaît dans cette éducation du goût qui mènerait vite l'ouvrier ingénu a une réceptivité profonde.

Universitairement, l'artiste œuvre pour l'amateur, le musicien pour le mélomane, et l'écrivain pour le bibliophile. A chaque branche des Beaux-Arts correspond une caste seule apte au discernement comme à la jouissance. Cette conception surannée convenait au temps où le Louvre était encore le cabinet du roi. Aujourd'hui où des ouvriers manuels s'émeuvent à l'exposition du bas-relief dit le *Scipion*, et signalent sa ressemblance avec des sanguines de Léonard, il faut renoncer aux mandarinats esthétiques, et faire passer hardiment la notion de Beauté du domaine métaphysique à celui de l'émotivité.

Sans doute on peut enseigner l'esthétique comme une logique, le chef-d'œuvre est un raisonnement par les formes : ou comme une morale, les plus belles choses excitent nos meilleurs sentiments, la perfection visible constituant un véritable appel à la perfection intérieure : ou comme une théodicée, les relations d'idéalité étant virtuellement les relations de la réalité au surnaturel : ou comme une psychologie, la création humaine manifestant au plus haut point les aspirations, et par conséquent les facultés de l'espèce. Mais ni un syllogisme, ni le décalogue, ni le catéchisme, ni aucun système d'origine littéraire, n'est applicable à l'explication des lignes et des volumes.

On décompose les termes d'une preuve; l'essence d'une figure ou d'un groupe échappe à l'analyse. Les deux captifs de Michel-Ange, au Louvre, paraissent chacun d'une main différente : l'un semble Prométhée et l'autre un Télamon, et ce sont des pendants.

Pour beaucoup, l'immoralité n'apparaît que dans la nudité, et les mêmes hommes qui se voilent les yeux en face des antiques si réellement purs, font leurs grandes dévotions devant les cupidons des pilastres de Saint Pierre, et ne s'aperçoivent pas que la sainte Véronique du Bernin exécute la danse du ventre, ni que la Sainte Thérèse du Jesu atteint à l'obscénité la plus répugnante. Le clergé ne voit pas, il lit « figure nue ». Il n'entend pas davantage et n'a jamais censuré en musique que les paroles.

Les critiques libres penseurs annexent au paganisme tout ce qui ne se réclame pas du quattrocente et méconnaissent la splendide version de foi des Titien, des Rubens, et même la tenue grave et noble d'un Lebrun et d'un Jouvenet, comme ces gens du Nord habitués à le pénombre des cathédrales, et qui se scandalisent dans une église ensoleillée et aux pompes de la foi joyeuse et exubérante des méridionaux.

Si on avait séparé dans l'enseignement, les phénomènes vraiment généraux de l'âme de celui infiniment rare de l'esprit; et reconnu, à la clarté de l'histoire, le petit rôle de l'idée pure, le terrain serait sûr et l'horizon clair. Malheureusement, les idéologues ont bastionné d'ouvrages rébarbatifs ce terrain communal de l'humanité et la foule respectueuse des pancartes n'a plus osé y venir.

Ceux qui offrirent à tous le livre, l'engin dangereux par excellence, ne pensèrent pas un instant à la véritable destination de l'œuvre d'art « bible des simples »; et alors commença ce stérile face à face de l'artiste et du collectionneur qui a perdu depuis un demi-siècle tant d'êtres bien doués, mais détestablement orientés.

On peut élaborer une esthétique des races, des lieux, des périodes et l'appeler ethnique, chtonienne, cyclique, ou bien employer le synchronisme historique de Taine. On peut encore s'inspirer de la cosmologie et tirer de l'évolution naturelle un autre prodrome critique. Il n'y a pas de matière plus propre à la complication, de thème plus commode à fuguer. Toutefois si le rôle didactique consiste à ouvrir les portes et à convier le grand nombre, à vulgariser ou mieux à socialiser, l'entreprise soudain simplifiée n'emprunte rien au pédantisme.

L'auteur du seul ouvrage qui défie encore la pénération humaine, Saint Jean, très vieux, résumait la religion de son maître en s'écriant : « Aimez-vous bien, mes petits enfants ». La transposition de cette parole donne la seule philosophie des Beaux Arts qui ne soit pas un échafaudage prétentieux et inutile devant le chef-d'œuvre. « Admirez bien. »

Aujourd'hui où la notion contemplative voit son prestige momentanément obscurci, où l'ombre du citoyen de Genève projette sa déraison sur les artistes, il convient d'affirmer la nécessité d'une culture animique.

Platon voulant conduire l'homme vers la perfection lui propose d'abord la recherche de la beauté extérieure, pour l'amener ensuite à sentir la beauté morale.

Ce principe d'ascétique suffit à l'esthétique. Il ne donnerait pas à un Giotto sa vraie place de peintre; mais, au sortir de la période primitive, il suffirait comme canon critique.

Une véritable éducation de l'œil est nécessaire au plus doué, puisque beaucoup de maîtres ne distinguaient pas la laideur de la beauté et que tant de contemporains se consacrent à reproduire les aspects vulgaires de la nature.

Nul ne saisit la perfection de premier abord : le

sauvage percevrait immédiatement le trompe-l'œil, son propre portrait et toute chose servilement imitée, comme des reflets dans un miroir ou dans l'eau. Son étonnement, fût-il superstitieux, ne serait pas de l'admiration.

La sensation d'art naît d'une relation affective entre l'œuvre et son contemplateur. Cette relation s'établira dans la mesure ou le contemplateur sera averti, non des secrets techniques, mais du secret bien autrement profond qui oppose à la réalité matérielle la réalisation du génie, comme une création parmi la Création.

Platon décrit, en même temps que la volupté du beau, le déplaisir causé par la laideur; et à presser son expression un peu flottante, on obtiendrait cette formule : « Le sentiment de la beauté se manifeste autant par la détestation du laid que par l'enthousiasme devant la chose parfaite. » Or, le contemporain met sa dignité à pardonner au laid, c'est-à-dire à l'admettre; singulière déviation de l'esprit chrétien. On s'entend sur le beau et non sur son contraire.

La naïveté de l'*Art poétique* trouve partout des échos et ceux qui ne croient pas à leur âme prétendent animer le potager, voire la batterie de cuisine.

Le laid résulte d'une déformation contradictoire à la conception typique. Personne ne rêve volontiers de hideurs et ne se complaît à des évocations sordides et banales : l'ouvrage qui porte ces caractères contredit à notre sentiment intérieur. Quant à ce prétendu pouvoir de l'artiste d'intéresser par l'exécution, à cette magie du pinceau ou du pouce, et aux intentions subtiles ou pathétiques, ce sont des fariboles. La grande Fortune d'Albert Dürer étale un ventre ignoble et quel que soit le mérite de cette estampe, elle présente une déformation évocatrice des misères humaines que l'art, par destination même, doit nous faire oublier momentanément. Comment notre vision intérieure nous représente-t-elle la Fortune? L'artiste réalisera cette vision ou il n'est point artiste.

« Le péché commis avec une femme laide est plus grief qu'avec une jolie, parce ce que la tentation étant moins forte, le pécheur y cède par plus de malice. » Ce curieux contre-coup du platonisme chez les casuistes s'applique à la paresse contemporaine qui regarde sans choisir, et rencontre son tableau ou sa statue, au lieu de les concevoir et de les chercher.

Lorsque Michel Ange, dans un sonnet célèbre, explique qu'il prend en lui-même son inspiration, il accuse cette vision intérieure qui est le phénomène majeur de la création artistique. Le Beau se résume donc à une équation entre la vue et la vision, entre la réalité physique et la qualité métaphysique. Si on s'affranchit, sous prétexte d'expression et d'intention, de la rigueur positive des formes, on aboutit aux aberrations des crayonnages spirites; si on s'attache à la littéralité du modèle, on n'atteint aucun résultat esthétique et l'ouvrage reste à l'état de notation et de croquis scolaire.

L'artiste, tant qu'il travaille d'après nature, ne s'aperçoit pas qu'il voit la vie toujours éblouissante et que le contemplateur de son œuvre ne la verra pas. Il faut qu'il qualifie de beauté son impression réelle pour impressionner à son tour. L'air circule dans un site, le feuillage s'agite; dans un paysage tout est immobile, et dès lors devra se revêtir d'une signification nouvelle sous peine de néant.

Au risque de scandaliser les froids pédagogues, lorsque l'art ne sert plus à la manifestation d'une théodicée, il correspond à ce besoin d'émotions nouvelles, à ces aspirations innommables et innombrables que le mythe grec incarnait dans Eros. L'art est pour l'individu le miroir enchanté où se réalise un instant le Désir, non pas tel désir, mais tout le Désir, c'est-à-dire la multitude des attractions, contradictoires à la morale et à la discipline sociale.

La profonde méfiance que le clergé sincère oppose aux artistes n'a pas d'autre origine. Non seulement l'art intervient comme émancipateur et confirme l'individualisme en ses tendances, mais il satisfait les secrètes idyosincrasies, véritable rival de la foi en face des énigmes qui nous désorientent.

Paradis où l'on pénètre sans pureté ni mérite, miracle qui se produit au seul appel de l'enthousiasme; au-delà ouvert à nos fautes et à nos manies; véritable lieu d'asile pour la personnalité même salie, même sanglante, l'Art ouvre des bras favorables, des bras de complices à tous les désorientés. Il est l'immense adultère, où chacun va oublier le lourd et fade devoir, le Vénusberg prodigieux où l'ambitieux comme le ruffian, le mystique comme le réalisateur, montent en esprit, pour s'assouvir. A cet aspect, les recteurs de l'humanité s'effarent et s'écrient avec un prêtre : « L'Art est la part du Diable! » Cela peut s'entendre, selon l'étymologie, de toute la vapeur surabondante que dégage l'âme humaine, et qu'il importe de rejeter.

Lorsqu'Ulysse revenu à Ithaque et vainqueur des prétendants eut joui de sa tranquillité assez longtemps, ne regrettait-il pas les enchantements de la blonde Circée ?

Combien de nous enferment des instincts aventureux de conquistadores, des avidités donjuanesques? Combien sont à l'étroit dans leur foyer, dans leur fonction ? Le devoir est cette contrainte perpétuelle qui nous persuade de renoncer à tous nos vœux, pour avoir la paix et la donner à autrui : et

l'art apparaît comme un intermonde où nous pouvons contempler les images de nos vœux : extases religieuses, splendeurs aristocratiques, bacchanales ou pompes glorieuses.

Qu'est-ce que donc que cette fameuse *hénosis*, ce ravissement que Plotin, l'immense Plotin ne connut que deux fois ? Quel est le phénomène majeur de la vie illuminative ? A quoi tendaient les extrêmes tensions spirituelles des gnostiques et les effrayantes mortifications des ascètes ? Aux visions et aux perceptions irréelles de la mentalité, à une réalisation intérieure de la pensée où les *formes du monde sensible se revêtaient de qualités suréminentes*.

Entendons-nous bien, lecteurs : il s'agit des formes normales, positives, exactes, mais infiniment harmonieuses ou intenses ou subtiles, et par là même plus normales, plus positives et plus exactes que celles de la réalité. L'atrophie, la maladie, la vieillesse sont autant d'accidents qui rendent la forme anormale, fausse, inexacte. Quelques-uns vont entendre une promulgation de sérénité et d'inexpressivité ? Comme si le corps humain sur le gibet du Caucase ou sur celui du Golgotha, sous les flèches qui frappent saint Sébastien et les cailloux d'une lapidation ne conserve pas sa splendeur entière ?

« Vérité ! » s'écrie le réaliste et il copie le premier modèle venu, sorte de caricature sans intensité, que la vie a roulé comme la mer un galet et qui n'offre plus les traits de l'espèce. Le paysan si voisin de l'animal, le loqueteux déshumanisé par une longue détresse, ne donnent pas une version exacte de l'homme. La vérité physiquement ne se montre que dans la Beauté, et plus cette beauté se dégage du temps et du lieu, plus elle s'accuse, jusqu'à devenir abstraite comme celle d'Athènes. Dans cette voie, il y a l'archipel des poncifs où tant d'artistes se perdent ; mais l'artiste n'est-il pas un Argonaute et la Toison d'or n'a-t-elle pas toujours été le prix d'un grand risque ? Quant à ceux qui bornent leur effort à regarder dans la rue ou dans la banlieue et qui se croient originaux parce qu'ils travaillent d'après une banalité dédaignée par les maîtres, il faut les plaindre et aussi les désigner à l'opinion comme des malades d'une maladie contagieuse. L'esthétique ne peut pas supporter l'éclectisme non plus que le dilettantisme : notre sensibilité ne possède pas cette souplesse qui permettrait de passer du rigodon à l'oratorio et du vaudeville à la tragédie ; il faut choisir entre Bach et Offenbach; aucun homme ne jouira également des *Vers Dorés* et d'un calembour et ce ne sont pas les mêmes qui vont à la Neuvième Symphonie et au café concert. Autant vaudrait intercaler la danse des nègres dans la Panathenée que de mêler le pittoresque, c'est-à-dire la chose imprévue, bizarre, à la pure beauté. Le rêve du dilletante ressemble à un vieux drame intitulé *Désordre et Génie* où l'acteur Kean passe du tapis franc à la cour d'Angleterre et du juron de l'ivrogne au concetti shakespearien. A la scène, on revêt successivement la carmagnole et l'habit à la française ; dans la vie, on s'accuse nettement sans-culotte ou marquis ; et plus encore dans la vie intérieure. L'esthétique cultive des répulsions corollaires des attractions ; elle impose ce principe fondamental que la forme inintéressante dans la vie ne peut être employée dans l'art et que nous devons mépriser la représentation d'un objet que nous ne regarderions pas réel et tangible. Détournons nos yeux d'une tête qui ne nous feraient pas retourner dans la rue ; ce sera le commencement de la meilleure critique.

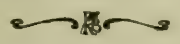
La décadence du goût contemporain provient de l'importance ridicule attribuée à la peinture, et dans la peinture à l'imprévu des couleurs, toujours bien ternes et quelconques à côté de l'aile d'un papillon des tropiques ou de la plume d'un oiseau-mouche. Dans les] effets de la lumière, la nature ne saurait être atteinte, ni même approchée : mais la moindre ligne synthétique la dépasse, car la ligne n'existe pas ailleurs que dans la vision humaine. Voilà pourquoi un cours d'esthétique devrait être un cours d'architectonique et commencer par une géométrie sentimentale. Au portail de la cathédrale ogivale, les statues par leur élancement suivent le mouvement de l'édifice. Lorsque Alonzo Cano sculpta son Saint François d'Assise, il conçut une verticale semblable : et si les peintres des tentations de saint Antoine avaient su les propriétés expressives des lignes, ils auraient cherché leurs nudités perverses dans ce même parti, au lieu d'épaisses gouges copiées au Rydeck.

Hogarth, peu connu comme théoricien, a trouvé l'identité de la courbe et de la volupté qui domine toute représentation féminine. Pour réagir contre l'hébétude de l'artiste et du public, l'un et l'autre aveuglés par le ton pur tel qu'il sort du tube, on devrait enseigner en prenant exclusivement les exemples dans l'ordre monumental et établir un encadrement de style sur le papier où l'élève doit dessiner une figure, afin qu'il ne puisse ni se livrer au réalisme, ni reproduire les lieux communs de la plastique.

La virtuosité est un moyen précieux pour les plus nobles effets, si elle reste un moyen et rigoureusement domestiquée, mais non si elle aboutit au concerto, chose scolaire qu'on ne doit jouer qu'à soi-même et à son professeur. Beaucoup de nos contemporains affectionnent le concerto pictural ou plastique et n'œuvrent que pour eux et leurs professeurs, Les spiritualistes ont peut-être trop insisté sur le choix des sujets, péchant ainsi par penchant littéraire, dupes parfois du titre inscrit au catalogue :

car, actuellement, deux statues s'appellent « le penseur » ; mais l'une fut ainsi baptisée par l'admiration et l'autre seulement par l'auteur. Comme l'architecture est morte, il ne reste que la forme humaine à concevoir et à réaliser en ronde bosse ou sur une surface plane. A vrai dire, y eut-il jamais autre chose? De l'Isdubar étouffant le lionceau des murs assyriens et du pharaon vivifié par la grande Isis jusqu'à cet *Embarquement pour Cythère* que M. Mauclair a bien désigné comme la vision heureuse de notre race, l'esthétique constate la même aspiration à travers les siècles et d'un chef-d'œuvre à l'autre, la même réalisation : car il faudrait que l'homme changeât pour que la sensation d'art pût différer. Aux bords du Nil, de l'Illisus, du Gange ou de la Seine, sans cesse l'archéologie vérifie que le Beau résulte d'une vision intérieure où le monde sensible se revêt de qualités suréminentes.

PÉLADAN.



EN CROISIÈRE

(*Suite et fin*) (1).

III. — De Greenock au mont Saint-Michel.

Glasgow.

Il pleut. Je pense à la définition de Taine, qui disait que Londres, sous la pluie, ressemble à un dessin au fusain sur lequel on aurait passé la manche. C'est l'impression que m'avait donnée Glasgow tout à l'heure, à l'arrivée ; des fumées au ciel, de la brume dans l'air, une tristesse indicible aux façades de ces maisons, que l'averse semble balayer d'eau sale. Le tramway file. A côté de moi, sur l'impériale découverte, un porteur de journaux s'est assis. Il a placé, pour ne les point mouiller, ses journaux sous lui ; c'est un enfant de douze ou treize ans à peine. Il est propre, bien coiffé, vêtu d'un complet de drap presque élégant ; par dessus la petite blouse s'étale un grand col raide, d'immaculée blancheur ; et il a les pieds nus. J'avais déjà remarqué aux environs d'Edimbourg un grand nombre d'enfants bien mis, qui jouaient pieds nus dans la campagne. Je demande : « Ils supportent cela ? » On me répond : « *Pas tous*... mais une sélection s'ensuit, et cela nous fait une race forte. »

... Des statues encore ; sur des socles, à tous les carrefours, je ne sais combien de redingotes de bronze et de marbre juchées. Le square Saint-Georges en est plein. Toutes n'ont pas la même orientation ; les unes regardent le centre du terre-plein ; les autres lui tournent le dos, semblent guetter les voitures. Ces morts encombrent la rue.

On eût plus noblement honoré leur mémoire en les logeant là-haut, sur les pentes du mont qui semble, au-dessus de la vieille église, fermer la ville, et où Glasgow conduit ses morts. Leurs tombes couvrent la colline, et parsèment, à distance, de taches blanches le tapis de resplendissante verdure qui la pare. On aperçoit de longs alignements de sépultures rangées parmi des jardins ; et, çà et là, de plus imposants monuments émergeant de la frondaison des grands arbres. C'est, au-dessus de la ville de labeur et de tumulte, la ville qui dort... et que ceux d'en bas *voient dormir*. Ici les morts ne peuvent être oubliés ; du haut de leur montagne fleurie, ils dominent la ville, et composent pour les yeux des vivants un décor dont la majesté souveraine hante longtemps l'esprit du passant.

J'aurais voulu n'être pas conduit si vite à leur cimetière; j'aurais mieux joui d'autres spectacles; j'aurais goûté plus pleinement les beautés d'un musée très ingénieusement installé, — trop *diversement* rempli, peut-être, de « copies » de marbres fameux, de faïences et de médailles, de verreries, de dentelles et de petits bateaux. Les constructeurs de navires des chantiers de la Clyde ont fait, eux aussi, des chefs-d'œuvre dont l'Ecosse est justement fière ; ils ont exposé ici — sous verre, et réduite au format de joujoux délicieux — une flotte véritable qu'on admire... presque autant que d'autres chefs-d'œuvre, assemblés tout près de là, et signés Rembrandt, Ténier, Franz Hals, Ribera, Tintoret... Trop de richesses, trop de choses différentes à voir trop vite en même temps.

... Greenock, la Clyde; un pêle-mêle de bateaux qui se croisent sous l'averse; de la fumée, des coups de sifflet, des hurlements de sirènes, des sonneries de cloches ; à droite, à gauche, des carcasses monstrueuses de bateaux qui s'élèvent, dans un crépitement fou de scies qui grincent, de marteaux qui tapent. Au-dessus de ce grouillement d'hommes et de ce vacarme des choses, un ciel souillé, barbouillé de charbon, que brusquement un arc-en-ciel illumine : en face, les maisons noires de Greenock découpées en silhouette d'eau-forte sur l'or blafard du couchant. C'est une volupté de voyager sans hâte, assez doucement pour très bien voir ce qu'on regarde ; c'en est une autre, et peut être aussi délicieuse, de voyager très vite, assez vite pour n'avoir pu se lasser de rien, — et de ne rapporter de mille spectacles entrevus et de tant de choses effleurées qu'une sensation de surprise désordonnée, d'effarement vague...

Arrochar.

Sept heures du matin. Une brume ensoleillée

(1) Voir la *Revue Bleue* des 1er et 8 Octobre 1904.

enveloppe au loin les maisonnettes du village, endormies ; on n'entend qu'un petit bruit de musique au bord de l'eau. C'est le cornemusier.

Il est vieux, mais de belle prestance. Il a la face rasée, les traits fins, l'œil clair et doux, les joues toutes roses et les cheveux tout gris : une physionomie mélancolique et distinguée de vieux pasteur. Ses mollets sont nus. Une courte jupe à carreaux lui serre la taille, sous une ceinture à laquelle un petit poignard est suspendu. Il est coiffé d'une calotte ornée de minces rubans de soie que la brise agite autour de ses oreilles ; une vaste écharpe à carreaux, rehaussée de médailles ciselées, le pare diagonalement du torse aux épaules ; il est chaussé d'escarpins vernis à boucles d'argent ; et, ainsi vêtu, il joue de la cornemuse.

Sa cornemuse elle-même est élégamment habillée ; des rubans de soie écossaise l'enguirlandent. Et il en joue avec tant d'application qu'il a l'air d'ignorer qu'on l'écoute. Les doigts rigides vont et viennent sur les trous du chalumeau ; les joues toutes rouges se bombent sous l'effort qu'il fait pour emplir de son souffle l'énorme poche. Il marche. Il se promène de long en large à petits pas rythmés, sur le ponton où nous venons d'accoster. L'air qu'il joue est une mélopée sans couleur, un radotage de sons niais... n'importe. Les photographes le cernent, et il continue d'aller et de venir, comme un fauve en cage, et de souffler. La troupe se hâte vers les coaches qui nous attendent ; il nous suit. Il ne parle à personne, ne demande point d'argent. Tandis que nous montons en voiture, il recommence de cracher de l'air dans son outre, et salue notre départ de son éternelle chanson, sans un sourire. Et nous ne le reverrons plus jamais.

Qui est cet homme ? on ne sait pas. C'est le « cornemusier ». D'où vient-il ? où va-t-il ? on l'ignore également, et cela n'a aucune importance. Il fait partie d'un paysage.

Les Lacs.

Ici, Walter Scott est le dieu. Son souvenir est partout. Les villas, les bateaux portent son nom, ceux de ses héroïnes ou les titres de ses livres. Le bateau qui nous menait ce matin, sur le loch Lhomond, de Tarbet à Inversnaid, s'appelait *Ellen* ; celui qui nous porta, sur le loch Kathrine, de Stronachlachar aux Trossachs, s'appelait *Rob roy*. Des gamins étaient montés à bord, offrant aux passagers des portraits du maître, des bibelots où s'imprime l'image du fameux monument d'Edimbourg ; ses biographies, ses œuvres remplissent, au milieu des paquets de journaux du jour et des collections de cartes postales, les paniers des marchands.

Les cartes postales... Le commissaire d'un paquebot qui fit naguère en Norvège une croisière à laquelle deux cents passagers environ prenaient part, m'a conté que, le mauvais temps ayant empêché le débarquement des touristes au cap Nord, ceux-ci décidèrent de corriger aux yeux de leurs familles et de leurs amis le mauvais effet de ce « raté » en faisant expédier de la poste même du Cap les cartes postales qu'ils avaient rédigées... à bord. Le canot du commandant fut mis à l'eau et le paquet de cartes confié à ce commissaire... Il y en avait deux mille sept cents. C'est qu'au fond de tout Français qui voyage, il y a un Tartarin qu'enorgueillit le sentiment « d'être loin », et qui éprouve une joie gamine à en publier le témoignage. Depuis quinze jours, j'observe autour de moi quelques voyageurs dont la préoccupation constante est moins d'admirer le décor merveilleux au milieu duquel roulent nos coaches ou naviguent nos bateaux, que de coller des timbres et écrire on ne sait quoi sur des petits carrés de carton où s'imprime l'image du site qu'ils n'ont point regardé. Ce n'est pas « de voir » qu'ils amusent, c'est de proclamer « qu'ils ont vu ». Tout à l'heure, au délicieux chalet de Stronachlachar, ils avaient devant eux l'un des plus exquis panoramas qui soient en Ecosse : l'entrée du loch Kathrine. Ils lui tournaient le dos, et le salon du chalet présentait l'animation silencieuse qu'on voit régner, aux heures de départ des courriers, dans les bureaux de poste des grandes villes. Ils s'alignaient, penchés sur de petites images autour desquelles couraient les plumes. Aux Trossachs, deux heures plus tard, ils se ruaient, réclamant d'autres images et d'autres timbres, et fièvreusement recommençaient d'écrire.

Combien ils eussent mieux joui de ce coin d'Ecosse, à ne s'y promener qu'en paresseux... Car je crois bien que voilà le charme unique de cette terre : elle appelle la rêverie, et la berce délicieusement. Ses paysages sont-ils plus beaux que tant d'autres que nous aimons ? Je n'en sais rien. Il y a des gens dont l'esprit s'exerce volontiers à ce genre de comparaisons, et que hante, en voyage, le besoin de continuellement préférer quelque chose à quelque chose. Je n'éprouve pas ce besoin-là. Et j'ignore tout à fait, même après m'y être promené quinze jours, si l'Ecosse est bien la merveille unique qu'on m'avait dit, ou si d'autres pays valent en beauté celui-ci. Au fond, j'inclinerais à penser que les lacs d'Ecosse n'offrent pas un spectacle aussi « exceptionnellement » beau que l'ont affirmé quelques voyageurs. Je crois qu'autour de beaucoup d'autres lacs, il y a d'aussi harmonieuses cîmes, en d'autres forêts d'aussi prodigieuses verdures, et — sous l'ombre d'autres arbres aussi beaux que les mélèzes, les charmes, les chênes, les houx immenses des Trossachs — des tapis de fougères d'un aussi savoureux dessin. Mais ce que je ne crois pas qu'on trouve ailleurs, c'est

l'atmosphère de paix divine qui enveloppe tout cela. Cette paix n'est pas faite que du silence des choses; elle s'exhale de tout : de la couleur de la brume, de la tiédeur de l'air, et de l'odeur des feuilles; de l'éclat adouci du soleil, au milieu des nuées légères qui l'enveloppent sans le cacher tout à fait, de la mélancolie délicieuse des longues routes au dessus desquelles les frondaisons des arbres géants s'arrondissent en portiques d'ombre verte; — et aussi, peut-être, de la sérénité des visages rencontrés...

Ce sont, dans la forêt ou le long de la terrasse fleurie de l'hôtellerie des Trossachs (une silencieuse maison à façade de manoir), des groupes de jeunes gens, de jeunes filles qui passent. Ils ne parlent point, ils n'ont point la gaîté bruyante et enfantine des nôtres. Ils marchent souriants, et un peu essoufflés par la longueur de l'étape, la bouche entr'ouverte à l'air frais de la route. Les jeunes filles ont, comme les hommes, un lourd bâton à la main, et le sac au dos; quelques-unes sont coiffées de casquettes, les cheveux flottants sur les épaules. Et elles suivront ainsi, tout le jour, la longue route, tendant le dos (que vêt une simple chemisette) à la pluie qui tombe, — escortés de jeunes gens dont la présence n'alarme pas plus leur pudeur qu'elle n'excite leur coquetterie; — libres et robustes, délicieusement chastes en leurs allures de petites personnes mal élevées. Demain, ce seront de sages épouses vouées au culte du *home* familial, toutes timides, assouplies au despotisme de l'époux...

Bangor.

Celles d'Ecosse n'osaient que nous sourire; celles d'Irlande, à notre vue, rient aux éclats. Le vent souffle fort, et, depuis la Chaussée des Géants, secoue la mer en petites vagues grises qui font danser les barques. Elles n'ont pas eu peur. Elles sont venues par petits groupes, vers le grand paquebot, à plus d'un mille de la plage. Et leurs embarcations vont et viennent, joyeusement, autour du monstre immobile. Légèrement vêtues, les cheveux roux soulevés par le vent autour de leurs têtes nues, elles manient l'aviron comme en se jouant; quelques-uns de ces canots sont conduits par deux fillettes, avec un enfant à la barre. Elles nous appellent, elles chantent; au débarcadère une autre foule d'enfants et de jeunes filles attend nos barques, nous salue de ses rires. Une folle gaîté pare le seuil de cette terre de misère.

... Même impression, deux heures plus tard, à Belfast. Dans l'atmosphère chaude et mouillée d'une filature de York street, elles étaient deux ou trois cents, dispersées autour des métiers en marche. Les machines mugissaient, les métiers ronflaient; un vapeur asphyxiante flottait autour de ce vacarme d'enfer. Elles avaient interrompu le travail, et nous regardaient passer. De pauvres nippes habillaient leurs petits corps; quelques-unes semblaient malades, éreintées par l'atmosphère d'étuve. Il y en avait de jolies; et, à mesure que défilait notre petite troupe devant ces maigres figures suantes, où s'avouait pourtant une pensée de coquetterie (presque toutes portaient des bigoudis autour desquels s'enroulaient les mèches de leurs fronts mouillés), elles riaient, d'un franc rire d'enfants, les yeux fixés sur ce cortège de riches...

Politique.

Le *sulky* d'Irlande est un véhicule abominable et qui fait un peu peur, la première fois qu'on y monte : deux étroites banquettes où deux couples, se tournant le dos, peuvent s'asseoir à l'étroit, les pieds soutenus par une étroite planchette; le tout perché sur deux hautes roues que le pavé cahote. Tantôt frôlé par le tramway qui passe, tantôt projeté en avant par les secousses de la voiture, le voyageur novice y assure tant bien que mal son équilibre, cherche un appui où se cramponner, et n'écoute que distraitement, dans la posture douloureuse à laquelle il est condamné, les propos de son voisin.

Le mien, pourtant, dit des choses intéressantes; ceci, par exemple :

— C'est bien dommage que vous ne soyez pas venu chez nous deux mois plus tôt, le 12 juillet.

— C'est une fête?

— Oh! non. C'est le jour où on se bat dans les rues.

— Vous dites?...

— Je dis que c'est un jour où on se bat dans les rues. Le 12 juillet est l'anniversaire de la fondation de la Ligue orangiste. Ce jour-là, les catholiques et les protestants, qui sont d'irréconciliables ennemis toute l'année, règlent leurs comptes. On ne peut pas, vous comprenez, batailler continuellement; la vie deviendrait insupportable. Alors on s'est mis d'accord sur une date; on a choisi le 12 juillet, qui rappelle un des plus graves épisodes de la lutte des deux partis. Le matin de ce jour-là, la police et la force armée fourbissent leurs armes; on sait que catholiques et protestants vont se donner des coups et, qu'on aura du mal à les séparer. La journée est quelquefois chaude, en effet...

— Et quand la journée est finie?

— On retourne à ses affaires; et l'on pense aux coups qu'on échangera l'année suivante. Vous devriez venir. Il y a des blessés, des morts quelquefois; c'est très curieux. Vous n'avez pas ça, à Paris?

— Pas encore.

Canal Saint-Georges.

... Tout de même les voyages trop rapides ont leurs inconvénients : ainsi, notamment, d'empêcher que l'esprit en rapporte un souvenir *équitable*. Sur-

menés par la vision trop prompte des choses, à notre insu nous devenons un peu méchants ; nous ne savons pas maintenir, à distance, nos impressions à leur plan juste ; un vilain instinct de « blague », invétéré en nos âmes sceptiques, nous induit à préférer au souvenir de ce qui charme, simplement, celui de tel spectacle, comique ou niais, qui excita nos railleries. Sans le vouloir, nous préférons aux raisons d'admirer les raisons de rire, ou du moins, dans le désordre des impressions que le temps efface et confond un peu tous les jours, nous souvenons-nous plus *naturellement* de celles-ci que de celles-là.

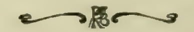
Ces adorables lacs anglais — Windermere, Conington — n'eussent dû laisser dans ma mémoire que l'image de leur lumineuse beauté, de leur grâce familière, si différente de celle des *lochs* écossais ; mais une vision m'obsède : celle d'une maisonnette basse, édifiée sur le modèle des châlets de nécessité de nos gares, et dont on a fait, à l'entrée du village de Windermere, le musée de Ruskin. L'écriteau lui-même est ressemblant ! De la coquette Ambleside, si amusante avec ses ruelles en pente et ses maisonnettes en cailloux, je ne revois en pensée, *d'abord*, que l'hôtel où des « blanc mangers » peints en rose nous furent servis par une bonne rousse qui avait des lunettes d'or. De l'admirable Llanduno — une sorte de Nice sauvage, grandiosement campée parmi les rocs nus, au seuil du pays de Galles, je n'aurais dû rapporter qu'une vision de beauté. Mais c'était un dimanche — il y a trois jours — que notre yacht mouilla devant sa plage...

Horreur des dimanches anglais ! Je ne me rappelle plus Llanduno qu'à travers cette image-ci : une plage déserte, des rues vides, des magasins fermés ; sur la jetée, un va-et-vient lent de familles silencieuses, errant, en attendant lundi, le long de bancs de bois où gisaient, comme effondrés, d'autres promeneurs en habits de dimanche ; et dans la ville, à tous les murs, des affiches énormes : le portrait du violoniste Kubelik, en pied, noir sur rouge, le violon à la main, les yeux comme agrandis d'effroi devant ce spectacle de silence... A Dublin même, nos curiosités ne purent, tout à l'heure, qu'effleurer vingt spectacles à la fois : le Parlement (dont l'Irlande vaincue a fait une banque !) Phœnix park, l'Université, les colossaux établissements de Guiness, Sackerville street... quoi encore ? Mais cela fut si vite regardé, que je ne me rappelle bien de Dublin qu'un fétide ruisseau noir — la rivière ; des bouches d'égoût autour desquelles des mouettes voletaient ; un monument érigé à la mémoire du D[r] Crampton, et formé de deux cygnes symétriquement posés sous un ananas ; et le sourire tragique des mendiantes aux yeux noirs, qui se collaient à nous, marmonnant une prière, un numéro de l'*Irish Times* à la main. Et tout cela est très injuste.

Vers Saint-Malo.

Penzance... Le mont Saint-Michel. Ils en ont un en Angleterre. Il découpe, au faîte de ses pentes gazonnées, une vénérable silhouette d'ancien castel ; il n'a ni l'énormité, ni le pittoresque effarant du nôtre. Le Mont ne possède qu'un groupe d'habitants : à savoir le noble lord dont *Saint-Michael mount* est la propriété, sa famille et ses serviteurs. Mais c'était une idée spirituelle de nous conduire à celui-ci, avant de nous ramener vers l'autre ; et cette visite au mont Saint-Michel anglais nous a fourni l'occasion d'une comparaison agréable à notre amour-propre national... Nous estimions déjà les omelettes de M[me] Poulard ; une secrète fierté s'ajoute désormais à la gratitude de nos estomacs.

EMILE BERR.



L'ÉVOLUTION DU SIONISME

Dix-huit siècles de persécutions, de continuelles pérégrinations, de massacres et d'humiliations inouïes, pour passif ; la foi enracinée et inébranlable dans la réalisation imminente de l'idéal messianique, dans le retour à la patrie juive, à cette Sion intimement liée à la religion d'Israël pour actif : voilà le bilan de l'histoire nationale et religieuse du peuple juif.

Après trois siècles d'insurrections successives, lorsque l'échec de la tentative décisive de Bar-Kokeba mit fin à la Judée libre, le reste du peuple dispersé dans tous les pays, avait placé toute son ambition de peuple « élu », toute son aspiration vers un avenir prédit par sa Foi, dans l'idée mystique d'un Messie, sauveur miraculeux, qui apparaîtrait un jour et réaliserait le prodige de rassembler les membres épars du peuple juif dans la Jérusalem reconstituée.

A travers tout le moyen-âge, cet idéal a su se perpétuer et s'adapter aux circonstances et aux milieux, prendre une allure mystique à des époques d'obscurantisme et de ténèbres, et devenir presque rationnel, pratique à d'autres plus favorisées, mais il est toujours resté vivace, dominant la vie du juif et lui tenant lieu de patrie et de foi. Israël attendait toujours son Messie...

Ce n'est que pendant la seconde moitié du XVIII[e] siècle et grâce à la pénétration des idées rationnelles, que la partie éclairée des communautés de l'Occident se dégagea de la foi mystique de ses ancêtres et embrassa les idées de la révolution avec un empressement particulier. Ils rompront peu à peu avec

leur passé historique, et à l'idéal national particulariste ils substitueront l'idéal humanitaire du règne universel de la justice et de la fraternité ; la conception symbolique d'une Jérusalem morale et intellectuelle devait désormais remplacer celle du retour réel en Palestine du peuple des prophètes.

Ils étaient rares, à l'Occident, les rêveurs juifs, tels que Salvador en France, M. Hesse en Allemagne, S. D. Luzzato en Italie et, peut être Disraeli en Angleterre, qui étaient demeurés fidèles à l'idée d'une renaissance plus ou moins réelle d'Israël sur son sol antique.

Le Juif moderne, émancipé et assimilé avait renoncé à son idéal historique avec une sincérité qui, dans la plupart des cas, ne saurait être mise en suspicion. La Liberté fut son Messie, les Droits de l'homme son Idéal, la Science sa Foi.

Cependant, on avait trop ignoré, trop négligé les grandes masses juives de l'Orient, cette population compacte de 8 à 9 millions d'hommes résidant dans les pays slaves et dans l'Orient proprement dit, unis par les liens solides d'une vie de persécutions, de misères, de croyances et d'espérances communes.

C'est là, dans ces pays arriérés et semi-asiatiques, qu'un judaïsme religieux et national continuait à vivre en plein moyen-âge, fidèle aux prescriptions minutieuses du passé, fort par la foi ancestrale intacte, bravant et démentant chaque jour les prophétiques présomptions de la disparition prochaine d'Israël.

Or, les idées modernes et les conceptions rationnelles, en pénétrant dans ces milieux foncièrement juifs, aboutirent à un résultat parallèlement opposé à celui dont l'Occident nous avait donné l'exemple. Sous leur influence s'est opérée la transformation, lente mais sûre, du messianisme mystique en un idéal national laïque et rationnel.

Elles ont contribué à l'éclosion d'une littérature nationale profane dans la langue sacrée modernisée, — elles ont préparé, en un mot, le sionisme.

Longtemps avant l'apparition du sionisme politique, l'idée sioniste flottait dans les airs, elle n'attendait que le moment psychologique pour donner jour à un mouvement populaire. Survint la recrudescence de l'antisémitisme — surtout les émeutes antijuives de 1882 — et l'action sioniste entreprise par des personnes autorisées comme Pinsker, Smolensky, Rülf, etc., allait devenir un fait accompli. Un double courant d'émigration vers la Terre Sainte se dessine dès 1882 : celle des intellectuels et des étudiants revenus au judaïsme national, qui désertent les facultés pour aller créer des colonies agricoles en Palestine, et celle des gens du peuple, des petits bourgeois de Russie et de Roumanie qui vont suivre le même chemin. Pour la première fois, après un intervalle bi-millénaire, le sol de la Judée frissonnait sous les coups des pioches portés par les étudiants transformés en paysans au cri de l'appel biblique lancé :

Maison de Jacob, debout, allons-nous-en !

Cependant, la maison de Jacob ne marcha pas. C'est que, sous le régime turc, la Palestine n'est pas un pays propre à une colonisation étendue. Les centres agricoles fondés par les premiers immigrants juifs végétèrent et n'auraient jamais pu se développer sans le concours des sociétés « Philosionistes » et surtout du baron Ed. de Rothschild à Paris. La nouvelle tentative d'une colonisation populaire faite en 1891 s'est terminée de même par un échec déplorable.

Mais telle fut l'importance de cette première action en Palestine que, dans la vie et dans la presse hébraïques, la tendance « philosioniste » (Hobebé Sion) se développa et s'accentua de plus en plus. La jeunesse universitaire a été la première à organiser des corporations nationales et sionistes. Dès 1884, la *Kadimah*, corporation académique sioniste, est fondée à Vienne, par Birnbaum qui, un peu plus tard, publie en allemand un journal de propagande, *Auto-émancipation* où le terme *sionisme* est appliqué pour la première fois au mouvement naissant. Tandis qu'un groupe d'étudiants à Berlin publie la revue *Zion*, un autre groupe rédige à Paris la *Kadimah* en langue française. Cette propagande lente et progressive réussit à préparer un courant d'opinion en faveur du sionisme et à amener un rapprochement entre la jeunesse nationale libre-penseuse et les lettrés romantiques et croyants du Ghetto, désormais unis dans la même ambition nationale.

En même temps, l'antisémitisme, en Autriche en particulier, devenant de plus en plus menaçant, finit par déconcerter les plus optimistes. En Occident, comme en Orient, nombreux sont ceux qui, à la fin du dernier siècle, reviennent demander au judaïsme la parole salutaire, la force organisatrice susceptible de répondre à leur état d'âme de modernes.

Le sionisme attendait son prophète...

II

Un homme apparaît.

Un moderne, n'ayant plus rien de commun avec les grandes masses juives, étranger à leur misère, étranger à leur aspiration.

Né à Budapest, ayant reçu une éducation allemande, le Dr Herzl déconcerté par les progrès de l'antisémitisme, blessé dans son cœur d'homme, s'est souvenu de son origine tout d'un coup.

En 1896, il lança sa brochure allemande conçue et écrite à Paris, *Der Judenstaat* (l'Etat Juif), qui devint le point de départ décisif du nouveau mouvement.

Produit optimiste, presque naïf, d'un rêveur ignorant tout ce qui l'avait précédé dans le ghetto, mais d'autant plus curieux qu'il contient cette déclaration nette : que la question juive est une question nationale, non sociale ni religieuse ; que le gros des Juifs n'est pas assimilable et que, seul, un territoire indépendant pourrait apporter la solution de cette question.

Le mot *sionisme* n'y figure pas ; l'auteur qui est étatiste s'intéresse plutôt à la regénération sociale et économique du peuple juif qu'au sort de son pays historique.

Peu importe. Le titre a valu plus que le livre. Le mot d'ordre a été donné. L'idéal caressé intimement par les rêveurs du Ghetto, l'aspiration qui avait germé dans le sein des philosionistes, déçus de leurs rêves d'une colonisation sous le régime actuel en Turquie, venait d'être révélé au grand jour de la publicité européenne et entrait dans une nouvelle phase.

L'*Etat juif* est devenu le mot de ralliement du nouveau parti et celui qui eut l'audace de le prononcer pour la première fois, a été mis à sa tête par la jeunesse nationale, exaltée et encouragée par les lettres enthousiastes des pays slaves. Sans s'en douter presque, il était devenu chef de parti.

Bel homme, bel esprit, le Dr Herzl semblait être de l'étoffe dont sont faits les conducteurs de masses et les grands rêveurs.

Homme d'action et de grande envolée, il ne recula point devant la difficulté de sa tâche. Il est devenu le Lassale du sionisme, l'organisateur d'un mouvement chaotique qui n'avait, jusqu'ici, pour lui que beaucoup de sentimentalité et de déceptions amères et fort peu de logique, d'ordre et d'activité rationnelle.

Pour former les premiers cadres de la future armée sioniste, il s'est assuré le concours des sociétés philosionistes de l'Orient, auxquelles il avait, dès le premier contact, fait la concession sur le point capital de leur programme. Désormais, l'Etat juif devait se fondre en Sion et ne faire qu'un.

Mais ce qui prouve surtout la perspicacité du chef du sionisme, c'est qu'il a su grouper autour de lui une pléiade et s'entourer de la collaboration d'hommes d'élite dévoués.

L'adhésion spontanée du Dr Max Nordau peut être considérée comme la première victoire de l'action de Herzl.

Si Herzl doit-être considéré comme le créateur du sionisme politique, Nordau est certainement son tribun, son apôtre et son législateur. C'est lui qui a su donner au nouveau mouvement sa forme définitive, en indiquer nettement les aspirations, lui inspirer une fougue de force et de vigueur et le préparer au combat.

D'autres militants ont surgi, moins connus, mais non moins actifs et dévoués et ont apporté leur coopération à l'organisation du nouveau parti.

Certainement, les adversaires ne manquèrent pas, ils se recrutèrent un peu partout, parmi les représentants semi-assimilés du judaïsme officiel qui voyaient, non sans émotion, dans la formation d'un parti national juif, la confirmation de la thèse des antisémites, le particularisme des Juifs en tant que race ou nation ; parmi les rabbins orthodoxes de l'Orient, réfractaires à toute idée de renaissance d'Israel sous l'intervention miraculeuse d'un messie, comme parmi les rabbins réformés, ayant déjà effacé le nom même de Sion de leur livre de prières, enfin parmi les anciens philosionistes mêmes, dont les uns craignaient que l'organisation officielle et publique d'un parti politique juif ne nuisît à la colonisation palestinienne, en dénonçant à la Turquie les visées sionistes, et d'autres moins sincères, quelques arrivistes mesquins qui avaient mis la main sur la colonisation palestinienne et qui avaient fait le possible pour discréditer la jeune organisation auprès des personnages influents et sincèrement dévoués à la cause de leurs coréligionnaires en misère.

Herzl ne se décourageait pas.

Pour inaugurer l'action, pour aborder ouvertement la lutte, c'est un congrès sioniste qu'il avait médité de convoquer, une assemblée internationale juive dans laquelle les réprésentants des groupes sionistes pourraient faire une déclaration publique des droits du peuple juif et établir les bases de la constitution du parti.

Herzl fonda à Vienne le journal politique *Die Welt* et fit les préparatifs du premier Congrès, qui devait primitivement se tenir à Munich, mais devant la résistance hostile opposée par la communauté juive de cette ville, c'est à Bâle qu'il fut définitivement convoqué.

III

Le 24 août 1897, au Casino de Bâle, s'est ouvert le premier Congrès sioniste sous la présidence du Dr Herzl. En présence de 204 délégués des sociétés philosionistes, le président, dans son discours solennel d'ouverture, avait déclaré les droits de la nation juive et les principes de la nouvelle organisation.

Les délégués de différents pays réunis pour la première fois dans cette paisible ville suisse ont donné libre cours à leurs revendications nationales et humaines, et cette manifestation patriotique eut une répercussion immense sur la majeure partie du judaïsme.

Pour donner plus d'efficacité à cette assemblée nationale, on nomma une Commission qui, sous la présidence du Dr Nordau, vice-président du Congrès,

avait pour mission d'établir le programme du nouveau parti, programme qui a été accepté après des discussions caractéristiques et qui forme la base de la constitution sioniste.

C'est le *Programme de Bâle* dont voici le premier article :

Le sionisme a pour but la création, en Palestine, d'un refuge garanti par le droit public, pour ceux des Juifs qui ne peuvent ou ne veulent pas rester en Europe.

On ne pouvait pas être plus net. Le sionisme n'impose pas la patrie juive aux Juifs occidentaux qui se considèrent comme assimilés avec les autres citoyens. Aucune équivoque, malgré tous les propos malveillants, ne semble possible.

Cependant, en reconnaissant le principe d'un refuge plus ou moins autonome, le programme sioniste reconnaît la raison d'être de la nationalité juive, pour les populations orientales, fidèles à la tradition sioniste et résistant à toute idée de renoncement à leur idéal séculaire.

Pour atteindre le but sioniste, le programme propose les moyens suivants :

1° Le développement agricole et industriel des Juifs *déjà* établis en Palestine ;

2° L'organisation des groupes et des fédérations sionistes dans le monde entier ;

3° L'éveil du sentiment de dignité et de conscience nationales du peuple juif ;

4° Faire les démarches politiques nécessaires auprès les gouvernements intéressés pour reconnaître et appliquer les entreprises du sionisme.

Comme Herzl l'a très très bien développé, ce dernier point du programme se trouvera facilité d'une part par la nécessité qui s'imposera de plus en plus à certains gouvernements d'en finir avec la question juive, et, d'autre part, par la grande utilité sociale dont la Turquie sera la première à profiter.

Pour centraliser et exécuter ce programme, un comité d'action a été nommé, composé d'un comité « restreint » de cinq membres avec le Dr Herzl en tête à Vienne, et d'un « grand comité » composé des représentants de chaque pays et dont le nombre fixé d'abord à vingt-trois a été élevé, avec l'adhésion successive des nouveaux pays à soixante. Les sionistes de la France et de ses colonies sont représentés à ce comité par le savant Dr Marmorek qui s'acquitte avec dévouement de cette charge.

Le succès ne s'est pas fait attendre. La nouvelle de la Déclaration nationale faite à Bâle, et de la constitution du parti à été saluée avec enthousiasme par les grandes masses juives. S'il est vrai que le socialisme, en tant que mouvement populaire, constitue une religion, sorte de religion économique et matérialiste, il ne peut demeurer contestable, que le mouvement sioniste est la résultante, l'aboutissant des croyances millenaires des masses qui n'ont jamais renoncé à leur idéal religieux et national. Rien d'étonnant alors si ces masses ont été gagnées d'un premier coup par la nouvelle orientation de cet idéal. Le nom du Dr Herzl, est devenu pour ces populations le symbole du héros national. Elles étaient convaincues de son influence et de son pouvoir presque surhumains et elles ne doutaient pas qu'il ne pût mener jusqu'au bout la tâche qu'il avait assumée.

Dans les journaux hébraïques surtout, dans les synagogues populaires de l'Orient, la propagande sioniste se faisait de plus en plus entendre ; l'effort personnel et collectif qui y répondait de toutes parts était comme le gage de l'affranchissement imminent.

Les lettrés du Ghetto, les jeunes rabbins, écrivains ignorés à l'âme prophétique, qui n'avaient jamais désespéré de l'avenir national, la Pologne, toute la Lithuanie éclairée enfin, inspirée par les Jehuda Halevy, par les Smolensky et, avant tout, par les prophètes, vibraient sous les accents du nouvel appel. Les petits bourgeois et ouvriers instruits vinrent grossir les rangs de la nouvelle armée, y apportant leur enthousiasme longtemps contenu, prêts à tous les sacrifices. A côté de ceux-ci sont également venus se grouper quelques rares mais précieux esprits de l'Occident.

Dès son apparition, le sionisme avait pour lui une force indiscutable : la foi, le cœur de millions d'êtres, facteur suffisant pour créer un mouvement religieux, un soulèvement national même, mais dont le succès pouvait sembler problématique dans les conditions anormales, étranges, au milieu desquelles se débattait cette nationalité, sans pays, cette organisation sans base solide.

IV

Cependant, ce premier groupement des intellectuels et du peuple autour de la même espérance nationale a exercé une influence morale et civilisatrice de premier ordre. La culture hébraïque, dégagée de ses éléments mystiques et ayant retrouvé, avec le sionisme, sa raison d'être s'en est ressentie la première. Des établissements scolaires et littéraires, des entreprises pour propager le savoir et la civilisation, des groupements de solidarité et de mutualité germèrent et se développèrent jusque dans les contrées les plus obscures : Œuvre considérable d'efforts personnels, capable de contrebalancer les efforts de toutes les sociétés philanthropiques de l'Occident.

Mais cette action civilisatrice et émancipatrice avait justement mis la jeunesse sioniste aux prises avec la partie orthodoxe du peuple encore réfrac-

taire aux idées modernes. Et plus les perspectives d'une réalisation immédiate du programme politique s'éloignaient, plus les fanatiques du Ghetto s'opposaient à la propagande sioniste.

A peine le I^er^ Congrès avait-il été terminé, que la jeune organisation se trouva en butte à une sorte de « Kulturkampf »; une lutte pour ou contre la reconnaissance officielle de la « culture » juive, religieuse, suivant les uns, nationale et laïque, suivant les autres, s'engagea dans le sein du parti naissant.

Un an après, le II^e Congrès sioniste, convoqué également à Bâle (1898) avait réuni 380 délégués, représentant près de 1.000 groupes organisés et 100.000 électeurs, ayant adhéré au programme de Bâle et ayant versé la contribution annuelle obligatoire, le « sicle » (1 franc).

L'organisation s'étendait sur toutes les parties du globe et si la Russie et l'Autriche venaient en tête par le nombre des groupes, certains pays américains et africains très éloignés ont également envoyé des délégués. La France, où le sionisme n'a, d'ailleurs, jamais trouvé un champ d'action favorable, avait délégué entre autres Bernard Lazare, sorti au bout de quelque temps de l'organisation pour divergences d'opinion.

Le Congrès, par la qualité morale et intellectuelle de ses membres, par le nombre et l'origine des mandataires pouvait déjà se réclamer comme le représentant du parti national juif. En face de l'inertie générale des autres partis, il personnifiait la force vitale et active du judaïsme. A mesure que le mouvement s'affermissait, il perdait l'enthousiasme passionné et emporté de la première heure; mais, en revanche, en abordant l'action, il devenait plus pondéré, plus en état de juger nettement des moyens et des voies qui le conduiraient à son but. Pour donner plus de poids à l'action politique présumée, la création d'une banque coloniale fut décidée avec un capital nominal de 2 millions de livres sterling. Les détails de l'organisation de cette nouvelle institution ainsi que les discussions passionnées sur la « culture » et sur l'organisation locale des groupes fédérés remplirent les réunions du III^e Congrès (Bâle, 1899).

Le IV^e Congrès tenu à Londres (1900) malgré l'absence de toute portée pratique, malgré l'insuccès évident des premiers pourparlers politiques du chef du sionisme, fut une manifestation patriotique et populaire hors ligne. Plus de 400 délégués accourus des deux mondes ont été l'objet d'une démonstration grandiose dans un meeting tenu par 8.000 ouvriers et bourgeois juifs de Londres qui ont affirmé devant le monde civilisé les revendications du sionisme.

L'étendue de l'organisation centralisée à Vienne avait pris des dimensions énormes. Le V^e Congrès convoqué à Bâle (1901) comptait parmi ses membres des délégués des groupes de la Nouvelle-Zélande, du Transvaal et de l'Argentine.

Ce même Congrès a réalisé la première action pratique : l'ouverture de la Banque coloniale sioniste à Londres, plus imposante par le nombre de ses actionnaires dépassant 150.000 — ce qui constitue par lui-même une confirmation éclatante de l'extension prise par le jeune mouvement dans tous les pays — que par la somme de 8 millions qu'elle a pu recueillir jusqu'à présent. En outre, le Congrès a décidé la création d'une nouvelle institution, le « Fonds national » dont les revenus sont destinés à racheter les terrains disponibles en Palestine.

Ce qui caractérisa surtout le V^e Congrès, ce fut la formation d'une fraction à tendance démocratique.

Le mouvement qui comptait, à ses débuts, à peine quelques sociétés universitaires adhérentes, a su s'imposer dans un court délai à une grosse partie de la jeunesse juive. Dans tous les centres universitaires presque de l'Occident, il existe des foyers de propagande et de concentration sionistes.

Décidément, le sionisme était en marche. Mais, en marche vers quel point déterminé?

C'est ce que plus d'un adepte dévoué à la cause se demandait non sans anxiété en présence de l'action définitive qui semblait reculer et de la misère des masses s'aggravant de jour en jour...

Le VI^e Congrès sioniste ouvert à Bâle le 23 août 1903, marque l'apogée du mouvement. En dépit des prévisions pessimistes, malgré la lassitude évidente de certains représentants que l'échec avoué de l'action diplomatique à Constantinople avais tiédis, les 630 délégués qui prirent part à ce Congrès, représentant près de 320.000 électeurs, attestèrent la croissance rapide du parti. Non seulement les pays, les plus directement intéressés à la cause sioniste comme la Russie, où le nombre des sociétés est monté de 1146, en 1901, à 1572 en 1902, mais des pays libres comme les Etats-Unis ont vu, en 1902, 72 nouvelles sociétés s'ajoutant aux centaines de groupes anciens.

Sous les ailes du drapeau bleu et blanc parsemé d'étoiles sont venus se grouper les représentants du judaïsme presque du monde entier, des élus, des hommes les plus assimilés à leurs voisins, comme ceux des Juifs ayant conservé toutes leurs particularités de race et de mœurs...

Que diriez-vous d'une assemblée se tenant en pleine Europe et qui représenterait tout ce que le monde a contenu en professions, langues et mœurs à travers toutes l'évolution de la civilisation?

Des Occidentaux aux gestes mesurés, froids et élégants, des savants et des commerçants, des ouvriers

et des lettrés, affirmant publiquement leur solidarité fraternelle avec les délégués passionnés et nerveux des masses persécutées, accourus des pays slaves. Des penseurs modernes, des intellectuels réfractaires à toute idée religieuse coudoyant des rabbins orthodoxes, chefs des écoles talmudiques et habillés en robes longues et bizarres, véritables survivances du moyen-âge.

Et, à côté de ces êtres du passé, on remarquait plusieurs dames, qui avaient reçu le mandat de délégués, ce Congrès, devançant ainsi les autres assemblées législatives, ayant reconnu l'égalité de la femme dans ses réunions et délibérations.

Il y avait encore des délégués à manières aristocratiques de l'Italie, à côté des Juifs montagnards avec leurs armes dans la ceinture, des Caucasiens dans leur accoutrement caractéristique et parlant un idiome qui relève du vieux persan.

Les élus des colons de la Palestine, de ceux-mêmes sur lesquels les philosionistes avaient mis tant d'espérances légitimes, fraternisaient avec les délégués des colonies de l'Argentine, qu'on avait, au début, les philanthropes de l'Occident surtout, voulu opposer à celles de la Palestine juive...

Une représentation démocratique, d'ailleurs, des véritables élus du peuple dont les trois ou quatre délégués des classes anoblies, tel sir Francis Montifiore et le colonel Goldschmith, et une légion de savants, de lettrés, de jeunes artistes, de professeurs et d'étudiants, n'ont pu qu'accentuer le caractère populaire.

Et, de toutes ces réunions préliminaires des groupes et des fractions, de toutes ces discussions animées entre frères lointains, la même ambition nationale, le même espoir semblaient jaillir, après des siècles de séparation. Le feu sacré de Sion jamais éteint...

Mais le spectre de Kischinef était-là ; le souvenir de cette catastrophe sinistre qui ne fut qu'un fait, caractéristique sans doute, mais, en somme minime en comparaison de la misère continuelle, des vexations auxquelles sont exposés des millions de coréligionnaires; le spectre de Kischinef, dis-je, impérieux et écrasant, semblait envelopper le Congrès. Les délégués s'en ressentaient...

Le rappel à la réalité des choses, la nécessité d'une action immédiate, efficace s'imposait. Et, tandis que le chef du sionisme gardait une réserve et un mutisme énigmatiques, on se demandait dans les rangs de ces élus du peuple avec anxieté, quand enfin la Jérusalem nouvelle serait réalisée?...

V

Pourquoi fallait-il que, juste au moment où l'organisation sioniste avait déployé le maximum de ses ressources, ayant réalisé dans notre siècle prosaïque le miracle de grouper des populations entières autour d'un idéal du passé que l'on croyait éteint, elle eût à supporter une aussi rude épreuve et reçut un coup dans ce qui faisait la plus grande force de son expansion, la raison d'être de son existence ?

Pourquoi fallait-il que l'homme d'action, doublé du rêveur étonnant, qui avait trouvé le secret de susciter en plein xx^{e} siècle des admirations passionnées, des dévouements incroyables n'ayant peut-être d'égal qu'à des époques antiques et qui, nouveau Moïse, voulait mener tout un peuple à travers un désert insondable ; pourquoi fallait-il que ce fût lui-même qui dût porter le premier coup à ce qui faisait le plus grand attrait du sionisme, au sentiment qui parlait au cœur de la masse, sentiment auquel il devait la plus grande partie de son autorité, toute sa réputation de chef et de prophète ?

Toujours est-il que lorsque le D^{r} Herzl avec son air majestueux, mais avec plus de mélancolie dans son expression que d'ordinaire, déclara du haut de la tribune, qu'un arrangement avec la Turquie concernant des concessions en Palestine n'était pas à prévoir prochainement, que le projet de faire une colonisation autonome dans la presqu'île de Sinaï était également irréalisable ; mais, qu'en revanche le gouvernement anglais, ému de la situation sans issue du « peuple juif » avait bien voulu faire à ses représentants l'offre généreuse d'un territoire avec autonomie locale dans l'Afrique orientale, il y avait tant d'imprévu, dans cette déclaration que la plupart des délégués ne voulaient y croire, ni la prendre au sérieux.

Evidemment l'offre de l'Angleterre était un succès politique énorme, un heureux précédent : cette reconnaissance officielle par une des plus grandes puissances du monde du congrès sioniste, comme représentant du peuple juif et de la capacité de ce peuple à se gouverner lui-même, était une victoire ; mais c'était aussi une proposition incompatible avec l'essence même du sionisme, en contradiction flagrante avec sa profession de foi qui ne pouvait comprendre la régénération du judaïsme ailleurs qu'en Palestine. Cependant, la question a été posée !...

Alors se déroula à nos yeux, entre les murs du Casino de Bâle un véritable drame national et historique, un de ces moments psychologiques qui décident de l'avenir d'un peuple.

La proposition du président du Congrès d'envoyer une expédition d'exploration dans le pays offert par l'Angleterre et situé près d'Ouganda, a été débattue avec passion et acharnement. Question de principe d'abord : un congrès *sioniste* peut-il, doit-il envoyer une expédition dans un pays autre que la Palestine et ses régions limitrophes? Mais immédiatement,

une autre question se présentait à la conscience des délégués : en présence des massacres récents, en présence de l'existence rendue impossible à des millions de corelligionnaires, de leur émigration précipitée et forcée, le parti sioniste qui se réclame comme le représentant du « peuple juif », peut-il demeurer inactif? A-t-il le droit de repousser l'offre importante de l'Angleterre? Doit-il reculer devant cette première occasion qui se présente à lui de montrer ses capacités et d'afficher sa force, sous prétexte que cette activité sera dépensée ailleurs qu'en Palestine, son but suprême? En outre, s'il ne prend pas en considération l'offre qui lui a été faite, qui sait pour combien de temps il va se condamner à demeurer confiné dans le domaine du rêve et de l'illusion?

Certainement, « ce nouveau pays n'est pas Sion et il ne le deviendra jamais », comme l'a déclaré le président, mais les sionistes ne sont-ils pas avant tout Juifs, et une autonomie nationale ne vaut-elle pas un rêve lointain?

Trois jours et trois nuits presque ininterrompus, les orateurs se succédant, apportèrent à la tribune une fougue inimaginable, un emportement plutôt maladif pour appuyer ou pour battre en brèche le nouveau projet. En allemand, langue officielle du congrès, en hébreu, en judéo-allemand, en anglais, en italien et en français les mêmes raisons ont été dites et répétées.

Finalement, l'opinion de Nordau, tout le poids de sa parole l'emporta : lui, l'homme de logique, le rationaliste s'est déclaré pour l'envoi de l'expédition, pour le principe de la création d'un « azyle de nuit » dans un pays autonome, en attendant l'obtention des mêmes concessions en Palestine. Il a préconisé ce qu'il a appelé : l'inauguration d'une politique populaire d'action!

Le vote nominal, prononcé dans un silence impressionnant, a donné les résultats suivants : 296 ont voté *pour* l'expédition, 178 *contre*; il y avait plus de 90 abstentions.

La majorité s'était donc déclarée en principe pour la possibilité de la concentration temporaire de l'action sioniste dans un pays autre que la Palestine.

Le Dr Herzl pouvait être content : par cette décision d'une majorité toujours fidèle il a été, pour ainsi dire, délivré des démarches, toujours répétées et infructueuses auprès de la Turquie, que les congrès lui imposaient. Il a regagné ainsi une liberté d'action d'autant plus précieuse qu'elle est susceptible de lui gagner l'adhésion de nouvelles forces et de puissants moyens financiers et politiques.

Certainement, il l'avait payée cher, cette victoire. Parmi les 178 délégués de l'opposition se trouvaient la plupart des délégués russes attachés profondément à l'idéal sioniste, et nombre de ses meilleurs auxiliaires, des précieux guides des masses. .

D'autre part, cet insuccès avoué dans ses démarches pour obtenir immédiatement des concessions autonomes en Palestine, allait enlever au chef sioniste une grosse partie du prestige presque légendaire dont il jouissait auprès des masses, et l'action qu'il va désormais entreprendre n'aura plus ce consentement aveugle, sera soumise à la critique.

Peut-être même l'a-t-il voulu.

VI

Ainsi, après une période de sept années de propagande et de tâtonnements, le parti sioniste définitivement dégagé de ses chaînes romantiques, se trouve à la veille d'entrer dans une voie d'applications pratiques, d'action réelle. Dans cette nouvelle phase de son existence il perdra beaucoup de son envolée poétique, de ses horizons ensoleillés, de souvenirs héroïques qui attirent vers lui les esprits rêveurs. .

Cette nouvelle orientation, dans la politique réelle, du sionisme est susceptible d'attirer au parti de nombreux éléments très puissants qui sont restés jusqu'ici indifférents en présence d'un idéalisme qui leur semblait irréalisable. Les sionistes pratiques ayant déjà obtenu une majorité au dernier congrès verront certainement leurs rangs s'accroître considérablement et c'est sous leur poussée que le parti pourra assumer l'action directe. Si, en attendant, la Turquie fait des concessions acceptables, le parti tout entier les saluera avec empressement; si, au contraire, l'espoir de l'établissement en Palestine s'éloigne, le centre d'action politique et coloniale sera transporté, dans une colonie autonome, à Ouganda, ou ailleurs. Exemple unique dans l'histoire, la fondation de la colonie précédera celle de la métropole!...

On peut cependant affirmer que l'idéal sioniste proprement dit ne sera lésé en rien et que tous rivaliseront de zèle pour hâter sa réalisation. Les décisions du VIe congrès en vue de donner une plus grande extension à l'action coloniale en Palestine accentuent suffisamment ce fait.

Elle était vraiment solennelle, la clôture du dernier congrès. Le président dans un élan de patriotisme a évoqué en hébreu le sermon national antique. « Si je t'oublie, ô Jérusalem, puissé-je oublier ma main droite! » Et dans le frisson religieux qui a parcouru toute la salle, chefs, délégués et spectateurs de la galerie, tous avaient la sensation nette que Jérusalem n'est pas oubliée!...

Quel est l'avenir du sionisme, quelle forme nouvelle va-t-il revêtir dans la phase d'activité pratique oùil va s'engager? Il serait difficile de présumer, de prédire quelque chose de certain. La mort prématurée du Dr Herzl, survenue tout récemment, n'est cer

tainement pas faite pour nous rassurer sur ce point. Tout dépend de la manière d'agir de ses futurs représentants et des moyens pratiques dont disposera le parti. Un fait reste acquis : le sionisme, au contact avec la réalité des choses et dans la nécessité où il se verra désormais de faire quelques concessions en vue de la réalisation sans chef de ses projets, perdra de son intransigeance première et de sa jeune fougue de combativité ; il se rapprochera quelque peu, sans renoncer toutefois à ses principes, de la manière de voir des philanthropes pratiques et des hommes d'action. Si les philanthropes et les influentes sociétés juives arrivent de leur côté à reconnaître tout le bien que le sionisme peut apporter à la masse juive, en la préservant de la démoralisation, en éveillant en elle le sentiment de dignité humaine et nationale ; s'ils arrivent surtout à comprendre que seule une colonisation sur une base nationale et autonome est capable de porter un remède radical à la situation, et que le sionisme accomplit une œuvre de civilisation et de progrès, un rapprochement entre les fractions juives s'imposera de plus en plus. Alors le parti sioniste, pourvu des moyens matériels, et riche en ressources morales et en efforts personnels pourra persévérer dans son programme économique et national et apporter peut-être une solution radicale de la question juive... Espérons-le !

NAHUM SLOUSCH

LA VIE LITTÉRAIRE

Roosevelt

ALBERT SAVINE : *Roosevelt intime.* (Juven, éditeur). — TH. ROOSEVELT : *La vie intense.* Traduction Izoulet ; (Flammarion, éditeur). — *L'Idéal américain.* Traduction de Rousiers. (Colin, éditeur). — *La Vie au Rancho.* Traduction Savine. (Dujarric, éditeur). — *Chasses et parties de chasse* (*id*).

C'est un barbare très intéressant.

Cet homme extrêmement connu est surtout significatif par l'équilibre de ses forces exubérantes. Au reste, nous ne sommes pas de ceux qui restent dédaigneux en constatant la variété d'aptitudes de ce robuste mâle. Il faut chercher pour lui des épithètes un peu nouvelles. Il mérite qu'on en trouve. Les qualificatifs habituels ne lui conviennent pas. Il n'est ni banal, ni ordinaire, ni médiocre. Et puis ce grand homme pour images d'Epinal américaines est si amusant !

Roosevelt est devenu un héros à l'usage des cinq parties du monde. Les Américains du Nord connaissent bien leur Teddy, ils l'aiment bien, et ils l'admirent comme ils s'admirent eux-mêmes. Mais ils ne sont point stupéfaits en le considérant. Nous, nous sommes étonnés, plus qu'étonnés. Nous sommes transportés d'aise. Nous sommes ravis en extase. Nous n'aurions pas cru qu'il y eût en l'univers un homme tel que Roosevelt. Avec notre manie du grandiose outrancier, nous voyons en Roosevelt un exemplaire merveilleux d'une humanité supérieure, Ce Yankee d'élite est un demi-dieu. Il est le vrai prophète des temps nouveaux. Peuples écoutez sa voix, terre prête l'oreille ! Il est venu pour parler aux hommes, et pour que les hommes l'entendent. Jean Izoulet, sociologue charmant, l'a vu, l'a entendu ; eh bien ! Jean Izoulet, qui pourtant est du Midi, en demeure stupide.

Va pour le demi-dieu ! Moi, je me souviens seulement que, après sa sortie de Harward où, selon le témoignage d'un de ses camarades, il n'avait été particulièrement remarquable sous aucun rapport, mais excellent à tout, il fit un voyage en Europe. Il y demeure un an, visite l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, fait l'ascension du mont Cervin et de la Jungfrau, et lorsqu'il revient en Amérique, il posséde le titre enviable de membre associé du Club alpin anglais. On peut être un fort honnète demi-dieu et membre d'un Club alpin. Mais dans le personnage que représente actuellement Roosevelt à travers le monde avec un indiscutable éclat, il y a toujours le membre du Club alpin.

Un simple geste revèle quelquefois toutes les tendances d'un homme.

Naturellement, on dira sans faute pour magnifier Roosevelt qui prête à beaucoup de développements d'idées générales, que le président de la République des Etats-Unis est le type de l'Américain. Il l'est.

Vous savez que la souche familiale du Roosevelt est hollandaise. Il affirmait lui-même, avec cette jovialité soutenue où s'exprime sa bonne santé, qu'il se sent pour un quartHollandais, pour les trois autres quarts Ecossais, Irlandais, et Huguenot français. Cela fait à la longue un Yankee complet. Il est lui-même un enfant de New-York. Il y est né, il y a été élevé, il y a vécu sa vie ; en outre, depuis deux cents ans, sa famille est new-yorkaise et mêlée intimement au développement politique et commercial de la grande cité américaine. Rien ne manque donc à Roosevelt pour qu'il soit un Américain typique. Il l'est.

Il faut tout de même remarquer qu'une aussi longue hérédité, dont bénéficie intellectuellement, moralement et socialement Roosevelt est on ne peut plus rare aux Etats-Unis, qu'elle est exceptionnelle, qu'elle est anormale et, par conséquent, qu'elle n'est à aucun point de vue caractéristique. Il n'est pas interdit non plus de penser que l'hérédité de bourgeoisie cossue, pour parler exactement, l'hérédité de la richesse dont Roosevelt a tiré avantage, n'est

point un fait commun de l'Amérique du Nord. Tout publiciste qui écrit sur Roosevelt et raisonne sur lui considère comme un devoir de proclamer d'abord : Roosevelt est le type de l'Américain. Acceptons cette affirmation, mais pour lui donner toute valeur et pour empêcher qu'elle n'usurpe une valeur qui ne saurait lui appartenir, n'est-il pas indispensable d'ajouter sans retard : *Roosevelt est un Américain qui n'a jamais gagné sa vie par lui-même.* L'Américain est à nos yeux l'homme d'affaires par excellence, l'industriel ou le commerçant comme on n'en fait pas ailleurs. *Times is money*, *Business is Business* ! C'est dans la vie industrielle ou commerciale que nous admirons avec un peu de terreur l'épanouissement du type américain. Or Roosevelt figure pour nous tous le type américain prodigieusement épanoui, mais il n'a jamais vécu la vie industrielle ou commerciale. Ce roi des hommes pratiques n'a jamais été contraint à employer dans les affaires, où il s'emploie le mieux, son sens pratique. Pourrons-nous en conclure que, s'il professe une morale épurée, c'est qu'il n'a pas été entraîné aux spéculations de Wall-Street, aux entreprises matérielles dont s'enorgueillissent les Américains en s'enrichissant par elles, et que ses principes, donnés comme les lois de la vie américaine, ont justement été élaborés en dehors d'elle et peuvent être exactement le contraire des règles qui, effectivement, la régissent. Non, mais alors que tous les Américains sont appliqués presque exclusivement à faire leur fortune, voilà un Américain typique qui n'a jamais eu à faire sa fortune, ni à se soucier de l'accroître... On conviendra que s'il est malgré cela un Américain typique, c'est qu'il y met de la bonne volonté et que tout le monde y met autant que lui de la bonne volonté... Mais qu'importe ! ne regardons pas de trop près les vérités admises, crainte de n'y plus découvrir que des erreurs.

Théodore Roosovelt arrive donc dans une démocratie en aristocrate, héritier d'un nom ancien et pur, héritier d'une fortune ancienne et probe. Dans ce pays de lutte effrénée tout sera facile à ce jeune homme, tout, même l'honnêteté. Dans ce monde de concurrence haletante qui absorbe toutes les forces d'un homme perdu dans la foule, il sera le perpétuel privilégié.

Son père, son grand-père, son arrière grand-père, ont tous été membres de la législature de New-York. Six générations de Roosevelt ont figuré parmi les aldermans.

Théodore Roosevelt à vingt-quatre ans est envoyé à l'assemblée de New-York. Il en est le plus jeune membre. Un vétéran observe cet amateur déjà impétueux. Le jeune Roosevelt dit-il, va prendre sa volée pour aller réformer l'univers !.. Il se trompe, car Roosevelt qui s'est marié, déclare soudain qu'il renonce à la vie publique pour se consacrer entièrement à l'éducation de sa fille Alice.

Mais sa femme meurt. Il est seul, il est triste. Cet homme bien portant ne peut trouver la consolation que dans l'activité matérielle et le mouvement physique. Il s'en va donc au Rancho. Le voici colonisateur amateur sur les bords du Petit-Missouri. Il mène trois ans la vie des cow-boys ; et, bien entendu, l'entreprise de ce ranchman lui rapporte de l'argent, car les entreprises de ce genre qui rapportent quelquefois de l'argent à ceux qui n'en ont pas, en rapportent toujours à ceux qui en ont déjà. C'est assez de cette expérience de trois années. Roosevelt ne saurait être ranchman à perpétuité. Il liquide son exploitation. Il rentre à New-York, passe en Angleterre pour s'y remarier, et revient à New-York pour y politiquer encore.

Si Roosevelt triomphe au Rancho, on ne dit pas quel ranchman, on dit : quel homme ! S'il boxe avec art, on ne dit point quel boxeur, on dit : quel homme ! S'il fait brillamment du canotage, on ne dit point quel canotier ! on dit : quel homme ! Et il est évident que sa personnalité dans toutes ces manifestations actives devient assez représentative de l'activité américaine. L'imagination s'est emparée des réalités et Dieu sait ce qu'elle en a fait. Porté par l'enthousiasme, le boxeur, le canotier, le ranchman, le politique deviennent immédiatement un grand homme. Ne sourions pas ; à plus forte raison, ne dénigrons pas. Mais il était absolument nécessaire de constater que Roosevelt est destiné à être grand homme avant même que de naître. Ce n'est pas à cause de ses talents de ranchman, ce n'est pas à cause de ses qualités politiques encore problématiques, c'est uniquement à cause de ses aïeux et à cause de sa condition sociale privilégiée, qu'en 1886, âgé de moins de trente ans, il est désigné comme candidat républicain à la mairie de New-York. Il est battu, et vous me direz que, si on a choisi ce jeune homme pour un poste auquel semblent désignés plutôt les hommes parvenus à la maturité de l'âge et de l'expérience, c'est parce qu'on était certain qu'il serait battu... vous le dites, mais c'est raisonner à la manière française. Dans la démocratie américaine quand on est privilégié, on n'est pas privilégié à demi. Roosevelt est le jeune aristocrate qui jouit de tous les privilèges et qui fait tout pour les mériter.

Aussi cet amateur, de naissance et d'intelligence distinguées, est-il poussé le plus naturellement du monde vers les hauts rangs. Battu à la mairie, on le nommera membre de la commission de l'administration civile. On fournira encore à cet « amateur éclairé » d'autres champs d'observation dès qu'il les convoitera. En 1897, ce travailleur impatient quittera soudain, à la grande stupéfaction de ses amis, la

direction de la police pour entrer au sous-secrétariat d'Etat de la marine. C'est la guerre avec l'Espagne. Roosevelt démissionne. Il commande les Rough-Riders. Il est populaire. Il est gouverneur de New York. Il est vice-président de la République... Il est président.

Apercevons, je vous prie, dans cet amateur auquel ses habitudes de travail et sa bonne méthode donnent les moyens de n'être nullement inégal aux tâches qu'il entreprend, un privilégié, non seulement un privilégié des conditions sociales mais encore un privilégié de tous les hasards. Roosevelt est décidément l'homme heureux. La fortune le favorise avec une insistance indiscrète. Il semble bien que la campagne des Rough-Riders à Cuba ait été organisée et menée en dépit du bon sens. Néanmoins tout concourt à ce que cette campagne réussisse et à ce que les Rough-Riders en aient le glorieux bénéfice. Tout concourt à ce que Roosevelt en soit le principal et le plus glorieux bénéficiaire. La chance l'appelle au commandement à l'heure propice. Il conduit ses soldats sans savoir bien où, mais c'est à la victoire qu'il les conduit. Et ces victoires deviennent des triomphes. Oui, tout grandit Roosevelt. On ajoutera qu'il grandit tout ce qu'il fait et que, grâce à lui, les escarmouches deviennent des batailles de géants. L'homme heureux !

La foule acclamera le nom de cet aristocrate ! Il faut lui trouver des mérites singuliers. Cela est aisé. Il est demeuré deux ans à la police. Il a surveillé ses agents avec soin. Il a réglementé les cabarets. Roosevelt est promu au grade de restaurateur de la police à New-York. Il fut pendant deux ans sous-secrétaire de la marine. Depuis longtemps Chandlers Whitney, Tracy, Herbert, Long, ont travaillé à munir les Etats-Unis d'une bonne marine. Les secrétaires d'Etat sont des travailleurs. Mais Roosevelt est l'homme heureux. C'est lui qui devient l'unique organisateur de la victoire, le créateur de la flotte des Etats-Unis, le Carnot de la guerre hispano-américaine, Carnot d'outre-mer, un peu cousin du colonel Cody. Retour de Cuba, l'homme heureux sera gouverneur de New-York. Mais Croker le meneur de Tammany déclare que le futur gouverneur doit avoir été blessé à la guerre. Qu'à cela ne tienne ! Roosevelt montre une légère cicatrice à sa main. C'est un éclat de mitraille, dit-il.

A peine est-il besoin de ce charlatanisme pour aider la fortune, car la fortune est disposée à tout en faveur de Roosevelt... L'univers sait que Roosevelt devenu gênant, ayant été porté à la vice-présidence de la République pour être plus sûrement écarté de la présidence, Mac-Kinley mourut et céda une place qui revenait alors nécessairement à Roosevelt... L'homme heureux !

Ce n'est point diminuer Roosevelt que de montrer en lui l'amateur, le privilégié, l'homme heureux et d'indiquer que s'il devient l'Américain typique, c'est justement parce qu'il se trouve dans des conditions exceptionnelles aux Américains. Les hasards exorbitants de sa vie américaine décuplent ses qualités. N'ayant rien réclamé parce qu'il a tout reçu, la fortune lui ayant prodigué tous les dons, il a naturellement une intrépide confiance en lui-même. C'est la qualité touchante et comique mais forte de tous les Américains. Mais vous sentez que cette assurance devient chez un homme bien équilibré, l'esprit de décision. Roosevelt, amateur qui dans aucune de ses entreprises n'a pu encourir de graves dangers, a au plus haut point l'esprit de décision. En outre, comme il n'a point suivi la filière où s'attardent ses obscurs compatriotes, lui, le privilégié a pu constamment agir sans souci des règles habituelles des partis politiques ; rendu honnête par sa richesse dans ces milieux de politiciens presque tous malhonnêtes pour s'enrichir, dispensé par son hérédité même de se soumettre aux disciplines étroites qui contraignent tous les politiciens ordinaires agrégés à un parti et tirant leur force de leur fidélité, passant des républicains aux démocrates et revenant aux républicains, et libre des engagements à un programme précis, cherchant en dépit de toutes les habitudes de la vie politique, ce qui au travers des partis, passionne directement la foule et le trouvant, Roosevelt parvient à être une individualité typique de la vie américaine parce qu'il n'est soumis à aucune des oppressions de cette vie et qu'il est le plus irrégulier des Américains... Comme il a le goût de bien faire — par là, il atteint à une certaine grandeur, non seulement américaine, mais réelle — il ne néglige rien de ce qui est excellent pour le perfectionnement moral du pays et la bonne circulation du sang. Aussi cet aristocrate heureux devient-il une manière de grand homme dans la démocratie.

Mais il est inspiré dans toute sa conduite par des principes fortement américains. Roosevelt ne dépasse point le degré de civilisation où sont parvenus les Américains du Nord. Les doctrines morales sont l'expression exacte des conceptions de ce peuple primitif et ardent.

Elles sont bien intentionnées, mais elles restent primitives et un peu barbares.

Avant tout Roosevelt a l'effroi méprisant de l'imitation européenne. « Il est cinquante fois préférable, dit-il, d'être un Américain de premier ordre, que la médiocre imitation d'un Français ou d'un Anglais. » Ou bien. « C'est dans les professions où nous nous sommes le plus efforcés d'imiter l'esprit de convention européenne que nous avons le moins réussi ; cela est encore vrai actuellement, l'échec étant particu-

lièrement remarquable quand l'homme s'établit en Europe; il devient alors un Européen de second ordre, car il est trop civilisé, trop raffiné et trop sensible, et a perdu l'endurance et le courage virils qui lui sont indispensables dans l'âpre lutte de notre vie nationale ». Et s'il s'effraie de l'imitation de l'Europe, c'est parce qu'il a en même temps que l'idée confuse, l'horreur d'une civilisation plus parfaite que la civilisation américaine. Et il considère la civilisation comme une manifestation et une cause de décadence.

« Il y a chez les nations civilisées une certaine mollesse de caractère qui pourrait peu à peu développer la culture et le raffinement aux dépens des qualités qui seules pourraient assurer le triomphe de la race ».

Donc, point d'aspirations à une culture supérieure, voilà l'idéal américain. Il ne faut aux Américains que les vertus essentielles d'énergie, de décision, et d'indomptable courage personnel : la recherche de la moralité sociale demeure accessoire. Et il est bien entendu qu'on ne verra point apparaître cette *caritas generis humani* qui domine les esprits et les âmes dans tous les peuples arrivés à une certaine civilisation. La solidarité systématique, encore moins. Des livres de Roosevelt où sa personnalité vibrante s'exprime avec tant de sincérité, l'idée de la solidarité est tout à fait absente. Il est même si étranger aux préoccupations de justice sociale qui sont celles de notre civilisation ou de notre époque, qu'il va jusqu'à se contredire brutalement sur des faits essentiels. Lisez l'*Idéal Américain* :

Page 154-156 :

Tous ceux qui considèrent le sujet à un point de vue scientifique et avec le désir de connaître la vérité voient clairement qu'à aucune période de l'histoire le bonheur n'a été aussi généralement répandu dans l'humanité qu'il l'est actuellement.

. . . .

L'ouvrier est dans l'ensemble mieux nourri, mieux vêtu, mieux logé qu'il ne l'était jadis : il a à sa portée plus d'occasions de se distraire et de se perfectionner intellectuellement.

Page 214 :

Les conditions sociales de la race blanche se sont transformées et se transforment avec une rapidité croissante. Les riches se sont incontestablement enrichis, et malgré la tendance qu'ont les plus curieux observateurs à nier que les pauvres soient devenus plus pauvres il est certain que la misère a augmenté d'une manière absolue sinon relative...

Ce sont ces idées qu'il ne faut pas oublier quand on juge Roosevelt. Répétons qu'il est le représentant d'une civilisation encore primitive. Répétons qu'il l'est avec une loyauté très généreuse. C'est un sauvage extrêmement brillant. Ah ! quel homme il pourrait être s'il était un peu dégénéré... comme les Européens ! Il est un « type supérieur » de cette race, de ce peuple où il se rencontrait un homme pour donner avec simplicité ce témoignage à Roosevelt lui-même :

— Les deux partis fraudent autant qu'ils peuvent, c'est toujours comme cela. Et nous, *nous fraudons d'une manière parfaitement honnête.*

— En quoi consiste cette honnêteté ?

— A ne pas récriminer quand nous n'avons pas le dessus. Si on nous enfonce, tant pis pour nous. Si nous enfonçons les autres, tant pis pour eux !

On pourra chercher le vrai Roosevelt dans sa vie publique; on pourra le chercher dans son intimité. (M. Albert Savine nous y introduit par un livre de vulgarisation très attrayante); on pourra le chercher dans ses livres.

Roosevelt apparaît tout entier dans sa littérature. Là encore on reconnaît l'intrépide assurance de ses discours et de ses actes. Il est homme à disserter de tout et à tout décider. Rien ne lui échappe, rien. Il sait tout, il devine le reste. Narrateur vigoureux de ses chasses et de son existence dans les grandes plaines, il est aussi habile à disserter des problèmes économiques et assimilés. Quant aux philosophes, aux écrivains, aux artistes, « il n'a pas son pareil », pour les « remettre à leur place. » Sans doute Roosevelt est-il plus fin et plus mesuré dans la diplomatie quotidienne de sa vie politique; dans ses livres, il est essentiellement l'homme qui « n'a pas froid aux yeux. » Il écrit comme marche un tambour-major. Ses livres sont d'un homme avantageux. Effusions abondantes, triomphante candeur, optimisme qui nargue, jactance de gymnaste, *bluff* de Yankee, et naturellement de la force, de la rapidité, de la netteté...

Résumez et mélangez tout cela, Roosevelt pourra nous apparaître comme un grand homme, un peu sommaire. En somme, il lui manque seulement quelques siècles de civilisation. Mais comme il parle au monde en maître et en conseiller, il ne nous déplaît pas de recevoir quelques leçons morales et sociales, de cet aristocrate privilégié, de cet amateur heureux, de cet athlète gaillard qui, avant de présenter le peuple américain comme le plus grand des peuples s'était, jeune député à la législature de New-York, imposé à l'attention et au respect de tous en boxant ses adversaires.

J. ERNEST-CHARLES.

THÉATRES

Comédie Française : Reprise du *Demi-Monde*.

Sans doute vous souvient-il encore, à la dernière Exposition Universelle — celle qui clôtura le XIXe siècle ou inaugura le XXe : on n'est pas tombé d'accord sur ce point — de cette série d'estampes qui, à la section du Costume, racontait l'histoire de la Mode durant les cent dernières années. Estampes curieuses, attirantes, et devant lesquelles, pour ma part, j'ai longuement rêvé... La figure des visiteurs n'était guère moins intéressante à observer que les images qui défilaient sous leurs yeux : elle traduisait l'étonnement, la curiosité, je ne sais quel scepticisme et comme un doute qu'on ait pu s'affubler ainsi. Nos mères elles-mêmes, celles qui, jeunes filles ou jeunes femmes vers le milieu ou la fin du second Empire, portaient avec avantage la crinoline du temps, et qui, dames âgées, interrogeaient ces gravures, avaient quelque mal à se reconnaître sous ces dehors qui composèrent leur beauté de jadis, esquissaient un sourire d'étonnement, ayant besoin d'un effort pour évoquer leur jeunesse. Qu'on ait pu s'habiller ainsi, qu'elles-mêmes se soient montrées dans la rue, pareillement nippées, cela leur semblait stupéfiant, légèrement puéril, et même un peu... ridicule! L'autre jour, en écoutant cette reprise du *Demi-Monde* que nous donne la Comédie pour les débuts de Mlle Sorel, en l'écoutant de toutes mes oreilles et avec la meilleure volonté, j'ai éprouvé quelque chose d'analogue à la stupéfaction de ces dames âgées, bien que je n'aie pas comme elles un point de comparaison aussi précis dans le passé. Qu'on ait pu *sentir* ainsi vers le milieu du dernier siècle, et douze ou quinze années seulement avant ma naissance, je n'en revenais point. Il n'y a pas à dire, et bien que Mlle Cécile Sorel soit habillée à la dernière mode, le *Demi Monde* porte et continuera de porter la crinoline du second Empire...

Pareilles aux costumes du temps qu'elles sont destinées à peindre, les pièces de théâtre et les romans sont donc marqués d'une même fragilité... non point ceux qui sont *fondés en psychologie* et reposent sur l'observation éternelle du cœur humain... mais à coup sûr ceux de qui l'assise centrale est une donnée morale ou moralisatrice, puisque rien n'est plus variable, changeant et multiforme que le point de vue d'où la société considère les lois et usages qui la régissent. Assurément ni Phèdre, ni Chérubin, ni Fortunio son frère cadet, non moins vivant et peut-être plus touchant que lui, ne cesseront d'intéresser et de retenir les générations futures, car sous le costume qui précise leur date, le cœur qui bat dans leur poitrine trouve son écho à tout âge de l'humanité : ils ne connaissent qu'une chose... c'est leur passion et les mouvements involontaires qu'elle suscite en eux, et d'un tel point de vue on peut bien dire que Racine et Beaumarchais et Musset ont choisi la meilleure part : celle du psychologue. Tout simplement ils ont cédé aux exigences de leur génie, et l'on ne refait point son génie. On n'écrit pas une pièce de théâtre en se disant par avance : je ferai œuvre de psychologue ou de moraliste. Pourtant il faut choisir et c'est la nature qui nous impose son choix.

On sait de reste si Dumas fils nous apparait avec le caractère tranché du *Moraliste*. Il n'est que cela... mais il l'est avec une intensité effrayante. Chez lui, ne cherchez ni style : sa langue, sauf dans les Préfaces, est d'une banalité déconcertante, sans éclat, sans envolée, avec des traits tout extérieurs — ni observation véritable : toute la psychologie de ses personnages est implacablement subordonnée à la thèse qu'il veut démontrer — ni logique des situations : il saura plier la vraisemblance des actes qu'accomplissent ses héros aux événements qu'exigent ses conclusions. En lui nulle sensibilité d'artiste, ni pour imaginer une figure de femme, ni pour lui imprimer le charme dont la beauté du style revêt les héros littéraires : il est artiste en littérature à peu près comme Meissonier l'était en peinture, c'est-à-dire nullement... Que lui reste-t-il donc? Une seule chose : sa vertu moralisatrice et l'énergie dont il s'emploie à réformer la société. Ainsi fut-il conduit à imaginer tous ses personnages et à écrire son œuvre, particulièrement ce *Demi-Monde*, où nous voyons poussées jusqu'à l'extrême les conséquences de son système. Au surplus, ne s'illusionnait-il pas lui-même sur la durée de cette œuvre, et la préface de la pièce contient à ce sujet un aveu bien significatif. Après avoir décrit, dans un morceau fameux, le milieu qu'il entendit peindre : — « Ce Monde commence où l'épouse légale finit, et il finit où l'épouse vénale commence... Il est séparé des honnêtes femmes par le scandale public, des courtisanes par l'argent... Là il est borné par un article du Code... ici par un rouleau d'or... » après cette tirade célèbre, il fait un retour mélancolique sur lui-même et il conclut ainsi : « Malgré tout, il ne faut pas nier que les différents mondes se soient mêlés si souvent dans les dernières oscillations de la planète sociale, qu'il est résulté du contact quelques inoculations pernicieuses. Hélas ! j'ai grand'peur, au train dont la terre tourne maintenant, que la bousculade ne devienne générale, que *ma définition ne soit pour nos neveux un détail purement archéologique*, et que, de bonne foi, ils n'en arrivent à confondre bientôt le haut, le milieu et le bas. »

Jamais, il faut le reconnaître, Dumas fils ne jeta un coup d'œil plus profond sur lui-même et sur la fragilité de son effort. Jamais il ne fut plus perspicace

que dans ce jugement porté sur lui-même, et que vient confirmer avec éclat une expérience malheureuse comme cette reprise du *Demi-Monde*. Comment a-t-on pu *sentir* ainsi ? Voilà ce que nous nous disons, nous autres qui ne sommes plus des jeunes gens, mais des hommes *encore jeunes*, assez jeunes pour sympathiser avec la marche des idées, assez âgés cependant pour que notre expérience première ait ses racines dans un milieu et parmi des idées que nous repoussons actuellement. La Morale qui imprègne cette pièce du *Demi-Monde*, qu'est-elle donc en dernière analyse, sinon la morale sèche et autoritaire, sans sympathie ni pardon, répondant à l'épanouissement de cette bourgeoisie dont nous sommes issus, qui trouva son apogée dans les dernières années du second Empire et au début de la Troisième République, dont nos mères et nos grand'mères demeurent les derniers et respectables vestiges, spectatrices effarées aujourd'hui d'un mouvement d'idées qui entraîne tout avec lui ! Oui, comment a-t-on pu sentir comme cet Olivier de Jalin qui mène toute la pièce et qui est Dumas lui-même. Comment un galant homme et qui se dit du monde, qui a bien la prétention d'en être, et de *typifier* l'homme du monde, a-t-il pu être donné en exemple à la société qui l'entoure, pour une conduite aussi bizarre ! Il a aimé Suzanne d'Ange, il a été aimé d'elle, ou du moins il a obtenu d'elle tout ce qu'une femme peut donner... et parce qu'un jour vient où cet amour a cessé, parce que désormais entre eux il n'existe que relations de camaraderie, il n'a plus qu'un objectif dans sa vie désœuvrée, ce moraliste : l'empêcher d'en aimer un autre et de refaire sa vie ! Si c'était jalousie, dépit de n'être plus préféré, tout s'expliquerait par l'intensité du souvenir, et ce serait tout uniment l'analyse d'un cas passionnel. Mais il s'agit bien de cela avec Dumas ! Chez lui, les cas passionnels n'ont jamais d'autre raison que de donner naissance à quelque bonne page de morale : il s'agit d'écarter de la société — et quelle société ! — un être *tombé*, parce qu'il est tombé avec lui et qui peut-être aurait chance de se relever, une créature qui de toutes ses forces aspire à un mariage honorable, et qui peut-être ferait la meilleure des épouses, si seulement on lui tendait la main !

Morale sèche, étroite et bassement bourgeoise, je le répète, combien vous nous paraissez vieillie et démodée aujourd'hui ! Non certes que nous ne puissions citer encore de vos représentants ! Mais en tous cas que vous êtes loin de nous et des idées qui se sont fait jour, et comment un homme de quelque valeur intellectuelle a-t-il pu la prendre à son compte et l'exalter aux yeux du public ! Car jamais personnage de théâtre ou de roman ne fut plus l'auteur lui-même qu'Olivier ne fut Dumas ! Jalin et de Ryons, ce sont les deux descendants directs de Dumas devant la Postérité, et qu'il ne peut désavouer, car ils lui ressemblent trop. De Ryons, heureusement pour Dumas, sauve Jalin, car de Ryons est noble, et Jalin, somme toute, assez lâche. La vérité de la pièce, elle est dans la réplique de Suzanne au troisième acte.

SUZANNE (*à Olivier*).

De quel droit avez-vous agi comme vous l'avez fait !... Quoi ! parce qu'il vous a plu de me faire la cour, parce que j'ai été assez confiante pour croire en vous, parce que je vous ai jugé un galant homme, parce que je vous ai aimé peut-être ! vous deviendrez un obstacle au bonheur de toute ma vie !... L'homme qui a été aimé, si peu que ce soit, d'une femme, du moment que cet amour n'avait ni le calcul, ni l'intérêt pour base, est éternellement l'obligé, et quoi qu'il fasse pour elle, il ne fera jamais autant qu'elle a fait pour lui.

Suzanne d'Ange a raison : telle serait, ou du moins telle devrait être, à moins qui n'eût encore au cœur une passion qui l'aveuglât, la saine conduite de l'homme du monde, du Jalin ou du de Ryons à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Je ne dis pas qu'il aiderait sa complice d'autrefois à refaire sa vie, mais du moins ne l'en empêcherait-il pas ; et surtout ne viendrait-il point, représentant hypocrite d'une société « qui n'a cure que de ses viscères » — l'expression est énergique, mais elle n'est pas de moi — l'entraver dans son effort vers une fin honorable ? Manie prédicante et moralisatrice, quel tour vous avez joué à un homme qui, par ailleurs, n'était pas mal doué pour l'observation et qui savait pénétrer certains dessous ! Je ne parle pas de la conclusion de la pièce, de ce dernier acte à ficelle inacceptable, où l'on voit la subtile Suzanne que Dumas nous a représentée jusqu'alors si fine, si ingénieuse, si *femme* en un mot, tomber dans le plus absurde des pièges... et tout cela pour amener une solution conforme à ses idées. Jamais, non jamais Dumas ne fut plus mal inspiré qu'à cette heure !

... En ce cimetière Montmartre où ses amis et ses admirateurs voulurent perpétuer son souvenir, je suis allé l'autre jour, à l'heure où l'on commémorait Zola ! C'était, en ce coin d'éternel repos, le plus parfait silence et, par cet incomparable automne, la mélancolie qui déjà donne le ton aux commémorations funèbres, venait, poétique complice, y surajouter sa note. Nulle démarche plus favorable au repliement sur soi-même, nulle aussi plus évocatrice d'idées que ces abondantes rêveries devant les restes d'un homme qui fut fameux ! Sur la pierre tombale du monument où il repose, le statuaire Saint-Marceaux étendit le corps du dramaturge sculpté dans le marbre et enveloppé de la longue robe de chambre qu'il aimait à revêtir pour le travail durant sa vie... Elle me fit l'effet d'un vêtement monacal d'où sortent les pieds nus et les mains

croisées sur la poitrine. Malgré moi, je cherchais des attributs plus certains, plus précis encore, et mes yeux remontaient jusqu'au sommet de la tête pour y trouver la tonsure. Le statuaire Saint-Marceaux n'avait pas eu jusqu'au bout le courage de son opinion. Et pourtant le symbole eût été par là complet et véridique. Prédicateur, éternel prédicateur, le plus implacable et le plus impénitent des moralistes... voilà bien les traits essentiels par où Dumas fils s'imposera, s'il doit vivre, aux générations à venir !

PAUL FLAT.

LE RETOUR DES CENDRES DE RAKOCZI

Peu de rescrits royaux ont excité autant d'enthousiasme en Hongrie, que celui du 18 avril de cette année, par lequel l'empereur-roi François-Joseph invite le président du conseil, M. Etienne Tisza à s'occuper de la translation des cendres de François II Rákoczi, de Constantinople en Hongrie. Le vieux monarque, très bien inspiré en cette occasion, dit à son ministre que de tous les héros nationaux des Magyars, Rákoczi seul est enterré à l'étranger, et que la nation a manifesté, à plusieurs reprises, le vœu de voir reposer en terre magyare les restes de celui qui a lutté pour son indépendance. « Grâce à la Providence, l'antagonisme qui a pesé si lourdement, pendant des siècles, sur nos prédécesseurs n'est aujourd'hui qu'un souvenir historique. Nous pouvons tous rappeler, sans amertume, cette époque orageuse, et la piété du souverain unie à celle de son peuple, peut honorer la mémoire de ceux qui ont joué un rôle éminent dans ces luttes à jamais évanouies ».

Ces paroles du monarque scellent la réconciliation entre les Habsbourg et les partis les plus avancés du pays. En effet, le nom de Rákoczi a toujours éveillé le souvenir des combats, que la Hongrie dut livrer à l'Autriche pour sauvegarder sa constitution, pour ne pas être absorbée par la monarchie des Habsbourg et descendre ainsi au rang d'une province conquise. Les Rákoczi dont plusieurs ont été princes de Transylvanie, ont combattu dès la guerre de Trente-Ans, à côté des Français et des Suédois pour briser les forces autrichiennes qui menaçaient leur liberté. De même que Georges Ier Rákoczi (1630-48) était en relations avec Richelieu, de même son descendant François II Rákoczi fut l'allié de Louis XIV. Aussi leur nom n'est-il pas inconnu en France. Les fêtes que la Hongrie se prépare à célébrer nous sont une occasion de faire ressortir les liens qui unirent jadis le dernier prince national de la Transylvanie à la Cour de France.

Lorsque, vers la fin du XVIIe siècle, des victoires successives délivrèrent la Hongrie de la domination des pachas, l'Autriche fit sentir plus lourdement son pouvoir au pays épuisé. On ne voulait rien moins qu'incorporer la Hongrie dans cette fédération qui compose l'échiquier autrichien, germaniser le pays et l'appauvrir par les exigences d'une soldatesque insolente. Mais l'esprit national, qui, depuis des siècles, avait trouvé dans les princes de Transylvanie des champions hardis, se réveilla. Ce fut d'abord Eméric Tököly qui avait épousé la veuve de François Ier Rákoczi, l'héroïque Hélène Zrinyi, qui leva l'étendard de la révolte pour la liberté constitutionnelle et la liberté de conscience. Louis XIV crut trouver en lui l'instrument d'une diversion qui occuperait la Cour de Vienne, et « il lui fit passer, dit Saint-Priest, ambassadeur de France à Constantinople, à différentes reprises des secours pécuniaires ». Après sa défaite, tous les yeux se tournèrent vers François II Rákoczi que Léopold Ier avait arraché des bras de sa mère, Hélène Zrinyi, et envoyé en Bohême pour y être élevé par les Jésuites. A son retour en Hongrie, la parole enflammée de Nicolas Bercsényi, lui dépeint la misère du peuple, les vexations que la noblesse subit sans oser se plaindre par crainte de l'échafaud, les progrès de la germanisation, l'allemand étant devenu la langue officielle. Le prince entre alors en pourparlers avec Louis XIV et, en 1703, il lance son fameux manifeste de Munkács ; le pays le suit avec enthousiasme et combat pendant huit ans pour la liberté.

En 1903, la Hongrie a fêté le deuxième Centenaire de cette prise d'armes par une Exposition organisée à Kassa (Cassovie), où était réuni tout ce qui rappelle cette époque mouvementée. Si on avait pu exposer les documents conservés aux Archives du Ministère des affaires étrangères à Paris, on aurait vu quelle part importante la France peut revendiquer dans les premières victoires des armées de Rákoczi. Outre des subsides considérables, Louis XIV envoya à son allié des officiers du plus grand mérite qui servirent la cause magyare avec dévouement. Le comte Des Alleurs, plénipotentiaire du roi de France, organisa l'armée avec Fierville d'Hérissy ; le comte d'Abzac, le baron Vissenacque, écuyer-chef de Rákoczi, Damoiseau, Le Maire, Chassant, furent de brillants officiers d'artillerie ; le huguenot de Rivière, disciple de Vauban, fortifia Ersek-Ujvár (Neuhaeusel) ; De la Motte, Bonnefous, Charrière, Norwall, commandaient l'infanterie ; Barsonville, Saint-Just, le comte Stampa, le génie ; Louis Béchon devint secrétaire du prince, et Dupont, son médecin. La langue française était couramment parlée à la Cour, où ces officiers avaient introduit quelque chose de l'étiquette de Louis XIV. On y déployait un grand luxe,

car, de Vienne on avait fait courir le bruit à l'étranger que Rákoczi n'était qu'un pauvre *Kouroucz*, un rebelle qui avait pris les armes pour piller. Le prince voulut montrer aux nombreux Français qui se rendaient à sa Cour, qu'il était digne de l'alliance de leur roi, et que les Bercsényi, les Esterházy, les Károlyi, les Csáki, les Perényi et les Sennyei étaient de véritables magnats. Les bijoux que le prince portait à la Diète d'Onod (1707), où la déchéance des Habsbourg fut proclamée, étaient évalués à 400.000 livres; au dîner offert aux Etats de Szécsény, on servit 366 plats, et le domaine de Tokaï, propriété du prince, ne se lassa point de fournir un vin généreux. Les plus beaux costumes nationaux, les harnais les plus précieux, les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie hongroise datent de cette époque. C'est à la Cour de Rákoczi que les arts trouvèrent un dernier refuge.

La bataille de Trencsén (1708) et la paix de Szathmár conclue, en 1711, par Alexandre Károlyi sans le consentement du chef qui cherchait encore du secours en Pologne, mit fin à cette brillante campagne pour la liberté. Plusieurs généraux firent leur soumission, d'autres comme Bercsényi, Esterházy, Ráttky et Pollereczky, vinrent en France où ils créèrent des régiments de hussards qui ont conservé longtemps le nom de leur chef. Rákoczi lui-même débarqua, en 1713, à Dieppe. Il reçut un accueil princier et ne se sentit nullement dépaysé à la Cour. La curiosité qu'inspirait son pays et sa destinée ne fut pas le seul motif qui le fit accueillir. « Un fort honnête homme, dit Saint-Simon, droit, vrai, extrêmement brave, fort, craignant Dieu sans le montrer, sans le cacher aussi, avec beaucoup de simplicité ». Parent de M^me^ Dangeau — Rákoczi avait épousé Charlotte-Amélie de Hesse-Rheinfels dont le père était le beau-frère de M^me^ Dangeau — il fut aussitôt mis en relations avec le duc du Maine, le comte de Toulouse, de Torcy qui apprécièrent le charme de ses manières et la loyauté de son caractère. M^me^ de Maintenon, la duchesse d'Orléans parlent de lui avec estime. Le roi lui-même lui accorde ainsi qu'à sa suite, une riche pension, l'invite à toutes les fêtes de Marly et de Fontainebleau et le reçoit seul dans son cabinet dès qu'il désire une audience.

Cependant, la paix était conclue avec l'Autriche et le roi ne pouvait demander au gouvernement de Vienne que la restitution des biens de l'exilé. Après la mort de Louis XIV, la régence témoigna beaucoup d'indifférence à Rákoczi. Il se retira avec le maréchal de Tessé, chez les Camaldules à Grosbois. « Il est parmi ces moines comme s'il était l'un d'eux ; il assiste à leurs prières, à leurs veilles et jeûne souvent » dit la duchesse d'Orléans. C'est là qu'il composa ses Mémoires (en français), écrivit un Commentaire sur le Pentateuque et les *Aspirations d'un prince chrétien* dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale de Paris.

Rákoczi resta en France jusqu'en 1717, où il reçut l'invitation de la Porte ottomane qui espérait pouvoir soulever la Hongrie contre l'Autriche. Mais les victoires d'Eugène de Savoie forcèrent la Turquie à conclure la paix de Passarovicz (1718). Rákoczi et sa suite se rendent à Gallipoli, de là gagnent Andrinople, Bujukdéré et Jenikeu, jusqu'à ce qu'on les interne à Rodosto (1720), aux bords de la mer Marmara où le dernier prince transylvanien resta jusqu'à sa mort. Les *Lettres* de son « gentilhomme de la chambre », Clément Mikes, qui l'avait accompagné dans l'exil, reflètent fidèlement les espoirs que le prince concevait toutes les fois que l'horizon politique s'obscurcissait sur l'Autriche et la Turquie, sa pieuse résignation lorsqu'il est interné à Rodosto, la noblesse de sa conduite qui inspire du respect, même à ses ennemis. La petite colonie hongroise qui l'entourait fut plongée dans le deuil, lorsque le vendredi saint, 8 avril 1735, Rákoczi rendit le dernier soupir. « Dieu nous a faits orphelins, écrit Mikes. A trois heures du matin il nous a enlevé notre cher maître, notre père. Comme c'est aujourd'hui vendredi-saint, nous avons à pleurer notre père céleste et notre père terrestre. »

Dans son testament, Rákoczi avait légué son cœur aux Camaldules de Grosbois ; il désirait être enterré auprès de sa mère, Hélène Zrinyi, l'héroïne de la forteresse de Munkács, au couvent des Lazaristes français de Constantinople. C'est là qu'il y a une dizaine d'années, un groupe de savants hongrois a reconnu les ossements du héros. Le pays où le courant national est si fortement accentué depuis quelque temps, a réclamé à plusieurs reprises que ses cendres fassent retour en Hongrie. Avec la permission du gouvernement français, protecteur du couvent des Lazaristes, les cendres de Rákoczi et celles de sa mère, ainsi que les ossements des autres chefs de l'héroïque résistance d'il y a deux siècles, seront transportés sur le Danube jusqu'à Budapest, et inhumées à Cassovie, centre des opérations de Rákoczi, quartier-général de son armée. Et quand sous le dôme de l'antique cathédrale du XIII^e^ siècle, œuvre de l'architecte français Villard de Honnecourt, la dernière sépulture sera donnée au héros national dont le nom était devenu le signe de ralliement de tous les Magyars, les cœurs batteront à l'unisson pour l'amour de la patrie et du roi.

I. KONT.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 17 5e SÉRIE — TOME II 22 OCTOBRE 1904

RÊVE ELEUSINIEN A TAORMINA (1)

DEVANT L'ETNA.

Il y a dix ans, je franchissais le détroit de Messine, par un soir de décembre, rose comme une aurore et tiède comme un jour de printemps. Le vaisseau m'emportait vers l'Egypte, aux sanctuaires d'Orient, où dort, scellé sous la pierre, le secret de nos races et de nos dieux. Ah! qu'il frôlait gaîment les ondes bleues de la mer de Sicile, le beau navire!... Comme il fendait, impatient, l'écume blanche de Charybde et de Scylla!... Mais, dans le féerique passage où tant de merveilles charmèrent mes yeux, une apparition sublime domina toutes les autres de son mystère et de sa majesté souveraine. Ce fut le formidable *Mongibello*, la montagne des montagnes, l'Etna « colonne du ciel », comme dit Pindare, colonne de neige, qui parfois se change en colonne de feu.

Dès l'aube, aux îles Stromboli, j'avais vu ses côtes noires et son cône blanc se dessiner sur le profil aigu de la Sicile. Tout le jour le colosse me fascina. Les îles assises sur les vagues comme des sirènes, les villes de Calabre qui boivent dans les flots, et Messine enfouie dans ses bois d'orangers, passèrent comme un songe. Mais le Titan demeurait immobile. Il grandissait à mesure que nous approchions. En vain se déroulait la ceinture mouvante des golfes et des promontoires; le volcan dominait tout, vallées profondes et pics hérissés, de sa masse impérieuse, couronnée d'un panache de nuages, comme si tout l'essor de l'île et tout le feu de la terre affluaient à sa pointe.

Au coucher du soleil, le bateau, virant à l'Est, fuyait d'un sillage oblique vers la mer Ionienne. La Sicile fondait sur les flots, mais le géant ne diminuait pas. Seul, il dessinait maintenant sa pyramide lointaine sur l'or occidental, et laissait tomber d'une large coulée son manteau de laves dans la mer. Enfin l'Etna disparut dans la brume, mais penché sur le bord du navire, je cherchais encore dans les ténèbres le Titan superbe et silencieux.

*
* *

Tel m'apparut ton génie, ô Léonard, quand je le contemplais de loin aux jours de ma jeunesse. Pareil à l'Etna parmi les montagnes, tes rivaux te virent solitaire, puissant, inaccessible. Ne cachais-tu pas comme lui un feu profond et mystérieux sous ta neige? D'où venait donc la lave dévorante qui brûlait sous ta cendre? Quelle tempête intérieure couvait sous le calme trompeur de ta force? — Ah! me disais-je, heureux celui qui saurait gravir sa cime et jeter un regard dans son gouffre! Quel frisson nouveau le saisirait sur la corniche de glace, dans le vertige des vapeurs sulfureuses? Que verrait-il dans le cratère dévasté, dans la bouche noire d'où sortent des tourbillons de flamme et de fumée? Ne mourrait-il pas d'épouvante devant l'abime qui fait peur à l'aigle... où plonge seul l'œil impassible de l'azur?

*
* *

Dix ans se sont passés, dix ans de labeur incessant, de combats intimes ou de luttes au grand jour, pour l'Idéal auquel j'ai juré fidélité depuis que ma

(1) Ce morceau est la Préface du *Léonard de Vinci* que M. Ed. Schuré va publier prochainement chez l'éditeur Perrin.

pensée est mûre et que mon âme a pris conscience de sa respiration..., et je foule enfin le sol de cette Sicile tant rêvée.

Me voici à Taormina, nid d'aigle suspendu sur la mer Ionienne, au flanc d'une chaîne volcanique. Asile de lutteurs et d'exilés, ce *Tauromenium* des Grecs et des Romains, fière petite cité, forteresse élégante et montagnarde, moitié sarrasine et moitié féodale, où toujours souffla un vent de liberté. Car ici la brise du large se rencontre avec le vent des cimes. C'est ici que Timoléon vint méditer avant de détrôner le tyran Denys, au temps où les trirèmes corinthiennes luttaient, Victoires éployées à la poupe et à la proue, contre les lourds vaisseaux de Carthage. Ici Garibaldi, le libérateur des temps nouveaux, se reposa un jour avant de prendre son vol pour Reggio et pour Naples avec ses *mille* soldats volontaires, groupés par un héros.

A vingt siècles de distance, la Sicile fut libre deux fois par ces cœurs intrépides en qui la bonté transfigura le courage.

Aujourd'hui l'antique Tauromenium est devenue Taormina, tranquille et merveilleuse station d'hiver. Deux portes, aux deux bouts de la ville, semblent, avec leurs tours crénelées, les entrées seigneuriales d'un château du moyen âge. Dans la rue unique, les arcades mauresques alternent avec les colonnes grecques encastrées aux murs. Les fruitiers indolents nichent sous les pleins cintres des palais lézardés, et les femmes se peignent aux fenêtres gothiques. Des peintres flâneurs causent avec les marchands d'estampes et de poteries. Les barbiers dorment sur leurs chaises, devant leurs boutiques, et les enfants déguenillés roulent pêle-mêle sur les dalles avec les chèvres et les chiens. Sur la petite place, près de la porte de Catane, bouillonne une fontaine. Aux quatre coins du grand bassin, des poissons, des sphinx, des sirènes de pierre, vomissent une eau cristalline en de vieux bénitiers, comme si ces monstres païens vivaient en famille avec les mystères de l'église voisine. Car ici règnent les dieux de la Nature, la mer de l'Odyssée et les montagnes de lave sculptées par Vulcain.

Taormina! — syllabes chantantes, voyelles musicales pour un lieu de retraite, de rêves, de perspectives infinies. Le balcon de ma fenêtre domine à pic le ravin, où grimpent en désordre les figuiers de l'Inde et les cactus sauvages. Sur la terrasse minuscule de la maison, les oranges mûres piquent de points jaunes les feuillages sombres. Dans les guérets fleurissent les violettes, grandes comme des cyclamens, les roses pâles et de jeunes narcisses aux yeux d'or, leurs blancs pétales repliés comme les ailes des colombes timides. A deux cents mètres, dans l'abîme à mes pieds, les vagues blanchissent la plage. — Leur cadence a scandé ma pensée — Et, devant moi, se dresse dans sa splendeur de neige la vaste pyramide de l'Etna.

Lui de nouveau! — Il est près maintenant et plus redoutable que jadis, quand je fuyais, sur les méandres mauves de cette mer si bleue... quand je fuyais comme ce vapeur, là-bas, perdu à l'horizon. Depuis un mois, le géant est sous mes yeux. Il me guette, le vieux veilleur surgi au centre de la Méditerranée, lui qui fume toujours et ne dort jamais depuis un million d'années. Tour à tour il m'attire et me repousse, il m'exalte et me terrasse. Que de fois, au cours de mon travail, je l'ai regardé! A l'aube, quand la mer se couronne d'une brume orangée, comme d'un cercle magique, et que l'étoile du matin y tremble comme un diamant, l'Etna dessinait sa chape d'hermine sur un ciel sans tache. Le jour, il s'enveloppait d'un vaste manteau de nuages déchiré par les vents. Le soir, je le voyais se dégager, mais sur sa tête planaient encore des nuées cramoisies, pareilles à des couronnes ou à des tiares. Parfois ces insignes se changeaient en blasons gigantesques, lions dressés soutenant dans l'azur leurs armes flamboyantes. — Ainsi flottent les pensées sur la tête du créateur; ainsi ses créations s'enfuient de lui, pour quelque aventureux voyage — lorsqu'il les a enfantées.

C'est en regardant le roi des volcans que j'ai tenté l'ascension de ton génie, ô Léonard. Oui, après les vignes et les olives, après les cendres et les roches, après la mer de lave et l'océan des neiges, j'ai cru atteindre ta cime et jeter un regard dans ton gouffre de feu. Et, de ce point vertigineux, la mission future du génie gréco-latin dans le monde m'est apparue en lignes lumineuses et grandioses. Ainsi doit apparaître, du haut de l'Etna, l'île aux trois pointes, l'antique Trinakria, quand le soleil se lève derrière la Calabre comme un cône de pourpre et que toute la Sicile sort de la nuit bleuâtre avec ses mille pointes d'or.

Ou bien n'était-ce qu'un mirage, pareil à ceux qui troublent les voyageurs, au dire des guides, quand l'orage les surprend à mi-côte et que le feu de Saint-Elme les enveloppe au milieu d'un tourbillon de grêle? — Toi seul, pourrais le dire, ô maître... Mais voici mon œuvre, voici ma vision de toi!

Vers Eleusis.

Dans ton effort prométhéen vers la Science et la Beauté, tu t'arrêtas devant le sphinx-Nature pour le déchiffrer et tu cherchas, à ta manière, la route d'Eleusis, où se résolvent les grandes énigmes.

Et toi aussi, tu fus une énigme pour ton siècle, comme tu l'es pour le nôtre. Mais tandis que tes contemporains te regardèrent passer avec froideur et méfiance, nous nous sentons attirés vers toi par une affinité secrète et par une sympathie irrésistible. C'est que la lutte profonde, qui partagea ton esprit et déchira ta vie, est celle aussi qui partage et déchire la nôtre : la lutte de la pensée et de l'âme, le conflit de la science et de la foi.

De là l'immense écart, la solitude irrémédiable entre toi et tes émules.

Michel-Ange, ton rival heureux, ton ennemi personnel, vécut tranquille dans la lettre du dogme catholique et mourut à l'abri de Saint-Pierre, dont, fier titan au service des papes, il maçonnait la coupole. Créateur plus fécond, penseur moins profond, artiste moins subtil que toi, il n'eut à lutter qu'avec le monde, jamais avec lui-même, et ne connut ni les abîmes de ta détresse, ni les rayons merveilleux qui sillonnèrent tes ténèbres. — Raphaël, enfant divin, cœur d'ange dans un page d'Ombrie, vécut heureux, au sein de son rêve platonicien, où les déesses se joignent aux madones, où les sages d'Hellénor conversent avec les Pères de l'Eglise. — Le Corrège ne sortit pas de sa voluptueuse extase, où l'Olympe et le Paradis se fondent en visions douces et fulgurantes. — Quant au groupe innombrable des précurseurs et des épigones, primitifs ou décadents, mystiques ou sensuels, sérieux ou mondains, légion diverse et charmante, ils vécurent, ils sculptèrent, ils peignirent selon leur foi ou leur caprice, au gré des passions et des songes, sans connaître la grande lutte, sans soupçonner la grande énigme.

Toi seul, ô Léonard, tu as connu ce problème, tenté cette énigme, combattu ce combat. Oui, toi seul, en ces jours de vie fougueuse et déchaînée, tu connus la lutte prométhéenne entre la Terre et le le Ciel, parce que tu aimas le Ciel et la Terre d'un égal amour.

Un jour tu rencontras Monna Lisa, la Muse-Magicienne, amante sublime et troubleuse d'âmes, la femme capable de tout le bien — avec l'Amour, — de tout le mal — sans lui. Une femme? non, la Femme complète, puissante, subtile et terrible, tendre et cruelle, ange et démon, la Femme, miroir de l'Ame du monde, prisme changeant en qui se reflète et se joue la grande Enigme. — Tu t'arrêtas devant Elle, fasciné, attendri, exalté... et tu la peignis. Mais tu ne voulus pas aller plus loin. Devant le mystère bouleversant, tu reculas comme devant cette caverne sombre dont parle un de tes manuscrits, où le désir te poussait en avant, mais où la peur te retint. Tu la quittas. Elle mourut peu après, et toi tu partis pour l'exil, emportant son image peinte par toi. Elle ne te quitta plus. Sur ton lit de mort, tu la donnas à ton gracieux protecteur, le roi de France, qui nous a légué ton chef d'œuvre. La Monna Lisa règne maintenant au Louvre sous le nom de *La Joconde*. Ses amants, illustres ou obscurs, se renouvellent d'âge en âge. Leur nombre est légion. Elle a ses prêtres, son culte et ses mystères comme une divinité. — Mais qui donc a déchiffré son âme?

Voilà tout ce que l'histoire nous dit de la grande aventure de ta vie et de ta mystérieuse Amante. Deviner ce qui s'est passé en Elle et en toi pendant cette rencontre et après, la peindre en lumière sur le fond fauve et sombre de l'époque — c'est tout mon drame.

*
* *

L'œuvre achevée je repense à ces choses, couché dans un pré, sous les amandiers en fleurs. Les troncs argentés, aux fines nervures, brillent au soleil. Ils n'ont pas encore de feuilles, mais leurs fleurs innombrables forment sur ma tête et tout autour de moi des bosquets de gloriettes légères et transparentes, treillis de roses étoilées, A travers ces guirlandes et ces couronnes, j'aperçois le double azur de la mer et du ciel, striés d argent, et, comme une buée vaporeuse, la côte d'Italie. Sous moi, villas sur villas, terrasses sur terrasses, pins parasols et bouquets de palmes, jardins d'orangers où, sur la même branche, les fruits mûrs poussent avec les fleurs parfumées. Plus bas, les lacets de la route et la presqu'île sauvage et nue du cap Andrea, qui s'avance dans les flots avec sa chapelle abandonnée. Enfin les écueils où les vagues écument et bondissent. Il est midi ; la tramontane souffle fraiche et vive, l'Etna brille de sa blancheur immaculée. Sa base féconde porte des vignes, des villes, des villages, des clochers par centaines. Plus haut, de noirs pitons se hérissent dans la neige. Au sommet les arêtes reluisent, et la fumée du cratère, que le vent replie sur sa crête forme un cordon de perles sur un diadème d'argent.

Plus doucement, à cette heure, mon âme recueillie se mêle aux parfums de la terre, à l'âme de la lumière. Sérénité triste... suprême apaisement... ma tâche est finie.

... Mais libres sont les espaces... ouvertes les routes de la mer... et la Grèce est là-bas... O Léonard et vous, Monna Lisa, conduisez-moi vers Eleusis!

Adieu.

Le soleil s'incline sur l'Etna ; c'est le jour de l'adieu. Lentement je gravis le chemin qui gagne le théâtre grec, dressé en vigie, sur le haut promontoire, au-dessus de la ville et de la baie de Taormina. Par un large escalier, j'atteins la troisième précinction et la terrasse du pourtour, qui porte encore les

ruines du portique à deux rangs de colonnes, les unes debout, les autres écroulées.

Je m'assieds sur les hauts gradins de l'amphithéâtre creusé dans le roc. L'herbe y pousse drue, mais quel spectacle! Une ruine vivante, qui évoque et suscite encore son passé.

Au fond de la vaste conque, l'arène de l'orchestre. Plus loin, la scène avec sa colonnade, et par la brèche du milieu, l'harmonieux, l'immense paysage. La ville accrochée à la montagne, l'Etna tout entier et la fuite des côtes jusqu'à Syracuse. Si majestueuse dans sa grâce est la courbe des deux premières anses, qu'on dirait deux plumes d'aigle tombées aux pieds du volcan.

Et telle est la magie du soleil couchant qui fouille les pierres, qui chauffe les briques et colore les marbres, qu'un instant j'ai cru voir un spectacle d'il y a deux mille ans. J'ai vu l'amphithéâtre bouillir comme une cuve d'un peuple tumultueux. J'ai vu, sous le vélum bariolé, que percent çà et là les flèches du soleil, la tribune des Vestales, les magistrats en cercle au bas de l'hémicycle, les chevaliers sur les gradins, et plus haut, sous les portiques, le peuple grouillant et grondant comme une mer. Jouait-on une tragédie aujourd'hui perdue? je l'ignore ; mais la flûte sonore et les cymbales frémissaient. Tout à coup, parut sur la gauche le char des Bacchantes demi-nues et vêtues de peaux de panthères.

Possédées par le dieu, elles envahirent la scène dans un désordre lyrique. Aussitôt les blanches prêtresses d'Apollon sortirent du temple de droite. Leurs gestes graves, leurs voix mélodieuses calmèrent peu à peu la danse superbe de leurs sœurs en délire. Alors un mugissement de foule courut sur le pourtour, sa vague roula du haut en bas de l'entonnoir pour remonter en un cri prodigieux et retentir jusqu'à la cime des montagnes. Et les mille cris de la foule ne formaient plus qu'un seul cri, le cri de tout un peuple saluant la Vie et la Beauté.

Mais le soleil a disparu... et tout s'évanouit en une seconde. Maintenant l'ombre a rempli le théâtre et je ne vois plus que des gradins déserts, des murs troués, des monceaux de granit et des colonnes tronquées, couchées dans l'arène, comme les cadavres sur un champ de bataille.

Symbole tragique de mon rêve d'art.

Pour mon beau songe, hélas! point d'asile. Car, en ce temps de doute et d'épreuve, il n'est, pour un tel dessein, ni temple, ni chœurs, ni prêtres ni prêtresses. Nulle voix vivante ne fera vibrer mon verbe enflammé. Le tourment divin et la joie sacrée n'auront duré que ces jours rapides.

Léonard, Lisa, Lieto, Jéromine, doux maîtres, chères compagnes, il faut vous dire adieu. Vous qui fûtes pour moi vivants et sonores, vous n'êtes déjà plus qu'un groupe d'ombres fuyantes et diaphanes. Déjà vous planez dans d'autres sphères. Je vous salue donc une dernière fois, ô fiers génies, esprits bienfaisants, derrière lesquels je pressens des esprits plus puissants encore, et je vous remercie de m'avoir tendu le cordial sauveur aux heures amères.

Voici venue l'heure du grand renoncement. Qu'aucune faiblesse, qu'aucun vain regret n'en trouble la solennité.

Mais, puisque j'ai sculpté mes blanches visions sur mon désir vaincu, comme des statues de marbre sur un champ de laves refroidies, que l'idée immortelle — ressuscitée par un autre — rejaillisse un jour, plus libre et plus pure, de ce tombeau — profond... et muet.

De mon balcon, je donne un dernier coup d'œil à la côte, à la montagne et à la mer. Taormina éteint ses feux dans la nuit calme. Plus un bateau sur l'eau sans bornes où s'avancent en masses d'ombre les grands promontoires. Si la terre se couvre de ténèbres, le firmament scintille.

De la ravine monte encore la voix de la mer, sur un rythme lent, qui ressemble aux baisers donnés dans le rêve, aux baisers qui renaissent de leur désir inextinguible et suave. Parfois un silence et la mélodie se fait lumière, vibration d'astres... Puis, un sanglot de l'abîme... et le chant des vagues se continue, de récif en récif, de rivage en rivage. Taormina, son passé, son histoire, son théâtre, redevenus lointains, s'effacent dans l'oubli. Le spectre de l'Etna paraît la cime d'une planète morte.

Seul, le ciel est vivant. Car, magnifique, dominateur, le bras levé, le glaive au poing, Orion flamboie au zénith et palpite sur le voile ondoyant de la Voie Lactée.

EDOUARD SCHURÉ.

LE MOUVEMENT SOCIALISTE EN RUSSIE

Au dernier Congrès socialiste international, à Amsterdam, les groupements russes avaient envoyé quelques délégués qui ne furent point les moins remarqués. La présidence de la première séance avait été, comme on le sait, assignée au leader de la fraction socialdémocrate, Plekhanov, qui partageait cet honneur avec le mandataire du prolétariat japonais, Katayama, et les saluts que ces deux hommes échangèrent, donnèrent lieu à une retentissante acclamation. A la principale des commissions, celle de la politique générale, Roubanovitch, leader des révolutionnaires terroristes, prononça un vibrant et clair

discours. Les représentants de la troisième organisation russe — le Bund, — suscitèrent un incident, en séance plénière, par une revendication qui ne put aboutir. Ainsi l'attention du monde fut attirée sur ces comités socialistes dont l'histoire, l'action, les programmes demeuraient quelque peu mystérieux, et qui, de par les conditions mêmes de la lutte poursuivie, de par le caractère dramatique de leur propagande, piquent vivement la curiosité du public. Les choses de la Russie contemporaine sont aussi obscures pour notre Occident européen que celles de la Perse, de l'Afghanistan ou de la Chine. Il semble qu'une muraille épaisse, qu'un rideau impénétrable séparent de nous cette population de 130 millions d'individus. De cette masse d'êtres humains, nous ignorons presque tout, ses aspirations, les grands courants d'idées qui l'agitent, les transformations qui s'opèrent peu à peu dans sa mentalité. Par intervalles, des événements saisissants, un attentat contre un gouverneur de province, la mort violente d'un ministre, une bataille de rues, une explosion d'antisémitisme sanglant viennent éclairer d'un jet de lumière l'immense contrée en apparence assoupie; puis tout rentre dans l'ombre et le silence; il semble que la torpeur séculaire s'épande une fois de plus sur l'Etat tsarien. Comme si la vie, la pensée, l'appel à l'avenir n'étaient point de tous les lieux et de tous les temps!

A aucune époque, la politique intérieure de la Russie n'a passionné autant les esprits. Ce n'est point seulement que les tentatives terroristes se soient particulièrement multipliées. La phase qui aboutit à la mort d'Alexandre II, et qui dura de 1878 à 1881, n'avait pas été moins impressionnante. Ce n'est point non plus que la révolte morale de la Finlande ait ajouté un élément nouveau ou inédit à une histoire peut-être assez complexe en elle-même. Si l'on cherche les raisons de l'intérêt grandissant, que le public occidental porte aux événements de l'Empire, on les déduira surtout de la guerre actuelle. Avant l'ouverture des hostilités présentes, plusieurs hauts fonctionnaires dévoués à M. de Plehve ou à M. Pobedonotseff avaient déjà succombé; les violations commises par le gouvernement de Pétersbourg, au droit public finlandais, datent déjà aussi de quelques années. On peut dire, sans aucune crainte d'erreur, que la crise intérieure russe remonte à la période intermédiaire du règne d'Alexandre III, et que de 1890 à 1900, elle n'a cessé de s'aggraver. Mais elle a atteint brusquement au maximum d'acuité, lorsque sont survenues les défaites au Liao Tung, en Corée, en Mandchourie, lorsqu'il est apparu nettement que la bureaucratie moscovite s'était montrée inférieure à sa tâche, et que l'administration civile et militaire, derrière une façade brillante, dissimulait des tares mortelles.

En Russie et hors de Russie, un état d'esprit nouveau a surgi. Même si l'on fait exception des affiliés aux groupements politiques modérés ou avancés, beaucoup de personnes, sur la Néva, se demandent aujourd'hui si les institutions sortiront indemnes du formidable assaut que les événements leur ont donné. Une fois de plus, se pose le problème que la guerre de Crimée avait déjà dressé devant les contemporains d'Alexandre II, et qui, aux lendemains de Solferino et de Sadowa, préoccupa les sujets de François-Joseph de Habsbourg. A l'heure présente, c'est toute l'organisation traditionnelle de la Russie qui est en cause — et, à la vérité — c'est son sort, beaucoup plus que celui de la domination russe sur le continent asiatique, qui se décidera dans les plaines mandchoues.

Les plus conservateurs sont obligés de reconnaître que le prestige de l'autocratie est atteint, qu'on murmure sourdement, parfois même très haut, que le besoin d'un changement s'affirme, même chez les marchands de la Volga. Comment s'opèrera cette transformation? Il ne nous appartient pas de formuler des pronostics, et rien n'est plus superflu ni plus ridicule que d'exprimer des prévisions en cette matière. Mais il est intéressant à tout le moins d'examiner les éléments de subversion ou de renouvellement qui se manifestent en pareille crise. Et à cet égard, on répondra certes à un réel sentiment de curiosité, en montrant la formation et l'action du socialisme — sous ses divers aspects et avec ses différentes méthodes — dans un Empire où les fondements historiques sont au moins ébranlés.

*
* *

Le socialisme prolétarien est un phénomène d'apparition toute récente en Russie. Il ne faut pas négliger ce fait considérable, qu'il y a vingt ans le prolétariat industriel était encore à l'état naissant ou rudimentaire dans ce pays. La presque intégralité de la population était attachée à la terre, vivait plus ou moins mal de la culture, et se contentait de produits manufacturés extrêmement grossiers. A coup sûr, le paysan gardait toujours l'aspiration communiste qui n'a cessé là-bas d'animer la classe rurale, mais son communisme était fort distant de celui que professait un Bakounine ou un Kropotkine, et pendant quelque temps, la loi d'émancipation des serfs, qui fut l'acte suprême d'Alexandre II en 1861, sembla réaliser, pour lui un idéal nourri confusément depuis des siècles. Alexandre II, au surplus, apportait d'autres réformes, la constitution des zemstvos (1864), la réorganisation judiciaire (1866), qui touchaient plus indirectement, il est vrai, les petits détenteurs de la terre, mais qui entretenaient cependant chez eux de vagues et douces espérances.

Le socialisme se répandit donc d'abord parmi les intellectuels. La culture philosophique se développa, avec une extrême rapidité, de 1860 à 1870, dans la jeunesse des Universités, des écoles militaires, de l'armée elle-même, et l'admirable autobiographie de Kropotkine : « Autour d'une vie », nous fournit à cet égard les plus précieux détails. Le succès du fameux roman de Tchernichevsky : *Que faire ?* fut prodigieux. Des adolescents des deux sexes quittaient leur famille, leurs appartements bien chauffés, leur fortune, leurs plaisirs, pour s'en aller enseigner le peuple ; Fourier, Saint-Simon, Hegel, Marx, Louis Blanc, Proudhon se mêlaient en leurs prédications. Étrange époque, où l'on croyait à la toute puissance de la pensée ! C'était l'heure où Bakounine, sortant d'une longue captivité, parcourait l'Europe occidentale en semant les Comités révolutionnaires, l'heure où l'Internationale groupait les travailleurs par centaines de milliers, et pour la première fois forgeait une conscience prolétarienne. La Russie intellectuelle voulut suivre. Elle se heurta au cadre d'oppression qui l'enserrait de toutes parts. Les cercles politiques comme celui de Tchaikovsky furent dissous par l'incarcération et le bannissement de tous leurs membres. On arrêta, dans les champs, les jeunes nobles qui s'étaient faits travailleurs ruraux, pour conquérir les paysans. Le grand procès de 1877, ouvrit une ère nouvelle, l'ère des attentats — qui substitua l'intimidation des puissants au rayonnement sur les humbles — mais le caractère du mouvement révolutionnaire russe — mouvement de classe dirigeante — apparut en toute sa netteté dans cette gigantesque instruction : sur 198 accusés, 17 seulement vivaient de la terre ou de la fabrique.

De 1878 à 1882, le socialisme adopte la méthode terroriste. Kropotkine l'a définie en disant qu'elle est née de certaines conditions spéciales de la lutte politique, à un moment donné de l'histoire. « Le terrorisme a vécu et pris fin — ajoutait-il encore, dans son autobiographie qui est de date toute récente — mais il peut renaître et disparaître à nouveau », et l'on sait que, de ce côté, il a été prophète avisé. Les membres de l'organisation de combat de l'heure présente ne raisonnent pas autrement, et ils s'efforcent sans cesse d'établir qu'ils répudient les attentats en toute autre contrée que la Russie.

Riposte à l'absolutisme tsarien, à l'interdiction de toute propagande, à la privation de toute liberté, le terrorisme s'exerça de 1878 à 1882 : le général Trépof fut la première victime, et le général Mezentsof à Pétersbourg tomba après lui. Le prince Kropotkine, gouverneur général de Kharkow — et cousin du célèbre communiste et savant — fut frappé ; d'autres encore, désignés par le Comité exécutif, périssaient dans les grandes villes. Le tsar Alexandre II, le prisonnier de Gatchina, fut lui-même tué par la bombe de Rykassof, le 1er mars 1881, à l'heure précise, dit-on, où cédant à l'une des revendications des partis avancés, il allait promulguer une constitution. Cette idée fut ensevelie avec lui, car le règne d'Alexandre III avec Pobedonotszef, Aksakof, Katkof, marqua une réaction profonde contre les essais du tsar précédent.

Bref, vers 1885, il subsistait bien quelques groupements nourris de pensée socialiste — mais l'on ne comptait plus sur le mir, sur la commune rurale, depuis que Bakounine dans ses lettres à Herzen et à Ogaref avait démontré l'inutilité de cet espoir — et la manufacture, l'usine qui révolutionnent le vieux monde, n'avaient point encore façonné la matière première de la propagande ouvrière.

Le socialisme prolétarien — en Russie comme partout — est issu de l'évolution industrielle dont les formes et les conséquences sont universellement identiques. En quinze ans, l'Empire a bouleversé son aspect et sa structure.

Fermé, replié sur lui-même, sans communication avec le dehors, il s'est ouvert brusquement aux fabricants, aux ingénieurs, aux contremaîtres des autres nations, qui venaient l'initier à une existence nouvelle. Courbée sur la terre, sa nourrice séculaire, la population a vu briller, pour la première fois, à l'horizon lointain, la lueur des hauts-fourneaux, la splendeur des cités ; les bateaux à vapeur ont rompu le silence majestueux des grands fleuves ; des marins de tous pays ont afflué dans les ports de la Mer Noire et de la Baltique, opposant leurs libres allures à la discipline traditionnelle des moujiks.

Les mines de houille se creusent dans le Donetz, en Pologne, créant une première couche prolétarienne ; en moins de douze ans, dans le bassin du Sud, leur rendement se multiplie 25 fois ; la métallurgie se développe à côté de l'extraction minière ; par elle, des villes surgissent : telle Ekaterinoslaw. Puis les textiles, filature, tissage du coton et de la laine, prospèrent à Pétersbourg, Moscou, en Pologne, à Nijni Novgorod, à Iaroslav. Lodz arrive à compter trois cent mille ouvriers dans ses usines : pour utiliser les sept millions de broches que possède l'Empire, il faut déraciner les paysans, organiser un formidable appel des ruraux, bouleverser la vieille mentalité — et les ruraux accourent, parce que la concurrence américaine a avili les céréales et déprécié la terre, que la crise agraire est effroyable, que l'hypothèque s'épand de jour en jour, et que le mir n'est plus qu'un champ de désolation. Subitement deux millions d'ouvriers se lèvent sur le sol russe, condensés dans les usines, arrachés à la torpeur des

campagnes. Soudain ils prennent conscience de leur misère et de leur faiblesse — de cette lamentable condition que le livre d'Ianjoul nous dépeint, en évoquant à un long intervalle les constatations de notre Villermé : 10 francs de salaire par mois pour dix-sept heures de travail quotidien...

*
* *

C'est dans ce milieu nouveau que la propagande socialiste va s'exercer. Elle tirera naturellement argument de la puissance que le mouvement a acquise au dehors : elle étayera sa jeune force nationale sur la vigueur du prolétariat international. Les militants — peut-être plus instruits que ceux de tous les autres pays — étudient, lisent, suivent avec soin toutes les publications, tous les événements de l'Occident. D'énormes difficultés contrarient leur action. La police, qui veille aux frontières, s'efforce de saisir les journaux, les ballots de brochures et de livres — mais comme toutes les polices, elle s'avoue impuissante à intercepter la pensée humaine ; des associations se créent pour rompre le cercle de fer — au risque de la vie ; les hauts fonctionnaires civils et militaires, qui s'affilient aux organisations opposantes, servent d'intermédiaires entre le dehors et le dedans. — Entre la Russie intérieure et cette Russie extérieure qui subsiste souvent péniblement à Londres, à Paris, à Genève, à Lugano, à Rome, les communications sont fréquentes. Les réfugiés — bien que traqués par une milice spéciale et dont le zèle se manifeste par intervalles, mettent en lumière le travail souterrain qui s'accomplit dans leur patrie, tandis que, d'autre part, ils recueillent des fonds de combat, qui parviennent toujours à destination. Il n'est peut-être pas de spectacle plus saisissant que celui de cette Russie contemporaine, en apparence indolente et figée, en réalité travaillée dans ses couches profondes, par d'innombrables et insaisissables volontés.

De temps à autre, ceux qu'on qualifie de chefs sont arrêtés, jetés à Pierre-et-Paul, puis expédiés vers les parages lointains de l'Amour et de l'Océan Glacial où ils disparaîtront à tout jamais. D'autres surgissent, tout aussi résolus. Les imprimeries clandestines sont découvertes, et l'on brise leurs machines : d'autres se créent à côté. Le prolétariat russe grandissant constitue des réserves croissantes, si bien que le gouvernement tsarien ne saurait se flatter de dissiper le mouvement actuel, comme il dispersait, aux quatre vents de la Sibérie, les conspirations du passé.

Mais cette pénétration du socialisme, dans la classe ouvrière, a provoqué en Russie des phénomènes analogues à ceux qui la signalèrent jadis en Occident. Pendant des années, les travailleurs n'adhérèrent qu'au seul « économisme », c'est-à-dire à l'agitation des usines, marquée par de petites grèves, et qui était suscitée par des réclamations fragmentaires. Comme ils pouvaient, grâce au défaut d'artisans éduqués et à la gigantesque demande de bras qui suivit l'intrusion du capitalisme industriel, obtenir des relèvements temporaires de salaires ils se désintéressèrent de l'action d'ensemble. Puis les difficultés apparaissant, les patrons résistant davantage, l'Administration frappant sévèrement les ouvriers, leur méthode leur sembla sans efficacité réelle. L'« économisme » a vécu et s'est fondu dans le grand rayonnement du socialisme international, qui associe les revendications politiques et les revendications économiques.

*
* *

Le socialisme russe se partage entre trois grandes fractions (1) : il est parfois malaisé de les séparer l'une de l'autre, bien qu'elles soient ostensiblement en dissidence, sinon en antagonisme. Leurs programmes théoriques n'offrent aucune différence digne d'être notée ; leur action se concerte nécessairement dans les grands conflits économiques, dans les manifestations, si bien qu'elles s'attribuent souvent toutes trois la responsabilité de certains événements. Nombre de groupements locaux semblent faire assez mal la distinction de ces organisations. On peut pourtant donner les caractéristiques suivantes : le parti social démocrate se réclame du marxisme pur et préconise les mouvements de masses — à l'encontre des attentats individuels. Le parti socialiste révolutionnaire, marxiste lui aussi dans sa conception générale, accepte le terrorisme comme une nécessité transitoire : le Bund s'adresse exclusivement aux ouvriers juifs.

Le parti social démocrate, qui ne produit ni une statistique de ses membres, ni un résumé de son budget, a déjà tenu deux Congrès. Le fait peut étonner ceux qui voient la vieille Russie figée dans le respect inné de l'autocratie immuable, surveillée étroitement par une police minutieuse. L'autocratie subsiste ; la police n'a pas abdiqué, mais malgré tout les Congrès ont délibéré et l'histoire contemporaine de l'Empire va nous montrer de bien autres infractions à la loi dictatoriale.

Ces deux Congrès ont élaboré un programme qui comporte les affirmations ordinaires du socialisme, et qui, à cet égard, ressemble trait pour trait au programme du parti ouvrier français, à ceux de

(1) A vrai dire, pour être complet, il faudrait encore parler ici du parti social démocrate polonais, mais celui-ci, quoiqu'opérant sur des territoires politiquement russes, a obtenu des Congrès internationaux une représentation nationale distincte. C'est au reste sa revendication nationale, qui constitue son unique trait spécial.

la Socialdémocratie allemande ou autrichienne. Il revendique, comme mesures immédiates, la fondation d'une République démocratique, l'élection d'une assemblée populaire, la décentralisation administrative, une large autonomie des communes, la proclamation des libertés de conscience, de presse, de réunion, d'association et de grève, l'égalité de tous les citoyens, l'élection des juges, l'instruction obligatoire, l'établissement d'impôts directs et progressifs — la journée de 8 heures, les assurances-vieillesse et invalidité. Les moyens de propagande prévus sont les démonstrations collectives qui doivent resserrer le prolétariat, et l'intervention dans les grèves. Les Social-Démocrates, qui entendent maintenir leur parti autonome, n'admettent que des alliances temporaires et strictement délimitées avec les libéraux. Ils reprochent aux socialistes révolutionnaires d'être des démocrates bourgeois sans principes, soucieux seulement de morceler la classe ouvrière, — et au Bund de représenter la petite industrie à domicile, et l'élément exclusivement juif.

A la base de l'organisation, se trouvent les comités locaux qui se relient tous au centre, — à un comité chargé de gérer les affaires sous le contrôle des congrès périodiques. En dehors de la Russie, fonctionnent des associations qui sont en relation avec ce comité, — telle la Ligue des révolutionnaires russes, —qui publient des brochures et recueillent des souscriptions. Le journal officiel du parti est l'Iskra, mais par intervalles, il lance des appels. Voici les titres de quelques-unes des proclamations, qui furent distribuées, non sans péril, au moment où éclata le conflit extrême-oriental : Pourquoi meurt le soldat? — Guerre à la guerre — le gendarme international — Aux réservistes, etc.

En 1900, les Social-Démocrates comptaient neuf groupements d'importance diverse : (Pétersbourg, Moscou, Ivanovo, Kiev, Ekaterinoslaw, Kharkow, Odessa, Saratow, Nicolaiesk). Aujourd'hui ils en énumèrent 50, disséminés jusqu'aux confins de l'Empire (Tchita, Tomsk, Archangel, etc.). Leurs centres d'opérations sont de préférence les grandes cités industrielles, mais ils ont envoyé à maintes reprises des propagandistes dans les gouvernements purement ruraux du centre pour revendiquer la confiscation des biens de mainmorte et des terres de la couronne, la révision des contrats, etc. Ils ont des affiliés dans l'armée depuis 1901, dans le corps des officiers, depuis 1902, parmi les matelots de la marine de guerre de la Mer Noire, dans les Universités. En très peu d'années, leurs principes ont pénétré, comme on le voit, dans les milieux les plus divers.

*
* *

Le parti socialiste révolutionnaire, qui fut représenté au Congrès socialiste international de Paris, en 1900, et qui depuis n'a cessé de manifester sa vitalité, se réclame du grand révolutionnaire Lavrof décédé il y a peu de temps. Il sort de la fusion de plusieurs organisations antérieures : Union des socialistes révolutionnaires russes, Ligue agraire, Parti social démocratique de Kiew, Drapeau ouvrier, etc. Il a publié, à dater de 1901, son *Messager* que rédigeait Tarassof et possède un organe en français : *la Tribune russe*, que dirige Roubanovitch. Héritier des anciens groupes de la Volonté du Peuple, il a tenu un Congrès en 1898, une conférence en 1900, et le projet de programme qu'il a élaboré et qui rappelle très exactement celui dont nous indiquions plus haut les grandes lignes, ne s'en distingue que par une plus sérieuse extension des articles agricoles. Le terrorisme, qui est devenu une méthode courante depuis quelques années, ne figure pas dans ce programme comme moyen normal, et nous avons peut être suffisamment expliqué les vues des terroristes pour que cette omission n'étonne personne.

Les socialistes révolutionnaires qui accusent les Social-Démocrates de délaisser le milieu rural, s'efforcent, au contraire, de le conquérir. Mais s'ils assignent — comme il est naturel — une extrême importance à cette propagande agraire, ils obéissent à la loi que leur trace l'évolution de la Russie, et ils ont de puissants comités à Kiev, Ekaterinoslav, Odessa, Kharkow, etc. Ils se piquent d'avoir brisé la politique du fameux policier Zoubatow, qui en provoquant des grèves et des troubles, prétendait mettre en relief les tendances réformatrices et novatrices du gouvernement. Le tsar acquiesça d'abord, paraît-il, à ce système, puis effrayé lui-même des conséquences qu'engendraient les excitations de son fonctionnaire, il le destitua après une sanglante échauffourée à Odessa.

*
* *

Le Bund représente spécialement le prolétariat juif, si nombreux et si malheureux dans la Lithuanie, la Pologne et toute la partie méridionale de la Russie. Il est le seul qui publie officiellement l'effectif de ses adhérents : 32.000, le seul aussi qui donne le bilan de ses ressources, environ 125.000 francs par an. Dans ses centres de Wilna, Kowno, Wilkomir, Grodno, Bialostok, Minsk, Pinsk, Borissof, Vitepsk, Varsovie, Lodz, Homel, Mohilev, Riga, Berditchef, il ne s'est pas borné à s'organiser — pour résister à l'agitation anti-sémitique, de concert avec les ouvriers catholiques ou orthodoxes qui participent aux mutualités de défense. Il mène une propagande incessante au nom des principes du marxisme. On lui a reproché de s'être recruté dans un milieu confessionnel, et d'avoir ainsi fragmenté l'unité

ouvrière, mais il riposte qu'il a conscience de ses devoirs vis-à-vis de l'ensemble des travailleurs et qu'il ne s'est séparé des Social-Démocrates que pour se soustraire à la torpeur dont ceux-ci avaient paru frappés, après l'arrestation de leur comité directeur. Quoi qu'il en soit, et si étrange que cette formation confessionnelle puisse sembler à des socialistes — surtout à des socialistes des pays latins — il est indéniable que le Bund a exercé une action incessante. On le retrouve dans toutes les grèves, dans toutes les manifestations. Il a lancé plus de 100.000 appels en deux ans pour la solennité du 1er Mai, tenu cinq congrès, collaboré à la propagande contre la guerre, recensé plus de 4.000 arrestations en quinze mois, établi plusieurs imprimeries clandestines. Il publie deux journaux en hébreu : *La Voix des travailleurs et le Bund*, quatre autres en russe et en Polonais et de temps à autre rédige de retentissantes proclamations.

*
* *

Telles sont les trois grandes organisations socialistes, comptant peut-être 80 ou 100.000 adhérents, qui rayonnent, à l'heure présente, dans l'empire et qui donnent comme une armature au mécontentement populaire. Leurs activités combinées se sont d'abord et surtout manifestées dans les grèves.

Les coalitions ouvrières sont sévèrement punies en Russie, où elles constituent un délit, presque un crime. Elles se sont pourtant généralisées depuis l'éveil de l'industrie, avec une rapidité qui a souvent déconcerté les autorités. Le premier des chômages importants, celui des tisseurs de la capitale, en 1896, apparut comme un phénomène ; à partir de 1900 et surtout de 1902, il n'est guère de cité manufacturière qui ait échappé à ces brusques suspensions du travail. Les levées de paysans dans les gouvernements du Sud ont évoqué, à côté de ce présent menaçant, un sinistre passé. A titre d'exemples, nous signalerons quelques-uns de ces événements de l'histoire intérieure.

En octobre 1900, 1000 mineurs du bassin du Don quittent les fosses, réclamant une augmentation de salaire. Les Cosaques surviennent en toute hâte, et après une sorte de combat, opèrent 300 arrestations. Les ouvriers n'en obtiennent pas moins satisfaction.

Vers la même époque, deux grèves éclatent dans les mines d'or d'Iakoutsk, à 10.000 kilomètres de Pétersbourg ; en mars 1901, 3.500 tisseurs se révoltent à Iaroslaw ; en juin, les ateliers des chemins de fer à Saratow sont désertés par 3.000 salariés ; en octobre, 4.000 employés de la voie ferrée refusent leurs services à Tiflis, dans le Caucase, en revendiquant la journée de 8 heures, 1.500 sont arrêtés ; en février 1902, les exploitations de pétrole de Batoum sont le siège d'un conflit gigantesque. A la suite du renvoi de 420 ouvriers, affilées aux partis avancés, leurs camarades se lèvent et livrent à la police un combat qui coûte la vie à dix d'entre eux ; puis le mouvement visite les grandes distilleries de Viatka, les ateliers des chemins de fer de Krasnoiarsk, les usines métallurgiques de Taganrog, pour prendre un nouveau développement dans les filatures de Pétersbourg d'où 3.000 ouvriers sont congédiés. En mars 1903, à Slatousk, éclate une grève qui se termine par une effroyable collision : 69 personnes sont tuées, 100 autres blessées.

C'est au même moment que commence la grève généralisée du Sud, qui s'étend de Tiflis et Bakou à Odessa, d'Ekaterinoslaw à Kertch et à Nicolaievsk. Pendant de longs jours l'activité fut suspendue dans les villes, les magasins restèrent fermés, sur les grandes voies sans lumières. Les tramways et les voitures cessèrent de circuler, les entrepôts maritimes offrirent un spectacle lugubre. Les ouvriers, avec une entente surprenante, réclamaient la réduction de la journée et l'accroissement des salaires. 50.000 chômèrent à Odessa, 30.000 à Kief, 25.000 à Ekaterinoslaw, si bien qu'au total 225.000 à 250.000 artisans — un huitième de la population industrielle de l'Empire — refusèrent le travail. On se battit à Kiev, à Ekatérinoslaw, où des dizaines de victimes jonchèrent le pavé. L'événement fut mal connu dans notre Occident ; en Russie, succédant à la Jacquerie agraire du gouvernement de Poltava, il sema l'anxiété. Il apparut ainsi à la lumière de faits saisissants, qu'en dépit de la police, des Cosaques, des prisons et des bagnes sibériens, la bureaucratie de l'Empire ne pouvait enrayer l'élan ouvrier. Devant d'aussi énormes poussées — que rien ne laissait prévoir — la répression ne put s'exercer dans sa plénitude.

*
* *

Mais à côté de ces grèves, où il s'ingérait ostensiblement ou en secret, le socialisme suscitait des manifestations tantôt solennelles, tantôt tumultueuses. On s'assemblait pour écouter des orateurs, en attendant que les représentants de la force armée intervinssent pour dissiper les réunions — après arrestation des propagandistes ; on fêtait le premier Mai ; des démonstrations de caractère purement politique se produisaient à jours dits. Il est vrai que presque toujours processions ou meetings se terminaient par des batailles douloureuses.

Dans son rapport pour 1904, le Bund se flatte d'avoir amené 75.000 personnes à ses conférences, 43.000 à ses sorties en masse. Mais certaines journées, auxquelles les trois organisations participèrent en commun, furent très significatives.

En 1901, à Petersbourg, 100.000 ouvriers, bourgeois, étudiants, défilèrent dans les alentours de la place de Kazan en acclamant la liberté. Plus de 100 victimes restèrent sur le sol. A la même date les travailleurs de Kharkow et les paysans des environs commémoraient bruyamment l'abolition du servage par le tsar Alexandre II. 200 furent arrêtés pour avoir chanté la *Marseillaise*. Puis subitement, en l'espace de quelques semaines, les troubles se répandent sur Moscou, où des barricades s'élèvent et où 1.000 manifestants tombent aux mains des Cosaques, sur Kasan, Kichenef, Ekaterinoslaw, où la démocratie sociale est acclamée. Le 1er Mai 1902 est marqué par des échauffourées à Kiev, où apparaissent les drapeaux rouges, à Krasnoiarsk, à Bakou, à Saratow. Le 1er Mai 1903 est célébré à la fois par des foules considérables à Odessa, à Tomsk, en Sibérie, à Tiflis dans le Caucase ; le 1er Mai 1904 a réuni des masses plus compactes encore, du nord au sud de l'Empire.

La fureur du prosélytisme socialiste atteint à son paroxysme, sans cesse avivée par la répression même. Chaque année qui s'est écoulée depuis 1894 a été signalée par une recrudescence d'incarcérations, de déportations, de sanctions diverses. Au cours de ces dix dernières années, le chiffre des instructions judiciaires pour faits politiques passe de 919 à 5.590; celui des bannissements en Sibérie de 21 à 910, celui des bannissements dans les gouvernements du Nord de 34 à 592. De 1900 à 1904, 20.000 personnes ont été jetées en prison, sans que l'activité des groupements ait été rompue ou même atténuée.

A vrai dire, le mouvement actuel d'agitation, d'essence ouvrière et prolétarienne, constitue un élément nouveau dans l'histoire de l'Empire. Ce qui le caractérise, c'est qu'à la différence de ceux du passé, il ne se borne pas à englober quelques associations plus ou moins fermées. Il ne saurait être enrayé par la capture des chefs, puisque les socialistes russes ne se reconnaissent pas de chefs et que les principaux organisateurs sont hors du pays. Il est destiné à croître avec l'industrie même de la Russie. Sorti de la nouvelle structure économique, il ne pourrait disparaître et périr qu'avec le machinisme qui l'a engendré.

PAUL LOUIS.

LES AMIES DE SAINTE-BEUVE

Madame Juste Olivier.

(D'après des documents inédits.)

I

Elle se nommait Caroline Ruchet. Elle appartenait à une des meilleures familles de la partie orientale du canton de Vaud, c'est-à-dire d'Aigle et de Bex et elle était un peu plus âgée que Sainte-Beuve, étant née à Aigle le 1er octobre 1803.

Toute jeune elle montra de grandes dispositions pour la poésie. Comment cela lui vint-il ? Peut-être, comme au tambourinaire de Daudet, en écoutant chanter le rossignol, car il y en avait un alors dans le pays, qui mettait toutes les têtes à l'envers. Ce rossignol à voix humaine n'était autre que lord Byron. Il avait élu domicile tout près de Genève dans une villa appartenant à M. Diodati, beau-frère de Mme de Staël-Vernet, et tous les échos du lac se renvoyaient ses chants. Mlle Ruchet lui consacra ses premiers vers ; mais elle en fit d'autres qui semblent avoir laissé une impression plus forte à un de ses amis d'enfance.

Dans une lettre datée de Rome du 11 avril 1892 et adressée à Mme Bertrand, cet ami nommé M. Frossard se souvenait, après quatre-vingts passés, d'une pièce de vers intitulée l'*Ancien cimetière de Montreux* qu'il lui avait entendu dire, à la cure d'Aigle où son père, à lui, était pasteur, et encore d'un récit légendaire qu'elle avait emprunté à un drame d'amour, très populaire en ce temps-là, qui avait eu pour théâtre le Fagi, rocher près duquel s'élève aujourd'hui le grand hôtel d'Aigle.

Ces vers de Caroline qui couraient manuscrits et volaient de bouche en bouche dans tous les villages d'alentour, lui avaient fait très vite une réputation, si bien qu'un jour, dans sa seizième année, elle fut introduite dans la société veveysanne et prise en affection quelque temps après par M. Diodati, susnommé, ancien pasteur et professeur de théologie, qui aimant beaucoup les lettres, se plut à lui servir de guide.

Mais l'événement capital de la jeunesse de Caroline, celui qui faisait date dans sa vie et qu'elle avait marqué d'une pierre blanche, fut sa présentation à Chateaubriand. C'était au mois de mai 1826. Chateaubriand, sur les conseils de Mme de Duras, était venu se reposer à Lausanne que, dans son langage de poète, il appelait une « cité riante et triste, espèce de fausse villa de Grenade ». Il était accompagné de sa femme qui était malade et venait de Hyères. Je n'ai pas besoin de dire s'il fut fêté. Il eut beau se tenir à l'écart, il fut, durant les deux mois de son séjour à Lausanne, l'objet des attentions les plus délicates de toute la société. Or, le lendemain de la distribution des prix de l'Académie à laquelle il avait assisté et où il avait eu le plaisir de s'entendre nommer *l'écrivain le plus célèbre de notre temps*, le professeur Levade, grave personnage entre tous, lui demanda la permission de lui présenter une jeune

(1) Elle est morte à Gryon-sur-Bex le 1er mars 1879, trois ans après son mari qui mourut à Genève le 7 janvier 1876.

poétesse qui était l'honneur du canton de Vaud. La présentation eut lieu chez Mlle Rosalie de Constant, femme distinguée et très lettrée elle-même, autour de laquelle se réunissaient à cette époque les rares survivants de la société littéraire qui, au XVIIIe siècle, avait jeté tant d'éclat sur Lausanne. C'est Mlle de Constant que Mme de Duras avait chargée du soin de loger M. et Mme de Chateaubriand (1).

L'auteur du *Génie du Christianisme* fut on ne peut plus gracieux pour Mlle Ruchet. Comme la pluie s'était mise à tomber au moment où elle allait prendre congé de lui, il lui offrit galamment son bras et l'accompagna sous son parapluie, à travers Lausanne, jusque chez les dames Frossard où elle était descendue (2).

Longtemps après, quand il la revit à l'Abbaye-aux-Bois où l'avait entraînée Sainte-Beuve, il fut le premier à lui rappeler le jour qu'il l'avait complimentée à Lausanne, et lui demanda si elle faisait toujours de beaux vers.

Caroline Ruchet avait donc débuté sous de glorieux auspices. La Muse qui l'avait bercée attendit cependant qu'elle eût vingt-sept ans pour mettre sa main dans celle d'un autre poète. Juste Olivier, à qui ses poésies et chansons vaudoises avaient fait un nom dont plus d'un était jaloux, cherchait alors une voix de femme qui répondît à la sienne. Il la trouva dans Caroline, et c'est ainsi qu'un beau matin de l'année 1835, Sainte-Beuve reçut de Lausanne un volume de vers intitulé : *Les Deux Voix*.

Ces *Deux Voix*, tout en n'en faisant qu'une, étaient fort distinctes, si distinctes que notre critique *entresaisit* tout de suite les différences qu'il y avait entre elles, mais je ne sais pas s'il ne se trompa point de chanteur et s'il n'attribua point à l'un ce qui était à l'autre. Plus d'un s'y était déjà laissé prendre, et encore aujourd'hui, quand on lit ce recueil de poésies sans en connaître les deux auteurs, je défie bien qu'on ne soit pas dupe de la même illusion. Qui croirait, par exemple, que les stances du *Sapin*, qui sont d'une voix si grave, sont sorties d'un gosier féminin? C'est pourtant vrai : la voix *grave* du recueil des *Deux Voix* était celle de la femme, et la voix *légère*, celle du mari. Symbole charmant, quoique à contre-sens, de l'accord qui se fit dès le premier jour entre ces deux âmes si bien appareillées et si dignes l'une de l'autre. Autant, en effet, Juste Olivier était doux, timide, concentré, doutant toujours de lui-même, malgré sa finesse et son air narquois, autant sa femme était fière, ardente, ambitieuse, expansive, tout en étant très puritaine et quelque peu susceptible (1). Mais ces qualités qui dénotent généralement un caractère entier et résolu — Sainte-Beuve disait qu'elle avait reçu de la nature une organisation de Romaine — étaient enveloppées, chez Mme Juste Olivier, d'un nuage de mysticisme qui leur enlevait ce qu'elles avaient parfois de trop arrêté, et c'est par le côté mystique, plus encore que par sa beauté, qu'elle plut tout d'abord à Sainte-Beuve.

Et comment n'aurait-il pas été touché, subjugué, conquis, après avoir lu la lettre suivante, qu'à peine rentré de sa première et rapide excursion en Suisse, il reçut de Mme Juste Olivier, le 29 août 1837?

« Pendant cette aimable visite, à propos de laquelle vous avez mis le mot *indulgence* dans votre lettre sans doute afin qu'elle fût quelque part, nous n'avons pas tout dit, il me semble, sur la résolution que vous allez prendre. Au risque de vous effrayer beaucoup, de vous répéter des choses que vous savez mieux, et de vous faire sourire par l'importance que je mets à jeter d'ici un poids à côté de la balance, je veux renouer un instant l'entretien suspendu. Vous savez d'avance que ce n'est pas une causerie persistante, et cela me place à l'aise dans mon sérieux. C'est bien un peu dans mes scrupules de n'avoir pas assez éclairé la vérité. Pour être compris, ils demandent une certaine disposition d'âme, une certaine pente du cœur où vous replacera tout naturellement le souvenir un peu vif, l'impression un peu présente de nos graves conversations. Mais se souvient-on au milieu des enivrements du retour? C'est ce que vous ne nous direz peut-être pas. Se souvient-on, en retrouvant sa mère, d'avoir accepté ailleurs quelque chose de maternel, dans la forme que prennent les sollicitudes d'un intérêt véritable? Se souvient-on, au revoir des anciens amis qui nous font la vie douce et légère et la renouent au passé, de tout le charme du présent; se souvient-on d'avoir senti que la chaîne du temps a des anneaux lointains, plus suprêmes encore, qui nous lient à ce qui précède le monde et à ce qui le suivra, puis par ci, par là, à quelques êtres, qui n'ont guère d'autre date dont ils puissent se réclamer auprès de nous. Quand chaque aurore apporte son poème, son drame ou son conte, inconnus, scintillants, rapides, fascinateurs, se souvient-on de la Divine Comédie, qui roule dans l'ensemble des choses la vérité de son spectacle éternel, en attendant la fatalité de son dénouement qui ne vient qu'avec le dernier rayon du soleil sur les yeux mourants, avec le dernier jour de la terre.

« Tout ceci m'entraîne, mais pourtant non loin de mon sujet. Ne s'agit-il pas, en effet, de savoir pourquoi vous vivez et vous voulez vivre? C'est un choix moral, plus qu'un autre, que vous allez faire. Si je ne me trompe, votre conscience vous a dit que vous retirer à l'écart pour examiner le grand problème de la destinée vous conduirait à y trouver Dieu, et à l'accepter, pour vous comme pour l'Univers, chose que toute âme d'homme doit faire à son tour et seule, que nul ne peut vous épargner. Sans doute, le moyen en question n'est pas unique, n'est pas infaillible; mais si Dieu vous l'a montré, il le sera pour vous. *Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas votre cœur*. Quand il se pourrait faire que vous n'eussiez d'autre profit religieux d'avoir obéi à ce que vous sentez au fond de

(1) Sur le séjour de Chateaubriand à Lausanne, cf. la brochure publiée à Fribourg en 1903 par M. l'abbé G. Pailhès sous le titre : *Chateaubriand. Mme Duras et Mlle de Constant.*

(2) Cf. *Rosalie de Constant*, par Lucie Achard, 1902.

(1) Puritaine et détestant la corruption jusque dans les discours, elle paraissait fâchée lorsque Sainte-Beuve se permettait de lui conter ses fredaines avec Xavier Marmier, son Pylade d'alors, parce qu'elle redoutait pour lui toutes les contagions immorales. Quant à sa susceptibilité, j'en crois trouver la trace dans ce fragment de lettre de Sainte-Beuve (6 mars 1839) : «... Il y a des reproches voilés, et je vous jure qu'en lisant et relisant, il m'est impossible d'y rien voir, sinon que j'ai eu quelque tort dont je ne me suis pas aperçu. Expliquez-vous, je vous prie, dites *quoi*. Et entre nous pas de nuages. » (*Correspondance inédite de Sainte-Beuve, avec M. et Mme Juste Olivier*).

vous être un appel moral, que d'avoir obéi, vous seriez encore amplement dédommagé de ce qu'il vous a pu coûter. Tout fait trace en nous, vous le savez; et le premier effort sur une bonne route appelle et facilite le second. Vous n'en êtes pas pas à ceux là, sans doute, mais cependant aucun de nous ne saurait, sans éminent danger, mépriser l'évidence d'une direction divine. Votre conscience intellectuelle, si je puis ainsi parler, vous tient à peu près le même langage. Elle vous montre assez clairement les avantages d'un long travail, austère et utile, au bout duquel un peu de repos pour la pensée sera légitimement acquis. Je n'insisterai donc pas là-dessus. Quant au reste, vie matérielle monotone autant dans ses distractions que dans sa simplicité, soins d'amis, sollicitude désintéressée, admiration et sympathies acquises, retraite peu sonore mais fidèle, poésie de la nature et du fond des choses achetée par quelque insipidité et pâleur de détail : voilà ce que vous savez déjà. J'ai grand'peur que vous n'en ayez trop peur. Cependant, si vous sautiez par dessus l'abîme, yeux fermés, comme vous aurez peut-être la force de l'essayer, vous verriez combien le gazon de l'autre rive vous recevrait mollement.

« Quand vous avez été parti, beaucoup de choses me sont ainsi revenues, évidentes et pressantes. Je n'ai plus senti notre plaisir dans votre intérêt, et celui-ci, se faisant ainsi plus pur, s'est enhardi et mieux révélé. J'ose donc vous presser, vous conseiller, vous conjurer même de bien réfléchir avant de dire non, si vous y penchez: et de chercher, dans une conviction sentie et raisonnée, le pouvoir de convaincre ceux des vôtres qui voudront vous garder près d'eux. Dans le chagrin que nous éprouverions s'ils l'emportaient, il y aurait sûrement pour nous du chagrin personnel (non de jalousie, comme l'enchaînement de ma phrase le ferait faussement croire, mais de cœur); mais c'est surtout pour vous que nous serions affligés. A moins toutefois que vous ne parvinssiez à nous démontrer, dans le parti pris, votre plus évident avantage; or, celui dont je parle est bien difficile à recomposer. Adieu, Monsieur. Mon frère et ma sœur vous remercient de vos aimables paroles à leur égard. Quant à nous, c'est tout à fait votre faute, s'il nous semble à présent que nous sommes séparés d'un ami *de toujours*; et cette faute, vous n'avez pas l'air de vouloir la réparer.

« M. Diodati m'écrit toutes sortes de douceurs à votre sujet : de ces choses comme nous les pensons et comme nous ne les disons pas.

« Caroline Olivier ». (1)

Cette lettre, d'un accent romantique si pénétrant et si profondément religieux, ne fut pas étrangère, on n'en saurait douter, à la décision que prit Sainte-Beuve d'aller discourir sur Port-Royal à Lausanne; il ne l'avait pas attendue, d'ailleurs, pour être fixé, je ne dis pas sur le mysticisme de Mme Olivier, mais sur le caractère sérieux et grave de l'hospitalité qu'il avait reçue à Aigle pendant quelques jours et qu'on lui offrait de nouveau pour plusieurs mois. N'a-t-il pas dit à l'adresse de ses hôtes, dans une des meilleures pièces des *Pensées d'Août*, qui date de ce temps?

Salut! je crois encore! Ainsi j'espérais dire
A ce lac immortel que j'allais visiter;
Il me semblait qu'au cœur que le spectacle inspire,
Ma défaillante foi renaîtrait pour chanter.

. . . .

J'ai vu la paix du cœur, l'union assurée,
Le saint contentement des biens qu'on a trouvés,
Et les grâces au Ciel pour leur seule durée,
Et le renoncement des autres biens rêvés;

J'ai vu l'intelligence en sa démarche à l'aise,
Sans s'user aux détours, suivant un but voulu.
L'étude simple et haute où trop d'essor s'apaise,
En face des grands monts, Dante parfois relu;

Parfois, la poésie en prière élancée.
Du même heureux sillon faisant monter deux voix :
Vos destins s'enfermant, mais non votre pensée,
Et le monde embrassé du rivage avec choix.

Des vrais dons naturels j'ai compris l'assemblage.
La force antique encore et l'antique douceur;
Et causant d'aujourd'hui, de ce Paris volage,
A table je goûtais le chamois du chasseur.

Ce que je n'ai pas dit à la montagne austère,
A la chapelle, au lac qui m'a laissé son deuil,
Mes amis, je le dis à l'ombre salutaire,
Au foyer domestique, au cordial accueil.

Aux vertus du dedans, partout, toujours possibles,
Au bonheur résigné, sobre et prudent trésor,
Au devoir modérant les tendresses sensibles :
Amis, en vous quittant, — salut! je crois encor!

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il revint à Lausanne, au mois d'octobre 1837. S'il n'accepta pas, comme il l'avait fait à Aigle, l'entière et complète hospitalité chez ses amis, ce ne fut pas, soyez-en persuadés, pour se dérober aux soins *maternels* que lui réservait Mme Juste Olivier, mais pour des raisons toutes particulières qu'il exposa très franchement alors à son mari. Il avait ses habitudes, voire ses manies de vieux garçon, il aurait eu peur de leur être une gêne, et lui-même voulait être libre. Il avait besoin d'avoir un endroit à lui tout seul où il fût « dans son atelier comme une taupe dans son trou, comme Han d'Islande dans son antre (1) ». Mais s'il descendit à l'hôtel d'Angleterre et s'il y fit son cabinet de travail, il demeura entendu qu'il prendrait chez eux ses repas du soir, qu'il y recevrait ses amis — qui tous étaient les leurs — et qu'il se considérerait comme de la famille. Il en fit partie, en effet, durant son séjour à Lausanne. Pendant huit mois, il ne se passa pas le plus petit événement sous le toit des Olivier, qu'il n'y fût mêlé d'aussi près que possible, et l'on peut dire que dans ce laps de temps ils vécurent tous trois comme frères et sœur.

A son arrivée, il avait eu certains scrupules et leur avait dit : « Vous avez un louis d'or; vous me dites : Mettons nos louis d'or ensemble. Je sais que je n'ai pas un louis d'or, mais seulement une pièce de trois baches, et je dis non. Vous vous attristez et vous blessez un peu. Je vous dis : Eh bien, mettons ensemble votre louis d'or et ma pièce de trois baches, si vous y consentez. J'apporterai moins que vous dans cette amitié, mais du moins j'y apporterai d'abord le contentement et le bonheur de recevoir plus que je donne, ce qui est un des premiers caractères de l'amitié (2). ».

---

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand, sa fille.

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*. — Lettre du 23 octobre 1837.

(2) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, lettre de novembre 1837, communiquée par Mme Bertrand.

Quand il partit, il était heureux de la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers eux et se promettait bien d'avoir sa revanche. Il ne l'eut pourtant pas aussi complète qu'il l'avait désirée d'abord, matériellement parlant. Jusqu'en 1851, par divers testaments que j'ai sous les yeux, il donna tout ce qu'il possédait à Juste Olivier. Un peu plus tard il le déshérita au profit d'un autre. Qu'on ne l'accuse pas cependant d'ingratitude. Ce ne fut pas entièrement de sa faute. Le temps amène souvent dans les idées des modifications qui semblent avoir leur contre-coup sur le cœur. Sainte-Beuve, en dépit des contradictions de sa conduite, n'oublia jamais ce que les Olivier avaient fait pour lui, et je crois que s'ils étaient restés à Lausanne, au lieu de venir chercher fortune à Paris, les nuages qui éclatèrent entre eux à différentes reprises ne se seraient peut-être jamais formés.

Mais on ne saurait tout prévoir, et lorsqu'en 1842 Mme Juste Olivier vint tâter le terrain à Paris, ce fut sur les sollicitations et avec les encouragements de Sainte-Beuve : « Venez à Paris, lui écrivait-il, avec le désir de le voir, de le connaître, de nous faire plaisir, et vous n'y aurez aucun mécompte. Quant à la littérature, vous la forcerez vous-même à rendre l'oracle (1) ».

Elle vint donc seule d'abord, en éclaireur et descendit à l'hôtel du Bon La Fontaine qu' « il suffisait de nommer pour qu'on ôtât à l'instant son chapeau ». Car le choix de l'hôtel n'avait pas été une petite affaire, et il avait fallu compter avec les mauvaises langues de Lausanne. C'est même un peu beaucoup à cause d'elles et pour les désarmer, que Sainte-Beuve avait renoncé à l'idée de la recevoir chez sa mère. Mme de Tascher, à qui il en avait parlé, lui avait dit que pour Lausanne l'hôtel du Bon La Fontaine serait plus convenable, et qu'il ne saurait y avoir lieu à aucun *qu'en dira t-on* (2). Toutes ces précautions prises, il s'arrangea de manière à être libre pour rendre à Mme Olivier le séjour de Paris aussi agréable que possible, et sous le rapport des distractions, elle n'eut, en effet, qu'à se louer de ses bons offices. Cela ressort des petits billets ci-dessous et des extraits suivants du journal de voyage de Mme Olivier.

Voici d'abord les billets de Sainte-Beuve :

« Chère Madame,

« C'est dimanche, à huit heures du soir, qu'est la réunion chez Mme Récamier. Ainsi vous pourrez profiter des billets du Conservatoire. Il faut prendre toutes les muses à la fois.

« Chère Madame, vous ne ferez la consultation avec M. Veyne (3) qu'au dîner, s'il vous plait.

J'espère bien vous saluer [illegible]

« Voici un petit mot de ma mère [illegible] gente intention de Mme Geoffroy Saint-Hilaire [illegible] pourriez profiter.

« Tout à vous de respects et d'amitiés.

« SAINTE-BEUVE. »

« Chère Madame,

« Si vous étiez libre aujourd'hui à l'heure du [illegible] j'aurais l'honneur de vous voir et même de vous prendre pourvu que vous le vouliez bien, à ce moment-là.

« Mille hommages.

SAINTE-BEUVE.

Chère Madame,

« Voici des billets de Mme Quinet pour le *Jardin des Plantes*. Emile Deschamps me laisse ce petit billet à votre intention. M. Doudan (1), que j'ai vu hier, [illegible] Il faudrait que j'eusse la lettre pour la lui envoyer ou la lui faire remettre rue de l'*Université, 90*. J'espère vous rencontrer pourtant.

« Mille hommages et amitiés.

SAINTE-BEUVE.

« Ce vendredi.

« Voici, chère Madame, un billet de Mme Eynard à votre intention. Je lui réponds que je vous envoie son billet et que, très probablement vous irez, mardi soir, qu'Olivier soit arrivé ou non. S'il ne l'était pas, j'irais avec vous. Je vous y laisserais une heure pour aller chez M. Molé un instant (c'est sa soirée) et je viendrais vous y reprendre.

« Vous pourriez écrire un petit mot à Mme Eynard (2). »

Voici maintenant les extraits du journal de Mme Olivier :

« *5 mars 1842.* — Mickiewicz m'apporte une lettre de George Sand fort aimable et croit que Chopin est son mauvais génie, son vampire moral, sa croix, qu'il la tourmente et finira peut-être par la tuer. Sainte-Beuve m'envoie une loge aux Français. Nous y allons. La loge est délicieuse et nous y sommes comme chez nous. Sainte-Beuve vient m'y voir un instant.

« *Mardi 8 mars.* — Visite chez Mme Sand. Elle est jolie, plus femme que dame ; cependant, par instant, plus ceci que je n'imaginais. Simple et bonne enfant au fond. Forte de corps et d'esprit, les doigts mignons et fort bien posés autour d'une cigarette, avec une grâce sans affectation. La mise unie, les yeux superbes et beaucoup d'individualité, même dans l'arrangement si simple de ses cheveux noirs. Au fond d'une grand cour, un équipage armorié devant une petite porte et un escalier mesquin. Une servante dérangée, un peu souillon ; de petites pièces, des fleurs, des choses rares ; mais en général des sans-façons dans la richesse. Elle déteste Paris et se croit pauvre. Elle a été très bonne, simple, accueillante ; nous y dînons aujourd'hui, Mickiewicz et moi, pour entendre Chopin.

« *Vendredi 11 mars.* — Diner chez Mme Sand, froid. L'ordinaire mal soigné, mais l'extraordinaire : du vin d'Espagne dans des bouteilles charmantes, un brasero espagnol, des citrons doux et des limons d'Espagne apportés par Mme Viardot ; la musique de Chopin ; le bouquet blanc de bruyères, de lilas et de camélias. Mme Sand m'afflige plus à la voir qu'à la lire : on la sent inaccessible excepté par le cœur. L'orgueil est en sentinelle, la sécurité du succès rend indifférent à l'opinion. On passerait cent ans ainsi à côté d'elle sans parvenir à lui dire un mot sérieux. Pauvre femme ! Elle a les faits du bonheur, elle n'en a pas, on le sent, les réalités : une foi vide ; une famille qui l'aime, mais qui s'élève au gré des influences les plus journalières, légères ; un amour, une

(1) Je crois aussi que, si le petit Charles-Arnold Olivier, son filleul, avait vécu, c'est à son profit que Sainte Beuve eût déshérité ses parents.

(2) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*. Lettre du mois de novembre 1841.

(3) C'est le Dr Veyne, médecin et grand ami de Sainte-Beuve, qui soigna le petit Charles-Arnold dans la cruelle maladie qui devait l'emporter dix ans après.

(1) Doudan disait de Mme Olivier qu'il aimait en elle « le mélange de simplicité naïve et de supériorité ou de confiance tenant à l'esprit ».

(2) Lettres inédites communiquées par Mme Bertrand.

pas sont peut-être, mais pour qui ? Pour un homme d'esprit et de talent charmant, mais de cœur, je ne crois pas. Le manque de fond se sent partout. Les amis mortels changent. C'est une âme allumée au festin des Harpies. Elle-même a de la grâce, mais ce n'est pas celle des femmes précisément. Sa grâce ressemble à sa personne. Forte, enlassée un peu autour des épaules. Les extrémités sont bien.

« Mardi. — Sainte-Beuve est le seul homme ici d'assez bon goût parmi ceux que je connais, la seule puissance qui ait pu se passer de cœur.

« Mickiewicz prétend que le français est la plus menteuse des langues, et qu'il est difficile, presque impossible, d'être sincère en français. Beaucoup plus austère de jugement et simple de piété, fervent de cœur, ici qu'à Lausanne, Mickiewicz est plus rassuré pour moi aussi et prétend qu'un ouvrage qui a des entrailles se fera nécessairement jour sans les moyens artificiels.

« Sainte-Beuve et Mme Didier disent la même chose de Mme Sand, chacun à leur manière, c'est qu'elle absorbe les affections, les engloutit, qu'elle est *fatale*...

« *Mercredi.* — Visite charmante de Mme Valmore, si bonne. Il y a plus de douleurs à Paris que partout ailleurs.

« *Lundi matin.* — Olivier est arrivé... Chose douce, extraordinaire et simple à la fois pour moi, que de le recevoir dans un chez moi qui n'était pas déjà le chez lui. Le soir, aux Italiens, nous avons entendu le premier acte de *Norma* et les deux derniers des *Puritains*. Je vais chez Mme Eynard. J'arrive si tard qu'on est à table déjà, ce qui m'embarrasse un peu. MM. de Broglie, de Girardin, Doudan, Rolle, Delessert et un autre. Par bonheur, je tombe heureusement en conversation avec MM. Rolle et Doudan qui reste le soir. On causa de la lecture de l'*Abailard* de M. de Rémusat pendant laquelle M. Pasquier s'est commodément endormi, un manche d'écran dans le col de son gilet, prudemment ! la main l'aurait peut-être laissé tomber. Ces drames disproportionnés, pleins d'esprit, mais sans vérité humaine, ont des lectures de 2 à 4 heures et Sainte-Beuve croit que, leur but n'a été que politique et tout simplement de rapprocher M. de Rémusat et M. Molé (1). »

Ces fragments de journal, si intéressants comme notes de choses vues, laisseraient supposer que, durant son séjour à Paris, le cœur de Mme Olivier était tout à la joie. Mais les apparences sont souvent trompeuses et Sainte-Beuve n'avait pas réussi à la dissiper complètement, malgré la peine qu'il s'était donnée pour cela. D'abord, toute romantique qu'elle était de nature et d'éducation, elle n'avait point l'âme romanesque. Depuis qu'elle avait associé sa vie à celle de Juste Olivier, elle avait fait comme la femelle du rossignol quand elle couve, elle avait cessé de chanter (2), se contentant d'écouter les chants de son mari, de l'inspirer, de l'exciter, car j'ai dit qu'elle était ambitieuse, et si elle rêvait pour lui d'un plus grand théâtre que celui de Lausanne, c'était parce qu'elle l'en croyait digne. De plus, sa situation de professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne était à la merci des événements, et la prudence lui faisait un devoir de les devancer au lieu de les attendre. Voilà pourquoi, tout en s'amusant à Paris, elle ne perdait pas de vue l'objet principal, pour ne pas dire unique de son voyage. Mais Sainte-Beuve semblait l'avoir quelque peu oublié. Elle avait apporté avec elle un manuscrit dont elle espérait beaucoup. Quinze jours s'étaient écoulés, qu'il ne lui en avait pas dit un mot encore. L'avait-il seulement remis à Buloz auquel il était destiné ? Un matin, n'y tenant plus et redoutant peut-être un désappointement pour Olivier qui s'apprêtait à la rejoindre, elle prit sa plume et écrivit la lettre suivante à Sainte-Beuve :

Paris, samedi matin, mars 1842.

« Vous allez être ravi ! Encore aujourd'hui vous échappez à cette position d'ami parisien d'une campagnarde, qu'en vain je vous allège. Je m'en vais à la galerie Aguado, chez Mme Eynard, chez M. du Rochet, que j'ai, hier, cherché vainement, son adresse s'étant trouvée fausse. Je ne rentrerai qu'à la hâte pour dîner et repartir, peut-être pour votre concert, peut être pour le théâtre. Demain, je sors pour être à deux heures à un autre concert, de par Mme de Gasparin. Le soir, je vais à *Don Juan*, aux Italiens, avec Mickiewicz. J'espère que voilà une vie dissipée et digne de vous satisfaire. Ah ! cher ami ! si vous aviez voulu faire l'effort nécessaire pour bien comprendre ma position ici et mon voyage, combien vous m'auriez épargné de souffrances ! Votre amitié est bonne, charmante, douce à retrouver, mais je ne la reconnais plus. Est-ce bien vous qui croyez que quinze jours d'étourdissement ne sont pas pour moi une perte inutile et irrémédiable ? Est-ce bien vous qui pensez ainsi ? Vous n'avez donc pas lu mes lettres ? Ou bien vous les jetiez sur l'heure dans un abîme d'indifférence et d'oubli. Je vous en prie, ne prenez pas ceci pour un reproche, ce n'est qu'un étonnement, un étonnement qui vous comprend même autant qu'on peut le faire, et qui n'existerait pas si je vous avais trouvé moins disposé à reconnaître, à exagérer en certain sens les droits de l'amitié pour me rendre toutes sortes de bons offices à l'exception du seul qui importât véritablement. Je n'ai rien dit avant dimanche, puisque c'était inutile, mais je vous en conjure, passé ce jour-là, remettez mon manuscrit, puisque vous voulez le faire, et que je puisse au moins dans une quinzaine, après le refus que j'attends, commencer véritablement mes démarches auprès des libraires. Je ne sais si Olivier viendra. Je lui écris de ne le faire qu'armé d'un stoïcisme à toute épreuve, et il en a moins que moi, pour moi. La lutte contre les choses est assez grande pour qu'il soit sage de n'en créer point d'antre. »

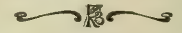
LÉON SÉCHÉ.

(*A suivre.*)

(1) Ces fragments du journal de Mme Olivier m'ont été communiqués par Mme Bertrand, sa fille.

(2) Pas tout à fait cependant, et de temps à autre il lui arrivait bien encore de rimer, soit que Sainte-Beuve la priât de lui traduire le *Chant de l'Épée* de Kœrner, soit qu'elle-même fût inspirée par quelque événement du pays vaudois, comme, par exemple, en 1841, lorsqu'on érigea à Cully un monument au major Davel, le héros de l'indépendance vaudoise. C'est d'elle, en effet, que sont les vers qu'on peut lire sur une des faces de ce monument :

A son pays esclave offrant la liberté,
Comme un héros antique il mourut seul pour elle,
Et, pieux précurseur de notre ère nouvelle,
Il attendit son jour dans l'immortalité.



MESDEMOISELLES A.-Z. MAGLOIRE

Directrices particulières d'Assurances.

NOUVELLE

Mlles Aglaé et Zénobie Magloire — ces demoiselles Magloire, comme elles étaient couramment dénommées dans la petite ville du Centre où elles rési-

daient, — étaient ce qu'on est convenu d'appeler deux vieilles filles, bien qu'à tout prendre leur âge fût assez incertain. Peut-être n'avaient-elles pas encore atteint « ce que la littérature honnête appelle le midi de la vie ». Mais il est bien évident que, comme filles à marier, elles avaient pris une retraite aussi honorable que définitive. D'ailleurs, on était si bien habitué à accoler ainsi leurs noms que, si l'une d'elles avait failli à cette sorte d'obligation de célibat, qu'on leur imposait, l'opinion publique eût été visiblement déroutée, et qu'une semblable dérogation à l'ordre établi eût paru de la plus haute inconvenance.

D'assez bonne heure, M^lles Magloire étaient demeurées orphelines. Depuis cette époque, elles avaient accoutumé de se vêtir de noir. Elles avaient, chacune, des traits prononcés : le front haut, le nez dominateur, les lèvres minces, le menton volontaire. Elles avaient un frère. M. Jean Magloire ne ressemblait nullement à ses sœurs. Elles étaient grandes et sèches, et rien de folâtre n'émanait de leur physionomie. Mon frère Jean, comme l'appelaient familièrement ses intimes ; M. Jean, comme le désignaient ses connaissances, — et Dieu sait si celles-ci étaient nombreuses, — balançait sur de fortes jambes courtes, un petit ventre rondelet et joyeux, où brinquebalaient les breloques d'une énorme chaîne. Il était trapu, bien en chair, et rubicond. Des mèches folles auréolaient sa face rougeaude ; et il aurait pu, de ce chef, poser pour un chérubin monté en graine, si la malice pétillante de ses yeux ne l'eût dénoncé pour un bon, mais franc diable. A dire le vrai, M. Jean, dans la vie, avait eu quelque peine à trouver une assiette. On disait qu'au début, ses frasques avaient jeté ses sœurs dans des embarras réitérés, et donné la dernière touche à l'expression de filles douloureuses qu'elles avaient dès lors adoptée. Au fond, elles ne lui en savaient pas mauvais gré. Tout en lui accordant leur pardon, ce qui prouvait une âme magnanime, elles s'étaient débattues, sans grâce, mais avec énergie. Et, la supério-riorité morale s'imposant, elles avaient peu à peu asservi mon frère Jean à leur gouvernement.

M^lles Magloire n'avaient pas été sans avoir à lutter contre de réelles difficultés. Encore jeunes, elles avaient dû soutenir, de la part de collatéraux âpres et chicaniers, un interminable procès, consécutif à certain héritage, dont on les eût volontiers évincées. Tant bien que mal, elles avaient fini par se tirer d'affaire ; et si, accablées par le nombre et le sexe, elles n'avaient pas remporté un triomphe éclatant, du moins elles s'étaient retirées en bon ordre, gardant, du contact avec l'ennemi, l'honneur d'abord, puis, quelques petites choses.

Pendant le temps qu'avait duré ce mémorable procès, la petite ville avait eu la distraction d'en suivre les péripéties. M^lles Magloire étaient devenues le centre de l'attention générale. On calculait leurs chances, celles des adversaires, et on pariait les coups. On s'était pris d'intérêt pour ces vaillantes championnes, et on leur témoignait de la considération. Mais nul n'avait pour elles autant d'estime qu'elles s'en accordaient à elles-mêmes. Quant à mon frère Jean, qui, précisément, cherchait et ne parvenait guère à s'asseoir, il avait joué son rôle coutumier, tout d'arrière-plan, et c'est à peine si, dans la « société », on avait parlé de lui.

Alors, M^lles Magloire s'étaient transformées. Leur air grave s'était fait plus grave encore. A force de fréquenter des notaires, des avoués, des avocats, de contempler dans leur appareil les greffiers et les juges, elles avaient inconsciemment donné un tout autre sens à la sombre coupe de leurs vêtements. Il évoquait moins aujourd'hui la tristesse des veuvages que la sévérité des lois. La vie de très petites rentières, qu'elles menaient, leur devenait à charge. Elles étaient impatientes d'une destinée moins vulgaire.

Or, il advint que M. Jean Magloire entra en relations avec M. Cassemasure de la Folletière, qui était la forte tête de la localité.

M. Cassemasure de la Folletière était un vieux garçon, d'esprit lourd, de corps massif ; épais, mais débonnaire. Son père, M. Cassemasure tout court, passait pour un original. Veuf de bonne heure, il avait brusquement quitté le pays, confié à sa belle-mère l'éducation de son fils, et était parti, disait-on, pour « les îles ». Où qu'il eût été, quoi qu'il eût fait, il n'avait pas perdu son temps. Il revint un jour en France, et il lui parut que, grâce aux gâteries de la vieille dame, son rejeton avait l'air bien plutôt d'un poupon géant que d'un homme fait. Il songeait à l'emmener avec lui. Mais son tempérament était usé par la malfaisance des climats et les fièvres du gain. Une mauvaise bronchite, qu'il ne voulut pas soigner, dégénéra en pneumonie, qui l'emporta. Le jeune homme apprit avec stupéfaction qu'il devenait possesseur d'une grosse fortune. M. Cassemasure, grâce à d'heureuses spéculations en pays neuf, avait fait à merveille fructifier un modeste capital, et la succession approchait de trois millions. Ces chiffres donnèrent un peu d'aplomb à M. Cassemasure fils : mais il n'avait pas l'ombre d'imagination : cette lacune l'empêcha de faire des bêtises.

Il s'empressa de liquider sa fortune, dont les éléments étaient fort épars. Un instinct l'incita à retourner dans sa province, où, à peu près oublié qu'il était, ses millions lui valurent sur-le-champ de chaudes reconnaissances. Il fut assez heureux que d'acquérir à vil prix le magnifique domaine de la

Folletière, où il s'installa. L'année suivante, le nouveau châtelain signait Cassemasure de la Folletière, sans que nul y trouvât à redire. Trois ans plus tard, il était élu député, à une majorité écrasante.

M. Jean Magloire avait à son actif, ou, si l'on préfère, à son passif, nombre d'étourderies de jeunesse. Mais il était loin d'être un sot. Lorsqu'il eut croqué son saint-frusquin, il avait été recueilli par ses sœurs Elles lui avaient déclaré ne pas pouvoir lui refuser le gîte, attendu que la maison, indivise, leur appartenait à tous trois. Mais elles possédaient chacune quelques rentes, et signifièrent à mon frère Jean qu'il aurait à fournir une quote-part proportionnelle pour avoir droit aux avantages complets de la Communauté. M Jean Magloire fit de la commission et de la représentation. Il s'appuya sur l'autorité morale dont jouissaient Mlles Aglaé et Zénobie, et réussit, grâce à ses qualités et à ses défauts. Sa bonhomie n'était pas sans finesse, ni son bagout dépourvu de bon sens. Peu à peu, il étendit le cercle de ses opérations, et ne tarda pas à être connu dans tout l'arrondissement.

Il se trouva donc qu'il eût l'étoffe d'un très bon agent électoral, et que son concours fut un appoint des plus précieux pour M. Cassemasure. Ils en eurent une gratitude mutuelle. Si M. Jean était utile à M. de la Folletière près de ses électeurs, il reçut, en revanche, de ses relations avec l'élu une sorte de brillant qui ne pouvait qu'aider à la prospérité de ses affaires.

Ils étaient en termes quasi d'amitié. Bien souvent, rencontrant par les routes mon frère Jean, dans sa petite carriole, le député montait sans façon avec lui, pour bavarder à l'aise. Et mon frère Jean ne le ramenait jamais au domaine, sans que le châtelain ne le forçât de s'arrêter, ne lui fît passer en revue ses semis, ses plants et ses espaliers, revue toujours terminée par l'exhibition d'une bouteille poussiéreuse, qu'ils vidaient ensemble comme des camarades. Tous deux savaient qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre.

Le temps passa. Le mandat de M. Cassemasure de la Folletière lui fut fidèlement renouvelé. Sa neutralité déconcertante s'entoura d'une circonspection si ténébreuse qu'il parut profond. Il servit des intérêts locaux. Aussi quand il fut fatigué des longues séances et las de vivre à Paris les trois quarts de l'année, ses électeurs l'envoyèrent à la Chambre Haute, où il continua de siéger parmi les sénateurs les plus exacts et les plus silencieux.

M. Cassemasure, comme nombre d'hommes riches et sans aptitudes bien caractérisées, faisait partie d'une quantité de commissions, conseils, assemblées, où son rôle ne consistait guère qu'à toucher des jetons de présence. Une œuvre pourtant l'occupait, dans laquelle il était grand manitou : une compagnie d'assurances, fondée sous le nom d' « Auxiliatrice ». Bien qu'il entendît fort peu de chose à ces matières, il était l'un des administrateurs les plus en vue de cette Société ; car, outre son nom sonore, ses titres politiques, il en était le plus gros actionnaire. Aussi peut-on juger du scandale qui éclata dans la région, lorsqu'on apprit que le représentant de l'Auxiliatrice venait d'y mettre la clef sous la porte, après avoir mangé la grenouille. Des assurés, peu au courant des rouages de ces sortes d'administration, se crurent spoliés et jetèrent des cris de paon. M. Jean, dont les affaires étaient très variées, et qui avait recruté de nombreux clients pour l'Auxiliatrice, calma ces effervescences et rasséréna les esprits.

Mlles Magloire furent naturellement fort indignées. Mais si leur indignation avait été grande, leur surprise devait être plus grande encore, quand, trois ou quatre jours plus tard, un inconnu se présenta à leur domicile. La petite fille qui aidait au ménage leur remit une carte. A la suite du nom, elles lurent ce titre imposant :

Inspecteur général

de la Compagnie d'assurances sur la vie et contre les accidents

L'Auxiliatrice.

Très émues, Mlles Magloire descendirent dans le petit salon, où attendait l'étranger. Elles virent un homme de haute taille, l'air froid, porteur d'une serviette gonflée à éclater, et qui leur tint à peu près ce langage :

— Mesdemoiselles, vous n'ignorez pas la fuite de notre directeur particulier en cette ville, après dilapidation des fonds de la Compagnie, fonds dont il n'était que le dépositaire. Il est urgent de procéder à la réorganisation de l'agence. M. de la Folletière, notre administrateur en ce moment à Paris, a bien voulu donner à la Direction centrale les meilleurs renseignements sur votre honorabilité et votre solvabilité. Accepteriez-vous de devenir nos collaboratrices ?

Mlles Magloire se regardèrent. M. l'Inspecteur général saisit ce regard, plein d'appréhension et de convoitise.

— Je sais — reprit-il — qu'il n'est pas dans les usages de notre Compagnie de confier à des personnes de votre sexe la gestion de ses intérêts. Mais ce n'est pas une règle exclusive, sans exception possible. M. de la Folletière a plaidé en votre faveur de façon si chaleureuse, que nous serions heureux de souscrire à son désir. Vous avez un frère dont il a fait les plus grands éloges.

— Si mon frère — dit Mlle Zénobie — consent à nous prêter son concours, nous sommes prêts,

Monsieur, à accepter votre offre, qui ne peut que nous honorer.

— Pourrais-je voir M. Magloire ? demanda M. l'Inspecteur général.

— Je vais voir — dit M^lle Aglaé — si par hasard il est rentré.

M. Jean était rentré. Quand il fut au courant de la question, il déclara :

— Monsieur l'Inspecteur général, je souscris pleinement à ce qu'ont pu vous dire mes sœurs. Je ne parle pas de l'honorabilité de notre famille ; notre solvabilité est garantie par cet immeuble, qui nous appartient, et par des capitaux, restreints, mais sûrs. Mes sœurs ont des qualités d'ordre, de régularité, qui assureront la parfaite tenue de l'agence. Quant à moi — dit-il avec une grimace amusée — puisque vous voulez bien faire appel à mon modeste personnage, je vous avouerai que les paperasses ne sont pas mon fait. Je déniche des affaires, et tout est là, ajouta-t-il en montrant son front où se voyait encore le cerne rouge laissé par son chapeau. J'ai un peu pratiqué l'assurance, et je crois que ce pays, où d'ailleurs le nom de M. de la Folletière est très aimé, peut rendre beaucoup.

M. Jean accompagna M. l'Inspecteur général jusqu'à son hôtel, et M. l'Inspecteur général remonta dans sa chambre, enchanté d'avoir découvert pour son agence un homme débrouillard, flanqué, financièrement parlant, d'un conseil de tutelle qu'il jugeait devoir être implacable.

Et il se hâta d'en écrire à sa Compagnie...

Peu après, la maison Magloire avait reçu un coup de badigeon. Sur le balcon de fer forgé du premier, en grandes lettres, au beau soleil, resplendissait cette inscription :

L'AUXILIATRICE

Compagnie d'Assurances sur la Vie
et contre les Accidents.

Sur la porte repeinte à neuf, une plaque de cuivre portait ces mots :

MESDEMOISELLES A.-Z. MAGLOIRE

DIRECTRICES PARTICULIÈRES

Le rêve des demoiselles Magloire était exaucé : elles naissaient officiellement à la notoriété.

*
* *

M^lles Magloire éprouvèrent d'abord quelque gêne, dans leur nouveau rôle. A force de persévérance, elles parvinrent à se l'assimiler. Quand elles furent en possession de leur matériel d'agence, elles examinèrent méticuleusement chacune des pièces qui le composaient : elles se plongèrent dans les instructions générales, les brochures de propagande, lurent la teneur des polices jusqu'à ce que leur mémoire en fût congrûment imbibée. Mon frère Jean, pour ménager leur susceptibilité, leur donna, sans en avoir l'air, quelques conseils. Peu à peu, l'écho du scandale causé par la fuite de leur prédécesseur diminua, s'éteignit. Elles avaient hérité d'un portefeuille dont l'importance n'était point tout à fait négligeable. Grâce à l'influence de M. de la Folletière, au concours actif de M. Jean, à la confiance qu'elles-mêmes inspiraient, M^lles Magloire eurent bientôt la joie de voir cette importance s'affirmer et croître avec le temps. Au fond, elles n'étaient pas loin de s'en attribuer tout l'honneur. Quand elles revenaient de courses, et que de loin elles apercevaient leur demeure transfigurée, une émotion faisait battre leur cœur plus vite, une bouffée d'orgueil leur montait au cerveau.

... La maison des demoiselles Magloire s'élevait au coin de le Haute-Place-Saint-Florent et de la rue de la Chapelaude.

C'était bien, de la cave au grenier, la plus bizarre bâtisse de la ville. Elle était plus semée de placards, de marches, de paliers, qu'une scène de féerie ne l'est de chausse-trapes, et les pièces s'y emboitaient les unes dans les autres, avec la complication d'un bibelot japonais.

Il y avait, à mi-hauteur du premier étage, un salon minuscule, et une salle à manger, qui n'était pas très vaste. Au premier étaient les chambres des demoiselles Magloire. Au-dessus s'étendait un grenier avec une mansarde, où logeait la petite bonne. Entre le premier et le second étages, un embryon d'escalier s'emmenchait en casse-cou sur l'escalier principal, et conduisait à la chambre de mon frère Jean. Celle-ci s'emplissait suivant la saison de forts relents de bière ou de cognac. Presque toujours une épaisse vapeur de tabac s'y mêlait généreusement à des bancs de poussière en suspens; et en tous temps, il y régnait une confusion extrême.

Les demoiselles Magloire avaient usé leur patience à essayer de mettre dans les habitudes de leur frère quelques notions d'ordre. Leurs tentatives de rangements n'étaient jamais qu'un préfexte à de plus grands carnages de la part de leur incorrigible. Elles se contentaient de pousser de gros soupirs, toutes les fois qu'il était question de ce capharnaüm, que M^lle Zénobie traitait d'antre, lorsqu'elle était de bonne humeur et qu'elle flétrissait de l'épithète de bauge, quand mon frère Jean n'avait pas été sage, et qu'elle voulait l'humilier.

Le rez-de-chaussée possédait une cuisine, assez basse et fort noire, attendu qu'elle ouvrait sur une cour profonde comme une cave et qui présentait cette

curieuse particularité qu'il fallait de là monter quinze marches pour parvenir au jardin, grand comme une serviette et d'où l'on découvrait une agréable perspective sur les toits du voisinage.

Mais ces inconvénients se trouvaient grandement rachetés par la partie de la maison qui donnait sur la rue.

A droite du couloir d'entrée, une porte éblouissait par l'éclat de ses panneaux, toujours fourbis. En lettres onciales, jaunes d'or et soulignées d'un trait brun, ce mot apparaissait :

BUREAUX

Cette inscription, chef-d'œuvre d'un artiste du cru, avait le don de répandre chez les demoiselles Magloire une sorte de satisfaction grave, où se reflétaient à la fois les responsabilités d'une charge et l'orgueil d'un mandat.

Ces bureaux, à dire vrai, ne consistaient qu'en une pièce. Elle était spacieuse, éclairée par deux fenêtres encadrées de fausses guipures, astiquée avec une propreté flamande. Mais son heureuse disposition, secondée par les soins d'un entretien vigilant, ne pouvait l'empêcher d'être unique. M[lles] Magloire y voyaient néanmoins les bureaux, non pas même leurs bureaux, mais les bureaux, au sens absolu de l'article, comme si elles eusent ainsi voulu donner à entendre qu'elles n'en reconnaissaient pas d'autres à qui fût octroyé le droit d'existence. Et cette prétention, suivant elles, s'affirmait de façon concrète, tangible et indiscutable, dans l'inscription concise, mais péremptoire, qui s'étalait aux yeux.

Les bureaux, donc, étaient garnis d'un meuble de forme ancienne, recouvert de velours d'Utrecht quelque peu fané ; deux tables jumelles s'allongeaient chargées de papiers régulièrement rangés, devant les deux fenêtres entre lesquelles se dressait un massif secrétaire. Les murs étaient ornés d'affiches, où rayonnait le nom de l'Auxiliatrice. En un style de grandiloquence sobre, ainsi qu'il convient à une entreprise dont l'intérêt humanitaire est inséparable d'une certaine propagande pratique, ces affiches fournissaient sur la dite Compagnie tous les renseignements de nature à édifier les intéressés.

Il ressortait visiblement de cette réclame que, de toutes les Compagnies d'assurances, passées, présentes ou à venir. l'Auxiliatrice était la plus solvable, la plus prudente, la plus philanthropique. Elle complétait les autres, les parachevait et n'eût peut-être pas été éloignée de les trouver parfaitement inutiles. Les termes de ces proclamations étaient parfois, pour les profanes, d'une grande obscurité ; ils n'en exerçaient que plus de fascination pour eux.

Pour les demoiselles Magloire, c'était le texte même de la loi, la bonne parole de la Compagnie, qui s'affirmait là par cent conceptions ingénieuses, calendriers réclame, vide-poches, où miroitait, sous mille facettes, le nom répété de l'Auxiliatrice.

L'autel de cette manière de temple était un cartonnier, dressé vis-à-vis des fenêtres, muni, comme tout cartonnier qui a de la tenue, de boites à poignées de cuivre, et dont les étiquettes échelonnaient, sur deux colonnes, leurs inscriptions moulées en belle ronde.

Le cartonnier était surmonté d'un tableau sous verre, présentant une série de pointes aigues, dont les dimensions, d'abord modestes, devenaient ensuite plus menaçantes. D'un peu loin, cela ressemblait à un schéma des grandeurs comparatives des plus hauts monuments du globe, ou encore, à la mâchoire de quelque redoutable squale préhistorique. C'était simplement, année par année, le graphique des opérations de l'Auxiliatrice, d'abord hésitantes, oscillantes, puis soudain s'élevant et bondissant tout à coup à des hauteurs étranges, où elles planaient, désormais, avee orgueil.

Les bureaux étaient le sanctuaire où les demoiselles Magloire reprenaient, avec pleine conscience, l'autorité de leur sacerdoce. Elles revêtaient, en y entrant, un caractère nouveau. M[lles] Magloire agents d'assurances n'étaient plus les demoiselles Magloire, petites rentières, accommodant à la meilleure des sauces économiques les restes de leur mince pécule. Elles se métamorphosaient. Ce qu'il y avait de fortement anguleux dans leurs maigres et longues personnes devenait presque hiératique. Leurs sombres robes de popeline semblaient se draper en plis austères. Elles s'asseyaient, dans leurs fauteuils d'Utrecht, aussi gravement que sur des chaises curules. Quand, officiant à leurs tables parallèles, elles argumentaient, à propos d'une question épineuse, une petite lueur jaune tremblait, derrière les lunettes, dans leurs gros yeux d'orfraie et l'on eût dit deux augures, mais qui se seraient regardés sans rire.

Dans cette pièce, animée, pour ainsi dire, de l'esprit de la Compagnie, les demoiselles Magloire ne vivaient que pour celle-ci. Jamais, si ce n'est pour les soins du ménage, il ne leur fût venu à l'idée d'y pénétrer, en dehors de leur service, qui était ponctuel et rigoureux. A grand renfort de règles, de tire-lignes, de teintes plates, elles avaient dressé un minutieux « emploi du temps », bariolé comme une carte géographique. Tout y était prévu, et elles s'y conformaient, avec un zèle de néophyte. Telles heures de tels jours étaient consacrées à la réception des « particuliers », ainsi qu'elles dénommaient, sans qu'on sût pourquoi, les clients de l'agence ; telles autres, à l'étude des affaires ; celles-ci, au classement des dossiers ; celles-là, à la vérification des

comptes. Droites et dignes, elles mettaient en bon ordre les fiches, feuilletaient les tarifs, consultaient des annuaires, faisaient papilloter une légion de polices bleues ou violettes, jaunes ou rouges, de toutes les teintes de l'arc-en-ciel, qui eussent évoqué, entre des mains moins sévères, l'image d'un battement d'éventails. Enfin, c'est là qu'elles rédigeaient leurs rapports et faisaient leur correspondance officielle, d'une écriture longue, maigre, anguleuse, comme leurs personnes.

Cette correspondance était le seul point qui provoquât de leur part des réclamations aigres-douces, à l'adresse de la très vénérée Compagnie. Si elles étaient, dans l'accomplissement de leurs devoirs, d'une ponctualité absolue, elles n'admettaient pas, en retour, qu'on n'usât point envers elles de réciprocité. Une des injures les plus notoires qu'on pût leur faire, était de leur écrire avec la suscription : « Mademoiselle Magloire ». Elles voyaient là une atteinte à leur dignité. En pareille occasion, elles ne manquaient pas de rappeler au Siège, pour la bonne règle, l'observance de l'exactitude et des convenances. Dans l'exercice de leurs fonctions, M^lle^ Aglaé, ne se distinguait pas de M^lle^ Zénobie, et vice versa. Elles étaient M^lles^ Magloire, raison sociale, une et indivisible, d'une agence en deux personnes.

Que devenait cependant M. Jean ?

Bon gré, mal gré, les demoiselles Magloire avaient cet auxiliaire, dont elles n'auraient pas pu récuser le concours. Si noblement bureaucratique que fût leur tâche, elle n'était, en somme, que la mise en œuvre d'un labeur préparatoire, singulièrement plus âpre et difficultueux, celui de la recherche des affaires. M^lles^ Magloire étaient belles à voir, quand, assises à leurs tables jumelles, elles déployaient leur fermeté sentencieuse, leur autorité dogmatique, à propos des affaires courantes. Mais quand il s'agissait de les flairer, les découvrir, les faire entrer, par persuasion ou force, dans le portefeuille dont elles élargissaient peu à peu la panse, M^lles^ Magloire, retenues au rivage, s'incrustaient à leurs chaises, et laissaient dédaigneusement mon frère Jean courir le pays. C'est lui qui multipliait les visites aux bons curés, aux médecins, notaires, gens de loi, susceptibles d'être, directement ou indirectement, une source de bons rendements à la branche « Vie » ; — lui qui opérait des descentes réitérées chez les industriels, les commerçants, les entrepreneurs, les patrons ; qui faisait miroiter à leurs yeux tous les avantages de l'Auxiliatrice, compagnie de tout repos, — sécurité absolue, tarifs raisonnables, absence de tracasseries, prompt règlement des sinistres, — tant qu'à force d'user sa salive, et de meurtrir son poing sur les tables, il finit par rapporter, plié dans sa poche, quelque bon projet de contrat « Accidents », dont la prime élevée permettait au commissionnaire l'encaissement d'un joli bénéfice. Et, toute l'année, M. Jean s'en allait ainsi par les chemins, cumulant ses représentations et ses assurances. L'hiver, bien enveloppé d'une houppelande, la casquette enfoncée jusqu'aux yeux, les moufles montées jusqu'aux coudes, il bravait vents, pluies et froidures, engageait, toujours souriant, sa carriole dans les plus mauvais chemins, revenait, ruisselant des averses que lui envoyaient les branches accrochées au passage, des semelles de boue à chaque botte, et crotté jusqu'à mi-jambes. L'été, tout hilare dans son vaste panama, il déambulait, débraillé, le gilet ouvert, la chanson aux lèvres, rentrait avec des mains couleur de terre cuite, suant, soufflant, blanc, des pieds à la tête, de la poussière qu'il avait soulevée au long des routes.

Malgré l'irascibilité de leur caractère, et la susceptibilité de leur amour-propre, M^lles^ Magloire, quand elles se retrouvaient face à face avec leur conscience d'honnêtes filles, et que le mirage des grandeurs officielles ne les abusait plus, étaient bien obligées de reconnaître que le rôle, joué par mon frère Jean, constituait à tout prendre la proposition principale dont celui qu'elles jouaient n'était que le corollaire. Mais leur honnêteté avait tôt fait de biaiser avec l'évidence, et elles affectaient de ne voir dans le concours qui leur était apporté qu'une œuvre toute matérielle, quasi grossière, tranchons le mot, presque répugnante.

— C'est un bon manœuvre ! — disait M^lle^ Zénobie, en hochant de haut en bas sa tête de jument maigre à longues dents.

— C'est un bon manœuvre ! répétait, comme un écho fidèle, la voix approbatrice de M^lle^ Aglaé.

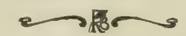
Et les directrices particulières ne tardaient pas à venir au secours des sœurs, parfois prêtes à s'attendrir, quand il s'agissait de la défense des grands principes.

Un des premiers ukases auxquels le rigorisme de M^lles^ Magloire avait donné lieu était l'interdiction qu'elles avaient faite à M. Jean de pénétrer sans autorisation dans les bureaux où elles s'enfermaient, avec la jalousie des sorcières antiques dans leur repaire. Vis-à-vis l'une de l'autre, elles étayaient sur de solides raisons les bases de cet ultimatum. Officiellement, qu'était mon frère Jean ? Rien. Il n'avait pas eu à intervenir dans le contrat passé entre M^lles^ Magloire, directrices particulières d'assurances, et l'Auxiliatrice. Sa grosse signature bonhomme ne figurait, à côté de leurs paraphes hérissés, ni sur la lettre d'investiture à la branche « Accidents », ni sur la lettre d'adhésion à la branche « Vie ». Jamais il n'avait été personnellement honoré d'une missive du Siège Central. Mon frère Jean n'entrait dans les bureaux que mandé par ses sœurs,

pour affaires de service. Mlles Magloire invoquaient d'ailleurs, par respect humain, la tenue souvent plus que négligée, presque douteuse, de M. Jean, quand il rentrait de campagne. C'était l'hiver, ou c'était l'été : et, seuls, messieurs les particuliers avaient le droit, selon l'occurrence, de laisser sur le parquet immaculé, l'empreinte de leurs semelles boueuses, ou de mêler à la poudre des paperasses, celle qui flottait autour d'eux. Aussi, quand mon frère Jean était mandé dans la pièce du bas, se présentait-il, comme un soldat à l'ordre. Mais ses petits yeux vifs viraient de droite, de gauche, en clignotant ; il prenait un air d'innocence narquoise, qui disait bien des choses...

Ch. Bourgault-Ducoudray.

(*A suivre.*)



LA VIE LITTÉRAIRE

Les Souvenirs du Comte de Hübner

Comte de Hübner : *Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le Second Empire* (1851-1859), publiés par son fils, le comte Alexandre de Hübner. Tome II. (Plon, éditeur).

Nous le savons (1). Il était mieux qu'un homme du monde, un homme de société. Sa psychologie se complète maintenant. Nous discernons que le comte de Hübner fut « l'honnête homme », tout comme un autre, honnête homme un peu bien austro-hongrois.

Cet ambassadeur a de la culture, nous ne l'avons pas oublié. Il a l'esprit juste. Il ne s'en fait pas accroire. On trouvera dans le deuxième autant que dans le premier volume de ses mémoires, des renseignements circonstanciés sur les préparations diplomatiques de 1859. On y trouvera tout ce que l'on voudra, et surtout la preuve que la besogne des ambassadeurs est vaine. Durant une année entière, ce diplomate patient à observer écrit dans son agenda aujourd'hui : « la guerre paraît certaine » ; et demain : « la paix n'est plus discutée » ; et après-demain : « tout fait prévoir que la guerre est proche », et le jour suivant : « il est probable que la paix des nations ne sera pas troublée », et ainsi, et toujours ainsi, jusqu'à la déclaration de guerre qui se produit justement peu de jours après que l'ambassadeur, d'ailleurs perspicace, mais de par ses fonctions fort impuissant, a noté scrupuleusement : « les nuages se dissipent à l'horizon. Tout est calme, la paix est sûre !... » Nous avons là un important témoignage de la vanité des jeux diplomatiques. Formulé par un sot, il serait sans vertu, mais le comte de Hübner est un homme sensé qui accomplit tout ce que sa fonction d'ambassadeur lui permet d'accomplir, c'est-à-dire peu de chose, c'est-à-dire rien du tout, mais qui accomplit tout cela très exactement, et avec l'aide de belles qualités de pondération intellectuelle et morale.

A quoi rêvent les ambassadeurs ?

Le samedi 1er janvier 1859, aux Tuileries, réception du corps diplomatique. L'empereur répond au nonce : « J'espère que l'année qui s'ouvre ne fera que cimenter nos alliances pour le bonheur des peuples et pour la paix de l'Europe, » puis en passant devant le comte de Hübner, il lui dit d'un ton de bonhomie : « Je regrette que nos rapports ne soient pas aussi bons que je désirerais qu'ils fussent, mais je vous prie d'écrire à Vienne que mes sentiments pour l'empereur sont toujours les mêmes. » Et le comte de Hübner note gravement :

« Ces paroles ont été interprétées diversement par ceux de nos collègues qui les ont entendues. Cowley y voit une preuve de mauvaise humeur. Kisseleff et Hatzfeld une amplification de la réponse pacifique faite au nonce et, par conséquent, l'intention de dire quelque chose d'agréable, lord Chelsea, premier secrétaire d'ambassade à Paris, n'a rien de plus pressé à faire que de courir au Cercle de l'Union et d'y répandre une version inexacte de cet incident. De là une panique universelle. A la fin de la journée Paris est dans la consternation ».

C'est l'effet de la diplomatie ! Le lendemain, à la réception des dames aux Tuileries, l'Empereur distingue le comte de Hübner, lui donne la main affectueusement, lui demande des détails de son voyage d'Espagne « depuis que vous nous aviez quittés à Biarritz » et tout cela du ton le plus amical et de la physionomie la plus gracieuse. Cependant plus l'Empereur répète qu'il n'a pas voulu blesser le comte de Hübner, plus on se persuade que la guerre est imminente. Mais à la fin, quand tous les symptômes sont menaçants, on recommence à croire que la paix est sûre... Eternelle duperie, vanité grandiose des diplomaties ! Voyez tout cela très net au fond des mémoires de Hübner qui ne fut peut-être pas un ambasseur de de génie, mais qui fut un bon philosophe.

Des mémoires de diplomate peuvent apporter des faits diplomatiques nouveaux ; ils peuvent fournir des explications nouvelles et claires à des événements obscurs et confus. Pour cela ils sont utiles ; mais ils ne sont réellement significatifs de la vie d'une époque que parce qu'ils disent accessoirement. Le comte de Hübner m'instruit beaucoup mieux sur la mentalité d'un diplomate de 1850 et du monde qu'il fréquente par les quatre ou cinq cents listes d'invités à sa table publiées avec soin dans ses

(1) Voir *Revue Bleue* du 2 juillet 1904.

deux volumes de souvenirs, que par tous les détails de ses interventions plus ou moins adroites et plus ou moins efficaces dans les complications européennes. J'ai été curieux de rechercher quelle place occupent dans les souvenirs au jour le jour de cet homme point surmené, quelle place tiennent la littérature et les écrivains ; ce qui revient à dire quelle place ils tenaient dans la « société » car nous avons vu le comte Hübner « homme de société ». Nous avons complété en disant : il figure assez bien « l'honnête homme » d'une époque. Il semble avoir des lettres. Il semble avoir du goût. Du moins, je le crois animé de la passion de se cultiver l'esprit. Il sait écrire au retour de fêtes mondaines : « Puis je me suis avec soif, avec volupté, avec transport, plongé dans la solitude de ma bibliothèque ». C'est le cri du cœur, d'un cœur dont les cris sont doux et contenus. Que sont pour le comte de Hübner les écrivains français de son temps ? Comment lui apparaît la littérature française ?

Hélas ! les écrivains français ne sont rien. La littérature française n'est presque rien.

Le comte de Hübner est un homme d'une sensibilité délicate, et d'autant plus forte qu'elle est plus concentrée. C'est un père qui adore ses filles : la poésie de l'amour paternel est dans les quelques lignes qu'il leur consacre. Ses larmes sur un fils mort dans sa jeunesse sont émouvantes de simplicité et de vérité. S'il évoque ses amours passées, la noble sincérité de ses sentiments se traduit en un style joliment suranné — il faut lire ces lignes sans disposition ironique — mais dont les accents sont, en vérité, touchants :

« Jeudi 12 novembre. J'ai reçu aujourd'hui un paquet portant l'inscription : « Legs au baron de Hübner de M^me^ la baronne Auguste de Butlar » et contenant un portrait de Dorothée Tieck. J'étais fort épris de cette jeune personne en 1830. C'étaient mes premières amours, sans suite, sans aveu, et comme je m'imaginais, inconnues à tous, même à l'objet de mes chastes feux. Et voilà que vingt-sept ans après, c'est une morte qui m'envoie d'outre-tombe le portrait de mon adorée, morte aussi depuis longtemps ».

Le comte de Hübner ne peut être ému que pour des sujets qu'un homme vivant la vie de société, vivant pour elle, subordonnant tout à elle n'aurait à dissimuler en aucun cas. Il est pour lui des sujets indignes de crier son émotion. Il signalera du même ton la mort de son cheval et de son maître d'hôtel.

Un matin où il faisait « un temps de jasmin », en revenant du Bois, il apprend la mort de son cheval favori et il note : « Mon Yalpouk est mort. Je n'ai jamais eu, je n'aurais jamais un cheval pareil. » Vous pouvez faire une comparaison utile avec l'oraison funèbre qu'il consacre à son chef de cuisine, qui, peu de mois après, meurt à son tour : « Mon chef de cuisine, Accard est mort aujourd'hui. J'étais allé le voir ce matin. Il m'a demandé si mon ordinaire marchait bien. Je l'ai rassuré sur ce point, en ajoutant : « Je vais vous servir un plat de ma façon, « meilleur que tous ceux que vous m'avez préparés « pendant les derniers dix ans ! C'est le bon Dieu ! » Le malade trop occupé de ses casseroles pour aller le dimanche à l'église, parut fort content, reçut les sacrements et fit, à sept heures du soir, l'heure du dîner, ce que les théologiens appellent une *mors conspicua*. C'était un digne et brave homme et un excellent cuisinier qui avait l'ambition et les aspirations aristocratiques de son état. » On se demande si Accard était plus content de recevoir le bon Dieu, que de le recevoir par les soins du comte de Hübner. C'était du moins un brave cuisinier, mais Yalpouk était un brave cheval.

Tous les événements de la vie littéraire sont du même ordre que les incidents de la vie et de la mort du cuisinier Accard et du cheval Yalpouk. Ils n'intéressent le comte de Hübner que dans la mesure où la vie de société est intéressée par eux.

Cherchez dans un livre où s'accumulent les menus faits de l'existence quotidienne d'un homme cultivé, cherchez la place qu'y occupent les écrivains. Elle est minime. Elle est presque imperceptible. Elle est humble. Elle est subalterne. On les invite quelquefois, car nous vivons dans une époque bouleversée, mais on les met au bas bout de la table. Ils sont suspects. On compte l'argenterie avant leur départ de la maison.

En 1851, Hübner a dîné chez Baroche, aux Affaires étrangères avec le docteur Véron, rédacteur du *Constitutionnel*. Cette promiscuité le dégoûte. « Plusieurs des convives s'en formalisaient. Ces messieurs sont par trop difficiles en temps de République ». Lui-même invitera Guizot, parce que Guizot est homme d'Etat, plus qu'homme de lettres, parce qu'il est l'ami de son amie Lieven, mais son « ton d'autorité qui rappelle l'ancien professeur » le blesse. Chez miss Burdett Couts, il fait la connaissance du nouvelliste Dickens, « un des démocratiseurs de l'Angleterre. Il a l'air bon enfant, porte une barbe touffue et a les manières et les allures d'un Yankee ». Hübner regarde de haut, et il passe en dédaignant. Sans doute, il ne lui déplaît qu'à demi de frayer chez Drouyn de Lhuys avec le célèbre voyageur Huc. Mais Huc est missionnaire lazariste : cela lui constitue un titre à la bienveillance courtoise du gentilhomme. Au surplus, il le considère comme une curiosité, comme un phénomène qu'on exhibe à bon droit dans les salons. « Ses deux livres sur le Thibet et l'empire chinois sont et resteront des œuvres classiques. Malgré le sang gaulois qui coule dans ses veines,

l'auteur par son teint basané, son regard fin et spirituel, par son sourire froid et caustique et ses yeux fendus en amande, rappelle d'une manière étonnante le type des *Célestes* auxquels il a prêché l'Évangile pendant douze ou treize ans. Il me dit que ce fait se produit assez souvent parmi les missionnaires de Chine. A force de ne voir et de ne hanter que des gens du pays pendant une grande partie de leur vie, leurs traits peu à peu se *mongolisent* ». C'est tout. Il reçoit Thiers le petit grand homme, parce que homme d'État, et Mignet parce que Thiers implique Mignet. Thiers lui inspire je ne sais quel étonnement amusé. Mignet ne lui inspire rien du tout. Il dîne chez Drouyn de Lhuys et là il fait la connaissance de « Mistress Norton, femme auteur, célèbre par sa beauté dont elle a gardé des traces; par son esprit et par un procès dans lequel figurait lord Melbourne, alors premier ministre ». Rien de plus. Il néglige l'écrivain, ne compte que la jolie femme. S'il verse deux ou trois larmes, très sobres, sur la mort de Delphine Gay, c'est parce qu'elle était spirituelle, gracieuse, jolie. C'est surtout parce qu'elle a brillé au Congrès d'Aix-la-Chapelle. Il la juge bizarre. « Cette femme — je n'ai jamais pu comprendre pourquoi — adorait Emile de Girardin, son mari. Me trouvant un jour chez elle — c'était dans les temps troublés de 1849, lorsque le choléra sévissait dans Paris pendant que l'émeute grondait dans les rues — nous discutions la situation politique, lorsque, soudainement, elle leva ses beaux yeux vers le ciel en disant : « Il n'y a que celui-là qui puisse « sauver la pauvre France. » Je lui faisais mes compliments sur ses sentiments religieux : « Comment, « s'écria-t-elle, j'entends parler de M. de Girardin », le cabinet de son mari se trouve au-dessus de son salon. Le voir Président de la République ou, du moins, comme pis-aller, président du Conseil, était le rêve de cette aimable ambitieuse. »

Et quoi! dix lignes de nécrologie sur Delphine Gay! Mais, vous l'avez deviné, Hübner les écrit seulement afin d'exprimer son mépris pour Emile de Girardin — homme de lettres, si je peux dire.

Un jour, invité à Compiègne par l'Empereur, il voyage avec le nonce, le duc de Beauffremont et Alfred de Vigny. Alfred de Vigny a eu le tort de mettre sur le cimier doré du gentilhomme une plume de fer qui n'est pas sans beauté. Hübner, qui pourtant sera écrivain à son tour, semble croire que Vigny a dérogé. Il écrit froidement : « Alfred de Vigny ne déparle pas. C'est le type de l'académicien. » Voilà! Je trouve une seule fois sur les listes l'invitation de Hübner, Mérimée, le grand maître de la sociabilité dans la cour impériale. Son nom. Pas un mot. Un soir, il dîne chez le duc de Noailles. « Après dîner vient M. Viennet. Cet académicien toujours jeune quoique octogénaire récite des vers de sa composition. » Holà!

Il prie un jour Legouvé à déjeuner. Rien. Il rencontre chez Decazes Villemain, Jules Janin « qui est très amusant ». Un jour il convie à dîner M. de Lagrenée et l'abbé Huc. « Ces célèbres voyageurs et spécialistes de la Chine blaguent à qui mieux mieux. » Point final. Telles sont en neuf ans toutes — je n'en ai point omis une seule — toutes les fréquentations littéraires avouées d'un ambassadeur lettré dans Paris, toutes les relations littéraires retenues pour l'histoire. Est-ce assez clair comme indication sociale de la situation des écrivains en France au milieu du XIXe siècle?

Hübner considérera la littérature du même regard que les écrivains. Il ne jugera les œuvres que par rapport à la vie sociale, disons à la vie de société. Hübner est intelligemment curieux. Il admire les travaux du baron Haussmann, l'œuvre du comte de Lesseps à Suez, mais la littérature n'a qu'une importance minuscule à ses yeux. Une œuvre littéraire fi donc! Un pianiste est de plus de conséquence.

C'est le théâtre qui l'amène à la littérature, le théâtre, sujet inépuisable des conversations élégantes. Et dans le théâtre, il ne voit d'abord que l'interprète. Rachel arrête plusieurs fois son attention. Il la critique avec une forte justesse, en esprit sévèrement traditionnel. Il voit, aux Français, *Phèdre*, jouée par « la Rachel ». Il gémit. « Hélas! hélas! elle sacrifie de plus en plus la simplicité classique qui faisait sa grandeur aux effets bruyants qui enlèvent le vulgaire. » Il la voit jouer Roxane dans *Bajazet*. Il s'enthousiasme, ce flegmatique : « C'est la plus grande et la dernière tragédienne que le monde a vue et verra. » Il voit la Ristori dans la tragédie *Mirza*, par Alfieri, il admire encore plus Rachel. « Le peu de la Ristori est vraiment classique. On y reconnait l'influence de l'école allemande. Pas d'exagération, pas de pathos creux. L'ensemble aussi ne laissait rien à désirer. Mais à mes yeux la Rachel est toujours la première tragédienne. » Il veut bien s'attrister de sa mort : « Mlle Rachel est morte avant-hier à Cannes. Corneille et Racine, prenez le deuil, car vous serez enterrés ici-bas, avec la *dernière* tragédienne! » Il va voir au Vaudeville une pièce d'Alexandre Dumas fils, intitulée *la Dame aux Camélias*. Tout Paris y court. « L'auteur, quoique fort inférieur à son père, a certainement du talent. Tant pis, car c'est un corrupteur. » Le principe moral, voilà son seul principe de critique littéraire. A Saint-Cloud, il voit jouer *Les premières armes de Richelieu*, par la Déjazet, âgée de soixante-cinq ans. Il sourit. Aux Français, il voit la *Joconde*, nouvelle pièce jouée par Mlle Plessis. Il raille : « La pièce est mauvaise et cette célèbre

actrice me parait guindée et minaudière. » Aux Tuileries, on donne « petit spectacle détestable : *Les Deux Aveugles*, par les acteurs des Bouffes. » Il nargue. Peu de soirs après, nouveau petit spectacle détestable. Il hausse les épaules : « Il y avait petit spectacle : *Un Monsieur et une Dame*. Décidement ce pauvre Bacciochi n'est pas très heureux dans le choix de ses pièces. » Il n'a pas jugé bon de garder plus de souvenirs de l'activité dramatique durant dix années.

Le théâtre. L'Eloquence d'Eglise. L'un conduit à l'autre. Ceci est encore sujet de conversation mondaine. Et puis les gardiens des traditions sociales ne peuvent demeurer étrangers aux prédications des prêtres. Hübner du moins juge librement. Il fait peu de cas de Ravignan saint homme, ancien avocat devenu jésuite et qui prêchait comme on plaide, qui déclamait et manquait de profondeur et d'originalité, essentiellement prédicateur des femmes, ayant « la vogue du faubourg Saint-Germain. » Il goûte mieux l'austère jésuite Félix, petit homme trapu, sans moyens physiques, voix désagréable, physionomie inexpressive, traits immobiles. Mais logique serrée, connaissance profonde du cœur humain, diction élégante. Il parle à la raison. Hübner l'appuie ardemment : « Non qu'il tâche de prouver ce qui échappera éternellement à la science et ne peut être saisi que par la foi ; il est trop éclairé pour ne pas éviter cet écueil contre lequel tant de prédicateurs viennent échouer. Mais l'effet qu'il produit sur son auditoire est merveilleux. La preuve : les nombreuses conversions que sa parole brève et sobre détermine tous les ans, à la fin des retraites... »

Mais tout ce qui constitue l'activité littéraire, on pourrait presque dire l'activité intellectuelle d'une époque est inaperçu de Hübner ; ou bien il se refuse à en penser quoi que ce soit, par crainte sans doute d'avoir trop à s'indigner, et l'indignation est en soi assez inconvenante.

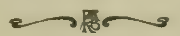
S'il note, par hasard, la lecture qu'il a faite de l'*Histoire de la Restauration* par Lamartine, c'est pour la condamner. « Un roman, dit-il, ou tout au plus une compilation remplie d'inexactitudes. Le jugement de l'auteur porte presque constamment à faux et pèche par une mollesse qui frise l'absence de sens moral. » Sur Béranger mort il jette ces simples mots : immoral et révolutionnaire. Il constate sans mot dire que Eugène Sue est mort. S'il parle un instant des *Mémoires* de Guizot, c'est pour tourner en plaisanterie l'orgueil de l'écrivain : « Thucydide et Machiavel, m'a-t-il dit, ont écrit et publié l'histoire contemporaine ; pourquoi n'en ferais-je pas autant ? Ces *Mémoires* serviront à l'histoire... Comme c'est Guizot ! » Il les lit et n'exprime aucune impression. Il marque sa répugnance d'un ouvrage de Girardin « dont il fait publier des extraits dans *le Nord* et dans d'autres feuilles. Ce sont des prédications socialistes et antichrétiennes. » J'ai tout dit.

N'oublions pas que Hübner trouve le loisir de s'attarder dans ses *Mémoires* à mille incidents futiles. Ne croyez pas que les documents diplomatiques emplissent toutes les pages ; et que le souci de formuler des explications diplomatiques absorbe la pensée entière de leur auteur. Non, il n'est rien qui n'ait sa place en ces livres de réminiscences, rien de ce qui importe à la définition de la sociabilité d'un moment. Il songera même, car il a au plus haut degré le sentiment de la nature, à rappeler le beau temps d'une veille de Noël : « J'ai monté à cheval le long de l'eau par une température d'avril. Le coucher du soleil ressemblait à de l'or liquide répandu sur l'horizon, nuancé par quelques petites taches de teinte neutre. » Et il ne voudra point se souvenir d'une seule œuvre notable de la littérature française ! Et il n'a considéré avec attention l'œuvre et la personne d'aucun écrivain !...

Quel document psychologique que ce silence même, si méprisant. Et Hübner devait être un écrivain ! Voilà une époque, voilà un monde nettement caractérisés. Elles ne manquent pas dans ses livres, les contributions utiles à l'histoire des dix premières années du Second Empire. Les historiens à venir y trouveront leur pâture. Mais comme il serait bon surtout que les écrivains d'aujourd'hui méditassent cet ouvrage pour apprendre par lui à mieux juger leur condition et à mieux mesurer leur force et aussi à mieux diriger leur conduite dans la « vie de société » !

Quelle mentalité étroite et arriérée que celle d'un gentilhomme autrichien du XIX^e^ siècle, formé par des études variées, des voyages et des séjours dans toutes les sociétés européennes, d'intelligence assez fine et assez ornée, et qui était, au reste, un esprit de bonne compagnie !

J. ERNEST-CHARLES.



ÉVOCATION

Mon cœur, tous les parfums que vous avez aimés
Ont laissé leur arôme
En vous comme l'encens dont un temple s'embaume.

Les tapis de muguets aux vallons clairsemés ;
L'iris, les violettes,
Egayant les sentiers de leur printemps en fête ;

Et près des buis amers où glisse le soleil
Les tièdes giroflées
Défaillant aux senteurs de leur âme exhalées;

Tandis que s'échappant des grappes de vermeil
Ou de sombre améthyste,
Jacinthes, votre effluve au soir tombant persiste!

Mon cœur, vous n'avez pas oublié dans la nuit
Les beaux héliotropes
Et sous les saules nains la fraîcheur des hysopes;

Et les lys dont la coupe en porcelaine luit
A l'aube diaphane,
Et le jasmin musqué, l'oeillet, la gentiane...

Mais les roses surtout avec leurs fronts penchés
Sous le poids de trop d'âme;
Les roses que l'été perçait comme une lame;

Les roses en peplums soyeux ou peluchés
Qui, prises de vertige,
Se mouraient feuille à feuille et désertaient leur tige;

Les roses d'imberline et de satin verni;
Les roses amoureuses
Du soleil et tendant vers lui leurs chairs mousseuses;

Les roses, par milliers, ouvertes comme un nid
D'odeurs fortes et frêles
Où le vent quelquefois venait tremper ses ailes:

Ah! comme dans mon cœur leur parfum reste enclos
Avec tout le cortège
De désirs que l'Eté fait éclore et protège!...

Comme il est lourd ce cœur, et gonflé des sanglots
De la gluante sève
Qu'à vos troncs, cerisiers, Juin aspirait sans trêve!...

L'air était saturé d'odeurs de Fête-Dieu
Et de chaudes pivoines.
La nielle étoilait les blés et les avoines.

Aux carrefours l'encens montait vers le ciel bleu
Des reposoirs rustiques:
Oh! cortèges naïfs! Processions! Cantiques!...

Et les haltes dans l'ombre ardente de l'Eté
Par les sentes désertes;
Les baisers échangés et les bouches offertes;

Les yeux qui pâlissaient de trop de volupté;
Le sein qui s'abandonne;
La brûlure d'Eros dont tout l'être frissonne.

Et cette exténuante et terrible langueur
Où se plongeait ma vie
Lorsque les foins coupés séchaient sur la prairie;

Cet émoi de tout l'être offert à la chaleur
Ainsi qu'un holocauste;
Et toute l'âme ouverte aux doux vers d'Arioste;

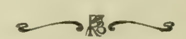
Toute l'âme éperdue en évoquant ta mort,
Sappho de Mitylène,
Ou si troublée aux noms de Pâris et d'Hélène;

Toute l'âme si faible en face de l'effort
Et comme consumée
A l'air de feu filtré par les jeunes ramées;

Toute l'âme en tumulte au fond du corps si las
Et cherchant, éplorée,
A se réfugier entre les bras de Rhée,

Dans l'odorante mer des luzernes lilas,
Des prés, des trèfles pâles
D'où s'élançaient, parfums, vos salubres rafales...

Pierre de Bouchaud.



THÉATRES

Théatre Antoine : *La Main de Singe. Discipline. L'Asile de nuit.*

Je crois bien avoir observé déjà, à cette place, que le rôle initiateur du Théâtre Antoine était depuis longtemps terminé : il se trouve un peu, comme scène à côté, dans la situation d'un artiste, écrivain ou peintre, qui, ayant découvert la note qui rend auprès du public — c'est ce que dans la vie on appelle *être arrivé* — il se trouve donc dans la situation d'un tel artiste mettant en œuvre et exploitant son propre succès. Etre arrivé, c'est évidemment ce qu'il y a de plus commode, puisque cela dispense d'efforts nouveaux ; mais c'est aussi ce qu'il y a de plus contraire aux intérêts de l'art, puisque c'est la négation même du *renouvellement* qui est la raison de l'art, sans quoi il ne saurait se justifier.

Après de laborieux efforts, qu'il est inutile de rappeler ici — car tout le monde se souvient de l'ancien Théâtre-Libre — le Théâtre Antoine est donc *arrivé*. Arrivé à quoi ? D'abord à se constituer un répertoire : il a maintenant toute une série de pièces au point, empruntées à l'ancienne avant-garde du mouvement dramatique contemporain, et aux plus audacieuses, ou du moins, à ce qui, jadis, paraissait le plus audacieux parmi les pièces étrangères de l'Allemagne ou de la Russie; et cela lui permet de varier ses spectacles en changeant son affiche; immense avantage et qu'il est seul à posséder parmi toutes les *scènes à côté* : ni l'Œuvre, en effet, ni le Théâtre Sarah-Bernhardt, ni la Renaissance, ni aucune autre entreprise de littérature dramatique, ne saurait se prévaloir d'un tel avantage. Il est arrivé ensuite à se constituer une troupe relativement homogène, com-

posée d'interprètes qui, à force de jouer les uns auprès des autres des œuvres d'un même caractère, en sont venus à donner l'impression d'un style identique et d'appartenir à une même maison... et cela encore est un avantage notable, car il supprime les difficultés initiales dans la mise au point des pièces qu'on étudie ; il indique sans hésitation possible les emplois de chacun ; enfin, il est une invitation à monter ou reprendre telle œuvre, parce que le talent de tel acteur, M. Antoine, M. Signoret ou M. Chelles, y trouvera un triomphe certain. Le Théâtre-Antoine est arrivé enfin... à se constituer un public... et ce n'est pas là le moindre résultat d'une longue suite d'efforts. Se créer un public, c'est-à-dire avoir assez sûrement conquis les suffrages du public, ou du moins d'un certain public, pour être sûr que sur l'estampille de votre nom, les pièces que vous lui présenterez feront un nombre déterminé de représentations, c'est, au point de vue dramatique, la situation de l'écrivain qui, s'étant créé une clientèle, est assuré de voir ses ouvrages, quels qu'ils soient, pourvu toutefois que la marque s'y trouve, faire cinq, dix, quinze éditions... et cela tant qu'il n'aura pas épuisé son crédit — on sait de reste qu'à cet égard les lecteurs sont les plus bienveillants des créanciers !

Voilà donc, du point de vue *matériel*, une situation unique, irremplaçable, sans analogue, pour le Théâtre-Antoine. Constitution d'un répertoire, d'une troupe, et d'un public : il semble qu'il n'ait plus rien à désirer. Et de fait sa situation matérielle est tout à fait digne d'envie. Il est le seul des *théâtres à côté* qui fasse des recettes assurées, le seul qui distribue à ses actionnaires d'importants dividendes, le seul qui soit une institution maintenant consacrée, et qui inspire le respect des entreprises ayant pécuniairement réussi. Il faudrait voir maintenant si sa situation morale, ou son initiative artistique — appelez cela comme vous voudrez — forme un exact pendant à sa situation matérielle, et, si cette seconde, précisément, n'est pas devenue une sorte de gêne au développement de la première. Parce que le Théâtre-Antoine, en suivant strictement, mais aussi un peu étroitement, ses traditions anciennes de Théâtre-Libre, est arrivé à se constituer un répertoire homogène ; parce qu'il est arrivé à grouper un certain nombre d'acteurs qui interprètent les œuvres dans le style et avec la manière de son chef, modelés, il faut bien le dire, par une longue suite d'essais qui leur imprimèrent des traditions ; parce que, enfin, ce même théâtre a conquis les suffrages d'un public qui suit depuis longtemps ses efforts, il est devenu en quelque sorte le prisonnier de ce répertoire, de ces interprètes et de ce public. Il se soucie moins, aujourd'hui qu'il est arrivé, de faire des efforts en vue de se renouveler et de se rajeunir, que de donner des *spectacles* dans la note et l'accent de ceux qui lui valurent ses premiers succès. Il est comme les écrivains aux quinze ou vingt éditions assurées dont nous parlions tout à l'heure : il ne travaille plus pour *s'exprimer*, mais pour plaire à sa clientèle, ce qui est fort différent : il se soucie bien moins de faire une tentative d'art qu'une heureuse opération financière : — et voilà certes une conséquence normale de son évolution qui ne manque pas d'intérêt.

J'en citerai, si l'on veut bien, l'exemple le plus typique. On sait que ses origines, les origines du Théâtre-Libre, furent nettement et audacieusement *réalistes* : réalistes dans le choix des pièces, et réalistes pareillement dans leur interprétation. Refaire l'histoire du Théâtre-Libre, ce serait reconstituer l'histoire du Réalisme au Théâtre, et certes, si dans le mouvement dramatique à la fin du XIX^e^ siècle, M. André Antoine doit laisser une trace — et je crois qu'il la laissera — c'est, à n'en pas douter, par le souci de certaines vérités dans l'interprétation, dont il fut l'initiateur heureux et qui eurent leur influence sur ceux qui résistaient le plus énergiquement à ses tentatives. Cette initiative eût été impossible sans le développement de l'art réaliste auquel nous avons assisté, et dont la littérature allemande et russe, avec Sudermann, Dostoïewsky et tant d'autres, marqua le premier stade. M. Antoine devait rester le prisonnier de ses origines, et garder, jusqu'à ne plus pouvoir s'en libérer, l'estampille des premières œuvres qui contribuèrent à fonder sa réputation. Réaliste par ses origines, par le choix de ses pièces, par l'interprétation qu'il leur donnait, par la qualité du public qu'il recrutait et définitivement attachait à son effort, M. Antoine qui, de directeur du Théâtre-Libre était devenu directeur du Théâtre Antoine, devait arriver, par l'évolution naturelle de son talent et de sa manière, à nous donner l'exagération, et... comment dire ? la *caricature* du réalisme.

J'ai l'air fort éloigné de l'actualité d'hier... et cependant tout m'y ramène, puisque c'est à l'occasion de la pièce nouvelle que je m'attarde à ces idées générales. Ce n'est point un article sur les destinées du Théâtre-Antoine que j'entends donner ici. Cet article, je l'ai déjà fait, et je n'y reviendrai pas. Ce que je veux, ce qui me paraît intéressant, c'est de montrer comment, prisonnier de ses origines, M. André Antoine continue logiquement et jusqu'à ses extrêmes conséquences, la ligne de conduite qu'il adopta dès le début. A cet égard, la *Main de Singe*, qu'il nous donnait hier, n'est que le dernier anneau d'une longue chaîne qui part des origines du Théâtre Libre pour aboutir au dernier effort du Théâtre-Antoine. Ce conte dramatique de MM. Parker et Jacobs, adapté par M. Robert Nunès, ne nous apparaît plus

avec ce caractère de la littérature dramatique envisagée comme une jouissance de l'esprit, mais bien plutôt comme une volupté des nerfs, poussés jusqu'à leur extrême tension. Il vise à l'émotion purement *physique*, émotion où ne participent plus les éléments intellectuels de l'œuvre, ni la psychologie des personnages, ni la qualité littéraire du drame, mais simplement l'effroi d'une situation qui n'a d'autre objectif que de monter nos nerfs jusqu'à leur maximum de tension. C'est bien la littérature d'un temps où les plus *réelles* secousses nerveuses sont fournies au public par des exercices où le danger de mort est couru par ceux qui s'exhibent, non plus *fictivement*, mais *effectivement*. Et lorsqu'on est sur cette pente, la fiction a grandes chances de sembler pâle auprès de la réalité. Toutefois que M. Antoine prenne garde, même dans le domaine de la fiction ; car quel qu'ait pu être le succès de sa pièce : *Au Téléphone*, quel que doive être le succès de *La Main de Singe*, il semble qu'il ait trouvé son maître à cet égard, un Antoine plus Antoine que lui. La Direction du Grand-Guignol lui a damé le pion, et elle continuera de le faire, semblable à ces extrêmes-gauches de l'Impressionnisme dont nous voyons aujourd'hui les productions, qui ne veulent plus avouer ni reconnaître les maîtres dont ils sont issus, et que ceux-ci surtout ne voudraient plus avouer pour leurs descendants. Dans la vie comme dans l'art, on trouve toujours plus avancé que soi, et d'autant plus glissante est la pente qu'on est placé sur un terrain littéraire à l'excitation des nerfs, le frisson morbide causé par des images trop brutales, tiennent plus de place que les émotions de l'âme, à vrai dire tiennent toute la place...

Il serait pourtant injuste de passer sous silence la saisissante pièce de M. de Conring, adaptée par M. Jean Thorel : *Discipline*, pièce évidemment dépourvue d'agrément, sèche comme la discipline elle-même, et dure comme un coup de trique, mais vivante, palpitante de vérité, et qui, du moins, a ce mérite de poser, en lui donnant sa solution psychique, cet angoissant problème de la discipline militaire. J'ai dit que M. de Conring lui donnait sa solution psychologique : il ne se contente pas, en effet, comme tant d'autres l'ont fait et pourraient le faire encore, de nous décalquer des scènes prises dans la vie et de photographier des types coudoyés dans la rue — ce qui est après tout une besogne aisée de pure documentation. Il sait dégager le sens d'une situation donnée, et nous en faire sentir l'intime et poignante philosophie — sans phrase, sans observation, sans commentaires d'auteur et sans prêche, mais par la seule rencontre et le seul choc des personnages. Voilà du bon réalisme, et que par là pensée j'oppose aussitôt à celui dont je parlais plus haut.

Dans un raccourci ingénieux, puissant et fait pour frapper l'esprit, M. de Conring oppose au militaire de profession, au *soldat d'âme*, si je puis dire, à celui qui aime son métier et ne vit que pour lui, le militaire de caste, le *soldat de cour*, celui qui fit sa carrière aux parades des princes et dut son avancement à l'unique faveur. La pièce étant allemande, M. de Conring n'avait qu'à ouvrir les yeux, à étudier le monde militaire d'outre Rhin, pour trouver les modèles qui lui poseraient ses personnages. C'est ce contraste qui, plus que jamais d'*actualité*, explique la suite des désastres russes par la division du commandement, et la remise d'une partie de l'autorité, la plus importante, aux mains de ceux qui n'endossent pas la responsabilité. On peut dire que jamais pièce ne parut mieux à son heure que cette *Discipline* de M. de Conring, et si, interprétée devant nous à n'importe quelle époque, elle devrait nous induire à la réflexion, son sens et sa portée se trouvent étrangement grossis par le vivant commentaire des événements sur qui le monde a les yeux fixés. Le contraste d'où l'auteur a tiré ses plus beaux effets n'est d'ailleurs pas le propre des pays à gouvernement monarchique ou despotique, comme l'Allemagne qui a posé pour M. de Conring, ou la Russie qui, mieux encore, aurait pu poser pour lui : il existe tout aussi bien chez les nations à constitution démocratique et qualifiées d'égalitaires : ce n'est qu'une question de mots : substituez *bureaux* à *Cour*, et le tour est joué.

Soldat dans l'âme, aimant passionnément son métier, et n'aimant que lui, le commandant de Besser est adoré de ses inférieurs, officiers et soldats, qu'il considère comme ses enfants. Il n'a qu'un tort, c'est de montrer trop de rudesse franche et de croire que tous les représentants de l'armée sont calqués sur son type. C'est ainsi qu'il s'est mis à dos son supérieur hiérarchique, le colonel de Ruch, qui arrive de la cour, et vis-à-vis duquel il a commis cette première erreur, comme entrée de jeu, de l'emporter sur lui dans une manœuvre militaire. Le colonel de Ruch ne lui pardonnera pas ce manque d'égards. Très fier, très subtil, très retors, le colonel de Ruch incarne tout justement le type opposé à celui de Besser : le diplomate mis en face du soldat. Il suffit qu'ils se trouvent en face l'un de l'autre pour que tout en eux, physiologie et psychologie, s'oppose. Ils sont ennemis-nés et ne sauraient être qu'ennemis. Mais de Besser est commandant, ne l'oubliez pas, et de Ruch colonel... : aussi les armes ne sont-elles pas égales.

Le commandant de Besser a résolu de sauver un

jeune lieutenant, le lieutenant de Warth, qui surpris par le colonel au jeu, contrairement à des instructions formelles, est menacé de perdre son grade et d'être contraint à quitter l'armée : du moins tel est le désir du colonel de Ruch qui voudrait faire un exemple, et contraindre le commandant de Besser à rédiger un rapport défavorable au jeune lieutenant. Pourtant de Besser résiste et refuse énergiquement de donner satisfaction au colonel, parce que ce rapport, dit-il, serait contraire à sa conscience. Et c'est la seconde faute de de Besser, c'est-à-dire le second manquement aux égards hiérarchiques que doit à son supérieur un subordonné. Et ces deux fautes pourtant, qui peu à peu vont conduire Besser à sa perte, ne sont que la conséquence de qualités éminentes : talent militaire d'une part et scrupule de conscience de l'autre. Voici pourtant que le colonel de Ruch tient sa vengeance. Peu de temps après ces événements, la guerre est déclarée. On juge si de Bresser, soldat dans l'âme, brûle d'aller au feu. Le colonel de Ruch le désigne pour commander le bataillon de dépôt, celui qui ne partira pas... C'est la ruine de toute ses espérances : c'est ensuite la vengeance directe et contre laquelle il ne peut rien Besser perd la tête, s'affole, demande raison au colonel, et finalement prononce les paroles irréparables qui constituent le manquement décisif a la discipline. Trop tard il comprend la gravité de sa faute. Il expie et s'exécute, en se brûlant la cervelle, au moment où le colonel le fait chercher pour le conduire à la forteresse.

Telle est cette pièce énergique, sans agrément je le répète, et qui n'est pas pour plaire aux femmes, mais vigoureusement enlevée, âpre et violente, où les répliques cinglent comme des coups de fouet — très militaire en un mot et qui donne bien l'impression que les choses ont pu et doivent encore se passer ainsi. Dans sa dureté un peu révoltante, la conclusion rend un son de vérité : ce de Besser n'est pas un soldat allemand plus qu'un soldat français : c'est le *soldat-type* et qui incarne les qualités essentielles au soldat. L'impression produite par la pièce de M. de Conring doit beaucoup à la façon remarquable dont elle est mise en scène : elle marche avec une prestesse et une rapidité qui ne laissent pas languir un seul instant l'intérêt : c'est dans une mise en scène de cet ordre que nous retrouvons les qualités inhérentes à M. Antoine et qui, jadis, firent la raison d'être du Théâtre-Libre. M. Chelles est merveilleux de rondeur et de brusquerie affectueuse dans le commandant de Besser. Quant à M. Signoret, il est peut-être supérieur encore par l'attitude, par le dédain aristocratique et la froideur voulue dont il souligne le type odieux du colonel.

Paul Flat.

SÉNAC DE MEILHAN

On disait couramment au XVIIIe siècle que l'esprit était héréditaire dans certaines familles, et si peut-être il n'était pas transmis en réalité, il pouvait le paraître dans un temps où chacun en avait sa part, acquise ou spontanée. A cette opinion la race des Sénac donne une illustration très suffisante. Le père de Gabriel Sénac fut un personnage singulier. D'abord protestant, puis apprenti-ministre de l'Evangile, il se fit ensuite catholique, voire jésuite, et finalement médecin. « Il avait reconnu sans doute, dit Grimm, que de tous les marchands d'espérances les médecins resteraient les plus achalandés à la longue. » C'est indiquer la conscience qu'il apporta dans ce métier. La Faculté de Paris ayant refusé de recevoir sa thèse sur la vaccine, il imagina, uniquement pour lui faire pièce, de déterminer le duc d'Orléans à faire inoculer ses enfants et leur attacher Tronchin. Mais quelque temps après, Tronchin ayant fait sensation à Paris, Sénac devint son ennemi capital, et dit un jour au roi Louis XV dont il était devenu le premier médecin, qu'il se trouvait obligé, après de mûres réflexions, de regarder l'inoculation comme dangereuse. Son fils a pris sur lui de résumer la méthode, en écrivant, à propos d'un remède à la mode : « Hâtez-vous d'en prendre, pendant qu'il guérit. »

« Approchez gravement le malade, disait Sénac à un confrère, ne parlez point, tâtez le pouls, rentrez ensuite dans votre perruque et restez-y un moment ; puis prononcez l'arrêt, prenez l'argent et partez ». Voilà pourquoi M. le Premier, avec ce genre d'esprit, son air faux, son regard fuyant, avait la réputation d'un grand fripon. De son côté, Mme Sénac, sa femme, gagnait cent mille livres par an à traiter avec les charlatans. « Tout coquin qui payait grassement, dit Grimm, était sûr d'avoir une permission du premier médecin, délivrée par elle, pour vendre et débiter dans tout le royaume des drogues souvent funestes à la santé du peuple. » Ne nous étonnons point, par suite, que ce ménage de morticoles ait pu établir ses enfants avec avantage : ils firent de l'un un maître des requêtes : c'est celui qui nous occupe ; de l'autre un fermier général : c'est le même qui disait à sa femme, laquelle était devenue maîtresse du comte de la Marche, depuis prince de Conti : « Je vous permets tous, hors les princes et les laquais. » A quoi Gabriel ajoutait : « Il est dans le vrai : les deux extrêmes déshonorent. »

*
* *

Gabriel était fort jeune lorsqu'il visita Voltaire à

Ferney. Le patriarche, comme plus tard Victor Hugo, mais avec plus de finesse, distribuait les palmes du génie à tout jouvenceau qui lui portait des vers. Le jeune garçon pourtant ne fut pas ébloui. Il sentit tout l'excès de la politesse. Néanmoins il suivit exactement, le reste de sa vie, le conseil qu'il reçut du grand écrivain : « Moquez-vous de tous ces gens-là, et surtout de ceux qui vous ennuient. »

Après avoir fait des études solides et qui nous ont valu sa traduction de Tacite élégante et concise, Sénac de Meilhan, âgé de 26 ans, en 1762, acheta une charge de conseiller au grand Conseil. Deux ans plus tard, il en acheta une de maître des requêtes. Les maîtres des requêtes, dit l'*Espion dévalisé*, étaient un *ramassis de canailles*. Du vrai, ils n'étaient guère plus versés dans la crapule que le signataire de l'*Espion*. Ils étaient viveurs, concussionnaires. Mais ils pensaient que les lettres mettaient « dans la corruption des mœurs de la douceur, de l'esprit et des grâces ». Et c'est une excuse.

En 1766, après avoir épousé trois cent mille livres de dot en la personne de M^lle Louise le Marchant de Varennes, fille du fermier-général, de laquelle il ne se donna d'ailleurs jamais aucun souci, Sénac fut nommé à l'intendance de la Rochelle. En 1773, il passe à celle d'Aix, où il préside l'Assemblée générale des communautés et voit planter à Marseille les fameuses allées de Meilhan. Enfin en septembre 1775, il est intendant à Valenciennes, où il reste jusqu'en 1789.

« M..., dit Chamfort, intendant de province, homme fort ridicule, avait plusieurs personnes dans son salon, tandis qu'il était dans son cabinet dont la porte était ouverte. Il prend un air affairé, et tenant des papiers à la main, il dicte gravement à son secrétaire : « Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront (*verront*, un *t* à la fin), salut... Le reste est de forme, dit-il, en remettant les papiers et il passe dans la salle d'audience pour livrer au public le grand homme occupé de tant de grandes affaires. » Tel est le portrait de M. l'intendant de Valenciennes. Il n'estime pas, dans ce poste, qu'il soit utile de travailler. Il ne songe qu'à se rendre à Paris, à Chanteloup, où réside Choiseul disgrâcié, et où il peut rencontrer la duchesse de Grammont, sœur de l'ancien ministre avec laquelle il est fort lié. Il a le plus beau dédain de l'administration, où « il ne faut qu'une dose très médiocre d'esprit »; où « l'on n'a besoin que d'une certaine activité nécessaire pour une prompte expédition, que d'embrasser des détails familiers par l'habitude, d'avoir présent à l'esprit le texte de quelques règlements, des formes prescrites, des usages qui ont force de loi », où « les lumières, les secours arrivent de toutes parts à l'homme en place, en raison surtout de son élévation. »

Le prince de Ligne, dans une épître en vers composée pendant l'émigration nous a tracé une figure de Sénac administrateur.

> Heureux, heureux l'ami d'un homme de génie,
> A faire et dire bien qui consacra sa vie;
> Au milieu de la France ainsi qu'à son couchant,
> Grand administrateur déploya son talent;
> Qui brilla dans Paris, éclaira dans Versailles,
> Fut longtemps adoré d'une sœur des Noailles;
> Aux Culant sut donner de son activité,
> Par la philosophie obtint une beauté...

Mais il il faut savoir ici que cette sœur des Noailles qui selon Ligne aurait été la maîtresse de Sénac, est la comtesse de Tessé « un grand caractère, un esprit élevé jusqu'à en être chimérique, en demeurant une forte tête et une grande âme ». à ce que rapporte la vicomtesse de Noailles. Quant au Culant auquel l'intendant donnait de l'activité, on doit l'attribuer à une dame de Valenciennes, si l'on peut en croire tel couplet d'une chanson composée en 1787, à propos de l'Assemblée provinciale présidée par Sénac:

> Parmi cette troupe d'élite,
> Je vois briller un médecin.
> C'est à Culant, sa favorite,
> Que ce baudet doit son destin.

Quoiqu'il n'aimât point sa carrière, M. de Meilhan ne laissait point que d'être fort ambitieux. Il parvint à être quelque temps intendant de la Guerre sous M. le comte de Saint-Germain. Celui-ci, en effet, arrêté par mille objets contentieux et dont il n'avait pas seulement idée, avait voulu prendre un homme de loi pour l'éclairer. Il choisit Sénac, lequel apporta selon Besenval, avec des idées fausses et systématiques beaucoup d'audace et d'assurance. Mais le prince de Montbarey vit dans Sénac un rival redoutable pour son influence. Appuyé par Maurepas, il obtint le renvoi du robin. M. l'intendant dut se contenter, pour vengeance, de tracer du ministre un portrait satirique.

Ayant publié des *Mémoires* (apocryphes) d'*Anne de Gonzague*, en 1786, puis en 1787, des *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Sénac de Meilhan brigua l'entrée de l'Académie. Il ne fut pas admis, sur ce que, déclara-t-on, ses livres étaient des obscénités. Il eut alors, après avoir pensé devenir chancelier du duc d'Orléans, l'idée d'être ministre. On choisissait, en effet, les ministres des Finances parmi les intendants de province. D'Argenson, Machault, Calonne avaient débuté dans l'intendance. Sénac eut, dans ce projet, une audience du Roi. Il écrivit encore, pour cela, un livre d'érudition, qui vaut surtout comme œuvre littérraire : *les Considé-*

rations sur les richesses et le luxe. Mais ce fut Necker que le Roi nomma. Sénac, qui considérait le ministère comme son dû, voua au Suisse une haine mortelle.

*
* *

Le petit Sénac, le petit frère coupe-choux, comme l'appelait Mme du Deffant, ne négligeait nulle occasion d'acquérir des connaissances utiles et cultivait avez zèle la société de tous ceux qui pouvaient lui procurer de l'avancement. C'est que s'il avait de l'esprit, des vues, et même de la grâce, il avait, nous le savons, encore plus d'ambition. Il n'était point, comme ce Turgot dont il admirait la vertu tout en se proposant de ne pas l'imiter, incapable d'art et de ménagement. Il savait composer avec les faiblesses des hommes et mieux encore avec le vice. Et pourtant il se desservait lui-même dans ses intrigues par une vanité qui s'étendait à tout, voulant passer à la fois pour écrivain supérieur, homme à bonnes fortunes et grand administrateur, par un désir de briller qu'il avait extrême et qu'il croyait nécessaire d'affecter, par un goût des plaisanteries méchantes qui lui faisait oublier ses intérêts véritables et lui attirait des ennemis d'autant plus décidés qu'elles étaient mieux tournées et faisaient fortune.

Il fréquentait le monde pour son avancement; mais il s'y plaisait davantage qu'il n'osait l'avouer parce qu'il aimait les belles manières. Il avait au plus haut point le goût de l'esprit et des anecdotes. C'est à lui que nous devons d'avoir les mémoires de Mme du Hausset qu'il empêcha Marigny de jeter au feu. C'est lui qui devait écrire les mémoires du Maréchal de Richelieu et qui rédigea leur *Prospectus.* L'élégance, l'audace, le plaisir, voilà ce qui le charmait dans la société. « Rien, disait ce dilettante, ne faisait d'effet sur lui comme vrai, mais seulement comme bien trouvé. » Dans le monde enfin, il prenait un remède contre l'ennui, « ce cruel ennemi de l'homme policé »; il trouvait l'occasion de parler de soi, « épanchement qui est le plus grand plaisir de l'amitié »; il y préférait, par suite, la société des femmes à toute autre, passant sa vie avec Mmes de Chaulnes, de Tessé et de Créquy, parce qu' « un quart d'heure d'un commerce intime entre deux personnes de sexe différent, et qui ont, je ne dis pas de l'amour, mais du goût l'une pour l'autre, établit une confiance, un abandon, un tendre intérêt que la plus vive amitié ne fait pas éprouver après dix ans de durée. »

Néanmoins, s'il aimait l'élégance et la volupté, ce n'était point par épuisement, comme bien des gens de son temps, mais parce qu'il voyait dans leurs raffinements le terme dernier de sa richesse et de sa force intérieures. Ce n'était pas un fatigué, comme Boufflers ou Ligne. C'était plutôt ce que les anciens appelaient un homme nouveau. Comme Laclos, comme Stendhal, qui lui a tant ressemblé, il voulait accaparer les jouissances de l'extrême civilisation, mais il entendait les doubler d'un ressort intrépide. Ecoutez-le se plaindre là-dessus, du « caractère sexagénaire de son époque ». « Ne cherchez pas, dit-il, le génie, l'esprit, un caractère marqué dans ce qu'on appelle la *bonne compagnie.* Ceux qui possèdent ces avantages y seraient impatiemment soufferts et s'y trouveraient déplacés. Les grands hommes n'ont jamais vécu dans les cercles de la bonne compagnie: ils y paraissent, mais les entraves dont elle accable l'homme supérieur l'en écartent. » Après avoir inventé ce terme *d'amour-passion* dont le XIXe siècle a tant usé, il ajoute : « En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. » Mais la passion, pour lui, réside moins dans le mouvement de l'âme que dans l'ardeur des sens : « Les plaisirs sont la seule ressource de l'homme ardent et passionné dont l'ambition est contrariée... l'homme passionné a toujours entre les mains une arme dangereuse de laquelle il doit, ainsi que les autres, se défier... Tout ce qu'il y a de *moral* dans l'amour est factice et dangereux, et il n'y a de bon que le *physique* de cette passion. »

Il n'a donc d'autre passion que celle des sens, mais il la relève, à la manière classique et païenne, d'une énergie constante, et il la règle avec un esprit précis et fort. Il voit clair, il est désabusé, mais il n'est pas dégoûté. Les travers même l'intéressent, pour peu qu'ils décèlent de vigueur. « Il est, dit-il, des genres dans la société, qui se perdent : c'est ainsi que certains poissons, après avoir longtemps abondé sur les côtes, disparaissent pour des siècles. Il n'y a plus à proprement parler de fats, de ces fats transcendants qui primaient dans la société, donnaient des lois sur la parure et les modes, qui subjuguaient les femmes et en imposaient aux hommes par l'audace et le succès, et dont la jeunesse s'empressait d'imiter les manières et le ton. Tels étaient Vardes et Lauzun. Il faut, pour remplir ce rôle d'une manière distinguée, réunir aux avantages extérieurs l'esprit et l'audace, et être placé dans une certaine élévation. *Quelque vicieux que soit l'emploi des talents d'un fat, ils n'en existent pas moins* ; mais les modèles manquent dans ce genre comme dans beaucoup d'autres. » Ainsi l'éclat, la vivacité, en quelque ordre qu'ils se trouvassent, suffisaient à ses yeux pour faire un mérite, tant il avait un mépris gracieux de la morale commune, tant ce juriste était persuadé qu'il n'y a d'autre droit naturel que celui de la force, et que le droit civil est de pure convention.

Mais quel que fût son goût de l'énergie et dans ses formes même les plus variées, Sénac avait trop d'esprit et d'expérience pour être dominé par lui : il le tempérait par un scepticisme général et indulgent. Ce quinquagenaire aimable n'était pas assuré que l'énergie fît toute la valeur des hommes, comme l'a imaginé depuis un Julien Sorel. Il croyait que « les grands hommes sont comme les remèdes actifs, qu'il ne faut employer que dans les grandes occasions. » Il savait que ce n'est pas « un cœur sensible, un génie supérieur, une grande franchise » qui font réussir dans le monde ; mais « un esprit médiocre et actif, un caractère patient, une âme froide ». Il avait vu qu'on ne peut s'élever dans une « cour qu'en rampant et que l'assiduité y tient lieu de mérite. » Aussi méprisait-il les hommes, mais en s'accommodant à eux, prenant les choses « où elles en sont, les hommes comme ils sont. » « Il ne connaissait point de vérité absolue, ne trouvait rien de grand, ni de vil, ni de petit, » dit-il du Kalender, son héros, dans *Les Deux Cousins* (1791).

Il connaissait les hommes, mais il avait le bon goût de réserver son opinion. Il pensait sans doute que la vanité est un puissant levier : l'on a vu qu'il l'avait éprouvé par lui-même, et il professait d'ailleurs « que l'on ne connait bien que les chemins par lesquels on a passé. » Mais ses expériences intimes lui avaient montré, mieux que toute observation, la misère et l'inégalité de l'âme humaine : « Les hommes sont-ils bons, sont-ils méchants? — L'un et l'autre, répondit le Kalender, et la plupart ne sont ni l'un ni l'autre ; une des grandes sources d'erreur, c'est de se conduire avec eux comme s'ils étaient constants et conséquents... Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles !... » Parole à la Pascal, avec l'aménité en plus, et qui résume mieux qu'on ne l'a jamais fait l'incertitude des jugements moraux.

Vaniteux, mais brillant, passionné, mais sensuel, sceptique, mais indulgent, voilà comme se montre M. l'intendant Sénac de Meilhan, avant la Révolution. Il est un des types les plus significatifs de ces virtuoses parvenus avec lesquels l'ancienne monarchie rajeunissait son vieil organisme, de ces hommes modernes, aussi purs de moralité que les païens antiques, supérieurs à eux de toute leur intrépidité intellectuelle, de leur spiritualité raffinée, de leur raison solide. Tels étaient les monstres pervers dont le vertueux Robespierre jugea bon de purger la France. Reconnaissons, en effet, qu'il y avait en eux de quoi faire horreur aux pieux catéchistes de la démocratie.

* * *

Le défaut de cette attitude décidément libertine, c'est la sècheresse et la monotonie. Sénac de Meilhan s'est gardé de cette aride simplicité et l'a fleurie de quelque variété : derrière cet esprit appliqué et au-dessus de cette vive sensualité, il y a une sensibilité, une sensibilité toute de surface il est vrai, et qui ne se plaît qu'à des subtilités délicates, mais qui détend celui qu'elle anime et en fait un être complet. On a vu que Sénac aimait beaucoup les femmes : il prétendait que leur commerce lui était nécessaire « pour tempérer la sévérité de ses pensées et occuper la sensibilité de son âme ». « J'ai, disait-il, du Tacite dans la tête et du Tibulle dans le cœur. » Non pas qu'il fût toujours tendre, ni même galant avec elles. Il les considérait avec une indulgence qui dépassait la simple impertinence. Cet ennemi de M. Necker et de sa noble fille encourageait, mais avec une pointe de mépris, dans un temps où la morale suisse commençait de sévir redoutablement, les grandes dames qui donnaient dans la galanterie. Il se vantait d'abuser des solliciteuses avec une indiscrétion toute proconsulaire car « les gens qui occupent de grandes places, disait-il, ceux qui représentent dans les provinces trouvent beaucoup de femmes qui leur cèdent. » Mais il assurait en même temps que « celui qui a été aimé d'une femme sensible, douce, spirituelle, et *douée de sens actifs*, a goûté ce que la vie peut offrir de plus délicieux. » Il l'assurait parce que ces qualités, qu'il est si rare de trouver réunies chez une femme, s'accordaient seules avec son bon sens et sa sociabilité.

L'enthousiasme, l'exaltation, outre qu'ils lui semblaient factices, étaient en effet insupportables à ce réaliste élégant. Tout au plus les tolérait-il, mais comme un moyen sûr de culbuter l'ennemi. « Louez, admirez, disait-il, soyez étonné, en extase, ne craignez pas d'outrer les flatteries, l'enthousiasme auprès des femmes ; faites croire, si vous pouvez, à celle que vous voulez séduire, qu'elle est une substance particulière, *plus près de l'ange que de la femme*, vous serez cru, que dis-je ? vous serez *au-dessous encore des illusions* de son amour-propre, et l'on ne refusera rien à un homme doué d'un discernement aussi exquis. » Néanmoins, à ces sentimentales un peu simples, il préférait les vaniteuses civilisées, telle que celle-ci qui se compare aux ministres et dont il rapporte ces propos charmants : « Ils n'agissent que sur les esprits, et j'ai le cœur et l'esprit de plus dans mon domaine... Suis-je une dupe, dites-le-moi, de jouir à la manière des héros et des ministres, d'avoir sans peine ce qui leur coûte des années de travail, ce qui leur fait passer tant de mauvaises nuits dans la crainte d'en être privés? J'ai été inoculée, aucun événement ne peut me faire tomber de ma place, et j'ai douze ans d'empire assurés. »

Voilà comme on organise son bonheur, lorsqu'on sait se former des plaisirs intellectuels, et comme il disait, les faire servir « d'entr'actes aux plaisirs des sens, lesquels sont les seuls véritables ».

*
* *

Mais nous n'avons vu que les côtés intimes et mondains de Sénac ; il y avait encore en lui un philosophe, un philosophe optimiste, qui écrivait, cinq ans avant le 10 août : « De nos jours, la puissance du souverain est assise sur des bases inébranlables », qui croyait au perfectionnement indéfini et pratique du savoir, toutefois, un philosophe réaliste nourri de réalités intimes autant qu'expérimentales, qui ne confondait point, comme Condorcet, les progrès des connaissances avec ceux de l'esprit et qui, dans sa culture, faisait toujours sa part à la force intérieure.

« Il me suffit, disait-il, d'avoir remarqué que les Anciens ont été plus promptement éclairés que les Modernes, qu'ils ont volé dans la carrière où les autres se sont traînés. Ils ont été fort loin en morale et en politique. Nous avons pu à cet égard les surpasser ; mais notre supériorité ne peut être attribuée *qu'au laps de temps, à la progression des lumières accumulées*. L'antiquité est un génie précoce et sublime éteint au milieu de sa carrière... » Mais s'il reconnaît l'excellence utile des « lumières accumulées », il ne s'abuse pas sur la médiocrité des résultats : « Il est devenu facile d'écrire en tout genre. La propagation des lumières, la foule innombrable d'écrits, les journaux, les commentaires sur les grands écrivains, les extraits, les dissertations critiques, ont formé un dictionnaire général d'idées, de résultats, de jugements, où chacun peut trouver où s'assortir, en changeant, décomposant, délayant. Sans esprit, on peut faire un livre sur l'administration, sur la morale, faire des vers, des couplets, des comédies. Tout le monde, en fait d'esprit, semble avoir en ce siècle le nécessaire. Mais il y a peu de grandes fortunes. » Et plus loin : « C'est le nombre des bons écrits, c'est la facilité d'écrire, qui empêchera l'essor du génie. En songeant à cette foule d'écrivains, je crois voir une troupe de nains montés sur les épaules les uns des autres, qui s'applaudissent d'être parvenus à une grande hauteur : l'homme qui aurait eu la force d'y atteindre seul et d'un d'un même élan dédaignera une gloire dont chaque nain peut revendiquer une partie »

Quel remède pourtant dans cette décadence ? Comme toutes les âmes généreuses, Sénac ne voit qu'un parti, celui de la destruction. « Incendions la Bibliothèque » disait l'élégant, le lettré Barère, qui ne fut guère moins talon rouge que bonnet rouge. Sénac eût volontiers repris le propos : mais au lieu d'ajouter, comme le jacobin : « La table des lois doit être la seule littérature du peuple », il aurait dit plus volontiers avec Nietzsche : « Retournons à la barbarie dont les passions seules peuvent nous ramener à la culture. » Et il a exprimé cette idée dans cette telle page : « Quand un plan judicieux, éclairé, approprié à nos mœurs sera substitué aux formes actuelles, les sciences seules pourront servir d'aliment à notre esprit ; mais l'inertie générale ne permettra pas une grande application. Dans cet état de langueur où l'homme doit être entraîné par le cours des choses, il n'aura peut-être d'autre ressource dans dix ou douze générations que celle d'un déluge qui replonge tout dans l'ignorance. Alors de nouvelles races s'occuperont de parcourir le cercle dans lequel nous sommes déjà peut-être plus avancés que nous ne croyons. »

Toutefois, cette sauvagerie primitive, Sénac doutait que, de lui-même, l'homme pût la recouvrer. Il fut un des rares qui aient vu nettement que la Révolution était une tentative de régression. Sa conception du retour nécessaire des choses l'empêchait de la blâmer. Mais il ajoutait : « Les anciens peuples ont commencé par la pauvreté et l'égalité ; la gloire les a enivrés, menés aux richesses et au pouvoir absolu. La question qui se présente aujourd'hui au philosophe est de savoir si l'on peut suivre une marche rétrograde, passer d'un régime absolu à celui de la liberté, de la hiérarchie des rangs à l'égalité toujours combattue par la richesse qui n'aspire pas moins aux distinctions qu'aux jouissances. » Il ne croyait donc pas que le règne de la liberté pût renaître. « Cette idée, disait-il, n'a pas sa racine dans le cœur, mais dans l'esprit : elle est raisonnée et systématique. » L'intellectuel ne prévoyait pas quelles passions barbares allaient se concentrer au-delà de ces abstractions.

*
* *

Les scènes du 6 octobre montrèrent à Sénac que la Révolution de France n'avait pas seulement « sa racine dans l'esprit ». Il émigra. Cet immoraliste épicurien, ce dilettante de la destruction, frappé dans ce qui faisait sa solidité, c'est-à-dire dans sa situation et dans son luxe, rétrograda brusquement à cette même morale sentimentale et commune contre laquelle il se croyait si bien prémuni. C'est qu'il n'avait point abordé les ressources qui faisaient sa force, honneurs, fortunes, loisirs, avec une virilité supérieure à elles ; c'est qu'il s'enrichissait d'elles

plutôt par une jouissance inconsciente que par une volonté avide de les épuiser ; c'est qu'il recouvrait de ce bonheur ouaté ses plaies secrètes de plébéien civilisé, plutôt que de les cautériser avec ardeur et cruauté. Sans doute on ne peut en vouloir à Sénac de ne pas s'être montré un héros dans cette occasion, et il faut toute la médiocrité d'une existence facile pour ne pas sentir combien le malheur vrai diminue les plus vaillants. Mais de cette dégradation soudaine, tirons au moins cette leçon, que les attributs extérieurs et sensibles de la culture, tels le luxe et les honneurs, ne sont rien — s'ils ne sont pas régis par un ressort infatigable de l'âme.

*
* *

A Aix-la Chapelle, où il passa en 1791, après avoir séjourné quelque temps à Londres, Sénac rencontra Tilly qui nous a rapporté de lui quelques traits. Il était persuadé, paraît-il, que la monarchie ne s'était écroulée que parce que le Roi ne l'avait pas appelé au ministère. « Quand nous rentrerons, il faudra en revenir à moi », répétait-il. Avec cet espoir dans son infortune, il s'était mis au lit, où il passait toutes ses journées, et dont il ne se levait que pour faire sa cour aux boutiquières.

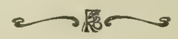
« M. de Meilhan était un amant assez ridicule : tout le monde n'est pas obligé de plaire pour faire l'amour ! Voyez sa toilette ! elle est déjà plus recherchée ; il passe, repasse sous les fenêtres ; il regarde avec affectation pour être regardé. Il montre sa bague, il va jeter un tendre baiser ; mais plutôt c'est un auteur : il écrira. Son billet est absurde comme son amour, mais la petite boutiquière remarque qu'il sent la poudre *à la Maréchale*, et que le papier a des vignettes couleur de rose ; la légende est : *Amoureux et discret*, la devise L seule. Tout cela n'est-il pas bien neuf et bien discret ? Eh bien ! ce qui eût échoué au faubourg Saint-Germain réussit dans un comptoir ; que dis-je ! dans la petite pièce qui le suit et qu'il ne tiendrait qu'à la belle dame d'appeler un salon. »

Cependant il se crut une fois rappelé à ses destinées de naguère, et il reprit du même coup tout son aplomb. Catherine II l'avait mandé à Moscou pour faire de lui l'historiographe de la Russie. Il affecta là de se montrer cassant dans l'impertinence, excessif dans la plaisanterie, le tout avec un air d'importance et de pédanterie que son brillant appliqué déguisait mal. Ce n'étaient point des manières d'homme de cour. Le ton de procureur, qui a tout de même, avouons-le, dans son incorrections, un piquant original, déplut extrêmement à la Reine du Nord. Elle le renvoya aux boutiquières d'Allemagne avec une pension de 20.000 francs.

*
* *

Sénac fut très affecté de cet échec. Il comptait charmer cette cour impériale où il pensait trouver de la passion sous une politesse acquise ; mélange où il se complaisait, comme on a vu. Sa politesse était trop ironique, trop peu respectueuse ; son goût de la passion trop raffiné ; il détonna chez ces barbares. Revenu de là à Berlin où il reçut des présents du Roi de Prusse, il fut appelé à Vienne par Kaunitz. Le vieux ministre mourut peu de temps après. Sénac, alors, dont l'esprit avait besoin de la vanité comme stimulant, se remit au lit pour n'en plus sortir. Il composa les quatre tomes de son *Emigré*, si vif, si intéressant, lorsqu'il met en scène le Sénac de l'ancien régime, sous les traits du Président de Longueil ; si larmoyant et fastidieux lorsqu'il peint le Sénac ruiné devenu sentimental. Déconcerté par ce monde nouveau, par cette vie à laquelle il ne se faisait point, il ne retrouvait un peu d'esprit, d'esprit brouillé de mélancolie, que dans sa correspondance avec le prince de Ligne, son voisin, qui lui rappelait le temps de ses succès. « Il y avait, disait-il à ce propos, un vieux duc de Saint-Simon qui était souvent entré chez ses maîtresses par la fenêtre, à l'aide d'une échelle de corde. Quand il se maria sur ses vieux jours, désespéré de sa nullité, il imagina de rappeler ses anciennes facultés par l'usage des moyens qui l'avaient conduit avec succès au bonheur et dont le souvenir agissait encore sur lui. Il se fit donc hisser par ses valets de chambre et entra ainsi plusieurs fois avec succès dans la chambre de la duchesse. ». Telle était l'excitation dont le vieux païen fait cénobite avait besoin pour son esprit, décomposé déjà par la sensiblerie avant que de mourir.

FERNAND CAUSSY.



Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 18 — 5e SÉRIE — TOME II — 29 OCTOBRE 1904

LA DÉFENSE DES COLONIES

Au fur et à mesure que s'est constitué et élargi notre domaine colonial, que la richesse en a été mieux connue, et que, de toutes parts, se sont éveillées et manifestées les convoitises, le souci de la défense de nos possessions et la nécessité d'en rechercher les moyens se sont imposés de façon de plus en plus pressante à l'attention publique et aux préoccupations du Gouvernement.

A chaque menace de conflagration, la crainte de perdre le fruit de tant d'efforts, de tant d'argent dépensé, de tant de sang versé, s'est faite plus angoissante.

En 1893, à propos de nos affaires avec le Siam, au lendemain de l'assassinat de notre agent, M. Grosgurin, et de l'audacieuse entrée de nos vaisseaux de guerre, la *Comète* et l'*Inconstante* dans les eaux de la Meinam, bravant le feu des canons siamois; sous le coup de fouet des événements, vite nous construisons pour défendre Saïgon les batteries du cap Saint-Jacques, qui devaient être complétées plus tard, en 1897, au moment de l'incident turco-grec. L'année suivante, le conflit survenu entre l'Espagne et l'Amérique nous pousse à des mesures spéciales pour la protection de la Martinique; enfin, au moment de Fachoda, le problème prend toute son importance et toute son acuité et détermine avec violence le mouvement d'opinion que les coloniaux s'efforçaient de faire naître depuis longtemps.

Immédiatement se sont heurtées les deux politiques contraires : celle d'abord qui s'est manifestée avec éclat au Congrès du parti socialiste à Lille, où les délégués français ont reçu mandat de présenter une résolution rejetant la politique coloniale comme « la forme la plus odieuse de la piraterie capitaliste » : ce qui revient à proposer l'abandon aux Anglais, aux Allemands, aux Italiens ou à d'autres, des terres où nous avons réussi à implanter le drapeau tricolore, ouvrant à nos énergies de nouveaux débouchés pour le plus grand profit de notre commerce, de notre industrie et du développement de notre influence.

L'autre qui ferait de nous un peuple aux ambitions insatiables, toujours en quête de nouveaux territoires à conquérir, et sans cesse exposé par cela même a ressentir la vérité de cet adage : « qui trop embrasse, mal étreint. »

Il est entre ces deux extrêmes une politique de fait, la seule que la raison autant que l'intérêt nous conseillent de suivre, la seule qui soit compatible avec le souci de notre dignité et la conception de notre rôle de grande nation dans le monde : c'est la politique de mise en valeur par le travail et dans la paix, sous un régime d'absolue justice, du domaine que nous avons acquis et dont les 9 millions de kilomètres carrés et les 30 millions d'habitants peuvent nous suffire et d'où notre génie peut étendre suffisamment loin son pur rayonnement.

Mais encore faut-il nous assurer, contre les convoitises extérieures, la possession de ce précieux patrimoine colonial. Surviennent alors les hésitations et les résistances. Il en coûte, en effet, là, où pour les œuvres pacifiques d'un intérêt économique immédiat tant d'argent serait nécessaire, d'employer les ressources dont on dispose à une organisation militaire d'un effet lointain et problématique.

Cependant à la leçon des événements, en 1900,

quand apparut, pendant la guerre du Transvaal, la nécessité pour nous d'avoir des troupes à Diego-Suarez, et quelques mois plus tard, quand nous dûmes emprunter à nos garnisons d'Indo-Chine, pour les envoyer au Petchili, leurs soldats, laissant ainsi la colonie à la merci d'un coup de mains la démonstration fut clairement faite de l'obligation qui s'imposait à nous de prendre des décisions fermes pour l'organisation de la défense de nos possessions.

Une première question se pose : « Faut-il entreprendre l'organisation effective de la défense de toutes nos colonies, ou, malgré nos alertes successives, nous confier à notre bon droit? La France républicaine, au milieu de l'Europe armée, et comme en plein camp retranché, peut-elle et doit-elle faire tout l'effort nécessaire pour mettre les colonies hors de l'atteinte de l'ennemi? Ne serait-il pas imprudent de distraire, des ressources nécessaires à la métropole, une part excessive ?

Faut-il se contenter de nous mettre, aux colonies, à l'abri seulement des surprises d'une attaque plus ou moins hardie ?

La réponse est claire.

Ce serait folie que de laisser, suivant l'expression du général Borgnis-Desbordes, à propos de l'Indo-Chine, nos colonies « à qui veut les prendre ». Ce serait pire démence que de songer à l'organisation complète de la défense de chacune de nos possessions.

Cependant, sous la poussée de l'opinion, le gouvernement avait préparé un projet de loi pour la défense de la Métropole et des colonies, et un plan de dépenses de 900 millions, dont 200 pour les seules colonies. L'exécution s'en étageait sur sept exercices. C'était même trop de lenteurs au gré des coloniaux. « Au lieu d'espacer les dépenses sur sept années, disait M. Chailley-Bert, et de faire fond sur les excédents budgétaires, empruntons le milliard de la défense maritime, et faisons-en l'usage le meilleur, dans le terme le plus court. »

On voulait trop embrasser, on ne fit rien ou presque rien. Tout se passa en discussions, en écrits et en discours. Il s'était dépensé beaucoup d'éloquence passionnée et de science ingénieuse.

Les Conseils de défense aux colonies et le Comité central de défense des colonies furent réorganisés, mais nos colonies ne furent guère mieux protégées.

Il faut reconnaître tout d'abord que la Guadeloupe, la Guyane, la Réunion, Tahïti, le Gabon ne sont pas et ne peuvent guère être mis en état de défense. La loi du 20 juillet 1900, qui a ouvert un crédit global de 61.275.000 francs à répartir sur cinq exercices, n'a rien prévu pour la construction d'ouvrages fortifiés pour ces colonies. Elle n'a visé que les colonies où sont les points d'appui de la flotte et où peuvent être utiles les sacrifices à faire. C'était en créant des bases d'opération pour nos escadres qu'on pensait alors contribuer, d'une manière indirecte, à la défense de nos colonies.

Maîtres de la mer, nous n'eussions en effet rien eu à redouter pour la sécurité de notre domaine colonial. Mais nous n'y pouvons prétendre partout à la fois et rien n'est plus vrai que ce mot du général Borgnis-Desbordes : « Ce n'est pas avec des forces imaginaires qu'on gagne des batailles, et c'est en disséminant ses forces qu'on court à des échecs certains ». Que faut-il donc faire?

Tout d'abord porter notre effort sur la plus importante et la plus précieuse de nos colonies, avec ses 20 millions d'habitants et son mouvement commercial de 600 millions, sur l'Indo-Chine, tout en limitant au strict nécessaire la dépense à consentir.

On ne peut songer, en effet, à garder 600.000 kilomètres carrés et une frontière terrestre ou maritime de 4.500 kilomètres. Il faut se résoudre à limiter la défense aux régions riches et enviables de la Cochinchine et des basses vallées du Tonkin, en négligeant l'Annam, d'ailleurs difficilement accessible.

D'après le colonel Barraud, l'organisation doit comprendre au Tonkin : 1° l'établissement de places fortes du côté de la Chine; 2° la mise en état de défense de Hongay et de Haïphong; 3° la création d'un réduit entre le fleuve Rouge et le Thaï Binh (triangle Hanoï, Dap-Cau, Sept Pagodes).

En Cochinchine : 1° la mise en état de défense du cap Saint-Jacques, côté terre et côté mer; 2° la construction de batteries défendant les rivières qui donnent accès à l'arsenal de Saïgon; 3° la construction du camp retranché de Saïgon.

Dès 1897 des travaux de défense ont été commencés au cap Saint-Jacques. En 1900 la situation paraissait extrêmement grave au général Borgnis-Desbordes. A ses yeux, un crédit de 54 millions était immédiatement nécessaire.

Cependant, sans recourir à un tel sacrifice, dès le lendemain de l'expédition des légations, les effectifs étaient augmentés dans de notables proportions et des travaux d'installation de batteries au cap Saint-Jacques et à Hongay étaient exécutés pour une somme de près de 5 millions.

Ce qui n'empêchait pas le général Dodds d'écrire « qu'en résumé, la situation militaire de l'Indo-Chine, en cas de guerre avec une puissance maritime maîtresse de la mer, resterait très précaire, malgré les sacrifices faits par la métropole. »

A la suite des études du Comité consultatif de défense des colonies, en 1903, les conditions de défense se sont encore améliorées. Les effectifs ont passé de 26 500 hommes en 1902 à 32.500 et attein-

dront en 1905, 34.000 hommes avec des approvisionnements augmentés de 10 000 fusils et de 6 millions de cartouches. D'autre part, l'organisation défensive de Saïgon-Cap-Saint Jacques se poursuit suivant un programme arrêté, le 10 janvier 1903, par le Comité consultatif et adopté par le ministre; et les fortifications de Haïphong, Hanoï et Dap-Cau sont en cours d'exécution.

Tandis que chaque année, en vertu de la loi du 20 juillet 1900, qui a accordé 61.276.000 fr. pour les points d'appui de la flotte et les colonies, se poursuit un travail de fortifications, d'armement et de constructions qui a déjà absorbé 32 millions, le Gouvernement demande, par un projet de loi du 7 juin 1904, pour l'exécution du programme définitif de l'organisation défensive de l'Indo-Chine, l'ouverture d'un crédit de 24.122.000 francs. Ceci hâterait, avant que s'ouvre l'exercice 1905, les travaux de fortification et d'armement jugés immédiatement nécessaires et l'envoi du complément de troupes indispensable.

La Commission du budget a cru qu'il y avait lieu de réduire la demande du Gouvernement et de refuser les crédits destinés à entreprendre ou à poursuivre à l'intérieur du Tonkin la construction et l'armement d'ouvrages de fortification permanente, soit 5.630.000 francs, et d'accorder seulement les crédits nécessaires à l'armement et à l'installation des troupes de renfort.

Ce n'est pas que la Commission ait méconnu l'utilité de cette dépense supplémentaire, mais elle a pensé avec raison qu'il suffisait d'ouvrir les crédits qui pourraient être utilement employés au cours de l'année 1904, soit 15.367.000 francs.

Sur le côté occidentale d'Afrique, nous n'avons guère à redouter un débarquement, non seulement parce que l'opération en elle-même serait des plus difficiles, mais aussi parce que des troupes européennes, sous ce rude climat, n'arriveraient pas à triompher de nos admirables soldats du Sénégal et du Soudan. Seuls la ville et le port de Dakar seraient à protéger. L'application du plan de défense définitivement adopté en mars 1903, et dont les ressources fournies par la loi du 20 juillet 1900 suffiront à assurer la réalisation, mettrait notre immense domaine de l'Afrique occidentale à l'abri des atteintes de l'ennemi.

Diégo-Suarez devient, malgré bien des fautes commises, de jour en jour plus redoutable et il est certain d'ailleurs, comme l'écrivait le général Gallieni, « qu'une lutte ayant pour théâtre les eaux ou le territoire de Madagascar ne peut être que l'*épisode* d'un conflit entre la France et une puissance maritime, et qu'il ne faut pas envisager isolément le rôle militaire de la colonie en temps de guerre. »

Aussi faut-il se demander s'il serait bien indispensable de dépenser une somme que le général Gallieni évaluait à 31 millions (non compris Diégo-Suarez) pour parer à des éventualités qui n'auraient qu'un intérêt bien minime, dans un conflit dont les actes décisifs se passeraient certainement sur d'autres points plus importants.

Quant à Fort-de-France et à Nouméa, il n'est pas possible de songer à y faire les travaux de défense et à y immobiliser des garnisons capables de déjouer l'effort d'un ennemi qui tournerait vers la Martinique ou vers la Nouvelle-Calédonie des forces sérieuses. Pour le surplus, ce qui existe suffit.

Nous sommes en 1904 : le Japon et la Russie sont aux prises dans un duel gigantesque brusquement déclaré où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la poussée victorieuse des Nippons ou de la retraite méthodique des armées russes, inférieures en nombre; de la vaillance des Japonais à donner l'assaut à Port-Arthur ou de l'héroïque résistance de la place assiégée; ce qui est clair, c'est qu'il serait téméraire d'en déterminer la durée et plus imprudent encore de prétendre, dès maintenant, en calculer les conséquences.

Si la Russie est victorieuse, le Japon, dans son impatience d'une revanche à prendre et dans la nécessité de chercher les marchés de riz qui lui manquent, n'aura-t-il point la pensée — si affaibli qu'il soit — de se tourner vers les riches contrées du Tonkin, que Formose met à sa portée ?

Si, au contraire, la Russie succombe, qui peut savoir à quelles ambitions pourra être porté l'orgueil du vainqueur ? Que fera la Chine ? Officiellement ou non, ne pouvons-nous avoir à redouter son action sur notre frontière terrestre, en même temps que le Japon s'efforcerait de débarquer sur nos côtes du Tonkin ou de la Cochinchine ?

Je ne crois pas que ce sentiment soit né, et si la guerre a éclaté en Extrême-Orient, on peut en attribuer l'explosion au double souci du Japon, conscient de sa force nouvelle, d'arrêter la marche ininterrompue et menaçante de son puissant voisin, pour la sauvegarde de son indépendance, et aussi, en prenant rang de puissance guerrière, de s'assurer en Corée un débouché indispensable au trop-plein de sa population.

Mais qui peut dire ce que nous réserve demain ? Déjà on nous donne comme certaine l'existence d'un plan d'invasion de l'Indo-Chine. Deux corps d'armée partiraient de Formose, le troisième aurait pour centre Kobé.

Sans ajouter foi à ces bruits tendancieux mis en circulation, il faut, en pareille matière, tout supposer et tout prévoir.

Le Japon, avec sa flotte commerciale considérable,

pourrait, à un moment donné, jeter sur nos côtes 80 ou 100.000 hommes. Tout notre effort doit tendre à gêner les opérations de débarquement, avec les éléments de défense fixe et de défense mobile dont nous pourrons disposer et à protéger Hanoï et Saïgon, jusqu'au moment de l'arrivée des escadres d'Europe, appelées à dire le dernier mot dans une telle guerre.

Si, de Marseille à Saïgon il y a 7.300 milles, de Diégo-Suarez à Saïgon, il n'y en a que 4.000. Cette distance n'est pas même le double de celle qui sépare Nagasaki de la capitale de la Cochinchine. Rien, dans l'hypothèse d'une guerre avec le Japon, n'empêcherait nos vaisseaux, ravitaillés et réparés au besoin à Diégo-Suarez, d'arriver dans les eaux de l'Indo-Chine — si peu que la résistance de la colonie se puisse soutenir. Une fois maîtres de la mer, la partie serait gagnée.

Dire dès maintenant que nous serions envahis aussi facilement que les Espagnols aux Phillipines est certainement fort exagéré, et l'on peut affirmer avec M. Doumer que déjà l'envahisseur aurait fort à faire pour mettre le pied sur nos domaines, mais que la tentative sera singulièrement imprudente, dès que nous aurons achevé l'œuvre de défense telle qu'elle est dès maintenant tracée et en voie d'exécution.

Quand nous pourrons compter, pour la défense de Saïgon, sur la fermeture de ses deux voies d'accès, le Donaï et le Soirap — où la navigation est difficile à cause de l'étroitesse du chenal et de la hauteur de son plafond — sur des défenses mobiles et sur des défenses fixes — mines sous-marines, torpilleurs et submersibles ; tourelles cuirassées, en construction, et d'ailleurs d'une utilité contestable — mais surtout sur la situation des hautes falaises du cap Saint-Jacques transformé en camp retranché et garni de canons de gros calibre, capables de maintenir l'ennemi à distance, et de batteries à tir rapide couvrant de leurs feux le chenal dans toute sa longueur, nous aurons fait tout ce que permettent les ressources de nos budgets, tout ce que commande le souci patriotique de la conservation du plus beau joyau de notre couronne coloniale.

F. Dubief,
Député.

CÉSAR FRANCK

Devant cette église Sainte-Clotilde où il laissa si longtemps chanter à l'orgue sa grande âme, le monument élevé à Franck n'est que le symbole inerte et figé de sa vraie gloire, vivante au cœur des musiciens du monde entier. L'œuvre d'Alfred Lenoir est une pierre milliaire à l'entrée de la voie triomphale. Et les droits du génie sur l'avenir, iniquement différés durant la vie d'abnégation, d'obscur sacrifice et d'humilité de César Franck, lui sont imprescriptiblement acquis.

Le rôle de Franck est doublement glorieux. Ce fut un musicien sublime : nous lui devons la plus noble expression de l'amour mystique que son art ait connue peut être depuis Bach. Ce fut aussi un éducateur d'une énorme autorité morale, et de ceci je dois d'abord parler, parce qu'à présent seulement nous avons pris assez de recul pour en juger sans erreur.

L'irruption monstrueuse de Wagner dans l'art musical a créé la perturbation la plus violente, la plus dangereuse. L'homme de Bayreuth, à la fois métaphysicien, décorateur dramatique, poète, symphoniste, a tenté la fusion des arts pour réaliser quelque chose d'extraordinaire et d'inimitable. Wagner ne voulait pas être un grand musicien, il voulait être Wagner, c'est-à-dire faire collaborer toutes les formes de la connaissance et de l'esthétique à une sorte de monument babylonien, colossal, orgueilleux, unique. Il ne se souciait pas plus que Hugo de continuer des génies et d'ouvrir des routes à d'autres artistes, mais il entendait bien tout ruiner, faire oublier ses prédécesseurs et imposer silence à la jeunesse. Hugo et Wagner sont de ces êtres météoriques et terribles qui n'aiment pas l'Art plus que leur art, et, sur les voies de l'esprit humain, posent des blocs, laissent choir les bolides de leur génie égoïste, rêvant qu'après eux rien ne pourra plus être. Hugo pensait « avoir fait tous les vers » et Wagner avoir conclu la musique, de façon que les hommes nouveaux n'eussent que la ressource du pastiche, ou du retour timide aux formules antérieures. Des hommes comme Bach ou Beethoven, par contre, sont au moins aussi grands par l'œuvre qu'ils ont permise que par celle qu'ils ont signée, et leur valeur morale s'en accroît d'autant. Ils inspirent la gratitude et l'amour ; Hugo et Wagner n'inspirent que l'admiration effrayée.

Cependant il y a quelque chose de plus haut, de plus fort que les titans. C'est l'idée, c'est l'art que nul être ne peut absorber. Qu'arrive-t-il quand de tels blocs, de tels Pélions entassés sur de si formidables Ossas, gisent sur la route ? La vie veut continuer, elle veut être dite, elle crée des voix nouvelles dans de nouvelles formes de chair, et alors, après un silence respectueux et craintif, les courants de la vie contournent les blocs, vont se rejoindre plus loin et reformer le fleuve éternel au-delà de ces ilôts abrupts.

Quand Hugo mourut, on crut que tout était fini pour la poésie. Alors on entendit, après le tonnerre, le chant de la flûte exquise et douloureusement

émue de Verlaine, et on comprit que l'art veut bien porter le deuil de cour pour ses princes, mais ensuite vivre et refleurir par-dessus les tombes. Pour Wagner, l'effroi fut plus grand encore. Il y eut une prostration dans le monde musical. Où aller, que faire, après ce prodigieux panthéisme, ce magnétisme morbide, ce ruissellement d'effluves inouïs, et ces deux grands cris de *Tristan* et de *Parsifal* glorifiant le Nirvâna, puis la Croix ? Il semblait que toute la musique n'eût plus qu'à s'abîmer dans le drame lyrique à la suite du dieu terrible de Bayreuth — et cependant personne n'était capable d'autre chose que de copier timidement une telle œuvre.

C'est alors que, dans la désorganisation, dans l'universelle inquiétude, César Franck apparut comme, après l'ouragan, le bon pasteur qui ramène la confiance et l'ordre dans le troupeau épouvanté. César Franck, inconnu ou méconnu, sut pourtant, par le charme et la foi de son doux génie, retenir sur la pente dangereuse de jeunes hommes qui devaient, quelques années plus tard, former le seul groupe cohérent de l'école française. Tandis que les musiciens de théâtre, la crise passée, recommençaient à faire des opéras à succès sans se soucier des révélations symphoniques de Wagner, Franck rappela à ses amis que la Musique devait être aimée pour elle-même, plus que l'homme audacieux qui l'avait pliée à sa volonté. Il leur montra le danger de s'engager à sa suite dans une dramaturgie bonne pour lui seul. Il leur fit comprendre le caractère d'exception du wagnérisme et qu'enfin Wagner était un génie, mais non pas un cataclysme capable d'absorber en lui le désir musical du monde à venir. Franck montra clairement que le seul moyen de se sauver du pastiche ou de l'impuissanee était de revenir aux formes primitives et pures, à la sonate, au quatuor, à la symphonie, au lied, que Wagner avait saisies et broyées pour les jeter dans son creuset de magicien. Franck rappela Gluck, Rameau, Bach, Beethoven, et cet enseignement persuasif sauva la musique moderne.

Franck, en la ralliant au culte du beau classicisme, détourna les yeux de toute une génération du fascinant spectacle de ce théâtre bayreuthien où seul Wagner a pu se mouvoir ; symphoniste, Wagner est un génie, après d'autres génies, et il honore comme eux la filiation de son art. Dramaturge et esthéticien, Wagner est une exception à soi-même limitée, admirable et isolée, un phénomène historique mais non un initiateur salutaire. Rien de plus redoutable : à qui l'imitera, l'impuissance est promise. Il faut le contourner, et faire autre chose. C'est à cause de César Franck que cela est devenu possible, et personne, sinon lui, ne pouvait, à ce moment-là, parler avec autorité. Tout autre musicien eût conseillé une réaction antiwagnérienne. Or, la question n'était pas de faire le contraire de Wagner sous peine de le pasticher ; mais bien de retrouver, après ce bouleversement, les rapports naturels de la musique avec tout ce que l'âme humaine aura toujours envie de dire.

Autour de César Franck se groupèrent donc des symphonistes. Deux amours les unissaient, celui de la musique pure, celui du maître qui la leur faisait chérir. Vincent d'Indy, Alexis de Castillon, Guillaume Lekeu, Paul Dukas, Ernest Chausson, Claude Debussy, Pierre de Bréville, Alfred Bruneau, Henri Duparc, Guy Ropartz, Gabriel Fauré, Charles Bordes, certains encore, voilà le seul groupe homogène, le seul faisceau de volontés que la musique française ait connu depuis trente ans. Qu'on aime ou non ces hommes de valeur inégale, en dehors d'eux il n'y a eu ici que des faiseurs d'opéras adroits, des musiciens timorés ou impersonnels, à part deux ou trois exceptions honorables, et en tous cas, il n'y a eu aucune cohésion d'efforts. Si la musique française est aujourd'hui la première de l'Europe, c'est à son relèvement symphonique qu'elle le doit — et sans Franck elle ne l'aurait point connu.

L'enseignement technique de Franck a été dépassé peut-être par son enseignement moral. C'était une âme sainte, et toute rayonnante de beautés et de vertus. Jamais plus noble artiste ne vivra. Son insuccès scandaleux a été une leçon incomparable pour ses amis : qui donc eût osé se plaindre, puisqu'il souriait, lui pauvre, courant le cachet, refusé, ou sifflé lorsqu'on le jouait par hasard ? Ses élèves ont appris de lui la patience, le maintien de l'intégrité, le dédain des velléités mauvaises qui viennent aux meilleurs, lorsqu'après les déceptions de l'ardente jeunesse, l'âge mûr commence à perdre tout espoir de jamais se créer une place. Il faut remonter jusqu'aux associations amicales du Moyen-Age, aux ateliers de la Renaissance pour trouver l'équivalence de ce compagnonnage probe et fier, de cette solidarité digne devant l'incompréhension du public. Ni les amis de Manet, ni l'entourage de Mallarmé n'ont eu cette fidélité stricte, cette communion dans un idéal. Chacun tirait à soi, l'honneur des « franckistes » aura été de ne jamais déroger aux silencieuses leçons de beauté de la grande âme qui les inspira.

Le vertige wagnérien évité, le théâtre quitté durant le laps nécessaire à éteindre l'écho de Bayreuth et à laisser renaître sur la scène française des manifestations françaises (l'*Etranger*, *Pelléas* ou *Louise*), la symphonie et la sonate remises en honneur, les origines musicales recherchées, la réfection de la critique musicale, l'enseignement libre de la *Schola*, émanation directe de l'esprit de Franck, voilà les

conséquences de l'intervention paisible, grave, aimante de ce vieillard modeste qui vécut comme un saint, quoique sans pruderie. Il faut maintenant parler de son œuvre elle-même.

Et alors je sens bien que mon amour passionné de la musique ne m'autorisera pas suffisamment, et pourtant je ne puis entrer ici dans un exposé technique et aride de cette écriture symphonique si profondément personnelle. Mais enfin l'opinion de quelqu'un qui n'a que sa place aux concerts suffira pour dire que *Psyché*, la *Symphonie*, le *Quintette*, la *Sonate pour piano et violon*, les *Béatitudes*, certaines parties de *Rédemption* et de *Huida*, les *Chorals d'orgue*, le *Prélude, aria et finale*, le *Prélude choral et fugue*, pour piano, sont des chefs-d'œuvre que rien ne fera pâlir, et auxquels rien, depuis Bach et Beethoven, ne peut être comparé dans le domaine de l'harmonie pure. Schumann est plus nerveux, Liszt et Berlioz plus coloristes, Borodine plus étrange, Brahms plus composé peut-être. Mais aucun de ces maîtres de l'orchestre n'est aussi intimement musical, aucun n'est aussi sereinement relié au classicisme de Bach. Personne n'a cette faculté de suavité mystique et voluptueuse, ce charme unique qui rappelle tantôt l'Angelico et tantôt le Corrège, cette plénitude sereine dans la ferveur, cette pureté du chant qui plane, cette faculté de joie surtout, de joie par effusion religieuse, cette blancheur radieuse de l'harmonie extasiée et ingénue. Rien de sévère dans ce mysticisme évangélique. Certes, les chorals d'orgue, les pièces de piano sont d'une construction puissante, d'une rectitude magnifique qui procède directement de J. S. Bach ; mais Bach est formidable, il tonne, il a la rudesse de la foi du Moyen-Age, et son rythme est énorme, et jusqu'à sa gaîté fait peur comme le rire d'un géant. Franck est éperdu de douceur, de consolation, et sa musique entre dans l'âme par longs déferlements d'harmonie étale, comme une marée baignée de lune. C'est la tendresse même, la tendresse divine empruntant l'humble sourire de l'humanité !

Pourtant, cet apôtre a eu aussi ses passions. Le poème symphonique du *Chasseur maudit* est là pour témoigner du romantisme nerveux qui hanta d'abord son âme, et on y retrouve la fureur descriptive de Berlioz avec une écriture autrement stricte ; et c'est tout un paysage de passion délirante, de poignante exaltation de l'âme et des sens, que révèle la sublime *Sonate* pour piano et violon avant de conclure par une explosion de joie. L'exemple est fréquent, dans l'œuvre de César Franck, de ce tempérament ardent, de cet élan lyrique. Mais tout est dominé par une pureté qui restera le trait capital de son inspiration et de son génie, une pureté qui n'a rien de préraphaélite, ni sécheresse, ni sévérité, une pureté riante, amoureuse et douce, oui, vraiment, quelque chose comme Corrège sur le fond d'un décor de Puvis de Chavannes. Le contour de ces harmonies est d'un beau classique, impeccable, mais constamment les tonalités sont d'une plénitude savoureuse, moite, moelleuse sans mollesse, qui fait penser à la façon dont Racine faisait chanter les mots dans la rigide armature du vers de tragédie.

Il y a une féminité ineffable dans cette musique. Devant elle, plus peut-être que devant toute autre, on peut se rappeler la parole de Fichte envisageant la musique comme le véritable langage métaphysique de l'avenir. La symphonie de Franck nous parle en effet. Elle ne décrit rien, elle ne suggère aucun souvenir du monde extérieur. C'est une voix de l'infini qui retentit dans notre conscience, c'est un céleste discours, et si la *Sonate* est une œuvre passionnée et humaine, un des plus beaux cris qui existent, si *Psyché* est un incomparable poème d'amour métaphysique, lorsqu'on écoute les *Chorals d'orgue* ou, surtout, cette quatrième *Béatitude* où la voix de Jésus s'élève au faîte d'une des plus prodigieuses montées orchestrales que la douleur et l'harmonie aient jamais conçues, alors on perçoit clairement le degré d'art et de rêve où la musique peut devenir vraiment, dans toute la force de cette grave et redoutable expression, *la voix de l'universel*.

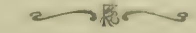
On peut se demander si les disciples de Franck, qui héritèrent très dignement de son enseignement moral, ont su comprendre avec la même netteté de jugement son enseignement technique. Un souci extrême de la forme classique les a préoccupés, et jusqu'à primer chez eux le sentiment et l'inspiration. Artistes excellents et minutieux, puristes épris de l'ordonnance symphonique et thématique avec une science autrement sérieuse que la science d'imitation classique du Conservatoire, ils se sont défiés de la spontanéité, et ils ont ainsi montré une préoccupation analogue à celle des poètes parnassiens. Tout en cherchant (surtout en ces derniers temps), une inspiration française, et en sentant le péril de la musique trop bien faite, du « devoir irréprochable », de ce qu'on appelle la musique de capellmeisters, tout en voulant éviter le rigorisme de forme des Allemands contemporains qu'y pousse le souci du classicisme beethovenien, tout en voulant fuir cette correction excessive qui a mis trop de grisaille sur l'œuvre importante et valeureuse de Brahms, les disciples de Franck ont été un peu trop professeurs, un peu trop guindés, un peu trop enclins, par aversion pour le romantisme et la facture lâchée, à mathématiser leur œuvre et à faire taire leur spontanéité. Castillon et Lekeu, morts très jeunes et il y a longtemps, échappèrent à cette contrainte. M. Debussy avait en lui un génie étrange

qui le mena à une tout autre musique et Ernest Chausson est celui de tous qui rappela le plus tendrement la mystique effusion de son maître dont il avait tout à fait le caractère et l'âme. Mais la majorité des autres ont plus fait attention à la technique qu'à la sensibilité de Franck, ils ont été moins simples, moins humains que lui, et pourtant c'est à plus d'humanité qu'il voulait les conduire.

César Franck a été grand avant tout par le sentiment. Le sentiment n'altérait pas son écriture de maître, mais il faisait parfois craquer l'armature de sa composition. Cela n'arrive jamais à Brahms, le plus important, avec lui, des symphonistes parus depuis Wagner : mais combien, malgré cela et à cause peut-être de cela, il est plus émouvant, plus grand ! Il est permis de dire, possible de montrer que la composition de la *Symphonie*, très belle d'ailleurs, a été dépassée en rectitude, en rigueur mathématique, par des orchestrateurs d'inspiration bien moindre. Il y a de la musique mieux faite encore. Mais il n'en existe pas de plus belle par l'exaltation, l'élan de l'âme, l'abondance merveilleuse du sentiment, qui supplée à l'ingéniosité, aux surprises, aux trouvailles de timbres, aux complexités thématiques que d'autres possèdent à un plus grand degré. Comme l'Angelico, Franck se contente parfois d'harmonies contrastées sans recherche de tous intermédiaires, de répons trop symétriques, qui créent la redite et la monotonie. Mais tout à coup survient un un chant si doux dans le sublime ! Et n'a-t-on pas, en ce temps où le rigorisme d'écriture musicale tourmente tout le monde, dit aussi de Beethoven, de ses thèmes, de ses effets répétés, des critiques allant jusqu'à l'audace, et en est-il moins Beethoven ? L'œuvre de Franck est trop humaine pour échapper à la critique, et celle de Bach est peut-être la seule dont le granit défie la plus légère entaille. Mais qu'on songe à l'édifice formidable de Wagner, qu'on voie combien déjà la plus juste, la plus respectueuse critique y peut, sans offense, trouver à redire, qu'on lui compare ensuite l'œuvre de Franck à ce point de vue, et l'on verra combien le déchet en est mince relativement. Il faut tenir Franck pour un des plus originaux et des plus grands symphonistes qui aient paru dans l'histoire de la musique, et c'est de cette proposition préalable, incontestable, qu'on pourra partir pour étudier, préférer ou contester telle partie de son œuvre, tel aspect de son génie.

Quant à son caractère, il fait honneur à l'humanité. Et quant au rôle que ce grand homme a joué, il faut bien dire qu'il a guidé toute l'école française moderne dans une route logique et viable au milieu d'une crise musicale exceptionnelle. César Franck est le lien naturel du classicisme et de la polyphonie à venir. La filiation de la musique pure avait été bouleversée par le romantisme d[illegible] Liszt, de Berlioz, et enfin de Wagner, des[illegible] leux mais dangereux des destinées [illegible] l'in-tervention à la fois traditionniste [illegible] de Franck a remis au point l'orientation d[illegible] tout entière, avec un tact rare, sans réaction. C'est là ce qui a fait de ce mystique, de ce [illegible] l'âge d'or musical, non seulement le dernier maître du XIXe siècle, mais encore l'homme capable d'assurer la libre évolution de la musique future, de la musique en soi, qui ne doit être ni descriptive, ni théâtrale, ni pittoresque, mais uniquement psychologique, émouvant l'âme et lui révélant l'infini par le chant même de la lyre.

CAMILLE MAUCLAIR.



LE CLÉRICALISME EN ESPAGNE

Si l'on entend par cléricalisme un système politique qui donne au clergé la prépondérance dans l'Etat, l'Espagne est encore, en dépit des apparences constitutionnelles, et de l'appareil moderne de ses institutions, une nation éminemment cléricale, et c'est son histoire, bien plus que son tempérament, qui l'a faite ainsi.

L'Espagne du moyen âge a été le rendez-vous des races les plus diverses ; au vieux fonds hispano-romain, façonné par six siècles de domination, s'ajoutèrent des Juifs, des Alains, des Suèves, des Vandales, des Byzantins, des Goths, des Arabes, des Berbères, puis des Aquitains et des Franks, puis des aventuriers de tous pays, appelés par les rois chrétiens pour repeupler la terre conquise sur les Mores. Tous ces peuples ont fait de l'Espagne des XIIe, XIIIe, et XIVe siècles l'un des pays les plus vivants et *le pays le plus libre* de l'Europe. Pouvant choisir entre trois religions et une vingtaine de dominations, l'Espagnol passait de l'une à l'autre sans grande vergogne et vivait dans cette anarchie comme dans son élément naturel, toujours en guerre, toujours en révolution, connaissant tous les extrêmes de la fortune et parfaitement heureux.

C'est le clergé qui, de tous ces éléments hétérogènes a tiré une nation compacte, solide et brillante comme un bloc d'acier.

Par la voix de ses moines, il a exalté dans l'âme des fidèles le sentiment chrétien. Il leur a inspiré l'orgueil de leur foi, le mépris et la haine du Juif et du More. Il s'est attribué la juridiction suprême en matière matrimoniale, il a imposé à la plus passionnée des nations l'indissolubilité du mariage, il a interdit les unions mixtes, il a fait du titre de

« vieux chrétien sans mélange de sang juif ni more » la condition essentielle de l'accès aux honneurs et aux dignités.

Quand la suprématie de l'élément chrétien a été assurée, le clergé a rendu un nouveau service à l'Espagne en poussant les rois de Castille à compléter l'œuvre de la reconquête.

Lorsque les derniers restes de la puissance politique de l'Islam eurent disparu, le clergé se donna pour tâche d'éliminer de la nation les éléments réfractaires à son action ; l'expulsion des Juifs, la conversion des Morisques, leur expulsion définitive assurèrent sa victoire et le laissèrent seul maître du champ de bataille.

Pour empêcher à tout jamais un retour offensif de l'hérésie, le *Saint-Office de l'Inquisition contre la dépravation hérétique* suspendit sur toutes les têtes la menace de la dénonciation anonyme et l'Espagne fut rivée au Catholicisme par des chaînes de fer. Son roi prit le titre de Roi catholique et fut, en effet, bien plutôt le champion armé du catholicisme que le représentant héréditaire des intérêts d'une nation déterminée. L'intérêt religieux prima et absorba tous les autres ; on ne se soucia plus d'assurer l'ordre et la prospérité à l'intérieur de l'Etat, ni de développer sa richesse et sa culture, mais seulement d'employer toutes ses ressources à guerroyer contre les ennemis de l'Eglise catholique et quoique le xvii[e] siècle eût déjà fait voir tous les inconvénients de cette politique « quijotesca », Charles II ne trouvait encore rien de mieux à recommander à Philippe V par testament. Il l'engageait formellement à toujours préférer l'intérêt de l'Eglise aux intérêts particuliers de son Etat et l'assurait que cette politique insensée constituait la plus solide gloire de la monarchie espagnole.

Les rois français du xviii[e] siècle ont été de bons dévots et se sont crus excellents catholiques, mais l'esprit du siècle les a pénétrés à leur insu et en voulant éclairer et enrichir leurs peuples, ils ont ouvert l'Espagne à l'esprit nouveau.

Mais comme les idées françaises n'ont été comprises en Espagne que d'une infime minorité, les hommes instruits se sont trouvés comme étrangers dans leur propre patrie, et le jour où l'invasion française vint tirer l'Espagne de sa léthargie, ils se trouvèrent, par affinité intellectuelle, attirés vers l'envahisseur, tandis que la masse de la nation, restée fidèle au vieil idéal, se levait d'un bond terrible contre le Français régicide et impie.

On pourra discuter longtemps encore sur ce qui aurait pu arriver si Napoléon avait réussi à conquérir l'Espagne ; il est hors de doute que ce pays s'est acquis une gloire immortelle en nous résistant comme il l'a fait, et il est non moins certain que le clergé espagnol fut l'âme de la résistance.

C'est donc l'Eglise qui a forgé de toutes pièces la nationalité espagnole. C'est elle qui l'a conservée pure de tout mélange. C'est elle qui lui a versé l'héroïsme nécessaire pour lutter contre Napoléon. Voilà pourquoi l'Eglise considère l'Espagne comme sa chose, comme la chair de sa chair, entend bien la gouverner et ne partager avec personne le légitime pouvoir qu'elle exerce depuis tant de siècles sur la Péninsule.

L'histoire de l'Espagne au xix[e] siècle est remplie par la lutte de l'esprit théocratique contre la Révolution. Au cours des interminables guerres que se sont faites les deux parties, l'Eglise a reçu de sanglantes blessures, mais elle n'a jamais perdu l'espoir de relever sa fortune et elle se retrouve, à l'heure actuelle, plus puissante que jamais.

C'est Mendizabal qui lui a porté le coup le plus rude. En 1836, il arracha aux Cortès la suppression radicale et immédiate de tous les ordres monastiquet, sauf les *Escolapios*, les *Filipinos* et les *Frères de Saint-Jean-de-Dieu*. Ce fut un exode lamentable, ce fut un gaspillage insensé ; tel acquéreur de biens d'Eglise paya son acquisition en vendant à un Anglais les stalles de noyer sculpté de la chapelle du couvent qu'il avait acheté. Des monuments splendides disparurent, des trésors d'art furent dispersés, des fortunes scandaleuses s'élevèrent et la culture générale y perdit peut-être plus qu'elle n'y gagna.

L'Eglise attendit patiemment des temps meilleurs, elle façonna à sa guise l'âme de la reine Isabelle, et le Concordat de 1851 lui rendit tous ses vieux préjugés : « La religion catholique, dit l'article premier, continue à être, à l'exclusion de tout autre culte, l'unique religion de l'Espagne et y sera maintenue avec tous les droits et prérogatives qu'elle doit posséder, selon la loi de Dieu et les saints canons. » Les sécularisations de 1836 furent reconnues, mais l'Eglise recouvra le droit d'acquérir et de posséder. Les évêques reçurent le droit de faire appel au bras séculier « toutes les fois qu'ils auraient à s'opposer à la malignité des hommes qui essaient de pervertir les âmes ou de corrompre les mœurs des fidèles, soit à empêcher l'impression, l'introduction et la circulation des livres mauvais et pervers. » (Art. 3).

La Révolution de 1868 amena une nouvelle heure de trouble ; des mouvements anticléricaux éclatèrent sur plus d'un point, les Cortès entendirent des discours tellement subversifs que le maréchal Serrano lui-même s'en montra scandalisé, mais la Restauration de 1876 scella à nouveau le pacte d'alliance entre l'Eglise et la Monarchie. La Constitution de 1876 reconnaît le catholicisme comme religion

d'Etat; et dans un récent interview, D. Jaime de Bourbon, fils de D. Carlos, affirmait sérieusement que son cousin le roi Alphonse XIII est plus clérical que lui.

Depuis vingt-huit ans, et surtout depuis la régence de la reine Marie-Christine, l'Eglise a refait en grande partie sa fortune et réoccupé la plupart de ses positions. Le recensement de 1887 donne à l'Espagne 32.000 prêtres séculiers, 1.684 moines, 14.592 religieuses, 65 cathédrales, 18 564 églises et 11.202 chapelles. Ces chiffres sont certainement très dépassés aujourd'hui.

Grâce à la faveur royale, les jésuites sont rentrés en Espagne et ont relevé leurs maisons d'éducation. La couronne leur a rendu leur splendide collège de Loyola, où s'est faite l'élection du dernier général de la Compagnie. Ils bâtissent partout des couvents et leurs écoles, bien installées et bien gouvernées, attirent les jeunes gens riches, que la Société de Saint-Louis de Gonzague maintient encore unis après leur sortie du collège.

Les Jésuites ont leur revue à eux *Fe y Razon*, et commencent la publication de leurs *Acta Sanctorum*.

Les Augustins, installés dans le royal monastère de San Lorenzo del Escorial, y tiennent un collège, y gardent la bibliothèque, et y publient une revue *La Ciudad de Dios*, exclusivement réservée aux religieux de leur ordre.

Les Dominicains, installés dans l'ancienne abbaye de Silos, y rédigent depuis 1898 le *Boletin de Santo Domingo de Silos*, qui s'annonce comme une publication très sérieuse.

Les Franciscains sont encore nombreux et toujours en possession de la faveur populaire. Les *escolapios* (Frères des Ecoles pies) ont d'innombrables écoles.

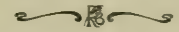
Les hôpitaux, les asiles d'enfants trouvés (*inclusas*), d'orphelins, de filles repenties, de vieillards, d'aliénés et d'incurables sont dirigés par des religieuses ou des nonnes. Les ordres contemplatifs eux-mêmes, interdits en théorie par la loi, subsistent en réalité, aussi nombreux que jamais. Il suffit pour se mettre en règle avec l'autorité d'annexer au couvent une école de broderie ou un atelier de couture, et jamais alcade ne s'aventure à vérifier si l'école est suivie ou désertée.

L'exode des religieux expulsés des couvents français va apporter au clergé régulier espagnol un nouvel et précieux appoint. Ces hommes et ces femmes, qui apparaissent à notre impatiente démocratie comme des attardés et des réactionnaires, sont au regard de leurs confrères d'Espagne des manières de révolutionnaires; il y a chez eux une personnalité, une activité, un jugement, une largeur de vues, toutes relatives assurément, mais une tolérance que le religieux espagnol ne soupçonne même pas, et dont l'Eglise d'Espagne peut tirer le plus grand profit si elle ne se ferme pas jalousement à ces gens du dehors, à ces Français, toujours suspects de mauvais esprit, même quand ils viennent revêtus de la soutane et du froc.

Le clergé séculier touche environ 80 millions de pesetas et gouverne assez paternellement les paroisses. Ses 30 séminaires abritent une nombreuse population de jeunes clercs, qui assurent à l'armée ecclésiastique un recrutement abondant et docile. Ses prélats, souvent choisis parmi les religieux, passent, en général, pour savants théologiens, bons latinistes et habiles administrateurs. Leur langage rappelle celui de nos évêques de la Restauration. Leurs mandements et leurs lettres pastorales semblent un perpétuel commentaire du Syllabus. Leur influence est immense: conservateurs ou modérés acceptent leur domination comme une nécessité historique. Le parti actuellement au pouvoir leur est entièrement dévoué et la loi récente sur le repos dominical n'est que le premier acte d'une campagne qui peut être longue et difficile, mais où l'Eglise espère remporter la victoire. Depuis un mois la vie publique est suspendue tous les dimanches: plus de journaux, plus de cafés, plus de *toros*. La commission parlementaire des réformes sociales veut fermer les théâtres à minuit, au risque de ruiner les entreprises théâtrales, puis on s'en prendra à la presse, puis à tout ce qui ressemble à une liberté et il se trouvera alors des conservateurs pour répéter le vieux mot de Fernan Caballero « l'Eglise étant *comme elle doit être*, tout est bien dans l'Etat. »

Nous examinerons dans un autre article si cette opinion ne rencontre, même aujourd'hui, aucune contradiction en Espagne.

G. Desdevises du Dezert.



MESDEMOISELLES A.-Z. MAGLOIRE

(*Suite et fin*) (1).

.... Il avait ses revanches, les jours où passait M. l'Inspecteur général. Cet important personnage exerçait sur Mlles Magloire une fascination sans pareille. Devant ce représentant auguste de la Compagnie, elles demeuraient pétrifiées d'extase, comme des croyants qui verraient le Prophète. La serviette immodérément gonflée que partout il traînait avec lui leur apparaissait un tabernacle, où nul n'eût jeté

(1) Voir la *Revue Bleue* du 28 Octobre 1904.

les yeux, sans en profaner le mystère. M. l'Inspecteur général était un homme fort occupé. Il arrivait par un train, et repartait toujours par le train suivant. L'étendue de la circonscription, le nombre, l'importance des agences de son ressort, le nimbaient d'une sorte d'auréole, émanation de la toute-puissance de la Compagnie, dont Mlles Magloire se complaisaient à sentir passer sur elles-mêmes un reflet. M. l'Inspecteur général était bref, assez froid, et saluait de haut. Lorsqu'il avait répondu par quelques banalités aux congratulations amphigouriques de ses subordonnées, il ne manquait jamais de demander M. Jean, et de s'informer de la situation. M. Jean éprouvait une sorte de volupté malicieuse à s'enfoncer dans un fauteuil, à croiser les jambes l'une sur l'autre, et, la tête négligemment renversée, à donner à M. l'Inspecteur général tous les renseignements de nature à le satisfaire. M. l'Inspecteur général, très friand des productions, qui lui étaient fructueuses, se départissait un moment de ses allures tyranniques, et, lorsqu'il avait adressé à Mlles Magloire un compliment sur la bonne tenue de leur agence, il s'empressait d'exprimer toute sa satisfaction à M. leur frère, à qui, visiblement, il attribuait le développement considérable qu'il avait pris.

Ces soirs-là, Mlles Magloire étaient d'une massacraute humeur. Leur vénération médusée n'eût pas souligné d'une ombre de mécontentement l'attitude de leur chef hiérarchique. Elles recueillaient trop pieusement de ses lèvres une laconique approbation. Ce qui les offusquait, c'est que M. Jean eût l'air de les reléguer au second plan, en usurpant leur place. Elles l'en rendaient, d'ailleurs, uniquement responsable, et n'étaient pas loin de le considérer comme un impudent coucou, qui venait bruyamment faire étalage de sa progénitude dans le nid tiède qu'elles avaient si dévotement tissé. Alors, dans la salle à manger, autour de la table desservie, sous la lueur paisible de la vieille lampe de porcelaine, dans la petite salle, tendue d'un papier rococo, qui déroulait sans relâche une idylle de paysans florianesques, c'était, selon les circonstances, de muettes ou acerbes revendications. Si — le cas était bien rare ! — mon frère Jean ne témoignait pas d'une humeur imperturbablement sereine, prudemment, Mlles Magloire se tenaient sur la défensive. Mais leurs soupirs joués de résignation, leurs silences pincés, le cliquetis — tels des froissements d'armes — de leurs longues aiguilles d'acier, en disaient plus que toutes les paroles sur l'égoïsme des hommes et l'ingratitude du monde. Si mon frère Jean — c'était la règle, — semblait devoir offrir aux coups la passivité d'un bon gros chien qui laisse nonchalamment deux ratières criardes houspiller sa bonhomie, Mlles Magloire, aussitôt, adoptaient la tactique d'offense. Elles multipliaient les allusions, les sous-entendus, démasquaient tout un arsenal de traits, qu'elles affûtaient avec une application naïve, de propos qu'elles travaillaient à faire éclater en feux d'artifice de désobligeance. On les sentait trépidantes. Elles voulaient leur discussion. Et M. Jean se pâmait intérieurement à les diriger, sans qu'elles s'en doutassent, à travers leur courroux, à faire tournoyer leurs impatiences au gré de son caprice jusqu'au moment où, d'un coup sec, il les amorçait.

— Eh bien ! oui, c'est entendu. Vous êtes les directrices particulières de l'agence, les vraies, les seules, officiellement parlant : ce qui n'empêche que si, sur le papier je ne suis rien, dans la réalité je suis bien quelque chose. C'est très joli, votre petit bureau...

Ici, Mlles Magloire se rebiffaient violemment, suffoquées d'indignation. Mais M. Jean continuait :

— C'est très joli, je ne dis pas. C'est propre, bien rangé. Il y a des sièges et des paperasses : vous y recevez des gens, et vous y faites des écritures. En l'espèce, qu'est-ce que cela représente, voulez-vous bien me le dire ?

Mlle Zénobie, qui avait un caractère décidé, faisait entendre un petit gloussement d'ironie apitoyée.

Et Mlle Aglaé, qui aimait les vers et les clairs de lune, murmurait dédaigneusement :

— Cela représente l'assurance dans sa fleur, voilà tout.

— Ouais ! — rétorquait leur interlocuteur, — les fleurs ne poussent pas toutes seules, que je sache, non plus que les affaires. Qui va rechercher les petites assurances, aux racines encore jeunes, mais déjà vigoureuses, et promettant un plant de bon rapport, susceptible de greffes fécondes ? C'est mon frère Jean ! Qui amasse laborieusement autour d'elles le terreau des bonnes préparations, leur dispense la rosée des encouragements et des persuasions ? Qui les protège contre le souffle des mauvais conseils, contre l'invasion de ce parasite abominable, qu'on appelle la concurrence ? C'est mon frère Jean. Et qui vous apporte une belle plante vivace, dont vous n'avez plus, en effet, qu'à cueillir la fleur, répondez, mesdemoiselles Magloire, agents d'assurances ! Vous me reprochez la boue de mes chaussures ou la poussière de mon chapeau ! On ne se met pas en escarpins ni en culottes de soie pour charroyer l'engrais et biner ses plates bandes. Cueillez, cueillez les fleurs, mes chères, mais n'oubliez pas l'obscur jardinier qui n'a pas ménagé sa peine pour les conduire à l'épanouissement.

— Qu'il est vulgaire ! — susurrait Mlle Aglaé, en levant ses grands yeux ronds au ciel.

— Et qu'il est vantard ! — ajoutait Mlle Zénobie !...

— Vantard ! — interrompait M. Jean, qui, cette

fois, s'animait et se plantait brusquement à califourchon sur sa chaise; — vantard! Alors, quoi? Vos cartons sont-ils vides? n'est ce qu'un trompe l'œil? Il me semble pourtant que les dossiers s'y entassent en couches régulières et serrées, et que l'efflorescence — puisque fleur il y a! — de votre portefeuille actuel a largement passé les promesses de votre prédécesseur, le mangeur de grenouilles.

Et, avec l'orgueil d'un alpiniste qui énumère complaisamment ses sommets, il rappelait les grands jours d'efforts, de lutte, de triomphe, inscrits aux fastes de l'agence; les opérations qui constituaient les grandes légendes de son histoire : — la superbe rente viagère de M. des Sarzons de Valdosne, ce vieil original, qui, craignant que son testament bizarre ne fût attaqué par des petits-cousins, qu'il exécrait, s'était entêté à placer sournoisement sa fortune à fonds perdus, et, content de peu, disposait de ses revenus en faveur des œuvres qu'il patronnait; — la belle rente différée de Mgr Sangliano, qui, au contraire, assurait ainsi l'avenir de son héritier, un prodigue neveu; — et, contre les accidents du travail, le gros contrat, tant jalousé dans la région, des Papegaud-Lavandier, les richissimes industriels... — les trois fleurons de l'agence, les trois perles de l'écrin...

*
* *

..... C'est un fait inexpliqué, mais indéniable, que la belle saison qui parfois énerve les individus les plus souples, exerçait sur M^lles Magloire une heureuse influence. Les tièdes brises pénétraient, eût-on dit, leurs chairs ossifiées, pour en estomper légèrement les angles. Par les longs soirs d'été, elles désertaient la petite salle, s'installaient au bon de l'air, et la sérénité du crépuscule, la quiétude de la digestion, semblaient mettre quelque détente dans le jeu de leurs ressorts.

Assises sur un vieux banc, qu'entouraient trois malingres tilleuls, elles dépouillaient un peu de leur solennité, et, d'un œil adouci, contemplaient le monotone paysage qui s'offrait à la vue : des toits de tuile ou d'ardoise, mangés de mousses, hérissés de cheminées, et découvrant, de ci, de là, quelque pignon borne, où béait l'orbite d'une lucarne; le tout, enfermé par l'horizon revêche de la gendarmerie, que dominait, de sa masse lourdaude, le clocher de Saint-Florent.

M^lles Magloire aimaient ce petit coin du monde, qui était leur univers. Leur autorité, séduite par le charme de la saison, du lieu, des souvenirs, se faisait moins despotique. Elles allaient jusqu'à tolérer le cigare de mon frère Jean. Et, comme un farfadet ironique, on voyait luire silencieusement ce petit feu rouge, tandis que M^lle Zénobie scandait de mouvements nobles ses phrases abondantes et que M^lle Aglaé poétisait de lyrisme ses élans oratoires. Cependant, comme ces philosophes qui, pour se divertir des âpretés logiciennes, s'abandonnent aux douceurs de la morale, aux rêves de la métaphysique, elles désertaient le champ aride des contingences pour flâner aux sentiers fleuris des hypothèses. Et, négligeant les théories graves, qui sont le fond de l'assurance, elles se plaisaient aux représentations qui en sont le décor. Leur pensée allait de leur logis modeste où s'exhibait l'enseigne de leur direction particulière, à l'hôtel où le siège étalait, en caractères grandioses, la majesté de sa raison sociale. La photographie en occupait, dans « les bureaux » du rez-de-chaussée, une place d'honneur. Mon frère Jean, quand il était plus jeune, avait fait le voyage de Paris, ce Paris qu'elles n'avaient jamais vu, que sans doute elles ne verraient jamais. Volontiers, elles faisaient appel à sa mémoire. Et, à sa suite, elles essayaient de se figurer, au bout du porche monumental, le hall plein d'agitation dans la pénombre des verrières. Elles montaient les vastes escaliers, sonores du va et vient des garçons et des grooms; pénétraient dans les bureaux, où, courbés sur leurs tables, s'activaient les comptables et les scribes. Elles osaient se glisser dans la salle du Conseil, cadre de luxe sûr où trônait, aux séances, M. de la Folletière; pénétrer enfin dans le cabinet directorial, où se paraphaient, d'une signature en coup d'aile, les ordres et mandements de la Compagnie, signature qui, d'un bref trait de plume, leur avait conféré l'honneur d'en être les représentantes...

Ainsi, M^lles Magloire, agents d'assurances, s'assoupissaient, confiantes, sur le piédestal où, à peine hissées, elles avaient d'un instinct si sûr, d'une autorité si entière, trouvé le geste de l'emploi...

..... Par une admirable soirée de juillet, M^lles Magloire, paisiblement accotées au vieux banc de bois, regardaient, d'un œil bénévole, le crépuscule assombrir peu à peu les toits du voisinage, les pignons à lucarne, le fronton de la gendarmerie et le clocher de Saint-Florent. Près d'elles, mon frère Jean, d'une lèvre gourmande, aspirait à petites flûtées son cigare coutumier. Un concert de grenouilles s'élevait du côté du canal. Soudain, la clochette de la porte d'entrée résonna. Presque aussitôt, la petite bonne parut, et prévint M. Jean que M. de la Folletière l'attendait en bas et voulait lui parler.

M^lles Magloire s'émurent. Elles savaient quels rapports unissaient leur frère au châtelain; mais, si celui-ci se faisait un plaisir de le recevoir au domaine; si, souvent, passant en ville, il entrait à l'agence faire un bout de causette, réservant d'ailleurs à ses directrices son plus aimable sourire, jamais il ne lui était arrivé de se présenter à une

heure aussi tardive. M^lles^ Magloire se livrèrent à mille suppositions, plus étranges les unes que les autres.

Dix heures sonnèrent. Elles se décidèrent à descendre de leur jardin, et, dans la cour, s'enquirent auprès de la petite bonne, qui, à grand vacarme de seau et de balai, nettoyait le dallage. M. Jean était sorti avec M. de la Folletière.

— Quand doit-il rentrer !

— M. Jean a dit qu'il avait son passe-partout, et qu'il rentrerait probablement tard.

M^lles^ Magloire hochèrent la tête d'un air soupçonneux. N'était le respect voisin de la vénération qu'elles professaient à l'égard de M. l'administrateur, elles eussent protesté : car elles n'aimaient pas les manigances, c'est-à-dire tout ce de quoi elles étaient exclues. Elles montèrent cependant ; et, avant de regagner leurs chambres respectives, s'attardèrent dans la salle à manger, imaginant des coups de théâtre. Et, toute la nuit, elles rêvèrent d'aventures surprenantes.

Mais elles eurent beau accumuler les conjonctures et les rêves, elles n'en furent pas plus avancées pour cela. La collation du matin réunit les trois personnages autour de la table commune. Mon frère Jean était grave. Il coupait silencieusement de longues mouillettes de gros pain, les trempait, dûment tartinées de beurre, dans son café au lait. Mais, si ce n'est pour se livrer à une sage et méthodique mastication, il ne desserra pas les dents. Cette gravité muette, qui n'était pas dans ses manières, donna fort à penser à M^lles^ Magloire. Elles résolurent, coûte que coûte, de posséder la clef du mystère. Mais, pour la première fois, l'arsenal de leurs ruses, savamment déployées, fonctionna en pure pure. Leurs traits les plus acérés s'émoussèrent contre la cuirasse dont vainement elles cherchaient le défaut. Mon frère Jean demeura discret comme une cornette de religieuse, et verrouillé comme une porte de prison. M^lles^ Magloire en conçurent tant d'étonnement, qu'elles ne songèrent même pas à formuler quelqu'une de ces protestations, sévères et pointues, dont elles avaient le secret. Il était flagrant qu'un souffle inaccoutumé d'émancipation donnait un tour belliqueux aux mèches joviales de M. Jean. Lorsqu'il eut terminé son repas, il alla prendre dans un coin sa canne de cornouillier, son chapeau de paille, prévint ses sœurs qu'on ne l'attendît ni pour le dîner, ni pour le souper, et s'en alla, les laissant hébétées d'un acte d'indépendance aussi inconcevable qu'imprévu.....

Mon frère Jean, le soir, rentra très tard. Il avait l'air tout guilleret, et ce fut en sifflant un air de chasse qu'il grimpa lestement, malgré ses jambes courtes et son ventre rondelet, les quinze marches qui conduisaient au jardin. En temps ordinaire, pareille incartade lui eût valu de ses sœurs une verte semonce. Mais, à cette heure, c'était bien de semonce qu'il s'agissait !

— Arrivez donc, Jean ! s'exclama d'un ton de soulagement M^lle^ Aglaé, dès qu'elle l'aperçut.

— J'étais bien sûre, soupira M^lle^ Zénobie d'un air de résignation, que mon frère Jean choisirait, pour déserter le foyer familial sans crier gare, le jour où, de toutes manières, son concours nous aurait été le plus utile !

M. Jean se blottit dans un vieux fauteuil à ressorts de fer ; enleva son chapeau, s'épongea paisiblement la tête de son vaste foulard écossais ; mit le foulard dans son chapeau, le chapeau sur ses genoux ; et, les deux mains croisées sur sa poitrine, attendit la venue de questions plus précises.

— Voyons ! s'écria M^lle^ Aglaé, ce que l'on dit est-il vrai !

— Et que dit-on ? demanda M. Jean, en se plantant brusquement l'index sur l'aile droite du nez.

— Ne nous faites pas sottement languir, Jean ! reprit vivement M^lle^ Zénobie, quand vous savez parfaitement ce dont il s'agit. Les établissements Lancry-Ravardin ?... eh bien ?...

M. Jean releva la tête et, d'un œil malin, regarda ses sœurs...

A peu de distance de la gare, de chaque côté de la route nationale qui mène au chef-lieu, des murs longs, noirs, dégradés, troués, de loin en loin, de portes au bois pourri, de grilles au fer mangé de rouille, enserraient un amas de pavillons à persiennes disjointes ; de hangars à vitres défoncées ; de bâtiments alignés, semblait-il, dans une torpeur de décrépitude, sous la garde de cheminées immenses qui dressaient, surmontées d'un paratonnerre, leurs tubes de briques, qu'aucune fumée n'obscurcissait plus. Sur le vide du ciel, en lettres gigantesques, on pouvait encore lire : « Société des Etablissements métallurgiques Lancry-Ravardin ». Ces usines, jadis, avaient été prospères. Puis, les affaires devenues moins brillantes, avaient fini par mal tourner. Alors on avait déserté les bureaux, les magasins, les ateliers. L'herbe avait poussé dans les cours. Plusieurs fois, il avait été question de renflouer l'entreprise. La petite ville, dont les intérêts avaient été gravement lésés par l'arrêt de cette industrie, était à l'affût de tout propos ayant trait à sa reprise. Deux clans s'étaient formés : l'un, aveuglé de confiance pour les moindres propos qu'il pouvait happer au passage ; l'autre, résolu à n'y voir que des calembredaines. Or, pendant cette journée mémorable, ou mon frère Jean, comme une planète en rupture de gravitation, s'était brusquement soustrait à l'attraction de ses sœurs, pour prendre des allures

d'astre indépendant, les racontars qui se colportaient sur la réouverture des Etablissements Lanery Ravarin avaient reçu une évidente confirmation. Des gens inconnus avaient, le matin, fait jouer les serrures grinçantes des portes vermoulues et des grilles rouillées; les persiennes, si longtemps fermées, s'étaient entrebâillées ; et le train de 2 heures 28 avait jeté sur la place tout un peloton d'hommes affairés, au verbe haut, qui avaient envahi les lieux, et, tout le jour, secoué la lourde enveloppe de silence et d'abandon où ils étaient ensevelis. Des attroupements s'étaient formés ; les incrédules, stupéfaits, regardaient de loin ; les plus fervents avaient jeté un coup d'œil par-dessus les murs. Toutes les langues tournaient comme des moulins, et la petite ville était en révolution.

M[lles] Magloire, qui rôtissaient depuis plusieurs heures aux feux de la curiosité, burent avidement les fraîches nouvelles qui leur étaient apportées. M. Jean leur apprit, d'un air tranquille, qu'en effet, une Société puissante s'était constituée pour remettre en activité les anciens Etablissements. Il leur dit négligemment que diverses combinaisons, dans le détail desquelles il n'avait pas à entrer, devaient augmenter beaucoup la valeur de l'exploitation primitive ; que l'on allait immédiatement procéder à la réfection des immeubles et du matériel, afin de se mettre à l'œuvre sans retard. Les cadres administratifs étaient arrêtés, des agents se préparaient à recruter le personnel ouvrier. Et il ajouta, d'un ton détaché, que les fonds ne manqueraient pas, alimentés qu'ils devaient être par une puissante maison de Liverpool et Glasgow, qui commanditait l'affaire, la maison Marshall, Pilgrim and C°, Limited.

A l'énoncé de ces noms retentissants, les gros yeux de M[lles] Magloire s'arrondirent, comme si elles les eussent entrevus, piqués sur une de leurs polices comme un lépidoptère d'espèce rare derrière sa vitrine.

— Mais, Jean, remarqua M[lle] Zénobie, c'est une vaste entreprise !

— D'importances conséquences ! murmura M[lle] Aglaé.

— Hé ! hé ! fit M. Jean, en secouant avec intérêt les breloques de sa chaîne, — quand elle sera en plein rapport, je ne parierais pas pour moins de 7 à 800.000 francs de salaire. Il est regrettable que ce soient des Anglais, qui s'assureront à une Compagnie britannique. La prime sera belle !...

M[lles] Magloire, malgré leur dépit de professionnelles, demeurèrent muettes d'admiration, et pendant les jours qui suivirent, elles ne s'entretinrent que de l'événement. Elles tenaient à faire sérieusement leur partie dans le concert de commentaires qui faisait bourdonner, comme une ruche, la localité. Elles furent extrêmement mortifiées et choquées, de n'éveiller chez mon frère Jean aucun écho. Elles ne doutaient pas qu'il ne fût parfaitement au courant, et elles avaient espéré trouver en lui une source d'information, qui leur eût fourni des éléments sûrs, de nature à étonner leurs concitoyens, et à rehausser leur propre prestige. Mais mon frère Jean ne parut nullement disposé à répondre à leur désir. Il continua de mener, contre toute discipline, une existence nomade ou mystérieuse. Ou bien, il s'enfermait dans sa chambre, et là, pendant des heures, il alignait des chiffres et des signes cabalistiques, qu'il laissait ensuite cyniquement traîner, sûr qu'on n'y comprendrait rien. Bref, elles se décidèrent à accorder moins d'attention à la question des Etablissements métallurgiques, pour ramener l'ordre dans leur intérieur, où les convenances les plus élémentaires menaçaient d'être outrageusement sapées.

Un soir qu'elles regagnaient leur logis en méditant sur cette réforme, qui s'imposait, et préparant les termes bien sentis d'une admonestation majeure, elles virent de loin deux ombres, qui, sur le seuil de leur maison, échangeaient force poignées de mains. L'une d'elles s'éloigna dans l'obscurité, et elles reconnurent avec surprise la silhouette de M. Cassemasure de la Folletière.

Dans le couloir, elles se heurtèrent contre M. Jean, qui coupa court leurs intentions d'éloquence, en leur déclarant, d'un ton catégorique, qu'elles eussent à lui tenir prêt, pour le lendemain de bonne heure, un déjeuner substantiel, attendu qu'il partait en voyage.

— Et où allez-vous donc, mon frère ?

— A Paris, répondit M. Jean.

M[lles] Magloire en restèrent stupides.

... Lorsqu'elles eurent vu M. Jean, qui s'était mis sur son trente et un, disparaître, avec son parapluie et sa petite valise, au coin de la rue de la Station, M[lles] Magloire, la mine longue et le cœur lourd, pénétrèrent dans les bureaux. Elles s'assirent à leurs tables parallèles. Elles affectèrent de s'activer à la tâche quotidienne. Mais elles ne se parlaient pas, craignant que le tremblement de leur voix ne vînt confirmer l'émotion profonde dont elles se sentaient envahies. Toute parole, d'ailleurs, eût été superflue. Le soleil, au dehors, baignait joyeusement les fenêtres de la pièce. Mais M[lles] Magloire trouvaient dans ses rayons, pourtant clairs et chauds, la lueur terne et froide d'un crépuscule d'hiver. Le secrétaire massif, le cartonnier luisant, les sièges eux-mêmes prenaient à leurs yeux une allure hostile. Il n'était pas jusqu'au fameux graphique qui, sous le verre de son cadre, ne découpât, avec une férocité inattendue, ses saillies multiples et menaçantes. Ainsi, M. Jean s'entendait, à leur insu, avec M. de la Folletière ! il tramait quelque dessein, dont elles étaient

systématiquement exclues! Quel était ce projet pour la réalisation duquel sa présence à Paris était nécessaire? Des papillons noirs vinrent troubler l'atmosphère sereine où Mlles Magloire aimaient à pontifier; des soupçons informulés et contradictoires troublèrent leur quiétude; il leur sembla qu'elles étaient en cause. Et, pour la première fois, elles connurent les angoisses du doute. Elles doutèrent de M. l'Administrateur, de M. l'Inspecteur général; elles doutèrent de la Compagnie, elles doutèrent d'elles-mêmes. Et, sur leur œuvre, assise, au long des jours, avec tant de certitude, elles sentirent un vent d'ironie battre à petits coups moqueurs.

Pourtant, elles se ressaisirent. Elles étaient la dupe d'une illusion. Mon frère Jean, elles voulaient le croire, était incapable d'une initiative qui les contrecarrât. Le temps éluciderait les choses. Et quand, quarante-huit heures plus tard, il revint, ses breloques plus que jamais tintinnabulantes, sa bonne figure réjouie, et ses mèches hérissées par les cahots du voyage, elles avaient repris leur dignité de supérieures offenséee, et lui firent un accueil où elles dosèrent savamment la froideur et le dédain.

M. Jean ne parut même pas s'en apercevoir. Il monta prestement chez lui, et, quelques instants après, reparut, désendimanché, en costume ordinaire de tournée.

Mlle Zénobie ne put se contenir.

— Jean! s'écria-t-elle; vous allez tout de suite nous expliquer...

— Ce soir, répondit M. Jean, avec son éternel sourire. Ce soir!...

— Oh! — murmura Mlle Aglaé, — cette conduite est inqualifiable.

Tout le jour Mlles Magloire flottèrent entre l'appréhension et le dépit, et l'aiguille de leur humeur parcourut le cercle entier des émotions, depuis la colère froide jusqu'à l'exaspération violente, en passant par tous les degrés de l'inquiétude.

Elles se résolurent, pour le moment, à adopter la tactique de l'indifférence. Et, pendant le souper, elles n'accordèrent pas plus d'attention à M. Jean, que si celui-ci eût été un meuble vulgaire, mais dont la présence est néanmoins seyante dans une salle à manger. Et elles y eurent quelque mérite; car, visiblement, M. Jean, sorti de son beau calme des derniers jours, était fort énervé. Il ne pouvait tenir en place, soulevait machinalement des objets, et, en un quart d'heure, tira bien vingt fois sa montre de son gousset.

Enfin, des portes claquèrent; des pas firent crier l'escalier.

— Le courrier! s'écria M. Jean, qui s'élançait déjà.

— Pardon! Jean, fit Mlle Zénobie, en lui posant d'un geste glacial, la main sur le bras.

A quelques circulaires, journaux, prospectus, trois ou quatre lettres étaient jointes, et, recouvrant soudain sa confiance, Mlle Zénobie distingua deux enveloppes d'aspect bien connu, deux enveloppes bleu ciel, qui portaient en exergue le nom de l'Auxiliatrice. Mais à peine eut-elle jeté un coup d'œil sur le libellé, qu'elle poussa un cri de stupéfaction. Une lettre de grand format était adressée à M. Jean. Et un en tête alignait ses grosses lettres noires:

Marshall, Pilgrim and Co, Ld.

Et ce cri de stupéfaction fut suivi d'un cri de stupeur.

— C'est une erreur, protesta-t-elle.

Une des enveloppes bleu ciel portait pour suscription:

MONSIEUR MAGLOIRE

ASSURANCES

— Pardon! fit M. Jean à son tour; pardon, Zénobie! mais je crois que cette lettre est pour moi.

D'un brusque coup d'ongle, il fit sauter les cachets, parcourut les missives et Mlles Magloire, atterrées, virent sa physionomie passer par toutes les phases de la satisfaction jusqu'à la jubilation extrême.

— Hip! Hip! Hurrah! — s'écria-t-il, d'un ton de triomphe. — Eh bien, Mesdemoiselles Magloire, direz-vous toujours que je ne suis qu'un manœuvre, bon tout au plus aux basses besognes de l'assurance, et que j'ai les doigts trop rudes pour en faire s'épanouir délicatement et cueillir la fleur? Savez-vous ce que c'est que cela? — ajouta-t-il en brandissant les deux lettres; — c'est la proposition et l'acceptation des termes du contrat par lequel la Compagnie anonyme d'assurances à primes fixes l'Auxiliatrice va couvrir ici le risque des établissements métallurgiques de la Société Marshall, Pilgrim, and Co, Limited! Bénissez M. de la Folletière. Son concours nous a été précieux. La poire n'est pas venue en mains facilement, et c'est bien à lui que vous devez aujourd'hui le quatrième fleuron de votre portefeuille!

Les sentiments les plus contradictoires animaient Mlles Magloire. Leurs yeux exprimaient le ravissement et le reproche. Elles auraient embrassé mon frère Jean et elles l'auraient griffé. Une si belle opération, menée à terme, mais sans qu'elles eussent été mises dans la confidence! Leurs pressentiments étaient-ils donc vrais? Leur omnipotence était-elle compromise?

— C'est bien, Jean, déclara Mlle Zénobie d'une voix tremblante; c'est très bien. Mais il convient pour le bon ordre que, ma sœur et moi, nous achevions les formalités de cette affaire. Vous ne comptez plus, je pense, correspondre directement avec la Compagnie, en dehors de notre intermédiaire!

M. Jean savourait narquoisement son avantage.

— Cela dépend, dit-il.

— Mais, Jean, c'est impossible! insinua Mlle Aglaé; il est urgent...

— Ce qui est urgent, interrompit M. Jean, c'est de rédiger immédiatement la teneur de la police. Elle sera fort compliquée. Vous en chargez-vous?

Mlles Magloire restèrent muettes.

— Alors, permettez que je me retire. J'ai deux lettres à écrire, un rapport à faire, un contrat à établir; je n'ai pas trop de ma soirée pour expédier tous ces brouillons.

— Jean! implora Mlle Zénobie, j'espère que vous nous laisserez le soin de les recopier et de les faire partir.

— Nous verrons! fit M. Jean, en ouvrant la porte.

— Oh! Jean, c'est lâche! lui lança Mlle Aglaé, vous abusez de la situation!...

..... Mon frère Jean, par le petit escalier en cassecou, regagna sa chambre, où il s'enferma. Il alluma sa lampe, disposa ses papiers. Puis, il fut pris d'un accès d'hilarité, qui arrondissait sa face rougeaude, aux boucles folles, et faisait brinquebaler, aux secousses de son ventre rondelet, toutes les breloques de sa chaîne, tandis que quelque chose de tendre bridait ses yeux tout pétillants.

— Elle est bonne; elle est bien bonne! s'exclama-t-il.

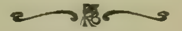
Il ne savait s'il devait le plus rire ou s'attendrir, en se rappelant la mine piteuse de ses sœurs, partagées entre l'appétit de la grosse prime conquise, et la désolation de leur autorité ébranlée.

— Pauvre Aglaé! Pauvre Zénobie! murmura-t-il en essuyant une larme de gaîté apitoyée qui perlait à ses cils...

Mais mon frère Jean songea à l'ouvrage qui l'attendait. Il s'approcha de la cheminée, détacha du râtelier une superbe pipe de bruyère, qu'il contempla avec recueillement. Il se versa un petit verre de rhum, souleva le couvercle d'un magot qui se pavanait sur un guéridon, bourra le fourneau, fit claquer une allumette, et aspira vivement, coup sur coup, cinq ou six bouffées d'un tabac singulièrement âpre et pénétrant.

— Allons, conclut-il, j'ai toujours cru et je continuerai à croire qu'au fond c'est moi qui suis Mlles Magloire, directrices particulières d'assurances!

CHARLES BOURGAULT-DUCOUDRAY.



LES AMIES DE SAINTE-BEUVE

Suite et fin (1).

Comment Sainte-Beuve prit-il cette lettre un peu vive? Nous n'avons pas sa réponse; il m'est donc impossible de le dire, mais ce que je puis affirmer c'est qu'il remit le manuscrit d'Olivier à Buloz, qu'il le recommanda à Bonnaire, à de Mars, à toutes les autorités de la *Revue des Deux Mondes*, que Bonnaire le lut, que de Mars opina pour l'impression et qu'en fin de compte — après avoir parlé de changements à y faire, qui lui paraissaient indispensables — Buloz, sur l'avis de sa femme, le lui renvoya par Bonnaire en lui réitérant son désir d'être agréable à Mme Olivier: « Ainsi, disait Sainte-Beuve à son mari, tout ce que j'avais pris de précautions a tourné contre la réussite (2). »

Mais Olivier n'en fut pas autrement surpris, car il était philosophe et depuis que les portes de la *Revue des Deux Mondes* s'étaient fermées sur son *Davel*, qui pourtant était et reste une très belle chose, il avait perdu sinon toute espérance, du moins toute illusion de ce côté.

Il ne s'obstina donc pas à poursuivre ce qu'il regardait comme une chimère — et, en attendant de meilleurs jours, il rentra à Lausanne où il continua de labourer son champ, sous l'inspiration exclusive du « génie du lieu » Mais ce champ, par un concours de circonstances inattendues, s'agrandit tout à coup dans des proportions telles, qu'il dépassa les limites du canton et devint toute une province, toute la Suisse française. Depuis quelques années, Olivier collaborait assez régulièrement à la *Revue Suisse* que l'imprimeur Ducloux avait fondée à Lausanne et dont Charles Secretan était le principal rédacteur. En 1843, il s'en rendit propriétaire et, durant trois ans, il lui consacra tout son temps, toute son intelligence, toute son activité. Pourquoi trois ans seulement? allez-vous dire. Parce que la malechance, qui poursuivait Olivier partout, voulut qu'en 1845, au moment où il allait cueillir les fruits de son travail, une révolution moitié politique et moitié religieuse éclata à Lausanne qui bouleversa tout le canton et jeta sur le pavé tout le personnel enseignant de l'Académie. Si bien qu'on vit cette chose cruelle et qui n'était pas encore arrivée depuis le temps de la Réformation: on vit des fils de réfugiés français obligés à leur tour de chercher un refuge en France.

Olivier fut de ce nombre. Après avoir transporté sa Revue à Neuchâtel, il la vendit et, sur les conseils

(1) Voir *Revue Bleue* du 22 octobre 1904.

(2) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, lettre du 5 mai 1842.

de Sainte-Beuve, qui pendant ces trois années de lutte avait été son très dévoué collaborateur, il vint s'installer à Paris avec toute sa famille. Le rêve de Mme Olivier était enfin exaucé, mais elle n'était pas au bout de ses peines. Sainte-Beuve aurait voulu qu'Olivier se fît, à côté de lui, une place à la *Revue des Deux Mondes*, dans le genre de celle que Lèbre y avait prise.

Déjà, en 1844, à la suite de l'insertion de son premier article dans la Revue de Buloz, il écrivait à sa femme :

« L'article d'Olivier est très bien et lui a fait ici beaucoup d'honneur; sa place est prise, il faut la garder et l'étendre. Buloz a dû lui écrire. Olivier a bien fait de lui envoyer des détails sur l'affaire du Valais. S'il peut venir un jour passer quelques semaines ici, il assurerait de plus en plus sa relation, mais la voilà bien nouée. Son style, si fin, si ingénieux, si artiste n'a besoin pour nous que d'une chose : un peu plus d'espace et un tissu moins *dru*, éluder et éclaircir. Il aura tout dès lors... Cette collaboration, et la *Revue Suisse*, le voilà inviolable (1). »

Et quelque temps après, pour le décider, Sainte-Beuve était revenu à la charge, en disant qu'à eux deux, lui et sa femme, ils pouvaient très bien avec leurs seules forces se faire à Paris une situation égale à celle qu'y occupaient M. et Mme Emile Souvestre. Et, en effet, la femme qui avait écrit la nouvelle intitulée « *Honneur de famille* », la notice sur Mme de Charrière et qui devait un peu plus tard écrire l'étude sur *Caliste* comparée à *Manon Lescaut* et à Leone Leoni de George Sand, était autre chose et mieux qu'un bas-bleu. Mais j'ai déjà dit que Mme Olivier, tout occupée de son ménage, ne faisait de la littérature qu'à ses moments perdus, et elle n'en avait guère. Olivier ne pouvait donc pas compter de ce côté-là sur elle. Quant à lui, il était tout prêt à donner les coups de collier nécessaires. Et il se mit tout de suite à l'œuvre. Malheureusement Buloz, tout en lui témoignant beaucoup d'intérêt, beaucoup d'égards, commença par refuser sa copie, sous un prétexte ou sous un autre. Or, il fallait vivre, et ce n'est pas avec les promesses plus ou moins vagues du directeur de la *Revue des Deux-Mondes* qu'il pouvait nourrir sa femme et ses enfants. Sainte-Beuve, quoique préoccupé de cette situation, n'avait pas l'air de bien la comprendre ou plutôt il en rejetait la responsabilité directe ou immédiate sur le manque de décision de son ami ou, ce qui revenait au même, sur son peu de confiance en son talent. Un jour qu'il était allé faire visite à Mme Olivier, il s'oublia jusqu'à se répandre devant elle en paroles désobligeantes pour lui. Mme Olivier ne se contenta pas de les relever avec vivacité, elle eut le tort de les répéter à son mari. Comme ils s'étaient déjà contrariés quelques jours auparavant au sujet d'une chronique de la *Revue Suisse* (1), qui, par certaines critiques, pouvait laisser deviner la main de Sainte-Beuve, cet incident ne fit que les exciter davantage les uns contre les autres. Il y eut bouderie et puis échange de lettres où chacun fit voir en plein son caractère. C'est même à cause de cela que je crois devoir publier ces lettres ici. De la sorte le lecteur aura les pièces du procès sous les yeux.

Voici d'abord la lettre de Mme Olivier :

(26 janvier 1846.)

« Vous savez, mon cher Sainte-Beuve, que je suis très orgueilleuse, aussi orgueilleuse que capable de réelles et profondes amitiés; donc, aussi longtemps que j'ai pensé souffrir seule d'une si grande indifférence de votre part, tout à coup mise à la place de sentiments que je regardais comme sacrés, j'ai souffert en *Romaine*, sans mot dire. Je n'aurais même peut-être jamais rien dit si, là même, dans cet instant, une idée ne me saisissait, que tant d'affection (et vous en aviez) ne se dissipe pas comme un rêve au matin que des relations si douces et si intimes ne peuvent pas se rompre sans faire mal aussi bien à vous qu'à moi, lors même que vous en avez conservé la part suprême, l'amitié d'Olivier. Vous seul savez si je me trompe. Mais si, en effet, mon amitié vous manque, la vie est-elle assez douce, assez riche pour qu'on en dédaigne les biens les plus désirables et les plus consolants? Venez donc, si vous pouvez me comprendre; nous sommes trop amis malgré tout, pour avoir des égards et des politesses. Je prendrai votre visite comme un serrement de main. »

Sainte-Beuve, en d'autres temps, aurait pris un fiace et se serait rendu à l'invitation de Mme Olivier. Il se contenta de lui envoyer la réponse suivante :

Le 27 janvier 1846.

« Votre lettre m'arrive dans un jour où j'ai passé quatre heures à l'Académie à entendre des discours, et où j'ai à commencer un article qui doit paraître le 1er (2). Elle est la bienvenue malgré tout, mais je ne puis y répondre comme je le voudrais, en allant à vous. Il est vrai que j'ai été blessé; vous m'avez (ou peu s'en faut), en redisant des paroles vives qui m'étaient échappées, brouillé avec un ami; de plus, il ne m'a pas été possible d'entrer dans une explication ultérieure à ce que je vous avais dit ; *il* a répondu le lendemain par une lettre qui n'avait aucun à propos, et, à la lettre que je *lui* ai écrite, c'est *vous* qui avez répondu en me signifiant d'une manière polie mon congé. J'ai gardé les lettres, je les ai relues; forme à part, c'en est le fond.

« Dans les idées que j'ai des femmes, elles ne doivent jamais brouiller ensemble deux hommes qui n'ont pas de très fortes raisons pour cela; elles ne le doivent jamais.

« J'ai été blessé que vous l'ayez fait. Votre mari étant ce qu'il est et ne voyant que par vous, il m'est devenu impos-

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

(1) On sait que de 1843 à 1845, Sainte-Beuve collabora secrètement à la *Revue Suisse*, où ses chroniques parisiennes étaient fort remarquées. Mais pour dépister les chiens, il ne fallait rien laisser passer qui pût le trahir; aussi dans beaucoup de ses lettres trouve-t-on cette mention : « Ceci pour vous seul ». Or, quand parut *Carmen*, Juste Olivier qui trouvait « au fond de cette œuvre quelque chose de profondément mauvais », ne crut pas devoir le dissimuler et le dit d'autant plus franchement, que Sainte-Beuve, avec qui il en avait causé à table, n'en avait pas lui-même bonne opinion. Pourtant Sainte-Beuve fut très contrarié de cet article qui n'avait pas été concerté entre eux et qui, d'après lui, était de nature à le découvrir.

(2) Il s'agit du compte rendu de la réception d'Alfred de Vigny à l'Académie française, qui parut, en effet, le 1er février 1846.

sible d'avoir un éclaircissement à fond avec lui, il aurait fallu vous nommer et il ne l'aurait pas souffert, d'ailleurs, à moi-même, cela ne m'eût pas convenu.

« En un mot, je me suis trouvé avoir blessé non pas un ami ou une amie pris à part, mais un ménage — un ménage uni. — Dans ce cas-là, j'ai dû m'effacer. — quand un arbre élevé, qui plane, est frappé de la foudre et prêt à casser, celui qui a sa chaumière auprès prend la hache et l'abat. J'ai dû essayer de faire ainsi durant les jours de congé qui m'avaient été faits et qui ont duré une semaine. On fait de l'ouvrage en huit jours quand on est ardent et qu'on souffre. Je me suis retrouvé ensuite avec Olivier comme avec un ami avec qui on est embarrassé et lui de même. Avec vous il sera difficile que je retrouve jamais confiance.

« J'apprécie vos hautes qualités, votre affection d'autrefois; je n'ai pu comprendre la facilité du sacrifice avec laquelle vous rompiez (car c'était rompre). Vous m'assurez aujourd'hui qu'il n'en est rien, et je vous crois. Quant à moi, je courrais à vous si je le pouvais matériellement ces jours-ci.

« J'irai quand je serai libre; le mieux sera de parler d'autre chose; le temps seul peut redonner quelque consistance à ce qui a reçu un coup si imprévu. Ma sensibilité n'est pas assez riche pour éprouver de ces pertes impunément, il lui faudra faire désormais bien des économies pour réparer. Si vous voulez bien m'y aider, peut-être y parviendrai-je. Adieu. Je ne puis me relire, tant mes yeux sont fatigués.

« Adieu encore (1) ».

Evidemment Sainte-Beuve avait été profondément blessé de l'attitude de Mme Olivier à son égard, et je ne comprends pas que cette lettre, si amère qu'elle soit, lui ait laissé à elle une impression « d'injustice et de légèreté ». Ce sont, en effet, les termes qu'elle emploiera pour la qualifier en l'envoyant quatre jours plus tard à son mari qui était à Lausanne. Quand on prend si facilement son parti de la rupture avec un ami de dix ans, on ne doit pas s'étonner que cet ami, malgré son indifférence apparente, en éprouve de l'amertume et du chagrin. Or il n'y a pas de doute possible sur ce point, quoiqu'elle ait dit le contraire à Sainte-Beuve, Mme Olivier avait eu bel et bien la velléité de rompre avec lui, et ce n'est que pour être agréable à son mari qu'elle s'était résignée à lui tendre la main.

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'elle écrivait à Juste Olivier après mûre réflexion :

1er février 1846.

Tu comprendras aisément par les incluses ce que j'ai fait pour te faire plaisir. J'ai fait un effort, subit et violent, pour croire à des sentiments *humains* chez Sainte-Beuve, et je lui ai écrit, sans peine, dans cette disposition toute bonne et toute prévenante. Tu liras ce qu'il m'a répondu et tu comprendras la pénible impression de cette amertume, de cette rancune, de cette injustice et de cette légèreté. Quoi qu'il en soit, je ne puis me repentir d'une démarche que j'ai faite pour toi, et j'accepte comme une preuve d'amour à te donner cette désagréable reprise d'un commerce désormais sans confiance, sans charme et sans illusion. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour dissimuler et parer cette ruine. Je jouirai du moins d'une chose, c'est de savoir à quel point Sainte-Beuve se trompe quand il croit que tu subis mon influence et que tu cèdes à mon action; car ici, c'est moi au contraire qui, comme bien souvent, sans que cela paraisse aussi évidemment, c'est moi qui agis et qui veux agir pour toi, contre toutes mes convictions et impressions. Jamais, pour aucune autre cause au monde, je ne me serais exposée, connaissant l'homme, à être traitée de nouveau comme une petite fille, ou comme une femme tracassière. Maintenant c'est fait. Garde-toi bien d'y rien changer, d'avoir même l'air de le savoir, si tu écris et si l'on écrit. C'est bien pour le coup que l'on m'accuserait sans merci... »

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.

Heureusement que Juste Olivier était moins « orgueilleux » et plus conciliant que sa femme. Comme il aimait beaucoup Sainte-Beuve et qu'au fond, en dépit des apparences, il savait qu'il était payé de retour, il se dit, en rentrant à Lausanne, quand il fut seul et qu'il examina froidement la situation, que la sagesse était de « le prendre tel qu'il était, avec ses défauts d'artiste, de critique et de célibataire, avec sa vivacité ardente, son obstination, sa rudesse, sa fougue, son inflexibilité fébrile et passionnée; qu'en l'y aidant un peu on le ramènerait aisément à un cours paisible et naturel (1) », — et ne pouvant se résigner à rompre, il lui adressa la lettre qu'on va lire.

2 février 1846.

Mon cher ami,

Voilà quinze jours que je suis de retour à Lausanne, quinze jours qui me semblent déjà de longs mois et pendant lesquels j'ai dû me rappeler bien souvent votre amicale gronderie sur ma disposition à me faire des idées noires sans fondement, pour ne pas trop penser que malgré votre promesse vous ne m'écriviez point. Puis, je me remets aussi devant les yeux tout ce monde de billets qui vous assiègent de tous les coins de Paris chaque matin et dont vous m'avez montré le coffret la dernière fois que je vous vis. Mais ce sont là toutes mes consolations, et je vous aime trop, je crois toujours trop à notre vieille et simple amitié, malgré la tristesse dont des malheurs trop réels m'ont frappé, pour qu'elles suffisent à me tranquilliser. Je vis, d'ailleurs, dans une solitude si remplie de si pénibles souvenirs et de perspectives si peu agréables, que je m'imagine toujours qu'un mot de vous va venir m'y chercher. Mais, surtout, comme j'en sortirai bien en vous suivant par la pensée chez Mme Olivier, vous ou du moins une lettre de vous! car vous ne vous écrivez même plus!

« Voyons, cher ami, pour moi, pour notre passé, pour notre avenir d'âme et de cœur à tous deux, faites un effort! Oubliez donc, elle et vous, qu'elle a ressenti trop vivement votre vivacité! Elle était faible, souffrante, convalescente à peine; je la retrouvai en rentrant toute en larmes, dans une nouvelle crise de son mal; c'est là surtout ce qui m'a fâché; si j'en ai accusé d'autres, ce mouvement de colère, aveugle peut-être, vous prouve du moins que je songeais surtout à la peine que je vous avais faite, à ce qui en avait été l'occasion, et non point à vous accuser. Maudite rencontre de deux esprits irascibles, car vous l'êtes également l'un et l'autre, ne vous déplaise! et ne faut-il pas que ce soit moi qui en aie été le sujet, moi, le plus débonnaire des hommes et à qui ni mortel, ni mortelle ne devrait faire de la peine, car c'est vraiment une cruauté! Songez aussi à l'état d'angoisse et de douleur presque égarée où venait de nous mettre la révélation de tout ce que pouvait attendre Arnold (2), ce que nous apprenions pour la première fois, tandis que vous et nos amis, qui aviez eu l'amitié de nous le cacher, le saviez depuis longtemps.

« Enfin, j'aurais tort et je serais bien malhabile de revenir sur tout cela, si je n'aimais pas cent fois mieux vous montrer que j'ai gardé toute ma confiance en vous, en votre esprit et en votre cœur. Pardonnez-moi donc la peine que je

(1) Ce sont les termes mêmes dont il se servait dans une lettre à sa femme.

(2) Son filleul.

vous ai faite, ce que j'ai pu vous écrire qui a pu vous blesser, et recommençons une amitié encore mieux éprouvée après cette secousse, et que nous saurons mieux ménager.

Il devient de plus en plus probable que je retournerai à Paris, peut-être même plus tôt que je ne le comptais. C'est ici une démoralisation politique et morale qui ne fait que s'accroître, et contre laquelle nous autres ne pouvons rien, car tout ce qui n'est pas pleinement au nouvel ordre de choses n'a plus au pays nul écho, et n'en reprendrait que dans un grand malheur national : je ne désire certes pas, pour ma part, le retrouver à ce prix. Quant à mes vues sur Paris, l'affaire de la librairie pourrait se renouer avec Ducloux, qui est toujours ici, et qui voudrait autant d'une association avec moi qu'il n'en veut pas avec Delay. Mais je ne sais pas si nous pourrons marcher de conserve, quoique, nous étant toujours aimés et appréciés, nous nous soyons retrouvés, sans y penser, très bons amis! Je vous assure que je suis aussi très disposé à faire à la *Revue des Deux Mondes*, ou ailleurs, ma petite part du groupe avec vous du mieux que je pourrai m'y essayer encore, et sans me décourager de commencements qui, je l'ai toujours compris, ne peuvent être que longs. Enfin, mon ami, l'essentiel est que vous m'aimiez alors même que vous trouvez que je fasse fausse route, et que cela vous met en colère contre moi, mais pour moi. Songez qu'il y a des gens, et je suis malheureusement de ce nombre jusqu'ici, pour lesquels il est aussi difficile de se tenir debout que pour d'autres de marcher et d'avancer vers le but. Quant à vous, ne me dites pas que vous vous sentez *alourdi* : tout ce que vous avez écrit depuis une année montre trop d'activité, de libre possession de vous-même et de grâce, pour que vous en soyez cru sur parole; vous vous démentez trop bien à l'instant par les faits.

« Voilà Berne sens dessus dessous, et avec une constituante cantonale « corps franc ». Ainsi mon fameux travail diplomatique, s'il ne valait rien comme article, se trouve pourtant vérifié au fond dans une de ses principales conclusions. Je n'étais pourtant pas si pasteur que Buloz le croyait bien.

« Les pauvres Buloz, les voilà aussi et avec une bien grande épreuve! dites-leur bien, je vous prie, toute la part que j'y prends. Je suis trop dans le cas du *non ignorus mali* pour dire cela comme un vain compliment de condoléance.

« Si vous aviez pourtant voulu m'envoyer quelques lignes sur l'affaire du conseil royal! Songez que je n'y entends rien ou pas grand'chose. Je suis toujours dans la crainte de vous faire de la peine sans le savoir avec cette *Chronique* que je ne puis quitter, car la *Revue Suisse* est dans un moment de crise, avec tous ces pasteurs abonnés qui risquent maintenant de mourir de faim (1).

« D'ici, je puis avoir aisément des épreuves, et vous seriez imprimé comme sous mes yeux, sans la moindre faute, je vous en réponds. Vous ne m'enverriez que ce que vous voudriez, et sur les points qui, pour les personnes, ou pour la cause, pourraient vous tenir au cœur. Notre tort, à tous deux, a été de nous persuader, moi par nécessité, il est vrai, que je pouvais rédiger à moi seul ces points-là, même avec vos indications. C'était s'exposer à coup sûr à ce qui est arrivé. Je ne me hasarde, au reste, de revenir là-dessus que pour vous montrer combien dans tous les sentiers mon désir de cœur est toujours de cheminer avec vous; mais je n'ai pu supporter l'idée que ce fût de moi que vous y vinssent les épines (2). »

Cette lettre était trop cordiale pour ne pas produire son effet, et d'ailleurs Juste Olivier venait d'enfoncer une porte aux trois quarts ouverte d'avance; elle le fut tout à fait quand, le surlendemain, Sainte-Beuve reçut de Lausanne le petit billet que voici :

Mercredi, 4 février.

« En même temps que je vous envoyais hier ma lettre écrite de la veille, j'en recevais une de Mme Olivier qui me dit qu'elle s'est décidée à vous écrire, que vous lui avez répondu et que vous lui annoncez votre visite. Merci à tous deux. Mme Olivier a prévenu mon secret et bien vif désir ; mais comme c'est une chose où le libre mouvement du cœur est tout, je m'étais défendu de le lui exprimer. Encore une fois, merci à tous deux, et que j'aie la joie de vous retrouver près d'elle pour me recevoir comme par le passé. Croyez qu'en toute chose, même en amitié, les orages peuvent avoir un bon côté.

« Votre dévoué, J. OLIVIER. »

Le mot final de cette lettre me rappelle ce que Victor Hugo écrivait un jour à son amie Juliette Drouet : « Il n'y a de nuages que dans le ciel et dans l'amour! »

Dans le ciel, ajouterai-je, ils amènent une pluie souvent bienfaisante; dans l'amour, ils se terminent généralement par des larmes et nous savons que lorsqu'elles coulent elles ne se trompent pas.

A peine avait-il reçu le *post-scriptum* de Juste Olivier, que Sainte-Beuve alla voir sa femme qu'il trouva « les mains dans l'eau de savon, lavant une dentelle » — ce qui les fit rire tous deux... et acheva de les désarmer. Et je suppose que le billet suivant, bien que non daté, se rapporte à cette réconciliation :

« De telles querelles sont douces, lui écrivait-il, la vôtre, vous l'avouerai-je, ne m'étonne pas. Hier je me suis reproché à un certain moment de ne pas vous avoir mieux marqué combien j'étais touché et heureux de votre témoignage. Le visage et la voix, non le cœur, m'y ont manqué. Le fait est que j'ai été seulement souffrant de corps et triste, de cette tristesse inévitable qui est la couleur des cieux à certains jours, et qui n'était pas faite pour s'éclaircir en face de votre souffrance persistante. Ce que vous me dites aujourd'hui doit la dissiper avec tout son nuage. Ce qui en paraîtra ne sera plus qu'un rhume de cerveau. S'il en restait quelque chose au fond, après de si bonnes paroles de vous, ce serait un tort, ce serait une preuve que je suis un peu indigne, ce dont je vous ai prévenue; mais vous m'avez promis de ne pas m'être moins amie pour cela, et il y a encore pour moi quelque chose de doux à penser que l'âme amie est généreuse et vaut mieux (1) ».

S.-B.

III

Voilà donc la paix rétablie entre le ménage Olivier et Sainte-Beuve. Il y aura bien encore, de loin en loin, des discussions entre eux, et même à un certain moment, au début de l'empire, une brouille ou plutôt un refroidissement qui se traduira par une abstention de rapports complète, sans pourtant qu'il y ait rupture, mais ils se retrouveront toujours avec plaisir, et il suffira qu'Olivier fasse un pas vers Sainte-Beuve, pour que celui ci revienne, la main tendue.

Cependant il fallait aviser aux moyens de vivre à Paris — ce qui n'était pas facile, avec la timidité

---

(1) Les pasteurs vaudois avaient démissionné à la suite de la révolution de 1845, pour ne pas accepté la constitution proclamée par M. Druey.

(2) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.

(1) Lettres inédites communiquées par Mme Bertrand.

native d'Olivier et les goûts plus littéraires que pratiques de sa femme. Après avoir essayé de différentes choses, ils prirent leur courage à quatre mains et s'établirent maîtres de pension. Comprenons-nous bien : leur pension n'était ni un hôtel, ni une école, c'était une chose mixte et qui tenait des deux. Olivier ayant entendu exprimer maintes fois devant lui le regret qu'il n'y eût pas à Paris une maison de famille où les jeunes gens de la Suisse romande pussent achever leurs études en toute sécurité, comme s'ils avaient été dans leur canton, près de leurs parents, l'idée leur était venue de donner corps à ce désir, et ils avaient loué sur la place Royale, à deux pas de chez Victor Hugo (1), un appartement double, pour recevoir sous leur toit, à des prix raisonnables, des pensionnaires adultes de leur pays. En même temps, pour les aider à supporter les frais de leur première installation, Olivier collabora régulièrement au *Semeur* et à l'*Espérance*, et fit dans une école libre un cours de littérature à des demoiselles de bonne maison.

Sur ces entrefaites 48 éclata, qui traversa une fois encore tous leurs projets, et du même coup fit à Sainte-Beuve des loisirs inattendus. Comme ils n'avaient aucune confiance dans la République de Lamartine, ils songèrent d'abord à se réfugier tous ensemble dans celle de Washington. Agassiz, qui s'y trouvait à ce moment-là et qu'Olivier avait pressenti, les encouragea fortement à l'y rejoindre. « On vit ici, leur disait-il, et l'on apprend à y vivre de toutes ses facultés. Ne regardez ni en arrière, ni à côté de vous ; les ruines qui vous entourent pourraient troubler la perspective. Venez prendre part à l'élan qu'ont reçu dans ce pays les sciences, les lettres et les arts. En y apportant votre tribut, vous recueillerez des fruits dont on sème seulement les germes en Europe ; vous apprendrez à les cultiver, et rassurés dans votre marche, vous retournerez dans la patrie, riche des dépouilles d'un autre monde ; j'y retournerai alors avec vous, et le temps qui s'écoulera d'ici là nous le passerons ensemble. Je puis vous offrir pour le moment un asile ; arrivez avec armes et bagages tout droit chez moi, à Cambridge (2) ».

Certes, l'offre était tentante et plus d'un l'aurait acceptée. Cependant ils la déclinèrent, Sainte-Beuve à cause de sa mère qui avait quatre-vingt-quatre ans, et dont il craignait d'avancer la fin en s'en allant si loin d'elle, Olivier et sa femme à cause des aléas que, malgré tout, présentait un pareil voyage ! Et la suite des événements leur donna raison. Peu de temps après, en effet, Olivier trouva l'emploi de son talent dans l'école d'administration que la République venait d'adjoindre au Collège de France, et Sainte-Beuve fut nommé, sur sa demande, professeur de l'Université de Liège, à la surprise générale, car il avait négocié cette affaire dans le secret le plus absolu, n'y mettant que ses amis de la place Royale.

« Chère Madame, écrivait-il à Mme Olivier le 29 juillet ou août 1848, je trouve votre lettre en arrivant de Bruxelles. Rien n'est fait encore, mais tout est mûr. Dès qu'il y aura une *solution* vous serez la première informée. Jusque-là, chut ! Je suis revenu fatigué et même un peu malade, aussi je ne pourrais vous aller voir. J'ai à garder la chambre le plus possible (1). »

Que si vous me demandez pourquoi Sainte-Beuve entourait ses démarches de tant de mystère, je vous répondrai qu'il était sur le point de résigner ses fonctions de bibliothécaire à la Mazarine et qu'en homme prudent il voulait être fixé du côté de Liège avant d'envoyer sa démission.

Il n'attendit pas longtemps. Le 2 septembre 1848, à 6 heures du soir, il mandait à Mme Olivier :

« Chère Madame,

« Ma nomination pour Liège est signée et j'envoie ma démission. Veuillez prévenir à l'instant M. Souvestre.

« Je suis tout à vous et aux vôtres (2). »

J'ai raconté ailleurs toutes les péripéties du séjour de Sainte-Beuve en Belgique. Je n'y reviendrai donc pas.

Cependant je croirais diminuer l'intérêt de ce chapitre d'histoire littéraire et faire tort aux vrais sentiments que Sainte-Beuve avait pour les Olivier, si je ne rappelais pas ici en quelques lignes les lettres désolées qu'il leur écrivit pendant l'année qu'il passa à Liège. Un proverbe dit que les absents ont toujours tort, et un autre ajoute : loin des yeux, loin du cœur ! Il faut rendre cette justice à Sainte-Beuve qu'il fit mentir ces deux proverbes chaque fois qu'il voyagea hors de France, d'où il est permis de conclure que chez lui le fond valait mieux que la surface. Il avait beau changer d'idées, les variations de son esprit n'entamaient que difficilement son cœur. Quand il s'était donné pour de bon, il avait mille peines à se reprendre, même envers ceux qui lui avaient manqué ; à plus forte raison quand il avait affaire à des amis fidèles. C'est pour cela que dans toutes les circonstances pénibles ou douloureuses de sa vie, il se tournait du côté des Olivier. Il avait gardé de son séjour à Lausanne un souvenir si doux que l'accueil froid qu'il reçut à Liège, lui parut plus froid encore. Aussi avec quel empressement il revint à Paris, quand son cours fut terminé ! Mais il était à peine revenu qu'il était frappé coup sur coup dans ses plus chères affections. Au mois de mars 1850, il perdait Mme d'Arbouville ; au mois de novembre de

(1) Ils habitaient au nº 7, et Victor Hugo au nº 6.
(2) Cf. *Œuvres choisies de Juste Olivier*, p. 150.

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.
(2) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.

la même année, il perdait sa mère. C'est alors que l'amitié de nos Lausannois lui sembla bonne. Mme Olivier, surtout, se multiplia pour adoucir son chagrin. Il habitait, depuis son retour de Liège, chez le Dr Paulin, rue Saint-Benoît; dès que la maison de sa mère fut en état de le recevoir, il y transporta ses pénates errants. Mme Olivier lui procura une bonne domestique qu'elle avait sous la main et le billet suivant, daté du 15 octobre 1851, témoigne qu'il voulut planter la crémaillère avec ses amis de Lausanne :

« Cher ami.

Serez-vous assez bon, vous et Mme Olivier, pour que je puisse compter sur vous à dîner pour samedi à 6 h. 1/2. Dites vous-même si 6 h. 1/2 était trop tôt. Vous serez reçu sans façon aucune, il y aura Des Guerrois. Je voudrais que le petit nombre d'ustensiles et de vaisselle que j'ai pût permettre de vous demander d'amener un de vos enfants, mais un autre jour nous demanderons à Mme Olivier d'amener Thérèse, et à Olivier Arnold. Aujourd'hui, c'est le premier petit dîner que j'essaie depuis la restauration de la petite maison.

A vous de cœur, SAINTE-BEUVE (1).

Hélas! on a bien raison de dire que l'homme propose et que Dieu dispose. Arnold était atteint d'un mal inguérissable. Un jour du mois d'avril 1852, son père, au lieu de l'emmener dîner chez son parrain, le conduisit au cimetière — ce qui acheva d'attrister Sainte-Beuve.

« Mon cher ami, écrivait-il alors à Juste Olivier, je savais déjà par Veyne le triste et douloureux état de ce pauvre enfant. Les paroles ne sont rien pour consoler des douleurs comme celles que Mme Olivier et vous ressentiez depuis déjà longtemps à son sujet; vous n'en avez aujourd'hui que la dernière et la plus cruellement attendue. J'y prends bien part, mon pauvre ami. Vos vraies consolations sont dans vos croyances, dans vos bonnes croyances; elles sont aussi pour Mme Olivier et pour vous, dans la vue et l'affection de ces beaux et charmants enfants qui vous entourent et qui, sans faire jamais oublier leur frère, vous permettront d'y penser sans ressentir le vide et la stérilité des douleurs solitaires. Dites à Mme Olivier mes amitiés bien émues, et croyez-moi, mon cher ami, tout à vous de cœur. »

« SAINTE-BEUVE » (2).

A cette époque, Juste Olivier, en dehors des leçons qu'il donnait à ses jeunes pensionnaires de la Suisse romande, exerçait les fonctions de correcteur chez son compatriote Ducloux, qui, chassé comme lui de Lausanne, par la révolution de 1845, avait monté une imprimerie à Paris. Et Sainte-Beuve, ne perdait aucune occasion de le servir. Déjà, en 1850, quand le gouvernement eut imaginé de faire pour les ouvriers des lectures du soir et que Juste Olivier eût été nommé un des lecteurs, Sainte-Beuve, qui avait concerté avec lui le programme de ses lectures (3), en prit texte pour faire son éloge (1). Et comme il n'avait encore rien dit, la plume à la main, du poète des *Deux Voix* et des *Chansons lointaines*, malgré l'admiration qu'il professait pour lui, il s'acquitta de ce devoir dans un des *Lundis* qu'il consacra au mouvement poétique en 1865. Preuve dernière qu'à cette époque, malgré les changements que sa nomination de sénateur avait apportés dans la vie publique et privée de Sainte-Beuve, leur amitié tenait toujours. Elle était même en quelque sorte plus tendre. Ils se voyaient plus souvent. Quand ce n'était pas rue du Montparnasse, c'était place Royale ou bien encore rue Contrescarpe-Dauphine, chez Magny, au dîner de quinzaine dont Sainte-Beuve avait été l'un des fondateurs et dont il était resté, avec Juste Olivier, un des convives les plus assidus... Et alors même qu'ils auraient cessé de se voir, ils auraient toujours gardé l'un pour l'autre un sentiment assez fort pour conjurer l'oubli. Sainte-Beuve, je l'ai dit ailleurs et je tiens à le répéter ici, parce que le secret de cette amitié de trente-deux ans est là, Sainte-Beuve n'avait trouvé dans sa vie qu'un foyer qui, par la douceur et l'intimité de l'accueil, lui rappelât la maison paternelle. C'était celui des Olivier à Lausanne. Quand il vint s'y asseoir en 1837, il avait au cœur une blessure si profonde, que, mal pansée, elle pouvait être mortelle. Mme Olivier le soigna si bien, qu'il guérit. De là son affection quasi filiale pour le pays de Vaud. Plus tard, quand les Olivier se transportèrent à Paris, il lui sembla, malgré la différence des situations, que la pierre de leur nouveau foyer était un morceau de celle de Lausanne; le cœur lui battait aussi doucement lorsqu'il franchissait le seuil de leur maison de la place Royale, que lorsqu'il entrait chez eux, là-bas, rue Martheray. Et plus il vieillissait, plus il demeurait attaché à la terre vaudoise. C'était mieux pour lui qu'un pays de prédilection, c'était le « petit Liré », la petite patrie, celle qui nous est plus douce sinon plus chère que la grande. Il était aussi fier de ses gloires locales, que si elles avaient été des gloires françaises. Cela est si vrai, qu'en 1869, dans l'admirable étude qu'il fit sur le général Jomini et qui devait être, pour ainsi dire, son dernier chant, il trouva le moyen, à propos de M. Monnard, de tracer un portrait du vieux Suisse si chaud, si vigoureux, si ressemblant, que Juste Oli-

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.

(2) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.

(3) « Je veux l'entendre à sa première lecture, écrivait-il à Mme Juste Olivier. J'ai à causer avec lui sur ces Lectures. N'a-t-il pas un programme ou liste des *cours* et des *noms* des professeurs. Pourrait-il me procurer une affiche ou m'indiquer la date du journal où je les trouverais. J'ai à faire là-dessus un article prochain et c'est sur lui que je compte pour m'orienter. Je verrai aussi M. Souvestre. Quand Olivier fait-il sa première lecture? » (*Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*).

(1) « Quel grand et bel article, si sympathique et si judicieux, vous avez consacré à nos *Lectures*!... J'ai bien remarqué que votre plume m'a cherché et distingué dans le nombre plus que je ne mérite et qu'elle m'a *touché*, comme vous disiez, même trois fois, toujours de bonne amitié. Vos conseils ne nous seront pas moins utiles que votre secours... » Lettre de Juste Olivier à Sainte-Beuve, du 31 janvier 1850).

vier qui était alors à Lausanne en fut ému jusqu'aux larmes. « Le *Suisse*, » disait-il, *a un ranz éternel dans le cœur.* » Mot profondément vrai, mais qui probablement ne lui serait pas venu à la bouche, s'il n'en avait par lui-même senti toute la justesse. Et qui sait si dans sa pensée ce n'était pas son adieu au pays de Vaud! Le 10 juillet, en réponse à une lettre de Juste Olivier, qui l'invitait à venir s'y reposer, il lui écrivait qu'il ne le reverrait plus. Trois mois après — le 13 octobre 1869 — il rendait le dernier soupir, et l'amie qui lui avait tenu lieu de mère en 1837, et qui depuis l'avait aimé comme une sœur, eut le chagrin de n'avoir pu lui fermer les yeux.

LÉON SÉCHÉ.

LA VIE LITTÉRAIRE

Itinéraire de Paris à Jérusalem, par Julien,

Domestique de M. de Chateaubriand.

Itinéraire de Paris à Jerusalem, par JULIEN, domestique de M. de Chateaubriand. Publié d'après le manuscrit original appartenant à M. Lesouef, avec introductions et notes par EDOUARD CHAMPION. Honoré Champion, éditeur. — *De l'Education des Femmes*, par CHODERLOS DE LACLOS. Publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale avec introduction et documents par EDOUARD CHAMPION ; suivies de notes inédites de CHARLES BAUDELAIRE. (Messein, éditeur.) — EDOUARD CHAMPION : *Le Tombeau de Louis Ménard*. (Honoré Champion, éditeur.) — PHILIPPE BERTHELOT : *Louis Ménard et sou œuvre*. (Juven, éditeur.) — JOSEPH BÉDIER : *Etudes critiques*. (Librairie Armand Colin.)

M. Edouard Champion est un jeune homme qui aime les grands écrivains. Je le crois digne de les aimer. Nous n'avons pas encore de lui une œuvre capable de nous le faire bien connaître. Lorsqu'il publia pieusement le *Tombeau de Louis Ménard*, où il réunissait les hommages les plus disparates de nos contemporains à cet heureux méconnu, il consentit à nous faire une confidence publique de ses projets littéraires. Il annonçait alors « un gros livre » sur Louis Ménard ; il donnait le titre sans tarder : *Essai sur la vie, l'action et l'influence littéraires de Louis Ménard*. Nous n'avons encore que le titre. M. Edouard Champion a-t-il été dissuadé de pousser plus avant son travail par l'étude rapide et pourtant complète dont M. Philippe Berthelot a gratifié l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique*? Mais maintenant M. Edouard Champion nous annonce un autre dessein. C'est la biographie de Gérard de Nerval qu'il écrira. Il a déjà trouvé le titre : *Gérard de Nerval. Sa vie, son œuvre, son temps*. C'est un beau titre. C'est un beau dessein. Ce peut être une belle œuvre. Nous jugerons M. Edouard Champion à ce livre, que nous espérons, car, malgré tout, nous avons foi en ses promesses. Il se montre, en attendant, esprit curieux. Sans doute aime-t-il les lettres avec une jeune suffisance. Mais il est jeune, en effet. Ses introductions aux documents qu'il met au jour sont à la fois un peu simples et un peu trop ambitieuses de ne le point paraître. Le style est contourné. Il a des façons de se guinder qui déplaisent par leur naïve affectation. Travers que M. Edouard Champion emprunte d'écrivains de nos jours, qu'il admire, mais à qui il pourrait faire des emprunts plus judicieux! Vraiment, M. Edouard Champion exagère. Il risque de manquer de goût. Il a des tours galants qui prêtent à sourire. Voyez ce dandinement... Il dédie à « Madame la duchesse de la Rochefoucauld-Bisaccia » l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem, par Julien, domestique de M. de Chateaubriand*. Et il écrit d'une plume avantageuse : « Julien est un valet détestable et malicieux. Soyez assuré, Madame, que vous n'avez pas de serviteur plus fidèle que moi, si fier d'inscrire votre nom en tête de cette étude documentaire... » C'est du dernier gracieux, un peu bien rural néanmoins.

Mais ne cherchons pas à M. Edouard Champion de querelle méchante. Il saura un jour que la simplicité littéraire a son prix, et qu'elle trouve sa place même dans les dédicaces et les introductions. Il saura que les contorsions du style ne font pas son élégance. Ne devrait-il pas le savoir déjà, lui qui semble faire le plus grand cas du talent de Laclos et probablement de son style. Il a publié des fragments d'un Traité sur l'Education des Femmes où on aurait tort peut-être de chercher des préceptes de pédagogie, mais que l'on doit lire parce qu'ils sont d'un bon écrivain.

On se demande quel attrait peut avoir le journal du domestique de Chateaubriand. Si Julien a noté les villes où il accompagna son maître de Paris à Jérusalem, que nous importe! Publier des agendas banaux, n'est-ce point céder un peu légèrement à la manie que nous avons encore d'accroître l'importance de tout ce qui est inédit, au point de le vouloir éditer sans délai et d'augmenter ainsi le fatras des livres inutiles?

Sainte-Beuve dit que Chateaubriand a la prétention d'aller à Jérusalem en pèlerin et presque comme le dernier des croisés ; mais il y va en réalité comme le premier des touristes. Et il est un touriste éclatant. On sait que son livre imposant résulte des travaux préparatoires auxquels se livrait avec ampleur Chateaubriand pour la préparation des *Martyrs*. Il allait chercher en Orient des émotions et des images, beaucoup plus que des faits. Et Sainte-Beuve (M. Edouard Champion nous le rappelle) demeure convaincu que Chateaubriand ne cherchait que cela : « Des images, toujours des images ; il les veut nobles sans doute, brillantes, à effet, glo-

rieuses, partout où il les trouve; il les veut faites pour parer et rehausser celui qui s'en revêt et qui en blasonne son écusson ; mais il les veut par dessus toute chose; il les moissonne avec leur panache en fleur ; il en fait trophée et gloire. Trouver la plus belle phrase sur les descendants de Saint-Louis et de Robert le Fort, la plus belle phrase sur Napoléon à Sainte-Hélène, la plus belle phrase sur le tombeau de Jésus-Christ, la plus belle phrase sur la république future éventuelle, la plus belle phrase sur la ruine et le cataclysme du vieux monde; qu'il y ait réussi et il sera content. »

Nous aussi nous serons contents, et en vérité le contrôle de l'honnête domestique Julien ne nous est pas indispensable. Lisez ce livre de Chateaubriand. Il est l'origine de toute la littérature de voyages qui nous fut prodiguée pendant un siècle, où les paysages sont considérés dans leurs rapports avec l'âme humaine, où les voyageurs se montrent en même temps peintres, philosophes et moralistes. Ce livre est sublime, pittoresque et quelquefois riant. Il daigne parfois être simple. Il est plus varié qu'aucun livre de Chateaubriand. Et il est écrit en phrases alertes, s'il le faut, et nombreuses, étincelantes, éloquentes, harmonieuses. Nous éprouvons à le lire des sensations d'art extrêmement fortes, et que peut nous faire le témoignage de Julien, le domestique ?

Nous le mépriserions complètement si Chateaubriand n'avait déclaré, par surcroît, qu'il faut considérer *l'Itinéraire*, « moins comme un voyage que comme des mémoires d'une année de ma vie....C'est l'homme beaucoup plus que l'auteur que l'on verra partout. Je parle éternellement de moi, j'en parlerai avec sûreté puisque je ne comptais pas publier ces mémoires. Mais comme je n'ai rien dans le cœur que je ne craigne de montrer au dehors, je n'ai rien retranché de mes notes originales... » Dès lors, nous pourrons prendre intérêt au Journal de Julien dans la mesure où il mettra en relief la personnalité de Chateaubriand. Son récit nous retiendra, non point s'il corrobore le récit de Chateaubriand, mais s'il le contredit. Alors nous pourrons apercevoir plus nettement le caractère de Chateaubriand, marquer plus profondément sa psychologie. Il est tels faits que Chateaubriand a dénaturés ou qu'il a travestis, il est tels incidents que Chateaubriand a supprimés ou surajoutés pour nous apparaître en beauté: Julien rétablit froidement la réalité. Nous pouvons remercier ce bon domestique d'avoir trahi son maître pour servir la vérité. Son pâle itinéraire n'est pas superflu, à cause qu'il suggère deux ou trois comparaisons piquantes avec l'œuvre grandiose du grandiose Chateaubriand...

Du reste nous ne voulons rien savoir. Sans doute est-il dans l'*Itinéraire* de Chateaubriand beaucoup de détails inexacts. Mais nous ne faisons pas à ce poète, à ce peintre, la mauvaise plaisanterie de chercher en son œuvre un document de géographie ou d'histoire. C'est tout au plus si nous pouvons nous amuser un instant de ses erreurs à demi volontaires, ou de ses mensonges artificieux qui donnent plus de magnificence au décor, ou à sa personne plus de grandeur imposante. Nous en rions parce qu'il a écrit dans l'*Itinéraire :* « J'ai un maudit amour de la vérité et une crainte de dire ce qui n'est pas, qui l'emportent en moi sur toute autre considération. » Tout ce qui était noble lui paraissait vrai.

Non, décidément non, nous ne nous attarderons pas volontiers aux erreurs découvertes dans l'*Itinéraire* avec l'aide de Julien. M. Edouard Champion, qui a de l'esprit, a bien senti que nous éprouverions quelque répugnance à prendre Chateaubriand en flagrant délit de tromperie sur les paysages ou les mœurs, ou les événements, grâce à la dénonciation du domestique Julien, espion loyal et désintéressé pour le compte de la vérité historique. Et il évoque avec plus d'habileté que de justesse la littérature américaine de Chateaubriand et la critique malicieusement savante et férocement documentaire qu'en a faite M. Joseph Bédier. Erudit implacable, M. Joseph Bédier a pris un plaisir sévère à rappeler le voyage de Chateaubriand en Amérique. « Le voyage de Chateaubriand en Amérique, s'est-il écrié, est mémorable à jamais, puisque *Atala* a été écrite sous les huttes des sauvages », puisque la Muse inspiratrice des *Natchez* « a marché devant les pas du voyageur à travers les régions inconnues du Nouveau-Monde, pour lui découvrir les secrets ravissants des déserts », puisque René aimait à s'asseoir au soleil couchant sur les rochers qui bordent le Meschacebé, puisque Chateaubriand est revenu de la Louisiane et des Florides tout frémissant encore des harmonies de la solitude et que, les orchestrant dans le *Génie du Christianisme*, dans le *Voyage en Amérique*, et dans l'admirable VI^e livre des *Mémoires d'Outre-Tombe*, il a, selon la formule d'Emile Faguet, « renouvelé pour un siècle l'imagination française » ! Puis, ayant dit, M. Joseph Bédier se demande gaiement « si pourtant ce voyage était presque tout entier fictif ? Si Chateaubriand n'avait pu voir de ses yeux, ni la Louisiane, ni la Floride, ni les savanes que traversèrent en leur fuite Chactas et Atala, ni le village des Natchez, ni le grand Meschacebé ? N'y aurait-il pas lieu de rechercher ses humbles sources livresques ? » Alors, le savant professeur du Collège de France conduit avec une méthode formidable sa terrible enquête.

Il prouve à son tour les erreurs qu'avait révélées dès 1832 le voyageur qui signe René de Mersenne,

et que les hérons bleus de Chateaubriand, ses flamants roses, ses perroquets à tête jaune, voyageant de compagnie avec des crocodiles et des serpents verts sur des îles flottantes de pistia et de nénuphar; plus son vieux bison à la barbe antique et limoneuse, dieu mugissant du fleuve; plus ses ours qui s'enivrent de raisins au bout de longues avenues, où il n'y a pas d'avenues; plus ses cariboux qui se baignent dans des lacs, où il n'y a pas de lacs; plus la grande voix du Meschacebé qui s'élève en passant sous les monts où il n'y pas de monts; plus les mille merveilles de ces forêts, qui font du Meschacébé l'un des quatre fleuves du paradis terrestre sont des contes à dormir debout et que les bords de la Garonne eux-mêmes n'auraient pu inspirer... Il prouve que Chateaubriand n'a eu ni le temps ni les moyens de faire le voyage qu'il dit avoir fait, qu'il n'a pu voir les pays qu'il dit et qu'il croit sans doute avoir vus. Il retrouve « la triste matière, sèche et terne, dont les Chateaubriand font des chefs-d'œuvre ». Il cite les ouvrages que Chateaubriand a consultés sans songer seulement qu'il les consultait. Il cite même beaucoup de passages que Chateaubriaud a empruntés à des voyageurs à qui il fit quelque honneur en les plagiant.

Et vraiment il est fâcheux que le peintre de Chactas, d'Outougamiz, de Mila, d'Atala, de Celuta n'ait vu ni les Algonquins, ni les Chipowais, ni les Natchez, ni les Siminoles, ni les Chikkasas, ni les Muscogulges, et qu'il n'ait même pas vu le général Washington, alors qu'il nous donne un récit proprement merveilleux de la visite qu'il lui fit, devançant ainsi et préparant les plus célèbres interviewers de notre temps... Au fond cela est plus amusant que cela n'est fâcheux. Le sagace et narquois Joseph Bedier en conclut simplement que le mode favori de création de Chateaubriand est le remaniement et que « l'imagination de notre poète requiert d'une page déjà écrite le premier ébranlement et que nous sommes là en présence d'une véritable *méthode d'invention poétique.* » Mais l'imagination lui reste, et l'invention et la poésie !

Certes, il a dû lire beaucoup de livres pour en verser la substance dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Et ces lectures lui donnaient l'exaltation nécessaire à la création poétique. Peut-être même les voyages dans les lieux dépeints ne lui étaient-ils nullement indispensables. Lorsqu'il remercie M^me^ de Beaumont de tout le plaisir et des commodités qu'elle lui donnait dans son château de Savigny, il confesse : « Je n'ai jamais si bien peint qu'alors les déserts du Nouveau-Monde. » Alors à quoi bon y aller ? Si nous en croyons Mérimée, son livre *La Guzla*, où l'on voulut voir tant de couleur locale, ne fut qu'une mystification. Mérimée et Jean-Jacques Ampère avaient envie de voyager dans l'Europe orientale, mais ils manquaient d'argent. « L'idée nous vint d'écrire notre voyage, de le vendre avantageusement et d'employer nos bénéfices à reconnaître si nous nous étions trompés dans nos descriptions. » On se partagea la besogne. Mérimée eut à « recueillir » les chansons populaires de l'Illyrie. « Pour me préparer, dit-il, je lus le voyage en Dalmatie de l'abbé Fortin et une assez bonne statistique des anciennes provinces illyriennes, rédigées, je crois, par un chef de bureau au ministère des Affaires étrangères. » Avec ces documents et cinq ou six mots de slave, il composa en quinze jours la collection des ballades qui forment *La Guzla*. Et pourtant il y a de la couleur, et même de la couleur locale dans *La Guzla* !

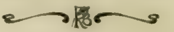
Combien de chefs de bureaux du ministère des Affaires étrangères Chateaubriand a-t-il mis à contribution, M. Joseph Bédier seul le sait. Mais tout de même il est sûr que Chateaubriand a fait l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, en allant par la Grèce et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne. Et le carnet du domestique Julien a cette utilité subalterne — mais en l'espèce non complètement négligeable — de prouver la réalité minutieuse du voyage, et si le récit de Chateaubriand contient, nous le savons, la compilation de beaucoup d'auteurs, il rapporte aussi beaucoup de « choses vues »; et là, moins qu'ailleurs, Chateaubriand semble avoir eu besoin des livres pour donner le premier ébranlement à son imagination.

Et quel gré nous saurons à Chateaubriand d'avoir modifié la vérité à sa guise quand la vérité n'était point suffisamment belle ! Lorsque Chateaubriand et Julien voguèrent de Constantinople à Jaffa pour aller à Jérusalem, Julien écrivit : « Notre trajet, qui n'a été que de treize jours, m'a paru très long par toutes sortes de désagréments et de malpropretés qui existaient dans le bâtiment, surtout pendant plusieurs jours de mauvais temps que nous avons eus qui rendaient les femmes et les enfants malades... (etc. ») Chateaubriand ne dit point tout à fait la même chose : « Nous étions sur le vaisseau à peu près 200 passagers, hommes, femmes, enfants et vieillards. On voyait autant de nattes rangées en ordre des deux côtés de l'entrepont. Chaque pèlerin avait suspendu à son chevet son bourdon, son chapelet et une petite croix... On entendait de tous côté le son des mandolines, des violons et des lyres. On chantait, on dansait, on riait. Tout le monde était dans la joie. On me disait : Jérusalem ! en me montrant le midi ; et je répondais : Jérusalem !... » Evidemment c'est Julien qui dit la vérité. Mais supporterions-nous que Chateaubriand fût allé à Jérusalem pour nous confier que la mer était mauvaise et que les passagers avaient le mal de mer ?

Au moins le récit de Julien est piquant en un endroit où il nous révèle innocemment la belle vanité de Chateaubriand et son sens des attitudes. Chateaubriand s'endormit sur la route de Jérusalem. « Comme il était 5 heures du soir, dit Julien, lorsque nous avons quitté Jérusalem, nous avons marché toute la nuit dans des chaînes de montagnes où les chevaux ne pouvaient aller que l'un après l'autre ; il y faisait si obscur qu'à peine si l'on pouvait voir la tête de son cheval, mais par l'habitude qu'ils ont de ces chemins-là, et de bonnes jambes, ils ne font que les soutenir du bridon et les laisser aller à volonté sans avoir rien à craindre, malgré les précipices qu'il y a de droite et de gauche. J'en ai vu la preuve sur M. de Chateaubriand qui s'était endormi sur son cheval et a tombé sans se réveiller ; aussitôt son cheval s'est arrêté, ainsi que le mien qui suivait. Je descends de suite de mon cheval, pour en savoir la cause, car il m'était impossible de la voir à la distance d'une toise. Je vois M. de Chateaubriand tout à moitié endormi à côté de son cheval dont il se trouve étonné de se trouver à terre... » Chateaubriand ne veut pas admettre qu'il se soit endormi aussi vulgairement en Terre Sainte, devant « cette terre des prodiges » devant « ces lieux où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait changé la face du monde. » Et il atteste que cet accident lui est arrivé au sortir de Pergame : « Nous sortîmes de Pergame le soir à 7 heures ; et faisant route au nord, nous nous arrêtâmes à 11 heures du soir, pour coucher au milieu d'une plaine. Le 6, à 4 heures du matin, nous reprîmes notre chemin, et nous continuâmes de marcher dans la plaine qui, aux arbres près, ressemble à la Lombardie. Je fus saisi d'un accès de sommeil si violent qu'il me fut impossible de le vaincre et je tombai pardessus la tête de mon cheval. J'aurais dû me rompre le cou ; j'en fus quitte pour une légère contusion. » Ou bien, Chateaubriand décrit de grandes tempêtes alors que Julien n'a pas vu le plus petit orage. De Stampalie à Tunis un ouragan terrible « fondit sur sur le navire et le fit pirouetter comme une plume sur un bassin d'eau. Le tourbillon semblait nous soulever et nous arracher des flots ; nous tournions en tout sens plongeant tour à tour la poupe et la proue dans les vagues... » Julien n'a rien aperçu de ces mouvements violents. Il rédigeait peut-être sur le pont, dans le calme d'un beau soir, son *Itinéraire*.

Voilà ce que nous apprend le domestique Julien, presque rien. Il nous donne à son insu deux ou trois documents psychologiques, mais nous en avons à foison par ailleurs. Et je soupçonne M. Edouard Champion qui a l'amour des belles lettres et des œuvres glorieuses, d'avoir publié — avec quel soin scrupuleux — l'*Itinéraire* du valet seulement pour donner à plusieurs personnes l'idée de relire l'*Itinéraire* du maître. Il n'a donc pas perdu complètement son temps. Julien non plus.

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Odéon : *La Déserteuse*, pièce en 4 actes de MM. Brieux et Jean Sigaux.

Théâtre Sarah-Bernhardt : *Par le Fer et par le Feu*, de M. Maurice Bernhardt, d'après le roman de M. Sienkiewicz.

Dans la dernière œuvre signée de son nom, et qu'il répudie déjà comme s'il la trouvait compromettante, M. Brieux nous apparaît sous les traits d'un *disciple* de M. Paul Bourget : et voilà déjà la première forme du châtiment pour un auteur — c'est M. Paul Bourget que je veux dire — de qui les tirages augmentent à mesure que son autorité diminue sur les générations montantes... Je n'ai pas à faire ici l'analyse de ce *Divorce* que tout le monde connaît et qui, au surplus, fut étudié ici même par notre collaborateur littéraire, avec une bienveillance, avec une indulgence, dont il ne s'est pas montré coutumier vis-à-vis de son signataire. J'en rappellerai seulement la donnée maîtresse : cet examen de la situation des enfants dans le second mariage, après divorce de leur mère. M. Paul Bourget qui depuis longtemps déjà a troqué la plume de *psychologue*, qu'il avait subtile, élégante et distinguée, contre celle du *moraliste*, dont à coup sûr on n'en pourrait dire autant...; M. Paul Bourget qui, après une jeunesse indépendante et fière, noblement consacrée à l'art, s'est constitué l'humble serviteur du trône et de l'autel, et sous prétexte que Balzac était monarchiste en 1840, compose ses romans en 1904 avec un catéchisme et un paroissien sur sa table de travail ; M. Paul Bourget donc, nous décrivait dans *Un Divorce* la situation suivante : Une jeune femme de conduite irréprochable s'est trouvée mariée avec un homme indigne qui s'est livré à toutes les débauches. Elle a divorcé d'avec lui en conservant auprès d'elle un fils dont les tribunaux d'ailleurs ne pouvaient faire autrement que lui laisser la garde. Mais comme il est difficile à une jeune femme de demeurer seule et sans appui dans la vie, comme au surplus le cœur a de légitimes exigences, elle s'est remariée avec un galant homme qui, pour ce fils n'étant pas de son sang, se révèle un père et tient exactement l'emploi qu'eût dû tenir le père véritable ! L'enfant grandit donc et arrive à l'âge de sa majorité, n'ayant eu sous les yeux qu'exemples de devoir et d'affection mutuelle. Mais pre-

nez-y garde : le moraliste est là qui veille... et le moraliste catholique... Il suffit que, dans une circonstance décisive de son avenir, il se trouve une fois en présence de son père véritable, pour que tout aussitôt s'éveille en lui la *voix du sang* à l'égard de ce père indigne, qu'il n'a jamais vu, dont il ne sait qu'une chose... c'est qu'il eut une conduite misérable, et pour qu'aussitôt, après vingt années de devoirs remplis, il tourne le dos à celui qui lui donna le bienfait de l'exemple et de l'éducation... Ah ! bienheureuse *voix du sang*... dont seul pouvait s'aviser un moraliste, et un moraliste catholique comme M. Paul Bourget — ce qui ne veut pas dire chrétien, ce qui est même tout justement le contraire — avec quel à propos vous intervenez dans la solution d'une énigme, *cruelle* pour de vrai celle-là !... Mais comme de vous aurait dû rougir le psychologue qu'était autrefois M. Paul Bourget, avant qu'il eût pris du service sous les bannières de l'Eglise catholique, apostolique et romaine !

C'est un sujet identique que traite M. Brieux ou M. Jean Sigaux, on ne sait au juste : car ils se rejettent mutuellement le balle, à l'heure où ils voient que l'affaire n'est plus bonne ! M. Brieux n'est plus très sûr d'être l'auteur de la *Déserteuse*, et il voudrait l'envoyer, non pas à tous les diables... mais à Nantes d'où il l'a extraite pour la présenter aux très bienveillants spectateurs de l'Odéon. Dans le ménage Forjot de Nantes, ce n'est plus le mari qui est coupable, c'est la femme ; mais les conséquences sont identiques comme retentissement sur la famille, et même plus graves, car d'une part il y a une fille, au lieu d'un fils, et d'autre part encore c'est une banalité de dire que les écarts de la femme sont matière à scandale plus grave que ceux du mari. Donc M^me^ Forjot se conduit mal : épouse qui se croit incomprise, et, parce qu'elle a un filet de voix, rêve d'un théâtre plus important pour se produire que les salons nantais, elle prend un amant qui flatte sa manie et lui promet un brillant avenir. Elle se soucie peu de sa fille qui a 14 ans, qui d'ailleurs — ceci est tout à fait notable pour l'intelligence de la pièce — n'éprouve qu'une affection médiocre pour elle, et ne ressent d'amour véritable que pour son père et pour sa jeune institutrice, Hélène, dont les soins attentifs et de tous les instants lui sont une perpétuelle caresse. L'exposition de la pièce se termine par la fuite de Gabrielle Forjot qui plante là son brave homme de mari et s'enfuit de Nantes avec son amant.

Le rideau se lève, au second acte, sur l'intérieur du second ménage de Forjot qui s'est reconstitué après deux années, par le mariage de Forjot avec Hélène. Forjot a épousé Hélène parce qu'il éprouve à son endroit une estime profonde, ayant pu l'apprécier durant des années... parce que, de même qu'il est difficile à une femme jeune de vivre seule, il est peut-être plus difficile à un homme jeune encore et qui a une famille de continuer sa vie dans la solitude... parce qu'au surplus, il n'y a pas de raison — et voilà l'impasse dont ne sortira jamais l'étroite doctrine du catholicisme — je le répète : il n'y a pas de raison pour que l'inconduite d'un des deux conjoints condamne l'autre à un célibat perpétuel... Forjot a donc épousé Hélène... et ils sont parfaitement heureux, ou plutôt ils le seraient, si Hélène ne s'apercevait pas qu'il y a quelque chose de changé dans l'attitude de la jeune fille. Car voici que commence la thèse, le prêche de ces *Moralistes quand même*, qui veulent soumettre les faits à la rigueur de leurs idées et les plient jusqu'à ce qu'ils se brisent entre leurs mains... Avec la thèse, l'invraisemblance, bien entendu : cette fillette qui, à 14 ans, n'avait d'yeux et de tendresse que pour son institutrice, ne peut plus la voir, même en peinture, dès l'instant qu'elle est devenue la femme de Forjot. Ici, nous assistons à une scène prodigieusement invraisemblable, une scène qui, devant tout autre public que celui de l'Odéon, eût été malaisément supportée. La première M^me^ Forjot, celle qui était partie avec son amant, a éprouvé des déceptions au cours de ses pérégrinations et elle n'a plus qu'un désir : reprendre sa fille, ou du moins la brouiller avec Forjot. Elle s'avise pour cela d'un stratagème au moins inattendu : profitant d'une absence momentanée de son ancien mari et d'Hélène, elle pénètre dans l'intérieur du nouveau ménage, de complicité avec sa fille, et là elle lui monte la tête, lui persuadant qu'elle n'a plus qu'une chose à faire : revenir avec elle, et bien entendu se dépeignant à elle sous les traits de l'épouse incomprise. Tellement fausse apparaît cette situation, tellement contraire à tout ce que nous imaginons dans la réalité, que sur toute autre scène, je le répète, elle eût fait tomber la pièce avec elle : on l'a tolérée, difficilement il est vrai, mais on l'a tolérée ; et ma foi ce m'est une raison de croire que M. Jean Sigaux seul a participé à la confection de la pièce, M. Brieux n'y ayant collaboré que pour la signature et pour y ajouter le lustre d'un nom connu : car enfin, il est inadmissible qu'un auteur, ayant l'expérience du théâtre autant que M. Brieux, ait pu concevoir et réaliser une situation dramatique aussi parfaitement invraisemblable. Qu'une actrice ait consenti à la jouer, un metteur en scène comme M. Gémier à l'ordonner... c'est déjà bien joli. Mais du moins M. Brieux aurait-il dû se donner la peine de lire le manuscrit, avant d'y apposer son nom !

Il importe assez peu ensuite que cette pièce, qui a commencé comme un drame, continue comme un vaudeville par l'exhibition d'un intérieur d'agence

pour tournées dramatiques en province, et finisse en berquinade par un embrassement général : le principal défaut des œuvres de ce genre est de n'avoir point de caractère tranché, et partant nulle tenue littéraire ; on ne sait si elles relèvent du drame, de la comédie, ou du vaudeville : au fait elles sont comme une salade de ces différentes manières, dosée et assaisonnée par l'auteur, semble-t-il, afin qu'il y en ait pour tous les goûts. La seule figure qui sauve la pièce, ou du moins la sauverait, si la chose était possible, c'est celle de l'institutrice Hélène, qui d'un bout à l'autre persiste avec son caractère et sa tenue : fille mûre au premier acte, qui semble avoir renoncé aux joies de la famille et concentre son affection sur sa petite protégée ; puis au second acte, épouse fidèle et digne, n'ayant souci que du repos de son mari et du bonheur de sa nouvelle famille ; puis enfin prête à renoncer à toutes ses joies si ce sacrifice est indispensable à l'avenir de ceux qu'elle aime, prête à quitter Forjot, au besoin, elle se manifeste à travers toute la pièce, avec cette noblesse d'âme et ce reflet de beauté morale qu'imprime à une figure de femme la conscience du devoir, simplement et noblement rempli. Singulier contraste, presque inexplicable, cette figure de femme, avec les autres personnages de la pièce : l'actrice qui l'interprète, Mme Even, a su lui donner et lui maintenir cet accent de dignité et de souffrance qui compose sa poésie. Mme Marie Marcilly a tiré tout ce qu'il était possible de tirer du personnage ingrat de Mme Forjot. Je ne dirai point qu'elle a sauvé la situation : elle ne le pouvait pas. Mais quelle preuve de bonne volonté que d'avoir consenti à jouer un pareil rôle qui sonne faux d'un bout à l'autre de la pièce ! Quant à M. Gémier, il ne m'a pas paru en progrès, et je le dis tout uniment, comme je le pense — d'autant plus librement que j'ai maintes fois manifesté mon estime pour son talent. Il accentue ses tics — je sais bien que tout acteur en a — d'une façon quelque peu irritante. Il a surtout, dans les passages de force et d'émotion, une manière de se frapper le thorax à coups répétés, qui fait songer invinciblement à la façon dont nos grands frères des forêts vierges se manifestent à l'homme quand ils le rencontrent. Est-ce là un geste ancestral, ou bien tout simplement une affirmation de ses convictions transformistes ? C'est, en tout cas, un geste peu esthétique, dont il ferait bien de se corriger au plus vite !

*
* *

Quand donc en aurons-nous fini avec ces fausses gloires étrangères qu'on exalte et qu'on maintient sur le pavois... avec ces renommées surfaites et *soufflées*, dont le premier de tous les prestiges est de porter des noms à terminaisons étrangères. La critique indépendante n'avait pas été dupe des raisons *à côté* qui avaient fait le prodigieux succès de *Quo Vadis*. Elle le sera moins encore quand elle se trouvera en face de cette pièce, tirée par M. Maurice Bernhardt du roman de M. Sienkiewicz : *Par le fer et par le feu*... Une pièce... ai-je dit... Est-ce bien là une pièce ? C'est rien ou moins que rien, car dans la plus misérable des pièces... il y a une intrigue, un semblant d'intrigue... Et là il n'y a rien du tout... Tout au plus un spectacle, un divertissement des yeux, un prétexte à exhiber des costumes, et qui serait dans son vrai cadre de l'autre côté de la place. Divertissement du Châtelet, fait pour les collégiens en vacances et leurs familles... Voilà tout au juste la valeur de cette exhibition, où nous voyons un épisode de la révolte des Polonais contre les Cosaques au XVIIe siècle.

Punition, cruelle punition pour le critique dramatique que d'avoir à supporter onze tableaux de cette catégorie ! Il se prend à regretter M. Victorien Sardou lui-même, M. Sardou bien prosaïque à coup sûr, bien *ficelle*, et dénué de littérature à un degré surprenant, mais qui du moins sait cuisiner une intrigue et disposer des progressions dramatiques qui agissent sur les nerfs. Cette pièce, je le répète, ne surprendrait pas dans la maison en face, car lorsqu'on va au Châtelet, on sait ce qu'il faut attendre. Elle est plus que surprenante, déconcertante chez Mme Sarah-Bernhardt, qui, dans ses plus médiocres tentatives, avait montré du moins quelque souci littéraire, et songeait à intéresser ses spectateurs autrement que par des pitreries et des coups de fusil ! Et c'est une bonne leçon pour les adaptateurs de romans au théâtre. Peut-être, dans l'avenir, s'ils en savent profiter, auront-ils moins de confiance en la vertu des noms à désinence polonaise, et parce qu'une œuvre signée de ce nom a bénéficié du plus formidable battage organisé autour de lui, n'en concluront-ils pas à son action nécessaire sur le public, sur ce bon public, souvent moins simple qu'on ne pense !

Paul Flat.

LE MOUVEMENT PAN-CELTIQUE

Notre époque de centralisation à outrance a suscité sur bien des points de notre territoire des manifestations réactionnaires (au sens non-politique du mot), décentralisatrices, souvent couronnées de succès ; et ces manifestations tout pacifiques, cette réaction très normale contre l'application d'un principe qui n'eût été admissible que pendant quinze ou

vingt ans, sont considérées comme un heureux présage par ceux qui voient, avec raison, dans la décentralisation intellectuelle, industrielle ou commerciale d'une nation, une cause de prospérité et de grandeur morale et politique.

En France, à combien d'essais décentralisateurs n'a-t-on pas assisté depuis trente ans environ, c'est-à-dire précisément depuis que le pays est, non pas hélas! uni dans une même opinion politique, mais devenu plus fortement conscient de lui-même, après la terrible secousse de 70-71.

C'est le Midi qui a commencé ce mouvement d'émancipation. Son félibrige est toujours puissant, quoique plus calme que jadis, et l'histoire de ce courant poétique particulariste formera un chapitre important de notre histoire littéraire contemporaine. D'autres provinces l'ont suivi ou imité : dans le Nord, dans le Centre, dans l'Est (où la Lorraine a un mouvement intellectuel bien autonome), un peu partout, on a cherché à ressusciter le vieux langage et les anciennes coutumes conservées au fond des campagnes. Aujourd'hui, c'est la Bretagne qui entre dans un vaste mouvement décentralisateur d'un genre nouveau, recentralisateur plutôt, en se joignant au Congrès Pan-Celtique, qui se tient annuellement dans les pays du Nord-Ouest de l'Angleterre et de la France.

Le Pan-Celtisme, qui prétend englober plus de trois millions d'habitants de la Bretagne et des Iles Britanniques (d'après Sébillot, les celtisants étaient, en 1896 : 1.340.600 en Bretagne, et 2.248.900 dans les Iles Britanniques; au total 3.589.500. D'après le *Welsh Leader* du 1er septembre 1904, ils seraient : 1.320.000 en Bretagne, 640,000 en Irlande, 220.000 en Ecosse, 4.000 dans l'Ile de Man, et 900.000 dans les Galles ; au total, 3.084.000), le Pan-Celtisme a des origines très lointaines, puisqu'il prétend remonter à une époque où les nations modernes étaient encore à l'état rudimentaire, au XIe siècle ; et le mouvement littéraire celtique contemporain n'en est que le pacifique aboutissant. Il y a bien loin, évidemment, du Pan-Celtisme de Griffith ap Cynan, qui chassait, avec l'aide d'une flotte irlandaise, l'usurpateur du Pays de Galles, au Pan-Celtisme du marquis de l'Estourbeillon ou de M. Le Fustec. Or c'est de la révolte de Griffith ap Cynan, avec lequel collaboraient, dans le sud du Pays, Rhys ap Tewdwr et son armée recrutée sur le Continent, que les Celtes modernes datent leurs lettres de noblesse.

Après la victoire, Griffith convoqua un *Eisteddfod* dans lequel les bardes irlandais eurent une place marquée. C'est cette assemblée dont les cérémonies modernes commémorent chaque année désormais le souvenir.

Longtemps plus tard, les Jacobites formèrent un groupement entre les peuples parlant les langues celtiques, le *Celtic Fring* ; mais leurs efforts vers l'unité et l'indépendance furent sans cesse contrariés par le gouvernement central de Londres et réduits peu à peu à néant. Le mouvement ne s'éteignit pas cependant ; mais lorsqu'il renaquit, à la fin du XIXe siècle, ce fut sous une forme purement littéraire, dilettante, et sans aucun des caractères politiques ou religieux qu'il avait revêtus jusqu'au XVIIIe siècle.

Le Pan-Celtisme actuel a pour origine une alliance conclue contre les Gallois et les Bretons, lors du meeting de 1837, tenu à Abergavenny (Monmoutshire), suivi trente ans plus tard par le Congrès panbreton de Saint-Brieuc.

En Irlande, le mouvement, qui eut quelques tendances politiques, conquit bientôt à sa cause les populations des Galles, d'Ecosse et des Iles. Et M. William O'Brian, à Cork, en 1892, pouvait développer éloquemment l'idée d'une union des peuples celtes, non seulement d'Irlande, d'Ecosse et de Galles, mais aussi de l'Ile de Man et du continent, des « vieilles cités de la Bretagne ». Ce vœu est aujourd'hui un fait accompli. A l'*eisteddfod* de Cardiff (1899), déjà vingt-deux délégués bretons étaient présents, à côté d'un insulaire de Man, de 13 Irlandais et de 7 Ecossais, et le Gorsedd (assemblée bardique) était convoqué à Dublin, pour 1900, par une adresse de lord Castletown, rédigée en irlandais du XIe siècle, par le professeur Zimmer, l'historien du mouvement pan-celtique.

Du 20 au 23 août 1901, le Congrès Pan-Celtique de Dublin réunissait les associations suivantes : le Gorsedd des bardes de l'Ile de Bretagne, l'association Ecossaise, la Société linguistique de l'Ile de Man, la Celtic Union d'Edimbourg, l'Union régionale bretonne, la Fédération des Etudiants bretons de Rennes, la Société nationale littéraire d'Irlande, la Société littéraire irlandaise de Londres, le Fleming Companionship de Londres, et la Corporation de Dublin.

A l'issue des fêtes de Dublin, l'Association celtique, dont le président est lord Castletown, et les vice-présidents, le marquis d'Estourbeillon, M. Speaker Moore, le comte Plunkett, l'archidruide de Galles et M. Alexandre Carmichael, décida de se réunir de nouveau en 1904, à Carnarvon, dans le nord du Pays de Galles.

C'est dans le vieux château de granit de la petite ville galloise qu'ont eu lieu récemment les fêtes celtiques décidées à Dublin. Le 30 août, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, un cortège étrange, immense, parcourait les rues de la ville, de la station du chemin de fer au vieux château médiéval. C'était d'abord un groupe de joueurs de cornemuse (*pipers*), suivi des

délégués porteurs de l'immense glaive symbolique, la bannière de l'île de Man suivait, accompagnée de délégués de ce pays ; puis venaient : le groupe breton, dans le même ordre (bannière, *gorsedd* des bardes, délégués), le marquis de l'Estourbeillon, en grand costume ; le groupe écossais ; le lord maire de Dublin, le groupe gallois, le maire de Carnarvon, le Conseil municipal (*town council*) de la même ville, le comité local du Congrès ; le secrétaire de la National Eisteddfod Association, le député-constable du château, le président de la Royal Cambrian Association of Art, tous trois sur un même rang ; la bannière pan-celtique, le *Lia Cineil*, ou pierre symbolique des Nations, le président, le lord lieutenant de Canarvon, la bannière du gorsedd, la corne de Hirlas, merveilleuse pièce d'orfèvrerie, l'archidruide ; enfin, les voitures contenant les membres de l'Association celtique et les invités de marque.

Dans la grande cour du château, l'assemblée une fois formée en cercle, commença la cérémonie symbolique : d'abord au milieu de la cour, la reconstitution de la « pierre des nations »: chaque nation celte apporte le fragment du *Lia Cineil* qui lui a été confié à la dernière assemblée, et les place dans l'ordre suivant : l'irlandais, le gallois, l'écossais, le breton et celui de l'île de Man. La pierre une fois reconstituée dans son intégrité, le Révérend Martin O'Connell et Gwynn Jones proclament l'union des différents peuples celtiques. L'assemblée est alors ouverte ; des allocutions sont prononcées par le lord maire de Dublin, le maire de Carnarvon, le marquis de l'Estourbeillon, M. Napier (Ecosse) et le Révérend W. Cooke (Ile de Man). M. Emblyn Davies chante un hymne gallois célébrant l'érection de la « pierre des nations », le *Hen Vlad fy Nadhau* (*Vieux Pays de nos pères*), chant mélancolique et grave dont voici la traduction française :

« O pays de nos pères, ô pays des hommes libres, — Que tes poètes et ménestrels sont doux. — Tes guerriers courageux, obéissant à la Liberté, — Sont tombés dans le combat pour leur vieux pays.

« Galles, Galles, je t'aime, ô mon vieux pays. — La mer est un rempart autour de ton sol — Si longtemps que ta vieille langue subsiste.

« O chers rochers des Cambriens, pays de bardes, — Chaque vallée, chaque montagne est chère à mon cœur. — Le bruit des rivières qui coulent vers la mer — Est une mélodie chantée par des langues d'or.

« Galles, Galles, je t'aime, etc.

« Malgré les ennemis qui nous ont enchaînés — Notre belle vieille langue existe toujours — Le barde ne s'est pas tu sur l'ordre du tyran — Ni la douce harpe natale.

« Galles, Galles, je t'aime, ô mon vieux pays, etc. »

Ce chant terminé, l'archidruide, se lève, entouré de bardes et de druidesses, et procède à la cérémonie de la Paix. « Y a-t-il paix ? » demande-t-il en interrogeant chaque nation. Et la foule répond : « Paix ! » Alors le glaive immense qu'on porte devant lui est remis au fourreau, et l'archidruide proclame la Paix. Des bardes récitent des vers en gallois, et la cérémonie, après que le maire de Carnarvon a déclaré le Congrès ouvert, se termine par l'hymne national gallois, chanté par la foule.

Le Congrès proprement dit qui se tint au Guild Hall de Carnarvon se divisait en plusieurs sections : sections de langue moderne ; des costumes, coutumes et du folklore ; philologique ; musicale ; internationale. Des concerts pan-celtiques eurent lieu dans l'intervalle des séances ; et le Congrès vota, entre autres résolutions, celle d'adjoindre aux cinq « nations » le Pays de Cornouailles, qui figurera à l'*Eisteddfod* prochain.

Sans doute, n'y a-t-il rien à redouter pour la France ou l'Angleterre de semblables manifestations, fort platoniques, et n'y a-t-il pas à craindre, comme l'écrit plaisamment l'ex-maire de Cardiff, l'alderman Edward Thomas, que M. de l'Estourbeillon devienne empereur et M. Jaffrennou, correspondant breton, ministre de l'Instruction publique. Il ne faut chercher dans ces manifestations qu'un sentiment pieux pour les antiques traditions des aïeux. Et de ce point de vue, on ne peut qu'encourager de semblables réunions, où les peuples d'un même rameau ethnique apprennent à se connaître, et partant à s'estimer et à s'aimer, dans l'attente de la future paix universelle.

J.-G. PROD'HOMME.

LES MARTYRS DE CHATEAUBRIAND A LYON [1]

La postérité, qui vénère la mémoire des hommes de génie, conserve aussi, pour les flétrir, les noms des critiques impuissants qui insultèrent à la beauté. Homère, de siècle en siècle, traîne Zoïle enchaîné à ses pieds.

Comme tous les grands créateurs, Chateaubriand fut en butte à des détracteurs systématiques ; mais à aucun moment ils ne réussirent à égarer l'opinion ; car leur acharnement suscita des défenseurs à l'œuvre contestée. L'indigne critique d'*Atala* faite par M.-J. Chénier compromit auprès de ses contemporains sa réputation d'homme de goût ; pourtant cette

1 Fragment d'un livre : *Le Romantisme à Lyon*, qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Fontemoing.

mésaventure ne préserva pas les *Martyrs* d'attaques non moins passionnées et non moins injustes.

Le livre parut en mars 1809; aussitôt les articles de critique, suivant une expression de M^me^ de Chateaubriand, « *plurent* sur l'ouvrage (1) ». D'anciens amis de l'auteur, Parny et Ginguené, inséraient dans les almanachs des vers injurieux contre les *Martyrs* (2). Bien plus, et c'est M^me^ de Chateaubriand qui parle : « Nous vîmes des gens se disant royalistes, des prêtres même, sous le prétexte que les *Martyrs* n'étaient pas exempts de censures ecclésiastiques, se mettre à en dire pis que pendre (3) ».

Dans cette campagne de diatribes, Hoffmann se mit au premier rang par sa violence.

F.-B Hoffmann, après avoir, pendant quinze ans, écrit des pièces de théâtre et des livrets d'opéra, était entré au *Journal de l'Empire*, et bien vite y était devenu l'égal des Féletz et des Geoffroy. Ses jugements consciencieux et indépendants jouissaient d'une grande autorité ; un ton tranchant, un esprit acéré donnaient beaucoup de saveur à sa critique sèche et bourrue. Mais il était resté un homme du XVIII^e^ siècle, et ses principes littéraires le rendaient hostile à l'art nouveau : « J'espère, disait-il, que les préceptes d'Horace et de Boileau prévaudront sur toute littérature romantique ou mélodramatique ». Pour traiter un point de jurisprudence, de médecine, de géographie, ou la question du somnambulisme et des eaux minérales, il déployait une vivacité d'esprit, une verve et une facilité de plume vraiment irrésistibles ; mais pour juger les *Martyrs* de Chateaubriand, peut-être fallait-il une intelligence plus pénétrante, des connaissances plus solides, et surtout un sens religieux inconnu à cet attardé du XVIII^e^ siècle.

Aussi contre les *Martyrs* fut-il « atroce », comme a dit M^me^ de Chateaubriand.

Chateaubriand fut très sensible aux attaques d'Hoffmann, non pas qu'elles pussent remettre en discussion son titre de grand écrivain, mais parce qu'elles l'atteignaient dans sa conscience de travailleur scrupuleux, d'érudit longtemps attaché à une même besogne, et de catholique animé des meilleures intentions de prosélytisme et d'édification.

Cependant il n'opposa personnellement aucune réponse à ce qu'il appelait « une odieuse intrigue » : « Je crois, écrivait-il le 15 mai 1809, que le silence absolu est ce qu'il y a de mieux pour moi. Il faut laisser parler mes amis (1) ».

En effet, des amis, ou mieux, des admirateurs soutinrent Chateaubriand dans cette épreuve.

Esménard publia, au *Mercure*, un article sérieux sur les *Martyrs*, et s'il contestait aux héros du poème la dignité de personnages épiques, au nom des vieilles théories de l'épopée solennelle ; s'il critiquait la marche de l'action, trop languissante à son gré, en revanche, il proclamait la grandeur du sujet et les beautés de cette œuvre éminemment poétique.

Guizot, qui faisait alors ses débuts dans le *Publiciste*, y inséra plusieurs articles favorables aux *Martyrs* (2).

La *Gazette ecclésiastique* ou *Journal des curés* publia sept articles, pour démontrer l'orthodoxie des *Martyrs*, et pour ébranler dans l'esprit des catholiques les préventions injustes qu'une piété farouche avait dressées contre le livre.

Mais, de toutes ces défenses, aucune n'est comparable à celle qu'un Lyonnais écrivit sous le voile de l'anonyme, dans le journal rédigé par Ballanche, le *Bulletin de Lyon*. Ce Lyonnais, Guy-Marie de Place, sur qui pèse un oubli immérité, rendit, nous l'allons voir, le plus signalé des services à Chateaubriand : grâce à lui, l'auteur des *Martyrs* retrouva la fierté de son œuvre et la confiance en son génie.

Lorsque huit mois après la publication de son livre, Chateaubriand sortit du silence auquel il avait cru bon de se condamner, il rappela avec complaisance le jugement porté par Esménard, « un homme de beaucoup d'esprit, de goût et de mesure, et qui, de plus, était poète, et poète d'un vrai talent » ; mais il dut réfuter les objections nombreuses, mêlées aux éloges, et qui, faites sur un ton réservé, pouvaient séduire les esprits réfléchis. — Guizot ne fournit pas une seule ligne au plaidoyer personnel composé par Chateaubriand, et celui-ci réserva pour des lettres intimes l'expression de sa reconnaissance à l'endroit d'un critique qui jugeait en pleine indépendance, et non pour obéir au mot d'ordre de la police ou d'un directeur de journal. — Enfin la *Gazette ecclésiastique*, excellente à libérer Chateaubriand du reproche d'hérésie, n'avait plus la même autorité pour prononcer sur la valeur littéraire des *Martyrs*.

Seul, Guy-Marie de Place eut l'honneur d'écrire une apologie complète et décisive, et Chateaubriand lui emprunta presque tous les matériaux de sa dé-

(1) *Souvenirs*. Cf. l'abbé Pailhés, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 111.

(2) Parny publia dans le *Mercure*, l'ancien journal de Chateaubriand, une pièce de vers intitulée *Radotage*, et Ginguené répondit à Parny par une épître en vers.

(3) *Id.* L'abbé Clausel, devenu plus tard évêque de Chartres, et qui était alors grand-vicaire d'Amiens, se distingua par son animosité contre les *Martyrs*.

(1) Fragment de lettre cité par M. Pailhés, p. 450.

(2) Chateaubriand en fut extrêmement touché, et remercia Guizot par plusieurs lettres, dont trois ont été publiées par Guizot dans ses *Mémoires* (t. I, p. 377). Les articles du *Publiciste* sur les *Martyrs* ont été recueillis au tome II (p. 216), d'une série de mélanges, intitulés le *Temps passé*.

feuse : « Il a paru, disait-il, au début de son *Examen*, une brochure imprimée à Lyon, où l'auteur, qui m'est inconnu, a bien voulu se déclarer en faveur des *Martyrs*. On ne peut réunir à des autorités plus graves une manière de raisonner plus saine. Je citerai souvent l'ouvrage de mon défenseur. »

Sainte-Beuve, qui put, grâce à l'obligeance d'un autre Lyonnais, F.-Z. Collombet, percer le voile de cet anonymat, et qui rendit justice à l'avocat de Chateaubriand, se trompe donc quand il écrit que « cette brochure de province n'arriva point à Paris, et n'y eut aucun écho (1) ».

Bien loin de rester enfouie dans les colonnes du *Bulletin de Lyon*, elle obtint une éclatante publicité. Chateaubriand la recueillit presque tout entière dans son *Examen*; elle fit désormais partie de l'œuvre qu'elle avait entrepris de soutenir. Le nom que Sainte-Beuve dévoila plus tard ne s'y trouvait pas, il est vrai ; mais l'auteur était d'une modestie telle, que le bonheur d'être approuvé et reproduit par Chateaubriand lui eût été moins sensible, s'il avait fallu s'affranchir de cet anonymat, derrière lequel il dérobait au grand public son talent de polémiste et la sûreté de son goût.

Le 12 mai, Chateaubriand écrivait à Guizot : « Véritablement, Monsieur, je le dis très sincèrement, les critiques qui ont jusqu'à présent paru sur mon ouvrage me font une certaine honte pour les Français. Avez-vous remarqué que personne ne semble avoir compris mon ouvrage, que les règles de l'épopée sont singulièrement oubliées, que l'on juge un ouvrage de sens et d'un immense travail comme on parlerait d'un ouvrage d'un jour et d'un roman ? Et tous ces cris contre le merveilleux ? Ne dirait-on pas que c'est moi qui suis l'auteur de ce merveilleux ? que c'est une chose inouïe, singulière, inconnue ?... Tout cela est sans bonne foi, comme tout en France ».

Le lendemain (13 mai), Guy-Marie de Place commençait au *Bulletin de Lyon* sa polémique contre Hoffmann, celui que Chateaubriand appellera spirituellement « l'exécuteur de la justice des vanités (2) » ; et cet obscur journaliste allait venger l'honneur compromis de la critique française, adoucir l'amertume d'un grand écrivain, abreuvé d'attaques malveillantes, jouer, toutes proportions gardées, le rôle délicat d'un Boileau auprès d'un Racine meurtri et découragé.

Guy-Marie de Place appartenait à cette génération de chrétiens qui avaient salué, d'un long cri d'admiration et d'espoir, le *Génie du christianisme*. Il savait

(1) *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 2e édit., t. II, p. 63.

(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, t. III, p. 11.

bien que Bossuet aurait trouvé dans la religion un autre *génie* et d'autres *beautés* ; mais sans chicaner l'auteur sur l'insuffisance de son érudition théologique, il avait vu se lever avec le livre l'aurore d'une renaissance religieuse. Avec quelle élévation de pensée, il avait traduit les émotions du chrétien et de l'artiste en face de cette œuvre immortelle! Il s'écriait :

« M. de Chateaubriand, racontant les bienfaits de la religion et sa gloire, produit des impressions d'autant plus vives et plus profondes, que cette gloire était éclipsée, que ces bienfaits n'étaient plus au moment où sa plume était occupée à les peindre. Debout sur les ruines du sanctuaire, comme au milieu d'un temple que la foudre aurait frappé, et dont elle n'aurait laissé que de tristes débris, il semble, si je puis parler ainsi, prononcer l'oraison funèbre du christianisme. De là cette touchante harmonie de son style avec la mélancolie religieuse de ses tableaux ; de là ces expressions empreintes de douleur, ces longues pages d'affliction qui, en montrant tant de grandeur anéantie, font couler les larmes, et rendraient inconsolables si la désolation du chrétien pouvait être sans espoir (1) ».

Guy-Marie de Place tressaillit au plus profond de son âme, lorsque, dans les *Martyrs*, Chateaubriand, opposant le vrai Dieu aux dieux morts du paganisme, célébra la victoire miraculeuse d'une religion persécutée.

Certes, il faisait des réserves sur le nouvel ouvrage : l'orthodoxie lui paraissait offensée en plusieurs endroits, et surtout les couleurs vives dont l'épisode de Velléda était peint, lui inspiraient des scrupules, car « il est, disait-il, des hommes corrompus, dont les honteuses passions n'ont jamais plus d'activité qu'à la vue des objets qui, en leur rappelant les tristes suites de leurs égarements, devraient les ramener au repentir ».

Mais il passait condamnation sur ces défauts : Chateaubriand, docile à la critique, effacerait des *Martyrs* les inadvertances, se mettrait d'accord avec les théologiens, et adoucirait les expressions trop passionnées qu'il avait mises sur les lèvres de la vierge gauloise.

Ces taches, peu nombreuses du reste, ne justifiaient par les articles *révoltants* d'Hoffmann. Avec une dignité grave et un tact parfait, de Place repousse les insinuations de ce critique, qui, sous l'apparence d'un zèle habilement joué, se présente comme le vengeur de la religion compromise par Chateaubriand.

(1) Article de Guy-Marie de Place *Bulletin de Lyon*, 14 octobre 1807, à propos d'une édition abrégée du *Génie*, en 2 vol. Lorsque parut la 5e édition du livre (5 vol. in-8o), il publia deux nouveaux articles sur le *Génie* (22 et 29 avril 1809).

D'abord Hoffmann prétend que c'est outrager le vrai Dieu que de le placer dans une épopée. — Mais qu'ont fait le Tasse et Milton ? Le XVII[e] siècle, malgré l'autorité de Boileau, n'a-t-il pas cru qu'un poème épique devait « renfermer la théologie de la nation pour laquelle il est écrit? ». Contre cet aphorisme repris par Hoffmann : « Soyons païens dans la poésie », de Place dresse les théories de Rollin, de l'abbé Batteux, de Marmontel, de Voltaire lui-même et de La Harpe, et conclut sagement : « Soyons chrétiens dans la poésie, ou résignons-nous à n'avoir jamais de poète épique. »

Combien Chateaubriand a raison de soutenir que le merveilleux du paganisme est inférieur à celui de la religion chrétienne! Qu'est-ce, en effet, que la mythologie ancienne, si ce n'est « un amas grossier d'absurdités et d'inconséquences! » — Ces dieux sont humains, objecte Hoffmann ; ils « agissent par passions, par affections, par des considérations purement humaines, ce qui jette un grand mouvement dans la poésie, parce que les êtres surnaturels y sont plus étroitement liés avec les hommes. Ils ont d'ailleurs un avantage inappréciable, d'avoir tous une physionomie distincte, des attributs et un caractère particulier, et, ce qui est plus important encore, une volonté et un pouvoir indépendant sur la partie de la nature soumise à leur empire. » — Ces dieux, réplique de Place, font pitié, et « Homère ne supplée à la faiblesse de ses machines poétiques qu'à force de génie. » Voltaire lui-même n'opposait qu'un seul argument à ceux qui accusaient d'*extravagance* les dieux d'Homère : « C'est, disait-il, reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillements de son temps. »

Par l'introduction des anges dans son poème, Chateaubriand, continue Hoffmann, « dénature l'idée que nous avons de la grandeur et de la puissance de Dieu », car il est « ridicule que celui qui d'un mot a fait jaillir la lumière du sein du chaos, et a éclairé l'univers jusque dans ses immenses profondeurs, envoie un ange en ambassade à un autre ange, pour pousser une frêle barque et lui faire faire le trajet du Péloponèse à la côte de Syrie ». — Mais, répond de Place, « le nom d'ange veut dire envoyé, messager, ambassadeur », et il est naturel « que des ambassadeurs aillent en ambassade » ; la Bible et les Pères de l'Eglise nous montrent sans cesse les anges présidant aux actions des hommes, leur apportant les volontés de Dieu. Veut-on en leur faveur une autorité sinon imposante, du moins plus voisine de notre temps ? C'est Bossuet qui, dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, a dit :

« Quand je vois dans les Prophètes, dans l'Apocalypse, et dans l'Evangile même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs, l'ange des petits enfants, qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent; l'ange des eaux, l'ange du feu, et ainsi des autres; et quand je vois, parmi tous ces anges, celui qui mit sur l'autel le céleste encens des prières, je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges; je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider. Car, toute erreur est fondée sur quelques vérités dont on abuse. Mais à Dieu ne plaise que je voie rien dans toutes ces expressions de l'Ecriture, qui blesse la médiation de Jésus-Christ que tous les esprits célestes reconnaissent comme leur seigneur ou qui tienne des erreurs païennes, puisqu'il y a une différence infinie entre reconnaître, comme les païens, un Dieu dont l'action ne puisse s'étendre à tout, ou qui ait besoin d'être soulagé par des subalternes, à la manière des rois de la terre dont la puissance est bornée, et un Dieu qui, faisant tout et pouvant tout, honore ses créatures en les associant quand il lui plaît, et à la manière qu'il lui plaît, à son action (1) ».

La dialectique d'Hoffmann n'est pas encore à bout de ressources contre le poème de Chateaubriand : « Le mélange du sacré et du profane, dit-il, est un grand scandale. »

Ce mélange, de Place ne le voit pas : l'action du poème devait sans cesse opposer Jésus-Christ aux divinités de l'Empire, Dieu à Jupiter ; mais chaque personne y parle conformément à sa croyance ; « ainsi, selon le changement d'interlocuteurs, on a, tour à tour, sous les yeux le langage d'un disciple de Jésus-Christ et celui d'un adorateur des idoles. » Où est la confusion? Où est le sacrilège? Corneille dans *Polyeucte*, Voltaire dans *Zaïre*, et même Racine dans *Esther*, n'ont-ils pas placé l'une à côté de l'autre deux religions, et ce contraste a-t-il fait crier au scandale?

Chateaubriand ne crut pas de sa dignité de poursuivre une polémique, dans laquelle il n'était entré qu'à regret; mais son *défenseur anonyme* une fois encore prit sa cause en mains; et, tandis que son adversaire se flattait de marcher bientôt sur un monceau de ruines, lui, il montrait l'édifice toujours debout, sur sa base solide, assise pour l'éternité.

Il contesta une à une les assertions d'Hoffmann, et maintint contre lui la valeur des autorités précédemment citées. Hoffmann s'étant applaudi des changements apportés par Chateaubriand à la nouvelle édition des *Martyrs*, de Place rabattit son orgueil : « Les endroits supprimés, dit-il, ne tenaient pas essentiellement au sujet. Les écrivains qui ont

1 Bossuet, *sur l'Apocalypse*, n. XXVII.

rendu compte des *Martyrs* les avaient blâmés pour la plupart, et le censeur n'a en quelque sorte de personnel que le ton de ses observations, ton que la suppression des passages critiqués ne justifiera jamais. »

Ainsi de Place rappelait à la modestie le fier Aristarque. Il le citait de nouveau au tribunal redoutable des critiques anciens et modernes, des théologiens les plus autorisés. Enfin pour parer les coups de cet athlète, qui se comparait lui-même à « un enfant qui, armé d'un caillou, terrasse un géant superbe », il s'abritait derrière Quintilien, et posait après lui cette règle de critique :

« Il ne faut prononcer qu'avec beaucoup de retenue et de circonspection sur les auteurs dont le mérite est connu, de crainte qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de blâmer ce que nous n'entendons plus (1). »

Chateaubriand n'avait pas attendu cette nouvelle apologie pour exprimer sa reconnaissance au généreux anonyme. Beuchot invitant son ami de Place à venir à Paris (septembre 1809), ajoutait : « Nous irons voir Port-Royal, ou du moins *campos ubi Troja fuit*, les solitudes de Versailles et l'auteur des *Martyrs*. Vous ne pouvez vous figurer quelle amitié il a pour vous, et il ne la prodigue pas. Je vais le voir souvent et je n'en reviens jamais sans l'aimer et l'admirer davantage ; il est si bon homme, si naïf en petit comité (2) ».

C'est Beuchot, qui déjà dans une lettre antérieure (9 août) avait dit à de Place que Chateaubriand était *enchanté* de sa brochure. « Vous avez obtenu, continuait-il, deux suffrages très flatteurs. Le premier est de M. Boissonade. C'est comme vous le savez, un homme capable d'apprécier les gens et leurs travaux ; et Ballanche vous répétera, à son arrivée, les éloges qu'il vous a donnés.

« L'autre doit vous être infiniment précieux. J'avais envoyé à l'auteur de l'*Histoire de Fénelon* un exemplaire de votre brochure. Voici en quels termes ce respectable homme (M. de Bausset) m'en parle dans une lettre que j'ai reçue hier :

« J'ai lu avec un sensible plaisir les extraits du *Bulletin de Lyon* sur les *Martyrs* de M. de Chateaubriand, j'ai été frappé de l'excellente dialectique que l'auteur oppose aux mauvais raisonnements et aux inconséquences du journaliste critique. J'ai été surtout fort aise du ton de science qui s'y fait remarquer et contraste si bien avec l'indécence et le mauvais goût du journaliste ; au reste, comme je vous l'ai dit dès les premiers moments, l'ouvrage de M. de Chateaubriand est un de ces ouvrages qui gagnent toujours à un examen réfléchi. J'ai déjà rencontré un grand nombre de personnes qui avaient vu s'évanouir, à une seconde lecture, les préventions qu'une lecture trop rapide avait excitées en elles. Il y a dans les extraits du *Bulletin de Lyon* un admirable passage de Bossuet qui suffit seul à l'apologie de M. de Chateaubriand et qui répond à toutes les objections qu'on avait entassées contre le système de son ouvrage, ou plutôt de son poème ».

Le souvenir de ce bel assaut de sciencc et d'esprit vit encore à Lyon ; mais une légende est en train de s'établir, qui ravirait à Guy-Marie de Place la gloire d'avoir combattu pour les *Martyrs*. Le *défenseur anonyme* s'était contenté de mettre un modeste G. au bout de ses articles ; or un autre rédacteur du *Bulletin de Lyon*, estimable professeur de philosophie, connu par quelques publications consciencieuses, portait le nom de Pierre Gourju. Cette coïncidence a suffi pour qu'on attribuât à Pierre Gourju la paternité des articles que nous venons d'étudier (1).

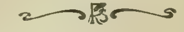
Vanité que la gloire littéraire ! Sainte-Beuve avait pourtant noté en bonne place pour la postérité le nom de cet obscur confrère, Guy-Marie de Place, ami de Ballanche et d'Ampère, conseiller de Joseph de Maistre, et éditeur du *Pape*. Il s'en est fallu de peu que sa précaution fût inutile. Cette erreur, s'il l'eût connue, eût fait souffrir Guy-Marie de Place ; mais l'aurait-elle corrigé de son excessive modestie?

C. LATREILLE.

(1) *De Institutione oratoria*, lib. 10, cap. 1

(2) *Lettre inédite*. L'original autographe est entre les mains de M. Henri de Place, ingénieur civil, petit-fils de Guy-Marie.

(1) Voir les *Annales de la Société nationale d'Education de Lyon*, 40e livraison, p. 13, compte rendu de la séance du 14 février 1895.



Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 19 — 5e SÉRIE — TOME II — 5 NOVEMBRE 1904

NOTES SUR L'HISTOIRE DU CONCORDAT

I. — L'ÉGLISE DANS L'ÉTAT.

Nous ne nous proposons ni de développer, ni même de résumer l'histoire des négociations d'où sortit le Concordat de 1801, et dont toutes les pièces ont été publiées dans l'excellent recueil de M. Boulay (de la Meurthe.)

Nous voudrions seulement indiquer dans quel esprit et après quels débats furent arrêtés les plus importants articles du Concordat, ceux dont on parle davantage dans les journaux et à la tribune, ceux qu'il importe le plus de bien connaître au moment où la dénonciation de ce Concordat est à l'ordre du jour du Parlement et de l'opinion.

Rappelons d'abord que l'ancien Concordat, celui de 1516, avait été aboli en fait par la Constitution civile du clergé en 1790, et que, depuis la fin de septembre 1794, le régime de la séparation des Églises et de l État existait en France.

Ce régime, d'abord troublé par les circonstances de guerre civile et étrangère, avait fini par fonctionner très normalement, au grand profit de l'État, sans aucun détriment pour les consciences individuelles. La liberté avait maintenu le schisme entre catholiques non papistes et catholiques papistes ; ceux-ci se subdivisaient, politiquement, en ralliés et en non ralliés, les uns ayant prêté le serment ou la promesse de fidélité à la République, les autres restés fidèles à Louis XVIII. Ainsi divisée, l'Église catholique n'était plus assez forte pour opprimer les autres groupes : réformés, calvinistes, israélites, libres-penseurs, théophilanthropes. Entre les groupes religieux, il y avait concurrence et équilibre : au-dessus, l'État semblait neutre, laïque, libre, maître. Le Premier Consul avait présidé, avec son habileté et son bonheur habituels, à ce régime qu'il avait reçu de la Convention et du Directoire et qui procurait à la France la paix religieuse dans la liberté, quand il se décida à le détruire.

Et pourquoi se décida-t-il à cette destruction? Nous avons essayé de le démontrer ailleurs (1) : ce ne fut point par piété (il était indifférent en matière religieuse), mais dans la vue de commander par le pape aux consciences, pour réaliser par le pape ses rêves d'empire et d'empire universel. Dans la *délaïcisation* de l'Etat, dans la conclusion d'un Concordat, il voyait aussi, accessoirement, l'avantage de se débarrasser de l'Église ci-devant constitutionnelle, restée démocratique par le régime électoral qui en faisait la base, d'ôter à Louis XVIII et l'appui du pape Pie VII (par lequel il avait été reconnu) et ses moyens d'action sur la France par les évêques d'ancien régime; enfin, il y voyait l'avantage de pacifier définitivement la Vendée et la Bretagne, dont les populations, si catholiques, ne manqueraient pas de se rallier au gouvernement consulaire, si le gouvernement consulaire se réconciliait avec le pape.

C'est après la victoire de Marengo que se précisèrent, en Bonaparte, les rêves d'ambition impériale,

(1) Voir mon *Histoire politique de la Révolution*, p. 733 et 734.

et c'est après cette victoire qu'il fit faire à Pie VII des ouvertures par le cardinal Martiniana, évêque de Verceil (fin juin 1800). Le pape accepta ces ouvertures, et envoya à Paris un négociateur sans pouvoirs, Mgr Spina, archevêque de Corinthe. Les négociations commencèrent en novembre 1800. Le négociateur français ne fut pas le ministre des relations extérieures, Talleyrand, qui, avec tout l'entourage de Bonaparte, était hostile au Concordat : ce fut l'abbé Bernier, un Vendéen qui avait plus ou moins trahi les royalistes et qui était un habile homme. On n'aboutissait pas. Le pape se décida à envoyer un négociateur avec pleins pouvoirs (juin 1801) : ce fut son propre secrétaire d'État, le cardinal Consalvi. La convention (qu'on n'osa pas appeler Concordat, à cause de l'ancienne impopularité de ce nom) fut signée le 14 juillet 1801.

Si la négociation avait traîné ainsi pendant six mois, ce n'est pas que les deux parties ne fussent d'accord sur le point essentiel, à savoir que les évêques, nommés par le Premier Consul, seraient institués par le pape et qu'ainsi le schisme du clergé « constitutionnel » prendrait fin. C'est qu'au début, le pape ne se trouvait pas encore, comme souverain temporel, à la merci de Bonaparte, la victoire de Marengo n'ayant point été décisive. A Rome on n'était pas bien sûr que le Premier Consul vaincrait définitivement la coalition. La victoire de Moreau à Hohenlinden, Louis XVIII chassé de Russie, la paix de Lunéville avec l'Autriche, la paix avec Naples, voilà les faits qui firent cesser les hésitations du Pape, en même temps qu'ils accrurent les exigences de Bonaparte.

*
* *

Maintenant que nous avons remis sous les yeux du lecteur les principales circonstances de la négociation du Concordat, étudions, avec les pièces si bien réunies par M. Boulay (de la Meurthe), l'historique de la rédaction des plus importants articles.

Le préambule de la « Convention entre le Gouvernement français et Sa Sainteté Pie VII » n'est pas ce qu'il y a de moins important dans cet acte diplomatique.

Il est ainsi conçu :

Le Gouvernement de la République reconnaît que la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de la grande majorité des citoyens français.

Sa Sainteté reconnaît également que cette même religion a retiré et attend encore en ce moment le plus grand bien et le plus grand éclat de l'établissement du culte catholique en France, et de la profession particulière qu'en font les Consuls de la République.

En conséquence, d'après cette reconnaissance mutuelle, tant pour le bien de la religion que pour le maintien de la tranquillité intérieure, ils sont convenus de ce qui suit.

L'article 17 et dernier du Concordat précise et complète ainsi le second paragraphe de ce préambule :

Il est convenu entre les parties contractantes que, dans le cas où quelqu'un des successeurs du Premier Consul actuel ne serait pas catholique, les droits et prérogatives mentionnés dans l'article ci-dessus et la nomination aux évêchés seront réglés, par rapport à lui, par une nouvelle Convention.

On le voit : ce préambule et cet article 17 règlent les conditions générales de la religion catholique en France.

Par quelles vicissitudes passa-t-on pour aboutir à ce règlement et à cette formule ?

Au début, Bonaparte avait offert à la religion catholique de bien plus grands avantages, la place même qu'elle occupait en France sous l'ancien régime.

Le premier projet de Concordat qu'il proposa au pape, dès que Mgr Spina fut arrivé à Paris (novembre 1800), contenait, vers la fin, un article ainsi conçu :

Aux conditions ci-dessus, et vu leur acceptation par le Saint-Siège, le Gouvernement français déclare que la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'État.

Qu'ainsi, de gaîté de cœur, sans que le pape le lui demandât, et en somme à son propre détriment, Bonaparte sacrifiât un des principes essentiels de la Révolution française, le principe de la laïcité de l'État, comme nous dirions, c'est ce qui serait incroyable, si cette clause ne se trouvait dans le plus officiel des documents, avec cette formule finale : *Pour copie conforme* : BERNIER, et s'il y avait le moindre doute sur l'authenticité d'un document qui se trouve aux Archives du Vatican, et sur le dos duquel Spina a écrit, en italien : *Sixième note de l'abbé Bernier, reçue le 7 novembre.*

Ainsi, en novembre 1800, Bonaparte offrait au pape de proclamer la religion catholique religion d'État !

Mais déjà il négociait sans bonne foi, retirant ses offres ou ses concessions premières, selon que des succès militaires, remportés pendant les négociations, fortifiaient sa position en Europe.

Survient la victoire de Hohenlinden. La coalition est décidément vaincue. Le pape n'a plus aucun secours à espérer. Aussitôt Bonaparte rétracte son offre de faire du catholicisme la religion de l'État. Il ne veut plus consentir qu'à reconnaître le fait que la religion catholique est celle de la majorité des Français.

Le pape, alléché par l'offre première, si inespérée, essaya d'obtenir que, si le mot de religion d'État était repoussé comme trop impopulaire, la religion catholique fût déclarée *dominante*. Qu'entendait-il par religion dominante ? Il entendait une religion qui serait à la fois celle de la nation et celle du Gouvernement. Au fond c'était, sous un autre vocable,

la religion d'État. Le négociateur pontifical insista. Bonaparte refusa. Le pape dut se résigner. Les contre-projets romains adoptèrent et consacrèrent la formule de la « grande majorité ».

Le catholicisme ne sera donc pas religion d'État, ni religion dominante. Mais il ne sera pas non plus une religion confondue avec les autres dans la promiscuité du droit commun : il sera une religion protégée, privilégiée, très privilégiée.

* * *

C'est une religion privilégiée, non seulement à cause des avantages qui vont lui être faits aux dépens des autres cultes, mais aussi et surtout parce que les Consuls en font « profession particulière ».

Ce fut là une très grosse difficulté dans la négociation, et le pape faisait de cette « profession » la condition absolue sans laquelle il ne reconnaîtrait pas au Gouvernement français le droit de nommer les évêques, comme dans le Concordat de 1516.

Les instructions de Spina lui recommandaient de faire remarquer au Premier Consul que les gouvernements hérétiques ou schismatiques n'ont pas ce droit. Ainsi en Russie et en Prusse, le pape nomme les évêques. Mais c'est surtout l'exemple de la Grande-Bretagne qui est concluant : « En Angleterre et en Ecosse, où il n'y a plus d'évêques, le Saint-Siège nomme des vicaires apostoliques. En Ecosse, il y en a deux. Tout le royaume d'Angleterre est divisé en quatre régions : orientale, occidentale, septentrionale, méridionale, et à la tête de chacune de ces régions est un vicaire apostolique. En Irlande, il en va autrement : il y a quatre métropolitains, et dix-sept évêques gouvernant librement les diocèses qui leur sont confiés, sans que le roi se mêle en rien de la nomination de ces personnes, ni réclame en rien le droit de les nommer, qu'avaient avant le schisme les rois catholiques ses prédécesseurs. Un exemple encore plus décisif est celui de la province du Canada, en Amérique. Quand cette province était sous la domination française, le roi très chrétien y avait la nomination des évêques. Le traité de 1763 la mit sous la domination de l'Angleterre : la religion catholique continua à y être dominante comme avant ; on y conserva les établissements ecclésiastiques, les réguliers, les sièges épiscopaux dans le même état que sous les rois de France. Mais la nomination des évêques, ne pouvant être attribuée au roi d'Angleterre, prince hétérodoxe, est restée à la libre disposition du pape, qui désigne les sujets qu'il croit les plus capables de gouverner ces diocèses. »

Donc, au cas où le gouvernement français ne se déclarerait pas catholique, le pape nommerait les évêques en France ou administrerait les diocèses par les vicaires. Mais le pape pourrait prendre l'habitude gracieuse de ne nommer que des personnes *accette alla podestà secolare*, comme il le fait en Russie et en Prusse.

Cela ne faisait pas l'affaire de Bonaparte, lui qui tenait à nommer les évêques, pour gouverner l'Église de France. Et pourquoi lui demandait-on une déclaration qu'on n'exigeait pas du roi d'Espagne ? Il était catholique, c'était un fait, on le savait : à quoi bon le déclarer ? Oui, mais il était suspect, suspect d'indifférence et de philosophie, lui qui ne pratiquait pas, qui ne s'était pas marié à l'Église, qui avait fait en Égypte des proclamations en faveur de l'islamisme. Cela, le négociateur pontifical ne le lui disait pas nettement, mais il le lui laissait entendre.

D'autre part, l'entourage du Premier Consul (et en particulier le second Consul Cambacérès) l'excitait contre ces prétentions de la Cour de Rome.

Bonaparte hésite, oscille ; il accorde, puis il reprend. Il ne veut pas engager tout le Gouvernement (Sénat, Conseil d'État, Corps législatif, Tribunat), ni même les trois Consuls. Qu'on se contente d'une profession de foi personnelle du Premier Consul. Ou plutôt non. C'est encore trop ; il admet l'article qui porte que si, plus tard, le chef du Gouvernement n'est pas catholique, il faudra négocier un nouveau mode de nomination des évêques : cet article ne suffit-il pas ? Y a-t-il besoin d'y ajouter une déclaration formelle ?

Et, en l'absence de Talleyrand, un des chefs de division du ministère des relations extérieures, M. d'Hauterive, objectait, dans un rapport au Premier Consul : « S'il y a quelque chose de nécessaire, c'est qu'un gouvernement qui, dans tous ses actes, agit, parle et dirige au nom de la nation qu'il gouverne, ne se serve pas de l'éminence de sa situation pour donner à des opinions purement théoriques et sans aucun rapport avec les motifs de son institution un caractère de délégation et de représentation nationale, que certainement ces opinions ne peuvent avoir... Quand une loi porte la profession de foi du gouvernement, il est évident qu'il s'élève tout à coup une énorme disparité morale entre les diverses communions religieuses des gouvernés. L'une devient, par le fait, religion dominante ; les autres ne sont plus que des religions subordonnées. »

Ce fut là l'écueil des négociations suprêmes (14 juillet 1801), à la veille de la conclusion définitive et de la signature. Consalvi voulait que le « Gouvernement » se déclarât catholique. Il dut renoncer à cette prétention. On supprima le mot de *Gouvernement* et on ne parla que des trois Consuls. De plus, la phrase fut libellée de façon que c'était le pape qui faisait la déclaration.

En somme, le pape obtint moins qu'on ne lui avait

promis d'abord et moins qu'il n'avait demandé ensuite, puisque la religion catholique ne fut déclarée ni religion d'État, ni religion dominante. Mais il obtint plus qu'il n'avait pu l'espérer dans les circonstances, puisqu'on lui accorda la déclaration qu'il jugeait indispensable pour conclure un Concordat.

Le principe laïque de la Révolution ne fut pas complètement aboli ; mais il fut violé, ainsi que le principe de l'accessibilité de tous les Français aux emplois, en ceci qu'il y eut en France un emploi, celui de chef de l'État, qui se trouva, tant que durerait le Concordat, réservé aux seuls catholiques.

Ne dites pas : Cela n'a gêné personne. Demandez plutôt à M. de Freycinet, qui est protestant, ce qu'il en pense.

*
* *

Ainsi constituée en dignité dans l'État et incorporée à l'État, selon l'antique gallicanisme, la religion catholique, selon le même gallicanisme, sera à la fois libre et réglementée. C'est l'article 1er du Concordat :

> La religion catholique, apostolique et romaine sera librement exercée en France. Son culte sera public, en se conformant aux règlements de police que le gouvernement jugera nécessaires pour la tranquillité publique.

C'est là l'origine des fameux articles organiques.

Bonaparte, au lieu de cela, voulait restreindre la publicité du culte dans les seules églises. Consalvi s'y refusa. Il proposa de ne point parler de cette restriction. L'Église la souffrirait en fait ; au besoin le pape ferait un bref pour engager le clergé à s'y soumettre, vu les circonstances ; mais l'Église ne peut déclarer elle-même, dans une convention diplomatique, qu'elle s'oblige à renfermer le culte dans les temples.

Mais, disait Bonaparte, comment permettre que le pape, avec un tel bref, exerçât en France une autorité, même indirecte ?

Impatienté, il proposa ceci : « La religion sera librement et publiquement exercée, en se conformant toutefois aux règlements de police que le Gouvernement jugera nécessaires. »

Consalvi craignit que ces règlements ne concernassent pas seulement la publicité, mais aussi la liberté, c'est-à-dire l'existence même du culte. Il obtint du plénipotentiaire français un changement de rédaction, et le retour à une phrase antérieurement admise, qui portait qu'on lèverait tous les obstacles qui pourraient s'opposer au libre exercice du culte. Et, par ces obstacles il entendait, sans le dire, plusieurs des lois civiles de la Révolution (comme celle du divorce), peut-être la Révolution elle-même, les Droits de l'homme.

C'est là le texte admis dans la pénultième conférence, celle du 14 juillet 1801, et c'est ce texte que Bonaparte, désavouant ses plénipotentiaires, jeta au feu (1).

Tout ce qu'obtint Consalvi, ce fut d'ajouter aux mots : *règlements de police que le gouvernement jugera nécessaires*, ceux ci : *pour la tranquillité publique.*

Dans le texte latin, il s'ingénia à faire admettre des expressions atténuantes.

Ainsi il y a là un *quoad politiam* dont il se réjouit puérilement. Et, au lieu de traduire *en se conformant* par *sese conformando*, il fut tout fier d'être arrivé à ménager à la fois la syntaxe et l'amour-propre du Saint-Père en mettant : *habita ratione.*

Est-il dupe de ces niaiseries ? Non certes, puisque le texte français, accepté par lui, fait foi au même degré que le texte latin, a la même autorité. Mais, ainsi, il colore sa défaite aux yeux du pape. Il sait bien que ni son *quoad politiam* ni son *habita ratione* n'empêcheront Bonaparte d'imposer à l'Église les articles organiques.

*
* *

Toute la police du culte ne fut cependant pas renvoyée à un règlement ultérieur, et il y a dans le Concordat deux articles au moins qui touchent à cette police, celui qui établit le serment à la République, et celui qui établit les prières pour la République.

L'article sur les prières, c'est l'article 8 :

> La formule de prière suivante sera récitée à la fin de l'office divin, dans toutes les églises catholiques de France : *Domine, salvam fac rempublicam* ; *domine salvos fac Consules.*

Sous l'ancienne monarchie, on chantait : *Domine, salvum fac regem.*

Bonaparte demanda au négociateur romain et obtint sans difficulté que l'on reprit cette coutume.

Il donna d'abord le choix entre ces deux formules : *Domine, salvam fac rem gallicam* (2) ou *Galliam*, et : *Domine salvos fac Consules.* On remarquera qu'il n'y a pas *rempublicam* : les premiers projets de Concordat sont bien plus réactionnaires que les derniers. C'est dans la pénultième conférence que la formule définitive fut proposée et admise sans difficulté.

Quant au serment, ce sont les articles 6 et 7 :

> Les évêques, avant d'entrer en fonctions, prêteront directement, entre les mains du Premier Consul, le serment de fidélité qui était en usage avant le changement de gouvernement, exprimé dans les termes suivants : « Je jure et promets à Dieu, sur les saints Evangiles, de garder obéissance et fidé-

---

(1) Il faisait assez froid, dans cet été de 1801, pour qu'on allumât du feu.

(2) Plus tard au lieu de *rem gallicam*, on mit : *rem gallicanam*, pour éviter, disait-on, un jeu de mot badin.

lité au gouvernement établi par la Constitution de la République française. Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue, soit au dedans, soit au dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique; et si, dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'État, je le ferai savoir au Gouvernement. »

Les ecclésiastiques du second ordre prêteront le même serment entre les mains des autorités civiles désignées par le Gouvernement.

Voici comment le pape en vint à accepter une clause qui faisait des évêques comme les mouchards du Gouvernement.

Le 7 nivôse an VIII, Bonaparte avait substitué au *serment* civique exigé des ministres du culte une simple *promesse* de fidélité à la Constitution. Cette promesse avait été refusée par la majeure partie du clergé papiste. Irrité, Bonaparte exigea, dans le nouvel ordre de choses, plus qu'une simple promesse. Après des pourparlers, il proposa et fit accepter par le pape cette formule : « Je promets obéissance et fidélité au gouvernement établi par la Constitution de la République française. » Puis les « philosophes » décidèrent Bonaparte à demander une soumission expresse aux lois civiles et politiques. Ce qui est peu connu, quoique grave et intéressant, c'est que, dans ses instructions secrètes, Spina avait été autorisé par le pape à accepter cette formule, si on l exigeait absolument, de sorte que si Bonaparte avait résisté, le pape eût ainsi consacré indirectement même la loi sur le divorce. Les négociateurs romains eurent l'habileté d'éviter ce sacrifice, en faisant croire à Bonaparte qu'ils ne céderaient jamais là-dessus. L'idée fut émise (je ne sais par qui) de rétablir l'ancien serment prêté par les évêques au roi de France. C'était flatter l'amour-propre de Bonaparte, qui accepta aussitôt. C'était aussi éviter par là la soumission aux lois civiles.

Quel était cet ancien serment? Y avait-il en 1789 une formule uniforme? La chose est au moins douteuse.

L'abbé Bernier eut à chercher la formule la plus récente. Il consulta le *Dictionnaire de droit canonique* de Durand de Maillane, et il n'y trouva qu'une formule de 1720, qui avait servi à M. de Hénin-Liétard, archevêque d'Embrun et qui est ainsi conçue :

Sire,

Je ... évêque (ou archevêque) de ... jure le très saint et sacré nom de Dieu et promets à Votre Majesté que je lui serai, tant que je vivrai, fidèle sujet et serviteur; que je procurerai son service et le bien de son État de tout mon pouvoir; que je ne me trouverai en aucun conseil, dessein ni entreprise au préjudice d'iceux ; et, s'il en vient quelque chose à ma connaissance, je le ferai savoir à Votre Majesté. Ainsi Dieu me soit en aide et ses saints évangiles par moi touchés. *Signé...*

Durand-Maillane renvoie, pour les formules plus anciennes, au livre de Pierre Pithou, *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane.* Le plus vieux serment que Pithou cite est ainsi conçu :

Extraict d'un vieil livre escrit à la main, qui est en la Bibliothèque du Roy, intitulé le *Coustumier de France*.

« Le Prélat ayant une estolle au col, met la main dextre sur le Livre, et la senestre sur le Pis, et le Chambellan qui est Cler luy dit tels mots : Sire, vous jurez sur les saincts Évangiles et autres sainctes paroles qui sont cy escrites, par les Ordres que vous avez, que vous serez feaux et loyaux au Roy de France nostre Sire qui cy est, et à ses successeurs Roys de France, que son corps et ses meubles, sa vie et ses honneurs terriennes vers lui garderez contre toutes personnes qui peuvent venir, vivre et mourir. Se il vous dit son conseil, vous le tendrez secret; se il vous demande le vostre, vous luy donrez bon et loyal, et ainsi vous le jurez. Et il doit dire ouy, et puis baiser le livre. »

On voit que l'engagement de se faire dénonciateurs n'était pas d'abord imposé aux évêques. C'est en 1482 que cette clause apparaît. A cette date l'évêque de Saint-Flour, qui avait conspiré contre le roi, renouvelle son serment, et il ajoute ceci :

« Et si je sçavois que l'on pourchassât quelconque chose qui fust contre lui, ou à son dommage préjudice ou deshonneur, ou de sesdis successeurs, je mettray peine de l'empescher de toute ma puissance et le luy reveleray, ou feray sçavoir à qui que il touche, ou puisse toucher, sans rien receler... »

En 1600, l'évêque de Vannes dit :

« Et si aucunes pratiques il entendoit contre Sa Majesté ou son Estat, l'en advertir incontinent... »

En 1613, l'évêque d'Evreux :

« Je jure aussi et promets à Dieu et au Roi de ne faire jamais aucune ligue et n'avoir même aucune intelligence dedans, ni dehors le royaume avec les ennemis du Roy, et que si, dans l'étendue de mon diocèse ou ailleurs, je découvre chose qui importe à son service, j'en donnerai promptement avis à Sa Majesté... »

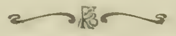
Il semble que les négociateurs français aient combiné toutes ces formules de manière à conserver ce qu'il y avait de plus humiliant pour les évêques.

Consalvi ne protesta pas, au contraire : il était trop heureux d'éviter ainsi la soumission aux lois civiles. C'est le gouvernement consulaire qui eut honte, après coup, d'avoir tant obtenu. Dans un rapport du 29 août 1801, Talleyrand dit à Bonaparte : « Quant à la forme du serment, comme elle ne pèche que par excès, rien ne s'oppose à ce qu'on supprime, dans la pratique de la prestation, quelques-unes des clauses qui peuvent, en effet, porter ombrage et donner de l'inquiétude sur l'usage que, dans l'avenir, des gouvernements moins amis de la liberté que celui du Premier Consul pourraient faire de la subordination entière du clergé français à leurs vues. » D'ailleurs, Talleyrand ne fut pas écouté : le serment fut strictement exigé des évêques par Napoléon Ier, Louis XVIII et Charles X. Louis-Philippe le laissa tomber en désuétude. Napoléon III le rétablit, en 1855, avec toutes ses clauses. La troisième république le supprima.

*
* *

Mais qu'importaient ces misères, ces petits ennuis, à l'Église romaine, habituée à souffrir bien d'autres disgraces pour sa cause ? Au prix de ces concessions de détail, de ces humiliations imposées individuellement à ses ministres, elle avait obtenu que la religion catholique rentrât dans l'État, y tînt le premier rang, une place illustre, privilégiée, prépondérante ; surtout elle avait obtenu que l'État renonçât à cette figure laïque que la Convention lui avait donnée, et que l'ancien pacte entre le trône et l'autel fût renouvelé dans la mesure où les circonstances le permettaient.

A. AULARD.



CHEZ KOUROPATKINE

Quelques impressions.

Kouropatkine ! Je revois un petit homme brun en casquette plate, dolman uni, et bottes, la main tendue. Est-ce donc le même qui maintenant, à l'extrémité de l'Asie, préside au furieux massacre ?

Il était, en 1896, gouverneur de la Transcaspie et résidait à Askabad où, vers la fin de l'hiver, son hospitalité retenait une semaine deux touristes, deux Français. Nous venions du Caucase : nous y avions connu d'autres chefs modèles, admirés d'une armée pittoresque entre toutes celles de la Russie. Aux portes de l'Europe, la Transcaucasie demi-barbare, est la terre promise du soldat : il y respire une atmosphère de conquête, s'y épanouit en un débordement de vie violente, y rivalise d'endurance, de vertu et d'élégance guerrière avec la plus accomplie des races de proie. Pendant les longs mois d'été ses manœuvres, aux frontières de la Perse et de l'Anatolie, sont de véritables campagnes ; ses brefs hivernages dans les villes n'épuisent pas son frénétique désir de joies civilisées. Quel romancier épris d'aventures saura nous rendre le rythme et la couleur de la *season* à Tiflis, peindre dans leur relief la ville, métropole incohérente où s'affrontent sans se mêler, parquées en des quartiers distincts, toutes les races de l'Orient — les réjouissances mi religieuses, mi guerrières qui emplissent les avenues russes et arméniennes de cortèges alternés de popes crasseux, lourds d'ors et de gemmes, et de cosaques gardiens d'états-majors empanachés — les chasses, celles du grand-duc Nicolas Michaïlovitch, train spécial, une sotnia prête ses chevaux, une compagnie d'infanterie le jour bat la forêt, le soir dépèce la centaine de sangliers et de cerfs alignés au tableau : une fête nocturne se déroule au campement à la lueur d'un faisceau de chênes dressés et qui flambent en crépitant, tandis que coule le champagne et que s'accomplissent les « mystères de karaŭas » concurremment célébrés par les chœurs tristes des cosaques et le hululement des chacals — les cirques, les théâtres ; à la sortie des pickpockets tatars tranchent les doigts chargés de bagues trop apparentes — les bals, le tourbillon traversé de reflets d'armes des danses russes et circassiennes — les flirts, les haines, les conflits où s'entrechoquent les instincts et les volontés d'êtres ardents, effrénés. Et qui redira les belles histoires d'amour et de mort entendues chez une princesse de Géorgie ou une princesse Gagarine entre deux valses, au fumoir, disposé à l'écart sur l'un de ces vastes balcons géorgiens bien clos et tout assourdi d'épaisses et soyeuses tentures persanes ? — Cette année-là le comte Z magnat errant, et dont la fantaisie dirigeait de haut et de loin un groupe d'archéologues, ripostait par des récits hongrois : n'est-ce point un de ses ancêtres qui, recevant l'empereur, et désireux de surpasser le luxe des courtisans viennois, décrocha la toile la plus précieuse de sa galerie et en doubla son manteau ?

Par delà la Caspienne, autre spectacle : Bakou, où l'on s'embarque, semble une ville de la Russie d'Europe transportée au flanc de la citadelle musulmane. Dès le vapeur, et avant même que la Tour de la Jeune Fille n'ait sombré dans les brumes de l'arrière, les passagers militaires revêtent la tenue de campagne, de rigueur sur l'autre rive. Plusieurs heures avant l'arrivée, les flèches d'or des lagunes accourent au-devant du navire, qui lentement s'enfonce au désert, découvre enfin dans le poudroiement des sables incendiés Ouzoun-Ada, le port aux eaux dormantes, la tache sombre d'une gare, de rares maisons peureuses, encore chancelantes du dernier tremblement de terre, les entrepôts où s'entassent les cotons des Ferganahs ; sans vaine hâte, officiers et soldats débarquent ; cette Asie, dont le premier contact émeut notre imagination chargée d'histoire, ces plaines ardentes, cimetières somptueux d'une prodigieuse humanité, cette atmosphère de cendres et de mirages, n'ébranlent point leurs nerfs d'un choc inattendu ; à peine dépaysés, ils déploieront sans murmurer une patiente activité, vivront isolés, sous la tente, le gourbi, retenus des mois, des ans, en des postes lointains, de maigres oasis. Cette terre « boit » les hommes, me disait l'un d'eux. L'irrigation humaine se perd en multiples filets, nourrit d'une sève insuffisante les villes surgies aux haltes des locomotives du transcaspien ; les plus vigoureuses, Askabad, Merv, et, dans la province voisine, Samarkand, ont l'éclat de magnifiques promesses :

leurs jardins déserts, leurs avenues ombragées de sextuples rangées d'arbres, en font des asiles de fraicheur délicieux ; leur fragile décor, trop voisin de ruines opulentes, humilie les balbutiements de la vie devant la clameur éternelle de la mort.

De quelle ardeur pourtant les maitres du présent n'envisagent-ils point l'avenir, croyants armés d'une certitude lors même qu'ils ont dépouillé le pesant appareil des dogmes et des philosophies officielles ! Quelle foi en la mission de la Sainte Russie ! Et quelle irritante sécurité en leurs affirmations ! Des rêves demesurés flottent dans l'imagination de ces ingénieurs, de ces soldats, de ces officiers chasseurs de gazelles, et parfois chasseurs d'hommes. Un idéal de conquête et de domination reparaît en ces plaines d'où s'élancèrent si souvent les hordes victorieuses, servi par la race la plus obstinée, la plus redoutable par sa faculté d'adaptation, une élasticité qui, à nos yeux d'Occidentaux, tient du prestige. Entre cent un exemple : — Baron de H. capitaine... présentation indispensable et légèrement effarante : sous une capote de soldat terreuse, sordide, des épaules athlétiques ; dans la rousseur d'une chevelure et d'une barbe envahissantes, la saillie de pommettes enflammées, le scintillement d'yeux clairs.... Nous roulâmes en wagon une grande journée, puis, le capitaine rasé, peigné, décemment chamarré, nous assistâmes à un bal masqué en une bourgade née tout juste deux ans auparavant ; à trois heures du matin le capitaine repartait — trois jours de chemin de fer et de cheval — pour rejoindre son poste sur quelque frontière. — Ce millionnaire, fils d'une famille influente, parle quinze langues (les grandes langues européennes, les principaux idiomes asiatiques) ; il fait chaque année son tour d'Europe, sans oublier la tournée des grands-ducs, puis regagne le fortin perdu où son omnipotence, indulgente à la pouillerie cosaque, ne songera jamais à introduire le plus élémentaire confort. Au demeurant séduisant compagnon, intelligence alerte, imagination mobile, perpétuellement en fuite, érudition géographique, militaire, mondaine, boulevardière. — Il a fait le serment de tirer le premier coup de feu contre les avant-postes cipayes. — Vers le même temps un frère cadet de Kouropatkine occupait un poste analogue en Asie centrale. Nul ne devinait encore que le chemin des Indes décrirait un gigantesque crochet vers Liao-Yang et Moukden.

*
* *

Partageait-il les vastes espoirs de ses subordonnés, le chef dont l'étranger entendait invoquer le nom avec une ferveur presque fétichiste dans tous les cercles militaires de Wladikavkaz à Erivan, de Batoum à Boukhara et Samarkand ? Ce n'était point sans raisons que le gouvernement du tsar maintenait son meilleur général en Transcaspie ; le plan de Kouropatkine — Russes et Anglais s'accordaient à l'affirmer — règlerait les étapes de la marche des Slaves vers Hérat et vers les champs de bataille probables des hauts plateaux afghans.

En vérité l'homme est si simple que l'on s'étonne de le savoir occupé d'une responsabilité aussi grave, si hostile à tout apparat, si peu soucieux de surprendre et d'imposer, si peu « brillant » que l'on recherche les motifs de sa popularité et de son prestige. On a observé jusque-là dans le monde militaire un entrain jeune, une verve prompte à s'épancher ; on s'est accoutumé à la saveur de cette fantaisie artificieuse et de cette ironie perpétuellement mêlées dont se relèvent les plus humbles discours, au ton d'élégance nuancée d'aristocratique désinvolture qui règne en haut, à la cordialité qui s'affirme partout ; voici l'accueil d'une parole brève, directe, d'une causerie substantielle et qui s'attache aux réalités précises.

Au centre d'Askabad, le palais du gouvernement allonge sa façade basse et blanche sur une place dénudée, non loin d'une église au bulbe doré, tout près des baraquements où s'abrite la garnison au repos : salles claires, aux meubles exotiques, larges baies, luxe de tapis et de tentures ; le cabinet de travail du gouverneur semble la bibliothèque d'un savant ; je ne suis point certain d'y avoir vu briller une arme ; des livres en abondance, et parmi les dossiers amoncelés sur le vaste bureau, des feuilles d'herbier, des plantes séchées. Le général a les allures d'un homme d'étude ou d'un diligent administrateur : une bouffissure commençante gonfle ses traits, décèle la vie sédentaire, les veilles laborieuses ; le masque, imperturbablement figé, ne s'anime jamais ; les yeux très légèrement bridés sous le bourrelet des paupières sont agiles et perçants. Le général parle un français hésitant ; l' « exercice » lui a manqué depuis qu'il vit en Asie ; il évoque cependant avec une satisfaction évidente les années de jeunesse passées en Algérie ; il porte encore la croix de chevalier de la Légion d'honneur épinglée autrefois sur sa tunique de lieutenant par un vieil « africain » et méritée, assure-t-il ; d'une mission en France il a rapporté les insignes d'un grade plus élevé qu'il arbore aux circonstances solennelles. De l'Algérie la conversation revient vite à la Transcaspie ; des conditions de climat analogues suggèrent des entreprises identiques, irrigation, creusement de puits, plantations, fixation de dunes mouvantes. Aux repas, ou en un coin de salon, auprès du samovar fumant, le général définit sa province, terre agonisante que l'activité russe doit reconquérir sur le désert, la sécheresse aggravée par l'incurie séculaire des indigènes ; il cite

des faits, des chiffres ; une maîtresse de maison d'une distinction fière maintient une sévère étiquette, un demi-silence.

Le général montre volontiers ses troupes, offre le spectacle peu banal d'une fantasia de miliciens kirghises ; il s'attarde et retient l'attention de ses hôtes aux jardins d'essais où son initiative expérimente des cultures diverses.

*
* *

Nous avions visité quelques jours auparavant le champ de bataille de Géok Tépé ; un colonel qui avait, jeune officier, pris part à la lutte, nous accompagnait, évoquait en face des murailles éboulées l'assaut suprême des colonnes russes, exaltait l'extravagante bravoure de Skobeleff, héros légendaire déjà et dont le souvenir est partout en cette Transcaspie qu'il a donnée aux tsars; notre guide dit aussi l'impassibilité sous le feu, la bravoure silencieuse et avisée de Kouropatkine : Skobeleff avait l'enthousiasme contagieux : la seule présence de Kouroptkine rassure, calme les nerfs vibrants, rend une âme aux troupes démoralisées... Cette action mystérieuse sur la faiblesse des hommes, Kouropatkine la porte partout avec lui ; une énergie merveilleusement disciplinée, n'est-ce point là le secret de sa force? énergie armée à la moderne, équipée de science, raisonneuse, calculatrice, dédaigneuse des panaches d'un autre âge, d'autant plus prestigieuse qu'elle oppose une méthode aux enthousiasmes désordonnés d'un peuple enfant. La démarche de l'esprit moderne est la même, qu'il s'agisse de résoudre une question de géographie physique, d'économie coloniale ou d'organisation militaire. Kouropatkine s'attaque du même effort puissant et mesuré à la tâche qui s'offre, chef d'état-major, colonisateur, ministre, bientôt chef d'une immense armée, penché sur le problème aux multiples données d'une campagne difficile. Et les *war-correspondents* des deux mondes retrouvent à Liao Yang, simple, presque modeste, « sympathique », l'homme qui, en 1896, démontrait à ses hôtes en un langage de botaniste ou d'agronome les vertus des cotons transcaspiens.

Lucien Maury.

UNIVERSITÉS ITALIENNES

Universités de Padoue et de Bologne
Université libre de Ferrare
Institut des Etudes Supérieures de Florence

Une enquête sur le mouvement universitaire italien est une entreprise assez difficile. Les Italiens parlent moins volontiers qu'on ne croit, et le sujet sur lequel je les interrogeais est bien complexe et bien touffu. Il tient à toute la vie profonde de leur pays.

Ma première remarque est qu'on ne voit rien dans ces Universités qui ressemble à ce qui a été exposé ici du travail de l'Université de Grenoble ou des Universités danoises.

Les Universités italiennes ne se sont pas proposé d'être elles-mêmes une industrie : les étrangers qui suivent leurs cours y sont quantité négligeable ; je n'en vois point à Bologne. La petite Université libre de Ferrare semble bien avoir tenté quelque chose pour en attirer. Elle fait des avances aux jeunes gens du collège arménien de Venise, mais jusqu'ici il ne m'apparait pas que cette invite ait eu le moindre succès. Quant à l'Université de Padoue, elle comptait 40 étrangers, il y a deux ans (20 Austro-Hongrois, 16 Turcs, 2 Grecs, 1 Russe, 1 Français); elle n'en comptait plus que 38 la dernière année scolaire (19 Austro-Hongrois, 14 Turcs, 3 Grecs, 1 Allemand, 1 Français). Encore ces étrangers sont-ils un legs du passé. Les Austro-Hongrois continuent à venir à Padoue, qui fut, il n'y a pas si longtemps, ville d'Université autrichienne. Quant aux Turcs, Grecs, Arméniens, ils y sont amenés par l'ancienne attraction de Venise, où subsistent, du reste, diverses fondations à leur usage.

Je crois que, si on étendait l'enquête aux autres Universités d'Italie, elle ne donnerait pas de chiffres sensiblement différents. Je ne vois pas non plus que ces mêmes Universités montrent la moindre ambition de rayonner au dehors, soit en organisant des voyages d'études, soit en cherchant à imposer leurs idées et leurs méthodes.

Ce n'est pas dans ce sens que s'exerce leur originalité.

Les Universités italiennes ont pour unique objectif l'Italie, dont elles incarnent les aspirations et dont elles entreprennent l'éducation. Jusqu'à ces derniers temps, elles me paraissent s'être occupées surtout de culture aristocratique et désintéressée, au moins du côté des professeurs, choisis parmi les hommes les plus éminents de la nation. Chacune formait comme une Académie, ou plutôt comme un groupe d'Académies, quelque chose d'analogue à notre Institut. C'était comme les grands séminaires de la Foi Nouvelle, où se conservait pure et ardente la pensée des Manzoni, des Silvio Pellico, des Garibaldi, des Mazzini et même des Cavour. C'est là que l'Italie unifiée travaillait à prendre conscience d'elle-même, à mesurer son rôle dans le passé, à calculer la puissance de son propre génie, à se rendre compte de sa mission future et de son avenir.

En les comparant à notre Institut, j'ai voulu ex-

primer aussi que ces Universités étaient plutôt faites pour les professeurs que pour les élèves. Elles servaient surtout à pensionner des écrivains, des poètes et des savants, pour qui l'enseignement était un moyen de vivre.

Ces professeurs ne font pas de cours publics comme en France; leurs leçons sont données sur le ton familier de la conversation; ils n'ont donc pas l'occasion de se livrer, comme chez nous, à l'éloquence, ils n'ont pas à réunir en volumes leurs conférences. Ils se rattrapent en collaborant aux Revues et en publiant des brochures sur des points d'érudition ou des livres sur les matières qui les intéressent.

Quant aux élèves, ils n'ont guère, cela va sans dire, que la préoccupation immédiate des diplômes à conquérir. Ils travaillent en vue de devenir, au plus vite, avocats, pharmaciens, magistrats ou médecins. La plupart des professeurs que j'ai vus se plaignent de ce manque d'idéal.

Ne soyons pas pour eux trop sévères. Il s'est passé un événement qui explique cette diminution d'idéal; il s'est passé ceci, que ces Universités, jadis souveraines dans les petits Etats pour lesquels elles avaient été fondées, sont en train, par la force des choses, de devenir des Universités provinciales. Une Université d'Etat, disons une Université de capitale, a un autre rôle à remplir qu'une Université provinciale. Elle forme des esprits dirigeants, des diplomates, des hommes politiques, des penseurs, des chefs. L'Université provinciale, au contraire, a la fonction plus modeste de préparer des avocats, des fonctionnaires, des ingénieurs, des médecins, de petits hommes pratiques et pressés. Il en résulte ce premier inconvénient que les professeurs restent trop grands pour leur tâche, pas assez spéciaux, malhabiles, en raison de leur supériorité, à ce que les circonstances exigent.

Oui, il était inévitable que la Révolution qui a fait l'Italie une déplacerait le centre de gravité des provinces et porterait ses effets sur la vie intérieure des Universités,

A moitié autonomes, à moitié soumises, elles luttent obscurément, inconsciemment peut-être, tantôt pour sauver ce qui leur reste de liberté et de physionomie individuelle, tantôt pour tendre les mains à l'Etat et chercher une assiette plus commode, prises qu'elles sont entre deux courants dont l'un les mène vers l'idéal français d'une seule Université, dont l'autre les fait s'accrocher au particularisme.

Les derniers vestiges de ce particularisme, l'Italie éprouve cependant le besoin secret de les effacer au plus vite, tant le souvenir lui pèse de sa longue oppression et dispersion, tant l'effroi est grand chez elle de retomber dans son ancienne servitude.

Or, l'unité politique s'est opérée trop vite. L'Italie est une de volonté, et c'est là sans doute un grand fait moral, digne de notre admiration, mais cela n'empêche pas qu'elle reste entravée dans son passé, surchargée d'institutions et de rouages qui jouent mal, s'engrènent difficilement les uns et les autres et se contrarient.

Nous connaissons très mal en France sa vie profonde. Nous nous en tenons trop aux apparences. L'Italie est organisée extérieurement comme un Etat moderne, avec une flotte et une armée puissantes, une diplomatie, des chemins de fer, des finances et nous en concluons naïvement que tout y marche à peu près comme chez nous.

La vérité, c'est que l'Italie est en plein travail de transformation économique et sociale et qu'elle en a encore peut-être pour un siècle à se transformer.

Deux aveux du professeur Achille Breda éclaireront cette situation : « Nous n'avons pas comme la France, dit-il, une pléthore de classe moyenne, mais nous avons une pléthore de population rurale, condamnée à travailler la terre ingrate, sous le feu du soleil. »

Et plus loin il nous donne ce détail, que sur 8.000 villages qui composent l'Italie, il y en a au moins 5.000 où l'usage de la viande dans l'alimentation est à peu près inconnu.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'Italie officielle n'est encore qu'une aristocratie, au-dessous de laquelle grouille un peuple de malheureux? En France, au contraire, on peut dire que l'ancien paysan a presque disparu, pour faire place à une véritable petite bourgeoisie villageoise suffisamment éclairée et riche. Entrez dans la moindre de nos bourgades, comptez les boucheries, charcuteries, pâtisseries, épiceries, voyez les costumes des hommes et des femmes, entrez dans les maisons, et vous serez édifiés sur l'extraordinaire aisance qu'on y respire. Ce sont ces prétendus paysans qui, depuis trente ans, ont pu prêter 18 milliards à l'étranger. Ce sont eux qui font l'inépuisable crédit de la France et ce miracle est dû à la division de la propriété terrienne. La petite propriété est le plus actif et le plus puissant élément de civilisation. Faites l'ouvrier propriétaire à son tour et vous verrez l'essor nouveau que prendra la fortune publique.

Entendons-nous : j'appelle aristocratie l'ensemble de la classe dirigeante et pensante, et non pas seulement les gens titrés ou les familles historiques. Cette aristocratie qui a fait l'Italie nouvelle est admirable de patriotisme, de libéralisme, d'intelligence et de bonne volonté, bien que certains symptômes indiquent chez elle un peu d'angoisse, d'incertitude et de découragement, en face de tant de problèmes que la vie moderne pose tous les jours.

Le temps presse. La propagande socialiste et anar-

chiste dissout un peu la foi à la patrie tous les jours. Ces braves gens ont peur d'être surpris par la Révolution avant d'avoir achevé leur tâche.

J'ai eu l'air d abandonner mon sujet. En réalité, je m'y suis tenu. C'est dans les Universités, plus peut-être que dans le Parlement ; que sont étudiées là-bas les questions économiques et sociales et qu'on y cherche leur solution. Il y a à cela plusieurs raisons, dont la première est que nombre d'Universitaires sont députés ou sénateurs, dont la seconde est que partout le besoin d'initiative est ressenti et que ces initiatives, pour être fécondes, exigent des compétences et de la science.

Et cela nous amène à cette constatation que le gouvernement n'est pas toujours où il semble être et qu'il sort de la nature des choses plutôt que des combinaisons artificielles des constructeurs de systèmes.

Ainsi nous avons devant les yeux en Italie, à propos des Universités, ce double phénomène : 1° de la décadence visible de quelques-unes, au point de vue strict de leur prospérité et 2° de leur utilité et de leur influence croissantes en tant que corps social et dirigeant.

Et tout cela est encore la conséquence de la constitution trop rapide de l'unité politique italienne. On est allé d'abord au plus pressé. Il y avait tant à faire. On a gardé tout ce qu'on avait, on s'est efforcé seulement de compléter ce qui existait déjà. En matière d'enseignement, voici à peu près comme on s'y est pris. On a mis des instituteurs dans toutes les campagnes où il en manquait, on a maintenu les autres et fixé le traitement de tous uniformément à huit cents francs. On a procédé à peu près de la même façon pour les lycées et gymnases et on a laissé jouir les Universités de tous leurs privilèges. Cela fait, l'enseignement a été divisé en trois degrés : élémentaire, il est le même pour tous et comporte une durée de cinq années ; moyen, il s'étend sur huit années et est clos par l'examen de licence ; supérieur, il est donné par les Universités et conduit au doctorat et aux différents diplômes.

C'était très simple, c'était même trop simple : on s'en aperçoit aujourd'hui.

Si j'ai bien compris les explications que m'a données là-dessus mon ami, le consul de Lucchi, l'enseignement élémentaire ou primaire, suffisant pour la masse, serait sans issue pour certains enfants d'élite qui, ne pouvant suivre les huit ans de cours de l'enseignement moyen, seraient hors d'état de perfectionner leur instruction. Il y aurait là une grosse lacune, à laquelle répond en France notre enseignement primaire supérieur.

Il importerait aussi de relever la situation matérielle et sociale des instituteurs de campagne.

Quant à l'enseignement moyen, on a vu, par leur récent congrès, que les professeurs n'y sont pas très satisfaits de leur condition, puisqu'ils ont décidé de soutenir le parti révolutionnaire ou plutôt l'extrême-gauche de la Chambre. Ajoutons que là-bas comme chez nous la question de la suppression du grec et du latin est agitée périodiquement.

Enfin, pour en revenir aux Universités elles-mêmes, cette autonomie qui fait leur grandeur fait aussi leur misère. Il n'y a pas entre elles de hiérarchie ; elles ne se partagent pas la besogne. Il en résulte que chacune a la charge complète de l'enseignement dans la région où elle est placée ; elle doit suffire à tous les besoins qui sont satisfaits, en France, par des Ecoles spéciales : Ecole normale supérieure, Ecole polytechnique, Ecole des mines, Ecole des Ponts et Chaussées, Ecole des Chartes, Ecole des Hautes Etudes, Ecole d'agriculture, Ecoles supérieures de pharmacie.

Chaque Université cherche à s'agrandir de ces spécialités et c'est le travail le plus caractéristique de ces dernières années. On crée un peu partout des Ecoles d'application pour les ingénieurs, des Ecoles d'agriculture, des Ecoles préparatoires au professorat. Il y a certes un avantage à cette décentralisation : c'est que les élèves perdent moins contact avec le reste du monde et qu'il se produit, entre les différents cours, des échanges d'idées profitables. Mais il y a aussi ce double inconvénient ou bien que ces cours n'auront, faute d'assez d'élèves, qu'une existence languissante, ou bien qu'ils produiront une pléthore de spécialistes inutilisables. Je pourrais parler aussi de l'esprit de corps, qui a bien son importance, s'il est parfois irritant pour les autres.

Quoi qu'il en soit, la plupart de ces cours nouveaux sont dotés par les Caisses d'Epargne régionales, qui suppléent à l'impuissance du Gouvernement et des Communes. Et cela nous met en face du plus grand fait économique peut-être de la vie italienne. Les Caisses d'Epargne forment là-bas une puissance considérable. Elles sont surtout alimentées par les émigrants qui, chaque mois, chaque semaine, envoient des mandats à leurs familles. Les sommes placées ainsi s'élèvent à 200 millions par an. L'émigré, de retour, les consacre à acheter des terres. De là une plus-value croissante sur les propriétés ; de là encore, une véritable révolution sociale lente, fructueuse et paisible, qui substitue peu à peu à la féodalité terrienne une classe neuve de paysans affranchis par la propriété.

Mais voilà assez de considérations générales. Il est temps de passer à une étude particulière sur chacune des Universités que j'ai pu étudier.

***

J'ai commencé mon enquête par l'Université de Padoue. J'avais à ce choix des raisons personnelles. Dans cette antique et singulière cité qui a gardé son vieux visage, et où l'on pourrait rencontrer Dante et Giotto sans le moindre étonnement, tant le passé y marche à côté de vous, familier, je possède un ami vivant, entre mes amis morts. Sa richesse est presque fabuleuse : il est possesseur de plusieurs des palais bâtis par les grands Vénitiens sur les bords de la Brenta. Celui de Piazzola, œuvre du fameux Palladio, rappelle un peu Versailles par ses dimensions et sa forme ; le portique en particulier est une merveille. C'est l'ancienne demeure des Contarini et ce fut proprement le palais de la Musique. J'en conterai un peu plus tard l'histoire fort curieuse.

Piazzola est maintenant une véritable ville de 8.000 habitants, à la fois agricole, commerçante et industrielle, et cependant, elle loge presque toute dans les dépendances du Palais. Mon ami, le jeune comte Camerini, l'une des plus nobles figures de l'Italie contemporaine, s'est donné pour mission d'être le créateur et l'instituteur de son pays. Il y a construit, sans rompre l'harmonie du pur paysage, une série d'usines, destinées à fournir à l'agriculture et les produits dont elle a besoin et les débouchés qui lui sont utiles : les unes fabriquent des engrais chimiques, les autres (moulins, filatures de soie, tuileries, fabriques de faux marbres) exploitent et mettent en œuvre les matières du sol ou de la culture.

Le comte vit là familièrement, fraternellement, avec ses employés, qui s'asseyent à sa table ou viennent passer les veillées au palais.

C'est dire qu'il est lui-même un des ouvriers les plus actifs de cette transformation économique, dont j'ai parlé et qui passe au premier rang des préoccupations universitaires. C'est chez lui que j'avais pu un peu me lier avec le savant G. Alessio, professeur de finances à la Faculté de Droit, député de Padoue, avec le consul de Lucchi, avec le directeur de l'Ecole d'Agriculture de Milan.

Le comte Paul Camerini est lui-même député d'Este au Parlement, premier élu du Conseil municipal de Padoue, président du Comité d'administration de la Caisse d'Epargne. A ce dernier titre, il vient de faire voter 105.000 francs de subvention à l'Université de sa ville, dont 80.000 pour la création d'un Institut zoologique et 25.000 pour celle d'un Institut d'anthropologie.

Quoi qu'il en soit, l'Université de Padoue fondée, je crois en 1234, est une des plus anciennes de l'Italie et son passé est plein de gloire. Là professèrent les Lascaris, les Musurus, les plus grands hommes de la Renaissance. On y montre avec orgueil la salle de cours et la chaire de Galilée, ainsi que les places où étudièrent l'astronome Copernic et le poète Torquato Tasso.

C'est l'Université du Vénitien. Elle comptait, l'an dernier, 313 professeurs en y comprenant tous les *liberi docenti* ou maîtres de conférences non rétribués) et 1.397 élèves (408 étudiants en droit, 216 en médecine, 112 en lettres, 217 en pharmacie, 200 en sciences, 59 à l'Ecole d'application pour les ingénieurs ; 153 étudiantes sages-femmes, enfin 32 docteurs inscrits au cours pratique d'hygiène). Sur 1.397 étudiants, 1137 appartiennent à la région du Vénitien, 38, comme je l'ai dit, viennent de l'étranger, les autres sont originaires des diverses provinces de l'Italie.

L'année précédente ne vit que 1 353 élèves. Cette augmentation de 44 porte sur le droit et sur les écoles pratiques. En revanche, les mathématiques pures ont perdu d'une année à l'autre près de la moitié de leurs élèves, 18 sur 45. Et cependant, sous le rapport scientifique, l'Université de Padoue est la plus complète et la mieux outillée de toutes celles d'Italie.

Cet accroissement de 44 marque-t-il le commencement d'une nouvelle période de succès. Il faut l'espérer, car on fait en ce moment les plus grands efforts vers ce but. En tous cas, le chiffre de 1.353 marque le plus bas étiage des dix années précédentes. En 1892-1893, les élèves étaient 1.357 ; en 1893-1894, 1.474, en 1894-1895, 1.656, en 1895-1896, 1.664. C'est le plus haut chiffre atteint. A partir de 1897, la baisse est à peu près constante : elle s'est précipitée particulièrement en 1902-1903, où la perte a été de 137.

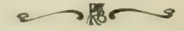
Il est vrai que cette même année, l'ensemble des Universités d'Italie perdait 1.000 élèves. Que faut-il en conclure? Un peu de découragement? Ou plutôt le développement de certaines Universités étrangères n'y serait-il pas pour quelque chose?

Pour 112 élèves de la Faculté des lettres, nous trouvons 12 professeurs ordinaires, 2 professeurs extraordinaires, 4 chargés de cours, 1 suppléant, 20 maîtres de conférences libres, au total 39 professeurs. N'est-ce pas beaucoup? Si ce système assure à l'Italie un corps remarquable de savants, ne finit-il pas par être nuisible aux étudiants, dont il supprime les recherches personnelles? L'enseignement se subdivise à l'infini, les chaires se multiplient. On a l'illusion d'une multiplication des sciences, quand il ne s'agit au fond peut-être que de la multiplication des maîtres?

On ne sait bien cependant que ce que l'on a appris par soi-même. J'aimerais que les Universités fussent, au moins pour quelques-uns, des maisons de libres études où le professeur n'interviendrait que pour

conseiller. Pourquoi enseigne-t-on les lettres autrement que les beaux-arts? Là, le meilleur professeur est celui qui aide l'élève à se connaître lui-même.

(*A suivre*) ALFRED POIZAT.



UN MODELE DE BRAVOURE

Si Domenico Ghegola ne fut pas un héros, cela n'a certainement pas été sa faute, c'est le courage qui lui a manqué en toutes circonstances.

Il y a, n'est-il pas vrai, un courage *sui generis*, ce qu'on appelle le courage de la peur, qui pousse quelquefois des poltrons à accomplir des prodiges de valeur. Eh bien le croirez-vous?... Jamais Domenico Ghegola n'eut même le courage de la peur.

Cependant, il ne faut pas croire que, de temps en temps, Ghegola ne se sentait pas, entre cuir et chair, comme on dit, l'envie d'être ou au moins de paraître un fier-à-bras : on peut même dire que, pour devenir un héros, ou seulement un de ces bravaches capables d'en imposer aux gens, il aurait tout fait, sauf, bien entendu, de risquer une goutte de son sang.

Domenico ne parlait que d'escrime, de duels, de fusils et de canons. Il passait des journées entières à la salle d'armes ; et il avait fait installer un tir dans la cour de sa maison pour s'amuser après son déjeuner. Chez lui, les murs étaient tapissés de sabres, d'épées et de poignards de tous les modèles et de tous les temps, depuis le cimeterre à la lame recourbée jusqu'aux petites épées flexibles des seigneurs vénitiens. Ses tableaux rappelaient quelques-unes des plus sanglantes batailles de l'histoire ; matin et soir, il tirait au mur dans sa chambre pour s'entretenir la main. Pour caler les portes, il avait des zouaves à la figure bronzée, des armures anciennes et des canons... de bois. Sa bibliothèque renfermait les meilleurs traités d'escrime et les codes les plus renommés de la chevalerie ; les seuls vers qu'il sût par cœur, c'étaient ceux du Tasse quand il décrit le duel entre Tancrède et Argante.

*
* *

Durant la guerre de 1859 (car notre histoire n'est pas jeune), tous les jours, à l'entendre, Ghegola voulait passer la frontière, s'engager dans l'armée régulière ou marcher sous les ordres de Garibaldi... mais, au contraire, il restait toujours cloué au-delà du lac de Garde, ne se décidant pas à franchir le Rubicon, et se désolant, auprès des dames, de ce que le *Comité secret* ne savait pas trouver un moment favorable pour le faire filer en Piémont. Voyant que, en somme, il n'agissait qu'en paroles, ses amis cessèrent bientôt de le saluer et de le regarder ; les dames lui envoyaient, par dérision, des petits soldats de plomb et des sabres de bois ; les gamins inscrivaient son nom sur les murs, en l'accompagnant d'épithètes peu flatteuses ; et Domenico Ghegola, dans la crainte de se voir administrer un jour ou l'autre une paire de soufflets, prépara sa valise et aussitôt la paix signée à Villafranca, il passa la frontière dans un bon wagon de 1re classe, et s'en alla tout droit jusqu'à Brescia où il s'arrêta en exil.

Fréquentant constamment les officiers, il se trouva tout de suite très bien à Brescia. Il allait avec eux au café, au théâtre et à la promenade sur le corso de Torre Langa. Il leur donnait des conseils sur la façon de se battre, de tirer, de monter à cheval, et il regardait de haut en bas les *bourgeois*. Mais au bout de quelques semaines, ses nouveaux amis voyant que Domenico laissait passer le temps sans rien faire, lui conseillèrent ouvertement de s'engager dans un régiment pour être prêt à partir au besoin. Ghegola feignit tout d'abord de se rendre volontiers à leurs avis et d'hésiter seulement entre la cavalerie et les bersaglieri ; mais comme il n'y a pas de si beau jeu qui dure, fut-ce même celui de bascule, il commença à ralentir ses rapports avec les officiers et il finit par tenir des propos qui le firent mettre au ban de l'armée, aussi bien à pied qu'à cheval.

*
* *

Domenico Ghegola était mécontent de Cavour, de Victor Emmanuel et de Napoléon.., *le petit* ! Il avait de grandes idées et de fortes aspirations : les monarchies avaient fait leur temps et un Ghegola ne consentirait à aucun prix à être le soldat d'un roi, le sbire d'un tyran !... Peuh ! Aussi, devant les habitués du café du Dôme où il passait tout son temps à pérorer sur la politique, répétait-il sans cesse à propos du roi la fameuse épigramme d'Alfieri :

> Che cosa è re?...
> Di *reo* due terzi egli è ;
> Anzi, per dire il vero,
> La differenza a zero.

Au besoin, disait-il, pour l'indépendance du pays et pour une fois seulement, il ferait un sacrifice à ses opinions et il s'engagerait avec Garibaldi ; celui-ci venait précisément de licencier sa légion. Mais quelques mois plus tard, lorsque Garibaldi rappela sous les armes la jeunesse italienne pour entreprendre la campagne des deux Siciles, notre exilé resta à Brescia, se montrant scandalisé et très mécontent de Garibaldi qui commençait à branler dans le manche et à compromettre *la cause*. Le général avait chanté trop haut l'*Italia* et *Victor Emmanuel* ; l'équivoque ne pouvait plus durer, cela deve-

nait un cas de conscience. Et Ghegola, qui se serait enthousiasmé pour la maison de Savoie s'il s'était agi de risquer sa peau pour la république, se montra, cette fois, républicain intransigeant pour ne pas compromettre sa peau au service de la monarchie.

Inutile de dire qu'il avait fini par horripiler tout le monde, monarchistes et républicains ; mais ceux qui le voyaient encore d'un plus mauvais œil, c'étaient les Vénitiens qui craignaient, bien à tort, de faire triste figure, parce que, entre tant de leurs valeureux jeunes gens qui étaient allés grossir les rangs de l'armée ou des volontaires, était venu se fourvoyer ce stupide personnage avec ses jambes d'échassiers, sa face blême de pierrot, ses cheveux d'étoupe... et son cœur de lièvre.

Ils le tournaient en ridicule, lui montaient des scies, s'en prenaient à lui de toutes les façons. Mais lui, Ghegola, posait pour l'incompris ou l'homme supérieur, et c'était seulement quand la discussion s'échauffait ou lorsqu'il se trouvait au pied du mur, qu'il lançait ses grandes phrases ou prenait un air bravache. Au fond, il ne lui déplaisait pas d'être presque toujours le sujet des conversations politiques du café du Dôme ; et ce passe-temps joint à un porte-monnaie bien garni et aux bons soins d'une jolie petite couturière de dix-huit ans, lui faisaient trouver la vie assez supportable même sur la terre d'exil.

Ghita, ainsi s'appelait la couturière, était une bonne fille qui se mit à vouloir du bien à Domenico, parce que celui-ci lui fit croire qu'il était un conspirateur déguisé, un de ces personnages tels qu'on en voit dans *Hernani*. Il lui rompait la tête avec ses grands mots, et la pauvrette n'y comprenait rien, mais écarquillait les yeux quand elle entendait son amoureux se vanter d'être le *martyr de l'idéal*, *l'avant-garde de la pensée*. Le brigand de Domenico abusait de son pouvoir, et faisait le tranche-montagnes avec Ghita, plus encore qu'avec les autres. Il fronçait les sourcils, il l'effrayait et la tyrannisait, et lui allongeait même parfois des caresses qui pesaient leur poids. En fin de compte, c'était toujours Ghita qui devait payer les moqueries infligées à son Menico par les clients du café du Dôme.

*
* *

Sa veine et la belle existence qu'il menait furent bientôt troublées par son défaut de toujours parler très haut : on l'entendait d'un bout à l'autre du café... Il avait une petite voix grêle qui perçait les oreilles. De plus, il dînait d'habitude à la Fenice, où il y avait un certain petit vin de Gussago, limpide et couleur de rubis, qui descendait comme de l'huile. On comprend donc pourquoi Ghegola, loin d'être fort contre les séductions, était toujours quelque peu arrogant après le dîner, et montrait le soir une figure plus rouge qu'au matin. Et ce fut précisément un soir, au café du Dôme, en prenant son café, qu'il se mit à déblatérer sans motif contre les *Monarchistes* et les *gens sans parole ;* à tel point qu'un jeune homme assis à une table en face de lui, agacé d'entendre ce stupide verbiage, se leva tout d'un coup et vint lui crier en pleine figure. « En parlant de la sorte, Monsieur, vous êtes un lâche. »

Domenico Ghegola se dressa debout, pâle comme un linge, et d'une voix étranglée, défia l'impertinent de répéter son injure... et l'autre, sans la moindre hésitation, la répéta non seulement une fois comme l'avait demandé Domenico, mais deux et trois fois, en accompagnant ses paroles d'un geste menaçant.

C'était un jeune homme de Brescia, trapu, brun, à la figure hardie : un garibaldien, et même un mazzinien, se contentant, comme il le disait, de faire une seule chose à la fois, qui recrutait alors des volontaires pour l'expédition des Mille.

Après cela, un duel était inévitable.

Tout le monde croyait fermement que Domenico ne supporterait pas une insulte aussi grave ; et Marino Aimoni, tel était le nom du provocateur, pria deux de ses amis de se tenir prêts à le représenter dès que ce Don Quichotte lui enverrait ses témoins.

On faisait un profond silence autour de la table où Ghegola était assis : tous s'attendaient à le voir se précipiter comme un furieux sur Aimoni, dès que celui-ci eut lancé son insulte. On avait tout d'abord attribué sa pâleur subite à l'accès de colère ; mais quand on l'entendit répondre en balbutiant, quand on vit de grosses gouttes de sueur couler sur son front, et cette longue figure blême bondir sur sa chaise, non pour se jeter sur son insulteur, mais pour se reculer prudemment, alors on comprit que ce héros en paroles n'éprouvait qu'une grande peur.

Aimoni retourna tranquillement à sa place, et Domenico, haletant et encore tout tremblant, dit à ceux qui l'entouraient qu'il était la victime d'une agression, et que l'autre devait être fou ou ivre pour faire une scène pareille... « Enfin si on avait envoyé au diable les Tedeschi, c'était parce qu'on voulait avoir au moins la liberté de ses opinions. »

On sait bien que, pour son compte, Domenico Ghegola n'avait envoyé au diable aucun des Tedeschi ; toutefois, lui aussi avait pris part aux plébiscites.

Mais de telles paroles, murmurées sur un ton qui ressemblait presque à des excuses, ne produisirent aucun effet sur ceux qui étaient assis près de lui. Au contraire, ils se mirent à se regarder l'un l'autre en souriant ; puis ils se levèrent doucement sans

dire un mot et s'éloignèrent en le saluant à peine d'un signe de tête.

*
* *

— Demain matin je lui enverrai mes témoins, de main je lui couperai la figure — grommelait entre ses dents Domenico, en s'en retournant tout seul chez lui. Je veux lui donner une leçon dont parleront tous les journaux, et j'apprendrai aux gens à ne pas m'embêter!... M'appeler lâche, moi!... Sacré nom!... heureusement qu'il n'a pas osé me toucher; s'il m'avait touché, bon Dieu, je lui aurais cassé la tête!... Oh, je le tuerai!... Je veux le tuer comme un chien!... — Et Ghegola brandissait sa canne et la frappait contre les murs, comme s'il croyait embrocher Aimoni et lui porter un coup terrible.

Arrivé à la maison, il monta à son appartement et s'y enferma, sans aller dire bonsoir à sa propriétaire; il entra dans sa chambre et décrocha un sabre bien affilé suspendu au chevet de son lit, et que, dans son jargon soldatesque, il appelait sa *Madone*.

Mais hélas, pauvre Ghegola! le grincement que fit l'arme en sortant du fourreau et la vue de cette lame longue, large et luisante, lui donnèrent le frisson.

— Sacré nom!... Si, au lieu de l'embrocher, c'était lui qui m'embrochait?...

A cette idée il se courba, effrayé, comme pour éviter le coup.

— Quelle bête idée lui a passé par la tête à cet Aimoni?... pourquoi diable m'a-t-il m'insulté?... se demandait Ghegola tandis qu'il rengainait son grand sabre. Qu'est-ce que cela peut lui faire que je préfère la république à la monarchie?... Chacun son goût... M'insulter de cette façon!... Où est la bonne foi... et même la charité patriotique? Car enfin, lui, Ghegola, était un exilé, comme Mazzini et comme Victor Hugo, et par conséquent il avait droit aux plus grands égards. *Loin des siens*, il avait sacrifié pour l'Italie les douceurs de la vie, ses plus chères habitudes, et au lieu de l'admirer, Armoni l'insultait!... Pour se conduire ainsi, même en admettant qu'il ait été ivre, Aimoni prouvait qu'il était un triste sire... Certainement, et lui, Ghegola, s'estimait trop au-dessus de ce butor et il ne lui ferait pas l'honneur de relever une injure partie de trop bas pour pouvoir l'atteindre. Le plus qu'il pouvait faire, c'était de lui donner une leçon de générosité en lui pardonnant... s'il lui envoyait des excuses... Enfin il n'avait pas été touché... oh! s'il l'avait touché, seulement du bout du doigt, c'eût été une autre paire de manches! Ghegola était de bonne composition, et quand il raisonnait froidement, il arrivait toujours à se convaincre; et ce soir-là, encore à peine couché, tout bien considéré, il trouva que le lâche c'était Aimoni, et que, pour sa part, il lui fallait certes plus de courage pour pardonner que pour se battre.

« Un coup de sabre! — pensait-il, — cela me fait rire, un coup de sabre... C'est une égratignure, une saignée... On le donne, sacré nom!... ou on le reçoit, et du soir au matin c'est passé, même la brûlure!... Tandis que la vraie force de caractère, le vrai courage, c'est de ne pas se plier devant un voyou qui vous insulte... pour avoir un brevet de gentilhomme. C'est ici que je l'attends... » — Et comme Ghegola se sentait le courage du pardon, il s'endormit convaincu d'être un héros... ou peu s'en faut.

Mais il commençait à peine à rêver, peut-être d'un baiser de Ghita, peut-être d'un coup de poing d'Aimoni, quand il fut réveillé brusquement par de grands coups donnés dans la porte de sa chambre.

— Qui est là?... Allez-vous-en!... Qui est là? — cria Domenico en ouvrant de grands yeux, épouvanté.

— C'est moi, ouvre vite, répondit une voix du dehors.

Ghegola devait bien connaître ce *moi* car il se hâta d'allumer sa bougie et de sauter à bas de son lit sans tergiverser; il courut ouvrir, pieds nus, et avant que la personne ne fût entrée, il remonta dans son lit où il s'assit pour attendre.

Celui qui venait faire visite à pareille heure et de cette façon, c'était Gianni Foscarini, un vaillant jeune homme, qui avait gagné ses épaulettes d'officier en se battant comme un lion à San Martino, et qui venait de donner sa démission afin d'être libre de partir en Sicile avec Garibaldi. Lui aussi était Vénitien; il était le cousin du bouillant Ghegola, et il souffrait beaucoup du ridicule qui l'entourait:

— Que veux-tu? — demanda Domenico, un peu inquiet, à Gianni qui s'était arrêté au pied du lit.

— Diavolo, on m'a raconté la scène de tout à l'heure, et j'ai réveillé ta propriétaire pour accourir me mettre à ta disposition.

— A ma disposition?

— Je tiens à ton honneur, c'est celui de notre famille; et tu sais bien que j'ai assez l'habitude de ces affaires-là. Allons, parle: comment cela s'est-il passé?

— Comment cela s'est passé? Ne le sais-tu pas? Je ne peux rien te dire de plus. Aimoni est un voyou, c'est chose connue. Laisse-moi tranquille, je ne suis pas venu à Brescia pour donner des leçons aux gens malappris. — Ce disant, Ghegola s'allongea tranquillement sous les couvertures, comme un homme accablé de sommeil.

— Pardon, mon cher, mais au lieu de donner des leçons, il me semble que tu en reçois.

— Il te semble !... Eh bien soit, et puis bonne nuit. Et Domenico se retourna dans son lit pour s'installer commodément.

— Quant à Aimoni, je puis te dire qu'il est loin d'être un voyou et que...

— Ah ça, est-ce que tu es venu me réveiller pour me faire l'éloge de ce vilain monsieur?

— Je suis venu pour savoir comment tu entends sauvegarder ton honneur.

— Je ne comprends pas pourquoi tu prends la chose avec tant d'ardeur.

— Je la prends, oui, je la prends ainsi parce que tu es mon cousin, parce que ton honneur est aussi l'honneur de notre famille, et je vois que toi... tu ne te bouges pas.

— Aimoni était ivre. Je n'ai pas de temps à perdre.

Foscarini ouvrit la bouche... il voulait répondre, mais il ne souffla pas mot.

Il fixa sur son cousin des yeux si expressifs qu'ils en disaient beaucoup plus que Ghegola n'aurait voulu.

— Pense comme tu veux — dit-il enfin, ne pouvant s'empêcher de se sentir embarrassé sous ce regard, mais quant à moi, j'ai déjà pris ma résolution.

— On dira que tu as peur.

— Qui croira cela ?... les imbéciles.

— Non, car moi aussi je le croirai

— Toutes les règles ont des exceptions.

— On dira que tu es un lâche.

— Sacré nom !... Qu'on essaie un peu... Je voudrais voir cela.

Et Domenico se remit sur son séant, en croisant les bras d'un air belliqueux.

— Mais sacredié, — éclata Gianni, — est-ce qu'on ne te l'a pas dit et répété en pleine figure, tout à l'heure ?

— Et moi...

— Et toi, tu as laissé dire.

— Je ne voulais pas de scandale.

— Piètre excuse!... Tu as peur! Tu as peur de te battre.

— Eh soit ; admettons que j'aie peur. Libre à toi de croire ce qui te plaira. — Et Ghegola s'enfonça de nouveau sous la couverture, avec l'air résigné d'un homme en butte à la calomnie, mais qui, fort de sa conscience, peut braver hardiment les mauvaises langues.

Gianni comprit qu'il n'obtiendrait rien de Domenico par la violence, et alors, pour essayer des bons moyens, il se rapprocha en passant dans la ruelle du lit.

— Voyons... Sois raisonnable... songe que si tu ne te bats pas avec Aimoni, tu seras obligé de partir de Brescia. Aucun de tes amis ne voudra plus te voir.

— J'irai à Modène.

— A Modène?... Je veux bien : mais et le monde? Tu ne réfléchis pas à ce que le monde dira?

— Et bien, tu prétends que je n'ai pas le courage de me battre, n'est-ce pas ? Et moi je te montrerai que j'ai le courage de me moquer de l'opinion publique, du moment que pour obtenir ses faveurs je devrais me mettre à décerner des *brevets de chevalerie* à des intrigants, car Aimoni cherche un duel pour faire du tapage, pas pour autre chose.

— Un homme comme Aimoni, qui s'est battu dix fois, que veux-tu qu'il en fasse de tes *brevets?*... dis-le-moi. Il a de l'honneur à revendre... à bien d'autres.

— Cela peut être ton opinion ; la mienne est différente : autant de têtes, autant de cervelles.

— Mais pourquoi n'es tu pas resté dans ton pays, au lieu de venir ici pour y faire si vilaine figure?

— Et toi... qui t'a prié de venir chez moi, et la nuit, quand je dors, pour me faire de pareils compliments?

— Parce que j'ai de l'affection pour toi, parce que je pense à ton honneur.

— Oh !... C'est vraiment trop de bonté.

Gianni, qui s'était promis d'avoir une patience à toute épreuve, afin d'arriver à son but, recommença à prier et à supplier Domenico de suivre ses conseils. Mais l'autre était plus entêté que jamais. Alors Gianni lui promit qu'il conduirait les choses de manière que tout finirait bien, à peine avec une égratignure.

— Tu vois que nous sommes d'accord — répondit Menico, toujours enfoui jusqu'au bout du nez dans son lit. — Tu vois que nous sommes d'accord. Si j'acceptais ce duel, ce ne serait qu'à des conditions très sérieuses. L'injure est-elle grave, ou ne l'est-elle pas? Dans le premier cas nous devons nous égorger, ou à peu près....

— Et bien égorgez-vous, et que cela soit fini.

— Mais dans le second cas qui est le mien, on... on...

— On signe un reçu et voilà tout :

Et Foscarini, qui n'en pouvait plus, lança un juron à faire rougir la barbe d'un sapeur ; puis, fou de colère, il sortit en soufflant et en claquant la porte avec une telle violence que toute la maison dut en être réveillée.

Domenico sortit un peu de dessous son drap, puis se remit sur son séant, écoutant attentivement le bruit que Gianni faisait avec son grand sabre et avec ses éperons en descendant les escaliers quatre à quatre ; puis quand il entendit fermer violemment la porte de la rue, il sortit du lit ses longues jambes sèches et poilues, courut donner un tour de clef à sa porte et en deux bonds se recoucha.

— En voilà un fou ! — se disait-il en voulant se con-

vaincre qu'il avait raison. Mais il n'y réunissait pas complètement... Pourtant au bout d'une demi-heure, il se rendormit tranquillement.

*
* *

Le lendemain matin, Domenico se leva de bonne heure et se mit aussitôt à faire ses malles pour partir à Modène; mais Gianni Foscarini revint frapper à la porte à coups redoublés.

— Si tu viens pour m'ennuyer, va-t'en — cria Ghegola qui l'avait reconnu au bruit de ses éperons.

— Non, non, ouvre.

— Tu sais que nous avons fixé la rencontre pour aujourd'hui à 5 heures — dit-il ensuite, quand il fut entré ! Domenico, encore en manches de chemise, le regarda d'un air ahuri. — J'ai prié, en ton nom, un de mes amis de te servir de témoin. Le duel est au pistolet, et...

A ces mots, Ghegola, qui commençait à comprendre, se mit à crier, à hurler, à en dire de toutes les couleurs à Gianni, le menaçant même de le mettre à la porte.

— Mais le duel — continua l'autre sans s'émouvoir — le duel sauvera ton honneur, sans qu'il y ait aucun danger pour personne.

Domenico garda un moment le silence et, plus étonné que rassuré, fixa son cousin :

— Explique-toi.

— A l'instant. Tu sauras que l'un des témoins choisis par Aimoni est Gottardi, lequel est le frère d'une jeune fille que doit épouser Aimoni à son retour de Sicile. Lui aussi, par conséquent, tient beaucoup à ce qu'il n'arrive pas de malheur. Vois quel heureux hasard, Gottardi et moi, nous sommes très amis, nous étions ensemble à San Martino ! Alors, tu comprends..., aussitôt qu'il a su la chose, il est venu me trouver, se doutant bien que tu me chargerais de te représenter, et nous avons décidé tous les deux que, à l'insu des autres témoins, fais bien attention, à l'insu des autres témoins, ce duel n'aurait pas d'issue fatale.

— Et... peut-on savoir par quel moyen?.. — Domenico passait de l'étonnement à la méfiance, et de la méfiance à l'incrédulité.

— Par quel moyen? C'est facile à dire. D'abord nous avons choisi exprès le pistolet pour que le stratagème réussisse plus facilement. C'est à moi et à Gottardi, n'est-ce pas, à charger les armes? Eh bien, nous les chargerons seulement à blanc. Tu tires le premier à vingt-cinq pas; l'autre tire à son tour en avançant de cinq pas; tu tires le dernier: vous avez tiré trois coups sans vous toucher et l'honneur est satisfait.

— Mais les autres témoins?... Ils seront là aussi quand on chargera les armes?

— Non; ce n'est pas indispensable, et puis du reste il est facile de les éloigner sous un prétexte quelconque. Il y a les médecins à placer, le terrain à choisir; puis... veiller à ce que personne ne vienne regarder. Les prétextes ne manquent pas.

La solution ne déplaisait point à Domenico, il la trouvait même assez bonne. Il sauvait son honneur sans exposer sa peau. Mais... pouvait-il se fier à son cousin? Et si cette balle à faire disparaître, si cet escamotage ne réussissait pas?...

Foscarini lut dans les yeux de Domenico ce qui lui passait par la tête, et avec son éloquence de soldat franc et sincère, il lui en dit tant qu'il parvint à le rassurer et à le convaincre complètement.

— Avoir un duel... sans courir aucun risque? — Pour Domenico, c'était la réalisation de son plus beau rêve.

D'ailleurs il sut assez bien s'y prendre. Il ne voulut pas céder séance tenante. Il recommença à remettre en avant sa dignité, son honneur, et les *brevets de chevalerie*; mais d'une manière si faible, que Gianni Foscarini n'eut pas grand'peine à le faire céder.

— Mais ce témoin d'Aimoni est-il un homme sûr? Saura-t-il garder un secret d'une telle importance?

— Ce n'est pas un enfant, que diable! Et de plus il y va de son honneur comme du mien. En tout cas il ne sait pas que je t'ai mis au courant de notre projet.

— Tout Brescia croira que nous nous sommes battus sérieusement?

— Tout Brescia?... toute l'Italie.

— Aussi à Vérone, alors?

— A Vérone, à Padoue, à Venise; sur toute la ligne.

— Aimoni aura une rude peur; il se croit déjà mort, je parie.

— Bien sûr; à moins qu'il se figure te voir mort, toi.

— Aïe!...

Et, tout en sachant sa crainte mal fondée, Ghegola ne put s'empêcher de faire une grimace et de reculer d'un pas.

— Allons, allons — reprit Gianni — heureusement qu'il n'y aura de danger pour aucun des deux Tout ce que je te recommande, c'est de te bien tenir sur le terrain. Il faut montrer, en somme, que c'est bien vrai que tu n'as pas peur.

— Sois tranquille, et .. comment dois-je m'habiller?

— Habille-toi comme tu voudras.

— En noir?

— En noir ou en blanc, peu importe. Il est convenu que je viendrai te prendre ici en voiture, à 4 h. 1/2 avec le médecin et l'autre témoin.

— Je t'attendrai à 4 h. 1/2 précises. Et... le chapeau à haute forme, n'est-ce pas?

— Mets le chapeau que tu veux!... mets même un casque, prends garde seulement de ne pas bavarder; ne va pas raconter partout que tu as un duel.

— Diavolo, c'est élémentaire. Ce sont des choses très sérieuses et personne n'a besoin d'en rien savoir.

— Tout est bien convenu.

— Tout est convenu. Je t'attends à 4 h. 1/2 avec le médecin et mon autre témoin. Je ferai préparer le vermouth.

*
* *

Le lieutenant parti, Ghegola resté seul battit un entrechat en se frottant les mains; n'ayant plus peur d'être embroché, il voyait bien la nécessité où il se trouvait de laver dans le sang l'injure que lui avait infligée Aimoni. Et puis, après avoir provoqué Aimoni, et s'être battu avec lui, il n'était plus nécessaire de s'en aller à Modène.

On frappa de nouveau à la porte, mais légèrement cette fois, avec un toc toc qui semblait une caresse et qui fit prendre un air conquérant à Domenico. C'était Ghita qui venait lui faire sa visite de tous les matins.

— Entrez.

Ghegola se laissa embrasser, l'air sérieux et en soupirant :

— Sacré nom...

— Qu'as-tu, Menico?... Pourquoi es-tu en colère?

— Rien, je n'ai rien. Retire ton châle.

Ghita enleva le petit châle noir qu'elle portait selon la coutume des couturières brescianes.

— Ma pauvre Ghita... je le regretterais pour toi; pour toi je le regretterais..... marmottait le jeune homme en embrassant Ghita sur les cheveux, comme pour lui donner le suprême adieu.

A ces mots, à ce geste, la jeune fille sentit son cœur se serrer, et à la vue des malles ouvertes, ses yeux se remplirent de larmes; puis, tout à coup, elle s'écria, en se dressant sur la pointe des pieds, pour arriver, petite comme elle était, à se pendre au cou de son long amoureux :

— Tu pars avec Garibaldi... tu pars?... — et elle éclata en sanglots. Domenico accepta d'un air grave ces vifs témoignages de sincère douleur; mais il expliqua à sa maîtresse qu'il serait beaucoup plus facile de revenir de la Sicile que de l'endroit où on l'attendait, lui... à cinq heures précises. Enfin, après avoir fait jurer à Ghita de n'en pas souffler le moindre mot à âme qui vive, il lui révéla à voix basse le grand secret : qu'il devait se battre le jour même avec Aimoni, qu'on avait choisi le pistolet, et que l'un ou l'autre, *sacré nom*, resterait sur le carreau avec un trou dans la poitrine. Domenico, le cruel, lui décrivit minutieusement le trou, l'arme et la balle homicide, et la pauvrette, au comble de la frayeur et du désespoir, pleurait à chaudes larmes et était toute secouée par les sanglots.

— Au moins — finit-elle par dire, suffoquée par les larmes — au moins si tu allais avec Garibaldi, tu mourrais pour l'Italie et pour Victor Emmanuel!...

Pauvre enfant, elle n'avait pas tort; mais le malheur, c'est qu'avec Garibaldi les fusils se chargeaient à balle!

*
* *

Domenico Ghegola sortit plus tôt que d'habitude et se promena longtemps sous les portiques, en fumant un gros cigare. Puis, vers midi, il alla déjeuner au café du Dôme, où il fit preuve d'un grand appétit.

Au moment de payer, il jeta au garçon un billet de 500 francs.

— Monsieur paiera aussi bien demain, — fit le garçon, en lui rendant le billet.

— Demain?... Eh, eh! demain, je ne pourrai peut-être pas venir déjeuner. Payez-vous.

Il sortit du café, en fredonnant *Suoni la tromba, o intrepido*... et s'en alla chez son coiffeur sur le Corso du théâtre, pour se faire raser. Ce jour-là, Ghegola fut charmant avec les garçons, et chercha même à faire le malin; mais avant de partir il voulut payer son abonnement.

— Monsieur part? — lui demanda le patron avec sollicitude.

— Il se pourrait...

— Et, sans indiscrétion, Monsieur va loin?

— Ah! je vous le dirai à mon retour. — En répondant ainsi, il frisait sa petite moustache, en s'admirant dans la glace.

Le coiffeur se rapprocha de lui en clignant de l'œil et en murmurant :

— J'ai compris... Vive Garibaldi!... Pardieu, si j'avais vingt ans de moins, je partirais avec vous.

*
* *

Foscarini fut d'une exactitude plus que ponctuelle : à quatre heures et quart il entrait chez Domenico. Il le trouva tout de noir vêtu, coiffé d'un chapeau à haute forme et ganté de clair.

— Nous partons? les autres sont allés en avant, pour ne pas attirer l'attention.

— Buvons un verre de vermouth et partons.

Mais le plus difficile, c'était la sortie...

En effet, au moment où ils s'apprêtaient à partir, Ghita entra comme un boulet de canon : la pauvre fille voulut embrasser une dernière fois son amant.

Et tout en l'embrassant, elle se remit à gémir, à pleurer, à crier et elle finit par se rouler par terre, en proie aux convulsions. Foscarini, ému, lui portait secours et faisait de son mieux pour la consoler, pour la calmer. Domenico, au contraire, impassible comme le Destin, ne cessait de répéter à son cousin :

— Voyons, Gianni, il se fait tard ; il est quatre heures trente-cinq. Gianni, je te répète qu'il se fait tard : il est quatre heures trente-sept.

— Madonna Santa delle Grazie, sauvez-le, je vous en prie, sauvez le, — sanglotait Ghita, et elle se serrait avec désespoir contre son cher Domenico qui restait raide comme un pieu.

— Allons, Ghita, du courage, relève-toi. Tu sais bien que je n'aime pas les scènes.

— Mais si cet autre-là te tue ?... Mon Dieu, mon Dieu ! S'il te tue !

— Pas si facile que ça, ma chère, j'ai la peau dure.

— N'aie pas peur, Ghita, il n'y a aucun danger... Les duels au pistolet sont des duels pour rire, — lui disait Gianni pour la tranquilliser. On tire deux coups en l'air et tout est dit.

— Allons !... allons !... — s'écriait Domenico avec irritation. — Partons... partons... il est cinq heures moins le quart. Nous n'avons pas le temps de bavarder.

La jeune fille fut presque portée par Gianni hors de la chambre ; mais la peur la prit de ne plus jamais revoir Domenico ; elle rentra et se jeta dans ses bras ; l'autre soufflait comme un phoque. Alors Ghita fit un geste décidé, elle embrassa à plusieurs reprises son amant et disparut en courant, dégringola l'escalier en s'essuyant les yeux bien qu'ils n'eussent plus de larmes et le visage caché dans son petit châle, elle s'enfonça dans le vacarme de la rue, comme une hébétée.

* * *

On avait pris rendez-vous pour le duel dans un terrain abandonné qui s'étendait au-delà du cimetière.

Domenico Ghegola et Aimoni y arrivèrent presque en même temps. Aimoni un peu pâle, mais l'air assuré ; Ghegola, souriant, distribuait des saluts et des poignées de main.

Pendant ce temps-là, les témoins s'occupaient des préparatifs, mesuraient la distance et plaçaient les combattants l'un en face de l'autre. Aimoni, les bras croisés, restait grave et taciturne ; Ghegola, toujours souriant, se frisait la moustache. Mais il y eut pour lui aussi un moment de douloureuse perplexité : quand il vit les quatre témoins réunis se préparer à charger les pistolets. Domenico se sentit mouillé d'une sueur froide et peu s'en fallût qu'il ne se sauvât à toutes jambes. Heureusement les deux témoins s'éloignèrent alors pour avertir les cochers de se tenir plus loin. Foscarini, resté seul avec l'autre témoin de Aimoni, lança de côté à Ghegola un coup d'œil qui lui rendit toute son assurance.

Les pistolets chargés, les témoins, toujours graves et silencieux, les remirent aux combattants qui écoutèrent sans sourciller les recommandations traditionnelles.

— A vous, messieurs.

Domenico, calme et impassible, regarda en face son adversaire et sourit. Il était beau de courage et d'audace ; Aimoni lui-même se vit contraint de l'admirer.

— Attention au commandement, — cria une seconde fois Gianni.

— Un !... Deux !... Trois !...

Domenico appuie vivement sur la gachette, son coup parti et Aimoni chancelle un instant, tourne sur lui-même et tombe dans les bras des témoins accourus pour le soutenir.

Domenico seul ne bouge pas.

Il est devenu blanc, livide ; ses jambes tremblent. Sa vue commence à se brouiller ; puis, tout autour de lui, les collines dans le lointain et les arbres rapprochés disparaissent à ses yeux et il tombe, à son tour, étendu tout de son long, évanoui.

Aimoni eut l'épaule trouée d'une balle et resta en danger pendant plusieurs jours.

Le duel terminé, on reconduisit aussi chez lui Domenico plus mort que vif : le soir, il fut pris d'une forte fièvre et peu s'en fallut qu'il ne passât dans l'autre monde.

Sa maladie et sa convalescence durèrent plus d'un mois. La peur l'avait bouleversé ; il criait dans son délire qu'on voulait le tuer, et quand il était plus agité, il croyait voir un fantôme auquel il demandait pardon, en jurant qu'il était innocent.

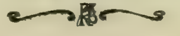
Ghita fit dire des messes au sanctuaire des Grâces et ne quitta jamais le chevet de son amant durant sa maladie.

Suivant l'usage, dès qu'ils furent en état de marcher, les adversaires se rendirent réciproquement visite. Mais cette fois, ce fut le blessé qui se rendit le premier chez celui dont il avait reçu la blessure.

Domenico Ghegola gardait encore le lit quand Aimoni commençait à sortir.

G. Rovetta

(*Traduit de l'italien par* A. Léguyer).



MIRACLE ET DÉTERMINISME

Nous assistons actuellement à une phase active de la lutte, déjà bien ancienne, que la libre pensée a engagée contre la religion, ou plus exactement contre les religions. La bataille parait aujourd'hui ardente ; mais les assaillants ont-ils une claire conscience du but qu'ils veulent atteindre ? Certes, l'adversaire qu'ils combattent leur est bien connu : les religions ont elles-mêmes pris soin, depuis longtemps, de se constituer systématiquement et de fixer avec précision, en même temps que leurs dogmes, leur organisation sur le terrain pratique de l'action sociale ; mais tandis que quelques-uns veulent tout détruire dans l'œuvre religieuse, la plupart des autres ont l'intention de ne s'attaquer qu'à telle ou telle partie de cette œuvre : enseignement, assistance, etc., et ils se contenteraient de reléguer la religion dans son domaine exclusivement mystique ou moral ; comme si on pouvait faire à la religion sa part, comme si, par nature, la religion n'était pas essentiellement envahissante et ne tendait pas constamment, par une nécessité intérieure et invincible, à englober dans sa sphère d'action et de domination toute la vie humaine, tant sociale qu'individuelle.

Quoi qu'il en soit, il est un point particulier que les adversaires de la religion ne méconnaissent pas sans doute, mais qu'ils considèrent généralement comme secondaire et négligeable. Sans vouloir prendre parti dans le débat, et en nous plaçant seulement au point de vue du spectateur qui juge de la valeur des coups portés, il nous sera bien permis de dire que ce point en question nous paraît, au contraire, avoir une importance appréciable et mériter, tout au moins, de retenir l'attention de ceux qu'intéresse la vie mentale de l'humanité.

Quel est, au fond, l'élément essentiel d'une religion ? Est-ce la morale ? On sait fort bien maintenant que la morale ne fait pas nécessairement partie intégrante de la religion, et qu'elle n'en est, en réalité, qu'un supplément (d'apparition relativement récente) plus ou moins heureux, plus ou moins réussi. — Est-ce tel ou tel dogme ? Les dogmes religieux sont si divers et si contradictoires qu'il est impossible d'en formuler un seul, si simple soit-il, qui puisse appartenir à toutes les religions. A nos yeux, une seule chose se retrouve dans toutes les religions, primitives ou compliquées, riches ou pauvres de contenu, c'est la notion du miracle, avec la croyance et le sentiment dont elle est l'objet.

*
* *

Qu'est-ce que le miracle ? C'est l'intervention particulière d'une puissance supérieure (quels que puissent être d'ailleurs la nature, le nombre et la forme de cette puissance dans le cours des phénomènes.

L'observation la plus superficielle démontre que la croyance au miracle est universellement répandue ; elle n'est pas nécessairement, bien qu'en fait elle le soit généralement, le fruit d'une certaine éducation, mais elle paraît bien être un produit naturel, une création spontanée de l'esprit de l'homme, que les exigences de la vie mettent en conflit avec le monde extérieur. L'homme ignorant croit aussi naturellement au miracle que l'humanité tout entière a pu croire si longtemps que la terre était plate comme elle la voyait, et que le soleil se déplaçait dans le ciel, ainsi qu'il semble le faire tous les jours, — tant il est vrai que l'erreur est souvent plus naturelle à l'esprit humain que la vérité.

Si la croyance au miracle est naturelle et spontanée, elle ne s'applique pas cependant à tous les miracles sans exception : c'est qu'il y a miracle et miracle, et il y a lieu d'en distinguer ici deux espèces, que nous désignerons simplement de la façon suivante : 1° les miracles vrais ou vraisemblables ; 2° les miracles faux. Le miracle vrai est celui qui, en tant que phénomène (φαινόμενον, apparence), se produit ou peut se produire ; le miracle faux est celui qui ne s'est jamais produit et ne se produira jamais.

Quelques exemples classiques vont éclairer notre pensée.

Miracles faux : arrêt du soleil par Josué, changement d'eau en vin aux noces de Cana, multiplication des pains, résurrection et ascension du Christ, etc.

Miracles vrais ou vraisemblables : guérisons de malades dans l'Evangile, guérisons de Lourdes et d'autres lieux, beau temps ou pluies favorables aux récoltes, réussites dans les entreprises (examens, affaires commerciales), découvertes d'objets perdus, victoire d'une armée qui a imploré le secours d'en haut, voix de Jeanne Darc, visions de Bernadette de Lourdes, etc.

Comme on le voit, le critérium par lequel nous distinguons le miracle vrai du miracle faux est tout empirique ; le miracle faux est un fait contraire à l'expérience et imaginé de toutes pièces ; le miracle vrai est un fait réel, *interprété* d'une certaine façon.

Le miracle vrai peut seul donner lieu à la croyance spontanée ; le miracle faux ne peut être que l'objet d'un acte de foi voulu ou consenti, et son étude relève de l'histoire des religions : nous n'avons pas à nous en occuper ici.

*
* *

Cette croyance spontanée au miracle vrai reconnaît deux causes : une cause d'ordre affectif et une

cause d'ordre intellectuel. La première est l'utilitarisme et la seconde l'ignorance. D'une part, on croit au miracle parce qu'on le désire, pour le profit qu'on en peut tirer ; d'autre part, on peut interpréter tel phénomène dans le sens miraculeux tant que ses causes (phénomènes antécédents) restent cachées en tout ou en partie. De même qu'on a dit (Spinoza) que la conscience que nous croyons prendre de notre liberté — laquelle serait, dans son genre, un miracle psychologique — n'est qu'une illusion, née de l'ignorance des motifs qui nous font agir, de même peut-on dire que l'interprétation miraculeuse d'un phénomène n'est permise que par l'ignorance de ses causes réelles ; au surplus, la croyance au miracle n'est autre que la croyance au libre arbitre dans l'Univers. Une connaissance complète du mécanisme des phénomènes (action des antécédents sur les conséquents) couperait court à l'interprétation miraculeuse de ceux-ci, et réduirait à zéro le champ du miracle. C'est précisément parce que notre science phénoménale, en dépit de ses progrès continus, reste encore et restera toujours *lacunaire* et *fragmentaire*, que l'on peut, en adoptant la donnée métaphysique de Providence, combler *logiquement*, dans la série complexe des phénomènes, les lacunes cachées entre les fragments de phénomènes visibles, par une hypothèse miraculeuse : tel un texte tronqué que l'épigraphiste pourrait rendre intelligible dans différents sens, en y intercalant des mots et des phrases variés.

*
* *

Voilà pourquoi Renan se faisait peut-être illusion quand il disait : « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie que nous bannissons le miracle... Nous ne disons pas : « Le miracle est impossible » ; nous disons : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. » Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté ; que ferait-on ? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes..., serait nommée, etc.. »

Eh bien, le vœu de Renan est actuellement réalisé, tout au moins pour une catégorie spéciale de miracles, les miracles médicaux. Il existe, en effet, à Lourdes, une commission chargée de vérifier scientifiquement les miracles, et cette commission est, paraît-il, composée de médecins authentiques. L'un d'eux, le Dr Boissarie, publie même périodiquement les « observations » de miracles constatés à Lourdes. — Je ne veux pas discuter la compétence médicale du Dr Boissarie; si je ne la considère pas comme supérieure à la mienne, je n'ai pas davantage la prétention de la trouver inférieure, et si mon opinion diffère de la sienne, cela ne peut tenir à l'inégalité de nos éducations scientifiques et médicales, que je suppose équivalentes. Dans ce qu'il appelle miracle, je ne vois qu'un fait naturel, explicable par la suggestion ou par d'autres hypothèses de nature médicale ; mais je n'ai aucun moyen de lui prouver scientifiquement que mon hypothèse est vraie ; autrement dit, mon hypothèse reste une hypothèse et n'est pas, dans l'état actuel de nos connaissances, susceptible d'une démonstration expérimentale. Si je la préfère à la sienne, c'est uniquement en vertu d'un système *a priori*, contrairement à ce que pensait Renan, et ce système s'appelle le *déterminisme*.

Claude Bernard, l'apôtre du déterminisme en biologie, avait bien vu, lui, que cette conception n'est qu'une hypothèse *a priori*. « Il faut admettre, dit-il, comme un *axiome* expérimental que chez les êtres vivants aussi bien que dans les corps bruts, les conditions d'existence de tout phénomène sont déterminées d'une manière absolue (1). »

Il suit de là que c'est bien *à priori* qu'on doit accepter ou rejeter la réalité du miracle. Aussi dirons-nous, à l'inverse de Renan : « Ce n'est qu'au nom de telle philosophie que nous pouvons bannir et que nous bannissons le miracle. Nous ne disons pas : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté » ; nous disons : « Le miracle est impossible. » Ce n'est pas ici le lieu de développer et de légitimer le système en vertu duquel nous exprimons cet aphorisme ; il nous suffit d'avoir indiqué la place logique de celui-ci dans le système en question.

La croyance au miracle étant spontanée, présente, comme tout ce qui est spontané, des conditions de vitalité et de ténacité singulières. Rien d'aussi résistant que cette forme de mysticisme, qui pourrait bien un jour être la dernière, comme elle semble avoir été la première. On aura beau laïciser l'enseignement, on pourrait même (qu'on nous permette cette hypothèse pour les besoins de la discussion), fermer

(1) Cl. Bernard : *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.* — Nous devons cependant reconnaître que ce même Claude Bernard s'est refusé formellement — il n'a d'ailleurs jamais expliqué nettement pourquoi — à étendre le déterminisme à l'ensemble des phénomènes psychiques. Il y a plus, Cl. Bernard, si nos renseignements sont exacts, n'a jamais fait profession d'incrédulité, et il est mort en croyant. De même Pasteur, dont les profondes convictions religieuses ne sont ignorées de personne : j'imagine sans peine qu'il devait répugner, ainsi que Cl. Bernard, à admettre ce que j'appelle les « miracles vrais » ; mais je serais curieux de savoir si sa croyance allait jusqu'aux « miracles faux » inclusivement.

les églises et les temples et voir le prêtre disparaître de la Société que, sous une forme ou sous une autre, la croyance au miracle subsisterait, si l'on n'y portait remède. C'est là une remarque que n'avait pas manqué de faire Chateaubriand : « Il faut du merveilleux à l'homme... Les conjurations... ne sont chez le peuple que l'instinct de la religion... On est bien près de tout croire quand on ne croit rien ; on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortilèges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur (1). »

Si l'on estime qu'il y a lieu de corriger cette tendance naturelle de l'esprit humain; si l'on pense qu'elle est une source d'erreur ; que, tout compte fait, l'erreur est décidément un mal et qu'il faut la combattre, un seul moyen apparaît comme propre à atteindre ce but : c'est de remplacer dans l'esprit humain la croyance instinctive au miracle par la notion précise de son contraire, la notion du déterminisme. « Il ne suffit pas, disait-on récemment ici même (2), de faire la guerre aux anciennes croyances pour en établir de nouvelles. On ne détruit que ce qu'on remplace. »

La croyance au miracle, avons-nous dit, est primitive et spontanée; par opposition, la notion du déterminisme est une conception acquise et dérivée : elle est le fruit tardif de la réflexion, elle est un produit de culture, et comme telle, elle ne peut être répandue que par la culture, c'est-à-dire par l'éducation.

Ici, nous nous heurtons à l'objection de la neutralité scolaire. Nous répondrons : une des premières notions que l'on enseigne dans les écoles est la suivante : « La terre tourne sur elle-même en un jour et autour du soleil en un an. » Ne viole-t-on pas ainsi, dans une certaine mesure, la neutralité scolaire, en inculquant à l'enfant une notion dont l'extrême probabilité équivaut sans doute à une certitude, mais qui, scientifiquement parlant, n'est, après tout, qu'une hypothèse, jadis condamnée officiellement comme une hérésie? — Certes nous ne demandons pas, nous ne pouvons demander maintenant que l'on *impose* comme un dogme scientifique la notion du déterminisme; mais est-ce se montrer trop exigeant et trop « sectaire » que de souhaiter que l'on puisse, dans l'enseignement primaire, *exposer* à l'enfant (à onze ou douze ans, il serait en état de le comprendre), en termes simples et à sa portée — et nous croyons la chose facile à réaliser — comment on envisage, du point de vue déterministe, l'ensemble des phénomènes. Il est bien entendu qu'on se bornerait à une exposition désintéressée, sans esprit de polémique agressive : un germe serait ainsi déposé dans le cerveau de l'enfant ; s'il restait mort-né ou s'il devait être stérilisé, dans bien des cas, par une suggestion contraire, il n'est pas douteux que bien souvent il arriverait à se développer et à porter ses fruits ; et qui sait si, à la longue, on ne parviendrait pas à changer sur ce point particulier la mentalité des générations futures, et à les rendre réfractaires à la croyance au miracle? La vérité, malgré tout, finit toujours par s'imposer, en vertu de sa seule force d'évidence; mais encore faut-il ne pas la cacher et la laisser ignorer, sous prétexte de respecter une prétendue neutralité, qui ne peut être funeste, en fin de compte, qu'à la pensée libre.

Dr SANTENOISE.

(1) CHATEAUBRIAND, dans son plaidoyer *pro domo sua* : *Le Génie du christianisme*.

(2) *Revue Bleue* du 21 mai 1904 : Opinion de M. Fouillée sur « l'Elite intellectuelle et la Démocratie ».

LA VIE LITTÉRAIRE

Quelques silhouettes.

EUGÈNE MONTFORT : *Sylvie ou les Emois passionnés* (*Mercure de France*); — *Essai sur l'Amour.* (Stock, éditeur) ; — *La Beauté Moderne.* (Editions de *La Plume*) ; — *Les Cœurs malades*, roman. (Fasquelle, éditeur); — *Les Marges* (Gazette littéraire). (Floury, éditeur), etc.

P. J. TOULET : *M. du Faur, Homme public.* (Simonis-Empis, éditeur) ; — *Le mariage de Don Quichotte.* (Juven, éditeur) ; — *Les Tendres ménages.* (Editions du *Mercure de France.*)

EUGÈNE DEMOLDER : *Le Jardin de la Pompadour.* (Editions du *Mercure de France.*)

GILBERT DE VOISINS : *Pour l'amour du Laurier.* (Ollendorff, éditeur.)

RÉGISMANSET : *La Femme à l'Enfant.* (Sansot-Orland, éditeur.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE : *Marie Donnadieu.* (Fasquelle, éditeur.)

Et j'allais dans la littérature, cherchant à rencontrer un jeune écrivain. Je voulais que cet écrivain fût jeune parce que j'espérais que ses idées seraient inédites, son style nouveau. J'ai aperçu au cours de mon voyage de découvertes sur les boulevards, dans les cafés, les bibliothèques, les restaurants de nuit, les bureaux d'administration, les salons, les hôpitaux et tous les autres milieux stupéfiants où s'élabore la littérature, j'ai aperçu M. Gilbert de Voisins, subtil et précieux, qui s'écoute parler, se regarde écrire, se pique de comprendre ses fantaisies merveilleusement déconcertantes et ne doute pas plus que nous qu'il n'ait au demeurant le plus fin talent du monde. Il l'a et même trop fin, et la simplicité n'est pas du tout son fait. J'ai vu M. Félix Régismanset, délicat et pénétrant, habile à corriger les banalités d'incidents romanesques par des réflexions qui ne manquent pas de toute la profondeur qu'elles

veulent avoir. J'ai vu M. Eugène Demolder, gracieux et galant, apprêté, exquis, mais compassé et dont le XVIII[e] siècle reconstitué dans tous ses décors avec une infatigable application, est bien attrayant, mais d'une vie adoucie, atténuée, un peu morte... Et j'ai vu M. Charles-Louis Philippe !. . J'allais apprécier des qualités estimables dans un écrivain qui, par son noble effort... « Il est génial, m'a-t-on dit, vous m'entendez bien, il a du génie !... » Effrayé, j'ai résolu de revenir plus tard à Charles-Louis Philippe. Il faut se mettre dans certaines dispositions d'esprit qu'on ne saurait avoir tous les jours pour faire au génie un convenable accueil. Alors j'ai vu P. J. Toulet qui souriait avec une joie mélancolique et séduisante, et je ne sais quelle ironie, parce qu'il avait depuis le matin façonné avec des soins surprenants un trait d'esprit facile. Je l'accompagnai dans un bar où nous primes des gin-cocktails en protestant de notre respect pour les traditions de la pure langue française. Et j'obtins quelques témoignages de la gaieté littéraire chez les jeunes écrivains de France.

M. P.-J. Toulet est un romancier qui fait avec une gravité savante des plaisanteries légères. Il écrit :

« Le poète Colchis, dont on vante les vers blancs, les yeux noirs et les cheveux bleus. »

Il écrit :

« La conversation tombe comme un enfant, pas de très haut : elle ne se fait pas de mal. »

« Imogène s'incline sans marquer d'enthousiasme. Comme la matinée, elle reste fraiche. »

Il nous présente un certain nombre de bons rastaquouères joyeux, et de l'un d'eux, il écrit :

« Lord Harryfellow, selon son habitude, ressemblait au premier consul, en plus grec et en moins penseur. »

Il ne croit pas indigne de lui d'exprimer cette raillerie :

« Ce qu'elle n'a pas fait pour me réveiller ! Me jeter de l'eau, me chatouiller sous les pieds, jusqu'à me crier dans l'oreille : Voilà une lettre chargée ! »

Il raille mieux encore :

« Le petit salon de M[me] d'Erèse est art nouveau, au point que les meubles en font : Bing ! dès qu'on y touche. »

Il ne balance pas à déclarer :

« M[me] Joffre, pour de l'argent, ferait jusqu'à des choses honnêtes. »

Il invente la tournée des grandes-duchesses, en souvenir de la tournée des grands-ducs, et vous devinez les manifestations exubérantes de gaieté cocasse et profondément réfléchie, auxquelles cette invention le peut entraîner.

Il conte de fantaisistes histoires. Deux jeunes mariés de l'aristocratie la plus ancienne et la plus moderne, le mari, viveur de Paris et des plages, la femme pourvue de la pieuse éducation des filles de hobereaux dans la campagne, mais ayant quelques lectures de Gyp, conversent devant nous peu de nuits après leur mariage.

« Dire que le Pape a béni un aussi méchant homme que vous ! dit-elle.

— Si méchant que ça...

— Oui, oui...

Ici la conversation est interrompue à nouveau pendant quelques instants...

— Au fait, reprend Mariolles, pourquoi Sa Sainteté nous a-t-elle bien voulu envoyer sa bénédiction ? Nous sommes pour ainsi dire peu connus d'Elle.

— Ça se fait beaucoup.

— C'est vrai aussi que ça devient difficile d'avoir Louis XIV à son contrat.

— Et puis, c'est mon oncle qui nous a fait cette surprise. Je suis la troisième de la famille qu'il fait bénir.

— Ah ! votre oncle le gaffeur. »

Ne trouvez-vous pas comme moi que c'est infiniment drôle ? Mais je ne vous tiens pas quittes. Ecoutez encore. Les « jeunes époux » parlent du toast de l'oncle Henry.

« Mais enfin, reprend Sylvère, qu'est-ce qu'il avait, le toast de l'oncle Henry ?

— Vous n'avez jamais vu une mazette faire des moulinets avec une queue de billard parmi des portraits de famille? C'était lui, et il y en a pour tout le monde. Les principes politiques de mon père, l'intelligence du...

Mariolles s'arrête court :

— Vous voulez dire du mien ? Je sais, je sais. Et puis quoi ! S'il a une intelligence d'intérieur, comme dit ma mère... »

Mais cela continue. Ou cela recommence. P. J. Toulet est toujours disposé à exciter notre rire. Il se donne toutes les peines du monde. Il écrit une page pour préparer un mot.

Les de Mariolles avec les de San Buscar voyagent ensemble de Biarritz à Paris.

« ... Sylvère reste silencieuse. Elle regarde les Landes plates, toutes noires, maintenant, glisser le long du train.

« A son côté, tout à coup, la vitre éclate, et une grosse pierre vient frapper San Buscar à la tête, sans force d'ailleurs. Il y a une minute d'effarement dans le wagon. On s'empresse autour de la victime qui n'a rien qu'un peu de surprise vaniteuse à l'idée d'avoir « essuyé » un attentat. Et il ne peut s'empêcher de croire que c'est lui spécialement qui a été visé.

« Les gens continuent à s'agiter...

« Un vieux monsieur pose des conclusions.

« — Il est inadmissible que ce soit une plaisanterie.

Le projectile, pour avoir percé une vitre aussi épaisse, a dû être lancé avec une fronde et lancé adroitement. Non c'est bien le crime d'un anonyme contre des anonymes, le type primitif de l'attentat anarchiste...

« — ... L'âge de la pierre impolie, dit Mariolles pour dire quelque chose. »

Ainsi P. J. Toulet est disposé à tout pour nous faire rire, et même à perpétrer des attentats anarchistes. Un attentat anarchiste, direz-vous, c'est un dangereux moyen d'animer la joie ! Mais il est si doux de rire. Et tous les moyens sont bons !

Tous, même le plus mauvais. Le cruel P. J. Toulet a eu l'idée ingénieuse d'appeler M^me^ de San Buscar : Imogène... et je pense que le prénom d'Imogène n'est pas commun même en Angleterre ou dans l'Amérique du Sud ou ailleurs, car j'ai oublié la patrie d'origine de M^me^ de San Buscar. Mais savez-vous pourquoi M^me^ de San Buscar s'appelle Imogène ? Vous le saurez en lisant la lettre de Floride d'Erèse à Cristobal de San Buscar :

« ... Gros ami, je ne sais pourquoi je pense à vous tout le long d'aujourd'hui. Ce n'est pas que j'ai besoin d'argent. Ce n'est pas non plus que je vous aime plus que d'habitude, et d'ailleurs ce dont je brûle à votre égard c'est un sentiment paisible, bon feu de bûches : non point de ces éclatantes flammes qui aveuglent le cœur. Vous savez ce que dit Nietzsche, qu'il n'y a presque aucun homme dont une femme d'esprit voudrait avoir un fils. Jamais, chez moi non plus, les désirs que vous causez ne vont jusqu'à l'enfantement. Est-il vrai au moins (vous le dites) que vous ressentiez pour moi des mouvements plus profonds ; que ma seule vue vous jette dans un désordre passionné ? Ou bien (excusez-moi) tout cela est-il seulement, comme dirait Herbert Spencer, le passage de l'Imogène à l'hétérogène ? »

Cela est amusant. Je vous dis que cela est on ne peut plus amusant. Et lisez cette anecdote que je veux citer, car P. J. Toulet domine le critique à ce point qu'il ne peut se détacher de lui. Bien entendu, car il importe de nous amuser, c'est un jeu pour P. J. Toulet de faire tromper Cristobal de San Buscar par sa femme Imogène. Il combine même un flagrant délit particulièrement savoureux après lequel Imogène écrit avec verve, mais non sans avoir fait un « brouillon. »

« Mon bon Cristobal, que vous aviez été éloquent, ce soir où vous parlâtes contre le divorce chez votre tante de Barracajal. Et maintenant ? Il ne faut jamais, voyez-vous, cracher dans les fontaines, si l'on n'est pas assuré de n'avoir jamais soif. Car j'imagine que vous voulez divorcer... Divorçons donc, Cristobal, divorçons. Sapons les bases, comme vous disiez.

« ..... Ce qui m'avait plu jadis en vous, c'est un robuste non-sens du ridicule, et cette même face ronde, pleine, satisfaite, que vous apportez aux choses les plus délicates, et qui m'a fait songer parfois (ne vous fâchez pas) à la lune obstinée et mal discrète des nuits d'été. Je la revois, cette bonne figure, mais pour une fois nuancée d'angoisse, chez les Helf-Howard, au-dessus de la nappe et de la verrerie, ce soir que vous aviez votre escarpin sous la table. Vous rappelez-vous ? C'était du vivant de ce pauvre colonel ; et vous portiez, étant grand joueur de pédales, des escarpins très bas, faciles à ôter, comme à remettre. J'en admirais l'invention, à cette époque, puisqu'elle me valait d'avoir souvent de votre orteil jusqu'aux jarrets ; et ce soir-là même c'est en mon honneur que vous aviez égaré votre soulier comme on fit du petit Poucet, dans les bois.

« Vous ne vous en étiez pas aperçu encore à la fin du dessert, à ce moment où l'on sent que la maîtresse de maison va faire le geste de se lever ; et c'est là que ça devint drôle. Je vis votre visage changer, se tendre, tout convulsé d'une secrète horreur, comme si le renard de Sparte vous avait rongé par en bas. Et l'on voyait bien que vous faisiez des mouvements sous la table ; vos mains et vos bras en reproduisaient d'instinct le rythme sur la nappe : vous aviez l'air de ramer des choux ; et cependant vous parliez, vous parliez avec fureur pour qu'on ne se levât pas. Vous disiez des choses qui n'avaient aucun sens ; vous en disiez beaucoup et sans vous arrêter. Tout le monde vous considérait avec étonnement, jusqu'au moment, je pense, où, par une touchante conformité de mœurs, chacun comprit ; et ce fut à moi d'être gênée. Enfin, ce flot de paroles cessa brusquement, vos mains cessèrent de ramper en rond sur la nappe, votre visage s'apaisa, et ce fut autour de la table une satisfaction générale. Chacun manifestement se disait : « Voilà « San-Buscar qui a remis le pied sur son croquenot. « On va pouvoir aller fumer. » Et on se leva. »

Tout le livre est selon les modèles que j'ai voulu proposer à votre admiration. Le livre est lugubre et joyeux. Des fantoches de tous les mondes s'agitent en disant des mots toujours drôles, qui paraissent presque toujours drôles. Non seulement les conversations, mais les situations sont extraordinairement facétieuses. Et tout cela est plein d'admirables observations morales ou sociales. La décomposition de l'aristocratie, le mélange cosmopolite aux éléments les plus « nationalistes », les gens qui ont encore des principes religieux et qui sont plus catholiques que le pape, ceux qui n'ont de principes d'aucune sorte, les représentants les plus intransigeants des « hautes classes », coudoyant les déclassés ; tout cela vit, se mêle, s'amuse dans une agitation effroyablement triste. Ce livre est d'un nihilisme atroce. Et il est parsemé de « blagues » folles, écrites avec une patience effrénée. P.-J. Toulet, qui procède de Gyp,

Lavedan, Donnay, Pierre Veber, est un psychologue et un moraliste d'un calme implacable. Et son livre dégoûté peut vous sembler d'une gaieté sans pareille. P.-J. Toulet écrit le français traditionnel et l'argot. Il a peut-être l'esprit le plus fin. Il a l'air parfois d'un commis-voyageur. Il est du moins un commis-voyageur d'élite.

Je n'ai pas perdu mon temps en sa compagnie, car j'ai ri. On ne rit jamais maintenant. Il ne m'arrive pas de lire, en toute une année, un seul livre qui soit gai. Aussi — ne le dites à personne — ai-je lu deux fois *Les Tendres Ménages* de P.-J. Toulet. Lire P.-J. Toulet, c'est mal se préparer à goûter Eugène Montfort. Eugène Montfort, lui, n'est jamais gai. Il n'a pas le temps de rire. Il a, du matin au soir, de nobles, de graves préoccupations. Il a voulu, dès l'âge de vingt ans, renouveler la littérature française. Il a vingt sept ou vingt-huit ans aujourd'hui. Il n'a pas encore accompli toute sa tâche. Il est donc très absorbé par elle. Et il est très sérieux.

Il écrivit d'abord un poème. Et ce poème était en prose, *Sylvie ou les Emois passionnés*. Ce jeune homme voulait faire de sa première maîtresse tout une littérature. Et Saint-Georges de Bouhélier l'encourageait. Il distinguait en Eugène Montfort le successeur de Racine, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre. Il le vantait comme un admirable disciple de qui il pouvait beaucoup espérer pour la gloire du « naturisme », que ces deux jeunes gens allaient audacieusement formuler : « M. Montfort, disait Saint-Georges de Bouhélier, s'est résolu à rajeunir le pesant jargon quotidien par une infusion de son propre sang et à en secouer l'apathie aux petites secousses de son cœur. Tout cela est d'un art précieux. Cependant, si facile qu'il soit de combler des plus beaux éloges Sylvie, son amant, et son historien, et quoique je sache parfaitement qu'un auteur sollicite, surtout pour lui servir de préambule, plutôt qu'un commentaire ou une introduction, une façon de panégyrique préparatoire et enfin, quelles que soient les grâces, l'intensité et la violence de ce récit, je ne désire point les nommer, car je craindrais qu'on ne suppose, sur mon insistance à les célébrer, que ces mérites ne surpassent guère ceux de Mazel, d'Emile Richebourg ou bien de Robert de Souza, tandis que ce jeune écrivain en possède d'exquis et de supérieurs. » Jeunesse ! Et Eugène Montfort chantait Sylvie. Et c'était de l'exaltation et des phrases, des phrases !

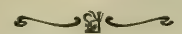
Il persévéra ensuite à traiter — de haut — de grands, de très grands sujets. Il eut des ambitions immenses. Il considéra *La Beauté Moderne*. Etant toujours âgé de vingt ans, il étudia *L'Amour*. Déjà il justifiait presque la confiance intrépide qu'il paraissait avoir en lui-même. Il prévoyait avec une certaine perspicacité les mouvements de l'art contemporain. On pouvait prendre pour des naïvetés certaines de ses affirmations. Elles étaient en somme d'assez fortes pensées et assez audacieuses, au reste, très simples. « Allons vers l'avenir, disait ce jeune écrivain. Ne le craignons point : nous serons heureux. A aucune minute, je crois, on ne s'est senti aussi proche de l'avenir, aussi loin du passé... Vivons avec notre époque, tâchons de comprendre ce qui se passe autour de nous. Ne nous attachons pas désespérément aux belles formes de jadis pour fermer de parti pris les yeux à celles d'aujourd'hui. » Il était parmi les premiers à annoncer cet art social, dont P. J. Toulet ne se soucie pas plus que de raison. Mais P.-J. Toulet aime à plaisanter.

Eugène Montfort, cependant, avait étudié l'*Amour*, oui, l'*Amour*. Il avait naturellement eu le dessein louable de rendre service à l'humanité tout entière. Il proclamait avec une éminente sincérité : « Par-dessus toutes les religions, sur les ruines des systèmes métaphysiques, une religion profonde apparaît. Le nombre de ses fidèles augmente chaque jour. Leur dieu, c'est l'homme ; leur verbe, c'est la voix de la conscience ; leurs saints impérissables, tous ceux dont l'âme a été belle. L'Ecriture a formé les chrétiens. Il faudrait que cette admirable religion humaine ait son Ecriture. Et j'aurais voulu que l'amour eût son Livre. Si je ne suis pas allé jusqu'à mon but, regardez sa hauteur et pardonnez-moi. » On pardonnait car le but était, en effet, très haut. Et il y avait des observations, des suppositions et des réminiscences. Des mots, des mots, de l'emphase, de la déclamation, des négligences ! Eugène Montfort était poète et rhéteur et trop ardent à écrire. Il s'attribuait un rôle trop considérable et ne pouvait intégralement le jouer. D'autres que lui n'auraient peut-être pas écrit toutes leurs impressions premières. Lui, a tout écrit ! Et il se montre l'homme de lettres contemporain qui n'est pas complètement maître de limiter son œuvre, mais il ne néglige rien pour magnifier l'écrivain et pour étendre son influence.

Et voici que moins pressé de régner sur le monde des esprits et des âmes, il écrit un roman réellement profond — dont le style seul est improvisé — un livre d'une étrange vérité : *les Cœurs malades*. J'y reconnais l'influence de Octave Mirbeau, quelques autres influences encore. Mais déjà tous les traits s'y rencontrent qui composent peu à peu une originalité. La fougue, l'émotion, la curiosité véhémente, la violence des sentiments, l'animation un peu trépidante des idées, l'éloquence : on rencontre toutes ces qualités de plus en plus vibrantes, vaillantes et même disciplinées en Eugène Montfort, qui s'intéresse à tout, observe tout, réfléchit sur tout, écrit sur tout, est curieux du présent, anxieux de l'avenir,

composera les œuvres les plus diverses et les plus déconcertantes, mais n'aura jamais l'état d'esprit indispensable à ceux qui peuvent écrire : « Le salon de Mme d'Erèse est « art nouveau » au point que les meubles en font « Bing ! » dès qu'on y touche ! »

J. ERNEST-CHARLES.



LE PROCÈS DE L'ART MODERNE AU SALON D'AUTOMNE

Voici la seconde année du *Salon d'Automne*. Comme nous l'aimons beaucoup, nous lui réservons notre franchise entière ; et, dès sa naissance, il ne nous déplaisait point de lui faire part des plus urgents de nos vœux : « Le Salon d'automne », disions-nous, « ne saurait être utile et viable qu'à la condition d'être absolument *différent* de ses trois aînés (car ils étaient *déjà* trois, ne l'oublions point !) Que voulez-vous qu'il fasse contre trois ? — Qu'il vive à la condition d'être original (1) ».

Ne vous paraît-il pas en voie de le devenir ?

I

Un Salon, comme toute œuvre humaine, résout deux problèmes : la question d'affaire et la question d'art. Et, de nos jours plus que jamais, l'influence de la première sur la seconde est sensible. En voici la preuve : moins inspiré par l'amélioration rêvée de la race artistique que par une crainte toute mercantile, c'est le veto rancuneux de la Société Nationale qui, sans le vouloir, a rendu le plus signalé service au IIe Salon d'automne ! En écartant poncifs et pontifes, le protectionnisme effaré de la ci-devant dissidente a fait le succès imprévu de ce nouveau-né : prescriptions et proscriptions lui confèrent, dès son berceau, cette physionomie d'indépendante originalité qui manquait au bégayement de son premier soir. N'est-ce point la maladresse suprême et le plus grand bienfait d'un concurrent que de nous délivrer de toute gratitude? Réactionnaire dorénavant, la Société Nationale s'est donné l'air d'une marâtre, et le petit Salon d'automne ajoute à ses vertus natives la petite auréole postiche du martyr : c'est charmant ! Pour comble d'ironie, ce brave petit Salon d'automne qui devient grand, puisque Dieu lui prête vie, déploie ses ambitions d'originalité, depuis le 15 octobre, au Grand-Palais des Champs-Elysées, dans les locaux mêmes de son rival réduit à ravaler sa rage... C'est exquis.

« Les révolutionnaires s'étonnent seuls qu'on fasse des révolutions après eux » : cette simple touche d'un maître-observateur (1) suffit pour éclaircir le procédé du *Champ-de-Mars* à l'égard d'un locataire nouveau. La jalousie, la hideuse jalousie de la concurrence a corrompu le groupe autant que l'individu : partout les mêmes effets d'une même cause ; partout l'insolence du capital avec sa jactance ombrageuse et son hypocrite obstruction !

Aujourd'hui, d'ailleurs, en l'automnale cohue d'un vernissage ensoleillé, ce n'est plus la seule question d'affaire qui nous attriste et le désintéressement de la question d'art nous paraît gros de nuages prochains. Cette originalité même du Salon d'automne, qui nous ravit en principe, ne laisse pas que d'offusquer maintes fois nos yeux. Et d'abord, quelle est elle ? Originalité très originale, puisqu'elle consiste à tenir toutes ses promesses ! Il ne suffit pas, en effet, de précipiter la réclame et de se comparer ingénûment au Salon de 1804, automnal ouidà, puisqu'il fut inauguré le 18 septembre, mais unique, et qui partageait l'admiration parisienne entre le *Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa* de Gros, narrateur épique, et la *Galerie du Palais-Royal* de Boilly, paisible anecdotier bourgeois. Ici, ni Gros, ni Boilly ; mais des innovations et des nouveautés.

Comment définir d'un trait ce cinquième Salon de 1904 ? N'est-il pas, enfin, la revanche de l'impressionnisme ? Le triomphe et la rivalité, tout ensemble, de deux voisins audacieux, MM. Durand-Ruel et Ambroise Vollard ? Le prolongement monumental de la rue Laffitte ? Ou, si vous préférez, l'apothéose tardive de la vitrine oubliée de feu Le Barc de Boutteville ? Et vous souvient-il de nos décadents de la palette? Les revoici presque tous ; ils ont peu changé. Le Salon d'automne ? C'est, en beauté, le Salon des Indépendants. C'est, pour la première fois, dans le cadre imposant de la Centennale, le rendez-vous de ces petits groupes rivaux qui s'entre-dévorent, et leur révélation pour les yeux du Tout-Paris, car on n'allait guère se morfondre aux Serres de la Ville, même pour rire des Indépendants ou pour jeter un peu de terre sur le Salon mort-né de l'*Ecole française !* Que dira le public ? Le philistin, qui sommeille encore dans tout snob, semblait se réveiller le jour du vernissage et riait parfois de bon cœur. Pourtant, ne jurons de rien !

Tel qui rit aujourd'hui, dimanche *pâmera*...

Rappelez-vous la répétition générale de *Pelléas et Mélisande*, et les chuchotements scandaleux de nos futurs *Debussystes !* Les snobs, ici, ne manqueront point d'aliments. A défaut de la réconciliation simplificatrice et de l'utopie réalisée d'un seul grand

(1) Cf. la *Revue Bleue* du 14 novembre 1903 : *Philosophie du Salon d'Automne*.

(1) ANATOLE FRANCE, dans la *Vie Littéraire*.

Salon, toutes les tendances se juxtaposent, comme pays ennemis, sans se confondre : on disait autrefois *groupes sympathiques*, et la chose était bonne, si le mot semblait risible... Voici donc l'impressionnisme avec tous les impressionnistes, les arrivés ou les arrivants, les sous-Monet délicats ou brutaux : bref, tout le clan des pasticheurs ennuyeux ; tout le magasin de l'azur cruel, des verdures violettes et des pays bleus, de Maufra le farouche au paisible Madeline, des mers bretonnes en furie aux rivières coquettes de la Creuse ; et retenir certain coin de port bleuâtre de Le Beau n'est que justice rendue au velouté des turquoises.

Loin de la formule impressionniste, qui date déjà, voici la formule plus récente (car tout n'est que formules), des lilliputiens de la palette qui se sont appelés tour à tour tachistes, symbolistes, cloisonnistes, abréviateurs ou déformateurs, néo-primitifs ou japonisants, dont Maurice Denis fut le Cimabue volontaire et Vuillard l'Hokusaï : précurseurs de notre *intimisme*, nous les appellerons les *Synthétistes* ou les *Cézanniens* : et nous causerons tout à l'heure... Tels sont les deux camps significatifs.

Çà et là, dans l'intervalle, les élèves de Gustave Moreau qu'influencent les sirènes de l'heure verte ou du Moulin-Rouge ; nous causerons aussi. Près d'eux, nos intimistes ont l'air de classiques du *home*, avec les bébés de Synave et la remarquable *Femme en gris* d'Abel Truchet ; les classiques du plein-air brillent avec nos femmes-peintres, avec l'or vert de M^lle^ Dufau, toujours captivante, les fruits vermeils d'Henriette Jeanniot, les gamins éblouis de M^me^ Gonyn de Lurieux, peintre et sculpteur de la Bretagne laborieuse ou cossue, en regard des miséreux de M^me^ Séailles, des intérieurs glacés d'Ethel Sands ou d'un paysage après tant de fleurs, enfin, de Lisbeth ! Quelques anciens rêvent du romantisme : c'est Lopisgich, dans un lever de lune à la Daubigny ; c'est le virtuose lyonnais Jacques Martin qui ranime, autour de la robe persane de son riche *Flûtiste*, les roses de Saint-Jean... Aux antipodes du franc soleil de Lepère, Carrière inégal donne son chef-d'œuvre. En face de nos maîtres, quelques étrangers succulents : Lavery l'enchanteur et sa miss en vert, la Hollande de Spenlove, les forêts de Gihon, la *Porte Saint-Denis*, plus impressionniste, de Tarchoff, un intérieur de Bülow, les flamencas de Ramon Pichot... La couleur chante en un décor de Jansen, consacré par une visite présidentielle et chauffé par de petits poêles que l'intimisme aurait mauvaise grâce à désavouer !

Les artistes y sont plus variés que les poêles : j'en vois du Nord et du Midi, des *Champs-Elysées* et même du *Champ-de-Mars* (une salle d'honneur accueille les transgresseurs de ses lois). Ce II^e^ Salon contient bonne peinture, belle pâte, et le reste — et particulièrement tout ! Tout, sauf, à l'avant-garde, les pointillistes défunts... Tout, sans excepter plusieurs *fumistes* (1) moins entêtés par la tiédeur des petits poêles que par les images pieuses de Maurice Denis ou par les dessins mal compris de Rodin. Vive la libre esthétique, alliance de mots aussi contradictoires que vernissage et poussière : on se croirait à Bruxelles ! Plus de compartiments : tous les genres se mêlent.

Libéralité qui semble excessive, mais qu'un roulement justifiera dans l'avenir, un seul artiste peut occuper toute une paroi, toute une salle, et grouper son œuvre : tel le prince Paul Troubetzkoï, adroit sculpteur, et plusieurs peintres moins haut titrés. Toujours trop d'études ! Un jury trop bienveillant, malgré les doléances des deux sexes ! Des sages auprès des intransigeants, mais ceux-ci dorénavant beaucoup plus nombreux que ceux-là...

Très crânement individualiste, encore éclectique, mais orienté vers l'extrême gauche de l'art, le II^e^ Salon d'automne possède une tonalité personnelle qui n'est ni le jour propret des *Champs Elysées*, ni la poésie crépusculaire du *Champ-de-Mars* : il condense un grand essor de l'art tapageur, il le révèle aux yeux de la foule, en rapprochant les jeunes et leurs maîtres, l'impressionnisme et ses successeurs immédiats ; plus tard, bientôt peut-être, un nouveau Salon s'ouvrira pour accueillir le mécontentement de nouveaux efforts... Mais, aujourd'hui, le moment semble opportun d'interroger l'art le plus moderne au Salon d'automne : salon très intéressant dans sa nouveauté, puisqu'il nous enseigne sur le vif comment il ne faut pas faire et qu'il brille à nos yeux comme l'apothéose de l'*à peu près* !

II

Or, cet *à peu près*, aussi séduisant que dangereux, ce ne sont point les jeunes tout d'abord, mais leurs maîtres, les nôtres, qui vont nous l'offrir : car une surprise, hélas ! éventée par la réclame, était réservée à l'amoureux d'art de 1904...

Dès le milieu du siècle dernier, les Goncourt hasardaient le vœu, toujours platonique, « de dresser la statistique de l'Ecole française, de la révéler, une fois l'an, depuis Clouet jusqu'à Decamps, par les prêts des galeries privées. » Et, dès 1853, de retour de Londres, encore enivré par le soleil de Claude et le jansénisme français de notre Poussin, le philosophe Victor Cousin proposait l'exemple, ancien déjà, de Grosvenor-House pour développer le principe, encore inédit, des expositions rétrospectives périodi-

(1) M^lle^ Mina Loy, MM. Jean Puy, Louis Sue et quelques noms plus connus...

ques : cette importation rêvée nous séduisait de bonne heure (1) et le salonnier s'y reposait des salons en ébauchant le musée temporaire du paysage ou du portrait, l'histoire de l'art résumée dans l'évolution d'un art, en souhaitant le rendez-vous d'un groupe original et divers, comme les élèves de Gustave Moreau. En effet, au rebours de nos concerts, nos expositions présentent trop de jeunes et peu de maîtres, jamais de Wagner et trop de Chaminade, beaucoup d'appelés et peu d'élus ! Il semble donc qu'une nouveauté se dessine : en 1904, le Luxembourg, au printemps, puis le Salon d'automne inaugure un Etat dans l'Etat, dans des salles spéciales : au Grand-Palais, voici Puvis de Chavannes qui ressuscite à côté de Cézanne, Toulouse-Lautrec en prolongement de Renoir ; enfin, Odilon Redon fraternise avec les disciples de ce Gustave Moreau qui ne cesse d'illuminer ses cauchemars comme un vitrail intérieur ! Quelle surprise et quelle aubaine, en vérité ! MM. de Goncourt, où êtes-vous ? Je vous passerais volontiers la plume... Ni Moreau lui-même, ni Degas, sans doute, ces deux pôles de notre art troublé ; ni Whistler non plus auprès de Legros, pour souligner l'antithèse entre le flou des nocturnes et le diamant de la forme ! Et Fantin-Latour, que Rodin regrette en l'appelant « une gloire de la peinture » (pensée qui l'honore et qui vaut son *Penseur*) ? Ne soyons point trop gourmands : ce sera pour un autre festin d'automne ! N'entassons point surtout les contradictions ! Assez de doutes loyaux nous attendent.

Puvis de Chavannes ! Revoir son œuvre transportable et redire son nom, ce n'est pas seulement saluer à propos un président de la Société Nationale au Salon d'automne, mais s'évader de notre bas monde pour s'envoler vers la rêverie souveraine, poussinesque, élyséenne, éternelle, qui vivait sous son front ridé comme elle nimbe encore discrètement l'intimité de son portrait pensif par Marcelin Desboutin. A tout seigneur tout honneur : commençons par ce hautain maître à qui, dans l'ombre réaliste de tous nos cercles dantesques, notre Poussin transmit le rameau d'or de Virgile ; allons à ce dernier prêtre des Muses blanches, écoutées dans la symphonie intensément douce des lilas et des bleus ; à ce vengeur de la Lyre, décorateur mélancolique d'une Pompéi sauvée du Vésuve et dédiée à Vénus céleste ! Aussi bien le maître de la *Sorbonne* et du *Bois sacré* nous donne l'illusion de la peinture antique ; issu de la réconciliation mystérieuse d'Ingres et d'Eugène Delacroix dans l'âme incandescente de Théodore Chassériau, le maître de l'*Automne* a dit après lui : « La vérité, c'est la Beauté ! » Parallèlement à Gustave Moreau, mais à sa manière, le blanc poète eut le secret divin de réaliser « cet art épique qui n'est plus un art d'école » : apercevons-le se dégageant du poncif romain restauré par Ary Scheffer, du coloris romantique enseigné par Thomas Couture, et reprenant sa liberté sans renier le style. Oui ; mais, disent les puristes, ce Virgilien que vous admirez n'est qu'un paysagiste, vu les défaillances de sa forme : coloriste éthéré plutôt que dessinateur ! Et les révolutionnaires ajoutent, avec un air de triomphe : on a ri de cet *Enfant prodigue* et du *Pauvre pêcheur* du Luxembourg comme vous riez de Cézanne ! En 1887, Paul Mantz critiquait le jeûne de Puvis et la *sfumata* de Carrière. Ni dessin, ni couleur, tel était déjà son bilan ! On le traitait de décadent parce qu'il boudait la Renaissance italienne. Aujourd'hui, sa sérénité nous dérobe ses lacunes en accusant les nôtres...

La sérénité ! Ce n'était point l'inspiratrice du pauvre Toulouse-Lautrec qui mourut chez les fous. Les fervents de l'expression psychologique ont préféré son enfer à l'éden harmonieux de la fresque pure ; ils opposent le peintre du vice moderne au Grec byzantin venu tard dans un siècle vieilli : sur la Butte-Montmartre, qui n'est pas une Acropole, Lautrec fut l'antithèse vivante de Puvis. Est-ce un regret de la Beauté qui le pousse à flétrir sur la toile ce que la noce a déjà flétri ? Serait-ce l'alcool qui l'illumine ou l'érotomanie qui l'angoisse avant de le tuer ? Dans son ivresse sadique a-t-il deviné le néant de l'âme et la fin de l'art ? Le geste est juste, la couleur livide, la mise en cadre originale : voici *la Goulue*, fausse maigre ; *Jane Avril*, émaciée ; *Miss Bedford en rouge*, avec le velours noir de son tour de cou sur sa chair molle de Lesbienne : toutes les héroïnes d'un Moulin-Rouge aujourd'hui désaffecté.

Flamme de punch ou toupet de clown, ce n'est pas l'impertinence du chignon de la danseuse ou le luxe lamentable de ses dessous effilochés qui méduse le regard visionnaire d'Odilon Redon, cet adorateur dévoyé de Gustave Moreau ; mais ses prédilections, pour être plus pures, n'en sont pas moins déconcertantes : l'homme inquiète, alors même que l'œil de l'artiste rassure. Il est le William Blake des kaléidoscopes indéchiffrables et le dessinateur moins abracadabrant des *Yeux clos*.

Renoir apparaît un sensuel moins mystique ou moins amer : enfant perdu de notre XVIII[e] siècle, il peint voluptueusement ses femmes voluptueuses et, comme Reynolds, il doit rêver, en les peignant, de perles fines ou de pêches mûres. Renoir est rose : son âme a l'inconscience d'une fleur. Sa brosse caressante obtient la pulpe et le duvet des bons fruits. Nous ne retrouvons ici ni l'étonnante *Femme nue dans un fauteuil* de la collection Chabrier, syn-

(1) Cf. notre *Paysage dans l'Art*. Paris, l'*Artiste*, 1893, page 82.

thèse du quartier Bréda, ni la *Petite danseuse*, émoi de la Centennale, ni le *Wagner* daté de Palerme, 1882; mais voici des portraits aigus, des regards de jais, et la *Femme à l'éventail*, et la *Terrasse*, et la *Loge* ! Ce Renoir promet pour un début aux Salons : car c'est la première fois qu'il expose... C'est un féministe, et ses reflets révélaient une « peinture wagnérienne » aux dilettantes adolescents, convertis depuis au culte de Mozart. On ne parlait pas encore de « tradition française » ; on ne reconnaissait point là ces bleus dont notre La Tour enguirlandait ses *préparations*; mais La Tour *savait* autant qu'il *sentait* ; il avait le regard vif et la main sûre ; il n'aurait pas approuvé ce dessin toujours pauvre sous ces harmonies souvent acides...

Mais Cézanne ? Ah ! Cézanne! Heureux les pauvres d'esprit, car le ciel de l'art est à eux !

S'il n'est pas redevenu tout à fait barbare à force de progrès, l'avenir se divertira mélancoliquement de notre encens dithyrambique autour de cette trinité pseudo-primitive : Cézanne, Gauguin, Van Gogh ; Cézanne en est le père, un père, qu'en dépit de sa barbe d'aïeul je n'ose croire éternel... Puvis de Chavannes incorrect et chétif? Mais notre Puvis a l'aplomb d'un Raphaël en train de passer cardinal auprès de ce moine mendiant de la palette! Les modérés consentent à découvrir des « trous » dans sa bure ; mais les fanatiques s'écrient : Hors de Cézanne plus de salut ! Ils le déclarent *poussinesque* et *chardinesque* à la fois, car le saint cultive en même temps le portrait, le paysage et la nature morte, étageant des pommes sur une nappe de zinc ou plantant des tulipes empourprées dans un grès bancal. Quelle *matière*, mes amis, et quelle *naïveté* ! Le joli service que des apôtres rendent au Maître, c'est de faire apparaître sa simplicité terriblement prétentieuse et ses dons précurseurs de toute synthèse cruellement incomplets .. Et je gage que le bonhomme, quoique méridional, doit s'avouer fort embarrassé de l'hommage inattendu de nos peintres lettrés ! Comme Manet, que dis-je, mieux que Manet, plus héroïquement, il a si bien oublié le métier qu'il ne sait plus sa langue ; et vous le comparez au Normand Nicolas Poussin qui s'enorgueillissait de n'avoir rien « négligé » ? Peintre français quand même, par le terre à terre de ses sujets, qui ne sut jamais, cependant, soutenir une ligne ni nuancer un ton ! Mais, en vérité, corrompus que nous sommes, pourquoi composer, dessiner et peindre ? Pourquoi chercher à *savoir* quand il est si voluptueux de *sentir* ? Pourquoi parler d'éducation, d'instruction, d'érudition, puisque l'art est immédiat, impulsif, aphone et dément comme un sauvage ? Pourquoi Cézanne, en particulier, se donnerait-il le mal infructueux de caler une table ou de rendre viable un visage ? Il a du génie.

III

Tel est, du moins, l'évangile nouveau des jeunes feutres mous groupés par Maurice Denis dans son récent *Hommage à Cézanne* ; je crois que les néo-traditionnaires étaient nu-tête, mais je maintiens mon lapsus : la peinture a ses *Debussystes*. Et ne trouvez pas, décidément, que nous abusons du *génie* ? Trop d'*artistes*, dorénavant : vous m'entendez bien ? Car l'*œuvre d'art* disparaît sous l'inondation des *notes d'art*, favorisées par l'indulgence des salonniers et par l'épidémie des salons. Du talent, fi donc! Du génie, tout de suite ! Le moindre barbouilleur se veut original, et les originaux nous ont rendu sur le tard un mauvais service : autant de crépuscules pris pour des aurores ! Notre faute collective est d'exalter l'insuffisance : les seuls défauts de nos maîtres nous ont paru savoureux. L'art français a subi l'individualisme après l'école, l'impressionnisme après l'académisme, les simplistes après les calligraphes : tiraillé toujours et manichéen. De Manet en Cézanne, de Puvis en Maurice Denis, de Gustave Moreau en Redon, la pente est glissante et nous confondons aujourd'hui l'orthographe avec le poncif. Le résultat ? C'est d'inspirer à Jacques Blanche le trop spirituel regret de n'avoir point fait partie des normaliens de la Villa Médicis ! Autre danger...

Puvis de Chavannes était trop loin, c'est-à-dire trop haut, Renoir est trop près de nous pour troubler nos yeux ; mais Lautrec et Redon bouleversent l'âme, pendant que Cézanne et les Cézanniens sont en train de ruiner la forme : mysticisme ou déformation, choisissez ! Et nombre d'exaltés les accouplent.

Nous avons ému de belles âmes en insinuant que le regretté Gustave Moreau fut involontairement, comme César Franck, le plus dangereux des professeurs, lui le maître si libéral et si grand ! Son génie même, moins entraînant, pourtant, que celui de Richard Wagner, n'intervint pas sans répandre une contagion de surmenage ou de snobisme ; et sa grandeur même fut redoutable. Mais c'est moins Moreau que Cézanne qui souffla le trouble en son atelier. Et comment expliquer cette bizarre alliance ? Par la libéralité du professeur, généreusement ouvert à toute nouveauté. Nombreux et variés au Salon d'automne, ses fidèles apportent un frappant exemple ; et Redon, Lautrec ou Cézanne ont agité leurs aspirations : voyez Georges Desvallières, ce loyal, de la pure lignée du portrait français ! Comme il se partage entre un beau calme et l'outrance ! Voyez René Piot, ce peintre étonnamment doué des aquarelles vives et des esquisses purpurines ! Voyez Georges Rouault, ce poète des menus paysages de style, et qui s'enivre d'ombre ! Les meilleurs accommodent à la sauce baudelairienne leurs souvenirs persistants du *Qua-*

troccento ; tous semblent peindre pour les littérateurs qui lisent entre les lignes : qu'ils se méfient des vieux maîtres macabres ou des Primitifs extravagants et de la rhétorique d'énergumène de Léon Bloy !

Je me pris à songer près de ce corps vendu
A la triste beauté dont mon désir se prive,

dit René Piot d'après Baudelaire : à sa place, je n'hésiterais plus à célébrer souvent cette Egérie *prudhonienne* qu'il évoque si classique parmi tant de perversités! Peintre et sculpteur, Henri Matisse est plus cézannien que Cézanne; et Bréal se gâte, alors que Raoul du Gardier demeure exquis à contempler sur les plages la nacre heureuse des reflets. Les Corot d'Italie ont inspiré Camoin et Marquet : c'est de bon augure ! Et Charles Guérin commence à se ressaisir. Une lueur toute française renaît du chaos moderne : voici Vuillard, intimiste et décorateur, déjà convalescent en 1903 et qui manifeste, en 1904, un vibrant effort; moins *amorphe* et toujours plaisant, on dirait qu'il veut bannir le neurasthénique et l'invertébré ; son œil de peintre semble se dégager des placages trop japonais et de nos canevas de tapissier byzantin; ses fleurs vermillon et sa nature morte lie-de-vin sur un broché d'azur qui vient d'une marquise gardent leur saveur d'esquisse en accentuant l'écriture.

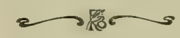
Aphasie, amnésie, ataxie : diathèse dont souffre l'art d'à présent ! Mais nos enfants dépravés seraient-ils un peu las de jouer au Monticelli boueux ? Et nos statuaires troublés par Rodin, tout comme le *Debussysme* est né du *Franckisme* ? Dernier romantique et Delacroix de la glaise, Rodin les pousse au génie : il tourmente Hoetger. Mais, loin des folles *impressions* de Rosso, regardez l'admirable *Apprenti* de Roger-Bloche, un novateur conscient et savant qui précise la beauté de la souffrance ; ses plagiaires seuls nous font peur... Enfin, le bel exemple inattendu, fourni par Carrière en son magistral portrait d'Arthur Fontaine ! Père et fille y composent un groupe à la fois chaste et mystérieux comme le plus subtil des sentiments, l'amour paternel, amour quand même et fierté d'auteur, désir inconscient qui s'est réfugié dans l'âme ! Et la matière ondoyante, le souple modelé de la blanche robe en vague et des jeunes cheveux, victoire d'un Velazquez monochrome!

Auprès de ce Carrière d'exception, je reste en pleine atmosphère d'art moderne, aussi loin des exigences d'un idéal esthétique que des vulgarités d'un métier bourgeois : je me sens donc mieux à l'aise pour instruire le procès de notre art, pour discuter l'*atmosphère* et la *tache*, éternellement vaincues par l'inimitable nature, pour malmener la crise du *Monticellisme* et du *Cézannisme*, pour invoquer contre la France de l'ignorance érigée en dogme imprévu la France des paysages du Poussin, des portraits de David et des crayons d'Ingres ! Le poncif nouveau de la rue Laffitte est encore plus malsain que le poncif sénile de la rue Bonaparte : partout l'*impression* marchande ou la *note* expéditive, et la tyrannie de la sensation, qu'elle sabre le document au plein soleil des rues ou le cauchemar dans l'ombre des nuits ; partout la brosse insouciante d'un *fa presto*, tandis que la moindre partition veut des années d'efforts ! La peinture abuse de notre patience : entre les hystériques et les estropiés, je ne choisis pas ; je les écarte. Et je sais bien que nous prêchons dans un désert : la critique raisonnable ne ressemble-t-elle pas à Cordélia méconnue par le roi Lear que la folie menace ? On me dit : mais l'infirme Cézanne atteste précisément un regain de la tradition... « Enfin Malherbe vint ! » — Je ne m'en doutais guère et j'avais la candeur de croire que Malherbe savait sa langue autant que Poussin savait son art ! Depuis Delacroix, les coloristes nous grisent. Or, la couleur enveloppe la ligne comme la nature contient la pensée qui la domine : exaltons la forme; elle seule demeure et fait vivre ; la couleur est une volupté romantique, la ligne une vertu classique : le pauvre Lautrec, ce *dessinateur*, n'en pratiquait point d'autre... Il lui sera beaucoup pardonné pour l'avoir aimée. Le savoir seul engendre l'indépendance : et serait-ce un déshonneur vraiment que de rapprendre à parler français ?

RAYMOND BOUYER.

P.-S. — Sous la pression d'un referendum, le veto de la Société Nationale est rapporté : tant mieux pour la dignité de la Nationale, mais tant pis pour l'évolution du Salon d'automne !

R. B.



LA CRITIQUE PAR FRESQUES

La critique littéraire tend depuis un siècle à devenir de plus en plus sociale. Le critique est de moins en moins curieux de percevoir à travers une œuvre la *personnalité* de l'écrivain qui s'est déjà raconté abondamment et soigneusement au public dans cent interviews : le développement du reportage ne laisse plus de place aujourd'hui à un Sainte-Beuve ; c'est la connaissance de la société qu'on poursuit dans les romans; elle doit faire le fond de tout recueil d'études littéraires composé avec une idée générale, et un pareil livre peut remplacer désormais les ouvrages de sociologie pure qu'un analyste écrirait, de son observation personnelle, sur telle ou telle classe de la *société* à telle époque. Une des meilleures façons d'écrire une étude d'ensemble sur l'université ou le clergé de la Troisième République, c'est d'examiner

avec un esprit de comparaison ou d'ensemble les divers types de professeurs ou de prêtres dans les romans publiés de 1870 à 1900.

On pourrait alors s'étonner un peu de voir le critique, prenant soudain l'autorité d'un sociologue, voire d'un moraliste, envisager le roman contemporain exactement comme la vie, comme de la réalité, en analyser les personnages avec les mêmes minutie, précision et assurance que si c'étaient des êtres vivants que nous étudiions sur le vif, et ainsi édifier un certain système sociologique, — vision d'ensemble et philosophie de la société — sur ce qui n'est tout de même que du roman, et, comme l'on dit, de la fiction. Peut-on, par exemple, parce que M. Paul Adam dans *Le Mystère des foules*, et M. Georges Lecomte dans *Nos Valets*, auront vivement médit des députés français, condamner dans un essai la Représentation parlementaire ? Y a-t-il assez de garanties à une semblable méthode de critique?

Déjà l'exemple de nombreux historiens autoriserait cette méthode : combien de fois la civilisation de certaines périodes anciennes a-t-elle été évoquée, recomposée exclusivement d'après des œuvres d'art et de littérature, si souvent inspirées et altérées de fantaisie? Le roman contemporain, le plus souvent réaliste, est une peinture autrement exacte et scrupuleuse et fréquemment même une photographie de la vie. D'ailleurs délicatement, inconsciemment, le critique fait toujours abstraction de la personnalité de l'auteur, indique par des parenthèses et des incidentes ce qui est la touche personnelle dont l'artiste a modifié la réalité. Un des mérites de la littérature réaliste a été de faire prendre l'art au sérieux. Du jour où l'on a su que les romanciers, au lieu d'inventer, *reproduisaient* ce qu'ils avaient observé, la critique n'avait plus à approuver ou condamner l'*imagination* et les conceptions des auteurs, mais à se prononcer sur l'exactitude, la vérité des personnages. Elle n'eut plus à juger des rêves d'après ses facultés de fantaisie, mais à apprécier leur observation d'après son observation propre. Ainsi bientôt ce n'est plus de la littérature, mais *de la vie*, qu'on doit faire la critique, à travers les livres. L'œuvre d'art tend de plus en plus à être considérée comme une œuvre d'histoire, ce que Goncourt voulait qu'elle fût. On pourrait aller jusqu'à dire que c'est à la littérature réaliste qu'on doit la critique d'un Taine par exemple qui, parce qu'il savait qu'un Balzac n'avait fait que reconstruire, seulement avec des caprices d'architecte, ce qu'il avait vu, en était venu à vouloir chercher l'expression de la société dans le théâtre de Racine, dans les œuvres d'art de siècles anciens où l'esprit avait beaucoup moins nettement conçu que de nos jours l'idée que l'art pût reproduire la réalité. Il se trouvait en outre qu'il était historien et eut alors fréquemment recours à la littérature pour la psychologie d'une époque. Il en résulta que la littérature acquit dans l'esprit contemporain une valeur d'histoire et de science. Et l'on peut donc, d'après elle, dessiner la monographie d'un personnage social — financier ou fonctionnaire — comme d'après les contributions diverses de la science la monographie d'un animal ou d'une plante.

S'il serait très imprudent de faire l'étude de la société d'après l'œuvre d'un seul écrivain — comme on l'a d'ailleurs tenté si souvent — il y a au contraire tous gages de certitude à l'entreprendre sur l'ensemble des romanciers : Daudet complète Zola, Rosny corrige Bourget, Mirbeau s'oppose à Vogüé : chacun d'eux peut se tromper ou ne percevoir qu'un côté de la vérité, tous ensemble ils voient juste. C'est la société, complexe, qui s'exprime elle-même en sa complexité par la diversité des tempéraments d'écrivains qu'elle a façonnés. Nous n'irons pas jusqu'à dire, par docilité à un subjectivisme allemand, qu'au contraire nous réprouvons, que la vérité ce n'est pas ce qui existe en soi, mais ce que chacun de nous sent ; il y a seulement le maximum de chances qu'elle soit la résultante de ce que tous sentent.

Et maintenant l'avantage d'une telle méthode est considérable. Ce n'est plus la pénétration d'un historien, d'un spécialiste, enfermé dans son cabinet et dans sa spécialité, qui analyse, juge, synthétise, avec ses partis-pris de classe, de métier et de méthode; ce sont vingt romanciers, des êtres intimement mêlés à la vie, en ayant joui et en ayant souffert, des témoins et des sujets, fidèles et sincères par la naïveté ou la vanité quand ils ne le sont point par la maîtrise ou les nécessités du métier; ce sont vingt sensibilités et vingt intelligences, c'est leur essence, c'est la quintessence de tout ce qu'une période a fourni d'observation.

C'est alors de la critique par fresques, ce sont de grandes fresques sociales où, avec l'unité d'ensemble d'une époque, l'art, multiple et nuancé, groupa les figurations diverses, en attitudes originales, des professions et des classes.

En une même étude, en un même tableau se rassemble par exemple toute l'aristocratie de la littérature contemporaine, les personnages des romans divers (de Hervieu, France, Gyp ou F. de Nion) se prêtant mutuellement de la vie, par un jeu de reflets, de contrastes et d'harmonies, en entremêlant leurs mouvements et leurs voluptueuses langueurs, leurs vanités et leurs souffrances, leurs ennuis, leurs déceptions et leurs vices. Le critique qui veut étudier la noblesse d'aujourd'hui examine quels sont les sentiments d'un comte de Feysin (*La peur de la*

mort de F. de Nion), d'une Giselle d'Exireuil (*L'Armature*, de Hervieu), ou d'une comtesse de Rebelle *La Charpente* des Rosny, etc, puis tour à tour quelles sont la moralité, les idées intellectuelles et sociales des mêmes héros, et il en dégage des aperçus généraux. Cependant, tandis que didactiquement il les passe en revue l'un après l'autre, il se forme peu à peu devant l'esprit du lecteur, toujours plus synthétique qu'analytique, un de ces tableaux synoptiques, une de ces fresques sociales dont nous parlions :

Dans un jardin, près de l'escalier du « château », un cercle de frêles et nerveuses jeunes femmes, coquettes et désœuvrées, entend le babillage fat des hommes élégants et prétentieux : le plus jeune, Charlexis d'Olmütz (1), adolescent au teint de fille et au cœur blasé, sous les yeux jaunissant d'envie de son père, vieux duc goutteux et encore galantin du second Empire, frôle de sa tête bouclée une jeune femme qui se trouble, lui jetant distraitement l'heure à laquelle il l'enlèvera, cette nuit, pour fuir vers un port où il compte aussitôt après l'abandonner à elle-même et au suicide; cependant l'hystérique Bérengère d'Aufflers (2), fixant de ses prunelles somnambules un capitaine de dragons, pousse de petits rires aigus comme des cris ; d'autres jeunes filles, très allongées sur des chaises, ne songeant à rien, sinon au mariage avec des étrangers laids et aux gentils cousins qui seront leurs premiers amants (3), y ajoutent leur gaieté fausse. Un peu à l'écart Giselle d'Exireuil semble écouter la conversation ; mais, l'âme blessée de honte, elle se rappelle avec un effroi profond qu'elle a été violée l'autre jour, dans les larmes et l'évanouissement, par le baron Saffre qu'elle hait ; ses épaules frissonnent : il faut qu'elle aille le retrouver demain et le subir fut-ce en lui mordant la main, sinon l'époux qu'elle chérit, ruiné, devra partir pour l'Australie où sa santé délicate l'exposerait à la mort.

Maud de Rouvre (4), somptueuse et hardie sous le vêtement trop luxueux qui n'est pas encore payé, oubliant qu'elle sort de chez son amant pauvre à qui elle vient de livrer la moitié de son corps, enivre de ses regards chauds et transparents Maxime de Chantel, loyal hobereau de Vendée qui vient de lui être fiancé. Elle est debout, dans une stature de mélancolie et une expression de pureté. La pelouse s'arrête au bas de sa jupe voluptueuse.

Contre le bosquet de rhododendrons qui s'y arrondit, Thérèse de Sauve (5), allongée en un « rocking-chair » dans sa grâce blonde d'héroïne perverse de Paul Bourget, presse à la dérobée la main de son sigisbée qui ne voit pas les jeunes filles.

(1) *La Petite Paroisse*, de A. DAUDET.
(2) *Robes rouges*, de PAUL ADAM.
(3) *Les Façades*, de F. de Nion.
(4) *Les Demi-Vierges*, de M. PRÉVOST.
(5) *Cruelle Enigme*, de P. BOURGET.

Plus loin des marronniers opulents à fleurs roses groupent des dames à leur ombre noire. La beauté mûre, et fondante comme une pêche, de Mme de Gromance (1) qui, n'ayant point d'idées, balance le souvenir imprécis de ses amants, est assise près de la douairière de Nécringel, restée si amoureuse jusqu'en ses 70 ans, qu'il ne lui est de plus chère distraction que de provoquer les confidences d'Anna de Courlaudon, mariée suivant la règle à un mari odieux et amoureuse d'un peintre trop délicat à qui elle s'est offerte aujourd'hui et se refusera demain, restant honnête par surprise.

Mme de Rebelle, l'intellectuelle de l'aristocratie, écoute, les yeux ouverts sous un beau front grave, les pâles discours métaphysiques de quelques nobles pauvres ; leurs grands mots infinis n'ont d'autre but et d'autre effet que de troubler ses sens par la cérébralité et son beau sein se soulève. A sa gauche s'éploie un jeune saule de Babylone. A quelques pas, sur le sable de l'allée, le comte de Gromelain (2), qui a cherché en vain parmi les femmes son épouse morphinomane en ce moment distraite par quelque officier dans un cabinet de restaurant, le crâne vide et grave, cause de chasse avec le général nationaliste Cartier de Chalmot (3), ventripotent et imbécile. N'ayant garde de les écouter, le vicomte de Courpières s'ennuie à califourchon sur une chaise, ne s'amusant qu'au milieu des filles et des souteneurs de Montmartre; mais il se lève soudain pour aller saluer le mari de sa maîtresse qui le prend à l'écart et lui intime, par la promesse d'une rente régulière, de ne plus reparaître chez lui.

Une allée de cyprès conduit la perspective jusqu'à l'horizon. Très loin à gauche, Jean de Floressac des Esseintes (4), Hamlet neurasthénique, mais peureux de la solitude, disserte avec un abbé à tête de Cranach ; en étirant des idées laminées, il se dandine sur des jambes maigres, et, le sourire aigu à la bouche fardée, il montre, tourne et retourne dans ses doigts adustes et couverts de bagues, un crâne de mort où il a fait enchâsser les plus rares diamants de sa collection particulière.

Dans un décor luxueux, une atmosphère d'ennui et de tragédie fade obsède les physionomies émaciées par l'affinement et maquillées de prétention ; les yeux sont hagards ou vides, les gestes sont crispés ou falots ; les groupes lâches et incohérents. Il y a quelques jolies robes, des attitudes langoureuses,

(1) *L'anneau d'améthyste*, d'A. FRANCE.
(2) *L'armature*, de P. HERVIEU.
(3) *L'Orme du Mail*, de A. FRANCE.
(4) *A rebours*, de HUYSMANS.

une ou deux figures attendrissantes. C'est la photographie, muette et expressive, de la scène de milieu d'une pièce qui pourrait s'appeler *Décadence*, où des robes de soie bruissante, robes de cocottes aussi bien que de duchesses, évolueraient avec une certaine élégance autour des saluts compassés de gommeux et de décavés, où les adultères se noueraient à l'avance en les flirts précoces d'enfants charmants et corrompus, où des douairières proxénètes et des vicomtes souteneurs s'entr'aideraient pour attirer derrière les charmilles les dernières filles naïves, où des prises de voile, des fuites impromptues avec des tziganes, des coups de pistolet maladroits, des viols rapides, des crises de nerfs à la cantonade, et un ou deux meurtres compliqueraient, dans un tapage assourdi aux musiques de fêtes, l'intrigue banale, entremêlée de mille éphémères affaires sentimentales d'êtres dénués de sentiment, impulsifs et impuissants.

Voilà l'impression générale laissée par la lecture des romans contemporains sur la noblesse.

Il apparaît bien que la littérature d'une époque est une grande œuvre en collaboration où, nécessairement, chacun, cherchant à ne pas répéter ses devanciers, s'attache dans un sujet à ce qui n'a pas encore été traité par eux, complète ainsi leur œuvre, et, gardant malgré tout cette œuvre dans son souvenir, y adapte de loin ses propres créations comme, même en écrivant deux choses très différentes, un romancier rattache toujours ses derniers livres aux premiers par des arabesques subtiles : l'unité qu'il y a dans l'œuvre la plus complexe d'un grand écrivain s'établit aussi dans l'ensemble d'une littérature. Ce que, avant tout, doit faire sentir la critique, c'est cette solidarité.

Un tel genre de critique par fresques offre plus d'intérêt à une époque orientée comme la nôtre vers le collectivisme, et où le sentiment même de la beauté a évolué avec l'idéal social, où la beauté ne se recherche plus tant dans l'expression, analytique, d'une individualité que dans l'harmonie, synthétique, d'une communauté, — où l'émotion, au lieu de s'arrêter dans le sourire équivoque d'une *Joconde*, se répand, avec une bienheureuse lumière, autour des gestes d'âme caressants des amicaux groupes d'êtres d'un Puvis de Chavannes.

Ainsi, en même temps que le roman, au lieu de se cantonner dans l'observation d'un type ou l'analyse d'un cas particulier s'habitue de plus en plus — par exemple chez un Zola ou dans une *Armature* et une *Charpente*, à étudier l'ensemble des foules et ne trouve de vie riche et profonde qu'à embrasser la complexité des milieux, la critique est incitée à grouper les œuvres ; et cela répond également aux tendances récentes par l'effet desquelles la critique d'une littérature nationale s'est renouvelée en comparant cette littérature à celles des autres pays.

*
* *

L'utilité d'une telle critique par grandes fresques sociales est de nous donner de l'existence une vision de plus, par là de nous assurer une façon de plus de la goûter, de multiplier notre intérêt et notre joie consciente de vivre. La société contemporaine ne nous apparaît plus seulement en ses individus mais en ses petites collectivités, en ses corporations sociales, — la finance, l'université, les officiers, la noblesse, etc, — qui ne sont point seulement des abstractions ; elles prennent une existence particulière et réelle, se juxtaposent et s'entremêlent les unes aux autres dans une ordonnance dont il est voluptueux de percevoir et pénétrer la beauté. Nous jouissons davantage de la société par l'ordonnance, la beauté nouvelle de cette société qui nous apparaît en des études de ce genre : *la beauté sociologique.*

Par ce spectacle nouveau des fonctions de l'activité sociale, il semble que la vie s'intensifie, se développe en nous, et qu'à mesure que nous voyons mieux se dessiner les grandes forces de l'avenir, nous éprouvions un plus vif désir de nous abandonner à l'une d'elles, comme, devant la mer, se précise le désir de naviguer pour celui qui suit le dessin des courants sur la mappemonde.

Avant tout de telles études devraient contribuer à donner la passion, plus complexe, de la vie contemporaine, ajoutant au plaisir naïf de vivre le présent celui de le considérer avec la joie d'art, la joie d'histoire, qu'on est habitué de ne chercher que dans la contemplation du passé. Apprenons à trouver dans la lecture des romans l'agrément subtil de discerner en historiens notre propre existence pour savoir l'apprécier avec une volupté plus désintéressée, plus haute et plus générale, dans une vision à la fois plus abstraite et plus artiste : colorée et sculpturale.

Le propre de la critique et de l'histoire est de nous apprendre à jouir de la vie contemporaine avec plus de sûreté, de constance, de plénitude, par suite d'activité, à mieux vivre : à agir. Un peu de critique amène au scepticisme, beaucoup de critique ramène à l'action, à une action où nous tenons le même plaisir de subtilité et de complexité que nos pères dans le scepticisme et en plus l'allégresse jeune du travail.

Marius Ary Leblond.

Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 20 — 5e SÉRIE — TOME II — 12 NOVEMBRE 1904

NOTES SUR L'HISTOIRE DU CONCORDAT [1]

II. — L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Sous le régime de la séparation de l'Église et de l'État, on avait vu persister le schisme commencé en 1791, l'Église de France étant scindée en deux groupes, celui des catholiques qui avaient adhéré à la Constitution civile du clergé et celui des catholiques restés fidèles au pape. La grande affaire pour la cour de Rome, c'était de faire cesser ce schisme. Et, d'autre part, si le schisme était avantageux à l'État républicain, il ne convenait guère aux projets d'ambition dictatoriale de Napoléon Bonaparte. Celui-ci ne voulait qu'une Église catholique, qu'il s'imaginait pouvoir tenir dans sa main. Il ne voulait plus de ces évêques gentilshommes restés fidèles à Louis XVIII et qui, même émigrés, continuaient à s'occuper de leurs diocèses et à maintenir en France un esprit d'opposition royaliste au gouvernement consulaire. Le pape et le Consul étaient donc d'accord pour rétablir l'unité dans l'Église gallicane : à vrai dire ce fut là le but même du Concordat.

* * *

Pour atteindre ce but, il fallait commencer par faire table rase de tout le personnel épiscopal existant.

Ce fut l'objet de l'article 3 :

Sa Sainteté déclarera aux titulaires des évêchés français qu'elle attend d'eux avec une ferme confiance, pour le bien de la paix et de l'unité, toute espèce de sacrifices, même celui de leurs sièges.

D'après cette exhortation, s'ils se refusaient à ce sacrifice commandé par le bien de l'Eglise (refus néanmoins auquel Sa Sainteté ne s'attend pas), il sera pourvu, par de nouveaux titulaires, au gouvernement des évêchés de la circonscription nouvelle, de la manière suivante...

Cet article avait été particulièrement douloureux pour le pape.

Quand Bonaparte demanda que le pape exigeât lui-même la démission des évêques qui étaient restés fidèles au Saint-Siège, Pie VII se récria, gémit, se débattit longtemps.

Eh quoi ! c'est précisément parce que ces évêques n'avaient pas voulu faire schisme que le pape les frapperait !

Cette démarche lui répugnait, lui semblait déshonorante, et, le 12 mai 1801, il écrivait à Bonaparte : « De quel front et avec quel cœur pourrions-nous alors abandonner leur cause et ne pas chercher à intéresser en leur faveur votre magnanimité et votre justice (que notre cœur paternel s'épanche avec la plus grande confiance et loyauté !) lorsqu'ils se trouvent réduits à cet état déplorable pour avoir pris la défense de cette religion dont nous sommes sur la terre le défenseur et le vengeur ! Permettez-nous d'interroger votre cœur : que répondrait-il, si quelqu'un lui proposait d'abandonner la cause et la défense de ces braves généraux qui ont combattu à vos idées pour vous donner la victoire ? »

Et cependant le pape ne proférait pas un *Non possumus* formel ; il se contentait de gémir ; Bonaparte voyait bien qu'il céderait.

Il commence par ne céder qu'à demi : il ne de-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 5 novembre 1904.

mandera, dit-il, leur démission qu'aux plus compromis. Non, Bonaparte veut une mesure générale. Pie VII s'y décide enfin.

Mais s'il y a des évêques qui se refusent à démissionner, que devra faire le pape? Les déposer, dit Bonaparte.

Les déposer! C'est grave. Le pape offre une combinaison plus douce : il leur retirera la juridiction, qui sera confiée, leur vie durant, à des administrateurs nommés par le Saint-Siège d'accord avec le Premier Consul. Le négociateur français, abbé Bernier, accepte cette proposition. Bonaparte la repousse : il craint que les évêques ainsi suspendus n'en continuent pas moins à servir d'agents à Louis XVIII dans leurs diocèses.

Finalement, le pape est mis en demeure de retirer à ces évêques à la fois la juridiction et le titre, c'est-à-dire de les déposer.

Il cède, mais avec un biais de casuiste.

Il ne se sent pas le droit de déposer arbitrairement, sans grief, des évêques dont le seul crime est de lui avoir été fidèles.

Il lui faut absolument un grief.

Le voici :

Il les exhortera paternellement. S'ils refusent d'obéir à son exhortation, ce refus constituera une faute grave : c'est pour cette faute grave qu'il les déposera.

Et il en vient à batailler seulement pour obtenir que, dans le Concordat, tout cela soit dit d'une manière enveloppée, par allusions, par périphrases : d'où la rédaction finale.

Le pape a donc sacrifié, comme il le dit lui-même, son honneur d'homme. Mais il a la consolation de se dire qu'il le sacrifie à l'intérêt supérieur de l'Église.

Et, d'autre part, si c'est un sacrifice, c'est aussi une victoire et une conquête sur le gallicanisme. Ç'avait été une maxime constante de l'Église gallicane, que le pape n'a pas le droit de déposer les évêques, et voilà que le Premier Consul lui offre ce droit, lui fait don spontanément de cet accroissement d'autorité. Les négociateurs français, tout en obéissant à Bonaparte, s'inquiétaient pour l'avenir : « Obtenons du souverain pontife ce que nous désirons, disait l'abbé Bernier, mais ne préparons pas à ses successeurs les moyens d'abuser d'un droit qui ne lui est momentanément déféré que pour le bien de la paix ». Aussi, du côté français, n'eut-on garde de s'opposer à la périphrase du texte définitif, qui, si elle voilait l'odieux de ce qu'allait faire le pape, voilait aussi et atténuait pour l'avenir l'atteinte portée aux libertés gallicanes.

Mais on peut dire que les conflits d'aujourd'hui et l'affaire des évêques Geay et Le Nordez étaient déjà en germe dans cet article 3 du Concordat.

Quant aux évêques ci-devant constitutionnels, ou, comme disaient les Romains, « intrus », il n'en est pas question dans le Concordat. Ce fut un des points sur lesquels il n'y eut qu'un accord oral : on convint que le pape leur demanderait leur démission par un bref.

*
* *

La « table rase » ainsi décidée en principe, le mode de nomination aux évêchés fut réglé par les articles 4 et 5 du Concordat :

Le Premier Consul de la République nommera, dans les trois mois qui suivront la publication de la bulle de Sa Sainteté, aux archevêchés et aux évêchés de la circonscription nouvelle. Sa Sainteté conférera l'institution canonique suivant les formes établies par rapport à la France avant le changement de Gouvernement.

Les nominations aux évêchés qui vaqueront dans la suite seront également faites par le Premier Consul; et l'institution canonique sera donnée par le Saint-Siège, en conformité de l'article précédent.

C'étaient là les articles essentiels du Concordat, ceux qui faisaient cesser le schisme; c'était le Concordat même.

La Constitution civile du clergé avait établi, en 1790, l'élection des évêques par le peuple; ils étaient confirmés par un autre évêque (l'évêque métropolitain), sans aucune intervention du pape, auquel le nouvel évêque se contentait d'écrire pour lui notifier sa nomination et reconnaître sa primauté spirituelle.

Désormais, c'est le pape qui institue, comme sous le Concordat précédent.

Désormais, c'est le gouvernement français qui nomme.

Le pape y gagnait le rétablissement de la hiérarchie dont il était le chef, c'est-à-dire ce qu'il désirait par dessus tout.

Bonaparte y gagnait la destruction de cette république démocratique que l'Église ci-devant constitutionnelle formait dans l'État césarien, c'est-à-dire ce qu'il désirait par-dessus tout.

Quant aux formes de l'institution canonique, si le Concordat de Léon X n'est pas expressément remis en vigueur pour cela, c'est toujours à cause des souvenirs impopulaires qu'avait laissés ce Concordat : mais ce sont bien les formes de 1516 qui sont rétablies.

Pour ce qui est de la querelle actuelle du *Nominavit nobis* et de la prétention du pape à soutenir que le Gouvernement français n'a pas un véritable droit de nomination des évêques et qu'il peut seulement prononcer des noms, soumettre des noms au Saint-Siège, j'ai beau lire et relire les pièces de la négociation, dans le recueil de M. Boulay (de la Meurthe),

je n'y vois aucune tentative des négociateurs romains pour atténuer le sens du mot de *nomination* et pour contester au Premier Consul la plénitude de son droit. Il y a plus : au lendemain du Concordat, le Saint-Siège fut amené à déclarer officiellement qu'il ne se reconnaissait pas le droit de refuser l'institution canonique à un sujet nommé par le Premier Consul, à moins qu'il n'y eût erreur sur la personne ou indignité évidente et constatée.

La nomination aux cures est réglée par l'article 10 :

Les évêques nommeront aux cures.
Leur choix ne pourra tomber que sur des personnes agréées par le Gouvernement.

Bonaparte avait d'abord proposé : « Les évêques nommeront aux cures avec approbation du Gouvernement. » Rome avait rejeté cela, ne voulant pas que l'approbation fût obligatoire après nomination.

Bernier et Consalvi s'était alors mis d'accord sur cette formule : « Les évêques nommeront aux cures ; ils ne choisiront les pasteurs qu'après s'être assurés qu'ils sont doués des qualités requises par les lois de l'Eglise et qu'ils jouissent de la confiance du Gouvernement. »

Au dernier moment, après la pénultième conférence, Bonaparte substitua de sa main : « Leurs nominations ne seront valides qu'après avoir été agréées par le gouvernement. »

Dans la dernière conférence, Consalvi fit admettre la formule définitive, c'est-à-dire qu'il obtint que l'agrément fût demandé pour les curés avant leur nomination, et non après, faisant admettre, selon son mot, qu'il s'agissait *de eligendis*, et non *de electis*.

On ne décida pas comment l'évêque s'y prendrait pour s'assurer que le candidat était agréé par le gouvernement, *gubernio acceptus* (1). Ce serait son affaire. Par exemple, il pourrait aller voir le préfet ; mais le pape ne voulait pas le forcer lui-même à cette démarche.

Les articles organiques précisèrent et aggravèrent, sur ce point comme sur d'autres : « Les évêques, y est-il dit, nommeront et institueront les curés ; néanmoins ils ne manifesteront leur nomination, et ils ne donneront l'institution canonique qu'après que cette nomination aura été agréée par le Premier Consul. »

Dans sa dépêche à sa cour du 16 juillet 1801, Consalvi dit que, sur cette question de la nomination des curés, il ne céda que sur la menace d'une rupture. Il s'excusa ainsi auprès du pape (je traduis littéralement) : « Du moment qu'un gouvernement qui n'est pas constitutionnellement catholique ne veut admettre qu'il y ait des curés qu'à cette condition, qui peut avoir le courage de rompre un traité, et, à cause de cela, de ne pas rendre la religion à la France ? Le Premier Consul dit à ce propos qu'il faut considérer la France comme au IIe ou au IIIe siècle, pour y rétablir une religion presque entièrement bannie et qui va s'éteignant à vue d'œil (chose en soi très vraie). Il faut donc sacrifier quelque droit et quelque liberté pour des circonstances réellement extraordinaires et très graves. »

(1) Il avait d'abord été question d'exprimer cela en français par ces mots : *agréables au gouvernement*. A la réflexion, on écarta le mot *agréables* pour ne pas prêter à la plaisanterie. Les jeunes gens à la mode s'appelaient alors, à Paris, *les agréables*, comme on les appellera, à la fin du second Empire, *petits crevés*.

* * *

Ces articles du Concordat, relatifs à l'institution d'un personnel ecclésiastique nouveau, on ne peut comprendre comment ils firent cesser le schisme et rétablirent l'unité de l'Église catholique en France, que si on a une idée de la manière dont ils furent appliqués.

Du côté des évêques ci-devant constitutionnels, il y eut peu de difficultés. A la nouvelle de la conclusion du Concordat, ils avaient décidé de donner leur démission. C'était évidemment la condition de la nomination de quelques-uns d'entre eux aux nouveaux sièges.

Certes, il eût été de leur part plus héroïque de ne pas démissionner et de continuer l'Église constitutionnelle. Mais l'opinion ne les soutenait pas, ou plutôt il n'y avait pour ainsi dire pas d'opinion, les journaux n'étant plus libres. Déjà la rentrée d'un grand nombre de prêtres réfractaires, au début du Consulat, avait fait perdre aux constitutionnels une partie de leur clientèle. Qu'eût-ce été après le Concordat ? D'ailleurs, ils savaient bien que Bonaparte n'eût pas souffert leur rassemblement, puisque l'extinction du schisme était un des buts, une des conditions du Concordat.

Leurs lettres de démission ne furent pas toutes ce que le pape aurait voulu qu'elles fussent. Un d'eux, Grégoire, refusa même de l'adresser au pape, et l'adressa à son métropolitain. Mais enfin tous démissionnèrent.

L'Église constitutionnelle disparut donc complètement, et je n'ai pas trouvé de trace de subsistance partielle. Aucun des membres de ce clergé ne refusa (à ma connaissance) d'entrer dans l'Église concordataire.

Il n'en fut pas de même des évêques ci-devant réfractaires, pour la plupart émigrés.

Dans le bref du 15 août 1801, par lequel il leur demanda leur démission, Pie VII fit ce qu'il put pour leur dorer la pilule : « Si grands et si glorieux qu'aient été les services que vous avez déjà rendus à

l'Église et aux fidèles, cependant les circonstances nous forcent à vous faire savoir que vous n'avez pas encore achevé de parcourir la carrière de mérite et de gloire à laquelle les conseils de la divine Providence ont réservé votre vertu pour ces temps-ci. Il vous faut renoncer spontanément à vos sièges épiscopaux, et les résigner librement entre nos mains. » — Ils devaient répondre dans un délai de dix jours au plus.

Il s'en faut de beaucoup que ces évêques aient été unanimes à obéir.

Les quinze restés en France démissionnèrent, M. de Belloy en tête.

Quatre évêques résidant en Italie firent de même.

Mais un cinquième, l'évêque de Béziers, envoya sa démission à Louis XVIII.

Sur les dix-huit évêques réfugiés à Londres, cinq démissionnèrent, dont M. de Cicé, archevêque de Bordeaux.

Les treize autres refusèrent, par une lettre de protestation, où ils déniaient au pape le droit qu'il s'était arrogé de leur demander leur démission.

D'autres suivirent leur exemple.

Sur quatre-vingt-un évêques de l'ancien clergé, quarante-cinq démissionnèrent, trente-six refusèrent leur démission. En 1806, ces trente-six renouvelèrent et publièrent leur protestation.

Quelques-uns cédèrent plus tard; mais presque tous moururent dans une attitude intransigeante.

Le dernier survivant de ces évêques d'ancien régime, M. de Thémines, évêque de Blois, se disait, en 1828, évêque de toute la France.

C'est par fidélité à Louis XVIII, c'est plutôt comme gentilshommes que comme évêques, qu'ils désobéirent ainsi au pape. Mais ils donnèrent surtout comme motif les libertés de l'Église gallicane foulées aux pieds par Pie VII et par Bonaparte. Le pape révoquant les évêques ! C'était, selon eux, une monstruosité. Et ces évêques qui, en 1789, étaient presque tous ultramontains, ces évêques à qui le gallicanisme de la Constitution civile avait fait horreur, ils enrichirent à cette époque la littérature gallicane d'une foule de pamphlets.

Partout courait alors la pasquinade romaine contre le pape :

> Pie VI, pour conserver la foi, perdit son siège;
> Pie VII, pour conserver son siège, perdit la foi.

Mais ces épigrammes ne suffirent pas aux néophytes du gallicanisme : ils traitèrent le pape de juif, de païen, de publicain. Toutes les aménités ecclésiastiques furent par eux déversées sur le chef de l'Église catholique.

Ils reprochèrent amèrement aux autres évêques leur défection. Et il faut avouer que ces défections étaient parfois scandaleuses. Ainsi M. de Boisgelin, récemment, à Londres même, s'était écrié dans un sermon : « Nous ne prononcerons pas de serments violateurs de nos premiers serments; plutôt mourir que de violer le pacte de la religion et de la monarchie! » Non seulement il accepta le Concordat, mais il le glorifia dans un discours à Notre-Dame, le jour du *Te Deum* solennel, et mourut archevêque concordataire de Tours.

*
* *

Les émigrés et surtout les femmes excitèrent cette révolte, dont l'avocat, parmi les Français réfugiés en Angleterre, fut un certain Blanchard, ancien professeur de théologie et curé de Saint-Hippolyte, diocèse de Lisieux. Il écrivit beaucoup contre le Concordat : d'où le nom de *blanchardisme* donné parfois à ce mouvement.

On dit plus souvent : *la Petite Église*. Elle subsista en Angleterre, en Allemagne, en France, surtout dans les Deux-Sèvres et la Vendée : elle alla s'affaiblissant; elle compte encore aujourd'hui quelques fidèles. On ne peut pas dire que ce schisme ait eu aucune conséquence grave. Je ne mentionne ici la Petite Église que parce que sa faiblesse et son insignifiance historique constatent la généralité de l'obéissance au Concordat, une victoire de la puissance pontificale sur l'Église, la préparation du dogme de l'infaillibilité.

*
* *

On a vu que, si l'Église constitutionnelle disparut volontairement, c'est parce que Bonaparte avait promis d'appeler quelques-uns de ses évêques aux nouveaux sièges.

Il n'aimait certes pas ces républicains; mais au Tribunat, au Corps législatif, on n'aurait pas compris qu'il les eût absolument sacrifiés, et on n'aurait peut-être pas voté le Concordat.

Il y avait eu, à cet égard, une manifestation très nette.

Quand une place de sénateur se trouvait vacante, c'est le Sénat qui nommait à cette place sur une liste de trois candidats, présentés le premier par le Corps législatif, le second par le Tribunat, le troisième par le Premier Consul. Eh bien, le 13 mars 1801, le Corps législatif désigna l'évêque constitutionnel Grégoire comme candidat, et le Sénat le nomma sénateur le 6 décembre suivant, au moment même où Rome s'opposait le plus à la nomination de constitutionnels aux nouveaux sièges épiscopaux.

Bonaparte comprit l'avertissement : il nomma douze évêques constitutionnels; Grégoire ne se trouvait pas au nombre de ces douze, mais il y avait un de leurs chefs, Le Coz.

Ses instructions avaient autorisé Caprara, le cardinal légat, à les admettre sans rétractation solennelle, puisque Bonaparte ne voulait pas de rétractation, mais à condition qu'il signassent une formule où on lisait : « Je déclare adhérer et me soumettre d'un esprit sincère et obéissant aux jugements émanés du Siège apostolique sur les affaires de France ; et, en conséquence, reconnaissant comme illégitimes et schismatiques la convocation et la célébration des soi-disant conciles diocésains, provinciaux et nationaux tenus par les constitutionnels, je déteste toute coopération que j'y ai eue. »

Sept des évêques constitutionnels se refusèrent à signer cette formule. Caprara leur en présenta d'autres analogues : ils les repoussèrent avec indignation, disant qu'ils préféraient « le séjour de la Guyane à l'avilissement d'une rétractation ».

On était au 15 avril 1802, trois jours avant la cérémonie annoncée à Notre-Dame pour la promulgation du Concordat. Ce contre-temps était assez grave et pouvait tout faire manquer.

Les sept évêques se rendirent chez Portalis, le conseiller d'État chargé des affaires du culte, qui leur donna raison, et, sur son conseil, dans une lettre au pape rédigée de concert avec l'abbé Bernier, ils renoncèrent à la Constitution civile et affirmèrent leur adhésion au Concordat.

Cette renonciation n'était pas une rétractation : la Constitution civile du clergé n'existait plus légalement, les deux Conciles des ex-constitutionnels avaient constaté cette disparition, et, sans désavouer la Constitution civile, l'avaient proclamée abolie.

Le légat refusa de se contenter d'une telle renonciation.

Puis, et malgré ses instructions, il trouva un tempérament : on se contenterait publiquement de la lettre écrite au pape par les sept évêques ; mais ils feraient une rétractation secrète et verbale, devant deux témoins, les évêques d'Orléans et de Vannes, Bernier et de Pancemont.

On était au samedi. La cérémonie de Notre-Dame devait avoir lieu le lendemain dimanche. Il fallait en finir. Le légat ne vit qu'un moyen : c'était d'avoir deux faux témoignages. Pancemont se refusa-t-il à cette supercherie ? Toujours est-il que Bernier déclara n'avoir pu le rencontrer. Il rapporta au légat un « décret d'absolution », signé de lui seul. Il affirma que chaque évêque constitutionnel avait donné une lettre pour le Saint-Père (ce que l'on constata en effet), avait satisfait « à ce qui était exigé », et avait reçu l'absolution.

La farce était jouée. Les évêques prêtèrent serment entre les mains du Premier Consul, avant d'avoir reçu leurs bulles de Rome.

L'affaire de la prétendue rétractation des évêques constitutionnels devait rester secrète : c'était convenu entre Caprara et Bernier. Mais le pape fit, le 24 mai 1802, une allocution qui fut publiée avec des pièces relatives à la ratification et à la publication du Concordat. Parmi ces pièces se trouvait, pour chaque évêque constitutionnel, un décret d'absolution avec l'attestation de Bernier.

Les évêques ainsi mystifiés s'indignèrent, et l'un d'eux, Lacombe, évêque d'Angoulême, publia une lettre où il protestait contre la supercherie et niait qu'aucun évêque constitutionnel se fût rétracté. Au contraire, disait-il, quand le décret d'absolution leur avait été présenté, ils l'avaient jeté au feu, « en présence de celui de qui ils l'avaient reçu, sous les yeux du citoyen Portalis ».

Bernier ne souffla mot.

A Rome, les évêques protestataires furent considérés comme relaps.

Pie VII décida que les bulles confirmant l'institution donnée par le légat ne seraient expédiées qu'à deux évêques constitutionnels sur douze, c'est-à-dire à Montault et à Charrier, qui avaient antérieurement fait soumission complète.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au voyage du pape à Paris pour le sacre. Alors il donna audience aux dix évêques, les endoctrina, leur fit signer (même à Le Coz, qui se débattit) une formule de « soumission aux jugements du Saint-Siège et de l'Église catholique, apostolique et romaine sur les affaires ecclésiastiques de France ». La réconciliation fut ainsi et définitivement opérée : en mai 1805, tous les évêques reçurent leur bulle.

Voilà comment le Concordat de 1801 rétablit l'unité dans l'Église catholique de France.

A. Aulard.

UNIVERSITÉS ITALIENNES

Universités de Padoue et de Bologne
Université libre de Ferrare
Institut des Etudes supérieures de Florence (1)

Parmi les plus récentes créations de l'Université de Padoue, signalons le cours d'Electrotechnique, fondé par la Caisse d'Epargne, et auquel on rêve d'adjoindre un cours d'Hydraulique ; le séminaire de jurisprudence, inspiré de l'Institut de Turin, et qui aura pour objet la haute culture juridique, l'étude curieuse des formes successives du droit à travers

(1) Voir la *Revue Bleue* du 5 novembre 1904.

la plus obscure histoire, quelque chose comme la géologie de cette science, tout cela pour substituer l'idée de relativité à celle de l'absolu. M. le professeur Vittorio Polacco en a esquissé le programme avec beaucoup d'imagination. Ce qu'il en faut surtout retenir, c'est le changement d'orientation dans l'esprit du haut enseignement et la substitution à peu près partout de la méthode historique à la méthode scholastique. De plus en plus, les sciences morales sont dépossédées de leurs dogmes et rangées parmi les manifestations ordinaires de l'intelligence humaine, perdant ainsi leur caractère obligatoire. C'est le scepticisme et le libéralisme qui triomphent universellement.

Peut-être faut-il s'en réjouir? En tout cas, cela était inévitable, depuis que les sciences positives, désertant peu à peu la spéculation abstraite, se sont faites expérimentales. Tant qu'on a cru au raisonnement mathématique, comme au moyen le plus sûr d'atteindre à la vérité, la métaphysique a régné sur toutes nos conceptions d'ordre intellectuel ou moral. Depuis que l'étude des phénomènes naturels a pris le pas sur les sciences mathématiques, on s'est habitué à considérer les choses morales du même point de vue changeant.

Prenons garde cependant aux prestiges de la nouveauté. Le plus sage est d'observer en cette matière le juste milieu, car les vérités mathématiques n'ont pas cessé, malgré la mode, d'être des vérités. Elles continuent à attester qu'il reste au fond des choses variables une part substantielle et immobile. Et par derrière les phénomènes divers que furent les législations, subsiste, par exemple, le sentiment primordial et invincible de la Justice.

Et puisque je suis sur ce terrain philosophique, c'est l'endroit où il vaut peut-être mieux que je place mon entrevue avec le plus célèbre philosophe de l'Italie contemporaine, M. Roberto Ardigo, professeur à l'Université de Padoue. Lors du dernier Congrès International des Darwiniens, Roberto Ardigo en fut salué président. C'est dire la situation exceptionnelle qu'il occupe dans le monde des penseurs.

Je l'ai rencontré un soir, en ce café Pedrocchi, qui, avec ses colonnes et ses promenoirs, est comme le temple moderne de la pensée et des affaires, à Padoue, dont il fait la fierté. M. Ardigo est un grand, gracieux et vert vieillard, qui porte avec aisance sa haute tête fine et magnifique. Un observateur superficiel le prendrait pour un poète, mais la beauté des poètes est plus composite; il y a plus de tourment dans le modelé de leur visage et quelque chose à la fois de plus naturel et de moins simple. Ce vaste front pur, ces yeux clairs ne suffiraient pas pour les recels de pensées, les ruses et les fuites de ces joueurs de flûte et de ces maraudeurs de lumière.

M. Ardigo voit, avec le sourire du sage, diminuer les jours d'une vie toute consacrée à la philosophie positiviste, et dans un de ses derniers livres, intitulé la *Dynamique de la Psyché*, il a mis cette fière préface : « Peut-être mes conclusions paraîtront-elles à beaucoup un peu trop crues et trop contrariantes, mais je les déduis et les mets en lumière avec la plus tranquille sérénité, n'ayant ici d'autre préoccupation que de confesser ingénûment dans quelles convictions je me trouve sur la fin d'une existence uniquement dédiée à la recherche désintéressée du vrai. »

Comme je l'interroge sur ce qu'il pense d'Auguste Comte et s'il a cru devoir le suivre jusque dans la religion positiviste, il me répond : « Je suis arrivé tout seul aux idées que je professe et ce sont mes études d'histoire naturelle qui m'y ont conduit. Il est vrai que M. Pierre Laffitte m'a plusieurs fois écrit de Paris...

— Eh bien! Que pensez-vous de Pierre Laffitte?

— Oh! me dit-il en Italien avec élan, *è un uomo buonissimo, buonissimo*!

Je me mets à rire et je vois rire en silence ses yeux.

Je le questionne encore :

— Spencer?

— Je l'ai fort attaqué.

— Fouillée?

— Un poète!

— Nietzsche?

— Un poète!

— Et Taine?

A ce nom, il se découvre et s'incline, et d'un ton grave, religieux, ému :

« Pour Taine, ce n'est pas de l'admiration que j'éprouve, c'est de la vénération, c'est du culte. »

Entre parenthèses, presque tous les professeurs que j'ai vus en Italie m'ont tenu sur Taine à peu près le même langage. C'est l'écrivain français le plus étudié et le plus lu dans les Universités.

J'imagine que l'admiration de M. Ardigo va surtout au livre de l'*Intelligence*, car le philosophe italien n'a pas déserté un instant le terrain de la philosophie pure. Et il ne lui faudrait pas demander cet éclat de style, qui caractérise notre Taine. Les sujets qu'il a abordés ne le comportaient pas. Il est clair et rigoureux, en des matières ardues. C'est un grand philosophe, je ne crois pas qu'on puisse l'appeler un grand écrivain.

— Les métaphysiciens, me dit-il, avec un peu de mépris, sont des faiseurs d'apocalypses.

J'ai peur que lui-même, s'il n'a pas fait d'apocalypse, ait composé quelque chose à coup sûr de majestueux et de grandiose, mais d'aussi respectable, pour nos neveux, que le *Grand Cyrus* ou *la Clélie*. On ne lit que les ouvrages amusants ou ceux qui

ouvrent des horizons à la rêverie et à la pensée. Ce qui intéresse chez Pascal, par exemple, ce sont moins ses idées que l'accent douloureux ou inquiet qu'on y trouve, que le drame éternel d'une conscience.

M. Ardigo, au contraire, ne nous laisse rien à compléter. Ses idées s'enchaînent les unes aux autres, sans le moindre interstice. C'est si bien fait, si rigoureux, si bien lié, que cela prend à la fin un air artificieux et moins vrai. Nulle part ne se détache une de ces phrases, toutes chargées d'humanité et qui vont vivre au fond de nous.

M. Ardigo nous démontre, par exemple, avec la plus désolante précision, que la physiologie et la psychologie concordent exactement et il en induit qu'elles sont une même chose et que la pensée, le sentiment ne sont que des réactions de la vie. Sa conclusion intime est évidemment que les hommes ont tort d'en faire tant d'embarras et aussi de se tant occuper de la marche du monde qui, à son avis, est toute naturelle. Et quant au mouvement et à la vie, c'est une manière d'être propre à la matière, voilà tout. Il n'y a pas autre chose dans le ciel et sur la terre et cela semble lui causer infiniment de plaisir.

J'ai peur que les hommes ne se résolvent pas à accepter des conclusions si simples. L'accord exact des fonctions physiologiques avec celles de la vie intellectuelle et morale est depuis fort longtemps reconnu et universellement admis. Leur identification demeure une hypothèse et c'est sur cette hypothèse que M. Ardigo a bâti ce que j'appellerai son roman, car il n'y a rien de plus romanesque et de plus vain que les systèmes philosophiques. Personne n'a découvert et ne découvrira jamais la vérité. C'est tout au plus si l'on peut établir et faire accepter quelques vérités immédiates et pratiques, je veux dire qui servent à orienter l'activité d'un homme ou d'une société. *Primum vivere, deinde philosophari*, voilà la première règle de la sagesse humaine. Pour vivre, il faut un certain nombre d'idées directrices et les hommes les choisissent conformes au sentiment particulier qu'ils ont de leur propre destinée. Le reste n'est que le divertissement morose du théologien.

C'est ce que notre Taine a si vite et si admirablement compris chez nous. Son livre de l'*Intelligence* n'était encore qu'une œuvre de jeunesse. Sa véritable originalité fut d'appliquer à l'étude de l'histoire les méthodes des sciences naturelles, en en balayant la métaphysique qui nous a fait tant de mal. C'est là surtout ce qu'il faut retenir du Positivisme et c'est aussi la leçon utile que l'Italie retiendra de l'enseignement de M. Ardigo, en qui il faut saluer cependant et une pensée curieuse et surtout une grande noblesse de vie.

Je lui ai encore demandé si, à son jugement, son influence avait beaucoup pénétré l'enseignement italien.

— Les Universités, m'a-t-il répondu, en sont encore chez nous aux vieux errements.

A Padoue, M. Ardigo n'est chargé que du cours d'histoire de la philosophie. La philosophie proprement dite a été jusqu'ici enseignée par un spiritualiste, M. Bonnatelli, ce qui faisait équilibre. Il est vrai qu'en ces derniers temps l'équilibre a été un peu rompu par l'adjonction à M. Bonnatelli d'un élève de M. Ardigo.

Pour en finir avec l'Université de Padoue, disons qu'elle va prochainement s'agrandir. L'Etat, avec le concours de la Caisse d'Epargne, de la commune et des différentes assemblées régionales, a voté 1.955.000 francs dans ce but. Cela lui permettra surtout de compléter son outillage scientifique et de créer le cours d'hygiène coloniale et les instituts bactériologiques réclamés au Brésil et dans l'Argentine, par M. Achille Bréda, sur le modèle de ceux établis dans nos colonies.

* * *

Je ne dirai que quelques mots de la petite Université libre de Ferrare. Elle fut fondée au XIVe siècle, mais elle doit être bien déchue de son ancienne splendeur. Elle n'avait plus, la dernière année scolaire, que 152 élèves, 47 pour le droit, 19 pour les sciences, 14 pour la médecine, 49 pour la pharmacie et 23 étudiantes sages-femmes. On voit qu'elle n'a que trois Facultés et encore celle de médecine n'est-elle pas complète; on n'y fait que les trois premières années.

Pour la grandir un peu, on a eu l'idée d'y fonder une école de police scientifique, annexée à la Faculté de Droit. L'enseignement total comportera un semestre et roulera sur les matières suivantes : 1° Anthropologie criminelle et psychopathologie légale; 2° police judiciaire scientifique; 3° police administrative et de sécurité. A ces cours obligatoires pourront être joints par la suite quelques cours supplémentaires libres ; il sera délivré des certificats de présence et des diplômes.

L'Université de Ferrare est dite libre, mais elle serait plus exactement appelée Université municipale. Avant 1871, le gouvernement en était confié à trois assesseurs municipaux. En 1871, elle fut réorganisée dans un sens plus autonome ; on introduisit dans l'administration une députation de quatre membres pouvant être choisis hors du Conseil de la ville, mais le syndic en restait le chef légal et le Conseil municipal gardait la nomination du recteur, des professeurs et même de la députation adjointe. Il est vrai qu'il

payait les professeurs, à charge par l'Université de pourvoir aux services publics des analyses chimiques, microscopiques et bactériologiques.

En 1899, un pas décisif a été fait vers l'indépendance; l'Université s'est organisée une troisième fois sur les bases suivantes : La direction et l'administration sont assurées par un Conseil universitaire, une députation et un recteur. Le recteur en est le chef et le représentant légal.

Le Conseil universitaire est un corps délibérant, qui propose les réformes, pourvoit au règlement, nomme le recteur, les professeurs ordinaires, la députation et approuve les comptes. Il est composé du syndic, du proviseur aux études, du recteur et des présidents de Faculté, de six délégués élus par le Conseil municipal, des représentants des personnalités qui subventionnent l'Université, de trois étudiants élus par leurs camarades.

La députation est chargée de l'administration, de la nomination des professeurs extraordinaires et des mesures disciplinaires à prendre.

Nous ne dirons que quelques mots aussi de l'Institut des études supérieures de Florence, qui est cependant une véritable Université et dont les professeurs ne sont pas les moins célèbres de l'Italie. Il comprend : 1° une section de lettres, dite de philosophie et philologie comprenant quatre années de cours ordinaires, plus un cours de perfectionnement et des cours séparés de paléographie et de langues orientales (168 élèves ont suivi ces divers enseignements, en 1903-04 contre 167, l'année précédente); 2° une section de sciences physiques et naturelles. Les cours y sont de quatre ans pour les sciences naturelles, quatre ans pour la chimie, plus un cours de perfectionnement (51 élèves dont 2 pour la physique, 16 pour les sciences naturelles, 28 pour la chimie); 3° une section de médecine et chirurgie, avec des cours de six années, plus un cours de perfectionnement (244 élèves); 4° une école de pharmacie (quatre ans de cours et 60 élèves). Enfin, une école d'obstétrique pour les élèves sages-femmes.

A cet Institut se trouvent rattachées diverses sociétés savantes : la Société entomologique italienne, la seule qui existe en Italie; la Station d'entomologie agraire; l'Académie de médecine et physique; la Société botanique italienne; la Société italienne d'anthropologie; la Société des études géographiques et coloniales.

On voit par là toute l'effervescence intellectuelle que de telles institutions doivent faire naître chez les professeurs. Ceux-ci sont au nombre de 46 dans la section des lettres; de 27 dans la section des sciences; de 56 dans la section de médecine et de 11 dans l'Ecole de pharmacie.

Il me reste à parler de l'Université de Bologne. C'est la plus ancienne de l'Italie et le nom de Carducci y brille encore comme une étoile. J'ai vu chez lui le grand et glorieux poète, mais hélas! bien nerveux et bien souffrant. Il marchait, appuyé sur le bras d'un disciple, et cherchait fièvreusement des mots dans sa mémoire et des livres dans sa bibliothèque. J'ai eu l'honneur de lui parler; il écartait de la main mes questions et l'assurance que je lui donnais de mon admiration et de celle de la France lettrée. Il est vrai que j'exagérais un peu en parlant au nom de la France. Il me fit un accueil charmant avec des yeux irrités. Les yeux de Giosué Carducci semblent avoir été enfoncés à coups de fusil dans sa tête violente, où le front avance, menaçant et traînant sa crinière grise. La pensée a l'air embusquée là-dessous. Et pourtant, d'après la splendeur sereine et savante de ses vers, j'avais imaginé un autre visage, un frère italien de notre beau conquistador Heredia. Après avoir vu Carducci, j'ai senti que j'aimais mieux ma patrie, où les poètes ressemblent à des dieux, à la fois hautains et souriants.

Carducci enseigne toujours la littérature italienne à l'Université de Bologne. Et cependant ce n'est plus dans le sens littéraire que paraît s'orienter le nouvel effort de cette Université, mais dans le sens des sciences d'application. Une de ses écoles les plus fréquentées est l'école vétérinaire, annexée à la Faculté de médecine. On a créé récemment aussi une école supérieure d'agriculture, qu'a richement dotée la Caisse d'Epargne de Bologne et on y a ajouté deux *Scuole di Magistero*, sortes d'écoles normales supérieures, ainsi que je l'ai dit.

Mais rien n'est plus propre à nous renseigner sur les préoccupations d'éducation nationale que le magistral discours de M. Giacomo Ciamician à propos de l'avenir de la chimie : « La physique, dit-il, a mis à la disposition de la vie moderne les forces naturelles, pendant qu'il était réservé à la chimie d'élever la valeur économique de la matière. De la réciproque influence de ces deux sciences dans le champ des applications est sortie l'industrie actuelle, qui a changé la direction et le caractère même de la civilisation. Les sciences exercent une haute mission sociale qui consiste dans l'amélioration morale et matérielle du sort de tous, riches et pauvres, humbles et puissants; les aspirations de la science se confondent avec celles de l'humanité. »

Là-dessus il cite les résultats industriels déjà acquis par l'Italie. La fabrication de l'acide sulfurique y a quintuplé en dix ans (de 1890 à 1900) et y atteint le chiffre de 235.000 tonnes; les engrais chimiques ont monté dans la même proportion. Pour les sucres, la production a monté de 1896 à 1901, de 50.000 à 800.000 quintaux, suffisants pour toute la consom-

mation nationale. De grands progrès ont été faits dans la fabrication des carbures de calcium et des barytes.

Mais certains coefficients de succès manquent encore à ces industries naissantes : il faudrait des lois protectrices, plus d'audace aux capitaux, il faudrait aussi et surtout des chimistes. Or tandis que le gouvernement allemand consacre 1 million par an aux écoles de chimie, le gouvernement italien ne leur donne que 90.000 francs. Grâce à la généreuse initiative de la Caisse d'Epargne, on a pu pourtant y suppléer dans une certaine mesure à Bologne et obtenir de brillants résultats.

Ces chimistes sont d'autant plus nécessaires, que chaque découverte nouvelle peut bouleverser les conditions d'une industrie et qu'on ne saurait plus comme autrefois sans danger s'y abandonner à la routine.

Enfin, tout le discours de M. le professeur Ciamician, auquel je n'ai fait que de trop rares emprunts, est un véritable rapport d'homme d'Etat. Il marque une fois de plus le grand rôle social et politique que savent là-bas s'attribuer les Universités.

Et cependant, si l'on se place au point de vue du nombre des élèves, elles sont loin d'être en progrès. Voici pour Bologne les chiffres des trois dernières années : en 1901-1902, 1.795, en 1902-1903, 1.834, en 1903-1904, 1.608.

Encore si le chiffre a eu l'air de s'élever en 1902-1903, cela tenait au succès exceptionnel pour cette année-là de l'Ecole vétérinaire, dont les élèves étaient, en 1901-1902, au nombre de 119, en 1902-1903, au nombre de 230, en 1903-1904, au nombre de 128.

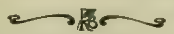
Sur les 1.608 de l'année dernière, il y en avait 119 pour la Faculté des Lettres, 365 pour le Droit, 370 pour la Médecine, 117 pour la préparation à l'École des ingénieurs, etc. — Les professeurs étaient au nombre de 248. — Disons à ce propos que les appointements d'un professeur ordinaire sont de 5.000 francs, ceux d'un professeur extraordinaire de 3.500 francs, ceux d'un chargé de cours de 1.200 fr.; enfin les *Liberidocenti* touchent 12 francs par élève.

J'espère que ces notes un peu rapides aideront le public français à se faire une idée du travail en somme considérable des Universités d'Italie. Je remercie, au nom de la *Revue Bleue*, ceux qui ont bien voulu m'aider à les réunir, et en particulier MM. les professeurs Ardigo, Moschetti, Teza, Alessio, G. Parina, et MM. les secrétaire et bibliothécaire de l'Université de Ferrare, qui se sont mis si gracieusement à ma disposition.

Et je ne pense pouvoir mieux finir qu'en insistant sur l'élévation du sentiment patriotique, dont tous les professeurs là-bas sont animés et qu'en citant, après M. Achille Breda, ces admirables paroles de Bonghi, dont nous pourrions faire notre profit :

« Parle la grande langue de ta patrie. Ne sens-tu pas comme, à travers elle, se libère et se manifeste toute idée de ton esprit, tout mouvement de ton cœur?... Dans ta langue se réfléchit l'histoire de ta patrie. »

ALFRED POIZAT.



LES BATAILLONS DE VOLONTAIRES SOUS LA RÉVOLUTION (1)

Sur la fin de l'année 1790, la situation extérieure était devenue menaçante. Le 28 janvier 1791, au nom du Comité diplomatique, du Comité militaire et du Comité des recherches, Alexandre Lameth proposa à l'Assemblée nationale la création de cent mille soldats auxiliaires, dans le but de porter tous les régiments sur le pied de guerre sitôt que les circonstances l'exigeraient. Jusqu'à ce jour, le mode de recrutement des milices, primitivement par désignation des concitoyens, ensuite par tirage au sort, n'avait cessé d'être très impopulaire. Un grand nombre de ceux que le sort ou le choix atteignait ne voulaient pas servir, devenaient réfractaires, se réfugiaient dans les bois. Un milicien obtenait son exemption en arrêtant un réfractaire. Il en résultait des luttes, des batailles. Aussi l'Assemblée constituante, après avoir aboli, le 4 mars 1791, le régime des milices, rejeta-t-elle le recrutement de l'armée par contrainte. Le décret réglementaire des 8 et 18 février, 7 et 9 mars 1791, décida que les troupes françaises de toute arme, autres que les gardes nationales, seraient recrutées dorénavant par engagements volontaires. C'était l'enrôlement tel que l'avait pratiqué l'ancien régime pour les troupes régulières, mais les engagements pris en suite du décret de la Constituante devaient se faire par contrats passés devant les municipalités.

La formation des bataillons de volontaires nationaux a son origine dans les décrets des 11 et 13 juin 1791, promulgués le 15 du même mois. Il était décidé que tous les régiments destinés à couvrir la frontière du royaume seraient mis sur le pied de guerre immédiatement. Dans chaque département devait être faite tout aussitôt une conscription libre de gardes nationales de bonne volonté dans la proportion d'un sur vingt. L'Etat prenait à sa charge la solde de ces volontaires.

(1) Préface à l'ouvrage : *Lettres de Joliclerc*, qui paraitra prochainement chez l'éditeur Perrin.

Enfin, le 21 juin 1791, dans la surexcitation de l'opinion produite par la fuite de Varennes, en présence des rassemblements d'émigrés en armes sur les frontières et des concentrations de troupes étrangères, l'Assemblée nationale décréta la mise en activité de la garde nationale. Les départements de la frontière du nord et de l'est étaient plus particulièrement visés. Tout citoyen en état de porter les armes était tenu de se faire inscrire immédiatement dans sa municipalité. Ces gardes nationales volontaires devaient être réparties en bataillons de dix compagnies chacun et chaque compagnie composée de cinquante hommes. Pour le commandement de chaque compagnie, un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, deux sergents, un fourrier. Chaque bataillon devait avoir à sa tête un colonel et deux lieutenants-colonels. Ces officiers seraient nommés à la pluralité des suffrages, par la compagnie, ou par le bataillon, selon le grade. La solde était fixée à 15 sols par jour pour le simple garde national. Le caporal et le tambour se voyaient attribuer une solde et demie, le sergent et le fourrier deux soldes, le sous-lieutenant trois soldes, le lieutenant quatre soldes, le capitaine cinq soldes, le lieutenant-colonel six soldes et le colonel sept.

Un décret du 4 août 1791 revint sur la constitution des bataillons de volontaires. Leur effectif était fixé à neuf compagnies de 63 hommes chacune, dont une de grenadiers; chaque compagnie commandée par un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant. L'Etat-major comprenait un lieutenant-colonel en chef, un lieutenant-colonel en second, un adjoint-major et un quartier-maître trésorier (1). Il était stipulé que l'un des deux lieutenants-colonels devait avoir commandé, avec le grade de capitaine, une compagnie de troupes de ligne. Ce détail explique comment, dans certains bataillons, il n'y eut qu'un lieutenant-colonel, quand, pour la seconde place, on ne put trouver personne qui remplît les conditions légales.

Le nombre des bataillons de volontaires, d'abord arrêté à 169, fut augmenté et porté par décrets successifs jusqu'au chiffre de 256.

Enfin un décret du 19 septembre 1791 fixa la formule du serment à prêter par les volontaires :

> Je jure d'être fidèle à la Nation, à la loi et au roi, de défendre la Constitution et de ne jamais abandonner mes drapeaux et de me conformer en tout aux règles de la discipline militaire.

On a beaucoup discuté sur la valeur des volontaires qui entrèrent dans les armées de la Révolution : les opinions les plus diverses ont été exprimées à leur sujet. L'une des raisons qui ont produit ces contradictions, — outre les opinions préconçues des historiens favorables ou hostiles à la Révolution — est qu'on n'a pas mis la distinction qui convenait entre les volontaires de 1791, d'une part, et, d'autre part, ceux de 92 et 93. M. Arthur Chuquet, dans ses remarquables livres sur les guerres de la Révolution, a fortement insisté (1) sur la différence à faire ; aussi, de tous les historiens, paraît-il être celui qui a formulé le jugement le plus juste sur les compagnons d'armes de notre ami Joliclerc. D'ailleurs celui-ci ne proteste-t-il déjà pas énergiquement contre l'assimilation que l'on pouvait être tenté d'établir ? Comme sa mère lui parle des volontaires de son village, il s'indigne. « Je vous demanderai, lui écrit-il, quel est le citoyen de Froidefontaine qui ose prendre le titre de volontaire ! Est-ceux du contingent du mois d'août 1792, qui ont reçu quatre à cinq cents livres ? ceux du mois de mars 1793, qui en ont reçu six à sept cents ? Est-ce à la première réquisition que vous donnez ce nom de volontaires ? Non, non ! ils ne sont point volontaires. Les uns se sont vendus comme on vend des cochons à la Saint-Thomas, à Salins, et les autres ont été forcés de partir en vertu des décrets de la Convention. Ainsi, ils ne sont point volontaires, et je suis le seul de la compagnie à qui ce beau nom appartienne. Je m'en glorifie et je le soutiendrai au péril de ma vie. »

Ce n'est pas seulement par le titre, mais de toutes manières que les volontaires de 91 furent supérieurs à ceux qui se présentèrent les années suivantes. Au premier appel contre l'étranger répondit vraiment, d'une extrémité de la France à l'autre, un magnifique élan d'enthousiasme. M. Chuquet reproduit l'exclamation de Victor Perrin, le futur duc de Bellune, rappelant comment il s'était engagé, en 1791, quelques mois après son mariage :

> O sublime élan de 91, que ne puis-je te célébrer dignement! O spectacle le plus magnifique que jamais aucune nation ait offert au monde ! O jours de patriotisme et de gloire, échauffez et nous et nos générations de vos feux immortels !

MM. Chassin et Hennet ont étudié avec précision les conditions dans lesquelles ces premiers enrôlements s'étaient faits à Paris. Ce sont des noms appartenant à toutes les classes de la société que l'on trouve sur les registres d'inscription : des noms de bourgeois, d'ouvriers et de gentilshommes. Les anciens militaires sont nombreux. Des ouvriers demandent un congé à leur patron pour avoir la liberté de s'engager. Les pères viennent signer sur les registres avec leurs fils, afin de témoigner qu'ils sont

(1) LÉON HENNET, *Etat militaire de la France pour l'année 1793*, nouv. éd. Paris, 1903, in-8, p. 317.

(1) ARTHUR CHUQUET, *la Première invasion prussienne*, p. 71-72.

heureux de les donner à la patrie. Des hommes mariés quittent femme et enfants pour se précipiter aux frontières. Les feuilles se couvrent de souscriptions pour l'équipement de ceux des volontaires qui ne peuvent y pourvoir à leurs frais. Parmi les départements, celui du Jura, auquel appartenait Jolicierc, fut un de ceux où les bataillons se constituèrent de la manière la plus rapide et le plus solidement.

Mais on ne crée pas des soldats d'un trait de plume. Quels qu'aient été la valeur morale, l'enthousiasme, l'énergie des volontaires de 91, leurs débuts ont été désastreux.

Le 28 avril 1792, sur la route de Lille à Tournai, nos braves tournent bride, à la vue de hussards autrichiens. La cavalerie entraine l'infanterie dans sa déroute. Ce ne sont plus que des cris de *Sauve qui peut!* Théobald Dillon essaie d'arrêter la fuite de sa colonne. Ses propres soldats lui tirent des coups de pistolets. Ils s'emparent de lui et le ramènent à Lille, où ils l'égorgent dans la rue. Ils massacrent les prisonniers. Le lendemain, 29 avril, autre débandade devant une poignée de uhlans. Fleury, Biron font tous leurs efforts pour garder leurs positions. Vainement. C'est une déroute indescriptible, où les diverses armes, artillerie, infanterie, cavalerie, se confondent. Dans la fuite, soixante soldats expirent de fatigue et de peur. De ce jour on crut dans l'Europe entière que partout l'armée française se débanderait à la première bataille. Les Autrichiens donnaient pour devise à leurs adversaires : *Vaincre ou courir!* « O Français, s'écriait le poète allemand Burger, honte à vous qui cachez votre lâcheté sous des actes de tigres, qui égorgez votre général et vos prisonniers, qui fuyez comme des gredins! Je voulais être votre Tyrtée, mais je souhaite la victoire à quiconque vous portera des chaînes. Celui qui ne peut mourir pour la liberté mérite que le prêtre et le noble le chassent à coups de fouets de ses propres foyers. »

« Ce furent les retards ordinaires de la cour de Vienne qui sauvèrent la France, conclut M. Arthur Chuquet. Avec 3.000 hommes, disait le général autrichien Beaulieu, je ne puis que défendre la frontière. J'habituerai les Français au feu, je les formerai à la guerre, je leur apprendrai à nous battre. » L'Autriche, toujours lente à se mouvoir, donna quatre mois de répit à la Révolution (1). »

« Le soldat est défiant, mutin et mal discipliné, écrivait, le 10 mai 1792, l'adjudant général Vieusseux, à son ami Brissot... A chaque instant on croit voir des ennemis et tout de suite les têtes se montent, on crie à la trahison et on fait circuler les contes les plus extravagants. Nous n'avons que des troupes très neuves, très négligentes et très peu accoutumées aux fatigues, qui font le service avec nonchalance et légèreté, qui n'écoutent pas les remontrances, ni les instructions des officiers, qui murmurent lorsqu'on exige d'elles des choses qui leur paraissent pénibles. — Ce n'est pas avec des adresses, des pétitions, des fêtes et des chansons qu'on résiste à des troupes aguerries, disciplinées, faites à la tactique. »

Et le général Chazot, dans un rapport à Dumouriez, se plaignant du peu de discipline et d'obéissance de ses nouvelles recrues, jouait sur le double sens de l'expression. « Ce sont, disait-il, des *volontaires* dans toute l'étendue du mot. »

Mais les éléments étaient bons. Les troupes s'aguerrirent comme l'avait prévu Beaulieu. Les chefs étaient admirables, groupés sous la main énergique et experte de Dumouriez. Celui-ci, voyant de quels soldats il disposait, eut garde de s'aventurer en de vraies batailles. Ce furent des séries d'engagements isolés où, peu à peu, les troupes se formèrent. Il transporta à cet effet le théâtre de la guerre dans la région boisée, boueuse et accidentée de l'Argonne. On sait que la fameuse journée de Valmy ne fut elle-même qu'un combat d'avant-poste, une canonnade. Dumouriez maintint sa tactique envers et contre tout le monde. Il lisait sans s'émouvoir, ou plutôt ne lisait pas, les articles de journalistes qui le blâmaient magistralement en démontrant que les Français étaient faits pour l'offensive. Un bataillon de volontaires ayant pris la fuite en laissant ses canons derrière lui et en jetant ses fusils, Dumouriez fit saisir, garrotter ceux qui s'étaient montrés les plus poltrons; il les fit dépouiller de leurs uniformes et chasser du camp parmi les huées. Il forma des corps de flanqueurs composés de quatre à cinq cents hommes chacun, qu'il menait journellement à la petite guerre, et il les renouvelait partiellement en prenant des éléments dans les différents bataillons.

Enfin, comme le remarque encore M. Arthur Chuquet, on fit dès les premiers temps une sorte d'amalgame ; c'est-à-dire de fusion entre les éléments nouveaux que fournissaient les volontaires et les éléments anciens que donnaient les troupes de ligne, rompues à la vie militaire (1).

D'autre part, il faut tenir compte de tout ce que la jeune armée révolutionnaire héritait de l'ancien régime. Voici d'abord les troupes réglées, les troupes de ligne, dans lesquelles, comme il vient d'être dit, les volontaires s'encadrèrent. Il a été montré plus d'une fois, et entre autres par un admirable historien, Albert Duruy, combien l'armée française fit de progrès sous Louis XVI : « Entre la fin de la guerre de Sept ans et le commencement de la guerre d'Amérique, il y a quinze ans ; entre les troupes de l'une et celles de l'autre, il y a tout un monde. » — « Dans les dernières années de l'ancien régime

(1) ARTHUR CHUQUET. *La Première invasion prussienne*, p. 63. Les faits et citations qui précèdent sont empruntés à cet admirable livre.

(1) ARTHUR CHUQUET. *La Première invasion prussienne*, p. 76.

s'est formée, petit à petit, toute une élite de jeunes bas-officiers et soldats, pleins d'amour-propre et d'ambition, comme les Hoche, les Marceau, les Championnet, les Bon, les Jourdan, les Haxo, les Oudinot, les Lecourbe (1). » Les corps de l'artillerie et du génie, organisés par deux grands hommes, Gribeauval et Guibert, étaient devenus, sans conteste, les premiers de l'Europe. L'artillerie, œuvre de Gribeauval, avait, en 1789, une supériorité écrasante sur celle des puissances étrangères. Elle fit Valmy. Comme le montre M. Jean Morvan (2), les cadres de l'artillerie furent à peine touchés par l'émigration. L'artillerie n'avait pas été désorganisée par la Révolution, dit de son côté M. Arthur Chuquet, elle avait fidèlement conservé sa discipline, son instruction et son esprit militaire. « Cette supériorité de l'artillerie eut sur le moral de l'armée plus d'influence qu'on ne le croit d'ordinaire. Le soldat comptait sur cette puissante protectrice ; il savait que les batteries seraient toujours habilement disposées et parfaitement servies ; c'est du succès de cette arme, observe Dumouriez, que dépend la confiance des troupes (3). »

Un grand nombre d'officiers, bien que royalistes, restèrent sous les drapeaux, au moins durant les premiers temps de la Révolution. « Je pense, écrivait Victor de Broglie, que l'Assemblée n'a pas le droit de suspendre le roi ; mais, à cause du danger de la patrie et de la présence des ennemis, je reste à l'armée pour m'opposer à l'invasion. »

Ce qui précède n'est d'ailleurs pas pour déconsidérer les héroïques volontaires de 91. Ils firent tout ce qui était humainement possible ; plus qu'il n'eût été permis de présumer, — jusqu'à forcer l'admiration de leurs ennemis. « Il faut reconnaître leur bravoure, dit le Prussien Minutoli. Les troupes, bien organisées et conduites par des officiers qui connaissaient la guerre, se sont presque toujours bien battues. »

*
* *

Tels ne furent pas leurs successeurs de 1792 et 1793.

Camille Rousset a publié un livre célèbre : *les Volontaires* (4), appuyé sur les documents conservés dans les archives de la Guerre, où la tradition héroïque des volontaires de la Révolution a reçu une terrible atteinte. L'ensemble des textes que cite Rousset est d'une grande force. Ses assertions n'ont pu être réfutées ! mais, comme le dit M. Arthur Chuquet, « on n'a pas assez remarqué que les documents cités dans ce livre ne se rapportent guère qu'aux volontaires de 1792 (1). »

C'est la levée faite après la fameuse proclamation de la *Patrie en danger*.

Le 20 avril 1792, la guerre avait été déclarée entre la France et l'Autriche.

Le 6 juillet 1792, on discuta dans l'Assemblée législative les mesures à prendre pour faire face aux exigences de la guerre. Au nom du Comité militaire, on proposa la mise sur pied de 42 bataillons de volontaires nationaux ; puis il fut question de porter le nombre des bataillons à 83. Quelques membres ouvrirent l'avis qu'il serait plus opportun de remplir les cadres des formations précédentes, que de constituer des bataillons nouveaux. Ne pourrait-on pas lever de simples compagnies, qui, au fur et à mesure de leur création, iraient compléter les effectifs des bataillons en campagne? C'est alors que quelques représentants réclamèrent avec éloquence la déclaration de la « patrie en danger ».

On attendit quatre jours pour ouvrir, le 10 juillet, la discussion sur cette motion. Lamourette la combattit ; mais François Lamarque, qui présidait l'Assemblée, en réclama au contraire le vote immédiat. A ce moment, plusieurs délégations composées de citoyens de Paris parurent à la barre. Elles étaient énergiquement d'avis de proclamer la patrie en danger. Telle fut enfin la conclusion du rapport présenté par Hérault-Séchelles dans la matinée du 11 juillet. La délibération fut courte. Elle fut close par Aubert du Bayet qui présidait. Il se leva et prononça avec émotion ces seules paroles :

« Citoyens, la Patrie est en danger. »

Et, sans débat, les représentants votèrent le texte suivant :

Acte du Corps législatif
non sujet à la sanction du roi
qui déclare que la Patrie est en danger.

Donné à Paris, le 12 juillet 1792, l'an IV[e] de la Liberté. Des troupes nombreuses s'avancent vers nos frontières ; tous ceux qui ont horreur de la Liberté s'arment contre notre Constitution :

Citoyens, la Patrie est en danger.

Que ceux qui vont obtenir l'honneur de marcher les premiers pour défendre ce qu'ils ont de plus cher se souviennent toujours qu'ils sont Français et libres ; que leurs concitoyens maintiennent dans leurs foyers la sûreté des personnes et des propriétés ; que les magistrats du peuple veillent attentivement ; que tous, dans un courage calme, attribut de la véritable force, attendent pour agir le signal de loi, et *la Patrie sera sauvée* (2).

(1) Albert Duruy, *L'Armée royale en 1789* (Paris, in-16) p. 275-76.
(2) Jean Morvan, *Le Soldat impérial* (Paris, 1904, in-16), p. 279.
(3) Arthur Chuquet, *Première invasion prussienne*, p. 87.
(4) *Les Volontaires* (1791-1794), par Camille Rousset. 2e éd. Paris, 1870, in-16.

(1) Arthur Chuquet, *La Première invasion prussienne*, p. 71.
(2) Ch.-L. Chassin et L. Hennet, *Les Volontaires nationaux*, I, 324.

La levée, qui fut faite en suite de cette manifestation célèbre, ne put malheureusement pas s'accomplir comme celle de 1791. Celle-ci s'était accomplie dans le calme, avec ordre et méthode. En 1792, au contraire, tout fut désordre et bousculade. La loi du 22 juillet 1792 prescrivit d'envoyer immédiatement aux armées, sans instruction préliminaire, les compagnies à peine constituées, ainsi qu'il avait été proposé dans la séance du 6 juillet. C'est à cette loi du 22 juillet 1792, ainsi que le font observer MM. Chassin et Hennet, « qu'il faut attribuer, en majeure partie, les désordres signalés par les généraux et leurs plaintes sur l'impossibilité d'utiliser tout de suite les contingents désordonnés, d'encadrer sur-le-champ dans l'armée régulière, en présence de l'ennemi, de petits groupes de volontaires trop difficiles à astreindre à la discipline indispensable (1). » Nombre d'entre eux étaient en outre dans de déplorables conditions physiques, une loi du 28 juillet ayant supprimé les conditions d'âge (18 ans) et de taille (5 pieds) exigées jusque-là. On décida que les volontaires pourraient être admis dès l'âge de 16 ans. Et cette dernière limite même ne fut pas respectée. Les généraux se plaignaient de ne recevoir que des enfants, des gens infirmes et contrefaits, qui ne pouvaient soulever leur fusil. Tel bataillon, le 12e de la Saône par exemple, levé le 15 août 1792, se compose pour un tiers de garçons de 13 à 14 ans (2).

En outre, comme le remarque M. Chuquet, les volontaires de 1792 « ne prirent pas les armes sur un simple appel de l'Assemblée ». Ils furent en réalité soumis à la réquisition.

Beaucoup n'avaient été attirés que par l'appât de la solde. « Ce sont, disait le général Biron, des gens achetés par les communes et la plupart sans aveu. »

Ces nouvelles recrues avaient d'ailleurs une singulière conception de leur devoir. Un volontaire parisien, qui devint le général Thibault, partait le 1er octobre 1792, avec le bataillon de la Butte des Moulins. « Le service dans le bataillon de la Butte des Moulins, écrit-il, n'avait rien d'obligatoire. Deux cents jeunes gens avaient quitté ce bataillon avant qu'il n'entrât en Belgique (3). »

M. Chuquet dit qu'il n'a pas trouvé un seul général du temps, un seul représentant du peuple en mission auprès des armées, qui ne se plaignît, et dans les termes les plus vifs, des contingents de 1792 (4). La trop fameuse légion de la Moselle se composait de voleurs plutôt que de soldats (5). Quand l'armée était en marche, la moitié des hommes suivaient, les autres traînaient dans les cabarets. « Les ordres journaliers, dit le général Houchard, ne sont pas lus à la troupe ; les rassemblements des compagnies, les appels, la police, tout est oublié. » Quand un officier s'avisait de réprimander ou de punir un homme, il était aussitôt traité d'aristocrate et menacé d'une dénonciation aux Jacobins.

« Les deux armées de la Moselle et du Rhin, conclut M. Chuquet (1), braves, ardentes, exaltées, mais indisciplinées, étaient vouées à la defaite et, sans les dissentiments des alliés, à l'écrasement. » C'est le mot du général Custine au ministre de la guerre Pache, dans une lettre du 7 février 1793 : « Si vous ne prenez pas sans balancer et de suite un parti, citoyen ministre, pour faire prononcer la Convention nationale sur l'armée, celle de la République ressemblera bientôt pour sa composition à une armée turque et elle en aura tous les inconvénients. « Le 18 décembre 1792, Beurnonville, général en chef de l'armée de la Moselle, avait écrit au ministre que son armée est diminuée *d'un tiers* par la fuite des volontaires. Il rappelle les plaintes de Custine et de Dumouriez, ajoutant qu'aucun de ces généraux « ne se plaint de la ligne », c'est-à-dire des vieilles troupes. « C'est la seule portion qui fasse son métier (2). » Et, comme le fait observer Rousset, il sera difficile d'accuser Beurnonville d'être animé d'un esprit contre-révolutionnaire, puisque, trois semaines après cette lettre, la Convention lui confiait le ministère de la Guerre.

On sait que les volontaires nommaient eux-mêmes leurs officiers. A ce propos Lebrun, ministre des Affaires étrangères, communiquait à son collègue de la Guerre, la lettre suivante datée de Dunkerque, 29 avril 1793. Les termes en sont édifiants. « L'esprit de l'armée est excellent, mais la tenue des volontaires m'a révolté. En leur qualité de créateurs de leurs chefs, ils n'en font pas plus de cas que l'on n'en fait ordinairement de sa créature. Ce n'est pas tout d'être patriote, il faut savoir défendre la patrie. Ici je remarque que des bataillons de volontaires se font suivre par vingt ou vingt-deux chariots, lorsqu'ils sont en mouvement, et que ces chariots sont tellement remplis de femmes, de berceaux et d'enfants, qu'il ne reste plus de place pour les malades ou les équipages des soldats. »

Les représentants délégués aux armées par la Convention parlent comme les généraux, et le plus énergique est le plus illustre d'entre eux, et le plus compétent : Carnot. Le 29 avril 1793, il mande à la Convention : « Les volontaires ne veulent s'assujettir

(1) CHASSIN et HENNET, *Les Volontaires nationaux*, I, 433.
(2) ARTHUR CHUQUET, *La Première invasion prussienne*, p. 70.
(3) Publié par CHASSIN et HENNET, *Les volontaires nationaux*, I, 436-37.
(4) ARTHUR CHUQUET, *La première invasion prussienne*, p, 71.
(5) ARTHUR CHUQUET, *Wissembourg* (Paris, s. d, in-16), p. 7.

(1) ARTHUR CHUQUET, *Wissembourg*, préface.
(2) CAMILLE ROUSSET, *Les Volontaires*, p. 136-37 et 141.

à aucune discipline ; ils sont le fléau de leurs hôtes et désolent nos campagnes. Dispersés dans des cantonnements, où ils ne font que boire et courir, ils s'exposent à être dispersés et taillés en pièces, pour peu que l'ennemi fût entreprenant. Heureusement qu'il n'est pas informé de ce qui se passe ; heureusement que nous sommes sévères sur l'interdiction des communications, car l'ennemi aurait déjà pu surprendre nos postes avancés et nos places elles-mêmes (1). » Le 23 mai 1793, Carnot prévient la Convention que « les soldats vendent, non seulement leur pain de munition, mais encore leur bois, les manches de leurs vestes. » Parmi les voleurs et recéleurs dont l'armée est infestée, il conviendrait de faire des exemples ; « mais il y a tant de coupables qu'on est très embarrassé (2). » Les représentants de la Convention, Merlin de Douai, Gossuin, Camus et Treilhard, parlent de leur côté « de la désertion des volontaires qui regagnent leurs foyers et dont les chemins sont semés. » « Les lauriers ne sont pas faits, s'écrient-ils, pour ces êtres vils, que le bruit d'une nombreuse artillerie ou la vue de quelques uhlans effraye (3) ».

En somme, Carnot paraît bien donner la note exacte, mettant en regard le bien et le mal, dans le rapport qu'il envoie le 1er juin 1793 au Comité du Salut public sur la prise de Furnes :

Les soldats étaient tous ivres plus ou moins. Il en tombait à chaque pas. Leurs sacs étaient tellement pleins d'effets volés qu'ils ne pouvaient plus les porter. On leur doit cependant la justice de dire qu'ils ont traité très humainement les prisonniers qu'ils avaient faits, qu'ils ont déployé un courage vraiment héroïque et que leur conduite est un assemblage d'actions tantôt belles, tantôt honteuses. Il est impossible de songer à aucune conquête suivie avec des troupes de ce genre, quelque bonnes qu'elles soient. Rien ne résiste à leur premier choc, mais au moment où il est fait, la débandade se met partout et, si l'ennemi revenait, il ne tiendrait qu'à lui d'en faire une boucherie. On nous informe en ce moment que nos troupes se sont retirées par détachements, et sans ensemble, et qu'il en était resté un nombre considérable entre les mains de l'ennemi ; beaucoup d'armes perdues ou brisées ; enfin tout ce qu'on peut imaginer de plus affligeant pour des hommes qui aiment leur patrie. Votre nouveau Code pénal militaire ne suffit pas !... Quant à nous, citoyens collègues, il nous est impossible de soutenir le spectacle de semblables désordres et nous vous prions de nous faire rappeler au sein de la Convention le plus tôt possible (4).

Ainsi s'exprimait le grand Carnot.

Les désastres furent évités, en premier lieu par la présence des éléments de l'ancienne armée qui étaient admirables, surtout pour l'artillerie à qui revint un rôle prépondérant ; puis par la faiblesse et par les dissentiments des alliés. C'est encore ce qu'Albert Duruy et surtout M. Arthur Chuquet ont remarquablement mis en lumière. Les Autrichiens étaient mous et arrivaient trop tard. Les Prussiens avaient deux chefs, Brunswick et Frédéric-Guillaume, qui, non seulement ne s'entendaient pas, mais avaient des principes militaires tout opposés. On partait en automne, à l'aveuglette, sans avoir rien prévu ni préparé. On comptait sur le hasard et sur la Providence. L'armée prussienne était en pleine désorganisation. C'est avec des armées de stipendiaires et de vagabonds, comme on sait, que Frédéric avait battu l'Europe. Dès 1773, Guibert en avait prédit la décadence dès que le génie et l'énergie du grand roi ne seraient plus là. C'est ce qui advint. Après quelques mois de campagne, l'armée de Brunswick est ruinée, « sans avoir perdu de grande bataille ». M. Chuquet a bien montré qu'avec la moindre cohésion et un peu de décision dans le commandement, les Allemands auraient triomphé de la résistance qui leur fut offerte. Mais ils laissèrent aux volontaires, encadrés dans de vieilles troupes et commandés par des chefs habiles, le temps de s'aguerrir et de se former.

Enfin, il y eut dans les armées de la République — et appliquée avant même qu'elle ne fût officiellement décrétée — l'heureuse mesure de l'amalgame, autrement dit l'embrigadement, qui fit *amalgamer* les nouvelles troupes de volontaires avec les troupes de ligne aguerries et exercées, qui leur donnèrent la solidité et l'esprit de discipline dont elles étaient dépourvues. Dubois-Crancé fut le promoteur acharné de l'embrigadement, s'écriant à la Convention : « Il est commode de dire : Laissons les choses comme elles sont ! Je dis, moi, que les choses ne peuvent rester comme elles sont et que si on les y laisse, nous n'aurons plus d'armée et que nos ennemis seront triomphants sans effort. » Les projets de Dubois-Crancé étaient combattus par des arguments comme celui-ci : « Croit-on, disait l'agent Gadolle, qu'ils (les soldats des troupes de ligne qui portaient l'habit blanc) prendront de bon gré l'habit bleu, l'habit de ces volontaires dont les trois quarts ont fui devant l'ennemi et ont partout laissé des preuves de leur indiscipline et de leur malpropreté. »

Cependant les idées de Dubois-Crancé l'emportèrent heureusement. Du 21 février 1793 est daté le décret qui abolit la distinction entre les régiments de ligne et ceux de volontaires, décidant l'embrigadement. Le 24 février la Convention rendit cet autre décret : « Tous les citoyens français depuis l'âge de dix huit ans jusqu'à quarante ans accomplis, non mariés ou veufs sans enfants, sont en état de *réquisition* permanente. »

Les volontaires avaient vécu.

F. FUNCK-BRENTANO.

(1) Publié par CAMILLE ROUSSET, p. 190.

(2) Rapport envoyé par Carnot, de Belgique, le 3 juin 1793, au Comité de Salut public : publié par CAMILLE ROUSSET, p. 191.

(3) Publ. par CAMILLE ROUSSET, p. 171.

(4) Publié par CAMILLE ROUSSET, p. 192-193.

Hannetons de Paris

—

BIENFAISANCE ET CHARITÉ

Quel prestigieux renom de personnes charitables ont Mmes La Griffe et du Jabot ! Gloires de la bienfaisance française, elles rayonnent même à l'étranger, maintenant que, grâce à la prestesse des communications internationales et à l'accord des âmes généreuses par dela les frontières, les bonnes œuvres s'entr'aident pour les sinistres retentissants. Pas une catastrophe un peu reluisante, pas une guerre bien effroyable où leur nom ne soit imprimé dans les journaux, où elles n'entrent en correspondance avec les impératrices et les reines, où elles ne prouvent leur zèle par des communiqués à la Presse ! Ce sont des puissances morales avec lesquelles le gouvernement compte, des célébrités dont Paris est fier, que la Province finit par connaître à force de les voir citées dans les gazettes, auxquelles les Grands-Ducs en voyage se font un devoir de rendre visite... lorsqu'elles ne sont pas trop décaties, et dont les modernes journaux de modes, (qui propagent si fâcheusement dans la foule les ridicules snobismes des gens chics) ne se lassent pas de publier les portraits aux heures et dans les décors les plus intimes de leur vie.

... D'aussi loin qu'elles se souviennent elles furent dressées à ce sport amusant et profitable de la bienfaisance. Encore toutes petites filles, elles figuraient aux côtés de leur mère dans les fêtes de charité les plus élégantes, tendaient à l'aumône leurs jolies menottes et, en voyant les grimaces d'alentour, en écoutant les captieux papotages, apprenaient l'art du faux sourire qui masque les secrètes pensées, du cabotinage qui est l'essentielle vertu mondaine, pressentaient à bonne école les calculs vaniteux ou intéressés, arrière-fond invariable des parades les plus diverses dont le monde décore son incessante curée.

Car ce n'est pas du jour au lendemain qu'on peut devenir une belle créature d'artifice, bien en formes et en souplesse ! Tant de virtuosité ne s'improvise pas, les préceptes et le don ne suffisent point. Il y faut l'entraînement, l'atmosphère, la lente emprise des traditions vivantes. De même que les meilleures ballerines sont celles qui, nées pour ainsi dire au foyer de la danse, y ont grandi, les mondaines les plus réussies sont celles qui, dès leur frêle enfance, balbutièrent leurs premiers mots, esquissèrent leurs premiers sourires et leurs premiers pas au milieu de la farandole. Alors, plus n'est besoin qu'on leur enseigne petit à petit les valeurs sociales, la graduation des hommages ou de la désinvolture, les ruses complexes de la diplomatie. Aux gestes, aux regards, aux inflexions de voix elles ont vite deviné ces nuances. Sans doute, dès leurs premiers jeux aux Tuileries et aux Champs-Elysées, dès leurs premières matinées enfantines, une habile éducation est venue en aide à leur instinct pour leur apprendre à garder leur rang de petites poupées précieuses, importantes et adroites. Elles savent, les pauvrettes, qu'il y a des compagnes dont les parents sont milliardaires, illustres et puissants, que c'est avec celles-là qu'elles doivent s'ingénier à jouer sans cesse, que pour celles-là il faut réserver complaisances, gentillesses, sourires, qu'il en est d'autres, peut-être plus joyeuses et plus charmantes, mais pour lesquelles, leurs familles étant sans fortune, sans éclat ni influence, il est inutile d'avoir le moindre égard. Déjà aussi elles s'y forment à l'art des propos avisés et des sourires trompeurs. Mais rien ne vaut la merveilleuse école de certaines fêtes de bienfaisance où il faut, pour tirer d'elles tout le profit possible, beaucoup d'adresse et la plus rare connaissance des hommes, où il faut savoir mettre en œuvre tout le cabotinage et toute la rouerie mondaine que les salons vous apprirent.

Aussi, bien vite, Mmes La Griffe et du Jabot, encore fillettes, se familiarisèrent-elles avec les malices les plus secrètes, et leur rôle de mignonnes figurantes dans l'apothéose de leur mère ne tarda-t-il point à devenir plus personnel. A peine leur taille commença-t-elle de s'emprisonner dans un corset, leurs robes à descendre jusqu'aux chevilles et leurs cheveux fous à se nouer en nattes que, tout en paraissant aider leurs mamans, elles travaillèrent pour leur propre compte. Si les rayons de vente où se trémoussent les mères sont moins glorieusement achalandés que d'autres, c'est à l'un de ces autres que les filles porteront leurs grâces coquettes, leur parfum, leurs souples attitudes, leur désir de relations brillantes, d'invitations magnifiques, de flirts qui vous classent et vous font envier, surtout de beaux mariages !

Une personne fûtée et entendue à la charité mondaine doit s'annexer à une grappe de duègnes importantes, de jeunes femmes et de jeunes filles d'un radieux prestige social. Il faut qu'elle s'arrange pour ne point passer inaperçue au milieu d'elles et même pour y conquérir sans fracas la vedette. Une fois incorporée à une telle bande qui rehausse ses mérites et son rang, qui attire sur elle les regards des gens « distingués », notre jeune fille est en selle pour les galopades fructueuses.

C'est ainsi que, encore toute virginale et gracile, la personne délurée qui devait être plus tard Mme La Griffe, escaladant plusieurs étages dans la hiérarchie de la bienfaisance mondaine, s'était faufilée en des œuvres tout à fait reluisantes, auxquelles jadis sa mère n'eût jamais osé prétendre et qui augmentaient singulièrement pour toutes deux le prestige comme le profit de leurs opérations.

— Tout ce qu'il y a de plus aristocratique, *l'Orphelinat des Porteurs de viande de la Villette* et *l'Œuvre pour la Sobriété des Cuisinières* ! avait enseigné à sa fille la mère de la future Mme La Griffe, fort experte en la valeur représentative des divers groupements charitables dont l'opinion élégante a souci.

La mignonne n'avait guère besoin pourtant qu'on lui fît la leçon ! Dans son amour propre de fillette ambitieuse, elle avait souffert de la bienfaisance encore un peu subalterne où sa mère était confinée et des nobles contacts qui, de ce fait, lui restaient interdits. Aussi n'avait-elle point attendu qu'on lui conseillât cette grimpée pour en supputer les avantages. Tout de suite, dans son jargon utilitaire et sans hypocrisie de mondaine moderniste, elle les précisa :

— Oui, la princesse d'Hunyadi-Janos aux *Porteurs de viande* et la marquise de la Tour d'Ivoire à l'œuvre de *l'Anse du Panier*, comme nous disons entre nous ! Très chic en effet ! L'armorial et le Tout-Paris du million ! Les soirées de la Princesse, ennuyeuses à périr, mais où les invités sentent chaque minute leur valeur s'accroître. . Les bals de la Marquise, bien plus divertissants car on y flirte sous l'œil sympathique de la maîtresse de maison, et les séries légendaires dans son château d'Eure-et-Loir qui se liquident régulièrement, chaque automne, par deux ou trois grands mariages et de plus nombreuses aventures également retentissantes !... Il n'y a que *l'Assistance aux goîtreux des Savoies* qui soit plus chic encore et plus fermée !... Tu penses : Un brelan d'Altesses royales et impériales ! Autour d'elles rien que la plus pure noblesse historique ou des milliardaires datant au moins du règne de Louis Philippe !... Là, rien à espérer pour nous, à moins d'un coup de chance ou de cœur.

— Ma fille ! gronda pudiquement la mère qui était d'une génération où l'on se croyait tenu de voiler, par quelques guirlandes, des calculs tout aussi désinvoltes et où l'on ne dédaignait pas de se duper soi-même par des propos charitables... Ambitionne surtout les œuvres où tu croiras pouvoir faire le plus de bien ! Tu sais que ce fut la règle de ma vie.

— Connu, maman !... Ne t'épuise pas à me donner le « la » ! Réserve ton manifeste pour le monde... Sans compter même que tu peux t'en dispenser : Tu n'en es plus à faire tes preuves et à suggérer aux gens l'opinion que tu veux qu'ils aient de toi ! Il y a des années que ta vertu charitable est un lieu commun. Jouis de tes lauriers puisque tu sens un avantage à ne pas encore dormir sur eux et laisse-moi monter dessus pour faire une enjambée plus haute !

Sans les égards que notre fringante moderniste se croyait tenue de garder pour le pharisaïsme grandiloquent à la mode de jadis, elle eût ajouté avec ce tranquille cynisme qui n'éprouve même plus le besoin de s'abriter sous un masque :

— T'époumonne pas à faire du bluff, maman ! On connaît la ferveur et le désintéressement de ta charité. N'aie pas peur qu'on te déboulonne de ton piédestal ! N'empêche que c'est à force de te trémousser parmi les belles madames de *l'Orphelinat des Allumeurs de réverbères* que, de famille plutôt modeste, tu épousas un industriel d'assez beau train. N'empêche que c'est là, ainsi qu'à *l'Œuvre des Mutilés du Second Empire* et à la *Ligue des Récréations familiales*, que tu as eu tes flirts les plus enorgueillissants, tes relations les plus brillantes et les plus cossues, qui t'ouvrirent les salles à manger fastueuses, mirent dans ton salon des hôtes de marque, t'obtinrent pour ton mari — feu mon père qui était loin d'être un aigle, — et pour mes frères, — d'aimables crétins n'ayant d'autre mérite que de s'habiller chez le bon faiseur ! — toutes les places, faveurs, distinctions, passe-droit qu'il n'était pas trop scandaleux de leur conquérir ! Tu es une très bonne mère en essayant que tes longs services dans la bienfaisance me profitent aussi. Ils me donnent un tremplin plus haut que celui d'où tu t'es élancée jadis. Ne nous alourdissons pas de vaines hypocrisies et tu verras où me porteront mes cabrioles sur une piste que je connais !

C'est ainsi que la jeune fille, mettant à profit l'expérience de sa mère et des contemporaines qu'elle avait vu se démener autour d'elle, sachant tirer un merveilleux parti des hommes, des femmes et des circonstances, ménageant les vanités et les intérêts dans le seul but que l'on ne contrecarre pas les siens, avait su — sans négliger les œuvres où triomphait sa mère et qui pouvaient lui servir — se faire agréer à celles qui constituaient à ses yeux un avancement social. C'est ainsi que, d'abord modeste et se bornant à une figuration effacée, elle n'avait point tardé, en récompense même de son allure si discrète, à s'y voir offrir une place bien en vue, des invitations qui l'empourpraient d'orgueil et la main de M. La Griffe, boursier auquel une particule trop récemment conquise sur son nom roturier et une richesse à peine de quelques années plus ancienne ne permettaient pas encore trop d'exigences dans ce monde où il était fier d'être admis et où il avait hâte de consolider quelque peu sa situation précaire.

Première pirouette ascendante qui en avait permis bien d'autres ! Pouvant répéter sur les hauteurs, avec l'aplomb que donnent l'entregent et la fortune, le jeu charitable qui avait si bien réussi à sa mère, Mme La Griffe connut des succès et des profits bien plus exaltants. Avec une beauté plutôt moindre et des grâces plutôt moins affriolantes, quels flirts plus glorieux ! Dans son salon, des pages de l'Almanach,

de Gotha et les notabilités les plus indiscutables de l'art, de la finance, de la politique, de la littérature! Et pour ses enfants, pour ses gendres — bien que le souci de ne point effaroucher ses relations aristocratiques l'eût contrainte à une circonspection délicate envers la « tourbe au pouvoir » — quelles rafles sur les cimes de la Magistrature et de l'Armée! D'ailleurs la réserve même à laquelle elle était condamnée envers les politiciens de la « faction » régnante n'accroissait-elle pas son prestige auprès de certains de ces parvenus vaniteux qui ambitionnaient comme un brevet de parisianisme et d'élégance la faveur d'être reçus chez elle et ne croyaient pas l'acheter trop cher en la payant de toutes leurs complaisances?

Par surcroît, Mme La Griffe — à l'instar de sa mère mais bien plus ostensiblement qu'elle — acquérait peu à peu l'angélique et noble réputation de sœur de charité mondaine, inconsciente même de son propre mérite. Les journaux pourtant ne se faisaient pas faute de le lui révéler! Car, de même que Mme La Griffe faisait le sacrifice, disait-elle à ses aristocratiques amies qui lui en savaient gré, de recevoir les ministres uniquement pour le succès de ses œuvres, elle condescendait à bien accueillir les reporters pour émouvoir l'opinion par leurs articles et battre le rappel autour des caisses trop souvent vides. Dévouement qu'elle expiait par des indiscrétions en vérité bien pénibles : ainsi avait-elle dû se résigner au ruban de la Légion d'Honneur qu'un ministre, en extase devant les faits et gestes de la noblesse (même la moins authentique), lui avait de force mis au corsage, et ne pouvait-elle empêcher les journalistes d'imprimer sans cesse son nom, sa louange, de publier son portrait, celui de ses chiens, de son mari, de son automobile, de sa salle de bains, de sa table à coiffer, etc... et de lui faire réputation universelle d'une déesse ardente, sereine, candide, de la bienfaisance mondaine!

A quelques variantes près, Mme du Jabot, s'élançant de tremplins analogues, s'était évertuée aux mêmes cabrioles. Seulement, plus fortunée que son émule Mme La Griffe, moins escortée qu'elle d'amis, de neveux, de cousins à pourvoir, elle avait borné sa récolte aux seules satisfactions vaniteuses. Ne demandant pas à la charité mondaine la conquête de l'argent, que déjà elle possédait, et des grandes situations dont elle n'avait cure pour personne de sa famille, elle n'utilisait les tréteaux de la charité élégante que pour collectionner les invitations précieuses, acquérir autorité et prestige dans un monde plus reluisant que celui où elle avait grandi et pour asseoir dans les archaïques fauteuils de son salon des personnages ornés de titres bien plus anciens et bien plus majestueux encore. Désintéressement des profits palpables qui lui permettait un discret mépris pour Mme La Griffe dont elle était un peu jalouse et dont elle aurait voulu être un peu mieux différenciée. Mais qu'importe, après tout, du moment qu'elles sont associées dans la gloire et dans la reconnaissance publique, du moment que, tout en gardant pour les vrais connaisseurs leur physionomie distincte, elles se complètent l'une l'autre et attirent par le prestige de leur exemple toutes les jeunes vocations ambitieuses d'aussi bien réussir?

Car, ce n'est pas niable, elles les fascinent. Grâce à elles, toutes les personnes d'un peu d'esprit et qui ne se sentent pas dans le monde pour en être dupes, découvrent les heureux résultats de la charité mondaine, la seule qui soit amusante et profitable.

Se gardant, comme tant de parvenues maladroites, d'imprimer dans les journaux leurs largesses et de perdre par cette déplaisante ostentation le bénéfice mondain de leurs générosités, elles recommencent pour leur propre compte les calculs et l'adroit manège de Mmes La Griffe et du Jabot, qui, tout en assurant à ces deux personnes une vie de fêtes, de parade, d'hommages, d'influence, de pouvoir et de profits, leur vaut de faire figure dans les annales de la bienfaisance.

Et l'éternel dialogue reprend avec quelque compagne ou avec soi-même, si l'on n'a pas de confidente assez sûre, et sous la réserve de quelque précaution de langage si l'on a la faiblesse démodée de mettre à l'abri sous de grands mots ses fringales et ses ambitions :

— Etes-vous de *l'Œuvre de la Régénération des petites mains?* Moi, je m'en mets. De récentes zizanies ont fait des vides dans les rangs des dames patronnesses... Avec un peu de doigté beaucoup de places à prendre, et très rapidement!... Je suis du dernier bien avec la rêche Mme Arselard qui, en raison de son mauvais caractère et de ses succulents dîners, fait selon son bon plaisir les élections au comité, choisit les vendeuses et distribue les vedettes... C'est elle qui, trois ans de suite, a mis d'office au buffet la petite de la Haye dont personne ne voulait parce qu'on ne la jugeait pas assez bien en chair et en sourires pour faire recette. C'est elle aussi qui, d'office, lui dépêchait des soiffards richissimes pour consommer son champagne et son porto, surtout pour lui créer une cour, tant et si bien qu'elle a fini par faire convoler ce paquet d'os en justes noces avec un fastueux Américain, grand buveur d'extra-dry... Ç'aurait pu être aussi bien un gentilhomme avec plus de quartiers que la lune elle-même, car à la *Régénération des petites-mains*, il y a beau preneur pour les disgraciées et des ressources magnifiques pour les ambitions les plus voraces : des archiducs, des agioteurs si puissants qu'ils sont au-

dessus des lois ou tout au moins les font abroger lorsqu'elles les gênent, des millionnaires de la révolution sociale, des princes de l'Eglise, des anarchistes roulant en mail et en auto, des chefs d'armée, des chirurgiens qui ne taillent que des peaux de rois et de grands seigneurs, des ministres auxquels on permet de suivre le train, tout juste avant la valetaille, afin d'en obtenir croix, places, subventions, dithyrambes officiels... Dès qu'on s'est faufilé dans l'état-major, soirées et garden-party au Faubourg, un évêque *in partibus* pour vous marier, la bénédiction du Pape à peu près sûre!... Pour nos maris des invitations aux chasses les plus enviées, l'accès des clubs exigeants, les 28 jours derrière les feuilles de chêne d'un général, des petits saluts cordiaux à toutes les réunions sportives élégantes et — on en a toujours besoin — les faveurs du gouvernement dont on est libre de dire plus de mal qu'on n'en pense...

Ayant réussi à se glisser et à se mettre en vue dans quelques œuvres du *Sauvetage des Trottins* ou de la *Tempérance des élèves en pharmacie*, la fine M^lle du Busc et l'ensorceleuse M^me Coquillat jouissent d'admirables tréteaux pour le flirt, la conquête, l'influence. Elles s'en font une manière de trône d'où elles règnent, se laissent voir en belles attitudes et tirent de leur office d'innombrables profits sociaux.

Des loques et des vices à propos de quoi elles battent l'estrade, elles se soucient comme de leur premier cabotinage! Les pauvres à secourir, les braves êtres chancelants à fortifier, pour lesquels elles se trémoussent, jamais elles ne les verront! Jamais ils n'auront d'elles un mot de réconfortante bonté. Seulement elles en parlent. Il le faut bien. C'est le prétexte indispensable pour leurs cabrioles. A l'occasion, lorsque l'auditeur vaut qu'elles se mettent en frais, elles sont même superbes de chaleur, attendrissantes d'émotion et de suavité. Ne faut-il pas qu'elles éclipsent par la splendeur de la recette telle rivale en influence qui se démène au rayon voisin pour donner, par un chiffre supérieur, la preuve qu'elle a des amis plus « chics », plus riches, plus fidèles?

— Le baron de Roulepif chez elle!... Tout à l'heure le prince de Tollu!... Mais qu'est-ce qu'elle fait donc pour les enjôler ainsi?... Voilà un succès préparé par bien des après-midi suspectes!... Pauvre mari berné... à moins qu'il ne soit consentant!... C'est qu'il s'attarde à ses grâces, le Baron!... Est-il possible de s'afficher ainsi?... Pourvu que les politiciens et les gentilshommes pannés ne l'aperçoivent pas! Ils viendraient tous courtiser son pouvoir ou ses millions!... Mauvaise journée! Je n'ai encore fait que six cents francs!... Et pas un flirt qui me fasse mousser!... Ma robe ne m'avantage décidément pas. J'ai eu tort de vouloir trop devancer la mode! Peut-être aussi que mon parfum n'est pas assez affolant!... Mon Dieu! Mon Dieu! Quelle guigne! Si elle ne me lâche pas je vais sortir de là diminuée!... N'ai-je pas eu pourtant les plus brillantes promesses! L'ambassadeur du Japon et l'amiral révoqué d'avant-hier, Coquelin Cadet et Salivas, le futur président du Conseil!... Sans compter tous mes flirts, grands ou petits, passés ou présents... Un vrai lâchage! C'est indigne! Quelle leçon! Je serai désormais moins prodigue de mon sourire. Si je n'avais pas tant de plaisir à montrer mes épaules, comme je les garderais pour moi!... Mais c'est navrant à pleurer! Tout le monde autour de moi fait des affaires d'or... On remarque ma solitude. Je suis comme une pestiférée. Quels sarcasmes doit provoquer ma tape!... Oh! c'est enrageant! Voilà le Ministre des Fonds secrets qui vient de rejoindre M. de Roulepif et rivaliser avec lui de générosité!... Quel pied plat! Toute cette bassesse pour être maintenu dans le prochain Cabinet... Si Salivas arrivait au moins, le fourbe serait bien vite devant mon comptoir... Mais personne ne viendra donc à mon secours?... Tiens! Ce clou de M^me Tringle qui se permet d'accrocher au passage la princesse de Barbizon!... Cette petite Lavasse qui est assaillie à son buffet comme une cantinière par son régiment! Toute la bande des artistes et des littérateurs mondains! Ça boit sec et ça fait un ramage qui s'entend!... Pour comble, la mollasse Yvonne Bubon qui, elle-même, rafle les hommages et l'argent des jouvenceaux moins trêmblants que son sein!... Il n'y a que moi! C'est un désastre! Je dois être envoûtée par ce mage borgne dont j'ai repoussé les attouchements visqueux qu'il me proposait sous prétexte de chiromancie!... Ma parole, si j'apercevais un bossu, je crois que j'irais le frôler pour faire tourner la chance... Ah! Enfin! M. Arsène Nabot, l'éternel blackboulé de l'Académie française... Un rossignol qui ne chante plus mais qui fait toujours parler de lui... Il vient pour moi... C'est mieux que rien... Sa verve hargneuse attirera près de moi tous ses confrères malchanceux!

La fine M^lle du Busc aussi bien que l'ensorceleuse M^me Coquillat ont bien raison de palpiter en de telles angoisses et d'interpréter avec tant de fièvre les péripéties de cette foire aux vanités où la charité n'est que le magnifique prétexte de l'éternelle parade mondaine, de l'éternelle course à l'argent, à l'amour, au pouvoir. Les figurants ne s'agitent en ces ventes de charité que comme dans un salon ordinaire où il faut faire montre de sa façade, plastronner pour l'embellir. Et l'on stupéfierait les meilleurs d'entre eux en leur demandant une pensée pour la détresse au profit de laquelle toute cette esbroufe se dépense! N'est-ce pas le rôle obscur et subalterne des bonnes créatures sans intrigues, sans

amours et sans liesses d'aller à domicile consoler la guenille, sécher les humbles larmes, panser les plaies de misère et de solitude? De même que ce ne sont pas les jeunes élégantes qui viennent s'agenouiller, au crépuscule, dans l'ombre des cathédrales, de même pourraient elles avoir le loisir et le goût des escalades ignorées aux soupentes de détresse? Ce sont des papillons qui font admirer leurs radieuses couleurs dans la lumière. Tant mieux si leurs battements d'ailes, qu'ils prodiguent pour leur propre allégresse, illuminent d'un peu de joie les ténèbres d'alentour!

Il s'agit bien en vérité de tels soucis! Ecoutons les chuchotements de ces dames entre elles. Du côté des acheteuses qui ne viennent là que contraintes, comme l'on paye un billet souscrit, uniquement pour entretenir les relations utiles, faire leur cour aux femmes de maris influents, apporter le « merci » attendu pour les dîners où les fêtes de l'hiver, et qui, gênées dans leurs folâtres passe-temps de l'après-midi, préféreraient peut-être à cette cohue l'ardente intimité de quelque garçonnière, ou bien, fort à court pour leurs fanfreluches personnelles ou pour le train de leur maison, s'irritent de semer en poudre aux yeux l'or qui leur serait si nécessaire :

— Voilà Mme Calebasse qui me guette. Feignons de ne la point voir. Mon aîné ne passe son bachot que dans trois ans. D'ici là j'aurais bien d'autres occasions de lui faire plaisir pour amadouer par elle le professeur de Faculté son époux... Mieux vaut me réserver pour Mme de Hautefutaie aux bals de laquelle ma fille se crée d'utiles relations... Cent sous pour Mme du Verne. C'est tout ce que mérite son maigre dîner annuel... Dix francs à Mme La Brousse dont le mari invite le mien à ses chasses et qui nous octroie du gibier quand sa valetaille n'en veut plus. Vingt francs à Mme Chipoteaux dont le Salon est utile à la carrière de mon mari... Mon Dieu! que d'argent! Surtout lorsqu'on a tant de dépenses ailleurs, qu'on est en retard d'un terme pour son loyer et que ma fille et moi faisons nos visites dans nos manteaux de la saison dernière!... Et que l'après-midi serait donc plus douce chez mon joli bien-aimé qui est précisément libre aujourd'hui et qui m'a tant suppliée de venir!... C'est à peine si je pourrai faire chez lui un saut d'un quart d'heure! Juste le temps d'un baiser au galop!

Prêtons maintenant l'oreille au bavardage des vendeuses inoccupées et du grand état-major de la bienfaisance qui, dans l'attente des visiteurs tout à fait éblouissants, surveillent la manœuvre, marquent les fautes, les ruses, les hardiesses, les succès et jugent d'un coup d'œil le progrès ou la dégringolade des situations mondaines :

— L'étude de Me Discord ne doit plus faire florès : on ne voit plus en rumeur autour de sa femme la ruche de divorcées élégantes qui venaient se ruiner en brimborions pour conquérir l'époux à leur cause et accélérer la procédure libératrice! Il faudra la remplacer l'an prochain!... Voyez nos recrues de cette année! Jolies et flirteuses en diable, elles font merveille. — Leurs sourires, leurs regards câlins affolent les hommes. C'est vrai. Les voilà tous en pâmoison dans le sillage de leurs froufrous et de leurs parfums. — Précieuse leçon pour l'avenir. Il n'y a plus qu'un peu de galanterie qui fasse recette! — Pas trop n'en faut pourtant, car nous risquerions le discrédit pour notre œuvre, d'une grâce jusqu'alors si digne. — Il sera bon de donner le « la » à celles de nos néophytes qui se laissent entraîner par leur généreuse nature. — Ainsi la petite Mme du Bois se prodigue. Regardez-la se trémousser au milieu de sa troupe d'hommes, les frôler de sa poitrine et leur offrir ses lèvres et ses dents quasi sous le nez! — Pas étonnant qu'elle ait usé déjà son premier livre de caisse — Ah! M. Lesbroufe! Attention! Il est encore plus vaniteux que riche! Vite! Vite! Faisons un succès à son entrée!... Bon! Bien attaqué!... Tout un essaim de femmes capiteuses autour de lui! Il ira de ses cinquante louis!... — Depuis que Mme Grignotte s'habille chez Worms, elle est plus à son avantage et a plus de succès. — Vous savez qu'il lui donne la plupart de ses toilettes en échange de la réclame mondaine qu'elle lui fait partout. — Je m'étais bien aperçue qu'elle chantait un peu trop la gloire de son couturier. — On m'avait dit qu'elle jouissait seulement de prix spéciaux. — Ah! l'agrément d'avoir de fortes hanches et une délicatesse accommodante! — C'est peut-être pour cela qu'elle fait tant d'argent! Son comptoir ne désemplit pas! — Mme Blette avoue trop son âge : rien que des adolescents autour de sa grâce encourageante et dodue! Puisse-t-elle ne pas nous créer d'histoires en ruinant des mineurs! — La zézayante Mme d'Amaudis est très en beauté et son mari est en train de prendre à la Chambre une grande importance. Aussi, elle ne chôme pas! Et dire que, dans la crainte d'un fiasco, nous ne lui avions confié que le rayon des cure-dents! Une vraie panne! A la prochaine vente, il faudra la mettre en vedette. — C'est comme Mme Frissonnet qui, avec ses airs d'Ophélie, nous avait paru dangereusement mélancolique. Elle a un succès fou auprès des vieux messieurs élégiaques et des jouvenceaux timides. Elle vient de faire quinze louis avec le solennel M. Ducroc, vous savez bien, celui qui fait de la philanthropie dans les prisons! — Une nouvelle : l'amiral de Kermorvan est en perdition devant les fossettes et la chair abondante de Mme Gelinard — Sans doute, en souvenir des Hottentotes de sa jeunesse! — C'est le flirt et le potin

du jour. — Flatteur pour elle. Mais l'amiral n'a que sa retraite, son grand cordon et ses pertes au jeu. Rien de bon pour l'Œuvre dans ces aventures!...

Et le soir, après ces passes d'armes de coquetteries, de séductions, d'aimables chantages à l'influence et la beauté, lorsque nos vendeuses surexcitées confrontent entre elles les résultats de leur tactique, les preuves de leur prestige mondain, lorsqu'elles les récapitulent pour leur propre satisfaction ou encore, rentrées chez elles, recensent avec leurs époux les avantages que peut leur valoir cette parade de l'après-midi, quelles charitables préoccupations nos hannetonnettes trépidantes et fûtées ne laissent-elles point apparaître.

— Ton dernier discours a fait plus d'impression encore que je ne pensais. Jamais je n'ai été si entourée et si fêtée. Des hommages! Des compliments! La vieille M^me de Baliverne qui ne m'avait jamais honorée d'une escale, s'est mise en frais, dans l'espoir sans doute d'une aide à ses deux fils qui croupissent aux Affaires étrangères... Et aussi M^me de Mourmelon de Grandval, dont le gendre aimerait fort se rapprocher de Paris! Et des flirts! Et, avec les personnages les plus chic, de longues causettes qui faisaient blêmir d'envie les chères petites d'alentour... J'étais en verve. Le succès me donnait de l'entrain. Et quelle recette! Six mille! Je sens que nos actions montent. Sachons en profiter... La rogue M^me de Bourbince qui ne prodigue pas ses grâces, veut que nous soyons avec elle d'un élégant pique-nique à Versailles... Les Carousse-Lajoie nous téléphoneront pour dîner un soir au Cabaret et aller ensemble à quelque tréteau de Montmartre... Le comte de Stellanville a déserté pour moi ses belles amies qui me faisaient de terribles paires d'yeux... Tout le monde a eu le sentiment que nous marchons... Ça m'a valu enfin l'invitation chez la générale Lapointe et chez M^me d'Aramon qui nous manquait encore, mais au-devant de laquelle je ne voulais pour rien au monde avoir l'air de courir... Ah! Je suis bien contente... Faites risette à votre femme qui porte si victorieusement le pavillon! Ah! la belle journée! Que je suis donc contente!

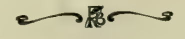
Contente en effet, mais de tous les frivoles et mesquins contentements dont se réjouissent à l'ordinaire les petites âmes falotes n'ayant pas d'autres rêves que l'ambition, l'orgueil, l'intérêt, pas d'autres désirs que les médiocres émois de la parade et du profit! De la charité comme de tous les autres sentiments de la vie, tout en étant persuadées qu'elles les éprouvent avec une ardeur passionnée et profonde, elles ne connaissent guère que les apparences. Pauvres hannetonnettes bourdonnantes, étourdies de leur propre rumeur, de leur trépidation, du frou-frou de leurs ailes froissées! De l'amour — dont elles s'imaginent ressentir toutes les fièvres et les joies exaltantes — elles n'ont jamais eu que les simagrées extérieures de coquetterie, d'intrigue, d'escrime brillante et vaniteuse. Quant aux félicités de la famille et de l'amitié, qui ne se révèlent dans leur plénitude qu'aux cœurs désintéressés, graves et paisibles, elles n'en peuvent goûter qu'une parodie mensongère, qui, du reste, leur suffit, car elles sont bien trop frénétiques pour en souhaiter de moins dérisoires, car, surtout, elles sont bien plus friandes de satisfactions cabotines et utilitaires. De même encore si elles se pourlèchent de tous les plaisirs, de tous les avantages que l'esbroufante charité mondaine réserve à celles qui la pratiquent avec adresse, si elles se délectent des hommages et des invitations qu'elles recueillent, de leur surcroît de prestige et d'influence, de l'embellissement de leur façade, elles ignoreront toujours la noble volupté qui résulte du don de soi-même et l'enchantement que procure l'espoir de semer autour de soi un peu de bonheur.

Plaisirs peut-être égoïstes, prétendra quelque sévère la Rochefoucauld, mais, dans tous les cas, d'un égoïsme supérieur et raffiné! Ne sont-ce pas encore des êtres d'élite que ceux dont l'égoïsme est capable de se satisfaire ainsi? Puissent les cœurs un peu trop préoccupés d'eux-mêmes acquérir la certitude qu'une des plus belles joies c'est l'élan passionné pour faire des heureux, l'effort délicat et tendre pour que les larmes s'achèvent en sourires, c'est l'imagination du contentement qu'on a pu donner par la simple puissance d'une âme qui rayonne!

Ceux-là ne connaissent pas la vraie douceur de vivre qui n'ont pas tendrement frémi de toute la misère du monde, qui ne se sont pas exaltés pour l'amoindrir, qui n'ont pas goûté la sereine ivresse de se représenter le bien-être moral produit par le don de leur cœur et le bienfait de leur émoi fraternel.

Nos jolies âmes froufroutantes sont pleines de mépris pour « les bonnes gens » qui se vouent à cette charité sans fanfares, incapable de rapporter le moindre bénéfice mondain. Mais les « bonnes gens » peuvent aussi les plaindre de s'en tenir à de tels simulacres et de rester, avec une badauderie fièrote et vertigineuse, au seuil des vraies joies. Car si elles savourent l'exaltation de la farandole mondaine, elles ne soupçonnent pas même la secrète béatitude qu'on a de lire, en échange de sa tendresse ardemment offerte et secourable, un peu de tendresse heureuse dans un regard durci par la douleur.

GEORGES LECOMTE.



LA VIE LITTÉRAIRE

Les malheurs d'une grande dame, par Ch. de Coynart.

CH. DE COYNART. *Les malheurs d'une grande dame sous Louis XV*. (Hachette, éditeur.)
CH. DE COYNART. *Une sorcière au XVIII^e siècle. Marie-Anne de la Ville, 1680-1725*. Hachette, éditeur.)
HENRI D'ALMÉRAS. *Cagliostro*. (Société française d'imprimerie et de librairie.)

M. Ch. de Coynart nous offre sous ce titre un peu ridicule : *Les malheurs d'une grande dame au XVIII^e siècle*, une œuvre beaucoup plus intéressante qu'il ne se l'imagine. Il dessine, en effet, le portrait d'une femme de qualité vivant sa vie selon les mœurs du temps, sans cette bonne grâce spéciale que donnent aux héroïnes du XVIII^e siècle la fréquentation et les goûts littéraires. Qu'est-ce que la comtesse de Montboissier ! C'est une femme que rien ne distingue des autres femmes dans les milieux nobles où elle naît et où elle coule son existence malheureuse, plus pitoyable que tragique. Elle est elle-même sans aucune signification. Elle n'est nullement un personnage historique. M. Ch. de Coynart s'est appliqué cependant à reconstituer son existence médiocre ; et parce que cette existence est médiocre, elle devient caractéristique. Nous voyons avec netteté, la vulgarité, la brutalité des mœurs d'une société insuffisamment polie, l'élégance superficielle recouvrant la grossièreté fondamentale, les appétits d'argent déterminant les rapports de toutes les familles ; puis, se mêlant à la société régulière, des aventuriers de toutes sortes qui la corrompent... Nous pouvons mesurer les progrès moraux et sociaux accomplis. Quel document M. Ch. de Coynart nous procure, sans presque le vouloir !

Car les détails qu'il nous donne sur le merveilleux et la sorcellerie sont pour nous de peu de prix. Sans doute, M. Ch. de Coynart nous montre bien — et cela ne laisse pas que de nous agréer — que l'ardeur des aristocrates du XVIII^e siècle à se livrer aux pratiques de la sorcellerie était excitée, moins peut-être par le désir de connaître l'avenir, que par la volonté de gagner de grandes richesses. Le luxe s'était développé énormément et les familles les plus nobles étaient chargées de dettes. Chacun voulait de l'or, de l'or pour tenir son rang. Beaucoup allaient tenter la chance du pharaon ou du biribi dans ces maisons de jeu qui pullulaient à Paris, surtout à l'hôtel de Gesvres ou à l'hôtel de Soissons, érigés en académies du hasard, ouverts à tout venant et où se consommaient avec précipitation bien des ruines. D'autres, la superstition aidant, avaient recours au diable pour s'enrichir et réclamaient en même temps leur horoscope. Le diable les trompait souvent... Sans doute, voilà un document précieux pour comprendre ces hommes et ces femmes du XVIII^e siècle qui souffraient de désordre nerveux. Mais l'intérêt de la courte vie banale de M^{me} de Montboissier est plus profond, parce qu'il est plus simple.

Louise-Elisabeth Colins de Mortaigne naquit à Paris le 4 février 1718, dans l'industrie liégeoise et la noblesse française, et elle grandit sans littérature. Son père était âgé, sa mère un peu folle. Ils subissaient l'un et l'autre la troublante influence d'une époque inquiète. Dès qu'elle fut en âge de marcher seule, on la mit au couvent de Panthémont, où l'on apprenait moins l'orthographe que les leçons de moralité générale et les arts d'agrément. Quand elle eut quinze ans, son père étant mort, sa mère un peu plus folle s'étant remariée, elle apprit un beau jour qu'elle allait être fiancée à Philippe de Beaufort-Couillac, comte de Montboissier, déjà capitaine à vingt et un ans au régiment de Clermont-Cavalerie. Tels sont donc les mariages du temps. On se débarrasse des filles en les établissant. Et à la grâce de Dieu !

Tout de suite se préparent les drames d'un mariage résolu pour la dot qu'apporte la fiancée. D'abord, la marquise de Montboissier vient à tout instant visiter sa future belle-fille au couvent où celle-ci continue de demeurer. Elle comble Elisabeth de fallacieux cadeaux. Un jour c'est un carrosse de bonne mine qu'elle fait amener à la porte du monastère pour le montrer à la fillette fiancée, en lui disant que cet équipage serait le sien. Un autre jour, c'est une bourse contenant cinquante louis qu'elle donne à M^{lle} de Mortaigne qui, dans son bonheur de pouvoir jouer à la « grande dame », s'empresse de faire dans le couvent de nombreuses libéralités. Et le mariage s'accomplit.

Puis, tout change. Présentation à la reine ; visites aux princesses et aux duchesses ; promenades sur le Cours la Reine et souvent aux Tuileries, alors jardin de bon ton, où, sauf le dimanche, « l'entrée était interdite aux valets et à la canaille. » Mais soudain, la marquise de Montboissier enlève à sa belle-fille le carrosse qu'elle lui avait offert. Son mari lui redemande la bourse de cinquante louis. Alors commencent les discussions d'argent. La jeune femme est tyrannisée : tantôt on l'empêche de prendre un carrosse de remise quand elle veut faire une visite ; tantôt on la force de mettre cette robe-ci pour ménager celle-là ; tantôt on trouve son feu excessif et on ôte une bûche ou quelques tisons. La jeune femme est peu à peu séquestrée. La marquise de Montboissier déclare que sa belle-fille est malade, et donne à entendre qu'elle est folle.

On l'envoie au château de Houssay, à six lieues au-delà de Chartres, puis au château de Dienne, situé à

quelques lieues au-delà de Murat. Suivez les péripéties banales de cette vie infortunée. Le mari entoure sa jeune femme de personnes à lui dévouées, auxquelles il donne « tout pouvoir et toute autorité sur la comtesse ». Un abbé s'occupe de recruter ces personnes sûres, confident fâcheux des difficultés familiales. Il se nomme l'abbé Courboulet. Combien de prêtres alors ressemblaient à l'abbé Courboulet et faisaient même métier que lui. Il s'attache à la jeune femme comme à une proie. Il est l'intermédiaire inévitable, tyran obséquieux. Nous le verrons partout. Et lorsque, malade, Elisabeth de Montboissier obtient de venir à Paris au couvent des Récollettes, rue du Bac, l'abbé Courboulet la vient voir, puis réunit dans un parloir en bas les deux surveillantes, la Martinière et la Sophie, écoute leur rapport et leur donne des instructions... Plus tard Elisabeth aboutit à une séparation amiable d'avec son mari. Mais l'abbé est toujours là. Il travaille plus que jamais à imposer des domestiques qui seront plus des geôlières que des servantes. Il est l'espion obligeant qui mange à toutes les tables. Plus tard encore.....

Cependant, la comtesse de Montboissier séparée du comte a pu s'installer librement rue Cassette. Le comte garde les vingt-trois mille livres de revenus de la fortune de sa femme. C'est ce qu'il veut. Il lui fait une pension ; et quelquefois il vient lui-même rendre visite à son épouse.

La comtesse, indépendante, cherche immédiatement à former un salon. Ah ! que la société réelle est différente de ce que nous supposons ! Nous ne voulons connaître que les quelques milieux embellis de littérature. Mais la littérature n'entre point dans le salon de la rue Cassette, qui subit toutes les promiscuités favorisées par l'état de la société. On le sait, la société est envahie alors par « deux espèces d'êtres amphibies qui naissaient, qui se créaient eux-mêmes dans les basses eaux de la noblesse et du clergé » : les abbés et les chevaliers. Ceux-ci avaient succédé aux marquis de la comédie de Molière ; ils se passaient de naissance, de fortune et même d'éducation, pourvu qu'ils eussent acquis l'air et le ton du monde, avec beaucoup d'audace et d'impertinence, avec un esprit naturel qui était pour eux comme une recommandation. On les avait nommés des « nécessaires » sous Louis XIV. Sous Louis XV ils sont devenus des « indispensables ». Les uns se donnent pour des officiers hors rang ou en congé. Les autres pour des fils ou des neveux de gentilshommes de province. « Quant aux abbés, ils n'avaient jamais d'abbayes, bien entendu ; ils se contentaient d'avoir le titre et l'habit de l'emploi. Ils n'appartenaient jamais à l'Eglise ; néanmoins et suivant leur propre aveu, ils ne prenaient leurs degrés que dans les salons. »

Elisabeth avait assez de l'abbé Courboulet ; mais elle ne se défendit point contre les chevaliers qui se mêlèrent à ses amis.

Le marquis de Souvré était de ces amis, qui passait à juste titre pour un des hommes les plus spirituels de la Cour et qui jouissait de la faveur du roi. Il était amoureux de la comtesse, qui n'était point complaisante à son amour, mais lui demeurait indulgente. On rencontrait aussi chez elle le chevalier de Tourbin, M. et Mme de Méry, le comte de la Tour d'Auvergne qui, à 20 ans, affectait un goût prononcé pour le célibat, en ayant un plus marqué encore pour les femmes, le prince Camille de Lorraine, le duc d'Olonne également, type du parfait viveur de l'époque, inconscient et léger selon le suprême bon ton, très élégant, joli cavalier et gracieux danseur, qui se maria trois fois, endommagea les fortunes de ses diverses épouses, se laissa entraîner à de vulgaires escroqueries envers des tapissiers et finit exilé dans sa terre de Halot. L'abbé Courboulet venait sans être invité, surveillait la maison, renseignait le mari et courtisait la demoiselle de compagnie : Mlle de Monchant. Il restait avec elle des journées, quelquefois des soirées entières, et je vous prie de croire que cela avait fort mauvais air, quoique la demoiselle de compagnie fut extrêmement laide.

Mais nous ne pouvons oublier Antoine Lafosse, qui souffrait parfaitement qu'on l'appelât : de Lafosse ; fils d'un marchand de toiles de Saint-Germain-en-Laye qui était devenu ensuite premier commis des monnaies de France, Antoine avait acheté la charge de receveur des tailles de la Rochelle et ne l'avait d'ailleurs ni payée, ni remplie. Il se faisait remplacer par un commis auquel il abandonnait une petite part des bénéfices. Lui-même habitait à Paris dans un modeste logis, situé rue du Temple, au coin de la rue des Gravilliers chez un boulanger et vivait en homme qui cherche à faire sa fortune par des moyens purement mondains, comme dit M. Ch. de Coynart doucement.

M. de Coynart, qui fait de lui un agréable portrait, nous dit que, « beau garçon, bien mis, spirituel, toujours de bonne humeur par nature ou par calcul, sachant rimer agréablement ou débiter des fadaises à la mode, il plaisait aux femmes, et avait le talent d'imposer aux hommes, par une assurance qui le faisait souvent détester, mais grâce à laquelle il parvenait quand même à gagner parfois quelque considération ». Au demeurant, il avait trente-huit ans ; et il était aussi, en tout cas, fort protégé par la comtesse de Béthune qui en avait cinquante-deux. Il s'occupait de sorcellerie, et se piquait d'être homme de lettres tout comme un autre.

Il entraîna la comtesse Elisabeth, qui devait être porter à se fier aux hommes, à se fier au diable. Rien n'est plus drôle que la partie carrée organisée

pour la nuit dans la plaine de Montrouge, avec l'aide de notables sorciers, à cette fin d'obtenir les bons offices du démon. M^me^ de Montboissier avait écrit sur une peau de bouc ses conventions :

« Elle demandait premièrement au diable les quinze millions qu'il lui avait promis ; secondement, de la préserver de toutes maladies et surtout d'aucunes attaques de vapeurs, ni de folie ; troisièmement, de lui donner le pouvoir de maintenir toujours dans ses chaînes M. le marquis de Souvré, sans que, cependant, il pût rien gagner sur elle, et enfin de la garantir des persécutions de M. le comte de Montboissier, son mari. »

De son côté, le duc d'Olonne avait écrit sur sa peau de bouc ce qu'il désirait. Pareillement à la comtesse il demandait « quinze millions que le diable lui avait promis pour le neuf du mois prochain » ; il exigeait de plus « les secrets de la nature et la vertu de se faire aimer de toutes les femmes en général ». La maîtresse du duc d'Olonne, M^lle^ Amédée, avait fait un traité dans lequel elle demandait de « savoir la musique à fond sans se donner la peine de l'apprendre ; ensuite d'être à jamais aimée du duc d'Olonne, et enfin de recevoir dix ou quinze millions ». Le diable assura qu'elle serait satisfaite et qu'elle trouverait les millions dans son cabinet de toilette, ce qui était, pour une personne de sa sorte, à la fois ironique et encourageant...

Souvent, ces aimables amis se seraient rencontrés dans la plaine de Montrouge, si M. Berryer, le lieutenant de police, n'avait fait arrêter le diable et la sorcière. Mais il ne compromit point les gens de qualité.

Alors, Elisabeth de Montboissier, ne pouvant se donner au diable, résolut de se donner à l'amour. Elle devint amoureuse de l'avantageux Lafosse.

Et Lafosse, n'oubliant point qu'il était homme de lettres, lui écrivait des vers dans le genre de ceux-ci :

Que le mistère (*sic*) est doux à deux cœurs amoureux
En contraignant l'amour il redouble ses feux :
Il prévient les dégoûts, augmente la tendresse,
Rend l'amant plus soumis, plus cher à sa maîtresse,
Entretient les ardeurs, fait naître les désirs
Et fait goûter au cœur mille constants plaisirs.
Tantôt c'est un soupir, tantôt un regard tendre,
Que l'on laisse échapper, mais qui se fait entendre ;
Tantôt c'est un présent, ou bien c'est un billet
Qu'un amant avec art sait glisser en secret ;
Souvent, c'est une main avec ardeur saisie ;
On fait de la baiser le bonheur de sa vie.
Le mistère orne tout d'un charme séducteur.
Ce n'est que dans son sein qu'on trouve le vrai bonheur.
Il sait tout embellir et, de voiles aimables,
Il couvre les dangers et les rend désirables.
Et pour mettre en un mot tous les attraits au jour,
Le charme du mistère est l'âme de l'amour.

Les vers étaient mauvais si les sentiments étaient bons ; mais le pis de l'aventure c'est que la comtesse eut un enfant. L'abbé Courboulet, qui savait tout, dénonça la comtesse. Scènes tragiques. Le marquis de Montboissier et son fils obtinrent l'arrestation d'Elisabeth et de Lafosse. Lafosse fut enfermé à la Bastille, Elisabeth reléguée en un couvent.

L'heureux Lafosse se tira d'affaire, car la vieille comtesse de Béthune l'aimait toujours avec activité. Le marquis d'Argenson signale dans ses Mémoires l'étonnement dont tout le monde fut saisi lorsqu'on vit un beau jour arriver la comtesse de Béthune, qui, depuis vingt ans, avait cessé de paraître à la Cour. Elle avait remis « son grand habit » un peu passé de mode et de tons et, sûre de l'appui du duc de Gesvres, son frère, elle venait bravement, sans souci des sourires et des chuchotements, demander la liberté de M. de Lafosse, qu'elle déclarait être le plus honnête homme du monde. Elle l'obtint, et Lafosse fut simplement exilé à quelques heures de Paris.

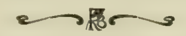
Cependant, Elisabeth de Montboissier, cédant à son triste destin, était prisonnière à l'abbaye de Mouchez. Aucune visite n'était autorisée. Elle pouvait écrire, mais toutes ses lettres devaient être d'abord remises au comte de Montboissier. Elle commença contre son mari un grand procès qu'elle perdit. Ce jugement l'obligeait à retourner avec son mari, quand il le voudrait. Elle portait la peine de sa faute. Et son mari avait pu librement se constituer un ménage nouveau, et il avait, lui, trois enfants naturels, et sa femme, qu'il avait persécutée, était tenue pour la plus coupable. Le coup lui fut trop dur, elle mourut victime de ses épreuves, en 1757.

Telle est la vie lamentable d'Elisabeth de Montboissier. Nul événement historique ne traverse l'existence de cette femme qui passa, ici-bas, pour souffrir de tous. Il n'y a pas lieu de se souvenir d'elle. Et pourtant, M. Ch. de Coynart a bien fait de nous la conter. Avec des dossiers secrets de la Bastille, des interrogatoires de sorciers, des factums, des lettres et quelques passages des mémoires du temps, il en a reconstitué adroitement toutes les tristes péripéties. Il a eu tort, je le pense, de chercher l'intérêt de ce livre dans les mésaventures pittoresques des insouciants compagnons de la comtesse, qui se flattaient d'entretenir avec la sorcière un amusant et onéreux commerce. C'est la résurrection des mœurs véritables d'une époque apparemment brillante qui nous passionne : les enfants sacrifiés, les mariages d'argent, la rudesse des familles et leur âpreté, l'impitoyable et omnipotente tyrannie des maris, la justice systématiquement inégale, terrible aux petits, clémente aux puissants, l'immoralité, l'impudence, la barbarie de ces illettrés de bonne naissance : la vraie société française du XVIII^e^ siècle !

Accordons un instant notre attention apitoyée à cette femme que nous devons aimer puisqu'elle fut malheureuse. Quelques lignes discrètes, dans la

Gazette de France du 6 novembre 1757, avaient annoncé la fin de cette femme de trente-neuf ans, sur qui tous les chagrins s'étaient appesantis. Puis on l'oublia Et le comte de Montboissier, ayant recueilli son héritage, parcourut une belle carrière. Et le beau Lafosse consentit encore à se laisser aimer par la vieille comtesse de Béthune. Oublions-les tous les deux maintenant. Mais songeons avec douceur à leur victime, victime aussi des lois et des mœurs, à la triste comtesse de Montboissier!

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Renaissance : *L'Escalade*, comédie en 4 actes et 5 tableaux de M. MAURICE DONNAY.

Opéra-Comique : Reprise du *Don Juan* de MOZART.

Il y a l'*esquisse* d'une idée dans la nouvelle pièce de M. Maurice Donnay — idée qui n'est en elle même ni médiocre ni indifférente, mais que l'auteur nous présente à l'état de simple ébauche, alors qu'on eût pu attendre de sa conscience et de son talent un tableau réalisé, une composition achevée. Poussé par cette déplorable facilité qui est la perte de tant d'écrivains, non des moindres — je ne dis pas seulement d'écrivains dramatiques, — par cette facilité qui les entraîne à produire, à *surproduire*, pour satisfaire à des ambitions de succès immédiat ou d'argent, M. Maurice Donnay n'a pas voulu se donner la peine de méditer son sujet, de le creuser pour en extraire ce qu'il contenait en puissance. Il a préféré nous servir une œuvre hâtive, intéressante par endroits, sans nul doute — n'a-t-il pas sa note à lui et qu'on retrouve toujours? — mais d'une saisissante inégalité, et dans laquelle des morceaux excellents alternent avec les pires. Il a préféré le succès facile, l'esprit courant et boulevardier, le jeu de mots par assonance ou par contraste qui provoque aussitôt le rire et violente l'attention des quinze cents spectateurs assemblés dans une salle, comme certaines œillades décochées sur l'asphalte contraignent à se retourner même l'homme le plus indifférent... tout cela, il l'a préféré à la bonne tenue qu'aurait pu présenter une pièce dont l'idée maîtresse était intéressante. Encore une fois M. Maurice Donnay s'est trop souvenu de ses origines : il a trop sacrifié à ce qui avait fondé sa première réputation. Quand on a suivi une route qui, du Chat-Noir vous a conduit à la Comédie, et cela de la façon la plus brillante, il est au moins bizarre d'aspirer à remonter la pente — certaines parties de l'*Escalade* nous donnent cette impression — et d'accentuer, au lieu de l'atténuer, ce qui pouvait subsister encore de Capus dans Donnay! On se doit, n'est-il pas vrai? à ses œuvres antérieures, et les meilleures pages de l'*Autre Danger*, où il y en avait de fort belles, n'étaient pas pour nous préparer à cette marche en arrière qu'est l'*Escalade*, en dépit de son titre.

Le héros de M. Donnay, Guillaume Soindres, est un savant de l'école de Taine et de Claude Bernard. Physiologiste convaincu et de plus psychologue, il incarne les derniers progrès des méthodes psycho-physiologiques issues des travaux de ces deux maîtres éminents. J'ai dit qu'il était convaincu, car il unit la plus parfaite simplicité à une rare puissance de travail et par là se distingue de cette classe de savants qui, à notre époque encore, se paient de mots et continuent la tradition légendaire des médecins de Molière. Guillaume Soindres a spécialisé son effort dans l'étude de l'amour, et il a écrit un livre considérable : *Prophylaxie et Thérapeutique des passions de l'Amour*. C'est au moment même où ce livre vient de paraître et d'obtenir le plus légitime succès, que M. Donnay nous présente son héros, modeste en dépit de la Renommée, et n'aspirant qu'à continuer son œuvre, à ajouter une seconde pierre à la première du monument qu'il tente d'élever. Tout cela est bien posé et ce Guillaume Soindres ne manque pas d'intérêt. Inutile de dire que Guillaume Soindres vit en garçon, célibataire endurci qui n'a d'autre maîtresse que la science. L'auteur de *Prophylaxie et Thérapeutique de l'Amour* se doit à lui-même et doit à son œuvre de demeurer *par définition* inaccessible aux suggestions du sexe...

Et voilà, vous le sentez bien, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, la donnée même de l'œuvre dramatique, voilà l'idée-mère qui a inspiré M. Donnay et qui ne manque ni de valeur ni d'intérêt, ainsi que nous l'affirmions tout à l'heure. Comment cet homme, si sûr de lui-même quand il étudie les autres, comment ce savant qui unit à la pénétration psychique d'un disciple de Schopenhauer la sûreté de méthode d'un élève de Claude Bernard et de Taine ..., oui, comment un tel homme réagira-t-il à la contagion amoureuse, quand le virus de l'amour aura intoxiqué son propre sang. Il faut bien employer ces termes scientifiques et j'en demande pardon à mes lecteurs, mais c'est là pour Guillaume Soindres une déclaration de principes et un article de foi... Autrement dit, les facultés d'analyse, si sûres et si précises chez lui quand il diagnostique le cas d'un étranger, conserveront-elles cette assurance et cette lucidité si, par hasard, en sa personne se réunissent les deux qualités d'objet et de sujet?

Très belle donnée, je le répète, faite pour intéresser et retenir un psychologue ayant des dons de dramaturge, et qui eût mérité d'être traitée par M. Donnay non point sur le ton d'une comédie, vau-

devillesque par endroit, mais bien plutôt comme un drame, et le plus passionnant des drames psychologiques. C'est gâter le plus beau sujet que le faire dévoyer ainsi de gaîté de cœur, et lorsqu'on possède telles qualités d'observation et de passion qu'on ne saurait refuser à son auteur, c'est « jeter des perles » que le traiter dans un accent tout justement contraire à celui qui semblait indiqué.

Guillaume Soindres rencontre en la personne de Cécile de Gerberoy, femme divorcée et libre désormais, celle qui doit donner le démenti à ses théories les plus chères, celle qui doit le faire *déraisonner* d'amour, lui qui jusqu'alors n'a jamais fait qu'en *raisonner*. Et j'entends bien, sans explication plus ample, la nature et la qualité du contraste recherché par M. Donnay, quand il oppose à ce grave et sérieux savant l'élégante et frivole Cécile : au *cerveau* robuste de l'homme il a voulu opposer la *cervelle* d'oiseau de la femme « aux cheveux longs et aux idées courtes » et voilà certes qui n'est pas pour nous déplaire, car nous avons vu et nous verrons encore, et ceux qui viendront après nous continueront de voir les plus grands cerveaux suggestionnés et réduits par les plus *pauvres cervelles*, dans cette comédie de l'amour où l'organe de la pensée compte pour si peu... Tout de même M. Maurice Donnay est par trop complaisant sur les moyens, et qui veut trop prouver ne prouve rien. Lorsque le grave et sévère Guillaume Soindres, après avoir fait à Cécile la plus ardente, la plus sincère déclaration d'amour, l'entend, dans la minute qui suit, prêter l'oreille aux discours imbéciles d'un snob et consentir, pour de tels propos, à interrompre une conversation aussi passionnante, nous nous disons qu'un tel désenchantement suffirait à guérir le plus convaincu des soupirants, et nous touchons précisément à la note bouffonne et vaudevillesque que M. Donnay eût dû, de parti-pris, écarter d'un tel sujet. Cette note bouffonne est une *fausse* note et qui a le tort de se prolonger dans le cours de la pièce. C'est elle qui enlève à l'œuvre l'unité et la belle tenue qu'elle aurait pu, qu'elle aurait dû avoir pour nous retenir, qu'elle avait en germe, et qu'elle n'a pas su garder, parce que son auteur, encore une fois, au lieu de mesurer le chemin parcouru depuis l'origine de sa carrière et de regarder devant lui, s'est plu à faire machine-arrière et à céder à ses premiers instincts, qui certes n'étaient pas les meilleurs.

A partir de cet instant l'effet décisif est produit. Il sert de peu, à vrai dire, qu'en une scène de passion ardente et concentrée, comme M. Donnay les sait faire quand il veut, les deux amants se reprennent après s'être dépris. Cette scène, où les traits heureux abondent, n'est plus qu'un *accessoire* en une œuvre dont le *principal* est manqué, parce que sa ligne d'ensemble s'est trouvée à maintes reprises brisée par l'intrusion de l'élément vaudevillesque, puisque l'idée maîtresse et conductrice du début, à laquelle tout devait être subordonné, s'est effacée sous l'afflux des épisodes à côté, puisque, somme toute, nous ne savons plus bien si nous avons affaire à un drame psychologique — telle était l'idée d'origine — ou à une comédie, ou bien à un vaudeville. Il est surprenant qu'un auteur ayant l'expérience de M. Maurice Donnay ait ainsi fait dévier un sujet qui contenait la matière des plus beaux effets. Il serait plus surprenant encore et même fort inquiétant qu'il l'eût entrepris de gaîté de cœur, ayant conscience des moyens qu'il employait, et pour obtenir un de ces succès à la Capus, tout à fait indignes d'un écrivain.

*
* *

En reprenant le *Don Juan* de Mozart, quelques semaines après *l'Alceste* de Glück, l'Opéra-Comique a renoué la chaîne interrompue de ses traditions, et compris son véritable rôle que nous avons si souvent indiqué ici : Il nous a donné la plus pure joie d'art en nous permettant de retremper nos forces à l'immortelle jeunesse de ce chef-d'œuvre, dont le « coloris n'a pas plus vieilli que l'aurore » — c'est l'expression d'un grand écrivain, Barbey d'Aurevilly, à propos du *Roméo* de Shakespeare — et le coloris de *Don Juan* est aussi frais, aussi jeune, aussi intact que celui de *Roméo*. Lorsque tant d'œuvres dramatiques nouvelles qui semblent avoir pour elles la jeunesse, puisqu'elles sont nées d'hier, nous apparaissent caduques et vouées à une mort prochaine — à vrai dire est-ce bien de mourir qu'il s'agit quand on enferme si peu de vie ? — il est sain et réconfortant de constater l'incomparable fraîcheur d'une œuvre sur qui les années auraient pu marquer.

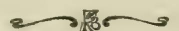
J'entends d'ici les objections de certains critiques quinteux et qui toujours trouvent à redire : la distribution n'était pas parfaite... il y avait des lacunes... tous les interprètes ne se montraient pas au même niveau... Et qui donc le conteste ? Et qui ne sait aussi l'extrême difficulté de réunir et de grouper les cinq ou six artistes de premier ordre qu'il faudrait pour donner du *Don Juan* une interprétation idéale? C'est une tâche à laquelle renoncerait par avance tout directeur de scène lyrique, s'il lui fallait monter l'œuvre de Mozart à cette seule condition. L'important, c'est que l'interprétation soit bonne en son ensemble... satisfaisante veux-je dire, et ne présente pas trop de lacunes.

L'important surtout, c'est que les vrais amateurs de musique et d'art lyrique trouvent leur satisfaction et leur édification à la reprise d'ouvrages que depuis des années on ne pouvait entendre à Paris.

A cette place, nous avons mené campagne en ce sens et notre récompense est de voir que nos idées et nos efforts ont trouvé de l'écho. Combien de fois avons-nous répété qu'il y avait maintenant, par suite de l'éducation progressive de nos grands concerts, un public, et un public nombreux, mûr pour les grandes œuvres de l'art lyrique, pour Mozart, pour Glück, pour Beethoven, pour Weber. Les concerts du dimanche, cette messe des incrédules — incrédules non pas à l'idéal, mais à un dogme positif qui prétend resserrer et limiter l'idéal — ces grands concerts ont préparé la culture d'une élite de plus en plus nombreuse pour la compréhension des chefs d'œuvre lyriques. On le voyait très bien hier à la façon dont ce *Don Juan* était écouté : amateurs qui certes ne ressemblaient pas au public blasé des répétitions et des premières, qui étaient venus pour entendre une œuvre chère, déjà connue et de plus en plus goûtée à mesure qu'on l'entend. Ne sentaient-ils pas d'instinct ce que Wagner écrit si justement pour caractériser le génie de Mozart... à savoir « qu'il eut le pouvoir d'élever les caractères de *Don Juan* à une telle richesse d'expression qu'un Hoffmann put s'aviser de découvrir entre les personnages, les plus profonds, les plus mystérieux rapports, alors que ni l'auteur des paroles, ni celui de la musique n'en avaient eu réellement conscience. »

Avec *Alceste*, avec *Don Juan*, M. Albert Carré a tenté une épreuve décisive, dont le succès peut encourager ses efforts, car il serait une sanction déjà pour de moins convaincus que lui. Il a pris ici même un engagement écrit qu'il tient et continuera de tenir : il nous annonce pour une date ultérieure et non encore fixée, les *Noces de Figaro* et la reprise d'*Orphée* : on ne saurait mieux choisir parmi les maîtres !

PAUL FLAT.



L'OPINION RUSSE ET LA GUERRE

I. — UNE VILLE DE PLAISIR

Kislovodsk (Caucase).

Kislovodsk ! Une vallée du Caucase humide et ombreuse dans un encadrement de rochers nus, éclairés par le soleil d'Asie : pays de frontière entre deux mondes, où les natures du nord et du sud s'harmonisent sous une lumière absolue.

Une jolie ville d'eaux moderne, encadrée de magnifiques arbres et de sources vives, parsemée d'élégantes villas en bois sculpté que les Russes appellent « datchi », d'hôtels du dernier luxe, de kiosques à allure orientale, tandis que dans un pli de terrain les habitations en terre battue et aux fenêtres treillissées des Tcherkesses se font humbles et modestes.

Si le lieu portait en lui-même ce contraste si russe entre l'Europe et l'Asie, entre un luxe raffiné et une misère orientale, combien plus encore cet état de choses frappait-il l'étranger le soir, sous l'allée des tilleuls, lorsque les sommets s'empourpraient dans leur gloire de fin du jour.

On y voyait les types les plus divers, on y remarquait les uniformes les plus variés : à côté des pâles beautés du nord aux yeux de rêves, des blondes et mignonnes Finnoises, passait de temps à autre une Grecque d'Odessa, au long regard noir de madone byzantine. Les capotes grises et les casquettes blanches des officiers et des fonctionnaires se mêlaient aux élégantes « tcherkessas », serrées par une ceinture de métal, que portent avec aisance les Cosaques et les habitants des montagnes. Dans les allées latérales, des Circassiens galopaient sur leurs petits chevaux à longue crinière, et les voitures russes filaient avec leurs trois chevaux en éventail, avec le frisson de leurs clochettes, dépassant les pauvres « télégas » et les mulets chargés de fruits.

A la tombée de la nuit, la foule silencieuse s'anima ; les tables de jeux s'installèrent, les sons entraînants des orchestres de Tziganes éclatèrent sous les ombrages : un peintre ou un poète n'aurait pu souhaiter de tableau plus paisible et plus tranquillement heureux — et cependant il y a une guerre terrible en Extrême-Orient.

« Quelles nouvelles nous en apportez-vous ? Que dit-on à Constantinople ? » me demande un Russe. Étonné d'une pareille question (j'avais quitté le Bosphore depuis plusieurs jours déjà), je la compris mieux dans la suite de mon voyage et son importance me parut significative : y en avait-il une qui indiquât plus nettement la distance qui sépare le milieu officiel de la vraie nation, le peu de foi ajouté à certaines victoires sensationnelles du début ! De tristes réalités succédèrent bientôt à cet optimisme de commande, et un soir, au moment où la foule était le plus pressée, mais toujours assez grave et silencieuse (car les Russes sont muets dans leurs plaisirs), une volée de jeunes tcherkesses et de gamins russes vinrent répandre les feuilles volantes qui annonçaient une grave défaite. Un léger chuchotement courut comme un frisson au-dessus des groupes compacts, mais on aurait eu peine à lire sur les visages impassibles ; seules les fanfares lointaines retentissaient comme le seul chant de vie dans la vallée, envahie par les ombres des cimes proches.

Quand je me rappelais la fiévreuse inquiétude avec laquelle tout Paris attendait la presse du soir,

quand je me ressouvenais de l'écho éveillé par les victoires japonaises à Constantinople — et quand je regardais autour de moi, dans ce cadre si vraiment russe, qu'est-ce que je voyais? Etait-ce froideur, indifférence, ou un étrange fatalisme quasi-oriental? D'un mot, que je ne saurais comment traduire, d'un mot très russe par tout ce qu'il veut dire, une jeune femme m'avait révélé le secret : « Nitchévo » (Ça ne fait rien) — et ce nihilisme philosophique, à la fois la force et la faiblesse des natures slaves, trait d'union intellectuel entre le moujik inculte et le Russe raffiné, n'était-ce pas ce qu'il y avait encore de plus caractéristique à Kislovodsk?

A coup sûr, les bulletins de la guerre réveillaient des tristesses, des angoisses chez plusieurs, donnaient à penser à quelques uns ; mais « c'était si loin » — puis « l'hiver viendrait, l'hiver ami des Russes, avec son manteau de neige ». — Cette patience, cette résignation obstinée, rappelaient certains chapitres de *Guerre et Paix* : on hésite même à réunir dans une prière commune les pensées rêveuses, éparses et distraites, à leur imposer un deuil de quelques instants. Quelques rares étrangers se montraient seuls plus inquiets et plus nerveux ; peut-être les pressentiments des grandes difficultés à vaincre et de l'imprévoyance du début étaient-ils partagés par de vieux officiers, compagnons d'armes de Dragomiroff et de Skobeleff, mais là où l'indifférence était vaincue, triomphait la compression exercée par un régime bureaucratique à outrance.

En somme, on était « très loin » des événements à Kislovodsk. L'heure était belle, la musique tzigane se faisait plus entraînante que jamais, la salle de jeu noyée dans la fumée des papirosses offrait l'oubli tant désiré de toutes choses, une robe de deuil eût paru presque hors de saison dans ce décor de plaisir silencieux et nonchalant. Il n'y avait d'un peu tragique que le soir rouge tout là-bas, derrière les hautes cîmes, de vraiment mélancoliques que les premières étoiles...

« Nitchévo » (Ça ne fait rien).

II. — Un village

Sur la Volga. Vers Nijni-Novgorod.

Un long jour d'été sur un fleuve immense, aux eaux bistrées, à travers les horizons infinis de grands pays muets. Sans avoir ici ces larges dimensions qui rendent son estuaire semblable à celui des fleuves d'Amérique, la Volga est encore deux ou trois fois grande comme la Tamise au pont de Londres. Elle coule sans remous ni frissons, comme une grande nappe fluide, à peine interrompue par quelques bancs de sable : elle unit ainsi les deux mondes russes, les frontières brûlantes de l'Asie aux forêts de sapins de l'extrême nord.

Derrière nous, ce sont les paysages désolés et chauves de la mer Caspienne, les steppes de sable ou d'herbe rare où les Kalmouks, à allures de Mongols, plantent leurs villages de tentes et conduisent leurs troupeaux de béliers noirs — c'est encore la vie biblique avec ses caravanes et son immobilité.

Et maintenant, tout autour de nous, voici le vrai pays russe ; un peu moins pauvre, plus animé, mais toujours d'une assez grande indigence pittoresque, qui emprunte ce qu'il a de beauté à l'heure, au climat, à la saison. Tantôt ce sont des bords uniformément plats, avec des champs de seigle ou de blé et des bois de sapins coupant la plaine jaune de leur sombre et triste feuillage : tantôt des falaises sablonneuses et ravinées sur lesquelles de longues files de moulins à vent tournent lentement leurs ailes grises. De loin en loin, sur un renflement de terrain ou sur la rive escarpée, une petite église toute blanche à coupole verte qui veille au-dessus d'un invisible hameau dont les « isbas » de bois s'alignent horizontalement le long de la rive — et de nouveau les grands bois sont seuls à se refléter dans la « Matouchka Volga ».

Pendant un des longs arrêts du trajet sans fin, nous pénétrons dans un de ces villages que la vie du fleuve égaye et enrichit tant soit peu : c'est une impression triste que fait, sur nos yeux, accoutumés aux riantes couleurs de nos campagnes de France, cet aspect de choses en grisaille sous le soleil d'été qui accentue la misère de chaque détail. De chaque côté d'une large étendue, moitié champ, moitié chemin, où passent quelques bestiaux, une file « d'isbas » en rondins de bois, coiffées de chaume, quelques-unes bien vieillottes et affaissées ; — des hangars de branchages entrelacés — et sur une colline une file de moulins à vent. Revêtus de leurs chemises rouges, seule note gaie et claire dans cette tonalité uniforme, les « moujiks » labourent, vont et viennent, retournent des champs ou de la rive, poussant leurs télégas chargées de pastèques ou de fruits. Figures vagues, indécises, qui semblent porter sur elles un long passé de souffrances et quelque chose d'inachevé, modelées les unes à l'instar des autres, comme leurs âmes sans doute, un peu semblables à leur terre russe, éloignée de la promiscuité des usines et des villes du centre. Sur le champ de foire, quelques groupes s'arrêtent devant des placards blancs où sont affichées les nouvelles d'Extrême-Orient. Celui qui sait lire se tient au milieu : pas de bruit, pas de commentaires. Les hommes s'en retournent ensuite, mâchant les graines de tourne-

sol, mouvement machinal qui accompagne leur rêverie. Ainsi, après la famine, après le choléra, fléaux du pays russe — la guerre et ses misères. Pourrais-je m'en douter dans ce cadre de résignation des hommes et des choses, si près cependant de la route de Mandchourie, du viaduc où passaient les trains de guerre, près de ces gares où avaient lieu tant de scènes de douleur. Est-ce par cette immobilité que les Slaves répondent aux cris de triomphe du peuple de Tokio? Ces hommes qui ont encore assez de loyalisme pour se sacrifier, pour laisser derrière eux la souffrance, agissent donc machinalement, sans flamme? Est-ce ainsi qu'on peut vaincre? Je dis mon étonnement à un compagnon de voyage, un étudiant russe; je lui demande si un jour ces âmes ne se refuseront pas à supporter cette guerre si impopulaire, si uniquement politique, et si certaines scènes de mobilisation ne sont pas des signes précurseurs?

« Oui, me répondit mon compagnon, ce n'est pas une guerre nationale; aurions-nous même un grand intérêt à la soutenir, que le peuple n'est pas assez instruit pour le sentir et l'ignore : la plupart meurent sans savoir pourquoi. Néanmoins, tous ces hommes qui regardent vaguement au loin, résignés devant l'inévitable, consentiront plus facilement que vous ne croyez à quitter foyer et famille, à donner leur vie. Un passé de misères, leur pensée de rêve et d'indifférence, leur font moins redouter qu'à d'autres les tristes réalités qui les attendent au bout de la longue route. Souvent même, il arrive que des villages entiers soient un beau matin désertés par les moujiks, laissant derrière eux leur famille et leur lopin de terre : besoin indéfini d'âmes en quête de nouveaux horizons, ou influence historique d'une longue histoire de servage. A défaut d'un souffle national, il y a encore la foi au prestige religieux du tzar, et ces icônes distribuées aux régiments qui partent ont aux yeux de tous ces hommes une véritable signification : sans regarder en arrière, sans faiblir, avec résignation fataliste, sans grand élan peut-être, ils iront de l'avant : leur insouciance du lendemain leur servira là-bas, comme elle leur sert à subir les grandes misères de leur terre russe. Presque tout ce peuple rêve encore; il n'est pas encore parvenu à comprendre. »

Comme nous redescendions vers la rive, quelques jeunes paysans regagnaient leur village en poussant devant eux leurs petits chevaux échevelés : en s'accompagnant de l'harmonica, ils chantaient une vieille mélopée slave, triste, lente et monotone. Leurs voix s'affaiblirent à un détour du chemin escarpé, et le pays russe fut rendu à son silence. La grande plaine, sous les brumes du crépuscule, s'étendait plus infinie que jamais; et le fleuve aux larges eaux continuait son cours des siècles, comme une grande masse en fusion, lentement, résigné lui aussi.

III. — Une ville d'affaires.

Nijni-Novgorod.

En débarquant du navire, je jette à peine un coup d'œil sur Nijni la Haute qui, sur la colline boisée, dessine les grands murs blancs et les tourelles rouges de son « Kremlin » et fait chatoyer l'or de ses coupoles. Une foule compacte descend des chemins ravinés, se dirigeant, comme un fleuve lent et uni, vers le champ de foire situé dans la plaine que forme le confluent de l'Oka et de la Volga. Un long pont de bois unit les deux villes, le mouvement des affaires, où la vie coule à pleins bords, à la dignité un peu froide et endormie d'une vieille cité provinciale. La Foire est une ville immense dessinée avec la régularité d'un vaste échiquier : de grandes rues de maisons de bois, très basses, se coupant à angles droits, et cela se répétant en perspectives longues, régulières, géométriques — si lointaines que le peuple lui-même paraît clairsemé, impression que vient encore augmenter le silence habituel des foules russes. Foule russe, c'est bien le mot, car on ne trouve guère, à Nijni, le tire-l'œil et le clinquant dont on entend si souvent parler. Quelques rares Persans avec leur barbe teinte de henné rouge, leur physionomie noble et grave des anciens âges et leur haut bonnet conique, parfois des Circassiens sveltes et élancés, majestueusement drapés dans leur « bourka » sombre, — plus souvent des Tatares de Kazan ou de Crimée avec leurs yeux bridés et leur type asiatique, vêtus d'un caftan grossier que serre une ceinture de métal. — Mais ce qui domine, ce sont les chemises rouges des paysans et des ouvriers russes, peuple rieur et bon enfant. — Chaque rue a sa spécialité et les produits les plus bizarres et les plus discordants s'étalent sans luxe et sans art dans un voisinage à dérouter un géographe : la Chine et le Pôle se touchent. Le vrai commerce est invisible et c'est souvent dans la boutique la plus misérable, dans des maisons de thé, qu'un élégant éviterait, que se concluent des marchés fantastiques, que se décident les plus grandes transactions commerciales. Un ami me conduit dans l'une d'entre elles où, auprès du « samovar » qui bruit et murmure, quelques marchands aux yeux bleus et à longue barbe vident la boisson brûlante et amie du Russe, en face d'Orientaux en bonnet d'astrakan, et un chapelet d'ébène entre les doigts, calmes, presque recueillis les uns et les autres. Il fallait prêter l'oreille attentivement pour suivre leur conversation, si basse et si lente, qu'on eût cru entendre traiter de bagatelles : pour qui savait écouter, elle valait une leçon d'éco-

nomie politique; en voici les lignes générales :

« Les fluctuations de deux commerces particuliers à la célèbre Foire permettent d'apprécier et de comprendre le contre-coup exercé par la guerre russo-japonaise sur la situation économique de l'empire du tzar : elles tendent tout simplement à démontrer le déplacement des routes commerciales. Des branches d'affaires directement atteintes par la guerre (toutes le furent plus ou moins ainsi que le prouve la statistique publiée par le ministère des Finances) le thé, la spéculation peut-être la plus importante de Nijni-Novgorod, est une des plus touchées. Le thé « en tablettes » ou en « briques », dont on voit les balles entassées dans d'immenses caravansérails où le vendeur habite dans une cabane faite de nattes, (chaque petite brique contient une énorme quantité de feuilles comprimées réduites au plus petit volume), qui suivait le chemin séculaire de la Chine par voie de terre et passait par Kiakhta, le dernier poste russe, est passé de 6.735 pouds à 5.700. Au contraire, le thé dit « thé de jonc » qui vient d'Odessa par mer, et le thé dit « thé de cuir » qui est importé soit par le Caucase, soit par l'Asie Centrale, dans d'énormes caisses cousues dans des peaux, a subi une hausse relativement considérable : l'importation s'est élevée de 4.488 pouds à 5.840 pour le thé venant viâ Caucase par exemple (1).

« Ce fait assez typique en lui-même s'est trouvé répété à propos des étoffes de laine dont le roulement n'est pas moins de 30 à 40 millions de roubles et dont les immenses entrepôts occupent tout un quartier de la Foire : leur importation qui était précédemment de 850.000 pouds est passé à 620.000 (2) ». En somme tout le commerce russe était alors en souffrance, et les recettes de la douane sibérienne l'ont suffisamment montré.

La conversation se généralisa ensuite et elle résuma l'opinion maintes fois émise par les économistes étrangers : « Si l'industrie métallurgique et minière profite des commandes faites par le ministère de la Guerre, toutes les autres branches de l'activité commerciale, celles qu'alimentent l'exportation et la réexportation des produits d'origine asiatique, sont fortement atteintes. Des magasins se ferment. Le nombre des ouvriers sans travail s'accroît. A Moscou, par exemple, l'autorité inquiète a exigé des chômeurs qu'ils fissent une déclaration à la police. »

Ces répercussions économiques ne font qu'accroître l'impopularité d'une guerre qui n'a été ni suffisamment prévue, ni suffisamment préparée, dont l'issue doit sans doute coûter encore tant d'efforts et de sacrifices à la Russie. S'il est impossible de déterminer les conséquences politiques de ce courant d'idées, toujours est-il que les événements de Mandchourie contribueront à hâter une évolution politique ardemment souhaitée par toutes les classes moyennes et laborieuses, forces jeunes et vives, qui seront la Russie de l'avenir : le programme du ministre, accueilli avec tant de joie, ne vient-il pas ouvrir cette ère nouvelle?

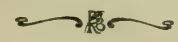
Leur causerie, indifférente d'apparence, terminée, Moscovites et Orientaux se séparèrent sur une place ornée d'une mosquée et d'une église dont les deux symboles brillaient en paix dans l'air du soir. Déjà brûlaient les veilleuses devant les saintes images, seul feu toléré dans cette cité de bois .. Nous regagnâmes la ville haute. — Les longs répons des clochers tombaient lentement sur les places désertes et les rues silencieuses qu'animaient seules les lévites blanches ou bleues des popes se rendant à l'office du soir, et la ville s'endormait autant d'ennui que de lassitude. Quelques rares promeneurs flânaient sous les arbres du Kremlin, contemplant un des plus beaux horizons du monde, sur lequel le crépuscule étendait son mystère. — Un gamin qui n'avait pu épuiser ses « dépêches », me demanda de lui acheter les dernières ; on avait trop escompté la curiosité publique.

Par une singulière association d'idées, ce petit fait réveilla en moi tout un passé de souvenirs :

Je revis, dans les rues fiévreuses de la « Cité », d'autres vendeurs de journaux dont tout un peuple s'arrachait les dépêches — je revis près des parcs splendides les hôtels déserts et les palais fermés et dans les lieux de plaisir une foule enthousiaste chanter l'hymne national, — je revis les habitants des paisibles et verdoyantes campagnes anglaises accompagner avec des chants de victoire les « yeomen » qui partaient en volontaires pour l'Afrique du Sud, quittant presque sans regrets leur famille et leur riant « cottage » — je revis les noires et sombres villes d'usines où le peuple souffrait sans murmures et où les hommes d'affaires entrevoyaient une ère de prospérité nouvelle. — C'était l'élan spontané de la nation entière, l'effort voulu et conscient d'un peuple libre ayant foi en lui-même et confiance en ses destinées.

— Ici, je trouve l'obéissance fidèle et résignée à un chef religieux, et l'acceptation fataliste d'une souffrance imprévue.

JEAN BARDOUX.



(1-2) Statistique du ministère des Finances pour les six premiers mois de 1904 comparés à ceux de 1903.

UNE CRISE INTELLECTUELLE

Depuis quelques années on parle beaucoup, on parle chaque jour davantage d'une certaine tradition mystérieuse qu'on aurait perdue et qu'il faudrait à tout prix retrouver pour sauver l'art français d'une imminente décadence. Danger étrange, et dont personne ne se serait douté, mais il parait qu'il existe, qu'il vient de partout, que notre scepticisme intellectuel l'accueille avec imprudence et que les idées qui traversent nos frontières sont bien dangereuses. Pourquoi est-ce précisément à une époque où, toutes luttes finies pour les imposer, ces idées ont pénétré la conscience française au point de faire corps avec elle, que certains esprits sentent la nécessité de réagir ? C'est ce dont je me propose de m'étonner.

*
* *

Sitôt terminé le collège, en province, nous suivîmes avec passion le mouvement intellectuel dont Paris était le centre. C'était la belle époque du symbolisme, un des plus nobles efforts de l'esprit français pour s'affranchir de tout principe restrictif et pour admettre toutes les manifestations de l'activité artistique et cérébrale, quelle qu'elle fût. Car j'entends par symbolisme, non pas cette poussée initiale et toute théorique, cet axiome d'art dont la poésie légendaire et le vers libre furent les applications immédiates, mais ce mouvement plus important, né du premier et parallèle à lui et qui fut surtout une immense fermentation idéologique, un besoin de tout comprendre et de tout aimer, en un mot une puissante et universelle curiosité esthétique : c'est en ce sens que les représentations de l'*Œuvre*, le wagnérisme, la connaissance des Swinburne et des Ruskin, l'art de Mallarmé, de Laforgue et de Debussy, la pensée de Nietzsche et l'émotion de Dostoiewsky peuvent être considérés comme des éléments constitutifs de ce que nous nommons sommairement : symbolisme.

Il était tout naturel que, comme toutes les réactions, celle-ci eût des violences et surtout des confusions, des à-peu-près dans l'enthousiasme.

Mais enfin, quand on est dans le feu de la lutte, on n'est pas trop exigeant sur le choix des auxiliaires, et ici le cas se complique d'une effervescence intellectuelle immense en Europe, qui rendait nécessairement contradictoires les manifestations successives qui nous en arrivaient de tous les pays du Nord et de l'Est. A peine la morale évangélique de Tolstoï s'était-elle fait entendre que grondait la négation tumultueuse de Nietzsche, cependant que l'acide et voluptueuse poésie de Swinburne venait contrarier le préraphaëlisme comme l'idéal social d'Ibsen, et que la musique de Wagner submergeait tout dans son débordement magnifique.

Il y avait de quoi s'affoler : les esprits d'alors crurent préférable d'ouvrir grandes les portes du temple à toutes les voix, dont quelques-unes à peine dissonnèrent sous les voûtes classiques et harmonieuses. Et, tant que le public fut réfractaire, il y eut une lutte pleine d'intérêt, une continuelle polémique grâce à laquelle la curiosité davantage excitée alla chercher plus loin encore des motifs à se passionner.

C'est un spectacle bien rare et bien attachant que celui d'une élite entièrement gagnée à l'internationalisme de pensée. La génération symboliste, érudite, élevée selon la plus solide culture, n'eut qu'une adoration : celle de la beauté.

« L'art n'a pas de patrie » est une formule fausse, parce qu'elle est équivoque, parce qu'elle paraît ignorer que les conditions secrètes et profondes d'un art particulier sont des attaches enracinées au sol même de la terre natale. Mais « la pensée n'a pas de patrie » est un axiome indiscutable. C'est cela surtout qu'ont voulu les symbolistes. Ils n'ont point prétendu acclimater en France les *formes d'art* étrangères, mais ils ont demandé que rien ne nous fût incompréhensible des mentalités des autres pays. — Qu'avaient fait de plus les philosophes européens, contemporains de Descartes et de Pascal ? — Ils n'ont pas dit : « Faites des pièces comme Ibsen, du lyrisme comme Swinburne », mais : « Sachez goûter aussi bien Ibsen que Swinburne ». A ce conseil, quelle objection pourrait-on faire ?

Rappelez-vous celles qu'on présenta. C'étaient les arguments de la timidité : « N'allons pas trop loin : nous perdrons notre clarté, notre tradition ; nous deviendrons cosmopolites. » Mais jamais une preuve, ni que cette universalité de pensée pût introduire un désordre, une surcharge dans nos cerveaux, ni que les symbolistes parlassent une langue adultérée : ils en gardaient au contraire la tradition la plus châtiée, le sens le plus rigoureux de ses origines.

« Tout aimer, tout comprendre, ne rien rejeter au nom d'un idéal abstrait et préconçu », ainsi se résumait l'esthétique de la nouvelle école, et je ne puis m'empêcher de citer ici le nom de Jules Laforgue qui l'a formulée en pages définitives.

La lutte fut longue et âpre. Nous en suivions passionnément les phases, heureux d'escompter l'époque où, y entrant à notre tour, nous n'aurions plus qu'à nous laisser vivre au milieu d'un scepticisme universel, souriant et intelligent. Peu à peu s'imposaient à l'admiration et au respect des artistes la veille honnis, sans avoir d'ailleurs été écoutés. Il était bien entendu que Mallarmé était le prince des poètes, que Hardy était un grand romancier, que les Impression-

nistes restaient d'admirables et délicieux peintres de pure race française. Le génie de Dostoïewsky, celui de Nietzsche, d'Ibsen éclataient sans discussion. Wagner était joué et acclamé partout. Après une longue obstruction, on interprétait les œuvres de Charpentier, puis de Debussy. Et songez, en passant, quel degré supérieur d'éclectisme représente le fait de comprendre à la fois ces trois musiciens, dont aucun n'offre la moindre analogie avec les deux autres. C'était trop beau pour durer. On dirait que l'intelligence est un état d'équilibre instable et qu'il faut toujours une haine pour balancer une admiration. Il se passa un singulier phénomène.

* * *

Comme le public, commençant à dissocier l'idée de patrie d'avec l'idée d'art, se mettait à suivre les concerts, à lire les penseurs étrangers, à fréquenter les expositions de peinture, voici qu'une partie de la génération symboliste, se retournant, s'orienta vers un autre idéal, se réclama d'un autre principe.

Quel est ce principe ? La tradition. Quelle est cette tradition? Ici les avis diffèrent : le seul point commun que je leur ai jamais trouvé, — et en cela ils se rattachent étroitement aux objections premières de la timidité, — c'est de s'abriter derrière des phrases vagues, sophistiques, des truismes tellement quelconques qu'ils en deviennent inquiétants : « Nous ne voulons plus de cosmopolitisme. Nous voulons revenir à la tradition de notre terroir, à un sage et sobre classicisme, en un mot retrouver nos origines. »

Qu'est-ce que cela peut bien signifier? D'abord classicisme et origines françaises ont toujours été termes contradictoires. La tradition française représente une lutte sourde et constante contre le classicisme et celui-ci s'identifie au goût national à peu près comme un replâtrage à une rosace de cathédrale. Ensuite, quel danger courait-elle, cette tradition? elle ne s'était jamais mieux portée. Il est indiscutable que, profitant au contraire de toute l'acquisition étrangère, elle avait gagné plus de plénitude en conservant toute sa pureté.

Le mot lui-même d'origines, traité par l'analyse, se décompose au point de ne plus du tout ressembler à la notion qu'on s'en était faite. Les origines c'est tout le passé jusqu'à aujourd'hui : aussi bien Laforgue, qui est mort hier, que Rabelais, que Rutebeuf. De même que notre famille c'est notre père, autant et plus directement encore, plus étroitement que nos aïeux lointains. Et, pour aller plus loin encore, est-ce que nos origines les plus intimes, celles dont nous avons la plus profonde conscience, ne sont pas celles d'hier? Baudelaire touche encore toutes les fibres de nos cœurs; pour lire Rabelais, il faut un lexique.

Le cosmopolitisme ? Dans les casinos, oui, pas dans la langue. A-t-on donc jamais parlé allemand chez nous? ou pensé russe ? Il me semble, au contraire que, précisément, ce bon accueil fait à toutes les idées, accueil poli mais toujours discret, nous sauve des accès violents d'imitation étrangère dont les autres peuples, plus impulsifs et de réactions plus brutales, nous ont souvent offert le spectacle : Par exemple, la manie française en Russie au commencement du siècle.

Jamais la pensée étrangère ne nous a pénétrés au point de nous modifier. Elle augmente un trésor et ne l'altère pas. Singulièrement résistante dans sa souplesse, la France ne conserve des autres races que ce qu'elle peut s'assimiler. Remarquez comme elle rejette, parmi les précieuses vérités qu'on lui apporte, ce qui s'y mélange de trouble ou de faux. Qu'est devenue chez nous la pitié russe? la théorie des surhommes? le sadisme glacial de certaines poésies anglaises ? la peinture symbolisante des Allemands ? Rien de tout cela ne demeure dont la dilection pourrait altérer la netteté de cerveaux épris à la fois de réalité vivante et d'idéologie exacte.

Alors, pourquoi cette réaction que rien ne demande ? J'avoue renoncer à comprendre les raisons d'un tel revirement ou bien il me faudrait en trouver de si médiocres que je préfère ne pas les énoncer.

On pourrait croire d'abord que le nationalisme, ayant à peu près coïncidé à ce mouvement, en est la cause. Mais comment admettre que le nationalisme, étant une théorie d'État, ait aidé quelqu'un à trouver l'idée de rechercher une tradition esthétique. Et si, malgré cette probabilité, on gardait encore quelque velléité de le croire, on n'aurait qu'à employer le moyen brutal et sûr de comparer une affiche électorale au livre par exemple des *Amitiés françaises*. Je défie d'y trouver le moindre rapport, comme d'ailleurs de savoir exactement, après lecture de tous les documents écrits sur la question, quelle est la valeur, la cohérence et le but d'une tradition qui englobe à la fois le culte des morts, les élèves d'Ingres, Debussy, d'Espagnat, Racine et l'union latine.

Est-ce un besoin, pur et simple, de réaction ? Certes, ce doit être cela, mélangé à une forte part de snobisme. Il y a des réactions utiles, urgentes, il y en a de nuisibles. Le snobisme est toujours à leur service, indistinctement, sans savoir pourquoi, et par fonction, pour le plaisir d'avoir une opinion encore rare.

La réaction d'aujourd'hui est oiseuse autant qu'inintelligente. Elle bouscule, l'instant de quelques négations, tout ce qu'on avait eu tant de peine à introniser sur l'autel. Il est presque honteux de penser à ce que nous allons abandonner de précieux et de délicat pour quoi ?... Pour une conciliation

impossible entre des idéaux d'art tellement différents qu'on se demande quelle haine bizarre a bien pu mériter celui qu'on renie pour les adorer. Qu'y a-t-il donc de commun entre Rameau et Debussy, entre Ingres et Maurice Denis? Car telles sont les filiations historiques auxquelles on nous invite à croire. Plus je cherche, plus je me convaincs qu'on se moque de nous. Et si j'ajoute à ces effarantes propositions ce qu'on appelle : *les idées latines*, c'est-à-dire une renaissance classique absolument étrangère à notre culture nationale, qu'on prétend retrouver pure ; et si, pour comble de confusion, j'en viens à penser aux théories religieuses qui brochent sur le tout, à l'inconcevable sophisme de Jules Soury disant : « Soyons athées et catholiques », alors je crois bien que Babel, en comparaison, n'était que l'image d'un désordre relatif, élégant et confortable.

Si encore ces idées, cette réaction étaient l'œuvre d'une génération nouvelle, lassée de scepticisme, craignant de perdre la pureté de sa voix à parler trop de langues, on comprendrait, à la rigueur, jusqu'à leur désordre même. Mais non, les jeunes, épris de naturisme ou attachés au mouvement symboliste, sont tous des fervents de la culture étrangère et il se trouve que ces idées sont jetées dans la circulation intellectuelle par les meilleurs esprits, par ceux précisément qui, autrefois, nous étonnaient par leur exactitude rigoureuse, leur largeur d'esprit si bien alliée à leur méfiance scientifique, leur dilection exclusive de l'idée pour elle-même, quelles que fussent ses conséquences pratiques, ou qui nous enthousiasmaient par leur ardeur à défendre toutes les causes nouvelles.

Quel jeu facile et véritablement peu spirituel que d'affoler le public en détruisant en lui la parcelle de sens historique que d'autres s'étaient appliqués à lui donner ! Comment voulez-vous qu'il s'y retrouve, qu'il concilie dans sa conscience la culture dite classique : étroite, abstraite, internationale, avec la culture autochtone, libre, individualiste, exubérante? qu'il découvre la formule magique qui réunit tant de noms divers ?

Ah ! comme il fait bon de relire : *La Critique des Mœurs* ou les *Epilogues* ! Quelle autre atmosphère on respire !

Cette confusion, je me hâte de le dire, n'existe point partout. Ainsi, les idées que M. Mithouard défend à l'*Occident* ont une cohérence très particulière. Il veut que la France, pays de l'extrême occident prenne conscience de sa force autochtone, en se livrant à l'étude approfondie de ses origines d'art et de pensée. L'architecture et la sculpture médiévale, la musique sacrée, la littérature de l'ancienne France, à la fois ingénue et fortement classique, lui paraissent les sources principales où doit, par le moyen d'une active méditation, s'alimenter cette énergie. Mais il est ennemi de l'académisme et de toute beauté dont l'origine ne fut pas de sincérité et de travail ; et si une certaine méfiance instinctive lui reste envers les manifestations de l'art étranger contemporain, du moins n'a-t-il jamais professé l'erreur de se prétendre ennemi de Wagner ou d'Ibsen. Si, pour des raisons que d'ailleurs il développe avec maîtrise, il leur préfère Racine ou d'Indy, c'est une nuance : celle de son droit et de son goût.

Je crois même que, si jamais une réaction devenait nécessaire, ce serait à cette théorie qu'il faudrait la rattacher, parce que l'idée occidentale est pleine de logique et que, en définitive, les principes sur lesquels elle s'appuie sont solides et, dans leur acception volontairement particulière, d'une indiscutable justesse. Il faudrait seulement se garder des exagérations et des exclusivismes qu'un patriotisme étroit et mal entendu pourrait alors inspirer.

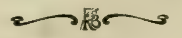
*
* *

Mais il n'en est pas encore besoin. Et d'ailleurs cette réaction n'a-t-elle pas eu lieu? non sous forme de principe nouveau, mais bien par l'assimilation lente et sûre que notre mentalité s'était faite de toutes les idées venues d'ailleurs.

Même lorsqu'il s'agit d'abus et d'erreurs, aucune lutte directe n'amène de résultats aussi satisfaisants que le long usage — la partielle usure — grâce auxquels tout le superflu et le nuisible est rejeté au profit de l'utile.

Ainsi, tout ce que l'apport étranger contenait d'hostile à notre naturel avait peu à peu disparu pour nous laisser seulement ce qui pouvait nous donner une plus nette conscience de nous mêmes. Brumes scandinaves, cappelmeister prussien, pitié russe : autant d'illusoires dangers dont nous n'avons jamais souffert, autant de mots. Les idées de Björnson, certaines théories inacceptables d'Ibsen, le lyrisme diffus des Anglais, les prétentions à moraliser du roman slave, tout cela n'a pas tenu trois ans chez nous — et encore dans un monde spécial et superficiel. Notre fière avidité n'avait retenu qu'une disposition à tout comprendre, une admirable hégémonie intellectuelle. Veillons à la garder.

Francis de Miomandre.



Paris. — Typ. A. Davy (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 21 — 5e SÉRIE — TOME II — 19 NOVEMBRE 1904

ORGANISATION DE L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

L'artillerie russe et l'artillerie japonaise.

I. — MODE D'EMPLOI DE L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE.

Aux premières nouvelles des combats et batailles livrés en Extrême-Orient, les critiques pressés ont essayé de tirer aussitôt des enseignements. C'était fort prématuré : tant que les événements ne sont pas parfaitement connus et contrôlés, il faut se garder de toute conclusion dans leur interprétation.

Aussi, bien que les écrivains militaires semblent d'accord aujourd'hui pour déclarer la faillite définitive des doctrines moderne-style issues de déductions peu judicieuses sur les faits de la guerre du Transwaal, bien que ces écrivains voient presque tous dans les rencontres des belligérants en Mandchourie la confirmation des principes que nous défendons avec une si profonde conviction, nous trouvons leurs conclusions beaucoup trop hâtives.

Et plus tard encore, quand l'histoire de la campagne sera définitivement établie dans ses détails, il y aura lieu de tenir compte des conditions très spéciales dans lesquelles les deux adversaires sont aux prises et de trier judicieusement, parmi les enseignements que comporte cette campagne, ceux qui sont applicables à une guerre européenne, guerre que nous avons l'intérêt le plus immédiat à préparer.

Cependant un premier enseignement s'impose de la façon la plus absolue : le rôle de l'artillerie dans la bataille a pris une importance que beaucoup d'esprits soupçonnaient à peine et que l'on pouvait pourtant déduire des lois de l'évolution générale de la tactique, lois que nous avons essayé de déterminer dans une étude récente. Au sujet qui nous occupe, les plus importantes sont les suivantes.

1° *Les perfectionnements apportés au fusil rendent l'attaque par l'infanterie seule de plus en plus difficile.*

2° *Les perfectionnements apportés au canon sont tout au profit de l'assaillant.*

La première loi est presque un axiome.

En effet, autrefois, lorsque le fusil portait utilement à 200 mètres, se chargeait lentement et ratait assez souvent, l'infanterie assaillante arrivait jusqu'à 200 mètres de l'ennemi pour ainsi dire sans pertes ; elle pouvait ensuite, avec un peu d'audace, franchir promptement ce petit espace pendant le parcours duquel elle recevait à peine deux ou trois décharges d'autant plus mal ajustées que le défenseur sentait plus près de lui la menace de la baïonnette. Avec une légère supériorité due au nombre ou à l'énergie, l'infanterie enlevait à elle seule la position de l'adversaire. Il n'en est plus du tout ainsi aujourd'hui. L'assaillant doit traverser péniblement une zone de 1.500 à 2.000 mètres sous une pluie de balles et, quelle que soit sa bravoure, il n'avancera qu'à la condition d'avoir acquis sur l'infanterie opposée une supériorité de feu très réelle, c'est-à-dire à la condition que son feu soit assez puissant et assez efficace pour forcer l'ennemi apeuré à se terrer et à tirer sans viser. Or on comprend combien il est difficile à une troupe qui doit en même temps tirer et progresser à découvert d'obtenir pareil résultat contre un adversaire posté et abrité.

Il faudrait pour cela une supériorité de moyens extrêmement accusée due à un facteur quelconque, nombre, armement, moral, etc., qu'on ne doit pas supposer en général lorsqu'on envisage aux prises deux armées modernes de même valeur et de composition analogue.

La conclusion s'impose : l'infanterie seule, à moins de circonstances exceptionnelles, ne peut songer à attaquer avec des chances sérieuses de succès. Il lui faut de plus en plus l'appui constant et énergique du canon. Cette loi, déduite des enseignements des guerres passées, a reçu jusqu'ici une confirmation éclatante en Extrême-Orient ; personne ne le peut nier.

La méconnaissance de cette nécessité croissante de la solidarité entre les deux armes, infanterie et artillerie, est certes l'une des causes du conflit qui s'est élevé à la suite de la guerre africaine : les tacticiens qui ne veulent envisager que la Reine des batailles, qui ne saisissent pas nettement l'aide puissante que peuvent lui donner les autres armes dont ils connaissent ou apprécient mal les moyens d'action, sont arrivés fatalement à cette conclusion que l'attaque de front est devenue irréalisable et que le secret de la victoire est dans l'enveloppement. Encore faut-il, pour envelopper, que l'ennemi s'y prête, soit par son incapacité manœuvrière, soit par son infériorité numérique notoire. Les mouvements enveloppants des Russes et des Japonais ne semblent pas, jusqu'à présent, avoir été couronnés de brillants succès.

D'autre part *l'accroissement progressif de la puissance de l'artillerie est toujours au profit de l'assaillant.* On peut se demander pourquoi les progrès dans l'armement de l'artillerie n'entraînent pas les mêmes conséquences que les progrès dans l'armement de l'infanterie. Cela tient à plusieurs causes, principalement à celle-ci : l'assaillant, ayant la volonté de vaincre et prenant ses dispositions pour rompre l'équilibre au point et au moment *qu'il choisit*, est en mesure de profiter de la mobilité de l'artillerie pour réaliser sur ce point une concentration de feux qui ouvrira violemment la porte à l'infanterie ; la supériorité de feu acquise de la sorte sera d'autant plus accusée que le canon sera plus puissant ; c'est bien évident.

L'importance actuelle de l'artillerie, dont certains esprits se doutent à peine et qui est si bien mise en évidence en Extrême-Orient, nous conduit à rechercher comment cette arme doit être organisée pour donner tout ce qu'on est en droit d'attendre d'elle. Cette étude paraît d'autant plus utile qu'une décision récente du ministre de la Guerre vient de modifier gravement l'organisation que nous avions très justement adoptée à la suite de nos revers de 1870 : le corps d'armée, grande unité de combat, comprenait deux divisions pourvues chacune de son artillerie divisionnaire, et une *artillerie de corps*, indépendante des unités d'infanterie, à la disposition du commandant du corps d'armée. Les deux artilleries divisionnaires, étaient fournies à la mobilisation par un des régiments d'artillerie du corps d'armée, l'autre régiment fournissait l'artillerie de corps. En décidant récemment que chacun des régiments d'artillerie du corps d'armée est affecté dorénavant à l'une des divisions d'infanterie, le ministre supprime *ipso-facto* l'artillerie de corps.

Est-ce là une mesure heureuse?

Pour répondre à cette question, il importe de nous rendre compte du mode d'emploi de l'artillerie dans la bataille, tel que nous le comprenons. La mission générale est bien nette : réaliser une supériorité écrasante de feu sur l'ennemi partout où elle est nécessaire pour faire progresser l'infanterie, pour appuyer son offensive.

Avant d'aller plus loin il est bon de donner la physionomie générale de la bataille telle que l'envisage aujourd'hui notre décret sur le service en campagne, issu lui-même de l'étude approfondie des guerres du XIXe siècle.

Dans un but de clarté et se plaçant pour ainsi dire au point de vue didactique, notre règlement partage la bataille en deux phases principales qu'il désigne sous les noms de *combat de préparation* et *d'attaque décisive* : le premier acte est une très longue lutte conduite, de part et d'autre, sur tout le front avec le plus grand acharnement, ainsi qu'on en a un exemple frappant à la bataille de Wœrth, comme on le voit encore maintenant en Mandchourie ; cette lutte a pour résultat d'user en partie les forces physiques et morales des deux adversaires et de déterminer l'un deux à choisir un point de rupture définitive. Ce choix est fait par celui qui devient en réalité l'assaillant ; ce dernier accumule alors, dans la région où il veut frapper, tous ses moyens disponibles et porte brusquement le coup qu'il espère décisif : c'est le deuxième acte. Ces deux phases sont caractéristiques dans la plupart des batailles de Napoléon, particulièrement à Austerlitz. Pour concevoir et exécuter une attaque décisive, il faut un véritable chef. On peut se demander si c'est le *chef* qui manque aux deux armées que nous voyons depuis si longtemps en présence près de Liao-Yang, s'immobilisant l'une l'autre sans arriver à un acte décisif ; ce sont peut-être des difficultés très spéciales au pays, aux communications, aux ravitaillements, etc., ou l'insuffisance des effectifs du côté russe qui donnent une pareille physionomie à cette campagne. Que ferait un Napoléon commandant l'un des partis?

Si nous examinons les champs de bataille modernes, dont les fronts s'étendent de plus en plus en raison de l'accroissement des effectifs, et aussi en raison de la portée et de l'efficacité croissantes des armes à feu, nous voyons que le terrain est partagé naturellement par des accidents topographiques en zones pour ainsi dire indépendantes les unes des autres; les actions offensives sérieuses, les crises violentes ne se produisent jamais simultanément sur tout le front; elles sont toujours successives et déterminées, soit par des événements locaux, soit par la volonté du commandement, ce qui est préférable.

Prenons quelques exemples.

A Sadowa, le champ de bataille est divisé en deux grandes zones séparées l'une de l'autre par les bois de Hola et de Swiep et par une crête qui, partant de ces bois, se prolonge du N.-O. au S.-E. par le village de Chlum. En étudiant ce terrain plus en détail nous verrions chacune de ces deux grandes zones subdivisée elle-même en secteurs plus petits, isolés les uns des autres par des obstacles aux vues, crêtes, bois, rangées d'arbres etc.

Pendant la plus grande partie de la journée, la bataille est localisée dans la zone sud; les deux adversaires s'immobilisent en face l'un de l'autre: les Prussiens ne peuvent avancer sous le feu de la puissante ligne d'artillerie des Autrichiens et ceux-ci restent figés sur leur terrain par suite de l'indécision regrettable du généralissime. Tel est bien le combat de préparation. — Mais soudain, vers trois heures du soir, la deuxième armée allemande apparaît dans le secteur nord, progresse avec une grande rapidité, presque aussi vite qu'à la manœuvre et bouscule l'aile droite autrichienne qui n'échappe à un désastre complet que grâce à la cavalerie et à l'artillerie agissant *en masse* et se sacrifiant noblement pour sauver l'armée.

A Wœrth, le champ de bataille est partagé en trois zones principales: au nord, la zone boisée dont le centre est à Langensoultzbach est isolée de la voisine par la crête boisée du Hochwald et le bois de Neewiller; au centre les hauteurs de Frœschwiller et d'Elsasshausen sont séparées par la forêt du Niederwald de la zone sud, marquée par la crête de Morsbronn. Au nord, les Allemands ne font aucun progrès pendant toute la journée; au centre, le combat tout en étant rude reste longtemps stationnaire, jusqu'au moment où l'offensive allemande, progressant rapidement vers Morsbronn, décide la quest[illegible]n.

Le champ de bataille de Gravelotte est lui-[illegible]e aussi divisé en trois zones, dans chacune des[illegible]s *successivement* les Allemands tentèrent une a[illegible]e violente. Les attaques du sud et du centre [illegible] rent, tandis que la troisième, dirigée sur Sa[illegible]-vat, en terrain découvert, avec une grande supériorité de moyens, fut réellement décisive.

Si nous supposons maintenant deux adversaires de force analogue en face l'un de l'autre, l'équilibre ne sera rompu que si l'un des deux combattants, *sous l'action du commandement*, sait concentrer, dans une partie du champ de bataille judicieusement choisie, une puissance de feu qui assure le succès de son attaque en ce point, pendant que partout ailleurs il se maintiendra avec opiniâtreté en usant à cet effet de toutes les ressources de la fortification de campagne et, au besoin, de la retraite pied à pied. — En principe, l'attaque principale se fera dans une zone découverte, où les trois armes seront en mesure d'agir de concert et où les mouvements seront faciles, tandis que la résistance acharnée se fera plus volontiers dans les secteurs couverts, où l'on arrêtera longtemps les progrès de l'adversaire. Nous croyons que le règlement sur le service en campagne japonais est le seul qui mette en relief le principe de l'attaque par les secteurs découverts, principe si souvent controversé par ceux qui n'ont pas profondément enraciné dans l'âme la notion de la solidarité complète entre les diverses armes.

Afin d'obtenir cette supériorité écrasante du feu indispensable, il faut, plus encore aujourd'hui que jadis, accumuler, dans la partie où l'on veut produire le grand effort, une quantité considérable de batteries, c'est-à-dire constituer une *masse* d'artillerie.

Napoléon n'opérait pas autrement : au point où il voulait opérer la rupture, il formait une masse d'artillerie qui, par un tir à mitraille de courte durée, mais d'une violence inouïe, ouvrait largement la porte à l'infanterie. Cette masse de batteries, il la prenait généralement dans une artillerie qui était maintenue pendant toute la bataille en réserve et qu'il ne faisait donner qu'au moment décisif. Conséquemment Napoléon se constituait de *fortes réserves d'artillerie*, qu'il ne dépensait que pour produire *l'événement*.

En 1866 l'artillerie autrichienne fut remarquable; elle aussi opéra le plus souvent en masse, non plus à la fin seulement de la journée, mais bien dès le commencement de l'action et jusqu'à la fin. C'est ainsi que, dans les premiers engagements, au combat de Nachod par exemple, toute l'artillerie de corps (1) agit en masse dans l'un des secteurs du champ de bataille, où elle rétablit les affaires des Autrichiens; malheureusement, comme elle était arrivée tard elle n'eut pas le temps de se transpor-

(1) A cette époque, le corps d'armée autrichien était composé de trois brigades d'infanterie ayant chacune son artillerie, et d'une artillerie de corps à la disposition du commandant du corps d'armée.

ter ultérieurement dans le secteur voisin, où les progrès rapides des Prussiens décidèrent du sort de la journée.

A Sadowa, dès le commencement de la journée, et pendant six à sept heures, une grosse masse d'artillerie autrichienne arrête net l'offensive de l'armée du prince Frédéric-Charles et de l'armée de l'Elbe. Vers la fin du jour, les rapides succès de l'armée du prince royal de Prusse sont arrêtés par une nouvelle masse d'artillerie, dont une partie des batteries avaient été prises dans le secteur voisin et transportées promptement au point dangereux.

Nous voyons ainsi, en 1866, grandir considérablement le rôle de la masse d'artillerie : elle n'est plus en réserve et inutile pendant tout le long du combat de préparation ; elle est déployée et utilisée dès le début et jusqu'à la fin. Quel changement s'était donc produit depuis le commencement du siècle ? Uniquement l'augmentation de la portée utile de l'artillerie. Ceci demande une explication.

L'efficacité de l'artillerie lisse était limitée à des portées de 1000 mètres environ. Or, dans presque toutes les actions de guerre, la défense s'installe généralement sur une ligne de hauteurs dominant une vallée plus ou moins large, ayant en face d'elle une autre ligne de hauteurs que doit traverser l'assaillant pour en venir aux mains. En examinant la plupart des champs de bataille, on voit que la distance qui sépare les deux crêtes opposées est généralement supérieure à la portée des canons lisses et dépasse très rarement la bonne portée de l'artillerie rayée. Par suite, autrefois, pour attaquer une position, les batteries devaient se placer dans la vallée même, bien en vue des défenseurs, fortement mêlées au combat d'infanterie et, une fois engagées, elles ne pouvaient que difficilement être retirées du feu et transportées ailleurs. En tout cas, ce déplacement n'aurait pas échappé aux vues de l'adversaire ; l'offensive eût perdu le meilleur atout de son jeu la *surprise*.

Afin de produire l'effet de surprise, l'Empereur gardait donc soigneusement une partie de son artillerie en réserve. Cette masse s'appelait judicieusement alors *l'artillerie de réserve*.

La bonne portée des canons rayés atteignait déjà, en 1866, 2.000 à 2.500 mètres. Par suite l'artillerie, déployée sur une crête, étendait son action jusqu'à la crête opposée ; maintenue de la sorte près du couvert, elle pouvait facilement être retirée d'un emplacement et transportée dans une autre zone d'action à l'insu de l'adversaire. Autrement dit, l'artillerie *engagée* était devenue aussi *disponible* que l'artillerie en réserve. Rien n'empêchait plus de l'utiliser tout entière dès le début et de l'employer en masse successivement dans les différents secteurs du champ de bataille. C'est ce que firent très habilement les artilleurs autrichiens : la campagne de 1859 leur avait ouvert les yeux sur l'évolution opérée dans l'emploi de l'arme par le seul effet de l'augmentation de portée des bouches à feu.

En résumé tandis que, d'une part le feu de mousqueterie devenant de plus en plus dangereux rendait l'attaque de l'infanterie plus pénible et plus couteuse et imposait à l'artillerie une tâche plus lourde, d'autre part les propriétés des canons rayés permettaient de donner satisfaction à ce besoin nouveau du fantassin ; l'artillerie pouvait dorénavant agir en grande masse non plus seulement à la fin de la bataille, mais pendant toute la durée de la lutte. C'est ainsi que commençaient à se révéler clairement en 1866 les deux lois que nous avons indiquées plus haut et que les événements de guerre confirment de plus en plus.

Supposons maintenant une grosse unité, un corps d'armée par exemple, qui opère dans un des secteurs du champ de bataille de 6 à 7 kilomètres de front, peut-être davantage. Il se trouve en présence de plusieurs points d'appui fortement tenus par l'adversaire. Va-t-il attaquer tout à la fois ? Ce serait pure folie. Après avoir tâté partout, le commandant du corps d'armée désignera le point le plus facile à enlever — ce sera le plus souvent un saillant qu'on pourra envelopper de feux convergents ; — il accumulera la plus grande partie de sa masse de feux, sa masse d'artillerie sur le point voulu, de manière à l'enlever avec la dépense minima en infanterie ; plus la supériorité de feu acquise sur l'ennemi sera effective, moins le résultat, l'enlèvement du point d'appui sera coûteux. Ceci fait, l'effort portera sur un autre point.

C'est ainsi, en renforçant successivement par une forte ligne de bouches à feu les différentes zones dans lesquelles il veut frapper que le commandant du corps d'armée gagnera du terrain et usera l'adversaire pendant toute la durée du combat de préparation. Il lui faut donc, à sa disposition immédiate, une force importante d'artillerie, indépendante des unités d'infanterie, avec laquelle il soit en état d'appuyer vigoureusement les attaques, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt au centre. Dès lors, si sur le front de combat de l'unité considérée, le terrain se divise en secteurs indépendants — ce qui est le cas le plus fréquent, l'action opportune de balancier de la masse d'artillerie ne pourra se produire que par des déplacements rapides.

Aujourd'hui, par exemple, si la bataille de Wœrth recommençait dans des conditions analogues à celle [illegible] se produisit, il y aurait lieu, du côté allemand [illegible] d'abord un très gros effort au centre, sur [illegible] afin de conquérir et tenir solidement les points d'appui de la vallée et maîtriser ainsi toute

offensive française dans ce secteur. Pendant ce temps, l'offensive française ne pourrait progresser que fort lentement dans les autres secteurs : au Nord, en raison des forêts qui le couvre ; au Sud, après avoir enlevé le village de Gunstett, elle serait arrêtée longtemps à la lisière de la forêt qui se trouve à l'Est de cette localité. Le premier acte accompli, prise de possession de forts points d'appui au centre, il est évident que l'attaque de front des hauteurs de Frœschwiller serait extrêmement dure ; il conviendrait, pour les Allemands, aujourd'hui comme hier, de chercher la solution dans la zone sud du champ de bataille, vers Morsbronn. Dans ces conditions, la masse principale d'artillerie agirait d'abord sur Wœrth, puis on constituerait ensuite contre Morsbronn une autre masse dont une partie des batteries seraient empruntées à la masse centrale.

Evidemment la défense peut opérer de la même façon et elle ferait bien ; mais elle a contre elle la passivité inhérente à l'attitude défensive et l'indécision qui en résulte ; l'assaillant au contraire sait ce qu'il veut ; il a de grandes chances pour lui, s'il est manœuvrier. La défense ne reprend l'avantage que lorsqu'elle passe à une contre-offensive *prévue et organisée*. En Mandchourie les nombreux points d'appui maintes fois pris et repris par les deux adversaires mettent bien en évidence la puissance de l'offensive.

Les Prussiens, qui avaient d'ailleurs conservé jusqu'en 1866 une assez forte proportion de canons lisses et chez lesquels beaucoup de chefs militaires étaient encore hostiles à l'artillerie rayée, les Prussiens n'avaient pas compris, à cette époque, sauf exceptions, le nouvel emploi de l'arme : ils engagèrent leurs batteries successivement, une à une, ce qui faillit parfois compromettre gravement leurs succès ou tout au moins les leur fit payer fort cher. L'esprit de routine était cause de cette méconnaissance de l'emploi tactique et voici comment le prince de Hohenlohe s'exprimait à cet égard.

« Vous me direz peut-être que nous pouvions tirer de la guerre de 1859 les mêmes leçons et les mêmes règles de conduite que les Autrichiens, vu que nous avions des officiers qui assistaient en spectateurs à la campagne. Mais chaque armée reste en général fidèle à son mode spécial de développement. »

Cependant les premières rencontres « démontrèrent clairement aux chefs de nos troupes quel effet produisait la supériorité numérique que l'artillerie autrichienne jetait dans la balance dès le début des engagements. Aussi fut-il donné différents ordres, qui tous tendaient à faire en sorte qu'on pût employer l'artillerie en masse moins tardivement. »

« Mais de tels ordres qui sont donnés soudainement et qui se trouvent en contradiction avec l'ensemble de l'instruction que la troupe a reçue en temps de paix, qui sont de plus en contradiction avec l'organisation de l'arme et les principes d'après lesquels on l'avait dirigée jusqu'alors ; de tels ordres devaient voir leur exécution entravée par les froissements et les rivalités avec lesquels on a constamment à lutter en temps de guerre. »

La leçon de 1866 ne fut pas perdue pour les Allemands et, peu après la campagne, le prince de Hohenlohe, dans une conférence proposait carrément d'engager de bonne heure la *réserve d'artillerie* dont le nom avait été conservé.

La tyrannie des mots se fit alors sentir, car en réponse à cette conférence, un auteur militaire allemand des plus distingués écrivait ce qu'il suit :

« La théorie de la conférence est du reste assez étrange. Il appartient, y est-il dit, à l'artillerie de réserve de préparer l'attaque principale du gros et elle sera également engagée un temps assez notable avant lui. Elle ne devra pas faire partie des troupes de réserve, mais des troupes de bataille. Aussi n'appartient-elle pas à la réserve du corps d'armée, mais bien aux corps de bataille principaux. Il y a là une singulière inconséquence. Qu'est-ce que des batteries de réserve qui n'appartiennent pas à la réserve. Qu'est-ce que des batteries de réserve qui appartiennent aux corps de bataille ? Qu'est-ce que des batteries de réserve qui s'engagent avant les batteries divisionnaires ? Il faudrait alors *changer les noms* qui n'expriment plus qu'un contre-sens ».

Devant ces résistances, les Allemands, sous l'impulsion du général Von Hindersin, le vrai réformateur de l'artillerie de son pays, le Gribeauval germanique, commencent par changer le nom de l'artillerie de réserve et lui donnent la dénomination *d'artillerie de corps* ; puis toutes les instructions tendent à pousser l'artillerie le plus avant possible dans les colonnes afin de l'engager en grande masse dès le début de la bataille. C'est ce que nous voyons en 1870 à notre détriment : parfois l'artillerie toute entière d'un corps d'armée forme une forte batterie sous la haute direction d'un chef unique comme l'artillerie de la garde le 18 août placée sous les ordres du prince de Hohenlohe. Cependant les Allemands n'eurent que très rarement l'occasion de transporter leur masse de batteries d'un secteur à un autre du champ de bataille : leur artillerie en effet avait une telle supériorité matérielle sur la nôtre que, déployée uniformément sur toute la ligne, elle se trouvait partout suffisante pour appuyer avec toute la vigueur voulue les attaques de son infanterie. Il n'en sera pas toujours ainsi et il convient, dans l'étude, de tabler sur l'armement équivalent des deux armées en présence.

Enfin une dernière considération nous engage à vouloir une grande *élasticité* dans la répartition de notre artillerie au combat. Retournons sur le terrain de Wœrth et supposons une armée de 5 corps engagée aujourd'hui sur ce même terrain, comme les Allemands le furent en 1870. Le front de l'armée s'étendrait certainement de Lembach à Hagnenau, sur une longueur de 25 kilomètres environ. Sur ce front, nous trouvons au nord le massif forestier du Hochwald qui occupe environ 7 kilomètres et dans lequel opérerait le corps d armée de droite ; plus au sud, un terrain découvert d'une dizaine de kilomètres formerait la zone d'action de deux corps environ ; enfin le reste du front de 7 à 8 kilomètres d'étendue, dans lequel serait engagé un quatrième corps de première ligne, est constitué en grande partie par la forêt de Haguenau.

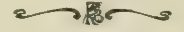
Dans ces conditions les corps d'armée de droite et de gauche, opérant tous deux dans des massifs boisés, auraient, avec leur composition normale, une proportion de batteries beaucoup trop forte dont la plupart resteraient inutilisées. Il conviendrait donc de renforcer en artillerie les corps du centre par de forts prélèvements sur les corps des ailes, car on n'assurera jamais trop la supériorité du feu. Quant à l'emplacement nécessaire au déploiement d'une aussi nombreuse artillerie dans le secteur central, on le trouverait facilement; en effet, sur cette partie du front, 5.800 mètres environ sont utilisables par l'arme, ce qui suffirait pour 116 batteries, c'est-à-dire pour toute l'artillerie de 5 corps ; c'est beaucoup plus qu'il n'est nécessaire.

En résumé, l'artillerie peut et doit être employée aujourd'hui en grandes masses, soit pour appuyer les attaques successives qui se produisent sur tout le front pendant le long combat de préparation, soit comme autrefois pour assurer à l'attaque décisive une supériorité écrasante de feu, soit enfin pour être répartie judicieusement sur le champ de bataille.

L'organisation de l'arme doit répondre au mode d'emploi que nous envisageons, au point de vue de l'établissement du matériel, du mode de groupement des unités et des approvisionnements. Nous examinerons successivement la question sous ces trois aspects.

Général H. Langlois.

(*A suivre*).



GULNAHAR

NOUVELLE

Un jour, le roi de Perse, Sudra, surnommé l'Impie, fut surpris à la chasse par une tempête.

Il aperçut un pyrée d'où s'échappait une fumée odoriférante. Ruisselant de pluie et de sang, il voulut s'y réfugier, mais une jeune fille lui en barra l'accès :

— Arrière ! homme de violence, ne souille pas le principe de toute lumière !

Stupéfait, il la considéra. Derrière lui les satrapes tiraient déjà l'épée ; et sur son poing le faucon s'impatientait.

Elle était vêtue de la tunique blanche des prêtresses d'Atar ; ses cheveux s'échelonnaient au dessus de son front en serpents ardents, et ses prunelles brillaient, plus pures que le suc du haoma qui écarte la Mort.

— Comment t'appelles-tu, femme intrépide?

— Gulnahar (Rose de feu).

— Fleur-de-Feu, pour toi je bâtirai un palais de flammes; pour toi je ferai jaillir une forêt de roses.

Et du roi Impie, Gulnahar exigea en don nuptial le rétablissement du culte ignifère des ancêtres.

Alors sur les autels des carrefours et dans les temples du Soleil, le Feu se ralluma.

Prosternés aux seuils de leurs maisons, les citadins adoraient dans l'âtre la flamme qui purifie, et, de la plaine où pâturaient les troupeaux d'antilopes, des fleuves où couraient les caïques, les bergers et les galériens voyaient sur les montagnes les bûchers assombrir la clarté du jour et incendier les ténèbres.

Les grands-prêtres, coiffés de la tiare de Mithra à quatre-vingts rayonnements, bénissaient le bois des sacrifices que les marchés ne suffisaient plus à fournir.

Et de son haut château, la reine Gulnahar regardait passer au loin les caravanes de myrrhe et des baumes du désert, tandis que, sur le Tigre, s'en venaient par les Indes et le golfe Persique des troncs d'arbres précieux voguant sur des outres.

Dans les créneaux et sur les plates-formes des tours, des brasiers d'aloès et de cèdres flamboyaient. En bas, autour du palais, s'épanouissaient les roses d'Ispahan ; et quand leurs parfums se confondaient aux vapeurs des autels exhaussés et erraient sur la ville basse, le peuple de Ctésiphon comparait le château de Gulnahar à une cassolette suspendue au soleil.

La reine étant devenue mère d'un enfant mâle, le roi satisfait retourna à ses concubines. C'étaient des filles de l'Arabie, des îles et de l'Occident, habiles à provoquer le désir et à bercer les insomnies.

Mais le cœur de Gulnahar n'était ouvert qu'aux

choses mystiques; elle ne connaissait que la science des astres, le mystère sommeillant dans l'eau, et la voix muette des plantes.

Son fils Chosroès sur les genoux, elle adorait dans les nuits tièdes l'étoile Tistrya, d'où s'écoule la bénédiction des substances humides et Mahura en qui repose le germe du Taureau. Elle enseignait à l'enfant que le Mal résidait dans l'ombre et se répandait avec les odeurs fétides. Elle croyait que les âmes des purs rêvaient dans les roses et s'envolaient sur leur arome, vers la lune.

Et afin que son âme aussi s'exhalât dans un souffle de fleur, elle habitua son corps aux abstinences et son esprit à la sagesse.

Et Chosroès, qui ne discernait pas le sens caché des symboles, associa l'idée de sa mère à tous les parfums et la retrouvait dans toutes les clartés.

*
* *

Des rumeurs insolites se propageaient dans Ctésiphon.

Un étranger était arrivé et, avec lui, le trouble et l'incertitude avaient pénétré dans la « ville du repos ».

Il était beau et terrible.

Son front se cerclait d'une couleuvre d'or dont la tête, taillée en un diamant triangulaire, tremblait entre les arcs noirs de ses sourcils comme une goutte lumineuse.

Des tresses innombrables, incrustées de pierreries, sonnaient sur la fierté de ses épaules, telle la chevelure fulgurante d'un dieu assyrien.

D'aucuns le prétendaient un roi déchu ; d'autres le dénonçaient espion du César de Byzance ; d'autres encore craignaient en lui une nouvelle incarnation d'Ahrimân.

Lui-même s'appelait Masda, et se déclarait archimage.

Il disait dans les maisons où il éteignait les âtres : « La vraie purification est celle des cœurs. Buvez, mangez, forniquez, l'esprit est libre quand la chair succombe. »

Sur les places publiques il prêchait :

« Le destin est lié au firmament ; contre son arrêt nul recours. »

Il proclamait dans les temples :

« La mélodie s'évanouit dans la tempête; Ormuz est vaincu par Ahrimân. Quand la flamme s'élève vers le ciel, les cendres retombent sur la terre. L'âme entre deux principes vacille jusqu'au tombeau. »

En l'écoutant, les prêtres laissaient refroidir les autels, et les femmes, en le regardant sous leurs voiles, ne se souvenaient plus des prières.

*
* *

Un jour, c'était la fête des âmes. La reine Gulnahar descendit de son château pour déposer ses offrandes au temple du Soleil.

La litière d'or où elle s'étendait était surmontée d'un dôme constellé. Une opale gigantesque, taillée en pleine lune, tournait sur une aiguille et jetait sur le sable de la route des reflets si doux que les porteurs eux-mêmes croyaient marcher sur des mirages; les courtines aux sept nuances du ciel, lourdes de symboles, merveilleuses d'éclat, abritaient derrière leurs plis impénétrables la présence mystérieuse et divine de la reine.

A l'approche du cortège, les passants se prosternaient à terre, paupières closes ; dans les rues trop étroites, les hommes s'effaçaient, visage au mur, et les femmes à genoux se voilaient avec un pan de leur robe.

Subitement, l'archimage, traversant la foule et bousculant l'escorte, marcha droit vers la litière et en écarta le rideau.

Epouvantés de ce sacrilège, les prêtres s'enfuirent, et sur les épaules des eunuques, le palanquin trembla si fort qu'ils durent le déposer.

Alors Gulnahar, vit penchée sur elle, la figure d'un inconnu.

Ses regards la perçaient comme des flèches ; son souffle la brûlait comme un vent chaud.

Elle pensait mourir dans les bras d'un dieu maudit; puis encore elle crut qu'Ormuz lui-même, l'enveloppant d'une caresse d'or, l'emportait vers les soleils éternels et les éternels parfums.

Et la reine s'évanouit entourée de ses femmes accourues.

Mais l'archimage Masda erra par la ville.

Ses robes battaient la poussière; il parlait tout bas. Parfois un sanglot l'étouffait; alors il s'arrêtait le front appuyé contre une pierre.

Les jours suivants, nul ne le revit; mais un matin il revint, plus pâle, plus terrible.

Debout sur les marches du temple, il secouait sa crinière. Les pierres précieuses sautaient de ses tresses et rebondissaient sur les gradins. Il brisait ses colliers, détachait ses anneaux, arrachait les gemmes de ses sandales, et les jetant au peuple ébahi, il rugissait l'égalité des castes, la liberté des unions entre consanguins, la communauté des biens et le partage des femmes.

L'émeute éclata dans Ctésiphon.

On dépouilla les riches; en viola les femmes, on éteignit les Feux.

Le roi, inquiet, fit appeler l'archimage.

Il le jugea beau; sa doctrine lui plut.

Et, comme alors il chérissait la fille de sa concubine et convoitait la femme de son frère, il se convertit à la nouvelle religion.

Dès lors, Masda s'assit à la droite de l'Impie ; il but dans sa coupe, et les portes du sérail s'ouvraient devant lui.

Pour satisfaire à sa doctrine le roi répartit des trésors parmi ses sujets et ses sujets lui rendirent l'aumône de leurs corps.

Cependant l'archimage demeurait taciturne.

Un soir que la terrasse était tapissée de chevelures de femmes, et que les danseuses évoluaient, nues, sous les étoiles, l'Impie dit à son favori :

— Que te faut-il donc pour me sourire ?

Et Masda, levant les yeux vers le château de Gulnahar qui mirait dans le fleuve sa couronne flamboyante, répondit :

— Il me faut la reine.

Le roi sursauta :

— Ne sais-tu pas qu'elle est la mère du roi futur et que le peuple l'identifie à une divinité ?

Mais l'archimage, appuyé sur les coudes, le regard lointain, pleurait.

Alors le roi fit un geste.

. . . .

Et la reine entra.

Lorsqu'elle vit les femmes nues, elle s'arrêta stupéfaite, la face voilée.

— Je te la donne, dit le roi, puis il s'effondra dans les coussins, car de tristesse il s'était enivré.

Masda était debout, les narines gonflées, les lèvres ouvertes.

Relevant la tête, Gulnahar le reconnut. Un frisson convulsif la secoua et fit tomber son voile.

Muets, ils se contemplèrent.

Elle était vêtue de blancheur ; des étoiles brillaient dans ses cheveux.

Lui semblait drapé de ténèbres ; ses prunelles luisaient comme l'eau pernicieuse d'un puits profond qui appelle ceux qui s'y mirent.

Enfin il écarta les bras, et elle lentement allait vers lui.

Mais soudain un cri d'enfant les immobilisa.

Chosroès, qui avait suivi la reine, se jeta dans ses genoux.

— Mère, mère, c'est le prince de l'Ombre !

Masda le repoussa et, prenant la main de la reine :

— Viens, je le veux.

Elle voulut le suivre. Alors l'enfant s'accrochant aux robes du mage, baisa ses pieds, en le suppliant de lui rendre sa mère.

Impatienté, l'homme bouscula l'enfant qui se traînait derrière lui en pleurant.

Aux sanglots de son fils, la reine se réveilla comme d'un songe lourd, et enlevant Chosroès dans ses bras, elle s'enfuit...

Et Masda, resté seul, alla s'accouder entre deux sphinx de la balustrade, et regarda disparaître dans la nuit la litière d'or de Gulnahar. Puis, étendant ses mains vers le vide, il s'écria :

— Ormuz, Ormuz, cette fois tu as vaincu Ahriman, mais le jour de ta défaite viendra !

*
* *

Des années s'étaient écoulées dans l'espace.

La reine Gulnahar, retirée dans l'obscurité d'une cellule, avait laissé éteindre ses autels et mourir ses jardins.

La doctrine de Masda s'était propagée dans le pays de la Perse ; restreint était le nombre des adorateurs du Feu.

Mais Sudra, le roi Impie, mourut et Chosroès son fils lui succéda.

Le jour même de son avènement il fit venir l'archimage.

— Te rappelles-tu, lui dit-il, le soir où, enfant, j'ai baisé tes pieds ? Depuis, l'odeur de tes sandales moleste mes narines. Il me faut d'autres parfums ! et le roi aussitôt ordonna que l'on brûlât tous les Masdéens sur des bûchers aromatiques et que l'on mît Masda en croix.

Au crépuscule, il se rendit au château de sa mère. La conduisant sur sa haute terrasse, il lui désigna, joyeux, la ville et la plaine.

— Regarde ! Mère bien aimée, aujourd'hui, tu es vengée !

Et Gulnahar vit au loin les murs de Ctésiphon embrasés par des haies d'autels dont les flammes s'élevaient jusqu'au firmament et léchaient les étoiles.

Des torches monstrueuses jalonnaient la route jusqu'à la base du palais, et dans l'air du soir s'épandaient des clameurs et des gémissements avec la senteur des bois odorants et des chairs calcinées.

Epouvantée, la reine voulut reculer.

Mais Chosroès, l'inclinant vers le jardin, lui montra, parmi les roses refleuries, un bûcher isolé.

Et elle reconnut, crucifié en face d'elle, l'archimage.

Des langues fumeronnantes rampaient déjà vers son cœur ; mais un rayon d'or crépusculaire illumina sa face et ses yeux, brillants comme des escarboucles, se levaient vers la reine.

Alors, elle tendit les bras vers lui et jeta un grand cri.

Il eut un tressaillement, puis, dans une dernière convulsion, sa tête retomba sur sa poitrine.

Au même moment Gulnahar chancela, et se renversa inanimée sur le sol.

Ainsi mourut de la mort de Masda, le prince des Ténèbres, Gulnahar, la Reine de la Lumière et des Roses.

MYRIAM HARRY.

NOTES SUR L'HISTOIRE DU CONCORDAT (1)

III. — Le Budget des cultes

L'actuel budget des cultes est sorti, si je puis dire, des articles 13 et 14 du Concordat, relatifs aux biens nationaux et au traitement du clergé. Ces articles sont ainsi conçus :

Sa Sainteté, pour le bien de la paix et l'heureux rétablissement de la religion catholique, déclare que ni elle, ni ses successeurs ne troubleront en aucune manière les acquéreurs des biens ecclésiastiques aliénés, et qu'en conséquence la propriété de ces mêmes biens, les droits et revenus y attachés, demeureront incommutables entre leurs mains ou celles de leurs ayants cause.

Le gouvernement assurera un traitement convenable aux évêques et aux curés dont les diocèses et les paroisses seront compris dans la circonscription nouvelle.

Bonaparte avait exigé que cette question des biens nationaux fût réglée de manière à en tranquilliser les possesseurs, et il avait fait de ce règlement la condition *sine qua non* du Concordat.

Mais le pape se refusa absolument à ratifier ou à reconnaître les aliénations, pour ne pas avoir l'air de mettre en doute le droit ou le prétendu droit de propriété de l'Église.

Bonaparte demandait que, du moins, la propriété de ces biens fût déclarée incommutable entre les mains des détenteurs actuels.

Alors Consalvi, le négociateur romain, trouva l'ingénieuse formule définitive, dont il était très fier, surtout du *en conséquence*, « qui, dit-il, sauve notre maxime, parce qu'il ne constitue pas une véritable et originaire concession aux acquéreurs (dont quelques-uns ne sont pas catholiques), mais présente le maintien de la propriété de ces biens entre leurs mains comme une simple conséquence du fait de ne pas les molester ».

On remarquera qu'il n'est question que des biens aliénés. Au dernier moment, Bonaparte voulait absolument supprimer ce mot : *aliénés*. Consalvi s'y opposait, cherchait une combinaison, la trouvait, la proposait. Puis Bonaparte ne s'en souciait plus (c'est ainsi qu'il négociait), et laissait le mot contesté, à l'étonnement de Consalvi.

Quant au traitement des ecclésiastiques, dans le premier projet de Concordat proposé par Bonaparte, il était dit que « les biens nationaux appartenant aux métropoles, évêchés et cures, non encore aliénés, seraient affectés à la subsistance et entretien des ministres de la religion conservés, déduction faite de la valeur desdits biens sur le traitement qui leur est alloué ».

(1) Voir la *Revue Bleue* des 5 et 12 novembre 1901.

Puis Bonaparte retira cette proposition. D'ailleurs les biens des cures non aliénés furent en grande partie rendus aux fabriques par une série d'arrêtés consulaires et de décrets impériaux.

Il fut admis que les évêques et les curés seraient salariés par l'État.

Rome y répugna d'abord : cela lui semblait un peu honteux. Puis elle admit que l'on pourrait laisser les évêques libres de refuser ou d'accepter. Enfin elle se résigna, et en vint même à demander que Bonaparte « assurât » le salaire. — Le chiffre d'ailleurs n'en fut fixé que par les articles organiques.

Mais on remarquera que ni dans les négociations, ni dans le texte du Concordat, le traitement des ecclésiastiques n'est représenté comme étant le rachat ou la conséquence de l'aliénation des biens de l'Église, ce que pourrait faire supposer le rapprochement des deux articles relatifs à cette aliénation et à ce traitement.

* * *

Cela mérite quelques explications.

Sans vouloir traiter de l'aliénation des biens ecclésiastiques sous la Révolution (1), il faut rappeler les faits qui peuvent éclairer cette question du salaire concordataire du clergé.

D'autant plus que la doctrine de la Révolution à cet égard n'est pas limpide, tant s'en faut.

Ce salaire est-il en quelque sorte l'intérêt des biens pris par la nation? Par l'octroi de ce salaire, a-t-on reconnu le droit de propriété du clergé? Supprimer ce salaire, serait-ce *voler* le clergé, comme quelques personnes le croient ou le disent aujourd'hui ?

Le 2 novembre 1789, l'Assemblée constituante avait décrété : « 1° que tous les biens ecclésiastiques sont à la disposition de la nation, à la charge de pourvoir d'une manière convenable aux frais du culte, à l'entretien de ses ministres, et au soulagement des pauvres, sous la surveillance et d'après les instructions des provinces ; 2° que, dans les dispositions à faire pour subvenir à l'entretien des ministres de la religion, il ne pourra être assuré à la dotation d'aucune cure moins de 1 200 livres par année, non compris le logement et les jardins en dépendant ».

On a épilogué sur ces mots : *à la charge*, et on a dit qu'ils ne constituaient pas un engagement.

C'était bien un engagement, et un engagement solennel. Mais toute la question est de savoir envers qui la nation s'engageait. Était-ce envers le clergé ? Impossible : le clergé n'était pas propriétaire des biens ecclésiastiques ; il n'en était, disait-il lui-

(1) On trouvera, sur cette question, une remarquable étude de M. Edme Champion, dans la *Revue Bleue* du 26 juillet 1890.

même, que le dispensateur; il répétait que ces biens n'étaient ceux de personne ou que c'étaient ceux des pauvres, *res nullius, res pauperum*; ils étaient seulement à la disposition de l'Église. Or la nation, qui était vraiment l'Église, l'*Ecclesia*, avait légitimement repris ces biens, qui n'avaient jamais cessé d'être à elle. Elle disait donc ne rien devoir au clergé, d'autant plus que le clergé avait été supprimé par elle en tant que corps.

Je sais bien que Talleyrand, dans son rapport du 10 octobre 1789, avait reconnu que la partie de ces biens nécessaire à la subsistance des bénéficiers leur appartenait, appartenait vraiment au clergé, et qu'il avait ajouté que, si la nation assurait la subsistance des ministres du culte, elle pouvait disposer de leurs biens sans attenter à leur droit de propriété. Barnave avait parlé dans le même sens, un peu étourdiment.

Mais ces vues n'avaient pas été consacrées par l'Assemblée : c'est Mirabeau qui rédigea et fit voter la formule adoptée, et il prouva que la nation était absolument propriétaire de tous les biens ecclésiastiques. Cela fut chose entendue pour la généralité de ceux qui votèrent le décret.

Que veulent donc dire ces mots : *à la charge*?

Ils veulent dire que la nation considérait le culte comme un indispensable service public, et que, du moment qu'elle reprenait les biens ecclésiastiques, elle se croyait tenue d'assurer la subsistance du ministre et les frais du culte.

Tenue envers qui? Envers elle-même; c'est un devoir envers l'opinion et les besoins de la majorité des Français.

Que cette opinion change, que ces besoins disparaissent, la nation sera libre ou plutôt aura le devoir d'appliquer à d'autres besoins le salaire du clergé.

C'est ce que fera la Convention, quand, séparant l'Église de l'État, elle déclara que la nation ne salariait plus les frais d'aucun culte.

Elle le fit avec des égards pour les personnes, en assurant leur subsistance aux ex-ministres du culte, leur vie durant.

Mais elle le fit avec le sentiment qu'elle ne violait aucun droit, qu'elle ne manquait à aucun engagement.

*
* *

Il faut avouer cependant que, tant que la religion catholique resta soutenue par le vœu de la majorité, on employa officiellement des expressions propres à créer dans l'avenir une confusion.

Ainsi on lit dans la Constitution de 1791, titre V, article 2 : « Le traitement des ministres du culte catholique fait partie de la dette nationale. » Et, le 27 juin 1793, la Convention nationale rendit ce décret : « Le traitement des ecclésiastiques fait partie de la dette publique. »

Littéralement, cela semblait signifier : Nous avons emprunté leurs biens aux ecclésiastiques et nous leur en payons les intérêts.

Et cependant la Constituante avait implicitement reconnu que le clergé n'était pas propriétaire.

Voici l'explication :

Du moment qu'elle reprenait les biens, qui n'appartenaient pas au clergé, mais dont le clergé vivait, et du moment d'autre part qu'elle reconnaissait dans le culte un des premiers services de l'État, la nation *devait* aux ministres du culte un traitement, elle le leur devait comme à des fonctionnaires.

Cela est bien exprimé par cet article du titre Ier de la Constitution de 1791 : « Les biens destinés aux dépenses du culte et à tous services d'utilité publique appartiennent à la nation, et sont dans tous les temps à sa disposition. »

La nation abolit le culte comme service public : elle ne doit plus rien, elle n'a que des devoirs d'humanité envers les personnes, et elle remplit ces devoirs.

Je reconnais que, dans les textes officiels cités plus haut, ce mot de *dette* était un peu détourné de son sens.

Et cependant, dans les négociations du Concordat, jamais ni Spina, ni Consalvi, ne réclamèrent un traitement pour le clergé comme une dette; au contraire : ils s'en offusquèrent au début, trouvèrent l'idée injurieuse. Je n'ignore pas que c'est parce qu'ils préféraient la restitution des biens; mais ils ne firent pas de cette restitution une condition essentielle; le premier Consul s'y refusant, ils ne dirent jamais, et le premier Consul ne dit jamais : Le salaire du clergé lui sera payé comme une dette contractée par le fait de la reprise des biens ecclésiastiques.

Ainsi l'article sur le salaire du clergé n'est pas la conséquence logique de celui sur la *tranquillisation* des acquéreurs de biens nationaux. Il ne signifie pas que, si on cessait de payer le clergé, il faudrait lui rendre les biens. Il signifie seulement que, puisque le clergé ne dispose plus d'aucuns biens, l'État le salariera.

Il le salariera, à condition que le Concordat soit exécuté.

Et, dans la pratique, quand un ministre du culte viole le Concordat, il arrive que l'État lui supprime son traitement, parce que ce traitement est chose, non d'Église, mais d'État. C'est justement pour cela qu'au début le pape trouvait ce salaire un peu déshonorant et très dangereux.

*
* *

Pour bien comprendre ce que fut ce salaire à l'ori-

gine et comment se forma le budget des cultes, il faut indiquer le nombre des ecclésiastiques qui eurent droit à un traitement.

Ce traitement, d'après le Concordat, était dû aux évêques et aux curés.

Et d'abord, le nombre des évêques tel qu'il existait soit sous l'ancien régime, soit sous la Constitution civile du clergé, fut considérablement réduit.

La Constitution civile établissait 83 diocèses, soit un diocèse par département.

Sous l'ancien régime, sans parler des évêques étrangers ayant juridiction sur divers points du territoire français, il y avait en France 133 diocèses.

Selon l'article 2 du Concordat, il devait être fait par le Saint-Siège, de concert avec le gouvernement français, une nouvelle circonscription des diocèses français. En réalité, c'est Bonaparte qui fit cette circonscription et qui l'imposa toute faite au Saint-Siège. Il n'y eut plus que 60 diocèses (Bonaparte, d'abord, ne voulait même en établir que 50).

Le pape aurait pu espérer que le traitement des évêques concordataires serait au moins égal à celui des évêques établis par la Constitution civile, c'est-à-dire de 20.000 francs dans les villes d'au moins 50.000 âmes, et de 12.000 francs dans les villes moins peuplées. Le traitement des évêques fut uniformément de 10.000 francs. Il est vrai qu'on rétablit des archevêques (il n'y en avait pas dans le régime de la Constitution civile), et leur traitement fut de 15.000 francs.

Quant aux cures et aux curés, le Concordat n'en avait pas fixé le nombre ; il ne fut pas question de ce nombre dans les négociations. La Constitution civile n'avait guère diminué le nombre total des paroisses d'ancien régime qu'en ceci : elle avait édicté qu'il n'y aurait qu'une seule paroisse dans les villes et bourgs qui ne comprendraient pas plus de 6.000 âmes. Il semblait implicitement entendu qu'il y aurait, en régime concordataire, au moins une paroisse et un curé par commune.

Mais le Concordat déplaisait si fort à la France révolutionnaire, que le premier Consul s'ingénia à toutes les économies possibles pour qu'on ne pût pas lui reprocher de dépenser trop d'argent pour les prêtres, d'autant plus que les finances étaient en fort mauvais état. Si on payait 30.000 ou 40.000 curés, le déficit s'aggraverait singulièrement, et il y aurait du mécontentement au Tribunat et au Corps législatif.

D'où la résolution — à laquelle le Saint-Siège ne s'attendait pas — de ne point établir de curé dans toutes les communes.

Le recueil de M. Boulay (de la Meurthe) nous apprend qu'un premier projet établissait 8.000 cures, dites « paroisses », avec des annexes, ou temples auxiliaires, ne formant pas circonscription ecclésiastique, et où le culte serait célébré par de simples vicaires.

Puis Bonaparte trouva que 8.000, c'était encore trop, et finalement les articles organiques n'établirent de cures qu'aux chefs-lieux de canton, c'est-à-dire qu'il n'y en eut qu'environ 3.000. Dans les autres communes, il devait y avoir des succursales, dont les desservants seraient nommés par l'évêque.

Tout cela par raison d'économie, et aussi pour diminuer le nombre des prêtres inamovibles et indépendants. Dans une note de Bonaparte que M. Boulay (de la Meurthe) a trouvée parmi les papiers de Bigot de Préameneu, on lit : « La différence que le gouvernement fait des succursaux et des curés, c'est que les uns sont inamovibles, et que les autres, s'ils se conduisent mal, peuvent être ôtés. »

Rome avait pu espérer que le « traitement convenable » promis aux curés par le Concordat serait à peu près le même que celui dont la Constitution civile du clergé les avait gratifiés, soit 6.000 livres à Paris, 4.000 livres dans les villes de 50.000 âmes et au-dessus, 3.000 livres dans les villes de 10.000 à 50.000 âmes, 2.400 livres dans les villes et bourgs de moins de 10.000 âmes et de plus de 3.000 âmes ; 2.000 livres, dans les paroisses de 2.500 à 3.000 âmes ; 1.800 livres dans les paroisses de 2.000 à 2.500 âmes ; 1.500 livres dans les paroisses de 1.000 à 2.000 âmes ; et enfin 1.200 livres dans les paroisses de 1.000 âmes et au-dessous. Les articles organiques n'accordèrent aux curés que 1.500 francs de traitement pour la première classe, et 1.000 francs pour la seconde classe.

Les desservants, ainsi que les vicaires, ne devaient avoir d'autre traitement que le montant de leurs *pensions* et le produit des oblations, lesquelles oblations seraient réglementées par les évêques avec approbation du Gouvernement. Mais lesdits desservants avaient droit, en outre, à un logement avec jardin.

Les vicaires et les desservants devaient être choisis parmi les *pensionnés*, et, s'ils refusaient des fonctions dans le régime concordataire, on leur ôterait leur pension.

*
* *

Qu'était-ce donc que ces pensions ?

L'Assemblée constituante avait accordé, en raison de bénéfices supprimés, des pensions aux ecclésiastiques réguliers ou séculiers des deux sexes non employés dans la nouvelle organisation ecclésiastique, pensions proportionnelles aux revenus des bénéfices, mais de 6.000 livres au maximum (24 juillet 1790).

La Convention réduisit ce maximum à 1.000 livres (27 septembre 1792).

Le 6 germinal an II, le paiement fut suspendu, vu les embarras du Trésor.

Le 18 thermidor an II, il fut décrété que les pensionnaires toucheraient sans délai l'arriéré qui leur était dû.

Mais, de tout temps, à condition de prêter le serment civique.

Or, une quantité d'ecclésiastiques ex-bénéficiers ne touchaient aucune pension, puisqu'ils avaient refusé le serment.

Le premier grand service pécuniaire en sus du Concordat que le premier Consul rendit à l'Église, ce fut de décider (3 prairial an X) que tous les insermentés toucheraient leur pension, « en justifiant qu'ils sont réunis à leur évêque, conformément à la loi du 18 germinal dernier. » Même faveur pour les ex-religieuses, sans condition aucune.

Conséquence financière : presque tout le clergé ci-devant réfractaire toucha pension.

Conséquence morale : les évêques purent confier le ministère ecclésiastique aux réfractaires, sans quoi ils auraient dû garder presque tous les prêtres constitutionnels, puisqu'il fallait choisir les desservants et les vicaires parmi les pensionnés.

En 1805, il y avait 96.500 pensionnés ecclésiastiques des deux sexes, touchant 23.018.996 francs. En 1817, ils n'étaient plus que 54.357, touchant 12.682.720 francs. En 1856, ils n'étaient plus que 261, touchant 58.089 francs.

On voit que la moyenne de la pension, au moment du Concordat, était de 222 fr. 53.

Pour beaucoup de desservants, la pension était faible, le produit des oblations médiocre.

Afin de compléter ce traitement, et aussi pour régler la question du presbytère et du jardin, le premier Consul s'adressa aux départements et aux municipalités. Les articles organiques rendaient aux curés et aux desservants les presbytères et jardins non aliénés. S'ils étaient aliénés, les Conseils municipaux étaient « autorisés » à leur en procurer. L'arrêté consulaire du 7 ventôse an XI convoqua les Conseils municipaux à cet effet, ainsi que pour délibérer sur les réparations des églises ou presbytères, pour acquérir ou louer des temples. L'arrêté du 18 germinal an XI convoqua les Conseils généraux pour délibérer, entre autres objets, s'ils accorderaient une augmentation de traitement aux archevêques et évêques, un traitement aux vicaires généraux et aux chanoines. Le même arrêté convoqua aussi les Conseils municipaux pour qu'ils délibérassent sur les augmentations de traitement des desservants, curés, vicaires. Les Conseils généraux accordèrent, pour la plupart, ce qu'on leur demandait. Mais beaucoup de Conseils municipaux n'accordèrent rien ou presque rien, si bien que la situation des desservants était fort précaire à la fin du Consulat.

Cependant, dès le Consulat, on vit s'accroître les dépenses d'État en faveur du culte. Le 6 nivôse an XI, un arrêté accorda aux évêques qui avaient démissionné au lendemain du Concordat le tiers du traitement attribué aux évêques en fonctions. Le 14 ventôse de la même année, un traitement fut accordé aux chanoines et aux vicaires généraux. La même année les cardinaux français eurent un traitement de 30.000 francs, plus 45.000 d'indemnité pour frais d'installation. En outre, les traitements ecclésiastiques furent déclarés « insaisissables dans leur totalité » (arrêté du 18 nivôse an XI).

Une fois empereur, Napoléon accorda à l'Église, comme don de joyeux avènement, que les desservants seraient payés par l'État. Le décret du 11 prairial an XII leur assura un traitement de 500 francs, sur lequel le montant de leurs pensions serait décompté.

Tous les desservants ne furent pas d'abord payés par l'État. Il y avait, en l'an XII, 32.000 succursales. L'arrêté du 5 nivôse an XIII fixa à 24.000 le nombre des succursales dont les desservants seraient payés par l'État : le traitement des autres demeurerait à la charge des communes. Le décret du 30 septembre 1807 éleva à 30.000 le nombre des desservants salariés.

Ce fut là le grand, l'immense bienfait de Napoléon envers le clergé catholique, et c'est grâce à cet acte de générosité si spontané, nullement sollicité, que l'Église catholique put redevenir si puissante chez nous, ainsi délivrée des soucis d'argent.

*
* *

Un mot maintenant sur la formation et la progression du budget des cultes.

En l'an X, pendant les quelques mois qui suivirent la promulgation de la loi du 18 germinal, qui contenait le Concordat et les articles organiques, nous ne savons pas bien ce qu'on dépensa. Mais les documents publiés par M. Boulay (de la Meurthe) nous apprennent qu'en ces débuts du régime concordataire, Bonaparte fit en sorte que les Français n'eussent pas un sou à payer.

En effet, les premières dépenses de l'État pour le culte furent prises sur le « fonds de Batavie ».

Voici ce que c'était.

Par la convention du 9 thermidor an III, la République batave était tenue à entretenir un corps français de 25.000 hommes. Après la paix de Lunéville, le premier Consul avait consenti à réduire ce corps à 10.000 hommes, au prix d'une indemnité de 5 millions de florins, dont le premier million fut versé aussitôt.

C'est cet argent hollandais qui paya les premières dépenses du culte.

Pour l'an XI, Bonaparte assura les dépenses du culte par une sorte de coup d État ; c'est-à-dire qu'au lieu d'incorporer ces dépenses dans le budget, et de les soumettre au vote du Tribunat et du Corps législatif, il les ordonnança illégalement par des arrêtés consulaires secrets des 1er ventôse, 4 et 14 fructidor an XI. Au total, ce premier budget des cultes, strictement concordataire, s'élevait à 3.800.000 francs.

Pour l'an XII, le budget des cultes est fixé (toujours illégalement) par un arrêté du 3 vendémiaire an XII, et, rétrospectivement, par un décret du 30 brumaire an XIII, au chiffre de 7.500.000. C'est que maintenant, il y a des dépenses non concordataires, puisque l'État commence à payer les desservants.

Pour l'an XIII, le décret du 17 pluviôse an XIII fixe le budget du ministère des Cultes à la somme de 35 millions, dont 22 millions pour le paiement des pensions ecclésiastiques, et 13 millions pour le service du ministère. Ce décret fut légalisé par la loi du 2 ventôse an XIII.

Pour l'an XIV et 1806, par la loi du 24 avril 1806, le budget des cultes est fixé à 36.600.000 francs, dont 24.000.000 pour les pensions, 12.600.000 francs pour les traitements.

Pour les années 1807 à 1814, voici ce que fut ce budget :

Année	Pensions	Traitement	
1807.........	24.000.000	12.500.000	francs
1808.........	27.000.000	14.000.000	—
1809.........	29.600.000	14 900.000	—
1810.........	29 600 000	15.528.240	—
1811.........	28.900.000	16.650.000	—
1812.........	30.000.000	18.235.000	—
18 3.........	31 millions	17.000.000	—
1814.........	.... (1)	16.934.000	—

On remarquera que le nombre des pensionnés, que les lois de la mortalité auraient dû diminuer, progresse ; c'est à cause des annexions de territoires, et aussi parce qu'à mesure que l'Empire se consolidait, presque tous les prêtres émigrés rentraient en France, et y obtenaient la pension.

Plus tard, quand les lois de la mortalité eurent produit leurs effets, le chiffre des pensions tomba à rien, et cependant la masse du budget des cultes ne cessa de grossir.

Je n'ai point à expliquer ici comment et pourquoi ce phénomène se produisit. J'ai voulu dire seulement de quelle manière le budget des cultes se forma, et montrer à quelle époque les dépenses non-concordataires s'y ajoutèrent aux dépenses concordataires.

A. Aulard.

(1) Je n'ai pas retrouvé le chiffre des pensions pour l'année 1814. J'ai utilisé, pour établir les chiffres ci-dessus, les registres des dépenses du culte, de l'an XI à 1814, conservés aux Archives nationales, sous la cote F19 38 à 49.

NOS UNIVERSITÉS

Bien que la loi, qui a créé les Universités en leur donnant la personnalité civile et leur accordant l'autonomie financière, date du 10 juillet 1896, l'expérience qui en a été faite jusqu'ici ne porte que sur une période de sept années, car c'est seulement à partir du 1er janvier 1898 qu'elle a été appliquée. Il semble cependant qu'il se soit depuis lors écoulé un assez long espace de temps pour que les résultats de la réforme puissent être appréciés et que l'on recherche dans quelle mesure se trouvent réalisés les espoirs que le Parlement et le pays ont fondés sur elle. Il semble d'autre part difficile de ne pas se demander à l'heure actuelle quelle répercussion peuvent avoir sur l'enseignement supérieur, sur le budget, le régime et la vie de nos Universités, certaines lois en ce moment à l'étude. Ce serait faire preuve d'une imprévoyance coupable que de ne pas se poser cette question qui, dans les milieux politiques aussi bien qu'en dehors du Parlement, préoccupe tous ceux qui ont souci de l'avenir de notre enseignement supérieur, de la prospérité et de la grandeur de nos Facultés.

Dans son rapport sur le budget de l'Instruction publique de l'exercice 1898, M. Bouge donnait, dans les termes suivants, l'économie de la loi du 10 juillet 1896 :

« Elle stipule qu'il sera fait recette au budget de chaque Université des droits d'entrée, d'inscription, de bibliothèque et de travaux pratiques payés par les étudiants, et que les droits d'examen, de certificat d'aptitude, de visa et de diplôme continueront d'être versés au Trésor. Dans les droits cette loi a fait deux parts : d'un côté tout ce qui se rapporte aux études, de l'autre tout ce qui se rapporte aux examens et aux grades conférés par l'Etat et cette seconde part, elle l'a maintenue au Trésor. Elle n'a mis à la charge des Universités aucune dépense déterminée, limitant seulement aux objets suivants l'emploi de leurs recettes : dépenses de laboratoires, bibliothèques et collections, construction et entretien des bâtiments, création de nouveaux enseignements, œuvres dans l'intérêt des étudiants. »

Le chiffre des droits d'études, d'inscriptions et de bibliothèque dont l'Etat fait abandon aux Universités, calculé d'après le produit de ces différents droits pendant l'année 1890 prise comme moyenne, avait été, dans les travaux préparatoires de la loi, estimé à la somme de 1 200.000 francs. Mais si le législateur de 1896 a entendu laisser aux Universités — sous certaines conditions — la libre disposition de cette somme, du moins n'a-t-il pas voulu qu'elle vienne s'ajouter à toutes celles qui, au budget de

l'Instruction publique figurent déjà en faveur de l'enseignement supérieur. Et c'est ainsi que la loi de 1896 prévoit pour l'avenir certaines réductions dont le total doit être équivalent au produit des droits d'études, d'inscription, de bibliothèque et de travaux pratiques.

Ces réductions ont tout d'abord porté sur les crédits affectés aux constructions neuves de l'enseignement supérieur, à l'entretien et à l'agrandissement des immeubles occupés par les diverses Facultés. Rien de plus logique que cette décision : l'État, en faisant abandon aux Universités du produit de certains droits, mettait à leur charge les dépenses de construction et d'entretien des bâtiments ; il n'avait dès lors aucun motif de faire figurer plus longtemps à son budget les crédits jusque-là affectés à ces dépenses.

Mais tandis que les droits dont il abandonnait le produit n'étaient évalués qu'à 1.200.000 francs, les crédits qui, par compensation, disparaissaient du budget y avaient figuré en 1895 pour la somme de 1.380.000 francs et en 1896 pour celle de 1.300.000 fr. Si bien que les Universités naissantes devaient pour conquérir leur autonomie financière, consentir un véritable sacrifice pécuniaire. Mais ce sacrifice fut plus grand encore que ne le laisse supposer la comparaison des chiffres ci-dessus. L'administration, en effet, prétendit que si les crédits affectés aux dépenses de construction et d'entretien des bâtiments avaient, en 1895 et 1896, atteint ou dépassé le chiffre de 1.300.000 francs, c'était là un fait exceptionnel sur lequel on ne pouvait se baser pour évaluer les crédits qui devaient disparaître du budget en compensation des sommes abandonnées aux Universités. A l'en croire, ces crédits n'étaient pas en moyenne supérieurs à 800.000 francs et il était impossible de faire état de leur suppression pour une somme plus élevée.

Les Chambres se rangèrent à cet avis et pour parfaire la somme de 1.200.000 francs, on fit subir au chapitre consacré au matériel des Universités une réduction de 400.000 francs, qui portait sur les dépenses afférentes aux travaux pratiques, sous prétexte que l'État abandonnant aux Universités les droits d'études, celles-ci devaient prendre à leur charge les dépenses correspondantes.

Dans ces conditions, il est permis d'affirmer, en se basant sur les chiffres mêmes du budget de 1896, année où a été votée la loi qui accorde la personnalité civile aux Universités, que celles-ci pour acquérir l'autonomie financière et avoir la libre disposition de sommes évaluées à 1.200.000 francs, ont dû faire l'abandon de ressources plus considérables qui peuvent être estimées à 1.700.000 francs au minimum ; si bien qu'elles ont pu trouver — et qu'elles ont en réalité trouvé dans la réforme un avantage moral, mais qu'elles n'en ont recueilli directement aucun avantage pécuniaire. C'est ce qui permettait à M. Bouge d'écrire dans son rapport sur le budget de l'Instruction publique de l'exercice 1898, première année de l'application de la loi du 10 juillet 1896 : « Nous ne voulons pas, pour les Universités, nous montrer trop pessimistes ; mais il va sans dire que si le nombre des étudiants, et par suite celui des droits diminuait dans des proportions trop sensibles, la subvention pour travaux pratiques aujourd'hui supprimée devrait être partiellement ou totalement rétablie. »

Peut-être le moment est-il venu de se souvenir de cet engagement et de se demander s'il n'y aurait pas lieu de rétablir ce crédit, ou un autre équivalent, pour permettre à nos Universités de se développer normalement. Lorsqu'a été votée la loi du 10 juillet 1896, on comptait surtout sur le concours des départements, des villes et des particuliers ; on avait escompté des libéralités, subventions et legs, qui permettraient aux Universités de prendre, comme en Allemagne, une vie propre et de s'adapter chaque jour davantage aux besoins du milieu.

Ces libéralités se sont produites dans certaines villes, où elles ont permis à l'enseignement supérieur de s'orienter dans des voies nouvelles, et de prendre un merveilleux essor. Mais presque partout elles ont été insuffisantes. L'esprit français est ainsi fait qu'il considère que c'est à l'État seul qu'il appartient d'entretenir et de doter les établissements qui relèvent de lui. D'autres objets d'ailleurs sollicitent la générosité des particuliers et trop souvent ceux qui pourraient donner à nos Facultés préfèrent donner à l'Église. Il faut également faire rentrer en ligne de compte le ressort trop restreint de nos Universités. Tandis que Strasbourg reçoit les dons de l'Alsace et de la Lorraine, c'est-à-dire d'une population de 4.800.000 habitants, Nancy ne rayonne guère que sur deux départements dont la population ne dépasse pas 700.000 âmes. Encore s'agit-il là d'une contrée particulièrement prospère et riche, où les industriels, dès la première heure, ont compris de quel avantage pouvait être pour eux la collaboration des hommes de science, et n'ont rien négligé pour assurer la formation de ceux-ci. Mais quel peut être l'avenir de petites Universités comme Besançon ou Clermont, qui n'ont que peu d'étudiants, et en outre ne rencontrent pas toujours autour d'elles les sympathies et surtout les concours sans lesquels ne pourraient prospérer leurs sœurs cependant plus importantes et plus riches ?

Est-ce à dire que les Universités, depuis 1898, soient restées dans le *statu quo* et n'aient point profité pour se développer du régime de liberté sous lequel elles se trouvaient placées? Rien ne serait

plus inexact. De divers côtés des initiatives heureuses et fécondes ont été prises. Les Facultés des sciences,notamment, ont donné à leur enseignement une orientation toute nouvelle ; elles se sont adaptées aux besoins du milieu, si multiples et si divers ; à l'étude purement théorique de la science, elles ont joint celle de ses applications industrielles et pratiques, si bien qu'elles ont constitué ce qui n'existait pas encore dans ce pays : un véritable enseignement professionnel supérieur. Le succès ne s'est pas fait attendre. Tandis que les étudiants venaient en grand nombre se faire inscrire pour suivre les cours des divers instituts annexés à nos Facultés des sciences, les industriels, par leurs souscriptions, leurs subventions et leurs dons, s'associaient aux créations nouvelles, en même temps qu'ils cherchaient, parmi les élèves de ces Facultés et de ces instituts, les ingénieurs, les chefs d'atelier, les contre-maitres dont ils avaient besoin.

Déjà, en 1893, sur l'initiative de M. Heckel, professeur à la Faculté des sciences, un Institut des recherches coloniales avait été fondé à Marseille. Lyon, Nancy, Bordeaux, Nantes, suivirent cet exemple et les Facultés de ces différentes villes n'hésitèrent pas, au lendemain du vote de la loi du 10 juillet 1896, à s'engager plus avant dans la voie nouvelle qui leur était tracée,en multipliant les instituts et en variant leur objet.

Grâce à M. Haller, aujourd'hui professeur à la Sorbonne, merveilleusement soutenu par le recteur de l'époque, M. Gasquet, grâce aussi au doyen actuel de la Faculté des sciences, M. Bichat, qui a continué leur œuvre, la ville de Nancy possède aujourd'hui un Institut électrotechnique rival de celui de Montefiore qui passait jusqu'ici pour être unique au monde, un Institut chimique, un Institut de mécanique appliquée où des jeunes gens viennent, au sortir de l'Ecole Polytechnique ou de l'Ecole centrale et avant d'entrer dans l'industrie, se perfectionner dans la pratique des sciences dont ils ne connaissent que la théorie.

Les Universités de Lyon, Lille, Bordeaux, Dijon, Grenoble, Marseille, pour ne citer que celles qui possèdent les créations les plus originales, se sont empressées de s'orienter du même côté. C'est ainsi que Bordeaux a adjoint à sa Faculté des sciences une station viticole qui a rendu à toute la région d'importants services et une école de chimie appliquée dont les cours très suivis sont tournés surtout vers les industries locales. Paris possède un laboratoire de chimie pratique, dont le directeur est M. Moissan. En même temps qu'ils y font des manipulations, ses élèves suivent des cours à la Sorbonne et retirent de leurs études les plus grands profits. Bien que fondé seulement depuis quelques années, la réputation du Laboratoire de chimie pratique est aujourd'hui universelle, et les savants du monde entier, lorsqu'ils viennent à Paris, se font un devoir de le visiter.

Dijon a un institut œnologique, Caen une station agronomique, Besançon un laboratoire d'étude des fermentations ; Grenoble a pu fonder un Institut électrotechnique auquel on a adjoint une école d'ingénieurs électriciens et un bureau de contrôle et d'essai ; Lille possède également un Institut électrotechnique.

Toutes ces institutions plus ou moins prospères, suivant les milieux où elles ont été créées et l'aide matérielle que dans le pays trouvent pour leur développement les Universités,ont cependant rendu de grands services. C'est grâce à elles qu'au point de vue scientifique notre enseignement supérieur a pu se maintenir au niveau de celui des autres pays. Mais malgré les ressources dont ont disposé les Facultés des sciences et qui provenaient du grand nombre de leurs étudiants en même temps que des subventions des départements et des villes ainsi que des dons des particuliers, elles sont aujourd'hui dans l'impossibilité, si l'Etat ne leur vient en aide, de faire face à tous les besoins nouveaux en admettant même que le nombre des étudiants reste le même et que, par suite, ne diminuent pas les droits d'inscription et d'études qui alimentent en partie leur budget.

Combien moins brillante est la situation des Facultés des lettres! Celles-ci, en effet, par suite du caractère plus désintéressé de leurs études, ne sont que rarement l'objet des libéralités des particuliers. Il faut ajouter qu'elles sont les plus pauvres aussi parce que leur clientèle est la moins nombreuse et parce que les droits d'inscriptions y sont moins élevés que dans les Facultés de droit ou de médecine. Il s'ensuit que, dans nombre de villes, elles ont un personnel insuffisant et que l'on n'a pu créer les enseignements nouveaux adaptés soit aux besoins locaux, soit aux progrès scientifiques. De telle sorte que les Facultés des lettres ont beaucoup moins profité que les Facultés des sciences de la loi du 10 juillet 1896.

Nous conservons dans chacune de nos Facultés des lettres les anciennes disciplines, mais sans en ajouter de nouvelles. L'histoire de l'art qui devrait être enseignée dans toutes les Universités ne l'est que dans quelques-unes ; les sciences religieuses ne disposent d'aucune chaire en province et cependant l'utilité de leur enseignement est manifeste pour tous les esprits. La ville de Marseille, en relations constantes avec tout l'Orient, n'a pas d'école de langues orientales, qui, pourtant, aurait là son utilité pratique; des littératures comme celles des pays scandinaves, des philosophies comme celles de l'Inde sont ignorées de toutes nos Facultés.

Certaines Universités, celles de Grenoble et de Montpellier notamment, se sont efforcées de réagir; tandis que d'autres se cantonnaient dans la préparation trop exclusive de l'agrégation, elles ont cherché pour l'activité des professeurs de lettres de nouveaux domaines. Elles les ont trouvés dans l'organisation de cours destinés aux étudiants étrangers. C'est ainsi qu'elles ont pu donner à leurs Facultés des lettres une physionomie toute spéciale et très originale. Mais en dépit de ces efforts très louables et du mérite des professeurs, nos Facultés des lettres, trop souvent, ne sont pas ce qu'elles devraient être; installées la plupart du temps trop à l'étroit, côte à côte avec les Facultés de droit et certains services scientifiques, elles manquent d'amphithéâtres suffisants, de salles de conférences, de bibliothèques. Si nous ne voulons pas nous trouver demain à l'égard de nos voisins dans une situation d'infériorité manifeste, — car il convient de faire remarquer qu'en Angleterre, aux Etats-Unis, en Allemagne, on fait pour les lettres le même effort que pour les sciences — et si nous désirons conserver notre rang dans le monde de la pensée, il faut s'accoutumer à l'idée de consentir les sacrifices nécessaires.

Les Facultés de droit n'ont pas subi, elles non plus, depuis qu'est appliquée la loi du 10 juillet 1896, une évolution aussi complète que celle des Facultés des sciences. Il semble cependant qu'elles aient compris que les progrès réalisés depuis un demi-siècle dans les sciences économiques ne se pouvaient plus accommoder du cadre étroit de leur enseignement et que l'étude du droit civil et de ses origines ne saurait être désormais leur unique objet.

Mais si les transformations à introduire dans l'enseignement des Facultés de droit ne l'ont pas encore été, cela tient peut-être à ce que ces transformations portent sur des examens et des grades qui ne peuvent être modifiés que d'accord avec le Parlement. Or celui-ci est saisi déjà d'un projet de réforme de la licence, mais aucune résolution encore n'a été adoptée. Lorsque les Chambres auront approuvé cette première réforme, elles devront, sous peine de laisser leur œuvre inachevée et d'empêcher les Facultés de droit de se transformer en s'adaptant aux besoins nouveaux, songer à modifier également le régime du doctorat et de la capacité. Les écoles de droit préparent actuellement uniquement à la magistrature et au barreau ; elles ont plus et mieux à faire. Elles ne devraient pas se désintéresser comme elles le font de la préparation aux différentes fonctions publiques. Les jeunes gens qui ne trouvent point dans nos Facultés les enseignements qui leur sont nécessaires sont réduits à les aller chercher dans les établissements libres dont souvent les aspirations et l'esprit diffèrent profondément de ce que doivent être les aspirations et l'esprit des futurs fonctionnaires de la République.

La Faculté de Paris l'a compris et, sur l'initiative d'hommes comme MM. Leveillé et Alglave, elle a pris l'initiative d'une réforme complète de l'enseignement des Facultés de droit. Mais, en attendant que cette réforme soit accomplie, il semble que le personnel des Facultés pourrait, dès maintenant, s'orienter de ce côté. Dans les villes où les Facultés des sciences ont créé des instituts où se forment les futurs ingénieurs et chefs d'ateliers, pourquoi les professeurs de droit n'expliqueraient-ils pas à ces jeunes gens la législation du travail, si complexe et si délicate, qu'ils ignorent et à laquelle ils seront soumis demain, puisqu'ils se destinent à l'industrie ?

Ce n'est pas la bonne volonté qui manque, je le sais; mais pour organiser ces cours d'accord avec les Facultés des sciences dans des villes où souvent les Facultés de droit disposent à peine du personnel suffisant pour les enseignements fondamentaux, il faut des ressources et malgré la loi du 10 juillet 1896, celles dont disposent les Universités sont insuffisantes, parce que si elles ont actuellement plus de liberté, leurs besoins aussi sont plus grands.

Et nous voilà pour les Facultés de droit comme nous l'avons été, pour celles des sciences et des lettres, ramenés à la question financière. C'est d'elle et de la solution qui lui sera donnée que dépend tout l'avenir de notre enseignement supérieur. Depuis 1898, sous l'empire du régime actuel, on a fait tout ce qu'il a été possible et force nous est de reconnaître que cela est insuffisant. Il eût fallu des sommes beaucoup plus considérables pour doter nos Universités de tout l'outillage scientifique indispensable à leur prospérité et, au risque de faire entendre une note un peu pessimiste, il faut dire bien haut que dans le budget de l'Instruction publique, les chapitres qui ont trait à nos Universités devront, dans l'avenir, être dotés beaucoup plus largement qu'ils ne le sont.

Cela est vrai, même si nous admettons que les ressources propres des Universités restent dans l'avenir ce qu'elles ont été dans le passé. Or, cet espoir, il n'est malheureusement plus possible de le conserver. Déjà certaines Facultés se plaignent qu'après avoir, au lendemain du vote de la loi militaire de 1889, vu leur clientèle s'accroître dans d'importantes proportions, elles constatent un arrêt dans la progression du nombre des étudiants. Or, lorsque sera votée la loi militaire actuellement en discussion, qui fait disparaître les privilèges et les dispenses dont bénéficiaient les détenteurs de certains diplômes, ce n'est plus un simple arrêt, mais un recul que l'on constatera dans cette progression. Le nombre des étudiants intéresse directement, il ne faut pas l'oublier,

la prospérité des Facultés, puisque ce sont celles-ci qui bénéficient, depuis 1898, des droits d'inscriptions, d'études et de bibliothèque. La plupart d'entre elles n'ont pu, dans une ère de prospérité, et alors que les étudiants étaient nombreux, faire face avec ces ressources à tous les besoins, comment le pourront-elles lorsque, le nombre des étudiants étant moindre, les ressources elles aussi auront diminué ?

Certaines Facultés, et celles de droit sont du nombre, ont pensé qu'une réforme des examens et des grades serait de nature à retenir un grand nombre d'étudiants. La chose est possible, mais toutes ne peuvent avoir recours à ce procédé et elles en sont à se demander aujourd'hui comment demain elles feront, je ne dis pas pour prospérer, mais pour vivre.

Le moment semble donc venu de rappeler l'engagement moral pris par le Parlement en 1898 de venir en aide à nos Universités, au cas où leurs ressources seraient insuffisantes. Lorsque M. Bouge, au nom de la commission du budget, a écrit dans son rapport la phrase que nous citons plus haut, il a fait preuve de sagesse et de clairvoyance, le gouvernement qui dira nettement aux Chambres quelle est la situation et leur demandera les ressources nécessaires pour maintenir notre enseignement supérieur et le développer fera preuve de franchise et de loyauté.

ALFRED MASSÉ,
Député.

L'ART LIBRE A VERSAILLES

(Une leçon de nationalisme sculptural.)

Je suis allé demander aux statues des jardins de Versailles, en octobre, leur beau secret que j'avais pressenti dans mon cœur.

Nos idées critiques reçoivent de l'histoire une confirmation fortifiante, une sève imprévue. Sous les sensations que nous pensons les plus neuves, l'histoire nous révèle la continuité de la race, elle précise nos références au passé. C'est ainsi qu'ardemment épris de l'art impressionniste, au point d'écrire sur lui un livre synthétique qu'à ma grande stupeur nul n'avait songé encore à écrire, j'ai été amené à chercher les présages de ce mouvement au XVIIIe siècle, dans Fragonard, puis à l'extrémité du XVIIe, dans Watteau. Mais ce n'était pas assez. L'étude m'a conduit à généraliser, à élargir la conception première, à considérer surtout dans l'impressionnisme et ses ascendances techniques le résultat de la lutte française contre l'italianisme. Et alors j'ai entrevu qu'il y avait toute une histoire de l'esthétique nationale à refaire sur une base nouvelle, en précisant, au milieu même de l'invasion étrangère, le rôle des protestataires français et remontant ainsi jusqu'à nos primitifs. Cette filiation autochtone, on l'a indiquée déjà, en nombre d'ouvrages classiques, mais toujours en vantant l'heureuse intervention italienne, qui nous fit soi-disant tant de bien, et nous tira de la barbarie curieuse pour nous enseigner le Beau. Immense mensonge, qui pèse encore sur nous, et nous vaut le carcan et les menottes des écoles. Aurai-je le loisir, le talent, l'autorité de faire le livre qui remettra tout cela au point ? Livre profondément nationaliste, qui devrait être à l'esthétique d'atelier ce que l'œuvre de Nietzsche est à la métaphysique sentimentale, je pense à toi, livre que je n'écrirai peut-être point, « transmutation des valeurs » de l'art d'un peuple, livre « dionysiaque » s'il en fut, livre de la beauté de chez nous, raillant l'oppression ultramontaine. Et si je ne te fais, d'autres te feront, car il faut que tu sois écrit.

J'ai donc été conduit à remonter, au-delà de ce charmant XVIIIe siècle qui renaît sous l'injurieux dédain de près de quatre-vingt-dix ans, à retrouver la trace de l'instinct national jusque dans le XVIIe siècle, en attendant d'aller chercher des armes pour ma thèse jusque dans le XVIe, et, de là, faire un saut à travers le XVe français pour rejoindre les primitifs de notre Moyen-Age, les Parsifals purs du contact enchanteur et perfide du Klingsor italien. Et voilà pourquoi j'étais à Versailles, errant au milieu de l'œuvre du plus prodigieux fou de vanité que le monde ait connu, de l'homme qui a imposé à notre art les chaînes italiennes et les lui a rivées aux pieds en instituant le système d'éducation académique et romaine. Je recherchais là, au milieu de ces jardins créés par la volonté du Roi Soleil, la libre protestation de la fantaisie française réagissant malgré tout. Et mon attente ne fut pas trompée.

Le lieu était opulent par sa verdure, dont les volutes sombres, à peines touchées de lueurs d'or, se déroulaient comme des vapeurs opaques, avec des lignes synthétiques de tapisseries. Le poème des feuilles tombées n'avait pas dit encore toutes ses strophes et la massivité des feuillées était presque intacte en son orgueil : Sur ses ondulations de bronze se déplaçaient d'énormes nuages de satin et d'ouate, dans ces ciels lumineux et architecturaux à la Ruysdaël que j'ai toujours vus au-dessus de Versailles et qui semblent s'associer volontairement à son style, reproduisant, au-dessus des jardins immobiles, l'image d'un jardin céleste qui voyage dans l'infini.

Là tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme... mais non volupté. Elle est absente. Partout resplendit le sourire sévère de l'histoire, en ce paysage étale,

que seule brise, du côté de la ville, la silhouette de la mairie moderne, avec son faux clocheton Renaissance, offensant, bêtement, l'étendue harmonieuse.

Il y a lutte entre le château et le parc. La masse énorme des pierres et des souvenirs gît, cénotaphe du XVII^e siècle, que déjà le XVIII voulut, pour l'habiter sans mauvais rêves, rajeunir en y suspendant les festons des roses de sa grâce facile. Mais les roses sont tombées dans le sang, et tout le lieu est morne, doré, et vide, et l'ingérence du musée Louis-Philippe lui a même ôté toutes ses âmes successives. La dernière s'est réfugiée au-delà des étangs, aux Trianons... tandis que le parc, c'est la protestation de la vie éternelle. Le parc, c'est le drame des saisons, infinissable et synthétique, remplaçant le drame périssable des majestés humaines. Il a poussé victorieusement ses ramures, malgré les coupes sombres de 1775, la Révolution, et il a repris tous ses droits à l'exubérance de la nature. Plein de femmes en robes claires et d'enfants joueurs, il est gai le vaste parc, il est riant et frais, et dans les jardins qui entourent le Pavillon français, dans les futaies et les pelouses luxuriantes du hameau, l'impressionnisme, à deux pas de la mort et du passé, pourrait chercher ses plus lumineux, ses plus riches motifs de poèmes panthéistes.

Là, et au Parterre d'eau, se dresse le libre peuple des statues créées par nos Français de France pour achever d'éclipser et de confondre les Italiens, et célébrer la grâce native d'un pays qui jamais en art n'eut besoin de personne.

Rien de plus frappant que le contraste entre la vie du parc et la mort du château. Dedans, tout plie devant Louis XIV, au point qu'après lui les rois se sont logés timidement sans rien oser déranger, et ont fait les Trianons à leur taille, au lieu de s'installer dans cette apothéose « pas logeable ». On dirait que l'effrayante cire d'Antoine Benoist est animée encore, et que son inoubliable œil gris surveille tout. Dehors, la vie se rit de Louis XIV, bouscule ses charmilles et s'épanouit. Le même contraste existe entre la peinture du château et la sculpture des jardins.

La peinture est toute assujettie à Le Brun. Et Le Brun, c'est l'Italie acceptée et transposée. Le Brun, organisateur surprenant, sachant orchestrer comme personne au monde l'hymne de l'art décoratif à la gloire d'un roi, dessinateur rompu à tous les jeux de son métier, metteur en scène d'une volonté incroyable. Le Brun n'est cependant pas un grand artiste, et encore moins un grand homme. Pourquoi ? Pour la raison qui interdit les mêmes titres aux Carrache, à Pierre de Cortone, au Baroccio, à Jules Romain, au chevalier Bernin, ou même au Parmesan, à tous ces virtuoses d'Italie, jongleurs, pianistes, équilibristes vertigineux et pourtant nuls. Pas plus qu'eux, Le Brun n'a de conscience, d'émotion humaine : et qu'est-ce qui sépare son œuvre immense d'une toute petite figure de Rembrandt ? Ce n'est pas le talent, c'est l'âme. Le Brun, c'est Louis XIV sachant peindre. Le Brun fait ce que veut le roi. Le Brun pense du roi ce que le roi pense de soi-même. Il est l'ouvrier de la vanité. Lui n'a rien à dire. Cherchez Le Brun, son cœur, ses goûts, par un trait quelconque, dans toute son œuvre : vous ne trouverez que Louis, et Louis encore, et cette annulation d'un homme de talent dans la suffisance d'un potentat est écœurante, pendant qu'on y songe en suivant le déroulement énorme de ces hommages peints ou sculptés, de ces compliments allégoriques dont Le Brun est l'ordonnateur jamais lassé, ni rassasié, pas plus que le prince qu'il encense.

Bien peu des peintres soumis à cette volonté courtisane peuvent lui échapper. Le Brun, imbu des pompes et des emphases de Rome, les transpose à Versailles pour le culte de son idole, et tout lui doit obéir.

Voyez ces batailles où, toujours au premier plan, un immense Louis anime du feu de son courage un combat qu'on aperçoit à peine entre les pieds de son cheval ; ces scènes allégoriques où le risible dieu à perruque figure demi-nu, ou cuirassé à la Trajan : toutes ces choses sont noyées du bitume et des sauces rousses de la postérité des Carrache. Les portraitistes même ne peuvent protester. Il y a Hyacinthe Rigaud, le grand physionomiste, que sauve sa soif de vérité, sa sûreté d'intuition, et qui, heureusement, doit peindre des costumes et des manteaux de gala lui permettant d'inscrire l'exactitude française dans le décor italien, et de tirer de ce contraste des effets de profonde ironie. Ainsi son *Dangeau*, véritable image du dindon épanoui, avec sa longue tête busquée, son front démesuré par la perruque, ses yeux bêtes et son plumage constellé, ses peluches, ses galons, ses passequilles, mouvementés de plis somptueux et accidentés. Il y a aussi Belle, portraitiste dont nul ne parle plus, et qui est extraordinaire : sa sincérité un peu sèche évoque les primitifs ; par sa patience naïve, son obstination à faire vrai, et son coloris vif, avec des tendresses inattendues, des hardiesses, des bigarrures, il fait songer à Renoir très souvent. Belle, au début du XVIII^e siècle, marque la fin du goût italien et présage la décisive libération de Tocqué, Nattier, dans le portrait, comme Lemoyne, avec le plafond du Salon d'Hercule, marque la ruine du style Le Brun et le retour à la nature. Mais entre Le Brun et Belle, il n'y a que Rigaud pour rester Français à Versailles. Tous les peintres sont italianisés, de Coypel à Mignard ou à Van der Meulen, ou à Parrocel. L'ordre de Le Brun supprime d'un seul trait le génie natio-

nal. Il ne survit qu'en de petits peintres méprisés et sans commandes, qu'il nous faut retrouver dans des collections de province.

Par contre, qu'advient-il de cette direction tyrannique dans la statuaire des jardins?

Le Brun y impose, d'après les vœux du roi, un programme aussi étroit que possible. Il y a concert absolu entre lui et Le Nôtre. Dans les jardins dessinés avec toute la rigueur géométrique, les emplacements délimités commandent, selon les inclinaisons du sol, et la nécessité des perspectives, jusqu'à la hauteur des groupes à exécuter. Les termes de pierre du temps de Louis XIII, dus à Lerambert, à Houzeau, à Buyster, le cèdent sous Louis XIV au marbre et au bronze. Lorsque les frères Francini ont achevé d'organiser tout le gigantesque travail d'adduction des eaux, lorsque les bassins sont prêts, alors s'impose la nécessité des statues décoratives. Le Brun dessine le plan. Il convoque tous les statuaires de France et, en 1668, on peut dire qu'il en dirige le bataillon au complet. Les sujets sont dictés par le roi. La mythologie en fait les frais. C'est un symbolisme à la fois puéril et spécieux qui inspire l'ordonnance de ces sujets, et crée une préséance entre les dieux de plomb doré, de bronze et de pierre, comme entre les courtisans. Tout cela gravite autour du symbole central du Roi-Soleil, et rien de français ne se révèle là : en réalité, c'est l'esprit du Bernin qui règne en le potentat et son décorateur.

Enlèvements de nymphes, quatre éléments, quatre parties du monde, quatre parties de l'année, quatre parties du jour, quatre tempéraments de l'homme (le sanguin, le colérique, le flegmatique et le mélancolique!) ; au milieu de ce beau fatras, le Parnasse, Apollon, Pégase, Hippocrène, Hélicon, nymphes « figurant les savantes personnes telles que Sapho... Cette masse ainsi présentée est une figure en corps des effets et vertus du soleil, lequel préside et domine sur les neuf cercles figurés par les neuf muses, et par ces jets d'eau la distribution qui se fait de leurs influences sur la masse universelle. » Voilà l'incroyable mélange de prétention, de poncivité, de flatterie, de pédantisme, de mauvais goût et de lourdeur qui remplit l'âme de l'académicien Le Brun. C'est à cela qu'il entend faire servir le ciel, l'eau, la lumière, les feuillages, et l'art lui-même, l'art en plein air. Les sculpteurs embauchés n'y échapperont pas. Le décorateur arbitre prend soin de dessiner leurs esquisses. Ils les modèlent en plâtre peint ou verni, et le Roi juge, d'après cette mise en place sommaire, si l'on exécutera ou non en métal ou marbre. Heureusement cette conception première n'a pu être achevée, du moins dans son dispositif, et ces statues ont été dissociées et semées dans les bosquets pour faire place à l'arrangement du Parterre d'eau, infiniment plus français et plus simple. Il est impossible de comprendre quoi que ce soit, sans un guide circonstancié que du temps même de Louis on apprenait par cœur, au galimatias double de cette machine à symboles berninesques, ou aux figures peintes qui, sur les plafonds du château, représentent les vertus innombrables du prince. Cette complication donne assez l'idée d'une pure mythologie défigurée par des sauvages : c'est un carnaval grossier, de cette grossièreté spéciale du XVII^e siècle qui mêle le pompeux à la scatologie, la courtisanerie à l'arrogance, la dorure à la chaise percée et le manteau de peluche écarlate à l'ignorance de l'hydrothérapie élémentaire.

Dans tout cela que deviendront les sculpteurs? De simples manœuvres enrégimentés, semble-t-il. Eh! bien, non. Ces gens-là ont du génie français, ils ne veulent pas du Bernin. Quand celui-ci est appelé, comme seul capable de donner des conseils, ils s'arrangent pour le huer et le forcer à reprendre la route de Rome. Cela est très brave. Cela est un moment solennel dans l'histoire de notre art, faisons-y bien attention! Voilà la minute décisive d'une inoubliable leçon de nationalisme, de révolte contre l'Ecole, comme les artistes de 1750 en donneront une autre (dont j'ai parlé il y a quelque temps ici). La monarchie se crée un château colossal, dont elle veut faire le symbole éblouissant de sa puissance, et étonner le monde par la prodigalité du luxe et la plénitude de l'art; si elle s'adresse à l'Italie, c'est une véritable abdication. Cela signifie clairement : « Depuis François I^er et l'école de Fontainebleau, vous êtes, Italiens, les maîtres reconnus ici. Voici notre argent et nos praticiens dociles. Commandez-les, car notre pays est sans génie. » Contre cette déchéance officielle, les artistes français se lèvent. Comme Luther devant les injonctions de Rome, ils s'écrient : *Non possumus*! Et malgré Bernin, qui disparaît en laissant du roi le plus grotesque buste qu'on ait peut-être jamais fait, malgré Le Brun, malgré le roi, malgré l'Académisme, ils font œuvre de France. Ils ont tous un talent admirable. Observons qu'à de telles heures critiques dans l'histoire de la défense nationale contre l'art étranger, toujours ce pays a su présenter des levées en masse d'hommes valeureux. Quand la nécessité jette son filet, elle le retire plein d'hommes forts : elle l'a jeté dans les bassins de Versailles, et toute une génération est sortie, qui s'est mise à collaborer avec l'eau, la terre, le ciel, les fleurs, les arbres, la lumière libre, pour lutter contre la poncivité, et qui a réussi, malgré la plus dure discipline qui fut jamais.

Qui sont-ils, ces dévoués ? Presque tous inconnus aujourd'hui, scandaleusement ignorés, alors que des noms médiocres encombrent les mémoires. Le

Français est entiché de ses qualités factices et indifférent à ses vrais grands hommes. Parmi les lecteurs de cet article, combien sauront donner toute leur valeur aux noms des Marsy, de Tubi, de Le Gros, de Le Hongre, de Lerambert, de Ballin, de Van Clève, de Regnaudin, de Houzeau, de Raon ? Pour tout le monde, hélas, hormis les spécialistes, amateurs ou critiques d'art, ce sont là les ouvriers qui travaillèrent sous la direction de Le Brun, et rien de plus : une mention polie dans les catalogues suffit à constituer leur part de gloire dans l'ensemble. On connaît Coyzevox, Girardon, leurs noms sont célèbres. Mais ces noms-là, qui les cite, où les lit-on, qui, même, a le souci de les déchiffrer sur les bronzes admirables que les frères Keller firent de ces œuvres ? Cependant ce sont de si grands artistes que l'apparition d'une seule de leurs statues en nos salons réduirait tout à néant, le seul Rodin excepté. Ce sont ces hommes-là qui ont tout sauvé, donné la vie et le charme aux rébus exigés par Le Brun, et prouvé l'originalité profonde de la sculpture française du XVIIe siècle, au moment même où l'art italien sombrait.

Examinez la merveille du bassin du Dragon, des frères Marsy, dont les plombs détruits ont malheureusement été refaits récemment par M. Tony Noël, qui n'a pas su garder leur vigueur et leur ampleur de modelé.

Etudiez les sphinx de marbre chevauchés par des amours de bronze, au Parterre du Midi, dus à Lerambert, lequel a fait aussi une partie des délicieux petits trios d'enfant portant des vasques, dans l'Allée d'eau. Voyez, de Marsy, le groupe de Bacchus, au centre du bassin de ce nom, et, du même, l'Encelade, (malgré son italianisme), mais surtout le « Point du Jour » et l'exquise Vénus. Déjà d'ailleurs l'influence de Mansart, et de Perrault, plus libérale, plus naturelle que celle de Le Brun, est intervenue pour permettre aux statuaires de mieux manifester leur désir de nature et d'alliance des modelés au plein-air. Voyez, de Le Gros, ces enfants de l'Allée d'eau et du Parterre d'eau, la Vénus dite de Richelieu (en marge du Tapis vert), et tout à coup son Esope de plomb peint, d'un réalisme inouï d'audace et de puissance, évoquant presque les gothiques, et encore sa suave figure de l'Eau.

De Le Hongre, admirez la figure de l'Air, les statues de la Seine et de la Marne, les tritons et les faunes de l'Allée d'eau, certains masques sur les cintres de la Colonnade. De Regnaudin examinez, au Parterre d'eau, la Loire et le Loiret, le bassin de Cérès, un pur chef-d'œuvre. N'oubliez pas qu'il a collaboré au beau groupe du grand Girardon, *Apollon servi par les nymphes*. Venez-en enfin à Tubi, à Baptiste Tubi, qui a fait tout simplement le char d'Apollon, le bassin de Flore, ce poème immortel, la copie du *Laocoon*, le Rhône et la Saône du Parterre d'eau, c'est-à-dire de quoi faire rentrer dans l'oubli le plus infatué de nos sculpteurs d'Institut. Regardez enfin les animaux luttant, de Houzeau, les lions de Van Clève, beaux comme des Barye, la puissante copie d'*Ariane*, du même, et n'oubliez pas de constater toute la poésie délicieuse, tout le goût décoratif, les belles formes, les trouvailles des quelques vases de bronze qui, au Parterre du Midi, rappellent seuls le nom de ce Ballin dont l'œuvre capitale, l'argenterie du roi, fut fondue pendant les désastres de 1707. Et quand vous aurez vu toutes ces œuvres, alors vous aurez senti la belle âme riche et palpitante de la vraie France, le cœur pur de son génie.

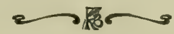
Cet ensemble, une heure de promenade suffit à le revoir. Mais il est là, posé au milieu du XVIIe siècle, et le démentant par deux traits essentiels : le refus de l'étranger, le refus d'accepter le symbolisme antique sans le franciser, sans le refondre dans notre réalisme. Ces sculpteurs ont compris d'emblée la grande idée que l'Ecole a toujours méconnue, à savoir que ce n'est pas le *type*, mais le *modelé*, qui fait l'Antique. L'Ecole copie les canons grecs. Ces artistes ont posé sur des corps harmonieux des têtes françaises, qui sourient, qui vivent, qui inspirent le désir. Mais les modelés, amplifiés pour mieux recevoir la caresse de la lumière, sont larges comme ceux des beaux marbres helléniques. Tubi, Le Gros, Regnaudin ont fait de l'antique avec des modèles de leur temps. La technique de ces artistes est merveilleusement compréhensive de la collaboration du plein-air : et comme ils savent rester simples dans le décoratif! Comme l'emphase italienne, ses draperies à mille replis, toujours gonflées d'une rafale imaginaire, ses expressions cabotines, ses allures d'opéra et de tréteau, sont basses auprès de cet art sobre et fort, sans mièvrerie, sans gesticulation ! Aucun de nos statuaires anti-académiques n'a rien trouvé de plus spontané ni de plus heureux, et dès ce moment le mouvement du XVIIIe et du XIXe siècle est préparé. Au cœur même du XVIIe, et malgré l'ordre de Louis et de Le Brun, l'œuvre de nature sort de la fausse allégorie, un démenti éclatant est donné à l'art théâtral de l'Italie. Sa facticité se réclamait de l'Antique : à l'Antique la statuaire française demande, par les modelés, l'horreur du convenu et la recherche du beau dans le réalisme. L'Antique, excuse des Italiens et apporté par eux, devient leur condamnation.

Le Parterre d'eau, c'est un pèlerinage de liberté de notre art, échappant à la main mise fatale. Si vous voulez marquer d'une visite les lieux où notre art vivace, envahi par l'italianisme, trahi par ses protecteurs naturels, sut pourtant se ressaisir, allez

devant Germain Pilon, Clouet, Ducerceau, pour le XVIe ; devant Watteau, Chardin, pour le XVIIIe au début ; devant Boucher et Frago, pour la fin du XVIIIe ; devant Delacroix, Corot, Millet, Manet, pour le XIXe. Mais, pour le XVIIe, allez au Parterre d'eau et devant les bassins du parc de Versailles. Regardez le Tapis vert entre ses rangées de blanches figures ; là s'est joué le destin de l'originalité française, et c'est Bernin, sous le masque de Le Brun, qui a perdu.

Pourquoi ces artistes ont-ils résisté à cette contrainte violente? On leur dictait les sujets, les proportions, ils dépendaient étroitement d'un projet préconçu. Comment ont-ils pu cependant réagir sans fausser ce plan, le vivifier, le transfigurer? Encore le projet du Parterre est-il simple et beau, glorifiant les fleuves de France : mais du fatras allégorique des parcs, comment sont-ils sortis? C'est parce que la nature collaborait avec eux. Le Nôtre leur préparait les voies, et le ciel, les eaux, les arbres travaillèrent avec eux. Au lieu de l'art courtisan du palais, l'art ici s'est soumis au vrai Roi Soleil, à celui qui déjà inspira aux Grecs les modelés amples et les formes moelleuses sous la riche lumière. Œuvre de réalisme, d'intimisme, d'amour de la nature, la statuaire de Versailles reste harmonieuse non au plan de Le Brun, mais au décor naturel qui l'environne. L'allégorie est tombée au pied des marbres comme un vêtement vain. Le parc lui-même a achevé l'œuvre de protestation, à travers deux siècles, en développant librement ses immenses panaches de verdure, en redevenant forêt. Et l'art français a fait comme lui : émondé, il est redevenu forêt. Ainsi Racine, contraint par le goût néo-grec, génie apparu au moment où la dépossession de la France par l'antique italianisme semblait définitive, s'est libéré par la psychologie féminine qui présage tout le roman moderne, et la musicalité du vers qui fait de lui le maître naturel de nos symbolistes. On peut imposer à l'artiste français toutes les invasions. Il y a en lui quelque chose de tellement plus artiste qu'en tous les autres, qu'il s'échappera toujours et, du pastiche imposé, fera un chef-d'œuvre imprévu. Si c'est être nationaliste que penser cela, j'accepte ce vilain mot que de piètres politiciens nous gâchent. Maurice Barrès, en publiant ici récemment sa préface à une réimpression de l'*Homme libre*, m'apprenait que j'avais contribué avec lui à formuler le nationalisme. Il y mettait peut-être de cette ironie sans laquelle il ne saurait écrire. Je n'en mets pas à accepter ce souvenir d'une bonne entente avec un homme vivement intelligent. Le mot seulement m'étonne : je l'en vois affubler des gens avec qui, certes, je n'ai aucune affinité morale ou sociale, et parmi lesquels il ne me semble pas à sa vraie place. Après tout, j'ai peut-être fondé le nationalisme sans le savoir. Ce ne doit pas être le leur. Si, être nationaliste en art, dont je m'occupe seulement, c'est révérer le génie de nos artisans, haïr l'académisme (pour lequel, Barrès, vous êtes un peu tendre), et reconnaître l'indomptable beauté de la spontanéité française, ma foi je demande à Maurice Barrès de prendre rendez-vous devant le bassin de Flore, de Tubi : et si nous nous entendons, que dans ces eaux je sois sur-le-champ baptisé nationaliste, à la nargue de l'Institut ! Le lieu est beau, pour une telle cérémonie. Flore est demi-nue dans les roses, et frissonne sous l'onde et la tombée des feuilles d'or, dans la brume perlée de l'automne. Vraiment je ne devrais pas l'écrire dans un article, mais quand je me suis arrêté là récemment, les larmes me sont venues aux yeux. Que c'est beau, l'art de France ! Comme on l'aime, au bout de longues années d'études ! Et comme c'est profondément impressionnant, en face de cet immense château-cercueil où meurent la vanité et l'ennui mythologique, ce jardin et cette statuaire libre qui vivent et qui triomphent en dépit de la règle qui les engendra ! Mais non, Barrès, le baptême n'aura pas lieu. Vous avez le culte de Napoléon. Et quand je me souviens qu'il songeait, comme en témoigne son mémorial, à « chasser de ces beaux bosquets toutes ces nymphes de mauvais goût, ces ornements à la Turcaret, et à les remplacer par des panoramas, en maçonnerie, des capitales conquises par l'Empire », je me remémore que cet homme a été le dernier et le plus dangereux étrangleur de l'art de ce pays, qu'après avoir déjoué l'astuce italienne cet art a encore dû résister à la brutalité corse, et décidément le nationalisme d'art n'a aucun rapport avec l'autre !

CAMILLE MAUCLAIR.



LA VIE LITTÉRAIRE

Souvenirs du comte de Plancy

Souvenirs du comte de Plancy (*1798-1816*), publiés par son petit-fils, le baron DE PLANCY, ministre plénipotentiaire ; précédés d'une introduction par FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française (Ollendorff, éditeur).

ALBERT SOREL, de l'Académie française : *L'Europe et la Révolution française*, t. VIII (Plon, éditeur).

AUGUSTE REY. *Le château de la Chevrette et Mme d'Epinay* (Plon, éditeur).

GILBERT STENGER. *La Société française pendant le Consulat*, t. III (Perrin, éditeur.)

Regardons encore dans le passé. En ce commencement de saison littéraire, l'histoire plus que tout le reste attire nos regards. M. Albert Sorel

publie le dernier tome de sa grande œuvre, *L'Europe et la Révolution française*. M. Albert Stenger ajoute un volume utile et agréable à sa compilation sur la *Société française pendant le Consulat*. M. Auguste Rey fait revivre une fois de plus M^me^ d'Epinay, en nous contant le destin de ce château de la Chevrette voué jusqu'à sa mort à la littérature. Et des *Mémoires* se succèdent grâce auxquels nous pouvons rétablir les types principaux de la société et les principaux caractères de la vie de société aux temps jadis.

Pénétrer tous les charmes de cette vie de société qui fit la gloire française, en apercevoir aussi les faiblesses, les rudesses, les vices, distinguer les progrès réels de la sociabilité contemporaine en dépit des apparences moins attrayantes, maintenir la tradition néanmoins en reconstituant les exemplaires les plus parfaits de la sociabilité d'autrefois, c'est ce qui importe surtout à notre âge, car il entre, si je ne me trompe dans la mission de la littérature de perpétuer, dans les temps nouveaux et d'adapter à eux la politesse des mœurs anciennes...

Le comte Adrien de Plancy fut un préfet de l'Empire. Il fut « le préfet de l'Empire ». Aristocrate privilégié, il groupa dans sa famille et dans sa vie tous les éléments d'une société bouleversée. Il fut conduit à aimer l'Empire, non moins que la monarchie. Autour de lui ses parents pratiquaient la politique, l'administration, la littérature, la finance. Il était fils de Claire Poisson, cousine de la marquise de Pompadour, et de Claude Godard d'Aucour, qui n'avait pas été moins remarqué dans les marchés aux vivres que dans les belles-lettres. Claude Godard d'Aucour avait écrit de jolis contes, *les Mémoires Turcs*, *l'Académie militaire*, *Thémidore*. Il avait fait des vers et des pièces. Marié, cet homme galant ne voulut plus faire que sa fortune. Il y réussit comme il réussissait à tout, et ne la perdit qu'à moitié, durant la Révolution. Après quoi il se résolut à quitter, en 1795, ce monde sans délicatesse.

Il laissait à son fils cadet Adrien Godard d'Aucour de Plancy un appréciable patrimoine, le goût du monde et le sens des élégances. Aussi bien, rien ne lui fut d'abord défavorable dans cette société trouble. Il était placé pour tirer de tout des avantages. Ce jeune homme, dont les lettres et la finance avaient accentué la noblesse, était à cette heure plus privilégié qu'il n'eût pu l'être dans un monde où les privilèges seraient demeurés les lois. Jeune, il put même se donner sans péril l'émotion joyeuse de visiter les hommes en disgrâce. Il avait 20 ans, se sentait devenir ambitieux et pourtant fréquentait chez Barras à Grosbois. Quelles que soient les mœurs d'une époque, les sentiments de l'adolescence gardent toujours la même force et, peut-on dire, la même pureté. Adrien de Plancy rencontrait à la Cour de Barras la belle M^me^ Tallien que l'ancien directeur appelait Tallita. C'est à peine s'il veut se souvenir de la légèreté de Tallita. Elle était belle et cela lui suffit. Il était jeune et je crois bien qu'il l'aimait. Lorsque quarante ans après, il écrit ses mémoires, il reste dans l'enchantement. Il voit encore la femme la plus accomplie de Paris. « Ses grâces ressortaient avec une distinction sans pareille lorsqu'elle apparaissait vêtue à la grecque, les bras et les épaules nus, dans une simple robe de mousseline que retenait négligemment une ceinture. Aspasie ne devait pas être plus belle : son port, son ensemble et ses formes étaient d'une déesse. » Un jour, il se trouva seul dans une petite chambre du rez-de-chaussée, seul avec M^me^ Tallien, avec la plus belle femme de Paris, dit-il, et il se conduisit comme un véritable enfant. Il perdit contenance, fut timide, embarrassé, gauche. Il avait déjà la retenue d'un futur préfet. Mais il se sait gré de la modestie de ses attitudes et avec l'humilité d'un amoureux véritable, il répète encore que la beauté, la grâce, l'amabilité de Tallita ensorcelaient tous ceux qui l'approchaient « au point que je ne pense pas qu'un homme fût sorti d'auprès d'elle sans penser qu'elle était la personne la plus accomplie qui fut au monde! »

Banalité des expressions, puissance des sentiments. Adrien d'Aucour de Plancy n'aura point les belles manières de langage de ce charmant Godard d'Aucour qui fut son père. Il se révèle correct et gris, excellent aux préfectures difficiles! Il quitte, en effet, l'enchanteresse Tallita et Barras l'exilé, pour entrer dans l'administration. Il est des hommes qui d'avance se façonnent pour leur vie!

Et dans ce monde en perpétuel mouvement, Adrien de Plancy s'affirme encore comme privilégié. Aristocrate sans éclat, il a le prestige de l'aristocratie, mais non point la gêne d'un nom trop illustre. Il a cette richesse modérée qui est un avantage dans les sociétés de tous les genres. Il épouse la fille d'un homme à qui Napoléon ne pourra rien refuser pour son gendre, la fille de l'ancien consul Lebrun. Adrien de Plancy sent vibrer mollement en lui une âme préfectorale. Il pourrait figurer à la cour. Napoléon veut le nommer chambellan, mais ce jeune homme de vingt-six ans demande une préfecture. Il l'aura et conduit par le prince Lebrun, le comte de Plancy parcourt rapidement, aisément, la carrière où se poursuivent les préfets de tous les temps. Il passe vite de la sous-préfecture de Soissons, à la préfecture de la Doire, à la préfecture de la Nièvre, à la préfecture de la Seine-et-Marne. Alors la Restauration jette à bas cet homme incertain.

Il est un préfet comme tous les autres préfets. Il n'est point inégal à sa charge : il ne lui est pas non plus supérieur. Mais qu'est-ce donc qu'un préfet à

cette époque où la vie régulière d'une nation se reforme? M. Frédéric Masson qui a aussi peu que possible l'état d'âme d'un historien — et cela est fâcheux de la part d'un homme qui écrivit vingt volumes d'histoire — établit un parallèle ingénu entre le préfet de l'Empire et une autre espèce de préfet qui doit être, je pense, le préfet de la République. Je le veux citer car il n'est pas un seul mot de ce parallèle qui n'exprime une erreur. « Le préfet de l'Empire n'était pas un médiocre personnage et on ne doit point juger la fonction sur des impressions contemporaines; il faut se reporter au moins d'un demi-siècle en arrière lorsque la magistrature administrative était dans tout son éclat, qu'elle se recrutait dans les classes élevées de la société, qu'elle demandait un apprentissage, qu'elle exigeait des aptitudes et qu'elle se suffisait comme carrière. En ce temps-là, on faisait les affaires du pays avant de faire les siennes, on acquérait par un long séjour dans le même chef-lieu la connaissance des besoins des habitants... » Arrêtons-nous ici et marquons à la hâte que l'apprentissage du comte de Plancy s'accomplit sans lenteur, puisque Adrien de Plancy fut préfet à vingt-six ans, après avoir été seulement auditeur au Conseil d'Etat. Marquons aussi que les séjours dans un même chef-lieu n'étaient pas extrêmement longs, et que les préfets devaient plutôt deviner que connaître les besoins des habitants, si nous jugeons d'après l'exemple du comte de Plancy qui, en dix ans, changea quatre fois et faillit même changer cinq fois de département, qui d'ailleurs resta en Seine-et-Marne pour faire les affaires du pays, mais pour faire aussi les siennes, puisqu'il possédait là un château et des terres..... Faut-il continuer? A quoi bon! Mais M. Frédéric Masson, en son introduction, s'y prend assez mal pour inspirer confiance en la rectitude de documentation et de jugement de ses livres...

En vérité, le préfet de 1805 est à la fois plus puissant et plus humble que le préfet de 1905. Les moyens de règne sont pour lui les mêmes; les causes de servitude sont les mêmes pour lui. En ce temps-là, il régnait et il servait plus qu'il ne fait maintenant.

En 1805, Napoléon annonça, par la lettre suivante, au prince Lebrun, la nomination préfectorale de son gendre.

« Mon cousin, j'ai nommé M. de Plancy, sous-préfet de Soissons, préfet du département de la Doire. Je désire qu'il s'y rende le plus tôt possible et qu'il y déploie le zèle, l'assiduité et les talents que je suis en droit d'attendre de votre beau-fils.

« Il arrive dans un pays où il y a du bien à faire, dans un pays où l'on est extrêmement sensible à la bonne administration, à la sévère probité et aux bonnes manières.

« Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde.

« *Signé* : NAPOLÉON. »

La bonne administration, la sévère probité, les bonnes manières. « Pour ce qui est des bonnes manières, dit le comte de Plancy, je me figurai que l'Empereur entendait par cette expression qu'il fallait recevoir gracieusement, donner des fêtes, des dîners, avoir même un bon cuisinier, un convive satisfait étant presque toujours un ami. Mon beau-père m'avait appris, lui aussi, que les fêtes ou les dîners servent à réunir, en l'amusant, la société trop souvent divisée; qu'il faut écouter avec une bienveillance amicale et même paternelle le citoyen le plus humble, le plus modeste, ou le plus timide d'un département, lui donner de l'assurance, le consoler, le calmer, et le congédier content, soit qu'on lui ait accordé ce qu'il désirait, soit qu'on se soit vu dans la nécessité de le lui refuser. » Ces principes sont tellement raisonnables qu'ils pourraient presque paraître naïfs — et il n'est rien en eux qui signifie une époque. — Mais tout dépend de la façon dont on les applique. Nous voyons que le comte de Plancy manifesta toujours cette obligeance extrêmement empressée par laquelle les chefs de l'administration montrent moins leur autorité que leur bonne volonté. Adrien de Plancy arrive à Soissons. Son beau père l'y accompagne. Comme le comte de Plancy consulte devant le prince Lebrun la loi sur les préséances pour savoir quelles visites il aurait à faire et à recevoir, le prince Lebrun prend le bras de son gendre et lui dit : « Allons voir tout le monde!... » Allons voir tout le monde! c'est le devoir de tous les préfets! Il leur est depuis un siècle recommandé de gouverner par la persuasion.

Au surplus, le préfet de l'Empire n'est rien devant ses chefs. Sur un signe il passe de l'Aisne à la Doire, revient à la Nièvre, remonte en Seine-et-Marne, prépare ses bagages pour redescendre aux Bouches-du-Rhône. A peine s'il peut discuter. En 1812, l'Empereur fait convoquer pour un grand conseil aux Tuileries les préfets des cinq départements les plus rapprochés de Paris. Il s'agit de l'organisation des subsistances. Le comte de Plancy émet une opinion. « Monsieur, lui répond l'Empereur avec vivacité, le sublime est à côté du ridicule. » Et il regarde sévèrement son préfet qui se tait...

Des attributions immenses! c'est le moment qui les impose. Le pouvoir central est éloigné, les rapports avec lui ne peuvent être fréquents. Le fonctionnement de l'administration est irrégulier. La

guerre est partout. Il faudra ici construire des routes, aider à la pacification du Piémont. Ailleurs, il faudra organiser la conscription, protéger les ministres du culte. Ailleurs il faudra faire face aux obligations créées par la guerre dans un département que plusieurs batailles ensanglantent... Et cette extension des pouvoirs par les circonstances est funeste au préfet, homme habile à faire de l'administration, mais non pas à faire de l'histoire.

Le comte de Plancy le constate mélancoliquement : « Le département de Seine-et-Marne est la dernière étape à franchir pour arriver à Paris. C'est à Fontainebleau que l'Empereur signa son abdication, c'est à Fontainebleau qu'il s'arrêta lorsqu'il revint en 1815. » Que de drames recèlent ces trois lignes, je veux dire : que de drames dans la vie d'un préfet !

Voici concentrés tous ces drames en quelques anecdotes. Napoléon est vaincu. Il abdiquera demain. Il est maintenant à Fontainebleau. Le comte de Plancy se présente devant l'Empereur qui déjeune avec le prince Berthier. L'Empereur tient de la main droite un gigot par le manche et de la main gauche, il enlève avec un couteau tout le rissolé qui enveloppe le gigot. Il mange de bon appétit. Il cause gaiement. Plancy se tient debout dans une attitude qui doit plaire à Frédéric Masson, le chapeau sous le bras, l'épée au côté. Il est persuadé qu'on ne parlera que de choses graves puisque l'Empereur vient de perdre sa capitale, que Fontainebleau est son seul asile et, qu'à tout moment, il risque d'y être pris sans pouvoir même se défendre. Mais on parle tout uniquement des anciennes amours du prince Eugène de Beauharnais et de la danseuse de l'Opéra Bigottini... Puis Napoléon, s'étant levé de table, passe auprès de Plancy et lui donne sur la joue un petit soufflet d'amitié. « Vous êtes en faveur, Plancy », lui dit M. de Mesgrigny. « C'est un peu tard », répond le préfet.

Quelque temps après. Louis XVIII, sur le trône, a jugé bon que les princes visitassent la France et se fissent connaître des Français. Le duc de Berri est délégué à Meaux. Plancy court le recevoir. Toutes les autorités s'empressent. Chacun est armé d'un discours. Mais le prince a seulement l'intention de changer de relai à l'entrée de la ville. Le maire cependant, tenant à ce que le Prince se rendît compte des frais faits pour le recevoir, vît les arcs de triomphe dressés en son honneur, la belle tenue de la garde nationale avec ses armes luisantes, entendît tous les compliments, avait fait amener à l'autre extrémité de la ville les chevaux de poste de rechange. Et le prince reçut tous les discours en maugréant : puis il partit furieux... Le maire se lamentait de son infortune, car il avait été acquéreur de biens nationaux. Le général craignait la défaveur, car il avait débuté aux gardes françaises. L'évêque pleurait sa disgrâce, car il était parent d'un ancien ministre de l'Empire. Plancy ne disait rien... Il sut bientôt que si M. le duc de Berri avait bousculé à ce point ses sujets depuis peu fidèles, c'est parce qu'il voulait rejoindre une voiture où se trouvaient de fort jolies femmes.

Peu de jours après. Le comte d'Artois recommence avec plus d'application le voyage du duc de Berri. Il invite au dîner le préfet de Plancy. Le concierge du château qui, comme le préfet, est le même que du temps de l'Empereur, se tient debout derrière la chaise du comte d'Artois. Et d'Artois croit perpétuellement reconnaître les objets qu'il avait vu là naguère ; dessus de porte, lit de Mme Adélaïde, petite table incrustée de camées, candélabres... et le concierge lui répond scrupuleusement que tous ces objets ont été placés là par Napoléon. Le concierge est heureux de son érudition. Le préfet souffre le martyr. D'Artois semble ne pas comprendre...

Quelques mois après. Napoléon a débarqué au Golfe Juan ; le 20 mars, il arrive à Fontainebleau qu'il a quitté depuis onze mois. Il fait donner au préfet de Plancy l'ordre de s'y rendre. Il l'embrasse, lui exprime tout son plaisir de le revoir... le charge de réorganiser tous les services dans le département... Plancy sur ces entrefaites vient à Paris. Place de la Concorde, il rencontre M. Decazes qui lui dit : « Il y a quelques mois j'ai condamné un homme pour avoir crié : Vive le Roi ! Il y a huit jours j'en ai condamné un pour avoir crié : Vive l'Empereur ! Il faut que j'en condamne d'autres encore aujourd'hui qui viennent de crier Vive le Roi ! Ma foi, en sortant du Palais, j'ai déchiré ma robe en deux, je l'ai jetée du haut de l'escalier, et je pars ! »

Partir ! Il fallait partir à temps ! Decazes, pour l'avoir su faire, devint duc et pair et premier ministre. Plancy, pour ne l'avoir pu faire, fut voué au pire destin. A la nouvelle du débarquement de Napoléon, il avait envoyé sa démission à son beau-père pour qu'il la transmît au ministre. Il faisait observer à Lebrun que la position délicate dans laquelle il allait se trouver lui commandait cette résolution car, étant préfet du Roi, il ne pouvait administrer pour l'Empereur et, placé entre deux prétendants qui viendraient probablement se disputer le pouvoir à Fontainebleau, dans son département même, il ne pouvait manquer d'être écrasé par l'un ou par l'autre... Le prince Lebrun, bon observateur des faits, mais conseiller mal avisé, répondit à son gendre que les préfets avaient pour mission de faire les affaires de l'Etat et celles des citoyens, mais non de faire des rois ; qu'avec de la prudence et de la sa-

gesse, on se tirait de toutes les situations ; que dans tous les changements de gouvernement les fonctionnaires devaient être à leur poste et que beaucoup en France étaient en exercice depuis 1790.... Plancy resta et, comme il l'avait prévu, il fut écrasé. En ce temps-là, écrit M. Frédéric Masson, « la magistrature administrative était dans son éclat, elle se recrutait dans les classes élevées de la société, elle demandait un apprentissage, elle exigeait des aptitudes et elle se suffisait comme carrière... »

Sort misérable d'un préfet. Fouché régicide et duc d'Otrante devenait ministre de la police royale. Et le comte de Plancy, coupable d'avoir fait son devoir avec précaution et sans grandeur, était menacé d'emprisonnement. Il était écrasé. En butte à toutes les haines, cet homme estimable n'eut aucun héroïsme. Il voulut se couper la gorge. Il se précipita du haut de la tourelle de son château de Plancy. Arrêté par les branches d'un arbre, on put le sauver. Il vécut quarante ans encore dans la solitude, un peu fou s'il faut tout dire, assez sage néanmoins pour écrire des Mémoires bien capables de faire réfléchir les gens sérieux sur les malheurs nécessaires d'un pauvre préfet dans des temps lamentables et glorieux.

Ainsi périclitait l'aristocratie française à l'aurore de la vie contemporaine. Les uns, comme le comte de Plancy, descendent dans l'administration, où ils montrent des qualités d'honnêtes gens et même quelques prudents scrupules, puis ils sont vaincus par la fortune injuste. Les autres, de bassesse en bassesse, et de fuite en fuite, montent à la Chambre des Pairs. Ils prolongent encore un peu leur domination sociale qui se retire d'eux chaque année...

J. Ernest-Charles.

AUTOMNE

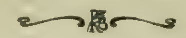
Nous n'aurons plus longtemps, puisque voici l'Au-
Nos soirs fleuris ; [tomne
Sur les jardins, brumeux, sur la mer qui moutonne
Le ciel est gris.

Sous la lampe groupés pour les longues veillées
Nous entendrons
Cogner dans les bois morts et les forêts rouillées
Les bûcherons ;

Le brouillard nous prendra dans ses mailles de
Un vent plus froid [brume ;
Fera gémir au loin la côte qui rallume
Son phare étroit,

Et nous écouterons frôlant les feuilles rousses,
Le pas pressé
De l'année emportant nos heures les plus douces
Vers le Passé.

Jean Renouard.



THÉATRES

Vaudeville : *Maman Colibri*, pièce en 4 actes
de M. Henry Bataille.

La plupart des divergences qui se manifestent dans l'opinion qu'on donne sur les œuvres de l'imagination, drames ou romans, viennent de cette opposition fondamentale entre les deux points de vue auxquels on les soumet : celui du *moraliste* et celui du *psychologue*, et ce contraste suffit, est-il besoin de le dire ? à créer les pires malentendus. Jamais je n'ai mieux senti cette vérité d'âme, qui est en même temps une vérité d'art, qu'en écoutant la nouvelle pièce de M. Henry Bataille où se développe la donnée la plus audacieuse et pourtant la plus vraie. Du point de vue moral, elle a choqué, choque et continuera de choquer ceux qui sont habitués à demander aux œuvres de l'imagination des situations moyennes ne violentant pas leur conception de la vie. Elle a plu, au contraire, elle plaît et continuera de plaire à ceux qui ne craignent pas les situations un peu osées, à ceux-là surtout qui les recherchent, pourvu toutefois qu'elles trouvent dans la réalité leur prototype et leur modèle.

Maman Colibri, c'est l'éternel sujet, le lieu commun si l'on veut — mais depuis longtemps ne savons-nous pas que les lieux communs sont la plus belle matière à développements littéraires ? — de la seconde jeunesse, ou automne de la femme : époque dangereuse, particulièrement dangereuse et climatérique, d'autant plus redoutable parfois que la première jeunesse ou époque normale de l'amour fut mieux à l'abri des passions. C'est alors au cœur de la femme, une sorte de brusque réveil de toutes les puissances d'aimer qui, chez elle, gisaient endormies... et comme il s'accompagne, ce réveil, d'une vue très nette de la fuite du Temps, et par conséquent de leur brièveté nécessaire, elles peuvent revêtir une soudaineté et une âpreté qui étouffent dans sa conscience toute autre voix que celle de la passion. J'ai dit que c'était là un lieu commun, et je ne m'en dédis pas. Qui de nous, en effet, n'a pas dans son souvenir quelque cas analogue, pour l'avoir observé auprès de lui, pour l'avoir *vécu* peut-être — j'entends ceux qui trouvèrent leur initiatrice et leur première maîtresse chez une amie de leur mère, Chérubins en

tunique auxquels manquait seule la grâce légendaire du protégé de la Comtesse, mais qui la conservaient quand même cette grâce pour des yeux aveuglés par la passion?

Et voilà précisément tout le sujet de la pièce de M. Henry Bataille, dans un décor moderne, ultramoderne, et avec un accent qui précise bien la date et le milieu. Mme de Rysbergue, Irène de Rysbergue, mariée sans amour à un grand financier, brasseur d'affaires, est arrivée à l'âge de trente-neuf ans sans connaître l'amour. Elle a élevé ses enfants, qui sont maintenant de grands fils, puisque l'un, Richard, a vingt-deux ans, et l'autre quinze, sans soupçonner les troubles et les joies de la passion-maîtresse. Mais voici qu'ils se révèlent à son cœur et à ses sens en la personne du jeune Georges de Chambry, ami de ses fils, qui fut élevé auprès d'eux, et dont elle a vu grandir les tuniques. Ah! ce Georges de Chambry — Georget, comme tous l'appellent — ce n'est certes ni un Chérubin, ni un Fortunio : il n'a ni les émois du premier, ni les troubles du second. Il est d'un temps où l'on sait ce que vaut l'audace pour la conquête de la vie en général et des femmes en particulier. S'il a quelque souci littéraire, et si quelque œuvre lui fut chère, je gagerais bien que c'est Don Juan, celui de Molière et de Mozart. Il sait ce qu'il faut demander aux femmes, ce qu'il faut exiger d'elles pour les tenir à merci... et certes il l'exigerait de Mme de Rysbergue, si celle-ci n'était déjà prête à l'accorder, et n'avait même tout accordé. De ce garçon qui pourrait être son fils, Irène a donc fait son amant, un amant qu'elle adore, pour qui elle a toutes les faiblesses, toutes les complaisances, toutes les *imprudences*, disons le mot.

Jusqu'alors personne ne s'est aperçu de rien. Mais voici précisément qu'une imprudence des amants éveille les soupçons du fils aîné Richard. Et c'est là la matière du second acte. Situation pénible assurément, plus que pénible, atroce dans son audace, celle de ce fils qui adore sa mère, mais ne veut pas supporter plus longtemps une chose intolérable, qui aime son père également, et se considère comme le justicier de son honneur. Situation originale, et pour laquelle il a fallu à M. Bataille tout son talent, car elle se développe constamment sur les bords d'un précipice où elle eût pu s'effondrer. Elle a traversé ce difficile passage, grâce à l'habileté de l'auteur, à son sentiment très intense de la vie : elle a violenté l'attention du public, et c'est un des triomphes de l'auteur dramatique que d'atteindre à un pareil effet. Richard n'a qu'une idée : venger l'honneur de son père en provoquant Georget, en se battant avec lui sous un prétexte quelconque. Irène ne songe qu'à une chose : empêcher une pareille rencontre, où son fils et son amant se trouveraient face à face, où elle aurait à trembler pour tous deux sans doute, mais peut-être moins — et Richard le sent avec une douleur poignante — pour l'enfant de sa chair que pour le bien-aimé de son cœur et de ses sens! Situation pathétique encore une fois, et dont je crois pouvoir dire qu'elle ne fut pas encore présentée à la scène ; elle paraîtrait sans issue, si le père, M. de Rysbergue ne venait la dénouer. Il arrive, ayant surpris lui aussi le secret. Il menace d'exécuter Georget, et place Irène dans l'alternative ou de renoncer à Georget ou de quitter pour toujours le foyer conjugal. Mme de Rysbergue n'hésite pas un instant : elle s'enfuit!

On a parlé et on parlera encore, il n'en faut pas douter, de la question de *Moralité*, à propos de cette pièce, dont la donnée est plus qu'audacieuse, pénible nous l'avons dit, atroce, ajouteront quelques-uns, et nous ne le contestons pas. Encore faudrait-il s'entendre sur le sens et la vraie portée de ce mot : Moralité, dont on a fait si grand usage et même abus dans les jugements littéraires. Si par morale en littérature on entend une œuvre où ne soit exposé aucun des conflits passionnels qui troublent et déconcertent les relations familiales et sociales, certes non, *Maman Colibri* n'est point une œuvre morale, et je n'en conseillerais pas, je n'en conseille d'aucune façon d'ailleurs, l'audition aux « petites filles dont on coupe le pain en tartines ». C'est le cas de répéter ici et de transcrire la distinction subtile, définitive à nos yeux, que Baudelaire établissait dans son article trop peu connu, et qui est un pur chef-d'œuvre, sur *Madame Bovary*, lors du procès fameux : — « Plusieurs critiques avaient dit : « Cette œuvre vraiment belle par la minutie et la vivacité des descriptions, ne contient pas un seul personnage qui représente la morale, qui parle la conscience de l'auteur. Où est-il le personnage proverbial et légendaire chargé d'expliquer la fable et de diriger l'intelligence du lecteur? En d'autres termes, où est le Réquisitoire? » Et l'auteur de l'*Art Romantique* ajoutait : « Absurdité! Eternelle et incorrigible confusion des fonctions et des genres! Une véritable œuvre d'art n'a pas besoin de réquisitoire. La logique de l'œuvre suffit à toutes les postulations de la morale, et c'est au lecteur à tirer les conclusions de la conclusion! »

Merveilleuse consultation, en vérité, que ce diagnostic littéraire. Consultation qui suffit à anéantir la thèse enfantine du livre fameux, *Qu'est-ce que l'art*, qui fit tant de bruit à son apparition, parce qu'il était signé du grand nom de Tolstoï, mais qui ne tenait pas debout, de ce Tolstoï précisément dont M. Henry Bataille devait adapter à la scène l'œuvre maîtresse, qui celle-là a tenu et tiendra longtemps. *La logique de l'œuvre suffit à toutes les postulations*

de la morale : voilà l'épigraphe que je mettrais en tête de ma pièce, si j'étais M. Henry Bataille, car il ne saurait trouver meilleure défense à son effort envisagé du point de vue : *moralité*. La logique, ce n'est pas seulement l'œuvre, c'est la vie qui nous la donne... et voilà pourquoi la pièce de M. Bataille est bonne... que dis-je ?.. saine à voir et profondément morale pour celles qui seraient sur la pente où Irène glissa si allègrement. Lorsque l'épouse infidèle et qui a trente-neuf ans — 39 ans, c'est une coquetterie d'auteur : c'est pour montrer qu'elle n'a pas franchi le redoutable cap des 40, mais en réalité c'est la même chose : cela est expressif quand on l'écrit en chiffres mais ne signifie rien quand on emploie des lettres — lorsque, dis-je, l'épouse infidèle et la mère coupable s'est enfuie avec le mineur qu'elle a détourné ; lorsque durant une année, dans sa solitude des environs d'Alger, elle a joui de sa jeunesse et de ses caresses, puis que peu à peu elle voit en lui la lassitude succéder au désir ; lorsque finalement elle le sent se détacher d'elle pour reporter tous ses soins sur une fille de vingt ans — car la jeunesse, un jour ou l'autre, appelle invinciblement la jeunesse, et *vingt ans* cela est expressif même quand on l'écrit en lettres — quelle douleur alors peut égaler celle de l'amante qui bientôt sera la délaissée, qui pressent l'inévitable et, par crainte d'en mourir, préfère quitter la place ! Irène, qui est une passionnée, et une passionnée sensuelle, s'écrie à un moment de cette douloureuse désillusion qu'elle ne regrette rien et qu'elle a connu des joies qui équivalent à toutes ses douleurs ! Surtout n'en croyez rien, femmes de quarante ans, qui pourriez être tentées de faire l'expérience ! Elle connaît là une douleur à laquelle n'équivaut aucune joie, car après elle, il n'y aurait plus que la mort — puisqu'elle n'est pas croyante — s'il ne lui restait l'étreinte et le pardon des siens, je me trompe : de son fils... Quelle moralité, je vous le demande, pourrait être plus active et plus efficace que celle-là, cette *logique de l'œuvre* dont parlait Baudelaire, qui est aussi celle de la vie, et qui redresse les pires erreurs en leur imposant la plus effroyable souffrance ! Immorale, cette pièce !... Allons donc, je la juge au contraire de la plus immédiate moralité, puisqu'à la faute elle fait succéder le châtiment.

Irène, qui s'est enfuie d'Alger, revient au foyer de son fils Richard, qui, dans l'intervalle, s'est marié : elle y revient confuse, repentante et ruinée, et Richard fait le seul geste qui convienne pour un fils, à l'endroit d'une mère coupable et repentante : il entr'ouvre ses bras et la serre sur son cœur. Mieux encore, il indique du doigt la chambre où vagit le premier enfant qui, dans la mère jadis coupable, éveillera l'instinct de l'aïeule régénérée. Et c'est encore là, ce geste, la plus haute moralité de l'œuvre de M. Bataille, puisqu'il précise non plus seulement les sources du pardon, mais encore le véritable devoir et la mission dernière de la femme qui a aimé conformément aux exigences de la nature, et aux saisons de la vie !

Nous en avons assez dit sur le *fond* même de l'œuvre. Pour ce qui est de la *forme*, on ne saurait trop louer la délicatesse et l'élégance, les recherches de langue qui font de M. Henry Bataille un véritable artiste littéraire, et dans un temps où presque tout le monde *bâcle*, l'opposent décidément à tant de fabricants de drames et de romans. Depuis que les préoccupations politico-sociales ont envahi la littérature d'imagination, nous assistons à une effroyable dégénérescence de la forme qui nous fait croire, lorsque nous sommes au théâtre, que les auteurs sont des avocats, des magistrats, des médecins peut-être, mais des écrivains non certes... M. Henry Bataille réagit contre une si déplorable tendance, ou mieux, il s'abandonne à sa nature qui est d'écrire en artiste, parce qu'il sent en artiste. Ne sait-il pas d'ailleurs que c'est la forme seule qui conserve les œuvres, si elle ne suffit pas toujours à les imposer dès l'abord ?

Il serait injuste de ne pas citer ici le nom de Mme Berthe Bady qui, en jouant le rôle d'Irène avec la flamme, la passion aux deux premiers actes, puis au dernier la réserve et la retenue qu'il convenait d'y mettre, une fois de plus a affirmé son beau tempérament dramatique et s'est montrée une vraie collaboratrice à l'effort de l'écrivain.

PAUL FLAT.

DEUX SAVOISIENNES PASSIONNÉES

De Mme de Chantal à Mme de Warens.

O charme tranquille de la Savoie, apaisement, quiétude flottante de l'âme, cela ne se sent bien qu'à Annecy, devant la beauté du lac. Là l'espace est léger, l'eau douce et limpide : les cimes bleutées des monts se perdent dans la blancheur des nuages ; des cygnes, en nageant, ouvrent, au large du bord, un sillage argenté ; des pentes du Veyrier, d'Annecy au roc de Chère, descendent vers la rive des vignes déjà mûries. La verdure des coteaux, l'azur de l'air, et le beau paysage qu'une brume flottante, à l'aube, idéalise, offrent un éclat charmant, une harmonie heureuse, et sur le fond du ciel le décor exquis d'un monde fait pour la volupté. Voici, se succédant, en une suite de vergers et de petits jardins, de coquettes villas : les deux hameaux de Chavoires, Veyrier et

le bois de Jean Jacques Rousseau, et puis avant le cap de Chère où repose, sur un roc, Hippolyte Taine, le petit pays de Saint-Bernard de Menthon. Là, la terre savoisienne paraît dans tout ce qu'elle a de mystique et d'agreste à la fois. Ces bois évoquant les souvenirs des saints et des philosophes, ces cimes qui conduisent l'âme à Dieu, ce lac idéal et jusqu'à ce vent « doux, dissolvant, dont parle Michelet, qui par moments franchit les monts fond les neiges, énerve les forces », sont autant des motifs de l'aimable séduction qui règne ici.

Annecy, au fond du petit golfe, s'offre comme un refuge. On y vient des deux rives. Oh ! comme elle est fraîche et belle aux yeux la petite cité « amène et noble, de Saint François de Sales, ceinte de campagnes et de collines très fertiles » ! Voilà, c'est une mollesse, une langueur, on ne sait quoi qui vous prend, vous soulève et vous emmène soudain vers l'amour ou vers Dieu. La pente est douce, attirante ; on ne peut la remonter, et c'est ainsi que firent, au cours des siècles, toutes ces pieuses dames visitandines dont le cloître est ici, ces ardentes réfugiées blessées du monde qui vinrent chercher en Savoie le repos du cœur et l'oubli des passions : une M^me^ de Chantal, une M^me^ Guyon, et plus tard, M^me^ de Warens.

La nature, ici, est complice de la foi : les conversions mondaines que Saint François de Sales entreprend d'accomplir ne se réalisent qu'autant que l'y aident la vue des monts, le silence de la vallée, la fraîcheur et le baume des bois. Lui-même n'a d'action sur les âmes que par les fleurs de son langage, ce sentiment de Dieu où Dieu n'est point seul, dans un désert aride, mais se penche en souriant, sur le monde, parmi les arbres et les oiseaux.

« Le style de François de Sales, a dit Ernest Hello, c'est le concert de l'après-midi .. la parole de Saint-François de Sales a la valeur et le parfum des prairies. » Je dirai : elle a le verbe coloré, odorant, plein de finesse et d'éclat ; les plus belles de ces fleurs du langage, qu'il « a cueillies en se promenant, sentent les champs, la ferme savoyarde, les bois et les bords du lac d'Annecy (1). » Lui-même écrit de sa bonne ville qu'il apprit à s'y plaire « puisque c'est la barque dans laquelle il lui faut voguer pour passer de cette vie dans l'autre. » Voilà le ton de François ; il est pénétré de grâce et de mansuétude, il a des gentillesses ; il s'insinue en charmant ; il mène l'âme à Dieu par des chemins de fleurs. Rousseau ne fera pas mieux ; sa voix sera plus rude, plus rauque par instant, mais se fondra, se fera douce aussitôt à rappeler cette terre de son bonheur, cette vigne des Charmettes et ce jour des Rameaux où M^me^ de Warens, pour la première fois, vint à lui dans une jonchée de palmes et de guirlandes.

Telle est la force de ces deux hommes, le secret de leur puissance sur les femmes ; c'est de les attendrir avant de les dominer ; tous deux sont fils de la nature ; ils ont toutes les séductions, ils ont celles de leur pays. Les femmes le savent, le comprennent ; elles rient d'abord, se plaisent à ces jeux de fin sentiment, de jolis discours ; elles aiment également le saint et le poète, leur voix enjouée et confidentielle, l'exquis murmure de leurs paroles. Mais eux le savent bien, les séducteurs ! Le charme vainqueur étant le maître, il faudra que ces femmes suivent jusqu'au bout les guides divers qu'elles ont choisis : M^mes^ de Charmoisy et de Chantal, M^lles^ de la Grave, de Chatel et de Blong quitteront le monde, s'attacheront à François et se feront ses brebis ; M^mes^ de Warens et de Larnage, M^lles^ Galley et Graffenried se pencheront sur Jean-Jacques murmurant, entendront sa parole et resteront émues. Et ce sera le sort de ces belles Savoisiennes, d'obéir à leur cœur, de suivre ses impulsions et de devenir, en demeurant également passionnées, les unes visitandines et les autres amoureuses !

*
* *

Dijon et Vevey s'honorent d'avoir vu naître à plus d'un siècle de distance, l'un M^me^ de Chantal et l'autre M^me^ de Warens. M^me^ de Chantal grandit à l'amour et au mariage, s'éveilla à la dévotion à l'ombre discrète des tours de Saint-Benigne, dans la maison du président son père ; M^me^ de Warens, elle, passa sa jeunesse à Lausanne, occupée de danse et de musique, revint plus tard à Vevey et ne quitta sa patrie qu'à un âge avancé. M^me^ de Chantal appartient à la petite noblesse bourguignonne, M^me^ de Warens à la bourgeoisie vaudoise. Cependant toutes deux sont filles de la Savoie : toutes deux, avec une allégresse égale, adoptent, pour vivre dans la retraite et l'éloignement du monde, ce pays de lacs et de montagnes, ces douces vallées, ces villes anciennes peuplées de béguinages et de palais.

D'abord c'est l'attrait de Dieu qui les conduit. Toutes choses, en leur vie, s'arrangent à servir leur destin religieux. M^me^ de Chantal, la première, s'éveille à cette passion de Dieu avec une force aveugle. Elle est mariée, elle a des enfants ; mais M. de Chantal meurt, tué à la chasse, du coup d'un ami qui, « le voyant au travers de quelques broussailles le prit pour une bête fauve, le tira et lui cassa la cuisse » ; ses enfants s'établissent, ou, pour plus de zèle, elle-même les établit au mieux de leur honneur. Puis, libre et seule, ayant achevé ce grand divorce avec le monde, elle vient vers son directeur. François l'attend. Dès qu'elle le vit pour la première fois, au

(1) SAYOUS : *La littérature française hors de France.*

prêche du carême, un vendredi, à Dijon « elle sentit que c'était lui ». Il était là, debout dans la chaire, parlant de renonciation, d'amour des pauvres et de la suavité de la vie dévote. Elle connut aussitôt que « cette âme était plus pure que le soleil et plus blanche que la neige. » Lui aussi la reconnut ; il l'avait vue jadis lui apparaître en songe dans sa maison de Sales. Il a de grands desseins intérieurs ; il rêve, pour Louise de Rabutin, d'une vocation absolue, définitive, où elle sera consacrée ; elle est sa fille de dilection, son enfant adoptive, sa chère Philotée. « Dieu, ce me semble lui dit-il, m'a donné à vous, Madame ; je m'en assure toutes les heures plus fort. »

C'est une tentation à laquelle, par moments, elle voudrait bien résister. Son père, le vieux président Frémyot, son beau-père, M. de Chantal, s'efforcent de la retenir auprès d'eux ; son jeune fils se jette à ses pieds, se couche sur le seuil de la porte pour l'empêcher de quitter la maison de sa famille ; elle manque de céder. « Je me tenais, dit-elle, serrée à l'arbre de la croix, de peur que tant de voix séduisantes n'endormissent mon cœur. » Mais elle pense à François. « Mon Dieu, dit-elle, m'aide, m'entende et me reçoive, s'il lui plaît, comme de tout mon cœur je me donne à lui. » Là voici forte, rassérénée ; elle s'arrache des étreintes, franchit le corps de son fils qui s'oppose à sa fuite, quitte tout, les siens, le monde, ses biens, sa fortune, vole vers M. de Genève. D'abord lui, pour l'éprouver, la mortifie, ne lui dit point à quel grand rôle il la destine.

Alors cette sainte fougueuse s'impatiente ; elle est tourmentée de sacrifice ; elle a hâte de se donner : « Quand donc, écrit-elle à M. de Genève, quand donc viendra ce jour bienheureux, Monseigneur, où je ferai l'irrévocable offrande de moi-même à mon Dieu ? » L'attente la fait souffrir, la jette dans le trouble et l'abattement ; les mots de brûlant amour des mystiques espagnols, de Thérèse ou de Jean d'Avila trahissent sa passion, révèlent le feu intérieur dont cette grande sainte est brûlée : « La bonté de Dieu, dit-elle me remplit d'un sentiment si extraordinaire et si pressant de la grâce d'être sienne, que si ce désir dure dans cette violence il me consumera. » Alors le saint directeur a pitié ; il a éprouvé cette âme ; il voit de quelle force elle est capable. C'est une grande passionnée ; il sait qu'elle soulèvera un vaste enthousiasme autour d'elle et de l'Eglise. Il étend les mains, la consacre, et le 6 juin 1610, jour de la fête de Saint-Claude, qui se trouva être aussi celui de la Trinité, il la reçoit avec M[lles] Favre et Bréchar et fonde, avec elles, la maison mère de la Visitation.

Les restes de cette maison mystique existent encore à Annecy, auprès de Saint-Maurice et de l'ancien cloître dominicain ; Michelet, lors de son pieux pèlerinage au pays de Jean-Jacques, les contempla encore « derrière la ville, les églises, les couvents, le petit palais qui fut de Saint-François de Sales. » C'est là que M[me] Guyon, lors de sa grande ivresse pour la vie ascétique, vint se retirer avant les orages de plus tard. C'est là aussi que, dans le siècle suivant, M[me] de Warens, subitement échappée au monde et à son mari, mais gardant, de l'un et de l'autre le parfum frivole, vint abjurer le protestantisme, et le jour de la Nativité de la Vierge, se soumettre au Dieu de Saint-François. Celle-là aussi est une convertie ; mais c'est une tapageuse ; elle veut informer le monde de sa renonciation : « Je prends, écrit-elle aussitôt après sa conversion au roi Victor-Amédée, je prends la liberté d'informer Votre Majesté que je viens de faire mon abjuration devant la relique de Saint François de Sales et entre les mains de son digne successeur. » Voilà bien M[me] de Warens avec son ostentation, son goût de gloire et de bruit, sa recherche des honneurs. Cette néophyte ne s'abîme point, comme Sainte Chantal, dans la divine présence ; elle s'agenouille et prie, mais est distraite et voit, par le porche ouvert, sur la petite place, venir à elle Jean-Jacques Rousseau, beau de la gloire de ses seize ans, timide, rougissant, tenant en sa main la lettre de recommandation de M. de Pontverre. Alors la belle dévote achève d'un cœur moins pur les mots de la prière. Devant le tombeau de Louise de Rabutin et de son mystique ami, la pauvre amoureuse de Lausanne se désole ; elle comprend que son adoptive patrie, que la terre savoisienne, réserve à son avenir d'autres joies que celles du cloître et de la vie dévote.

***

Il existe, au musée de Cluny, un médaillon où M[me] de Warens est vue en décolleté, avec un ruban noir au cou qu'elle a rond et blanc ; le front est coiffé d'un bonnet très simple ; la mise est modeste et dénonce la piété. Ce portrait, bien que peu connu, est vraisemblablement du temps de la conversion. Il fait contraste avec celui où Philippe de Champagne nous montre, au musée de Chambéry, M[me] de Chantal. Là le peintre de Port-Royal a représenté la sainte visitandine dans le maintien tranquille de sa beauté ; celle-ci est toute spirituelle et se tient dans le regard, dans la bouche ineffable et l'arc pur des sourcils ; le visage est étroitement enfermé dans la guimpe et témoigne tout entier de la ferveur et de la paix de cette belle âme. Seule pend au cou une petite croix aux armes de l'ordre : un cœur sur lequel est gravé en chiffre le nom de Marie, surmonté d'une croix, le tout entouré d'une couronne d'épines. Jamais, comme en ces deux portraits qu'on fit d'elles au moment de leur plus grande exaltation religieuse,

ces deux femmes passionnées n'apparurent plus différentes. Mme de Chantal, comme une Sainte Paule, une Sainte-Angèle, une Sainte-Catherine de Gênes, à qui son bon père aimait à la comparer, se montre comme ivre de la grande joie intérieure où seule à seul avec Dieu elle s'abîme et sourit. Mme de Warens, elle, n'a point complètement dépouillé la mondaine. Elle sait que son sein est beau et le montre volontiers; ses cheveux cendrés, sa bouche à la mesure de celle de Rousseau, ses épaules, sa gorge, sont autant d'attraits que, malgré sa piété nouvelle, elle ne puit consentir à cacher sous la guimpe. Pour un peu elle tiendrait, devant elle, sur le médaillon, ce petit sceau à son usage où se voyait, dans les fleurs, un amour discret et mutin, le doigt sur la bouche et disant en sa devise libertine : *muet mais toujours tendre*.

La qualité de dévotion de ces deux dames n'apparut jamais aussi opposée que dans ces images où elles se montrent toutes deux au moment de leurs plus belles années de ferveur pieuse, Mme de Chantal détachée de toute mondanité, portant la haire sur le corps, soignant les pauvres, pansant les plaies, écrivant de belles méditations et Louise de Warens de la Tour, encore coquette, ronde et grasse à plaisir, recevant les hommages, y répondant et ne gardant Dieu que comme un refuge, pour les heures de tristesse. La grande dame dont M. de Genève a fait la plus forte et la plus active des saintes se soutient d'une foi véhémente, d'un cœur toujours ardent contre tout ce qui pourrait venir la tenter du dehors. Son zèle est incroyable et se traduit en de nombreuses fondations; cette mère pieuse est une mère abeille qui laisse, partout où elle passe, de nouvelles ruches de conventines; à chacun de ses voyages, à Nevers, Autun, Bourges, Lyon ou Moulins elle établit des succursales de son ordre; elle dit à ses saintes filles, pensant à leur bon père à toutes : « N'ayez d'autre guide que le livre de Philotée. » Et sa sollicitude est si grande, si fervente et si belle, que nulle, plus étroitement qu'elle, ne s'approche du cœur de François, ne comprend son doux génie, ne propage plus largement ses idées autour d'elle. Celle-là est Marthe dans la maison de Dieu, toujours occupée aux soins de l'intérieur et se négligeant au besoin pour ses hôtes.

Louise de Warens n'est pas ainsi; son biographe, M. F. Mugnier, a dit justement d'elle : « Ce n'était pas une piétiste... ses idées n'étaient pas mystiques, sa foi n'était pas fervente. » On sait ce qu'a dit Rousseau également d'elle, dans les *Confessions*, que cette amoureuse n'était pas une fougueuse et cela laisse entendre que toutes les passions de cette Savoisienne, les divines et les profanes, jaillies de son cœur brûlant, se trouvaient aussitôt tempérées par la froideur de la tête. C'était une raisonneuse et une sensuelle ; elle était bonne et douce; mais sa passion se fondait avec l'âge et ne se maintenait jamais, comme chez d'autres amoureuses, à un degré durable d'ardeur. Ainsi fit-elle avec Dieu. L'histoire de sa conversion, que M. Ritter a bien étudiée dans son ouvrage sur *Les idées religieuses de Mme de Warens*, n'est point tout édifiante. Certes, elle quitte Lausanne et son mari, laisse tout pour sa foi nouvelle, mais ce n'est point, comme on l'a montré, sans tenir au temporel, emporter « ses linges les plus fins, la plus grande partie de l'argenterie », faire l'éclat de son départ, venir à Evian se jeter aux pieds du roi de Sardaigne, à Genève aux genoux de Mgr de Bernex et gagner d'eux, en même temps que la ferveur d'un nouveau culte, des dons et des pensions. « Elle n'est point partie les mains nettes » disait M. de Warens dans sa rancune; cette convertie fait tapage, par crainte des tentatives de son mari demande protection au pouvoir, exige, comme une souveraine, pour être conduite d'Evian à Annecy, en grande pompe, une litière et quarante gardes. Enfin la voici au monastère de la Visitation, mais ce n'est que pour abjurer et non prendre les ordres; bientôt elle a une maison, occupe la servante Merceret, le serviteur amant Claude Anet, se fait au besoin lacer, au boudoir, par l'abbé Gros du séminaire, et tend, dans l'ombre, sa main à baiser aux nouveaux venus : M. de Conzié, M. de Sennecterre, Jean-Jacques Rousseau; enfin, le tantôt, mise avec luxe comme ce jour des Rameaux où Jean-Jacques la vit, elle se promène et marche dans Annecy, tenant à la main la haute canne à pomme d'or que lui donna le roi Victor-Amédée...

Cependant, le siècle avant, dans la même ville, Sainte Chantal, renonçant à jamais à de semblables et futiles hommages, n'acceptant que de Dieu seul la mystique union, imprimait sur sa gorge, de la pointe d'un fer rouge, le nom divin de Jésus-Christ.

*
* *

Ça été le sort de toutes les belles âmes pieuses de n'aboutir à Dieu et de ne tenir à lui que par leur liaison mystique avec quelque grand saint. Si Mme de Montbazon eût vécu, elle eût suivi Rancé au cloître; Mme Guyon s'attache à Fénelon au point de l'entraîner dans sa perte avec elle; plus tard, Mme Swetchine se tient devant Lacordaire avec humilité. De belles noces spirituelles se célèbrent entre ces âmes ivres d'infini au point que cela ressemble à une sorte de mariage angélique, à quelque union céleste où les corps n'ont point de part. Mme de Chantal et Saint François, en se liant l'un à l'autre par un contrat divin, n'ont fait que s'épouser à cette manière mysti-

que. Ils forment un couple à part, bien isolé, bien distinct dans l'Eglise de leur siècle; l'attachement qui les tient l'un à l'autre unis a l'idéale pureté du Dieu qui les inspire. Ce mariage des âmes ne fait point que la force de la sainte; il aide à la vertu du saint, la soutient, l'éloigne des embûches possibles. Ils vont au ciel appuyés l'un sur l'autre, François disant : « Gardez votre cœur bien au large, ma fille »; elle se tenant serrée à lui, ne détachant pas son visage du sien, s'inspirant de sa piété fleurie, de la poétique prière de ses louanges dévotes. Ainsi soutenus l'un par l'autre accomplissent-ils de grandes choses, exaltent-ils autour d'eux ce grand courant d'enthousiasme qui semble revivifier, un instant, la tiède piété du siècle; le monde et l'Eglise les honorent, ils sont recherchés des pécheurs, et, de toutes parts, viennent à eux les converties. « J'espère toujours, écrit François à Sainte Chantal, que le Dieu de nos pères multipliera nos filles comme les étoiles du ciel et le sable des mers. » Et le vœu s'accomplit et voici que, de toutes parts, accoururent, vers Annecy, de belles et pieuses enfants qui sont comme les filles de leur union; la Savoie et la France se peuplent de Visitandines; ce devient leur orgueil à tous deux de multiplier le nombre et la qualité de ces actives prosélytes. La mère de Chantal a bien, dans l'affection qu'elle témoigne aux religieuses, quelque rudesse, quelque dureté à la manière des mères de Port-Royal. Mais le Saint les protège contre le pieux zèle de son amie, tempère son ardeur un peu vive : « Préparez doucement nos petites abeilles », écrit-il alors à la Sainte. Et ce « doucement », c'est tout lui-même; c'est sa faiblesse et c'est sa force aussi. C'est par ce « doucement » là, par cette onction, par cette tendresse que François de Sales a trouvé le chemin de tant de cœurs conquis à sa cause. Sa vertu est enjouée, polie, caressante, s'insinue en douceur; il mène à la vie dévote en souriant et le miel aux lèvres; sa réprimande même est légère; il dit des pécheresses : « Elles s'amusent tant au corps qu'elles perdent jusqu'aux soins de l'âme », et se fait tendre pour elles et miséricordieux.

Le pieux apôtre sait si bien que toute puissance, toute victoire, tout triomphe sont avec les femmes que c'est pour elles seules qu'il écrit, trouve pour Louise de Charmoisy les accents adorables de son *Introduction*, pour M^me^ de Chantal, les admirables conseils à Philotée de son *Traité de l'amour de Dieu*. Ainsi les prend-il par la pitié, la finesse ou la louange; elles, surprises, se détournent, sentent leur cœur ému, sont séduites, quittent le monde et le suivent. Ah! le délicieux Saint.

Une grande passionnée de prière et de renoncement comme M^me^ de Chantal devait, mieux que toutes les autres, éprouver ce pouvoir du saint homme sur les âmes. La merveille est que, de son côté François subit le joug exalté de cette sainte active : « Comme cette âme, écrit-il, en préface au *Traité de l'Amour de Dieu*, m'est en la considération que Dieu sait, elle n'a pas ou peu de pouvoir pour amener la mienne en cette rencontre. » Une telle mutuelle attraction devait, fatalement, amener l'un et l'autre à ne plus contempler Dieu que par les regards de son ami mystique. De là cette union, cette très noble et belle union de deux cœurs purifiés où ne se glissa jamais le moindre sentiment terrestre qui pût permettre l'allusion méchante. Au seuil de ces âmes, le plus indiscret, ébloui de leur blancheur, s'arrête et ne peut blasphémer. « Ceux, dit Sainte-Beuve, qui ont pu se permettre quelque vaine et froide raillerie sur la liaison du saint évêque et de cette forte et vertueuse femme n'avaient pas lu, j'aime à croire la lettre 121^e^ des *Lettres* de M^me^ de Chantal. On n'a jamais mieux fait le portrait d'un esprit ni rendu aussi sensiblement des choses qui semblent inexprimables. » Cette lettre 121^e^, adressée par la mère de Chantal, après la mort de son ami, au R. P. dom Jean de Saint François de l'ordre des Feuillants, est bien, de toutes les preuves d'attachement que le saint et la sainte se donnèrent l'un à l'autre, la plus sublime et la plus fervente. « Premièrement, écrit la sainte je vous dirai, mon très cher père, que j'ai reconnu, en mon bienheureux père et seigneur, un don de très parfaite foi, laquelle était accompagnée de grande clarté, de certitude, de goût et de suavité extrême... Dieu avait répandu au centre de cette très sainte âme, ou, comme on l'a dit, en la cime de son esprit, une lumière, mais si claire, qu'il voyait d'une simple vue les vérités de la foi et leur excellence... Il disait que la vraie manière de servir Dieu était de le suivre et marcher après lui sur la fine pointe de l'âme. » Enfin « il avait de grandes suavités intérieures : et l'on voyait cela en son visage. » « Il se tenait, dit-elle, très petit et très abaissé devant son Dieu, avec révérence et confiance, *comme un enfant d'amour*. » Et bientôt elle ajoute : « Jamais a-t-on vu un cœur si doux, si humble, si débonnaire, gracieux et affable qu'était le sien »

Que sont donc ces accents sinon ceux de la parfaite et de la sublime passion ? Sainte Chantal voit François devant elle et son Dieu. Il se tient là *comme un enfant d'amour*, « il a une très grande splendeur en son visage. » Alors elle ajoute. « Il me semble naïvement que mon bienheureux père était une image vivante en laquelle le Fils de Dieu, notre Seigneur, était peint. » Ainsi cette grande passionnée, comme toutes les amantes, confond à Dieu même l'objet de son amour; elle les assemble et les adore et les unit l'un l'autre. La douce sainte exaltée devient une femme amoureuse.

*
* *

Le grand malheur de cette autre Savoisienne adoptive qu'est Mme de Warens est de n'avoir point su, comme Mme de Chantal, vivre d'un seul et grand amour. Trop liée à ses sens, la pauvre femme ne sut jamais se dégager d'eux, au point de les dominer. Elle eut des amants et ne sut pas les choisir ; elle eut une fortune, ne sut pas la garder et mourut presque dans la misère ; elle eut de l'amour et de la piété, mais pas au point d'atteindre par eux à la consolation. C'était une femme blonde, un peu forte, ayant passé trente ans, très bonne et qui se laissa duper. « Il ne lui était pas possible d'être une Mme de Chantal », a dit M. Mugnier. Elle n'inspira aucun *Traité de l'Amour de Dieu* ; pourtant ce qu'elle inspira est aussi durable que la vie, puisque c'est ce sixième livre des *Confessions* qui est tout embaumé d'elle et que nul ne peut lire sans être ému. Le génie de Rousseau jaillit d'elle. Voilà : elle fut la source où il vint boire ; il ne se connut bien qu'en la connaissant. Lui l'appelait « maman », et c'est bien là le nom qu'elle mérite ; car elle fut bien sa mère, sa mère et son amante ; elle modela son cœur, le fit sensible, lui montra la nature et la lui fit comprendre. « Il naquit d'elle » dit Michelet et cela est si vrai, l'empreinte fut si forte qu'il en garda jusqu'à la fin la douce tiédeur à l'âme. Le reproche de M. de Conzié est toujours juste et ce reste le crime de Rousseau de n'avoir point su préférer sa pauvre « maman » à la Levasseur, sa blanchisseuse. « Tout le monde, dit Michelet, va voir les Charmettes, mais la grande impression de Mme de Warens sur Rousseau fut bien plus à Annecy. L'étroite rue sur l'Eglise (fermée alors en impasse) où logeait Mme de Warens, entre l'évêque, les cordeliers et la maîtrise où il apprend la musique, c'est au vrai l'ancienne Savoie. Tous les jeunes ans de Rousseau sont là (1) ». C'est là qu'eut lieu la rencontre, la fameuse présentation des Rameaux de 1728. « Je dois me souvenir du lieu dit Jean-Jacques : je l'ai souvent mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers. (2) » Ce souvenir brûlant le hanta toute la vie ; il y revint souvent et jusqu'à la fin. C'était en 1778 et il allait mourir mais pas avant d'avoir écrit ces poignantes *Rêveries du promeneur solitaire* où, devant les peupliers d'Ermenonville, il évoque la mémoire de sa bien aimée mère : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries (de 1778), écrit-il alors, il y a précisément cinquante ans de ma première rencontre avec Mme de Warens. Elle avait vingt huit ans, alors, étant née avec le siècle. Ah ! si j'avais suffi à son cœur comme elle eût suffi au mien, quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble. » Il est vrai, ô Jean-Jacques, mais tu ne le voulus point et préféras partir. « Ah ! Pauvre, pauvre citoyen !... » comme dit Michelet. Mais ce n'est pas lui, c'est elle qu'il faut plaindre. Restée seule aux Charmettes, ruinée en spéculations, jouée par le bellâtre de Wintzeried, regrettant Anet mort, Rousseau parti, sa beauté morte et sa jeunesse, elle quitta tout : le coteau et les bois des Charmettes, la petite maison dans les vignes et vint, à Chambéry, se retirer dans l'une des maisons de ce triste faubourg Nézin, où elle mourut oubliée du monde.

(1) MICHELET : *Histoire de France* : *Louis XIV et Louis XV*.
(2) *Confessions*.

*
* *

La Savoie est bonne à ses filles ; elle a gardé leurs tombes et mis tous ses soins à recueillir pieusement les souvenirs qui venaient d'elles. Toutes deux reposent sous le même ciel, dans la terre adoptive. Elles ne sont pas très éloignées et ce reste un facile pèlerinage à faire le même jour que d'aller de la maison de la Visitation d'Annecy, où Mme de Chantal est inhumée à l'église de la petite paroisse de Lémenc, près de Chambéry, où repose Mme de Warens.

Mme de Chantal survécut de longues années à Saint François, mais ce ne fut que pour aboutir à une seconde mort, la première datant bien de celle de ce grand saint. Celle-ci arriva à Lyon en 1622. Mme de Chantal en demeura brisée. « Privée de la chère présence », rien « ne put plus lui paraître amer que sa douleur », « elle se réfugia au profond silence de sa très dure angoisse », revint « à sa pauvre petite demeure d'Annecy » et n'attendit de salut que dans sa propre mort.

Mme de Warens mourut pauvre et ce fut le curé de Lémenc qui paya le prix de ses funérailles. Elle repose dans le petit cimetière du village, sur la hauteur qui regarde Chambéry. Là le site est grandiose, l'horizon fermé de montagnes ; l'herbe croît sur les tombes et la cloche des couvents, en sonnant d'heure en heure, annonce que c'est ici le terme de toute joie et de tout amour.

Dormez, pauvres et belles Savoisiennes, dormez la sainte et l'amoureuse ; la même terre vous berce et vous réconcilie.

EDMOND PILON.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 22 — 5e SÉRIE — TOME II — 26 NOVEMBRE 1904

L'ARMÉE DE LA LOIRE (1815)

La Soumission

I

Aux termes de la capitulation de Paris, l'armée devait se retirer derrière la Loire. Les 5 et 6 juillet, elle s'y achemina en deux colonnes, l'une dirigée sur Blois par Arpajon, Oysonville et Saint-Pérey-la-Colombe, l'autre sur Jargeau par Etampes et Orléans. Cette marche s'opéra lentement et en désordre. Le désespoir, la colère étaient au cœur des soldats. Nulle discipline. Fantassins, dragons, hussards, canonniers désertaient en masse « puisque l'empereur n'était plus là ». « J'ai 81 déserteurs au 33e et 87 au 86e, écrit Berthezène. Dans mon artillerie, la désertion est telle qu'il ne reste que six soldats du train. » « Les désertions sont nombreuses dans la jeune garde et dans la cavalerie, écrit Drouot. La vieille garde se soutient bien, elle attend le résultat des promesses que nous lui avons faites, elle espère beaucoup de la fermeté de la Chambre. Mais ce calme est un feu caché sous la cendre; la moindre chose le fera paraître en explosion. » « Il n'est pas possible de continuer à servir au milieu d'une pareille débâcle, écrit au général Valin le prince de Savoie-Carignan, colonel du 6e hussards. Trouvez bon que je me rende dans mes foyers et veuillez recevoir ma demission. » En vain, les généraux prodiguent les encouragements et les belles promesses dans des ordres du jour mutipliés, les soldats n'ont plus foi. Un instinct sûr leur indique que tout est fini. Les menaces échouent comme les promesses. Elles sont sans effet car elles sont sans sanction. Malgré les ordres de Davout qui veut des exemples, le général de France n'ose point faire fusiller deux déserteurs, dans la crainte que la troupe ne refuse d'obéir. Il redoute une sédition où tous les officiers seraient en péril.

Il n'avait point été stipulé dans la convention d'armistice que les Alliés s'établiraient sur la rive droite de la Loire, mais Blücher l'entendait ainsi. Le jour de la ratification, les commissaires prussiens déclarèrent aux commissaires français que la Loire devant servir de ligne de démarcation entre les deux armées, la leur étendrait ses cantonnements jusqu'à la rive droite du fleuve. Dès le 6 juillet, un parti de cavalerie, qui s'était posté à Bourg-la-Reine sous le commandement de Blankenburg, se mit en marche à la suite de l'arrière garde française, et la talonna de si près que des coups de feu furent échangés.

Le 11 juillet, l'armée avait passé la Loire. Le 1er corps (d'Erlon) occupait Gien; les 3e et 4e corps (sous Vandamme) étaient cantonnés entre Orléans et Jargeau; le 2e (Reille) à Blois; la cavalerie de Pajole près de Gien; la garde à pied à la Ferté-Senneterre; la garde à cheval à Saint-Mesmin; les dragons d'Exelmans à Beaugency; les cuirassiers de Milhaud et de Kellermann à Chambord. Le grand parc filait vers Bourges. Davout qui, le 5 juillet, avait résigné ses fonctions de ministre de la Guerre pour garder le commandement de l'armée de Paris en marche vers la Loire, avait son quartier général à Orléans. L'approche des Prussiens (le corps de Thielmann qui n'avait fait que traverser Paris avait déjà ses

avant-postes à Neuville, la crainte qu'ils ne rompissent soudain l'armistice, commandaient des mesures de sûreté. Davout fit fortifier les ponts d'Orléans et de Jargeau et établir des épaulements pour des batteries pouvant battre la rive droite de la Loire. Les gués furent détruits, tous les bateaux durent venir s'amarrer à la rive gauche. Les troupes eurent l'ordre de se garder comme en présence de l'ennemi.

L'armée de la Loire présentait encore une force imposante. Malgré les désertions elle s'élevait à environ 60.000 fusils et sabres; et elle allait être renforcée par les dépôts et les mobilisés stationnés dans ces contrées et les 10.000 soldats de l'armée de Lamarque qui, désormais placée sous le commandement supérieur de Davout, se portait d'Angers sur Tours (1). C'était ainsi une belle masse de plus de 80.000 soldats avec 500 bouches à feu.

II

Pour empêcher les mutineries et les désertions en masse, les généraux avaient assuré aux troupes que la Commission exécutive et les Chambres restaient unies avec l'armée, qu'elles maintiendraient les droits de la nation, que la forme du gouvernement ne serait point changée et que le drapeau tricolore serait à jamais conservé.

Davout laissait dire, mais il n'avait point ces illusions. Bien qu'il n'eût pas été mêlé aux dernières manœuvres de Fouché pour la dissolution de la Chambre et la rentrée du roi, il ne pouvait les désapprouver puisque, depuis dix jours, il s'était par raison converti au royalisme. S'il avait gardé le commandement de l'armée en retraite c'était pour la conserver à la France en la donnant au roi. Il voulait que le roi eût dans l'armée un point d'appui, une force, une défense contre les exigences des Alliés. Si Davout avait tant fait que de livrer Paris sans combat, quand il eût combattu au nom du pays représenté par les Chambres, ce n'était pas pour engager une guerre sur la Loire, alors que par le fait de la restauration du roi, cette guerre sans espoir eût été une rébellion. Et pour qui combattre? L'empereur était prisonnier, les Chambres étaient dissoutes, Napoléon II était à Vienne. Pour le drapeau tricolore qui personnifiait les libertés, les vœux, les gloires guerrières, les conquêtes civiques, le droit nouveau de la France, la France elle-même? Mais un drapeau n'est pas un gouvernement. « Une armée sans gouvernement, disait très bien Davout, est quelque chose de monstrueux qui ne se conçoit pas. Ce serait la reproduction de ces bandes, de ces grandes compagnies dont du Guesclin délivra la France. »

Dès le 6 juillet, à Savigny, près Longjumeau (1), le prince d'Eckmühl chargea les généraux Gérard, Kellermann et Haxo de négocier à Paris le ralliement de l'armée au gouvernement royal. Par le choix de ces trois officiers généraux, qui représentaient, le premier l'infanterie, le second la cavalerie et le troisième les armes spéciales, Davout voulait donner à leur mission la plus grande autorité Ce n'était pas lui, prince d'Eckmühl, général en chef, qui offrait de reconnaître le roi : c'était l'armée elle-même, les régiments, les officiers, les soldats. Davout entendait qu'en retour de cette soumission spontanée, le gouvernement royal accordât à l'armée certaines garanties qui fussent aussi des garanties pour la France.

Gérard et Haxo (Kellermann, qui jugeait indispensable de rester avec la cavalerie, ne les rejoignit que le 10 juillet) arrivèrent à Paris après la dissolution du gouvernement provisoire. Ils prirent sur eux d'attendre de nouveaux pouvoirs et virent Fouché qui leur dit que « l'armée serait traitée selon son honneur et ses intérêts », mais qu'elle devait renoncer au drapeau tricolore. « Dans cet état de choses, écrivit Haxo à Davout, il faudrait assembler un conseil des principaux chefs et établir certaines bases, très modestes, d'après lesquelles nous pourrions négocier avec le roi si vous nous y autorisez par écrit. » Les circonstances pressaient. Pour ne point perdre de temps en discussions, Davout arrêta de lui-même les conditions à soumettre au gouvernement royal ; et, la pièce écrite de sa main et signée, il la fit passer dans les états-majors afin que le plus grand nombre possible de généraux et de chefs de corps y missent leur signature. Environ quatre-vingt officiers généraux et officiers supérieurs consentirent à signer, mais non sans hésitation ou répugnance. Beaucoup d'autres refusèrent, nommément les généraux Delort et Valin. « — Je serais massacré par mes cuirassiers ! » dit le général Delort.

Le 10 juillet, Kellermann apporta à Paris les nouveaux pouvoirs qui l'autorisaient, lui et ses deux collègues, à traiter la soumission de l'armée aux conditions suivantes : « 1° Nul Français ne sera proscrit ni privé de son rang et emploi soit civil

(1) Par un arrêté du 6 juillet, la Commission de gouvernement avait mis sous le commandement de Davout, non seulement l'armée de Lamarque, mais aussi l'armée des Pyrénées occidentales (Clausel) et l'armée des Pyrénées orientales (Decaen). On pourrait donc compter les troupes formant ces deux armées, bien que fort éloignées d'Orléans, dans l'effectif de l'armée de la Loire.

(1) Le quartier-général était ce jour-là à Longjumeau. Davout avait poussé jusqu'à son château de Savigny-sur-Orge, pour y voir sa femme et ses enfants.

soit militaire ; 2° l'armée sera conservée dans son état actuel tant que les étrangers resteront en France. » Des couleurs nationales, il n'était plus question. Davout s'était résigné à en faire le sacrifice.

Ce même jour, les trois commissaires furent reçus par le ministre de la Guerre, Gouvion Saint-Cyr. « — Il me paraît, dit-il, que le roi manquerait à sa dignité en paraissant faire le premier pas. Il ne peut agir qu'après une soumission formelle de l'armée... Soumettez-vous sans conditions. Je vous promets que vous serez contents du roi et qu'il fera peut-être plus encore que vous ne demandez. » A l'objection des généraux qu'ils ne pouvaient faire leur soumission sans une déclaration préalable du roi, le ministre parut céder. On convint que l'acte de garantie et l'acte de soumission seraient simultanés et échangés l'un contre l'autre. Gouvion promit de soumettre le projet au conseil des ministres, au cours de la prochaine séance. Le lendemain, Gérard et ses collègues furent introduits aux Tuileries dans un salon attenant à la salle du conseil. Gouvion Saint-Cyr sortit un instant et leur dit que le roi et les ministres se refusaient absolument à entendre parler d'aucune condition. Le 12 et le 13 juillet, nouvelles démarches, sans meilleur résultat, auprès de Fouché, de Maison, de Dessoles, de Talleyrand, et, derechef, au ministère de la Guerre. Gouvion affecta la raideur et même l'indifférence. Il ne voulut rien écouter. « — Je vous ai dit vingt fois, dit-il d'un air dégagé, je vous le répète pour la vingt et unième, qu'il m'est défendu de recevoir de l'armée autre chose qu'une soumission pure et simple. Comptez d'ailleurs que le roi fera plus que vous ne désirez. »

Pendant ces négociations, les journaux, tous plus royalistes que le roi, publiaient des nouvelles tendancieuses contre l'armée. A les en croire, l'armée était à la veille de se dissoudre d'elle-même, et, en attendant, elle se livrait partout sur son passage au pillage et aux pires excès. Les soldats français n'étaient plus que des brigands : *les brigands de la Loire*. Ces gazettes dénommaient avec une satisfaction à peine déguisée les corps prussiens qui traversaient Paris pour aller « observer » les débris de l'armée rebelle, autrement dit pour en délivrer le pays. D'autre part, le général Milhaud, qui pressentait une réaction politique et qui se sentait, comme régicide, encore plus exposé aux vengeances que ses camarades, avait pensé se couvrir en faisant, avant quiconque dans l'armée, acte d'adhésion pleine et entière à l'autorité royale. Le 9 juillet, quelques instants après avoir contresigné les pouvoirs aux commissaires de l'armée, il écrivit à Gouvion Saint-Cyr pour le prier de mettre sous les yeux du roi sa soumission pure et simple ainsi que celle des officiers et soldats de ses huit régiments de cuirassiers (1). Cette soumission particulière était sans importance effective, car sauf sept ou huit officiers généraux et supérieurs, Milhaud n'avait consulté personne au 4e corps de cavalerie, et si Davout avait voulu le démasquer, les cuirassiers auraient immédiatement abandonné leur indigne chef pour se rallier au drapeau tricolore. Mais l'acte avait beaucoup de gravité comme effet moral, le conseil des ministres devant en conclure que l'armée était désunie et que d'autres adhésions suivraient celle-ci.

Chaque jour, les commissaires rendaient compte à Davout de leurs infructueuses démarches et des bruits vrais ou faux qui couraient à Paris. Ils lui apprirent l'adhésion de Milhaud et lui firent même savoir que les Russes et les Autrichiens, ne se regardant pas comme liés par la convention du 3 juillet, se disposaient à marcher offensivement vers la Loire. Désespérant de mener à bien leur mission et envisageant avec un esprit quelque peu troublé les périls qui menaçaient l'armée, ils engagèrent Davout à leur donner des pouvoirs pour une soumission sans condition « en s'en remettant à la bonté du roi ». Le maréchal n'était ni moins alarmé ni moins troublé. Soit qu'il partageât la confiance de ses délégués en cette parole de Gouvion Saint-Cyr : « le roi fera plus qu'on ne demande ; » soit plutôt qu'il ne vît d'autre issue qu'une soumission pure et simple, si malheureuses qu'en pussent être les conséquences, il prit brusquement son parti. Le 13 juillet dans la nuit, il adressa cette lettre aux généraux Gérard, Kellermann et Haxo : « Je reçois seulement à l'instant votre lettre. Il faudrait perdre des

(1) Milhaud à Gouvion Saint-Cyr, Angerville, 9 juillet. (Arch. Affaires étrangères, 691.)

Le 8 décembre suivant, au moment où la Chambre introuvable réclamait la proscription des régicides, Milhaud jugea qu'il n'avait pas assez fait pour se donner des droits à la clémence royale. Il écrivit à Clarke, redevenu ministre de la Guerre, que dès le 28 juin 1815 il avait envoyé sa soumission au roi et lui avait fait demander en même temps des ordres pour son corps de cavalerie. Il ajouta qu'en 1814 il avait devancé Marmont dans la défection, puisque dans la journée du 3 avril il avait envoyé par écrit son adhésion au gouvernement provisoire. (L'adhésion écrite de Marmont est seulement du 3 avril au soir ou du 4 avril au matin).

Or, dans sa lettre à Clarke qui est conservée à son dossier (Arch. Guerre), Milhaud a menti deux fois : 1° la lettre d'adhésion au gouvernement provisoire est non du 3 avril 1814, mais du 8 avril (*Journal des Débats*, 11 avril) ; et le 8 avril Napoléon avait déjà abdiqué ; 2° son acte de soumission au roi est non du 28 juin 1815, mais du 9 juillet (ainsi que le prouve sa lettre à Gouvion Saint-Cyr écrite à Angerville), Le 28 juin, d'ailleurs, Milhaud marchait en retraite de Compiègne sur Paris, avec les Prussiens à ses trousses. Il avait à s'occuper de choses tout autrement pressantes qu'une soumission au roi, et il est même très probable que ce jour-là il ignorait que Louis XVIII fût rentré en France.

Mais il est parfois bon de se calomnier. Grâce à sa lettre à Clarke — et, aussi, il est vrai, à sa soumission anticipée du 9 juillet, — Milhaud fut du très petit nombre de régicides qui obtinrent de rester en France nonobstant l'ordonnance de proscription.

instants trop précieux pour réunir les généraux. Vous avez conquis par votre conduite l'estime de tous les militaires français. Aussi, dans les circonstances graves où nous nous trouvons, le parti que vous prendrez aura l'assentiment de tous. Si vous jugez qu'une soumission pure et simple soit utile à notre malheureuse patrie, faites-la, mais sauvez l'honneur à l'armée. » A la réception de cette lettre qui leur donnait carte blanche, Gérard et ses collègues, sans plus réfléchir, remirent à Gouvion Saint-Cyr une adresse au roi qu'ils avaient rédigée d'avance.

Ce même jour, 14 juillet, Davout assembla au château de la Source les généraux et les colonels dont les troupes cantonnaient à proximité. Il voulait leur faire ratifier la décision qu'il venait de prendre. Le colonel Carrion-Nisas donna lecture d'un acte de soumission à envoyer à Paris, et Davout invita les assistants à le signer. Il y eut des résistances. Cette adhésion, objectèrent plusieurs généraux, semblait prématurée ; il fallait au moins attendre le retour des délégués de l'armée. Davout reprit la parole : « — La soumission unanime des troupes, dit-il, est des plus urgentes. Il faut que le faisceau de toutes nos signatures marque notre force et notre union. Les armées de l'Europe se sont ruées sur la France pour la mettre à feu et à sang ; il n'y a plus d'espoir de les chasser par les armes. Seul, le gouvernement de Louis XVIII peut arrêter la dévastation et le morcellement de la France. C'est pourquoi l'armée doit se rallier à lui. L'intérêt public seul dicte ma conduite. On ne me verra jamais aller à la cour ni accepter aucun emploi. Je vivrai dans la retraite en consacrant le reste de mes jours à l'éducation de mes enfants. » Les officiers se laissèrent convaincre. Ils signèrent à tour de rôle, après, toutefois, avoir exigé la suppression d'une phrase offensante pour Napoléon. Seul, le général Dejean fils refusa sa signature. Le prince d'Eckmühl insista « — Je vous en prie, dit-il, je vous l'ordonne au nom de votre père que vous désoleriez et au nom de la France ! » Très tranquillement, Dejean répondit : — « Mon père est un brave homme, j'aime beaucoup mon pays ; mais je ne signerai pas. »

Davout fit alors envoyer dans tous les quartiers généraux des copies de l'acte de soumission. Les premières signatures données à la Source déterminèrent la plupart des officiers à signer aussi. Quelques-uns cependant envoyèrent leur démission ou refusèrent obstinément leur signature. En somme, l'adhésion du corps d'officiers presque tout entier fut plus facile à obtenir qu'on n'aurait pu le croire dix jours auparavant, quand l'armée avait quitté Paris. Reille fut chargé de porter au roi l'acte de soumission. Il l'avait signé sans difficulté. « — Je ne tiens pas, disait-il, à être de la queue de Bonaparte. »

Restait à donner connaissance aux troupes de la résolution prise par leurs chefs, et, comme première sanction, à leur enlever les drapeaux de l'empire et à leur faire prendre la cocarde blanche. Davout s'y décida le 15 juillet. Grande émotion parmi les généraux au moment de communiquer son ordre du jour. Quelques-uns demandent des délais, alléguant que le changement de cocarde ne peut s'opérer subitement, qu'il faut agir avec prudence, lenteur et adresse. « L'armée se dissoudra, écrit Freine. La cocarde blanche est odieuse au soldat. » « Rien n'est plus nuisible pour le soldat », écrit Bachelu. « Je diffère l'exécution de vos ordres, écrit Clausel. Il faut que j'y prépare les troupes, mais mes précautions seront inutiles. Le moment où nos soldats seront obligés de prendre la cocarde blanche sera celui de la perte totale de mes troupes. Le général Decaen me mande qu'il a les mêmes appréhensions. » « Pas un soldat ne restera sous les drapeaux si l'on ne conserve les couleurs nationales, écrit Lamarque. Henri IV ne balança pas d'aller à la messe. Je suis persuadé que pour éviter la guerre civile, il aurait consenti à porter une étole sur sa cote d'armes. »

Les généraux doivent cependant obéir, mais leurs craintes se réalisent en partie. On déserte par compagnies, par bataillons entiers. La désertion est telle que l'on n'évalue plus l'armée qu'à 45.000 hommes (1). Les soldats les plus soumis retirent en murmurant leur cocarde tricolore, mais sans la remplacer ; d'autres la conservent au shako et se bornent à la recouvrir d'une rondelle de toile, de soie, de coton que d'ailleurs ils enlèvent et remettent tour à tour pendant trois mois, selon l'humeur ou l'occasion. A Blois, les troupes accueillent par des : Vive l'empereur ! l'ordre du jour de Davout, se débandent et parcourent la ville en maltraitant les passants suspects de royalisme. A Tours, le 12ᵉ de ligne saccage les maisons que décorent des drapeaux blancs. Mêmes tumultes, mêmes violences à Chinon, à La Châtre, à Saint-Amand, à Poitiers, à Saint-Pourçaint, à Clermont-Ferrand. « La soumission de l'armée, lit-on dans un rapport du 24 juillet, du préfet d'Indre-et Loire, peut exister par écrit, elle n'existe pas de fait. » Davout écrit dans un ordre du jour : « Quelque peine qu'on éprouve du changement de cocarde, il ne peut être un prétexte au brigandage et à la désertion. » Davout

(1) Projet pour les cantonnements des troupes composant l'armée de la Loire, Bourges, 27 juillet (Arch. Guerre). « Ce projet, écrit à Davout, le général Guillaume, est établi pour 30.000 fantassins et 15.000 cavaliers. S'il en existe davantage, on en mettra davantage dans les chefs-lieux de sous-préfecture. »

pourtant, s'il condamnait les violences des soldats, comprenait leur douleur : « Le roi, dit-il plus tard, a fait une grande faute en sacrifiant les couleurs nationales. Le soldat, habitué à obéir passivement, se serait résigné sans trop de répugnance au changement de gouvernement. Mais le changement de cocarde le révolta, parce qu'il vit une humiliation pour lui dans la proscription de couleurs honorées par tant de victoires. Les lui enlever, c'est comme si on vouait à l'oubli tous ses glorieux services, comme si on condamnait son passé. » A Nantes, un gendarme se tira un coup de pistolet au cœur, en disant qu'il ne voulait pas survivre à cette honte.

HENRY HOUSSAYE,
de l'Académie française.

(*A suivre*).

ORGANISATION DE L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

L'Artillerie russe et l'Artillerie japonaise (1)

II. — PRINCIPES D'ÉTABLISSEMENT DU MATÉRIEL

La formation successive d'une masse d'artillerie dans les différents secteurs du champ de bataille exige le prélèvement d'unités de cette arme d'un corps d'armée au profit d'un autre et leur transport rapide d'un point à un autre ; c'est-à-dire que l'artillerie doit se multiplier par le mouvement. La mobilité devient chaque jour davantage la qualité la plus essentielle, la plus indispensable à une bonne artillerie de campagne. Il serait facile de montrer que les progrès techniques rendent chaque jour cette condition plus facile à remplir. Plus l'armement est puissant et perfectionné, plus l'appui du canon est nécessaire à l'infanterie, plus aussi l'artillerie doit adopter une tactique de *mouvement* qui assure l'action *en masse* de l'arme au point voulu et au moment voulu.

En définitive nous devons tendre de plus en plus pour l'artillerie à une *tactique de masse et de mouvement*, la masse est la haute expression de la *force*, le mouvement c'est *l'action*, l'ensemble constitue la *force active*.

Trois facteurs ont une influence prépondérante sur la puissance de l'artillerie : 1° le poids du projectile, d'où dépend le nombre de balles envoyées à l'ennemi par chaque coup de canon ; 2° la vitesse de l'obus à son point d'éclatement, car plus cette vitesse est considérable, plus on peut augmenter le nombre des balles contenues dans le projectile en diminuant le poids de chacune d'elles ; 3° la rapidité du tir.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 19 Novembre 1904.

La nécessité de la grande rapidité du tir qui fut si longtemps méconnue après les guerres du premier empire est admise enfin partout sans conteste; Russes et Japonais ont des pièces à *tir accéléré*, la comparaison des deux artilleries en présence en Extrême-Orient n'a donc pas à porter sur ce point. Sous les autres rapports, ces deux artilleries présentent deux types différents.

Artillerie russe. — Les Russes ont cherché la puissance principalement dans la grande *vitesse initiale*, c'est-à-dire la vitesse imprimée au projectile par la charge de poudre du canon. L'obus pèse 6 klg. 5 et il est lancé avec une vitesse de 583 mètres. Or on sait que la force de recul d'une bouche à feu, et par suite l'effort supporté par son affût est proportionnelle au poids du projectile et au carré de la vitesse initiale : en doublant le poids de l'obus, on double l'effort demandé à l'affût; en doublant la vitesse initiale, on exige de l'affût un effort quatre fois plus grand. Avec une vitesse de 583 mètres, il faut un affût d'une très grande résistance et par conséquent d'un très grand poids. Aussi le matériel russe est lourd : la pièce en batterie, c'est-à-dire sans avant-train, prête à faire feu, pèse 1.020 kilogrammes environ. — D'autre part, le gain de puissance dû à la grande vitesse initiale est-il considérable? Non. En effet les grandes vitesses se perdent avec une extrême rapidité par suite de la résistance de l'air de sorte que, arrivé au point où il doit agir, à 2.500 mètres et souvent davantage, l'obus lancé avec une vitesse considérable n'a plus, sur un obus lancé avec une vitesse moindre, qu'une supériorité de vitesse *restante*, c'est-à-dire de vitesse *utile* relativement faible.

Pour le fusil, la vitesse initiale de la balle est un élément de premier ordre parce qu'elle procure une grande tension de la trajectoire, supprime de la sorte jusqu'à d'assez grandes distances l'emploi de la hausse et annule les effets désastreux sur l'efficacité du tir d'une appréciation inexacte de la distance. Dans la Marine, où le problème consiste à percer à courte portée des cuirassements, la vitesse initiale du projectile d'artillerie a aussi une importance capitale. Il n'en est nullement de même pour l'artillerie de campagne. Les Russes, en établissant leur matériel, ont eu la folie de la grande vitesse initiale; ils la paient par le poids exagéré de leur pièce (1). C'est un vice originel.

(1) Quelques documents donnent le chiffre moins probable de 457 mètres. Pour nous la vitesse de 490 mètres doit être considérée comme un maximum à ne jamais dépasser dans l'établissement d'une bouche à feu de campagne.

Artillerie japonaise. — L'artillerie japonaise comprend des pièces de campagne et des pièces de montagne du même modèle tirant le même projectile avec des vitesses différentes ; les pièces de montagne doivent figurer dans la proportion de 1/3 environ dans les unités engagées. Le matériel japonais, œuvre d'un artilleur du pays, est remarquablement conçu en vue de la tactique que nous préconisons. Le canon de *campagne* tire un shrapnel de 6 kilogrammes avec une vitesse de 490 mètres (2). Comme nous venons de le faire observer, aux portées de 2.500 à 3.000 mètres, la différence de vitesse restante des obus nippons et des obus russes doit être assez faible, tandis que l'effort demandé à l'affût russe est plus de une fois 1/2 l'effort à supporter par l'affût de campagne japonais. Aussi la pièce japonaise en batterie pèse 150 kilogrammes de moins que la pièce russe et la pièce sur son avant-train 200 kilogrammes de moins.

Mais, dira-t-on, une différence de poids de 200 kilogrammes est insignifiante; sur les routes peut-être, mais en terrain difficile, en campagne, il en est tout autrement. Nous citerons comme exemple typique ce qui s'est passé au combat de Nachod en 1866 dans le déploiement du 5e corps prussien. Toute l'artillerie de ce corps dut passer un défilé par un itinéraire unique. Or toutes les batteries de 4, avec leurs caissons qui pesaient 1.965 kilogrammes, passèrent sans encombre, la batterie de 6 passa ses pièces qui pesaient 1.835 kilogrammes, mais y laissa tous ses caissons dont le poids était de 2.212 kilogrammes, enfin la batterie de 12 lisse ne put amenener au combat que 2 pièces sur 6 et ces pièces pesaient à peine plus de 2.000 kilogrammes, tous les caissons de 12 restèrent embourbés. — Ainsi, tandis que les voitures de 1.965 kilogrammes passent facilement le défilé, celles de 2.000 kilogrammes environ restent en route dans la proportion des 2/3; quant aux voitures de 2.212 kilogrammes, elles ne passent plus du tout. Voilà l'effet d'augmentations de poids qui paraissent négligeables : 35 à 50 kilogrammes au plus d'un côté, 247 kilogrammes d'un autre.

La pièce de montagne japonaise pèse 292 kilogrammes avec son affût et lance un obus de 6 kilogrammes avec une vitesse de 260 mètres seulement. Evidemment ce canon est très inférieur en puissance au canon de campagne russe.

Néanmoins, dans aucune action jusqu'ici, l'artillerie nipponne n'a semblé inférieure à celle qui lui est opposée et cela s'explique fort bien : La plus grande mobilité compense largement la très légère infériorité de puissance. Il faut même que l'importance du facteur *mobilité* soit très grande pour qu'il compense, du côté japonais, l'infériorité de puissance résultant de la proportion assez élevée de canons de montagne dans l'armée nipponne.

Le poids de leur matériel explique pourquoi les Russes, quand ils sont forcés *d'évacuer* une position, laissent tant de leurs pièces aux mains de leurs ennemis, comme sur les bords du Yalou, pourquoi ils durent aussi abandonner une batterie entière dans des terrains marécageux ; en essayant de la tirer de ce mauvais pas, ils sacrifièrent inutilement un grand nombre d'hommes dans un combat d'arrière-garde qu'un matériel plus léger eût permis d'éviter.

Les Japonais aussi perdirent des pièces, mais par suite de l'enveloppement d'une de leurs brigades le 16 octobre; le poids du matériel n'est pour rien dans l'incident puisque, parmi les pièces abandonnées à l'ennemi, figurait une mitrailleuse.

Au point de vue philosophique, il est curieux d'observer que les mêmes questions reviennent périodiquement sur le tapis. Il y a deux siècles environ, les frères Vallières, qui avaient établi notre système d'artillerie de campagne avaient, eux aussi, la folie des grandes vitesses initiales. Gribeauval, ce grand artilleur, eut à combattre avec la dernière énergie pour faire réduire le poids des charges de tir des canons de campagne afin d'alléger le matériel; il lui fallut une persistance inlassable pour convaincre les hommes au pouvoir à cette époque et créer un système d'artillerie léger et mobile qui subsista longtemps parce qu'il était basé sur des principes justes. La même discussion se présenta de nouveau lorsque commencèrent les études sur le canon à tir rapide. Certains personnages ne demandaient pas moins de 600 mètres de vitesse initiale et leur influence se fit beaucoup trop sentir, particulièrement en Russie. On ne comprend pas une pareille aberration après les leçons de l'histoire.

III. — Groupement des unités d'artillerie.

De même que l'établissement du matériel, l'organisation de l'artillerie, c'est-à-dire le groupement de ses unités, doit répondre au mode d'emploi qu'on lui assigne. En vue d'une tactique de masse et de mouvement, ce groupement doit faciliter la formation et le fonctionnement de masses souples se constituant rapidement sur un point pour se disloquer et se reformer ailleurs suivant les péripéties de la lutte. Ceci ne peut avoir lieu que si chaque commandant d'une grosse unité de combat dispose d'une force d'artillerie indépendante des unités d'infanterie, dont il puisse jouer avec habileté sans

(2) Si nous envisageons seulement la puissance de feu, le poids du matériel russe eût été mieux utilisé selon nous avec un obus de 8 kilogrammes et une vitesse de 500 mètres, par exemple.

rompre les groupements normaux. Les grosses unités de combat sont la Division, le Corps d'armée et l'Armée (1).

Dans la *division*, l'artillerie est directement placée sous les ordres du général commandant la division et, par conséquent, indépendante des brigades d'infanterie. C'est une mesure fort sage adoptée dans presque toutes les armées et qui permet au général d'employer ses batteries avec la plus grande élasticité, et de les faire combattre presque toujours *groupées*, quelquefois même sans déplacement, car l'artillerie bien placée peut parfois agir sur toute l'étendue du front assez restreint de la division.

Jusqu'à ces derniers temps, partout, excepté en Russie, le *corps d'armée* comportait, en dehors des batteries attachées aux divisions, une artillerie indépendante appelée *artillerie de corps*, à la disposition exclusive du commandant du corps d'armée. Cette organisation répond à un besoin réel. — Le prince de Hohenlohe, après la guerre de 1870, s'exprimait ainsi dans sa Quinzième lettre sur l'artillerie :

« Au point de vue de la tactique, il serait fort regrettable qu'on supprimât l'artillerie de corps. Là où le général commandant le corps d'armée l'engagera, il produira, en combinant ses feux avec ceux de l'artillerie divisionnaire, un effet des plus actifs qui amènera la décision capitale. Le fait même qu'il existe une artillerie de corps montre qu'il ne faut pas éparpiller l'action des batteries, qu'il faut, au contraire, la concentrer sur le point décisif. »

Comment se fait il que les idées se soient si profondément modifiées depuis lors en Allemagne, où l'on a supprimé, il y a quelques années, l'artillerie de corps pour la répartir entre les deux divisions d'infanterie? L'origine de cette réorganisation récente de l'arme se trouve vraisemblablement dans une conception nouvelle de la bataille que se sont faite les Allemands, oubliant les leçons de la guerre après une trop longue période de paix. Trop profondément imbus, à notre avis, de l'inviolabilité du front due aux progrès des armes à feu, les Allemands paraissent arrivés à considérer l'enveloppement comme l'unique formule de la victoire. Pour envelopper, on marchera sur des fronts immenses, en petites colonnes aussi nombreuses que possible ; or, l'examen du réseau routier en Europe permet d'admettre que l'on disposera le plus souvent de deux routes par corps d'armée ; la division devient dès lors la véritable unité tactique et on la dote, en conséquence, d'une forte proportion d'artillerie avec laquelle elle est en mesure de mener son combat indépendant. C'est, pour ainsi dire, la suppression même du corps d'armée et le retour aux errements de 1866. — Le schéma de l'enveloppement ne peut reposer que sur le mépris de l'adversaire, auquel on dénie toute qualité manœuvrière et sur l'idée d'une supériorité numérique certaine sur l'ennemi.

Les événements d'Extrême-Orient ne semblent justifier, jusqu'à présent, ni le point de départ de cette doctrine, l'inviolabilité du front, ni l'effet magique de l'enveloppement. Espérons que, le cas échéant, les Allemands trouveraient devant eux un adversaire manœuvrier. Il est certain que, pour nous, qui ne pouvons compter, en tout état de cause, sur la supériorité du nombre, il nous faut chercher ailleurs que dans le principe *absolu* de l'enveloppement le moyen de nous tirer d'affaire. C'est au maître, à Napoléon, que nous demandons des leçons

Pourquoi, dira-t-on, ne prendrait-on pas, pendant la bataille, des batteries aux divisions pour en constituer, à un moment donné, une masse qui fera l'office d'artillerie de corps? Pour deux raisons : D'abord il est extrêmement difficile d'enlever à des divisions *engagées*, les batteries qui leur sont affectées : de Sénarmont rencontra, de la part des généraux d'infanterie, de vives résistances, malgré la haute autorité de l'Empereur qui le couvrait, lorsqu'il voulut former la grande batterie de Friedland ; aujourd'hui que les artilleries divisionnaires sont, avec raison d'ailleurs, plus fortement incorporées dans la division, les résistances seraient plus énergiques encore, et l'autorité supérieure ne les briserait peut-être pas aussi aisément que le fit Napoléon. — Enfin qui prendrait le commandement d'une masse hétérogène formée d'éléments empruntés de côtés différents, sans lien, et comment ce commandement pourrait-il s'exercer ?

En effet, une condition indispensable au bon fonctionnement d'une masse d'artillerie est d'avoir un *chef*, un chef qui connaît ses subordonnés, qui est avec eux en communion de langage et d'idées. Cela ne peut être que si ce commandement est constitué d'avance, s'il a pu se préparer et s'exercer pendant la paix.

Le fait suivant fait ressortir l'importance de l'action du commandement.

A Sadowa, les Prussiens, par le fait même des circonstances, avaient réuni, au Sud du Holawald, un fort groupement de batteries ; voici comment la relation de l'État-major allemand s'exprime à ce sujet :

(1) Ce fractionnement est la conséquence de l'expérience. En 1866, l'armée autrichienne était divisée en corps d'armée; chacun d'eux comportait 4 brigades non groupées en divisions. C'était une erreur de principe que l'expérience condamna et pourtant nous voyons rééditer cette même erreur comme une nouveauté aux manœuvres françaises de l'Ouest en 1904. En 1866 aussi, une des armées prussiennes se composait de 4 divisions non réunies au corps d'armée; les Prussiens en reconnurent les inconvénients. Aussi, en 1870, leur véritable unité tactique fut le *Corps d'Armée* et, au-dessus, en raison de l'augmentation croissante des effectifs, *l'Armée*.

« L'artillerie établie au Sud du Holawald était moins heureuse; le défaut d'une direction unique s'y faisait vivement sentir. Il y avait bien sur les lieux deux commandants de régiment. Mais les onze batteries qui se trouvaient réunies sur ce point appartenaient à cinq détachements différents, et étaient attachées, les unes aux divisions, les autres à la réserve. C'est ce qui explique pourquoi elles ne purent *s'entendre* pour agir au commun. »

En effet, dans ce groupement, on ne constate que de l'agitation, sans résultat. Pendant le plus fort de l'action, trois batteries se retirent d'elles-mêmes ; deux d'entre elles reviennent ensuite, encombrant ainsi deux fois l'unique point de passage disponible pour toutes les armes, un pont sur la Bistritz; la troisième se porte sur Mokrovous, où elle reste inutilisée. Une autre batterie se retire en réserve et y reste; une batterie essaie de se rapprocher, se meut, s'agite, perd du temps sans résultat; une autre encore, trompée par le silence momentané d'une batterie ennemie, croit pouvoir se rapprocher, sans reconnaissance préalable, et tombe sous les coups de l'ennemi, subissant des pertes énormes; le capitaine paye de sa vie la faute commise. L'exemple avait entraîné la batterie voisine qui subit le même sort.

Une pareille méthode ne conduit à rien; aussi l'artillerie autrichienne bien groupée, sous une impulsion unique, conserve constamment la supériorité. Cette supériorité n'est due ni au matériel, qui est médiocre, ni au nombre, car les Prussiens auraient pu mettre en ligne autant de canons que les Autrichiens.

Conclusion. — Il faut à la masse d'artillerie une direction *unique et effective*, qui ne s'exercera bien pendant la guerre que si elle est préparée pendant la paix.

Par suite de la décision récente du ministre de la Guerre, chacun des régiments d'artillerie du corps d'armée est affecté dorénavant à une division d'infanterie. C'est pour nous la suppression *ipso facto* de l'artillerie de corps, à l'imitation des Allemands que nous avons tort de copier trop souvent. En effet, prendre à la mobilisation un certain nombre de batteries dans chaque régiment pour en former une artillerie de corps ne donnera jamais qu'un groupement sans lien, sans cohésion, sans force.

Il nous faut à tout prix une artillerie de corps, groupée pendant la paix sous les ordres du chef qui la conduira au combat, instruite par lui en vue du but spécial qui lui est assigné. C'est une lourde faute de supprimer cet organe et nous espérons que la décision ministérielle sera bientôt rapportée.

Au-dessus du corps d'armée vient l'*Armée* qui, elle aussi, a besoin de son artillerie indépendante, de son *artillerie d'armée*. Comment cette dernière doit-elle être constituée? Avec l'artillerie de campagne la plus mobile par cela même que les déplacements pendant la bataille seront plus grands pour l'artillerie d'armée que pour l'artillerie de corps. L'artillerie d'armée, selon nous, ne doit pas être une artillerie lourde, mais bien, au contraire une artillerie légère, très souple, manœuvrière au plus haut degré.

En Extrême-Orient, les deux systèmes sont opposés l'un à l'autre. Les Russes n'ont pas d'artillerie de corps : chacune des deux divisions d'infanterie du corps d'armée comporte six batteries à huit pièces. C'est certainement une cause de faiblesse qui s'ajoute à celle résultant déjà du poids excessif du matériel de campagne russe.

L'organisation japonaise est, au contraire, fort rationnelle, si toutefois les renseignements que nous possédons sont exacts, et tout permet de le supposer. L'armée du général Kuroki, par exemple, se composerait de trois divisions ayant chacune une artillerie divisionnaire (102 pièces en tout), puis d'une brigade d'artillerie indépendante des unités d'infanterie, de 102 bouches à feu également. Cette répartition est tout à fait judicieuse. Avec une pareille organisation, le chef peut jouer de ses batteries avec une souplesse, avec une maëstria remarquables et s'assurer la supériorité du feu au point où il veut frapper, ce qui est presque impossible avec l'abandon de toutes les pièces aux divisions. A la bataille du Yalou, l'artillerie japonaise agissant en masse réduisit au silence, avec une rapidité étonnante, les batteries russes qui venaient successivement, pour ainsi dire une à une, s'exposer à ses coups. Nous serions fort étonné si d'autres événements ne venaient pas justifier l'organisation de l'artillerie japonaise, si elle est bien maniée.

Ceci ne veut pas dire que la victoire restera, d'après nous, aux généraux nippons, car beaucoup d'autres facteurs plus importants interviennent dans la question ; nous prétendons seulement que les Japonais sont en mesure de tirer de leur artillerie un meilleur rendement que les Russes, malgré la forte proportion d'artillerie de montagne qu'ils comptent dans leurs armées.

Général H. LANGLOIS.
Ancien membre du Conseil supérieur de la Guerre.

(*A suivre*).

LA DÉCOUVERTE DU PROFESSEUR FUSS

Me trouvant à l'Exposition de Saint-Louis, le hasard m'y fit lier conversation avec un jeune Yankee, très blond, très long, très musclé et très glabre, qui passait indifférent et roide, le menton en avant et les regards ailleurs, au milieu des plus authentiques merveilles. Comme je m'étonnais du peu d'intérêt qu'il semblait prendre à l'énorme exhibition.

— Tout ce que vous voyez là, me dit-il : ces incomparables œuvres d'art, ces travaux titanesques, ces inventions stupéfiantes, cet effort colossal du génie humain, n'est rien, rien! à côté de la découverte du professeur Fuss. Retenez bien ce nom qui, dans quelques années, égalera ceux de Galilée et de Newton, s'il ne les surpasse pas.

— Dites-moi vite, demandai-je, en quoi consiste la découverte de cet illustre savant !

— Homme de science avant tout, le professeur Fuss est un observateur patient, un expérimentateur méticuleux, il ne veut rien révéler de ses travaux avant d'avoir contrôlé, recontrôlé, les résultats de ses recherches, et acquis la certitude absolue!

— Ne pouvez-vous, au moins, m'indiquer dans quel sens il dirige ses recherches?

— Cela m'est impossible, j'ai promis le secret... Allez le voir, c'est un homme très accueillant, et peut-être se départira-t-il, vis-à-vis de vous qui êtes Français, par conséquent sceptique, de la réserve qu'il garde vis-à-vis de ses compatriotes, qu'il sait trop prompts à l'enthousiasme et trop portés à monter une découverte en actions, avant qu'elle ne soit faite.

— Où habite cet homme extraordinaire, que j'y coure?

— Il est tout simplement professeur de physiologie expérimentale à l'Université Libre de Denver (Colorado). Présentez-vous à lui de ma part, et vous serez bien reçu, je vous assure.

Le jeune Yankee griffonna quelques mots sur une carte qu'il me remit; ce dont je le remerciai avec l'effusion sincère du reporter auquel on signale le prodige inconnu, l'événement à sensation de demain, la personnalité à interviewer, étrange, mystérieuse, formidable !

Deux jours plus tard, je prenais le train pour Denver; et, à peine débarqué, je me faisais conduire à l'Université Libre qui, au milieu d'un parc immense, occupe une série de véritables palais. Par bonheur, le professeur Fuss se trouvait dans le sien. Je fis passer ma carte, flanquée de celle que m'avait donnée le jeune Yankee. Quelques minutes après un gentleman, que l'on eût difficilement pris pour un larbin, me conduisit vers une sorte de bar. Au milieu, campé sur des jambes torses, les mains derrière le dos, se tenait un petit homme, — certainement mulâtre — au large front, aux traits énergiques, que des yeux singulièrement vifs et un rictus inquiétant rendaient étrange. En chemise de flanelle, les manches retroussées et les bretelles apparentes, il semblait attendre un partenaire pour un assaut de boxe. C'était le professeur Fuss.

— Ah ! ah ! me dit-il, vous êtes Français, et vous êtes journaliste ! Je suis doublement enchanté de vous voir... C'est l'heure à laquelle je lunche, si vous voulez faire comme moi, ne vous gênez pas. Choisissez ce qui vous plaira ; les victuailles que vous voyez là, sont à votre disposition.

Mon Yankee ne m'avait pas trompé, le professeur avait l'ironie accueillante. Mais, une fois l'accueil fait, sans plus s'occuper de moi, il attaquait un jambon et en détachait une large tranche, qu'il se mit en devoir de dépêcher, tout en monologuant avec amertume :

— Ah ! la France !... je la connais, j'y suis allé, en France. Quel triste pays !... Les Français sont bien le dernier des peuples !... C'est une race usée, finie ! Il n'y a plus ni hommes, ni idées ; plus rien !

Je voulus protester et citer les noms de nos maîtres les plus éminents et les plus respectés.

— Allons donc ! savants de contrebande que tout ça !... Parce qu'ils s'affublent de titres et qu'on les comble d'honneurs, ils se croient quelque chose ! Non, ce sont des ânes, des ânes bâtés ! Qui pis est : des impuissants !... Et comme, malgré leur orgueil niais, ils sentent leur infériorité, ils s'efforcent par tous les moyens d'arrêter l'éclosion du génie. Toute conception un peu élevée les dépasse, toute hardiesse les confond. Non seulement ils n'osent pas affronter les questions qui sortent du cycle banal de nos connaissances usuelles, mais ils dénient aux autres le droit de fouiller l'inconnu, d'aller plus avant dans la science de la vie ! Et ils rient, oui Monsieur, ils rient et ils haussent les épaules, quand un homme comme moi vient leur parler de recherches, aussi simples, aussi logiques et aussi hautes, que celles auxquelles je me livre !

Il perçait sous ces paroles une rancune évidente. Je compris que l'illustre professeur avait dû être éconduit plus ou moins poliment par nos savants officiels. Je pris chaudement leur défense, affirmai qu'il devait y avoir eu malentendu, que nos grands maîtres mettaient, au contraire, souvent beaucoup d'empressement à s'approprier les idées de l'étranger ; et que, en tout cas, leur courtoisie bien connue s'accordait mal avec ce qu'il disait d'eux. Je me fis fort de remettre les choses au point, et le priai, — s'il n'y avait pas trop grande indiscrétion de ma part,

de vouloir bien m'indiquer, à moi profane, sinon la nature même de ses recherches, du moins le but vers lequel il les dirigeait.

— Je travaille, me répondit-il, à l'amélioration de la race humaine.

— Problème admirable! m'écriai-je ; mais, combien ardu! Depuis un certain nombre de siècles déjà, l'élite des penseurs s'acharne à lui trouver une solution, et nous ne l'apercevons pas encore.

— Parce qu'on s'y prend mal, répliqua le professeur d'un ton bref et cassant.

— Vraiment! fis-je, donnant à ma voix les inflexions flatteuses, respectueuses et pressantes de l'interlocuteur qui brûle d'en savoir plus long.

Le petit homme versa, au fond d'un long gobelet, le contenu de divers flacons, ajouta de la glace, pilée et remua lentement. Un sourire sarcastique vint éclairer la grimace de son visage.

— Ainsi, tenez, me dit-il, vous autres Français, depuis votre Révolution! vous vous imaginez arriver à l'amélioration par les mots et les phrases : erreur, Monsieur, profonde erreur! Si le parti pris, inhérent à votre race, ne vous aveuglait, vous reconnaîtriez avec moi que chez vous, malgré les efforts des législateurs, le niveau moral ne change pas, l'intellectualité stagne, l'infériorité reste. Les Allemands ont essayé de la culture scientifique, les Anglais de la culture physique, sans arriver à de meilleurs résultats. L'histoire de tous les temps et de toutes les nations nous le prouve, nous tournons invinciblement dans le même cercle, nous retombons dans les mêmes errements, les mêmes fautes que nos prédécesseurs; et tout porte à croire que nos héritiers en feront autant. Cette constatation ne peut étonner, d'ailleurs, qu'un observateur superficiel ; pour qui sait voir et raisonner, il est évident qu'il ne peut pas en être autrement.

Le professeur Fuss répéta en martelant chaque mot : « Il ne peut pas en être autrement » et se mit en devoir d'absorber par petites gorgées la mixture glacée.

— Oserai-je vous demander, maître, à quoi cela tient?

— Mais cela tient tout uniment à ce que notre cerveau n'est pas capable de plus. Il est tellement bourré, farci de connaissances de toutes sortes, qu'il n'est plus possible d'y faire pénétrer la moindre idée neuve. La capacité des crânes a des limites ; ils éclateraient!

— Vous êtes cependant, professeur, la preuve vivante du contraire?

— L'homme de génie est une exception. On a dit, fort justement, que c'était un monstre. Son cas relève de la tératologie ; je n'en fais pas. Je m'occupe des cerveaux normaux. Eh bien! en France, par exemple, vous parlez beaucoup d'implanter dans l'esprit de vos compatriotes les idées générales : de bonté universelle, d'humanité, de justice, de solidarité, que sais-je encore; c'est absurde!... C'est proprement vouloir le contenu plus grand que le contenant. On traite ces conceptions d'utopiques et l'on a parfaitement raison. Avant de demander un rendement plus fort à une machine, il est indispensable d'en augmenter la puissance; avant de chercher à inculquer des notions plus élevées aux individus, il faut élargir leur crâne.

Sur ces mots définitifs, le professeur Fuss se leva. Terrifié par l'opération d'élargissement que ce petit moricaud avait la prétention de faire subir à nos pauvres têtes normales, je me demandai anxieux s'il n'avait pas perdu la sienne Je le regardai attentivement... Rien dans son facies torturé de savant, dans ses attitudes correctes, dans son élocution froide et précise, n'indiquait le détraquement. Je risquai une question.

— Sans doute, il serait désirable d'augmenter la capacité crânienne; mais je ne vois pas bien de quel appareil orthopédique on pourrait user pour obtenir un tel résultat?

Cette fois le professeur daigna sourire tout de bon.

— Qu'allez-vous chercher là? Il n'est question ni d'appareil, ni d'opération et vous n'avez rien, cher Monsieur, à redouter de moi. Je n'agis que sur les crânes qui ne sont pas encore formés. Sur les autres, hélas! je ne peux rien ; et vous devrez vous résigner à rester jusqu'à la mort le petit esprit que vous êtes.

— J'en suis désespéré, cher docteur, dis-je en souriant à mon tour, mais jusqu'à un certain point seulement. Je sais maintenant que votre découverte ne me touche pas directement, que vous améliorerez les êtres futurs : ma curiosité n'en est que plus surexcitée, et l'intérêt que provoque vos recherches est si puissant, que vous ne pouvez refuser de la satisfaire. Indiquez-moi, je vous prie : oh! en quelques mots, les principes de votre procédé?

— C'est que, mon procédé, comme vous dites, fit le professeur visiblement embarrassé et désireux de couper court à l'entretien, est encore à l'état embryonnaire... Et puis, pour entrer dans plus de détails, il me faudrait vous faire un véritable cours, user de termes techniques qui, pour la plupart, ne vous sont peut-être pas très familiers?

— Maître, je confesse sciemment mon ignorance. Mais, je me suis laissé dire que la haute science étonnait par sa clarté; et je ne doute pas qu'un savant tel que vous n'arrive à se faire comprendre d'un ignare tel que moi.

— Ma foi, tant pis pour vous, vous l'aurez voulu... Passons dans mon cabinet de travail.

Le cabinet du professeur Fuss occupait un grand hall très éclairé. Tout y était méthodiquement rangé. Même sur les bureaux de travail, point de papiers

épars, de manuscrits en fouillis, ni de livres amoncelés. Des bibliothèques basses à portée de la main et des vitrines garnies de crânes et de cerveaux moulés. Contre les murs, une série de fresques, pas trop mauvaises, dont les sujets étaient empruntés à l'histoire naturelle. Un peu partout, de confortables sièges, épousant la forme du corps, et permettant d'y prendre ces poses abandonnées qu'affectionnent les Américains.

Le professeur m'indiqua un de ces sièges, je m'y allongeai. Il m'offrit un cigare, je l'allumai. Puis, il s'alla percher sur un très haut tabouret, en face de moi, et ramena ses genoux près de son menton.

— Vous pouvez conclure aisément de ce que je vous ai déjà dit, commença-t-il, que pour améliorer la race humaine, on ne peut pas songer à utiliser l'homme tel que nous le connaissons. Nous devons donc le modifier, et pour cela créer des individus d'un ordre supérieur. Des « surhommes », comme disait ce fou de Nietzsche, qui prenait le problème à rebours. Or, nous savons que la sélection, l'éducation et les différentes cultures ne produisent que d'insignifiantes modifications. — Un poirier, quelles que soient les façons que vous lui donniez, ne produira pas des melons ! — Alors, comment s'y prendre ? La réponse vous vient tout naturellement à l'esprit : puisqu'on ne peut modifier l'homme quand il est né, modifions le avant sa naissance. Nous préparerons ainsi, dans l'œuf, cette race géante, qui parviendra à sortir du cercle étroit dans lequel nous tournons, lamentables écureuils, depuis une quarantaine de siècles. Race dont le vaste esprit sera capable d'embrasser la connaissance : de l'infini, du temps, de l'univers, de la nature, de la matière, de l'esprit, de la vie, de la mort et de la destinée, choses qui sont aujourd'hui pour nous lettres mortes.

— Alors, ils sauront tout ? m'écriai-je enthousiasmé, me redressant avec mon siège.

— Je n'en réponds pas, je puis affirmer seulement, qu'ils en sauront infiniment plus que nous.

— Illustre professeur, si vous avez la possibilité de réaliser un tel prodige, dites-le, criez-le, publiez-le vite, partout, dans le monde entier ! Chacun sera fier de coopérer à cette véritable renaissance, on peut le dire. Pour ma part, je me déclare tout disposé à vous aider, selon mes moyens, dans la fabrication des surhommes ; indiquez-moi la manière ?

Du haut de son perchoir, le professeur Fuss me regardait avec des yeux de chouette et son rictus s'aggravait d'un ricanement railleur.

— Ah ! Français ! me lança-t-il, comme il se fut écrié : « imbécile ! » Vous êtes aussi légers et grotesques dans votre scepticisme que dans vos emballements !... Croyez-vous donc qu'il puisse suffire de s'y prendre de telle ou telle façon pour procréer à volonté des êtres d'ordre supérieur ? Ce serait, parbleu ! bien facile, et mon mérite serait mince, puisque depuis que le monde est monde, tous les modes de procréation sont connus et journellement pratiqués... Non, Monsieur, non, la chose n'est pas aussi simple qu'elle vous paraît. Elle exige une longue préparation, tout un manuel opératoire fort délicat et ne peut s'appliquer qu'à de rares sujets.

Les mots de « manuel opératoire » calmèrent tout à fait mon exaltation. Je me renversai, en même temps que mon siège, bien décidé, cette fois, à ne plus interrompre, à laisser le professeur continuer jusqu'au bout les révélations sur sa stupéfiante découverte.

— Avez-vous entendu parler, me demanda-t-il brusquement, de la « genèse marine » ?

J'eus un geste éperdu, sorte de battement d'ailes, qui témoignait du parfait ahurissement dans lequel me mettait cette question.

— Cela ne m'étonne pas, reprit le terrible petit homme, c'est un de vos compatriotes qui inventa cette théorie et les Français, s'ils se moquent de nos travaux, ignorent généralement ceux qui se font chez eux. Eh ! bien, regardez cette succession de tableaux — il m'indiquait la fresque qui, comme une danse macabre, courait en frise tout autour du hall. — Vous voyez d'abord l'enveloppe de notre planète en voie de refroidissement. Là, elle est suffisamment refroidie pour permettre à la vie de s'y manifester. Voici la cellule simple qui en engendre de plus compliquées. Viennent les premières algues, nos grands ancêtres les mollusques, les reptiles, les poissons, les sauriens, enfin les mammifères. La chaîne se continue, comme vous pouvez vous en apercevoir, jusqu'à l'homme, en passant de l'état rudimentaire à un degré de perfection de plus en plus grand. Vous trouvez, peut-être, injustifié le passage du poisson au mammifère ; mais, votre compatriote a très sagacement fait remarquer que ce passage s'accomplissait chaque jour sous nos yeux, quand les têtards se transforment en crapauds ou en grenouilles. Voilà ce qu'on appelle la genèse marine.

— Pour ma part, je vous déclare, Maître, que je ne vois aucun inconvénient à ce que nous descendions du poisson. Cette particularité pourrait même expliquer les tendances qu'ont certains individus à nager entre deux eaux, et légitimer tels vocables ichtyologiques, qui servent à désigner d'autres individus de l'un et l'autre sexe, dont la moralité est allée à vau l'eau. Je ne saisis pas très bien, par exemple, en quoi ces considérations peuvent servir à améliorer notre espèce ?

— Ne plaisantez pas et attendez ; nous allons passer dans mon laboratoire.

Le laboratoire, où je pénétrais à la suite du Maître, était installé dans une immense galerie, presque en-

tièrement vitrée. Une dizaine de préparateurs y besognaient, qui à des recherches histologiques, qui à des analyses chimiques, qui à des préparations anatomiques, etc. Il traversa la salle dans sa longueur, jetant à droite et à gauche un coup d'œil sur le travail de ses aides, donnant au passage une indication ; et me conduisit vers une sorte d'étagère sur laquelle étaient alignés des bocaux.

— Vous voyez, me dit-il, ces vases de cristal. Ils contiennent une collection de fœtus allant de la conception à la parturition. Si vous voulez vous donner la peine de regarder, que remarquerez-vous ? Vous remarquerez que l'ovule humain, fécondé par un infime vermisseau, prend successivement la forme d'un mollusque, d'un poisson, d'un têtard et d'un quadrumane, etc... Saisissez-vous la corrélation ?... Le germe humain passe en neuf mois par toutes les transformations que l'espèce a subies en une longue suite de siècles !

— C'est une réduction de l'évolution, m'écriai-je, le transformisme en deux cent quatre-vingts et quelques jours ?

— Vous l'avez dit, fit le professeur Fuss, esquissant un salut à mon adresse, heureux de voir que, malgré l'étroitesse de mon cerveau, j'avais compris sa démonstration. Maintenant, suivez bien mon raisonnement.

— Je le suis pas à pas.

— Pour arriver à l'état d'homme, la cellule s'est donc extraordinairement modifiée et, pour ainsi dire, perfectionnée. Qui pourrait affirmer qu'elle est arrivée au terme de son évolution et que nous sommes la forme définitive ?... Formuler cette proposition, c'est en montrer l'illogisme. Nous évoluons donc sans cesse vers une forme meilleure. Quels seront les échelons supérieurs auxquels nous atteindrons dans plusieurs milliers de siècles ? Nul ne peut se flatter de le savoir. Peut être acquierrons-nous des organes, que j'ignore, correspondants à des besoins dont nous ne nous doutons pas. En tout cas, il est probable que l' « inconnaissable » d'aujourd'hui n'aura, alors, plus de mystères pour nous. Supposez, — ce qui est parfaitement admissible, — que la différence, entre l'homme dans cent mille ans et celui de nos jours, soit la même que celle constatée entre l'homme actuel et la cellule ? Imaginez, maintenant, si vous pouvez, ce que sera cet être prodigieux ?

Et le professeur Fuss se croisa les bras en dardant sur mes yeux le feu de ses prunelles.

— Je ne peux pas, répondis-je en baissant la tête ; mon cerveau s'y refuse.

— Certes, reprit-il, je ne me flatte pas de faire franchir à l'humanité l'espace qui la sépare de tant de siècles ; mais je crois pouvoir avancer considérablement l'œuvre si désespérémment lente de la nature.

— Ah, ah ! m'écriai-je, vous y voilà, enfin !

— Le moyen est bien simple, comme vous allez le voir.

— Seulement, ajoutai-je par politesse, il fallait le trouver : toujours l'œuf de Colomb !

— Je me suis tenu ce raisonnement qu'un enfant comprendrait : Si, en deux cent quatre-vingts et quelques jours, comme vous dites, un fœtus parcourt tout le cycle des transformations de l'espèce ; en deux fois deux cent quatre-vingts et quelques jours, soit en : cinq cent soixante-dix environ, il parcourra le double. Ce qui revient à dire qu'il le dépassera d'autant. Donc, en prolongeant la vie fœtale, nous devons obtenir logiquement des produits qui seront ce qu'ils devraient être normalement dans : cinquante, cent, mille siècles.

Je restai un instant confondu par l'arithmétique de l'éminent professeur. Lui, tortillant son menton galochard, savourait mon ahurissement et son rictus triomphant semblait me dire : « Hein ! mon petit Français, tu ne t'attendais pas à celle-là ?... Tu croyais que je bluffais ; et tu plaisantais, facétieux reporter ! Te voilà collé, mon bonhomme ; et tu n'as plus qu'à t'incliner devant ma science ! »

— Très illustre Maître, dis-je, bien décidé à ne plus ménager les épithètes, je ne saurais traduire en termes congrus la profonde admiration dont je suis pénétré pour vos conceptions géniales : malheureusement, entre votre sublime théorie et la pratique, n'existe-t-il pas un certain abîme, que l'on dit infranchissable ?

— Je le franchirai ! déclara le professeur Fuss avec une assurance impressionnante.

— Cependant, permettez-moi une réflexion : il me paraît bien difficile de forcer un locataire à rester dans son logement après le terme, quand il a donné congé et qu'il veut à toutes forces déménager ?

— Erreur, Monsieur, erreur absolue ! J'ai déjà quantité d'observations qui prouvent le contraire. Et, si je pouvais vous faire visiter ma clinique, je vous présenterais des patientes dont la parturition est retardée de dix, vingt, trente, cinquante, soixante-dix jours ; mais je crains pour mes sujets l'émotion que pourrait leur causer la vue d'un étranger, et je me suis fait une règle de ne laisser entrer dans ma clinique que mes aides. D'ailleurs, ajouta le professeur, me ramenant vers son cabinet de travail, vous en savez beaucoup plus que je n'en ai dit à personne. Et, je vous le répète, je ne veux rien publier sur ma découverte avant d'avoir encore multiplié les expériences et obtenu de nombreux autant qu'incontestables résultats.

— En avez-vous déjà de probants ?

— Certes oui, j'en ai ! Des fœtus prolongés m'ont déjà donné des individus en tout point remarquables. A présent, il faut attendre les produits des grandes prolongations... Le difficile, voyez-vous, n'est pas de prolonger, c'est de rendre cette gestation forcée, active et créatrice ; j'y suis presque arrivé.

— Je ne doute pas, Maître, que vous n'y arriviez définitivement bientôt. Et sous peu votre nom, ainsi que me le disait votre ami, surpassera en gloire ceux de Galilée et de Newton.

— Je le crois, dit sincèrement le professeur, car enfin, Galilée n'était qu'un observateur, Newton qu'un calculateur, tandis que moi, je suis un créateur ! Ils n'apportaient aux hommes que quelques parcelles de vérité : moi je leur donne la possibilité de la connaître toute ! Ils les laissaient hommes : j'en fais des dieux !

Sur ces mots prononcés tout naturellement et sans emphase, le professeur Fuss me fit comprendre que l'entretien avait assez duré, et me conduisit vers la porte de sortie. Je le remerciai du bienveillant accueil qu'il m'avait fait et de l'insigne faveur dont il m'avait gratifié, en voulant bien m'expliquer par le menu sa découverte, et m'excusai de lui avoir fait perdre un temps précieux.

— Ce n'est pas du temps perdu pour moi, répliqua le petit bonhomme. Vous allez faire un article sur ma découverte. Vous me « blaguerez », j'en suis sûr d'avance, sans ça vous ne seriez pas Français. Seulement les savants de chez vous qui, eux, liront entre les lignes, apprendront quel est l'homme qu'ils ont éconduit et je serai vengé de leur outrecuidance!... Dites bien surtout à vos compatriotes que le professeur Fuss n'est pas un fou !

— Je vous le promets, illustre maître !... Voulez-vous maintenant me permettre de vous communiquer un doute qui vient de m'assaillir tout à coup, au sujet de l'excellence de votre méthode?

— Parlez ?

— Ne craignez-vous pas, en prolongeant la gestation jusqu'à deux ans, temps nécessaire au fœtus de l'éléphant pour arriver à terme, de reproduire ce pachyderme proboscidien?... Nous ne sommes, peut-être, que l'intermédiaire entre la cellule et l'éléphant ?

Le professeur Fuss me lança un terrible regard de côté, dit d'un ton très sec : « Bonsoir, Monsieur », et me ferma sa porte au nez !

Sur le moment, j'en ai voulu au jeune Yankee de Saint-Louis de m'avoir fait aller jusqu'à Denver (Colorado) pour m'entretenir avec ce maniaque. Puis, j'ai trouvé que l'aventure valait la peine d'être contée... Pourtant, s'il y avait quelque chose de vrai dans ce que le professeur Fuss m'a dit ?

JEAN JULLIEN.

LA NOUVELLE ORIENTATION DE NOTRE POLITIQUE EXTÉRIEURE

Il y a six ans, des deux côtés de la Manche, les journaux jetaient feu et flammes contre le ministère Charles Dupuy et le Cabinet Salisbury. Le premier, disait-on, avait infligé à la France, l'humiliation de Fashoda ; le second avait laissé échapper l'occasion d'écraser définitivement la marine française et de nous prendre nos meilleures colonies.

Les temps sont bien changés : à quelques exceptions près, la presse et l'opinion publique, en France comme en Angleterre, approuvent hautement, dans son ensemble, les traités qui ont été conclus, le 8 avril 1904, pour aboutir « au règlement amiable des questions qui divisaient les deux pays et d'où pouvait, en certaines conjonctures, sortir un conflit (1). »

La Chambre des Communes, après un examen attentif des trois accords relatifs : 1° à Terre-Neuve et à l'Afrique Occidentale ; 2° à l'Egypte et au Maroc ; 3° au Siam, à Madagascar, Zanzibar et aux Nouvelles-Hébrides, les a ratifiés à l'unanimité, comme, d'ailleurs, la Chambre des Lords. Les orateurs les plus éminents de la majorité et de l'opposition, après en avoir fait ressortir les lacunes et les imperfections, ont déclaré qu'il était inutile de s'y arrêter, car le but de l'Angleterre, en traitant avec la France, n'avait pas été de conclure un marché commercial plus ou moins avantageux, mais d'améliorer les relations des deux pays et d'assurer sur les différents point du globe, où ils se trouvent en contact, une coopération active et soutenue. L'impression d'ensemble qui se dégage de la lecture attentive des débats qui ont eu lieu à la Chambre des Communes est le vif désir, manifesté par les hommes d'Etat anglais, de cultiver désormais des relations amicales avec la France. A chaque instant, après avoir discuté les avantages et les inconvénients matériels des solutions adoptées par M. Delcassé et lord Lansdowne, ils se livrent à des considérations sentimentales. Je citerai, par exemple, sir Edward Grey qui disait : « A un point de vue spécial, je vois d'un bon œil l'arrangement franco-anglais, parce que la France, je crois, entre toutes les autres nations, a montré, ce qui n'est guère fréquent en ce qui concerne les relations internatio-

(1) Dépêche adressée le 12 avril par M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, à MM. les ambassadeurs de la République française à Berlin, Berne, Constantinople, Madrid, St-Pétersbourg, Vienne, Washington, et près S. M. le roi d'Italie, près le Saint-Siège, à M. le ministre de la République française à Tanger et à M. l'agent diplomatique et consul général de France au Caire.

nales, une véritable fidélité à ses amitiés (*très bien ! très bien !* ». L'orateur, continuant à développer ce thème, faisait allusion à l'alliance franco-russe.

En revanche, la Chambre des Députés qui, depuis vingt ans a voté, presque toujours les yeux fermés, les ordres du jour qui lui ont été présentés pour approuver la politique extérieure du gouvernement, est sortie, cette fois, de son apathie traditionnelle. Elle a consacré cinq longues séances à l'examen minutieux de l'arrangement du 8 avril ; elle a entendu plus de vingt orateurs qui l'ont passé au crible dans tous ses détails, spécialement au sujet de Terre-Neuve, et qui ont exigé du gouvernement des précisions et des engagements formels au sujet du Maroc. Mais, quand on a suivi de près cette discussion passionnante et pesé attentivement les votes auxquels elle a donné lieu, on s'aperçoit que le désir d'aboutir au règlement amiable de toutes les questions pendantes entre la France et l'Angleterre a été presque unanime à la Chambre des Députés.

En effet, il ne faut pas s'arrêter au vote de l'ordre du jour Hubert-Vigouroux par 424 voix contre 95. Parmi ces 95 députés, une vingtaine, représentant les armateurs ou les marins intéressés à la pêche de la morue sur les Bancs de Terre-Neuve, ont eu l'occasion de déclarer à la tribune qu'ils approuvaient le principe de l'arrangement franco-anglais, mais l'opposition irréductible de leurs commettants les a obligés à repousser la Convention relative à Terre-Neuve. D'autres n'ont pas voulu voter un ordre du jour qui approuvait, sans réserves, les déclarations du gouvernement, soit parce qu'ils auraient voulu rejeter telle ou telle partie de l'arrangement, — chose impossible, puisque les conventions diplomatiques, une fois conclues, ne sauraient être que ratifiées ou rejetées en totalité, — soit parce que la rédaction de cet ordre du jour risquait de choquer les sentiments très antiministériels de leurs électeurs.

Pour apprécier le degré de résistance qui s'est produit à la Chambre, au sujet d'un rapprochement entre la France et l'Angleterre, il faut se reporter au scrutin qui a déterminé le rejet de la demande de priorité formulée par M. Archdeacon, en faveur de son ordre du jour, qui était ainsi conçu : « La Chambre, décidée à n'abandonner ni un droit, ni un territoire faisant partie du patrimoine de la France, passe à l'ordre du jour. » Cette demande a été repoussée par 428 voix contre 57 et même 55, en tenant compte des rectifications qui ont été faites ultérieurement.

On remarquera l'habileté de cette formule qui ne laisse pas du tout percer les sentiments anglophobes que M. Archdeacon a été le seul à exprimer pendant cette longue discussion. Sans aucun doute, les nationalistes qui ont approuvé cet ordre du jour auraient été assez embarrassés pour se prononcer ouvertement contre un rapprochement avec l'Angleterre, après les éclaircissements qui avaient été apportés à la tribune sur les conséquences de cette politique, au point de vue de l'équilibre européen. Quelques-uns d'entre eux (les plus intelligents et les mieux renseignés) l'ont si bien compris, qu'ils ont voté l'ordre du jour Hubert-Vigouroux ; je citerai, par exemple, MM. Engerand, Gauthier (de Clagny) et Lasies.

Notons que la plupart des royalistes ont voté avec M. Archdeacon, sans vouloir approuver son anglophobie, puisque leur porte-paroles, le marquis de Rosambo, avait déposé l'ordre du jour suivant : « La Chambre, tout en manifestant son désir d'un rapprochement avec l'Angleterre, mais estimant ne pas pouvoir consentir aux sacrifices qui lui sont demandés, passe à l'ordre du jour. »

Tous ces détails sont longs et fastidieux, mais ils ne sont pas inutiles dans une Revue française qui est une des plus lues à l'étranger, je puis le dire, en connaissance de cause. Ils nous permettent de conclure, avec preuves à l'appui, que le réquisitoire violent, passionné et injuste de M. Archdeacon n'a pas eu d'écho à la Chambre et que les représentants du pays ont presque tous « approuvé la politique de paix et d'amitié, dont le traité franco-anglais est l'expression », comme l'ont fait les orateurs qui ont combattu à outrance la Convention relative à Terre-Neuve : MM. Riotteau, La Chambre, Robert Surcouf, Charles Baudet, Ballande et Suchetet (1).

Par conséquent, le mouvement d'opinion qui s'est produit au moment de la visite des parlementaires anglais et du roi Edouard s'est répercuté au Parlement ainsi que dans la presse. Chez nous, comme chez nos voisins, on a voulu oublier les querelles séculaires et les différends plus récents qui ont failli mettre aux prises les deux pays qui ont le plus d'intérêts communs, qui ont le plus souffert pour le triomphe du principe de la liberté individuelle et qui ont supporté les plus lourds sacrifices pour faire pénétrer dans le monde entier les bienfaits de la civilisation.

Ceci posé, nous allons examiner rapidement les

(1) Un député de Saint-Malo, M. Robert Surcouf, qui descend de trois fameux corsaires : Robert Surcouf, Duguay-Trouin et Porçon de la Barbinais, a justifié son attitude en termes excellents : « Une période de bons rap« ports avec l'Angleterre a succédé aux époques de ten« sion et l'entente cordiale bat son plein. Si je suis à « cette tribune, pour m'opposer à certaines dispositions « que je considère comme néfastes en ce qui concerne « Terre-Neuve, ne croyez pas, Messieurs, que j'obéisse à « un atavisme dont j'ai le droit de m'honorer (*très bien!* « *très bien!*) mais qui n'engage pas l'avenir chez un « homme qui veut marcher avec son temps pour bien « servir son pays. » (*Très bien! Très bien!*)

questions suivantes : Quelles sont les causes qui ont déterminé ce revirement ? Le but visé par les gouvernements qui ont signé les traités du 8 avril 1904 a-t-il été atteint ? L'entente franco-anglaise repose-t-elle sur des bases durables ? Enfin, quelles en seront les conséquences probables sur le développement de notre politique coloniale et de notre politique internationale ?

Il est devenu banal de le constater, mais il est toujours bon de le rappeler, la France a le plus grand intérêt à entretenir de bonnes relations avec sa voisine d'outre-Manche, qui est de beaucoup sa meilleure cliente. Le commerce général des deux pays se chiffre annuellement par plus de 2 milliards et demi, sans compter les 500 millions, au bas mot, que les Anglais dépensent personnellement en France ; sur ce chiffre nous exportons pour plus de 1.200 millions de produits agricoles, d'articles de Paris, d'objets manufacturés, etc., tandis que nous exportons seulement pour 500 millions de produits dans nos propres colonies et que la majeure partie des importations anglaises en France représente des matières premières, comme la houille, le fer, ou des produits d'entrepôt, comme la laine, le caoutchouc, qui sont employés par notre industrie.

Nous payons chaque année à la marine anglaise 300 millions de frets et nous sommes obligés d'utiliser les câbles anglais, quand nous voulons communiquer télégraphiquement avec nos vaisseaux ou avec nos colonies, au-delà du canal de Suez. En résumé, nos intérêts sont tellement enchevêtrés dans le monde entier, qu'une guerre provoquerait chez les belligérants des catastrophes irréparables.

Par contre, le maintien de relations amicales entre ces deux grandes nations ouvre devant leurs nationaux, et même les étrangers, des perspectives infinies de progrès économiques : améliorations des services postaux, tunnel sous la Manche, etc., etc...

Sans doute, ce ne sont pas seulement les intérêts matériels et les considérations d'ordre sentimental ou humanitaire qui ont amené les hommes d'Etat anglais et français à solutionner rapidement des conflits séculaires, comme ceux qui se produisaient périodiquement à Terre-Neuve ou des différends qui ont failli provoquer une guerre néfaste, par suite de notre rivalité en Indo-Chine et en Egypte. Les progrès inquiétants de certaines puissances en Europe, dans le Nouveau-Monde et en Extrême-Orient, ont dessillé les yeux des moins clairvoyants : ils ont compris que les deux puissances, pourvues d'immenses territoires dans les cinq parties du monde, avaient mieux à faire que de se contrecarrer partout où leur influence s'exerçait côte à côte, au risque de mettre en péril leur existence même et de s'affaiblir mutuellement, au profit des tiers qui les surveillaient et se tenaient prêts à profiter de leurs moindres fautes.

Tant qu'il restait des territoires vacants en Afrique et des régions soustraites à la pénétration européenne en Asie, les explorateurs, les marchands et les officiers se livraient à une véritable course au clocher pour donner à leur nation de nouvelles possessions ou de nouveaux centres d'influence ; mais quand l'Afrique fut dépecée du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest ; quand tous les archipels du Pacifique eurent été appropriés ou partagés ; quand les ambitions les plus ardentes en Asie eurent été refroidies par l'insurrection des Boxers et l'entrée en scène des Japonais ; quand on comprit, en France et en Angleterre, que les alliances ou les extensions d'alliances contractées depuis 1898 risquaient de nous précipiter dans l'abîme, dont nous avions touché le fond, six ans auparavant, il fallut bien se rendre à l'évidence et se hâter d'éteindre les foyers de discorde qui nous exposaient à des éventualités redoutables et qui risquaient de susciter une conflagration générale.

Et pourtant, la tâche était difficile. Nous avions des droits indiscutables à Terre-Neuve et en Egypte et des prétentions absolument légitimes au Siam et au Maroc. Les Anglais tenaient absolument à obtenir leurs coudées franches à Terre-Neuve et en Egypte et ils attachaient une importance capitale à la préservation de leurs intérêts commerciaux et de leur situation stratégique dans la région que baigne le détroit de Gibraltar et dans celle qui touche aux Indes et au détroit de Malacca.

Comment concilier l'attachement si légitime des Français à leurs droits, et leurs préoccupations pour la défense de leurs possessions africaines ou indo-chinoises, avec la volonté des Anglais d'aboutir à leurs fins, appuyés comme ils le sont sur une force navale prépondérante ?

C'est l'honneur des deux chefs d'Etat, des deux gouvernements, des deux ministres et des deux ambassadeurs d'avoir résolu, en un temps relativement très court, ce grave problème.

Ils n'ont pas cherché de vaines satisfactions d'amour-propre, en essayant de persuader à leurs nationaux qu'ils avaient obtenu de plus grands avantages que leurs collègues. De chaque côté on s'est préoccupé de sauvegarder les intérêts dont on avait la charge et de réaliser des avantages positifs et depuis longtemps poursuivis, sans s'attarder à peser minutieusement si ce qu'on abandonnait était l'équivalent exact de ce qu'on recevait ; sans se dissimuler les imperfections et les lacunes qui subsistent dans les trois accords conclus le 8 avril 1904, on peut affirmer que chacun des deux pays gagne, en réalité, plus qu'il ne perd et il est heureux qu'il

en soit ainsi, puisqu'il s'agissait de nouer entre eux une amitié durable et solide.

« Nous n'avons pas cherché à voir comment nous pourrions nous faire, les uns aux autres, le moins de concessions possible, a dit le comte Percy, sous secrétaire d'Etat à la Chambre des Communes, mais comment nous pourrions aller le plus loin possible, afin de nous donner mutuellement les satisfactions que nous cherchions. Et dans sa péroraison, le noble lord s'exprimait en ces termes « Ce n'est pas un marché commercial que nous présentons à cette Chambre... mais un instrument pour réaliser une politique d'ensemble au succès de laquelle nous avons subordonné toutes les considérations secondaires. »

M. Balfour, premier ministre, est revenu sur cette idée : « Si nous considérons le traité comme un marché, il est avantageux aux deux parties, comme tous les bons marchés... Ce que les Français abandonnent et ce que nous abandonnons consiste dans les moyens que nous avions de contrecarrer réciproquement le libre développement de notre action en Egypte, à Terre-Neuve ou au Maroc. Le gain est incalculable, la perte est nulle, puisque nous abandonnons simplement, les uns et les autres, des moyens de négocier, dont chacun ne rendait pas plus prospère ou plus heureux le pays qui les détenait. »

De son côté, M. Delcassé a déclaré à la Chambre des députés : « Je pense que la convention est également avantageuse aux deux nations (*applaudissements*), en ce que chacune d'elles obtient satisfaction sur les points qui lui importent le plus. »

Voilà une méthode nouvelle, un esprit nouveau, si l'on veut, en diplomatie. C'est un symptôme, a dit le comte Percy, « que nous sortons de la période pendant laquelle on considérait le succès d'une nation comme impliquant nécessairement un revers pour une autre nation ». (*Vifs applaudissements.*)

Les trois accords du 8 avril 1904 répondent-ils au but poursuivi par les négociateurs ? En d'autres termes, règlent-ils définitivement et pour toujours les difficultés et les sources de conflit auxquelles les hommes d'Etat français et anglais ont voulu mettre fin ? Les « articles provisoires, controversés ou litigieux » qu'ils contiennent, suivant l'expression de M. Paul Deschanel, risquent-ils de transformer en nids à procès un instrument diplomatique qui, dans la pensée de ceux qui l'ont conclu, est avantageux pour les deux parties (1),et « sauvegarde pleinement les intérêts essentiels de chacun, condition nécessaire d'une entente durable et féconde (2) ».

Je crois, pour ma part, que le traité répond aux espérances et à l'intention de ceux qui l'ont négocié. J'ai examiné, une à une, à la tribune de la Chambre, le 7 novembre dernier, les concessions que nous avons consenties et celles qui nous ont été accordées, en me plaçant à ce point de vue nouveau que le gain d'un pays n'est pas nécessairement la perte de l'autre, et je me suis posé, chaque fois, les questions suivantes : « Que perdons-nous ? Que gagnons-nous ? Pouvions-nous gagner un peu plus ou perdre un peu moins en traitant plus tôt ou plus tard ? » Je ne reviendrai pas sur une démonstration qui m'a valu l'honneur d'examiner, ici, la nouvelle orientation de notre politique extérieure, mais je puis dire que personne ne l'a réfutée dans son ensemble ni dans l'une de ses parties.

Il est facile de soutenir qu'en abandonnant un instrument d'échange comme nos droits sur la côte occidentale de Terre-Neuve (*French shore*) nous aurions pu obtenir des avantages plus importants que la cession des îles de Los, l'accès de la Gambie navigable et les rectifications de frontières qui nous permettront de communiquer plus facilement du Niger au lac Tchad. Il est possible de soutenir que la valeur des droits que nous abandonnons, en Egypte, n'est pas compensée par l'importance des concessions que l'Angleterre nous fait au Maroc et que la Déclaration relative au Siam est insuffisante, car si elle nous donne carte blanche dans la vallée du Mékong, elle ne nous assure pas la prédominance politique à Bangkok et dans la vallée de la Meinam.

Mais il a été tout aussi facile à des orateurs anglais de soutenir la thèse contraire. Sir Edward Grey a dit que, dans l'ensemble, la balance penchait du côté de la France. Nous n'avons pas laissé, d'après lui,aux Anglais, les mains libres, en Egypte, comme ils nous les ont laissées au Maroc; la France leur abandonne, à Terre-Neuve, des droits limités et sur certains points controversés contre des concessions absolues en Afrique, etc... Sir Charles Dilke a soutenu la même thèse ; il a ajouté que les Anglais nous avaient accordé de trop grandes concessions au Siam où le commerce français, a-t-il dit,ne représente que un pour cent du commerce anglais et où notre sphère d'influence englobe le tiers du chemin de fer de Khorat à Bangkok, — ce qui constitue une menace pour le commerce britannique — et vient s'arrêter à une centaine de kilomètres de Bangkok.

Plusieurs orateurs français ont soutenu que les droits de nos pêcheurs, à Terre-Neuve, n'avaient pas été sauvegardés ; de même, des orateurs anglais, dont sir Henry Campbell Bannerman, leader de l'opposition, ont trouvé insuffisantes les clauses tendant à préserver les intérêts commerciaux de leurs com

(1) Dépêche du marquis de Lansdowne, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, à sir Edmund Monson, ambassadeur de S. M. britannique à Paris (8 avril 1904).

(2) Dépêche de M. Delcassé, citée p. 685.

patriotes au Siam et au Maroc — clauses qui seront certainement qualifiées d'excessives devant le Sénat français.

Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si les deux parties réalisent les avantages qu'elles ont voulu se procurer, condition indispensable pour que leur entente soit durable. Nous l'examinerons dans un prochain article.

Louis Vigouroux.
Député.

(*A suivre*).

PARLEMENTS SCANDINAVES

Les délégués danois, norvégiens et suédois à Paris.

Stockholm, novembre 1904.

Au cœur de Stockholm, au pied du palais royal, un ilot divise l'étroit canal par où les eaux douces du Mœlar débouchent dans l'archipel baltique ; de vagues bâtisses le couvraient naguère que les Stockholmois rêvaient de supprimer : des pelouses, des massifs de verdure abritant des constructions légères ennobliraient l'une des plus harmonieuses perspectives de la vieille capitale, avenue de lumière, de reflets, de voiles blanches, de vapeurs aux couleurs vives. En ces dernières années l'humble îlot, dégagé par les démolisseurs, s'est élargi, s'est exhaussé, s'est entouré de murailles puissantes ; puis... un palais a surgi en travers ; sa masse rouge, échouée au milieu du courant, ancrée contre vents et marées, symbolise aux yeux des Stockholmois attristés, jaloux à bon droit de la naturelle beauté de leur ville, la toute puissance de la représentation nationale.

Le nouveau palais du Riksdag doit être prêt pour la session prochaine (mi-janvier) ; on achève l'aménagement intérieur : façade d'une élégance sobre encore que dénuée d'imprévu, colonnade de robuste granit, large entrée, hall de marbre vert où se déroule assez noblement l'ampleur d'escaliers blancs, électricité, cuivres modern-style, couloirs, vestiaires ingénieux ; la gloire de ce confortable palais sera le balcon d'où, par les entrecolonnements, le regard s'échappe vers une nappe azurée « vestibule de la mer». Là les représentants de la nation viendront, au cours des longues séances, respirer l'âpre souffle salé, les commissions se divertir au spectacle éternellement séduisant des jeux du nuage et de la vague. Et le sourire de la nature scandinave planera, ainsi qu'il convient, sur les graves délibérations des élus...

A droite, à gauche — séparées par des bureaux, des salons, la bibliothèque — les salles de délibération des deux Chambres, répliques à une échelle différente d'un modèle unique, salles octogonales, claires, accueillantes et comme souriantes, de la plus heureuse et de la plus discrète harmonie : huit cintres surbaissés, où s'accrochent les loggias en saillie destinées au public, penchent d'un commun effort vers l'évidement circulaire du plafond, clos d'une verrière irrisée ; sur un des côtés, la table du président, les sièges des ministres font face à l'éventail étalé que figurent les rangées de fauteuils écarlates. Rien qui rappelle l'échafaudage de notre tribune aux harangues, l'architecte n'a point dressé de piédestal favorable au geste oratoire ; ces salles ne connaitront jamais le chassé-croisé des orateurs successifs, ni les remous que provoque une parole passionnée, ni l'assaut furieux livré aux rostres par une foule affolée. Chacun parlera de sa place posément ; en ce décor si parfaitement gracieux, on discutera d'affaires entre gens d'affaires ; et députés, sénateurs, ministres même y jouiront d'une absolue sécurité.

Ce calme, ces allures lentes, cette modération jusque dans les crises violentes qui caractérise les trois Parlements scandinaves, cette sagesse, cette dignité dont ils s'assurent le bénéfice plus aisément que telles autres assemblées où le talent trouve plus d'échos, s'expliquent évidemment par un heureux privilège du tempérament septentrional ; des défaillances seraient inévitables si dans les trois pays l'élément le plus vigoureux et le plus prudent, le plus réaliste, le plus hostile par définition aux surprises de l'éloquence et aux suggestions du moment, n'imposait à la représentation nationale ses mœurs spéciales, ses méthodes de travail et d'action et jusqu'à son langage : le droit de suffrage inégalement réparti dans les trois royaumes, donne partout la majorité à la classe agricole ; les paysans, conscients d'un grand rôle historique que ne peut leur disputer une classe moyenne peu nombreuse, impuissante, confinée dans les villes, choisissent dans leurs propres rangs leurs représentants : cultivateurs, éleveurs, paysans-propriétaires, peuplent les assemblées de Stockholm, de Christiania et de Copenhague ; à leurs côtés, on ne vit longtemps que quelques fonctionnaires, et, en Suède et en Danemark, les députés de la noblesse. — Un « grand paysan », membre du Parlement, fait suivre son nom de celui de son *gaard* (ferme), comme un seigneur d'autrefois se réclamait de son fief ; il s'appelle Pehr Persson de Törneryd, Hans Andersson de Nöbbelöf, Carl Persson de Stallerhult ; sa

rouerie, sa défiance perpétuellement aux aguets, obligent les ministres à la tactique la plus savante ; son apparente docilité rend plus redoutables ses soudains coups de boutoir ; à un ministre de la guerre Hans Andersson de Nobbelof criait un jour tout soudain : « La seconde Chambre (députés), n'obéit pas au commandement », et ce mot renversait un projet de réforme de l'armée et le ministre lui-même.

A Copenhague, à Christiania, plus vivantes ou plus familières, la présence des députés-paysans ne modifie guère la couleur de la vie sociale ; à Stockholm, leur importance emplit le vide d'un décor solennel et qui semble trop vaste ; qui donc n'admira leur démarche assurée par les rues et les places, leur aisance narquoise parmi les élégances gourmées des citadins, leurs regards de maîtres, leurs lèvres bien rasées ? Chaque soir plusieurs groupes se forment en ce brillant restaurant de l'Opéra dont les fresques scandalisèrent les Stockholmois avant de les attirer : c'est, au-dessous des frises où des nymphes et des faunes s'ébattent dans du soleil, un défilé de vestons cossus, de redingotes de comices agricoles ; les paysans causent des incidents de la journée ; et sans doute ce sont des chefs, mais j'ai vu là des visages dont une aristocratie de race ou de pensée envierait la finesse, l'énergie, l'intelligence. — Au reste, ces paysans, que sut si bien peindre la romancière Selma Lagerlöf, ne constituent-ils point une admirable aristocratie campagnarde ?

*
* *

Un trait commun apparente les Parlements scandinaves et détermine leur originalité ; des rôles inégaux leur sont assignés, en des collectivités parvenues à des degrés différents d'évolution politique et sociale.

A Stockholm, le Parlement pactise avec une monarchie valide qui désigne les présidents des deux Chambres, et choisit avec indépendance ses ministres ; vieux pays que mille liens rattachent à un passé glorieux, la Suède possède une église nationale, un corps de fonctionnaires, une classe de hobereaux et une noblesse majorataire fortement constitués, coalisés en vue de maintenir des traditions, des usages, une orthodoxie politique et religieuse ; la dispersion des habitants épars sur un immense territoire, l'absence de besoins d'une population longtemps presque exclusivement agricole, la situation même du pays, éloigné des grands courants européens, à l'avant-garde de la civilisation occidentale, causèrent la longue stagnation de la vie politique ; c'est tout récemment qu'un jeune parti radical, mettant à profit les libertés amplement dispensées par la loi et les facilités nouvelles de transport et de communication, a entrepris de secouer et d'éveiller les masses somnolentes. Une association d'étudiants (Verdandi) instituée au cœur de la vieille Université upsalienne, citadelle du conservatisme, voue à la propagande des forces neuves et enthousiastes. La seconde Chambre (députés), élue au suffrage censitaire, semble à la veille de subir une réorganisation et une refonte des partis.

Au lendemain de la réforme qui substituait aux quatre États de l'ancienne Diète les deux Chambres du système actuel (1866), les paysans s'étaient unis dans l'espoir d'alléger leur propre part d'impôts ; le « landtmannaparti » grossi des isolés, interprètes des tendances libérales, dominait la seconde Chambre, s'opposait à la coalition des fonctionnaires et des grands propriétaires conservateurs, maîtres de la « première Chambre » (Chambre haute), partisans ardents d'une réorganisation militaire. Un paysan du Halland, jovial, prudent et souple, Karl Ifvarsson, menait la lutte contre les ambitions bureaucratiques et les visées militaristes ; il avait pour lieutenant un lettré, Émile Key, père de cette Hélène Key, essayiste dont la philosophie sociale soulève aujourd'hui la jeunesse universitaire. Les deux partis se neutralisèrent jusqu'au jour où la question douanière faisait éclater les vieux cadres ; en 1884, année notable dans l'histoire des démocraties des trois pays, la représentation de Stockholm, définitivement arrachée à la bureaucratie conservatrice, passe aux libéraux, mais les paysans commencent, vers le même temps, à s'intéresser à la réforme militaire, rançon d'un nouveau système douanier ; ils se détachent lentement de leurs alliés les ouvriers des villes, encore peu nombreux, qui déjà parlent de socialisme et organisent des syndicats corporatifs. Mené par le dalécarlien Lias Olof Larsson, et A. P. Danielsson, paysan d'Œland, le landtmannaparti évolue vers ses ennemis de la veille, les grands propriétaires ; en 1888 il se divise, le vieux landtmannaparti demeurant fidèle à son programme originel, le nouveau landtmannaparti passant à la droite protectionniste ; une sorte de coup d'État judiciaire casse les élections de Stockholm, remplace par 22 protectionnistes les 22 libre-échangistes élus au premier tour. Les droites sont toute-puissantes ; elles tentent alors d'étouffer l'essor démocratique ; les propagandes socialiste de H. Branting, anti-religieuse de V. Lennstrand, absorbent enfin (1899) le vieux landtmannaparti effrayé par les revendications ouvrières.

Cependant l'opposition (Folkeparti), réduite à trente membres (effectif de la seconde Chambre 230 membres), redouble d'efforts ; une tentative des groupes agrariens pour réduire le droit de représen-

tation des villes (Vingeklipningen, rognement des ailes) échoue ; un jeune journaliste, David Bergström, président de Verdandi, commence une campagne en faveur du suffrage universel ; en 1896, le chef des paysans ralliés au parti antidémocratique est battu aux élections ; un projet d'extension du droit de suffrage, préconisé en des manifestations retentissantes, les imposantes « démonstrations » du 1er mai (1), gagne à chaque consultation du corps électoral des voix nouvelles ; en 1900 parait le *Liberal Samlingsparti*, ou « parti de la coalition libérale » qui englobe l'ancien Folkeparti, quelques « sauvages », quelques transfuges du Landtmannaparti, et demeure actuellement encore le groupement le plus nombreux de la seconde Chambre en face du Landtmannaparti, très éprouvé et d'un centre hésitant. Son chef, le Dr S. von Friesen, allie à des connaissances étendues la prudence, la discrétion cordiale, l'énergie lente qui plaisent aux paysans, et fortifient son prestige aux yeux même de ses adversaires ; à ses côtés siège A. Hédin, l'un des doyens de la Chambre, le politique qui se rapproche le plus de l'idéal que l'on se fait en France ou en Angleterre d'un grand parlementaire, mais trop indépendant pour s'asservir à aucun parti, de culture trop personnelle, trop ardent, trop brillant, victime de son talent qui l'a toujours éloigné du pouvoir.

L'intrusion de la grande industrie avec son cortège de problèmes politiques et sociaux en un milieu agricole, traditionnaliste et conservateur, tel est en somme le fait capital qui domine la vie suédoise de ces vingt dernières années : les revendications ouvrières, encore que modérées, ont une première fois effaré la majorité paysanne qui s'est vivement dérobée ; on assiste actuellement à une tentative de rapprochement entre les démocraties urbaines et rurales. Si cette tentative réussit, on entrevoit la menace d'un conflit analogue à celui qui déchira naguère les partis danois ; une seconde Chambre résolument démocratique se verrait aussitôt combattue par la première Chambre, qui elle-même subit une lente transformation sous la poussée des intérêts économiques ; signe des temps, les chefs de la majorité protectionniste et de la minorité libre-échangiste de la première Chambre sont deux puissants industriels ; beaucoup de nobles et de fonctionnaires n'y sont plus que les porte-paroles de grosses entreprises financières et industrielles.

***

Les œuvres retentissantes des artistes et des écrivains norvégiens ont popularisé en Europe un type de Scandinave entreprenant, pratique, hardi, affranchi des traditions, rude jouteur quand son détachement de tout ne l'immobilise pas, rêveur et casuiste, en proie aux scrupules obscurs de sa conscience. Quelle impression de vigueur, de jeunesse, de beau courage ne garde-t-on point d'un séjour au pays des Norvégiens ? Leurs femmes passent pour les plus parfaitement belles de la Scandinavie ; en la magnificence des formes féminines se lit l'orgueil d'un peuple et l'audace de ses idéaux. — Il n'est point d'effort de pensée ou d'action héroïque dont le peuple norvégien ne croit être en mesure d'étonner le monde ; sa présomption le voue à l'action incessante. Depuis plusieurs générations un puissant mouvement national l'emporte tout entier, propagé des artistes, des écrivains, des penseurs aux plus humbles habitants des fjords et des fjells ; un patriotisme ombrageux le dresse en révolte contre le pacte qui l'unit à la Suède : actuellement la politique le travaille jusqu'en ses retraites les plus âpres et les plus inaccessibles, patient bénévole soumis à d'audacieuses expériences sociales.

C'est en 1871 que le Storthing, devenant annuel, commence d'imprimer à la vie politique une surprenante accélération ; les vigoureuses personnalités accentuent de leurs antipathies l'antagonisme des principes ; une droite conservatrice seconde Frederik Stang, juriste expert, homme du monde, avocat élégant, dont l'éloquence surveillée devait paraître froide à la jeunesse réaliste qui détient actuellement les affaires : hostile aux rêves scandinavistes, mais loyal défenseur de l'union, il s'efforce de maintenir en bel équilibre le système des institutions gouvernementales, se fait le champion de la monarchie. Son adversaire, Johan Sverdrup, chef de la gauche, président du Storthing de 1871 à 1884, petit homme d'apparence méridionale, en perpétuelle agitation, improvisateur aussi mordant qu'intarissable (le roi Charles XV le comparait à une machine à vapeur active et bruyante) dépense généreusement son talent au service de la cause parlementaire. Le souvenir de ces deux hommes domine aujourd'hui encore les luttes politiques norvégiennes (Émil Stang a succédé à son père dans la confiance de la droite) ; ils connurent un âge héroïque : dès 1870 Sverdrup réclamait l'attribution du droit de vote à tous les citoyens indépendants de par leur salaire ou leur profession, et l'entrée des ministres au Storthing, c'est-à-dire leur responsabilité devant les représentants du pays : un amendement constitutionnel voté par trois Storthings, en dépit de la résistance de Stang, premier ministre (poste créé en 1873), provoque un *veto* royal ; la gauche renforcée par les élections de 1882 met les ministres en accusation (1883). La monarchie s'avoue vaincue, reconnait taci-

(1) Voir le *Temps*, 14 mai 1901.

tement l'avènement du parlementarisme, appelle au pouvoir Sverdrup (1884) qui conduit les ministres à l'assemblée et réalise une véritable extension du droit de suffrage.

Sverdrup, abandonné par la fraction la plus avancée de sa majorité (« gauche pure » présidée par Steen) se retire en 1889. Dès lors, et bien que les complications des négociations unionnelles ramènent des ministères modérés alternant avec des ministères radicaux, les gauches appliquent un programme de réformes démocratiques, d'armements, dirigés un instant contre la Suède, de réorganisation financière et scolaire. Les Norvégiens paient un impôt progressif sur le revenu (lois de 1892 et 1895), pratiquent le suffrage universel (loi de 1898) appliquent le Code pénal le plus humainement moderne (lois de 1887); leurs femmes sont électrices et éligibles aux assemblées communales; les institutions d'assurance mutuelle et d'assistance vont se multipliant.

Démocratie peu complexe (classe moyenne insignifiante par le nombre entre la masse prolétarienne et les grands armateurs détenteurs de la fortune du pays), tout près de former un Etat républicain (faiblesse de la prérogative royale, et de l'attache suédoise), la Norvège confie ses destinées aux délibérations d'une seule Chambre (fiction de la dualité des Chambres tirée occasionnellement d'une assemblée unique et ressoudée en cas de conflit).

*
* *

Un long procès se plaide entre la Suède et la Norvège : la série de ses émouvantes péripéties ne semble pas devoir de sitôt cesser de réserver au monde des surprises; les Scandinaves sont frères de nos Normands, légistes et chicaneurs obstinés. A l'heure où l'on écrit ces lignes, le ministère des Affaires étrangères de l'Union, récemment abandonné par son titulaire impuissant à solutionner la question des consulats, n'est point encore officiellement pourvu d'un chef. Ces interminables débats où s'aigrissent les caractères, où s'usent les bonnes volontés, risquent de compromettre la réalisation de programmes de collaboration interscandinave développés avec une insistance croissante par les meilleurs organes de la presse des trois pays. Déjà, des conventions postales, des arrangements relatifs au droit maritime et commercial ont aplani ses barrières séculaires; timidement un projet de Zollverein sollicite l'attention publique; il reste beaucoup à faire pour organiser l'effort des nations sœurs menacées dans leur pacifique expansion par la croissance des grands Etats européens.

*
* *

Dans les Conseils scandinaves, le Danemark joue le rôle de conciliateur ; nul arbitre plus qualifié : un critique suédois dénombrait récemment les garants de la réputation danoise, les porcelaines, les beurres, le critique G. Brandès, le médecin Finsen ; art, économie rurale, lettres, sciences, ce n'est énumérer qu'une partie des activités sociales où l'esprit pratique, ingénieux et alerte du Danois contemporain, a su déterminer de jolies réussites ; nul peuple, en aucun temps, ne sut mettre aussi complètement en valeur son patrimoine intellectuel et les ressources naturelles de son sol, ne tira plus habilement parti des bienfaits de sa situation géographique et de ses avantages maritimes. A la Suède, maîtresse du plus vaste domaine, et du plus riche en trésors naturels, mal dégagée encore de l'étreinte du passé, à la Norvège, que sa marine enrichit, à défaut de son agriculture, mais que menace l'action hâtive du virus politicien, à toutes deux qui s'entredéchirent en un conflit sans issue, le Danemark propose, en exemple, l'exploitation scientifiquement ordonnée de ses plaines, de ses sablières et de ses marais, ses industries agricoles, l'aménagement de ses ports, les succès de ses écoles populaires, de ses institutions d'assistance et de prévoyance, l'éducation de ses classes populaires, leur patriotisme éclairé, leur sens politique.

Quels qu'aient été les mérites de l'initiative privée, pareille prospérité ne se comprendrait point sans l'incessant concours du Parlement ; l'admirable est que l'action patriotique des assemblées ait pu s'exercer aussi efficacement au cours de graves luttes politiques et constitutionnelles ; pendant de longues années, en effet, les deux Chambres furent séparées par un conflit aigu, et il semble que le Danemark dût s'accommoder d'une situation quasi révolutionnaire comme d'un état normal.

Lutte étrange, dont les péripéties logiques ne firent jamais perdre aux masses leur sang-froid. La constitution de 1866, opposant à une Chambre populaire (Folketing), une Chambre aristocratique (Landsting), à base électorale trop restreinte, avait organisé le conflit ; dès 1870-71, éveillé au bruit de nos défaites, arraché par la parole ardente de G. Brandès aux rêves pernicieux d'un patriotisme aveugle et sentimental, aux préoccupations d'une littérature anémiée, brusquement remué par les revendications démocratiques d'un parti paysan (les Amis des paysans), le Danemark se divisait en deux camps ; pendant dix ans, les paysans combattent seuls au Parlement, maîtres de la seconde Chambre, dont ils prétendent imposer la suprématie ; en 1880, un universitaire, Hörup, leur apporte le concours de la

jeunesse lettrée, enthousiasmée, par la prédication de G. Brandès. La gauche, de parti de classe devient parti national, remporte, en 1884, d'éclatantes victoires électorales ; la Chambre haute prolonge encore dix-sept années une résistance sans espoir. La lutte culmine en 1886 ; un typographe, Julius Rasmussen, ayant tiré deux balles inutiles sur le ministre Estrup, le gouvernement proclame une sorte d'état de siège ; un compromis, intervenu entre l'aile modérée de la gauche et le gouvernement (1894), n'est pas ratifié par l'opinion.

Pendant cette lutte les chefs, E. Brandès (frère du critique), directeur du journal *Morgenbladet*, puis du *Politiken*, publiciste, orateur, auteur dramatique, Hôrup, Bojsen, Alberti, Christian Berg, agitateur merveilleux, les électeurs, eux-mêmes, répudient en toute occasion l'appel aux armes ; les incidents de la vie parlementaire passionnent l'opinion : votes de défiance répétés de la deuxième Chambre, refus de subsides, expédient des « lois de finances provisoires », rejet des projets ministériels repoussés sans examen par la « Commission d'enterrement ». Les particuliers, soumis aux vexations de la police, subissant des procès, des condamnations, songent un instant à s'armer, esquissent l'organisation de sociétés de tir, rapidement et pacifiquement dissoutes par l'autorité.

L'impossibilité de gouverner contre une majorité écrasante détermine, en 1901, le roi à faire appel à un ministère radical ; les quatre chefs des gauches, J.-C. Christensen-Stadil, Alberti, Hage, Hôrup prennent le pouvoir sous la direction d'un universitaire qui fait ainsi son entrée dans la vie politique, le Dr Deuntzer, actuellement encore, président du Conseil.

Cette longue lutte terminée par l'avènement tacite du parlementarisme, les haines cicatrisées par le charme de la vie danoise, si simplement bourgeoise, les divisions atténuées à la faveur d'une prospérité matérielle et morale, sans exemple, la démocratie n'aperçoit plus que les bénéfices acquis au cours de bienfaisantes épreuves, les masses électorales instruites de leur force et de leur responsabilité, la conscience nationale résolument orientée vers un avenir de paix et de progrès social, le Parlement apaisé, reprenant l'œuvre législative longtemps interrompue, et travaillant à mettre d'accord les lois dont beaucoup sont très vieilles, et les mœurs très libres, et très modernes.

*
* *

QUELQUES SILHOUETTES

Une « Association franco-scandinave », fondée au mois de janvier dernier sur une initiative partie de Suède, rencontrait aussitôt en France, les concours les plus éminents ; la section française, présidée par MM. Liard et Gabriel Monod, recevait, en juillet, un groupe de Suédois ; l'accueil le plus brillant et le plus cordial était fait à nos amis du Nord, à Paris — à la Sorbonne, à l'Hôtel de Ville, à la Présidence de la République (la *Revue bleue* organisait une réception) — en province, à Nancy, Dijon, Clermont-Ferrand, Grenoble, — manifestations spontanées, d'autant plus significatives que la sympathie française allait aux membres d'une association privée, sans mandat officiel. D'analogues témoignages vont être prodigués par la sincérité populaire aux délégués des Parlements scandinaves, venus en France, sur l'initiative de notre Groupe parlementaire de l'Arbitrage international. Quelques brèves indications orienteront les sympathies.

Berner (Norvégien), l'un des présidents du Storthing (deux membres élus par l'assemblée alternent chaque mois dans les fonctions de président et de vice-président), directeur de l'Administration du Timbre, ancien ministre,radical; a suivi d'abord une belle carrière dans l'enseignement, conserve un souci de la forme châtiée qui en fait le plus complet orateur politique de la Norvège contemporaine.

Klaus Bernsten (Danois), l'un des doyens de la seconde Chambre et de la gauche modérée. Ancien maître d'école populaire libre en Fionie; type d'agitateur populaire ; vigoureux, masque rasé sous une ample chevelure brune ; éloquence familière, colorée, aussi appréciée des électeurs paysans que de la deuxième Chambre dont il est un des plus fins « debaters ».

Baron C. C. Bonde, vice-président de la délégation suédoise, chef de l'une des plus anciennes familles de l'aristocratie suédoise et l'un des plus grands propriétaires terriens de la Suède contemporaine. Fait aux Français, avec une grâce et une coquetterie très xviiie siècle, les honneurs de son château d'Eriksberg, résidence princière, doublée d'un véritable musée et de précieuses archives. Personnalité à contrastes ; haute charge à la Cour ; orateur familièrement spirituel à la *seconde* Chambre où il siège parmi les libéraux avancés du Samlingsparti. Président de la « Société d'exportation suédoise », lettré, historien, éditeur du si curieux journal de la reine Hedvig Elisabeth Charlotte, mère adoptive de Bernadotte. — A été longtemps président de l'Alliance française de Stockholm.

F. Borgbjœrg (Danois), venu de l'église et de la théologie au socialisme, écrivain châtié, orateur au geste violent, rédacteur politique du *Socialdémokraten* de Copenhague, est depuis 1890, le plus vigoureux agitateur socialiste du Danemark.

Dr J. Brunchorst (Norvégien), directeur du Museum de Bergen, botaniste éminent, éditeur de la revue scientifique *Naturen*, ancien membre de la Commission norvégienne à l'Exposition universelle de 1900, fait partie de la majorité radicale.

Dr Cavalli, président de la délégation suédoise, type de haut fonctionnaire suédois, appartient en dépit de son nom à une ancienne famille scandinave. A fait sa carrière dans l'administration des gouvernements provinciaux, appartient depuis longtemps à la majorité conservatrice de la Chambre Haute où il représente la région industrielle de Malmoe. Grande autorité financière, préside l'Administration de la Dette publique, gérée par une délégation des deux Chambres qui, entre les sessions représente le Parlement : a été chargé, à ce titre, d'organiser la caravane suédoise. Habitué du boulevard et de la *Riviera*, son élégance correcte, un peu sèche, s'accommode du cadre Gustave III (style jumeau de notre Louis XVI), de ses bureaux stockholmois, taillés dans les salons de l'ancien palais du prince d'Hessenstein.

Dr Eriksen (Norvégien), l'une des figures les plus originales de la délégation norvégienne, pasteur très loin dans le « haut Nord », où il vit de la vie des pêcheurs ; sème avec la même éloquence la parole biblique et la parole socialiste. Jouit d'un égal prestige parmi ses rudes paroissiens, et au Parlement où l'on apprécie son talent convaincu et ses vastes connaissances.

Comte Frijs, président de la délégation danoise. Chef de la majorité à la Chambre Haute (parti conservateur libéral, organisé en 1902). Grand propriétaire terrien. Prestige dû à son nom, l'un des plus anciens de la haute aristocratie danoise, à son genre de vie — jeunesse mouvementée, sports, duels, dont s'émut autrefois la bourgeoisie de Copenhague. — rôle important, depuis 1880, à la Chambre Haute où il préconise l'entente avec la deuxième Chambre, refuse le pouvoir pour ne point interrompre ses incessants déplacements, ses chasses en Hongrie, en Albanie. — N'accepte que le premier rang, encore que son indépendance inquiète parfois son parti.

Hage (Danois), d'une famille originaire de Hollande, enrichie dans le commerce danois, ancien ministre de l'Agriculture ; grand propriétaire terrien, siège à la Chambre Haute parmi les agrariens conservateurs préoccupés de restreindre l'influence croissante des travailleurs des villes.

Dr Hedlund (Suédois), directeur de l'un des plus grands journaux de Scandinavie, à Gothembourg, libéral, dépense largement un beau talent d'organisateur et de publiciste, au service des questions d'arbitrage international.

Staaff (Suédois) avocat, frère du docent d'Upsal connu de tous nos romanistes. Énergie, droiture un peu rude : fondateur de l'Association radicale Verdandi, à Upsal, où le souvenir de sa parole cinglante et élégante vit encore dans les « nations » d'étudiants. Est à la seconde Chambre l'un des chefs du parti radical.

Trygger (1), professeur à la Faculté de droit et vice-recteur de l'Université d'Upsal ; sa fortune, sa réputation de juriste éminent, son tempérament de lutteur, son expérience des grandes affaires, non moins que son talent d'exposition, sa dialectique vigoureuse le placent au premier rang des membres de la haute assemblée, dont il est l'orateur le plus écouté ; conservateur à la manière anglaise, il pousse son parti aux réformes. Son sens délicat de la littérature, de la vie et des usages français, plus encore que sa haute situation universitaire, l'a fait désigner à l'unanimité pour parler à l'Institut au nom de la délégation suédoise.

Lucien Maury.

LA VIE LITTÉRAIRE

Charles-Louis Philippe

Charles-Louis Philippe. *La bonne Madeleine et la pauvre Marie.* (Editions de la *Plume*.)
La Mère et l'Enfant. (Editions de la *Plume*.)
Bubu de Montparnasse. Le Père Perdrix. Marie Donadieu. (Fasquelle, éditeur.)

Charles-Louis Philippe est un romancier doux et bon. Parce qu'on lui a brutalement attribué du génie, il n'est point devenu méchant. Et il ne porte pas sa jeune gloire comme l'âne portait les reliques.

Il est demeuré fidèle à lui-même, fidèle à sa douceur et à sa bonté. Il est demeuré fidèle à ses premiers sujets, fidèle à ses premiers romans. Et ses livres se répètent un peu. Et sa conception du monde ne s'affirme pas mieux dans *Le Père Perdrix* ou dans *Marie Donadieu*, qu'elle ne s'était affirmée dans *La bonne Madeleine et la pauvre Marie*, dans la *Mère et l'Enfant*, et dans *Bubu de Montparnasse*, inconnu et célèbre, mais elle ne se renouvelle pas — au surplus, il n'est point nécessaire qu'elle se renouvelle si elle est noble et belle — et elle se répète un peu.

Je parle de *Bubu de Montparnasse*, et je dis qu'il

(1) Prononcer *Tryggeur*.

est inconnu et célèbre. Le public, le « grand public », ne s'est point empressé à lire cet ouvrage d'un naturaliste apostolique. Il n'a pas encore prêté à son auteur l'attention qu'il méritera un jour. Mais dans les milieux littéraires, il a paru convenable d'exprimer une admiration sans bornes pour ce livre que signalait un titre heureux. Quelques charlatans ont bramé leur enthousiasme, comme ils ont accoutumé de faire toutes les fois qu'ils jugent à propos de prouver au monde que rien ne leur est étranger du mouvement de la jeune littérature, et d'excuser leur réputation usurpée, en applaudissant la naissance de réputations qui seront mieux justifiées tôt ou tard. Ces éclats de voix ne furent point funestes à Charles-Louis Philippe, parce qu'il suivait seulement son inspiration, et ne voulait pas d'autre guide, et parce que cette inspiration, réellement humaine, le protégeait contre les influences pernicieuses des cercles dits littéraires. Il lui a suffi d'être encouragé par le suffrage amical des jeunes écrivains de sa génération. Il l'est encore, et il l'est justement. Charles-Louis Philippe retient les curiosités qu'attire son talent, tendre et grave, parce qu'il reçoit presque tout seul le bénéfice de cette solidarité de sympathie qui unit les écrivains d'un même âge. Aucun de ses contemporains des lettres ne s'applique à le méconnaître. Tous consentent à l'exalter... Cet accord est agréable à constater parce que Charles-Louis Philippe vit avec noblesse la vie littéraire. Cependant, il appartient au critique de dire que l'auteur de *Marie Donadieu* et du *Père Perdrix* demeure encore l'auteur de *Bubu de Montparnasse*, de *La Bonne Madeleine et la pauvre Marie*, de *La Mère et l'Enfant*...

Je cite ces petits contes touchants, où un jeune homme, attristé sans amertume par l'injustice de la vie, répandait son âme goutte à goutte : je cite *La Mère et l'Enfant*, je cite *La bonne Madeleine et la pauvre Marie*, parce qu-il faut toujours chercher dans leurs premières œuvres obscures, les caractères essentiels des écrivains, j'entends des écrivains inspirés, et non de ceux qui se mettent à écrire à l'instar des autres, pour faire comme tout le monde, et imitent simplement, en aggravant leurs défauts, les écrivains qui les précèdent... Je cite *La Mère et l'Enfant*, je cite *La bonne Madeleine et la pauvre Marie*, et je vous convie à les lire. Ah ! qu'il est doux, qu'il est résigné Charles-Louis Philippe dans ces premiers petits volumes de villageois, rêveur et psychologue, sensible à la méchanceté de la vie ! Mais il est tout entier dans ce *Bubu de Montparnasse*, fleur du pavé parisien !

Il n'est personne qui, lisant *Bubu de Montparnasse*, ne se persuade que Charles-Louis Philippe est le disciple attardé, très attardé, du naturalisme, mais non pas du naturalisme redondant et fort de Zola, au contraire, du naturalisme étriqué et méticuleux de ceux qui étaient eux-mêmes des disciples et, minutieusement, élaboraient des livres précis et douloureux sur des sujets spéciaux, bien pénibles et bien laids. *Bubu de Montparnasse* est, en somme, le roman de la syphilis. Et c'est le roman du souteneur. Et c'est le roman de la prostituée, de la pauvre prostituée du trottoir. Et c'est le roman de tout ce monde sinistre, j'allais dire macabre, qui vit autour et en dépit de la syphilis, autour des souteneurs, autour des prostituées, des pauvres prostituées du trottoir. Ne vous indignez pas, ne soyez point choqués, ne soyez point dégoûtés, soyez émus. *Bubu de Montparnasse* ne peut susciter aucune indignation, froisser aucune délicatesse morale, soulever aucune répugnance. C'est un livre sévère, grave, vertueux, émouvant.

« Maurice Bélu naquit et vécut dans le quartier de Plaisance, où sa mère tenait un petit commerce. Jusqu'à l'âge de seize ans, il resta à l'école, parce qu'il vaut mieux avoir un peu plus d'instruction et parce qu'on a le temps d'envoyer les enfants en apprentissage où ils contractent de mauvaises habitudes. Il reçut une éducation soignée, sortit de l'école avec son brevet simple et fréquenta les garçons de son âge, qui lui donnèrent le surnom de Bubu. Il apprit le métier d'ébéniste chez un patron du faubourg Saint-Antoine. On l'appelait Maurice. Un jour qu'il sortait de l'atelier, un de ses anciens camarades d'école qui l'avait aperçu s'écria : « Tiens, voilà Bubu ! » Ceci ne fut pas perdu, puisque rien ne se perd. Maurice redevint « Bubu. »

Bubu était petit mais costaud. Il apprit à connaître la rue comme elle est pour ceux qui rôdent, avec des étalages où l'on peut exercer son adresse et avec des aventures. Il apprit aussi à manier les femmes. Et ce qui devait arriver arriva. Un jour Bubu, âgé de dix-neuf ans, fit la connaissance d'une grosse fille de la rue de la Gaîté. Comme elle travaillait la nuit, pour que Bubu pût se livrer à son amour, il fallait qu'il disposât de sa journée. Avec sa promptitude de décision, Bubu annonça à l'atelier qu'il quittait le métier d'ébéniste pour celui de déménageur. Il l'annonça avec orgueil parce qu'on le plaisantait sur sa petite taille et parce que ceci montrait à tous que Bubu était fort comme un déménageur. Il fut content de son nouveau métier où la journée est bien payée, où le chômage est abondant et où un homme adroit peut se faire des bénéfices supplémentaires. Et, peu à peu, il devint un individu sans aveu, comme il disait plus tard en raillant le langage judiciaire : il le devint, parce que ce qui doit arriver arrive toujours, parce que Charles-Louis Philippe est fataliste et parce que, dans son

livre, la fatalité supprime toute responsabilité humaine.

Il devint souteneur, et cela commença par une idylle. Un soir de 14 juillet, il rencontra la petite Berthe Meténier, fleuriste, vers un bal de la rue de Vanves. Elle avait dix sept ans.« Ses bandeaux noirs autour de son visage lui donnaient un air pâle, mais ses yeux vivaient avec beaucoup de douceur. » Bubu invita Berthe « à prendre quelque chose », mais elle refusa, parce qu'elle était avec ses deux sœurs. Alors Bubu se fit montrer la grande sœur, Marthe, et s'avança en soulevant son chapeau :

— Pardon, Mademoiselle, mais puisque vous accomplissez les fonctions de mère, je m'en vais vous adresser une demande. Voulez-vous me permettre d'offrir un verre de limonade à mademoiselle votre sœur, et me faire le plaisir d'accepter quelque chose aussi ?

Limonade! Idylle! «Marthe savait que l'on ne court aucun danger en acceptant l'invitation d'un jeune homme bien élevé. On s'assit. On causa. Il était ébéniste et pouvait faire des journées de sept à huit francs. Marthe était blanchisseuse et travaillait dans l'atelier où Blanche faisait son apprentissage. Comme elle le disait, on avait voulu que Blanche pût blanchir les autres. Elles avaient quatre frères. Il y en avait deux qui devaient être en train de courir, par là. Leur père était veuf. Il était peintre en bâtiments, il avait parfois des coliques de plomb et n'était pas toujours commode. On donna beaucoup de détails. La gosse Blanche en était heureuse et riait en buvant son sirop de grenadine. »

Et ce furent des rendez-vous entre Bubu et Berthe. Bubu se promenait sous les fenêtres en sifflant d'une façon particulière : Fouillofu, fouillofu ! Berthe entendait cela dans le plus profond de son cœur comme une voix qu'elle espérait depuis longtemps encore. Le père finit par tout apprendre, déclara que Bubu était un propre ébéniste et n'avait pas l'air de grand' chose de bon. Mais il ne s'inquiéta pas davantage parce que, étant père de sept enfants, il avait eu beaucoup de mal, et ce peintre en bâtiments, fataliste, avait appris que la vie est plus forte que nos volontés.

Alors Berthe quitta la maison paternelle pour aller vivre avec Bubu. La sœur Marthe était alors enceinte. La gosse Blanche avait volé cent sous à sa patronne... Le temps passa,et Bubu,qui avait le sentiment des réalités, dit, un soir, presque tendrement à Berthe : « Ma petite femme, si quelqu'un te fait des propositions quand tu sortiras de l'atelier, vas-y, ça nous fera toujours un peu d'argent. » Et Berthe devint une prostituée dont Charles-Louis Philippe devait retracer l'histoire. C'était écrit.

Et voici toutes les conséquences nécessaires de la décision prise par Bubu et Berthe : la dégradation croissante pour l'un et pour l'autre, l'hôpital pour Berthe, la prison pour Bubu, et le reste pour tous les deux et tant d'autres, tant d'autres... Cependant, au cours de ses périgrinations, car Berthe se promène beaucoup, Berthe a rencontré Pierre Hardy, qui a pour ami Louis Buisson, et qui est, comme son ami, un bavard bien intentionné... Tous deux, ils ont lu Tolstoï, Dostoiewski ; ils sont pitoyables aux misères humaines, ils sont réformateurs des misères sociales. Ils ont des idées plein l'esprit, et, dans le cœur, ils ont de la bonté et de la jeunesse. Aussi bien, comme Pierre Hardy est jeune, il tire avantage de l'injustice sociale et Berthe devient sa maîtresse, mais il la traite avec aménité, et, lorsque Bubu est en prison, Berthe, après des crises, oublie sagement les heures de prostitution désordonnée, elle arrive doucement à une petite prostitution sage et tranquille, pour vivre, pour vivoter, et souvent, elle vient voir Pierre Hardy. Elle passerait chez lui ses jours, ses nuits. Mais, une nuit, libéré conditionnellement,Bubu,accompagné d'Adèle et du frère Jules, frappa à la porte de Pierre Hardy, et il emmena Berthe, car le souteneur est le propriétaire de la fille qu'il a jetée au trottoir.

Où conduisent ces sujets-là ? Est-ce parce que l'héroïne de *Bubu de Montparnasse* s'appelle Berthe Méténier ? Mais il me souvient tout à coup d'un roman-feuilleton, que j'ai lu naguère, il y a longtemps, il y a bien longtemps, qui doit avoir pour auteur Oscar Méténier, et qui est intitulé : *Madame la Boule*. *Madame la Boule* est une prostituée comme la petite Berthe. Pendant que le souteneur, dont elle a accepté l'empire, est en prison, dans la prison tutélaire aux pauvres femmes, *Madame la Boule* se marie et mène une vie régulière et bourgeoise ; mais le souteneur, enfin libre, retrouve Madame la Boule,et l'emmène, à moins qu'il ne la tue... Je ne me souviens plus au juste et me pardonnerez-vous de ne plus me souvenir exactement d'un roman qui doit être d'Oscar Méténier et que j'ai lu il y a beaucoup d'années... Mais, j'ai voulu indiquer à quelles extrémités l'on s'expose lorsqu'on traite certains sujets et que l'on entre délibérément en concurrence avec les feuilletons.

Et, sans doute, se demandera-t-on si l'étude des souteneurs et des prostituées et des maladies auxquelles ils n'échappent guère, peut être la matière d'une œuvre d'art, si cet étalage des laideurs les plus ignobles de la vie sociale peut être esthétiquement justifiable ! Ah ! Charles-Louis Philippe est fort érudit des mœurs spéciales de ses héros et il ne cache nullement son érudition. Il nous conduit volontiers des bouges des halles aux bars des quartiers lointains, où les souteneurs s'assemblent. Il

nous fait tout entendre, et il veut que nous soyons admis à tous les spectacles. Pourtant, il a du goût, j'allais dire le goût le plus raffiné. Et parmi toutes les laideurs dont il est le témoin, il opère un choix, et il retient celles seulement qui sont indispensables, pour que nous pénétrions au profond de l'âme de la pauvre Berthe et de Maurice Bélu qu'on appelle aussi Bubu de Montparnasse. Il a le souci de la réalité intérieure. Il ne veut être que psychologue et moraliste... La psychologie est précise, la morale est simple. Il est visible que, pour lui, le bien et le mal sont des produits comme le vitriol et le sucre, les hommes sont des malheureux plutôt que des criminels. La fatalité pèse sur eux, nul effort n'est possible contre la fatalité. Les instincts sont tout puissants. Les prostituées, les souteneurs obéissent à leurs instincts, presque sans comprendre, ou s'ils comprennent, ils ne peuvent résister... Dans tous les livres de Charles-Louis Philippe, voyez ce pessimisme facile. Son dernier roman, *Marie Donadieu* n'est que la démonstration, par l'exemple, que telle enfant de province, élevée à la campagne, par des grands-parents vertueux, sera fatalement conduite à la prostitution parisienne... Tous ces livres, avec des dissertations autour, seraient abominablement tristes, s'ils n'étaient comme éclairés par la poésie et par la pitié.

Charles-Louis Philippe est un romancier infiniment pitoyable. La société lui paraît injuste, les hommes lui semblent malfaisants. Et il s'afflige toujours, car il y a toujours lieu de s'affliger. Son affliction est douce, très douce et sereine. Il est le moins agité des apôtres. Je dis, en effet, qu'il est un apôtre, mais un apôtre sans autre doctrine que la bonté. Il ne prêche ni la violence, ni la haine. Il ne songe pas aux révoltes. Mais ce romancier miséricordieux montre seulement la vie telle qu'elle est. Il voit dans la vie de petits héros qui font le bien ou qui font le mal, plutôt le mal, inconsciemment et qui ne sont pas coupables, qui souffrent et qui ne méritent pas de souffrir. Et il a de la tendresse pour ces petits héros infortunés. On distingue une certaine préméditation de les rendre sympathiques. Mais c'est qu'ils ne sont pas méchants ; ils sont victimes ! Concluez qu'on devrait améliorer la vie de tous par la bonté universelle.

Charles-Louis Philippe aime trop les humbles pour ne pas les dépeindre le mieux du monde. Comme il est habile, en effet, à faire paraître dans leur nouveauté les réalités les plus modestes de la vie ! C'est près de la nature qu'il cherche ses héros. Et toutes les fois que sa sympathie est émue par le spectacle de la vie, toutes les fois que son âme a vibré au contact des êtres et des choses, toutes les fois qu'il peut faire parler son cœur, il écrit les pages les plus touchantes et, franchement, les plus belles. *Si vis me flere dolendum est primum ipse tibi.* C'est parce qu'il a frémi lui-même que nous frémissons. Et nous aimons, à notre tour, les héros frustes que Charles-Louis Philippe anime avec tendresse. Lisez la simple histoire de la pauvre Marie ! La pauvre Marie est une fillette infirme, dont les jambes vont par saccades. Elle a de beaux yeux douloureux dans un visage que les convulsions ont tordu. A seize ans, elle est couturière dans son village chez Mme Félicie qui emploie quatre ouvrières. Antoinette, qui sourit toujours quand on lui parle, Louise, dont le visage, sous les cheveux nattés, rappelle les fontaines claires sous les feuillages sombres, Berthe, qui a de grandes lèvres de chair et des yeux bleu sombre brillants, et puis Marie, la pauvre Marie, toutes rêvent en travaillant. Marie, comme ses compagnes songe au bonheur.

Un jour Berthe doit se marier avec Pierre. Et toutes pensent aller à la noce, ô douceur ! Et Marie songe, songe : « Elles donneront pendant deux jours le bras à un jeune homme. Il y aura un bal, il y aura des promenades par la ville, il y aura un dîner pendant lequel il sera permis de s'embrasser. Antoinette se fera faire une robe bleue garnie de dentelle crème, Louise une robe grenat garnie de velours marron, et Marie sera en bleu ! Peut-être aura-t-elle pour cavalier André le cordonnier, qui se promène toujours avec Pierre. Il a l'air très doux et modeste, on ne le voit pas comme beaucoup de jeunes gens aller de cabaret en cabaret, il travaille bien et il gagne beaucoup d'argent. Il est possible encore que Marie lui plaise et qu'il vienne bientôt la demander en mariage. » Marie songe, songe, mais elle ne pense pas qu'elle est infirme et que toutes les joies de ses compagnes lui sont interdites. Toutes ses compagnes auraient des amoureux, mais elle n'en pourrait point avoir. Elle devrait vivre seule et sans amour. Il n'est pas de bonheur pour la pauvre Marie ! Tous les matins monotones elle arrive à l'atelier et se met sur la chaise la plus éloignée de la fenêtre, à sa place. « C'est une pauvre petite place sombre, d'où l'on ne voit pas le ciel et les beaux jours s'y devinent seulement, parce qu'une partie de la rue est à l'ombre et l'autre partie au soleil. Elle enfile son aiguille : certains jours, elle coud des robes brunes, d'autres jours des robes noires ou des robes bleues ou des robes grises, ou des robes roses. Cela se suit comme les jours sur le calendrier pendu au mur et dont chaque matin Mme Félicie enlève une feuille. » Marie a vingt ans. Elle a vingt-cinq ans. Elle a trente ans... Elle est la vieille fille infirme du village, vouée au chagrin de la solitude.

Simple et grave et triste histoire ! Charles-Louis

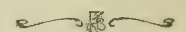
Philippe fait passer en nous l'émotion qu'il a ressentie ! Mais il aime tous les humbles, et les infinies douces de leur vie mélancolique et bonne. Et ses humbles héros sont tous admirables. Ils le sont, car Charles-Louis Philippe sait introduire la poésie jusque dans les réalités quotidiennes de leur médiocre existence, et l'âme même de la petite fleuriste Berthe Meténier, que Bubu de Montparnasse a condamnée à la prostitution, est toute poésie !

Tendres sentiments qui germent dans tous les cœurs sincères ! C'est le charme de presque tous les livres de Charles-Louis Philippe et même du *Père Perdrix* et de *Marie Donadieu*, de nous faire saisir les différences de la vie sentimentale dans les petits centres provinciaux et dans Paris. Quelques mots, presque rien, et ce romancier nous fait deviner qu'il a laissé dans un village, dont la douceur l'enchantait, toutes les affections familiales et leur réconfort si bienfaisant à l'homme qui entreprend à son tour la grande lutte de la vie et que, perdu dans Paris, il y redoute extrêmement la solitude, mauvaise conseillère. Cela est discret : je ne sais rien de plus pénétrant et je ne me rappelle pas avoir vu ailleurs une observation aussi forte et aussi loyale de l'influence de Paris sur les esprits et sur les âmes de province.

Malheureusement, ceux qui subissent le plus complètement cette influence sont aussi chargés dans les livres de Charles-Louis Philippe de « tirer la morale de l'histoire ». Comme ils ont des lectures et des études, ils sont extraordinairement dissertants. Malgré leurs intentions louables, ils ne laissent pas que d'être un peu agaçants. Ils sont, d'ailleurs, contradictoires. Ils expriment, par leurs paroles et par leurs actes, les contradictions inévitables auxquelles sont condamnés les hommes de bonne volonté dans une société mauvaise. Ils font le mal sans s'en apercevoir et ils sont au plus haut point généreux. Et ils savent aussi que leur générosité est vaine. Je ne vous aurais mis en garde, ni contre Pierre Hardy, ni contre Louis Buisson, ni contre Jean Bousset... Mais ils accaparent trop de place. Ils parlent de plus en plus. Ils exercent sur les autres héros, chers au cœur de Charles-Louis Philippe, une influence fâcheuse. Maintenant, ils dissertent tous : et dans *Marie Donadieu*, Marie et sa mère échangent de longs propos, dont je dirais peut-être qu'ils sont incohérents si je n'étais averti que Charles-Louis Philippe est doué d'une sorte de génie et qu'il distingue entre les choses des rapports que le commun des hommes ne saurait voir... Et, certes, je ne suis point surpris si Charles-Louis Philippe discerne des rapports que je n'aperçois pas, mais je m'étonne que Marie Donadieu et sa mère, personnes simples au demeurant, puissent, pendant cinquante pages, échanger des propos que je ne suis pas apte à comprendre, et cela est bien pis si les propos, qu'elles tiennent, manifestement les dépassent...

Dieu nous protège contre les idées profondes ! N'aimons que la clarté et la simplicité. Là est la vérité de l'art. Nous la pouvons goûter dans les œuvres de Charles-Louis Philippe, et nous le savons déjà. Son style lui-même demeure simple et clair, et presque toujours pur, encore qu'il soit élaboré souvent avec des soins littéraires compliqués à l'extrême... Toujours ce mélange en lui est évident d'une sorte de spontanéité naturelle et d'un certain apprêt qui n'est pas exempt d'artifice ! Quelquefois, les héros de Charles-Louis Philippe parlent comme des livres ; et d'autres fois disent sans prétention : *Il lui causait*... Faibles négligences d'un écrivain, dont les premières œuvres sont neuves et belles, maintenant, il les répète un peu avec moins de bonheur — et qui, par un amusant détour, ne tend qu'à nous recommander la bonté... Il est ainsi assez représentatif d'une époque où la bonté est de mode, une bonté faite surtout d'indulgence aux fautes... J'ai vu l'autre mois dans une exposition de peinture et de sculpture, un « tronc pour les filles mères », et chacun l'admirait comme le témoignage d'une bonté sociale vraiment généreuse.

J. Ernest-Charles.



LA FARINE

A l'arête d'un vieux chemin,
Par dessus les rudes épaules
Des aubiers trapus et des saules,
On découvre un toit de moulin.

De cette ruche bourdonnante,
Du matin au soir en travail,
Jusqu'aux horizons de corail
S'étend la rumeur frissonnante.

Et, sur les poiriers du jardin,
Sur la clôture d'aubépine
Voltige et tombe la farine,
La blanche poussière du pain.

Pigeons, moineaux babillards glanent
Sur le faîte de la maison
Enneigée en toute saison
L'abondante et légère manne.

Chaque année au joli moulin
J'espère y revoir la meunière...
Je la trouve comme naguère,
Filant sa quenouille de lin

Toujours alerte, franche et vive,
Hospitalière dès le seuil,
De bon maintien, de doux accueil
Avec un rien qui vous captive.

Et pourtant, les ans ont pesé
Sur les ailes de sa cornette....
Vers l'oreille, ses cadenettes
Ont des tons blancs très accusés.

C'est que tout passe et tout décline
Et que, sans s'en apercevoir,
Peu à peu, sur ses cheveux noirs,
Le Temps a jeté sa farine !...

HUGUES LAPAIRE

THÉATRES

Comédie-Française : *Notre Jeunesse*, comédie en 4 actes, d'ALFRED CAPUS.

Il était parfaitement normal, dirai-je inévitable, presque fatal, que M. Capus, voulant hausser sa manière jusqu'au ton nécessaire pour forcer la porte de la Comédie, tombât dans le sentimental et même un peu dans le larmoyant. Poussé par le désir très légitime et l'ambition non moins louable de faire consacrer par la première scène de Paris une réputation dont la fortune ne s'était jamais démentie sur les théâtres du Boulevard, son habileté, que rien n'étonne et que rien ne surprend, s'est appliquée à amalgamer ensemble et à doser les éléments nécessaires à la réalisation d'un tel effort : de la caricature bourgeoise et pittoresque, ce qu'il en faut pour bien préciser le fond même de sa nature et rester Capus quand même — en quoi il n'a pas tort — ... de l'émotion, ce qu'il en faut aussi pour relever ces traits pittoresques et leur suprimer le caractère de sérieux qui hausse le ton et peut seul tirer les larmes féminines..., des idées enfin, ou, si vous aimez mieux, un semblant de *thèse*, ragoût indispensable par les temps où nous vivons, pour établir aux yeux de tous que l'on est bien de son époque, qu'on n'en méconnaît pas les exigences, et que, tout Capus qu'on soit, on pourrait tout aussi bien, ma foi, être Brieux, si l'on voulait — car, à vrai dire, et pour parler franc, lorsqu'on regarde les choses d'un certain point de vue, Capus et Brieux ne sont pas si distants l'un de l'autre que certains le prétendent. Que dis je ? à mesure qu'ils parcourent une carrière utile et profitable, ils tendent davantage à se rapprocher et à se donner la main. L'idéal dramatique de l'auteur de *Blanchette* et de la *Déserteuse* ne paraît pas fort éloigné de celui qui distingue l'auteur de *Notre Jeunesse*, et je ne désespère pas de voir un jour ces deux dramaturges féconds et notoires collaborer ensemble, nous offrir une œuvre digne de leurs noms accouplés, pour bien établir qu'à un certain niveau — niveau qui n'est pas très élevé, et pour ce motif donne satisfaction à la masse du public — ces éléments associés s'entendent à merveille : ainsi va-t-il dans la vie, où les meilleures unions, les mieux assorties et qui ont le plus chance de durer, sont celles que ne dérange nulle ambition trop haute.

Voici un brave garçon de province, Lucien Briand, qui, arrivé à l'âge de 45 ans environ, a passé sa vie jusqu'alors sous la domination de son père, le père Briand, homme peu commode, tout à fait de l'ancien temps, et qui entend plier toutes choses à sa volonté. Lucien Briand est marié.... il a même épousé une charmante femme qui s'ennuie un peu de son existence provinciale..., et cette femme il l'aime, il l'adore, mais comme peut aimer un timide, un irrésolu, en regardant toujours du côté du père, pour voir si celui-ci approuvera ses moindres gestes. Il en résulte un léger agacement chez la jeune femme qui, très perspicace, très clairvoyante, malgré son peu d'habitude du monde, supporte mal cette attitude de petit garçon incapable de penser par lui-même,et lui en veut, au fond d'elle-même, de ne pas manifester plus catégoriquement son âge et sa volonté. Le ménage n'est pas désuni, pas encore du moins ; mais enfin, on n'y trouve pas cette douce chaleur, cette intimité qui marque la vie heureuse.

Contrairement à leurs habitudes d'existence casanière et provinciale, les Briand sont venus passer leurs vacances à Trouville, eux qui n'ont jamais quitté jusqu'ici l'usine de Besançon, où s'est édifiée leur fortune. Inutile de dire que le père Briand peste toute la journée contre ce Trouville qu'on pourrait aussi bien appeler Potinville, que le fils n'a qu'un souci, c'est de revenir à ses affaires. Seule la jeune femme, Hélène, distraite et désennuyée par cette vie si nouvelle, perçoit mieux, par contraste — puisque nos sensations ne se précisent en nous que par différence — la monotonie de son habituelle existence, et paraît jouir de ses vacances. Un événement se produit, durant leur présence à Trouville, qui va nécessairement déranger cette monotonie et créer l'élément dramatique de la pièce. Lucien Briand qui, lorsqu'il était jeune homme à Paris, courut comme les autres ses petites aventures, eut, d'une certaine Léontine, une fille naturelle, qui a grandi à son insu, et qui a atteint l'âge de 17 ans,

sans qu'il ait entendu parler ni d'elle, ni de la mère, avec laquelle il a rompu au moment de son mariage.

C'est cette petite Lucienne qui, tombant tout d'un coup chez Jacques Chartier, l'ami des Briand, qui les a reçus en villégiature, va créer l'intérêt dramatique. Non pas, certes, que la pauvre enfant ait l'idée d'abuser de la situation, d'exercer la moindre pression sur son père naturel dont elle sait l'existence et la présence à Trouville — sa mère, en mourant, lui a tout révélé —. C'est une nature délicate et charmante, qui vient seulement demander à Chartier, ami de son père, quelques conseils et son appui pour l'aider à gagner honorablement sa vie. Chartier, qui est un homme habile, essaie de tout arranger. Il révèle la situation à Lucien Briand qui,après avoir pris conseil de son père, bien entendu, se déclare prêt à faire une rente à Lucienne, et à assurer ainsi sa vie matérielle. Il ne manifeste, d'ailleurs, aucun désir de la voir, et n'a qu'un souci : assurer la paix de son ménage — ce que comprend fort bien Chartier qui, dans toutes ces négociations, lui sert d'intermédiaire, et s'offre à arranger les choses. Tout irait pour le mieux et s'arrangerait sans doute fort bien, si Chartier n'avait une sœur, Mme de Roine, à qui il raconte tout, et qui tient ici le rôle à la Brieux, celui de revendicatrice des droits de la fille naturelle.

Laure de Roine estime lâche la conduite de Lucien Briand, qui entend se dégager de tous ses devoirs moraux envers sa fille naturelle, en lui assurant une rente. Laure de Roine n'y va pas par quatre chemins : voyant la tristesse de la jeune femme Hélène Briand, sans affection réelle — car son sentiment pour son mari n'est pas de l'amour — et sans enfants, ce qui est le plus grand chagrin de sa vie ; voyant, en outre, qu'elle est peut-être sur le point de céder à la cour assidue que fait à cette désœuvrée un certain M. de Clénord..., elle estime que la seule manière de la sauver est de créer un intérêt à sa vie..., elle lui raconte tout, l'existence de cette enfant naturelle de Lucien, sa présence à Trouville, les intentions de son mari..., ce qui a été fait jusqu'alors et ce qu'il compte faire désormais : bref elle peint la jeune fille à ses yeux sous des couleurs telles, que Mme Briand n'a plus qu'un désir : la connaître et l'adopter comme sa fille.

Il faut le reconnaître, la scène de présentation, celle où Hélène Briand interroge Lucienne, et s'efforce de démêler les vertus de cette jeune âme, cette scène est la meilleure de la pièce, et, parmi les meilleures aussi qu'ait jamais écrites M. Alfred Capus.Il y a là un nuancé de sentiments, une délicatesse, qui ne nous ont pas surpris d'ailleurs, car nous savons que M. Capus est capable d'une certaine sensibilité ; il a écrit jadis, dans la *Châtelaine*, deux ou trois scènes exquises. Hélène Briand fait la découverte de cette jeune âme par des approches successives..., et ce qu'elle découvre la ravit à tel point qu'elle n'hésite pas un instant, elle rejette la personnalité déguisée qu'elle avait empruntée, et elle se révèle à Lucienne ce qu'elle est : Mme Briand, la femme de son père. Au premier moment, Lucienne ne comprend pas, ou plutôt elle croit à un piège ; toute rougissante de honte, elle veut partir ; mais la jeune femme lui révèle le motif du subterfuge, la presse dans ses bras et l'appelle sa fille.

Cette scène, je le répète, est, du point de vue *émotion*, la meilleure de la pièce, et elle nous montre ce que M. Capus peut faire, quand il ne s'abandonne pas inconsidérément à la facilité, à la banalité de son invention. Elle est la meilleure, elle n'est pas la seule bonne. Celle qui vient ensuite, où nous voyons Hélène tenter de gagner son mari à ses idées, lui marquer le sens du Devoir, lui inspirer le désir d'une vie personnelle où il ne dépendra plus de son père, lui montrer enfin,avec la franchise d'une âme honnête, mais qui ne sait pas si elle demeurera toujours honnête, que l'adoption de cette jeune fille c'est son salut à elle,comme femme et comme épouse, parce que c'est un intérêt supérieur donné à sa vie... cette scène-là ne manque ni de valeur ni d'émotion : elle nous a paru d'une excellente psychologie, et traîtée avec un parfait sentiment de la progression. Ici ce n'est plus par des tirades moralisatrices,comme celles des personnages abstraits de Brieux, que s'affirme la pensée de l'auteur et la vie de la pièce ; c'est par le développement même de la vie intime du personnage, et nous en sentons aussitôt la différence à l'accent de vérité que nous lui reconnaissons. Sans doute, chez la jeune Hélène Briand, nous discernons les mêmes idées de devoir du père naturel à l'endroit de son enfant qu'énonce Mme de Roine. Mais, tandis que chez Mme de Roine, elles revêtent un caractère plus abstrait, une forme plus absolue, plus dogmatique et par conséquent moins vivante, chez Hélène Briand, elles se mélangent aux émotions de son cœur, elles s'assimilent à sa vie antérieure, et elles commandent tous les mouvements de sa sensibilité. Mme de Roine théorise, et Mme Briand vit tout uniment.

Il n'est pas besoin de dire que l'excellent ensemble qu'on trouve presque toujours dans l'interprétation de la Comédie a assuré le succès d'une pièce qui n'eût certes pas trouvé le même accueil auprès du public, si elle avait été défendue par des protagonistes autres que Mme Bartet, M. de Féraudy, et M. Leloir. Mme Bartet, qu'il est désormais bien difficile de louer, surtout dans la comédie moderne, parce qu'on a épuisé à son endroit toutes les formules admiratives, Mme Bartet, dont nous écri

vions jadis, pour essayer de la caractériser, qu'elle avait *créé une plastique moderne*, est toujours égale à elle même, c'est-à-dire que l'on retrouve, en chacune de ses créations, les traits essentiels de son talent, et l'accent de sa personnalité. Elle est de celles qui ajoutent nécessairement au rôle qu'on leur confie la séduction de leur propre charme,et avec lesquelles on se demande toujours où s'arrête, dans cette collaboration ininterrompue de l'auteur et de son interprète, la part de l'auteur, pour bien préciser où commence celle de l'interprète. Il devient de plus en plus évident que, pour un auteur dramatique qui fait du moderne, disposer d'une pareille interprète, c'est presque tenir le succès par avance... M. de Féraudy, qui, jusqu'alors, n'avait guère occupé que des emplois de force et d'éclat, dont le rôle de Lechat, dans *Les Affaires*, avait consacré la réputation de grand comédien, a, cette fois, un rôle d'effacement et de demi-teinte, celui du fils éternellement soumis à la volonté de son père, où il montre la variété et la souplesse de son talent : on ne saurait trop louer l'intelligence et la finesse avec lesquelles il sait composer ce rôle, et se faire remarquer des connaisseurs par un usage perpétuel de la demi-teinte, quand il avait jusqu'alors triomphé par la seule force et l'emportement.M.de Féraudy est de ceux qui sont persuadés — et ils sont dans le vrai — que *Comédien* et *Protée*,ce sont deux termes réciproques et correspondants. Quant à M. Leloir, il a rendu avec une vigueur singulière, avec une autorité et une puissance rares, la silhouette légèrement caricaturale, mais parfaitement vraie, du père Briand, le vieux *laudator temporis acti*, que nous avons rencontré à tant de détours de la vie, mais que nous rencontrerons de moins en moins, car les quelques exemplaires qui en subsistent encore sont maintenant septuagénaires, pour ne pas dire plus.

PAUL FLAT.

PORTRAITS INÉDITS DU XVIIIe SIÈCLE

La Cour.

Les portraits furent très à la mode aux XVIIe et XVIIIe siècles, il nous en est resté d'admirables. Mme de Sévigné, La Bruyère, Saint Simon, représentent la grande école de ces peintres qui nous permettent de vivre, pour ainsi dire, avec les modèles disparus, de les voir, de les aimer même — Victor Cousin ne fut-il pas amoureux de son héroïne, la belle Mme de Longueville?

Si l'on ne feuillete pas ces précieux volumes, on ignore presque tout de l'âme de ces époques ; aussi bien est-il jouissance plus vraie que de prendre un de ces livres et de passer quelques heures en sa compagnie? C'est une gloire pour la littérature française et un bonheur pour l'homme d'études d'avoir de pareils documents où se trouvent réunis tant de trésors : talent incomparable fait de finesse, de profondeur, de goût, et intérêt historique de premier ordre.

On a beau être gâtés, on apprécie encore la nouveauté dans ce genre littéraire, même quand le peintre n'est plus un si grand artiste. A le bien juger, il se rattache par quelques modestes chaînons à la noble souche des ancêtres : il a la tradition, et c'est beaucoup. L'inédit, enfin, n'a t-il pas toujours une certaine fraîcheur?

Ouvrons donc, sans plus de préambule, un manuscrit du XVIIIe siècle, conservé à la bibliothèque de l'Arsenal (1). Il est intitulé : *Anecdotes très curieuses de la Cour de France*, par M. Panage. De ce M. Panage on ne sait rien ; est ce un vrai nom, est-ce un pseudonyme? Peu importe ; nous verrons l'écrivain à l'œuvre (2). Ces anecdotes sont relatives au début du règne de Louis XV.

Voici, tout d'abord, une silhouette du roi, tel à peu près que Rigaud nous le montre dans ce portrait de Versailles, où le jeune monarque, debout, vêtu du manteau flottant doublé d'hermine, tient le sceptre d'un bel air de jeunesse triomphante :

« Louis XV, à l'âge de seize à dix-sept ans, était beau, d'une taille avantageuse, il avait la jambe parfaitement bien faite [au temps des menuets et des bas de soie, c'était chose importante], l'air noble, les yeux grands, le regard plus doux que fier, les sourcils bruns, et un tempérament délicat que l'âge fortifia cependant au point qu'il soutint dans la suite les plus grandes fatigues. Son éducation ayant été négligée, son esprit était peu orné ; il avait un caractère doux et timide, un dégoût invincible pour les affaires dont il n'aimait pas même à entendre parler. Il faisait de la chasse son occupation ordinaire, parlait peu à moins qu'il ne fût avec des favoris familiers et hors de la vie des courtisans. Il se montra d'abord indifférent pour les femmes et pour la table,

(1) Manuscrits français, 7. 546. Ce volume m'a été signalé par mon obligeant ami, Frantz Funck-Brentano, auquel je dois les plus vifs remerciements.

(2) Les *Anecdotes* semblent être de différents auteurs ; elles complètent les célèbres *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, parus en 1745, et donnent la vraie clef de cette mystérieuse publication. Un travail important va paraître sous peu d'après un autre manuscrit des *Anecdotes*, conservé à la Bibliothèque Nationale, et l'éditeur, M. Paul Fould, exposera dans sa préface les raisons qui lui permettent d'attribuer les *Anecdotes* à un philosophe du XVIIIe siècle, lequel sous ce même nom de Panage, publia, en 1748, un livre audacieux, intitulé : *Les Mœurs*.

qu'il aima beaucoup dans la suite. Voulant être obéi plutôt par le sentiment de son rang que par tempérament, sa physionomie ne portait point cet air décidé qui caractérise les hommes absolus. Bien différent de son prédécesseur, il n'aimait ni la magnificence, ni ces cérémonies d'éclat où le grand homme figure si bien. Il ne savait pas récompenser, il ne favorisait ni les sciences, ni les savants, ni les hommes excellents dans leur art [ceci est surtout vrai par comparaison avec Louis XIV]. Il parlait cependant très bien de quantité de choses, et possédait parfaitement l'histoire de son royaume et celle des autres États de l'Europe; il était fort attaché à sa religion, bon roi, bon maître, capable d'amitié et sachant en donner des marques [ces trois qualités furent bien vite détruites], plus pacifique que guerrier, plus faible que grand, trop peu sensible à la belle gloire, indolent, haïssant et craignant le travail, peu libéral, ne manquant pas d'esprit, mais ne voyant que par les yeux du cardinal de Fleury dont il était trop dépendant; en un mot, un prince manquant de cette âme qui fait à coup sûr distinguer les rois, et qui doit mettre un sceau à leurs actions. »

La première impression est bonne, Louis XV semble posséder quelques-uns des attributs royaux, le peintre essaie de flatter son modèle, mais, assez habilement, il met de ci de là quelques touches sincères et il arrive à nous donner un portrait très ressemblant.

Rien ne trahit mieux un caractère qu'un petit fait; Panage ne néglige pas ce moyen. A propos de la mort du cardinal de Fleury (1743), il nous rappelle la déclaration du roi qui voulut dès lors gouverner tout seul et se passer de premier ministre. Les intrigues n'en allèrent pas moins leur train, et c'était à qui tâcherait d'obtenir le poste envié. Louis XV ne marqua de préférence pour personne, excepté peut-être pour Orry, contrôleur général, qui sut faire sa cour en habile courtisan. Il s'agissait du palais Choisy, qui coûtait si cher que le monarque lui-même n'osait demander l'argent nécessaire à cette dispendieuse fantaisie. « Le roi, dit Panage, après quelques heures de travail avec Orry, le laissa se retirer sans lui parler d'un état d'augmentation à faire dans les bâtiments pour une somme d'environ 1.215 000 livres. Sa timidité naturelle et les dépenses immenses qu'on était obligé de faire dans les conjonctures présentes [guerre de la succession d'Autriche] ne lui permirent pas de remettre cet état de la main à la main à M. Orry, dont il craignait apparemment les représentations; mais à peine fut-il sorti qu'il donna le mémoire à un de ses officiers avec ordre de le remettre au plus tôt au contrôleur général et de lui dire que le roi avait oublié de le lui donner; M. Orry l'ouvrit dans le moment, et voyant de quoi il était question, il rentra dans l'appartement et dit au roi qu'il était étonné de la modicité de la somme, qu'il avait compté sur une plus grande, et qu'il s'était arrangé sur 1.575.000 livres. Le roi fut charmé du zèle et de la complaisance de son ministre, et lui en sut d'autant meilleur gré qu'il ne s'y attendait pas. Cette bagatelle mit M. Orry très bien dans l'esprit de son maître : tant il est vrai qu'auprès des grands tout dépend de l'à-propos. »

Louis XV « ne portait point cet air décidé qui caractérise les hommes absolus », rien ne le prouve mieux que cette anecdote. On voit aussi par ce petit trait combien l'on s'abuse lorsque l'on représente les prérogatives royales comme absolues, elles n'allaient pas sans de lourdes entraves et avaient besoin de la complicité des ministres.

La reine, Marie Leszczynska, est assez sacrifiée dans les mémoires de Panage, comme partout — et seul La Tour nous fera comprendre le charme de cette physionomie. Il faut pourtant faire une place dans cette « exposition » à l'épouse de Louis XV.

« La reine était plus âgée que le roi; sa taille et sa beauté étaient médiocres, sa physionomie et son maintien peu nobles; elle avait un caractère doux et aimable, le cœur bon, de l'esprit assez pour ne se mêler de rien, et n'entrer dans aucune intrigue de cour, beaucoup de vertu et de raison; trop souvent laissée à elle-même, elle avait le talent de ne pas faire sentir qu'elle s'aperçût de ces défauts d'attention et d'égards. On juge bien qu'avec ces qualités et dépendante par contre coup d'un premier ministre [Fleury] qui gouvernait le roi son époux, elle n'avait que peu ou point de crédit. »

Panage est plus à son affaire en nous présentant le duc d'Orléans, celui qui semble vouloir faire oublier par sa religiosité extrême qu'il est le fils du régent et qui se retire du monde, après son veuvage, chez les Génovéfains.

« La première personne de l'État, après Louis XV et ses enfants, c'est le duc d'Orléans, fils du régent, prince à la fleur de son âge, vivant dans la retraite, paraissant peu à la Cour, ne prenant presque point de part aux affaires; dévot outre mesure, en affectant tout l'extérieur, se livrant tour à tour à différents ecclésiastiques, réglant son zèle par le leur, et dès lors souvent la dupe de son zèle, aimant à faire le bien, marquant chaque jour de sa vie par des charités quelquefois mal placées, entier dans ses sentiments, voulant être regardé comme entendant parfaitement le gouvernement, dont il n'a qu'une légère théorie, mais d'ailleurs plein de vertus et de bonnes intentions. »

Avec la duchesse douairière d'Orléans, cette princesse que Saint-Simon nous montre « petite-fille de France jusque sur sa chaise percée », Panage réunit dans la même toile le mari et la belle-mère : le ré-

gent et la princesse palatine. Là encore, sous des dehors agréables, sous les caresses de son pinceau, il nous laisse deviner la vérité.

« La princesse, sa mère [mère du Génovéfain], appelée avant son mariage Mlle de Blois, est fille de Louis XIV et sœur cadette du duc du Maine, du comte de Toulouse et de la duchesse de Bourbon, morte en 1743. Elle est d'une grande douceur ; elle a souffert sans murmurer les fréquentes infidélités du régent, son mari. Bien loin que le nombre et la qualité de ses maîtresses eussent lassé sa patience, au contraire elle en avait pris occasion de faire éclater sa bonté et sa grandeur d'âme. Une favorite, nommée Mlle de Séry, dame d'Argenton (que le duc régent avait jugé à propos d'éloigner avec de faibles marques de l'extrême tendresse qu'il lui avait hautement témoignée) l'éprouva bien. La duchesse d'Orléans, informée du triste état de cette disgraciée, engagea son époux par ses pressantes instances à lui faire un parti digne d'un prince, et non pas d'un amant irrité, générosité qui a été et sera sans doute peu imitée et d'autant plus admirable qu'elle-même était l'objet de la jalousie de cette rivale ! Depuis la mort du régent (1723) la duchesse d'Orléans vit assez retirée, se montre peu en public ; mais quand elle fait tant que d'y paraître, c'est avec toute la pompe que sa naissance et son rang exigent. Elle partage son temps entre quelques ouvrages de broderie qu'elle donne aux églises et le soin de faire chercher et de soulager les malheureux qui la trouvent toujours compatissante et toujours libérale. Tout cela joint à beaucoup de piété lui a fait la réputation d'une haute vertu. Peut-être que le désir de dérober aux yeux clairvoyants l'indolence qui domine dans son caractère [cette indolence notée par Saint-Simon et par la princesse palatine] et qui peut donner lieu de la soupçonner de n'être pas assez sensible à des choses auxquelles les grands ne sont jamais indifférents, lui fait de cette piété une sorte de nécessité, autant que la bienséance, le souvenir de ses chagrins domestiques, et la perte de la plus grande partie de ses enfants. Elle avait épousé le duc d'Orléans malgré Madame, mère de ce prince [Charlotte-Elisabeth, princesse palatine, seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV], princesse fière, emportée, souvent violente (1) et difficile à apaiser dans ses moments de crise, d'ailleurs d'un excellent caractère. Elle avait l'âme élevée, le cœur grand et généreux ; mais fière outre mesure de la noblesse de son sang, elle comptait un peu trop avec ses aïeux. Elle s'était toujours opposée au mariage de Mlle de Blois et de son fils, et même à ce sujet elle en était venue avec lui à des procédés d'éclat, dont sa passion ne lui permettait pas d'envisager toutes les suites, non plus que les avantages d'une alliance qui procurait au duc, son fils, des prééminences, des titres et des honneurs bien flatteurs, et d'autant plus nécessaires qu'il importait à son rang, à son autorité même et à sa fortune, qu'il se conciliât les bonnes grâces de Louis XIV. »

Le frère de la duchesse d'Orléans, le duc du Maine, comme elle fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, est moins maltraité par Panage qu'il ne l'est en général par les mémorialistes. Ce n'est plus la manière noire du portrait de Saint-Simon qui le compare à un diable et accumule les défauts : perversité d'âme, orgueil le plus superbe, fausseté exquise : « C'était, conclut le duc, un poltron accompli de cœur et d'esprit, et à force de l'être, le poltron le plus dangereux, et le plus propre, pourvu que ce fût par-dessous terre, à se porter aux plus terribles extrémités pour parer ce qu'il jugeait avoir à craindre, et se porter aussi à toutes les souplesses et les bassesses les plus rampantes, auxquelles le diable ne perdait rien. » Panage en dit moins long, et, visiblement embarrassé, coupe au plus court. « Il avait un esprit brillant, écrit-il, de la vivacité, de la grandeur d'âme, de la probité et de la capacité pour le gouvernement ; mais toutes ces bonnes qualités étaient un peu obscurcies par un trop grand penchant à l'avarice. » Le contraste est frappant entre ces deux médaillons, et l'on peut supposer que Panage avait quelque intérêt à ne pas trop maltraiter le duc du Maine. En revanche, il est fort sévère pour la duchesse du Maine qui, ici comme ailleurs, se montre fort malfaisante personne. Fille du prince de Condé, elle reprochait à son mari, fils légitimé de Louis XIV, l'honneur qu'elle lui avait fait de l'épouser. Ce ménage est aussi mal assorti que celui du duc et de la duchesse d'Orléans, et « c'était à coups de bâton » que Mme du Maine « poussait son mari en avant. »

« La duchesse du Maine [Louise-Bénédictine de Bourbon-Condé] est laide, petite et contrefaite. Elle a le regard farouche, le ton impérieux, l'abord rebutant, beaucoup d'esprit, mais méchant, l'humeur difficile, des caprices sans nombre et fréquents, et une fierté outrée dont le prince son époux se ressentait quelquefois, et la princesse sa fille, continuellement, peut-être parce que leurs caractères contrastaient trop sous le gouvernement du duc régent.

(1) Voir la scène célèbre racontée par Saint-Simon lorsque le mariage du fils de la Palatine fut déclaré : « Monsieur son fils s'approcha d'elle comme il faisait tous les jours pour lui baiser la main. En ce moment Madame lui appliqua un soufflet si sonore qu'il fut entendu de quelques pas, et qui... combla les infinis spectateurs, *dont j'étais*, d'un prodigieux étonnement. » Malgré cette affirmation de Saint-Simon on a fait de ce soufflet une légende, mais il semble bien que le duc n'a pu inventer cette scène. Sur la Palatine, consulter les intéressants articles de M. G. Depping, *Revue Bleue*, 18 juillet et 12 septembre 1896.

Elle partagea l'exil du duc son époux [1719, lors de la conspiration de Cellamare], mais elle ne le supporta ni avec patience, ni avec dignité, ni avec toute la circonspection que la puissance qui l'accablait et la bonne politique exigeaient. »

Comme le régent, la duchesse du Maine avait à se reprocher une conduite assez scandaleuse. On cite une de ses lettres au cardinal de Polignac, dans laquelle nous lisons : « Nous allons demain à la campagne, j'arrangerai les appartements de façon que votre chambre soit près de la mienne. Tâchez de faire aussi bien que la dernière fois, et nous nous en donnerons à cœur joie. » La Palatine rapporte encore ce mot du duc du Maine : « Ce n'est pas en prison qu'on devrait me mettre, mais en jaquette, pour m'être ainsi laissé mener par le nez. » Et elle ajoute qu'il ne sait pourtant pas toutes les démarches que la duchesse a entreprises « pour le faire cornard ».

Quant au comte de Toulouse, frère du duc du Maine, Panage le juge avec la sympathie que ce prince semble avoir méritée. Ce fils de Louis XIV et de Mme de Montespan fut très lié avec Louis XV, il nous ramènera à la Cour du jeune roi. « Le comte de Toulouse, dit Panage, était beau, bien fait, généreux, doux, compatissant. Il avait moins de brillants que le duc du Maine, mais un jugement exquis et des mœurs très réglées. On le trouvait trop honnête homme pour croire qu'il pût être bon ministre. » Ce dernier mot est joli, et nous en dit long sur l'ancien régime.

On sait que le comte de Toulouse habitait le château de Rambouillet, et que de cette demeure médiévale, il fit une résidence charmante où l'on peut voir encore aujourd'hui quelques traces des gracieuses décorations sculptées au XVIIIe siècle. C'est à Rambouillet que le roi allait de temps en temps se délasser et se distraire, en attendant qu'il créât les magnificences de Choisy. « Ce n'était point, dit Panage, le monarque qui venait chez le comte de Toulouse, mais un ami tendre, charmé de passer quelques jours avec lui et avec la princesse, sa femme, et un petit nombre de dames et de courtisans choisis. La chasse, que ce prince aime passionnément, l'occupait une partie du jour. Le soir, le jeu et la table lui procuraient de nouveaux plaisirs qui se poussaient assez avant dans la nuit. Là, Louis XV, content, parce qu'il était libre, était gai, aimable, animait la conversation, se prêtait volontiers à l'enjouement de la comtesse de Toulouse et de Mlle de Charolais [petite-fille du grand Condé], était attentif à adresser la parole à un chacun et à mettre toute cette petite cour à son aise. »

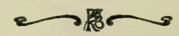
Louis XV fit vraisemblablement son éducation de mari volage à Rambouillet. Mlle de Charolais était un peu mûre pour lui, seule sa précoce dépravation pourrait faire croire que ce fut elle qui « eut l'honneur » de corrompre le roi la première, mais cette affirmation de Soulavie n'est point prouvée : Louis XV ne prenait pas Mlle de Charolais au sérieux. Il en fut autrement de Mme de Mailly sur laquelle Panage donne des détails assez piquants :

« Ce fut dans ces parties de campagne qu'on crut découvrir dans Louis XV un goût naissant pour le beau sexe, et que, dans la crainte qu'il ne consultât que ses yeux et son cœur pour élever au rang de favorite une femme jeune et belle et dès lors ambitieuse et capable de le gouverner, on estima ne pouvoir mieux faire que de déterminer son penchant pour Mme de Mailly qui n'avait aucune des qualités qu'on redoutait, mais femme sur laquelle on pouvait compter et à qui on eut soin de faire promettre qu'elle s'en tiendrait aux honneurs du mouchoir. »

On sait que Mme de Mailly fut supplantée par sa sœur, la duchesse de Châteauroux. « Comme elle avait aimé de bonne foi, et pour l'intérêt de cœur seulement, elle fut longtemps inconsolable ; mais le P. Raynault, de l'Oratoire, homme de beaucoup d'esprit et fort zélé, la fit rentrer en elle-même. Les fréquents entretiens qu'elle eut avec lui rétablirent le calme dans son âme, et l'éclairèrent sur ses devoirs. On vit cette femme autrefois vêtue si superbement, sans cesse occupée de plaisirs, fréquenter assidument les églises, simplement mise et confondue avec les autres femmes dont elle ne se faisait distinguer que par son recueillement et sa modestie, plus admirée, plus respectée dans cet état d'humiliation qu'elle ne l'avait été dans tout l'éclat de sa faveur. » Et c'est ainsi que la cour de Louis XV eut a La Vallière.

Panage, on le voit, n'est pas un anecdotier sans talent ; s'il n'apporte pas grande nouveauté, il ajoute cependant quelques traits à certaines de ces attrayantes physionomies du XVIIIe siècle; enfin il nous donne le prétexte de parler d'une époque dont on ne saurait se lasser, et il faut certes lui en garder quelque reconnaissance.

CASIMIR STRYIENSKI.



Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 23 — 5e SÉRIE — TOME II — 3 DÉCEMBRE 1904

ORGANISATION DE L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

L'Artillerie russe et l'Artillerie japonaise (1)

IV. — APPROVISIONNEMENT

Nous entendons souvent baser les prévisions en vue de la constitution des approvisionnements en munitions sur les dépenses faites par les Allemands en 1870. Une pareille estimation ne tient aucun compte des conditions nouvelles faites à l'arme, à son rôle dans la bataille, aux besoins impérieux de l'infanterie dans le combat moderne. La consommation dépassera de beaucoup celle des batailles de 1870, du moins si les munitions ne manquent pas.

Dans cette campagne, en effet, les Allemands n'ont pas eu à soutenir une lutte d'artillerie sérieuse ; la mise hors de cause des batteries françaises, fort inférieures comme nombre et comme puissance, leur coûta très peu de coups de canon ; d'autre part, excepté à Wœrth, où l'infanterie française se battit avec un acharnement remarquable, la passivité imposée à nos troupes facilita considérablement la tâche des batteries ennemies; enfin l'artillerie allemande a toujours manqué de munitions; elle n'a pas dépensé davantage parce que son service de ravitaillement était insuffisant : à Wœrth, le 16 août, le 18 août, les batteries allemandes durent, à certains moments, ralentir ou même cesser leur feu, faute de munitions et l'infanterie paye alors de son sang le défaut d'un service pour lequel les prévisions sont trop faibles.

Le tableau ci-dessous donne la consommation de l'artillerie allemande le 18 août 1870 ; la dépense moyenne est de 13,8 coups par pièce et par heure de combat.

Corps d'armée	Nombre de pièces	Durée moyenne du combat	Consommation totale	Consommation par pièce	Consommation par pièce et par heure
1	2	3	4	5	6
Garde...	90	5h 1/3	8.416	93,5	17,5
3e	36	4h 2/3	2.647	73,5	15,8
7e	78	4h »	3.231	41,4	10,4
8e	90	6h 3/4	5.919	65,8	9,8
9e	90	5h 2/3	7.683	85,4	15,1
10e	84	1h 1/6	1.561	18,6	16,0
Ensemble et moyennes générales	468	4h 35	29.460	63,»	13,8

On a prétendu que, dans la campagne future, l'effet plus grand des projectiles aura pour résultat de diminuer la consommation en munitions d'artillerie. Ce serait vrai si d'autres facteurs nombreux et prépondérants n'agissaient pas en sens inverse. Il est utile de les mentionner :

1° Avant de passer à l'offensive avec le *gros* de ses troupes d'infanterie, il faudra les mettre à l'abri de la puissante artillerie adverse, c'est-à-dire annuler celle-ci dans la mesure du possible. Cette action qui se prolongera pendant toute la durée du combat de préparation exigera de grands efforts et beaucoup de munitions, parce que l'artillerie, grâce à la poudre sans fumée et au couvert des crêtes, restera masquée en partie et il faudra, pour l'atteindre, battre des zones profondes du terrain, parce que le bouclier

(1) Voir la *Revue Bleue* des 19 et 26 novembre 1904.

adapté aux pièces et aux caissons (1) protégera très efficacement le personnel et rendra la lutte longue et coûteuse.

2° L'invisibilité relative de l'infanterie, son aptitude croissante à utiliser le terrain et aussi à creuser des tranchées doit faire prévoir une dépense de munitions beaucoup plus considérable que par le passé pour arriver au même résultat, la démoralisation de l'adversaire.

3° La profondeur énorme des masses qui vont se ruer l'une sur l'autre donnera à la bataille une durée que nous ne pouvons prévoir (ce qui se passe en Mandchourie justifie cette prévision).

4° Enfin, il ne faut pas espérer qu'aucun commandant de batterie n'abusera de la rapidité de tir de ses bouches à feu et utilisera toujours ses munitions avec une sage économie.

Nous ne sommes pas encore renseignés sur la consommation en munitions des Russes et des Japonais dans les dernières batailles; cependant tous les correspondants s'accordent à l'estimer colossale, au-dessus de toutes les évaluations. Le *Rouskii-Invalide* cite l'exemple de la 2ᵉ batterie de la 9ᵉ brigade de la Sibérie orientale qui, le 24 juillet, en dix heures et demie de feu, a dépensé 4.178 coups de canon avec ses 8 pièces, soit 522 coups par pièce, ou 50 coups par pièce et par heure. Peut-être y a-t-il eu de la part du capitaine un manque de sang-froid ou d'éducation tactique, peut-être aussi cette batterie s'est-elle trouvée dans une situation très particulière.

Si les récits des correspondants sont exacts, on s'explique mal, d'ailleurs, ces canonnades qui durent des journées entières sans que l'attaque d'infanterie se prononce. D'après le correspondant du *Daily Telegraph* au quartier du géneral Oku « le duel d'artillerie continue nuit et jour » sur les bords du Chaho et « les pertes quotidiennes sont du reste minimes ». Ceci montre bien l'inutilité des tirailleries de l'artillerie, qui ferait mieux d'économiser ses projectiles pour les prodiguer dans les moments décisifs. Par exemple, un rapport du général Sakharoff rend compte que le 26 octobre, dans l'attaque d'un village, on n'a fait avancer l'infanterie qu'après une heure et demie de bombardement au moyen de mortiers et de canons à tir rapide. On se demande si Russes et Japonais ne renouvellent pas la faute commise par les premiers à Plewna, la même faute commise par les Anglais au Transvaal, consistant à bombarder longuement les positions où l'ennemi s'abrite assez facilement contre le feu de l'artillerie, tant que la menace de l'infanterie ne le force pas à sortir de son trou pour faire face à l'assaillant. La préparation par le canon et l'offensive de l'infanterie ne doivent pas être deux actes séparés et distincts, mais bien simultanés et concordants. Nous voyons encore bien des chefs qui ne s'en rendent pas suffisamment compte.

Si l'on devait escompter une consommation journalière de 500 coups par pièce et des séries de batailles d'une durée d'une dizaine de jours, comme celles qui ensanglantent l'Asie, on voit à quelle quotité se monterait l'approvisionnement pour satisfaire aux besoins de la guerre moderne.

Se figure-t-on la situation d'une armée épuisée après quelques jours de combat devant un ennemi mieux approvisionné! Cette réflexion nous crée deux devoirs : 1° pour l'artillerie de supprimer tout combat traînant, à moins d'impossibilité absolue, de ménager les munitions, de ne les dépenser qu'à propos et dans un but tactique bien évident; 2° pour le commandement, d'étudier avec le plus grand soin le service du ravitaillement et de l'assurer très largement.

Constitution de l'approvisionnement. — Nous ne prétendons pas que, pour calculer l'approvisionnement à constituer et à maintenir constamment au complet pendant la paix, on doit prendre pour base la consommation probablement tout à fait exceptionnelle de la batterie de la 2ᵉ brigade sibérienne; mais il serait, à notre avis, de la plus grande imprudence de descendre au-dessous du chiffre de 3.000 coups par pièce comme approvisionnement de mobilisation, nécessaire aux besoins des premiers mois. Ce chiffre ne doit pas nous effrayer ; il représente le taux de l'approvisionnement que constituait généralement Napoléon, sur sa base même d'opérations, en vue d'une campagne, en dehors des munitions laissées dans les arsenaux de l'intérieur. La moitié environ de cet approvisionnement était formée en gargousses confectionnées, prêtes à introduire dans le canon ; l'autre moitié était constituée en engins séparés, poudres, boulets, sachets, etc., et l'on confectionnait les gargousses au fur et à mesure des besoins, ce qui était très facile à cette époque, la confection ne demandant qu'un outillage élémentaire et une main-d'œuvre sans préparation spéciale. Il n'en est plus du tout de même aujourd'hui : la gargousse est fabriquée industriellement et tous les éléments qui la composent doivent être établis avec une grande précision ; l'outillage spécial est limité et la production pendant les opérations sera faible, très faible même au début.

Peut-être, en raison de la durée exceptionnelle de la guerre actuelle, les fabriques russes et japonaises parviendront-elles à alimenter leurs armées au fur

1) Les pièces russes et japonaises, à tir accéléré et non à tir rapide, n'ont pas encore de bouclier.

et à mesure ; mais les opérations en Europe marcheraient certainement plus vite et l'armée qui manquerait de munitions serait infailliblement battue par un adversaire mieux pourvu.

Service de ravitaillement. — Le service du ravitaillement sera facile tant que chaque armée ne sera pas éloignée d'une voie ferrée d'un débit suffisant. Il ne faut pas en effet s'exagérer la difficulté des transports : un train peut porter environ 200 tonnes, c'est-à-dire environ 20.000 coups de canon ; il suffirait de 60 trains pour amener à une armée de 4 corps, à 100 bouches à feu chacun, cet énorme approvisionnement de 3.000 coups par pièce. Si l'on doit parer avec cela aux deux premiers mois d'une campagne, cela fait, en moyenne, un train par jour et par armée.

Mais l'on doit prévoir, même en Europe, que les voies ferrées peuvent être coupées momentanément en arrière d'une armée et qu'il y aura lieu de recourir à des ravitaillements sur route. En vue de cette circonstance, il convient de prévoir et de préparer tous les moyens qui permettraient de faire face aux nécessités des ravitaillements de toutes sortes. Avec l'énorme effectif des armées modernes, les voitures attelées deviennent insuffisantes ; les Allemands en ont déjà fait l'expérience en 1870-71. La solution de cette grave question est à chercher dans l'emploi des trains automobiles, comme le train du colonel Renard. Ce serait une faute, à notre avis, de constituer pour chaque corps d'armée, dès le temps de paix, ainsi que certaines personnes en ont eu l'idée, un approvisionnement d'un certain nombre de trains militaires ; la dépense considérable et improductive qui en résulterait serait injustifiée. Mais il serait utile de pousser par tous les moyens possibles, au besoin par quelques sacrifices pécuniaires, au développement dans le pays des trains sur route, afin d'en trouver par réquisition le nombre nécessaire en cas de guerre. Nous ne comprenons pas l'hostilité de certains milieux contre le principe du train automobile ; nous trouvons cette hostilité non seulement inintelligente, mais coupable. Il semble qu'en Autriche on se préoccupe vivement de cette question.

Résumé

En résumé, le mode d'emploi de l'artillerie de campagne dans les armées modernes doit être caractérisé, selon nous, par cette expression, *tactique de masse et de mouvement* ; cette conception entraîne l'application de certains principes ; ces principes, que les Japonais semblent avoir compris et appliqués, que les Russes ont méconnus en partie, sont les suivants :

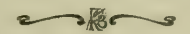
1° Artillerie de campagne légère, souple, très mobile, très manœuvrière, à la fois avare et prodigue de ses munitions, répartie d'une part en groupes affectés aux unités d'infanterie, d'autre part en groupements indépendants de ces unités, artillerie de corps d'armée et artillerie d'armée ;

2° Constitution des approvisionnements du temps de paix basée sur des prévisions très larges;

3° Développement de puissants moyens de transports particulièrement de trains automobiles sur route à utiliser en cas de rupture des communications par voies ferrées.

Telles doivent être, suivant notre opinion, les bases de l'organisation rationnelle de l'artillerie de campagne d'une grande nation européenne.

Général H. Langlois,
Ancien membre du Conseil supérieur de la Guerre.



L'ARMÉE DE LA LOIRE (1815)

L'Ordonnance de Licenciement

Le roi n'avait pas voulu donner des garanties à l'armée, parce qu'il n'aurait pu tenir ses engagements. Il était dans la dépendance de l'ennemi. A la paix de Paris, en 1814, les Alliés avaient espéré le licenciement de l'armée française ; les événements de 1815 leur donnaient l'occasion et le pouvoir de l'exiger. Ils trouvèrent un prétexte dans l'ordonnance du roi, datée de Lille, 23 mars, qui licenciait « tous officiers et soldats passés sous le commandement de Napoléon Bonaparte et de ses adhérents. » Les ministres alliés exposèrent que la conservation de l'armée impériale était incompatible avec la paix publique en France et en Europe. Sa défection, au retour de Bonaparte, prouvait qu'il était impossible de compter sur elle. L'apparition d'un drapeau tricolore suffirait encore à la soulever. N'avait-elle pas assez prouvé qu'elle était irréconciliable avec la maison de Bourbon ! Pour se délivrer de cette armée de rebelles, il n'y avait qu'à mettre à exécution l'ordonnance du 23 mars. « Dans cette question, insinua Metternich, les intérêts du roi sont inséparables de ceux des alliés. » A toutes ces mauvaises raisons, Nesselrode ajouta la raison du plus fort. « — Le traité d'alliance conclu à Vienne, le 23 mars, dit-il, a été dirigé contre Bonaparte, contre ses adhérents et surtout contre l'armée française, dont l'ambition désordonnée et la soif de conquêtes ont plusieurs fois troublé l'Europe. Déterminés par le besoin de la paix universelle, l'empereur de Russie et ses alliés font

(1) Voir la *Revue Bleue* du 26 novembre 1904.

du licenciement de cette armée une condition impérative. »

Talleyrand, soit légèreté, soit indifférence, céda sans discussion. Il s'abstint même de soumettre cette question si grave au conseil des ministres, et s'en fut tout droit exposer au roi, seul à seul, la nécessité et les avantages du licenciement. Dominé par des souvenirs cruels qu'avait laissés en lui la défection de l'armée et par les craintes que, malgré les démarches de leurs chefs, lui inspiraient encore des troupes ennemies de son drapeau, Louis XVIII donna son assentiment. Pour lui, il y avait dans ce sacrifice quelque chose d'une délivrance. Pas plus que Talleyrand, il ne comprit qu'en achevant de désarmer la France, il allait la livrer pieds et poings liés à toutes les violences de la soldatesque, à toutes les convoitises de l'Europe. Talleyrand dut cependant mettre dans le secret le ministre de la Guerre. Gouvion Saint-Cyr commença par s'emporter. Il parla de démission. Il dit, prétend-on, que bien loin de licencier l'armée, qui offrait de se soumettre et qui était la dernière sauvegarde du pays, il fallait la fortifier en jetant dans ses rangs les troupes royales de l'Ouest. Talleyrand eut aisément raison de cette ardeur en faisant appel au génie organisateur du maréchal. « — Le licenciement, dit-il, est une question de forme. On ne peut contester au roi le droit d'avoir une armée. Vous en organiserez une nouvelle où vous ferez rentrer les meilleurs officiers et tous les bons soldats. Cette opération permettra d'écarter, sans que personne ait le droit de se plaindre, ceux qui pourraient être regardés comme dangereux. L'armée sera momentanément réduite, c'est vrai ; mais elle deviendra un corps d'élite, sûr et fidèle, admirable base sur laquelle on reconstruira plus tard, selon les besoins du pays. D'ailleurs, cela ne peut être autrement. Les souverains l'exigent. Il n'y a pas moyen de refuser. » Toutes ces négociations furent menées à la chaude. La seule journée du 11 juillet paraît y avoir suffi, car les souverains n'étaient arrivés à Paris que dans la soirée du 10, et, dès le 12, Metternich, dans une lettre officielle à Talleyrand, parlait du licenciement de l'armée comme d'une chose décidée entre les ministres alliés et le roi de France (1).

*
* *

Gouvion Saint-Cyr dut agir envers l'armée avec plus de ménagements que les alliés n'en avaient pris envers le roi. Il se garda de révéler aux envoyés de Davout le projet de dissolution, car il jugeait dangereux d'apprendre aux chefs comme aux soldats que la soumission qu'on attendait d'eux aurait pour conséquence un licenciement immédiat et total. Davout, on l'a vu, se résigna à une soumission pure et simple. Mais Gouvion craignit encore qu'à l'annonce du licenciement, l'armée, soulevée par les généraux eux-mêmes, ne se mît en pleine révolte. Avant de faire connaître clairement le dessein du gouvernement, il voulait disloquer les corps d'armée et les divisions, de façon à rendre plus difficiles une entente commune et un mouvement général (1). Le 19 juillet il écrivit : « Le roi reçoit la soumission pure et simple que vous lui avez adressée des généraux, officiers et soldats qui sont au delà de la Loire. Cet acte a fixé l'attention bienveillante de Sa Majesté, et, très prochainement, je vous ferai part des ordres qu'elle a donnés pour la réorganisation de l'armée. En conséquence, Sa Majesté m'a donné les ordres les plus positifs pour la dislocation des troupes dans le plus bref délai, comme mesure préparatoire à l'exécution de son ordonnance du 23 mars dernier. » Davout comprit que le mot « réorganisation de l'armée » signifiait « licenciement ». Il répondit à Gouvion que les ordres pour la dislocation seraient exécutés, bien que d'ailleurs il y eût peu de mesures à prendre à cet égard, la nécessité de faire subsister les troupes l'ayant déjà contraint à étendre beaucoup les cantonnements. Il ajouta que pour ce qui regarderait le licenciement, il demandait l'envoi de commissaires spéciaux, car il priait le roi d'accepter sa démission. Davout taisait le motif de cette résolution. C'était un amer découragement et une profonde douleur. Afin de conserver l'armée à la France, il avait trempé dans d'indignes intrigues, maîtrisé ses colères guerrières, renié sa foi politique, abandonné son drapeau, trahi la confiance de ses camarades, perdu le respect et l'affection des soldats, terni sa gloire. Et tous ses efforts et tous ses sacrifices aboutissaient précisément à la destruction de l'armée. Qui dit que, ce jour-là, le vainqueur d'Auerstaëdt n'eut pas la vision de la bataille qu'il aurait pu livrer sous Paris pour venger Waterloo ?

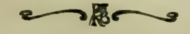
1. Metternich à Talleyrand, Paris, 12 juillet. (Arch. Affaires étrangères, 690.)

Gouvion prépara un projet d'ordonnance sur la réorganisation d'une nouvelle armée. Ce projet fut soumis aux Alliés le 13, le 14 ou le 15 juillet. (Note de Talleyrand aux ministres alliés, et projet y annexé, s. d. [13, 14 ou 15 juillet.] Arch. Affaires étrangères, 693.) Et le 16 juillet, le roi signa l'ordonnance. Elle avait pour préambule : « Considérant qu'il est urgent d'organiser une nouvelle armée, attendu que, d'après notre ordonnance du 23 mars, celle qui existait se trouve licenciée... »

(1) L'ordonnance royale du 16 juillet sur le licenciement et la réorganisation de l'armée fut rendue publique seulement le 12 août, (*Moniteur* de ce jour) quand la dislocation était complète et que les opérations du licenciement étaient commencées par Macdonald. Encore Macdonald se plaignit-il de cette publication qu'il jugeait prématurée. « Il aurait fallu laisser ces ordonnances secrètes jusqu'à la dissolution » écrivit-il à Gouvion Saint-Cyr, le 12 août. (Arch. Guerre.)

Aux souffrances morales de Davout s'ajoutaient des alarmes causées par les mouvements menaçants des troupes alliées. Tant qu'il resterait général en chef, il voulait faire respecter la ligne de ses cantonnements, assurer la sécurité de son armée et des contrées dont il avait la garde. Or les Prussiens interceptant presque toutes les communications avec Paris, il était sans nouvelles suivies du gouvernement sur les desseins des Alliés, et, d'après les rapports des avant-postes, l'ennemi paraissait se disposer à passer la Loire sur plusieurs points, de Bourbon-Lancy à Amboise. Davout, non moins irrité qu'inquiet, prit des mesures pour repousser la force par la force : ordre de faire sauter les ponts à la première alerte, d'en retrancher les débouchés, de barricader les routes, de multiplier les reconnaissances, de tenir les troupes prêtes à marcher. Le 22 juillet, l'avant-garde autrichienne du corps de Frimont ayant passé la Loire à Bourbon-Lancy, le prince d'Eckmühl écrivit au général Delcambre : « J'aime à croire qu'il n'y a dans ceci qu'un malentendu. Si le mouvement continuait, il faudrait replier sur Bourges les troupes du 1er corps. Je rallierais la garde à pied et à cheval et le corps du général Vandamme, et l'ennemi recevrait, je l'espère, le prix de sa perfidie. » En même temps, il écrivait au général autrichien Radivojevich qui déjà occupait Moulins : « ... Le roi, pour accélérer la paix a donné des ordres de dislocation, et c'est au moment où ces ordres sont en exécution que je reçois du général Milhaud un rapport m'annonçant l'arrivée à Moulins d'une partie de votre corps. Le service du roi, l'honneur et la sûreté de l'armée, me font un devoir de suspendre mes mouvements jusqu'à ce que ce malentendu ait été réparé. Si, contre toute attente, ce mouvement était offensif, je serais innocent devant Dieu et devant les hommes, envers mon roi et envers ma patrie, des suites qu'il pourrait avoir. » Les Autrichiens se hâtèrent de repasser la Loire.

HENRY HOUSSAYE,
de l'Académie française.



LA TUNISIE EN 1904

La Tunisie a possédé, pendant quelques années, toute la faveur du public français. Notre imagination s'est vite complu à lier désormais à la fortune de la France ce pays voisin de notre Algérie, cette terre africaine si profondément imprégnée de nos souvenirs classiques, où nous allons chercher pêle-mêle les vestiges de la domination punique, de la puissance romaine et des grandes luttes du moyen âge, où nous pouvons évoquer à la fois Hannibal et Marius, Saint Louis et Salammbô. Nous nous sommes flattés en même temps d'avoir trouvé dans le système du protectorat, d'ailleurs employé avec succès sur d'autres points de notre domaine d'outre-mer, une formule nouvelle devant nous permettre de rompre avec d'anciens procédés de colonisation, aussi peu raisonnés que pratiquement funestes. Il y avait enfin quelque élégance pour un gouvernement républicain à conserver en Tunisie, sauf à le diriger et le contenir, le pouvoir absolu du bey, monarque vassal du peuple souverain.

Satisfaction d'amour propre, curiosité intellectuelle ou vanité littéraire, est-ce pour cet unique plaisir que nous occupons la Tunisie depuis vingt-trois ans et que nous y avons dépensé plus de 400 millions ? Non, sans doute ; la France n'est plus assez riche pour s'offrir à grands frais de la gloire et surtout de la gloriole. Les dures leçons de l'expérience nous ont appris à rechercher dans l'acquisition des possessions lointaines des intérêts beaucoup plus positifs. Nous nous sommes habitués à ne voir dans les sacrifices en hommes et en argent où peut nous entraîner à son début tout établissement colonial que comme le pénible effort inséparable de toute installation, comme un capital de premier établissement dont les bénéfices futurs de l'entreprise doivent permettre de récupérer l'intégralité. Une colonie en d'autres termes, si pour nous elle veut être autre chose qu'un luxe inutile et peut-être dangereux, non seulement doit se suffire à elle-même le plus tôt possible, mais encore doit ajouter à la puissance économique et politique de la Métropole.

La Tunisie a-t-elle assez profité des vingt-trois années qui nous séparent de notre établissement dans ce pays pour que l'on puisse affirmer que sa situation est excellente au double point de vue financier et économique ? Le peuplement français s'y est-il largement développé ? Avons-nous pénétré profondément dans le cœur des populations indigènes ? S'il était vrai que, sur plusieurs points, l'effort eût été insuffisant, les résultats médiocres, n'y aurait-il pas lieu, tout en respectant la forme si souple et si précieuse du protectorat, d'apporter quelque changement dans la direction centrale des affaires tunisiennes ? Telles sont les questions auxquelles nous voudrions répondre, après les avoir tout spécialement examinées comme rapporteur du budget tunisien à la Chambre des Députés.

*
* *

La Tunisie, d'abord, est-elle prospère ? Il y a deux ou trois ans, il y aurait eu presque quelque inconvenance à paraître même en douter. La prospérité tunisienne était pour ainsi dire un article de foi, et

qui donc aurait pu refuser d'y croire? Les rapports annuels que l'administration de la Régence adresse au Président de la République affirmaient que tout était pour le mieux dans le plus heureux des protectorats, et si des hommes politiques avaient parfois la pensée de contrôler ces déclarations, ils tentaient de le faire à la suite d'un membre du Gouvernement, dans une de ces caravanes parlementaires que laissent toujours victimes de quelque mirage la fumée des banquets et la poussière des cérémonies officielles, jointes à l'éclat aveuglant du soleil africain. Mais quelqu'un troubla la fête, et ce fut l'an passé notre honorable collègue, M. Puech, qui, comme rapporteur du budget des protectorats, jeta résolument un cri d'alarme. Cette note pessimiste ne resta pas sans écho; on la contredit d'un côté, on l'exagéra d'un autre.

La polémique était ouverte ; au dogme de la prospérité tunisienne pouvaient se rallier encore des croyants, mais on devait aussi dorénavant tenir compte des hérétiques.

Fallait-il donner raison à l'orthodoxie? Entièrement dégagé de toute prévention, nous n'avons voulu nous prononcer qu'après avoir successivement apprécié, d'une part, les ressources actuelles de la Régence, au point de vue budgétaire et économique, d'autre part, les progrès de l'influence française dans l'ordre intellectuel et moral, et, pour échapper au grief de nous être inspiré de tendances trop absolues dans ce domaine de pures contingences, nous avons comparé la situation de la Tunisie aux divers points de vue où nous nous sommes placés, avec celle d'autres possessions françaises, laissant autant que possible, au risque d'encourir le reproche d'aridité, la parole aux chiffres et aux faits.

La Tunisie ne coûte rien à la Métropole, répètent à l'envi ses panégyristes. Ceux-ci oublient la garantie d'intérêt payée par le budget français, pour le chemin de fer de la Medjerdah, consentie, il est vrai, avant notre établissement dans la Régence; ils ne prennent pas garde, non plus, que la Tunisie ne contribue en rien aux dépenses qu'exige sa propre sécurité extérieure, alors que l'Indo-Chine supporte de ce chef une contribution de plus de 12 millions de francs, soit de plus du tiers des frais de l'occupation militaire. L'application de la même règle mettrait le budget tunisien en déficit.

La situation financière de la Régence est, en effet, très précaire. Les recettes réalisées étaient, en 1885, de 18.500.000 francs; celles prévues pour 1905 montent à 29.600.000 francs, soit une augmentation de 11 millions en vingt ans, entièrement due aux contributions indirectes et aux monopoles, dont les produits ne pouvaient manquer de profiter de l'arrivée de cent mille Européens usant de tabac, d'alcool, de sucre, d'allumettes, de cartes à jouer, de papier timbré.

La progression des impôts indirects est un indice de mouvement, non d'un accroissement de richesse. L'impôt direct seul produit en raison de la prospérité réelle, et c'est en Tunisie principalement que la règle aura son application ; l'impôt de capitation, « la *medjba* », rapportera d'autant plus que la population indigène s'accroîtra numériquement, et que l'aisance deviendra plus générale; les impôts sur les cultures, l'achour, le canoun, ne sont que des impôts sur les revenus. Or, les impôts directs, en Tunisie, donnent un rendement sensiblement égal à celui du lendemain de la conquête.

Le Protectorat se félicite, il est vrai, des 2 à 3 millions d'excédents qu'il constate chaque année, et consacre aux dépenses de travaux publics; mais il n'y aurait plus d'excédent, si, comme le voudrait la vérité budgétaire, ces dépenses étaient inscrites au budget ordinaire! La situation financière de la Tunisie, en somme, n'a pas d'élasticité; l'impôt, par surcroît, manque de proportionnalité : tout Musulman, si pauvre soit-il, doit payer la *medjba*, qui est aujourd'hui de 22 fr. 50. Seuls en sont exemptés les Musulmans des villes, qui sont les plus riches. Nulle part, dans notre immense empire colonial, l'indigène n'est aussi écrasé.

Que nous sommes loin, en effet, des résultats obtenus sans effort et avec des excédents budgétaires, non plus fictifs, mais réels, dans les colonies où notre établissement remonte à la même époque! De 1890, date de leur création, à 1904, les budgets locaux de l'Afrique occidentale ont monté : celui de la Guinée de 300.000 francs à plus de 5 millions; celui de la Côte d'Ivoire de 113.000 francs à 3 millions; celui du Dahomey, de 123.000 francs à 5.306.000 francs!

Le budget du Sénégal s'est élevé, dans les vingt dernières années, de 2.860.000 francs à 5 millions 710.000 francs.

Le budget local du Soudan français fut établi pour la première fois, en 1891, à 200.000 francs; celui des territoires de la Sénégambie et du Niger, qui correspondent, sauf quelques retranchements, à l'ancienne colonie du Soudan, s'élève, en 1904, à près de 13 millions.

Le budget général de l'Indo-Chine, établi pour la première fois, en 1899, à 17.620.000 piastres, a atteint 28.980.000 piastres en 1903. Il fournit à la métropole une contribution de 12.708.895 francs pour les dépenses militaires, des subventions à la marine marchande dans les mers de Chine, des primes à la navigation fluviale sur le Yang-tsé et dans la rivière de Canton, des subventions aux missions et écoles françaises en Chine et au Siam.

Un examen approfondi du mouvement commercial

de la Tunisie nous amènerait-il à des constatations plus satisfaisantes ? Le total des importations et des exportations s'est sensiblement élevé depuis quelques années; il était de 76 millions en 1892 ; il a atteint 165 millions en 1903, année d'exceptionnelle abondance, dont le chiffre doit, d'ailleurs, être réduit d'une vingtaine de millions si l'on veut tenir compte des abus auxquels donnait lieu, pour les céréales, le régime douanier qui vient d'être modifié. Un peu plus forts ou un peu plus faibles, ces chiffres n'en attestent pas moins un mouvement commercial ascensionnel, mais cette progression, non plus, n'est pas particulière à la Tunisie. Elle est inévitable dans tous les pays qui n'ont pas atteint leur développement maximum ; elle se rencontre, en des proportions au moins aussi fortes, dans celles de nos possessions dont l'acquisition est le plus récente. Le commerce extérieur de l'Indo-Chine s'est élevé en dix ans de 148 p. 100. Le mouvement commercial de Madagascar était, en 1892, de 8 millions de francs; il atteignait, en 1901, 54 millions de francs. Le commerce du Sénégal était, en 1892, de 41 millions de francs, et en 1901, de 102 millions.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* ne seront pas peu surpris d'apprendre que la proportion des marchandises de provenance française introduites en Tunisie, après avoir atteint son maximum en 1899 (61,4 p. 100 des importations totales), est depuis quelques années en décroissance régulière : 59,6 en 1900, 58 en 1901, 56,3 en 1902. Les importations étrangères s'élevaient, pendant les mêmes années, à 35,8, 37,1, 38,7.

La part de la France, dans l'exportation des produits tunisiens, est descendue de 60, 4 p. 100 en 1897, à 56,5 en 1898 ; 54 en 1899; 51,2 en 1900; 48,6 en 1901; avec un léger relèvement, 45,5, en 1902. De 1897 à 1902, les achats faits par le commerce français ont diminué de 2 millions, pendant que les achats de l'étranger s'élevaient de 10,474,131 francs à 20.059.586 francs.

Nous pourrions donner d'autres chiffres encore, qui tendraient à prouver que c'est surtout au profit du commerce étranger que se développe la prospérité de la Tunisie.

Un autre symptôme inquiétant se dégage des conditions défavorables dans lesquelles s'établit la balance du commerce. L'excédent des importations sur les exportations a atteint 6.434.000 francs en 1899, près de 19 millions en 1900, 25 millions et demi en 1901 ; 28 millions en 1902. L'exercice 1903 fut meilleur ; la différence entre les importations et les exportations n'y est plus que de 15 p. 100, au lieu de 38 p. 100 en 1902, mais que nous sommes loin des dithyrambes du ministère des Affaires Etrangères !

* * *

La critique principale que l'on adresse au Protectorat est de s'être tardivement préoccupé de déterminer un courant d'immigration française ; on reproche en même temps aux premiers colons de s'être montrés hostiles à la petite colonisation, et l'on expliquerait ainsi les proportions prises par le péril italien.

N'a-t-on pas exagéré ce péril ? C'est l'opinion d'un professeur distingué du Lycée de Tunis, M. Gaston Loth, qui a fait de cette question le sujet de sa thèse de doctorat ès lettres.

Il n'est pas exact que la terre tunisienne soit accaparée par le colon sicilien. La colonisation italienne se chiffre par 890 propriétaires possédant ensemble 45.000 hectares, alors que la colonisation française compte 1.598 propriétaires et s'étend sur 625.917 hectares. Il est à craindre qu'un grand nombre de petits colons siciliens n'aboutissent à un échec ; la plupart ont accepté des contrats léonins pour le paiement par annuités de leurs terres et seront la proie de l'usurier, qui se confond souvent avec le vendeur lui-même. Nous n'avons aucun intérêt à cet échec. La richesse du colon français ne peut être faite que de la richesse de ses voisins indigènes et étrangers.

Des 80.000 Italiens vivant en Tunisie, une dizaine de mille seulement, en y comprenant les femmes et les enfants, vivent de l'agriculture. Un peu plus de 3.000 pratiquent l'industrie de la pêche, dont les deux tiers retournent en Italie, la saison terminée.

Il faut distinguer, en effet, entre l'immigrant temporaire et l'immigrant permanent. Ce dernier, par un labeur opiniâtre, finit souvent par devenir chef de maison et par considérer ses intérêts comme intimement liés aux nôtres. Il conviendrait d'étendre à son profit les facilités de la naturalisation. L'immigrant temporaire, manœuvre, terrassier, nous a été précieux pour le creusement de nos ports et de nos puits, pour la construction de nos routes et de nos voies ferrées. Nous n'eussions pu, sans lui, réaliser le bel ensemble de travaux publics qu'il nous est agréable de pouvoir louer sans réserve.

Il est, sans doute, dans la capitale de la Tunisie notamment, un certain nombre d'Italiens appartenant aux carrières libérales, médecins, architectes, professeurs, publicistes, banquiers, dont quelques-uns parlent un peu haut, et il serait imprudent de nier absolument le péril sicilien, mais nous pensons, avec M. Loth, que ce danger a été quelque peu exagéré.

Il n'en est pas moins vrai que ce n'est pas assez de 28.000 Français, au bout de 22 ans d'occupation. Cette situation tient à l'indifférence prolongée du

Protectorat à l'égard du peuplement français. Des reproches mérités lui ont été adressés de toutes parts, et il fait du zèle depuis quelques années : des terres sont achetées pour être alloties, sommairement aménagées et revendues aux petits colons ; on a créé une Caisse de la colonisation, un Office de l'immigration. Il a été consenti, au cours de 1904, 161 ventes de lots de colonisation pour 13.000 hectares de terre environ. Que n'est-on parti plus tôt !

Nous ne pouvons clore ce paragraphe consacré à l'œuvre colonisatrice de la France sans faire une mention du projet grandiose qu'a entrepris le Protectorat, sur l'initiative de M. Paul Bourde, de reconstituer dans le sud de la Tunisie — au sud de la ligne Hammamet-Tébessa — l'antique forêt d'oliviers détruite au XIe siècle par les Arabes. Déjà il a été planté autour de Sfax 1.500.000 arbres nouveaux, et les titres de propriété délivrés portent sur 80.000 hectares. La forêt est « en marche ».

Nous avons constaté la faiblesse des résultats obtenus dans l'ordre matériel : mais, du moins, s'ils étaient maigres, ces résultats n'en étaient pas moins positifs. Nous n'oserions pas tenir le même langage à l'égard de notre œuvre de pénétration morale : ni au point de vue de la diffusion de l'instruction, ni à celui de l'assistance publique, ni, enfin, à celui de l'administration indigène, la domination française n'a produit les effets qu'on était en droit d'attendre d'une nation aussi généreuse que la nôtre.

Nous sommes très frappés de voir le nombre des indigènes fréquentant nos écoles décroître régulièrement d'année en année, et tomber de 3.820 en 1899, à 3.394 en 1900, à 3.237 en 1901, à 3.030 en 1902, à 2.927 en 1903.

La jeune fille, qui sera plus tard mère de famille et éducatrice, était la première conquête que dût se proposer le Protectorat. Nul doute qu'en s'offrant à apprendre des métiers lucratifs à celles qui seraient confiées à sa sollicitude, il ne fût arrivé à pénétrer plus avant dans la famille musulmane et dans le village indigène. Mais on n'y a pas pensé. Nos écoles, en 1902, ont attiré 31 jeunes musulmanes. Il faut reconnaître, du reste, que l'enseignement ne s'y adapte guère aux besoins actuels de la Tunisie. Dans nos écoles, l'indigène apprend à réciter les noms de tous les Mérovingiens, la liste des affluents de la Loire : on en fera un déclassé et un mécontent. N'eût-il pas été plus habile de lui enseigner un métier manuel, et de substituer dans une large mesure la main-d'œuvre indigène à la main-d'œuvre sicilienne ?

Rien encore n'a été fait pour développer l'assistance chez les Musulmans. La faillite du Protectorat est à ce point de vue indéniable. Elle apparaît trop manifestement aussi à qui lève le voile sur les vices de l'administration indigène. On a laissé s'affaiblir l'autorité des contrôleurs civils, et le caïd, le cheikh pratiquent librement la concussion. Trop souvent encore les jugements des magistrats indigènes s'achètent à prix d'argent. On maintient, sous le couvert de la France, par le contrat dit de Kamessa, un véritable servage de la glèbe ; on permet au meurtrier de se soustraire à la peine capitale, s'il est riche, en versant le prix du sang, alors que son complice, s'il est pauvre, sera pendu ; on frappe de pénalités plus ou moins graves l'inobservance de certaines pratiques religieuses. L'indigène, à notre contact, a bénéficié de la sécurité générale, de la création de routes, de facilités plus grandes pour les communications et les relations commerciales, mais sa condition sociale a peu varié, son salaire reste le même et ses charges fiscales n'ont guère diminué.

En réalité, la population française et la population tunisienne vivent l'une auprès de l'autre sans se pénétrer, sans se connaître, sans dissiper les préventions et les méfiances que doit engendrer la diversité de leurs mœurs, de leurs idées, de leurs intérêts et de leurs espérances.

Nous n'avons pas, à dessein, assombri ce tableau et nous le croyons absolument exact, car nous n'avons eu recours qu'à des faits certains et à des chiffres puisés dans des statistiques officielles. Après avoir, aussi rigoureusement que possible, établi le diagnostic, il nous reste à rechercher quelles sont les causes du mal et quel en peut être le remède. Ce sera l'objet d'un prochain article.

EMILE CHAUTEMPS,
Député, ancien ministre des Colonies.

MADAME DE SÉVIGNÉ AUX " ROCHERS "

« Une maison située à une lieue de Vitré — écrit en 1661 un conseiller au Parlement de Paris — grande et belle pour ses bâtiments et ses jardins, où Mme de Sévigné passe de temps à autre quelques mois de l'année, et où, dans un fond de province, on trouve la même politesse que dans l'Ile de France ».

Mme de Sévigné habita fréquemment et longuement cette terre; elle la tenait de son mari, gentilhomme breton, et c'est là qu'elle avait passé les courts instants heureux de son mariage. Soit au mois de mai, soit en septembre, on la voit quitter Paris pour sa Bretagne, tantôt par terre, à petites journées de neuf lieues, couchant la première nuit à

Bonnelle et faisant régulièrement une de ses dernières haltes à Malicorne à six lieues du Mans, dans le beau château de M. de Lavardin ; tantôt par eau, d'Orléans à Angers ou à Nantes, faisant escale à Amboise, à Véretz, à Saumur.

C'est en son carrosse qu'elle voyage ; même en bateau il la suit : « Notre équipage nous mènerait fort bien par terre : c'est pour nous divertir que nous allons sur l'eau ». Cet équipage est composé de six chevaux et deux hommes à cheval ; elle le regrette lorsqu'il « va son train », tandis que le bateau s'engrave dans les sables de la Loire et l'oblige à coucher, sans se déshabiller, dans une cabane « où il n'y avoit rien du tout que deux ou trois vieilles femmes qui filoient, et de la paille fraîche. » Elle en rit : « Le temps et le chemin sont admirables : ce sont de ces jours de cristal où l'on n'a ni froid ni chaud... Je me trouve fort bien d'être une substance qui pense et qui lit. » Que de voyageurs, aujourd'hui plus rapidement transportés, n'en sauraient dire autant !

Au bout de neuf, dix ou quinze jours, elle est aux Rochers.

C'est un des châteaux anciens les plus jolis, et c'est pour les yeux une surprise des plus délicates et des plus charmantes que nous puisse réserver le parcours de nos routes de France, si inépuisables en surprises.

A un détour, on l'aperçoit tout à coup. Il est familial, accueillant, de belle allure et de bon ton, sans faste aucun, robuste, élégant et simple : l'idéal demeure d'un classique français. Ses belles proportions, la sobriété de ses murailles percées de larges et hautes fenêtres, la variété, la gaîté et la sveltesse de ses toitures sont à proposer, comme une mesure sanitaire, aux municipalités et aux architectes contemporains. Mais le temps seul peut fournir des ardoises d'un ton si caressant, si tendre, et qu'on ne saurait comparer qu'à ce velours bleu pâle dont se revêtent les petits fromages de chèvre qui sèchent sur la claie.

*
* *

Le château des Rochers se présente à peu près tel que nous le décrit un acte de 1688, avec « de très beaux et grands bâtiments, grosses tours et tourelles, une grande chapelle, une fuye et refuge à pigeons, de grandes écuries dans la première cour, avec son avant-cour en joignant dans laquelle il y a quantité de logements pour le receveur et concierge dudit manoir... un grand jardin au côté, clos et fermé de murailles et un grand verger au bout d'iceluy, vers orient... le grand parc ou bois de décoration, garni de grands et anciens bois de haute futaie, dans lequel il y a plusieurs bocages, de belles et grandes allées, un jeu de pail-mail, un labyrinthe, des garennes et refuges à lapins, etc... » On ne retranche de la description que « défenses, canonnières, fortifications pour la garde et conservation dudit manoir » qui ne nous sont point apparues à la surface pacifique de cette belle habitation. Les propriétaires actuels ont eu le bon goût de ne point blesser la noble modestie des murailles par aucune de ces retouches ou adjonctions modernes qu'on a tant de peine, soit à éviter, soit à garantir d'un caractère de vaniteuse et sotte prétention. Un tact vraiment exquis préserve le manoir jusque d'un entretien trop luisant ; la vue y est pleinement satisfaite, comme à la trouvaille d'un bibelot franchement ancien, et en bon état ; c'est tout, et c'est rare.

C'est donc là qu'elle arrivait, parfois avec son fils Charles, et presque toujours avec le bon abbé de Coulanges, surnommé le Bien-Bon, si parfait comptable, et cependant brouillon quant aux dates, puisqu'il annonçait l'arrivée aux Rochers pour le mardi, puis oubliait qu'il l'avait annoncée, et arrivait tranquillement le mercredi au soir sans se douter que la veille « quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate » s'étaient rendus à Vitré et les avaient attendus, pour leur faire honneur, jusqu'à dix heures du soir. C'est là qu'en sautant de son carrosse, M^me^ de Sévigné trouvait « d'abord » dit-elle, l'obséquieuse M^lle^ du Plessis, sa voisine, « plus affreuse, plus folle, plus impertinente que jamais : son goût pour moi me déshonore... Je lui dis des rudesses abominables : mais j'ai le malheur qu'elle tourne tout en raillerie. Elle est donc toujours autour de moi, mais je ne m'en incommode point ; elle fait la grosse besogne : la voilà qui me coupe des serviettes ».

M^lle^ du Plessis est le personnage ridicule qui fait l'agrément comique de l'existence aux Rochers ; la marquise en joue sans pitié, avec une virtuosité incomparable et un esprit qui atteint parfois le plus haut goût satirique. Elle écrit à M^me^ de Grignan : « A propos, vous ai-je parlé d'une lunette admirable qui faisoit notre amusement dans le bateau ? C'est un chef-d'œuvre. Cette lunette rapproche fort bien les objets de trois lieues... mais voyez l'usage que j'en fais ici : c'est que par l'autre bout elle éloigne aussi, et je la tourne sur M^lle^ du Plessis, et je la trouve tout d'un coup à deux lieues de moi. » Ceci est plaisanterie ; mais ailleurs l'humeur comique s'affine : « Mon fils pâmoit de rire l'autre jour, à propos de M^lle^ du Plessis qui est plus insupportable de vanité que jamais. M^lle^ du Plessis, donc, disoit une impertinence au-dessus de l'ordinaire ; moi je pris un ton aussi au-dessus de l'ordinaire, et je dis : « Mais que cela est sot ! car je veux vous parler doucement. » Voilà d'élégants raccourcis.

On nous montre la chambre, au rez-de chaussée, sur le parterre, où tant de belle humeur fut fixée sur des feuillets qui s'en allaient par paquets à Grignan. Voici, sous une vitrine, des vers qu'elle a copiés dans son jeune âge ; voici des comptes de jardinage vérifiés de sa main. Voici, au mur, le portrait du Bien Bon, et celui du jeune Charles de Sévigné qui s'ennuya si longtemps dans son « guidonnage » en Bourgogne, et qui vint ici, un triste hiver, remplacer gentiment le soleil, par son naturel et la lecture des romans de La Calprenède. Là, un terrible rhumatisme, qui eut l'audace de résister à la fameuse « poudre de M. de l'Orme » et aux applications d'eau de la reine d'Hongrie, cloua quatre mois la marquise sur son lit ; là, entra un jour M^lle du Plessis sur la pointe des pieds, dans le moment que la marquise, couchée, demandait un mouchoir : tous se précipitent ; M^lle du Plessis, plus zélée qu'aucun, arrive première au chevet de la malade, et fait si bien, d'un mouvement maladroit, qu'elle la pince douloureusement au visage. Grande colère de la marquise, humiliation de l'infortunée Plessis ; et tout s'achève dans des rires.

Là, que de belles lectures furent faites au coin du feu ! Charles de Sévigné, qui lisait à haute voix cinq heures sans se fatiguer, choisissait le soir des livres distrayants « pour s'empêcher de dormir ». Mais la marquise, qui veille jusqu'à minuit, s'adonne avec une préférence évidente aux *Essais de Morale* de Nicole : « Je n'ai jamais vu, dit-elle, une force et une énergie comme il y en a dans le style de ces gens-là » ; et elle rapproche l'auteur de Pascal : « car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est de beau. » Elle trouve admirable la *Vie de Thomas de Cantorbéry* et les *Iconoclastes* du Père Maimbourg ; elle lit aussi les *Croisades* du même auteur, mais elle dit à sa fille : « Je suis assurée qu'à certains endroits vous jetterez le livre et maudirez le jésuite (Maimbourg) ; et cependant l'histoire est admirable. » Elle lit l'histoire de France ; elle lit *Bertrand du Guesclin* ; mais s'enflamme surtout à l'*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*. C'est elle qui a dit que ne pas aimer les lectures solides donne « les pâles couleurs ».

Là enfin, quel cœur de mère amoureuse a battu ! Quelle attente du courrier qui arrive du Midi deux fois la semaine ! Quelle fourniture infatigable au courrier qui part ! « J'aime à vous écrire, je parle à vous, je cause avec vous : il me seroit impossible de m'en passer... »

Cette chambre est toute brûlante de la vie d'une femme qui a senti beaucoup de choses très fortement, et qui a eu le rare mérite d'être, sans défaillance, capable de contenir et de diriger son expression. Elle-même n'a-t-elle pas écrit : « Mes paroles sont assez bonnes ; je les range comme ceux qui disent bien ; mais la tendresse de mes sentiments me tue ? »

Les témoignages de son extrême sensibilité abondent ; on se refuse généralement à l'admettre aujourd'hui, parce que, comme ses vigoureux contemporains, elle a négligé de faire profession de femme sensible. La grande affaire est que ces gens-là savaient mettre leurs sensations à la place qu'elles méritent, et n'en parler qu'avec discrétion, voire avec une certaine pudeur qui convient assez bien à l'aveu que l'équilibre de nos facultés a été ébranlé ou détruit. Car c'est l'équilibre qu'ils prisaient. « J'ai regret à tous mes jours qui s'en vont... Dans ces pensées, ma très chère, on pleure quelquefois sans vous le dire... Ma chère fille, je suis au désespoir de n'avoir pas été maîtresse, aujourd'hui, d'un sentiment si vif, je n'ai pas accoutumé de m'y abandonner ; parlons d'autre chose. » Voilà quelques lignes, au coin d'une lettre, dont la franchise nous touche parce qu'on y sent une émotion qui n'a pas la déplorable habitude de se complaire en soi-même et qui échappe tout à coup par l'excès de sa sincérité.

Elle sent avec une grande finesse la mélancolie des arrivées à la campagne : « Quel moyen de revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse ?... C'est une chose étrange que les grands voyages : si l'on étoit toujours dans le sentiment qu'on a quand on arrive, on ne sortiroit jamais du lieu où l'on est, mais la Providence fait qu'on oublie. » Ailleurs on trouve : « J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre. »

Ce sont des aveux qui ne sont point coquetterie chez elle : tout au contraire, elle les retient ; la mode n'est pas à cela. Ce qui est intéressant pour nous, c'est de découvrir ce que cette femme éprouve, et de le découvrir presque malgré elle, car si elle l'avoue, presque aussitôt elle s'en excuse. Qu'on songe que Sainte-Beuve a pu dire : « M^me de Sévigné, dans son parc, ne voyait guère que ses grandes allées, et ne les voyait encore qu'à travers la mythologie et les devises ! »

Ce jugement convient-il à la femme qui a écrit : « Ces bois sont toujours beaux : le vert en est cent fois plus beau que celui de Livry... Les feuilles qui tombent sont feuille morte, mais celles qui tiennent encore sont vertes : vous n'avez jamais observé cette beauté... » et ailleurs : « Vous voulez donc aussi que je vous parle de mes bois? Vous saurez, ma bonne, que j'y fais honneur à la lune que j'aime, comme vous savez : la Plessis s'en va ; le bon abbé craint le serein ; moi, je ne l'ai jamais senti : je demeure

jusqu'à huit heures. Vraiment ces allées sont d'une beauté, d'une tranquillité, d'une paix, d'un silence à quoi je ne puis m'accoutumer, et je n'en reviens point que la nuit ne soit bien déclarée et que le feu et les flambeaux ne rendent ma chambre d'un bon air. Je crains l'entre chien et loup quand on me cause point »; et ceci : « Je m'amuse à faire abattre de grands arbres : le tracas que cela fait représente au naturel ces tapisseries où l'on peint les ouvrages de l'hiver : des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent la charrette, et moi au milieu, voilà le tableau »; et cette description de Normandie : « J'ai vu toutes les beautés et les tours de cette belle Seine pendant quatre ou cinq lieues, et les plus agréables prairies du monde : ses bords n'en doivent rien à ceux de la Loire; ils sont gracieux, ils sont ornés de maisons, d'arbres, de petits saules, de petits canaux qu'on fait sortir de cette grande rivière : en vérité cela est beau »; et ce coup d'œil rapide et juste : « Je voyais de ma chambre, la mer et le Mont Saint-Michel, ce mont si orgueilleux que vous avez vu si fier... » « Nous avons été sur le rivage longtemps, toujours à voir ce mont... » Et ailleurs, en parlant de la Loire : « La beauté de cette rivière fait ma principale occupation »; et en parlant de l'air de Grignan : « Cet air glacé et pointu qui perce les plus robustes »; « les muscats, comme des grains d'ambre qu'on peut croquer »; elle appelle les montagnes « ces épouvantables beautés »; elle écrit : « Je pense sans cesse à Grignan, à vous tous, à vos terrasses, à votre *belle et triomphante vue.* »

Peut-être se demande-t-on, en lisant ces lignes, non pas fréquentes chez Mme de Sévigné, mais sujettes sous sa plume à des retours réguliers, parcimonieux et typiques, si ce goût de la nature et cette sensibilité aux jeux de la lumière qui nous font aujourd'hui à tout propos défaillir, sont bien des inventions modernes, ou si, plutôt, ils n'existaient point chez une Sévigné comme chez un La Fontaine, un Montaigne, un Ronsard, — et pourquoi ne pas dire chez un Louis XIV et un Le Nôtre? — mais dans une proportion si justement équilibrée qu'ils ne semblaient point, dans ce temps-là, accaparer leur homme et empiéter outre mesure sur le reste de ses facultés. On a été plus loin et l'on a fait mieux, dans l'expression de la sensibilité pittoresque, c'est évident, et même une rhétorique spéciale en est née, dont les excès commencent à nous faire apprécier le bon terme vif et tout nu qui correspond, d'ailleurs, la plupart du temps à notre sensation véritable.

*
* *

L'équilibre, une saine et forte raison qui n'exclut ni la meilleure sensibilité ni les plus vives lumières, voilà ce qui semble la marque de cette figure si féminine, et en même temps si robuste, si libre en ses jugements. Son sens critique s'exerce continuellement, et contre la cour où fut trop peu porté le deuil de Turenne — pleuré par elle comme chacun sait en d'inoubliables pages — et contre la terrible répression exercée en Bretagne par les gouverneurs qui étaient ses amis; quelle satire incomparable de la tenue des États de Bretagne! Mais tout cela, si profondément senti, est garanti de l'utopie et de l'absurde par un sens merveilleux qu'elle a des réalités et des relativités humaines.

On nous fait voir la chapelle qu'elle fit elle-même construire soit par un pieux caprice, soit pour être agréable au bon abbé, car ce qu'on a appelé ses sentiments religieux sont sujets à des fantaisies. « Une de mes grandes envies est d'être dévote, écrit-elle à sa fille. Je ne suis ni à Dieu ni à diable : cet état m'ennuie, quoique, entre nous, je le trouve le plus naturel du monde. » Elle discourt fort sur la théologie, au sujet de Port-Royal, et sa sympathie, comme celle de beaucoup de grands esprits de son temps, penche du côté de ces Messieurs; mais sa tendance à l'équilibre lui cause de soudains revirements et l'éloigne de tout excès. Elle laisse assez plaisamment l'abbé de Coulanges « dans le chapelet », trouvant qu'elle « rêve bien sans cela »; elle « tire » de la prière du soir tout ce qu'elle appelle de la « pluche ». Sur la confession, elle écrit. « On aime mieux dire du mal de soi que de n'en point parler. » Elle traite avec une singulière désinvolture les opinions du Père Malebranche « que je suis persuadée qu'il se moque de nous ». A l'abri, grâce à sa belle raison, des niais sarcasmes contre la foi religieuse et de la crédulité à rebours propres aux siècles suivants, son indépendance est toutefois si grande qu'après l'avoir manifestée, la voici tout à coup qui s'écrie : « Mon Dieu! ma fille c'est bien moi qui vous prie de ne pas confier tout ceci à vos échos : ce sont des fureurs d'écrire qui renverseroient toute votre famille : je voudrois même que vous les cachassiez à M. de Grignan. » Cependant, sur son grand âge, cette verve se contient, et des inquiétudes non dépourvues de gravité font qu'elle emporte sous ses bois, alternativement, un livre d'histoire et un livre de dévotion.

*
* *

Voilà ce beau parterre où l'on vit entrer un jour « un valet de chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme sylphide, blondin comme un blondin... du reste d'une propreté extraordinaire :

il s'appelle Fidèle, c'est un nom que les amants de la princesse n'ont jamais mérité de porter. » C'était un cadeau de la princesse de Tarente. On ne voulut point s'attacher à ce chien, de peur de rendre jalouse la chienne Marphise demeurée à l'hôtel Carnavalet ; puis on s'y attacha, et ce furent de bien spirituels tourments sentimentaux. De ce petit chien, M[lle] du Plessis fut jalouse ; mais n'avait-elle point la fièvre quarte à la seule vue d'une petite fille fort jolie « et toute naïve » qui tenait compagnie à la marquise? « Quand elle vient et qu'elle trouve cette petite, c'est une très plaisante chose que de voir sa rage et sa jalousie et la presse qu'il y a à tenir ma canne ou mon manchon. » M[lle] du Plessis jouait la fièvre quarte un mois durant, pour simuler que cette fièvre tombait juste le jour où M[me] de Sévigné condescendait à l'aller voir à Argentré, et crier au miracle !

Dans ce parterre, un dimanche, s'étalèrent pompeusement les Etats : « Quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main et plusieurs pages à cheval. C'étoient M. de Chaulnes (gouverneur de Bretagne), M. de Rohan, M. de Lavardin, MM. de Coëtlogon, de Locmaria, les barons de Guais, les évêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges, et huit ou dix que je ne connois point. J'oublie M. d'Harouys, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela. On dit et on répondit beaucoup de choses. Enfin, après une promenade dont ils furent fort contents, il sortit d'un des bouts du mail une collation très bonne et très galante, et surtout du vin de Bourgogne qui passa comme de l'eau de Forges. »

La *place Coulanges* est une extrémité de ce parterre dessiné par Le Nôtre où un mur hémicirculaire produisait un écho que nous n'osons provoquer qu'en tremblant, comme si ces pierres qui surent redire *sa* voix nous allaient riposter quelque pointe de cette maîtresse incomparable de ce qu'on a appelé depuis « la malice française de l'expression ». Les orangers comme autrefois sont rangés sur deux lignes ; un joli treillage tapisse ces murs incurvés ; on croit voir partir la Plessis et s'éloigner le Bien Bon qui craint le serein, tandis que la marquise, ouvrant une des cinq belles grilles qui percent l'élégante clôture, s'enfonce dans l'ombre de ses fameuses allées : « Ah! ma bonne, que je viens bien de me promener dans *l'humeur de ma fille* ! » *L'humeur de ma fille*, ou le *mail*, *l'humeur de ma mère*, *l'infinie*, *la solitaire*, ce sont les noms de ces sous-bois, qui malgré l'avis de Sainte-Beuve, ne nous semblent pas avoir retenu sous leurs voûtes, durant de si longues heures et durant tant de mois et d'années, la géniale rêveuse, « par leurs devises et leur mythologie » mais bien par la naturelle influence qu'exerça de tout temps la beauté sur un être complet.

Les grilles sont fermées aujourd'hui, les arbres qu'on entrevoit ne sont pas ceux qu'elle a vus ; la concierge débite son boniment appris par cœur, et la plupart de nous, rapides touristes qui passons, ignorons à peu près tout de la femme illustre dont l'âme anime encore ces pierres, ces grilles et ces jardins ; l'heure seule et la grâce particulière de la chute du jour sur les jolis pignons d'ardoise sont pareilles sans doute à ce qu'elles furent pour celle qui s'en allait à ce moment « dans ces admirables allées... rêver un peu à Dieu... posséder son âme, songer à l'avenir. » Nous avons vu cela un soir de cet automne : une grande paix, un grand silence environnaient ces lieux charmants et vénérables; les souvenirs, les comparaisons, le pays breton sous la nuit tombante, eussent pu nous inviter à une déprimante mélancolie, mais quelque chose d'alerte et de gaillard pétillait dans ce crépuscule des Rochers : une verve de Montaigne et de Molière, de la lumière, de l'équilibre, et « cette divine raison, sans quoi elle ne fut jamais et qui étoit sa qualité principale » — pour emprunter à M[me] de Sévigné l'expression qu'elle appliqua à M[me] de la Fayette et qui lui convenait si bien à elle-même.

RENÉ BOYLESVE.

LA NOUVELLE ORIENTATION DE NOTRE POLITIQUE EXTÉRIEURE (1)

Pour vérifier si l'entente franco-anglaise repose sur des bases solides, il est nécessaire de procéder à un examen rapide de la situation qui résulte des trois accords du 8 avril 1904.

Dans la région de Terre-Neuve, la situation des pêcheurs français sera-t-elle empirée par l'abandon de nos droits sur le *French shore*, c'est-à-dire sur la côte occidentale de l'île de Terre-Neuve ? J'ai soutenu le contraire et les adversaires les plus résolus de la Convention m'ont donné raison en reconnaissant, eux-mêmes, que ces fameux droits n'étaient, à leurs yeux, que des instruments d'échange (1).

---

(1) Voir la *Revue Bleue* du 26 novembre 1904.

(1) MM. Robert Surcouf et Riotteau ont proposé au Ministre des Affaires étrangères d'abandonner tous nos droits sur le *French Shore*, y compris les droits de pêche que nous nous sommes réservés, contre le droit de nous procurer librement de la *boëtte* (c'est-à-dire l'appât nécessaire pour prendre la morne) sur un point quelconque de la côte sud de Terre-Neuve qui appartient aux Anglais.

Depuis longtemps, les coloniaux français s'étaient habitués à l'idée d'échanger ces droits contre la Gambie britannique qui constitue, au milieu de nos possessions en Afrique occidentale, une enclave dangereuse dans l'éventualité d'une guerre entre la France et l'Angleterre,mais insignifiante si les deux pays entretiennent désormais, comme tout permet de l'espérer, des relations cordiales et pacifiques. En effet, le commerce de la Gambie britannique est,pour la majeure partie, entre nos mains et la concession d'un point accessible aux navires venant de la haute mer accroîtra nécessairement notre prépondérance commerciale dans ces régions. La cession des îles de Los et la rectification de frontière, qui va faciliter nos communications du Niger au Tchad, vaut bien les bandes étroites de terrain que les Anglais vont conserver sur les deux rives de la Gambie.

D'ailleurs,en nous accordant ces concessions auxquelles ils pensaient que nous attachions une grande importance, « à la fois matérielle et sentimentale (1) », les Anglais ont passé sur leur répugnance habituelle à céder les territoires qu'ils occupent, parce qu'ils ont obéi à une vue d'ensemble qui marque, pour eux aussi, une nouvelle orientation de leur politique coloniale et internationale.

Le comte Percy a traduit ce sentiment en rappelant que le dernier quart de siècle avait été pour les deux nations, à tort ou à raison, « une ère d'agrandissements territoriaux toujours croissants et de responsabilités accumulées les unes sur les autres » ; mais, en ce qui concerne l'avenir, a-t-il ajouté, nous n'avons pas à hésiter : pour nous, la seule politique, sûre, prudente et compatible avec la bonne gestion des charges que nous avons assumées, sera une politique de concentration administrative et de consolidation.

Des applaudissements ont souligné cette déclaration du noble lord qui répondait aux sentiments de l'opinion publique, un peu alarmée par l'expédition du Thibet.

L'effacement des Anglais au Maroc — contre-partie de notre effacement en Egypte — a été inspiré par la même idée qui répond aussi aux préoccupations de nos hommes politiques les plus clairvoyants et au sentiment des masses populaires. A quoi bon éparpiller nos efforts sur tous les points du monde et dépenser sans compter notre sang et notre argent pour acquérir au loin des territoires qu'il nous serait impossible de défendre, dans certaines éventualités ?

Ne vaut-il pas mieux concentrer notre énergie sur ces pays qui prolongent la France au delà de la Méditerranée et placer au premier rang de nos préoccupations la sécurité et la prospérité de nos possessions africaines ?

Par conséquent, la Convention relative à Terre-Neuve et à l'Afrique occidentale, jointe à la Déclaration relative à l'Egypte et au Maroc, n'ont pas seulement pour objet la solution de difficultés toujours renaissantes entre les deux Etats contractants. Elles ont aussi pour but de tracer à l'expansion des deux peuples un champ vaste et nettement délimité sur lequel ils pourront désormais exercer librement leur activité. Ce n'est pas tout, ces deux accords jettent les bases d'une entente durable et féconde. M. Delcassé et le comte Percy ont eu raison de le dire.

Il reste, en Egypte, plusieurs institutions internationales dont les Anglais voudront, par la force des choses, se débarrasser, peu à peu. Ils auront besoin de notre consentement, chaque fois qu'ils feront un mouvement dans ce sens. D'un autre côté, ils peuvent, à leur gré, seconder ou entraver notre action au Maroc. C'est pourquoi l'article IX de la Déclaration du 8 avril, obligeant les deux gouvernements à se prêter l'appui de leur diplomatie en Egypte et au Maroc, n'est pas une simple clause de style. Il correspond à des nécessités très réelles.

Pour nous, dont la tâche au Maroc est si délicate et si difficile, la nouvelle attitude de l'Angleterre est d'un prix inestimable. Nous ne pouvions pas laisser établir une autre puissance sur le flanc de l'Algérie et nous risquions de nous heurter à d'énormes difficultés qui nous auraient coûté beaucoup de sang et beaucoup d'argent. Sultans ou prétendants, ameutés contre nous par le fanatisme local ou par les intrigues de mercenaires, auraient trouvé un appui dangereux chez une Angleterre jalouse et mal intentionnée. Aujourd'hui, le Sultan doit comprendre que sa situation dépend uniquement des bonnes relations qu'il saura entretenir avec la France.

Avec la mentalité des populations marocaines, le moyen le plus sûr d'aboutir à la pénétration pacifique que tous les républicains souhaitent ardemment et sincèrement, c'est de leur donner l'impression très nette que la France est la plus forte et que sa puissance sera irrésistible si elle est forcée par les événements à la déployer.

La Déclaration relative au Siam aura des résultats analogues ; le roi ne pourra plus songer à s'appuyer sur les Anglais pour nous contrecarrer, à

---

depuis le traité d'Utrecht.M. Paul Deschanel a même proposé de consentir, en échange de cet avantage, outre l'abandon de nos droits sur le *French shore*, la suppression des primes qui sont accordées aux morutiers français de St-Pierre et Miquelon, mais l'honorable M. Riotteau s'est élevé contre cette proposition.

(1) Discours du comte Percy, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères à la Chambre des Communes, le 1er juin 1904.

chaque instant. Elle rendra, en outre, beaucoup moins précaire la possession de l'Indo-Chine. Mon excellent collègue, M. Dubief, a exprimé, ici même, ses inquiétudes à ce sujet, avec l'autorité qui lui appartient, mais aussi avec la discrétion que ses fonctions lui imposent. Je ne crains pas de répéter ce que j'ai dit à la tribune : dans l'éventualité d'une guerre avec l'Angleterre, nos possessions en Indo-Chine et même toutes nos possessions baignées par l'océan Indien et le Pacifique seraient impossibles à défendre, quand même nous dépenserions des centaines de millions pour les fortifier.

En résumé, sans méconnaître les imperfections et les lacunes de l'arrangement franco-anglais, on peut conclure qu'il répond aux désirs des hommes d'Etat et aux aspirations de l'opinion publique des deux côtés de la Manche : que, s'il ne supprime pas complètement les germes de conflits qu'avaient laissé subsister des rivalités séculaires, il les a rendus inoffensifs ; qu'il a jeté les bases d'une entente cordiale et durable en fournissant à chacun des deux pays les moyens de seconder l'action de l'autre, partout où il s'est effacé dans l'intérêt de la civilisation ; qu'il a délimité, en Afrique et en Indo-Chine, le champ sur lequel ils pourront exercer librement leur activité ; qu'il a augmenté leur sécurité et qu'il va leur permettre de consacrer toute leur énergie à la pacification et au développement économique de leurs immenses domaines, au lieu de s'user réciproquement dans des querelles stériles.

*
* *

Il nous reste maintenant à examiner les répercussions de cet arrangement sur les relations de la France avec les autres pays de l'Europe et du monde.

Il a deux ans, cet arrangement n'aurait pu être conclu. Le gouvernement français aurait rencontré des obstacles insurmontables s'il avait soumis à la ratification des deux Chambres les renonciations auxquelles nous consentons aujourd'hui en Egypte et à Terre-Neuve.

De son côté, le gouvernement anglais n'aurait jamais osé proposer au Parlement et à l'opinion publique les concessions ou les facilités qu'il nous offre aujourd'hui et qui n'ont pas laissé d'éveiller quelques inquiétudes de l'autre côté de la Manche (1). Il fallait créer cette atmosphère de bienveillance mutuelle qui a été produite par les visites réciproques des chefs d'État et des parlementaires anglais et français.

Auparavant, le Foreign Office s'inspirait encore des principes de lord Salisbury dont l'objectif était le maintien du *statu quo* dans la Méditerranée et qui était tout disposé à provoquer une entente avec l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne pour empêcher (comme après la bataille de l'Isly), notre intervention dans les affaires du Maroc. M. Chamberlain était allé encore plus loin et il n'avait pas craint de dire, à Leicester, le 30 novembre 1899, que « l'allié naturel de la Grande-Bretagne était le Grand Empire allemand ». En rappelant ce passé, sir Charles Dilke a exprimé, au nom des radicaux, l'espoir que cette idée d'une alliance avec l'Allemagne avait disparu pour jamais.

Non seulement, il n'est plus question d'une alliance ou tout au moins d'une entente avec l'Allemagne contre la France, mais la plupart de ceux qui ont accueilli avec faveur l'idée d'un rapprochement avec la France ont vu dans ce rapprochement une garantie de plus contre les ambitions de l'Allemagne, ou plutôt de son empereur.

Cette idée que plusieurs hommes d'Etat ont laissée percer plus ou moins discrètement à la Chambre des Communes a été exprimée sans artifices par M. Gibson Bowles, cet enfant terrible : « Nous avons été longtemps isolés en Europe. L'arrangement franco-anglais y rétablira l'équilibre et empêchera de grands crimes ; il aura pour résultat de tenir en respect les nations agressives. Au fond, c'est un arrangement de police... Il y a des ambitions qui se pavanent à travers l'Europe et qui ne demanderaient pas mieux que de développer encore leur activité ; le meilleur moyen d'endiguer ces ambitions est une coalition entre la France et l'Angleterre. »

La presse anglaise a été encore plus affirmative. Le jour n'est plus, disait le *Times*, où les Allemands pouvaient affirmer avec une certaine vraisemblance que, dans les grandes questions internationales, la Grande-Bretagne était obligée de se traîner à la remorque de la Triple Alliance et qu'il n'y avait pas à tenir compte de l'attitude de la France (12 juin 1904).

Les principaux organes de l'opinion publique ont tenu à peu près le même langage. Un seul, le *Morning Post*, n'a pas cessé de reprocher leur faiblesse aux hommes d'Etat qui l'ont signé, d'abord parce qu'il trouve excessives ou dangereuses les concessions de l'Angleterre ; ensuite, parce que, d'après lui, la Grande-Bretagne a perdu le bénéfice de sa position indépendante, entre la Triplice et l'Alliance franco-russe ; elle a eu tort de prendre parti, puisque des deux côtés son amitié était anxieusement sollicitée. Dans tous les cas, la presse an-

(1) « Je veux espérer, a dit lord Roseberry, le 10 juin 1904, que la puissance maitresse de Gibraltar n'aura pas à se plaindre, un jour, d'avoir livré le Maroc à une grande puissance militaire. »

glaise est unanime à constater que le traité du 8 avril 1904 marque un renversement complet de la politique suivie jusqu'alors par le Foreign Office.

Les revues qui s'adressent aux lecteurs les plus éclairés sont encore plus explicites. La *Fortnightly* publie sous ce titre : « La banqueroute de la politique bismarckienne » des réflexions comme celles-ci : « Depuis le traité de Francfort, l'Allemagne était la première puissance de l'Europe et son influence s'étendait jusqu'au-delà des mers. Maintenant, elle a échangé le bâton du prince de Bismarck contre la flûte de M. de Bulow : ses journaux officieux peuvent se livrer à des variations sur le maintien inébranlable de la Triplice Alliance, la vérité est que l'Allemagne est, à l'heure actuelle, la nation la plus isolée de toutes... Les groupements politiques de l'Europe sont établis sur de nouvelles bases et leur centre de gravité se trouve très éloigné du point où il s'est maintenu pendant plus d'une génération. Tandis que la diplomatie allemande vient de subir une débâcle silencieuse, la France se trouve libre de concentrer son attention sur la politique européenne et d'acquérir en Europe une situation que l'Allemagne ne se serait jamais attendue à lui voir posséder de nouveau. »

La *National Review* dit que l'arrangement anglo-français « achève l'émancipation de l'Angleterrre, du joug de l'Allemagne ». « Après tout, ajoute-t-elle, il était naturel que les Français nourrissent de profondes méfiances à notre égard, à l'époque où nous nous comportions comme des membres secrets de la Triple-Alliance et les garants de l'odieux traité de Francfort. »

La *Monthly Review*, faisant abstraction de toute considération sentimentale, observe que, dans cette circonstance, la diplomatie s'est montrée plus avisée en France et Angleterre qu'en Allemagne ou, si l'on en juge d'après les débats qui ont eu lieu au Reichstag, tout se résume dans ce principe que lorsque deux parties sont en litige, les tiers en profitent et où « les patriotes les plus exaltés ont l'esprit bouleversé par cette découverte que deux puissances peuvent arranger des conflits très importants sans qu'un tiers vienne participer au partage des dépouilles. »

En résumé, on peut affirmer qu'en Angleterre, l'arrangement franco-anglais est considéré avant tout comme une barrière opposée aux ambitions de l'Allemagne.

Il est certain que, chez nos voisins d'Outre-Rhin, le langage de la presse et les paroles qui ont été échangées au Reichstag trahissent un certain désappointement. Un périodique allemand s'est écrié : « Il est évident que l'Allemagne n'est pas prise sérieusement en considération dans le conseil des puissances. Où est la place de l'Allemagne au soleil ? Tout ce que l'Allemagne possède, c'est l'amitié du pape. » D'autres journaux (le *Tag*, par exemple) affirment que le traité du 8 avril 1904 constitue la défaite diplomatique la plus grave que l'Allemagne ait subie depuis longtemps. Un journal important de la Westphalie a rappelé que la politique bismarckienne consistait à entretenir des dissensions perpétuelles entre l'Angleterre et l'Italie, d'une part, et la France, d'autre part. «Aujourd'hui, la situation internationale a changé, mais ce n'est pas au profit de l'Allemagne, qui devrait mettre la main sur la partie occidentale du Maroc pour ouvrir un débouché à sa population toujours croissante et se procurer une base navale indipensable, maintenant que l'Angleterre se désintéresse de la question marocaine et qu'il n'y a plus à compter qu'avec la France. »

Le Comte Reventlow a déclaré, au Reichstag, que la Déclaration du 8 avril 1904, relative au Maroc, avait causé un profond désappointement en Allemagne. M. de Bulow ayant déclaré que l'Allemagne n'avait aucune raison de désirer que les relations entre la France et l'Angleterre fussent tendues puisqu'elle s'efforçait de maintenir la paix du monde, le comte Reventlow répondit qu'il n'arriverait jamais à comprendre pourquoi un conflit entre la France et l'Angleterre serait un sujet de tristesse pour l'Allemagne. « Si l'objectif de la politique allemande est de diminuer les chances de conflits au dehors, dit-il, il n'y a qu'à en confier la direction à la baronne de Suttner. »

Le ton réservé des journaux officieux n'est pas moins significatif, surtout quand on observe leurs efforts pour éveiller les susceptibilités de la Russie, efforts qui, d'ailleurs, semblent avoir complètement échoué.

*
* *

Dans l'ensemble, la presse russe, a exprimé une véritable satisfaction de voir renforcer la situation de la France. Cette attitude était parfaitement conforme aux déclarations et aux actes du gouvernement impérial.

On se rappelle l'interview accordée au *Temps* par M. de Nélidoff, ambassadeur de Russie en France (avril 1904). Il dit qu'à St-Pétersbourg, on avait été mis au courant des négociations entamées par le quai d'Orsay et qu'on y applaudissait à leur succès. Peu de temps après, le Tsar démontrait la sincérité de cette affirmation en adhérant, le premier, à la Déclaration franco-anglaise, relative à l'Egypte.

D'ailleurs, pendant la guerre d'Extrême-Orient,

la Russie est intéressée au maintien des meilleures relations possibles entre la France et l'Angleterre ne fût ce que pour diminuer nos chances d'être entraînés dans la lutte ; en effet, notre intervention en sa faveur déchaînerait en faveur du Japon l'intervention de l'Angleterre dont les forces navales sont beaucoup plus considérables que les nôtres. D'autre part, nos bons offices lui permettent d'aplanir plus facilement les conflits qui risquent de surgir, à chaque instant, avec l'Angleterre, sa rivale en Asie, l'alliée du Japon et la nation commerçante, par excellence, dont une guerre maritime peut froisser à tout moment les intérêts, sur tous les points du globe. Notre intervention amicale, lors de ce déplorable incident de Hull — qui a fait trembler les puissances civilisées — et la proclamation définitive de la neutralité du canal de Suez, démontrent péremptoirement que le rapprochement de la France et de l'Angleterre a rendu d'inappréciables services à la Russie, pendant cette période troublée.

La Russie s'en est rendu compte, dès l'origine ; en même temps, elle a compris les avantages que lui procurera l'intervention discrète de la France, amie de l'Angleterre, quand sonnera l'heure de signer la paix et de régler peut-être pour un demi siècle, la question d'Extrême-Orient. M. de Nélidoff y pensait, sans doute, quand il a dit au rédacteur du *Temps* : « Qui sait ? les amis de nos amis sont nos amis. »

Au fait, personne ne s'y est trompé, en Europe. Aussitôt après la signature de l'arrangement du 8 avril, la presse anglaise a changé de ton vis à vis de la Russie et la presse russe, vis à vis de l'Angleterre. Nous avons parlé plus haut de l'attitude de la presse allemande. Il faut ajouter que plusieurs journaux d'outre-Rhin ont laissé percer une certaine inquiétude au sujet d'une entente possible de la Russie et de l'Angleterre. Maximilien Harden a exprimé cette crainte dans la *Zukunft*, avec son âpreté coutumière. Nous avons besoin, a-t-il dit, de pays riches pour trouver des débouchés à notre grande industrie qui se développe avec la même rapidité que les plantes, dans une serre chaude. Mais nous sommes réduits à nos propres forces, par ces temps de coalitions et d'ententes. Nous ne pouvions le faire quand la France et la Russie nous comprimaient dans nos frontières ; à plus forte raison, serons-nous gênés quand la Double Alliance aura été convertie en un vaste *trust* anti-germanique... Il est visible que la Russie, craignant de perdre la France et alléchée par l'espérance de voir le Japon privé de l'alliance anglaise, traitera volontiers avec la Grande-Bretagne, d'autant plus que cette dernière semble disposée à s'entendre, en Asie, avec sa grande rivale... Du reste, les trois puissances sont intéressées à affaiblir l'Allemagne, d'abord, au point de vue commercial, parce que celle ci leur fait une concurrence gênante sur tous les marchés ; ensuite, au point de vue politique, parce qu'elle constitue un élément d'inquiétude...

Cette hypothèse d'une alliance, ou tout au moins d'une entente anglo franco russe, a été émise par un certain nombre d'hommes d'Etat français, je citerai notamment MM. Etienne, Deschanel et Doumer. M. Delcassé et le comte Percy ont fait des allusions très discrètes, mais suffisamment transparentes à la possibilité d'un arrangement anglo-russe et les sentiments bien connus du roi Edouard et de l'empereur Nicolas rendent parfaitement plausible un réglement pacifique des difficultés pendantes entre les deux nations.

Le premier ministre anglais et notre ministre des Affaires étrangères ont eu soin de déclarer publiquement que le rapprochement franco-anglais n'était dirigé contre personne. C'est exact, en ce sens, que les deux puissances n'ont aucune intention agressive mais il n'en est pas moins vrai que leur nouvelle attitude donnera à réfléchir à ceux qui pourraient être enclins à troubler la paix.

Or, il est indéniable qu'à l'heure actuelle, un seul gouvernement manifeste quelquefois des velléités inquiétantes pour la paix européenne, c'est celui dont le chef suprême rappelait, au lendemain même de la conclusion du traité franco-anglais, nos désastres de 1870. Les intellectuels et les commerçants de cette nation répondent, sans doute, avec empressement à l'appel de sir Thomas Barklay l'un des promoteurs du rapprochement franco-anglais, mais ils sont loin d'exercer, dans leur pays, l'influence que possèdent les classes correspondantes, en France et en Angleterre. Par la force des choses, les agissements de l'Allemagne constituent une menace pour toutes les grandes puissances.

Après avoir favorisé pendant longtemps l'expansion de la France pour nous brouiller avec l'Angleterre et avec l'Italie (dont elle encourageait les menées en Egypte et en Tripolitaine) son attitude, dans la question du Maroc, était plus inquiétante, pour nous, que celle de l'Angleterre. D'autre part, elle a complètement oublié aujourd'hui cette parole célèbre de Bismarck : « La question d'Orient ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien. » Ses intrigues gênent l'Autriche-Hongrie, son alliée, dans les Balkans, et menacent les intérêts de la Russie, de la France, et de l'Angleterre, en Asie-Mineure : il suffit de rappeler l'affaire du chemin de fer de Bagdad.

Ailleurs, on se souvient de faits qui montrent l'esprit agressif de l'Allemagne, ou plutôt du gouverne

ment prussien qui dirige la politique extérieure de l'Allemagne. En 1875, ce gouvernement résolut d'écraser définitivement la France qui commençait à se relever des ruines accumulées par l'impéritie de Napoléon III. L'Angleterre et la Russie s'opposèrent nettement à la réalisation des projets de M. de Bismarck. Plus récemment, en janvier 1896, l'envoi du fameux télégramme de l'Empereur au Président Kruger, fut suivi par une campagne diplomatique très active du Cabinet de Berlin, en vue de former une coalition des grandes puissances européennes contre l'Angleterre. Ni la Russie, ni la France ne voulurent se prêter à cette combinaison. Deux ans plus tard, au moment où l'incident de Fachoda faillit provoquer un irréparable malheur, le gouvernement français refusa très sagement d'accueillir les ouvertures qui lui furent faites par le gouvernement allemand. Enfin, on sait le rôle qui a été joué par l'Allemagne, lorsqu'il s'est agi d'arracher à la Russie le fruit de ses victoires contre la Turquie.

Il serait assez naturel de voir trois puissances qui ont été plusieurs fois exposées à de redoutables conflits par les intrigues nouées à Berlin, se concerter pour tenir en échec une diplomatie aussi dangereuse. Mais, il est évident qu'aujourd'hui, leurs gouvernants ne sont inspirés par aucun esprit d'agression contre personne. Quand on connaîtra mieux les véritables causes de la guerre russo-japonaise, on verra que des ambitions particulières et des appétits financiers ont, en quelque sorte, forcé la main à un empereur dont les sentiments pacifiques, sont universellement connus.

Nous sommes donc en mesure d'affirmer que l'arrangement du 8 avril 1904, apporte une amélioration sérieuse et permanente aux relations des deux pays contractants, et, du même coup, aux relations de l'Angleterre avec la Russie. D'un autre côté, sans constituer une menace pour l'Allemagne (1), il marque un véritable progrès au point de vue du raffermissement de la paix européenne, surtout, si l'on veut bien observer qu'il a été précédé par un arrangement franco-italien, et suivi d'un arrangement franco-espagnol.

Louis Vigouroux.
Député.

(1) M. Charles Bruce a même exprimé dans l'*Empire Review* cette idée que l'entente franco-anglaise aurait tôt ou tard pour conséquence d'améliorer les relations de la France et de l'Allemagne; plus tard, c'est possible, mais à l'heure actuelle, cette appréciation semble plutôt paradoxale.

LE SECRET DES TROUBADOURS (1)

Qui n'a rencontré, dans son enfance, sur les tablettes familiales, un volume du comte de Tressan ou une livraison de la Bibliothèque bleue ? Qui n'a été frappé, en lisant ces romans d'aventures, de leur idéalité et de la conception transcendantale de l'amour qui les distingue de tous les romans postérieurs ? L'amant, dans ces fables singulières, dédie à sa Dame les prouesses du chevalier et les mortifications du moine ; il apporte dans le culte sexuel les rites de l'amour divin et les traits du mysticisme.

Don Quichotte parut aux premières années du XVIIe siècle : jusque-là, c'est-à-dire pendant six cents ans, l'imagination occidentale resta fidèle à Tristan de Léonois, sous les traits du Beau Ténébreux, d'Esplandian, de Galaor, d'Amadis. Cette littérature platonicienne forme une telle antithèse avec les mœurs et les types historiques qu'un doute impérieux surgit dans un esprit attentif. Comment tant d'écrivains, si divers de race et d'époque, ont-ils pu présenter aux générations successives une peinture fabuleuse du phénomène le plus général et le plus permanent, de celui que la litterature reflète toujours exactement ? Peut-on accommoder ces visions d'un âge d'or avec l'impitoyable témoignage des contemporains ?

Les Cours d'Amour ou puys d'amour ou gieux sous l'ormel, ressemblaient-ils au second acte de *Tannhauser* ou au salon bleu d'Arthénice de Rambouillet ? A la Wartburg, nous assistons à un véritable concours poétique, et chez Julie d'Angennes, comme chez la dixième muse, Mlle Scudery, on tient bureau d'esprit. La *carte de Tendre* fut un jeu de société avant de paraître dans *Clélie*.

Une Cour d'Amour était véritablement une cour juridique devant laquelle on portait certaines questions et où la plaidoirie s'appelle *tenson* ou *jeu parti*. Des femmes, presque toujours de très hautes dames, prononçaient l'arrêt.

« Cette institution », dit Raynouard, « n'a pas été l'œuvre du législateur mais l'effet de la civilisation des mœurs et des préjugés de la chevalerie. » Michelet ajoute : « L'esprit scolastique et légiste envahit, dès leur naissance, les fameuses Cours d'Amour ». Il cite l'arrêt de la comtesse de Narbonne décidant que l'époux divorcé peut fort bien redevenir l'amant de sa femme mariée à un autre. Quel auteur dramatique aujourd'hui oserait une semblable thèse ?

Nous avons, sous le pseudonyme d'André, chapelain du roi de France (?), un code d'amour en trente et un articles. Voici le premier et le dernier : « Le ma-

(1) Cette étude est à rapprocher de celle parue dans la *Revue Bleue* du 10 janvier 1903 : *Les Secrets des anciennes maitrises.*

riage n'est pas une excuse légitime contre l'amour. »

— « Rien n'empêche qu'une femme soit aimée de deux hommes, ni qu'un homme soit aimé de deux femmes. »

De pareilles formules si follement immorales ont-elles jamais été promulguées par une comtesse de Provence, de Champagne ou de Flandre ? Michelet fut tellement frappé du cynisme des Cours d'Amour qu'il attribue le zèle du Nord dans la croisade contre les Albigeois à l'écœurement produit « par la *jurisprudence des dames du Midi* » !

Si la Cour d'Amour avait été une fantaisie telle que la montre le Bosquet des heureux dans le *Triomphe de la Mort* de Pise, et que la mode s'en fût répandue avec fureur pour disparaître comme toute mode, il n'y aurait pas lieu de s'attarder sur cette manifestation de la vie élégante et oisive. Mais, dès le x^e siècle, la Provence possède ces tribunaux singuliers ; on les retrouve encore quatre siècles plus tard et ailleurs qu'aux bords Rodhaniens.

En l'an mil, le roi Robert épouse la fille de Guillaume de Provence et avec la belle Constance, comme avec Eleonore de Guyenne, le *gay savoir* pénètre dans les cours du nord.

Jadis, populairement un papegay était un perroquet. En provençal, un gal est un coq, ce même coq qui domine énigmatiquement la croix de nos églises, symbole attardé du mythe solaire. Le gay savoir représentait donc l'art de parler, et pour une époque où le libre parler menait à l'in-pace ou au bûcher, l'art consistait à parler sans être entendu du profane, à chanter innocemment comme un coq ou à répéter en apparence sans cesse les mêmes choses comme un perroquet. Ceux qui avaient pris le coq pour emblème, les Gaults sont les auteurs de cet incomparable style gauthique né en Ile de France. Il faut les considérer comme une secte artistique, et non comme ressortissant de ces horribles Goths d'Espagne que déteste Grégoire de Tours. Les Gaults, tailleurs de pierres ou trouveurs, furent des chrétiens ennemis du pape, contempteurs du clergé, à la fois visionnaires et séditieux, mais d'un idéalisme transcendantal.

Pour Sainte-Beuve, Rabelais est un désopileur de rate ; le commun des lecteurs pourrait donc croire que les troubadours étaient des épicuriens, on dirait aujourd'hui des jouisseurs. « Gracieuse mais légère, trop légère littérature qui n'a pas connu d'autre idéal que l'amour, l'amour de la femme ! » Ainsi Michelet prononce peut-être légèrement aussi, faute d'avoir brisé « l'os médullaire où gît la substantifique moelle. »

Le catholicisme latin renonça très tôt à l'ésotérisme ; entêté d'un rêve césarien il prétendit administrer la conscience universelle à la romaine. Sans grands ou petits mystères, sans initiation, le clergé pensa réaliser l'égalité, la plus impossible qui soit, celle des âmes. L'élite se révolta ; il ne fallait pas être grand clerc pour découvrir que l'Église ne réalisait pas la pensée évangélique ; de là à se proposer un idéal plus pur, le pas fut vite franchi. Comment se constitua la nouvelle religion ? Les écrivains religieux ne voient plus clair au seul mot d'hérésie : et il s'agit ici de libre pensée ; non de cette libre pensée négative qui repousse la religion même, mais d'une floraison d'individualisme mystique. Sans déterminer la doctrine qui plus tard fut dite Albigéisme, il fallut trouver un mode de prédication et de groupement, une accommodation pratique entre la ferveur prosélytiste et la sécurité.

Qui n'a pas le droit de montrer son visage met un masque. Celui du *joculator* ou jongleur s'offrait, excellent pour la propagande. Les hérétiques devinrent donc troubadours en Provence, et trouvères dans le Nord, *guillari*, hommes de joie en Italie, minnesingers en Allemagne, scaldes en Norvège, ménestrels au pays de Galles...

On a remarqué les formes exactement juridiques des Cours d'Amour, il faut noter aussi la hiérarchie des jongleurs. « Pour être jongleur », dit Fauriel, il fallait une mémoire extraordinaire, une belle voix, bien chanter, bien jouer de l'instrument dont on s'accompagnait et de plus la connaissance de l'histoire, des traditions, des généalogies. » Il y avait les fils majeurs et les fils mineurs, analogues aux diacres et sous-diacres.

Tous les degrés de l'échelle sociale sont représentés parmi les adeptes du gay savoir : on y trouve des rois comme Richard Cœur de Lion et Pierre d'Aragon, de puissants comtes comme Guillaume de Poitiers, des chanoines comme Pierre Roger, de simples pelletiers comme Pierre Vidal. Les pellegrini d'amour dont parle Dante, autrement dits chevaliers errants, étaient nombreux et actifs, puisque en 1241, Henri III d'Angleterre mit une taxe sur eux. Il existe une constitution de Jacmes I^er d'Aragon défendant de faire aucune libéralité au jongleur et au chevalier sauvage.

On pourrait multiplier les témoignages sur la connexité de la chevalerie, du gay savoir et de l'amour platonique.

Les mêmes textes nous montrent la simultanéité de la prouesse, de la chanson et de la passion idéalisée. Mais l'héroïsme, le lyrisme et l'amour sexuel n'ont jamais été des phénomènes collectifs et la critique historique vient substituer à ces merveilleuses fictions de sévères réalités et des intérêts autrement graves.

Chevaliers sans peur et sans reproche, ardents au point d'étonner l'imagination par leurs hauts faits

et si chastes qu'ils se contentaient d'un baiser, pour consolement; dames belles comme Kypris, vertueuses comme des madones, plus doctes que Sapho et Diotime; Cours d'Amour où la beauté décerne la louange et le blâme sur la matière amoureuse ; troubadours célébrant, comme Wolfram dans Wagner la justice du glaive et la gloire de beaux yeux et pour cette célébration allant du midi au nord, joyeux, lyriques ; cette surhumanité enivrée d'amour et de poésie forme un tableau tellement admirable qu'avant comme après cet âge d'or on ne découvre que barbarie et dépravation.

Tout cela n'est qu'un mirage littéraire.

Dans une civilisation théocratique, l'indépendance revêt un caractère d'hérésie et le séditieux politique s'appelle un impie. L'Église, se croyant héritière de l'empire romain parce qu'elle en foulait la poussière voulut passionnément, aveuglément, réaliser l'unité spirituelle, en Occident. Une réaction des consciences se produisit, qui devint bientôt doctrinale. L'homme toujours conçoit un idéal différent de celui qu'il voit réalisé : cette inquiétude ou mieux ce désir d'autre chose constitue l'instinct de la vie spirituelle. Or, l'Église en le comprimant l'exaspéra et un nouveau christianisme naquit.

Sa composition gnostique suivant les uns, manichéenne suivant les autres, exigerait une dissertation entière. Il nous suffira de lire dans la chronique de Turpin : « L'intention de Charlemagne était d'établir, dans la chrétienté, *trois* sièges apostoliques. Le premier à Rome, le second en Galice, le troisième à Ephèse, de telle sorte que tous les differends, tant de la discipline que du dogme, eussent été portés et jugés à ces trois sièges principaux. »

On reconnaît aisément les pèlerins de Saint Jacques et les Johannites ou templiers dans ces églises dissidentes, dont le troubadour demandait la reconnaissance.

Je ne dirai pas que le cor de Roland symbolise l'appel hérétique, que le rocher qu'il brise en trois coups est celui qui sépare les orthodoxes des parfaits : ce sont là des exagérations de commentateurs. Toutefois, les *sirventes* vocifèrent à l'envi contre le clergé romain ; un seul troubadour fut partisan de Simon de Montfort, et enfin, fait unique dans l'histoire, la langue provençale fut excommuniée, tellement elle était l'idiome hérétique par excellence. Une bulle de 1245 la qualifie ainsi, et interdit son usage aux écoliers.

N'oublions pas, dans cette étude, que l'Inquisition fut créée par Innocent III pour lutter contre les Albigeois, et qu'il ne fallut pas moins qu'une croisade d'extermination pour rassurer la Papauté. Cette secte si puissante qu'elle pousse l'Eglise à une telle défense comptait comme fidèles la totalité des troubadours, leurs poèmes, sous des traits romanesques, ne racontent que des faits d'ordre religieux.

Il fut un temps, au x^e^ siècle, où le carnassier nommé vulpis, en latin, s'appelait goupil où vorpil en français. Depuis un certain roman où il représente le clergé romain, il s'appelle Renart ; *re in art*, roi en artifice. « *Al Renart nous signifie qui sont plains de félonie.* » Il habite *Maupertuis*, *Malebolgie* du Dante avec sa femme Ermeline (*erm* désert, *linh* lignage). La nonne a trois fils : Malebranche, reproduit par Dante, *Percehaie*, le quêteur en opposition à Perceval le vrai missionnaire, et *Rougeot* (le cardinal).

Yssengrin (*issir* sortir, et *engres* violence), représente le baron féodal et brigand, l'être de proie embusqué dans son burg. La femme du connétable, Hersent (*erz* élevé), est Rome, sommet de la hiérarchie en opposition à *Cortoise*, femme de Bélin (agneau innocent). Renart et Yssengrin, le clergé et la noblesse orthodoxes, ne se méfient pas de Frobert le grillon, ou le troubadour, qui semble chanter pour son propre soulas.

Orgueilleuse ou fière, femme de *Noble*, le lion, roi de France, se laisse séduire par Renart. Remarquons que Blanche de Castille a un lion dans son blason, et qu'on la soupçonne d'avoir trop écouté le légat du pape. — *Harouge*, femme du Léopard, se laisse prendre aux artifices du Renart. Ce dernier a une nef (celle de S. Pierre), « si fons est de male pensée et s'est de traïson bordée et clouvé de vilonnie. Le mât est de tricherie, les cordes de fourberie, les câbles de haine, l'ancre de malice et de foi mentie, la seutine de désespoir, sans repentir ». La diatribe ne saurait en plus dire. Il faut évoquer Aristophane, pour trouver une œuvre satirique aussi admirable et aussi audacieuse que celle qu'on pourrait intituler le roman de Blanche de Castille (*Hersent*), et de Romain de Saint-Ange, légat du pape (*Renart*).

Guillaume IX, comte de Poitiers, est le plus ancien troubadour dont nous ayons les poésies. « Ses mœurs étaient si dissolues », dit Michaud, « qu'il avait établi à Niort une maison de débauche en forme de monastère ; » on aura trouvé maison de *joï*, et on aura traduit littéralement, sans songer que la *joï* fut une foi pure et ardente. Ce grand ambitieux nous raconte qu'il rencontra deux femmes « s'en allant en Auvergne, par Limoges » (c'est la route de Toulouse pour qui part de Poitiers) Ermessen (*esser* être, *erm* désert), femme de Bernard l'âne prêtre et Agnès épouse de Garin (*garir*, guérir). Guillaume fait le muet ; les deux dames le soumettent à une bizarre épreuve, aux griffes d'un chat et ces dames voyant qu'ainsi il ne se dément pas de son silence, il tire des dites dames ce qu'il veut. Ermessen et Agnès figurent Rome et Toulouse, le chat correspond à l'Inquisiteur.

Par deux fois, l'ambitieux Seigneur fut dépossédé du comté de Toulouse : il se lamente sur cette déception qu'on a pris pour une plainte amoureuse.

« De l'amour, je ne dois dire que du bien, quoique je n'y gagne la moindre chose. Je n'ai jamais été heureux pour avoir aimé et ne le serai jamais. J'obéis à mon cœur et je sais que c'est en vain. Ah ! le proverbe dit vrai que celui qui a grand vouloir ait grand pouvoir, sinon malheur à lui ! Quiconque veut aimer doit servir tout le monde. Il doit faire de nobles actions et dire de nobles paroles à la Cour. »

L'amour ici veut dire la religion d'amour à laquelle Guillaume s'était affilié dans l'avide dessein de conquérir Toulouse, foyer de la secte.

Aujourd'hui le lecteur même instruit ne croit guère à ces œuvres écrites par dedans et par dehors qui présentent deux sens distincts, l'un romanesque et l'autre doctrinal, et pour lui, Tristan de Léonois incarne seulement l'amour à son paroxysme : ainsi Wagner nous l'a montré. Dans le poème primitif, Tristan est un *parfait*, un missionnaire d'amour ; il tue le Morhout irlandais (le moine) qui enlevait chaque année des jeunes hommes et des jeunes filles (pour ses couvents). Yseult, nièce de Morhout, veut venger son oncle, mais convertie par Tristan, elle devient l'Église irlandaise. Le héros triomphe d'un dragon crestré ou mitré (un évêque). L'écuyer *Governal* (gouvernail), *Brangien* (prudence), et le messager *Perinis* (constant) sont les seuls amis de Tristan. Trois géants projettent leur ombre effrayante sur le poème : le géant de la forêt « qui fit sa viande de sa propre mère ; le géant Brunor, sorte de Polyphème ; enfin Estult (stultus), l'orgueilleux, qui a six frères (les six autres péchés); il frappe rois et empereurs, se fait livrer leurs barbes et forme d'icelles la fourrure de son manteau. » L'hommage de la barbe symbole de puissance, ne figure-t-il pas la suzeraineté que le pape veut imposer aux plus grands. On voit Tristan en ladre, en joueur de glavel, sous tous les déguisements ! N'importe, en passant par la chapelle de la falaise il fait le *saut*, il abjure pour échapper au bûcher. Yseult n'arrive à Blanche Lande qu'après avoir évité le *Mal-pas* et passé le *Gué aventureux*.

A un moment le héros doit quitter sa dame et il épouse une autre Yseult aussi belle que l'autre, *belvezer* : mais blessé dans un combat contre l'orthodoxie, il succombe.

La chevalerie amoureuse est-elle née sur les lèvres des troubadours ou bien ceux-ci l'ont-ils adoptée et chantée ?

Il faut borner la démonstration à ruiner la version courante d'une exaltation exclusivement sexuelle.

Le feignaire, le prégaire, l'entendeire et le druz sont les quatre degrés de l'initiation. « Après des épreuves plus ou moins longues » ; dit Fauriel, « le chevalier était accepté pour serviteur par la dame de son choix ; à genoux devant elle et les deux mains dans les siennes, il se dévouait jusqu'à la mort. La dame lui présentait un anneau et lui donnait un un baiser, souvent le seul qu'il devait recevoir et qui s'appelait *consolement.* » Celui qui se consacrait au culte d'une dame se faisait couper les cheveux ou tonsurer. Vraiment, voilà d'étranges façons !

Le troubadour Granet conseille à Sordel de Mantouan de se faire tondre à l'imitation de cent autres chevaliers qui se sont fait raser la tête pour la comtesse de Rhodez.

On admettrait qu'un amant se fît raser pour sa belle, dans un élan passionné ou suivant un courant de la mode ; mais cet amant admettrait-il que cent autres fussent agréés, au même degré, par sa dame. Cent galants bien comptés, fussent-ils les plus platoniques du monde, quelle invraisemblance !

Geoffroi Rudel s'éprend de la comtesse de Tripoli, sur la seule renommée de ses vertus, il passe la mer pour la connaître et en la voyant expire à ses pieds.

La comtesse de Tripoli ne serait-elle pas la comtesse de Toulouse et de Tripolitaine, Dame-Loge ?

Pierre Vidal, amoureux de Loba (louve) de Penantier, se couvre d'une peau de loup pour lui plaire : mais les bergers et leurs chiens le harcèlent, le mordent. On le porta chez la dame Loba : elle et son mari prirent soin du troubadour et le guérirent. Cette histoire de loup garou se traduit ainsi : La paroisse de Penantier appartient au giron orthodoxe. Vidal prend le déguisement romain ; les sectaires croient à son apostasie et le malmènent jusqu'à ce qu'il se fasse reconnaître.

Nostradamus raconte qu'une gentifemme d'Avignon, convaincue d'avoir vendu son amour, fut chassée de la ville. Elle avait certainement vendu autre chose. A Signe, à Pierrefeu, à Romanin, sous le règne d'Ildephons Ier, de Raymond Bérenger, de Robert, siégeaient des Cours d'Amour : nous avons la liste des dames qui présidaient. La belle Laure de Sade, amie de Pétrarque, fut instruite par sa tante Estephannette de Gantelme, tenait cour ouverte et jugeait en dernier ressort tous les crimes de séduction, de rapt.

Les auteurs ecclésiastiques accusent les Bonshommes ou parfaits d'avoir nié l'utilité du mariage et préconisé la communauté des femmes. Or, dans la religion provençale, on appelait mariage l'obédience à l'orthodoxie romaine, et amour l'affiliation à la doctrine occitanique : telle est la clé initiale de toute la littérature amoureuse. On sait, du reste, que la plupart des chevaliers et des troubadours étaient mariés.

Rossetti consacra cinq volumes à son *Mystère de*

l'amour platonique au moyen-âge ; nul ne réduira un tel sujet à quelques pages. L'amour sexuel n'a jamais pu devenir une religion avec des rites, une hiérarchie, des missionnaires et des martyrs. La dame des troubadours est la doctrine ; lorsqu'elle porte un nom de lieu elle est dame diocèse, dame-paroisse, dame-loge. On comprend ainsi ces troubadours plus amoureux à quatre-vingt-un ans et que la profession d'orthodoxie romaine (mariage) n'empêche pas l'affiliation (l'amour) ; et qu'une dame-loge peut avoir deux adorateurs (pasteurs) et qu'un adorateur (pasteur) peut desservir deux dames-paroisses.

Ces rimeurs, ces viveurs, ces passionnés amants vivant en grand soulas, allant de châteaux en châteaux, sont des hommes austères que l'indignité cléricale exaspère et qui se proposent de pratiquer et d'enseigner un christianisme plus évangélique et surtout plus johannique que celui de Rome. Les troubadours sont des prêtres ou pasteurs beaucoup moins sensibles aux charmes féminins que les prêtres orthodoxes.

Le chevalier au cygne, Lohengrin, fils de Parsifal, est un parfait et le grand récit du dernier acte exprime admirablement l'esprit de cette chevalerie qui n'a d'amoureux que le masque. Autour de la Table ronde (figure parfaite) et au pied du Graal, relique confiée par les anges aux hommes les plus purs, on retrouvera, avec quelque attention, une croyance qui, bien avant la réforme, a mis en péril l'unité catholique et qui seule donne un sens complet à l'œuvre occidentale tant littéraire qu'artistique qui s'étend de l'an mil à la fin du XVI^e^ siècle.

Il y a, dans la bibliothèque du Vatican, des archives très secrètes, qui n'ont jamais été communiquées à personne, et qui se sont augmentées de tout ce que le dernier légat emporta du Palais des Papes d'Avignon. Elles contiennent le véritable secret des troubadours de Provence et des hérétiques d'Aquitaine. L'Église a continué, par une séculaire volonté de silence, l'extermination d'Innocent III et l'abolition des Templiers.

Franciscains et Dominicains ont travaillé avec un zèle ardent à éteindre et à déshonorer un christianisme qui eut des héros, des martyrs et inspira le plus grand poème de notre ère. Les romans de chevalerie, spirituellement, aboutissent à la *Divine Comédie*. Quelques-uns, Rossetti, le père du peintre pré-raphaëliste, Arnoux, un érudit méconnu, ont aperçu quel rêve de justice, de charité et de beauté fut conçu en Occitanie et de là se répandit par l'univers, enchantant les imaginations.

Mistral, en ressuscitant la langue provençale, n'a pas voulu rendre la vie à l'idée provençale et il a été sage.

Notre temps ne comprendrait plus une foi anticléricale, un mysticisme indépendant. Mais le cours des recherches historiques amènera fatalement les érudits à découvrir que la libre pensée occidentale florit d'abord dans le midi de la France, qu'elle inspira le génie du Moyen Age d'apparence si orthodoxe et que les troubadours étaient des chrétiens dissidents dont la doctrine fut immortalisée par le plus grand des poètes modernes et des troubadours : Dante Alighieri.

PÉLADAN.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'avenir de la langue française.

JOACHIM DU BELLAY : *La Défense et illustration de la langue française.* Avec une notice biographique et un commentaire historique et critique, par LÉON SÉCHÉ. (Bibliothèque internationale d'Edition, E. Sansot, éditeur.)

PHILÉAS LEBESGUE : *L'Au-delà des grammaires.* (Bibliothèque internationale d'Edition, E. Sansot, éditeur.)

H. G. WELLS : *Anticipations ou de l'Influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines.* Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. (Editions du *Mercure de France.*)

J. NOVICOW : *L'Expansion de la nationalité française ; Coup d'œil sur l'avenir.* (Armand Colin, éditeur.)

Ils sont les meilleurs livres de notre temps ceux qui annoncent l'avenir de la langue française et présagent ainsi l'empire intellectuel de la France. On les aime avant de les avoir lus. Et pourvu que ces livres soient optimistes, ils paraissent bons à ceux qui les lisent. S'ils sont ardents, ordonnés, méthodiques, on les juge tout de suite excellents. Vivons avec ces livres qui encouragent ! Formons, renouvelons la ligue pour la défense et illustration et propagation de la langue française ; c'est maintenant la véritable ligue du bien public. N'excluons d'elle que les mauvais écrivains. Que cette ligue cherche ses inspirations dans tous les livres qui se succèdent plus nombreux qu'autrefois, supputant, avec des arguments de plus en plus précis, la fortune de notre langue, et qui ne font jamais double emploi.

En même temps que M. Philéas Lebesgue publie *l'Au-delà des grammaires*, nous sommes gratifiés d'une édition du livre de Joachim du Bellay : *La Défense et Illustration de la Langue française.* Ce livre est toujours nouveau. C'est un livre national. Quelques-unes de ses idées ne sont plus applicables à notre époque. Les sentiments qui l'inspirent ont une force encore jeune.

Les espérances de Joachim du Bellay plusieurs fois réalisées n'ont pas cessé d'être nos espérances : dans le monde modifié elles se réaliseront une fois de plus : « Le temps viendra (peut estre) s'écriait du Bellay, et je l'espère moyennant la bonne destinée

françoise que ce noble et puissant royaume obtiendra à son tour les resnes de la monarchie, et que nostre langue... qui commence encore à jetter ses racines, sortira de terre et s'eslèvera en telle hauteur et grosseur qu'elle se pourra égaler aux mêmes Grecs et Romains, produisant comme eux des Homères, Démosthènes, Virgiles et Cicerons aussi bien que la France a quelquefois produit des Periclès, Nicées, Alcibiades, Thémistocles, Césars et Scipions. » Justement du Bellay donnait à ses contemporains des conseils dont les nôtres ont fort besoin. Il les excitait à avoir confiance en eux-mêmes. « Je ne veux pas donner si haut los à nostre langue, pour ce qu'elle n'a point encore ses Cicerons, et Virgiles, mais j'ose bien asseurer que si les scavans hommes de nostre nations la daignoyent autant estimer que les Romains faisoyent la leur, elle pourroit quelquefois, et bien tots, se mettre au rang des plus fameuses ».

Et encore : « Pourquoy doncques comme nous si grands admirateurs d'autruy ? pourquoi sommes-nous tant iniques à nous-mêmes. » Nous sommes prompts à nous juger méchamment. Hier Wells le constatait à son tour : « Il existe dans le monde une prédisposition que partagent les Français eux-mêmes à dénigrer grossièrement ce qui est français et à douter de la durabilité des entreprises françaises. » Notre empire doit naître de la prépondérance de la langue française dans la vie universelle des intelligences. Gardons-nous des doutes mortels aux grands efforts. Ayons au contraire cette belle confiance de Peletier du Mans qui chantait au temps de du Bellay :

J'escri en langue maternelle
Et tasche à la mettre en valeur
Affin de la rendre éternelle
Comme les vieux ont fait la leur :
Et soutien qne c'est grand malheur
Que son propre bien mespriser
Pour l'autruy tant favoriser!

Voilà les sentiments que nous devons avoir. Des écrivains étrangers les ont. Notre foi serait-elle moindre que la leur en nos destinées intellectuelles ? M. Philéas Lebesgue est attentif aux idées de Wells encore qu'elles lui apparaissent comme les divinations d'un aventureux esprit.

Ce qui est à mon sens le plus caractéristique ce n'est pas la conviction profondément réfléchie de Wells que notre langue française est appelée à la suprématie ; c'est l'accord d'autres observateurs étrangers avec Wells, et par exemple l'accord de Novicow. Nous avons été sensibles aux prédictions favorables de Wells. Nous n'avons pas voulu voir qu'elles obtenaient toute leur vertu de leur concordance avec les prédictions faites par d'autres savants accoutumés à observer la vie européenne.

Wells déclare sans ambages que, dans le conflit des langues, la victoire du français est probable, à peu près certaine. L'anglais, l'allemand, le français sont des langues agrégatives. Mais une partie de l'extension de la langue anglaise est due surtout aux facultés prolifiques plus grandes des peuples parlant originellement anglais, à l'émigration en des contrées de langue anglaise de groupes d'étrangers trop peu nombreux pour résister à la contagion ambiante, et à la contrainte exercée par un peuple ayant la prépondérance politique et commerciale, mais trop illettré pour acquérir volontiers la connaissance des langues étrangères. Or, aucune de ces causes n'a une permanence essentielle. Wells examinant la question de plus près, conclut que l'extension de l'anglais « en face des langues en apparence beaucoup moins commodes » a été très lente. « L'anglais n'a pas encore réussi à remplacer la langue française dans le Canada français et son ascendant est douteux même aujourd'hui dans l'Afrique du Sud après un siècle de domination britannique. »

Il faut accepter les règles générales formulées par Wells, de développement d'une langue au détriment des autres langues. « Le facteur décisif en cette matière, est la somme de science et de pensée que l'acquisition d'une langue offrira à l'homme qui l'apprend. » En conséquence dit Wells. « ce fait prend aussitôt une énorme signification que le nombre de livres publiés en anglais est moindre que le nombre de ceux publiés en français ou en allemand et que la proportion des ouvrages sérieux surtout est de beaucoup inférieure. » Et Wells tient pour certain que le déclin de la littérature anglaise amènera la décadence de la langue anglaise et son impuissance à se propager.

Le français et l'allemand lutteront l'un contre l'autre pour la domination, et le français vaincra. L'allemand, en effet, (je cite le témoignage de Wells,) est une langue peu attrayante, peu mélodieuse, difficilement maniable et affligée d'un alphabet hideux et confus que l'Allemand, patriote à outrance et à contre-sens, ne veut pas abandonner. D'ailleurs, la langue allemande se heurte à des frontières ennemies : il y a des peuples hostiles qui redoutent la prépondérance germanique et qui ont pris à cœur d'empêcher l'emploi de l'allemand Le français, au contraire, est une langue aimable. Sa littérature variée assure aux intelligences avides un festin délicat et copieux. Tout porte à croire que dans la bataille que se livreront le français et l'allemand pour la conquête linguistique de l'Europe, le français restera maître. Et vers l'an 2000 les langues secondaires de l'Europe tendront de plus en plus à devenir les dialectes annexes de communautés bilingues qui, vraisemblablement, parleront toutes le français.

Rêves ! Hypothèses ! Chimères ! Mais remarquons

au moins que Wells n'est point le seul qui s'abandonne à ces rêves, se plaise à ces chimères, et construise allègrement ces hypothèses. Les idées de Novicow correspondent aux siennes. Et cette rencontre — même dans l'utopie — d'esprits si différents, représentants de cultures et de civilisations si différentes, n'est pas négligeable.

Novicow examine tour à tour « les facteurs » de l'expansion de la langue française. Il voit les qualités de cette langue qui garantissent sa clarté et sa limpidité. Et si l'attrait d'une langue est en raison directe de l'attrait de sa littérature, la littérature française — où l'on doit comprendre les ouvrages scientifiques — augmente la faculté de développement de la langue. Cette littérature française est plus agréable, plus utile. Elle est plus accessible parce que l'esprit français possède le goût. Du Bellay s'extasiait jadis devant les charmes du pays français : « Je ne parleray ici de la tempérie de l'air; fertilité de la terre; abondance de tous genres de fruits nécessaires pour l'aise et entretien de la vie humaine et autres innumérables commodités que le ciel, plus prodigalement que libéralement a élargy à la France... Je suis content que ces félicités nous soient communes avecques autres nations, principalement l'Italie ; mais quant à la piété, religion, intégrité de mœurs, magnanimité de courage et toutes ces vertus, rares et antiques (qui est la vraye et solide louange), la France a toujours obtenu sans controverse le premier lieu. » Novicow, avec beaucoup plus de calme et sans lyrisme de style, constate les qualités françaises et l'aide qu'elles apportent à l'expansion de la langue. « La France est en tout un pays de moyennes. Elle n'a pas les montagnes les plus hautes du monde, ni les plaines les plus étendues, ni les fleuves les plus larges, ni les campagnes les plus fertiles. On dirait que l'esprit français s'est moulé sur la nature du pays. Il possède, au suprême degré, l'aptitude au juste milieu, le goût, comme on dit en d'autres termes. Les productions littéraires de la France ont un caractère international, parce qu'elles peuvent plaire également à toutes les nations. » Ensuite, et surtout : « Pour le raffinement de la vie, des mœurs et des sentiments, la France, en général, et Paris en particulier, tiennent aujourd'hui la première place. Cela donne aussi aux productions littéraires de la France un immense avantage sur celles des autres pays. » Qui donc contesterait et ce fait, et l'avantage qui en résulte nécessairement ! Ajoutez, je l'ai déjà dit — (Voir *Samedis littéraires*, tome II), mais ce sont là des idées qu'on ne saurait reproduire trop souvent — ajoutez l'influence qui provient fatalement de notre raffinement social : « La France va redevenir la nation directrice de l'Europe. Par ses institutions actuelles, elle s'est dépêtrée plus que toute autre des langes médiévales. Elle va donner au monde le modèle d'une institution démocratique. Sans doute, ses institutions sont encore loin d'être parfaites. Et parce que imparfaites, elles arrêtent dans une forte mesure la prospérité du pays. Mais, malgré tout, les institutions de la France sont *modernes*, tandis que celles des autres pays sont, en partie médiévales. Or, comme le progrès n'est possible que par la marche en avant, il est naturel que les regards de tous les peuples se dirigent de nouveau vers la nation la plus avancée au point de vue politique. La France a déjà réalisé un grand nombre de réformes qui sont considérées comme un idéal presque inaccessible dans plusieurs pays civilisés de l'Europe. Sûrement elle réalisera la première toutes les transformations sociales qui correspondent aux besoins de la vie moderne... La France redeviendra un phare éclairant le monde. Elle attirera de nouveau toutes les sympathies et sa nationalité recommencera à rayonner dans l'espace avec une puissance toujours croissante. » Quelle force d'expansion pour la langue française !

M. Philéas Lebesgue est aussi habile que personne à définir cette force qu'il constate et qu'il admire avec joie. Je ne peux suivre ici une à une toutes les études qui composent son ouvrage : *L'au-delà des Grammaires*. Elles sont toutes originales, et pour être toutes savantes, quelques-unes d'entre elles sont cependant enthousiastes. Il me semble aussi que plusieurs témoignent de cet esprit aventureux dont Philéas Lebesgue incrimine Wells. Au reste, il importe peu que les critiques s'accordent sur les conclusions de Philéas Lebesgue. L'essentiel est que le public prête attention à des livres analogues au sien. Intéressons-nous à l'expansion de notre langue nationale. Soyons passionnés pour ses progrès. C'est une passion que tout justifie. Jamais époque ne fût plus favorable à la diffusion de notre langue nationale soutenue et multipliée par notre grandeur intellectuelle.

Mais quelles sont les conditions internes de ce progrès de la langue ! Je ne parviens pas à discerner exactement si M. Philéas Lebesgue en est enchanté ou attristé en dépit de ses expressions affligées : « Par malheur, dit-il, la conquête rapide et totale du sol français par la langue officielle devant amener prochainement la mort de tous les patois assimilés enfin à un modèle à peu près uniforme, le type linguistique actuel dont l'évolution aura cessé d'être retardée par les formes rétives et archaïques de la province, ne peut que se modifier très vite en vertu de ce qu'on peut appeler la vitesse acquise.

« Alors, le spectacle historique du latin, officiellement imposé aux populations de l'Empire, ne peut manquer de se reproduire chez nous. La langue sa-

vante, maintenue par l'autorité des académies et des universités, apte à nuancer les discussions ergoteuses des cénacles et forte de tout le prestige d'un passé glorieux, se fige au regard de l'argot populaire, imagé, turbulent, sensuel, flottant, et qui s'épanouit sans règles apparentes au sein des faubourgs et des casernes. Cet idiome vulgaire et tout jeune, d'une jeunesse inexperte et naïve, obéissant plus sûrement à l'impulsion des forces ancestrales, à la pression des climats, à la psycho-physiologie de la Race, trouvera peu à peu ses jongleurs, ses bardes, ses poètes ! »

Il serait puéril de discuter des conséquences probables de transformations hypothétiques, mais j'éprouve le besoin, je l'avoue, de me sentir rassuré par la puissance de la Règle contre ces invasions brutales dans la langue française qui, par le bouleversement même qu'elles engendreraient, seraient incontestablement funestes à son empire.

Comme il est plus sage de dire, et de dire encore avec Philéas Lebesgue : Gardons notre langue et cultivons-la d'abord. Elle porte le germe, si nous savons le faire éclore, d'une certaine universalité possible ! — Comme il est plus sage de dire — et de dire encore avec Philéas Lebesgue : Travaillons, étudions, commentons, traduisons, *clarifions*, *logicisons*, « c'est le meilleur moyen de conserver la clientèle de tous les petits peuples, clientèle convoitée par l'Allemagne. »

Oui, travaillons pour augmenter incessamment cette expansion de la langue et de la littérature française ! Il fut un temps où le français était universellement et exclusivement parlé par la bonne société européenne de Lisbonne à Saint-Pétersbourg. C'était sous Louis XV. Vers 1760, tout homme cultivé, en Europe, vivait uniquement de l'esprit français. Nous pouvons parvenir maintenant à ce résultat que tout homme cultivé vive surtout de l'esprit français.

Les circonstances nous sont favorables : tous les observateurs, pour peu qu'ils soient sincères et hardis, c'est-à-dire pour peu qu'ils aient le courage de regarder au-delà du moment présent et de dire nettement ce qu'ils aperçoivent, tous les observateurs le constatent. La vie contemporaine des intelligences leur donne, plus que des indices, des preuves de l'empire auxquels sont appelées la langue française et l'intelligence française. Ce qu'il faut, c'est que nous ayons en France le sentiment exact de notre force réelle et de notre force possible. Ce qu'il faut, c'est que nous ayons en France la volonté d'accroître, par notre effort discipliné, cette puissance avantageuse à tous, de préparer systématiquement cet empire qui, par le règne d'une langue plus belle et plus commode, sera l'empire d'une civilisation intellectuelle et morale plus raffinée. Et nous devons, nous, organiser un état d'esprit, un état d'âme, créer et entretenir une foi nouvelle parmi tous les hommes qui écrivent de notre temps. Il n'est pas de génération littéraire à qui le destin ait réservé une tâche plus noble et plus enivrante.

J. Ernest-Charles.

SIGURD LE TÉMÉRAIRE

Trilogie de Bjoernstjerne Bjoernson.

Les écrivains norvégiens ayant, à peu d'exceptions près, été introduits auprès du public français par des critiques d'extrême gauche et leurs drames n'ayant été représentés ou presque que sur des « scènes à côté » — selon l'expression de Sarcey — c'est-à-dire par des troupes spéciales, ne cherchant à satisfaire que deux ou trois salles d'initiés, il devint logique qu'entre tant d'œuvres simultanément offertes à l'admiration, la curiosité blasée de ces dilettantes soit allée d'instinct aux pièces les plus difficiles à comprendre, les plus discutables par leur exécution ou par leurs thèses, les plus éloignées enfin de nos traditions classiques et latines.

C'est ainsi que snobinets et snobinettes négligèrent des drames définitifs comme *les Revenants* d'Ibsen ou comme la *Léonarda* de Björnson au profit de chefs-d'œuvre inachevés comme *Solness le Constructeur* ou la seconde partie d'*Au-dessus les forces humaines*, ces indéchiffrables hiéroglyphes psychologiques dont l'admiration coûte d'autant moins que chacun, en les interprétant à sa manière, peut se créer une petite réputation d'intelligence supérieure. Mais ce qu'ils oublièrent surtout, avec l'unanimité la plus significative, ces penseurs *modern-style*, ce fut de se souvenir qu'avant d'écrire leurs comédies sociales, Björnstjerne Björnson aussi bien qu'Henrik Ibsen avaient consacré leur jeunesse et une notable partie de leur virilité à composer de longs et tumultueux drames historiques qui se laissent assez volontiers comparer à ceux de Schiller ou du grand Will.

Cette lacune, ces pages voudraient tenter de la combler en étudiant, avec quelques détails, l'une précisément de ces œuvres passées, d'ordinaire, sous silence. Celle dont il a été fait choix n'est point encore traduite en français et il est improbable qu'elle le soit jamais. Cependant les éclatantes et classiques beautés de *Sigurd le Téméraire* montreront, je l'espère, que cette trilogie, pour plusieurs raisons tant esthétiques que philosophiques, mérite de retenir notre attention.

Björnstjerne Björnson touchait à la trentaine lors-

qu'il l'écrivit. A la suite de circonstances qu'il serait oiseux de rapporter, il venait de quitter la Norvège en secouant contre son pays la poussière de ses souliers. Après un long voyage en Italie, qui eut cette utilité de lui rendre le calme de l'esprit, s'étant retiré à Munich, il composa d'un trait, le drame en trois actes, *Sigurd à l'étranger* et la tragédie en cinq actes, *le Retour de Sigurd*, qui forment la seconde et la troisième partie de cette vaste légende. Plus tard, en séjour dans le Tyrol, il se décida à leur adjoindre un prologue en un acte, *La fuite de Sigurd*. Les trois pièces furent éditées à Copenhague, en 1862. En 1863 parut la seconde édition ; la troisième date de 1875. Le succès fut tel qu'à son retour au pays, d'où Björnson était si mal parti, le gouvernement lui offrait, à titre d'hommage, une pension de 1.000 thalers. On a beaucoup répété, avec Georges Brandès, que cette trilogie n'avait point été écrite pour le théâtre et ne fut jamais représentée. Cela n'est pourtant vrai qu'à demi. Le 30 septembre 1863, le théâtre de Trondhjem essaya de réciter le prologue et la tragédie finale ; deux ans plus tard, le théâtre de Christiania donnait, durant l'été, cinq représentations du prologue. Enfin la Compagnie de Saxe-Meiningen, avec les préoccupations d'art qui faisaient de ses soirées des modèles de mise en scène égalant sinon par le luxe du moins par la perfection des détails ce qui se réalise de mieux à Paris, tenta le 25 et le 28 novembre 1869 de jouer, en deux représentations, la trilogie complète.

Cette entreprise étant restée sans lendemain, il est permis de croire que son succès fut médiocre. On ne saurait en être surpris. Sous sa forme actuelle, *Sigurd le Téméraire* semble un poème dramatique bien plus qu'une pièce de théâtre ; à côté d'éléments extraordinairement pathétiques, il renferme trop d'analyses, trop de discussions. Les données historiques y sont tout à la fois confuses et prolixes, les intentions philosophiques multiples et obscures. Ces neuf actes sont un microscome de trop de choses pour qu'il devînt possible d'y maintenir, sous la richesse verbale d'un vrai poète, l'ordonnance et la logique indispensables. Pour réussir aux chandelles, l'œuvre aurait besoin d'être reprise, d'être surtout émondée par une intelligence latine. Mais à la lecture, l'effet reste souverain. Ainsi que l'a dit avec autorité, l'un des critiques anglais les plus au courant des choses norvégiennes, M. Edmond Gosse : « Mieux qu'aucun autre ouvrage héroïque de Björnson, ce merveilleux poème est, sous sa forme dramatique, une véritable Saga. L'écrivain scandinave a su conserver la simplicité primesautière, la vigueur de passion des vieilles chroniques à demi légendaires de l'Islande primitive, tandis qu'avec un bonheur unique, il parvenait à leur ajouter une complexité toute moderne dans l'analyse et le développement des caractères. »

I

La Fuite de Sigurd, prologue en un acte. — Une chapelle privée dans l'obscure cathédrale de Stavanger, consacrée à Saint Olaf. Le soir tombe, Sigurd entre. Avec la brusquerie d'un gars qui n'a peur de rien, il jette à terre son bonnet de fourrures, puis courbant un genou rétif sur la première marche de l'autel, il s'écrie d'une voix dénuée de respect :

— Saint Olaf! Saint Olaf! m'écouterez-vous aujourd'hui? Je viens de vaincre Beintein. Or Beintein était le plus fort du pays, donc maintenant, le champion, c'est moi! — A mon gré, je puis aller de Lindesnässe à Bjarmland sans me découvrir, ni me retirer devant personne. Dorénavant, c'est fini, je ne tolérerai plus les batailles, les charivaris, les injures, ni le mauvais vouloir de personne, — partout j'entends imposer la paix! — Quiconque souffre l'injustice obtiendra de moi satisfaction ; la joie sera désormais à portée de tous. Tandis qu'autrefois, les forts frappaient les faibles, maintenant, tout au contraire, ce seront les faibles qui frapperont les forts!... Dès aujourd'hui, pour aller au conseil, je marcherai immédiatement après le « Thing » et à ma fantaisie. Je pourrai m'asseoir à la table souveraine, aux côtés mêmes du Roy, en disant : « C'est ma place et j'y reste! » Or, sachez-le, Saint Olaf, ces choses, je ne les dois qu'à moi, qu'à moi tout seul!... Ne m'avez-vous pas, en effet, constamment refusé tout secours! — Que de fois pourtant ne vous ai-je point supplié de me nommer mon père! Mais comme une souche, vous avez persisté dans votre silence impitoyable! Cependant, je le saurai, je le veux, je le dois! puisque ce que je viens d'accomplir ne me servirait à rien si je ne suis pas issu d'une noble lignée. Des camarades ont crié en me voyant : « Voici Sigurd, le téméraire!... » Je les ai dispersés à coups d'épée, mais d'autres sont venus, plus nombreux, me montrant du doigt, criant plus fort : « Il est donc devenu fou!... Faites attention, s'il vous attrape, il vous assassinera!... » N'est-ce point une honte affreuse? Quand je me mêle à de jeunes seigneurs en train de se divertir, si j'exécute le meilleur coup d'estoc ou le plus adroit jet de pierre, toujours, il s'en trouve un pour me crier : « Ah par exemple, Sigurd! que viens-tu faire ici? Est-ce ta place? pauvre tête sans cervelle!... » Et voilà ce dont j'aurais à remercier ce stupide Saint Olaf qui persiste à se tenir coi dans cette cathédrale de pierre!...

« Néanmoins, ô Saint vénérable, ne m'abandonnez pas complètement. Si vous le permettez, ma mère parlera — elle connaît la vérité! Ne comprenez-vous pas, ô mon patron, que si je n'ai pas d'ancêtres, ma jeune renommée sera pareille à un feu de la Saint-Jean qui se consumerait en vain dans l'ombre d'une vallée solitaire, tandis qu'au contraire, si vraiment je suis de bonne race, c'est là-haut, sur la montagne, qu'il brûlera le feu de la Saint-Jean de ma nouvelle gloire, parmi les rochers altiers où les flammes les plus vacillantes brillent aux yeux de tous, comme des étoiles!... ô saint Olaf, placez votre serviteur au-dessus des railleries! ..

« Les autres ont la gloire, pour moi seul, il n'en est aucune. Ceux qui virent Jérusalem avec le grand Roy sont revenus chargés d'or et de pierreries; partout leur nom se répète avec honneur. Et ceux au service de l'empereur, qui virent Byzance? leur renomme me trouble jusque dans mon sommeil. Mais voici que pour la nouvelle croisade les peuples d'Angleterre, de France, de Bourgogne et d'Apulie se sont de nouveau mis en marche. Baudoin n'était-il pas simple chevalier? Pourtant il devint roi de Jérusalem Et Raymond, et Adhémar, et Tancrède, et Robert qui tous conquérirent des provinces, gagnèrent des couronnes! Ah, donnez-moi seulement des ancêtres et des vaisseaux, et je saurai aussi conquérir un royaume! »

Puis dans une scène d'une rare violence, par lambeaux, avec des éclats de colère, des larmes, Sigurd finit par arracher à sa mère, le secret de sa nais-

sance. Hélas, il est fils du très grand péché que Thora, la fille du vieux Saro-Vig, commit un soir d'été, avec le roi Magnus-aux-pieds-nus, cet Achille des vieilles *Chroniques Scandinaves*, et qui, comme celui de l'*Iliade*, mourut prématurément, sur la terre étrangère, surpris dans un guet-apens. Il y a déjà beaucoup d'années, Sigurd suçait encore le sein de sa mère lorsqu'au cours d'une expédition triomphale, Magnus III fut assassiné sous les murs de Dublin. Bâtard de roi! Bâtard de roi! ces mots comme une condamnation résonnent aux oreilles du jeune homme. Car la honte qui pèse sur sa naissance lui enlève toute part à l'héritage paternel. Mais un projet germe déjà dans ce cerveau de vingt ans. Cette moitié du royaume que son demi-frère, le Hiérosolymitain, refusera sans doute, d'après la loi des hommes, à sa légitime ambition, il confiera à la vaillance de son bras le soin de la conquérir, avec la pointe de son épée s'il le faut! Quand le Droit reste muet jusqu'à permettre le triomphe de l'Injustice, la Vérité primant le Droit n'enjoint-elle point à la Force de rétablir l'Ordre?

Alors la mère s'épouvante. Ce serait la guerre civile, la guerre fratricide, et la pauvre femme supplie son fils de lui épargner cette dernière épreuve. Voici tant d'années qu'elle expie une heure d'oubli, le fils de la faute qu'elle ne cesse de se reprocher ne peut-il, par piété filiale, accepter le sort que Dieu lui prépara, ne peut-il se résigner à vivre en paix, dans l'ombre, satisfait des bonheurs modestes, à la portée de toutes les mains?...

Hélas, pour la nature impétueuse d'un Sigurd, de bonheur il n'en peut être que dans l'action, qu'avec la gloire... Il est un homme de sacre et de massacre; la paix n'a point de place au foyer de sa vie... L'inquiétude de l'avenir, l'orgueil de la destinée aiguillonnent sans répit cette âme passionnée... Sa route est incertaine, il cherche des yeux l'étoile!

Comme une réponse, voici que sous les voûtes de l'église centenaire, s'élève tout à coup, lointain d'abord, puis se rapprochant bientôt, le suave *Cantique des Croisés* en partance : « *Adorable est la terre, adorable le ciel de Dieu, adorable le pèlerinage des âmes à travers les adorables royaumes de ce monde! Allons en chantant au paradis!...* » Sigurd a compris la parole d'en haut. Malgré lui, ses genoux fléchissent, sa tête s'incline, ses mains, ses dures mains de lutteur se joignent décidées et c'est d'un cœur vaincu qu'il prononce le vœu d'arborer la croix sainte, de suivre ceux qui s'en vont à la conquête de Jérusalem, avec pour seul but la couronne et la gloire, telles que les surent conquérir Raymond, et Adhémar, et Tancrède, et Robert, et Baudoin, roi de Galilée!...

La scène change; c'est le fjörd de Mai, avec, sous l'or du soleil, les eaux bleues, les rochers verdoyants. La flotte est sur le point de lever l'ancre. Sigurd la contemple, l'impatience aux mains, l'enthousiasme aux yeux. A pas chancelants, sa mère s'approche; pauvre Thora, elle devine qu'il ne faut pas retenir ce fils dont la témérité ne tarderait point à troubler l'ordre du pays. Pourtant elle ne peut accepter une absence dont sa détresse va se trouver accrue jusqu'au martyre!...

THORA. — O mon fils, enfin!... te voilà!... Je te cherche depuis des heures!

SIGURD. — J'aime à demeurer sur ce promontoire, en regardant les navires mettre à la voile! Aujourd'hui, que je peux même voir le mien, je les contemplerai toute la journée sans me lasser.. Tenez, ma mère, c'est celui-ci. Pareil à une montagne de neige, il dépasse les rochers du fjörd : au vent d'espérance ses voiles se gonflent, son mât se dresse superbe comme l'orgueil de la vingtième année, et sa large poitrine s'offre à la tempête avec la plus noble témérité. Victorieuse, sa poupe a la fierté violente d'une vierge repoussant un séducteur, et ses flancs fidèles contiennent déjà tous les compagnons qui me sont chers.

THORA. — La frayeur me paralyse, quand je vois que l'on ose confier sa fortune à un navire.

SIGURD. — Mais je réussirai parce qu'il faut que je réussisse. J'en ai la certitude. En moi, tout est joie, confiance, victoire — je touche au bonheur. O ma mère, considérez cette matinée de printemps! de quelles nuances admirables ne s'est-elle point parée pour mon départ! n'est-ce pas l'annonce d'une journée merveilleuse. Vous respirez cet air embaumé du parfum des bourgeons de Mai! L'air est si pur, le ciel si vaste! Non, je ne me souviens pas d'avoir jamais vécu une journée pareille!... Est-ce qu'il serait muet, ce vent de fraîcheur qui passe sur nos joues et sur nos fronts? Ne dit-il point à sa manière, que c'est le matin, le printemps, que la mer est belle, l'avenir doré?... Allons, en avant, Sigurd, fils de Magnus!

THORA. — Tu vois cet anneau? lorqu'*il* prit congé de moi, Magnus le mit à mon doigt. En le voyant, je pense à ton père (*elle le tend à Sigurd.*) En le voyant tu penseras à ta mère, tu penseras à mes souffrances, à mon angoisse. O Sigurd, si tu as la victoire, reviens me chercher!

SIGURD. — Ma mère, je vous le jure.

THORA. — Mais si tu es vaincu, ne me fuis pas, reviens aussi.

SIGURD. — Que Dieu vous bénisse, ma mère, pour la bonté de votre cœur.

THORA. — Maintenant tu peux partir! à la garde de Dieu!... (*Ses yeux s'obscurcissent de larmes.*)

SIGURD. — Ne pleurez point, Dieu me soutiendra! (*On entend dans l'éloignement, le Cantique des croisés.*)

THORA. — Si tu es vaincu, ne me fuis pas, reviens auprès de ta mère!

SIGURD. — Ne pleurez pas, c'est si bon de partir pour le vaste monde!

THORA. — Tu sais que ma volonté ne s'oppose plus à ta volonté!... pourtant... (*de ses mains, elle couvre son visage.*)

SIGURD. — Montez sur ce promontoire. Vous me verrez au gouvernail de mon navire!

THORA. — Ah! Dieu, Seigneur éternel!

SIGURD. — Ne vous désolez point, patience! courage!... je reviendrai un jour!... (*Après avoir aidé Thora à s'asseoir sur un rocher.*) Vous êtes assise, ma mère, au lieu où j'ai passé tant d'heures à rêver mon avenir. Vous allez voir comme les voiles de mon navire se gonfleront avec violence, pour me porter vers les désirs de ma jeunesse! Adieu, adieu, un jour je reviendrai! (*Sigurd disparaît précipitamment.*)

THORA (*désespérée le rappelant*). Mon fils! Sigurd! Sigurd! *Dans le lointain, monte le Cantique des guerriers pèlerins* : « *Adorable est la terre, adorable le ciel de Dieu! Adorable le pèlerinage des âmes à travers les adorables royaumes de ce monde! Allons en chantant, au Paradis!...* »

Sur ce *finale* d'une beauté toute wagnérienne, le rideau tombe.

Il est d'une vigueur superbe, ce pathétique portrait de Sigurd; jeune homme aux yeux bleus et aux boucles blondes. Rarement la confiance de la vingtième année fut traduite avec une plus séduisante forfanterie. Dans toute sa robustesse, c'est l'adolescent merveilleux « qui n'a jamais connu la peur » qu'évoquent tant de légendes du Nord. Son cœur possède la magnanimité de ceux qui ont la certitude d'être toujours vainqueurs. Pour peu que les événements encouragent et que l'amour n'entrave point les efforts de cette volonté, la couronne du monde semble promise au héros scandinave... Cependant, tel un ver néfaste s'introduisant, à la dérobée, au centre d'un fruit magnifique et qui peu à peu, insoupçonné de tous, le dessèchera et le fera mourir — déjà, dans ce cœur, un sentiment développé hors de mesure semble prêt à détruire la vie intérieure. L'ambition commence à faire le vide. Ne vîmes-nous pas Sigurd, dédaigneux des conseils, mépriser comme indignes de son héroïsme, la pitié filiale, la soumission religieuse, la vie modeste, à l'ombre du foyer?... Qu'est-ce que l'avenir réserve à un tel homme? Allons-nous assister au triomphe de l'orgueil ou à la défaite de l'ambition? Quels sont ici-bas, les droits imprescriptibles pour toute créature humaine, ceux de l'intelligence ou ceux du cœur?

A cette question d'un intérêt général, Björnson répondra dans les cinq actes de la tragédie finale; le drame intermédiaire n'est qu'un épisode, choisi comme particulièrement significatif, parmi les douloureuses péripéties de la longue odyssée de l'Ulysse norvégien. Il paraît destiné à nous montrer comment Sigurd s'est toujours comporté vis-à-vis des offres et des pièges de la Destinée, laquelle fut pour lui, ainsi qu'elle l'est pour chacun d'entre nous, amicale et ennemie, tour à tour, se présentant tantôt les mains chargées des présents d'Artaxercès, tantôt vindicatives, prêtes à dégainer le poignard.

II

Quand s'ouvre le premier acte de *Sigurd à l'étranger*, trois années sont révolues. Nous sommes en pleine terre des légendes, au pays des chardons bleus, à Catanas, dans la salle basse aux arcatures écrasées d'un très vieux castel roman. Au dehors, la tempête fait rage; auprès du foyer misérable, deux femmes aux cheveux blancs et aux vêtements de deuil, se lamentent sur le triste sort échu à leur race. Le passé fut affreux, le présent reste horrible, l'avenir s'annonce plus sinistre encore. Une fois le vieux Jarl mort, ses deux fils, au lieu de se partager, en bons frères, l'héritage paternel, ont prétendu chacun à la totalité du pouvoir. Alors ce fut la guerre civile avec l'injuste dénouement qu'imposa le droit du plus fort. Harald vaincu dut se retirer dans cette île de la côte écossaise où l'ont suivi, le désespoir au cœur, sa douce mère, l'indécise Helga, son héroïque tante, la violente Frakark. Et la honte de cet exil dure depuis des années!... Les deux femmes n'ont eu le courage de la supporter que dans l'espérance d'une revanche; elles ne vivent qu'en songeant au jour où elles rentreront aux îles d'Orkney, en souveraines.

Hélas, avec le temps qui coule, cette perspective devient problématique. Déjà il ne faut plus compter que sur le hasard. Car celui pour lequel leurs efforts de femmes se multipliaient, Harald, le frère dépossédé, n'est point de ces guerriers sans reproche dont le bras réalise l'impossible. Ame malade que le sort contraire, l'exil ont lentement dépersonnalisée, il en est tombé à cette déchéance de ne plus souhaiter une victoire qu'il n'aurait ni la force de remporter, ni la volonté d'imposer. Ses journées se perdent les unes après les autres, à courir les cerfs, à jouer aux échecs, à écouter les pages chanter des airs d'amour au son des théorbes sonores. Néanmoins les cruels souvenirs du passé ne sont point sans le tourmenter parfois. A défaut de lui-même, il accepterait, à la rigueur, qu'un autre se chargeât de la tâche nécessaire et sanglante, qu'un autre fût le bras qui frappe, la voix qui commande, le capitaine victorieux. Ah si l'inconnu débarqué d'on ne sait où voulait accepter une telle mission; il lui semble qu'il aurait plus confiance en celui-là qu'en aucun autre? Cette renommée de vaillance téméraire lui paraît un garant d'abnégation future!... Et tout en passant ses doigts frêles dans les boucles dorées de son page favori, sa curiosité en éveil, ne peut se retenir d'interroger :

— On l'appelle, n'est-ce pas, Sigurd le Pèlerin... Swenn, raconte-moi donc ce que tu sais de lui?...

Et l'adolescent, joli comme une peinture du Titien dans son pourpoint de velours violet, reprend d'une voix dépitée qui trahit sa jeune impatience.

— Encore, c'est donc toujours de cet étranger qu'il faut que je parle à votre Seigneurie!...

HARALD. — Ah, Swenn, ce fut un si noble guerrier!...

SWENN. — Autrefois, peut-être!... maintenant, ce n'est plus qu'un pauvre fou!...

HARALD. — Sais-tu pourquoi?

SWENN. — Dans la nasse parfois s'introduit un poisson.

HARALD. — Et dans le cas actuel, as-tu deviné ce qu'était le poisson?

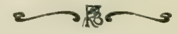
SWENN. — Quel poisson?...

HARALD. — Mais le poisson qui s'est introduit dans la nasse de l'intelligence de cet homme. Ecoute mes paroles... M'est avis que ce doit être l'une de ces pensées criminelles qui, lorsqu'elles se sont emparées de notre âme, ont vite fait, pour toujours, d'en chasser le sommeil!...

C'est l'originalité de Björnson, comme ce fut celle d'Ibsen, d'avoir compliqué les dialogues historiques de pensées à double et à triple sens qui sollicitent

la réflexion du liseur. Moins heureuse dans des milieux aussi près de la barbarie que l'Ecosse de 1127, semble l'introduction de caractères dégénérés, déjà contemporains, comme celui du Jarl Harald. Notre poète cédait, sans le savoir, à l'inspiration d'un tempérament qui l'engagerait bientôt à ne plus écrire que des comédies modernes. Rien n'est curieux comme d'étudier à la loupe les œuvres de jeunesse des grands poètes. Tout le futur s'y trouve en germe.

(*A suivre.*) ERNEST TISSOT.



Autour d'une statue

GAVARNI

Il aura eu cette chance de ressusciter, trente-huit ans après sa mort, à la porte de la maison qu'il habita ; — je veux dire d'une de celles qu'il eut le plus de plaisir, sans doute, à habiter, et où demeurèrent attachés quelques-uns des plus chers souvenirs de sa vie.

Ils sont plusieurs, à Paris, à qui cette joie posthume fut donnée : Chevreul, dont la figure ridée sourit si gentiment, du seuil du Muséum, aux étudiants qui passent; Jules Simon, debout sur son socle, au pied de cette maison de la place de la Madeleine où, si mélancoliquement, sa laborieuse vieillesse s'acheva. « Je suis, me disait-il un jour, en souriant, un jeune homme qui s'embête dans la carcasse d'un vieillard ». A quelque temps de là, il mourait. Un peu de joie se fût mêlée peut-être à cet « embêtement », s'il avait prévu qu'un jour — et sans qu'on la lui fît attendre aussi longtemps que l'aura attendue Gavarni — sa statue s'élèverait là, sous le « grenier » qu'il aimait tant.

Celle de Gavarni, qu'on inaugurera tout à l'heure, s'érige au centre de la place Saint-Georges, à quelques pas de cette maison de la rue Fontaine, où vint s'installer l'artiste en 1837. Ce fut un des coins célèbres de Paris. Les seuls amis de Gavarni, d'abord, y fréquentaient; puis ces amis-là en appelèrent d'autres, et ce fut bientôt comme un brevet de notoriété que d'être admis aux « Samedis » de la rue Fontaine. Un des plus assidus à ces réunions était Balzac qui, n'ayant point de temps à perdre, apportait là « du travail » et, interrompant un bavardage, une discussion d'art, tirait de sa poche un paquet d'épreuves à corriger. Il y a là aussi Henri Monnier, Emile Forgues, Louis Leroy, le duc d'Abrantès, Cavaillé-Coll, le marquis de Chennevières, Ourliac, et, au milieu de ces hommes « connus », beaucoup de jolies femmes qu'on connaît moins, mais que l'on accueille avec cordialité tout de même. A cette époque, Gavarni est un jeune homme de 33 ans, flegmatique et beau; « beau de cette expression fière et caressante de l'œil, de ces ombres voltigeantes sur le front, de cette jolie frisure naturelle des cheveux, des moustaches, de la barbe, se détachant, en un coquet négligé, du blanc d'un foulard de l'Inde, du noir d'une veste de velours ».

Ce sont les Goncourt qui nous font de lui ce portrait. Ils ajoutent que Gavarni plaît infiniment aux femmes; que non seulement il les séduit, mais qu'il les domine, qu'il les « asservit, aussi bien par les cajoleries que par la raideur de sa physionomie et de sa nature ». Ce détail est à noter ; Gavarni, dès cette époque, est un jeune homme que les femmes amusent, mais ne « tiennent » pas ; et ce trait de nature a frappé son ami Henry Monnier, qui s'écrie ce jour : « Je ne sais pas comment s'y prend ce Gavarni. Il est d'un raide avec ses maîtresses... et elles l'adorent. »

C'est qu'on adore les gens pour son plaisir, et non pour le leur; et comment les femmes n'adoreraient-elles pas Gavarni, à cette date de 1837 ? Il est beau, il est aimable, il a beaucoup d'esprit, des hommes célèbres lui font fête, et l'on s'arrache ses dessins...

Une telle vogue ne lui est pas venue du premier coup, et le jeune Guillaume Sulpice Chevallier (c'est ainsi qu'il s'appelle) a connu des moments difficiles. S'il a de l'esprit, les professeurs n'y sont pour rien : il avait quitté l'école à 10 ans ; il était, à 11, apprenti chez un architecte ; à 14, il essaye l'adresse de ses petites mains, dans l'atelier d'un fabricant d'instruments de précision ; à 16, il apprend le dessin des machines et commence à gagner quelques sous, en gravant des traits à l'eau-forte ; ainsi s'écoulent quelques années de dure misère... Et, un beau jour, il s'en va ; il a trouvé ce que rêvait sa pauvreté : une place. Il est attaché comme dessinateur, aux travaux du cadastre, à Bordeaux. Il y court, et cela dure un an ; il a 42 sous dans sa poche, quand il part de Bordeaux pour continuer « son tour de France ». Il n'ira pas loin. Les Pyrénées l'attirent et le retiennent, et pendant 3 années encore il vivra là, chichement, mais ivre de la beauté des choses. C'est d'une excursion au cirque de Gavarnie, dont la pittoresque splendeur l'enthousiasma, qu'il a rapporté l'idée du surnom dont il signera ses dessins en rentrant à Paris. Il y revient en 1829.

Il n'est déjà plus un inconnu tout à fait. Du Midi il a envoyé à Paris des dessins qu'on a remarqués; des commandes lui ont été faites, et c'est sur ces petits travaux qu'il a vécu. Ce qu'il lui faut à présent, c'est « l'occasion », — le coup de chance qui lance un homme. Il n'attendra plus longtemps. Girardin a vu des dessins de Gavarni. Il l'appelle à lui, l'installe dans son journal, *La Mode*; et voilà bientôt oubliées

les heures de misère. Gavarni a désormais la vogue. A vingt-huit ans, il connaît la joie d'être sollicité par ceux dont c'est ordinairement le rôle d'attendre hautainement, du fond des cabinets directoriaux, qu'on les sollicite... Le *Musée des Familles*, le *Charivari*, l'*Artiste*, lui demandent des dessins ; il publie des recueils, les *Travestissements* et les *Physionomies de Paris*, qui ont un succès fou. Balzac écrit à propos de ce second recueil : « Les personnages parisiens de Gavarni font penser ; ces dessins apparaissent comme des réflexions graves... Ce sont des chapitres d'un nouveau *Tableau de Paris*, écrit par un Mercier qui aurait plus de talent que son prédécesseur. Gavarni fait un livre à son insu ; il vole les écrivains du jour... »

Mais Gavarni est un philosophe que la vie a instruit de bonne heure et que le succès n'affole point. On a dit de lui qu'il avait des maîtresses « comme on classe des papillons » ; il apporte aux choses de son métier le même flegme souriant, la même possession de soi. Aussi, lorsqu'ayant créé, en 1834, son *Journal des Gens du monde*, il se verra obligé d'en interrompre, faute d'abonnés, la publication au dix-neuvième numéro, subira-t-il l'accident sans effroi. Il lui en arrivera même, et peu de temps après, de plus graves : ayant contracté vingt mille francs de dettes, afin de mettre au monde un journal qui n'a pas vécu, il se trouvera fort empêché de rembourser ces vingt mille francs-là ; — si empêché qu'un beau jour, il recevra la visite de deux gendarmes qui le conduiront à Clichy. Il s'y laissera conduire ; et, quelques mois plus tard, un dessin de lui paraîtra — probablement ébauché dans les loisirs de sa détention — et qui nous renseigne sur l'état d'esprit dans lequel il subit cette aventure. C'est un prisonnier qui, dans la cellule où ses créanciers l'ont fait conduire, reçoit la visite de sa femme et de son enfant. Le gamin est blotti dans les genoux du père, qui l'embrasse ; la femme, souriante, tient quelque chose à la main, et dit : « Tiens, petit homme, voilà ta pipe et ton Montaigne. »

Tout Gavarni est dans ce trait. Dans le plaisir ou dans la peine, parmi les fêtes ou en prison, il demeure celui qui a lu Montaigne et qui le relira. Il accepte le bonheur avec la discrétion de quelqu'un qui sait que les longs bonheurs ne durent point, et le malheur, avec la sérénité souriante du sage qui n'ignore pas qu'au-delà des pires mécomptes il y a toujours des retours de fortune possibles.... C'est pour cela que deux ans après Clichy, les samedis de la rue Fontaine étaient si gais ; et c'est pour cela aussi que, dix ans plus tard, après un mariage malheureux, la mort d'un enfant et de nouveaux et terribles soucis d'affaires, Gavarni exilait à Londres, sans colère, avec le même sourire désenchanté aux lèvres, pour y gagner un peu d'argent, en attendant que Paris le reprît, lui donnât de la gloire encore, pendant quinze ans et, qu'enfin, la maladie l'abattît, sans lutte, et que le doux philosophe s'en allât de la vie, paisiblement.

Cet homme fut donc le contraire d'un passionné. On lui demandait, à la fin de sa vie, s'il y avait quelque chose qu'il eût très fortement aimé. Il répondit : « Oui, mon père, ma mère et mes enfants. » Mais il n'avait pas plus le goût des haines inutiles que des amours violentes et multipliées. Il aurait pu, ayant beaucoup d'esprit, être très méchant ; il ne fut que narquois. Il aurait pu être un satiriste politique supérieur ; il ne voulut point toucher à la politique. Le régime sous lequel il vivait ne lui déplaisait point, et il répugnait à sa bonté naturelle d'insulter ou seulement de railler les autres, parce qu'il n'est jamais beau de chercher noise à des vaincus. Il avait fait, au lendemain des « Trois Glorieuses », un ou deux petits dessins moqueurs sur Charles X ; il s'en repentit longtemps, et jura de ne pas recommencer.

Pourquoi aurait-il été un passionné ? La vie l'intéressait, et il lui suffisait, pour la trouver presque agréable, de regarder les hommes. En philosophie, il faisait montre d'un nihilisme doux, et sa curiosité ne cherchait rien au delà de la mort, qu'il considérait comme « la fin d'un effet chimique ». Il n'était soucieux que de réalités, et c'est ce souci qui l'avait conduit, vers la fin de sa vie, aux mathématiques. Il affectait de ne pas trop croire au progrès, ni même à l'utilité du progrès ; il disait : « Les mécaniques, ça m'est égal ; ce qui m'amuse à chercher, c'est *la loi des mécaniques.* »

C'est bien aussi cette même loi-là qu'il cherchait, en nous regardant vivre ; et il la cherchait vraiment sous les apparences d'une fantaisie qui ne semblait que s'amuser au spectacle des hommes avec une méthode et une conscience de « scientifique ». A 24 ans, il écrivait : « C'est d'après nature qu'il faut tout peindre. Je veux *tachygraphier* ». Quatre ans plus tard : « C'est dans la campagne, dans la rue, dans les foules, que j'ai trouvé les plus beaux tableaux. Je reviens toujours d'un paysage de Ruysdaël au moulin de Montmartre, et d'un portrait de Van Dyck à la face de mon portier ». Un artiste charmant, Nathan B..., demeuré inconnu, l'alla voir à Londres, vers 1850, et me contait un jour le mot que lui dit Gavarni. Nathan B... demandait des conseils au maître qui, avec une infinie bienveillance, l'interrogeait sur ses travaux, sur sa vie de débutant en Angleterre ; puis, brusquement :

— Qu'est-ce que vous faites, le dimanche?

— Je vais dans les musées.

— Diable... Et qu'est-ce que vous faites, dans les musées ?

Le jeune homme, interloqué :

— Mais... je regarde les tableaux.

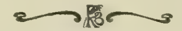
— Je m'en doutais, fit amèrement Gavarni.

Et il ajouta : « Mon petit, quand on va dans les musées, il ne faut pas regarder les tableaux. Il faut regarder les gens qui regardent. »

Regarder les gens... c'est cela qu'a su faire comme pas un, pendant quarante ans, ce « reporter » admirable. Il s'est promené dans la vie, il a cherché à voir, et il a noté ce qu'il voyait. Tous les types ont défilé sous son crayon : les hommes d'affaires et les « débardeurs », les propriétaires et les bohêmes, les lorettes, les artistes, les « enfants terribles », les actrices et les étudiants ; le monde de la misère et celui de l'argent, celui où l'on peine et celui où l'on s'amuse ; il a exploré les prisons, et traversé les carnavals ; il a regardé rire, pleurer, grimacer tous les fantoches de l'innombrable comédie humaine. Et dans les dix mille dessins qu'il a faits, il n'y a pas dix légendes qui soient méchantes.

Rassemblez ces traits : de l'indulgence, une « patience de vivre » que les épreuves n'entament point, une parfaite maîtrise de soi dans la passion, un mépris léger de ce qui amuse — et de ce dont on s'amuse; une certaine manière modeste et nonchalante de profiter du succès ; une façon élégante de subir l'infortune et, comme disaient les Goncourt, de tirer le diable par la queue avec des gants jaunes ; de l'esprit sans méchanceté ; de la sensibilité (beaucoup), mais une sensibilité un peu hautaine, qui se surveille et ne s'étale point ; et, par-dessus tout cela, le respect profond d'un métier qu'on fait très bien, mais sans en avoir l'air, et comme s'il y avait quelque ridicule à trop laisser voir qu'on s'applique... Est-ce que tout cela n'est pas d'un modernisme singulier, et ne serait-il pas curieux qu'à propos de l'inauguration de sa statue, et trente-huit ans après sa mort, Gavarni brusquement nous apparût comme une âme de 1904 égarée sous Louis-Philippe ?

EMILE BERR.



ERNEST LAVISSE

M. Ernest Lavisse, historien de valeur, professeur d'histoire à la Sorbonne, membre de l'Académie française, vient d'être nommé Directeur de l'Ecole normale supérieure réorganisée.

Le 23 novembre dernier, il a pris possession de ce poste, dans lequel l'a solennellement installé M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique.

Aucun de ses titres universitaires ou académiques, dont chacun, cependant, est suffisant pour justifier cet honneur, ne servit à le désigner au choix du ministre, et c'est un autre qui ne se donne pas à l'élection, qui ne se conquiert par aucun examen, qui détermina les suffrages : celui de pédagogue.

Le mot est de ceux devant lesquels on fait la moue; on rapproche volontiers pédagogue de pédant ; il semble qu'il désigne l'homme au front barré, qui s'entête dans ses systèmes, s'enferme dans ses théories, réduit le monde en formules et impose ses conceptions avec des façons d'empirique et des gestes pleins de sous-entendus menaçants. On devine le magister, lorsqu'on parle du pédagogue.

M. Lavisse n'est rien moins qu'un magister et rien moins qu'un pédant. Il suffit de l'avoir approché pour s'en convaincre ; il suffit de lire quelqu'un de ses ouvrages devenus rapidement populaires, où ses discours, ses articles, nés de l'impression et de la nécessité du moment, sont rassemblés pour en être persuadé.

C'est un homme qui a vécu et regardé vivre, qui a souffert de maux que nous avons oubliés, et qui a demandé à cette science de la vie, à cette science de la douleur, les remèdes propres à provoquer chez nous une renaissance, dont dépend notre avenir.

Deux chemins l'ont mené là : la part de collaboration qu'il apporta à l'œuvre de Victor Duruy, et l'histoire.

Jeune encore, il fut attaché au Cabinet de ce ministre dont on peut dire, qu'une fois seulement, le département de l'Instruction publique en eut un aussi grand ; il assista à l'œuvre immense qu'il avait entreprise, et qu'il mena à bien, et apprit, sous la direction de Duruy, comment, servi par une volonté patiente, guidé par la pure lumière d'un bon sens avisé, on peut créer et réformer.

L'histoire compléta l'évolution commencée rue de Grenelle ; de bonne heure, il étudia l'Allemagne; ses études sur l'histoire de Prusse lui révélèrent les richesses accumulées par cinquante ans d'un libre travail dans des Universités merveilleusement outillées ; ses publications sur l'Allemagne impériale lui montrèrent de quelle force dans l'œuvre d'unité, et dans la restauration de l'idée impériale, l'esprit public avait été, et comment s'était formé cet esprit public.

C'était l'heure où la France se relevait de ses ruines, où, sous l'impulsion de Jules Ferry, s'opérait la métamorphose de nos trois ordres d'enseignement ; M. Lavisse, de son rang, applaudit à la grande idée, et en suivit, avec passion, la réalisation. Puis, lorsque la mort de Ferry, l'envahissement de la politique, l'intérêt qu'on portait aux questions coloniales, et aussi la lassitude qui suit tout effort pour lequel on n'est pas entraîné, eurent détourné l'attention de l'œuvre scolaire, sentant qu'on s'était ar-

rêté à mi chemin, sans autres mandats que ceux que lui conféraient son expérience de professeur et un siège au Conseil supérieur de l'Instruction publique, il se voua à un apostolat dont le succès fut sans exemple.

D'esprit hardi et indépendant, n'ayant peur ni du mot ni de la chose, nullement gêné par les superstitions du passé, M. Lavisse a porté dans la forêt des routines de retentissants coups de cognée : sa main n'a pas tremblé, sa volonté n'a pas faibli, et aujourd'hui s'ouvrent dans le hallier séculaire de larges clairières, des allées imprévues, par où pénètrent à flots l'air, la lumière et la vie.

Il s'en prit d'abord à la tête : à l'enseignement supérieur. Il montra ce qu'étaient les Facultés, prétexte à des cours superficiels, si ce n'était retraites pour des professeurs fatigués ou malhabiles à tenir une classe ; point d'activité, nulle initiative ; une hiérarchie sotte, des amphithéâtres déserts, aucune population scolaire ; en un mot, un organisme vieillot, sans profit pour la nation.

Il disait (*A propos de nos écoles*) : « Une Université est un Institut de science universelle... Elle est une nation d'abord ; elle honore cette nation ; elle la sert en augmentant la valeur de l'esprit, source de toutes les valeurs... Elle résume, elle exprime et, par là-même, fortifie l'esprit national... Aussi l'Université, école universelle et nationale, doit-elle être régionale. » Successivement, la réforme de l'Enseignement supérieur, l'autonomie des Facultés, puis la création des Universités, douées de vie propre et de la personnalité civile, vinrent le satisfaire.

L'enseignement des lycées et des collèges laissait fort à désirer : une méthode routinière, des programmes encyclopédiques et fermés à tout ce qui était moderne et vivant. Grâce à ses efforts, on changea d'abord les programmes et élabora de nouveaux plans d'études et de plus libéraux. Dans ses *Lettres libres*, au Directeur du *Temps*, il posa ensuite la question de plus haut et donna le branle à la grande réforme qui s'accomplit à la suite d'une récente et minutieuse enquête.

> La méthode actuelle de l'éducation ne convient plus à notre temps... Malgré les progrès accomplis et les intentions généreuses exprimées, l'écolier continue à être traité comme un contribuable, duquel on exige certaines sommes de travail, sans jamais lui donner de raisons...
> Le collège d'aujourd'hui est l'antichambre de tous les bureaux... Il faut supprimer les causes d'uniformité... donner aux collèges... le caractère de personnes collectives ; leur accorder une initiative..., réviser les méthodes et tout le système des tâches scolaires ; faire de la discipline un apprentissage de la liberté ; mettre le mouvement et l'entraînement, là où il n'y avait que l'immobilité. (Mai 1898.)

C'est à quoi on s'applique aujourd'hui et, il y a quelques jours, le ministre de l'Instruction publique disait à la tribune de la Chambre que les essais d'autonomie pratiqués dans certains lycées et collèges avaient réussi.

Il demandait encore que l'école fût égayée. Si les distributions de prix ne sont pas encore ce qu'il désirait qu'elles fussent : une récapitulation de conscience, une cérémonie participant de la vie morale de la maison ; en revanche, les fêtes de rentrée, qu'il souhaitait, sont devenues générales.

Aux yeux de M. Lavisse, ce ne sont là que les escarmouches heureuses d'une campagne où les batailles rangées n'ont point toutes été livrées.

Ce n'est rien que de modifier la nature de l'enseignement, que de briser l'uniformité des procédés, que d'amener plus d'élèves devant des professeurs plus nombreux et plus savants ; il faut perfectionner l'âme de la nation et se préoccuper avant tout de l'éducation et pour cela former des éducateurs.

L'éducation : c'est là la pensée cardinale de toute la carrière universitaire de M. Lavisse et l'éducation par l'école, qui seule peut l'assurer socialement.

Il le disait la semaine dernière en prenant possession de l'Ecole Normale : « Etre un éducateur, c'est donc travailler à construire la France... Il n'est rien que je crois plus fermement : c'est la foi de ma vie. »

Mais, avant de songer à la donner, il faut être sûr des vertus éducatrices de ceux qui la donneront : ces vertus sont à créer. Ce qui les a empêché de se faire jour, c'est notre système d'examens ; leur réforme fût le commencement de l'œuvre d'éducation.

Grâce à lui, la licence s'est élargie, l'agrégation d'histoire est devenue un concours exigeant plus d'intelligence que de mémoire ; les Universités ont eu pouvoir d'attirer et de retenir des élèves autres que ceux qui se destinent à l'enseignement et, par des diplômes spéciaux, de leur laisser un témoignage de leur passage chez elle et des travaux qu'ils y ont faits. Le baccalauréat, seul, a résisté ; l'unique brèche qu'il ait pu faire à l'antique forteresse, c'est l'introduction du livret scolaire.

La route ainsi élargie, le terrain ainsi déblayé, on peut songer à former des éducateurs et c'est à cette tâche spéciale qu'on vient de convier M. Lavisse, en l'appelant à la direction de l'Ecole normale.

Dans une lettre au directeur du *Temps*, qui provoqua, à l'époque, une certaine émotion, M. Lavisse s'exprimait ainsi :

> Après que le collège sera devenu un milieu moral, nous pourrons nous proposer de faire des hommes libres et capables de gouverner leur liberté. Cette éducation de la liberté, cette éducation vers la liberté, nous ne l'avons pas même commencée chez le collégien... Nous n'avons pas le droit de perpétuer une si folle et si coupable incurie.

Il disait aux étudiants en 1888 :

Il faut que des milliers de jeunes gens qui, chaque année, entrent dans la nation, y apportent, avec les lumières d'une intelligence cultivée, la foi raisonnée en notre pays; que cette foi, pour preuve de sa sincérité, agisse; qu'elle travaille à entretenir dans un grand courant l'esprit public divisé par des souvenirs différents et des espérances contradictoires; qu'elle se propose de faire prévaloir notre vieux bon sens sur les formules des sectes politiques..., qu'elle avance ainsi l'heure de la réconciliation définitive dans la paix intérieure. Voilà, Messieurs, le but, la fin suprême de l'éducation nationale.

Il publiait, dans le *Temps*, ces lignes, en janvier 1899, à propos du mouvement des ligues :

Tout ce mouvement, ces créations de ligues, ces réunions, est salutaire. Je souhaite qu'il s'anime de plus en plus... Ce sont bien les mœurs de la liberté. Si nous les avions plus tôt prises, nous aurions évité, à ce pays, des misères et des hontes. Il ne faut plus laisser agir ni parler seuls les professionnels de la politique.

Dans les *Questions d'Enseignement national*, il écrivait :

Qui donc enseigne, en France, ce qu'est la patrie française? Ce n'est pas la famille, où il n'y a plus d'autorité, plus de discipline, plus d'enseignement moral; ni la société où l'on ne parle des devoirs civiques que pour les railler. C'est donc à l'Ecole de dire aux Français,ce qu'est la France; qu'elle le dise avec autorité, avec persuasion, avec amour.

Nous avons là tous les éléments de la pensée de M. Lavisse, et nous savons avec précision ce qu'il entend par éducation. Cette pensée est haute et noble ; restaurer l'énergie de l'individu ; apprendre au citoyen, en même temps que l'étendue de ses droits, l'énormité et la gravité de ses devoirs ; assurer par le développement de la conscience individuelle le respect des opinions et la tolérance ; faire entendre que l'opinion politique est à tous et non à quelques-uns ; faire aimer la patrie, sans provoquer la haine d'autres patries ; allier le patriotisme à l'humanité, en se tenant également éloigné du cosmopolitisme chrétien et du cosmopolitisme du XVIII^e siècle.

M. Lavisse n'est point un utopiste ; ces idées, il ne les a pas ordonnées dans le silence du cabinet, en vertu de théories préconçues ; ce sont les leçons de l'expérience, celles de la vie qu'il a réduites en conseils, et plus encore son amour et son respect pour la jeunesse qui les lui ont inspirées.

Il a beaucoup aimé la jeunesse ; il n'a pas perdu une seule occasion de se mettre en rapport avec elle; le nombre des allocutions qu'il lui a adressées est grand ; il a favorisé, chez elle, ses désirs de groupements ; l'Association des étudiants de Paris, celles de province, lui doivent beaucoup ; il les a accompagnées à l'étranger ; les espérances qu'il avait mises en elles,il les a reportées sur toute cette jeunesse dont les hardiesses, pourvu qu'elles soient sincères, ne l'ont jamais effrayé. Et pour montrer, par une dernière citation, tout ce qu'il attend d'elle, c'est à des étudiants qu'il donnait ce magnifique programme :

Jeunes gens! Vous ferez demain l'opinion du monde : au monde qui hésite entre les vieilles idées et les nouvelles, où les phénomènes de l'antique barbarie se confondent dans une étrange expérience avec les progrès merveilleux de la civilisation, donnez ce dogme : le plus grand des crimes contre l'humanité, c'est de tuer une nation ou de la mutiler. Prenez l'horreur de ce crime; souffrez des souffrances des victimes.

L'Ecole normale, dont M. Lavisse, d'ailleurs, avait prévu depuis longtemps la transformation, a été réorganisée par décret du 12 novembre 1903 et ramenée aux principes de son origine : « l'art d'enseigner. »

C'est donc à une œuvre de pédagogie qu'est convié son directeur ; nul, plus que lui, on vient de le voir, ne méritait d'être appelé à cette tâche éminemment patriotique. Si l'on juge de l'avenir par le passé, on doit attendre beaucoup de l'action d'un homme, revêtu de tous les mandats officiels, alors qu'il a tant fait de sa seule autorité privée. Mais n'est-il pas permis de regretter qu'il ait été pourvu de cette charge pour appliquer le programme qu'il a développé dans son discours inaugural ?

Le voilà lié par les entraves du fonctionnarisme, lui qui avait pris l'habitude d'agir en toute indépendance ; le voilà condamné à ne parler qu'à quelques-uns, lui qui, d'ordinaire, parlait à tous ; le voilà chef d'une Ecole, et, quoi qu'on fasse, une école est toujours une école.

La réforme eût peut-être été d'une tout autre envergure, l'action de M. Lavisse d'une tout autre force, celle de ses idées d'une tout autre puissance, si de l'Ecole normale on eût fait un séminaire pédagogique où, de droit, eussent pris place tous ceux, agrégés ou chargés de cours, qu'on appelait, dans toute la France, à enseigner pour la première fois et qui, dégagés de toute préoccupation d'avenir,eussent pu se livrer à leurs goûts d'études désintéressées, et à leur apprentissage d'éducateurs.

Les élèves de l'Ecole normale seront encore des privilégiés ; était-il nécessaire, actuellement, de fortifier des privilèges ?

Quoi qu'il en soit, la tentative est heureuse, l'homme chargé de la mener à bien a la triple vertu de l'expérience, de la foi et de la bonté, et si l'essai tenté près de la Sorbonne réussit, on en sera quitte pour créer des Ecoles normales auprès de chacune de nos Universités provinciales, que peupleront les disciples que M. Lavisse ne peut manquer de former.

MAURICE DUMOULIN.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 24 — 5e SÉRIE — TOME II — 10 DÉCEMBRE 1904

LE ROLE DES RACES SCANDINAVES DANS LE DÉVELOPPEMENT DE LA CIVILISATION MODERNE (1)

Je vous souhaite, Messieurs, la bienvenue au nom du groupe parlementaire français pour l'arbitrage international, au nom de la nation française toute entière, avec laquelle vous avez tant de traditions historiques communes!

Vous êtes venus de vos trois belles capitales nous rendre visite à Paris, comme à des amis; je dis mieux, comme à des frères, afin de nous entretenir ensemble de questions qui concernent l'avenir et la sécurité de l'humanité civilisée.

Cette réunion offre un caractère original; elle procède suivant une méthode nouvelle au point de vue international: ce n'est pas un acte officiel et diplomatique des gouvernements, comme la conférence de la Haye, à laquelle nous adhérons d'ailleurs et que nous voulons appuyer. Ce n'est pas non plus un congrès formé de citoyens isolés, poursuivant et accomplissant une œuvre purement individuelle, telle que celle poursuivie par nos précurseurs, les penseurs et les philosophes du XVIIIe et du XIXe siècle, dont nous continuons les grandes traditions.

Sans doute l'opinion publique et la presse, son organe naturel, ont toujours eu à cet égard un rôle, mais toujours un rôle indirect. La nouveauté, c'est que la réunion de personnes assemblées dans cette enceinte, n'est pas, ainsi que dans les congrès ordinaires, celle de simples particuliers sans mandat et sans autorité légale. Nous représentons ici, à titre réel quoique purement officieux, nos parlements respectifs de Danemarck, de Suède, de Norvège et de France, c'est-à-dire des corps électifs, organes constitutionnels du progrès dans nos différentes nations et dont le concours est indispensable pour la confection des lois et la marche normale des gouvernements. Nous avons, je le répète, un droit légal d'intervention dans l'évolution et la réforme des institutions, dans la poursuite et l'accomplissement des améliorations sociales: soit entre individus, pour chaque Etat particulier; soit entre nations, pour l'ensemble des Etats civilisés, destinés à réaliser, dans un avenir prochain, la sainte alliance des peuples. Les délégués des parlements sont donc spécialement désignés pour une semblable propagande : je veux dire à la fois pour agiter ces problèmes, les éclaircir par la discussion et pour signaler les règles qui devront être proposées à la sanction officielle des pouvoirs nationaux. Voilà pourquoi et avec quelle autorité morale nous nous assemblons aujourd'hui, animés d'un même esprit de progrès et de solidarité!

L'initiative des penseurs et des associations libres du XXe siècle n'est pas stérile d'ailleurs; elle est déjà sanctionnée par ces traités internationaux signés entre les Etats civilisés et qui tendent à étendre et à préciser chaque jour davantage les questions susceptibles de rentrer dans le domaine de l'arbitrage international. Ce sera sans doute l'un des traits caractéristiques du XXe siècle, l'honneur des Souverains et des Républiques qui poursuivent aujourd'hui

(1) Discours prononcé par M. Berthelot, le 28 novembre 1904, au banquet de l'arbitrage international, offert aux délégués des Parlements de Danemarck, Norvège et Suède. L'illustre savant a bien voulu nous en adresser le texte, dont le *Temps* et d'autres journaux ont donné de courts fragments.

avec tant de générosité cette grande révolution dans l'histoire de l'humanité !

C'est à juste titre, Messieurs, que les nations scandinaves s'associent à ce noble mouvement; votre rôle a toujours été grand dans l'histoire, depuis deux mille ans. Il reculerait bien haut, s'il fallait donner créance aux vieilles traditions faisant venir de la Chersonèse cimbrique, c'est-à-dire du Danemarck, les Cimbres et les Teutons, qui ont failli détruire à ses débuts la domination romaine. Vos origines remonteraient ainsi à la jonction des grandes races celtique et germanique, dont le mélange et l'association constitue le fonds commun des populations de l'Europe occidentale : Français, Allemands, Anglais, et même Italiens et Espagnols du Nord, aussi bien que des peuples scandinaves, et cette descendance générale s'étend aujourd'hui aux peuples américains. Quelle que soit la valeur de la légende que je viens de rappeler, il est certain que nous avons dans nos lointaines origines quelque fraternité ethnique, quelque communauté physiologique, propre à rendre compte de la similitude du développement matériel et moral de nos civilisations nationales.

Cette communauté d'origine apparaît avec plus de certitude au moyen âge : elle devient à la fois plus profonde et plus manifeste, au moment de la prépondérance des races scandinaves, à l'époque où vos Vikings possèdent l'empire des mers, ce rêve des plus grands peuples.

Pendant deux siècles ils ont étendu leur action sur tous les rivages européens, de la Baltique et de la mer du Nord, à l'océan Atlantique et à la Méditerranée. Ils ont fondé en Russie les Etats varègues, c'est-à-dire la première organisation de cet empire devenu si considérable ; ils ont colonisé l'Islande, les côtes des Etats Britanniques, le nord de la France, le sud de l'Italie, et leur influence a rayonné depuis le nord de l'Amérique, jusqu'à l'Archipel et l'Empire byzantin, jusqu'à la mer Noire et la Géorgie. Partout où ils ont passés, ils ont semé des germes durables et leur trace demeure fortement imprimée.

Permettez moi de rappeler à cet égard des souvenirs personnels. Il y a un quart de siècle, j'ai visité vos Etats : d'abord le Danemarck, où j'ai admiré Copenhague, l'Athènes du Nord, reproduisant toute la civilisation artistique et raffinée de notre midi de l'Europe; puis j'ai connu Christiania et la forte individualité politique et intellectuelle des Norvégiens et j'ai été heureux de parcourir Stockholm et Upsala, avec leur grand développement scientifique, les souvenirs inoubliables des longues relations des Suédois avec la France, et de recevoir le bon accueil que leur souverain réserve aux compatriotes de ses ancêtres.

Ce n'est pas ici le lieu de vous rappeler toutes les choses qui m'ont frappé, ni la sympathie que j'ai partout rencontrée, du lac Mœlar, au grand Belt et à l'île d'Odensée. Je vous dirai seulement comment en me promenant sur le port de Copenhague et sur le port de Stockholm, j'ai été surpris de retrouver la plupart des physionomies et des façons d'être de nos marins du Havre et des côtes de Normandie. Certes ils ne parlent pas la même langue; mais leurs gestes, leur active énergie, leur dévouement à leurs devoirs maritimes sont pareils et les feraient regarder comme appartenant à une même nation.

L'importance du rôle des peuples scandinaves pour la civilisation et pour la liberté des croyances et des opinions, s'est manifestée de nouveau d'une façon capitale au XVII^e siècle, au moment où la réaction catholique menaçait d'étouffer, en Allemagne et dans l'Europe civilisée, toute liberté dans la religion, dans la science et dans la pensée. Les Danois, les premiers, ont engagé la lutte contre la puissance alors colossale de l'Autriche, et les Suédois n'ont pas tardé à la poursuivre, seuls d'abord, puis avec le concours de cette France, que vous venez visiter aujourd'hui.

Il ne s'agit pas maintenant d'une œuvre de lutte, comme au temps de la guerre de Trente ans, mais d'une œuvre de pacification ; nous la poursuivons ensemble dans l'espérance de la rendre universelle et définitive.

Pour cette œuvre nouvelle le concours de tous est nécessaire; et vous avez la juste prétention que les peuples scandinaves jouent dans la réalisation de cette entreprise de civilisation un rôle non moins considérable qu'autrefois dans la guerre. Vous avez pour cela ce qu'il faut : l'énergie nécessaire à toute initiative, la haute culture qui ne le cède à celle d'aucun autre peuple même plus favorisé par le nombre ou par le climat ; vous avez les grands hommes, promoteurs de tout progrès dans la civilisation.

Qui pourrait méconnaître l'importance de vos institutions, Universités, Académies scientifiques et littéraires, musées et écoles de tout genre et surtout celle des génies individuels, par lesquels les institutions sont vivantes et fécondes? Je veux parler de vos grands savants, de vos grands artistes, de vos littérateurs d'autrefois et d'aujourd'hui, célèbres dans le monde entier : Scheele et Berzelius, parmi les fondateurs de chimie, Oersted qui a découvert l'électromagnétisme, Thorwalsden et vos écoles d'artistes en tout genre. Vous avez les grands explorateurs des mers polaires, Nordenskiold et Nansen, dignes héritiers des anciens Vikings : vous avez Ibsen, l'un des rénovateurs du théâtre moderne, Brandès le grand critique, Bjoernson, ce philosophe si profond et si original, et tant d'autres hommes illustres que je ne saurais énumérer ici. Bref, vous avez une pléiade d'hommes de génie, qui perpétuent l'action des races scandinaves sur le développement de la civilisation moderne. Leur gloire est le patrimoine

commun de vos trois nations : c'est aussi celui de l'humanité toute entière !

Ce n'est certes pas dans cet ordre immatériel et idéal que les esprits chagrins pourraient prétendre que le nombre brut devient de plus en plus prépondérant au sein de nos sociétés d'aujourd'hui ; ni que ceux-là ont le plus grand poids parmi les peuples qui comptent la plus grande multitude de soldats.

Sans remonter jusqu'à l'antiquité, où la petite Grèce a triomphé du tout-puissant empire des Perses, nous n'avons encore oublié ni les cantons suisses défendant avec succès leur indépendance contre l'Empire germanique, ni la Hollande victorieuse après une lutte séculaire d'un empire sur lequel le soleil ne se couchait pas. La Suisse et la Hollande ont été pendant plusieurs siècles le refuge de l'indépendance religieuse et intellectuelle, l'asile des opprimés par les grandes monarchies d'alors. Elles ont montré que la vraie puissance d'un peuple ce n'est pas le nombre, c'est l'énergie morale et la force intellectuelle de ses citoyens.

L'histoire nous apprend ainsi que la vie est souvent plus intense chez les peuples peu nombreux, de même que dans les cités antiques et dans les petites républiques de l'Italie du Moyen Age. Les relations directes entre citoyens, leur émulation, la confiance réciproque qu'ils ont les uns dans les autres, les sympathies et jusqu'aux jalousies et rivalités qui les animent entretiennent une ardeur singulière dans ces petits foyers. Ce sont en quelque sorte les ferments qui excitent et multiplient la vie intellectuelle, artistique et morale de l'humanité. L'un de nos poètes disait :

Dieu ne mesure pas nos sorts à l'étendue.
La goutte de rosée, à l'herbe suspendue,
Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur
Que l'immense Océan dans ses plaines d'azur.

C'est pourquoi il est utile et nécessaire de faire appel à tous pour le progrès de la civilisation. Une concorde de ce genre doit devenir la règle et la garantie universelle des peuples, quel que soit le nombre de leurs citoyens. Une semblable ligue pour le bien public tend à nous préserver tous des surprises et des aggressions subites de la force brutale, qui a livré jusqu'ici trop souvent le monde à l'esprit de conquête.

La civilisation moderne doit reposer de plus en plus sur ces grands principes proclamés par la raison et la philosophie, en vertu desquels nul n'a le droit d'imposer son empire par la force ; toute domination doit reposer désormais sur le libre consentement des populations ; nul différend entre les peuples ne doit aboutir à l'asservissement des citoyens, au démembrement des territoires, au pillage de la fortune privée ou de la fortune publique du vaincu par le vainqueur.

La science nous enseigne d'ailleurs que la guerre et le pillage ne sont pas les moyens véritables et durables d'acquérir le bien-être et le bonheur. Elles détruisent le fruit du travail des vaincus en le livrant à l'arbitraire des vainqueurs, qui s'empressent trop souvent de gaspiller ces biens mal acquis. Ni la guerre, ni la violence ne créent aucune source nouvelle de richesse dans le monde. Toute richesse doit être le fruit du travail ; mais c'est la science qui l'accroît sans cesse. Oui ! les seules sources inépuisables de richesse et de puissance sont celles que la science moderne multiplie chaque jour pour le bien des hommes, par l'utilisation pacifique des forces naturelles que le labeur des ouvriers et des paysans met en œuvre et féconde. L'œuvre de la science a grandi surtout depuis deux siècles, en faisant reculer devant elle l'antique ignorance, l'antique fanatisme et l'antique barbarie. La science a enseigné comment on prolonge la vie moyenne des hommes ; comment on les préserve, dans une mesure chaque jour plus étendue, de la maladie et de la souffrance ; comment on peut combattre la misère et développer le bien-être et la fortune des peuples et des individus, en même temps que leur instruction et leur dévouement réciproque. Ce sont là les trésors qu'il importe désormais de multiplier ; c'est la robe blanche de l'agneau sans tache que toute race doit suivre dans l'avenir.

Tel est l'idéal que proclament la raison et la science, appuyées sur une connaissance de plus en plus profonde de la nature humaine, de ses instincts de sociabilité et, par conséquent, de solidarité, seule base fondamentale et certaine de la morale privée et de la morale collective.

Sans doute, la réalisation de cet idéal, comme celle de tous les autres, ne saurait être ni instantanée ni absolue ; sans doute le règne de la vérité, de la justice et de l'amour ne sera jamais absolu dans le monde. Mais notre devoir, notre volonté est d'y tendre d'un effort soutenu, sans jamais nous lasser et de le faire triompher de plus en plus dans les relations entre les peuples, comme entre les individus.

Tel est le but que poursuit notre association pour l'arbitrage international. Notre réunion dans cette enceinte manifeste une nouvelle preuve du désir des nations civilisées d'accomplir désormais l'arrangement pacifique et diplomatique de tous leurs différend ; c'est-à-dire cette double chimère du passé, cette double réalité de l'avenir : la libre fédération des Etats civilisés d'Europe et d'Amérique et la paix universelle !

M. Berthelot,
De l'Académie française,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

L'ARMÉE DE LA LOIRE (1815)

La Proscription (1)

Les exaltés du parti royaliste trouvaient que l'on tardait trop à punir. La proclamation de Cambrai qui réservait aux Chambres d'exercer cette justice ne satisfaisait point leur fureur carnassière. Ces délais allaient donner aux bonapartistes les plus compromis des occasions de fuir, et, en outre, les justes colères pouvant s'assoupir avec le temps, on risquait que dans deux ou trois mois les Chambres ne fussent disposées à la clémence. La Némésis royale n'aurait plus son compte de victimes. Dans le monde de la noblesse, dans l'entourage des princes, jusque dans les appartements du roi, on déclamait avec indignation contre « cette justice boiteuse ». Au ministère de la police, aux Tuileries, arrivaient par brassées des dénonciations anonymes et des conseils de répression. Les journaux, enfin, publiaient chaque jour des nouvelles tendancieuses, des notes perfides, des insinuations meurtrières contre les hommes de l'empire et de la Révolution (2).

Peut-être le roi et les ministres auraient temporisé jusqu'à la réunion des Chambres, mais, comme pour l'armée, ils devaient compter avec la volonté des puissances. Or, par une contradiction paradoxale, les cabinets russe et anglais qui, depuis l'arrivée du roi à Gand jusqu'à son retour à Paris, s'étaient efforcés d'éloigner de son conseil le parti de l'émigration, s'alliaient à ce parti pour demander des supplices et des proscriptions. Dès le 30 juin, Liverpool écrivait dans un *memorandum* : « Il faut punir exemplairement ceux qui ont soutenu le mouvement de Bonaparte. Pour les conspirateurs non militaires, il faut punir de mort les plus coupables et de l'exil les moins coupables. » Le 7 juillet, il écrivait de nouveau à Castlereagh pour s'informer de la décision qu'on allait prendre « à l'égard des complices de Bonaparte ». Enfin, le 13 juillet, les ministres alliés remirent à Talleyrand une note invitant le gouvernement français à donner « des éclaircissements sur les mesures à prendre contre les membres de la famille Bonaparte et autres individus dont la présence était notoirement incompatible avec l'ordre public ». Cette demande impérative fut soumise au roi et discutée d'abord entre lui, Talleyrand et Fouché. Talleyrand conseillait d'y opposer la déclaration de Cambrai dont il était l'auteur et qui chargeait les Chambres de désigner les coupables. Fouché se montra plus accommodant. Ce n'est pas qu'il inclinât à des représailles. Bien loin de là, il eût voulu une amnistie générale. Mais il avait d'implicites engagements avec les Anglais et avec les ultras qui avaient, les uns et les autres, préparé et assuré son entrée, à mieux dire son intrusion, dans le nouveau cabinet. En outre, Fouché se sentait quelque peu menacé par la déclaration de Cambrai puisqu'il avait été ministre de Napoléon avant le 23 mars. Personnellement, il avait intérêt que cette question des poursuites judiciaires fût décidée une fois pour toutes tandis qu'il était au pouvoir. Plus tard, on ne savait. Combien de temps se maintiendrait ce ministère? quelle durée aurait la protection du comte d'Artois et quel esprit animerait les Chambres? Si Fouché était à bas, ne pourrait-on pas le comprendre dans les proscriptions au même titre que Carnot, Caulaincourt, Rovigo et autres complices du gouvernement usurpateur? Il était donc sage, puisqu'il en avait l'occasion, de dresser lui-même la liste des proscrits : il serait sûr que son nom ne s'y trouverait point. Comme excuse, Fouché se payait de ce sophisme qu'il valait mieux faire prononcer à la justice du roi qu'à la vengeance des pairs et des députés royalistes, et qu'en sacrifiant cinquante ou soixante individus on en sauverait mille. Puis n'était-il pas urgent de calmer les

(1) Voir la *Revue Bleue* des 26 novembre et 3 décembre 1904.

(2) Encore les journaux était-ils relativement modérés. Pour connaître toute la fureur royaliste, il faut lire les brochures publiées en juillet, août, septembre et octobre 1815. Voici quelques extraits :

« Tous les conspirateurs et rebelles doivent être frappés de mort. Ce serait une injure atroce à l'espèce humaine que de laisser subsister des Ney, des Davout, des Fouché, des Carnot et quelques centaines d'individus de cette espèce. Quant au reste des coupables, il doivent être expulsés de France et isolés dans les mines de la Suède et de la Sibérie pour y finir leurs jours dans les fers et l'ignominie. (*Le Retour des Alliés en France*, 30-32, 38.) — « Il faut que tous les conspirateurs meurent. » (La Bouisse, *Seconde Lettre aux Français*, 12.) — « Il faut casser l'armée rebelle et solder un nombre considérable de Suisses. Il faut faire des grands coupables un châtiment éclatant. Le roi doit la justice avant la clémence ». (*Considérations sur une année de l'Histoire de France*, 151-152.) — « Lorsque les princes pardonnent aux méchants, ils exposent les gens de bien... Il serait juste que les contributions de guerre fussent levées sur ceux qui ont provoqué la défaite. » (J. Michaud, *Histoire de Quinze Semaines*, 74-75.) — « Espérons que les coupables trouveront enfin le châtiment qu'ils ont mérité par tant d'infâmies. C'est à eux de payer les frais de la guerre et d'être envoyés comme otages, dans les déserts du Nord. » (*Histoire du Cabinet des Tuileries*, 12.) — « Le roi n'avait pas le droit d'écrire dans la proclamation de Cambrai qu'il promet de pardonner aux Français égarés... Le roi serait un spoliateur s'il ne faisait restituer les bien nationaux à leurs légitimes propriétaires. » (Marquis de Chabannes. *Lettre au prince de Talleyrand*, 3, et *Aux Français*, 60.) — « Il faut prendre toutes les précautions pour que les chefs du parti jacobin ne puissent plus bouger, et il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » (Comte de Barruel-Beauvert, *Lettres*, III, 287.) — « La mort n'est pas suffisante pour les Ney, les Grouchy, les Labédoyère, les Soult, les Lefebvre-Desnoëtte... Il faut que les cent plus grands coupables périssent sur l'échafaud et que 3.000 à 4.000 personnes soient bannies. » (*Procès-verbal d'une Assemblée tenue à Paris sous la présidence de l'Honneur, de la Fidélité et de la Justice*, 52, 65.)

alarmes provoquées par la déclaration de Cambrai chez les officiers et les fonctionnaires restés dès le 20 mars au service de Napoléon? Le bruit courait que les poursuites judiciaires s'étendraient à 2.000, à 3.000, à 4.000 personnes (1). Une ordonnance royale limitant le nombre des coupables et les désignant nominativement rendrait la sécurité à tous les gens qui se sentaient suspects (2).

Talleyrand avait résisté mollement, comme il était capable de résister. Il céda. Louis XVIII donna son assentiment sans difficulté. Fouché fut chargé ou se chargea de dresser la liste de proscription (3). Il semble qu'il y fut aidé par Vitrolles (4) et par d'autres personnages. « — Les noms pleuvent des gouttières des Tuileries, disait-il (5). » Peu de jours après, il apporta au conseil une liste qui comprenait une centaine de noms (6), si arbitrairement choisis, pour la plupart que l'on aurait pu les croire tirés au sort. Les ministres ne firent point d'objection à l'ordonnance projetée, car les plus modérés, comme Pasquier, estimaient que « l'impunité complète était impossible » et que « la désignation de certains coupables s'imposait ». Mais ils protestèrent contre les choix irraisonnés et surtout contre le grand nombre de noms qui grossissaient la liste. Chacun usa de son influence pour en faire rayer un ou deux. C'est ainsi que furent épargnés Benjamin Constant, Montalivet, le général Grenier, Etienne, Mme de Souza, Mme Hamelin, le duc de Vicence, d'autres encore que l'on ne sait pas? La liste se trouva un peu réduite, mais bien qu'ils se fussent d'abord récriés contre les désignations arbitraires de Fouché, ses collègues maintinrent sur ces tables de proscription les noms de quantité de gens qui n'avaient rien fait pour y être portés. Le roi approuva, et, le 24 juillet, il rendit une ordonnance déférant aux conseils de guerre dix-neuf généraux sous l'accusation de trahison envers le roi avant le 23 mars ou d'attaque à main armée contre le gouvernement, et mettant trente-huit autres personnages sous la surveillance de la police jusqu'au jour où il aurait été statué par les Chambres sur leur bannissement ou leur comparution devant les tribunaux. L'article IV de cette ordonnance portait que les deux listes « étaient et demeureraient closes et ne pourraient jamais, pour aucune cause et sous aucun prétexte, être étendues à d'autres individus, sauf dans les formes et suivant les lois constitutionnelles (1) ».

Le roi avait déclaré dans la proclamation de Cambrai que les auteurs de la révolution du 20 mars seraient désignés par les Chambres aux poursuites judiciaires ; il avait déclaré encore qu'il promettait, *lui qui n'avait jamais promis en vain*, de pardonner « tout ce qui s'était passé après le 23 mars ». En rendant l'ordonnance du 24 juillet, Louis XVIII manqua deux fois à sa parole de roi. Il désigna lui-même les coupables et il comprit parmi eux des généraux, des fonctionnaires, des députés qui jusqu'après le 23 mars étaient demeurés étrangers à tout.

Des 57 personnages portés sur les deux listes de proscription 32 peut-être pouvaient être déférés aux tribunaux pour avoir secondé Napoléon dans sa

(1) Lettre à Fouché, s. d. (12 juillet) (Arch. nat. F. 7. 3053) : « Les royalistes disent que malgré le roi, qui est très bon, il faut, pour le bonheur de la France, assassiner plusieurs milliers d'hommes très violents ». — Chef d'escadron de gendarmerie Paoli à Davout, 9 juillet (Arch. Guerre) : « D'après la voix publique tous les soldats venant de l'île d'Elbe seront fusillés. » — Benjamin Constant à Mme Récamier (*Lettres*, 200) : « On ne parle que de punir et de punir beaucoup. » — Barante (*Souv.* II, 189-190) : « Beaucoup de royalistes et des plus sages, comme Royer-Collard, avaient pensé d'abord qu'il serait indispensable de bannir les hommes actifs et marquants du parti bonapartiste ou de l'opinion révolutionnaire. »

(2) Circulaire de Fouché aux Préfets, 28 juillet. (Arch. Aff. Etrang. 691) : « S. M., pour ne pas laisser le soupçon s'étendre, a voulu désigner les prévenus et en limiter le nombre. Il y a donc sécurité pour tous. »

(3) Notes de Rousselin (Collection Bégis). Pasquier, II, 368; Vitrolles III, 146; Barante, *Souv.* II, 190.

(4) Vitrolles (III, 146) prétend qu'il ne connut la liste que le jour où Fouché la communiqua au conseil des ministres. Mais dès le 18 juillet, une note publiée dans le *Moniteur* dénonçait comme complices de Bonaparte seize personnes dont douze furent comprises dans l'ordonnance du 24 juillet. Or, à cette époque, Vitrolles avait la haute direction du *Moniteur*. Ou la note en question avait été rédigée par lui, ou elle avait été communiquée par celui-ci. Vitrolles avait donc, en tout cas, connaissance du projet de proscriptions nominatives et il était d'accord avec Fouché.

(5) C'est Vitrolles lui-même qui cite ce mot (III, 148) en protestant que c'était une mauvaise défense de Fouché.

(6) Talleyrand dit : plus de cent; Vitrolles : soixante; Pasquier : un nombre exagéré; Barante : trois cents.

(1) Ordonnance du roi, 24 juillet (publiée dans la *Gazette Officielle*, le 23 juillet et dans le *Moniteur* et les autres journaux le 26 juillet. En voici le préambule : « Voulant par la punition d'un attentat sans exemple, mais en graduant la peine et limitant le nombre des coupables, concilier l'intérêt de nos peuples, la dignité de notre couronne et la tranquillité de l'Europe avec ce que nous devons à la justice et à l'entière sécurité de tous les autres citoyens, avons déclaré et déclarons... »

L'article III portait : « Les individus qui seront condamnés à sortir du royaume auront la faculté de vendre leurs biens dans le délai d'un an. » Sans être une dérogation formelle à l'article de la charte abolissant la confiscation, cette disposition n'en était pas moins une atteinte très grave au droit de propriété.

« Sortiront dans trois jours de la ville de Paris et se retireront dans l'intérieur de la France dans un lieu que notre ministre de la police leur indiquera et où ils resteront sous la surveillance, en attendant que les Chambres statuent sur ceux qui devront ou sortir du royaume ou être livrés à la poursuite des tribunaux... »

Art. IV. Les listes de tous les individus auxquels les articles 1 et 2 pourraient être applicables sont et demeurent closes par les désignations nominales contenues dans ces articles, et ne pourront jamais être étendues à d'autres pour quelques causes et sous quelques prétextes que ce puisse être, autrement que dans les formes et suivant les lois constitutionnelles auxquelles il n'est expressément dérogé que pour ce cas seulement.

marche vers Paris ou accepté de lui des fonctions publiques avant le 23 mars. C'étaient Ney, La Bédoyère, les deux frères Lallemand, Drouet d'Erlon, Lefebvre-Desnoëttes, Ameil, Brayer, Mouton-Duvernet, Debelle, Bertrand, Drouot, Cambronne, Allix, Fressinet, Lamarque, Piré, Arrighi, Dejean fils, Exelmans, puis Rovigo, Lavalette, Bassano, Boulay de la Meurthe, Thibaudeau, Regnaud, Carnot, Pommereuil, Réal, Merlin de Douai, Ginou-Defermon. Mais à s'en tenir à l'esprit comme à la lettre de la proclamation de Cambrai, il ne devait être exercé aucune poursuite contre Soult, Clausel, Lobau, Grouchy, Vandamme et Forbin-Janson, restés sans emploi plus ou moins longtemps après que Louis XVIII avait quitté la France (1), ni contre Hullin, Marbot, Delaborde et Gilly qui ne s'étaient déclarés que les 24 mars, 3 avril, et 6 avril ; ni contre l'adjudant-commandant Mellinet, nommé chef d'état-major de la division Barrois, le 28 avril, ni contre Harel, nommé préfet des Landes le 6 avril ; ni contre Cluys, obscur capitaine, aide de camp de Rovigo ; ni contre Méhée, rédacteur pendant les Cent-Jours du *Patriote de 89* ; ni contre Dirat, soupçonné de collaborer au *Nain Jaune* ; ni contre Leborgne d'Ideville, aussi inconnu à ses contemporains qu'il l'est à nous (2) ; ni contre Courtin, qui ne commit d'autre crime que de garder sous l'empire les fonctions qu'il avait sous la royauté et de passer de procureur du roi procureur impérial. Des milliers de fonctionnaires étaient dans ce cas-là. Sous quel prétexte, enfin englober parmi les complices du 20 mars Lepelletier, Barère, Arnault, Garreau, Bouvier-Dumolard, Durbach, Bory Saint-Vincent, Garnier de Saintes et Félix Desportes, élus députés dans le courant de mai ?

En tout cela, la rancune et la vengeance avaient plus de part que la justice. On ne pardonnait pas à Clausel d'avoir contraint la duchesse d'Angoulême à quitter Bordeaux, à Delaborde d'avoir arrêté Vitrolles, à Gilly d'avoir fait prisonnier le duc d'Angoulême, à Grouchy de s'être constitué le géolier de ce fils de France. On reprochait à Soult le mauvais succès de ses premières mesures contre Napoléon aussitôt après le débarquement au golfe Juan. Déjà, au premier retour du roi, Vandamme était suspect. Pendant son court passage à la préfecture de police, aux derniers jours de la Commission exécutive, Courtin avait surpris des secrets. On en voulait à Harel de ses articles du *Nain Jaune*. Méhée était un septembriseur, Barère, Garreau, Garnier de Saintes étaient régicides ; Hullin était un des juges du duc d'Enghien ; Bouvier-Dumolard avait fait condamner comme calomniateur l'écrivain royaliste Alphonse de Beauchamp ; Durbach, un des chefs de l'opposition parlementaire sous la première Restauration avait prononcé dans la Chambre des Cent-Jours une philippique contre les Bourbons ; Félix Desportes avait combattu les motions de Manuel, porte-paroles du duc d'Otrante ; Arnault s'était déclaré pour les mesures de sûreté générale et pour la prise en considération de l'adresse des Fédérés ; Félix Lepelletier avait demandé à la Chambre de proclamer Napoléon sauveur de la Patrie. En pleine tribune, enfin, Bory Saint-Vincent avait dénoncé Fouché.

On incriminait non pas seulement les actes mais les tendances, les opinions, la vie passée, les éventualités. On saisissait l'occasion pour frapper les gens que l'on haïssait et pour se délivrer des gens que l'on redoutait, bonapartistes déterminés, libéraux gênants, révolutionnaires dangereux. Mais à ce compte-là, cette liste de mort et de bannissement était bien courte. C'est par centaines qu'il y fallait inscrire des noms. Pourquoi Barère et pas Cambon, pourquoi Carnot et pas Cambacérès, pourquoi Garreau et pas Drouet, pourquoi Clausel et pas Decaen, pourquoi Lamarque et pas Travot, pourquoi Ameil et pas Chartran ? Mais la proscription n'était pas close.

*
* *

Le bruit que l'on projetait ces mesures arriva le 20 juillet dans les états-majors de l'armée de la Loire. Davout refusa d'y croire, et fut confirmé dans son optimisme par un aide de camp de Gouvion Saint-Cyr, envoyé de Paris. Celui-ci l'assura au nom du ministre de la Guerre, que « les nouvelles qui couraient sur des proscriptions étaient tout à fait fausses, qu'aucune persécution n'aurait lieu, que quelques personnes seraient seulement privées de la faculté de rester à Paris, et d'approcher du roi. » Davout fit connaître officiellement ces paroles dans les divers états-majors pour y calmer les alarmes. Drouet d'Erlon qui, dès le 22 juillet, avait écrit au prince d'Eckmühl qu'il quittait son commandement afin de se mettre en sûreté, resta à la tête de ses troupes.

On en était là lorsque le 27 juillet des exemplaires imprimés de l'ordonnance de proscription parvinrent fortuitement à Davout. Il n'y avait plus à douter. Le maréchal ressentit une douleur profonde et d'autant plus amère qu'il ne pouvait

(1) Soult, venu aux Tuileries le 26 mars, nommé major-général le 9 mai. — Clausel envoyé à Bordeaux le 26 mars. — Lobau et Vandamme nommés à l'armée du Nord les 26 et 27 mars. — Grouchy envoyé à Lyon le 31 mars. — Forbin-Janson, volontaire royal jusqu'après l'entrée du roi en Belgique attaché à l'état-major impérial le 20 mai.

(2) Je n'ai trouvé nulle part des renseignements sur Leborgne d'Ideville. J.-J. Coulmann, dans la *Défense des Bannis*, p. 17 dit : « MM. Leborgne d'Ideville et Cluys pourraient chercher vainement la cause de la peine qui les frappe : qu'a leur conduite de particulier et quelle suprême raison d'État a porté le duc d'Otrante à les arracher de l'obscurité de leurs emplois

s'affranchir de tout remords. Ces officiers voués au supplice ou au bannissement et dont il avait charge comme général en chef, c'était lui qui dupe de Vitrolles, de Fouché et de Gouvion Saint-Cyr, les avait amenés d'abord à déserter la défense de Paris et ensuite à faire leur soumission au roi ; c'était lui qui les avait deux fois désarmés et les livrait maintenant à la vindicte des tribunaux militaires. Indigné, désespéré, il écrivit sur le champ à Gouvion Saint-Cyr une protestation où se retrouvaient sa grandeur et sa fermeté passées. Sa lettre commençait par cette déclaration de la plus offensante ironie : « Si je devais ajouter quelque foi, monsieur le ministre, à tout ce vous avez dit, je devrais supposer que cette liste de proscription est fausse. » Davout revendiquait noblement la responsabilité des actes imputés aux généraux sous son commandement : « Ils n'ont fait qu'obéir aux ordres que je leur ai donnés, en ma qualité de ministre de la Guerre. Il faut donc substituer mon nom aux leurs... Puissè-je attirer sur moi seul tout l'effet de cette proscription ! C'est une faveur que je réclame dans l'intérêt du roi et de la patrie... Je vous somme, monsieur le maréchal, sous votre responsabilité aux yeux du roi et de toute la France, de mettre cette lettre sous les yeux de Sa Majesté. »

Toute généreuse qu'elle était, la lettre de Davout ne pouvait avoir comme effet que de le compromettre sans sauver aucun de ses compagnons d'armes (1). Pour toute réponse, il reçut de Gouvion l'avis que le maréchal Macdonald était nommé à sa place commandant des divers corps d'armée stationnés au delà de la Loire. Le duc de Tarente avait poussé son dévouement pour le roi jusqu'à accepter la tâche difficile et douloureuse et l'honneur peu enviable de dissoudre l'armée. Il avait, dit-il, mis comme condition « qu'il ne serait point l'instrument des mesures qui pourraient être prises contre les individus ». C'est possible, mais des instructions de Gouvion Saint-Cyr postérieures à l'entretien qu'il avait eu à ce sujet avec Louis XVIII, lui prescrivaient cependant « d'éloigner les généraux compris dans la seconde liste et de les faire remplacer, et d'exécuter la teneur de la première liste. » Macdonald arriva à Bourges le 31 juillet. Le lendemain, Davout et les officiers généraux dont les troupes occupaient la ville ou les environs immédiats lui firent une visite de corps. Il leur dit : « — Que ceux qui ont le malheur d'être portés sur les fatales ordonnances songent à leur sûreté. Ils n'ont pas un moment à perdre. D'un moment à l'autre, il peut arriver des porteurs de mandats dont je ne serai pas maître d'arrêter l'exécution. » Le soir même, en effet, des gardes du corps en habits bourgeois se présentèrent secrètement au quartier général, munis d'ordres d'arrestations à remettre aux commandants de gendarmerie. Ils exhibèrent leurs instructions et leurs papiers au maréchal. « — Gardez-vous de vous montrer, leur dit-il, car dans la disposition actuelle des esprits, je ne répondrais pas de vous. Laissez-moi les calmer. Demain nous verrons. En attendant restez ici, je vais vous faire donner à manger et préparer à coucher. » Les gardes du corps protestèrent qu'ils devaient exécuter incontinent les ordres du roi et qu'ils ne craignaient rien. « — Alors, répliqua Macdonald en riant, pourquoi vous êtes-vous déguisés ? » Ils se résignèrent à l'hospitalité du maréchal qui, pour plus de sûreté, les mit sous clé. Il accourut chez Davout et l'engagea à envoyer dans les cantonnements pour avertir les officiers menacés ; ils pourraient ainsi fuir pendant la nuit.

Lefebvre-Desnoëttes, ayant coupé ses moustaches de général de cavalerie légère, partit sous le nom d'un commis-voyageur. Ameil, également rasé, se déguisa en marchand forain. Delaborde, qui torturé par la goutte pouvait à peine se traîner, trouva asile dans une ferme des environs de Bourges où de braves paysans le cachèrent jusqu'au jour où il put quitter la France. « — C'est mon grand'père qui dort après bien des nuits de douleur », dit la fermière aux gendarmes. Exelmans, Brayer, Lallemand jeune, Fressinet, Marbot, se hâtèrent aussi de quitter l'armée. D'autres, comme Labédoyère, Drouet d'Erlon, Allix, Piré, Dejean fils, Lamarque, étaient partis dès la veille ou l'avant-veille. Malgré tous les conseils, Drouot alla se constituer prisonnier à Paris. Des généraux proscrits, il ne restait le 6 août, à l'armée de la Loire que Vandamme. Fort de sa conscience et des services qu'il avait rendus, il ne voulut se démettre de son commandement que sur un ordre exprès de Macdonald. Il reçut cet ordre le 7 août et quitta aussitôt son quartier-général.

Pour obtenir de l'armée une soumission sans conditions, Gouvion Saint-Cyr et tous les ministres avaient affirmé que « le roi ferait pour l'armée beaucoup au delà de ce qu'elle désirait ». L'armée se soumit. Quinze jours plus tard, ses principaux chefs étaient disgraciés comme Davout, proscrits comme Drouet d'Erlon, voués au supplice comme Ney, et elle-même disloquée, fractionnée par petits détachements de 500, de 300, de 200 hommes, n'ayant plus ni cohésion, ni force, ni vie collective, était parquée jusqu'à sa complète dissolution entre la Loire, les monts d'Auvergne et l'Océan, de façon à laisser l'ennemi maître de la France.

HENRY HOUSSAYE,
de l'Académie française.

(1) « Je n'espère pas beaucoup de la lettre que j'ai écrite au ministre, mais il était de mon devoir de le faire... » Davout à Vandamme, Bourges 29 juillet (Arch. Guerre).

LES CAUSES DE LA CRISE TUNISIENNE

Nous avons démontré, dans un premier article, la médiocrité des résultats obtenus jusqu'ici en Tunisie, tant au point de vue de la pénétration morale qu'à celui du développement économique. De toutes les causes auxquelles cette médiocrité peut être attribuée, la principale est bien certainement, dans l'ordre économique, que l'on s'est longtemps exagéré la richesse naturelle de la Régence.

La Tunisie est, dans l'ensemble, un pays sec, d'une fécondité très relative. Le Nord seul comporte la colonisation ; toute la partie située au Sud de la ligne Hammamet-Tébessa demeurera désertique jusqu'à ce que nous ayons reconstitué l'antique forêt romaine d'oliviers, ayant mis à profit cette particularité si remarquable que la sécheresse est toute de surface, le sol demeurant humide dans ses couches profondes, où plongent les racines des arbres.

Est-ce à dire que la Tunisie soit pour nous de nulle valeur? Non, certes. Si peu brillants qu'ils soient, les résultats constatés sont déjà intéressants pour nous. La petite colonisation développera la fertilité du sol; la reconstitution progressive de la forêt modifiera le régime des cours d'eau; les travaux hydrauliques déjà accomplis, ceux qu'il nous reste à faire, corrigeront dans une large mesure les imperfections de la nature; la découverte des gisements de phosphates et de minerais divers ouvre à la Tunisie des horizons nouveaux ; la Tunisie, enfin, nous est précieuse au point de vue militaire, parce qu'elle est la marche de l'Algérie, et qu'elle nous a donné Bizerte.

Nous n'aurions qu'à nous incliner devant la dureté du Destin si la nature seule devait être rendue responsable de notre demi-succès, mais la vérité nous oblige à mettre en cause les institutions et les hommes.

***

Le mal dont souffre la Tunisie, et qui est très grave, parce qu'il maintient les populations indigènes sous le régime de la corruption et des exactions, c'est l'affaiblissement graduel et de plus en plus marqué de l'autorité des contrôleurs civils.

Que nous parle-t-on de protectorat, et du doigté particulièrement délicat avec lequel M. le ministre des Affaires Etrangères manierait ce mode de gouvernement ! Le régime est ici entièrement faussé : le contrôle central s'exerce, quai d'Orsay, par un simple chef de bureau, diplomate provisoirement détaché de la carrière, nullement préparé à traiter des questions administratives, et qui tranche, cependant, sur toutes choses, sans être secondé par aucun Conseil technique ; le contrôle local est pratiqué, auprès des caïds, par des fonctionnaires français qui ont perdu tout prestige et toute autorité !

Les *amines*, c'est-à-dire les fonctionnaires arabes chargés d'apprécier les facultés contributives des indigènes, n'exemptent que les plus offrants, et il en est de l'administration de la justice comme de celle des impôts : « tout s'arrange ! » Malheureusement, c'est la France que l'indigène rendra responsable des abus de pouvoir dont il est la victime résignée, et il ne faut pas chercher ailleurs l'explication du peu de progrès que nous avons faits dans notre entreprise de conquérir le cœur de nos protégés.

Le mal, direz-vous, ne peut être incurable ; il doit avoir une cause, à laquelle il suffira de s'attaquer franchement ; les résidents de l'Annam, ceux du Cambodge, jouissent d'une grande autorité sur les mandarins ; ils ont banni la concussion de leurs provinces ; on a interposé un collecteur français de l'impôt entre le contribuable et le mandarin ; pourquoi ce qui fut possible en Extrême-Orient ne le serait-il pas en pays arabe ?

C'est qu'il existe en Tunisie une situation très spéciale, assez complexe, et que nos lecteurs ne pourront bien saisir que lorsque nous leur aurons présenté le véritable maître de la Tunisie, c'est-à-dire M. le secrétaire général du gouvernement tunisien, le *Dar-el-Bey* !

Le secrétaire général du gouvernement tunisien joue, théoriquement, auprès du Premier Ministre, le même rôle que le Résident général auprès du Bey; en réalité, il est à lui seul tout le gouvernement de la Tunisie, ayant dans ses attributions la sûreté publique, les services judiciaires indigènes, le bureau des communes, la section d'Etat. C'est lui, en particulier, qui nomme les caïds; étant d'autre part sans action sur les contrôleurs civils, directement nommés par le Résident général, il était inévitable qu'il cherchât à étayer son propre pouvoir sur les premiers au détriment de l'autorité des seconds.

Que l'on nous permette de nous citer nous-même :

« Les caïds sont, dans la main du Secrétaire général, un instrument d'influence incomparable. Maître des caïds, qui arbitrairement vous surchargent ou vous exemptent d'impôts, et peuvent vous rendre les indigènes favorables ou hostiles, il tient tous les colons, lesquels seront exonérés s'ils sont agréables, ou craindront pour leurs récoltes, pour leurs olivettes, pour leur bétail, s'ils sont suspects. Nous avons entendu ce mot suggestif : « Il n'y a que les oliviers bien pensants qui rapportent. »

« Maître de la police, le Secrétaire général tient, en outre, tous ceux, Français, étrangers, indigènes,

qui ont quelque chose à se reprocher, tous ceux que préoccupe une crainte quelconque.

« Maître de toutes les faveurs, dans un pays de gouvernement absolu, il tient tous ceux qui désirent quoi que ce soit.

« Est-il humainement possible qu'un homme qui dispose d'une telle puissance ne soit point incité à la mettre parfois au service de sa propre sécurité, qu'il n'ait pas la pensée d'en profiter pour se rendre agréable à ceux de qui dépend sa situation ? Car cet homme très puissant pourrait être brisé comme verre ; il suffirait qu'il déplût au parti dont M. Gabriel Hanotaux reconnaissait il y a quelques jours la redoutable puissance.

« C'est ce parti qui est, en effet, le véritable maître de la Tunisie ; il est plus puissant que le Bey, plus puissant que le Résident général, plus puissant même que le Dar-el-Bey ! Et sa puissance tient à ce qu'il a l'oreille du quai d'Orsay et des appuis dans le Parlement, dans la presse, partout...

« Ne pas déplaire au parti tout puissant paraît avoir été jusqu'ici toute la politique du Gouvernement tunisien. Or, un tel système n'est possible que si l'on est assez peu nombreux pour s'entendre, et il ne faut pas chercher ailleurs la cause de l'échec voulu de la petite colonisation. »

S'appuyer sur le caïd pour tenir le colon tout-puissant, voilà tout le régime tunisien, mais que devient, dans cette aventure, la fiction du protectorat? Protéger veut dire contrôler ; or, le contrôle n'est plus, l'administrateur indigène n'a plus de frein, et nous sommes en pays arabe !

*
* *

Il nous reste à nous expliquer sur ce parti qui serait plus puissant que les plus puissants, et qui serait à ce point redoutable que la crainte de sa colère dominerait tous les actes du Gouvernement tunisien.

Ce parti, qui a régné jusqu'ici en maître dans la Régence, est celui que l'on appelle couramment, dans la polémique, le parti des « gros colons », le parti « agrarien », le parti « des féodaux ». C'est, en réalité, le groupe des premiers colons, venus spontanément avec leurs capitaux, leur esprit d'initiative, leur courage, et qui, au prix d'un dur labeur, ont vaillamment et loyalement conquis leur indépendance. Il semble exact que, se trouvant bien d'être seuls, ils aient tenu à ne pas être dérangés par de nouveaux venus; maîtres de la Conférence consultative, très écoutés en haut lieu, ils n'ont pas favorisé la petite colonisation. Ils sont parvenus à se faire exempter presque de tout impôt ; la viticulture n'en paie pas ; l'achour est réduit pour eux des neuf dixièmes. Leur influence s'est généralement exercée à l'encontre des idées de progrès, et la question est aujourd'hui posée de modifier l'esprit de la Conférence consultative par la substitution du suffrage universel direct au mode actuel de nomination, lequel est basé sur l'existence de trois collèges et le suffrage indirect. Les électeurs qui ne sont ni agriculteurs, ni commerçants, bien qu'au nombre de 4.526, n'ont que sept représentants ; les 1.339 commerçants en ont douze ; les 1.129 agriculteurs en ont dix.

Supprimera-t-on toute catégorie d'éligibles, ou bien maintiendra-t-on les trois collèges, en inscrivant les ouvriers et les employés dans chaque collège, à côté des patrons, aucune décision n'est encore prise à cet égard.

La Tunisie est arrivée, on le voit, à un tournant de son histoire, on y polémique ferme ; les uns s'intitulent eux-mêmes « le parti républicain », traitant leurs contradicteurs de « féodaux » et de « réactionnaires ». Ceux-ci dénient aux premiers le monopole de l'attachement aux institutions républicaines. Le dialogue peut durer longtemps sans que personne se rende aux arguments du parti opposé.

Le drapeau de la République est évidemment assez large pour abriter les conceptions gouvernementales les plus diverses ; les agrariens sont des républicains, puisqu'ils déclarent l'être, mais ce sont des républicains qui, étant parvenus à s'exempter de tout impôt, tiennent à conserver leurs privilèges ; dont l'influence s'est employée, au sein de la Conférence consultative, contre tout projet de réforme et plus particulièrement contre le programme d'extension de l'enseignement public ; dont le vote est hostile au développement des musées et des bibliothèques, et, d'une manière générale, aux dépenses de l'ordre intellectuel ; ils ont naturellement accueilli avec mauvaise humeur la laïcisation que M. Pichon a complètement achevée déjà pour les écoles de garçons.

Le parti agrarien est indiscutablement un parti de réaction, qui devait naturellement rencontrer les plus vives sympathies au ministère des Affaires étrangères.

*
* *

Nous nous résumerons en disant que le régime du Protectorat est trois fois faussé en Tunisie :

1° Par l'insuffisance du contrôle central, exercé seulement par un chef de bureau, diplomate provisoirement détaché de la carrière ;

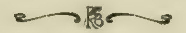
2° Par l'indépendance systématiquement laissée aux caïds, au détriment de l'autorité des contrôleurs civils, graduellement annihilée ;

3° Par l'entente tacite, mais certaine, du ministère

des Affaires étrangères avec l'un des deux partis tunisiens.

Il n'y a de remède à cette situation que dans le passage du Protectorat tunisien sous l'autorité du ministre des Colonies.

EMILE CHAUTEMPS,
Député,
Ancien ministre des Colonies.



ROI DE MANDCHOURIE

Sur le haut plateau de la Mandchourie, des morts innombrables sommeillent.

Un simple monticule recouvre leur tombe creusée au hasard des errances et des trépas, un simple tertre semblable à la yourta mandchoue et sous lequel le défunt repose encore comme sous une tente, une tente stable et silencieuse, parmi la solitude infinie des steppes mouvantes.

Au milieu de cette vaste nécropole s'élève une colline hâlée par les soleils et les gelées, effritée par l'ouragan. Des terrasses et des colonnes superposées couronnent sa crête, qui surplombe, domine et écrase — stupéfiant contraste — une plateforme colossale, taillée dans un seul bloc de granit. Et sur cette dalle pesante, couronné de vide et enchâssé du ciel, s'allonge, majestueux et tranquille, un monstre fantastique — dragon, sphinx ou cavale céleste — gardien du cimetière et roi des espaces vierges.

C'est le tombeau d'un brigand.

Les meneurs des caravanes, qui cheminent au-dessous dans les cols profonds où la piste descend vers la Chine et monte vers la Sibérie, aperçoivent de loin la colline et son mausolée. Debout sur le garrot de leur chameau, ils marmottent des suppliques de protection, et jettent au vent leurs offrandes de flocon de laine et de feuilles de thé.

Mais quand la tourmente descend des cimes de l'Altaï, que les bourrasques de neige galopent entre les tombes, et que les torrents de glace tonnent comme de la mitraille, alors les étalons sauvages, s'arrachant des piquets, retournent vers la steppe, et les nomades s'aplatissent sous leurs yourtas effondrées pour laisser passer la chevauchée du « roi de Mandchourie » et de ses morts.

Kirghistan appartenait à une de ces tribus nomades de la Mandchourie.

Il était le fils du chef, si beau et si courageux que les jeunes filles, quand il partait, demandaient à la déesse Kouanine la grâce de le contempler en rêve, mais quand il revenait, n'osaient plus le regarder et touchaient l'amulette pendue à leur cou.

Lui ne se souciait point des jouvencelles.

Il aimait la steppe et la vie instable ; il s'éprenait du péril et se grisait d'espace.

Que lui importaient les chansons de filles et les nuits de tendresse dans l'étroite sécurité de la tente?

Il aimait la steppe. En elle, il écoutait pleurer toutes les tristesses; en elle, il pressentait tous les enchantements.

Elle lui plaisait avec son printemps mélancolique et sa pauvre robe grise, sous laquelle les sabots de son cheval éveillaient comme les battements d'un cœur impatient.

Paré de ses vêtements de fête comme un jeune époux, il caracolait, galopait, paradait pour elle, puis debout dans ses étriers, il s'élançait en une course éperdue, chassant du lazzo les poneys sauvages, ou bien appendu au ventre de sa bête, il poursuivait le loup et d'un seul coup de sa massue le terrassait.

Pourtant quand les courts et lumineux étés transformaient la plaine en une mer herbeuse, l'adolescent cessait d'errer. Il restait étendu, parmi la prairie ondoyante, les mains plongées dans les graminées comme dans une chevelure et ses vêtements imprégnés de l'odeur de la jeune steppe verte.

Mais il la préférait encore légère et vaporeuse et infinie, couchée sur son lit blanc, en face des pâles et proches étoiles. Dans les lointains brumeux, les rivières craquaient de froid; les fauves hurlaient la famine et Kirghistan emmitouflé de peaux de bêtes, attendait, tapi dans un creux de neige, le réveil de la steppe morte qui rosissait sous l'étreinte de l'aurore boréale.

Cependant, un soir, son père lui dit :

— Tu es d'âge à te marier ; choisis parmi tes cousines.

Mais l'adolescent, le geste vaste, répondit :

— J'ai choisi, voici ma fiancée !

Et il galopa vers la steppe qui fuyait dans la nuit en lentes vagues blondes.

Kirghistan avait succédé à son père.

Maintenant, quand il passait au galop de sa jument mongole, — l'arc à la main, le long canon de son fusil à mèche debout entre la carrure de ses épaules, l'épée à double lame pendue au pommeau de sa selle — les femmes ne priaient plus pour lui ; mais les hommes tremblaient.

De la Chine à la Sibérie, des hauts plateaux aux vallées profondes, il avait assemblé toutes les hordes vagabondes et s'était imposé leur chef. Il les avait

affranchies du tribut impérial et de l'obligation, infamante pour eux, du service militaire. Avec ses nomades il combattait l'armée chinoise, attaquait des convois russes ; mais protégeait toujours les voyageurs isolés ; et s'il lui arrivait d'intercepter des courriers mandarins, c'était pour substituer à leurs édits des décrets de sa façon qui répandaient dans le pays la consternation et parfois la justice.

Souvent aussi il faisait irruption dans les villes, rançonnait les magistrats, pillait les yamens, libérait les pensionnaires des « maisons de fleurs » et partait, après avoir placardé sur les murs la mise à prix de sa propre tête. Et si redouté devint son pouvoir que les caravanes lui acquittaient un impôt annuel et que le gouvernement mandchou traitait avec lui, et le priait d'escorter sur son territoire le trésor destiné à la cour de Pékin.

Entre temps pour se divertir, Kirghistan élevait des citadelles avec les briques de thé dérobées aux marchands ; puis il les incendiait — brûle-parfums formidables — pour aromatiser sa fiancée, la steppe.

*
* *

Un jour un cortège de noce traversa la Mandchourie. Il venait de la province du Chi-Li et s'en allait à la frontière sibérienne conduire une fille de mandarin à un époux chinois émigré là-bas.

Précédée de soldats et escortée de musiciens, une file chatoyante de bannières et de parasols, de chasse-mouches et de palanquins déroulait dans la plaine monotone et grise son ruban bariolé. Le milieu tenait une litière rouge balancée entre deux chameaux et attachée à deux perches de bambou. Mais, soudain, à l'horizon, un nuage de sable poudroie et en un clin d'œil la chevauchée de Kirghistan et de ses bandits emprisonne le cortège. Les soldats détallent, les musiciens rendent leurs instruments, les Mandarins offrent leur bourse. Mais insoucieux d'eux, le roi de Mandchourie s'est approché de la litière. Avec la pointe de son arc, il soulève le rideau, qu'il laisse retomber aussitôt. Puis de nouveau il le soulève, avec sa main cette fois, et, penché à la portière, il contemple, fasciné, la petite Chinoise, qui de peur, feint de dormir, avec sur chaque joue un rond de vermillon, sur le bout de son nez un rond d'or, et, piqué dans ses bandeaux noirs et lisses, un bouquet de fleurs en filigrane d'argent qui tremblent.

Kirghistan aussi tremble et quelque chose de très violent et quelque chose de très doux le fait haleter et sourire à la fois. Enfin, sous ses longues paupières plissées, la poupée laisse filtrer un regard oblique, alors la saisissant dans ses bras, il l'assoit sur sa selle, et l'emporte en galopant vers sa tente.

Sur sa couche en peau de lynx, il la dépose, puis accroupi devant elle, il enserre, plein d'admiration, ses deux petits pieds de chinoise dans une de ses mains, mesure leur longueur à son pouce les glisse dans ses manches, stupéfait et ravi de les trouver si mignons dans leurs étuis de satin.

— Comme tu es précieuse, et fluette et fragile ! Quelle petite, petite chose tu es comparée à la steppe ! Vois ma yourta paraît toute grande depuis que tu y es entrée ! Jamais je n'ai vu une femme comme toi. Es-tu vraiment une femme ou seulement une idole ?... Dis-moi ton nom !

— Do-Lo-Nor.

— Do-Lo-Nor ? Comment une petite chose comme toi, peut-elle porter un nom aussi lourd ? Ne te fait-il pas mal le soir, quand tu l'as porté toute la journée ? Do-Lo-Nor... ne trouves-tu pas que cela résonne comme trois cailloux jetés au fond d'un ravin à sec ? Mon cœur aussi était un ravin desséché ; mais tu y as jeté les trois syllabes de ton nom, et comme le désert, vois, mon corps tout entier tressaillit.

Et, acharné sur ses lèvres éperdûment, il veut l'étreindre dans ses bras.

Mais, subitement, un tourbillonnement sinistre emplit toute la plaine. Les perches ployèrent, les cordes se rompirent, les toiles claquèrent, et accouru sur le seuil de sa tente, Kirghistan regarda la steppe mouvante, qui s'élevait, retombait, tournoyait et s'en venait en hurlant réclamer son fiancé.

Jamais il ne l'avait vue aussi belle et aussi farouche et, oubliant la petite Chinoise peinturlurée et évanouie sur le sol, il sauta sur son cheval et s'élança dans la tempête.

*
* *

Depuis, des années s'étaient écoulées. Nombreux furent les cortèges nuptiaux qui s'acheminèrent vers la frontière sibérienne, et plus nombreux encore les convois funèbres qui s'en retournèrent vers la Chine, pour ramener à la terre ancestrale la dépouille des expatriés. De toutes ces caravanes, Kirghistan était la terreur, car il pourchassait même les morts, et l'on racontait qu'il s'exerçait au tir de son long fusil à mèche, en faisant sauter à travers leur cercueil de teck, la cervelle des mandarins.

Un jour qu'il vagabondait par la steppe, il rencontra une procession macabre. Déjà il s'apprêtait à l'attaquer, lorsqu'il aperçut, derrière la bière vermillonnée comme une litière, un jeune homme vêtu de deuil, qui pleurait. Emu par un trouble inconnu, le brigand hésita.

— Comment s'appelle la défunte ?

— Do-Lo-Nor, répondit l'adolescent, c'est ma

mère que je reconduis vers le sol béni de ses ancêtres.

— Do-Lo-Nor ! murmura le brigand, et il tourna brides, poursuivi par les soldats, qui, subitement, avaient retrouvé leur courage.

Mais sur la hauteur il s'arrêta.

— Do-Lo-Nor ! soupira-t-il, et un souvenir charmant passa sur sa mémoire.

— Ce jeune homme aurait pu être mon fils, pensa-t-il, et longtemps, avec des yeux voilés, il regardait disparaître sur la frontière du Chi-Li, la toute petite chose qui s'en allait, comme elle était venue, balancée entre deux chameaux et suspendue à deux perches...

A partir de ce jour, une tristesse invincible rongeait le vieux chef. Il regrettait sa jeunesse sans amour, songeait à la mort, et se désolait de ne point avoir un fils qui perpétuerait sa mémoire et lui élèverait un sépulcre, selon une coutume sacrée. Avec cela, ses trésors destinés à lui assurer des funérailles princières s'étaient épuisés, et son pouvoir déclinait rapidement, depuis que le convoi mortuaire arrivé à Pékin avait répandu la nouvelle que le « roi de Mandchourie » s'enfuyait devant les miliciens.

On fit donc placarder dans toute la Mandchourie la mise à prix de la tête de Kirghistan. Mais malgré les 1.500 taëls promis, personne n'osait s'emparer du chef, qui venait tranquillement, au milieu de la foule, lire les affiches collées aux maisons de thés sur les carrefours.

Enfin, un jour, on vit un vieux nomade entrer dans le yamen du fils de Do-Lo-Nor, magistrat de la ville.

— Je suis Kirghistan, dit-il, son long fusil à mèche braqué devant lui.

Déjà le mandarin se crut perdu ; mais le brigand continua :

— Ne crains rien ! je viens t'apporter ma tête. Moi je n'y tiens plus, et vous autres, vous l'estimez chère. Cependant je veux qu'avec son prix tu me fasses élever un mausolée sur la colline, parmi les tombes de ma tribu, afin qu'après ma mort, je puisse, comme durant ma vie, contempler la mer herbeuse ou les neiges, régner sur la Mandchourie et galoper par la steppe.

Et ce pacte étrange rédigé et signé devant témoins, Kirghistan se livra entre les mains du bourreau, qui le fit mourir avec science et lenteur pour permettre aux architectes d'achever le monument — dragon, sphinx, cavale céleste — qui, aujourd'hui encore s'élève sur le haut plateau mandchou, regarde vers la Chine et domine la plaine sibérienne.

MYRIAM HARRY.

LA LIBERTÉ DU MARIAGE

Depuis longtemps sans doute, il n'avait paru si utile qu'en ce commencement du XX^e siècle de favoriser le mariage : « Il faut le défendre, dit-on, contre l'union libre, que célèbre toute une littérature et dont la pratique de plus en plus fréquente dans les grandes villes et les centres ouvriers est constatée par les Sociétés privées qui s'occupent de régulariser de telles unions ; il faut favoriser le mariage, parce que, contre le danger certain de la dépopulation, on ne peut espérer plus d'enfants que d'un plus grand nombre de mariages, parce que, aussi, le fait est constant, une croissante nonchalance d'humeur, le dégoût de toute peine, de tout embarras relèguent de plus en plus les hommes dans le célibat. La loi ne peut favoriser le mariage qu'en le rendant plus accessible, d'une conclusion aisée et prompte. Il va de soi que ce progrès ne changera rien aux dispositions de tous les jeunes hommes qui refusent de se marier à moins de 500.000 francs de dot. Il servira du moins à cette immense majorité, les travailleurs du magasin, de l'atelier et des champs, à laquelle on commence de penser qu'une plus juste adaptation de la loi civile importe autant que les fins politiques et sociales. »

Rendre le mariage plus facile, voilà qui est bien, et sur quoi on est généralement d'accord. Mais par quels moyens ? et comme ces moyens tiennent de près à l'intérêt qu'on veut poursuivre, quel intérêt poursuit-on en favorisant le mariage, celui des individus, celui de la famille, celui de la Société ?

Ces trois intérêts existaient en 1804 : ils subsistent aujourd'hui. Mais leur importance respective a varié jusqu'à renverser les proportions où le Code civil les avait, pour ainsi dire, dosés. L'individu restait sous le contrôle de la famille qui décidait pour lui, pour elle-même, pour la Société si le mariage proposé devait être conclu. Il apparaît aujourd'hui que l'individu revendique énergiquement, âprement et sa liberté, et le droit d'en user, et jusqu'au droit d'en abuser. Il apparaît que la Société, ou se désintéresse entièrement des individus, ou les surveille, les lie, les absorbe d'une tyrannie sans ménagements, dans tous les cas ne supporte d'intermédiaire entre eux et elle que des associations d'une forme nouvelle, ignorée du Code civil, syndicats, sociétés de secours mutuels, associations de bienfaisance. Entre ces deux forces qui s'ignorent, qui se combattent, qui se confondent, l'individu et la Société, la famille s'est disloquée, déformée, resserrée : quelque chose d'elle a disparu, quelque chose est demeuré, qui semble plus fort. Ce qui a disparu, c'est la famille en sa forme patriarcale, telle que l'a certainement

vue le Code civil, telle que nous la représentent encore les récits des vieillards, nés dans le premier quart du dernier siècle. Le lien familial embrassait non seulement la famille élémentaire et simple, le père, la mère, les enfants, mais remontait jusqu'au grands-parents, descendait jusqu'aux petits-enfants, rattachait entre eux les collatéraux : de la racine à ses plus jeunes branches, l'arbre vivait d'une vie indépendante et vigoureuse ; entre tous les membres de la famille une solidarité consentie, reconnue, répandait l'honneur ou la honte de chacun.

Cette famille patriarcale et romaine n'existe plus. C'est une évidence. Quelques rares exemples qu'on peut encore en avoir rencontrés dans des coins très isolés de province ne font que mieux sentir son absence partout ailleurs, partout où circulent les idées et la vie modernes, naturellement à Paris plus que partout. Ce grand changement est apparu notamment, lorsqu'en 1896, le Parlement s'est occupé de donner au conjoint survivant un droit d'usufruit sur la succession du prémourant. Personne n'a défendu les ascendants, les collatéraux cependant lésés, ni la conception ancienne et patriarcale de la famille cependant atteinte. Il en avait été de même en 1889, quand fut votée la loi sur la déchéance de la puissance paternelle. Et il en serait de même sans doute, si c'était au profit du conjoint survivant qu'on voulût arrêter aujourd'hui au sixième degré la suite indéfinie des parents successibles.

Des ascendants, des collatéraux qui exercent ces actions — opposition au mariage, désaveu, demande d'interdiction, etc. — à eux reconnues par le Code, paraissent facilement odieux ; ils les exercent de moins en moins. De l'ascendant au petit-fils, mieux encore entre collatéraux, l'indépendance se fait vite. Est-ce un bien, un mal ? L'un et l'autre peut-être. Plus indépendant, l'individu y gagne de conduire sa vie suivant ses tendances. Plus isolé, il y perd cette consolation si puissante de jadis, qui le persuadait, au terme d'une existence médiocre, de s'être sacrifié au bien de la Famille. Combien de vies décolorées et languissantes de vieilles filles, sœurs et tantes, furent vraiment ennoblies, reçurent leur valeur de cette seule idée ! Mais bon ou mauvais, le fait est : il suffit de le constater : la famille du Code civil n'est pas celle d'aujourd hui.

A en croire quelques œuvres littéraires, roman et théâtre, la famille, aujourd'hui, n'existerait même plus, ni aucun lien de sentiment, d'influence morale entre les parents et les enfants, dès que ceux-ci atteignent leur majorité, même bien avant : chacun connaît autour de soi quelques faits de si complète dislocation, les enfants, non seulement un fils, mais une fille, les études achevées, échappant, se refusant à toute tutelle intellectuelle ou morale, les membres de la famille juxtaposés, sans aucune cohésion, en un groupe qui loge sous le même toit, et qui est tout ce qu'on voudra, sauf une famille. Mais, à y regarder de près, ne trouve-t on pas presque toujours, toujours, dans une faute des parents, excès d'indifférence ou de sévérité, exemples d'égoïsme intransigeant, de liberté insouciante, la cause de ce détachement résolu des enfants ? On est porté à rechercher cette cause parce que le fait lui-même, l'émiettement hâtif du groupe familial élémentaire, surprend, gêne, va jusqu'à choquer. C'est donc qu'il est encore exceptionnel dans la réalité, intéressant surtout comme sujet d'étude pour le romancier et le dramaturge. Ce qu'on remarque à peine, ce dont les livres ne parlent pas, ce qui est la vérité sans histoire de tous les jours, et de tout le pays, c'est la persistance, dans toutes les classes sociales, de la famille simple, le père, la mère, les enfants. Le lien entre ces êtres est le plus naturel, le plus vrai qui se puisse concevoir : à tous ceux qui se contentent de l'accepter comme tel, il ne semble pas qu'il commence aujourd'hui de peser. En regard des familles, désunies par quelque faute des parents, qui provoque en contrecoup la révolte des enfants, combien on voit de pères qui se dévouent sans réserve à la tâche de faire vivre la maison, de mères qui se donnent entièrement à l'éducation ! Le lien naturel est, quoi qu'on dise, si fort, qu'il suffit d'un peu de bonne volonté et d'amour pour qu'il tienne les deux éléments, parents, enfants, étroitement unis, sans contrainte et sans ennui.

Ce n'est plus ainsi une convention sociale seulement, ni une tradition qui fonde la famille telle que la nous voyons : c'est la force de sentiments humains, l'amour de l'homme et de la femme, l'amour paternel et maternel, l'amour filial, le plaisir de la protection chez les parents, le besoin d'être protégés chez les enfants. Par opposition à la forme ancienne et romaine de notre famille, on pourrait dire de celle d'aujourd'hui qu'elle est anglo-saxonne. Mais précisément cette force naturelle qui a constitué la famille, ce plaisir, ce besoin d'une protection qui l'ont maintenue, vont jouer en dehors d'elle, peut-être même contre elle, dès lors que la protection ne paraîtra plus indispensable, dès lors surtout que chaque enfant voudra fonder sa famille à lui. Là est la différence radicale du présent au passé. L'enfant qui se marie n'ajoute pas un rameau à l'arbre ancien. C'est un arbre nouveau qui s'élève : c'est une famille nouvelle qui s'établit. Pour qu'elle vive, il faut qu'elle trouve en elle-même la force de vivre : ce n'est pas le sentiment de dépendre d'une autre et plus grande famille qui la soutiendra. Tout cela, l'enfant qui veut se marier le sait. C'est à lui-même, à sa famille nouvelle qu'il pense, non point à

celle dont il va sortir. Et les parents d'aujourd'hui tendent peut-être, eux aussi, à reconnaître que leur rôle est dès lors achevé. D'ailleurs, il arrive naturellement dans la classe ouvrière, il arrivera de plus en plus, avec la dépréciation de l'argent, dans les classes bourgeoises, que la nécessité de gagner sa vie très vite, très tôt, donne à l'enfant une indépendance complète, avant même qu'il ne songe au mariage.

Est-il nécessaire maintenant de préciser la mesure où il convient d'assurer, dans le mariage des enfants, l'intérêt de cette famille qu'il va quitter ? La mesure est nulle. On comprend dans le mariage l'intérêt de celui qui se marie ; on comprend de même l'intérêt de la Société, qui a besoin, pour sa moralité, d'unions régulières, et pour sa prospérité, d'un plus grand nombre d'enfants. On ne saurait justifier aujourd'hui, avec l'indépendance que prennent toutes ces cellules, les familles nouvelles, non seulement l'influence prépondérante accordée par le Code civil à la famille ancienne, mais même un rôle de décision. Ce qui reste, et ce n'est plus de la convention, c'est que les enfants majeurs doivent, suivant la belle expression de la loi, « honneur et respect à leurs parents », et c'est aussi qu'à vingt et un ans, on ne connaît guère la vie, qu'il faut donc faire profiter, par l'obligation de demander conseil, les enfants de l'expérience de leurs parents. Mais quant aux « conditions nécessaires pour contracter mariage », ainsi que parle le Code, on les fixera, en considérant seulement et l'intérêt de l'enfant qui doit pouvoir, libre de lui-même, se marier suivant son choix, et l'intérêt de la Société qui doit faciliter ces unions dont elle profite.

*
* *

Dans les dispositions du Code civil qui règlent d'abord l'âge nécessaire pour se marier, ensuite l'âge nécessaire pour se marier librement, enfin, même à cet âge, l'obligation de requérir un conseil, il est aisé, ce semble, de reconnaître tout ce qui, inspiré par les idées, la réalité de 1804, est choquant pour les idées d'aujourd'hui, incommode à nos mœurs.

On ne pensera point sans doute à rien changer aux premières conditions d'âge : dix-huit ans pour les hommes, quinze ans pour les femmes, c'est la limite la plus basse. Les statistiques montrent que les hommes en usent rarement, un peu à la campagne, presque jamais dans les villes ; que pour les femmes, il y a davantage, mais point encore beaucoup de ces unions, où l'épouse a tout juste l'âge légal. En cent ans, la physiologie du Français et de la Française ne paraît pas avoir évolué dans le sens d'une force plus grande et plus précoce. Elle ne réclame pas de modifications à la loi.

Il en va tout autrement du second ordre de conditions : celles qui fixent l'âge où on peut se marier sans consentement. La majorité dans notre loi civile est fixée à vingt et un ans. Jusque-là, l'enfant n'exerce aucune espèce de droits. Domicilié chez son père, il ne peut quitter ce domicile sans permission. Investi d'une fortune personnelle, par succession ou donation, il est comme s'il n'avait rien : c'est son père qui administre seul, et même qui, jusqu'à ce que l'enfant ait dix-huit ans, a seul la jouissance. Enfin pour son éducation, pour la carrière à choisir, il est entièrement soumis à l'autorité paternelle : il y est soumis particulièrement pour cet acte grave, son mariage ; si son propre consentement est indispensable, celui de son père ne l'est pas moins.

Du jour où il atteint la majorité de vingt et un ans, tout est changé. Devenu citoyen, libre de ses actes, il peut fixer où bon lui semble son domicile : il peut, pour la fortune que son père administrait, demander des comptes d'administration, plaider, poursuivre contre le père une condamnation. Il peut reconnaître un enfant naturel qu'il aurait eu avant sa majorité. En un mot, il exerce dans leur plénitude les droits civils. Cependant cet homme, ce citoyen, majeur, disposant librement de sa fortune et de sa personne, restera aussi incapable qu'avant la majorité de se marier sans le consentement de son père, et cela jusqu'à vingt-cinq ans. Seule une fille trouve à vingt et un ans la complète liberté. Pourquoi cette différence, et pourquoi la loi recule-t-elle jusqu'à vingt-cinq ans la majorité des fils quant au mariage ?

Les travaux préparatoires du Code, notamment les avis des Tribunaux consultés sur le premier projet, font ressortir la distinction de précocité entre les « mâles et les filles. » Et la distinction est certaine. Seulement les rédacteurs du Code l'ont invoquée non point, comme on pourrait croire, pour reculer la majorité des fils, mais pour abaisser la majorité des filles. Ceci est intéressant, et vraiment significatif. Dans l'esprit des rédacteurs du Code, suivant les idées répandues, communes, dont ils recueillaient et formulaient l'expression, la *majorité vraie* pour le mariage était vingt-cinq ans : par faveur, pour rendre plus facile leur établissement, on voulait bien que les filles eussent leur liberté dès vingt et un ans, mais cette faveur n'atteignait pas la règle. Et ces mêmes travaux préparatoires nous disent comment il se peut qu'un citoyen majeur, maître de ses droits, ne soit pas encore en état de se marier sans consentement. C'est que, disait Portalis au Corps législatif, « les mariages sont de toutes les actions de la vie celles desquelles dépend le bonheur ou le malheur de la vie entière des époux, et qui ont une plus grande influence sur le sort des familles, sur les mœurs générales et sur l'ordre public. » Voilà

bien les trois intérêts concurrents, celui de l'individu, celui de la famille, celui de la Société : le consentement du père étant indispensable, c'est donc au père que la loi se remet de les sauvegarder tous les trois. Or, il est naturel, il est humain et nécessaire que le père confonde l'intérêt de son fils, l'intérêt de la Société, avec celui de la famille qu'il représente.

Si les idées et les faits ont changé, il faut donc supprimer la nécessité de ce consentement du père? A partir de la majorité légale, les fils pourront se marier librement? C'est bien là, en effet, la règle nouvelle qu'exigent les mœurs d'aujourd'hui, que les Codes les plus récents, par exemple, le Code allemand, ont consacrée. L'intérêt de famille que notre Code faisait prévaloir est à peu près aboli ; quant à l'intérêt de l'enfant, il n'est pas sûr que le père, en refusant son consentement, se détache de ses idées, de ses préférences, de tout ce qui est sa propre personnalité, pour voir les idées, les préférences, la personnalité de son fils : le père n'est donc pas le juge le meilleur de l'intérêt de son fils, quant au mariage, et cela sans même envisager les cas où toutes ces idées paternelles peuvent être infléchies, perverties par un calcul. Quant à l'intérêt social, il réside dans le nombre et accessoirement la bonne qualité des mariages : la règle du consentement du père est un obstacle aux mariages nombreux, donc en contradiction avec l'intérêt social; elle n'assure d'ordinaire la qualité des mariages que par rapport aux idées du père, non à celles du fils, c'est-à-dire qu'elle n'assure rien. Ainsi cette règle n'a plus nulle part son point d'appui : elle doit disparaître. Majeur, maître de ses droits à 21 ans, le fils doit être libre de se marier.

*
* *

Libre. La liberté comporte naturellement l'examen et la réflexion. Ce n'est pas sans doute porter atteinte à la liberté que de contraindre un individu, non pas à faire un acte ou à s'en abstenir, mais à considérer par lui-même, avec l'aide d'esprits plus expérimentés, toutes les conséquences d'un acte qu'il reste d'ailleurs maître d'accomplir. Ce ne sera donc pas restreindre la liberté du mariage pour les hommes de 21 ans que de leur imposer l'obligation de prendre conseil auprès de leurs parents, de réfléchir, en somme l'obligation d'exercer vraiment, pleinement leur liberté. L'homme de 21 ans n'aura plus besoin pour se marier du consentement de ses père et mère : il ne pourra dépendre de ses père et mère d'empêcher par leur refus le mariage qu'il aura voulu : il n'y aura plus en un mot de contrainte. Mais il devra prendre leur conseil : n'ayant plus d'autorité décisive et sans recours, les père et mère examineront sans doute l'intérêt de leur enfant, plutôt du point de vue de l'enfant que du leur, et en tout cas il leur faudra, pour persuader, toutes les ressources de leur affection et de leur expérience, au lieu de la simple brutalité d'une parole; enfin l'enfant n'étant plus exposé à une contrainte, convié seulement à un libre examen, aura certainement de meilleures chances d'échapper au péril d'un sot mariage, où c'est si souvent l'irritation d'une résistance qui l'enfonce, aveuglé, révolté, furieux.

Peut-être cette simple restriction à la liberté du mariage paraîtra-t-elle encore excessive. Maintenir, à défaut de la nécessité du consentement, la nécessité du conseil après 21 ans, c'est-à-dire la nécessité de l'acte respectueux, cela semble, aujourd'hui, une opinion bien prudente. L'acte respectueux n'existe presque plus en Europe ; en France, un amendement de M. Ch. Ferry à la loi de 1896, qui le supprimait de notre Code, réunit 238 voix contre 308 : il serait peut-être voté à cette heure. Cependant, si cette prudence ne gêne point, si elle confirme seulement la vraie liberté du mariage, il ne faudrait pas que le mot seul révoltât, ni cette circonstance qui paraît trop vite une tare impardonnable, que c'est là une disposition ancienne et traditionnelle. Il faut recueillir, prolonger, fortifier les traditions en ce qu'elles peuvent donner de force au présent et à l'avenir. L'obligation du conseil, l'acte respectueux, méritent à ce titre de durer pour ce qu'ils peuvent ajouter de force et de sûreté à la liberté nouvelle. Même il ne suffirait pas, comme le dit le Code civil, d'un mois écoulé après l'acte pour qu'il pût être passé outre au mariage. En un mois l'équilibre n'a pas le temps de s'établir entre les poussées d'une fantaisie et la résistance d'une raison qui se recueille. Pour que la liberté fût vraiment assurée, il conviendrait à la fois que le majeur de 21 ans fût libre de contracter mariage sans le consentement de ses père et mère, et que cependant, tenu de leur demander conseil, il ne pût se marier que *trois mois* après l'acte respectueux par où serait constaté que le conseil a été demandé. Trois mois ce n'est guère pour une résolution ferme; c'est beaucoup pour une impatience qui n'est rien de plus qu'impatience. En revanche, l'acte respectueux paraît tout à fait inutile après que le fils ou la fille ont passé 30 ans : il n'a plus de signification ; il doit être supprimé. A la complication actuelle de notre loi, on substituerait ainsi des dispositions non seulement plus simples, mais plus favorables au mariage, plus conformes à nos idées et nos mœurs : après 21 ans fils et filles seraient libres de se marier sans consentement des parents, mais jusqu'à 30 ans, ils devraient demander leur conseil, et à défaut d'approbation, ils ne pourraient contracter mariage que trois mois après un acte respectueux ; ceci en cas de premier mariage ; il n'y aurait pas d'acte respec-

tueux pour un second mariage; il n'y en aurait point, dans tous les cas, au delà de 30 ans.

Une autre simplification est souhaitable, doit être obtenue : M. l'abbé Lemire l'avait fait voter par la Chambre en 1896; elle échoua au Sénat. Il la reprend dans sa proposition du 15 janvier 1903, qui modifie, à peu près dans le sens que nous venons d'indiquer, plusieurs des règles du mariage. Suivant le Code civil, à défaut des père et mère — morts ou dans l'impossibilité de manifester leur volonté — leur consentement, quand il est exigé, doit être remplacé par celui des aïeuls et aïeules. De même, dans le même cas, c'est aux aïeuls et aïeules que doit être signifié l'acte respectueux. Naturellement, la suppression du consentement des père et mère pour les fils de vingt et un ans entraîne la suppression du consentement, en pareil cas, des aïeuls et aïeules. Mais si pour les fils et filles de vingt et un à trente ans, l'acte respectueux reste obligatoire envers les père et mère, faut-il le maintenir obligatoire envers les aïeuls et aïeules, qui remplacent les père et mère décédés ou incapables de manifester une volonté? Les raisons de maintenir l'acte respectueux, celles qui décidèrent en ce sens le Sénat, dérivent du respect qui est dû aux aïeuls et aïeules, s'attachent à cette circonstance que ce sont ces aïeuls et aïeules, qui, par suite du décès des parents, ont pu élever les enfants, et doivent être mis au rang des parents eux-mêmes. Ces raisons ne laissent pas que d'être fort touchantes; mais d'ordre exclusivement sentimental, elles ont ce résultat, non seulement de ne point protéger l'intérêt de l'enfant, mais de le mettre en péril. Elles ne protègent pas l'intérêt de l'enfant : car même dans l'hypothèse très exceptionnelle de l'enfant élevé entièrement par ses aïeuls et aïeules, la trop grande différence des âges mettra entre lui et eux toute la différence d'idées, de goûts, de tendances qui séparent la génération d'un grand-père de celle d'un petit-fils : le conseil d'un père, d'une mère est utile, car leur voix est proche et peut être entendue ; la voix des aïeuls et aïeules trop lointaine ne sera pas écoutée : à quoi servirait leur conseil, et pourquoi obliger l'enfant à le demander? Et puis, cette obligation a ses dangers pour l'enfant. La loi ne peut pas distinguer entre les aïeuls et aïeules paternels et maternels : tous ont des droits égaux et ils sont quatre : voilà donc l'enfant obligé de signifier au lieu de deux actes respectueux — père et mère — quatre de ces actes, ou de rapporter quatre actes de décès. Quelle complication, et souvent pour quels résultats ! Dans la discussion de 1896, M. Trarieux, garde des Sceaux, produisit des chiffres : l'état-civil de Lille, pour l'année 1889, a constaté que sur 3.306 mariés, 596 ont dû rechercher leurs quatre aïeuls et aïeules, c'est-à-dire 596 $\times$ 4, 2.384 aïeuls et aïeules, qu'ils en ont découvert *trente*, et qu'un seul acte respectueux, *1*, a pu être signifié. Telle est en pratique, dans la stricte vérité des faits, les conséquences d'application de la loi : les raisons estimables, mais seulement sentimentales du respect des ascendants aboutissent à ce que dans une grande ville, — population ouvrière où il n'est certes pas besoin, pour éloigner du mariage, qu'il soit d'un accès dificile, — un seul aïeul sur 2.384 a pu être atteint par la sollicitation de l'enfant et manifester sa volonté. Ce n'est pas tout : dans l'exposé des motifs de sa proposition de loi, M. l'abbé Lemire fait très justement ressortir que ces recherches, outre que, longues, embarrassantes, elles peuvent dégoûter du mariage, sont onéreuses pour les humbles bourses; les actes de consentement et respectueux sont gratuits, oui, mais pour ceux-là seulement, qui, payant moins de 10 francs de contribution, sont regardés comme indigents, et qui osent s'avouer indigents : or, avec les prestations, la cote personnelle, les centimes, le chiffre de 10 francs hors de Paris est vite dépassé, et d'ailleurs, on n'ose pas toujours avouer son indigence. Quant aux actes de décès, par où il faut suppléer aux actes de consentement ou respectueux, tout le monde les paye à raison de 2 fr. 30 l'un : deux futurs époux qui n'ont ni père ni mère, ni aïeuls et aïeules, doivent produire chacun six actes de décès, au total douze actes; soit une dépense de 27 fr. 60. Vraiment, quand aux raisons de principe s'ajoutent de pareils faits, il semble que le législateur ne doive plus avoir d'hésitation. L'acte respectueux aux aïeuls et aïeules est pire qu'inutile, nuisible au mariage : il n'a plus sa place dans une loi qui voudra rendre le mariage plus accessible à tous, et par là son institution plus démocratique.

LOUIS DELZONS.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'Europe et la Révolution française, par Albert Sorel.

ALBERT SOREL. *L'Europe et la Révolution française.* — Tome V : *Bonaparte et le Directoire.* — Tome VI : *La Trêve* : *Lunéville et Amiens.* — Tome VII : *Le Blocus continental*; *le grand Empire.* — Tome VIII : *La coalition*; *les Traités de 1815.* (Plon, éditeur.)

RAYMOND GUYOT et PIERRE MURET. *Etude critique sur Bonaparte et le Directoire*, par M. ALBERT SOREL. (*Revue d'Histoire moderne et contemporaine.*)

ARTHUR-LÉVY : *Napoléon et la Paix.* (Plon, éditeur.)

PAUL ACKER : *Petites confessions.* (Fontemoing, éditeur.)

FIRMIN ROZ : *Pour la Couronne d'Angleterre.* (Plon, éditeur.)

Et c'est certainement une grande œuvre, une très grande œuvre que celle dont M. Albert Sorel vient

de terminer tous les développements. Arrivant à la dernière page du dernier des huit volumes de cette imposante histoire de l'*Europe et la Révolution française*, il se laisse aller à des déclarations sentimentales un peu poncives et qui ne sont nullement dans sa manière habituelle. Il se retourne vers les héros de la gloire française et il s'écrie : « C'est vers eux que je me reporte au moment de fermer ce livre, compagnon de ma jeunesse, ami de mon âge mûr, où j'ai mis trente années de mon existence, et tâché de traduire en paroles mon amour pour mon pays, mon admiration pour son génie, mon culte pour son histoire, ma tendresse pour ses illusions, ma pitié pour ses infortunes, ma fierté de ses triomphes et ma foi inébranlable dans ses destinées. » Tous ces sentiments se balancent et se nuancent on ne peut mieux. Il y a dans la phrase une certaine solennité que les circonstances justifient. L'œuvre de M. Albert Sorel est colossale. Il peut, au moment de la clore, ressentir quelque orgueil.

L'historien a montré dans Napoléon l'exécuteur et l'ordonnateur de la Révolution française en Europe, Napoléon a posé les jalons, ouvert les avenues, dressé les fondations, aplani le sol ; les nationalités ont prévalu en Italie, en Allemagne, et plus tard dans les pays chrétiens de l'Orient, selon des directions qu'il leur avait disposées. Napoléon tombé parut immense ; le conquérant et le despote disparus, on découvrit le prodigieux laboureur de la terre d'Europe, l'œuvre de l'homme d'Etat et ses retentissements infinis dans l'histoire. « L'auréole que les journalistes, les historiens et les poètes ont répandue autour de Napoléon disparaît devant l'implacable réalité de ce livre », disait Gœthe en 1827, après la lecture d'un recueil de mémoires « mais le héros, n'en est pas diminué, au contraire, il grandit à mesure qu'il devient plus vrai. »

Et Albert Sorel proteste en parlant de son œuvre : « Je souhaiterais que cet ouvrage laissât la même impression, non seulement du grand homme qui y occupe tant de place, mais encore et surtout de la nation française qui le remplit et qui en est l'âme. » Laisser l'impression d'un homme et d'une nation : voilà bien exactement ce qu'Albert Sorel eut dessein de faire. Cela exige justement des qualités d'écrivaine qui sont indispensables à un historien, je dis des qualités d'écrivain sans lesquelles l'érudit le mieux intentionné du monde ne parviendra jamais à être un historien. Un jeune romancier d'aujourd'hui, Paul Acker, alla jadis questionner Albert Sorel; et le récit de sa visite est fort agréable. Après s'être émerveillé congrûment qu'Albert Sorel ait commencé par écrire un roman : *La Grande Falaise*, Paul Acker lui fait dire — est-ce qu'il n'a pas trahi quelque peu ses paroles en les traduisant ?

« Mon Dieu ! en me consacrant à l'histoire, je n'ai pas abandonné le roman. L'historien est aussi un romancier : il raconte. Quand vous écrivez un roman — je ne parle pas d'un roman de pure fantaisie — vous dépeignez des hommes dans un milieu, à une époque donnés... Ce milieu, cette époque, il faut que vous les connaissiez ; ces hommes vous les avez vus, tout au moins vous savez comment ils pensaient, quels étaient leurs goûts, leurs vices, leurs vertus. Eh bien ! l'historien fait-il autre chose que dépeindre des hommes à une époque donnée ? Cette société que le romancier reconstruit avec des personnages d'imagination, lui la reconstruit avec ceux-là même qui la constituaient... » Retenons ceci seulement : alors même que l'on est un observateur scrupuleux et impartial des documents, on ne peut être tout à fait un historien. Il faut, en outre, je ne sais quelle exaltation d'esprit pour apercevoir et ressusciter une époque. Si on ne l'a point, on dénombre les mouvements des hommes, sans les comprendre ni les expliquer, mais on ne dépeint pas les hommes. Et l'historien doit en effet les dépeindre. Il ne sera jamais superflu de répéter que l'historien peut quelquefois approcher de la vérité aussi sûrement par le concours de l'hypothèse et l'aide de l'imagination que par l'investigation minutieuse des archives. Il y a la recherche scientifique — aussi scientifique que possible enfin ! — des faits. Il y a l'intelligence historique qui classe, ordonne, rétablit, complète, conjecture, imagine. N'en doutons pas. Je veux que l'histoire ne soit que vérité et que science. Mais accordez-moi que même dans le contrôle de documents classés avec le désintéressement passionné du savant, l'érudit, à son insu, laisse travailler son esprit sur ces documents, et quelquefois c'est dans cette mesure même où s'accomplit ce travail intellectuel que l'érudit approche de la vérité et se transforme en un historien digne de ce nom.

MM. Raymond Guyot et Pierre Muret, ardents comme de jeunes érudits, ne veulent pas croire que l'imagination s'insinue fatalement même dans l'effort le plus sévère de l'érudition, et d'autre part cependant les documents, les moindres documents prennent à leurs yeux une importance énorme, et surtout s'ils n'ont pas été consultés et surtout s'ils sont inédits, ils révèlent la vérité tout entière, et le reste est pour ces archivistes exubérants comme s'il n'était pas. Ils ont dressé la liste des défaillances documentaires de M. Albert Sorel. Ils ont porté leur recherche sur un seul volume, celui que M. Albert Sorel consacre à Bonaparte et au Directoire. Est-ce le volume capital, comme le disent ces savants, qui déjà se permettent ainsi une appréciation qu'ils ne justifient pas ? En tout cas, c'est le volume central. Jusque-là Albert Sorel a étudié la formation et le développement de

la diplomatie révolutionnaire. Il étudiera plus tard la politique extérieure de Napoléon. Le tome V montre le passage de l'une à l'autre. Et c'est à propos de ce volume que M. Raymond Guyot et M. Pierre Muret ont voulu prouver que la documentation de M. Albert Sorel est insuffisante, et que sa critique n'est point rigoureuse. Ils reprochent à M. Albert Sorel de n'avoir point étudié directement les documents français inédits des Affaires étrangères et des Archives. Du moins, ils constatent qu'aucune trace n'existe de ces documents dans le livre sur *Bonaparte et le Directoire*. Suivant les relations du Directoire avec l'Autriche et l'Empire, avec la Prusse, avec l'Angleterre, avec l'Espagne, avec la Suisse, avec le Piémont, avec les Républiques italiennes, ils s'empressent d'attester que l'auteur n'a consulté la plupart du temps que des documents publiés et des livres de seconde main, que l'examen rapide des documents d'archives montre que beaucoup d'éléments d'appréciation lui ont manqué pour justifier les conclusions qu'il présente, que ces documents, à plusieurs reprises, paraissent contredire ses appréciations. Ensuite, la méthode de M. Sorel n'est pas, d'après eux, assez rigoureuse, ni sa critique assez exacte pour le garder des interprétations douteuses et des affirmations contestables où, comme ils le disent, « la pente de sa thèse l'incline parfois ». J'avoue que leur réquisitoire — car il s'agit là d'un réquisitoire — est excessif en la brutalité de ses conclusions. Car si ces érudits acrimonieux démontrent, en effet, que sur certains faits historiques, qui sont en somme des événements accessoires, M. Sorel n'a pas consulté tous les documents, ils ne font pas la preuve que d'autres documents, ajoutés aux siens, les anéantiraient. Consultés de plus près, ils eussent complété son œuvre. Et quelle œuvre ne peut être complétée ! Est-ce que ces avocats de l'érudition à outrance ne ruinent pas à peu près, toutes leurs accusations, lorsque, ayant énormément attaqué, ils se retirent en disant : « Assurément beaucoup des jugements d'Albert Sorel pris à part semblent justes et seront sans doute ratifiés après enquête ! » Faites donc l'enquête d'abord, et vous discuterez après ! Je ne vois guère l'intérêt scientifique qu'il peut y avoir à affaiblir la portée d'une œuvre dont on ne peut affirmer définitivement qu'elle ne mérite point sa gloire et son influence.

S'il y a quelques lacunes dans l'œuvre totale d'Albert Sorel et si elle est fragile par endroits, c'est parce que ses proportions sont gigantesques, et peut-être bien que, étant constatée la progression croissante des documents indispensables à l'élaboration d'une œuvre historique, on ne tentera plus d'écrire ces grands ouvrages qui embrassent toute une époque ou la vie intégrale d'un homme par qui l'Europe entière et presque tout l'univers furent intéressés. Peut-être, mais il reste à M. Albert Sorel d'avoir réalisé la dernière de ces œuvres immenses et sans doute la plus proche de la perfection. D'autres étudieront à fond dans les Archives Nationales, la série A F III ou la série F 7. Et sans doute M. Guyot et M. Muret en tireront-ils la matière de beaux livres spéciaux. Ils ne seront goûtés que dans la mesure où M. Albert Sorel, par exemple, aura préparé les esprits à les apprécier, et s'ils nous font connaître plus complètement la vérité — mais qu'est-ce au juste que la vérité et surtout la vérité historique ? — c'est peut-être parce que M. Albert Sorel les aura engagés, par ses généralisations toujours prudentes, dans la route où ils ne feront plus que de petits pas assurés et fermes !...

Je devine que d'autres Muret ou d'autres Guyot pourront attaquer tour à tour le sixième et le septième et le huitième volumes de l'*Europe et la Révolution française*, et attester que M. Albert Sorel n'a pas épuisé toutes les ressources de la série A F IV ou de la série F 8. Mais probablement leurs témoignages fragmentaires n'annihileront que peu de chose d'une œuvre où la vérité générale d'une époque est sûrement révélée. Et je sens bien que M. Sorel est très disposé à se référer le plus souvent à des livres déjà publiés. Il me semble que ce défaut serait négligeable si tous ces livres étaient constitués avec la rigueur scientifique que M. Guyot et M. Muret sont certains de posséder. Evidemment, dans une œuvre comme celle d'Albert Sorel, seules devraient compter les pièces officielles et les enquêtes contradictoires parmi les témoignages des contemporains ; qu'importe toutefois, pourvu que les livres auxquels M. Albert Sorel se réfère soient établis avec cette méthode vraiment scientifique !

Mais on regrettera que M. Albert Sorel fasse état presque à chaque page des livres de Frédéric Masson, qui sont la construction arbitraire d'un esprit assez trouble et où n'est admise nulle référence. M. Frédéric Masson peut jouir de quelque autorité dans certains milieux — mais comme Guyot et Muret doivent rire de lui ! L'influence étrange de Frédéric Masson sur Albert Sorel entraîne d'aventure celui-ci à des erreurs, à des contradictions.

Ainsi, c'est d'après Frédéric Masson qu'Albert Sorel adopte pompeusement la théorie du *système dynastique*, succédant au système ou *parti du clan* corse. Est-elle donc exacte cette théorie !

Napoléon envisage le problème de la succession à l'Empire. Il ne voit qu'une solution à ce problème : un héritier direct. Et nous dit Albert Sorel, dès qu'il s'y arrête, Napoléon en découvre toutes les conséquences, en veut tous les moyens ; il entend que cet héritier soit le seul maître de l'Empire, il entend

le débarrasser de ces appendices gênants et dangereux dont il l'a imprudemment garni, qui menacent s'ils croissent de l'étouffer de leurs végétations parasites; s'ils dégénèrent, de l'empoisonner. Du même coup surgit en son esprit le dessein de reprendre, pour l'héritier de son sang, ce qu'il a trop largement distribué entre les compétiteurs de sa succession; de substituer après lui à la désastreuse division de l'empire de Charlemagne, l'unité de l'Empire romain, au morcellement de la France entre les apanagés de saint Louis et des Valois, la centralisation politique de Louis XIV. « Je me suis fait un empire, je veux le conserver », disait-il à un émissaire de Lucien. Les nécessités du blocus l'obligeaient à la tutelle des royaumes de ses frères; la création d'une dynastie va l'amener à réunir ces royaumes à sa couronne. Ainsi parle M. Albert Sorel lorsque Frédéric Masson le domine. Mais n'est-il donc pas plus juste de dire que Napoléon songea à détrôner ses frères seulement le jour où ils s'obstinèrent, malgré toutes les objurgations de l'Empereur, à se considérer non plus comme les serviteurs de l'Empire français, mais comme des rois autonomes, rois par droit de naissance, maîtres d'agir dans ce qu'ils croyaient être leur propre intérêt? L'exposé d'Albert Sorel le prouverait amplement (voir tome VII). Et puis, est-ce qu'Albert Sorel n'a pas déjà exprimé les volontés de Napoléon concernant ses frères, volontés qui rendent superflue, si elles n'excluent pas la conception du *système dynastique*. Napoléon voulait simlement que ses frères fussent les défenseurs des *Marches de l'Empire*. « Qui t'a fait roi? C'est l'éternelle réponse (de Napoléon) à l'éternelle antienne de leurs réclamations. Comme si prenant le titre de roi, ils s'étaient du coup imprégnés de la prodigieuse niaiserie des dynasties qui s'éteignent, ils se croient puérilement appelés par la Providence à gouverner les hommes : la Révolution ne s'est faite que pour les conduire là, l'Europe n'a été conquise que pour leur payer des listes civiles, leur découper des principautés et des royaumes. Napoléon les appelle au service et leur confie les *Marches de l'Empire*; ils ne veulent servir qu'eux-mêmes et ne voient dans les *Marches* que des auberges joyeuses et somptueuses, des théâtres à secouer son panache pour Murat; à distiller son hypocondrie et à la dissoudre en humanité pour Louis; à déployer ses vertus de philanthropie et à étaler sa modestie de roi philosophe, couronné malgré lui, pour Joseph ». Voilà la vérité, et c'est M. Albert Sorel qui l'expose. A quoi bon combiner ensuite un système que rien ne justifie! On remarque cette combinaison aventureuse de Albert Sorel parce qu'il subit là la suggestion, l'envoûtement de Frédéric Masson, et s'il est quelquefois comme à la merci de cet historien sans réserve, le plus souvent les jugements d'Albert Sorel sont libres et sûrs.

Consentez, comme il est sage, à négliger les détails qui, dans cette œuvre vaste, doivent raisonnablement être négligés, vous serez bien obligés de reconnaître qu'elle est à peu près toujours d'une science prudente et sage. Par hasard, vous discernerez quelques flottements, quelques contradictions. Elles résultent seulement de l'immensité de l'œuvre. Et Albert Sorel, ramené à la vérité par sa science même, ne manque jamais de fournir un correctif à ses affirmations excessives.

Quand il arrive en 1810, à l'apogée du grand empire, lorsque Napoléon est « au faîte des choses humaines », Albert Sorel s'enthousiasme. Et, s'enthousiasmant, il devient un apologiste. On admettait jusqu'à maintenant que Napoléon cédait glorieusement à des fatalités et que la France était malheureuse. Mais voici que tout est admirable pour Albert Sorel et que le blocus même est une source de fortune pour la France!

« De plus, le peuple se sent prospère : le blocus continental n'est pas impopulaire en France. La rivalité traditionnelle avec l'Angleterre, la haine séculaire de l'Anglais ont fait endurer les pires souffrances aux temps du blocus révolutionnaire; maintenant la France souffre peu et profite beaucoup. Les inconvénients pèsent sur les peuples annexés et sur les alliés. La France ne recueille que les avantages. Les licences sont une source d'agio, de spéculations, de grosses affaires. Les denrées dont on est privé, le peuple en a rarement joui, n'ayant encore l'habitude ni du sucre, ni du café à bon marché. Les riches paient plus cher, mais ils sont plus riches. L'industrie se fonde et promet pour l'avenir tout un renouveau de richesse. L'agriculture protégée se relève. Le système, même prohibitionniste, n'est pas une nouveauté, la République n'en a jamais connu d'autre. Il semble à la plupart des consommateurs un mal nécessaire, aux producteurs un bienfait. » (VII, 465.)

Exagération passagère! Albert Sorel nous a mis en garde contre elle lorsqu'il nous a montré, à la fin de 1809, Napoléon se heurtant dans sa cour, dans son gouvernement, dans le pays, à la même résistance des choses qu'il rencontrait en Europe, la France lasse de la guerre, et même de la plupart des conquêtes, l'opposition grondante, Decrès, le ministre de la Marine disant : « Voulez-vous que je vous dise la vérité, et que je vous dévoile l'avenir? L'Empereur est fou, tout à fait fou, et nous jettera tous autant que nous sommes cul par dessus tête, et tout cela finira pas une épouvantable catastrophe. » (VII, 412.)

Légères incertitudes, et combien rares dans un

récit qui s'avance majestueux et fort, dont l'érudition est évidemment solide et pénétrant le sens historique. Généralisateur extrêmement circonspect, extrêmement prévoyant, il a su le premier rattacher la Révolution française à l'histoire de l'Europe, et montrant dans la Révolution la suite nécessaire de l'histoire du vieux monde ,appliquer, comme on l'a dit, la loi de continuité et d'enchaînement qui régit l'univers moral comme l'univers sensible et que l'étude attentive des phénomènes doit immanquablement confirmer. Tout se continue, évolue et porte ses effets, dit Albert Sorel. Tout se détache du passé, tout se rattache à l'avenir et l'époque que l'historien croit saisir n'est jamais qu'un entre-deux. Du moins, à l'instant de voir finir cette période et d'en voir commencer une nouvelle, il est permis de s'arrêter au tournant, de considérer dans son ensemble la région parcourue, de chercher les lignes directrices et continues, de dégager dans la transformation ininterrompue de la vie, ce qui subsiste de permanent, ce qui apparaît de particulier, en un mot les caractères par où cette période découpée par l'historien dans l'histoire générale y rentre cependant et en forme un moment. C'est ce qu'Albert Sorel a su faire merveilleusement. Et il a su montrer, dans la fin comme au début de son œuvre que, en cette histoire d'un quart de siècle qui met toute l'Europe aux prises, le permanent, c'est la lutte pour les limites. « C'est par là que l'histoire de l'Europe et de la Révolution française se relie aux luttes antérieures de l'Europe et de la France et contribue à expliquer la suite des luttes à venir. La France veut conquérir les limites de César. » Avec la même tenacité que la France poursuit ce dessein de croissance, les autres Etats de l'Europe poursuivent leur dessein de compression ; ils apportent à refouler la France dans ses « anciennes limites » autant d'obstination que la France met d'élan à en sortir afin de se donner ses « limites naturelles ». Et c'est ainsi qu'Albert Sorel aboutit une fois encore aux mêmes conclusions qu'Arthur-Lévy dans ce livre fondamental qui est à bien des égards un livre initiateur : *Napoléon et la Paix.* Arthur-Lévy a montré que ce n'est ni par une conception subite, ni par une élaboration méditée, c'est pas à pas, attiré par des provocations répétées, que Napoléon se trouva un jour maître ou protecteur d'une partie de l'Europe et en situation de comprimer le reste. Les souverains de l'Europe eurent, plus que Napoléon, un plan systématique : marcher tous contre un seul, ne se tenir jamais pour battus, considérer des traités comme des trêves permettant de rallier et de ramener en ligne les armées dispersées... Aussi, chaque coalition nouvelle contraignit Napoléon à étendre ses conquêtes pour tenir en respect, loin de France, ses ennemis opiniâtres.

Albert Sorel confirme une fois de plus ces conclusions. Il voit « cette guerre de ruines entre les alliés qui veulent toujours refouler la France au-delà des limites qu'ils lui avaient reconnues en 1795, 1797, 1801 ; et la France amenée sans cesse à pousser ses têtes de pont, ses avancées, ses forts détachés au-delà de ces mêmes limites, si elle veut les défendre contre la marée contraire dont le flux, incessamment, vient les battre... » Et voilà la preuve que Napoléon, cherchant partout la paix, est voué à la guerre, et que jamais il n'est complètement victorieux, lui qui, aspirant à la paix sur tous les champs de bataille, est conduit de victoires en victoires, de guerres inévitables en guerres fatales, à la catastrophe suprême....

Voilà comment nous faisons peu à peu la conquête de la vérité historique. Ils viendront maintenant ceux qui, choisissant un petit domaine, le cultiveront en entier, et nous en savons déjà plusieurs dont l'érudition a fouillé profondément des étendues restreintes, et ils pourront compléter cette œuvre si belle par ses vastes proportions. Albert Sorel a eu la hardiesse de concevoir une œuvre géante, à l'heure où ces œuvres sont de plus en plus difficiles ; il a eu la persévérance héroïque de l'accomplir telle qu'il l'avait conçue. Aujourd'hui les œuvres improvisées passent à la hâte et succombent... Celle d'Albert Sorel sera durable parce qu'elle fut lente. Le résultat sera considérable parce qu'il mérite d'être proportionné à l'effort qui fut gigantesque. L'œuvre solide et grandiose de cet historien fait honneur à la littérature de notre temps.

*
* *

Si vous aimez l'observation exacte, précise, prudente, la netteté des impressions politiques et sociales, en même temps, s'il vous plaît de suivre un écrivain particulièrement sensible aux beaux spectacles de la nature, lisez le livre de Firmin Roz : *Sous la Couronne d'Angleterre.* Dans ce livre, Firmin Roz a réuni des études minutieuses et j'allais dire amoureuses sur l'Irlande et son destin, l Écosse, le Pays de Galles.

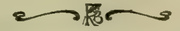
Parcourant avec une attention constamment émue ces régions gracieuses ou sauvages, âpres ou douloureuses, il a surtout voulu voir et montrer comment le génie national, en chacune d'elles, survit à l'indépendance. Dans ces trois pays, le génie national a résisté, lutté, imposé enfin, après des péripéties pathétiques, sa victoire aux mœurs, aux institutions et aux lois. Oui, chacun de ces trois pays, cessant d'être un État, est demeuré une nation. C'est cette nation qui se révèle au voyageur telle que l'ont faite le sol, le ciel, les luttes du passé et, par-dessus tout, à travers les ombres de sa destinée, le rayonnement de son âme. On la devine dans les paysages auxquels

fut associée son histoire. Les vestiges du passé nous parlent d'elle et derrière la vie d'aujourd'hui, on la sent toujours invisible et présente. Elle a pour Firmin Roz le charme d'une mystérieuse figure voilée. Cette figure l'attire, éveille en lui le désir de percer son secret.

Et il va, il va, historien, psychologue et artiste à travers ce présent et ce passé qui s'unissent et se confondent au point de défier parfois l'analyse. Et quand l'esprit hésite, les yeux et l'imagination, guidés par les harmonies où s'accordent la nature, les ruines et l'humanité le conduisent parmi la poésie des souvenirs, jusqu'à la vérité de la vie...

Cette vie, il la voit toute entière avec une perspicacité singulièrement pénétrante. Mais il y a un poète dans le sociologue que veut être Firmin Roz. Mme de Staël disait qu'elle ferait le tour du monde pour rencontrer un homme d'esprit, mais qu'elle n'ouvrirait pas sa fenêtre pour regarder la baie de Naples. Il est des êtres, en effet, qu'aucune des merveilles de la nature, ni les splendeurs de l'aurore et du couchant, ni l'imposant spectacle de l'Océan illimité, ni les forêts agitées par la tempête ou animées par le chant des oiseaux, ni les glaciers, ni les montagnes, qu'aucun de ces magnifiques spectacles ne peut émouvoir et devant qui « toutes les splendeurs de la terre et des cieux pourraient passer chaque jour sans toucher leurs cœurs ni élever leurs esprits. » Firmin Roz ne leur ressemble pas. Et il dirait plutôt avec Ruskin que « ce que l'esprit humain peut faire de plus grand en ce monde est de regarder et de raconter tout simplement ce qu'il a vu. » Lisez donc sa description des lacs de Killarney. Lisez toutes ces descriptions de la nature irlandaise : vous tiendrez pour certain que ce bon sociologue est un excellent poète. Et Firmin Roz écrit avec une élégance harmonieuse qui est un charme. Son style est d'un apprêt modeste et constant. Firmin Roz sait que la douce sonorité des phrases cadencées avec soin peut retentir jusqu'au profond de l'âme, et il communique à tout ce qu'il écrit une grâce appliquée et discrète dont l'insinuante séduction est irrésistible.

J. Ernest-Charles.



L'ÉVOLUTION DU TRADE UNIONISME

L'Ancien Parti

La classe ouvrière d'Angleterre traverse, depuis quelque temps, une crise d'une extrême intensité, et dont les conséquences frapperont d'ici peu tous les regards. Après s'être vouée, durant des années, à l'action purement syndicale et mutualiste, elle a été incitée tout à coup à se détourner vers l'action politique qu'elle avait désertée avec une persévérance quasi systématique. Cette soudaine évolution préoccupe vivement les partis qui jusqu'ici se disputaient outre-Manche la faveur de l'opinion, conservateurs d'un côté, libéraux de l'autre, et qui, de par l'abdication des travailleurs, se considéraient comme les maîtres alternatifs du pays. C'est par millions que se comptent en Grande-Bretagne les salariés des trois industries prépondérantes — l'extraction minière, la transformation textile et la métallurgie — et même en l'absence du suffrage universel, ceux d'entre eux qui disposent du droit de vote, sont assez nombreux pour opérer un bouleversement dans la classification parlementaire.

Le Trade Unionisme britannique a été opposé, pendant un demi-siècle, par les économistes, au socialisme continental. On vantait la sagesse, la modération, le parfait sens de la mesure qui caractérisaient les syndiqués anglais et qui — à part de rares exceptions — dominaient leur programme de *desiderata*. Le Royaume-Uni, à vrai dire, n'a connu ni les guerres sociales qui se déchaînèrent à deux reprises en France, ni les mouvements sanglants qui, en plusieurs circonstances, surgirent en Italie et en Espagne, ni la menace permanente qu'entretiennent le Parti ouvrier belge ou la Socialdémocratie d'Allemagne. Les Unionistes revendiquaient des salaires plus élevés, des journées de labeur raccourcies, des précautions hygiéniques : tantôt ils négociaient avec les patrons des contrats collectifs qui conféraient des garanties à l'industrie elle-même, tantôt ils déclaraient la grève, en précisant leurs aspirations — mais en répudiant toute violence ; tantôt encore ils créaient l'agitation légale pour obtenir des Communes et des Lords quelque texte protecteur. Encore ce dernier mode était-il le moins employé, et c'est de la convention librement débattue que les grandes corporations attendaient l'amélioration progressive de leur sort.

Tel a été, pendant des années, l'esprit unioniste, hostile à toute conception subversive des choses. Même l'apparition du nouvel Unionisme — comme on a dit, — de celui qui groupait les ouvriers non qualifiés, les Dockers entre autres, n'avait pas réussi à changer la mentalité des syndiqués. L'idée de la lutte des classes, cette idée qui est à la base même de la propagande communiste contemporaine et qui est venue animer, depuis le manifeste fameux de 1848, toute la poussée des travailleurs, n'était accueillie chez nos voisins que par de petits groupes d'hommes ; elle demeurait presque une théorie scientifique, incapable de se vulgariser et de conquérir les masses. Le socialisme apparaissait ainsi comme

le corps de doctrines d'une faible minorité d'initiés.

Trait étrange ! C'est dans la contrée même où Marx a étudié de très près la transformation économique du XIXe siècle et où il a observé les phénomènes directeurs de l'évolution industrialiste, que la pensée de Marx a le moins aisément pénétré. Alors qu'elle étreignait les travailleurs d'Allemagne et d'Autriche, de Russie et d'Italie, de France et de Hollande, de Belgique et de Suisse, elle se heurtait à Londres, à Birmingham, à Manchester, à Glasgow à de formidables résistances. Faut-il chercher les causes de cet insuccès prolongé dans le développement historique du peuple anglais, dans la structure intellectuelle, dans la méthode logique d'une nation qui, plus que toute autre, a rejeté les raisonnements de large horizon, ou plus simplement dans les résultats effectifs que le Trade Unionisme traditionnel a remportés d'étape en étape ? Ce n'est point là un problème que nous entendons résoudre et, au surplus, il se pose tout aussi bien pour l'Amérique du Nord, où le socialisme recueille avec peine quelques dizaines de milliers de voix au milieu d'une colossale population ouvrière.

Ce qu'il importe bien plutôt d'établir, c'est que ce Trade Unionisme, si imbu de modérantisme, si exclusif de tout système à longue portée, si soucieux des solutions immédiates, se soustrait aujourd'hui à sa tradition. Non seulement il renonce à son indifférence vis-à-vis des vieux partis qui, par quelques rudimentaires promesses, se saisissaient tour à tour de ses suffrages ; non seulement il se dresse pour la première fois, ou à peu près, en organisation prolétarienne, avide de conquérir sa place légitime aux Communes ; mais encore il s'ouvre aux thèses subversives qui ont prévalu sur le continent, et le socialisme qui lui inspirait plus que de la répugnance, —une sorte de stupeur, — s'infiltre avec une incontestable rapidité dans les rangs des foules qu'il a assimilées.

Si l'on analyse les raisons de cette évolution — qui marquera une étape historique — on est forcé de les classer en deux catégories distinctes : d'une part, on envisagera les persécutions de toute nature, les attaques directes et obliques qui ont été entreprises, au cours des dernières années, contre les organisations corporatives, et qui, impuissantes à coup sûr à disloquer leurs effectifs, ont cependant abouti à redresser contre elles une jurisprudence ruineuse ou menaçante ; d'autre part, l'on considérera les lourdes charges que le triomphe de l'impérialisme, proclamé par M. Chamberlain, imposerait à l'ensemble des ouvriers.

Quant aux conséquences de la volte-face du Trade-Unionisme et de sa conversion totale ou partielle au socialisme, elles se résument en deux mots. La politique séculaire du Parlement britannique sera bouleversée dans ses bases profondes ; par contre-coup, les grandes Fédérations américaines subiront l'empreinte du mouvement communiste, et ainsi l'armée de la démocratie internationale, se grossissant des deux corps prolétariens les plus massifs et les plus puissants qui soient au monde, verra tomber spontanément l'obstacle le plus fort qui s'opposait à sa marche. Tel est, circonscrit nettement, le sujet que nous abordons ici.

* * *

Si l'on veut élucider les événements récents, qui ont versé sur une pente nouvelle le courant syndical anglais, il est nécessaire de reprendre très succinctement l'histoire du Trade Unionisme qui a certes tenté beaucoup d'écrivains, mais qui a trouvé son expression la plus achevée dans le livre des Webb.

Le groupement corporatif britannique, n'est pas issu, comme certains l'ont prétendu, de la Guilde antique. Il s'est formé vers le début du XVIIIe siècle, au moment où la grande industrie naissante a concentré les premières masses de salariés. En 1717 apparaît l'Union des lainiers du Devonshire ; en 1720, celle des tailleurs de Londres. Mais en même temps le Parlement —, tout naturellement ému —, arrête des sanctions sévères contre les nouvelles associations, sanctions distribuées, au surplus, avec un extrême arbitraire. Cette situation, qui s'aggrava encore entre les années 1790 et 1810, parce que Whigs et Tories redoutaient également la contagion de la révolution française, subsista jusqu'en 1824. En effet, à cette époque, une commission d'enquête, dont l'agitation ouvrière avait provoqué la réunion, fit voter une loi relativement libérale. Par ce dispositif, furent abolis les textes édictés contre les corporations, mais comme il était stipulé en termes assez vagues qu'aucune atteinte ne serait portée par elles à la liberté du travail, il demeurait toujours loisible de les ressaisir. Cette charte d'émancipation de 1824, quoique remaniée dans un sens rétrograde en 1825, a couvert toute l'organisation unioniste pendant près de cinquante ans.

Les groupements professionnels jouissaient donc d'une liberté théorique ; mais les patrons, les inquiétant à tout moment, frappaient les chefs, les secrétaires et s'efforçaient de ruiner le mouvement. Les instigateurs des chômages concertés pouvaient être, à chaque instant, arrêtés, emprisonnés pour intimidation ou pour picketing (surveillance des chantiers) ; d'innombrables et de dures condamnations — certains tribunaux prononcèrent sept années de relégation pour des actes anodins, — décourageaient la moindre initiative. On réclama alors,

d'une part, la reconnaissance d'une certaine capacité aux Unions, c'est-à-dire une consécration légale explicite ; de l'autre, un remaniement de la législation sur les grèves. Deux textes intervinrent : la loi de 1871 autorisait les unions à se faire enregistrer en vue de l'obtention de la personnalité morale, mais elle contenait des clauses pénales qui permettaient d'incarcérer, en toute occurrence, les grévistes ; elle déchaina tout de suite un nouveau sursaut d'opinion, qui entraîna lui-même l'adoption de la loi de 1875. Ce texte, le plus récent en la matière, portait cette stipulation essentielle : « une convention ou un arrangement fait par deux ou plusieurs personnes, pour faire ou pour aider à faire quelque acte de discussion entre employeurs et travailleurs, ne sera pas poursuivi comme acte de malfaiteurs, si une telle action commise par une seule personne n'est pas tenue pour criminelle. » Par contre on restait passible d'une amende de 500 francs et d'un emprisonnement de trois mois au plus lorsque, pour contraindre un salarié à la grève, on usait de violence ou d'intimidation, on le suivait avec persistance, on cachait ses outils ou ses vêtements, on surveillait on assiégeait sa maison.

La legislation qui se déduisait des dispositifs établis successivement par le Parlement se résumait donc ainsi : liberté et capacité resteinte des Unions ; droit de grève avec usage du Picketing pacifique, c'est-à-dire de la simple persuasion. Nous verrons plus loin comment la refonte de ces principes, non point par la présentation d'un bill, mais par la formation d'une nouvelle jurisprudence inspirée de haut, a contribué à détourner les syndiqués d'outre-Manche d'une tradition tactique acquise de longue date.

Quoi qu'il en soit, à l'abri du quasi-libéralisme d'antan, et grâce à la sécurité que leur avaient value leur persévérance, les luttes soutenues par la « Sunte » et par le « Comité Parlementaire », les syndiqués avaient abouti à dresser, à la fin du XIXe siècle, l'une des plus énormes organisations ouvrières qui fussent dans le monde.

Déjà il y a quatre-vingts ans, ils aggloméraient des contingents puissants : 500.000 hommes par exemple, au moment où fut déposé le projet de loi de 1824, mais ces effectifs ne tardaient pas à se morceler, et les corporations britanniques éprouvèrent, à plusieurs reprises, le sort qui est devenu celui des Chevaliers du Travail en Amérique. A dater de 1875, au contraire, leur personnel, leurs ressources, leur activité ne cessent de s'accroitre avec une progression presque mathématique. Elles assemblaient 1.500.000 personnes en 1892, 1.615.000 en 1897, 1.806.000 en 1899, 1.950.000 en 1903, et chacun des Congrès annuels où siégeaient les délégués de toutes les professions — le plus récent se tint à Leeds — enregistrait avec satisfaction une majoration régulière.

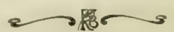
A la base du Trade Unionisme se trouvent les Unions proprement dites — 1183 au 1er janvier — qui comptent jusqu'à 86.000 membres parfois, comme celle des mécaniciens, ou 70.000 comme celle des mineurs du Durham. Au-dessus apparaissent les 91 Fédérations qui réunissent 514.000 adhérents (mines et carrières), 334.000 (métallurgistes), 248.000 (bâtiments), 125.000 (dockers), etc. Une formation latérale, mais fort utile, est le Trade Council, (conseil de métier), qui correspond à notre Bourse du Travail, et qui coordonne l'action des ouvriers d'une même localité.

Le Trade Unionisme ne dispose pas seulement d'une armée disciplinée : il a son Trésor de guerre, et pour chiffrer cette puissance financière, il suffira de dire que de 1892 à 1903, le revenu annuel montait de 36 à 53 millions, pour les 100 Unions les plus importantes. En même temps, la réserve de ces 100 groupements, passait de 32 à 109 millions. Cette condition budgétaire paraîtrait inintelligible, si l'on n'ajoutait sur-le-champ que chaque Unioniste anglais verse, pour douze mois, 40 francs de cotisation : c'est là naturellement une simple moyenne, les ouvriers mal payés acquittant une somme bien plus faible, les typographes, les mécaniciens, les constructeurs de navires, étant soumis à une contribution qui excède parfois 100 francs.

L'activité des Trade-Unions s'est manifestée dans un triple domaine : d'abord elles discutent avec les patrons pour substituer le contrat collectif au contrat individuel et certaines de ces conventions remontent au début du XIXe siècle ; en second lieu, elles organisent des grèves, soit pour réduire les heures de travail, soit pour augmenter les salaires, mais en général elles n'ont marqué que peu de propension à ouvrir ces conflits, et dans les dernières années, la statistique a démontré que les chômages concertés du Royaume-Uni sont, toutes proportions gardées, très inférieurs en nombre à ceux de France, d'Allemagne ou d'Italie ; en troisième lieu, les Unions qui, presque toujours, pratiquent la mutualité, s'attachent à donner à leurs membres des secours de maladie, des pensions de vieillesse et des allocations de chômage. C'est même cette partie de leur programme qui leur a valu leur rapide croissance ; sur 422 millions de dépenses qui ont été accomplies de 1892 à 1902, 80 millions seulement étaient affectés aux grèves, et 322 aux frais d'administration et aux services mutualistes. Peut-être s'expliquera-t-on, par ce très bref tableau, le caractère conservateur qu'ont gardé les syndicats britanniques jusqu'à une date récente. Ils étaient d'autant moins excités à

adhérer à la tactique révolutionnaire, qu'ils avaient réussi à influer sur l'organisation du travail et qu'ils se cantonnaient, non sans résultats, dans les institutions d'assurance ou de coopération.

PAUL LOUIS.



SIGURD LE TÉMÉRAIRE

Trilogie de Bjœrnstjerne Bjoerson [1]

Cependant dans la salle obscure, la douce Helga et la violente Frakark attendent avec anxiété, le retour du messager qu'elles ont envoyé en dernière ambassade, auprès de Jarl triomphant. C'est leur suprême tentative de réconciliation pacifique. Elles ne demandent pourtant que la stricte justice. N'est-il pas équitable, selon la volonté de celui qui n'est plus, que l'héritage du père soit partagé entre ses deux fils? Hélas! leurs pressentiments les avertissent bien, — et c'est pourquoi leurs paroles déguisent mal leur trouble, — que jamais, de bon gré, le Jarl Paul ne consentira à se dépouiller de la moindre parcelle de ses territoires. Et leur pensée vagabonde; ah! que ne donneraient-elles pour pouvoir, le cas échéant, compter sur l'aide efficace de Sigurd!... Mais avec quels arguments décider ce héros? Sa légendaire témérité irait-elle jusqu'à risquer sa vie pour la seule gloire de commettre une bonne action? Il n'y aurait que l'amour d'une femme! Car mieux que serments ou contraintes, mieux que ruses ou présents, les deux yeux d'une femme!... Et *plus fort il sera né, plus vite il sera pris*!... Celui que ne purent vaincre ni l'hydre de Lerne, ni le sanglier d'Erymanthe, ni le taureau de Crète, ni le géant Géryon, ni tous les monstres épouvantables qu'énumère la Fable ne s'arrêta-t-il pas vaincu, devant le pur sourire de la reine de Lydie? Est-ce qu'il ne serait pas possible de susciter l'Omphale de cet Hercule norvégien? Ah si leur nièce voulait accepter ce rôle prédestiné?

Hélas il n'est point à espérer qu'Audhilde y consente. Ce n'est point une femme, c'est une Walkyrie, cette jeune guerrière dont les journées et les nuits se passent à traquer les bêtes sauvages au fond de leurs tanières!... Quoiqu'elle ait la beauté de la vingtième année, un cœur prompt à s'émotionner ne bat pas sous sa poitrine splendide. Solitaire, avec, pour unique défense, pendu à sa ceinture, un poignard où l'image de Notre-Dame est gravée, elle parcourt les sentiers escarpés, et ni la dent des fauves, ni la main des bandits ne sauraient la contraindre à reculer. Malheur à l'audacieux qui tenterait de lui manquer de respect! Son courage, sans hésiter, saurait à la bonne place planter la lame d'acier. Pourtant un trouble inconnu l'a gagnée, lorsque, dans le soleil levant, elle vit débarquer Sigurd le Téméraire. Hirsute, sous les peaux monstrueuses dont il était affublé, le capitaine que la renommée affirmait invincible s'avançait d'une allure souveraine, et chacun de ses pas semblait prendre possession du sol sur lequel se posait la plante de ses pieds. Jamais Audhilde n'oubliera les yeux du guerrier, ces yeux insoutenables où la flamme de la vie intérieure accentuait le rayonnement de la vie triomphante. Pour la première fois, la Walkyrie norvégienne eut conscience d'avoir rencontré son vainqueur, et c'est pourquoi dès lors, elle évita les occasions de mettre sa beauté en présence du héros, car elle sent bien que s'il levait la main, le poignard où l'image de Notre-Dame est gravée resterait dans sa gaine de métal, pendu à sa ceinture.

Sur ces entrefaites arrive la réponse du frère usurpateur. Elle est aussi mauvaise que la redoutaient les deux femmes. Le Jarl Paul refuse toute concession. Harald, s'il veut revenir au pays, ne sera reçu qu'en vaincu, et sous cette condition outrageante que, détachant sa cause de celles qui l'engagèrent à la résistance, il laissera retomber sur la tête de sa mère et de sa tante le châtiment nécessaire.

Son message terminé, — et vous devinez la douleur de la pensive Helga, la colère de la violente Frakark, — l'envoyé se dispose à repartir. Pourquoi une telle hâte? Sans doute, ce sera la guerre. Pourtant n'est-il pas conforme aux usages qu'une nuit de conseil précède l'*ultimatum*? — L'ambassadeur a réponse à toute demande: Telle est bien la coutume mais, comme d'autre part, les lois de la guerre exigent qu'au burg de Catanas, la première place soit réservée au représentant du Jarl Paul, partir sans délai devient le premier devoir, puisque cette place d'honneur se trouve occupée déjà par certain aventurier, sur le compte duquel courent tant de fâcheux racontars...

Point n'était besoin d'une telle offense pour que Sigurd, présent à l'audience, se précipitât l'épée haute. Sur-le-champ, le héros mortellement outragé exige que le duel ait lieu. Différer d'une heure lui paraîtrait avouer quelques-unes des calomnies qu'a inventées ce bandit. Déjà les glaives sont dégaînés, des guerriers ont mesuré l'espace et le combat singulier déroule les incertitudes angoissantes de ses mortelles péripéties. Naturellement, le vainqueur, c'est Sigurd, ce ne pouvait être que Sigurd! N'avait-il pas pour le défendre, son bras qui n'a jamais faibli et le bon Droit?.. Pour cette fois encore, *le jugement de*

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 décembre 1904.

Dieu (puisqu'en ces temps, le duel s'appelait *le jugement de Dieu*) avait tranché selon la Vérité.

Dans un élan d'enthousiasme, l'acte s'achève ; on dirait le *strette* d'un opéra italien. Pour convaincre les âmes hésitantes, rien ne vaut le succès. Frakark oublie ses craintes et sa diplomatie. Harald, sans effort, passe du rêve à l'action ; jusqu'à cette indécise Helga qui se découvre soudain la force de vouloir. L'heure a sonné où leurs espérances vont devenir des réalités; le salut, l'avenir, leur triple et indissoluble fortune doivent être confiés aux mains de Sigurd !... Alors, pendant qu'Harald, selon le cérémonial accoutumé, confère à l'étranger des pouvoirs souverains, Audhilde troublée ne peut s'interdire de lever vers le sauveur promis à leur long exil des yeux où la reconnaissance le dispute à l'admiration. Mais Frakark, estimant que le temps presse, ayant assemblé les hordes qui leur restèrent fidèles, les engage à prêter serment à l'inconnu.

« O guerriers, clame-t-elle de sa voix basse de contralto, souvent vous avez répété à qui voulait l'entendre que vous partiriez en chantant, pour une expédition contre le Jarl Paul des îles d'Orkney, car l'injure qu'il nous infligea vous a mis dans une juste fureur. Vos navires à l'ancre n'attendent plus qu'un signal pour partir. Voici le pilote qui vous montrera de quel côté il faut tourner vos gouvernails. Mais quand des hommes de votre vaillance s'en vont à la guerre, les longs discours sont superflus, surtout ceux d'une femme. Ne pensez donc qu'à rapporter de riches dépouilles et comme doyenne de ma race, je prends l'engagement sacré qu'après la victoire viendra la récompense ! En échange de quoi, j'exige que vous prêtiez serment de fidélité à celui que j'ai choisi pour être votre capitaine ! Devant le Crucifix, sur la face du Rédempteur, jurez-lui l'obéissance dont, à leur chef, les guerriers sont redevables ! »

Le deuxième acte se passe six mois plus tard. La guerre est finie. Sigurd a remporté la victoire. Vaincu, le Jarl Paul a dû consentir à céder à son frère la moitié de l'héritage paternel. Harald, lui aussi, sera Jarl. Etant remontés sur leur nef royale, les exilés sont rentrés en triomphateurs dans leur principauté héréditaire. Tout semble aller pour le mieux dans la plus belle des Iles d'Orkney. L'action paraît terminée.

Cependant tandis que la guerre s'achevait de l'autre côté de la mer, Frakark qui ne peut plus croire à l'entière loyauté de personne, craignant que Sigurd ne leur fasse payer trop cher, les services qu'il leur a rendus, trouve ce moyen diabolique d'éluder les devoirs de la reconnaissance : en secret, au fond des prisons, à l'encontre de la parole sacrée et quoique le Droit des gens l'interdise, elle a fait massacrer les otages de guerre. Ensuite, ayant pris soin d'entacher de cette infamie la réputation du Téméraire, elle compte que le peuple, que l'armée, en découvrant cette ignominie, se retourneront contre le grand capitaine et dans un élan d'indignation banniront celui vers lequel, depuis la victoire, allaient trop de sympathies et trop d'acclamations !...

Mais cette fois pourtant, la bonne foi devait avoir raison de la perfidie. Le meurtre vient à peine d'être commis que Sigurd en a connaissance. Et sa pensée clairvoyante devine déjà celle qui l'a perpétré. Certes, il se vengera et de la seule vengeance permise à son âme généreuse !... Mais ensuite ?... et son bras qui ne tremblait pas durant les pires combats retombe découragé. Pour la deuxième fois, c'est la carrière brisée, l'avenir compromis ; peut-il demeurer au service d'une maison qui transgresse avec une déloyauté pareille les lois de la reconnaissance ?

Rester, d'ailleurs, ce serait risquer de compromettre la beauté de l'action qu'il vient d'accomplir. Connaissant l'âme populaire, on peut, en effet, supposer que l'armée, en découvrant la calomnie dont cette femme malfaisante essaya de noircir la réputation du capitaine victorieux, prendra d'une âme unanime, fait et cause pour Sigurd et lui offrira la couronne conquise pour un autre. Or la tentation serait trop forte. Etre roi ! N'était-ce point le rêve de sa jeunesse ? N'est ce pas le but de sa vie ? Pour être roi n'a-t-il point quitté son pays, abandonné sa mère, défié jusqu'aux saints du paradis ? Mieux vaut partir. C'est d'une voix singulière, où perce l'émoi de tant de pensées étrangères, qu'il l'annonce à Audhilde. Et s'il a choisi pour confidente cette Walkyrie prête à s'humaniser, c'est que dans la crise d'âme qu'il traverse, son besoin d'expansion est allé d'instinct, vers la seule qui l'ait reçu en ami, au retour de l'expédition triomphale. Mais l'amour n'a point encore touché l'âme de l'Hercule scandinave. Il ne pense toujours qu'à lui-même :

— Non, plus je réfléchis et plus je constate qu'il est impossible que je reste un jour de plus à Orfjara. Ma seule chance de bonheur est dans la liberté.

AUDHILDE *l'arrête, songeuse.* — Autrefois, je pensais ainsi, mais j'ai reconnu, depuis, que c'était une erreur !

SIGURD. — Avec les attachements viennent hélas ! les soucis.

AUDHILDE. — Dites-moi, qu'estimez-vous le plus difficile à supporter : la solitude ou bien les soucis ?

SIGURD. — Ah certes, la solitude !..

AUDHILDE. — Vous venez de vous mettre en contradiction avec vous-même.

SIGURD. — Pourquoi faut-il, alors, que la grandeur des choses de ce pays, qui naguère encore m'exaltait, ne me suffise plus aujourd'hui. Imaginez-vous que je ne suis jamais entré dans une chapelle de bois sans croire que je pénétrais dans une église de pierre, que je n'ai jamais franchi le seuil d'une cathédrale sans rêver que j'étais enfin dans l'une de ces basiliques ceinturées de colonnes, éclatantes de marbre dont les coupoles superposées semblent contre-dire les lois de la pesanteur. C'est ainsi qu'en accomplissant une action ordinaire, je me figure toujours faire je ne sais quel acte d'héroïsme sous les yeux enthousiasmés des multitudes frémissantes et dont la gloire, au delà de l'histoire, finira par devenir légendaire !

AUDHILDE. — Je commence à comprendre pourquoi vous voulez abandonner les rivages de nos îles...

SIGURD. — Que n'ai-je un but à ma vie ! Oh si j'en avais un, avec quelle patience je supporterais les épreuves de la destinée.

AUDHILDE. — Comment se peut-il faire qu'un homme tel que vous n'ait pas su donner de but à sa vie ?

SIGURD. — Comprenez-vous seulement ce dont vous parlez ? Vous même, avez-vous un but à votre vie ?

AUDHILDE. — Hélas ! je ne suis qu'une femme.

SIGURD. — C'est vrai... j'allais l'oublier !... Quant à mon histoire, elle serait trop longue !. Le but que poursuivait ma vie passée je l'ai vu fleurir et mourir sans pouvoir l'atteindre. Maintenant ma route est libre.,. Que faire ?

AUDHILDE. — Je croyais qu'il était plus facile de donner un but à sa vie !... Excusez-moi d'avoir rappelé des choses tristes à votre pensée !...

Cependant Sigurd ne peut s'exiler avant d'avoir dénoncé le complot ourdi par la méchante Frakark. Il comprend que s'il partait en renonçant à se défendre, outre que son honneur s'en trouverait entaché, ce serait enlever à sa victoire toutes conséquences pratiques. Tant que cette femme méphistophélique aura voix au conseil privé de ses neveux, la paix ne saurait règner au royaume d'Orkney. Pour que sa belle action soit complète, il lui reste à délivrer les deux Jarls, si difficilement réconciliés, de cette inspiratrice de mensonges, de cette attiseuse de mauvais sentiments, dont les duplicités ne tarderaient point à ressusciter la guerre fratricide.

Dans ce but, Sigurd, s'étant présenté à l'Assemblée du peuple, demande et obtient des pouvoirs absolus. Revenant alors au Burg, il fait, d'un geste, prisonniers Harald et les trois femmes. Puis, sans expliquer ses desseins, il les contraint à signer ce traité dont la lecture ne laisse pas que de diversement les stupéfier : *Au nom de la Sainte Trinité et sous la protection du roi de Norvège nous concluons la paix suivante : Fraternellement nous règnerons à l'avenir, sur les îles d'Orkney, habitant notre Burg héréditaire en compagnie des chefs de nos guerriers. Seront bannis tous ceux qui ont pris part au meurtre des otages de guerre et Sigurd dit le Téméraire.* Tel est le stratagème du héros pour rendre aux deux Jarls, la liberté de règner et nécessiter un départ que souhaite son âme.

Cependant tandis qu'Harald, en pleine crise de neurasthénie, ne peut se décider à signer un traité dont il craint de ne pas deviner toutes les subtilités, puisque lui échappent forcément les motifs qui engagent son capitaine à préférer l'exil, Audhilde reparaît, ignorante des événements, attirée par je ne sais quelle prescience, son orgueil vaincu par l'appel des affinités électives. Bien vite, dès les premières confidences, la vierge et le guerrier se reconnaissent de la même race. Point ne sera besoin de beaucoup de paroles pour que l'entente devienne parfaite. Au premier appel de Sigurd, Audhilde a laissé glisser sa tête sur l'épaule de celui qu'elle a choisi pour être l'initiateur. Et celui-ci comprenant ce que signifie ce geste, s'efforce de rassurer l'émoi de la Walkyrie.

Audhilde, ma bien-aimée, jamais je ne me suis senti heureux comme je le suis en cette minute, auprès de ta chère beauté. La rougeur de ton front suffit à apaiser l'anxiété qui bouillonne en moi et qui semble t'épouvanter. Dans le recueillement du matin de ma vie, tu es apparue souriante, métamorphosant ma destinée, me rendant le foyer perdu ! Et je le devine, sur le soir de mon existence, tes mains adorables étendront un jour, le voile bienfaisant du repos. Auprès de toi, c'est la paix, c'est la patrie ! — Oh viens placer tes mains que j'aime sur ma tête lasse de penser !

AUDHILDE. — Pourtant, si tu devais m'abandonner, un jour !

SIGURD. — Tu sais bien que cela ne serait pas possible.

AUDHILDE. — Mais cette angoisse qui est en toi... Oh, dis-moi, qui es-tu, Sigurd ? qui es-tu ?

SIGURD. — Je suis celui qui maintenant oublie sa race et renie son passé.

AUDHILDE. — Aurais-tu commis le mal ?

SIGURD. — Je n'ai point commis le mal, mais cesse de m'interroger.

AUDHILDE. — En unissant les cœurs l'amour inspire la confiance ; moi je puis tout te dire.

SIGURD. — Certes, je n'ai rien de caché pour toi, seulement mon expérience, devinant ce qui pourrait te faire souffrir, sait arrêter, quand il le faut, mes paroles.

AUDHILDE. — Mais de savoir déjà qu'il est des choses qui ne doivent point m'être révélées, c'est assez pour me torturer ! Dis-moi la vérité ; jadis en as-tu aimé d'autres ?

SIGURD. — Non, jamais, aucune !

AUDHILDE. — Alors, raconte-moi comment tu appris à m'aimer ?

SIGURD. — Un jour, tout à coup, l'amour s'empara de moi. Je n'en saurais dire davantage. Mais dans ton cœur de jeune fille, comment l'amour est-il venu ?

AUDHILDE. — Dès l'instant où je te vis, je t'aimai, mon vainqueur ? Ah, si tu devais un jour m'abandonner, laisse-moi te l'avouer, je ne serais point longtemps à mourir. L'avenir me fait peur ; je sens en toi je ne sais quoi d'insaisissable, d'énigmatique, quelque chose de rare, un héroïsme singulier. Tu m'apparais comme le roi tout-puissant d'une contrée magnifique !...

SIGURD (*faiblissant*). — Assez, assez !

AUDHILDE (*surprise*). — Pourquoi cette émotion ?

SIGURD. — Ne m'interroge point et, si tu tiens à notre avenir, ne me répète jamais de telles paroles. N'oublie pas que l'Esprit du Mal veille sans repos !

AUDHILDE. — Dieux éternels, mais qu'est-ce que cela signifie ?

SIGURD. — Ne fixe pas ainsi tes yeux sur moi, Audhilde.

AUDHILDE. — Maintenant, ce sont mes yeux qui t'épouvantent.

SIGURD. — C'est que dans chacun de tes regards, je lis ton éternelle question : *Sigurd, qui donc es-tu* ?

AUDHILDE. — J'étendrai donc, pour te complaire, un voile sur mon visage et sur mes yeux !.

Au troisième acte, nous sommes toujours à Orfjara. Pour la réconciliation officielle des frères ennemis, le vieux palais s'est paré de bannières et de guirlandes. Les galeries sont pleines de chansons ; dans les cours, des pages esquissent des pavanes.

Cependant ce décor de joie, loin de dissiper la mélancolie du nouveau Jarl, ne fait qu'augmenter l'angoisse de son âme. Semblable à un fantôme, il glisse le long des murailles parées de tapisseries et les serviteurs, à sa venue, se retirent interdits, se demandant s'ils ne viennent point d'entrevoir le mauvais esprit du château d'Orkney. Un seul a pitié de ce roi malade, un seul s'efforce de consoler ces souffrances

sans cause, le page aux cheveux d'or dont les romances amicales, jadis, sur les rives écossaises, dissipaient les noirs soucis de l'exil. Mystérieusement, par allégorie, Harald lui annonce son intention de partir pour une terre promise de laquelle nul, jamais, n'est revenu et où lui seront épargnées *la honte de penser et l'horreur d'être un homme*. Hélas! l'affection qu'il porte à son maître donne à l'enfant sympathique une perspicacité supérieure à son âge. Sans qu'Harald en dise davantage, Swenn a compris. Des larmes glissent le long de ses beaux cils. Et ses mains douces se font implorantes pour demander au Jarl de le prendre avec lui, dans ce grand voyage vers l'inconnu. Mais le roi refuse; ce serait un crime. Que sait-il de la vie, cet enfant! A son âge, les années restent toutes fleuries d'illusions. Et puis le bonheur viendra, peut-être, demain, à sa rencontre. Pour lui, le temps de croire n'est pas encore révolu. Il a un cœur rempli d'espérances à semer sur les sentiers d'ici-bas... L'adolescent finit par se laisser convaincre. Mais tandis qu'il s'en va, Harald, comparant malgré lui l'amitié désintéressée de ce charmant compagnon aux affections trompeuses qui ont entouré sa vie sans l'embellir, ne peut s'interdire, pris d'un regret, de murmurer : « Le plus difficile est accompli !... »

Il n'aura plus, dorénavant, qu'à lutter contre les autres. Avec lui-même, il est en règle. Il ne s'agit en somme que d'avoir un peu de courage et il en trouvera beaucoup, étant à ces heures où les plus faibles se découvrent des âmes de héros. La conclusion que sa pensée avait poursuivie s'offre à sa volonté avec une netteté admirable. Ce sera la mort rapide, la mort certaine; il n'a qu'à vouloir et sa conscience même l'y engage, puisqu'elle l'assure qu'il va commettre la seule belle action de sa carrière.

En effet, sa sagacité a prévu le nouveau guet-apens que prépare Frakark. Loin de la terroriser, l'expédient dont s'est avisé Sigurd, dans le traité qui, demain, sera mis à exécution, n'a servi qu'à démontrer à cette femme diabolique la nécessité, pour conserver la suprématie, d'agir vite et d'agir sans pitié. N'ayant rien à craindre d'Harald dont le sceptre est tombé en quenouille, elle a tout à redouter du frère vaincu dont l'obligatoire réconciliation reste sujette à caution et qui, ne pouvant s'en prendre à sa mère, réclamera sans doute à sa tante, les frais de sa défaite. Il importe donc que le Jarl Paul soit supprimé et voici le subterfuge cruel dont s'est avisé la Gorgonne norvégienne. Ayant enduit d'un poison mortel, certain manteau de drap d'or, elle projette de l'offrir à l'usurpateur, en guise de présent de bonne arrivée. Nouvelle tunique de Nessus, ce tissu fatal ne tardera point à consumer le malheureux qui aura eu la vanité de s'en revêtir. Frakark ayant ainsi rendu à l'un de ses neveux, la totalité du trône héréditaire se croit assurée de conserver toute sa vie la première place à la cour d'Orfjara.

Et les événements se dérouleraient selon les desseins de cette femme impitoyable si Harald, ayant surpris ces préparatifs, ne pensait, au contraire, que c'est à lui, le dégénéré, de céder un trône, pour lequel il ne se sent pas né, au prince de sagesse et d'énergie dont les justes pensées conduiront vers un avenir pacifique, les destinées du peuple soumis au commandement de sa race. Usant d'un artifice qui trompe les autres, il feint, par une jalousie puérile qui reste bien dans son caractère, de désirer la robe merveilleuse, jusqu'à reprocher aux femmes de l'avoir réservée à son frère. Dans un mouvement de colère, Harald, qui joue son rôle en parfait comédien, finira même par s'emparer du vêtement empoisonné et par le jeter sur ses épaules, en dépit des objurgations trop tardivement explicites d'Helga et de Frakark! Alors ce qui devait arriver, arrive. L'heure du dénouement va sonner. Parmi les cris d'orfraies des deux conspiratrices, ce sera l'agonie terrifiante du roi malade, dont le petit page aux cheveux d'or soutient de ses mains blanches la tête convulsée par les brûlures empoisonnées. Le tableau est d'une horreur shakespearienne.

A ce spectacle Sigurd qui, pour Audhilde, a cédé à la tentation que sa mégalomanie avait d'abord repoussée de prolonger son séjour aux îles d'Orkney — reprenant conscience de lui-même, finit par apercevoir que s'il demeurait davantage à la cour d'Orfjara, ce serait l'abdication de sa personnalité, la déchéance. Selon lui, le devoir ici-bas, le devoir que nul ne peut éluder sans attenter à sa mentalité, c'est d'accomplir sa destinée, au prix même des pires sacrifices; c'est de ne jamais abandonner le but que s'est proposé notre volonté. Or, de toutes ces choses, Sigurd a une notion si claire, il sent si bien qu'il est né pour devenir roi de Norvège, que le drame auquel il vient de prendre part, que les êtres de violence, de douleur ou d'amour dont il s'est efforcé de partager les passions, s'effaçant peu à peu comme accessoires décidément dans la course à la gloire qu'est sa carrière — lui deviennent lointains, étrangers, indifférents.

« Mon devoir est autre, d'ailleurs ce devoir n'est-il pas aussi mon droit? Pour peu que je possédasse le fief, je voudrais posséder aussi le royaume? De ces îles par les chemins bleus de la mer, je dois donc aller jusqu'au trône qui est le mien? Si j'étais condamné à vivre aux îles d'Orkney, même en qualité de Jarl, sans être roi de Norvège, j'aurais bientôt l'impression, prisonnier, de languir au fond d'un cachot et je craindrais alors, qu'à la longue, mes désirs ne finissent par user leurs ailes aux barreaux de

cette cage. La route de l'avenir doit rester libre devant moi. En avant, sur les traces des héros; ne faisons que de grandes choses. Il n'y avait qu'une chaîne qui put me retenir ici!... » Mais quoique le souvenir d'Audhilde inquiète encore sa pensée, quoiqu'il avoue dans une phrase délicieuse, bien souvent citée, « que ce qui fait le plus souffrir, c'est la solitude, le vide du cœur!... » sa résolution n'en reste pas moins définitive; il brisera cette nouvelle chaîne que la vie cherchait à sceller autour de son cœur. Par respect pour le libre développement de sa personnalité, il renoncera à l'amour passionné d'Audhilde comme il renonça, jadis, aux soins maternels de Thora.

Dans une dernière scène, d'un pathétique tout intellectuel, il annonce cette nécessité catégorique du départ à la vierge qui l'interroge anxieuse.

— Que de catastrophes? Qu'est-il arrivé? Je viens de voir Helga mourante sur le cadavre de son fils. Les portes du Burg sont grandes ouvertes; des étrangers envahissent le palais; déjà les sentinelles annoncent l'arrivée du Jarl Paul et j'ai surpris Frakark s'enfuyant hâtivement dans un canot léger. Où trouverai-je un défenseur si ce n'est auprès de toi? mon bien aimé!...

SIGURD. — Un exilé n'est pourtant qu'un médiocre défenseur.

AUDHILDE. — Tu m'emmèneras où tu voudras.

SIGURD. — Il faut à une épouse un foyer et la paix, deux choses que je ne posséderai peut-être jamais!

AUDHILDE. — Voudrais-tu m'abandonner?...

SIGURD. — Hélas! Après la nuit d'amour l'aube du matin s'est levée; c'est la fin des rêves!... La réalité nous sépare; elle nous remémore le sérieux de la vie, l'impératif de la conscience!...

AUDHILDE. — Ah malheur, malheur pour moi! Mes prévisions se réalisent. Qu'est-ce que je m'en vais devenir?

Elle tombe à genoux, la tête entre les mains et se met à pleurer. Avec bonté, Sigurd s'approche d'elle.

SIGURD. — Chère, dis-moi, quel bonheur t'ai-je apporté?

AUDHILDE. — Le seul que j'aie jamais connu dans cette maison.

SIGURD. — Il ne fut pourtant qu'inquiétudes et angoisses! Nos caresses furtives, nos baisers rapides de combien de larmes brûlantes ne les as-tu point expiés?

AUDHILDE. — Sigurd, Sigurd, qui donc es-tu, que je n'aie jamais pu connaître la paix auprès de toi?

SIGURD. — Je suis le roi de Norvège, le fils de Magnus aux-pieds-nus.

AUDHILDE (*se relevant, le visage subitement pâle*). — Que ne puisse-t-il se faire alors que tu ne m'aies jamais parlé.

SIGURD. — J'errais par le monde sans trouver une place où reposer ma tête. Ton amour est venu à moi; il m'a promis le bonheur!... Je cédai à tes vœux, ne sachant plus résister.

AUDHILDE. — Et tu troublas mon cœur sans apaiser ton inquiétude.

SIGURD. — Pauvre enfant, je n'ai su te donner que la douleur.

AUDHILDE. — Ce qui arrive, je l'avais prévu dès l'instant où je te vis. La peur et l'angoisse furent les premiers sentiments que tu m'inspiras. Lorsque tu pénétras dans notre demeure, c'est à peine si j'osai respirer. Ensuite ce qui arriva, mes lèvres se refusent à le dire. Toutes choses s'effacent devant mes yeux égarés. Sur le rivage, à l'horizon, la mer et le ciel finissent par se confondre et je vais au hasard, perdue en un rêve où s'effacent les tragiques événements de ces dernières semaines!...

SIGURD. — Nous venons d'en faire l'expérience. Il n'est point permis à une créature humaine d'en aimer une autre au point où nous nous aimons.

AUDHILDE. — Oui, je l'ai bien éprouvé. Mais, Sigurd, dis-moi, maintenant, quel sera notre avenir?

SIGURD. — Le passé seul nous est connu; lorsque son souvenir nous tourmente, nos regards se portent en avant, sur le chemin de l'avenir!... Mais ce que nous découvrons n'est jamais que mirages ou illusions. Il ne me reste qu'à suivre la croisade prochaine!...

AUDHILDE. — Et moi que ferai-je? Dois-je rentrer dans la solitude où j'ai si longtemps vécu?

SIGURD. — Quand à l'aube, ta fenêtre s'ouvrira; quand l'air matinal te caressera le visage et que la lumière du soleil montera dans l'horizon glacé des montagnes polaires, alors pense à moi, chère entre les chères, pense à moi!

AUDHILDE. — Quand tombe dans la mélancolie du soir le crépuscule, chuchoteur de douces pensées d'amour, quand la lumière mourante étend sur le monde ses voiles de rêve et que les voix d'autrefois pleurent dans le souffle des brises, alors, quelquefois aussi, pense à moi!

SIGURD. — Tiens, Audhilde, prends cet anneau. Les souvenirs le rendent inestimable... Jadis, le roi Magnus-aux-pieds-nus en fit présent à ma mère. Plus tard, cette dernière me le donna estimant que c'était le plus précieux de ses joyaux. Maintenant, à mon tour, c'est à toi que je veux l'offrir.

AUDHILDE (*mettant ses bras autour du cou de Sigurd*). — Oh, je t'en prie, dis-moi encore une parole de tendresse, que je suis la seule que tu as aimée?

SIGURD. — Non seulement la seule que j'ai aimée, mais l'unique que j'aimerai jamais!

AUDHILDE. — Mon cœur te gardera son culte, mon héros! Je dirai que mon époux est parti au loin pour la guerre sainte!

SIGURD. — Et tu pourras ajouter qu'il a donné sa vie pour le triomphe du vrai Dieu!

AUDHILDE. — Quel malheur d'être veuve avant d'avoir été épouse!...

Lentement, dans l'air du soir, s'élève le cantique des croisés: « Adorable est le ciel, adorable est la terre, adorable le pélérinage des âmes à travers les adorables royaumes de ce monde. Allons en chantant au paradis!... »

SIGURD. — Entends-tu le chant des croisés en partance? Pour la seconde fois, il m'arrache à mon rêve, à mes doutes cruels, mais combien plus violemment que naguère! Ecoute ces harmonies!... Semblables à des anges revêtus de longues robes blanches, elles montent en priant les escaliers du ciel!... Audhilde, ma bien aimée! ce Cantique sera notre épithalame!.. C'est l'heure du départ, il faut nous séparer!... Adieu!...

AUDHILDE (*tombant à genoux, désespérée*). — Seigneur, protégez-le. J'ai tant souffert que je mérite bien d'être exaucée!...

Ce drame qui représente l'épisode d'une trilogie dont *la Fuite de Sigurd* resterait le prologue et *le Retour de Sigurd*, la catastrophe, n'en paraît pas la partie caractéristique. A côté de scènes poignantes ou bizarres, ces trois actes renferment bien des répétitions et des obscurités. Jamais il ne fut plus de circonstance de parler des brumes scandinaves. Dans les états d'âme de ces personnages, dans leurs actions même, des solutions de continuité demeurent irréductibles. Ce n'est point une heureuse idée d'avoir donné au Jarl vaincu, un tempérament neurasthénique d'homme du XIX^{e} siècle. L'Iago enjuponné, qui s'appelle Frakark, ne semble qu'une assez pâle copie du modèle shakespearien. Et quant au manteau de Nessus, Björnson aurait dû le laisser

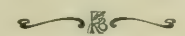
pour compte au magasin d'accessoires de la poésie grecque.

En dépit, cependant, de ces fautes de goût, ce drame n'en reste pas moins infiniment curieux parce qu'il continue à analyser les ravages que peut exercer sur une nature exceptionnellement douée, une maladie morale dont aucun effort de volonté ne cherche à contrarier le cours. Le ver rongeur de l'ambition que dès le prologue, nous avions surpris se glissant dans l'âme du capitaine, continue ici, au grand jour, son œuvre pernicieuse. Pourquoi Sigurd a-t-il pris fait et cause pour les exilés de Catanas? Par ambition. Mais cette ambition-là qui est encore un noble sentiment, puisqu'elle l'engage à commettre une action loyale, cesse déjà d'être respectable quand, au retour, elle le pousse à mépriser comme trop inférieure à son rêve la récompense offerte à sa vaillance. Elle deviendra même tout à fait condamnable à l'heure cruelle où elle lui enjoindra de rejeter, de crainte d'en embarrasser sa carrière, l'amour qui l'eût peut-être sauvé de lui-même. Si *le Prologue* se bornait à rechercher la faiblesse de cette âme héroïque, l'*Episode* nous fait assister aux pemières étape de sa déchéance.

Cependant Sigurd n'a pas encore tout sacrifié à sa passion. Son honneur se trouve-t-il en lutte avec son ambition que, sans hésiter, il a encore la force de sacrifier celle-ci à celui-là. Il s'exilera, avons-nous vu, pour ne point devenir, au prix d'une infamie, Jarl des îles d'Orkney. De compromissions en compromissions, Sigurd est arrivé sur cette limite périlleuse où son désir, en s'exaspérant, semble prêt à passer des actes simplement blâmables aux actions déjà criminelles. Reste à savoir si l'Hercule norvégien retrouvera son équilibre intellectuel. Sa volonté dont tant d'exemples ont affirmé la vitalité, d'une parole sage, arrêtera-t-elle les suggestions de sa mégalomanie? Ou bien sera-ce la course que rien n'entrave vers l'abîme, la chute lamentable de Sigurd, le Sauveur téméraire, devenant Sigurd le révolté, Sigurd l'assassin?

Si l'on compare ses adieux à Audhilde avec ceux qu'il adressait naguère à Thora, on sera frappé de trouver les premiers d'émotion moins vibrante que les seconds, quoique l'amour, plus que le respect filial, soit d'ordinaire un sentiment qui exalte jusqu'en ses fibres secrètes le cœur des hommes. L'ambition aurait-elle donc pour première conséquence de diminuer les facultés sentimentales de ceux qui écoutent ses perfides conseils? Pourtant, tout comme un autre, Sigurd possédait un cœur apte à palpiter, auquel la solitude restait à charge et qui, sans qu'il s'en doutât, aspirait à la délivrance de l'amour!... Pauvre âme, oublieuse des contingences, des lois éternelles, du temps qui fuit, de la jeunesse fragile — pauvre âme qui, sous de fallacieux prétextes, se refuse à cueillir le charme de l'heure passagère, égarée qu'elle est par la contemplation d'un rêve trop beau auquel, sans doute, jamais elle n'atteindra!... Comme elle retombe plus endolorie, après chacune de ses glorieuses mais inutiles tentatives pour briser le cercle de sa cruelle destinée!... Et la pitié vous gagne car l'on soupçonne d'après quelles lois immuables se dénouera le mystère d'une telle existence!...

ERNEST TISSOT.



LE CENTENAIRE OUBLIÉ D'OBERMANN

Il s'appelait Obermann.

Il naquit en 1804 et n'a jamais vécu. Paysagiste, il peignit comme pas un la nature sans jamais tenir une palette. *Obermann* oublié ne fut pas un homme, mais un livre; ce beau ténébreux est un héros de roman : en cela supérieur aux futurs génies qui naissaient à la même heure imposante, car il sortait tout armé du cerveau de Senancour! En 1804, Berlioz, Decamps et Mérimée pleuraient dans leurs berceaux; Vigny, Sainte-Beuve et George Sand (ou plutôt la petite Aurore) ouvraient à peine leurs yeux à l'immortel éblouissement du jour; le Parisien Gavarni faisait sa première dent : nos centenaires d'aujourd'hui, depuis longtemps défunts, n'étaient que d'obscurs bébés. Obermann adulte exprimait, en naissant, l'âme de son temps. Mais il était discret; il passa donc inaperçu : vous connaissez la conspiration du silence... Et qui célèbre intérieurement son centenaire, à l'automne, sous les premiers feux voluptueux des lampes du soir qui parlent d'amour, d'étude et de tièdes secrets? Une âme du Nord, peut-être, puisque la Scandinavie le connaît mieux que nous!

C'est le premier des *enfants du siècle*. A distance, il semble né trente ans trop tôt; et, dans une note que j'allais qualifier de posthume, son *éditeur* Senancour reconnaît que « l'acception du mot *romantique* a changé depuis l'époque où ces lettres ont été écrites ». Un roman par lettres! Cela même n'est-il pas une date?

Méconnu dès sa naissance, il ressuscitera plus tard, tel André Chénier; mais le romantisme fera du novateur un disciple. En 1833, Sainte-Beuve l'honore d'une préface en le définissant « un psychologiste ardent, un lamentable élégiaque des douleurs humaines et un peintre magnifique de la réalité »; onze ans après, c'est George Sand qui cherche à son tour à le définir, après avoir écrit, au mois d'août 1837,

dans une lettre datée de ce Fontainebleau dont la peinture large de Senancour résume à ses yeux l'antique majesté : « Obermann est un génie malade. Je l'ai bien aimé, je l'aime encore, ce livre étrange, si admirablement mal fait ; mais j'aime encore mieux un bel arbre qui se porte bien. » George Sand ajoute : « Il faut de tout cela : des arbres bien portants et des livres malades, des choses luxuriantes et des esprits désolés... » Joseph Delorme et Lélia pensent de même. Mais ont-ils bien entendu cette *monodie* funèbre comme l'aspect des grands bois?

Obermann se déclare un fantôme « inutile et triste » ; aucune âme, depuis celle de l'*Ecclésiaste*, n'a possédé mieux le sentiment du néant, de tout ce qui passe. En une seule nuit mémorable d'angoisse, il reconnaît avoir « dévoré dix ans de sa vie ». Sans foi ni loi, mobile et passionné dans sa solitude, il se couche tard, mange lentement, s'occupe de tout; il *se réserve* continuellement : l'aveuir le hante. Il regrette et redoute l'amour; le terme d'*amoureux* lui paraît le plus sot des mots, et nul n'a tracé de plus beaux hymnes en l'honneur du fils aveugle d'Aphrodite! On dirait qu'il a peur de vivre, et parfois le remords le prend de n'avoir pas aimé : sa jeunesse est restée comme *en suspens* dans l'incompréhensible univers. Aïeul d'Olympio, son désir l'incline à revoir le décor de ses rêves défunts; au fond des bois, il ne s'oriente jamais et s'égare volontiers ; à défaut de maîtresse, il savoure la volupté de la mélancolie, cette voluptueuse mélancolie des souvenirs; il craint le printemps et chérit l'automne : « Je trouve plus de repos vers le soir de l'année... »

Et d'où ce grand désenchantement? La date seule nous répond.

Comparez *Obermann* et le Valmont des *Liaisons dangereuses* : *Obermann*, c'est vingt ans après ; 1784 était une fin brillante, mais une fin ; 1804 est une aube amère, mais une aube. La volupté machiavélique de Valmont se vante d'avoir conquis la jeune fille sans lui parler d'amour ; la volupté timide d'Obermann cherche un bonheur plus pur et redoute de le rencontrer : car c'est toujours la volupté du XVIIIe siècle qui règne sur les cœurs, exaltant les premiers rêves de Mme de Staël ou faisant sourire les portraits féminins de Vigée-Le Brun ; mais, entre ces deux voluptés, un abîme : une Révolution. Obermann est le matin frileux de la nuit dont Valmont fut la lueur moqueuse.

Et même divergence entre leurs auteurs : officier d'artillerie et secrétaire intime du duc d'Orléans, ami des Girondins et journaliste voltairien, l'analyste aussitôt célèbre des *Liaisons dangereuses* était un soldat, expert dans l'art de mettre le feu aux poudres; enfant malingre et petit géographe courbé sur les sphères, élevé dans le jardin fleuri d'un vieux prêtre, échappé du séminaire, ruiné par la Révolution, nourri de Jean-Jacques et des murmures de sa tombe, exilé méditatif et plaintif, le confident d'*Obermann* est un philosophe opposant la nature à la société, préférant l'énigme du monde au clinquant de la vie sociale qui n'est peut-être qu'une « longue distraction »... Rimeur de poésies fugitives, ailées de grâce légère, Ambroise Choderlos de Laclos, quoique provincial, incarnait la France gauloise, étourdie, qui s'écriait : Après nous le déluge! Poète d'hymnes en prose, estompés de gravité douce, Etienne Pyvert de Senancour, quoique Parisien, représente la France sérieuse, déjà romantique à son insu, mûrie prématurément par le malheur et qui devient paysagiste afin d'oublier le monde dans la joie d'un beau ciel.

* * *

Mais ce Faust moderne en carrick de voyage est un Français quand même, dégageant l'allure de sa race du crépuscule de l'heure et reflétant sa personnalité dans la tradition : ce sentimental est un Montaigne romanesque au demi-sourire ironique et tendre, un *réaliste* du clair-obscur : il donne plus d'une fois l'impression d'un La Bruyère de 1804, estimant avant tout la précision du mot propre et du détail vrai. L'interjection sincère n'est pas son unique préférée : à côté des exclamations à la Jean-Jacques et des hymnes, il note les trouble-fête de son amertume et les cris de la rue, la voix de la blanchisseuse qui chante à sa fenêtre sous les toits, la besogne du plumitif qui épousera, vers la cinquantaine, sa servante maîtresse; et sa fière solitude n'envie point du tout le ménage pauvre « où il y aurait eu de la soupe si le chat n'eût pas renversé le bouillon »... C'est un libre esprit qui a lu Marc-Aurèle sans surprise; un affectueux, profondément imbu de l'immanente religion de la nature et de l'amour, mais qui doute de l'absolu d'un dogme autant que de l'éternité d'un sentiment; nul peintre n'a plus librement senti la nature et nul psychologue n'a plus hardiment parlé de l'amour; il préfère tout, même « la délicate folie du plaisir », à l'hypocrisie des pédants; il n'attend rien de Rome ni des moines romains : et si la morale est inséparable d'une religion positive, alors son ironie déclare « qu'il faut rallumer les bûchers ». On n'est pas plus Français. Ecoutez ce paysagiste, éperdûment amoureux de l'indéchiffrable énigme; comme il raille finement nos velléités champêtres :

« Il y a des hommes qui croient se promener, à la campagne, lorsqu'ils marchent en ligne dans une allée sablée. Ils ont dîné ; ils vont jusqu'à la statue, et ils reviennent au trictrac. »

Mais ce que l'observation possède rarement et n'a guère manifesté parmi nous, de La Bruyère à M. Taine, c'est le lyrisme d'Obermann. Ce paysagiste est un phénix : « il n'aime que la nature » et ne préfère pas le plus beau Vernet à la plus belle aurore ; ce peintre est exceptionnel : il est poète et tous les paysages glacés des Salons de son temps seraient sans pouvoir sur ses yeux. En 1804, l'aube d'un siècle était un crépuscule vague et l'ermite de Fontainebleau pouvait dire : « Même ici, je n'aime que le soir. » Telle est son heure. Sa saison, c'est l'automne plus doux que le printemps, comme un regret meilleur que l'espoir. Quels décors l'émeuvent ? La montagne ou la forêt.

Car ce philosophe élégiaque a le génie du paysage : il aime à retenir « le sapin noir, le roc nu, le ciel infini » ; sa plume d'auberge décrit l'éclat des neiges sous un ciel de cendre ; son oreille écoute « la voix du torrent au milieu des ombres » ; en même temps que Ramond, avant Tonnellé, son regard assimile les pâles sommets au chaos des nuées orageuses ; Obermann comprend l'humble campagne et la grande nature, l'odeur matinale des foins ou la paix de la nuit, « quand la lune monte au-dessus du Velan » ; mais il n'est jamais uniquement *descriptif*, comme ses classiques prédécesseurs ou comme nos Parnassiens : « Quelque faible que soit une impression », s'écrie-t-il, « le moment où elle agit sur nous est celui d'une sorte de passion. » Ailleurs : « Comme l'âme *s'agrandit*, lorsqu'elle rencontre des choses belles et qu'elle ne les a pas prévues ! — Que de sentiments généreux, que de souvenirs, quelle majesté tranquille dans une nuit douce, calme, éclairée ! » Enfin, ce trait le résume et le dévoile : l'univers sans l'homme, « *c'est la vaine beauté d'une rose devant l'œil qui ne s'ouvre plus.* » Comment voit-il la nature ? Humainement, pour ainsi dire. Et que demande-t-il à ce livre incomparable ? Une sorte de complicité, dont l'indifférence ait l'air d'un asile. Comme « un être isolé n'est jamais parfait », ce solitaire réhabilite ce que l'homme appelle l'*inanimé* ; dans ses songes « libres et incorrects », il l'exalte contre les *systèmes* contradictoires et trompeurs : « Allez voir vos jasmins », conclut-il. Et jamais il ne sent plus près du secret du monde que lorsqu'il manœuvre une brouette « au milieu des brouillards, parmi les fruits, au soleil d'automne... »

Aussi quelle geôle que la ville ! A Paris, en juin, c'est l'ennui sans phrases, le silence de l'âme au milieu du bruit : le rêveur s'isole dans sa chambre ébranlée d'un retentissement perpétuel ; « un colporteur infatigable répète les titres de ses journaux »... Obermann habite devant le mur élevé d'un monument public : « cette masse blanche et aride tranche durement sur le ciel bleu »... et les plus beaux jours sont pour lui « les plus pénibles ». Il passe volontiers deux heures à la Bibliothèque, « antique et froid dépôt des efforts et de toutes les vanités humaines » ; mais les vieux parchemins lui parlent moins haut que les vieilles pierres : « Les salles environnent une cour longue, tranquille, couverte d'herbe, où sont deux ou trois statues, quelques ruines et un bassin d'eau verte qui paraît ancienne comme ces monuments. » Le solitaire rêve sur ces vieux pavés « plus éloquents que les livres » qu'il vient d'admirer. A la Bibliothèque, Obermann évoque son cher Fontainebleau tout en feuilletant l'*Encyclopédie*. Il se fatigue aussitôt de cet ancien Paris des rudes pavés, des réverbères et des bornes ; que dirait-il de notre Paris américain de la réclame lumineuse et de l'automobilisme ? Cent ans de *progrès* ont déplacé le rêve.

Obermann n'y tient plus : il s'évade, il se réfugie au cœur profond de sa forêt jaunissante, heureux de marcher « dans la fougère encore humide, dans les ronces, parmi les biches, sous les bouleaux du Mont Chauvet ». Matinal, il respire. Est-ce le bonheur ? « Puis un soupir, quelque humeur, et tout un jour misérable... » Son âme inquiète anime la nature : voilà pourquoi ce *rêveur* est un si grand *paysagiste* — et pourquoi Delacroix, qui détestait la gent moutonnière des paysagistes, a fait d'*Obermann* son livre de chevet. Le secret se devine. Et les meilleurs paysages ne sont-ils pas l'œuvre des peintres d'histoire ou des penseurs ? Un beau paysage n'est pas seulement le fruit de la collaboration fortuite d'un regard avec un point de vue, mais un dialogue surnaturel entre la nature et son hôte : oui, « *l'éloquence des choses n'est rien que l'éloquence de l'homme.* » Au gré d'Obermann, la nature est plus qu'un décor ; c'est une *voix*.

*
* *

Intuition subjective et purement humaine ! Celui qui nous touche aujourd'hui, qui nous fait tressaillir encore après cent ans de métamorphoses pensantes, c'est Obermann précurseur et musicien. Précurseur, en effet, non seulement des mélancoliques de 1830 ou des paysagistes de 1840, qui devança magistralement à Fontainebleau nos peintres-poètes ou le Crescent des Goncourt (et le Fromentin des *Maîtres d'Autrefois* a pressenti ce rôle et cette nuance techniques) ; mais précurseur des plus modernes imaginations qui croient entendre la voix des choses et la musique de l'infini ! A l'heure même où le visionnaire Hoffmann frémissait dans l'ombre d'une petite cité moyen-âgeuse de la Germanie, notre Obermann, sur une pente sauvage, distinguait des *effets romantiques*, accents d'une langue particulière qui ne

répond qu'aux âmes profondes, des *harmonies* de la nature qui ne s'appelaient pas encore les mystérieuses *correspondances*, le *caractère* ineffable que nous définissons un pouvoir évocateur. Ce langage, « l'homme de la société » ne le comprenait pas alors et ne le comprendra jamais!

C'est dans les *sons*, en effet, que l'intuitif Obermann découvrait *la plus forte expression du caractère romantique* : la voix d'une femme aimée lui semblait plus belle encore que sa beauté ; les sons des sites sublimes le frappaient mieux que leurs formes ; aucun tableau des Alpes ne les peignait dans son souvenir aussi vivement que le *Ranz des vaches*. La vue n'intéresse que l'esprit, mais l'ouïe est la souveraine magicienne ; en peu de traits, elle rend tout sensible : « On admire ce qu'on voit, mais on sent ce qu'on entend. » Avant Lamartine, Obermann préfère les chants dont il ne comprend point les paroles ; avant Baudelaire, il perçoit ce qu'il appelle une *mélodie*, la chaîne mystérieuse des sensations qui provoquent un sentiment, le clavecin ou le clavier des phénomènes qui réveillent la pensée par les sens, ces échanges fugitifs entre l'homme et la nature, entre des sons particuliers et d'anciens souvenirs, les *rapports* que l'âme ordonne librement entre ces *matériaux* que l'univers lui fournit. Avant Debussy, son art crépusculaire souligne des riens, quand « il rêve seul, sans lumière, dans une nuit pluvieuse, auprès d'un beau feu qui tombe en débris », ou l'été, « lorsque les femmes chantent dans une pièce sans lumière, tandis que la lune luit derrière les chênes... » Le silence aussi lui parle ; les couleurs et les odeurs, « plus pénétrantes », lui révèlent leur *éloquence* au déclin du jour : *tout peut être symbole*. Il n'est pas jusqu'à la fleur silencieuse et consolatrice qui ne lui dicte une page émue :

« *Paris, 7 mars.* — Il faisait sombre et un peu froid ; j'étais abattu, je marchais parce que je ne pouvais rien faire. Je passai auprès de quelques fleurs posées sur un mur à hauteur d'appui. Une jonquille était fleurie. C'est la plus forte expression du désir : c'était le premier parfum de l'année. Je sentis tout le bonheur destiné à l'homme. Cette indicible harmonie des êtres, le fantôme du monde idéal fut tout entier dans moi ; jamais je n'éprouvai quelque chose de plus grand et de si instantané. Je ne saurais trouver quelle forme, quelle analogie, quel rapport secret a pu me faire voir dans cette fleur une beauté illimitée, l'expression, l'élégance, l'attitude d'une femme heureuse et simple dans toute la grâce et la splendeur de la saison d'aimer... »

Ame exquise d'écrivain, pour qui la nature, comme la musique, devient une métaphore sublime, une sorte de physionomie complice qui lui renvoie l'écho de son plus subtil désir ! Ce célibataire, qui rêve en secret d'une compagne harmonieuse autant que Vénus Adonias, écrit comme Prudhon sait peindre : « La grâce de la nature est dans le mouvement d'un bras ; la loi du monde est dans l'expression d'un regard... » Et dans ce regard comme dans une voix, dans une femme comme dans une fleur, il trouve religieusement « *une expression plus étendue que les choses exprimées.* »

Voilà, certes, un rare paysagiste ! En face de la nature, il aurait pu dire, comme Jean-Jacques aux pieds de M^me^ d'Houdetot : « Je fus sublime. » Vous sentez, lecteurs de 1904, par où son âme automnale se rapprocherait de la nôtre et de notre effort, pour résumer largement, après tant de détails oiseux ! Faut-il encore le proposer en exemple ? Le lyrisme, le sien, ne se commande point ; mais faisons lire sa prose à nos décadents assez fous pour traiter en demi dieu l'infirme ou l'informe Cézanne. Si l'âme supérieure crée son art comme la fonction crée l'organe, la forme importe, à son tour : l'âme inspirée ne peut rien sans elle ; c'est le style qui sauve l'idée périssable et qui fait resplendir le sentiment éternel. La nature l'emporte en coloris sur les peintures les plus vives ; mais une ligne d'Obermann — ou de Poussin révèle comment l'art peut surpasser la nature. Monotone, impressionnable et voluptueux, *l'homme sensible* de 1804 serait bien chétif entre les deux colosses contemporains, Bonaparte et Beethoven, sans cette beauté qui divinise l'émotion. Certaines mélodies très simples d'Obermann exhalent la fièvre angélique du *Don Juan* de Mozart, une volupté qui sent le fantôme... Son plastique panthéisme a devancé Maurice de Guérin, mort jeune, et l'exaltation du *Centaure* ; les *Fantaisies de Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand, et les *Petits poèmes en prose*, de Baudelaire, lui doivent beaucoup. Peu d'âmes françaises, touchées par la sensibilité moderne, ont mieux exprimé, sans rhétorique ni déclamation, la douce tyrannie des saisons et des heures. Werther se tue ; Obermann veut vivre : en dépit de son nom germanique, il est Français. En laissant la vie qui passe, sa vieillesse demande à d'humbles fleurs de lui rendre « quelque chose de l'illusion infinie. » Et chaque fois que nous allons célébrer l'automne à Versailles afin de saluer la revanche élégiaque du frisson sur la règle, il redevient le mystérieux ami que nous interrogeons « en marchant sur les feuilles tombées, aux derniers beaux jours. » Notre inquiétude s'épure à sa résignation.

RAYMOND BOUYER.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 25 — 5e SÉRIE — TOME II — 17 DÉCEMBRE 1904

SAINTE-BEUVE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

Je ne prétends pas, en cette étude, faire, comme on dit, un Sainte-Beuve. Ce serait d'ailleurs manquer à son exemple que de ramener à une formule, de renfermer dans un cadre, de réduire à un portrait composé, c'est-à-dire de tirer à soi et hors de lui, cet homme qui fut le plus multiple et complexe des hommes, le plus fuyant et subtil en ses métamorphoses incessantes. Il a traversé les idées, les partis, les coteries. Il faut le regarder passer et tâcher de le saisir en ses divers passages. Si nous voulons une image de lui, prenons la plus récente et la plus familière, d'où nous partirons pour remonter aux autres — le Sainte-Beuve du Luxembourg, avec sa grosse tête chauve, en œuf d'autruche, son front glissant, son petit nez pointonnant, égrillard et flaireur, sa large bouche matoise, narquoise et gourmande, ses joues aux méplats flasques de sacristain bien rasé, son menton rondelet et comme émoussé, penchant sur la cravate; sa petite démarche élastique et discrète de suiveur de pistes, frôleur d'idées, vieil amateur incorrigible de toute beauté de la forme et de la pensée, guetteur insatiable de tout ridicule des gestes ou de la voix. Nous chercherons ce qui survivait dans cet augure gras et sécularisé, ironique et bourgeois, du poète mort jeune qu'il avait connu si intimement quarante ans avant, et dont il avait publié les œuvres posthumes; nous tâcherons de demêler comment passèrent sur ce crâne lisse, et sans y creuser d'abîmes et pas même de rides, les orages de René, les aquilons de Jocelyn, les ouragans de Victor Hugo; par quels chemins sinueux et pentes insensibles, celui qu'on appelait spirituellement un Werther carabin, finit en ce Werther apaisé, biographe vérificateur des titres et généalogiste de la république des lettres, sénateur de l'empire français.

En ses allées qui parfois tournent au labyrinthe, c'est lui-même qui tiendra le fil et guidera nos pas, car nul homme ne montra plus de curiosité de soi-même, plus de patience et d'attention à scruter les origines, à suivre les transformations de son être intime; nul ne s'est livré à plus d'examens d'intelligence, de sensibilité, de conscience même; nul ne s'est présenté plus volontiers et plus complaisamment attardé au confessionnal, sauf à suspendre la confession au moment d'avouer le péché fondamental et à remettre le dernier mot au lendemain. Ce dernier mot, il ne le livra jamais. « Chaque jour je change; les années se succèdent, mes goûts de l'autre saison ne sont déjà plus ceux de la saison d'aujourd'hui; mes amitiés elles-mêmes se dessèchent et se renouvellent. Avant la mort finale de cet être mobile qui s'appelle de mon nom, que d'hommes sont déjà morts en moi! ». Je ne dis pas que nous le connaîtrons, mais pour parler comme lui, nous pourrons dire, à chaque passage : « Je suis en train de le connaître. »

I

Au commencement, il y eut, en Sainte-Beuve, un enfant doux, timide et studieux, élevé pieusement

par deux femmes, sa mère et la sœur de son père (1). Représentons-nous-le, au sortir de la chrysalide, être mou, presque amorphe, papillon au vol incertain, dont les ailes cherchent, pour ainsi dire, le rayon qui les colorera. C'est un adolescent inquiet de bonheur, de succès, bientôt de génie ; tendre avec quelque honte, car il n'est pas beau et il le sait ; il s'abandonne à cette tendance au mysticisme qui n'est que le masque de l'amour qui germe, de la volupté qui couve, à cette sauvagerie mélancolique qui n'est que le pis-aller de l'étourderie et de l'audace heureuse de Chérubin. Que de Chérubins « ratés », dans ces illustres « ratés » de la désespérance, d'Obermann à Joseph Delorme !

Mais cet adolescent troublé ne se troublait qu'à ses heures, et aux heures de récréations. Il n'était point né pour se complaire et se dissoudre en la délectation morose. Il se doublait du plus appliqué et du mieux doué des élèves.

D'abord, à Boulogne, son pays natal, où il finit une première historique à treize ans, puis à Paris, à Charlemagne et à Bourbon, où il en fit deux autres. Ce dégustateur très raffiné des lettres s'affina le goût par des études classiques excellentes. Très attiré, du reste, par le courant du siècle, il le suit, de la rive, sur les quais déserts, morne, isolé, embarrassé, confus, appelant la barque qui l'emmènera. Il se fera l'émule de Lamartine, de Vigny, de Hugo ; on retrouve en lui leurs impressions premières, et ce fond de Chateaubriand qui est leur premier fond à tous. Ici, en particulier, le Chateaubriand des *Natchez* : Assis contre un arbre, « les coudes sur les genoux, tout entier à ses pensées… vagissements mystérieux d'une âme qui s'éveille à la vie ; on aurait dit le sauvage couché sur le sable, prêtant l'oreille tout le jour au murmure immense et incompréhensible des mers » (2)… La confession de Joseph Delorme commence comme celles de l'*Enfant du siècle* ; cette préface des poésies de Sainte-Beuve rappelle la préface de *Servitude et grandeur militaires.* « Elevé au bruit des miracles de l'empire, amoureux de la splendeur militaire, combien de longues heures il passait à l'écart, loin des jeux de son âge, le long d'un petit sentier, dans des monologues imaginaires, rêvant à plaisir mille aventures périlleuses, séditions, batailles et sièges, dont il était le héros. » C'est le *mal du siècle* qui le travaille, maladie de croissance qui fut la crise de toute la jeunesse de ce temps-là ; mais ne ressentez-vous pas en ces aveux je ne sais quoi de raisonnable et de modéré qui annonce déjà la guérison finale ? Ce « petit sentier » ne mène point aux escalades vertigineuses, où le cœur défaille et où la tête tourne.

(1) Voir le portrait de ce Sainte-Beuve Eliacin dans le livre de M. SECHE. *Sainte-Beuve* : t. I : *Son esprit, ses idées* ; t. II : *Ses mœurs.*

(2) *Vie de Joseph Delorme.*

Sainte-Beuve lut les *Méditations* comme elles venaient de paraître. « J'étais encore en classe, j'avais seize ans. » Il les lisait tout haut, à la pension Landry, dans la cour, dans l'entre-deux des classes. « On ne se figure plus aujourd'hui, disait-il, bien longtemps après, on ne peut se figurer quel enthousiasme, quel transport, ce fut pour les premiers vers de Lamartine… ; nous tous qui voulions faire des vers, nous fûmes touchés ; nous ressentions là le contre-coup d'une révélation ; un soleil nouveau nous arrivait et nous réchauffait déjà de ses rayons… »

Nous voulions faire des vers! mais les vers ne s'épanouissaient pas. Il voulait être aimé et l'amour ne s'annonçait point. Son existence lui semblait manquée parce qu'il n'était encore, à la pension Landry, en sa troisième rhétorique ou en philosophie, ni Byron, ni Lamartine, qu'il n'avait rencontré ni Mlle de Lespinasse, ni Lodoïska, car *Faublas* se lisait à la pension de Joseph Delorme, en parallèle aux *Méditations*! La tendance vers le « côté voluptueux des choses » qu'il refoulait « jusqu'au troisième puits de son âme », dégénéra en hypocondrie. « De dépit contre la muse qui se refusait », il se rejeta vers le réel et le positif de la vie, la médecine. C'était un nouveau côté de son intelligence, toute une autre activité, la curiosité, le besoin de précision, l'avidité de découvrir le réel, de le tenir sous ses doigts : la seconde étape dans son évolution (1).

Il avait trouvé, dans les classiques anciens, ses maîtres de bon goût ; il allait trouver dans les physiologistes, anatomistes et pathologistes, ses maîtres de laboratoire ; il les faut compléter, toutefois, par certaines digressions, de ce temps-là même, vers l'idéologie, Destutt de Tracy et Daunou ; ce dernier compatriote de Sainte-Beuve, lui témoigna beaucoup de bienveillance et garda toujours à ses yeux du prestige. Sainte-Beuve recueillit ainsi la tradition d'Helvétius ; il lut Cabanis, les *Rapports du physique et du moral* ; il fréquenta les cours de Magendie et particulièrement ceux de Lamarck au *Muséum*. Ce précurseur de l'évolutionisme moderne exerça sur Sainte-Beuve un attrait puissant, et c'est peut-être la plus durable et profonde maîtrise qu'il ait subie. Amaury, le héros de *Volupté*, qui n'est guère ici qu'un pseudonyme de l'auteur (2), a traduit ces impressions d'alors.

Lamarck était le dernier représentant de cette grande école de physiciens et observateurs généraux qui avait régné

(1) *Joseph Delorme — Volupté.* — Notes et souvenirs, *passim*, dans les *Portraits* et les *Lundis.*

(2) *Portraits*, t. I, p. 170, note.

depuis Thalès jusqu'à Buffon. Sa conception des choses avait beaucoup de simplicité, de nudité, et beaucoup de tristesse. Il construisait le monde avec le moins d'éléments, le moins de crises et le plus de durée possible. Selon lui, les choses se faisaient d'elles-mêmes, toutes seules, par continuité, moyennant des laps de temps suffisants, et sans passage ni transformation instantanée. — Une longue patience aveugle, c'était son génie de l'Univers... J'aimais ces questions d'origine et de fin, ce cadre d'une nature morne, ces ébauches de la vitalité obscure... »

Le littérateur en trouvait l'image et la contemplait avec une sorte d'horreur sacrée dans Lucrèce. Le fond d'idéologie et de naturalisme, de naturalisme surtout, se découvrit de nouveau dans les dernières années. Sainte-Beuve aimait à dire, s'opposant à Chateaubriand, — il recherchait volontiers ces rencontres : — « Il y a des hommes qui ont l'imagination catholique... Il y en a d'autres qui (raisonnement à part) ont l'imagination chrétienne, et je suis de ce nombre. » Mais il n'avait du christianisme que cette imagination-là : « Un ciel voilé, quelque mortification dans les désirs, une habitude recueillie et solitaire... » Le reste se tournait vers Épicure, non le métaphorique et le proverbial, mais le vrai, celui de la *Nature des choses*. Lorsque Sainte-Beuve s'attache, avec une prédilection ironique, à dénoncer en Chateaubriand le sensuel, le sceptique, le libertin d'esprit et de cœur qui couvent sous le pèlerin passionné, on peut croire qu'il pense au Sainte-Beuve des jeunes années, l'élégiaque, le mystique et l'attendri. Il lui resta de cette fréquentation du *Muséum* la vue précise et directe de la nature, la conception de l'histoire naturelle des esprits et des passions des hommes, qui demeura sa conception supérieure, sa pensée de derrière la tête. Il lui en resta aussi le besoin d'étudier à fond tout le sujet qu'il touchait, de disséquer, de mesurer, de peser, de comparer, déterminer, grouper, de scruter les origines cachées, de suivre les développements indéfinis ; la dextérité des procédés d'investigation et de classement des naturalistes, procédés qui furent à son étude et connaissance des esprits, on dirait aujourd'hui, à sa psychologie, ce que le goût fut à sa critique littéraire.

Ajoutez cette disposition singulière, conséquence de sa curiosité innée, et aussi de son naturel timide, un je ne sais quoi d'incliné, de prosterné, de néophyte, dans le temple et devant les pontifes ; un empressement au culte, une docilité étrange aux initiations ; une souplesse, une plasticité d'âme qui revêtait toutes les apparences de la conversion, une sorte de préparation continue et décevante à la grâce, une façon de comprendre « très bien les gens et les choses, qu'il donnait les plus grandes espérances aux sincères qui voulaient le convertir ». Et, en même temps, une ardeur fugitive qui était toute l'antipode de la conversion, le « péché contre l'esprit » à l'état de péché capital et de péché de tempérament ; un besoin d'indépendance, une révolte sourde et permanente contre le joug, contre la supériorité même d'où qu'elle vînt ; une hâte de se reprendre égale à l'impatience de se donner, une facilité de détachement égale à la facilité d'assimilation ; un art à saisir le ridicule, l'excès, la boursouflure, l'affectation, la feinte et la comédie qui était la revanche de ses facilités d'enthousiasme et d'admiration, ce qui fit qu'entré dans les cénacles en disciple, il en sortit en critique. Il ne brûlait pas ce qu'il avait adoré, il fit pire, il le jugea, ce qui est la grande destruction de la croyance et de l'amour.

Enfin l'horreur du définitif en toutes choses. Il l'avouait poétiquement au temps de Joseph Delorme et d'Amaury.

« Amour, naissant amour... quel cœur un peu réfléchi ne s'est pas troublé, n'a pas reculé presque d'effroi au moment de vous presser et de vous saisir ? — Quoi! me fixer, me disais-je, me fixer là, même dans le bonheur ; et face à face avec cette idée solennelle, je tressaillis d'un frisson par tout le corps. Un pressentiment douloureux jusqu'à la défaillance s'élevait du fond de mon être, et, dans sa langueur bien intelligible, m'avertissait d'attendre, et que pour moi l'heure des résolutions définitives n'avait pas sonné. »

Elle ne sonna jamais. Il le confessait avec quelque cynisme vers la fin de sa vie : « Je suis allé là », ce sera ce que vous voudrez, le cénacle, le salon de Mme Récamier, l'oratoire de Lamennais, le prêche de Lausanne, les cellules de Port-Royal, les prédications saint simoniennes. « Je suis allé comme on va partout quand on est jeune, à tout spectacle qui intéresse ; et voilà tout. Je suis comme celui qui disait : « J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière ». Il s'était fait, en sa maturité, cette maxime, ce *propos*, comme on disait autrefois : « Tenir à l'approbation morale, jusqu'à concurrence de son indépendance, *vouloir plaire et rester libre* ».

Ainsi se développa, ainsi évolua en lui, on ne peut dire précisément un caractère, mais une forme d'intelligence, de sensibilité, de pénétration, d'adaptation, très rares, en tout pays, surtout peut-être en France où la critique, très aiguë à la fois et très systématique, découpe, corrige, étiquette, analyse et juge plus aisément qu'elle ne s'imprègne, ne traduit et n'explique.

II

Son premier échappement fut celui de la médecine. Le médecin qu'il se figurait ressemble fort, en ses linéaments, au médecin de la *Comédie humaine*, à l'Horace Bianchon de Balzac, précurseur de nos psycho-physiologistes, témoin de son siècle, clinicien et confesseur, confident des grandes amoureuses, consolateur sceptique des grandes désespérées, le camarade et le compagnon de lutte de tous les

jeunes génies, qui est dans le secret de tout le monde et ne trahit jamais le sien. Sainte-Beuve visait haut. « Parmi les physiologistes, il en est un qui, par le brillant de son génie et la rapidité de son destin, fut comme l'André Chénier de la science; et, dans la liste des jeunes illustres diversement ravis avant l'âge, je dis volontiers : Vauvenargues, Barnave, André Chénier, Hoche et Bichat. » Il n'était, de tempérament, ni politique, ni guerrier : restent donc Vauvenargues, Bichat et André Chénier. Sa raison et son intelligence l'inclinaient vers Bichat; le cœur et l'imagination le portèrent vers Chénier, et de ce rêve naquit *Joseph Delorme*.

Sainte-Beuve connut Victor Hugo, il fut ébloui, il pénétra dans le sanctuaire, subit le charme et s'agenouilla. Il lui en resta longtemps quelque courbature, comme celles que laissent les faux mouvements, les attitudes d'effort un peu trop prolongées; il lui en resta aussi cette brûlure aux yeux qui fait que pour avoir trop longtemps considéré le soleil en face, sa splendeur vous offusque, et qu'au passage du rayon, l'on baisse et l'on détourne les regards. Il fut à la fois dans le romantisme, un adepte et un apôtre. L'apôtre s'attribua la mission de répandre la doctrine et de la justifier, de célébrer les dieux nouveaux, d'en propager le culte et de le rattacher aux divinités anciennes, de relier, comme on l'a dit très bien, le romantisme à la Pléiade et à Chénier (1). Il écrivit la *Défense et illustration de la langue romantique*. Il poussa à fond l'étude, l'analyse, la rhétorique et la métrique des poètes du XVIe siècle, de Ronsard en particulier, et comme il rejoignait le romantisme à ses hautes origines, il forma le dessein, par les mêmes avenues, de s'élever aux dignités du temple et d'y officier à son tour.

Joseph Delorme a révélé quelle amertume secrète se mêlait aux effusions d'alors, « quel tressaillement douloureux il ressentait à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains, et cette conscience de sa force qui lui retombait sur le cœur comme un rocher éternel ». Il ne se présenta point en conquérant; il ne risqua point, dans le cénacle, une de ces entrées à la René, à la Don Juan. Il s'insinua sous le voile le plus humble, le plus pitoyable, le voile du char funèbre, et pour tout honneur sollicitant quelques violettes (2). Il inventa Joseph Delorme, qui n'était qu'un autre lui même, et publia, en 1829, les œuvres, apocryphes et posthumes, de ce poète naufragé, puis bientôt, sous son nom à lui, les *Consolations*. Le recueil était dédié à Victor Hugo, et voici la dédicace où perce déjà, semble-t-il, quelque désillusion de son idole. « Si vous êtes humble, obscur, mais tendre et dévoué, et que vous ayez un ami sublime, ambitieux, puissant, qui aime et obtienne la gloire et l'empire, aimez-le, mais n'en aimez pas trop un autre... »

Il souhaitait, modestement, au moins dans l'épigraphe, une petite place, l'avant-dernière, dans l'hémicycle : *Hos inter si me ponere fama volet.* « Joseph a peut-être le droit d'être compté à la suite, loin, bien loin de ces noms célèbres ». Et il nomme : Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Emile Deschamps « et dix autres après eux. » Ce qui, par parenthèse, rabaisse sensiblement les dieux; les dieux sont des êtres à part, le nombre qui accroît la force des humains diminue leur qualité. Je ne sais si Sainte-Beuve y mit dès lors de la malice, mais comme ce genre de malice lui devint plus tard très familier, on peut soupçonner qu'il aiguise déjà son dard et tend son arbalète. Donc Joseph Delorme a été « sévère dans la forme, et pour ainsi dire religieux dans la facture; s'il a exprimé au vif et d'un ton franc quelques détails pittoresques ou domestiques jusqu'ici trop dédaignés; s'il a rajeuni ou refrappé quelques mots surannés ou de basse bourgeoisie, exclus, on ne sait pourquoi, du langage poétique... », Joseph Delorme mérite sa place dans le cortège.

Or, rien n'est plus vrai que ces mérites-là. Sainte-Beuve a renouvelé le sonnet. Personne n'a poussé plus avant, n'a raffiné davantage dans la facture des vers; avant *Sarah la Baigneuse*, avant la *Ballade à la lune*, Sainte-Beuve en a manié les rythmes ingénieux. Nul ne montre plus de jalousie de la rime « scrupuleuse et presque superstitieuse » que l'auteur du *Suicide*. Il ne dispose pas seulement les formes où d'autres mouleront leurs pensées, il pressent, il devine les titres mêmes, les titres attirants, les titres à sonorités douces et lointaines : c'est en 1831 que paraissent les *Feuilles d'automne*, en 1837, les *Voix intérieures* : dès 1829, Sainte-Beuve montra Joseph Delorme « tout entier à ses pensers, à ces souvenirs et aux innombrables *voix intérieures*, plaintes sourdes et confuses, vagissements mystérieux d'une âme qui s'éveille à la vie. » « Je suis, dit-il, cette *feuille* morte, je roule quelque temps encore, et l'*automne* va me pourrir. » Joseph Delorme réclame et restitue, dès 1829, la dignité des vieux mots bourgeois et peuple de France, les mots tiers état. C'est en 1834 que Victor Hugo écrivit la pièce fameuse, *Quelques mots à un autre*, où il se rendit cet hommage :

J'ai disloqué ce grand niais d'Alexandrin

Et la *Réponse à un acte d'accusation*, où il réhabilite les vieux mots :

(1) BRUNETIÈRE. *Manuel de l'histoire de la littérature française.*

(2) « Un jeune homme pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes... » LAMARTINE, cité par Séché, t. I, p. 103.

Vils, dégradés, flétris, bourgeois, bons pour Molière.

Joseph Delorme a pressenti la poésie familière, le poème des Paris suburbains.

Ces haies mal closes laissant voir, par des trouées, l'ignoble verdure des jardins potagers; ces tristes allées monotones; ces ormes gris de poussière, et au-dessous quelque vieille accroupie avec des enfants, au bord d'un fossé; quelque invalide attardé, regagnant d'un pied chancelant la caserne; parfois de l'autre côté du chemin les éclats joyeux d'une noce d'artisans...

Ces humbles spectacles, ces « consolations chétives » du poète sont choses vues et choses vraies. Le mot est juste, mais ni ces vers ni cette prose ne chantent et quand Olympio daignera franchir les boulevards extérieurs, il trouvera la berceuse du rêve populaire, la chanson de Fantine :

Nous achèterons les bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs...

Sainte-Beuve reste le précurseur d'un génie qu'il n'a pas eu. Ses poésies sont un document sur l'histoire des âmes, elles ne sont pas l'expression de l'âme d'une génération. Ce sont des œuvres intéressantes : elles ne contiennent pas un chef-d'œuvre.

Et de même le roman *Volupté*, qui parut en 1834, est une œuvre étrangement suggestive, mais elle l'est plus pour nous qui cherchons les antécédents des œuvres maîtresses du temps, qu'elle ne l'était pour les contemporains qui ne soupçonnaient pas ces œuvres-là. Cette analyse d'une délicatesse maladive, ce style d'un frémissement presque énervant à force d'acuité subtile; ce roman de crise intime dans le cadre d'une crise politique, l'attentat de Nivôse et la conspiration de Georges, c'est une singulière nouveauté, c'est l'annonce d'une transformation du roman. Mais *Volupté* fut une fleur desséchée, dès son éclosion, et reste une fleur d'herbier, une fleur de naturaliste. Sainte-Beuve raconte que Balzac, outré du jugement, fort peu juste d'ailleurs, porté par lui sur la *Recherche de l'Absolu*, se serait écrié : « Je me vengerai et je referai *Volupté.* » Il fit le *Lys dans la Vallée* qui parut une année après, 1835. Sainte-Beuve ne veut voir dans le *Lys* qu'une contrefaçon et une profanation. Rapprochez cependant la mort de Mme Mortsauf et celle de Mme de Couaën, la parenté est évidente. Si l'art semble d'une touche plus enveloppante, d'une sensibilité plus aiguë dans *Volupté*, le pathétique et la vie l'emportent dans le *Lys*.

Sainte-Beuve éprouva cette cruelle déception, de voir ses rivaux reprendre les œuvres qu'il avait conçues, et la foule négligente du précurseur, garder son admiration pour ceux dont il avait frayé les voies et annoncé la venue.

Il avait, du dehors, envié les triomphateurs ; il les détesta, vus de près, connus en leurs misères secrètes et leurs ridicules intimes. Il en eut vite assez du personnage subalterne, du rôle d'admirateur, de commentateur et crieur public de leur gloire. Il sortit du cénacle et ce fut son second échappement.

III

J'ai passé, plus tard, au romantisme politique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre... Une grave affection morale, un grand trouble de sensibilité était intervenu vers 1829, avait produit une vraie déviation dans l'ordre de mes idées. Mon recueil de poésies, les *Consolations*, et d'autres écrits qui suivirent, témoignaient assez de cette disposition d'esprit, inquiète et émue, qui admettait une part notable de mysticisme.

C'est un tournant de sa vie, le principal peut-être; il ne le suivit point sans quelque secret vertige. Il garda du dépit, et pour certains, quelque chose de plus, contre les hommes qui n'avaient pas su lui adoucir l'épreuve; et puisqu'ils n'avaient pas daigné l'admettre en leur constellation et le reléguaient aux vestibules et aux bas-reliefs du piédestal, il jura de s'en venger, non en s'élevant au-dessus d'eux, il n'en avait pas l'essor, mais en les rabaissant à son niveau.

Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle ;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et *de moins grands*, depuis, eurent plus de bonheur.

En homme de conseil, il en prit son parti, il fit de nécessité vertu, et comme l'arbre « pousse inévitablement du côté d'où lui vient la lumière et développe ses branches en ce sens », il se porta du côté où il discerna « que sa faculté secrète pouvait trouver jour à se développer ». Joseph Delorme et Amaury n'étaient morts que par procuration; la prophétie s'accomplit; le poète des *Pensées d'Août* mourut, sinon jeune, au moins mûr, vers la trente-quatrième année, et l'homme qui lui survécut, par métempsycose, ressuscita critique (1). Sainte-Beuve y découvrit sa vocation et estima que tous ses chemins y avaient, à son insu, conduit sa destinée. Il ne s'était point égaré dans les impasses, il avait simplement traversé des passages; chacun avait eu sa raison d'être et laissé sa leçon.

Les très grands individus se passent de groupe : ils font centre eux-mêmes, et l'on se rassemble autour d'eux. Mais c'est le groupe, l'association, l'alliance et l'échange actif des idées, une émulation perpétuelle en vue de ses égaux et de ses pairs, qui donne à l'homme de talent toute sa mise en dehors et toute sa valeur. Il y a des talents qui participent de plusieurs groupes à la fois et qui ne cessent de voyager à travers des milieux successifs, en se perfectionnant, en se

(1) « Il se trouve, en un mot, dans les trois quarts des hommes, comme un poète qui meurt jeune, tandis que l'homme survit. » *Portraits littéraires*, article Millevoye, 1837. C'est de ce passage que Musset tira les vers connus :

Il se trouve, en un mot, chez les trois quarts des hommes,
Un poète mort jeune, à qui l'homme survit,

transformant ou en se déformant. Il importe alors de noter, jusque dans ces variations et ces conversions lentes ou brusques, le ressort caché et toujours le même, le mobile persistant.

Le mobile persistant, ici, était de développer le génie, si singulièrement complexe, de compréhension et de coloris, qu'il portait en lui ; de s'en créer un personnage, sinon le premier, au moins l'un des principaux dans la république des lettres. Abandonnant du même coup l'avant-garde et la chronique du romantisme, déclinant désormais l'histoire des *Victoires* et *Conquêtes*, puisque c'étaient victoires de rivaux et conquêtes pour autrui, il prit, comme il l'a dit, « position de critique ». C'est alors, à proprement parler, que s'ouvre sa galerie des *Portraits*. Ils n'étaient point une nouveauté dans sa vie ; il s'y était essayé à ses débuts, au *Globe*, et exercé durant l'enchantement du Cénacle. Désormais, il s'y consacra. Ces *Portraits* l'occupent de 1831 à 1848 et le choix qu'il en a fait remplit neuf volumes, en trois séries : *Portraits de femmes*, où figure, à juste titre, ce féministe, La Rochefoucauld ; *Portraits littéraires*, ce sont les anciens, les classiques, les oubliés, les réhabilités et ce qu'on pourrait appeler les nouveaux morts : André Chénier y occupe la place d'honneur ; enfin les *Portraits contemporains* : les vivants, les émules, les rivaux d'hier, devenus les justiciables et clients d'aujourd'hui. Entre temps, il enseigne à Lausanne et prépare son *Port-Royal* dont la première édition paraît de 1840 à 1848. En 1848, il professe à Liège et en rapporte son livre *Chateaubriand et son Groupe littéraire*. Mais *Chateaubriand* ne parut qu'en 1860, *Port-Royal*, qu'il couva jusqu'à la fin de sa vie, et tint toujours sur le métier, ne doit être jugé que sur la dernière édition, celle de 1866. Ce livre, son œuvre principale, se rattache donc plus directement à la troisième partie de sa carrière, celle des *Lundis*.

Les *Portraits*, au contraire, ont toutes leurs racines, toutes leurs fibres souterraines, dans les premières années, les années d'apprentissage et de ces « traversées » ; ce sont surtout, ceux du début au moins, comme on l'a dit spirituellement, le journal des impressions de Joseph Delorme ; mais la critique nouvelle s'en dégage peu à peu. Sainte-Beuve s'attache à montrer les hommes dont il parle dans l'intimité de leur génie, dans leur toilette, leurs procédés, leur gymnastique, leur cabinet de maquillage ; il tient à prouver qu'il les connaît à fond et dans le secret ; il les déshabille, à l'atelier, en académie, comme David fit pour les illustres prêteurs de serment du Jeu de Paume, et, vraisemblablement, les héros somptueux et les belles figurantes du Sacre, avant de les mettre en costume d'apparat et en couleur, dans le cadre. Il les détaille en dilettante, il les expose en amateur malicieux ; il se plaît à mettre en lumière les beautés il se divertit à trahir les tares et difformités cachées. Peu à peu, l'artiste se pique au jeu, et l'humaniste, je le prends ici au sens de collectionneur de choses humaines, l'emporte sur le simple curieux. Il tire davantage la personne hors de l'œuvre, il la rattache aux circonstances et conditions du temps ; il présente les gens non plus en miniature, sous la vitrine, mais en séries, sur les panneaux de la galerie, rangés par espèces, avec leurs rapprochements, leurs oppositions, leurs effets complémentaires.

Rechercher, scruter, connaître l'homme par son œuvre et l'œuvre par l'homme, ne pas séparer ce que la nature a fait un, voilà le programme de la nouvelle critique qui s'élabore dans les *Portraits*. Nouveauté en effet, car rien ne ressemble moins à la critique de la veille ou du jour, au cours de littérature, que ce soit La Harpe ou Villemain qui le professe, et rien n'achemine plus directement à la critique du lendemain, celle des *Lundis* et du *Port Royal*, et à toute l'évolution qui s'ensuivit, qui a été l'une des formes, par excellence, de la littérature française au XIXe siècle, qui va de Taine à Brunetière, Paul Bourget, Jules Lemaître, Emile Faguet, pour ne parler que des chefs de file.

ALBERT SOREL,
de l'Académie française.

(*A suivre.*)

LE “ PENSEUR ” DE RODIN AU PANTHÉON

On peut dès à présent considérer comme certaine la réussite de la souscription publique ouverte par la *Revue des Arts de la Vie* pour offrir au peuple de Paris la statue du *Penseur* de Rodin. Et même la question de l'emplacement est tout près d'être résolue. J'apporte ici, aux lecteurs de la *Revue Bleue*, un bref historique de cette utile et heureuse manifestation.

Il faut en reconnaître les honneurs à M. Gabriel Mourey, qui a mené à bien, par sa jeune revue, la pensée qu'il avait conçue au jour de l'ouverture du Salon de la Société Nationale. Quelques-uns étaient au regret de voir ce chef-d'œuvre d'art moderne, cette statue significative, disparaître avec le Salon, rentrer à l'atelier, ou s'en aller dans une ville d'Angleterre ou d'Amérique plus hospitalière que Paris aux productions du génie français. Il semblait facile de garder ce *Penseur*, si nous avions voulu.

Malgré que nous ne soyons pas un peuple artiste, et que nous subissions trop les formules d'un art de convention, il est probable qu'une souscription déterminée par tous les journaux, sans distinction de parti, aurait pu aboutir. Mais nos journaux sont dirigés par des industriels qui n'ont que le souci des grandes affaires ou par des hommes politiques qui n'ont pas trop de tout leur temps pour tenir leur place dans la mêlée d'aujourd'hui. Il ne fallait donc pas compter sur les journaux, et la petite revue, toute nouvelle, encore obscure, a bien fait d'aller au plus pressé et d'agir.

L'appel fut donc lancé au mois de mai. Il fut bien accueilli, et un comité fut immédiatement formé, qui était composé d'écrivains, d'artistes, d'amateurs d'art, d'hommes politiques de la France et de l'étranger, de publicistes de la presse quotidienne et périodique. Il est inutile de citer les noms de nos compatriotes, dont la simple énumération occuperait une page de cet article ; mais il est intéressant de noter la preuve de solidarité artistique internationale donnée par MM. Ernest Beckett, Frank Brangwyn, Giovanni Cena, Jean Delvin, Alfred East, de Kessler, Max Klinger, John Lavery, Camille Lemonnier, Max Liebermann, Mac Noll, Maurice Mæterlinck, Octave Maus, Constantin Meunier, Richard Muther, Théo Van Rysselberghe, John Sargent, Arthur Symons, Georg Treu, Emile Verhaeren, George Wyndham. Par eux, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique, l'Allemagne, l'Amérique, se trouvent associées à une œuvre qui a pour objet la France et Paris.

Le reste, grâce au désintéressement du statuaire, était chose secondaire. Qu'il suffise de dire que, de juin à novembre, la souscription atteignit un chiffre d'environ 10.000 francs, et que cette souscription est infiniment touchante, avec ses sommes versées par des amateurs, par des compagnons d'art et de littérature, par tous ceux, connus ou inconnus, qui ont voulu prendre leur part d'une telle affirmation. Le *Penseur* devient ainsi, érigé sur une place de Paris, une sorte d'œuvre collective où la pensée de la foule rejoint la pensée de l'artiste.

⁂

Il restait, et il reste encore (au moment où j'écris) la question de l'emplacement à résoudre. Je me hâte de redire que la solution imminente donnera probablement satisfaction à l'auteur de la statue. C'est bien quelque chose. L'idée première des promoteurs de la souscription était d'installer le *Penseur* sur une des places publiques des quartiers populeux de Paris, place du Palais-Royal, place du Théâtre Français, place de l'Opéra, place de la Trinité, etc. On a parlé de tous ces carrefours perpétuellement battus et traversés par les flots de la foule. Je persiste à croire que le *Penseur* se serait très bien installé n'importe où, et que le mouvement des passants autour de son piédestal lui aurait donné complètement sa signification et sa beauté.

Qu'est-ce, en effet, que ce *Penseur*? C'est un homme dans toute la force de l'action qui s'arrête d'agir pour songer. Primitivement, il était, au sommet de la *Porte de l'Enfer*, la figure du poète qui contemple l'agitation passionnée des humains. Cette mêlée se réfléchit en lui : il essaie de prendre conscience de la vie, et c'est bien là le sens de son attitude, qu'il soit le Penseur où le Poète. Mais isolé, tel qu'il a été vu au Salon, tel qu'on pouvait le rêver sur une place de Paris, il prenait, à mon sens, une attitude plus déterminée d'action au repos. Sa force, sa musculature, son apparence d'Hercule moderne, écartent l'idée que cet être formidable va rester à jamais là, immobile et soucieux, perdu dans l'abîme infini de sa contemplation et de sa rêverie. On a dit, croyant lui adresser une critique, qu'il pensait « avec son dos ». Certes oui, il pense avec tout son être, il donne à la fois l'idée de la fatigue et du recommencement de l'effort. Il est assis, le col et la tête avancés, le menton appuyé sur son poing, la face penchée, envahie par l'ombre. C'est le Penseur et c'est la Pensée, c'est un abîme de réflexions, une extraordinaire profondeur d'ombre tragique. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le mélange d'énergie et d'accablement. Cet homme est un géant, dont tout le corps donne l'idée d'une force irrésistible. Il semble que s'il se levait et marchait, ses pas ébranleraient le sol, et que les rangs d'une armée seraient contraints de s'ouvrir devant lui.

Ce repos est terrible qui donne l'idée d'une telle action possible. L'homme est tombé, perdu dans les ténèbres de l'idée fixe, et pourtant, ce n'est pas une sensation de désespoir et d'anéantissement qu'il suggère. Il est là, comme un Samson qui retrouvera sa force, comme un Hercule qui rêve aux monstres encore vivants, comme un vaincu qui couve sa victoire prochaine. Il y a quelque chose d'invincible dans cette volonté en recherche. Le Penseur de Michel-Ange est un sage qui médite. Le Penseur de Rodin est un homme qui veut vivre, qui s'enrage à vivre. On ne peut le regarder longtemps sans éprouver cette sensation, d'une façon obsédante.

Tout, en cette statue, concourt à exprimer la force au repos. Les grands plans mis en valeur par le statuaire sont faits d'un modelé infiniment complexe, qui exprime la vie sourde, la vie intérieure de l'organisme, manifestée par les surfaces avec une puissance et une sûreté admirable. Tout est immobile et tout est tressaillant, tout est en mouvement, et c'est

cette impression d'un mouvement bouillonnant, d'une concentration d'ardeur, que l'on emporte de la contemplation de ce personnage dramatique.

*
* *

Toutes ces raisons données, l'avis de tous n'a pas été de placer le *Penseur* partout où il y avait un refuge pour son piédestal. Une opinion a été exprimée, par la conversation et par l'écrit, qui concluait à la nécessité d'une place en harmonie avec la stature. On s'est plaint des kiosques, des lampadaires, des tramways, des monuments, etc., et M. Robert de Souza s'est fait l'interprète éloquent de ces plaintes. Mais il était difficile, on en conviendra, de construire une place pour la statue. Nous étions, comme bien on pense, pressés par le temps, et force est bien d'accepter Paris tel qu'il est, avec son agitation de ville moderne, en perpétuelle transformation. Une œuvre telle que le Penseur doit s'accorder avec tous les aspects de son temps, comme avec les aspects du passé, et se trouver encore bien des aspects de demain. La conclusion de M. de Souza était d'ailleurs que Rodin seul devait « trouver son emplacement, avoir le droit absolu de l'imposer. Seul, le maître de l'œuvre sait toutes les nuances d'orientation qui de l'aube au crépuscule doivent tirer de la lumière une collaboration fraternelle. Seul, il peut reconnaître que telle échappée de rue ou telle hauteur de bâtiment ne nuiront pas à la silhouette puissante. »

Cet emplacement, Rodin l'a trouvé. Quelqu'un lui ayant proposé comme solution la place du Panthéon, il lui apparut, le lendemain, après examen de l'endroit, que sa statue, placée au milieu du large espace (d'une douzaine de mètres), qui se trouve entre la grille et l'escalier du monument, s'harmoniserait avec ce monument, les hautes colonnes, le pavé, la vaste place.

L'expérience fut faite, le 28 novembre, par un froid et gris matin. Une maquette de plâtre bronzé fut installée sur un piédestal de lignes simples. On pouvait craindre que la statue ne parût grêle, écrasée par la gigantesque façade. Il n'en est rien. La statue n'est ni trop grande, ni trop petite, et l'architecte chargé du Panthéon, M. Nénot, estima, du premier coup d'œil, que l'œuvre de Rodin était juste à l'échelle. En vérité, elle semblait là depuis que le Panthéon y était lui-même. De quelque côté qu'on la regardât, de face, d'angle, ou de profil, ses lignes massives se trouvaient d'accord avec la colonnade, la bibliothèque Sainte-Geneviève, les maisons.

Les choses en sont là. Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Chaumié, a été saisi de l'affaire, a reçu, pour l'Etat, l'offre du Comité. C'est à lui, maintenant, de prendre la décision définitive. Sans doute, il estimera qu'il faut donner satisfaction complète à l'artiste, et il lui accordera l'emplacement qu'il a choisi lui-même pour son œuvre.

*
* *

Cette solution sera bonne. Trop souvent a été déploré le choix des statues infligées aux places de Paris par des commandes, par des concours, et ce n'est pas exagérer que de trouver seulement une valeur d'histoire et une qualité d'art aux quelques œuvres de statuaire signées Rude, Carpeaux, Barye. Devant l'Arc de Triomphe, on ne regarde que la *Marseillaise* de Rude, comme devant l'Opéra, on ne regarde que la *Danse* de Carpeaux. A travers les places et les jardins de Paris, on cherche les *Quatre parties du Monde*, de Carpeaux, et le *Maréchal Ney*, de Rude. Il y a encore, aux Tuileries, le haut-relief de *Flore*, mais il est aussi de Carpeaux, et l'*Ugolin*, encore de Carpeaux, et çà et là quelque superbe animal, mais il est de Barye. Je ne parle, bien entendu, que de la sculpture moderne.

S'il est un nom de sculpteur d'aujourd'hui à ajouter à ces noms, c'est celui de Rodin.

Rodin, très lentement, très fortement, par le travail accumulé par l'étude constante de la nature, par la pénétration de plus en plus profonde de la vie, a fait une révolution. Je ne nie pas du tout le talent d'Ecole de beaucoup de sculpteurs modernes. Au contraire, il faut leur reconnaître ce talent, qu'ils ont acquis par beaucoup d'efforts, par une longue patience, avec une conviction opiniâtre chez quelques-uns. Il n'y en a pas moins là une méconnaissance de la vie, un arrêt de recherche et de création, un principe de mort. C'est le respect de la tradition, dit-on. C'est au contraire la tradition affaiblie, appauvrie, méconnue. La leçon que donnent les grandes œuvres du passé ne signifie pas l'imitation, mais l'étude semblable, ne signifie pas le recommencement, mais le renouvellement. L'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts, en lui accordant toutes les qualités de science qu'il revendique, cet enseignement s'arrête court, puisque tous ceux qui le reçoivent avouent, par leurs productions, qu'ils n'ont pas compris la véritable signification des œuvres données comme modèles.

Et encore, quelles sont exactement ces œuvres? Toute l'histoire de l'art est enseignée. Certainement, mais pour mettre seulement en lumière des principes à jamais fixés, alors qu'il faudrait montrer le principe de variété et de liberté prouvé par la statuaire égyptienne, la statuaire grecque, l'art gothique, l'art de la Renaissance, l'art de l'Ex-

trême-Orient. De cela, il est probable que l'on ne dit pas ce qu'il faudrait dire, puisque notre sculpture reste habituellement timide et inexpressive devant la vie, se bornant à se servir de quelques recettes, à reproduire quelques attitudes, quelques gesticulations.

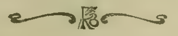
Oh! il est des exceptions, je le sais, et l'on peut reconnaître, au cours des Salons, çà et là, les indices précieux de l'étude de nature indispensable. Mais je crois bien que tout le monde sera à peu près d'accord pour louer en Rodin le producteur le plus abondant de mouvements vrais, de formes de nature, l'observateur le plus pénétrant de l'immense variété de ces formes. Il a vu que les aspects de la vie étaient, non pas nombreux simplement, mais de nombre infini, et qu'il était bien inutile de demander au passé autre chose que son exemple d'investigation et de compréhension. C'est lui, agissant ainsi, qui respecte et continue la tradition.

***

Comme il percevait l'infinité des formes en mouvement, il a trouvé quantité d'expressions nouvelles. On a donc traité de sculpture littéraire, cet art si savoureux, si nouveau, sans se douter qu'il était « littéraire », sans le vouloir, qu'il rejoignait certaines formes de pensée par cela seul qu'il s'attachait à la représentation de la vérité. Ce que peuvent dire ceux qui connaissent Rodin et ont pris la peine d'étudier son art, c'est qu'il est, avant tout, un sculpteur. C'est l'évidence même. Il trouve des formes, qui sont des formes isolées, puisqu'il travaille d'après un modèle. Il se trouve que, parfois, les formes s'appellent, se complètent, deviennent des groupes, des « sujets ». Rodin leur donne alors un nom, ou accepte le nom que lui propose un visiteur. La signification n'en est pas moins vraie pour être venue après la création de la forme. C'est, au contraire, l'art de l'Ecole qui part le plus souvent d'un sujet catalogué. L'art de Rodin n'a son point de départ que dans la nature.

L'installation du *Penseur* à Paris aura donc d'abord un sens d'art. Puis il achèvera de donner au Panthéon sa signification laïque. Il sera une admirable statue de seuil, un sphinx funèbre dressé en avant de la nécropole où la Patrie offre le dernier asile à ceux qui l'ont honorée. C'est l'énigme, proposée à tous, du rêve et de l'action. Rêvons et agissons! C'est la formule de la vie.

GUSTAVE GEFFROY.



LA RÉORGANISATION DE LA TUNISIE

Dans de précédents articles nous avons montré, en nous autorisant de faits certains et de statistiques officielles, combien nous étions loin d'avoir obtenu en Tunisie les résultats brillants qu'on avait proclamés trop vite et célébrés avec trop peu de mesure. Le lecteur impartial aura pu constater que les finances de la Régence offrent une insuffisante élasticité; que sa prospérité commerciale, très éloignée d'avoir pris l'essor incomparable dont on parle, se développe, depuis quelques années, sans grand profit pour la France; que notre influence morale semble presque impuissante à se propager parmi les populations; que l'indigène, enfin, continue à subir, à notre contact, les atteintes d'une fiscalité excessive; qu'il est mal défendu contre la misère et l'ignorance. La cause du mal, nous l'avons trouvée dans tout un ensemble de circonstances où s'est complètement faussé le système du protectorat, dans cette double insuffisance du contrôle local et du contrôle central, grâce à laquelle des personnalités influentes parviennent à se réserver pour elles-mêmes toutes les réalités d'une puissance habilement usurpée.

Ce n'est pas pour décrier par principe ce que d'autres ont vanté, que nous avons apporté ces critiques. Nous avons voulu seulement éviter que l'opinion ne s'endormît dans une tranquillité de commande pour s'exposer à se réveiller subitement dans quelque amère désillusion. C'est assurément, nous ne l'ignorons point, assumer un rôle très ingrat que de venir ainsi troubler une fausse quiétude et déranger des combinaisons plus ou moins égoïstes; on doit s'attendre à passer pour un esprit chagrin alors qu'on a voulu simplement être sincère, à se voir traiter de réformateur dangereux, alors qu'on croit faire preuve à la fois de clairvoyance et de prévoyance. Mais c'est, en somme, faire son devoir, et le reste importe peu; encore est-il nécessaire, cependant, après avoir dénoncé le mal, d'indiquer les moyens de combattre.

Disons tout de suite qu'il ne peut être question de renoncer, en Tunisie, au système du protectorat. Bien au contraire, nous considérons le protectorat comme la forme la plus heureuse de la colonisation; non seulement nous désirons qu'on le maintienne dans la Régence, mais nous voudrions qu'il eût été, dans nos possessions, plus tôt et plus souvent appliqué, nous souhaitons qu'on n'hésite pas à l'adopter aujourd'hui partout où il est possible de le mettre en pratique. Il permet à la puissance colonisatrice d'associer les populations indigènes au progrès de leur propre pays, de se les attacher peu à peu par des

liens indissolubles, et de confondre ses intérêts et les leurs dans une commune destinée.

Une telle conception du protectorat a naturellement pour conséquence de créer des droits et des devoirs à l'Etat protecteur; celui-ci serait coupable de laisser sans raison se périmer les uns, et faillirait à sa mission s'il négligeait de s'acquitter des autres. On peut voir ainsi que le protectorat est, par essence, absolument inconciliable avec l'indifférence que semble montrer le ministère des Affaires Étrangères à l'égard de tout ce qui n'est pas dans ses attributions naturelles.

C'est un ancien résident général à Tunis, d'ailleurs adversaire intransigeant du rattachement aux Colonies, M. René Millet, qui, au dernier banquet de l'Union Coloniale, soutenait cette thèse que la supériorité du ministère des Affaires Étrangères provient précisément de son haut détachement de toutes choses, et de l'impossibilité où se trouveraient les résidents généraux d'obtenir des réponses aux lettres les plus pressantes : « J'écrivis une première fois, nous dit M. René Millet, pour soumettre au ministre mon intention de fonder à Tunis une école d'agriculture coloniale ; pas de réponse ; des mois se passent, et j'écris une deuxième fois pour dire que la construction va commencer ; même succès ; j'écris de nouveau quand les murs sont sortis de terre, et, cette fois, l'on s'émeut parce que j'ai averti le ministre que l'on ne manquerait pas de comparer la lenteur de la construction de l'école avec la rapidité apportée à celle de la cathédrale de Carthage. » Et M. René Millet conclut qu'en s'intéressant davantage au projet, le ministre des Colonies l'eût, sans aucun doute, retardé un peu plus ! De tels arguments paraissent être bien à leur place dans la chaleur communicative des banquets.

M. René Millet nous a fait aussi le grand honneur de consacrer à la réfutation de notre rapport deux articles qui ont paru dans le *Temps* ; nous y lisons que le résident idéal serait Ponce-Pilate, « ce magistrat modeste et méconnu, qui n'intervenait pas dans les questions religieuses, et laissait les indigènes se crucifier entre eux librement ». Que les musulmans continuent, sous le regard de la France, à se pendre entre eux pour non orthodoxie coranique, c'est leur affaire ; qu'ils soient, de la part des caïds, l'objet des plus lourdes exactions ; qu'aucune hygiène n'existe dans leurs villages; que le chiffre de leur population demeure stationnaire, quand le nombre des indigènes a doublé, depuis vingt ans, dans la vallée du Nil ; que les jeunes musulmans viennent à nos écoles ou les fuyent, tout cela ne saurait troubler la haute sérénité de nos diplomates, qui s'en lavent les mains !

Peut-on s'étonner, après avoir entendu et lu l'éminent défenseur du ministère des Affaires étrangères, de l'insuffisant essor de la prospérité commerciale de la Régence, et du complet échec de notre entreprise de pénétration morale ?

On cultive davantage, au ministère des Colonies, le goût de l'action et le courage des responsabilités ; or, ce serait une grosse erreur de croire que la prudence se confond toujours avec l'inaction. Si, au lendemain du traité de 1899, par lequel l'Angleterre et la France ont délimité leurs sphères respectives d'influence dans le Soudan Oriental et le Sahara, le ministère des Colonies s'était trouvé installé à Tunis, il n'eût pas manqué de créer aussitôt, dans l'hinterland de la Régence, quelques faits accomplis qui eussent été de nature à prévenir la démonstration faite par les Turcs à Bilma. Que demain une autre puissance européenne prenne la place de la Turquie dans la Tripolitaine, et des difficultés pourront naître qui eussent pu être évitées.

Les fonctionnaires coloniaux présentent cet autre avantage, très favorable à l'action, que, si les actes qu'ils ont accomplis deviennent la cause d'un conflit diplomatique, le ministère des Affaires étrangères a la faculté de désavouer des agents qui ne sont pas censés connaître les traités.

Le ministère des Colonies, enfin, et nous ne craignons pas de le répéter, possède tout un ensemble d'organes d'action et de contrôle qui font entièrement défaut au ministère des Affaires étrangères : un secrétaire d'ambassade, nullement préparé à son rôle temporaire, règle aujourd'hui, en toute indépendance, les affaires du Protectorat.

Le ministère des Affaires étrangères a pu paraître spécialement qualifié, en Tunisie, tant que des questions de politique extérieure et de souveraineté territoriale y primaient tout autre intérêt; il a, dans cette période, rendu d'éminents services à la Régence, en la libérant de conventions internationales conclues avec d'autres puissances que la France ; mais on peut regretter que, cette tâche accomplie, il n'ait pas de lui-même demandé que chacun rentrât dans son rôle naturel.

Le moment est donc venu de mettre un terme à cette situation présente. Le ministère des Colonies peut et doit s'occuper de la Tunisie, comme on lui a confié successivement nos protectorats d'Indo-Chine et l'administration de Madagascar. L'expérience est faite. Le protectorat de l'Annam et du Tonkin était en pleine anarchie lorsqu'en 1887 il fut transféré au sous-secrétariat d'Etat des colonies, c'était le temps des révoltes incessantes et des déficits financiers ; cinq ans après, le pays était pacifié, l'équilibre budgétaire était rétabli et le commerce allait se développer par bonds prodigieux. Le ministère des Colonies a fait en Indo-Chine la plus heureuse applica-

tion du système du protectorat. Il a su de même à Madagascar conserver tous les rouages de l'administration indigène, et si l'île a été déclarée pays annexé, c'est sur la demande du ministère des Affaires étrangères et seulement pour permettre au gouvernement de recouvrer, dans ses relations extérieures, sa liberté d'action au point de vue économique. Bien avant qu'on y songeât pour l'Algérie, le ministère des Colonies avait pratiqué, dans l'ordre administratif, une large décentralisation, en Indo-Chine, en Afrique occidentale, à Madagascar; depuis un an, il applique le même système, non sans succès, à nos possessions du Congo. Il a su, en somme, dans l'espace de quelques années, trouver les vrais principes et les saines traditions; il possède un personnel qui maintenant a fait ses preuves. Il aura pour la Tunisie ce que le ministère des Affaires étrangères n'a pas : un programme; ce qu'il ne peut avoir : des moyens d'action. Il débarrassera le ministère des Affaires étrangères d'attributions qu'il ne peut guère que négliger, au moment précis surtout où l'Afrique se prépare à réserver à ce ministère, avec une besogne nouvelle, une très lourde charge, la pénétration pacifique de la France dans l'empire marocain.

C'est du reste à un point de vue plus général que les circonstances obligent à rattacher au ministère des Colonies les services, non seulement de la Tunisie, mais encore de l'Algérie. Il est aujourd'hui nécessaire de donner à notre empire africain l'unité de direction qui lui fait défaut. Ce serait une erreur de voir dans nos possessions du nord, de l'ouest et du centre de l'Afrique, selon le mot malheureux que Rouher appliquait à l'Allemagne, « trois tronçons qui ne se rejoindront jamais ». Elles étaient destinées à se rejoindre et elles ont pratiquement réalisé cette jonction. Mais il est impossible désormais que ces possessions dépendent de trois ministères différents, avec les caractères communs qu'elles présentent au point de vue géographique, politique et religieux; et c'est dans les mains du ministre des Colonies qu'il est nécessaire d'en placer la direction supérieure. Il ne s'agit pas là de satisfaire un vain désir d'uniformité, il s'agit de se prémunir contre un danger qui peut être redoutable. Nous ne pouvons, sans nous exposer à de graves éventualités, suivre envers les populations nomades du Sahara des politiques divergentes, adopter envers l'islam et ses confréries des attitudes contradictoires, demeurer impuissants contre les empiétements de l'empire ottoman dans l'arrière-pays de la Tripolitaine, laisser nos officiers du Soudan et du Sud Algérien se mouvoir et se rencontrer dans des zones d'action sans limites précises. C'est là pourtant le dangereux spectacle auquel nous assistons actuellement; il n'est que temps de le faire cesser.

* * *

La cause est entendue. Au milieu des adhésions qui nous arrivent chaque jour, ceux qui hésitent encore à se rallier à nos conclusions ne peuvent que recourir à des arguments trop ingénieux. Nous ne pouvons, disent-ils, changer le sort du bey de Tunis, alors que nous déclarons hautement vouloir respecter au Maroc le pouvoir du sultan. C'est à la fois puéril et inexact. Loin de diminuer l'autorité du bey, nous demandons, au contraire que, sous un régime définitif, on consolide son prestige extérieur et qu'on affermisse sa part d'influence dans le protectorat. Ministère des Affaires étrangères ou ministère des Colonies, pour le bey de Tunis et le sultan de Tanger, ce sont là des mots, rien que des mots, et ce qu'ils veulent, eux, ce sont des réalités. Nos honorables adversaires sentent bien eux-mêmes que la situation présente ne saurait se prolonger; ils reconnaissent qu'il faut faire quelque chose, mais ce qu'ils proposent peut paraître assez inattendu. C'est ainsi que le 5 décembre dernier, au banquet de l'Union coloniale française, M. René Millet réclamait la création d'un ministère spécial de l'Afrique du Nord, tandis que M. Leroy-Beaulieu approuvait du geste, peut-être bien par politesse pure. Les Anglais, ajoutait-on, n'ont-ils pas un ministère spécial pour les Indes, à côté de leur ministère des Colonies?

Il faudrait s'entendre. L'Angleterre, en effet, a pu créer un ministère spécial pour un groupe de possessions peuplé de 250 millions d'habitants, et isolé du reste de son empire, qu'il s'agisse de l'Afrique du Sud, de l'Australie ou du Canada. Mais ce qui choquerait assurément le sens pratique des Anglo-Saxons, ce serait la création d'un ministère particulier pour un groupe de possessions, dont la population ne dépasse pas 10 millions d'habitants et qu'il est impossible aujourd'hui de séparer du reste de notre empire africain. Un ministère spécial de l'Afrique du Nord, ce serait en France l'âge d'or des parlementaires. Heureux temps où il viendrait compléter la liste des ministères que nous connaissons, où sans doute on ajouterait, peut-être avec plus de raison, un ministère du travail, une présidence du conseil sans portefeuille, et même, pour pousser encore plus loin le particularisme des intérêts, un ministère de la Bretagne, de la Corse ou des pays basques!

Il n'y a vraiment qu'à sourire. Sans doute, il ne faut voir dans une telle proposition que l'effort suprême et sans espoir qu'on tente pour l'honneur,

quand une bataille est perdue. Les adversaires, de plus en plus rares, que nous n'avons pas encore persuadés, nous permettront de leur dire, et ce sera notre seule réponse : Si vous voulez prendre des exemples outre-Manche, au lieu de considérer, en mauvais copistes, le ministère des Indes, imitez plutôt l'habile attitude que les conservateurs anglais savent toujours adopter quand cela est devenu nécessaire. Lorsqu'une réforme, qu'ils ont longtemps combattue, semble désirée par la majorité des électeurs, ils n'hésitent pas eux-mêmes à s'y rallier, afin de la rendre pour tout le monde acceptable et bienfaisante. Le rattachement au ministère des Colonies des services de l'Algérie et de la Tunisie est désormais certain : ce n'est plus qu'une question de date. Unissez-vous donc à nous pour le préparer de telle manière qu'il puisse concilier tous les intérêts. Si vous conservez cette illusion, qu'on veut détruire en Tunisie le système du protectorat ou restreindre l'autonomie de l'Algérie, si vous craignez, bien à tort, les tendances centralisatrices du ministère des Colonies, prenez toutes les garanties nécessaires, demandez même qu'on les inscrive dans un texte législatif réglementaire. Mais faites en sorte qu'on ne réalise pas sans vous et contre votre assentiment une réforme bien simple, très sage au demeurant, et qu'on ne peut plus éviter. C'est sans débats inutiles et passionnés, c'est avec le concours de tous et dans l'intérêt de tous qu'il y faut au contraire procéder. Nous sommes aujourd'hui bien convaincus que, mieux éclairés, vous ne voudrez pas vous y refuser plus longtemps.

ÉMILE CHAUTEMPS,
Député,
Ancien ministre des Colonies.

L'HOPITAL

Dans la campagne sereine, il fait soleil, les oiseaux chantent. Une paix infinie règne sur la moisson couleur d'or. Au milieu de la plaine sans limites, — ainsi que le disent les braves gens, — l'hôpital est tout seul avec le bon Dieu.

Sur la terrasse du pavillon d'administration, le directeur fait la sieste avec un ami. Ces messieurs, — quarante-cinq ans, chauves, décorés, de noir vêtus, — sont assis dans des fauteuils en osier. Un guéridon met à portée de la main deux tasses de café, une boîte de cigares, et un buvard avec des papiers.

Le directeur, qui présente, d'ailleurs, un rude profil aquilin de commandant militaire, parle, par habitude, d'un ton net, autoritaire, un peu criard. L'ami possède la façon de fumer, la pose bien calée d'un auditeur patient, pas répondeur.

— Au fait, annonce le directeur, j'ai reçu hier cette lettre de Ballurois. Tu te rappelles, le fameux Ballurois de notre classe de rhétorique ? Lui, il n'est entré ni dans la politique, comme toi, ni dans l'administration, comme moi : il s'est mis dans la littérature. La carrière, apparemment, n'est pas avantageuse ; il se plaint beaucoup ; il se plaint surtout « des difficultés de la production ». Ça, je ne comprends pas, car enfin, Ballurois était assez fort en narration française ; mais voilà, c'était un type appliqué, plutôt que bien doué. Tiens, écoute un peu ce qu'il m'écrit :

« Vous n'imaginez pas ce devoir de vivre continuellement des drames, ce devoir d'attendre et de prolonger les sensations jusqu'au paroxysme, jusqu'au malaise intolérable. Vous n'imaginez pas cette créature misérable que l'on devient, — continuellement sous l'émotion, sous la douleur, sous l'épouvante de la vie. Je ne parle pas pour moi, qui ne suis rien, mais vous n'imaginez pas l'insondable détresse qu'il y a dans le sourire de tel grand écrivain... »

Et ainsi de suite pendant quatre pages. Ma parole d'honneur, il est toqué, ou bien il se fiche du monde. Depuis quand faut-il *sentir* pour écrire ?

Moi qui prenais Ballurois pour un vrai homme de lettres, je ne m'étonne plus s'il végète ! Encore un qui s'est trompé de porte !... Le pauvre ! Il ne produit pas à volonté ! Il soupire devant son papier !

Avais-tu idée d'une pareille ignorance ? On doit tartiner sans effort, d'un jet inépuisable et à quoi bon éprouver des émotions ? Je dirai même qu'il ne faut pas « croire que c'est arrivé », ça vous coupe la facilité.

D'ailleurs, mon vieux, je lis un peu partout de la littérature de gens qui savent leur métier : ils *développent*, tonnerre ! ils ne *sentent* pas ! Les deux manières n'ont fichtre rien de commun.

Et encore, je reproche à nos chers maîtres de se donner bien trop de mal pour choisir un point de départ ; on doit mettre des phrases autour de n'importe quoi, d'emblée. Il me semble que si je me mêlais de faire de la littérature, je tirerais de la copie de toutes les choses, sous mes yeux, sans chercher.

Parfois, je me demande si, moi aussi, je n'ai pas raté ma vocation ? Il n'y a pas à dire le contraire, j'ai l'étoffe d'un écrivain... et si ce n'était la crainte de nuire à une ambition plus haute...

Enfin, tiens, supposons : j'ai de la copie à fournir. Eh bien, je ne choisis pas, je pique au hasard mon sujet. Voilà l'hôpital dont je suis directeur ; on y reçoit des malades, de toute espèce, depuis des

accouchées jusqu'à des aliénés. Par économie, on emploie des hospitalisés non alités à divers services : des tuberculeux aux écritures, des vénériennes à la lingerie, etc. Qu'est-ce qu'on emploie comme aide à la pharmacie ? pour les préparations graves, pour les poisons, les doses au milligramme ? On emploie un fou... Ah ! les braves littérateurs de profession, ils vont quêter des histoires bien loin, ils ne dégoteront jamais ça ! C'est pourtant simple ; je ne cherche pas, moi !... Enfin en voilà de la copie, si on voulait s'en donner la peine.

* * *

L'ami approuve de la tête, en mâchonnant un cigare. Le directeur, pendant un instant, remue les papiers, du bout des doigts, sur le guéridon où refroidit le café. Il reprend :

— Veux-tu un autre sujet ? Je repique au hasard Tiens, un rapport du médecin de la division des femmes.

« Je dois signaler la mauvaise qualité du sulfate vert fourni à notre pharmacie. Ayant prescrit un gramme de sulfate vert pour la malade Braille et ne constatant aucun effet du médicament, j'en prescrivis deux grammes, puis trois et successivement jusqu'à vingt grammes, sans résultat. De guerre lasse, je cessai tout traitement pendant quelques jours. Lorsque, l'idée m'étant venue d'acheter en ville deux grammes de sulfate vert et de les administrer moi-même, le lendemain ma malade était morte, avec symptômes bien caractérisés. D'où je conclus à la qualité défectueuse du produit fourni à notre pharmacie par l'adjudicataire. »

Erreur ! mon cher, le sulfate vert est très bon : c'était une blague du fou !

Mais enfin, crois-tu qu'en voilà de la copie !... Cré nom ! Si je me mêlais d'être littérateur... Et me vois-tu chercher, faire un effort ?

* * *

Un silence. Le directeur rejette le rapport sur le guéridon avec énergie et boit son café d'un trait. Puis il considère un autre papier, qu'il se contente d'indiquer, d'un geste, en poursuivant :

— Je te le répète, pas un fait qu'on ne puisse utiliser. Nous avons un décès ce matin. C'est une femme qui a eu « les sangs tournés », selon l'expression populaire. Figure-toi que son père était homme d'équipe au petit chemin de fer d'intérêt local, tout là-bas ; il a été tamponné, tué sans blessures apparentes. Le chef de gare convoque donc cette femme, simplement « pour affaire qui la concerne », et il lui dit : « Voilà, on vous rend votre père, reprenez-le. » Saisissement de la femme, crise de nerfs, divagations. Tellement que le chef de gare a essayé de la secouer : « Qu'est-ce que vous voulez, on m'a chargé de vous le rendre ! Dame ! il est comme il est ! Peut-être a-t-il de l'argent dans ses poches, on ne l'a pas fouillé... » Rien n'a fait, elle n'a pas pu accepter ça ; il a fallu la transporter ici. Enfin, oui ou non, voilà-t-il de la copie, sans chercher ?

L'ami qui approuvait toujours, de la tête, en lançant de petites bouffées de fumée, se décide à prendre la parole, préoccupé d'une lacune.

— Permets, mon cher, est-ce que la décédée en question n'est pas la malade au sulfate défectueux ?

— Si.

— Lequel sulfate a passé pour défectueux par suite d'une blague ?

— Oui.

— Laquelle blague émanait du fou préposé à la pharmacie.

— Oui.

— Alors, tout ça ne fait qu'une histoire ?

— Pour ici, oui ; l'incident tient dans le creux de la main... Mais, pour un littérateur économe, soucieux de ses intérêts... pour quelqu'un qui a *le sentiment de la copie...*

Les deux amis se regardent avec un air de supputation profonde.

Dans la campagne sereine, il fait soleil, les oiseaux chantent. Une paix infinie règne sur la moisson couleur d'or. Au milieu de la plaine sans limites, — ainsi que le disent les braves gens, — l'hôpital est tout seul avec le bon Dieu.

LÉON FRAPIE.

L'ÉVOLUTION DU TRADE UNIONISME

LE NOUVEAU PARTI (1)

Depuis 1900, la condition juridique des Unions s'est modifiée de par certaines décisions qu'il est bon de reprendre ; en même temps, les patrons de la grande industrie s'efforçaient de disloquer les corporations en élevant en face d'elles d'autres corporations à leur dévotion. Plus loin, nous verrons comment l'impérialisme s'est associé à ces deux premiers faits pour provoquer un revirement de méthode et de concept dans le milieu ouvrier.

L'Unionisme s'était cru à l'abri des procédures malveillantes, depuis la promulgation de la loi

1. Voir la *Revue Bleue* du 10 décembre 1904.

de 1875. Si les Compagnies de chemins de fer, de mines ou de navigation ne s'étaient jamais résignées à traiter loyalement avec les collectivités de salariés, elles s'étaient heurtées, pendant un quart de siècle, à une jurisprudence inflexible. Après la grande grève des mécaniciens en 1897, qui coûta aux chômeurs et à leurs auxiliaires 16 millions et qui se prolongea six mois et demi, une colère nouvelle se propagea parmi les directeurs d'entreprises. Ce gigantesque conflit qui, à vrai dire, se terminait par un échec pour les grévistes, puisqu'ils n'obtenaient pas la journée de huit heures, avait attesté la vigueur de leur organisation. On résolut alors d'éprouver tous les moyens pour refouler le courant syndical, et comme les Communes se montraient réfractaires à un remaniement des lois, on s'adressa aux tribunaux, dont les prérogatives sont autrement amples, en Angleterre, que sur le continent.

Au mois d'août 1900, les ouvriers du chemin de fer du Taff Vale refusèrent leurs services : la Compagnie estima l'occasion excellente pour provoquer une décision de justice, qui pourrait former une base d'opérations. Elle obtint d'abord de la juridiction compétente une injonction au secrétaire local et au secrétaire général de l'Union d'avoir à cesser le Picketing ou surveillance. Elle demanda ensuite une injonction contre l'Union elle-même. Or, l'Union déclina toute responsabilité, en invoquant les précédents, et en alléguant la portée étroite de sa capacité juridique. De toute évidence, si d'un côté elle était reconnue apte à ester devant un juge, avec la plénitude des droits et des obligations, et si, de l'autre, le picketing pacifique était lui-même à nouveau prohibé, toute action corporative serait empêchée par l'avenir. Or, le 5 septembre 1900, le juge Farewell se prononçait en faveur de l'admission de la responsabité totale, et proclamait le picketing illégal. L'émotion fut énorme dans le monde syndical. Elle s'accrut encore quand, après avoir été cassée en appel, cette décision fut reconnue fondée par la Cour des Lords, le 22 juillet 1901. Le lord chancelier, pour motiver l'arrêt, s'était exprimé comme il suit : « Si le législateur a créé une chose qui peut posséder, qui peut prendre des employés à son service et causer des dommages, on doit admettre qu'il l'a implicitement soumise à l'éventualité de poursuites à raison de dommages commis volontairement. »

Ce n'était là encore qu'une résolution de principe. La Compagnie des mines du Sud-Galles s'en prévalut pour réclamer à la Fédération des mineurs, la somme de 1.825.000 francs à titre de réparation d'une grève où elle prétendait discerner l'action de l'Unionisme. Le Banc du Roi débouta les directeurs, en excluant l'hypothèse de « malice actuelle » ; mais ce jugement ne conférait qu'un simple répit : en décembre 1902, les employés du Taff Vale étaient de rechef condamnés, sur le point de fait, à payer 625.000 fr. de dommages-intérêts, si bien que le procès leur coûtait plus d'un million. Enfin, dans une autre affaire, une Cour d'appel enjoignait aux mineurs du Yorkshire de refuser à leurs affiliés toute allocation de grève. Ainsi toute la jurisprudence semblait se combiner pour interdire désormais aux Unions et Fédérations leur fonctionnement régulier ; comme la loi accordait théoriquement la liberté d'association ouvrière, les tribunaux trouvaient un expédient pour la tourner, la fausser, ou la détruire, en ruinant les corporations qui pensaient s'abriter derrière son texte littéral.

Les chefs d'industrie ne se sont pas bornés à mener la lutte sur le terrain judiciaire. Il leur importe de détruire par tous les moyens la puissance ouvrière qu'ils estiment agressive, vexatoire, à laquelle ils imputent la décadence économique du Royaume-Uni. Si les exportations américaines enflent sans relâche leurs statistiques, si la métallurgie américaine conquiert des débouchés élargis, si le prix de revient des produits d'outre-Atlantique est hors de toute proportion avec celui qu'ils paient eux-mêmes, c'est aux Unions qu'ils assignent toute responsabilité. La thèse a été exposée dans toute son ampleur par le *Times* (« The crisis of British Industry »), en novembre et décembre 1901. Les fabricants ne se demandent pas si l'outillage de leurs concurrents n'est pas plus neuf ou plus perfectionné : ils ne recherchent pas, dans leur propre routine, les causes d'une infériorité qui frappe de plus en plus les regards ; ils accusent les ouvriers de marchander leurs efforts, de restreindre leur dépense d'énergie, de réduire par exemple la pose des briques des trois cinquièmes, en un même laps de temps.

Mais tout en protestant contre les pratiques des Unionistes, ils s'organisent — et de même qu'on a vu surgir sur le continent des Syndicats « Jaunes », il s'est dressé outre-Manche une « National Free labour Association ». Cette société de travailleurs libres qui combat les Unions, « plaie de l'Angleterre », se charge de fournir des ouvriers aux industriels, en temps de grève. Recrutée surtout parmi les anciens soldats du Transvaal, elle compterait, d'après ses affirmations, plus de 100.000 adhérents. Elle se targue de demeurer toujours en parfait accord avec les patrons ; mais comme elle redoute fort un conflit avec les syndiqués des vieilles corporations, qu'elle tâche de dissoudre, ses chefs prennent d'innombrables précautions. Le secrétaire et le metteur en œuvre de la Free Labour Association, Collisson, interrogé par MM. Mantoux et Alfassa, au cours d'une récente enquête, expliquait que partout où sont demandés les services des libres ouvriers, on les installe dans

des baraquements spéciaux. Ces cantonnements sont protégés par des fils de fer barbelés, éclairés par des phares électriques avec projecteurs, surveillés par un corps de police volontaire et grassement rétribué. Le dimanche, des trains express conduisent à la mer les travailleurs affiliés, pour qu'ils n'aient aucun contact avec leurs adversaires. Toute cette organisation a abouti à des résultats en somme peu sérieux, parce que les artisans qualifiés préfèrent adhérer à l'Unionisme ou rester à l'écart de tout groupement. Elle n'en a pas moins contribué à exciter les Fédérations, déjà atteintes douloureusement par les innovations de la jurisprudence.

L'impérialisme enfin, par la prédication inlassable de M. Chamberlain et de ses amis, a poussé l'exaspération au paroxysme, parce qu'il a paru une rupture violente avec la tradition fiscale de la Grande-Bretagne. Pendant cinquante années et plus, ç'avait été une maxime de gouvernement que la table de l'ouvrier devait être franche de droits, que la viande, le pain, le sucre devaient être soustraits à toutes taxes. Or la Fédération douanière ne peut s'échafauder que sur une imposition de ces mêmes denrées. Les colonies que les jingoïstes veulent rattacher étroitement à la métropole, n'accepteront des liens nouveaux, que si des avantages considérables sont garantis à leurs produits agricoles, par l'établissement de tarifs différentiels. Le Canada réclamera un privilège pour ses céréales, l'Australasie et l'Afrique Australe pour les beurres, les œufs, les viandes qu'elles expédient par quantités croissantes : déjà l'intervention du Cabinet de Londres dans le débat sucrier international, sa participation au protocole de Bruxelles qui, en abolissant partout les primes de sortie, a relevé les cours sur le marché britannique, s'expliquent par les revendications des Antilles. Le résultat sera partout identique : du jour où le protectionnisme impérialiste, qui sera surtout agricole, sous peine de demeurer une pure formule, fonctionnera en la plénitude de son activité, les denrées de première nécessité subiront un renchérissement très appréciable. Du même coup, la condition économique du travailleur des grands centres, au lieu d'être améliorée, sera doublement frappée : par le relèvement du prix des comestibles et par la raréfaction des emplois que déterminera l'inévitable clôture des débouchés étrangers.

On conçoit maintenant que le programme de M. Chamberlain apparaisse comme un violent défi aux ouvriers d'outre-Manche et qu'en leurs Congrès annuels, ils se soient engagés à le combattre sans relâche. Pour faire avorter cette combinaison grandiose, mais dangereuse, dont le succès engendrerait un nouvel écrasement du prolétariat, les vieilles méthodes ne suffisent plus. L'action se manifeste indispensable. Atteinte dans ses libertés par le droit prétorien des lords, atteinte dans ses salaires par la formation de la Free Labour Association, menacée dans sa puissance de consommation par la victoire éventuelle du protectionnisme, la classe des salariés est détournée de ses conceptions passées vers une vision moins fragmentaire des choses. Elle est entraînée à former un nouveau parti distinct de tous les autres, et à bouleverser toute sa tactique.

*
* *

A la vérité, en recherchant dans le passé de l'Unionisme, dans l'histoire du prolétariat anglais, quelques précédents à la situation actuelle, on les retrouve assez aisément. La propagande syndicale a été la règle ; la propagande politique fut l'exception, mais elle occupe pourtant une place plus large que d'aucuns essaient de le faire croire. Si la classe ouvrière d'outre-Manche n'a jamais été jetée dans les guerres sociales, comme la nôtre, elle a déjà aussi traversé des crises, qui l'ont emportée loin de ses voies normales. Les idées qui se sont fait jour dans les Congrès les plus récents ne sont point si neuves, ni si surprenantes. On devrait évoquer la période du chartisme, qui coïncide avec la phase intermédiaire du règne de Louis-Philippe, et où les travailleurs, réclamant une brusque revision du statut politique, et des réformes radicales, s'efforcèrent de généraliser le chômage : plus près de nous, l'attitude de l'Unionisme fut très significative en 1874, lorsqu'il lutta contre le parti libéral qui refusait de remanier la législation des grèves. Sa tactique est restée admirablement définie dans une lettre que Stuart Mill écrivait à la veille de ce combat : « La politique des travailleurs est de persévérer à se faire représenter par des travailleurs et, en cas d'insuccès, d'aider les Tories à entrer à la Chambre jusqu'à ce que la majorité libérale se trouve sérieusement menacée ; alors, sans nul doute, les Whigs seront heureux de faire un compromis et de laisser aux ouvriers quelques sièges parlementaires. » Ce n'était pas encore la politique plus haute et plus fière, adoptée depuis lors par les partis ouvriers continentaux : c'était pourtant une méthode assez différente de celle qui avait été pratiquée jusque-là.

Il n'en est pas moins évident que le programme actuellement débattu dans les Congrès unionistes sort de la ligne traditionnelle. Il ne s'agit plus d'un simple écart momentané vers l'action électorale, d'une tentative transitoire — et comminatoire — de conquête des pouvoirs publics. Aujourd'hui l'Unionisme se constitue en parti de classe ; il a compris qu'il n'influerait de façon utile et constante sur la législation, qu'en créant aux Communes une repré-

sentation ouvrière chargée de défendre ses intérêts.

Lorsqu'il a demandé aux députés de Westminster, le 14 avril 1902, par l'intermédiaire de ses conseillers libéraux ou radicaux, les Asquith et les Charles Dilke, de refaire la loi des associations et de briser l'interprétation des lords, il a subi un échec : 203 voix contre 174 ont répudié toute initiative législative. Comment n'eût-il pas déduit, de cette défaite, la nécessité d'introduire au Parlement non pas deux mandataires comme en 1874, mais un groupe compact, capable de soutenir ses réclamations et de résister aux entreprises patronales?

Le sort en est jeté, et aux élections prochaines, plusieurs dizaines de candidats ouvriers solliciteront les suffrages : c'est là le fait nouveau, l'acte inouï dans l'histoire britannique — et nul ne saurait limiter les conséquences de ce revirement.

Le Congrès de Swansea en 1901, traduisant l'émotion, qui agitait la classe ouvrière devant toutes les menaces qui s'accumulaient contre elle, affirma le principe de l'évolution. Le président de ces assises, Bowerman, prononça un discours qui attestait déjà la profonde transformation accomplie dans la mentalité unioniste. Il exprima l'opinion générale, en invitant les travailleurs, qui avaient acquis en théorie une puissance énorme, à choisir leurs défenseurs dans leurs propres rangs. Un délégué de Liverpool, Sexton, s'écria : « Nous autres, nous payons 50 millions de francs pour nous protéger contre les patrons, et le jour de l'élection, nous votons pour eux. » La propagande entreprise pour grouper les Unions autour du comité de la représentation parlementaire, c'est-à-dire pour les conquérir à l'action politique, donna des résultats surprenants et, en très peu de temps, les résistances opiniâtres fondirent si bien que 850.000 hommes encourageaient cette initiative. L'élection de Shakleton à Clitheroé, dans le Lancastre, marqua la première étape de l'exécution pratique. Elle servit aussi d'argument à ceux qui répandaient la nouvelle méthode. Au Congrès de Londres, en septembre 1902, le président Steadman, allant plus loin que Bowerman, l'année précédente, déclara : « Nous devons former au Parlement un grand parti ouvrier; lui seul pourra donner une base au bien-être de la nation. » Au début de 1903 se tenait une conférence, qui dressait le futur programme : un fonds commun devait être établi qui permettrait de payer les frais électoraux et les indemnités parlementaires. Les orateurs de l'Unionisme réclamaient partout une législation ouvrière moins rudimentaire, une nouvelle loi des syndicats et du picketing, — la limitation de la journée à huit heures, l'institution de pensions de retraites. Cette même conférence — dont le siège était la grande ville de Newcastle — blâmait le secrétaire du Comité pour la représentation parlementaire, coupable d'avoir prêté son concours à des candidats libéraux. Enfin l'élection de l'ouvrier Will Crooks à Woolwich, où un conservateur était passé précédemment sans concurrent, sembla ouvrir un champ illimité au nouveau parti (1). Lorsque M. Balfour aura annoncé la dissolution du Parlement actuel, qui souvent déjà résiste à ses suggestions et qui ne représente plus l'opinion du « pays légal », il aura à se prémunir non seulement contre l'assaut du libéralisme, mais encore contre l'attaque plus dangereuse peut-être de l'Unionisme converti à la politique.

Ce n'est certes pas encore un parti socialiste pur qui vient de se lever outre-Manche; bien que les Congrès annuels aient à maintes reprises voté la nationalisation de la terre — ou même celle des moyens de production — surtout depuis l'embrigadement des ouvriers non qualifiés; le collectivisme ou le communisme ne se sont pas encore saisis pratiquement des masses; mais le principal obstacle à leur diffusion a désormais disparu. Tant que les ouvriers donnaient leurs votes aux Whigs ou aux Tories et que les syndicats ne tâchaient point de canaliser leur puissance électorale, les doctrines qui animent la Social-démocratie allemande ou le Parti ouvrier belge ne pouvaient guère s'épandre avec succès. Mais la situation est tout autre maintenant. L'Unionisme s'érige en parti de classe; il veut se séparer nettement des anciens groupements; il combattra le conservatisme impérialiste parce que les Lords lui ont réduit la somme de ses libertés, et le libéralisme plus ou moins radical, parce qu'il ne peut compter sur lui pour l'établissement des pensions de vieillesse. Or tout parti de classe doit avoir une doctrine, un plan de société, un corps de revendications. Comment le socialisme ne prévaudrait-il pas dans l'Unionisme transformé, et celui-ci au total ne se heurte-t-il pas aux mêmes adversaires, aux mêmes difficultés que les fractions ouvrières du continent?

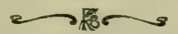
Ce raisonnement peut paraître simpliste — mais les choses ne sont pas non plus toujours complexes, — et d'ailleurs il se justifie par toutes les enquêtes poursuivies dans les milieux britanniques au cours des dernières années. Ce n'est point par la pure dialectique, ni par un humanitarisme plus ou moins confus, ni par une adhésion formelle aux principes admis ailleurs que les prolétaires anglais seront entraînés à rejoindre ceux des autres pays, c'est par la nécessité urgente. Ce phénomène capital de l'histoire contemporaine de Royaume-Uni aura été engendré par des événements précis. Si M. Chamberlain n'avait pas préconisé la restauration des taxes

(1) Depuis que ces lignes étaient écrites, les Unions faisaient élire un nouveau candidat à West Monmouth en remplacement du leader libéral William Harcourt.

douanières, si les Lords n'avaient point confirmé la décision d'un juge de première instance dans l'affaire du Taff Vale, l'évolution du Trade Unionisme eût été ajournée. Mais à quoi bon reforger la chaîne des faits?

La Grande-Bretagne est ainsi à la veille d'une crise politique et sociale dont on ne saurait ni prédire la durée, ni prévoir l'ampleur, ni prophétiser les premiers résultats. Il est seulement certain qu'elle va perdre une de ses originalités, le caractère particulier de son mouvement ouvrier, — et que, pour des raisons évidentes à tous les yeux, l'Amérique Anglo-Saxonne suivra la même destinée.

PAUL LOUIS.



Hannetons de Paris

—

L'ÉPOUX

La femme pimpante, frénétique, ambitieuse ou folâtre, que nous avons vu cabrioler avec tant d'esbroufe à travers le vertige et la trépidation de Paris, a généralement un époux. Concession facile à des habitudes qui, modernisées, n'ont plus rien de déplaisant. En effet, le mariage est une formalité agréable (en même temps que la plus brillante de ces fêtes mondaines dont on rafole) qui, vers la vingtième année, libère la jeune fille d'une tutelle vieillotte et démodée, d'une réserve hypocrite qui ne se porte plus. Tout en lui révélant certains émois définitifs qui n'ont vraiment d'intérêt pour elle que par le mystère dont on les entoure et qui, au fond, l'exaltaient bien plus lorsqu'elle se bornait à les pressentir par l'imagination, il rend à la jeune fille le service de lui faire prendre son essor à l'heure où elle se sent bien souple, bien fringante et follement éprise de cette farandole dont elle ne connait pas encore toute l'ivresse.

Le mari d'une mondaine c'est un peu comme, pour une ballerine d'opéra, le danseur fort, adroit et toujours sacrifié à son triomphe, qui étaye de son bras musclé l'audace de ses pointes, l'arc gracieux de ses flexions; qui offre un appui à ses envols et, inaperçu, jamais applaudi et pourtant indispensable, facilite tous les paradoxes d'attitude; qui enfin, par son ferme soutien, assure le succès, la fascination, l'apothéose. De même, le benoît mari, au cerveau industrieux qui conquiert le luxe, au nom célèbre et au talent réputé qui donnent l'orgueil d'un vrai règne dans le monde, au bras vigoureux et complaisant qui protège la sarabande, permet les cabrioles les plus éblouissantes et les plus risquées.

C'est son génie ou tout au moins son labeur qui procure le mobilier somptueux, décor nécessaire de la parade, les toilettes et les bijoux, accessoires d'où résultent les plus exquises jouissances d'amour-propre, enfin les splendeurs succulentes de la salle à manger où s'alimentent — c'est le cas de le dire — les relations précieuses.

C'est le prestige de son nom, c'est sa force représentative ou sa puissance d'action, c'est l'espoir qu'on met en son aide ou la terreur qu'on a de ses maléfices possibles qui ouvre à la jeune femme toutes les portes, qui lui vaut salamalecs, sourires, flatteries, complaisances.

Le mari, c'est la fin des gouvernantes, duègnes et autres impedimenta, c'est la liberté du rire, de l'espièglerie coquette, des propos hardis et des flirts. Finis les airs de ne pas comprendre, les pudeurs niaises, les réserves bêtôtes que certains préjugés d'éducation imposent encore dans quelques familles collet-monté! On peut enfin se délecter des historiettes scabreuses que naguère on ne vous laissait pas entendre et l'on est affranchi des mines hypocrites sous lesquelles il fallait cacher sa folle envie de s'esbaudir. Le mari, c'est l'alerte trottinement dans la rue au milieu des désirs qu'on éveille sur son passage, c'est la bonne rôderie dans les magasins, la satisfaction beaucoup plus aisée de toutes vos fantaisies de fanfreluches, s'il vous aime et vous laisse la bride sur le cou pour semer son or. Le mari, c'est encore un répondant pour toutes imprudences et un porte-respect en cas de frénésies trop aventureuses.

Il peut arriver aussi que ce soit un homme qu'on aime et dont la tendresse vous soit un enchantement. Volupté très secondaire et quasi surérogatoire, dont une femme un peu dans le train n'éprouve guère le besoin d'encombrer son bonheur conjugal, fait surtout d'orgueil, de confort, de luxe et d'influence.

Sans compter que, d'après les mœurs plus encore que d'après la loi, c'est un bibelot si peu gênant que le mari! Il est commode et de rechange dès qu'il a cessé de plaire. Pour nos trépidantes hannetonnettes l'hymen a depuis longtemps fini d'être le lien sacramentel pour quoi, malgré chiquenaudes, nasardes et même coups de canif, on gardait jadis une dévotion superstitieuse. Il vous avait comme une splendeur tragique de tonnerre sur le Sinaï! Bien déchu de sa majesté sempiternelle, il n'est plus guère qu'un galop d'essai où l'on se lance avec tout juste un peu plus de cérémonie et d'émotion que pour une glissade sur les montagnes russes. Si ça marche, on continue l'amusette dans le même chariot, avec de petits frissons d'orgueil et de plaisir sous les regards émerveillés. Mais si par hasard, le cœur vous chavire, sans souci des ruines que l'on fait ni des fleurs

enfantines que l'on saccage, on se réembarque au bras d'un autre partenaire avec autant d'allégresse et d'inconscience, au milieu du même vertige mondain.

Pourquoi donc tant tergiverser ? Il n'y a plus que les grands parents et les notaires pour prendre au sérieux la matrimoniale aventure. Et encore les notaires parisiens? Ils sont de leur époque en somme et, justement soucieux de leurs honoraires, pensent que deux, trois et même quatre contrats pour la même personne leur sont plus profitables que l'unique contrat de jadis, et que les divorces successifs, pour peu qu'ils se compliquent de la moindre progéniture laissée en panne, nécessitent de fructueuses liquidations. Aussi ne font-ils les gros yeux et ne conseillent-ils la prudence que par fidélité aux traditions et parce qu'ils se doivent à eux-mêmes de ne pas laisser les notaires de comédie être les derniers dépositaires de la dignité professionnelle.

Voilà donc mariée, sous une averse de compliments, de vœux et de baisers, notre jeune fille qui — à une époque où les vieilleries croûlent sous les sarcasmes, où les nouveautés s'effritent avant d'avoir pu devenir vieilles, où les monuments disparaissent, avant ceux-là mêmes qui les ont bâtis — sait bien que ce tralala ne tire pas à conséquence et n'a guère d'autre valeur qu'une fête de plus dans la série des divertissements mondains dont se compose sa jeunesse.

Quelle revanche après des années de harnais pudique et familial! Quelle fringale de plaisir, de piaffe, d'esbroufe et de caprices sans contrôle ! Quelle joie d'être souveraine maîtresse, d'entendre claquer ses talons derrière soi, de mettre en valeur toute sa beauté par un impudique et superbe étalage! Quelle ivresse d'empire et de conquête !

« Ah! Cher mari, messager de délectations, de liberté, de fièvres mondaines, docile « manager » de l'existence en coup de vent et en fanfares qu'on a toujours rêvée, sois le bienvenu! Admire le radieux petit oiseau jaseur que je suis! Sois fier de mon plumage multicolore qui semble refléter toutes les féeries du ciel et de la terre, émerveille-toi de mes trottinements et de ma chanson. A chaque heure du jour et de la nuit — car la nuit, avec ses lustres et son vertige de plaisir, sera bien plus encore le moment de mon triomphe — apprécie davantage l'orgueil de me suivre, béat et jalousé, dans le sillage de mon succès et de ma splendeur. Plus tard, dans le tête-à-tête auquel le besoin de repos nous oblige, montre-toi plein de gratitude dévote pour l'honneur que je te fais, pour les joies d'amour-propre dont je t'enivre. Redis-toi sans cesse, pour te maintenir dans le devoir, que tu es suffisamment payé de ton génie, de ta science, de ton exténuant travail et de la vie de plaisir, bien plus exténuante encore, que pour moi tu t'imposes, par l'orgueil de voir mon beau corps souple recueillant l'hommage de tous les regards, ma chevelure soyeuse rayonner sous les lustres et caresser tous les désirs au passage, ma gorge et mes épaules resplendir dans un chuchotement d'extase. Le peu que tu vaux et que tu donnes, répète-toi le bien, a aussi sa récompense dans ma gaîté autour de laquelle on fait cercle, dans mon rire insolent et vainqueur qui partout éveille le rire, dans mes attitudes belles comme des gestes de statue, dans mon esprit qu'on admire, dans mes crispations et mes langueurs qui tiennent les gens sous le charme. Surtout, malgré l'effort où tu te consumes pour embellir la vie de ton idole, n'oublie pas ton éternelle dette de reconnaissance envers elle, pour l'aumône qu'elle veut bien parfois te faire des fascinantes merveilles que tous s'affolent rien qu'à se les imaginer, et que pour toi seul — en principe tout au moins — elle dévoile. Alors, utile époux que j'ai choisi parce que je t'ai jugé, mieux qu'un autre, esclave de mes caprices et plus que tout autre résistant à la tâche pour les satisfaire, crée, invente, travaille, rafle l'or et la gloire afin que je sois splendide dans un cadre fastueux; paye, admire, réjouis-toi du bonheur que tu parviens à m'offrir et, au soir de ces rudes journées de bataille — quand il te serait doux peut-être d'endormir ton cerveau fiévreux et de reposer tes membres fourbus — donne-moi ton bras, vigoureux danseur, pour me conduire dans le monde, et, si surmené que tu puisses être, allons! un beau sourire heureux tandis que tu soutiens mes pirouettes et t'en émerveilles! Car ce n'est pas pour languir dans la solitude intime que je suis sortie de ma famille où j'étais choyée et divertie — pas suffisamment encore à mon gré, c'est même pour cette raison que tu me trouvas si peu rébarbative à ton désir! — mais bien pour cavalcader joyeusement dans le vertige de Paris. Donc, allons nous ébattre sous les lustres. Les violons font entendre leurs rythmes de folie et d'allégresse. C'est d'ailleurs à peine si l'on en perçoit le chant à travers le tumulte de la farandole et l'immense rumeur de la hannetonnerie bourdonnante. Me voici beau papillon radieux prêt à s'envoler dans la lumière. A tire d'ailes maintenant vers la joie ! »

S'il est des parades et des amusettes de jour auxquelles il est d'usage que la femme courre seule pour laisser au mari le loisir de la lutte et du gain, visites, five o'clock, ventes de charité, si c'est elle qui, en ces divers offices mondains, suffit à représenter la raison sociale du ménage, il est d'autres cérémonies où l'on ne se trémousse que le soir et où l'épouse doit être flanquée de l'époux. Ce sont d'ailleurs les plus exaltantes et les plus magnifiques,

celles qui peuvent le plus utilement servir la carrière du mari et le règne de la femme, celles où il faut faire étal de toute sa beauté, de tout son prestige et de tout son faste : diners à des tables opulentes, bals au milieu des gens notoires ou richissimes dont les hommages vous mettent en vedette, soirées de flirts en des salons enviés qui augmentent votre valeur sociale, concerts qui vous donnent une parure d'élégance et de goût, représentations à l'avant de loges très aristocratiques et très lorgnées; où l'on se sent soi-même le vrai spectacle et qui vous font apparaître dans la gloire de vos amitiés les plus reluisantes.

— Hop! Hop! Saute, galope, bon mari! Qu'on fasse avancer la voiture. Voyons! Ne prends pas cet air d'enterrement! Tu t'étires! Ah! Que c'est gracieux! Tu es fatigué? Et moi donc? Si tu crois que c'est pour mon plaisir! Nous sommes du Tout-Paris, mon cher! Pas moyen de déserter notre place dans la danse. N'est-ce donc rien pour toi que d'y voir mon triomphe et d'y entendre le son de mon rire? Allons! Un peu d'énergie! C'est maintenant que la vraie bataille commence. Tu as besogné tout le jour : possible. C'est tout juste le tremplin nécessaire pour nos cabrioles. A nous deux maintenant la profitable voltige pour l'or et le pouvoir. Belle lutte, où je me donne de toute ma beauté et de toute mon adresse. Ne disais-je pas à l'instant qu'elle m'assomme? Sot mensonge, pour t'exciter au courage! Elle me grise au contraire et me passionne. Chaque après-midi je la continue. J'y suis merveilleusement entrainée. Pas une minute où, en visite, aux expositions, aux fêtes de bienfaisance, je ne sois en vibration! Mes nerfs sont tendus, ma chair est souple, ma pensée flambante et prompte ma parole. On se sent vivre, et c'est si amusant! Mais, pour Dieu, ne baille pas ainsi! Allons! Une dernière nuée de poudre de riz sur mes épaules, un peu de sang à mes lèvres avec ce crayon! Là, voici mes sourcils de nouveau bien dorés avec ce cosmétique de lumière blonde! Vite, ma fourrure! Mon écharpe d'hermine! En route! Ne me parle pas pendant les dix minutes de trajet, afin que j'aie le temps de me reposer un peu après cette accablante journée. Songe donc : un défilé de sacristie pour un mariage... J'oublie que tu étais aussi de cette figuration indispensable!... mais ce dont tu n'étais pas, c'est des huit visites où je me suis morfondue, du vernissage où j'ai entendu plus d'horreurs que je n'en ai regardées, ce qui n'est pas peu dire, et du bazar de charité où je nous suis fait, crois en ma parole, plus de 10.000 francs de réclame avec les cinq louis que j'y ai dépensés! »

Et le bon mari, médecin, avocat, ingénieur, professeur, commerçant, artiste, qui se serait avec bonheur couché après la journée de travail, ou volontiers réjoui du beau rire clair de ses enfants, si tant est que sa trépidante et folâtre femme ait eu le loisir de lui en donner, — continue à bailler et à s'étirer dans la voiture. Il s'y ratatine tout petit. Sa femme l'opprime du développement de ses fanfreluches, de l'ampleur de ses fourrures, de ses coudes qui manœuvrent pour boutonner des gants, de son éventail qui glisse et le meurtrit, de son parfum qui, surexcité par la tiédeur enfermée de la voiture, avive sa migraine. Qu'il serait donc à l'aise bien étendu dans son lit. Clac! le bruit du bouton électrique que l'on tourne pour dormir, le coup d'épaule voluptueux pour bien s'enrouler dans sa couverture et, la joue sur l'oreiller, les premiers soufflements béats de l'homme harassé qui veut s'anéantir dans le sommeil! Hélas! Jamais plus qu'à des heures folles ces doux bruits familiers dont il a la nostalgie! Certes, il s'est déshabillé au moment où il eût été si heureux de s'allonger dans ses draps, mais pour se rhabiller en homme solennel et correct de figuration. Aussi avec quelle rage il s'est jeté dans son habit noir, triste livrée de servitude! C'est tellement bien l'uniforme sous lequel on s'épuise et peu à peu l'on meurt, que c'est de lui, selon certain protocole funéraire et grotesque, qu'on revêt les défunts lorsqu'ils ont bien vraiment achevé de mourir!

Il baille, le pauvre mari. Ses tempes sont comme parcourues de vrilles. Sa nuque endolorie cherche à user le mal par des flexions. Dans son dos l'épine dorsale lui est comme une barre de souffrance. Il fait gris et terne dans son cerveau qui pourtant récapitule les soucis et les travaux du jour, imagine dans une lueur trouble le labeur et les peines du lendemain.

En route pour le plaisir! Il songe au cours qu'il n'a pas eu le temps de préparer et qu'il devra improviser sur de simples souvenirs, à l'échéance prochaine qui menace sans qu'il ait eu encore le loisir de s'en occuper, à sa séance de modèle pour laquelle il n'aura pas l'esprit frais, à l'expertise rigoureuse qu'on attend de lui et qu'il lui faudra bien bâcler, à ses deux malades en péril pour le salut desquels il eût été bon de consulter dans les recueils nouveaux certaines expériences thérapeutiques. Mais que diable! Il faut vivre aussi, faire parade de ses lauriers, les mettre en valeur et jouir de leur prestige! Surtout il faut que son précieux bibelot de femme triomphe et se divertisse. Ah! s'il osait lui parler dans la voiture, quelle distraction pour son tourment! Mais, si torturé qu'il soit de soucis, il lui fait la charité de son silence puisqu'elle en a besoin pour détendre ses nerfs crispés.

Un suprême tour de roue. Coup de timbre, laquais, lumières. Le radieux papillon, dont les dentelles et les fourrures qui l'empaquettent laissent apercevoir

les pimpantes étoffes, jaillit souplement de la voiture. A peine les portes sont-elles ouvertes que les rythmes de danse retentissent et que la rumeur de plaisir se propage. Un simple glissement d'épaule et voici la jolie fleur de chair hors de la gangue qui l'alourdissait. Puis, dès que surgissent devant elle les premières silhouettes de fête, un artificiel sourire de victoire et d'allégresse transfigure sa prostration récente. Ses dents deviennent une lueur nacrée entre les flammes mobiles des lèvres, naguère tristes et hargneuses. Les yeux, tour à tour espiègles, dominateurs, passionnés, mettent leur caresse dans toutes les âmes. La grâce des bras nus, la rondeur satinée de l'épaule, les souplesses de la nuque, la palpitante merveille des seins laissent comme un lumineux sillage que les regards extasiés suivent longtemps.

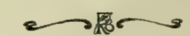
En écoutant ce rire de félicité, cette parole impérieuse et séductrice, en voyant cette allure de triomphe, le mari, ombre mélancolique de toute cette splendeur, ne tarde pas à oublier fatigues et tracas, à se ragaillardir au milieu de ces éblouissements comme un grelotteux se ranime à la tiédeur d'un foyer.

De même que sa femme s'est soudain métamorphosée comme une ballerine s'élançant sur la scène en pleine féerie électrique et finit par se griser elle-même du rôle qu'elle joue parmi les hommages, les désirs et les rivalités, sous l'action des paroles et des musiques surexcitantes, lui aussi s'émeut du bonheur de sa femme, d'abord factice puis sincère, de son succès qui flatte son amour-propre, lui aussi s'enfièvre de ce tohu-bohu et de ce bourdonnement dans la lumière, où il savoure les témoignages qu'on lui offre de son prestige et de son pouvoir, où, par une figuration adroite, il met en valeur son importance, où il s'acquiert des amitiés et des concours.

Aussi, sans y prendre garde, glisse-t-il peu à peu, loquace, spirituel, voire même diverti, au plus fort de la mêlée où il joue également son rôle de bluff, de flagornerie, d'intimidation, de vanité, où, selon le tour du bavardage, il affirme des opinions qu'il n'a pas eu le temps de contrôler, porte des jugements hasardeux sur des livres qu'il n'a pas ouverts, des tableaux qu'il n'a pas regardés, des œuvres qu'il n'a pas entendues, des méthodes auxquelles il n'a pas réfléchi. Mais qu'importe ? Il faut briller. Il faut paraître savoir. Et d'ailleurs, avec l'expérience qu'il a du monde, peut-il ignorer que ses partenaires n'ont pas davantage lu, écouté, réfléchi et que presque tous jacassent avec aplomb d'après des propos analogues entendus à table, au théâtre ou pendant un tour de valse? Ce sont même ces jacasseries éperdues, enchevêtrées et réciproques qui forment ce que l'on appelle l'opinion du monde. Aussi les gens sensés savent-ils le compte qu'ils en doivent tenir !

Mais à côté de ces maris occupés et fourbus qui se surexcitent ainsi peu à peu pour arriver à faire figure dans la farandole et à y prendre plaisir — comme un pied meurtri et tout d'abord récalcitrant finit par s'échauffer par la marche dans une bottine qui le blesse — il en est d'autres qui n'ont pas besoin d'être longtemps au milieu des fanfares, des rires et des cabrioles pour piaffer, fringuer et se divertir de leur propre esbrouffe. Comme leurs femmes, cette brillante voltige les grise et les enchante. Ils y croient et de plein cœur s'y donnent. Ce n'est pas la frénésie de l'épouse qui les entraîne ni même l'orgueilleuse joie de la voir s'évertuer, demi-nue, adulée, triomphante, en son habituel décor d'apothéose. Tous deux marchent de front avec le même entrain. Tandis qu'elle trône, impérieuse et coquette au milieu d'une effervescence de désirs et d'hommages qui rehaussent son prestige mondain, il a des flirts qui exaltent sa réputation, il se dépense en roueries d'ambition ou d'intérêt, il plastronne, encense et se pavane. C'est le gobe-mouche bourdonnant qui, enfiévré de Paris, perd son sang-froid dans ce vertige, se persuade qu'il faut voir beaucoup de monde, être vu partout, serrer d'innombrables mains, donner l'illusion par des mots tranchants qu'on a tout vu, tout lu, tout étudié et résumer en pittoresques formules des jugements superficiels afin d'acquérir renom d'érudit sagace et de brillant causeur...

GEORGES LECOMTE.



LA VIE LITTÉRAIRE

Paul Harel.

PAUL HAREL. *Aux Champs*; *Les Voix de la glèbe*; *Sous les pommiers*; *Les Heures lointaines*, poésies. (Plon, éditeur.) — *La Hanterie*, contes en prose. (Plon, éditeur.)
PAUL HAREL. *Souvenirs d'auberge.*
PAUL HAREL. *Le Demi-Sang*, roman. (Plon, éditeur.)
GUSTAVE LE VAVASSEUR. *Dans les Herbages*, contes. — *Œuvres choisies*, poèmes. (Plon, éditeur.)
AMÉDÉE PROUVOST. *Le Poème du Travail et du Rêve.* (Edition du *Beffroi.*)

Ce n'est pas la vie d'un « gendelettre » que l'existence à la fois mouvementée et calme de Paul Harel, excellent poète français d'Echauffour dans le département de l'Orne.

Constant amour de la littérature soigneusement cultivé au coin du feu ou le long des routes normandes, molles agitations à demi romanesques, sans drames, où se dépense l'ardeur d'un poète ami de la liberté : la vie de Paul Harel évoque celle de quelques poètes d'autrefois, indépendants, fiers et pour-

tant modestes par leurs goûts, modérés dans leurs ambitions, qu'il aime encore et dont, érudit cordial, il a lu profondément les œuvres. Sans doute, l'activité intellectuelle croissant dans tous les petits centres provinciaux, l'existence de Paul Harel fait présager aussi celle que couleront dans les âges prochains beaucoup d'écrivains de terroir adonnés à faire de leur village une discrète capitale des lettres rurales et qui, par leur fantaisie, encore que assez pondérée, troubleront un peu la monotonie des jours des bourgeois leurs voisins... La vie de Paul Harel est riante. Elle est bonne. Elle excite la sympathie.

Il est fils d'un avocat de Saint-Lo. Mais son grand-père maternel tenait à Echauffour une auberge très achalandée à l'enseigne du Grand Saint-André. Ce grand-père était de souche bourguignonne. O vous ! qui savez à merveille les combinaisons puissantes et mystérieuses de l'hérédité, dites-nous ce que devait être le poète Paul Harel, bourguignon et normand tout ensemble !

Enfant, il fut moins désireux de fréquenter l'école que de vivre dans la nature. Il courait les chemins et les champs. On sut bien l'arrêter. Quand il eut 14 ans, on le mit chez le pharmacien de Montreuil-l'Argillé où il vendait des onguents, cependant qu'il faisait un peu de latin chez le curé de l'endroit. De 16 à 19 ans, on le voit typographe à Nogent-le-Retrou où il imprime les œuvres de Paulin Paris, de Gaston Paris, de Paul Meyer. Il est soldat pendant un an. Il revient et ce brave jeune homme, qui se sent déjà poète, décide d'être aubergiste à la place de son grand-père... Tous ses livres, avec beaucoup d'art dans la forme, seront l'expression sincère de ses impressions les plus spontanées. Déjà, il a des impressions dignes d'être chantées en vers. Il se marie à 23 ans, avec une jolie villageoise. Il chante simplement la joie des fiançailles.

Joie banale, vers banaux, mais une grâce bien aimable. Les académies de province ne sont pas insensibles à cette banalité et tous les *Jeux Floraux* du monde couronnent Paul Harel. Il s'épanouit dans la campagne. En 1886 paraît un livre *Aux Champs*. C'est le printemps avec du rythme et des rimes. Livre précieux, pimpant, amoureusement ouvré et ciselé. Mirbeau découvre le livre et l'auteur. Il ne garde pas pour lui seul ses découvertes. Paul Harel est célèbre pendant six mois. Il reste aubergiste pour rester poète. Il publie alors des vers culinaires. *Rimes de broche et d'épée*, *Gousses d'ail et Fleurs de Serpolet*.,. *Aux Champs* a dépassé les académies de province. C'est l'Académie française qui maintenant veut distinguer le poète d'Echauffour. Elle lui donne une part du prix Archon-Despérances, de ce prix, cause de tant de combats récents qui sont d'un si plaisant comique. François Fabié a l'autre part, François Fabié, l'auteur de la *Bonne Terre*. Ainsi sont célébrées à Paris les saines inspirations provinciales.

Harel publie maintenant *La Hanterie*, recueil de contes paysans où sa jeunesse est impétueuse, ses *Souvenirs d'Auberge*, où le littérateur exerce un contrôle sur l'aubergiste et discipline une verve toujours facile, toujours aimable. Harel est heureux d'être écrivain, heureux d'être aubergiste parce que son auberge lui fournit le moyen d'inviter sans dérangement les amis qu'attire le bon compagnon d'Echauffour. On chasse. On fait de plantureux repas. On dit des vers. On boit des vins choisis et de vieilles eaux-de-vie. Cela dure douze ans, durant lesquels le poète, aidé de l'aubergiste, mange un peu de son fonds avec son revenu. Le voici marchand de vins. Les éleveurs, les hobereaux de Normandie invitent ce joyeux commensal aux yeux clairs et quelquefois il songe à leur proposer des vins de crûs éprouvés ou des alcools en quoi l'on peut avoir confiance.

Il est auteur dramatique cependant. L'Odéon, en 1891, joue sa comédie en vers *L'Herbager*, que la presse critique sans pitié. La pièce succombe après cinq représentations. Tout n'est qu'heur et malheur. Harel est égal et même supérieur à sa destinée. Il devient chef de troupe et avec une troupe où se réunissent, sans se battre, les artistes de la Comédie-Française et ceux de l'Odéon, lui jouant le principal rôle, il parcourt la Normandie, accueillante à ses fils ; il représente victorieusement son œuvre à Rouen, à Caen, au Havre, à Evreux, à Elbeuf, à Flers, à Alençon, à Seez, ville épiscopale, à Argentan et presque dans tous les villages. Le soir on dépense les recettes en de joyeux festins.

Mais Harel, qui vend toujours du vin ou fait semblant d'en vendre, rencontre en 1893 le curé de Montligeon. Ce curé original lui propose de fonder une revue. Il accepte et lance en effet une revue qui, au bout d'un an, a réuni 1.600 abonnés, mais il se brouille avec les bailleurs de fonds au moment où, pour sa revue catholique — car il est catholique Paul Harel, et ne s'en cache pas — il songe à solliciter la collaboration de Clémenceau et de Zo d'Axa. En 1894, poète comme devant, il publie *les Voix de la Glèbe*, d'une éloquence inégale, d'un éclat presque toujours splendide. Puis deux romans : *Georgeansac*, n'insistons pas ; *le Demi-Sang* où l'on remarque un observateur très pénétrant de la vie rurale et un psychologue maladroit des âmes féminines, et de la vie des « gens du monde », enfin en 1903, *Les Heures lointaines*, recueil de vers qui sont ses plus beaux vers.

Ainsi va dans la vie Paul Harel, poète d'Echauffour, en Normandie, toujours jeune, toujours gai. Il

a cinquante ans tout juste et il fait un bouquet des fleurs les plus variées de son œuvre poétique, car il ne faut apercevoir en lui qu'un poète. Il nous offre aujourd'hui ce bouquet champêtre au parfum délicat et profond.

En peu de mots, il fallait dire sa vie, sa belle vie charmante au large sourire, car sa vie c'est son œuvre. Suivez ce poète dans les péripéties pittoresques de son existence assez libre, vous suivrez en même temps sa poésie.

Ce qui retient à Paul Harel dès qu'on fut attiré vers lui, c'est qu'il est un bon et brave garçon, heureux assurément de vivre, de contempler le ciel et la terre, et riche de santé, optimiste toujours même s'il éprouve les mélancolies des soirs et des hivers, et qui, franchement, vigoureusement, chante son bonheur franc et vigoureux.

Il est bon, et sa poésie est un hymne incessant à la bonté. Sa bienveillance s'épand sur toute la nature. Il est pitoyable aux miséreux, aux gens et aux bêtes qui souffrent, aux êtres et aux choses. Il est bon sans effort, sans réflexion, par instinct. Il est bon parce que Dieu est bon et parce que lui se porte bien... Il est bon sans calcul et sans égoïsme. Il est bon.

Pour tous les porteurs faméliques
De besaces et de reliques
Moi, je voudrais que nos maisons
Fussent, dans toutes les saisons
Des auberges évangéliques.
Je voudrais que les pèlerins
Qui vont, qui fuient sous les chagrins
Dans l'espoir des miséricordes.
Chez moi dénouassent les cordes
Qui ceignent leurs flancs et leurs reins.

Il est bon; il est bon. Et c'est pourquoi lui qui vit toujours avec intensité, lui dont la force est toujours dans sa plénitude par les nuits d'hiver, par les midis d'été, il chérit le printemps, le bon printemps favorable aux gueux.

Ouvriers sans travail, hommes sans feu ni lieu,
Artistes du plein air, chanteurs, traîneurs de loques,
Baladins, joueurs d'orgues, aveugles, ventriloques,
Bienheureux fainéants, nos frères devant Dieu :
Sur vous de chauds rayons descendent du ciel bleu,
Aux ronces des chemins brillent vos pendeloques
Le babil des oiseaux se mêle à vos colloques
Les vergers sont en fleurs : couchez-vous au milieu.
Gueux des champs et des bois, gueux des monts et des plaines,
Tendez vos clairs bidons sous nos futailles pleines
Suppez le poiré blond, lampez le cidre d'or,
Grandgousiers, dont le bec réchaufferait les marbres
Mêlez-vous aux truands, buvez, trinquez encor,
Grisez-vous ! Le printemps titube dans les arbres !

Bon et joyeux. Bon parce que joyeux. Joyeux parce que bon. Il sait chercher la joie où elle doit se trouver. Et son évangélisme plus agissant que prêchant sera, s'il convient, quelque peu terre à terre. Il sait bien qu'aux gueux qui ont le ventre vide, il n'est pas bon de chanter l'heureuse résurrection de la terre au printemps. Il dit car il est sage :

Tendez vos clairs bidons sous nos futailles pleines.

Sa poésie est une invitation allègre à la fraternité des hommes. Et lui-même ne force pas plus son sentiment qu'il ne force son talent. Il n'est point le chantre de l'âme uniquement. Il sait que bien manger et bien boire, c'est aussi un des bonheurs de l'homme, et il saura vanter les joies de la nourriture succulente qui prédispose les hommes à la bonté...

Les dindes vont aux champs où quelque faim les pousse.
Chaque poule picore et parfois le coq glousse,
Branlant sa caroncule énorme, aux tons vineux.
Nous autres villageois, nous sommes bien heureux :
Les dindes aux pieds noirs qui vont par les contrées,
Demain, nous les verrons fumantes et dorées,
Appesantir la broche et dans leur tendre chair,
Se pâmer sous le rire amoureux du feu clair.

Puisque Harel est bon, il le sera d'une bonté de bon vivant dont la table et le cœur sont pareillement accueillants. Il écrira dans l'*Introduction* à ses *Œuvres choisies* : « Maintenant, lecteurs, s'il vous plaît de vous souvenir que le poète fut une fois aubergiste à l'enseigne du *Grand Saint André*, sur le bord de la route d'Echauffour, que mon œuvre soit pour vos âmes, la *Bonne Auberge*. Et puissiez-vous y respirer les doux parfums des amitiés qui ont orné ma vie, amitiés dont le souvenir va s'étendre ainsi qu'une treille ornementale et robuste sur la maison que j'ai bâtie lentement avec mes rêves ! »

Le parfum qu'on y respirera d'abord, puissant et vivifiant, ce sera celui de la nature bonne et belle. Paul Harel est le chantre de la nature. Il est l'*amant de la nature*, et si sincère, et d'une loyauté si vibrante. Mais il est l'amant de la nature champêtre exclusivement. C'est celle qui parle le plus intimement à l'âme. Je viens de lire les vers que M. Amédée Prouvost consacre à la gloire d'une cité industrielle. Ils sont précis comme des théorèmes. Ils sont démonstratifs comme des syllogismes. Ils sont nets et persuasifs. Ils sont émus. Et pourtant, alors même que M. Amédée Prouvost chante chaleureusement la cité lilloise au cours de son *Poème du Travail et du Rêve*, il aspire à la sereine beauté des champs. Il écrit et voyez comme il conclut :

Dans l'enchevêtrement multiple des courroies
Les longs arbres de couche alésés et brillants
Tournent le jour entier sur des paliers brillants,
Et meuvent les volants qui sifflent et giroient;
Les cordes à tambour, qui laminent leur proie,
Ont leurs rouleaux couverts d'un léger duvet blanc,
Et la bobine au banc étire, en l'enroulant,
La laine qui, dans l'air, en flocons fins poudroie.
Et les fils, allongeant leurs délicats réseaux
S'envident peu à peu sur les minces fuseaux :

Et, devant le travail des robustes têtières,
Entrainant sans répit les broches des métiers,
Dans l'effluve énervant des fiévreux ateliers,
.. Je songe aux vieux rouets des paisibles grands-mères !

Paul Harel, au contraire, a horreur des villes, — des villes tentaculaires, Paul Harel ne veut rien connaître. Il conjure les paysans — la *plebs rustica* — et depuis, Arsène Vermenouze a renouvelé ces supplications — de s'écarter des villes mauvaises.

L'air ne retentit plus des chansons de la plèbe,
Les modernes ruraux, fils de ceux qui luttaient
Ont refusé l'effort et déserté la glèbe.
Où sont les paysans, les vrais, ceux qui chantaient?
Aux anciens il fallait la plaine et la charrue,
Le grand air dont le souffle ondoie au front des blés ;
Les jeunes ont quitté le sillon pour la rue
Et, jeunes, des désirs malsains les ont troublés,
Les pères étaient beaux tout brunis par le hâle
Leurs artères battaient, pleines d'un sang vermeil.
Les fils étiolés ont le visage pâle ;
L'ombre a pris ces enfants, nés pour le grand soleil.

Paul Harel ne se plaît que dans la nature champêtre. Mais d'elle il aime tout. Il saura saisir avec précision et avec délicatesse les plus fines nuances des saisons, des mois — il fait la poésie de chaque saison et de chaque mois — des matins et des soirs, des soleils, des nuages et des brumes. Il sait quel langage chaque heure du jour tient au cœur de l'homme. Et toujours l'optimisme anime sa mélancolie. La neige elle-même n'est point pour toute la nature un linceul. Elle peut être douce et encourageante.

Et la claire forêt montre au-dessus des brandes
Ses fauves au poil roux dans la blancheur des landes.
Les biches et les cerfs descendent les coteaux,
Couvrant le sol neigeux de leurs sombres manteaux.
Ils s'en vont çà et là, désunis dans leurs courses,
Réchauffer leurs museaux à la tiédeur des sources :
Puis, relevant la tête, ils portent aux champs clairs
Leurs grands yeux où la peur allume des éclairs,
Mais seul le bon soleil glisse à travers les branches ;
Il règne sur les eaux, les bois, les plaines blanches ;
Et la neige, aux rayons de cet après-midi,
Livre sa grâce molle et son flanc attiédi.

Au reste son amour enchanté de la nature ne se fond pas seulement en poèmes harmonieux et vagues. Harel aime tous les êtres qui vivent dans les champs. Et il dit son admiration attendrie avec une précision descriptive que de rares poètes ont obtenue, et qui est de l'art le plus sûr et le plus fin. Il chantera aussi bien les mœurs des bêtes que les occupations des laboureurs et une émotion inspiratrice circulera dans tous ses vers. Tout est noble et grand dans l'humilité des travaux des champs. Le laboureur, lui, est magnifique :

Il laboure, le corps penché, tenant l'araire
A poignée, et le vent qui passe en tourbillons
Ne hurle pas si haut qu'il puisse le distraire
Du rude et lent travail d'où naissent les sillons.
. . . .
Clamez, sonnez là-haut vos marches triomphales,
O corbeaux, et chantez ce hardi laboureur.
Bras nus, le col ouvert au baiser des rafales,
Il voit dans la tempête une amante en fureur
Sur le coutre en amont, sa tête est inclinée ;
Mais l'effort qui roidit les muscles en marchant
Ne pourra pas d'une heure abréger sa journée.
Debout avec l'aurore, il dételle au couchant.
Il s'en va. Le brouillard flotte sur la colline,
Le vallon fume au loin comme un grand encensoir.
Il s'en va lentement, et l'astre qui décline
Jette sur lui la pourpre éclatante du soir.

O solennité, o gloire des travaux quotidiens des hommes qui peinent obscurément !

Mais ce n'est pas assez dire pour expliquer ce qui donne tant de couleur à sa peinture des êtres et des choses rurales. Si Paul Harel aime la terre, il aime surtout la terre natale. Cet amant de la nature est un Normand systématique. « Mon poème, confesse-t-il, est le poème de mon coin de terre, de mer aussi, de ce village dont je n'ai guère quitté le clocher ». Il est Normand à la manière du poète Gustave Le Vavasseur qu'il vénère comme un maître. Gustave Le Vavasseur, dit-il, eut voulu qu'on regardât vers lui de tous les chemins de la Normandie avec confiance et amitié. Il désirait qu'on redît après sa mort, à la veillée, dans les fêtes de famille, aux réunions des sociétés qu'il présida, ses chansons, héroïques ou gaies, laissant ainsi le renom probe d'un Vauquelin ou le bruit joyeux d'un foulon de Vire. Paul Harel a eu même ambition. Et plus encore que la terre amicale, il a chanté son pays, son vieux pays normand. Ah ! quelle puissance il peut exercer sur les enfants d'une province ! Il en garde les traditions, car il leur est fidèle. Il est fidèle à la tradition. Paul Harel est un poète social, n'en doutez pas, lui qui ne se soucie que d'exprimer en vers mélodieux ses sensations et ses impressions, ses sentiments plus que ses idées. Il est attaché à l'antique logis des pères.

Pénétrons, si tu veux, dans le cher paysage
Où la vieille maison montre son vieux visage.

Comme Gabriel Vicaire aimait la Bresse plus que tout le reste, comme Hugues Lapaire aime plus que tout au monde les enfants du pays berryaud, Paul Harel aime et admire les gas de la Normandie. Ils sont ses frères, hardis au travail, valeureux dans les combats.

Témoins des anciennes déroutes,
Les pâtres, songeurs et peureux,
Abandonnaient au bord des routes
Les troupeaux et causaient entre eux.
Courbés, ils parlaient de bataille,
De défaite et de trahison :
Mais, joyeux, redressant leur taille,
Les gas chantaient à l'horizon.
Au soir, à la nuit, aux présages,
Les gas portaient de hauts défis.
Ils évoquaient du fond des âges
Tous ceux dont ils étaient les fils :
Gaulois et Normands qui naguère,
Servant des cultes meurtriers,

Défendaient dans les grandes guerres
Le sol, la race et les foyers.

Le sol, la race, les foyers, et les coutumes du passé qui sûrement, étroitement le retiennent au pays de ses pères.

Non, je n'ai pas abandonné
Ce doux et triste coin de terre
Où dorment les miens. J'y suis né
Et j'ai grandi dans son mystère.
Là mon enfance interrogea
Les champs, les prés, l'arbre, la nue.
J'étais seul, je souffrais déjà
D'une âme qui n'est point venue
. . . .
C'est la terre qui m'a souri,
Aimé, bercé. Terre fragile,
Mon plus beau poème a fleuri
Dans l'air qui baigne ton argile.

Peut-être que ce qui l'aide à garder cette fidélité au sol natal, c'est sa foi catholique, auxiliaire puissante de tous les sentiments traditionnels. Paul Harel — ainsi se complète sa personnalité — est un poète croyant, dont la croyance simple et sans feinte n'est jamais traversée par le doute. Il ne philosophe point sur la destinée. Il sait que les mortels sont dans la main de Dieu. Il le sait et il se fie à Dieu, comme il se fie aux hommes. Alors, il se laisse vivre avec sérénité. Cette croyance placide est joyeuse, parce que la religion ne se fait point terrible à ses yeux. Il la voit bonne et consolatrice. Et c'est pour cela que sa piété est fervente. Dieu est bon. Dieu est la bonté même.

O Seigneur, tu bénis de ton isolement,
La cité, ruche humaine au vain bourdonnement.
Sur le hameau craintif qui groupe ses chaumières
Tu répands ton amour, ta force et tes lumières.
A l'œil indifférent ou glacé du passant
Tu montres le calvaire inondé de ton sang.
Et lorsque l'homme passe, ou distrait ou farouche,
Le pardon doux et pâle erre aux plis de ta bouche.

Autrefois, les pauvres gens étaient bons parce qu'ils croyaient en Dieu tutélaire :

Les pauvres gens disaient : Vous êtes l'espérance ;
Vous êtes le pardon, l'amour et la clarté,
Seigneur, et vous montrez à l'humaine ignorance
Les lumineux chemins de votre Éternité,
Et le Christ avec eux retournait au village,
Et le Christ avec eux regagnait les hameaux.
Et quelque chose en eux souriait au passage
A tous les yeux, à tous les cœurs, à tous les maux.

Et c'est ainsi que souvent la poésie de Paul Harel prie avec recueillement.

Ami de Dieu qui a fait le ciel et la terre, les champs, les eaux et les arbres, les villages et les paysans, Echauffour et l'auberge du Grand Saint-André, Paul Harel vit dans un rêve d'universelle bonté. Il va sain, droit, franc, probe, pur, ému de toutes les grandeurs et de toutes les magnificences qui sont aux êtres, aux actes, aux paysages les plus simples. Ses poèmes sont les harmonies de la nature et des hommes qui vivent honnêtement dans la nature... Et il est le plus jovial des idéalistes. Il porte en lui-même la consolation aux douleurs, aux mélancolies. Son rêve éclaire les réalités. Il n'est point un penseur d'aujourd'hui, lui qui a une conception du monde si fruste, si séduisante pour cela, et si sûre d'elle-même, et si sereine parce qu'elle ne peut être que la vérité. Harel est en possession de la vérité : cela lui donne un grand contentement, une grande indulgence, une grande jeunesse. Oh ! le bon poète réconfortant !

Paul Harel est un admirable artiste littéraire. Il garde aussi précieusement que toutes les autres, les traditions de la langue française. Et ses vers ont souvent la fermeté de la poésie classique. A quels maîtres a-t-il obéi ! Je ne veux point le rechercher. Il emploie souvent des images et des métaphores un peu surannées maintenant, qui nous font songer aux meilleurs poètes du dix-huitième siècle... Dans une de ses préfaces, il se donne modestement pour un disciple de Gustave Le Vavasseur qui, disait Baudelaire, « a toujours passionnément aimé les tours de force. Une difficulté a pour lui toutes les séductions d'une nymphe. L'obstacle le ravit, la pointe et le jeu de mots l'enivrent ; il n'y a pas de musique qui lui soit plus agréable que celle de la rime triplée, quadruplée, multipliée. Il est naïvement compliqué. » Paul Harel se plaît aussi à ses exercices, car il aime les jeux de la littérature, comme on ne les aime qu'en province. Mais ce qui est surtout en lui c'est le sentiment qui fait les grands poètes. Il est le plus souvent trop simple et trop sincère en son inspiration pour qu'il soit utile de rechercher en lui les disciplines subies et les enseignements obéis. Il est le poète le plus original peut-être de la génération qui s'éleva tout de suite après les Parnassiens, avant les symbolistes dont il s'assimila peu à peu quelques procédés... Il est vain de dénombrer avec exactitude les influences qu'il a pu ressentir. Il est vain de le rattacher à une date, de le lier à un groupe. Il est libre et spontané. Il a puisé directement aux sources éternelles de toute poésie.

J. Ernest-Charles.

STANCES

Comme allait se reclure en son logis de deuil
Mon âme solitaire,
A l'instant de passer le lamentable seuil
Une blancheur à terre
Sollicita mon œil ;

Et regardant, je vis que c'était une plume,
Une plume d'oiseau :
Et de mon cœur soudain s'envola l'amertume,
Emportant le réseau
De ses voiles de brume,

Car rêvant au spectacle en avais-je inféré
Le plus joyeux présage :
C'était la blanche penne au fin bec acéré
Tout naguère en usage,
Et ce bec était dirigé

Vers l'huis de mon réduit, effleurant son orée
Irréfutablement,
Et sa blancheur était restée immaculée
Miraculeusement
Sur la brique souillée ;

Elle était à ma droite et c'était au matin,
Et l'élevant du rhombe
De brique, je connus, augure plus certain,
Qu'elle était de colombe.

*
* *

SONNET

Dans la manière de Dante.

Servants du Dieu d'Amour, connaissez-vous la Dame
Vers qui les purs esprits de mes plus purs pensers
Sont les miroirs ardents, vigilamment dressés,
Pour en moi reverser un chaleureux dictame ?

Servants du Dieu d'Amour, la savez-vous, la Dame
Par qui mes tendres vœux sont tendrement bercés,
Tels des enfants dormants aux rêves exaucés,
La Dame d'allégresse et la Sagesse femme ?

Servants du Dieu d'Amour, mes frères, ne cherchez,
Vous chercherez en vain, à connaître ma Dame :
Ses traits réels au cœur de mon cœur sont cachés

Tout comme la lumière au germe de la flamme ;
L'autre est un mensonger prestige corporel
Que s'attarde à poursuivre un vain spectre charnel.

*
* *

SONNET

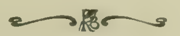
En s'enfuyant l'année efface d'un coup d'aile,
Tel un doigt blond d'enfant l'aile d'un papillon,
Efface plus avant la poussière infidèle,
Papillons d'un été, dont nous nous habillons !

Lambeau donc à lambeau nous nous éparpillons
Sous les fouets effarés des brises éternelles
Hélas l'un contre l'autre nous brisant, cruelles !
Et jetant nos haillons à l'oubli : oublions,

Puisque déchiquetés chaque heure davantage
Par l'oubli nous devons finir, et nous mêler
A l'anonyme abîme, oublions quels orages

Nous font entreheurter : essayons de voler
Côte à côte le temps que nos ailes débiles
Nous sauront soulever sur les gouffres mobiles !

FAGUS.



THÉATRES

Théâtre-Antoine : *Le Roi Lear*, de SHAKESPEARE, adapté par MM. PIERRE LOTI et VEDEL.

Il m'est arrivé plus d'une fois, rendant compte à cette place des spectacles du Boulevard de Strasbourg, de marquer l'œuvre *initiatrice* du Théâtre-Antoine comme touchant à son déclin. Ceci vaut une explication : s'il s'était agi par là d'assigner une limite précise aux efforts de son directeur, c'eût été par trop imprudemment engager l'avenir et méconnaître la puissance de travail d'un comédien qui nous a habitués à maintes surprises. Ainsi donc, il ne s'agissait pas, il ne pouvait s'agir de cela. Il s'agissait simplement d'indiquer les raisons précises pour quoi, dans la mise en œuvre du drame contemporain et de la comédie de mœurs, M. Antoine avait atteint les limites extrêmes de son effort réaliste, qu'il ne pouvait aller plus loin et que tenter d'accentuer sa manière en ce sens, c'était se diminuer et se répéter infailliblement. Nous ajoutions même à ce propos : Dans le drame moderne M. Antoine devait rester le prisonnier de ses origines, et garder, jusqu'à ne plus pouvoir s'en libérer, l'estampille des premières œuvres qui contribuèrent à fonder sa réputation. Réaliste par ses origines, par le choix de ses pièces, par l'interprétation qu'il leur donnait, par la qualité du public qu'il recrutait et définitivement attachait à son effort, M. Antoine devait arriver, par l'évolution naturelle de son talent et de sa manière, à nous donner l'exagération, et, comme la *caricature* du réalisme.

L'ancien directeur du Théâtre-Libre a-t-il senti tout ce qu'il y avait de nécessairement étroit et de court dans la simple mise en œuvre de son premier idéal, continuée déjà pendant de longues années ? A-t-il vu l'impasse où il aboutirait, et que désormais marqué d'une estampille, il ne s'en pourrait libérer ? Maître incontesté du réalisme dramatique... il resterait cela, mais ne serait que cela ! Ou bien a-t-il éprouvé cet impérieux besoin de *renouvellement*, qui

est la marque de tous les artistes ayant quelque ambition et qui doit être celle du comédien plus que de tout autre, si *Protée* et *comédien* sont synonymes et si la valeur de celui-ci se mesure rigoureusement à sa puissance de transformation. Je ne sais, mais d'un tel point de vue cette curieuse mise à la scène du *Roi Lear* nous parait tout à fait symptomatique d'une évolution de son esprit... Non moins symptomatiques et curieuses d'ailleurs les déclarations par lui faites au public dans l'interview si documentée qu'il s'est laissé prendre par le journal *le Temps*.

Dans cette interview, en effet, que lurent et commentèrent tous les amateurs... je ne dis pas de théâtre — car ce mot est vain et trop banal, — mais d'art dramatique, M. André Antoine nous traçait une véritable profession de foi, en même temps qu'il nous développait tout un programme nouveau. Ce *Roi Lear*, qu'il monte aujourd'hui avec tant d'audace, n'y apparaissait pas comme un effort isolé, comme une tentative individuelle et sans lendemain, mais comme le premier numéro d'un programme où s'affirmait, pour l'amateur, toute une esthétique nouvelle... Voilà, n'est-il pas vrai, de quoi faire dresser l'oreille à ceux qu'irrite et que dégoûte l'effroyable monotonie des pièces à thèses, des conférences politico-sociales qui ont envahi nos scènes, et qui, dépourvues d'art et de forme valable, s'adressent à nos sentiments, au lieu d'intéresser notre esprit. M. Antoine ne se contentait pas d'ailleurs de marquer l'intérêt... il précisait son intention de monter quelques-uns des chefs-d'œuvre de Shakespeare : après le *Roi Lear*, il annonçait pour 1906, le *Roméo et Juliette*. Il prononçait encore les noms de Gœthe et de Schiller, et ne cachait pas qu'une de ses plus chères ambitions serait de donner le *Camp de Wallenstein*.

En même temps qu'il citait des noms et des titres — noms d'auteurs et titres de chefs-d'œuvre consacrés par le temps, mais aussi peu souvent joués qu'ils sont consacrés ! — M. Antoine précisait son esthétique, car il ne suffit pas, lorsqu'on manifeste de si hautes et de si nobles intentions, de dire ce que l'on veut jouer... ; il faut encore ajouter dans quel esprit on entend le jouer... Et vous pensez bien qu'ici doit nécessairement reparaître le petit bout de l'oreille. Réaliste au fond de l'âme, et modelé par quinze années de culture antérieure, il est de toute nécessité que M. Antoine le demeure, alors même qu'il parle des œuvres où cette note n'est peut-être pas la dominante dans la pensée de leur auteur. Interrogé sur le *Roméo et Juliette* dont le nom est sorti de sa bouche et qu'il voudrait monter, M. Antoine en veut à mort à tous ceux qui ont édulcoré, lénifié, atténué les Amants de Vérone, ces passionnés au cœur chaud et aux sens ardents. C'est ainsi qu'il les sent, et n'a-t-il pas raison ? Il en veut à mort à tous les musiciens et à tous les ténors qui, de ces êtres vivants et palpitants, firent des héros de romance, et contribuèrent à fausser l'idée que nous en avons prise... Ah ! sur un tel sujet, combien nous nous sentons en accord avec lui ! est-il besoin de le dire ? nous qui avons horreur du ténor d'opéra, et si son interprétation ne doit aller qu'au redressement d'une telle erreur, combien l'on y applaudit de grand cœur ! Mais ne convient-il pas aussi qu'il prenne garde au défaut contraire, et qu'il n'oublie pas que Poésie et Réalité sont parfois deux ennemies !

*
* *

Il était naturel que, dans l'ensemble des œuvres sollicitant l'attention de M. Antoine, son choix s'arrêtât tout d'abord à celle qui, plus que les autres, le devait retenir, parce qu'elle était mieux en harmonie avec son propre tempérament... et vous entendez bien qu'il s'agit du *Roi Lear*. Monter le *Roi Lear*, c'était encore sacrifier à la conception réaliste du drame, puisqu'il n'est rien, dans toute l'œuvre de Shakespeare, qui nous apparaisse plus violent, plus intense, ni plus âpre. Mais dans le plus intense réalisme de Shakespeare, il subsiste encore assez d'idéalité pour que les personnages s'en trouvent comme transfigurés, et s'élèvent jusqu'au degré de *typification* qui fait d'une Régane, d'une Goneril, d'un Lear, des symboles humains. Comment l'art de M. Antoine et de ses interprètes, modelé par un entraînement si différent, allait-il s'y prendre pour nous traduire ce Shakespeare, tel que nous le concevons ? Toute la question était là... à vrai dire il ne pouvait s'agir de rien autre. Eh bien, disons-le à son honneur, à l'honneur de M. Antoine et de sa troupe : cette réalisation a dépassé notre attente, elle a fait mieux que la dépasser... elle l'a complètement trompée. Je le dis bien haut... et il m'est d'autant plus agréable de le dire que je m'y attendais moins, que je ressentais plus de doutes et de préventions à cet égard : cette représentation du *Roi Lear* constitue une des plus fortes, une des plus nobles émotions d'art qu'il m'ait été donné de goûter — or, vous savez assez que nous ne sommes pas gâtés en matière de grand art — et j'aurai dit toute ma pensée en ajoutant que depuis longtemps nous n'avons rien vu à la scène qui soit de cette force et de cette qualité.

Comment donc M. Antoine et ses interprètes ont-ils atteint à un tel résultat ? Comment sont-ils arrivés à nous rendre, non plus seulement la *chose*, mais *l'esprit de la chose* ? Comment nous ont-il donné une sensation *shakespearienne* à ce degré, shakespearienne à ce point que l'on se demande si rien nous pourrait être offert de plus réellement shakespearien.

Serait-ce par le rendu des détails et la perfection de l'exécution ? Je ne le crois pas, en vérité. Il y a certainement des lacunes dans l'interprétation, et des lacunes qui sautent aux yeux. Non ce n'est pas cela... mais bien plutôt, ce qui est remarquable, ce qui est inégalable, ce que nulle autre scène parisienne ne nous eût donné, ce qu'il faut reconnaître et proclamer, c'est l'*atmosphère* de tout cela, c'est *la couleur générale*, c'est l'ensemble, analogue dans l'art dramatique à ce qui constitue le rapport des valeurs dans une vaste composition picturale, et qui imprime à l'œuvre d'art sa poésie et son unité. Dès la première scène, les comédiens du théâtre Antoine nous ont donné l'accent de l'œuvre, et nous pouvons ajouter que toute la conclusion était déjà en puissance dans ce début. Eugène Delacroix qui s'y connaissait en matière de coloris dramatique, — et de qui l'on peut bien invoquer l'autorité, n'est-ce pas ? quand il s'agit de Shakespeare — avait l'habitude de dire, quand il raisonnait de son art, que la plus petite esquisse devait contenir en puissance le ton général du tableau définitif... Dans la mise en scène du *Roi Lear* il semble que M. Antoine ait médité cette loi esthétique.

Qu'il s'y soit appliqué consciemment, ou qu'inconciemment il ait atteint un tel résultat, les artistes, les amoureux de l'art n'en ont pas moins eu la jouissance... et c'est ce qui seul importe. Dès que le rideau s'ouvrit sur la seconde scène, celle du partage de Lear et du renvoi de Cordelia, ce fut partie gagnée. Merveilleuse et sombre poésie de la vie du Moyen-Age, telle que l'imagina et la peignit Shakespeare, vous nous étiez rendue en un saisissant ensemble, non plus seulement par la fidélité du décor qui venait frapper nos yeux, — ceci est bien quelque chose mais ne suffirait pas. — Vous nous étiez rendue par l'harmonie, par la fusion saisissante entre ce décor et l'âpreté d'accent par où s'expriment ces âmes frustes.

Voilà bien le comble tout à la fois de l'unité et de la progression dramatique. Dans cette première scène du partage sont contenues en germe toutes les scènes qui se dérouleront ensuite : c'est l'esquisse première à quoi se raccordera le tableau. Toutes les figures essentielles prennent leur relief et leur valeur : elles s'imposent à leur place et ne reculeront pas. La main de Shakespeare a disposé ces reliefs : c'est l'audace triomphante des deux sœurs au cœur de tigresses, Regane et Goneril; c'est l'humilité et l'effacement de Cordelia, c'est l'insignifiance et la faiblesse des maris, Albany et Cornouailles; c'est le dévouement et la pénétration de Kent; c'est enfin, brochant sur le tout, l'inconscience et la folie de Lear qui lui-même édifie son malheur. Il n'est pas une action de personnages devant se dérouler par la suite, qui ne se trouve en puissance dans cette scène, et si vigoureusement posée est leur psychologie qu'elle donne le ton à toute l'œuvre !

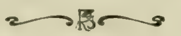
Psychologie sombre et amère, et qui opprime nos consciences comme les sombres brumes de Cornouailles oppriment les têtes sur qui elles s'appesantissent! Nul doute que nous soyons sur terre, et parmi des hommes en proie aux plus féroces passions! Mais quelle leçon de réalisme nous donne Shakespeare, où devraient s'appliquer les méditations de tous les auteurs dramatiques qui possèdent cette faculté! Lorsque, par une série de scènes qui se déduisent logiquement les unes des autres, nous arrivons à la scène fameuse où l'on arrache les yeux à Glocester, si nous la supportons cette scène d'un réalisme effroyable, d'un réalisme tel que nulle autre du théâtre contemporain n'en saurait approcher, ce n'est point que les détails physiques s'en trouvent atténués à la réalisation... loin de là! C'est qu'elle a été préparée par la logique même de la pièce, et que, logiquement aussi, elle se déduit des principaux éléments du drame.

Voilà ce que M. Antoine et ses vigoureux interprètes nous ont rendu sensible par l'*unité* d'une interprétation saisissante, où tout semblait bien subordonné à une *volonté directrice*. Et voilà l'important en matière d'interprétation dramatique. Comme pour traduire l'âme d'un Beethoven et d'un Wagner, il importe, avant toutes choses, que les masses orchestrales soient maintenues et réglées par une main puissante, donnant bien cette impression qu'elle est souveraine maîtresse, pareillement la pensée d'un Shakespeare doit nous être *scéniquement* traduite par une intelligence précise et une volonté non moins ferme. Rendons hommage, une fois encore, à l'audace et à la volonté de M. Antoine qui n'a pas craint d'aborder les plus redoutables difficultés, qui a voulu faire *œuvre d'art* et qui y a atteint, en nous donnant un ensemble et surtout une *couleur*, un *accent* shakespearien, que nulle autre scène parisienne n'aurait pu nous rendre. J'ai déjà indiqué cette idée, et j'y reviens, car c'est le plus magnifique éloge qu'on lui puisse faire : il a *osé* ce que nul autre n'aurait osé; de Shakespeare, il n'a pas craint d'aborder l'œuvre la plus hardie, la plus sauvage, celle qui paraît la plus inabordable, et de nous en donner l'interprétation la plus proche du génie de Shakespeare! Qui donc eût osé en faire autant, qui donc, s'y appliquant, l'eût fait autrement qu'en adoucissant, lénifiant, corrigeant Shakespeare, bref l'émasculant, et lui enlevant ce qui fait le caractère unique de cette représentation sans analogue!

Je suis heureux de pouvoir dire ici tout ce que je pense, comme artiste et comme lettré, de cette tentative qui comptera parmi les plus beaux titres de M. Antoine Assez souvent j'ai combattu ses idées ;

assez souvent je me suis trouvé en désaccord avec lui sur l'évolution du théâtre moderne, pour n'être pas suspecté de complaisance à son endroit. Je ne veux voir ici que l'effort d'art admirable qu'il a donné, et sa réalisation qui autorise les plus grands espoirs pour l'avenir et nous permet d'attendre beaucoup d'un programme qui à l'origine n'était pas sans nous inspirer quelques inquiétudes.

Paul Flat.



UN ESSAI DE DÉCENTRALISATION ARTISTIQUE

Dans ses « Soirées de l'orchestre », si pleines d'humour et de fine ironie, Hector Berlioz a donné la description d'une ville idéale, dans laquelle la musique est cultivée, telle une véritable religion. *Euphonia* est le titre harmonieux donné à cette cité, que Berlioz se plait à décrire comme un vaste conservatoire de musique et dont il n'énumère l'organisation modèle, ou les moyens d'exécution poussés jusqu'à l'extrême, que pour faire mieux ressortir les lacunes considérables qui existent dans nos cités, si éloignées de l'art véritable, ou dans nos conservatoires encore si imparfaits. Il faut voir avec quelle complaisance il s'étend sur l'éducation musicale donnée aux Euphoniens, dont l'Idéal doit être la Vérité d'expression, non seulement dans l'œuvre du compositeur, mais encore dans l'exécution des interprètes. Une des parties les plus curieuses est celle consacrée aux études qui doivent précéder l'interprétation des compositions des maîtres. Bach, Beethoven, Gluck sont les principaux dieux d'*Euphonia*, dont aurait été impitoyablement exclu M. Claude Debussy qui, en une récente interview, déclara que l'auteur d'*Orphée* était un ennuyeux et boursouflé pédant et qui, amusant paradoxe de la part d'un musicien si raffiné et si compliqué (ce en quoi il diffère de Gluck), laissa entendre que l'extrême complication est le contraire de l'art.

Un homme du Nord a rêvé de faire de sa ville natale une Euphonia. Prenant, au début, les éléments médiocres qu'il avait sous la main, il constitua une « Société chorale et orchestrale » à laquelle il communiqua son amour pour la musique. C'était favoriser l'éducation musicale dans un milieu où elle avait pénétré faiblement jusqu'à ce jour, que de ne point s'en tenir à des vœux le plus souvent stériles et faire acte d'audace, de persévérance et d'intelligence. Dans nos régions provinciales, la décentralisation artistique s'impose : l'éloignement de Paris, qui accapare la vie intellectuelle de la nation, ne permet pas aux habitants des départements de goûter les jouissances de l'art. Aussi, le plus souvent la nuit, une nuit profonde, enveloppe les esprits les mieux doués. S'il est vrai que, sans la musique, une Société ne peut exister, — que tous les hommes deviendraient meilleurs s'ils apprenaient la musique, — que la paix universelle, à laquelle aspirent les êtres bien équilibrés, pourrait naître dans un État où la musique jouerait un rôle prépondérant, il est à souhaiter que tous nos efforts tendent à l'acclimater sur toute la surface du globe. Mais, si tout ceci n'est qu'une chimère, la musique n'en est pas moins une admirable consolatrice dans nos peines. N'a-t-on pas dit avec raison qu'elle nous soulageait en nous faisant pleurer? Dans nos joies, elle avive nos impressions, les exalte. C'est une puissance irrésistible, capable de produire les effets les plus salutaires, qui nous fait souvent quitter cette terre pour nous transporter en plein ciel.

Quels remerciements, quels encouragements sont dus à ceux qui, les premiers, tentèrent cette diffusion de l'art musical en France ! Que de bienfaits ils répandirent à pleines mains ! On a déjà pu constater ce que l'opiniâtreté, unie à la passion de la musique, a engendré, lorsque des hommes tels que MM. Bordier et de Romain à Angers, M. Guy Ropartz à Nancy, pour ne citer que les exemples les plus fameux, organisèrent leurs beaux concerts. C'est ainsi que la musique symphonique tendra à s'acclimater dans les départements et à réunir les groupements les plus intéressants au dehors de Paris. Si, dans cette grande cité, les Pasdeloup, les Colonne, les Lamoureux, les Chevillard ont réussi à augmenter le nombre des amateurs sérieux, à perfectionner le goût des artistes, à favoriser les jeunes compositeurs de l'Ecole française, à apporter en un mot les modifications les plus heureuses dans la production de l'Art musical en notre pays, ils eurent des émules en province et la décentralisation artistique a pris un grand essor. Le soleil ne devait pas briller seulement à Paris. Ne l'oublions pas : si la symphonie n'est plus l'apanage exclusif de l'Allemagne, si nos compositeurs sont arrivés à créer, tout en gardant certaines traditions de l'école nationale, de belles œuvres orchestrales, qui sont une promesse pour l'avenir, c'est en majeure partie à l'institution des grands concerts que l'on doit cette orientation nouvelle. Bizet, Massenet, Guiraud auraient-ils composé les ouvertures de *Patrie*, de *Phèdre*, d'*Arteveld*, si Pasdeloup ne leur avait pas ouvert les portes des « Concerts Populaires ? » César Franck, Saint-Saëns, A. de Castillon, Ed. Lalo, Vincent d'Indy, G. Fauré et tant d'autres ont été incités à écrire de la musi-

que orchestrale, parce qu'ils trouvèrent dans les grands Concerts un débouché, qu'ils ne pouvaient espérer rencontrer que faiblement dans les deux seuls théâtres de musique existant à Paris. Nous ne pensons pas qu'il faille chercher ailleurs l'explication des tendances nouvelles et très marquées de notre école moderne pour la Symphonie et la musique de chambre. Sans nul doute, Hector Berlioz et plus tard César Franck jouèrent, eux aussi, un rôle important dans l'éducation des jeunes artistes français au point de vue de l'élément symphonique. Mais leurs exemples et leurs conseils n'auraient pas suffi pour amener une révolution aussi complète dans les goûts et les travaux actuels de l'Ecole française.

*
* *

Ces lignes préliminaires n'étaient pas inutiles pour présenter celui qui, dans une ville du Nord, a voulu continuer les belles traditions des Bordier, des de Romain, des Guy Ropartz. Sans la protection de l'Etat, avec un désintéressement rare, M. Maurice Maquet a poursuivi à Lille une décentralisation artistique des plus intelligentes. Pour lui, la musique n'est pas un art d'agrément, elle est une religion. De sa « Société d'amateur », organisée dès le début avec les forces que pouvait lui offrir sa ville natale, il a fait une société d'élite : *La Société de musique de Lille.* Pour améliorer son orchestre il n'a reculé devant aucun sacrifice, ne craignant pas d'emprunter aux villes voisines et même à Bruxelles des professionnels de talent. Composé uniquement d'amateurs, cet orchestre ne pouvait progresser : Il fallait introduire dans sa Société un élément nouveau pour obtenir une perfection à laquelle tendaient ses efforts. Les chœurs, excellents comme ils le sont en général dans les pays limitrophes de la Belgique ou de l'Allemagne, furent augmentés et stylés par Mme Maquet, qui a consacré à l'œuvre de son mari un dévouement absolu, une infatigable activité. Aujourd'hui la « Société de musique de Lille » ne comprend pas moins de trois cents exécutants, capables d'interpréter les œuvres les plus ardues. Rien ne peut mieux, selon nous, faire apprécier l'objectif de M. Maurice Maquet que d'exposer les points principaux de son programme. A la première répétition de son orchestre transformé, le 5 novembre 1901, il énumère les raisons qui l'ont amené à bouleverser la vieille Société d'amateurs en y introduisant des professionnels. Cette union d'amateurs et d'artistes produira des résultats heureux pour les uns comme pour les autres, à la condition qu'une entente cordiale ne cesse de régner entre tous. Si la fraternité et l'égalité sont indispensables dans un orchestre, il est absolument nécessaire que celui qui la dirige soit revêtu d'une autorité absolue, même tyrannique. M. Maquet ne dit pas précisément que cette souveraineté doive être exercée par le chef : il tourne habilement la difficulté en déclarant que, le but de l'art étant de servir, le directeur de l'orchestre, autant que ses musiciens, a le devoir de servir l'art. Le maître absolu sera le compositeur dont on interprète l'œuvre. Sans nul doute, mais comme le maître ne sera pas là pour donner les indications voulues, ce sera forcément le chef d'orchestre qui, pénétrant sa pensée ou l'appréciant suivant ses aptitudes, la transmettra à ses musiciens, et la leur imposera; il sera donc souverain maître. C'est fort heureusement ce qui se passe et on n'a jamais vu les membres de l'orchestre s'insurger contre la volonté de leur chef. On n'a pas encore eu l'idée de recourir aux urnes pour recueillir les bulletins de vote de chaque musicien, dans le but de déterminer les mouvements, les rythmes, les nuances... à adopter dans l'interprétation de telle ou telle symphonie. Berlioz avait prévu, dans l'organisation de la musique à Euphonia, sa ville idéale, cette nécessité d'une autocratie : « Il est inutile de dire qu'Euphonia est gouvernée militairement et soumise à un régime despotique. De là l'ordre parfait qui règne dans les études et les résultats merveilleux que l'on a obtenus. »

Il semble que M. Maurice Maquet ait pris modèle sur l'éducation musicale inculquée aux Euphoniens pour éduquer la « Société de musique de Lille ». A Euphonia, on prêchait avant tout la stricte observance des nuances, notamment celle du *piano*, la fidélité littérale, le style et l'expression. A Lille, M. Maquet, s'occupant des nuances dynamiques, repousse à juste titre le *mezzo-forte*, qui n'est qu'une nuance transitoire. Si l'on employait continuellement le *mezzo-forte*, la musique serait uniformément grise, monotone. — « Effort constant dans la *forte* attention soutenue dans le *piano*..., tel sera le but à poursuivre pour obtenir une exécution variée, colorée, vivante, et faire jaillir nettement l'idée et la ligne mélodique. » Et. M. Maquet ajoute : « Retenez le précepte du grand Beethoven : — une fausse note n'est qu'un accident, mais une faute contre le sentiment est impardonnable... — Une œuvre d'art ne vit que par le sentiment et l'expression. » M. Maquet a mis ses actes en parfait accord avec ses théories. Conduisant sa phalange orchestrale et chorale *manu militari*, il a obtenu d'elle des résultats merveilleux : homogénéité, expression, souplesse, contrastes, charme, véhémence. L'éclectisme a présidé à l'élaboration des programmes des concerts. Les belles et grandes œuvres, appartenant aux écoles les plus diverses, y ont seules figuré. Il suffit de relever les pages les plus remarquables interprétées par la Société de musique de Lille depuis le 20 dé-

cembre 1901, époque de la transformation de l'orchestre, jusqu'au dernier concert de la saison 1903-1904, pour juger de ses hautes tendances et de ses multiples efforts dans le but d'acclimater les chefs-d'œuvre de l'art musical dans la région du Nord. Citons au hasard : Le Final des *Maîtres chanteurs* de R. Wagner, le *Déluge* de Saint-Saëns, la *Symphonie en fa* majeur de Boëllmann, *Peer Gynt* de Ed. Grieg, *Namouna* de Lalo, la *Symphonie en ré* majeur de Beethoven, la *Joyeuse Marche* de Chabrier, l'ouverture d'*Egmont* de Beethoven, l'*Actus tragicus* de Bach, *La Rédemption* de Ch. Gounod, la *Symphonie en sol* mineur de Lalo, le morceau symphonique de *Rédemption* de César Franck, le *Carnaval Norvégien* de Swendsen, l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, la *Mer calme et heureux voyage* de Beethoven, *Roméo et Juliette* de Berlioz, la *Symphonie en fa* majeur de Beethoven, la *Chevauchée des Walkyries* de R. Wagner, la *Symphonie en sol* mineur de Kalinnikow, la *Petite Suite d'orchestre* de G. Bizet, le Prélude de *Lohengrin* de R. Wagner, le *XII^e Psaume de David* de F. Liszt, la troisième partie des *Scènes de Faust* de R. Schumann, l'ouverture d'*Obéron* de Weber, *L'enterrement d'Ophélie* de Bourgault-Ducoudray, la *Symphonie en mi* bémol de Saint-Saëns, *Im Frühling* de Goldmark, *A la musique* de Chabrier, les *Béatitudes* de César Franck. Nous sommes loin d'avoir donné la liste complète des beaux programmes de la « Société de musique de Lille ». Si l'on remontait à une date antérieure à la transformation de l'orchestre, on verrait que déjà, avec les forces plus modestes qu'il possédait, M. Maurice Maquet avait abordé les grandes œuvres : *Ruth* et *Les Béatitudes* de César Franck, le *Requiem allemand* de Johannès Brahms, la *Naissance de Vénus* et le *Requiem* de Gabriel Fauré, *Sainte Marie-Madeleine* de Vincent d'Indy, des fragments du *Vaisseau fantôme*, de *Tannhœuser*, des *Maîtres chanteurs*, de *Parsifal* de R. Wagner, etc.

Le programme de la « Société de musique de Lille, pour la saison 1904-1905, est des plus captivants. Il comprend pour le 18 décembre l'audition de la *Vestale*, de Spontini, qui passionna Berlioz et qui est inconnue de la génération actuelle. M^me Litvinne a promis son précieux concours à l'éxécution de l'œuvre de Spontini.

A ces grands concerts symphoniques donnés dans la saison d'hiver, vinrent s'ajouter les séances de musique de chambre. Les quatuors Parent et Hayot, sur l'appel de M. Maquet, se rendirent à Lille pour révéler les beautés des quatuors d'Haydn, Mozart, Beethoven, Schumann, Schubert, Brahms, etc...

Nous n'avons rien dit encore des qualités de chef d'orchestre de M. Maurice Maquet. On peut les résumer très brièvement : sa direction est vibrante.

A étudier les chefs-d'œuvre de l'art musical, M. et M^me Maquet ont dû éprouver les délices d'une sainte initiation. Elle leur donna le courage nécessaire pour entreprendre la grande œuvre de décentralisation qu'ils ont créée ; plus tard, le succès aura été la récompense de leur audace et de leur intelligence toujours éveillée. Cette activité persévérante est d'autant plus digne d'éloges qu'elle ne se propose pas un but de dur égoïsme, mais est toute pénétrée d'un sentiment de haute confraternité artistique.

H. Imbert.

LE CENTENAIRE D'EUGÈNE SUE

Par son évolution philosophique, par l'orientation littéraire qu'il fit, dès 1842, subir à son talent, par la publication de son grand ouvrage : les *Mystères de Paris*, Eugène Sue mérita de s'associer au mouvement populaire que conduisaient ailleurs Saint-Simon et Pierre Leroux, Louis Blanc et Considérant dans la pensée, Lamartine et Hugo dans les lettres, et, jusque dans l'Église, un prêtre comme l'abbé de Lamennais. Figure fruste et bourgeoise, mais animée, sous l'arc des sourcils noirs, du regard de deux grands yeux bleus, l'auteur du *Juif Errant* et des *Mystères du peuple* appartient à l'ardente génération républicaine qui, de 1830 à 1848, régna par le don de la pitié et de la bonté humaines, sur la foule française de cette époque. Eugène Sue est venu vers le peuple — lui-même l'a écrit — bien plus par l'instinct, « par l'impulsion du cœur que par le raisonnement. » Le profond sentiment de générosité qui le poussa, en 1828, à prendre part à la guerre de l'indépendance de la Grèce, à se mêler, comme chirurgien à bord du vaisseau *le Breslau*, à la bataille de Navarin, l'amena, par la suite, à répudier la vie futile et luxueuse qu'il avait suivie jusque-là pour aider, de tout l'immense pouvoir de l'imagination, au combat de la démocratie. Par le prestige de ses écrits, la notoriété attachée à son nom, l'intérêt captivant de ses écrits romanesques, il a fait pénétrer dans les masses, hostiles à toutes les théories, les chimères généreuses de sa génération. Sa puissance a été si redoutable que ceux qu'il a combattus ont conservé longtemps la marque de sa satire ; celle-ci n'était pas mesquine ; il n'aimait ni l'Église, ni les Compagnies de prêtres, et cependant les silhouettes qu'il a tracées de ceux-ci ne sont jamais médiocres ; elles sont d'une ligne hautaine et saisissante.

La critique qu'on a fait de ses figures est qu'elles sont toutes noyées dans la trame du récit, dispa-

raissent dans l'ensemble et ne s'offrent pas, ainsi que celles de Balzac, avec le caractère d'individualités. D'aussi complets portraits que ceux du Jésuite Rodin et de l'abbé d'Aigrigny, tracés tout en noir, mais d'un relief aigu, atteignent cependant, par la sobriété, la précision des contours, la valeur de l'intelligence, aux plus hautes des limites de la puissance; l'ascétisme de Rodin, l'énergie lente et tenace de son effort témoignent assez bien qu'Eugène Sue, dans la peinture de ses ennemis, ne flattait ni n'abaissait pas, et gardait de toutes les formes de la grandeur le respect littéraire. C'est à cette vraisemblance, à cette exactitude des personnages jetés, par son seul caprice, dans le récit de romans adroitement composés qu'il a dû de servir avec une passion solide et sans basse injustice les idées libérales qu'animaient ses héros. Ainsi, dans le mouvement audacieux qui poussa le peuple français, au temps du romantisme, à s'armer contre les princes, peut-on se le figurer comme cet homme sombre et beau, coiffé du haut-de-forme et le fusil à la main que Delacroix a montré, parmi les ouvriers, derrière la femme au drapeau, montant la barricade.

*
* *

Bien qu'il sût apprécier, chez les autres écrivains, la valeur de la forme, Eugène Sue ne pouvait point, dans ses propres ouvrages, donner le tour à ses phrases et faire, par le soin du style, de ses œuvres d'aventures des chefs-d'œuvre de littérature; et c'est là sa faiblesse. Mais ce qu'offrait par contre, parmi tant de puissantes qualités, son talent pittoresque c'était un don de conter, sans fatigue ni lenteurs, les plus longs épisodes qu'on ait vus dans le roman; Alexandre Dumas père et, plus tard, Erckmann-Chatrian, ne se soutinrent pas toujours avec une telle aisance dans l'enchevêtrement de ces intrigues différentes et souvent opposées qui donnent toute la vie au feuilleton populaire. Sa force de description était merveilleuse et souvent d'une intensité dramatique plus réelle et plus vive que celle de George Sand; il n'imaginait pas complètement, dans le cadre où il les faisait vivre, ses récits tourmentés, mais souvent un souvenir de sa propre existence ou les observations qu'il avait pu recueillir dans les milieux populaire et mondain étonnaient par la force de leur exactitude Son réalisme était le premier que rencontraient les lettres depuis la mort de Restif, et plus tard, il faudra reculer jusqu'au naturalisme avant de trouver à nouveau une description si juste des foules et des milieux moyens, des petites gens, des quartiers pauvres ou riches, des différents aspects sociaux que fera vivre si bien, avec cette sorte de saveur rude qu'offrait déjà Eugène Sue, l'historien des *Rougon-Macquart*.

Très épris d'aventures maritimes, des récits de matelots, du mystère des voyages et de tout ce qui fait la puissante poésie de l'Océan, Eugène Sue, que près de six années de navigation sur les côtes d'Espagne et d'Afrique, dans l'Archipel et jusqu'aux Antilles, avaient tenu éloigné de France, apprit à goûter l'imprévu des départs, le danger des corsaires, la menace des tempêtes et garda, de cette existence mobile, l'attrait pour tout ce qui vit, s'anime et combat, et, dans ses premiers livres, ce mouvement impétueux qui fait le pathétique essentiel du récit. *Atar Gull*, *Plick et Plock*, *la Vigie de de Koatven* le font saluer, au début de sa carrière d'écrivain, du nom de Cooper français; Sainte-Beuve, que séduisaient davantage les œuvres de finesse et d'une tenue meilleure, lui reproche plaisamment, dès l'abord, de « se glisser un peu en pirate » dans la littérature de son époque; mais le reproche même est une louange et reconnaît l'audace de celui qui paraît. Sue le comprend bien, se rend compte que sa force est dans l'extrême de son talent; mais il n'entend point toujours user celui-ci aux mêmes livres; et c'est bien là, je pense, l'une des supériorités qu'il a sur Dumas père, de pouvoir renouveler son genre, passer des récits de mer à ceux de l'histoire, écrire, *Latréaumont*, *Jean Cavalier*, puis, de ceux-ci, aux peintures de mœurs et de tracer de son temps avec *Arthur et Mathilde*, cette *Famille Jouffroy* qu'Emile Deschanel vantait comme un chef-d'œuvre, des tableaux captivants.

*
* *

Quelques années avant que n'éclatât la révolution de 1848, le socialisme naissant commença de se répandre en France avec assez de force pour déterminer à Paris et Lyon et dans plusieurs autres villes un courant d'opinion sympathique aux revendications de la classe prolétaire. Les lettres n'échappèrent point à la vive attraction que faisait naître, de toutes parts, un humanitarisme sensible et spontané. Pierre Leroux avait publié *l'Humanité*, puis inspirait *Consuelo* à George Sand; Michelet allait donner *le Peuple*; le fouriérisme grandissant se poursuivait par Considérant; Lamartine était libéral; Lamennais disait, en s'adressant aux pauvres, aux ouvriers : « Vous pouvez parler, vous pouvez demander d'être comptés pour quelque chose dans une Société qui ne subsiste que par vous. » Enfin il y eut, de tous côtés, de la part des hautes classes aussi bien que des lettrés, des savants, des tribuns, une grande poussée d'amour et de pitié vers le peuple. Eugène Sue fut pris dans le mouvement et, de ce jour donna, à chacun de ses livres, autre chose qu'une simple signification épisodique. « Il eut enfin

sa vision — dit Félix Pyat — et avant le maître : *les Mystères de Paris* précèdent les *Misérables* ». C'était en 1841 et Sue était, à ce moment-là encore, le beau dandy ou, mieux, le *lion* fondateur du Jockey-Club, l'auteur élégant de *Mathilde*, le livre à la mode ; sa maison de la rue de la Pépinière offrait toutes les élégances du luxe le plus raffiné ; lui-même présentait le type fat et mondain de ces jeunes gens à la mode du temps de Traviès et Gavarni et la canne à pomme d'or ainsi que les tilburys que promenait Balzac aux heures de sa magnificence n'étaient rien auprès du cabriolet, des redingotes fameuses et de l'éclat d'Eugène Sue.

Déjà, dès la représentation, au théâtre, des *Deux Serruriers*, la pièce socialiste de son ami Félix Pyat, le romancier d'*Arthur* et de *Mathilde* était demeuré surpris ; mais, ce fut bien autre chose quand Pyat entreprit de lui faire connaître un homme du peuple authentique. « Rue Basse-du-Rempart, derrière l'ancien Cirque, au milieu d'un dédale de forges, retentissant du bruit des machines et des enclumes », demeurait l'ouvrier estampeur Fugères, le même qui fut tué, plus tard, sur les barricades. C'est là que vint le conduire Félix Pyat. « Eugène Suë était descendu de son coupé avec toutes les élégances dont il était encore l'arbitre, ganté, verni, lustré, un parfait dandy..., il se trouva en face d'une blouse aux manches retroussées sur deux bras nus et deux rudes mains salies, ou, plutôt, noircies par la poudre des métaux (1) ». Ce fut le point de contact ; Fugères était sympathique, plein d'ardeur et sa soupe ménagère, qu'Eugène Sue partagea, sentait bon ; le romancier était pris. « Je suis socialiste ! » disait-il, en sortant, à Félix Pyat. Le fait est que, l'année suivante, en publiant, dans le *Journal des Débats*, *les Mystères de Paris*, Eugène Sue écrivait à la gloire du peuple une sorte de grande épopée primitive et passionnante, où les types les plus sublimes en même temps que les plus abjects : Rodolphe, le Chourineur, Fleur de Marie, le Maître d'Ecole et la Chouette, se mêlaient dans le mouvement d'une vaste humanité. *Le Juif-Errant* qu'il donna, en 1844, au journal *le Globe*, ne fit qu'accentuer encore cette popularité. Rodin et le Père d'Aigrigny devinrent, de la part de milliers de lecteurs, l'objet de toutes les haines ; il n'y eut, par contre, que sympathie, amour, admiration pour Mlle de Cardoville, le prince Djalma, la Mayeux, le vieux militaire et les pauvres enfants. « Désormais, écrit justement M. Lucien Descaves, la vogue d'Eugène Sue fut universelle. On ne le lisait pas seulement en France, mais encore et beaucoup à l'étranger où il avait, sur le mouvement des idées, la même influence que chez nous. »

(1) FÉLIX PYAT : la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* (février 1888).

Ainsi Sue ne tarda pas à devenir l'un des éléments de la conscience démocratique de son époque ; il se fit, dans ses œuvres, le biographe des pauvres, des persécutés, des enfants trouvés, de tous les parias d'une société forcément imparfaite. En publiant le *Berger de Kravan*, le *Républicain des campagnes*, il prit sa large part des journées de 48. Le peuple s'en souvint et le 28 avril 1850, par près de 130.000 suffrage, le nommait député de la Seine. Au moment du Deux-Décembre, Suë, qui eût pu fuir, vint se joindre aux autres représentants du peuple. Caserne d'Orsay, le romancier populaire se trouva auprès de M. Berryer, arrêté peu de minutes avant : « Où allez-vous ? demanda Berryer. — Au Mont-Valérien. Et vous ? — Je ne sais pas (1). »

Exilé après le coup d'Etat, Eugène Sue se retira en Savoie, aux Barattes, non loin d'Annecy-le-Vieux, puis, peu de temps après, à la Tour, devant le lac même, dans un site adorable et qu'après François de Sales, Rousseau, Michelet, avant M. André Theuriet, il a si bien décrit. Là il devint aussi populaire qu'en France. L'évêque d'Annecy, en condamnant religieusement les *Mystères de Paris* et le *Juif Errant*, que la Cour d'assises de Paris avait déjà jugés civilement, ne fit pas que peu pour aider à la réputation du fameux romancier.

Sue mourut le 14 août 1857, dans sa maison de la Tour, auprès du lac d'Annecy et devant cette nature qu'il déclarait plus « douce que celle de Nice, d'Hyères et de Florence ». Dumas, George Sand, Félix Pyat, ses amis, le pleurèrent ; tout un peuple le regretta ; mais il n'a cessé de vivre dans le cœur des hommes frustes et dans les consciences simples qu'émerveilla son œuvre. S'il reste, par le style, un peu « quarante-huitard », on peut dire, des récits de la plupart de ses livres, qu'ils gardent par contre un intérêt dramatique remarquable. Disons de Sue qu'il a créé le roman-feuilleton supérieur ; aucun de ceux qui le suivirent plus tard, dans le même genre, Richebourg ou Montépin, ne parvint à l'égaler. Aussi est-il bien juste de fêter son centenaire, de dresser sa statue devant le lac d'Annecy et de relire un peu ces épopées de la rue : les *Mystères de Paris* et le *Juif Errant*, qui ne sont pas si déplaisantes.

EDMOND PILON.

(1) Victor Hugo : *Histoire d'un Crime*.

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 26 — 5e SÉRIE — TOME II — 24 DÉCEMBRE 1904

SAINTE-BEUVE

DEUXIÈME PARTIE (1)

LES PORTRAITS

Sainte-Beuve se réclame de Bayle — le *Dictionnaire critique* et les *Nouvelles de la République des lettres.* De Bayle il tient, en effet, tout l'art des fondations, des voûtes et des structures; mais il en diffère, en même temps, et, quand il le dit, personne ne définit mieux ce qu'il a voulu faire, ce qu'il a fait et ce qu'il a donné de vraiment neuf (2) :

> Dans ce genre de critique, que le mot de *journaliste* exprime assez bien, je mets cette faculté diverse, mobile, empressée, pratique, qui ne s'est guère développée que depuis trois siècles qui, des correspondances des savants, a passé vite dans les journaux .. Le génie critique, dans tout ce qu'il a de mobile, de libre et de divers, y a grandi et s'est révélé. Il s'est mis en campagne pour son compte, comme un audacieux partisan; tous les hasards et les inégalités du métier lui ont souri, les bigarrures et les fatigues du chemin l'ont flatté. Toujours en haleine, aux écoutes, faisant de fausses pointes et revenant sur sa trace, sans système autre que son instinct et l'expérience, il a fait la guerre au jour le jour, selon le pays... Bayle est le génie personnifié de cette critique.

Est-ce donc de Bayle qu'il s'agit, de Bayle qui publia son dictionnaire en 1695 et mourut en 1706, à Rotterdam. Non, nous sommes à Paris, en 1835, à la *Revue des Deux Mondes*. L'homme dont on parle a 31 ans, la moitié seulement de sa carrière; il a devant lui trente-quatre ans d'investigations sans relâche, de production continue, 40 volumes à écrire, presque tous les *Portraits*, tous les *Lundis*, le *Chateaubriand*, tout le *Port-Royal*. Il a dessiné lui-même en cet article sa propre destinée, et du portrait qu'il trace d'après le modèle ancien, il a fait, par la suite, sa propre image et ressemblance.

Le critique est l'homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres, non en pédant de salon ou d'université, mais en causeur de coin du feu. Il est homme du monde, et le particulier de son cas, toute sa qualité pour parler de ce dont il parle, c'est qu'il a été de ce monde-là, qu'il a connu ces gens, qu'il a pratiqué ce métier : ainsi le soldat parlant de guerre, le diplomate de négociations, le politique de cabales, l'avocat de grands procès et l'orateur de crises parlementaires. Il sera l'honnête homme littéraire, qui sait le prix des choses; quelqu'un, dans le Paris moderne, comme ce chevalier de Méré, qui fréquentait les plus beaux et les plus rares esprits de son siècle, sut se faire goûter de la marquise de Sévigné et estimer de Pascal, encore que libertin; tel, par prédilection, ce Saint-Evremond, où Sainte-Beuve se plaît à reconnaître, non un maître, mais quelque grand-oncle par alliance, dont le portrait décore la cheminée de son cabinet aux livres. Il l'en fera descendre au besoin, dans les rencontres délicates, il prendra son conseil et jusqu'à sa voix : ainsi cette jolie et malicieuse digression sur Mme de Krüdner : *Ce qu'en aurait dit Saint-Evremond !* Il le relève :

> Cet homme n'est pas mis à son rang .. Il a mis tant de négligence d'homme du monde à sa réputation littéraire, qu'il en paye les frais aujourd'hui... Saint-Evremond est un moraliste accompli, un esprit juste, éclairé, tempéré, ne tirant des choses que ce qui importe à la vie ; un vrai *moderne*, comprenant ce monde nouveau qui s'ouvre, y pénétrant de sangfroid et y devançant à son heure, sans empressement, ceux

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 décembre 1904.
(2) *Du génie critique et de Bayle*, 1835.

qui feront souvent moins de chemin et plus de bruit que lui. On sent à tout instant un esprit sans prévention d'aucun genre, qui est *sorti de chez soi*, qui a comparé les hommes et les peuples et qui s'est rendu compte des variétés diverses où presque tous ses contemporains se tenaient confinés... Saint-Evremond avait causé avec Gassendi, Hobbes et Spinoza ; et le livre qu'il aimait à lire par dessus tout était Don Quichotte.

Sainte-Beuve possédait aussi une série de miroirs où il se plaisait à se considérer de face, de côté, de trois quarts ou à profil perdu. Les peintres n'ont pas d'autre manière de s'y prendre quand ils veulent donner leur portrait peint par eux-mêmes.

Le critique se propose de tout connaître et de tout comprendre : c'est sa vocation et sa délectation secrète. Tout dire est périlleux : « Si l'on se mettait à dire tout haut les vérités, la société ne tiendrait pas un instant (1) ». La société, et surtout les relations, la bonne compagnie. Dire le possible est déjà malaisé. Il y faut des formes, surtout avec les gens que l'on rencontre tous les jours, de leur personne ou de leurs amis. Il y faut l'art ondoyant, sinueux, subtil, raffiné de Sainte-Beuve, son adresse d'allusions et d'insinuations, son habileté d'écrire entre les lignes, pour les initiés, en encre sympathique ; sa dextérité aux transpositions et modulations, ce style, enfin, qui est d'un diplomate pour la tissure et d'un poète pour la broderie. C'est le style frôleur, miroitant, chatoyant, enveloppant de *Volupté*, et vous en jugerez par la définition même que l'auteur donne du titre assez décevant de son livre :

L'analyse d'un penchant, d'une passion, d'un vice même, et de tout le côté de l'âme que ce vice domine et auquel il donne le ton, du côté languissant, oisif, attachant, secret et privé, mystérieux et furtif, rêveur jusqu'à la subtilité, tendre jusqu'à la mollesse, voluptueux enfin, de là ce titre de *Volupté*, qui a l'inconvénient toutefois de ne pas s'offrir de lui-même dans le juste sens, et de faire naître à l'idée quelque chose de plus attrayant qu'il ne convient.

C'est en cette partie d'art — et l'artiste ira toujours chez lui, se corrigeant et se perfectionnant, — que Sainte-Beuve retrouve l'héritage du « poète mort jeune » et l'approfite. Toute l'imagination que Joseph Delorme avait prodiguée vainement dans ses vers, Sainte Beuve en fait l'illustration, le charme l'originalité de ses *Portraits*. On a rarement poussé si loin l'invention, l'à-propos, l'ingénieux, le nouveau des figures dans le style. Il ne fait que se rendre justice, quand il se flatte d'avoir introduit l'*art dans la critique*.

Cette critique est descriptive, et comme on aimait à dire alors, analytique (2). Ce sont des portraits intellectuels, des portraits non arrêtés et fixés au clou de la galerie, mais des portraits en succession, en mouvement, en devenir : l'artiste ne nous impose pas une image totale et composée par lui de l'homme ramené à ses caractères essentiels, à ses conceptions maîtresses ; il promène devant le spectateur des images successives qui se fondent de l'une en l'autre et se transforment incessamment. S'il en reste une image d'ensemble, c'est le spectateur qui la crée, à ses risques et périls.

Quand je fais le portrait d'un personnage, et *tant* que je le fais, je me considère toujours un peu comme chez lui ; je tâche de ne point le flatter, mais parfois je le ménage ; dans tous les cas, je l'entoure de soins et d'une sorte de déférence, pour le faire parler, pour le bien entendre, pour lui rendre cette justice bienveillante qui, le plus souvent, ne s'éclaire que de près. Lorsqu'une fois cette tâche est remplie, je me retrouve au dehors, je suis en mesure de m'exprimer plus librement, me souvenant toujours, s'il est possible, de ce que j'ai dit et jugé ; mais je parle plus haut, s'il est besoin, et du ton que m'inspire la rencontre. Telle est ma morale en ce genre de critique et de *portraiture* littéraire ; c'est ainsi que j'observe les *mœurs* de mon sujet (1).

C'est une galerie, presque des mémoires avec figures et commentaires, qui pour l'abondance fait penser à Saint-Simon, et pourrait être à la *Comédie humaine* comme un défilé des originaux, dont Balzac tira les types de sa société imaginaire. Rapprochez les tables des *Portraits littéraires* et des *Portraits contemporains* (2), du répertoire de la *Comédie humaine*, de MM. Cerfbeer et Christophe, et les analogies vous sauteront aux yeux. Le monde que Sainte-Beuve observe dans les salons où il fréquente, chez M[me] Récamier, chez M[me] de Boigne, chez M[me] de Broglie, chez M[me] d'Arbouville, chez le comte Molé, chez le chancelier Pasquier, et qui lui donne les grandes surfaces de la société parisienne ; le monde éparpillé où il pénètre et qui lui ouvre les coulisses de la vie littéraire ; les romans intimes, les aventures d'hommes et de femmes dont les passions deviennent des événements historiques, c'est celui que Balzac a recréé par imagination et, par suite, expliqué en tous ses secrets, dans les grandes scènes de la vie politique, de la vie littéraire, avec les échos et retentissements de la politi-que et de la littérature.

Les Illusions perdues, *le Grand homme de province à Paris*, l'*Envers de l'histoire contemporaine*, *Modeste Mignon*, *Béatrix*, les *Etudes de femme*, ce sont les *Portraits contemporains* en action, détachés de la muraille, replacés dans leur cadre naturel, celui de la vie réelle. Ce que Sainte-Beuve n'a pas su, n'a pas osé ou voulu dire — quoique ce fût vrai, Balzac le dit de ses personnages, parce qu'il les invente ; il nous découvre les motifs inavoués ou inavouables de la conduite des hommes ; peut-être que dans ces deux expositions, la galerie de Sainte-Beuve et la

(1) Article sur La Rochefoucauld, 1840.

(2) Comparez : *Les études analytiques*, dans la classification contemporaine de Balzac.

(1) 1843, à propos de Joseph de Maistre. *Portraits littéraires*, t. II.

(2) *Causeries du lundi et Portraits littéraires*, 1885. — *Nouveaux lundis et Portraits contemporains*, avec un avant-propos, plein d'idées, par M. Victor Giraud, 1904.

Comédie de Balzac, ce n'est pas à la Comédie que l'on trouve toujours le plus de fard et de maquillage.

Je ne puis m'empêcher, quand je rencontre dans Balzac ces grandes amoureuses et ces grandes romanesques du monde, frondeuses ressuscitées en nos temps, illustres par leurs aventures et aussi par leur repentir : M^me^ de Maufrigneuse, plus tard princesse de Cadignan, M^me^ de Sérisy, M^me^ de Bauséant; la duchesse de Langeais, et les muses, M^lle^ des Touches, Camille Maupin, de me reporter à la collection de Sainte-Beuve, où je vois groupées à côté des Longueville, des Chevreuse, des Lespinasse, des d'Epinay, des du Deffand, des Maintenon, des Ninon d'autrefois, les Souza, les Duras, les Staël, les Beaumont, les Custine, les Récamier, les Krüdner, où l'on entrevoit une Dino qui passe avec son sourire angélique et son cou de cygne ; et dans la familiarité, l'orage intime, les George Sand, les Desbordes-Valmore, les Hortense Allard et leurs enchantements.

Il y a plusieurs salons et plusieurs étages dans les *Portraits* : celui des politiques, des hommes d'État, des penseurs que domine tous Chateaubriand, où l'on rencontre les Villemain, les Cousin, les Guizot, les Thiers, les Ballanche, Molé, Barante, Daunou, Quinet, Montalembert, Joubert qui écoute, note et juge. Il y a le salon des poètes et des artistes, des grands, et le petit salon, le boudoir, celui des écrivains de second et de troisième plan, assez modestes, au premier abord, mais qui, sans que l'on s'en méfie, arrivent, en grimpant, comme le lierre le long des murs, à offusquer aux yeux, la demeure des maîtres et, de leur murmure de foule, à étouffer les grandes voix des virtuoses.

C'est là un des artifices familiers, le plus insinuant et insidieux des artifices de Sainte-Beuve. C'est par là qu'il prend ses revanches et satisfait ses rancunes. Il ne s'en prive ni même ne s'en défend. Il ne s'évertuera pas, suivant la rhétorique trop facile du cénacle, à opposer en disparates heurtés et en antithèses violentes, le grotesque et le sublime, le monstrueux et le superbe; mais, par des touches, retouches et repentirs à l'infini, par des réticences et des réserves savantes, par la réclamation discrète et incessante de l'homme de bon sens, de l'homme de bon goût, de Méré chez Olympio, de Saint-Evremond chez M^me^ de Krüdner, il montrera de combien de taches d'huile et de coups de pinceau est formé le ciel lumineux. Il découvrira les lampes fumeuses sous le transparent du soleil d'opéra, le clinquant, le convenu, les artifices du génie, les oripeaux romantiques, le ridicule des géants, les trucs des orages, la vulgarité des anges déchus ou envolés dans les frises, quand ils ont suspendu leurs ailes aux portemanteaux du cabinet de toilette et dépouillé la tunique blanche de lin pour le peignoir de mousseline. Il les ramène à la mesure, à sa mesure à lui, qui est celle du monde moyen, de l'ironie, du scepticisme des gens revenus ou avertis ; il soumet les colosses à son anthropométrie, il réduit la majesté des montagnes au niveau des « coteaux modérés ». Il diminue les plus envahissants et dominants en les privant de perspective, en les descendant dans la vallée, en les ramenant à leurs origines, en les mêlant à leurs congénères, à leurs émules, à leurs imitateurs. Il les jette dans le courant qui emporte tout et ne laisse apercevoir d'eux que la grenouille humaine, qu'une tête qui barbotte, des bras qui se débattent, des jambes qui se détendent et qui, vus de la rive, ressemblent à la tête, aux bras et aux jambes de tout le monde.

« S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours... » Il abaisse les grands et les dépose de leur siège, il vante les petits, il exalte les humbles, et c'est encore abaisser les grands. « On lui reprocha d'abord, dit-il de Bayle, d'être prodigue de louanges; mais il s'en corrigea, et d'ailleurs ses louanges et ses respects ne lui dérobèrent jamais le fond. Son bon sens le sauva, tout jeune, de la superstition littéraire pour les illustres. » Et la malice de Sainte-Beuve lui suggéra, très vite aussi, l'art de dissoudre le sucre dans l'eau claire, et comme on dit d'Annibal, de fondre les rochers avec du vinaigre.

Il nous livre, en formes galantes et circonvolutions fort édulcorées, ses procédés qui n'en sont pas moins incisifs, cruels, empoisonnés même à l'occasion. Il ne se défend point, pour la première manière — ceci est écrit en 1845 et embrasse donc presque toute la galerie des *Portraits* — il ne se défend point, dis-je, « d'un faux air de panégyrique » ; et ici il avoue que même « en examinant les qualités des talents amis », il n'a pas perdu de vue le *Circum præcordia ludit* de l'aimable Horace, « se jouer autour du cœur de ceux même qu'on caresse, et montrer qu'on sait les endroits où l'on ne veut pas appuyer ». Il sait aussi réveiller, rien qu'en la caressant, l'acuité de la blessure ancienne. S'il souffle la renommée dans le texte, la note au bas de la page donnera le correctif, le coup de canif à crever le ballon d'en haut. « Les petites notes qui complètent ou restreignent », c'est le secret de son assaisonnement et moyennant cette cuisine « de petites notes qui courent sous le texte, je rends à celui-ci son vrai sens ; la note est plus familière et donne la facilité de baisser d'un ton... La louange n'est souvent que superficielle, la critique se retrouverait au-dessous, une critique à fleur d'eau ; enfoncez tant soit peu et vous y toucherez. »

ALBERT SOREL,
de l'Académie française.

LE DÉFICIT DE LA GUADELOUPE

La Guadeloupe, depuis le jour où Christophe Colomb en aperçut la terre du bord de la *Maria Galanta* à la fin du xv^e siècle, et depuis le moment où les Français s'y établirent sous le règne de François I^{er}, a connu bien des alternatives de prospérité et de décadence, sous des dominations diverses, jusqu'à la date de son retour définitif à la France en 1816, et jusqu'à l'heure présente. Elle traverse aujourd'hui une crise redoutable.

Il est intéressant, à l'occasion de la discussion du budget des colonies, d'en examiner la situation financière, d'en analyser les causes et, si possible, d'en indiquer les remèdes.

Pendant ces dix dernières années, des dépenses supérieures au rendement normal des impôts ont accumulé les déficits que la colonie s'évertuait à éteindre par des emprunts successifs, qui ajoutaient aux charges du passé le poids toujours plus lourd de nouvelles dettes.

La crise économique provoquée par la Conférence de Bruxelles et par la mévente des cafés a réagi gravement sur le commerce et le budget de l'île. Le chiffre des recettes a baissé rapidement et les dépenses, malgré de récentes et sévères mesures d'économie, n'ont pas suivi la même progression descendante.

Un dernier emprunt de 900.000 francs a comblé le vide des exercices antérieurs, mais on peut prévoir déjà que l'exercice 1904 se soldera par un déficit de 200.000 francs environ. Comment en serait-il autrement là où les dépenses sont constamment supérieures aux facultés contributives du pays ?

Déduction faite des recettes d'ordre, ainsi que des subventions et emprunts divers, les recettes nettes des huit dernières années se sont élevées à 37 millions 973.588 francs, soit une moyenne annuelle de 4.746.000 francs. Or, dans ce même temps la colonie a dépensé 44.207.000 francs, soit une moyenne de 5.526.000 francs par an et 6.230.000 francs de plus que le montant de ses recettes normales. Comme d'autre part au 1^{er} janvier 1895, date du début de cette période de huit années, l'avoir de la caisse de réserve n'était que de 282.000 francs, force à bien été de chercher — en dehors des ressources propres de la colonie — le montant de la différence, soit en chiffres ronds 6.000.000 de francs.

Les subventions métropolitaines sont intervenues pour 1.846.000 francs, auxquels il faut ajouter une subvention extraordinaire d'un million accordée en 1897, à l'occasion du tremblement de terre. Pour le surplus, c'est par des emprunts successifs — 1 million 200.000 francs en 1899 ; 1.500.000 francs en 1901 ; 900.000 francs en 1904 — que la colonie a balancé les déficits de ses budgets.

Ces emprunts pèsent de tout le poids des annuités d'intérêts et d'amortissement, sur les budgets présents et à venir dont l'équilibre se trouve fâcheusement compromis ; les droits de douane, gage de ces emprunts, sont immobilisés à divers titres pour plus d'un tiers de leur montant annuel, et le Crédit Algérien, en même temps qu'il consentait le dernier emprunt de 900.000 francs, avait soin d'avertir la colonie que son crédit était épuisé et qu'il ne consentirait plus de prêts destinés uniquement à apurer de mauvaises gestions antérieures.

La subvention annuelle de la métropole est montée antérieurement à 800.000 francs ; elle était de 650.000 francs l'année dernière, et elle doit continuer à s'abaisser graduellement pour obéir à la loi. Le rapporteur du budget propose de la fixer à 600.000 francs pour 1905. Ce serait une réduction de 50.000 francs, mais l'administration locale de la Guadeloupe ne compte pas ainsi et n'équilibre son budget que par une majoration de 225 000 fr. de la subvention métropolitaine portée ainsi à 875.000 fr.

Le Parlement n'a jamais été sourd aux appels de sa vieille colonie, aux heures de détresse ; il l'aide généreusement chaque année, mais comment pourrait-il se résigner à imposer indéfiniment de si lourds sacrifices aux contribuables français, si la Guadeloupe ne se décidait à entrer résolument dans la voie des économies.

C'est au chiffre de 4.500.000 francs que doivent être réduites les dépenses annuelles de la colonie, car il n'est pas possible en l'état de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, de demander à l'impôt un surplus de recettes.

La population de la Guadeloupe ne dépasse pas officiellement 180 000 habitants et, en réalité, déduction faite du mirage exercé sur les recensements par la répartition de l'octroi de mer, 150.000 habitants ; le budget local et les budgets communaux atteignent actuellement 7 300 000 francs, soit 48 francs d'impôt par tête d'habitant ; lorsque ces budgets auront été ramenés au chiffre théorique de 6.300.000 francs la part de chaque habitant sera encore de 42 francs. Peut-on demander davantage à une population que ruine le chômage ?

Comment réduire d'un million les dépenses de la colonie ? La tâche est assurément malaisée et cependant il y faut arriver sous peine de laisser la colonie courir irrémédiablement à la faillite.

Les embarras actuels commencent avec l'année 1901, c'est-à-dire avec l'application de la loi du 13 avril 1900, article 33, qui a — comme on le sait — mis à la charge des budgets locaux toutes les dépenses civiles et de gendarmerie, en leur mainte-

nant provisoirement une subvention qui devait décroître d'année en année, jusqu'à extinction.

En fait, la subvention qui fut allouée à la Guadeloupe représentait à peu près le montant des dépenses nouvelles mises à la charge du budget local 800.000 francs) et il eût suffi d'un peu de prudence dans la préparation du budget et d'un peu d'économie dans la gestion pour éviter un déficit. Il n'en fut rien et l'exercice 1901 laissa impayées près de 250.000 francs de créances.

Le mauvais pli était pris. L'exercice suivant se solda par un déficit apparent de 277.457 fr. 38 se décomposant ainsi :

Créances en souffrance dans la colonie.......	264.678 fr. 52
Dépenses engagées dans d'autres colonies.....	12.778 fr. 86

Mais ce n'était pas tout. Il faut ajouter à ce déficit visible : 1° le montant des dépenses d'exercices clos payés sur l'exercice 1903, soit 190.619 fr. 12 ; 2 le découvert sur le Trésor constaté en juin 1903, au titre de l'exercice 1902, soit 99.404 fr. 22 — signe trop évident du désordre qui régnait dans les services de l'ordonnancement et du trésor. Ce découvert fut comblé, partie par un prélèvement de 45.902 fr. 25 sur la caisse de réserve qui fut épuisée, — partie par un versement de 53.501 fr. 97 opéré sur les ressources générales du budget de 1903 ; 3° le découvert du compte de l'enseignement primaire, soit 87.205 fr. 22.

Il existe un compte de trésorerie alimenté par les contingents des communes, prélevés sur leurs parts de l'octroi de mer, et par les subventions de la colonie, qui sert à pourvoir aux dépenses du personnel de l'enseignement primaire. Dans un compte courant de cette sorte, entrées et sorties doivent en fin d'année se balancer sensiblement, à moins que le cadre des dépenses n'ait été brisé ou que les contingents respectifs des communes et de la colonie soient insuffisants. En tout cas, un découvert aussi important ne peut que trahir, là encore, l'incurie et le désordre.

On voit en somme que le déficit réel de 1902 fut de 654.585 fr. 54 et qu'on ne dise pas qu'il a été dû à un fléchissement des recettes, puisque l'encaisse réalisée a dépassé de 44.453 fr. 80 les prévisions.

Les causes ? Les voici : ouverture jusqu'à concurrence de 246.455 fr. 92 de crédits supplémentaires — aucune prévision ne figurant aux dépenses d'exercices clos ; relèvement à 80.909 fr. 28 du crédit de dépenses imprévues, fixé primitivement à 20.902 fr. 28, à l'occasion de la catastrophe de la Martinique et de sa répercussion sur l'île voisine (secours, souscriptions, frais de correspondance, installation de la télégraphie sans fil, etc.) ; enfin exagération des dépenses de personnel, aucune concordance n'existant entre les cadres et les prévisions budgétaires.

Mêmes causes, mêmes effets en 1903.

Le crédit pour dépenses d'exercices clos ne s'élevait qu'à 60.000 francs et l'on eut à payer 190.649 fr. 12 ! Dès le milieu de l'année, les crédits ouverts aux services du Conseil général pour frais de buvette — il fait si chaud et si ardentes sont les discussions ! — de l'imprimerie, de la gendarmerie, des dépenses imprévues... étaient dépassés.

Il fallut combler sur les ressources générales et le découvert du Trésor, 53.501 fr. 97 et le déficit du compte de l'Enseignement primaire, 87.205 fr. 22. Enfin — fait plus grave — les prévisions de recettes avaient été à ce point majorées, pour établir un équilibre budgétaire apparent, que pour les neuf premiers mois de l'année les moins-values atteignaient 334.000 francs pour se chiffrer en fin d'exercice à 500.000 francs.

En pouvait-il être autrement ? Tandis que les moyennes des recouvrements effectués pendant les trois dernières années en contributions diverses et recettes à divers titres s'élevaient respectivement à 1.779 092 fr. 12 et 368.233 francs, les prévisions comportaient une majoration de 113.600 francs pour les contributions diverses et 123.995 francs pour les recettes à divers titres !

Comme conséquence, dès le mois d'octobre, pour assurer le paiement de la solde, le Trésor consentait une avance de 300.000 francs remboursable sur l'emprunt projeté, pendant que le Gouvernement de l'île suspendait l'exécution des travaux neufs, réduisait l'importance des travaux d'entretien, ajournait les avancements dus au personnel, et recherchait dans tous les services les bonnes et les mauvaises économies à faire.

La situation de la Guadeloupe n'en restait pas moins des plus critiques. L'exercice 1902 avait laissé 278.000 francs de créances connues ; l'exercice 1903 comptait un arriéré de 230.000 francs ; l'annuité de 100.000 francs, pour remboursement à l'Etat de l'avance de 1897, restait impayée ; les provisions mensuelles pour dépenses dans la métropole n'avaient pu être constituées pendant le 4e trimestre, soit 112.500 francs. Si l'on ajoute à cela l'avance de 300.000 francs consentie par le Trésor, on voit que le passif atteignait le million. La colonie était sans crédit ; fournisseurs et entrepreneurs impayés depuis des années se voyaient acculés à la misère et à la faillite. Il ne restait de salut que dans l'emprunt.

Le Conseil général fut invité à y faire appel et le distingué secrétaire général du gouvernement, M. Angoulvant, qui a beaucoup fait pour le relèvement de la colonie, s'exprimait en ces termes :

« Pour qui consulte le budget de la Guadeloupe, il apparait dès les premières pages que les droits de douane sont indisponibles pour 626.000 francs, soit pour plus du tiers de leur rendement annuel ; il apparait également que les emprunts de la colonie ont été contractés, non dans le but d'exécuter ces travaux publics qui, en d'autres parties du domaine colonial de la France, par la construction de voies ferrées, par l'amélioration des conditions d'accès des ports et canaux et des conditions naturelles de l'agriculture, ont décuplé la fortune publique, mais en vue seulement de liquider les résultats déficitaires de mauvaises gestions financières ; au lieu d'engager faiblement, normalement, le présent en vue de bénéfices considérables à venir, ils ont déchargé le présent de soucis pressants, en engageant, en compromettant même l'avenir... De cette double et désolante constatation, ajoutait-il, se dégage une conclusion : l'emprunt proposé doit être le dernier qui sera contracté, j'entends de ceux qui auraient pour objet l'apurement de l'arriéré. Nous devons conserver jalousement le disponible de nos recettes douanières pour gager un jour l'emprunt des grands travaux. L'année 1904 doit ouvrir une ère nouvelle de sincérité et d'économie budgétaires... »

L'emprunt de 900.000 francs fut réalisé au Crédit foncier algérien au mois de juin. Tout danger pressant étant écarté, restait à inaugurer la politique d'économies, dont dépendent le salut et par la suite, la prospérité de l'île.

On peut dire que le budget élaboré pour 1904, a été un budget de *prudence*, puisque les prévisions de recettes avaient été réduites de 219.758 fr. 80, en raison de la crise économique ; un budget *d'économies* puisqu'il réalisait sur le précédent 401.796 fr. 23 de réductions ; enfin un budget de *réformes et de progrès* puisqu'il comprenait des augmentations sur le chapitre des Travaux publics, des dépenses d'exercices clos et des réductions des frais d'administration.

Malgré prudence, économies, réformes, la crise économique est telle dans la colonie, que le fléchissement des recettes a dérouté toutes prévisions et que le déficit résultant des moins-values seules peut déjà se chiffrer à 400.000 francs environ ! A grand'-peine, par un resserrement excessif des dépenses, par des recouvrements exigés de sommes dues par les communes, par des ventes de propriétés domaniales et par la suppression des travaux du pont sur la Rivière salée, pourra-t-on ramener ce déficit à 250.000 francs dont 150.000 de dettes dans la colonie et 100.000 francs représentant une annuité de remboursement à l'Etat.

L'exercice 1905 se trouvera donc grevé, dès son ouverture, de 150.000 francs de dettes exigibles immédiatement et de 200.000 francs de dettes envers l'État pour 1903 et 1904, dont le paiement peut être différé.

Ce n'est pas le seul héritage que lui ait légué le passé. Il faudra, en effet, se préoccuper sous peu du paiement de la garantie coloniale due au Crédit foncier à la suite de l'expropriation de l'usine Duval, soit 225.000 francs et régler le litige dit des Droits de quai.

On sait que des droits de quai étaient perçus, au bénéfice du budget municipal à la Pointe à Pitre, en vertu de simples arrêtés du gouverneur sur les marchandises débarquées en rade — même lorsqu'elles n'avaient pas fait usage des quais.

Or, un récent arrêté du Conseil d'État a décidé que cette perception était illégale et sujette à répétition.

Le procès intenté à la colonie a été perdu. Il faudra donc, à raison de l'insolvabilité de la Pointe à Pitre que la colonie, bénéficiaire des dits droits, subisse l'obligation, soit de se substituer à la commune et de prélever sur son propre budget les 400.000 francs indûment perçus, soit comme il a été prévu au décret de mai 1902, d'assurer la charge de l'emprunt de 980.000 francs contracté par la ville et dont celle-ci ne pourra plus payer les intérêts.

La situation est, on le voit, très grave, critique, alarmante même. Le Parlement doit la connaître et l'envisager sous toutes ses faces et dans toutes ses conséquences. Si la métropole n'intervient pas, c'est la faillite ; si elle intervient, c'est un nouveau sacrifice, à la charge des contribuables de France. Pour y souscrire au moins faudrait-il — quelles que soient les résolutions à prendre — que l'avenir fût sauvegardé contre le retour de telles éventualités par des mesures bien appropriées et suffisamment énergiques.

Je dirai dans un prochain article comment, à mon sens, on y pourrait réussir.

F. DUBIEF,
Député.

LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISES AU COLLÈGE DE FRANCE (1)

En montant pour la première fois dans cette chaire, je ne puis me défendre d'une émotion profonde. Je songe avec une reconnaissance infinie à toutes les amitiés qui m'ont en quelque sorte conduit par la main dans cette noble maison du

(1) Leçon d'ouverture de la chaire de Langue et Littérature françaises modernes prononcée, au Collège de France, le 7 décembre 1904.

Collège de France, asile quatre fois séculaire et toujours respecté de la pensée indépendante et de la libre recherche. En même temps, je reste confus, comme au premier jour, de l'honneur immense qui m'a été fait. Croyez-le bien, Messieurs, jamais nouvel élu n'a mieux senti et les lourdes obligations qu'il a assumées et la grandeur de la tâche à accomplir. C'est vous dire que toutes les pensées, toutes les forces, tout le labeur de celui qui paraît aujourd'hui devant vous n'auront désormais qu'un but : justifier la confiance qui a été mise en lui.

Je remercie l'Assemblée des Professeurs du Collège de France qui m'a présenté ; je remercie M. le ministre de l'Instruction publique et M. le président de la République qui m'ont nommé, et je leur adresse, comme à vous, la promesse de ne pas faillir aux responsabilités que leur bienveillance m'a imposées.

Oserais-je ajouter ici d'autres hommages de gratitude à l'égard des trois maîtres qui ont présidé successivement, avant l'éminent Administrateur actuel, aux destinées de l'établissement ? En premier lieu, Ernest Renan, dont la grande mémoire demeure ici toujours vivante, qui aima tant cette maison, et à qui je dus, en une conversation inoubliable, d'avoir été orienté vers l'histoire du Collège de France et de son génie tutélaire des premiers jours, Marguerite d'Angoulême ; puis, M. Gaston Boissier, que ces murs connaissent si bien, et dont la sollicitude affectueuse me fit entrer sous ce toit il y a onze années ; et enfin, M. Gaston Paris, ce guide par excellence, cette lumière incomparable des études d'histoire littéraire, et dont la perte fut ressentie par tous ici comme un deuil de famille.

Je voudrais, Messieurs, dans ce premier entretien, vous exposer tout d'abord quel fut le rôle du Collège de France dans l'enseignement et dans la défense de notre langue, depuis la Renaissance jusqu'à la fondation de la chaire de Littérature française en 1773, ensuite vous retracer l'histoire de cette chaire, en essayant de vous dire ce que fut la glorieuse carrière du Maître éminent auquel j'ai le redoutable honneur de succéder ; et, pour terminer, je voudrais vous faire connaître à grands traits l'esprit et la méthode qui inspireront ce cours.

I

Quand le roi François I^er créa le Collège de France, il y a maintenant trois cent soixante-quatorze ans, sa volonté première fut d'y donner asile aux études savantes que la Sorbonne du XVI^e siècle considérait comme inutiles ou comme dangereuses. En conséquence, le grec et l'hébreu, c'est-à-dire les deux langues qu'on regardait alors comme les mères de toutes les autres, et que les érudits de la Renaissance venaient de faire revivre avec tant d'éclat, constituèrent, ou peu s'en faut, les cadres de la nouvelle institution. Trois chaires de langue hébraïque, deux de langue grecque, une de mathématiques formèrent le premier groupement de 1530, modeste en apparence, mais dont la création marquait cependant une étape décisive dans l'histoire de la haute culture et de la civilisation françaises. Grâce à l'initiative généreuse du Père des lettres, inspiré par sa sœur, par Guillaume Budé et quelques autres esprits supérieurs, la liberté s'est trouvée conquise du même coup dans le domaine de la pensée et dans celui de l'enseignement public. C'est qu'en effet la fondation de 1530 rompait en visière avec des habitudes et des préjugés séculaires, substituant la liberté à la routine, l'esprit à la lettre. Et si l'on songe par ailleurs que l'étude de la littérature avait complètement disparu de nos Facultés des Arts depuis le XIII^e siècle, on ne sera plus surpris du magnifique concert d'éloges qui salua, dans toute l'Europe lettrée, l'entrée en scène des six premiers lecteurs royaux.

En vain, la vieille Sorbonne déclara-t-elle, dès le début, le nouvel enseignement scandaleux, téméraire et hérétique ; les cinq philologues et le mathématicien leur collègue, dédaignant les clameurs scolastiques, poursuivirent leur tâche avec sérénité. Il y eut, ce jour-là, quelque chose de changé en France ; en dépit de toutes les défaillances que connurent les âges suivants, la cause sacrée de la libre critique avait remporté sa première victoire.

En 1534, la langue latine obtint à son tour droit de cité dans l'établissement. Celui-ci put revendiquer alors le nom de Collège des Trois-Langues. Aussitôt, les poètes et les écrivains du temps célébrèrent à l'envi la nouvelle lumière qui s'allumait sur la montagne sainte. A leur tête, celui qu'on appelait le Virgile français, le gentil Clément Marot, chanta l'avenir de science et de liberté dévolu à la trilingue et noble Académie, pendant que l'auteur du *Pantagruel*, son ami, saluait avec une allégresse reconnaissante, dans l'admirable lettre de Gargantua à Pantagruel, l'étude des langues anciennes enfin organisée.

Mais, Messieurs, dans toute cette révolution pédagogique, dont les conséquences furent si profondes, il ne fut et il ne pouvait être question de la langue française.

Personne, en effet, à cette époque, ne considérait comme nécessaire, ou simplement comme utile, l'étude raisonnée de la langue et de la littérature nationales. Nous touchons ici à l'un des épisodes les plus curieux et les moins connus de la Renais-

sance, je veux parler de cette étrange lutte du latin et du français, tour à tour sourde et violente, et qui ne trouva son épilogue, du moins en ce qui touche l'éducation, que peu de temps avant la Révolution.

On peut dire en thèse générale que le moyen âge, qui vit la langue française conquérir dans toute l'Europe, particulièrement en Angleterre, en Italie, et jusqu'en Orient, une expansion si prodigieuse, a ignoré d'une manière presque absolue l'étude de notre idiome. Celui-ci ne s'enseignait alors nulle part en France (1). Dans toutes les choses de la vie universitaire, comme dans celles de la vie religieuse, le latin, considéré comme la langue universelle, régnait souverainement et sans conteste. Au XVIe siècle, la situation tout d'abord ne fut pas changée, et l'enthousiasme que souleva, à ce moment, la résurrection des langues et des littératures anciennes ne contribua guère à modifier la fortune de notre langage. Assurément, sa vogue à l'étranger n'était pas compromise, mais en France même, les préjugés qui s'opposaient à son emploi comme langue littéraire et scientifique tendaient plutôt à s'accroître, spécialement dans certains milieux savants. Ni l'École, ni l'Église qui la dominait, ne se montraient disposées à tolérer une diminution, si faible fût-elle, des prérogatives quasi-millénaires de la langue latine.

Aussi bien dans les collèges que dans les Universités, tous les cours sans exception se donnaient dans la langue de Cicéron. Les rares essais pédagogiques où le français entre pour quelque chose ont pour but unique de faire mieux comprendre à l'élève le sens et la valeur des expressions latines. Nous savons, du reste, par les récits d'éducation qui nous sont parvenus pour la première moitié du XVIe siècle, que la langue nationale s'apprenait exclusivement par l'usage.

C'est sur les genoux de leur mère ou de leur nourrice que Marot, Rabelais, Calvin et Ronsard ont acquis la connaissance de l'idiome vulgaire qui devait leur conférer l'immortalité. Trop heureux de l'avoir ainsi appris et d'avoir échappé au latin obligatoire que connurent les enfants des Estienne, des Dorat, des Goulu et du seigneur de Montaigne. Quand le génial auteur des *Essais* découvrait en notre langage assez d'estoffe, mais un peu « faulte » de façon ; quand il le proclamait assez abondant, mais non pas « maniant et vigoreux suffisamment », et succombant à l'ordinaire à une puissante conception ; quand il ajoute plus loin : « Si vous allez tendu, vous sentez souvent que le langage françois languit soubs vous, et fleschit, et qu'à son défault le latin se présente au secours, et le grec à d'aultres », c'est sans doute que son éducation latine lui cachait, à la réflexion, les ressources infinies dont il tirait, par ailleurs, instinctivement, un si merveilleux parti.

Tout cela vous explique, Messieurs, comment les lecteurs royaux, lorsqu'ils commencèrent à enseigner, durent se conformer à l'usage absolu de tous les maîtres et professer en latin. Vous apercevez en même temps pour quelles raisons la langue vulgaire ne pouvait prétendre à aucune place dans leurs exercices.

Pourtant, dès les premières leçons de Pierre Danés, lecteur en grec, le poète latin Vulteius lui reprocha en un distique ironique de ne pas s'intéresser au français : « Vous louez, lui disait-il, les trois langues, le grec, l'hébreu et le latin, pourquoi donc, vous Français, n'éprouvez-vous pas pareille tendresse pour la langue française ? » Le trait était juste et bien lancé, quoique en latin. Il faut y voir surtout un indice de ce fait que le nouveau Collège était considéré par beaucoup d'esprits comme un instrument de libération intellectuelle et qu'on s'attendait, en général, à voir ses maîtres répudier toutes les vieilles routines.

Certes, le gouvernement royal, et personnellement le roi-poète, cherchaient alors tous les moyens de battre en brèche l'omnipotence de la langue latine, et même de constituer une littérature en français — le mot a été dit — mais on n'osa évidemment pas ajouter une révolution dans la forme à celle qui venait d'être réalisée dans les méthodes et dans l'objet même de l'éducation publique.

Une infinité de traductions, exécutées sur l'initiative du monarque ou de son entourage, et qui vinrent jeter dans notre civilisation l'appoint inestimable des lettres antiques et des littératures étrangères, de nombreuses éditions de nos vieux conteurs, romanciers et poètes, la célèbre ordonnance de Villers-Cotterets, rendue en 1539, et qui prescrivait de se servir désormais de la langue française pour tous les actes de justice : voilà autant de preuves qui nous attestent avec éloquence la propagande méthodique dont l'émancipation et l'enrichissement de la langue française étaient le but suprême.

Il faut songer, en outre, à l'influence chaque jour croissante de la vie de cour et des milieux mondains, au rôle social de plus en plus considérable dévolu aux femmes, à qui le latin, sauf exception, restait lettre close. Une société moins rude, plus galante, plus artiste, aux manières raffinées, accessible au sentiment de la beauté physique, et où les droits de la passion paraissaient presque légitimes, naît en France au lendemain des guerres d'Italie et se constitue pendant tout le XVIe siècle. A cette société polie, le latin ne convenait plus. La langue de Tacite se prêtait mal aux complications sentimentales et aux

1. On ne relève des traces de l'enseignement du français qu'en Angleterre.

confidences de la vie du cœur. C'est ainsi que se prépara la société précieuse du XVIIe siècle dont l'action sur les destinées de notre langage a été tout à fait décisive.

Il importe encore de tenir compte des besoins scientifiques que la Renaissance venait de créer. Toutes les sciences renouvelées ou en voie de transformation introduisent dans la circulation générale une quantité prodigieuse de notions, d'idées et de conceptions jusque-là inconnues, et auxquelles la langue française prête un instrument de diffusion à la fois plus commode, plus naturel, plus flexible et plus populaire. Indiquons enfin la part très notable que la Réforme prit en France, comme en Allemagne et en Angleterre, autant par ses traductions de livres saints que par sa liturgie, et ses ouvrages de théologie, à l'extension du langage vulgaire dans des milieux très divers.

En résumé, il se produisit, sous les premiers Valois, une sorte de révolution universelle dans la manière de penser et de sentir qui donna peu à peu de grands avantages à notre langue. Longtemps encore, l'enseignement resta pourtant comme le plus redoutable obstacle à son triomphe définitif.

Voilà, Messieurs, au milieu de quelles graves transformations le Collège de France passa le premier siècle de son existence. On peut le dire avec fierté : les espérances que l'on avait conçues à son sujet dans le clan des partisans de notre parler national furent largement réalisées. Ce fut, en effet, dans le sein du Collège royal que surgirent les premiers champions de l'enseignement du français et de son emploi comme langue littéraire et scientifique.

Observons tout d'abord que la première grammaire française — elle date de 1532 — est l'œuvre de Jacques Sylvius, qui devint quelques années plus tard lecteur royal en médecine et le plus célèbre praticien de son temps. Ainsi, l'homme qui eut l'insigne honneur de fonder la grammaire de notre langue était un adepte de l'esprit scientifique, en même temps que le prédécesseur direct, dans la chaire de médecine du Collège, de Laënnec, de Magendie et de Claude Bernard.

A côté de lui, citons tout de suite Pierre Ramus, lecteur en philosophie grecque et latine, véritable martyr de la cause du Collège de France, et dont la figure, à mesure que nous connaissons mieux son époque, nous apparaît toujours plus haute, plus novatrice, plus héroïque. En dépit de toutes les clameurs du parti rétrograde, il osa, le premier, enseigner en français dans une chaire française. Sa tendresse pour notre idiome, dont il aimait à vanter la grâce et la douceur, ne s'arrêta pas là. Il rédigea encore une grammaire où les vieux cadres et les théories traditionnelles des Donat et des Priscien étaient entièrement renouvelés. Il formula enfin la réforme orthographique à la fois la plus rationnelle et la plus hardie que les siècles précédents aient entendu préconiser.

Peu après lui, toujours dans notre établissement, Forcadel innova l'enseignement public des mathématiques dans le langage vulgaire ; puis Louis Le Roy, le traducteur de Platon, lecteur royal en grec, dont l'action dans les conseils royaux fut un moment si puissante, composa, le premier, des ouvrages de pure philosophie en français et usa de sa langue maternelle pour expliquer Démosthène dans un cours public ; il sut ensuite justifier son dessein dans une harangue fort remarquable où il s'écriait : « N'est-ce point grande erreur que d'employer tant d'années aux langues anciennes... et de consommer à apprendre les mots le temps qui devroit être donné à la congnoissance des choses ? »

Le lecteur royal est d'accord en ceci avec le noble Pasquier, le même qui a fait au XVIe siècle le plus beau panégyrique du Collège « basty en hommes », et qui se refusait à écrire en latin, « tant que sa main durercit et que son âme lui battroit au corps ».

Il serait aisé de poursuivre cette énumération et de vous montrer, par exemple, comment Jean Passerat, lecteur royal en éloquence latine, l'un des auteurs de ce chef-d'œuvre qui s'appelle la *Satire Menippée*, le poète exquis de l'*Elégie de la mort d'une linotte*, vrai précurseur de La Fontaine et fervent de Rabelais, comme lui, éprouva sûrement la sympathie la plus éclairée pour sa langue naturelle. Ces esprits robustes, bien équilibrés, travaillaient avec les Estienne, les Meigret, les Aneau, les du Bellay, les du Vair et les Charron, à réaliser le vœu formulé par un vigoureux adversaire du latin, l'astronome de Mesmes : « O bon Dieu, faites-moi la grâce de voir une fois toutes les sciences hors de tutelle et d'âge, et ce que plus je désire « vrayes et bonnes françoyses. »

Au XVIIe siècle, des initiatives et des hardiesses telles que celles qui remplissent l'histoire du XVIe siècle apparaissent plus rarement. Elles deviennent du reste moins nécessaires. Le travail d'organisation, de régularisation de la langue se poursuit avec méthode, grâce à des concours très divers. Une langue littéraire distincte de la langue courante tend à se constituer. Vous savez ce qu'a été, à l'aube du siècle qui vit notre idiome se fixer, l'action décisive de Malherbe. Toutefois, il convient de ne pas perdre de vue d'autres activités également fécondes. Pendant la première moitié du XVIIe siècle, nous voyons nos pères attacher aux questions si délicates de la pureté du langage une importance toujours croissante. Partout, à la cour, à la ville, en province, pré-

cieux et précieuses, marquis, prélats, abbés, hommes de robe et d'épée, s'occupent avec une passion singulière de discussions grammaticales, d'études de syntaxe et de vocabulaire. Les grammaires se multiplient, les dictionnaires commencent à apparaître, l'histoire et la critique littéraires se fondent. Les temps sont accomplis : les œuvres classiques vont paraître et Vaugelas succède à Malherbe.

Ce que fut dans cette nouvelle évolution de notre parler national l'influence de l'hôtel de Rambouillet et des salons, nous aurons plus tard l'occasion d'y insister. Mais je ne saurais trop appeler votre attention sur un facteur essentiel de ce progrès, je veux parler de la conversation, cette fleur de la société polie, qui assainit, assouplit et affina, — quelquefois avec excès — l'instrument de la pensée française, cette merveille humaine de clarté, de logique et de précision, si largement expansive, disons mieux, universelle.

Toutes ces tentatives ébranlent sans doute la situation du latin dans les collèges et les Universités, mais, au fond, ne la compromettent pas sérieusement. Comme le disait ironiquement, en 1610, le spirituel évêque de Belley, Camus, il est permis de jurer dans les collèges, mais en latin. En 1620, le grammairien Godard demande bravement des professeurs publics pour la langue française, et il lance à Guillaume du Vair cet éloquent appel : « C'est vous qui avez si bien disposé les sillons du guéret français et qui avez jeté dedans cette heureuse semence qui promet un si bel oût. Ne permettez pas que les épis d'une si riche moisson soient étouffés des mauvaises herbes ; faites sarcler un si beau champ. »

En 1635, Richelieu fonde l'Académie française, dont — signe des temps — le premier secrétaire perpétuel, Conrart, se vantait d'ignorer le latin, et il crée à Richelieu un collège spécial, avec huit professeurs, pour l'enseignement de notre langue et de toutes les sciences en français. Mais l'éloignement et, bientôt aussi, la mort du grand Cardinal arrêtèrent l'essor de l'institution naissante. Les fêtes d'inauguration, en 1641, n'eurent point de lendemain.

Au reste, quelques années plus tôt, les Oratoriens, dans leurs collèges, et les Jansénistes, dans leurs petites écoles, avaient déjà réussi à fonder enfin dans notre pays l'enseignement régulier et, si j'ose dire, scientifique de notre langue.

Mais, comme on l'a observé justement, les véritables défenseurs de la langue française durant cette période, sont surtout les grands écrivains qui l'ont illustrée. Aucun enseignement ne valait le *Cid*, *Phèdre*, *La Princesse de Clèves* ou *Tartuffe*, pour faire comprendre à tous le degré de perfection et d'excellence auquel était parvenu notre idiome.

Notre collège ne resta point à l'écart de ce grand mouvement. Plusieurs professeurs royaux, tels que Nicolas Bourbon et Doujat appartinrent à l'Académie française dès les premiers temps de son existence. D'autres, tels que Gassendi, qui fut le maître de Molière et du fantaisiste Cyrano, Gui Patin et Roberval, bien qu'écrivant en latin, contribuèrent par toutes leurs idées, leur activité frondeuse, leur critique aiguë toujours en éveil, et leur bon sens de sages libertins — le mot a changé d'acception — à combattre les préjugés et les routines de l'éducation publique. Les lettres françaises de Gui Patin suffisent à nous l'apprendre. Que d'idées furent remuées dans ces charmantes et épicuriennes réunions de Gentilly auxquelles prirent part, chez Gabriel Naudé, Gui Patin, La Mothe le Vayer et Gassendi !

Rappelons encore, Messieurs, que la lutte du latin et du français prend, au XVII^e siècle et au début du XVIII^e, un autre nom et un autre caractère : on l'appelle la Querelle des Anciens et des Modernes. Sans y insister, je dois indiquer ici qu'un helléniste du Collège de France, l'abbé Terrasson, membre de l'Académie française, y prit, vers 1715, une part très notable. Il a osé écrire avec une belle indépendance d'esprit : « Il ne faut pas attribuer plus longtemps une autorité infaillible aux vieilles règles littéraires. Les lois véritables de la poésie doivent être cherchées dans l'essence de la poésie même et non plus dans la tradition, dans l'analyse de quelques volumes grecs ou romains. »

Mais l'homme à qui la postérité doit la plus large reconnaissance dans cette querelle persistante de deux langues et de deux littératures, c'est sans contredit ce clairvoyant esprit, charmant et familier, qui s'appelle Rollin. L'auteur du *Traité des Études* qui appartint cinquante-trois ans, de 1688 à 1741, à notre établissement, apparaît comme le champion le plus résolu de notre langue, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Grâce à lui, l'étude du français a conquis définitivement le droit de cité dans l'enseignement secondaire. Le premier, il introduisit l'usage de faire apprendre par cœur des morceaux de nos classiques, honneur réservé jusque-là aux auteurs latins. Dans son *Traité des Études*, Rollin donne la première place au français. Cette circonstance même que le livre était écrit dans notre langue, en pleine Université, constituait toute une révolution pédagogique d'une hardiesse inouïe. Vous connaissez l'éloge piquant qui lui fut adressé à la suite d'une harangue : « Vous parlez le français comme votre langue maternelle. »

Chose curieuse, ce sont les professeurs royaux de grec et de latin qui contribuent le plus activement, dans le sein du Collège, à préparer, à rendre nécessaire la fondation de la chaire de Littérature française. Citons encore, parmi eux, Hersan, Le Beau,

l'abbé Souchay, Lemonnier, et surtout l'abbé Batteux, de l'Académie française, intelligence généreuse, novatrice, philosophe original, dont le célèbre cours de Belles-Lettres exerça une influence incomparable en France et dans toute l'Europe, notamment en Allemagne, pendant la seconde moitié du xviii[e] siècle.

En fait, grâce à tous ces maitres, le culte de la littérature en elle-même s'était affermi, et l'on peut assurer que la chaire de littérature française fonctionnait déjà dans les chaires voisines, quand le gouvernement royal, sous la pression évidente de l'opinion publique, la fonda en 1773. C'est un moment solennel dans les fastes de notre pensée et de notre expansion littéraire; par ses philosophes et ses encyclopédistes la France rayonne alors sur le monde entier. Son hégémonie intellectuelle est acceptée sans conteste. A Strasbourg, Gœthe se demande s'il adoptera pour ses futurs écrits la langue française ou l'allemande. Un peu plus tard, l'Académie de Berlin va mettre au concours cette question : « Qu'est-ce qui rend la langue française universelle ? »

II

La nouvelle chaire de Littérature française — la première de ce genre qui ait existé en France — fut créée, aux termes mêmes de la décision royale, à l'usage des étrangers qui sont attirés dans la « capitale par le désir de connaître nos meilleurs écrivains et de ceux des Français qui veulent perfectionner leur style et acquérir une connaissance raisonnée de leur langue ». Elle remplaçait la chaire de Philosophie grecque et latine qu'occupait l'abbé Batteux. Celui-ci fut mis à la retraite et sa chaire fut supprimée, en raison, croit-on, de certaines hardiesses d'idées de son *Histoire des causes premières*. Le 24 décembre 1773, l'abbé Aubert, premier titulaire de la chaire de Littérature française, inaugura le nouvel enseignement. Par une décision spéciale du ministre et avec l'approbation de ses collègues, il put enfin, dérogeant à un usage trois fois séculaire, prononcer son discours d'ouverture en français. Celui-ci, qui nous a été conservé, porte pour titre : « Discours sur les progrès de la langue et de la littérature françaises et sur la nécessité d'en étudier le génie et le caractère. » La langue des Romains subit ce jour-là une défaite qu'on pouvait croire définitive : « A la voix d'Aristote, de Platon, de Cicéron, qui continueront ailleurs de se faire entendre avec avantage, vont succéder dans cette chaire, s'écriait le nouveau professeur, d'autres voix plus familières, plus attrayantes, et qui doivent nous intéresser plus particulièrement. Le chaos de la Philosophie ancienne va être remplacé par cette lumière vive et pure qu'ont répandue sur les Lettres et sur les Arts, les premiers hommes de notre nation. »

L'abbé Aubert, dont un beau buste [illegible] Musée du Louvre, nous a conservé les traits spirituels et légèrement narquois, était un disciple de l'abbé Batteux. Il est surtout connu dans l'histoire littéraire comme fabuliste et comme poète. Son recueil de fables obtint des succès fort appréciables : Voltaire en faisait grand cas, s'il faut en croire des éloges, un peu exagérés sans doute, qu'il adressait à l'auteur lui-même. Ce dernier collabora avec assiduité à une foule de recueils littéraires de l'époque. Il passa généralement pour un critique plein de goût, d'érudition et aussi de vivacité. Le gouvernement royal lui confia les fonctions délicates de censeur. Ses démêlés avec les encyclopédistes et avec les écrivains de son temps, notamment avec Beaumarchais et Marmontel, sont restés célèbres. Son discours sur la manière de réciter les fables mérite de ne pas tomber dans l'oubli ; il y réagit contre la détestable méthode de récitation en usage alors dans tous les établissements d'éducation. L'abbé Aubert étudia principalement dans ses cours la littérature au temps de Louis XIV et l'histoire des progrès de la langue française. Il prit sa retraite en 1784, et mourut en 1814.

Son successeur, l'abbé de Cournand, resta en fonctions de 1784 à 1814. Il s'est fait connaître par diverses études de critique littéraire, par des traductions et par plusieurs poèmes, notamment par un traité en vers sur le *Style*, où il chantait tour à tour, suivant une division assez bizarre, le simple, le gracieux, le sublime et le sombre. Personnage remuant, il tenta de jouer un rôle pendant la Révolution. Il se vantait d'avoir été le premier prêtre qui eût quitté la soutane pour se marier. Ses cours portèrent l'empreinte des événements qui se déroulèrent pendant son long professorat. A la fin de 1789, il étudiait le genre oratoire en France; en 1793, il traitait de l'éloquence dans ses rapports avec la tribune et les assemblées des peuples libres ; en 1796, en vrai contemporain de David, des rapports de notre littérature avec celle des Grecs et des Romains. Cournand fut un assidu lecteur de poésies dans les séances solennelles de rentrée qui se faisaient alors avec beaucoup d'éclat.

Les hommes de la Révolution comprirent qu'entre leurs idées et celles qui avaient présidé à la création du célèbre établissement, il existait plus d'un lien commun. Au milieu des transformations radicales qu'ils accomplirent, au milieu de l'effondrement général des vieux systèmes d'instruction, le Collège de France resta seul debout, intact et respecté. Tout le monde sembla d'accord, non seulement pour le

protéger, mais encore pour l'accroître et pour parfaire son organisation.

Avec la Révolution, le dernier vestige de la puissance du latin dans l'enseignement du Collège disparut. A dater de 1791, les affiches et programmes furent rédigés en langue française.

Sous l'Empire, on songea un moment, très sérieusement, à porter de une à trois le nombre des chaires de littérature française de l'établissement. Napoléon, avant de créer l'Université, voulait faire du Collège de France une sorte d'institut universel, centre unique d'études, où les lettres, l'histoire et la géographie auraient occupé un nombre considérable de chaires.

Cuvier, Lalande, Biot, Vauquelin, Thénard, l'abbé Delille, Dupuis, Silvestre de Sacy, Delambre, donnaient alors à l'institution un éclat incomparable, rappelant les beaux moments du XVIe siècle.

En 1814, pendant la première Restauration, le poète Andrieux fut nommé professeur de littérature française. Il arrivait au Collège de France, porté par de nombreuses et chaudes sympathies, et riche d'une expérience singulière des hommes et des choses. Il avait cinquante-cinq ans, et appartenait à la classe de littérature de l'Institut depuis sa fondation. Sa réputation comme poète était universelle en un temps où la poésie ne connaissait plus les hauts sommets. La faveur publique l'avait placé au premier rang des auteurs dramatiques contemporains, à côté de Collin d'Harleville et de Picard, dont l'amitié fut l'un des grands charmes de sa vie. Andrieux avait connu son plus beau triomphe sur la scène avec les *Etourdis* ou le *Mort supposé*, pièce représentée en 1788, et où Palissot retrouvait le style et l'ancienne gaieté de la bonne comédie et que La Harpe salua du nom de chef-d'œuvre. *La Comédienne*, jouée en 1816, allait donner un pendant à son succès de jeunesse. Quant aux poésies fugitives d'Andrieux, vous savez tous, Messieurs, par vos souvenirs d'écoliers, quelle popularité charmante et de bon aloi est restée attachée aux ouvrages qui s'appellent *Le Meunier de Sans-Souci*, la *Promenade de Fénelon*, le *Doyen de Badajoz*, le *Procès du Sénat de Capoue*. A côté de sa carrière littéraire, Andrieux avait déjà fourni, en 1814, dans les plus hautes charges de l'Etat, une carrière politique et judiciaire infiniment honorable. D'abord avocat au Parlement de Paris, et comme tel mêlé au procès du Collier, il avait adhéré avec une conviction enthousiaste aux principes de la Révolution. Successivement chef du bureau de la Liquidation générale, juge, puis vice-président au tribunal de Cassation, membre du Conseil des Cinq-Cents et enfin du Tribunat, il prit une part active à l'élaboration du premier projet du Code civil. Adversaire résolu de l'Empire naissant, il fut exclu du Tribunat et garda à l'égard de Napoléon une liberté d'appréciation fort remarquable. Il refusa même les fonctions de censeur, son rôle étant, disait-il, d'être pendu et non d'être bourreau. Au moment où il fut appelé par la Restauration à la chaire du Collège de France, il enseignait avec éclat, depuis dix ans déjà, la grammaire et les belles-lettres à l'Ecole polytechnique.

« J'ai rempli, raconte-t-il plus tard, des fonctions importantes que je n'ai ni désirées, ni demandées, ni regrettées ; j'en suis sorti aussi pauvre que j'y étais entré... Je me suis réfugié dans les lettres, heureux d'y retrouver un peu de liberté, de revenir tout entier aux études de mon enfance et de ma jeunesse, études que je n'ai jamais abandonnées, mais qui ont été l'ordinaire emploi de mes loisirs, qui m'ont procuré souvent du bonheur, et m'ont aidé à passer les mauvais jours de la vie. »

Au Collège de France, les leçons d'Andrieux obtinrent rapidement un succès extraordinaire. Il inaugura le grand cours tel que le XIXe siècle l'a connu. L'affluence des auditrices, alors une nouveauté, frappa, en particulier, tous les contemporains.

Sa figure spirituelle et empreinte d'une gaieté constante faisait oublier son aspect plutôt chétif. Sa voix était faible, mais selon le mot célèbre qui fut dit à son sujet par Villemain, il savait se faire entendre à force de se faire écouter. Les mémoires du temps s'accordent à louer sa parole simple, familière, parfois malicieuse, mais jamais maligne. Il poussait, paraît-il, très loin l'art de la lecture, sachant relever son discours par le charme du débit et la vivacité d'une pantomime expressive. J'ai pu recueillir, en juillet dernier, les souvenirs émus et fidèles d'un vieillard centenaire qui fut, en 1832, l'un des auditeurs d'Andrieux, le Dr Meurisset. Après soixante-douze ans, la figure de ce vénérable ami s'éclairait encore d'un sourire reconnaissant en songeant à son vieux maître. Messieurs, quel plus bel éloge pour la mémoire d'un professeur !

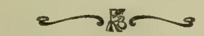
Son enseignement dans cette enceinte demeura la grande préoccupation des vingt dernières années de sa vie. Ses leçons portèrent surtout, selon le goût de l'époque, sur ce qu'il appelait lui-même la philosophie des belles-lettres. En 1829, par exemple, il traitait du *Vrai en général et du vrai dans la composition littéraire*. Classique ardent, il se montra volontiers hostile aux innovations du romantisme, ce qui lui valut plus tard l'animadversion de Victor Hugo dans les *Quatre Vents de l'Esprit*. S'il goûtait peu Gœthe et Schiller, il comprit et aima Shakespeare et la littérature anglaise. Son œuvre de critique est énorme ; dispersée dans une foule de recueils littéraires et académiques, notamment dans la *Décade philoso-*

phique, elle mérite encore l'attention par ses qualités de sincérité, de bonhomie, d'honnêteté et d'utile pondération.

Je passe à regret sur ses travaux relatifs à la langue française, dont il s'occupa longtemps avec passion, comme membre de la Commission académique. On cite même de lui ce mot : « Je mourrai du Dictionnaire. » Tant de zèle lui valut d'être choisi, en 1828, comme secrétaire perpétuel de l'Académie française en remplacement d'Auger. Il mourut en 1833. Quand, déjà malade, on le pressait de se reposer : « Non, disait-il, un professeur doit mourir en professant », et il tint parole.

ABEL LEFRANC,
Professeur au Collège de France.

(*A suivre.*)



L'ÉMIGRÉ QUI PASSE

(*Correspondance de la princesse de Hackendorff avec Mademoiselle de Rieux Saint-Pol, lettre du 5 mars 1795*).

Ah, que je suis contente, ma bonne Sophie! Ah, que j'ai donc eu sujet de rire! Et que j'ai bien soupé! Oui, le croiras-tu, j'ai soupé, au fond de cette Bavière! J'ai bu en jolie société de l'aï mousseux, sans que mon convive fût tombé à la fin du repas en des galanteries de vigneron, non plus qu'en une ivresse dégoûtante; et les grandes tapisseries de ma salle à manger, léguées par dix générations de princes allemands, ont entendu pour la première fois un homme qui avait de l'esprit tout en jouant de sa fourchette, un homme qui avait connu les gens du meilleur ton, un homme qui philosophait et toutefois ne disait mot de latin... Et de quel pays cet homme? Un compatriote, un Français. Et que fait-il? Il vend des chevaux et des mules, il est maquignon. Mais je te devine, ma toute belle, tu veux que je m'explique. Bah, dût ma lettre se tourner en volume, je m'y résous — puisqu'aussi bien la vérité se trouve ici, par chance, aussi délicate qu'un rêve.

Un Français, oui, en réalité... Parbleu, tu pensais comme moi, sans doute, que cette race infortunée avait disparu de la terre. Ceux qu'on appelait ainsi naguère, c'étaient des gentilshommes du goût le plus fin, qui l'emportaient en esprit comme en grâce sur tous les autres hommes, qui savaient vous baiser la main, donner une fête et parler du Contrat Social dans un beau jardin. Aujourd'hui, un Français, c'est un bandit en guerre avec le genre humain, un jacobin mal odorant qui assassine les gens de bien, un ogre qui n'a plus ni foi, ni roi, ni loi, qui porte des chemises sales et livre nu-pieds d'affreuses batailles, dont il a au surplus l'insolence de sortir vainqueur. Car tout le reste, hélas, vit dans l'exil. Heureuses les trop rares personnes qui, comme toi, ma très chère cousine, ont trouvé hors de France un fiancé fidèle ou des parents sensibles! Heureuses même celles qui, à mon exemple, auront épousé avant ces jours funestes quelque prince bavarois! Celles-ci consument sans doute, ainsi qu'il m'arrive, leur jeunesse à l'ombre d'un château gothique, visitée seulement par des margravines bouffies et leurs graves époux qui sont d'un ridicule désespérant. Mais quoi, cela ne vaut-il pas mieux que de se faire couper le cou par son ancien cocher? Si, je pense.

Et pourtant, l'année est longue, et je m'ennuie de toute mon âme, ici. Au moindre prétexte, je cours les champs dans mon carrosse, ou même à pied, comme jadis à Trianon, t'en souvient-il? Un colporteur ne saurait passer que je ne le mande, ni une vache vêler à trois lieues que je n'aille examiner son veau. Mes équipages sont sur les dents. Or, voici deux jours, l'intendant m'avertit qu'un maquignon se trouve là, menant plusieurs bêtes, parmi lesquelles deux beaux chevaux; que cet attelage ferait merveille dans mon écurie, mais qu'il faut que je les vienne voir, et que j'en décide en l'absence de Monseigneur. Car mon mari se trouve à Vienne depuis une semaine, l'ignorais-tu?

Donc, je descends et aperçois en ma cour deux chevaux gris que tient un palefrenier; à côté d'eux un homme fort mal vêtu d'une grosse veste en cuir, chaussé de vieilles bottes et coiffé d'un bicorne sous lequel un grand mouchoir jaune était noué sans art, je te l'assure, Sophie. Ce garçon me considérait. Soudain, quelle n'est pas ma surprise? Voilà mon faquin qui sourit, s'approche un peu, se découvre de la meilleure grâce, et me dit avec le plus pur accent de France : « N'est-ce point à la fille de feu M. le marquis de Floranges que j'ai l'incomparable surprise et l'honneur de parler?

— Il se peut, mais que signifie... Je suis ici la princesse de Hackendorff, mon brave homme...

— Et moi, le comte Evariste de Chaumontel ».

Ah, Chaumontel! Tu te le rappelles, Sophie, tu l'as vu autrefois tourner autour de M. de La Fayette et parader avec le duc d'Orléans. Il était des mieux au Palais-Royal. Il souhaitait le bonheur du peuple, portait des chapeaux à l'anglaise, et se ruinait en chevaux de courses. Mlle Aglaé, de l'Opéra, en perdit l'esprit, ce qui n'était que peu de chose, à la vérité. Juste ciel! songe à ma stupeur, à mon émoi : revoir le comte de Chaumontel en un tel état, après tant d'années, et en Bavière! Ma foi, une fureur de curiosité me saisit, et aussi de la pitié, ou quelque souvenir, que sais-je... Bref, m'en blâmera qui voudra, je priai pour le soir même à souper le pauvre diable.

Eh, margraves, mes chers voisins, que n'étiez-vous la en cette instant : vous eussiez appris d'un maquignon comment on rend mille grâces, lorsqu'on a l'honneur d'être bien ne, et de quel air on se saluait dans ma patrie, avant les Jacobins.

Quand le soir fut venu !... Mais voici que j'ai peur de tout gâter. Une pareille nuit, il la faudrait conter dans une idylle peut-être, et moi je ne saurais. C'est un songe, vois-tu. Et cela tient encore du carnaval, du bal de l'Opéra : le tout au fond d'un pays teutonique, sous l'œil inexorable de tant de princes Hackendorff figurés en pied par des peintres qui ne plaisantaient guère.... Quelle extravagance ! J'en ai fait bien des gorges chaudes. Puis.... comment avouer à sa plus sage amie qu'on eut aussi la folie d'en pleurer — ou presque ?

Enfin, écoute. Au soir tombé, on m'amena donc du plus proche village le comte de Chaumontel en carrosse : je l'y avais envoyé quérir. Plus rien ne subsistait du maquignon, quand il entra chez moi, si ce n'est le bicorne à demi défoncé toutefois, qu'il avait fort crânement jeté sous son bras. Mais notre gaillard s'était rasé, poudré, parfumé, et paré d'un habit de velours noir ; une culotte à boucles d'acier et des souliers faisaient valoir sa jambe, qu'il avait fine.

« — Belle dame, me dit-il, excusez mon négligé. De longs voyages en sont la cause. Votre intendant m'a prêté la poudre. Le reste est une défroque que je porte depuis quatre ans à dos de mule, roulée dans un porte-manteau : elle a vu maintes pluies, pardonnez-lui. »

Le malheureux ! Je vis alors en effet tout son dénûment. Coupés et percés en dix endroits, les souliers ; les bas ravaudés, l'habit garni de pièces et la chemise reprisée à miracle ; pour la culotte, mieux vaut ici n'en toucher mot, car elle ne pouvait passer pour décente qu'au plus juste.

Cependant, en me donnant la main pour me conduire à table, cet étonnant Evariste m'avait déjà forcée, par quelque sortilège, d'oublier sa misère. Et de fait, il était chez lui ; aucun laquais ne songeait seulement à sourire devant ce déguisé qui parlait français... Et si légèrement, si adroitement français ! A l'entendre, il me semblait que je fusse aux Tuileries : la feue reine n'était point morte, le tout petit dauphin suivait les allées, escorté par ses femmes et poussant devant lui les marrons tombés à terre ; non loin, des cabriolets roulaient avec un bruit d'enfer sur le pavé, et le long de la Seine, de grands bateaux descendaient le courant... J'ai fait un rêve, te dis-je.

« — Je dois, Monsieur, lui déclarai-je pourtant dès que nous fûmes assis, vous chercher une querelle. Vous étiez des amis très chers de Son Altesse le duc d'Orléans, dont la trahison fait trembler. Comment arrive-t-il qu'un gentilhomme ait pu donner en d'aussi coupables billevesées ?

— Des billevesées, Madame ? La liberté, la délivrance universelle, la prospérité des laboureurs et des artisans, l'avènement de la justice, des billevesées ? Non pas, puisque c'était la mode. Mgr le duc d'Orléans se montrait pieux envers cette divinité toute puissante. Et c'était en outre un beau cavalier : il se jeta dans l'eau sous mes yeux à La Ferté-Milon pour sauver son meilleur jockey, celui qui seul savait monter comme il convient des chevaux de courses. Un pareil trait rend populaire. Aussi fûmes-nous député de Crépy-en-Valois. Et nous portâmes notre popularité comme les soldats portent leurs cadenettes, pour la gloriole, pour rien. Avant que Philippe-Egalité, ci-devant duc, n'affectât cependant cette suprême élégance de se faire guillotiner par ses anciens amis, j'émigrai, moi. Les sans-culottes, Madame, n'avaient aucun goût. Puis je courus les grands chemins, et vous rencontrai en un coin d'Allemagne : dès lors, tout va des mieux. Qu'on me donne à choisir ma vie, je n'en voudrais point d'autre. »

L'étrange homme ! On ne savait jamais s'il s'exprimait en toute franchise ou s'il raillait encore. A cet instant, je regardai ses yeux : ils étaient beaux et traîtres, trop tendres ou trop gais, selon le cas. Hélas, songe à mon infortune, Sophie ; depuis sept ans que je suis sortie de France, je ne vois que des regards amoureux, peut-être, mais pesants, entends-moi bien, mais honnêtes à vous donner cent fois les vapeurs, ma toute belle.

Cependant, M. de Chaumontel continuait à me conter sa vie, louant discrètement, flattant avec une épigramme, m'avouant sans qu'il y parût à quel point le touchait une telle nuit. Une fois, je le repris sur son métier nouveau. « Ne pouviez-vous, lui dis-je, comme tant d'autres, enseigner le français, la danse ?

— J'ai acheté jadis tant de chevaux, et l'on m'a tant volé ! C'est à mon tour légitime, aujourd'hui, de tromper mon prochain.

— Mais vous devez pour cela mentir sans cesse. Un gros péché, Monsieur. »

Nous devisions maintenant près du feu, moi blottie au coin d'une bergère, lui sur un tabouret à mes pieds.

« — Une vertu, au contraire, me répondit-il, une vertu ! Il y a des mensonges sensibles et justes, héroïques, charitables, angéliques... J'en connais un...

— Allons donc !

— L'an 1787, Madame, j'aimais à la folie la sottise et la beauté de M^lle^ Aglaé, de l'Opéra... Eh quoi, vous le saviez ? Bref, je l'aimais de passion. Je la

voyais danser, travestie en paysanne coquette, entre des arbres de carton et devant des pelouses peintes; et il me semblait que je fusse devenu candide et champêtre : je soupirais en plein Cours-la-Reine, ou me prenais à fredonner des airs bucoliques au milieu des rues. Cependant le duc d'Orléans habitait en ce temps Villers-Cotterets, par ordre du roi, avec défense formelle d'en sortir. Et c'était moi qui conduisais secrètement M[me] de Buffon visiter Son Altesse à Nanteuil, une bourgade située à mi-chemin de Villers-Cotterets et de Paris. M[me] de Buffon adorait l'auguste proscrit : rien de plus innocent, par conséquent, que ces voyages-là. Mais ce qui devait arriver, vous le devinez ? Quelqu'un m'aperçut par hasard en un carrosse bien clos, escortant une dame ; et par un effet naturel de la malice humaine, M[lle] Aglaé s'en trouva bientôt avertie. De sorte qu'un beau matin, venant à sa toilette, je trouve en larmes ma douce beauté. « Hors d'ici, impudent ! s'écrie-t-elle. Sortez sur-le-champ, mauvais roué ! »

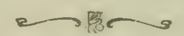
Ah, Madame, que faire ? Expliquer, démontrer — je le pouvais — que je n'étais pas coupable ? Jamais on ne m'eût cru tout à fait. L'évidence, pour une femme, ce n'est encore pas une preuve. Un doute, un quart de doute eût empoisonné notre bonheur... Je n'hésitai nullement et bien que je fusse irréprochable, en réalité : « Ah, pardonne-moi, fis-je avec des sanglots, ne sois pas si cruelle, Aglaé ! Oui, je te fus infidèle ; mais tu me vois humilié, repentant... » Deux heures après, elle m'absolvait éperdument d'une faute que je n'avais point commise. Nous nous en aimâmes beaucoup mieux par la suite. Tenter la bonté d'une femme, cela ne vaut-il pas mieux qu'essayer avec témérité de convaincre son entendement ? Et me passerez-vous du moins ce mensonge-là ?... »

Sophie, je te le répète, admets que nous avions soupé chez les fées, ou que ce fut un mardi-gras, qu'un masque me surprit, me fit des contes et m'ensorcela... Il me rappelait tout le passé, ce masque venu par aubaine frapper à ma porte, et qui repartirait demain ; il promenait je ne sais quel archet sur les fils invisibles qui nous lient toujours à mille souvenirs, au premier pays, à tant de visages souriants qu'on ne verra plus... Il me parut être celui qui nous fit d'abord si bien rêver au couvent, l'as-tu donc oublié ? Il était celui qui voulut après cela nous enlever — tu dois en frémir encore — dans notre retraite de Chaillot ; puis le galant dont nous pensâmes toutes deux mourir, sous les ombrages secrets de Versailles ; il était... Il avait, veux-je dire, cousine, les mains calleuses, mais les poignets très doux sous ses manchettes déchirées. Et quand, à plus de minuit, mon carrosse le remmena, un peu pâle, vers le village voisin, je me connaissais un grand motif pour faire, moi aussi, à Mgr le prince de Hackendorff mon époux, quand il reviendrait de Vienne, un charitable, un angélique et fort gros mensonge.

Hélas, en ce jour où je t'écris, le vent fait rage, il pleut. Je n'ai plus revu M. le comte de Chaumontel. Mais — on est sotte — ne voilà-t-il point que ma gorge se serre et que mes yeux se mouillent si j'imagine seulement au loin, là-bas, je ne sais où, une file de petites mules cheminant à la queue leu-leu sous la rafale, et un pauvre homme en lambeaux, coiffé d'un bicorne ruisselant, qui les suit...

CAROLINE-LUCINDE DE HACKENDORFF.

MARCEL BOULENGER.



M. CAROLUS DURAN

ET LA QUERELLE DES INVESTITURES

Le vaudeville officiel qui vient de quitter l'affiche ces jours-ci, et dont le titre tout indiqué était *Monsieur le Directeur*, méritait d'y figurer pendant plus de deux mois. Il faut y signaler nombre d'épisodes d'excellent comique, enlevés avec une verve du meilleur aloi par de distingués protagonistes. Au premier tableau « La retraite de M. Guillaume », retenons l'amusant chœur final des « Prétendants » sur l'air de : *Qui sera roi ? C'est toi, c'est moi, — Messieurs, parlons tous à la fois* ! et le divertissement des « visites » dansé et chanté, en un ballabile ingénieux, par une troupe de postulants. Lorsqu'au second acte s'est produit le coup de théâtre du refus général des candidats proposés, gagnant la sortie sur l'air célèbre de Béranger : *Non, mes amis, je ne veux rien être...* ce revirement inattendu a mis le public en liesse, et le succès a été triomphal pour l'éminent acteur M. Camille Saint-Saëns, sur la musique duquel fut dansé un délicieux ballet : *Le Prestige des Iles Canaries*. D'unanimes bravos et d'enthousiastes rappels ont salué sa fuite fantaisiste, vainement poursuivie par la toute charmante commère « La Villa Médicis », ravissante sous le peplum traditionnel. Citons encore le choral des académiciens désolés — barytons et basses — dont l'effet a été aux nues.

C'est la première fois qu'en France
Si beau poste reste en souffrance !
Si l'on nommait
Monsieur Durand !
Mais il garde le silence... (bis).

L'irruption, au troisième acte, de la horde sauvage des iconoclastes du *Salon d'automne*, pénétrant sur la scène et poursuivant la commère, a fait succéder à ces fines joyeusetés un épisode tragique du plus habile contraste. A retenir l'apostrophe soutenue par les cuivres :

La victoire en chantant nous amène Carrère!
Disparais à jamais, séductrice commère,
Dont l'ombre de Manet réclame le trépas!
Entends le noir verdict de nos « Arts de la Vie! »
A fermer ta maison le progrès nous convie,
Et même Bouguereau ne te sauverait pas!

S'ensuivait une scène pittoresque se rattachant au genre de la « pantomime militaire » fort bien réglée par M. Gabriel Mourey, où les troupes impressionnistes assiégeaient la villa et la bombardaient avec les célèbres pommes dont M. Cézanne tient en réserve d'innombrables compotiers. Grande impression, rideau.

L'apothéose finale, avec feux de Bengale dans le délicieux décor des jardins de l'Ecole française à Rome, cortège de M. Carolus-Duran, airs de bravoure, danses pyrrhiques dirigées par le maître Kirchhoffer (délicate allusion aux talents de fleurettiste de l'élu sauveur), hymne de reconnaissance des pensionnaires :

Nous voici tirés de peine,
Un maître pompeux nous entraîne,
Vélasquez, francise-toi!

Cette apothéose, disions-nous, a soulevé toute la salle en d'infinissables acclamations, et...

Et je demande grandement pardon aux lecteurs de cette revue. J'ai l'air d'usurper la rubrique « Théâtres » de M. Paul Flat. Loin de moi cet insidieux abus de pouvoirs! Je voulais tout simplement vous dire que M. Carolus Duran est nommé directeur de la villa Médicis. Quant au vaudeville que je raconte, il n'est pas de moi, il n'est pas davantage de M. Fursy : il est de l'Institut, et cela ne le rend pas moins drôle.

Ainsi donc s'est terminé cette situation extraordinaire. La Villa n'est pas démolie, et M. Carolus-Duran va la régir. L'événement est assez propre à réjouir tous les cœurs vraiment français pour qu'on me pardonne quelques minutes de gaîté innocente. Et d'ailleurs, il est bien évident que l'Institut ne s'est donné la peine d'organiser tout ce spectacle que pour nous amuser : remercions-le en nous amusant. Ce n'est pas tous les jours qu'une institution officielle s'avoue décrépite au point que personne ne se risque à en accepter la direction, et qu'une Académie affolée voit tous les candidats qu'elle propose gagner prudemment la porte, pendant que le gouvernement la prie de se débrouiller toute seule! Il y a eu là le plus imprévu des cas psychologiques. Les bureaux de l'Etat, accoutumés au siège du moindre poste, sont organisés pour cette prévision. Mais ils ne sont aucunement préparés à l'événement contraire, et nul n'y savait plus où donner de la tête! J'ai exposé ici le détail de la question de principe, et les journaux vous ont raconté le détail de la question de personnes. Elle est enfin résolue. Vous pensez bien que l'on n'allait pas détruire une citadelle de la routine, et que l'Institut n'allait pas avouer son inutilité, consentir à son démantèlement, en présence des artistes indépendants. Il ne s'agissait donc que de trouver un commandant de bonne volonté, le Stœssel de la situation. Il fallut en rebattre quant au choix : et comme M. Bonnat, puis M. Saint-Saëns, déclinaient l'honneur, comme M. Daumet imitait leur exemple, et comme on ne voulait à aucun prix de M. Besnard, il advint que M. Carolus-Duran, dont on ne voulait pas d'abord, fut l'outsider sauveur. Il était président de la Société nationale, rivale détestée du vieux Salon, auquel elle ressemble poliment de plus en plus, mais qui lui garde une rancune d'origine. D'autre part, M. Carolus-Duran était académicien, de fraîche date certes, mais enfin de la maison. Après s'être donné le plaisir de le mettre bon troisième sur une liste, on dut changer l'accessit contre un prix. Ainsi maint académicien de « la vraie, la seule, la Française » dut son élection à Zola, et ne fut choisi que pour empêcher celui-ci de l'être.

Une heureuse conséquence immédiate de la nomination de M. Carolus-Duran, c'est, je le dis sans ironie, que M. Besnard ne soit pas nommé. Noblesse oblige, et l'œuvre hardie et neuve de ce grand peintre n'est pas de celles qui doivent conduire leur auteur à ce genre de prestige. Nul doute qu'il eût essayé d'agir libéralement à Rome : mais on ne l'eût point écouté, et là plus qu'ailleurs il faut « se soumettre ou se démettre ». C'est en une intention excellente que M. Besnard avait, comme nous l'apprîmes, manifesté son désir d'obtenir la place. Ceux qui l'admirent sincèrement, et nul plus que moi, jugeant celle qu'il occupe infiniment plus haute, taisaient leur appréhension. Puisqu'on en est venu à distinguer dans la peinture deux camps inconciliables, nous pouvons bien le dire maintenant, nous ne voyions ni M. Besnard, ni son devoir, ni son œuvre, ni sa responsabilité d'aîné, dans le camp d'en face, et pour une fois l'esprit routinier, en l'écartant, a comblé nos vœux. Une telle gloire vaut mieux que d'être employée à redorer les panonceaux de ce notariat de l'art qu'on appelle l'académisme, et la critique indépendante sera plus à l'aise pour continuer l'attaque d'une institution qu'un tel homme ne présidera pas.

M. Carolus-Duran ne se trouve point dans le même cas, du moins tout à fait.

M. Carolus-Duran passe pour un grand peintre français. C'est un peintre célèbre — et il y a une nuance. Mais je ne sais si elle lui est perceptible, car ce fougueux coloriste préfère, à la nuance, le ton entier. Sa physionomie, comme disent les gazettes, est bien connue. Galant homme et portant beau, escrimeur

mondain, très décoratif, M. Carolus-Duran est un type d'artiste « genre Renaissance » et plutôt même « grand d'Espagne ». On lui a prêté beaucoup de mots témoignant d'une idée fort avantageuse de ses propres mérites, et devançant la ratification qu'en pourrait faire autrui : et l'on insinue que son admiration pour Velasquez ne va pas sans la croyance d'une réincarnation de ce grand homme en sa propre personne. J'ignore la théosophie et n'en peux décider, mais le critique d'art conclurait à une erreur. Je ne retiendrai qu'un trait qu'il me fut donné de connaître. Il existe de Gainsborough un admirable chef-d'œuvre universellement célèbre, qui s'appelle l'*Enfant bleu* (*The blue boy*). Je vis un jour dans une galerie un tableau de M. Carolus-Duran représentant un garçonnet vêtu de velours bleu avec une ceinture de satin bleu, une œuvre figée, dure et discordante. (Il a fait beaucoup mieux). Cette toile avait figuré à une exposition anglaise ou allait y partir. J'aperçus au revers une étiquette. Elle portait : « *The blue boy*, *by Mr. Carolus Duran.* » Et je songeai avec un peu d'étonnement qu'il y a des titres redoutables, et que l'on devrait éviter. La toile en question n'était pas de celles qui eussent permis aux théosophes de voir en M. Carolus-Duran la réincarnation de Gainsborough...

Mais tout ceci n'est point du domaine de la peinture, et pourquoi chicaner le caractère de M. Carolus-Duran ? Je me hâte de dire que le côté « mousquetaire » qu'on lui trouve, et qu'il porte avec une allure que l'âge n'a point alourdie, ne l'empêche pas d'être un excellent président de Société, et un fort aimable confrère. On n'a jamais eu à enregistrer sous son nom de ces furieuses sorties qu'affectionnait Gérôme, et on ne le trouve mêlé à aucune des menées que l'académisme multiplia contre l'impressionnisme et l'art moderne. C'est que M. Carolus-Duran n'a pas l'âme académique. Il se souvient d'avoir été un dissident, un indépendant et, par certains côtés, un oseur. Et nous nous en souviendrons plus encore parce que l'Institut a voulu l'oublier.

M. Carolus-Duran a commencé par exposer de beaux morceaux de peinture. On a revu à la Centennale *l'Accident*. Cela se tenait, c'était d'un bon ouvrier robuste et d'un technicien solide. Le Luxembourg garde la *Dame au gant*. En y allant, ne regardez que cela sous cette signature au catalogue.

C'est un portrait remarquable, qu'on peut voir à côté d'un Baudry, d'un Elie Delaunay. Cela dépasse infiniment tel *Guitariste* à cigarette, telle *Femme rousse nue*, *vue de dos*, qui est une femme-tronc, et que vous trouverez non loin. Demandez donc à la *Dame au gant* de vous affirmer que ces toiles ne sont pas du beau peintre qui la peignit; elle achèvera de se ganter et ne vous répondra que par un demi-sourire. Et son sourire vous dira encore qu'elle est obligée de mentir, par reconnaissance pour le Carolus-Duran de jadis, si vous lui demandez de qui sont ces deux paysages, l'un dans de méchants tons froids, l'autre inondé de jus de groseille, qui trônent en ce musée sous la même signature et que M. Carolus-Duran ne recevrait peut-être pas au Salon s'ils y étaient envoyés par un rapin quelconque. Vous pourrez remercier la *Dame au gant* en lui faisant compliment de sa robe de soie noire, d'un dessin si juste, d'un coloris si délicat, d'un style et d'un mouvement si nets, et en lui assurant que vous la préférez à certains velours, à certaines peluches orange, écarlate ou bleu de roi qui habillent à la façon de singes sur un orgue telles bourgeoises enrichies que M. Carolus-Duran daigna peindre par la suite...

Par quelle gradation, ou plutôt par quelle rétrogradation (*facilis descensus Averni...*) l'artiste de cette *Dame*, de l'*Accident*, du *Portrait équestre de Mlle Croizette*, en est-il venu à ces choses que nous voyons chaque année de lui? La réputation veut ces sacrifices, la virtuosité recèle ces embûches.

M. Carolus-Duran, nature méridionale et exubérante, visait à l'éclat. Il l'a trouvé. Ses œuvres sont éclatantes. Mais il y a bien des sortes d'éclats, en peinture. Voici des tableaux qui tonitruent, fanfarent, pétaradent, détonent, explosent. On se dirait à un jour d'ouverture de la chasse aux environs de Toulouse ! Ah ! « le maître coloriste » n'y va pas par quatre chemins ! Tout cela est peint en pleine pâte, et la couleur n'est pas ménagée. Sur un fond de rideau de peluche aux reflets aveuglants (tout ce qu'on vend de mieux au Louvre... d'en face), sur un fond de rideau comme on n'en voit que chez les gens très bien, s'enlèvent les portraits des dames contemporaines. Leurs cheveux brillent, leurs yeux brillent, leurs boucles d'oreille et leurs colliers de perles brillent. Leurs épaules brillent aussi (elles sont bien entendu décolletées). Leurs gorges ne manquent pas de surgir, pareilles à des roses, de corsages en velours noir, comme dans les romans mondains. Chacun sait qu'une gorge paraît plus rose ou plus blanche quand on prend soin de la souligner d'un velours noir. Ledit velours sert de thème à la virtuosité fameuse de M. Carolus-Duran. Il est étonnant pour imiter les cassures, et comme sur les rideaux de peluche bleue, feu ou vermillon, le velours noir s'enlève bien! L'éclair d'un bracelet ne messied pas, et l'on ne saurait oublier celui du soulier verni qui pointe au bas de l'ample robe. Le tapis rehausse tout cela à plaisir, et le grand cadre doré se relève en bosse alentour. Et tout cela est miroitant, verni, neuf, ripoliné... et dans une telle œuvre la bourgeoisie cossue se reconnaît, se sourit et s'admire.

M. Carolus-Duran est en effet le peintre de cette

bourgeoisie-là. Les gens du monde ont d'autres portraitistes. Selon le degré de leur connaissance des arts, de leur goût ou de leur snobisme, ils s'adressent à M. de la Gandara ou à M. Helleu, à M. Dagnan-Bouveret ou à M. Lefebvre, à M. Besnard ou à certains encore. Mais la bourgeoisie riche ne s'y est pas trompée : l'éclat de M. Carolus-Duran répond à son rêve. Elle aime qu'un portrait coûte cher, et qu'il exprime l'opulence. Elle aime qu'il soit doré, qu'on y pressente un ameublement coûteux, qu'on y suppute les rentes du modèle d'après les gemmes qui le couvrent, qu'on y voie s'étaler les belles robes « dont l'étoffe tient debout toute seule ». A quoi bon avoir gagné une fortune dans le haut commerce et pouvoir s'offrir un portrait en pied, si c'est pour se faire peindre en robe simple, dans des grisailles, comme ces ladys que ce bizarre M. Whistler, non moins bizarre qu'elles, dérobait dans des pénombres? Il est bon qu'un portrait, mis en place d'honneur dans un salon, impose le respect et soit l'enseigne de la maison.

A cette conception, qui s'explique et ne manque pas d'ingénuité, l'art de M. Carolus-Duran répond à merveille. Et c'est sans aucune raillerie que j'affirmerai qu'il lui confère une indéniable personnalité. Oui, il est le peintre d'une certaine classe épanouie et satisfaite. Ne vous laissez pas éblouir par le tapage de ses couleurs qui ne s'accordent d'ailleurs pas toujours. Ne vous arrêtez pas à l'inexactitude fréquente de ses valeurs : enlevez toute cette peluche, et regardez les types d'humanité qu'elle habille. Vous leur trouverez un air de famille. Ce sont, non des effigies individuelles, mais des faces modelées par les mêmes préjugés de caste. Les yeux sont fixes et luisants, les bouches en cœur, les mains croisées dans les mêmes poses voulues, à moins qu'elles ne s'appuient, hélas ! au bras doré d'un fauteuil « pour faire valoir la finesse des attaches ».

Il n'y a pas là de personnalités définies, et jamais vous ne vous rappellerez une tête plutôt qu'une autre. Mais l'ensemble restera dans votre mémoire : c'est le portrait collectif de la dame des classes dirigeantes. Elle n'a ni soucis ni pensées. Elle est contente, elle est en belle robe, avec des bijoux de prix (de bons gros diamants, pas de ces bijoux « Art nouveau » qu'on revend à perte), elle pose pour son portrait en couleurs qu'elle a le moyen de bien payer à un peintre très célèbre. Et ce peintre est prodigieusement sûr de son affaire! Rubens ne l'était pas davantage ! Il a sa façon à lui de pailleter un collier, d'éclairer un nez, de poser une ombre sous un menton, de toucher de vermillon une bouche, de faire briller, miroiter, venir en lumière tout cela. Et cela a l'air fait en se jouant ! C'est l'élégance du carambolage de billard ou du parfait assaut de fleuret, ou, si vous voulez, de la ballade de *Cyrano*. Et quand c'est fini, encadré, verni, signé, on croirait que M. Carolus-Duran a allumé dans la pièce une chandelle romaine.

Voici qu'on le convie à l'aller allumer... à Rome. Après la plaque de grand officier et l'épée d'Institut, la Villa Médicis lui échoit. C'est une carrière des plus brillantes. Elle est aussi des plus légitimées. Elle est le remerciement naturel d'une classe à un homme qui a merveilleusemement compris ses désirs, et a su faire d'elle l'image flatteuse qui répondait à son idéal.

Il ne faut guère insister sur les compositions de M. Carolus-Duran. L'allégorie n'est pas son fait : certain plafond du Louvre est là pour le démontrer, et le mieux est de ne pas lever les yeux dans cette salle où il y a d'admirables objets d'art. Il ne sait guère grouper plus de trois personnes. Rappelez-vous sa *Famille* d'un des récents salons : le fougueux peintre, qui ne marchande pas les effets, l'avait éclairée de trois ou quatre manières qui ne s'entendaient pas toujours. Mais qu'il était séduisant, debout dans le coin de droite, gainé d'un veston de velours noir taché de la goutte de sang d'une rosette, la tête haute et la palette en arrêt comme une rondache ! Il s'est aussi essayé dans le paysage, comme disent les notices de dictionnaires, et cela n'est pas à retenir. C'est donc un portraitiste qui dirigera l'Ecole. Observons-le bien : le choix est osé. Gérome ne l'eût pas toléré ! Pour certaines personnes, peu renseignées à vrai dire, M. Carolus-Duran pourrait faire l'effet d'un impressionniste, à cause de ses tons éclatants.

Ce n'est pas un poncif. Il faut bien connaître la peinture pour savoir ce qu'il y a de timidité imprécise dans son dessin, de faiblesse dans son modelé, de convention d'atelier sous toute cette rutilance un peu vulgaire, sous cette peinture d'exposition qui tire l'œil du bout d'une galerie. Mais j'aime à croire que cette timidité se traduira par des actes qui rassureront vite l'Institut et le remettront d'une alarme si chaude. M. Carolus-Duran est un homme de décor, qui figurera avec pompe, aura du prestige protocolaire, de la crânerie et de l'affabilité, et ne changera rien à rien.

Il fera aussi bien d'ailleurs. Que changer, là où rien ne devrait être ? On vous a annoncé que des modifications avaient été reconnues nécessaires à la Villa, et qu'une commission de personnes très capables avait été nommée et allait s'en occuper. Nous pouvons donc être bien tranquilles, et voilà dont nous n'entendrons jamais plus parler.

La nomination de M. Carolus-Duran termine une phase de la « querelle des investitures d'art » en France. L'Institut a gardé ses droits, le ministre a

ratifié son choix. C'est l'Institut qui nomme, pour régir une propriété nationale dont il a fait son fief, un de ses membres. L'autre phase de la querelle se passe à Rome. Le Concordat artistique est-il dénoncé ? L'art français cessera-t-il de recevoir, avec consentement et subvention de l'État, c'est-à-dire des contribuables, l'investiture ultramontaine de Rome indispensable ? Je ne vois pas que tout cela ait été changé. Ce n'est ni M. Carolus-Duran, ni une commission qui y feront quelque chose, et ni M. Besnard, ni M. Carrière, ni M. Degas, ni personne au monde n'y feraient davantage, parce que le principe ne vaut rien, et qu'une présence originale ou profonde ne pourrait qu'y sembler encore plus discordante. La question demeure donc en l'état. Si dès lors l'affaire se réduit à la nomination d'une sorte d'ambassadeur, Rubens le fut bien, pourquoi M. Carolus-Duran ne le serait-il pas ? Il fera la meilleure figure du monde, et c'est l'homme qu'il fallait.

Ce n'est pas un grand artiste assurément, et une petite tête de Ricard, une figure de Fantin-Latour ou de Baudry, répondront de la beauté du portrait français autrement que toute sa série de bourgeoises en pied. Mais c'est un peintre consciencieux, un virtuose appréciable, un honnête exécutant de portraits d'apparat.

Complètement dénué de psychologie, et semblant n'avoir aucun souci de ce qui se passe derrière un masque humain, ni de l'atmosphère qui l'enveloppe, ce peintre qui peint un œil, une bague et une boucle de soulier de la même manière, puisque cela brille, est le plus objectif des peintres. Pour un portraitiste, cela tombe mal. C'eût été un excellent tapissier : il lui faut du rouge pour soutenir sa peinture. Ses portraits d'hommes ne valent rien, parce que le prétexte à fusées y fait défaut. Ni symphoniste, ni analyste, et d'une verve dont la truculence agace parfois, mais après tout un homme de talent qui, avant de prendre sa « manière célèbre », a prouvé de fortes qualités. Il n'est peut-être pas ce qu'il se croit, mais il vaut beaucoup plus qu'on ne serait tenté de le dire. Et c'est personnellement un homme à qui la réussite bruyante a permis de ne montrer aucune aigreur. On cite de lui des mots de vanité. S'il en avait dit de méchants, sûrement on les eût retenus, et je n'en connais pas.

Tout cela n'est-il rien ? En tout cas cela vaut bien la direction de l'École de Rome, et pendant que se continuera la querelle des investitures, M. Carolus-Duran, personnage officiel, n'ayant rien à y voir, sera, dans la cité de Michel-Ange... et du Bernin, ses confrères, un fort pompeux légat.

CAMILLE MAUCLAIR.

LA VIE LITTÉRAIRE

Ivan Strannik

IVAN STRANNIK. *La pensée russe contemporaine.* Armand Colin, éditeur.

IVAN STRANNIK. *L'appel de l'eau*, roman. [illegible] du Mercure de France. — *La Statue ensevelie*, roman. — *[illegible] de la maison*, roman. Calmann-Lévy, éditeur.

Elle est d'abord le critique le plus intelligent qui soit, et impassible, tout à fait impassible.

Ivan Strannik catalogue les caractères des lettres russes contemporaines, les caractères des écrivains. Elle ne juge pas ou elle juge avec indifférence. Elle n'exprime pas ses idées à propos des hommes et des œuvres. Elle constate des faits. Elle les énumère. Elle les expose en des termes d'une imperturbable précision. Sa critique glacée ne veut fournir que des documents. Elle donne le signalement intellectuel et moral des conteurs russes. Ce signalement est si net qu'il prend naturellement les apparences d'une étude de psychologie patiente et approfondie. Il est cela, certainement. Et la critique impersonnelle d'Ivan Strannik nous fait comprendre on ne peut mieux son esprit clairvoyant, méthodique, ferme, pénétrant. Et puis Ivan Strannik a le sens des perspectives littéraires.

Qu'elle étudie les conditions sociales de la littérature contemporaine en Russie, elle saura simplifier, réduire l'immensité en deux ou trois indications générales, mais fortes, qui suffisent, qui n'omettent rien, qui sont complètes, qui sont la vérité, toute la vérité.

C'est pour elle le trait essentiel. Les écrivains russes ont le mépris raisonné de tout art inutile. Ils sont convaincus et de l'importance et de l'utilité de leurs œuvres. Ils veulent être apôtres, connaître et peindre la vie russe pour l'améliorer, fournir par leurs livres une consultation morale et sociale sur la Russie, et, en même temps que la consultation, les remèdes. Les critiques les encouragent dans cette tâche et ne veulent point avoir, eux non plus, une mission proprement littéraire. A la notion du beau, ils substituent celle de l'utilité sociale. Et d'après elle, ils jugent. Ils jugent avec intransigeance, car peut-être qu'un critique obtient plus par la rigueur que par la persuasion ; il doit discerner sans erreur ce qui est juste, ce qui est indispensable, et le dire fréquemment, et le dire fortement, et le dire violemment. Le critique est un directeur de conscience littéraire. Il est plus encore. Employons une métaphore vulgaire pour exprimer une pensée noble. La littérature d'une nation est une entreprise intellectuelle, morale, qui doit profiter à tout l'univers. Il appartient pour beaucoup au critique de veiller à ce que aucun des bénéfices de l'entreprise ne se perde et

de veiller aussi à ce que les forces nécessaires à la bonne conduite de cette entreprise ne s'affaiblissent pas en se dispersant...

Ivan Strannik mène son enquête, lentement, sûrement. Rien ne lui échappe. Elle a tout marqué en peu de mots. Elle nous a donné une vue claire, et entière, sur toutes les choses. Son livre *La Pensée russe contemporaine* est un dossier fait de tous les éléments strictement nécessaires, les autres rejetés, et c'est un dossier ordonné parfaitement.

Mais est-elle éprise de cet apostolat social qui anime presque tous les écrivains russes? On ne sait. Elle analyse avec sang-froid ce sentiment de pitié dont l'œuvre tout entière de Wladimir Korolenko est imprégnée et comme réchauffée. Ivan Strannik analyse, et conserve son flegme. Mais Ivan Strannik est un conteur, elle aussi. Sans doute à travers ses contes nous allons sentir palpiter cette âme que le critique ne nous a point révélée.

L'*Appel de l'Eau* est l'histoire de Dolly, épouse rêveuse et inquiète d'un mari pratique et sans idéal, qui ne la comprend pas. Il la dédaigne. Elle le dédaigne. Elle est inutile. Elle est vaincue de la vie. Elle veut vivre, vivre utilement. Qu'est-ce que vivre utilement? Faire des travaux d'aiguille, élever des enfants, s'occuper d'instruction populaire, de bienfaisance comme sa cousine Katia, jeune fille saine et sage que le simple Paul, mari de Dolly, comprend lui, et qu'il aime... Dolly s'interroge, interroge la vie. Elle est morne, parce qu'elle se sent seule. Elle souffre, parce que tout est souffrance aux esprits supérieurs qui sont des esprits solitaires, aux âmes délicates qui sont des âmes isolées. Cherchera-t-elle dans l'amour cette plénitude de vie à quoi elle aspire? Alors, elle cesserait peut-être d'être une morte parmi les vivants... Le salut est dans l'amour. Mais où est l'amour? L'union de deux âmes, l'union parfaite est-elle possible? Et elle va, la pauvre Dolly, elle va, plus triste à mesure qu'elle avance dans la solitude... Son voisin Ouvaroff la devine, mais indolent, il se laisse effrayer... Dolly vient à Saint-Pétersbourg. Un jeune officier de marine Enrikoff l'a émue... Dolly s'ennuie toujours incommensurablement. L'amour va-t-il la sauver? Mais Enrikoff ne voit dans l'amour qu'un plaisir vulgaire et transitoire avec un peu d'imagination pour l'embellir et la douceur du souvenir pour le prolonger. C'est pour Dolly une désillusion insupportable. Et après s'être sentie isolée parce que plus raffinée que les autres, elle se demande maintenant si elle n'est pas isolée parce que plus faible... Ses forces déclinaient, elle était isolée, nuisible peut-être. Pour que les fleurs s'épanouissent, belles au bout d'une tige, il fallait supprimer les boutons inutiles, ne laisser que les vigoureux. Tout ce qui était débile devait être sacrifié...

« Pourquoi ne l'avait-on pas aimée?

« Elle ne s'occupait plus de savoir si elle était folle. Après la crise aiguë d'épouvante, le calme s'était rétabli en elle; mais elle se savait faible, d'une volonté incertaine et malade, et s'était condamnée. Que lui servirait de savoir la vie des autres? N'étaient-ils pas libres? Il fallait laisser les morts ensevelir leurs morts; cette parole où se trouvait résumée la loi cruelle de la vie, qui ne connaît ni la pitié ni le repos, la hantait. Personne n'était ni bon, ni mauvais; on déployait les forces qu'on avait, voilà tout. » Et Dolly va chercher le repos dans la rivière. Incapable de vivre, elle se tue.

... Thécla a épousé le beau docteur Michel Daline. Après quelques mois de bonheur calme, Thécla mesure la valeur morale de son mari. Michel est un vaniteux et un médiocre. Il veut dominer sa femme qu'il sent supérieure à lui. Celle-ci lui échappe. L'art est son refuge.

Artiste, elle est admirée. Elle vit isolée le plus possible de son mari. Mais celui-ci est fier des succès éclatants de sa femme. Il continue pourtant à ne pas la comprendre. Il reste incertain entre la vanité et la jalousie. Bientôt cette jalousie se précise. Thécla attire son jeune cousin, l'étudiant Fédia, qui au moins la comprend, partage ses enthousiasmes et ses dépressions morales. Et Fédia exerce sur l'artiste une influence apaisante par sa douce et intelligente bonté.

Thécla fait la statue d'une femme aveugle debout sur un rocher au bord de la mer, à la marée montante. Le flot va la submerger, la femme se dresse. Elle crie au secours. Près d'elle est un chemin. Mais elle ne le peut voir. Elle s'accroche désespérément au roc. Elle voudrait fuir. Elle n'ose détacher ses pieds du sol, car elle craint d'être précipitée dans le gouffre où, cependant, elle va être engloutie...

Or, pour répondre aux soupçons, puis aux accusations de Michel, Thécla se résout à vivre seule, seule. Elle emporte à la campagne sa statue presque achevée. Elle écrit à son mari pour lui annoncer la séparation définitive. Mais elle a emmené Fédia à la campagne, car elle attend de lui un aveu d'amour qui la rattacherait aux humains. Fédia l'aime, mais il la redoute, car il la juge trop supérieure, trop haute. Il part. Thécla vivra seule, seule, elle composera d'autres œuvres. Mais dans le jardin elle ensevelit la statue, comme on ensevelit ses illusions et ses rêves... Libre, mais vouée à la solitude, elle se sent lasse et elle sent que la vie devant elle sera longue encore. Aura-t-elle la force de la vivre?

Hélène, l'héroïne de l'*Ombre de la Maison*, a plus de résignation que Thécla, l'héroïne de la *Statue Ensevelie*. Celle-ci en a plus que Dolly l'héroïne de l'*Appel de l'Eau*. Hélène est la nièce jolie des Tougorine, qui mènent tous ensemble une vie patriarcale, attachée,

enchaînée aux coutumes, aux idées, aux sentiments du passé, bien persuadés que la femme ne peut vivre réellement que dans la famille et pour elle, et ne saurait avoir une existence individuelle... Hélène raisonne, discute. Elle n'a pas l'esprit de la famille. Le général Tougorine l'aime parce qu'elle est vibrante de vie, d'âme ardente et spontanée. Il la contemple avec une sorte de pitié caressante. Hélène demande un jour à sa cousine Vera : « Que voudrais-tu être si tu avais le choix? » Vera lève sur elle ses yeux limpides un peu vagues qui seuls adoucissent l'austérité sèche de son beau visage et réplique : « Ce que je suis, une femme et rien de plus. » « Tu y réussis », allait lui répondre Hélène songeant à la maternité perpétuelle de Vera, à sa docilité d'esclave envers son mari. Mais elle comprit soudain que Vera possédait un idéal précieux : elle s'exaltait dans une humilité volontaire, parait de noblesse ses occupations quotidiennes ternes et presque absurdes. Et Vera apparut à Hélène grandie, touchante et saugrenue « comme une chrétienne des temps apostoliques, qui survivrait, pure et non avertie, dans un siècle changé. » Mais Hélène veut pour elle une vie d'initiative libre et de noblesse agissante. Elle aime soudain, comme par l'effet d'une révélation d'en haut, Soutouguine qui conçoit des poèmes et ne les écrit pas, mais consacre ses jours au rêve las et ses nuits à la débauche. Hélène régénèrera Soutouguine et se régénèrera elle-même. Eloignée des contraintes passées, elle vivra une vie neuve et noble. Elle épouse Soutouguine, et bientôt le connaît. Il est égoïste, il est vaniteux, il est incapable, il est paresseux. Ses grands discours cachent mal les contradictions d'une âme et d'un esprit vulgaires. Désenchantée, Hélène éprouve la nostalgie de la maison familiale. Mais d'abord, elle ne veut pas renoncer à vivre pour elle-même, par elle-même. Peut être que l'amour, un nouveau mariage avec Volsky, qui, lui, du moins est grave et haut, lui donneront les joies indépendantes qui sont les raisons de vivre, car à quoi bon vivre si on ne peut déployer à l'aise sa personnalité? Peut-être. Mais pour refaire ainsi sa vie contre les lois acceptées, contre l'ordre établi, dans des conditions anormales, il faut plus que du courage. Hélène manque de ce courage. Sur elle, la vieille maison, tyrannique mais tutélaire, étend son ombre. Avec son enfant, consolateur inconscient, et son mari médiocre mais discipliné, elle viendra elle aussi dans la maison des Tougorine. Elle se pliera aux circonstances. Elle existera en spectatrice indulgente et secourable, mais ne vivra plus pour soi-même. Elle accepte le sacrifice que tout lui commande, mais ce n'est pas sans douleur qu'elle renonce à son ambition d'exister. Un être humain est toujours seul, dit-elle tout bas. Elle est seule car personne ne l'a comprise... Et elle est triste, en attendant que la résignation ne lui laisse plus que la douceur de la mélancolie.

Que ces trois romans profonds sont d'une émouvante austérité! Vous en avez pénétré les douloureux symboles! Ils s'imposent à vous, ils vous obsèdent, comme un cauchemar persistant. On n'échappe pas au brouillard. On est imprégné par lui. Tel est l'effet des livres étranges d'Ivan Strannik. Lisez-les gravement, comme ils sont écrits. Je vous défie de vous soustraire à l'impression d'accablante tristesse qui résulte de chaque pensée, de chaque acte de leurs personnages. Et cette impression est si forte qu'on ne la secoue pas aisément! Ivan Strannik réussit à produire cet effet intense, sans user des moyens extérieurs de drame, en nous faisant suivre les mouvements des âmes, simplement. Cela est d'un art très sobre et pour cela très pur. Un tel écrivain capable de nous émouvoir à ce point, a, n'en doutons pas, des inspirations originales. Toutefois, Ivan Strannik a étudié les écrivains russes avec une intelligence trop perspicace pour qu'elle ne se soit point assimilé leur œuvre. Malgré soi on recherche en cet écrivain français, intellectuellement et moralement formé en la Russie, par la Russie, les influences russes qu'elle a plus particulièrement subies.

Parmi les écrivains que les traductions nous ont fait le mieux connaître, Ivan Strannik doit aimer Anton Tchekhov qu'elle étudie d'ailleurs avec cette indifférence minutieuse qui voit tout, explique tout. Il semble bien que, comme lui, elle veuille montrer la misère de l'âme russe contemporaine, la défaite des intelligences d'élite dans leur duel inégal avec la vie... Plus encore, Ivan Strannik fait songer à Léonide Andreiev. Andreiev dit-elle, peint des caractères peu normaux et que la vie a déformés soit en les compliquant, soit en les étriquant; il crée des situations rares. Il a la hantise du mystère : la mort et le mensonge l'inquiètent. La mort, en plusieurs de ses nouvelles, apparaît terrifiante, impitoyable, traîtresse, angoissante par le mystère qu'elle emporte et par celui qu'elle laisse. Andreiev est préoccupé constamment de la solitude où les individualités humaines sont confinées. Il est préoccupé de l'inutile effort des hommes pour vivre une vie plus hardie et plus belle. Ainsi l'étudiant Serge Petrovitch est conscient de sa médiocrité qui lui est intolérable. Il lit Nietzsche et il s'extasie à la vision ou au mirage du « surhomme » qui, dans la plénitude de sa force, possède le bonheur et la liberté. Quant à lui, il ne peut monter assez haut ni tomber assez bas pour dominer les hommes ou les ignorer. Il sait qu'une vie terne l'attend, une vie sans vertus et sans crimes, où il fonctionnera comme une machine sans âme. Il n'est rien par lui-même. Son moi clame vers l'indépendance et la félicité; n'y a-t-il pas droit? Mais il se

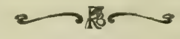
sent réduit à demeurer toujours impersonnel, nul et muet. Il dit avec Nietzsche : puisque la vie ne te réussit pas, sache que la mort te réussira. Il prépare un poison, et cet être misérable s'exalte, il croit s'élever au-dessus des génies, des rois, des montagnes, s'élever au-dessus de tout ce qui existe de haut sur la terre, parce qu'en lui triomphe surhumainement le moi humain pur et libre. Il boit le poison dans une fièvre heureuse.

L'angoisse de la vérité, la torture du mystère sous toutes les formes déconcertantes qu'il peut revêtir dans la vie journalière et dans la méditation plus contemplative : voilà l'objet de l'attention d'Andreiev. Il semble considérer que les problèmes sociaux sont dominés par les problèmes de l'inquiète pensée humaine. Ivan Strannik se demande : « Le malaise philosophique, le désir de la lumière et l'impossibilité de sortir des ombres qu'entasse sur soi-même un songe impérieux, la fatigue du provisoire, l'aspiration confuse et lasse à quelque chose de neuf, de frais et de pur, enfin toutes les velléités diverses incohérentes, impuissantes et douloureuses qu'Andreiev analyse avec tant de délicatesse, n'est-ce point le plus juste et le plus émouvant diagnostic de l'âme russe, riche et misérable ? » Elle aussi, Ivan Strannik analyse l'âme russe et peut-être faut-il dire l'âme contemporaine dans ses inquiétudes, ses incertitudes sur le but de la vie et sur le devoir, dans ses aspirations au bonheur, ses doutes sur le bonheur lui-même, ses volontés et ses impuissances de vivre!

Irons-nous plus loin et voudrons-nous retrouver dans les livres de cette femme d'un intellectualisme si cultivé, les traces des influences scandinaves ? On le retrouverait probablement. Ivan Strannik se souvient d'Ibsen. Elle nous prend à témoin des essais d'affranchissement intellectuel ou moral. Elle revendique elle aussi les droits de la conscience individuelle contre les lois ou les traditions oppressives. Mais elle ne glorifie point l'individu en lutte avec la société. Elle hésite, elle doute. Le mieux existe. Où est le mieux ? Et que peut l'individu pour chercher le mieux, l'individu abandonné à lui-même, seul contre tous! Il est écrasé par les forces ou les habitudes sociales. Ses tentatives incertaines le conduisent, vaincu au suicide, désespéré à la triste solitude, ou découragé à la résignation, au renoncement. Et qui sait si de tels efforts sont bienfaisants et produisent autre chose qu'un trouble funeste ! L'âme humaine est comme ce canard sauvage que la famille Ekdal nourrissait dans un grenier. Elle est éprise de lumière et de liberté. Mais elle se trompe elle-même sur l'intensité de son désir. Peu à peu elle s'habitue aux ténèbres, à la claustration ; elle ne saurait point apprécier le don de celui qui lui apporterait la lumière et la délivrance.

Riche de cette vaste culture, Ivan Strannik écrit en notre langue les romans d'une vie intérieure qui n'est point tout à fait la vie intérieure des âmes françaises... Peu à peu elle se laisse pénétrer par la douceur et la modération de France. *L'Ombre de la maison* n'a déjà plus cette tristesse lourde qui rendent si poignants l'*Appel de l'Eau* et la *Statue Ensevelie*. La bonté plus aimable circule en cette maison, et les âmes des habitants ont une sérénité apaisée... Avec la subtilité émouvante de sa psychologie, le sentiment exquis des nuances morales les plus délicates, elle a la fermeté et la clarté de la composition, l'élégance, la limpidité, la réserve (un peu roide) du style, le goût qui sont nos qualités nationales. Puisse-t-elle enfin éclairer ses livres sévères d'un sourire attendri et optimiste, les réchauffer aux rayons du bon soleil!

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Opéra : *Tristan et Isolde*, drame lyrique en trois actes, de RICHARD WAGNER.

Si l'on en juge aux applaudissements qui accueillirent le baisser du rideau à chaque acte de *Tristan*, le culte de Richard Wagner n'est pas encore disparu de chez nous. Un jour viendra — plusieurs fois nous l'avons dit ici — où l'œuvre souveraine du Maître de Bayreuth exercera une prise moins directe sur les esprits, où cette étoile rayonnante subira comme une éclipse passagère... Qu'importe d'ailleurs si, après une période plus ou moins longue de défaveur, elle reconquiert pour l'avenir son rang et son éclat! Il ne paraît point pourtant que ce jour soit venu ; nous n'en discernons nul indice annonciateur, sinon dans les prophéties des intéressés : les vœux imprudents et trop fréquemment répétés de M. Camille Saint-Saëns ne sont point encore exaucés des dieux, et ce « soleil déclinant à l'horizon », — n'est-ce pas ainsi que M. Claude Debussy qualifiait à maintes reprises la gloire de Wagner? — possède encore des rayons assez éclatants pour ne nous permettre de discerner qu'à peine les premiers feux de « l'astre qui monte » — il va sans dire qu'aux yeux de M. Claude Debussy le seul astre qui puisse monter est celui de l'auteur de *Pelléas!*

Et pourtant, il faut bien le dire, puisque nulle critique n'a de valeur que par la sincérité de celui qui la fait, combien cette représentation de *Tristan* nous

parait distante de ce qu'aurait pu, de ce qu'aurait dû nous offrir le théâtre qu'on est convenu d'appeler la première scène lyrique de Paris ! Il est extraordinaire, il est stupéfiant qu'après quinze années d'initiation wagnérienne à jet continu, l'Académie nationale de musique nous donne une exécution du chef d'œuvre de Wagner qui soit aussi différente par l'*esprit* de ce que lui-même voulait et affirmait comme idéal dramatique. Que dis-je... quinze ans ! Quinze ans, c'est trop peu dire ! Voilà vingt années que les concerts, Lamoureux en tête, ont initié le public au style wagnérien par des exécutions fragmentaires... Voilà vingt années que le Théâtre de Bayreuth convie une élite d'artistes et d'amateurs à des représentations modèles de *Tristan*, de *Parsifal* et de la *Tétralogie*, vingt années que ce théâtre s'applique à nettement souligner la différence voulue et réalisée par Wagner entre le style du drame musical et celui de l'opéra ; et après ces vingt années d'efforts et de réalisations qui, si elles ne furent pas impeccables, atteignirent du moins, de 1884 à 1894, à une singulière perfection, l'Académie nationale de musique monte *Tristan* exactement comme elle eût pu faire d'un opéra quelconque de Meyerbeer ou de M. Camille Saint-Saëns.

Mes objections sont de trois ordres qui, tous trois évidemment, pourraient représenter autant de griefs contre la direction de l'Opéra, puisqu'en dernière analyse elle est responsable de tout, puisqu'elle choisit les interprètes et leur distribue les rôles, mais dont la première s'adressera à la direction, les deux autres concernant plutôt l'interprétation. On sait assez que ce qui fait le fond même du système wagnérien, ce que Wagner s'est proposé comme l'idéal auquel de tous ses efforts il devait tendre comme créateur, non moins que ses acteurs comme interprètes, c'est une sorte de *Fusion des arts*, c'est-à-dire une réalisation scénique où la plus intense suggestion poétique serait produite chez le spectateur par la combinaison expressive des moyens employés : poésie, musique, déclamation, plastique des acteurs, décoration et éclairage. Cette idée, c'est l'idée-mère du wagnérisme, c'est la clef de voûte du système, et lorsque, à cette occasion, j'inscris le nom du maître de Bayreuth, ce n'est point que j'entende en faire honneur au seul Wagner — tous ceux qui eurent un idéal dramatique élevé : un Glück, un Gœthe, Beaumarchais lui-même, et il l'a prouvé par ses écrits, sentirent l'importance de cette combinaison des moyens employés. — Seulement Wagner, plus et mieux que tous les autres, condensa ces idées, leur imprima une forme décisive, et sut affirmer par la théorie et la pratique ce que d'autres avaient simplement pressenti : c'est donc à juste titre que son nom demeure attaché au noble idéal dramatique que Bayreuth nous proposa dans ses exécutions modèles de *Parsifal* et de *Tristan*.

Le premier devoir de la direction de l'Opéra, en montant *Tristan*, eût été de s'en inspirer, car il est inadmissible que M. Gailhard ne se soit pas rendu une fois au moins à Bayreuth, pour y étudier la mise en scène de l'œuvre. Mais en vérité, j'aime mieux croire, pour M. Gailhard, qu'il n'a jamais poussé jusqu'à la ville des Margraves ; oui, j'aime mieux croire cela, que de penser qu'après s'y être rendu, il en a si peu profité. Si pourtant M. Gailhard, par impossible, avait fait cet effort, il y eût constaté que tout le second acte se jouait dans une pénombre intense, pénombre qui s'accentue durant toute la scène d'amour, depuis l'arrivée de Tristan jusqu'à celle du roi Marke. Cette obscurité est indispensable, non pas seulement parce qu'elle s'accorde avec la *lettre* du drame, mais bien plutôt parce qu'elle s'harmonise avec son *esprit* même, parce qu'elle est, si je puis dire, l'atmosphère indispensable à sa vie, parce que la moitié de la suggestion poétique qu'il fait naitre en nous, parce que toute l'émotion qu'il y suscite, est dûe au mystère de la nuit dans lequel il se développe. Voilà ce que M. Gailhard n'a ni vu ni senti, ce qu'il était pourtant essentiel de comprendre ou tout au moins d'imiter, si on ne l'exécutait par persuasion. Blanche écharpe d'Isolde qui, d'un mouvement rythmique, appelez le bien-aimé, vous n'avez plus de sens si vous n'apparaissez comme un point lumineux dans la forêt obscure que traverse Tristan ! Et vous, groupe enlacé, aux mains unies, aux lèvres jointes, groupe immortel de Tristan et Isolde, qu'êtes-vous donc pour nous spectateurs, sinon deux figures harmonieuses se détachant dans la nuit ! La nuit, c'est ici plus qu'un symbole, c'est la Divinité protectrice qui, de ses doux effluves, enveloppe et rassure les amants, c'est la puissance qu'ils invoquent et en qui ils ont foi... Aussi bien la direction de l'Opéra les a-t-elle baignés de lumière, ou du moins enveloppés d'un demi-jour qui anéantit le sens intime du drame et constitue le contre-sens le plus frappant ! Ah ! sans doute la direction de l'Opéra a-t-elle plus souci de la mise en valeur de belles épaules qui garnissent l'amphithéâtre et le devant des loges que de la compréhension du drame wagnérien ! Et mon objection, il y a dix années, se serait heurtée à des difficultés inextricables. Mais depuis dix ans, le public a bien changé, et il accepte maintenant, en matière d'éclairage, ce qu'il eût jadis impitoyablement repoussé. Donc M. Gailhard me paraît étrangement retarder sur son temps en n'étant pas plus audacieux. La Comédie Française elle-même, la solennelle et traditionnelle Maison, ne craint plus de faire la nuit presque complète dans la salle et sur la scène — rappelez-vous telle scène d'*Hamlet* — et certes elle a plus

profité de l'enseignement de Bayreuth que l'Académie nationale de musique. Je ne parle pas de M. Albert Carré, qui à l'Opéra-Comique pousse jusqu'au dernier degré de l'ingéniosité, jusqu'aux plus subtils raffinements, l'art des éclairages et leur rapport avec le développement psychologique des personnages. Si M. Gailhard veut se convaincre, sans longs déplacements, de ce que peut donner, même sur une scène minuscule, la variété des éclairages, qu'il prenne la peine de pousser jusqu'au boulevard de Strasbourg... et il verra les effets à la Delacroix que M. Antoine obtient à maintes reprises dans le *roi Lear*, particulièrement dans la scène du supplice de Glocester. Il est au moins regrettable de constater que notre première scène lyrique est assez en retard sur les autres pour craindre de mécontenter un public qui ne demande qu'à se laisser faire et qui est d'ailleurs stylé par les autres théâtres !

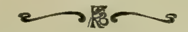
J'en ai fini avec le principal grief de mise en scène, et j'arrive à l'interprétation. On sait que la netteté de la diction, l'art de détacher la syllabe en l'accentuant dans la mesure où le permet l'émission de la voix, et en la subordonnant au chant, c'est encore une des pierres angulaires du système wagnérien, aussi indispensable en matière de déclamation que l'éclairage en matière de mise en scène. Si Wagner a voulu l'orchestre couvert et l'a réalisé à Bayreuth, ce n'est pas seulement, comme on l'a dit trop souvent, pour augmenter l'illusion scénique, c'est encore et surtout pour atténuer les ondes sonores, et permettre que, dans les passages de force, la diction des acteurs ne fût pas couverte par l'éclat des masses orchestrales. C'est ainsi que certains acteurs wagnériens — M. Delmas est du nombre — sont arrivés à merveilleusement détacher la syllabe, à se faire comprendre presque comme s'ils parlaient ! Hélas ! on n'en saurait dire autant de M^lle^ Grandjean et de M. Alvarez, dont la diction est si empâtée, si confuse, si obscure, qu'on ne discerne rien de ce qu'ils déclament, et qu'il faudrait, de toute nécessité, pour suivre le développement dramatique, consulter le poème, si l'on ne connaissait l'œuvre. Je ne dissimule pas ma surprise de voir M. Alvarez tomber dans un pareil défaut, lui qui dans les *Maîtres-Chanteurs*, avait été un excellent Walther. La difficulté extrême du rôle de *Tristan* lui a-t-elle enlevé la liberté de ses moyens habituels ? Toujours est-il qu'il m'a semblé entendre un autre artiste.

Je sais qu'il faut avoir quelque indulgence pour les acteurs qui ont assumé la lourde charge de créer des rôles comme ceux de Tristan et d'Isolde. Wagner a demandé là à ses interprètes tout ce qu'ils peuvent donner, et même, à certains endroits, plus qu'ils ne peuvent raisonnablement donner. Savoir de tels rôles, les posséder suffisamment pour les traduire correctement, ce n'est rien encore, ou plutôt c'est le point où commence la mission du véritable artiste. Il y faut ajouter un don de soi même, un dévouement, une flamme intime que seuls l'amour de l'art et la conviction la plus profonde peuvent communiquer. Je déclare, pour ma part, n'avoir jamais vu en Allemagne un Tristan qui m'ait donné satisfaction : il n'est donc pas surprenant que M. Alvarez ait été inférieur à ce rôle terrible et écrasant. Quant à M^lle^ Grandjean, elle avait à lutter contre le souvenir d'une artiste admirable qui, pendant dix années, fut à Bayreuth l'Isolde idéale, — j'ai nommé Mme Rosa Sucher, à propos de laquelle je retrouve dans mes notes sur les représentations de 1891 cette appréciation : tout contribue à faire de cette actrice une Isolde incomparable : la pureté de la diction, la chaleur de la voix, la haute intelligence et la profondeur du regard, la beauté et la largeur du geste, enfin et surtout une plastique merveilleuse que je n'ai rencontrée chez aucune autre artiste ! — Tâche écrasante que d'avoir à succéder à pareille interprète dans le souvenir de ceux qui l'ont connue, et ils sont nombreux encore. Il faut bien dire que M^lle^ Grandjean a été par trop manifestement inférieure à cette tâche : il n'y a nulle ardeur, nulle flamme dans son interprétation : il n'est pas une minute où elle oublie qu'elle joue un rôle pour se donner elle-même et pour s'abandonner ; c'est une leçon bien apprise, qu'elle récite en y mettant toute son application, mais où nulle part il ne paraît qu'elle soit une artiste. Elle manque surtout de sentiment dramatique à un degré surprenant, et continûment donne cette impression de n'être jamais assez sûre d'elle-même pour pouvoir se livrer ! Elle est arrivée jusqu'au point où commence la véritable besogne de l'artiste, comme l'écolier qui a bien passé ses examens est arrivé au point où doit commencer sa véritable culture. Le rôle d'Isolde est peut-être le plus difficile qui soit pour une artiste dans tout l'art lyrique, mais que diable ! on ne sollicite pas un rôle, on ne le quête pas, comme a fait M^lle^ Grandjean, quand on n'est pas plus sûr de ses moyens. Pour dire toute la vérité, un peu plus de modestie n'eût point mal fait ! Et pour être tout à fait juste, je ne craindrai pas d'ajouter : lorsqu'on est M^me^ Wagner, on n'attribue pas un rôle de cette importance, on ne le maintient pas à une artiste aussi manifestement insuffisante, alors que tout indique qu'elle ne sera pas de taille à le porter. Mais ici nous retrouvons toutes les préventions et tous les partis-pris qui sont familiers à Wahnfried.

Dieu me préserve d'exalter outre mesure l'enseignement de Bayreuth ! Je ne suis pas de ceux qui s'agenouillent aveuglément devant les réformes

wagnériennes, et qui, l'oreille constamment tendue aux acoustiques par où la veuve autoritaire de l'illustre musicien entend régenter le monde musical, ne prennent conseil que de Bayreuth ! Un assez grand nombre d'années s'est écoulé d'ailleurs pour qu'au fanatisme un peu irraisonné des débuts — ce fanatisme qui accompagne presque nécessairement toute initiation à une grande œuvre — ait pu succéder l'esprit critique qui ramène toutes choses au point : nous commençons donc à être bien placés pour juger sainement. Il n'en reste pas moins que, de l'effort colossal d'un génie qui s'égale aux plus grands, des exemples que nous proposa son théâtre-modèle durant sa période héroïque, c'est-à-dire jusqu'en 1894 environ, une leçon se dégage... quelques vérités d'ordre supérieur en matière d'interprétation dramatique s'imposent à nous, qui ne sont plus seulement l'apanage d'un artiste et d'un théâtre, mais par leur éclatante évidence deviennent le patrimoine commun de tous les dramaturges. N'en pas tenir compte, ou bien s'insurger contre elles, c'est tenter une réaction inutile. C'est ne plus marcher avec son temps, et quand on monte une œuvre, l'œuvre-type de celui qui les a mises en lumière, ces vérités, c'est non plus *traduire*, mais *trahir* cette œuvre... Voilà ce qu'il m'a paru intéressant de dire. Voilà pourquoi cette représentation de *Tristan*, au lieu de marquer un progrès pour l'Académie nationale de musique, constitue plutôt un pas en arrière, semble un retour vers les traditions désuètes de l'Opéra, retour s'appliquant, par une ironie singulière des choses, à l'œuvre qui, dans la pensée de son auteur, devait le plus contribuer à combattre cette forme hybride et surannée.

PAUL FLAT.



SIGURD LE TÉMÉRAIRE

Trilogie de Bjoernstjerne Bjoernson (1)

Dix ans sont écoulés, lorsque débute la première scène de la tragédie finale, *Le retour de Sigurd*. Les évènements se sont précipités. Une fois l'héritier légitime de Magnus-aux-pieds-nus, une fois le Hiérosolymitain mort, son fils Magnus IV tenta bien de lui succéder ; mais l'adolescent, clerc plutôt que paladin, n'était pas de taille à conserver l'héritage de la couronne. L'un de ses oncles de la main gauche, forban de la pire espèce, parvint donc sans peine à le supplanter. Ayant fait prisonnier le malheureux jeune homme, il l'enferma au fond d'un cloître, après avoir eu la cruelle précaution de lui crever les yeux. Comme Sigurd, cet Harald IV est un batard de Magnus aux-pieds-nus. Plus que jamais le Téméraire se croit à la veille de toucher au but.

Quand le rideau se relève, nous sommes à Bergen, au château royal, dans la salle du trône. En buvant l'hydromel doré dans des hanaps incrustés de pierreries, les grands vassaux, faisant cercle autour du trône d'Harald IV, discutent familièrement de l'arrivée d'un inconnu, qui se donne pour Sigurd le Téméraire, et ne prétend à rien moins qu'à la moitié du royaume de Norvège. D'aucuns racontent que cet aventurier consacra huit années de sa vie à la guerre sainte et qu'il s'y comporta en vaillant capitaine ; d'autres ajoutent que, deux hivers et plus, il ne songea qu'à amasser de l'argent en faisant un commerce de messageries entre les côtes d'Angleterre et celles de Norvège. Voici neuf jours, en tout cas, qu'il réclame une audience, mais le Roi hésite indécis, ne pouvant se lasser de prendre conseil du tiers et du quart de ses guerriers. Les uns, partisans des solutions définitives, proposent de soumettre l'étranger à l'épreuve du fer ardent tandis que les bons courtisans se bornent à vanter la jeunesse intellectuelle et physique d'un souverain qui, dans l'exercice de ses hautes fonctions, n'a besoin de prendre avis de personne — tandis enfin que les diplomates, devinant déjà la secrète pensée de leur maître, insinuent avec plus d'adresse, qu'autrefois, aux îles d'Orkney, ce Sigurd aurait, en dépit de la foi jurée, préparé le massacre des otages de guerre... Bref, la scène se prolonge interminable ; l'Homère scandinave sommeille jusqu'à s'endormir. Un auteur latin eût fortement émondé ces scènes.

Enfin Sigurd est introduit. En ces dix années, il a vieilli terriblement. Comme dit Thjostulf : « A le voir, on comprend qu'il a dû souffrir les pires détresses. » Avec un fier courage, il raconte sa vie constamment travaillée par l'angoisse, constamment chargée de soucis, « car l'homme, affirme-t-il, ne peut pas anéantir les pensées qui le tourmentent comme se brûle à la flamme, un écheveau de fil ! » — Il dit sa vaillance, sa gloire répandue dans les terres d'Orient, ses droits imprescriptibles à la moitié du royaume de Norvège. Touché par tant de misères et par une volonté aussi rare, Harald IV inclinerait assez à faire droit à ces étranges revendications lorsque les grands vassaux, craignant une sentence qui compromettrait leurs respectives ambitions, exigent, au préalable, une discussion à huis clos.

Force est donc à Sigurd de se retirer et la conversation de naguère reprend, interrompue à l'instant propice, par le départ du roi que vient réclamer, pour l'empêcher sans doute de commettre une bonne action, une dame inconnue dont on ne dit point le nom et que nous ne reverrons jamais. Dès qu'ils sont

(1) Voir la *Revue Bleue* des 3 et 10 décembre 1904.

livrés à eux-mêmes, les grands vassaux se concertent. A tout prix, il faut éviter de partager la couronne: aussi décident-ils de repousser les discutables prétentions de ce soi-disant héritier de Magnus III. L'un de ces chefs, un certain Beintein, dont la mémoire, remontant quatorze années en arrière, se souvient de l'heure plutôt pénible, où ce même Sigurd contraignit ses deux épaules à toucher la poussière, prend sur lui, au mépris de toute loi d'honneur, d'arrêter ce redoutable prétendant sous le prétexte qu'il sait mensonger, qu'à la cour de Catanas, ce capitaine aurait préparé le meurtre des prisonniers de guerre.

Cependant la félonie dont Sigurd vient d'être victime soulève une reprobation à peu près unanime. Ceux des grands vassaux qui penchaient en faveur du nouveau venu, ceux même qui affectaient la neutralite, indignés de cette flagrante injustice, décident, à l'instigation de Thjostulf, d'opposer à la force, les efforts réunis de leurs volontés. Le plan de ces chevaliers bienveillants serait, après avoir délivré Sigurd, de le conduire à Drontheim, où ils attireraient sous un prétexte Harald IV. Une fois les deux frères en présence, ils se font forts d'obliger le roi pusillanime, mais généreux, à partager un royaume à la posssession duquel tous deux ont en somme, des droits équivalents.

Par malheur, Beintein surprenant ces projets s'efforce de les déjouer. Devançant l'action des conjurés, il se rend à la prison et, sous couleur de mériter son pardon, il dévoile au captif, le complot libérateur et lui offre de le conduire sous escorte sûre, à Drontheim. Mégalomane jusqu'à la folie, Sigurd ne sait plus distinguer ni sa voie, ni son étoile. Sans soupçonner le piège, il accepte avec enthousiasme ; mais à peine la barque a-t-elle quitté la rive, que l'infortuné fils de Magnus-aux-pieds-nus reconnaissant, trop tard, que le chemin suivi n'est point celui qui mène à Drontheim comprend — et avec quel désespoir ! — la nouvelle trahison dont il sera le martyr. Au lieu d'un trône, Beintein ne lui a préparé qu'une tombe.

La révolte de sa grande âme lui inspire de nouvelles forces pour continuer, quand même, la lutte jusqu'au bout. Echappant aux mains de ses gardiens, il se jette à la mer et tente de gagner à la nage la rive lointaine, disparaissant bientôt, perdu peut-être, entre les rochers blancs de glace, sous la neige tombante, par un de ces lamentables crépuscules septentrionaux qui donnent aux terres norvégiennes l'horreur dantesque des derniers cercles de l'*Enfer*.

En apprenant ces nouvelles fâcheuses, les conjurés se concertent.

Maintenant que le complot a été découvert, leur sécurité se trouve compromise et comme aucun d'entre eux n'acceptera la déchéance, ils comprennent que ce sera demain la guerre civile, la patrie ravagée, le bien-être et la fortune d'un chacun pour longtemps en péril ; le présent contient en germe un tumultueux avenir.

Ensuite, brusquement, la scène change. C'est une caverne sauvage sur une côte déserte, au bord de la mer furieuse. De minute en minute, la nuit sans étoiles est éclairée par les furtives phosphorescences des éclairs. Soudain surgit un homme hagard, les vêtements déchirés, sans bonnet, sans manteau, ruisselant comme un dieu marin. Il parle : à sa voix nous reconnaissons le tragique naufragé.

Au troisième acte nous sommes au port de Bergen, par une nuit obscure de la même semaine de ce même hiver. Sur le quai, philosophiquement, une sentinelle monte la garde en chantant d'une voix monotone la complainte du pauvre roi Magnus IV, auquel sans pitié pour sa verte jeunesse, ses ennemis crevèrent les yeux « Dix-huit printemps ! Pauvre « Magnus ! ton étoile brillante, adorée du peuple, comme elle tomba rapidement ! » Glaciales, des rafales soufflent du large, soulevant des tourbillons de poussière. Il faut bien être un pauvre chien de soldat, esclave de la consigne, pour rester dehors par un temps pareil. Cependant le militaire remarque que ce soir, comme deux autres soirs déjà qu'il était de faction, une nonne persiste, agenouillée, les mains jointes, sur l'un de ces rochers d'où, par delà les sinuosités du fjörd, l'on aperçoit l'immensité de la vaste mer. Or cette nonne que l'implacable Destinée a rendu presque folie, cette suppliante aux lèvres exténuées de répéter la même prière, cette aïeule aux cheveux blanchis par la douleur dont la vie ne tient plus qu'à une espérance, c'est — le hasard nous l'apprendra tout à l'heure — Thora, la malheureuse mère de Sigurd, que nous n'avions pas revue depuis les adieux pathétiques du prologue. Depuis quinze ans et plus, ses lèvres n'ont pas connu la satisfaction d'embrasser le rude visage de celui qui, né de sa chair, a emporté sa jeunesse, sa fortune, sa pensée !.. Les premiers temps, des rumeurs étranges parvinrent jusqu'au cloître où elle était allée cacher sa détresse : Sigurd se trouvait aux Croisades, Sigurd se battait sur les côtes de l'Ecosse, puis le silence s'étendit, d'hiver en hiver plus impressionnant. Elle avait confiance néanmoins ; son instinct maternel l'avertissait qu'il était toujours vivant, le fils de sa honte et de sa gloire. Et maintenant encore, quoique chacun le tienne pour mort, elle persiste à l'attendre, fidèle tant qu'elle conservera un souffle de vie, indifférente à tout ce qui n'est pas ce souvenir !

Des mains charitables entraînent la malheureuse. Alors, à l'insu de la sentinelle, des ombres débarquent et disparaissent. Nous devinons, à leurs paroles rares et hâtives, Sigurd et ses nouveaux partisans.

Un complot se trame, qui a pour but d'attenter aux jours d'Harald IV. Cependant sur la rive, de nouveau solitaire, le soldat, pour oublier l'ennui de monter la garde par un temps pareil, reprend le cours interrompu de ses doléances et de ses chansons.

Tout à coup, stridente, une voix de femme crie éperdue : « Au secours ! au secours ! le roi est assassiné ! » Aussitôt, c'est le va et vient des soldats affolés, la brusque arrivée des grands vassaux et les questions anxieuses: « Qui a fait le coup ? Où les meurtriers ont-ils fui ? » Mais personne ne sait rien, personne n'a rien vu. Harald a été poignardé tandis qu'il reposait entre les bras d'une femme. Or la situation est grave : ce roi ne laisse que deux petits princes en bas âge ; Si Thjöstulf, le seul des grands vassaux en qui le peuple ait confiance se déclare pour Sigurd, c'en est fait de la première noblesse du royaume. Sigurd monté sur le trône de Norvège, tous ceux et ils sont nombreux, qui ont permis la mutilation de Magnus IV, tous ceux qui ont laissé se tramer la trahison dont le Téméraire faillit être victime, n'ont plus à espérer aucune espèce de pardon. Le Croisé sans peur accomplira sans pitié son rôle de justicier !

Mais tandis que Thjöstulf, indécis, répète anxieusement sa question : « Quel est le meurtrier ? » une voix puissante s'élève dans les ténèbres, d'une barque déjà lointaine sur la mer obscure, et cette voix crie avec emphase :

Le meurtrier, c'est moi, Sigurd fils de Magnus ! ! !

DES HOMMES DANS LA FOULE. — Ecoutez ! c'est Sigurd qui aurait fait le coup ! — Je n'en suis pas étonné, Il avait de quoi se venger !...

LA VOIX DE SIGURD. — Ce meurtre je l'ai accompli pour venger le roi Magnus auquel ils avaient crevé les yeux ! pour venger la trahison dont ils s'étaient rendus coupables envers moi. Maintenant le trône est à nous. Je règnerai avec l'aide du peuple !

DES HOMMES DANS LA FOULE. — C'est avec notre aide qu'il règnera ! — Il a confiance dans le peuple, alors la paix ne sera plus troublée ! — Oui, la paix ! nous ne demandons que la paix ! — Vive la paix ! vive la paix !

LA VOIX DE SIGURD. — Saluez en moi votre roi, et la paix règnera tant que je vivrai, sur ce pays ! Il ne sera rien advenu que la mort d'un homme qui n'aurait jamais dû être roi !

DES HOMMES DANS LA FOULE. — C'est bien la première fois que l'on ose dire la vérité sur Harald ! — Certes, il parle d'or ! — Les choses vont pour nous de mal en pis ! — Voulez-vous bien vous taire !

LA VOIX DE SIGURD. — Parmi vous, pour me répondre, n'est-il aucun des grands vassaux ?

UN HOMME DANS LA FOULE. — Thjöstulf est ici.

LA VOIX DE SIGURD. — Qu'il parle, qu'il me réponde, il en a le droit !

THJÖSTULF. — En effet, j'ai à te parler. Dis-moi, Sigurd, es-tu vraiment le frère d'Harald ? Dans ce cas, il est facile de reconnaître que tu es né dans le péché. Ou bien, ne serais-tu pas le frère d'Harald ? Alors le crime que tu viens de commettre deviendrait doublement inexcusable.

LA VOIX DE SIGURD. — As-tu pesé tes paroles, Thjöstulf ? Pense à ce que fut ma destinée !

THJÖSTULF. — Lorsque tu plantais ton épée dans sa poitrine vivante, as-tu songé que, par ton acte infâme, tu me repoussais à jamais, moi et avec moi, tous les guerriers à l'âme généreuse ?

LA VOIX DE SIGURD très lentement. — Ce que j'ai fait, Dieu me le pardonnera.

THJÖSTULF. — Dieu te le pardonnera, peut-être ; mais moi je ne saurais te le pardonner ! L'aide que je te promis autrefois, s'arrêtait où s'arrête la Loi. Sache que, dorénavant, je fais cause commune avec tes ennemis.

LA VOIX DE SIGURD. — Le sort en est jeté, à la volonté de Dieu !

THJÖSTULF *haranguant le peuple*. — Vous l'entendez ? Le mal qu'il va commettre, il le fera pour obéir à la volonté de Dieu ! Il cherche à se tromper lui-même, comme il vous a trompés déjà ! Je vous en avertis, il est terriblement dangereux avec sa volonté inflexible, cet homme à la figure blême de martyr. Mais pour lui résister, nous sommes à l'abri sous le *palladium* des Lois. Les deux enfants d'Harald l'élèvent bien haut, de leurs tendres mains et, bien fort, leurs voix d'innocence vous appellent au secours ! Quant à celui, là-bas superbement drapé dans son manteau d'orgueil, il n'y a pas assez de pierres sur ce rivage pour les jeter contre sa tunique ! Comme un chien galeux qui n'apporte que le mal, chassez-le sans pitié, hors du pays !... Pas de trêve... pas de quartier !... à mort !... à mort !...

Et tandis que la foule, arrachant les pavés du port, se met à les lancer contre la mer obscure en hurlant : « Fratricide ! Maudit ! A mort ! » *lentement, la toile tombe.*

*
* *

Pour la seconde fois, la barque portant Sigurd et sa mauvaise fortune est parvenue à échapper aux fureurs ennemies. Avec les quelques compagnons qui lui restèrent fidèles, il a vogué vers le Nord, abordant aux dernières terres habitées, avant les solitudes hyperboréennes. C'est là, qu'au début du quatrième acte, nous le retrouvons, deux ans plus tard. Pauvre roi d'illusoires royaumes, son palais, pour l'heure présente, est une caverne ; son trône, un bloc de pierre ; pour parc royal, il n'a que des plaines de neiges, ceintes de montagne de glace, au milieu desquelles, comme ses rêves, flambent et meurent, dans des apothéoses de lumière, qui font les ténèbres d'après plus opaques, les prodigieuses et fugaces aurores boréales.

Tous ceux de Drontheim ou de Bergen qui le relancèrent jusqu'en cette Laponie lointaine ont été massacrés sans pitié. Le secret de sa dernière retraite fut ainsi sauvegardé. Cependant quoique les Finnois aient accueilli le prétendant téméraire avec des compassions de bons Samaritains, ces deux hivers d'exil et d'inaction restèrent pour l'héritier de Magnus-aux-pieds-nus, deux nouvelles stations, plus douloureuses que toutes celles qu'il avait connues, de l'interminable *Chemin de Croix* qu'il parcourt avec une énergie non encore démentie !... Mais qu'importe la fortune adverse, son rêve subsiste, intact, et il en poursuivra la réalisation jusqu'au terme, obstinément, que ce terme doive être le trône ou la tombe !...

Un inconnu se présente ; il vient à Sigurd au nom de Thora. La malheureuse voudrait revoir le fils de sa douleur. Après beaucoup d'hésitations, après avoir

répondu superbement : « Ma mère me reverra lorsque je serai sur le trône de Norvège! — Oh, d'ici là, que de larmes l'infortunée aura encore à répandre!... » Sigurd, cédant à l'attrait filial, finit par consentir. Il reviendra, à la dérobée, retrouver sa mère dans l'une des îles désertes de la côte norvégienne. Et déjà son sang bouillonne de volitions nouvelles, déjà les pensées se pressent affolées, dans son âme, car retourner en Norvège, revoir sa mère et les amis de sa mère, ce sera forcément recommencer la lutte, reprendre la tentative désespérée, livrer la suprême bataille!

A ce moment, suraiguë, une voix de femme chante, tandis qu'une main blanche écarte les peaux d'ours qui masquent l'ouverture de la grotte. C'est une jeune fille du pays. Sous les fourrures épaisses, sa beauté a la fragilité d'une fleur des neiges. La longue course qu'elle vient de fournir a semé l'émotion sur la pâleur de ses joues; elle parle contrainte par la plus poignante des inspirations :

En toute hâte, j'ai bouclé mes skis et me suis élancée du haut des rochers. Est-ce que la nouvelle est vraie? que les flambeaux vont s'éteindre ici? que tu as de nouveau confiance en ton étoile?

Sigurd. — Oui, cette nouvelle est vraie.

La Finnoise (*s'avançant craintive*). — Oh! ne crois plus à ton étoile. Elle te conduisit jadis loin de ta patrie, dans les déserts où le sable brûlait la plante de tes pieds, puis elle te ramena dans ce pays, le pays des glaces éternelles, où la neige pèse lourdement sur nos tentes légères. Ne vois-tu pas combien de fois déjà, elle t'a égaré?

Sigurd. — Mon regard ne sut pas toujours distinguer mon étoile. C'est pourquoi j'ai souvent marché dans les ténèbres.

La Finnoise. — Oh! ton étoile est mensongère. Ecoute, mon vieux père, le roi de notre peuple a demandé au Grand Esprit le secret de ton avenir. Nous en tremblons encore!

Sigurd. — Qu'avait il vu?

La Finnoise. — Un champ de bataille couvert de morts.

Sigurd (*rapidement*). — Etais-je parmi ces morts?

La Finnoise. — Non.

Sigurd. — Alors, console-toi, ma route traverse plus d'un champ de bataille.

La Finnoise. — Ensuite, il vit une île, au loin, dans l'Océan. Une multitude d'hommes revêtus de tuniques bleues y étaient assis et de la mer, il en venait d'autres, toujours d'autres et ils s'asseyaient à côté de ceux qui y étaient déjà.

Sigurd. — Est-ce que je me trouvais parmi eux?

La Finnoise. — Non pas; ceux qui venaient de la mer, la face obscure, les vêtements mouillés, — ceux-là étaient des morts, des frères, des époux, des fils. Ils avaient été tués sur le champ de bataille; il conduisaient un homme garrotté.

Sigurd. — Et cet homme était?

La Finnoise. — Toi-même, Sigurd! (*le Téméraire reste pensif.*) Laisse-moi m'asseoir auprès de toi, contre tes genoux. (*La Finnoise fait ce qu'elle vient de dire.*)

La Finnoise. — Allons, étranger, apprends à te connaître toi-même; ne m'as-tu pas souvent raconté les aventures de ta vie? De tous temps, tu as été poursuivi de désirs insatiables. Pourquoi n'as-tu pas voulu rester auprès de ta mère? Un chef étranger te prit en affection; il t'adopta. Pourquoi l'abandonnas-tu? Une autre fois, tu servis avec honneur un Jarl. Pourquoi le quittas-tu? Ne devins-tu pas capitaine dans les terres des pays du Sud? Pourquoi es-tu revenu? Comme marchand ne gagnas-tu pas de l'or en faisant le commerce sur mer? Dis-moi où as-tu laissé tout cela? Maintenant, te voilà vaincu, abandonné du peuple dont tu es le roi et pourtant tu ne songes qu'à retourner vers lui, qu'à reprendre la lutte. Est ce que ton Dieu n'est pas un Dieu cruel? Il déchire ton pauvre cœur d'angoisses sans fin, il incline tes jours vers le désespoir. Regarde maintenant notre peuple; il n'y a pas un seul de nos hommes qui ait un habit fait de laines étrangères. Nos Finnois n'ont aucun objet de parure qui vienne des pays du dehors; ils mangent la chair, ils boivent le lait de leurs rennes; ils dorment sur la terre glacée et encore la loi du plus fort les oblige-t-elle à abandonner le dixième de leur bien à ton peuple. Ils ne possèdent pas de maisons; ils vivent au milieu des tempêtes. Le ciel est leur unique toit. Tous, ils sont tous ainsi et pourtant la joie habite parmi nous; oui, la joie car nous savons qu'après notre mort, nous monterons au-dessus des plaines de neige durcie, dans un pays sans frontières, dans une patrie magnifique où resplendit l'éternel soleil, où les ruisseaux ont à jamais emporté les neiges, où les bouleaux deviennent grands et portent des fruits. Alors viendra sur le rivage le Grand Esprit. Aux sons de sa lyre, se rassembleront les animaux des forêts et des océans et, parmi eux, l'homme marchera le premier, libre de tout souci. (*Elle se relève*). Ecoute-moi, je ne suis qu'une enfant, qu'une pauvre Finnoise, au-dessous de ton peuple, indigne de ta famille, mais tu n'es pas venu vers nous, comme les autres étrangers, pour piller et pour égorger. Mon peuple t'aime. Il m'est permis de m'entretenir avec toi. Tu as galopé sur nos haquenées; tu fus le convive de nos tables et, pendant nos repas, tes souvenirs évoquant les pays éloignés que tu parcourus, nous apprirent maintes choses utiles. Rappelle-toi : lorsque tu viens chez nous, nos chiens n'aboient pas, ils lèchent tes mains; les rennes flairent tes vêtements. Oh! reste avec nous. Mon père possède cinq cents rennes, je suis son héritière. Prends-en la moitié et mène-les où tu voudras. Tu m'as dit que ton Dieu était partout... il est donc aussi dans nos champs de glace!

Sigurd. — Comme tu viens de le faire, une jeune fille autrefois me pria. Tu es semblable à elle.

La Finnoise. — Elle te pria de...

Sigurd. — ... de prendre ce que je ne dois pas prendre, car ce que je cherche est plus grand encore! Maintenant...

La Finnoise. — Quoi donc?

Sigurd. — Non pour moi, mais pour ceux qui se sont confiés en moi, est-ce mon devoir de tenter ce dernier effort, le plus difficile de tous?

La Finnoise. — Espères-tu réussir?

Sigurd — Je n'espère rien, mais je sais que dans les conditions actuelles, vivre ici, me semblerait affreux.

La Finnoise (*se retirant*). — Affreux! que dis-tu?

Sigurd (*se levant*). — Plutôt, plutôt la mort. Au moins tout serait fini.

La Finnoise (*angoissée*). — Nous te paraissons donc plus misérables que la mort?

Sigurd. — Tu ne comprends pas le sens véritable de mes paroles.

La Finnoise. — Explique-moi.

Sigurd. — Il est une chose en ce monde, qui m'est plus chère que toutes autres. Dis-moi, si tu aimais un homme, ne laisserais-tu pas tout pour le suivre?

La Finnoise. — Ah! certes, si cet homme m'aimait lui aussi de tout son cœur.

Sigurd. — Et s'il ne t'aimait pas, tu ne voudrais point le suivre?

La Finnoise. — Non.

Sigurd. — Mais tu t'efforcerais de gagner son amour?

La Finnoise. — Non.

Sigurd. — Alors tu tomberais dans la tristesse, tu deviendrais malade.

La Finnoise. — Oui, pour un temps. Puis je retournerais à une ancienne place de campement où j'ai joué lorsque j'étais enfant.

Sigurd. — Et tu l'oublierais?

La Finnoise. — Mais oui, surtout si c'était l'été.

Sigurd. — Alors, je ne peux pas t'expliquer ce que je pense.

La Finnoise. — Essaie pourtant. Qu'éprouves-tu? raconte-moi.

SIGURD. — L'éternel désir de tout ce que la vie me refuse.

LA FINNOISE. — Oh ! Je te comprends. C'est parce que tu n'as pas encore passé l'été parmi nous. Sinon tu ne souhaiterais plus rien.

SIGURD. — L'hiver, tu éprouves donc aussi des désirs ?

LA FINNOISE. — Oh oui ! J'espère après le soleil ! Mais, en été, le soleil ici ne se couche plus. La nuit est semblable au jour; j'ai vite fait d'abandonner nos tentes légères ; mes chiens mes troupeaux de rennes dorment autour de moi. Nous sommeillons à peine, errant sans cesse, de place en place. La nuit est comme le jour, le jour est comme la nuit. Nous ne pensons pas à l'avenir, c'est comme si cela ne devait jamais finir, mais hélas, la fin vient toujours trop vite !

SIGURD. — Je sens qu'alors mes pensées me tourmenteraient avec une acuité nouvelle.

LA FINNOISE. — Oui, parce que tu ne sais pas te réjouir. Dis-moi, as-tu jamais aimé un chien ?

SIGURD. — Mais oui, il m'est arrivé parfois d'éprouver de l'affection pour un être inférieur.

LA FINNOISE (*étonnée*). — Parfois... pourquoi seulement parfois.

SIGURD. — Parce que souvent je n'ai pas le temps de penser à l'amour.

LA FINNOISE, — *Pas le temps*?... Qu'est-ce que cela veut dire ?

SIGURD. — *Cela veut dire que mes yeux ne savent plus voir lorsque mon âme pense.*

LA FINNOISE. — Ah ! maintenant, je comprends. (*Elle semble vouloir partir.*)

SIGURD. — Pourquoi t'en vas-tu déjà? Crois-tu que je n'aime pas ton pays et ton peuple ?

LA FINNOISE. — Je crains que tu ne préfères celui-ci à celui là. C'est pourquoi je veux m'en aller.

SIGURD. — Comment ?

LA FINNOISE. — Aucun lieu de ce monde ne te donnera le repos. Aucune âme n'est digne de toi. Adieu, ton Dieu doit être un Dieu cruel. La mort t'est chère. Maintenant, *je sais que je dois partir.* Adieu !

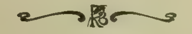
SIGURD. — Attends encore, rien ne presse.

LA FINNOISE. — Je vais rassembler mes troupeaux, bâtonner ma haquenée et marcher vers le sud, en attendant la venue du soleil ! (*Elle sort*).

SIGURD (*pensif*). — Ils fondent les flocons de neige qui tombent sur une main brûlante. Dans quelques jours, mon cœur l'aura oubliée, elle aussi !. Le premier devoir de l'homme n'est-il pas de quitter sa patrie, sa famille ? Comme des forêts, ces contingences passagères masquent à nos yeux l'avenir. Il est vrai qu'ensuite, l'horizon n'est jamais aussi beau que nous l'avions espéré. Qu'importe puisque nous avons du moins la lumière, la bonne lumière qui nous montre clairement la route de notre destinée. D'un pas affermi, nous pouvons alors marcher vers le futur. Savez-vous pourquoi mes compagnons m'abandonnèrent ? pourquoi Harald IV trouva des amis et pourquoi je n'en ai plus ? Parce que je ne suis point pareil aux autres capitaines, parce qu'aucune faiblesse n'empêcha jamais mon bras d'agir ! Dès la première entreprise, j'ai toujours tenu, haut et ferme, mon Droit! La Loi est mon chemin, mon seul sentier possible. Cependant le courage commence à m'abandonner, d'aller toujours de l'avant et je reste dans la solitude, à me lamenter sur mon sort. N'étais-je pas venu pourtant apporter à la Norvège, les tables de la Loi ? Mais la cognée peut-elle devenir l'amie de la forêt? Le jardinier, le défenseur de la mauvaise herbe ? La Loi ne saurait protéger les bêtes fauves !... Ce serait un outrage intolérable si ceux-là m'aimaient qui ont aimé Harald IV !

ERNEST TISSOT.

(*A suivre*).



Une Exposition parisienne.

—

LE " SALON " DES CHAUFFEURS

Aux Champs-Elysées, cinq heures ; la pluie tombe. Brusquement, de chaque côté de l'avenue Nicolas II, des guirlandes de feu se sont allumées, et c'est un éblouissement de clartés joyeuses dans la nuit. Le fronton du Grand-Palais flamboie sous l'averse ; le vent secoue, le long de sa façade, des trophées de drapeaux mouillés, et l'on voit se ruer parmi les flaques d'eau, vers l'immense dôme de lumière, les coupés élégants, les fiacres sales, les automobiles et, sous les cloches des parapluies, la foule grouillante et ruisselante des piétons. Cohue de 14 Juillet. Plus de 30.000 personnes entrent ici tous les jours, depuis une semaine ; et, chaque après-midi, c'est l'écrasement. L'Exposition des Automobiles est devenue la suprême attraction, le « clou » de l'hiver parisien. Pourquoi ? C'est la question que je me pose en essayant de jouer des coudes parmi la foule qui s'écrase autour des *stands*, encombre les buffets, déborde sur les plus lointaines des salles latérales, envahit les galeries supérieures et, de là, reflue vers le annexes du Cours-la-Reine où, gaiement, on continue de se bousculer.

Pourquoi ? Au premier abord, cet affolement des curiosités, déchaîné autour d'une exposition de voitures, ne se comprend pas très bien ; et beaucoup d'honnêtes gens ont pu se demander pour quelles raisons la foule parisienne, à qui les occasions de s'amuser ne manquent point, guette avec une impatience si particulière, depuis quelques années, l'ouverture de ce « salon » -ci ?

Paris a trois grandes expositions d'art par année, et des « petits salons » à ne plus les compter ; il a un concours agricole, des « salons » de chiens, d'oiseaux et de fleurs ; des expositions industrielles constamment renouvelées, et où la science lui prodigue les surprises et l'amusement de toutes sortes de nouveautés : et il n'accueille tout cela que poliment, en souverain bienveillant qui consent à se divertir et que depuis longtemps rien n'étonne plus. Mais qu'en un vaste enclos soient réunis quelques centaines de véhicules, dont il sait l'usage, et qu'il connaît pour les avoir vus, depuis plusieurs années, du matin au soir courir dans ses rues, ou pour les avoir utilisés lui-même : et à la nouvelle du spectacle qui va lui être donné, une frénésie le prend. Il veut être là, il veut voir, il veut toucher... Pas demain ; tout de suite. Il tombe du ciel des hallebardes ; qu'importe ! Ils étaient dix mille au vernissage des salons de peinture ; ils sont quarante mille à l'ouverture de celui-ci. Pourquoi?

Pour plusieurs raisons que je crois avoir distinguées, à travers la cohue affreuse dont je sors.

*
* *

Remarquez ceci, d'abord : que la foule aime à regarder des voitures ; que, d'une façon générale, le véhicule neuf l'amuse, à la façon d'un gros joujou, — d'un joujou pour grandes personnes. Coupé, cabriolet, « tram » ou wagon, la voiture évoque à son esprit des impressions délicieuses : la volupté de se déplacer sans fatigue, la petite griserie de l'excursion, le bonheur d'être assez riche pour s'en aller, commodément, vite et loin. Les plus gueux ont fait ce rêve-là. En 1900, l'une des « rétrospectives » où les promeneurs de l'Exposition s'attardaient le plus volontiers était celle des voitures, des beaux carrosses d'autrefois ; à l'Exposition des moyens de transport, à Vincennes, rappelez-vous les défilés interminables de la foule, le dimanche, à l'intérieur des wagons de nouveaux modèles, aménagés avec une ingéniosité de confort si amusante, et ces raffinements de luxe au contact desquels se complaisait si gentiment la badauderie populaire.

Sûrement ce sentiment est un de ceux qui ont poussé, depuis une semaine, aux Champs-Elysées tant de curieux, tant de curieuses, surtout. L'automobile est un objet de luxe, un véhicule pour riches, que tous ceux qui ne sont pas riches ont caressé le rêve de posséder. Et ce sont principalement ceux là qui se bousculent autour des stands. On assiste à de puérils et gentils spectacles : à des « marchandages » de voitures très chères, par de jeunes couples que le « Métro » ramènera chez eux tout à l'heure. On interroge et l'on discute ; on se fait ouvrir une portière : un peu plus curieuse encore que Monsieur, Madame s'installe, se carre voluptueusement sur les sièges souples. « Combien, celle-ci ? — Quatorze mille. — Ce n'est pas cher. » Elle a follement envie de rire en disant cela. Monsieur, lui, pose des questions techniques, s'intéresse au mécanisme, écoute d'un air dégagé des explications qu'il ne comprend pas très bien, présente des objections que le fabricant, respectueusement, réfute. Et il y a ainsi tous les jours aux Champs-Elysées quelques milliers de jeunes ménages, de cercleux désargentés, d'ambitieuses demi-mondaines qui viennent jouer très sérieusement à ce jeu. C'est déjà un public, cela, et qui suffit à grossir l'opulente foule des vrais amateurs, de ceux qui viennent là pour le bon motif, en clients et non point en badauds.

Et voici un autre public encore : celui des sportsmen. Cette industrie naissante (voilà huit ans à peine qu'elle est créée) a déjà ses légendes et ses héros; elle a eu même ses martyrs ; et elle a remporté de splendides victoires, qui ressemblent moins à des victoires de commerçants qu'à des victoires de soldats.

Telle enseigne évoque le souvenir d'un match héroïque, où les pires dangers furent courus ; sur telle autre s'inscrit le nom d'un « chauffeur » à qui l'épreuve qu'il affrontait coûta la vie. Leurs « marques » sont des noms de batailles... C'est l'originalité et la grandeur de cette singulière industrie qu'il n'a pas suffi aux hommes qui l'ont fondée d'être heureux, laborieux et malins ; plusieurs d'entre eux ont dû le commencement de leur fortune à des prodiges d'audace et de virtuosité sportives ; en sorte que nous nous trouvons ici devant une espèce d'hommes assez particulière, je veux dire des fabricants qui, presque tous, ont « une histoire », et sont des figures intéressantes à regarder.

L'homme de sport est donc ici « chez lui » ; ces industriels lui inspirent une sorte de respect ; ce sont des confrères heureux dont il admire la bravoure et dont les succès lui font plaisir ; une solidarité l'unit à eux. L'un d'eux me disait :

— Vous vous étonnez de l'essor prodigieux de cette industrie de l'automobilisme. Et c'est une espèce de miracle, en effet. L'automobilisme, il y a une dizaine d'années, n'était rien. Voyez ce qu'il est devenu... Il y a sept ans, nos fabricants ont commencé de fournir des voitures à l'étranger ; ils lui en ont vendu pour 1.700.000 francs. L'exportation dépassait 4 millions, l'année suivante ; elle atteignait, en 1900, 7 millions et demi, et près de 16 millions en 1901 ; elle dépassait 30 millions en 1902 ; elle s'est élevée au chiffre de 70 millions l'année dernière ; et l'ascension continue. Nous sommes devenus les fournisseurs du monde entier. Promenez-vous autour des stands ; vous y entendrez parler toutes les langues. Le Salon des automobiles est un marché où l'on vient, à présent, conclure des affaires de tous les points du monde. Il y a depuis huit jours, au Grand Palais, quelques centaines d'Américains de New-York, de Philadelphie, de Chicago, qui n'ont pas visité l'Exposition de Saint-Louis, et qui ont fait le voyage de France tout exprès pour visiter celle-ci. Je pourrais vous citer tel fabricant qui, dès maintenant, refuse d'accepter des commandes pour 1905 ; une seule maison de l'étranger a *retenu* pour elle sa production d'une année. C'est un engouement ; c'est une fureur... Une Américaine vraiment élégante ne saurait commander ailleurs qu'à Paris ses chapeaux et ses robes ; un Américain soucieux de chic ne peut décemment faire venir ses automobiles que de Paris.

» Et maintenant, continue mon compagnon, comprenez-vous pourquoi ces hommes ont grandi si vite, et remporté de si belles victoires ? Je vais vous le dire : c'est que ce sont des *hommes de sport*. Un bourgeois quelconque qui s'avise de fonder une indus-

trie pense d'abord aux risques qu'il court; il est prudent, ne s'avance qu'à pas comptés vers l'inconnu: il a peur des aventures... Les gens que vous voyez sont des travailleurs qui aiment les aventures, au contraire, et que le risque séduit. L'inconnu ne les effraye pas, il les attire; ils aiment la lutte, et leur volupté est de foncer sur l'obstacle au lieu de le tourner. Ils ont transporté dans l'action industrielle l'énergie folle qui les emportait hier sur les routes : des hommes qui ont pris l'habitude de ne se rendre d'un point à un autre qu'à l'allure de « cent vingt » à l'heure, dussent-ils s'y casser la tête, ne sont pas des négociants ordinaires; ils se rompront les os à la poursuite du succès, ou l'atteindront du premier coup.

» Ils l'ont atteint. Parmi les fabricants que vous voyez ici, il y a des hommes qui ont débuté dans la carrière comme simples coureurs, comme graisseurs de voitures, ouvriers, commis-voyageurs en « bécanes »; ils ont aujourd'hui des usines et possèdent des millions. Cela s'est fait simplement en sept ou huit années...

» Et tout cela n'est que le commencement d'une révolution qui stupéfiera nos petits-fils. Vous vous demandez pourquoi tant de curieux viennent s'écraser dans ce hall; mais je vous en prie : regardez les figures; écoutez les gens parler. Il n'y a pas ici que des millionnaires, des cocottes, des badauds et des joueurs de foot-ball. Il y vient, et par milliers tous les jours, des commerçants, des individus de tout rang, des boutiquiers même que hante ce rêve : substituer au véhicule attelé l'automobile qui accélérera le service des livraisons, permettra de travailler mieux, et plus vite. Ceux-là songent aux luxueuses voitures, et si commodes, dont X... se sert pour promener dans Paris ses pianos, Y... ses comestibles, et Z... ses confections et sa parfumerie; et cet exemple chatouille leur ambition, les excite à vouloir se poser, eux aussi, devant leur clientèle, en hommes de progrès... »

Nous avions, pour essayer de fuir la cohue, gagné les salons latéraux du palais; et de là, comme on s'y bousculait presque autant que dans la nef centrale, les galeries supérieures. Ici, ce ne sont plus des voitures qu'on expose, mais toutes les variétés d'engins, d'accessoires, d'outils, de produits, dont l'industrie de l'automobilisme a suscité la création.

— Ces gens, me dit en riant mon compagnon, sont admirables; je vous disais qu'il y a de l'héroïsme dans tout ce qu'ils entreprennent; regardez... leurs moindres enseignes sentent la bataille...

Au-dessus des comptoirs, de grandes pancartes étaient suspendues, et l'on y lisait : « Pneus *Sans peur*... Accumulateurs *Invicta*... » Une foule encore errait de ce côté; mais une foule silencieuse et grave, de gens modestement vêtus et que visiblement n'amenait point là l'envie de s'amuser. Mon guide avait remarqué ma surprise.

— Voici encore, me dit-il, un des éléments intéressants de la clientèle qui nous visite chaque jour. Ceux-ci ne viennent pas au Grand Palais pour y marchander des automobiles. Ce sont des élèves ingénieurs, des contremaîtres, des ouvriers mécaniciens, ajusteurs, électriciens — qui viennent ici pour étudier de près le mystère de cette machinerie, se renseigner sur une « nouveauté » dont ne leur ont point parlé leurs livres, chercher au contact de ces choses neuves des idées neuves, y découvrir peut-être un moyen plus fécond d'utiliser leur intelligence et leurs mains...

Nous nous étions approchés du vaste balcon qui domine la nef. Un spectacle féerique nous enveloppait. Tout autour des stands couraient des guirlandes d'or; des fleurs de feu s'épanouissaient, et la foule toute noire et grouillante continuait de s'entasser dans un tumulte de fête, parmi le décor des architectures enflammées. Du fond de la coupole, une colossale calotte de feu faisait resplendir des clartés de ses deux cent mille lampes le dôme vitré du palais tout entier; le chant brutal d'un orchestre éclata... : Nous cherchions un escalier de descente, et nous avions atteint un couloir presque désert de l'immense galerie. Dans ce couloir, il y avait des choses vagues entassées : une maquette démolie du Grand Palais, des vieux papiers, des débris de caisses d'emballage, — et un groupe en plâtre, d'imposante dimension. Cela représentait une femme nue qui pleurait, tenant entre ses bras convulsés le corps chétif d'un enfant. Sur le socle, un nom : *Agar*.

L'œuvre me plut par la grâce de son exécution et par le sentiment de tendresse douloureuse qui l'animait. De quel cerveau d'artiste était sorti ce rêve-là ? Je n'en sais rien. L'entassement des caisses et des vieux papiers cachait la signature. Et cette épave du dernier Salon, oubliée là, dédaignée, — reléguée, loin des vacarmes de la Science triomphante, dans le coin aux ordures, m'apparut comme quelque chose d'un peu triste et d'assez symbolique...

EMILE BERR.

SAUVONS LES CHEFS-D'ŒUVRE !

« *La vie réelle de l'homme est en lui-même* », affirmait Obermann, il y a cent ans. Belle devise, — à condition de nous dévouer sans trêve à tous les bons spectacles de la nature et de l'art qui composent l'aliment de notre vie intérieure !

Auprès des claires *impressions* des contemporains, un contraste fait réfléchir la pensée en exaltant la vue : c'est, rue Laffitte, en plein sanctuaire de l'Impressionnisme, un tableau de musée, une *Assomption de la Vierge*, exécutée, il y a trois siècles, pour le couvent de San Domingo el Antigo, de Tolède, patrie adoptive de son auteur, et venue de la galerie de l'infant Don Sébastien de Bourbon. Grand tableau cintré, d'aspect magistral : d'un cercueil de pierre entr'ouvert, la Vierge s'élève, les bras étendus dans une gloire ; deux groupes d'apôtres expriment diversement et dramatiquement le dialogue entre le ciel et la terre : gestes vibrants; têtes livides et pensives ; belles oppositions de pourpre et d'émeraude. Rien de Murillo voluptueux. On évoque aussitôt l'*Assomption* du Titien, l'atmosphère ardente de l'Académie des Beaux-Arts de Venise... Aussi bien l'auteur, un Grec, a traversé l'influence vénitienne avant de fonder une école espagnole de peinture à Tolède.

Quel Parisien connaît cette singulière figure de Domenico Theotocopuli, surnommé par les Vénitiens *Il Greco* (les Espagnols auraient dit *El Griego*)? Longtemps obscur, absent du Louvre hier encore, son nom seul pourrait suggérer l'époque byzantine et les fresques moyen-âgeuses du Mont-Athos ou du Mont-Cassin... Mais, loin d'être un primitif, c'est un décadent : et le beau décadent pour un Salon d'automne! Le Greco mourut en 1625. Sans doute, il subit l'influence italienne, il respira les soirs d'une Venise crépusculaire et ce clair-obscur à la fois décoratif et passionné que Stendhal le psychologue osait préférer à l'innocence des Primitifs; il fut Vénitien, avant d'être *lui-même*, — inégal et génial, — avant d'encadrer dans une atmosphère blême des fantômes trop longs... Mais quel brillant professeur d'harmonie! quelle personnalité, déjà, dans l'imitation!

Qui sait si le Musée de Boston, qui vient d'acquérir un puissant portrait du Greco, ne va pas accaparer ce nouveau spécimen d'un maître *rare* dans toutes les acceptions du terme? En dépit des progrès du *transatlantisme*, il devient pénible de répéter trop souvent le voyage du Louvre à Boston...

Et payées 360.000 francs, les *Quatre Saisons*, toutes françaises, du Parisien François Boucher (1), viennent de partir pour le Nouveau-Monde...

En même temps que le musée s'appauvrit, la rue s'enlaidit : le prochain départ de l'Imprimerie Nationale nous menace de la disparition de l'Hôtel de Rohan ; mais quel Parisien connaît encore son vieux Paris, et le vieil hôtel de la rue Vieille-du-Temple avec le *Cabinet des Singes* du peintre J.-B. Huet et les *Chevaux du Soleil* du sculpteur Robert le Lorrain? Qui remarque, un peu plus bas, l'Hôtel des Hollandais, avec sa porte monumentale, plus décorative que toutes les prétentions du *modern style*? Absorbé par le fait divers, le nationalisme a d'autres soucis que la précaire destinée du Pavillon de Hanovre, ce bijou survivant des boulevards anciens où M. le baron de Grimm croisait le jeune Mozart sortant de la Chaussée-d'Antin...

Nos musées, comme nos monuments, ont des « amis » : mais leurs « Sociétés », faute d'être voisines du Pactole — ou simplement du Pérou, rivalisent d'amour platonique avec le Budget des Beaux-Arts ; et si le véritable amphitryon est celui où l'on dîne, le vrai Mécène n'est-il pas celui qui pourrait joindre l'acte à la pensée? Or, les prix deviennent si fabuleux qu'une seule fortune est impuissante à payer une toile : il s'agirait de créer, en faveur des belles choses, un courant d'opinion, d'émulation, d'association, de *philanthropie*, pour ainsi dire (n'est-ce pas un bienfait qu'un beau spectacle?) ; de provoquer un large Syndicat d'amoureux d'art pour épargner la forêt ou la maison menacées, pour protéger la campagne et la rue, pour enrichir notre Louvre qui s'étiole et sauver notre Paris qui s'en va, pour signaler l'œuvre qui part et l'œuvre qui tombe, retenir le tableau qui passera les mers ou la façade qui s'effritera sous la pioche...

Il s'agirait, surtout, de rappeler au goût français nos amateurs travestis en spéculateurs uniquement soucieux du *bluff* et de l'*agio* : quel que soit l'intérêt des ventes fictives, valent-elles les expositions rétrospectives, périodiques ou, du moins, fréquentes, qui feraient entrevoir le trésor des collections privées, manifestant l'évolution d'un genre ou d'un art, racontant l'histoire du portrait, l'histoire du paysage, ou la géographie de la France enseignée par ses maîtres-peintres?

L'idéal difficile est moins de transporter les montagnes que d'éveiller la foi qui les transporte ; c'est de transformer l'égoïsme en dévouement, comme la lumière devient chaleur et la chaleur devient force... Est-il suffisant de sonner le glas de la beauté qui s'exile ou qui meurt?

C'est un poète, hélas! qui disait : « Poser la question, c'est la résoudre. »

RAYMOND BOUYER.

(1) Signées et datées 1755, et composées pour M[me] de Pompadour (vente Ridgway, 3 décembre 1901).

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. B.* et de la *R. S.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 27 5e SÉRIE — TOME II 31 DÉCEMBRE 1904

A MADAME MAGDELÈNE THORESEN (1)

Paris, le 3 décembre 1865.

Ma chère belle-mère !

Depuis longtemps je projetais de t'écrire ; car la chose m'est devenue possible. Autrefois je n'étais pas entièrement vrai vis-à-vis de toi, fût-ce dans nos relations épistolaires ou dans la conversation. Ce que j'avais à dire sur ma vie intérieure prenait une expression fausse ; j'en avais le sentiment très net, aussi je me renfermais en moi-même. Mais un voyage comme celui que je fais actuellement opère de grands changements chez un individu ; chez moi la transformation s'est faite en bien. Je ne m'étendrai pas sur les choses que j'ai vues et vécues, le récit serait forcément incomplet et d'ailleurs ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce qui a été pour moi d'une importance capitale, ç'a été d'être mis par la distance en état de mieux juger du vide que recouvrent, dans la vie publique de chez nous, les mensonges volontaires, et de la pitoyable phraséologie toujours inventive lorsqu'il est question de défendre une « grande cause » mais n'ayant ni la volonté, ni la force, ni le sentiment du devoir qu'exige l'accomplissement d'une grande action.

Combien souvent n'entendons-nous pas en Norvège les braves gens parler avec une profonde satisfaction de la sagesse norvégienne, laquelle n'est autre chose que cette tiédeur de tempérament qui met de bonnes âmes dans l'impossibilité de commettre une généreuse folie ! La foule est bien exercée, cela n'est pas contestable ; elle montre dans l'ensemble une régularité qui, dans son genre, mérite d'être traitée d'exemplaire : même allure de marche, même pas rhythmé pour tous. En ce pays-ci il en va autrement, tu peux m'en croire ! Pour peu qu'on ait conservé dans la plate existence de chez nous des vestiges d'humanité vraie, on sentira ici qu'il y a quelque chose de plus grand qu'un cerveau lucide, c'est une âme fortement trempée. Je sais des mères piémontaises, des mères de Gênes, Novare, Alexandrie, qui ont retiré de l'école des enfants de quatorze ans pour leur faire suivre l'expédition aventureuse de Garibaldi à Palerme ; et pourtant il ne s'agissait pas de sauver la patrie, mais de réaliser une idée. Combien parmi nos membres du Storthing te paraissent capables d'en faire autant, le jour où les Russes s'avanceront par la Laponie ? Chez nous l'impossible se dresse dès que l'effort exigé dépasse l'ordinaire mesure.

Ce ne fut pas un voyage d'agrément que le mien ! J'étais à Berlin lors de l'entrée des troupes, je vis la populace cracher dans la bouche des canons de Dubbel et ce spectacle me fit entrevoir le jugement de l'histoire : un jour elle crachera sur la Suède et la Norvège à cause de cette affaire. A Rome je constatai toutes sortes de vilenies parmi les Scandinaves. Que dis-tu des Danois, hommes et femmes, prenant place le dimanche dans la chapelle de l'ambassade de Prusse, et assistant avec ferveur à la prière du pasteur qui demandait à Dieu le succès des armes prussiennes au service d'une sainte cause ! Je me suis

(1) Femme de lettres et conférencière. Née en Danemark, mariée à un pasteur norvégien. Elle prit une part considérable au mouvement féministe en Norvège. Une de ses filles épousa Henrik Ibsen. Mme Thoresen mourut en 1902, âgée de plus de quatre-vingts ans.

démené, j'ai fait la guerre au mauvais esprit; car ici je ne crains rien. Dans mon pays j'avais peur, entouré du troupeau veule, et sentant derrière moi des sourires malveillants. Pourquoi y restes-tu? En Danemark, malgré tout, il y a encore beaucoup de belles et bonnes choses. Mon petit garçon n'appartiendra jamais avec mon assentiment à un peuple qui veut former des Anglais, non des hommes. Souvent il me paraît décourageant de travailler à une époque telle que la nôtre. Lorsqu'une nation n'a pas devant soi un avenir spirituel illimité, qu'importe un délai d'un ou de cent ans? C'est ainsi que j'envisage les choses par rapport à la Suède et à la Norvège. Nous ne possédons pas la volonté d'accomplir le sacrifice quand l'heure aura sonné. Nous n'avons rien qui nous unisse, point de deuil profond, comme en a le Danemark; il nous manque cette élévation de l'âme indispensable à la douleur profonde. Aux yeux de mes compatriotes la chute de l'Etat serait le pire des malheurs. Mais la chute d'un Etat ne peut être un grand deuil et quant à la fin de la nation, ils ne la sentent pas. Le Danemark en tant que nation ne disparaîtra pas; car un peuple reste vivant aussi longtemps qu'il est apte à la douleur. Je ne comprends pas ceux qui veulent voir dans le Danemark le plus à plaindre des pays scandinaves. Crois-moi, il n'en est pas ainsi.

N'as-tu rien écrit ces temps derniers? Pas de poésies? Il me semble que maintenant tu pourrais produire. Nous avons lu ton ravissant poème : *L'Histoire de Signe*; je t'en parlerai lorsque nous nous verrons. Autrefois quelque chose nous séparait. C'est à cela sans doute que tu faisais allusion lorsque tu me dis, à mon départ, qu'il y aurait du changement et que tout irait mieux. Je compris à peu près, mais il fallait que la prédiction se réalisât pour que le sens de ces paroles me devînt entièrement clair. Sois persuadée qu'à présent je sais t'apprécier à ta valeur. J'avais besoin de sortir de nos turpitudes pour me purifier. Là-bas je ne parvenais pas à mener une vie intérieure exempte de contradictions; je n'étais pas le même dans mes œuvres et hors d'elles. C'est pourquoi ma production littéraire a manqué d'unité. Je sais bien que je suis encore en pleine transition, mais il n'en est pas moins vrai que je me sens dès maintenant sur un terrain solide. J'ai composé cet été un grand poème dramatique qui paraîtra à Noël chez Hegel (1) et te sera immédiatement envoyé. Ecris-moi dès que tu l'auras lu et dis-moi tout ce que tu en penses. Dans la lettre ci-incluse, je prie Clemens Petersen (2) d'en faire le compte rendu sans tarder. La critique en Norvège ne vaut rien.

Susanne t'a adressé deux lettres, l'une par l'intermédiaire de L. Dietrichson (1), l'autre par les soins du sculpteur Runeberg (2). Si quelque chose dans ces lettres t'a empêchée d'y répondre, n'hésite pas à le faire maintenant!

Thomas ne fut pas entièrement heureux aux examens, mais il peut se rattraper à la fin de l'année. Qu'as-tu décidé relativement à Axel? Doit-il vraiment rentrer au pays et redevenir Norvégien? Tous ceux qui ont quelque valeur devraient rester à Copenhague, car c'est là qu'est encore le vrai centre scandinave, là que se rencontre le plus d'indépendance d'esprit au milieu des diverses tendances exclusivistes.

Salue de ma part la grande Sara et la petite Dorothée, ainsi qu'Axel. C'est toujours, je pense, un brave enfant. Je sais que Marie est en voyage. Quant à Sophie, je suppose qu'elle va bien. Il y a six mois que nous sommes sans nouvelles d'elle.

Impossible d'écrire sur Rome. On peut la dépeindre mais non pas rendre ce qu'il y a de meilleur en elle, ce qui n'a son pendant nulle part. Je travaille beaucoup et reste enfermé chez moi. Susanne et Sigurd (3) parcourent la ville en tous sens; tantôt ils errent parmi les ruines, tantôt ils visitent les musées, les galeries, les collections. Tout est immense ici, mais une paix indicible est répandue sur les choses. Point de politique, point d'esprit mercantile, point de régime militaire pour marquer la nation d'une empreinte d'exclusivisme. Cette nation est capable de peu et ne sait pas grand'chose, cela est certain, mais elle est belle, sincère, pacifique. Tu devrais vivre quelque temps ici!

Sigurd sait lire à présent, il lit chaque jour des contes et des légendes populaires. Si tu pouvais par l'intermédiaire de quelque voyageur nous envoyer une histoire sainte, ce serait un véritable bienfait.

Ton dévoué,

HENRIK IBSEN.

Sorrente, le 15 octobre 1867.

Ma chère belle-mère!

Je n'essaierai pas de me justifier de mon long silence; je ne puis que solliciter ton pardon. De semaine en semaine, je formais le projet de t'écrire une longue lettre, mais j'en restais à l'intention, ainsi qu'il en est souvent pour toute ma correspondance.

Je t'adresse mes plus cordiales félicitations au sujet du mariage de Sara (4) et te prie de la saluer de ma part. Je me réjouis sincèrement qu'elle doive habiter Copenhague. Elle ne me paraît pas faite pour la vie en Norvège. S'il y a là quelque infériorité, c'est dans cette vie étroite, non dans la nature

(1) Nom de l'éditeur danois d'Ibsen.
(2) Critique littéraire danois.

(1) Homme de lettres norvégien.
(2) Sculpteur finlandais, fils du poète Runeberg.
(3) Fils d'Ibsen.
(4) Sœur de Mme Ibsen.

de Sara qu'il faut la chercher. Je ne m'explique pas comment tu supportes cette existence! Telle qu'elle m'apparait aujourd'hui, elle crée un indicible ennui, un ennui qui tue l'esprit en vous, qui abat la volonté. C'est la malédiction qui s'attache à des conditions de vie mesquines, de rapetisser les âmes.

Il est probable que Dorothée ne tardera pas à te quitter, elle aussi; tu seras plus libre de t'éloigner. Tu dois voir l'Italie, non en la parcourant, mais en t'y fixant pour un long séjour.

Obtiens une bourse de voyage, ne la sollicite pas, exige-la. Qu'on agisse en ta faveur par la parole et par la plume. Tant de démarches ne devraient pas être nécessaires; chez nous elles sont indispensables pour mener une affaire à bien — ailleurs aussi peut-être!

Je ne puis te dire grand'chose par lettre sur mon voyage. Vers le milieu de mai, nous partîmes pour Ischia, où nous restâmes jusqu'à la mi-août. Depuis nous avons circulé sur la rive méridionale du golfe, nous déplaçant pour éviter le choléra, etc. Nous retournerons à Rome à la fin du mois. Il y a, comme tu dois le savoir, des troubles dans l'État pontifical, et nous avons grande envie de voir de près ce qui s'y passe.

J'ai terminé un nouveau poème dramatique qui paraîtra à Noël; il sera du plus haut intérêt pour moi de connaître ton avis sur cet ouvrage. Le titre est *Peer Gynt*, nom du personnage principal. Il est parlé de ce Gynt dans les contes d'Asbjörnsen. La donnée première dont je disposais était mince, je n'en avais que plus de liberté pour travailler selon ma fantaisie.

Hegel m'apprend que ton nouveau livre ne paraîtra qu'au printemps, et que ce sera un gros volume. Je n'en sais pas plus long, et je suis impatient de le connaître. Il y a un avantage à s'expatrier : notre vie nationale n'arrive à nous que dans ses manifestations les meilleures. L'écho des faits divers de la rue nous est épargné et cela est bien. Nous n'avons pas vu de journaux norvégiens postérieurs au mois de mai.

Qu'advient-il de Thomas? Reste-t-il fidèle à son projet d'entrer au théâtre? A-t-il débuté? En Norvège, la situation des artistes n'est pas brillante, mais s'il a la vocation, rien à dire. Axel paraît fort intelligent; il doit être près de la fin des études scolaires.

Je suis très étonné que l'imprimeur Tönsberg me demande de collaborer à un livre qu'il a l'intention de publier. Lorsque je quittai la Norvège, ce Tönsberg comptait dans ses moyens de subsistance la publication d'une feuille ordurière où j'étais, ainsi que beaucoup d'autres, fréquemment insulté dans les termes dont cette sorte de journaux est coutumière. J'ignore s'il continue ses prouesses. Mais je ne veux pas acheter mes ennemies; aussi M. Tönsberg n'aura-t-il jamais une ligne de ma plume.

J'espère que tu as reçu la lettre de Susanne, datée d'Ischia. Elle et Sigurd vont bien. Ils ont eu de légères attaques de fièvre qui n'ont duré que peu de jours. L'un et l'autre se promènent souvent dans la montagne; pendant ce temps je travaille. Il ne nous reste plus qu'à visiter Pompéi et le musée de Naples, ensuite nous retournerons à notre chère Rome. Je serais bien fâché que la politique trouvât moyen de s'y introduire; pourtant, tôt ou tard, cela arrivera.

Je souhaite que tu conserves ta santé et ta vigueur tout en composant ton livre. Comment tu parviens à travailler quoique malade, c'est pour moi une chose incompréhensible. Permets-moi une observation : sois attentive à la langue dans ce nouvel ouvrage. *L'histoire de Signe* et les autres récits renferment quelques expressions et tournures de phrases qui ont en norvégien un sens très différent de celui que tu leur attribues, et un plus grand nombre qui n'ont jamais été norvégiennes.

Il faut se garder d'adopter des altérations locales sans racine dans le passé. Renseigne-toi, prends conseil chaque fois que tu seras dans l'incertitude au sujet d'une particularité de langage, et ne m'en veuille pas de ma remarque. Mieux vaut tenir l'avertissement d'une lettre privée que de la critique publique. Un jour ou l'autre, il se trouverait quelqu'un pour t'attaquer sur des questions qui, de notre temps, font l'objet de vives controverses. Nous ne devons pas fournir des armes à nos adversaires.

De bonnes amitiés à vous tous,

Ton dévoué, HENRIK IBSEN.

Rome, le 31 mars 1868.

Ma chère belle-mère,

Malgré mon faible talent épistolaire, je te prie d'accepter amicalement quelques lignes. Il me semble que j'ai une infinité de choses à te dire, mais je n'y parviens pas en t'écrivant. J'espère y réussir mieux de vive voix. Je crois qu'il en sera ainsi, tout en sachant bien que je ne suis vraiment moi-même qu'en remuant mes pensées dans la solitude.

Je conçois difficilement comment je pourrai vivre hors d'Italie, surtout à Christiania; mais il faut en arriver là. Toutefois je sens que l'isolement est une nécessité dans notre pays, du moins en ce qui me concerne, si je ne veux me faire des ennemis de presque tous mes compatriotes. Laissons tout le reste; ce que je ne puis supporter, ce sont les flatteries à l'égard des Suédois.

En raison de leur culture particulière, ceux-ci sont des ennemis de notre génie national. Et l'on croit pouvoir réconcilier les adversaires au moyen de concessions réciproques! Il est heureux pour les individus qui font cette politique qu'un honnête homme ne puisse dire son mot dans notre presse sans user

d'infinies précautions. Une polémique avec ces gaillards-là n'est pas chose facile. Et qui aurait-on pour soi ? Personne. On serait seul à lutter. Souvent il m'apparaît clairement que ceux qui, chez nous, sont doués d'intelligence et d'âme n'ont autre chose à faire que de se réfugier, comme l'animal blessé, dans les profondeurs des bois, pour y mourir. Le mieux qui pût arriver à notre pays serait un grand malheur national.

Il n'aurait plus le droit d'exister s'il se montrait faible dans l'épreuve. J'ai vu ici des exemples d'abnégation qui me font établir des comparaisons et celles-ci ne sont pas à l'honneur de notre nation.

Mes compliments au sujet de tes conférences ! J'étais certain d'avance du succès. Au reste, nous sommes sans nouvelles de chez nous. Nous n'avons pas encore reçu de journaux norvégiens depuis le commencement de l'année. Cela aussi est significatif. Tandis que les journaux danois et suédois nous sont envoyés gracieusement, le port payé jusqu'à la frontière des Etats pontificaux, le propriétaire du *Morgenblad*, le docteur de Besche, médecin du roi, vient de suspendre l'envoi de son journal parce qu'au jour de l'an l'affranchissement n'était pas payé d'avance par le Cercle scandinave ! Il y a quelque chose de profondément irritant à être contraint de rougir de ses compatriotes devant les étrangers.

Thomas est sans doute à Stockholm ? Je souhaite qu'il y réussisse. Tu auras bientôt la joie de voir Axel bachelier. Fais-leur mes amitiés. A toi les meilleurs souvenirs de ton dévoué.

HENRIK IBSEN.

P. S. — Le résumé de ce bavardage est : Tâche de partir bientôt. Oui ! Il faut que tu partes, que la chose soit possible ou non. D'ailleurs rien n'est impossible de ce qu'on veut avec frénésie.

Dresde, le 5 juin 1870.

Ma chère belle-mère

Au moment de faire partir les lignes qui précèdent je reçois ta lettre. Je veux ajouter quelque chose à la mienne.

J'apprends — et cela ne m'étonne pas — que nous sommes d'avis complètement opposé dans la question théâtrale. Je me range du côté de la direction, contre les rebelles, car je ne puis partager une sympathie sentimentale pour tous les genres de manquement au devoir. La direction d'un théâtre ne peut se pénétrer de l'esprit évangélique qui ne tient compte que de la brebis égarée et ne s'occupe pas du reste du troupeau. Cette manière de voir crée un désordre chaotique, comme lorsque Lamartine était chargé de gouverner la France. J'ai moi-même été directeur de théâtre et je sais que dans 99 cas sur 100 les acteurs ont tort incontestablement à l'égard de la direction. *Væ victis !* clamait-on dans l'antiquité ; le même cri peut se répéter aujourd'hui. Ce serait au plus haut degré préjudiciable à l'institution que de ne pas réfréner — surtout en ce moment — les instincts de rébellion. Un acteur ne se trouve pas dans la même situation que d'autres artistes : il n'a pas par lui-même de personnalité complète, il fait partie d'un mécanisme compliqué où son rôle est légalement déterminé. Son choix s'étant fixé sur cette carrière, il doit en accepter les conséquences. Ce que j'en dis ne prouve pas de la dureté de cœur, c'est le résultat d'une saine expérience. Les tendances réalistes de la direction ne me paraissent pas tant que cela à blâmer, puisqu'il s'agit d'un théâtre de second ordre, non subventionné par l'État, et jouant dans une ville de troisième rang. Ce serait différent si Mme Gundersen et son mari, M. Isachsen et quelques autres artistes doués d'un naturel vraiment généreux, faisaient preuve d'idéalisme dans la question des émoluments ; mais de mon temps ces mêmes artistes se montraient dans ladite question très réalistes. Je sais bien que M. Björnson dirigeait le théâtre dans un esprit tellement idéaliste que s'il avait conservé la direction une année de plus, il aurait relevé l'institution fort au-dessus du monde des réalités ; mais je ne puis approuver ces procédés.

Je partage l'opinion que la place de M. Brun au théâtre doit être secondaire. Comme dans ma précédente lettre je déclare être intervenu dans la mesure de mes moyens pour que M. Björnson réintégrât le poste avec une autorité limitée.

HENRIK IBSEN.

Traduction de Mme R. RÉMUSAT.

LES RÉFORMES NÉCESSAIRES A LA GUADELOUPE (1)

J'ai démontré dans un précédent article combien est grave la situation de notre vieille colonie de la Guadeloupe, qui ploie sous sa dette. — 200.000 francs à l'Etat ; 150.000 fr. à ses fournisseurs ; 225.000 fr. au Crédit foncier colonial ; 400.000 francs au compte de la ville de Pointe à Pitre pour remboursement de droits de quai indument perçus : voilà le bilan et ses douanes sont hypothéquées pour plus d'un tiers de leur rendement et ses forces contributives épuisées jusqu'au dernier sou et au-delà, par ses dépenses annuelles ! Que faire ?

Le budget de 1905, loin de présenter des disponibilités suffisantes pour permettre d'apurer l'arriéré,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 24 décembre.

apparaît en déficit, en ce sens que si — contrairement à la tradition antérieure à l'année 1904 — on établit des prévisions de recettes basées sévèrement sur des moyennes rigoureuses, on obtient un chiffre de recettes de 5.250.000 francs inférieur de 158.000 fr. environ au montant des dépenses (5.408.000 francs). Et cependant le projet de budget de 1905 réalise 230.000 francs d'économies sur le budget de 1904, qui présentait lui-même une réduction de 401.000 fr. sur les budgets précédents. Si considérable que soit ce double effort, il est encore insuffisant.

Pour faire face à de telles difficultés, le premier soin doit être d'équilibrer le budget de l'exercice prochain sans demander au Parlement aucun autre sacrifice que le maintien à son taux actuel de la subvention et l'abandon de l'annuité de 100.000 francs due à la métropole pour 1905, dont le ministre des Finances n'a d'ailleurs pas fait état au compte général des recettes de son budget. Il faut en second lieu réaliser de nouvelles économies jusqu'à concurrence de 100.000 francs. De cette façon l'équilibre du budget sera assuré et le crédit de 118.000 francs inscrit aux dépenses d'exercices clos pourra être élevé à 150.000 francs, montant probable du déficit de l'exercice 1904 qui se trouverait ainsi éteint sans qu'il soit nécessaire de recourir à un nouvel emprunt.

Quelles seront ces économies complémentaires? Celles que permet, dans le personnel dont la colonie s'offre le luxe inutile, le respect des droits acquis : la suppression d'un chef de bureau, hors cadre, au Secrétariat général, du chef d'escadron de la gendarmerie, de trois bureaux de l'enregistrement, par suite de la remise aux percepteurs du service de recouvrement des amendes, de la brigade de surveillance des Contributions indirectes qui ne surveille rien et de l'évêché, sans préjudice d'une réduction des dépenses diverses, et des frais de représentation du Gouverneur.

On aura ainsi paré au plus pressé. Quant à l'œuvre de liquidation du passé, elle dépend d'une double réalisation : un cadeau de l'État, un emprunt de la colonie.

La Martinique et la Guadeloupe ont bénéficié l'une en 1892, l'autre en 1897, d'une avance d'un million. Pour la Guadeloupe, c'était à l'occasion d'un tremblement de terre qui désola Pointe-à-Pitre : 350.000 francs allèrent aux sinistrés, le surplus profita à la colonie. Le remboursement devait se faire par annuité de 100.000 francs à compter de 1903. Ni la Guadeloupe, ni la Martinique, si cruellement éprouvée depuis par l'épouvantable catastrophe de la montagne Pelée, n'ont acquitté les fractions échues de leur dette. Le ministre des Finances n'a pas insisté.

Que le Parlement accorde à nos deux Iles antillaises remise des sommes dont elles sont débitrices. Cela ne vaudra-t-il pas mieux que ces sursis tacitement renouvelés chaque année à l'insu des Chambres, par un ministre qui se sait, en raison de la crise qui sévit là-bas, impuissant à faire rentrer ses créances? C'est le cadeau que la Martinique et la Guadeloupe françaises sont en droit d'attendre de la générosite de la France républicaine.

Pour le surplus, que la Guadeloupe se libère, soit par un emprunt, soit par une transaction à échéances annuelles, de sa dette actuelle envers le Crédit foncier colonial (225.000 francs) et des créances relatives aux droits de quai!

Ainsi sera restaurée la situation financière de l'île. Il appartiendra alors au Parlement, au ministère des Colonies, au Gouvernement local, au Conseil général, de faire — sur ce terrain déblayé — l'effort nécessaire pour éviter le retour du désordre, qui menait à sa ruine ce beau et malheureux pays.

C'est la faute aux Conseils généraux, dit-on volontiers, si tout a été dans nos possessions antillaises de mal en pis. De là à demander la suppression des assemblées locales, il n'y a pas loin. Si vrai que soit le reproche, comment la République pourrait-elle enlever à nos vieilles colonies ce qu'elles tiennent de la libéralité de l'empire?

Sans doute, dans la farandole des deniers publics, le Conseil général a mené la danse ; c'est ainsi que, contrairement à la loi de 1875, les procès-verbaux des sessions étaient rédigés et imprimés *in extenso*, au prix annuel de 5 à 6.000 francs; que les frais de rédaction et de buvette atteignirent respectivement 12.717 francs et 6.960 francs en 1897; 11.364 francs et 16.228 francs en 1898, soit une dépense journalière de 18 francs par conseiller ; 14.382 francs et 9.151 francs en 1900 et 11.832 francs et 6.886 francs en 1901! Les chiffres ont leur éloquence!

Pour détruire de pareils abus, un peu de fermeté suffit. La représentation locale y retrouverait son crédit compromis et le budget des ressources disparues dans un gaspillage qui dénote de trop fâcheuses tendances de la part d'une assemblée dont le rôle essentiel consiste à modérer et à contrôler les dépenses.

Pas n'est besoin, pour rappeler le Conseil général à sa fonction, de changer la législation. En effet, aux termes d'un avis du Conseil d'Etat de 1892, « il appartient exclusivement aux gouverneurs de fixer les prévisions de recettes, lors de l'arrêté du budget ». Un tel droit implique donc bien celui de fixer aux dépenses une limite aussi basse que peut le conseiller la situation économique ; les goûts de prodigalité et de surenchère électorale de l'assemblée locale se trouvent ainsi sagement endigués, puisque par application des articles 8 et 9 du Senatus Consulte de

1866, les Gouverneurs sont en droit de rétablir l'équilibre, lorsqu'il est rompu, en diminuant les dépenses facultatives que le Conseil général vote comme il l'entend, lié qu'il est, quant aux dépenses obligatoires, par des maxima fixés par décrets en Conseil d'Etat.

Mais la tentation est grande pour toutes les assemblées d'empiéter sur les pouvoirs des Gouverneurs et le Conseil général de la Guadeloupe ne s'en est pas fait faute ; aussi y aurait-il avantage à élargir le droit de ces hauts fonctionnaires, en leur attribuant l'initiative exclusive des augmentations de dépenses, comme cela existe dans les gouvernements de l'Asie et de l'Afrique.

Une fois le Conseil général ainsi ramené à l'application plus stricte de la loi et à son rôle de gardien des intérêts des contribuables, on serait bien près d'atteindre à l'équilibre budgétaire sur des bases solides et à la réforme de la foule des petits abus, comme ceux qui consistent — je cite au hasard — pour les maires et les gendarmes à se délivrer des feuilles de route ; à fixer des frais de tournée au bénéfice d'agents qui ne se déplacent jamais ; à permettre aux commissions d'examen de boire et de manger aux frais du budget local ; à éviter à certains particuliers, notamment aux hommes politiques influents, l'ennui de verser au Trésor ce qu'il lui doivent; à laisser incomplets les inventaires des mobiliers administratifs ; à exagérer les frais de bureaux ; et pour les communes à s'abstenir de rembourser leurs commandes à l'imprimerie du gouvernement ou leurs cessions de main-d'œuvre pénale, quittes à en obtenir tous les cinq ou six ans du Conseil général un dégrèvement illégal.

Mais quelle est donc, en dehors de ces abus qui ne suffisent pas à l'expliquer, la cause de la crise aiguë dont souffre notre colonie ?

Le produit des contributions directes se maintient. Mais si l'on examine les recettes douanières qui ont fléchi de 1.267.260 francs en 1895, à 1.022.510 en 1900 et à 866.170 en 1902, on s'aperçoit de l'influence désastreuse dans cette proportion descendante, de l'application de la loi du 11 janvier 1892. D'après les statistiques de douane, on voit en effet que les marchandises d'origine française ou coloniale tendent à remplacer peu à peu sur le marché guadeloupéen les produits d'origine étrangère ; le mouvement se produit surtout sur les viandes salées, les farines, la bière, l'huile de pétrole, les savons, les tissus de coton, les ouvrages en fer et en acier. Cette évolution est d'autant plus remarquable que les marchandises de provenance américaine ou anglaise, bénéficiaient de prix de transport très avantageux. Sans doute le commerce et l'industrie de la France s'en peuvent réjouir, mais le budget de la Guadeloupe en supporte les conséquences, puisqu'il ne perçoit plus sur les marchandises d'origine française qui affluent dans la colonie les droits de douane qu'il percevait autrefois sur les importations étrangères.

Le produit des douanes risquait de baisser encore si la crise sucrière née de la Conférence de Bruxelles avait persisté et si la colonie s'était vue dans l'obligation, pour éviter la fermeture des usines et le chômage de 40.000 travailleurs, de consentir un nouveau sacrifice en abaissant le taux du droit de sortie. Fort heureusement le cours du sucre, parti de 22 francs il y a un an, est remonté à 28 fr. 30 et même à 34 fr. On peut donc surseoir à ce dégrèvement et si le Parlement se décidait à exempter de tous droits les produits coloniaux à leur entrée en France, comme il en est question, il serait possible et logique de retenir, au profit de la colonie, une partie des avantages ainsi concédés par la métropole et de relever les droits de sortie perçus pour le compte du budget local.

Les finances de la Guadeloupe s'en trouveraient du coup singulièrement raffermies et l'œuvre des grands travaux si nécessaires se pourrait entreprendre — avec la perspective d'une ère nouvelle de prospérité.

Mais en attendant cette réalisation encore lointaine, c'est dans le relèvement des recettes des contributions indirectes, grâce à la répression de la fraude, qu'il faut chercher des ressources nouvelles.

L'impôt par litre d'alcool pur est à la Guadeloupe de 1 fr. 50 ; comme l'eau-de-vie titre à peine 50°, c'est 0 fr. 75 par litre. Or, la consommation moyenne mensuelle étant de 2 litres environ par habitant, le droit à percevoir devrait être théoriquement de 18 francs par an (24 litres à 0 fr. 75) soit pour 150 000 habitants et en exceptant les jeunes enfants, 125.000 consommateurs, 2.150.000 francs de recettes. Or, jamais ce chiffre n'a été atteint. En 1903, le produit des droits s'est élevé à 1.669.982 francs, ce qui laisse présumer une fraude de 320.000 litres d'alcool pur !

La fraude ou pour employer l'expression élégante d'un fraudeur célèbre dans le pays, « la dérivation de l'impôt », personne ne la nie. Que dis-je ? on s'en vante. Elle porte avec elle la considération. L'assemblée locale la regarde comme une nécessité pour le bouilleur de cru qui sans elle serait ruiné et pour le consommateur trop pauvre pour boire de l'alcool ayant payé les droits.

La théorie est peu morale et très nuisible aux intérêts du Trésor. On a tenté de mettre un terme au mal en créant deux brigades spéciales de surveillance et en fusionnant le service des contributions indirectes avec le service des douanes. Ce n'est pas

assez et une troisième mesure s'impose : l'incorporation, dans les cadres généraux d'un service commun à toutes les colonies, des divers agents chargés de la répression de la fraude, afin qu'il ne soit permis à aucun d'exercer sa mission dans son pays natal, là où il a noué des alliances, acquis des intérêts, pris parti dans les querelles locales et dans les batailles politiques. Tandis qu'en France l'employé des contributions indirectes ne peut être affecté au département où il est né, où il s'est marié, où il a sa famille, où il possède, aux Antilles, au contraire, dans ces îles grandes à peine comme un département, l'agent sert souvent dans son village même. L'abus est si grand qu'à la Guyane une récente inspection a mis en lumière ce fait que la majeure partie des agents, dans cette colonie, en étaient originaires !

Le budget fait naturellement les frais du violent amour des indigènes pour le sol natal, singulièrement surexcité d'ailleurs par le jeu des influences parlementaires et des combinaisons électorales.

C'est à la réforme du service des contributions et au zèle de ses agents qu'il faut demander l'équilibre du budget, que des prévisions sagement établies fixent pour 1905 à 4.400.000 francs et qui devraient atteindre 4.500.000 francs.

Mais il ne suffirait pas de réaliser ce faible relèvement des recettes, il faudrait, encore et surtout, comprimer jusqu'à ce chiffre les dépenses de la colonie qui atteignent actuellement, en faisant état des réductions opérées sur les derniers budgets, 5.250.000 francs.

Comment faire ? A moins de toucher aux situations acquises, de licencier des agents locaux, peu utilisables sans doute, mais depuis plus ou moins longtemps en fonctions, on ne peut, en bonne équité, procéder que par voie d'extinction. La méthode est bien lente pour une situation si critique. Aussi devient-il indispensable de réformer les grands services, dont le fonctionnement alourdit le budget et dont l'organisation trop complexe dépasse les besoins de la colonie.

La suppression du budget des cultes permettrait de réaliser 130.000 francs d'économies annuelles, et la réforme de l'organisation judiciaire, qui est un vrai scandale, entraînerait une nouvelle économie de 150.000 francs.

La France et l'Algérie-Tunisie réunies comptent 676 magistrats de Cour d'appel, soit un conseiller par 70.000 habitants, et leur solde revient à 0 fr. 13 par habitant et par an. A la Guadeloupe, il y en a un par 15.000 habitants et qui coûte 0 fr. 90 par justiciable. Quant au travail, la moyenne des arrêts civils rendus par les Cours de la métropole est de 131 par an, alors que la Cour de la Guadeloupe n'en rend pas 10. De sorte que dans le bon pays de l'oncle Tom, les magistrats des Cours, bien que cinq fois plus nombreux qu'en France — Algérie et Tunisie comprises — coûtent sept fois plus et travaillent quatorze fois moins !

Ces chiffres parlent haut et clair et montrent la nécessité de doter ce pays d'une organisation administrative et judiciaire rationnelle et plus économique. Point n'est besoin d'un tribunal de première instance à Basse-Terre ; — une justice de paix à compétence étendue y suffirait de reste ; la Cour d'assises de la première circonscription est inutile ; trois justices de paix ordinaires dont les titulaires ne sont même pas gradés en droit pourraient être supprimées. Une Cour d'appel à trois conseillers ou même une Cour d'appel unique pour la Guadeloupe et la Martinique remplacerait sans inconvénients la Cour actuelle à cinq conseillers. Je passe !

Les dépenses de l'instruction publique sont elles-mêmes tout à fait disproportionnées avec les besoins du pays et avec les résultats acquis : elles atteignent pour 150.000 habitants en 1904, 733.754 francs, dont 364.580 francs à la charge de la colonie et 369.174 fr. à la charge des communes. C'est véritablement excessif. Dans certaines communes, étant donné le nombre des maîtres et le défaut de régularité dans la fréquentation scolaire, l'instruction primaire revient à 50 et même à 80 francs par enfant et par an ! Le lycée, entretenu à grands frais, mène au baccalauréat dix jeunes gens dont les études s'arrêtent là — et auxquels conviendrait beaucoup mieux une école primaire supérieure, aux études orientées vers les connaissances professionnelles, pour attacher les jeunes Guadeloupéens à leur petite patrie, les amener à tirer parti des richesses naturelles demeurées improductives, faute d'intelligences, de capitaux et de bras pour les mettre en valeur !

Enfin si l'on voulait bien opérer sur les chapitres du Secrétariat général et de la gendarmerie, les réductions possibles, rapatrier les Indiens dont l'engagement est expiré et qui, véritables épaves humaines, restent à la charge du budget local ; remettre au Trésor le service du recouvrement des amendes confié actuellement à l'enregistrement — ce qui permettrait de supprimer trois bureaux ; fusionner en une seule les deux prisons de Basse-Terre et de Pointe à Pitre ; et enfin exercer un contrôle plus sévère sur les dépenses comprises dans les accessoires de solde, on ramènerait l'équilibre budgétaire, sans qu'il soit besoin d'appeler la métropole au secours. Mais quel équilibre encore ! Et quel budget ! Sans élasticité, sous la menace de moins-values plus probables que les excédents ; sans crédits pour travaux neufs, sans disponibilités pour gager un emprunt en vue de la mise en valeur du pays !

La tâche est difficile à coup sûr, mais non irréalisable, à condition d'y apporter un peu de fermeté dans les desseins, suffisamment de ténacité et de temps. Que le Ministre des colonies tienne la main à un programme de réformes, prudemment élaboré et qu'il sache en imposer la réalisation graduelle : là est le secret du relèvement de notre vieille colonie de la Guadeloupe, qui reste profondément attachée à la France, à laquelle les noirs affranchis par un décret de la Convention ont maintes fois, dans nos guerres avec l'Angleterre, mêlé avec héroïsme leur sang au sang de nos soldats métropolitains.

La République ne peut pas rester sourde à ce cri de détresse et assister immobile et glacée à cette agonie : elle a le devoir de porter le fer rouge dans la plaie et d'entreprendre sans retard l'œuvre de salut nécessaire !

F. Dubief,
Député.

LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISES AU COLLÈGE DE FRANCE (1)

Entre Andrieux et le jeune savant qui devint son successeur, en 1833, le contraste était absolu. Avec Jean-Jacques Ampère, avec ce grand et universel esprit, à la vue si puissante, si large, à la curiosité infinie, qui forçait à vingt-sept ans l'admiration du grand Gœthe, et qui fut, il ne faut jamais l'oublier, le vrai maître de Sainte-Beuve, un monde nouveau pénétrait dans le Collège de France. Son élection marquait l'entrée dans l'antique maison de Vatable et de Turnèbe, de la méthode historique et critique, appliquée à la littérature française, et aussi la victoire de la méthode comparative, née des aspirations et des recherches nouvelles qu'avait suscitées le romantisme. Il y avait, du reste, en lui quelque chose des savants de la Renaissance, la même soif de tout connaître et de tout explorer. Cet insatiable besoin d'apprendre nous apparaît aujourd'hui comme l'écueil redoutable où le merveilleux talent de l'auteur de l'*Histoire romaine à Rome* vint sinon se briser, du moins compromettre quelques-uns de ses dons les plus rares. Elle l'empêcha, en effet, de faire aboutir les œuvres grandioses qu'il portait en lui.

Mais, cette réserve ne saurait en aucune manière atteindre le professeur, car ces œuvres qu'on espérait de lui, s'il ne les a pas écrites il les a dites toutes ici même sous forme de cours, et nous avons le devoir étroit de nous en souvenir.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 24 décembre 1904.

Au moment où Jean-Jacques Ampère arrivait au Collège de France, dans tout l'épanouissement de ses trente-trois ans, l'établissement venait de perdre coup sur coup Cuvier, Champollion, J.-B. Say, Laënnec, mais il possédait toujours Biot, Thénard, Magendie, Letronne, Silvestre de Sacy, Elie de Beaumont et le père du nouveau professeur, l'illustre physicien et géomètre André-Marie Ampère, le Newton de l'électricité, — comme l'a appelé Maxwell, — le génial créateur de l'électrodynamique. Une ardeur commune unissait tous ces hommes si divers et faisait de cette maison un vaste laboratoire d'idées et de recherches tel que le monde n'en a guère connu de pareil. M. Ampère fils, comme l'appellent nos affiches, avait déjà fait son apprentissage dans le professorat public, d'abord à l'Athénée de Marseille, où il avait étudié en 1830, non sans éclat, la littérature du Nord, ensuite à l'Ecole normale et à la Faculté des lettres, comme suppléant de Fauriel, son maître et son ami, et de Villemain. Il était l'ami de M^me^ Récamier ; ses succès de causeur dans les salons semblaient le destiner naturellement à la parole publique.

Rappelez-vous, messieurs, à ce propos, la conquête surprenante que le jeune rédacteur du *Globe* fit en 1827, après quelques journées de conversation, de toute la société de Weimar. « Ampère, disait Gœthe, résumant l'impression unanime de son entourage, Ampère a placé son esprit si haut qu'il laisse bien loin au dessous de lui tous les préjugés nationaux, toutes les appréhensions, toutes les idées bornées de beaucoup de ses compatriotes ; par l'esprit, c'est bien plutôt un citoyen du monde qu'un citoyen de Paris. Je vois venir le temps où il y aura en France des milliers d'hommes qui penseront comme lui. »

Une fois installé dans sa chaire, le successeur d'Andrieux entreprit résolument de composer pour son auditoire l'histoire littéraire de la France depuis ses origines jusqu'au XIX^e^ siècle. C'était là une tâche formidable à laquelle les forces d'un seul homme paraissaient, dès cette époque, ne pouvoir suffire. Il s'y attacha avec une énergie, une conscience et surtout une continuité d'efforts qui commandent l'admiration. Oui, Messieurs, cet homme, dont la mobilité fut partout ailleurs la caractéristique, a su s'appliquer avec une fermeté inébranlable à la poursuite d'un dessein si vaste, parce qu'il en considérait l'accomplissement comme une obligation primordiale de sa charge.

Il commença avec les périodes gauloise et romaine, pour continuer avec la littérature du IV^e^ siècle et avec le moyen âge. Au bout de six ans, il put mettre sur pied l'*Histoire littéraire de la France avant le XII^e^ siècle*, qui parut en 1839, que l'érudition moderne travaille à refaire, mais qu'elle n'a pas encore

remplacée, et qui reste son œuvre la plus solide. Ces trois volumes constituèrent la seule partie de son cours qui ait été publiée en entier et d'une manière continue. Il acheva ensuite dans ses leçons le moyen âge, aborda le xv^e siècle et la Renaissance, puis le xvii^e siècle et le xviii^e, pour ne s'arrêter que lorsque sa santé et la fatigue le forcèrent au repos. Mais il avait parcouru vaillamment toute la route qu'il s'était fixée en 1833.

Ce que fut ce cours non publié, nous le savons par nombre de correspondances et de mémoires, mais nous possédons à son sujet le plus précieux et le plus compétent de tous les témoignages, lequel nous dispense presque de recourir aux autres. Sainte-Beuve est resté, en effet, pendant de longues années, l'auditeur assidu et reconnaissant de J.-J. Ampère. Vous pourrez recueillir à travers les *Lundis* les impressions si précises que l'illustre critique avait gardées de ces belles années de travail intense.

Ajoutons que J.-J. Ampère, en chaire, n'était pas éloquent au plein sens du mot ; sa verve étincelante laissait place à l'unique préoccupation de la mesure et de l'exactitude ; il s'interdisait tout abandon et toute saillie.

Pendant son professorat, en 1853, fut créée la chaire de Langue et Littérature françaises du moyen âge, dont Paulin Paris devint le premier titulaire.

Ampère est mort en 1864, après avoir visité les plus belles et les plus curieuses contrées de la terre, après avoir observé, compris, goûté tout ce qu'un homme du xix^e siècle pouvait souhaiter de connaître. Il avait joui, par surcroît, de l'amitié enthousiaste de tous les hommes représentatifs de son époque. Son éloge fut prononcé à l'Académie française, par Prévost-Paradol, son successeur.

M. de Loménie lui succéda, après avoir déjà fourni une longue carrière comme suppléant dans la même chaire. Il était de forte souche limousine, d'une vieille famille de gentilshommes campagnards, dont plusieurs membres ont joué un rôle dans notre histoire. Sa jeunesse laborieuse connut peu le sourire ; il vint de bonne heure à Paris. Avec une volonté, une ténacité surprenantes chez un si jeune homme, il entreprit d'immenses lectures, l'étude simultanée de plusieurs langues et une vaste publication littéraire : la *Galerie des contemporains illustres* par un homme de rien. C'est ainsi qu'il signait fièrement et modestement à la fois ces notices solides, précises, impartiales, alertes, qu'il publia pendant sept ans sur tous les personnages notoires de son époque, et qui apprirent bientôt son nom au grand public.

De la loyauté, de l'indépendance, aucune passion dénigrante, des informations sûres, la vie publique racontée avec intelligence, la vie privée touchée avec tact : tels étaient les mérites que la critique reconnut en général à cette longue et difficile série de portraits où les écueils étaient si fréquents. Il menait alors une vie cachée, recueillie, toute consacrée aux livres et au travail érudit. Le succès de ses notices l'amena peu à peu à voir le monde ; il eut accès à l'Abbaye aux Bois et acquit de précieuses amitiés, celles de Chateaubriand, d'Ampère, de Guizot, de Tocqueville. Lorsqu'il eut l'occasion de suppléer Ampère, il s'appliqua, dans ses cours, à l'étude des xvii^e et xviii^e siècles. Mais l'époque qui semble avoir retenu ses préférences et qu'il arriva à connaître comme personne peut-être avant et depuis lui, ce fut le siècle de Voltaire et de Rousseau. Les idées, les mœurs, la politique, le mouvement social et économique, l'influence des salons, le rôle des femmes, les correspondances et les mémoires : tout de cette période lui était devenu familier à un point incroyable.

Beaumarchais et la société de son temps parut en 1856. Ce n'est pas trop dire de ce livre qu'il est devenu classique, et qu'après un demi-siècle sa valeur demeure intacte. Son grand ouvrage, les *Mirabeau*, ne put être terminé par lui, mais quelle tâche prodigieuse il a dû accomplir pour la préparer !

M. de Loménie eut à un haut degré le scrupule professionnel. Quand il arriva au Collège de France, il était déjà répétiteur de littérature à l'Ecole polytechnique. Cette double charge l'astreignait à plus de cent cours par an. Le matin de chacune de ses leçons, il avait la fièvre, nous dit quelqu'un qui l'a bien connu. Son élocution était grave, précise, sans recherche d'éclat ni d'effet. Si l'on essayait de résumer son talent et sa vie avec l'exactitude qu'il apportait en toutes choses, on dirait après Taine, qui lui succéda à l'Académie, en deux mots qui semblent faibles et qui sont forts : il a été honnête homme et bon historien.

M. de Loménie mourut en 1878. Bien que l'enseignement de l'homme éminent qui fut son successeur au Collège de France, Paul Albert, ait été de peu de durée, je me reprocherais de ne pas insister, à l'heure présente, sur cette figure originale, courageuse et vraiment indépendante.

Certes, les circonstances ne lui ont pas permis de donner toute sa mesure ; il s'est trouvé, pendant une grande partie de sa vie, astreint à des tâches multiples qui ont contrarié la puissance et la continuité de son effort ; mais, du moins, dans un domaine spécial, jusque-là dédaigné ou méconnu, a-t-il réussi à produire une œuvre nouvelle, complète, harmonieuse, et dont la postérité lui demeurera reconnaissante : je veux parler de ses cours à l'Association

pour l'enseignement secondaire des jeunes filles, qui nous ont valu les volumes personnels et charmants qui sont maintenant dans toutes les mains.

Dans cette partie si essentielle et trop longtemps négligée de l'éducation publique, Paul Albert a réalisé une œuvre féconde, j'allais dire une œuvre modèle. On s'en aperçut bien aux contradictions que souleva son attitude nettement libérale et peu soucieuse de ménager les préjugés anciens. Ce n'était pas du reste la première fois qu'il affrontait la lutte et qu'il soulevait des orages, lui cependant si méditatif et plutôt ami de la retraite.

Oui, Messieurs, les leçons de Paul Albert à la jeunesse féminine marquent une date; elles rejettent bien loin l'édulcoré, le banal, toute cette nourriture fade, incolore, dont la femme française se trouvait enfin délivrée, grâce à la fondation de Victor Duruy.

On peut donc dire, sans forcer l'éloge, qu'il a créé un genre. Plusieurs se sont étonnés qu'il ait pris une position quasi agressive en face du XVIIe siècle. Mais, Messieurs, on peut admirer ce siècle et même l'aimer, sans se prosterner, si j'ose dire, devant lui. Ce que Paul Albert combattait surtout, c'était le culte exagéré et trop absolu d'une époque, fût-elle celle des classiques, au détriment des autres siècles, ou, comme on l'a dit finement, la sécurité dans l'admiration exclusive.

Au Collège de France, il étudia pendant ses deux années de professorat les origines de la littérature et du drame romantiques. Il avait entrepris des recherches originales sur ce beau sujet et nous aurait sans doute donné l'histoire si souvent souhaitée et toujours attendue du romantisme. Chaque leçon lui apparaissait comme une bataille à livrer. « Les plus braves devant l'ennemi, disait-il, sont souvent les plus émus avant le combat. » Dans son testament rédigé le 29 mai 1880, il écrivait ces mots : « Je suis comme effrayé du grand nombre de vérités nouvelles qui m'apparaissent de jour en jour plus claires. »

L'homme qui a pensé cela possédait sûrement une grande âme.

Il mourut le 21 juin 1880. M. Emile Deschanel le remplaça comme titulaire de la chaire le 25 janvier 1881.

III

Messieurs, en entreprenant de vous parler du Maître que vous regrettez toujours et qui a laissé dans cette maison une trace si lumineuse et tant d'affections fidèles, je crains par moment, malgré toute mon admiration respectueuse et pour son talent et pour son caractère, de demeurer au-dessous de ma tâche et de ne vous donner qu'une esquisse insuffisante de cette personnalité si riche, si saine, si vaillante et si aimable.

Deschanel était né pour enseigner. Professeur il naquit, professeur il resta toute sa vie, car il faut bien considérer le genre de la conférence qu'il créa et dans lequel il excella, comme un professorat plus large, plus libre et plus varié.

Il vit le jour à Paris, le 14 novembre 1819. Sa famille, établie en France depuis plusieurs générations, était d'origine hellénique. Sans doute, quelque abeille échappée de l'Hymette, non loin des jardins paternels, vint déposer sur ses lèvres d'enfant une goutte de son miel. Ses succès au lycée Louis-le-Grand, au concours général, sont restés légendaires. Elève de l'Ecole normale, il enseigna d'abord la rhétorique à Bourges, puis à Paris, où il professa successivement aux lycées de Charlemagne, de Bourbon et de Louis-le-Grand. Dès cette époque, Messieurs, et vous n'en serez pas surpris, ses élèves l'adoraient. Il paraissait aussi jeune qu'eux, si bien qu'à un dîner de Concours général, l'économiste Rossi le prit pour le lauréat du prix d'honneur : « Non, Monsieur, répondit le professeur imberbe, c'est un de mes élèves qui l'a remporté. » Sa réputation fut bientôt si grande qu'à moins de trente ans il rentra à l'Ecole normale pour suppléer M. Ernest Havet comme maître de conférences de littérature grecque. Il pouvait, à ce moment, considérer sa carrière comme faite et s'endormir à son tour sur le mol oreiller de la situation acquise et de l'avenir assuré. Mais il avait l'âme trop haute pour y songer un seul instant.

Tout en instruisant les autres, Deschanel se développait lui-même avec une impétueuse énergie. Vers, prose, littérature, politique, il abordait tour à tour les genres les plus variés. Plusieurs de ses collègues s'effrayèrent même, paraît-il, des nouveautés d'aperçus et de sujets qu'il introduisait dans son enseignement. M. Gibon, le professeur de latin, en frémissait de colère et d'effroi. Mais le directeur, M. Dubois, de l'ancien *Globe*, se montrait plus indulgent au jeune maître. Il sentait, comme on l'a dit, que dans le métal nouveau qu'on forgeait, il fallait combiner et mélanger les éléments.

Pendant cette période féconde qui s'étend de 1845 à 1850, Deschanel élabora, sous forme de cours, ses futures *Études sur Aristophane*, parues d'abord dans la *Liberté de penser* de 1849 et réunies en volume seulement en 1867. Il avait appris à aimer Aristophane — ce Voltaire-Rabelais, comme on l'a appelé — avec son ancien maître de l'Ecole normale, M. Viguier, le même qui disait, riant et pleurant à la fois, après l'explication d'un passage scabreux de

l'auteur des *Nuées* : « Ah ! Messieurs, quelles canailles que ces Grecs, mais qu'ils avaient donc de l'esprit ! »

Dans ces études sur le grand comique athénien, Deschanel se montrait déjà tel qu'il fut toute sa vie, épris de sincérité, de vérité, d'harmonie et de justice. « Les bégueules de l'un et l'autre sexe feront bien de ne pas ouvrir ce livre, disait-il en commençant, on les en prévient » ; et plus loin : « La pudeur est apparemment une vertu du Nord plutôt que du Midi, une vertu du pays où le froid nous rend laids en nous forçant de nous habiller ; — les nations qui vivent demi-nues, sous un ciel plus clément, restent plus belles, parce qu'elles cultivent davantage le corps et prennent plus de souci de la beauté. »

Il écrivait déjà à la *Revue des Deux-Mondes*, au *National*, à *la Liberté*, à la *Revue indépendante*, à la *Liberté de penser*, cette revue d'avant-garde par excellence, à laquelle collaborèrent tant de nobles esprits de l'époque. Dès 1848, il combattait au premier rang des défenseurs de la République. Un article où éclatait plus particulièrement la rare franchise, la lucidité si ferme de son esprit, le désigna aux sévérités du pouvoir en 1850, et il fut destitué. L'orage ne le fit pas plier. Lors du coup d'Etat du 2 décembre, il figura naturellement parmi les premières victimes. Arrêté, puis incarcéré pendant plusieurs mois, il fut finalement exilé.

Messieurs, je ne crains pas de le dire, sans oublier tant de magnifiques succès de sa vie de professeur, Deschanel a donné, ce jour-là, sa plus éloquente leçon, celle que ni les progrès de la science ni les variations du goût ne pourront entamer, celle qui fera vivre à jamais son nom dans le cœur des générations libres. Simplement, sans forfanterie, sans posture théâtrale, il quitte cette belle patrie à laquelle l'attachaient tant de liens subtils et les premières caresses de la gloire littéraire, pour s'en aller vivre inconnu, sans appui, sans ressources, sur la terre étrangère. Disons tout d'un mot : il sut être un héros avec simplicité.

Lorsqu'on lit les correspondances qui décrivent le milieu des réfugiés de Bruxelles, groupés autour de l'auteur des *Châtiments*, on reste frappé d'une chose, c'est que Deschanel, malgré son désir très vif de s'effacer, y occupe une place tout à fait caractéristique.

Il apparaît comme le sourire, la joie, le réconfort de ces proscrits. Dans les moments les plus graves, ce Parisien de Paris leur apporte, par sa seule présence, la gaieté et l'entrain. Deschanel n'ignore point que les regrets sont stériles ; il se sent du talent et au lieu de gémir, il travaille. Il lui arriva alors les récompenses que les fées bienfaisantes tiennent en réserve à qui sait vouloir fortement. Très vite, il conquit deux résultats heureux. D'abord, il trouva sa voie, celle de la Conférence, qui lui valut des succès soudains, incomparables ; puis il découvrit — un bonheur ne vient jamais sans l'autre — la femme de ses rêves, la compagne exquise qui a veillé sur lui, jusqu'au dernier jour, avec une tendresse si éclairée, et à qui nous adressons ici avec respect le témoignage de notre fidèle et reconnaissant souvenir.

Rendons encore un autre hommage, Messieurs, à cette large et généreuse hospitalité bruxelloise, si digne d'occuper dans l'histoire politique et littéraire de la France sous le second Empire une très curieuse et très noble page.

Vous savez, Messieurs, avec quelle chaude sympathie toutes les grandes villes de Belgique goûtèrent la parole éloquente du jeune conférencier. Le premier, en pays belge, M. Deschanel avait eu l'idée de convier les femmes à ces réunions intellectuelles. En même temps, il publiait à l'*Indépendance belge* des variétés littéraires très prisées et une piquante chronique des théâtres. Par ces différents moyens d'action, il réalisait avec un rare bonheur la vulgarisation attrayante et élevée des données fournies par la critique la plus novatrice et la plus saine. Tout cela ne l'empêchait pas de mener encore de front la publication de ces aimables petits volumes de la collection Hetzel, d'une érudition si gracieuse, si spirituelle, et qui ont popularisé son nom : *L'Histoire de la Conversation* ; *le Bien et le Mal qu'on a dit des Femmes* ; *le Bien et le Mal qu'on a dit des Enfants* ; *le Bien et le Mal qu'on a dit de l'Amour*. Le croiriez-vous, Messieurs, le volume qui groupe les textes défavorables au sexe féminin a trouvé plus de lecteurs encore que celui qui célèbre sa gloire ? Ces anthologies bien modernes nous apportent des bouquets de citations composés avec autant d'art que de tact. Lisez, si vous ne l'avez déjà fait, *le Bien et le Mal qu'on a dit des Enfants*, et vous comprendrez quels sentiments profonds ont fait l'unité de cette carrière exemplaire de lettré : les tendresses familiales sont restées jusqu'à la fin le robuste soutien de sa vie morale.

Pendant son séjour à Bruxelles, on lui offrit une chaire de littérature française à Lausanne ; il la refusa, ne voulant point renoncer à son libre apostolat de conférencier.

En 1859, l'amnistie vint mettre une fin au bannissement de Deschanel. Rentré en France, la tête haute, obstinément fidèle aux convictions qui lui avaient valu la proscription et l'exil, il resta journaliste et conférencier. En 1860, il fonde les cours de la rue de la Paix et il entre au *Journal des Débats*. Les études qu'il publia dans ce journal lui fournirent la matière de ses volumes : *Causeries de la quinzaine* ; *A bâtons rompus*, *A pied et en wagon*,

Mais l'œuvre la plus significative qu'il ait publiée alors reste sans contredit : *La physiologie des écrivains et des artistes ou Essai de critique naturelle.* Sainte-Beuve lui consacra une causerie du Lundi en 1864. Il y parlait de l'auteur avec une estime peu commune et de son talent avec une compréhension singulièrement juste. Entre les idées de M. Deschanel et les siennes propres, les points de contact étaient nombreux. Cette critique naturelle qui démêle attentivement les diverses influences subies par un écrivain, qui en suit la trace à travers son œuvre, et y joint toutes les données puisées dans la vie, dans la destinée, dans le caractère, la complexion et le tempérament naturel, Messieurs, vous l'avez reconnue : c'est la critique moderne, qui a amené peu à peu le renversement des vieilles rhétoriques, la méthode vivante substituée aux formules didactiques.

Deux ou trois ans avant la guerre, on rapporte qu'il fut question en haut lieu d'une création de chaire au Collège de France pour M. Deschanel. C'était l'accomplissement de son ambition suprême, le travail méthodique et régulier substitué à un labeur fatigant et multiple. Duruy lui fit la proposition ; il fallait prêter serment de fidélité à l'Empereur, Deschanel répondit simplement : « Non, Monsieur le ministre, le serment m'étranglerait. »

Je passe rapidement sur l'époque de la guerre et les premières années de la troisième République pendant lesquelles, devenu député, il tourne de préférence son activité vers la politique.

Cependant, les lettres gardaient ses préférences secrètes. Et quand, le 25 janvier 1881, il fut nommé professeur de littérature moderne au Collège de France, il se crut assez récompensé et de ses longs travaux, et de ses épreuves et de son exil. Ce fut — il l'a dit souvent — la plus grande joie de son existence. « Me voici donc revenu vraiment dans mon pays, s'écriait-il au début de sa première leçon, au pays des lettres et des sciences, et dans leur acropole, sur la montagne sainte, au milieu de cette jeunesse des écoles dont j'ai fait partie soit comme élève, soit comme maître, et à laquelle, il me semble, malgré tant d'années écoulées, que j'appartiens encore, du moins par les idées et par le cœur. » Peu de temps après, il fut élu sénateur inamovible.

Il avait alors soixante-et-un ans, et il allait donner pendant vingt-deux ans, dans cette enceinte, les fruits savoureux de son incomparable expérience de la vie et d'un labeur littéraire poursuivi sans interruption pendant quarante années.

Il apportait dans le professorat le goût le plus sûr, le plus raffiné, la connaissance intime et familière de toutes les grandes œuvres de notre littérature, une parole empreinte de la grâce la plus aimable, la plus prenante. Mais tout cela, Messieurs, je n'ai pas à vous l'apprendre, à vous qui l'avez entendu et admiré jusqu'à la fin. Ses cours nous restent, au moins pour une large part, dans cette belle et éloquente série du *Romantisme des Classiques*, dans ce *Racine*, chef-d'œuvre d'analyse et de critique, caressé avec amour, et où le fonds éternel du théâtre qui a produit *Phèdre* et *Bérénice* est révélé et expliqué avec une pénétration profonde, dans ce *Lamartine*, si vrai, si nourri d'informations précises. Mais qui nous rendra maintenant cet accent si séduisant, si vif, cette sagesse alerte, cet abandon qui firent vos délices ? Qui nous rendra ces commentaires de La Fontaine et de La Bruyère, qui donnèrent à ses auditeurs du samedi le sentiment de la perfection ? Qui nous rendra ces études sur la descendance littéraire de Jean-Jacques, sur l'école romantique française, qui l'a retenu pendant six ans, sur les origines de l'Ecole réaliste et sur le roman moderne ?

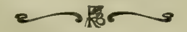
Messieurs, cet homme vaillant et simple, ce grand ami des Lettres humaines, ne s'est jamais reposé ; il s'est endormi après soixante ans de parole publique, toujours écouté, toujours aimé. Quelle destinée plus enviable !

***

Chacun des maîtres dont je viens d'essayer de vous retracer la carrière, a gardé, en entrant dans cette maison, son caractère, son tempérament propres. Chacun d'eux a été, par la force des choses, un représentant des préoccupations générales et du goût particulier de son époque. Sans prétendre assurément me comparer à mes éminents prédécesseurs, j'ose dire, au moment de reprendre après eux une tâche si difficile, que je ne faillirai point à la tradition établie. Je resterai ici ce que je suis, peu de chose sans doute, mais du moins à ma manière, un adepte fervent des idées et des curiosités de notre temps. Et puisqu'il est maintenant bien démontré que la littérature française moderne peut et doit être étudiée d'une façon scientifique, c'est-à-dire à l'aide des mêmes méthodes qui sont pratiquées dans les autres branches de la science, nous n'aurons garde de méconnaître une vérité si précieuse. Nous appliquerons donc résolument à l'étude des écrivains et des œuvres, comme à celle des genres et des grands courants littéraires, les principes de la méthode historique, dont l'emploi nous apparaît désormais comme le seul moyen de faire progresser nos connaissances et de renouveler les sujets. De magnifiques champs de recherches s'ouvrent devant nous : nous allons entreprendre d'en parcourir quelques-uns, sans donner la préférence à aucun siècle, en remontant toujours aux sources, en usant largement de la méthode comparative, et avec la

volonté constante d'obtenir des résultats précis et bien établis. Il m'a paru que l'histoire du roman français au XVIIe siècle, encore mal connue, permettrait d'appliquer ce programme dans toute son ampleur. Ne craignez point, Messieurs, que le souci de la recherche et le respect des règles de la critique scientifique nous interdisent jamais de goûter les ouvrages en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Ni le charme, ni le parfum des grandes œuvres ne risqueront de s'évanouir. Plus on pénètre les causes intimes de leurs beautés, et mieux celles-ci nous deviennent sensibles et familières. J'ajoute que nous ne perdrons de vue en aucun cas le conseil si sage que l'auteur de la *Critique de l'Ecole des Femmes* a placé dans la bouche de Dorante : « Laissons-nous aller de bonne foy aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnement pour nous empescher d'avoir du plaisir. » L'admirable précepte d'André Chénier, au début de la *Perfection des Arts*, nous servira de pierre de touche : « *Homo sum*, je suis homme : voilà le principe, le but, l'objet de tous les arts... Et lorsque des préjugés, des institutions fausses ont écarté de là..., on n'a point vu les vrais rapports des choses, on en a trouvé d'imaginaires... on a tiré des conséquences fausses... on a fait des crimes des choses qui sont dans la nature et qu'elle prescrit... Les auteurs qui ont eu le malheur d'écrire d'après ces fausses notions passent, parce que la nature et la vérité sont seules éternelles. » Et maintenant, Messieurs, si dans l'étude de la littérature française ainsi comprise, nous n'atteignons pas sur tous les points des solutions certaines et définitives, nous nous consolerons avec cette grande parole de Pasquier, l'une des voix les plus graves de notre vieille France : « Il faut combattre pour la vérité, non pour la victoire. »

Abel Lefranc,
Professeur au Collège de France.



LA CRISE HONGROISE

L'horizon politique s'obscurcit de nouveau en Hongrie. La Chambre élue, en 1901, pour cinq ans sera dissoute dans quelques jours et de nouvelles élections auront lieu au courant du mois de janvier.

Après une obstruction systématique de quatorze mois qui avait renversé les cabinets Széll et Khuen-Héderváry, l'opposition semblait vouloir renoncer à ces moyens violents qui déshonorent depuis quelque temps la vie parlementaire hongroise. Ce fut un spectacle réconfortant que celui qui s'offrit, le 10 mars dernier, aux yeux du pays énervé, lorsque le député du parti kossuthiste, M. Coloman Thaly, vieillard de 65 ans, connu surtout comme l'historien de l'époque de Rákoczi, se leva et exhorta dans une apostrophe patriotique les obstructeurs à cesser leur jeu périlleux et à ne plus entraver le fonctionnement des institutions parlementaires, seule sauvegarde de l'autonomie magyare. Aussitôt la lutte cessa et avec une hâte fiévreuse on vota les lois les plus urgentes. Mais l'accalmie ne fut pas de longue durée. A la rentrée de la Chambre, le 24 octobre, les nuages s'amoncelèrent de nouveau et la tempête se déchaîna avec une telle violence qu'il fallut clore la session précipitamment le 18 novembre. Au bout de vingt-cinq jours, les députés furent de nouveau convoqués, mais alors l'opposition envahit dès l'aube la magnifique salle du Parlement et, sans aucune provocation, en l'absence de la majorité, commit de véritables actes de vandalisme. Ce 13 décembre marquerait la ruine du parlementarisme hongrois, si une main puissante n'y mettait bon ordre. L'opposition à Budapest n'a plus rien à envier à celle de Vienne où, depuis six ans, ce n'est plus la représentation nationale qui décide du sort du pays, mais le fameux § 14, c'est-à-dire le pouvoir autocratique. Tandis qu'en Autriche la lutte des nationalités, surtout des Allemands et des Tchèques, est la principale cause de l'obstruction, en Hongrie les raisons sont bien différentes.

*
* *

Le Parlement hongrois est, après celui de l'Angleterre, le plus ancien de l'Europe. Sans remonter aux temps anciens, où la noblesse seule exerçait ses droits et sauvegardait jalousement la constitution, mais seulement au dualisme (1867), qui a rendu la Hongrie maîtresse de ses destinées, il est facile de constater que la vie parlementaire aux bords du Danube ne fut jamais marquée par les excès que l'on voit se produire aujourd'hui. Un travail régulier et fécond caractérise les trente-deux premières années de la Chambre issue du compromis avec l'Autriche. Tant que le promoteur de ce compromis, François Deák, appelé « le Sage de la Nation », vécut, il groupa autour de lui aussi bien les combattants de 1848 que la jeune génération et sut imposer le respect à tous. Peu avant sa mort, le parti auquel il avait donné son nom fusionna avec la gauche et l'on vit Coloman Tisza, le père du président du conseil actuel, à la tête du gouvernement pendant quinze ans (1875-1890). Il fallait au parti libéral qui n'avait contre lui, en fait d'opposition, que le parti de l'indépendance, c'est-à-dire les Kossuthistes, de

ces longs règnes pour organiser de fond en comble le pays.

N'oublions pas que la Hongrie sortait, en 1867, d'une des crises les plus graves de son histoire. Les grandes conquêtes de 1848 semblaient évanouies pendant la période de réaction autrichienne qui suivit l'avortement de la Révolution, en 1849. Avec le dualisme il fallait réorganiser toute l'administration, la justice, les finances, les écoles et cela dans un sens tout à fait national, car les bureaux viennois n'avaient plus rien à voir dans les affaires intérieures hongroises. Et le travail commença, rude et acharné.

Après trente ans de dualisme, la Hongrie a fêté son Millénaire (1896) avec un éclat que l'Europe n'a pas oublié et l'Exposition universelle de Paris, en 1900, a montré au monde ce qu'un peuple uni, animé du souffle libéral, peut achever quand il jouit de toutes les libertés. Les fêtes du Millénaire furent rehaussées par le vote des lois politico-ecclésiastiques qui firent de la Hongrie le pays le plus libéral de toute l'Europe orientale. Le centre de gravité de toute la monarchie des Habsbourg résidait dans la Chambre hongroise.

Jamais l'opposition n'eut l'idée d'entraver le travail parlementaire; elle formulait ses vœux toutes les fois qu'on discutait le budget; elle réclamait une séparation plus complète d'avec l'Autriche, une armée nationale et refusait régulièrement le compromis qu'il faut renouveler tous les dix ans. Son chef, Daniel Irányi qui, après la Révolution de 1849, a vécu comme émigré en France et a écrit, avec le regretté Ch. L. Chassin, l'histoire documentée de ce mouvement, était trop imbu d'idées libérales, trop fin politique pour ne pas comprendre que l'obstruction ne peut que nuire aux intérêts du pays. On a même vu l'opposition, pour forcer la main de l'entourage immédiat de la couronne hostile aux lois politico-ecclésiastiques qui ont établi l'état civil, le mariage civil et l'égalité de tous les cultes, s'unir au gouvernement pour voter à plusieurs reprises ces lois, rejetées avec opiniâtreté par la Chambre des Magnats, où les prélats de toutes les Eglises leur firent longtemps une opposition acharnée.

Mais il semble que la belle victoire remportée alors et le succès des fêtes du Millénaire ont déchaîné un certain chauvinisme, de très mauvais aloi d'ailleurs, qui est la cause de l'anarchie parlementaire actuelle. Anciennement on luttait avec des armes loyales: discours contre discours, argument contre argument et cette lutte parlementaire a fait de la tribune hongroise — d'après Sayous — la plus respectée et la plus célèbre après celle de la France. Des orateurs de premier ordre s'y sont formés et il serait très facile de composer une anthologie de haute valeur avec les discours qui ont été prononcés dans la Chambre hongroise, depuis la Diète de 1825 d'où est sortie la Hongrie moderne, jusque dans ces derniers temps.

C'est en l'année 1898 que commença l'obstruction, très facile à organiser avec le règlement actuel de la Chambre qui n'admet qu'une seule séance par jour, de 10 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, qui laisse une liberté infinie à chaque orateur, qui ne connaît pas la clôture et où il suffit de vingt députés, d'accord, pour demander, à propos de chaque phrase du procès-verbal, l'appel nominatif. On voit facilement où cette tactique peut mener. On rendit ainsi impossible le cabinet Bánffy qui dut démissionner en 1899.

Après lui, un des vétérans de la vie politique magyare, M. Coloman Széll, avait pris la présidence du conseil. Formé par la main puissante de Deák, héritier de ses doctrines politiques, M. Széll s'était retiré en 1878 de la vie publique, mais sa haute compétence financière, l'estime générale dont il jouissait auprès de tous les partis, le désignèrent comme héritier de M. Bánffy.

L'héritage n'avait, d'ailleurs, rien d'enviable. Le compromis qui aurait dû être conclu avec l'Autriche dès 1897 n'était pas fait à cause de l'obstruction permanente du Parlement autrichien et l'opposition magyare, qu'un premier succès avait encouragée, voulait obtenir des concessions dans le domaine économique et militaire que la Couronne pouvait difficilement accorder. Les élections législatives que M. Széll s'efforçait de rendre aussi « pures » que possible donnèrent, en 1901, une majorité gouvernementale d'environ 280 députés; toutes les fractions de l'opposition — Kossuthistes libéraux, Kossuthistes cléricaux, parti clérical du peuple — virent leur nombre augmenté, car d'une soixantaine de voix qu'elles étaient anciennement, elles sont actuellement de 120 à 130. M. Széll dirigeait avec sa majorité les affaires du pays; il obtint de véritables succès dans ses négociations avec l'Autriche, affermit le crédit public et on put espérer une ère de paix et de progrès.

Mais à peine installée dans le magnifique palais du nouveau Parlement (1902), un des plus beaux de l'Europe, l'opposition saisit la première occasion de manifester son mécontentement. Il s'agissait d'un projet de loi sur l'augmentation du contingent militaire et de la liste civile. Des discours interminables, où l'on traitait de questions qui n'avaient rien à voir avec le projet de loi, se succédèrent pendant des mois. L'opposition demandait une armée nationale et le commandement en langue magyare. Elle voulait, en un mot, porter atteinte à l'unité de l'armée austro-hongroise, la seule institution qui soit restée jusqu'ici intacte au milieu des luttes des différentes

nationalités. M. Széll laissa se déchaîner la tempête pendant quelques mois; il croyait que l'obstruction s'userait d'elle-même, mais voyant que toute discussion raisonnable était devenue impossible, il démissionna en juin 1903.

Son successeur, le comte Khuen-Hédervåry, ancien *ban* de Croatie, n'était pas l'homme de la situation. L'opposition et même une partie des libéraux le virent de mauvais œil. On ne lui avait pas pardonné d'avoir voulu prendre la succession de Wekerlé au moment du conflit de la Chambre des députés avec la Chambre des Magnats, lors de la discussion des lois politico-ecclésiastiques; on le disait aussi trop inféodé à la politique de la Cour, prêt à tout pour plaire en haut lieu. Une affaire de tentative de corruption de quelques obstructionnistes — tentative à laquelle le ministre était d'ailleurs étranger — mit fin à son pouvoir et, le 3 novembre, le roi nomma M. Etienne Tisza président du Conseil, et le chargea de former un nouveau cabinet.

M. Tisza n'a pas une longue carrière politique derrière lui; il n'avait que 42 ans, lorsqu'il assuma la lourde tâche de tirer le pays de la situation difficile où il se trouvait. Mais il était suffisamment connu comme un des membres les plus importants du parti libéral; on le savait très énergique, possédant des connaissances étendues de la vie parlementaire dans les différents Etats de l'Europe, sachant concilier les exigences d'un règlement un peu suranné avec la marche des délibérations législatives en Europe. Il fallait un homme qui osât descendre dans l'arène et montrer aux différentes fractions de l'opposition qu'il n'y a pas de règlement de Chambre qui tienne quand il s'agit du salut du pays. Déjà en mars, M. Tisza voulut briser l'obstruction technique, mais l'intervention de M. Thaly permit de voter à la hâte les lois les plus urgentes. Il était temps. Depuis plus d'un an le pays se trouvait dans la situation *exlex* (1); le budget et les impôts n'étaient pas votés, les contribuables ne pouvaient être forcés de payer les impositions, le recrutement ne pouvait avoir lieu et les soldats qui avaient accompli leurs trois ans de service étaient retenus sous les drapeaux. Des milliers de réservistes furent convoqués pour compléter les cadres; le commerce et l'industrie souffraient de cet état lamentable. La Chambre des députés dut siéger cet été, par une chaleur torride, jusque vers la fin du mois d'août afin d'expédier les affaires courantes.

Pour que ces mœurs déplorables ne s'implantent pas en Hongrie et pour ne pas causer tant de ruines, M. Tisza était fermement décidé à changer, dès la rentrée, le règlement de la Chambre; il ne voulait pas museler la liberté de la parole, mais bien couper court à toute obstruction dite *technique* dans deux discussions vitales : le budget et le contingent militaire. Pendant les courtes vacances parlementaires, il adressa une lettre retentissante à ses électeurs de l'arrondissement d'Ugra. Il y énumère les calamités causées par la dernière obstruction et rappelle le sort de la Pologne démembrée à cause de son *liberum veto*. Comme jadis en Pologne, où un seul député pouvait arrêter la vie nationale, aujourd'hui en Hongrie quelques adversaires irréductibles suffisent.

« Notre existence nationale, dit M. Tisza, est intimement liée au régime parlementaire. Celui qui affaiblit le Parlement, ou qui l'abaisse, met en péril la vie nationale. Qu'on compare l'ancien état de notre Chambre des députés qui a augmenté la force et l'autorité de la nation avec l'état actuel ! Au lieu de la lutte d'hommes éminents, nous voyons l'impuissance et l'anarchie. Une politique heureuse et féconde ne peut être suivie que d'accord avec le roi, en nous tenant strictement au compromis de 1867 et en maintenant également les droits de la majorité dans le Parlement. Jamais les circonstances ne furent plus favorables pour augmenter nos forces et notre autorité que maintenant. Nous ne sommes menacés d'aucun ennemi extérieur : en plein accord avec notre roi, nous pouvons employer toutes nos forces à construire l'édifice de la politique nationale. »

Dès l'ouverture de la session, il proposa donc d'élire une commission de vingt et un membres pris parmi toutes les nuances de la Chambre pour élaborer un règlement plus conforme aux exigences modernes. Cette proposition fut repoussée par l'opposition. M. Tisza fit voter alors les séances du soir et présenter par un membre du parti libéral, M. Daniel, un projet de résolution accordant *momentanément* au gouvernement d'user de la clôture tant que le règlement ne serait pas changé. Le changement consisterait à pouvoir prononcer la clôture dans les débats sur le budget annuel (le contingent militaire fut mis hors de cause). La majorité, énervée par une longue obstruction, adopta ce projet de résolution dans un élan patriotique au milieu d'un tumulte indescriptible. Sans doute, le vote fut obtenu par surprise ; la liste des orateurs inscrits n'était pas encore épuisée et le gouvernement est le premier à reconnaître qu'il a fallu sacrifier la forme pour le fond. Quelques défections ont depuis diminué le parti libéral, mais M. Tisza dispose encore de plus de cent voix de majorité.

*
* *

Avec quel programme l'opposition se présentera-t-elle devant les électeurs, puisque la dissolution de la Chambre est décidée? Elle demandera avec véhémence *une Cour hongroise*, *une armée nationale*, *un tarif douanier autonome* et *l'extension du droit*

(1) Le terme employé par les Magyars n'est pas un *barbarisme* comme l'a dit dernièrement un grand journal parisien ; c'est un *adjectif* qui se trouve dans Horace.

de vote. Le parti libéral ne s'était jamais refusé à traiter ces deux derniers points, mais ces questions vitales pour le pays doivent être abordées avec un calme qui n'a jamais existé pendant cette législature. Quant aux deux premiers *desiderata*, le cabinet Tisza, dans une seule année, avait obtenu des concessions importantes, mais après chaque concession les auteurs du désordre ont fait entendre leur : *Timeo Danaos et dona ferentes*. Ils n'ignorent pourtant pas que l'armée nationale, indépendante, est aujourd'hui une chimère. Le pacte de 1867 a laissé la décision suprême, dans les questions militaires, à la personne du roi ; c'est ce que l'ordre du jour de François-Joseph daté de Chlopy a suffisamment expliqué cette année. L'unité de l'armée est une garantie essentielle de la puissance de la monarchie. Il est même très difficile d'introduire, à l'heure actuelle, le magyar comme langue du commandement en Hongrie, car d'après le recensement de 1900, il y a encore 40 p. 100 de la population qui ne parle pas le magyar. Tant que le nouveau projet de loi sur l'enseignement primaire qui vient d'être élaboré par M. Albert Berzeviczy, ministre des Cultes et de l'Instruction publique et qui introduit l'enseignement obligatoire de la langue hongroise dans les écoles primaires — tout en sauvegardant l'autonomie des nationalités, garantie par d'anciennes lois — n'aura pas porté ses fruits, c'est-à-dire d'ici à une vingtaine d'années, on ne peut guère penser à imposer la langue magyare à des régiments où 40 p. 100 des recrues, et souvent bien plus, sont slovaques, roumaines ou serbes.

Les patriotes exaltés devraient savoir ce que l'Etat risque quand il blesse les sentiments des autres nationalités qui habitent le sol hongrois. L'œuvre de la magyarisation doit être pacifique et civilisatrice. C'est ce que tous les gouvernements, depuis 1867, ont compris. A l'hégémonie politique, il faut ajouter l'hégémonie intellectuelle. Mais décréter d'un coup des réformes trop radicales et impossibles à réaliser, c'est compromettre un travail de trente-sept ans. M. Etienne Tisza, comme M. Coloman Széll, a partout prêché la concorde entre les enfants du même pays. C'est maintenant aux électeurs de choisir, entre une politique sage et conciliante ou des réformes radicales et dangereuses.

I. Kont.

L'IDYLLE VAUDOISE DE SAINTE-BEUVE (1)

« Voltaire, dit Sainte-Beuve, n'a fait qu'une idylle dans sa vie, et c'est à Lausanne qu'il l'a faite. »

Mot charmant, que le grand critique n'aurait pas trouvé s'il n'avait eu, lui aussi, son idylle lausannoise. Et, plus heureux que Voltaire, elle ne lui laissa, il ne laissa lui-même en Suisse que de bons souvenirs. L'auteur du *Mondain*, à la suite d'une de ces indélicatesses dont il était coutumier, dut s'interdire de revenir à Lausanne. Il y avait passé trois hivers délicieux, où il amusa et s'amusa : c'est tout ce qu'on en peut dire. L'auteur de *Port-Royal*, lui, emporta de la ville calviniste les solides prémices de son œuvre capitale et le souvenir de celui qu'il appelle *sa conscience et son autre lui-même* : Juste Olivier.

***

Sans l'invitation d'Olivier, qui fut lui-même un charmant poète, le poète des *Pensées d'août* n'aurait probablement jamais songé à Lausanne. Plus jeune de trois ans que son ami, Olivier était né à Eysins, un de ces jolis villages vaudois du pied du Jura, d'une famille d'agriculteurs intelligents, qui donnèrent à leurs enfants, Juste et Urbain, la meilleure éducation. Le futur auteur des *Chansons lointaines* n'en fut pas moins obligé, avant d'aller s'asseoir sur les bancs du collège de Nyon, d'aider ses parents dans leur exploitation agricole. Comme Burns, on le vit, d'un pas débile, suivre le sillon de la charrue que son père dirigeait d'une main ferme. Ses meilleurs vers semblent encore tout parfumés de la forte odeur de la terre ou des grands foins roux qu'on entasse, en juillet, jusqu'au faîte des granges. De cette prime jeunesse, Olivier garda toujours la nostalgie, et le collège eut de la peine à asseoir cette petite âme libre et sauvage. Comme Bernardin dans son enfance, il ne rêvait que fuites dans la campagne et Thébaïdes fleuries. Mais la jeunesse protestante, en fait de solitaires, ne veut connaître que Robinson. Un beau jour, l'enfant disparut. On le cherchait de tous côtés, tandis que, chantant comme un merle et mangeant des mûres, il se roulait au soleil sur un bout de grève, en plongeant ses pieds nus dans l'eau bleue : il était le naufragé du lac de Genève !

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, Paris, 1904. Librairie du *Mercure de France*. Eugène Rambzt : *Notice sur Juste Olivier*, Lausanne 1889, chez F. Rouge. La plupart des détails que je donne dans mon article m'ont été fournis soit par les souvenirs de Juste Olivier lui-même, soit par son frère Urbain, soit par la fille de Juste Olivier, Mme Bertrand, à qui j'adresse tous mes remerciements.

Mais, pour combattre ces instincts de vagabondage poétique, il y avait chez l'élève de sixième un fond de sérieux et de solide piété, qu'il tenait du milieu calviniste. Quand, avec son petit frère, il se rendait à l'école, à une demi-heure de la maison paternelle, et que les rafales ou les éclairs se déchaînaient sur leurs têtes d'enfants, Urbain criait de frayeur; Juste, étendant son manteau sur son frère, lui rappelait qu'ils étaient l'un et l'autre sous la grande main du bon Dieu.

D'ailleurs, au collège de Nyon, il ne tarda pas à se distinguer par autre chose que ses fugues; puis l'Académie de Lausanne salua dans ses premiers vers les plus heureuses promesses. Mais d'abord il faut vivre : Olivier fut nommé professeur de littérature française à l'Académie de Neuchâtel, à la condition, assez bénigne pour un homme de lettres, qu'il ferait un séjour de trois mois à Paris. La grande ville est pour la jeunesse suisse en particulier, ce qu'est pour nos artistes l'École de Rome ou l'École d'Athènes, et bien autre chose encore : toutes les études et expériences que viennent faire à Paris les jeunes étrangers peuvent se résumer dans le mot *se déniaiser*. Le pauvre petit Helvète s'adressait bien : il avait des lettres d'introduction pour un des rédacteurs du *Globe* et pour Victor Hugo! Il est présenté, en outre, à Vigny; il rencontre dans les salons Emile Deschamps, Gustave Planche, Musset; surtout, il fait la connaissance de Sainte-Beuve.

On était en 1830. La Révolution de Juillet abrégea le séjour du jeune Olivier. Devenu professeur à Neuchâtel, puis à Lausanne, il épousait bientôt une de ses compatriotes, M^{lle} Caroline Ruchet, qui à une rare beauté unissait un talent poétique d'une grande élévation. Le souffle lyrique, avec un art imparfait, qui était le partage de la femme, formait un harmonieux contraste avec l'inspiration plus gracieuse et le style plus limpide du mari. A leur premier recueil de vers écrit en collaboration, et si justement intitulé les *Deux Voix*, Olivier joignit, à l'adresse de Sainte-Beuve, le 7 février 1835, une belle et grande lettre qui était une invitation, et qui était un hymne aussi, tout vibrant d'enthousiasme et d'amour pour son pays :

« ... Voilà notre Helvétie, ne la viendrez-vous donc pas voir un jour?... Nous vous montrerons les Alpes... Il n'y a quelquefois rien de plus caché, de plus secret, de plus solitaire, de plus grave, de plus paisible et de plus doux que les Alpes. C'est la majesté, mais c'est aussi la facilité et la grâce... (Et) nous irons nous blottir dans quelqu'un des plis du Jura. Je vous conduirai sur la Dôle. Mon père demeure au pied, en deçà, entre le lac et les monts. Nous aurons le Mont Blanc en face, posé sur les montagnes inférieures comme un diamant sur un turban d'azur... »

C'est là tout le programme de l'idylle que Sainte-Beuve devait vivre en 1839; il ne prévoyait pas encore qu'il serait appelé, au préalable, à donner un cours à Lausanne sur *Port-Royal*. Cette idée se trouva prendre corps dans une première excursion qu'il fit en Suisse, en juillet 1837. Olivier l'attendait à Aigle, petite ville vaudoise de la vallée supérieure du Rhône, où sa femme avait une maison de campagne. Le critique fit alors la connaissance personnelle de M^{me} Olivier. En entendant leur hôte se plaindre du tourbillon de la vie parisienne, qui l'empêchait d'aborder avec un peu de suite un grand sujet dont il voyait déjà si bien le contour imposant et les merveilleuses profondeurs morales, les *Deux Voix*, tout d'un élan, s'écrièrent :

— Mais venez donc à Lausanne nous parler sur *Port Royal*!

Et les trois amis de prendre feu : — Je vous ferai voir mes Alpes! dit Juste Olivier. Et M^{me} Olivier :

— Vous asseoirez enfin votre vie, vous en découvrirez les obligations morales et, dans notre grande nature, vous trouverez Dieu. Il le faut (1)!

Une conversion? Oh! Sainte-Beuve n'en était pas là; mais ce mot ne l'effrayait pas encore. La religion avait pour lui cet attrait vague dont elle flatte les yeux qui la voient de loin : il en aimait la flamme, la poésie, le mystère; il observait en analyste, mais aussi avec la divination du poète, dans les solitaires de Port-Royal, tous les phénomènes curieux ou merveilleux de l'âme tendre et de l'âme héroïque. Sur l'Eglise, qu'il voyait d'en dehors, tombaient les *rayons jaunes* du romantisme. Quoi qu'il en ait dit plus tard, il n'était pas encore l'*esprit brisé et l'homme rompu à toutes les métamorphoses*. Certes, on le voyait passer du Saint-Simonisme au catholicisme enflammé de Lamennais, avec des retours au sensualisme de Condillac et de Tracy, ces oracles de sa jeunesse. Mais ces oscillations d'une pensée inquiète n'étaient pas des jeux de dilettante. Les *Consolations* ne sont pas d'un chrétien, mais encore moins d'un sceptique, même respectueux. D'autre part, il était las de la vie d'étudiant qu'il continuait à mener même en littérature : le bonheur domestique de ses amis Olivier, la cordialité vaudoise, la religieuse paix de ce petit angle de terre qui s'allonge entre le lac de Genève et le Jura, tout le séduisit. Disant adieu à Paris, à ses pompes et à ses gloires, il répondit à l'appel du gouvernement vaudois, qu'il avait laissé solliciter par ses amis, et,

(1) *Correpondance de Sainte-Beuve avec M. et M^{me} Olivier*, p. 231, lettre de M^{me} Olivier du 29 août 1837.

le 15 octobre 1837, il s'installa à Lausanne pour y « bâtir » son *Port-Royal*.

***

L'Académie de Lausanne, dans la pensée de Leurs Excellences de Berne, maîtresses du Pays de Vaud jusqu'en 1798, ne devait être qu'une école de théologie; et, en effet, depuis sa fondation au XVIe siècle jusqu'en 1798, date de l'indépendance vaudoise, et même au-delà, elle n'avait guère été autre chose. Mais, une fois son existence politique assurée, le jeune canton, dans l'ivresse de la liberté chèrement conquise, avait toutes les ambitions à la fois. Vinet, appelé de l'Université de Bâle, où le penseur vaudois avait professé pendant de longues années, était installé le même jour que Sainte-Beuve comme professeur à l'Académie. C'est à Lausanne qu'il allait devenir le champion de la séparation des Églises et de l'Etat, et de cette religion de la conscience que sa piété, si profonde, si vivante, empêchait pour un temps de verser dans le rationalisme. En outre, toute une école, ou plutôt une jeune volée de talents nouveaux, Juste Olivier en tête, se flattait de créer une poésie nationale. Certes, Lausanne n'avait pas attendu la venue de Sainte-Beuve pour s'éprendre de littérature : on se souvient du ravissement qu'avait éprouvé Voltaire en trouvant dans cette petite ville « une société aussi éclairée » et, pour jouer ses pièces, des acteurs « plus intelligents » qu'à Paris. Mais, vers 1837, Lausanne, devenue capitale d'un État indépendant et un foyer d'idées autonomes, ne se contentait point d'être le satellite plus ou moins brillant de la grand'ville; et Sainte-Beuve, accueilli en ami, en hôte de distinction, tout en voyant un nombreux public se presser au pied de sa chaire, ne trouva pas grâce auprès de certains esprits frondeurs. Il faut dire que sa voix était déplorable ; son accent picard, assez prononcé, aggravé par un léger nasillement, faisait sourire les bons Suisses, qui se vantèrent de parler un meilleur français. Chacune de ses leçons était, le soir même, parodiée dans un des cafés de la ville, où un bel esprit de village, un grand diable dégingandé, montait sur une table et, en grasseyant comme le professeur, jetait le nom du *grand Arnauld* en pâture aux gros rires des buveurs de petit vin blanc.

Mais, en dehors de ces libertins, le monde religieux de Lausanne, presque autant que les petits cercles littéraires, fut charmé de la venue du célèbre étranger et nourrit à son égard les mêmes espérances que Mme Olivier. Plus judicieux, Vinet, que l'opinion désignait comme le directeur de conscience de Sainte-Beuve et qui recevait en effet assez souvent sa visite, vit tout de suite — tel, Saint-Cyran désespérant de Balzac — qu'il n'y avait rien à faire avec ce catéchumène-là. Ses visites, ses confidences faites au grand chrétien, c'était encore, pour l'historien de Port-Royal, une manière de travailler à son sujet favori. Son cours, rédigé avec soin en vue de l'ouvrage dont il était l'ébauche, absorbait d'ailleurs le meilleur de ses journées. Mais il passait ses soirées et ses dimanches à la *Retraite*, dans le modeste cottage de ses amis Olivier, où il avait sa place marquée. Pour ce vieux garçon, de bonne heure orphelin de père, et à qui sa mère inspirait plus de respect que de tendresse, la vie de famille qui ouvrait en son honneur tout ce qu'elle avait de plus intime et de plus doux était une révélation. Il l'avait bien entrevue chez Hugo ; mais chez Hugo, il retrouvait le Tout-Paris ; et puis... mais j'aime mieux vous renvoyer sans autre au *Livre d'Amour*. A Lausanne, au lieu de ces vers équivoques, qui ne font honneur ni au poète ni à celle qui les a inspirés, il trouve les plus pures et les plus chastes de ses *Pensées d'Août*.

C'est à la *Retraite* que, par les beaux soirs d'été, quand le lac, dont ils dominaient presque toute l'étendue, s'enflamme aux rayons du couchant, ils lisaient ensemble, au milieu des jeux de trois gracieux enfants, leurs poètes aimés, les plus graves, les plus sublimes, comme il convient dans cette grande nature :

> En face des grands monts Dante parfois relu,

dit une des *Pensées d'Août*. Mais, le plus souvent, on causait. Moins discrète que son mari, moins perspicace que Vinet, Mme Olivier mettait une belle ardeur à convertir Sainte-Beuve (voir *Correspondance*, page 451, lettre déjà citée). Dans quel esprit écoutait-il sa *chère prêcheuse*? Quelques vers des *Pensées d'Août* vont nous le dire : je les tire d'un sonnet qu'il adresse à « Philothée » et qu'il accompagne de cette note non moins significative :

« On est très convertisseur et prêcheur aux alentours du Lac de Genève et dans le canton de Vaud. »

> Pourquoi dans l'amitié vouloir donc que l'ami
> Se moule à votre esprit, en épouse l'idée?...
> Pourquoi, s'il doute encor, s'il est moins affermi
> En tout ce qui n'est pas l'amitié décidée,
> Le piquer dans son doute à l'endroit endormi?

Nous voici déjà loin des *Larmes de Racine* et de la vague religiosité des *Consolations*. L'insistance de Mme Olivier a peut-être contribué à éloigner au contraire du christianisme un esprit jaloux de son indépendance. Les attaques haineuses de journalistes piétistes firent plus tard le reste. Celle qu'il appelle dans ses lettres : Chère Madame et Amie, ne réussit qu'à une chose, et qu'elle ne cherchait pas : à plaire à son impénitent, qui, tandis qu'elle parlait, admirait « son profil de Romaine et son sourire si doux », comme il dit dans la *Correspondance*, dont les *Pen-*

sées d'Août forment parfois l'accompagnement poétique et plus expressif encore :

Il est doux, Amitié, de marcher sans danger,
Tenant près de son cœur ton bras chaste et léger.

Si chaste que soit le poète, il le serait encore plus s'il ne s'en vantait pas!

*
* *

Sainte-Beuve quittait Lausanne, pour rentrer à Paris, dans les premiers jours de juin 1838. Mais l'année suivante, à la fin de ce même mois de juin, ses amis Olivier le voyaient revenir, au retour d'un voyage à Rome dont il a touché un mot dans ses *Derniers Portraits* (p. 495). Après avoir parlé des magnificences toutes païennes de la ville éternelle, il y raconte comment, en repassant par Lausanne, il entendit, dans une pauvre salle aux simples murs blanchis, une leçon de Vinet sur Bourdaloue.

« Quelle impression profonde, intime, toute chrétienne, d'un christianisme tout réel et substantiel! Quel contraste au sortir des pompes du Vatican! Jamais je n'ai goûté autant la sobre et fine jouissance de l'esprit, et je n'ai eu plus vif le sentiment moral de la pensée. »

Sans doute! sans doute! Mais ce christianisme dont on jouit... La conversion escomptée est déjà loin, et le dilettantisme est tout proche.

Les cours académiques touchaient à leur fin. Olivier entrait en vacances. Il se rendit à Aigle avec son ami; puis, en famille, on monta aux Agittes, merveilleux belvédère de pâturages et de forêts jeté comme un balcon sur la vallée du Rhône. De là-haut, on voit se dessiner tout le Haut Lac, sa rive harmonieuse et les promontoires savoisiens. Dans l'herbe fine, drue et parfumée de l'alpe, avec l'accompagnement des graves sonneries de troupeaux épars sur les hauteurs, les « Deux Voix » se firent entendre; aux vers agrestes et frais des époux Olivier, Sainte-Beuve répondit par des vers d'une poésie plus savante, mais bien moins originale et naturelle, et qui, sous le ciel profond des cimes, dut paraître petite (*Correspondance*, p. 453). Puis, laissant M^me^ Olivier, les deux poètes, l'un guidant l'autre, gravirent les croupes herbeuses que dominent les Tours d'Aï. Mais Olivier, à qui, paraît-il, ce sentier alpestre était moins familier qu'à Virgile les infernales voies, s'égara dans les rochers, où le pauvre Sainte-Beuve usa désespérément ses ongles de critique. Enfin, après bien des tâtonnements et des chutes, les deux alpinistes, un peu nerveux, parvinrent sur la crête qui court de la Tour ruineuse et effilée d'Aï à la Tour massive de Mayen, les deux cimes jumelles. Une fois hors d'embarras, le Parisien témoigna son soulagement en querellant son ami :

— Non, ce n'est pas une vie! ce n'est pas une vie!... criait-il en frappant le roc d'un talon colère.

Ils descendirent par les pâturages d'Aï jusque dans la vallée des Ormonts. Olivier se flattait de faire à son compagnon les honneurs du plus charmant des lacs de montagne, le lac Lioson, une véritable émeraude enchâssée dans un repli herbeux du Pic Chaussy. Mais pour cela, il fallait remonter une nouvelle pente, de nouveaux rochers.

— Non! non! cria Sainte-Beuve, assez de casse-cou comme cela.

Olivier le supplie, lui montre le lac tout proche : il le voyait des yeux de la foi. Trois pas, seulement, trois pas... Mais Sainte-Beuve, contemplant ses mains écorchées :

— C'est en vain, cher Olivier que vous *m'arraisonnez* si bien.

En revanche, s'il voulut redescendre dans la vallée, il obligea son ami à monter tout seul jusqu'à son lac. Quand Olivier le rejoignit dans une auberge, Sainte-Beuve, un mouchoir flottant autour de sa tête en feu, soulageait ses humeurs *véreuses*, comme disait sa mère, en achevant un sonnet, qui est une des perles des *Pensées d'Août* :

Pardon, cher Olivier, si ton alpestre audace
Jusqu'aux hardis sommets ne me décide pas.

Redescendus à Aigle, les deux amis allèrent passer leurs vacances à Eysins, au pied du Jura, chez Urbain Olivier, dont il a été question au début de cet article, dans la vieille maison familiale où les deux frères étaient nés, où le cadet était resté simple agriculteur, tout en devenant le syndic (maire) de son village.

Manoir rural, pourtant à tourelle avancée,

dit Sainte-Beuve, qui y passa une quinzaine de jours. Ici, je vais emprunter mes renseignements aux souvenirs d'Urbain Olivier, à qui Sainte Beuve a peut-être donné l'idée d'écrire, car il est devenu depuis le romancier populaire du canton de Vaud (1).

« Un jour de juillet, raconte Urbain Olivier dans ses notes, nous vîmes arriver mon frère sur un char à bancs. A côté de lui était assis un petit vieux aux habits râpés, et qui nous était inconnu ».

Ce quidam peu reluisant, dont le pantalon avait un lamentable accroc, était l'auteur de *Port-Royal*, sorti en lambeaux de ses luttes épiques avec les rochers et des embrassements terribles des cimes.

On reçut l'écrivain le cœur sur la main, selon l'hospitalité vaudoise, mais sans faire de grimaces ni de compliments. Le jeune magistrat de village prenait ses repas avec sa famille et ses domestiques,

(1) C'est celui-là même qui est désigné sous le nom de M. Urbain, à plusieurs reprises, dans la *Correspondance*.

dans la vieille cuisine enfumée où, pendus dans la vaste cheminée, jambons, saucisses, énormes quartiers de lard de cochon séchaient pendant une année, et devenaient d'un noir de suie. Au bout de la grande table commune, on mit deux couverts d'étain de plus pour ces *Messieurs les professeurs* : ce fut tout.

Sainte-Beuve, comme le rat de ville, désespéra ses hôtes campagnards par son petit appétit : une cuillerée de soupe, une bouchée, et le voilà rassasié! Ce n'était pas dédain, mais il avait l'estomac quinteux et vivait de régime.

— Il ne faut pas vous *affautir*, lui disait Juste Olivier en souriant.

Affautir? Le critique, plus friand de vocables inédits que de tarte aux prunes, demanda vite le sens de ce provincialisme : maigrir, dépérir, faute d'aliments.

— Très juste, le mot! fit le Parisien.

Dans la cuisine noire, au milieu de ces campagnards dévorants, c'était, à ce bout de table, à se croire à l'Académie, je veux dire sous la coupole.

Sainte-Beuve, à peine installé, demanda à être conduit dans un joli site, où il pourrait passer quelques heures seul. Le jeune syndic lui montra le chemin d'un grand bois, d'où la vue s'étendait fort loin. (Qu'on se rappelle la première lettre de Juste Olivier à Sainte-Beuve.) Quand l'hôte rentra, il avait crayonné les vers suivants, qui se trouvent dans l'Appendice des *Pensées d'Août* (p. 327).

Paix et douceur des champs, simplicité sacrée,
Je ne suis que d'hier dans ce repos d'Eysins,
Et déjà des pensers plus salubres et sains
M'ont pris l'âme au réveil et me l'ont pénétrée.

Quelques jours après, Sainte-Beuve quittait la Suisse pour n'y plus revenir. Mais, sans parler de brèves villégiatures, le séjour de huit mois qu'il a fait à Lausanne a été pour lui des plus féconds. Il y a jeté les fondements et bâti les premières imposantes assises de son *Port Royal*, il y a enrichi ses *Pensées d'Août* des vers les plus poétiques, des seuls vers vraiment poétiques de ce recueil... C'est encore trop peu dire : ce n'est pas seulement son œuvre, c'est sa pensée, c'est sa vie tout entière qui gardera de Lausanne une ineffaçable empreinte. Placé en présence de grandes individualités religieuses *vivantes* et non plus embaumées dans de poudreux in-folio, Sainte-Beuve entre dans l'intimité du sanctuaire dans la mesure où l'on peut y entrer avec l'intelligence seule; puis il s'en détache désormais d'une manière définitive, parce qu'il comprend que la religion lui demandait autre chose et mieux encore... Enfin, si sa pensée n'y a pas gagné en élévation, elle s'est élargie alors, elle est devenue vraiment européenne. Lausanne, Genève, chefs-lieux d'un très petit pays, sont en outre et par cela même, des foyers de culture universelle. Vinet, quand Sainte-Beuve le connut, venait de passer de longues années à Bâle, en plein milieu germanique. Les collègues du critique à l'Académie de Lausanne, pendant les huit mois qu'il y professa, s'appelaient Porchat, Monnard, Vulliemin, Gindroz, c'est-à-dire des hommes qui unissaient le goût des élégances latines à une érudition d'outre-Rhin. C'est à Lausanne également que l'éditeur de Ronsard, encore mal guéri de son romantisme, lut de Muralt, Bonstetten, Mme de Charrière, Mallet du Pan et tant d'autres penseurs, observateurs, essayistes suisses qui ont prononcé sur la Révolution française, sur les génies et les littératures des différents peuples, le jugement le plus pénétrant, le premier et le dernier mot définitif. Tous ces témoins merveilleusement pondérés et informés, qui ont vu les choses et les hommes d'Europe de très haut, du haut de leurs montagnes, ont élargi singulièrement l'horizon du grand critique et contribué à dégager de ses partis-pris romantiques ou de ses préventions françaises l'esprit universel des *Lundis*.

SAMUEL CORNUT.

LA VIE LITTÉRAIRE

André Rivoire.

ANDRÉ RIVOIRE. *Les Vierges*; *Le Songe de l'Amour*; *Le Chemin de l'Oubli*. (Lemerre, éditeur).
ANDRÉ RIVOIRE. *Berthe aux grands pieds*. (Lemerre, éditeur).

Voici un poète qui ne prêche pas l'action. Il ne prêche rien du tout, encore que parfois il disserte. Il est en dehors de notre vie contemporaine. Il est loin, très loin de nous! Il ne regarde pas son époque. Il n'a nulle curiosité d'esprit. Il ne suit pas le mouvement des idées. Il n'a vu aucun des grands événements du siècle. Il ne veut rien savoir que son âme. Il est isolé. Il s'isole lui-même. Tout serait impuissant à troubler sa solitude. Les vains bruits du monde ne peuvent parvenir jusqu'à elle, jusqu'à lui. Il aime : et cela l'occupe fort. On l'aime; et ce n'est pas une petite affaire. On ne l'aime plus ; et il est extrêmement absorbé par ce grave incident. Du moins, il croit qu'on ne l'aime plus; sur quoi il est bon de réfléchir avec un soin qui exclut naturellement comme accessoires et futiles toutes les autres préoccupations. André Rivoire ne considère que lui-même, écoute incessamment palpiter son cœur. C'est pour cela qu'il est poète.

On peut s'enquérir des influences littéraires. On les trouvera. Mais on a tort de les chercher. Aujourd'hui les poètes lisent tous les vers des autres poètes. Ils

reçoivent donc nécessairement l'empreinte des poètes avec qui ils ont le plus d'affinité. André Rivoire naquit pour être un poète du cœur. Il a lu avec prédilection tous les poètes du cœur. Ce sont les plus simples et peut-être les plus grands qu'il rappelle. Mais il n'a point voulu leur ressembler. Il n'a point voulu se souvenir de leur œuvre pour élaborer son œuvre. Son âme fait songer à leurs âmes. Il est de leur famille sentimentale. Et parce que son âme fait songer à leurs âmes, son nom fait songer à leurs noms... Mais l'inspiration et l'art d'André Rivoire sont particulièrement sincères, indépendants de tout et de tous sauf de lui-même. On ne comptera bientôt que les poètes que l'on pourra isoler complètement des autres, exprimant avec vérité leurs sentiments vrais... On négligera la foule de ces petits rhétoriciens plus ou moins expérimentés qui imitent tour à tour ou tous à la fois les poètes et les genres de poésie qui « ont du succès », qui ne se préoccupent que d'écrire des vers au goût du jour, construisent sans inspiration les œuvres les plus faibles et les plus disparates, élèves tôt fatigués... Au fait, est-ce qu'on ne décorera pas cette fois Fernand Gregh qui vient justement de réunir quelques « mégots » pour les offrir à qui lui apportera la bonne nouvelle : et c'est un livre, dit-il, et cela s'appelle *Etude sur Victor Hugo* et le reste... Est-ce que la bouffonnerie dont s'amuse depuis deux ans le monde des lettres ne va pas prendre fin ? Elle a déjà trop duré. Mais je reviens en toute hâte à la poésie.

Donc André Rivoire exprime uniquement son âme. Il est extraordinairement attentif à ses sentiments. Il ne fait rien qu'aimer.

Je n'ai pas vécu de journée
Depuis mon enfance, jamais
Sans l'avoir humblement donnée
Toute à la femme que j'aimais.
Je n'ai vu le monde qu'à peine ;
J'ai vécu — tristesse ou bonheur, —
Toute ma part de vie humaine
Sans pouvoir sortir de mon cœur.

Ce n'est pas qu'il prenne d'abord plaisir à vivre enfermé dans son cœur. Il ne s'amuse pas. Il est triste, au contraire. Il s'ennuie. Mais il est ainsi fait. Il ne résiste pas à sa nature. Il ne se révolte pas contre elle. Il se résigne doucement à aimer sans trêve.

Encore un jour perdu qui décline et s'achève
Un jour d'attente vaine et d'oisive langueur
Un de ces mornes jours sans désir et sans rêve,
Où l'on vit lentement, seul, blotti dans son cœur.

Jour perdu, non. Jour très occupé, très rempli d'occupations, c'est-à-dire de rêves. Le rêve est un grand travail, le plus obsédant. Faut-il pas plaindre ceux qui ne peuvent jamais, jamais se dérober à lui, ou du moins le négliger, et qui ne sont pas capables de rêver à la légère, sans y prendre garde. André Rivoire est le rêveur le plus consciencieux, le plus ponctuel que je connaisse. N'est-ce pas qu'il va nous retenir, et nous charmer sans doute ; car déjà il nous étonne ! Comment pouvons-nous rencontrer dans la fièvre de notre vie contemporaine un rêveur amoureux aussi habile à ne suivre que son rêve et avec un si doux entêtement. Quelles sont peu de choses les petites et plaisantes et pourtant immenses agitations du dehors, puisque André Rivoire qui en est le témoin, rêve encore, aime, aime toujours. O poète exceptionnel !

Il était une fois un poète, un rêveur
Qui ne savait jamais que faire de son cœur
On voulait bien de ses baisers, de son sourire :
Quand il aimait, on laissait faire, on laissait dire ;
Les femmes se plaisaient au passe-temps léger
De le voir, chaque fois, se prendre et s'engager.
Elles aimaient en lui des mots et des caresses.
Et des larmes, qui font heureuses les maîtresses.
Aussi toutes, gaiement, se donnaient à loisir
Tout le temps passager d'effeuiller leur désir.
Lui cependant, plaintif et tendre, aux genoux d'elles,
Se caressait d'espoirs crédules et fidèles ;
Et toujours il était celui des deux amants
Qui croit à la douceur de ses propres serments
Toujours on lui rendait son cœur, avec prière,
De ne plus désormais regarder en arrière.
Et quand on avait pris le temps de se guérir,
On lui disait : « Voyons, il ne faut pas souffrir ! »

Ce poète souffrant est donc très apte à s'analyser. Nous le connaissons déjà précisément. En quelques vers, il nous a tout dit : mais il recommencera sa confidence. Il la répètera en la complètant, avec des détails, beaucoup de détails, toujours les mêmes d'ailleurs, mais infiniment nuancés. Je vous assure que André Rivoire est un analyste incomparable de ses complications sentimentales. Mais ses complications sentimentales à lui ne sont pas extrêmement compliquées. Elles sont fines, fines, mais point si compliquées. Et puis elles ne se traduisent jamais par des drames extérieurs. André Rivoire a beaucoup aimé ; mais il n'a jamais agi avec violence. Figurez-vous que cet amoureux impénitent n'a jamais tué aucune de celles qu'il aimait. Il n'a même pas pensé qu'il pût être convenable de le faire. André Rivoire n'est pas un amoureux très tragique. Il souffre, mais ses souffrances douloureuses sont, en vérité, assez calmes. André Rivoire n'est point emporté par une passion fougueuse. Il n'est pas un grand amoureux. Il est plutôt un grand sentimental. Et avec quelle perspicacité critique il sait l'être ! Comme il sait définir les moments de sa sensibilité.

L'amour, hôte inquiet des âmes obstinées,
L'impitoyable amour, briseur de destinées,
Toujours en mal obscur de haine ou de rancœur,
Par instants, malgré nous, monte de notre cœur,
Et prêt à nous souffler des mots que rien n'efface,
Comme deux ennemis, nous dresse face à face...

Mais le désir qui veille en nos corps anxieux,
Toujours, avidement, se cherche dans nos yeux
Et les mots entre nous tombent sans violence...
Puis, nous nous reprenons aux lèvres, en silence.

Le désir et l'amour : il en sait les correspondances secrètes et comment l'un et l'autre se renforcent et se rajeunissent l'un par l'autre, ou l'un à l'autre se succèdent :

On se croyait guéri d'être crédule et tendre,
On s'efforçait d'aimer la douceur de vieillir
Et l'on sent tout à coup brûler et tressaillir
Le désir éternel qui veillait sous la cendre,
Le désir obstiné qui survit à l'amour,
— Seul rayon qui s'attarde un soir de la jeunesse
Et dans la mort de tout, fidèlement renaisse
De l'ombre où nos espoirs s'abîment tour à tour.

Le désir et l'amour : André Rivoire détermine avec un goût scrupuleux leur puissance... Ne croyez point qu'il chante — mais il ne chante pas, il raconte, il murmure — ne croyez point qu'il chante les frémissements et les extases de l'amour sensuel. Dieu merci, André Rivoire n'est pas un poète virginal. Mais il est un poète pur. Chacun sait que nous croupissons dans un matérialisme abject. André Rivoire est un poète essentiellement idéaliste. Cette époque est fertile en miracles.

Gaston Rageot assure que l'œuvre d'André Rivoire est une élégie. Elle est l'élégie d'un bourgeois très distingué qui ne gémit qu'à bon escient. Il n'est pas torturé par sa douleur. Il prend même quelque plaisir à ses gémissements. Et quelle que soit l'intensité de ses souffrances sentimentales, aucune n'a pu l'empêcher de se mettre à sa table de travail pour la raconter savamment. André Rivoire est en même temps très simple et très raffiné. Il ne dissimule pas d'abord une certaine ingénuité qui est un charme. Dans le *Songe de l'Amour* il chante gentiment, avec jeunesse, la douceur d'aimer.

Vous m'avez fait une âme attendrie et légère
Qui de nouveau s'entr'ouvre au lieu de se fermer,
Une âme rajeunie en qui tout s'exagère :
L'étonnement de vivre et la douceur d'aimer.
Frissonnante et crédule aux bonheurs qu'elle apporte
Avec sa candeur fière et son ancien émoi
Quand je me résignais déjà, la croyant morte,
C'est mon âme d'enfant qui ressuscite en moi.
Elle est comme une fleur surprise d'être éclose ;
Tout la fait tressaillir d'espoirs irrésolus ;
Elle tremble, elle hésite, et cependant elle ose
Des mots lointains et bons qu'elle ne savait plus.

Il sait bien au reste que l'amour est fragile et qu'il est éphémère : il a l'expérience désabusée de la vie amoureuse.

Tu reviendras de loin en loin
Attendant l'heure
Où de vieillesse, dans un coin
Notre amour meure.
Je te sentirai, chaque fois
Plus passagère ;
Ta voix redeviendra la voix
D'une étrangère,
Et je te verrai, jour par jour,
Toi qui fus mienne,
Reprendre un peu sur notre amour
Ta vie ancienne

Ces sentiments-là paraissent assez sommaires. Et l'on est sur le point de dire que André Rivoire ne chante ni plus ni moins que la petite chanson traditionnelle de tous les poètes de tous les siècles. Mais voici très souvent des notations extrêmement fines qui sont d'un poète rare.

Au loin, le silence était doux
Et douce en nos yeux la lumière ;
Calme, notre désir en nous
Attendait l'heure coutumière.

Le désir et l'amour ! J'y reviens. André Rivoire m'y ramène. C'est l'une des plus précieuses originalités d'André Rivoire d'avoir su marquer avec tant de délicatesse les attitudes du désir dans l'amour. Et la délicatesse est en lui si naturelle. Il est amoureux avec tant de minutieuses prévenances. Il est tendre. Il est résigné. Il est triste ou mélancolique. Son âme est languissante. Son amour, pourtant vigoureux, a les pâles couleurs. Mais c'est un amour délectable, de si bonne qualité. Il est d'autant plus sympathique qu'il est plus traversé ou plus dédaigné.

André Rivoire a l'air de beaucoup souffrir. Mais ne nous hâtons point de nous apitoyer sans mesure. André Rivoire exagère des sentiments et des malheurs qui ne dépassent nullement les sentiments qu'un homme de bien peut éprouver et les malheurs qu'il peut supporter. Et sa mélancolie, qui est incurable, est assez contente d'elle-même. Elle a lieu d'être satisfaite car elle s'exprime en très beaux vers appropriés. J'admire ce poète qui fait incident de tout. Il serait très heureux en amour qu'il ne se plaindrait pas moins. C'est une fatalité de sa nature. Il faut qu'il module des plaintes harmonieuses. Il est fait pour la souffrance sentimentale. Il s'accommode d'elle. Il s'accommode à elle. Il vit avec elle, paisiblement. Et il analyse. Et il a même des silences qui sont merveilleusement éloquents. Il raconte volontiers ses silences. Telle menue mésaventure lui advint de sa maîtresse. Il demeura stupide. Il ne dit rien alors. Mais c'est toute une histoire. Il la raconte maintenant avec une déconcertante précision psychologique et une complaisance !... Au vrai, est-ce qu'il ne se force pas un peu pour souffrir infatigablement des infatigables caprices des femmes aimées ! Son œuvre est un hommage exquis à la femme. D'elle il supporte tout, et c'est lui qui a l'air de demander pardon ! Peut-être André Rivoire n'est-il si humble que parce qu'il se sent supérieur. Il est tellement psychologue.

Rien ne me plaît mieux que cette volonté bien arrêtée de se soumettre comme un esclave observateur à la faiblesse féminine ! Aussi je ne veux pas

rechercher s'il y a un roman dans les trois livres d'André Rivoire. Son premier livre *Les Vierges* me paraît un exercice de jeune poète qui s'essaie, mais d'un jeune poète qui ira vers la perfection. Il débute avec, comme passe-port à la frontière des lettres, la préface classique de Sully-Prudhomme. Combien plus attentive, cependant ! Et ce livre est un peu loin de la réalité. Il n'est pas très plein. Beaucoup de développements. Des motifs. Des lis, des abeilles, des roses. Et comme des ressouvenirs de poètes qui ne sont plus. Est-ce que je me trompe ? Le jeune poète André Rivoire devait lire le poète Paul Bourget. Certains de ses vers rappellent les vers de Paul Bourget. Qui donc maintenant pense aux vers de Paul Bourget ? — Que les œuvres passent vite, mon Dieu !

Pâle et lente, si pâle en sa robe d'été,
Si lente en ses langueurs, oh ! si pâle et si lente,
Elle va promenant sa douleur nonchalante,
Par les près sans parfum, sous le ciel sans clarté.

Et parfois il y a déjà des notations subtiles d'une sensualité quasiment mystique — celle même d'André Rivoire — qui annoncent l'auteur du *Songe de l'Amour* et du *Chemin de l'Oubli*. C'est la naissance du désir et de l'amour.

Sous les platanes frais, bercés de nonchalance
Et de qui l'ombre, au loin, bleuit les sables d'or,
En son vol souple et lent, dont la caresse endort,
Au fond du parc heureux le hamac se balance.
On dirait qu'un frisson passe en l'air effleuré.
La vierge a les yeux clos d'un si tendre délice,
Qu'elle penche la tête, en un sourire, et glisse
Aux bras mystérieux que lui tend l'espéré.
Las de scander sans fin son rythme monotone,
Le hamac s'alanguit, s'arrête ; — et doucement
S'éveillant de son rêve en un trouble charmant,
La vierge ouvre les yeux, se voit seule — et s'étonne.

Que d'aveux dans ces vers discrets ! C'est le cas ou jamais de répéter : Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! Poésie de la plus insinuante discrétion ! C'est là que se prépare l'analyste ému du cœur que nous verrons après, et qui souffrira beaucoup de ses amours, tout en se sachant quelque gré de sa souffrance !

Naturellement ou systématiquement, il n'a rien voulu être que le poète du cœur ! C'est merveille que ce poète, à la sensibilité si délicate, ne soit nullement un poète de la nature. Il envie — de haut — ceux qui le sont.

Heureux les poètes qu'enchante
L'odeur des herbes et des bois,
L'eau qui coule, l'oiseau qui chante,
Tous les parfums, toutes les voix !
Quand ils vont parmi la campagne,
Leur rêve n'est pas seul en eux,
Tout leur rit et les accompagne
Par les grands chemins lumineux.
Un jour de printemps les délivre
Des plus importunes douleurs,
Leur âme distraite s'enivre
Des murmures et des couleurs.

La brise a pour eux des caresses
Chaudes et fraîches tour à tour,
Aussi douces que les maîtresses :
Ils peuvent oublier l'amour.

Lui ne peut oublier l'amour et ne veut l'oublier. S'il y a des paysages en ses livres, ils ne seront, si l'on peut dire, pas des paysages sentimentaux. Tout est considéré par rapport à son état d'âme.

J'ai tant de rêve au cœur en ce matin joyeux
Que la petite chambre en est tout agrandie
Un horizon de plaine immense est dans mes yeux,
Et ma pensée est comme une abeille étourdie.

Tous les titres de ses poèmes sont des titres psychologiques, indiquant bien ses tendances : Complainte, Espoir secret, Nocturnes, Fin d'amour, Recommencements, Baisers, Rancune, Larmes, Tendresse, Clairvoyance, Rajeunissement, Expérience, Jour perdu, Déclin, Désir muet, Prudence, Délivrance. Et si le retour au pays natal lui suggère quelques paysages intimes, il verra moins la nature elle-même qu'il ne mesurera l'influence causée par elle sur son cœur.

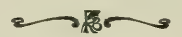
... Tout le passé lointain me gagne, me pénètre
Et comme aux soirs fiévreux de mes premiers départs,
Souriant et paisible, accourt de toutes parts ;
Je sens que mon passé d'hier est une offense
A tout ce qui survit en moi de mon enfance,
Et je me sens repris par toute la douceur,
De retrouver en moi, fidèle, mon vrai cœur.

Et qui dira les contradictions de ce poète voué à chanter la triste chanson du cœur. Ses vers sont tout amour et au seul nom d'amour s'attendrissent. Et soudain il écrit un long poème pour railler l'amour : *Berthe aux grands pieds*. Délassement sentimental. Répit entre des crises amoureuses. Éclat de rire atténué et prolongé. Ironie sur soi-même. Travail d'artiste littéraire. Je ne sais. Mais la légende de *Berthe aux grands pieds* semble être pour André Rivoire une satire de l'amour : amour conjugal, amour maternel, amour filial. Il raille, il raille, rien que par sa manière de conter. La fille infortunée de Flores, le roi de Hongrie et de la reine Blanchefleur est sa victime. Pourquoi ? Pépin le Bref, fils de Charles Marteau, est un veuf amoureux et ridicule. Pourquoi ? Mais pourquoi, surtout l'amour est-il tourné en ridicule ? Pourquoi ? Vengeance d'un poète rivé à l'amour mélancolique ! En tout cas, oncques ne vit un André Rivoire si joyeux. Au reste, cette légende apprêtée et simple, contée avec un archaïsme et un modernisme outranciers, est amusante. J'ai ri. Je ne suis pas coupable. Mais André Rivoire n'est-il pas coupable ? Ou bien, est-ce que, par hasard, il se moque de nous !

Non. André Rivoire a beau prendre au sérieux l'amour, parfois il sourit comme malgré lui. Mais ses sourires ne sont pas fréquents. Ils ne sont que des instants de repos entre ses souffrances sincères.

Espérons que André Rivoire continuera à souffrir pour notre joie. Il souffre harmonieusement. Il écrit ses vers avec gravité. En eux entrent beaucoup de méditations. Aussi la forme est-elle pleine et réfléchie. Ah! il ne fait pas ses vers nonchalamment. Les petits drames intimes dont il est le héros, le spectateur et l'historien, sont narrés posément, laborieusement. Rien n'est omis des nuances sentimentales. André Rivoire veille à ne rien oublier. Il est endolori, mais scrupuleux. Tous les mots portent. Ils disent quelque chose qui est justement ce que le poète veut dire. Pas d'élans, pas de « phrases », des mots lourds, lourds de sentiments, et bien enchaînés. Sa poésie est peut-être trop surveillée. Elle n'est jamais légère. André Rivoire ne badine pas avec son amour. S'il veut être familier, il risquera d'être un peu guindé. Point de négligences. Pas assez de négligences! Mais il sait exprimer les sentiments les plus raffinés avec une noblesse douce et précise et forte. Sa poésie musicale est émouvante par la fidélité de l'expression, autant que par la profondeur de l'inspiration. J'ai dit que ce poète qui sait les ressources innombrables de la poésie traditionnelle et n'en veut point d'autres, qui connaît les richesses inépuisables du vocabulaire classique et n'en veut point d'autres, j'ai dit que ce poète est émouvant... Cela suffit à le distinguer de tant de poètes qui ont de l'adresse, ou de la rouerie, et ne parlent point au cœur. Il émeut parce qu'il est ému. Et il est un des poètes qui peuvent être le plus chers à ceux qui entreprennent de l'aimer. Il est un compagnon attendri de toute vie sentimentale... Heureux, trois fois heureux et privilégiés ceux qui ont eu le loisir d'éprouver des souffrances comme les siennes, aussi patientes, aussi raffinées, aussi conscientes d'elles-mêmes! Pour eux André Rivoire est certainement un très grand poète. Son beau chant leur va jusqu'à l'âme, et ils ne s'aperçoivent pas que l'air languissant est un peu monotone.

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Vaudeville : *Le Bercail*, pièce en 3 actes par M. Bernstein.

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

disait quelqu'un, je ne sais plus qui. Et nous, nous disons : Qui nous délivrera de l'immortel, du sempiternel adultère, avec ses multiples variations, innombrables comme les battements du cœur humain je l'accorde, mais somme toutes monotones et dont nous finissons par être las? Qui donc trouvera un autre mobile d'intérêt dramatique que ces maris invariablement trompés par des épouses au cœur lassé, incomprises à qui la vie n'a pas dispensé les satisfactions convoitées, Bovarys parisiennes ou provinciales qui rajeunissent et modernisent leurs doléances au contact des doctrines ibséniennes ou des élans lyriques de M^me^ de Noailles? Oui, quelle nouveauté ce serait, quelle audace en même temps! Quel soupir de soulagement nous pousserions à sortir de cette effroyable banalité que nous impose la convention du théâtre, d'après quoi, semble-t-il, nul ressort dramatique valable ne saurait exister en dehors de l'amour malheureux et coupable, du mari trompé et des mille conséquences qui s'en suivent!

Serait-ce du point de vue *moral* qu'il s'agit ici? Détrompons-nous : depuis la *Déserteuse* de M. Brieux, jusqu'au *Bercail* de M. Bernstein, en passant par l'attirante *Maman Colibri* de M. Henry Bataille, celles qui esquissèrent le geste libérateur et tentèrent de secouer le joug conjugal impatiemment toléré, vinrent s'y replacer d'elles-mêmes, et c'est avec une touchante unanimité que ces trois écrivains, par des voies différentes, ramènent leurs trop chatouilleuses héroïnes au foyer qu'elles n'auraient jamais dû quitter. Il n'y a pas à dire : les élèves parisiennes ou provinciales de la petite Nora d'Ibsen passent un mauvais quart d'heure au théâtre et sont en train de donner une suite à la célèbre *Maison de poupée* du dramaturge norwégien, suite qui pourrait porter en sous-titre : Des conséquences fatales d'une désertion trop brusque. Je ne rapproche ces trois pièces que pour mieux préciser l'analogie des idées qui les commandent, l'identité des courants qui les entraînent vers un dénoûment commun, car pour ce qui est de l'*exécution*, il est trop évident qu'elles diffèrent radicalement. J'ai montré ici, à son heure, la vulgarité, la médiocrité littéraire de la *Déserteuse*. J'ai marqué par contre les hautes qualités d'art, la saisissante beauté d'exécution de *Maman Colibri*. Nous allons voir aujourd'hui comment le *Bercail* participe, si je puis dire, de l'une et de l'autre, et comment les pires erreurs s'y confondent avec des parties excellentes.

L'héroïne de M. Bernstein est une cérébrale incomprise qui demande à la Poésie le genre d'excitation que d'autres vont chercher en ces Paradis artificiels que nous décrivait Baudelaire. Les vers de la comtesse Mathieu de Noailles — il est des groupement littéraire où l'on n'oublie jamais la bonne réclame — ces vers déclamés par elle au lever du rideau, lui enseignent une manière de Nietzschéisme sentimental en même temps que cette doctrine, transposée par elle du domaine cérébral dans le domaine affectif, à savoir qu'il ne peut exister sur terre meilleur emploi de ses facultés que de les porter à leur maximum de tension pour la recherche du

bonheur, dussent-elles briser toutes choses autour d'elles... Si Eveline se contentait d'exprimer ces idées, qui deviennent convictions d'apôtre, devant Etienne Landry, son brave homme de mari qui n'y entend rien et déclare d'ailleurs ne vouloir rien y entendre, le mal ne serait pas grand, car elle ne trouverait pas d'écho, et leur signification ne se doublerait pas des résonances qu'elles éveillent autour d'elle. Mais, à côté précisément, veille un jeune écrivain, Jacques Foucher, qui les accueille et y applaudit — les jeunes écrivains ne sont-ils pas toujours là juste à point pour consoler les petites bourgeoises incomprises ? — et l'on devine la portée qu'elles prennent aussitôt pour elle : Eveline est désormais atteinte d'un *Bovarysme* aigu qui s'accroît à la faveur de ce Nietzschéisme sentimental. Des vers déclamés aux pressions de mains dans l'ombre, il n'y a qu'un pas... moins qu'un pas des pressions de mains aux confidences et des confidences aux baisers. Et la dernière étape de cette route bordée de fleurs, l'abandon aux bras de Jacques Foucher, sera bientôt franchie. Pourtant Landry veille. Moins débonnaire, ou plus clairvoyant que ne le sont d'habitude les maris, il discerne le danger que présente pour lui, homme déjà mûr aux cheveux grisonnants, la présence ininterrompue de ce lyrique jouvenceau qui sur lui a l'avantage de ses cheveux blonds et de son perpétuel enthousiasme : la partie ne saurait être égale. Donc très poliment, mais non moins fermement, il lui signifie son congé, sans rien farder de sés sentiments intimes. Jacques Foucher s'incline, du moins en apparence. Mais Eveline non pas : c'est pour elle le signal de la révolte décisive. Puisqu'il en est ainsi, et que son mari l'outrage d'un soupçon, elle partira avec celui qu'elle aime. Landry tente d'user de son droit d'époux et de la garder par contrainte. Mais on ne retient pas une femme de force, elle le lui rappelle, avec quelle rage au cœur et quelle amertume sur les lèvres ! Il sera le plus fort... quinze jours peut-être, un mois au plus... Mais dans un mois, dans deux mois au plus tard, elle appartiendra à celui qui l'attend. Comprenant alors que tout est fini, Landry lui montre la porte, qu'elle prend aussitôt, sans même embrasser son enfant, le petit Georges, âgé de deux ans.

Lorsque le rideau se lève sur le second acte, quatre années se sont écoulées. Les amants ont voyagé avec ivresse en Tyrol, puis en Italie. Ils ont épuisé la coupe des émotions que l'enchantement de la possession verse tout d'abord au cœur de ceux qui placent dans l'intensité de leurs sensations la raison suprême de vivre... et ils se retrouvent en face d'eux-mêmes, d'eux-mêmes mis à nu... c'est-à-dire en face de l'inévitable : Eveline, maîtresse passionnée qui nourrit pour celui qu'elle aime des ambitions démesurées, ambitions que justifiait la vision grossissante de ses premiers enthousiasmes... Jacques, tel qu'il est en réalité, littérateur d'occasion, qui a pu donner un instant l'illusion d'un avenir pour des regards aveuglés, mais qui ne saurait longtemps l'entretenir cette illusion, quand les yeux d'Eveline se seront déssillés aux inévitables froissements de la vie ! Et voici que les déceptions commencent. Est-il besoin de préciser ici, pour ceux qui suivent le mouvement dramatique, l'analogie, pour ne pas dire l'identité, entre cette situation et celle d'une pièce qui fut jouée récemment à ce même théâtre, et par la même comédienne — j'ai nommé le *Retour de Jérusalem* — identité que le talent de Mme Simone Le Bargy, ce talent si personnel, mais si identique à lui-même, n'est certes pas fait pour atténuer. Les désillusions ont donc commencé pour Eveline : elles iront s'accentuant chaque jour, surtout à discerner la médiocrité foncière de son amant, car elle est pénétrante, surtout lorsque la jeune femme aura été mise en contact avec le monde de Jacques Foucher. Joli monde en vérité ! Monde de déclassés et de grues, de journalistes interlopes et de fêtards éhontés. Ah ! monsieur Bernstein, ici vous me permettrez de vous arrêter. Si c'est un milieu d'hommes de lettres que vous avez prétendu nous montrer, vous êtes sévère jusqu'à l'injustice pour la corporation : où donc avez-vous pris vos modèles ? Mais non, c'est simple boutade, n'est-il pas vrai ? C'est caricature, plutôt que défaut d'observation chez vous. Car nous savons tous qu'à notre époque littérateurs et artistes sont les plus bourgeois et les plus rangés des hommes. Et c'est chez les bourgeois de jadis que l'on trouve le moins de tenue ! Mais vous aviez besoin de ce contraste : la pièce l'exigeait impérieusement. Il vous le fallait à tout prix pour obtenir un repoussoir à votre premier acte — une *valeur*, comme disent les peintres, qui fût en opposition avec celle que vous nous aviez donnée. Et vous avez abouti à cette peinture qui, si elle est la plus fausse du monde, offre du moins cet avantage de justifier la seconde fuite d'Eveline, et cet inconvénient de nous rappeler encore le second acte de M. Maurice Donnay, avec la seule différence que chez celui-ci, c'est Michel Aubier qui se révolte, tandis que dans le *Bercail* c'est Eveline qui court à d'autres destinées.

Que seront-elles ces destinées? Va-t-elle aboutir à un troisième amour, et de là à l'inévitable galanterie que le prédicateur Dumas tenait suspendue comme une épée de Damoclès sur la tête de toutes celles qui ont commis la première faute ? Eveline a quitté Jacques Foucher, et, comme il faut vivre, comme elle n'a pas de ressources et qu'elle ne veut pas appartenir à un autre homme, elle utilise ses dispositions pour l'art dramatique : elle fait du théâtre... Le

hasard de ses tournées la conduit à Lyon, dans la ville où Landry s'est retiré pour se consacrer à l'éducation du petit Georges, qui a maintenant six ans. Ici l'analogie n'est plus avec le *Retour de Jérusalem*, mais avec cette *Déserteuse* dont nous avons déjà parlé, et dont le troisième acte reproduit la donnée maîtresse. Singulière, amusante faculté d'assimilation que possèdent certains tempérament et qui paraît inévitable : M. Bernstein est du nombre! Eveline a conservé des intelligences dans la place, j'entends dans la maison de Landry : elle est demeurée en correspondance avec la vieille bonne qui a vu naître le petit Georges, et qui l'élève en compagnie du père : elle a obtenu d'elle qu'un soir, la veille de Noël, quand tout le monde sera couché, elle lui ouvre la porte de la maison, et lui permette de serrer dans ses bras l'enfant que la jeune femme n'a pas vu depuis quatre ans.

Vous voyez à quel point la donnée de M. Bernstein est identique à celle de la *Déserteuse*. Mais ce qui diffère du tout au tout — et ceci, il faut bien le reconnaître, a l'avantage du premier — c'est la manière dont elle est traitée. Si quelque chose, en effet, peut sauver le *Bercail*, et lui assurer, non pas de longues destinées, mais tout au moins une carrière honorable, c'est à coup sûr cette conclusion qui est bien observée et repose sur une conception de la vie en accord avec la nature humaine en général, et la psychologie virile en particulier. Ce qui m'en plaît surtout, et je le dis sans balancer, tout comme j'ai noté mes objections précédentes, c'est que je n'y retrouve pas la sécheresse qui, trop souvent, nous paraît la caractéristique de M. Bernstein, mais au contraire une faculté d'émotion dont il nous donne ici le premier et favorable indice. Eveline est dans la chambre que vient de lui entr'ouvrir la complaisance de la vieille bonne. Elle serre sur son cœur, avec ivresse et douleur à la fois, le petit Georges — avec ivresse, car en elle la fibre maternelle a repris toute sa force... avec douleur, car l'enfant de six ans ne la connaît pas, n'ayant jamais entendu parler d'elle, et la traite comme une étrangère. Ce n'est pas, ce ne peut être la mère qu'il caresse, mais la dame, connue ou inconnue peu importe, qui lui apporte des joujoux... A cet instant le père entre dans la pièce, et son premier mouvement est de chasser l'intruse. Reconnaissons ici ce qu'il y a de force et d'humanité dans cette scène : Eveline le prie, se jette à ses genoux, le supplie de lui permettre de voir son enfant, lui montrant dans les bras enlacés à son cou du petit être la seule chance de salut pour elle : qu'elle puisse demeurer à Lyon ou dans les environs, et qu'on le lui amène, c'est tout ce qu'elle demande... Landry refuse encore, car la faute de l'épouse est toujours présente à ses yeux, elle est encore trop proche de lui. Il refuse... et cependant, dans l'accent de sa voix, dans l'attitude de sa personne, il y a déjà comme un muet consentement. Il y a toute l'émotion, tout le souvenir de l'homme qui a aimé profondément une femme, avec son cœur et avec ses sens, qui l'aime encore en dépit qu'elle ait appartenu à un autre, qui voit ressusciter dans son cerveau toutes les images d'autrefois, celles qu'on n'oublie pas, et celles que l'on devrait oublier, mais que pourtant on ne parvient pas à chasser, car elles s'imposent d'autant plus vives qu'elles composent le fond même de notre animalité! Douloureuse vérité, et cependant profondément humaine, Landry en proclame la puissance, car, à l'instant même où Eveline va franchir pour jamais le seuil de la porte, c'est lui qui la rappelle et qui implore son amour !

M^me^ Simone Le Bargy a rendu avec une singulière intensité la figure d'Eveline. Elle y apporte son extraordinaire nervosité, sa manière trépidante, vibrante sans discontinuer, de composer un rôle et de le jouer d'un bout à l'autre exclusivement avec ses nerfs, manière qui dénote un parti-pris très accusé, qui va quelquefois jusqu'à susciter l'agacement, mais qui lui appartient en propre et compose son originalité. Voilà, certes, une artiste qui est bien de son temps, et *moderne*, on peut le dire, presque avec exagération : merveilleusement représentative de son époque, elle m'apparaît, des pieds à la tête, dans son physique et dans son talent, une de ces créatures chez qui les nerfs composent toute la personnalité et chez qui les émotions sont à la merci de détentes brusques et de soudaines impulsions. Il lui serait d'ailleurs impossible, on le sent, de jouer un rôle avec des nuances différentes de celles qu'elle nous a données jusqu'ici, car son jeu, c'est sa personne même, et nulle plus qu'elle ne donne l'impression de *vivre*, quand elle *joue* : grand avantage pour s'imposer au public qu'elle tient en main et domine à son gré, mais grave défaut en même temps, car on discerne mal l'évolution possible de son talent, et nulle plus qu'elle n'a besoin de rôles écrits spécialement pour elle. M. Tarride est merveilleux de simplicité, de naturel, de vérité dans le rôle du mari : il a composé cette figure d'honnête homme, cœur meurtri, souffrant en silence et toujours amoureux, avec un art qui, sans doute, ne porte pas autant sur le public que celui de sa partenaire, mais qui est plus fort encore, parce qu'il est tout le contraire, tout intérieur dirai-je, et fait pour traduire seulement les mouvements de l'âme, tandis que M^me^ Simone Le Bargy ne nous découvre que des frémissements de nerfs. La Comédie-Française ne compte pas dans sa troupe un seul acteur qui, pour le moderne, soit de la force de M. Tarride.

PAUL FLAT.

SIGURD LE TÉMÉRAIRE

Trilogie de Bjoernstjerne Bjoernson (1)

Les heures ont coulé ; la guerre civile ravage les provinces. Sigurd ayant obtenu l'alliance des Danois a été constamment vainqueur sur terre et sur mer. Encore une dernière victoire et il touchera à son rêve ; ses soldats, demain, le proclameront roi de Norvège. Maintenant, c'est le soir qui précède la suprême bataille. Nous sommes dans l'Ile déserte où, après dix-huit années d'exil et d'épreuves, Sigurd a consenti de revenir poser ses lèvres sur le front de sa vieille mère.

Cependant, de leur côté, les grands vassaux n'ont pas renoncé à l'espoir. Chaque défaite, en diminuant leur fortune, n'a servi qu'à exaspérer leur résistance. Sous la lumière violette de la nuit tombante, ils discutent à l'ombre des grands arbres, dans cette même île où les a relégués aussi le sort contraire. Mais leurs discussions n'ont point l'accablement que nous pourrions supposer ; c'est que pour eux, d'une manière imprévue, l'heure de la revanche a sonné. Leur diplomatie est, en effet, parvenue à détacher les Danois de la fortune de l'usurpateur. Si les navires des alliés avaient continué à défendre Sigurd, ils eussent tous péri. Mais les navires danois vont lever l'ancre, et demain verra l'anéantissement du Téméraire, et la paix sera enfin restaurée dans les provinces de la couronne.

En se retirant l'un des capitaines a cru voir débarquer un homme. — « C'est curieux, dans cette île que nous supposions abandonnée ! Bah ! un homme seul n'est pas à redouter !... ce doit être quelque pauvre pêcheur !... » Deux minutes, reste désert le nocturne paysage. Une telle sérénité émane de ce ciel sans nuages où s'allument les premières étoiles, de ces impassibles rochers sur lesquels ne tournoient aucuns oiseaux de mauvais augure, que l'issue imminente, prédite par les grands vassaux, semble redevenir incertaine, problématique... Par une ironie de la destinée, le sort de celui qui sema la guerre va-t-il se dénouer dans la paix de cette silencieuse nature ?

Mais un homme aux cheveux hérissés, aux yeux hagards surgit. Il est pâle à faire pitié ; ses vêtements sont en lambeaux ; tout son corps tremble de fièvre. Celui que les grands vassaux ont pris pour un pauvre pêcheur, c'est Sigurd vaincu, Sigurd au terme de sa carrière.

Bientôt une femme en deuil, dont un vieillard soutient les pas tardifs, lentement sort de l'ombre. Pour cette compagne exténuée, le guide semble plein de sollicitude. Tout à coup, il aperçoit le Téméraire. — Enfin le voici, prenez courage, c'est lui...!

Mais Thora non plus, n'a pas été longue à reconnaître son fils : Oui, c'est lui, c'est mon Sigurd !...

Et le vaincu se retourne, surpris : Vous ma mère, vous ici !

THORA (*Sarquant les bras ouverts*). — Mon enfant, mon bien-aimé !... *longtemps tous deux se tiennent embrassés.* Sigurd, mon pauvre fils, je ne te quitterai plus maintenant !...

SIGURD. — Mère, sainte mère !

THORA. — N'est-ce pas, c'est vrai, tu as renoncé à te défendre, tu ne prendras aucune part à la bataille ? C'est bien ainsi que les choses vont se passer ! Ensuite, nous nous en irons ailleurs, à la conquête d'un nouveau royaume, préférable à celui que tu souhaitais. (*Avec des prévenances de fils repentant, Sigurd ayant fait asseoir sa mère sur un rocher, s'assied lui-même, aux pieds de Thora. Posant sa tête fatiguée sur les genoux maternels, il écoute d'une oreille distraite les rêveries de la vieille nonne*). Je le disais bien que tu n'étais pas devenu si méchant qu'ils le prétendaient ! Si seulement j'avais pu te parler plus vite. Maintenant que la vie a eu raison de tes folles illusions, je veux espérer que tu me reviens enfin ! Va, ils t'accorderont bien une parcelle de ce royaume pour lequel tu as tant combattu. Nous habiterons ensemble, à l'ombre d'une église. Le repentir pansera les blessures de ton âme et je laverai celles de ton corps avec de l'eau lustrale. Tu verras, les pensées que tu conçus durant les heures de paix et que, depuis des années, tu crois avoir oubliées, une à une reviendront vers toi, vêtues de belles robes blanches. La douceur de notre revoir durera éternellement. Car celui qui est puissant sera abaissé et celui qui est faible sera élevé. Que de questions et de récits nous allons avoir à nous faire ! Notre joie s'éternisera !... Alors, c'est vrai, tout à fait vrai, mon fils, que tu reviens, enfin, vers ta mère, partager mon existence de prière et de résignation ? Va, laisse gronder au loin les batailles meurtrières, suis ta mère ! suis-moi !...

SIGURD. — Depuis que je me suis couché dans les plaines desséchées de la Terre-Sainte je ne sais plus pleurer !

THORA. — C'est pourquoi il faut me suivre.

SIGURD (*d'une voix lente et calme*). — Ce serait forfaire au devoir.

THORA. — Et quel est ce devoir ?

SIGURD. — Il est catégorique. Venger le roi aveugle. Rester fidèle à ceux dont je suis le chef.

THORA. — Mais comment penses-tu accomplir ce devoir ?

SIGURD. — En combattant et en tombant à la tête de mes braves.

THORA (*se relevant désespérée*). — Après toute une vie d'épreuves aurai-je encore l'angoisse d'assister à ton agonie ?

SIGURD. — Qu'il soit fait selon la volonté du Seigneur.

THORA. — Comment se peut-il que pour une minute d'oubli, une créature humaine ait à souffrir un semblable martyre !... (*Se jetant sur la poitrine de son fils.*) Oh épargne-moi ! épargne ta mère !...

SIGURD. — Ne m'induisez pas en tentation.

THORA. — Mais as-tu songé à ce qui peut arriver ? S'ils te font prisonnier, ils te mutileront !... Douleur, douleur pour moi !...

SIGURD. — Je passerai les heures de ma captivité à chanter les cantiques que j'appris aux jours de mon enfance.

THORA. — Mais ta mère ! Pense à ta mère ! O Sigurd, épargne-moi !

SIGURD. — Ne me rendez pas cette heure plus difficile à supporter que l'heure même de la mort.

THORA. — Pourquoi, pourquoi mourir lorsque nos âmes se sont enfin retrouvées ?

SIGURD. — Hélas ! nous n'avons plus ni l'un ni l'autre de raisons ni de buts pour continuer à vivre !...

THORA. — Alors tu veux me quitter déjà ?...

SIGURD. — Non, nous resterons ensemble, assis aux côtés l'un de l'autre, jusqu'à la journée de demain. Laissez-moi vous soutenir. Quelle chose prodigieuse et magnifique que vous soyez revenue. Toutes nos souffrances passées du coup sont abolies. Auprès de vous, je redeviens un enfant. La main dans la main, nous allons nous hâter vers le seul héritage qui ne nous échappera point. Lorsque j'aurai pris congé de vous, je pense que je serai bien près de la fin de

(1) Voir la *Revue Bleue* des 3, 10 et 24 décembre 1904.

ma vie et je pense que vous aussi, vous toucherez presque au but. Sainte femme! Pauvre mère! Voulez-vous essayer de me répéter une dernière fois le *Cantique des Croisés*? Cette musique m'aidera à quitter ce monde en paix, réconcilié enfin avec moi-même.

(D'une voix épuisée, Thora s'efforce de chanter) :

Adorable est la terre, adorable le ciel de Dieu, adorable le pèlerinage des âmes à travers les adorables royaumes de ce monde. Allons en chantant au paradis!...

Les années viennent, les années passent; les générations succèdent aux générations; mais dans le joyeux « cantique » des âmes en pèlerinage les harmonies du ciel chantent éternellement.

Les anges déjà le chantaient aux bergers des campagnes. Suavement, il retentit d'âme en âme, de siècle en siècle : Paix sur la terre! Humanité, réjouis-toi parce que ton Rédempteur a vaincu la nuit!

Ces citations me dispenseront de longs commentaires. Mieux valait cette fois, laisser la parole à Björnson. Le Victor Hugo norvégien s'exprimait ici, avec une clarté qui ne permettait aucun doute. Ce n'est pas, en effet, le moindre sujet d'admiration que nous offre cette trilogie d'inscrire dans une action aussi compliquée, l'analyse aussi précise d'un cas psychologique. La maladie intellectuelle dont nous avions surpris les premiers symptômes dans *La Fuite de Sigurd*, dont le drame *Sigurd à l'étranger* contenait le diagnostic — éclate enfin, dans cette tragédie, avec une violence qui découvre les ravages qu'elle peut causer.

Observez et vous reconnaîtrez que ce capitaine héroïque tombe moins pris aux pièges de circonstances supérieures à sa volonté, que victime de fautes commises en pleine et entière conscience. Entraîné par cette ambition dont les élans deviennent de plus en plus coupables, le héros a franchi cette limite délicate qui sépare les actions blâmables des actes criminels. A poursuivre son but idéal par tous les moyens à portée de ses mains impérieuses, le guerrier que nous avons connu sans reproche déchoira. Car l'heure devait venir où son honneur entrerait en conflit avec son ambition. Et comme il n'avait pas hésité à faire les pires sacrifices pour surmonter les premiers obstacles, il n'était plus à espérer qu'il reculât désormais. Le meurtre de son frère adultérin montre jusqu'à quels crimes peut s'abaisser une âme qui n'a pas su opposer à ses passions, la règle du Devoir.

Remarquez, en outre, à mesure que l'ambition asservit cet infortuné, combien diminuent chez lui, les facultes de sensibilité. Pour Thora, pour la Walkyrie, son cœur avait des paroles consolatrices; il n'en trouve plus pour la Finnoise, et lorsque son front se pose enfin, sur les genoux maternels, ses lèvres déshabituées ne savent pas même demander pardon. Cette décroissance sentimentale me paraît le signe le plus évident de cette dégénérescence spirituelle. C'en est, à coup sûr, la terrible rançon puisqu'ainsi, non seulement Sigurd fera échec à sa destinée royale, mais ignorera jusqu'à l'intime consolation de deux mains affectueuses, d'une vie penchée sur sa vie.

Une telle attitude comporte de si graves conséquences morales — ne trangresse-t-elle point le principe fondamental de toute société? — que la question se pose de savoir si le fils de Magnus échoua dans ses trop ambieuses visées parce qu'il avait repoussé l'amour (lequel devait se venger d'avoir été par trois fois dédaigné) ou bien si, les yeux du fils de Thora, de l'amant d'Audhilde, de l'ami de la jeune Finnoise ne surent pas distinguer tant de grâce et de dévouement sincères, parce que sa pensée s'absorbait dans l'hypnotisante contemplation de son impossible rêve?

On peut conclure en rapprochant — comme elle le mérite — cette trilogie d'autres œuvres fameuses, que de même que *Phèdre* renferme la monographie de l'amour incestueux, *Antigone* la monographie du dévouement filial, *Othello* la monographie et combien dramatique de la jalousie! — *Sigurd le Téméraire* contient une monographie infiniment pathétique de l'ambition.

D'où vient que ce drame dont le sujet finit par devenir d'une parfaite clarté, d'une complète logique, réclame pour être compris de véritables efforts de patience? Tout simplement, je crois, de ce qu'il fut conçu selon les lois d'une esthétique qui n'a que fort peu de préceptes communs avec celle de notre éducation française.

Björnson estime que le public connaît, comme un historien de profession, le siècle dont il se propose d'évoquer quelques tableaux. Et il se borne, quand l'occasion en est urgente, à des allusions, parfois énigmatiques, tellement elles sont concises. Shakespeare et Schiller, pour ne citer que ces deux maîtres du théâtre historique, montrent cependant plus de complaisances. Sans devenir pédagogues, ils consentent à mieux « situer » leurs pièces, C'est au point, pour cette trilogie dont l'action embrasse une période de dix-sept années (de 1122 à 1139) pendant laquelle quatre rois se succédèrent sur le trône de Norvège, qu'il devient indispensable de n'en commencer la lecture qu'avec un résumé de l'histoire scandinave sous les yeux (1).

Et puis, il faut le répéter, la sensibilité norvé-

(1) On voit que Björnson a suivi l'histoire de plus près que n'ont coutume de le faire les dramaturges latins. Il faut lui savoir un gré particulier de nous avoir évité l'horreur d'un dénouement brutal comme une exécution capitale La mort plane sur les dernières scènes de sa trilogie; nous la sentons imminente, inévitable, nécessaire. Sans assister à l'heure sanglante, nous en éprouvons l'horreur sinistre... Dans son émotion purement intellectuelle, cette conclusion reste d'une beauté artistique que n'eût jamais atteint la reproduction théâtrale d'un vulgaire égorgement. C'est qu'à côté du réaliste, il y a chez Björnson, un penseur et même un artiste, vigilent à l'ordinaire.

gienne n'est pas la sensibilité française. Bien plus que dans ses thèses qui ne sont souvent que des répétitions discutables de nos auteurs familiers, la véritable originalité du drame scandinave réside dans la manière frappante dont il traduit les différentes manifestations d'une émotion qui parce qu'elle nous demeure étrangère, nous paraît bizarre, angoissante, impossible. Ainsi le geste dédaigneux de Sigurd repoussant Audhilde, repoussant la Finnoise, repoussant l'amour, que nous tenons pour une dissonnance sentimentale reste bien dans les habitudes de ces natures d'hommes du Nord, puisqu'il se retrouve dans la plupart des grandes œuvres scandinaves. Ainsi l'orgueil de ce capitaine qui se refuse à suivre les leçons de la vie, mégalomanie hors la réalité, nous semble-t-il, est pourtant une maladie morale que les écrivains norvégiens doivent avoir de fréquentes occasions d'étudier si nous en jugeons par les minutieuses descriptions qu'ils nous en ont données. Ainsi...

Mais à quoi bon multiplier les exemples. Taine l'a dit : Un Scandinave et un Latin sont « des êtres construits sur des plans *distincts* qui appartiennent à des embranchements *distincts.* »

Il n'y a, au surplus, pas à s'en inquiéter. La beauté mystérieuse ne possède-t-elle pas un charme inéluctable ? Ce que nous parvenons à comprendre de la Trilogie de *Sigurd le Téméraire* suffit à nous assurer que nous sommes en face d'une suite de drames digne d'être rapprochée du *Peer Gynt* d'Ibsen ou du *Frithjof* de Tegner, c'est-à-dire de l'un des chefs-d'œuvre de la littérature scandinave.

ERNEST TISSOT.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

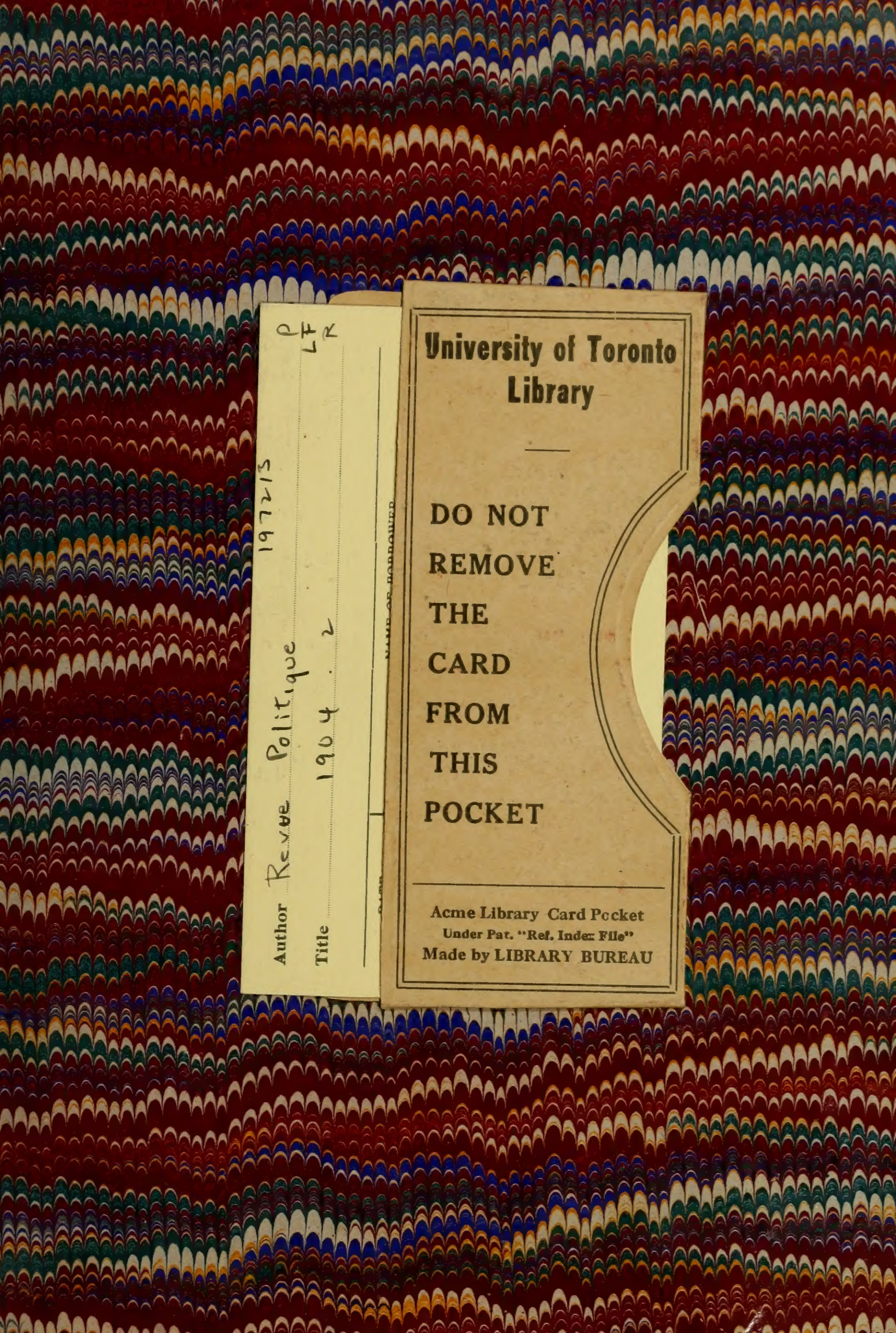
Du 1er Juillet au 31 Décembre 1904

TABLE DES AUTEURS

Du 1^er Juillet au 31 Décembre 1904

TABLE DE LA VIE LITTERAIRE

Paris. — Typ. A. DAVY (Imp. de la *R. S.* et de la *R. B.*), 52, rue Madame. — *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN



University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
Author Revue Politique
Title 1904. 2